

3428 Janvier - Juin 1973; N° B.D.I.C 735 - 760

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

4 JANVIER
1973
NUMERO 735
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

UN PROGRAMME TRES COMMUN POUR 1973

Le grand tapage publicitaire en vue des élections est commencé... verrons-nous MESSMER et MAR-CHAI en majorettes ?

NIXON nous prépare une bombe année mil neuf SANG soixante-treize

Feu TRUMAN a fini de faire la bombe

Chefs d'œuvre en péril

AIR FRANCE et le club MÉDITERRANÉE "vendront" ensemble la France:
« 50 000 visiteurs par an «démarchés» aux États-Unis et au Japon ».

BONNE ANNÉE! :
La souscription pro-local continue...

BONNE SANTÉ!

Année de lutte anti-cancer: on fera des quêtes... Avec l'argent de vos impôts on fera des centrales nucléaires...

Avec les centrales nucléaires on fabriquera beaucoup de nouveaux cancers

SOCIAL :

— En Janvier 1973, 10 F. de votre poche ne vaudront plus que 9 F.

— 10 F. dans la poche de votre patron valent déjà 13 F.

CAPITALISONS-NOUS!

TEXTE TIRÉ DU PREMIER
BULLETIN D'UN GROUPE DE
LYCÉENS DE « CORNELLE »
(LA CELLE ST-CLOUD)

« KORNHEIL KSERNE »

Comme annoncé dans le CS n° 733 nous reproduisons un texte consacré à une réflexion sur l'armée.

On sait tous qu'il nous faudra un jour perdre plusieurs mois « au service de la patrie ». Si notre enthousiasme n'est pas délirant, tout est mis en œuvre pour nous montrer « la nécessité absolue de prendre les armes » au moins une fois dans sa vie.

L'histoire de France est en fait l'histoire d'une armée. Avant même d'entrer à l'école, et durant toute la période précédant celle qui « fera de nous des hommes », on est élevé dans le culte de ces héros qui « ont fait notre pays », qui ont défendu « son intégrité », ses institutions et toutes « les notions sacrées qui définissent notre patrie ».

La morale populaire étant celle que l'état nous impose par ses lois, par sa presse, elle justifie évidemment le rôle de l'armée.

Ce bourrage de crâne est tellement efficace que certains s'étonnent encore en voyant des antimilitaristes.

Si tu regardes trop la télé et que tu lis beaucoup de bouquins à 100 balles, l'armée peut même t'attirer. En prime, t'auras droit au titre de MALE.

Pour quelqu'un mal installé dans la vie familiale, c'est ne plus avoir ses parents constamment sur le dos.

On peut être fier de « notre » armée : c'est la plus réactionnaire des pays « civilisés », héritage direct de Tonton Napoléon.

Faut dire que les officiers font leur boulot...

L'homme de troupe, lui, doit obéir. Comme on ne peut pas le convaincre de briser une grève ou de massacrer « les sauvages », on l'y obligera.

La force, seul langage que parle l'armée.

Cette armée, enfant chérie de l'état bourgeois puisque c'est elle qui le défend.

Les classes

Dès ton arrivée dans la caserne, on te fera sentir que tu es un inférieur soumis à une volonté intouchable.

On te fera piocher 2 heures sous la pluie sans aucune raison,

mais pour te faire savoir qu'on peut se servir de toi comme on le désire, et que ton seul droit c'est de fermer ta gueule. Pendant 2 mois tu feras tes classes.

2 mois d'apprentissage militaire et de surveillance intense.

Le temps de transformer un individu en simple numéro, en soldat.

L'instruction militaire est sans aucune utilité du point de vue pratique, elle sert surtout, en fait, à te donner le sens de la hiérarchie et de gestes conditionnés.

Pour cela, on va totalement détruire ta personnalité : coupe de cheveux uniforme...

La qualité première du soldat n'est pas l'initiative, mais l'obéissance.

Au bout de 2 mois le résultat cherché est obtenu : un numéro comme tant d'autres, et qui n'aura même pas la consolation d'une page d'histoire s'il se fait descendre.

La vie quotidienne du soldat est faite d'humiliations et d'absurdités. Les droits du soldat étant pratiquement nuls, il doit se soumettre au bon vouloir des autorités supérieures.

A première vue, le service militaire a un but limité à la dépersonnalisation et à l'abrutissement, mais il ne faut pas s'y laisser prendre : son rôle est beaucoup plus important : il représente un des piliers qui soutiennent la société bourgeoise.

L'armée doit être soumise à l'état afin d'être utilisée par celui-ci quand le besoin s'en fait sentir : l'abrutissement du bidasse facilite sa soumission, il sait qu'il doit protéger « sa » civilisation contre l'invasion des « soviets » et des « rouges ».

L'armée, c'est le champion du pouvoir. On se rappelle qu'en mai 68, Massu, avec l'armée d'Allemagne, était prêt à intervenir sur la demande du grand Charles et que les paras ont investi les relais de l'ortf en grève.

Si on regarde dans le passé, on s'aperçoit que « notre » armée a vraiment le respect des traditions. L'histoire fourmille de tels faits d'héroïsme tels l'écrasement des

canuts et des ouvriers parisiens de 1848, la semaine sanglante de 1871, l'intervention contre les vigneron du Midi en 1907, les fusillades des mutinés en 1917, de ceux qui répondaient à l'appel de la Révolution russe...

Le soldat subit des cours d'initiation au combat de rue.

L'armée défend donc « l'ordre républicain ».

Son second rôle est de servir l'impérialisme français.

Les guerres d'Indochine et d'Algérie n'étant plus que des souvenirs, on a su trouver des solutions de remplacement.

L'Afrique noire est sous influence française. Des gouvernements fantoches ont droit à l'appui de « nos » forces armées pour maintenir leurs régimes. Le contingent peut partir un jour à la Réunion, à la Martinique ou à la Guadeloupe défendre les valeurs occidentales.

La gendarmerie est déjà implantée et fait déjà son travail répressif avec une technique bien rodée...

L'armée fait donc combattre des fils de travailleurs contre leur propre classe.

Cela ne peut durer ; il faut lutter contre le bastion le plus solide du capitalisme français.

Contre cette armée néo-coloniale de guerre civile et briseuse de jeunes, que faire ?

L'isolement de chacun amène le plus souvent la recherche de solutions individuelles, dans le cadre de l'acceptation du service militaire comme un « mauvais moment à passer ».

Une fois dedans... bof, à chacun sa démerde. et ses combines pour avoir sa planque, pour avoir la paix, pour mieux manger, pour sa permission...

Cette acceptation passive est, n'en doutons pas, à la fois le résultat de notre éducation qui nous fait accepter ce matraquage idéologique et physique au nom des « valeurs éternelles » de la France : Patrie, Devoir, Discipline, Ordre..., le résultat de notre non-organisation, et de l'absence de perspectives précises.

Oh !, certes, on a vaguement entendu parler de l'objection de conscience, un peu moins de l'insoumission, mais ce ne sont toujours que des solutions individuelles, qui, en plus, sont réprimées assez durement.

Et pourtant, à la fin de l'année, en application de la loi Debré, ce juin 70, certains d'entre nous devront partir au service militaire, puisque cette loi, si elle réduit le service à 12 mois, avance l'âge d'incorporation entre 16 et 21 ans, et supprime les sursis.

Devant la « crise de la jeunesse », il était nécessaire de remonter le ressort moral de celle-ci.

L'armée s'en chargera : on est plus malléable à 18 ans qu'à 25, comme le reconnaissait le général fasciste Vanuxem, surtout si l'on n'a pas encore été en contact avec le milieu étudiant, véritable bouillon de culture de la contestation, de la politique et de l'antimilitarisme.

Comme le disait encore un de ces ineffables princes qui nous gouvernent, l'armée assure la continuité entre la famille, l'école et l'entreprise.

Debré et Marcellin, dans leur rage d'encadrement et de fichage de toute la jeunesse française, se donnent la main.

Autre avantage non négligeable, devant l'afflux d'étudiants encombrants les facs, improductifs et poursuivant des études inutiles sinon contestataires, et devant le manque de main d'œuvre qualifiée dans l'économie, la loi Debré renforce la sélection après celle effectuée par le bac.

Qui, sinon un petit nombre, aura envie de continuer des études après un an d'inactivité intellectuelle, de répression physique, sexuelle et mentale, et de soumission à une armée connue pour présenter le plus grand nombre de ... au mètre carré ?

Mais que faire alors ?

Un fait nouveau est apparu depuis quelques années dans le refus de cet ordre policier et militaire.

Face à la armée ce refus s'est systématisé : ce ne sont plus quelques huluberlus qui refusent

EL SEGUNDO DE A BORDO DE LA NAVE ESTATAL FRANQUISTA, ALMIRANTE CARRERO BLANCO, HA RECORDADO A LA JERARQUIA DE LA IGLESIA ESPAÑOLA QUE HA RECIBIDO DEL ESTADO, A PARTIR DE 1942, LA ENORME SUMA DE 300.000.000.000 DE PESETAS.

SIN COMENTARIO.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 4 de Enero 1973.

Protocolo rubricado

Se trata del Protocolo «comercial» España-URSS. En sesión calificada de memorable, las Cortes franquistas han adoptado la vigencia de este trato de amistad interesada entre nuestro fascitizado país y la Rusia sovieterizada. La argumentación contraria a toda aproximación a la URSS ha corrido a cargo de un energúmeno, Blas Piñar, quien ha aportado al auditorio de Cortes y recortes expresiones propias de un cabileño nacido entre chumberas o, europizando la imagen, entre escombros.

La defensa del proyecto de Protocolo la han sostenido varios procuradores cuyos criterios pre-fabricados vienen sintetizados en cinco párrafos que, para ilustración del lector, seguidamente reproducimos:

— *Merino Garcia*: El acuerdo con la URSS y el protocolo son necesarios. Convienen al país y no me producen ningún temor, más bien tengo temor a la negación de algunas aperturas.

— *Oreja Aguirre*: En el protocolo no hay concesiones disfrazadas de diplomáticas. Son facilidades prácticas menores que las que se conceden en otros acuerdos. Las funciones que se otorgan están, además, controladas al máximo.

— *Ferrero Pérez*: No se trata de reconocimiento de ideologías, ni de iniciar una batalla contra molinos de viento. El protocolo es una partida muy bien jugada por la diplomacia española. Sería un pecado de lesa economía cerrar nuestros mercados con la URSS. Con la ratificación del protocolo se fortalece la reactivación económica.

— *Fernández Sordo*: En el pueblo español hay ya madurez y una sensibilidad que en primer lugar es de orgullo del régimen del 18 de julio. Ha habido, además, multiplicación de comunicaciones. El eje de la cuestión es el fortaleci-

miento ideológico. Hay que ir a un perfeccionamiento del desarrollo político; lo demás es mero efecto.

— *Herrero Tejedor*: Se ha querido presentar el protocolo con un contenido político; las modalidades prácticas que en él se contienen son necesarias. No hay quiebra a ninguna de las Leyes españolas.

García teme la negación de «ciertas» aberturas.

Creja: en el protocolo no hay concesiones disfrazadas de diplomáticas.

Ferrero: Asegura no tratarse de reconocimiento de ideologías. La diplomacia española ha jugado bien...

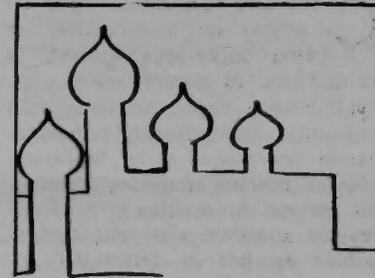
Fernández: Por él existe pueblo español sensiblemente maduro y embebido del régimen del 18 de julio.

Herrero: Las modalidades prácticas del protocolo contienen materia necesaria.

Tenemos que el tratado con la URSS obedece a una estrategia comercial... no prevista en 18 de julio de 1936, cuyo ideario caudal se basaba, esencialmente, en la destrucción de valores soviéticos

de aparente solvencia en la sociedad republicana española. La idea cavernícola de Blas Piñar marcada en 1972, es sensiblemente la misma de Calvo Sotelo marca 1936. O Blas ingresa inmediatamente en la tumba de Calvo, o Martín Artajo, presidente del proyecto de Protocolo, se integra ahora mismo al sarcófago de Stalin. En la hora de la verdad no caben términos medios.

Porque entablar relaciones no importa si comerciales con la URSS, enemigo supuestamente supremo, indica quiebra de principios «movimentales», los mismos que para ser mantenidos los fachas pasaron a sangre y fuego a más de la mitad de la tierra de España. Para José Antonio, Calvo Sotelo, Sanjurjo, Franco, Mola, cardenal Segura, etc., no existió en España progresismo, republicanismo, socialismo ni siquiera anarquismo, sino, clara y categóricamente, comunismo, hidra malévol y asquerosa contra la cual se conjuraron las fuerzas del orden para batirla. los beatos en cruzados, las beatas en cruzadas con más razón y ejemplo que los beatos.

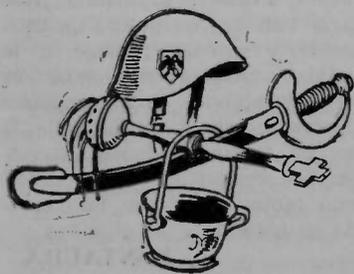


Los procuradores que procuran por la salvación del régimen «anticomunista» de Franco exaltan la premiosidad import-export del país para amigar con la URSS «sin concederle otra amistad que la protocolaria» sin descender a reconocimientos políticos, como si toda relación mercachifle no entrañara un fondo de política de reconocimiento. Si el odio de El Pardo hacia el Kremlin es mortal como crónicas heroico-regimentales aún siguen vociferando, todo trato con ese enemigo «intratable» es oneroso, embustero, contradictorio. Si el caviar bolchevique es detestable, no debe enviarse a la URSS el jamón serrano para que lo coman los comunistas, no el pueblo ruso. Si la ideología totalitaria española es absolutamente refractaria al totalitarismo eslavo, no deben ampcionarse las torres de la catedral de Moscú ni para la «mona de Pascua». Ya que el mundo reaccionario es estrecho, a estrechar cuadros, cinturón y mentalidades; estrecharlo, disminuirlo, desaparecerlo todo. Caso hay para que el Amor Propio Totalitario se encrespe un algo más cada día, aunque los pueblos pierdan dignidad y aliento de vida un mucho más, cada día también.

Pero no: los totalitarismos — negro, rojo, azul, malva, calabaza — no difieren unos de otros, no se distinguen en preceptos originales; tal vez coincidan en graves aspectos, y seguro que se espian unos a otros para cogerse las novedades e intercalarlas al interés de cada uno. La dictadura azul, como la roja, detestan el liberalismo, la libertad, el bienestar del ciudadano; rechazan todo principio de igualdad y cultivan el derecho de opresión del Estado. Una y otra dictadura se rigen por principios religiosos aduciendo profetas, y predicciones. La nuestra: la quiebra de todas las tiranías: políticas, económicas, santuarias y suntuarias. Para cuando sea.

Compañero: La CNT no nació por generación espontánea, sino por imperativo social interpretado por el obrerismo consciente.

Con militantes conscientes la CNT superó y desbordó a toda entidad obrera conformista. Con actuantes materialistas, «positivistas», con mentalidad de Caja de Ahorros, la CNT ni siquiera habría sido. Continuemos la posición idealista de nuestros antecesores.



Las obras y los días

EL TIEMPO Y LOS NUEVOS LIBROS

CON aire displicente, ante su acopio de banalidades, en una importante librería de la que uno es *cliente*, en el plan de huronear papel, un buen rato hojeando, «magazines», preponderando las modas y la literatura rosa; Y muchos anuncios ofreciendo las mil maravillas... Pero entre los anuncios reflejando inabarcables detalles de frivolidad, diversos incitando a la adquisición de libros; algunos de mérito reconocido. Obras clásicas que no pierden con el tiempo su valor educativo, su belleza descriptiva, el interés psicológico de los personajes. Anuncios redactados en estilo insinuante: «Obsequie con libros a sus amistades en las fiestas de Pascua y de Fin de Año.» «El regalo más distinguido es un buen libro.»

Era el amigo de una curiosidad insaciable. Y en los libros buscaba el nutrir su sensibilidad. A fuer de una costumbre invariable, oímos al llegar todo primero de enero: «Año nuevo, vida nueva». El amigo aludido solía manifestar con alborozo, al llegar tal fecha señalada: «¡Año nuevo, libros nuevos!» Para el que ama, para el que comprende el perenne valor de los libros, no le causa extrañeza que haya quien al cruzar el dintel de un nuevo año tenga la ilusión puesta en las nuevas lecturas que se le ofrecen en perspectiva. Afán de saturar la retina de imágenes, de nutrir el cerebro de ideas aleccionadoras. Regalo para el sentimiento y para la inteligencia. Distracciones de un rango elevado a todas las edades de la vida.

Incluso no pocos que han relegado la lectura a un papel secundario, propiciando la acción, el hecho físico del vivir antes que asimilar el reflejo de lo que han vivido o experimentado otros. A la postre en los libros han tratado de hallar una grata pausa, un agradable oasis de paz, de descanso. Cuando las tragedias que origina en la existencia humana el desbordamiento de las fuerzas ocultas de la natura, como en el caso de Nicaragua; cuando la guerra siembra la desolación, incluso en tan deplorables circunstancias hemos podido comprobar la presencia del libro. El libro en el hospital de sangre, el libro en manos de persona enferma o herida, el libro en manos de tal o cual soldado, ha servido para

olvidar, para huir, siquiera en el espacio de unas horas, de una agobiante, de una terrible realidad. El libro en circunstancias de placidez en el vivir, y el libro también en ocasión de persistir bajo una especie de horizonte moral sombrío.

¡Año nuevo, libros nuevos! ¿Por qué no, si gracias a ellos rompemos la rutina y entramos en zonas de un tono mental que nos eran desconocidas? Un filósofo que tuvo una potente ascendencia intelectual en la Europa del siglo XVII, el aragonés Baltasar Gracián, anhelaba el placer de leer un libro nuevo cada día. Posiblemente en él iba mucho más lejos el deseo que la posibilidad material. En realidad mantenía la curiosidad, quizás con un impulso exagerado, curiosidad alimentándose de libros. Curiosidad intelectual siempre digna de estima, puesto que ya se ha dicho y repetido hasta el infinito, que sin curiosidad escasa ha de ser la inteligencia.

«UMBRALE» EN EL RECUERDO

Ya el calendario nos muestra las primeras cifras del mes de enero. Se han recogido, integrando un buen paquete, las cartas recibidas durante el curso del año que viene de concluir. Pasan a aumentar el rincón del archivo. Pero antes, al ir clasificándolas, los ojos se han detenido en el texto de algunas. Uno ha releído misivas de más o menos interés, por la índole de sus evocaciones. Entre ellas, algunas de periodistas, profesores y escritores que residen en países de América. Cabe decir que, en orden de ideas, no son de los *nuestros*; no son propiamente libertarios, pero simpatizan con ideas nuestras y tienen anhelo de conocer con amplitud nuestras concepciones, nuestra interpretación del mundo y de la cultura. En varias de las aludidas misivas se hace mención de la revista «Umbral». Se elogian sus características, lamentando su desaparición.

¿Qué ha representado «Umbral» en el sentir de lectores no conocedores de nuestra literatura doctrinal de anarquistas? Guardando diferencias de matiz y de tiempo, han sido como eran la «Revue Blanche» y el suplemento literario de «Les Temps Nouveaux» en el ambiente social parisino en particular, a primeros de siglo: un enfoque de tonalidad artístico-literaria, conteniendo fibra anarquis-

ta. Algo hacia lo que mostraban simpatía elementos intelectuales y otros que, sin serlo, y desconociendo las particularidades del criterio ácrata, por medio de ciertas colaboraciones en las citadas publicaciones, llegaron a comprender, a hacerse una idea de lo que antes se les había ofrecido de un modo calculadamente desfigurado.

Por sus colaboraciones, trabajos enviados directamente a la publicación, por lo cuidadosamente seleccionado de las reproducciones, por el sentido universalista de las materias tratadas, «Umbral» ha evidenciado a propios y extraños — consierándolo con lealtad, sin enconos, sin rencores, independientemente de tal o cual colaborador o animador — una prueba de lo que el criterio ácrata es capaz de presentar, de aglutinar, de sugerir, de patentizar dentro de la variedad de facetas que acoplan en un haz la riqueza cultural. «Umbral» ha suscitado ideas, ha educado conciencias, ha recreado la sensibilidad, ha depurado la visión temperamental según la psicosis del lector. Ello ha sido un hecho debido a que, en sus páginas se han acoplado atisbos de sociología, de filosofía, de pedagogía, de literatura, de arte, de poesía, de ciencia, de viajes, de humorismo, de biografía y de otras materias no menos dignas de mención. Y ello acompañado de profusión de grabados, dando un singular realce a los trabajos insertados.

Bien, bien, claro está, podríamos ir alargando la relación de méritos a los efectos del que no conociera la citada publicación. Ver «Umbral», dar una ojeada a los números publicados, es tanto como tomarle afecto, espontánea admiración. Buena, excelente cosa sería darle continuidad, mas, parafraseando una expresión de Don Quijote, podríamos decir: «¡Con el dinero hemos topado, Sancho amigo!» Y reflexionando en torno al *quiero y no puedo*, que dificulta no pocos excelentes proyectos, acude a la memoria aquel querido amigo y compañero cuya inteligencia era tan dilatada como su fantasía. Se trata de Felipe Alaiz. Unas veces daba en el clavo, otras acentuaba el tono hiperbólico, pero siempre iba guiado por una noble finalidad. Solía decir en ocasiones: «Si algunos millonarios confederales se lo propusieran, se podrían editar buenos libros, sostener revistas, y qué sé yo!» Uno reía de buena

gana por lo de «millonarios confederales»... Insistía, medio en serio medio en broma, aduciendo que no faltan los compañeros que, dadas las características de su trabajo, agrícola, industrial, intelectual, han podido recoger importantes sumas que no alcanzarán a gastarlas en todo lo que les quede de vida, incluso muriendo en edad muy avanzada. Y, como que «los sueños, sueños son», según Calderón de la Barca, la plática en torno al particular se iba desvaneciendo, como un sueño, como esas nubecillas rosadas que se desvanecen al morir la tarde soleada.

Cada cual, por supuesto, hace lo que puede y hasta dónde puede. Ayer y hoy, cada cual, según posibilidad o buen deseo, entre los compañeros, ha contribuido en el sentido económico a empeños de afincamiento libertario: prensa, presos, local, etc. Algo hace también aquél que, en virtud de circunstancias, tiene el bolsillo exhausto, pero a su manera difunde ideas libertarias. Que el escepticismo no nos domine es menester. Si la fábula bíblica nos pintó como posible la resurrección de Lázaro, la realidad del esfuerzo de un puñado de libertarios puede dar como resultado la resurrección de la revista «Umbral».

EL DILETANTISMO ANARQUISTA DE AZORIN

Se ha publicado estos días un curioso volumen integrado por una serie de artículos de J. Martínez Ruiz, el que hizo famoso su seudónimo de «Azorin» en el mundo de las letras hispanas. Se trata de «artículos olvidados». Pertenecen a la etapa en que el escritor en cuestión, viviendo su periodo juvenil, se consideraba y era considerado como anarquista. Por serlo pasaban también Pío Baroja y Ramiro de Maeztu. En los artículos de referencia el «Pequeño filósofo», como solía designarse, elogia hasta las nubes a Kropotkin, a Pi y Margall, ataca a la religión, la patria, el capital. Se encrespa contra todo lo que hay de malo en la sociedad. Su *piqueta demoleadora* no deja en paz a nadie ni a nada... ¡Para luego, al correr de los años, hacerse ferviente apologista de tipos como Maura, la Cierva, y hasta del mismísimo Franco! El crítico José María Valverde ha puesto un interesante y extenso prólogo a la aludida antología. Sin dejar de reconocer algunas particularidades interesantes en el conjunto de la obra de Azorin, evidencia su vergonzosa *evolución hacia atrás*, como tantos otros que han carecido de hombría y de dignidad.

FONTAURA

ESPAÑA

El conflicto de la Ciudad Sanitaria

EL malestar experimentado por trabajadores y empleados de la Ciudad Sanitaria de la Seguridad Social obedece, según nuestras noticias, a la negativa de la Dirección a que se constituya el Jurado de Empresa de la Seguridad Social. Seguridad e higiene en el trabajo. Guardería infantil. Cumplimiento estricto de las normativas establecidas en los respectivos estatutos, relativos a incentivos. Plantilla de personal, de acuerdo con el índice real de ocupación. Déficit de enfermeras ATS. Defensa jurídica del personal a cargo del INP por las posibles implicaciones judiciales que pudieran sufrir por causas imputables al ejercicio de su profesión. Percepción de todos los emolumentos durante la incapacidad laboral transitoria. Anteproyecto de Estatuto. Reconocimiento de la antigüedad desde el inicio de la prestación de los servicios efectivos, incluido el periodo de prueba. Formación continuada post-graduada. Formación continuada al resto del personal. Y mayor retribución a los puestos de trabajo nocturno.

Estas peticiones, junto a las también formuladas en su día, relativas a la igualdad de condiciones económicas y sociales para todo el personal — sin distinción de sanitario y no sanitario —, incrementos de salario, comida y plus de comida, constituyen la preocupación fundamental de la representación sindical de la Ciudad Sanitaria, para llegar a una solución a través del diálogo, en relación a los problemas planteados.

En la mañana del lunes hubo una gran tensión en la residencia sanatoria Francisco Franco. A las doce de la mañana la Dirección envió una nota a los reunidos en los salones de la Residencia General, conminándoles a desalojarlos. A las 13,20 hizo acto de presencia la Dirección junto con la fuerza pública. La Dirección propuso una comisión para dialogar que no fue aceptada por la asamblea de trabajadores y la Dirección se avino, finalmente, a trasladarse al pabellón de gobierno.

Allí empezó un extenso diálogo en el que, por fin, se logró la readmisión de los veinte compañeros despedidos en la «Francisco Franco» y se ha acordado la anulación de los expedientes incoados. El resto de las reivindicaciones

están pendientes de la superioridad.

LOS MEDICOS

Ayer, a mediodía, se celebró una asamblea con carácter general. Por la tarde tuvo efecto otra «sentada», de unas ciento cincuenta personas, que permanecieron en su actitud durante cuarenta y cinco minutos. El origen del conflicto es que anteayer apareció en el tablón de anuncios la convocatoria de únicamente 12 plazas de médicos residentes en concepto de becarios, sin derecho a residencia, cuando lo que se esperaba era la convocatoria de renovación de los contratos a los médicos residentes e internos. El pasado día 14, en una asamblea con el jefe y adjunto de Personal les había sido comunicado a los médicos que era imposible delimitar la docencia y la asistencia en el contrato laboral, y que los nuevos contratos serían de «arrendamiento de servicios».

En la asamblea de ayer, los médicos exigieron la anulación de la actual convocatoria de plazas, la aparición de otra convocada por la actual comisión de residentes, con mayor número de plazas y con el contrato laboral vigente, y la intervención directa de la Comisión de residentes en la selección de los mismos.

QUEDE presente en la memoria de los compañeros la detención en Mataró y Barcelona de cuatro muchachos acusados de haber realizado propaganda libertaria. Aunque la hubieren hecho. El derecho a sentir y opinar es legal en todo país civilizado. El delito radica en las autoridades franquistas que detuvieron y mantienen encarcelados a esos jóvenes compañeros llamados Eduardo Varela Rey, Rosario Pascual Mondell, Arturo Rius Guasch y Lucio Oliva Corpas. Los cuatro, junto con librero José Luis Martín Quiroga, señalado por la policía como introductor en España de libros no clandestinos en Europa, han sido puestos a disposición del fatídico Tribunal de Orden Público. Hay que bregar por la libertad de estos compañeros y al mismo tiempo tratar de internacionalizar estos casos de evidente injusticia.



LO QUE DICE LA PRENSA

Ocho detenidos a disposición de los Tribunales

Acusados de haber participado en una manifestación subversiva, el pasado viernes, en la calle de Borrell de esta ciudad, fueron puestos a disposición judicial seis detenidos, así como una mujer que insultó a un policía cuando procedía a la detención de los primeros.

Los detenidos son: Angeles Corera Sala, José Raventós, Daniel Escolano Chamois, Patricio Ernesto Agmami Tortajada, José Manuel Cubatells Santiago, Eduardo Arion Marin y Carmen Marqués Florit.

Asimismo ha sido puesto a disposición judicial, por la Brigada Social de la Jefatura de Policía, Claudio Parera Pietro, obrero de una empresa de Cornellá, al que se acusa de soliviantar a sus compañeros en unos paros registrados la pasada semana.

«Tele-Expres», 19-12-72

Por el atentado del cónsul francés el fiscal pide tres penas de muerte

Han sido hechas públicas las conclusiones provisionales de la autoridad judicial militar en la

Desde Barcelona

causa seguida contra los autores del atentado al Consulado de Francia en Zaragoza. Como se recordará, este hecho se produjo en la mañana del día 2 de noviembre y a resultados del mismo falleció al cabo de unos días el cónsul, M. Roger Tur, a causa de las gravísimas quemaduras sufridas.

Para los tres autores materiales de la agresión, los estudiantes Noguera, Sagarra y Mellado, el fiscal militar de la V Región pide la pena de muerte. Para sus compañeros Solsona y Murillo, pena de reclusión de treinta años y la absolución para Vigil-Escalera. Ha sido sobreesido el procesamiento de Sánchez y Gabin, los dos restantes detenidos.

Los autores del atentado, estudiantes todos ellos, pertenecen a un pequeño grupo clandestino intitulado «Colectivo Hoz y Martillo», que se lo atribuyó en unas octavillas distribuidas en la Universidad, poco después del suceso, desmintiendo los rumores que hacían responsable a la ETA. — (Tele-Expres, 19-12-72.)

Paro de veinticuatro horas en la Seguridad Social

Ayer tarde, a partir de las tres, se decidió comenzar un paro de 24 horas en la Residencia de la Seguridad Social. Esta determinación se ha motivado para solidarizarse con las auxiliares de enfermeras y celadoras despedidas.

Se supone que el paro durará hasta las tres de hoy, hora en que posiblemente se efectúe una reunión en que de nuevo se decida la postura a adoptar.

(14-12-72).

Corresponsalia de «C. S.»

DISCUSION EN LAS CORTES SOBRE PENSIONES A LOS MUTILADOS E INVALIDOS DEL EJERCITO REPUBLICANO

SAN SEBASTIAN (OPE). — El procurador en Cortes por Guipúzcoa, señor Escudero Rueda, figuró entre los dos que al discutirse los presupuestos del Estado pidieron se concediera pensión a los mutilados del ejército republicano de la guerra comenzada el 18 de julio de 1936, simple cuestión de justicia y de caridad cristiana. El señor Escudero aludió en apoyo a que los excombatientes de la División Azul cobran del Gobierno alemán, entre otras cosas.

A QUI en Barcelona nació Fernando Sor. El musicólogo belga Fetis dijo que Sor era «el Beethoven de la guitarra». En cierta ocasión Felipe Pedrell — maestro de Falla — hizo repetir ocho veces a un concertista, el «Estudio en si menor», vigente todavía, y cada vez más, en los programas de los conciertos.

Fernando Sor — su apellido, en realidad, es Sors — fue bautizado en nuestra ciudad el 1778. Chucuelo aún, ingresó en la Escolanía de Montserrat, dirigida por aquel entonces por el P. Anselmo Viola. Sor habla en sus «Memorias» de este solemne instante de su vida.

El barcelonés Sor conoció una vida musical gloriosa. Murió en París, en 1839, hemos de suponer sin un céntimo. El coleccionista, escritor e investigador feliz de nuestro próximo pasado, don Manuel Rocamora, escribió un libro sobre el compositor y guitarrista, libro que dedicó al maestro André Verdier, director de los «Amigos de la guitarra», de París, «...por los persistentes esfuerzos que ha venido realizando a fin de que la memoria del ilustre músico barcelonés permanezca en la actualidad del mundo filarmónico».

M. Verdier descubrió la tumba de Sor en el cementerio de Montmartre. Fue un trabajo improbable que realizó y culminó en 1934, con colaboración del guitarrista danés Oestergaard. Una vez identificado el sepulcro de nuestro compatriota, se sucedieron los homenajes ante él y se colocó una lápida conmemorativa.

El primer tratado de guitarra conocido — el dato nos lo facilitó personalmente el señor Rocamora —, se imprimió en Barcelona en 1586. Su autor era un hombre singular y culto: Juan Carlos Amat, doctor en Medicina, músico y gran conocedor del instrumento.

**

La figura más gloriosa de la guitarra moderna, Francisco Tárrega, hijo de Villarreal de los Infantes, vivió largos años en Barcelona y aquí murió, idolatrado — esta es palabra exacta —, por sus alumnos, pocos, y por sus amigos, muchos.

Memoria de un gran hombre

El compositor y guitarrista Tárrega que había nacido en 1852, murió en 1909. Su recuerdo personal se mantiene vivo, en primer lugar gracias a su hijo, don Francisco Tárrega Rizo, y al ilustre

(1) Este trabajo iba destinado a la revista «Umbral».

Francisco Tárrega, un

concertista y profesor, Emilio Pujol, discípulo preferido del maestro. Pujol ha escrito al efecto una obra viva y apasionante sobre el genio de Villarreal.

Don Francisco Tárrega Rizo ha hecho, lógicamente, un culto de la memoria de su padre. Al dedicarle su libro, Pujol escribió con su letra clara, regular y armoniosa: «Para ti, que fuiste cumbre de ilusiones, anhelos y esperanzas en el corazón de tu glorioso padre y que hoy valorizas justamente los quilates de sus virtudes.»

El hijo del gran Tárrega toca la guitarra, pero «para él», confiesa. Hasta hace poco profesó la cátedra de matemáticas de la Escuela de Peritos Agrícolas. En cambio su padre entendía poco de números, al menos de matemáticas domésticas. Jamás supo con exactitud el valor del dinero. La partitura «Recuerdos de la Alhambra», el trémolo famoso que un día u otro han interpretado todos los guitarristas del mundo, lo vendió por cien pesetas. De derechos de autor, la obra ha proporcionado ya unos ochenta mil duros.

En el recibidor del piso del señor Tárrega nos saludan los recuerdos del gran músico castellonense; un cuadro en yeso — con su figura — modernista, rimbombante y alegórico; un plato de Manises, también con su retrato, y otras cosas más. En una salita contigua al comedor, otros recuerdos del maestro: pinturas y caricaturas del compositor, firmadas por Ignacio Finazo, Folchi o Mongrell y el escultor Cuadrado y fotografías debidas a la cámara de Novella, su más constante y perfecto retratista.

Francisco Tárrega viajaba mucho. Dio recitales en las poblaciones más importantes de Europa. Los ingleses, especialmente, le aclamaban con delirio. Acaso era en Londres donde tenía un mayor número de devotos y entusiastas. En París interpretó para todos, y en particular, para Isabel II, para los Rothschild y para Gambetta, del que era amigo, como se granjeó la amistad de Coquelin y de Victor Hugo, el cual, tan parco en elogiar a los demás, él, que siempre quería ser elogiado, le escribió una carta felicitándole por su arte.

— Pero mi padre añoraba España — nos dice Tárrega Rizo —. No era hombre de giras artísticas, ni de barullo. Era intimista y recogido en todo. Amaba la casa, los suyos. A poco de casado se

instaló en Barcelona, donde contaba con amigos. Con él vivía su hermano Vicente, violinista. Al morir mi padre, mi tío ocupaba la plaza de primer violín de la Orquesta del Teatro del Liceo.

El hijo evoca pasajes conmovedores de la vida de su padre, a quien sus amigos llamaban «San Francisco Tárrega» y se le pintaba con unas alas en la espalda y un nimbo en torno a su cabeza.

Barcelonés de adopción, Tárrega vivió en diversas calles de la ciudad. Tuvo piso en las de Gignás, San Luis, Rosellón, y en 1888, pasó a residir a la calle de Valencia, 234, primero derecha, en cuyo piso murió. Nuestro Ayuntamiento hizo colocar allí una lápida conmemorativa.

Pregunto al hijo qué es lo que amaba más su padre.

— La música. Cierta vez, alguien se interesó por sus actividades. «¿Toca todos los días?» «Cuando no toco — replicó mi padre — es que estoy enfermo».

El gran concertista se pasaba horas, muchísimas horas con la guitarra entre sus manos. Cuando estaba solo en su estudio colgaba de sus labios un cigarrillo. Era el único placer que se permitía. Componía o transcribía partituras de otros instrumentos para la guitarra, especialmente de autores románticos, Beethoven, Schumann, Schubert, Mendelssohn y Chopin. Aquel que quisiera, podía ser su discípulo. Sus puertas estaban abiertas para todo el mundo, Llobet, Pujol y Fortea, entre otros, fueron los alumnos que más le honraron. Pero tenía uno de extraordinario: León Farré. Era el dueño de una vaquería, después lo fue de una taberna, situados ambos establecimientos en unos lugares, entonces bastante desiertos, de la Derecha del Ensanche.

Ciertamente, León Farré (2) a quien hemos llegado a conocer, era un hombre excepcional y no puede desunirse de la historia contemporánea de la guitarra entre nosotros. Se casó con la dueña del establecimiento en el que trabajaba. Había nacido en Isona, una villa de la Cuenca de Tremp. Una vez en Barcelona — era pastor en su pueblo —, su amor instintivo a la guitarra le llevó a aprender música y también a leer y escribir. Tárrega se convirtió en su maestro. El alumno no tardó en quererlo de manera fanática.

La vaquería de Farré se convirtió, como después su bodega, en uno de los cenáculos más impor-

tantes del país. Por aquellos establecimientos desfilaron Granados, Albéniz, Malats, Vidiella, Pujol, Llobet, Segovia, Sáenz de la Maza y muchos otros, es decir, dos o tres generaciones de músicos. Cuando asomaba por la tienda Tárrega, León Farré se volvía loco de contento — la anécdota la explica Pujol —, cerraba la puerta y gritaba: ¡Basta! ¡Ya no se vende más!

Tárrega Rizo recuerda conmovido esa fidelidad y esa admiración que aquel discípulo — músico extraordinario, por cierto — profesaba a su padre.

— León era un hombre alto y tímido. Se tocaba con un ancho sombrero y se cubría con la blusa característica entre nuestros vaqueros. Visitaba a mi padre cuando suponía que éste estaba solo. Entonces se situaba a su lado y le oía incansable. Mi padre, agradecido de aquella sumisión y fervor, tocaba, tocaba y León Farré, que era un hombrón, sólido y macizo, pero de una sensibilidad como no he visto otra de igual, se echaba a llorar al oír a mi padre y muchas veces llegaba incluso a desmayarse.

Se marchaba completamente trastornado y fuera de sí, enloquecido por la música que fluía, clara y perfecta, de la guitarra de mi padre. Entonces, en un arrebatado de agradecimiento, Farré vaciaba sus bolsillos de todo cuanto contenían y se lo entregaba a mi padre o lo depositaba sobre una mesa; en primer lugar, la cartera con todo cuanto dinero había en ella, después la moneda, los pañuelos, las llaves del piso y del establecimiento...

Dignificador del instrumento

Cierta noche, mientras tocaba la guitarra, el gran intérprete y compositor sufrió un ataque de hemiplejía. Ya no pudo estrechar entre sus brazos el cuerpo casi femenino de la guitarra. Fue enterrado en Barcelona, hasta que seis años después fue exhumado su cadáver y trasladados sus restos mortales a Castellón de la Plana.

A los pocos días de su muerte, se presentaron en el domicilio de la calle de Valencia todos los pobres y vagabundos del barrio, aho-

(2) Yo lo conocí en su establecimiento de la calle de Aragón, donde nos obsequió a tres con un concierto. — J. F.

Beethoven de la guitarra⁽¹⁾

ra uno, después otro. Emilio Pujol, que cuenta la anécdota, dice que don Vicente — el hermano — intrigado, les dirigió algunas preguntas con ánimo de explicarse mejor aquella manifestación espontánea de duelo, y los mendigos le confesaron «que movidos de gratitud, afecto y admiración hacia el maestro, habían llegado a establecer un servicio permanente de vigilancia en torno a su persona en los periodos en que, convaleciente de sus ataques y por prescripción facultativa, se veía obligado a dar cada día largos paseos a pie por las calles y barrios de la ciudad. Uno de ellos le seguía a discreta distancia, pronto a correr en su auxilio en caso necesario y éste era sustituido por otro, de acuerdo con sus convenios».

Tárrega dignificó la guitarra, la ennobleció, le devolvió el rango de instrumento de concierto. Hoy ya nadie la mira como un instrumento que tuvo por marco tabernas y burdeles y animaba los jolgorios y las meriendas más o menos fraternales. Existen colegios confiados a profanos en que se enseña guitarra. En nuestra ciudad alienta una «Peña guitarrística Tárrega». Preguntamos a su secretario Juan Ruano cuántos afiliados cuenta.

— Dos mil en Barcelona, y mil en el resto de España. Divulgamos las bellezas del instrumento y semanalmente celebramos una reunión musical en la que jamás ha dejado de asistir la decana de las discípulas de Tárrega: doña Amparo Molina, que en la actualidad cuenta 86 años. Fundador de esa «Peña» es Graciano Tarragó, maestro del Conservatorio del Liceo, y padre de Renata, la excelente concertista.

Los artesanos

Si abundan los aficionados, lógicamente deben haber muchos profesores. De aquí y de allá se me facilitan nombres: Tarragó, César A. Roche, Juan Parras del Moral, Rosa Rodés, Ruano, Emilio Pujol, Carmen Lloret, etcétera. Tenemos unos pocos constructores artesanos de la guitarra en Barcelona: Miguel Sabaté, José María Hernández — y a la vez abogado — Balué, Mateu y Fleta, creó, entre otros.

Fleta es un artista de la guitarra. En la puerta de su domicilio y debajo de su nombre, reza su condición de «violero». Empezó construyendo violoncelos y violines, hoy se dedica casi exclusivamente a las guitarras. Andrés Segovia, que durante muchos años había tocado una guitarra alemana, ahora tiene una de española de Fleta.

— Trabajamos igual que hace quinientos años. Sólo me ayudan mis hijos. No nos importa ni el dinero ni el tiempo. Aquí no cuenta el reloj, ni encontrará ninguno. Hace poco recibimos una propuesta de una casa norteamericana para que le sirviésemos 400 guitarras anuales. Mis hijos y yo nos echamos a reír. Durante un año apenas construimos treinta. El taller de Fleta nos recuerda esos obradores entrevistados de la ciudad y la región de Parma, de Cremona. Patrones de violines y guitarras colgando del techo, fragmentos de piezas, todo muy ordenado, pero sumergido en una atmósfera misteriosa, cabalística, tan cara al tenebroso y punzante Hoffman, el autor de los cuentos fantásticos, donde los violines cobran vida diabólica.

Estruch es otro de los grandes en guitarras. Las produce más en serie, no obstante también trabaja paciente y amoroso la guitarra de concierto. Preguntamos cuántas clases de guitarras existen en el mercado. «Cuatro — nos contesta —: la de estudio (la más económica); la «flamenca», para el cante hondo, acompañamiento, etcétera, la eléctrica, que no ofrece ninguna dificultad, y en cuya construcción no interviene para nada el arte del guitarrero y, finalmente, la de concierto.

Parece que los precios comerciales de una guitarra van de 500 a 10.000 pesetas. Claro que este precio varía cuando es un maestro quien las construye y los medios que utilizan no son mecánicos, sino los que utilizaron los grandes maestros constructores.

La mayoría de nuestras guitarras se exportan. Se venden a Australia, Suiza, Alemania, Japón, e incluso a las recientes Repúblicas africanas de Ghana y de Nigeria.



Competencia nipona

La guitarra — nos dice Juan Estruch — goza de una gran popularidad en el extranjero, debido principalmente a los concertistas y maestros españoles que residen fuera de nuestra patria, como Azpiazu, profesor de guitarra del Conservatorio de Ginebra, o, entre otros, Nicolás Alfonso, que lo es del de Bruselas.

Preguntamos si ha surgido la competencia. Nos aseguran que sí: — Japón es el país que fabrica más guitarras. Las vende a todo el mundo. Allí hay mucha afición por ese instrumento. Fabrican los alemanes y los suecos, pero en Suecia venden las guitarras con el marchamo de «Modelo Sevilla», «Modelo Valencia» y «Modelo Barcelona», pero todas, ya lo digo, están hechas allí.

Finalmente pregunto por las maderas de una buena guitarra.

— La tapa armónica es de abeto, picea, que es la conífera más importante de la Europa central. Esta madera se compra ya cortada y a punto de trabajar, en Alemania, pero Alemania la adquiere a su vez a Rumanía, a Rusia o a Checoslovaquia. Los aros y fondos, son de jaracanda, madera que procede de Río de Janeiro. Para las «guitarras flamencas», los aros y los fondos son de ciprés. Para las cuerdas de guitarra de concierto nos valemos del nylon. La lámina que recubre por su parte exterior el mástil de la guitarra es de madera de ébano y para los trastes, se utiliza la alpaca o el latón para las guitarras económicas.

Me intereso por saber en lo que sobresalimos como constructores de guitarras: «En la mano de obra». Sigo con mis preguntas y mis paseos. Todo esto es mecánico, un cuerpo frío. Sólo el concertista produce el milagro, como aquel Tárrega, que oyéndole pulsar la guitarra sus discípulos, lloraban y los corazones latían más apresuradamente.

A. LLOPIS

Mas Antena

LO QUE SIEMPRE SE OLVIDA DECIR

MADRID (OPE). En el discurso de felicitación que pronunció el almirante Luis Carrero Blanco al cumplir los 80 años de edad el general Franco, no dejó de referirse el segundo hombre del Gobierno franquista al momento en que la España se negó a entrar en la guerra mundial al lado del nazifascismo, diciendo: «No faltaron los que creyeron que era el momento de encaramarse en el carro del vencedor. Hoy no hace falta ser muy agudo para comprender que si hubiéramos entrado en la segunda guerra mundial, lo que el comunismo no había conseguido en 1936 lo habría logrado en 1945.»

No debemos de tener nosotros nada de agudos, porque nos cuesta comprender que Estados Unidos, Inglaterra y Francia hubieran consentido que Stalin implantara en Madrid un régimen comunista.

También calló Carrero Blanco — su «olvido» se explica perfectamente — que, tras una resistencia republicana de cerca de tres años, España no quedó en situación de meterse en nuevas aventuras bélicas. A los franquistas no les faltaron ganas. Samuel Hoare, entonces embajador de la Gran Bretaña en Madrid, afirmó que la prensa franquista era más enconada y virulenta en sus ataques contra la Gran Bretaña y Francia que los propios periódicos de Alemania e Italia.

Todos sabemos perfectamente cómo quedó el país. Para que España entrara en la guerra, hubiera sido necesario reequipar y reorganizar el ejército español y suministrar a España grandes cantidades de alimentos mientras durase la contienda. Alemania no podía permitirse tales lujos, menos Italia.

SECUESTRO DE UNA REVISTA

BARCELONA (OPE). — A petición del fiscal especial de delitos de imprenta, ha sido secuestrado el número de la revista «Mundo», correspondiente al 16 de diciembre.

El motivo del secuestro es un artículo de Joaquín Satrustegui titulado «El quid de la cuestión en Argentina y en España».

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

COMPANEROS, debo decir que sobre el tema anunciado no me comprometi por entendido sino por atrevido. El Quijote está entre los libros más editados, traducidos y leídos. Al que ni recorrer continentes le cansan ni los siglos envejecen, por su sentido humanista, anárquico y espíritu de lucha, bien podía hoy ser un militante de las Juventudes Libertarias. Fue musicado, llevado al cine, a la escena, ilustrado por muchos dibujantes, el mejor, Gustavo Doré. Y sobre lo mucho que de él se ha dicho insignificante será lo que yo diga.

El por qué Don Quijote se hizo el loco de atar y Sancho el tonto de remate, lo explica Francisco Olmos en su libro «Cervantes en su época». Aunque la Inquisición en tiempo de Cervantes había disminuido en su rigor, aún se hacían autos de fe en los que se quemaban cada vez 30 herejes en presencia de reyes, jerarquías eclesiásticas y linajudos caballeros. Frente a tales injusticias Cervantes no pudo callar ni hablar cuerdamente y lo hizo delirando, contando frívolas aventuras al parecer, pero que marcan las genialidades que hicieron inmortal a Cervantes.

Leyendo libros de caballeros andantes — literatura de sus tiempos — perdió el juicio y empezó a imaginar. La literatura que hizo delirar a Don Quijote no está muerta en nuestros días. De la literatura hispana dice Unamuno en su obra «España y los españoles»: «Es una flor sin frutos porque no tiene raíces.» En la República abriñena tuvo gran influencia dicha literatura. Y por falta de raíces el viento se la llevó. Lo que puso en pie de lucha al pueblo español por su emancipación es la literatura anarquista.

Cabe aclarar que si Cervantes no fue sometido a los tribunales de la Inquisición el Quijote sí que lo fue al sufrir la censura eclesiástica, en el Colegio de la Madre de Dios, a cargo de los teólogos de la Universidad de Alcalá en 1604 (1). Dicen los aludidos censores que lo corregido no altera al original. Lo que se corrigió fue el pensamiento de Cervantes. El capítulo «Con la Iglesia hemos topado, Sancho», está desfigurado. Y de las ediciones aparecidas en estos últimos tiempos no he podido encontrar dos que tengan el mismo texto ni referencia al original.

De la edición primera, con autógrafo del Conde de Lemos,

que pedía al rey que le dejara editar el libro sin correcciones ni enmiendas he tenido una; ediciones del Quijote no corregido e incorregible que he leído y releído. Y a los pasajes que cité del Quijote no corregido me atenderé.

Las inquietudes de Don Quijote despertaron sospecha. Y un personaje (2) le advierte al autor: «Esta vuestra escritura no mira más que a destruir la autoridad.» Con lo dicho, el Quijote estaba denunciado y pasar por loco le era urgente.

Armado de lanza, espada, rondalla, escudo, celada, montado en Rocinante, salió en busca de aventuras y entuertos que enderezar. En su camino tropezó con la Venta, que confundió con un Castillo, al ventero con el mayordomo y a unas mujeres de la vida con doncellas y princesas. En presencia de un tipo tan extravagante nadie podía contener la risa. Allí, después de comer, beber y dar cuidados a Rocinante, pidió al mayordomo le bendijera y le declarara Caballero de la Orden de la Caballería Andante. El ventero, con unas cuantas ceremonias cumplió tales deseos. Pero después de tanto pedir le preguntaron cuánto dinero traía, a lo que Don Quijote contestó que ni blanca, lo que sugiere que el loco ya vivía una época sin existencia de dinero.

Recordando haber leído que los caballeros andantes iban acompañados de un escudero, volvió a su aldea y a un labrador honrado y padre de familia mas de muy poca cabeza, le propuso que lo siguiera como escudero montado en su borrico, que en los continentes que conquistara le daría una Insula, de la que sería gobernador. Sugestionado por tal promesa, Sancho abandonó familia y labranza, para acompañar al que sería su amo en sus aventuras. Lo que parece un cuento de cosas que pasaron en tiempos alejados es en nuestros días una realidad. Cualquier orador elocuente en tiempos de elecciones prometiendo paraísos terrenales y celestiales se rodea de Sanchos dispuestos a seguirlo, incluso en nuestros medios. Juan López hizo de escudero de Franco y sus numerosos parientes esperan...

Acompañado de su escudero salió Don Quijote dispuesto a enderezar entuertos, a batir a malandrines. A unos molinos de viento los confundió con gigantes, que con sus largos brazos desafiaban; y contra los cuales arreme-

Texto íntegro de la conferencia jote dada por el compañero

tió con descomunal furia a pesar de los gritos de Sancho, que decía que no eran tales gigantes y que lo que se movía no eran brazos sino las veletas que con el viento hacen girar la rueda. A lo que Don Quijote contestó: «Yo no tengo la culpa de que haya veletas.» A por ellos. Y con todo furor se batió, quedando descalabrado.

Pese a los siglos que nos separan de aquel tiempo no faltan veletas, lo que faltan son Quijotes. Los veletas son incontables. Con los que se van descubriendo tendría Don Quijote con quien librar descomunales combates.

Un tanto repuesto del choque con los molinos de viento, en busca de otros enuertos que enderezar siguió camino. Escuchando el triste sonido de trompeta se detuvo y vio que por el camino venía una turba de gente. Y cuando notó que iban con la cara tapada, dedujo que gente honrada no debía de ser. Y contra ellos arremetió con furor bélico, a pesar de los gritos de Sancho, que le advertía que iba contra la santa fe católica. A lo que Don Quijote replicó: «Estos son los hijos de Lucifer.» Con su arremetida deshizo la procesión, y una virgen que llevaban en andas, que confundió con una doncella, que llevaban prisionera la puso en libertad.

En nuestros días los que se lamentan de las víctimas que hace la peste religiosa, son muchos, pero los que arremeten son pocos. Los marxistas de diferentes logias, después de más de un siglo de predicación de que la religión es el opio que adormece a los pueblos, adueñados del poder, entran en relaciones con el papado.

Después del descomunal combate contra los hijos de Lucifer, temerosos de ser perseguidos por la Santa Hermandad, Sancho y su amo se apartaron del camino. Pero a poco de andar vieron una cantidad de hombres encadenados, custodiados por guardias de a pie y a caballo. Don Quijote se enfrentó con el que parecía el jefe y le preguntó por qué llevaba a aquellos hombres encadenados, a lo que el jefe contestó: «Pregúntesele usted mismo.» Don Quijote interrogó al primero por qué motivos iba preso. Y éste le contestó que porque había abusado de su sobrina. El segundo le dijo que porque cantaba versos; el tercero porque había robado una yegua, a lo que Don Quijote, enfrentándose con el jefe objetó: «Estos no

son motivos para llevar a estos hombres presos de esta manera.» Y diciendo y haciendo arremetió con tal furor que desencadenó algunos presos y éstos desataron a sus compañeros. Corriendo se esparcieron en diversas direcciones.

Después de las citadas aventuras con las que ponía en peligro su vida, a Don Quijote le era urgente pasar por loco y a Sancho por tonto de remate. Ya apartados del camino, y a campo traviesa, la emprendió a lanzazos con un rebaño de borregos, que confundió con malandrines. En una venta en la que hicieron noche acribilló a lanzazos una cantidad de pellejos de vino. Cruzando campo se encontraron con un grupo de pastores que se preparaban para cenar, con los que sin requisitos se sentaron a comer Sancho y Don Quijote. Allí éste pronunció el inolvidable discurso en el que dijo: «Felices edades y tiempos aquéllos en los que no existían lo tuyo y lo mío.»

Para ocultarse de la Santa Hermandad, Don Quijote y su escudero se metieron en lo más despoblado y enzarzado de Sierra Morena. Cuando se creía a salvo de penalidades, a Don Quijote se le despertó la sospecha de que su Dulcinea del Toboso le era infiel, derramando tantas lágrimas que hizo crecer las aguas de un arroyo. Para aclarar la sospecha mandó a Sancho con una carta. Y la noticia que Sancho le trajo era que la Dulcinea daba muy mal olor, lo que encolerizó a Don Quijote. La situación se puso tan penosa que resolvió suicidarse, para lo cual se ocultó en el zarzal, porque, dice Cervantes, que para un valeroso caballero el suicidio es una vergüenza.

Cuando creyó estar bien solo empezó la operación del suicidio golpeándose la barriga. Estando en ello vio una pastora que se lavaba las piernas hasta arriba. En vista de tan bello panorama detuvo la operación y exclamó: «¡Ah, en cuanto que haya cosas así en este mundo no me suicido.»

Si el suicidio es un caso de valentía o cobardía sigue discutiéndose en nuestros días. Cervantes da un aliciente. Cada vez que una penosa situación amenaza nuestras vidas, recordar las cosas buenas que nos han pasado y pensar en las buenas que pueden sucedernos.

El amor libre, que para algunos es un descubrimiento no lo era

sobre Don Qui-Serafín Fernández

para Don Quijote. Con el fin de volverle a juicio y atraerlo a la aldea, el boticario, el barbero, el cura y el bachiller (que ya habían quemado los libros que le pusieron loco), le trajeron a la Sierra una hermosa doncella, de la que Don Quijote quedó prendado, pero cuando le propusieron casarse dijo que no y que no, que él no se casaría ni con el Ave Fénix.

En busca de abrigo entraron en un castillo en el que fueron muy bien recibidos. El castillo en cuestión estaba dotado de una corte compuesta de mayordomos, bachilleres, curas, monjas, doctores, guardianes y otras hierbas, que al ver dos tipos tan extravagantes, los sometieron a toda suerte de burlas.

La condesa preguntó a Sancho por qué seguía al loco en sus aventuras. Sancho le contestó que era porque le había prometido hacerle gobernador de una insula que le daría en los continentes que conquistara. La condesa le repuso que la insula se la daría el conde en sus dominios. Con tal promesa Sancho se puso tan contento que hizo escribir una carta a su mujer Sancho y a la Sanchica, en la que les decía que pronto las llevaría en coche, y que les mandaba muchos recuerdos y abrazos del rucio.

El estado de demencia a que llegan los pobres cuando alcanzan el poder no es de hoy; ya sucedía en los tiempos de Cervantes.

Para su buen comportamiento como buen gobernador, Don Quijote aconsejó a Sancho que se cortara las uñas y no las dejara crecer. Que para no aparecer como vulgar villano, no dijera refranes, que si algunos son acertijos la mayoría son tonterías. Cansado de escuchar consejos Sancho le replicó que lo que él quería era tomar posición de la insula «y después sabré lo que tengo que hacer, porque más sabe el necio en su casa que el sabio en casa ajena.» A lo que Don Quijote replicó: «No, Sancho. El necio no sabe en su casa ni en casa ajena.»

Como la ambición de poder había hecho perder a Sancho el buen sentido, le hicieron creer que el huerto del palacio era la insula, y una barraca que en ella construyeron su palacio de gobernador, que fue inaugurando con un gran banquete en el que Sancho ocupó lugar distinguido, pero un médico encargado de velar por su

salud, con una varita mágica le iba sacando los platos de delante. El uno porque lo iba a intoxicar, el otro porque lo iba a envenenar, el tercero porque le haría perder el juicio. Hasta que Sancho, montado en cólera, a sillazos barió la corte que le circundaba. Y recién entonces pudo comer tranquilo. Lo que no se hizo en la aparición de la República abriña, que por haber llegado sin gota de sangre terminó en un río de la misma. Esta y otras burlas hicieron que Sancho recobrara el buen sentido, declarando que los días que hizo de gobernador lo han hecho enemigo de todos los gobiernos.

En suma, que el Quijote humanista, anarquista, que vomitó la literatura que le enloqueció; que libró combate con los veletas, los hijos de Lucifer, y puso en libertad los presos. El Quijote no corregido e incorregible, fue, sigue siendo, el compañero de lucha por nuestra causa. Y el Sancho al que la experiencia de gobernador se hizo enemigo de todos los gobiernos, si quiere ingresar en la Organización, bien venido sea...

Al final de la charla, algunos compañeros dijeron algo sobre lo mucho que sobre tan importante tema había quedado sin decir.

GALAIKO

(1) Edición Librería de Ediciones Españolas, París.

(2) Ediciones Austral, Madrid.

«El compañero Guerrero, buen escritor, buen orador, buen disidente, activista completo.»

No conocemos a tal sujeto.

**

¿Por qué los astronautas que visitan la Luna no se llevan a Pierrot, enamorado de ella?

**

Ningún viajante de esos escribe endechas a la Luna.

La poesía lunática queda desarticulada.

**

¿Por qué hay susceptibles en el mundo?

¿Por qué ese «me hundes o te hundos»?

**

Se piensa ir a Marte.

C. N. T. De España en el exilio
Secretariado General de Cultura y Propaganda

A. I. T.

TÓMBOLA INTERCONTINENTAL

de Solidaridad pro - España, prensa y propaganda

El entusiasmo despertado por la Tómbola intercontinental en los medios libertarios del exilio, lo mismo en Francia que en el conjunto de la Organización intercontinental, a la iniciativa de los compañeros del Núcleo de Altos y Bajos Pirineos, cedida al S.I. de la C.N.T. de España en el exilio para que la patrocinadora, a fin de incrementar la ayuda a nuestra Organización del interior y en favor de nuestra prensa y propaganda.

Lo prueba cuanto venimos de manifestar la cantidad de donativos entregados por la Organización y compañeros, una buena parte de una forma espontánea para garantizar los premios de la Tómbola. Entre los donativos recibidos podemos citar: una máquina de escribir, un magnetófono, un transistor, un aparato fotográfico, un reloj de pulsera, un juego de porcelana de Limoges, otros objetos trabajados por compañeros de esa localidad, objetos de cristal filé, únicos en Francia, trabajados por un compañero especialista en la materia, un cuadro de estampa japonesa bordado de seda, una hermosa muñeca, gran cantidad de lotes de libros de mucho valor, entre los que se encuentran el primer tomo de la «Enciclopedia Anarquista» (dos ej.), los «Episodios Nacionales», en 4 tomos. Obras completas de Barret, de

García Lorca, de Alai; la «Geografía Universal», de E. Reclus, etc. Muchos donativos no podemos publicarlos hasta que haya confirmación de los mismos, harán un buen conjunto de premios. En lo que se perfila de la obra colectiva y solidaria hacia la finalidad proyectada.

Con la Tómbola intercontinental se pone de manifiesto de nuevo el alto valor solidario de nuestra Organización, como lo ha mostrado a lo largo de nuestro exilio. La solidaridad es algo que siempre distinguió a los hombres de la CNT y del anarquismo; todos y cada uno de nosotros sabemos lo que representa el sostener la SOLIDARIDAD efectiva con nuestra Organización del interior.

Para la adquisición de talonarios y venta de boletos, los compañeros podrán dirigirse a sus propias FF. LL., CC. de RR. de Núcleos y a la Secretaría de C. y P. del S.I. a Francisco Subirats, 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.



DISCOS

Allí no se encontrará al dios de la guerra.

Porque está en la Tierra.

**

Nada más misero que una hiena sin dientes y que un perro sin olfato.

**

Uno me afea haber nacido en Cataluña.

Otra forma de expulsarme de España.

**

Si ese hubiese nacido en Sabadell y yo en Tarascón, me afearía el ser castellano.

Quedan guardias consumidores en el mundo.

**

El maño baila la jota, el andaluz el fandango, el madrileño el chotis, el catalán la sardana.

Yo no bailo ni con la más fea.

**

Centro Confederal parisino; en total; hacer casa, conferencias, reuniones, coloquios, beneficios, fiestas, solidaridades — con turrón o sin él —, expender libros, realizar cursos de arte, de letras, de números; propagar en español, francés y catalán; orientar a forasteros que indagan y a estudiantes en sociología; empujar S.I.A. y otras actividades.

Para que Culo de Silla nos considere inmovilistas.

DISCOBOLO





El paraíso de los perros

EL invierno llega sin avisar. Caprichoso, intempestivo, lo tenemos en cualquier mes del año como un desequilibrio del sistema.

A veces el furibundo cierzo sopla en mayo, en plenas vacaciones o cuando le viene bien, pintando de ocre mortecino la vegetación, modulando el frigorífico del espacio a su capricho o poniendo por doquier su típica blancura de tarjeta postal.

Si hay muchos veranos y primavera frías frustradas, el invierno no falla nunca, y al acercarse las fiestas de Navidad y fin de año, todos los países del mundo cristiano hacen sus preparativos fastuosos de luz con trascendencia comercial.

Deambular en diciembre por los bulevares de París es calarse de Navidad hasta los huesos.

El «Père Noel» es un buen hombre disfrazado en las puertas de los grandes almacenes para hacerse fotografiar por su acólito y vender las fotos. Capa de esclavina y capuchón hasta los ojos, barbas y alburas de algodón mal disimuladas, abuelos, Noeles, por centenares trabajando en la intemperie a tanto el día.

Íbame yo una vez del año 1972, perdido entre la población parisiense, en busca de un cuento que no llevara nuestra salsa comprometida. Veía los muchachitos acompañados de sus padres, cómo pasaban delante de los escaparates enarcanando sus ojos ante los juguetes futuristas de los almacenes Le Printemps y Galeries La Fayette: astronautas en tamaño natural, maniqués del espacio, armas mortíferas, cañones, cohetes, panoplias del Far-West, de la guerra de secesión, uniformes para chicos, representando el museo miniatura de la violencia. Juguetes para niños de todas las clases sociales, muñecas onerosas, satisfacciones para niños de la bola, miniaturas de la vida efervescente. ¡Ay, qué lejos del caballo de palo, de la muñeca de trapo o del avión de papel que el niño feliz lanza en el aire! ¡Qué lejos de estos plásticos de molde, ferrajas y cartones, maquinarias teledirigidas! Todo al mismo destino, al cubo de basura.

Amamos París y las ciudades de Francia. Todos los países tienen sus leyendas que respetamos, pero... Navidad es una algazara

de festines familiares desde el principio de la era cristiana. Su origen lleva profundidades primitivas: El hombre rompió las tinieblas de la noche al descubrir el fuego. El fuego se hizo símbolo en la noche más corta del año, puede asimismo interpretarse como el «Natalis die» coincidiendo en la misma fecha convirtiéndose en mito la más grandiosa creación de la humanidad, el fuego.

Invadidos de belenes, en España (y cada lugar sus costumbres) el hecho es que la gente está contenta de esta fiesta, y que los vientres de todas las confesiones y partidos políticos, se llenan de comidas y bebidas caras. Al amanecer son los vómitos de mal pasar y tripas echadas por la boca.

Así pensaba paseándome por la rue Provence, cuando un abuelo Noel me dijo: «Nuestros asuntos no son muy brillantes en este momento, los niños no creen más en el abuelo Noel. Hay almacenes que nos representan en cartón, pero yo soy uno verdadero».

Me lo miré de arriba abajo. Sus barbas y cejas mal ajustadas. Se me volvía pequeño como Pulgarcito, o grande como el Ogro. No estoy ebrio, ni creo que me pueda convencer — le respondí —. Si eres el abuelo en cuestión, ésta no es tu plaza. Siéntate en la mesa de los que cenan una sardina y un mendrugo o vete a socorrer a los desamparados que no saben lo que es comer una tartina de miel.

— ¿Y tú qué haces aquí?, replicó el abuelo.

— Acabo de llegar por conocer el nuevo Metropolitano Sain-Germain-Auber, y no por no oír a mis vecinos desgañitarse con euforia como el año pasado.

El abuelo, apenas hubo acabado la frase que con un gesto del índice me introdució ante una asamblea concurrida de todos los vecinos míos. Esto me contrarió mucho, por desviarme de mi objetivo principal, el de escribir un cuento para niños. — Aquí los tienes, — me dijo con una leve sonrisa, — háblales. Allí estaban los no muy buenos y los menos malos, en una sala amplia iluminada y embellecida de guirnaldas y estrellas escarlata. Estábamos en la Nochebuena y en la calle se oían canciones rancias sacadas de los archivos de rigor, letrillas tristes o

alegres con un sabor de ostras con limón, pavo en asador, o mazapanes con turrón.

Yo estaba inquieto. Aquella asamblea me pareció el ágora de las contradicciones. Allí estaban todos, escalera por escalera, piso por piso, los quisquillosos, la de los nervios hiperfóricos, aquellos que tienen un radar en los oídos y saben (protestando además) de todos los ruidos; grandes y pequeños. Los megalómanos, los sinceros y los hipócritas, los cuales durante año tras año, no me dirigieron nunca la palabra no más que para hacerme recordar mi condición, ¡ay misero de mí! Como dijera Calderón. El Abuelo Noel que presidía la mesa, creyó en el milagro de mis pocas cualidades de orador sin maestría persuasiva. Mi voz retumbaba en la sala: Esta noche es Nochebuena y mañana es Navidad. Los muros de nuestras viviendas no son las Murallas de China. Vivimos muchos años cerca unos de los otros, separados por un tabique de unos centímetros, y con más distancia en el corazón que todos los océanos juntos. Complicarse recíprocamente la existencia, mantener una guerra fría oculta y mezquina, calumniarse, escupirse moralmente, odiarse sin conocerse. ¿Eso es amar a Cristo?

El abuelo Noel distribuía corazones de recambio y barquitos de papel para los niños.

Yo les subrayaba la necesidad de una reconciliación fraternal, que la vida es corta y en la muerte todos somos iguales. Que había que derribar fronteras, suprimir cerraduras y candados de todas las puertas, abrazarse cordialmente al cruzarse por las escaleras, suprimir diatribas y calificativos gentilicios, por ser la Tierra una calabaza nublada, vista desde la Luna, y entre otras razones, que teníamos que practicar recíprocamente la tolerancia religiosa y doctrinal hasta la máxima perfección del hombre.

Mis frases quizá las encontraron largas y contradictorias por que no me dejaron concluir. Un torrente de insultos y amenazas me zumbaban los oídos como enjambres de abejas. El abuelo Noel que repartía pastillas de aspirina y gélulas de tranxena para calmar nervios, no pudo esquivar el bofetón de una vecina del primer piso, neurótica criatura con un avis-

pero en el corazón y los siete pecados capitales encima.

Aquella famosa Nochebuena del 1972, explotaron todas las palabras y reconcomios contenidos en un barril de pólvora. Mis frases no podían apaciguarles. Les precisaba que tendría que haber un infierno a cada esquina, y que si hubiese cielo, todos los sinvergüenzas de allí tendrían que ser expulsados y poner perros, en lugar de personas.

La réplica fue más violenta aun. Me trataron de loco, borracho, (yo que hace dos años no bebo alcohol), me llamaban trotskista, izquierdista, anarquista, impio, enemigo de la humanidad y otras lindes, y para completar las aviesas atribuciones, los comunistas omnipresentes me tildaban de fascista y vendido al capitalismo.

Por tanto era Nochebuena y yo sin escribir mi cuento. Allí todo el mundo pegaba en reajuste de cuentas atrasadas. Yo les recordaba el nacimiento de un idealista que quiso redimir la humanidad, pero mis frases eran granos de arena cayendo al mar y hablar por hablar el abuelo y yo recibíamos tortazos y palos, y yo también daba algún puñetazo que otro, ¡caray!

De pronto, tuve una sensación de vacío; alrededor de mi cabeza gravitaban las estrellas. Ni preocupaciones físicas ni morales, ligero como el humo. A nuestros pies quedaba París urbe geométrica de avenidas, bulevares, racimos de barrios y la serpiente del Sena con sus veinticinco puentes. La Plaza de la Estrella y su Arco del Triunfo en el centro, la torre Eiffel entre la Escuela Militar y el palacio Chaillot. La Ciudad Luz, joyel de luminarias, collares de perlas, animadas por la intensa circulación, diamantes reflejándose en el grandioso río, interminables procesiones de luciérnagas, parecía salir de un cuento de hadas. No sabía cual era más hermoso, si París o el firmamento estrellado. Los tejados parecían una selva metálica de chimeneas y antenas de televisión. Todo se iba alejando en vértigos del tiempo y escuetos del pasado.

A mi lado el abuelo Noel me indicaba el camino cósmico hacia el séptimo cielo. De un lado la Tierra envuelta en torbellinos de nubes, del otro la Luna, redonda y calcinada como un brasero anti-

(Apuntes de diciembre)

guo. Mi viejo compañero me explicaba lo de la cuarta dimensión, las vibraciones ondulatorias de los astros, el origen del polvo cósmico en que se formaron los planetas, y la forma de alcanzar el tiempo perdido. Yo tenía miedo de ver alejarse nuestro pequeño mundo, mientras el abuelo me enseñaba las fórmulas de Einstein contenidas en la materia.

— ¿A dónde quieres llevarme, abuelo Noel?

— Como mañana es fiesta, respondió, y no has dado cuerda al despertador, quiero que sepas, que allí no hay hombres ni buenos ni malos. A los verdaderos santos, como Bartolomé de las Casas, Balmes, don Jacinto Verdaguer, enfermeros de leproserías, humanistas y refractarios integrales los tenemos reposando en el polvo del principio, colados en la inmortalidad. Todos los santos, vírgenes, soldados y putas, malvados carabeles y otros infelices víctimas de la época, también reposan en la misma materia.

Por tanto, no podía creerle. A mis oídos llegaban las treinta mil trompetas de Jericó derribando murallas y abismos. Estábamos atravesando una nebulosa más, a millones de años de luz. Pobre Tierra, ay de mí, ya no existo, no estoy en parte alguna. Al momento vi dos grandes puertas de chirriantes goznes, los instrumentos metálicos anunciaron la entrada de algún personaje legendario, creíme estar en la corte celestial y rebañando la inmensidad que me rodeaba, no vi más que un perrito blanco y negro que en medio de la entrada meneaba su colita cariñosamente, una copla flamenca acompañada de mil guitarras se oía al fondo de unas nubes púrpuras:

«Pero una noche el animalito en defensa de mi hogar, en las manos de un maldito ya no pudo más ladrar.»

«Yo no siento los dineros que me robaron, sino el pobre lucero que me mataron.»

El flamenco andaluz bien cantado, más que cante jondo, es una lluvia de notas coloridas, tremoladas, caídas desde las cimas de la inspiración hasta el fondo del alma. El perrito me comprendía, agradeciendo mis caricias con dulce expresión.

Este es el paraíso de los Perros, me dijo el abuelo, cogiendo al gozne entre sus brazos. A este peque-

ño, por haber defendido valientemente un hogar, le hemos hecho el San Pedro canino. Aquí los tienes a todos, de raza o bastardos, todos iguales en la eternidad como un paraíso fraternal: daneses, dogos, galgos, terranovas, perros lobos, lazarillos, perros de ganado, pachones, lulús, perdigueros, en fin todos que murieron víctimas o en defensa del hombre. Ahorcados, ahogados o asfixiados, a palos o despeñados, enterrados vivos, atados al árbol de un bosque, perdidos reventados de correr detrás de un automóvil de sus amos, etc. Los que abandonan la gente durante las fiestas principales y vacaciones. La copla continuaba: «Alma de tirano, corazón de hierro, maldita sea la mano que mata a un perro.»

Hay muchos que se dejaron morir al pie de las tumbas de sus amos. Estaba rodeado de perros juguetones saltando y haciendo piruetas para hacerme placer. Entre aquellos felices y retozones canes, vi sorprendido a mi perro Tizón, un grifón negro con barbas de chivo y mirada de inteligente, de bueno.

Pero mi perro no ha muerto, — exclamé —, lo tenemos en casa. Por favor, abuelo, déjame bajar a la Tierra para escribir un cuento.

— Imposible — replicó Noel —, la Tierra está a unos cuantos millones de años luz, y cuando llegues allí, te encontrarás con un planeta muerto.

Sentía el ahogo de mi pecho, quise descender a la realidad; todavía llegaban a mí las voces de los vecinos, el ruido de las motos y los coches, la bulla de la calle, con sus canciones desentonadas, dirigidas por el alcohol. Miré el despertador, eran las cuatro de la mañana de Navidad. La Luna tardía y rota se reflejaba navegando entre nubes. Me froté los ojos para arrancarme de aquella pesadilla, mientras los gritos estridentes invadían el espacio. Eran los vecinos que se peleaban. Los del entresuelo contra la de los siete pecados capitales, los cuales se reprochaban unos a otros de no poder dormir.

Llamé a mi perro que le creí en el cielo. Tizón apoyó su cabeza fiel entre mis manos, meneaba su cola como diciendo: «¡Estoy aquí!»

Miré hacia el infinito a través de los cristales, me aseguré si en la esquina de la calle había un infierno. Todo seguía igual que la noche anterior. El infierno, pensé, lo llevan muchas personas en su corazón.

VOLGA MARCOS

París, diciembre 1972.

COMUNICADOS

F. L. DE ST-ETIENNE

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar a las 17 horas el día 6 de Enero de 1973.

CONFERENCIAS DE BURDEOS

Siguiendo su ciclo de conferencias, la F. Local de Burdeos dará la segunda, que estará a cargo del compañero Lamela, que disertará sobre el tema «Brevisimo compendio sobre delincuencia sexual», el domingo 7 de enero a las 10 de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. LOCAL DE MELUN

Celebrará reunión el sábado 6 de enero en casa del secretario a la hora de costumbre.

REGIONAL CATALANA, C.N.T.

Agrupación de Perpiñán

Celebrará reunión general cada segundo domingo de mes a las 9 de la mañana y en el local social.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 7 de enero a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

S.I.A., REGIONAL DE PARIS

Convoca para el 7 de enero a las 10 de la mañana a Pleno Regional de S.I.A. Invitados todos los compañeros, afiliados o no.

F. L. DE THIAIS

Convoca asamblea para el día 14 de enero de 1973 en el lugar y hora acostumbrada.

F. LOCAL DE DREUX

Esta F. Local invita a sus afiliados en general a la asamblea que celebrará el 7 de enero en el local acostumbrado a las 10 de la mañana. — *El Secretariado.*

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

Sábado 6 de enero, a las 5 de la tarde, coloquio sobre el tema «El sindicalismo actual en Francia». Ponente: F. Marin.

CURSOS DE GUITARRA Y SOLFEO

Reinauguración de las lecciones a cargo de los profesores Héctor y Beaugrand el 6 de enero de 1973.

Para inscripciones en la librería del Centro Confederal de París, 33, rue des Vignoles. Tél. PYR 46-86.

CICLO DE CONFERENCIAS FABIAN MORO

La Federación Local anuncia la celebración de la 4ª conferencia del curso que desarrolla dicho compañero bajo el tema: «Federalismo y centralización de España». Para el sábado 13 de enero a las 5 de la tarde. Acto para estudiosos.

REGIONAL CATALANA C. N. T.

Los compañeros que no han recibido «Terra Lliure» y deseen recibirlo deben apresurar su pedido por estar casi agotada la edición del último número, o sea el 8.

— Los compañeros que componen la Agrupación de Perpiñán despliegan una actividad en consonancia con el lugar privilegiado que ocupan. Siempre se ha dicho que el movimiento se demuestra andando.

— Hay compañero de la Regional que con 85 años a cuestas demuestra un espíritu de colaboración que podría servir de ejemplo a muchos compañeros menos añosos.

— Ruego a las Agrupaciones que se pongan al corriente en cooperaciones a fin de que la ayuda que esta Comisión presta al interior no tenga que ser reducida.

— Insistencia: Formar parte de la Regional Catalana no aleja del conjunto confederal y libertario sino que aproxima más al conjunto activo. — C. R., París.

LIBROS

«Historia de España», Pierre Vilar	7 00
«Viaje a través de la Anarquía»	18 80
«Anarquía y revolución», Cibils	7 50
«La solución federalista», Lazarte	4 50
«La irreligión del porvenir»	29 00
«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00
«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00
«El movimiento obrero es-«La Fédération jurassienne» (Bakunin contre Marx)	17 00
«Romancero libertario de la guerra de España» ..	18 00
«La Revolución mexicana», Flores Magón	8 70
«Romancero libertario», G. Oliván	18 00
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50

Antena Documentos históricos de la CNT

REDUCCION DE CONDENA

PAU, (OPE). — La sala de Correccional del Tribunal de Apelaciones, de esta ciudad, ha reducido a dos meses la pena de tres pronunciada por el Tribunal de gran instancia de Bayona, el 2 de noviembre, contra Julen de Madariaga, que se había sumado a los huelguistas de hambre de la catedral de Bayona el mes anterior.

BARULLO EN EL MERCADO PESCADERO

MADRID. — Los mayoristas de pescado que abastecen Madrid introdujeron al mercado un precio muy superior al corriente. Un ejemplo puede tomarse del precio del boquerón, normalmente establecido a 41 pesetas para minoristas, ahora fijado por los mayoristas a 60. Disconformes con el abuso los primeros se declararon en huelga de compras, que ha durado una semana, estableciendo incluso piquetes de vigilancia huelguística ante los puestos distributivos de pescado. Al fin acudió la fuerza pública, que disolvió los grupos y permitió que los agiotistas impusieran sus desafortunadas ambiciones de dinero.

ESCALERA MORTAL

BARCELONA. — Prolongación de las obras del Metro. Instalando una escalera mecánica en la estación Gerona-Consejo de Ciento, murieron por causa de accidente los obreros Roque Ruiz Sánchez y Raúl. Hubo además dos heridos. La Compañía lamenta las pérdidas materiales. Obreros, los hay de recambio.

LA FARMACIA ESPAÑOLA NO ES ESPAÑOLA

MADRID. — Opinión oficialmente emitida: «La falta de materias primas y productos intermediarios nacionales hace a la industria farmacéutica dependiente, en una gran proporción, del exterior. Esto conduce a que, en muchos casos, los laboratorios se limiten a recibir dichas materias primas y productos intermedios, y a su posterior envasado y etiquetado.

ESPAÑA-U.R.S.S.

BILBAO, (OPE). — Despachos de agencia han dado a conocer que la Comisión de Asuntos exteriores de las Cortes ha retificado,

LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA

por X. X. X.

Uno de los más conocidos militantes de la C.N.T. y de la F.A.I. en la Felguera (Asturias), el centro siderúrgico más importante de la provincia, nos envía el relato que sigue de lo que ha visto durante los sucesos de la insurrección asturiana de octubre de 1934. Creemos que estos breves apuntes servirán para esclarecer cosas dignas de ser conocidas. (1).

El ambiente de la Felguera era confederal (cenetista). Había allí una fuerza de 4.000 trabajadores organizados en cuatro sindicatos, el Metalúrgico, el de la Paleta (construcción), el de Mineros y el de Oficios Varios. Esos cuatro sindicatos constituían la Federación Local de la C.N.T.

Aunque en esta localidad no se aceptaba la Alianza Obrera, el espíritu de los trabajadores, animado por un ideal de redención, estaba inclinado a participar en cuantas empresas de fuerza fuesen susceptibles de desembarazar a la humanidad de obstáculos y de barreras.

Fueron varias las entrevistas que tuvieron los socialistas con nuestra Federación a fin de saber la actitud que asumiríamos ante un hecho insurreccional desencadenado por ellos. Nuestra Federación contestó que siempre que en toda empresa que se tratara del bienestar de los trabajadores y de romper las cadenas de la esclavitud no solo concurriría con la huelga general, sino que apoyaría las filas insurrectas y sus hombres acudirían a la vanguardia de todos los frentes de lucha, con las armas en la mano y las propias ideas libertarias como bandera.

Se prevenía que la Federación no aceptaría una dictadura marxista y que pondría todo su empeño en sostener en las ideas y en los hechos la idea de la libertad.

Esas entrevistas tenían lugar en el mes de agosto de 1934, antes del Pleno de la C.N.T. celebrado en Gijón, donde había de discutirse el problema de la Alianza. La Felguera se pronunció en contra de la unificación con los socialistas y demás fuerzas políticas, y quedaron bastante frías las relaciones ulteriores debido a esa actitud intransigente. No obstante, la Felguera mantenía estrechas relaciones con los sindicatos de Gijón y particularmente con José María Martínez y Avelino Entrialgo, que, según creemos, formaban parte del Comité de la Alianza.

Como nuestra Federación, al igual que otros sindicatos se oponía a la Alianza, quedó privada de noticias, motivando distanciamientos entre los militantes que apoyaban a los que combatían la Alianza.

Así fue hasta el cinco de octubre en que estalló el movimiento. Los acontecimientos vinieron a demostrar la esterilidad de esta unidad de fuerzas divergentes.

Llega el 5 de octubre, el día en que la confluencia de las dos corrientes, la C.N.T. por una parte, y los socialistas por otra, era necesario para contrarrestar la fuerza del Estado

y del capitalismo. En La Felguera, como en todos los pueblos de Asturias, circularon rumores de que los socialistas se lanzaban al movimiento. La Federación L. de La Felguera no sabe nada, nada se le ha dicho. ¿Qué hacer? Existe una gran inquietud. Por el parque de F. Duro deambulan, a pesar del frío intenso, centenares de obreros que preguntan a los militantes lo que hay de cierto en los rumores del próximo movimiento, qué puesto se les designa y dónde están las armas. Los militantes no pueden responder nada en concreto. Suponen que de llegar al movimiento seriamente, el Comité Regional lo habría puesto en conocimiento de todas las organizaciones adheridas. Un compañero propone que se desplace una comisión a Sama (localidad colindante con La Felguera, centro comercial dominado por los socialistas) a fin de buscar informes. Nuestra Federación entendía que era el Comité Regional de Asturias el que habría de informarlos; en última instancia, los mismos socialistas que querían lanzarse al movimiento si consideraban que la ayuda de la C.N.T. podía ser de utilidad. Pero la aglomeración de trabajadores, ansiosos de ir a la lucha era tan grande y la exigencia de noticias concretas fue tan fuerte, que la Federación hubo de resolverse a una entrevista con los socialistas.

La delegación, a la 1 de la mañana, se presentó en la Casa del Pueblo de Sama, abarrotada de trabajadores con camisetas rojas. El Comité Ejecutivo socialista respondió que no sabía nada y que esperaba órdenes de Madrid.

Al recibir el informe los trabajadores de La Felguera, suponiendo que al fin de cuentas no se haría nada, resolvieron marcharse a dormir. Pero los militantes y los cuerpos responsables de la Federación, en cambio, quedaron a la expectativa, porque en los alrededores de la villa se veían grupos armados como esperando la consigna para entrar en acción.

**

Ante esto se conviene en preparar las armas por si fuesen precisas, y se estaba limpiando la grasa de las ametralladoras y de los fusiles cuando se sintieron dos fuertes detonaciones de dinamita que hicieron retumbar el espacio. Son las tres de la madrugada. Cinco minutos más tarde oímos nutrido tiroteo de fusilería y ametralladoras, anuncio de que las fuerzas del capital y del trabajo estaban frente a frente. La lucha se recrudece y los disparos de los fusiles son apagados por las detonaciones de la dinamita que un verdadero ejército de mineros arroja sobre las fortalezas del enemigo en Sama.

Ante este espectáculo, el proletariado de La Felguera, deseoso de participar en la contienda, olvidó recientes agravios, y aun cuando para nada se pidió su ayuda, tomó las armas y organizó a su manera el ataque con cuatrocientos hombres a las seis de la mañana contra el cuartel de la Guardia civil. A las ocho, nues-

(1) Nota de «Cultura Proletaria» de Nueva York, editora de este trabajo.

La Felguera en la Revolución asturiana del 6 de Octubre 1934⁽¹⁾

tras fuerzas sumaban millares. Más tarde el pueblo entero, hombres y mujeres, constituyeron un torrente insurreccional único.

NUESTRO ATAQUE AL CUARTEL DE LA GUARDIA CIVIL

Una vez el pueblo incorporado a la rebelión, se organiza el ataque al cuartel de la Guardia civil del Barrio Urquijo. Después de tres horas de nutrido tiroteo de fusil y ametralladora, se suspende el ataque para reanudarlo más tarde con procedimientos más eficaces.

Un grupo de nuestros combatientes se dirigió mientras tanto a la inspección y tenencia de alcaldía, posesionándose de todas las armas allí existentes y entregando al fuego los archivos quial, requiriendo del párroco las llaves del templo y las armas que tuviese, lo que así hizo, haciéndole presente los revolucionarios que no tenía nada que temer y que su vida no corría riesgo alguno. Abiertas las puertas de la iglesia, se rocío con gasolina, quedando totalmente destruida.

Esa misma mañana hubimos de lamentar la muerte de un obrero, cuyo nombre no hemos podido averiguar a causa de un disparo de la Guardia civil, atrincherada en su cuartel.

Aunque la Guardia civil permanecía en el cuartel, la localidad estaba virtualmente en manos de los revolucionarios, los cuales crearon al efecto un comité revolucionario. Este comenzó a organizar sistemáticamente la lucha, apoderándose de los edificios oficiales y enarbolando en ellos la bandera roja y negra. También se posesionó de las Escuelas cristianas, estableciendo allí el cuartel general, siendo dueños también del convento de los dominicos.

Una de las primeras medidas del Comité revolucionario fue ocupar los establecimientos de la Duro-Felguera, tomando bajo su custodia al director general, Antonio Lucio Villegas, al que, con toda clase de consideraciones, se condujo a la Casa de la República, donde viven los demás ingenieros, poniéndole guardia de vista y prometiéndole respeto a su vida. Lo mismo se hizo con los demás ingenieros de la Compañía, a quienes se recluyó con sus respectivas familias, cuidando de que no les faltase nada y de que estuviesen convenientemente atendidos.

He aquí lo que decía la prensa burguesa después del rendimiento, sobre nuestra conducta:

«Es de resaltar como se merece esta actitud del pueblo felguerino, ya que por dos veces otros que se llaman redentores de la humanidad y dicen ostentar ideas nobles — (nos referimos a los furibundos socialistas), intentaron apoderarse de dichos señores para hacer justicia por su cuenta, oponiéndose a ello decidida y resueltamente los dirigentes metalúrgicos de La Felguera, que profesan ideas anarquistas, haciendo saber a los asaltantes que para darse satisfacción sería preciso que antes pasaran por encima de sus cadáveres.

«Este generoso y humanitario gesto del Comité revolucionario ha sido elogiado por el pueblo y seguramente lo será por toda la región asturiana cuando de él se tenga conocimiento...» (21 de octubre).

ORGANIZACION DEL TRABAJO Y PROCLAMACION DEL COMUNISMO LIBERTARIO

Otra de las labores inmediatas del Comité fue la organización del trabajo en los talleres que así lo requerían por ser continuos, procediendo a seleccionar al personal entre los combatientes para completar una brigada para cada uno de los talleres siguientes: Altos Hornos, Hornos de Cok, Hornos de Acero y Cooperativa eléctrica. Todos estos trabajos, a excepción de la cooperativa, funcionaron durante quince días bajo la dirección de los mismos obreros. En la tarde del viernes, 6 de octubre, el Comité revolucionario lanzó un manifiesto anunciando la iniciación de la revolución social en toda España y alentando a los trabajadores para que se entregasen animosamente a la lucha por el comunismo libertario.

En una nota adicional se aconsejaba a los vecinos del Barrio Urquijo que antes de las seis de la tarde abandonasen sus viviendas. Esto último se indicó por ser el lugar donde se encontraba el cuartel de la Guardia civil, al que se comenzaría a atacar a esa hora si no se rendía, pues cortaba el paso a la carretera de Gijón y estación de la Vega.

Antes de iniciar el ataque el Comité revolucionario envió una comunicación a las fuerzas para que se rindieran, comunicación que no fue atendida. A las ocho de la noche, en consecuencia se dio comienzo al asalto, primeramente por un frente, mientras otros grupos con dinamita le acometían por otro lado. Al cabo de seis horas de lucha encarnizada, el silencio de los disparos en el cuartel nos indicó que todo había terminado. La gran fortaleza de cemento armado se desplomó por dos frentes.

Durante el bombardeo a este cuartel ha muerto Florentino González, de 26 años, a quien estalló una bomba de gran potencia que le dejó horrorosamente destrozado.

Vencidos ya todos los obstáculos con la destrucción del cuartel, los rebeldes procedieron al desarme de los particulares no afectos a la revolución.

Una vez en nuestro poder todos los elementos vitales del pueblo, el Comité revolucionario lanzó el día 7 de octubre un manifiesto proclamando el triunfo de la República social en La Felguera. Se convocó para las tres de la tarde a una asamblea popular para que los mismos trabajadores dijese cómo había de organizarse la nueva sociedad.

(1) Este trabajo continuará. Fue escrito por el compañero X. X. X.; testigo presencial de la revolución.

Antena

el martes, día 19, después de una muy viva discusión, el tratado comercial firmado en septiembre último en París entre España y la Unión Soviética. Se cree que esta ratificación puede ser el prólogo de un restablecimiento de relaciones diplomáticas entre los dos países.

La opinión general considera que el gobierno no llevará este asunto al Pleno de las Cortes, dándose por cumplido el trámite con relación a éstas con el acuerdo de la comisión.

JAQUE A LA PRENSA

BARCELONA. — «El Correo Catalán» publicó hace unas semanas el siguiente despacho de la agencia Logos:

«A la revista «Oriflama» le ha sido abierto un expediente por la Dirección general de Prensa, a causa de la publicación en su número correspondiente al pasado mes de septiembre de los resultados de una encuesta sobre las opiniones de los estudiantes de bachillerato en relación con diversos asuntos.

Este es el undécimo expediente que se instruye a esta revista».

CONDENADOS POR HABER PARTICIPADO EN UNA MANIFESTACION

VITORIA (OPE). — A sendas penas de cuatro meses de arresto mayor han sido condenados por el Tribunal de Orden Público de Madrid: Manuel Martín Pérez, Juan María Larreina Medinabeitia, José Luis Montejó Balgandón y Antonio Pérez Peral, todos ellos vecinos de Vitoria, como consecuencia de haber participado en una concentración de varios centenares de personas que tuvo lugar en la citada ciudad el 12 de febrero del presente año.

La misma sentencia condena igualmente a cuatro meses de arresto mayor a José Luis Orza López y Francisco Javier Vidondo Medrano, el primero de ellos vecino de Vitoria y el segundo de Bilbao, por el delito de injurias a agentes de la autoridad en relación con la citada concentración. No consta que estos dos integran la manifestación, pero sí que lanzaron frases ofensivas contra los agentes de la autoridad cuando estaban «restableciendo el orden».

Un paseo por Quinconces

HAY paseos y paseos por aire, mar y tierra, como hay también personajes y personajillos; caras y caretas, gorras y sombreros; hombres y hombrecitos... De todo hay variaciones diversas y juegos entretejidos y otros enredadores.

Siempre han existido rostros y disfraces; audacia y astucia; cándidos y pillastres; taimados e inocentes. Pero en este siglo de las vertiginosidades y guerras calientes y frías, el porcentaje está más que multiplicado. Se comprende entonces el ir y venir de presidentes y ministros de un lado a otro.

No son ninguna novedad estos viajes, porque en más o en menos cantidad siempre se han efectuado, aunque no con tanta frecuencia como ahora.

Como todo cambia y se transforma, estos viajes tienen el signo de la prevención, y como en la prevención está la clave de lo demás, por eso estos paseos intercontinentales.

La diplomacia no se duerme y va trabajando de un polo a otro polo, con la misión de hacer las cosas lo mejor posible para que el resultado sea superior. Algo se está preparando entre cortinas y nosotros no sabemos cuándo será su natalicio o su reventón. Todo hace suponer un suceso de época notoria, memorable.

Europa, Asia, Africa, América, Oceanía: Las cinco partes del globo terrestre no cesan de recibir y enviar. Nosotros ignoramos lo que sucede, pero no podemos negar el nerviosismo que existe en algunas cancillerías de distintas nacionalidades.

Se habla mucho de si estallará hoy o si estallará mañana; de si aquella nación está mejor preparada que ésta. Que todas las más fuertes tienen almacenadas en cantidad fabulosa bombas atómicas e hidrógenas. Que los experimentos no se han paralizado, y que de vez en cuando se ensayan cohetes y proyectiles teleguiados y sin teleguiar. Que tales monstruos de la muerte se aumentan cada día, y de ahí que las visitas se doblen, con el fin de aligerar acontecimientos.

A todo ese tejido de compromisos de Estado, los pueblos se cruzan de brazos y se dejan hacer. No creen en la reproducción de la contienda sangrienta y se manifiestan como elementos pasivos, confiándolo todo a los « prohombres de la política ». Parece que los hombres han perdido la cabe-

za, no dándose prisa para encontrarla. A tal extremo han llegado los pueblos que da pena ver cómo caminan. No les importa nada de cuanto los verdaderos perturbadores de tanto calamidad hagan. Todo se lo dejan a ellos para que lo solucionen, ignorando que la solución que den no responderá a lo que esperan.

De pueblo en pueblo, de país en país, de nación en nación surgen diariamente las entrevistas de los señores magistrados, para ir hilvanando el mañana de lo desconocido por el trabajador. ¿Qué será cuando se vea la resulta de todo este trajín de los Estados? La contestación nos la darán ellos en el momento oportuno.

Bueno, ¿pero dónde está en el hombre la consecuencia, si consiente aún que siga asesinando el más fuerte, o sea el Estado con todas sus instituciones? ¿Qué situación es la suya frente a ese engranaje de trituración y muerte? ¿Qué hace o puede hacer contra todo ese montaje de frialdad calculada y aterradora? Según como está y vive, según como piensa y actúa, no hay cerebro en él, sólo hay pasividad, escepticismo, la impresión que causa es pobrísima. Su desmoralización es superior a los cálculos que podemos suponer. La vida actual no da tiempo a estudiar. Su agitación responde al maquinismo, a la automatización.

El hombre es hoy menos interesado por las cuestiones sociales. Estudiando esta cuestión, este fenómeno de las post-guerras diremos que hay en él una gran semejanza al de ayer con todo y haber progresado mucho más. Nos atrevemos a objetar que las nuevas generaciones, siguiendo como siguen, el hombre se convertirá en un autómatas o robot al servicio de aquél que le sepa mejor manejar.

El hombre moderno se empeña en no intervenir en nada que le pueda impedir vivir como actualmente vive, sin preocupaciones más lejanas del fútbol y el baile; el deporte y la comodidad; la facilidad y el poco pensar. Aprovechándose los gobiernos de tal coyuntura le rodean de necesidades y deberes, sin dejarle más que una puerta por donde entra y sale, con la desventaja de no poder ser dueño de sí mismo.

Compaginándolo todo con los viajes que las primeras cabezas visibles de cada Estado realizan, podemos llegar a la conclusión siguiente:

Estado y guerra, igual a guerra y gobierno. Visitas y entrevistas, igual a pactos secretos.

Desde el más grande hasta el más chico, todos se preparan para empezar, y empezarán cuando el horno esté en sazón para cocer la masa, puesto que según la actitud de los pueblos tienen ancho campo para ensayarlo cuando quieran sin peligro a ninguna vuelta de orden subversivo.

por MINGO

Y esto no es una suposición mía, sino una verdad de gran calibre que todos nosotros no debemos olvidar, y debemos sí, poner de nuestra parte todo cuanto sea menester en evitación de males mayores, evitando, en lo posible, que las luchas bélicas desaparezcan.

Nuestra misión, compañeros, es la de actuar, la de clarificar los hechos que los pueblos de trabajadores desconocen.

Burdeos.

Necrológicas

FRANCISCO INGLES

El día 27 de octubre, víctima de agotamiento físico a la avanzada edad de setenta y siete años falleció en casa de su hijo residente en el pueblo de Clairà, Pyr-Or.) El conocido y consecuente militante federal y de SIA, compañero Francisco Inglés.

Hijo de la Comarca de Tarragona, residió por espacio de muchos años en la localidad de Solivella, trabajador del campo a pesar de las duras y fatigantes horas que se trabajan, desde que salía el sol hasta el crepúsculo en aquella lejana época de esclavitud y de ignorancia. Leia y se capacitaba sobre el contexto emancipador y humano de nuestras ideas y del valor terapéutico y moral de la medicina naturista. Cuando a consecuencia del alzamiento de los militares y sus colaboradores reaccionarios estalló la Revolución, contribuyó con entusiasmo y competencia a la organización y funcionamiento de colectividades agrícolas que se establecieron en la provincia tarraconense.

En el exilio después de las penalidades y sufrimientos que pasamos en el curso de largos meses, trabajó por espacio de muchos años de agricultor en tierras de la «Salanque». Trabajador serio, consecuente y solidario era estimado de todos los compañeros y de los vecinos del pueblo de Torreilles y sus contornos.

Al día siguiente de su fallecimiento, o sea el día 28, a las cuatro de la tarde, tuvo lugar el sepelio del compañero Inglés, que fue acompañado por muchos compañeros de los pueblos vecinos y por numerosísimos vecinos de Clairà. En el cementerio, antes de proceder a su sepultura, el compañero Capdevila pronunció unas palabras haciendo resaltar la personalidad del finado.

La F. Local de Torreilles expre-

sa a la compañera, hijos y demás familia del difunto su más sentida condolencia.

Compañero Francisco Inglés, que la tierra te sea leve.

F. L. de Torreilles y Agrupación de S.I.A.

JOSE QUEROL

Después de una larga y penosa enfermedad dejó de existir el día 19 de octubre de 1972 el inolvidable amigo y compañero José Querol, de 70 años de edad, natural de Tarragona y perteneciente a la F. Local de Le Mans, del Núcleo de Bretaña.

En España, desde muy joven, ingresó en la Organización, perteneciendo al Sindicato de Productos Químicos de la CNT en Barcelona. Ocupó cargos de responsabilidad en diferentes ocasiones; fue un militante activo y consecuente, además de excelente compañero.

Todos los que convivimos con él lo teníamos en gran estima debido a su entereza, su moral y su espíritu solidario. Tenía un concepto elevado de las ideas libertarias.

La C. de R. del Núcleo de Bretaña y la F. L. de Nantes se asociaron al dolor que en estos momentos aflige a su compañera y a sus familiares residentes en España, por la pérdida irreparable del amigo y compañero Querol.

La C. de R. del Núcleo de Bretaña

CALENDARIO

S.I.A.

para 1973

6 francos

L'armée bourrage de crâne

de porter l'uniforme, mais un nombre de plus en plus important de jeunes.

Mais surtout, ce refus s'est politisé : l'opposition à l'armée fut le fait pendant longtemps de « doux idéalistes », de « pacifistes bélants »..., comme les dénommait l'armée. Actuellement, à côté du « tu ne tueras point », c'est une analyse politique du rôle de l'armée qui détermine le refus de cette armée.

De la tentative de se faire réformer à une conception plus politique du refus, plusieurs modes d'action sont possibles.

La réforme : un tas d'histoires et de mythes circulent sur ce sujet. Sachons surtout ne pas faire d'un cas particulier un cas général. Si ça marche, tant mieux, mais ce n'est pas ça qui résoudra le problème de l'armée, et qui l'empêchera de réprimer la jeunesse.

Le refus premier, mais qui est aussi le refus ultime et celui auquel on assiste de plus en plus dans les casernes : le *suicide*. Et ce n'est pas hélas pas pour faire dans la presse à sensation !

Malgré ce que fait Debré pour taire tous les cas de suicide, la presse a rapporté divers cas d'appelés ou d'engagés qui ne pouvaient pas supporter le poids brutal de la connerie et de la répression militaire.

Une autre forme de refus, c'est celle de la révolte dans l'armée. Sans analyse correcte derrière, et sans soutien, elle se termine souvent dans les oubliettes de la presse, et, plus concrètement dans les prisons militaires, dans les bataillons disciplinaires, ou au bagne militaire (Fort Aiton en Savoie...).

N'oublions pas que l'armée est un Etat dans l'Etat, et dispose de sa propre police (police militaire),

de sa propre police politique (sécurité militaire) et de sa propre justice (justice militaire).

La forme de refus la plus connue est *l'objection de conscience*. Debré s'est fait remarquer en essayant de récupérer cette forme de contestation, en pondant une loi instituant un « statut des objecteurs de conscience ». Bien que très restrictive et débilante, il s'est encore fait remarquer pour son aptitude à violer sa propre légalité : il attaquait en justice ceux qui s'étaient mis dans la tête de faire connaître cette loi aux jeunes, à tous ceux qui pouvaient être concernés par cette loi.

« Nul n'est censé ignorer la loi », précise le code des lois bourgeoises.

« Sauf celle sur les objecteurs », répond M. Debré.

La dernière mouture de cette loi, c'est de faire travailler les objecteurs dans l'Administration des Eaux et Forêts. Comme travailleurs sous-payés, et encadrés militairement, les objecteurs, pour une bonne part, refusent cette solution d'intégration.

L'insoumission peut être plus radicale. Refusant de demander le statut des objecteurs, dans le cadre de la loi précédente, ou se l'ayant vu refuser, pour « opinion politique », les insoumis refusent de se rendre sur les lieux de leur encasernement.

Ce qui se termine toujours entre deux gendarmes, et au trou ; puis un petit procès pour désertion en temps de paix. (En temps de guerre c'est la peine de mort), et le cas est vite emballé, pour le plus grand profit de l'armée.

Les râleurs : au trou ! Les gôchistes : au trou ! Les cheveux longs : au trou ! Mais, devant la mobilisation des jeunes de plus en plus nombreux à refuser de perdre

leur temps dans une caserne, cette répression vient de subir un revers. F. Janin, insoumis, après une campagne de presse et politique, s'est vu réformer, la justice militaire préférant lâcher le morceau plutôt que de voir la mobilisation s'étendre.

Mais ces formes de contestation de l'armée n'auraient pas le poids qu'elles ont pu, et peuvent avoir, si elles n'étaient pas soutenues et animées par un *anti-militarisme militant*.

Des paysans du Larzac à divers groupes d'extrême-gauche, l'armée, pilier de l'ordre, est agressée de partout.

Le 9 novembre, Debré n'a pas osé interdire un meeting rassemblant plus de 5.000 personnes sur : « A quoi sert l'armée ? »

Le procès de l'armée y fut fait, à travers la dénonciation du militarisme bourgeois, de l'embrigadement et la répression militaire, et du rôle fondamental que doit jouer la mobilisation anti-militariste de la jeunesse.

Dépassant toute idéologie pacifiste ou vaguement anti-militariste, ce meeting prit acte du décès de la notion de Défense nationale.

De même, les manifestations contre la Grande Boucherie de 14-18, le 11 novembre, ou contre la prétention de l'armée à parader et s'afficher le 14 juillet, sont autant de coups portés au mythe d'une armée neutre, au service de la « Nation ».

Mais cette contestation de l'armée au coup par coup, de l'extérieur, ne peut suffire. L'intervention de l'armée est un autre moyen pour dénoncer le rôle de l'armée.

Il existe une contestation interne de l'armée, les appelés se rendant vite compte de la répression et de l'embrigadement qu'ils subissent. Isolés, ils se replient

souvent sur les solutions individuelles. D'où une nécessité d'intervention de l'intérieur, pour unifier les diverses revendications du contingent :

Liberté d'expression, refus de la dépersonnalisation (coupe de cheveux, tenue civile..., on pourrait continuer longtemps comme ça !)

Mais il est nécessaire de poser le problème de l'intervention dans l'armée pour une autre raison. Si M. Debré met en place une armée de guerre civile, le refus d'aller à l'armée, comme le refus de mettre la foire dans l'armée, vont dans le sens des visées de M. Debré, puisqu'il s'orientera vers une armée de métier, docile aux ordres, alors que le contingent peut bouger et refuser de jouer le rôle qu'on veut lui faire jouer :

En Mai 68, des soldats se sont organisés contre leurs supérieurs qui voulaient leur faire jouer un rôle de gardien de l'ordre. Et pendant les grèves, certains ont refusé d'être des briseurs de grève.

Après ce bref exposé sur l'analyse de l'armée et les divers moyens de s'y opposer nous pourrions en dire encore plus.

L'armée est un monde, et l'on n'a jamais fini de la découvrir.

Et pour nous la faire mieux connaître, M. Debré envoie de temps en temps ses agents publicistes, en attendant de nous accueillir.

Si tu ne vas à l'armée, l'armée viendra à toi !

A nous de nous y opposer, dans un sens comme dans l'autre !

A bas l'armée bourgeoise !
A bas la répression militaire !
Contre l'embrigadement de la jeunesse !

A bas l'armée de guerre civile !
Prenez contact avec le Comité Anti-militariste.

Le Comité Anti-militariste.
(Extrait du bulletin « Kornheil Kserne »)

Présence INDISPENSABLE

le Dimanche 7 Janvier 1973 à 14 h. 30

au 39, rue de la Tour d'Auvergne

Pour les adhérents de la 2^e U R

Sauver (ou pas) le local CNTF

Voir le numéro précédent

Souscription pro - local CNTF

Les souscripteurs étant peu nombreux, nous ferons le point de la trésorerie dans un prochain numéro.

CCP La Source 32 667 66

Chronique politique et psychanalyse :

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Régression du politique au psychique

4^{ème} PARTIE

Un conditionnement biologique à l'autorité

Une culpabilité nette, d'origine psycho-culturelle et concernant la dimension du politique, existe. L'autorité naît de la violence et s'affermir par la violence. Depuis sa naissance, l'enfant est conditionné à la soumission à l'autorité parentale. La condition première de ce conditionnement étant la survie biologique (le nourrisson ne peut se suffire à lui-même); ainsi l'autorité s'appuie sur la conséquence psycho-affective de cette dépendance, qui, elle, devient inégalité; peur de l'abandon, chez l'enfant, face à sa propre agressivité. Cette « peur culpabilité » est ensuite augmentée, entretenue, manipulée et utilisée par le pouvoir social. L'autorité castrante est une barrière contre l'agressivité et se manifeste sous une forme sécurisante. Le deuxième appui de ce conditionnement est l'idéalisation de l'adulte par l'enfant. En conséquence, oser aborder le politique, essayer de le voir dans son aspect véritable, est perçu comme une agression contre l'autorité (qui est au niveau inconscient l'autorité parentale) et devient insécurisant. La prétendue nécessité du chef, du guide protecteur, de « l'ange », est toujours proclamée par les hommes politiques, avatars parentaux.

Vraies et fausses libérations

Bien sûr, il y a des gens qui ont réussi à se débarrasser de cette culpabilité. Nous pouvons les différencier en deux catégories. La première est constituée par les individus conscients de leur appartenance à une classe sociale déterminée, conscients de l'exploitation de cette classe par une autre, et luttant, car déconditionnés, contre la classe oppressive. Au niveau de l'action, l'existence de tels individus est essentielle car l'épreuve de la réalité, du passage à l'acte,

s'articule sur la perception des conséquences prévisibles et forme le meilleur antidote contre les fantasmes absurdes de l'autorité. La seconde catégorie regroupe, elle, non plus ceux qui luttent journalièrement classe contre classe, mais ceux que l'on appelle les « intellectuels » en révolte face au pouvoir et à l'autorité; souvent ils trouvent là un moyen de « régler leurs comptes » avec leurs parents. Dynamique intéressante en soi si elle n'était, la plupart du temps, pourrie par une culpabilité profondément refoulée, déterminant des conduites d'échec ou des provocations plus ou moins masochistes. Dans cette catégorie, la culpabilité a rarement disparu, elle est « maquillée ». Evidemment il existe une troisième catégorie, celle des défenseurs de l'autorité... Je l'aborderai plus tard dans son aspect clinique...

L'Etat et le conditionnement psychologique

D'une manière générale, je pose que déculpabiliser l'autorité, c'est refuser à tous les niveaux la notion de chef et tous ses corollaires (hiérarchie, obéissance...). Par ailleurs, nous trouvons dans notre société une angoisse très nette liée à l'image inconsciente de la société dans sa globalité; image maternelle plus qu'antique. Chaque individu se trouve face à une identité de vécu entre les images les plus anciennes (images inconscientes) et celles (toujours inconscientes) de toute la société, qui le transporte dans un devenir incertain; image toute-puissante, totalement arbitraire, à la fois gratifiante et frustrante (la mère offrant le sein = consommation; puis la mère détruisant, « bouffant » le consommateur = possessivité et castration). L'homme se vit donc en porte à faux. D'une part possibilité de libération, à priori offerte par les partis et les syndicats dans le cadre des grands mythes revendicatifs (régionalisa-

tion, participation, retraite, salaire minimum...); et d'autre part un quasi-absolu sentiment d'impuissance face à l'autorité.

Le pouvoir politique sait que la prise de conscience des individus comme appartenant à une classe sociale, définie et exploitée, conduira à sa destruction, à celle de l'Etat et de tous les privilèges. L'Etat utilise au maximum les techniques de formation par le conditionnement psychologique à l'autorité, pour obtenir le maximum de soumission. Travaillant intensément à favoriser et perpétuer la régression du politique au psychique, il entretient directement ou non, la ribambelle de ses concubines psy-je-ne-sais-quoi. Il instaure des rapports de chef à exploité, d'enseignement à enseigné, il enseigne que tous les membres de la « nation » sont dans le même bateau, face aux étrangers, tout est bon pour ravalier l'esprit cocardier inculqué dans les écoles (le sport par exemple); les Français sont une « grande famille », les sources d'informations traditionnelles le leur rappellent sans cesse.

COMMUNIQUE

« L'Encyclopédie Anarchiste », 2.896 pages (32 x 24) est enfin rééditée.

Publiée en 1934 à l'instigation du penseur libertaire S. Faure, elle groupe des articles très divers (histoire, philosophie, pratiques anarchistes) écrits par des personnalités comme Voline, Armand, Lecoïn, Lapeyre.

Une réédition intégrale est en cours. Elle comprendra 61 fascicules (à 5,50 F l'unité) dont déjà 26 sont parus à ce jour, le reste à raison d'un ou deux par mois. Les demandes d'abonnement ou de renseignements complémentaires doivent être adressées au groupe S. Faure, 7, rue du Muguet à Bordeaux.

Individualisme et individualité

L'Etat favorise l'individualisme, et non pas l'individualité, qui est détruite (confondre les deux serait commettre une grave erreur), et isole chacun. La publicité s'acharne à nous persuader que nous sommes en même temps un et tout le monde. Public, consommateurs, usagers touristes, spectateurs..., autant de termes mystifiant le politique. La vie sociale et politique, la vraie, débute par la réalité des classes sociales, par la prise de conscience de leurs membres, et par la révolte de ceux-ci contre l'exploiteur.

Claude LAPORTE

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :
DELORME J.-P.
B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :
Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F
Etranger :
Six mois 28 F
Un an 56 F
Par avion (Amériques):
Six mois 41 F
Un an 82 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

11 JANVIER
1973
NUMERO 736
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LES INCONSEQUENCES DE LA JUSTICE...

Poursuites judiciaires engagées à l'encontre de trois hebdomadaires parisiens pour compte-rendu **ENGAGÉS** sur l'exécution de Claude **BUFFET** et Roger **BONTEMES**.

Le journal « Le Monde » poursuivi en justice pour la publication d'une lettre d'**ARANDA**.

« le pays en tirera les conséquences qu'il voudra, ... »

Augmentation des suicides dans les prisons françaises

1971: 17 cas.

1972: - 25 cas selon l'administration
- 32 cas selon le GIP *

On parle de record

1973: ?

* Groupe d'information sur les prisons

...ET DE L'ENVIRONNEMENT

Le Soviet suprême prend un décret pour punir la piraterie aérienne.

Pendant que :

L'aviation Américaine intensifie ses raids sur le Nord-Vietnam.

L'aviation Française au TCHAD a reçu les félicitations de Debré.

Ralph **NADER** part en campagne contre l'extension des Centrales Nucléaires aux Etats-Unis et les dangers que présenteraient d'éventuels accidents.

LARZAC: La longue marche électorale du PCF commencera probablement par du Larzac du 7 au 12 Janvier. **IFOP** nous donnera les résultats !

...et moi-même je tirerai les conséquences de ces conséquences ».

G. POMPIDOU

L'AFFAIRE DU BARRÈS

Des anarcho-syndicalistes de la CNT de Perpignan informent :

L'affaire du Barrès n'a pas fini de faire couler beaucoup d'encre.

Les expériences qui ont eu lieu du 6 au 10 novembre en Cerdagne ont occasionné de nouveaux remous. En effet, le Centre d'Études Nucléaires de Grenoble a procédé à des expériences destinées à analyser les nuisances provoquées par les explosions, dans la forêt du Barrès. Les deux éléments qui ont fait l'objet d'observations concernant d'une part la propagation des ondes sismiques et d'autre part celle des ondes acoustiques.

Rappelons les faits : par arrêté du 13 juillet 1971, le ministère de l'Agriculture cédait au ministère de la Défense Nationale 642 hectares de la forêt domaniale de Barrès, dans les Pyrénées-Orientales, à proximité de Mont-Louis, où se trouve le Centre National de commando. Ce centre forme des unités en vue de missions spéciales de destruction.

A noter que le transfert à l'armée s'est fait sans consulter l'Office National des Forêts, pourtant gestionnaire de cette forêt.

Sur ces 642 hectares, l'armée veut installer un champ de tir et un polygone de destruction, au détriment de 17 communes catalanes qui jouissaient des droits de pacage et de pâturage. En mai 1972, ces 17 communes avaient protesté et engagé une action devant le tribunal administratif de Montpellier. L'affaire n'a pas été tranchée, le tribunal ayant demandé un supplément d'information.

Les paysans estiment que les pâturages de la forêt de Barrès (qui sont les meilleurs de la région) sont d'une absolue nécessité pour l'équilibre et le maintien de leurs troupeaux. Les droits de pacage concernent en particulier 2.000 bovins, 3.000 ovins, 300 juments poulinières. Les pâturages, où doivent être placés le polygone de destruction et le champ de tir, sont depuis toujours un lieu privilégié de rassemblement pour le bétail qui trouve là une herbe abondante, six mois par an.

Alors que la région se meurt, seul, dans le domaine agricole, l'élevage garde une chance. Pour

ne parler que des bovins, les éleveurs cerdans ont réussi à acclimater une race résistante, bien adaptée à la vie en montagne, productrice de lait et de viande (veau et bœuf). Aussi les éleveurs refusent-ils toute tentative de coexistence pacifique entre les vaches et les commandos.

Outre la perte des pâturages, l'armée au Barrès, cela implique le bétail terrorisé : les chevaux, naturellement très émotifs, risquent d'être pris de panique à la première salve, et des vaches allergiques au tapage, qui retiennent le lait. Quant au gibier de montagne, il disparaîtra et il faut considérer comme une certitude la perte de l'important troupeau de cervidés.

L'armée au Barrès, cela implique aussi la destruction d'une partie de la forêt par les chenilles des tanks.

D'autre part, les nuisances provoquées par les explosions sont susceptibles de se manifester au niveau des barrages de Matemale, des Bouillouses et sans doute de Puyvalador, ce qui pourrait peut-être éveiller l'intérêt de la SNCF et de l'EDF.

Ces nuisances sont susceptibles d'affecter également les installations des remontées mécaniques des stations de ski de Font-Romeu, Bolquère et les Angles, et d'une façon plus générale les constructions élevées, immeubles ou chalets situés dans le rayon de propagation des ondes et des secousses sismiques. D'après les paysans, les risques d'avalanches ne sont pas non plus à écarter.

Comme au Larzac, une vague de protestations s'élève du Barrès. Le maire de la Llagonne, qui se déclare prêt à aller arracher les premières pancartes d'interdiction, au besoin avec le renfort des gauchistes, poursuit : « Il faut que les militaires sachent qu'ils ne seront jamais « persona grata » au Barrès. Et je ne serai pas le seul pour aller les f... dehors ! »

Un comité de soutien s'est constitué à Perpignan.

ALAIN ROUS

Le bulletin de vote : Instrument pour duper le populo...

Le coup d'envoi pour la prochaine foire électorale est donné.

Comme dans les championnats de football, on forme les équipes, on fait des « transferts » et on « achète » de nouveaux joueurs.

Marchais fait garder ses buts par Mitterrand. J.-J. S. S. et Lecanuet ont « acheté » l'ancien buteur de l'équipe UDR Jeanneney.

Il faudra décidément que les électeurs aient de l'estomac pour se résigner à aller mettre un bulletin dans l'urne.

« Elections, piège à cons », ce slogan inventé en mai 68 est plus que jamais d'actualité. Il faut être ou bien malade ou complètement idiot pour croire sincèrement que la révolution sociale peut se faire à coups de bulletins de vote.

Seuls, ceux qui n'ont pas encore compris — et ils sont encore les plus nombreux — iront, encore une fois voter.

Ils iront voter, ceux qui gro-

gnent sans cesse, mais qui ne peuvent pas vivre sans être immatriculés et mobilisés.

Ils iront voter, tous ces démunés qui ne peuvent aimer leur prochain qu'avec l'autorisation de la loi, le fric des allocations et la protection du gendarme.

Ils donneront une procuration aux maquereaux qui rempliront l'aquarium pour les rouler, les pressurer et les cocufier.

NE PAS VOTER ne saurait cependant suffire à nous mettre à l'abri du troupeau malfaisant.

La solidarité des NON-VOTANTS est nécessaire pour l'entraide et la défense mutuelle des hommes libres.

Partout, à ceux qui se reconnaissent une affinité d'hommes libres, les anarchistes font appel pour associer leurs efforts dans la lutte anti-électorale.

Raymond BEAULATON

Quelle action et quels objectifs?

(Suite de la page IV)

Nous savons bien qu'avec de telles actions on n'aboutit à rien, alors à quoi bon perdre son temps et son argent pour une heure de grève. C'est la seule vraie raison pour laquelle un récent et semblable mot d'ordre idiot n'a pas été suivi à la Babcock et non pas comme le sous-entendent certains tracts parce que les travailleurs manqueraient de combativité.

Et la CFDT et FO ? Que faites-vous ? Que nous proposez-vous de mieux ? Vous ne faites à chaque fois que suivre la CGT sur sa voie de garage.

Camarades, nous vous appelons à lutter hors des syndicats, à vous organiser dans les assemblées générales démocratiques où chacun apportera quelque chose. C'est de là que viendra la véritable unité de la classe ouvrière. Il n'y a pas de « spécialistes », quel qu'il

soit. C'est à nous tous de déterminer à chaque fois les objectifs et les modes d'action. Il serait temps de se déterminer. Les hésitants ne gagnent aucune bataille. Toute lutte ne peut aboutir qu'avec la détermination de chacun. Ne nous laissons plus tromper. Organisons-nous nous-mêmes. Prenons notre sort entre nos mains.

Collecte : Nous avons reçu de divers camarades la somme totale de 88 francs. Cette somme servira aux frais des prochains bulletins.

A propos d'un tract de la CFDT

La CFDT a distribué un tract d'information très intéressant. On peut tout de même s'étonner qu'une telle information ait été donnée si tard. Pourquoi ? N'aurait-il pas mieux valu donner une telle information au moment de l'action ou tout juste après ?

Signo de los tiempos

SI la anarquía es de logro difícil por entrañar un mundo en progreso infinito, el comunismo libertario es la posibilidad anarquista adquirida.

Tras las experiencias de Ucrania, Israel y España, recurso no queda para los detractores del trabajo libre con resultado colectivo. No queda ni motivo para aventar indefinidamente lo de «somnia truites» equivalente al «estar en la Luna», dos excelentísimas vulgaridades. Hoy el selenismo se confirma ciencia positiva y las tortillas de kibutz y de colectividad salen de cocina apetitosas y nutritivas. Donde reina la igualdad económica e impera el deber y el derecho, la roña moral del «tercer mundo», o de la pobreza, es absolutamente desconocida.

Tal vez en 1900 el día siguiente de la revolución social inquietara a los anarquistas de la época. Menos que el peligro de la gran lucha, un mañana abierto e incierto sumía en reflexión severa a nuestros antecesores, que, pese a ello, por nada del mundo habrían renunciado a la prueba del fuego para intentar el gran paso por la transformación social íntegra. Pero, ¿esa multitud trabajadora tan en atraso, tan abismada en las profundidades de la rutina!

No obstante, en los movimientos sociales de 1902, 1909, 1917-19 y 1936 nada se temió y se fue adelante. Se estimaba que una vez vencida la hidra de tres cabezas: capital, clero, militarismo, se vería hasta donde se alcanzaba. Proyectos de nueva organización social empírica, ciertamente no faltaban: los de Godwin, Malatesta, Gori, Quiroule, Grave, Malato, Kropotkin; última-mente Isaac Puento. La realidad acogiera lo útil y desgajaría lo superfluo.

A los españoles en julio del 36 nos llegó la hora de la prueba. Mitad por leyendas mitad por instinto, las colectividades anarquistas fueron iniciadas. Seguras unas veces, vacilantes otras, aquí por causas diversas. Pronto el campo dio satisfacción; la industria también pero con mayor esfuerzo. Lo fracasado, por imprevisiones u obstrucciones, corre a cuenta del capítulo — desde luego inferior — de los egresos. ¿Es qué no han experimentado decepciones, incluso desastres, las naciones comunistas? ¿Es

qué los países capitalistas no han sufrido quiebras ya formales, ya fraudulentas, a pesar de sendos prestigios monetarios? La disculpa recae a nuestro favor por los tanques estalinistas, luego franquistas, que apisonaron fructuosamente los terrenos colectivos del pueblo libertario que tanto cereal y fruto habían producido a despecho de la guerra. Si las colectividades marca 19 de julio hubiesen conseguido la estabilidad a que tenían derecho,

SUCESOS IMPORTANTES

MADRID. — Entre los diez «sucesos importantes» ocurridos en España durante el transcurso del 1972 figuran: 11 de abril. Once soldados paracaidistas ahogados en aguas de Fuerteventura (Canarias) cumpliendo ejercicios ordenados por Capitán Araña, que sigue gozando de salud perfecta. 25 de junio. Hundimiento en el puerto de Cartagena de una carroza flotada en loor de la Virgen del Carmen. Esta procesión acuosa era presenciada por numeroso público, el cual se retiró convencido de la escasa gracia milagrosa de la Carmencita.

¿EXTINCIÓN DE RESPONSABILIDADES, O EXTINCIÓN DE «RESPONSABLES»?

MADRID. — Por primera vez se ha suscitado en Gobernación el problema de la reposición de antiguos republicanos en cargos dependientes del Estado. Se trata de un maestro de escuela y un funcionario de administración local cuyos nombres no se citan. El procurador reclamante, Fidel Caro, aduce que estando sus defendidos comprendidos en la disposición de responsabilidades de guerra extintas deben ser repuestos en sus empleos respectivos. Garicano Goñi, ministro de la Gobernación, ha respondido evasivamente a la demanda aduciendo imposibilidad de dictar una disposición de carácter general por falta de plazas a cubrir, necesidad de triaje de individuos, etc., etc. «En cuanto a estos dos casos concretos — añade Garicano — no pueden ser resueltos sino que con arreglo a la legislación vigente, la cual, al parecer, ha sido ya aplicada.»

Contrariamente a los intereses de los afectados, por supuesto.

SALVAJISMO FASCISTA

VALLADOLID. — Cuatro libre-

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 11 de Enero 1973.

¿en qué condiciones de ejemplaridad no se hallarían, en esta actualidad 1973 tan desahogada! ¿Qué agricultura mundial evolucionada osaría parangonarse con la nuestra?

El éxito de una segunda edición colectivista en España na-

die lo pone en duda. La pre-
vención nuestra de antaño ha
desaparecido. En 1939 perdi-
mos la batalla del quedar, pe-
ro ganamos la del ejemplo, éste
que tanto cuenta para las
certezas del inmediato porve-
nir.

antena

rias han sido atacadas con piedras y explosivos durante el mes de diciembre último, ocasionando destrozos. Como uno de estos establecimientos fue asaltado de noche y desvalijado, la autoridad recurrió al subterfugio de que se trataba de robos con lucro. Pero el ataque últimamente perpetrado en la librería Villalar, que es medio de expresión de un grupo popular de cultura, ha demostrado lo que ya todo Valladolid sabía: la actividad cafrística de unos grupos fascistas que, por serlo, gozan de impunidad absoluta.

UN SEGUNDO MAS DE EXISTENCIA

MADRID. — Siguiendo una indicación de la Oficina Internacional de la Hora asentado en París, el año 1972 ha retrasado un segundo en su evolución natural a causa de la oscilación de las mareas. Afortunadamente — o desgraciadamente — como son pocos los relojes que den la hora exacta, adelantar o retrasar aguja relojera no ofrece singular problema.

SABLAZO

BARCELONA. — El escritor Eliseo Bayo, encarcelado por «propaganda ilegal», ha sido puesto en libertad provisional después de satisfacer a doña Justicia las 75.000 pesetas que la doña le había exigido.

PROFESOR EN SEMI LIBERTAD

BARCELONA. — Ha sido puesto en libertad provisional el profesor don Manuel Sacristán, de la Facultad de Ciencias Económicas de la Universidad de Barcelona. detenido al considerar la autoridad que determinadas frases pro-

nunciadas en el transcurso de una lección dada en la citada Facultad, pudieran contener injurias contra la Administración.

CENTRO DE ACOGIDA DE REFUGIADOS POLITICOS EN SAN JUAN DE LUZ

SAN JUAN DE LUZ (OPE). — La Asociación de Alcaldes de Laburdi ha acordado organizar la acogida y ayuda para todos los refugiados políticos procedentes de España, celebrando al efecto una conversación en la Alcaldía de San Juan de Luz con los responsables de la Cruz Roja Francesa para definir la parte que tomarán unos y otros en la iniciativa. También la Cruz Roja ha publicado un comunicado en el que declara que acepta el encargarse del funcionamiento del Centro de Acogida que se establecerá en San Juan de Luz.

La Asociación Anai Artea ha hecho a su vez una declaración relacionada con esta decisión.

«SEÑORES INVALIDOS»

BRUSELAS (OPE). — El diario vespertino de esta capital «Le Soir» que lleva la fecha 17-18 de diciembre escribe bajo el título de «La guerra de España»:

«Desde el final de la guerra, hace 33 años, los casi 10.000 mutilados republicanos no han percibido ninguna ayuda social. Quienes combatieron al lado de Franco cobran regularmente las pensiones. Los miembros de la División Azul, organizada por Franco para combatir a los soviéticos las reciben del Gobierno de Bonn.

Los mutilados republicanos son víctimas de la discriminación hasta en el «Metró». Porque los asientos reservados a «los señores inválidos» se sobrentiende que se traía de los franquistas,

Las obras y los días

MUJERES IDEALISTAS

Y cuando uno se refiere al idealismo, sin lugar a dudas, se trata del libertario. Y ellas, las compañeras, como nosotros, sienten en su fuero interno la aspiración a una noción de existencia más perfecta, el desdén por lo abyecto. Se hace alusión algunas veces a «compañeros anónimos»; circunscribiéndonos al elemento femenino es más pronunciada esta especie de *anonimato*. Tiene su explicación en el hecho de que en una mayoría de casos, la mujer, la compañera, deliberadamente se sitúa en un rango de matiz secundario podríamos decir al lado del varón, del compañero. A lo sumo, en el sentido aludido, se limita a captar y a ofrecer consejos. ¡Y no es un mínimo cometido cuando la compañera tiene predisposición a estimular, a sugerir, ofreciendo un sostén moral al compañero en todas las circunstancias!

Claro está que sería importante también comprobar, más de lo que ahora se observa, la presencia femenina en las asambleas, en los comicios, en todo lo relativo a las actividades de la Organización. También sería deseable la colaboración femenina en nuestras publicaciones, igual que el tomar parte en los actos de propaganda. No faltan compañeras reuniendo condiciones para todo ello. Pero suele predominar un cierto complejo de indecisión, de acentuada modestia. Es cierto que queda solera todavía de aquel conjunto de compañeras que en la España revolucionaria del 1936 dieron calor e impulso a la Agrupación de «Mujeres Libres», cuyas actividades destacaron en múltiples e interesantes funciones. Acude a la evocación la inteligencia, la comprensiva sensibilidad y el dinamismo de alguna compañera que en el esperantismo anarquista, por enclima de diferencias de idiomas y fronteras, ha desarrollado y desarrolla laudable actividad.

En estos inicios de etapa que son los primeros días del año, es grato el percibir como un latido de vida, de esperanza, en el saludo de compañeras, de ayer y de hoy, que están al otro lado de la cordillera de los Pirineos. Compañeras que viven en España y que tienen en su haber de actuaciones gestas magníficas. Dentro del antro bestialmente represivo que constituye toda la nación, ha ha-

bido las que han tenido el coraje de responder a las villanías, al cinismo de falangistas, militares, curas, buscando aprovecharse de que ellas tenían el padre, el compañero, el hermano en la cárcel. Las ha habido y las hay con singular destreza para hacer circular clandestinamente la propaganda contra el régimen. Han sabido ocultar y despistar a los perseguidores de luchadores contra el fascismo franquista.

Congratulémonos de que en los caminos del exilio, y en la España torturada, el valor, la constancia femenina, la personalidad moral de las compañeras, perdure en labores de aliento, de acción promisoras.

SOBRE LA HISPANA EMIGRACION OBRERA

Hay ahora, como ha habido siempre en los medios libertarios, quien se preocupa y quien se encoge de hombros ante una situación determinada, ante lo que constituye un acuciante problema en el orden de la propaganda y organización. Huelga casi el decir que lo aconsejable estriba en poner la debida atención en todo cuanto, de cerca o de lejos, guarda relación con las ideas. ¿Y qué más puede haber de interesante que la propaganda, que el proselitismo? Si no atinamos a cosechar prosélitos, ¿a quiénes vamos a explicarles nuestras ideas? ¿Vamos — entre compañeros — a darnos mutuamente la matraca, en pos de convencernos de lo que ya estamos convencidos?

Más que en la etapa de la guerra del 1914, más que en el período de Primo de Rivera, hay ahora cantidad de «emigrados económicos», como suele llamarseles, que habiendo salido de España, trabajan en Francia, Alemania, Suiza, Holanda, y otros países. Actualmente, mejor que en etapas anteriores, es buena ocasión para desarrollar una campaña proselitista. ¡Ah, pero estamos cansados de oír a muchos compañeros que nos dicen con aire desanimado que no hay nada a hacer! Se repite, se insiste en lo de aludir que los españoles en cuestión salen del país en plan de ganar dinero, y no quieren que se les hable de otra cosa. Entonces volvemos a lo mismo: ¿Para quiénes ha de hacerse la propaganda?

Hace falta persuadirnos de que los emigrados de ahora, en un sentido psicológico, no son ni más ni

menos que los de hace cincuenta o de los que hace treinta años que salían de España. Entonces, como ahora, salvo los que lo hacían por espíritu aventurero, «buscaban hacer dinero». A la postre es humano el querer mejorar de condición. Y si hoy comprueban que a España acuden obreros de otros países, en plan turístico y disponiendo de un nivel de vida económico que les permite el viajar en buenas condiciones, ¿cómo no se ha de reconocer el que ellos consideren tener el mismo derecho? Ahora bien; nosotros, en tanto que libertarios españoles, hemos de tener en cuenta que la inmensa mayoría de los que residen por ahí, trabajando fuera de España, en primer lugar, dadas las características del régimen, no han tenido ocasión de conocer otras ideas sociales que la bazofia de conceptos retrógrados, difundidos con machacona insistencia por los secuaces del franquismo. Económicamente han pasado calamidades; están ayunos de propaganda social, ¿cómo ha de extrañarnos que, en su mayoría, nada quieran saber acerca de lo que denominan «política»?

Tratemos de comprender, dentro de la debida objetividad, el estado psicológico que a ellos les caracteriza. Y es a partir de ahí que han de buscarse los medios de captación. Convendremos que es una labor de inteligencia y de constancia. Según, en modo habitual, sean sus costumbres, sus gustos, ha de ir enfocándose el trabajo proselitista. Como a todo el mundo, les place el distraerse: espectáculos, deportes, lecturas sencillas, como medio de evasión. Es entrando en su *propio mundo*, organizando espectáculos y diversiones que a ellos les atraigan, como poco a poco se ha de poder insinuarles, matiz tras otro, lo que puede hacer de un hombre vulgar un idealista. Por que haya que se muestren reacios a la asimilación, a la reflexión en torno a los problemas sociales, no se ha de hacer marcha atrás, dejando que el escepticismo se adueñe del militante. Es cuestión de tenacidad. Si al que rechaza la lectura de un periódico nuestro, de un folleto, o de un libro sociológico, se le despierta la curiosidad de leer ofreciéndole obras de literatura amena, sugestiva, poco a poco puede entrar en los temas de la sociología.

Hemos de tener presente que

aparte algún que otro simpatizante a nuestra Organización, de los emigrados económicos no cabe esperar que acudan a nuestras asambleas. Ya hemos dicho y comprobado que se desinteresan de los problemas sociales, que son nuestra razón de ser en tanto que idealistas. Ahí entra el obrar como aconseja un adagio árabe: «Ya que la montaña no viene a mí, he de ir yo a la montaña». Fundemos por ahí ateneos, grupos teatrales, que la militancia juvenil organice grupos o equipos deportivos. Ingresemos nosotros en aquellas entidades culturales o recreativas, en cuyo seno haya españoles, acerca de los que podamos influenciar. Y para los susceptibles de ir asimilando algo de nuestras concepciones sociológicas habríamos de editar algún folleto, hecho con la necesaria apreciación del ambiente al que se dirige. Podría hacerse un a manera de concurso entre la militancia en el sentido de escoger textos apropiados para la emigración económica, folletos y alguna obra de teatro.

Cuando tantas charlas y conferencias se dan en ambiente de militantes para tratar temas conocidos de todos, ya que representan el glosar lo elemental de las ideas, ¿por qué no organizar debates en los cuales los compañeros planteen el problema de la propaganda, observado desde distintos ángulos de visión? Malatesta decía que hay una especie de saturación que se manifiesta en el individuo, en cuyo caso difícil es que se asimile nada. Admitamos que ocurra ello en el ambiente de los españoles emigrados, pero nadie puede negar que se puede obtener haciendo el proselitismo de un modo adecuado.

PREVERT: POETA, HUMORISTA Y ANARQUISTA

Al aparecer en librerías el último libro de Jacques Prévert, «Choses et autres», nos hace pensar en sus conocidas obras: «Paroles», «Spectacles», «Fratras», entre otras. Poeta y realista a la par, tiene el acierto de mostrarnos los contrastes de la vida; lo bello y lo desgarbado. En tanto que humorista, sabe sacarle punta a lo de un orden rigidamente convencional; el patriotismo, las sagradas y tradicionales costumbres, generales, obispos, banqueros, todo y todos salen malparados, incitando la risa, la burla. Para Prévert el mundo suele ser un espectáculo en donde abunda lo grotesco bajo apariencias de afectada seriedad. Tiene el talento y el espíritu anárquico de descorrer el velo de las apariencias para mostrarnos la verdad desnuda.

Fontaura

UNIDAD NACIONAL

por Rudolf ROCKER

EL jacobinismo francés creó primero el concepto abstracto de Estado y junto con él la representación abstracta de la nación. Desde entonces la idea de la «unidad nacional» fue la solución de la mayor parte de los partidos burgueses, de los cuales han heredado nuestros modernos socialistas de Estado esa ambigua herencia, como tantas otras cosas. La unidad nacional se convirtió en concepción del desenvolvimiento cultural, en símbolo de la vida popular. Todo obstáculo que se le opusiera fue anatematizado como «anticultural», como un delito contra el «espíritu de la nación». Y esa «fable convenue», esa fábula que se aceptó silenciosamente como verdad, mantiene todavía todos los espíritus en su hechizo. Incluso hoy más que nunca. Pero en cambio toda la historia nos muestra que justamente lo contrario es exacto. No fueron los periodos de «unidad nacional» los grandes periodos de cultura de la humanidad, sino los periodos de «desmenuzamiento nacional» y de relativa libertad. La unidad nacional condujo hasta aquí en todas partes a la decadencia cultural, a la ruina de la cultura.

La vieja Grecia, que estaba totalmente desmenuzada tanto nacional como políticamente y que no conoció en modo alguno el concepto de una unidad política, ha producido sin embargo la más grande cultura que ha conocido hasta aquí la humanidad. Y cuando después Alejandro de Macedonia, que se sintió «heleno», estableció con la espada la unidad nacional de Grecia, se agotaron las fuentes de las energías culturales, que no pudieron desarrollarse bajo el despotismo.

El gran periodo de las ciudades libres en Europa en tiempo de la edad media fue una época del más extremo desmenuzamiento nacional y político, y a pesar de todo en aquél tiempo nació una gran cultura que hasta ahora no ha tenido su igual en Europa. Los enormes monumentos de la arquitectura y del arte que nos ha dejado aquél tiempo, son signos eternos de esa fase brillante del desenvolvimiento humano. Pero cuando después el Estado moderno plantó sobre las ruinas de esa gran cultura el estandarte de la «unidad nacional», se fundieron los últimos restos de grandeza cultural como la nieve ante el sol; y la barbarie más brutal hizo irrupción en Europa.

Si echamos una mirada a la his-

toria de Alemania, encontraremos sólo una confirmación del mismo fenómeno. Las ricas conquistas de la grandeza espiritual y de la cultura en este país datan del tiempo de su «desmenuzamiento nacional». Su literatura clásica desde Klopstock a Goethe y Schiller, el arte embriagador de su escuela romántica, su filosofía clásica desde Kant a Feuerbach, la época suprema de su música clásica, todo esto pertenece a aquél tiempo. Pero el Estado nacional unitario significa la ruina de la cultura alemana, el agotamiento de sus fuerzas creadoras, el triunfo del militarismo y de una burocracia mecanizada.

Y eso no sólo ocurrió en Alemania. La historia de Italia, de España, de Francia, de Rusia, etc., es sólo una repetición de los mismos fenómenos históricos. Y esto no es posible de otro modo; pues el Estado nacional unitario no es otra cosa que el principio de poder de las clases poseedoras vertido en formas estatales, la victoria de la uniformidad sobre la rica diversidad de la vida del pueblo, el triunfo de un adiestramiento intelectual que se llama «instrucción», sobre la educación natural y el desarrollo del carácter, la suplantación del sentimiento de la personalidad por la simple obediencia de cadáver, en una palabra: la violación de la libertad por la brutal violencia estatal y la mecanización inanimada.

Esto lo había reconocido claramente ya Proudhon, cuando objetaba a Mazzini, el representante más distinguido del pensamiento unitario nacional en Italia, las siguientes palabras:

«Todo carácter originario en las diversas poblaciones de un país se pierde por la centralización, que es el verdadero nombre de la llamada unidad. Un gran Estado central confisca toda la libertad de las provincias y comunas en beneficio de un más alto poder, el gobierno. ¿Qué es en verdad esa unidad de la nación? La disolución de los pueblos especiales, en donde viven los individuos y se diferencian entre sí, en una nación abstracta, en la que nadie respira y nadie conoce a los demás... Al privar a los hombres de la disposición sobre ellos mismos, se necesita, para poner en marcha esa máquina gigantesca, una monstruosa burocracia, una legión de empleados. Para protegerla hacia dentro y hacia afuera, se necesita un ejército permanente, empleados, soldados, mercenarios,

eso representará el porvenir de la nación. Esa grandiosa unidad necesita fama, brillo, lujo, una imponente lista civil, embajadores, prebendas. En un tal Estado nacional todo el mundo mete la mano ¿y quién paga los parásitos? ¡El pueblo! El que dice nación unitaria, dice nación que está vendida a su gobierno... La unidad no es otra cosa que una forma de la explotación burguesa bajo la protección de las bayonetas. Si, la unidad política en los grandes Estados es la dominación de la burguesía. De ahí el placer del burgués en la unidad nacional».

El genial francés reconoció el fondo verdadero de todas las aspiraciones nacionales unitarias, y lo que nuestros socialistas de Estado desde la socialdemocracia hasta las diversas ramificaciones del bolchevismo ruso no pueden ver hoy, lo previó él claramente, pues su visión no era oscurecida por la ciega credulidad estatal de nuestros modernos socialistas partidistas, que todavía llevan pegada la cáscara de huevo de sus predecesores jacobinos.

Todo nacionalismo es en el fondo de su esencia reaccionario y anticultural, aun cuando trabaje con medios llamados revolucionarios. Esto se refiere también a los movimientos nacionalistas de los pueblos oprimidos, pues no son solamente los medios que un movimiento emplea los que determinan su carácter, sino el contenido moral de sus ideas, sus aspiraciones unificadoras o separadoras de los pueblos. El objetivo de los movimientos nacionalistas en países que están sometidos a una llamada dominación extranjera, no está dirigido contra la dominación como tal; todo lo que pretenden es una dominación bajo la propia bandera. Pero ya no se imagina uno que los pequeños Estados en principio son mejor que los grandes. Al contrario, la arrogancia política y la presunción nacional están amenudo allí más fuertemente desarrolladas que en los llamados grandes Estados. El pequeño Estado persigue en todas partes la tendencia a imitar todas las torpezas y los crímenes del Estado grande. La mejor prueba de ello la tenemos en los pequeños Estados suscitados por el tratado de paz de Versalles, que oprimen hoy a las minorías nacionales dentro de sus fronteras con los mismos medios repulsivos que antes aplicaban contra sus ciudadanos.

Lo que defendemos no es el internacionalismo, sino el anacio-

nalismo. Exigimos el derecho a la libre decisión para cada comuna, para cada pueblo, y justamente por esa razón rechazamos la idea absurda del Estado nacional unitario. Somos federalistas, es decir partidarios de una asociación de libres agrupaciones humanas, que no se apartan unas de otras sino que se penetran y fecundan mutuamente y se confunden del modo más íntimo entre sí por mil especies de relaciones de naturaleza intelectual, económica y cultural. La unidad a que nosotros aspiramos es una unidad cultural, es decir, una unidad que tiene su más firme cimiento en la diversidad de sus expresiones. Es la unidad que se funda en su libertad, que rechaza profundamente toda mecanización de las relaciones humanas y que sólo puede desarrollar plenamente su eficiencia con la exclusión de toda explotación y de toda tutela estatal.

Nosotros hemos defendido siempre el punto de vista que todo pueblo tiene el derecho inquebrantable a conformar de acuerdo a la propia medida su vida cultural y social, y eso como miembros independientes de una gran comunidad humana. Ese punto de vista se ha expresado con frecuencia en los escritos del socialismo libertario; pero somos de opinión que necesita una importante complementación. No se trata aquí exclusivamente de un problema puramente político o socialista, sino al mismo tiempo de determinadas condiciones económicas previas que son las que pueden asegurar primeramente a los diversos grupos y poblaciones su independencia cultural y política.

El que un hombre hoy nazca francés, alemán o ruso es simplemente un acontecimiento del azar, por el cual él no tiene razonablemente motivo para estar orgulloso o para afligirse. Por esta razón ya son fantásticas y archirreaccionarias todas las presunciones artificialmente construidas por nuestros teóricos raciales y por los nacionalistas de todas las categorías y matices con sus vacuas afirmaciones de la existencia de pueblos elegidos e inferiores. Pero también es sólo una casualidad que un pueblo o, un grupo de pueblos, en el curso de la historia hayan sido constreñidos a un territorio en el que más tarde se descubrieron ricos tesoros naturales — yacimientos carboníferos, minerales, petróleo, etc... — Esa casualidad no puede dar a los hombres de ese territorio el derecho a instaurar monopolios y a mantener a otros

UNIDAD NACIONAL

(Viene de la página 3)

pueblos, que no fueron provistos con tales dones de la naturaleza, en dependencia económica.

Llegamos ahí a un capítulo que aquí sólo puede ser mencionado de paso, pero que será de la más grande importancia para el desenvolvimiento futuro de la raza humana.

Toda la tendencia del capitalismo, especialmente en su actual fase imperialista, es por eso eminentemente antipopular y tan funesto para el bien de la sociedad, porque sus promotores en los más diversos países persiguen el objetivo declarado de someter al dominio de sus monopolios todas las riquezas naturales de la tierra, que podrían constituir una bendición para los hombres, y de encadenar a los otros pueblos en las ligaduras de la dependencia económica. Pero cada cual oculta esa política de salteadores de caminos como «defensa de los intereses nacionales». La internacionalización de las riquezas naturales en forma de carbón, metales, etc., es por eso una de las condiciones previas más importantes para la realización del socialismo. Mediante acuerdos colectivos, el aprovechamiento de esas riquezas tiene que ser garantizado a todos los grupos de pueblos, si es que no deben surgir en el seno de la sociedad nuevos monopolios y en consecuencia nuevas divisiones de clases y la esclavización económica. Sólo así conseguirán los hombres poner un alto a la actual reacción capitalista-nacionalista y abrir el camino que nos conduce a la tierra de promisión de un futuro mejor.

Rudolf **ROCKER**

«TERRA LLIURE»

Ha aparecido el n° 8 de este acreditado Boletín de la Regional Catalana CNT en el exilio, trayendo el siguiente Sumario:

«Un tret atàvic de Catalunya: el sentiment llibertari» (E. C.); «Tabal i barreja»; «Espurnes» (Solstici); «Poemes de llum i tenebra» (A. R.); «Com està la bossa» (Bosses); «Angela Davis troba legitima la repressió a l'Est»; «Esperem» (B. Torner i Prat d'Iguada); «L'Hora de l'anarquisme?» (Joan del Pi); «La nova cançó» (Toni).

Se sirve gratuito pidiéndolo a 33, rue des Vignoles, 75020, Paris. A condición de propagarlo...

Documentos históricos de la CNT

(Viene del número anterior)

EN EL RESTO DE LA ZONA

Reunido el pueblo en pleno en el parque, un miembro del Comité revolucionario dirigió la palabra a la gran muchedumbre desde el kiosco de la música. Comenzó deplorando la necesidad que hubo de emplear la violencia contra la Guardia civil, violencia que se habría podido evitar con el rendimiento. Pidió la opinión del pueblo sobre el camino a seguir. Otro miembro del Comité advierte que la insurrección no había terminado, pues se oían explosiones en otros pueblos, anunciando que duraba la lucha, y sosteniendo que era nuestro deber acudir a fortalecer las filas de los combatientes en las localidades donde no se había triunfado todavía. Terminó haciendo sugerencias sobre la lucha y sobre el racionamiento de los víveres.

Terminada la asamblea, miles de obreros felguerinos se distribuyen por los diferentes pueblos para participar en la lucha.

El pueblo se pronunció en favor de un régimen comunista libertario, y el Comité, ciñéndose a sus postulados, declaró abolido el dinero, proporcionando el abastecimiento de la población por medio de bonos, extendidos por el Comité de distribución fraccionado por barriadas para mayor facilidad de la labor a realizar. La gente se adaptó pronto a ese sistema de racionamiento, y más teniendo la facilidad de recoger lo necesario para vivir en el mismo barrio, donde el comercio distribuía según sus disponibilidades. Las panaderías continuaron fabricando el pan.

Los revolucionarios crearon un Comité de abastecimiento, y una brigada se encargaba de hacer provisión de víveres para el avituallamiento de la población. El depósito general de la producción y de toda clase de artículos fue el centro «La Justicia», desde donde se surtía el comercio de barriada para su reparto al pueblo.

El Comité revolucionario llamó a todos los médicos y practicantes y a cuantas personas ejercían la profesión de la Medicina, creando así el cuerpo sanitario que empezó a cumplir de inmediato su misión. Los integrantes de este servicio llevaban el brazalete de la Cruz Roja y disponían de medios de locomoción especiales con dicha cruz en lugar visible. Esa misma cruz, de mayor tamaño, se colocaba en Hospitales, Casas de Socorro y farmacias.

Como en Oviedo y en Gijón aún no estaba dominada la fuerza gubernamental, sino que al contrario, arreciaba en sus combates con la ayuda de la aviación, los revolucionarios de la Felguera idearon un arma eficaz y de posibles resultados inmediatos. Construyeron varios tanques blindados, utilizados en varios ataques de resultados satisfactorios. Han circulado por los frentes más peligrosos de la lucha con las iniciales visibles C.N.T. A.I.T. F.A.I.

Después del asalto y destrucción del cuartel de la Guardia civil, se apoderaron los rebeldes de la caballería de la misma, creando una brigada de vigilancia por los montes al servicio de la revolución. Esta brigada montada tenía la misión de recorrer los puntos que podían ofrecer peligros de invasión de fuerzas enemigas.

Una vez hecho todo esto, los revolucionarios de La Felguera se lanzaron en busca de noticias a Oviedo y a Gijón, dispuestos a acudir con refuerzos donde fuese preciso. Vieron sobre el terreno que en Oviedo la situación empeoraba por falta de orientación en las filas de los combatientes, pues no se veía a ninguno de los elementos significados aportando soluciones y alentando a los núcleos dispersos para encauzar su acción debidamente. Únicamente uno de los frentes, el que comandaba Ramón González Peña, se mantenía unido y avanzaba ganando posiciones. Se dispuso que varios elementos de La Felguera se trasladaran a Oviedo con el fin de influenciar las filas revolucionarias y cambiar la táctica.

Entre los compañeros más significados de La Felguera se pusieron en marcha cuatro camiones con treinta hombres cada uno, nombrando en cada uno a un camarada de los más capacitados para dirigir los ataques. Uno de esos camaradas orientó la lucha en las calles de Oviedo con unos seiscientos hombres, otros fueron a engrosar las filas de los que atacaban la fábrica de armas de La Vega y otros frentes.

Salió también con esa expedición un camión blindado dirigido por otro compañero, el cual antes de entrar en acción, recorrió bajo una lluvia de balas todos los frentes con el objeto de cerciorarse de su posición y ver donde era más necesaria su ayuda.

En ese recorrido, al llegar a la comandancia de Carabineros, tropieza con una multitud de obreros que abandonaban a toda prisa sus posiciones, cediendo al embate de las fuerzas enemigas. Ese desbande fue aprovechado por los carabineros para reconquistar posiciones, causando algunas bajas entre los camisas rojas. Constatando la desorientación y el peligro, los camaradas del camión blindado comprendieron que estaba allí su puesto. El carro avanza hacia las filas enemigas, logrando sin necesidad de disparar un solo tiro que las fuerzas de carabineros retrocedieran y se refugiaban en su cuartel.

Hecha esta operación, el camarada que llevaba la dirección de las operaciones saca del camión una ametralladora y la emplaza en la ventana de una casa vecina que dominaba por completo el cuartel de la comandancia. Quedan dos compañeros al servicio de la pieza y el aludido exhorta a los trabajadores replegados a volver a sus puestos. El carro blindado inspiró en seguida confianza y, tomados los puntos estratégicos, nuestro camarada pronunció una arenga a cinco metros tan sólo de la puerta del cuartel, invitando a los carabineros a rendirse, ya que la resistencia era inútil. Como respuesta se oyó una descarga cerrada desde el cuartel. Nuestra ametralladora entró en acción con tiro certero y el enemigo calla, continuando la arenga e invitándole nuevamente a deponer las armas en el término de cinco minutos, bajo la promesa de que se les respetaría la vida.

Transcurren los cinco minutos en medio de un silencio sepulcral. Se espera un momento más y suena otra descarga desde el cuartel. Entonces se ordena abrir el fuego de fusil y ametralladora contra puertas y ventanas, lan-

LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA DE OCTUBRE DE 1934

zando bombas por el techo. A los dos minutos de acción comenzó a desplomarse la cornisa de la casa y por una de las ventanas se vio aparecer una bandera blanca en la punta de un sable. Se ordena suspender el fuego. Aparece entonces el teniente coronel, haciéndose responsable de la resistencia y prometiendo entregarse siempre que se les perdonase la vida, si no a él, por lo menos a sus tropas. El compañero a cargo del camión promete respetar la vida de todos y con esa promesa comienza a salir la fuerza del cuartel. El primero es el teniente coronel, seguido de un comandante; después otros, oficiales o soldados. A los cinco minutos el cuartel quedó totalmente en poder de los revolucionarios, que encontraron en él buen armamento.

Los compañeros de la C.N.T. dispusieron que los prisioneros fuesen metidos en una casa próxima y que se les atendiera en todo lo necesario, nombrando una guardia para que no se les molestara. Hecho esto surge inesperadamente un grupo que nos pareció de camisas rojas, socialista o comunista, puesto que ambas tendencias se hermanaban en la manera de vestir, y sin esperar razones ni explicaciones hacen una descarga que hiere de muerte a dos hombres. El compañero que había pronunciado la arenga antes de la toma del cuartel censuró esos disparos, poniendo de relieve la improcedencia de lo hecho, pues en nombre de un ideal noble y generoso no se debía ensañar nadie con los vencidos. La revolución persigue fines más altos, y los cartuchos gastados allí inútilmente hacían falta donde aún se mantenía la resistencia. Nuestra revolución no debe ir contra los hombres, sino contra las instituciones, y si no respetásemos la vida de los vencidos haríamos lo mismo que las hienas del capitalismo.

Hechas esas y otras consideraciones oportunas desde lo alto del camión, ante una gran muchedumbre de hombres y mujeres, un ¡Viva la C.N.T. y la F.A.I.! resonó espontáneamente en todos los labios.

Salvado el incidente se procede a refugiar a los restantes carabineros en calidad de detenidos, con la intención de llevarlos luego a La Felguera y preguntar al pueblo qué es lo que habría de hacerse con ellos, estando nuestros camaradas seguros de que nada malo habría de ocurrirles.

Después el camión blindado, seguido de un verdadero ejército de revolucionarios de todos los colores se dirigió al gobierno civil. Antes de iniciar el ataque se ordenó a los que seguían a pecho descubierto que hiciesen alto, pues podía darse que hubiese emplazadas ametralladoras y era preciso evitar una carnicería. Nuestros camaradas querían medir por su propia cuenta el peligro, avanzando para cerciorarse de que se podía empeñar el ataque con resultados positivos. Así lo hacen, pero apenas habían avanzado cincuenta metros por la calle que da al edificio del gobierno, una lluvia de balas se estrella contra las chapas ojivales. Tres cuartos de hora dura el ataque, sin que desde el camión se pudiese romper la línea de ametralladoras en poder de la policía y de la guar-

dia de asalto, que desde solo cuarenta metros de distancia ametrallaba intensamente.

Además no pudo romperse esa línea porque la única ametralladora que había en el camión se había inutilizado y con la fusilería no era posible desarticular al enemigo. Se decide retroceder para entrar con armas más eficientes. Apenas se había marchado veinte metros una descarga de varias ametralladoras destruye las cuatro ruedas del vehículo. Entonces, un grupo de compañeros, dándose cuenta del peligro que corriamos, organizó un ataque por ambos flancos, distraendo la fuerza, circunstancia que se aprovechó para abandonar el camión y salvar las armas. La operación se hizo a tiempo, pues desde la catedral comenzó entonces a abrir el fuego también la fuerza gubernamental.

Se desiste por el momento de la toma de la casa de gobierno hasta traer armamento más útil, quedando algunos compañeros como animadores de los rebeldes mientras los camaradas de la Felguera vuelven a su punto de partida para buscar otro carro blindado.

Antes de salir de Oviedo van a enterarse de la situación en que se encontraban los carabineros detenidos después de la rendición del cuartel. Todos habían desaparecido del lugar; días más tarde nos informamos que el Comité de Turón, formado por socialistas y comunistas había ordenado su fusilamiento, que se llevó a efecto en el cementerio del pueblo.

Con el consiguiente disgusto vuelven los compañeros a la Felguera con el fin de buscar un nuevo camión. Una vez allí se encuentran con una comisión enviada por Gijón, la cual expuso la situación extrema en que se hallaban allí los combatientes a causa de la carencia de municiones. Esa comisión hizo saber también que había llegado el cañonero «Libertad» y que se disponía a desembarcar su tripulación.

Este cañonero había bombardeado ya el barrio de Cimadevilla, destruyendo varias casas matando a varios compañeros. Notificó la delegación igualmente que no se había sabido nada en Gijón del movimiento hasta que se produjo el mismo, pues para nada se contó con ellos. Tampoco se preocupaba nadie de surtirles material para la defensa. Contaban con armas, pero no disponían de municiones. Oídas las razones de los compañeros de Gijón se resuelve que de la Felguera partan refuerzos para Gijón llevando municiones y bombas para fortalecer las filas insurreccionales.

Se organizaron dos camiones de fusileros y un camión blindado; la expedición se puso en marcha a las ocho de la noche, entrando a las diez en Gijón. Los fusileros tuvieron necesidad de entrar a pie porque el cañonero «Libertad» anclado en el muelle iluminaba con sus potentes reflectores la carretera carbonera. El camión blindado con los faros apagados y desafiando el peligro logró pasar. Después avanzó hasta la barrida del llano, tomada por los revolucionarios gijoneses, entrevistándose con los compañeros de la C.N.T.

(Continuara)

Miscelánea

I

HAY quienes afirman que debes estar solo para ser fuerte. Otros replican: Debes ser fuerte para poder estar solo. Creo que la verdad está, como casi siempre, en mitad del camino. Debes encontrar la fuerza en tu propia soledad, así como sacas el agua fresca de la profundidad de un pozo. Eso significa que la soledad no es más que comunión con las realidades del mundo — y que la fuerza que sientes no es sino la manifestación de esta comunión consciente entre tú, el individuo solitario y el mundo múltiple y unitario que te rodea.

**

«Los hombres son malos, egoístas, hipócritas, mentirosos, vanidosos, insaciables, envidiosos, intolerantes, ladrones, homicidas», etc., etc.

Es lo que dicen muchos, la mayoría de los hombres, sin preguntarse:

«Pero ¿cómo soy yo? ¿Qué hice yo para tener el derecho de calificarles de tal modo?» Y sobre todo: «¿Qué hice yo para que ellos fueran menos malos, menos orgullosos, menos brutales?»

**

Antes de acusar, ¡acúsate!

Antes de golpear, ¡elévate!

Antes de moralizar, ¡humanízate a ti mismo!

**

El mérito, en cierto sentido paradójico, de un hombre de genio, es de poder descender al nivel intelectual de un «bruto» — y no elevarlo a su propia altura. Porque la evolución al revés es casi imposible, especialmente cuando la conciencia está en vigilia.

**

Epígrafe de *Cosmopolis*, ensayo escrito en 1934:

«Esto no es para los demás — sino para ti mismo; esto no es para mañana — sino para hoy».

Repito estas palabras cada vez que se me habla de mis «utopías» o se me hace el reproche de que trabajo para las generaciones venideras.

EUGENIO RELGIS

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

Información del interior. EL CONFLICTO

DOCUMENTO 1º

Desde hace aproximadamente un año se está realizando en el Instituto Mental de la Santa Cruz, un proceso que lleva a convertir una institución manicomial de segregación social en un centro asistencial que con unas condiciones mínimas favorables se plantee el problema del enfermo mental.

Frente al hecho de que toda la población obrera cotiza a la Seguridad Social, nos encontramos con que ésta se desentiende de cualquier persona en el momento en que no puede ser reincorporada al proceso productivo fácilmente. Este es el caso tanto con el tuberculoso crónico como con el geriátrico, como con el enfermo mental. Es decir, los sectores de la sanidad que atienden a estos enfermos son considerados no rentables. Por tanto estos sectores quedan «al amparo» de fundaciones benéficas, diputaciones y... centros privados asequibles tan sólo a una minoría de la población.

El ingreso del enfermo mental en una institución u otras similares representa:

— Unas condiciones de vida infrahumanas y la privación de la posibilidad de cubrir las mínimas necesidades de asistencia (comidas, calefacción, habitat, etc.). Esto implica un deterioro en la persona que se suma al hecho mismo de su enfermedad.

— Privación de una asistencia mínimamente adecuada ante la falta de personal y materiales necesarios.

A finales del 71, coincidiendo con el conflicto de Oviedo se empieza a abordar, ante esta situación, el problema en el Instituto Mental. Se abren las puertas que encerraban al enfermo y se intenta plantear una asistencia adecuada que responda a las nuevas necesidades (trabajo en equipo, constitución de un colectivo como órgano, planteamiento de la laborterapia, etc.).

Esta transformación implica:

— Aumento de personal.
— Presupuesto económico suficiente.

— Adaptación del habitat a unas condiciones mínimas de existencia y asistencia.

— Seguridad de continuidad en la línea asistencial iniciada.

A partir del inicio de esta crisis se pone de manifiesto la disociación de intereses entre la administración y el trabajo asistencial en la institución. Ante las peticiones de mejora material, contrata-

ción de personal suficiente, etc., no hubo respuesta.

A raíz de ello el colectivo realiza una serie de acciones (asambleas, cartas, campaña de prensa, encierro...). Es entonces cuando la administración se compromete a facilitar los medios necesarios pero estas promesas al cabo de un año no han sido totalmente satisfactorias.

Unido a toda esta problemática se nos plantea actualmente el futuro incierto del hospital y de los enfermos ingresados:

— Terrenos confusamente vendidos a una inmobiliaria y derumbe progresivo del edificio.

— No reinversión en el I. M., según promesa, del dinero obtenido de la venta de los terrenos.

— Destino incierto de los 420 enfermos actualmente hospitalizados.

— Anuncio del aumento de la cuota mensual de seis mil a nueve mil pesetas para los enfermos que no dependen de la Diputación.

— Ante la presentación hace ya tres meses de un proyecto de un nuevo hospital solicitado por la misma administración ésta no ha dado respuesta alguna.

Hoy 26 de octubre, el personal de esta institución, por decisión de la asamblea está realizando un encierro de 24 horas como protesta ante esta situación.

Nuestras reivindicaciones son:

— Respuesta al futuro de la institución y de los 420 enfermos hospitalizados actualmente.

— Concentración de personal médico, sanitario y mecánico hasta completar el número aceptado anteriormente por la administración.

— Concesión del presupuesto presentado a la administración y que consideramos mínimo.

Consideramos que la problemática del I. M. sobrepasa los límites de nuestra institución, por estar estrechamente ligada a la de la asistencia psiquiátrica y sanitaria del país, e invitamos por tanto a la discusión de todo ello en reuniones amplias y asambleas.

Asamblea del Instituto Mental

Barcelona, 26-10-72.

DOCUMENTO 2º

El problema del Instituto Mental de la Santa Cruz sólo puede entenderse en el marco de la problemática de la sanidad en España. Seguridad Social no se hace cargo del enfermo mental, así como de aquellas ramas de la Sanidad que deben acoger enfermedades de larga duración, las cuales requieren una asistencia continuada. Estos enfermos, marginados del proceso productivo, prácticamente sin posibilidades de reincorporación a él, son considerados personas no rentables; socialmente excluidos deben acogerse a situaciones completamente inestables como centros generalmente dependientes de entidades benéficas. Este es el caso de los enfermos mentales, infecciosos, tuberculosos, servicios geriátricos, etc.

Es así que el Instituto Mental, como muchos centros de este tipo que pretenden una línea de mejor asistencia se han visto abocados a un proceso conflictivo constante.

En síntesis la relación de los sucesos es la siguiente:

— En la década de los 60 se inicia la venta de los terrenos del Instituto Mental. Se realizan diversos proyectos con vistas a la continuidad de la asistencia que no son atendidos.

— En el verano de 1971 se derriba la mitad del edificio, con el consiguiente hacinamiento de los enfermos.

— Septiembre de 1971: Encierro en solidaridad con Madrid.

— Ante la gravedad de los hechos se inicia una campaña de prensa y se constituye la asamblea que exige:

1) Considerar como interlocutor válido a la asamblea mayoritaria.
2) Petición de información sobre la gestión económica de la venta del patrimonio.

3) Aclarar la auténtica situación económica y las posibilidades de la nueva Institución.

— Surge la decisión de detener físicamente las excavadoras, hecho que no llega a realizarse por diferencias en la asamblea.

— Relevo en la dirección del Instituto Mental.

— Congreso de Neuropsiquiatría en el que se recomienda la participación del personal médico y sanitario en la gestión de los centros psiquiátricos. Junto a la comunicación por parte del personal de los acuerdos del Congreso de Málaga se añaden a los tres puntos de diálogo otros dos:

4) Aclaración por parte de la

administración de San Pablo del futuro de los enfermos.

5) Aclaración del futuro laboral del personal del centro.

— Impugnación junto con el Colegio de Arquitectos sobre el hecho de haber convertido en zona edificable unos terrenos considerados como zona sanitaria.

— Negación de renovación de contrato a una auxiliar clínica. Respuesta colectiva, se inicia un aro, a las pocas horas es readmitida. Sin embargo, en aquel momento la Administración de San Pablo anula la relativa autonomía administrativa del Instituto Mental.

— Enero 1972: Dos ATS y dos auxiliares son contratados eventualmente por seis meses. Las acciones de protesta del personal consiguieron la contratación definitiva.

Aparece en la prensa el estado de cuentas deficitario del Hospital de San Pablo. Se elabora un proyecto para un hospital de 120 camas (el centro acoge en la actualidad 420 enfermos).

— Mayo 1972: Contratación de nuevo personal aunque sin cubrir todas las plazas que en proyecto se consideraban como imprescindibles para la transformación.

— Elaboración de un nuevo presupuesto mensual para laborterapia y ludoterapia. El importe total consistía en 420 pesetas por enfermo y mes; se incluía además una demanda inicial de dos millones de pesetas para su puesta en marcha.

Hasta el momento la respuesta de la Administración ha consistido, en cuanto al proyecto la última notificación de enero del 72, en una propuesta de un hospital de 120 camas. Por otra parte hay una suspensión de la contratación del personal en el mes de septiembre.

En cuanto a los presupuestos exigidos se han concedido algunas estufas y un presupuesto de 180 pesetas por enfermo y mes, aparte de material terapéutico completamente insuficiente.

— En el mes de octubre y en vista de que la Administración no parecía dispuesta a satisfacer completamente las demandas del personal se realiza una campaña de prensa. Dos semanas más tarde se lleva a cabo un encierro de 24 horas, y coincidiendo con el día de visitas, se convoca una asamblea informativa en la que participan los familiares de los enfermos junto con la mayoría del personal fuera de turno. En vista del interés despertado entre dichos

DE SANIDAD EN BARCELONA

familiares se envía una circular a todos los restantes convocándolos para el jueves siguiente, día 2 de noviembre. Asimismo por la noche tiene lugar una asamblea informativa para dar a conocer a los distintos centros hospitalarios la situación. Es de señalar que varios miembros de la Administración, junto con la Dirección del centro a lo largo de toda la jornada se turnan para controlar la presencia del personal de guardia en sus puestos. Aquel mismo día es confirmado oficialmente en su puesto el actual director que hasta entonces ocupaba el cargo provisionalmente.

— El jueves 2 de noviembre una comisión formada por el director, jefe de personal y otros miembros de la Administración junto con otros tantos de la Brigada político-social se encargan de desalojar y cerrar el Club social (lugar donde se pensaba celebrar la reunión de familiares) y hablar personalmente con éstos desconvocando la reunión y desmintiendo la información del personal. La policía permanece en el Instituto Mental hasta la noche.

Como consecuencia del encierro aparecen las primeras medidas represivas, personándose en el manicomio dos miembros de la BPS invitando a un miembro del cuerpo médico a presentarse en la comisaría. La invitación fue extendida a tres médicos más, dos de los cuales hicieron efectiva su presencia allí, donde se les interrogó sobre el contenido y organización de la convocatoria de familiares. Por otra parte, fueron sancionados con suspensión temporal de empleo y sueldo varios miembros del personal. Las razones aludidas eran abandono del puesto de trabajo y permanencia en el Instituto fuera de la jornada laboral. En aquellos momentos no existía prohibición expresa sobre este hecho.

— Se explicita por voz del director, doctor Delfin Abella, la decisión de la Administración de no reconocer el colectivo como interlocutor válido, prohibiendo su realización.

Simultáneamente la Dirección propone al cuerpo facultativo el nombramiento de subdirector y tres jefes clínicos. Esta propuesta es negada por los médicos apoyándose en la negativa del resto del personal, en cuanto que ello iba en contradicción con la línea asistencial de renovación seguida hasta el momento.

Por otra parte, en los últimos

meses la Administración ha llevado a cabo una política eminentemente represiva en un intento de encuadrar al personal en el marco de un control administrativo que parece tener dos objetivos fundamentales:

— La selección de un personal adecuado al proyecto de la unidad psiquiátrica con un hospital general.

— Construir al máximo las posibilidades de libre expresión y reunión en el interior del hospital.

Es en el marco de esta política que se encuadran las amonestaciones y sanciones en los meses de agosto, octubre y noviembre por incumplimiento del horario, retrasos en el fichaje del reloj, etc., así como la prohibición expresa de la movilización de reuniones colectivas.

A partir de las primeras sanciones en el mes de agosto, se expresó a la Dirección el desconocimiento del reglamento de régimen interior que debería estar expuesto al personal.

Fueron elevados varios escritos de protesta desapareciendo las sanciones en el mes de septiembre. Sin embargo, en octubre de nuevo son sancionados veinte miembros y amonestados otros 50. Nuevamente fueron elevadas cartas de protesta y a finales de noviembre tuvo lugar una reunión interdepartamental en presencia de la Dirección, en la que se barajaron varios criterios; no se tenía en cuenta la hora de salida y si la de entrada.

2) El tiempo global de trabajo que el personal realizaba superaba en casi todos los casos en amplio margen los minutos de retraso.

3) Se desconocía el reglamento de régimen interior.

Quedaba bien patente que las decisiones administrativas no tenían en cuenta los criterios asistenciales.

Asimismo se constataban los objetivos que la Administración pretendía con la aplicación de estas medidas. La Dirección negó por su parte que hubiese un deseo de reducir la plantilla, desmintiendo cualquier posible rumor de despidos.

No obstante, el día 2, es decir, un día antes de terminar su periodo de prueba a partir del cual pasaban a formar parte de la plantilla, a dos cuidadores de una sección del departamento de mujeres le fue notificado por parte del administrador la decisión de San Pablo de rescindir su contrato, sin tener en cuenta el

informe médico del jefe de sección en el que se evaluaba positivamente el trabajo que ambos cuidadores habían llevado a cabo durante los seis meses menos el día que duraba su estancia en la Institución.

La razón por la cual se rescindía el contrato era la existencia de tres sanciones en cada uno de los casos. Hay que hacer constar que en ambos casos, hasta entonces, no había existencia de ninguna sanción; únicamente dos amonestaciones de carácter leve en un caso y tres en el otro. Al mismo tiempo se les entregaba una sanción de cinco días de suspensión de empleo y sueldo por los retrasos del mes de noviembre. Los criterios que mantenía San Pablo eran que la suma de los minutos de retraso en su fichaje a lo largo de estos seis meses era superior a lo que podía permitir teniendo en cuenta el reglamento de régimen interior.

En una reunión interdepartamental realizada el día siguiente se le pidió a la Dirección que interviniera en los despidos para anularlos. Esta aceptó, afirmando en todo caso, la imposibilidad de que la Administración cambiara su decisión, como efectivamente se comprobó al siguiente día.

La gravedad de la situación en cuanto que una gran mayoría del personal ha sido sancionada últimamente, así como el hecho de que a primeros de año finaliza el periodo de prueba de 12 cuidadores, hace prever la posibilidad de una acción de protesta por parte del personal en el sentido de que se lleve a cabo la readmisión de los cuidadores despedidos, así como para exigir la absoluta detención de las sanciones a este nivel.

¡Llamamos a todos los interesados en la problemática de la asistencia y la sanidad en España a solidarizarse con los compañeros del Instituto Mental!

Servicio de la Corresponsalia del «C. S.» en Cataluña.

C. N. T. De España en el exilio A. I. T. Secretariado General de Cultura y Propaganda TÓMBOLA INTERCONTINENTAL de Solidaridad pro - España, prensa y propaganda

El entusiasmo despertado por la Tómbola intercontinental en los medios libertarios del exilio, lo mismo en Francia que en el conjunto de la Organización intercontinental, a la iniciativa de los compañeros del Núcleo de Altos y Bajos Pirineos, cedida al S.I. de la C.N.T. de España en el exilio para que la patrocinadora, a fin de incrementar la ayuda a nuestra Organización del interior y en favor de nuestra prensa y propaganda.

Lo prueba cuanto venimos de manifestar la cantidad de donativos entregados por la Organización y compañeros, una buena parte de una forma espontánea para garantizar los premios de la Tómbola. Entre los donativos recibidos podemos citar: una máquina de escribir, un magnetófono, un transistor, un aparato fotográfico, un reloj de pulsera, un juego de porcelana de Limoges, otros objetos trabajados por compañeros de esa localidad, objetos de cristal filé, únicos en Francia, trabajados por un compañero especialista en la materia, un cuadro de estampa japonesa bordado de seda, una hermosa muñeca, gran cantidad de lotes de libros de mucho valor,

entre los que se encuentran el primer tomo de la «Enciclopedia Anarquista» (dos ej.), los «Episodios Nacionales», en 4 tomos. Obras completas de Barret, de García Lorca, de Alaiz; la «Geografía Universal», de E. Reclus, etc. Muchos donativos no podemos publicarlos hasta que haya confirmación de los mismos, harán un buen conjunto de premios. En lo que se perfila de la obra colectiva y solidaria hacia la finalidad proyectada.

Con la Tómbola intercontinental se pone de manifiesto de nuevo el alto valor solidario de nuestra Organización, como lo ha mostrado a lo largo de nuestro exilio. La solidaridad es algo que siempre distinguió a los hombres de la CNT y del anarquismo; todos y cada uno de nosotros sabemos lo que representa el sostener la SOLIDARIDAD efectiva con nuestra Organización del interior.

Para la adquisición de talonarios y venta de boletos, los compañeros podrán dirigirse a sus propias FF. LL., CC. de RR. de Núcleos y a la Secretaria de C. y P. del S.I. a Francisco Subirats, 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

Críticas y sagacidades

EN el sentido filosófico es el examen de un hecho, de un principio, de un estudio, etc., para formular sobre ellos un juicio de apreciación, mientras que, en literatura, el hecho de emitir una crítica es un medio para formar un criterio acerca de un texto escrito o una pieza oratoria en relación con su contenido y su mérito formal. Precisa diferenciar la crítica de la censura, ya que ésta tiene mejor un carácter de reprobación, que suele emplear duros ataques y el uso de la ironía, mientras que es condición del crítico poseer un alto concepto de su labor, que debe reunir ponderación, buen juicio, sólidos conocimientos literarios y talento adecuado para valorizar sus críticas. Actualmente está en debate si el crítico, como todo intelectual, debe estar «politizado», o sea, juzgar cuanto crítica de acuerdo con los ideales que profesa, lo cual, a nuestro juicio, aunque desnaturaliza el verdadero objetivo de lo que podríamos llamar la crítica en su pristina pureza, es probable que corresponda más a la naturaleza humana el apreciar los hechos y lecturas de acuerdo con los gustos propios.

En el curso de los años se han cometido enormes errores de crítica. Verdaderos genios han sido ignorados en su tiempo, y otros, seguramente, yacen aún en el olvido. La mejor prueba la tenemos en que una de las grandes obras de la literatura universal, *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, pasó con más pena que gloria en su tiempo. La verdad es que no fue valorizada como merecía hasta el siglo XIX. Y otro dato significativo es que el genio dramático y poético, Lope de Vega, coetáneo del autor, llegó a decir que «no hay poeta tan malo como Cervantes ni hombre tan necio que lea el Quijote». ¿Acaso intuía que le haría sombra como gloria inmortal? Como sea, lo cierto es que su opinión no le valoriza de crítico experto.

Hay diversas especificaciones de crítico. Se llama conocimiento el examen que se hace para determinar si él es posible, y en caso de serlo, cuáles son sus condiciones y límites; como formal, es la que en términos literarios se refiere especialmente a las formas sin atender a otras cuestiones: se ocupa de las calidades gramaticales del lenguaje, de las deficiencias o méritos del estilo y de la perfección e imperfección el ritmo, de la poesía, etc. La llamada crítica com-

pleta es la que es formal y de fondo a la vez.

A continuación siguen las características de algunos críticos. Horacio, aunque muchos lo consideran como preceptista, fue superior. Malos críticos fueron Lope de Vega y Cervantes. De buena fama, como tal, gozó Juan Valera. Leopoldo Alas *Clarín*, la tuvo de exigente, mientras que Menéndez y Pelayo fue conceptuado de prestigioso y capaz.

Ahí van ciertos conceptos de crítica afirmativa y negativa, de autocrítica y algunas definiciones:

Anónimo: La crítica es una lima que pule lo que muere. Es el arte para encontrar razones para no admirar.

Ramón y Cajal: Una severa autocrítica constituye el más precioso don del pensador. ¡Nada de embriagarse con el propio vino, bueno o malo!

Voltaire: Sería un excelente crítico un artista que fuese muy culto, de gusto depurado, sin preju-

cios y sin envidia. Pero esto es muy difícil de hallar.

Oscar Wilde: Un crítico no puede ser imparcial en el sentido vulgar de la palabra. Sólo podemos dar una opinión imparcial sobre las cosas que no nos interesan: por eso las opiniones imparciales carecen de valor.

Jacinto Benavente: ¡Ay del artista que cuando más clamoroso oye los aplausos no sabe percibir la voz de su propia censura!

Enrique Heine: El bálsamo blanco no cura ni daña. Es el que ahora se encuentra en todas las librerías.

Arturo Schopenhauer: Hay críticos que creen saber lo que debe ser bueno y lo que debe ser malo; es que confunden su trompeta con la trompeta de la fama.

Anatole France: Es cosa corriente que los críticos musicales sean sordos y los de arte ciegos, lo cual les permite el recogimiento necesario para expresar sus ideas estéticas.

Máximo Gorki: Los críticos son como los tábanos; impiden a los caballos trabajar la tierra.

Gregorio Marañón: El diagnóstico, pedante, como de crítico de oficio.

Gustavo Le Bon: Quienes tienen la costumbre de criticarlo todo son los que poseen menos sentido crítico.

Julio Camba: Inventaron los lentes y nació la crítica.

José Joubert: Ciertos críticos se parecen a esas gentes que al reír enseñan una dentadura horrible.

Miguel de Cervantes: Pudiera ser que lo que a ellos les parece mal fuesen lunares, que a las veces acrecientan las hermosuras del rostro que los tiene.

Horacio: Elegid, oh escritores, un asunto a la altura de vuestras fuerzas. Sin arte, el huir de un defecto a otro conduce.

Ovidio: No hagas mucho uso de las espuelas y ten la brida bien sujeta.

L. Fernández de Moratín: ¿Quién te mete a censurar — lo que no sabes leer?

Lope de Vega: Que se atreve a censurarlos — quien no se atreve a entenderlos. J. V.

Zamacois, Trigo, Ciges Aparicio, Tenreiro, Mata, Carrere, Insúa, G. Sanchiz... (*Gente de «El cuento semanal»*).

HA sacado a la luz Federico Carlos Sainz de Robles un libro, en el que evoca casi un quinto de siglo de la vida literaria española. «Raros y olvidados», que así se titula el trabajo, consta de dos partes: una es una ceñida síntesis de lo que el autor llama promoción de «El cuento semanal»; y otra una serie de siluetas de los componentes de esa promoción, ya desavarecidos, que tras gozar de la popularidad y el favor del público se convirtieron en «raros» o han sido olvidados. Tocante a los olvidados cavilo que se cuenta entre ellos nada menos que don Jacinto Benavente, si bien el dramaturgo no pertenece al grupo promotor de «El cuento semanal».

Comenzó a publicarse «El cuento semanal» en 1907 y su director fue Eduardo Zamacois, muerto arañando los cien años en Buenos Aires, hace muy pocos meses. Sainz de Robles incluye entre la gente de «El cuento semanal» a otros escritores que colaboraron en revistas similares aparecidas entre 1900 y 1925 y dedicadas a la novela. No recordamos nosotros, naturalmente, ni «El cuento semanal», ni «Los contemporáneos», ni «La novela corta», ni «La novela

Novelistas que fueron

de hoy»... De viejas librerías familiares hemos arrancado ejemplares de esta novelaria breve. Hemos leído nosotros a la ligera a Zamacois y Felipe Trigo, Pedro Mata y Carmen de Burgos, Hoyos y Vincent, Hernández Catá, López de Haro y Francisco Camba... «La promoción de "El cuento semanal" fue alborotadora, bohemia, generosa, capaz de todas las admiraciones», al revés de los noventa-yochistas, quienes, con la sola excepción de Azorín, se mostraron soberbios y displicentes con sus colegas: no los ayudaron y lo que aún es peor no los comprendieron. Ególatras del tamaño de Valle Inclán o Baroja son difíciles de encontrar.

Para Sainz de Robles no hubo en España otra promoción literaria, más fecunda en obras excelentes como término medio, ni más nutrida de hombres que la de «El cuento semanal». Cultivaron estos escritores los géneros más variados y tuvieron críticos de señora categoría, como Pérez de Ayala, Díez Canedo, «Andrenio», Fernández Almagro, López Prudencio y Cansinos Assens. Algunos de estos novelistas ejercieron el periodismo, tales como Cristóbal de Castro, Antón del Olmet, Salaverría, Ré-

pide o Juan Pujol; otros fueron dramaturgos, como Grau, Sassone, Fernández Ardavin o Goy de Silva. Me atrevo a decir que el humorista de la citada promoción ha sido Fernández Florez y el gran novelista, aunque quizá un tanto carente de tensión, Ramón Pérez de Ayala. Gómez de la Serna arma un capítulo aparte en este gremio abigarrado y anarquista.

Una cuestión previa: No hemos prestado mayor atención a estos escritores los componentes de mi generación. No somos nosotros hijos del '98», sino de la siguiente generación, la de los «intelectuales». Hemos leído con fruición al primer Sender, a Benjamin Jarnés, a Díaz Fernández, o Joaquín Arderius; es decir, a los llamados novelistas de la «Revista de Occidente». Del desgarrado noventa-yochista brincamos a los relatos sin mayor crisma de los beatos del filósofo Ortega. Para quien esté en estas condiciones resulta increíble el esfuerzo de «El cuento semanal» y delicioso el libro emotivo de Sainz de Robles.

O. R. E.

(Es una página literaria de LE COMBAT SYNDICALISTE.)

FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

Solidaridad Internacional Antifascista (SIA) invita a todos sus adherentes y amigos, a toda la colonia española de Montauban y a las secciones locales del departamento a asistir a la tradicional FIESTA DEL NIÑO, que tendrá lugar en la gran Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa el domingo día 21 de enero 1973 a las 15.30. Como en años anteriores, SIA dará esta fiesta bajo el concurso desinteresado del prestigioso Grupo Terra Lliure, de Toulouse, que presentará un agradable programa de variedades, con la participación de la gran cantante española Lolita Martín, y por la primera vez en Montauban de la gran bailarina, profesora de baile clásico y español, acompañada de algunas de sus alumnas, Carmen Deladio. Dos grandes nombres a retener y dos grandes artistas, entre otros, que dejarán grato recuerdo de nuestra FIESTA DEL NIÑO.

Los niños serán obsequiados con exquisita merienda. SIA no ha reparado, al confeccionar tan agradable programa, en esfuerzo alguno, con el fin de aunar en un mismo lazo, el arte y la cultura y el sentimiento humanista que ha sido la razón de ser y será línea de conducta de nuestro organismo de solidaridad.

¡Todos a la FIESTA DEL NIÑO!
Entrada gratuita.

La Comisión de Fiestas de SIA

ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE

Edición francesa, como el título indica. Hemos recibido los dos últimos cuadernos, yendo de los números paginales 1249 al 1344, lo que afirma garantía editorial, garantía de poseer la ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE cual la «Librairie Internationale» y con ella Sébastien Faure, la dejaron dispuesta.

Los que deseen suscribirse a esta obra pueden dirigirse a Librairie Publico, 7, rue Ternaux, 75011-París.

En cuanto al primer tomo de la ENCICLOPEDIA ANARQUISTA que, modernizada, van editando los compañeros de «Tierra y Libertad», de Méjico, sentimos no poder informar por ahora por no haber llegado aún a París, lo que hace temer extravío puesto que los envíos — desde Méjico — fueron realizados.

COMUNICADOS

PRO «COMBAT SYNDICALISTE»

Suma anterior: 9.069,39 F.
Larriñaga, St-Ouen, 10 frs.
F. Local Thiais: Genique, 50; M. T., 20; Francisco, 10. Eguiluz, Draveil, 10. Antonio López, Marignanne, 10. José Méndez, Dreux, 10. S. Plaza, Bourges, 20. H. Capellas, París, 4. Bautista Agustí, Canadá, 23,75. R. Ll., por ventas de su libro, 1.000. M. Sánchez, Le Mureau, 10. F. Local Combs-la-Ville: J. Villanueva, 10; J. Casals, 20; Oliveras, 5; Terraza, 10; A. Mejías, 10. F. Local Huilles-Argenteuil: C. Bascompte, 10; Enrique Marín, 10; Federico Marín, 10; Máximo Andreu, 10; Francisco Giné, 10. Moreno, París, 10. Un compañero de Arcampel, 25. Francisco Canillas, La Motte Benorou, 10. F. Lozano, Lastene, 5. Urrera, S., Souppes, 10. Del Olmo, Marseille, 12,50. E. Roda, Antony, 100 F.
Total, 10.702,39 F.

PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS

E. Marzal, Bernay, 10; Carlos Mendia, 10; El Bagés, Stains, 10; F. Local Drancy, 25; Sanahuja, Vitry, 10; Pérez Mantecón, 10; Carballeira, París, 100; Berthe et Jacques, París, 10; Jaime López, Charley, 5; Julio Romea, Marsheim, 20; Eguiluz, Draveil, 10; Antonio López, Marignanne, 10; B. Agustí, Montreal, Canadá, 23,70; Francisco Canillas, Lamotte Benorau, 10; Francisco Lozano, Lastrene, 5; Severo Urrea, Souppes, 10; José Llop, Igny, 20; E. Roda, Antony, 50.
Total, 348,70 frs.

F. LOCAL DE PARIS
Anuncia asamblea general para el 14 de enero a las 9,30 de la mañana en el Centro Confederal. Asuntos de interés a tratar.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE
Celebrará asamblea el domingo día 14 en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE THIAIS
Convoca asamblea para el día 14 de enero de 1973 en el lugar y hora acostumbrada.

CICLO DE CONFERENCIAS FABIAN MORO

La Federación Local anuncia la celebración de la 4ª conferencia del curso que desarrolla dicho compañero bajo el tema: «Federalismo y centralización de España». Para el sábado 13 de enero a las 5 de la tarde. Acto para estudios.

REVISTA «CENIT»

Sumario del nº 203:
«El Mesías»; «Las Germanías», Severino Campos; «La rebelión de la juventud», Ramón Liarte; «Definición del vocablo *Manufactura*», F. Alvarez Ferreras; «La Mujer y la libertad» (folletón), María Alvarez; «El problema español ante la conciencia universal», Paul Boncourt; «Palabras y frases», M. Celma; «El Tiempo en fichas», Miguel Tolocha. Y una poesía de A. Machado.
Dirección: 4, rue Belfort, 31100, Toulouse.

NECROLOGICAS

M. PUERTOLAS y ALEJANDRO TORRES

Hacia justamente quince días que había dejado de existir el compañero Puértolas, natural de Monzón, con residencia en Binéfar, que en el mismo entierro de Ferrer, en Rodez, nos enteramos de la fatal y trágica muerte del compañero Torres, de la F. Local de Portet sur Garonne, y que residía en Cugnaux, Toulouse, igualmente oriundo de Monzón, compañeros viejos militantes y que durante nuestra revolución fueron grandes entusiastas y defensores de la colectividad en las que ocuparon cargos de responsabilidad y sobre todo administrativos.

En Francia no queremos hacer ningún comentario, puesto que

como todos se han llevado lo suyo, sufriendo y trabajando hasta que sus fuerzas se lo han permitido, pero no por eso han dejado de cumplir su carta de refugiados con todo repudio y desprecio al régimen español.

Después de estas líneas de estima y recuerdo, que no olvidaremos nunca, sólo nos queda decir que nos solidarizamos al dolor que pesa sobre todos los familiares en general de ambos compañeros, asegurándoles continuar nuestra lucha hasta ver España liberada del yugo que la oprime.

Por la Comarcal de Origen. J. Raluy.

CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

Tendrá lugar el domingo día 14 de Enero de 1973 a las nueve y media de la mañana, en la Sala Fernand Pelloutier de la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie (1ª Arr.), la cual correrá a cargo del compañero Alejandro Lamela, el que disertará sobre el siempre interesante tema: «Las ideas libertarias frente a la sociedad burguesa-estatal».

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, CNT-AIT, invita fraternalmente a todos los afiliados de las Federaciones Locales, familiares, simpatizantes, amigos de la cultura, antifascistas, emigrados económicos y a los jóvenes de ambos sexos en general, a la Conferencia de la CNT.

¡Todos al gran acto Confederal y Libertario!

ADMINISTRATIVAS

—A. Martínez, La Seyne. Recibida la tuya. Lo arreglaremos como indicas.

—José León, Angers. Tu paquete tomó otra dirección. El interesado se hace cargo de él. Lo tuyo quedará como tu indicas: 31,75 frs. cuenta turroneos.

—Terrats, Bagnères de Bigorre. Recibida la tuya anunciando giro de 50 frs. De turroneos solamente nos restan: Alicante, Mazapán y Yema. Al interesado le podemos enviar lo que indiqués, o dispones de tu giro como te parezca mejor.

—Mateo F., Sandalier, Monreal. Recibido giro 100 frs. Pagado «C. S.» años 72 y 73.

—José Sánchez, Mallemort. Para nosotros, con el cheque de 100 frs. «C. S.» estará pagado hasta el 31-12-73.

—Navarro, Aspres. Recibida la tuya y giro hasta fin de año. Seguiremos enviando.

—B. Moreno, Cl.-Ferrand. Recibido giro 50 frs. Pagas «C. S.» hasta 31-12-72.

—Del Olmo Fco., Salon-de-Provence. Recibido giro de 100 frs. Pago «C. S.» 31-12-73.

—Ugol Lorenzo, Villalongue par Pierrefitte-Nestales (65). Deuda del 30-3-65 al 31-12-71, 228 frs.

—Manuel Monagal, 5, rue Edouard Herriot, Lille. Nos excusamos referente a tu caso. Sentimos sea culpa ajena al no dar cuenta de los envíos. Di si quieres que enviemos de nuevo.

—Fco. Moliner, 24, rue Domini-que Clos - Sté. Martin du Tech, Toulouse. Revisada ficha, tu deuda es de 95 frs., 45 año 71 y 50 año 72.

—González Fulgencio, Av. de la Gare, 65-Pierrefitte-Nestales. Deuda paquete 2 ejemplares desde el 1-1-61 al nº 677, 71 y 72 pasa a individual. Total deuda 725 francos.

Chile al aire

Esperanza Callampa

La última puntalada contra la Esperanza española, fueron los 13 puntos de Negrin. — Yo.

EL callamperismo en Chile, es monumental. ¿Pero es que existe algún «ciudadano» que no haya convivido alguna vez con doña Callampa? El famoso «Cité», «mi ranchito», la Ruquita y Cia., no son sino variaciones del tema. El nombre no hace la cosa. Esperanza Callampa es mejor que pernoctar a la intemperie. Por eso es que son muchísimos los que se lanzan a cogotear a cualquiera por acostarse con la feísima individuo. La verdad es que, sea como sea, ella es una esperanza cierta para los desesperados. Y por eso

DISCOS

El autonomismo adolece de interpretaciones particulares. Ciertos catalanistas tanto estiran la manga que lo interpretan independencia. Podrían quedar independientes de Madrid y derivar en dependientes de París, de Nueva York, de Moscú o de Turulandia, por asuntos económicos o políticos solamente.

La autonomía bien regida ilustra la voluntad del individuo, a aplicar desde su terreno. Su Yo sabe aplicarlo al interés común, siendo el común privativo de todos los federados. Está claro.

Es oscuro, cuando un «M.L.» risotea del autonomismo languedocino aunque crea no coincidir con el centralismo gubernamental. Hablar con guiño de la opresión que resiente el distrito XVIII de París por obra de los 19 restantes distritos, equivale a gitanear por esos mundos con carrito desvenecado arreado por rucio enfermo. Hoy los zincalós de raza surcan autorruta con 20 HP y remolque de lujo.

Burlarse de la autonomía de las regiones — ¡de los pueblos! — puede hacerse por desconsideración a la libertad de los individuos. Libertariamente podemos recabar autonomías socialistas o mejor, anarquistas. Las otras, las de folklore, entran en la protección de los Estados centralistas, o federalistas a la manera pulposa de la URSS.

Especímen que el «M.L.» burlón aludido la tiene en presencia en las comedias «comunales» de Montmartre y de Aligre, por más señas.

DISCOBOLO

no hay quien la gane a tener amores sin limite ni agotamiento. Son amores monstruosos — que ni a Sade se le hubieran ocurrido —, pero amores firmes y fieles hasta la muerte del prójimo y de si mismo.

— Peor es comer m... — se dicen estos seres de la angustia.

Los bolches y sucio-listos que habitan el «barrio alto», y sacan rublos o escudos de cualquier piedra fría a como dé lugar, saben de esto mejor que nadie, y por eso se aprovechan. No hay sucursal de la dama Callampa, en donde, cada día y cada noche, dejen de marchar a full los altoparlantes, ladrando reuniones de células, de las horas obligadas de los desfiles en apoyo del Compadre — dizque compañero, já, já —, o en defensa de las libertades y del bienestar del pueblo (otra vez já, plis).

Esto se llama martillar el yunque — digo... ojo con el yunque, que es cosa muy pesada —; babeando el micrófono para predicar que el estalinito - lobo - el Estado-Lenin - Marx, y toda esa monserga, no es tan feroz como la pinta «la derecha», y todo aquél que no tenga los ojos en la nuca — que es donde les aprieta a los muchachones del «barrio alto» —, por aquello del tirito. Lo que es a martilladores, ni un picapie-dras los gana. Y así le meten el dedo en el a... hasta a su abuela. Porque a las más gentes «nuevas», ya no tienen lugar donde aplicárselo. Y hacen como que se enojan, en pantalla, por la calle, en fin; pero lo cierto es que tienen motivos, y los colocan al tiempo, para reirse en secreto a carcajadas. De todo y de todos se rien, menos de sí mismos, pues ellos son «aparted», únicos, geniales, y tales por cuales, como buenos aprendices de su principal santón de alcurnia — el lobo de los bigotes —, a cuya emulación, todos y cada uno aspiran desde lo más retorcido de sus tripas. ¡Qué brutos son estos tipos!

Esperanza Callampa, no se ha movido de donde estaba; peor aún de lo que estaba, es hoy más fea y monstruosa que hace dos años y tanto — cuando el compadre subió al Poder, impulsado por las 40 «medidas» —, ¡mentiras monumentales! que ya no engañan a nadie, puesto que al no aparecer por parte alguna, se supone que no existen o que jamás existieron.

¡Mayor motivo de retroceso mental para los devorados por las ratas del hambre y la miseria, que venir a constatar, cuando no tiene

remedio, que sólo eran promesas de candidato — sarcasmos de Salva - Yate —, agravados por el desamor de la dama Esperanza, enferma de asco, desabastecimiento y esclavitud.

En una de las «medidas» — ayer las 40 caían hasta la sopa; hoy el GU-bierno las ha requisado, y apenas puede encontrarse una copia «obligada» en la Biblioteca Nacional. ¡Cómo será el des-cueve! —, se la iba a «erradicar», y se les otorgarían «palacetes» a sus enamorados. ¡Desgraciados! También la «tierra» sería para quien la trabajase. Y, aquéllos que hasta ayer — trabajándola —, a veces llevábanse a la boca una empanada y un «vino», hoy no tienen empanada, ni pan, ni vino, ni tierra, ni nada. Igualito a Marcelino. ¡Y que viva la Bolche-Revo!

Hay momentos en la historia de los pueblos, en los cuales toda luz es apagada. Y entonces, cualquier camino es camino. Pero no, «se hace al andar», como Machado

decía, porque impera la parálisis gritona y enmascarada. Ese es el caso de los callampas del día. ¿Cuántos? La inmensa mayoría de los trabajadores de Chile. Empero, los incansables cuenteros no cederán privilegio así no más. Si lo creen necesario, multiplicarán las 40 «medidas», y, como en el dicho aquél, por muy «vivo» que uno sea, no ha de faltarle un estúpido que lo aplauda y lo siga, aun a costa de su sudor y su sangre, pues aura'pal 'cuatro'e marzo — cercano día del eleccionario Plebiscito nacional —, mal podría suceder que se agenciasen suficientes votos como para no quedar en cueros (si se realiza el plebiscito, vaya). Recursos no han de faltarles: pueden comprar harta carne — con los fondos de todos — y llenar los mataderos de moscas y de inmundicia. Es difícil que lo logren, pero mejores cosas se han visto. Esperamos que este marzo no sea tan vano y cruel como el 4 de septiembre de 1970. Amén.

MIGUEL MALONGA

París. Celebración de la noche viejinueva en el Centro Confederal

Cuando escribimos estas líneas el rumor de la fiesta que hemos convenido en llamar Noche Blanca aún persiste en nuestro ser por lo muy concurrida y animada que estuvo. La sala estaba llena, de juventud mayormente, tanto francesa como española. Sin falta, naturalmente, de la presencia de maderos que no desdeñan perder noche, que es menos que perder la guerra y el apetito. Por su prudencia y subido respeto no se les puede calificar, a esta especie de no-chernechos, de viejos verdes, sino muy propiamente de nochiblanco.

La primera adición al concurso fue la comida, por solicita encomienda de, entre otros, de las familias Marcellán y Montané y del solitario Amela, y no nombraremos otros, que a la hora del barullo y de la barrienda preludio de la toma del Metro, fueron numerosos. Falló el «piscolabis» que se había previsto, en aras a una prevista cocina en frío, y repostería atractiva por lo nada empalagosa. Bebidas tampoco faltaron, todas de buen tono. Si exceso hubo en las siete horas cumplidas que duró la fiesta, fue en el tablado, esta vez magníficamente regido por nuestro insustituible Roldán, guardador de un «poutpurri» resalado

que merecería sacarse en disco como nota antológica del humor de durante la guerra. Le sucedieron un aluvión de cuentistas, músicos, cantores, relatores, rapsodas, guitarreros-palabristas, chisteros y desvergonzados de buen estilo y de diversas épocas. Puede decirse que el público estaba en el escenario, y que quien no pisó éste perdió un derecho.

Mencionemos también que fue proyectado el filme de Buñuel «Nazarín», diversamente apreciado por la concurrencia. El propósito era proyectar «Veridiana», pero al no poderse obtener para esta ocasión quizá sea posible en otra.

El elemento femenino abundaba en novedad y belleza y la muchachada barbuda o por barbar no andaba escasa tampoco. El premio del jolgorio que alguna vez al año hemos de darnos estaba reflejado en todos los rostros. Es una mentira que para ser libertario ante todo hay que eliminar la risa. Quede el prejuicio ese para los individuos propensos al carcamalismo.

El año 1974 lo saludaremos igual, de no intervenir la alegría inmensa de una aplicación mayor y más saludable en la España al fin redimida de su escarnio actual. — F.

II

Yo no te doy consejos, hijo mío. Se dice que la experiencia de algunos debe ser provechosa a muchos otros. Pero sé que la experiencia es más bien personal y que no se sigue con los mejores consejos sino después que ellos han sido verificados por la propia experiencia.

Prefiero esbozar algunas características y definiciones:

La felicidad. — Nadie puede regalártela. La verdadera felicidad es la que puedes crear por tus propios medios. Es esa modesta satisfacción que resulta de la conciencia de cumplir con tu deber. Es la que se conquista a través de luchas siempre justas y honestas.

La mentira. — Es una manifestación del instinto de conservación. Pero eso no significa que la mentira sea algo natural y en nada vergonzante. Quiere decir, simplemente, que una característica de la psicología humana es la cobardía: el miedo a la verdad.

La conciencia. — No es una mera palabra, sino una tremenda realidad que la mayoría de los hombres ignoran mientras viven, y la descubren en el momento despiadado de la muerte.

El egoísmo. — Una ley natural.

El altruismo. — Una ley natural y humana. Pero las dos están tan estrechamente unidas, que debemos reconocerlas en todas las manifestaciones de nuestra vida. La una no debe dominar a la otra, sino complementarse la una a la otra, corregirse y mejorarse recíprocamente. Un sociólogo ha fundido estas dos palabras en una fórmula sugestiva: *egolasmismo*.

La riqueza. — La material es, frecuentemente, sinónimo de la pobreza espiritual. Quien conoce la sed del alma, el hambre del corazón, el insomnio de la mente, sabe que el dinero no puede proporcionar nada de lo que necesita su hombría de bien.

III

Algunas expresiones que reclaman revisión:

«¡Siempre adelante!». — Un grito que profieren hoy aun los retrógrados, esto es, aquéllos que marchan como el cangrejo.

«El asombro es el comienzo de la sabiduría». — Pero para el verda-

dero filósofo nada es ya extraño y asombroso.

«La sabiduría del pueblo». — Es, a menudo, la expresión del buen sentido (o del sentido común); pero, en la mayoría de los casos es la imponente expresión de la necesidad colectiva. Son muy pocos los que replican (a la manera de Anatole France): «Una tontería repetida por un millón de hombres, es siempre una tontería.»

«Obstinado como un asno». — Es más bien una cualidad que un defecto. Una cualidad necesaria en un mundo de cobardes y de parásitos. Por su obstinación burrera, el hombre ha soportado todas las calamidades, ha levantado pirámides y rascacielos, ha perforado túneles y ha vencido en el aire. La inteligencia sin obstinación, es como una llama sin aceite.

«¡Animal! ¡Bruto! ¡Bestia!». — Ponte en cuatro patas, en vez de ser igual al «amigo» o al «amo» que te apostrofa de este modo.

«Hombre ilustre». — Siempre cuando se habla de un hombre ilustre, me parece ver a un lustrabotas que se afana en dar brillo a los pesados zuecos de la vanidad.

«Hasta luego» (Hasta pronto, adiós, etc.). — Y desde su ventana, la amada le envía un beso con las puntas de los dedos. Un beso que se parece, demasiado a menudo, a un ademán de despedida...

«Eternos pésames». — En las cintas de las coronas fúnebres. La más estúpida de todas las hipocresías sociales y aun familiares. Es una falta de sentido y hasta de juicio. Meras palabras... y error psicológico. Profanación de la Muerte, que permanece, sin embargo, grave y callada en su secreto creador. Su eternidad está integrada por la vida y la nada, por el ser y el no ser. Esto lo saben los hombres sinceros consigo mismos y con el universo. Los hombres de «los eternos pésames», si (por un raro absurdo) son sinceros en sus pesares, desnaturalizan su propia existencia, malgastándola de la misma manera que el pelicano, que devora sus propias entrañas...

IV

Oye, hijo mío, esta «anécdota»

Misceláneas

auténtica. Ocurrió hace medio siglo, en Bucarest.

Un joven escritor se presentó al editor A. con el manuscrito de un libro de prosa literaria. Fue en un sábado, a las nueve de la mañana. Timidamente, el escritor expresó su deseo, tratando de resumir el contenido de su obra.

— Bueno, bueno, le interrumpió el editor. Déjeme el manuscrito. Lo entregaré al comité de lectura y dentro de una semana le haré saber el resultado.

El joven se fue lleno de esperanza. Como todo provinciano recién llegado a la capital, dio un paseo por la avenida de la Victoria. Después de media hora, pasando otra vez delante de la librería A., entró para comprar un lápiz. Advirtiendo al viejo librero-editor, apoyado en el mostrador, el escritor recordó algo relacionado con el manuscrito. Se dirigió nuevamente al editor:

— Señor...

Este, estremecido, como despertado del sueño, lo mira vagamente, lo reconoce y, llevando la mano a su frente, le dice:

— ¡Ah! sí, me acuerdo...

Se inclina detrás del mostrador, escudriña en montones de papeles, saca el manuscrito recibido media hora antes, y lo devuelve al escritor, diciendo con una amable sonrisa:

— Señor, nuestro Comité de lectura ha examinado su trabajo. No podemos editarlo, porque...

... No interesa el motivo. ¿No es cierto, hijo mío? El libro apareció en otra editorial, y la segunda edición se publicó más tarde en la «Biblioteca popular» del viejo A., el mismo editor olvidadizo que me devolvió el manuscrito. Es verdad, él ya no estaba entonces en el mundo de los vivos. Pero, aun si hubiese vivido, no se habría recordado al joven escritor al que trató con tanta... complacencia.

¿Por qué te cuento este viejo suceso? ¡Para que sepas cómo hizo tu padre su debut! Y para expresarte mi admiración ante el coraje y la autoconfianza de la «nueva generación», que no necesita editores, y tampoco tiene que humillarse para publicar, por ejemplo, una revista: «El cuaderno de la Juventud», cuyo primer número recibí hoy de tus manos. Tú eres uno de los redactores. Todos los colaboradores tienen apenas 14 o 15 años (yo tenía casi veinte años cuando publiqué el primer libro!) Hojea este cuaderno de 16 páginas, y dado de lo que leo: to-

por Eugen RELGIS

no firme, juicio rápido, afirmaciones que ignoran la vacilación. Tú también firmas una página: «Rumbo a Carmen Sylva», hacia la playa que llevaba el nombre de la poetisa, y no hacia su obra... Mañana, quizá, darás vuelta al mundo, sin que yo lo sepa, sin duda alguna, del mismo modo que has proyectado y realizado este *Cuaderno* también. ¡Terrible, la nueva generación! Y yo, que me creo joven todavía, por lo menos en lo que concierne a las ideas, me veo sobrepasado por ustedes, los muchachos «modernos» que todo lo saben, indiferentes a todo, y que piensan con la velocidad del automóvil, del avión y del tren-bólide... Me imaginaba que escribir es una función sagrada: veo que puede ser también un deporte. No me enfado por esto: probadlo. Una tentativa más, no importa. Lo que importa, es el resultado: lo que queda de todas las búsquedas y los tanteos juveniles...

Tierra y libertad

Es el órgano del anarquismo clásico internacional. Su contenido de firmas bien conocidas que colaboran en él, es lo que le da moral y la influencia que tiene por todas partes.

Esperamos que nos llegue de aquí a pocos días la Enciclopedia Anarquista, de un gran valor moral por su contenido en literatura y su presentación muy esmerada. Se dice que es la obra más importante de cuanto se ha escrito sobre el anarquismo.

Pueden los que la deseen, pedirla, bien al administrador de nuestra prensa y librería, 33, rue des Vignoles, París (20) o al correspondiente Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93700-Drancy, CCP 32-440-99 La Source.

**

A continuación damos la lista de los donativos recibidos de los suscriptores:

Rodríguez, St-Denis, 15; Orellana Angel, 30; Gil Julián, 50; Orellana Angel, (2a vez), 30; Giménez Juan, 10; Pérez Francisco, 28; Rodríguez, St-Denis (2a vez) 10; Angel Soto, 20; Piedrafita Feliciano, 20; Pérez Sebastián, 20; Juan Giménez (2a vez), 15; Maull Manuel, 20; Pérez Salvador, 30; Marín Federico, 20; Santamaría, Garges-les-Goneses, 20; T. M., 20 francos.

Hoja volante de gran circulación en España

« En Zaragoza se prepara un nuevo crimen fascista »

El Estado quiere asesinar a los jóvenes revolucionarios Alvaro Nogueras Calvet (de 20 años de edad); José Antonio Mellado Romero y Luis Javier Segarra de Moor (ambos de 21 años); pues el fiscal militar les pide pena de muerte. Además el consejo de guerra va a condenar a 30 años de cárcel a otros dos compañeros suyos: Claudio Solsona Aznar (de 21 años) y Fernando Burillo García (de 22 años).

Nos encontramos ante la perspectiva de tres nuevos crímenes en nombre de la Ley y la Justicia. Ante los asesinatos cometidos por la Guardia Civil en supuestos miembros de la ETA y de otros crímenes fastistas. ¿Hay forma de justicia? No; pues la misma ley y la justicia son hoy el terror estatal.

Se acusa a estos jóvenes del atentado al consulado francés en Zaragoza. Fue su respuesta solidaria con el terror y sus emisarios, contra el mismo terror que diariamente se ejerce contra todo el Pue-



blo y los revolucionarios de todos los países.

Llamamos al Pueblo entero a manifestar, luchando activamente, su solidaridad con estos jóvenes para impedir un nuevo crimen fascista. La circunstancia de que es-

te consejo de guerra se celebre después de unas semanas de dura represión policiaca entre los medios populares y revolucionarios con la oportunista medida de ser en días de vacaciones; muestra con claridad que solo LUCHANDO salvaremos a estos jóvenes de Zaragoza.

¡Exijamos la liberación de estos cinco jóvenes!

¡Salvémoslos de la muerte!

¡Abajo los consejos de guerra!

¡No más mascaradas judiciales!

¡Por una sociedad sin clases ni Estado!

¡Viva el Comunismo Libertario!

Federación Local de Grupos Anarquistas de la Federación Anarquista Ibérica (FAI).

Barcelona, diciembre de 1972.

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suscripción Pro-España

4º trimestre 1972

Octubre:

F. L. de Versailles, 100; F. L. de St-Denis, 20; F. L. de Drancy, 20; F. L. de Melun, 200; *Dreux*: Landeira, 40, Hernández, 10, Lacruz, 5; F. L. de Drancy 15; *Paris*: Vicente Suárez, 10; *Garges-les Goneses*: Vidal, 20; Isgleas, 20; Bagés, 20; Palacios, 30; *Thiais*: Genique, 6; Ortiz, 10; Fuentes, 10; Rodríguez, 10; Bernardo Peralta, 10; Francisco, 10 F.

Total: 566 00 Francos.

Noviembre:

Una compañera, 10; *Thiais*: Sola (padre), 10; Ortiz, 10; Rodríguez, 5; Genique, 10; Bernardo Peralta, 10; Alastruey, 10; Fuentes, 10; *Paris*: Roque Llop, 50; *Billero*: Santidrián, 25; *Bondy*: Cañero, 20; F. L. de St-Denis, 20; F. L. de de Combs-la-Ville, (compromisarios), 125; F. L. de Drancy, 20; *Paris*: Sebastián Pérez, 10; José López, 30; Pedro Peralta, 14; Miguel H. Moreno, 20; Joaquín Amela, 50; Antonio Mosalías, 10; Antonio Segura, 10; José Suquín, 17; *Pantin*: Sanagustín, 20; *Dreux*: Landeira, 40; Menéndez, 10; Carrasco, 10; Lacruz, 5; Hernández, 15 francos.

Total: 596 00 Francos.

Diciembre:

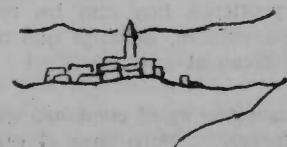
Buisson (Dordogne): Angel Orellane, 20; *Paris*: Madeleine Lambert, 50; Vicente Gutiérrez, 50; F. L. de St-Denis, 20; *Paris*: Berthe et Jacques, 10; *St-Montau*: Piedraffite, 20; *St-Etienne du Rouvray*: Ramón Salvá, 15,85; *Dreux*: Landeira, 40; Hernández, 10; Lacruz, 10; F. L. de Versailles, 50; F. L. de Combs-la-Ville (compromisarios), 40; *Les Mureaux*: Manuel Sánchez, 20; *Noisy*: Montblanch, 10; *Paris*: Luis Riambau, 10; Pedro Peralta, 12; José García Gómez, 20; Vicente Suárez, 10; Helenio Capellas, 25; Columna de Hierro, 10; *Casa de Reposo de Hyères*: José Ramos, 10; *Bosieur*: Cosme García, 20; *Lamotte B.*: Francisco Comillas, 20; *Antony*: Esteban Roda Gil, 50 francos.

Total: 781 85 Francos.

Resumen trimestral: 1 933 85 F.

JORNADA 1º DE MAYO

F. L. de St-Denis, 30 Francos.



Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	51 409 37
Enrique Marin, Houilles-Argenteuil	10 00
Federico Marin, ir.	10 00
Máximo Andreu, id.	10 00
Francisco Giné, id.	10 00
«Front Libertaire»	400 00
Saturnino Plaza, Bourges	10 00
J. Villanueva, Combs-la-Ville	10 00
J. Casals, id.	20 00
A. Terraza, id.	10 00
A. Mejías, id.	10 00
Manuel Sánchez, Les Mureaux	10 00
J. Giné, Courmonreal	10 00
Masalías, Paris	20 00
Montblanc, Noisy	10 00
Cervera Jesús, Paris	20 00
Martínez Félix, Muntigny	20 00
Recogido Local Confederal 17-12-72	557 60
Eusebio Martínez, Aigues Mortes	44 00
Suma y sigue	52 600 97

Servicio de librería

CALENDARIO

S.I.A.

para 1973

6 francos

«Historia de España», Pierre Vilar	7 00
«Viaje a través de la Anarquía»	18 80
«Anarquía y revolución», Cibilis	7 50
«La solución federalista», Lazarte	4 50
«La irreligión del porvenir»	29 00
«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00
«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00
«El movimiento obrero es»	
«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00
«Romancero libertario de la guerra de España»	18 00
«La Revolución mexicana», Flores Magón	8 70
«Romancero libertario», G. Oliván	18 00
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50
<i>Niel Mathilde</i> : Le Drame de la libération de la femme	14 00
<i>Reich Wilhelm</i> : La Révolution sexuelle	5 40
<i>Runge Erika</i> : Femmes de notre temps	20 00
<i>Sauvy Alfred</i> : Malthus et les deux Marx	7 50
<i>Swane</i> : Le Sexe de la femme	18 50
<i>Valensin Georges</i> : La Femme révélée	20
Santé sexuelle	15 10
<i>Aubert Claude</i> : L'agriculture biologique	29 00
L'industrialisation de l'agriculture	8 00
<i>Courquet Jean</i> : L'hôpital aujourd'hui et demain	7 00
<i>D'Autrec C.-V.</i> : Les charlatans de la médecine	18 70
<i>Deschamps Fanny</i> : Vous n'allez pas avaler ça!	15 10
<i>Derst Jean</i> : La nature dénaturée	6 00
<i>Huard et Wong</i> : La médecine des Chinois	14 50

« Commune Libre »

N°1 - MUNICH 1972 - La «paix olympique» prélude à notre apocalypse quotidienne

A Pékin, le samedi 14 octobre, le « Quotidien du Peuple » dénonçait les séquelles « anarchistes » de la Révolution Culturelle. « Aujourd'hui, pour liquider ce courant anarchiste, il faut, avant tout, critiquer profondément ses crimes contre-révolutionnaires et éliminer totalement ses mauvaises influences ».

Puis on prête à ces « anarchistes » l'intention de tout détruire; on les compare à des « voyous », des « provocateurs » et des « opportunistes de droite » voire des « fascistes ». Enfin, qualifiant la liberté d'un « rêve », on affirme : « L'autorité et la discipline sont indispensables sous n'importe quel système social ».

En peu de lignes, on retrouve là tout le tissu de stupidités émises à propos, ou en marge, des anarchistes depuis toujours, autant par le mouvement stalinien que par la bourgeoisie. Et depuis Cronstadt, en 1921, où les vrais révolutionnaires ont été traités de « gardes blancs », puis assassinés par les bolchéviks, être anarchiste c'est travailler au débordement de tous les prometteurs de parlas futurs, et artisans de notre enfer quotidien; être anarchiste c'est œuvrer à la Révolution sans aucun compromis.

En Turquie comme un peu partout, dès qu'un mouvement de remise en cause se déclenche sans aucune influence de quelque parti politicard, on la qualifie d'anarchiste et on la réprime sans vergogne.

Le mouvement anarchiste a eu ses époques fortes. Pourtant en Mai 68, alors que la Liberté et le Socialisme s'exprimaient avec une puissance et une unité peu habi-

tuels, les anarchistes étaient nettement à l'écart des réalités.

On pourrait se satisfaire autant de cet anarchisme — que l'on a qualifié d'« increvable » — que de cette révolution qui monte sous l'effet des pratiques et des insurrections à la base.

Mais ce serait s'illusionner sur l'issue victorieuse de la Révolution — et si l'Anarchisme veut contrebalancer les entreprises récupératrices et destructrices du souffle permanent qui tend au Communisme libre, il ne doit pas se contenter d'être — il lui faut agir.

Certaines initiatives, au sein du Mouvement, animées plus ou moins par ce souci, ont tenté d'« organiser », de « clarifier » les positions et le mode d'intervention anarchistes.

Pour nous l'Anarchisme est clair, et la stratégie est évidente tous deux issus autant de l'expérience du mouvement lui-même que des diverses insurrections révolutionnaires. Quand on n'est au courant que d'une mince part des choses, et qu'on entreprend de « clarifier » on ne fait que triquer les cartes. La preuve en est que les « clarifications » de ces dernières années n'ont produit que les eaux troubles de l'individualisme exacerbé, du marxisme-libertaire et d'un « centralisme-démocratique » en guise de fédéralisme libertaire.

L'Anarchisme revendique la révolution globale et nous nous consacrerons bien plus à la Révolution, qu'à nous contempler sans cesse dans un miroir, qu'à rechercher des points de ressemblance avec les groupes politiques.

Il n'y a pas de solution-miracle, et « Commune Libre » n'est qu'une part nécessaire du travail à mener. Ce travail consiste à exprimer l'appréhension anarchiste de la réalité et va au-delà des facilités de secte et des engagements à l'odeur de militarisation.

Il est produit par une vision approfondie, bien que modeste, du problème particulier de l'individu au sein de l'universel.

Il y a une réalité qui n'arrange point tous ceux qui ont déjà pris place confortablement dans leurs nirvanas particuliers, dans leur bien-être de façade, dans leur assurance idéologique. Et sans que nous les déclenchions, des événements révélateurs se produisent, qui débordent tous les camouflages, d'où qu'ils viennent. Munich est de ceux-là.

Nous n'avons pas la prétention de tout réinventer, nous voulons mettre au clair. Simplement, nous pensons que les paroles et les actes de certains hommes résonnent avec une puissance formidable dans l'actualité (Bakounine, Camus et bien d'autres) et qu'il est nécessaire de mettre en évidence leur trajectoire commune pour contribuer ainsi à unifier et donner force à leurs conclusions.

Peuvent venir joindre leurs efforts aux nôtres tous ceux qui convoient :

— qu'il n'y a d'issue émancipatrice pour les nouvelles générations que dans la destruction des racines mêmes de l'autorité.

— qu'il n'y a de disparition des totalitarismes que dans la destruction des appareils de PARTI, des nationalismes terroristes (qu'ils soient de raison d'Etat ou de déraison), et de notre système social actuel qui est fondamentalement nihiliste.

Ceci suppose bien sûr un travail beaucoup plus vaste, et dans d'autres domaines, que celui que se propose « Commune Libre ».

NOS BUTS

Ouvrir la perspective d'un Communisme Libre qui ne peut être obtenu qu'en passant par l'Action Directe, violente comme non-violente, dans le cadre d'une Solidarité Internationale agissante.

Chaque numéro de « Commune Libre » sera consacré à un texte original, résultat d'un apport collectif (information ou réflexion) composé en dernier ressort par un groupe se confondant avec les initiateurs et animateurs de la publication.

Quelques titres sont déjà prévus, entre autres :

— Perspectives de l'Action Directe et du Syndicalisme Révolutionnaire.

— Autogestion, conseils ouvriers et structures de lutte en Communisme Libre.

— Vers une lutte révolutionnaire décisive en Espagne.

L'actualité nous en dictera probablement d'autres. Nous envisageons également d'accepter la collaboration de gens extérieurs au groupe qui nous proposeraient un dossier coïncidant avec nos buts, ou plus simplement des textes pouvant s'insérer dans un dossier prévu.

Entre deux numéros, nous avons

l'intention de publier un supplément qui sera tantôt une réédition tantôt une traduction de textes succints, clairs et intéressants sur le plan actualité. Le rythme de publication sera donc d'un texte par mois en moyenne.

Il est évident que nous sommes prêts à recevoir toutes les suggestions ou critiques. On peut nous aider en donnant le plus d'écho possible à la revue, en prenant des commandes de diffusion, en expédiant des informations de tous ordres.

La diffusion ne passe pas par les messageries. Ce n'est pas un a priori, c'est une question de moyens.

Une permanence est tenue au local CNT, 3, rue Merly, Toulouse, tous les jeudis soirs (18 h.) et dimanche matin (10 h.).

**

Le groupe initiateur de « Commune Libre » est constitué de militants appartenant autant à la C.N.T. Française, qu'à la « Coordination Anarchiste » créée à Brive le 15 août 1972, et dont l'organe de travail est le bulletin « Confrontation Anarchiste », (sous la responsabilité actuellement du Groupe Libertaire de Grenoble).

**

« Commune Libre », 2, rue Merly, 31-Toulouse. Dossiers Anarchistes d'Information et d'Etude. Prix du numéro : 3 F. — Périodicité : bimestriel.

Abonnement pour la revue et ses suppléments pour un an : 20 F.

Achats de diffusion (5 et 10 exemplaires d'un numéro ou d'un supplément) avec 20 % de réduction. Versements à P. Meric - CCP 1.849-93 Marseille.

SOUSCRIPTION PRO LOCAL C.N.T.F.

Report	810 00
Torrada Sébastien	30 00
Groupe de Toulon	41 00
Pracchia Jean-Antoine	50 00
Fabre Michel	50 00
Mme González Claude	10 00
Total	991 00

Cette somme n'est pas encore suffisante pour régler le solde des loyers restant à payer. Nous invitons les adhérents à continuer leur effort.

CCP La Source 32 667-62 « Souscription pro-local ». Versements à l'ordre du « C. S. ».

NECROLOGIE

DOMINIQUE MOREL

Le 12 décembre est décédé, Dominique Morel, 22 ans, ex-membre de l'U.L. de Lyon de la C.N.T. (69-70), militant depuis fin 71 de l'ORA.

Il est mort à la suite d'un accident du travail, sur la route. Il travaillait au transport des télégrammes (PTT). Il n'aura plus l'occasion de répondre à la Tribune des Lecteurs du « C. S. », ni de lire le « C. S. ».

Il laisse un fils de 2 ans et sa compagne,

Quelle action et quels objectifs ?

Depuis longtemps on nous parle d'action, d'unité d'action. Mais de quelles actions s'agit-il ? On ne compte plus tous les débrayages de demi heure, de deux heures que les syndicats nous ont proposés.

Quels ont été les objectifs ?

La plupart du temps ceux-ci, lancés par des bureaucrates, se sont succédés sans qu'en plus aucun ait été atteint.

Essayons de récapituler un peu :

1) Il y a eu d'abord le temps de « l'échelle mobile ». A une époque la CGT ne parlait que de cela. Avec l'indice bidon des 259 articles (qui comporte entre autres le tarif de la balle de tennis !), avec une augmentation constante des prix, on va dans le beau système économique où nous sommes, tout droit vers l'inflation. Car telle est la dure loi économique du système capitaliste. Et l'inflation retombe sur qui ? Sur les travailleurs en premier. Nous pensons qu'il s'agit là d'une fausse solution, utopique dans notre système si on la suit en théorie. Le vrai choix est autre ; il faut en effet choisir entre un système capitaliste marchant plutôt mal que bien, avec ou sans inflation, exploitant le travailleur et un autre, mettant directement en cause ce système où nous vivons, instaurant notre véritable pouvoir, celui des conseils de travailleurs basés sur la démocratie directe, sans parti prétendument d'« avant-garde ».

Mais pour en revenir à l'échelle mobile, ce gadget publicitaire a fait son temps chez les bureaucrates. On l'a remis dans les cartons et on est passé à autre chose.

2) La carte unique de transport. Ce fut un mot d'ordre trouvé par les gauchistes et récupéré aussi par le PCF et la CGT. Cet objectif n'est pas plus bête qu'un autre (bien qu'en l'état lamentable des transports publics actuels... !), mais là aussi le patron trouve une parade facile en prenant en fait sur la masse salariale le prix de la fameuse carte unique. La gratuite n'a jamais été en fait un problème pour l'Etat. Un député en avait fait un projet très réaliste voici une quinzaine d'années. Le déficit n'en serait que très peu accentué. Mais dans notre société payer est

un principe, même si cela rejoint l'absurdité.

Là encore l'Etat récupérerait cela par une bonne augmentation des impôts. Quel bon prétexte en vérité !

Depuis, de toutes façons, on n'en entend plus parler si ce n'est parfois sur une affiche électorale (les élections approchent).

3) Ensuite est venue la mode du « 13^e mois ». Nous avons dit ce que nous en pensions à l'époque : ce fameux 13^e mois n'est qu'une récupération salariale sur toutes les payes de l'année. C'est pour cela que dans certaines entreprises on parle surtout pour les employés, de 14^e, de 15^e et même de 16^e mois ! Mais ce qui est important ici c'est le salaire annuel ; être payé par mensualités de 800 francs et toucher deux ou trois mois en plus, reviendra à la même chose qu'être payé par exemple 1 000 francs sur toute l'année. Le salaire sera le même. Il ne s'agit là que de démagogie patronale destinée à faire croire à des avantages miraculeux en fin d'année. Tant qu'à faire il vaudrait mieux demander à la place une augmentation de salaire... Mais les modes changent ; il a fallu trouver autre chose.

4) Les 40 heures furent un « bon cheval » pour les démagogues. Là, sans diminution de salaire, ce serait incontestablement une bonne chose.

On en parle depuis 1900 des 40 heures !

A Babcock jusqu'en 1938 nous faisions 47 heures et demie. Aujourd'hui, quatre ans plus tard, nous en sommes à 44 heures. Et la direction essaie de nous tromper en comptant cette diminution d'horaire comme une augmentation objective des salaires.

En fait, les 40 heures, au train où c'est parti avec la CGT, la CFDT et FO, on les aura... quand le patron le voudra bien.

On n'en entend plus trop parler non plus. C'est vrai que du côté de la CGT, on aurait tendance à la mettre en veilleuse de ce côté-là : dans le fameux gouvernement d'« union populaire » on aura intérêt à bosser pour construire « la France socialiste de demain »

(parce que pour eux, le bonheur, c'est toujours pour demain !) Bref, comme en 45 : « Retrouvez vos manches, camarades..., etc., (Thorez). On connaît le scénario et ses variantes par cœur.

5) La retraite à 60 ans faisait partie de listes hétéroclites de revendications. C'est encore un objectif valable. Mais des débrayages d'une ou deux heures suffisent-ils pour faire admettre une telle revendication sur laquelle pourtant on pourrait recueillir une large adhésion de tous les travailleurs ?

Toutes ces revendications ont été lancées comme des gadgets et successivement abandonnées. Ce qui compte en effet pour des bureaucrates, c'est plaire et justifier leur rôle face au gouvernement et aux travailleurs. De la démagogie !

Mais qu'ils prennent garde. Les travailleurs s'y trompent de moins en moins : les revendications bidons et les modes d'action ridicules sont de plus en plus majoritairement rejetés par tous. L'impopularité des « grèves » de demi heure, d'une heure, gagne de plus en plus. Tant mieux. Mais il faut se préparer à une action efficace et elle est possible. La seule qui nous paraît valable est la grève générale. Il ne s'agit pas là d'un mot d'ordre aventuriste si l'objectif à atteindre peut mobiliser l'ensemble des travailleurs. Ce pourrait être le cas avec la retraite à 60 ans. Une telle grève pourrait être non seulement populaire mais pleine de succès si elle est bien organisée.

Il n'y a en effet que deux motifs selon nous pour lancer ce mot d'ordre de grève générale : la tentative de renverser l'ordre établi (on n'en est peut-être pas encore là), ou bien la revendication d'un objectif précis (et non pas noyé dans toute une liste de revendications) : la retraite à 60 ans, par exemple, qui intéresse une majorité de travailleurs. Pour un tel objectif il faudrait donc se préparer partout à la grève générale de 24 heures tout d'abord, illimitée ensuite si le pouvoir résiste. C'est notre seule arme vraiment efficace.

Mais cela nous savons bien que

les bureaucrates syndicaux ne l'accepteront jamais.

Il faut donc se détourner des bergers qui nous bercent depuis trop longtemps de leur litanie, de leurs mots d'ordre démagogiques, électoraux, de leurs actions démobilisatrices, démoralisatrices, inefficaces.

Et surtout il faut savoir ce que l'on veut : accepter les actions lamentables que proposent la CGT, la CFDT et FO, ou bien se résoudre de façon responsable à la lutte ? Doit-on rester comme des enfants dès que les bonzes cégétistes ne sont plus là ? Il faut choisir, et si la CGT dit que « l'action majoritaire est le seul chemin » ; que nous importe d'être majoritaire pour faire des semblants de grève d'une heure !

(Suite page 11)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78.64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :
DELORME J.-P.
B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :
Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F
Etranger :
Six mois 28 F
Un an 56 F
Par avion (Amériques):
Six mois 41 F
Un an 82 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-58, Paris
Tél. : PYR 46-88
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MARÉ

Imprimerie des Gondoles
4 et 8, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

18 JANVIER
1973
NUMERO 737
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Même si Tramoni était fortement condamné.

Même si Aranda livrait toute la vérité.

Même si la gauche passait au lendemain des élections.

TOUT RESTERAIT A FAIRE :

L'émancipation des travailleurs ne sera jamais l'œuvre des juges, des journalistes et des politiciens.

Apprenons à faire l'amour

Car c'est le chemin du bonheur.
C'est la plus merveilleuse façon de
se parler et de se connaître

1. — L'homme possède un organe fait de tissu érectile : *La verge*. Le femme possède un organe plus petit, mais équivalent, situé au-dessus de l'orifice extérieur du vagin : *le clitoris*.

Ces deux organes sont de taille variable suivant les individus, mais cela n'a aucune importance : il n'y a pas lieu de s'en inquiéter, *l'important c'est de savoir s'en servir*.

En effet, ce qui est important, c'est que leur excitation par toutes formes de caresses produit un plaisir croissant qui provoque du même coup le désir de continuer.

Ce plaisir se traduit :

Localement par une érection de ces deux organes, c'est-à-dire un durcissement et une augmentation de leur taille et de leur chaleur, ainsi que chez la femme, une sécrétion abondante qui humidifie l'intérieur du vagin (ce qui va favoriser la pénétration éventuelle et les mouvements de la verge : le coït).

Généralement, ce plaisir croissant envahit l'ensemble du corps et se termine par l'orgasme (ou jouissance) si l'excitation n'est pas interrompue.

2. — En dehors de ces deux organes spécifiquement sexuels, le corps possède d'autres zones (dites « zones érogènes ») dont l'excitation par des caresses procure du plaisir, ou rend plus intense le plaisir obtenu par l'excitation des organes sexuels. Ces zones érogènes varient selon les sexes et selon les individus (elles sont d'autant plus nombreuses que les individus sont plus ou moins refoulés sexuellement). Ce sont par exemple les lèvres, la bouche, les oreilles, la nuque, les seins, la face interne des cuisses, les fesses, le ventre, etc.

3. — Les caresses peuvent être prodiguées par soi-même (masturbation) ou par un ou une partenaire (relations homosexuelles ou hétérosexuelles).

— l'intérêt de la masturbation est notamment de bien connaître votre corps ou les plaisirs qu'ils peuvent vous procurer, ce qui paraît indispensable à la connaissance d'autres corps (il faut noter par ailleurs qu'elle peut permettre de combler le vide d'une heure de classe ou d'une soirée ennuyeuse).

— l'intérêt de l'homosexualité vient surtout du fait que les rela-

Un médecin contre l'ordre

Il y a plus d'un an, Jean Carpentier, médecin de Corbeil rédige avec des lycéens qui le lui ont demandé, un petit texte sur la sexualité. Les organes sexuels du garçon et de la fille sont décrits, les mécanismes sexuels expliqués, la normalité bourgeoise en la matière joyeusement ridiculisée.

Ce tract est rapidement diffusé dans les lycées de la R. P., d'autres tracts le complètent, le discutent. Les jeunes des CET, des lycées, l'accueillent très favorablement, des débats s'instaurent dans les classes... Mais les parents d'élèves eux aussi réagissent, les deux fédérations Armand et Cornec portent plainte pour « atteinte aux bonnes mœurs » (29 plaintes aujourd'hui), le Conseil de l'Ordre des médecins est saisi de l'affaire. Dans un texte hystérique il redéfinit l'ordre moral de Vichy, glorifie l'obscurantisme et le terrorisme sexuel ; justifie tous les tabous (masturbation, homosexualité) et affirme bien haut sa conception scientifique de la sexualité : « des pratiques qui ne peuvent qu'entraîner des troubles psychiques, physiques, plus graves que ceux contre lesquels le docteur Carpentier prétend vouloir prémunir les jeunes... la débauche sous toutes ses formes ». Pour apprendre au docteur Carpentier à vouloir soigner les gens on lui interdit d'exercer pendant un an (jugement en

appel le 18 octobre). Il attend de passer devant un tribunal civil.

LA RIPOSTE

Des pétitions de soutien recueillent des milliers de signatures, médecins, personnel hospitalier, travailleurs, etc. Cette campagne se poursuit (1). Au-delà de Carpentier c'est contre tous ceux qui luttent pour la prise en charge de leur vie par les gens eux-mêmes, à tous les niveaux, du corps à l'usine, que se dressent fraternellement unis gaullistes, bourgeois et réacs du conseil de l'ordre.

La révolution est mort-née si elle prétend s'arrêter au seuil de la chambre à coucher. Le soutien à Carpentier s'inscrit dans le combat contre la mainmise de l'Etat sur notre corps, contre ses lois anti-sexuelles, interdiction de l'avortement et récents procès, interdiction de la pilule aux mineures, récente interdiction du livre « Le sexe en prison », dans le combat pour liberté sexuelle, une des étapes décisives de notre libération totale.

M. W.

(1) Adresser tout texte de soutien à Maître PINET ; 9, rue J. Cœur Paris (4^e).

Brochure sur l'affaire C. : num. spécial de la revue « Psychiatrie aujourd'hui ». 36, rue Foch ; 95 Parmain. — 3 F.

tions hétérosexuelles (filles-garçons) sont généralement interdites aux jeunes par l'hypocrite autorité morale (qui d'ailleurs a le culot de blâmer l'homosexualité).

— les relations hétérosexuelles cependant paraissent les plus riches de plaisir.

— Ce papier est fait pour encourager les relations sexuelles du baiser au coït en passant par les caresses les plus variées, entre les individus de sexes différents. D'une manière générale, pour encourager toutes les activités sexuelles : car, comme le reste, on « apprend » à faire l'amour et on fait des progrès.

4. — L'aboutissement des cares-

ses constitue, s'il n'y a pas d'interruption, l'orgasme qui se traduit chez l'homme par une éjaculation du sperme et, dans les deux sexes, par un état d'abandon complet avec des mouvements et des paroles involontaires. Cet état de jouissance maxima est de courte durée et plus ou moins intense. Il est suivi d'une phase de relâchement (relaxation) très agréable et calmante.

5. — La pénétration du vagin par la verge (coït) est une forme d'acte sexuel complet. Elle présente cependant le risque de grossesse si l'éjaculation de sperme a lieu pendant la période de fécondité de la femme (à mi-distance

des règles mais il faut se méfier de cette approximation surtout quand les cycles menstruels ne sont pas réguliers, ce qui est fréquent notamment chez la jeune fille). A notre époque, cet inconvenient peut être facilement dépassé par l'utilisation de contraceptifs (pilules, diaphragmes). Ceux-ci, utilisés correctement évitent la crainte toujours présente d'une grossesse prématurée et des pratiques barbares (retrait du garçon avant l'éjaculation par exemple) qui outre qu'elles sont peu sûres, sont généralement défavorables à l'atteinte de l'organisme par l'un ou l'autre des partenaires ou les deux. Les pilules notamment peuvent être prises par les filles dès que le désir de relations hétérosexuelles apparaît.

6. — Il faut noter dans un chapitre d'autant plus court qu'il veut souligner avec force que les notions de « normal » et d'« anormal » ne sont nullement fondées. En toute pratique sexuelle ce qui compte c'est le désir qu'on en a et le plaisir qu'on y trouve, la plus grande liberté doit guider la variété de nos choix. Il n'y a qu'un danger, c'est le refoulement des désirs. Il n'y a pas d'anormal.

7. — Ces quelques lignes sont bien schématiques et partielles mais nous engageant à agir. Faites lire ce papier autour de vous, discutez-en, complétez-le, pratiquez-le surtout. Méprisez et plaignez ceux qui riront et ne croyez pas sur parole ceux qui feront comme s'ils connaissaient : nous savons que les 2/3 des gens sont impuissants ou frigides et l'acceptent. C'est contre cela que nous luttons et peut-être aussi contre ceux-là.

Au cas où vous auriez des explications à demander, interrogez vos parents ou vos professeurs.

Vous comprendrez d'après leurs réactions (en général : « Vous en parlerez quand vous serez plus grands », ou encore gêne, voire hostilité).

Vous comprendrez pourquoi vous n'y avez pas pensé plus tôt.

Vous comprendrez que vous êtes déjà « grands » ; vous saurez ce qui vous reste à faire.

Comité d'Action pour la libération de la sexualité

(Suite page III)

NOTA AGRIDULCE:

VALPRED A Y TRES COMPANEROS SUYOS DE BANQUILLO PUESTOS EN LIBERTAD PROVISIONAL EN MILAN. TRES JOVENES CONDENADOS A MUERTE EN ZARAGOZA ¡ACTIVEMOS!

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 18 de Enero 1973

Independencias

SUCRE se deslomó aportando independencias a América, y ante el resultado nacionalista y caótico de las mismas estimó haber arado en el mar.

Las independencias recientes de Asia y Africa, caídas en manos de caudillos y grupos, todos ambiciosos o personalistas, aran en tractor, pero también sobre las olas.

A estas alturas de imperialismo económico (tras la Bolsa se esconde la Bomba termonuclear), toda independencia nacional es una dolorosa mentira.

Los catalanistas hablan aún, después de reveses sufridos, de independencia, no de autonomía. Ante la existencia primordial de Estados pulpo como la USA, la URSS y China; ante el fatídico predominio del oro monetizado, ¿qué país de segundo orden, necesitado o decrepito, puede presumir decentemente estado de independencia? Incluso Francia e Inglaterra no pueden sacudirse del patrón Dólar.

Ahora emerge sonoro el Movimiento por la Autodeterminación del Archipiélago Canario (MPAIAC) proclamándose instigador de la independencia de las Islas Canarias. Sin duda alguna acaricia nuestro orgullo rebelde toda nota de oposición al Estado franquista. Cuantos obstáculos aparezcan en la vía llana del franquismo han de sernos bienvenidos. Pero: ¿en qué se basa esa suspirada independencia canaria para que la Revolución Integral deba observarla con buenos ojos?

Antonio Cunillo, secretario general del MPAIAC, ha circulado en la Prensa internacional un programa de separación de España, dada la configuración africana de Canarias. El régimen previsto para ese país una vez independizado, sería democrático con autonomía para cada una de las siete islas. Otra cláusula del programa restablece el derecho a la propiedad privada, prerrogativa de orden capitalista que pudie-

Ahora la de las Islas Canarias

ra interesar a Madrid, en el supuesto de que éste deseara entablar trato con el Movimiento independentista canario.

Pero, ¿en qué basan — repetimos — Antonio Cubillo y su MPAIAC la Independencia tan ardientemente pregonada? Los Estados africanos se la tienen de antemano, reconocida; la ONU tendrá conocimiento legal del propósito; la Banca internacional tal vez intervenga cuando la independencia canaria tenga visos de convertirse en realidad. No obstante, no todo Canarias es Orotava, una de las comarcas más fértiles del mundo; ni Las Palmas, el puerto más pescador, más ópimo de aquel cielo atlántico después de las pesquerías de las Azores. Emergen en contraste las desoladas islas de Fuerteventura y Lanzarote, y quedan en presencia otras posesiones de ocurrencia mediana, cuando no débil, siempre económicamente hablando. Visto lo cual una independencia absoluta no se concibe ni en Canarias, ni en Cataluña, por la dependencia de ambas regiones al sistema económico internacional. Entonces, Canarias se fijaría en la órbita dinerista preferida como todo país pobre y pequeño, no importando rimbombancias patrióticas ni de estilo sedicentemente revolucionario. Castro para huir del Dólar tuvo que sujetarse al Rublo, pues todo el mundo sabe que antes de tomar el poder cubano Castro no era bolchevique; los países africanos son independientes en rótulo y propagandas, pero todos dependen del dinero, de las presiones externas e incluso de las armas extranjeras para pelearse entre sí. ¿Qué valor tiene en la actualidad la voz «independencia» cuando la interdependencia es necesaria a los pueblos, si bien la obligada dependencia a un poder superior es la realidad nefanda de la hora?

La independencia de Canarias, más la de Cataluña, no pueden ser sino de sañete, in-

cluidos los casos similares, que son infinitos. Además se piensa en Canarias y en Cataluña independizarse de un Estado, el español, para crear otros Estados, minúsculos, pero Estados. Liberar una porción de terreno es un absurdo, una locura cuando no se atina a liberar a canarios y catalanes de su condición de súbditos o ciudadanos. Se crea un Estado con élite para gobernarlo, lo mismo que sucede en el Estado central cuya argolla Canarias y Cataluña se habrían sacudido. Está bien hostigar, desveneciar, aniquilar al Estado franquista, siempre que se tienda a la dignificación de la persona, primer sujeto de la liberación del pueblo que sea.

Vemos si, como el que más, que estando el mundo metido en un círculo vicioso («donde irá el buey que no are») la elección política de los pueblos en deseo de emancipación es difícil. Priva el poder del dinero; también el de la fuerza. Cada signo monetario es apoyado por bayonetas y tanques y los países depreciados quedan a merced de los países mastodónticos. Entonces, ¿dónde hallar el remedio, cómo asentar, lógicamente, el derecho a la autodeterminación?

Concretamente, en el anarquismo, en el desasne de las masas, en la concienciación de los pueblos, en la determinación revolucionaria integral de las multitudes mundiales. Con partidos de masas, con sindicalismos de partido, con revolucionarios mediatizados, el tercer mundo que somos los trabajadores de todas partes no saldremos del círculo vicioso. Convencidos de nuestra propia fuerza y rechazando todo proyecto autoritario por «revolucionario» que lo presenten: sintiéndonos solidarios y hermanos unos de otros, los proletarios de todos los continentes e islas seríamos capaces de imponer al enemigo, a los enemigos francos o solapados, el derecho absoluto del hombre a la igualdad, al bienestar y a la

felicidad que la dominación estatal hace por doquier imposible.

Libertad para el hombre y colaboración autónoma entre los pueblos.

Solución mejor, a ver quien la ofrece.

PAROS EN GUIPUZCOA

SAN SEBASTIAN, (OPE). — La agencia Logos distribuyó el 26 de diciembre una información fechada en Irún, según la cual, «en algunas localidades vecinas de esta ciudad fronteriza se han producido algunos paros laborales, sin que hasta el momento se haya producido incidente alguno de importancia.»

El más importante de estos paros ha tenido lugar en la empresa Laminaciones de Lebacá, en la que trabajan 600 obreros. Las reivindicaciones planteadas por los trabajadores de estas empresas se refieren mpresie en general a una semana de trabajo de 44 horas y a mejoras salariales.

En algunas empresas el paro tenía ya tres días de duración.

— «El Diario Vasco» del 15 de enero, bajo el título «Paros laborales» publicaba la siguiente información:

«En estos días se están produciendo algunos paros laborales en Guipúzcoa. Según nuestras noticias, los paros se extienden a cuatro empresas: Aguirre y Aranzabal, radicada en Eibar. En esta empresa se ha llegado a una segunda suspensión de empleo y sueldo de los trabajadores que deberán incorporarse al trabajo el próximo lunes, día 8. Otra empresa en paro, también afincada en Eibar, es la de Olabe, Solozábal y Compañía. Igualmente, la de Guisasaola, S. A., también de Eibar. Finalmente, la empresa Manufacturas Vega, de Urnieta, cuyos trabajadores han sido citados por la empresa para reanudar su trabajo el lunes día 8.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuroco 45 r. m.
Precio, 12,00 frs.

Las obras y los días por FONTAURA

DE LA REBELION SEXUAL AL SENTIMIENTO DE JUSTICIA

PARA todo aquel que se ha asimilado bien las teorías anarquistas, los considerados problemas sexuales, todo cuanto afecta a la psicología, a la fisiología, y al matiz sentimental de la relación entre sexo femenino y masculino, no le sorprende. Hay toda una literatura «vanguardista» centrada en un realismo descriptivo en torno a la función sexual. Detalle de ello nos lo ofreció el inglés Lawrence en varias de sus obras, singularmente en «El amante de Lady Chatterley»; el ruso americano Nabokov, con «Lolita»; y singularmente el norteamericano Henry Miller con sus tan discutidas novelas: «Trópico de Cáncer» y «Trópico de Capricornio». En principio, nada tenemos que objetar a la despreocupación, al criterio independiente en lo relativo al tema sexual. Pero ¿hemos de circunscribirnos solamente a ello?

Leyendo el libro de tono biográfico escrito por Alfred Pelés, y que lleva por título «Mi amigo, Henry Miller», nos enteramos de que cuando el notable escritor inglés Orwell, estaba dispuesto a ir a España para intervenir en nuestra contienda en favor del sector antifascista, tuvo una conversación con su amigo Miller, el cual trató de disuadirle de que cumpliera su deseo. Según el célebre novelista americano, no valía la pena intervenir en ningún sentido en la pugna entre fascistas y amigos de la libertad. A la postre, viendo Miller que Orwell no cedía y estaba dispuesto (como así lo hizo) a batirse contra el fascismo, le entregó, riendo, su chaqueta de cuero, diciéndole que así demostraba contribuir también a la causa que iba a defender Orwell.

Y la posición de franca despreocupación al respecto de los trascendentales problemas de justicia de quien, como Miller, ha querido reivindicar el derecho a la libertad en todo lo que afecta a la cuestión sexual, lo hemos comprobado de forma parecida en los hippies, esos jovencetes de ambos sexos que han popularizado el slogan «¡Hagamos el amor, y no hagamos la guerra!» Reivindicar la libertad sexual para inhibirse de lo que en la vida humana demanda justicia; desentenderse de las terribles arbitrariedades de la existencia so-

cial, no solamente nos parece una manifiesta incongruencia, sino que denota cobardía, o peor todavía si tenemos en cuenta lo que aducía Saint-Exupéry al manifestar que quien no combate el mal, se hace cómplice del mal.

LA RESPONSABILIDAD DE LA CLASE OBRERA

Si bien no en la insistencia y detenimiento que hubiera hecho falta, desde muchos años atrás, algo se ha combatido la labor perjudicial hecha por los propios trabajadores. Albert Libertad, en Francia, había escrito interesantes artículos a este respecto. Atribuido a Max Nettlau, había un folleto, traducido a varios idiomas, planteando la responsabilidad obrera en lo relativo a la producción en general, señalando el hecho de que la responsabilidad de la nocividad, de las repercusiones nefastas que derivan de ciertas tareas, son los autores de ellas los más directamente culpables. Y ello es tanto más de lamentar cuanto las repercusiones son nefastas para todos los seres humanos.

Hoy más que nunca destaca la inconsciencia, degenerando en bajo egoísmo, que caracteriza a las masas productoras, cómplices directas de las horribles tragedias bélicas que ensombrecen la vida social de los pueblos. Tomemos, por vía de ejemplo, el caso de la guerra en el Vietnam. Se acusa a Nixon, a los que integran el tan llevado y traído Pentágono, se saca a relucir la maldad de la plutocracia. Sí, sí, de acuerdo, pero la objeción, todo lo simplista que se quiera, harto conocida, por supuesto, admitida como algo que fatalmente no puede dejar de ser como es, estriba en que todo sale de las manos de los trabajadores. ¿Quiénes fabrican los potentes aviones de bombardeo? ¿Quiénes elaboran los perniciosos productos químicos, las toneladas de metralla que se emplean en la labor exterminadora que se lleva a cabo en el Vietnam y en otras partes? ¡Ah, pero a los miles, o millones, de obreros que se ocupan en las industrias de guerra no les remuerde la conciencia meditando acerca de las consecuencias terriblemente homicidas de lo que hacen! No, no. Lo que les interesa es hacer horas extraordinarias, sacar buenas primas de producción, al objeto de que la hoja de paga señale cifras altas, un sueldo lo más

elevado posible para poder comprar más y mejor; para tener las mayores posibilidades adquisitivas. ¿Por algo vivimos en la «sociedad de consumo»!

Y, como ya sabemos, la inmensa mayoría de cuantos trabajan en las industrias de guerra están sindicados. Pertenecen a organizaciones mastadónicas. Es mucho lo que en todos los órdenes podrían hacer esas masas sindicadas. Notamos que no hacen otra cosa que vegetar, que mantener toda una categoría de líderes y burócratas viviendo de las cotizaciones, medrando a expensas de las masas, a las que solamente se hace mover cuando se trata de una aumentación de sueldos. No vemos que planteen tales sindicatos problemas morales de envergadura; no vemos que desarrollen campañas demostrando que lo que se invierte en favor de una labor fraticida, criminal en alto grado, podría emplearse en obras de un efectivo progreso: adentamiento de poblaciones, diques, pantanos, líneas de comunicación, explotación agrícola y toda una serie de obras que en verdad irían en favor de la humanidad. No se plantean esas cosas. Tal como el ambiente se manifiesta, resulta una puerilidad pensar en lo que podría hacerse, diríase que es ingenuo plantear el problema.

No faltan grupos y grupitos, entidades de matiz cultural y humanitario que propagan la necesidad de la paz, el demostrar lo que la guerra representa. Incluso se da el caso de que se atienen a lo que vulgarmente se dice tomar el rábano por las hojas. Se elude ir a la raíz de los problemas, combatiendo los efectos sin ir a las causas. Y las causas radican en la conciencia de los individuos. Las causas radican en la ausencia de responsabilidad, de sentimientos morales, en el embrutecimiento que conlleva el ansia de dinero. Quevedo adujo de un modo magistral hasta donde pueden llegar los poderes de «Don Dinero». Pueden hacer del individuo una despreciable piltrafa humana en lo relativo a los sentimientos humanitarios.

Hace unos cuantos lustros, en el orden de la crítica social se prodigaban lamentos al respecto de la condición de la clase obrera. Se hablaba de sus sufrimientos, de las calamidades, de la miseria. Se esperaba que un mundo nuevo iba a surgir fundamentado en la justicia a medida que el trabajador se

instruyera y pudiera vivir mejor. En ese intento se prodigaba incluso el halago. Se halagaba a las masas de obreros en lucha hacia la nueva sociedad, hacia un mundo mejor. ¿Cuál es la panorámica obrera de nuestros días? No vamos a negar que haya desaparecido la miseria. Ya conocemos que abundan los países en los cuales el proletariado sufre de la tiranía en lo político y de privaciones en lo económico. Pero no es menos cierto que son millones y millones los obreros que tienen instrucción primaria y que no sufren aquellas privaciones que atormentaban a sus antecesores. Habida cuenta de un tal adelanto, ¿en qué contribuyen al progreso de la humanidad?

Para los anarquistas la labor a realizar en el seno de la clase obrera es de la mayor envergadura. Ahora bien: se precisa usar a los efectos de la propaganda una serie de apreciaciones bien diferentes de aquellas que se acostumbraban a usar en el pasado.

LOS HERMANOS QUINTERO, PRECURSORES DE LA «ESPAGNOLADE»

Acaba de transcurrir el centenario de los conocidos autores de teatro Joaquín y Serafín Álvarez Quintero. Fue cuantiosa la cantidad de obras que escribieron y estrenaron. Durante años en las carteleras de la casi totalidad de los teatros de España trataban de lucirse los empresarios representando obras de los Quintero. Eran andaluces, de Utrera, localidad en la que, como en el resto de Andalucía, el problema social era acuciante. ¡Ah, pero a los Quintero ello no les interesaba! Su teatro era a base de amores y amoríos, de chistes, de bullanga jaranera, de todo lo más superficial que pueda haber en Andalucía, como en las demás regiones de España. Podríamos decir que fue un teatro para turistas. Teatro de «españolade», para hacer reír divirtiendo a gentes desocupadas, como los que van a presenciar corridas de toros en los pueblos del Ampurdán. Los Quintero explotaban la frivolidad, el señoritismo, la exageración de lo pintoresco, haciendo de lo popular algo populachero, sin visos de realidad. La España de pandeleta, de toros, de gitanas, de buen vino y castañuelas, de buen sol, coplas y manzanilla. La España y la Andalucía del turismo, que nada quiere saber de los angustiosos problemas del país.

Historia e historiadores

Pestaña y Lenin frente a frente

por Severino CAMPOS

RELACIONADO con el Congreso del Teatro de la Comedia, de la CNT, hicimos algunas objeciones, de las muchas que pueden hacerse a la obra del historiador Tuñón de Lara. No podemos pasar por alto omisiones y tergiversaciones tendentes a menoscabar el historial del Movimiento libertario. De paso diremos que nos conforta ver, opuestamente a lo que el señor de Lara pretende legar a las recientes generaciones estudiosas, el aporte meridiano, dinámico y honrado, de los catedráticos Termes, Seco, Balsells y Martí, entre otros.

Más antes de entrar a fondo en lo que es motivo de este trabajo se hace indispensable una premisa: No tenemos por qué negar que en algún tiempo Pestaña tuvo nuestras simpatías. Sin embargo, a partir de 1924, cuando en Barcelona pudimos seguir de cerca su actuación, dejó de ser «santo de nuestra devoción». Esto no es óbice para que a ese hombre, que en cierta época fue consecuente, y tuvo actos de gran valor, no le reconozcamos ese mérito. Y esto, sin dejar de repudiar los últimos tiempos de su vida.

Como consecuencia de lo convenido en el Congreso aludido, Tuñón de Lara dice: «Para llevar esta adhesión provisional a Moscú, el Comité Nacional decidió delegar a Eusebio C. Carbó, Salvador Quemades y Angel Pestaña, que marcharon por vías diferentes, y el único que logró burlar la vigilancia internacional fue Pestaña. De aquel viaje fue fruto el libro «Setenta y dos días en Rusia», exponente de la miopía de un hombre que no se dio cuenta de lo que tenía ante sus ojos» (1).

El título del librito que se indica está alterado. Conocemos su primera edición, y la que en 1936 se hizo en Madrid, y es «Setenta días en Rusia», no setenta y dos. Esto tiene relativa importancia, pero si se presta a confusión. Lo que sí la tiene, y mucha, es la pretensión de ridiculizar a quien, en Moscú, representaba a la Confederación Nacional del Trabajo. El delegado que representó a la organización anarcosindicalista española, con buena precisión, sabía lo que tenía ante sí. De esto abundan los testimonios. Si Tuñón de Lara los ha querido eludir, por interés personal, u obedeciendo a alguna consigna política (no creemos los ignore), es muy aparte de lo ocurrido.

Pestaña, delegado de la CNT, frente a Trotsky, Zinoviev y Le-

nin, tuvo una actitud como correspondía a la organización que representaba, y a los ideales que entonces preconizaba. Si se repasan las páginas motivadas por aquel acontecimiento, honradamente se reconocerá que ninguno de los asistentes objetó tan amplia y enérgicamente la conducta de los bolcheviques, como lo hizo el que más tarde fue fundador del Partido Sindicalista.

Es falsa, a todas luces, la «miopía» que se le atribuye. Ante los 21 puntos que se debatieron en el comicio moscovita, ninguno de los concurrentes vertió juicios como el delegado cenetista. Dio la impresión, y así se propaló, que de los organismos sindicales allí presentes, sólo la Confederación Nacional del Trabajo iba con criterio de lo que era una revolución social.

Esto motivó que Trotsky, ya en función de máximo jefe del ejército rojo, atacara a Pestaña en términos violentos y burlescos (2). Y cuando éste quiso replicar al discurso del «gran militar soviético», en el que empleó tres cuartos de hora, se le cortó a los diez minutos de estar hablando, alegando era el tiempo convenido para cada delegación extranjera.

A sus convicciones ideológicas de entonces, y al concepto que tenía de lo que debía ser una revolución social, en Rusia, antes de concurrir al Congreso en cuestión, Pestaña tiene oportunidad de informarse ampliamente sobre el ritmo de la revolución que allí se estaba llevando a cabo. Es Victor Serge quien le detalla las anomalías que origina el poder bolchevique, ya que la llamada «Dictadura del Proletariado» había puesto en práctica medidas represivas que anulaban las facultades de los organismos obreros y populares, que originaron y dieron impulso a la revolución.

Teniendo en cuenta todos estos datos, nos da la impresión de que el señor Tuñón de Lara habla de «Setenta días en Rusia» sin haberlo leído. Y si verdaderamente conoce el texto de ese librito, lógico sería pensar algo peor. No es postura honorable del historiador burlar la autenticidad de lo ocurrido. Menos aún, lanzando varios volúmenes, entre los que se cuenta alguno de cerca de mil páginas («El movimiento obrero en la historia de España»).

Conste que lo que nos preocupa en el problema que tenemos abordado, más que la persona de Pestaña es reivindicar la Confedera-

ción Nacional del Trabajo y su posición histórica. La organización anarcosindicalista, en el Congreso a que nos estamos refiriendo, por medio de su delegado, tuvo una actitud digna del más respetable reconocimiento. No deja de ser extraordinariamente importante cuando, «harto de escuchar alabanzas indiscriminadas al Partido Comunista, se levanta (Pestaña) y exclama:

— «Es posible que en algunos países los obreros quieran agruparse en partidos políticos; en España no tenemos necesidad de ellos. Y la historia enseña que las revoluciones, empezando por la francesa, se han hecho sin partidos» (3).

El que en aquella época fuera destacado militante anarcosindicalista no quiso firmar los 21 puntos que Lenin había propuesto a las delegaciones extranjeras. Se trataba de condiciones que comprometían a los delegados a trabajar, en sus respectivos países, en pro de la causa marxista. Como consecuencia de tal actitud, y ya muy bien informado el jefe del Estado bolchevique, creyó oportuna una entrevista con Pestaña.

«La entrevista, que se celebra inmediatamente, es uno de los momentos estelares de la historia del movimiento obrero español. El ascético representante de los proletarios españoles lanza, ante los intérpretes asombrados, una tremenda filípica al ya omnipotente soviético cuando éste pregunta el concepto que merecen al delegado español los representantes de la revolución europea:

— ¿Queréis que os sea franco? — pregunta Pestaña.

— Para eso os lo pregunto — dice Lenin.

— Pues bien, aunque el saberlo os cause alguna decepción, ese concepto es deplorable. Salvando raras excepciones, todos tienen mentalidad burguesa.

Lenin, atónito, replica:

— ¿Y en que os fundáis para emitir juicio tan desfavorable?

El sindicalista castellano, que para dirigirse a Lenin utiliza siempre el plural mayestático, explica:

— Me fundo en la contradicción entre los discursos que pronunciaban en el Congreso y la vida ordinaria que hacían en el hotel. ¿Cómo queréis, Lenin, que creamos en los sentimientos revolucionarios, altruistas y emancipadores de muchos de esos delegados que en la vida de relación diaria obran ni más ni menos como el más

perfecto burgués? Murmuran de que la comida es poca y mediana, olvidando que los delegados extranjeros somos los privilegiados en la alimentación, y que millones de hombres, mujeres, niños y ancianos, carecen no ya de lo superfluo, sino de lo más absolutamente indispensable. ¿Cómo se ha de creer en el altruismo de esos delegados que llevan al hotel a infelices muchachas hambrientas a cambio de que se acuesten con ellos? A hombres y mujeres del pueblo los consideran servidores, criados, lacayos... Cada noche, al igual que si viajaran en países capitalistas, ponen sus zapatos en la puerta del cuarto para que el camarada servidor del hotel se los limpie y embetune. ¡Hay como para reventar de risa con la mentalidad revolucionaria de esos delegados! Y esas lucrativas comisiones que estamos asqueados de tantas defecciones; ese continuo ir y venir tendiendo la mano y poniendo precio a su adhesión, reviste todos los caracteres de la más infame canallada, de la más indigna granjería. ¿Cómo vamos a creer en el espíritu revolucionario y en la seriedad de esas gentes?

Lenin escuchó en silencio, y al terminar Pestaña se puso en pie, y tras un breve saludo, partió.» (4)

No es justo decir, pues, que Pestaña fue «exponente de la miopía» de un hombre que no se dio cuenta de lo que tenía ante sus ojos.» Por otra parte, al relatar el señor Tuñón de Lara la manifestación del Primero de Mayo de 1931, no está en lo cierto. No hubo ningún mitin de la CNT «en uno de los palacios de Montjuich». El que se celebró tuvo lugar en el Palacio de Bellas Artes. En ese acontecimiento incurrir en varios errores, tanto en lo que se refiere a la Guardia civil, como a lo Maciá.

(1) Manuel Tuñón de Lara, «La España del siglo XX», página 96.

(2) Ricardo de la Cierva, «La historia perdida del socialismo español».

(3) Ricardo de la Cierva, obra citada, página 90.

(4) Ricardo de la Cierva, obra citada, páginas 91 y 92.

CALENDARIO S. I. A.

Puede adquirirse en el «C. S.», París, en 4, rue Bel-fort, Toulouse, a 6 frs.

Información del Interior. El conflicto de

DOCUMENTO NUMERO 3

Instituto Mental de la Santa Cruz de Barcelona

En la tarde del día 14, el portero del Instituto Mental prohíbe la entrada a uno de los cuidadores despedidos, por haber recibido la siguiente nota:

Señor:

Rogamos se sirva tomar nota que bajo ningún concepto se les pueda permitir la entrada en este establecimiento a la Srta... y a D..., y, en el caso de que opusieran alguna resistencia, se le autoriza para que, en caso de ausencia del Director Médico y del Sr. Administrador o en horas no hábiles de oficina, llame al 001 para que proceda a obligar a la persona intrusa a que abandone el Instituto Mental.

Lo que se le comunica a los efectos oportunos.

Barcelona, a 14 de Diciembre de 1972.

Fdo.: José Pascual Castells, Administrador.

Al siguiente día se convoca en el Colegio de Médicos una asamblea abierta a la que acuden unas trescientas cincuenta personas pertenecientes a diferentes centros hospitalarios-psiquiátricos generales, así como estudiantes de Medicina y Psicología de las facultades Autónoma y Central.

Se abre la asamblea con la intervención de un psiquiatra italiano miembro del equipo de Trieste destacando el proceso de transformación psiquiátrico que ha venido desarrollándose en el Instituto Mental a lo largo del último año.

A continuación se da lectura a una amplia información sobre la evolución del Instituto Mental y su actual conflictiva. A este nivel destacan las graves dificultades asistenciales impuestas por la política represiva y restrictiva de la Administración, (eliminación de personal en función de un proyecto de unidad psiquiátrica en la que no serán acogidos la mayoría de los enfermos internados en la actualidad).

Se informa que los cuidadores expulsados pertenecen a una sección del departamento de mujeres (sección cerrada y de castigo antes de iniciarse la transformación) que queda en la actualidad con un personal tan insuficiente que impide la continuidad de la transforma-

ción iniciada (apertura de puertas, eliminación de los tratamientos violentos, liberación del enfermo).

Por otra parte miembros del personal del Instituto Mental piden se realice una información sobre la situación actual de la lucha en otros centros sanitarios. A este respecto interviene el personal de la Residencia GImo, Franco, explicando su actual situación de conflicto, cuyas reivindicaciones son: 1. Comidas y plus de comida para todos. 2. Contrato de trabajo (veinte despedidos por no contrato llevando de uno a dos años trabajando). 3. Aumento de sueldo igual para todos. 4. Pago de atrasos. 5. Revisión médica periódica. 6. Guardería (hace un año que está aprobada pero aun no se ha compra-

DOCUMENTO NUMERO 4

Carta recibida del hospital provincial psiquiátrico de Trieste, dirigido por Franco Basaglia.

A los internados, a los cuidadores, a los médicos del Instituto Mental de la Santa Cruz:

Manifestamos nuestra absoluta solidaridad en el momento en que se intenta reprimir y mortificar brutalmente, mediante la expulsión de dos cuidadores y sanciones e intimidaciones administrativas en el trabajo de transformación institucional que se viene realizando desde hace más de un año y que ha debido afrontar los numerosos obstáculos creados por una obtusa y violenta voluntad de conservación de las actuales formas manicomiales de asistencia psiquiátrica y de su sentido opresivo. Nuestra solidaridad la entendemos como un momento práctico de la misma lucha que cotidianamente realizamos en Italia: una lucha contra la devastación sistemática que la institución psiquiátrica ejerce sobre los internados, sometiéndolos a una relación de dominio absoluto, realidad caricatural y extrema de las relaciones opresivas que ejerce la clase dominante en todos los niveles de la vida social, una lucha contra la utilización que esta sociedad hace del sufrimiento y de la no acomodación a sus reglas y valores, a fin de estigmatizar por medio de la etiqueta de la enfermedad mental aquello que la perturba y para controlar y neutralizar a los que no

do el terreno). 7. Puesto fijo de trabajo.

A la hora y media de iniciada la reunión, aparece en el local un delegado gubernativo que suspende la asamblea e invita a desalojar la sala dado el carácter no oficial de la reunión; antes de que se efectúe se lee una carta de solidaridad con el personal del Instituto Mental remitida desde el Hospital Psiquiátrico Provincial de Trestra.

El día 16 se crean entre el personal del Instituto Mental comités de acción para mantener la lucha inicial.

El mismo día la Dirección del centro recibe un telegrama firmado por Franco Basaglia y su equipo de trabajo condenando la actuación de la Administración del Instituto Mental.

Barcelona 17 de Diciembre 1972.

entran dentro de los criterios normativos que ella misma establece según sus propios fines: conservar y confirmar su organización productiva fundada en la explotación de los hombres y en el orden moral que la justifica.

Finalmente la lucha contra el mandato mismo que esta sociedad confiere a los técnicos sanitarios: etiquetar, discriminar y controlar a los que por su experiencia, pensamiento, comportamiento y marginación del trabajo y del consumo pueden hacer peligrar el orden opresivo establecido.

Nos sentimos tanto más solidarios con vosotros porque vuestra acción desea afrontar y cambiar la actual realidad de la asistencia psiquiátrica a partir de una lucha concreta contra todo aquello que cotidianamente, en el trabajo institucional, se revela como opresión, violencia, engaño, y porque tal acción no se ha dejado paralizar por la ideología de «renovación» psiquiátrica en la que actualmente se introducen discursos y formas de organización sanitaria que substancialmente no modifican la realidad institucional y la relación de dominio que ella expresa: es precisamente en la disociación entre la aparente finura técnica de los discursos técnicos y la miseria práctica que recubren, como se evidencia su carácter ideológico y funcional al sistema.

En Italia como en España y en todo el resto de Europa, la realidad psiquiátrica predominante es la manicomial. En esta situación

nuestra solidaridad, manifestada además por la presencia entre vosotros de dos médicos del hospital de Trieste, significa reafirmar la tenaz voluntad común de cambiar esta realidad violenta tanto afrontándola cotidianamente en la institución en que trabajamos como denunciándola, del mismo modo que hacéis hoy vosotros, a fin de que nadie, públicamente pueda olvidarla o enmascararla mientras exista.

Comitato di Solidarieta dell'Ospedale Psichiatrico de Trieste.

Lo que dice la prensa

La Seguridad Social y los enfermos mentales

UNA parte del personal del Instituto Mental de la Santa Cruz comenzó ayer, 8 de enero, un encierro indefinido en el interior del recinto dada la importancia — según informan en una nota — que las vías del diálogo han mostrado en relación con la solución de los graves problemas que en este momento viven tanto el personal médico sanitario como los enfermos mismos. Esta acción se realiza para exigir de la Administración del Instituto una serie de puntos que ellos consideran claves:

— La inmediata readmisión de los dos cuidadores cuyo contrato fue rescindido el pasado día 12, rescisión llevada a cabo en flagrante contradicción con los criterios técnicos asistenciales.

— La anulación de los expedientes, amonestaciones y sanciones que actualmente afectan al 90 por 100 del personal del centro.

— La participación real en la gestión del Instituto Mental de todo el personal. En consecuencia, dicho personal reivindica la capacidad organizativa y decisoria a todos los niveles institucionales de los equipos de trabajo médico sanitario de cada sección; las reuniones de departamento, las comisiones gestoras y las reuniones interdepartamentales.

— La continuidad de la asistencia para los 420 enfermos actualmente ingresados (asistencia que la Administración con sus proyectos de reducción pone seriamente en peligro). En relación con ello el personal del Instituto Mental reivindica la creación de una estructura hospitalaria que acoja y trate a todos los enfermos

Sanidad en Barcelona

actualmente internados antes de que se destruya el actual edificio.

Al mismo tiempo el personal médico sanitario con este encierro indefinido denuncia públicamente la marginación a que la Seguridad Social condena al enfermo mental, al no hacerse cargo de la asistencia hospitalaria, exigiendo, también de forma pública, que dicho organismo sanitario intervenga de manera efectiva en la solución real del problema del Instituto Mental de la Santa Cruz.

De una publicación catalana

Cuando hasta una revista (de las llamadas por los que las hacen «de la juventud») como es «Oriflama» de la «Banca Catalana» habla de las luchas revolucionarias que libramos los estudiantes libertarios de la Universidad de Barcelona es que están sonando. Veamos:

«L'Universitat bull. Bull ara mateix a Catalunya com a la resta de l'estat espanyol. Bull avui com ho ha fet des de fa bastants anys, però ho fa en aquests moments d'una manera particularment crispada com a conseqüència de l'actual moment que vivim.»

«Un moment, una situació, que té com a nota dominant la permanent preocupació per l'ordre... Davant d'un seguit de problemes que esclaten l'un darrera l'altre en una Universitat en oberta crisi, on la degradació de l'ensenyament és creixent, on — de vegades — es pot dir que ha deixat pràcticament de funcionar.»

«MES PROBLEMES ENCARA. Ací i allà, a més, esclaten nous problemes, marginals o no, fruit d'una Universitat en ebullició. Avui són els menjadors universitaris clausurats i amb preus més alts, demà seran els transports per als estudiants de l'Autònoma, més la protesta contra l'augment dels preus de les matricules o les exigències dels estudiants de Medicina de fer els cursos «clínic» (3, 4 i 5) als hospitals.»

«CAL DIBUIXAR UN CAMI.»

«LA VINCULACIÓ DEL PROBLEMA EDUCATIU AMB LA RESTA DE PROBLEMES QUE AVUI PREOCUPEN TOTA LA SOCIETAT, fer del problema educatiu «assumptu públic.»

(Textos recortados del nº 125 (diciembre 1972) de «Oriflama» por un estudiante libertario).

LA SITUACION DE LOS ENFERMOS MENTALES Y EL CONFLICTO DE SANTA CRUZ

Los llamados enfermos mentales marginados del proceso productivo, si no se pueden reincorporar a él son considerados personas no rentables; socialmente excluidos, ni la Seguridad Social se hace cargo de ellos, deben acogerse a la misericordia de de instituciones benéficas. En el mismo caso están los enfermos infecciosos, tuberculosos, servicios geriátricos, etc.

En el Instituto Mental de la Santa Cruz, como en otros centros de este tipo, se intenta realizar un cambio en la asistencia de los internados al aplicar sus médicos y demás personal auxiliar una línea opuesta a la represión psiquiátrica y no proponerse recuperarlos para el proceso de producción capitalista ni para integrarlos en esta sociedad alienante y represiva que provoca la mayor parte de las llamadas enfermedades mentales.

La respuesta del capitalismo y sus jerarquías ha sido:

— Venta de los terrenos del Instituto Mental a una inmobiliaria (Calpisa - Barcelona).

— Derribo de la mitad del edificio, provocando el hacinamiento de los internados.

— Vergonzoso y miserable presupuesto por «enfermo» al mes (120 pesetas frente a las 420 que se consideraban indispensables para la transformación asistencial).

— Represión reaccionaria: A las demandas del personal (gestión directa en la administración, relevo de cargos, etc.), a las protestas contra la inmobiliaria (los terrenos son zona sanitaria y la hacen edificable en vistas a especulaciones y pingües negocios con los apartamentos), a la exigencia de que se aclarara el futuro laboral del personal, a la aclaración del futuro de los internados (420 hospitalizados), a las libertades de expresión y reunión del personal asistencial, internados y familiares (desalojo por la BPS de la asamblea del 2 de noviembre, interrogatorios en comisaría de varios médicos, suspensiones de empleo y sueldo, despido de dos cuidadores del departamento de mujeres, no reconocer al colectivo como órgano de discusión y decisión de los problemas del centro, negativa a los acuerdos de la asamblea del encierro del 26 de octubre, sanciones arbitrarias a una gran mayo-

ria del personal y amenazas de despido a 12 cuidadores en periodo de prueba, etc.

Este combate en el sector de la sanidad y asistencia entra de lleno en la línea de actuación del Estado al servicio de los opresores y explotadores en contra de las clases trabajadoras, no dudando en negar asistencia adecuada a los que ellos consideran «enfermos» irrecuperables a su proceso capitalista de producción y reprimiendo a los que se oponen a sus intereses de lucro y explotación. Los métodos anti-psiquiátricos ensayados por el colectivo del Int. Mental forman parte del proceso contracultural revolucionario frente a esta civilización alienante y represiva.

Esta misma civilización alienante y represiva es la que los estudiantes libertarios nos proponemos destruir en el sector de la educación (fábrica de élites y perros guardianes del sistema en la Universidad).

¡Solidaridad con los compañeros del Inst. Mental!

¡Por la destrucción de las Instituciones de Educación y Cultura!

¡Con la Acción Directa y la Autogestión de las luchas venceremos!

¡Luchemos por el Comunismo Anarquista!

Estudiantes Libertarios de Cataluña y Baleares.

Barcelona, diciembre 1972.

(Información servida por la Corresponsalia del «C. S.» en Cataluña).

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE



Lista de los donativos recibidos por el Consejo Nacional de S.I.A. durante los meses de octubre, noviembre y diciembre.

Para los necesitados:

Mme Frutos, 29 frs; X, de Seyses, 5; Ricardo Vizcaino, 100;; Santiago Ferraz, 19; Sección de Béziers, 100; Vidaller d'Auch, 500; A. Gaillac, 50; Un compañero, 10; José Jimeno, 5; Víctor Blanco, 12; Pegin, de Foix, 20; Un catalán retirado, 100; Caro, de Foix, 20; Cousin Louis, 61; Amis de Torrelle, 200; Amis d'Hyères, 12,80; Grupo Libertad, de Detroit, 49,82; Eyehenne, 10; Juan Valdés, 14; Aquilino Gainzarain, 15,80; Lou Isidro, 12; Melchor Ferrer, 20; Amis de Bernay, 7; Domingo García, 25,95; Amigo 8.502, 15; Ripoll Salvador, 10; Rotiland, 40; Madame Michaud, 50; Amis de La Nièvre, 100; Roca Mariano, 10; Magnani Remo, 10; Montes, 4; Ramón Roch, 20; Menoux, de Cherbourg, 4; Amis de Belarga, 20; Nicolau, G., 10; Secretariado Intercontinental de la CNT, 100; Miguel Martínez, 20; Forné, 8; Vic-Fezensac, 15,50; Luis Paleo, 30; M. Lamberet, 38.

Total recibido: 1.906,87.

El Consejo Nacional ha dado 871,50.

Donativos recibidos para las víctimas de la represión:

Sección de Béziers, 150 frs; Maria Mombiola, 50; Cousin Louis, 61; Amis de Torrelle, 224; Grupo Libertad, de Detroit, 200; XYZ, 300; Amis de La Nièvre, 100; Hijos de Guillén, en Balma, 200.

Total recibido, 1.385 frs.

El Consejo Nacional ha dado 1.000 frs.

Recibido para los compañeros italianos detenidos:

Amigos de La Nièvre, 100 frs.
El C. N. ha dado 200.

Recibido para los mutilados confederales de la guerra de España:

Santiago Ferraz, 20 frs; Rosa Vives y Amigos de Nueva York, 23,26. Total, 143,26.

Esta cantidad ha sido entregada a los compañeros mutilados.

*Consejo Nacional de S.I.A.
4, rue de Belfort
31100 Toulousé.*



XXVIII

«**R**ENUNCIEMOS a todo menos a la victoria.» Esta fue la frase acuñada por el movimiento libertario (atribuida a Durruti), que sirvió de *leitmotiv* durante el periodo que abarca los treinta meses de guerra y revolución que tienen por inicio el 18 de julio de 1936 y su culminación en marzo de 1939, con la rendición de Madrid. Esta consigna, que luego discutiremos, representa la tónica normativa que sirve de guía y norma de conducta a la gran mayoría de militantes CNT-FAI, durante los tiempos de la guerra contra el nazifascismo, representado por los militares clérigos y oligarcas. Al ser vencida la sublevación, en lo más vital y representativo de España, dio lugar, esencialmente por impulso popular, a las realizaciones sociales, en las que, como ya hemos dicho, fueron desposeídos de sus bienes gran parte de la burguesía y de los terratenientes, siendo sustituidos en sus puestos directivos por elementos obreros y campesinos, que desde los sindicatos pusieron en marcha la máquina industrial y económica, mientras el campesinado, con sus colectividades agrarias y los productos agropecuarios nutren a los frentes de guerra y a los millones de consumidores de la retaguardia.

Juan Peiró, desde el primer día, siguió con precisión esta norma de conducta, hasta el extremo de ofrecerse incondicionalmente al servicio de los comités superiores «dispuesto a hacer lo que se le mande». Debemos considerar que tal disposición de su parte no representaba, ni mucho menos, una renuncia a la responsabilidad personal o colectiva, sino el reconocimiento del peligro que representaba la dispersión y el antagonismo ante la amenaza evidente y en marcha del fascismo triunfante en importantes sectores como Zaragoza, Sevilla, Asturias, etc., y en el orden internacional favorecido abiertamente por el Vaticano, Alemania e Italia, con la indiferencia o la colaboración sinuosa en sus favor de los llamados países libres, y de la burguesía y la banca de todo el mundo.

El deseo exclusivo de servir la causa de la libertad explica que Peiró no se haga renuente a ninguno de los cargos que se le indicaron ya que creemos estar en lo cierto al decir que el desempleo de la función de ministro, en su caso particular, representó un verdadero sacrificio. Así tenemos que en el curso de estas fechas pasa del Comité Antifascista de Mataró al Consejo de Economía de la Gene-

Hombres de la CNT

ralidad de Cataluña, de ahí al ministerio de Industria y Comercio, en el gabinete presidido por Largo Caballero; terminado este periodo vuelve a su profesión de vidriero, como lo expresa el título de la conferencia que dio en el Tetro Apolo, de Valencia, bajo el signo: «Del ministerio de Industria al horno del vidrio», donde expone lo más destacado de su gestión, en la que sobrepasa la orden de incautación de las minas y de la industria minera. A través de lo dicho, se percibe que el desempeño de tal cometido no le dejó buen sabor de boca y que se encontraba mejor en la dirección del horno de vidrio. De todas maneras poco duró en este puesto, ya que pronto se le nombró director del periódico «Catalunya», diario catalán nocturno, órgano del Comité Regional de dicha región, siendo el último cargo de este periodo, el de la Dirección General de Electricidad, para pasar luego con centenares de miles de compatriotas, la amarga suerte del exilio, acerca de cuya labor, interesante y meritoria, hablaremos oportunamente.

Mientras desempeñaba el cargo de ministro dio una conferencia, en el teatro antes mencionado, de la que entresacamos los conceptos que siguen:

«Sé que lo que hay que decir esta noche ha de ser poco grato. Una de mis desgracias es que siempre me ha tocado desempeñar los papeles desagradables. Deseo formular un criterio y a él me atengo, aunque sé que el decir la verdad se pierden muchas amistades... Para acortar la guerra, que es salvar también la economía y después la revolución, precisa que cada uno de nosotros se imponga de la realidad del momento, que exija disciplina en la vanguardia y en la retaguardia.»

A continuación relata pugnas existentes entre el gobierno y los comités. Pone en evidencia desmanes y abusos que cometen ciertos grupos de irresponsables y señala la conveniencia de que acaben las interposiciones emanadas del poder (en el cual el movimiento libertario ocupaba cuatro carteras) con otros órganos populares, por juzgarlas negativas al desarrollo de los acontecimientos. En párrafo final añade:

«Nosotros decimos: primero la guerra y luego la revolución, mas si nos encontramos con estas interferencias que critico se ma-logrará una y otra... Hemos sido nosotros, o sea la Confederación,

los que nos dirigimos al gobierno para decirle que si queremos evitar el derramamiento de sangre es preciso que en el frente haya quien mande y quien obedezca. Efectivamente, en la guerra no tenemos que ver los anarquistas, puesto que corresponde a los militares. Así, pues, a ellos compete la responsabilidad, aunque se haya que ver en cada momento qué es lo que se manda. Por eso decía antes que los comités no sobran. Mas el mando es necesario. es imprescindible para ganar pronto la guerra. ¿Que hemos de hacer sacrificios? Ya lo sabemos. Pero, camaradas, ¿queréis sacrificio mayor que el hecho de que los anarquistas participen en el gobierno y en los municipios? ¿Que se precisa un sacrificio más? Ahorraremos así dolores y sangre a nuestros hermanos y haremos posible más pronto la revolución social. ¿No nos compensará ello de todos los sacrificios?»

Aquí, por no apartarnos de la línea biográfica, sólo diremos que mientras Peiró, parodiando la frase que se atribuye a Napoleón, decía que «para ganar la guerra se hacían necesarias tres cosas: dinero, dinero y dinero». El gobierno español, al margen de los propios ministros confederales, establecía un concierto con los elementos del Kremlin con el fin de que mandaran armamentos bélicos (que efectivamente mandaron una serie de artefactos de cuarta clase a cambio de entregar parte de las reservas de oro a Rusia). El resultado de esta operación, según todas las referencias altamente nefastas, a la que se le dio nombre sarcástico de «ayuda rusa», fue el negocio más provechoso efectuado por el stalinismo desde su asalto al poder en 1917, ya que su infiltración en la política y la economía españolas en ciertos momentos fue decisiva, hasta el extremo de considerar que los servicios prestados a la República fueron cobrados en todos los órdenes el mil por uno, o sea en lo material, como negocio estricto, y también como instrumento para convertir a un partido, amorfo e inútil en los momentos heroicos de la lucha, en una burocracia militarista despreciable puesta a disposición de la reacción y del imperialismo rusos.

En aquellos días tumultuosos, la preocupación de la militancia confederal más responsable, consistió en arrancar de la tierra el

máximo de productos e incrementar la elaboración de los elementos vitales para la subsistencia, o sea facilitar combatientes y pertrechos de guerra para hacer efectivo el lema popular, entonces en boga: «¡No pasarán!»

A la par, ello dio motivo para que, por primera vez en la historia, se pusiera en práctica una concepción libertaria de convivencia social. Para su organización y desarrollo se publicaron una serie de planes y estudios, surgidos del seno de las organizaciones sindicales, con el fin de establecer las bases que deberían regir la producción, consumo y retribución de los elementos laborantes. Se crearon cooperativas, que en estrecha colaboración con los comités de empresa, las colectividades campesinas y las federaciones de industria, vinieron en culminar con la creación del Consejo Económico Confederal, regido por la CNT, todo ello con estatutos, formulados libremente por trabajadores del agro y de la ciudad, articulado de acuerdo con las exigencias del momento.

En estas estructuras sindicales, que en determinados lugares contaron con la colaboración de trabajadores de la UGT, se comprenden desde los trabajos más rudimentarios hasta los oficinescos, espectáculos públicos, editoriales, periodísticos, profesiones liberales, científicos, artísticos, o sea cuanto representaba un medio de creación manual e intelectual. Durante esta transformación hubo serias pugnas con el gobierno de Madrid y roces con el de la Generalidad, así como con los partidos políticos, inconformes con el rumbo que habían tomado los acontecimientos, dado su carácter eminentemente socialista libertario.

Para dar mayor solidez a la lucha antifascista se creó el llamado Frente Popular que no tuvo nada de lo uno ni de lo otro. En él estaban representados todos los sectores políticos y sindicales, que bajo la presión y el chantaje de socio protector y del compadrazgo de politiqueros incrustados en la dirección del Estado, en lo íntimo no fue otra cosa que un instrumento al servicio del comunismo, pues mientras la generalidad de sus miembros asentían al cumplimiento de los acuerdos tomados, los agentes del Kremlin (que luego fueron casi todos «liquidados» por Stalin) y sus apéndices los comunistas españoles, actuaban como contrarrevolucionarios, facilitando carnets del partido a los burgueses, destrozando las colectividades agrarias de Aragón, mirando la disciplina de las brigadas confederales, amañando conflictos como el de la Telefónica,

que dio origen a los sucesos de mayo, donde fueron asesinados cobardemente Camilo Berneri y Alberto Martínez, o tramando infamantes procesos como el aliñado contra el POUM, que costó la vida al marxista Andrés Nin.

Parte de estos sucesos fueron comentados por Peiró, como lo iremos viendo al extraer los juicios de su libro póstumo, «Problemas y Cintarazos», editado en Francia por un grupo de amigos en el cuarto aniversario de su asesinato en Valencia.

Aquí pasamos a reproducir unos párrafos de un artículo publicado en la revista «Tiempos Nuevos», de Barcelona, en septiembre de 1938, titulado, «La gran visión del anarquismo español», que juzgamos es uno de los más reveladores y afirmativos de su ideología anarquista. Dice:

«Cuando se reflexiona serenamente sobre el proceso de adaptación operado en los medios y en la entraña misma del anarquismo español, no se ve por parte alguna el milagro, ni la doblez, ni las reservas mentales que tanto se prodigan en los sectores de la democracia burguesa... No hay tampoco que eximir de los mismos vicios a algunos sedicentes sectores del proletariado. Nada de eso se acusa en ese proceso de adaptación, nada de ello puede acusarse, porque precisamente de la ingenuidad sincera que caracteriza el complejo espiritual del anarquismo español emergen su dinamismo revolucionario y su equilibrio moral en perfecta ecuación.

Llegado el momento de destruir, el anarquismo es el ciclón que lo arrasa todo. Era éste su deber y lo ha cumplido lisa y llanamente, sin importarle mayormente si la destrucción interesa a su causa específica o si es en beneficio de terceros. Le basta con saber que sirve a la justicia del pueblo.

La justicia que le conviene al pueblo reside en la realización del anarquismo como sistema moral, económico y social; pero lo que conviene al pueblo no siempre es su anhelo colectivo, pues si sus anhelos conjugaran con sus conveniencias el proceso histórico de los pueblos, su progreso moral, y técnico, es decir toda la gama de universalidad de la vida individual y colectiva de los pueblos conjugaría, asimismo, con la espiritualidad y con los fines del anarquismo. Los más sistemáticos enemigos de éste reconocen esta verdad, pero se sirven de esta falta de hermandad de las conveniencias y los anhelos del pueblo para retrasar el progreso universal de la humanidad.

Ahí radica el motivo por el cual el anarquismo, singularmente el

Juan Peiró Belis

español, se ha empleado en empresas revolucionarias de tipo específico que se estimaron perturbadoras, no porque lo fueran más que cualquier otra empresa revolucionaria, sino más bien porque los partidos políticos, en cada uno de estos intentos, se han visto acusados, por muy implícito que el ataque fuera, en su enorme responsabilidad histórica en el retraso del progreso universal.

Después de eso, que la historia se ha encargado luego de justificarlo plenamente, el anarquismo español ha sido, cuando no el precursor, el espolique de todos los avances político-económicos. Los acontecimientos del 12 de abril de 1931 y del 16 de febrero de 1936 fueron determinados por el anarquismo español. Con ello, éste se puso al servicio del pueblo, que anhelaba la república, aunque no

aquella república que le sirvieron unos hombres desgajados de la antigua monarquía, y coadyuvó de modo decisivo al hundimiento político y moral de los enemigos de las libertades de España y de la dignidad humana.

¿Y qué decir del papel desempeñado por el anarquismo español en las gloriosas jornadas de julio de 1936? ¿Quién superó, ni siquiera igualó, sus alardes de heroísmo y de abnegación, y su espíritu constructivo? ¿Acaso, entonces, no estuvo todo lo de Cataluña en manos del anarquismo catalán?

Un camarada ha dicho, hace pocos días, que la CNT y la FAI pudieron establecer el Comunismo libertario en las tierras catalanas. Podríamos agregar a esto que el ejemplo hubiera cundido por otras tierras. Pero el mismo camarada ha arguido que la FAI y la CNT

por JOSE VIADIU

desistieron de tan fácil empresa en holocausto a la libertad de Iberia. Y en eso ha consistido la gran visión del anarquismo español.

¿Qué restaría del magnífico levantamiento popular antifascista en el caso que la CNT y la FAI no hubiesen tenido la gran visión del momento que les hizo renunciar a un triunfo fácil de sus doctrinas? ¿Qué habría ocurrido si en lugar de dejarse llevar de su impulso desinteresado hubiesen ido, como otros fueron y van a lo suyo?

Los anarquistas catalanes ahogaron en sus pechos sus legítimas ansias revolucionarias.

¿Y cuánta transigencia desde entonces! De renuncia en renuncia la CNT y la FAI llegaron con sus transigencias a lo insospechado, a lo asombroso.

En el desinterés, en la nobleza y honradez tiene su base la gran visión del anarquismo español.»

(Continuará)

DISCOS

En número anterior del «C. S.» se habló de León Farré, apasionado del arte guitarrista de Francisco Tárrega. Músico él mismo, Farré embarcó con el maestro para las Repúblicas americanas. En el trasiego de por allá perdió el peculio heredado de sus padres, y hallándose ya «sin blanca» Tárrega lo abandonó silenciosamente a la vuelta de una esquina bonaerense. Pero León había aprendido el arte del músico de Villarreal y guitarra en ristre reconquistó de la Argentina a Colombia el dinero perdido. Y León añadiría: «Esa guitarra prendida en la pared fue mi cómplice y además la tocó el maestro Tárrega. No la cedería por todo el oro del mundo.»

Sus interlocutores éramos un terceto de lo más enconado del Sindicato Unico.

Porque el corazón a los de la época se nos subía a la cara en cuestiones de justicia y belleza. No había compañero bregado que no pudiera mentar las rapsodias de Listz o las novedades del Paralelo. El propio Seguí no desdeñaba «cantar-ne una» en el Cau d'Art de la calle Robador.

No, no se era sordo en la CNT a las llamadas del arte.

Antonio Trullols, «Poeta loco», se sabía «La Tosca» de memoria.

Puig de l'Escala era guitarrista, musicógrafo, compositor de sarda-

nas, esteta, y poseedor de la más rica biblioteca particular obrera.

Nuestro querido «Sciutti» del Pueblo Nuevo era una notoriedad en la escena de los ateneos racionalistas. Era el aficionado mejor de las barriadas barcelonesas.

La compañera Montseny no soporta tapas de «La Novela Ideal» dibujadas por Fermín Sagristà. Sin embargo, Fermín era famoso paisajista de la escuela olotina y el conceptor más feliz y atrevido de las alegorías internacionalistas y de Escuela Moderna. Recuérdese el «Tocsin Révolutionnaire».

Como escenógrafo y caricaturista garboso disponíamos del menor de los hermanos Masgomeri, y como dibujante mordiente capaz de atraerse consejos de guerra tuvimos a «Grapa», el que pintó frailes con tabuco en los trenes del Norte durante la guerra. Además Segarra, Shum, Zurita, ese que sólo coordinaba pincel en mano.

El viejo «Clarinet» fue famoso por toda Cataluña durante años como director de cobsa y al morir en compañero — Granollers lo sabe — dejó una herencia de 170 sardanas y unas zarzuelas que arriesgan, en su todo, quedar inéditas.

No, no hemos sido bordes al arte, los compañeros. Recordamos a un rubio ampurdanés apellidado Torruella que trabajó de albañil en todos los pueblos de la provin-

cia de Barcelona. En todas partes se le hallaba, siempre ocupándose de ideas, de libros, de pintura, de arqueología, de música, de naturaleza, de sindicalismo, de anarquismo. Podía hablar de no importa qué materia. Hoy, como si se lo hubiera tragado la tierra.

Es hermoso el vivir intenso. Con 50 años encima cualquier «integral» consigue apuntarse un siglo.

DISCOBOLO



Desdichado quien no caza ilusiones.

ANTENA

Documentos históricos de la C. N. T.

UN ARTEFACTO EXPLOSIVO

BILBAO (OPE). — De madrugada se ha registrado una fuerte explosión en el Portal de Zamudio. Unos desconocidos habían colocado un artefacto explosivo en la entrada de la sucursal del Banco de Vizcaya. Rociaron con gasolina, le prendieron fuego provocando la explosión que causó importantes desperfectos.

En las inmediaciones aparecieron inscripciones rojas en las que se leía ETA. Se instruyen diligencias.

CONTRA LOS DESPIDOS

BARCELONA. — En la empresa metalúrgica Cumbre S. A., de Barcelona, ayer sólo han trabajado 15 productores de su plantilla de 249, al haber sido despedidos 137 de ellos e iniciar el resto la sanción de tres días de suspensión de empleo y sueldo impuesto por la dirección. Estas medidas se deben a la serie de paros intermitentes registrados, así como a los incidentes del pasado día 28.

Las anomalías laborales de esta empresa se iniciaron con los paros como presión a las deliberaciones del convenio colectivo.

SOLIDARIDAD CON EL PERSONAL DEL INSTITUTO MENTAL

BARCELONA. — En el Colegio de Médicos se celebró recientemente una asamblea de centros sanitarios de Cataluña. En el transcurso de la reunión los representantes de los diversos hospitales informaron sobre la situación de sus centros.

Posteriormente se abordó el tema del conflicto creado en el Instituto Mental de la Santa Cruz y se planteó la solidaridad con la acción de encierro voluntario que en la actualidad lleva a cabo una parte del personal de dicho centro.

HUELGAS EN ONCE MESES

PARIS (OPE). — Un diario, después de señalar el 25 de diciembre que se había producido un recrudescimiento de la agitación social en Cataluña, decía que, según las cifras oficiales, se habían perdido más de cuatro millones de horas de trabajo en los once primeros meses del año pasado por causa de las diferencias surgidas entre los obreros y las direcciones de las empresas españolas.

En 1972 se registraron 616 conflictos obreros desde enero hasta

(Viene del nº anterior)

Se planeó un ataque que habría de comenzar a las diez de la mañana. Juntos los militantes de La Felguera y los de Gijón recorren las posiciones tomadas, donde se hacía guardia de relevo a causa del fuerte temporal de granizo y nieve. Al advertir cualquier ruido o movimiento extraño los centinelas daban la voz de alerta. Si el que avanzaba era un revolucionario había de responder: «F.A.I.», tal era la consigna para pasar.

Recorridas las posiciones, los Comités se refugian del agua torrencial, dejando las guardias correspondientes. Cuando se descansaba un poco, a las cuatro de la madrugada, disponiéndose para la tarea del día siguiente, se presenta al Comité revolucionario un mensaje del jefe de las fuerzas gubernativas en Gijón en donde, con graves amenazas, se ordenaba a los revolucionarios de Cimadevilla, Veriña y el Llano que se rindieran antes de salir el sol, amenazando bombardear los barrios de una manera implacable si la orden era desobedecida.

Se resuelve que los compañeros queden en las barricadas a la defensiva, respondiendo sólo a los ataques del enemigo, mientras el camión blindado y otro con fusileros salían a reforzar el grupo que se había desplazado por el monte con José María Martínez para cortar el paso a una columna de 500 hombres desembarcados del cañonero «Libertad» que avanzaban sobre Oviedo por la carretera de Sotiello. Una hora después se une el refuerzo a los rebeldes encabezados por José María Martínez, avanzando hasta cerca de Pinzales, donde dieron alcance a las fuerzas gubernamentales.

Los revolucionarios eran unos cincuenta y se hicieron fuertes en las alturas, para atacar desde allí la columna diez veces más numerosa. Entablóse un intenso tiroteo, pero los soldados, en numerosas guerrillas, después de tres horas de combate, consiguieron cercarnos y hacernos batir en retirada. El ejército tuvo algunas bajas, y algunos revolucionarios fueron pasados a la bayoneta en la retirada. Entre ellos un muchacho de 17 años, de la Felguera, que reservó el último tiro para un sargento del tercio que le iba a hacer prisionero. El sargento quedó muerto y nuestro compañero fue atravesado por las bayonetas.

Ese mismo día la aviación se dedicó al bombardeo de los barrios que había en poder de los rebeldes, causando algunas bajas. Pero uno de los aparatos fue alcanzado por una descarga de los trabajadores y, perforado el depósito de la esencia, hubo de volar sobre el mar, donde arrojó las bombas, para hacer un aterrizaje forzado en la Playa de San Pedro.

Después de esto considerando inútil toda resistencia por carecer del material preciso, se acuerda suspender las hostilidades, regresando unos a la Felguera con el fin de cortar el paso a la columna que avanzaba sobre Oviedo por otro punto más próximo a la capital.

LA LUCHA EN OVIEDO

El mismo día 10 fue tomado Gijón por las fuerzas del Estado. Los elementos revolucionarios se agregaron a Oviedo, cayendo en poder

de los trabajadores la fábrica de armas de La Vega, donde se encontró mucho material de guerra, varios millares de fusiles y ametralladoras. El armamento fue trasladado en camiones a los distintos pueblos de la provincia donde se suponía que era necesario. A la Felguera se llevaron más de 2.000 fusiles y doce ametralladoras, como también un cañón de 10,05 de los que habían pasado a los revolucionarios en el asalto a la fábrica de Trubia.

Todas estas armas eran utilizadas con precisión. El día 11 había que contar los cartuchos, quedando las guardias en algunas ocasiones con cinco o diez tiros. Se fabricaba algo, pero no llegaban a 30.000 por día, lo cual no alcanzaba más que a uno por combatiente. Hubo de introducirse un racionamiento riguroso, a fin de que no faltasen en los lugares de más resistencia, como ser el cuartel de Pelayo, donde se hacía fuerte el regimiento número 3, el cuartel de Santa Clara defendido por la guardia civil y la de asalto, donde se decía que había más de dos millones de cartuchos de fusil.

También la catedral de Oviedo seguía siendo un punto de resistencia por parte de la guardia de asalto que la había ocupado.

INDIGNACION

Los camaradas de la Felguera reunidos con algunos de Gijón para estudiar la grave situación que se presentaba vieron que Oviedo, blanco de la reacción desde hacía seis días, no podía continuar un momento más en tales condiciones de desventaja para los trabajadores. Era necesario dar otro impulso a la lucha y descartar la creencia del Comité provincial (socialista) de que el enemigo se rendiría sin emplearse en combates a fondo. Había que hacer ver a ese Comité que las notas que continuamente daba con informes de diversas provincias no podían convencer a nadie y que había que ser claros y vivir de realidades. Se había de hacerle comprender que si Oviedo no era tomado el mismo día, habría de costar mucho más trabajo tomarlo en los sucesivos por hallarse cansados los combatientes y comenzar a cundir en todos el pesimismo. Simultáneamente se le comunicaría el deseo de integrar el Comité provincial revolucionario.

Planteadas la cuestión al Comité provincial, hay discrepancias en la interpretación del momento, pues nos asegura que se está mejor que nunca y que el ataque no puede estar mejor organizado. En una palabra, que no había por qué censurar la labor del Comité. Pero con frecuencia llegaban de todos los frentes delegaciones que confirmaban nuestros puntos de vista y que opinaban como nosotros que no se podía tener más contemplaciones. Nos dice el Comité en esa reunión que la aviación de León estaba en poder de los revolucionarios y que pronto comenzaría a actuar sobre las posiciones del enemigo. La comisión de camaradas de la Felguera y de Gijón insisten en sus opiniones e invitan al Comité a recorrer los frentes para cerciorarse de la verdadera situación. Los recorren González Peña con un compañero nuestro y se convencen de que no se puede continuar así. Entonces se acepta a la C.N.T. para reforzar el Comité y alentar a los frentes de lucha. Tres

LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA DE OCTUBRE DE 1934

compañeros integrarían el Comité revolucionario y otros tres orientarían la lucha en los puntos de mayor resistencia. Entre los últimos estaba José María Martínez y dos camaradas de la Felguera. En la misma noche habrían de hacerse cargo de sus puestos. Los camaradas de la Felguera se habían de trasladar a su población para notificar lo convenido, mientras José María Martínez y otro compañero de Gijón quedarían en Oviedo luchando contra las fuerzas enemigas. Pero antes de salir estos compañeros a cumplir su misión, un ruido ensordecedor de motores advierte la llegada de la aviación en gran despliegue. La multitud corre a comprobar si es verdad que está de parte de la revolución, haciendo grandes corrillos en las calles y plazas.

La aviación hace algunos vuelos en torno a los cuarteles dejando caer algunos bultos. Luego vuela sobre la capital lanzando proclamas en donde ordena a los revolucionarios la rendición, amenazando con sembrar el luto en toda la provincia si no se atiende su requerimiento. Enseguida cruza veloz otro avión seguido de una escuadrilla de 9 aparatos, los cuales desde una altura de 200 metros comienzan a arrojar bombas, causando infinidad de muertos y heridos. En la plaza del Ayuntamiento y frente al edificio donde estaba el Comité revolucionario, cayó una bomba que causó 53 bajas (16 muertos y los restantes heridos).

Se indignó el pueblo y reanudó intensamente la lucha, pero el Comité revolucionario, compuesto aun por socialistas y comunistas, sintió que la situación iba a ser insostenible.

Parte la delegación de la Felguera a las cinco de la tarde, teniendo que volver a las diez de la noche a integrar el Comité revolucionario y a reorganizar la ofensiva. Siendo las nueve de la noche y mientras se debatía en la Felguera el nombramiento de los compañeros que irían a formar parte del Comité provincial, se presentó José María Martínez con otro camarada, notificando que el Comité provincial, después de estudiar el momento y la gravedad de la situación, había dado por fracasado el movimiento, presentando informes de hallarse totalmente acordonados por las fuerzas del ejército. En consecuencia no quedaba otro recurso que la retirada de Oviedo, para lo que era preciso desplazar hacia allí todos los vehículos disponibles en los pueblos.

Planteada la cuestión, algunos elementos de la Felguera discrepan y abrigan incluso desconfianza, entendiéndolo que es preciso proseguir la lucha. El resto, lo mismo que los camaradas de Gijón, sostiene que si el Comité provincial da la orden de retirada habría que retirarse, pues entre los socialistas y comunistas era mayoría el elemento combatiente y nuestra resistencia aislada sería poco menos que inútil.

Dado que una mayoría opinó en favor de la retirada, ésta debía de efectuarse en la misma noche del 11 de octubre y José María Martínez fue encargado por el Comité provincial de Oviedo de llevar la orden de retirada a los pueblos poniéndose a salvo los Comités de los pueblos y el mismo Comité provincial. José María, hombre de buena fé y de absoluta sinceridad, se pu-

so en marcha para cumplir el encargo. Pero en Sama de Langreo, pueblo de mayoría socialista, funcionaba ya otro comité provincial integrado por socialistas y comunistas y se hizo correr de boca en boca la voz de que José María Martínez era un traidor. Ocurría esto en los pueblos de mayoría marxista. Al día siguiente aparece muerto en Sotiello.

Cuando se iniciaba la retirada, los compañeros observaron que el combate era más intenso que en días anteriores y advirtieron que todo había sido una maniobra, por lo cual resolvieron incorporarse a sus respectivos pueblos. Así lo hicieron muchos de la Felguera, los cuales al llegar encontraron funcionando otro Comité formado por compañeros anónimos que hicieron entrega del mismo a los que, por hallarse más comprometidos y atendiendo a la orden de los socialistas, habían iniciado la retirada. Se publicó un manifiesto explicando la alarma y la maniobra y señalando la responsabilidad del Comité revolucionario provincial de Oviedo.

También informaron los camaradas del Comité de la Felguera que se habían presentado los socialistas de Sama para constituir allí un Comité, pero se desbarataron pronto sus propósitos.

Se vuelve al combate, quedando los camaradas de la Felguera en Oviedo hasta el día 18. Se reorganizó el comité de distribución y se continuó articulando la nueva sociedad. En esos días las discrepancias entre socialistas y anarquistas se intensificaron a raíz de la publicación de manifiestos invitando a formar el ejército rojo y a declarar la dictadura del proletariado. El Comité de la Felguera se entrevistó varias veces con el Comité provincial haciéndole ver que sus comités contribuían a dividir el movimiento, pues todos los que luchaban no compartían la idea de la dictadura y exhortándole a que cesara esa campaña para no tener la C.N.T. que salir al paso fijando su posición y señalando sus objetivos.

El Comité provincial prometió publicar un manifiesto recomendando abstenerse de toda propaganda divisionista, pues el momento exigía que se unieran todas las corrientes sociales hasta vencer al enemigo. Luego el pueblo aceptaría el régimen que más le interesase. Como el que esto escribe no vio el manifiesto no podría decir si ha sido cumplido o no el acuerdo. Lo que he visto después fue manifiestos en donde se amenazaba con graves penas a los que desobedecieran los decretos del Comité, y otras demostraciones totalmente autoritarias y dictatoriales.

(Terminará en el nº próximo).

ANTENA

noviembre, es decir, 83 conflictos más que en el mismo periodo del año anterior. Estos conflictos afectaron a más de 200.000 trabajadores. En el sector de la metalurgia hubo 377 conflictos y en el de la construcción 55.

DOS MIL DESPEDIDOS

PARIS, (OPE). — El diario «Combat» del 14 de enero informa que la dirección de los Astilleros Navales de Olabeaga ha suspendido de empleo y sueldo durante una semana a 2.000 trabajadores por haber organizado durante la semana anterior huelgas parciales. Los 3.000 obreros de la plantilla no han aceptado el 10 por 100 de aumento negociado por la representación sindical con la dirección. Afirman que el aumento es insuficiente para enfrentarse con los efectos de la inflación.

CONFLICTO DEL TRABAJO EN CATALUNA

BARCELONA, (OPE). — La prensa publica una información de la agencia Europa Press de fecha 4 de enero que dice como sigue:

«Doscientos trabajadores de la empresa Tornillería Mata, de Cornellá (Barcelona), que cuenta con una plantilla de 270 trabajadores, han permanecido en la puerta de la fábrica sin reintegrarse escalonadamente los días 2 y 3 al trabajo, según indicaban las cartas recibidas de la Dirección durante los últimos días.

LAS MULTAS

Leído en «Combat», de París: «La Asociación Internacional por la Libertad de la Cultura» ha protestado en un comunicado contra las multas de 200.000 pesetas impuestas a cinco intelectuales catalanes por el gobernador civil de Barcelona por haber participado como miembros del jurado en los juegos florales de la lengua catalana celebrados en octubre del año pasado en Ginebra. «Estas graves sanciones no pueden imponerse sino dentro de un contexto general de intensificación de la represión a todos los niveles por parte del gobierno español», dice en su nota de protesta la Asociación Internacional por la Libertad de la Cultura.

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pídase al COMBAT SYNDICALISTE.



¿Perspectivas de abundancia para el año 2000?

«Siempre más bocas a mantener y más brazos a ocupar; tal es la consecuencia de la subida inexorable de la marea humana.»

¿El hambre, acecha irremediablemente a la humanidad?

A TERRA pensar que pueda ser inevitable que las multitudes humanas para el año 2000, se debatan en un caos de necesidades fisiológicas y psíquicas, y que entre ellas, el hambre y el espíritu sean unas de las que predominen y que sus consecuencias sean de las más catastróficas para el género humano y para su existencia sobre este mundo cada día más desequilibrado, más pulverizado por evasiones atómicas bélicas, por conflagraciones guerreras que destruyen toda fauna animal y vegetación, toda sensibilidad humana y su conjunto orgánico, adquiriendo la polución proporciones gigantescas que envenenan la atmósfera y causan al organismo humano daños de extrema gravedad, irreparables, disminuyendo su potencialidad física y mental para hacer frente a todas las de su vida por encima de la corteza terrestre y de la vida animal y vegetal por debajo de las aguas que cubren la tercera parte de nuestro alocado planeta, reserva de fuentes de riqueza para la humanidad que el hombre todavía no llegó formalmente a explotar para sus intereses de existencia, para nutrición y alimentación.

En 1800 el mundo se componía de 700 millones de almas humanas; en 1900 de 1.300; en 1945 de 2.000 millones; en 1950 de 2.500; en 1960 de 3.000; en 1970 de 3.600. Para el año 1980, el mundo de los humanos se compondrá de 4.300 millones de individuos, y para el año 2.000 de 6.000 millones de habitantes.

Según la Declaración de Filadelfia (*a forerunner of the United Nations Charter*) «todos los seres humanos sin distinción de raza o de sexo tienen derecho a desarrollar su bienestar material y espiritual en condiciones de libertad, de dignidad, de seguridad económica con iguales oportunidades.» Mas esta Declaración no podrá impedir que dentro de algunas décadas más de años, se encuentren sin trabajo obreros convertidos a soportar las mayores miserias, proletarios a sucumbir por

falta de ocupación laboral y por consecuencia lógica, de hambre.

Solamente en el continente asiático se habrá acumulado una masa de más de 900 millones de desocupados, de trabajadores sin ninguna ocupación técnica o profesional hacia el año 1980, que inudablemente, para poder subsistir, desarrollarán todos los mayores esfuerzos, engendrando movimientos sociales, revolucionarios, que pondrán en aprieto, cuando no lo destruyan, el aparato opresor que los habrá sumido a ese estado de degeneración física que les impulsará a no tener en cuenta ninguna ley escrita sobre pergaminos u otros papeles oficiales. Cuando no lo hagan así y de una vez para siempre, esas multitudes de trabajadores se verán sentenciadas a vivir en la más espantosa promiscuidad, en la más horrible miseria.

Las aglomeraciones del Tercer Mundo serán las primeras en sufrir ese gran daño, tan perjudicial para la construcción de un mundo más solidario y más humano, si desde este momento no se esfuerzan por evitarlo, exigiendo la repartición de las tierras y la autogestión inmediata por los propios productores del campo y de la ciudad, evitando así la acaparación de los productos por castas parasitarias y gentes de negocios y agiotistas sin escrúpulos, y haciendo desaparecer el cáncer del desempleo que se acumula por esos desvarios económicos causados por el capitalismo voraz y un Estado de más en más autoritario y despótico.

En 1970, la población del mundo se aproximaba a los 3.600 millones de habitantes y su fuerza productora, es decir, la cantidad de trabajadores que la componía cifraba los 1.500 millones. Entre 1970 y 1980, más de 280 millones de personas se agregarán al mundo del trabajo, y con ellos la

acumulación de la pobreza y de la promiscuidad habrá sido una realidad. El hambre se abatirá sobre los hogares proletarios como un peso arrollador y las luchas se acentuarán, y con ellas, las matanzas y todo desequilibrio mental y espiritual, el hombre, convirtiéndose en bestia feroz, degollará a su semejante para arrebatarle el trozo de pan o de carne que posea entre sus manos; luchas fratricidas se desencadenarán, convirtiéndose en cementerios los pocos campos que queden, habiéndose salvado de la destrucción que les convirtieran en pistas automovilísticas, aeropuertos, rascacielos y conglomerados de habitaciones modernas de las que únicamente suelen servirse los poderosos (o bien hacen con ellas sus negocios), los ricos y bien aposentados.

34 millones de fanegas de tierra ocupadas por granjas de cultivo, desaparecerán hacia el año 2.000. Solamente en los Estados Unidos han desaparecido últimamente por efectos de construcciones urbanas, más de 750.000 fanegas de tierra cultivables. Carreteras y aeropuertos han acaparado 130.000 y depósitos unas 300.000 por año. Entre 1970 y el año 2.000, de acuerdo con el departamento de Agricultura, 3 por 100 de granjas, totalizando más de un millar de fanegas de tierra, que sirven actualmente para la cosecha, desaparecerán, dando paso a construcciones gigantescas necesarias debido al crecimiento de la población. La pérdida de estos 34 millones de fanegas de tierra equivale a un pequeño estado americano de 500 millas de largo por 100 millas de ancho.

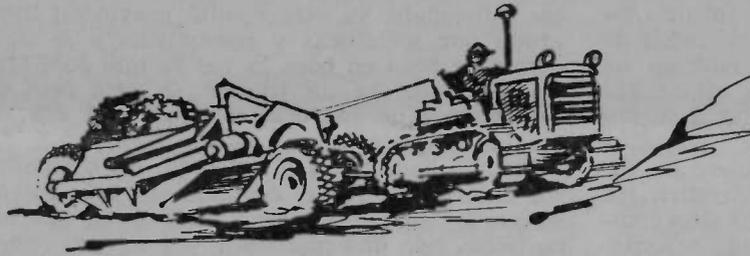
Para frenar en parte este aumento de la población, una de las muchas causas que empeoran el equilibrio de una economía normal y armónica, es preciso que se empiece por educar a los individuos de ambos sexos sexualmente

por Félix Alvarez FERRERAS

y darles las facilidades para que sin privarles del placer sexual, factor psicológico de primer orden en la vida humana, disminuyan la procreación causante del aumento de población en proporciones himalayescas. Es menester, en este siglo XX, que las mujeres empiecen por liberarse, abandonando toda creencia religiosa, separándose del Vaticano, primer responsable de la decadencia física y espiritual del individuo por mantenerlo a un estado de ignorancia y fanatismo dañinos para todo progreso de la humanidad, y eche por la borda el concepto político del sufragio universal, causantes ambos de los desequilibrios humanos. Es menester que el hombre termine con el militarismo engendrador de guerras y sostenedor de clases privilegiadas, poniendo al servicio de la población los edificios que ocupan y las tierras que les sirven como campos de maniobras. Es necesario que lo que se gasta en campañas electorales, que no sirven más que para «quitarte tú de ahí que yo me ponga», se emplee en obras de salubridad pública; (la campaña electoral en Canadá les costó a los partidos políticos 30 millones de dólares. Y el gobierno federal gastó para organizar esas elecciones 19 millones de dólares). El desempleo mientras tanto sube en flecha en esa misma nación, más de un 7 por 100 de desempleados, de obreros sin trabajo, y la situación tiende a empeorarse para el año entrante 1973. Se teme una inflación de suma gravedad en la economía nacional.

Es hora de que los trabajadores del mundo mediten bien las consecuencias que se avecinan de todo lo expuesto y que tomen inmediatamente las decisiones más enérgicas que frenen esa marcha infernal hacia el abismo sin fondo, desembarazándose de la lacra que les envuelve, la política, el deporte comercializado y la defensa de intereses bastardos; si así no lo hacen, aquél que llegue al año 2.000 llorará las lágrimas de sangre que pudo haber evitado si se hubiese atendido al preámbulo de la Primera Internacional: «La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos».

Por mucho que los capitalistas y los Estados quieran retrasarla, la revolución social va haciendo su camino, se hace necesaria e inevitable, sin ella los pueblos permanecerían encadenados eternamente.



Centro Confederal de París

Los coloquios

ASISTIENDO a estas conversaciones sobre temas actuales e ideológicos nos hemos percatado, por la altura impresa en las mismas, de que algo le faltaba a nuestro Centro que al fin ha sido adquirido. Aparte las asambleas, plenarias, plenos y reuniones habituales de amigos, nuestra sede merecía esta distinción provechosa del estudio sin profesores, con análisis de acontecimientos, actuaciones y probabilidad, aportando cada interventor su opinión de antemano madurada. Es así, estableciendo contraste de criterios como el conglomerado anarco-confederal puede mantenerse al día con los acontecimientos que en el mundo se desarrollan, junto con las corrientes sociales que en el mismo imperan.

El coloquio del 6 de enero corrió, como anunciado, a cargo del compañero Federico Marín, quien enfocó tema referente a la situación del sindicalismo francés. Con acopio de datos historió la Confédération Générale du Travail resultado de la unión del grupo blanquista con el pelloutierista; unión un tanto precaria por mantenimiento de tendencias hasta que en 1905, en el Congreso de Amiens, se perfiló unidad más verídica a título de sindicalismo influenciado por el anarquismo, posición que desplugo al reformismo por una parte, y al anarquismo integérrimo por otra, que no ha dejado de criticar la «transigente» Carta de Amiens. Lo bueno de la CGT animada por los Pelloutier, Griffuelhes, Ivetot, Pouget, etc., fue su posición igualitaria y antimilitarista, habiendo desplegado gran actividad internacionalista en Europa a fin de impedir una posible conflagración continental. Error de una mayoría de anarquistas franceses fue el abandonar la CGT, haciéndole perder carácter idóneo para facilitar, quíerese que no, la intrusión reformista, y con ella la pérdida de la influencia anarquista en el seno de la clase trabajadora, como así sucedió y viene sucediendo setenta y cinco años después de aquel acontecimiento. Resultado del nefasto abandono fue la desconexión cegetista con los medios revolucionarios de Alemania y la certeza de una guerra entre aquella nación y la francesa, viéndose en esta ocasión — llegada en 1914 — la adhesión del sindicalismo francés a la posición nacionalista del Estado con León Jouhaux en cabeza. La degeneración conseguida, en 1920 aparecen los comunistas marcando la oposición al reformismo hasta, tras algún avatar adverso, apoderarse de la CGT, hecho total-

mente consumado en 1945, dando pie a la disidencia CGT-FO, en la actualidad característica de los funcionarios, no de los obreros.

El disertante se ocupó acertadamente de la Confédération Nationale du Travail empleándose en su proceso. Empezó este necesario organismo con la participación de los anarquistas, que inexplicablemente se fueron retirando de la CNTF tras haber conseguido algunos éxitos, uno de ellos en una sección importante de la casa Renault. Ese handicap provocado por tan torpe abandono dejó a la CNTF huérfana de propagandistas y disminuyó su presencia en los tajos al tiempo que en su sede irrumpieron los personalismos devastadores y ciertos compañeros impreparados, hasta quedar nuestra sindical hermana en el estado de inoperancia que le imputamos.

Marín considera animadversión de buena parte del anarquismo gallo hacia el anarquismo hispano. Nos mantienen tras su barrera francesa. Cuando se nos han presentado dificultades como extranjeros nos ha servido el acodo de la CNTF, no la de aquéllos. En el análisis de la CFDT el exponente cita el caso peregrino de que su secretario general en declaraciones recientes se confesó partidario de la autogestión pregonada por el anarcosindicalismo.

Concedida la palabra a la concurrencia, las opiniones fueron múltiples aunque en el fondo coincidentes. Se criticó la posición negativa de los anarquistas franceses cara al problema sindical. No bastándoles el boicot aplicado a la CNT a muchos de ellos se les encuentra en la CGT, en la CFDT y en Fuerza Obrera, siendo innegable que mantienen una posición aberrativa. Se deseó que en el diálogo que estábamos manteniendo hubieran participado compañeros de ORA, la FA, de «Revolution Proletarienne» y elementos parejos pero aislados, a fin de levantar polémica fructuosa. Sabemos que muchos «anar» al uso son cohetes gastados, mas la contienda podría resultar favorable a los principios anarcosindicalistas cara a la juventud oyente, muy necesitada de datos emanados de la experiencia. Algún concurrente expuso que la afortunada experiencia anarcosindicalista española es perfectamente aplicable a Francia por haber salido de aquí la renovación sindical-internacionalista hispana, un algo sufriente en 1900 debido a las continuas y sangrientas represiones fin de siglo, en An-

dalucía y Cataluña particularmente. La tesitura sindical-revolucionaria del «pelloutierisme» trasladada a España por Ferrer Guardia mediante «La Huelga General» y la Editorial a su cargo, ejercieron una influencia saludable contra la intromisión marxista de Comaposada, Fabra Rivas, Recasens, T. Reoyo, C. Perlasia, José Bueso, Lladó de Manlleu, o sea el equipo de «Justicia Social», semanario socialista apareciendo en Reus. Otro compañero se asombra de que los anarquistas del país no alcancen a comprender la importancia revolucionaria del sindicalismo cuando se le interpreta libertario. Otro más: La negligencia

ha sido patente incluso en casos de intervención de «anarquistas» en litigios de trabajo. Mediaron aclaraciones, amplificaciones, sugerencias y proposiciones, quedando el ambiente unánime en favor de la participación osada de los anarquistas en el movimiento obrero.

Por lo apuntado — en trazos fugaces — se comprenderá la importancia de estos coloquios entre compañeros. Y como para certificar la densidad de éste animado por el compañero Marín, bastará con anotar que en el mismo intervinieron los compañeros Palau, Ferrer, Vidal, Genique, Tarragó, Peralta, Balkanski, Carballeira, Valdenebro, Galán, Gutiérrez y Marcellán T.

Ponente para el próximo coloquio: Francisco Isgleas.

NECROLOGICAS

FULGENCIO MUR

El día 14 de diciembre falleció nuestro estimado compañero Fulgencio Mur. Nació en Ontiñena (Monegros) de una familia campesina, disponiendo de tierra propia permitiéndoles vivir de su propio trabajo, además casa con sala de café dirigida por su madre. Es en esa casa donde tenía el domicilio la CNT local por los años 30. Fulgencio fue uno de los animadores del sindicato, un propulsor del grupo escénico y actor significado. Representaron obras de Igrúrbide con éxito.

Los primeros días de la revolución estuvo en su lugar de combate. Al formarse la colectividad puso tierras y cosechas a disposición de la misma. Exiliándose a causa de la ocupación del pueblo por los facciosos, fue dando vueltas por las colectividades agrícolas de Cataluña hasta la pérdida definitiva de nuestro país. Engrosó los campos de concentración franceses. Pasó por las vicisitudes sabidas de encierro y trabajo, participando a uno de aquellos grupos escénicos tan animados en la época. Desde hacía años residía en la Nièvre, y por último en esta F. L. de Nevers, donde le conocimos. Compañero modesto, sociable, con sentido común, más bien irónico que fogoso, la entrada a su casa siempre libre, sin temor a que le ensuciaran los pies sucios de barro. Su compañera, francesa, acogía y acoge con simpatía a los compañeros españoles que llaman a su puerta.

De unos años a esta parte Mur vivía muy delicado: dos operaciones hicieron huella en su organismo. Años sin poder trabajar, entretenido en un jardín, con-

tento al asistir a nuestras reuniones. Los últimos meses ya no podía servirse de la mobileta, pues el corazón no le permitía sacudidas. Se sabía desahuciado, pero lo exteriorizaba irónicamente. Escéptico por el porvenir de nuestras ideas, se le hacía imposible comprender las discrepancias internas; él, modesto como el que más, habría disfrutado ver unido todo el movimiento libertario. Tenía criterio propio, jamás cegado por la pasión.

Hombre de virtudes y defectos, como humano, pero compañero en todo el sentido cabal de la palabra. El día 16 lo acompañamos a su última morada, civilmente: mucha asistencia; además de la Local, CNT y SIA.

Que la tierra te sea leve, compañero Mur. Nos asociamos a tu dolor, Mme Mur y admiramos vuestra entrañable compañía, rica de comprensión; compañera abnegada, para cuidar al compañero hasta su último suspiro. Debe ser cruel para ti la soledad. Dispón por lo que seamos buenos. - *Porté*.

FELISA HARO

Víctima de un ataque de parálisis falleció a primeros de enero esta buena mujer, compañera que fue de Félix Nebot, también fenecido, y madre de los compañeros Pedro, Félix, Juan, Vicente, Carmen y Josefina Nebot, todos oriundos de Monzón, en cuyo Sindicato cenetista militaron, cupiéndoles pasar al exilio tras la pérdida de la guerra, a cuyos duros y difíciles trances Felisa supo sobreponerse en toda ocasión con la energía peculiar a la mujer aragonesa. Sus hijos y sus amigos saben cuanto le deben. Nuestra amistad indimentable a la familia Nebot. — F.

EN MONTAUBAN

Solidaridad Internacional Antifascista (SIA) invita a todos sus adherentes y amigos, a toda la colonia española de Montauban y a las secciones locales del departamento a asistir a la tradicional FIESTA DEL NIÑO, que tendrá lugar en la gran Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa el domingo día 21 de enero 1973 a las 15.30. Como en años anteriores, SIA dará esta fiesta bajo el concurso desinteresado del prestigioso Grupo Terra Lliure, de Toulouse, que presentará un agradable programa de variedades, con la participación de la gran cantante española Lolita Martín, y por la primera vez en Montauban de la gran bailarina, profesora de baile clásico y español, acompañada de algunas de sus alumnas, Carmen Deladio. Dos grandes nombres a retener y dos grandes artistas, entre otros, que dejarán grato recuerdo de nuestra FIESTA DEL NIÑO.

Los niños serán obsequiados con exquisita merienda. SIA no ha reparado, al confeccionar tan agradable programa, en esfuerzo alguno, con el fin de aunar en un mismo lazo, el arte y la cultura y el sentimiento humanista que ha sido la razón de ser y será línea de conducta de nuestro organismo de solidaridad.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	52 600 97
Julio Romera, Ottmar-sheim	20 00
Aguiluz, Draveil	10 00
A. López, Marignane	10 00
Martínez-Quert, La Rochelle	10 00
Caro Antonio, Arsampel	25 00
Francisco Canillas, Lamotte	20 00
Miguel Martínez, Bondy	20 00
Francisco Lozano, Las-trène	5 00
Urrea Gabero, Souppes	10 00
Miguel Martínez, Bondy	20 00
Olmos Julia, Marseille	25 00
Etienne Roda Gil, Antony	50 00
Vicente Suárez, Paris	10 00
X, Paris	23 00
Manuel Pérez Mantecón, Gaurnet les Pins	20 00
Vicente Suárez, Paris	10 00
Joaquín Blanco, id	50 00
Benítez Salvador, id	10 00
Helenio Capellas, id	25 00
Mateo, id	20 00
Antonio Martínez, id	20 00
Santamaría, Garges le Gonesse	10 00
Suma y sigue	53 023 97

COMUNICADOS

De la necro Felisa Haro (pág. 11) rectificamos el nombre de su compañero. Erróneamente consta Félix, cuando en realidad se llamaba Pedro.

CONFERENCIAS FABIAN MORO

Continuación del ciclo sobre «Federalismo y Centralismo en España» a cargo del compañero Moro, para el sábado 27 de enero a las 5 de la tarde en el Centro Confederal.

F. L. de Paris.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Los compañeros Roda, Riambau, Capellas, Ferrer, Bagés, Amela y Llop pasarán sin falta por secretaria el sábado día 20 de este mes.

F. L. HOUILLES - ARGENTEUIL

Se informa a los afiliados a esta F. L. que la asamblea regular tendrá lugar el día 28 de enero en el lugar y hora acostumbrados.

Folleto reciente

«EN TORNO AL COMUNISMO. NUEVA SUMISION DEL PROLETARIADO»

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. El Fomento de la Cultura Libertaria ha precedido a esta edición en connivencia con LE COMBAT SYNDICALISTE, el Secretariado Intercontinental de la CNT, CNT Zona Norte, y F. Local de Drancy. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

NECROLOGIA

Ramón Serra

Victima de larga y cruel enfermedad nos ha dejado para siempre el que en vida fue nuestro compañero Ramón Serra, natural de Granollers (Barcelona). Desde muy joven había adquirido las ideas anarcosindicalistas por considerar eran las más justas y humanitarias, que mantuvo hasta la hora de la muerte, ocurrida a sus 74 años.

Terminada la guerra civil vino a Francia como todos los que

C. N. T. De España en el exilio A. I. T. Secretariado General de Cultura y Propaganda

TÓMBOLA INTERCONTINENTAL de Solidaridad pro - España, prensa y propaganda

El entusiasmo despertado por la Tómbola intercontinental en los medios libertarios del exilio, lo mismo en Francia que en el conjunto de la Organización intercontinental, a la iniciativa de los compañeros del Núcleo de Altos y Bajos Pirineos, cedida al S.I. de la C.N.T. de España en el exilio para que la patrocinadora, a fin de incrementar la ayuda a nuestra Organización del interior y en favor de nuestra prensa y propaganda.

Lo prueba cuanto venimos de manifestar la cantidad de donativos entregados por la Organización y compañeros, una buena parte de una forma espontánea para garantizar los premios de la Tómbola. Entre los donativos recibidos podemos citar: una máquina de escribir, un magnetófono, un transistor, un aparato fotográfico, un reloj de pulsera, un juego de porcelana de Limoges, otros objetos trabajados por compañeros de esa localidad, objetos de cristal filé, únicos en Francia, trabajados por un compañero especialista en la materia, un cuadro de estampa japonesa bordado de seda, una hermosa muñeca, gran cantidad de lotes de libros de mucho valor,

entre los que se encuentran el primer tomo de la «Enciclopedia Anarquista» (dos ej.), los «Episodios Nacionales», en 4 tomos. Obras completas de Barret, de García Lorca, de Alaiz; la «Geografía Universal», de E. Reclus, etc. Muchos donativos no podemos publicarlos hasta que haya confirmación de los mismos, harán un buen conjunto de premios. En lo que se perfila de la obra colectiva y solidaria hacia la finalidad proyectada.

Con la Tómbola intercontinental se pone de manifiesto de nuevo el alto valor solidario de nuestra Organización, como lo ha mostrado a lo largo de nuestro exilio. La solidaridad es algo que siempre distinguió a los hombres de la CNT y del anarquismo; todos y cada uno de nosotros sabemos lo que representa el sostener la SOLIDARIDAD efectiva con nuestra Organización del interior.

Para la adquisición de talonarios y venta de boletos, los compañeros podrán dirigirse a sus propias FF. LL., CC. de RR. de Núcleos y a la Secretaría de C. y P. del S.I. a Francisco Subirats, 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

Incidentes en la Autónoma de Madrid

En estos días se han producido diversos incidentes en la Universidad Autónoma debido al malestar que ha provocado entre los estudiantes la subida de los precios de los autobuses y de los comedores universitarios. Los transportes han subido un 150 por ciento: la tarjeta de veinte viajes que antes costaba 40 pesetas ahora vale 100. La subida de los comedores ha sido

del 40 por ciento: el precio de las comidas ha ascendido de 25 a 35 pesetas.

Ayer por la tarde los alumnos ocuparon los autobuses y profirieron diversos gritos durante el trayecto. Esta mañana a las 12,30 han desalojado unos 300 estudiantes la Facultad de Derecho y se han dirigido a los autobuses con intención de ocuparlos de nuevo. La policía lo ha impedido y los inspectores de la Brigada de Investigación Social han recogido numerosos carnets de identidad escolar. Se han practicado cuatro detenciones.

En la Complutense ha aumentado ligeramente la afluencia de estudiantes a las Facultades, y en Derecho se han dado hoy algunas clases, según ha informado el secretario de la Facultad, señor López Vilas.

Como se sabe, la Facultad de Derecho se encontraba en paro de profesores y estudiantes antes de vacaciones.

podieron escapar de las garras del fascismo, y como todos tuvo que soportar las vicisitudes que nos acarreó el exilio, y de ahí viene que su estado de salud se resintiera hasta llevarlo a la sepultura.

El entierro fue civil como solicitado. Fueron muchos los compañeros y amigos que lo acompañaron hasta la sepultura.

Que la tierra le sea acogedora al amigo y compañero Serra. Nos asociamos al dolor de sus hijos y nietos de España. — Por la CNT de España en el exilio, de Béziers, el Secretario.

« APPRENONS A FAIRE L'AMOUR » : Les pieds sur la terre

du tract au petit livre orange

« Bien meilleur que le tract », dit le docteur Jean Carpentier du petit livre intitulé « Apprenons à faire l'amour » que publient, cette semaine, les éditions François Maspéro. Suspendu pour un an par le conseil national de l'ordre des médecins pour avoir diffusé son fameux tract à la porte de certains lycées, le docteur Carpentier a trouvé trente-deux personnes pour signer avec lui cette version améliorée d'un texte dont son auteur affirme qu'il avait un contenu « bénin et ordinaire ». « Et puis, s'est-il écrié au cours d'une conférence de presse, le 8 janvier à Paris, il y en a marre de ce tract ! »

En quelques mois, le jeune médecin de Corbeil-Essonnes est devenu une vedette. De partout il est sollicité pour des conférences. « Je refuse, dit-il, je ne suis pas un sexologue. » Ses amis non plus. Alors, pourquoi ce livre ? Parce que les débats récents ont montré « la peur, l'ignorance, la culpabilité qui, dans notre société, s'attachent traditionnellement à notre sexualité pour en faire une réalité déformée, triste, routinière ». Face à la menace d'un « enseignement officiel » de la sexualité, face aux manuels « sur papier glacé » qui « traitent de tout sauf du plaisir », il fallait permettre « une ouverture à la parole entre les individus ». Aussi les lecteurs de ce nouveau petit livre orange sont-ils invités — assez fermement — à le lire « en groupes ».

Pour partir à la découverte « de

soi-même et de l'autre », chacun doit laisser libre cours à son imagination. Pas de normes : tout ce qui procure du plaisir est « normal ». Pas de recettes : à chacun de laisser parler son corps. Pas de dessins.

Il reste quelques descriptions anatomiques d'une technicité irrefutable, quelques conseils pas très nouveaux sur la contraception, l'avortement, quelques affirmations gratuites — « vraisemblablement, des gens équilibrés et heureux sexuellement produiraient moins de marchandises ». Bref, cinquante-trois pages — dont beaucoup de « blancs » — peu explosives, mieux écrites que le tract et plus ambitieuses que lui. Vendu 4 francs, cet opuscule, que ses auteurs auraient aussi voulu intituler *L'Amour sans larmes*, a été tiré à dix mille exemplaires. Vite écrit, vite vendu — sans doute vite lu. Vite oublié ? Oui, s'il n'est pas interdit d'une manière ou d'une autre. — Br. F.

Lorsqu'en 1946 nous avons constitué la CNTF sur les bases de l'ancienne CGTSR nous étions pleins d'espérances et bien que l'anarcho-syndicalisme, dans l'ensemble des mouvements ouvriers et révolutionnaires, représente une idée particulière qui caractérise sa tactique d'action directe; nous n'avons rien innové.

Il n'y avait rien à innover, direz-vous, puisque l'idée existait, puisque les principes définis par l'AIT existaient. Cependant il s'avère que ce qui paraissait à l'époque poser le moins de problèmes est de plus en plus caduc. Je veux parler de ce boulet que traîne la CNT depuis 26 ans : les statuts. C'est derrière ces statuts qu'on s'abrite pour ne rien entreprendre. Oui mais, il y a les statuts ! Oui mais, il faut réunir le Congrès conformément aux statuts ! etc...

Il faut bien le reconnaître, il n'a jamais été possible de respecter les statuts à la lettre et c'est vers 1948-1949, au moment où de

nombreux militants ne s'occupaient pas des statuts mais au contraire défendaient les principes et faisaient rayonner l'idée, que la CNT connut ses plus belles heures. C'est parce qu'on a trop voulu « appliquer » les statuts que par la suite, vers 1950, la descente de la CNT s'est opérée.

Il est évident, comme le disait un camarade il n'y a pas bien longtemps dans ces colonnes, qu'il faut bien se dire que la CNT est une organisation légale et qu'elle se départage du mouvement anarchiste. Mais est-ce bien nécessaire aujourd'hui que des démarcations existent ?

A l'encontre de la CGT en 1895, la CNT ne fut pas formée par les diverses fractions ouvrières, mais uniquement par les anarcho-syndicalistes. Et l'anarcho-syndicalisme est, sur le plan économique et social, l'expression de l'anarchie dans le monde actuel.

Lorsqu'on dit que la CNT est une « organisation légale » on fait un peu preuve de facilité. La loi de 1884 reconnaissant l'existence légale des syndicats — qui étaient déjà un fait établi — ne fut en réalité qu'une loi pour canaliser et ralentir le courant révolutionnaire des travailleurs.

La tactique du pouvoir fut d'ailleurs toujours la même : faire des lois pour mieux endiguer les mouvements révolutionnaires des peuples.

Depuis bien plus de vingt ans, ni l'article 2, ni l'article 3, ni l'article 4, des statuts de la CNT, ne peuvent être respectés pour la bonne raison qu'ils ne peuvent être mis application. Comme je l'avais déjà dit à mes camarades en 1950, il faut regarder les réalités en face. A l'époque, je ne fus pas entendu. Aujourd'hui je renouvelle cet appel.

A St-Imier l'anarchisme devint universel par l'AIT, aujourd'hui le même courant doit faire jaillir la flamme. La CNTF doit regarder les choses en face et, avec les anarchistes, elle peut créer l'enthousiasme autour d'une véritable entente pour la lutte.

Raymond BEAULATON

P.S. — J'ai reçu des reproches de trop faire pour la CNT au détriment d'autres activités. Je répond simplement que je ne travaille ni pour moi, ni pour une étiquette, mais pour une idée ouvrant la voie au bien-être et à la liberté pour l'égalité de tous les hommes.

Nous conservons le local

Réunis en Assemblée Générale le 9 courant, les militants de la 2^e U. R. ont adopté le principe de conserver le local C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne.

A ce jour, ce local n'est plus confédéral et devient le siège de la 2^e U. R.

Une commission de gestion du local a été nommée lors de cette réunion, elle comprend au moins un adhérent de chaque syndicat.

Le rôle de cette commission sera, dans l'immédiat, la réorganisation de la librairie et de la bibliothèque de l'organisation. Par ses permanences (1), cette commission espère pouvoir opérer des contacts plus fréquents auprès des militants et sympathisants de la 2^e U. R.

Dans le but de liquider au plus vite les problèmes de loyer en retard, et d'assurer les premiers loyers que la commission ne pourra payer, une liste de souscripteurs est ouverte. Cette liste comprend déjà 11 membres engagés à verser régulièrement, chaque mois, une somme d'argent comprise entre 15 et 20 Frs. Elle permettra au trésorier d'équilibrer la balan-

ce budgétaire (jusqu'au Congrès 1973).

Néanmoins, la souscription Pro-local reste ouverte à ceux qui ne pouvant pas participer régulièrement, désirent tout de même nous aider.

Nous souhaitons que ce moyen permette à la 2^e U. R. de reprendre au plus tôt son fonctionnement normal et son développement idéologique dans le monde du travail.

Le résultat de cette entreprise ne dépendra pas seulement des membres nommés, mais de l'effort de chacun à reprendre en main une situation déjà assez critique.

Nous profitons de ce communiqué pour encourager les camarades de la 6^e U. R. dans leur tâche de gestion de l'organisation et nous espérons vivement que le Congrès en préparation sera une réussite quant à l'avenir de notre mouvement.

LA COMMISSION

(1) L'ouverture du local et les jours de permanences seront communiqués dès que la commission aura tenu sa première réunion, (réunion prévue pour le 13-1).

COMMUNIQUES

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunion extraordinaire du Syndicat Industriel des Métaux de la Région Parisienne, le vendredi 19 janvier 1973 à partir de 18 heures. A la Bourse du Travail de Pu-teaux.

Ordre du jour :

- Information du Bureau.
- Rapports d'activités, financier.
- Nomination du Bureau.
- Questions diverses.

10^e U. R.

Nous mettons à la connaissance de tous les travailleurs de la Sarthe qu'un Syndicat interprofessionnel CNT est en voie de constitution. Des renseignements complémentaires seront donnés courant 1973. Prendre contact avec Crinière à Vouvray ou Beaulaton à Che-nu.

Information hospitalière

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

L'Union Locale de Toulouse nous transmet une lettre qu'elle a reçue d'une lectrice. Nous reproduisons ce texte ci-dessous, bien que ne partageant pas à 100 % le point de vue de notre correspondante.

Il est évident — il suffit d'avoir été hospitalisé pour s'en rendre compte — que les conditions de travail du personnel hospitalier (horaires, multiplicité des tâches et des responsabilités, insuffisance des équipements et des effectifs) sont harassantes et souvent inhumaines.

Cependant, il nous semble logique d'admettre, car c'est un besoin fort naturel, qu'un malade « souhaite connaître le déroulement de ses soins », ou que sa famille s'inquiète de sa santé.

Que l'énerverment qui peut résulter des situations vécues par le malade et par l'infirmière ne vienne pas masquer la cause réelle : l'organisation de la santé en régime capitaliste. Il n'y a pas de conflit de classe entre malade et personnel soignant. — N.D.L.R.

« Selon l'article paru le 30 novembre 1972 (n° 730, dans LE COMBAT SYNDICALISTE, l'entente dans le milieu médical laisse à désirer et l'équipe médicale pratique soi-disant l'autoritarisme. »

Pour parler de ces deux problèmes encore faut-il les connaître et les vivre.

L'entente du milieu médical ne regarde que les personnes concernées dans la mesure où il n'y a aucune répercussion sur le malade.

Depuis quelques temps j'ai droit à quelques scènes assez énervantes, alors que je suis submergée de travail.

Certains malades veulent connaître le déroulement de leurs soins, alors qu'il est facile d'observer ce qui est fait.

Le week-end, l'infirmière est seule pour assurer les divers soins, relever les visites, mettre à jour les cahiers de soins et d'examen; il n'est pas rare que les familles se permettent ou se prennent le droit de demander des nouvelles des malades de vive voix ou par téléphone. L'infirmière ne peut répondre, car seul le médecin a le droit de le faire et surtout parce qu'elle est surchargée de travail.

Il n'est pas question de remettre au lendemain ou de laisser à l'infirmière de nuit un quelconque soin, certaines prises de médicaments ou de produits injectables ne peuvent être remis car ils doivent être faits à une heure précise.

Au cours d'un autre soin la nièce d'un malade s'est permis d'entrer dans cette chambre et de me reprocher sur un ton inconvenant d'avoir mis la veste de son oncle avec le linge sale de l'hôpital, alors que j'ignorais que cette veste était personnelle.

La femme d'un malade venait chaque après-midi me voir et me demander si le soin avait été fait.

Il y a quelques jours, au cours d'un arrêt cardiaque nous étions cinq à nous relayer pour le massage cardiaque et la deuxième interne oxygénait la malade; le cardiologue put constater qu'après vingt minutes de massage cardiaque nous n'avions obtenu aucun résultat; il prévint la famille, qui le traita « d'impuissant », d'assassin, etc.; les infirmières des putes, etc.

Je viens d'affronter deux familles dont l'une considère que du moment qu'elle paye nous devons être à ses petits soins et considère scandaleux que leur père et mari aient été mis sans leurs avis dans une chambre de deux lits.

L'autre famille a ameuté tout le service parce que l'interne devait les revoir mais l'ayant oublié

il est parti; évidemment l'infirmière en a pris pour son grade, la raison pour laquelle tant de bruit a été fait a été résolue peu après.

Je pourrais citer d'autres anecdotes de ce genre qui nous mettent les nerfs à vif à la fin de la semaine, et nous font vivre sur les nerfs à longueur de temps.

Les familles semblent oublier que nous faisons tout ce qui est possible, qu'il serait de leur intérêt de nous aider au lieu de nous taper dessus à tout bout de champ.

L'infirmière a bon dos; le malade ou la famille s'adressent à elle, car ils n'osent pas parler au médecin, mais elle ne peut répondre à certaines questions car seul le médecin peut le faire.

Certains malades refusent de prendre leurs médicaments; l'infirmière doit se fâcher pour qu'ils obéissent, sans quoi le médecin le lui reprochera.

La personne à la veste de pyjama m'a reproché de lui avoir fait remarquer qu'elle devait faire toute réclamation en dehors d'une autre chambre et d'un soin, de plus je n'avais pas à le faire, car elle a 62 ans; si je comprends bien les jeunes n'ont qu'à s'écraser, même s'ils ont raison.

Je serais curieuse de voir le comportement de la personne ayant écrit l'article Informations médicales du 30 novembre; supporterait-elle ne fût-ce qu'une semaine ces événements? « La critique est aisée; la pratique l'est moins ».

Dans ce métier il faut avoir beaucoup de sang-froid et d'humour pour ne pas ruer dans les brancards; c'est un métier difficile par lui-même; rien n'est plus déprimant que d'avoir tout tenté et de ne pas réussir, de se battre contre la mort jusqu'au bout et d'être vaincus.

Si la famille nous met en plus

des bâtons dans les roues, il y a de quoi serrer les poings pour étouffer la vague de colère qui monte en nous.

Écœurées par la lutte perdue d'avance que nous menons parfois et par l'attitude incorrecte des familles, seul notre amour du métier nous aide à continuer, nous n'agissons pas pour un « merci », mais par amour du prochain, par solidarité. Alors, aidez-nous ou laissez-nous faire notre métier sans nous embêter.

Dans ce métier comme dans d'autres, il y a de tout. Essayez de nous aider ou de nous laisser en paix faire notre travail. Alors nous pourrions le faire dans la sérénité et la gentillesse.»

UNE JEUNE INFIRMIERE

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :
DELORME J.-P.
B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :
Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F
Etranger :
Six mois 28 F
Un an 56 F
Par avion (Amériques):
Six mois 41 F
Un an 82 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Gardons-nous bien de croire que le défaut d'organisation soit une garantie de la liberté. Tout démontre qu'il en est autrement.

MALATESTA

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

25 JANVIER
1973
NUMERO 738
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Après nous le déluge !
majorité actuelle.

Avec nous le nirvâna !
majorité de « Rechange ».

Nous on s'en fout on a déjà
trois chaînes !
majorité silencieuse.

« Un gouvernement de gauche sera impuissant si l'action syndicale est placée sous sa dépendance. »

E. MAIRE

Mais il sera inutile si la puissance de cette action le place sous sa dépendance.

La droite exploite le travailleur...

La gauche l'appâte...

La C.G.T., alléchée, l'invite... à lécher les plats.

Programme commun... et autogestion

Daniel Chauvey, dans un ouvrage intitulé « Autogestion » (1), écrit : « Il n'est plus permis aujourd'hui de se contenter d'affirmer que pour commencer de réaliser le socialisme il suffit d'abattre le régime capitaliste en s'installant au pouvoir à la place des capitalistes et en supprimant la propriété privée des moyens de production. »

Penser cela et s'interdire de voir plus loin, plus à fond, c'est, dans le meilleur des cas, se montrer simpliste ou utopique ou alors c'est demander aux travailleurs de faire confiance à « ceux qui savent » ou « qui sauront ce qu'il faut faire quand il le faudra », c'est-à-dire exactement à l'opposé du principe fondamental : l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Lorsque les travailleurs parlent d'autogestion ils pensent en premier lieu à l'entreprise qui les emploie. C'est donc, si un gouvernement de gauche arrive au pouvoir, dans la manière dont seront gouvernées les entreprises nationalisées que l'on verra si ce gouvernement veut s'acheminer vers l'autogestion, et par suite, dans un premier temps, le cœur du problème se localisera dans le secteur nationalisé de l'économie.

Mais avant d'analyser ce qui est prévu à ce sujet dans le programme commun PC-PS, notons que dans le chapitre « extension des pouvoirs des travailleurs » apparaît une divergence. On y lit en effet :

« Lorsque les travailleurs de l'entreprise en exprimeront la volonté et lorsque la structure de l'entreprise en indiquera la possibilité (3), l'intervention des travailleurs dans la gestion et la direction de l'entreprise prendra des formes nouvelles — que le parti socialiste inscrit dans la perspective de l'autogestion et le parti communiste français dans le développement permanent de la gestion démocratique — déterminées par accord entre le pouvoir démocratique, la direction de l'entreprise concernée et les syndicats. »

Le PC ayant de fortes chances d'être majoritaire au sein de la coalition de gauche et la CGT étant majoritaire sur le plan syndical dans les entreprises ce sont les thèses du PC qui triompheront à coup sûr en ce domaine.

Il est donc intéressant de se référer à quelques expériences ou tentatives qui ont eu lieu dans les démocraties populaires et surtout à ce qui était le programme de « la démocratie avancée ».

Quelques principes d'autogestion

L'autogestion implique un libre débat collectif pour aboutir, dans chaque entreprise, à un règlement intérieur, non pas imposé par un chef, une direction, mais librement et collectivement consenti. Elle implique le recours à la démocratie directe dans le plus grand nombre possible de décisions à prendre, et surtout chaque fois qu'il y a incidence de la décision sur la vie du travail. Dans les cas où l'on devra recourir à la démocratie représentative, les problèmes concernant le personnel devraient être exclusivement du ressort des comités élus par tous les travailleurs et non du ressort d'une quelconque direction ayant pouvoir de commandement. L'autogestion c'est justement de faire que la direction technique de l'entreprise reste sous le contrôle des travailleurs et ne soit pas un organisme séparé, plus ou moins inamovible, dépendant, même de façon indirecte, du pouvoir central et doté d'un énorme pouvoir de commandement. Car alors il s'agit tout simplement de la substitution d'une hiérarchie à une autre.

Quelques remarques sur les expériences tchéque et yougoslave

En 1968, les Tchécoslovaques avaient, lors du printemps de Prague, mis sur pied un certain nombre de projets d'autogestion, s'inspirant de l'expérience yougoslave. Au VII^e congrès des syndicats en 1969 (le congrès précédent remontait à 1948) le représentant du bureau politique du parti, Strougal, proposa au congrès « de renoncer à tout caractère représentatif des conseils de gestion des entreprises, qui devraient être constitués de membres désignés par les pouvoirs publics et non pas élus par les travailleurs. En tout état de cause, selon lui, il ne devrait pas être question pour ces conseils de nommer le directeur de l'entreprise. » (1).

L'expérience yougoslave a vu une certaine progression vers une autogestion véritable mais semble

actuellement arrêtée à mi-chemin. Au départ, les entreprises yougoslaves avaient à leur tête, sur le modèle stalinien, un directeur, fonctionnaire d'Etat. Une loi de 1950 créa les conseils ouvriers et les comités de gestion. En 1953, les conseils ouvriers obtiennent le principe de la nomination du directeur sur concours public. Le statut du directeur, ses conditions de travail et sa rémunération étant définis dans chaque entreprise par les organes collégiaux de gestion. Mais le défaut essentiel de l'expérience yougoslave est que l'appareil de préparation des décisions fondamentales dans l'entreprise au lieu d'être intégré dans le système d'autogestion se trouve placé sous l'autorité de la Direction générale dont il renforce la puissance au détriment de l'autogestion. Il y a donc une continue dualité de pouvoir et c'est ainsi que trois étudiants yougoslaves de la Faculté des Lettres de Belgrade qui avaient pris au sérieux les thèses officielles et qui réclamaient dans leurs articles l'autogestion ouvrière intégrale, la planification démocratique et le dépérissement de l'Etat se sont retrouvés l'été dernier condamnés pour deux d'entre eux à deux ans de pénitencier et pour le troisième à dix mois de prison (2).

Les phrases clés du programme P.C.-P.S.

— Le contrôle des travailleurs :

Les comités d'entreprise et d'établissement, les délégués du personnel — y compris les délégués d'atelier ou de service lorsqu'il en existe dans l'entreprise — seront obligatoirement consultés (3) avant toute mesure concernant l'embauche, le licenciement... »

« Les comités d'entreprise et d'établissement, les sections syndicales d'entreprise recevront une information (3) complète sur la gestion des entreprises... »

— Représentation des travailleurs et droits syndicaux :

« Les comités d'entreprise, d'établissement... seront élus à la représentation proportionnelle sur listes présentées par les organisations syndicales » (3).

— L'autonomie de gestion (secteur public et nationalisé) :

« Responsable de l'orientation, de la direction et de la gestion, le conseil d'administration des entreprises nationales sera constitué de représentants élus des travailleurs,

de certaines catégories d'usagers (syndicats, collectivités publiques, grandes entreprises nationales) et de représentants désignés par le nouveau pouvoir démocratique. Ces derniers ne pourront être majoritaires. Le conseil d'administration élira son président et désignera la direction générale de l'entreprise » (3).

Pour comprendre clairement ce que cela veut dire on peut se reporter à un article de J. Brière paru dans « Economie et Politique » : « Les nationalisations pour une démocratie avancée » et qui précise : « C'est le conseil d'administration qui élirait son président et qui nommerait la direction de l'entreprise... L'appareil de direction technique, administrative et commerciale met en œuvre la politique décidée par le conseil d'administration. Il conserverait donc son rôle de commandement » (1).

En conclusion

Ce que l'on nous offre n'est guère plus qu'une participation par l'intermédiaire des syndicats. Aucune participation réelle mais uniquement délégation de pouvoir par l'intermédiaire des structures bureaucratiques. La direction générale conservera les mêmes pouvoirs hiérarchiques que dans le système actuel, à peu de choses près.

Du moins c'est ce qui est prévu par le programme commun PC-PS. Mais il en adviendra ce que les travailleurs en feront. Les acquis du front populaire n'étaient pas non plus inscrits dans le programme électoral de l'union de la gauche de 1935, ils furent arrachés par les luttes des travailleurs en 1936. C'est peut-être pour cela que le programme commun fait une si large place au rôle des syndicats, mais ne nous y trompons pas, comme force d'encadrement. Or ce qui compte pour nous ce n'est pas que celui qui nous note ou nous dirige soit blanc ou rose, c'est de décider nous-mêmes de nos conditions de travail et de vie, mais cela nous ne l'aurons que si nous le prenons.

PROUZEAU

(1) Ces citations sont tirées de l'ouvrage de Daniel Chauvey, « Autogestion » Ed. du Seuil.

(2) Lu dans le « Nouvel Observateur » du 7 août 1972.

(3) C'est nous qui soulignons.

COMUNISTAS Y FRANQUISTAS SE DAN LA MANO :
LA REPUBLICA DEMOCRATICA ALEMANA Y EL ESTADO
FASCISTA ESPAÑOL SE HAN RECONOCIDO. PANKOV Y
MADRID INTERCAMBIARAN EMBAJADORES.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 25 de Enero 1973.

Denominaciones

A fines del siglo XIX los anarquistas galos prefirieron (al parecer por ideación de Sebastián Faure) denominarse libertarios. ¿Causas? El mal efecto causado en el público banal la actuación terrorista de Ravachol y compañía, tan exitosamente explotada por la prensa burguesa y sensacionalista. Los 35.000 comunalistas fusilados por el vesánico thierismo no significaba, al parecer, terrorismo, con haberlo sido hasta el punto del genocidio. Acracia debía pagar la factura de la maldad social y unos hechos mínimos debían cubrir la patente de maldad de los delitos máximos acometidos por gentes de gobierno.

Por adhesión o secundismo los anarquistas de todos los países se acogieron al vocablo neutralizador galo, no desacerado por cierto: de libertad, libertario. Y ahí se nos tuvo, y aún se nos tiene.

Con la consiguiente extrañeza de los intelectuales hispanos que nos contactan y dicen: «¿Por qué "libertarios"? ¿Por qué no anarquistas? ¿Van a tener susto de la idea que les mueve? ¿Por qué no presentarse al pueblo francamente? Si ustedes no tienen gobierno, si rechazan de plano el Estado, son anarquistas sin remedio. Un republicano no se avergüenza de llamarse como lo que es; y los socialistas, los comunistas y los reaccionarios. ¿Por qué esconder título ustedes, que estiman tener lenguaje crudo?»

Y tienen razón nuestros objetores. Después de los genocidios franquista, stalinista, hitleriano, y otros salvajismos imputados a países «civilizadamente inferiores»; tras las campañas terroristas del Vietnam, Irlanda, Oriente Medio y partes de la América española, las bombas de Vaillant, Pallás y Morral caen en la categoría de bombillas eléctricas de calidad misera. Un solo avión saboteado en pleno vuelo produce seis veces más de víctimas que un explosivo arro-

jado al patio de butacas de una ópera en la que se represente «Guillermo Tell» de Rossini.

Además de que las explosiones carniceras nada tienen de común con las ideas sublimes, de redención humana. Un gesto de desespero tiene por génesis una injusticia insufrible practicada por el burgués o una autoridad en desafuero. Es una circunstancia, una energía comprimida liberada. Sin oposición a la sociedad del privilegio, el obrero permanecería esclavo (hay esclavitudes doradas) hasta el fin lejano de nuestro planeta. Fuerza engendra fuerza, a veces idónea, a veces excéntrica. Esa es la nuestra.

Fuerza de agresión que no estimamos y a la cual se nos obliga. Pero nuestra manera no es esa. Es la fraternidad, la estima entre los hombres, iguales en derechos y deberes. La actual generación de españoles, maleada por 34 años de fascismo nacional, debe conocer nuestros sentimientos libertarios, anarquistas; debe saber que el vocerío franquista le engaña, que el delito de terrorismo recae en los terroristas que impusieron su doctrina de maldad y dominio en un 1º de abril de 1939. No es terrorismo el anarquismo, y esto se vio en los pueblos colectivizados en 1936 por nuestra Revolución.

Historia reciente que cualquier quisque puede comprobar.

Para evitar una posible injusticia

José Ferrándiz es hijo de un español refugiado, asesinado por el nazismo en el terrible campo de Buchenwal. José Ferrándiz, de madre francesa, nació, como su hermano, en tierra francesa, constando los hijos y la madre como naturales del país.

Pero ahora a José Ferrándiz se le ha retirado la nacionalidad, tratándose de expulsarlo a España, y en España a José Ferrándiz lo hundirían en un presidio por haberse acreditado, allí, como antifranquista.

Deber de toda persona con idealidad y sentido humanista es demostrarse en voluntad activa para que ese error que lesionaría el derecho de gentes no sea consumado.

Discos

En una conferencia sostuvimos ante un público heterogéneo que la riqueza mal repartida engendra la lacra social de los ladrones. La opulencia de un lado y la miseria del otro establece el desequilibrio social que exige a la sociedad desequilibrada el establecimiento de fuerzas represivas, fatalmente castigadoras de los entes desposeídos. Un harto no robará un pan, un

hambriento sí. La cárcel, pues, es para este último.

Alguién que no entendió tal razonamiento expresó el convencimiento de que sin guardianes del orden no se podría salir a la calle. Le opusimos el credo antidinerista. Sin dinero sería difícil la existencia de ladrones. No habiendo entente me cupo objetar: Es de noche, y al salir de este local nadie

de nosotros está seguro de llegar sin susto a casa, pese a que la justicia vela por nosotros.

Tres años después, el propio amateur del orden armado iniciaba una suscripción para la familia de un amigo víctima de un crimen crapuloso.

Mi querido opositor habrá tenido ocasión, dolorosa, de meditar a conciencia el argumento que le cupo un servidor anarquista.

DISCOBOLO

Las obras y los días

por FONTAURA

DE LOS CELOS Y DE LA AMBICION

UNO de los pensadores, de los «maitres à penser», que ha tenido en nuestros días Francia ha sido Alain. Tenía la virtud de escoger un motivo que parecía intrascendente, algo de poca monta, y acertada a buscarle la esencia, su fondo vital, entre-sacaba, por asociación de ideas, apreciaciones de alto valor filosófico, casi «humano, demasiado humano», como hubiera dicho Nietzsche. Uno pensaba en Alain, ojeando recientemente, en diarios franceses y españoles, unas breves crónicas de sucesos, de «faits divers», como dicen los del país de Voltaire.

Unos casos de homicidio producidos bajo la influencia de los celos; luego unos atracos a mano armada, obteniendo sus autores cantidades más o menos crecidas. Alain, en ambos casos, hubiera desarrollado, según su método apreciativo, sustanciosas consideraciones. Nos hubiera demostrado que los celos nacen y se desarrollan al amparo de la obsesión *propietaria*. Se llega a maltratar, o a matar, en los celos, por estimar que el ser a quien se hace objeto de ello *pertenece* a la persona celosa, y por lo tanto, no es libre. Se dirá que los celos son algo de índole instintiva. Es posible, pero no es menos cierto que una educación apropiada, partiendo ya de la etapa escolar, podría inculcar en el individuo un *freno moral*, derivado de la convicción de que ninguna persona puede tomarse *derecho de propiedad* sobre otra persona. Y cuando no existe avenencia, lo lógico es efectuar la separación con el menor dramatismo posible. ¿Cómo enjuiciaremos el hecho del atraco, realizado con el propósito de conseguir dinero? Sabemos que obedece al impulso de la envidia, de la ambición. Se tiene envidia de los que viven holgadamente gracias al capital acumulado. Ambición puesta en obtener lo que otros disfrutan sin reparar en los medios para conseguirlo.

Claro está, los códigos, las disposiciones jurídicas, podrán tomar toda suerte de medidas punitivas que consideren eficaces, pero, a la postre, no se hace otra cosa que atacar los efectos, las consecuencias. Las causas subsisten, quedan afincadas en la entraña de la sociedad. Ellas, es harto sabido,

quíerese o no eludir su carácter real, obedecen a la calamitosa estructura de la sociedad. A todo el sistema capitalista y estatal, contra el que han batallado y batallan quienes son *ilusos*, o *malvados*, según el tradicional criterio de los empeñados en hacer inamovible a todo trance la estructura de la sociedad vigente.

INICIATIVAS SOCIOLOGICAS DE GRUPO EN EL ANARQUISMO

Se trata de una forma de trabajo, en lo relativo a la investigación, al desenvolvimiento expositivo de un tema determinado, que al hacerse a base de un equipo, o de un grupo, ofrece óptimos resultados. Se dice corrientemente que siempre ven más cuatro ojos que dos. Y si se trata de seis, de ocho, o de diez, pongamos por caso, el radio de visión forzosamente resultará de una más dilatada amplitud. Comprobada muestra de ello, de la índole y resultado del trabajo de grupo, lo hemos podido observar en la parte francesa de este mismo semanario. Se han expuesto temas, con bastante pericia y abundancia de pormenores, gracias al hecho de haber sido varios quienes en el planteamiento y coordinada exposición intervinieron. Claro que, lamentablemente, entre nuestros compañeros franceses (y tenemos muy en cuenta las excepciones) no es la constancia virtud preponderante... Empiezan las cosas diríase que saturados de un ímpetu arrollador, hasta que, a poco todo se va disolviendo al igual que la humareda de una fogata de virtutas.

El último de los trabajos de la profesora Mathilde Niel en «Le Monde Libertaire», compañera que, dicho sea de paso, revela en cuanto escribe una clara reflexión, un sagaz discernimiento en torno a lo que plantea. El trabajo a que se alude lleva por título (traducimos del francés) «Los métodos de grupo y el pensamiento libertario». Nos ilustra acerca de que las modalidades del trabajo en grupo proceden de América, donde ya hace más de veinticinco años que se vienen desarrollando, y que ahora se han puesto de moda en Europa. Abarcan y pueden abarcar las más diversas modalidades dentro del conjunto sociológico. Lo que prepondera a este respecto la actividad por parte de los que

viven de los negocios, o de los capitanes de industria, afanosos de la programación lo más rentable posible evidentemente. Dice Mathilde Niel: «Para incitar a las gentes a comprar y a consumir, para crear nuevas necesidades, hace falta inventar constantemente métodos, técnicas, nuevos productos. De lo contrario será la empresa concurrente la que lo hará... Todas las iniciativas resultan apreciables. Y tenemos que la psicología social ha demostrado que la discusión a base de grupo elimina más pronto la «resistencia a la transformación» y que cierto tipo de exhortaciones. La misma ciencia ha probado que el trabajo en equipo favorece la creatividad colectiva, y luego la individual.»

Vale decir que lo importante es el método, la forma de actuar, de desarrollar una labor. Si a los economistas, a los especialistas de una determinada rama de la ciencia, pongamos como ejemplo, les produce excelente resultado el método de grupo, el trabajo en equipo, ¿cómo no deducir — y es la conclusión que expone Mathilde — que a los anarquistas ha de ofrecer igualmente excelente resultado la puesta en práctica del método en cuestión?

Acontece en los coloquios — y conste que en esta sección se ha insistido en la importancia de la celebración de los mismos — se cambian impresiones, se esbozan problemas, pero no es la misma cosa que en el caso de que un equipo de compañeros elaboren un plan, una estructuración teórica, previo el documentado estudio de diversas facetas o matices que luego pueden ser acoplados en un todo coherente. Un individuo, por inteligente, por estudioso que sea, es notorio que ha de tener sus gustos particulares, sus inclinaciones acordes con su sensibilidad. Al ser varios, ya la gama de apreciaciones toma mayores vuelos, y el anverso y el reverso alcanzan el acusado relieve propiciador de la comparación.

Sería tener una apreciación bien pobre de lo que significan las ideas anarquistas si se estimara que, como en el «Corán» o al igual que en la «Biblia», en tanto que reflejos de dos religiones, ya está todo dicho, ya no caben apreciaciones nuevas. El anarquismo no es de un contenido doctrinal inamovible. La vida moderna es propicia a lo que podríamos llamar mutaciones,

ante las que importa el tomar posición. Posiciones de una intervención apropiada ante la degeneración de los organismos sindicales internacionales de importante potencia numérica; al respecto de la cada vez más bestial represión policiaca; en torno a los diversos métodos de actividad antimilitarista; estudio de proselitismo ante el hecho del aburguesamiento obrero; ver posibilidades de agitación doctrinal y revolucionaria en los países subdesarrollados; campañas de demistificación del marxismo en ambiente de gentes poco reflexivas; análisis y puesta en práctica en lugares de influencia libertaria de nuevos métodos pedagógicos racionalistas; observaciones acerca de la posibilidad de la violencia en el mundo de hoy; nuevas características del problema sexual; la ciencia, la literatura, el arte de hoy, en relación con el anarquismo; los aportes que al anarquismo pueden ofrecer la sociología, la psicología, y la filosofía de ahora. He ahí una variedad de temas, en torno a cada uno de los cuales un trabajo investigador de grupo o de equipo ofrecería datos sumamente estimables.

LAS PERDURABLES LECCIONES DE MOLIÈRE

Tres siglos se cumplen este año que Molière dejó de existir. Pero como acontece con aquellos genios que honran a la especie humana, como en el caso de Cervantes, Beethoven o Rembrandt, Molière queda inmortalizado gracias a su obra, a la maravilla de sus composiciones teatrales, que resisten el paso inexorable del tiempo, de los siglos. Ello se explica si tenemos en cuenta que con todos los adelantos que conlleva la civilización, los defectos humanos son los mismos. Y son esos defectos que con aire burlón, con agudo sentido del ridículo encarnándolo en sus personajes, magistralmente supo destacar Molière. De ahí que sus obras más realistas no envejecen. Si los celos, la envidia, la avaricia, la petulancia, el orgullo, la vanidad, la estulticia, el egoísmo, la fanfarronería, la hipocresía, el autoritarismo, la cobardía, no desaparecen, ¿cómo pueden perder valor de actualizado unas obras en las que todo ello aparece de un modo admirable, hasta el extremo que de puro ridículo nos hace reír? El teatro de Molière es como un espejo en el que podemos ver nuestros propios defectos. Y ello supone excelente lección,

Historia e historiadores

Los efectos de interpretaciones erróneas

A nuestro entender, en esta clase de estudios, el método para revelar la verdad es de importancia secundaria. Lo principal es, que los datos que se expongan, respondan estrictamente a lo ocurrido. Esto es básico para todo historiador honesto, independiente de los juicios políticos, religiosos o filosóficos que los interesados en estas opiniones puedan argüir.

Un acontecimiento histórico, particularmente si lleva impresas huellas de intervención popular, no será valorado de la misma manera por todos aquellos que lo estudien. Las diferencias de opinión política, de condición económica, o de grado cultural, son elementos que hacen diferir las apreciaciones. Se olvida, o no se ha llegado a comprender, que el historiador debe orientarse más por inquietudes científicas que políticas. La ciencia siempre será descubridora y custodio de la verdad; la política, y la religión, influencias persistentes en mantener el error.

No todas las personas que vibran con cierta elevación cultural han depurado su espíritu de inclinaciones tendenciosas. La razón no siempre es una luminaria al servicio del hombre. Si grandes errores se cometen al juzgar el móvil y fundamento de alguna ideología, no de menos volumen son los que practican algunos historiadores, inventando acontecimientos, por una parte, y adulterando algunos que si existieron. No nos parece que esto es norma que tribute honores a la sana cultura; sus efectos son la desorientación, el embrollo.

Todo y admitiendo que los modernos historiadores son los más fieles interpretando hechos que los de otros tiempos, al buen observador no se le escapan lagunas que, en bien del prestigio cultural, mucho importa corregir. Sobre acontecimientos remotos hemos observado apreciaciones antagónicas entre quienes han intentado estudiarlos; pero lo que nos ha llamado la atención con mayor interés, es el mismo fenómeno en hechos de la historia contemporánea, y más cuando alguno de ellos lo hemos vivido.

A ese resultado pueden contribuir varios factores, entre los que cuenta la pasión política, por cierto muy mala consejera, condición personal que reputamos de las peores para que la verdad resplandez-

ca. Puede ocurrir, también, que intervenga la falta de una investigación completa, en determinado acontecimiento, lo cual puede ser enmendable y disculpable. En este último caso no hay problema de *parcialidad*, obsesión sectaria, que equivalen a falta de honradez cultural, y si ausencia de recursos para localizar la autenticidad del fenómeno histórico.

En esta disciplina, lo que se refiere a personajes y episodios de reyes, generales y clérigos, tiene mínimo interés para quienes nos inspiramos en ver manumitida a la Humanidad. Nos importa, preferentemente, lo concerniente al movimiento popular tendente a la liberación del hombre. Y extremando un poco la defensa de las ideas propias, por encima de todo lo demás pugnamos por establecer la verdad de aquellos hechos en los que estamos responsabilizados colectivamente. Estimamos que en la historia de los movimientos sociales, acertados o equivocados, tanto el anarquismo específico, como el anarcosindicalismo, no deben rehuir los consumados de su desenvolvimiento.

Para esos efectos nos parece bien señalar, entre otras cosas que tenemos en nuestros apuntes, una obra titulada «Historia del Internacionalismo Obrero» (1). No es nuestro propósito desmerecerla, pero sí señalar vacíos que al lector dejan ausente de datos primordiales, mientras le señalan algo que no es completamente cierto. Si bien con colaboración de un amplio núcleo de eminentes intelectuales, la supervisión del catedrático Levis L. Lorwin no ha sido afortunada. Si tenemos en cuenta el periodo que abarca ese estudio, las limitadas al Movimiento Obrero Español pueden interpretarse como discriminación, o deplorable desconocimiento.

A tenor de lo que acabamos de decir podríamos entrar en detalles que consideramos elementales y de gran importancia. En aras a la brevedad solo señalaremos uno, consistente, en que según el catedrático Lorwin, los máximos representantes del anarcosindicalismo español han sido *Agustín Souchy* y *Eusebio Carbó*. Las fuentes de información, para sentar tal afirmación, carecen de autenticidad. Puede decirse que *Souchy* ha interferido el movimiento sindical de muchos países, inclusive el español, pero, a excepción de Ale-

mania, en todos los lugares ha sido de forma versátil y muy convencional.

En otra ocasión que tocamos el mismo tema aludimos «La España del Siglo XX», del señor M. Tuñón de Lara. Si se quiere ser fiel a la realidad de los hechos, con este historiador es imposible ponerse de acuerdo. Mucho menos, desde luego, puede esperarse un reconocimiento a la bondad y finalidad de algunas actuaciones. La pasión política, y la animosidad a los ideales libertarios, le obsesionan hasta el extremo de tergiversar acontecimientos a los que debe aplicarse la máxima fidelidad. Sin menoscabo de sus opiniones ideológicas, bien podría dípitar a lo histórico el respeto que merece. Pero no es así.

En punto a los anarquistas y a la CNT, por convenio o coincidencia, los juicios del historiador de Lara se identifican con los de Maurín y otras gentes de su condición política (2). Para todos ellos es imposible hallar en los ácratas alguna actuación aceptable. Las disidencias de pensamiento no son objeto de razonamiento, de análisis, sino de adjetivos despectivos. Puede deducirse, a tenor de esta interpretación, lo bien parados que quedan los acontecimientos que figuran en el haber histórico de los libertarios.

Concerniente a la CNT, relacionado con el Congreso del Teatro de la Comedia, todo conocedor de ese evento quedará perplejo al conocer los juicios que vierte el historiador en cuestión. Es un pésimo servicio de información histórica. Toda persona sensata comprenderá, que si el Congreso ratifica para la Confederación Nacional del Trabajo los principios libertarios, no podía, al mismo tiempo, adherirse de hecho a la Tercera Internacional, de finalidad opuesta.

«El Congreso de la Confederación (3) tomó una actitud de adhesión sentimental a la Tercera Internacional, en notoria discordancia con la ratificación de los principios anarquistas votada al mismo tiempo».

Cualquier buen entendedor del problema, y conocedor de la trayectoria confederal, llegará a la conclusión de que la CNT no podía vincularse a un organismo internacional fundamentalmente estatal. Menos aun de tendencia comunista. Como puede comprobarse, por todo lo que se deriva del

por Severino CAMPOS

Congreso del Teatro de la Comedia, de hecho no hubo tal adhesión a la Tercera Internacional. Lo evidente es, que en la militancia libertaria española existió honda preocupación en torno a la revolución rusa, que motivó grandes alegrías y esperanza, a la que no pocos presagiaban mala suerte por la participación de los jerarcas marxistas.

Esto no quiere decir que en aquellos momentos no se viera con simpatía el desplome del zarismo, por un acontecimiento revolucionario en el que la participación de los obreros fue amplia y a fondo. Aunque fuera de expresión sentimental, y provisional, la Confederación Nacional del Trabajo no podía negar su adhesión moral, en principio, a una revolución que dio lugar a que los trabajadores pusieran en práctica un sistema de producción y relación social, en parte coincidente con la finalidad libertaria.

Hoy, a cincuenta y cinco años de aquella aurora que hizo ver un inmediato porvenir de equidad social, las providencias tomadas por la militancia confederal en el Congreso aludido tienen el honor de una visión sin igual. Los hechos históricos de alguna magnitud cuentan con un acervo de información y literatura que iluminan el horizonte de actividades humanas que interesen al historiador culto y honrado. La obra del señor Tuñón de Lara está plagada de errores, y lo que nos concierne al Movimiento libertario debemos procurar rectificarlo.

(1) Historia del Internacionalismo Obrero, Editorial Ercilla, Santiago de Chile, Vol. 2º.

(2) Joaquín Maurín, Revolución y Contrarrevolución en España, Editorial Ruedo Ibérico.

(3) Manuel Tuñón de Lara, La España del Siglo XX, página 95, Librería Española, París.

NUEVO METODO

PAMPLONA. — Los obreros de la «Tornifasa» reclamaron de la empresa un aumento de 3.000 pesetas mensuales, salario integro en caso de enfermedad y un mes anual de vacaciones pagadas. La casa se negó y despidió a un centenar de trabajadores. Ahora la ETA ha secuestrado al presidente de «Tornifasa», Felipe Huarte, el cual — dice ETA — no soltará hasta que dé satisfacción a los reclamantes y readmita a los cien despedidos.

En las raíces

Ese anarquista extraordinario

NO son pocos los profanos que han confundido la raíz y base del anarquismo como un sistema político sin más originalidad que la del libertinaje petardista, antítesis de su verdadera sustancia.

En las raíces de la filosofía ácrata arraiga la luz de la verdad como principio demostrable de toda doctrina vital. Su eficiencia se manifiesta en su aversión por los sistemas de la sociedad en desahucio, del Estado incapaz de producir, en el error que sustentaba, lumbres vivas. Y, antes que abrazar esas corrientes materialistas, las desenmascara y denuncia haciendo uso del justo proceder que enarbola y propaga, cuidando, al tratar de destruir todo error, de no atentar contra la integridad del hombre como tal. Su verdad se manifiesta en un sentir determinado por un impulso espontáneo y libre de confraternización con todo prójimo que de algún modo evidencie su anhelo de verdad pura que va mucho más allá de las meras palabras.

Toda verdad brota y se dirige al logro de lo aparentemente utópico y no a bajas razones erigidas sobre realizaciones negativas, cuales sean las logradas por la sociedad que de Estado en sus devaneos seculares. El anarquista, pues, razona acerca de lo que espera y lo explica con tanta sencillez como vuelos de eternidad, confundiendo al hombre razonablemente tibio, a quien la sabiduría del primero se le antoja locura. No se contenta el anarquista, como hombre de verdad, sino con la evidente demostración de lo que sabe que, en cierta trayectoria moral ha de acontecer. Su visión íntima, que analiza mientras se manifiesta, descansa en la esencia de la misma verdad, pero nunca en recursos de elaboradas filosofías, quiméricas e impracticables.

La luz del anarquismo genuino está en declarada oposición al mero conocimiento intelectual del ideal más puro. Considera que, por pura, su doctrina ha de ser agua al alcance del sediento y que, aunque a otros parezca absurdo el hecho de ofrecerse personalmente, como modesto recipiente de tan precioso líquido, éste y no otro es su objetivo. El hombre que cobarde o neciamente escapa a esta ley vital de confraternización depurada, puede argumentar en pro o en contra de una

tal actitud sin que ello le valga para ser recipiente apropiado de un sentir que le definirá por sus acciones, en la realidad presente.

Consideramos al anarquista verdadero por la puesta en marcha de sus íntimas convicciones. Veamos cuánta y cómo puede diferir de anarquistas nominales o cómo puede identificarse por sus hechos con otros seres que llegaron a la verdad por el solo camino de la verdad determinada en frutos apacibles de amor y justicia.

El anarquista se sabe libre y no obstante se sujeta a sí mismo cuando en ello ve la necesidad de persuadir y alcanzar a otros para llevarlos a su misma esfera moral y espiritual. Está gozosamente animado por el ideal de un mundo mejor y, no obstante, se dispone a vivir lo peor y entregar «aquí y hoy» su vida para que otros logren lo que a él no le sea dado hallar. Tiene puesta la mira en las cosas inmateriales e impercederas, pero usa lo material como quien sabe es dueño de todo y no se deja adueñar por sentimientos de propiedad que la denigrarían. La sociedad de estado con su religiosidad polifacética no es su mundo; cumple lo que esa sociedad le exige, pero no la sirve, y sabe que en tal actitud todo lo que el Estado puede pedir es lo que a sí mismo le estorba. Como el halcón, que en el aire es esencia de gracia y belleza, pero en la tierra resulta incontrolable y feo, así aparece el anarquista en hombre; ideal en la altura del espíritu que lo anima; inadaptable a las normas, procedimientos y objetivos de la sociedad de Estado.

El anarquista intuye fácilmente que si ha de ser victorioso como uno que dignamente sirve verdad entre los hombres, no puede seguir en la misma conducta externa y, por lo tanto, muestra una tal forma de comportamiento que fácilmente hace comprender que para ganar está dispuesto a perder; para salvaguardar el bienestar moral ajeno se pone en peligro; para alcanzar la inefable altura, desciende cuando en ello va implicado un sentimiento puro de fraternidad hacia el más débil; se niega a sí mismo para afirmar a otros; se inclina ante la voluntad suprema que brota en su libre albedrío y halla que, paradójicamente, es elevado a lo sumo.

Este anarquista extraordinario,

que en realidad no es sino el prototipo del hombre normal (existente, aunque escaso), se hace fuerte en su sencillo reconocimiento de humana flaqueza; aunque se sabe pobre, enriquece siempre a otros, viendo que tal habilidad queda desvanecida creyendo que tiene poco, busca más. Grande de alma el anarquista que lo es al estimarse pequeño y modestamente vive en su profundo sentimiento de integridad cuando tan consciente está de su propensión a dejar de serlo. A otros resulta sabio cuando él mismo no ve otra cosa que su propia ignorancia o limitadísimo conocimiento, y su saber se minimiza cuando creyendo brillar él, lo ensombrece la jactancia. Suele hacer mucho si cree que es poco lo que ha hecho y halla haber apuntado alto al ver que es aquí abajo, en la tierra y entre los hombres donde está su objetivo. Consigue hallar algo de que regocijarse en la adversidad y apenarse sumamente hasta el punto de exponer su vida por los amigos cuando ve a éstos en la aflicción.

El carácter paradójico del anarquista genuino se revela en todos sus pasos y actitudes. Se cree a salvo hoy, pero no cede en su empeño de escalar cumbres más altas oponiéndose al torbellino de la sociedad que le rodea y le regocija al batallar por llevar consigo a esas cumbres al prójimo inmediato y al de más allá. Teme errar, pero no le teme a nada ni a nadie, pues, vencido por la verdad libertadora halla su corazón a la merced de una luz de la que se hace dueño a medida que la sirve. Sabe que el sencillo reconocimiento de sus humanos yerros lo restaura en la verdad y se ve a sí mismo consciente de la inclinación de su corazón que, en las nubes, muchas veces le traiciona.

Por encima de todo, ama el saberse poseído por el amor y, aunque modesto y pobre, hace de su esfera espiritual un reino sin jerarcas, una señoría sin señores; un imperio de una conciencia sujeta en sí y al servicio de los demás. Para él, la libertad que en el epicentro de su corazón entroniza es algo tan precioso como sus ojos, pero perdería éstos antes que la libertad que sirve y gana a otros. Quiere, aun sabiéndose detestado, al comprobar que la verdad no le rechaza sino que, siempre al contrario, le aceptó tal cual era y en su camino abrió sus

horizontes hacia mayores realidades eternas.

El anarquista es leal y perseverante en cuanto a sus derechos de ciudadanía eterna. La verdad sin eternidad no es más que una verdad relativa y eternizarla supone ejercicio de abnegación permanente. Sin embargo, el anarquista genuino se alegra de ser ciudadano del momento que vive y, si es español sabe gritar: «¡España para la verdad o muero!», como acerca de Escocia dijo Knox.

Así, ese hombre extraordinario espera serenamente el día de su entrada en la resplandeciente utopía, que dejará de serlo y que en su manifestación no necesita un lugar geográfico ni un momento social, sino corazones donde echar cimientos.

El anarquista real no ignora que la misma verdad pesa, juzga y condena esa sociedad en que se halla instalado. Sociedad a la que el propio error sojuzga y destruye. Ese hombre es un pesimista en lo que respecta a su visión humana cuando considera al hombre esclavo de la soberbia de la vida o el afán de las riquezas, pero es serenamente optimista cuando halla que la misma verdad acepta e integra en sí a los que la repudiaron, si la desean.

Este anarquista extraordinario, este hombre de verdad, ¿lo eres tú?

De no ser así, y a tu alcance está el palmo de la justa medida, llámeste como te llames, poco pueden convencerme las teorías, porque de éstas, la sociedad de Estado, política y religiosa, siempre ha estado llena y ¡ya lo ves!

ABARRATEGUI

(Versión libre de un trabajo de A. W. Tozer. The Overcomer)

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pídase al COMBAT SYNDICALISTE.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA.»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J. J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

VICTOR CRIVILLE

Falleció en Marsella, a primeros de enero de 1973, el compañero Victor Clivellé, de la Local CNT de Montpellier, a la edad de 73 años. Pertenecía al Ramo de la Construcción de Barcelona, por ser albañil. Fue enterrado civilmente en Montpellier. Se había reunido con su familia y vivían en Marsella. Era cuñado del compañero Hermoso Plaja de la Editorial Vértice, que está refugiado en Méjico.

El compañero Crivillé era un buen compañero, confederal, hombre anónimo, sencillo, bueno, solidario; tenía sus pros y sus contras como todos tenemos, pero era un viejo luchador de los tiempos de las represiones en España de 1922, época de los pistoleros del Sindicato «Libre» y de los generales sanguinarios Martínez Anido y Arlequí, monstruos en Barcelona.

Tenía su mujer y dos hijos, uno reside en Montpellier, su mujer y el hijo mayor viven en Marsella.

Era hijo de Vilella Alta (Tarragona); vivió muchos años en Barcelona. Refugiado, es ya otro que no podrá ver liberada España.

Reciba su familia mi sentido pésame, con deseos de que se fortalezca vuestro espíritu por la pérdida de vuestro padre y marido.

Vuestro amigo y compañero de la CNT,

José Giné Folch.

ADOLFO RIBAS

En un accidente banal de gas dejó de existir en Béziers el compañero Adolfo Ribas, de 74 años de edad. Nació en Mora de Ebro, pero muy joven se trasladó a Barcelona y en el año 1916 ingresó en la CNT, siendo uno de los muchos que fueron desterrados a provincias desérticas maniatados y andando por carreteras custodiados por la Guardia civil de a caballo. Esto era en tiempos de Martínez Anido.

Terminada la guerra civil de España pasó a Francia, sufriendo las peripecias que sufrimos todos los exiliados. Ni los años ni las miserias le disminuyeron la fe, y estuvo convencido de ver el juicio final del régimen franquista. Tanto en España como en Francia cumplió con los deberes cenetistas.

El entierro fue civil cual fueron sus deseos, siendo aquél muy asistido de amigos y compañeros. La F. L. de la CNT de Béziers se asocia al dolor de su hermana y sobrinos residentes en España. — Por la F. L. *El Secretario.*

JUAN NAVEIRO PEREZ

Constancia del fallecimiento del español antifascista Juan Naveiro Pérez, ocurrido el 5 de enero del

PAGINA NEGRA

corriente año en Dunkerque a la edad de 72 años.

Compartimos la aflicción de sus deudos y allegados. Fue civilmente enterrado el miércoles día 10 en el cementerio de la propia ciudad atlántico-francesa.

FRANCISCO AGUILAR

Después de una larga y penosa enfermedad ha fallecido en Lourdes, a la edad de 64 años, el activo y consecuente militante confederal y libertario Francisco Aguilar.

Desde su más temprana edad fijó su residencia en la populosa barriada de Barcelona, la Barceloneta, a cuyo Sindicato de Industria Pesquera perteneció desde su fundación. El 19 de julio de 1936 se encontraba en su puesto de lucha frente a la militarada y a la reacción fascista coaligadas en un vergonzoso abrazo.

Su vida profesional en contacto siempre con los mares de altura, en el Mediterráneo y Atlántico, supo lo que eran los días tormentosos y las calmas sosegadas de los lobos de mar. Además de las luchas con el mar era la conciencia ideológica y social que le inquietaba siempre. Su actuación franca y directa le valió que el mundo patronal le declarara un repugnante «pacto del hambre» del cual salió airoso con la hombría peculiar de los militantes anarcosindicalistas que no admiten componendas en la solución de los conflictos sociales.

Terminado el drama guerrero en el suelo español y el éxodo de los combatientes antifascistas siguió el destino de todos los exiliados de los Campos de concentración y las desgraciadas Compañías de Trabajadores españoles bien repletas de injusticias, de miserias y de hambre.

El 24 de diciembre de 1939, la 113 C.T.E., de la cual formaba parte nuestro fallecido compañero Aguilar, fue empaquetada en aquellos inmundos vagones de ferrocarril «8 caballos, 40 hombres» y después de una marcha de 4 días por los caminos de hierro fueron desembarcados a pocos kms de la frontera belga, en los Ardennes, y después de cinco meses de accidentadas peripecias y bajo una lluvia de fuego y metralla alemana, mezclados, confundidos con el ejército franco-inglés en derrota y los refugiados belgas y luxemburgueses, los restos de las CTE de aquel sector llegaron al Campo de Gurs en los Pirineos Atlánticos.

Con la ocupación alemana un nuevo calvario nos esperaba: nuevas persecuciones, nuevos atropes-

llos e injusticias al margen de la personalidad humana y los Derechos del Hombre.

En el campo de Gurs los refugiados españoles bajo orden militar se convirtieron en enterrados de los judíos que morían a una cadencia de 15 y hasta 20 por día. El compañero Aguilar poco tiempo después se refugiaba en Andorra y repasaba de nuevo la frontera cuando la ocasión fue propicia.

Hacia ya unos 27 años que residía en Lourdes, siempre activo y voluntario en toda manifestación y acto que la Organización estaba presente, sea en los grupos artísticos departamentales o en las asambleas en las cuales siempre tomaba parte en las deliberaciones de las mismas con la buena voluntad que le caracterizaba.

Francisco Aguilar, militante responsable, buen padre de familia y siempre en su puesto en los momentos clandestinos y de acción ha sido acompañado a su último refugio del cementerio de Langelle de Lourdes, envuelto con la enseña rojinegra, por una nutrida manifestación de amigos y compañeros venidos de dentro y fuera del Núcleo de Altos y Bajos Pirineos.

Desde estas columnas dirigimos a sus hijos Rosa, Colbert Albessard y a su nieto Joël nuestro más profundo pésame.

La F. L. de Lourdes de la CNT en el Exilio.

MARIA RODRIGUEZ

Ejemplo humanitario y altruista

El día 7 de enero dejó de existir, a la edad de 60 años, la amiga y compañera María. Su entierro, civil, se hizo el miércoles día 10 por la mañana, donde asistió una numerosa asistencia de amigos y compañeros, así como muchos franceses, amigos de la difunta y de la familia Mañá. Compañera en vida de este querido amigo y compañero.

Una compañera más que nos dejó para siempre. Si en vida no fue conocida por toda la Organización libertaria, no por eso dejó de prestarle los mayores servicios.

Ya de joven, toda la familia Rodríguez hubo de emigrar a Sevilla en busca de sustento, como tantos miles de otras familias lo hicieron y lo hacen en la actualidad. Fue en esta ciudad donde muy joven quedó sin madre; más tarde, también joven, se trasladaron a Barcelona, barriada de Horta. Y fue precisamente ahí donde trabó amistad con conocidos y solventes compañeros, militantes de la Organización confederal. Su casa

(porque su familia siempre ha pertenecido a la CNT) era abierta a todos los compañeros, no importando la hora, los motivos y las circunstancias.

Durante la guerra y la revolución contra el sistema franquista, si no ocupó cargos confederales o específicos, no por eso dejó de confiarle el Movimiento libertario labor tan útil, importante y responsable como telefonista en la Casa central de nuestro Movimiento de la Vía Layetana, en Barcelona. Su seriedad y regularidad con todos los que la trataron y su alteza de miras por los problemas de la Organización y las ideas que amaba y sentía, le granjearon la estima de todos.

Refugiada del 39 en Francia, pasó por todos los avatares, como miles y miles de exiliados, y para corolario de una vida tan llena de amor y justicia, ya sintiéndose muy enferma del corazón, pero con toda la serenidad y lucidez de vida, manifestó varias veces su deseo de que, si falleciese en la operación, su cuerpo lo ofreciera a la ciencia para que, si algún órgano bueno existiese en su cuerpo y pudiese ser útil a otra persona que podían disponer de él. Como asimismo, caso que la operación no resultara bien, que miraran de investigar de nuevo las causas, al objeto de que si otro caso semejante se presentara, les sirviera de estudio y experiencia para salvar a otros seres humanos.

¡Qué ejemplo de altruismo y humanidad! ¡Qué valor moral se necesita para, en esta sociedad de conveniencias, prejuicios e hipocresías, con lucidez y serenidad desear que aun después de muerta, su cuerpo sirviera para algo! Pero no merecen menos honores todos sus familiares: padres, hermanos e hijos, y en particular nuestro inconsolable S. Mañá, perteneciente al Sindicato de la Construcción de Barcelona, que manifestaron a los profesores los deseos de la difunta. Lección de lealtad hacia María, de probidez y conciencia libertaria y anarquista. Lección a cuantos con su moral religiosa e hipócrita no respetan las últimas voluntades.

Que la familia Mañá reciba el más sentido pésame que todos los amigos y compañeros les damos, y en particular, *Visentet.*

Toulouse.



INTERIOR. EL CONFLICTO DE SANIDAD del Barrio «Las Oliveras» de

El personal del Instituto Mental en encierro de protesta

La grave crisis que el Instituto Mental de la Santa Cruz y de San Pablo ha venido atravesando en los últimos dos años, alcanza hoy uno de sus momentos más graves.

Los enfermos internados en el Instituto Mental, dado el periodo de duración de las enfermedades psiquiátricas son considerados como personas inútiles para el trabajo desde el punto de vista de la rentabilidad capitalista. La Seguridad Social se desentiende de ellos y son abandonados a la «Caridad» de entidades benéficas en unas condiciones de vida totalmente miserables.

El Hospital de San Pablo, uno de los hospitales de beneficencia más antiguos de Barcelona y del cual depende el Inst. Mental, está regido por la llamada Muy Ilustre Administración (MIA) compuesta por dos canónigos del arzobispado y dos concejales del Ayuntamiento.

Sin embargo, por razones de rentabilidad el Hospital de S. Pablo, inicia en la década de los 60 la venta de los terrenos del I. M., tras un «chanchullo» legal por medio del cual dichos terrenos se convierten de «zona sanitaria» en «zona edificable»; al mismo tiempo la Administración anuncia que solo se hará cargo de un máximo de 120 enfermos de los 420 que hay actualmente. Estos 120 enfermos, que irían a parar a una Unidad Psiquiátrica dentro del recinto de San Pablo, serían aquellos cuyas condiciones de recuperación, rentabilidad y posibilidades de reintegración a la producción fueran las máximas.

En los últimos meses la lucha que el personal del I. M. ha llevado en contra de los proyectos de la MIA ha obtenido como respuesta la represión abierta de la Administración en forma de sanciones, suspensiones de empleo y sueldo, etc... que alcanza al 90 % del personal y que han culminado el pasado 12 de diciembre con rescisión del contrato a dos cuidadores en periodo de prueba.

El inminente derribo de la parte del edificio que todavía queda en pie, la amenaza de nuevos despidos, las persistentes negativas de

San Pablo de hacerse cargo de los 420 enfermos y fundamentalmente las condiciones de los enfermos internados, son las pruebas acusadoras de una situación de abandono y miseria que requiere una solución inmediata. Por ello el personal en lucha del Instituto Mental con su acción de ENCIERRO INDEFINIDO REIVINDICA:

— Readmisión inmediata de los despedidos.

— No a las medidas represivas de la Administración. Eliminación de las sanciones.

— Intervención del personal sanitario en la gestión hospitalaria.

— Creación de una estructura hospitalaria que acoja a la totalidad de los 420 enfermos ingresados.

— Inclusión en la Seguridad Social de las atenciones necesarias a los enfermos mentales.

Esquema para un análisis de la problemática actual del Instituto Mental de la Santa Cruz

A partir del año 1971, el personal del Instituto Mental entra en conflicto abierto con la administración a propósito del derrumbamiento (por parte de una empresa inmobiliaria, dueña ya entonces de todos los terrenos pertenecientes al Instituto) de la mitad del edificio y el consiguiente hacinamiento de los enfermos. El conflicto adquiere fuerza por su contenido intrínseco (transformación de una zona sanitaria en zona edificable, ventas oscuras de todos los terrenos, ideología «caritativa» en la que se apoya el Hospital de San Pablo, siempre afamado como «el hospital del pueblo barcelonés», inseguridad de habitat para 420 enfermos, etc...), al mismo tiempo que por su coincidencia con un momento hito de las luchas psiquiátrico-sanitarias del país (coincide en el tiempo con los acontecimientos de la Clínica Psiquiátrica del Hospital Francisco Franco de Madrid). Esta fuerza, junto a la conjuntura especial por la que atraviesa el Hospital de San Pa-

blo — cambios importantes en sus estructuras técnico-administrativas, dimisión del antiguo director-gerente y sustitución por la actual gerente — hacen que el personal del Instituto Mental consiga de la administración importantes reivindicaciones, fundamentalmente dos: participación del personal sanitario en la gestión del Instituto y un proyecto relativamente amplio de contratación del nuevo personal, que abren, en principio, la posibilidad de una experiencia de transformación psiquiátrica (con la que aparentan comulgar tanto la gerencia, como la dirección de la división médica y la dirección del centro).

La transformación, ciertamente, se inicia pero muy pronto las dificultades van progresivamente imponiéndose desde una política claramente represiva y restrictiva de la administración: prohibición de acceso a la mayoría del personal al comedor del centro (exclusivamente para médicos, psicólogos, asistentes sociales y administrativos), al mismo tiempo que se niega la posibilidad de que una parte del personal comparta la comida con las enfermas; intento de que el personal respalde y selle la estructura jerárquica a través de indumentarias especiales para cada estamento; paralización de la contratación del nuevo personal, cuando el proyecto inicialmente aprobado todavía no había sido cumplido; negativa a reponer las bajas del personal; negativa a atender las demandas económicas que el personal médico-sanitario hacía en función de las necesidades más urgentes para el tratamiento de los enfermos; negativa, igualmente, a atender las transformaciones más absolutamente imprescindibles en relación con el «habitat» de los enfermos; prohibición de las reuniones colectivas; imposición de criterios irracionales — absolutamente ajenos a consideraciones funcionales respecto de la asistencia psiquiátrica — en el cumplimiento del horario; prohibición de una reunión con los familiares de los enfermos convocada por el personal técnico del centro e intervención a este propósito de varios miembros de la BPS, etc., etc.

La política represiva y restrictiva de la administración frente al personal sanitario y frente a los

enfermos ingresados, culmina con toda una ola de amonestaciones y sanciones, que a lo largo de los tres últimos meses, afectan al 90 % del personal y la rescisión del contrato de dos cuidadores, el día en que terminaba su periodo de prueba de seis meses.

La política administrativa no es ciega, tiene con seguridad una significación. ¿Cuál es la significación real de la política represiva y restrictiva que se nos impone y que alcanza su expresión más actual e indignante con las sanciones y los despidos? Se trata fundamentalmente de imponer a) una rígida disciplina que llegue a asegurar en la práctica, la primacía absoluta de los criterios administrativos sobre los técnico-asistenciales (la administración necesita asegurarse — en estos momentos más que nunca — de que sigue vigente el dicho popular: «Quien paga manda»); b) una conformación ideológica funcional a las estructuras vigentes en las que queda inserto el hospital mismo (ideología del capital, ideología del «orden»); c) una disminución numérica del personal (eliminando, claro está, en primer lugar, a las personas más directamente enfrentadas con los criterios administrativos). En definitiva, se trata de someter al personal a una organización del trabajo, que por estar exclusivamente en función de los intereses de la administración y de su ideología, impida al máximo una práctica y una teoría sobre la situación real del enfermo mental — cronificado y excluido — y sobre las estructuras creadas para su «tratamiento» — estructuras de miseria endulzadas por ideología de caridad.

En la práctica, la imposición — a través de diversas medidas represivas — de esta determinada organización del trabajo, se muestra con una doble finalidad: 1º Imposibilitar una alternativa real al problema del manicomio (ya iniciada en la práctica), esto es: imposibilitar una alternativa real a la asistencia de los enfermos mentales crónicos; 2º Favorecer el proyecto de Unidad Psiquiátrica dentro del Hospital General, polarizando — con aires de modernización — el problema de la asistencia psiquiátrica, al tratamiento de un reducido número de enfermos agudos. (¡Violenta mixtificación

EN BARCELONA. Los inquilinos Santa Coloma, se defienden

del problema real!). Como dato interesante puede destacarse que, a lo largo del proceso de transformación psiquiátrica iniciado, las secciones que claramente han quedado marginadas del mismo, han sido, precisamente, las que albergaban enfermos geropsiquiátricos; — los enfermos mentales viejos son doblemente crónicos. Igualmente, debe destacarse, que en la paralización de dicho proceso de transformación, decretada por la administración, la primera sección desmantelada ha sido la llamada de Santa María, antigua sección manicomial de castigo que alberga a las enfermas más claramente cronificadas a lo largo de sus 15-20 ó 30 años de internamiento.

Efectivamente todas y cada una de las medidas represivas adoptadas por la administración son, al mismo tiempo, restrictivas por estar al servicio del susodicho proyecto de Unidad Psiquiátrica: un proyecto de restricción, de marginación, de eliminación de los 420 enfermos crónicos ingresados. (La administración del Hospital de San Pablo dice no tener la responsabilidad del tratamiento de estos enfermos y tranquilamente quiere olvidarlos, apartarlos de su vista. Gentes vuelve a tener razón: «... No es necesario matarlos, es suficiente con no verlos»).

El proyecto de la administración es claro desde hace tiempo, ahora su puesta en práctica se hace inminente: destruir un servicio para el tratamiento de una gran masa de enfermos crónicos (420) y sustituirlo por otro para el tratamiento de un número reducido de enfermos agudos (en declaraciones oficiales: 120 camas). Tal proyecto pone nuevamente sobre el tapete un problema importante — la escisión entre los crónicos y agudos — y su real fundamento: el criterio de rentabilidad, base exclusiva de todas las decisiones de la actual administración del Hospital de San Pablo (eliminación de ciertos servicios poco rentables, conversión del actual cuerpo de médicos residentes — con normativa contractual — en becarios — sin normativa contractual —, destrucción del Instituto Mental...).

Ciertamente, el enfermo mental no es rentable, ni en su versión de enfermo «agudo», ni en su versión de enfermo «crónico». Pero es igualmente cierto, que el en-

fermo mental agudo, es más rentable que el crónico en un doble sentido: a) Más directamente rentable para la institución que lo trata; y b) Más rentable socialmente, es decir: mayor posibilidades y mayor rapidez de reinserción en el proceso productivo como fuerza de trabajo. He ahí el principio y el fin de la significación de la proyectada Unidad Psiquiátrica a cuyo logro va dirigida toda la política de la administración en relación con el Instituto Mental.

Por otra parte, es claro que el mismo criterio de rentabilidad es el que mueve las actuaciones de la Seguridad Social, que a pesar de su fabuloso superávit anual y considerando al enfermo mental como «crónico» entre los crónicos, sigue sin hacerse cargo de su asistencia hospitalaria (hecho que, como se sabe, ha sido repetidamente denunciado desde el interior mismo de las organizaciones médico-psiquiátricas).

Así las cosas, todo el proceso que viene desarrollándose en el Instituto Mental, no es más que la culminación de una serie de hechos cotidianamente demostrables: La exclusión social — cristalizada en el interior mismo de las estructuras sanitarias — del enfermo mental y con él, del personal sanitario, que a través de la práctica, ha hecho suyo el problema del enfermo mental a quien trata.

Por todo ello, el personal técnico-sanitario del Instituto Mental exige a la Muy Ilustre Administración del Hospital de San Pablo:

1º La inmediata readmisión de los dos cuidadores expulsados.

2º La anulación y consiguiente paralización de todas las sanciones.

3º La participación real en toda la gestión del Instituto Mental, por parte de todo el personal del centro. En consecuencia reivindicamos la capacidad organizativa y decisoria, a todos los niveles, de la organización hospitalaria: a) equipos de sección; b) reuniones de departamento; c) comisiones de gestión; d) reunión interdepartamental.

4º La continuidad de la asistencia de los 420 enfermos ingresados. En consecuencia reivindicamos: creación de una estructura hospitalaria que acoja y trate a todos los enfermos actualmente interna-

Hoja informativa sobre la lucha de los trabajadores de «Las Oliveras»

A toda Santa Coloma de Gramanet y a la clase obrera en general.

En hoja informativa anterior se explicaba el motivo de la lucha de las 627 familias estafadas por la empresa Albica (Saga). Esta empresa vendió las viviendas diciendo que serían de Renta Limitada y después no urbanizó el barrio dejando a los vecinos sin luz ni pavimentación pero sí con ratas y basuras por todas partes además de los impuestos y de las 30.000 pesetas debido a la no concesión de la Renta Limitada y que junto con los gastos de urbanización suponen para cada vecino unas 100 mil pesetas de más sobre el precio acordado.

Se hicieron toda clase de gestiones, como ya informábamos en la hoja anterior y no hubo respuesta alguna.

Cuando faltaba para el tercer mes de suspensión de pagos la empresa pidió negociar: ofreció arreglar parte del barrio y, como la Renta Limitada ya no se podía conceder debido a la sucia maniobra de la empresa, de las 30.000 pesetas que la empresa Albica debía abonar a cada vecino, sólo abonaba 20.000 pesetas, exigiendo a los vecinos, las 10.000 pesetas restantes para la urbanización del barrio. Consultados los vecinos la yoría exigió las 30.000 pesetas como mínimo.

A todo esto hay que decir que en aquel momento la lucha atrave-

Al mismo tiempo, el personal técnico-sanitario del Instituto Mental denuncia públicamente la marginación a que la Seguridad Social condena al enfermo mental y exige, también públicamente, que tal organismo sanitario intervenga, de manera efectiva en la solución real del problema del Instituto Mental de la Sta-Cruz.

Para que estas exigencias fueran cumplidas, hemos recurrido a todas las formas posibles de diálogo. En la práctica no hemos encontrado sino negativas que nos han obligado a optar por la vía de la acción directa.

Personal del Instituto Mental de la Santa Cruz, Barcelona.

saba un bache, algunos bloques habían abandonado la lucha debido a las maniobras de la empresa, malentendidos y al cansancio general. Se lanzó una octavilla invitando a la unidad, al tiempo que se corregían los errores cometidos que causaron la separación de estos vecinos. Se siguió con la suspensión de pagos.

Cuando los representantes del barrio llevaron a la empresa las exigencias de los vecinos, Guitart (el Gerente) contestó en plan provocador que «Ya podemos irnos a ver el fútbol». (Aquel día había partido en la T.V.).

Informado el Barrio de la respuesta de la empresa, hubo mucha indignación. Aparecieron más octavillas y empezó a correr el rumor de manifestación. El día 21 de noviembre (martes) las mujeres de los bloques del Patronato Municipal (otros bloques del mismo Barrio de las Oliveras) se manifestaron durante una hora y cortaron el tráfico en tres ocasiones pidiendo Autobuses. Esta manifestación, en la que participaron también algunas mujeres de los bloques de Albica, influyó en el éxito siguiente.

LA MANIFESTACION

El sábado 25 de noviembre a las 5 de la tarde empezaron a concentrarse los vecinos para la manifestación. Primero se dio una vuelta al Barrio tocando los timbres de las escaleras e invitando a los que estaban en las ventanas y balcones a que bajaran, muchos de ellos lo hicieron. Salieron del Barrio unas 400 personas llevando 5 pancartas a los gritos de:

«Renta limitada sí, estafas no». «Guitart es un ladrón». «Luces sí, ratas no».

La manifestación recorrió varias calles hasta llegar a la carretera de la Roca, por donde siguió avanzando hacia las oficinas de Albica (están al otro extremo de Sta-Coloma, en el Barrio del Fondo, a más de 2 kms. de distancia de las Oliveras). Al paso de los manifestantes, los demás trabajadores que estaban en las calles y balcones



Sigue la información del Interior de nuestra Corresponsalía.

Cómo se defiende un barrio

animaban y muchos se sumaron a la manifestación. (En Sta-Coloma nadie ha podido olvidar todavía las manifestaciones del Ambulatorio que agrupaban a unas 10 mil personas y que terminaron en una gran victoria). Cuando se había recorrido más de la mitad del camino apareció la guardia civil con sus herramientas de trabajo: las metralletas, e intentaron cortar el paso en dos ocasiones (la segunda cerca de las oficinas). No lo consiguieron ninguna de las dos veces. En una ocasión golpearon a una compañera en el estómago con la boca del arma, e intentaron detener a dos compañeros, otra fue empujada por un guardia civil y éste recibió a cambio una patada en la espinilla.

Después de gritar frente a las oficinas, la manifestación se disolvió al haber conseguido su objetivo. Se empleó una hora y media en recorrer el trayecto de más de 2 kms. y llegaron a juntarse unas 800 personas (más de 300 se juntaron por el camino). ¡Viva la solidaridad de la clase obrera!

Una parte importante de los vecinos volvió al barrio en manifestación, reprochando a los demás vecinos que no se habían unido lo erróneo de su comportamiento.

La prensa al día siguiente, no pudo callar la noticia, pero con «algunas diferencias»: número de manifestantes, diálogo de éstos con la guardia civil. ¿Cómo iban a dialogar los vecinos si no llevaban metralleta? Esta forma de diálogo las soñarían los de Europa Press o se las contaría el Guitart o compañía. Este diálogo nos lo demostró con la manifestación de más de 700 personas formada por hombres, mujeres y niños del día 28 de noviembre (martes) a las 6 y media de la tarde con motivo del no cumplimiento al plazo fijado para solucionar el problema de los autobuses.

La policía sabía que se dio 8 días de plazo a partir del 21 de noviembre. Por este motivo se hizo esta segunda manifestación.

No llegaban autobuses al barrio pero sí que estuvieron dos autobuses de tricornos y gran número de sociales.

Disolvieron rápidamente a la gente de la manifestación a fuerza de empujones, palos y utilizando todos los métodos que ellos emplean.

Ante eso, la gente se congregó de nuevo en la calle Anselmo del Riu en el barrio de Singuerlin parando el tráfico. Y este momento de dispersión aprovecharon los

asesinos de la clase obrera y guarda-espaldas de los capitalistas para apalearlo brutalmente, dejándolo medio muerto, a un vecino nuestro por tres policías secretas.

¿Existe algún diálogo?

Esta es la forma cómo responden los capitalistas a la clase obrera que pide «parte» de lo que le pertenece. A todo esto los capitalistas mandan a los asesinos a sueldo.

Mantengámonos unidos, solamente con nuestra unión, la de la clase obrera, se acabarán los capitalistas.

Compañero:

Continuemos apoyando esta lucha y cualquier otra de la clase obrera en las fábricas y en los barrios. No olvidemos que esta lucha no es una lucha aislada, es un capítulo más de la historia del movimiento obrero contra la explotación capitalista y que aunque acabe con una victoria continuaremos teniendo problemas: *Mientras haya capitalistas seremos explotados.*

La victoria definitiva solo la obtendremos el día en que los trabajadores arrebate a los capitalistas las fábricas, las máquinas, las viviendas, las carreteras y todo lo que ha salido de nuestro trabajo construyendo así la sociedad sin clases, en la que no habrá ni «Albica», ni «Guitarts», ni «policías» que los defiendan: la Sociedad igualitaria.

¡Viva la lucha de las Oliveras!

¡Oliveras vencerá!

¡Luchemos organizadamente!

¡Organizémonos en Comisiones de fábrica y de barrio!

Comisiones de Barrio de Sta-Coloma.

Noviembre de 1972.

ANARQUISMO Y LUCHA DE CLASES

La Historia de la humanidad desde el comienzo de la «civilización» es la historia de la lucha entre las clases. En todo tiempo, en toda situación, y en todos los lugares los conflictos, las luchas entre los hombres han tenido y tienen como fondo más o menos aparente, más o menos directamente las contradicciones entre clases.

En toda época las sociedades han estado divididas en clases, y siempre han existido opresores y oprimidos, explotados y explotadores. Las relaciones entre oprimidos y opresores han variado a lo largo de la historia en cuanto a su forma pero no en contenido, es decir, el común denominador de las civilizaciones ha sido y es el existir una minoría de privilegiados en cuyas manos estaba la mayor parte de la riqueza y el poder mediante el cual explotar a la gran mayoría de hombres cuyo trabajo enriquecería a sus amos. Las civilizaciones griega, egipcia, romana, etc., basaban fundamentalmente su economía en los esclavos (meros objetos en manos de sus amos). Durante la época feudal aparentemente no existen esclavos pero la relación entre las clases poseedoras y dominantes con respecto a los no poseedores y oprimidos es sustancialmente la misma (los siervos de la gleba son «dibres» pero su trabajo sólo va en beneficio de los amos, señores feudales, Iglesia). Actualmente las clases trabajadoras sólo subsisten y trabajan según el parecer de los señores capitalistas que obligan a vender, al trabajador, su fuerza de trabajo, cuyo precio es el salario.

Las clases oprimidas sienten el deseo imperioso de liberarse del yugo de sus amos, las revoluciones surgen como resultado de las contradicciones entre las clases.

No todas las revoluciones tienen el mismo carácter, no ya atendiéndolo a la clase revolucionaria (revolución burguesa, proletaria, etc.), sino que también existen otras diferencias; así la rebelión de los esclavos al mando de Espartaco contra los romanos carecía del contenido socio-económico de las revoluciones francesa, rusa, española, etc. La primera es una rebelión o revolución de liberación pero carente de un claro contenido económico y social, sin aspiraciones concretas en estos terrenos, las segundas son revoluciones sociales, con todo un contenido y aspiraciones concretas en el campo económico, político y social.

De la constante lucha contra las clases surge un aparato represivo, el Estado, cada vez más perfeccionado (con sus sistemas: burocrático, administrativo, de fuerzas de represión para mantenerlo, etc.); el Estado en manos de la clase o clases que detentan el poder no es más que el medio del que éstas se valen para mantener sus privilegios, su predominación social, económica e ideológica y perpetuar la situación dominante con el fin de seguir explotando a las demás clases, del fruto de cuyo trabajo viven. El Estado es pues una exigencia objetiva para las clases dominantes (o clase), una realidad sí, pero en modo alguno una necesidad del género humano para su convivencia, ya que no es más que el aparato de control y represión de unas clases sobre las otras y no el sistema imprescindible para asegurar la armonía entre los hombres.

Sólo la destrucción del sistema social que divide a los hombres en clases posibilitará la construcción de una sociedad de hombres libres. *Un militante de «Negro y Rojo»*
Barcelona, diciembre 1972.

Juan María Fuentes Fernández, asesinado por la policía

Todavía reciente el discurso del Ministro de la Gobernación, Garricano Goñi en las Cortes, en el que dio entera libertad a la policía para usar todo tipo de medidas represivas incluidas las armas de fuego.

Juan María Fuentes Fernández estudiante de Medicina, en Santiago de Compostela, ha sido vilmente asesinado. Este asesinato no viene aislado en los tres últimos años han sido asesinados 12 obreros en varias ciudades españolas desde Granada al Ferrol.

Junto a esta represión armada

están los últimos Consejos de Guerra. Y el próximo juicio ante el Tribunal de Orden Público de Marcelino Camacho y otros dirigentes neo-sindicalistas a los que piden penas de hasta 20 años de cárcel.

Los estudiantes conscientes de la gravedad de la situación por la que atraviesa el país y del caos en que se encuentra la Universidad.

Nos oponemos enérgicamente a la actual política represiva del Régimen que intenta impedir por la fuerza el desarrollo de cualquier movimiento de masas.

Los Comités de Curso llamamos a todos los estudiantes y profesores, al pueblo de Barcelona a *Manifestarse contra este asesinato.*

Abajo la represión franquista.

Libertades para el pueblo.

Han matado a un compañero.

Franco asesino.

Dictadura asesina.

Policías criminales.

Más escuelas, menos policías.

Comités de Curso.

Barcelona diciembre 1972.

Documentos históricos de la C.N.T. LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA DE OCTUBRE DE 1934

(Continuación y fin)

HACIA EL COMUNISMO LIBERTARIO

Un descontento general minaba los pueblos de base socialista, mientras que la C.N.T. extendía su radio de acción y su influencia. La Felguera era el eje que movía un buen número de pueblos cuando conocieron en detalle su forma de organización interna, su heroísmo y la audacia de sus combatientes. Pronto comenzaron a verse en todos los pueblos de base marxista nuevos defensores de los postulados de la C.N.T. y hubo localidades que reclamaron de La Felguera miembros que fuesen a ellos a constituir comités para la implantación del comunismo libertario. Entre esos pueblos puede citarse Nava, que requirió nuestra ayuda para tomar el cuartel de la guardia civil, como así se hizo, nombrando un comité similar al de La Felguera. Igualmente ocurrió en Noreña y en Pola de Siero, cuyos comités fueron integrados por camaradas de La Felguera, en Carbayín, donde la C.N.T. contaba con una sección y un par de grupos de la F.A.I. También Infiesto se entregó sin resistencia a la C.N.T., dando todos los viveres necesarios para el sustento de los revolucionarios y aprovisionando a éstos. Este pueblo está compuesto en su mayoría de gentes acomodadas, pequeños burgueses. El número de habitantes debe ser de 2.000. Meses antes del movimiento fue tiroteado allí un camión que conducía a excursionistas socialistas, interviniendo en ese ataque casi todo el pueblo y resultando varios heridos. En el momento en que La Felguera hizo allí acto de presencia no fue molestada para nada y los cajeros de los Bancos corrieron a entregar a nuestros compañeros las llaves de los Bancos, cosa que rechazaron haciéndonos saber que no querían el dinero, sino la justicia y la libertad.

Al observar nuestro comportamiento se pusieron de nuestra parte y manifestaron la mejor buena voluntad de ayudarnos.

Nava cuenta con unos ocho mil habitantes y carece de organización de la C.N.T., teniendo muy escasas fuerzas el socialismo. En Pola de Siero tiene una influencia preponderante el socialismo; su población es de 29.000 habitantes. Noreña era católica y conservadora.

Para constatar las diferencias de la actua-

ción de socialistas y de anarquistas y su influencia respectiva en los pueblos asturianos sería preciso copiar los manifiestos lanzados por ambas corrientes y explicar en detalle la vida práctica de las localidades en donde predominaban unos y otros.

CONCLUSION

Declarado el comunismo libertario en La Felguera y suprimido el dinero como signo de cambio, se dejaron intactos los Bancos y Cajas de ahorros y particulares, a excepción de la empresa Duro-Felguera que en la noche de la retirada fue asaltada sin saber por quién, perforándola a soplete y llevando unas 150.000 pesetas.

De esto no puede hacerse responsable al Comité. En cambio, donde los socialistas tenían hegemonía, lo primero que hacían era apoderarse de los bancos y llevarse el dinero que encontraban en ellos.

Otro de los factores que dio prestigio a la C.N.T. fué su conducta para con los enemigos vencidos, a quienes se procuró que no faltara nada y que se respetara por parte de los revolucionarios, sin ensañarse absolutamente con nadie. Podíamos presentar decenas de pruebas al respecto. Basta sólo mencionar el caso de los ingenieros de la Duro-Felguera y de su director, de quienes quisieron apoderarse los socialistas de Sama, en cuya ocasión los camaradas de la Felguera se interpusieron en la forma que ya ha comentado la propia prensa burguesa. Hemos hablado ya de los carabineros de Oviedo. También queremos recordar a un guardia de asalto sorprendido por una patrulla de La Felguera que, al tratar de detenerle, fue atacado por él. Reducido a la impotencia y hecho prisionero, fue llevado en presencia del Comité y allí clamando por su madre, pidió que le dejaran abrazar nuestra causa antes de morir. Como el pueblo de La Felguera no quería servir de carcelero, el guardia fue vestido de paisano para que prestase algunos servicios. Pero un grupo de revolucionarios de Sama, socialistas, advirtió que tenían allí más guardias de asalto en calidad de prisioneros y que se le podía trasladar a aquél pueblo con los demás. El guardia optó por ello y se le trasladó allá.

FIN

Desde 1868 hasta 1938 la obra de los anarquistas en la F. R. E., en la C. N. T. y en la calle, ha sido enorme y de provecho. Se derrochó voluntad y sacrificio llegando a conquistar al pueblo español.

No perdamos en el exilio esa prebenda con politiquerías y contubernios indignos de la C. N. T. y de lo específico.

Une lettre de Georges Brassens

Paris, mercredi 10 janvier 1973.
Au camarade Juan Ferrer.
Camarade,

Que je ne sois pas entièrement d'accord avec certains libertaires et que je fasse part de mes réserves à un camarade Espagnol connu de longue date est une chose, mais que l'on publie mes propos tenus sur eux — d'ailleurs un peu légèrement et en toute méconnaissance de cause — en est une autre. Quand nous avons bavardé à Thiais dans cette boutique de disques j'étais persuadé que notre conversation resterait entre nous, j'étais loin de me douter qu'elle allait être utilisée à mon insu contre ces camarades.

Si j'avais pu deviner que mes paroles en l'air pouvaient être portées à la connaissance de tous ou bien j'aurais pesé mes mots ou je ne les aurais jamais prononcés, car je ne me reconnais pas le droit de critiquer publiquement l'attitude des membres d'un mouvement pour lequel je ne milite plus activement depuis 25 ans tout en lui restant profondément attaché.

Je te demande donc de publier cette lettre afin que nos camarades sachent que le dialogue rapporté dans le dernier COMBAT SYNDICALISTE a été publié à mon corps défendant et qu'il n'est pas de ma part une prise de position officielle.

G. BRASSENS

Pour ma part, je regrette sincèrement d'avoir causé des ennuis à l'ami Georges. En l'occurrence, je ne m'étais pas même rendu compte que je débordais les lignes de la prudence et de la modération, en méridional que je suis.

Mais, à force d'être toujours plongé dans la mêlée, certaines opinions qui coïncident avec les nôtres, plaisent au point de ne pouvoir les garder cachées. Cependant, si je m'étais rendu compte, sur le fait, que ma franchise trahissait en quelque sorte celle du camarade Georges, il est certain que j'aurais freiné l'élan de ma plume.

Reste à l'ami Brassens de ne pas trop m'en vouloir. Il est des incidents qui se soldent par un mince sourire, et celui qui nous occupe pourrait bien être de ceux-là. Bien à toi et de l'idéal le plus libre.

JUAN FERRER

Paris 17-1-73.

1972: Tragedia, caos y crisis

por JAIME BALIUS

SILENCIADO el bullicio que año tras año se arma en torno del mito de Belén y del año nuevo, es interesante analizar la naturaleza del año que se fue. En 1972 se ha practicado el genocidio a mansalva: toneladas de bombas norteamericanas han arrasado poblaciones enteras y han masacrado mujeres y niños vietnamitas.

Es un año de sangre y dolor como lo fueron los años precedentes.

Es en el año 1972 que se avizora el fin de una sociedad que ha provocado tan sólo que tragedias caos y desorden. La crisis en que se debate el capitalismo de Estado, en el área internacional, es irreversible.

Ya no es posible engañar a los pueblos con la faramalla de una Europa que es un gran conglomerado de consorcios capitalistas. Han surgido a montones los llamados «Reformistas» de un sistema que no es posible reformarlo puesto que ha de ser destruido, lo antes posible, si queremos salvar la especie humana. El famoso teórico de la Comunidad Europea, el socialista Mansholt, propugnaba para solventar el problema de la leche y sus derivados, el sacrificio de tres millones de vacas siendo así que hay cantidad de gente misera que por falta de recursos no pueden adquirir los productos alimenticios que quieren destruirse.

El famoso cónclave de la C. Europea, celebrado en París, con gran pompa y jolgorio, que congregó a todos los burócratas que viven del cuento o del timo europeo rayó en el cinismo al manifestar a grandes gritos, que la Europa de los mercaderes deja el paso libre a la Europa Social y a una Europa humana que nosotros la descubrimos en los hacinamientos de chozas y barracas en los pies de las grandes urbes: Esta es la Europa Occidental que se halla a un paso del fascismo.

Esa Europa se traumatizó con la masacre de la Olimpiada de Munich que inmoló a israelitas y palestinos. Fue un botón de muestra de lo que les puede ocurrir a los pueblos europeos el día que traten de subvertir el presente equilibrio europeo. Fue un remedo del salvajismo que se emplea en

Asia del Sudeste, fielmente transplantado a nuestro Continente.

Munich y Vietnam entran dentro del contexto de la agresión de marcado carácter fascista. Esta es una amenaza que a través del año ha ido perfilándose y que culmina en la reunión de Helsinki capital de Finlandia, en la que se trata de forjar un tildado «Tratado de Seguridad y de Cooperación Europea». En la reunión se halla presente el fascismo español. Esto corrobora lo que hemos dicho en repetidas ocasiones que lo mismo que acaeció en 1936 en que los gendarmes del capitalismo, a la sazón Hitler y Mussolini actuaron por cuenta y riesgo de la reacción mundial, ahora, en circunstancias similares, el ejército fascista español, armado copiosamente por las grandes potencias, podría servir de fuerza de choque para arremeter contra cualquier foco revolucionario de la Europa Occidental. Y por lo que atañe al Este Europeo está el ejército ruso que no permitirá ninguna veleidad de emancipación social y la prueba de ello la tenemos en Checoslovaquia. No cabe duda, pues, de que el fascismo halla un relevante matiz en el año que dejamos atrás.

Pero quizás lo más notorio, dentro del paisaje capitalista, son los funerales del marxismo-leninismo en los que actuó de oficiante el Pentágono asistiendo a Nixon, Brejnev y Mao-Tsé-Tung. El colapso de la estafa soviética y pekinesa presupone el ingreso de los depositarios de la biblia marxista en el consorcio de los grandes capitalistas.

No puede silenciarse que Willy Brand ha sido el artífice de todo el engranaje que facilitó el viaje de Nixon a las capitales marxistas lanzándose en brazos de la URSS y desde luego prestando un flaco servicio a los pueblos europeos.

La papeleta electoral ha sido otra nota destacada. Los Frentes Populares permiten a socialistas y comunistas seguir en su papel de lacayos del capitalismo.

Es un año que lo despedimos con asco y rencor. Pero el reverso de la medalla es prometedor y estimamos el año 1972 porque hemos seguido con pasión, cariño y asombro la lucha heroica que ha sostenido día tras día el pueblo español. No hay ningún pueblo en el mundo que haya realizado huelgas solidarias como las acaecidas en Vigo y El Ferrol. No se trata solamente de una estrategia o de una gimnasia revolucionaria sino

que es la toma de conciencia de un pueblo que practica lo más sagrado que hay en el mundo o sea la solidaridad que tiene como punto de partida la Solidaridad Obrera para adentrarse en la conciencia popular y que en posesión de tal arma es invencible. Esta gallardía de nuestro querido pueblo es por lo que quizás podamos sentir nostalgia del año 1972.

Y nos hallamos de golpe en el umbral del año 1973. Me atrevo a pronosticar que este nuevo año viene cargado de esperanzas y que quizá lleve en su seno los gérmenes de una nueva España. Todo depende de nosotros. No tenemos que esperar nada de nadie. Seamos consecuentes y acordémonos que la España exiliada de 1939 tiene el deber ineludible de luchar hasta la muerte por la libertad del pueblo español. Fijemos nuestra vista en la España carcelaria en donde se consumen millares de españoles a

los que no se les puede imputar otro delito que el de haber querido a España. Los presos necesitan nuestra ayuda y también sus familiares.

El año 1973 será el año de Ayuda pro-España oprimida si nosotros lo queremos. Y a esta obra deben de cooperar todos los españoles, tanto los emigrados de 1939 como los que vinieron después con quien nos hermana el dolor y la amargura de contemplar como pasan los años sin poder regresar al terruño querido.

Seamos solidarios de la magnífica juventud española, de los estudiantes y de los trabajadores que tan duros golpes están asestando al fascismo.

No quiero terminar este canto a la querida España que lucha, gime y sufre sin recordar a aquellos jóvenes vascos que en diciembre de 1970 levantaron en vilo a toda Europa.

Esperanzados de que el espíritu de lucha de 1972 y de los años precedentes hará del año 1973 el año Pro-España.

Relaciones diplomáticas entre España y Alemania «Democrática»

BARCELONA, (OPE). — El diario «La Vanguardia» del día 13 de enero publica con títulos destacados y en primera página, la noticia que encabeza estas líneas. Es a nivel de embajadas y las relaciones se regirán por las estipulaciones de la Convención de Viena de 18 de abril de 1961. Inmediatamente comenzarán las conversaciones para la conclusión de un acuerdo comercial y de pagos.

Es este país del Este quien inicia las relaciones diplomáticas con España a nivel de Embajada. Hasta ahora regían entre ambos países relaciones comerciales reguladas por un convenio interbancario de pagos que ha durado más de diez años por cuanto se firmó el 2 de marzo de 1961 entre el Instituto Español de Moneda Extranjera y el «Notebank» y más tarde por un protocolo comercial firmado el 21 de octubre de 1966.

El sistema de pagos establecido es el «clearing» y desde las primeras contrataciones se observaba que el intercambio era favorable a España. En 1972 entre enero y noviembre acusa las siguientes cifras: Exportaciones 650,6 millones; importaciones 280,4. Saldo fa-

vorable a España 430,2 millones. (Obsérvese que los ingresos para la hacienda española son de más del doble).

BILBAO, (OPE). — La información de «El Correo Español» (misma fecha) va ajustada a cinco columnas y el subtítulo anuncia: «Nuestro país mantiene relaciones comerciales con todos los países socialistas». Del largo texto tomamos estas líneas: «Es el resultado de las negociaciones muy de acuerdo con la estrategia del Ostpolitik que propicia el señor Lóuez Bravo y cita un texto de «ABC» diciendo que «España lleva adelante con la calma necesaria pero con el ánimo presto a aceptar el diálogo con cualquier gobierno que anteponga el respeto recíproco a las características y soberanía nacionales a cualquier otra consideración. Sobre esta base estamos dispuestos a seguir una pauta de ampliación y formación de relaciones al ritmo y por el orden que consideremos apropiado a nuestros intereses...»

Recuerda que el 16 de noviembre de 1970 se establecieron relaciones comerciales y consulares con Checoslovaquia.

Comentario: Los totales se tocan.

CALENDARIO S. I. A.

Puede adquirirse en el «C. S.», París, en 4, rue Bel-fort, Toulouse, a 6 frs.

INCIDENTES Y PAROS EN LA UNIVERSIDAD AUTONOMA

MADRID, (OPE). — La agencia Logos distribuyó el 10 de enero un despacho que, entre otras cosas, decía lo siguiente:

«Los alumnos de la Universidad Autónoma de Madrid han adoptado el acuerdo general de practicar el boicot al servicio de autobuses que traslada a los universitarios a los centros académicos desde la plaza de Castilla. Este acuerdo ha sido adoptado como protesta por la subida inesperada de dicho servicio.

En la Facultad de Derecho de esta Universidad se ha celebrado una asamblea en la que se ha acordado un paro de cuatro días de todas las actividades académicas, como protesta por dicha subida y por la detención de cuatro estudiantes de la Facultad en el día de ayer, durante unos incidentes ocurridos en los autobuses.

En las demás Facultades fueron acordados paros parciales. Al terminar la mañana, en toda la carretera de Colmenar se veían grupos de estudiantes que regresaban a pie».

FRANCO NO HA OLVIDADO LO QUE DEBE A ALEMANIA

LONDRES. — La Alemania Oriental es el primer país comunista con que la España del general Franco ha acordado establecer plenas relaciones diplomáticas. A este respecto el diario «Daily Telegraph» publicó el 13 de enero una información que decía así:

«España, un país en el que el Partido comunista está prohibido, estableció ayer plenas relaciones diplomáticas con la Alemania del Este, siendo ésta la primera vez que el gobierno del general Franco establece tales relaciones con un país del Este de Europa.

Según un informe oficial de la Alemania Oriental, ambos países han cambiado notas en Varsovia. España está considerando la posibilidad de establecer relaciones diplomáticas con Polonia y Hungría, con los cuales por el momento no tiene más que relaciones consulares.»

PENAS DE MUERTE PARA LOS AUTORES DEL ATENTADO AL CONSULADO FRANCÉS

PARIS, (OPE). — El diario vespertino de esta capital «Le Monde», en su número fechado 12 de enero, inserta un despacho de Madrid, de su corresponsal, que dice lo siguiente:

«El Tribunal de Orden Público ha iniciado el examen del sumario contra los ocho miembros de



la organización «Colectivo Hoz y Martillo», grupúsculo izquierdista de Zaragoza, que en el pasado mes de octubre llevó a cabo el ataque contra el Consulado de Francia en Zaragoza, provocando la muerte del cónsul señor Tur. Por su parte las autoridades militares han incluido solamente a seis personas.

El juez militar ha calificado de delito de «terrorismo» la agresión contra el Consulado, y de «ataque a mano armada» el atraco cometido en la Caja de Ahorros de Zaragoza. El fiscal reclama tres penas de muerte, dos de 30 años de prisión y la libertad para uno de los inculcados.

La defensa, en sus conclusiones provisionales, solicita una condena de 12 años y un día de prisión por considerar debe tener en cuenta la atenuante de «buenos antecedentes y ausencia de perversidad», y la libertad para el resto de los encausados.

Según uno de los abogados defensores, el consejo de guerra tendrá lugar en el curso de la primera quincena de febrero en los locales del cuartel de Zaragoza.

ACUSADOS DE PROPAGANDA

BARCELONA, (OPE). — Han sido detenidos por la policía y puestos a disposición de la autoridad judicial Rafael Valeriano Sánchez, José Jiménez Fernández y Jacinto López López, a quienes les fue incautada una máquina multicopista y otros elementos que eran utilizados en la impresión de propaganda clandestina. Los detenidos han sido encarcelados y puestos a disposición del Tribunal de Orden Público de Madrid.

LA DEFENSA DE LAS LIBERTADES HUMANAS

LONDRES, (OPE). — En un acto celebrado en la Opera Covent Gardens, de Londres, el 3 de enero para celebrar el ingreso de la Gran Bretaña en la Comunidad Europea, acto al que asistieron las autoridades británicas y los miembros del Cuerpo Diplomático, se leyó desde el escenario por Lawrence Olivier, que actuaba de presentador, un escrito redactado por el profesor George Mangakis cuando se encontraba preso en una cárcel de Atenas. En este escrito se dice que la primera de las condiciones del movimiento europeísta debe ser la defensa de las libertades humanas.

HUELGUISTAS DE EL FERROL CORREN PELIGRO DE SER CONDENADOS A GRAVES PENAS DE PRISION

MADRID, (OPE). — El Tribunal de Orden Público va a solicitar graves penas de prisión para quince obreros de El Ferrol acusados de haber tenido parte activa en la dirección de las huelgas de marzo de 1972 que paralizaron todos los astilleros de construcción naval de esta ciudad.

Para Rafael Pillado va a pedir el fiscal 17 años de prisión; 13 para Manuel Amor; 10 para Pedro López; 9 para Julio Aneiros; 4 para José Torregrosa, Eduardo Nomito y José Loureiro; 2 años y 4 meses para Manuela Valcárcel, y 4 meses para Manuel Pillado y Regino Varela.

FUNDACION INTERNACIONAL «LEON FELIPE»

PARIS, (OPE). — Para conmemorar el cuarto aniversario de la muerte de León Felipe, nacido en Távare (Zamora) en 1884 y muerto en Méjico en 1962, el Ateneo Ibero-Americano de París organizó en la Sorbona un acto homenaje al gran poeta.

Tuvo lugar bajo el patronato de Vicente Aleixandre, Luis Aragón, Germán Arciniegas, Charles V. Aubrun, Marcel Bataillon, Antonio Buero Vallejo, Alejo Carpentier, María Casares, Jean Cassou, Américo Castro, Pierre Darmangeat, André Malraux, Pablo Neruda y Silvio Zavala.

Doña Soledad Camino, hermana del gran poeta, entregó el Premio Internacional de 1972 de la Fundación que lleva el nombre de su hermano. Paco Ibáñez cantó composiciones del homenajeado.

Este acto, que revistió gran importancia congregó a muchos admiradores de la obra del poeta León Felipe.

QUINCE TRIPULANTES DEL «MONTSERRAT» ABANDONAN

La Agencia Europa Press informa que quince tripulantes del trasatlántico español «Montserrat» han decidido desembarcar en el puerto de Vigo y abandonar el buque porque el capitán no les permite dejarse bigote, barba y el pelo largo.

Con motivo de la estancia del citado buque en el puerto vigués se congregaron en el muelle unas

veinte mujeres, esposas de tripulantes, que dieron gritos y abucheos. Entre otras, pudieron escucharse frases de «queremos a nuestros maridos con barba y bigote».

Los acontecimientos comenzaron a desarrollarse cuando el capitán del «Montserrat» dio orden de que todo el personal de a bordo debía ir perfectamente rasurado y sin permitirse licencia en cuanto a la longitud del cabello. La medida no cayó bien entre la tripulación, que elevó una respetuosa protesta. Incluso se enviaron fotos a la sede central de la compañía, en Madrid, con objeto de lograr que las nuevas consignas no se aplicasen.

La orden se mantuvo y quince personas optaron por desembarcar. Entre los comentarios que han hecho a la salida del barco figura el que tanto el capitán, como el sobrecargo y el primer maquinista, usan bigote.

MANIFESTACION EN EL ENTIERRO DE UNA VICTIMA

BARCELONA. — Con ocasión del entierro de doña María Campmany celebrado ayer, que murió en la explosión registrada en la calle de Consortes Sans Bernet, se produjo una manifestación pacífica en solicitud de medidas que impidan la repetición de tales hechos.

Al acto asistieron numerosas personas. A la salida, los asistentes decidieron de forma espontánea acudir a pie al cementerio. Los manifestantes marcharon por el centro de la calzada de la calle de Campoamor, siguiendo por el paseo del Valle de Hebrón, hasta el cementerio de Horta. El grupo gritó varias veces contra el gas natural.

De regreso del cementerio, los manifestantes marcharon de nuevo por el paseo del Valle de Hebrón, cortando el tráfico durante una hora, por el citado paseo, la calle de Campoamor y la plaza de Ibiza. Aquí se añadieron otras personas a la manifestación, que se congregó ante el edificio de la compañía suministradora, continuando con los gritos. Aquí se disolvieron sin que en ningún momento interviniera la Fuerza Pública que estuvo presente en todo el recorrido.

AUMENTO A LA INVERSA

MADRID. — A partir de primero de mayo de este año aumentarán las tarifas eléctricas en un 5 por ciento; en primero de mayo de 1974 lo harán en un 4 por ciento y en primero de mayo de 1975 en un 2 por ciento. Así se establece en el Decreto que publica el «Boletín Oficial del Estado».

Folleto reciente

«EN TORNO AL COMUNISMO.
NUEVA SUMISION DEL
PROLETARIADO»

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. El Fomento de la Cultura Libertaria ha procedido a esta edición en connivencia con LE COMBAT SYNDICALISTE, el Secretariado Intercontinental de la CNT, CNT Zona Norte, y F. Local de Drancy. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

F. L. DE MONTPELLIER

Invita a sus afiliados a la reunión ordinaria que se celebrará el día 4 de febrero en el local y hora de costumbre.

Aprovechando este comunicado se invita para el 18 de febrero a participar al «Loto» que se celebrará en el café de l'Esplanade a beneficio de S.I.A.

El «Loto» dará comienzo a las 15 horas. Compañeros, compañeras, amigos y simpatizantes, quedan cordialmente invitados.

El Comité

F. L. DE DRANCY

Tendrá su primera reunión del año el domingo 4 de febrero en el lugar y hora acostumbrados. Presencia indispensable de todos.

S.I.A., SECCION DE PERPIGNAN

Comunica a todos los compañeros, afiliados y simpatizantes, que están invitados a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 4 de febrero a las 9,30 en el local social de la CNT, rue de 15 Degrés, 49. Dada la importancia del orden del día se ruega la presencia de los compañeros y su puntual asistencia.

PARADEROS

El de Alfredo Fernández Piñero, natural de Bedas (Almería). Residía antes y durante nuestra guerra en la localidad de Viladecans (Barcelona). Militaba en el Sindicato de la misma localidad. Pasó a Francia en 1939; fue deportado. En la liberación regresó a Francia y desde entonces sus hijos nada más han sabido de él.

Se ruega a los compañeros que puedan dar alguna referencia se dirijan a Andreu Joaquín, 49, rue Gambetta, Labastide Rx. 81270.

COMUNICADOS

NUCLEO DE PROVENZA

Organiza conferencia para el domingo 25 de febrero 1973 a las 10 horas de la mañana en la antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}) a cargo del compañero Amado Nalle, disertando sobre el tema:

«Desarrollo capitalista y lucha revolucionaria».

Quedan invitados los compañeros, familiares y simpatizantes a que asistan numerosamente al acto.

CONFERENCIAS FABIAN MORO

Continuación del ciclo sobre «Federalismo y Centralismo en España» a cargo del compañero Moro, para el sábado 27 de enero a las 5 de la tarde en el Centro Confederal.

F. L. de Paris.

F. L. HOUILLES - ARGENTEUIL

Se informa a los afiliados a esta F. L. que la asamblea regular tendrá lugar el día 28 de enero en el lugar y hora acostumbrados.

PRENSA RECIBIDA

«AIT», boletín que publican los compañeros de Caracas.

«Ruta», también publicación libertaria de Caracas.

Ambas con textos buenos.

CORREO DE REDACCION

— F. V., Paris. Estos avisos nos caen demasiado tarde.

— «Una compañera», Paris. No ocultar el nombre a la Redacción, aunque no deba publicarse.

F. LOCAL DE QUILLAN

Invita cordialmente a todos sus afiliados para que asistan a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 4 de febrero, a las 9 en el sitio de costumbre.

S.I.A. — SECCION LOCAL, PARIS

Aportaciones voluntarias

Inés Ajurías Delatorre, 26; Leunam (St-Denis), octubre, 10; Leunam (St-Denis) noviembre, 10; Debœuf Alain (Houilles), 84,50; Avelina y Ronchera (Drancy), 40; Uno de los de siempre, 100; El Lampista (Drancy), 10; Tarragó (Paris), 10; Leunam (St-Denis), diciembre, 10; Eusebio Mateo, 10; Leunam (St-Denis), Enero 73, 10; F. L. de St-Denis, 120 frs.

Suma y sigue, 440,50 Francos.

Souscription Pro-Vivancos

Suma anterior: 710,00 F.

Marcel Jové (Six Fours), 50; Redondo (St-Pierre), 10; Carballeira, 20; XX, 20; Fuentes David (Thiais), 10; J. Casals (Combs-la-Ville), 10; J. M., 10; Antonio Delgado (Forbach), 20; Fondo Pro-ancianos F. L. Paris, 100; R. Tenas, 10; José Valls (Paris), 50; Leunam, (St-Denis), 10; Manuel Soto, 10; Egulluz (Draveil), 20 francos.

Suma y sigue: 1.060,00 Francos.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuroc 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

CENTRO CONFEDERAL, PARIS
Continuación de los coloquios.
Para el sábado 3 de febrero a las 5 de la tarde, discusión sobre el tema: «El fracaso de los países llamados socialistas».

Ponente: el compañero J. Palau,

Tómbola Intercontinental

Los Núcleos ofrecen valiosos premios.

Habrán algunos objetos de arte labrados por compañeros.

Esta tómbola es una obra de solidaridad Pro-España y de apoyo a la prensa y propaganda.

¡Compañeros!

La Tómbola es acogida con simpatía y entusiasmo en todas partes.

Su buen éxito final depende de todos.

..

NOTA. — Las FF. LL., las CC. de RR. y el S. I. — Secretaría de Cultura y Propaganda — tienen números y carnets de boletos a disposición de quien deseen adquirirlos y difundirlos.

ADMINISTRATIVAS

—J. Giné, 34-Courmonterral. Recibido tu envío y necrológicas.

—Diego, Fenouillet. Recibido tu giro. Pago «C. S.» 73, resto Pro-Local, 25 frs., pro-España, 25 frs.

—José Cardona, Montpellier. Recibido tu giro distribución indicada. Aclara que periodos pagan los anuales y semestrales, 72 ó 73.

—S.I.A. (C. N.). Recibido giro 300 frs. ayuda prensa 72.

Servicio de librería

«Historia de España», Pierre Vilar	7 00	la guerra de España» ..	18 00
«Viaje a través de la Anarquía»	18 80	«La Revolución mexicana». Flores Magón	8 70
«Anarquía y revolución», Cibils	7 50	«Romancero libertario», G. Oliván	18 00
«La solución federalista», Lazarte	4 50	«Dios y el Estado», Bakunin	14 50
«La irreligión del porvenir»	29 00	Niel Mathilde :	
«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite» ..	25 00	Le Drame de la libération de la femme	14 00
«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00	Reich Wilhelm :	
«El movimiento obrero es-«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00	La Révolution sexuelle....	5 40
«Romancero libertario de		Runge Erika :	
		Femmes de notre temps..	20 00
		Sauvy Alfred :	
		Malthus et les deux Marx	7 50
		Swane :	
		Le Sexe de la femme	18 50
		Valensin Georges :	

La Femme révélée	20
Santé sexuelle	15 10
Aubert Claude :	
L'agriculture biologique ..	29 00
L'industrialisation de l'agriculture	8 00
Courquet Jean :	
L'hôpital aujourd'hui et demain	7 00
D'Autrec C.-V. :	
Les charlatans de la médecine	18 70
Deschamps Fanny :	
Vous n'allez pas avaler ça !	15 10
Dorst Jean :	
La nature dénaturé	6 00
Huard et Wong :	
La médecine des Chinois	14 50

CALENDARIO

S.I.A.

para 1973

6 francos

LA RESISTANCE DU LARZAC

INTRODUCTION

Malgré les interventions de la police — intimidation et répression (tracteurs bloqués à Orléans) — la « longue marche » des paysans du Larzac s'est déroulée comme prévu et a suscité sur son passage, un profond courant de solidarité.

Elle s'est terminée à Paris, le 14 janvier, par un meeting à la Bourse du Travail, auquel assistaient plus de 5.000 personnes ayant répondu à l'appel des 31 organisations qui soutiennent les paysans du Larzac dans leur lutte.

Le même jour, des manifestations avaient lieu dans un grand nombre de villes de province. « L'argent ! Toujours l'argent ! Nous ne sommes pas à acheter. Le Larzac n'est pas à vendre. Ce que nous défendons, c'est une façon de vivre et d'être heureux sur notre terre. »

L'affaire du Larzac n'est pas pour autant terminée, et nous devons rester vigilants face à la détermination et à la ruse du ministre des armées.

Il nous semble utile de retracer ci-dessous l'historique de cette question et en particulier du développement de la lutte contre l'extension du camp militaire.

N.D.L.R.

Le Causse du Larzac est un plateau au sud de l'Aveyron, entre Millau et Lodève, où l'activité principale est l'élevage des brebis dont le lait sert à faire le Roquefort.

Sur le Larzac se trouve actuellement un camp militaire de 3.000 hectares. Il sert aux manœuvres de l'armée française et de l'armée anglaise. Il a été utilisé pour l'internement de militaires FLN pendant la guerre d'Algérie. Mais 3.000 hectares ne suffisent pas au déploiement des chars et aux tirs de l'artillerie. Debré veut au moins 17.000 hectares et on parle même de 30.000. L'armée pensait que, sur ce plateau aride et peu hospitalier, l'extension du camp se ferait sans histoires. Elle avait compté sur la passivité traditionnelle des paysans aveyronnais. Elle s'est trompée ! Le projet d'extension touche au total 107 exploitations, 540 personnes seront expulsées. Pour faire quoi ? Pour aller où ?

Ce n'est pas le camp qui procurera du travail. C'est donc l'expulsion pure et simple d'agriculteurs qui avaient fait beaucoup d'efforts ces dernières années et qui sont très endettés.

Comme Millau, la ville voisine, subit une très grave crise de chômage après la fermeture des gants Jonquet, il n'est pas question d'espérer se recaser sur place.

Le projet d'extension a été connu en septembre 70, les paysans l'ont appris par la télé ! Debré a immédiatement confirmé que sa décision était irrévocable.

Les paysans refusent

« On ne veut pas partir, ils nous attacheront les menottes aux mains s'ils veulent, mais on ne s'en va pas. »

« Nous partirons par la force des baïonnettes... »

« Je ne pars pas, il arrivera ce qui voudra, mais je reste. »

La lutte des paysans s'organise et s'amplifie jusqu'aujourd'hui.

Mai 71 : la marche contre le camp

Organisée par des jeunes de Millau et de Montpellier, elle n'a pas regroupé beaucoup de paysans, encore peu organisés et assez réticents. Elle a quand même été un succès.

Été 71 : L'organisation

Les paysans commencent à se regrouper pour se défendre ensemble. En septembre. En septembre ils font tout seuls une manifestation d'avertissement à La Cavalerie, chaque tracteur dépose des cailloux devant la maison du maire UDR.

Novembre 71 : Grande manifestation à Millau

6.000 personnes derrière les paysans. Première solidarité ouvriers - paysans.

Hiver 71-72 : Diverses actions

Pour sensibiliser Millau, les paysans ont allumé un soir des feux sur les falaises qui dominent. Pendant ce temps, le comité d'action distribuait des tracts et déclenchait la sirène d'alarme, ce qui a fait sortir tout le monde dans la rue et mis la police sur les dents.

Mars : L'Unité est réalisée

Sur les 107 paysans concernés par l'extension du camp, 103 ont signé le texte suivant : « Pour mettre fin à tous les mensonges ou insinuations qui ont pour but de tromper l'opinion sur notre véritable état d'esprit, nous confirmons publiquement notre opposition au projet d'extension et, sûrs de notre droit, nous prenons solidairement l'engagement de repousser toute tentative de séduction ou d'intimidation, toute offre d'achat de la part de l'armée, toute indemnisation... »

Avril 72 : L'unité populaire

Pendant les trois jours de Pâques, une opération « fermes ouvertes » a un succès extraordinaire. Cinq mille personnes sont allées dans les fermes pour s'informer et soutenir les paysans. Le contact avec des jeunes militants venus de partout a été excellent. « La peur du chevelu » a disparu au Larzac. L'écho de ces journées dans la région a dépassé toutes les espérances.

Puis, c'est le soutien à la grève de la SAMEX, usine textile de Millau. Ce soutien, totalement nouveau dans la région, est spontané. Les paysans ont fourni du Roquefort et des volailles, se sont informés directement de la lutte des ouvrières et y ont participé.

Dès Comités de Soutien au Larzac, plus de 50, se sont constitués. Ils sont autonomes, mais directement branchés sur les paysans. Comme dit l'un d'entre eux, « tout ce qui se fera pour nous soutenir à Paris, à Marseille ou ailleurs, si c'est fait en lien avec nous, si les gens savent se mettre en piste avec les agriculteurs, agir avec eux, avancer avec eux, et non pas agir à leur place, c'est sûr que ça débouchera ».

Printemps-été 72 :

La prise de conscience.

La lutte a permis aux paysans de prendre conscience de nombreux problèmes politiques : « Au début, on défendait notre lopin de terre, mais peu à peu on est passé bien au-delà de nos vues : on a compris le problème de l'armée, de l'Occitanie, on a vu que les ouvriers de Millau, c'était pareil. Tout ça nous a beaucoup ouvert les yeux ! »

A Rodez, le 14 juillet 20.000 personnes manifestent derrière les tracteurs, ce qui montre la détermination des 103 paysans et l'ampleur du soutien populaire dans la région.

La répression et l'intimidation

L'armée et la police sont omniprésentes. Les militaires en manœuvres saccagent les récoltes, des paysans sont interpellés et gardés à vue, des militants de Millau sont emprisonnés. Mais les paysans ont toujours su déjouer les provocations et s'organiser contre la répression.

L'« enquête d'utilité publique » est déclenchée le 15 octobre. Les 103 paysans et plus de 5.000 personnes répondent NON à l'extension du camp. Ce qui n'empêche pas le préfet de prendre le 27 décembre le décret d'« utilité publique ».

Janvier 73 :

La montée sur Paris.

Pour répliquer au décret, les paysans ont décidé une longue marche en tracteur à travers la France. Partis de Millau, dimanche matin, où 10.000 personnes sont venues les soutenir, ils passent par Rodez, Saint-Flour, Clermont-Ferrand, Nevers et Orléans. Ils arrivent à Paris le samedi 13 janvier.

(Morbihan et Ile-et-Vilaine)
Pour tous contacts : J. Queudet,
42 D, rue du Général Frébault,
56 - Lorient.

UNION LOCALE DE NANTES
(Loire-Atlantique et Vendée)
Pour tous contacts : Y. Biget, 41,
rue des Garennes, 44 - Vertoux.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
46, rue des Quinze Degrés, 66 -
Perpignan.

— Syndicat Unifié du Bâtiment
et des Travaux Publics : le samedi
de 17 à 19 h., le dimanche de
10 à 12 heures.

— Fédération des Travailleurs
du Rail : le dimanche de 10 à 12
heures.

8° UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX
ancienne Bourse du Travail, 42,
rue de Lalande, 33 - Bordeaux.
— Syndicat Unique du Bâtiment
de Bordeaux : le samedi de 17 à
18 heures.

Du mercure pour tous

(Trouvé dans « Les Echos » du 11-1-73)

La CFDT a dénoncé hier, au cours d'une conférence de presse, les conditions de travail à Fos où 12.000 à 15.000 travailleurs étrangers sont actuellement employés.

Il y a déjà eu, selon la CFDT, dix morts, des centaines d'accidents du travail, alors que l'équi-

pement hospitalier est insuffisant.

La CFDT, faisant état de 800 tonnes d'oxyde de soufre déversées dans l'atmosphère, affirme que « un jour proche les travailleurs de Fos refuseront d'ouvrir les vannes qui déversent en cachette la nuit le mercure dans la mer. »

Comité de soutien à José Ferrándiz

Une fracture du crâne peut-elle faire perdre sa nationalité à un citoyen français ?

En vertu d'une ancienne loi pétainiste sur la fameuse « pureté de la race », José Ferrándiz, dont le père, républicain espagnol est mort au retour de sa déportation à Buchenwald, a vu sa nationalité française lui être retirée sur ordre du ministre.

Or, né en France à Poligny (Jura), de mère française, sa nationalité était acquise d'office : d'ailleurs son frère est resté français.

Alors pourquoi ?

Ouvrier carreleur, il a toujours gagné sa vie en France, étant opposé au régime franquiste, contre lequel il a agi, en aidant des opposants espagnols. Il a fait de la prison en Espagne.

Militant ouvrier, il participe à la lutte sociale de la classe ouvrière.

Le 25 juillet 1960, à la majorité, une décision ministérielle scandaleuse et incroyable, lui retire, conformément à la vieille théorie pétainiste de la « pureté de la race » toujours en vigueur, la nationalité française, parce qu'il avait été soigné dans un hôpital psychiatrique à la suite d'une chute lui occasionnant une fracture du rocher à l'âge de 12 ans, dans une colonie de vacances française.

A partir de ce jour, José Ferrándiz est considéré dans son pays comme étranger, ne pouvant y travailler que s'il est muni d'une carte de travail et d'un titre de séjour.

Se considérant toujours comme Français, il est arrêté lors d'une manifestation de lutte sociale ;

condamné, ses papiers lui sont retirés et une décision d'expulsion est prise à son encontre, sans qu'il ait pu s'expliquer devant la commission comme le prévoit la loi.

Cet arrêté, certes, est attaqué pour illégalité devant le Tribunal administratif, mais il est immédiatement exécutoire.

Si la police arrête José Ferrándiz, elle le remettra aux autorités espagnoles qui l'incarcéreront à vie, comme cela est arrivé il y a deux ans pour Fernández.

Il est traqué en France, il est recherché par Franco.

Alors, que faire, où aller ?

Il ne peut plus travailler puisqu'il est démuné de papiers et doit vivre caché.

Son seul lieu d'asile est son pays de naissance, la France, où vit toute sa famille (eux tous Français).

Arrêté le 17 juillet 1972 à Paris, incarcéré, il est condamné à 6 mois de prison pour avoir contrevenu au scandaleux arrêté d'expulsion !

Devant être « libéré » le 18 janvier, il sera aussitôt remis à la police espagnole où sa vie, sa liberté, seront de nouveau en danger.

Un comité de soutien a été formé, pour agir et tout tenter, afin de soustraire José Ferrándiz à la dictature franquiste.

Adresse du Comité :

Soutien à José Ferrándiz.

33, rue des Vignoles 75020 Paris.

CCP : M. Beaugrand 31 490-19

La Source. (Préciser Soutien à J. Ferrándiz).

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

COMMUNIQUE: Groupe insoumission Totale

Nous sommes les citoyens d'une nation, les citoyens d'une nation avec des législateurs qui font les lois ; des lois qui nous ordonnent d'être libres, libres d'aller à l'école jusqu'à 16 ans ; libres de voir notre liberté surveillée par des flics ; libres de payer 20 pour 100 de nos impôts pour le budget des armées ; libres de faire notre service militaire obligatoire.

Nous étions à peu près une soixantaine, avec le soutien du GARM (Groupe d'Action et de Résistance à la Militarisation) à manifester hier soir à la gare de Perrache pour informer la population de notre décision de refuser le service militaire.

L'un d'entre nous est insoumis de fait dès aujourd'hui. Il s'agissait pour nous de faire connaître publiquement notre intention et d'inciter les appelés des mois à venir à s'insoumettre avec nous.

A 18 h 05, nous sommes montés sur l'abri des taxis faisant face à la gare de Perrache en déployant deux banderoles « Non à l'armée, insoumission collective » et « armée, chien de garde du système ». Une effigie militaire porteuse d'une pancarte « armée-guignol » fut brandie tandis que l'un d'entre nous lisait au méga-

phone devant une foule dense à cette heure la lettre publique où nous expliquons les motivations de notre insoumission. En outre un tract intitulé « nous ne nous soumettrons pas » fut simultanément distribué aux abords de la manifestation. Une heure plus tard, plusieurs fourgons de police se rendaient sur les lieux.

Nous fûmes une trentaine à être conduits au commissariat, d'où nous sortîmes trois heures plus tard après vérification d'identité.

Il est à signaler que la police a tenté dès le départ de séparer le groupe des neuf personnes qui ont lancé l'appel à l'insoumission.

Nous attendons les réactions de la police et des autorités militaires et nous tenons prêts à répondre à tout acte de répression.

A la place de la légalité nous avons choisi l'illégalité.

Nous affirmons notre volonté de faire bloc face à l'armée et nous refuserons toute arrestation ou condamnation séparée.

Plus nous serons nombreux plus nous serons forts.

Aidez-nous à vous informer par un soutien financier. (Vous pouvez aussi envoyer des timbres).

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :

DELORME J.-P.

B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :

Trois mois 13 F

Six mois 25 F

Un an 50 F

Etranger :

Six mois 28 F

Un an 56 F

Par avion (Amériques) :

Six mois 41 F

Un an 82 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

C.N.T.F.

Dans l'intérêt de tous, pensez à la souscription.

La Source 32 667-66 à l'ordre de « Le C. S. », 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

Le Directeur de la publication :

Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 8, rue Chevreul

94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

1^{er} FEVRIER
1973
NUMERO 739
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE COUT D'UNE GUERRE (1964-1972)

LES HOMMES

- 46.000 Américains tués; 303.475 Américains blessés.
- 1 Indochinois sur 25 est tué; 1 Indochinois sur 15 est blessé (population des deux Viet-nams : 45 millions).
- 11 millions de personnes déplacées en dix ans.
- 1,1 million de réfugiés au Sud Viet-nam; 700.000 réfugiés au Cambodge; 300.000 réfugiés au Laos.

LE MATERIEL

- Bombes : 6,8 millions de tonnes (contre 2 millions de tonnes pour la Deuxième Guerre mondiale). Coût : 28 milliards de dollars.
- Défoliants : 91,2 millions de litres.
- Avions : 1.600 avions abattus. Coût 9,4 milliards.
- Hélicoptères : 2.269 hélicoptères abattus. Coût : 566,6 millions.
- Aide américaine au Sud Viet-nam : militaire : 136 milliards de dollars; économique : 5 milliards de dollars.

ENFIN

titrera «France-Soir» du 25-1-73

Ceux qui ont pu se remplir les poches en démolissant vont pouvoir en gagner plus encore en rebâtissant :

Washington s'est engagé à « panser les blessures » ...

Quant à la France « ses liens particuliers » avec l'ancienne Indochine l'ont conduite à envisager une aide spéciale « assez large ».

Demain la vie !

Il nous appartient dès aujourd'hui de créer la vie, de faire de l'an 01 sa vie quotidienne, d'avoir en face de soi autre chose que des cons et du fric. Après 2 ans de communauté nous voulons nous regrouper afin de créer un centre de vie qui regroupe autre chose qu'une ferme, quelques mètres carrés et une dizaine de filles et garçons.

Nous voulons la vie, des villages, des bois, des champs, des fleurs, des petits lapins et de belles prairies pour y faire l'amour, on veut être 1.000, 10.000, 3 milliards d'Anars, d'écologistes, de freaks, de biodynamistes, fous, chevelus, jeunes, moins jeunes et tout ce que tu voudras du moment que tu veux vivre avec amour et respecter autrui sous toutes les façons. On a trouvé une vallée de 550 ha pour démarrer avec 300 ha de labourable ; on veut trouver 550 individus pour démarrer l'An 01. Il faut 1 ha pour faire vivre un mec, 1 ha coûte 1.000 F. Sur les terres il y a 15 maisons en bon et mauvais état il en reste donc un paquet à construire. On demande donc à chaque individu désirant vivre la vie de donner 1.000 F. pour la terre et 500 F. pour la maison, on se constitue en association loi 1901 et on démarre dès le terrain acheté (octobre 73 ou avril 74) chacun vivra comme il le voudra, d'agriculture, d'artisanat ou d'autres choses qui n'atteint

pas la liberté d'expression ou de mouvement des frères et sœurs; chacun à la mesure de ses désirs, en communauté, en couple, en ermite, etc..., en végétarien, en carnivore etc... et chacun choisira sa maison ou le lieu où il l'a construira. Il faudra pour des raisons d'équilibre économique que chacun amène ses propres moyens de survie (bêches, rateaux, vaches, chèvres, métier à tisser, tour de potier, trousse toubibs, etc...) et ses connaissances (maçons, charpentiers, etc...) y a déjà des types intéressés qui connaissent l'agriculture (céréales, maraichage) et l'élevage (ovins, caprins, bovins et porcins) ainsi que l'écologie (où bâtir, avec quoi, où déboiser, où défricher, etc...)

Si tu es d'accord dans les grandes lignes qu'on vient d'énoncer écrit vite. On veut vivre comme des hommes, il est grand temps. Dis-nous si tu es d'accord pour donner 1.500 F. et faire partie de l'Association (on a pas trouvé de nom si t'en connais un dis-le).

Et si tu veux que tous les mecs intéressés se retrouvent ici le 14 et 15 août. Surtout joint à la lettre une enveloppe timbrée avec ton adresse. Si tu veux passer nous voir écris-nous et attend la réponse.

Vive la vie pour tous.

Ecrire : Communauté de Ville-neuve du Bosc, 09-Foix.

Les mineurs et la retraite

Aux retraités mineurs; aux mineurs encore en activité; aux reconvertis et aux survivants.

Toutes les mines ferment. Que de temps passé depuis les premières extractions où l'on utilisait les chevaux.

Des milliards de tonnes de charbon ont été arrachés des entrailles de la terre par trois générations de mineur.

Des fortunes colossales et des privilèges immenses ont été amassés par le capitalisme privé puis par l'Etat (le capitalisme d'Etat). Le charbon a été un moyen pour certains individus de s'enrichir et de fortifier leurs privilèges et leur autorité.

Aujourd'hui d'autres profitent du travail que les mineurs ont exécuté.

Mais aux mineurs que leur reste-t-il ?

Rien. Même pas un peu de charbon. On ne chauffe plus au charbon maintenant; ça fait trop arriéré.

La retraite n'est qu'un moyen pour survivre et se soigner de la silicose.

Le travail des mineurs et les tués des coups de grisou n'ont profité, et profitent encore, qu'aux capitalistes et à l'Etat.

Maintenant nous allons crever pour du pétrole, du mazout et autres merdes diverses.

Pour construire la société où les uns ne confisqueront plus le fruit du travail des autres il faut dès à présent, dans tous les lieux de production gérer nous-mêmes les industries.

TRIBUNE LIBRE

Les contes à dormir debout de l'affreux JOJO SEGUY

Georges Séguy se veut historien. Il vient d'écrire « son » histoire de Mai 68.

Il aura fallu plus de quatre années de réflexion au Jojo de la rue Lafayette pour ne dire que des choses que tout le monde sait : il est anti-anarchiste.

Comme par hasard, les réflexions de Séguy arrivent à propos, elles ont pour but de faire avaler une nouvelle fois, aux travailleurs, le poison électoral.

En Mai 68, alors que les jeunes criaient « Elections piège à cons », le beau Séguy torpillait l'élan populaire pour la foire électorale. Et dans son livre il ne semble pas s'étonner de la « victoire électorale » des gaullistes mais, il nous aurait surpris s'il avait été étonné puisque c'est lui, dans ses tractations secrètes avec Pompidou, qui a enfermé les travailleurs dans ce fameux « piège à cons ».

Et lorsque Séguy conteste que Mai 68 « fut avant tout l'œuvre du groupe se réclamant du gauchisme et de l'anarchie... », il persiste dans les habitudes bolcheviques, qui sont de mentir dans l'espoir qu'il en restera quelque chose. Ce ne sont ni des « fils à papa », ni des bourgeois qui dès le 11 Mai 68 soutiennent les jeunes qui manifestent boulevard St-Germain, c'étaient des ouvriers qui distribuèrent cet appel :

« Notre ennemi c'est notre maître : Travailleurs : Tous dans la rue. Le pavé de Paris doit rester au peuple... Il faut en chasser le filic. La lutte qui commence est le prélude de la révolution qui libérera l'homme de la servitude. Nous pouvons succomber dans ce premier combat, mais la flamme ne s'éteindra jamais. Pour la liberté totale. Pour l'égalité totale. Travailleurs : en avant. Ne nous laissons pas impressionner par les

tentatives de canalisation de la révolte. Le bulletin de vote ne peut rien résoudre. Avec Louise Michel nous disons : « Au vent les urnes. Place à la sociale. » Le seul moyen de supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est de chasser révolutionnairement le pouvoir maudit sur les ruines duquel renaîtra la société fraternelle, libertaire et égalitaire. Les gouvernements et les hiérarchies en sont à leur crépuscule. Un crépuscule qui doit préluder à la révolution sociale, de laquelle surgira la libre fédération. Au-delà de cette perspective, aucune solution ne s'offre plus à l'humanité. Place maintenant au Non-Gouvernement : à l'anarchie. Travailleurs, ouvriers, étudiants, paysans : en avant. »

Je m'excuse d'avoir cité en entier le texte de ce tract, qui fut diffusé, boulevard St-Germain et à la gare St-Lazare le soir du 11 Mai 1968 par des ouvriers anarchistes.

Et c'est bien parce que la révolte était partie spontanément d'une impulsion populaire que le Parti communiste et la CGT ont organisé les grèves pour pouvoir figer le mouvement et le canaliser. Et c'est bien parce qu'ils ne pouvaient pas le récupérer que PC et CGT allèrent discuter avec Pompidou et lancèrent les travailleurs dans le « piège à cons » des élections.

C'est cela que Séguy voudrait faire oublier en publiant son livre.

Mais qu'il sache bien que l'anarchie n'est pas plus morte en 68 qu'à l'époque des lois scélérates. Et c'est bien pourquoi quatre ans après Mai 68, Séguy, comme Pompidou, ont toujours peur.

Raymond BEAULATON

A PARTIR DU 29-1-73 LES PERMANENCES AU LOCAL CNTF, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) SERONT OUVERTES :

LIBRAIRIE : Lundi, mardi, mercredi, jeudi, et samedi de 14 h 30 à 18 h.

BIBLIOTHEQUE ; Samedi de 14 h 30 à 18 h.

SERGIO ARDAU. La orden de expulsión de José Ferrandiz ha sido postergada. Pero otra amenaza de irradicación pesa contra SERGIO ARDAU, compañero italiano, amigo que fue del compañero Pinelli, «suicidado» por policías de Milán. ¡Hay que evitar la expulsión de SERGIO!

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 1° de Febrero 1973.

Sindicalismo electorero

« La CGT s'engage totalement dans la bataille électorale. » — (Séguy)

« Tout faire, en syndicalistes, pour la victoire des forces populaires. » (Bureau national de la CFDT)

Más recatada, la CGT-FO señala no ser intervencionista, dejando, sin embargo, a sus afiliados en libertad de voto o no voto. Lo innegable de la FO es su atracción a los organismos de Estado.

Tenemos entonces, de modo concluyente, que las sindicales obreras francesas son de cariz político. Son instrumentos de Partido por encima de los intereses del trabajo y de los trabajadores. Como pancarta exhiben, esas sindicales, un programa finalista, que olvidan deliberadamente para perderse en el laberinto de las reformas sociales, claro, emanadas del Estado. El Sindicato poco les sirve a los sindicalistas de reata. Sus administradores, sus burócratas irremplazables, sus directivos imperiosos (todos los mismos) se encargan de todo trato, de todo pasteleo con las autoridades y el capitalismo para servir felicidad a sus representados en menudas latas de conserva marcadas CGT, CFDT, CGT-FO y otras variedades en tono menor porque menor es la parroquia suya. No tardaremos dos años en ver en este país sindicales para todos los gustos y todos los disgustos, ello en nombre de la Unidad Obrera.

Tan mínima es la preponderancia de los sindicatos en sus organismos de clase, que incluso las mejoras de trabajo son fijadas por los directivos que « laboran » en las Bolsas del Trabajo, siendo igualmente las huelgas decretadas por esos mismos camaradas a tenor de las conveniencias del Partido político que sea. Vimos en 1946 cómo la dirección del PC se oponía a la declaración de paros reivindicativos para no complicar la situación de los ministros comunistas actuando en el Gobierno burgués.

Y hemos visto cómo el PC ha hinchado el perro de las huelhas festeras, inexpressivas (24 horas, 36 horas...) para importunar a gobiernos sin ministro comunista. En la hora actual el sindicato obrero de aquí es una veleta, un va y ven de la política opositora, y en el caso de 1946, de la política gubernamental gestora. Todo lo cual permite deducir que el sindicalismo francés tal como se desarrolla es un bluff enorme, una ficción lamentable, una tomadura de pelo a la clase laboriosa, necesitada de un sindicalismo propio, revolucionario, emancipador cual lo idearon Ferdinand Pelloutier y sus amigos. Ya solamente faltaba que los sindicatos existentes se integraran descaradamente a las pugnas electorales para que los incrédulos, los anarcosindicalistas, podamos reafirmar públicamente que el sindicalismo francés ha fenecido. Máxime comprobando que la Confédération Nationale du Travail ningún crédito les merece a los explotados que, en general, prefieren ser esquilados por partida triple: desde el gobierno, en el tajo y en el sindicato.

No tienen perdón los anarquistas galos al mantenerse fuera o contrarios de la Confédération Nationale du Travail.

ANTENA

PAROS Y DETENCIONES
LABORALES EN EIBAR

SAN SEBASTIAN. — El 11 de enero, «El Diario Vasco» publicó una corta nota que decía:

«En el día de hoy las empresas guipuzcoanas en que se mantienen paros laborales son las siguientes: Aguirre y Aranzabal; Olave, Solozábal y Cia.; Troque-metal y, Laster. Todas ellas en Eibar.

La totalidad de trabajadores en paro es de 577 y el motivo esta en todos los casos en relación con las reivindicaciones salariales» (1).

(1) El boletín de París «L'Information Latine» publicó el 15 de enero una noticia fechada en Eibar, dando cuenta de que en los últimos días habían sido detenidas unas diez personas en esta localidad a causa de las huelgas registradas en varias empresas pequeñas y medianas en las últimas semanas. (Nota de OPE).

MUJER GRAVEMENTE HERIDA
POR LA GUARDIA CIVIL

BAYONA, (OPE). — El diario «Eclair-Pyrénées» publicó el 22 de enero una información relativa al secuestro del industrial navarro Felipe Huarte, en la que se señalaba que el mismo día comenzaba en Bilbao el proceso de 15 perso-

nas acusadas de haber participado en el secuestro de otro industrial, el señor Zabala, en enero de 1972, y se decía que la policía española estaba registrando toda clase de viviendas rurales para dar con el paradero del secuestrado. Sólo en la región de Valcarlos han sido registrados 600 caseríos.

«Eclair» daba cuenta al mismo tiempo de que en la noche del sábado al domingo la Guardia civil había disparado contra los ocupantes de una furgoneta que no habían obedecido la orden de pararse, resultando herida una mujer gravemente. El hecho ocurrió en un control establecido por la Guardia civil entre Durango y Ochandiano. En el vehículo tiroteado iban solamente esta mujer y el conductor. Aquella tiene su domicilio en Vitoria y fue conducida al hospital de Bilbao. El hombre ha sido detenido.

Según «Eclair Pyrénées», parece que estas dos personas no tienen nada que ver con el secuestro del señor Huarte. El lugar en que la policía abrió fuego contra la camioneta se halla cerca del puerto de Urquiola, donde fue puesto en libertad hace un año el industrial Zabala.

CIERRE DE LA FACULTAD DE
CIENCIAS DE LA UNIVERSIDAD
DE VALLADOLID

VALLADOLID. — El decanato Facultad de Ciencias ha dispuesto la suspensión de todas las actividades docentes en el centro, incluidos los laboratorios y los exámenes, según una nota oficial hecha pública.

Añade la nota que el cierre de la Facultad se debe a la prolongada situación de anomalía del centro y que ha sido debatida en dos reuniones de la Junta de Facultad. En la segunda de estas reuniones, muy movida, la Junta escuchó a una comisión de estudiantes, la cual manifestó que los alumnos de la Facultad estaban dispuestos a proseguir la inasistencia si no atendían a sus peticiones.

Por otra parte, ha sido verificada la reapertura, a partir del día 22, de la Facultad de Filosofía y Letras, cuyas actividades fueron suspendidas antes de las vacaciones de Navidad.



ESPAÑA-FRANCIA 1939.

Las obras y los días

por FONTAURA

EL FABULOSO COSTE DE LAS GUERRAS

AQUELLOS que sienten un vivo placer en aplicar los cálculos aritméticos en torno a hechos, circunstancias, u organismos de tipo político o económico que alcanzan el primer plano de la actualidad, pueren ejercitar sus conocimientos y su paciencia en torno a lo que supone de gasto, de ingente despilfarro, el desarrollo de las guerras, en sus diversos aspectos, como en el caso de la del Vietnam. Técnicos en materia de economía y finanzas, ofrecen datos al respecto en publicaciones especializadas. Claro que a la postre se trata de cálculos de los que trascienden al público, y que suelen ser menos de lo que la realidad representa, una realidad que, evidentemente, queda como secreto de Estado. En una revista estadounidense: «Scientific American», se escribieron hace algún tiempo una serie de datos harto elocuentes acerca del particular. Jean-François Revel, en su libro «Ni Marx ni Jesús», hace referencia al escrito aludido, y explica:

«La política extranjera, no solamente conduce a guerras suicidas, en las que los pretextos ideológicos son accesorios, sino que en ellas, más que nada, se halla el origen de la miseria humana. Es la guerra la que de una parte absorbe los recursos que permitirían remediar esa miseria, lo que contribuye a agravarla. Actualmente del siete al ocho por ciento del total de la producción mundial queda destruido a causa del despilfarro que implica la acción militar. Equivalente en su porcentaje, suficiente para resolver el problema del Tercer Mundo, llevando incluso a un acrecentamiento material superior al de la mayoría de los países que gozan de un buen desarrollo. Se ha calculado que ese porcentaje llega a igualar al conjunto de beneficio total anual de las poblaciones de la América Latina reunidas, del Oriente Medio y del Asia del Sur, incluyendo con ella la India y el Pakistán.»

Y advierte el autor citado que las observaciones apuntadas parten de un periodo de hace tres años. Por lo que cabe muy bien suponer que posteriormente, ante un mayor desarrollo de la acción belicista, la potencialidad destructiva, el volumen económico en lo relativo al coste, se ha de haber aumentado de una manera consi-

derable. Puede aducirse que el poderío estatal sigue su curso, su arrolladora acción devastadora, a despecho de la denuncia y la protesta. Pero hay el deber moral, por parte de todos cuantos discrepen de la terrible tragedia bélica, de señalar el mal en todas las circunstancias posibles, en pos de acrecentar más y más el número de los disconformes. Solamente así puede llegarse a una situación social en la que no sea posible proseguir la carrera de destrucción, de exterminio humano.

DE UN ANARQUISTA LECTOR DE MONTAIGNE

La Peña del Cid se levanta imponente; forma un macizo cuyos lados, divisados de lejos, tienen forma vertical, siendo la cima llana y anchurosa. A la izquierda y en toda la falda destaca el verde oscuro de pinos y matorrales; y a la derecha, la ciclópea eminencia aparece cortada a pico. En la roca descarnada y de un color rojizo los rayos solares destacan, en el ocaso, intenso el tono carmin. El mar queda al otro lado, y frente a la Peña diminutos caminos serpentean entre la tierra de viñedos. En la llanura, dispersas, algunas alquerías; acá y acullá almendros, olivos, la copa frondosa de alguna higuera. Campiña alicantina bajo la pureza de un cielo azul claro, pocas veces empañado por las nubes promisoras de lluvia.

Por uno de aquellos caminos zigzagueantes que se pierden a lo lejos, se llegaba a la sencilla casa de labranza en la que él moraba; en la placidez de una vida familiar, con un hermano y sobrinos, ya mayores. Trabajaban la hacienda en labor independiente, sin explotar ni ser explotados. Tenía la edad en que los cabellos suelen ponerse canosos. Había viajado mucho, por tierras de América, por Italia, Francia, Holanda. Y como solía decir, a la postre había recalado en «la millor terreta del mon». Era anarquista de temperamento y por su formación intelectual. Había tratado a compañeros de distintas latitudes. Y, sobre todo, había leído y leía mucho. En lo alto de la vivienda, un desván era el granero; cerca de los sacos de almendras, las cestas de aceitunas, las ristras de cebollas, de pimientos, de uvas, fijadas en la pared unas toscas estanterías de madera repletas de li-

bros. Una mesa de pino y un destartado sillón ante una ventana, desde la que se divisaba la placidez del paisaje.

¡Era una delicia salir del pueblo en bicicleta e ir a visitarle en las soleadas tardes de domingo! Afable, sencillo, nos comunicaba sus opiniones y nos prestaba algún libro. Nos exhortaba a leer y escribir la impresión que sacáramos de la lectura. El escribía poco: algún breve comentario en hojas sueltas o en algún cuaderno. Lo hacía con una caligrafía difícil de comprender. Sus familiares decían que era letra de médico. Nos resultaba placentera su amistad; hasta que las contingencias de la vida nos alejaron del «Levante feliz», de «la millor terreta del mon» como dicen los alicantinos. Y los años pasaron...

Murió aquel compañero levantino. Sus familiares, a la diferencia de lo hecho por otros, ellos no rompieron ni quemaron los libros y papeles que dejó el difunto. Hicieron obsequio de ello a las amistades que supusieron eran más o menos afines a las ideas del que había muerto. Van a España y vienen a Francia personas procedentes de aquellos pueblos rurales, desde los cuales se divisa imponente la Peña del Cid. Y al cabo del tiempo han llegado a mis manos unos papeles, ya amarillentos, atiborrados de la caligrafía abstrusa de aquel hombre, retirado en tierra de campos, y que sencillo y afable había explicado a no pocos jovencetes inexpertos lo que significan las ideas anarquistas. Con paciencia he podido interpretar y copiar algo, un fragmento de sus escritos. Habla de Montaigne, al que tenía en singular estima. He creído que tal vez se halle en esto materia de reflexión. Dice:

«Los «Ensayos», de Montaigne, es una de esas obras que no se deben leer de un modo apresurado, con la liviana atención que se pone al leer una novela. Montaigne nos incita a reflexionar. Abarca su obra multiplicidad de temas, pero lo que mayormente alecciona es el análisis que hace de sí mismo: «Todas las ideas más contradictorias se encuentran en mi alma, en cierto modo. Dependiendo de las circunstancias y de las cosas que me llegan a impresionar: vergonzoso, insolente, cauto, lujurioso, hablador, taciturno, ingenioso, torpe, malhumorado, de buen talante, mentiroso, veraz, sa-

bio, ignorante, liberal, avaro, prodigo. Todas estas características las noto en mí según la dirección a la que me inclino. Quien se estudie atentamente encontrará en su juicio igual volubilidad y discordancia.» Fue un genial precursor que se adelantó más de tres siglos a lo que ahora van comprobando nuestros modernos psicólogos: el que los seres humanos constituimos un complejo de cualidades y defectos.»

«En realidad nos falta a la inmensa mayoría esa sinceridad que caracterizaba al humanista Michel de Montaigne. ¡Y no basta el colgarnos a modo de una escarapela en la que conste el denominativo de un ideal! ¡Ni el ahuecar la voz pregonando que pertenecemos al sector social donde están los mejores! ¡Ni el tener un buen bagaje de cultura!» En el hombre hay siempre la bestia, ha dicho un filósofo. Pero más que en las propias imperfecciones existentes, lo peor es no reconocerse imperfecto.

El «conócete a ti mismo», de Sócrates y de Han Ryner, no pasan de puro valor teórico. Otra cosa sería el reconocer lealmente las imperfecciones, como nos lo demuestra Montaigne. De reconocernos imperfectos ya no veríamos solamente las imperfecciones de los demás. Y cuando entre amigos, entre compañeros, entre elementos de un mismo sector surgieran discrepancias, el mutuo reconocimiento de las imperfecciones, ayudaría a resolver los problemas. Naturalmente, siempre y cuando no hubieran de por medio hechos comprobados de una naturaleza moral y materialmente, infame, criminal, en cuyo caso cabría también averiguar si entraba en lo patológico.»

Ya sabemos que cada uno observa las cosas a su manera. Pero en realidad lo expresado por Montaigne y comentado por aquel compañero campesino y moralista, que vivía en un rincón rural, allá en Levante, suscitan la reflexión.

PEGUY CONTRA EL ABURGUESAMIENTO

El caso de Charles Peguy, a raíz de cuyo centenario se hallará de nuevo oportunidad para hablar de su vida y de sus obras, es desconcertante. Dotado de un talento extraordinario, primero militó en las filas del Partido Socialista francés; asqueado de los caminos tortuosos, de la insinceridad de la política, tomó una actitud de combate de tono francamente anarquista, para, a la postre, en la guerra del



Cataluña ◀ NOTAS DE ▶ Asturias

El movimiento de los trabajadores de Sanidad ya está en marcha

Desde hace un mes, el personal sanitario de la Residencia de la S. S. y de otros centros hospitalarios, Instituto Mental, Clínica de Santa Coloma, etc., han salido de la «calma» y la resignación, con que se nos obliga a soportar nuestras condiciones de trabajo asistencial.

Las reivindicaciones que a través de asambleas diarias, boicot a comedores, encierros, paros parciales, negación a ponerse los uniformes, y de una durísima resistencia a las provocaciones y sanciones que nos caen a diario por parte de las empresas, el INP y la policía, son las siguientes:

— Readmisión de las 60 despedidas de la Residencia, 2 en el Instituto Mental y 2 de la Clínica de Santa Coloma.

— Contratos de trabajo fijos.

— 3.000 pesetas de aumento al mes, igual para todos.

— Higiene y seguridad en el trabajo.

Todas estas reivindicaciones son en el resto de Centros Sanitarios de Barcelona y apoyadas por las Residencias de Madrid, Valencia, Sevilla, etc.

Somos conscientes de que nuestra lucha tiene otras repercusiones que las meramente reivindicativas. Día a día vivimos las inmensas deficiencias en la asistencia sanitaria que debemos realizar, siendo las causas bien evidentes: insuficiente plantilla de personal para el trabajo que debemos hacer; exclusión de la Seguridad Social de los enfermos mentales y crónicos (en el Instituto Mental se exige la inclusión de los enfermos mentales en la Seguridad Social); política sanitaria destinada no a curar realmente a los enfermos,

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 2)

1914, ya entrado en años, pedir un puesto en el campo de batalla. Y al frente de un pelotón de soldados, cayó acribillado a balazos. No fue un arrivista, puesto que pagó con la vida, en tanto que otros «patriotas» se solazaban en la retaguardia. De sus libros, de sus escritos, resaltan sus ataques al espíritu burgués. Incluso afirmaba que había que desembarguar a la burguesía.

FONTAURA

sino a poner parches para que puedan volver a trabajar (piénsese en ambulatorios). Nuestra lucha, directa e indirectamente exige la solución de estos problemas.

Pero el INP y la prensa oficial pretenden calumniarnos de irresponsabilidad, de daños a los enfermos y al material al mismo tiempo que asegurar que las reivindicaciones van siendo aceptadas y que «el conflicto remite». Estos señores se preocupan justamente ahora de la «responsabilidad» y de «satisfacción de las justas reivindicaciones por los cauces legales». ¿Por qué? ¿Por qué quieren aparecer como ovejitas (mientras los «grises» apalean y de despide a decenas a la gente) y presentarnos a nosotros como enemigos del asegurado?

Si quieren volver a su orden, a través de la represión más bestial, es porque este orden está formado por:

— Bloqueo de los fondos de la S.S. que provienen del trabajador, para invertirlos no en Sanidad, sino en las empresas estatales y la deude universitaria.

— Un mínimo de asistencia al trabajador enfermo para devolverle a la empresa y continuar sacándole el jugo.

— Explotación (perdón, «sacrificio», «actitud desinteresada») del personal sanitario.

Y a esto los trabajadores de la Residencia, y ahora los del Instituto Mental San Pablo, Clínico, Clínica de Santa Coloma, etc., están diciendo: basta.

Ahora hay dos salidas:

— O bien cedemos ante la represión que minuto a minuto actúa a través de sociales, jefes de servicios, policía, guardia civil, juez de instrucción, celadores-policías recién incorporados, y mil variedades más..., con lo que nuestras reivindicaciones no serán escuchadas, el trabajador continuará «quejándose» de lo mal que le atendemos, y el INP se frotará las manos mientras brinda con la policía.

— O bien continuamos, exigiendo la retirada de todas las sanciones, la satisfacción de nuestras exigencias y la salida inmediata de la policía de todos los centros sanitarios hasta que lo logremos.

Pero la tozudez de estos señores debe ser doblegada con una fuerza suficiente: y esto sólo se logrará

A confesión de parte..., poco o nada se puede agregar.

En el cumpleaños de Franco, el segundo de a bordo, el apellidado Carrero, ha leído un escrito que, de haber libertad de expresión habría levantado gran polvareda.

Dejando a un lado el incienso que se vierte en el rollo sobre el jefe del Estado, se dicen unas cosas y cosas que han provocado gran run-run allí donde se reúnen más de tres españoles. Al clero descontento contra el régimen le viene a indicar que ese descontento no está justificado. No lo dice con estas palabras pero lo insinúa cuando expresa: «a la Iglesia le ha entregado el Estado trescientos mil millones de pesetas...» Esta bellísima suma, con otras cantidades importantes que se esfuman en las manos de los personajes que manipulan los fondos públicos, salen, como es de suponer, del esfuerzo de Juan Español, que no es el que vocifera el repetidísimo grito de «¡Arriba España!»

Los manejadores del dinero común reparten a voleo miles de millones de pesetas en gastos, muchos de éstos superfluos y entre sus cofrades. Proyectos altisonantes; subvención a empresas ruinosas, o cuando más, de muy menguado rendimiento; sostenimiento de un ejército de burócratas, en aumento continuo.

Sólo quedan cantidades que se dedican a obras benéficas de la colectividad; el grueso del dinero recaudado por el Estado, con exceso de toda clase de cargas y

si a la lucha unitaria de los trabajadores de Sanidad se suma (como pasó en la Clínica de Santa Coloma) la protesta del pueblo trabajador, su solidaridad activa y económica, haciendo propia la reivindicación de:

Asistencia sanitaria para el pueblo.

No a los despidos y sanciones.

Fuera la policía de los hospitales. Todos con los trabajadores de Sanidad.

Igualmente llamamos a que consideren nuestra petición a los estudiantes y a todo el pueblo en general.

¡Unidos venceremos!

Trabajadores de Sanidad, Barcelona.

CORRESPONSALIA DEL « C. S. » EN CATALUÑA.

gabelas se desadministra de esta forma.

Treinta y tantos años interviniendo en todas las actividades de la nación, han creado en el espíritu de los mandamases de la situación una sicosis de orden y mando. Son los amos de vidas y haciendas...

En estos últimos ciento cuarenta años nunca han gozado clérigos y militares de las enormes prerrogativas que hoy disfrutan. A partir de 1939 viven a sus anchas sobre el país..., como terreno conquistado. Practicar el pensamiento de Hitler, de haber éste ganado la guerra; todo el mundo trabajar para los nazis...

Se hacen tratados que ponen en grave compromiso la integridad de España como nación, sin que los españoles estén en antecedentes de aquellos compromisos que se han firmado. Al franquismo no le interesa, ni mucho ni poco el criterio del pueblo español; sólo está interesado en seguir mandando a un pueblo sometido por el imperio de las armas, sin otra razón que el derecho de la fuerza.

Pero..., uno es lo que piensa el *chigrero* (los sostenedores del régimen) y otro el borracho (el pueblo embriagado por el terror y la ignorancia). Y pudiera darse el caso (y se está dando) de que el *borracho* se despabilara de su amodorramiento y comenzara a malograr los sueños del dueño del establecimiento.

Por lo pronto ya se encontró éste con el primer despertar del beodo.

Ante la determinación del equipo gobernante a través del titular de Justicia, de vetar a ciertos candidatos en unas elecciones que tendrían lugar en el Colegio de Abogados de Madrid para elegir el decano, el resto de los candidatos, en señal de protesta contra el ministro de Justicia, por su interferencia en el régimen interior y también como solidaridad con los vetados, retiraron sus candidaturas, no sin antes enviar una nota oficial explicando las causas de su postura, al mismo tiempo que hacían un llamamiento a todos los Colegios de Abogados para que se dirigieran al Consejo general de los abogados para que interviniera en el conflicto (creado por el Gobierno) y se diera una solución satisfactoria al Colegio de Madrid.

Las elecciones que habían de celebrarse en la primera quincena de diciembre quedaron suspendidas. Hasta la fecha se adhrieron

➔

ASTURIAS

(Viene de la página 3)

a la posición adoptada por el Colegio madrileño, los de las principales capitales del país.

En resumen, el Gobierno tiene enfrente a toda la abogacía española, de no dar marcha atrás el equipo ministerial, el de la fuerza bruta, y el del Derecho.

Por si esto fuera poco, el Colegio de Economistas ha celebrado una reunión un tanto borrascosa, donde un grupo de colegiados pidió la dimisión del presidente, que lleva quince años en el puesto colocado por el régimen de ordeno y mando.

Y no para aquí el descontento, se extiende a otros sectores de la vida nacional: profesores, estudiantes, obreros, y comerciantes y una parte del clero, especialmente los jóvenes, que ven que estamos abocados a una bancarrota general. La divisa, de día en día, tiene menos valor adquisitivo. Los artículos aumentan de precio continuamente; el equipo gubernamental es impotente ante el actual estado de cosas. Este es el desenlace de más de 30 años de dictadura.

Pese a los esfuerzos que hacen los mandamás para atraer al pueblo, éste permanece al margen, no quiere saber nada de colaboración con los que le tuvieron sometido hasta hoy.

Veritas

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»

«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

Precio, 12.00 frs.

Folleto reciente

«EN TORNO AL COMUNISMO.
NUEVA SUMISION DEL
PROLETARIADO»

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. El Fomento de la Cultura Libertaria ha procedido a esta edición en connivencia con LE COMBAT SYNDICALISTE, el Secretariado Intercontinental de la CNT, CNT Zona Norte, y F. Local de Drancy. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75020-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

En torno a Perón y a la bullanga peronista

por **Serafín FERNANDEZ**

EN espera de que plumas de temple anarquista aclaren la turbia atmósfera que rodea a Perón y al peronismo, diré al respecto lo poco que conozco.

En la Argentina Perón es una marioneta más movida por fabulosos intereses presentes y posibles que sólo expertos en la materia y sobre el terreno pueden calcular. Lo que se llamó la Revolución de Mayo, que libró al pueblo del dominio inquisitorial español, tuvo en la Argentina un acentuado contenido social que rompió las tradiciones que impiden todo progreso. Y si a pesar de ello no se pudo impedir la dictadura del general Rosas, que duró de 1835 a 1851, derribada ésta, un grupo de hombres de temple liberal y elevada cultura cívica, contrató consorcios capitalistas para el desarrollo de las diversas ramas de la economía. Abrió las puertas a los que en Europa eran perseguidos por sus ideas, quienes, con los hijos del país afines ocuparon las magistraturas de las diversas ramas del saber.

Por las enormes riquezas en poco tiempo adquiridas por los trusts asociados con los nuevos ricos, la Argentina era para esos potentados una colonia más. Los obreros eran tratados a puntapiés y los gobernantes como vulgares lacayos. Mas, con un mínimo de libertad y una apreciable cantidad de militantes anarquistas, el movimiento obrero tomó la defensiva y a grandes trusts como la General Motors, se las hizo capitular.

A pesar de las continuas represiones el gobierno no pudo contener el movimiento obrero de influencia anarquista, como se lo exigían los grandes explotadores y éstos en 1930, con destacados militares políticos y líderes sindicalistas que se dejaron sobornar, dieron un golpe de Estado e implantaron la dictadura en la que como mascarón de proa figuraba el general Uriburu. Pese a la criminal represión, el movimiento de la FORA, en la clandestinidad se movía, y con el estudiantado, políticos y militares no sobornados, en creciente rebeldía, la dictadura no podía sostenerse. Y entonces los mismos perros con diferentes collares convocaron elecciones con la promesa del volver a la normalidad. Los políticos gobernados por los consorcios presentaron como candidato al general Justo, la oposición al Dr. Torres, que fue de los escasos políticos que no se dejaron sobornar.

Caida la dictadura de Uriburu, el Movimiento libertario reinició su marcha con bríos. Los trusts, mediante el Partido conservador, se reunieron, resolviendo extender el soborno a los militares, políticos y líderes obreros propicios a la corrupción. Luego aplicar la ley del Talión a los que no se dejaran «proteger»... La FORA fue procesada y puesta fuera de la ley. Y con asesinatos de militantes, cámaras de tortura, montadas por expertos nazis, del Movimiento de la FORA en 1936 apenas quedaba nada en la superficie. En la más rigurosa clandestinidad nuestra sindical se manifestaba. Los viejos, prisioneros, deportados o asesinados, eran reemplazados por jóvenes, y después de varios cambios de presidentes civiles y militares, con Perón se ensayó un nuevo método de embaucar y tirar.

Por las fabulosas riquezas a cambio de materias primas que allí ocasionan las guerras exteriores, los salarios fueron triplicados por decreto. Y quienes a pesar de esto y otras dádivas no se dejaron corromper, el asesinato contra ellos se puso al orden del día. Las universidades, que en todo tiempo fueron importante foco de rebeldía, fueron ocupadas militarmente. El aprendizaje del credo peronista se hizo obligatorio. Ogandía, con los cuerpos del ejército, tomó por asalto las universidades, y los profesores liberales y libertarios fueron tratados por la soldadesca como vulgares delincuentes.

La central reformista, que en su trayectoria hizo el papel de sirvienta de los gobiernos, con Perón hizo de órgano oficial, denunciando a los herejes, y lo más triste es constatar que a esta organización le dieron vida unos anarquistas claudicantes. Que desde Serafín Romero, 1912, a Sebastián Marotta y Martín Gamíndez, so pretexto de infiltrarse en las masas, los que ingresaron en dicha central son incontables. Y en ella desempeñaron el papel de royanos y juanes López en la CNT.

Los grandes consorcios, si con gobiernos llamados liberales ganan en cincuenta por ciento, con las dictaduras impuestas por ellos logran el cien por cien. Los obreros indefensos y prisioneros en las redes de la CNT, cobran menos y son obligados a producir más. Y los consorcios en una dictadura impuesta por ellos no pagan impuestos. El diputado Valdivia, que en 1934 se atrevió a denunciar este latrocinio, fue asesinado en

la Cámara de Diputados por matones a sueldo.

En la explotación y la represión capitalistas los alemanes nazis (que lo son antes de Hitler) son los represores más visibles en la Argentina como en las demás Repúblicas hermanas. Dichas Repúblicas, para organizar sus ejércitos llevaron oficiales alemanes, que pronto ascendieron a generales. Y éstos, en combinación con los consorcios alemanes que en aquellas Repúblicas poseen capitales fabulosos, son los que más se destacan en la implantación de dictaduras. En Bolivia, en 1937, figuró el general Germán Bosch; en el Perú, el general Kun; en la Argentina, el general Kinquelin. Y entre telones, en los manejos de los cuerpos oficiales, los más visibles son también los que manejan los demás consorcios capitalistas y los nuevos ricos sean mejores.

La desdicha de Perón se manifestó en Roma al no ser recibido por el Papa. En una entrevista que dio al diario «Le Figaro», declaró que los viejos sistemas liberales habían fracasado, con lo que puso de manifiesto sus intenciones de volver a sus andanzas dictatoriales. Pero las condiciones son actualmente desfavorables. Las fabulosas riquezas, consecuencia de la guerra, que le permitieron repartir limosna a los pobres, no son actualmente posibles. El incendio de bibliotecas, los asesinatos cometidos por los «gorilas», no pasaron al olvido. Los asesinados dejaron prole, y los compañeros no olvidan a los seres queridos. Y el ejército de «gorilas», militares y policías que hicieron guardia a Perón, no lo hicieron en tren de homenaje.

REGIONAL CATALANA

Advierte a todos los compañeros que prosigue adquiriendo, y divulgando, cantidades de material de propaganda.

Al mismo tiempo notificamos que el número 8 del boletín «Terra Lliure» lo estamos confeccionando a fin de que los compañeros lo reciban antes de terminar el trimestre. Si hay variación en los pedidos comuniquémosnos cuanto antes a fin de regularizar la tirada, cada vez más creciente.

La C. de R.

HUELGA EN LA INDUSTRIA
AERONAUTICA DE MADRID

MADRID (OPE). — Fueron expulsados la semana pasada de los talleres de «Construcciones Aero-náuticas» de Madrid, dos mil obreros que habían dejado de trabajar para conseguir que en la próxima convención colectiva se les garantizara salario mínimo de 376 pesetas y 44 horas de trabajo semanal.

Hay que registrar también la agitación reinante en varios importantes hospitales de Barcelona, donde se han producido huelgas parciales y manifestaciones desde comienzo de año.

REVUELO ESTUDIANTIL

BARCELONA. — La Facultad de Ciencias ha sido cerrada por huelga declarada por los estudiantes, que no admiten que el escritor Alfonso Comín haya sido detenido por delito de opinión. Aunque este intelectual haya sido liberado poco después, la autoridad mantiene el centro docente cerrado debido al estado en que quedaron las aulas tras la protesta. Otra causa de malestar lo es que el profesor Manuel Giménez de Parga no pueda ejercer el decanato por oposición silenciosa del gobernador.

MADRID. — Cien mil maestros amenazan con la huelga nacional por insuficiencia de retribuciones. De momento preparan una semana protestataria y si ella no les aporta satisfacción recorrerán al abandono de las escuelas.

En la Universidad Autónoma los incidentes provocados por la autoridad universitaria y la otra, menudean diariamente. Motivo mayor de este desarreglo: el haber el rector Julio Rodríguez entablado represalias contra 26 estudiantes, hecho derivado de la protesta de la sección de Filosofía. El espíritu de protesta para causas justas vuelve a cundir en las demás Facultades.

ENLACES Y JURADO DE
EMPRESA DIMITEN

CEUTA. — Cansados de hacer el payaso el jurado y los enlaces de empresa dimitieron ruidosamente. Se trata de la factoría CEPESA, que se niega a pagar a sus obreros y empleados a razón del 25 por 100 determinado en diversas reuniones del Consejo mixto. Al ver que la informalidad patronal era invencible por apoyo de las autoridades, los tales enlaces sindicales y el jurado decidieron explicarse a los representados, finalizando con estas palabras: para dormir, el lecho de casa.

MAS ANTENA

JUICIO POR EL SECUESTRO
DE ZABALA

BILBAO. — A finalizado en el cuartel de Garellano la vista del consejo de guerra seguido contra los supuestos implicados en el secuestro del industrial eibarrés Lorenzo Zabala Suinaga, hecho ocurrido en enero de 1972.

A última hora de la mañana, después del interrogatorio del fiscal a los procesados, declararon los testigos Francisco Gangoití, Lorenzo Zabala Suinaga (el hombre secuestrado por la ETA), María Teresa Fernández Iglesias (telefonista de «Moto Bic») y Pedro Jauregui (director de la misma empresa).

Una vez terminada la prueba testifical, el fiscal leyó su escrito de acusación y resumió la actuación de cada uno de los procesados. Afirmó que Jesús María Muñoz Galarraga y Pedro Fernández Trincado eran responsables en grado de cómplices de un delito de terrorismo con resultado de secuestro, previsto en el Código de Justicia Militar.

Añadió que los procesados José Imaz Garay y Juan Antonio Ordorica Goiriena son responsables, en concepto de autores, de un delito consumado de atentado contra la propiedad, también previsto en el Código de Justicia Militar. Mantuvo las penas señaladas en las conclusiones provisionales para estos cuatro procesados y solicitó la libre absolución de los otros siete encartados por no encontrarles culpables de ningún delito.

Las principales penas solicitadas por el fiscal son, como se sabe, veinticinco años de reclusión para Pedro Fernández Trincado; quince para Muñoz y doce para Imaz y Ordorica.

Defendieron a los procesados los abogados Isidro Infante, J. M. Codón Herrera, Pedro Ybarra y J. A. Echevarieta, a pesar de cuyos esfuerzos los 4 procesados indicados fueron condenados de acuerdo con la petición fiscal.

NO MUEREN ASI
LOS JERARCAS

ALBACETE. — Dos hombres resultaron muertos, materialmente desintegrados, en una explosión de dinamita ocurrida a siete kilómetros de la localidad de Nerpio (Albacete), en unas obras de apertura de un camino forestal. Se trata del joven de 23 años, Pedro Leal Reyes, y de un guarda fores-

tal del que sólo se sabe que se llamaba Juan.

DRAMA DE LA MISERIA

ORENSE. — Una familia compuesta de tres miembros habitando en el interior de una chabola, han perecido asfixiados a causa del humo de un fuego que dejaron encendido para preservarse del frío de la noche.

EXTENSION DEL CONFLICTO
ESTUDIANTIL

BARCELONA. — Por haberse sumado a la campaña estudiantil para obtener el abaratamiento de los transportes, los alumnos de la Escuela de Dibujo se han encontrado con ese establecimiento cerrado por orden de la autoridad universitaria.

LA SOLUCION

El secuestro del industrial de Pamplona, Felipe Huarte, ha tenido racional desenlace. Tras una semana de retención los de ETA lo han soltado. El hombre no se queja de malos tratos. Contrariamente, indica observación de respeto a su persona. Ha dado incluso lecciones de pelotari a sus guardianes. Ha comido regular y sin sobresaltos. No temió por sus días. Asistió (?) a alguna conferencia, corta y precisa, sobre el derecho obrero. La cerrazón autoritaria impide a los creyentes de Franco ver la realidad tal como mundialmente se expresa.

Los noventa despedidos de la fábrica de Huarte han sido readmitidos. Las 3.000 pesetas mensuales de aumento en los salarios serán concedidas. Las demás mejoras no van a ser regateadas. El orgullo de «en mi fábrica mando yo» se va extinguiendo.

Con libertad de expresión y de huelga el recurso del secuestro no habría sido justificado. Con Franco en el altar de la patria todo desafuero adquiere su fuero.

La solución ha sido humana, aunque el franquismo lo sienta.

AL G. «TIERRA Y
LIBERTAD», MEXICO

Estimados compañeros:

Con esta misma fecha tengo la gran alegría y satisfacción de notificaros haber recibido el primer tomo de la interesante obra «La Enciclopedia Anarquista» (edición en castellano) que una vez toda terminada representará. Este primer tomo por su presentación así lo presagia y por la muestra creo que los restantes tomos rematarán el éxito, bien merecido por vuestra tenacidad y sinceros deseos de servir a acracia, servidos por la colaboración de todos aquellos compañeros o no, haciéndoles justicia, en este primer tomo nos dáis a conocer.

He leído la traducción del Prefacio de la primera edición en francés de nuestro inolvidable Sebastián Faure. Es evidente que esta obra servirá de gran estímulo a todos los hombres sedientos de saber, y de conocer los problemas de la vida en sentido general y humano.

Si bien es verdad que esta obra de nuestro compañero Sebastián Faure fue allá por el año 1934 una realidad conseguida, no lo será menos que la edición en castellano de tan magna obra, corregida y aumentada, será una fuente más donde los lectores podremos adquirir un grandioso complemento de capacitación y cultura para bien poder exponer y defender los ideales humanistas y anárquicos que un buen día podrá gozar la humanidad entera.

Sin más os saluda fraternalmente, *Justo Villanueva*.

Combs-la-Ville, 24 de enero de 1973.

MARIA MAS

Murió en el departamento del Gard, cerca de Nîmes, no recordamos el pueblo, la compañera que fue del compañero Espiridión Pedrol, de Guiamets (Tarragona), María Mas, oriunda de la provincia de Alicante, mujer sencilla, de la tierra, de los luchadores anónimos de la CNT, toda bondad, fe, cordialidad y abnegación.

Murió en el año 1970. Viuda, se había juntado con el compañero José Castellón, del mismo pueblo, y viviendo con él ha muerto a la edad de 74 años. Que su ejemplo de integridad nos sirva de guía y fortalecimiento moral y físico. Y el compañero J. Castellvi y familia reciban nuestros saludos y se fortalecan de valor y coraje. Es la vida y la natura, y todos pasaremos por ese camino. — Vuestro compañero de la CNT, *José Giné Folch*.

CALENDARIO

S.I.A.

para 1973

6 francos

XXIX

DESDE luego estamos conformes en que fue una medida inteligente de CNT-FAI el hecho de no ir por el todo, o sea de no implantar el comunismo libertario en Cataluña, como lo hubieran podido hacer después de las jornadas victoriosas frente a la militarada revoltosa, en julio de 1936, tal como lo indica Peiró en el artículo que reproducimos en el capítulo anterior. Si tal hubiera ocurrido, es probable que la misma Francia, presidida por León Blum, tan tolerante y pasiva con la intervención de Hitler y Mussolini en contra de la República española, que obstruyó cuanto pudo toda acción frente al nazifascismo, era capaz de repetir el hecho histórico de 1823 en lo que se refiere en ir a la búsqueda de cualquier duque de Angulema (disfrazado ahora con gorro frigio), patrocinado por una nueva Santa Alianza, con un acuerdo similar al del Congreso de Verona, para que mandaran otros «Cien mil hijos de San Luis», con el fin de que, si en aquel período ahogaron por la fuerza el constitucionalismo instaurado por las Cortes de Cádiz para imponer al cretino y absolutista Fernando VII, ahora hubieran acabado con toda expresión libertaria y con las ansias de justicia social que alentaban a la gran mayoría del pueblo español.

¿Cómo la plutocracia gala iba a tolerar la existencia a sus espaldas de una organización de tipo anárquico? Este era uno de los problemas que se oponían a dicha resolución radical, pero no es el único. El asunto de la guerra obligaba a la meditación y estaba rodeado de peligros, por lo que precisaba contemporizar con otros Estados para que prestaran determinados servicios o al menos que no se declararan francamente enemigos, por lo que se requería la existencia de un gobierno, ya que no hubieran permitido el menor trato con elementos aislados y menos en nombre de representantes de una revolución social de este tipo. Otro escollo lo representaba la propaganda de la prensa mundial, ya que incluso con la existencia de un poder legalmente constituido, llamado republicano, nos hizo el máximo de daño que estuvo a su alcance, ya que fue divulgando todos los aspectos negativos del movimiento socializante acometido por el pueblo, calificando su acción, que fue limpiamente anti-nazi-fascista, con los peores calificativos que hallaron a mano e inventando toda clase de horrores e ignominias contra los defensores de una legalidad perturbada por las hordas de jenízaros.

Hombres de la C. N. T.

Por estas y otras razones encontramos plausible el recurso de no ir por el todo y de respetar la existencia de los gobiernos constituidos; pero aquí tenemos que formular una pregunta que nos hicimos en aquel entonces y que se hicieron también otros muchos; es como sigue:

¿No había otra solución, otro escape, que la entrada de la militancia CNT-FAI en la formación de gobierno?

El estudio de este caso obliga al replanteamiento del problema desde sus inicios, aunque sea en forma esquemática, para sacar las consecuencias debidas. Este fue así: Una vez vencida la militarada, el pueblo en armas, orientado por minorías de concepción anárquica, toma posiciones y se apodera de las fuentes productivas, industriales y agrarias con el fin de disponerlas al servicio de sus objetivos de guerra y de subsistencia, por abandono de sus poseedores o por desconfianza en ellos, encargándose el proletariado de la producción y distribución.

Aquí precisa consignar que los organismos y elementos intitolados revolucionarios, en realidad actuaron frente a los auténticos subversivos que, en este caso, fueron los militares.

Es importante señalar la diferencia que existe entre quienes formulan un plan revolucionario y la acción para lograrlo, a los que simplemente tratan de evitar el triunfo de un enemigo insoburdinado. De haber sido una revolución dirigida o planeada por CNT-FAI cambiaba del todo la decoración. El obrar de esta conformidad obligaba a tener un enfoque directo, un objetivo concreto, y el logro de un fin determinado, que el no conseguirlo, venía a representar una falla en la concepción revolucionaria, pero el hecho de oponerse a una acción regresiva, determina el actuar sobre la marcha y atenerse a los resultados propios de la lucha, que en este caso son los históricamente conocidos: las realizaciones sociales, ya mencionadas, y la participación en el gobierno de los que salieron vencedores en la calle.

Bueno, aquí entramos en el buisil del problema. Este consiste en saber: ¿No había otra salida más congruente, más acordes con nuestra ideología que la intervención en política? ¿Fue un acto juicioso y bien pensado la incrustación de elementos libertarios y apolíticos a funciones de gobierno?

Tal actitud iba implícitamente

unida a la frase «renunciemos a todo menos a la victoria», e implicaba la ruta seguida, o sea, de primera intención, la entrada de cuatro ministros en el gabinete que presidía Largo Caballero. Ello explica la renuncia fundamental: la dejación de las normas y teorías tradicionales: el antiestatismo, la acción directa, la prosecución de realizaciones libertarias, o sea la adaptación a cuanto se había combatido durante años de propagandas intensas: la intervención en funciones gubernamentales.

Sinceramente creemos que fue un mal paso. No se trata de discutir por el afán de hallar tres pies al gato, sino de saber si fue un mal negocio para no reincidir en él. Tales cambios fulminantes se pagan con creces y nosotros, ideológicamente hablando, los venimos pagando todavía. No hay ideología alguna que resista contradicciones tan fundamentales sin que se vea hondamente afectada, sean cuales fueran las circunstancias que hayan obligado a su adopción. Al menos revelan falta de convicciones en las ideas que se propagan e inconsistencia de pensamiento, lo que la multitud se traduce en recelo y desconfianza.

La verdad es que al efectuar este salto caímos de narices. En primer lugar que la política tiene sus resortes, precisa de ciertas predisposiciones, conocimientos y experiencias para conocer sus vicisitudes y dominar sus amalgamas y combinaciones. Especialmente se requiere conocimiento de las personas, tener noción del terreno que se pisa, y especialmente, como dice Bernard Shaw: «el arte de gobernar es la organización de la idolatría». Dominaban estas materias los cuatro neófitos en política que vistieron la casaca ministerial? ¿Qué preparación tenían a tal fin la docena de compañeros que pasaron por las consejerías pertenecientes a la Generalidad de Cataluña para resolver dignamente su cometido? ¿Dónde radicaban las condiciones y las enseñanzas que poseíamos los centenares de militantes (muchos de ellos sin desearlo ni quererlo), que sin más fuimos metamorfosados en burócratas, secretarios, coroneles, alcaldes, concejales, etc.

El que firma, entre otros cargos, desempeñó el de presidente del Consejo de Economía de Cataluña. Traté de corresponder con la mejor buena voluntad, pero no tengo el menor inconveniente en confesar que no sabía de la misa la mitad. Por cierto, hace poco, el

amigo Baró, empleado entonces en dicha consejería, me recordó que al interrogarme cierta vez si me encontraba representado en el cargo que desempeñaba, le contesté:

«Me consideraría más útil a la sociedad haciendo alpargatas».

Y esta muestra de insatisfacción e ineficacia pensamos que fue la tónica general, salvando algunas excepciones, puesto que no creemos en las genialidades ni en las improvisaciones, incluso tratándose de política. La prueba de ello es que casi nadie ha tratado de valorizar su paso por los cargos burocráticos que desempeñó durante la fase revolucionaria.

En cambio, ¿qué resabios dejó tal hecho en buena parte de la militancia confederal? ¿Hasta qué punto malogró a muchos individuos la ocasión de haber ostentado un cargo indebido y mal representado? Aquí vamos a ilustrar el asunto refiriendo algunos casos típicos. Uno de ellos se refiere a que mientras íbamos en viaje «turístico» hacia «Trujillandia», en las embarcaciones de saldo de la marina francesa, el capitán preguntó a uno de los pasajeros si había algún profesional capaz de arreglar un desperfecto electrónico. El interrogado le dice:

— ¿Cómo me pregunta usted a mí por tal referencia cuando tiene en su poder la lista de todos los pasajeros donde se mencionan sus debidas profesiones?

A lo que contesta el marino:

— Aquí no figuran obreros calificados. Casi todos son intelectuales, directores, jefes, etc.

Por fin, uno que se intitulaba ex alcalde de X resolvió el problema.

Recordamos a la vez que estando en fila india en la capital de la República Dominicana, mientras nos tomaban la filiación, a cierto compañero le preguntan por su profesión, quien contesta con énfasis:

— Coronel del ejército republicano español.

O sea que unos meses de vestir el uniforme militar le habían hecho olvidar sus treinta años de carpintero.

Antes de adoptar la resolución de entrar en lance politiquero había que contar también en los efectos psicológicos al individuo anónimo o al inconsistente ideológicamente, que de pronto se ve emplazado a un cargo superior a sus méritos, pero que en su fuero interno creía merecer, del que luego no le despegan ni a tirones. Si, era preciso considerar que la condición humana tiende a lo que deslumbra, a la vanidad, al delirio de grandezas.

¿A cuántos de nuestros elementos no se les subió a la cabeza los

momentos, entre dramáticos y eufóricos, en que vestía un traje militar o desempeñaba un cargo político, cuyas fotografías son enseñadas con orgullo a sus nietos? ¿A cuántos desvió este deslumbramiento separándoles de una vida modesta de militante confederal, para ir en pos de la posesión, de hacer dinero a todo trance, olvidándose de lo que fueron ayer? ¿Quién no ha conocido a fulano o Zutano que se han pasado largos años soñando en hacer la entrada triunfal a España, por los Pirineos, cabalgando un caballo blanco?

La presunción humana es infinita y precisamente para rehuir de esta fuente de vanidades, por combatir toda falsa valoración, característica insalvable de toda política, es por lo que el anarquismo niega su concurso a estos fines y se declara enemigo de todo lo que representa oropel y vacuidad, sumisión y engaño, cuya expresión más elevada está representada por el poder, por el Estado.

Ya sabemos que se argüirá que el paso dado por CNT-FAI era obligado, que no había otra salida, que era el único camino posible.

Tal vez sea así, pero la duda existe. ¿Ha convencido a todo el mundo este razonamiento? ¿No hubo precipitación o algo de vanidad en algunos de los que se sintieron halagados por tales distinciones? ¿Los responsables de la adopción de tal medida, reincidirían otra vez en adoptar la misma actitud? ¿Fue en realidad la única forma, como se dijo entonces, que estaba a nuestro alcance para ganar la guerra y hacer triunfar la revolución?

Con sinceridad, después del tiempo transcurrido, quien fue seguidor de esta consigna, y que mientras duró la guerra ocupó sin chistar los cargos que los comités le designaron, considera que, de plantearse de nuevo una situación parecida, sería mucho más conveniente para el movimiento libertario el hecho de rehusar en absoluto a toda acción política, ya que, con los resultados a la vista, puede juzgarse que fue del todo inconveniente y perjudicial predicar las excelencias de un elixir como remedio infalible, para que en el momento de mayor gravedad del momento, se empleara el uso de otro medicamento que era tildado de venenoso.

Por ejemplo, ¿no hubiera sido más eficaz el cambio de una sola palabra en la consigna adoptada, tal como sustituir el concepto «victoria» por el de «revolución», o sea, «renunciemos a todo menos a la revolución». Esta fórmula tenía la ventaja de que no implicaba renuncia alguna, a la vez que daba

continuidad y firmeza a nuestra posición ideológica, permitía más libertad de movimientos y menos responsabilidad en quehaceres que no nos incumbían.

La diferencia de esta posición que preconizamos a la que fue adoptada y la que nos sirvió de norma, puede resumirse más o menos así: El problema de conquistar la victoria mediante las armas dejarlo en manos del gobierno con su ejército, o con los elementos que pudieran reclutar, sin inmiscuir a nuestros elementos en la formación de cuadros básicos de defensa para aplastar al nazifascismo. Ello, por dos razones; primera por reconocer mejores aptitudes a los militares, puesto que era su profesión, y luego, para eludir una responsabilidad que no nos incumbía, ya que no estábamos preparados para ello, ni sabíamos como salir del paso.

¿Qué otra ruta pudo haber seguido el movimiento confederal en su lugar? ¿Qué norma aconsejaríamos si se presentara otro caso similar? En primer término, no salirse de la línea trazada por sus teorías prácticas tradicionales. No competir con otras sindicales, partidos y grupos el reparto de carnets, o sea cerrar a cal y a canto la admisión de nuevos adherentes, para así evitar la avalancha de gente oportunista que pudieran perjudicar el futuro de las realizaciones sociales. Cuidar, desde los sindicatos y centros distributivos, de la producción y abastecimiento para satisfacer las necesidades de la retaguardia y de los frentes bélicos, lo mismo en el orden industrial que en el agrario. Establecer una vigilancia permanente con el fin de que las conquistas revolucionarias no dieran marcha atrás. Mantener, desde las posiciones conquistadas durante la lucha, el control debido a las funciones de gobierno y de las autoridades locales para evitar desvíos y órdenes nocivas que vinieran a perjudicar los intereses y las libertades del pueblo. En fin, tratar de que las fuerzas activas de nuestro movimiento, que propiciaron la victoria en la calle, conservaran su firmeza y resolución, para una vez vencida la resistencia del enemigo, emprender de nuevo la marcha para ir a la realización de una sociedad basada en principios libertarios.

¿Que quienes indicaron seguir las rutas de la acción política lo hicieron a plena conciencia después de analizar todos los escollos y peligros que encerraba? ¿Que la

necesidad de ir unidos con otros sectores antifascistas convirtieron en inoperantes toda otra decisión que no fuera la adoptada?

¿Tal vez fuese así! Nosotros no pretendemos inculpar a nadie, ni menos dar soluciones «a posteriori», lo que equivaldría a jugar con cartas vistas, pero ello no nos priva de considerar que fue un paso en falso. Señalamos, simplemente, que de haber seguido la ruta que acabamos de indicar se hubiera evitado una contradicción flagrante, que ha sido causa de gran desconcierto en buena parte de la militancia y también de la multitud, a la vez que hubieran evitado docenas de humillaciones y renunciaciones, cuyo barómetro puede regirse en el descenso que marcó a partir de los inicios de la contienda hasta el final en los gobiernos de Madrid y de la

por JOSE VIADIU

Generalidad, en que de una represión máxima al principio se pasó a la mínima siendo tolerados de mala gana a las postrimerias.

¿No indica este bajón en todos los órdenes que hubiera sido más provechoso por el movimiento anarcosindicalista seguir la máxima atribuida al pintor griego Apeles que se refiere a lo de «zapatero a tus zapatos»?

**

Las disquisiciones que anteceden, mejor o peor interpretadas, son ecos y reflejos de discusiones sostenidas con Juan Peiró, en algún café o en el hotelucho que nos cobijaba, en el viejo Montmartre, en los días amenazantes y nostálgicos que precedieron a la Guerra Mundial y a la invasión de París.

(Continuará)

Servicio de librería

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

«Historia de España», Pierre Vilar 7 00
 «Viaje a través de la Anarquía» 18 80
 «Anarquía y revolución», Cibils 7 50
 «La solución federalista», Lazarte 4 50
 «La irreligión del porvenir» 29 00
 «La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite» 25 00
 «La sexualité», Doctor A. Willy 41 00
 «El movimiento obrero es-«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx) 17 00
 «Romancero libertario de la guerra de España» .. 18 00
 «La Revolución mexicana», Flores Magón 8 70

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le «GOLEM».
 3 francs l'exemplaire.

Deschamps Fanny :
 Vous n'allez pas avaler ça ! 15 10
 Dorst Jean :
 La nature dénaturé 6 00
 «Romancero libertario», G. Oliván 18 00
 «Dios y el Estado», Bakunin 14 50
 Niel Mathilde :
 Le Drame de la libération de la femme 14 00
 Reich Wilhelm :
 La Révolution sexuelle.... 5 40
 Runge Erika :
 Femmes de notre temps.. 20 00
 Sawy Alfred :
 Malthus et les deux Marx 7 50
 Swane :
 Le Sexe de la femme 18 50
 Valensin Georges :
 La Femme révelée 20 .
 Santé sexuelle 15 10
 Aubert Claude :
 L'agriculture biologique .. 29 00
 L'industrialisation de l'agriculture 8 00
 Courquet Jean :
 L'hôpital aujourd'hui et demain 7 00
 D'Autrec C.-V. :
 Les charlatans de la médecine 18 70

Emiliano Zapata y la raíz

QUIENES han escrito acerca de la vida y obra de Emiliano Zapata no citan la fecha de su nacimiento, porque seguramente no pudieron investigarla, o no les fue posible obtenerla, inclusive el general Maga.

Algunos de los jefes que tuvieron oportunidad de tratar muy de cerca al jefe suriano, sitúan su nacimiento en el mes de febrero del año de 1879, y otros en mayo de 1880, pero ninguno de ellos precisa el día en que vino al mundo.

El profesor Sotelo Inclán es el único que en su obra citada da a conocer la fecha del nacimiento, dato que hace varios años pudimos comprobar con dos de los buenos y leales amigos y colaboradores de Zapata: el hoy extinto Francisco Franco (Chico Franco, como se le llamaba cariñosamente) y Félix Mora, el primero de Anenecuilco y el segundo de Villa de Ayala.

Nosotros nos atenemos a la investigación realizada sobre el particular para este último escritor, por considerar que ha sido la más minuciosa y por haber confirmado, por nuestra parte, el resultado.

Así, pues, principiemos por decir que aquel gran visionario, aquel que a la distancia de cien años del generalísimo José María Morelos y Pavón tendría que enarbolar la bandera de reivindicaciones agrarias; aquél que habría de acaudillar a los campesinos de México al grito de «Tierra y Libertad», Emiliano Zapata, nació el 8 del mes de agosto del año de 1879, en el pueblo de Anenecuilco, de la municipalidad de Villa de Ayala, Estado de Morelos, precisamente el día de San Emiliano, por cuyo motivo, según la tradición, dejaron ese nombre al bautizarlo.

Sus padres fueron don Gabriel Zapata y doña Cleofás Salazar, de familia antigua y extendida en aquella región. De este matrimonio hubo diez hijos: Pedro, Celsa, Eufemio (quien en la Revolución alcanzó el grado de general al lado de su hermano), Loreto, Ramona, María de Jesús, María de la Luz, Jovita, Emiliano y Matilde.

Sus abuelos fueron, por la línea paterna, Estanislao Zapata y María Ventura de Zapata; y por la parte materna, José Salazar — quien concurrió como soldado al Sitio de Cuautla, al lado de las fuerzas del generalísimo José Ma-

ría Morelos y Pavón — y Vicenta Cerezo de Salazar.

Tuvo dos tios por la línea paterna quienes militaron como soldados en las guerras de Reforma y de la Intervención Francesa.

El bautismo de Emiliano fue en la parroquia de Villa de Ayala. Sus padrinos fueron don Juan O. Ruiz, administrador de la hacienda de Hospital, de la municipalidad de Cuautla, y su esposa, doña Luz Ruiz.

El pueblo de Anenecuilco está dividido en dos porciones por el río que lo atraviesa y que le da

siembras en la parcela que poseía en el pueblo, cuando se lo permitían los hacendados. A esto se debió seguramente que Zapata sintiera desde chiquillo gran afición por los caballos, y por lo cual su padre le obsequiara con una yegüita de nombre «La Papaya».

El mayor placer de Zapata, cuando niño, era escuchar los relatos que su tío José le hacía de sus campañas de soldado en las guerras de Reforma y de la Intervención Francesa, así como recibir la enseñanza en el manejo de las

ran de las tierras que nos han quitado?

— No, hijo — contestó don Gabriel —, no seas tonto, contra el poder de los señores hacendados nada se puede hacer.

— ¿No se puede? Pues cuando yo sea grande haré que las devuelvan — replicó enérgico el chiquillo.

Lo que tan sólo era una profecía del pequeño Emiliano, pronto se convirtió en realidad, como ya lo hemos visto.

Emiliano tuvo la desgracia de perder a su madre cuando él cumplía 16 años de edad, y 11 meses más tarde también murió su padre, no sin antes recomendarle al propio jovencuelo que cuidara de sus hermanas y de las tierras del pueblo.

El joven Zapata se enfrentaba así a una situación difícil y de gran responsabilidad, para poder conservar los escasos bienes que a la familia le había dejado don Gabriel, que consistían en unos cuantos animales y una pequeña superficie de tierra que le correspondía como hijo del pueblo.

Zapata a los 18 años había entrado ya en la lucha social, en defensa de los intereses de su pueblo, aunque no como figura de primera línea, y a esa edad se vio obligado a abandonar su patria chica, por la hostilidad de que lo hacían objeto los esbirros al servicio de los terratenientes de Morelos.

El primer destierro obligado que sufrió Emiliano fue el 15 de junio de 1897, fecha en que se celebraba una fiesta pueblerina en Anenecuilco.

Ese día fue aprehendido el joven Zapata por fuerzas rurales procedentes de Cuautla; y cuando le trasladaban a dicha ciudad, perfectamente custodiado y amarrado, como si hubiera sido un criminal peligroso, su hermano Eufemio se enfrentó en el camino a las fuerzas y logró rescatarlo. Ambos se encaminaron al Estado de Puebla, a la hacienda de Jaltepec, donde, por recomendación del señor Frumencio Palacios — buen amigo de los Zapata y padre del que esto escribe —, obtuvo colocación Emiliano como «arrendador» de caballos, puesto que desempeñó durante más de un año, a satisfacción de sus patronos.

Después de haber arreglado la familia, con las autoridades correspondientes, que ya no se molestara a Emiliano, éste regresó

MEXICO

E
M
I
L
I
A
N
O



Z
A
P
A
T
A

LIBRE

su nombre; al Oriente es llano y bajo, con tierras magníficas y con agua en abundancia; al Poniente, se extiende por una cuesta pedregosa y estéril, que termina en un lomerío de quebradas piedras calizas. En este lado le tocó nacer y vivir a Emiliano Zapata, quien más tarde acaudillaría la Revolución Agraria de México.

Cuando Emiliano llegó a la edad escolar, asistió a la escuela que estaba instalada en el corredor del portal anexo a la iglesia del pueblo, cuyo director y profesor al mismo tiempo, era don Emilio Vara, veterano de las guerras de Reforma y de la Intervención, quien le dio excelentes clases de Historia de México.

El pequeño Emiliano creció en la pobreza porque su familia — muy numerosa por cierto — era de escasos recursos, pues se sostenía de la compra y venta de ganado caballar y de algunas

armas, cuando salían de cacería.

Emiliano, muy pequeño aún, con su hermano Eufemio, ayudaba a su padre en las faenas del campo: pues apenas salía de sus clases, al mediodía, iba en su caballo a traer zacate para las demás bestias de su casa, a hurtadillas de los «señores» al servicio de los hacendados a quienes llamaban «guardatierra».

Se cuenta que en cierta ocasión comentaba el jefe de la familia Zapata, o sea don Gabriel, con algún amigo suyo, los despojos que de las tierras ejidales hacían las haciendas de Morelos; y que al escuchar el pequeño Emiliano — de 9 años de edad — frases muy duras y de justo reproche para el gobierno porfirista, que toleraba aquellas injusticias, preguntó a su padre:

— ¿Por qué no se juntan todos ustedes los del pueblo y se apode-

de su ideal revolucionario

a su pueblo para dedicarse a las labores habituales del campo y para continuar la lucha, en defensa de las tierras, al lado de los viejos que integraban la Junta de Defensa, constituida para ese efecto.

«Naturalmente, en un principio no tomó un primer lugar en las gestiones de su pueblo — dice Sotelo Inclán —; era muy joven para hacerlo, pero contribuía en la forma y medida de los demás, cumpliendo con sus cuotas y las comisiones que se le señalaban. Así, por ejemplo, asistió a la junta efectuada en Cuautla en 1906 y su firma se encuentra estampada e n algunos pliegos sueltos de aquella época.»

No sintiéndose satisfechos los terratenientes de Morelos con las grandes extensiones que poseían, y apoyados por los jueces venales y aun por los gobernantes — que también eran hacendados — repartían a cada paso los despojos de tierra ejidales de los pueblos que tenían la desgracia de colindar con las haciendas.

Añta tanta monstruosidad de los hacendados de Morelos, Zapata, encabezando a los principales vecinos de Anenecuilco, acudió a las autoridades de la capital de la República en demanda de justicia; y cuando vio que les era negada por los hombres del poder, exhortó a los moradores del pueblo a que defendieran sus tierras con las armas en la mano.

Tal actitud alarmó e indignó a los hacendados y de manera especial al gobernador de Morelos, quien recurrió al sistema nefasto de la «leva» implantado por el régimen de Porfirio Díaz, tanto para cubrir las vacantes en el ejército, como para acallar las protestas del débil y del desvalido.

Así fue como Emiliano Zapata llegó en calidad de recluta a formar en las filas del 9º regimiento de caballería — en 1908 — que guarnecía la ciudad de Cuernavaca, al mando del coronel Alfonso Pradillo, regimiento en el que sólo permaneció poco más de seis meses, gracias a la intervención de don Ignacio de la Torre, propietario de la hacienda de Tenextepango, de la municipalidad de Villa de Ayala, quien estimaba a Zapata por sus habilidades de charro y conocedor de caballos.

«Al quedar en libertad — dice el general Magaña — fue invitado a pasar a la ciudad de México por don Ignacio de la Torre, quien

había adquirido unos finísimos caballos y deseaba que Zapata le «arrendara» dos de ellos. Fue al llamado y años después nos contaba la honda huella que en su espíritu había dejado ver que en las mansiones señoriales de los hacendados, hasta los caballos, rodeados de toda clase de comodidades y de lujos, en elegantísimos pesebres, gozaban de la vida como no era dable a los campesinos.»

En junio de 1909 expidió el gobierno de Morelos una «Ley de Reavalúo General de la Propiedad Raíz en el Estado», con el deliberado propósito de legalizar los despojos hechos a los pueblos por los hacendados; y aprovechando Zapata esta ocasión — pues ya había regresado a su pueblo — se dedicó a trabajar activamente, al lado de la Junta de Defensa, para reconquistar las tierras que les habían arrebatado. Esta actitud le mereció la confianza y la estimación del pueblo que lo vio nacer.

Por ello, el domingo 12 de septiembre de 1909, al resolver Anenecuilco renovar la mesa directiva de la Junta de Defensa, resultó Emiliano Zapata electo presidente de la misma.

Dada la difícil situación por que atravesaba el pueblo en todos los órdenes, la asamblea se llevó a cabo con toda clase de precauciones para que no fuera impedida por los hacendados, pues la cita a los vecinos no se hizo como de costumbre, con la campana, sino en forma individual y con todo sigilo.

En el corredor del portal que mira a la pequeña plaza del pueblo, a espaldas de la iglesia, tuvo lugar la reunión, cuyo desarrollo narra Sotelo Inclán en la siguiente forma:

«Presidieron la reunión los ancianos Carmen Quintero, Eugenio Pérez, José Merino y Andrés Montes, y fueron admitidos a la asamblea los hombres de 18 años para arriba. Don José Merino habló para decir que quienes habían estado al frente de sus asuntos se sentían ya viejos y cansados (él tenía más de setenta años); había que luchar muy enérgicamente para conseguir la devolución de sus tierras y esto exigía frecuentes viajes a las capitales del Estado y la República; era por tanto necesario nombrar nuevos representantes que los reemplazaran y tomaran la responsabilidad del negocio aunque ellos siguieran ayudando.

Terminó pidiendo que se diera una terna de candidatos para elegir al presidente de la Junta de Defensa.

»Guadalupe Roldán propuso a Modesto González; Bartolo Parral a Emiliano Zapata; Zapata propuso, a su vez, a Bartolo Parral. Se procedió a la votación, resultando electo Emiliano por treinta votos arriba de los de Modesto González, que ocupó el segundo lugar.

»Se pasó a nombrar secretario. Alguien propuso a Teófilo Muñoz; Zapata propuso a Francisco Franco y ganó este último.

»Como vocal resultó electo José Robles y como tesoreros Eduwigis Sánchez y Rafael Merino.»

El citado autor termina su relato, diciendo que Emiliano tomó posesión de su puesto no sin antes exponer que recibiría el difícil encargo que se le había conferido, siempre que fuera ayudado por todos; y que alguien de la asamblea respondió que el pueblo lo sostendría, pues que sólo querían que hubiera un hombre con «pantalones» para que los defendiera.

«Con cuánto acierto comenta Sotelo Inclán que el hecho de que Zapata haya resultado electo presidente de la Junta de Defensa de su pueblo demuestra elocuente mente que era un hombre cabal, trabajador, honrado y, sobre todo, de mucho temple, digno sucesor de los ilustres ancianos que dejaban el cargo; y esto prueba, además, que si Zapata no era un hombre culto, tampoco era un analfabeto, como lo han querido hacer aparecer sus eternos enemigos, que también lo son de la Reforma Agraria!»

Diecisiete días después de su elección, el 29 de septiembre de 1909, Zapata — a los 30 años de edad — presidió la primera junta del pueblo, en la que se expuso la necesidad de designar un apoderado en la ciudad de México para hacer las gestiones legales relativas a la devolución de sus tierras. Discutido el caso, la Asamblea nombró en comisión a Zapata, a Luciano Cabrera y a José Robles, para que se trasladaran a la capital de la República a proponerle el poder al licenciado Luis Ramos de Alba, encargo que aceptó el citado profesional, según informe de la comisión, rendido en la junta del día 3 de octubre siguiente, presidida también por Emiliano Zapata.

La lucha formal había empezado por quien más tarde sería el caudillo de la Revolución Agraria de México.

Su primer acto de reivindicación de la tierra fue a fines de mayo de 1910, fecha en que, después de varias gestiones infructuosas ante el gobernador de Morelos, se apoderó de una superficie de terreno de Anenecuilco que hacía años detentaba la hacienda de Hospital, superficie que se distribuyó entre los vecinos del pueblo a quienes ni rentada se les quería proporcionar la citada hacienda, cuyo administrador, el español Paulino García, obró en este caso con prudencia, quizá porque ya se encontraba caldeado el ambiente político del país, y de manera especial en el Estado, con motivo de la renovación del Poder Ejecutivo local.

En efecto, en Morelos se preparaba la elección de nuevo gobernador: por una parte se presentaba la candidatura oficial del coronel Pablo Escandón, hacendado morelense y jefe del Estado Mayor del dictador Porfirio Díaz, sostenida por el elemento capitalista — por los hacendados —; y por la otra, surgía la candidatura de oposición, la de Patricio Leiva, apoyada por el pueblo sufrido de Morelos. A esta candidatura se afilió Zapata con sus amigos, a sabiendas de que perderían, de que todo esfuerzo sería inútil contra la voluntad del «gran elector»; pero en cambio, esa oportunidad le brindaba la ocasión de levantar el espíritu de sus coterráneos y utilizar las energías de los mismos en su propósito de reivindicación.

Los levistas fueron derrotados por la dictadura, incidente que Zapata aprovechó para hacer prosélitos y convertirse en jefe de un grupo fuerte y respetable.

Por supuesto que ya no era sólo Anenecuilco quien veía en Emiliano Zapata a su defensor y protector, sino también Villa de Ayala y Moyotepec, pueblos que se habían agrupado en torno de aquel «hombre de tamaños» para luchar en defensa de sus legítimos intereses.

Como estaba por terminar el año 1910, tan lleno de inquietudes para el país y tan malo para los agricultores de Anenecuilco, y con el fin de remediar en parte la necesidad en que se encontraban los vecinos de este poblado, el presidente de la Junta de Defensa decidió repartir nuevamente las tierras no sólo de la hacienda de Hospital, sino también de las demás haciendas vecinas, para sembrarlas el año siguiente.

Reunidos los tres pueblos — Anenecuilco, Villa de Ayala y Moyote-



Centro Confederal de París

Ciclo de conferencias de F. Moro

EL 13 del mes en curso tuvo lugar, como anunciado, la conferencia del ciclo «Federalismo y centralismo en España». Esta cuarta conferencia se desarrolla en torno al momento histórico culminante del segundo ciclo, de los tres que el conferenciante divide el estudio del caso federalista hispano: La guerra de los Comuneros de Castilla, siendo en realidad histórica de España entera.

Pone en presencia los motivos de raíces diferentes que la provocaron.

Las Cortes de Santiago, del 21 de marzo de 1520, convocadas por razones desazonadas y arbitrarias, son la cerilla que encendió la tea. El absolutista Carlos I quiere (y lo consigue) hacer concederle un subsidio de tres millones de maravedis para los suntuosos fastos de su coronamiento como emperador de Alemania.

El conferenciante expone con pruebas en detalle cómo ese nombramiento del que fue Carlos V, representó la empresa más sucia, escandalosa y falaz, además de chantagista, que han conocido los tiempos y los Estados. Comprando las conciencias de quienes deberían nombrarlo emperador de los romanos con las letras de cambio, deleznable papel, con los que jugó el papel principal Jacobo Fugger, director y amo, con su hermano, de la Hansa prepotente. Un chantaje monumental en favor de un chantagista que otro chantagista llevó a buen término. Por eso, Jacobo Fugger, en 1523, por no haber sido pagado aún:

— ¿Quién te ha hecho rey? — le dice.

De la amplitud de aquella guerra, de la envergadura, el conferenciante nos da detalles y pruebas con documentos de la época. Por ejemplo, transmitimos aquí la carta que Adriano envía a Carlos, su amo:

«Desde que se quemó Medina del Campo han tomado a la reina, vuestra madre, nuestra señora, y han tomado la justicia y las fortalezas y la hacienda y todo cuanto hay de aquí (Briviesca) hasta Sierra Morena.»

«Es cosa maravillosa que en toda Castilla la Vieja apenas hay lugar donde pudiéramos estar seguros y que no se adhiera y junte la gente con los rebeldes.»

En un amplio fresco histórico presentado en síntesis escalonadas,

vemos sus luchas y sus traiciones. Vémoslos pasar de Torrelobatón a Villalar, pasando por villaalpando, la antigua Intercatia de los vacceos donde Girón, jefe comunero traidor, se retira con falso pretexto pero con motivo premeditado de hacer entrar en Tordesillas las fuerzas realistas, contra las que debió defender la ciudad.

Podemos entresacar cómo el 11 de abril de 1521 el condestable de Castilla, Íñigo de Velasco, traidor al sentimiento de simpatía y lealtad que hacia él los Comuneros tuvieron, por lo cual y por imposición popular, fue condestable y regente. escribe a Burgos desde Castrojeriz:

«...a dios sean dadas gracias, ello se despachó como vosotros lo deseays y fueron presos Juan Padilla y Joan Brabo y Francisco Maldonado y ayer myércoles se degollaron y oy Juebes vyne aqui a Simancas...» «Aquí», Antonio de Acuña fue colgado de una torre en el castillo. En el castillo de Simancas.

»Tres Pedros cantaron falso para que la Comunidad federalista fuere crucificada: Pedro de Cartagena, Pedro Girón y Pedro lasso de la Vega.»

En las conferencias anteriores hemos asistido, cabalgando en la mente, a las bases fundamentales que se establecieron de forma conatural el federalismo hispano, que con el tiempo se clarificó en desarrollo ante el centralismo exportado con las invasiones, marchando después por sus propias armas y astucias, poniéndole ba-

rreras. Hemos asistido al desarrollo de las dos fuerzas antagónicas en todos los sentidos, dos polos sociales que formaron nuestra historia: Federalismo y Centralismo. La conclusión, hasta el momento, de la cuarta conferencia, es que debió estallar 41 años antes. Cuando apareció en escena el gobierno centralizante de Isabel y Fernando. Por eso, acaso, a destiempo. Y la pica se llama Villalar.

La intriga y la influencia del reflejo condicionado (cultural y sentimental) unido a la lealtad con los desleales y a la buena fe con los trapisondistas, se salieron con la suya. De paso. El espíritu territorial se vio encadenado, apelmazado por los factores superpuestos, pero de ninguna manera eliminado.

«Los valores transcendentales de una ética socializante, conforme a su etnos, de justicia en alto sentido, habían sido aletargados por una cultura antinatural por ser antiibérica, con su tema de interés absorbente, procedimiento de reflejo condicionado que creó un complejo. De ello más que de otra cosa exterior se fue a pique la primera revolución federalista, futurista, comunalista y libertaria.»

Así se termina esta cuarta conferencia en el ciclo que ensaya de demostrar cómo el federalismo es alma y esencia del pensar y del profundo sentir hispano. Que guardado en su subconsciente colectivo, sale a flote en estallido en cada circunstancia histórica propicia.

EL OTRO

LUSITANA

H A sido un verdadero auto de fe silencioso, mas no por ello menos cruel, al estilo de los practicados por Hitler, Franco, Mussolini y Stalin.

Marcelo Caetano, actual reinante portugués (el teórico del corporativismo, que sirvió como ideología a Salazar por más de 36 años, extracto del fascismo italiano), acaba de confirmar que aquel país cambió de «jefe», pero las ideas, los métodos de gobierno y las formas de castigo continúan siendo los mismos. Con la muerte del dictador Salazar se llegó a respirar cierto alivio en las tierras lusitanas, esperando que con un nuevo gobernante las libertades mínimas serían, si no respetadas integralmente, por lo menos toleradas en la medida en que el mundo moderno ha evolucionado. Pero todo se ha convertido en pura ilusión.

Hubo exiliados que confiaron en las promesas de mejores días y dejaron los países en que por muchos años vivieron para regresar, confiados, a Portugal. Volvieron con la esperanza de no verse expuestos a que sus hogares fueran invadidos a altas horas de la noche, de que ninguno de ellos sería ya detenido por delitos de opinión divergente a la opinión oficial del régimen, de que se acabarían definitivamente los actos de tortura, de largas condenas cumplidas inhumanamente en campos de concentración, muchos de ellos sin siquiera ser juzgados los que la cumplían, y sobre todo, que jamás se encarcelaría a nadie por una simple delación o vengativa denuncia. Se esperaba que aquella época en que bastaba decir que Fulano no era favorable al

Aclaración
necesaria

parte desprecio estos envíos, por disgregadores. Pero desconozco al que lo envía, aunque no a los editores. Sin otro particular...»

Puede dicho compañero estar seguro de que, como él, considero ese procedimiento como desleal. Añadiendo además que esa manobra, excesivamente confusa y despreciable, no es propia de un militante confederal, libertario, si es que el enviado se considera tal. Lo menos que hace un libertario es dar la cara, enviar lo que sea dando la cara, con su nombre propio en lugar de mandar toda esa clase de papeleo confusionista en nombre de otro y con un fin

bien premeditado: sembrar la duda.

Quede bien aclarado, pues ya que ese artificio de disgregación y enredo, aunque nada tenga de nuevo, puede dar lugar a disgustos y discusiones inútiles que hemos de evitar procurando poner en evidencia a quienes de esa manera entienden propagar las ideas a las que dicen deberse, pues de seguro que otros compañeros habrán recibido o quién sabe si recibirán envíos iguales o parecidos al citado más arriba.

Julían FLORISTAN

1 de enero de 1973.



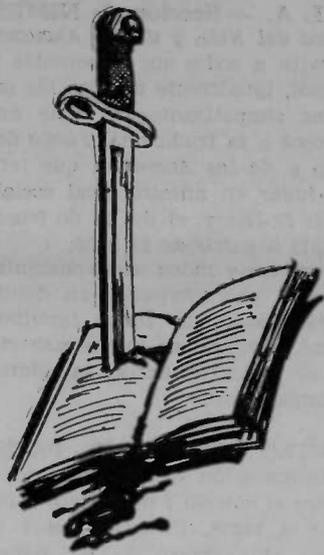
El Santo Oficio en Portugal

régimen para que se asaltaran hogares, se destruyeran enseres, se secuestrara y humillara a ojos aterrorizados de los niños indefensos, perteneciera a un pasado ya muerto. Se consideraba que las condenas dictadas por jueces amaestrados, que llevaron a morir lentamente en las ergástulas continentales a centenares de idealistas, de ciudadanos de elevados principios humanistas, de excepcional grandeza moral, serían definitivamente repudiados... Fue un momento de euforia la noticia de la muerte de Salazar, fortalecido por las promesas de mejores días. Se daba la sensación en aquellos momentos de que Portugal se cubría con ideas emanadas de un mundo nuevo. Era un gobierno que surgía, muy galano hablador, sobre el que apenas pesaban leves acusaciones de haber sido en determinado período un eficiente auxiliar de Oliveira Salazar, pero que tenía en su favor la atenuante de haber sido destituido hacía mucho y, principalmente, por su *bello gesto* de renunciar al cargo de rector de la Universidad de Lisboa en solidaridad con los estudiantes y profesores que habían sido masacrados por la PIDE (copia de la Gestapo y de la GPU). Mas todo ello duró poco; apenas unos días. Cambió el nombre de PIDE, pero la policía política continuó efectuando detenciones igual que antes. Repitió el nuevo gobernante la farsa electoral de su antecesor con la intención de saber a quién debería excluir y a quién debería guardar. Cambió la ley de imprenta so pretexto de que se iba a convertir en realidad la libertad tan deseada por los portugueses.

Según esta ley, artículo 128, 1º, desaparece la Dirección de los Servicios de Censura, artículo 29. Con fundamento en las resoluciones de la Asamblea Nacional (1) la prensa diaria queda sujeta al examen previo previsto en la presente disposición mientras duren las actuales circunstancias previstas en la referida resolución, artículos 101-2. En los textos o ilustraciones publicados no será consentida ninguna referencia o indicación de que fueron sometidos a censura previa.»

Por los artículos señalados se puede apreciar de inmediato que el nuevo gobernante es menos valiente que su maestro, el cual tenía la *lealtad* de hacer constar en lugar bien visible el sainete de la censura previa.

Quienes mejor acreditaron las



promesas de Marcelo Caetano fueron los editores que comenzaron a publicar obras agotadas desde hacía largo tiempo o incluidas en el índice del gobierno anterior, aunque no se refirieran específicamente al régimen. Pero la PIDE (ahora con nombre diferente) inmediatamente se apresuró a soplar en los oídos del gobierno el «peligro» inminente, y encendieron las virtutas para iniciar un solemne y silencioso auto de fe, reduciendo a cenizas las peligrosas «bombas» literarias.

Sólo en 8 meses, a la Editorial Frontamentos, de Oporto, le confiscaron y echaron al fuego del nuevo régimen los libros siguientes:

1. *Ao encontro da Pessoa. Emmanuel y Jan Lacroix.*
2. *O socialismo critico de hoje. Teses de «Il manifesto».*
3. *Da Casa Sindical ao Forte de Sacavém.*
4. *O Congresso Sindicalista de 1911.*
5. *Movimento Operario em Portugal.* (Tesis presentada por el doctor Campos Lima en la Universidad de Coimbra en 1907, durante el régimen monárquico).
6. *El sindicalismo em Portugal.* (Libro que trata problemas del sindicalismo hacia 1926. 2a edición agotada hace ya muchos años), escrito por Manuel Joaquín de Souza.
7. *Ocupação do bairro de Bom Sucesso em Odivelas por 48 Familias de Barracas.*
8. *Em defesa de Joaquín Pinto de Andrade.*

9. *Moçambique pelo seu Povo.*
10. *Maria de Nazaré.*

Otro escritor, también de Oporto, que está publicando una interesante colección intitulada «Textos de apoyo», sufrió el secuestro, entre otras, de las obras *As lutas operarias contra a carestia de vida em Portugal* y *O movimento operario e a Revolução Russa de 1917*, ambas escritas por el estudiante José Pacheco Pereira.

Por estas bien ilustrativas muestras de solamente dos editoriales (y de cada una de ellas no mencionamos todos los libros quemados en el silenciosa auto de fe) se puede ver la impostura del «liberalismo» caetanista. Y lo que es más significativo es que continúa condenando a los grandes dictadores rojos.

No hace mucho tiempo que el mandamás portugués y sus discípulos dilectos, dando crédito a las noticias de las agencias, con el propósito de combatir a los bolcheviques, aseveran que en el «Paraiso» del proletariado ni existe libertad de imprenta, y que Leonidas Brejnev (antes era Stalin) manda condenar a escritores tales como Anatol Marchenko, Pietr Yakir, Vladimir K. Bujovski, Vasily I. Cherniskov, Viktor Feingerg, Zhores Medredev, Vladimir Sorisov, Alexander Ginsburg, Yuri Galaskov, Alexej Dobronsky (éste obrero gráfico), Andrei Amalrik, Lev Ubozho y tantos otros, internados en manicomios bajo la acusación de ser esquizofrénicos crónicos de tipo paranoico, sólo por haber escrito libros subversivos.

Ateniéndonos a los hechos de las dos escuelas políticas, podríamos decir que no tardará mucho de suceder en Portugal lo mismo que en Rusia. Los escritores y editores de obras *subversivas* no tardarán en asistir a la quema de sus libros, y, además, serán condenados a pudrirse en los «sagrados manicomios» con que Brejnev salva a su «Patria del proletariado».

Estamos sufriendo el salazarismo sin Salazar.

Edgar RODRIGUES

(1) Como nadie sabe qué resoluciones son ni cuándo se toman en la «Asamblea Nacional», la censura es permanente y, lo que es peor, actúa subjetivamente, como un fantasma invisible que nunca se sabe de dónde proviene, a dónde va, cuándo principia o cuándo termina.

DISCOS

A. M. A.

Querido mejicano, cierto, convenimos; más, para comprender el potrismo de uno hay que «tenerlos cerca» para ver el por qué de las coces. Se disparan, me disparo. Se callan, me callo. Veinte años de paciencia... vana, presumo que es bastante, si no demasiada.

No se tolera que el «compañero» burgués para despedir a una operaria se sirva de la «bofia».

No gusta y «embafa» que un Don Quisquiuélas finja intelectualismo libertario por llevar lentes sobre nariz y libro visible en el bolsillo. Unos años encima, y el empollado se acalabaza a simple vista.

No agrada recibir zapatazo diario sin poder — por modos — disparar zapato propio. Ahora tengo una provisión de saldo para devolver tres por uno.

No se resiste el énfasis de éste, aquél, el otro, el de allá y el de acullá, autosituados en jefes indiscutibles. Aquí son cinco, sí, en congeniación difícil; aunados, no obstante, ante la presencia de una CNT enhiesta que prefieren, en su ma, derribada.

Repele verlos rodeados de camarilleros de Toto, Toti, Tito, Táquilis y Tótolis, y no de individuos conscientes.

Subleva esa escisión pertinaz, ese destroce permanente de valores cenetistas.

Asquean el rebaño, la ficción, la delación, el «chafardeo».

Yo, claro lo veo.

Tras la bruma del Atlántico, quízás esos amigos que aludes necesitan comprender o limpiarse los ojos.

Siquiera fuese para disminuir enojos.

DISCOBOLO

BREVE

La Federación Local de Lille pasa por el dolor de anunciar el fallecimiento del compañero Juan Naveiro. Después de una larga y penosa enfermedad dejó de existir en su casa, rue des Coquelicots, Petite Synthe, el viernes, 5 de enero de 1973, a la edad de 72 años.

En España ocupó cargos de suma importancia. Fue militante activo y consecuente, además de excelente compañero.

El Comité Regional de la Zona Norte lamenta tan sensible pérdida y se une al dolor de los compañeros de la Federación Local de Lille. — Villanueva.

(N. de la R.: En el número pasado nos referimos a la pérdida de este compañero guiados por la esquila de familia recibida.)

E. ZAPATA COMUNICADOS

pec —, Zapata, al frente de los mismos, se metió a los campos por las cercas ilegítimas, derribando las mojoneras que habían puesto las haciendas, y repartió a cada uno de ellos la tierra que tanto necesitaban.

Al tener conocimiento de esta hazaña las autoridades de Cuautla, se trasladó al lugar de los hechos el jefe político, Eduardo Flores, acompañado por una escolta de diez hombres, quien al ver que Zapata se encontraba con más de cien, sólo se concretó a decirle que había recibido noticias en el sentido de que se habían levantado en armas, pero que al no ser cierto, continuara en su tarea. ¡Y así lo hizo!

Emiliano Zapata iniciaba en esta forma el reparto de tierras, ya no sólo a su pueblo; reparto que, años más tarde, tendría que extenderse en toda la República.

Ya hemos visto cómo empieza a destacarse la figura de Emiliano Zapata en 1909, cuando el pueblo de Anenecuilco reanuda la desigual, pero tenaz lucha contra los poderosos hacendados de Morelos, sucesores de las nefastas encomiendas en que los españoles dividieron las tierras juntamente con los pueblos que estuvieron bajo su dominio.

La vida del indígena se hizo más insoportable al advenimiento de la dictadura porfirista, al amparo de la cual siguieron despojando de sus tierras a los pueblos, y aún desapareciéndolos, para aumentar los ya entonces grandes latifundios de unos cuantos privilegiados.

Así fue como, en el estado de Morelos, la hacienda de **Temixco** arrebató las tierras del pueblo de Acatlpa; de la Cuauhichinola, las del pueblo del mismo nombre; la de San Vicente, las de Sayula; la de Atlhuayán, las de Yautepec; la de Hospital, las de los pueblos de San Pedro y de Anenecuilco...

Coronel PORFIRIO PALACIOS

(Relato sacado del archivo de la revista «Umbral».)

NUCLEO DE PROVENZA

Organiza conferencia para el domingo 25 de febrero 1973 a las 10 horas de la mañana en la antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}) a cargo del compañero Amado Nalle, disertando sobre el tema:

«Desarrollo capitalista y lucha revolucionaria».

Quedan invitados los compañeros, familiares y simpatizantes.

ADMINISTRATIVAS

—Diego Segura, Thionville (57). Recibido giro 69,65 frs. Pago «C. S.» año 73 y fact. 42B7E Librería 19,65 frs.

—E. Pujols, 34-Béziers. Giro 155 frs. Pago «C.S.» 31-12-73 (50 frs.), resto fact. Librería 17B1E.

—P. Quert, 17-La Rochelle. Giro 100 frs. Pago «C. S.» año 73, para tí y Martínez. Paso encargo a los compañeros.

—Salmerón, 11-St-Marcel. Con tu giro de 50 frs. pagas «C. S.» hasta el 31-12-73.

—Pérez Gil E., Marseille. Giro de 50 frs. pagando «C. S.» año 72.

PRO «COMBAT SYNDICALISTE»

Suma anterior: 10.702,39 F.

Llobet, Oizou, 20; Salas Manuel, Carpentras, 10; José Carreras, Austria, 8,10; Arranz, Goufaron, 10; Pierrafita, St-Montand, 10; Fco. Clemente, Paris, 10; Torralba, Fresnes, 5; Soto A., St-Denis, 10; Manuel Pérez, 10; Marcos Alcón, Antonio Díaz y Juan Font, Méjico, 60; Miguel Foz, Montpellier, 10; Basilio García, Fontainebleau, 10; Fco. Valdeneu, id., 10; A. Palacio, Garges, 10; Fco. Isgleas, id., 5; Arrufat Fco., Le Verger, 5; Menéndez, Dreux, 10; XX, Maisons Alfort, 10; M. Celma, Cepet, 5,35 francos.

Suma y sigue: 10.930,94 frs.

F. L. DE MONTPELLIER

Invita a sus afiliados a la reunión ordinaria que se celebrará el día 4 de febrero en el local y hora de costumbre.

Aprovechando este comunicado se invita para el 18 de febrero a participar al «Loto» que se celebrará en el café de l'Esplanade a beneficio de SIA.

El «Loto» dará comienzo a las 15 horas. Compañeros, compañeras, amigos y simpatizantes, quedan cordialmente invitados.

El Comité

F. L. DE DRANCY

Tendrá su primera reunión del año el domingo 4 de febrero en el lugar y hora acostumbrados. Presencia indispensable de todos.

SLA., SECCION DE PERPIGNAN

Comunica a todos los compañeros, afiliados y simpatizantes, que están invitados a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 4 de febrero a las 9,30 en el local social de la CNT, rue de 15 Degrés, 49. Dada la importancia del orden del día se ruega la presencia de los compañeros y su puntual asistencia.

S. I. A. — Sección de NIMES Fiesta del Niño y de los Ancianos

Invita a todos sus adherentes y amigos, igualmente a todas las familias simpatizantes a venir numerosos a la tradicional *Fiesta del Niño y de los Ancianos*, que tendrá lugar en nuestro local social, 1, rue St-Remy, el día 18 de febrero 1973 a partir de 15 h 30.

Ancianos y niños serán obsequiados con una merienda, en donde podrán pasar la tarde familiarmente. Esperamos buena asistencia de los compañeros, familiares y simpatizantes.

CENTRO CONFEDERAL, PARIS

Continuación de los coloquios.

Para el sábado 3 de febrero a las 5 de la tarde, discusión sobre el tema: «El fracaso de los países llamados socialistas».

Ponente: el compañero J. Palau.

GESTO EJEMPLAR

Hemos recibido de un compañero hijo de un conocido militante de Badalona, la cantidad de 5.000 francos, donativo para nuestros ancianos. Este donativo ha sido entregado al S. I. para su reparto. Lo que hacemos constar para satisfacción de los interesados.

Comisión Regional Zona Norte.

F. L. DE PARIS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general, la cual tendrá lugar el día 11 de febrero a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo, 18 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros a la asamblea general que se celebrará el domingo 11 de febrero a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre. Se recomienda la asistencia unánime de los compañeros.

F. L. DE DREUX

Celebrará asamblea importante el 4 de febrero a la hora y en el lugar de costumbre. Hagan lo posible los compañeros para estar presentes.

PARADERO

— Interesa saber el paradero de Timoteo Lacruz Cacho de Peñalba de Huesca.

Dirigirse a Nicolás Bergós, 43, Cité Saint-Berthomieu, 34000 Montpellier.

Tómbola Intercontinental

Los Núcleos ofrecen valiosos premios.

Habrán algunos objetos de arte labrados por compañeros.

Esta tómbola es una obra de solidaridad Pro-España y de apoyo a la prensa y propaganda.

¡Compañeros!

La Tómbola es acogida con simpatía y entusiasmo en todas partes.

Su buen éxito final depende de todos.

**

NOTA. — Las FF. LL., las CC. de RR. y el S. I. — Secretaría de Cultura y Propaganda — tienen números y carnets de boletos a disposición de quien deseen adquirirlos y difundirlos.

F. LOCAL DE QUILLAN

Invita cordialmente a todos sus afiliados para que asistan a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 4 de febrero, a las 9 en el sitio de costumbre.

NOTA TRISTE

La Federación Local C.N.T. de Paris notifica a toda la Organización confederal que el compañero Antonio Mestres, natural de La Poble de Segur (Lérida) y que cumplió toda la guerra adscrito en la 2^a División, ha muerto cobardemente asesinado durante su trabajo. Para saber el día y la hora del entierro llamar al número de teléfono PYR 46-86.

LIGUE ESPAGNOLE DES DROITS DE L'HOMME

Pour dénoncer, une fois encore la violation permanente des Droits de l'Homme et du Citoyen en Espagne, La Ligue Espagnole des Droits de l'Homme, tiendra à Paris une Réunion d'information sous la présidence de M^e Garcia-Borrajo, président de la Ligue Espagnole. Avec la participation de M^e C. Alvarez, A. Fernández, M^e Boisaries, président du Comité International des Ligues des Droits de l'Homme et de M. Daniel Mayer, président de la Ligue Française.

La réunion se tiendra dans la salle des congrès de Force Ouvrière, 198, avenue du Maine, Paris (métro Alésia, le vendredi 2 février 1973, à 20 h 30.

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes.

Precio, 1,00 franco.

L'ARMEE ET L'ANTIMILITARISME

L'armée, c'est d'abord le plus grand propriétaire terrien du pays. Elle possède dans toutes les régions du pays plusieurs dizaines de milliers d'hectares, et le Larzac est bien loin d'être un cas isolé.

Ne citons qu'en Provence la dernière fantaisie du ministre Debré, le camp de Canjuers qui couvre déjà 35.000 hectares, et que l'armée cherche à étendre sur 10.000 hectares de plus.

L'armée, c'est aussi le plus gros mangeur d'impôts du pays.

Le budget de l'armée officiellement représente près du quart du budget du pays. Mais toute une partie des dépenses militaires sont camouflées dans d'autres chapitres, tel le budget de la « coopération » (aide militaire aux pays francophones d'Afrique, c'est-à-dire expéditions coloniales pour le maintien au pouvoir des fantoches du Gabon, du Tchad, etc.).

Tout cela pourquoi ?

Pour assurer la défense du pays contre d'éventuels ennemis de l'extérieur ? C'est ce que disent les hommes du pouvoir.

En réalité la protection contre une éventuelle agression étrangère est bien le cadet des soucis du pouvoir.

Pour l'Etat bourgeois l'ennemi principal est toujours à l'intérieur : c'est la classe ouvrière et ses alliés, paysans travailleurs, employés, fonctionnaires, étudiants, en lutte contre l'exploitation et l'oppression ; ce sont les habitants des régions colonisées, en Bretagne comme à la Martinique, en Occitanie comme à la Réunion.

Pour l'Etat bourgeois, l'armée c'est le dernier rempart du pou-

voir contre le soulèvement populaire.

Comment l'armée joue ce rôle ?

L'armée est d'abord un immense centre de dressage pour conditionner les jeunes aux tâches qu'ils auront à accomplir dans la société bourgeoise.

A l'armée, les jeunes bourgeois deviennent officiers : ils apprennent à commander, à brimer, à imposer silence, à punir, à faire trimer, etc.

A l'armée, les jeunes ouvriers, les jeunes paysans deviennent soldats, ils apprennent à obéir, à se taire, à subir... Quand ils se révoltent, ils font l'apprentissage des prisons et des bagnes de l'armée, tel le fort d'Aiton.

L'armée, c'est aussi un instrument pour briser les grèves.

Il y a quelques semaines, l'armée intervenait pour briser la grève des éboueurs parisiens, comme en 71 contre la grève du métro.

Le soldat Jean-Jacques Martin, qui refusait alors de faire ce sale travail était frappé par la répression.

Les gardes mobiles auxquels ont affaire les grévistes relèvent du ministère de la Défense Nationale.

Mais l'armée, c'est surtout un instrument pour préparer la guerre civile.

Quand le 29 mai 1968, de Gaulle est allé voir Massu, ce n'était pas pour préparer la revanche de juin 40 sur les Allemands !

Tout un secteur de l'armée — la Défense Opérationnelle du Territoire (DOT) est aujourd'hui ouvertement chargée de préparer la lutte contre la « subversion », entendez la répression des mouvements populaires.

Lors des manœuvres à Orléans, les jeunes du contingent jouaient le rôle des manifestants que CRS et gendarmes devaient disperser à coups de matraque.

Et quand l'armée joue à l'unité européenne, c'est aussi dans une perspective de guerre civile : elle prête le camp du Larzac aux Anglais qui s'entraînent pour aller massacrer les Irlandais.

A bas l'armée des camps militaires !

A bas l'armée de l'embrigadement de la jeunesse !

A bas l'armée des briseurs de grève !

A bas l'armée de la guerre civile !

La Suisse vue par les Suisses

(LA SUISSE DU 16-1)

Le lac de Neuchâtel gravement pollué dans la région d'Yverdon

Les spécialistes de la lutte contre les hydrocarbures ont été alertés lundi vers 13 h 30 à Yverdon pour l'une des plus graves pollutions enregistrées jusqu'ici dans la région : une importante quantité de mazout, non encore évaluée, s'est écoulée dans le Buron et, après avoir envahi cette rivière, a atteint le lac de Neuchâtel.

Un barrage de 120 mètres de long a été établi parallèlement à la grève, à une vingtaine de mètres au large de la rive du lac. Plusieurs dizaines de sacs de coagulants ont été répandus. La brigade du lac a apporté son aide au poste de premiers secours. La cause de cette pollution n'a pas encore été établie et les recherches se poursuivent aujourd'hui, en

même temps qu'on s'efforce de recueillir le mazout et d'estimer les dommages.

LE RENQUILLEUR

Se tapote le menton en lisant les comptes rendus concernant la manifestation genevoise de samedi.

Selon le « Journal », il y avait 4 000 à 5 000 manifestants.

Selon la « Tribune », 5 000 à 6 000.

Et selon la police... 2 500 personnes !

La gendarmerie, pour compter les foules qui défilent, use de chronomètres. C'est, dit-elle, un moyen infallible.

Mais les journalistes, qui ont le pif sensible, assurent que ces chronos marchent plus ou moins vite... selon que le vent souffle à gauche ou à droite.

Utilité publique ou Res Publique

LES PROSTITUEES DE MARSEILLE SONT D'UTILITE PUBLIQUE

MARSEILLE, 16. — Manifestation silencieuse et pourtant très remarquée hier matin à Marseille. Une vingtaine de prostituées ont marché silencieusement et en procession tout au long d'une des « rues chaudes » de la ville pour protester contre la fermeture d'une dizaine d'hôtels où elles étaient accueillies.

Les prostituées ont reçu l'approbation de toute une population « exotique » qui flânait dans cette rue.

Aux journalistes venus sur les lieux, elles ont déclaré : « Nous sommes d'utilité publique par les services que nous rendons à la population. »

Djibouti : mesures de sécurité exceptionnelles pour Pompidou

DJIBOUTI. — Le président français Georges Pompidou est

arrivé hier après-midi à Djibouti pour une visite officielle de 48 heures dans le Territoire des Afars et des Issas. Son avion spécial s'est posé à 17 h. 10 (locale) sur l'aéroport de Djibouti où des mesures de sécurité exceptionnelles avaient été prises.

En effet, quelque 4 000 policiers et militaires, parmi lesquels d'anciens sous-officiers et soldats des divisions blindées de l'Afrika-korps du maréchal Rommel, engagés depuis la fin de la guerre dans la Légion étrangère, assurent la sécurité du président Pompidou pendant son séjour à Djibouti. Et pour renforcer la garnison 320 CRS de métropole ont été spécialement dépêchés dans le territoire.

A ce propos, on se souvient des désordres qui avaient marqué la visite en 1966 du général de Gaulle. De plus, les mouvements d'opposition ont appelé au boycott de la visite de M. Pompidou et des tracts hostiles à la présence française dans ce territoire ont été distribués ces derniers jours à Djibouti.

Après avoir réglé deux des loyers en retard, nous tentons une expérience pour faire vivre le local. Permanences librairie et bibliothèque assurées pendant 5 jours par semaine.

Pour réussir il faut de l'argent (et de la bonne volonté, il va sans dire). Or nous n'en avons pas !

SOUTENEZ NOTRE ACTION en versant ce que vous pourrez au « Combat Syndicaliste ».

Adressez vos versements à : CCP La Source 32 667-66 (précisez souscription local), CNT, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) ou DELORME J.-P., B.P. 12 - 92604 Asnières.

Enfance inadaptée, enfance à désadapter...

(Première Partie)

POURQUOI L'ENFANCE INADAPTEE ?

Tout le monde connaît plus ou moins l'existence d'un ensemble d'établissements, employant un personnel prétendument « spécialisé », défini comme étant « l'enfance inadaptée », et recevant par conséquent des enfants déterminés comme « inadaptés ». Inadaptée à quoi, comment et en fonction de quoi ? Question à ne jamais poser au sein de cette caste trop bienveillante pour être pure. En tout cas cette existence est là pour satisfaire la bonne conscience de l'homme de la rue.

UN GHETTO BIEN CAMOUFLE

Et le gosse, lui, y trouve-t-il son compte ? Pourquoi le démarginer en l'enfermant, par le truchement de structures adéquates, dans un statut para-normal ? Et quel peut bien être ce concept d'E. I. (1) qui se veut comme un tout autonome se suffisant à lui-même ? Pourquoi un ghetto bien camouflé derrière une muraille de moralité ? Ne nous trouvons nous pas en présence d'un trafic monopolisé au profit d'un groupe de privilégiés ?

Il est clair que l'E. I., au même titre que l'éducation nationale, les affaires culturelles, les syndicats ou... les institutions psychiatriques, a son rôle à jouer. Malgré ses fausses justifications et son rimmel de morale, elle contribue à maintenir dans l'ombre la vérité des problèmes sociaux et politiques ; elle se situe dans le système du statu-quo collectif d'un état où il est foncièrement interdit de sortir un tant soit peu de la norme.

L'EDUCATION NATIONALE ET L'ECHEC SCOLAIRE

Les critères d'inadaptation... Ceux-ci renvoient aux critères de définition des enfants — dits — normaux, et dès lors que ceux-ci relèvent de l'éducation nationale où leur « adaptabilité » est jugée en fonction de leurs performances scolaires — on est d'autant plus intelligent que l'on réussit mieux à l'école —, il revient à « l'échec

scolaire » la palme du premier critère d'inadaptation. Quoi de surprenant dans une société où l'échec a valeur d'institution culturelle ? L'école y trouve son compte : institutionnaliser un secteur dont les membres sont ceux-là même qui ne peuvent suivre une scolarité traditionnelle, c'est consolider en retour la validité de l'école et de son système « pédagogique » face aux populations ; mais c'est également prouver à tous l'impuissance de l'école à s'adresser à tous...

DES ASSOCIATIONS DE BIENFAISANCE

Il y a eu l'épopée des châteaux ; démarrage sous Pétain. Déjà l'inadapté se voyait défini comme non recevable scolaire. Ne pouvant, décemment pas être « dans », ce n'est pas par hasard qu'il fut dé-cidé qu'il serait exilé hors de la ville, « au bon air » ; à l'écart. Ainsi la recherche d'établissements

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

appropriés arrive à point pour renflouer un certain nombre de résidences, mini-châteaux que l'effondrement social des propriétaires oblige à vendre. Ces derniers trouvent simultanément un acheteur providentiel et une nouvelle et inespérée manière d'acquérir la reconnaissance publique en pénétrant au sein des conseils d'administration « des associations de bienfaisance » acheteuses. Le château possède l'avantage d'unir en un même cadre spatial, le lieu de prestige digne de la visceuse sollicitude épanchée auprès de ces gosses, et le refuge suffisamment isolé pour que le « déficient » soit correctement pris en charge, c'est-à-dire retiré du circuit, déconnecté de son milieu.

Le plus grave reste que trente ans après la naissance de l'E. I., les châteaux sont toujours debout et que, comble de bêtise et de persévérance, on en construit de nouveaux ; des centaines de milliards de francs sont à nouveau consacrés à l'édification de ces bagnes

modernes, perdus dans les campagnes ou en montagne, parfois à cent kilomètres de la ville la plus proche ; cette incongruité est loin d'être fortuite : le choix du château comme cadre de vie pour « l'anormal » est un symptôme de la rétraction de l'E. I. sur elle-même. Dans ces lieux clos et éloignés, le travail est possible à l'abri des regards, et peut sans danger ne pas tenir compte des sollicitations qui pourraient être émises par la vie tout court ; on est entre « spécialistes », et nul ne peut intervenir qui n'y soit autorisé et « compétent ». Les enfants ne doivent pas être mis entre n'importe quelles mains. Seule l'E.I. a droit d'intervention.

S'arrogant la possession de toute la vie des enfants, l'E.I. veut affirmer aux yeux de tous sa prétention à être la seule capable d'opérer l'œuvre de réadaptation.

CLAUDE LAPORTE

(1) Enfance Inadaptée.

Réalités nouvelles et anciennes

A la suite des répressions et atteintes portées contre la vie même et la liberté de certains individus : anti-militaristes, anti-autoritaires, pacifistes, nous nous sommes posés quelques questions. Ne pouvant trouver les meilleurs termes pour donner une réponse, nous nous sommes servis du vocabulaire bourgeois, du capitalisme privé ou d'Etat, et aussi de celui utilisé par les charognards divers.

Voici ce que nous avons entendu : Comment allons-nous nous y prendre pour continuer la pratique de l'esclavage contre ceux qui forgent notre bien-être à leurs dépens s'ils ne veulent plus nous considérer comme des dieux, c'est-à-dire des maîtres ?

Qu'allons-nous devenir s'ils refusent de se détruire entre eux sur les champs de bataille que nous organisons, car s'ils marchaient bien auparavant sous le couvert d'une religion, du patriotisme, du devoir envers la nation, où nous les faisons danser comme un ours avec une musette, ils ont l'air en ce XX^e siècle de ne plus croire à nos combines ?

Vous vous rendez compte : ils ne veulent même plus payer leurs impôts pour ramasser des bombes sur le cassis et des coups de matraque par la gueule.

On dirait qu'ils se révoltent lorsqu'ils prennent des coups de pied dans le cul.

Pas de problèmes, plus de douleurs : la trique.

Maintenant, compagnons, amis ou ennemis, concluez : Qui sont les assassins ? Les politiciens ou les anarchistes ? Qui sont les pagaieurs : Eux ou les anarchistes ?

A ces questions nous vous laissons méditer.

10^e U. R.

Nous mettons à la connaissance de tous les travailleurs de la Sarthe qu'un Syndicat interprofessionnel CNT est en voie de constitution. Des renseignements complémentaires seront donnés courant 1973. Prendre contact avec Crinière à Vouvray ou Beaulaton à Cheun.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :
DELORME J.-P.
B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :
Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F
Etranger :
Six mois 28 F
Un an 56 F
Par avion (Amériques):
Six mois 41 F
Un an 82 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

8 FEVRIER
1973
NUMERO 740
PRIX : 1 F.
45° ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

CONCORDE !...

Encore un coup de l'impérialisme américain disent les uns...

C'est de la faute du programme commun et de la chasse aux monopoles, disent les autres.

UN FAIT CERTAIN :

Depuis une dizaine d'années, capitalistes, politiciens et syndicats réformistes ont mené en bateau les travailleurs.

RESULTAT

Le fric du contribuable jeté à la poubelle, des licenciements, du chômage, des grèves...

BREF ! C'EST LE CHAOS

Concorde est mort, qu'importe ? Selon Dassault, dans 5 ans, « l'Internationale Industrielle » nous promet un super Concorde...

ENVIRONNEMENT :

Comment cohabiter avec les vipères ?

Précieuse vipère : La vipère n'est pas, quoiqu'en disent certains un animal néfaste, tout juste bon à être exterminé. C'est même l'auxiliaire le plus précieux de l'agriculteur. Savez-vous qu'une vipère, en avalant 400 mulots, sauve chaque année 12 tonnes de grain ? Détruire les vipères, c'est rompre sans raisons l'équilibre écologique.

Peut-on la reconnaître ? Nous n'allons pas vous expliquer ce qu'est une vipère, ni vous en faire une description. Inutile de demander à un serpent de se laisser examiner. Sachez simplement que sa taille varie généralement entre 50 et 70 centimètres, que ses couleurs sont rarement éclatantes et contrastées mais se fondent au contraire admirablement dans le décor qui l'entoure, qu'elle n'est pas douée d'une vitesse extraordinaire en déplacement. Sorti de là, peu importe de savoir qu'elle se distingue des autres serpents par la forme de sa pupille, verticale comme chez le chat, la forme trapézoïdale de la tête, nettement plus large que le cou, le museau non pas pointu ou arrondi mais anguleux, quasiment plat à son extrémité, et un dessin particulier des écailles de la plaque frontale et du pourtour des yeux. De toute façon, il y a 3 sortes principales de vipères dont l'aspect varie légèrement, même au sein d'une espèce et selon son habitat.

La différence d'avec les autres serpents : Sachez au moins ce qui n'est pas vipère : couleurs très vives et très contrastées, taille importante (1 mètre ou plus, fuite très rapide, serpent grimpeur aux arbres, nageant dans l'eau (eh oui, la vipère n'aime pas l'eau. Ne pas confondre avec la couleuvre vipérine qui adore l'eau mais ne peut pas nous inoculer son venin... à moins de lui donner un doigt à avaler).

Pour cohabiter il faut savoir que : la vipère se nourrit quasi exclusivement de rongeurs : mulots, campagnols, rats des champs, souris. Là où sont ceux-là, sont les vipères, c'est-à-dire, dans les haies, les talus à végétation dense, les ruines couvertes de ronces, etc. Le rat se nourrit surtout de céréales, de graines, il recherche donc la proximité des champs cultivés. Dans ses trous le mulot n'est pas à l'abri, la vipère y va le croquer. A peine sorti du ventre de sa mère, un jeune vipereau n'a qu'une

hâte : casser la croûte, et son premier repas sera un bébé mulot qu'il ira chercher dans son nid, ayant assez de venin pour occire la mère au passage. Donc, c'est surtout près des haies dans le voisinage des champs que nous risquons de rencontrer la vipère.

La vipère chasse souvent à l'affût, lovée sur elle-même à un endroit où elle escompte le passage d'un rongeur. Va-t-elle le sentir, l'entendre, le voir ? rarement. En fait la vipère a disposé un piège dont elle est le centre. La proie qu'elle attend a une température de 36 à 38° (alors qu'elle a elle-même entre 25 et 28°) et c'est la détection de cette température dans un rayon de 30 à 40 cm. qui provoque la détente éclair du serpent qui frappe et inocule son venin en moins d'un dixième de seconde, même si le rat a passé derrière sa tête. Il s'agit là d'un réflexe automatique. Exemple : Un chercheur de champignons au pas léger, surprend le serpent qui l'a vu mais ne fuit pas, comptant sur son camouflage. Un champignon se trouve à 30 centimètres de la vipère, la main « gantée » le ramasse impunément, mais le même geste affectué à main nue... et la vipère frappe, car son réflexe à la température est automatique. Conclusion : n'exposez pas votre peau nue. Mettez chaussures, pantalon, et même des gants si vous farfouillez par terre ou dans les pierres.

Allez, ouste les vipères. Supposons que vous voulez investir une ruine abandonnée, infestée de vipères, et que vous souhaitez voir ces bestioles vous céder la place de bon gré. Allez chez le droguiste acheter quelques litres d'alcali. Aspergez les endroits qui vous semblent douteux et déposez de-ci, de-là dans des récipients un peu de ce liquide. Ce sera l'exode des vipères.

Dégagez le pourtour de la maison. La vipère n'aime pas les espaces dégagés trop éloignés d'un abri, donc suppression des ronces et buissons qui jouxtent les murs.

Ayez des gallinacés : Poules, pintades, dindons, qui ne font pas bon ménage avec les serpents, ceux-ci cèdent la place.

Ne laissez pas les enfants jouer près des haies, pieds et jambes découvertes.

Ne vous promenez pas nu-pieds en sandales, près des talus, dans

les broussailles ou les hautes herbes. Chaussez-vous solidement, heurtez les aspérités du sol ou de la végétation, avec le bâton par exemple. La vipère perçoit les vibrations et s'enfuit.

Obligez le chien à marcher derrière vous et empêchez-le de mettre son nez dans n'importe quel fourré. La trousse de sérum du chasseur est surtout destinée à son chien, rares sont les chiens de chasse qui n'ont pas déjà été mordus par les vipères.

En cas de morsure : N'ayez pas d'illusions, la technologie douce, faute d'avoir été explorée sérieusement, n'offre pas de garanties. Le plus sûr reste la piqûre au sérum. D'autant plus qu'il y a morsure et morsure, car selon l'endroit touché, l'âge et l'état de fatigue du sujet, les réactions peuvent être très diverses.

Vous avez le sérum : D'abord du calme (difficile, car après la morsure on est profondément choqué et très enclin à céder à la panique) s'allonger tête basse. Pour utiliser le sérum (qui se vend tout prêt en pharmacie) il suffit de visser le poussoir et de fixer l'aiguille à la seringue toute prête (stérilisation inutile). Faire la piqûre sous cutanée en amont de la morsure. Exemple : morsure à la main : pincez la peau de l'avant-bras, enfoncez l'aiguille et poussez lentement le liquide ; morsure au pied, même punition sur la surface externe de la cuisse. De toutes façons, attendez-vous à passer un sale moment.

Vous n'avez pas le sérum : Posez un garrot pas trop serré, de préférence en matière élastique (caoutchouc, sandow, bas nylon, collant, etc.) entre la morsure et le cœur. Par la suite, il faut desserrer le garrot tous les quart d'heure et le reporter plus haut sur le membre. 2) Prenez un couteau bien affûté ou une lame de rasoir, incisez les deux petits points rouges et sucez la plaie (des blessures à la bouche ou sur la langue du suceur ne présentent pas un grand danger, le venin y provoquera une irritation mais n'est vraiment dangereux qu'injecté dans la circulation sanguine, de même il est neutralisé par voie digestive, mais autant recracher). Laver la plaie avec une solution d'eau de javel à 10 % ou de permanganate à 1 %. 3) Si vous n'é-

tes pas un martien de passage, vous connaissez les plantes terrestres : ramassez des feuilles fraîches de « Bardane » ou de « Plain-tain », froissez, broyez, écrasez-les (entre deux pierres, avec une bouteille sur une surface dure, etc.) et appliquez immédiatement sur la plaie. 4) Boire du thé ou du café, prendre des toni-cardiaques, (caféine, ouabaine ou huile camphrée. Ne pas absorber d'alcool ou des boissons ammoniacales. 5) Se couvrir très chaudement. 6) Se faire transporter (allongé) chez le toubib le plus proche.

Et si on est seul, isolé. Toutes les choses décrites dans le paragraphe précédent, il faudrait pouvoir les faire simultanément et il est donc souhaitable d'être entouré de gens efficaces qui ne s'affolent pas. Mais si cela vous arrive de vous faire mordre en plein désert, des 6 points mentionnés, faites ce que vous pouvez en bougeant le moins possible. Il y a des chances que l'on vous retrouve très mal en point, mais vivant, ce qui n'est pas garanti si, affolé vous tentez de courir ou marcher des kilomètres. Plus le cœur pompe, plus vite le poison fait son effet.

Moi, je ne crains pas les vipères. A supposer qu'une morsure de vipère ne vous ait pas terrassé, n'en concluez pas trop vite que vous êtes vacciné. Chaque morsure est différente en fonction de multiples données, mais rares sont les cas bénins et l'immunité, même après plusieurs morsures, n'existe pas.

Que la vipère n'est pas agressive, c'est ce que j'espère ce texte vous aura appris. Que des accidents soient presque toujours provoqués par notre déclenchement involontaire de son piège thermique, nous pouvons parfaitement l'éviter. Nous sommes alors à l'abri de son venin, merveille dont l'a doté la nature pour s'alimenter sans faire souffrir, car la victime (le petit rongeur qui contient env. 1 cm³ de sang, alors que nous en avons plusieurs litres) est instantanément endormi. L'homme est bien plus cruel dans ses abat-toirs.

Lisez le livre : « Mes Vipères » d'André Dumont, 22 F - 2 F. de port (chez Coop-Nat, 158, r. Pasteur, 91700 Ste-Geneviève).

(Tiré du « Courrier de l'Utopie » n° 14 (publication écologique).

NO HAY PENAS DE MUERTE POR EL ATENTADO DE ZARAGOZA, PERO CINCO MUCHACHOS HAN SIDO CONDENADOS A CADENA PERPETUA.

EN LOS PRESIDIOS FRANQUISTAS NUNCA FALTAN INQUILINOS.

Lo legítimo y lo ilegítimo

LOS regimentales han echado campanas del escándalo al vuelo contra el ilegitimismo de apresar personas. Por ejemplo, el secuestro de un industrial navarro puesto en libertad bajo condiciones, les parece, a los émulos del general Franco, una ignominia impropia de los tiempos civilizados.

Está bien, el criterio. También nosotros lo consideramos dentro de la lógica. Ningún ser humano debe ser apesado y retenido para sacar de él ventajas que, de no ser concedidas, pueden comportar su pérdida. Habitualmente los bandidos españoles del siglo XIX se comportaban de ese modo. Capturaban personas exigiendo rescate a sus familiares que, de no ser depuesto bajo tal piedra del camino o debajo la hierba de tal árbol, los cautivos serían degollados a las doce de la noche soltados por el campanario vecino. Tétrico, espeluznante, verdadero.

Pero digan esos señores remilgones si su orden es auténtico, si no impusieron su desorden mediante un golpe de fuerza iniciado en 18 de julio de 1936 contra un país que mayoritariamente les era adverso. ¿Qué sublevándose ellos tenían razón? ¿Es qué no sublevándose los mayoritarios no la tenían mejor? Ellos, los derechistas, avenidos a la regla electoral, prefirieron el recurso de las armas cuando la regla en 1936 les resultó equiva. La reacción, en santo oficio, debe ganar siempre, a las buenas o las malas. ¿Qué la diferencia en esto del bandidaje del siglo nono, que tenía razón por artes de trabuco y daga y no por trato zalamero? Bajo la capa de dios es cristo, más las armas del país y las de los bandidos de gran empresa, Hitler y Mussolini, los alzados del 18 de julio aplicaron su golpe de fuerza ilegítimo, y si ahora ETA ha mortificado a

un industrial, ellos, los sublevados, los fuera de ley y bando invadieron montes y llanos matando a mansalva, capturando pobres ciudadanos que ni siquiera tuvieron garantía de subsistir por componenda que pagaría su familia. Implacablemente, ignominiosamente, todo adversario político caído en manos de los sublevados era vejado, hambreado, torturado, y baleado en su propio domicilio, en el camino, en el cementerio, en no importa donde con tal de instalar en la patria el pánico, la desolación y el terror.

Y ahora esa gente clama indignidades y desórdenes por una minucia, por una pulga represiva contra sus excesos gigantescos. ¿Dónde está el derecho ciudadano para ser ejercido, donde el derecho obrero de bregar por el pan, el descanso y la dignidad de la clase? Desde el triunfo de los insurrectos del 18 de julio no existen, pateados y anulados por la animalidad desatada. El pueblo español carece de expresión política y socialmente, siendo así que toda esa libertad que ferozmente se le niega se acumula al lado del régimen con sindicatos verticales impuestos, partido único de gobierno, justicia parcial regimentaria, negocios particulares e inmensos con velo oficial para encubrir suciedades administrativas, chulería «movimentalista» en todo dominio popular, régimen carcelero prohibido para delincuentes con carnet del Movimiento, mas de fácil aplicación para el enemigo político al cual secuestrar «legal» e indefinidamente hasta que muera o salga del encierro con la salud quebrantada equivalente a pasaporte para el «campo santo».

Esa es la gente que grita «¡Orden!» ante exacciones que ella misma origina. Abandonarán el poder que malamente detentan, y el orden acudiría por sí mismo.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 8 de Febrero 1973.

MAÑANA LIBERTARIO

Por la vida y el vivir

EL caudaloso potencial de la ciencia de la vida derramando grandeza en la creación de productos y bellezas sin fin, merece estudio profundo hasta dar con sus profundos secretos y disfrutar sus concreciones. Grandiosa maravilla ideal hermanando el saber con la utilidad que brillan sobre la tierra como el sol espacial, alumbrando las ciencias y las artes en un previsto oasis de fraternidad y armonía entre los hombres y los pueblos. Regencia de la regla igualitaria y justa formando y transformando en permanencia los elementos esenciales para un mayor beneficio social y de perfección de la vida del hombre. Sin salir de la regla invulnerable de que todo nace, vive y se transforma, disponer de manera perfecta el ciclo de vida que a cada uno pertenece. No hay canto de sirena, melodía, poética, emoción espiritual, etc., que encierren la belleza de un curso de vida en satisfacción y belleza, en irradiación libertaria, don y gratitud de todo joven artista y toda persona en estado emotivo en la ciudad del futuro. En esta gran exposición internacional del deseo cumplido pero en escrutio eterno de un más allá, la actualidad será

el hallazgo del camino directo que aproxime a la humanidad a la felicidad cimera, en la convicción de que no se alcanzará nunca, pero sabiendo que un cacho de ideal es alcanzable cada día. Con vivir bien nada se pierde pensar en una vida superior.

Todos serán — ¿seremos? — alumnos de la escuela del saber integral y de la máxima perfección por el arte. Vocacionales por convicción del apoyo mutuo, de la estima mutua; que las necesidades materiales se simplifiquen en armonía con la naturaleza y la liberación del hombre del pánico al hambre, herencia de los primeros pasos del ente humano sobre la tierra. La biología y el conocimiento de la substancia cósmica pueden acusar adelante enorme en la ley de nuestra supervivencia por seguridad del pan y eliminación de todo vestigio de insanidad provocada. Sin gobernantes ni propietarios, la sociedad libertaria trabajará por y para el todo y no para favorecer a una parte privilegiada.

El ciclo histórico nos habla de feudos, reinados, democracias, homocracias, dictaduras, totalitarismos, en elaboración y crédito de «cementorios vivos». Nuestro mundo de libertad intrínseca estará lejos de todo ello, como si jamás hubiera existido. Se desconocerán las guerras, los golpes de Estado, los asesinatos crapulosos; y los hitos y las fronteras, formando un todo solidario de fraternidad extensivo a todos los continentes. Sables y cañones, ni en recuerdo para museos, y la hoz y el martillo vayan a la exposición de las nobles herramientas del pasado, puesto que la máquina moderna los tiene superados.

Si por ley natural hay que morir se hará siempre cara a la vida. Si «morir habemus» lo que nos toca alentar bien lo viviremos. Solución mejor no la entrevemos sino a través del comunismo libertario, no de estanque, sino de enfoque constante hacia el porvenir insondable de la humanidad.



Ideograma del 18 de julio.

Federico GRAU

Las obras y los días

EL TRITURAR LA REBELDIA

DICESE que una gotera continua ablanda un duro peñón. Una acción represiva tenaz, constante, de años y más años. Una concienzuda eliminación de toda manifestación de rebeldía, persiguiendo implacablemente el menor síntoma de descontento, cual si se tratara de un virus extremadamente nocivo, es indudable que ha de haber producido los efectos perseguidos por los empeñados en estabilizar profundamente tal forma de proceder. A ello se ha de agregar la deformación mental, la inoculación del más rígido sectarismo marxista en las tareas escolares y universitarias. Represión y deformación intelectual en minucioso desarrollo paralelo. ¿Cabe extrañarnos de que en tales condiciones se haya elaborado entre las gentes un modo de ser muy particular? Es lo que ha ocurrido en Rusia. No obstante, y en esta misma sección se ha apuntado algo, va brotando acá y acullá un renacer anarquista. Pero el país es inmenso, y la campaña de trituración ha sido de un alcance muy considerable, manteniéndose el *olfato* policiaco más terrible siempre en acecho...

Hemos podido leer el relato de unos obreros esperantistas occidentales que hicieron una visita a Leningrado, en ocasión de un Congreso de partidarios de la citada lengua anacional, celebrado en aquella ciudad. Aparte características que podríamos llamar de tipo material: la minuciosidad del registro policiaco al entrar en el país, el tener que dejar la documentación personal en la oficina del hotel durante la estancia en la ciudad; la sencillez en el vestir y la inferioridad del calzado en lo que concierne a los del país, las colas en establecimientos para poder abastecerse, indicio de escasez en lo relativo a algunos artículos, lo que mayormente llamó la atención de los visitantes fue el matiz psicológico que notaron en los rusos. Singularmente en día festivo y en ciudad tan importante como Leningrado, notaban que la gente deambulaba por plazas y paseos. Pero a la diferencia de los naturales de países occidentales, paseando con aire animado, bullicioso, con plétora de alegría, los rusos paseaban, se nos dice, con aire resignado, como sometidos a un sino fatal. En momentos que

podían librarse de la constante intervención oficial de los guías y traductores del Estado, los rusos solían responder la mayoría con cierto temor a lo que se les preguntaba. Recelo, desconfianza, miedo de ser empapelados en interminables lios policiacos. En algunos, la emoción de poder ver a camaradas esperantistas de otros países era tanta que las lágrimas bañaban sus ojos. ¡Y cuántas y cuántas cosas ignoran quienes viven en el *Paraiso soviético*! Para ellos la vida en los países occidentales casi resulta tan desconocida como lo es para todos lo que pueda ocurrir allá en el planeta Marte. Y ni que decir tiene, de Soljenitsyne y otros escritores, poetas y artistas rusos *malditos*, la inmensa mayoría solamente conocen los insultos y excomunicaciones prodigados por los fieles amanuenses del Estado.

UN VOTO EN FAVOR DE LOS CONGRESOS CENETISTAS

Bien sabido es por parte de la militancia que los miembros de la CNT, diferentemente de los enrolados en partidos políticos, no se atienen a consignas difundidas por encumbrados «dirigentes». Priva y debe existir siempre el libre examen, el análisis sereno, razonado, de todas cuantas particularidades afectan a la Organización. Es solamente así como ha de poder hacerse trabajo eficaz, obra progresiva, de cara a las características de nuestro tiempo.

Ante la perspectiva del nuevo comicio regular, lo más inmediato es el dilucidar por parte de todos los afiliados si ha de convenir celebrar pleno o congreso. Debido a los diversos años que se ha celebrado pleno, es muy posible que para la mayoría esta vez caiga de su peso el que se adopte la decisión de celebrar un congreso. Es la opinión que uno ha sostenido siempre, en público y en privado. Opinión discutible, como todas, pero como todas también, susceptible de ser razonada.

Todo el que acepta los principios de la CNT es evidente que está de acuerdo con su finalidad, que ya se ha dicho y se dice cuantas veces hace falta es el *comunismo libertario*. Es una finalidad teórica avalada por la contundencia práctica de las realizaciones vividas en el período revolucionario de 1936. Quienes pugnan, bregan por el comunismo

libertario, es indudable que han de ser libertarios. Y libertario y anarquista han sido presentados como términos equivalentes. Apuntemos que en toda definición hay sus más y sus menos, pero hemos de atenernos a su valor esencial. Propio de libertarios es el conferir el máximo de personalidad, de responsabilidad a los miembros de la Organización de la que se es miembro. Y nada como un congreso puede dar personalidad a las Federaciones Locales. Nada como un congreso permite el que cada Federación Local exponga su sentir en torno a cuantos temas sean base de discusión. La organización de los plenos ahoga, ante el peso de la ley del número, el respetable criterio de muchas Federaciones Locales. De ahí que, como cuestión de principios, como base federalista, se tenga en singular aprecio la celebración de los congresos.

En los plenos no pocas veces, ya aparte lo antes expuesto, ocurre que a tono con circunstancias, con determinados factores, se ha estimado aconsejable el modificar algún detalle, cierta característica. ¡Ah, pero ha surgido entonces un *noi me tangere*, el tener que esperar la oportunidad de un congreso para modificar lo aprobado en un congreso! Trabas, encorsetada posición bien contraria a la agilidad que debe caracterizar a toda organización que se precie de dinámica y laboriosa.

Son las expuestas consideraciones en torno a las cuales se puede argumentar largo y tendido, mas habida cuenta de que la esencia no varía, es a la esencia que importa atenerse. Y en el caso que nos ocupa, ella estriba en conceder la mayor personalidad a las Federaciones Locales de una parte y de otra facilitar la movilidad de estructuras, a fin de que no haga falta dejar en suspenso lo que se considere superado o se estime de plausible innovación.

Si, ya sabemos que en lo relativo a plenos o congresos están aquéllos que abogaban por lo primero aduciendo sobre toda otra consideración el hecho de que en los plenos son los gastos, la inversión en lo económico menos crecida. Nos parece, en primer lugar, la objeción un tanto deficiente, ya que se pospone lo material, lo económico, a lo que es de fondo moral y doctrinal. Además, habida cuenta de que hasta ahora los comicios se han

celebrado cada dos años, no cree uno que el sacrificio sea tan cuantioso dado el largo período de un comicio a otro. Además, en último recurso, puede una Federación Local de economía más exigua, confiar a otra los puntos de mira que su militancia haya estudiado y no pueda, por defecto económico ir a exponer en el congreso.

Hay también un reparo que no deja de hacerse, y que consiste en aducir el hecho de que al ser más los delegados en el curso de un congreso, mayores son las intervenciones y el comicio se hace inacabable. Buena parte de ello, (sin que sea un obstáculo de fondo) puede remediarse si los compañeros que presidan las sesiones tienen el suficiente discernimiento para, sin función dictatorial, suficiente habilidad para razonadamente evitar el acopio de innecesarias repeticiones.

En suma, mientras no se demuestre lo contrario, uno considera que la CNT ahora y siempre, debería dejar los plenos de lado y dar valor a los congresos.

COURBET. PINTOR INDESEABLE

Cuando se trata de un valor auténtico, es el tiempo que a la postre hace justicia y adjudica méritos a lo que los vale. Es la reflexión que brota al observar laudables iniciativas, como la de los admiradores del pintor Courbet al presentar en el gran Museo del Louvre una exposición de autorretratos del artista. En su día fue considerado maldito, indeseable. No podía ser por menos si tenemos en cuenta que fue director de Bellas Artes en los días de la Commune de París. Si se tiene en cuenta que fue un gran amigo de Proudhon, del que hizo un magnífico retrato, en donde el gran escritor y pensador anarquista aparece con la popular blusa del obrero. Hubiera sido un escándalo de resonancia que los que hicieron ametrallar a los «communards» hubiesen decretado el fusilamiento de Courbet. Prefirieron hacerle encarcelar: hacerle pasar hambre y sufrimientos, como también experimentó las tristezas del exilio. Periodistas vendidos a lo más reaccionario de la burguesía, buscaron minimizar el talento de Courbet, quien, sin tener incluso lo necesario para pagar un modelo, hacía autorretratos. Y entre ellos destacan los que reflejan la triste vida de los encarcelados por la justicia humana. Hoy nadie se acuerda de quienes trataron de denigrarle: Así castiga el tiempo a la perversidad.

Fontaura

Notas relacionadas con la visita a Leningrado tras el Congreso de Sennaciulo Anacionalista

(S.A.T.) 29-21 - VII - 1972

A la manera de aquel maniático que obsesivamente va en bicicleta para así poder penetrar de un modo más acelerado y completo en lugares a visitar, se pide un informe respecto a la visita relámpago afectuada a Leningrado. ¿No será ello una broma de la Redacción? Disculpe el lector, máxime si es soviético. Por si acaso.

No nos parecieron muy favorables los trámites de entrada al país: Errores de los burócratas soviéticos con respecto a los visados de algunos camaradas; reducción de nuestra estancia allí, lo que nos fue comunicado por el Insturist; no se nos dio ninguna indicación relativa al anhelado encuentro con los esperantistas de Leningrado. Las primeras impresiones ofrecían un aire poco atractivo. En la frontera, poblada de bosque, aparece una zona cruzada por alambradas; hay a la manera de torreones con garitas para la vigilancia; patrullas de guardias marchan montados en jeeps. ¡Dos horas de paciencia hasta conseguir resolver lo reglamentario y considerarnos un grupo afortunado! Hay que agregar que el equipaje de cada turista se registró minuciosamente todo, incluso las cajas de cerillas. Ya luego acudieron unos mecánicos, que revisaron con la máxima atención todas las partes huecas del autocar.

Ex zona finlandesa, Karelia. Las sencillas y bien pintadas casas de Finlandia (Svamió), ceden lugar a toscas construcciones con aspecto de cabañas. No se la puede culpar a Rusia de no cuidar su fachada. Vyborg, mi vecino finlandés, que vino aquí antes de la guerra infernal, queda consternado. Lo que entonces era una capital de provincia limpia y llena de vida, presenta ahora en calles y fachadas un aire polvoriento, sucio. A excepción de los jardines, todo se halla sumido en el abandono. Un guía oficial se presenta y nos ofrece informes básicos, que nosotros, por supuesto, agradecemos. Así aprendemos que Leningrado se halla en Rusia, la más extensa de las Repúblicas soviéticas...

Más agradable es la impresión que nos ofrecen los arrabales de Leningrado. Se divisan muchas familias que pasean por el bos-

que, o descansan desde hace varias horas en el Hotel Rusia. No son solamente de Leningrado, ya que también los hay de las Repúblicas bálticas. Mañana se juntarán más de veinte, procedentes incluso de Jaroslavo y Erivano. En algunos la emoción les humedece los ojos de lágrimas. Para nosotros el encuentro alcanza una satisfacción normal. ¡Ah, pero para ellos supone como si se tratara de inyectarles un balón de oxígeno!

He ahí el programa: Domingo, la visita al Museo del Ermitage y luego un recorrido por la ciudad. Lunes, excursión visitando el Palacio de Verano, en Peterhof. Quedan dos tardes libres, pero el plan de visitas no deja tiempo para ver el gran conjunto comercial de Univermag. Por parte de alguno de los rusos del grupo se insinúa que tal vez las amas de casa del conjunto de la expedición tengan deseos de adquirir algo, como suele hacerse al ir de viaje. Se dice también que posiblemente no se tenga un criterio ecuánime para poder comprender las equivalencias en los precios, coste de rendimiento, etc. En relación a la conversación, el guía, de un modo enfático, nos dice que podemos pasar sin documentos. «¡En Rusia se es libre!», manifiesta el hombre. ¡Pero se calla el hecho de que se tenga que depositar el pasaporte en la oficina del hotel!

Afortunadamente, el funcionario del Insturist nos dejó con los esperantistas del país, que en lo sucesivo nos sirvieron de guías. Particularmente quedamos muy agradecidos a dos camaradas, madre e hija, quienes, de un modo incansable nos mostraron y nos dieron explicaciones al respecto de todo aquello que era posible ver en el espacio de las 45 horas que tenía que durar nuestra estancia. Se nos presentaba el caso como si tuviéramos que correr un maratón de más de 42 kilómetros, aplazando el sueño para otra ocasión de menor ocupación. Nuestras compañeras y guías sentían de todo corazón afecto a su villa. Recordaban el terror experimentado durante los días de asedio. Ellas nos incitaban a admirar lo que era objeto de su estimación. ¡Ya resultaba otra cosa el hecho de que nuestro antidogmatismo chocara frecuen-

temente con su granítica ortodoxia política!

Nuestra visita a la ciudad coincidió con la festividad de la Marina de guerra. Alineados y anclados en las orillas del Neva había diversas naves muy adornadas de banderolas. El haber interrumpido el tráfico del Metro y de los autobuses aumentaba el transitar de la multitud por las calles. Ya al anochecer las gentes quedaban boquiabiertas contemplando los fuegos de artificio.

El Ermitage no solamente es un museo de los más grandes del mundo sino que, al propio tiempo, es de los que son más visitados. Cruzar una tras otra las salas entre centenares de grupos llegados de todas las repúblicas soviéticas, es posible que evidencie el tener amor al arte, pero sin duda alguna es también dar prueba de capacidad deportiva... Los visitantes miran los cuadros expuestos, sin dejar de percibir la presencia de los guías, que no pierden detalle de todo cuanto a los visitantes se refiere. Se podrían dedicar meses enteros para poder apreciar bien y en todo su valor tantos tesoros como contiene la capital. Referente al Palacio de Invierno, su imponente conjunto nos recuerda la conmoción revolucionaria que tomó impulso en 1917.

Entre las cartas postales que están en venta, destacan las que hacen referencia al monarca Pedro I, que es muy ensalzado. Entre otras bienandanzas, se le considera como el haber sido protector de los bienes de la naturaleza. Su nombre se repite como una obsesión en cada frase de nuestro guía. La realidad es que aquel zar, entre loco y genial, en aquella capital dejó como una herencia de recuerdos, cosa que no se ha tenido en cuenta en otras ciudades. Es curioso el comprobar que los camaradas soviéticos aluden mucho más al famoso emperador y a su tiempo que en lo que al régimen se refiere... El cual parece poner un particular interés en cuidar las glorias pasadas. Continuamente se dedican importantes sumas de dinero con destino a trabajos de restauración y reconstrucción de palacios, cuyo origen es de épocas pasadas. Un ejemplo nos lo ofrece el Palacio de Verano, en Peterhof, en cuyo parque destaca un exceso

de estatuas de un color dorado, junto a los surtidorees. Resulta que Leningrado es todavía más hermoso de noche que durante el día. Es verdaderamente imponente por su armonía urbana; sus amplias avenidas, sus canales navegables, sus parques, sus abundantes palacios. Concuerdan con la variedad de sus elementos artísticos, arquitectónicos, en un conjunto sumamente agradable y vital. Evidencia una unidad sin monotonía. Ofrece una imponente evocación del siglo XVIII. ¡Ya no podemos decir lo mismo en lo que se refiere a la edificación moderna, a base de prosaicos cubos de hormigón, de cemento armado!

Es de suponer que los habitantes de la ciudad deambulan por las calles hasta bien tarde. Sentados en los bancos del parque hay quienes leen. Notamos que hay familias que pasean lentamente. En establecimientos de helados y bebidas hay largas colas esperando que se les sirva. En su conjunto, el hormiguero de gente que se nota en Leningrado ofrece la sensación de un vivir resignado, sin dinamicidad y entusiasmo. En lo que afecta a la masa, al ambiente popular, se viste con corrección, pero con ausencia de lujo; incluso se percibe algún detalle de fantasía vestimentaria; ahora que, en particular los zapatos, son de mala calidad. Los peatones, que son en mayoría, ceden el paso al transitar de lujosos automóviles. Ahora que la ciudad dispone de un servicio de Metro moderno, rápido y barato.

En las horas que nos dejaban libres las tareas de nuestro Congreso, particularmente por la noche, había ocasión de cambiar impresiones. Algunos camaradas rusos dejaban entrever bastante con respecto a la situación política a la que vivían sometidos. Otros, muy reservados, temerosos, se esforzaban por tenernos alejados de ciertas cuestiones embarazosas para ellos. Con referencia a Sol-jetnitsyne y Samizdat solamente conocían las acusaciones que por parte del Estado han sido objeto los citados escritores soviéticos. Acerca de Nixon consideraban que no es otra cosa que un político oportunista. Al respecto de la China se notaba que había en ellos un complejo sentido de miedo y de odio. Recelo en lo

(Termina en la página 4)

EL profesorado español está descontento por el trato inferior que recibe del Magisterio: supeditación a las normas regimentales, obediencia a la religión, sumisión a las autoridades locales, mensualidades bajas, dificultades de escalafón, habitación difícil en casos de traslado, y otras dificultades que obstaculizan el desarrollo normal del profesorado.

En convenio efectuado «ilegalmente» los maestros planearon ciertas condiciones a plantear al Magisterio a fin de evitar un conflicto en instrucción pública. Reclaman mayores facilidades profesionales y una gratificación mensual de 2.400 pesetas sobre el sueldo que perciben. Recuérdese que los trabajadores de la fábrica pamplonesa del recién liberado Felipe Huarte han sido aumentados en 3.000 pesetas por mes, para darse cuenta de que lo solicitado por el profesorado español no se va de la raya. Por el momento la autoridad ministerial del Ramo no ha dicho ni pío, lo que parece demostrar desconsideración. En posición de réplica, el profesorado español anuncia una campaña de protesta a lo largo del mes de febrero, tras la cual se declararían en huelga de no haber sido sus peticiones atendidas.

No dudemos de que los sufridos maestros de nuestra infancia encontrarán en los hijos del trabajo y en el elemento universitario simpatía y solidaridad efectiva.

**

En Madrid el estudiantado se ha demostrado con energía en las calles para obtener una rebaja substancial en el precio de los transportes urbanos. De la capital

Sennaciulo Anacionalista

(Viene de la página 3)

relacionado con la política de Brandt. A los efectos de las guerras hallaban su justificación para deplorar ciertos hechos, como por ejemplo la falta de viviendas. No obstante la cautela que ponían en sus manifestaciones, había varios que lamentaban la falta de información existente, así como la imposibilidad de poder viajar por los países de Occidente.

Tuvo lugar, con carácter oficial, una reunión de conjunto. El camarada Podkaminer, de Leningrado, nos dio la bienvenida. También lo hicieron representantes de Lituania, Estonia y Letonia. El camarada Michaud respondió a su vez, saludando y ofreciendo al Club de Leningrado un ejemplar del P.I.V. (Diccionario Completo Ilustrado de Esperanto). En su amable, correcta y firme respuesta,

Información del interior

a la Universidad hay un trayecto de quince kilómetros y recientemente el precio del pasaje ha sido sobrecargado. Es cierto que los pasajeros de los centros docentes disfrutaban de condiciones especiales, pero el aumento impuesto al precio de la carta deja ésta en las mismas condiciones que el anterior billete ordinario, y muchos estudiantes no alcanzan a pagar todo lo que se les obliga. En consecuencia ha habido inva-

sión estudiantil en el centro de Madrid con gritos hostiles, roturas, carreras y otros excesos propios del caso. Varios autobuses especiales para universitarios fueron lapidados, suspendiéndose el servicio durante un par de días. Para colmar el cuadro de agravios los precios de refectorio de la Ciudad Univ. han sido encarecidos, reproduciéndose acto seguido las escenas de los comedores de la Escuela del Trabajo de Barcelona.

LLUVIA DE HOJAS

Luchemos sin cesar contra el terror fascista

El 26 de enero de 1939 el pueblo trabajador fue derrotado provisionalmente por el ejército fascista de Franco (al servicio del capitalismo) y sus aliados fascistas italianos y nazis alemanes con la concomitancia del «Pacto de no Intervención» de las llamadas democracias y la Rusia de Stalin.

Hoy el terror estatal contra el proletariado en especial y el pueblo en general que sufrimos en aquel momento continúa vigente como lo demuestra a diario la represión que sufrimos todos los que resistimos y luchamos contra esta dictadura asesina: Consejos de guerra (trabajadores vascos, obreros de El Ferrol, «Colectivo Hoz y Martillo», de Zaragoza, etc.), detenciones a diario, torturas en comisaría, situación insostenible en las cárceles, etc.

el citado camarada declaró pertenecer al P.K. de S.A.T. (Comité Mundial). Expuso acertadamente los principios básicos que constituyen el esperantismo de formación obrera, historiando períodos difíciles y señalando al propio tiempo las dificultades que actualmente persisten ante las barreras que impiden la circulación de nuestras ediciones.

No obstante el ser día de trabajo el que tuvo lugar la despedida, fueron muchos los esperantistas que acudieron a saludarnos, ofreciéndonos pequeños obsequios. De un modo muy cordial un intercambio de direcciones domiciliarias.

¿Llegará acaso algún día en que puedan ellos visitarnos?

ROL

(Este trabajo fue publicado en «Sennaciulo = Anacionalista», en octubre de 1972, núm. 10 (809)

¡Intensifiquemos la lucha contra el Estado y el capitalismo que lo sostiene! ¡Por una sociedad sin clases ni Estado!

Hoy, la Confederación Nacional del Trabajo está en pie como hace 37 años en defensa de la revolución social y la emancipación de los trabajadores por sí mismos.

¡Viva el comunismo libertario!

Confederación Nacional del Trabajo (CNT)

Barcelona, 26 de enero de 1973.

El proceso de Bilbao es el prólogo del Consejo de guerra de Zaragoza

Hoy en Bilbao hay una nueva mascarada judicial: Pedro Fernández Trincado (el fiscal le pide 25 años de cárcel); Jesús María Muñica (15 años); hermanos José y Juan Ordorica (21 años a cada uno), son procesados en Consejo de guerra acusados de «estar implicados» en el secuestro del empresario capitalista Zabala. Esta acción directa posibilitó una victoria proletaria en la huelga de la fábrica de Zabala. Nosotros nos solidarizamos con este secuestro y con el del oligarca Huarte; es un camino de acción directa justo para el avance de la lucha revolucionaria del pueblo.

Estos revolucionarios vascos van a ser condenados sin ninguna prueba por la «justicia» burguesa de clase mediante el procedimiento más cómodo para los capitalistas: los Consejos de guerra militares en que sin pruebas, sin permitir una justa defensa de los acusados y con sentencias prefabricadas se condena a elevadas penas de cárcel, cuando no se los asesina como en febrero pretenden hacer contra presuntos militantes del «Colectivo Hoz y Martillo», de Zaragoza: quienes condenar a muerte a los revolucionarios Alvaro Nogueras,

José Antonio Mellado y Luis Javier Segarra, además de 30 años para Claudio Solsona y Fernando Burillo.

Ciertas organizaciones, que pretenden ser de izquierda y se comportan como lo que son: reformista-frenadoras y sectario-dogmáticas, sólo defienden causas de estas por oportunismo y deben de ser desenmascaradas, denunciándolas como contrarrevolucionarias y su postura como criminal. ¡Fuera los que dejan que el Estado asesine sin oponerse activamente! ¡Solidaridad Revolucionaria!

Contra el Estado que roba y asesina al pueblo trabajador los estudiantes debemos unirnos en la lucha con todas las formas de ACCIÓN DIRECTA: contra el terrorismo estatal y la violencia fascista que los capitalistas financian. Iniciemos hoy nuestro combate contra los crímenes fascistas disfrazados de «justicia». Pasemos a la Acción Directa y hagamos justicia popular mediante la violencia revolucionaria contra los gobernantes, policías, fascistas y sus amos capitalistas. Destruyamos sus símbolos más odiosos.

¡Por la libertad de los compañeros de Bilbao y para salvar de la muerte y exigir su liberación a los procesados de Zaragoza!

¡Abajo los consejos de guerra y todos los tribunales del Estado!

¡Por una sociedad sin clases ni Estado!

¡Por la revolución socialista libertaria y la autogestión!

¡Viva el Comunismo Anarquista!

Estudiantes Libertarios de Cataluña.

Enero del 1973.

NOTAS

NOGUERAS, MELLADO, SEGARRA, SOLSONA Y BURILLO HAN SIDO CONDENADOS A 30 AÑOS DE PRESIDIO.

AL COMPAÑERO JULIAN MILLAN AL FIN EL FUERO MILITAR LO HA JUZGADO DEFINITIVAMENTE. RESULTADO: 15 AÑOS DE ENCIERRO.

¡ACTIVEMOS EN FAVOR DE LOS PRESOS!

Recomendamos la lectura del número de «Cahiers de l'Histoire» ocupándose de

L'HISTOIRE DE L'ANARCHISME

Precio: 5,00 frs. en esta Admón.

CENTRO CONFEDERAL - PARIS

Sábado 10, a las ocho de la noche, y domingo 11, a las tres y media de la tarde, proyección de un documental sobre DURRUTI.

Ocasión única.

Ese dolor que roe

La noticia fue breve, brutal, irrefutable: el compañero Antonio Mestre Ibars había sido asesinado. Estaba en su trabajo de noche, en obrero solitario. Albañil de profesión, por enfermedad pertinaz se había metido en eso. En la noche del 26-27 de enero uno o dos merodeadores se metieron en la fábrica, y sorprendiendo a nuestro compañero lo acuchillaron bárbaramente. Hay signos de que Antonio se defendió con energía. Pero la sorpresa y el estar desarmado le impidió salvar la vida. Los agresores se fueron precipitadamente, sin cumplir su propósito de robo.

Nuestro añorado Mestre, compañero desde edad tierna, tenía actualmente 58 años. Era nativo de Serós (Lérida) en cuya localidad militó en confederal y anarquista desde 1930. Por su sentido de la responsabilidad se le confiaron diversos cargos, a los que se aplicó con denuedo. Era conocido en la comarca y en toda la extensión leridana, contándose con él para todo asunto de interés general. Cuando en 1936 se dispuso el peligro fascista en aquella parte catalana lindante con el Aragón, Mestre intervino en el planteamiento de la colectividad serosina. Mas, no pudiendo aguantar que gran parte de la juventud se hiciera matar en los frentes para contener o agredir al enemigo, a eso del mes de septiembre se agregó a la Columna Durruti, encontrándose en noviembre en la Décima Centuria. Tomó parte en los combates de los montes de Osera, de los Pedrusos, y de la ermita de Monte Oscuro. Todos los avatares de la Columna, luego División 26, los siguió Mestre sin deseo de refugiarse en la retaguardia. Prefirió «ver al enemigo de cerca» que vegetar en lugar seguro. La retirada de Aragón la cumplió sin desorden, cual fue la característica de la 26, siempre situada en cuña para proteger el retroceso normal de las otras unidades. Adscrito en teniente al segundo batallón de la 119 B. M., participó en la derrota del enemigo en la cuenca de Tremp, donde el citado batallón, en combina con el 3º de la propia Brigada, capturó 700 enemigos, uno de cuyos comandantes se suicidó al constatar el fracaso. Ese acontecimiento le valió al enemigo la pérdida de los pueblos de Bastús y San Román. Criterio de los que tomaron parte en los ocho días de pelea en la cuenca de Tremp (mayo de 1938), es que

si la 26 División no logra impedir en aquella ocasión el avance de las fuerzas franquistas, éstas se hubieran anticipado en ocho meses en la conquista de Cataluña.

Una de las actividades de Mestre en el frente fue el ejercicio de instructor, junto con el compañero Ricardo Mari, también del 2º de la 119, en la Escuela militar de Sanahuja (Lérida), lugar aproximado al frente. Cuando la retirada definitiva estuvo en el paso de Puigcerdá, ingresando como tantos de nosotros, siempre huyendo de peligros que se hallaban agazapados en todas partes. Después de la Liberación de Francia poco tardó Mestre en aposentarse en París, viéndosele emplear su constancia en el desarrollo de la Organización cenetista. Era infaltable en las asambleas, individuo de cooperación en toda iniciativa de fervor o solidaria. Devenido enfermo, mantuvo su presencia sin compromiso de cargos; sin dejar, empero, de ser el compañero seguro y reflexivo de siempre.

Este era el militante que una muerte estúpida nos ha arrebatado para siempre. No somos partidarios de la pena de muerte. Pero los canallas que matan por goce de matar son alimañas sin derecho a la vida. Ellos son partidarios de la pena de muerte. Pues que se la apliquen a sí mismos, y si no, nada a decir que amigos de sus víctimas cumplan justicia a rajatabla. En la guerra obrábamos así, y por lo visto la guerra que nos afecta continúa. Al menos lo parece, supuesto que el asesinato perpetrado en la persona de Antonio Mestre es una adhesión, consciente o no, de la escoria humana de París, a la causa franquista que nuestro compañero detestaba.

En esta hora triste aseguramos a los familiares de Mestre que su dolor es el de todos sus compañeros de la CNT.

UN GRUPO DE AMIGOS



El Carrero tal

CARRERO BLANCO, almirante y 2º jefe del Estado franquista, en unas declaraciones ha dicho: «Dios conocía exactamente lo justo de la intención de Franco cuando él nos lanzó a la guerra para la defensa de la fe. Y no solamente él nos proporcionó la victoria, sino que nos inspiró nuestra política de prudencia.»

Fue prudente por miedo, señor Carrero, pues habían triunfado los Hitler y Mussolini, pero en 1943 la pelota estaba en el tejado. Habría que ver... En cuanto a lo de Dios, señor Carrero, habría que rectificar para hablar verdadero y decir: «Como Dios conocía la exacta intención genocida de Franco y El le inspiró ello, permitió a Franco el uso y abuso de aviones, tanques, cañones, ametralladoras y demás material bélico de Hitler y Mussolini, todo bendecido por el Papa, para aplastar la República, matar a dos millones de españoles e impedirle todo respiro al pueblo español. Siendo ello así, vuestro Estado es rematadamente ilegal, homicida, mentiroso. Mata con premeditación, alevosía y ensañamiento, a lo merecnario, con frialdad y sadismo. Mata en público por jactancia, por conveniencia, por bestialismo, o insensibilidad humana. Dueño del país, el sistema engendra escándalos financieros, quiebras fraudulentas puesto que el sistema en sí es fraudulento. Arruina a la nación, cínico, gozoso, ocn la sonrisa en los morros. Ese Estado obliga a jurar en nombre de Dios, por cierto tenebroso, siendo cual lo pintan. Juran en su nombre sin pasión, por oficio, el ministro y todos los que le siguen en la escala oficial hasta el guarda de cementerios, en un jurar y perjurar continuo. Si alguien siguiendo las supuestas enseñanzas de Cristo rehusa quebrantar el segundo mandamiento, los tribunales de Franco lo condenen considerando que la ley de enjuiciamiento criminal deroga el Decálogo.

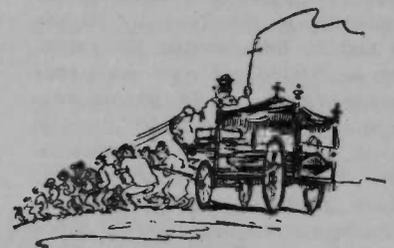
De todos los pecadillos usuales ninguno tan extendido como el de la mentira. En el dominio oficial es mentira todo: el pacto corporativo, los legalismos, los fundamentos del régimen, la democracia orgánica, el diario oficial, los procuradores, la adhesión la disciplina, la ley, el presupuesto nacional.

Hay mentira administrativa, eclesiástica, jurídica, fiduciaria, nobiliaria, moral, religiosa. Todo

es mentira menos el crimen, el latrocinio, las vejaciones del sistema franquista.

Sus declaraciones, señor Carrero, ponen a un bárbaro en el lugar atribuido a Dios, y la violencia fascista ajercida contra un pueblo, el hispano, como virtud de dos compinches: Franco y su Dios, responsables de la muerte de infinidad de hijos de madres españolas. Carrero con carro. el carro de la muerte.

Miguel Foz



Necrológica

ANGEL ROS

Con pena y dolor nos llega la triste y fatal noticia que nuestro querido compañero Angel Ros falleció el día 25 de diciembre de 1972 a la edad de 64 años en Montpellier.

Nacido en el pueblo de Alberca (Murcia) en su juventud ingresó en nuestra querida C.N.T., la cual amó hasta la hora de su muerte.

Hacia varios años que nuestro querido Ros estaba gravemente enfermo, pero parecía sobrevivirse por el ideal que para él formaba parte de su vida. Tanto en España como posteriormente en Francia, supo cumplir con su deber de hombre luchador en bien de la libertad hacia sus hermanos oprimidos. En Francia figuró en la Resistencia contra la ocupación alemana.

Los compañeros de esta Federación Local de Fumel compartimos el dolor de su querida y buena compañera Josefa y el de sus queridos hijos y nietos que él tanto amaba.

Querido compañero Angel Ros te deseamos paz en tu sueño eterno.

Por la Federación Local de la C.N.T. en Fumel, M. Sanjuan.

Entre la Acracia y el « cirujano de hierro »

La obra barojiana ofrece extraordinario atractivo para el historiador. Contemplando esa especie de friso al aguafuerte que son las «Memorias de un hombre de acción», se sintió Ortega tentado a contrastar la España romántica — una llamarada de energía —, con la remansada, «civilizada» España que a él le tocó vivir. En el mensaje literario de Baroja veía Ortega un admirable ejemplo «vitalista». «Todo renacimiento — escribió comentándolo, en «El Espectador» —, parece exigir un instante de inmersión en el salvaje inicial que el hombre lleva dentro. Ese carácter de ficción, de cosa insinceramente vivida... cree Baroja descubrir en las ideas de nuestra época, en sus juicios y estimaciones sobre arte y sobre moral, sobre política y sobre religión. Una repugnancia indomable a ser cómplice en esa farsa, a repetir en sí mismo — en su vida y en su obra — esos estériles lugares comunes, cuya única fuerza proviene precisamente de su repetición, le obliga a adoptar una táctica nihilista.» Este penetrante texto no sólo encierra una exacta definición de don Pio como encarnación del «espíritu del 98», sino que es un sorprendente testimonio de cuanto tiene de actual, de actualismo, el mensaje, el «talante personal» del autor de «César o nada». Con razón ha dicho Torrente Ballester que «hay mucho en Baroja que le anticipa al actual existencialismo francés».

LA REPLICAS A UNA SOCIEDAD QUE DISGUSTA

En este sentido nos ofrece un palpitable interés la trilogía titulada «La lucha por la vida». Se publicó en 1904, diez años antes de que don Pio iniciase el extraordinario ciclo de las «Memorias de un hombre de acción». Sus últimas páginas evocan, con el deslumbrante realismo de lo vivido, de lo visto personalmente por el autor, el cortejo fastuoso de la Corte el día de la jura del joven Alfonso XIII (17 de mayo de 1902).

La trilogía se resume en dos tiempos. El primero, a través de las novelas «La busca» y «Mala hierba» nos da el crudo reverso de los convencionalismos sociales de finales de siglo. El segundo — «Aurora roja» — es como una réplica protestataria, como un «pronunciamento» político e ideo-

lógico de la España marginada. El protagonista, Manuel, surgido prácticamente de la nada, gira en un torbellino de tipos y ambientes infrahumanos, sin que se nos perdone el menor detalle para abocarnos a esa réplica, cruda y desgarrada, de una burguesía que vive su engañoso sueño de plenitud. Leyendo «La busca» y «Mala hierba», nos viene a la memoria el arte negro y despiadado de Solana; el de los prostibulos, los arrabalés miserables, las tabernas sórdidas. El Solana, sobre todo, del maravilloso cuadro del museo de Buenos Aires, «Los caídos». (Julio Caro Baroja nos advierte, y es curioso, que a su tío no le gustaba este pintor; nos dice también que sentía predilección por los impresionistas franceses. Y es cierto que en sus evocaciones literarias de los bajos fondos madrileños, en contraste con el tenebrismo solanesco, siempre — sobre la podredumbre de la tierra — resplandece la pureza radiante del cielo azul, la luz diamantina de aquel Madrid aún no «contaminado». Algunas descripciones barojianas del perfil de la ciudad, desde el otro lado del río — uno de los escenarios característicos de sus «golfos» —, podrían ilustrarse a maravilla con los cuadros, llenos de luminosidad y de color, de Beruete.)

Este desgarrador desfile de miseria y de vicio — más desgarrador aún por la objetiva, impávida evocación que de él se hace — concluye con una afirmación anarquista por parte del amigo y «camarada» de Manuel; el linotipista — luego ladrón de cementerios — Jesús. Jesús señala el punto de partida de su vocación ácrata: «Desde que he visto las infamias que se cometen en el mundo; desde que he visto cómo se entrega friamente a la muerte un pedazo de Humanidad; desde que he visto cómo mueren desamparados los hombres en las calles y en los hospitales...». Su descripción del futuro soñado se resume en utopía; «No más odios, no más rencores. Ni jueces, ni polizontes, ni soldados, ni autoridad, ni patria. En las grandes praderas de la tierra, los hombres libres trabajan al sol. La ley del amor ha sustituido a la ley del deber, y el horizonte de la humanidad se ensancha cada vez más extenso, cada vez más azul...» Aunque punto final de «Mala hierba», el texto, en realidad, sirve de pórtico a «Aurora Roja».

EL MOMENTO DE «AURORA ROJA»

Es preciso recordar la época — transición de un siglo a otro — en que se sitúa la acción de «Aurora Roja». Ha quedado atrás, como un recuerdo romántico, la etapa de la I Internacional; no ha llegado todavía la cristalización del gran cauce sindical de inspiración ácrata — la CNT, fundada en 1911 (1) —. El momento de «Aurora Roja» coincide, de una parte, con el impacto del terrorismo de origen italiano en la sociedad española (en la sociedad europea, en general); y de otra, con el primer desarrollo del Partido Socialista: la figura de Morales, trabajador y organizador modélico, se ajusta perfectamente al patrón de los primeros seguidores «disciplinados» directamente por Pablo Iglesias. Que Baroja se movió entre unos y otros, y que dispuso de fuentes de información excepcionales, es algo que se hace evidente en algunos pasajes de esta novela. Por ejemplo, en su temprana referencia («¿la primera, quizás?») a la relación entre el crimen de «Angiolillo» y la figura de Betances, delegado de los insurgente cubanos en París (2) por ejemplo, también — dato a valorar por los historiadores del socialismo y por los biógrafos entre Paul Lafargue, recién llegado a Madrid, y el patriarca del federalismo español. De «trasunto directo» tiene mucho, asimismo, el cuadro del terrorismo en Barcelona — atentados del Liceo y Cambios Nuevos, semblanzas de Salvador, de Pallás, de Molas...: todo cuanto pudiéramos llamar la «mística de la bomba», formulada en una especie de estrafulario catecismo, según el relato del catalán Prats...»

ESPAÑA MARGINADA, FRENTE A ESPAÑA OFICIAL

Baroja ha acertado a describirnos, tomando como base un curioso ramillete de tipos humanos, la enrucijada de tendencias e interpretaciones en que se resume la «España marginada» de comienzos de siglo. En este sentido es clave la polémica repetida entre los concurrentes al tugurio que da su nombre — simbólico — a la novela. El «Bolo» — un zapatero de la calle Palafox, entusiasta lector de Michelet — encarna la tradición republicana — federalista — arraigada en un

amplio sector popular: «No podía acostumbrarse a oír a los compañeros tratar sin consideración intelectual a hombres como Salmerón, Ruiz Zorrilla, que habían sido siempre sus ídolos; no podía acostumbrarse a oír tratar a estos hombres ilustres como reaccionarios sin relieve (figurones de cartón... La única satisfacción del zapatero como político era ver que los libertarios tenían casi como uno de los suyos a Pi y Margall, que el recuerdo del viejo y venerable don Francisco se conservaba en todos con entusiasmo y con respeto...» (La observación es exacta; léase a Anselmo Lorenzo; léase la biografía que del mismo Lorenzo escribió Federica Montseny).

Morales, por su parte, se atiene a un esquema — adaptado a su nivel cultural — de la teoría marxista. Su noción del Estado como «centro de contratación», se le antoja a Juan, idealista puro de la acracia, una tiranía. Morales le replica, con muy buen sentido: «Son ustedes unos visionarios. Afirman ustedes brutalmente la individualidad, y cuando se les dice que el individuo puede extralimitarse en el uso de la libertad, no lo creen...» La argumentación que sigue nos señala exactamente la distancia entre el anarquismo «fin de siglo» y el anarcosindicalismo, no plasmado aún: «Los anarquistas esperan la revolución como los antiguos el santo advenimiento, como un maná, como una cosa que vendrá sin esfuerzos pesados y molestos...» «¿Por qué no han de aceptar ustedes la asociación? Es la mayor defensa del proletariado...»

IDEALISMO ACRATA Y MENTALIDADES ANARQUISTAS

Sin embargo, lo que hace atractivas, para Baroja, las utopías ácratas, es precisamente eso: su dimensión abstracta, despegada de la política «al uso»; su idealismo, que encierra validez muy similar a la que tienen los puntos cardinales, por muy inalcanzables que nos parezcan en cuanto concepto absoluto y concreto. Las contradicciones de los «fanáticos de la idea» parecen encarnarse en la Idea; parecen encarnarse en la figura más simpática y atractiva de «La lucha por la vida»: Juan, artista de vocación y de sentimiento, ingenuo y sincero como un niño bondadoso como un arcángel que buscase — pensamos

(Acotaciones a « Aurora Roja »)

nosotros — el cristianismo por senderos extraviados. En el «mitin» del teatro Barbieri — que constituye, de por sí, una excelente página descriptiva de lo que eran estas reuniones, posibles en la atmósfera de liberal convivencia de una época tan denostada por los beneficiarios de sus ventajas auténticas —, desfilan las mentalidades más representativas de la acracia de comienzos de siglo: el viejo artesano, vestigio del pasado: el joven periodista petulante, «que trataba de pescar algo en las turbias aguas del anarquismo»; el «rebelde primitivo», un tejero andaluz: «un hombre que irritado, se comprendía que era capaz de asesinar, de incendiar, de cualquier disparate»; el energúmeno que «no tiene más odio que a la Biblia...»; y, en fin, el auténtico idealista — Juan — que formula el mensaje de la anarquía como una «doctrina de amor»: «El quería que desapareciera la ley, porque la ley y el Estado eran la maldición para el individuo, y ambos perpetuaban la iniquidad sobre la tierra... El afirmaba que el hombre es bueno y libre por naturaleza, y que nadie tiene derecho a mandar a otro. El no quería una organización comunista y reglamentada, que fuera enajenando la libertad de los hombres, sino la organización libre y basada en el parentesco espiritual y en el amor.» «El quería que las pasiones, en vez de ser constantemente reprimidas por una férula implacable, fuesen aprovechadas como fuerza de bienestar...» (¿No está aquí ya Freud?) «El veía en la cuestión social no una cuestión de jornales, sino una cuestión de dignidad humana; veía en el anarquismo la liberación del hombre... Además, para él, antes que el obrero y el trabajador, estaban la mujer y el niño, más abandonados por la sociedad, sin armas para la lucha por la vida...»

Que Baroja sintetiza en Juan y en su discurso un ideal que le conmueve, es indudable. Pero también es cierto que lo mira como una abstracción o una utopía divorciada de la realidad. Significativamente, sobre el clamor entusiasta que desiertan la personalidad y las palabras del orador, vibra un grito anónimo: «¡Viva la anarquía! ¡Viva la literatura!» Era — opina Baroja, con ironía — «la nota verdadera del discurso de Juan». (Juan morirá como un mártir de su idealismo: su agonía tiene más de muerte moral que de muerte física. Al despedirle en el

cementerio, alguien recordará: «Entre nosotros, llenos de odios él sólo tuvo cariño; entre nosotros, desalentados, él sólo tuvo esperanzas...».)

EL «CIRUJANO DE HIERRO» Y LA ANARQUÍA

Pedro Lain ha señalado, como denominador común en los intelectuales de la «generación del 98», su reacción contra «la España que contemplan y conviven». Repudio expresado de formas muy diversas: Valle-Inclán, por ejemplo, no apela a «la España posible», sino que se refugia — estéticamente — en la España imposible (el carlismo romántico, de vitral, de las «Sonatas»). En cuanto a Baroja, alguien le ha llamado, con indudable despiste, «anarquista aristocrático». En todo caso, es evidente que don Pio no ve una solución — ni un refugio — en el anarquismo; del anarquismo quedan sólo, según sus propias palabras, «su crítica de negación política, su metafísica, su filosofía libre y la aspiración de un cambio social...» Pero el dudoso camino de redención que abre — la «mística terrorista» del 900 — le parece inadmisibles: «Matar, herir, es un crimen... (Puede ser un crimen conveniente). Pero si esta doctrina se aceptara tendría unas consecuencias horribles. No habría ni despoja que no afirmase la conveniencia de sus crímenes.»

Más que en el vacilante Manuel, más que en el idealista Juan, hay que buscar a Baroja en «el hombre de acción» — Roberto, en este caso —. Para Roberto, «la acción es todo: la vida, el placer. Convertir la vida estática en vida dinámica; éste es el problema...» Un paso más, y sus palabras nos definen al «cirujano de hierro», pronunciado contra el «estancamiento» de la vida española: él se inclina por «un Gobierno dictatorial, fuerte, que pudiera dominar el desconcierto de los apetitos y la falta de organización que tiene la sociedad... El despotismo ilustrado, progresivo, que actualmente en España sería un bien... Si fuera posible que saliera un hombre, (la Dictadura) sería utilísima. Figúrate tú un dictador que dijera: voy a suprimir la mitad del clero, y la suprimiera. Figúrate tú un dictador que dijera: voy a suprimir los toros y los suprimiera, y pusiera un impuesto grande sobre la renta, y mandara hacer carreteras y ferrocarriles, y metiera en presidio a los caciques que se insubor-

dinan, y mandara explotar las minas, y obligara a los pueblos a plantar árboles...»

Completa así Baroja el calidoscopio en que se agita el despuntar de nuestro siglo XX. Pero en realidad, el bisturi del «cirujano de hierro» le devuelve a la entraña de la anarquía, en cuanto ésta tiene de pronunciamiento contra todas las hipócritas convenciones aceptadas, contra la ley hecha al servicio de intereses de clase, y de apelación a un corte directo del «nudo gordiano»; de aquí la frase de Roberto: «Para mí, para mi libertad es más ofensivo acatar la ley que obedecer a la violencia». Y la réplica de Manuel: «Es usted más anarquista que yo...»

Carlos Seco Serrano



(1) En 1910. (N. de la R.)

(2) Por los años 1930 tuvo entrevista con Durruti y Ascaso, a raíz de la cual calificó al primero de «energúmeno simpático» y al segundo de «felino».

(Espigado de «La Vanguardia» de Barcelona a título de ilustración.)

LA MINA

EN relación a los dramas subterráneos motivados por el azar de los trabajos, instalación, perforación, barrenos, explosiones, desagües, etc., más los golpes de grisú, no es menester consultar archivos, dado que las familias de mineros accidentados los conocen por experiencia. Una catástrofe, comentarios de dolor, tiempo al tiempo, y luego el olvido hasta un nuevo accidente.

Por causa del grisú y otros gases «insospechados» las catástrofes de fondo se suceden de vez en cuando, y luego de las víctimas de cuerpo presente piénsese también en la terrible congoja de los mineros sepultados en vida; en los semi-sepultados y por resultado estropeados para siempre. Presente tengamos también «la guilla» con origen en los pozotes recogedores de jugos de máquina incubadores de miasmas que pueden llegar a mortales; la silicosis, destructora de los pulmones y con virus para la sangre, contando también el ansia diaria de alcanzar la superficie, elemento natural del hombre. Y el trallazo de la producción acelerada por mejor salario o primas o destajos, agotando el minero su existencia con premura para que otros — que jamás han descendido a más de diez metros bajo tierra — dilapiden la riqueza subsolar que debiera ser colectiva, en lujos, vicios y otros excesos en las grandes ciudades.

Es al para minero que corresponde sustraerse de este trato

infrahumano exigiendo la aplicación de todos los avances científicos actuales capaces de buena explotación y renta, menos tiempo de labor y mayor salubridad para el trabajador subterráneo, con mina abierta a los cielos cuando sea posible, ventajas hoy de puro ensueño, condiciones posibles y efectivas cuando las riquezas sociales sean del dominio del pueblo.

ARCASON

¿PERDIDAS EN LA HUNOSA?

MADRID, (OPE). — La revista «El Economista», del 13 de enero, dedica una información al gigantesco déficit de las minas de carbón «oficiales». Dice, entre otras cosas, lo siguiente:

«Un total de 3.650 millones de pesetas supusieron en 1972 las pérdidas de la empresa nacional Hulleras del Norte S.A. (Hunosa). La cifra ha sido similar a la registrada en 1971, año en que se elevaron a 3.020 millones. Para el año 1973 se prevé una pérdida del orden de 3.300 millones de pesetas, aunque a base de una mayor producción.»

Hunosa produjo 4,6 millones de toneladas de carbón en 1972; la facturación se elevó a 6.100 millones de pesetas; los jornales satisfechos a 4.563 millones, y pagó a la Seguridad Social 1.500 millones.

Otras cifras importantes fueron las de material diverso, energía eléctrica, amortizaciones y cargas financieras.

NUCLEO DE PROVENZA

Organiza conferencia para el domingo 25 de febrero 1973 a las 10 horas de la mañana en la antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}) a cargo del compañero Amado Nalle, disertando sobre el tema:

«Desarrollo capitalista y lucha revolucionaria».

Quedan invitados los compañeros, familiares y simpatizantes.

F. L. DE PARIS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general, la cual tendrá lugar el día 11 de febrero a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo, 18 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros a la asamblea general que se celebrará el domingo 11 de febrero a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

ADMINISTRATIVAS

—Ramón Rofes, St-Hippolite. Recibida la tuya y giro 25 frs. cuenta «C. S.»

—Ramos Arturo, 73-Albertville. Giro 50 frs. pagando «C. S.» año 1973.

—Aguasca, 92-Boulogne. Recibido giro 50 frs., pago «C. S.», 31-12-72.

—P. Mateu, 81-Cordes. Del giro de 100 frs., pagamos 50 frs. «C. S.» Gutiérrez. 50 frs. distribución a tu nombre capitulos indicados.

—Joaquín Mas, 59-Lille. Con tu giro de 25 frs. pagas «C. S.» hasta el 31-12-72.

—Peincede, 58-La Charité. Recibido giro de 150 frs. paquete 3 ej. para el año que cursa.

—Borrás, Isle en Dodou. Los 60 frs. recibidos pagan «C. S.», 10 frs. donativo semanario.

—Medrano, 89-Soucy. Recibido giro pagando año 72. Recibirás como de ordinario.

—Manuel Sánchez, 34-Agde. Recibida la tuya. Comprendemos tu caso. Seguiremos enviando.

—A. Gainzarain, Auch. Recibida la tuya. Verificado cambio. Giro 70 frs. 50 «C. S.» año 73. 10 frs. pro «C. S.», 10 frs. pro local.

—B. Moreno, Clermont-Ferrand. Recibida la tuya. Lamentamos situación envío. Es ya la 2ª vez que ocurre la devolución con nota «Refuse» de tu «C. S.», sin que supiéramos razones. El giro, si es tu parecer, llegará hasta el 30-6-73. Vigila la regularidad del envío y comunica si te faltan.

COMUNICADOS

F. LOCAL COMBS-LA-VILLE

Convoca todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 11 de febrero en el lugar y hora de costumbre.

AVISO IMPORTANTE DE «TIERRA Y LIBERTAD»

Del primer tomo de la Enciclopedia anarquista se está anunciando su salida desde hace ya muchos meses, y compañeros suscriptores que lo tienen pagado, se extrañan de no recibirlo.

Ante ello se dirigen al compañero Fernando Ferrer, de Orleans, por haber sido él el que se ocupaba de recibir el dinero y hacer las peticiones a Méjico.

Tenemos que aclarar que el compañero F. Ferrer dimisionó hace bastante tiempo. Por lo que rogamos a todos los que tengan que hacer alguna reclamación se dirijan al compañero Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie - Louise

93700 Drancy. CCP 32 440 99. La Source.

SUSCRIPCION PRO COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 10.930,94 F.

A. Gainzarain, Auch, 10; Luis Paleo, Göteborg (Suecia), 62,50; Gregorio Iglesias, id, 62,50; Genique, Thiais, 50; Francisco, id, 10; T. M., id, 40 francos.

Suma y sigue: 11.165,94 F.

EPILOGO

El entierro de nuestro malogrado compañero Antonio Mestre fue concurrido por unos doscientos amigos de fábrica y Organización cenetista. Se le dedicaron al extinto varias coronas y ramos de flores (de los trabajadores de la empresa en que trabajaba, de la CNT, local y regional y F. L. de Thiais y familiares acudidos directamente de Cataluña). El féretro fue enterrado envuelto con la bandera rojinegra de la F. L. de Dreux.

S. I. A. — Sección de NIMES Fiesta del Niño y de los Ancianos

Invita a todos sus adherentes y amigos, igualmente a todas las familias simpatizantes a venir numerosos a la tradicional *Fiesta del Niño y de los Ancianos*, que tendrá lugar en nuestro local social, 1, rue St-Remy, el día 18 de febrero 1973 a partir de 15 h 30.

Ancianos y niños serán obsequiados con una merienda, en donde podrán pasar la tarde familiarmente. Esperamos buena asistencia de los compañeros, familiares y simpatizantes.

CONFERENCIAS EN PARIS

Para el domingo día 25 de febrero a las 10 de la mañana en nuestro local, Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris (20), Metro Avron o Buzenval. A cargo del compañero Alejandro Lamela que disertará sobre el tema: «Las ideas libertarias frente a la sociedad burguesa-estatal».

Retened esta fecha amigos y compañeros. ¡Acudid todos!

**

Así mismo y para el sábado día 17 de febrero a las 5 de la tarde, continuación de la Conferencia del compañero Fabián Moro sobre el tema: «Federalismo y centralismo en España».

F. LOCAL DE ORLEANS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 18 del corriente mes de febrero en el lugar de costumbre, a las nueve y media de la mañana.

Dada la importancia de esta asamblea esperamos la presencia de todos los compañeros.

Folleto reciente

«EN TORNO AL COMUNISMO. NUEVA SUMISION DEL PROLETARIADO»

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. El Fomento de la Cultura Libertaria ha procedido a esta edición en connivencia con LE COMBAT SYNDICALISTE, el Secretariado Intercontinental de la CNT, CNT Zona Norte, y F. Local de Drancy. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

Buenaventura Durruti

Por cortesía del amigo Hartwig Schmidt, la tarde del 1º de febrero pudimos asistir a la presentación íntima de la película «Buenaventura Durruti», realizada por el cineasta Hans Magnus Enzensberger. No se trata de una exposición de heroicidades cumplidas por nuestro gran compañero sino de una documental interesantísima sobre la evolución de Buenaventura de niño a hombre, destinado, por lo demás, a ser un impulsor mayúsculo de las opiniones anarquistas tanto por la propaganda como por la obra. Intento por cierto difícil que el inteligente Enzensberger ha sabido conseguir para un fin de labor bien cumplida. La pieza está excelentemente tramada gracias a una coordinación de escenas inteligentemente dispuestas.

Entre la asistencia figuraban elementos que destacaron en la 26 División y otros que militan o militaron en campo libertario. En el desarrollo del filme figuran elementos de la citada División, el médico que intentó curar a Durruti de la herida que recibió en la Ciudad Universitaria, un personaje de la Generalidad, un compañero alemán, varios de la CNT española, la viuda de Durruti, un íntimo del mismo, leonés como él era, y aún otros aportando entre

todos la figura cabal, íntegra, del cenetista y anarquista Buenaventura Durruti.

Vista la prueba no dudamos en recomendar a los compañeros que vean «Buenaventura Durruti» si coyuntura se les presenta, pues se trata de un filme bien presentado y que además favorece a nuestra causa. — F., Paris.

SATISFACCION

Comunicamos que el joven hispano-francés José Ferrándiz, propuesto para expulsión de Francia, actualmente se halla excarcelado y reintegrado a su domicilio.

INSATISFACCION

En lo que se refiere al joven Sergio Ardaú, también en peligro de expulsión, no podemos por ahora ser tan optimistas. Se trabaja para evitarle ese disgusto, pero la pelota sigue en el tejado.

ACORDEMONOS DE

S.I.A.

Un apuro de Zaragoza

8 de diciembre de 1933

A últimos de 1933, creo que en octubre, se hace el traslado del Comité Nacional de la CNT, de Barcelona a Zaragoza.

Vino desde Barcelona, para realizar este traslado, Manuel Rivas. Traía una máquina de escribir y una cartera con alguna documentación. Pocos días después se fue a Barcelona a buscar el mobiliario del C.N., que consistió en un camión cargado con unos miles de volúmenes de las memorias del Congreso de Madrid de 1931 (estas memorias y creo que las del Congreso de 1936, en Zaragoza, las vi en París en 1939).

El nombramiento del Comité Nacional se hizo en el seno de la Federación Local de Zaragoza y quedó reducido a los tres cargos administrativos, siendo nombrados como secretario Joaquín Ascaso; tesorero Marcelino Esteban y, contador Ramón Andrés. Estos compañeros serían asistidos en sus funciones por un delegado de cada uno de los sindicatos de Zaragoza, que serían nombrados por los propios sindicatos.

La actuación de este Comité Nacional no duró mucho tiempo, ya que casi inmediatamente se produjo el movimiento del 8 de diciembre de 1933.

El movimiento había sido acordado en un pleno nacional de Regionales, si se daba el caso del triunfo de las derechas en las elecciones del 19 de noviembre, triunfo probable como consecuencia de la campaña abstencionista realizada por la CNT.

Al triunfar las derechas, las distintas Regionales exigen (se puede emplear esta palabra) al C.N. el cumplimiento del acuerdo.

El Comité Regional de A. R. y N. convoca un pleno de Comarcales y en este pleno, el C. R. expone la situación de la Organización; dice ser una cuestión de honor confederal el cumplir con lo prometido a raíz de la campaña abstencionista, pero que si se mira la situación de una manera realista, en la calle no encontraremos nada más que las fuerzas represivas.

Este criterio del Comité Regional de A. R. y N. hace el efecto de una ducha de agua fría en el ánimo de las delegaciones comarcales, y en este momento, el secretario del C. N., que asiste al pleno en su calidad de militante, desmiente al C. R. Dice que España entera, o al menos la Organización confederal en pleno, va

al movimiento y que Zaragoza y toda la Regional deben ir, ya que hacer lo contrario significaría una traición.

Estas palabras son confirmadas por las delegaciones llegadas a Zaragoza. Una de la Regional Catalana, otra, un cimpañero de la Regional del Centro.

Las dos delegaciones dicen que sus respectivas Regionales van al movimiento. Que la situación está planteada ya de tal manera que si Aragón no va, ellos, por su parte, no pueden retroceder, recayendo sobre la Regional Aragonesa la responsabilidad del desastre que la inhibición significaría.

Estas palabras causan en el pleno de Comarcales el efecto que es de suponer, y se acuerda ir al movimiento con toda la responsabilidad. Cada delegado vuelve a su Comarcal de origen con el acuerdo concreto y con la misión de organizar todo para el mejor desenvolvimiento del hecho.

El Comité Nacional envía delegaciones a las diferentes regionales para notificar el acuerdo y precisamente, la delegación que sale para entrevistarse con la R. Andaluza, que sale de Zaragoza en un coche hasta Madrid, para poder salir de Madrid en el correo de Andalucía, se encuentra, entre Guadalajara y Alcalá de Henares, un coche parado por falta de gasolina y en este coche iba el delegado madrileño. Continúan el viaje juntos y llegan a Madrid de madrugada y el citado delegado del Centro va de casa en casa, buscando compañeros y no encuentra a nadie. Al hacerse de día, en la puerta de un taller, encuentra a un compañero (Pascual Florent, creo que se llamaba este compañero, que meses después fue muerto en la puerta de un juzgado de Madrid al intentar hacer evadir a un compañero detenido) que dice que han empezado ya las detenciones y que es casi imposible encontrar relación.

Al llegar a Sevilla, el delegado sufre otra decepción. Tampoco Andalucía está preparada para nada. Los diferentes movimientos, las repetidas represiones, su lucha con el P. Comunista (en Andalucía, esta lucha con el P.C. alcanza una violencia que no se conoce en el resto de España) determina que sea muy poco lo que ellos pueden hacer.

Convocan los compañeros sevillanos un pleno de la Federación Local al que asisten los miembros

del C. R., militantes de las tres ramas del movimiento y algunas representaciones de comarcales cercanas. En la discusión predomina el criterio que no se puede ir al movimiento. El delegado del C. N. dice que no es ese el criterio manifestado por el Delegado de Andalucía en el Pleno Nacional y que además él no viene desde Zaragoza a pulsar la Regional Andaluza, que él viene tan sólo para decir en nombre del Comité Nacional que ha llegado el momento de cumplir lo acordado en aquel pleno y que además la fecha convenida es el día 8 de diciembre (era el día 6 de diciembre que se celebraba esta reunión).

Y en esta forma se produce el movimiento del 8 de diciembre. Alcanza una gran importancia en las comarcales del Bajo Aragón, Valderobres, Alcañiz, Alcorisa, donde se desarrolla con verdadera violencia, en las comarcales del Cinca, algunos focos de importancia en la Rioja, siendo los más nombrados los de Cenicero y Labastida y naturalmente, Zaragoza. La represión alcanza caracteres hasta entonces no empleados aún por la República. Nos parece feroz (es cuando en Zaragoza se pone en moda el procedimiento de «el tubo de la risa», que consistía en hacer pasar a los detenidos entre dos filas de guardias de asalto que apalaeaban bárbaramente. Las palizas que se administran son terribles. Los gritos salvajes de los guardias de asalto, aquello de «tener cuidado y no pegar en la cabeza, que se ve mucho», ponía los pelos de punta. Nunca me pude imaginar que podría significar una gran alegría el ir a la cárcel y sin embargo el salir de aquel antro que era la comisaría, aunque fuera para ir a la cárcel, se recibía como una verdadera liberación.

Por uno de esos galimatías jurídicos, que yo nunca he podido comprender, en la represión de estos hechos, se produce un caso curioso. Mientras que en Zaragoza, que es de donde ha surgido el hecho, donde se ha preparado, donde han surgido las directivas revolucionarias, las condenas oscilan de 12 a 30 años, en la provincia de Teruel se llega a condenar a muerte a 14 compañeros de Calanda, a algunos de Alcañiz y en conjunto, las penas son mucho más severas que en Zaragoza, y tiene como explicación de esto la diferencia de la calificación fiscal.

De los diferentes procesos que se producen por estos hechos, se

hace famoso el llamado proceso del Comité Revolucionario, en el que estaban encartados todos los componentes del Comité Nacional, los hermanos Alcrudo de Zaragoza, médicos los dos; Isaac Puente, Durruiti, Mera, compañeros de los diferentes Comités Regionales de España y los vecinos de una casa de la calle de Convertidos que es donde se reunió el C. N. Este proceso no se pudo celebrar ya que el expediente desapareció del mismo juzgado, que fue asaltado por unos compañeros, que se llevaron toda la papelería correspondiente y la quemaron.

Las detenciones fueron tan numerosas, que la cárcel de Torrero no podía contener tantos presos. Debido a ello fueron trasladados a diferentes cárceles, a Pamplona, Caspe, Pina de Ebro, Calatayud y hasta el mismo Penal de Burgos.

La represión, entonces, nos pareció feroz, terrible; pero desgraciadamente, fue seguida a muy corta distancia por la del octubre asturiano, que superó y en mucho a la del diciembre aragonés, y las dos juntas quedan borradas por la gran tragedia del julio del 35.

Han pasado, desde aquella fecha, muchos años, que encierran unas páginas de las más valiosas de la historia social de España y del mundo mismo, que podía, que debe ser un libro de experiencias del 1930 al 39 para nosotros en España, del 1939 al 45 y suma y sigue para todo el mundo, de ese todo el mundo encerrado en un caos de obscurantismo, de reacción, al que no se le el fin.

Dos enemigos fuertes, potentes, levantados uno frente del otro y enemigos nuestros a la vez los dos. Y enemigos terribles. El Comunismo estatal, al que todos conocemos, que sabemos lo que significa, y el Capitalismo con su historia negra, escrita siglo tras siglo.

UNO DEL CHARCO

N. de la R. — Este trabajo corresponde al compañero Florentino Galván, fallecido hace unos años en Vierzon.



Chile al aire

— ¿Cuánto cobras, hermano?
— Somos marxistas-leninistas... y cuidado con nosotros...
— Ya.
— Cuidado...
— No tendremos problema por ese lado. Cada cual se coloca la etiqueta que le da la gana.
— Pues cuidado...
— ¿Otra vez?

**

BUENOS AIRES, 12 (EFE). — «Cuando el siglo XX no sea más que una memoria, la historia probablemente dirá que la experiencia chilena de los años 70 fue en definitiva provechosa para el país y el mundo. Y aunque los votantes descarten a Allende, posiblemente los oprimidos ya no sean tan oprimidos ni los muy ricos continúen viviendo en su país de hadas preallendista...», comenta hoy el «Buenos Aires Herald», de la colectividad inglesa de esta capital.»

— ¿Qué te parece el parrafito?
— Bueno para todo lo malo.

TOMBOLA INTERCONTINENTAL

PRO-ESPAÑA, PRENSA Y PROPAGANDA

Entre los premios:

Numerosos libros y algunas obras maestras de Literatura.

Objetos útiles:

Máquinas de escribir, reloj, aparato fotográfico, transistor, bicicleta, etc.

Pañuelos alegóricos.

Preciosas piezas de porcelana de Limoges, expresamente labradas.

Un magnífico juego de ajedrez en cristas «filé», premiado ya en un Concurso de Cristalería de Arte.

Adquirid y distribuid números de la Tómbola.

¡Hay que agotarlos pronto!

Pedidos: A las Federaciones Locales y a las Comisiones de Relaciones y a la Secretaría de Cultura y Propaganda del S. I., F. Subirats, 4, rue Belfort, 31 Toulouse.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire.

— Ya empezaste de nuevo...
— Malo es creerse el ombligo del mundo.

— ¿Y eso a qué viene?
— «...la historia probablemente dirá que la experiencia chilena de los años 70...» Nos recuerda la estupidez de Machado, cuando declaró la guerra de Cuba contra Alemania (tú sabes que Machado fue el precursor sacatripas de Batista y Fidel Castro, ¿no? Un huevón de kk, que si no estaba encerrado, no era porque no lo mereciese).

— Eres más bruto que un arado. ¿Y qué tiene que ver todo eso con lo que tratamos?

— Acuéstate tranquilo, y lo meditas con la almohada. Para entonces sabrás...

— Claro. El sabio todo lo sabe y nada enseña.

— Abónalo.

— Salvador Allende...

— Mira, quedado. Si alguien de Chilito-lindo vivió — ¡y vivace-teando! (cosa sensacional por cierto) —, «su país de hadas», no es otro que el de marras. (Por algo malas lenguas lo llaman Salvayate). ¿Quién tuvo yate de lujo — a este lado de la «barrera del sonido» —, antes o después que él? Nómbrame uno para ponerte un siete.

— Espera...

— No tengo tiempo. Para condimentar mis porotos necesito currelar duro y parejo durante 14 horas seguidas. Soy un traidor a la memoria de los Mártires de Chicago. (Y conste que las neveras, las teles y qué sé yo, sólo las conozco por fotografía, lo que en verdad supone mi única satisfacción de vivir armónicamente al día, de acuerdo con la trágica realidad de Chilito).

— Yo jamás tuve eso, y ahora lo tengo. Me siento feliz de haber nacido para contemplar la gran bonanza de los años 70...

— ¡Trágala, pues, toda y completa, hasta el fondo del hoyo! Gozarás de una respetable forma de placer a ultranza, aunque los demás se k de asco. ¿A ti qué puede importarte?

— Sabes bien que la inmensa mayoría es incapaz de comprender los secretos de la ciencia, y no saben gobernarse. Es por eso que Salvador Allende...

— Cosa tuya.

— Pero tú no eres tan tonto...

— ¿Lo crees? Pero regresemos: «...los oprimidos ya no serán tan oprimidos...» ¿De modo que los oprimidos que salgan de las brasas para entrar en la candela,

serán menos oprimidos? ¿Si cambian dólar por rublo, engordarán la guatita? ¿Qué libertad obtendrán asesinando a Alcatraz para dar sangre a Siberia? En fin: la presencia de huevones creyéndose ombligo-mundo, enerva el pico.

— Te sigo sin comprender.

— Pues no te digo que te parta un rayo porque el señor dios admite que los perros que ladran a la Luna tengan derecho a ladrar y a seguir reproduciéndose. (Aunque tú sabes muy bien que el señor ese conmigo se lleva requetamal...)

— Absurdo. No sirves para nada. Si yo no logro entenderte

no te entenderá ni el diablo. Hay que ser un libro abierto, imitando a Carlos Marx — genio de los genios, genio — descubridor grande-Gran del socialismo científico. El resto es imperialismo.

— Amén, mai frem. ¿Pero sabes una cosa? Trizar cadenas es lo que cuenta, y el Estado es la cadena más monstruosa. De manera que no vengas con ciencias ni con conciencias que nos tiren al revés. ¿Estamos?

— ¿Quién se va a poner contigo!...

— Chao.

Miguel Malongo

Santiago, enero 1973.

Servicio de librería

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

«Historia de España», Pierre Vilar	7 00
«Viaje a través de la Anarquía»	18 80
«Anarquía y revolución», Cibils	7 50
«La solución federalista», Lazarte	4 50
«La irreligión del porvenir»	29 00
«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00
«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00
«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes.

Precio, 1,00 franco.

Deschamps Fanny : Vous n'allez pas avaler ça !	15 10
Dorst Jean : La nature dénaturé	6 00
«Romancero libertario», G. Oliván	18 00
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50
Niel Mathilde : Le Drame de la libération de la femme	14 00
Reich Wilhelm : La Révolution sexuelle...	5 40
Runge Erika : Femmes de notre temps..	20 00
Sawvy Alfred : Malthus et les deux Marx	7 50
Swane : Le Sexe de la femme	18 50
Valensin Georges : La Femme révélée	20 00
Santé sexuelle	15 10
Aubert Claude : L'agriculture biologique ..	29 00
L'industrialisation de l'agriculture	8 00
Courquet Jean : L'hôpital aujourd'hui et demain	7 00
D'Autrec C.-V. : Les charlatans de la médecine	18 70
«Romancero libertario de la guerra de España» ..	18 00
«La Revolución mexicana», Flores Magón	8 70

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»

«¡A LAS BARRICADAS!»
Disco microsuroco 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

JULIAN FLORISTAN :

El mito de las religiones

«Todo sacerdote es doblemente impostor, porque sabiendo que Dios no existe, ni el cielo, ni el infierno, pretende que se siga creyendo en esos y tantos mitos. Si alguien demostrase la existencia de Dios, también yo creería menos que ahora en él. Las religiones del mundo son las eyaculaciones de algunos hombres de imaginación.» («El poeta». — «Diez ensayos», de Ralph Waldo Emerson.)

Hace unos años ocurrió la terrible catástrofe en una escuela (católica) de niños de Chicago. Más de cien personas, casi todas jóvenes, de ambos sexos, resultaron calcinadas en el incendio de la misma, por causas más o menos fortuitas, y más del doble con heridas y quemaduras, de las que guardarán recuerdo para toda su vida. Ya entonces hubo no pocos que se preguntaron, inocentemente, si ello fue deseo del Dios Romano, u olvido del mismo al abandonar a su suerte a tantos centenares de pequeños seres como a dicha escuela acudían a diario. Cabe pensar que «el supremo hacedor», sensible al frío ambiente (10 grados bajo cero), estaba al amor de un buen fuego en lugar seguro, en vez de ocuparse de aquella infancia.

¿Deseo de Dios, que tantas criaturas murieran abrasadas? ¿Pero es que a su tierna edad habían sido capaces ya de hacer mal alguno? ¿Tan vengativo es vuestro Dios, farsantes?

No estará demás repetirlo : Todas las religiones se basan en lo mismo: la mentira, el engaño, el temor.

Más o menos conocidas, se afirma existen en el mundo cerca de mil religiones. Cada una de ellas tiene bajo distinto nombre, su propio «Dios»; cada una de ellas afirma seriamente (?) que no hay más que uno, que el suyo es el verdadero y todos los demás falsos. ¿Deducción? No cabe más que ésta: que todas, absolutamente todas, han sido creadas por los hombres a fin de explotarlas en provecho de los sacerdotes que las propagan. Circunscribiéndonos a la católica, podemos sacar una serie de deducciones muy interesantes, con sólo un par de libros: «La Religión al alcance de todos», de Ibarreta, y «Doce pruebas de la inexistencia de Dios», de Sebastián Faure.

Las religiones pagana y cristia-

na se fusionaron para evitar la competencia y la risa que producían los milagros. El infierno se inventó algunos siglos después de Jesucristo, para hacer miedo a los creyentes y hacerles cotizar su viaje al cielo. Igual ocurrió más tarde con el purgatorio y las indulgencias. El adorar santos y vírgenes fue copiado de la pagana.

El año 325 el concilio de Nicea acuerda declarar que Jesús era Dios. Dieciséis años más tarde fue refutado, negando con ello la Trinidad. El desacuerdo entre los evangelistas es completo. Y no se olvide que fueron escritos 62 evangelios, reducidos luego a cuatro, tras discusiones interminables, el año 364.

Las contradicciones de la Biblia, Evangelios, etc, son excusas a fin de confundir, no sólo al mundo, sino hasta al propio Dios. Se nos dice que cuanto acontece de malo al hombre, es por abuso de libertad de éste, pero resulta ignominioso repetir esa tesis en cuanto a seres de tierna edad, sin discernimiento sobre el bien y el mal todavía, se refiere.

En general, es demasiado conformista la humanidad. Y el temor al «más allá», a lo desconocido, hace el resto. La ciencia, en lo que va de siglo, ha hecho avanzar nuestros conocimientos generales, al mismo tiempo que demostrado lo absurdo de la creencia en un ser sobrenatural. La impostura de las religiones y sus propagadores es manifiesta. Pero tantos siglos de oscurantismo han hecho a los pueblos creyentes, ciegos, y sobre todo sordos y temerosos. De ello se aprovechan especialmente la católica romana, la más retrógrada, la más cínica, la más despreciable, sin duda de ningún género.

Recientemente leímos la carta que Truman, siendo presidente de Estados Unidos, dirigió al entonces papa Pío XII, difunto, y suplantado por el actual Juan XXIII. («T. y L.», de México, núm. 187, noviembre de 1958). Truman le decía toda una serie de verdades, pero olvidó que él mismo, creyente en otra religión, protestante, era un verdadero criminal. La humanidad no le perdonará el haber ordenado la destrucción de dos grandes poblaciones japonesas y la inmolación de miles y miles de sus habitantes. ¿Acaso de acuerdo con su Dios? ¿Cuánto sarcasmo!

Demasiado lentamente va salien-

do la humanidad de su letargo de siglos.

Combatamos sin tregua ni descanso el mito de las religiones, de todas las religiones. Hagamos cuanto a nuestro alcance esté para que los pueblos despierten del todo y huyan de dogmas y embauca-dores interesados.

La mía es la verdadera.



UNA VIDA DE CENETISTA

La F. Local de Montpellier pierde un compañero más: el buen amigo José Recasens, al que bromeando se le decía que nos enterraría a todos y que llegaría a 100 años, ya que en apariencia se encontraba vigoroso a pesar de sus 74 años.

No ha sido así, se puso amarillo y lo internaron en el hospital y le pronosticaron una enfermedad dañina. Le operaron con mal resultado y así la Parca se lo llevó el 9 de enero de 1973 en Saint-Georges d'Orques (Hérault), rodeado de su abnegada compañera Narcisa, de su hija Pilar y sus hijos Pepito, Michel y Jaqui, y familia toda.

Oriundo de la Puebla de Ciérvols (pertenecía a la rebelde comarca de las Garrigas agrupadas a la misma los pueblos de Vilosell, Cervià, Vinaixa, Puigvert Arbeca, etc...) de los cuales salió lo mejor que poseía en compañeros la provincial de Lérida, entre ellos los hermanos Arbós (cuñados del finado), Jorge Pons, que habiendo ido en misión orgánica, fue fusilado en el fatídico Campo de la Bota, de Barcelona; los hermanos Manresa, los hermanos Carré, Baldú, Coletes, Madró, Escalé y tantos otros que no nombro por no hacer la lista más extensa.

Al levantamiento fascista Recasens estuvo en el lugar que le correspondía. Se hizo cargo de la colectividad en calidad de presidente de la misma a finales del 36. Colectividad que funcionó como una de las mejores, y así se acreditó hasta en la retirada, llegando compacta a la frontera con carros, animales y demás enseres, cosas que tuvieron que abandonar al pasar la frontera y ser conducidos al campo de concentración de Vernet.

Recasens salió a la vendimia y se quedó a trabajar en el Tarn como agricultor hasta el 43, que tuvo que largarse por ir a bus-

carlo los gendarmes. Marchó a París, y al salir por una de las estaciones del Metro fue detenido por los milicianos de Pétain. Conducido a la prefectura fue llevado al tren y junto con otros compañeros a Alemania, donde permaneció hasta conseguida la liberación.

A su regreso pudo reunirse con su compañera, sus hijos y uno de sus cuñados en Argelies (Hérault), trabajando en la agricultura hasta el 47, que fijó su residencia en St-Georges d'Orques, en donde se aplicó en su verdadera profesión de sastré.

El entierro, civil, el 10 de enero constituyó una verdadera manifestación

A pie de sepultura el compañero Guijarro (verdaderamente emocionado) dijo en sustancia que el amigo y compañero José Recasens que acompañamos a su última morada, estaba dotado de sentimientos nobles; era solidario y amaba la libertad y deseaba con todas las fuerzas de su corazón que en nuestra querida España pronto brillara el sol de la libertad. Era un anónimo, como tantos miles de compañeros, que soñaba en que el mundo llegara a ser más humano, más justo.

El compañero Octavio (igualmente emocionado) se dirigió a los amigos franceses, por cierto numerosos. Trazó la odisea de los exiliados españoles esparcidos por el mundo entero por el solo delito de haber querido vivir en libertad y sin explotadores. Sin miedo a equivocarse era la C.N.T. la que había pagado mayor tributo.

Cerramos esta necrología dando el más sentido pésame a su compañera Narcisa a sus hijos, y familia toda. Y a ti querido Nelo, que descanses en paz en tu sueño eterno. Los que convivimos contigo no olvidaremos tu bondad y tu temple.

Tu amigo, P. G.

MAS CASAS HUNDIDAS

BARCELONA, (OPE). — «La Vanguardia» del 14 de enero. Bajo el título de «El juez del Juzgado número 20 presencia los trabajos de descombro de las casas de Horta» se lee:

«El juez titular del Juzgado número 20, al que corresponde la instrucción del sumario por la explosión que originó la destrucción de dos casas en Horta, y a consecuencia de la cual hay que lamentar un muerto, dos heridos graves y varios leves.»

«HASTA QUE DIOS QUIERA...»

MEJICO, (OPE). — «Hasta que Dios quiera» Franco hará la felicidad de los españoles — decía «Novedades» el 5 de enero en un artículo de F. Carmona Nenclares —. Con el mismo generoso amor, policíaco y carcelario que viene mostrando desde julio de 1936. Hay varias formas de declararse ateo, y ésta, que envuelve al poder político tirano y al Supremo Hacedor, no tiene nada de nueva, pero es la más curiosa; podríamos llamarla gangsterismo metafísico.

«Franco sabe perfectamente que su régimen descansa en la policía, en los soplones y en el ejército, pero tiene siempre, en estas ocasiones el nombre de Dios en los labios. Tantos años de dictadura, de silencio, de camposanto, y ahora sólo le queda el más lamentable de los ateísmos.»

EN EL FERROL SIN CAUDILLO

EL FERROL. — Disconformes con la insuficiencia marcada en el convenio colectivo tramado por la empresa de los Astilleros, la autoridad del Ramo y la delegación sindical, 3.500 obreros el 25 de enero se declararon en paro total.

BOMBA VA

PARIS. — En la fachada de un banco oficial español estalló un artefacto que sólo causó daños materiales en la casa y rotura de cristales en la vecindad.

LA SOLUCION, MAÑANA

TARBES. — El túnel Aragnouet - Bielsa (de Altos Pirineos al Alto Aragón), recién terminado, no puede ponerse en servicio por defectos de revestimiento, particularmente en los 1.262 metros correspondientes al lado español. Francia se niega a satisfacer nuevas cargas por la construcción del túnel (largo de 3 kilómetros) y por su parte el gobierno



civil de Huesca ha rechazado la demanda de un nuevo crédito efectuada por el ayuntamiento de Bielsa. En consecuencia, el túnel, de gran importancia internacional, ha sido cerrado en la boca de Francia y en la de España.

HUELGA DEL HAMBRE

MADRID. — En el presidio de Alcalá de Henares una veintena de mujeres condenadas el mes de enero practicaron la huelga del hambre para conseguir mejor trato y alimentación más decente. Se impide a las empresas comunicar entre ellas, se les niega derecho al estudio, se les sirve alimentación insuficiente y mala y deben desenvolverse en condiciones higiénicas lamentables. Esta protesta la desataron quince reclusas por delito político, pero cinco presas de las calificadas comunes se asociaron al gesto de sus compañeras.

MEDIDAS CONTRA LOS QUE, EN LA CARCEL DE SEGOVIA, HICIERON UNA HUELGA DEL HAMBRE. — CONTINUA LA HUELGA DEL HAMBRE EN LA PRISION DE MUJERES DE ALCALA DE HENARES

MADRID, (OPE). — Algunos detenidos de la cárcel de Segovia llevaban el 22 de enero más de una semana incomunicados, en celdas de castigo, por haber hecho una huelga del hambre. Los presos protestaban por no recibir cuidados médicos suficientes. Esta protesta tiene para los detenidos otra consecuencia más grave: en adelante, sus expedientes contendrán la mención «Falta grave», que implica la supresión del beneficio del derecho de «redención por el trabajo».

El preso político José Sandoval, que ya ha purgado 10 años de prisión y debía salir en el mes de julio próximo, corre el peligro de que no obtenga su liberación hasta agosto de 1974. Varios abogados del Colegio de Madrid han ido a Segovia para protestar ante el director de la prisión.

Por otra parte, en Alcalá de Henares, prisión de mujeres, continúa la huelga del hambre iniciada hace muchos días. También se hallan incomunicadas en esta prisión, en celdas de castigo, varias detenidas. En la prisión de Soria hay una situación parecida.

GUERRA A LOS TRABAJADORES

BILBAO. — Tras los reiterados paros laborales registrados en la empresa Astilleros Españoles S.A., la dirección de la citada empresa ha decidido aplicar sanciones que para algunos de los trabajadores comenzaron hoy y para otros regirán a partir de mañana miércoles.

En relación con la factoría de Olabeaga, 1.800 obreros de una plantilla total de 2.900 han sido suspendidos de empleo y sueldo por cinco días y deberán incorporarse al trabajo el próximo lunes. Por su parte, 320 trabajadores de una plantilla de 468 de la factoría de Asúa han sido sancionados también con suspensión de empleo y sueldo durante cinco días.

Tales venganzas patronales son posibles bajo régimen de dictadura.

CONSEJO DE GUERRA

ZARAGOZA. — La llamada justicia militar está juzgando a los supuestos autores de la muerte del cónsul francés Tur Vaquier y del incendio del edificio del consulado.

A este respecto un diario de París dice:

«Como ha ocurrido en otros países todos los acusados tienen de 18 a 22 años. De familias burguesas, dos de ellos son hijos de oficiales superiores, otro es hijo de un ex combatiente franquista. Se trata de Alvaro Noguera Calvet, 20 años; José Antonio Mellado Romero, 21 años; Luis Javier Segarra, de 21; Claudio Solsona Aznar, de 21; Fernando Burillo García, de 22, e Ignacio Vigil Escalera, de 18 años.

Las penas que solicita el fiscal son tres penas de muerte, dos de treinta años y una absolución.

El juicio se ha concluido disponiendo cinco condenas a 30 años y una absolución.

30 DE ENERO: DOS ATRACOS

BARCELONA. — Con pocos minutos de intervalo se han cometido dos atracos: uno en la sucursal del Banco Español de Crédito por un individuo solo, y otro en la sucursal de la Caja de Ahorros de Sabadell sita en Santa Coloma de Gramanet, también por un atracador solitario. En el primer ataque la casa perdió 452.000 pesetas y en el segundo la C.A.S.

registró una disminución de fondos de 342.000. Ambos desvalijados no han sido, por ahora, habidos.

DIOS Y MARX
EN COMPADRAZGO

Werner Lamberz, miembro de la Oficina del Partido comunista de la R.D.A., se entrevistó en Roma el pasado día 24 con el encargado de Asuntos públicos del Vaticano, monseñor Casaroli, según confirmó ayer oficialmente la agencia informativa de Berlín-Este A.D.N.

Según la citada fuente, la entrevista sirvió para un provechoso intercambio de información respecto a una serie de cuestiones de interés para la República Democrática Alemana y el Vaticano.

Lamberz estuvo acompañado en la entrevista por el director de relaciones internacionales del Partido, Paul Markowski.

Se cree que los temas abordados en la entrevista giraron en torno a la nueva ordenación de los obispos, al reconocimiento de una Conferencia Episcopal germano-oriental y al posible establecimiento de relaciones diplomáticas entre la RDA y el Vaticano.

HA MUERTO
DON FELIX GORDON ORDAX

MEJICO, (OPE). — En esta República, donde vivía desde la terminación de la guerra civil ha fallecido el ex presidente del Gobierno republicano español don Félix Gordón Ordax. En modo alguno creemos necesario insistir sobre la extensión de sus conocimientos de lo ocurrido en el territorio del Estado español con motivo del perjurio de gran parte de los militares y de la ayuda, esencialísima y decisiva, que les prestaron Hitler y Mussolini.

Recordamos los tiempos en que la República Española y el Gobierno republicano estaban instalados en las avenidas de Raymond Poincaré y de Foch, en donde el nombre de Gordón Ordax era evocado frecuentemente.

Deja escrita una obra copiosa y de un alto valor documental. Son varios volúmenes cuya consulta es — y lo será más todavía en lo sucesivo — necesaria para conocer hechos y situaciones que todos los republicanos hubiésemos querido que no ocurriesen.

Libre opinion :

La farce électorale

Au cours de sa dernière conférence de presse, Pompidou l'a dit sans détours : il a été élu, donc il est le maître et n'a pas de compte à rendre sur ce qu'il fera demain. Les votards qui le portèrent au pouvoir ne peuvent pas se plaindre de subir le maître qu'ils se sont choisi —, les autres votards aussi puisqu'ils acceptent les « règles » du jeu électoral il est juste qu'ils en subissent les conséquences.

Ce qui est moins juste cependant c'est que nous, qui ne votons pas, qui n'acceptons pas ce jeu de tricheurs qu'est le vote, devions nous incliner devant une prétendue majorité qui ne représente pas 10 pour 100 de la population. Il y a bien environ 50 millions d'habitants en France et le ou les partis qui gouvernent ne représentent jamais que 4 à 5 millions d'individus.

Les équipes politiques qui « gouvernent » dans le cadre des constitutions républicaines, démocratiques ou socialistes, ne gouvernent que dans l'unique but de maintenir l'autorité de l'Etat, les profits et les hiérarchies.

C'est en refusant massivement de participer à la duperie électorale, c'est en ne votant pas que les hommes libres signifieront au gouvernement en place comme à tous ceux qui aspirent gouverner qu'ils doivent nous foutre la paix,

une fois pour toutes et tout de suite.

Les électorales tricheurs n'acceptent même pas les règles du jeu qu'ils ont fabriquées eux-mêmes. En effet, s'il y a plus de 50 pour 100 d'abstentions dans une commune, cela signifie clairement que la « majorité » ne veut plus être gouvernée. Et pourtant, au mépris du respect des règles qu'ils ont établies, les politiciens continuent avec l'appui de la police et de la force armée à imposer leur autorité à la grande majorité qui n'en veut pas.

Ces gens-là, qu'ils soient de droite ou de gauche sont donc bien responsables des actes de violence engendrés par la révolte naturelle des abstentionnistes à qui les votards ne craignent pas d'opposer les menaces et les violences de leurs flics et de leurs soudards lorsque la majorité leur signifie qu'elle veut et peut se passer de maîtres.

Le vote est une abdication de l'esclave devant le maître.

En mars prochain profitez donc des premiers rayons de soleil du printemps. En ne votant pas vous manifesterez votre volonté de ne pas abdiquer votre dignité d'homme libre entre les mains des profiteurs et des coquins.

Raymond BEAULATON

Informations internationales

Mercredi 24 janvier à Bruxelles, manifestation lycéenne pour protester contre l'armée et la réforme de ses structures (bidasses passant d'autorité dite légale, dans les rangs de la gendarmerie, modification du statut d'objecteur de conscience, etc.).

Les lycéens, 14 ans de moyenne d'âge, font un sit-in des plus courant ; la réaction des autorités belges elle, l'est moins : les gendarmes chargent à cheval, sabre au clair.

Bilan : une vingtaine de blessés et 150 arrestations.

Les flics de Bruxelles sont apparemment aussi « efficaces » que les nôtres, pour ne pas dire, plus, car parmi les lycéens chargés et

tabassés une tête est tombée, celle d'un jeune adolescent de 14 ans.

Eh oui ! un jeune qui prend conscience devient dangereux, et en cela ressemble à Buffet et Bontems.

Peut-être aussi, que les Belges sont comme les Français et que 63 % d'entre eux sont heureux que la mort frappe les marginaux.

Un correspondant

**8° UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX**
ancienne Bourse du Travail, 42,
rue de Lalande, 33 - Bordeaux.

— Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux : le samedi de 17 à 18 heures.

Soutien à Sergio Ardaù, face à la procédure d'expulsion

Devons-nous rendre complices de la disparition de Sergio Ardaù, dernier témoin encore vivant de l'affaire Valpreda ?

Souvenez-vous :

Le 12 décembre 1969 explosaient à Milan les bombes faisant 16 morts et 103 blessés.

La police accuse immédiatement la gauche italienne et arrête des militants libertaires.

Mais peu à peu, cette accusation sera démontrée comme fautive.

Les témoins directs de l'affaire disparaissent mystérieusement, victimes « d'accidents », ou plus simplement « suicidés ».

Comme Giuseppe Pinelli, cheminot libertaire, « suicidé » d'une fenêtre de la Questure de Milan.

Comme Armando Calzolari, en désaccord avec ses amis fascistes qu'il savait coupables..., il pouvait parler...

Comme Udo Lenke, qui mettait en cause des dirigeants d'extrême droite..., éloigné dans un hôpital psychiatrique...

Comme le « super témoin », le chauffeur de taxi Rolandi, qui avoue avoir reçu 50 millions pour reconnaître Valpreda, il meurt d'une crise cardiaque...

Comme 5 militants libertaires, participant à une contre-enquête : ils meurent dans un accident de voiture...

Comme l'avocat Ambrosini, témoin de la première heure, qui se « suicide » du 8° étage de l'hôpital où il était en observation...

Sergio Ardaù est arrêté avec Pinelli et est conduit avec lui à la préfecture. Il témoignera plus tard contre le commissaire Calabresi, l'accusant d'avoir assassiné Pinelli.

Sergio Ardaù est le seul témoin à avoir vu, à la préfecture, la serviette contenant les restes de la bombe trouvée intacte à la Banque Commerciale de Milan et faite ensuite exploser par la police contre l'avis des experts, qui voulaient en connaître le procédé de fabrication (encore une preuve qui disparaît).

Après avoir déposé au procès Lotta Continua-Calabresi, contre le Commissaire Calabresi, il se réfugie en France pour ne pas subir le sort de tous les autres témoins de l'affaire.

Aujourd'hui, sous la pression de

l'opinion publique italienne, la vérité a triomphé, innocentant formellement Valpreda, prouvant la collusion de l'extrême droite et la CIA, faisant arrêter les véritables responsables du massacre, à savoir : l'extrême droite italienne aidée par la CIA et les services secrets grecs.

Valpreda, aujourd'hui en liberté provisoire, est gravement malade à la suite de son séjour en prison et des mauvais traitements subis.

Trois ans après l'attentat, Valpreda attend toujours son procès, que la police repousse devant les preuves qui s'accumulent, l'innocentant.

A ce jour, la multitude de preuves en possession de la police italienne, mettant en cause les organisations d'extrême droite et les organismes d'Etat coupables du massacre, met dans l'obligation le gouvernement italien de tout mettre en œuvre pour étouffer l'affaire.

Valpreda malade, peut mourir... Si Sergio Ardaù subit le sort des autres témoins (disparus et « suicidés » avec l'aide de la police)..., il n'y aura plus d'affaire.

C'est ce qui explique, qu'en toute connaissance de cause, au mépris de la sécurité et de la vie de Sergio Ardaù, et sans aucun motif, alors qu'il mène une vie calme et travaille régulièrement en France depuis deux ans, le gouvernement français lui notifie un refus de séjour, en contradiction flagrante avec le mythe « France = Terre d'Asile » qu'il répand par ailleurs.

Il est facile d'imaginer le sort de Sergio Ardaù une fois hors de France.

Un comité de soutien a été créé, solidaire de Sergio Ardaù, protestant contre cette véritable mesure d'expulsion qui a pour date le 5 février.

Sergio Ardaù doit rester en France !

Tous contacts avec le Comité de Soutien :

« Soutien à Sergio Ardaù, 33, rue des Vignoles, 75020 Paris. Téléphone PYR 46 86.

Dans la Collection 10-18 est paru « La piste rouge », traduit de l'italien, sur l'affaire.

Aussi édité par Champs Libres, « L'Etat massacre ».

Enfance inadaptée, enfance à désadapter

(Deuxième Partie)

Après la chronique « Politique et Psychanalyse » parue dans les précédents numéros du « C. S. », Claude Laporte nous propose une nouvelle Chronique « Enfance inadaptée, enfance à désadapter » dont la première partie est déjà parue la semaine dernière. Faute de temps nous n'avons pu en présenter les grandes lignes.

Nous pensons qu'il est encore temps de le faire, et nous laissons Claude Laporte nous expliquer les raisons de cette chronique :

« Les textes, je les ai élaborés sur la base de deux années de travail dans l'enfance inadaptée. J'y ai vécu une expérience enrichissante, très intéressante, mais aussi très pénible à certains moments; l'enfance inadaptée rappelant le milieu pénitencier. Son rôle est fondamental, il faut le démontrer pour détruire ce formidable outil. » — N.D.L.R.

LE « CAS SOCIAL »

La structure E. I. se souvient qu'elle est « au service » d'enfants « défavorisés », et elle a peu à peu précisé ses critères d'admission, en les affinant, en les diversifiant; il s'agit avant tout d'améliorer le fonctionnement et l'efficacité de la machine, autant que de justifier l'existence de ces établissements : l'objet étant de pallier une inadaptation, la logique du système mène à entretenir la chasse aux inadaptés et à prévoir les cas; des gens sont devenus incroyablement habiles à déterminer des déviations. On définit maintenant jusqu'au cancre, race qui a totalement disparu — ou peu s'en faut — de l'école publique, y compris des classes de perfectionnement, tellement il est dépeint, étiqueté et déporté. La liste est longue et il n'est plus nécessaire d'en faire l'inventaire (cf « C. S. » précédents), mais il paraît cependant nécessaire de mentionner celui qui incarne la plus grande aberration d'un système social qui se croit évolué et prétendant fonctionner harmonieusement pour le bien de chacun et de tous; il s'agit du « morpion », du « cas social »; car ce que l'on nomme « cas social », c'est un gosse.

AUTORITE « PHYSIQUE ET SPIRITUELLE »

Mais qui donc prononce les admissions dans ces forteresses? Qui donc abaisse le pont-levis et accepte en définitive d'avaliser ce qui n'est qu'une répression? Essentiellement deux « gros » personnages : le directeur et le psychiatre. La première loge avec armes et famille dans le château, vaste domaine qui lui est concédé; il embauche lui-même son personnel, sur qui il a le droit de vie et de « mort », droit qu'il étend aux enfants. Il donne des fêtes auxquelles il invite les maîtres des châteaux voisins et tout ce qui compte de notabilité alentour; il a comme habitude de pavoiser avec les couleurs de la générosité paternelle, exténué par le souci de tous ses sujets. Il prétend connaître de tout, et cela est bien évident puisque sa fonction lui fait vocation d'apparaître pour tous, comme la pierre d'angle et le bâton de route ne faisant jamais défaut.

Heureusement qu'il se voit secondé dans sa tâche par l'autorité spirituelle du psychiatre, son bouffon qui se voit assigné comme rôle, la découverte des soucis et malaises de chacun, celle des remèdes à envisager. Le grand sorcier... Il arrive une fois par semaine ou une fois par mois. Après avoir pris des nouvelles du maître, de sa famille et de ses sujets, après avoir pris une petite collation, la route étant longue, il délivre, chose vitale pour l'entreprise, quelques prises en charge pour la sécurité sociale, quelques ordonnances, et divers petits certificats. Assistant aux fêtes, il participe en bonne place aux festins.

Seule la faute professionnelle grave...

Tous deux s'épaulent mutuellement. L'abnégation du souci temporel est validée et gratifiée par le détenteur du savoir qui n'oublie jamais d'exalter la grandeur du dévouement et de la compétence... C'est-à-dire que le maître se réfère au psychiatre pour justifier ses décisions et... ses licenciements. Expérience et savoir...

Vêtus d'une robe de disponibilité, de compétence et de générosité, ils disent connaître leur affaire et ne cessent de le clamer alentour. Entourés et protégés d'un écran de respectabilité, d'utilité et de prestige qui peut faire envie à chacun, ils évitent que l'on ne remette en question la légitimité de leur statut.

Chose apparemment impossible vu que leur pouvoir est quasiment illimité; ils sont intronisés par une « commission d'agrément ». Ils sont ensemble légalement investis, face aux pouvoirs publics, de la bonne marche de leur établissement. Ainsi, hors la faute professionnelle grave — et pour le moins plus que difficile à prouver — ils n'ont aucune limite quant à leurs fonctions. Je le rappelle car tous deux ont trop

tendance à incriminer le pouvoir social s'ils connaissent des difficultés avec leur personnel ou... leurs enfants.

UN VOCABULAIRE SPECIAL

Un autre facteur favorisant le repliement de l'EI sur elle-même : c'est des mentalités et un vocabulaire dans les discours traduisant un esprit et des finalités très déterminés. Cherchant à se constituer en secteur spécialisé autonome, où éducation et médecine perdraient leur spécificité en un nouveau dosage, il a fallu à l'EI un vocabulaire adéquat et nouveau pour exprimer sa prétendue spécificité; c'était le moins pour être prise au sérieux...

COMMUNIQUES

Nous rappelons les permanences Librairie au local 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

**

Tous les camarades ayant en dépôt des livres appartenant à la C.N.T. sont priés de les ramener au local.

ASSEMBLEE GENERALE DU SUERP (employés)

Judi 8 février au Siège Régional, 39, rue de la Tour d'Auvergne.

Ordre du jour :

1. Election du bureau.
2. Informations confédérales.
3. Divers.

Présence indispensable.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :

DELORME J.-P.

B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :

Trois mois	13 F
Six mois	25 F
Un an	50 F
Etranger :	
Six mois	28 F
Un an	56 F
Par avion (Amériques):	
Six mois	41 F
Un an	82 F

A LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

15 FEVRIER

1973

NUMERO 741

PRIX : 1 F.

45^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

*Refusons les règles que nous imposent
les politiciens, les bureaucrates, les mi-
litaires et les marchands...*

CIRQUE ELECTORAL

« Le suffrage universel est le cérémonial au cours duquel chaque individu est dessaisi de tous ses pouvoirs... l'élection est une autocastration collective. »

...organisons nous-mêmes notre vie...

ENVIRONNEMENT - POLLUTION

« Mieux vaut consommer moins dans un monde viable que de périr dans l'abondance empoisonnée. »

...réceptionnons nous-mêmes nos C.E.S.

ARMEE

« A nos morts pour rien, victimes du capital et des marchands de canons. »

Document :

(TEXTE EXTRAIT
D'UN RECENT N° DE
L'ECOLE EMANCIPEE)

Lutte révolutionnaire, élection et PCF

Depuis plusieurs mois toute la vie politique est déterminée par l'approche de la période électorale. S'il est dans la nature des organisations traditionnelles de participer au cirque électoral puisque toute leur activité se déroule dans le cadre de la légalité et des institutions bourgeoises, il est, à première vue, surprenant de constater que des groupes qui se proclament révolutionnaires se préparent à investir toutes leurs forces dans ces élections.

I. — Les illusions

L'argument avancé est connu : « Il faut se placer sur le terrain des illusions pour mieux les combattre ».

La première illusion des travailleurs réside dans le suffrage universel, pierre angulaire de la République bourgeoise. Pour eux, les élections ne font pas partie des rites « démocratiques » intégrant la classe ouvrière au cadre politique de la bourgeoisie, elles leur apparaissent comme le moyen d'expression égalitaire de la « volonté populaire », et même comme le seul moyen d'intervenir dans les affaires politiques globales de leur pays.

Mais pourquoi des révolutionnaires qui prétendent ne pas être mystifiés par les élections bourgeoises y participent-ils ?

Pourquoi empruntent-ils une voie qu'ils savent fautive pour démontrer aux autres qu'elle est fautive ? Pourquoi n'empruntent-ils pas tout de suite la bonne ?

— La deuxième illusion des travailleurs se manifeste par la confiance qu'ils accordent aux organisations traditionnelles. Non seulement ils votent, mais quotidiennement ils suivent les consignes de ceux qui prétendent incarner, dans la vie politique nationale, leurs intérêts de travailleurs face à ceux du capital.

Pourquoi des révolutionnaires qui dénoncent, à longueur d'année, la politique des organisations traditionnelles appellent-ils à voter pour elles ?

Pourquoi font-ils comme s'ils avaient des illusions sur la nature et la fonction des organisations traditionnelles dans le but de dissiper les illusions des travailleurs dans ces organisations ?

La tactique « se placer sur le terrain des illusions pour mieux

les combattre » aboutit en fait à renforcer ces illusions.

Car enfin *pourquoi les travailleurs ne croiraient-ils pas à l'efficacité des élections puisque des révolutionnaires se placent eux aussi sur le terrain électoral ? Pourquoi les travailleurs se détourneraient-ils du PCF puisqu'au second tour des révolutionnaires vont appeler à voter pour lui et avec des arguments du genre : il faut « émettre un vote de classe » « voter ouvrier = voter PCF ».*

La réaction de travailleurs mystifiés sera de voter « utile » dès le premier tour puisque de toute façon manifester son appartenance de classe au second tour consistera à voter PCF !

II. — La fonction du cirque électoral

L'idéologie capitaliste (commune à la bourgeoisie et à la bureaucratie Chine - URSS - Cuba, etc.) est de masquer la SEPARATION sur laquelle sont fondés les rapports sociaux de production (c'est-à-dire, les relations économiques et sociales entre les hommes) et le mode d'organisation constitutionnel de la société d'exploitation. La division, entre prolétariat et capital, entre le travailleur et le produit de son travail, entre l'exploité et les institutions qui organisent l'exploitation, est voilée par la vision du monde que les classes dominantes inculquent aux exploités.

L'idéologie bourgeoise présente la société capitaliste comme une communauté d'individus égaux entre eux : les citoyens, qui disposent, pour organiser leur vie collective, d'institutions neutres, au service de tous. La République démocratique est la mystification la plus achevée de cette communauté d'hommes-libres - égaux-entre-eux. L'abolition du suffrage censitaire a fait disparaître les différences institutionnelles au sein de la société et le suffrage universel a réalisé l'intégration politique de la classe ouvrière à la société bourgeoise. En masquant les clivages de classes, le suffrage universel s'est imposé comme un moyen d'expression des aspirations de tous, comme moyen de canaliser les contestations.

La doctrine de la « séparation des pouvoirs » (législatif, exécutif, militaire, judiciaire, etc.) n'est pas seulement une tentative de

démontrer l'indépendance de ces institutions (alors que toutes participent de l'Etat oppressif) mais aussi de justifier la séparation entre le « citoyen » et les institutions.

Ces institutions étant au service de tous doivent selon la bourgeoisie échapper au contrôle direct de chacun. Chaque citoyen est donc amené à concevoir sa participation à la vie politique comme une abdication. Le suffrage universel est le cérémonial au cours duquel chaque individu est dessaisi de tous ses pouvoirs.

Par le vote le citoyen délègue ses pouvoirs à quelqu'un d'autre. L'élection est une autocastration collective.

Non à l'auto-mutilation des travailleurs. Non au suffrage universel. Refus de vote.

III. — La participation de révolutionnaires aux élections

En présentant des candidats on ne valorise pas seulement le parlementarisme et le cirque électoral, mais on appelle les travailleurs à se démettre de leurs pouvoirs. *Comment des révolutionnaires peuvent-ils participer à cette entreprise de démobilisation ? Seraient-ils de sauveurs suprêmes ?*

Les travailleurs manifestent-ils leur conscience de classe en s'auto-organisant pour gérer eux-mêmes leurs luttes ou en abandonnant à d'autres leur initiative, en se dissolvant en tant que classe ?

La participation aux élections traduit une conception avant-gardiste de l'activité révolutionnaire. L'avant-garde se substitue aux travailleurs et les appelle à se démettre en sa faveur. Elle agit à leur place, en attendant de gérer la société aussi à leur place. L'histoire et l'analyse théorique démontrent que l'avant-garde qui se substitue aux masses se prépare une future fonction d'exploiteurs. Immédiatement la présentation de candidats révolutionnaires aura deux conséquences :

a) Chaque organisation, utilisant la campagne électorale pour se faire connaître de façons publicitaire, va mobiliser tous ses militants pour obtenir le meilleur score possible. Les énergies militantes seront donc déviées, absorbées par la publicité électorale. *Il s'agit donc d'une désertion organisée de*

la lutte de classe dans chaque secteur.

D'un côté, ces « révolutionnaires » auront le culot de faire de belles déclarations comme quoi seule la lutte paie alors que de l'autre ils retireront leurs militants de leurs secteurs de militantisme habituel !

b) Alors qu'au cours des luttes dans les entreprises se dégage une pratique révolutionnaire qui commence à devenir crédible : lutte non limitée, actions directes, occupations, séquestrations, revendications unitaires, et qu'un courant révolutionnaire se renforce depuis 68 dans ces luttes (même s'il n'en est pas au stade d'une unification organisationnelle) les résultats électoraux vont minoriser le courant révolutionnaire, car bien évidemment les travailleurs établiront la relation entre le résultat de ces révolutionnaires et ceux des partis traditionnels.

La participation aux élections est contraire au développement de la conscience de classe des travailleurs et aboutira à ridiculiser le courant révolutionnaire.

(A suivre)

POUR SOUTENIR LA LIBRAIRIE 2° U. R. PENSEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL.
C.C.P. La Source 32 667-66,
« Le Combat Syndicaliste ».

ASSEMBLEE GENERALE
DU S.U.E.R.P. (Employés)

Jeudi 22 février au Siège régionale, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°).

Ordre du Jour :

1. Election du bureau.
2. Informations confédérales.
3. Divers.

Présence indispensable.

L'ANARCHIE
de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire.

DOS ANIVERSARIOS

11 DE FEBRERO DE 1873

SE trata, como se puede adivinar, del Primer Centenario de la República española, que, según hemos observado, en Francia ha pasado de puntillas. Y no fue un vano acontecimiento. Percibiéndose aún el vaho funerario del Santo Oficio reanimado en 1823 por Fernando VII y el duque de Angoulême, y estando en pleno auge la guerra civil entablada por el absolutismo carlista, una República de pueblo (por lo que se preciaba de federal y justiciera) era en 1873 un caso de atrevimiento que sólo podía concebirse disponiendo, ese mismo pueblo, de adalides con vigor cívico y fuerza de arrastre al ejemplo de Francisco Sunyer Capdevila y de José Martí (a) Xic de la Barraqueta, entre otros. Para proclamar una República simplemente ciudadana en aquella época, tan cercana al fernandismo, se requería más atrevimiento que en la actualidad instituir una «República Democrático-popular» protegida por el comunismo de la URSS o el de China. Eso de ahora es de consuetud; lo de hace cien años era de convicciones y tesón frente a la tiniebla religiosa, tan densa entonces. La reacción que en 1936 se nos echó encima habría carecido de importancia sin el apoyo de Hitler, Mussolini y de todo el fascismo internacional. Porque si Fernando el Odiado tuvo el acodo directo de los Cien Mil Hijos de P. de San Luis, Franco tuvo la Banca Mundial a su disposición y 100.000 cañones, aviones y submarinos, a más de los 100.000 soldados italianos, los 100.000 rifeños y otros moros, los 100.000 voluntarios alemanes, irlandeses, polacos, rumanos y de otras procedencias, sin contar los 200.000 y pico de paisanos españoles ingresados a las filas nacional-fascistas a la fuerza. Un régimen liberal español en 1936 tenía aguante propio y si algún inconveniente apreciable se le presentaba era la modernidad socializante que acusaba de atascado al régimen republicano. Es por todas estas razones y no por inclinación al romanticismo que nosotros nos inclinamos por una mayor consideración a la República de los Figueras, Pi y Margall, Salmerón y Castelar, que a la de Alcalá Zamora y Azaña. Pueden ciertos republicanos preparar los cubiertos para el banquete del 14 de

abril cual les concierne. Mas ello no evita que nosotros les observemos que descuidando la importancia del primer Centenario de la República española, dan la sensación de haber perdido en el camino algo que creíamos esencial en ellos.

10 DE MARZO DE 1923

Esta fecha es muy fatídica. Ella marca el año 50 del asesinato del compañero Salvador Seguí Rubinat (a) Noi del Sucre, hecho vandálico ocurrido de noche en la calle de la Cadena de Barcelona, cruce con la de Peu de Creu. Para engarzar un drama con otro, diremos que seis años antes fue recogido en lugar muy cercano el cadáver de su gran amigo y compañero José Climent, de Cerrajereros.

El asesinato del Noi del Sucre fue cotizado por el Fomento del Trabajo Nacional con sede en Barcelona, en la misma casa en la que en julio de 1936 se instaló la Confederación Regional del Trabajo., C.N.T. Seguí era odiado por toda la burguesía y desestimado por la política lerrouxista por tratarse de un individuo de valor y al mismo tiempo insobornable. Seguí era idealista honesto, capacitado y con el don de la simpatía. Físicamente estaba bien dotado, como en oratoria, facundia, precisión, voz adecuada, agudeza, y percepción de las situaciones. No importa si humano — demasiado humano, que dijera el otro — era un gigante al que la Patronal, el gobierno y el clero abatirían. Matando a Seguí, estos enemigos jurados imaginaron descabezar a nuestro movimiento anarcosindicalista. Se equivocaron, pero el daño estaba hecho.

En anecdotario lúgubre anotaremos dos escenas que a simple vista se relacionan.

El primer compañero que reconoció en el lugar del crimen el cadáver de Seguí (a su compañero Paronas la Cruz Roja ya se lo había llevado) fue el descompasado José Gardeñas, el cual lloró, gritó y clamó venganza y unos minutos después, junto con otros compañeros, atizaba a tiros a todo uniformado que cruzara por la calle de San Pablo. Este compañero fue fusilado por nosotros mismos por una ratería cometida. El desdichado Gardeñas murió valiente.

Uno de los asesinos del Noi del Sucre era conocido por

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 15 de Febrero 1973

«L'Oncle» y se llamaba Carlos Baldric, carlista, pistolero del «dibre», y probablemente cuñado del asesino mayor: Severiano Martínez Anido. Sin embargo, «L'Oncle», asesino de Seguí y de más de treinta otros compañeros, murió en 1958 en la cama. De esta omisión no se

acusa a nadie. Pertenece al capítulo Imponderables.

Algunos estamentos políticos se aprestan a celebrar con algo la memoria de Salvador Seguí. La C.N.T. debe de hacerlo propio, y mejor. Al efecto, LE COMBAT SYNDICALISTE cumplirá su parte.

15 DE ABRIL 1973

Nueva Primavera Confederal

Día fijado para la Fiesta Anual de Solidaridad Obrera a celebrar, como cada año, en la sala mayor del Palais de la Mutualité de Paris. Día de «reunión general» fraternalísima en el popular coliseo parisino, comprendiendo la suma de compañeras y compañeros radicados en los veinte distritos de Paris, en los alrededores, y con nutridas representaciones confederales del Loiret, el Cher, el Cher, la Normandía, y a veces presencias de Alto Viena, Alto Garona, etc., en comunión de ideas y compañeril estima para el aguante y desarrollo de la imperecedera Confederación Nacional del Trabajo.

Cada año la comisión organizadora de la Jornada Confederal de Primavera se esmera lo posible para presentar un Programa capaz de satisfacer, propagandística y artísticamente, a un público que tiene criterio y gustos desarrollados, no habiendo desdecido, hasta ahora, la importancia caudal que la militancia cenetista y anarquista concede tanto al acto de la mañana como al espectáculo de la tarde.

Referente al Mitin, éste está en organización y desde luego llevará sello internacionalista, y en cuanto al Festival, por los números que constan ya en cartera y por la «vedette» que ha firmado compromiso podemos garantizar que el espectáculo de ogaño será, como mínimo, tan conseguido como los anteriores. Dos razones de aprecio para que las Federaciones Locales y los compañeros aislados se apresten, desde ahora, a comprometer sus asientos dada la posibilidad de que, esta vez, la sala nos resulte pequeña por intervención de público heterogéneo interesado por la propaganda importante que se tiene preparada. Ahora más que nunca conviene que todo el censo confederal y ácrata de Paris y su radio se disponga a responder por la afirmativa — añadamos, con su presencia total junto con las familias y amistades — para demostrar a nuestros adversarios, y para demostrárnoslo nosotros mismos, que la C.N.T. está inspirada por un ideal de porvenir y acreditada por un historial ejemplar que le mantiene abierta la puerta grande de la actualidad y del próximo mañana español.



CARLOS MENDIA

Tenor dotado de voz suficiente, de arte y simpatía. Nuestro público lo conoce y desea, y sería contrariarlo privarle de la presencia del artista Carlos Mendia, especie de llavero titular para abrir con mano derecha nuestros grandes espectáculos. Ultra la «vedette» más arriba aludida, tenemos promesa de otra que acudirá directamente del Canadá para asistir graciosamente a nuestra fraternal y solidaria Jornada del 15 de abril,

Las obras y los días

«SI NOS VOLVEMOS COBARDES»...

HAY expresiones que llevan en sí un muy acentuado caudal simbólico, que incitan a la a la reflexión; incluso abren en la mente el camino que puede impulsar a la acción, a la observancia de una determinada conducta... «¡No te des por vencido ni aun vencido!» Y en los duros años de cárcel la estrofa del poeta constituyó un lema como de esencia visceral, con raigambre en lo hondo de nuestro ser, que nos incitaba a resistir, y a esperar una nueva aurora!

Un poeta, que suponemos joven, la mente aureolada de romanticismo, en los Juegos Florales de la Lengua Catalana, que anualmente se van celebrando en tierras de exilio, y que este año pasado han tenido lugar en Ginebra, obtuvo la Flor Natural, la más alta recompensa que suele otorgarse en ese certamen literario, al presentar su breve poema: «Si venim cobards» («Si nos volvemos cobardes»).

No es el hecho de que se trata, por parte del autor, de querer dar realce a un anhelo autonomista, un espíritu independiente en torno a un problema étnico de base federalista, ahogado por el centralismo absorbente del fascismo que padece España. El simbolismo del poema aludido puede abarcar mucho más. Y es interpretándolo con amplitud simbólica que se recuerda.

En efecto, tomando lo sustancial del poema, si ante la tiranía, ante todo cuanto suponga opresión, se es cobarde, se encoge todo impulso viril, entonces, a los que sean jóvenes, se les dejará envejecer, se les dejará que peinen cabello blanco, se les permitirá vegetar en la vivienda, pagando mansamente el alquiler y los impuestos, sin ser castrados por sorpresa — dice el poeta — sin que se llegue a matar a nadie de la familia, pasando los días entre la tolerancia despreocupada de los déspotas.

¡Ah, pero si no se es cobarde, entonces pueden llegar los interrogatorios y las torturas! Entonces, ellos, al chocar con templos firmes, sin blandenguería de cobardía, la ira ha de anularles el gesto de desprecio. Entonces ellos no pueden impedir que entre jóvenes corazones haya enlazado el amor, dispuesto al sacrificio,

en pos del ideal, incluso a costa de la propia sangre.

Y al cotejar mentalmente una y otra situación, comprendemos que en el poema «Si nos volvemos cobardes» hay una incitación a mantener la dignidad, a no ser cobardes, a no caer en un conformismo de castrados, a luchar siempre, en todas partes, y en todas las etapas de la vida, en favor de la libertad y de la justicia.

«RECONSTRUIR» EN LA BRECHA DEL ANARQUISMO

Se ha procurado no pocas veces, en estas glosas semanales, señalar, siquiera haya sido de manera algo escueta, ideas, incitativas, nombres de publicaciones en relación a las concepciones ácratas, que se tienen en estima. Tiempo hacía que por estas latitudes apenas si se tenía noticia de la revista «Reconstruir», que un grupo de compañeros editan en Buenos Aires, y cuyas señas, a los efectos pertinentes, son como sigue: Luis Danusi. — Casilla de Correos, 320. — Buenos Aires (República Argentina).

Recibido un ejemplar de última publicación, y que corresponde al núm. 80, nos satisface el comprobar que, pese a obstáculos de toda índole, a los que han tenido que hacer frente, ya en lo económico, así como en virtud de las circunstancias políticas del país, la constancia, la tenacidad de los compañeros que llevan el timón y son en lo material principal sostén de la revista, persisten en lo de asegurar un depurado criterio selectivo en lo concerniente al fondo ideológico, a lo cultural, y al enfoque de aquellas particularidades de la vida social que entran en el primer plano de la actualidad. Integra «Reconstruir» un conjunto de facetas, evidenciando un hecho que importa destacar para que se tenga en cuenta por parte de propios y extraños: El anarquismo es de modalidad universalista para todo lo que sean particularidades del vivir, aseverando en su contenido aquel lema del filósofo al manifestar que nada humano le era ajeno.

El número de la revista, recientemente recibido, manteniendo la tónica seguida desde sus principios, resulta interesante por lo ameno y por las reflexiones que suscitan algunos documentados

trabajos. Criterio editorial de la revista es el que lleva el enunciado: «El peligroso error», donde se pone de relieve la ausencia de claro discernimiento de una juventud rebelde, predispuesta a dejarse llevar, por vías de demagogia, al juego de sectores sociales poco recomendables. De ahí la conclusión acertada: «Urge esclarecer y poner las cosas en su lugar. Las justas rebeldías juveniles merecen otro destino que el de hacer el juego a la inescrupulosa escalada de esclarecimiento de posiciones, totalitaria.» Y en un plan Agustín Souchy habla de «Anarquistas y guerrilleros en Alemania», una híbrida mezcla anarco-marxista, citándose, aparte los grupos que mantienen la sana orientación del anarquismo («tout court»), la influencia confusionista de escritos de Daniel Guérin, poniendo en solfa un determinado «marxismo libertario», en torno al que, dicho sea de paso, se ha opuesto razonada argumentación en este semanario cuando la oportunidad se ha presentado.

Firmado por Pedro Munich, hemos podido leer un agudo enfoque en torno a lo que fue el peronismo, con el título: «¿Qué pasó entre 1943 y 1955?», lo que ya en un sentido general de lo que supone la influencia estatal queda puntualizado por el trabajo de otro compañero, artículo que se titula: «Estatismo, una engañosa vía hacia el socialismo». Otros trabajos informativos, de crítica social, reseñas de libros, de espectáculos, de discos, matizan una oportuna variación de temas.

Ya en un plan de enseñanza, o sea difusión cultural, documentación y elevada discusión, se insertan trabajos como «Capacidad ecológica», a cargo del Dr. Rubén Feldman González. Es un tema que notamos incita a la confrontación de pareceres en la revista especializada. Del profesor H. Kœchlin podemos leer un estudio titulado: «La libertad trascendental en la filosofía de Karl Jaspers». Tiene razón el autor del trabajo citado al manifestar que Jaspers es un pensador apenas conocido en el ambiente libertario. Y no obstante, algunas de sus obras, singularmente la más importante que escribió poco antes de morir: «La bomba atómica y el porvenir del hombre», un grueso volumen de cerca de ochocientas páginas ofrece una serie de consideraciones admira-

por FONTAURA

blemente concordantes con la ética anarquista. De V. Muñoz, muy documentada, pródiga en observaciones, «Una cronología de Li Pei Kan», el compañero chino de singular capacidad intelectual, cuyas obras fundamentales hubiera sido interesante haberlas podido ver traducidas a las más importantes lenguas europeas. Del profesor Paul Avrich se inserta su prólogo a la obra de Kropotkin: «En las prisiones rusas y francesas».

En suma, por lo expuesto a grandes rasgos, puede tenerse una idea del valor intelectual que encierran las páginas de «Reconstruir». Y si tenemos en cuenta que son ya ochenta números de esmero en la inserción de temas escogidos y de vasta y sagaz observación acerca de los problemas vitales en la vida social, bien podemos decir que se trata de una de las mejores revistas que honran al anarquismo, y a la que ha de patentizársele el deseo de que tenga próspera continuidad.

BALTASAR GRACIAN, PENSADOR DE AYER Y DE HOY

Sabíamos lo que nos dice en las páginas literarias de «Le Monde», el que nos presenta la nueva edición, de «L'homme de cour» («Oráculo manual»), de Gracián, al manifestar que lo escrito por el jesuita español del siglo XV, opiniones que le valieron duras amonestaciones de sus superiores, tienen un valor de actualidad. En efecto, los libros del autor de «El Criticón», despojados del estilo barroco, propio de la época, son de un valor perenne, pues su autor tuvo, como todos los pensadores más eminentes de todas las épocas, la genial particularidad de saber analizar y exponer características psicológicas del ser humano, en relación a sí mismo y en su contacto con la sociedad. Filósofos y escritores de renombre, copiaron, ensalzaron, tradujeron textos de Gracián. Arturo Schopenhauer tradujo alguna de sus obras. Stendhal asimiló para fijarlos en personajes de sus novelas, matices psicológicos de las iedas de Gracián. La Rochefoucauld copió literalmente no pocos pensamientos del célebre jesuita. Federico Nietzsche decía al respecto del pensador aragonés: «Europa no ha producido a nadie como él, como fino y complicado en materia de sutileza moral. Decía Gracián, tomándolo como principio didáctico: «Lo bueno, si breve, dos veces bueno.» Y de un modo conciso sabía decir verdades contundentes.

Un valor irrecuperable : Juan Lazarte

por LUIS DI FILIPPO

RECORDAR a Juan Lazarte implica la exaltación de su personalidad en su actual magnitud. Aparentemente nada resulta más fácil para un biógrafo que dar cuenta de las excelencias de un hombre cuya vida puede suscitar, naturalmente, los más justos elogios sin necesidad de apelar a la hipérbole. Sin embargo, cuando el biógrafo se siente dominado por la emoción fraternal, cuando ha de narrar la emoción de un amigo entrañable, de un camarada al cual se considera también un maestro, teme que el calor subjetivo ofusque la claridad analítica necesaria para la veracidad del retrato que intenta, teme que su admiración por el modelo idealice en demasía la humana verdad de la imagen que se propone pintar. Y en este caso especial debo decir que me es absolutamente imposible asumir una fría y serena actitud de observador tan lejano como objetivo. Fatalmente, lo que diga de Juan Lazarte tiene que nacer del corazón, ha de estar teñido, penetrado, de cordialidad, de irrefrenable simpatía; en una palabra: ha de ser una desnuda e inocultable afirmación de afecto, algo así como una sentimental confesión recatadamente callada durante mucho tiempo. Otros, quizá, podrán hacerle justicia de distinto modo; decir posiblemente lo mismo con otro tono y otras razones; recordarlo probablemente con mayor exactitud, con una emoción más contenida que puede crear una visión más clara. Pero por muchos caminos se llega a Roma; yo no puedo en, este caso, sino transitar el camino de la amistad compartida, que fue andanza de muchos años, cuyo punto de partida se me aparece, ahora, en la evocación nostálgica, como el de una mañana lujosamente vestida con los ropajes de la luz naciente y el canto jubiloso de la alondra. Quizá valga la pena fijar ese episodio inicial que tuvo gran importancia para mí; pero que no sería tan significativo si sólo se redujese a un hecho personal e íntimo; lo es, en cambio, porque son muchos los contemporáneos que pueden decir lo mismo. Corría el año 1918 — más o menos — cuando en la ciudad de Rosario un grupo de estudiantes, adolescentes los más, nos organizábamos en uno de esos centros culturales rudimentarios destinados a satisfacer una ardiente sed de saber que las aulas nos negaban. Experimentábamos un os-

curo, impreciso, anhelo de amor a las ideas, al arte, a la ciencia, a la sabiduría; oíamos algo así como el canto de una sirena que llegaba desde remota lejanía; pero no sabíamos de dónde manaba esa música, ni hacia dónde nos convocaba ese hechizo, ni cuál era su sentido: tal un éxtasis que se confunde con el misterio. Necesitábamos la presencia socrática de quien fuese capaz — comadrona ideal — de asistirnos en el parto de nuestra personalidad impaciente por salir a luz. En ese instante decisivo para el destino de cada uno apareció, en Rosario, Juan Lazarte. Acababa de llegar de los Estados Unidos. Para nosotros, muchachos de las escuelas secundarias, este universitario que venía de cursar estudios de paleontología, que encabezaba en Córdoba, estudiante de Medicina, el movimiento de la Reforma Universitaria, que siendo joven discurría con la prestancia de un maestro dotado de saber enciclopédico, su presencia fue una revelación insospechada. No sabría precisar, ahora, cuál era su resorte íntimo que más nos cautivaba con su fuerza comunicativa, si su saber o su manera de ser. Pero ambos elementos de su personalidad obraban en armonía para la fácil y natural captación de nuestro espíritu tan necesitado de ese auxilio; éramos el surco abierto que espera la semilla fecunda. La comprensión recíproca fue tan espontánea como inmediata. No era tanta la distancia en años que nos separaba como para no decir que el mismo halo de juventud nos envolvía a discípulos y maestro. Creo que en esto consiste el secreto esencial de la comunión establecida. Lo demás vino como consecuencia y como añadidura. A las circunstancias personales hay que sumar la atmósfera social, el momento histórico, el clima de advenimiento y de utopías tan excitantes como inicitante. La voz de Lazarte penetraba por nuestros oídos y su juvenil simpatía afectuosa por nuestros poros, y nos llegaba muy adentro, dilatándose como la música en una ancha caja de resonancia. Y de este modo, cada uno sintió dentro de sí un despertar que siendo singularmente diverso resultaban flores heterogéneas que el mismo jardinero cultivaba. Pero esto que fue un comienzo de nueva vida para muchos, fue para mí el inicio de lo que puedo considerar una hermosa aventura de fraternal amistad tan

honda, tan perenne, tan delicadamente cultivada que ni la muerte puede desarraigar, pues sigue y seguirá subsistiendo en el latido del recuerdo que no será fría, sino cálida mortaja. Claro que si es bueno y consolador comprobar la existencia y subsistencia de tal sentimiento afectuoso invulnerable, mucho más importante es que haya quien sea capaz de suscitarlo y conservarlo. Y con esto, no más, podría quedar trazada la imagen moral de Juan Lazarte.

Donde él estaba la irradiación de su presencia cordial se abría en amplios círculos contagiosos que se dilataban en ondas cada vez más anchas y lejanas, como el golpe de la piedra sobre la superficie del agua. Esta capacidad para suscitar en torno la sugestión imantada de su simpatía le era tan naturalmente propia, tan exenta de toda premeditación, tan en absoluto despojada de artificio catequista, que era imposible sustraerse a su fuerza de atracción anímica. De aquí que, en el Rosario de aquellos años, Lazarte era bien venido entre los estudiantes como entre los artistas, entre los obreros como entre los poetas, entre los jóvenes como entre los adultos; en cada círculo estaba a sus anchas y en cada ambiente sabía dar el tono al diálogo que se entablaba cuando era llegado el momento de la plática sobre los temas diversos que a cada cofradía interesaba. Sin violencias, sin empaque, con la sonrisa en los la-

bios, que era su permanente expresión de salud física y moral, ejercía su magisterio con la graciosa levedad placentera del vuelo zumbón de una abeja laboriosa. Yo le seguía como un escudero, a este don Quijote jovial, en sus andanzas discursivas por los cafés, las bibliotecas, los sindicatos obreros; era el aprendiz devoto que sin sospecharlo, inconscientemente, libaba día a día la miel de aquella voz incitante y nutricia. Ahora, ilegado a esta edad que no es ya la de la inocente admiración, sino la del cauto reflexionar, puedo decir que no sé lo que he llegado a ser con los años, pero sí puedo afirmar que si algo soy hay mucho de su ser en mí; si alguna magra riqueza espiritual poseo, en ella está el legado generoso del amigo que partió dejando la estela iluminada de su siembra. Y así como en todo presente está el eco del pasado, del mismo modo el rumor de aquella voz ahora apagada sigue resonando en mí como la música inmensa del mar en la cuenca minúscula de la caracola. Ahora que mi amigo ha penetrado en la densa noche del silencio, me consuela creer que tal oscuridad no es tanta si ha caído en esa sombra una estrella de luz; diría que a la severa y dura majestad de la muerte le ha florecido ahora una humana sonrisa.

TOMBOLA INTERCONTINENTAL

PRO-ESPAÑA, PRENSA Y PROPAGANDA

Adquirid y distribuid números de la Tómbola.

¡Hay que agotarlos pronto!

Entre los premios:

Numerosos libros y algunas obras maestras de Literatura.

Objetos útiles:

Máquinas de escribir, reloj, aparato fotográfico, transistor, bicicleta, etc.

Pañuelos alegóricos.

Preciosas piezas de porcelana de Limoges, expresamente labradas.

Un magnífico juego de ajedrez en cristas «filé», premiado ya en un Concurso de Cristalería de Arte.

Pedidos: A las Federaciones Locales y a las Comisiones de Relaciones y a la Secretaría de Cultura y Propaganda del S. I., F. Subirats, 4, rue Belfort, 31 Toulouse.



Conferencia de Salvador Seguí en Mahón

EMPIEZA el orador correspondiendo al saludo presidencial y haciendo constar su agradecimiento al pueblo menorquín, que en momentos difíciles, cuando parecía que en España se había perdido toda noción del respeto que se debe a la personalidad humana. Menorca supo abrir sus brazos y alentar a los 36 deportados en La Mola, llevándoles no sólo el pan de la solidaridad sino el del afecto, noble conducta que no podrá olvidarse jamás.

Los diversos tipos de la civilización. — Entrando ya en materia, responde a la gratuita afirmación de que el sindicalismo ha fracasado, manifestando que no puede haber fracasado lo que aún no se ha llevado a la práctica como factor de evolución social. Hay una continuidad histórica de los acontecimientos que demuestra cómo el hombre ha tendido siempre hacia su mejoramiento. Hace un bosquejo de las civilizaciones que han guiado al hombre, asegurando han concurrido todos los pueblos bajo diversos matices. Después de los muchos milenios en que no puede hablarse de civilización, podemos hacernos idea del formidable esfuerzo que costó hasta llegar a la afirmación de la personalidad humana. Entonces sólo se valoraba y respetaba lo obtenido por la fuerza, y esa ley pesa aún atávicamente sobre los pueblos. El punto de partida fue Egipto, y las obras que de entonces se han perpetuado, como las pirámides, son una manifestación de la fuerza colectiva que tenía como amos a los faraones. En contra de aquel poder absorbente nace una civilización espiritualista con el cristianismo, que no es la obra del visionario de Galilea, sino que arranca su origen de Sócrates, que no cree en la pluralidad de los dioses y predica amor entre los hombres. La obra de Sócrates fue continuada por Platón, Zenón y otros precursores, que plantearon la necesidad de una renovación de valores, quedando así asentado el segundo tipo de civilización. Al triunfar el cristianismo con la fuerza del emperador Constantino, empieza a borrarse su carácter de humildad y se da paso a las ambiciones entre los oficiantes de la religión, las luchas intestinas, que demuestran deseaban más los bienes y comodidades terrenales que las bienandanzas del cielo.

Viene el poder de los Papas, y muerto el espíritu revolucionario

Titulo de la misma: «Los valores de la naciente civilización». Local y día de celebración, el Trianón, 11 de septiembre de 1922.

del cristianismo, éste se hace conservador y hemos de pasar por las negruras de los ocho siglos de la Edad Media. Surge la necesidad de libertarse de aquella pesadilla y se van poniendo los sillares de una nueva civilización con el Renacimiento y la Reforma, operándose el proceso que para llegar a nuevas normas de vida se proclama el libre examen, que es la mayor estocada que se asestó no solamente contra el poder papal sino contra la misma esencia del cristianismo. Procura el hombre librarse de atavismos y se preparan ya los tiempos nuestros en que se enfrentan dos principios fundamentales: el regresivo y el liberal, que proclama, este último, la posibilidad de superarse. Estos dos principios se disputan la vida toda, y ahí nace el cuarto tipo de civilización, que lucha por su triunfo y que triunfará imponiendo el racionalismo sobre las negruras de la fe. Hay que proporcionar ahora al hombre las armas para triunfar en la nueva lucha, y estas armas son el espíritu de justicia. El hombre no puede aceptar el mundo tal como está constituido y quiere alcanzar los recursos que le sirvan para su desarrollo integral. Esa es una, sino la única razón del problema social tal como actualmente está planteado.

El problema social. — Este es el problema que tantas discusiones y controversias ha suscitado, que tan hondas perturbaciones ha ocasionado, porque no se ha querido, podido o sabido, no ya resolver, sino comprender siquiera. Y esto no es un problema particular nuestro. Es el gran problema fundamental y profundamente humano, que nos interesa no tan sólo por nuestra condición de asalariados, como trabajadores, como explotados, sino como hombres. Cuando el hombre resuelva con valentía este problema no deberá ser para beneficiar a una clase; de su solución han de participar todos los individuos. ¿Cuándo será resuelto el problema social? Cuando a todos los hombres nos informe un alto espíritu de justicia.

Hay quienes se preguntan cómo se transformarán los valores del capitalismo, por cuáles otros serán sustituidos. Muchos de los que se

plantean esta pregunta, mantienen un equivoco que comparten hombres de la llamada izquierda: el de que el Estado es superior a todo, y que frente al Estado no hay más que el Estado. Al pensar así no tienen en cuenta que todo, incluso el Estado, es una creación del hombre. Hay que destruir el equivoco de la teoría de Hegel, de que el hombre no puede sustraerse a la influencia del Estado, y afirmar clara y rotundamente que éste no viene a establecer ordenación social alguna, que no facilita el desarrollo de la sociedad y el desenvolvimiento del individuo, y por lo tanto es nefasto para la colectividad y perpetúa el malestar que aqueja a la sociedad humana desde luengos tiempos. Renegamos del Estado porque queremos que cada hombre tenga conciencia de sí mismo y valor y voluntad para manifestarse, llegando a ser un valor pleno y positivo en la solución de los problemas de la colectividad, que se sacuda la influencia estatal y destierre la pereza mental que el concepto Estado ha hecho le dominara. El capitalismo obedece a una necesidad histórica, pero no hay que elevar a éste ni al Estado como valores inmutables, porque ni uno ni otro son garantía para nadie. Los grupos dirigentes de los pueblos imponen su hegemonía; por tanto carecen de sentimiento de responsabilidad, de concepto de moralidad, en orden al respeto a sus semejantes. Contra eso nos rebelamos nosotros, máxime cuando tratadistas de la economía burguesa reconocen que el capitalismo no persigue la satisfacción de los intereses de la colectividad, sino los suyos únicamente, los de clase. Los valores morales que un día tuvo se han derrumbado ya estrepitosamente hace tiempo, y sólo vive por el amparo de la fuerza. En lo más profundo del alma de los pueblos cristalizó ya una nueva situación de Derecho. Y no hay duda de que los nuevos valores para superar al capitalismo y su Estado son los que aportamos nosotros. Nosotros oponemos a aquel fracaso el instrumento sindical, del que se ha dicho era cosa vulgar, sin flexibilidad, y al que de ninguna manera convergían los hombres ni las actividades de los hombres. Pero digamos con uno de los pensados

res más profundos de nuestro tiempo, Eugenio d'Ors, que la nueva civilización será sindicalista, pese a los detentadores de nuestra soberanía individual. Y ella precipitará el advenimiento del comunismo libertario. Dése a las colectividades autonomía y libertad para su desenvolvimiento, pero subordinadas a los altos intereses de la humanidad, y se verá cuáles serán los resultados cosechados. Ni la tierra ha de ser para el campesino, ni la ciencia para el sabio. Tierra y ciencia son patrimonio de la Humanidad y nadie, en nombre de ningún principio puede usufructuarlos. La nueva sociedad ha de establecer la igualdad entre los hombres sobre bases de libertad y justicia. Y nosotros, insistimos, somos los portadores de esos valores de la nueva civilización. Nosotros quisiéramos acudir a nuestros Sindicatos los intelectuales, dónde podrían desarrollar ampliamente sus iniciativas; pero si en ellos privan más los intereses de clase que los intereses de la colectividad, por lo menos que sepan comprender que los tiempos que se avecinan serán de gran dureza, que la catástrofe será horrenda, y al menos, al comprenderlo, que ayuden a humanizar esa lucha en lo posible. ¡Ah, si los hombres comprendieran que no tienen necesidad ninguna de matarse ni explotarse; si comprendieran que tienen otros fines más altos y nobles que cumplir! Si comprendieran que no tienen nada que vengar, nuestro problema fundamentalmente estaría resuelto. Se dice que no tendrán realización nuestras ideas. Pero si aún no sabemos nada de nada, ni del mar, del espacio, de la tierra... Cuando los hombres no discutan cosas nimias será cuando se realizará algo grande, se llegará siempre más lejos hacia el infinito en el orden del progreso físico y moral del hombre. Unas conquistas sucederán a otras sin interrupción ninguna. Dejemos que vuele el pensamiento y que vuele la acción; será entonces cuando valdrá la pena vivir la vida, y los hombres al tolerarse y comprenderse se amarán. Trabajemos y luchemos con la fe de los hombres superiores, sin desmayos ni vacilaciones y que de nuestro paso por la tierra quede algo más que un recuerdo de «cosas» que fuimos. Que responda siempre por nosotros la justicia y la libertad que hayamos sido capaces de forjar, y que son, sin ningún género de duda, los

NOTAS DE
BARCELONA

ACTUALIDAD ESTUDIANTIL

NUESTROS lectores de Francia se habrán percatado, a causa de la copiosa información que les hemos servido desde estas páginas de LE COMBAT SYNDICALISTE, de las fuertes luchas desarrolladas en los comedores de la calle Urgel y del sector universitario de Pedralbes, por la cuota alimentaria de 25 pesetas o comida gratis, además del forcejeo largamente sostenido para que el precio del transporte estudiantil fuese substancialmente reducido.

Pues bien. Los «carrillos» universitarios, insuficientes en aulas y campus para manifestar su peso, recibieron orden de sus jefes de obstruir cuanta protesta estudiantil no pudiesen encabezar. Antes que la defensa de los derechos universitarios debe contar — según las cuentas «carrillas» — la immaculabilidad del Partido C. Ya es desgracia para una gente que estima ser la yema del mundo, el potencial energético de las olas ciudadanas de protesta. En las horas duras, rebeldes de la clase, del campus, de los exteriores, hasta poner pie firme en la Diagonal, la Granvía, la calle de Pelayo, plaza de Cataluña, etc., cierto que ondearon, fugaces o no — según avatares de la lucha — un número ostensible de banderines rojos... sin que los negro y rojos jamás se desmintieran en presencia, número y con mástiles bien agarrados, insoltables en numerosos casos a pesar de los embates de la policía, gris o de figuración civil. Lo anarquista, lo anarcosindicalista, en casa no vacila, y con bandera arriada o alta es el último en la retirada, muchas veces con la misión excelentemente cumplida. ¿Cómo decir lo mismo o parecido los «carrillos», que

LA CONFERENCIA DE SEGUI

valores que han de poner al hombre en condiciones de manumitirse moral, espiritual y económicamente. Esa será nuestra obra, esta es nuestra obra. Nada más. (Gran ovación).

Final. — Al desalojarse el salón se hacían comentarios sobre la profundidad de las ideas desarrolladas y la gran elocuencia del conferenciante. La conferencia ha sido un éxito rotundo que dejará recuerdo imborrable en cuantos a ella asistieron.»

(Sacado de la revista «Umbral»).

escasamente logran ofrecer grupo compacto en las verdaderas situaciones? Que los hay en ellas no puede negarse, pero en sujetos, en capitanes sin seguidores, vulgo soldados. Un porrazo, una oreja, una nariz sangrantes, puede valerles a los «mártires» una cita en la célula mayor del P. C., mas lo que comúnmente recogen allí es una fuerte reprimenda por no haber «acaudillado» la protesta estudiantil de tal día o tal otro. La plana mayor del P. C. no se paga de cabezas vendadas sino de posiciones conseguidas, arrebatadas, no al enemigo sino a los rojistrokistas, maoistas, listerinos y algo más que esto, pues el marxismo comunista (del otro ni hablar) amenaza terminar en puntos suspensivos.

Lo increíble, lo inverosímil, al parecer de muchos es que por contrariedad los carrillos se salgan del cuadro contestatario de la juventud universitaria para favorecer «indirectamente» al enemigo de todos alojado en logias rectorales, cuarteles, gobierno civil y sindicatos oficiales. Como el comunismo carrillista no puede representar el papel mayor — y gracias que le concedamos el papel menor — en las luchas del estudiantado, su jefatura nos adjetiva, a los estudiantes objetivos, *los que estamos*, de intempestivos, anti-tácticos, aguafiestas y otros desahogos, y para grafiar estos resbalones carrillistas bastará con que traduzcamos del periódico catalán que editan las impertinencias y el sello de traición que ellas comportan:

«El viernes día 10 de noviembre hubo en Bellaterra una concentración ante el despacho del Rector que degeneró en una escaramuza *vanguardista* con los bedeles y consiguiente rotura de cristales. El hecho, en sí insignificante, ha adquirido una cierta importancia, *no solamente porque puede alcanzar repercusiones negativas* en el desarrollo del movimiento estudiantil, si que también por las posibilidades de utilización demagógica que ofrece a las autoridades académicas, las cuales ya han publicado una nota en la que, además de reducir a banalidades las reivindicaciones por las que luchan los estudiantes, intenten representar a la opinión pública la imagen de *agitadores especializados, pretendiendo así introducir la división entre los estudiantes y justificar la posibilidad de abrir las puertas a la*

fuerza pública en un futuro más o menos próximo.»

Sabemos que estas manifestaciones de «sagacidad reformista» favorables a la policía y al rectorado están fabricadas en Francia, no en el tajo de la contestación barcelonesa. Sin embargo hay que considerarlas, porque las mismas llegan a esta ciudad donde son difundidas por los celulados que actúan en la Universidad.

De manera que las luchas estudiantiles, por francas y peligrosas que sean, dan *armas al enemigo* cuando no son dirigidas por los comunistas. De quedar éstos en delantera, los mismos hechos ahora dirigidos y consumados por marxistas heterodoxos y anarquistas y anarcosindicalistas, resultarían dechados de virtualidad revolucionaria. Así se expresa el ilogismo de los carrillos.

La cosa clara es que el despecho de éstos los entrega en brazos del enemigo. O el mundo es suyo

o que se hunda. O la Universidad suena «carrillonamente» o que el enemigo del estudiante se frote las manos con satisfacción que le cae de propina.

No nos cansaremos de recomendar a nuestros coalumnos el apartamiento de la antirrevolución comunista. Si ahora con régimen de Franco dan veladamente la razón a las autoridades, ¿de qué no serían capaces, esos agentes de las dictaduras, en régimen marxista por ellos establecido en España?

Es una verdad inconcusa que los extremos se tocan, o que las dictaduras se confunden. *Comaradas* estudiantes: Contra los enemigos de nuestros derechos y por la libertad de la enseñanza y de expresión, cuadro contra los enemigos de delante... y de detrás! ¡Nuestra lucha es grande!

Corresponsalia del «C. S.» en
Cataluña

La situación universitaria

En el edificio de la Escuela Universitaria de Estudios Empresariales se efectuó el 6-2 una asamblea en la que se trató de la solidaridad con otros centros universitarios y con los maestros.

Los profesores no numerarios del distrito estuvieron en actitud de paro en solidaridad con los mismos. En la Escuela Técnica Superior de Ingenieros Industriales se reunieron en asamblea los alumnos de la Facultad de Ciencias y de la Escuela de Arquitectura — que, como es sabido, permanecen cerradas — en la que se decidió unirse a la actitud de las otras facultades.

MANIFESTACION

A las 13,25 horas unos grupos de estudiantes se reunieron en la confluencia de las Ramblas con la calle Tallers y bajaron portando pancartas y lanzando octavillas. Al llegar a la altura de la calle del Carmen se produjo un pequeño incidente con un guardia urbano que se negaba a cortar el tráfico. Los manifestantes pintaron a continuación las paredes del Palacio de la Virreina.

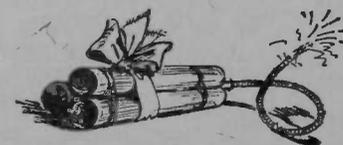
A las 13,35 minutos, frente al mercado de la Boqueria, hicieron su aparición varios coches de la fuerza pública. Un vehículo del 091, que ascendía por el lateral de

las Ramblas en dirección marmontaña, fue atacado con piedras. Un inspector que pertenecía a la dotación del citado vehículo recibió varias pedradas, teniendo que ser después hospitalizado. Algunos escaparates también resultaron dañados. Se practicaron tres o cuatro detenciones.

LOS MAESTROS

La situación de paro entre los maestros y profesores no numerarios de institutos fue generalizada en todo el distrito. La jornada tuvo como resultado que en la gran mayoría de colegios, escuelas y academias, tanto estatales como privadas, los niños no hayan tenido clase. El paro técnico de un día ha sido motivado por la petición de los maestros, entre otras cosas, de una aclaración sobre la situación económica, y por la reivindicación de los profesores no numerarios de unos contratos que les garanticen la estabilidad en sus puestos de trabajo.

La misma corresponsalia.



Paris

Los coloquios del Centro Confederal

Como fue anunciado, el coloquio del 3 de febrero corrió a cargo del compañero Jaime Palau. Esta fecha estaba reservada al compañero Francisco Isgleas, pero fue aplazada por motivos imprevistos.

Palau se ocupó del fracaso reiterado de los socialismos de Estado, para lo cual empezó recapitulando los pasajes más esenciales de la historia social que podríamos llamar primitiva, deduciendo que nada nuevo han revelado las escuelas marxistas, incluidas las actuales. Antes de la Revolución francesa los enciclopedistas afirmaron los Derechos del Hombre que aquélla sancionara. Pero la igualdad económica siguió siendo inexistente. Prosiguieron las ideas y los ejemplos de los Blanc, Fourier, Blanqui, hasta Jaurès. Muy revolucionario Blanqui, mas con finalidad incierta. Igualitario Fourier, pero con concepciones rígidas, esfuerzo estimable en todo caso. Supera el esfuerzo de Fourier y se anticipará a la corriente marxista otro igualitario, Proudhon, proclamando la libertad del individuo, la abolición de la propiedad privada, la ascensión del pueblo al margen del Estado, y con federación de las regiones. Es el fundamento libre de la sociedad. La Commune de Paris, con ser revolucionaria no tuvo definición precisa, probablemente por corteza y accidentes de existencia. Marx estuvo agrio con la Commune por suponerla en manos de elementos que en la Internacional le eran adversos. Se inclinó por el triunfo de las armas teutonas, eliminadoras de un conato bakunista — Varlin, Luisa Michel... — llegando a exaltar la cultura germánica, sobre la cual Marx basaba la ventaja de su revolución social. La revolución la cumplirían los pueblos industriales y capacitados — Alemania, Inglaterra —, no los pueblos inferiores. (Marx dixit).

El socialismo «democrático» de Karl desembocó en la gobernación de Estados capitalistas y en la colaboración integral de la socialdemocracia en la guerra europea. Socialistas ingleses, franceses y belgas de una parte, y alemanes y austriacos de otra, se guerrearon y exterminaron mutuamente en los campos de batalla en nombre del nacionalismo.

Ctra rama marxista, la bolche-

vique, no hizo la revolución en Rusia, pero por malas artes se apoderó de aquélla. La revolución rusa fue una desertión de los soldados del frente con proclamación de una república burguesa, por el momento. La falsa «revolución de octubre» de Lenin y Trotski fue un golpe de Estado de estos dos hombres procedentes del extranjero. Lo que ha seguido en la URSS y lo que han impuesto en las ficciones «repúblicas democráticas» que la rodean es dictadura de élites contra una variedad de pueblos.

No dejó el compañero disertante de ocuparse de los ensayos teórico-libertarios de William Owen; ni del espíritu federalista del trabajador hispano en fiero contraste con la vocación centralista del prusianismo, mácula característica del «internacionalismo» de Marx. El gesto antiteutónico de Kropotkin en 1914 al estallar la guerra mundial primera, debe interpretarse rechazo del peligro teutón, cuya cultura lleva espuelas. (Esta posición fue algo discutida al término del coloquio). El fracaso del socialismo de Estado se iría repitiendo en años sucesivos pese al dominio que el comunismo marxista ejercería y sigue ejerciendo sobre pueblos importantes. La conquista del Poder por los obreros deja a los propios obreros atados al Poder que han levantado.

En Israel, pueblo de principios libertarios, se experimenta un retroceso a medida que se afirma el poder del Estado y del ejército. Ciertamente que en Suecia, Noruega, Dinamarca, Finlandia, etc., la democracia socialista consigue ventajas relativas para el pueblo, pero caso igual puede darse en democracias conservadoras como Inglaterra, Australia, Canada, etc.

La propia Yugoslavia, emancipada del poder ursino duda en mantenerse por la fuerza y no por el ejemplo, y si Tito acepta la práctica (atenuada) de la autogestión, es debido al fracaso del sistema comunista de centralización abusiva.

Volviendo a la URSS ésta no puede atribuirse la exclusividad de las industrias y las innovaciones del país. Antes de octubre del 1917 funcionaba en Rusia el principal trazado ferroviario que rije ahora, la industria era iniciada en los primeros pasos que le corres-

Conferencias de Fabián Moro

EN esta 5ª conferencia del 27 de enero es cerrado el segundo ciclo histórico del federalismo hispano. Por la anterior hemos asistido a su apoteosis con su defensa, defensa de la forma de convivencia social y política que echando sus raíces en la prehistoria siguió avanzando tenaz y fiel a sí misma a pesar de los ataques continuos del centralismo tiranizante. Por ello siempre de forma regular. Con ésta hemos asistido al apogeo del centralismo y a sus declive irreversible. Esto forma una parte. En la otra asistimos al análisis introspectivo del fenómeno histórico, fenómeno por su singularidad, federalismo hispano. Citemos:

«Si Carlos V puso bajo su cerrojo el federalismo comunero, su hijo Felipe pone el centralismo absolutista, con el país, al borde del acantilado.»

El centralismo se había salido con la suya, pero: «La primera cuenta y prueba (para los detractores) histórica del federalismo verdadero, el antiautoritario, estaba hecha: grabada en los hechos. Como la del comunismo arraigado en el común y su conejo. Grabado en la historia el haber del «espíritu territorial», ese sentido singular de una manera de vivir, que sin pensarlo ni quererlo resultó, andando el tiempo, pilar del espíritu universalista, social-moral, según los adelantados enfrascados en hallar un enderezo a este mundo quebrado, siendo que los pueblos no se dan cuenta de su quebradura, obsesionados como están en amontonar muertos por un pseudo redentorismo y una emancipación falaz, en callejones sin salida.»

Traspongamos algunos momentos de la disertación:

«Todo lo que es experiencia consciente se hunde en el subconsciente, no como recuerdos imprecisos que se sumergen, sino como

pondían y el país era el primer productor de trigo de Europa. Ahora, después de 55 años de dictadura bolchevique, la URSS está constreñida a importar trigo estadounidense.

En definitiva, la verdad actual se revela proudhoniana.

Tras breves intervenciones de Escudero, Ferrer y T. Marcellán, la sesión se dio por concluida. El próximo coloquio tendrá lugar el 3 de marzo con tema y sostenedor que oportunamente se anunciarán en este periódico. — F.

impresiones de experiencia, oscuras y obstinadas al mismo tiempo, surgiendo o resurgiendo en cada coyuntura, momento u ocasión, siguiendo la pauta fundamental, según el nivel de conocimientos del medio en presencia. Es éste el caso subhistórico de la obstinación porque salga a la superficie histórica, tanto el federalismo como el colectivismo comunero en su aceptación integral.»

Después de relatar las andanzas intrigantes o macabras del centralismo en la encarnación purulenta de cuerpo y de conciencia del tirano taciturno Felipe II, y de relatar cómo terminó el último acto de la defensa fuerista cual fue la sacudida postrera de la dignidad territorial materializada en un contrato social con su costumbrismo libertario, el disertados expone:

«Todo ese cúmulo de periodos escalonados que hasta aquí hemos hecho revivir, son cantera inagotable de enseñanzas para los tiempos venideros puestos a contribución de la construcción de la carretera que nos llevará hacia soluciones sociales y humanas dignas de ser llamado eso: soluciones. Tras esos tramos llegaron y así la carretera sigue abriéndose paso en la espesura de esta selva salvaje que tiene el nombre de mundo civilizado.»

«De los materiales del «subconsciente colectivo» hispano, que Adler podía decir, salió la epopeya social de los tiempos modernos, que se llama revolución social española del 19 de julio de 1936.»

Y el conferenciante explica el íntimo mecanismo que produjo el acontecimiento:

«La historia no es más que un resultado. No de los hechos que son la consecuencia, sino de los hombres. No de los hombres que son los elementos actuantes, sino de su consciencia. No de sus consciencias que son los elementos reguladores de las conductas sino de lo que está detrás y que orientó y formó: el subconsciente, que se encuentra en el subterráneo manantial íntimo aparentemente invisible, siendo sin embargo él quien riega las raíces del proceder consciente...»

«Este manantial, como el físico de la tierra, es el punto de emergencia. Sin estar alimentado no podría ser manantial. Así el manantial psíquico se alimenta de corrientes más profundas: es el inconsciente. Según la fórmula del filósofo alemán Carus, «el conocimiento de la vida psíquica cons-

en París

ciente tiene su llave en las regiones del inconsciente.»

Moro nos explica el desdoblamiento:

«Así, la emanación, que tiene algo de imanación y que crea la transcendencia de pensamiento y acción; del mental que nos lleva al vital.»

«Tal es el fondo, el manantial, lo que podemos llamar, según el análisis somero que acabamos de hacer: la sub-historia.»

Al final muestra con su exposición las razones profundas, las que no aparecen a la vista, de la insistente permanencia del «idealismo ibero», el cual lo muestra de esta forma:

«Este idealismo, esta idea transcendental, debe ser considerada como una concreción de la consciencia, ya que ésta está hecha de reacciones tanto como de concreciones de conocimientos para la elevación y evaluación del ente, del ser actuante, es decir, que enfoca y proyecta ese ser al exterior por reacciones venidas de fuera; excitaciones que después de ser analizadas y escogidas por el subconsciente son guiadas por la razón, y contribuyen a la elevación de la realidad fenomenal, corrigiendo lo que corregir se propone, a veces, a veces exige la misma razón, apoyándose en su moral, que por un lado es la moral práctica, ésa de los conceptos sociales e individuales, corrientes, de superficie; y por el otro, y de ahí su transcendencia, en los que vuelan a las regiones del universalismo...»

«En ese idealismo se ponen de acuerdo, yendo juntas, la moral de la razón y la moral de la consciencia, es decir, de los principios.»

Al fin, compara el movimiento psíquico, intrahumano y las corrientes subconscientes que determinan los alzamientos, rebeliones y revoluciones, «trabajando» en lo que él llama la sub-historia, a las subterráneas que transforman, en su bramar de corrientes incandescentes, la fisonomía del suelo, la geografía:

«Saliendo a la superficie por la subconsciencia que se hace consciencia al brote, acaso estallido, en forma de revoluciones o de transformaciones sociales o personales. Ni que decir tiene que éstas forman aquéllas por los tres elementos determinantes: el psiquismo, la razón y la consciencia, guiando los pasos de la historia en su apreciación más concordante: el federalismo integral...»

EL OTRO

¿Sueño o realidad?

POR mucho que quieras hacer el buen chico y lo seas, tarde o temprano te cortarán el respirar. En la sociedad en que discurrimos se hace caso a quien se hace caso y no se le hace a quien se le debe hacer. Esto, seguramente, es lo que se impone a toda renovación de costumbres y tradiciones. Los cuentos viejos no son los modernos, pero todos son cuentos.

Ciertamente, los cuentos han de admitirse como tales, aunque se dé la coincidencia de que parte de esos cuentos se hace realidad y hemos de rendirnos a la evidencia.

Como cuento se toma un hecho, un suceso, una acción y lo tomamos porque dado lo inverosímil del caso, no podemos tomarlo de otra manera hasta que la verdad se nos impone y nos hace comprender lo que antes no comprendíamos.

La confianza en la mayoría de los casos nos engaña y nos hace poner la cara excesivamente agría. Nunca lo esperábamos. Lo hecho por Fulano o Mengano nos ha decepcionado. Hay que ver lo que ha hecho. Jamás pensamos en que él haría tal cosa. Y la ha hecho. No ha reparado en nada para llevarla a efecto. Nada le ha detenido y la ejecución se ha consumado.

Eso es lo que sucede con aquél que se tiene confianza, encontrándonos muchas veces o todas desprovistos de todo elemento de contraataque para poderle contrarrestar inmediatamente.

A través de todas las acciones del hombre se descubren las preferidas a su temperamento y es por esas acciones que le conocemos. En los momentos de indecisión es cuando ha de imponerse el carácter dando la sensación de rectitud y de responsabilidad en el desempeño de sus facultades. Ha de saber hacer frente a los reveses y no hacer caso de los cuentos de primera y última hora si quiere no desperdiciar el tiempo; pero te pongas como te pongas, quien te vigila te ve y quien te ve no te pierde de vista para darte el estacazo en el momento preciso.

Puedes haber pasado antes como una buena persona, honrada, bondadosa a varta cabal, que de nada te valdrá si a los ojos del contrincante de ahora (aunque ayer fuese tu amigo), pasas como un sujeto de pésimos antecedentes. Ya puedes esforzarte por demostrarle todo lo contrario para que te siga respetando como

antes, pues todo caerá en el vacío. No te hará caso y obrará contigo con arreglo a su conciencia. Quiere esto decir que el hombre es consecuencia de las circunstancias y según sean éstas así es su comportamiento con el semejante.

Pero hay que profundizar un poco más lo que se refiere al orden social. Para profundizarlo hemos de partir desde el punto autoridad: equivalente a desorden e imposición, para llegar al punto opuesto: libertad y orden. Sólo comparando estos extremos podemos deducir lo siguiente: confianza en la autoridad no es libertad sino acatamiento y pérdida de la personalidad, poniéndose a merced de sus dictados.

Pero ¿quienes son los que confían en la autoridad? Tú mismo si no haces nada por desobedecerla.

Muchos esperan de la autoridad una solución a lo que ella tampoco solucionará empleando su fuerza represiva. Todos estamos bajo su poder, cierto, pero no todos lo acatan; mas ella dice: Te pongas como te pongas, de mis manos no te escaparás, así una y otra vez se afianza en su «credo» y no hay quien se atreva a poner el cascabel al gato. Parecerá que esto es un cuento, y por mucho que lo parezca nunca lo será. Cuando el hombre se acostumbra a convivir con la autoridad es que no encuentra nada mejor para sus manejos de grandes rendimientos personales. De esta convivencia nace la confianza, y de ésta el garrote y tentetioso como recompensa a las múltiples facilidades recibidas por parte del hombre...

¿Qué ha sucedido allí? ¿Qué ha ocurrido? No permiten que se formen grupos en las calles. Los uniformados han rodeado aquel edificio, dicen que para evitar probables actos de desorden y perturbación en la vida de la ciudad. ¿A qué tales medidas? La confianza de la autoridad es la provocación a la algazara, al alboroto, al tumulto, a la asonada, para descargar toda su «confianza» en el indefenso ciudadano.

¿Ha habido motivos para tal prevención? Volvamos la hoja y pasemos, sin detenernos a conversar con el amigo. La autoridad es así de confiada.

Los hombres se hacen mil conjeturas: El edificio sigue custodiado y aquí no ha pasado nada. El orden es perfecto. La autoridad es la autoridad y nada más que la autoridad.

por MINGO

1973: El orden burgués o capitalista no es el orden que pide la humanidad.

1973: Los gobiernos son amigos y más los vecinos.

Los años van pasando. La memoria se pierde y los pactos entre los Estados, sean del color que sean, se realizan con el visto bueno de la pasividad de los pueblos.

Esperemos la segunda edición corregida y aumentada de la obra económica europea. Esperémosla, sí, con el convencimiento de que nada bueno le traerá al obrero ni a ningún pueblo, porque ninguno disfruta de libertad. Esto sí que no es un cuento.

El ensueño de la Atlántida

CADIZ. — Una profesora de la Universidad «Pepperdine», de Los Angeles, ha estado en Cádiz como adelantada de un grupo de científicos que iniciarán desde esta milenaria ciudad una serie de investigaciones cuyo objetivo es la localización de la Atlántida.

Según un reportaje que ha publicado «Diario de Cádiz», la doctora Maxime Asher, profesora de historia antigua de la citada Universidad californiana, ha venido a Cádiz con el también profesor J. Nava, miembro del Consejo de Educación del Condado de Los Angeles. Su viaje será seguido de otro que realizarán próximamente a Cádiz, en abril o mayo, unas cuarenta personas más, entre profesores e investigadores, que iniciarán aquí su tarea de buscar el continente perdido.

«Estoy segura de que existió la Atlántida, continente sumergido en el océano por un cataclismo geológico — ha dicho la profesora Asher al «Diario de Cádiz» —. Es un tema que me ha atraído siempre y sobre él poseo una amplia bibliografía. Las investigaciones se harán con la ayuda de la Universidad Pepperdine y la *Ancient Mediterranean Research Association*.»

La doctora Maxime Asher ha dicho también que, para realizar estos trabajos, los científicos e investigadores norteamericanos se instalarán en unos salones del conservatorio «Manuel de Falla», en esta ciudad, donde montarán una biblioteca de consulta y en los que celebrarán reuniones periódicas cuantos participen en la investigación.

Ideas falsas e ideas activas

CON demasiada frecuencia se ha hecho la observación, después de la guerra mundial, de que las preocupaciones puramente culturales son superadas por las investigaciones de índole social y económica. Durante el periodo de «bienestar» relativo de la paz armada — ya antes de 1914 — el coro que glorificaba la civilización mecánica y los florecimientos tan variados de la cultura, ha podido exaltar muchas inteligencias, ilusionar a muchos artistas y elevar a algunos creyentes en los ideales estéticos y morales dentro del libre reinado del espíritu. Hoy, todos esos «soñadores» están aprisionados por el terror de «la realidad ignorada»; ellos vagan entre las ruinas de la civilización europea, entre los cementerios de millones de individuos sacrificados por la guerra, entre los grupos enconados por las pasiones políticas y, sobre todo, en el infierno de la miseria, siendo ellos mismos las más inocentes víctimas de la especulación cínica, de la usura desenfundada y del crimen. Del crimen político-social, que arma también a muchos de los que luchaban tan sólo con las ideas.

Y, en verdad, hoy — cuando los impulsos del espíritu se arrastran en el polvo del materialismo, cuando el imperativo de la conciencia está dominado por el imperativo del estómago — no podemos reconocer como héroes sino tan sólo a aquéllos que persisten en proclamar las eternas

verdades del progreso humano. Estos héroes permanecen fieles a la vieja herencia cultural, esforzándose en salvar los tesoros incotizables en Bolsa alguna, porque ellos aún creen en la posibilidad de un renacimiento, vale decir, en la *humanización* de la cultura y en el retorno de la civilización mecánica a su misión creadora, restringida dentro de los marcos de la naturaleza y no estando dirigida en contra del hombre.

La idea abstracta, de antes de la guerra, generalmente separada de las realidades sociales y políticas, comienza a ser reemplazada con la idea activa, destinada a abarcar bajo su influencia balsámica, el cuerpo sangrante de la humanidad. Los que antes construían concepciones filosóficas, morales, estéticas y científicas — sin preguntar si ellas tenían alguna «consecuencia práctica» — se dan ahora cuenta de que las realidades sociales: clases, naciones, razas, etc., ya no pueden ser comprimidas en los moldes artificiales de las «ideologías». La idea que no está encuadrada dentro de la voluntad unánime de las diversas categorías sociales o de una gran *colectividad cultural*, se convierte en causa de nuevas miserias y nuevas sangrias.

Hoy estamos convencidos, más que nunca, de que ninguna idea de progreso puede ser servida con la fuerza de las armas. Cuando

la cruz fraternizó con el sable, la fe religiosa comenzó a declinar, y las Iglesias llegaron a ser instituciones reaccionarias. Cuando el microscopio y el álgebra han sido puestos al servicio del estado mayor y de las fábricas de armamentos, la fe científica se ha convertido en chauvinista, mientras las universidades de los viejos pueblos llamados culturales se trocaron en cuarteles donde los jóvenes pierden su libertad, uniformados por la opresión estatal. Cuando el arte ha llegado a ser una especie de amante de los politiqueros, ellos lo convirtieron en una estrella de cabaret, que despierta en las muchedumbres los instintos impúdicos. Por encima de las injurias vulgares y de la degeneración aristocrática, los falsos reformadores sociales ejercen su dictadura en nombre de un ideal nacional o internacional, de una raza o de una clase.

En todas las encrucijadas, los «redentores» se encaraman en la tribuna de la audacia cínica o del fanatismo cruel y aglomeran en su derredor las hordas famélicas. Los espejismos del nuevo orden — el que con frecuencia es tan intolerable y violento como el viejo orden — arrastran los rebañados armados hacia los abismos de la muerte vana. En nuestros días, la idea no espera la lenta gestación de la realización creadora. El nudo gordiano de tantos intereses es cortado con el sable. El mesianismo, degenerado, crece como los yuyos entre las ruinas. Los profetas de casaca o de redingota, con el puño en alto o con la libreta de cheques en el bolsillo, berrean sus supuestas «ideas» en medio del flujo y reflujo de las pasiones desencadenadas. El siglo XX es el de la revolución, pero ésta es otra forma de la guerra. Las revoluciones fascistas o comunistas, nacionalistas o democráticas, todas ellas amasan la misma multitud humana. Los pueblos son como ídolos de arcilla, moldeados de acuerdo con los «ideales» temporales, constantemente trastornados y renovados. No tan sólo los ideales social-económicos han sufrido esas sacudidas; son tantos los ideales religiosos, morales, estéticos y científicos que se manifiestan en este desbarajuste de los intereses políticos y económicos, que algunos no pueden ser siquiera registrados para que el investigador de mañana, que quiere ser historiador, analice objetivamente esta caótica época.

(Fuente interior)

(Seguirá)

EUGEN RELGIS

Desde el Brasil

ADMIRADO y sigo con avidez el curso del manantial que desinteresadamente nos ofrece agua fresca y cristalina. Sedientos por el camino de la vida, a él nos acogemos para saciar la sed.

Agua que Natura nos ofrece con sencillez y naturalidad. Agua que emergiendo de la entraña de la tierra aparece a nuestros ojos como un regalo en perlas de brillar permanente.

Admirado de esta espontaneidad y de esta belleza sigo ese curso vital, en tanto acude en mi pensamiento una fluidez de ideas que imágenes reconfortantes. En el curso previsto de la felicidad humana se recrean las buenas voluntades. No hay desvío en tal cauce; nada de titubeos ni de dispersiones motivadas por bifurcaciones, más que estériles, nocivas. Siempre en un cauce compacto, cada vez más lleno y rumoroso, en caudal líquido fertilizador de tierras de encuentro que, dispuestas para nuevas cosechas, lograrán prosperidad, abundancia.

Es el simil tras el cual afirmamos que la promisión de lo sublime y superhumano no concuerda con la división de esfuerzos, que serán siempre conjuntivos o el hombre no vale nada.

Cuando las aguas del manantial se dividen se pierden para la fuerza de naturaleza; se extravían para un final de alimentación de charcas, donde proliferarán los insectos favorecidos por el barro. El viandante que pasa por ahí correrá el riesgo de contraer el paludismo. Sin caución racional no hay armonía orgánica.

Este es mi pensamiento en estos momentos de disonancia. La cohesión de elementos confederales y anarquistas es más precisa que nunca.

Desgajarse del tronco común significa reducción de fuerzas, perder posiciones que ocupará el enemigo. Es una dura lección que todos conocemos.

La historia de la Confederación Nacional del Trabajo no sólo consta en lo escrito en la prensa, en los folletos y los libros, así como en su interés por las escuelas y otros métodos de cultura revolucionaria. Por encima de ello emergen la convicción, el tesón, la vocación irremediable de los hombres, de los compañeros que jamás han vacilado en pronunciar el paso que conduce al comunismo libertario.

OTRO BUSCADOR

El malestar universitario

Con relación a los paros que se vienen produciendo estos últimos días en algunos institutos de Madrid (hay 19 centros inactivos de los 39 existentes en la provincia) no se ha producido variación alguna, si bien se tiene la impresión de que la anormalidad docente tiende a extenderse.

Han llegado noticias de situaciones parecidas que se producen en algunas otras provincias motivadas todas ellas, como la de Madrid, a causa de problemas laborales y económicos fundamentalmente.

Así, en Lugo, los profesores no numerarios han iniciado un paro indefinido que ha hecho que se suspendan las actividades docentes en casi toda la provincia. En la Delegación Provincial del Ministerio de Educación Provincial del Ministerio de Educación y Cien-

cia han presentado un escrito en el que piden, entre otras cosas, un contrato bilateral, supresión de certificados de buena conducta, actualización de haberes y pago de atrasos.

En Santander, los profesores no numerarios de institutos y filiales de enseñanza media han dado a conocer un escrito considerando que sus restricciones congeladas desde 1965, salvo excepciones; que se encuentran en estado de inestabilidad profesional ya que sus contratos son por un año de vigencia; oposición al certificado de buena conducta, etc. Indican los profesores que existe un profundo malestar entre dicho cuerpo, que puede originar graves declaraciones.

En otras provincias españolas la situación es parecida.

ANTENA

LA REALIDAD CAMUFLADA

MADRID (OPE'. — Ha sido recogida y comentada por «Información Comercial Española» una guía del coste de la vida en las principales capitales del mundo que ha publicado el diario británico «Financial Times» — decía un despacho distribuido por la agencia Logos el 13 de enero —. Comprende este estudio treinta y cuatro capitales. Moscú es la única ciudad que afirma haber mantenido los precios de 1972 al nivel del año anterior. En Europa, el promedio de aumento del coste de la vida en 1972 fue del orden de un siete por ciento, cifra que se compara con el seis por ciento del pasado año, siendo de Lisboa y Madrid las que aparentemente, van muy por delante.

Dice el estudio del «Financial Times» que, según las estadísticas oficiales, el índice de precios al por menor aumentó en Lisboa en un diez por ciento, «Las fuentes no oficiales de Madrid ponen tasa de la inflación en esta ciudad alrededor del doce por ciento. La cifra oficial dada por el Gobierno es sólo de un 5,9 por 100».

PASTEL DE ANIVERSARIO EN FORMA DE CARCEL

GINEBRA (OPE). — El diario «La Tribune de Genève», se ocupó del XXIV aniversario de la Declaración de los Derechos del Hombre. De la superficie cilíndrica de un gran pastel emergían 21 bujías con un nombre en cada una de ellas. En la base del pastel se veían cinco calabozos con barrotes de seguridad y dentro de aquéllos sendos prisioneros.

He aquí los nombres de algunos de los países en los que se «festeja» el aniversario de la Declaración en un ambiente de persecución, en algunos de ellos permanente:

Turquía, Madagascar, Nigeria, Tchad, Unión Soviética, Guinea, Haití, Checoslovaquia, Uganda, Alemania del Este, Rodesia, África del Sur. Y en el centro — exactamente en el centro — se lee «España». La «democracia orgánica» ocupa el puesto «de honor».

EN PORTUGAL SE TORTURA

LISBOA. — El tribunal político el 9 de noviembre del 72 condenó a Enrique Bernardo Fernandes a 8 años de cárcel y 15 de privación de derechos políticos por introducción al país de material explo-

sivo por la frontera de España. Bernardo se había distinguido en Arpajon (Francia) inculcando sentimientos antidictatoriales entre los emigrados portugueses, habiendo que buscar ahí la raíz de su detención y la condena que de la misma se ha derivado. Para obligarle a confesarse autor del delito que se le imputó la policía política de Caetano sometió a Bernardo al suplicio del sueño, esto es: no dejarlo dormir y obligándole a permanecer de pie hasta librar «pieza de convicción». Esta clase de tormento, en las delegaciones de policía son «pan corriente».

REPRESALIAS

BILBAO. — Dos mil trabajadores de las factorías que «Astilleros Españoles» posee en Olaveaga y Asúa fueron suspendidos de empleo y sueldo por siete días a causa de los paros realizados durante las últimas semanas.

Estos trabajadores — 1.800 de Olaveaga y 320 de Asúa — habían vuelto al trabajo el lunes después de haber cumplido una sanción de cinco días, pero el mismo lunes volvieron a parar y lo mismo hicieron hoy martes.

En la factoría de Sestao de la misma empresa, unos mil trabajadores están suspendidos de empleo y sueldo hasta el lunes próximo.

Por otra parte, en la factoría de Galindo de la empresa metalúrgica «Babcock and Wilcox», unos dos mil trabajadores prosiguen en huelga.

En ambas empresas las anomalías se producen en apoyo de peticiones de aumento de salarios.

600 OBREROS EN HUELGA

BARCELONA. — Ello en Barbará, afectando a los talleres automovilistas de la «Artes Jaeger». Presentaron reclamaciones y obtuvieron 16 despidos. Los 600 se han dado por despedidos y la fábrica está cerrada. Los empresarios meditan.

(Pasa a la página 11)

Recomendamos la lectura del número de «Cahiers de l'Histoire» ocupándose de

L'HISTOIRE DE L'ANARCHISME

Precio: 5,00 frs. en esta Admón.

Centro Confederal de París

Actividades emprendidas:

CURSOS de Solfeo, Guitarra, Bandurria, Idiomas, Matemáticas. Conferencias, Coloquios. Biblioteca, Librería, Fiesta del Libro. Variedades, Cine-Club. Festival de la Mutualité (15 abril).

Todo en conducta cultural y solidaria.

NECROLOGICAS

JUAN PEREA OÑATE

Después de una larga enfermedad de 12 años dejó de existir el 16 de enero de 1973, en el Château de Grand Luce (Sarthe) el estimado compañero Juan Perea Doñate, de 74 años de edad, nacido en Morón de la Frontera (Sevilla).

Trabajó de campesino en varios cortijos, habiendo sido delegado en los tajos, oponiéndose siempre a la inicua explotación de los terratenientes, por los que trabajó defendiendo como delegado los intereses morales y económicos de los trabajadores.

Desde su juventud abrazó el ideal que informa a la CNT. Su labor fue consecuente, por lo que es muy conocida en su pueblo natal.

Hacia 25 años que pertenecía a la F. Local de Le Mans, siendo un militante activo y cumplidor de sus deberes orgánicos.

Al estallar la contienda del 19 de julio de 1936 se incorporó a las milicias que se organizaron en su pueblo natal. Luego pasó a Málaga, y a Valencia, Aragón y Cataluña. Por sus conocimientos en la caballería desde su mocedad, y por hechos de guerra, pasó la frontera con el grado de capitán. Estuvo en el campo de concentración de Vernet, en l'Ariège.

Su entierro, civil, como era su voluntad, La C. de R. del Núcleo de Bretaña y la F. Local de Nantes se asocian al dolor de sus familiares residentes en España

por la pérdida irreparable del amigo y compañero Perea.

La C. de R. del Núcleo de Bretaña

BENITO SERVETO

El día 29 de diciembre de diciembre de 1972 acompañamos a su última morada, en Nîmes al que en vida fue compañero Benito Serveto, natural de Fraga (Huesca). Falleció a la edad de 74 años. El entierro fue civil, asistiendo franceses y españoles, conocidos y los numerosos amigos que tenía.

Fue un militante sincero, se atraía la estima de cuantos tuvieron ocasión de tratarlo. Colectivista, libertario, al final de la guerra fue internado en los campos de concentración como otros, pasando los malos ratos y sufrimientos que guardamos como recuerdo del pasar la frontera.

Tan pronto pudo salir de los campos, se puso a continuar la lucha para la libertad del pueblo español, esperando ver a España liberada para volver a ser un colectivista. En el exilio nunca perdió el temple. Pero no ha podido ver sus esperanzas realizarse, pues el destino lo ha llevado a aumentar la larga lista de los que se quedarán para siempre en tierras lejanas.

La CNT pierde otro compañero consecuente con las ideas libertarias, y esta F. L. un buen compañero y amigo apreciado de todos.

Los compañeros de esta F. L. se asocian al dolor de su esposa, hijos, nietos y demás familia.

F. L. de Nîmes.

El maremágnum capitalista

por JAIME BALIUS

EL sistema económico social basado en el provecho y en la explotación desenfrenada de la fuerza de trabajo no alcanza a reajustar sus valores tradicionales. Las definiciones que constantemente escuchamos de los personajes encargados de ilustrar a la opinión pública mueven a risa.

La inflación nos la quieren presentar por el aumento de los salarios y de los precios. Las medidas draconianas recaen siempre en detrimento de los trabajadores. El aumento de costo de los productos se produce siempre porque el espíritu de lucro es desmesurado. Esto es un axioma. El beneficio estriba en robar la parte que le corresponde al trabajador. Esa contradicción inherente al sistema capitalista tratan de remediarla restringiendo la producción de bienes y el consumo, siendo así que nos hallamos en la era de la abundancia y lo que impide que se puedan satisfacer las necesidades de todos los seres humanos es un sistema anti-económico y anti-social.

El talento desplegado por los ministros de Hacienda consiste en restringir los créditos, que se traduce en una grave perturbación para la mediana y pequeña industria que no pueden vivir sin créditos.

Si de la llamada inflación, se pasa a la deflación, es el paro forzoso. Nos hallamos, pues, ante un crucigrama o rompecabezas que ridiculiza a los individuos con estudios universitarios. Nos atrevemos a afirmar que cualquier peón o analfabeto no sería capaz de cometer tantas sandeces y decir tantas tonterías.

Se habla sin cesar de los milagros económicos que se miden por los coeficientes de expansión, pero no los miden nunca por el nivel de vida de los productores.

Las medidas tomadas y que pueden tomar no resuelven nada puesto que se trata de la injusticia social erigida y consagrada en un sistema que, en su origen, salido de las entrañas del feudalismo, respondía a una razón económica de progreso y a un sentido de libertad ante las trabas feudales y la ignominia del señor feudal. Pero el capitalismo nacido en el siglo XVIII empujado por el desarrollo de la técnica y de la ciencia ha perdido el control de los factores de producción y de distribución y de intercambio.

El lapso transcurrido desde la

revolución francesa de 1789, revolución económica y política, que engendra el sistema que en el siglo XX, ha de considerarse en su ocaso. Las grandes revoluciones sociales de la época contemporánea, a pesar de sus imperfecciones, señalan el camino a seguir.

Los altos dignatarios del capitalismo tienen conciencia de que se acerca la era del trabajo. Tratan de remediar lo que no tiene arreglo. Su signo de cambio está completamente desequilibrado. El dólar que había tomado el relevo de la libra esterlina da constantemente señales de un notorio desfallecimiento y si no fuera por el sostén que le prodigan las Bancas centrales de todos los Estados se desplomaría verticalmente ocasionando un verdadero colapso, puesto que la cobertura de todos los Estados está compuesta de dólares.

La inquietud monetaria se refleja en el alza espectacular del oro. Como dato curioso recogemos que las Bancas de Berna, Zurich y Ginebra han tenido que multiplicar por cinco la superficie de sus sótanos ante el número desmesurado de depositarios que compran alocadamente lingotes de oro y monedas también. Existen diversos factores para explicar la psicosis de los privilegiados. Una de ellas es la pérdida de confianza en el papel. Pero la principal, y que lo explica todo es la que no consideran ya que los Estados estén en condiciones de asegurar sus privilegios en la sociedad.

El oro no es nada más que un metal. Químicamente, físicamente tiene ciertas propiedades como las tienen sus hermanos el hierro, el cobre o el plomo. Pero tiene el nombre más corto, es aquel que posee la más profunda resonancia en el alma humana. ¡Del Oro! Fue en todo tiempo un grito de alegría para los que lo descubrieron en el corazón de una mina o bien recogían unas pepitas. Recuérdese Eldorado, que movilizó a tantos aventureros.

Se cuenta que Hernán Cortés se lanzó a la conquista de México porque cargado de deudas pensaba resarcirse en el suelo de Motezuma.

Dejando de lado los países del Nuevo Mundo y orillando la nefasta influencia que ejerció el oro en la economía de la España de los Reyes Católicos, el oro llegó a ser cantado por los poetas y unos le encontraron olor y otros poetas le hallaron un perfume. Pero como todos los metales se compran

y se venden, y de ahí no pasan.

Los signos de cambio están sujetos a revalorizaciones y a desvalorizaciones. A los trabajadores, desde luego les alcanza el desequilibrio de las monedas por lo que respecta a la capacidad de adquisición. Al no poseer los trabajadores otra riqueza que la fuerza de trabajo vive siempre sujeto a la desvalorización puesto que el capitalista se apodera de la plus-valía. Los burgueses especulan con las perturbaciones monetarias.

Nosotros no sentimos pánico la menor preocupación por la alarma que refleja la prensa burguesa ante los sobresaltos de su signo de cambio. Lo único que nos preocupa es la represión que se ensaña por doquier contra los hombres que conscientes de la ignominia capitalista se rebelan hartos de tanto crimen que cometen día tras día los Estados para detener el hundimiento de un sistema que el día que se produzca los aplastará a todos. No es un problema de derechas o de izquierdas. Esto es una farsa. Un Parlamento de izquierdas gobierna, es decir hace exactamente la misma política que un Parlamento de derechas. De ello tenemos triste experiencia los españoles, y ello nos puede servir de meditación a los 34 años de exilio. Y no solamente el caso español. Tenemos a Harold Wilson, jefe laborista inglés. No hizo otra cosa que defender el capitalismo y los restos del Imperio cobijados en el Commonwealth. Y Wilson elaboró una legislación anti-obrera. Su sucesor el conservador Mr. Heath ha aplicado la ley contra las huelgas esbozada por el líder laborista. Lo propio podemos decir de Willy Brandt que es un socialista, fiel defensor de los intereses de la burguesía alemana. Y lo mismo ocurrirá en el hipotético triunfo del Frente Popular francés. Hace poco escuchamos a M. Marchais, secretario del P. C. francés, que no suprimirían la noción de provecho.

En resumen: Las agobiantes contradicciones del capitalismo que se van agudizando cada día más no pueden ser atajadas en las justas electorales. Propiciar la papeleta electoral es una estafa y una traición. La vía parlamentaria conduce a la contrarrevolución y de ello existen ejemplos notorios en todos los países. La burguesía no siente el menor desasosiego ante la posibilidad de que los escaños del hemiciclo parlamentario estén

ocupados por socialistas y comunistas mientras los resortes del Estado estén en sus manos, o sea las fuerzas represivas y en primer lugar los cuarteles.

En los parlamentos no se puede resolver nada en favor de la clase trabajadora. O bien se resuelve en la calle tal como lo planteamos en la España de 1936, y sigue todavía en la España actual.

EL PODER A

«Felices los pobres de espíritu porque de ellos será el reino de los cielos.» (Del Catecismo de la Doctrina cristiana).

Las religiones del pasado, como las diversas corrientes políticas del presente, se ocupan de la dolorosa situación de los pobres. Y si a pesar de ello los pobres siguen siendo pobres, la culpa no es de los misioneros religiosos y políticos. La culpa es de los pobres, que no tienen la suficiente paciencia hasta que los panes se vuelvan peces y los peces se vuelvan panes.

Los pobres, cansados de esperar los paraísos celestiales que las religiones les prometieron, empezaron a blasfemar, se negaron a entrar en las iglesias. Y para no dejarlos desamparados se les abrieron las iglesias de las escuelas políticas. Y en éstas los pobres tienen la ventaja de que se les prometen paraísos terrenales a condición de que recurran a la conquista del poder con el voto democrático o con golpes de Estado revolucionarios (?). Y si después del resultado que dieron en el Poder los obreros como Mussolini, Hitler y Stalin, a los tunos que en nuestros días quieren el «Poder para los obreros» habrá que atribuirles peores intenciones que a Mussolini, Hitler y Stalin.

La experiencia ha demostrado que ni el poder deja de ser esclavista porque cambie de partido o de líderes ni las finanzas pierden su poder corruptor porque cambien de bolsillo.

Con un mínimo de inteligencia y buen sentido en los humanos, el arte de engañar que emplean los fariseos eclesiásticos y políticos debiera haber fenecido. Pero los pobres de espíritu se conforman con que cambie el arte de engañarlos. Con retóricas fraseo-

PAROS Y DETENCIONES
EN BILBAO

BILBAO, (OPE). — En los Astilleros Españoles, S. A., de Sestao, se ha producido un movimiento de paro en demanda de las reivindicaciones conocidas: 3.000 pesetas de aumento mensual, 40 horas de trabajo, etc., y la empresa, con ese motivo, ha cerrado los talleres y se ha procedido a detenciones en número de seis personas con-

LOS OBREROS

lógicas bien aprendidas en largos años de estudio por los pillos.

Un pontifice no importa de qué religión o un político no importa de qué partido, acusan a los rivales que le disputan el Poder, de ladrones, tiránicos e inmorales. Y entusiasman a los oyentes porque tienen razón. Pero si a continuación el acusado lanza los mismos epítetos contra el acusador, también entusiasma a sus súbditos porque también tiene razón.

Un líder de cualquier partido, en lenguaje que la gente de buen sentido comprende mal, habla a los representantes de una cámara comercial o de industria, y para atraerlos a su redil les habla contra los movimientos obreros que con sus exigencias y huelgas les sacan el sueño. Y si el mismo líder habla a los obreros, los incita a luchar contra el capitalismo que los explota y los malos gobiernos cuando no es él el que está en el gobierno.

Para fascinar a los pobres y aun a los ricos candorosos, faltos de claras ideas, brillar como un lucero del alba le es condición primordial. Para ello le cabe la publicidad que de un vulgar sátrapa hace un hombre honrado preocupado por la situación de los pobres. En tanto que un obrero que trabajó toda su vida si quiere que de él se publique alguna línea se ha de matar tirándose de un andamio o bajo las ruedas del tren.

Serafin Fernández

«LAS JUVENTUDES
LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J. J. L. L. de nuestro país. Adquiere en el «C. S.» al precio de 1 franco.

ANTENA

sideradas como dirigentes de los movimientos que apoyan las peticiones, las cuales han estado detenidas desde el jueves hasta el domingo en la Comisaría, incommunicados, y trasladados posteriormente a la cárcel. El gobernador les ha impuesto multas que llegan hasta las 200.000 pesetas a Nicolás Redondo, y 100.000 al señor Zaraiibar, pertenecientes al Partido Socialista.

Se cree que análogas peticiones van a tener lugar en otras factorías, especialmente en la Babcock-Wilcox, General Eléctrica, etc. Y también se presume procederá al lock-out, por lo cual en el curso de la semana existirá considerable movimiento en las grandes factorías de la ría, incluso, acaso, en Altos Hornos.

BAYONA, (OPE). — En Eclair-Pyrénées, del 5 de febrero se lee: «En Sestao, el centro de producción de la Babcock - Wilcox (3.500 paralizado desde comienzos de trabajadores, está prácticamente semana. Los trabajadores reclaman 2.500 pesetas de aumento al mes. La Dirección había ofrecido mejoras en relación con el aumento en el coste de la vida.»

También anuncia: «En los Talleres de Somorrostro, según fuentes bien informadas, una docena de personas, incluso un ingeniero, han sido interrogados por la policía con motivo de movimientos de huelga.

UNA DE CAL Y
DOCE DE ARENA

ZARAGOZA. — Según despacho de la agencia Europa Press, la localidad de Puilato, construida hace diecisiete años por el Instituto de Colonización, a una treintena de kilómetros de Zaragoza, comprendiendo 40 casas habitadas por 160 vecinos, se halla en peligro de desaparición y la opinión de los técnicos es que la localidad debe desaparecer totalmente de su actual emplazamiento.

Han tenido que derribarse ya tres casas y el edificio de la Hermandad de Labradores y otras 14 edificaciones se hallan muy dañadas. Según el dictamen de geólogos especializados, el peligro para Puilato radica en que a 35 o 50 metros de profundidad hay una capa de yeso y arcilla, que al recibir en la época de riego el agua que se filtra descompone el suelo.

En Puilato residen en estos mo-

mentos 35 colonos dedicados al cultivo de ocho hectáreas de terreno de regadío que tienen que pagarlas en un plazo de 25 años.

CONCESIONES ANULADAS,
DETENCIONES

PARIS, (OPE). — «El Diario Vasco», de San Sebastián, publicó el 28 de enero, en la parte de noticia, fechada en Pamplona, cada a la «Región», una breve que decía así:

«Hoy, 27 de enero, a la una del mediodía funcionarios de la Brigada político-social detuvieron en su domicilio a Jesús Comes, vocal jurado de «Torfinasa». También han sido detenidos varios trabajadores de dicha empresa. Se calcula que son doce.»

Y es que el gobierno ha declarado ilegales los beneficios concedidos a los trabajadores de «Torfinasa» durante el segundo secuestro de uno de sus dueños.

ROBO DE EXCLUSIVOS

BILBAO, (OPE). — Comunican de Hernani que en el polvorín de la casa Zubillaga se presentaron varios individuos, cortaron la línea telefónica, ataron y amordazaron a los presentes y se llevaron unos 3.000 kilos de explosivos de varias clases. Los vehículos de que se habían apoderado los abandonaron en las cercanías de la Papelería Zicuñaga y a la salida de Hernani.

Además de las tres toneladas de explosivos se llevaron mecha y detonadores, una pistola y un rifle pertenecientes a los guardas jurados.

EL CAPITAN GENERAL PIDE
23 AÑOS DE PRISION
PARA SABINO ARANA

PARIS, (OPE). — En crónica que ha publicado «Le Monde», que lleva fecha 23 de enero, precedente de Zaragoza, su correspondiente señor Novais, después de informar con detalle del consejo de guerra celebrado en Zaragoza, cuyo desenlace han sido condenas a 30 años de prisión, añade:

«Por otra parte, se informa que el capitán general de la VI Región se ha negado a confirmar la sentencia del consejo de guerra celebrado el 5 de diciembre en Santander por el que se condena a seis años de prisión a Sabino Arana Bilbao, militante vasco,

acusado de haber organizado el atraco a un Banco. El capitán general de la VI Región pide una pena de 23 años de cárcel. El Consejo Supremo se pronunciará en última instancia.»

MOVIMIENTO BURSATIL

BILBAO. — El Banco de Crédito Social y Pesquero ha hecho embargar veinte barcos pesqueros de los cuales catorce son de Ondarroa, tres de Lequeitio, uno de Bermeo y uno de Orio, al parecer por no pagar las amortizaciones concertadas con dicho Banco por los préstamos de adquisición de los mismos. El porcentaje de descubierto debe ser bastante diverso, entre 1 y 13 y 14 millones de pesetas por embarcación. Parece que se les permite seguir dedicados a las faenas pesqueras no obstante el secuestro judicial practicado.

RELACIONES AMISTOSAS

VIGO. — La prensa informa que dos barcos pesqueros de matrícula de Vigo, el «Solana» y el «Rosarito» y otro matriculado en Huelva, han sido apresados por las fuerzas navales marroquíes y conducidos al puerto de Agadir... Se les han decomisado la pesca y las artes y se los ha multado. La dotación de los tres barcos pesqueros es de 50 personas.

EL INGRESO MINIMO QUE NECESITA UN MATRIMONIO CON
DOS HIJOS EN MADRID

MADRID, (OPE). — La revista «Acción Empresarial» publica: «El presupuesto mínimo de un matrimonio con dos hijos en Madrid es de 409,75 pesetas diarias, según datos relativos al mes de diciembre. Este presupuesto supone 149.380 pesetas anuales, que significan casi 12.500 pesetas al mes de gastos mínimos.

Según la citada publicación, para alimentación — en el mes de diciembre de 1972 — eran necesarias 72.900 pesetas anuales, siendo este capítulo de gastos el más importante. Le siguen los gastos de vestido y aseo personal, con 35.880 pesetas al año; vivienda y gastos de casa, 16.020 pesetas anuales; combustible, 3.500 pesetas; y gastos varios, 21.070 pesetas al año.»

LOBOS EN LA ALCARRIA

GUADALAJARA. — Una manada importante de lobos ha diezmado un rebaño de 250 ovejas cerca de Brihuega. En 1937 las columnas confederales diezmaron a un gran rebaño de lobos fascistas en ese propio terreno.

S. I. A. — Sección de NIMES

Fiesta del Niño y de los Ancianos

Invita a todos sus adherentes y amigos, igualmente a todas las familias simpatizantes a venir numerosos a la tradicional *Fiesta del Niño y de los Ancianos*, que tendrá lugar en nuestro local social, 1, rue St-Remy, el día 18 de febrero 1973 a partir de 15 h 30.

Ancianos y niños serán obsequiados con una merienda, en donde podrán pasar la tarde familiarmente. Esperamos buena asistencia de los compañeros, familiares y simpatizantes.

CONFERENCIAS EN PARIS

Para el domingo día 25 de febrero a las 10 de la mañana en nuestro local, Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris (20), Metro Avron o Buzenval. A cargo del compañero Alejandro Lamela que disertará sobre el tema: «Las ideas libertarias frente a la sociedad burguesa-estatal».

**

Así mismo y para el sábado día 17 de febrero a las 5 de la tarde, continuación de la Conferencia del compañero Fabián Moro sobre el tema: «Federalismo y centralismo en España».

F. LOCAL DE ORLEANS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 18 del corriente mes de febrero en el lugar de costumbre, a las nueve y media de la mañana.

Folleto reciente

«EN TORNO AL COMUNISMO. NUEVA SUMISION DEL PROLETARIADO»

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. El Fomento de la Cultura Libertaria ha procedido a esta edición en connivencia con LE COMBAT SYNDICALISTE, el Secretariado Intercontinental de la CNT, CNT Zona Norte, y F. Local de Drancy. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

Comunicados

THEATRE DEBAT

Dimanche 28 février à 14 h 30, aux Vignoles. « Les charmes discrets du programme commun » par la troupe Z. Invitation aux camarades espagnols, etc. « Front Libertaire ».

F. L. DE NIMES

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 25 de febrero a las 9 h 30 precisas en el local de costumbre. Se ruega a todos los compañeros la asistencia y puntualidad, por tener cosas de importancia a tratar.

ACUSE DE RECIBO Y LO QUE SIGUE

Ha llegado a nuestra Redacción un número de un boletín redactado en español titulado «Solidaridad Obrera». Procede de Grenoble y se reclama de la opinión libertaria. Al parecer es editado por jóvenes emigrados económicos. Se habla en él de «Movimiento Obrero Independiente y Autónomo». ¿Cara al sindicalismo franquista o referente a todos los sindicalismos? Habría que saberlo.

No nos asustan las tomas de posición de jóvenes. Pero, como en el caso de este boletín se usa el título confederal de «Solidaridad Obrera» y sus redactores se dicen libertarios bajo el denominante grupal de «Negro y Rojo», no hubiera sido por demás que se hubiesen relacionado con nosotros. La ignorancia de la Confederación Nacional del Trabajo que en tal publicación se nota nos coloca en expectativa. Esperamos, no obstante, una saludable coincidencia.

S. I. A. DE PARIS

Le Groupe de Paris des Amis de S.I.A. informe ses amis et sympathisants qu'il célébrera sa réunion annuelle le samedi 3 mars 1973 à 16 h., 33, rue des Vignoles, Paris (20).

PARADERO

La compañera Amelia, desea saber el paradero de María Juan de Levante.

Dirección de Amelia: Madame Zaragoza, 4, Square des Corbiers, Lgt. n° 874, 92160-Antony.

F. L. DE DREUX

Esta F. L. invita a todos sus componentes a la asamblea General Ordinaria que se celebrará el domingo 4 de marzo a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

NUCLEO DE PROVENZA

Organiza conferencia para el domingo 25 de febrero 1973 a las 10 horas de la mañana en la antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}) a cargo del compañero Amado Nalle, disertando sobre el tema:

«Desarrollo capitalista y lucha revolucionaria».

Quedan invitados los compañeros, familiares y simpatizantes.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca a sus afiliados para la asamblea general que tendrá lugar el día 25 de los corrientes, en el local y a la hora habitual.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el do-

mingo, 18 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

AVISO IMPORTANTE DE «TIERRA Y LIBERTAD»

Del primer tomo de la Enciclopedia anarquista se está anunciando su salida desde hace ya muchos meses, y compañeros suscriptores que lo tienen pagado, se extrañan de no recibirlo.

Ante ello se dirigen al compañero Fernando Ferrer, de Orleans, por haber sido él el que se ocupaba de recibir el dinero y hacer las peticiones a Méjico.

Tenemos que aclarar que el compañero F. Ferrer dimisionó hace bastante tiempo. Por lo que rogamos a todos los que tengan que hacer alguna reclamación se dirijan al compañero Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise 93700 Drancy. CCP 32 440 99. La Source.

Servicio de librería

<i>Deschamps Fanny</i> :	
Vous n'allez pas avaler ça !	15 10
<i>Dorst Jean</i> :	
La nature dénaturé	6 00
«Romancero libertario»,	
G. Oliván	18 00
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50
<i>Niel Mathilde</i> :	
Le Drame de la libération de la femme	14 00
<i>Reich Wilhelm</i> :	
La Révolution sexuelle....	5 40
<i>Runge Erika</i> :	
Femmes de notre temps..	20 00
<i>Sauvy Alfred</i> :	
Malthus et les deux Marx	7 50
<i>Swane</i> :	
Le Sexe de la femme	18 50
<i>Valensin Georges</i> :	
La Femme révélée	20 00
Santé sexuelle.....	15 10
<i>Aubert Claude</i> :	
L'agriculture biologique..	29 00
L'industrialisation de l'agriculture	8 00
<i>Courquet Jean</i> :	
L'hôpital aujourd'hui et demain	7 00
<i>D'Autrec C.-V.</i> :	
Les charlatans de la médecine	18 70
«Romancero libertario de la guerra de España» ..	18 00
«La Revolución mexicana», Flores Magón....	8 70
«Historia de España», Pierre Vilar	7 00

«LOS HIJOS DEL PUEBLO», «¡A LAS BARRICADAS!»
Disco microsurco 45 r. m.
Precio, 12,00 frs.

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pídase al COMBAT SYNDICALISTE.

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes.
Precio, 1,00 franco.

«Viaje a través de la Anarquía»	18 80
«Anarquía y revolución», Cibils	7 50
«La solución federalista», Lazarte	4 50
«La irreligión del porvenir»	29 00
«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00
«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00
«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00

Environnement - Pollution

Ne mangez pas trop de poisson

(Extrait de la revue
« Que Choisir »)

La pollution des plages par les égouts apparaît secondaire lorsqu'on la compare avec la pollution massive de la haute mer au moyen de produits autrement dangereux. La vie elle-même est directement menacée : celle du plancton, celle des poissons et des mollusques et, par ricochet, celle des hommes. Cela, les experts viennent de le découvrir, les milieux politiques en discutent à mots ouverts.

A votre intention, nous avons compulsé des kilos de rapports, subi d'interminables conférences, traqué des renseignements tenus secrets.

Aux savants d'analyser les phénomènes. Notre rôle est d'en tirer les conclusions pratiques pour les consommateurs.

Il semble malheureusement que les responsables, hommes politiques et fonctionnaires, conçoivent leur devoir comme étant de cacher la vérité parce qu'elle est désagréable, parce qu'elle met en cause leur négligence passée.

Que jette-t-on à la mer ?

De tout. Beaucoup de matières organiques, de boues, mais aussi des déchets métalliques, fer, cuivre, plomb mercure. Des insecticides. Du pétrole. Des déchets radioactifs. En un mot, tout ce qui encombre une terre devenue trop petite pour y habiter. L'industrie ne pourrait pas continuer sa croissance s'il n'y avait pas cet immense égout prêt à absorber tous les déchets.

Un seul exemple : cette usine fabriquant de l'aluminium à Hambourg qui se propose de jeter chaque année trois millions de tonnes de boues métalliques à la mer. Une seule usine...

Que deviennent ces déchets ?

On n'en sait pas grand-chose et, souvent, on ne se préoccupe pas de le savoir. On commence seulement les premières études systématiques. Le peu qu'on découvre n'est pas rassurant. Les organismes vivants ont, en particulier, la propriété de concentrer certains polluants comme les métaux, le pétrole ou le DDT. Si ces organismes sont à leur tour dévorés par des animaux prédateurs, la con-

centration de polluants augmente. On a ainsi découvert un phoque dont le foie contenait 0,397 pour mille de mercure, des crevettes contenant 1 pour 100 de pétrole, des huîtres dont 1 pour mille du poids était constitué de zinc.

Quels sont les résultats ?

Tôt ou tard un des maillons de la chaîne alimentaire atteint un niveau de pollution où la maladie et la mort se déclarent. Le plomb et le mercure sont toxiques à faible dose, le DDT engendre la stérilité, etc... Si le *Torrey Canyon* avait contenu des insecticides au lieu du pétrole, la Mer du Nord et la Manche seraient devenues des mers mortes. Cela c'est ce qu'on voit directement. Quant aux effets à long terme sur le potentiel génétique, personne n'en sait rien. Les parents boivent, aux enfants de trinquer.

Est-ce grave ?

Oui, pour deux raisons. D'une part, parce que les produits de la mer constituent une source de protéines précieuse dans un monde de plus en plus surpeuplé. Or, de 1965 à 1968, les bancs de harengs ont diminué de 25 pour 100 dans les eaux norvégiennes. On en est arrivé à se réunir au niveau ministériel pour se pencher sur le problème des poissons fugitifs. D'autre part, parce que le plancton est une source d'oxygène, dont l'homme a besoin pour vivre.

Que faire ?

Arrêter la pollution évidemment. Les déchets pénètrent dans la mer par toutes sortes de voies. Les fleuves sont devenus des égouts collecteurs. L'air est chargé de vapeurs toxiques. Les décharges, autorisées ou non par des bateaux déversent les résidus industriels, les boues de dragage de ports.

**

1) Nous demandons que la pratique des décharges de résidus industriels soit immédiatement abolie et que les forces navales contrôlent et sanctionnent les infractions à cette règle.

Au siècle dernier, on a bien réussi à extirper de la mer les pirates et les trafiquants d'escla-

ves. Est-il vraiment impossible d'en éliminer les pollueurs.

2) La pollution de la haute mer n'a évidemment pas de frontière. Seule la Communauté des Neuf est à même d'entreprendre cette tâche. Nous croyons même qu'il lui serait singulièrement plus facile d'entreprendre cette tâche neuve que d'aborder de vieux problèmes (monnaie, agriculture, etc...) où elle entre en conflit avec des attributions nationales.

3) Les eaux qui se déversent dans la mer doivent aussi être contrôlées.

Quelles qu'en soient les conséquences pour la production, il faut mettre un terme à une politique séculaire de facilité industrielle. Mieux vaut consommer moins dans un monde viable que de périr dans l'abondance empoisonnée.

4) Les poissons, mollusques et crustacés ne peuvent plus être livrés à la consommation humaine sans des contrôles préalables vérifiant la conformité à des normes sévères. De toute façon, même les produits de la mer encore acceptables n'ont plus la pureté des produits naturels. Dès lors, il

faut mettre la population en garde : une trop grande consommation de poissons et fruits de mer devient dangereuse. Du reste, il est tout aussi dangereux de s'alimenter exclusivement de poulets aux hormones, de bœuf aux antibiotiques, de céréales aux pesticides, etc... Un seul conseil : variez vos poisons.

5) Il est indécent, voire scandaleux, que les résultats de recherches scientifiques, financées par l'argent de tous, soient tenus secrets, lorsqu'ils ont une signification pour la santé publique, sous le vilain prétexte qu'il ne faut pas « affoler la population ».

Si nous comprenons bien la règle de cette démocratie productiviste, le consommateur ne peut remplir son rôle que dans la sérénité : il faut qu'il consomme béatement jusqu'à ce que mort s'ensuive.

**

Mangez moins de poissons. C'est une habitude à prendre pour le jour où il n'y aura plus de poissons du tout.

(A suivre)

LUTTES ANTIMILITARISTES

(Suite de la page IV)

A partir du 2 décembre, je me considère donc comme insoumis pour les autorités comme libre de ma personne pour moi.

Ayant brûlé mes papiers militaires, j'ai pris la résolution de lutter dans le but pur et simple de supprimer le service national obligatoire.

Je trouve en effet que le service est une manifestation anachronique de la société actuelle.

Je me révolte contre l'abâtissement et la servilité que procure l'armée.

Je me révolte contre l'annihilation de l'individu, de sa responsabilité, au profit d'un embrigadement destiné à servir inconditionnellement le pouvoir.

Je me révolte contre l'armée, outil du gouvernement utilisé à faire accepter sa politique, par la force s'il le faut, et à briser toute opposition gênante (grèves, manifestations).

Je me révolte contre l'intervention de l'armée dans les luttes

intestines des pays étrangers pour préserver les intérêts financiers de la « France » (Tchad, Madagascar).

Je me révolte contre l'abus de pouvoir perpétré par l'armée qui refuse à des paysans le droit de vivre et de travailler en paix sur leurs terres, dans le simple but de jouer à la guerre (camp du Larzac, etc.).

Je me révolte contre la production scandaleuse d'armes destinées à alimenter les conflits mondiaux et les poches de financiers peu scrupuleux (l'Etat prélève sa part).

Je me révolte contre l'armée, moyen de pression, moyen « d'éducation » orientée, milieu propice à l'épanouissement de la bêtise et de la médiocrité.

En prenant position, je suis sûr d'être honnête envers moi-même : les conséquences que je vais subir sont nulles devant l'importance de la cause.

Puisse mon exemple être suivi jusqu'à ce que cesse l'odieuse servitude militaire.

Gérard PETIT

Enfance inadaptée, enfance à désadapter

(Troisième Partie)

UN VERBIAGE SAVANT POUR MASQUER LA REALITE

Loin de moi l'idée de nier que la psychologie, la médecine et les exigences sociales soient des paramètres d'approche indispensables; la bonne volonté de certains apprentis sorciers ne suffit pas. Toutefois quelle débauche de « spécialistes » ! Pourquoi tant entourer ces enfants dits inadaptés ? Les spécialistes compliquent à plaisir le « cas » pour justifier leur action et prouver que le gosse est bien un « a-normal », ne devant pas être laissé en liberté; on saisit les virtualités de marginalisation, d'exclusion au niveau même du vocabulaire.

Le flot de mots cerne plus la méthode excluante des personnels de l'EI d'appréhender la réalité des enfants qu'il ne traduit un vécu quotidien dans les établissements. Par-delà ces mots, c'est l'intention qu'il nous faut déjouer; la référence à ces sciences et techniques montrent comme par transparence à quel point l'enfant est considéré dans un état grave. Puisqu'il est invariablement en retard — ou en avance... — on lui balance des « psychothérapies de renforcement », de « rattrapage », etc... En un mot, une cure de réadaptation. En effet, pourquoi le soustraire à son milieu et le soumettre à cette violence « curative », si ce n'est parce qu'on le considère comme dégénéré, et que le but final de l'action soit de lui faire réintégrer la société... en y passant inaperçu, comme manœuvre ?

UN TERRAIN DE CHASSE PROTEGE

C'est par milliers d'anciens francs que l'on peut évaluer le coût de construction et d'entretien des établissements de l'EI. Il semble essentiel de récupérer tous ces citoyens. L'ensemble du secteur constitue une masse de manœuvre très convoitée, et ainsi superprotégée. Cela explique en partie le fier isolement de l'EI et sa soi-disant indépendance vis-à-vis de l'extérieur.

On a pratiquement instauré le

regroupement par régions pour la formation des travailleurs sociaux. La profession est parfaitement armée pour atteindre ses objectifs; elle s'est même dotée d'un outil syndical efficace sous la forme de syndicats autonomes, apolitiques, corporatistes, dont le rôle est l'accroissement d'indépendance du secteur. L'Etat, leur fournissant les moyens de pratiquer une telle politique, leur procure de substantiels encouragements.

UNE FORMATION « ENCADREE »

L'école d'éducateur ? Un besoin

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

accru de personnel diplômé mène au recrutement d'un nombre important de jeunes techniciens; toutefois cet apport neuf peut constituer une menace pour l'ordre établi et quelque peu modifier le rapport de forces : bon nombre d'apprentis éducateurs choisissent ce métier pour la possibilité qu'il leur offre de se situer au cœur du social et du politique. Il en résulte pour l'EI de peser rapidement, efficacement et constamment sur ces jeunes, de les structurer afin qu'ils n'éclatent pas. La formation des éducateurs met l'accent sur la nécessité d'acquérir des connaissances apparemment poussées — mais en réalité très réduites et incomplètes — en psychologie et en sociologie.

Deux moyens sont utilisés pour

parvenir à ce but. Le premier, loin d'être neuf, consiste en cours théoriques magistraux; l'autre est censé privilégier l'analyse du vécu à l'école, en stage, ou partout ailleurs. La psychose de l'analyse... A cet effet un instrument très utile mais éminemment dangereux, or cela on s'en fout, est utilisé : le carnet de route. L'élève doit y consigner journalièrement ses réflexions sur son comportement et s'interroger sur son évolution; ses réflexions sont ensuite transcrites sur un cahier qui est apprécié par ses formateurs. Malheureusement on n'a pas les moyens théoriques pour cette analyse et le papillon se brûle les ailes à la flamme. C'est en fin de compte tout ce que désire l'école.

Claude LAPORTE

Luttes antimilitaristes

Le 11 novembre 1972, Silvère Herzog, jeune militant libertaire de l'Union Anarchiste d'Alsace était arrêté au Monument aux morts de Mulhouse.

La grande presse est restée muette sur ce geste et ses motivations.

S. Herzog est insoumis. Il refuse de « servir sous les drapeaux », comme des centaines de jeunes, chaque année plus nombreux.

On lui reproche également d'avoir voulu déposer une gerbe ainsi libellée :

« A nos morts pour rien, victimes du Capital et des Marchands de canons. »

Ce geste est resté incompris de bon nombre d'anciens de 14-18.

Il n'était pas et il n'a jamais été question pour Silvère et ses compagnons de manquer de respect pour les morts de la grande guerre.

Au contraire, cette gerbe vou-

lait exprimer toute la tristesse et le dégoût qu'inspirent les gouvernements qui au nom du nationalisme, du « patriotisme » ont mené des millions d'hommes au massacre.

A-t-on jamais vu, lors d'une cérémonie du 11 novembre, évoquer les mutineries que Pétain, valet de l'Etat, réprima dans le sang avec ses cortèges de fusillés « pour l'exemple » ?

Ces mutins fusillés, tout comme Silvère, voulaient tout simplement exprimer leur dégoût et leur haine de la guerre.

Ceux qui savent ce qu'est la guerre jugeront.

Mais face à l'Etat et au nationalisme imbéciles, on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase d'A. France :

« On croit mourir pour la patrie, et on meurt pour des industriels. »

Comité de Scutien à S. Herzog

Monsieur,

Je suis incorporable depuis le 2 décembre 1972. Selon la loi, j'avais une alternative : suivre la masse des appelés ou demander le statut d'objecteur de conscience. Etant fondamentalement opposé au service national, je ne pouvais donc pas me présenter à la

caserne. Je sais l'existence du service national, mais je le refuse, pour moi comme pour tout autre, en tant qu'aberration de la société dite « évoluée ». Je ne pouvais pas demander le statut d'objecteur de conscience, car je reconnaissais alors l'existence des obligations militaires.

(Suite page III)

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :

DELORME J.-P.

B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :

Trois mois	13 F
Six mois	25 F
Un an	50 F
Etranger :	
Six mois	28 F
Un an	56 F
Par avion (Amériques):	
Six mois	41 F
Un an	82 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

2498
B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

22 FEVRIER

1973

NUMERO 742

PRIX : 1 F.

45^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

APRES AVOIR CASSE DU VIET avec des armes neuves ON CASSE LES PRIX avec la revente des surplus

« Des équipes cosmopolites de plus de 10000 vendeurs d'armes sillonnent certains pays pour placer les surplus américains de la guerre au Viet - Nam »

« Ce qui est sûr, c'est que ce marché de l'occasion entre en concurrence sévère avec le commerce régulier -- c'est-à-dire -- avec le commerce directement contrôlé et animé par les gouvernements »

(Extraits du « très sérieux journal Le Monde »)

NOUS, ON PAYE TOUJOURS LES POTS CASSES !

Document: Lutte révolutionnaire, élection et PCF

(Suite)

IV. — Les révolutionnaires électoraux et le P.C.F.

Certains caractérisent le P.C.F. comme « ouvrier ». Pour des marxistes, une caractérisation sociologique n'est pas un critère politique. Une telle caractérisation est inopérante; le parti de Doriot après la rupture avec le P. C. était constitué essentiellement d'ouvriers et chacun sait que les groupes fascistes recrutent en milieu ouvrier (voir la montée du nazisme). En dehors du fait qu'une telle caractérisation ne rend même pas compte de la composition sociale réelle du P.C.F., qui recrute de plus en plus dans les couches conservatrices non prolétariennes, elle contribue à maintenir la mystification sur la nature et la politique du P.C.F. Elle est le produit de l'isolement des révolutionnaires pendant l'époque stalinienne, abdication de certains, impressionnés par cette force colossale du P.C.F., opportunisme des autres à la recherche de « ponts » avec les adhérents du P.C.F. Concession politique dans tous les cas.

Récemment, cette orientation, qui sert de support à une pratique parasitaire sur le mouvement néo-stalinien, a culminé avec le « votez ouvrier — votez Duclos », à d'autres périodes avec le mot d'ordre « gouvernement ouvriers-paysans », c'est-à-dire « gouvernement P.C.F. C.G.T.-P.S. », bientôt avec le désistement de candidats « révolutionnaires » pour le P.C.F.

Pour les partisans de cette orientation, il faut que les travailleurs fassent l'expérience de l'incapacité des directions traditionnelles à diriger des luttes révolutionnaires et à satisfaire leurs exigences, pour qu'au cours de cette expérience la grande majorité d'entre eux découvre la bonne direction qui est, bien sûr, celle qui prône une telle expérience. Laissons de côté l'aspect bureaucratique de cette conception qui réduit tout à un problème de direction. Lorsque, de façon tactique, les bolcheviques lancèrent ce mot d'ordre, ils s'adressaient à des partis réformistes bourgeois, prônant la démocratie

bourgeoise et espéraient mettre à profit cette démocratie bourgeoise pour s'organiser au grand jour, partir à la conquête des syndicats et de la classe ouvrière. L'analogie historique ne joue pas car le P.C.F. au pouvoir ne développerait pas la démocratie même bourgeoise, il ne laisserait pas les révolutionnaires utiliser les mouvements de masse pour leur propagande, au contraire, il utiliserait l'appareil d'Etat pour interdire toute opposition (voir mes articles sur le P.C.F.).

N'étant pas masochiste, je ne pense pas que les révolutionnaires doivent aider leurs bourreaux potentiels à prendre le pouvoir. Au contraire, les militants révolutionnaires doivent mener une lutte anti-bureaucratique sans compromis. La venue du P.C.F. au pouvoir ne serait pas une pause dans un processus révolutionnaire, permettant aux révolutionnaires d'élever le niveau de la lutte de masse, elle serait au contraire un coup d'arrêt tragique, le point de départ d'une normalisation. Depuis mai 68, il est évident que le P.C.F. n'organise ni n'influence les militants les plus combattifs et que des luttes peuvent être engagées sans lui et même malgré lui.

L'intervention des révolutionnaires en est facilitée. En dehors des hommes de l'appareil caractérisés dans les articles sur le P.C.F. et des membres qui ont adhéré sur les bases de l'orientation réformiste et nationaliste il existe des militants sincèrement révolutionnaires. D'abord parmi les anciens militants pour qui cette contre-société que constitue le P. C. ainsi que la perspective du collectivisme bureaucratique sont synonymes de parti révolutionnaire et de socialisme. Ensuite ceux qui font leur première expérience militante en venant au P. C. parce que la presse bourgeoise lui décerne le brevet de révolutionnaire, parce qu'il se réfère à Lénine et à la révolution d'Octobre, parce que les groupes révolutionnaires leur apparaissent divisés et sans liens avec la classe ouvrière.

La démystification du P.C.F. auprès de ces militants ne se fera pas à partir de la discussion sur plus ou moins de démocratie ou avec des arguments du type « le

P. C. est un parti ouvrier, il doit donc faire ceci ou cela », mais :

a) en analysant la politique contre-révolutionnaire du P.C.F., en expliquant pourquoi le P.C.F. a une telle orientation et une telle pratique.

b) en démontrant quel type de société le P.C. veut instaurer. A partir de là, il est aisé d'analyser comment la finalité de la lutte conditionne la pratique quotidienne et de faire comprendre que lorsque le P.C.F. se substitue à la bourgeoisie pour traquer les gauchistes, il préfigure l'ordre social dont il est porteur. Face à tous ces « socialismes » à la Brejnev, à la Tito, à la Nasser, etc., il est fondamental d'expliquer quelle société nous voulons construire et de montrer que les nationalisations, les étatisations ne peuvent aboutir qu'à un capitalisme bureaucratique d'Etat dans lequel la séparation sera à tous les niveaux : rapports sociaux-institu-

tions, le signe de l'exploitation des travailleurs.

c) en développant de façon autonome une orientation révolutionnaire; en impulsant les luttes anti-capitalistes et anti-bureaucratiques qui se développent sous des formes multiples, grèves sauvages, thromboses, etc.

Le P.C.F. n'est pas mi-bourgeois, mi-ouvrier, dégénéré ou déformé, il est une organisation contre-révolutionnaire pratiquant la répression contre le courant révolutionnaire et porteuse d'un projet de société d'exploitation déjà en application : le capitalisme bureaucratique d'Etat.

Appeler à soutenir le P.C.F. ou le présenter comme représentant de la classe ouvrière c'est contribuer à la mystification contre-révolutionnaire.

(A suivre)

Organisation du mouvement...

(Suite de la page IV)

Que doit être le mouvement communautaire

tives en Catalogne lors de la révolution espagnole de 1936. En effet, à cette époque des collectivités agricoles se sont constituées sur des bases communautaires :

- Répartition des terres.
- Travail en commun.
- Regroupement du matériel.
- Echange et distribution des produits.
- Création des coopératives.
- Organisation sociale (écoles-loisirs).

Je crois que nous ne devons pas oublier cette expérience en analysant de plus près l'historique de ce mouvement pour notre propre compte. Reconnaissons qu'il y a eu quand même des expériences intéressantes dans le passé.

Ce que je vais développer maintenant reprend certaines idées lancées dans le paragraphe précédent. La brochure est constituée sur deux bases :

A) Proposition de l'Organisation Communautaire (OFC), faite par Johan Pain.

B) Résumé de travail des positions du GRTC de Dijon.

Donc, tous ceux voulant recevoir la brochure, écrire dès maintenant à J. Pain, Cité Paul Bur Apt 131; 21 Dijon.

Dire la quantité et envoyez si possible l'argent en chèque au CCP de J. Pain num. 202105T.

La brochure, 15 feuilles environ revient à 3 F.

Groupe de Recherche et Travail Communautaire de Dijon. U. L. CNT DIJON

N.D.L.R. — Cette brochure peut être commandée au service Librairie de la 2^e U.R., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

Le libraire vous invite également à le rencontrer aux heures de permanences les Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Samedi de 14 h à 18 h.

Leído, cortado, pegado y comentado

(De «Le Monde», 6-2-1973) ATENAS. — En una carta abierta a la opinión y al gobierno griego publicada el domingo 4 de febrero en el cotidiano «Acrópolis», 73 refugiados políticos griegos residentes en Polonia, Unión Soviética, Checoslovaquia, Hungría y Rumanía al término de la guerra civil de 1946-49, solicitan autorización para reintegrarse a Grecia. Los firmantes declaran expresar el punto de vista de los 80.000 griegos viviendo en aquellos países.

«Para los griegos de la Europa del Este — escriben — el regreso a Grecia constituye el gran ensueño de su vida, deseando empero una repatriación digna, sin arrepentimiento por crímenes que no han cometido, sin declaraciones injuriosas afectando a los países y regímenes que tal vez les hayan decepcionado, pero que los han poderosamente ayudado, alimentado, instruido. Los refugiados no estamos políticamente por el régimen griego, pero, al propio tiempo estamos fatigados de la política y, una vez reentrados al país, prometemos abstenernos de toda acción política.»

Conviene recordar que la guerra civil de referencia era comunista, habiendo empezado diez años después de la guerra civil de España, y habiendo fracasado exactamente tres años después de haber comenzado. El jefe ostensible, (pero sujeto a caución rusa) de aquel movimiento subversivo era conocido por Markos, sin duda vocacional de su idea, pero propagandísticamente hinchado como lo fueron Modesto, Lister, Campesino, la Pasionaria y Lina Odena, mujer elevada al cubo del heroísmo sin que nadie conozca, incluso 35 años después, cuales fueron su vida y sus milagros. No se niega aquí el valor estrictamente personal de cada mujer u hombre. Se señala, una vez más, la falacia del comunismo junto con su arte de crear ídolos de fantasía. Una consigna, 20.000 artículos ditirámicos, 2 millones de pasquines, otros tantos de pancartas y millonadas de gritos orquestados, y, marxísticamente, se obtiene una verdad de industria propia para el gran país de Gregaria. Fea y vieja por ley de Natura, con Stalin, la Pasionaria actualmente no viviría. El por qué que lo expliquen los cadáveres de Antonov y Pepe Diaz, y que lo explique también el esqueleto del propio Markos. Los que no cumplieron el deseo, la exigencia de victoria de Stalin, no tuvieron derecho a la vida.

¿Por qué los comunistas griegos que tras el fracaso fueron a convivir con poblaciones soviéticas o soviéticas confiesan públicamente ahora, que la dictadura del proletariado les ha defraudado? No hablan de Markos ni de otros camara-

das que terminaron en angustia fatal sus días en tierras de promisión supuesta; son circunspectos (antes de salir de las «repúblicas democráticas») referente a la desigualdad que impera en las «patrias del proletariado» que asaz conocen. Pero el suspirado regreso a «su» Grecia — caso parejo al de «nuestra» España — tiene por base una gran ilusión desvanecida, ilusión por la cual se batieron bravamente a tiros y bayonetazos sobre su propio suelo, como nosotros.

Por similitud de situación, los refugiados españoles comprendemos perfectamente a nuestros «parientes» griegos. Los comprendemos, pero no aprobamos su entrega al enemigo ni a condición de no ser obligados a una palinodia que, por otra parte, entonan de antemano. Porque, amigos, en vuestra Grecia impera un despotismo inaguantable, y acudir a ella para gozar patria en un ambiente de renunciaciones e indignidades, os fuerza al sostén de una dignidad que habéis mantenido durante 27 años, igual que los refugiados españoles la sostenemos desde el 1936 sin transigencias para la tiranía que parece perpetuarse en nuestro país, tan malhadado como el vuestro. Se jugó la carta de la libertad — al menos en nuestro caso — y la perdimos en drama intenso, en tragedia inmensa y perdurable. Pero 37 años después seguimos por la libertad contra la tiranía por mucha estima que tengamos a la tierra, por mucho que resintamos permanecer ausentes de la misma. ¿Miedo a morir extrañados de la patria? ¿Y que es la patria

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 22 de Febrero 1973.

si no es libertad, integralidad de carácter, dignidad de la entidad humana? ¿Qué es la patria que obligan a pisar con la cabeza gacha, a vivir sin vivirla, y ahora, con cabello cano o color de la nieve, esperar las migajas, el perdón, la sonrisa menospreciativa de los cabos furrieles de los coroneles que, por orgullo y provecho, se han metido la patria, la Grecia, en el bolsillo? ¡La patria, la muerte! Morir hay que hacerlo en la tierra que sea, siendo la que-rencia humana la de no morir en ninguna, bondad de dios imposible como la existencia del dios mismo. Por cohibido o

insatisfecho que se esté en el país de acogida, el que da «el buenos días, alimento e instrucción», pero no derecho a opinar ni a salirse del paso regimentario del comunismo, no es lógico, no es de razón; y es infra-humano deshacerse de una mala patria para escoger otra peor. Se jugó y se perdió en Grecia y en España, y es lógico y consecuente arrostrar las consecuencias. Sin llantos, sin congojas, sin arrepentimientos, sin escoger cementerio, puesto que si la persona perece el Ideal del hombre no muere nunca.

Jornada Confederal en París

DOMINGO 15 DE ABRIL
EN LA MUTUALIDAD



LITTLE ARTHUR

En el Espectáculo que vamos desgranando, la juventud no quedará defraudada. Aparte el fuerte número canadiense acaudillado por el cantor y autor ALVAREZ, estamos en la satisfacción de poder anunciar al SEXTETO MUSICAL Y CANTABIL del famoso e inspirado compositor belga

LITTLE ARTHUR

el cual, con su formación musical entera, se ha ofrecido para enriquecer más, nuestro Programa de Variedades el 15 de abril en la sala mayor del Palais de la Mutualité.

Las obras y los días

por **FONTAURA**

CUANDO EN ITALIA RENACE EL FASCISMO

COMO siempre, son los anarquistas quienes van en vanguardia contra ese escandaloso resurgir de la peste fascista. Si bien ello es ya un hecho sociológico de alcance internacional, posiblemente en Italia pretende retoñar con más brio. Incluso cuenta con su destacada figura de proa, su nuevo Duce, en ese «signore» Almirante, con grupos de devotos servidores, como los tenía Mussolini, su antecesor maestro. Las algaradas, las provocaciones, se van manifestando a un ritmo cada vez más intenso. En Roma, en Ancona, en Vercelli, en el ambiente de grades y pequeñas poblaciones, las agresiones, la ostentación, va tomando impulso. La pervivencia de los regímenes de España, Grecia y Portugal, les incita, les enardece a querer ganar terreno, a preparar la situación buscando resucitar con ventaja un pasado que, por no ser muy distante, el pueblo guarda memoria en la Italia de ahora.

El fascismo se envalentona de mala manera si tenemos en cuenta que tiene su respaldo en la propia policía, cuyos altos jefes es ya fácil de comprender que estén más bien del lado de los ultra reaccionarios que del popular ambiente liberal. A la postre el energumenismo fascista no hace más que afianzar las bases del sistema capitalista y estatal. Ello al margen de una aparatosa y ridícula manifestación simbólica de armonía entre Capital y Trabajo, algo así como una hermandad de lobos y corderos, consistente en que una vez al año patronos y jefes de una Empresa, industrial o comercial, se junten con los trabajadores o empleados para consumir unos refrescos o una merienda... El fascismo franquista elevó a la cúspide de la estupidez una tal *confra-ternización*.

Ante el peligro del negro totalitarismo, ni que decir tiene, se impone por parte de todas las organizaciones, por parte de todos los sectores sindicales, político-sociales, de un cierto fondo liberal, templar energías, estar ojo avizor, crear una alianza que no sea un ficticio alarde verbalista; algo sólido en que la voluntad individual, hombro con hombro, la mano en la mano, se apreste a poner freno al desarrollo de quienes tienen el cinismo de pre-

tender se les otorgue libertad de movimiento para poder fortalecerse y conseguir un predominio total, cortando entonces ellos las más elementales libertades cívicas; institucionalizando el crimen, las más sangrientas acciones represivas contra las personas de reconocido espíritu liberal. De ahí la necesidad de no dormirse dejando prosperar la cizaña. Los anarquistas de Italia incansablemente están dando voces de alerta. Y no solamente se limitan a las palabras o a los escritos. Virilmente, poniendo energía, empeño decidido, responden con la acción, con el impulso muscular, a las provocaciones fascistas. Quieren tomar posiciones firmes antes de que sea tarde. Es una actitud que importa difundir, repetir al proletariado internacional y a cuantos mantengan una conciencia liberal.

ANARQUISTAS Y COMUNISTAS

En la serie de monografías que en su segunda época viene publicando «Ruta», de Venezuela, se incluye en su número doble, 11 y 12, últimamente aparecido, un trabajo de José Peirats, que lleva como título: «Anarquistas y comunistas frente a frente». El simple enunciado ya evidencia la materia que en sus páginas se desarrolla. Se trata de un tema que, para el militante anarquista propiamente dicho, le recuerda lo que en esencia ya conoce. Ahora que al hablarle del que podríamos llamar clásico antagonismo marxista-anarquista, la aportación documentada ha de permitir afianzar con pruebas de apoyo, que no todos los compañeros han logrado tener al alcance de la mano, el fundamento de unas aseveraciones que, como suele decirse, no tienen vuelta de hoja.

Singularmente para cuantos sean deseosos de llevar a cabo, sin una ideología definida, incursiones en el terreno de las ideas sociales, el opúsculo de referencia al poner con la mayor objetividad los puntos sobre las íes permite alcanzar una visión clara y susceptible de un decidido empeño en el terreno de la observación y del estudio. A ello debe agregar el esclarecimiento de posiciones en relación a una mezcla, a un híbrido concepto sociológico marxista-libertario, de reciente elaboración, que ofrece la paradójica unificación del agua y el

fuego, comparación que suele ponerse en solfa cuando de absurdos se trata.

Y en consideración al sentido del párrafo que antecede, ya la Redacción de «Ruta» apunta una observación liminar, dirigida a quienes de buena fe, o con reservas mentales, aducen que la dictadura es de orden temporal, tiene un carácter transitorio: «Los marxistas olvidan, al expresarse así, el axioma biológico que establece que «la función crea el órgano» y que todavía no se conoce de un organismo sano que se autodestruya. Los cincuenta y cinco años de marxismo en la URSS tienen más viso de *inmutable* que de *temporal*. El Estado marxista soviético, lejos de tender hacia su abolición, tiende hacia una omnipotencia cada vez mayor. «En cuanto a la mezcla de lo que refleja polos opuestos, dice también la Redacción de «Ruta»: «Se nos hace muy cuesta arriba una teoría que tienda a fusionar dos cuerpos de doctrina social tan incompatibles como lo son el marxismo y el anarquismo, el primero cimentándose en la máxima manifestación de la liber-

ta.» Inicia el autor del opúsculo unas breves consideraciones históricas en relación a la fundamentación del Estado en tanto que poder coercitivo y centralizador. Viene a ser un leve apunte de lo que Bertrand de Jouvenel, en su obra capital, «Du pouvoir», plantea en un orden psicológico, filosófico e histórico, mostrando cómo el Estado se incorpora en la entraña social y busca crear una conciencia de asimilación a su contenido. De ahí el espíritu autoritario asociado a una propensión temperamental. Y de ahí la formación y proceder de Carlos Marx. El orgullo, el egocentrismo, la ambición, con los años van tomando amplitud, ahogando algún vagido de tono liberal en los años juveniles. Es lo que Althusser y algunos neo-marxistas tratan de arreglar, en un plan de *actualizar* a Marx, haciéndole *accesible* a corrientes de opinión no muy amigas del cesarismo comunista.

Las páginas del trabajo aludido reflejan con abundancia de pormenores las fundamentales diferencias doctrinales de Marx al respecto de Proudhon, de Bakunin, encarnando el francés y el ruso respectivamente la posición federalista, anti-autoritaria en las

relaciones de orden social y económico, y el sentido moral, filosófico, de la libertad, contra todo poder centralizador, absorbente, acorde con la hegemonía estatal. De ahí derivan las pugnas que más allá, o al margen de la brega de teorías, entra en el conjunto orgánico de la Primera Internacional. Y de ahí se perfilan con características constantemente más pronunciadas, las dos corrientes: autoritarios y libertarios, o lo que más claramente se puede enunciar al decir comunistas y anarquistas.

El espacio de una breve crónica no permite ir siguiendo los pormenores de un trabajo que, pese a su tono conciso, en sus treinta y seis páginas, ofrece una idea de lo que fue la revolución de Octubre en la Rusia de los zares, la hegemonía comunista, la nefasta habilidad de los moscovitas en la España de 1936, y el proceder del Partido comunista francés en las jornadas de mayo de 1968, cuando los estudiantes de Nanterre hicieron ondear al aire las primeras banderas de simbólico carácter anarquista. En suma: «Comunistas y anarquistas frente a frente» evidencia de un modo claro y concreto lo que diferencia a los defensores de la libertad de quienes integran la «nueva clase» estatal, opresiva.

LA CURIOSIDAD INTELLECTUAL DE CHARENSOL

Periodista de clase, como suelen decir los del oficio, el que fue durante cincuenta años director del prestigioso semanario parisino «Les Nouvelles Littéraires», acaba de publicar un volumen de «memorias» que lleva por título «D'une rive à l'autre». De la una y de la otra orilla del Sena, que cruza la «Ville Lumière», Georges Charensol relata hechos, impresiones, rasgos biográficos, en variada gama que abarca a cuantos en el prolongado periodo de medio siglo han dejado, por la notoriedad de su talento, honda huella dentro del panorama de la cultura: Actores y actrices, cineastas, pintores, novelistas, poetas, filósofos, profesores, hombres de ciencia, urbanistas, elementos que en uno o en otro aspecto llenaron la crónica de la actualidad, nutren las páginas del libro. ¡Es agradable, es aleccionadora, la curiosidad intelectual que dilata el horizonte del conocimiento!

«LOS HIJOS DEL PUEBLO.»

«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

*Fechas memorables
en la historia de España*

La Primera República española

LOS republicanos españoles están ante una fecha memorable. Aunque con diferencias entre ellos, respecto a la estructura del régimen, ya que unos se denominan federalistas y otros unitarios, la República es el denominador común de ambos. No creemos que esa disparidad de detalle sea óbice para que unos y otros no recuerden el 11 de febrero de 1973. Esa fecha abre un ciclo de acontecimientos que, siendo de los más álgidos que España ha vivido, no cubrieron los estratos de avanzada social previstos y proyectados.

El fracaso de aquella tentativa, si se estudia puesta la atención en las contingencias, induce a la conclusión de que la responsabilidad recae sobre la deslealtad de los jefes militares. Si se afronta un estudio minucioso de aquella situación se constatará, que si en lo dicho hay algo de verdad, no es el todo determinante de aquel prematuro hundimiento republicano. Para que la reacción reivindicara sus prerrogativas, a más de la audacia de Pavia se conjugaron otros factores que no pueden menospreciarse.

Tanto en la primera como en la segunda República, la causa de su hecatombe radica, más que en cualquier otro factor, en la imprevisión e inconciencia de los republicanos. Los del 11 de febrero de 1873, como los del 14 de abril de 1931, no pusieron reparo en utilizar personajes de quienes no podía esperarse otra cosa que la traición. Pavia y Franco son equivalencias que el más inexperto en psicología militar deduce lo que pueden hacer. Los políticos del republicanismo, de uno y otro acontecimiento, obsesionados por el triunfo perdieron noción y tacto en la elección de valores personales que pudieran garantizar el régimen.

No supieron, ni saben todavía, que si el factor fuerza armada es de alguna importancia para prolongar un régimen autoritario, lo es más la adhesión de la voluntad popular. Los prohombres de ambas repúblicas, en el largo proceso de oposición al régimen que buscaban suplantarlo, cultivaron mucho la intimidación del pueblo, sabiendo que el concurso de éste era indispensable para la conquista del Poder. Logrado este objetivo se inicia el divorcio, va adquiriendo volumen y fricciones, que particularmente para los trabajadores organizados resultan más violentas que las que empleaba la llamada reacción.

Si al juzgar esto se tiene en cuenta lo prometido por los adalides del republicanismo, antes de ser gobernantes, es admisible la palabra «traición». Pero si no se olvida que el móvil de estos personajes es el principio de autoridad, lógico será comprender no hicieron otra cosa que lo que pudieron hacer. Si en el plano de analogías nos representamos Alcoy y Casas Viejas, como equivalencia de espíritus autoritarios y represivos, pueden presentarse Castelar y Azaña. Si bien en diferente época, las dos personalidades olvidaron los ofrecimientos de libertad que hicieron al pueblo; ya en el Poder, se adjudicaron la facultad de graduarla y condicionarla.

Los dos advenimientos republicanos tienen antecedentes similares. La Historia de España, de Pi y Margall, es un tesoro documental que ilustra mucho este interesante problema. La riqueza de testimonios que compendia, que no pocas veces se levantan como signo acusatorio de quienes prometieron normalizar el país, son lecciones que no debieron olvidar quienes se erigieron en continuadores de los federalistas del año 1873. Ahí, en esas elocuentes páginas, están grabados los elementos políticos que instan a la reflexión, para que los cambios de estructura social tengan en cuenta el valor del pueblo y los derechos que la autoridad no debe limitar.

En punto a los hechos de aquellas circunstancias, y a la trascendencia de los mismos, no por menos cuantiosos son de menos importancia los que presenta el catedrático Morayta. Ambas aportaciones son amplio campo de datos que advierten donde radica lo negativo en acciones gubernamentales opuestas al impulso popular que reclama avances de toda condición humana. Los republicanos de toda condición, época y lugar, fincaron su triunfo y porvenir en el determinismo autoritario, no comprendiendo que esa conducta es equivalente a los matices políticos que han combatido y combaten.

La médula estatal que vitaliza la vertebración republicana tiene las mismas propiedades que la que da potencia a monarquías, dictaduras y socialismos. Frente a los que reclamaban libertad y trabajo, que tanto contribuyeron al advenimiento de la República del 73, correspondió a Castelar, con su gran inteligencia y «brillante elocuencia», ser el más torpe y cie-

go ejecutor del autoritarismo. Sin que quedara exento de errores, y responsabilidades represivas, el más previsora y menos inconsciente de aquellos cuatro presidentes fue Pi y Margall. En éste, si al ocupar la más alta magistratura de aquel régimen no hubo un rompimiento radical con lo que antes había preconizado, si opacó los conceptos de contenido libertario que con profusión había vertido.

Ya desde mucho antes de la Revolución del 68, los hombres de avanzada social tuvieron el respaldo de gran parte de los trabajadores. Obligado es convenir, que el nivel de esta colaboración, por parte de la clase obrera, era determinado por el imperativo de necesidades que los republicanos se comprometieron a satisfacer en parte. No se alegue, al respecto, que las aspiraciones de los humildes solo eran de carácter material. Sin negar que éstas prevalecieron, ya que eran las que con más rigor se hacían sentir, justo es reconocer, también, concursaban otras de afanes culturales y de amplia libertad.

Ninguna de esas aspiraciones fue atendida por el republicanismo de concepción más avanzada. Por esa causa, que no quisieron comprender las élites desbordaron las multitudes, incontenibles, dando vuelos excepcionales a la subversión cantonalista y otras posturas revolucionarias frente al gobierno. Esa actitud, generalizada en toda España, no obedecía a una misma finalidad política. Atribuyéndola en su mayor parte a los internacionalistas, por su cuenta participaron diversas corrientes de opinión, entre ellas los carlistas y otras fuerzas de la reacción.

Sobre esos momentos agitados de España Max Nettlau dice (1): «Una restauración monárquica, tal como se produjo más tarde, todavía no estaba prevista, ni tampoco, probablemente, el hecho de que los republicanos por si fueran tan deprime a arruinar su propia República por la insurrección cantonalista: indirectamente, ellos hicieron renacer el poder de los generales y abrieron, de esta manera, la pendiente y el fin del periodo de revolución política empezado en septiembre de 1868.»

Ciertamente que, por circunstancias muy diversas, todo el siglo XIX está saturado de «pronunciamientos». Directamente, el advenimiento de la República del 73 no se debe a ninguno de ellos. Por su debilidad, o por su inteli-

por Severino CAMPOS

gencia previsora, Amadeo de Saboya opta por abandonar el trono y ausentarse del país. Ante esa coyuntura es el Congreso quien se hace cargo de la situación y, sometido el problema a los diputados, la República es proclamada por 258 votos contra 32.

Para los republicanos de primera línea, instaurar el régimen que deseaban no fue tarea de grandes sacrificios. Casi seguro que, si el monarca Amadeo hubiera tenido más interés en persistir en el trono, el sufragio de la Cámara nada habría resuelto. La facilidad que para levantar ese régimen hallaron los diputados la determina el descontento popular, esa efervescencia revolucionaria, permanente que es la que el rey temía y por la que se marchó.

(1) Max Nettlau, «La Première Internationale en Espagne, 1868-1888».

Discos

Periódico franquista.

De lejos asisto a la vida oficial de Camelandia.

Eso está en las proximidades de la isla de los Pingüinos.

Ahora los pingüinos plumados celebran el número 2.000 de su periódico. Un éxito, por ser expresión protegida por Franco. Ninguna otra publicación local sería autorizada.

Es como la novia conseguida volver en mano.

Intervenida de antemano por falangos y curas.

Una birra, un vertedero, un asco la prostituta, o publicación esa.

Con 2.000 años de retroceso para informar siglo XX cara al XXI.

Con doce engomados sujetos no llamados Gregorios, pero siendo gregarios.

Una página a girar, un papel a sonar, ese de los gregarios.

Que ni merecen llamarse gregarios, esa poca cosa.

DISCOBOLO

Ideas falsas e ideas activas

y II

No podemos pretender la lógica y la simplicidad de otros tiempos. Sabemos que siempre, después de los grandes desastres políticos y bélicos, los pueblos han sido de tal modo atormentados, que las luchas mezquinas y absurdas, las miserias crueles y tenaces duran decenios; y ellas son, a veces, más insoportables que las de la guerra. No creemos, empero, que las tormentas que soplan aún entre las ruinas de la guerra — tormentas que tienen repercusiones mundiales — cesarán de por sí.

El destino de la humanidad ha sido, hasta hoy, orientado de una manera accidental. Si en el pasado se conocían los caminos iluminados por el estrecho círculo de la religión, en la época contemporánea la historia no se forja más a través de las selvas vírgenes del azar y de los instintos ancestrales. La ciencia ha hecho penetrar sus rayos reveladores en los más profundos secretos biológicos y sociales. Sabemos cómo hemos aparecido y conocemos las grandes rutas de las migraciones humanas; sabemos cuales son los intereses primordiales de nuestra especie y cuales son los medios para realizar el progreso científico y técnico. Sabemos también hacia donde aspiramos: los intereses fundamentales son unitarios en este mundo lleno de campamentos con banderas y consignas propias. La tendencia hacia la unidad es la única norma de controlar, el único medio para mantenerse en la contienda de tantos antagonismos artificiales. El porvenir no es ya una muralla de nieblas con relámpagos de tormenta. Sabemos — a través de la técnica, del arte, de la ética, de la ciencia — que la humanidad tiende hacia la unificación planetaria; que las fronteras políticas, sociales, económicas, comienzan a caer una tras otra, aunando a las multitudes en una fraternidad que tan sólo puede ser sostenida mediante el reconocimiento de los ideales, pero también de los intereses comunes y permanentes de la humanidad.

Los luchadores por el progreso y la libertad, los verdaderos héroes, están al servicio del espíritu. Existen algunas ideas centrales, clavadas en el eje firme de la vida terrenal; ideas esenciales que pueden reunir en torno suyo, como las ramas y hojas alrededor del tronco, a las demás ideas tributarias, de todos los dominios de la actividad práctica.

Esas ideas constituyen las manifestaciones naturales de las individualidades: son personales y sociales, regionales y supranacionales. La unidad del destino humano es el mejor criterio para juzgar y seleccionar en medio del caos actual, que se puede aclarar si iluminamos también nuestra propia conciencia y unimos el pulso de nuestro corazón con el pulso vasto e inagotable de toda la humanidad. Este es, al mismo tiempo, el único remedio del escepticismo, del cual se hallan presos tantos solitarios que podrían aumentar la vanguardia de los combatientes sociales, de los sabios y guías del espíritu. ¡Paz y unidad! Ninguna idea se realiza por intermedio de la opresión, ni tendencia alguna triunfa mediante el exclusivismo. ¡Rechusemos la idolatría de la fuerza, alejemos la posesión del fanatismo! Debemos buscar el fondo de nuestra humanidad, las aspiraciones y los intereses que nos son comunes, y entonces desaparecerán tantas ciegas rivalidades. Los «redentores» improvisados (de hecho, algunos tiranos audaces y astutos) perderían su aureola profética; los ídolos sanguinarios serán sepultados en la tierra siempre fértil, mientras que las pseudo-ideas, vale decir, las «ideologías» asesinas — políticas, racistas, chovinistas, imperialistas — perecerán ante la luz de las verdaderas ideas, de las ideas vivas, humanas y universales, las cuales son la expresión de una fe activa seguida siempre por los hechos.

Debemos insistir en lo que respecta a esta verdad primordial: el deber de cada uno es alejar las ideas falsas, las nociones parasitarias, para servir las ideas positivas y activas. Cada uno debe juntar las fuerzas de labor, de reformación, de expiación. Cada uno debe colocarse sobre los fundamentos eternamente humanos. Debe comprender. Comprender de una manera simple y directa, sin la suntuosa metafísica, todo lo que se oculta bajo las mágicas expresiones verbales, bajo el imperativo del falso colectivismo, de la «razón» del Estado, agresivo, bajo los fascinantes lemas políticos, religiosos o nacionales. Debe penetrar más allá de las apariencias. Saber lo que es, no lo que aparenta ser. Descubrir la quintaesencia de la palabra.

Es verdad que a la palabra hueca, despojada de realidad, a la palabra estéril o venenosa, se

deben más las desgracias humanas que a las realidades brutales. Hablar es una gracia que algunos llaman «divina». La palabra debe expresar un hecho; debe confundirse con lo que existe. La palabra es la cristalización sonora del espíritu activo, sincero consigo mismo y con el mundo; es la afirmación del trabajo voluntario y creador; es el fruto supremo de las energías vitales.

La palabra es el mandato que nos damos a nosotros mismos. Ella debe mostrarnos ante nuestros semejantes como somos; cuando la pronunciamos, debemos ser íntegros, listos para la lucha por lo que es necesario, por lo que es humano, es decir, por lo que es posible y ha de beneficiar a todos.

Revisar las expresiones verbales significa, pues, controlar la conciencia. Ahora, más que nunca, hay que tener la convicción de este deber elemental. Que cada uno examine con detención las «palabras solemnes», esos sonidos obsesionantes que machacan como expresiones papagayescas o fonográficas. Ellas deben ser disecadas, para buscarles la substancia medular. Es así como el hombre, bajo la envoltura cambiante, descubrirá su sentido cabal, sano y fructífero... El hombre comprenderá que, en lugar de hacer que hable el hecho, en lugar que lo oriente la cosa muda pero viva, se ha dejado arrastrar por las quimeras de los engañadores hacia los vanos horrores de la belicoidad patriótica o pseudo-revolucionaria, de la matanza de clase, de raza, de partido único o totalitario.

La multitud se ha dejado arrear por las palabras de los malos pastores. Ella no se ha preguntado si los pastores creen en lo que dicen y si es que hacen lo que predicán; ella no se ha preguntado si los ideales individuales o colectivos, materiales o espirituales, encarnan en los pastores como un fruto natural — o si ellos no son más que unos hipócritas o cínicos, tiranos insaciables, homicidas, más horrosos que las fieras de las selvas —.

Prosiguiendo con esta revisión de la Palabra — la que es carne viva de la Idea — el hombre nuevo descubrirá la ligazón existente entre causa y efecto. Sentirá y comprenderá cuán unitaria es la vida, desde la célula hasta el organismo, desde el individuo hasta la especie, desde la brizna de hierba hasta la estrella del firmamento — cuán fatal es la solidaridad humana en todas sus manifesta-

ciones sociales y morales —. Y entonces reconocerá que la culpa de sus pecados de ayer y los sufrimientos de hoy es de todos y de cada uno.

De cada uno, porque no se ha elevado, ilustrándose a sí mismo; y de todos, porque nos hemos dejado dominar por los instintos y las pasiones, desoyendo las advertencias de nuestra propia conciencia y los consejos de los pocos precursores, que vislumbraban los abismos bajo los espejismos chispeantes, urdidos por los mentirosos y crueles pastores, usurpadores del poder temporal.

EUGEN RELGIS

NECROLOGICA

ANDRES CANOVAS

El día 1 del año 1973 ha muerto en Cournonterral (Hérault), el compañero de la CNT Andrés Cánovas, chófer de camión. Estaba un poco enfermo, no para morir. Tenía 65 años, estaba para coger el retiro dentro de unos 15 días y la muerte lo ha sorprendido de antemano.

Habían venido sus hijos de París a pasar unos días en su compañía, sus hijas Simona y Elena y un yerno.

Cánovas vivía solo en su casa, trabajaba y a la noche iba a comprar y se hacía la comida; su mujer murió hace dos años y pico y fue enterrada civilmente, como a él lo hemos acompañado sin curas varios compañeros de la CNT, amigos y personal español y francés del pueblo. Han venido de París sus hijos Andrés y Roberto y su hija mayor María.

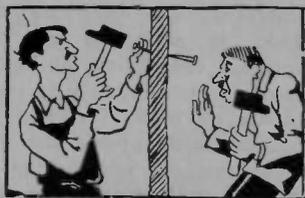
Andrés Cánovas pertenecía a la CNT, vivía en La Torrassa (Barcelona), formó parte del grupo «Los Irreductibles» de la Específica, y en la guerra contra el fascismo franquista luchó en los frentes del Centro y por todo, como un digno confederal que era.

Pertenecía ahora a la F. Local de Cournonterral; fue digno compañero, luchador, solidario, trabajó como un esclavo, como todos hemos tenido que hacerlo, así que ya veis los compañeros que lo conocieron en España, el descanso y el retiro de Cánovas ha sido el cementerio al lado de su mujer.

Reciban sus hijos y demás familia mi sentido pésame como compañero de vuestro padre.

José Giné Folch

Meditación frente à la «Grosse cloche»



A jugada está bien trazada, planeada y aderezada. Sólo pide no brincar mucho y dar el salto de forma maestra, salvando el vacío como el mejor de los atletas...

Hemos visto el efecto de los colores y la selección es atrayente, vistosa, luminica, efectista, fosforescente y de mucho, muchísimo brillo: cristal picado puesto al sol; nadie podrá competirnos si usamos de la discreción y sabemos emplear y resolver la trama.

Cada uno de nosotros hemos de jugar una carta y ganar a los contendientes. Tengamos siempre la mosca a la punta de la nariz para que no nos deje dormir, y las ganancias serán nuestras.

Demos en propagar: por la patria, todo; la patria necesita de sus hijos para no ser mancillada. La patria es nuestra segunda madre. Trabajemos para que viva. Vivamos para trabajar por ella. La patria está en inminente peligro y es eminente prestarla lo que somos y valemos. Como buenos patriotas, como ciudadanos dignos, todos alrededor del gobierno, de este gobierno de la paz y de la prosperidad; del amor y de la grandeza; del hogar y de la familia. Veamos en él su mejor libertador. Su único bienhechor, encarado en la máxima figura de la Constitución. En esa persona de resortes infalibles y temperamento dinámico, confiemos en su palabra, en su seriedad, en su nombradía internacional. Sin él la nación estará dividida, fraccionada en partículas: arruinada, completamente vencida y aniquilada.

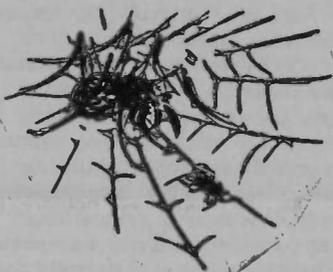
Y como todos lo encontraron bueno, salieron a dar a conocer la nueva buena, a propagarlo entre la gente sencilla, entre la clase desheredada, y en poco tiempo la cosecha no fue escasa, sino espléndida, rebasando lo que al principio se supuso.

Salvado el primer golpe, lo demás llegaría después, sin grandes alteraciones de la multitud. Todo lo negro que se cernía al principio sobre el porvenir del gobierno, y por ende, de la legislación promulgada, se esfumó. El

nuevo período de vigencia gubernamental vino a sustituirlo.

Bien preparada, aunque aventurada, la jugada triunfó sin grandes preparativos ni esfuerzos. No podía perderse porque no hubo adversario serio, y sólo notificaciones autoritarias, nacidas del miedo.

Revalorizada la política decadente del gobierno por la propaganda que él mismo había ideado, se pensó en darle un viraje hacia la izquierda, con la protesta, como es lógico, de la derecha, que se negaba a soltar las bridas del machito, hasta entonces en su establo. Fue la segunda jugada practicada limpiamente por los «máximos» representantes de la nación. Indiscutiblemente se acre-



ditaban como grandes malabaristas, con visión de lince.

Como aparentemente lograron la pacificación de los «nervios», se erigieron ellos mismos en ídolos, rodeando al patriarca de la patria, verdadero artifice de la emboscada de la «Salud pública». Este, aunque un poco dado a los halagos, adulaciones y lisonjas, no se dejó manipular por las exigencias de tal corte, ni quiso cohonestar nada de lo que debe darse publicidad para conocimiento del pueblo que le seguía con la mayor buena voluntad. Se propuso mantener el tipo hasta alcanzar el verdadero triunfo de la nueva y flamante Constitución, fabricada con los restos de otras constituciones, dadas de baja por inservibles y, según se le podía observar, no había en él ni el menos asomo de transigencia. Firme en su pedestal, se erigió como el hombre milagroso de todos los tiempos, dispuesto — según afirmaciones suyas — a evitar para su patria días de luto.

No estaba mal hilvanado el juego puesto que todo iba respondiendo a lo previsto. Hasta ahora nada se oponía a su desarrollo.

por MINGO

Todo marchaba con arreglo al ritmo escogido. Desde luego que el futuro santo civil con sus salmos y prédicas idiotizaba a los oyentes que no tenían otras aspiraciones que las de morir siendo esclavos.

Como todo era una maniobra más o menos política, en una nación más política que social, más cínica que sincera, la gente se conformaba con ver los acontecimientos desde el ángulo de la indiferencia, porque le habían dado toda la potestad al hombre providencial de las armas con bayoneta calada y ruido de sables en destreza. Estas circunstancias le hicieron creer que era el más grande porque todo el mundo inclinaba la cerviz a su paso; pero la política del país y con ella la decadencia, no dejaban prever nada que pudiera darle la juventud que había perdido.

Así fue pasando la situación sin que nadie osara levantar la voz. El conformismo y el escepticismo formaron un solo cuerpo, no despertando en el ciudadano ninguna idea susceptible de ser realizada. A tal grado de inercia se había llegado que la inmovilidad era casi general.

De porfía en porfía, de negación en negación se iba sosteniendo el régimen, amenazando constantemente la ruina. Poco les había valido a los dirigentes de la nación la batalla ganada, puesto que al hacer el balance, el pasivo superaba al activo, descubriéndose un déficit, casi imposible de poder ser cubierto por las contrariedades en que todos se debatían.

Al final, después de haber agotado todos los recursos, y persuadidos de la ineficacia del sistema, poco más o menos como otro sistema estatal, optaron por la reforma de la Constitución, expurgándola — según ellos — de todo lo que le impedía moverse para darla más flexibilidad y rapidez, pero como la causa quedaba en pie con reforma y sin ella, el mal continuó haciendo estragos a todos los políticos que ofrecen siempre lo que no pueden dar. Así va el mundo.

Burdeos.



Del juicio contra Millán

PARIS. — Como informamos, el compañero Julio Millán en segundo consejo de guerra (en el primero, con condena de 23 años, fue anulado por el capitán general de Burgos) fue castigado con 15 años de reclusión con abono de los 5 y medio que lleva de detención provisional. Al efecto, Mme Hélène Carrère, abogada en París, delegada por la Federación Internacional de los Derechos del Hombre, y Claude Serge Aronstein, abogado belga representando la Liga belga por los D. del H., han publicado una relación en la que señalan «una total ausencia de pruebas contra Millán», la presencia de «un testigo único y dudoso», una «cierta precipitación en los debates» y «repetidas intervenciones de los magistrados intercediendo la defensa», en fin, «el uso temeroso de las prerrogativas de la defensa ejercida por el abogado Casas Sevilla». Además, dichos observadores señalan que «el acusado ha podido precisar haber sido torturado en los locales del comisariado de policía, sin que los magistrados y el propio defensor hicieran semblante de conmoverse por el detalle.» Los observadores consideran que «este solo dato reclama una nueva instrucción clara y profundizada acometida por autoridades independientes de las fuerzas armadas.»

Aronstein ha añadido: «Innegablemente la presencia de observadores en el consejo de guerra ha sido útil y necesaria. En el caso de Millán Hernández no solamente hemos fortalecido su defensa, sino que le hemos dado la sensación, a ese hombre encerrado durante cinco años y medio, de que no está solo ni incluso en su condición actual de condenado.»

Los maestros españoles ganan la huelga

LONDRES, (OPE). — El diario de esta capital «The Times», publicó el 7 de febrero un despacho de la agencia Reuter, fechado en Madrid, quedecía lo siguiente:

«Después de toda una serie de huelgas, el gobierno del general Franco ha declarado un aumento de 7.000 pesetas mensuales sobre el salario base de los maestros de escuela. Con este aumento el sueldo mensual del maestro llega a ser de 18.000 pesetas.»

Un estudio de RUDOLF ROCKER

Marx y el anarquismo

I

HACE muchos años, poco después de la muerte de Federico Engels, el señor Eduardo Bernstein, uno de los miembros más conspicuos de la comunidad marxista, asombró a sus compañeros con unos descubrimientos notables. Bernstein manifestó públicamente sus dudas con respecto a la exactitud de la interpretación materialista de la historia, de la teoría marxista de la plusvalía y de la concentración del capital; hasta atacó el método dialéctico, llegando a la conclusión de que no era posible hablar de un socialismo crítico. Hombre prudente, Bernstein reservó para sí sus descubrimientos hasta tanto muriese el viejo Engels, y sólo entonces los hizo públicos ante el espanto consiguiente de los sacerdotes marxistas. Pero ni siquiera esa prudencia pudo salvarlo, pues se le atacó por todos lados. Kautsky escribió un libro contra el hereje, y el pobre Eduardo viose obligado a declarar en el congreso de Hannover que era un débil pecador mortal y que se sometía a la decisión de la mayoría científica.

Con todo, Bernstein no había revelado nada nuevo. Las razones que oponía contra los fundamentos de la doctrina marxista ya existían cuando él todavía seguía siendo apóstol fiel de la iglesia marxista. Esos argumentos habían sido entresacados de la literatura anarquista, y lo único importante era el hecho de que uno de los socialdemócratas más conocidos se valiera de ellos por primera vez. Ninguna persona sensata negará que la crítica de Bernstein haya dejado de producir una impresión inolvidable en el campo marxista: Bernstein había tocado los ciemientos más importantes de la economía metafísica de Carlos Marx, y no es extraño que los respetables representantes del maxismo ortodoxo se alborotan.

No hubiera sido tan grave todo eso si no mediara otro inconveniente peor que el anterior. Desde hace casi un siglo los marxistas no cesan de predicar que Marx y Engels fueron los descubridores del llamado socialismo científico; inventóse una distinción artificial entre los socialistas utópicos y el socialismo científico de los marxistas, diferencia que existe tan sólo en la imaginación de estos últimos. En los países germánicos la literatura socialista ha sido monopolizada por las teorías marxistas, y todo socialdemócrata

las considera como productos puros y absolutamente originales de los descubrimientos científicos de Marx y Engels.

Pero también este ensueño se ha desvanecido: las investigaciones históricas modernas han establecido de una manera incontrovertible que el socialismo científico no es más que una consecuencia de los antiguos socialistas ingleses y franceses, y que Marx y Engels han conocido perfectamente el arte de revestirse con plumas ajenas. Después de las revoluciones de 1848, inicióse en Europa una reacción terrible: la Santa Alianza volvió a tender sus redes en todos los países con el propósito de ahogar el pensamiento socialista, que tan riquísima literatura produjera en Francia, Bélgica, Inglaterra, Alemania, España e Italia. Dicha literatura fue casi totalmente relegada al olvido durante esa época de oscurantismo que comenzó después de 1848. Muchas de las obras más importantes fueron destruidas hasta reducirse su número a pocos ejemplares que hallaron albergue en algún sitio tranquilo de ciertas grandes bibliotecas públicas o de algunas personas privadas. Sólo a fines del siglo XIX y comienzos del siglo XX, esa literatura ha sido nuevamente descubierta y hoy causan admiración las ideas fecundas que se encuentran en los viejos escritos de las escuelas posteriores a Fourier y Saint-Simon, en las obras de Considerant, Demasi, Mey y muchos otros. Y en esa literatura se ha hallado, asimismo, el origen del llamado socialismo científico. Nuestro viejo amigo W. Tcherkesoff fue el primero en ofrecer un conjunto sistemático de todos esos hechos; demostró que Marx y Engels no son los inventores de esas teorías que durante tanto tiempo han sido consideradas como su patrimonio intelectual (1); hasta llegó a probar que algunos de los más famosos trabajos marxistas, como, por ejemplo, el *Manifiesto comunista*, no son en realidad otra cosa que traducciones libres del francés hechas por Marx y Engels. Y Tcherkesoff ha obtenido el triunfo de que sus afirmaciones con respecto al *Manifiesto comunista* fuesen reconocidas por el «Avanti», el órgano central de la socialdemocracia italiana (2) después de haber tenido el autor la oportunidad de comparar el *Manifiesto comunista* con el *Manifiesto de la democracia*, de Victor Considerant, que apareció cinco

años antes que el opúsculo de Marx y Engels.

El *Manifiesto comunista* es considerado como una de las primeras obras del socialismo científico y el contenido de ese trabajo ha sido sacado de los escritos de un «utopista», pues el marxismo incluye a Fourier entre los socialistas utópicos. Es ésta una de las ironías más crueles que imaginar se pueda y no constituye, seguramente, una recomendación favorable para el valor científico del marxismo. Victor Considerant fue uno de los primeros escritores socialistas que Marx conoció; ya lo menciona en la época en que todavía no era socialista. En 1842, la «Allgemeine Zeitung» atacó a la «Rheinische Zeitung», de la que era redactor en jefe Marx, reprochándole que simpatizaba con el comunismo. Marx contestó entonces con un editorial (3), en que declaraba lo siguiente:

«Obras como las de Leroux, Considerant, y especialmente el libro perspicaz de Proudhon, no pueden ser criticados con algunas observaciones superficiales y es preciso estudiarlas detenidamente antes de entrar a criticarlas.»

El socialismo francés ha ejercido influencia sobre el desarrollo intelectual de Marx; pero de todos los escritores socialistas de Francia es P. J. Proudhon quien más poderosamente influyó en su espíritu. Hasta es evidente que el libro de Proudhon «¿Qué es la propiedad?», indujo a Marx a abrazar el socialismo. Las observaciones críticas de Proudhon sobre la economía nacional y las diversas tendencias socialistas recorrieron ante Marx un mundo nuevo y fue principalmente la teoría de la plusvalía, tal como ha sido desarrollada por el genial socialista francés, lo que mayor impresión causó en la mente de Marx. El origen de la doctrina del plusvalor, ese grandioso «descubrimiento científico» de que tanto se enorgullecen nuestros marxistas, lo hallamos en los escritos de Proudhon. Gracias a éste, Marx llegó a conocer esa teoría, que modificó más tarde mediante el estudio de los socialistas ingleses Bray y Thompson.

Marx hasta reconoció públicamente la gran significación científica de Proudhon, y en un libro especial, hoy completamente desaparecido de la venta, llama a la obra de aquél, «¿Qué es la propiedad?», «el primer manifiesto científico del proletariado francés». Esa obra no volvió a ser editada

por los marxistas, ni ha sido traducida a otro idioma, a pesar de que los representantes oficiales del marxismo han hecho los mayores esfuerzos para difundir en todas las lenguas los escritos de su maestro. Ese libro ha sido olvidado, se sabe por qué: su reimpresión descubriría al mundo el colosal contrasentido y la insignificancia de todo lo escrito por Marx más tarde acerca del eminente teórico del anarquismo.

Marx no solamente había sido influenciado por las ideas económicas de Proudhon, sino que también se sintió influido por las teorías anárquicas del gran socialista francés, y en uno de sus trabajos de aquel periodo, combatió al Estado en la misma forma que lo hiciera Proudhon.

(1) W. Tcherkesoff: «Pages d'Histoire socialiste; les précurseurs de l'International».

(2) Este artículo, titulado «El manifiesto della Democrazia», se publicó primeramente en «Avanti», número 1901, año 1902.

(3) «Rheinische Zeitung», número 289, 16 octubre 1842.

TOMBOLA Intercontinental

PRO-ESPAÑA, PRENSA Y PROPAGANDA

Entre los premios:
Numerosos libros y algunas obras maestras de Literatura.

Objetos útiles:
Máquinas de escribir, reloj, aparato fotográfico, transistor, bicicleta, etc.

Pañuelos alegóricos.
Preciosas piezas de porcelana de Limoges, expresamente labradas.

Un magnífico juego de ajedrez en cristas «filé», premiado ya en un Concurso de Cristalería de Arte.

Adquirid y distribuid números de la Tómbola.

¡Hay que agotarlos pronto!

Pedidos: A las Federaciones Locales y a las Comisiones de Relaciones y a la Secretaría de Cultura y Propaganda del S. I., F. Subirats, 4, rue Belfort, 31 Toulouse.



Llamada a la comunicación anárquica

A HORA la palabra comunicación está de moda. Se trata de la inexistencia de relaciones entre padres e hijos, entre profesores y alumnos, entre gobernantes y súbditos. A ello se atribuye la mayor parte de los antagonistas sociales que inquietan al mundo actual, al desconcierto imperante en la sociedad de nuestros días, en especial en cuanto se refiere a la rebeldía juvenil. Esta opinión encuentra cierta justificación en el estado agitado en que vivimos, pero sin que dejemos de apreciar como se merece este problema, colocamos en primer término, como motivos de perturbación, el incremento de población, las carencias esenciales que sufre el pueblo y la injusticia deshumanizada que impera por doquier.

Algo de esto, o sea de falta de comunicación, tiene vigencia en nuestros medios, en el movimiento libertario en general. Ello nos obliga a mencionar que hace unos cuatro años se celebró en Carrara (Italia), un congreso anarquista, que fue seguido más tarde de otro que tuvo por escenario determinado lugar de Francia, y que en el Congreso de Carrara se tomó el acuerdo de crear la Comisión de Relaciones de la Internacional de Federaciones Anarquistas, CRIFA, con el fin de que fuese el organismo destinado a facilitar el intercambio de inquietudes y anhelos, de propósitos y fines del anarquismo internacional, lo que por falta de colaboración, no pasó, en parte, de ser un buen deseo.

Ahora encontramos que la CRIFA (instrumento creado para cumplir tal misión), hace poco mandó una carta al grupo *Tierra y Libertad*, lamentándose de la falta de comunicación con el exterior, del olvido en que se tiene un cometido tan fundamental para el desenvolvimiento de que impulsa a dicha comisión y nuestro ideario. El punto de vista que responde al espíritu de sus creadores, es el de que el anarquismo, en sus diversas manifestaciones y características, tenga un conocimiento más preciso, una visión más amplia de su cometido, o sea de objetivos que sobrepasen al nivel local, la concepción de grupo, para abarcar el sentido del conjunto.

Una ideología que tiene ramificaciones en todo el orbe: Estados Unidos, Canadá, Argentina, Uruguay, Chile, México, Venezuela, Brasil, Francia, España, Inglaterra, Japón, Suecia, Suiza, Italia,

etc., no puede ni debe eludir el intercambio de pareceres, la situación efectiva de cada país, el conocimiento real que priva en los lugares donde existían elementos de formación anárquico. Tal hecho debería ponerse en práctica, más allá de los diversos criterios que nos informan, si es que en realidad se quiere efectuar una labor positiva como núcleo informativo y estadístico, como elemento coordinador y de lucha en todos sus frentes, y también con el fin de propiciar una tarea mancomunada y eficaz en el intercambio de ideas, de aspiraciones y fines.

La expresión del deseo que anima a la CRIFA es el de combatir la apatía, el inmovilismo, el desafección a las ideas que se dice profesar. Su afán es el de despertar el interés para la realización de una labor intensa, de mayores alcances. A la vez, es también la invitación para el cumplimiento de objetivos primordiales para un movimiento que pretende estar al día, en pensamiento y acción, en relación a las manifestaciones sociales que tengan lugar en los escenarios más diversos. Otro motivo importante de su misión es el de establecer una verdadera comprensión entre las diversas ramificaciones que confluyen en el anarquismo, como parte que sirva para encauzar la acción de la militancia hacia motivos fundamentales, que tienen divergencia en determinadas regiones, a los que no se presta la atención debida por falta de comunicación.

No es de ignorar que la diversidad de concepciones que la interpretación libérrima de los acontecimientos, son características propias de los ideales ácratas, ya que en nuestros medios no se actúa como a base de consignas, ni se repite, como loros amaestrados, lo que dice el jefe, por lo que es más necesario sostener un intercambio epistolar para enfatizar ciertos conceptos e ideas, como por ejemplo, que la verdad y la justicia son deseables, que la defensa de la libertad del hombre es una necesidad ineludible, que el establecer una sociedad igualitaria es cosa esencial, ya que sin estas premisas, sin estos puntos de coincidencia, el diálogo no sería posible.

De forma que entre el contenido heterogéneo de nuestra idiosincrasia, de la diversidad de interpretaciones que nos son comunes, nadie puede tener un criterio definitivo e inalterable, ya que, al fin y al cabo, el anarquista, como

todo ideólogo que aspira a la realización de su predicado, de sus concepciones filosóficas y sociales, de sus principios morales y fraternos, necesita tener pleno conocimiento y un sentido de cuanto comporta el mundo actual: precisa que posea una experiencia de la vida y contar con cierto entrenamiento de la mente para saber cuáles son las apetencias y necesidades, las aspiraciones y anhelos del conjunto humano, para, en definitiva, hacer lo posible en ayudar a la solución de sus problemas. Por estos motivos invoca a la libertad como uno de los derechos básicos del hombre, que, unido a la defensa de un humanismo en su plenitud, representan sus fundamentos más sólidos, sus esencias preferidas.

Pero ello no puede defenderse solamente con palabras, ni con la acción de grupos dispersos y sin cohesión, ya que para llevar a término un ideario de tales características se hace necesaria la comunicación, tener un sentido de la lucha, una acción mancomunada y una práctica de la solidaridad aplicada en todos los terrenos. Por ejemplo, sería interesante responder adecuadamente a preguntas como las siguientes: ¿Cuál es la situación real del mundo capitalista en sus características esenciales? ¿Cuáles son los puntos vulnerables para poderlo atacar con éxito? ¿Qué podríamos hacer para introducir la propaganda en los sistemas dictatoriales del llamado marxismo? Es fundamental ampliar los horizontes de nuestra actuación. Precisa marchar de frente al encuentro de las multitudes, no con retóricas abstractas, ni con lirismos trasnochados, sino con conocimientos efectivos que aporten soluciones a sus problemas, que mejoren su estado paupérrimo, sus ansias infinitas de liberación.

La aportación de la CRIFA podría ser una base para superar la dispersión en que nos debatimos, o sea centrando sus directivas no sólo en limar asperezas, en vencer rivalidades internas, sino en la aportación de datos, referencias y estudios que afecten a los puntos vitales de nuestro movimiento en este presente tan inquietante y sugestivo para satisfacer las ansias de acción de los defensores de un mundo libre.

Pero para que estos propósitos puedan ser efectivos precisa de la comunicación. El intercambio de opiniones es siempre necesario, pero mucho más en estos momen-



tos represivos, en que el fascismo y el militarismo, rojo o azul, amenaza nuestra existencia, cuando se fraguan detenciones, procesos y atentados contra la militancia ácrata, cuando los milicos ensanchan su poder y dominio, ahogando toda concepción de libertad.

Es indudable que todo intento de acción coordinada sería más eficaz que la actual dispersión. Ahora mismo, en Italia y España ha ocurrido una serie de hechos indignantes, de factura eminentemente fascista, que apenas han tenido repercusión en el exterior. Fues, para tales casos, la solidaridad internacional podría poner al descubierto las maquinaciones autoritarias o de oligarcas reaccionarios, agitando a la opinión pública, aplicando el boicot y el sabotaje, de acuerdo con los medios que están a nuestro alcance.

Pero para lograr estos objetivos sería necesario que todos los grupos y federaciones anarquistas, o al menos los que se han adherido a una u otra forma a la CRIFA, empezaran por dar el ejemplo comunicando sus resoluciones y acuerdos, sus anhelos y propósitos a la mismo, prestándole la atención debida, lo que no sería más que cumplir el acuerdo por lo que fue creada, lo cual vendría a vivificar el movimiento anarquista.

JOSE VIADIU

LE COMBAT SYNDICALISTE se complace en reproducir este caloroso ruego publicado originalmente en «Tierra y Libertad» de Méjico.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. Precio, 1,00 franco.

HUELGAS EN EL PAIS VASCO

BILBAO. — Llevan 16 días de paro los obreros de tres talleres de los Astilleros Españoles, la empresa más importante del sector de la construcción de la industria naval. Otros tres mil huelguistas de los astilleros Olabeaga, Astúa y Sestao, situados en las cercanías de Bilbao, fueron suspendidos el 31 de enero, por varios días, de empleo y sueldo. Los obreros de los Astilleros Españoles piden un aumento de 3.000 pesetas mensuales para todos los trabajadores de la empresa; la dirección ofreció sólo 6.000 pesetas anuales.

La factoría Babcock Wilcox, de Sestao, que cuenta con 3.500 obreros, está prácticamente paralizada desde que comenzó la semana por unas huelgas que afectan a casi todo el personal. Los trabajadores de esta empresa — la primera del país en lo referente a construcciones mecánicas — piden 2.100 pesetas de aumento al mes.

Los 300 trabajadores de otra empresa metalúrgica de Sestao, Tubos Reunidos, pararon varias horas al terminar la semana pasada, en gesto de solidaridad con los huelguistas.

LOS CONFLICTOS OBREROS EN BILBAO

BILBAO, (OPE). — Los conflictos sociales en la gran industria de la margen izquierda de la ría, que se iniciaron en Astilleros Españoles de Sestao y Olabeaga, han adquirido la semana pasada la extensión que había sido prevista.

El gobierno, teniendo en cuenta los incidentes iniciales, ha enviado, procedentes de Valladolid y Burgos, fuerzas de represión con casco y armamento adecuado, a las que se da el nombre de *Primera Brigada Especial de la Policía Armada*. Estas fuerzas comenzaron a ocupar Baracaldo, donde se desarrolló una manifestación, después de haber parado dos horas el jueves Altos Hornos en solidaridad con los Astilleros Españoles y planteando ciertas reivindicaciones por su parte. El paro, se pensó por la Dirección, se extendería a los sectores que es más obligado tratar de mantener en actividad y en particular el llamado taller de banderas por el que pasan todas las órdenes de trabajo de las distintas secciones. Dicho taller fue ocupado por la Guardia civil.

En la General Eléctrica se produjo también un paro de dos horas en solidaridad con unos y otros movimientos.

El lock-out sigue vigente en Astilleros Españoles hasta el día 13. La tensión es muy grande.

ANTENA

TRASPASO DE FONDOS

BARCELONA. — En la Caja de Ahorros de la Diputación se ha cometido un fácil e ingenioso atraco. Un individuo llevando un objeto en la mano que dijo ser una bomba, acercóse al cajero y le pidió el contenido de la caja. En caso contrario lanzaría el explosivo. El cajero se apresuró a obedecer. Pasó los billetes en una bolsa y los entregó al visitante. Este salió sin demasiada prisa y al llegar a la puerta tiró la pre-sunta bomba, que no era sino una lata de tomate. Y desapareció sin que nada le inquietara...

LOS CONFLICTOS UNIVERSITARIOS

BARCELONA, (OPE). — La agencia Cifra dio cuenta el 5 de febrero de haber sido clausurada por el rectorado de la Universidad local la Facultad de Ciencias Económicas, al repetirse los incidentes de la semana pasada.

Igualmente han sido suspendidas por siete días las actividades docentes de la Escuela Técnica Superior de Arquitectura, de Barcelona. «Al reanudarse las enseñanzas — dice la nota de la dirección de esta Escuela — se aplicará la normativa según la cual tres faltas consecutivas suponen, automáticamente, la suspensión de la docencia en aquellas asignaturas en las cuales esta circunstancia se hubiera producido a todos los efectos y por toda la dirección el curso».

EL REGIMEN NO SE LIBERALIZA

MADRID. — A causa de una crítica humorística por la revista «La Codorniz», con referencia al ministro del Movimiento, Fernández Miranda, en la dirección de la misma ha sido multada con 250.000 pesetas y la revista suprimida por cuatro meses. El director, Alvaro de la Iglesia, ha entablado recurso. Inútilmente, acaso, puesto que el Movimiento para daños se mueve. Es para bondades que queda paralizado.

LA ABOGACIA RECHAZA LA INTRUSION DEL GOBIERNO

MADRID. — Los decanos de los 82 colegios de abogados de todo el país, reunidos en esta villa, reprobaron en sesión del 9 de febrero la intervención del gobierno en los asuntos internos del Colegio de Abogados de Madrid.

El ministro de Justicia en 15 de diciembre último vetó las candidaturas de J. María Gil Robles y Tierno Galván para la directiva del Colegio. Casi todos los Colegios de España secundaron la protesta de la corporación madrileña de abogados negándose a convocar elecciones parecidas. Los decanos nacionales recientemente reunidos, se han sumado unánimemente a la repulsa de los Colegios contra el ministro entrometido.

DE PESCA

MADRID. — El ministro de la Pesca soviético, Alejandro Ichkov, ha llegado a esta capital, habiéndose entrevistado con Carrero Blanco y otros carteristas ministeriales del general Franco. Ichkov ha venido a pescar concesiones pesqueras y consulares a cambio de caviar, vodka y etcétera.

PAROS EN LA MINERIA

OVIEDO. — Durante el día 13 aumentó el número de ausencias voluntarias al trabajo en las cuencas mineras asturianas, principalmente en las del valle del Nalón. Entre el primero y el segundo turno faltaron 4.000 mineros.

Por lo que respecta a las explotaciones de la empresa nacional «Hunosa», a las trece que registraron paros esta mañana se ha añadido «Minas Llamas». Las catorce están situadas en la cuenca del Nalón, excepto el «Pozo San Víctor», que está en la del Caudal. En el sector privado, hubo inasistencia al trabajo en «Minas de Lieres» y en la empresa «Coto Cortés», de la cuenca antracitera del Narcea.

En el caso de «Hunosa», la empresa ha decidido aplicar una sanción económica consistente en una séptima parte del salario de una quincena al productor que haya parado un día y una séptima parte del de un mes al que haya parado dos.

La huelga se debe principalmente, a una disconformidad con el descuento aplicado a la nómina del mes de enero por el impuesto sobre rendimientos del trabajo personal. En el caso de «Hunosa», la motivación radica en una protesta por las sanciones económicas aplicadas días atrás por la empresa cuando en estas minas hubo paros por un accidente ocurrido en el pozo «Llascaras». Los mineros aguantan bien.

PRO SERGIO ARDAO

PARIS. — En esta capital actúa un comité en el que figuran «La Cause du Peuple», la «Ligue Communiste», el P.S.U., y asimismo numerosas personalidades, notablemente Jean Paul Sartre, Maxime Rodinson, Laurent Schwartz, en defensa de Sergio Ardao, último testigo directo viviente, y por ende, inoportuno, del caso Valpreda, que en este país es víctima de una medida de prohibición de estar. Los firmantes temen fundamentalmente que una vez regresado a Italia «Sergio Ardao corre la suerte de todos los testigos del proceso Valpreda, misteriosamente desaparecidos víctimas de accidentes y suicidios inexplicables cual lo es el del ferroviario anarquista Pinelli».

A señalar, la vigorosa campaña sostenida pro Sergio Ardao por la juventud de O.R.A., secundada por otros jóvenes anarcosindicalistas galos desde las páginas de este semanario.

VICTORIA OBLIGADA

ASUNCION. — El general Stroenner, tirano del Paraguay, se ha hecho reelegir para un nuevo periodo presidencial por un 85 % de votos. Ese hombre nefasto lleva ya 23 años consecutivos expoliando y martirizando al pueblo paraguayo. El único jefe de Estado que ha felicitado a Stroenner por su «triunfo» ha sido su congénere el general Francisco Franco Bahamonde. ¡No faltaba más!

NECROLOGICA

JOAQUIN ABELLA

El día 27 de enero falleció en Limoges a la edad de 52 años el compañero Joaquín Abella, víctima de una inexorable y rápida enfermedad.

Nacido en Alcanar, provincia de Tarragona, el 13 de diciembre de 1920. Si su vida fue la de uno de los tantos compañeros anónimos, la entereza de su carácter le valió el aprecio de todos.

A los quince años, voluntario al frente en una de las columnas confederales. Después en el exilio sufrió como tantos de nosotros las vicisitudes de los campos y compañías de trabajo, en el que ha muerto sin ver a España liberada.

El entierro, civil, fue muy concurrido por numerosas amistades y compañeros.

A sus hermanos en España, a su mujer e hija en Francia, nos asociamos a su dolor.

F. L. de Limoges

El movimiento estudiantil en España

EN BARCELONA CIERRE DE LAS FACULTADES DE MEDICINA Y FILOSOFIA Y LETRAS

EL Rectorado de la Universidad de Barcelona ha publicado la siguiente nota:

«La creciente tensión padecida durante estos últimos días, que ha perturbado progresivamente la vida académica, ha determinado que este Rectorado, muy a su pesar, disponga la suspensión temporal de las clases en las Facultades de Medicina y de Filosofía y Letras, para intentar con ello restablecer la serenidad y que en breve plazo pueda reanudarse lo docencia.

Barcelona, 13 de febrero 1973.»

Incidentes en el distrito universitario

Las facultades del distrito universitario presentaron ayer un aspecto de inasistencia masiva a clase. En la Facultad de Medicina de la Universidad Autónoma, del Hospital de San Fablo, aparecieron por la mañana varias «pintadas», en el exterior y en el interior, alusivas a los incidentes ocurridos en Pedralbes.

A las once de la mañana, en Filosofía, de Pedralbes, se celebró una reunión informativa en la que se decidió continuar el paro. A la misma hora hubo una asamblea de estudiantes de Económicas, a la que asistieron también varios profesores no numerarios en los locales de ESADE. También a las once, en la Facultad de Derecho, hubo una asamblea en la que se realizó una manifestación interior.

En toda la zona universitaria de la Diagonal se había montado un completo servicio de orden.

A las 12,30 horas, en Medicina, de Barcelona, hubo asamblea, tras la que se organizó una manifestación en el vestibulo.

Poco antes de la una de la tarde, la policía entró en Filosofía y Letras (edificio central) y comenzó a dispersar los grupos de alumnos reunidos en el patio. Los estudiantes salieron por las puertas del jardín que dan a la calle Balmes, y desde allí marcharon lanzando gritos, en dirección a la calle Pelayo. En la pared de un inmueble pintaron un enorme letrero. Poco antes de llegar a la plaza de Cataluña tuvo efecto un violento enfrentamiento entre estudiantes y policía. Se lanzaron piedras, algunas de las cuales alcanzaron las lunas de algún escaparate, y hubo heridos y

contusionados entre la fuerza pública y los estudiantes. Los manifestantes se dispersaron por la calle Jovellanos. Frente a la Escuela de Ingenieros Industriales han tenido efecto, asimismo, varios incidentes y enfrentamientos.

En total parece que se han practicado una treintena de detenciones, más 17 en el Putxet (Tibidabo).

A las seis de la tarde se efectuó en el ámbito del Hospital Clínico una concentración de estudiantes en la que se informó sobre los diversos incidentes de la jornada.

Una hora después se reunió gran número de estudiantes en la Escuela Técnica Superior de Ingenieros Industriales, donde se celebró una asamblea informativa. Finalmente, a las 8,30, se reunieron unos mil estudiantes, que iniciaron una manifestación en dirección a la avenida Meridiana obstruyendo el tráfico, lanzando propaganda, pintando paredes y profiriendo voces. Unos minutos después se presentaron las fuerzas de policía para el encontronazo consiguiente.

A consecuencia de la brutalidad policiaca el joven José Manuel Navarro Antó, de 22 años de edad, resultó herido cerca de las Ramblas. Fue ingresado en el Hospital Clínico a la una y media de la tarde. El parte médico señala que padecía conmoción cerebral y erosiones y contusiones varias. Alrededor de las 8 de la tarde salió del quirófano, donde fue asistido de lesiones en el cráneo. Al parecer, su estado no es especialmente grave.

Por lo que se refiere a la joven de 18 años, María Luisa Tena Fargas, atropellada por un «jeep» de los «grises» en la mañana del lunes a la altura de Diagonal-Sarriá, su estado es grave. Sufrir fracturas de diversas partes del cuerpo y en el cráneo. Según parece su permanencia en el hospital será de mayor duración, aunque los informes de los facultativos señalan una leve mejoría.

La Escuela de Ingenieros fue invadida y desalojada a viva fuerza por la policía.

EN MADRID LOS ALUMNOS DE CIENCIAS DE LA INFORMACION EXPULSADOS POR LA FUERZA ARMADA

MADRID. — La policía ha cercado la Facultad de Ciencias de la Información, donde los alumnos de la sección de periodismo, que

desde hace unos días se encuentran en paro académico, celebraban una reunión de centro.

Los estudiantes han sido instados a abandonar la Facultad.

Los alumnos se quejan de la falta de programas y planes de estudio, y no están conformes con el modo en que se desarrollan las clases, algunas de las cuales son dadas al dictado. También han solicitado reiteradamente que el centro organice prácticas.

**

Unos 250 profesores no numerarios de la Facultad de Ciencias de la Universidad Complutense se han dirigido, a través del decano del Centro, al ministro de Educación y Ciencia para solicitar que se mejore su situación económica y la estabilidad en el empleo.

De estas peticiones se hizo eco la primera asamblea nacional de P.N.N., que se celebró en Granada el año pasado.

Los profesores nuevamente reclaman:

1) Seguridad en el empleo: Contratos laborales de tres años y formalización de los mismos antes del 30 de abril del curso anterior.

2) Actualización de salarios: 17.000 pesetas mensuales para los profesores ayudantes con cuarenta horas semanales de dedicación. Los profesores contratados piden 25.000 pesetas mensuales. Ambas cantidades con descuentos, de las cuales se exigen 10.000 pesetas en concepto de sueldo base. Se solicitan aumentos proporcionales para los restantes grados de dedicación.

Los profesores sostienen que, aun considerando deseable la desaparición de la innecesaria diversidad de categorías que no responden a necesidades funcionales, la remuneración mínima percibida por cualquier profesor universitario debe ser de 10.000 pesetas, independientemente de su grado de dedicación. Consideran conveniente que se revise también el mínimo de horas de trabajo semanales exigibles.

EN BILBAO

BILBAO. — El paro de los profesores no numerarios de la Universidad de Bilbao, limitado a las Facultades de Económicas y Ciencias, continúa. El número de los que siguen sin acudir a clase se estima en 300. Los profesores declarados en huelga estuvieron presentes en dicho examen, aunque

al parecer, han decidido no dar a conocer los resultados ni firmar las actas de los mismos hasta que se resuelvan sus reivindicaciones. Tampoco se vislumbra una posibilidad de llegar a la solución del problema.

El paro académico de los profesores no numerarios afecta, también, a unos cinco institutos de enseñanza media de esta provincia, aunque en estos días continúan impartiendo las clases, al ser agragados unos grupos de alumnos a otros con profesorado numerario.

EN EIBAR

Alrededor de 600 alumnos de la Escuela de Armeria de Eibar deberán efectuar de nuevo su matrícula si desean continuar el curso académico. Esta decisión ha sido tomada por la dirección después de que los alumnos mantuvieran un paro de cuatro días.

Dichos alumnos solicitaban, para volver a clase, entre otras cosas, hallarse representados en el momento de realizarse las evaluaciones; asimismo en el claustro de profesores poder de reunión en el centro, estar presentes en las reuniones con los padres y exclusión de los profesores de religión.

La Escuela de Armeria de Eibar dio cuenta a los alumnos el pasado jueves que, si no se incorporaban el pasado viernes, perdían la matrícula, debiendo realizar los trámites correspondientes. Llegado el viernes, se incorporaron escasos alumnos.

Esta Escuela de Armeria es el primer centro estudiantil de Eibar, cursándose en el mismo estudios de maestría industrial en las especialidades de micromecánica, electrónica y mecánica.

El paro se llevó a cabo el pasado lunes, día 5. La Escuela cuenta en la actualidad con unos ochocientos alumnos que cursan clases diurnas y nocturnas.

**

El régimen autonómico de las Universidades de Madrid y Barcelona ha sido gubernativamente suspendido. Actualmente rige en ellas un régimen de dictadura.

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pídense al COMBAT SYNDICALISTE.

Anecdótico unamuniano

«La anécdota, la horrible anécdota, ha matado la confidencia íntima. No hay modo de conocer a un hombre por anécdotas, y lo único que debe importarle a un hombre es conocer a otro hombre, conocer a los demás hombres. Porque los demás hombres son espejos nuestros y sólo conociéndolos llegaremos a conocernos, pero no por anécdotas.»

M. U.

**

En vísperas de los exámenes de Griego se presentó un alumno en casa de Unamuno. Empieza confesando no saber una palabra de la asignatura, y que por lo tanto tiene que suspenderle. Pero que su padre, al que ha hecho creer que es consumado helenista, viene exclusivamente a Salamanca para presenciar el examen. No quiere defraudarle, y el favor que suplica es que don Miguel le pregunte una lección convenida, que él se aprenderá durante la noche para repetirla luego como un loro. Después, que le pregunte otras cosas, a las que, naturalmente, no contestará.

— Entonces — termina el tuno — usted me suspende, como también es natural, y yo le explico a mi padre que fui víctima de un azoramiento.

Hizo gracia a don Miguel aquella proposición. Accede benévola, y se conviene que le preguntará la lección diecisiete. Llega el momento del examen. A la pregunta acordada, contesta el alumno con un rotundo: — No la sé.

Queda absorto el profesor. Repasa su memoria... Sí; era la diecisiete. Por si acaso, le susurra al examinado:

— ¿No era la diecisiete?

— Sí, señor; pero como recibí un telegrama de mi padre diciéndome que no podía venir...

Recogió esta anécdota César González-Ruano en su «Vida, pensamiento y aventura de Miguel de Unamuno» (1930), estimándola «rigurosamente exacta». Muy poco después — el 1 de abril de 1931 — la publicó «Les Annales Politiques et Littéraires», de París, atribuyéndosela a Sacha Guitry, lo cual podría ser un modesto plagio. Más curioso es que figure en el «Diario» de los Goncourt, con fecha 4 de mayo de 1827, como escuchada al profesor de matemáticas José Luis Bertrand, a quien según éste le había hecho una petición aná-

loga el futuro autor dramático Enrique Meilhac...

**

Unamuno, en sus «Recuerdos de niñez y mocedad» (1908), nos brinda esta que sigue: Siendo «un chico tan callado como suelto de lengua soy ahora», le dijo el pasante del colegio, al observar su pertinaz silencio:

— Pero, Miguel, di algo.

— ¡Algo! — respondió gravemente el interpelado.

Esto ha corrido luego como un chiste más por las páginas de diarios y revistas, e incluso queremos recordar que apareció hace unos veinte años entre los entonces calificados de «gracia nueva».

**

También con el Ateneo por escenario, hablándose delante de don Miguel de un viejo escritor castellano, expresó aquel algo que indicaba haberle leído recientemente. Un Aristarco en agraz, le preguntó no sin cierta displicencia:

— ¿Lee usted a ese autor tan indigesto?

— Perdone usted — replicó Unamuno —; hay cosas indigestas que son agradables, por ejemplo, la langosta. Lo malo es lo indigestible, como el jabón, el serrín y algunas preguntas estúpidas.

No cabe duda que esa última anécdota corresponde perfectamente a la manera de ser y de decir del en ocasiones atrabiliario don Miguel.

**

Parece ser que alguien («Alguien» es el autor de numerosas anécdotas), durante el verano de 1933 fue testigo, en la «cacharrería» del Ateneo, de esta pequeña anécdota: Iba por allí con frecuencia el propietario de una cabeza de muy reducido tamaño y notoria vacuidad, y un consocio comentó:

— Cada día que pasa tiene ese hombre la cabeza más pequeña. ¿En qué consistirá?

— Es la presión atmosférica actuando sobre el vacío absoluto — aclaró Unamuno.

**

Mucho se ha dicho acerca de la persecución de que le hizo objeto la dictadura del general Primo de Rivera, pero la última palabra correspondió al propio Unamuno,

que aseguró públicamente que él fue quien la persiguió mucho más y más sañudamente que la Dictadura a él, «que en rigor no me persiguió». Al fugarse de su destierro en Fuerteventura, y tras de vivir una larga temporada en París, se instaló en Hendaya, donde siguió observando su habitual costumbre, no obstante el horario francés, de acostarse a las ocho de la noche, sin perjuicio de levantarse a las ocho o las nueve de la mañana.

**

Apareció en la tertulia que se reunía en torno suyo un señor sin más mérito que dormir cinco horas diarias, con lo cual presumía de ser superior. Así quiso hacerlo delante de Unamuno, al que dijo un día:

— Usted duerme más que yo.

— Es verdad. Cuando yo duermo, estoy dormido; pero el resto del tiempo estoy bien despierto. Y usted, lo que se llama despierto, no lo está nunca. Usted, cuando no está dormido del todo, está adormilado.

**

Hallándose refugiado en París, asomado, junto a Blasco Ibáñez, al balcón de un hotel de la avenida de la Opera, contemplaban durante las últimas horas de la tarde el brillante espectáculo que

ofrecía aquella parte especialmente populosa de la capital de Francia. Blasco, gran gozador de la vida, ponderaba la belleza y la fuerza del instante.

— ¿Qué puede — se preguntaba Blasco en alta voz, entusiasmado — echarse de menos, en esta hora magnífica, desde este gran balcón del mundo?

Unamuno contestó sencillamente con la voz rota y mirando, por encima de las luces de la ciudad, los últimos reflejos del crepúsculo:

— ¡Gredos!

**

Estas anécdotas, ¿no reflejan bastante exactamente al Unamuno que todos hemos alcanzado a conocer? Serán «horribles», en su sentir. Sin embargo, de ellas trasciende aquella prontitud suya, que sabía hacer compatible con su sinceridad agresiva, fruto de una rápida, audaz y certera apreciación de las cosas. En ellas, aunque no siempre las transcripciones sean exactas, se aprecia su lenguaje castizo y cáustico. Y su acendrado amor y su devoción casi fanática por la verdad, y una reciedumbre de pensamiento que acertaba a emparejar con la sencillez de sus maneras. Así — como en los versos de Luis Fernández Ardavin — vivió siempre

Don Miguel de Unamuno: haciendo pajaritas de papel y sin estar de acuerdo con ninguno.

Ni siquiera consigo mismo.
Recopila V. VEGA

Servicio de librería

Deschamps Fanny :		Santé sexuelle	15 10
Vous n'allez pas avaler ça !	15 10	Aubert Claude :	
Dorst Jean :		L'agriculture biologique ..	29 00
La nature dénaturé	6 00	L'industrialisation de l'agriculture	8 00
«Romancero libertario»,		Courquet Jean :	
G. Oliván	18 00	L'hôpital aujourd'hui et demain	7 00
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50	D'Autrec C.-V. :	
Niel Mathilde :		Les charlatans de la médecine	18 70
Le Drame de la libération de la femme	14 00	«Romancero libertario de la guerra de España» ..	18 00
Reich Wilhelm :		«La Revolución mexicana». Flores Magón ...	8 70
La Révolution sexuelle... ..	5 40	«Historia de España», Pierre Vilar	7 00
Runge Erika :			
Femmes de notre temps..	20 00		
Sauvy Alfred :			
Malthus et les deux Marx	7 50		
Swane :			
Le Sexe de la femme	18 50		
Valensin Georges :			
La Femme révélée	20 ..		

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56.

Prolegómenos del terrorismo burgués

MEDIABA el mes de abril del año 1855. La lucha social enconábase de día en día. También los malhechores comían toda clase de fechorías, teniendo a la ciudad y a los pueblos de su alrededor en continua alarma. Abundaban los discursos, las hojas clandestinas, las conspiraciones.

Apenas se había cumplido un mes de la comisión de un horrible crimen en Olesa de Montserrat. Unos desalmados, luciendo el uniforme de «Mossos de les Esquadres», habían cometido un robo en el «mas de Sant Jaume», torturando bárbaramente al dueño y al «hereu» de dicha masía, por medio del fuego. A consecuencia de los sufrimientos fallecieron poco después padre e hijo. Los «mozos», por el honor del Cuerpo extremaron sus pesquisas y, pese a la listeza de los malhechores, pudieron localizarles. Sabía el teniente coronel don José Antonio Vidal — que el capitoste de la fechoría era un tal Juan Poyo, y que solía frecuentar el café llamado del «Salón», sito en la calle del Conde del Asalto, esquina a la rambla de Capuchinos, entrando a mano derecha.

Era preciso llevar a cabo la detención con el mayor sigilo, lo cual no dejaba de ser difícil dada la hora en que debía efectuarse (de ocho a nueve de la noche), pues era la más concurrida por aquellos contornos. El comandante Vidal dirigió personalmente el servicio, secundado por varios mozos, quienes tomaron las bocacalles; entretanto, una pareja, también de paisano, entraron en el café, mucho antes de que lo hiciera Juan Poyo.

Cuando éste entró en el «Salón», no advirtió a los dos agentes de la autoridad, quienes se hallaban tomando café, y, al parecer, conversando animadamente, pero sin perder ni un solo movimiento del Poyo.

Cuando éste terminó la consumición — un vaso de café —, los «mozos» se adelantaron a la puerta y, cogiéndole cada uno de un brazo, como si lo hicieran amicalmente, uno de ellos le dijo por bajo:

— «Segueix sense badar boca o ets mort!»

El Poyo no tuvo ni ánimos para responder. Siguió maquinalmente. Supuso que eran dos sujetos que iban a buscarle camorra o que era objeto de una venganza particular. En la Rambla fueron uniéndose



se al detenido otros «mozos», el comandante y el alcalde de barrio, que por cierto, lo era el famoso Bernat Xinxola, y dirigiéndose todos al baluarte de Atarazanas.

Aunque los «mozos» no decían palabra y la maniobra se llevó a cabo con la mayor discreción, la gente se dio cuenta de ello:

— «Què passa?» — preguntábase los viandantes.

— «Oi que sou mossos de l'Esquadra...?» — interrogaban otros.

— «Per què «l'agafen» a aquest?» — inquirían varios.

Excusado es decir que el silencio era la respuesta a todas las preguntas de los curiosos.

A primeras horas de la madrugada, los siete bandidos restantes que formaban la cuadrilla, eran también capturados.

Aquel suceso fue la «comidilla» de todas las tertulias. Inmediatamente — ¿cómo no? — la poli-quilla metió la nariz y colocó, a gusto, la etiqueta a unos malhechores que únicamente podían ser eso: malhechores y desalmados. Unos aseguraban que los bandidos eran extremistas de derecha, otros, de izquierda. ¡Qué de disusiones!

El representante del Ministerio Fiscal, el día 20 de abril solicitaba para aquellos bandidos la pena de muerte a garrote vil. Se cumplió la sentencia.

Pero la gente continuaba hablando y discutiendo.

— «Això no està prou clar!» — vociferaba uno.

— «Vaja! Ací hi ha «gent grossa» enredada...! Han pagat, com sempre, els «desgraciats»..., els «peixos petits»...!»

Eran unos «desgraciats» que po-

seían todas las características de malvados, según se desprende del examen de documentos relativos a aquel suceso...

Lo cierto es que, fuera por lo que fuera, en aquel asunto fue complicado un obrero, muy popular entonces, llamado José Barceló, hilador, que se había distinguido por lo que hoy llamaríamos campañas de reivindicación social.

Hace unos años, desde esta misma sección, aludí al caso de Barceló, y no faltaron personas que, diciéndose muy enteradas, me aleccionaron a este respecto, afirmando que «yo era un apasionado». Recientemente he podido examinar otros documentos, los cuales me confirman en la opinión de entonces, así como en la creencia de que ciertas reputaciones de erudición descansan sobre castillos de naipes...

Barceló, como tantos otros hombres en la Historia, fue víctima de aquel «dir de la gent», porque interesaba a muchos que fuese suprimido. Barceló fue sentenciado más que por un tribunal, en una sección de la Audiencia, en unas mesas de café, donde se afirmaba que Poyo había actuado bajo la dirección de Barceló.

Este aguardaba que sus amigos le libertaran a última hora, pero no fue así. Algunos autores, al escribir acerca de este asunto, se han dejado llevar — eso sí — por la pasión y escribieron que el tribunal no actuó en justicia. No digo tanto. Sin embargo, insisto en que si, al menos no se le intentó libertar a Barceló, fue debido más a las precauciones que se tomaron, a la duda se cernió en muchos: ¿era culpable? ¿era inocente?...

Lo dicho: la sentencia se dictó en los veladores de los cafés. Y todo ello nació de «aquel misterio» de la detención del Poyo...

¡La maledicencia! El «se dice»... ¡Cuántos crímenes! ¡Cuántos errores judiciales amara!

Ricardo SUNE

N. de la R. — En 1855 el compañero Barceló era presidente de la Sociedad de Tintoreros de Barcelona. La Patronal lo hizo ejecutar sabiendo que era inocente. Está empalma con la Patronal de 1919-23 que pagó los crímenes contra sindicalistas ordenados por Arlegui y Martínez Anido. Este artículo de R. Suné fue publicado en «El Correo Catalán» en 1950.

Uno del Bajo Ebro:

MIGUEL ESTOPA

En Castelsarrasin, donde residía, falleció el compañero y amigo Miguel Estopa, el día 23 de diciembre de 1972. Había nacido en Flix (Tarragona) el 25 de diciembre de 1901.

Es penoso, por complicadas circunstancias de tiempo y espacio, ignorar cuándo los compañeros conocidos y apreciados nos dejan para siempre. La lista de nuestros mayores que se van es larga, sin sernos siempre posible acompañarlos a su última morada. De prolongarse esta situación, será adecuado decir: tal compañero vivió hasta el 39 allá y el resto en el exilio; años que contrabalanza la ilusión mantenida de volver con dignidad a la tierra de nuestro origen.

Tal era el caso de nuestro Miguel, que militó en la CNT, desde muy joven, y hasta su fin amó sus ideales. En el 36 ocupó su puesto, fue miembro de la colectividad local — que debimos abandonar cuando florecía — obligados por el avance del ejército fascista. Debí ser útil, Miguel, cuidando campos de aviación, con la esperanza de ser el arma que convertiría nuestra resistencia en victoria. No fue así, y tuvimos que pasar la frontera, yendo él a parar a Argelès y Bram. Durante estos meses su compañera (hoy fallecida) atravesó la montaña con su hija en brazos. Desde la salida de los campos hasta hace pocos años siempre trabajó en la tierra, que amaba como campesino que era. En todas las peripecias nuestro amigo era de los que no perdían el humor, su gran cualidad de siempre, como siempre estuvo presto para ayudar a cualquiera.

Tras ser operado, no sufría del mal que le roía, y barrunto que ignoraba que el terrible cáncer se lo iba a llevar.

A su entierro, civil, no pudieron asistir sus familiares de España. más estuvieron compañeros de cerca y de lejos, compatriotas e infinidad de convecinos de Castelsarrasin, que lo acompañaron. A sus parientes de España, a su hija Gloria y esposo, los confederados de Flix y los esparcidos por Francia les expresamos nuestro pésame. Y a ti, Miguel, no te olvidaremos, ni en el exilio ni al volver al país que en 1939 abandonamos.

E. B.

Leer y recomendar la lectura de
LE COMBAT SYNDICALISTE

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	53 023 97
Miguel Foz, Montpellier	10 00
Basilio García, Fontaine-bleau	10 00
Valdeneu, id	10 00
José Arcal, Thiais	10 00
Granados, id	10 00
Leonardo Arcal, id	10 00
Solá, id	10 00
Solá (padre)	10 00
Lajusticia, París	10 00
J. Villanueva, Combs-la-Ville	10 00
A. Mejías, id	10 00
J. Casals, id	10 00
Bebidas	30 00
Francisco, Thiais	16 00
Alastruey, id	10 00
Fuentes, id	10 00
Antonio Trenc, París	10 00
Fulgencio Hernández, id	10 00
Vicente Suárez, id	10 00
Alejo Vázquez, id	10 00
Joaquín Amela, id	25 00
Antonio Valle, id	10 00
Manuel Gracia, id	10 00
Manuel Vidal, id	10 00
José Ortolá, id	10 00
Teodoro Guillén, id	100 00
Bebidas	52 00

Suma y sigue 53 486 97

ADMINISTRATIVAS

—Vandellós Pedro, Angoulême. Recibido tu giro. Pago «C. S.» hasta 31-12-73. Pasan a Pro Ancianos 55 frs. No tomes en cuenta carta. Reclamamos de carácter general.

PRO COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 11.165,94 F.
Borraz, Isle Doudon, 10; Vda. Tort, Gennevilliers, 10; Andrés Luis, Uchard, 10; Joaquín Bernard, Sète, 10; Clemente, París, 10; Vázquez, id, 10; Amela, id, 25; Beneficio «Noche Blanca», 51,50; Angel Soto, St-Denis, 10; P. Oliveras, Combs-la-Ville, 5; Justo Villanueva, id, 20; A. Mejías, id, 10; J. Casals, id, 10; A. Perera, id, 10; Granados, Thiais, 6; Genique, id, 50; J. Rodríguez, id, 10; Alastruey, id, 10; D. Fuentes, id, 20; T. M., id, 20; Por conducto de Isidoro Oro, Aubiet; Donativo póstumo del compañero Vidaller, fallecido en el Hospital de Auch (Gers), 300; F. Local de Drancy, 50 F.
Suma y sigue: 11.833,44 F.

F. L. DE NIMES

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 25 de febrero a las 9 h 30 precisas en el local de costumbre. Se ruega a todos los compañeros la asistencia y puntualidad, por tener cosas de importancia a tratar.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE PARIS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que tendrá lugar el día 4 de marzo en el Centro Confederal.

CONFERENCIAS EN PARIS

Para el domingo día 25 de febrero a las 10 de la mañana en nuestro local, Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, París (20), Metro Avron o Buzenval. A cargo del compañero Alejandro Lamela que disertará sobre el tema: «Las ideas libertarias frente a la sociedad burguesa-estatal».

THEATRE DEBAT

Dimanche 25 février à 14 h 30, aux Vignoles. « Les charmes discrets du programme commun » par la troupe Z. Invitation aux camarades espagnols, etc. « Front Libertaire ».

F. L. DE DREUX

Esta F. L. invita a todos sus componentes a la asamblea General Ordinaria que se celebrará el domingo 4 de marzo a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

S. I. A. DE PARIS

Le Groupe de Paris des Amis de S.I.A. informe ses amis et sympathisants qu'il célébrera sa réunion annuelle le samedi 3 mars 1973 à 16 h., 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Folleto reciente

«EN TORNO AL COMUNISMO. NUEVA SUMISION DEL PROLETARIADO»

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. El Fomento de la Cultura Libertaria ha procedido a esta edición en connivencia con LE COMBAT SYNDICALISTE, el Secretariado Intercontinental de la CNT, CNT Zona Norte, y F. Local de Drancy. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-París, CCP 13 507-56, París.

NUCLEO DE PROVENZA

Organiza conferencia para el domingo 25 de febrero 1973 a las 10 horas de la mañana en la antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}) a cargo del compañero Amado Nalle, disertando sobre el tema:

«Desarrollo capitalista y lucha revolucionaria».

Quedan invitados los compañeros, familiares y simpatizantes.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca a sus afiliados para la asamblea general que tendrá lugar el día 25 de los corrientes, en el local y a la hora habitual.

CONFERENCIA EN BURDEOS

Gran Conferencia organizada por la F. L. de Burdeos, para el domingo 4 de marzo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a cargo del joven A. Nalle, que disertará sobre el tema: «Presente y futuro de las luchas en España».

Quedan invitados los compañeros, simpatizantes y todos aquellos que se interesen por estos actos culturales y de actualidad.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca a Asamblea General para el día 25 de febrero de 1973 en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros de esta F. Local a la Asamblea que tendrá lugar el domingo día 4 de Marzo a las 9 de la mañana exactas en el lugar de costumbre, donde se tratará el Orden del día del Pleno del Núcleo Zona Norte.

Dado la importancia del asunto a tratar, se encarece la asistencia de todos los compañeros.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Pronto saldrá el nº 9, con el siguiente sumario:

«Del caliu sota la cendra», (E. C.); «Tabal i barreja», (Tabaler); «El nostre butlletí agrada»; «Cop d'ull, català!», (Zigla); «Conferència de Salvador Seguí a Mahó», (Antoni Amador); «Ara fa anys», (B. Torné i Prat); «Un diari català durant la guerra», (Joan del Pi); «Ens guanyem la vida, Bella», (Pedrolo); «De nou», (Roc Llop); «L'enrenou de l'amor», (Angel Blau); «Per què Noi del Sucre», (Jo Han); i «Com està la Bossa».

Aquesta vegada 6 pàgines. L'escampem gratis.

Tómbola Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda

Esta Tómbola tiene un relieve original bien simpático por la contribución directa de premios por parte de los Núcleos y compañeros, y a la vez una gran significación ética y solidaria.

Los Núcleos continúan ofreciendo nuevos premios de valor.

En otras ediciones daremos relación de ellos y lista general de los mismos.

Los compañeros de España también se interesan por la Tómbola.

Reproducimos el texto de una de las cartas recientemente recibidas:

Desde España. A través de nuestra prensa «Le Combat Syndicaliste» y «Espoir» he leído el entusiasmo despertado por la Tómbola intercontinental y que ha sido motivada precisamente por vuestra iniciativa.

Mi más sincero reconocimiento por vuestro esfuerzo con miras a recabar fondos que en definitiva servirán para incrementar la lucha.

Como quiera que yo también quiero participar, os envío 100 pesetas para que las empleéis en boletos. — A.

Compañeros, amigos y simpatizantes: Apresuráos a adquirir boletos de la Tómbola Intercontinental y a colocar números entre vuestras relaciones y amistades.

El buen éxito de la Tómbola Intercontinental depende principalmente del interés y actividad que por ella tomemos cada uno de nosotros.

Los boletos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I. — Francisco Subirats, 4, rue Belfort, Toulouse — en las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

LIBROS

«Viaje a través de la Anarquía»	18 80
«Anarquía y revolución», Cibils	7 50
«La solución federalista», Lazarte	4 50
«La irreligión del porvenir»	29 00
«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00
«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00
«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, París (20) C.C.P., París 13 507 56.

Environnement-Pollution

Les moules aussi sont polluées

1^{ère} PARTIE : Analyse de la pollution des moules par le mercure

(Extrait de « Que choisir » de janvier)

Un texte précédent vous a appris que, parmi les multiples nuisances que frappent notre environnement, la pollution du milieu marin par les déchets industriels de toutes sortes est une source d'inquiétude particulière pour beaucoup de scientifiques. Mais cela nous touche-t-il directement ? Comme notre raison d'être est de défendre vos droits et notamment votre droit à la santé, nous avons voulu traduire concrètement le problème de la pollution du milieu marin en ses conséquences les plus immédiates pour les consommateurs. C'est évidemment dans la *consommation des poissons et autres produits de la mer* que le danger peut se matérialiser pour eux.

Mais y a-t-il des teneurs dangereuses dans nos aliments ?

C'est pour répondre à cette question que nous avons décidé de rechercher la présence éventuelle de mercure dans les moules. Pourquoi le mercure et pourquoi les moules ? Cela demande une explication et des analyses.

LE MERCURE NOUS MENACE

Le mercure, à l'état pur, est ce métal liquide, d'un gris brillant, que vous pouvez voir dans les thermomètres. Mais vous auriez tort de vous inquiéter de la présence de cet instrument dans votre maison; même s'il cassait et même si, par hasard, quelqu'un en absorbait, ce ne serait pas dangereux. Tout simplement parce que, tel quel, le mercure n'est pas toxique : des médecins affirment que l'on pourrait en boire un demi-litre sans inconvénient. Il paraît qu'au Moyen Age on s'en servait comme purge ! Nous ne vous le conseillons pas, cependant !

LES DESASTRES DUS AU MERCURE

Certains dérivés organiques du mercure comme le méthylmercure, l'éthylmercure et d'autres alkylmercures sont, par contre, très toxiques.

Depuis 1956, les habitants de la baie de Minamata au Japon, sont victimes du mercure organique déversé par une usine de matières

plastiques, concentré par le poisson et absorbé sous cette forme par les hommes : 180 cas, 111 morts. En Irak, en 1956, en 1960 et l'année dernière encore, de nombreux paysans ont été victimes d'une grave intoxication : ils avaient consommé du blé destiné à être semé et traité par un agent conservateur à base de méthylmercure.

On a constaté le même phénomène au Guatemala et au Pakistan. Depuis 1960, on observe en Suède des cas d'empoisonnement par de la volaille et du gibier contenant des dérivés du mercure; en 1970, une commission de la santé déclarait le poisson de 40 lacs suédois impropre à la consommation à cause d'une teneur excessive en méthylmercure. Des cas de « maladie du mercure » ont été relevés aussi chez des consommateurs de poisson en Italie, au Danemark, et une fois encore au Japon (Niigata).

UN ENNEMI DE LONGUE DATE

L'effet toxique des composés du mercure est connu de longue date. Maintenant que l'on connaît les symptômes de l'intoxication par le mercure, des médecins ont fait des rapprochements dans l'Histoire : il y a de sérieuses raisons de penser que Napoléon, Ivan le Terrible et Charles II d'Angleterre sont morts d'une intoxication de ce type encore que l'on ne sache pas s'il s'agissait d'un accident ou d'un acte criminel. En 1700 déjà, les habitants de la petite ville italienne de Finale protestaient contre les conséquences mortelles des fumées émises par une fabrique locale de chlorure de mercure. Il est urgent de suivre l'exemple des habitants de Finale et de protester avec énergie, nous verrons pourquoi.

UN MAL EFFRAYANT

L'intoxication au mercure organique est très grave et conduit à la mort. Des médecins japonais ont étudié cette maladie à la suite des catastrophes de Minamata et de Niigata. Voici la description clinique d'un cas : au début, engourdissement des doigts et des lèvres, surdité passagère. Trois jours plus tard des troubles du comportement et de l'élocution ap-

paraissent ainsi que des tremblements.

Après 6 semaines, le malade devient incapable de marcher, ses mouvements spasmodiques s'accroissent, il pousse des cris délirants.

On le croirait sous l'effet d'un stupéfiant : maigre, diminution des réflexes, prostration interrompue par des cris et des tremblements. La mort s'ensuit après 52 jours de maladie. C'est là un cas limite. Mais le grand danger d'une intoxication non aiguë au mercure est la difficulté du diagnostic : on confond facilement les symptômes avec ceux d'autres maladies (fatigue, distraction, diminution de la vue, etc...).

Le méthylmercure, une fois ingéré n'est presque pas éliminé par l'organisme. Il se fixe dans le cerveau surtout, mais aussi sur les reins, les os, les muscles, le foie, la rate. On a observé sur les patients japonais intoxiqués au mercure que 95 % présentaient des troubles de la sensibilité, 43 % des troubles mentaux, 74 % une diminution de la vue, 72 % un manque de coordination des mouvements, 68 % des troubles de l'audition, 50 % une diminution des réflexes. Plus grave encore : chez la femme enceinte l'intoxication, même non visible, peut atteindre le fœtus et provoquer des malformations congénitales : 19 cas sont connus à Minamata.

On a pu dire que le mercure rendait fou. Au siècle dernier déjà on constatait en Angleterre que les chapeliers présentaient fréquemment des signes de dérangement mental, d'où l'expression « fou comme un chapelier » (« mad as a chapper ») : on sait maintenant que cela provenait d'une intoxication par le mercure employé dans le traitement des peaux de castors.

LES POLLUEURS

On trouve dans la nature des traces de mercure et cela n'a rien de dangereux. On en trouve d'ailleurs dans notre organisme tout comme on y trouve d'autres poisons comme l'arsenic et le plomb : nous ne nous en portons pas plus mal.

Il y a pollution quand les teneurs naturelles sont nettement dépassées et créent des déséquilibres ou des intoxications.

Ainsi une eau pure peut conte-

nir 0,000025 à 0,00015 parties par million (ppm) de mercure mais, dans une eau très polluée, on en a décelé jusqu'à 4,5 ppm, ce qui est très toxique. Si les quantités de mercure trouvées dans notre environnement deviennent inquiétantes, c'est bien sûr à cause des déchets industriels déversés dans la nature et particulièrement dans l'eau. La consommation annuelle de mercure est d'environ 10.000 tonnes par an dans le monde. On estime que la moitié, soit 5.000 tonnes, revient dans la nature d'une manière ou d'une autre.

Un exemple :

La seule ville de Glasgow déverse chaque année dans la mer une tonne de mercure en déchets industriels de toutes sortes !

Les principaux agents de pollution sont les fongicides employés dans le sol ou sur les semences pour combattre les champignons parasites dans l'agriculture. Diverses industries le rejettent dans l'air ou dans l'eau sous forme de déchets : papeteries, industrie chimique (chlore), industries électriques. La combustion du charbon et du mazout provoque aussi des rejets importants.

Ce qui menace l'homme, c'est que le mercure se faufile insidieusement dans les chaînes alimentaires. Par les graines traitées aux fongicides à base de mercure, celui-ci peut contaminer les oiseaux, la volaille, le gibier à plumes, les œufs, le bétail et bien sûr l'eau. Par l'eau, il contamine le plancton, puis les poissons et les mollusques.

Ce qui aggrave le problème, c'est que les mollusques et le poisson concentrent de 2.000 à 9.000 fois le mercure contenu dans l'eau : le poisson accumule en lui le mercure et le mangeur de poisson ingurgite en une fois une dose qui peut être toxique. C'est ce qui s'est passé à Minamata, où on ne décelait dans l'eau polluée que des traces à peine mesurables de mercure mais où le poisson consommé a provoqué des intoxications mortelles.

(A suivre)

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Enfance

inadaptée, enfance à désadapter

4^e partie

PSYCHOMANIPULATION

En général l'instructeur est un ancien éducateur ayant comme principale qualité celle de ne pas cristalliser la contestation; en outre, il est capable de mettre en évidence, au cours de l'évaluation de la personnalité d'un élève, que son comportement est la résultante de ses relations avec son père, sa mère, son frère, le cousin de l'oncle de sa petite nièce et tout le baratin... Certains instructeurs — on les nomme aussi permanents — y excellent; et quel avantage que cette nouvelle technique pour une école! Cela porte le nom de psycho-manipulation. Eux appellent cela sélection. Le plus fréquent résultat est qu'il règne dans l'école d'éducateurs, un terrorisme larvé, d'autant plus dangereux qu'il est insaisissable.

Cependant « psycho-manipuler » le futur éducateur semble insuffisant. Il est encore impératif de s'assurer qu'au cours de sa vie professionnelle, et durant les stages de formation, une certaine cohérence sera déterminée afin que ne se développe « des options contradictoires ». Un système ingénieux, béni et entériné par l'Etat, a été mis au point par les technocrates qui « enseignent » la profession.

FORMATION PERMANENTE

Très légalement les écoles récupèrent le personnel en fonction et le regroupent périodiquement pour lui rappeler, vécu à l'appui, la règle du métier, « l'art de faire évoluer une personnalité ». C'est ce que l'on gratifie du nom ridiculement pompeux de « formation permanente ». Elle est obligatoire, et pour vaincre ses dernières résistances, le « formateur » reçoit une généreuse prime de 15 à 40 francs de l'heure. Le pouvoir est prodigieux lorsqu'il attend un résultat. Pour le même temps de travail dans un dispensaire de secteur pratiquant des heures ambulatoires pour enfants en difficulté, un orthophoniste

reçoit 7,50 de l'heure; un psychologue 11,50 et un psychiatre 20 F.

EDUCASTRES ?

La machine est bien huilée, et c'est loin d'être au hasard. L'élève doit se persuader, en trois ans, que les objectifs, les méthodes et les organismes de l'EI sont fondés et justifiés. Tout est autorisé pour atteindre ce résultat; l'évaluation dont je parlais est particulièrement efficace et, à long terme, les élèves finissent, pour la majorité d'entre eux, par se persuader de son bien fondé. Ils ne sont plus inquiétants et peuvent être éducateurs — je dirai éducastres —.

Ils sont, paraît-il, mûrs; mais mûrs à quoi?

Il est important de comprendre que cette formation, qui éduque et conditionne le comportement, préfigure la future relation éducateur-enfant. Autant l'adulte reproduit, lorsqu'il est dans certaines situations, ses modes de réponse infantiles, autant l'éducateur reproduira sur l'enfant le vécu appris à l'école; l'enfant lui apparaîtra « l'objet malade, l'objet à guérir, l'objet à observer », et tout naturellement, l'instrument dont il est la victime lui apparaîtra comme étant la solution. La psycho-manipulation deviendra son mode d'intervention favori, d'autant qu'il y trou-

vera un plaisir non négligeable, celui de la puissance... Il se sentira prestigieux, qualifié, à l'abri de ses propres remaniements.

Quiconque ne se laisse pas récupérer, modeler, et ne reprend pas à son compte les impératifs du système, se voit impitoyablement refoulé, encore est-ce au nom de raisons plus que douloureuses à vivre (comme d'apparaître « décidément perturbé par une relation non résolue avec son père »).

Il ne reste guère que la solution de se taire durant tout le temps de scolarité. Mais saura-t-on reprendre la parole ensuite, en aura-t-on encore les moyens?

CLAUDE LAPORTE

Organisation du mouvement communautaire

DFC (Organisation Fédéraliste Communautaire)

Situation d'aujourd'hui et d'hier du Mouvement communautaire :

L'idée créative des communautés remonte au début de notre siècle par des regroupements d'anarchistes au sein des cités urbaines. Depuis ce temps, des exemples de constitutions de communautés avec des succès et des échecs ont transformé cet idéal communautaire en une tradition individualiste. Aujourd'hui le terme « communauté » équivaut à une secte d'individus pour la plupart des cas. Reconnaissons qu'il est grave pour l'idéal communautaire qu'il soit représenté par des sectes de nudistes, de hippies, de pseudo-religieux ou de drogués.

Les communautés ne doivent pas se créer sur des critères personnels, tels que ceux-ci :

- Mauvaise adaptation dans la société actuelle.
- Problèmes familiaux.
- Problèmes sentimentaux.
- Problèmes sexuels.

Ces communautés se constituent sur une idée fautive qui est la fuite et le désespoir devant la société actuelle, ce qui entraîne de leur part une rupture complète

avec celle-ci. Comme exemple, afin de mieux me faire comprendre je dirai que les communautés ne doivent être basées sur le principe « des Sorbonnes de 68 », mais sur l'organisation de l'autogestion. Oui, même au niveau de la révolution ce problème existe. Par contre, je reconnais que les critères personnels font naître chez les individus l'idée de créer et d'aboutir à une vie communautaire.

Après ce pessimisme, je reconnais qu'actuellement un nouveau mouvement se développe et relance l'idéal communautaire sur des bases concrètes et réalistes, réclamant une véritable image de ce que représente l'idéal communautaire. Donc, il faut se battre afin de construire et coordonner cette lutte engagée pour la renaissance du mouvement.

Après ce résumé sur le passé et la réalité du mouvement communautaire, je voudrais soulever passagèrement une expérience historique qui dépassa le stade de la communauté : c'est la constitution de collectivités et de coopéra-

(Suite page 11)

ASSEMBLEE GENERALE DU S.U.E.R.P. (Employés)

Jeudi 22 février au Siège régionale, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

Ordre du Jour :

1. Election du bureau.
2. Informations confédérales.
3. Divers.

Présence indispensable.

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :

DELORME J.-P.

B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :

Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F

Etranger :
Six mois 28 F
Un an 56 F

Par avion (Amériques):
Six mois 41 F
Un an 82 F

à LLOP Rocue
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

1^{er} MARS
1973
NUMERO 743
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

VERDUN... ON NE PASSE PAS : LA POLICE VEILLE !

Il est normal qu'une société en décomposition s'intéresse à des histoires de cadavres. Au fait, à Douaumont, combien de morts pour le capitalisme... ou pour rien ?

En Méditerranée, la révolte se corse : Les boues du grand capital sont rouges.

Première constatation : Une sous-préfecture brûle moins vite qu'un C.E.S.
Seconde constatation : L'action directe peut être le seul moyen d'assurer la survie.

Suspense électoral : Les travailleurs auront-ils prochainement comme ministre un nommé SEGUY ?

Il est temps de se dire une fois pour toutes et d'admettre cet axiome politique qu'un gouvernement ne peut pas être révolutionnaire.

KROPOTKINE

DOCUMENT :

Lutte révolutionnaire, élection et P.C.F.

(Suite et fin)

V. — Pour la lutte révolutionnaire

L'intervention des révolutionnaires électoraux est fondée sur le verbe, comme si la conscience de classe venait de l'audition de discours et non de l'expérience pratique de la lutte des classes à partir des besoins fondamentaux des travailleurs !

Nos efforts pour acquérir une connaissance profonde des aspects économiques, sociaux, idéologiques des sociétés d'exploitation ne peut justifier l'avant-gardisme et l'objectif de prise du pouvoir par une quelconque avant-garde. Une telle connaissance permet aux révolutionnaires de mettre en évidence la nécessité de la violence révolutionnaire de masse contre les institutions étatiques et bureaucratiques qui organisent l'oppression et s'opposent à la satisfaction des besoins fondamentaux des travailleurs et de la jeunesse. Les révolutionnaires n'ont donc pas à « suggérer » aux masses ce qu'elles devraient faire mais à préparer l'émergence de la conscience révolutionnaire, l'exercice de la souveraineté collective, l'autonomie du prolétariat s'organisant sur la base de l'association pour abolir toute exploitation et tout Etat.

L'association des travailleurs n'est pas le produit de la révolution, elle en est la condition, le mouvement réel. Par l'association les travailleurs instituent des rapports sociaux communautaires en même temps qu'ils suppriment les rapports sociaux contradictoires qui fondaient l'exploitation de l'homme par l'homme.

C'est sur ce terrain du mouvement réel de la lutte des classes que l'Ecole Emancipée doit intervenir pour démystifier et les élections et le programme de la gauche.

Nous ne pouvons cautionner ni les illusions électorales ni l'espoir en d'asexuées « sociétés de transition » au socialisme qui seraient fondées sur l'exploitation.

La révolution en abolissant les rapports sociaux de production capitaliste et les institutions capitalistes instituent une révolution permanente dans toutes les relations sociales par l'établissement

des rapports d'association dans la production des biens et dans celle des individus. Cette phase au cours de laquelle ces rapports sociaux d'association développent une communauté sociale dépourvue d'extériorités institutionnelles dominant les individus est la société socialiste. La société socialiste est la seule phase de transition entre le capitalisme et le communisme.

La révolution ne découle pas d'un impératif moral ou de l'application d'un programme, elle est l'aboutissement d'un mouvement réel fondé à la fois par l'évolution propre du système capitaliste et par la lutte du prolétariat, à partir de ses besoins fondamentaux, contre le salariat.

L'évolution du capitalisme contraint les ouvriers à s'associer et à agir selon leur fonction sociale, en tant que classe. Tant que le capitalisme peut intégrer les travailleurs par des améliorations de leurs conditions de vie et de travail la révolution n'apparaît pas comme nécessaire, mais lorsqu'il entre en crise, il se révèle comme système d'exploitation contraire aux intérêts des travailleurs, et provoque l'opposition de classe des ouvriers salariés. En s'associant et en luttant en tant que classe, les ouvriers abandonnent les relations individualistes de la société bourgeoise et tissent entre eux de nouvelles relations sociales. Deux types antagonistes de rapports sociaux s'affrontent alors. A la violence capitaliste tentant de détruire ces nouvelles relations sociales qui la nient, les ouvriers sont obligés de répondre par la résistance collective. La révolution est en marche (voir la remarquable étude de Jean Barrot : Le mouvement communiste, édition Champ Libre).

Au cours du processus révolutionnaire, le prolétariat prend conscience de sa fonction sociale et de ses intérêts historiques, il y a transformation du tout : la classe ouvrière et de chaque partie : les ouvriers (voir Marx, 3^e thèse sur Feuerbach).

L'affrontement entre ceux qui n'ont à perdre que leurs chaînes et l'économie capitaliste mondiale décide des rapports sociaux qui s'imposeront. Il y a antagonisme

entre l'organisation capitaliste de l'économie et de la vie sociale et l'organisation communiste. Les conseils ouvriers sont la négation de l'ordre capitaliste.

« Entre la société capitaliste et la société communiste se place la période de transformation révolutionnaire de la première en la seconde. A quoi correspond une période de transition politique où l'Etat ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat ».

Marx, critique du programme de Gotha, édition Spartacus, p. 34, chez Marx il n'est pas question de société de transition après la révolution et fondée sur des principes distincts de ceux de la société communiste.

La dictature révolutionnaire du prolétariat caractérise la période qui marque la prédominance du prolétariat sur l'ancienne société, la période au cours de laquelle les rapports sociaux communistes s'instaurent en éliminant :

- le processus économique du capital,
- l'échange selon la loi de la valeur, et le marché,
- l'Etat oppressif sépare des travailleurs et les dominant.

Pendant toute la période d'abolition des anciens rapports sociaux, et c'est un processus mondial, il y a dictature du prolétariat, c'est-à-dire que l'organisation conseillère de la société joue le rôle oppressif d'un Etat imposant de nouvelles relations sociales. Dès que les nouveaux rapports

sociaux sont stabilisés, que l'économie communiste est instaurée, l'organisation conseilliste perd toute fonction oppressive, donc étatique, elle reste l'organisation sociale chargée de l'administration des choses.

Alors que Marx pensait que la société communiste devrait commencer par une phase inférieure, le socialisme, au cours de laquelle il faudrait développer les forces productives nécessaires à la réalisation du communisme développé donnant à chacun selon ses besoins, il apparaît aujourd'hui que le gigantesque développement des techniques, la possibilité de généraliser l'automation, permettra à la dictature du prolétariat de déboucher directement sur le communisme.

La gestion directe des luttes par les travailleurs débouche sur la gestion directe de la société par les travailleurs, sur le communisme.

Plus que jamais pendant la période électorale défendons :

- a) la gestion directe des luttes par les travailleurs pour préparer la gestion de la société communiste par les travailleurs eux-mêmes.
- b) les structures unitaires de lutte participant de l'association et préparant l'organisation de la classe par l'association.

Des comités unitaires aux soviets même combat...

Producteurs : Sauvons - nous nous-mêmes.

Michel BERNARD

Novembre 1972

S.I.A. — Section de Nîmes

Le dimanche 18 février avait lieu dans le local de S.I.A., la traditionnelle fête des enfants et des anciens.

Malgré quelques absences dues sans doute au froid assez vif, une sympathique assistance emplissait la salle.

Vers 16 heures le camarade Chapus présenta les deux délégués du Conseil National : Victor et Membrado.

Le camarade Membrado dit sa joie de se trouver parmi les convives en ce jour de fête pour tous nos amis de Nîmes et apporta le salut fraternel de l'ensemble du Conseil National de S.I.A.

Après quelques mots d'amitié adressés aux enfants et à nos anciens qui, d'ailleurs, sont toujours sur la brèche, donnant ainsi une belle démonstration de jeunesse de cœur, il encouragea l'assistance, et particulièrement les jeunes, à maintenir et à développer l'esprit de solidarité, fondement de la société de demain.

Chacun fut ensuite invité à s'approcher de la table et c'est dans un brouhaha fort sympathique que fut dégusté le goûter.

Nous avons cru comprendre que l'année prochaine ce serait encore mieux.

A l'année prochaine donc !...

S.I.A.

EN ESPAÑA: El diario «Madrid» ha sido (legalmente) expoliado y suprimido; un régimen de tipo policiaco rige actualmente en las Universidades.

Sin que la UNESCO se conmueva por estos — y otros escarnios a la cultura.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 1° de Marzo 1973.

EL entusiasmo, la esperanza y la seguridad de días mejores no escasean en nuestro campo. La firmeza de convicciones y la persistencia en la brecha son la garantía inquebrantable de nuestro Movimiento.

Sin embargo existen en nuestros medios individuos acongojados. Por análisis parcial del presente se autolimitan la perspectiva. A más de un compañero ricos en conciencia les hemos oído hablar quedo de atascos e insuficiencias de color demográfico. Precisados, recurren a una síntesis: «El cenetismo es una familia sin herederos. Desaparecidos los actuales se acaba todo.»

No hay duda: los actuales, ¡todos!, un día u otro dejarán de serlo. Serán otros, los de las generaciones que nos siguen. Pero esto, que ha de acabar con nosotros, no es válido para terminar con el mundo.

Incluso si la CNT finiquitara quedaría el anarquismo, menos episódico que la central sindical que creamos en 1910, esto es, dentro de este siglo. Con la adición de que si el rótulo que tan querido nos es a los todavía actuales se les desvaneciera, con tal de que el novísimo sindicalismo fuese acrático como lo es el nuestro, la novedad no nos traicionaría. Con tal de que la sindical sucesora se alentara en los aires montañosos del anarcosindicalismo, el nombre, la sigla nos importaría tres pitos.

Ello no obstante (y conste que previsión no nos falta) es lógico analizar el porqué del estado semi-escéptico de los aludidos compañeros. Ellos adolecen — tal vez adolecemos — del defecto craso de observar y sentir en refugiados. Por edad crecida muchos compañeros amortiguan su impulso, otros se alejan (los hay que incluso a los 80 años crecidos emigran hacia América), otros más ingresan en casas de recogimiento, por fortuna en Francia más respetuosas y atentas que las de España. Y cuéntese también, para un temido ocaso, con los muchos compañeros que ter-

Ampliar el campo

minan por enfermedad o accidente su carrera de la vida. Son muchos, demasiados; ya va para enorme la cantidad de esquelas de gente muy estimable que llega a la Redacción de LE COMBAT SYNDICALISTE; tantas, que la publicación rigurosa de las mismas alcanza a incomodar a varios lectores. ¿Cómo hacer? Todos estos compañeros que se van tienen una historia confederal y anarquista estimable y quienes les redactan la noticia con elogio son compañeros que escriben más con el corazón que con la pluma. Un último recuerdo para los bravos que sucumben anónima pero dignamente, siempre en el cuadro de la lucha y de las ideas, tienen merecido un poster y caluroso saludo. Así escribimos no ignorando que podemos levantar polvo de polémica. En buena hora fuese, mas dentro de los límites de la comprensión y la estima.

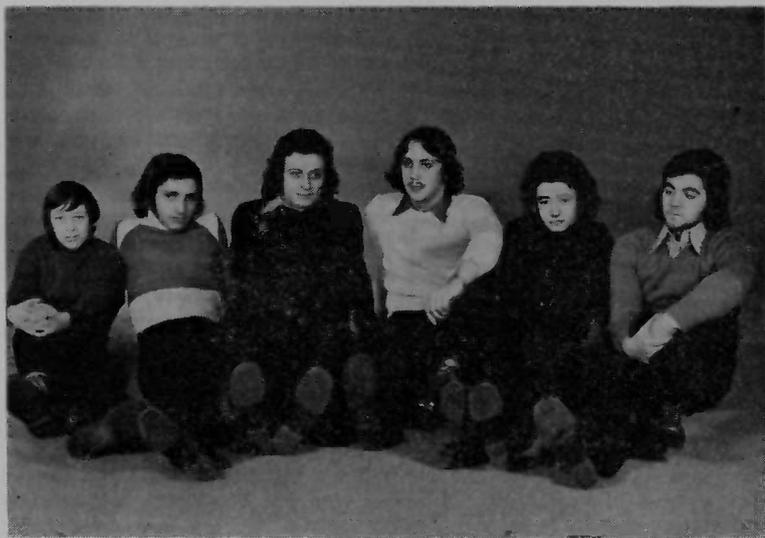
Pero volvamos al tema de la casa sin herederos. ¿Quedarán desguazada? Los actuales se irán, y otros no llegan. Resultado previsto: el yermo. Los compañeros que así piensan y a las ideas estiman no deben dormir satisfechos. La idea se irá con ellos y el mundo quedará vacío de inquietudes. Y no. El mundo, con o sin nosotros, jamás detendrá su marcha. En sentido de progreso, por añadidura. La banalidad actual no hay que interpretarla producto eterno. Tendrá la suya el porvenir, indudablemente. Pero banal también lo era el año 1936 con sus cabarets, sus deportes, sus ñoñerías y abandonos de problemas mayores. Sin embargo, sonó el 19 de julio y de la multitud que considerábamos perdida salieron docenas de miles de individuos capaces de romperse la crisma por la misma libertad que antes no consideraban, o consideraban una entelequia. Fue un resurgir libertario del seno de la mayoría (los individuos conscientes siempre hemos sido la

estricta minoría), y si esta verdad histórica, comprobada, fehaciente, no ilustra a los compañeros escépticos, no conoceremos verdad positiva apta para ellos. Si la gente de ayer fue capaz de sacrificio para empresas morales, o sin lucro, ¿no podría repetirse el caso en la actualidad que se aproxima? ¿No queda aliciente libertario, anarquista, en esta juventud, que a veces se manifiesta desacompañadamente, gritonamente, pero que tal vez sin saberlo obedece a un instinto de libertad que no admite réplica? Mirando con ojos nuevos (ya que nueva es la época) y no con mirada opaca, telerañiza, se observa en la sociedad donde pisamos la presencia de juventud nues-

tra, organizada o por organizar, desprendida de Marx o iniciada en ejemplos de Bakunin, acudida a nuestro campo POR SI SOLA, por sus propios pasos, incapaces que somos, a veces, de salir a su encuentro para atraerla, cómodos que nos sentimos reclusos dentro de nosotros mismos, hundidos en nuestra butaca. No sienten igual, no aprecian lo mismo los compañeros inquietos, dinámicos, los que no esperan que la montaña acuda a ellos, sino que la alcanzan y trepan hasta lograr la cima para gozar («y poseer») la perspectiva. Son éstos, los inquebrantables, quienes saben que juventud ácrata hay porque la inquietan y la provocan y la obtienen; con el trato, el impuesto, el ejemplo. Son éstos quienes buscan y hallan los herederos de la CNT y del anarquismo porque no saben ni quieren estar quietos.

Jornada Confederal de París

DOMINGO 15 DE ABRIL
EN LA MUTUALIDAD



La formación belga LITTLE ARTHUR
«ORKEST THE GRAPES», al completo,
Juventud, ritmo, dinamismo...

Las obras y los días

ENTRE RUINAS

FIRMADOS ya los acuerdos, el rostro de los *enemigos* sonriente, olvidando los generales y los diplomáticos, que ya es sabido mueren en la cama, a los que de uno y otro bando, inducidos por ellos, murieron estúpidamente en el respectivo «campo del honor», han dado por establecida la paz. Y en fotografías y reportajes gráficos se va mostrando la intensidad de la tragedia. ¡Ruinas y más ruinas! Miles y miles de viviendas destruidas, transformadas en montones de pedruscos. En algunas aparece, como detalle de que allí vivieron personas, alguna familia que alentó en tiempo cariñoso de hogar, destantalados cacharros de cocina, algún juguete infantil de hojalata, restos de alguna silla, de mesa, de alguna cama... Todo sumido en la desolación de las ruinas. Y así por espacio de kilómetros. La tierra removida, por doquier los hoyos producidos por los bombardeos. Y, ni que decir tiene, la vegetación, el arbolado, todo quemado, arrasado, la tierra negruzca por los efectos de la metralla.

Pero con ser lo expuesto algo triste, de un aire desolador, está la visión de los infelices seres humanos, sobrevivientes de la tragedia, mujeres y niños en particular, que llevan en el rostro, en la expresión, como una mueca perenne del espanto, del terror que experimentarían al divisar la llegada de los pájaros monstruosos, arrojando metralla, quemando, matando, entre imponentes humaredas negras y destructivas llamadas. Como canes perdidos, hambrientos, niñas y niños de corta edad, destrozada la vivienda, muerta la madre, los abuelos, el padre y los hermanos mayores tal vez caídos en los combates; y ellos huyendo, huyendo siempre, llorando, sangrando los pies, hasta caer muchos de ellos, agotados por el hambre, por el cansancio, por el terror clavado en la mente. Hemos visto madres con dos, tres o cuatro pequeñuelos arrimados a ellas buscando su protección. Y la pobre infeliz de la madre vagando como alocada, sin saber que hacer, sin saber como poder cuidar y proteger a los seres queridos.

Como en todas las guerras, que dejan honda huella de ruinas y dolores, de muertos y de mutilados, de viudas y de huérfanos, también en la que acaba de con-

cluir se podrá cosechar buen caudal de testimonios, de pruebas contundentes de lo que las guerras representan por su brutal destrucción y las lágrimas y desolación que hacen prevalecer. Pruebas para maldecir el furor bélico y adentrarse en la conciencia de las gentes una impetuosa convicción de no ir, de rehusar por todos los medios el matar y dejarse matar. Pero ya es hartó sabido; los que no han de morir, los que han de fallecer en la cama, han de saber componérselas para, como tantas y tantas veces, hallar nuevas ocasiones para que la obediencia borreguil lleve a las gentes al desastre. Pero: ¿qué hacer? ¡Algo cabe realizar! Importa, pese a todo, demostrar que en verdad se tienen ideas humanitarias, combatiendo como se pueda y donde se pueda la guerra y los responsables de ella: todos los representantes del poder estatal.

ANARQUISMO Y EMANCIPACION ECONOMICA

El tema ha sido de aquellos que han movido no poco jaleo en nuestro ambiente de libertarios. ¿Es aconsejable que un elemento sintiendo las ideas anarquistas, abandone la fábrica o el taller para ponerse a trabajar por su cuenta, para ingresar en una cooperativa o bien en cualquier colectividad de trabajo independiente? Se ha dicho; se dijo mucho, allá en los primeros años del siglo, que no era oportuno obrar así, puesto que con ello se restaban fuerzas a la acción revolucionaria. Se consideraba que, al dejar de ser explotado, el individuo automáticamente se aburguesaba. Hay ahora un compañero hartó conocido por sus actividades y por sus cargos representativos en el seno de la Central sindical búlgara, hermana de nuestra CNT en los postulados de la AIT, me refiero naturalmente al compañero Balkansky, que en repetidas ocasiones ha escrito aconsejando que se desestime el hecho de acudir a trabajar en colonias, cooperativas, y, en suma, todo lo que sea salir de la cotidiana tarea de fábricas, talleres, despachos, etc. Recientemente, en el Boletín de CRIFA ha publicado un trabajo en este sentido.

Naturalmente, todas las opiniones, (excepto las autoritarias e impositivas, por descontento) son respetables. Todo es susceptible de ser examinado con serenidad analíti-

ca. Hemos de reconocer sin embargos que el anarquismo no es un ideal clasista, como aducen serlo los comunistas. El anarquismo se ha dicho siempre que se dirige a la conciencia humana. Y persona de conciencia sana, con elevado sentido de dignidad, de anhelo justiciero, de aprecio a la libertad, un anarquista, en suma, puede serlo el obrero, trabajando a cuenta de patrón; el médico, ejerciendo una labor independiente; el pequeño propietario campesino, laborando tierras solo y por su cuenta; el artesano, viviendo de lo que produce en su pequeño taller u obrador; el miembro de una cooperativa de consumo, o de producción; el estudiante, el pequeño comerciante, el artista, el escritor. Hay toda una serie de ocupaciones humanas que no caen en la órbita del trabajo dependiendo de un salario patronal. ¿Se va a negar que pueda ser anarquista aquel que no depende de burgués? ¿Sería el mayor de los absurdos llegar a imaginar tal cosa!

Se nos puede decir: «¡Ah, es que al salir del taller o de la fábrica para obtener más ventajas en lo económico el individuo se materializa, se aburguesa!» Si se aburguesa será por el motivo de que su idealismo era ya muy *aguado*. ¿Acaso no nos percatamos que, sin dejar el taller ni la fábrica, estando sindicados inclusive, hay millones de obreros que están aburguesados hasta la médula? ¿Acaso no han demostrado Marcuse y otros que buena parte del proletariado está absorbida por la sociedad de consumo, donde solamente priva el prosaico placer de vivir bien, si preocupaciones idealistas; sin sentir ni hacer nada vis a vis del «dolor universal» que no ha dejado de existir desde que el mundo es mundo? ¿Es que todos esos «proletarios» aburguesados tienen anhelos de revolución social? Para ellos la *revolución* ya está hecha, y lo que desean es que se les deje vivir tranquilos, vegetando en una existencia muelle, comodona, siguiendo el ritmo del trabajo de asalariados.

Es cierto que a fines del siglo pasado y principios del actual, el panorama social era bien distinto de ahora. Entonces se consideraba que la revolución social era algo inminente. La mayoría de nuestros pensadores anarquistas consideraban que fatalmente iba a producirse tal convulsión de alcance mundial. Kropotkin en particular

era tan optimista a este respecto que veía llegar la cosa podíamos decir que de un momento al otro; la veía a la vuelta de la esquina... Pero la Economía capitalista ha sido hábil para sacar partido de los beneficios, evitando un cataclismo de naturaleza social. Como se veían entonces las cosas, casi que tenía una explicación el que se considerara un desertor de la revolución, que se creía inminente, el que de las filias propiamente obreras se emancipara del salario. Pese a que entonces, como ahora, podía aducirse el hecho de tener conciencia ácrata independientemente de la situación económica. ¿Acaso ya entonces muchos internacionalistas-anarquistas del Jura no trabajaban por su cuenta en la industria de la relojería?

El anarquista, moralmente sufre al hallarse sometido al trabajo de asalariado máxime en las condiciones de la vida moderna, que la mayoría de tareas son embrutecedoras, ya que el individuo alcanza un papel de simple robot. Trabajando en un plan de colectividad, de cooperativa, de colonia, el individuo se siente más libre. sin el dogal del sistema de cortapisas patronales. Y las ideas se pueden sentir y propagar lo mismo. Y es lo que vale.

DANDO DANDI ENTRE LOS YANQUIS

El anarquismo internacional ha perdido a un elemento de valía, en lo concerniente a la crítica social periodística, con el fallecimiento del veterano compañero italiano que firmaba con el seudónimo «Dando Dandi». Desde hacia muchos años, residía en los Estados Unidos. La conquista del pan le había forzado a realizar no pocas ocupaciones de diversa naturaleza. Pero la vida agitada no había sido obstáculo para dar rienda suelta a la voluntad en pos de la adquisición de libros; para estar al día de la vida del país, atiborrándose de lecturas de revistas y periódicos. Su percepción anarquista se había forjado una sólida cultura. Y estaba por así decir especializado en la crítica del funcional sistema político y económico del «país del dollar». Sus crónicas, que solía publicar en el semanario anarquista italiano de Nueva York «L'Adunata dei Refrattari», contenían datos documentales de primera mano recabados en publicaciones especializadas, y sus conclusiones eran de sentido contundente y mordaz. Su libro «Panorama Americano», es de un valor formidable en cuanto a detalles históricos, psicológicos, psicológicos. Un libro como hay pocos.

Fontaura

Fechas memorables en la historia de España

EN el panorama general que había vislumbrar un cambio de régimen, donde la agitación era álgida y constante, las líneas divisorias entre las corrientes políticas de oposición eran bastante confusas. Lo más notable era el descontento frente a una trayectoria de opresión en todos los sentidos que, originada en el reinado de los Borbones, alcanzó a todas las ideas avanzadas. Desde los liberales que admitían la Monarquía constitucional, a todo lo que era movimiento internacionalista, la persecución hizo su impacto.

Sin embargo, la interferencia entre federalistas e internacionistas es la que expresa mayor dimensión. Conste, que a pesar de las argucias de Engels, los que más tarde optaron por el socialismo autoritario no quedan exentos de esa posición. Algunas gentes que aspiraban a la República pertenecían a los cuadros de la Internacional española pero, tanto los acuerdos de esa Asociación, como la mayoría de sus hombres y su desenvolvimiento, eran opuestos a todo poder gubernamental. De ahí se derivan situaciones de tal gravedad, por parte de los Poderes republicanos, contra la militancia obrera, que son tan cruentas como las efectuadas por los monarcas.

No puede pasarse por alto, que ya en el poder, las figuras más elevadas del republicanismo federal no dieron ni mínimas satisfacciones a los suyos de la base. Esto, en particular, tiene una explicación. Bien examinado el pensamiento de cada uno de los cuatro hombres que ocuparon la presidencia de aquella República, es probable que la clara concepción federalista sólo se halle en Pi y Margall. Los otros tres, a quienes no se puede negar su amplio horizonte intelectual, particularmente a Salmerón y Castelar, no encajaban completamente en la proyección pimargallista.

Ciertamente que los momentos eran de una tremenda complejidad, pero la falta de entendimiento para la solución de los grandes problemas apremiantes se origina en primer lugar entre los hombres que ocupaban los más relevantes puestos de gobierno. Ese, y no otro, es el que induce a Figueras a dimitir la presidencia. Conociendo bien la alteza de miras, el espíritu de equidad que generalmente animaban sus actos, de Pi y Margall, al ocupar la primera magistratura, no pocos esperaban podría normalizar la situación y consolidar el régimen republicano.

¿Qué hizo la República?

Nada pudo hacer el autor de «Las nacionalidades». Al no verse satisfecho el pueblo, en aquella mínima parte que esperaba, ya había abierto brecha por su cuenta en oposición a los dictados de gobierno. Los representantes de éste usan de la fuerza con tanto o más despotismo que lo hicieron sus antecesores; por mandato de los poderes, toda la fuerza pública se libra a reprimir y castigar; los tribunales intensifican su actuación, con especial dureza contra los trabajadores internacionalistas, imponiendo penas arbitrarias, pocas veces o ninguna conocidas hasta entonces.

Si todas las rebeliones emergentes de los medios obreros tenían su justificación, por las acuciantes necesidades que afrontaban, las «bandas» subvertidas en Andalucía obraban por razones especiales. La lentitud y titubeos de los nuevos poderes federalistas no sincronizaban con la dinámica popular. Eran situaciones muy distintas. No había esfera política que ofreciera puntos de convergencia para conciliar esas diferencias, ni recursos económicos que posibilitaran compás de espera. Originados los antagonismos, y agigantadas las prerrogativas estatales y populares, las divergencias tenían que sustanciarse en luchas fratricidas.

Ante ese panorama, en medio de esa realidad que España, con mayor o menor grado, tantas veces ha tenido que afrontar, la rebelión de las víctimas era inevitable e incontenible. Lo ocurrido en Alcoy se deriva de una provocación del alcalde, señor Albors, puesto por el gobierno republicano federal, quien trata de ejecutar los dictados de sus superiores. Lo de Cartagena, si bien es consecuencia de la proyección política que tenían formulada los cantonalistas, más de acuerdo con Pi y Margall que con las otras cumbres republicanas, no fue determinación y obra, como se pretendió hacer creer, de la preponderancia que los internacionalistas tenían en el país.

No obstante esos datos, que son fidedignos, el índice acusatorio de las autoridades señala a las personas y asociaciones de la Internacional en España. Contra éstos se efectúan las detenciones a granel, sancionando supuestas o verdaderas intervenciones hasta con la pena de muerte. Y si este recurso cruel de la autoridad hizo hondo impacto en la sensibilidad de Pi y Margall, y «antes que

firmar una pena capital prefirió renunciar a la primera magistratura», no fueron estos escrúpulos compartidos por el presidente Castelar.

Un historiador que ha estudiado a fondo estos acontecimientos, que a conciencia es incapaz de mentir nos dice: «Por todas partes se establecían juntas revolucionarias. Algunas tienen un carácter verdaderamente socialista. El movimiento no es internacionalista, pero, compartiendo la indignación general, los miembros de nuestra Asociación lo apoyan en muchos lugares, como Melendes en Cartagena, Rosell, del Consejo general, en 1872, en Valencia, Mingorance en Sevilla, Rodríguez (el delegado de Córdoba) en Granada, y muchos otros forman parte de las juntas revolucionarias, juntas de combate en esos momentos.»

En plena República de matiz federalista, cuando la ingenuidad en gran parte del pueblo hacía esperar prontas soluciones equitativas y respetuosas, los representantes de la autoridad se libran a disolver las organizaciones obreras. En Sanlúcar de Barrameda, Palma de Mallorca, Jerez de la Frontera, y muchas otras poblaciones, los alcaldes son los encargados de suprimir los organismos que en parte antes aprovecharon para anular el antiguo régimen. Amenazan y encarcelan a los trabajadores, pisoteando los derechos naturales, y «no permitiendo que los mismos trabajadores dirijan en público la palabra a sus hermanos». En todos los conflictos que se plantean entre capital y trabajo, las autoridades republicanas respaldan la negativa y resistencia burguesa. El privilegio encuentra apoyo, frente a la miseria, en aquéllos que habían prometido sellar la nueva era española con paz y justicia.

En esos trances, el pueblo, especialmente la clase trabajadora, no logra reivindicar ninguna de las aspiraciones que creía materializar en la República. Contra la que reclama se yerguen los mismos poderes de siempre. Confabulados el principio de autoridad y los privilegios económicos, establecen dique granítico para contener los avances. Las instituciones y hombres más eficaces en tácticas represivas, como en ese caso lo eran el ejército y su general Martínez Campos, son utilizados, en nombre de la República, para pulverizar los focos de independencia que de España querían hacer «un país libre y progresista».

por Severino CAMPOS

Si verdaderamente interesa la libertad del hombre, y se buscan métodos para lograr ese fin, no es en el pensamiento republicano ni en la estructura social que defienden, donde pueden hallarse los elementos edificantes. Como testimonio de ello nos hemos referido a España, ante el centenario de su primera República. En todo el mundo, y a través de todas las épocas, pueden descubrirse ejemplos similares con idénticos resultados. Sin ir más allá en investigaciones históricas, véase el exponente actual de las llamadas repúblicas democráticas. En aquel acontecimiento de 1873, los españoles tenemos páginas abiertas donde mucho se puede aprender.

TOMBOLA Intercontinental

Pro-España, Prensa y
Propaganda

Esta Tómbola tiene un relieve original bien simpático por la contribución directa de premios por parte de los Núcleos y compañeros, y a la vez una gran significación ética y solidaria.

Los Núcleos continúan ofreciendo nuevos premios de valor.

Los compañeros de España también se interesan por la Tómbola. Reproducimos el texto de una de las cartas recientemente recibidas:

Desde España. A través de nuestra prensa «Le Combat Syndicaliste» y «Espoir» he leído el entusiasmo despertado por la Tómbola intercontinental y que ha sido motivada precisamente por vuestra iniciativa.

Mi más sincero reconocimiento por vuestro esfuerzo con miras a recabar fondos que en definitiva servirán para incrementar la lucha.

Como quiera que yo también quiero participar, os envío 100 pesetas para que las empleéis en boletos. — A.

El buen éxito de la Tómbola Intercontinental depende principalmente del interés y actividad que por ella tomemos cada uno de nosotros.

Los boletos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I. — Francisco Subirats, 4, rue Belfort, Toulouse — en las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

Un estudio de RUDOLF ROCKER

Marx y el Anarquismo

II

TODOS aquéllos que hayan estudiado atentamente la evolución socialista de Marx deberán reconocer que la obra de Proudhon *¿Qué es la propiedad?* fue la que le convirtió al socialismo. Los que no conocen de cerca los detalles de esa evolución y aquéllos que no han tenido oportunidad de leer los primeros trabajos socialistas de Marx y Engels, juzgarán extraña e inverosímil esta afirmación. Porque en sus trabajos posteriores Marx habla de Proudhon con burla y desprecio, y son precisamente estos escritos los que la socialdemocracia ha vuelto a publicar y reimprimir constantemente.

De este modo tomó cuerpo poco a poco la opinión de que Marx fue, desde un principio, el adversario teórico de Proudhon y que jamás ha existido entre ambos punto de contacto alguno. Y verdaderamente, cuando se lee lo que el primero de ellos ha escrito respecto del segundo en su conocido libro *«Miseria de la Filosofía»*, en el *Manifiesto comunista* y en la necrología que publicó en el *«Sozialdemokrat»*, de Berlín, poco después de la muerte de Proudhon, no es posible tener otra opinión.

En *Miseria de la Filosofía* ataca a Proudhon de la peor manera, valiéndose de todos los recursos para demostrar que las ideas de aquél carecen de valor y que no tiene ninguna importancia ni como socialista ni como crítico de la economía política.

«El señor Proudhon — dice — tiene la desgracia de ser comprendido de un modo extraño: en Francia tiene el derecho de ser un mal economista, porque allí se le considera buen filósofo alemán; en Alemania pasa por ser un mal filósofo, puesto que se le considera allí el mejor economista francés. En mi calidad de alemán y de economista me veo obligado a protestar contra ese doble error.» (4).

Y Marx va más lejos aún: acusa a Proudhon sin ofrecer ninguna prueba, de haber plagiado sus ideas del economista inglés Bray. Escribe:

«Creemos haber hallado en el libro de Bray (5), la llave de todos los trabajos pasados, presentes y futuros del señor Proudhon.»

Es interesante observar cómo Marx, que tantas veces utilizaba ideas ajenas y cuyo *Manifiesto comunista* no es en realidad sino

una copia del *Manifiesto de la Democracia*, de Victor Considerant, denuncia a otros como plagiarios.

Pero prosigamos. En el *Manifiesto comunista*, Marx presenta a Proudhon como representante burgués y conservador (6). Y en la necrología que escribió en el *«Sozialdemokrat»* (1865), leemos las siguientes palabras:

«En una historia, rigurosamente científica de la economía política, ese libro (se refiere a *¿Qué es la propiedad?*) apenas merecería ser mencionado, porque semejantes obras sensacionales desempeñan en las ciencias exactamente el mismo papel que en la literatura novelesca.»

Y en ese mismo artículo necrológico reitera Marx su afirmación de que Proudhon carece de todo valor como socialista y como economista, opinión que ya emitió en *Miseria de la Filosofía*.

Fácil es comprender que semejantes asertos, que Marx lanzaba contra Proudhon, tenían que divulgar la creencia, mejor dicho la convicción, de que entre él y el gran escritor francés no ha existido nunca el menor parentesco. En Alemania, Proudhon es casi totalmente desconocido. Las ediciones germanas de sus obras, hechas alrededor del año 1840, están agotadas. El único libro suyo que volvió a ser publicado en alemán es *¿Qué es la propiedad?* y aun esta edición se ha difundido en un círculo restringido. Esta circunstancia explica el hecho de que Marx haya logrado borrar los rastros de su primera evolución como socialista. Que su concepto de Proudhon era bien distinto al principio, hemos tenido ya oportunidad de verlo más arriba y las conclusiones que siguen corroborarán nuestra aseveración.

Siendo redactor en jefe de la *«Rheinische Zeitung»*, uno de los periódicos principales de la democracia alemana, Marx llegó a conocer a los escritores socialistas más importantes de Francia, aunque él mismo no era todavía socialista. Ya hemos mencionado una cita suya en que alude a Victor Considerant, Pierre Leroux y Proudhon, y no cabe duda de que Considerant y especialmente Proudhon, han sido los maestros que lo atrajeron al socialismo. *¿Qué es la propiedad?* ha ejercido, sin duda alguna, la mayor influencia en el desarrollo socialista de Marx; así, en el período mencionado, llama al genial Proudhon «el más consecuente y sagaz de

los escritores socialistas» (7). En 1843, la *«Rheinische Zeitung»* fue suprimida por la censura prusiana; Marx partió el socialismo. Dicha evolución se nota muy bien en sus cartas al conocido escritor Arnaldo Ruge, y mejor aún en su obra *La sagrada familia, o crítica de la crítica crítica*, que publicó conjuntamente con Federico Engels. El libro apareció en 1845 y tenía por objeto polemizar contra la nueva tendencia del pensador alemán Bruno Bauer (8). Además de cuestiones filosóficas, esa obra se ocupa también de economía política y de socialismo y son precisamente esas partes las que nos interesan aquí.

De todos los trabajos que publicaron Marx y Engels es *La sagrada familia* el único que no ha sido traducido a otros idiomas y del cual los socialistas alemanes no hicieron otra edición. Es verdad que Franz Mehring, heredero literario de Marx y Engels, ha publicado, por encargo del Partido socialista alemán, *La sagrada familia* junto con otros escritos correspondientes al primer período de actuación socialista de los actores, pero esto se hizo sesenta años después de haber salido la primera edición, y, por otra parte, la reedición estaba destinada a los especialistas, pues su costo era excesivo para un trabajador. Fuera de eso, Proudhon es tan escasamente conocido en Alemania, que muy pocos habrán sido los que se hayan dado cuenta de la honda discrepancia que hay entre los primeros juicios que Marx emitió sobre él y los que sostuviera más tarde.

Y sin embargo, este libro demuestra claramente el proceso evolutivo del socialismo de Marx y el influjo poderoso que en él ha ejercido Proudhon. Todo lo que los marxistas han atribuido después a su maestro, Marx lo reconocía, en *La Sagrada familia*, como méritos de Proudhon.

Veamos lo que dice a este respecto en página 36:

«Todo desarrollo de la economía nacional considera la propiedad privada como hipótesis inevitable: esta hipótesis constituye para ella un factor incontestable que ni siquiera trata de investigar y al cual sólo se refiere *accidentalmente*, según la ingenua expresión de Say (9). Proudhon se ha propuesto analizar de un modo crítico la base de la economía nacional, la propiedad privada, y ha sido la suya la primera investigación enérgica, considerable y científica al

propio tiempo. En eso consiste el notable progreso científico que ha realizado, progreso que revolucionó la economía nacional, creando la posibilidad de hacer de ella una verdadera ciencia. *¿Qué es la propiedad?* de Proudhon tiene para la economía la misma importancia que la obra de Say *¿Qué es el tercer Estado?* ha tenido para la política moderna.»

Es interesante comparar estas palabras de Marx con las que ha escrito después acerca del gran teórico anarquista. En *La sagrada familia* dice que *¿Qué es la propiedad?* ha sido el primer análisis científico de la propiedad privada y que ha dado la posibilidad de hacer de la economía nacional una verdadera ciencia; pero en su conocida necrología, publicada en el *«Sozialdemokrat»*, el mismo Marx asegura que en una historia rigurosamente científica de la economía esa obra apenas merece ser mencionada.

¿Dónde está la causa de semejante contradicción? Pregunta es ésta que los representantes del llamado socialismo científico no han aclarado aún. En realidad no hay sino una respuesta: Marx quería ocultar la fuente en que había bebido. Todos los que hayan estudiado la cuestión y no se sientan arrastrados por el fanatismo partidista tendrán que reconocer que esta explicación no es caprichosa.

Sigamos oyendo lo que manifiesta Marx sobre la importancia histórica de Proudhon. En la página 52 del mismo libro leemos:

«Proudhon no solamente escribe en favor de los proletarios, sino que él es también un proletario, un obrero; su obra es un manifiesto científico del proletariado francés.»

Aquí, como se ve, Marx expresa en términos precisos que Proudhon es un exponente del socialismo proletario y que su obra constituye un manifiesto científico del proletariado francés. En cambio, en el *Manifiesto Comunista* asegura que Proudhon encarna el socialismo burgués y conservador. ¿Cabe mayor contradicción? ¿A quién hemos de creer, al Marx de *La sagrada familia* o al autor del *Manifiesto Comunista*? ¿Y a qué se debe esa divergencia? Es una pregunta que nos planteamos nuevamente y, como es natural, la respuesta es también la misma: Marx quería ocultar al mundo todo lo que debía a Proudhon y para ello cualquier medio le era viable. No puede haber otra explicación para ese fenómeno; los medios que Marx empleó



más tarde en su lucha contra Bakunin evidencian que no era muy delicado en la elección de ellos.

(4) Marx: Misère de la Philosophie. Introduction.

(5) Bray: Labour's wrongs and labour's remedy.

(6) Marx-Engels: Das kommunistische Manifest, pág. 21.

(7) Reinische Zeitung, enero 7 de 1843.

(8) B. Bauer era uno de los concurrentes más asiduos al círculo berlinés «Los Libres», donde se podían ver figuras destacadas del librepensamiento alemán (primera mitad del siglo pasado), como Feuerbach, el autor de «La esencia del cristianismo, obra profundamente atea (editada por «Claridad», Bs. As.) o Max Stirner, el autor de «El Único y su propiedad». El pensamiento autoritario de Carlos Marx tenía forzosamente que chocar con las ideas libres de B. Bauer y sus compañeros, entre los que no debemos olvidar a E. Bauer, cuya obra «Der kritik mit Kirche und Staat» (La crítica de la Iglesia y del Estado) fue completamente secuestrada por los doministas e incendiada (primera edición de 1843). La segunda edición (Berna, 1844) tuvo mejor suerte. Pero no así su autor, que fue condenado y encarcelado por sus ideas contrarias a la Iglesia y al Estado. — Nota de los editores).

(9) J. B. Say, economista inglés de la época, cuyas Obras Completas fueron traducidas al alemán por Max Stirner. La fobia de Carlos Marx por el pensamiento anarquista francés (como es sabido, su «Miseria de la filosofía» es una continua crítica de la obra de Proudhon, «Filosofía de la miseria», o por el libre pensamiento alemán (su voluminoso libro «Documentos del Socialismo» es un vano e irrisorio intento por empequeñecer y restar importancia al «Único y su Propiedad» de Stirner) se estrellaba también contra este sociólogo británico, muy comentado en aquel entonces por cuantos criticaban y trataban de evadirse de la tiranía del Estado. — (Nota de los editores).

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.

Más Antena

OTRA VEZ EL «VULCANO»

VIGO. — Un paro de media hora se ha producido en los «Astilleros Vulcano», de esta ciudad. Las razones que lo motivaron ha sido su disconformidad con la actitud empresarial de cara al convenio colectivo que se discute.

También se sumaron al paro los productores de «Aunaval», empresa ligada a «Vulcano», por contra. Se da la circunstancia de que dos productores de esta empresa acaban de ser expulsados de la misma, por «falta de lealtad», según se indica en el escrito de expulsión. Y la deslealtad radica en que los dos habían acudido en calidad de testigos a juicio que se celebró en Magistratura de Trabajo días pasados y del que se decidió la indemnización a percibir por el productor Juan Benavides, expulsado de la empresa como consecuencia del conflicto laboral del pasado mes de septiembre. Hay que recordar que en tal fecha «Vulcano», junto a «Citroen», fue el centro laboral más destacado en cuanto a situación conflictiva.

En el convenio colectivo de «Vulcano», el delegado provincial de Sindicatos — primera decisión tomada tras su toma de posesión — no admitió entre los puntos a debatir el relativo al derecho de huelga.

FLOTA PARALIZADA

LA CORUÑA. — Parte de la flota de bajura coruñesa se encuentra paralizada a causa de que los aparejos se ensucian con las basuras vertidas en el mar.

Al parecer, hace ocho años se había prometido a los marineros la construcción de un horno para quemar basuras. Como quiera que este horno todavía no ha sido construido, las basuras son vertidas en zonas aledañas al mar, y los pescadores notan que cada día las redes les salen más sucias e incluso la suciedad perjudica a los aparejos, que no duran ni la mitad del tiempo normal.

El problema no afecta, al parecer, solamente a La Coruña, sino a los puertos de la zona, tales como Malpica de Bergantiños, Cuyón, Corme, Lage, Mera y Lorbe.

«MADRID, PAGINA 3»

MADRID. — En una librería de Madrid fue presentado el libro «Madrid, página 3», recopilación de artículos publicados en el diario

«Madrid», que fue cerrado por una orden de la Dirección General de Prensa el 23 de noviembre de 1971.

Lor artículos recogidos en el libro pertenecen a Antonio Fontán — director del periódico desde abril de 1967 a diciembre de 1971 —, Francisco Bruguera y Amando de Miguel, estos dos últimos colaboradores habituales de «Madrid».

En las dos partes restantes del libro aparecen recogidos los artículos más representativos de los señores Bruguera y de Miguel que fueron publicados en la tercera página de «Madrid».

Durante el acto de presentación intervino el periodista Josep Mellá,

el cual dijo que la ideología expuesta desde la tribuna del «Madrid» no ha perdido vigencia. «Pese a parecer herética tal ideología al principio de la nueva andadura del diario — precisó —, ha terminado incorporándose de lleno a un gran sector de la actual sociedad española.»

A continuación tomó la palabra Antonio Fontán. El que fue director de «Madrid» manifestó que el diario fue durante los últimos cinco años de su vida un lugar de convergencia, una tribuna abierta para gentes que tuvieron algo que decir con vistas a un futuro que se preveía inmediato y ahora ya es urgente, de convivencia democrática, de progreso social, de reorganización política y de modernización de todos los aspectos de la vida colectiva de nuestro país.

Paseante sin perro

Los hombres de todo radio hoy nos apelonamos en las grandes ciudades, y ya en ellas somos partículas del gran artificio. Nos desenvolvemos al margen de la naturaleza. Todo falso, incluso las naranjas, las patatas. El pan, tres horas después de adquirido, buena goma para la «poubelle».

No hay en París ni pájaros en las Tuilerías. No hay jardín capitalino sin palomos, suerte de gorriones gordos, sin gracia. Incluso los cinco mil pájaros fastidiándose en París, parecen palomos malogrados. «Gastaments», dicen en Cataluña.

Para dejarnos ver aves se instituyó la Tele, esa epidemia gráfica que está acabando con la intimidad de las familias.

Un grupo de cigüeñas emigrantes se le interpreta, ciudadanamente, formación de aviones.

Siempre lo ficticio por encima de lo auténtico. Siempre lo absurdo nublando lo cuerdo.

Aquí los perros tienen sastre, zapatero y pedicura. Y clínica y tumba bonita. Comen «consomé», mermelada, bombones y lamen licor y café. El hueso, se lo dan de plástico.

Plástico, nylon, gelatina... La vida del hombre moderno. Con guitarra absurda, con pelo hirsuto.

Con pelo largo y bigote y barba luengos se va la montaña, se regresa al bosque. Es lugar de referencia. Quedar peludo en París da motivo para parque zoológico. Cuentan las ideas, no el aspecto.

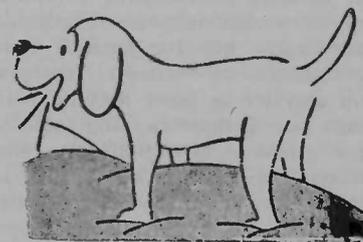
Es a lo sumo, la moda, esa negación de la voluntad huma-

na. Tres especuladores de la moda consiguen explotar, ridiculizándolos, a 300 millones de hombres y mujeres.

En el campo, en el monte, hay pájaros, gracia de espíritu. En las capitales los hay fundidos en hierro; y pajaracos con dos patas, vulgo piernas, muchos.

Somos inclementes con nuestros semejantes al uso, con los cuales no queremos semejarnos. XIX o XXI. El XX, al cuerno.

CAMINANTE



Todo compañero puede colaborar directamente o colectivamente a la reconquista confederal de España, con un poco de disposición e ingenio.

XXX

Hombres de la C. N. T.

«Problemas y cintarazos». Este es el título de un libro que recoge una selección de artículos de Juan Peiró y que tuvo la gentileza de mandarnos un buen amigo ya desaparecido. Pegado a la primera página de forros, van las siguientes líneas:

«Inolvidables amigos Libertad y Viadiu:

Hace unos meses que espero carta vuestra y pasan los días, las semanas y los meses y espero... Por lo tanto continuaré esperando unas letras de quienes mucho aprecio.

Ayer recibí cien ejemplares del libro de nuestro común y fraternal compañero Peiró, editado por unos cuantos compañeros que se encuentran en Francia. Entre los que han llevado a cabo esta empresa figura el compañero Juan Manent, de Badalona, con quien estoy relacionado. Aprovecho esta ocasión para mandarte un ejemplar de regalo.

Un abrazo.

Miguel Campuzano.»

Ahí van unas palabras explicatorias acerca de esta estúpida y habitual costumbre que siempre he tenido de no contestar cartas a personas por mi altamente queridas. Efectivamente, Campuzano tenía toda la razón en quejarse, como otros muchos amigos y compañeros que se encuentran en el mismo caso, a quienes aprovecho esta oportunidad para pedirles toda clase de disculpas.

Precisamente por este Miguel sentí siempre verdadero afecto en recuerdo a su tarea realizada en la Escuela Racionalista de Mataró (obra especialmente impulsada por Peiró), que fue para él y su compañera de verdadera entrega, no sólo en la labor docente realizada por el maestro, sino también por propiciar esparcimiento y distracción a niños y adultos en la sección teatral que habían fundado y que de vez en cuando representaban obras populares, para solaz de los asistentes, con el mayor desinterés de sus participantes.

Sin embargo, en relación a no atender debidamente la correspondencia amical, debo decir que no se trata de desdén ni de indiferencia, de malquerencia o de desafecto, sino del recurso «luego lo haré», que viene a ser una especie del «vuelva usted mañana» del que nos hablaba Mariano José de Larra. Pero este luego va transcurriendo de un día a otro hasta que llega un momento en que uno se pregunta: ¿Para qué voy a contestar ahora después del tiempo pasado? Y a partir de haber adoptado esta resolución, se da el carpetazo, y a otro asunto.

Pero siempre queda una especie de reconcomlo por no haber obrado debidamente, o sea por no corresponder a una solicitud, pagando con una desatención. A veces no pueden figurarse los trastornos que conlleva no contestar una carta en el momento preciso. Ya resuelto a escribir, se coje papel y pluma, se hace un pequeño esfuerzo y una vez escrita la carta ¡a otra cosa mariposa! Mientras que el hecho de no escribirla suele propiciar momentos inquietantes, puesto que ronda por la mente el incumplimiento de un deber, la obligación de corresponder a la atención del amigo o compañero. Y a veces no sólo eso, sino que esta idea se aloja en el testuz, como si se tratara de un remordimiento, y entonces se redacta «in mente», una, dos, tres veces, pero sin contestarla de hecho, lo que viene a demostrar la necesidad del que así obra, puesto que ha triplicado el esfuerzo para al final quedar mal con el amigo y consigo mismo.

No obstante, a pesar de las conclusiones anteriores, pienso que he hecho tarde para corregir este defecto.

Bueno, entrando en materia (como dice la gente práctica) diremos que Domingo Torres, autor del prólogo que en parte pasamos a transcribir (del que nada sabemos actualmente), fue un destacado militante del Sindicato portuario del Grao (Valencia) y que durante la contienda contra el nazifascismo español estuvo al frente de una brigada confederal por tierras levantinas, que dio mucho que hacer a los militares sublevados durante el curso de la guerra. Lo que si recordamos como meritoria es su labor de viejo militante cenetista en fechas ya lejanas. En el citado «Prólogo» dice:

«Los íntimos de nuestro camarada Juan Peiró me instan a que prologue la edición póstuma de su obra «Problemas y Cintarazos», publicada en Barcelona a principios de 1939, tan tardíamente que no llegó al público, por haberse precipitado la pérdida de nuestra guerra. Falto de preparación para un trabajo tan delicado como escribir el prólogo de un libro ¿qué puedo yo añadir al doble prestigio intelectual y moral de Juan Peiró? Nada que no sea el recuerdo de nuestro compañerismo, aportando datos personales aprovechables el día de mañana para completar su biografía.

Nadie podrá separar nunca al hombre de su obra. El uno explica la otra. Lo primero que el lector

encontrará en este libro es al hombre. Un hombre hecho en esa recia forja del taller y del sindicato; un hombre que conoce completamente, hasta sus más recónditos pormenores, la vida de sus hermanos de clase, los obreros. El no habla ni escribe desde lo alto, ni desde fuera, ni aparte; se encuentra en medio, y cuanto sabe, piensa y siente, halla eco en los trabajadores, porque es el saber, el pensar y el sentir de un obrero auténtico. Cuando él expone lo que considera «problemas», no es el empírico, ni el especulador intelectual, ni el tratadista de salón y biblioteca quien razona; es el hombre inteligente y sincero que se ha topado con esos problemas vivos, en su vida, así como en la de sus compañeros; el práctico que sufre las consecuencias como los otros.

En el comicio que la CNT tuvo en Madrid, el año 1931, conocido en nuestros medios por Congreso del Conservatorio, tuve ocasión de verle actuar sindicalmente y de apreciar su valía. A los hombres donde mejor se les conoce es en el trabajo. Peiró no solamente dominaba las particularidades de la industria vidriera, a la que él pertenecía, sino que conocía profunda y claramente los problemas generales que a la sazón retenían la atención de la clase obrera. El sabía que la burguesía española se convertía en capitalista y entraba en los linderos mundiales con la adopción de las nuevas formas de evolución del capitalismo: concentración industrial y comercial de signo internacional: trusts, cartels, acaparamiento de materias primas.

El sabía que España sufriría de ahí iguales males y la misma influencia que el resto de los países del mundo. Por eso combatió con ardor y entusiasmo, defendiendo la necesidad de estructurar la CNT en consonancia con los nuevos signos y propugnando la creación de las Federaciones Nacionales de Industria. Mientras muchos de los delegados asistentes a aquel congreso perdían el tiempo en demostraciones verbales, Peiró trabajaba enardecido e incansable en la redacción del dictamen que la asamblea aprobó. Quince años han transcurrido desde aquel comicio; y cuantos entonces le combatieron, con esa vivacidad propia de nuestros congresos, no sólo aprueban hoy aquella resolución, sino que la hacen celurosamente suya. Entonces hubo hasta insultos, y yo recuerdo al Peiró dignísimo, viril

y honrado, respondiendo con toda una doctrina encerrada en una sola frase:

— Yo sé al mismo tiempo que redactar dictámenes, fabricar bombillas.

Las bombillas que él fabricó estarán fundidas ya; pero el dictamen redactado por él da luz todavía. Porque Peiró lo escribió consciente de su misión. Sabía, y lo sabía perfectamente, que el sindicato es un factor de civilización y progreso humanos. Por eso deseaba perfeccionar esa arma de defensa de la clase obrera, dotándola de conciencia colectiva para que al mismo tiempo que sirviera para evitar los males de la arbitrariedad y de la injusticia social, fuese válida para determinar y orientar la emancipación de nuestra clase.

En 1928 visité Mataró para asistir a un pleno nacional como delegado por la Organización levantina, entonces en actuación clandestina. Nuestro afán era el derribar al dictador que usurpaba el poder en España. Nuestro camarada Juan Peiró dirigía ya la fábrica de vidrio de Mataró, convertida por el Sindicato del Vidrio en Cooperativa de Producción. Visité la fábrica y me orienté de cómo los trabajadores habían logrado ponerla en marcha, salvando así la industria vidriera de aquella comarca. Entonces comprendí el inmenso valor del sindicalismo revolucionario como elemento ordenador de una nueva economía. El trust vidriero español había condenado la fábrica al cierre; los obreros se opusieron y la tomaron por su cuenta. A la sazón, la tenían casi pagada, sin otro capital que el trabajo, eterna fuente de riqueza: la producción había aumentado, la calidad era mejor y los salarios que remuneraban a los trabajadores eran superiores a los en que el resto de España cobraban los obreros de la industria monopolizada... Peiró era el alma de aquel feliz ensayo; su animador principal, el cerebro que, al mismo tiempo que dirigía, soñaba con una sociedad regida por el trabajo y el bien. Confieso que fue él quien me inspiró muchas de las cosas que yo he realizado más tarde en el Sindicato del Transporte del puerto de Valencia, que después sirvieron para otros puertos españoles. Sus cualidades de organizador eran extraordinarias, y al servicio de tan noble finalidad puso Peiró toda su actividad y su fe de militante.

A continuación el prologoista dedica una parte de su trabajo en exaltar la labor de los sindicatos y de la militancia sindical, censura a los críticos incompetentes y deslenguados y refiere los sacrificios que impone el ser un militante

digno, para empalmar con lo que sigue:

«La verdad la dicen únicamente aquéllos que no necesitan emplear sus armas en fraguarse un prestigio, porque ellos lo son ya. Juan Peiró se yergue con toda su fuerza para proclamar su verdad y para defenderla. Muchos sólo han mirado por el interés de partido o de organización, él no; él se preocupaba por el interés general. Y a este respecto voy a relatar un episodio de los muchos que se produjeron entonces:

»A principios de noviembre de 1936 el gobierno de la República se había instalado ya en Valencia. El Sindicato de la Metalurgia, de la capital levantina, afecta a la CNT, habiase hecho cargo de casi todos los palacios de la antigua nobleza valenciana y los conservaba intactos cuando a fines de octubre llegó el gobierno. Ni uno solo de los objetos codiciables que los adornaban y los enriquecían, ni uno solo, fue malbaratado, ni enajenado. Algún día se tendrá que hacer justicia a este espíritu de equidad con que el sindicato valenciano de la metalurgia procedió, conservando para la ciudad, y protegiéndola, una riqueza que a la ciudad correspondía. Gracias a ello el gobierno de la República encontró los medios para instalarse en Valencia con toda dignidad, y comenzar los trabajos de reorganización para dirigir la guerra.

El ministerio de la industria se instaló en un antiguo palacio de la calle de Caballeros. Un día me llamó allí el amigo Peiró para encomendarme una misión. Se trataba de recorrer los pueblos de la serranía de Cuenca, la más rica región forestal y resinera de España. Los campesinos, los trabajadores forestales y de las industrias resineras de aquellos pueblos, perdidos en la serranía conquense, entendían la revolución a su manera. Y víctimas durante años de una poderosa Compañía, La Resinera Española, con sede en Nueva York, aquellos explotados ganaban todavía en 1936 dos pesetas y media diarias, y cuatro pesetas veinticinco céntimos los obreros que recogían la resina en los bosques. ¡Hambre y miseria recibían como compensación aquellos obreros de un producto de alto valor que se cotizaba en dólares! Cuando estalló el movimiento militar, aquellos verdaderos parias no pudieron sentir otra cosa que un odio incontenible y un deseo furibundo de destrucción. Y al estallar su cólera se dedicaron con furia en la mayoría de los pueblos a derribar aquellos árboles que en vez de hacerlos felices los esclavizaban. Mi misión no podía ser más delicada: debía

Juan Peiró Belis

recorrer los pueblos, reunir en las plazas a los trabajadores, explicarles que su actitud no debía ser la de descargar su indignación destruyendo la fuente de riqueza, sino emanciparse de la esclavitud proletaria, y trabajar para que aquella riqueza fuese explotada en beneficio del pueblo, en la manumisión de ellos mismos. Acepté la ingrata misión porque, pidiéndome Peiró era para mí más que una orden, un deber, y fui a cumplirla.»

Refiere las enseñanzas que sacó de sus peregrinaciones por tierras de Cuenca y cómo Peiró dio satisfacción con su iniciativa a dichos trabajadores salvando con su proceder una región. Alega que no quiere ser un guía parcial para la lectura del libro que prologa y exalta el sentido ético de Peiró para proseguir en los párrafos que siguen:

«La verdad la dicen, la proclaman siempre los hombres que no aspiran más que a servir los intereses sagrados del pueblo, porque ellos se sienten también pueblo. Es doloroso decirlo, no es brillante, y casi siempre se arrostra la crítica negativa de los corazones malos. Pero un hombre del temple de Juan Peiró no la temía ni la ocultaba. El estaba seguro de sí y no le importaba arrostrar la impopularidad. Sabía que cuando se le cerrara el camino de las alturas podía transitar por el que se había abierto con una actuación sincera, honrada y constante; que cuando dejara de ser excelencia seguiría siendo excelente: como a él no se le subieron a la cabeza los humos de los cargos, ni ministeriales ni otros, abandonarían su cartera con un gesto de alivio, equivalente al gesto de sacrificio con que lo tomó, para cumplir un deber. Y ahí está, inmarcesible, su gesto; concluida su misión en el ministerio de Industria, se retira a su trabajo de vidriero en la fábrica de Mataró... ¡Ah, si la ética de Juan Peiró hiciera escuela y fuese imitada en estos tiempos decadentes en que cualquiera se atreve a creerse el imprescindible y el elegido! Si el hombre que ejerce un cargo público al terminar su ejercicio volviera a su trabajo — a su gabinete si es abogado, a su laboratorio si es hombre de ciencia; a su escuela si es maestro; a su redacción si es periodista — es decir, a ser de nuevo lo que antes era, ¡qué magnífica lección de honradez, de sencillez y de consecuencia! Me imagino la revo-

lución moral que tal actitud produciría en la cosa pública, si en España se pudieran ejercer los cargos públicos con la ética de Juan Peiró...

...Voy a poner punto final a esas cuartillas, y lo hago con una emoción y una angustia que no puedo disimular. Quiero hablar del último gesto de este hombre excepcional. Ya ves, no sé emplear aquí palabras inflamadas que traduzcan un estado de alma desesperado por no haber encontrado en los hombres piedad ni respeto para la víctima inmolada al sadismo de los fascistas canallas que lo asesinaron. Ni ante su conducta ejemplar se detienen los de apariencias fáciles y la demagogia como todo programa constructivo. Juan Peiró es asesinado porque no quiere hacer traición a sus convicciones. Dicen los italianos que un bello gesto honra toda una vida. Pero es que lo de Peiró no es un bello gesto, es un acto más de consecuencia. Es el hecho de volver del ministerio al trabajo, que se repite. Es el hombre que cree en sí mismo, en su obra, en su misión. Es el hombre. «El verdadero hombre de esta creencia voluntaria — dice Alain — es la fe. Cuando el espíritu está así aireado y disponible, no creáis

por JOSE VIADIU

que él se doblegue a todo; al contrario, precisamente: la experiencia nos enseña que los espíritus no obligados, los libres, no ceden jamás. Los otros, los obstinados, los fanáticos, los que yo quisiera nombrar «marcados», ceden siempre, ceden, se puede decir, inquebrantablemente. Juan Peiró no cedió.

Cantamos, y es justo que se loe, al héroe que da su vida en el calor del combate, se le recuerda, y el recuerdo es justo, en cuantas ocasiones su gesto puede enardecer la continuidad de la lucha. Pero no olvidemos a estos hombres que mueren sacrificados por la fuerza de la razón consciente. Ellos no ceden ni ante la muerte, y este gesto tiene para mí mucho más valor que el del héroe, porque se compone de heroísmo y de consecuencia.

Juan Peiró prefirió entrar en la historia con un gesto — un gesto más — que salvar la vida con una claudicación cobarde. En Juan Peiró la CNT ha recibido, junto a la lumbrera, al trabajador incansable, junto al teórico de las federaciones de industria, al realizador de la colectividad del vidrio... Nada, muy poca cosa: eso que Unamuno llamó «nada menos que todo un hombre». — Domingo Torres.

Toulouse, Francia, mayo 1946.»

DISCOS

A los compañeros Hurtado, superviviente de la época; y Tarragó, de la siguiente.

En 1919-20 los barrios obreros de Barcelona bullían en la clandestinidad. Días de heroismos para los compañeros, días de probabilidad para los aventureros.

En Curtidores había caído gente presa; los cuadros se constreñían. La Rambleta del P. N. devenía peligrosa por los escuchas, y del cafetín «El Sable» la «bofia» había sacado más de un compañero preso. Recordamos una buhardilla con un puñado de clandestinos: Trabal, Seix, Martí, Fabregat, e incluso Gardeñas, ese dislocado que andaba en todo, que se metía por todo.

En plan de conquistadores subieron Garrido y Gener pistola en mano. Querían el comité en sus manos por las cotizaciones que no contabilizarían. ¡Mecachis!

Ambos aventureros gritaron como energúmenos. Trataban de in-

fundir pánico. Poseían su razón y sus pistolas; ganarian la partida. Pero Seix y Trabal, particularmente, no eran sujetos fáciles, y Gardeñas habló para colmar la medida: «Garrido es un ventajista y Gener un carcupunda. Ambos querían que matara a Trabal por quince pesetas, y yo no vi claro.»

Trabal (en empuje): «Pues ahora se verá si valgo más que eso.» Y de un empujón arrojó a los dos perillanets escalera abajo, quedándose caídas y en pérdida las «petadoras».

Asunto resuelto. Garrido y Gener ingresarían en el «libre» y ambos desaparecieron pronto. Al primero se lo llevó la insignificancia y al segundo se lo cargó el portero de la Cerveza Damm. Con carnet de libreño Gener penetró en la fábrica para cobrar el barato. Así, por tostones. Y asimismo lo tostaron.

Suerte que la historia pequeña gira hoja con más precipitación que la grande.

DISCOBOLO

Problemas de difícil solución para el Capitalismo y el Estado

El hambre en ciertas regiones del mundo, no es de hoy, es ya un problema endémico, la solución del cual cuantas veces se ha intentado ha sido con resultados bastante mediocres, por no decir nulos. Y ello es así porque jamás se ha ido al fondo de la cuestión, al origen, a la raíz del mismo. Así ¿qué de particular puede tener que hasta organismos cual el Banco Mundial, asentado en Nueva York, se expresen como lo hizo por boca de su presidente Mc-Namara en una Conferencia Internacional celebrada en Chile?

Copiamos de un artículo del compañero Angel Buelna, aparecido en el núm. 347 (julio de 1972) de la revista «Tierra y Libertad», de México, algún pasaje, que él a su vez cita como palabras pronunciadas por el citado y nada revolucionario Mc-Namara:

«Es inaceptable el raquíto adelanto de los países y de las naciones ricas que agrupan al veinticinco por ciento de la población y poseen el ochenta por ciento de la riqueza universal.

«Nuestro debe res afrontar la pobreza colectiva en su realidad, determinar su dimensión, localizar sus zonas, fijar un límite, tras el cual no debe aceptarse su continuación. Nuestra preferencia debe ser la de que esos países tengan un nivel de vida humano de dignidad y decencia durante una generación.» Bueno, pero ¿y después?

Localizar el hambre, fijarla un límite. De forma que sea evitable que el descontento de tales regiones hambrientas pueda motivar su extensión a otras y provocar así disturbios que generen en amplia revolución, la sola manera posible por lo que se ve de acabar con un problema no imposible de solucionar, pero sí difícil para un capitalismo poco dispuesto a ceder las enormes ventajas de que disfruta, frente a pueblos enteros productores de lo necesario y de lo superfluo y que carecen por partes hasta de lo que países que se dicen civilizados consideran como un «minimum vital» para poder seguir no viviendo y sí vegetando, solamente.

A los que tenemos la suerte de vivir en países adelantados industrial y económicamente hablando y que además sólo mantienen en su seno un porcentaje de parados forzosos relativamente limitado, nos parece increíble que puedan existir aún hoy, casi a las puertas del siglo XXI, pueblos que mueren lentamente de inanición, millones y millones de seres humanos carentes hasta de lo más imprescindible. Y no lo parece, pues quíerese o no, también hasta el productor de estos países

han llegado algunas ventajillas, parte mínima de los enormes beneficios que los adelantos en la industria, agricultura, comercio, transporte e intercambio, producen el capital, ya sea privado, ya sea de Estado. Porque de ninguna manera se puede olvidar que en los países regidos por dictaduras dichas — un verdadero sarcasmo — comunistas, en los cuales parece no existen trusts ni concentraciones importantes de capital privado, la explotación no es menos inicua ni menos inhumana que en los otros. Con la agravante de que si el hambre parece en ellos descartada, todavía subsiste toda una serie de restricciones en infinidad de artículos necesarios a la vida diaria, por lo que los asalariados — los jefes y potentados del régimen quedan exentos de ello — vense obligados, cuando pueden, a acudir a una especie (¿nueva?) de «mercado negro», lo que hace mermar más sus limitados medios de adquisición, especialmente a medida que se trata de productores menos retribuidos, teniendo bien presente que la escala de salarios en algunos países *comunistas* es todavía mayor que en los capitalistas y puede así oscilar entre el uno y el veinte de diferencia...

De todas maneras todo parece indicar que en países cual la Rusia Soviética y la China, no se dan ya como se daban hace 50 o 100 años aquellos períodos en que el hambre diezaba pueblos y regiones enteras de los mismos. Entonces faltaban alimentos y libertad; hoy acaso sea esta última la menos abundante y como «no sólo de pan vive el hombre», cabe esperar que sigan luchando hasta lograr alcanzarla. Síntomas alentadores de ello pueden apreciarse. Pese al más estricto silencio allí reinante, pese también al tupido telón de acero, el eco de la lucha por desprenderse de los nuevos sátrapas repercute fuera.

Que el capitalismo hace todo lo menos posible para que enormes regiones de Africa, Asia y América (centro y sur) especialmente sigan sumidas en la miseria o casi, es de todos sabido. Le cuesta aceptar que, aun habiendo logrado sacudirse el yugo del colonialismo, logren a su vez sacudir el yugo del capital, pues si política — aparentemente — han logrado una cierta libertad, económica e industrialmente podríamos decir, siguen tan atados como antes a potencias

extranjeras. Lo que quiere decir que el problema del hambre en esos pueblos, sólo han logrado resolverlo los cuatro caciquillos, seis nuevos políticos de pacotilla y una docena de milicos que en el ejército del país, que los sostienen y ayudan don ventaja, eran simples sargentos o medio oficiales, allí en su país natal se convierten por sí mismos en generales o mariscales, imitando como la mona todo lo — malo — que pudieron observar, pasando el tiempo en organizar complots o jugando a la revolución como si se tratara de cualquier pasatiempo de cartas o de bolas. Hace reír el ver a esos pobres nuevos mandones de pueblos que viven con la ilusión de que imitando al europeo o al norteamericano, ya se consideran libres de todo yugo. Así persiste en ellos la misma o parecida explotación de antes. Así el problema de la libertad y el problema del hambre endémico o intermitente, siguen en pie. Las antiguas colonias continúan tan explotadas como antes. Y si hace unos años eran esclavos de una u otra metrópoli hoy lo son de ellos mismos, ya que se da el caso, como en Madagascar, en que el propio pueblo entronizó el régimen militar y cuando se dio cuenta de que nada había ganado con el cambio, ya no era posible deshacerse de él. Gobiernos y políticos civiles o militares, tanto monta. Todo régimen tiende a eternizarse en el poder, no a resolver problemas angustiosos, pues entonces ya no serían necesarios, no tendrían razón de ser, no podrían prometer, ni podrían presentarse como salvadores.

Decíamos anteriormente que en países industriales y comerciales modernos, el hambre de hecho es desconocida. Así habrá que admitirlo teniendo en cuenta que en cualquier pueblo o ciudad podrá observar el lector si madruga un poco como yo he tenido ocasión de hacerlo, la enorme cantidad de pan y otros diversos alimentos depositados delante de las casas en cajas, latas o bidones. En grado superlativo después de días festivos, tales como los de fin y comienzo de año, pongamos por caso, en que el despilfarro, el abuso de comidas es casi inenarrable, pues de alguna manera hay que mantener costumbres rutinarias hasta por los más acérrimos ateos, de ésos que suelen echar sapos y culebras contra

todas las religiones, mientras contribuyen a mantener el culto de los opiparos festines. Es algo que entristece al mismo tiempo contemplar la incontable cantidad de botellas de toda clase de bebidas a base de alcohol que en esos y otros días aparecen vacías como testimonio de que «los pueblos adelantan que es una barbaridad», como dijera un personaje de zarzuela, de que ya no son esclavos, de que no pasan ni hambre ni necesidades.

Todo eso sin contar las toneladas de alimentos sobrantes y que procedentes de cuarteles, hospitales, hospicios, cárceles, hoteles, etc., van a parar al mantenimiento de animales. Y los miles de kilos de carne y aves de corral u otras, que al no venderse pronto por mayoristas o comerciantes, suelen servir para entretener en algunos «refugios» animales perdidos o abandonados, en su mayoría perros y gatos. Ni tener en cuenta los miles, los millones de toneladas de toda clase de productos alimenticios que a lo largo del año se destruyen concienzudamente a fin de evitar con ello el descenso de los precios de venta al consumidor.

Todo para a seguido dolerse de que dos terceras partes de habitantes del globo terráqueo sufran por falta de la necesaria alimentación. Y de acusar al capitalismo de ello, cuando en realidad todos somos poco o mucho responsables de que así siga sucediendo. «Ande yo caliente y riase la gente». «Habiendo yo comido, los demás también estarán satisfechos».

Otro de los problemas angustiosos que atosigan al mundo que piensa, es el del aumento de la población, mientras que se disminuye buena cantidad de tierras cultivables, unas veces para implantación de nuevas fábricas, centrales, estaciones y aeropuertos, carreteras, etc. y otras para la construcción de viviendas, siempre escasas, ya que las gentes abandonan el campo para acudir a la ciudad o a la capital. De todas formas, yo no comparto el criterio, excesivamente estricto, de que por el camino que vamos, en el año 2000 será tan enorme la población mundial que el hambre causará estragos por doquier. Los países cuya agricultura ha evolucionado de acuerdo con los adelantos más modernos, son capaces de producir varias veces más de lo necesario a sus propias

por RIOJANO

necesidades alimenticias. Canadá, Estados Unidos, están ahí para probarlo. Toda Europa no comunizada, también. La Europa del Este sufre un tanto porque a sus nuevos mandones les ha dado por armarse hasta los dientes en menoscabo del sector alimenticio. Centro y Suramérica, África, son extensas zonas sub-explotadas en ese aspecto y podrían producir para muchos millones más de habitantes de los que tienen, aunque actualmente sufran penuria y hambre debido a la incuria de sus gobernantes y sobre todo a la indecisión de los gobernados, que no se deciden a hacerse con la tierra, trabajarla en común desentendiéndose, prescindiendo por completo de quienes a ello se oponen.

El de la «polución», grave problema asimismo, es el que parece de más difícil de solución. Hoy, todavía, pero tal vez, como van las cosas, me parece que pronto se llegará a un impase, del cual no obstante se habrá de salir. ¿Cómo? El atomismo igual puede provocar la destrucción total o casi de nuestro planeta, que ayudar a resolver todo un sinfín de problemas. Si ello queda en manos de gobiernos y capitalismo, se seguirá echando mano a soluciones provisionales, de momento limitadas e incompletas por los demasiado grandes intereses en juego. Lo que acarreará su agravación, exigiendo que sean los verdaderos entendidos en la cuestión quienes busquen, indaguen, hasta hallar la mejor manera de evitar la catástrofe.

Todas éstas y otras cuestiones las hemos de revolver entre todos. Si las seguimos dejando en manos del Estado y sus tecnócratas insensibles y del capitalismo, unos y otros se agarrarán siempre al mal menor, al ir tirando, que es una de las maneras de eternizar su propia supervivencia al mismo tiempo. Y mientras unos y otros subsistan, los problemas seguirán patentes y la humanidad pendiente del buen o mal humor de unos pocos. Lo que los propios pueblos interesados no resuelvan directamente, estén seguros de que nadie se los resolverá por delegación. Menos por imposición.

Cassou, o el honor de las Letras

La caricia solar de España ha atezado su semblante de hombre mediterráneo, cuyo ser interno se ha formado por igual al calor de dos forjas lingüísticas: la española y la francesa. Nadie discute con mayor libertad y señorío que Jean Cassou por los dominios de esas dos literaturas que le son igualmente familiares ya que la sangre francesa del padre se mezcla en sus venas con la sangre española de la madre. A los setenta y tres años de edad, el eminente escritor recibió el Gran Premio Nacional de las Letras de Francia como una justa recompensa a un hombre que — según uno de sus críticos — «está presente desde 1925 en la literatura francesa para honorarla».

En poco más de nueve lustros, Cassou ha publicado una cincuenta de libros, en una vasta gama que abarca desde la crítica literaria hasta la novela, el cuento y la poesía, incluyendo los estudios de las artes plásticas, el ensayo y la traducción de las obras esenciales de la literatura hispánica. La agudeza de observación y la amplitud de sus conocimientos se destacan, sobre todo, en sus obras *Cervantes*, *Panorama de la literatura española contemporánea* y *Reflexiones sobre el comercio de los hombres*. En la esfera de la poesía, Jean Cassou es considerado como la primera autoridad crítica. La mirada penetrante hasta las profundidades abismales de la subconsciencia, la extrema sensibilidad para percibir la finura del arte del lenguaje y descifrar los enigmas del ser humano, la sutileza de sus concepciones, le otorgan la primacía entre los comentaristas de la poesía de nuestro tiempo. Su libro *Para la Poesía* es una de las mayores contribuciones para la comprensión del fenómeno poético moderno. Se puede afirmar que esa obra consagra a los poetas de las tres primeras décadas de nuestro siglo y consigue crear una atmósfera de interés apasionado alrededor de los representantes de la nueva sensibilidad.

El amor a la poesía es en Cassou una forma del amor a la humanidad o, más claramente, de solidaridad con los hombres que sufren la opresión y la injusticia. Tal amor a los oprimidos le llevó a actuar en las filas de la Resistencia durante la ocupación alemana. Valiente y generoso, dispuesto al sacrificio de su propia vida, Cassou se entregó a las tareas de la clandestinidad, en el grupo de patriotas del Museo del Hombre,



con tal ardor que fue arrestado por la policía política y encerrado en un calabozo. En esa temporada tenebrosa de huésped de la sombra, el escritor encendió una luz, invisible para los carceleros, pero guiadora para sus compañeros de ideal: la poesía. Realizó la hazaña de escribir y hacer circular fuera de la cárcel con el seudónimo de Jean Noir, una colección de *Treinta y tres sonetos compuestos en el encierro* que afirmaron su alta personalidad de poeta y patriota, cantor de los sentimientos del «hombre cautivo» y de la cólera y esperanza del pueblo. El Comité de Argel le designó Comisario de la República en Tolosa, cargo que le condujo a las primeras filas de la sublevación libertadora, en la cual fue herido gravemente. Ya liberada Francia, Cassou fundó y dirigió el Museo Nacional de Arte Moderno, de París, donde se dedicó durante veinte años a difundir los grandes valores de la nueva pintura, contribuyendo a realzar el prestigio de Francia como nación alentadora de la creación artística.

En mis diferentes épocas de residencia en París, por designio propio o por enemistad de los usurpadores del poder político en mi país, he tenido la fortuna de encontrar a Jean Cassou y deleitarme con su palabra sapiente, plástica y sabrosa. Palabra amada y cocida en el mejor horno castellano. Palabra fértil en anécdotas y alusiones eruditas. No se desvanece en mi memoria su imagen de hombre de mediana estatura, nariz prominente y ojos negros, presidiendo con dignidad y elocuencia la Bienal Internacional de Knokke-le-Zoute, o ennobleciendo con su presencia diferentes ac-

tos culturales, las exposiciones de arte hispanoamericano o los salones literarios, aureolado por la simpatía pública y la consideración que le prestan los escritores franceses, principalmente los poetas de las nuevas generaciones. La última vez que departí con Jean Cassou fue en casa de la Duquesa de La Rochefoucauld, durante una recepción ofrecida por la notable comentarista de la obra de Valéry, a sus amigos del mundo de las letras. Me encontraba yo entonces en París con la investidura de Embajador de mi país ante el Gobierno francés. Mi conversación con Cassou se orientó hacia la creación poética hispanoamericana y escuché la exaltación de la lengua española como «la más rica y fuerte del mundo, una lengua verdaderamente imperial» y la explicación de la diferencia en espíritu entre la literatura de España y la de Hispanoamérica que se encuentra animada de una energía superior. Cassou es un maestro en la interpretación crítica de la poesía. Durante su vida ha obtenido varios galardones por la calidad y magnitud de su obra, pero el actual Gran Premio Nacional de las Letras significa una consagración que despertó un eco de especial resonancia entre los latinoamericanos residentes en Europa.

Jorge Carrera Andrade

(Del archivo de «Umbra»).

EN GIJÓN

OVIEDO. — En las empresas de montajes de Gijón se produjeron varios paros laborales, que afectaron a «Montajes Nalón» (20 trabajadores) y «Montajes La Cruz» (13, de 150 trabajadores). Los primeros protestan por la sanción de un mes de suspensión de empleo y sueldo impuesta a un compañero por desconsideración a un superior. Los segundos piden mejoras salariales.

Continúa también el paro total en las empresas «Astillero la Marítima», del puerto del Musel; «Segundo Alvarez», «Talleres Ordiales» y «Granda», cuya plantilla conjunta es de unos 250 trabajadores. Los obreros finalizaron ayer el cumplimiento de una sanción de suspensión de empleo y sueldo y no regresaron al trabajo. El paro obedece a razones de solidaridad con un compañero despedido.



ANGEL S. TUVO SU ANGEL

ESCALFAPANXES

EL cónclave o mitin de los católicos, que en griego se llama iglesia (de «eclesiazo», arrematar), tan alerces o alertas dichos cuates, y tan madrugadores (de madrugan al alba) como siempre, han proclamado al que fue vaselinesco y oleaginoso fray Gerundio de Campazas, Francisco de Sales; lo han aclamado patrón de los periodistas.

¿Qué hacemos los del oficio o mestier, los levantadores de tinta a pulso, con el intrusero que nos invade la profesión; y que por ir a todas horas al retorticolis con jubones y briales, fue motejado de capricho de las «notre-dames» y de periquito entre ellas?

¿Qué hemos de hacer? Lo que todos los gremios dignos han hecho con el santoral en masa. Aventárselo a la primer espuerta y botarlo al tacho o tanque de las sobras de la comida.

El santo de Sales es el normalista de las Hermanas de la Visitación; a las que, como a lepidópteros, clava Emilio Zola en las páginas de su novela-poema «Vérité».

Además de a corrompicionar hijitas de Eva en capullo ¿a qué se dedican las ampligradas del visiteo catequístico y salesiano?

A llevar y traer chismosis de sacristías y locutorios de convento, por las antecelas de los asaalcios, en que se toma buen anisete y chocolate prior.

Viendo, a la vez, lo que por esas aguas de deyección se pesca, ya en materia de limosneo, ya en el capítulo de tríduos, laudes y maitines.

Son estas azotadoras del adocuin, las correveidillas de las Congregaciones y las misioneras de los coros cofrades. Durante nuestras guerras carlistas todo el contrabando de capitales y la exportación de joyas corrió a cargo de la tertulia.

El flamante Virgilio de los Dantes de Divina Comedia del tabloide no escribió en ninguna hoja volatinera. Ni creó ningún órgano del chantage místico.

¿Entonces? ¿A qué empacarnos a los chicos de doña Frensa con ese flete, y embarcarnos en el mareo de vapores de ascesis trasnochadas?

En estas revolturas excelio o fue excelente el beato de Salas. Sobre merecer Arieles en el calefactor de potras aflictas por el rigor frigorífico.

Véase su «Introducción a la

vida devota», donde interna a las Filoteas o Hermanas de la Visitación, tarugos de esta robustez.

«Los hombres — dice — son como jumentos en brama o perros en rija; mañana y tarde de ronda, en pos de anafes y fogones candentes; de cocinas al rojo dinámico, en que confortarse.

«Ni siquiera me nombréis la fornicación — agrega — San Basilio perdió lo que de inocente heredara, pensando nada más en el misterio de la Virgen Madre.

«La impureza tiene veneno en los ojos y en el hálito, como el basilisco. El macho cabrío amarga los almendros dulces, tasadamente tocándolos con la lengua.

«Dormid sobre la yerba que dicen agno casto; que se señala como un antídoto y como un alcánfor contra la lujuria».

En el «Directorio de religiosas» persuade a las siervas de Dios y suyas de que han de adornarse con las tres virtudes de la paloma, que son:

1) Darse toda a su consorte (el palomo), sin reservarse brenca o brizna propia para sí.

2) Ser entera del nido y de los pichones, diciendo cuando aún implumes se los desnichan: « más palominos me quitáis, más haré ».

3) Llorar alegrándose en la Concepción Inmaculada, y no tener más que una canción: la de criar, aunque inatentas a las voluntades y movimientos de la parte del cuerpo.

En la «Glosa al cántaro de los cántaros» solamente predica a sus hijas espirituales, martillando la plata del texto original:

«Retozad como cabras montesas y como el cachorrillo del ciervo en los riscos de Bether, siendo cada fiesta más pascuales.

«Sesenta reinas tiene el rey, y ochenta concubinas, y las doncellas que lo hacen un perfumero en su cámara, exceden cualquier número.

«Mi ombligo es como taza redonda, y las junturas de mis piernas como engarces del buen artifice, sembrados de jacintos.

«Mis pechos embotan sangre de lirios y remosto de granadas. Y al estremecerse mi interior se esparce el montón de trigo de mi bombín o copulón.

«Y se me desfleca el ramo de estambres de orquidea que lo cercan, al andarme la mano de mi bien por el recoveco y beberme con sus besos los licores de mi copa.»

ANGEL SAMBLANCAT

Enciclopedia anarquista

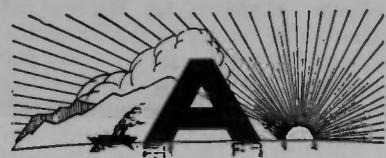
EDICION CASTELLANA

Llega esta importantísima obra, en cuenta gotas aquí en Francia. Ahora la recibe un particular y luego otro. Todos los suscritos la van hojeando y acariciando y, por extrañeza, el corresponsal en París no consigue recibirla. Lamentable, y doblemente porque no le llega el pedido, y los que esperan la Enciclopedia de él no consiguen, y por causa!, obtenerla. Esperemos que ese entorpecimiento de envío, o de recepción, desaparezca lo antes posible.

Porque, la verdad, da placer tener en manos este tomo nº 1 enciclopédico tamaño 29 x 22, recia cubierta sobria y agradablemente decorada, con más de 200 páginas — paginazas — de textos, multiplicidad de grabados, siempre encajados a la materia descrita, sobresaliendo de ellos uno en colores del gran dibujante de la Revolución española, Sim, el único artista de aquel tiempo que verá perdurar su obra artística templada al baño de fuego y de la ilusión mezclados.

Los temas que el tomo 1º de la Enciclopedia abarca son profundos sin rozar los abrojos de lo incomprendible. Como garantía de penetración en el retablo de materias y de libre concurrencia de autores, señalaremos que de éstos hallaríamos un mínimo de ochenta válidos para todos los gustos, exigencias y entendederas. Es un libro que se hace querer ya a simple vista, y una vez en posesión tranquila, reposada del mismo, uno se acomoda en el silencio del hogar, o de su rincón de bibliófilo, para catar las mieles tal como las entiende y desea. Una Enciclopedia no es un libro exigente de lectura apresurada, de disciplina paginada. Es un monumento de saberes — unas veces sí, otras no tanto — que permite retozar sobre hojas... impresas igual que de un cáliz a otro revolotea la abeja. En síntesis, una Enciclopedia cual la que nos ocupa resume una biblioteca atacable por materias preferentes, lo mismo que se hace periódico o revista en manos, al escoger el escrito que en el momento apetece.

Nadie de casa suponga, empero, que este compendio de saberes anarquistas o encaminados a serlo pueden ofrecer ideas hechas a medida, cual se logra en sastrería o en el diccionario alfabético. Muy al contrario. El lector de la «E. A.» está convocado a portar sus ideas propias para cotejarlas con las de otros, y verificarlas y corregirlas y ampliarlas. No se



alcanza nunca el tope final siéndose anarquista. Adolecemos de meta imaginativa, y afortunadamente que así sea. El más allá que nos atrae y embriaga es insondable, carece de fin. No tiene puertas, nuestra Idea, ni limite nuestro horizonte. Lo de Mella: «Más allá del ideal habrá siempre ideal.» El día que adoptemos programa estaremos perdidos; el día en que creamos en Fulano, que abduquemos en favor de Fulano, por fulanísimo que sea, nos convertiremos en reata y mereceremos carro para tirar y cuadra para yacer.

Sería lo último, y nosotros estamos por lo primero. Leer para aprender, jamás leer para creer. Ferrer Guardia creó su Escuela para estimular el raciocinio, para un desasne de las masas y de los pueblos. Obsérvese la Biblioteca de la Escuela Moderna y se verá enciclopedia.

Parecida a la de Sebastián Faure y otros, reactualizada y aumentada por otros más, como ahora.

Con o sin espera de recibo, no dejes, compañero, de interesarte por la posesión de esta obra caudal que con tanta devoción y sacrificio nos tiene preparada «Tierra y Libertad» de Méjico. — F.

SOCIEDAD DE CONSUMACION



¡Qué más quisiera yo que éso!

NORTE DE ESPAÑA

BILBAO. — ETA se le ha subido a la cabeza a la Guardia Civil. Da palos de ciego. Detiene a troche y a moche, de día y de noche. En Amorabieta, Bilbao, Marquina y Ondárroa lleva detenidas a más de cuarenta personas. La más gravemente acusada: posesión de propaganda prohibida.

SAN SEBASTIAN. — Un chalet propiedad del capitalista Juan Olabe ha sido totalmente destruido por una fuerte carga de explosivos. La familia Olabe sostuvo conflicto con sus obreros de «Olabe y Solozábal» y «El Casco» del 26 de diciembre 1972 al 16 de enero próximo pasado.

PAMPLONA. — Un incendio ha reducido a cenizas una factoría de Vera de Bidasoa. Nada queda en pie de la fábrica.

SIGUE EL PARO

OVIEDO. — En la cuenca minera asturiana faltaron al trabajo, entre el primero y el segundo turno, 1.949 productores, de los cuales 123 pertenecen a la empresa privada «Mina Solvay», de Lieres, y el resto a la empresa nacional «Hunosa».

PENAS DE 5 A 11 AÑOS DE PRISION PARA 3 ABOGADOS

BARCELONA. (OPE). — El fiscal del Tribunal de Orden Público, en las conclusiones provisionales que ha establecido, pide penas de 5 a 11 años de prisión para 3 abogados de esta ciudad, a los que se acusa de asociación ilegal y propaganda ilícita. Estos tres abogados se han distinguido por sus intervenciones en defensa de los trabajadores procesados.

A dos de ellos, Alberto Fina y María Montserrat, se les acusa concretamente de haber permitido que se reunieran en sus oficinas obreros de la fábrica de automóviles SEAT. El fiscal les acusa también de haber enviado, con el tercer procesado, Ascensión Solé Puig, notas informativas a los clientes cuyos intereses defendían.

Aparte de esto, el fiscal del TOP solicita penas de tres a cinco años de prisión para ocho trabajadores de la SEAT, a quienes se acusa de haberse reunido en las oficinas de dichos abogados.

«ESTE AÑO VA A SER DURO...» PARA LAS FAMILIAS MODESTAS

SANTA CRUZ DE TENERIFE. — El ministro de Comercio, Enrique Fontana Codina, ha asegurado que este año va a ser duro porque continúan las alzas de precios y siguen las circunstancias que inciden en esta alza,

ANTENA

PROSIGUEN LOS PAROS Y SANCIONES EN LA GENERAL ELECTRICA

BILBAO, (OPE). — Según informa «El Correo Español» del 16 de febrero, continuaron los paros que han venido registrándose en las factorías de Trápaga y Galindo de la General Eléctrica Española.

En la primera pararon durante una hora 800 obreros de los 1.400 de plantilla. La empresa ha suspendido de empleo y sueldo durante cinco días a los trabajadores que pararon.

En la factoría de Galindo, 700 trabajadores pararon sus actividades a las diez de la mañana, celebrando seguidamente una reunión. En este caso la empresa ha decretado suspensiones de empleo y sueldo que oscilan entre una y dos semanas.

EL PUERTO DE PASAJES PARALIZADO POR UNA HUELGA

PARIS. — Un diario de esta capital publicó el 16 de febrero un despacho en San Sebastián que decía lo siguiente:

«La huelga que estalló hace unos días en los Astilleros Luzuriaga, de Pasajes (Giupúzcoa), para protestar contra el despido de varios obreros, se ha extendido a todos los talleres y empresas de este importante puerto de la costa vasca.

Los obreros celebran reuniones en sus lugares de trabajo para ponerse de acuerdo sobre las modalidades a adoptar para proseguir los movimientos de huelga. Las organizaciones clandestinas obreras han hecho un llamamiento a todos los trabajadores de la provincia para que presten su apoyo a las huelgas de Pasajes.

TRES UNIVERSIDADES BARCELONESAS

PARIS, (OPE). — «Le Monde» que lleva fecha 18-19 de febrero, publica lo siguiente de su correspondiente en Madrid: «El gobierno ha decidido suprimir el régimen de autonomía de las tres universidades de Barcelona: la oficial, la autónoma y la politécnica. Con ello se aplica el decreto por el que suspendió en julio pasado los estatutos de la de Madrid.

La situación en la catalana es tirante desde la apertura en octubre. Se ha agravado el 10 de febrero con la detención de una decena de estudiantes de la Facultad de Arquitectura. Después ha habido varios choques con la fuerza pública hasta llegar el día 15, fecha en la que se decidió cerrar todas las Facultades superiores de Barcelona.

La supresión del régimen de autonomía supone entre otras cosas que en lo sucesivo sea el gobierno quien nombre directamente rectores y decanos y que los consejos de disciplina dependan del ministerio. Estos podrían imponer sanciones que van de la pérdida de estudios por un año a la expulsión definitiva de la Universidad.

LONDRES, (OPE). — «The Guardian» publicó el 19 de febrero la siguiente noticia procedente de Madrid: «Las autoridades españolas han cerrado la Universidad Autónoma de Barcelona hasta nuevo aviso a causa del gran número de abstenciones a clases de los estudiantes y debido también a los muchos movimientos de protesta llevados a cabo por los estudiantes y los choques que recientemente se han producido entre éstos y la policía».

«En torno al comunismo. Nueva sumisión del proletariado»

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. El Fomento de la Cultura Libertaria ha procedido a esta edición en connivencia con LE COMBAT SYNDICALISTE, el Secretariado Intercontinental de la CNT, CNT Zona Norte, y F. Local de Drancy. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados

económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris, CCP 13 507-56, Paris.



A los compañeros refugiados

Vamos a reproducir un aviso que hemos leído en el diario «Le Figaro» (21 febrero 1937) cuyo contenido puede interesar a los de la primera leva de emigrados políticos:

«SEGURIDAD - VEJEZ EN 1973. RESCATE POSIBLE DE COTIZACIONES POR LOS ASALARIADOS, REPATRIADOS Y EXTRANJEROS. — El plazo concedido para formular una solicitud de rescate de cotizaciones a los efectos de Seguridad para la vejez, en el régimen general caducó el 31 de diciembre de 1972.

Ahora bien. Ciertas personas pertenecientes a categorías particulares del asalariado fueron tardamente informadas de la facultad que se les ofrecía para depositar su demanda en tiempo oportuno. Trátase:

— de médicos, cirujanos - dentistas, farmacéuticos no residentes y especialistas en biología habiendo ejercido su profesión al servicio de uno o varios establecimientos públicos o privados de hospitalización, de atenciones, de curas o de prevención, deseosos de pagar cotizaciones para su período de actividad comprendido entre el 1º de julio de 1946 y el 1º de enero de 1960;

— de refugiados políticos españoles y otros incorporados de oficio durante la guerra 1939-45 en los grupos de trabajadores extranjeros, en aplicación de la ley del 27 de septiembre de 1940, deseando pagar cotizaciones para su período de incorporación efectuada anteriormente al 1943...»

No dice más la nota, al parecer cortada, aunque ella parece bastante explícita.

Opinión nuestra es que los compañeros comprendidos en el caso de aumentar el período de trabajo en Francia con vistas a mejorar la pensión de viejo trabajador, o de preparación para lo mismo en los que no han cumplido los 65 años, deben solicitar formulario a la C.N.A.V.T.S., 110-112, rue de Flandres, 75019-Paris (o en su defecto a las centrales C.N.A.V.T.S. de la región respectiva) para estudiarlo y rellenarlo convenientemente. En él se verá si el hecho de haber sido solamente reducido en campamentos concentracionarios cuenta, o si solamente vale haber constado voluntario o forzosamente en las Compañías de Trabajo Extranjeras (C.T.E.).

En todo caso lo cierto de la nota es que el período de opción para los casos arriba citados queda reabierto.

CONFERENCIA EN BURDEOS

Gran Conferencia organizada por la F. L. de Burdeos, para el domingo 4 de marzo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a cargo del joven A. Nalle, que disertará sobre el tema: «Presente y futuro de las luchas en España».

F. L. DE DREUX

Esta F. L. invita a todos sus componentes a la asamblea General Ordinaria que se celebrará el domingo 4 de marzo a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

S. I. A. DE PARIS

Le Groupe de Paris des Amis de S.I.A. informe ses amis et sympathisants qu'il célébrera sa réunion annuelle le samedi 3 mars 1973 à 16 h., 33, rue des Vignoles, Paris (20).

F. LOCAL DE PERPIGNAN

Esta F. Local comunica a todos sus afiliados que la asamblea a celebrar el día 11 de marzo a las 9,30, tendrá lugar en los locales de SIA, 9, rue Duchalmeau.

Esperando vuestra puntual asistencia, el secretariado.

Por traslado de local la F. Local de Perpignan comunica que toda la correspondencia de prensa y paquetería, a partir del primero de marzo debe ser dirigida a la dirección siguiente: SIA, 9, rue Duchalmeau, 66000 Perpignan.

S.I.A. DE NIMES

Comunica a todos sus afiliados que la asamblea general tendrá lugar el día 13 de marzo en su local social a 20 h 30.

F. LOCAL DE PARIS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que tendrá lugar el día 4 de marzo en el Centro Confederal.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros de esta F. Local a la Asamblea que tendrá lugar el domingo día 4 de Marzo a las 9 de la mañana exactas en el lugar de costumbre, donde se tratará el Orden del día del Pleno del Núcleo Zona Norte.

Dado la importancia del asunto a tratar, se encarece la asistencia de todos los compañeros.

CENTRO CONFEDERAL, PARIS de los coloquios mensuales a las 5 de la tarde, sobre el tema: «Procedibilidad del futuro de España».

Ponente el joven compañero Asensio.

Sábado 3 de marzo, continuación

COMUNICADOS

S. I. A., BURDEOS

U. L. de S.I.A. de Burdeos, convoca a todos sus afiliados y amigos a la Asamblea que tendrá lugar el domingo 11 de marzo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE DRANCY

Tendrá reunión general el 4 de marzo para tratar del Orden del Día del pleno que se avecina, y asuntos menores. Nadie esté ausente.

CORREO DE REDACCION

Advertimos a nuestros lectores que con motivo del L aniversario de la muerte de Salvador Seguí (a) Noi del Sucre, que acontece el próximo 10 de marzo, el nº 744 de este semanario irá en parte dedicado a la memoria del citado compañero, para lo cual disponemos de artículos interesantes.

A los colaboradores les rogamos que no escriban sus cuartillas con tinta roja, nociva para la vista de los compañeros tipógrafos.

El número de notas necrológicas que recibimos es considerable. Lo sentimos por la pérdida de muchos y buenísimos compañeros. Pero quisiéramos rogar a quienes han de escribirlas en lo sucesivo, que sean sucintos dentro de la emoción de sus redactados. Es un ruego; no imponemos obligación ninguna, pues comprendemos el dramatismo de la tarea.

PRO COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 11.785,44 F.

Moreno, Paris, 10; F. Local de Drancy, 50; Federico Marin, Houilles, 10; Máximo Andreu, id, 15; Serrarols, Villeneuve la Garenne, 10; Magí, Paris, 10; Menéndez José, Dreux, 10; Alfonso López, Foix, 20; Tomás Pérez, Brive, 10; Julián Floristán, Royan, 10; Un anciano, 10; Ridao, Vacaville (USA) sob:ante giro 6,35; Julio Valls, 20; B. García, Fontainebleau, 10; J. Villanueva, Combs-la-Ville, 20; A. Mejías, id, 10; P. Oliveras, id, 5; Vicente Villagrasa, Herserange, 10 F.

Suma y sigue: 12.031,79 F.

ADMINISTRATIVAS

—José Planas, 31-St-Jory. Recibido tu giro 50 frs. Pago «C. S.» hasta el 31-12-73.

—José Vidaller, 76-Fécamp. Recibido giro 70 frs. Saldo cuenta Celador. De acuerdo.

—A. Clemente, 7-Viviers. Recibi-

da la tuya. Comprendemos tu caso. Seguiremos enviando.

—González, 28-Courtalain. Recibido giro 95 frs., pago «C. S.» 31-12-72. Haremos como indicas.

—A. Latorre, 34-St-Jean de Vedas. Giro pagando prensa hasta el 31-12-72. Agradecidos de tu envío. Las publicaciones lo necesitan.

—Ridao F. Recibido tu cheque 96,35 frs. Distribución indicada. Pagado «C. S.» año 73.

—Arbiol José, 34-Bessan. Recibida la tuya. Giro 10-2-72, 50 frs. pagando «C. S.» hasta el 31-12-72. De acuerdo.

—José Querol, 34-Baillargues. Recibido giro 50 frs. Pago «C. S.» hasta el 31-12-73.

—Ayora Julio, 34-Agde. Recibido tu giro 141 frs. Pago «C. S.»

tuyo y Pedro Encina año 73. Resto Librería.

—Antonio Vicente, 42-Rive de Gier. Recibidos 104 frs. Pago «C. S.» números 727 al 730.

—Beltrán Félix, 14-Caen. Giro de 180 frs. pago «C. S.» números 732 al 742 inclusive.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Ha salido el nº 9, con el siguiente sumario:

«Del caliu sota la cendra», (E. C.); «Tabal i barreja», (Tabaler); «El nostre butlletí agrada»; «Cop d'ull, català», (Zigla); «Conferència de Salvador Seguí a Mahó», (Antoni Amador); «Ara fa anys», (B. Torné i Prat); «Un diari català durant la guerra», (Joan del Pi); «Ens guanyem la vida, Bella», (Pedrolo); «De nou», (Roc Llop); «L'enrenou de l'amor», (Angel Blau); «Per que Noi del Sucre», (Jo Han); i «Com està la Bossa».

Aquesta vegada 6 pàgines. L'escampem gratis.

Servicio de librería

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»

«¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. Precio, 1,00 franco.

Deschamps Fanny :

Vous n'allez pas avaler ça ! 15 10

Dorst Jean :

La nature dénaturé 6 00

«Romancero libertario».

G. Oliván 18 00

«Dios y el Estado», Bakunin 14 50

Niel Mathilde :

Le Drame de la libération

de la femme 14 00

Reich Wilhelm :

La Révolution sexuelle.... 5 40

Runge Erika :

Femmes de notre temps.. 20 00

Sauvy Alfred :

Malthus et les deux Marx 7 50

Swane :

Le Sexe de la femme 18 50

Valensin Georges :

La Femme révélée 20 ..

Santé sexuelle 15 10

Aubert Claude :

L'agriculture biologique.. 29 00

L'industrialisation de l'agriculture 8 00

L'hôpital aujourd'hui et demain 7 00

Les charlatans de la médecine 18 70

«Romancero libertario de la guerra de España» .. 18 00

«La Revolución mexicana». Flores Magón 8 70

«Historia de España», Pierre Vilar 7 00

«Viaje a través de la Anarquía» 18 80

«Anarquía y revolución», Cibils 7 50

«La solución federalista», Lazarte 4 50

«La irreligión del porvenir» 29 00

«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite» 25 00

«La sexualité», Doctor A. Willy 41 00

«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx) 17 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP,

33, rue des Vignoles, Paris (20)

C.C.P., Paris 13 507 56.

Environnement-Pollution

Les moules aussi sont polluées

2^{ème} PARTIE : Quel est le seuil dangereux ?

Puisque nous avons du mercure en nous et qu'il y en a partout dans la nature, il est clair que cette seule présence ne signifie pas danger. Tout dépend de la quantité. Lorsqu'il s'agit de voir où s'arrête le tolérable et où commence le toxique, les avis diffèrent. L'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) demande que les aliments terrestres ne dépassent jamais une teneur de 0,05 ppm ou 0,05 mg par kg. Les teneurs proposées pour les poissons et les moules sont plus élevées. La FDA américaine (Food and Drug Administration) a imposé une limite de 0,5 ppm.

Conséquence immédiate : le poisson qui en contient plus est, depuis 1971, frappé d'interdiction de vente sur le territoire des USA. C'est ainsi que l'on a vu l'espadon — qui était massivement consommé — disparaître des menus américains et les producteurs chercher en catastrophe d'autres débouchés.

Conséquence de cette réglementation, les producteurs américains se tournent vers des pays moins « évolués » en ce domaine, l'Europe par exemple, pour y écouler leurs stocks.

Une dangereuse tolérance

En dehors des Etats-Unis, peu de pays ont réglementé la teneur en mercure des aliments. A notre

connaissance, seules la France, l'Italie et la Suède sont dans ce cas, mais se montrent moins sévères que les USA : 0,7 ppm en France (il s'agit d'une tolérance) et en Italie où seul le poisson importé est soumis à une réglementation... En Suède la valeur adoptée (1 ppm) a été très contestée : non seulement elle est basée sur des considérations étrangères à la santé des consommateurs (protéger l'industrie de la pêche qui vend du poisson contenant jusqu'à 1 ppm de mercure) mais aussi sur un calcul inexact : on est parti de l'analyse des intoxications connues (au Japon) mais en confondant poids sec et poids frais de poisson. Toujours est-il que cette limite est beaucoup trop élevée.

Pour notre part, nous pensons qu'il faut se montrer beaucoup plus sévère, car il y a deux moyens de s'intoxiquer au mercure : manger beaucoup de poisson peu contaminé ou manger peu de poisson très contaminé. La législation doit protéger tout le monde, y compris les grands consommateurs de produits de la mer. Il faut se montrer d'autant plus sévère que les effets du mercure, ainsi que sa répartition exacte dans l'air, le sol ou l'eau, sont encore mal connus.

Faut-il une fois de plus attendre la catastrophe pour se servir des victimes cobayes afin de fixer les

taux dangereux ? Nous pensons qu'il faut se rapprocher autant que possible des teneurs naturelles et ne jamais prendre le risque de laisser consommer des produits contenant plus de 0,2 ppm de mercure organique.

Le danger est réel

Pourquoi 0,2 ppm ? En analysant les cas d'intoxication on constate que le danger apparaît lorsque l'ingestion régulière de méthylmercure dépasse 0,3 mg par jour pour un adulte (car cela varie avec le poids du corps).

Sur cette base, même pour un grand mangeur de poisson, ce risque serait faible. Il faudrait soit une énorme pollution, soit une énorme consommation de poisson : par exemple 300 g par jour de poisson contaminé à 1 ppm (ce qui est énorme mais c'est le cas de l'espadon cité), ou 1,5 kg de poisson par jour si la contamination était de 0,2 ppm soit 5 fois moindre.

Mais il serait très imprudent de prendre comme base la dose de 0,3 mg par jour. Il faut absolument appliquer un facteur de sécurité sans lequel il n'est pas de protection sérieuse. Une commission suédoise spécialisée a énoncé 5 raisons graves qui doivent inciter à adopter une norme plus sévère : la variation des sensibilités individuelles, la mé-

connaissance des symptômes autres que les attaques du système nerveux observées au Japon, les sensibilités particulières des enfants et des fœtus qui restent inconnues, le risque (encore inconnu) de conséquences génétiques. Dès lors, il faut diviser par 10 les teneurs critiques observées sur les malades : on ne devrait jamais consommer plus de 0,03 mg de mercure dans l'alimentation quotidienne. Cela correspond à une consommation de 150 g de poisson par jour si la contamination est de 0,2 ppm. C'est là une consommation élevée mais qui n'a rien d'exceptionnel : une truite vidée pèse 150 g ; une boîte de thon 170 g net ; une sole 200 g ; un plat de moules marinières 400 g.

On dispose de quelques données pour l'étranger : le Hollandais moyen consomme 16 g de poisson et assimilés par jour. Le Suédois : 30 g. Le Hollandais ou le Suédois moyen n'existe que sur le papier. Dans la réalité on trouve des populations qui ne mangent presque pas de poisson et d'autres qui en mangent beaucoup : jusqu'à 500 g par jour et par adulte dans certaines populations côtières. Pour ces derniers, le risque d'intoxication devient énorme même avec du poisson faiblement contaminé par le mercure.

(A suivre.)

Solidarité ouvrière

Au Groupement Français de Constructions, chantier « Les Jonquières », à Tassin-la-Demi-Lune (banlieue Ouest de Lyon), la solidarité et l'union des ouvriers ont empêché le licenciement de deux camarades portugais. Samedi 27 janvier le chantier aurait dû travailler mais le vendredi 26 il avait fait -6°C ; il a donc fallu partir en intempéries. Ce samedi-là il pleuvait et le chef de chantier eût voulu que le travail se fasse à tout prix. Les ouvriers refusent. Le conducteur de travaux intervient et veut faire reprendre le travail avec des vêtements imperméables. Deux ouvriers portugais

en parlaient : « Avec un temps pareil on ne peut pas se risquer de tomber malade. Le chantier ne démarrera pas... ». Lundi 29, le travail reprend normalement... Mais vers 16 h le chef communautaire aux deux Portugais qu'ils sont licenciés ! Automatiquement tous les ouvriers font grève et le travail ne reprendra que le lendemain à 9 heures avec la réadmission des travailleurs licenciés.

L'unité des travailleurs paie ! Vive la solidarité ouvrière !

Un Ouvrier du Bâtiment

Lyon, février 1973.

Salades franco-allemandes

Des produits toxiques provenant de l'emploi d'insecticides ont été trouvés dans des salades exportées de France sur plusieurs marchés de RFA, a annoncé mardi un porte parole des halles centrales de Heidelberg. Une requête a été présentée, a-t-il précisé, à la suite de cette découverte, par l'ambassadeur de RFA à Paris auprès du ministre de l'Agriculture français, dans laquelle il lui demandait un contrôle plus sévère des exportations de salades en provenance de France.

Des analyses effectuées sur plusieurs échantillons de ce légume, prélevés sur différents marchés de Heidelberg, ont en effet montré que la « doucette » importée de France contenait de nombreux

produits toxiques dont la teneur dépassait souvent de 30 % la limite autorisée pour sa vente en RFA...

Le parlement régional de Stuttgart a également l'intention, à la suite de plusieurs plaintes de consommateurs, d'exiger un meilleur contrôle. Des traces de restes de produits toxiques avaient déjà été signalées l'an dernier sur le même produit.

A Paris, au ministère de l'Agriculture, on indique que des instructions ont été données aux inspecteurs des services des fraudes et que déjà la conformité des salades aux normes établies en matière d'emploi de pesticides s'est nettement améliorée dans les pays de la Loire.

B.D.I.C

Chronique

Enfance

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

inadaptée, enfance à désadapter

(Cinquième Partie)

ETRE...

La principale préoccupation de l'Etat est la rentabilité, et par voie de nécessité, l'ordre; or l'autre exige que tout soit répertorié en catégories strictes. Le comportement collectif actuel refuse de supporter ce n'est ni étiqueté, ni breveté, ni délimité; il est dans l'impossibilité de vivre avec ce qu'il considère comme déviant, et il parque. Rien n'incommode plus la société que les individus ou collectivités qui, constamment, refusent — ou n'envisagent pas de vivre selon la norme, en « créant » une structure recevable, en reproduisant le modèle d'intégration sociale. Il ne reste ainsi à ces marginaux que deux solutions à priori contradictoires : accepter les règles et les reproduire; s'installer définitivement « hors la loi » et se voir confiné dans un rôle de contestataire systématique. Il y a bien, dans les deux cas, reconnaissance par la société, mais elle équivaut à une réduction des dynamismes : dans l'un on est bridé par la « règle », dans l'autre, refuser d'entrer dans le jeu revient à passer pour « fou ». Dans les deux cas, la reconnaissance concédée par le corps social n'est que la négation de l'interlocuteur.

LES NORMES ADMISES ET RECUPERATRICES

La société ne peut entendre et reconnaître un dynamisme, ou appréhender un problème nouveau, qu'en le récupérant dans une structure d'exclusion, ou dans une structure de désagrégation. Pour les victimes de ces mécanismes, le résultat est identique au niveau de la vie. Ils ne sont pas perçus tels qu'ils sont, en fonction de leur vérité et de leur originalité, mais appréciés en référence aux catégories imposées. Traduction — ou projection — normative d'une mentalité de groupe qui s'érige en absolu d'existence et de pensée à un moment précis, situé dans un « ICI » et un « MAINTENANT ».

Cette société trouve son comportement sur le « mode d'éternité » : elle se donne comme un modèle

achevé qu'il est avant tout nécessaire de préserver et de répéter au lieu de vivre un conflit comme élément dynamique enrichissant pour l'ensemble du corps social, elle le perçoit comme une agression intolérable à l'égard de son intégrité. Moment d'équilibre résultant de tensions et de conflits bien assumés, elle refuse de prendre acte de ce qui la maintient en vie, à savoir le conflit, et elle tend à se donner constamment comme enfin parvenue au point d'équilibre définitif. Au lieu de poser la notion de « devenir » en principe de sa structure toujours à parfaire, elle se limite et se sclérose en fonction de mécanismes hérités.

La structure de l'EI ressort bien

de cette exigence sociale qu'est la définition, la réduction à une norme; elle vient à point pour résoudre un problème quantitatif à l'échelon national dont l'envergure empêche le maintien dans l'ombre.

LES IMPERATIFS MORaux

L'EI se définit elle-même, non comme un ensemble de moyens, mais comme un lieu. Regroupant, isolant les « différents », elle les extrait pour les enfermer dans des « lieux à eux ». Elle a beau le faire au nom d'imperatifs moraux, l'immaturité et la perversité de de ses motivations transparaissent à travers ses discours. Elle ne vise

en aucun cas à créer des conditions relationnelles de vie opportunes pour que l'enfant ait la possibilité d'être lui-même avec tous. Elle refuse une vie où chacun trouverait rôle et place. Elle élimine le problème en incarcérant ceux qui ne peuvent s'y inscrire « faute de capacités identiques ». Ainsi préserve-t-elle le bon fonctionnement de structures où chacun doit être moyen, identique aux autres, adaptable, interchangeable et accepté non par lui-même, mais en fonction de ses capacités à reproduire.

... OU NE PAS ETRE

Sa méthode de concentration la situe aux antipodes du service qu'elle prétend rendre. Loin de combler une carence de l'organisation sociale, elle l'entérine. C'est en fin de compte normal, puisque dans notre société, la vie prévue pour tous, par les chefs, doit être contraire à la vie de chacun...

Claude LAPORTE

SOUSCRIPTION LOCAL C. N. T. F.

Report	991 00
Guerrero Antoine	100 00
Anonyme	16 00
Syndicat des Métaux, U.L. de Puteaux	50 00
Charulié Philippe	10 00
Total	1 167 00

Cette souscription nous a permis jusqu'à maintenant de régler les trimestres en retard et de terminer les travaux entrepris au local dans le but d'y tenir des permanences, bibliothèque-librairie.

Les efforts fournis par le peu de souscripteurs n'ont pas été vains; ils pourront d'ailleurs le constater en commandant leurs livres au libraire, qui se fera un plaisir de satisfaire leurs commandes.

Nous avons de bonnes raisons de croire que seule cette solution nous permettra de conserver ce local, qui reste pour nous un moyen de réunion et de rencontre.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

Pour ce faire, et jusqu'au congrès, nous devons prouver qu'il n'est pas impossible de parvenir à payer les loyers sans amputer la caisse confédérale.

C'est pour cette raison que, parallèlement, une seconde liste de souscripteurs permanents est ouverte depuis le mois de janvier. Les membres de cette liste se sont engagés à verser, chaque mois, une somme d'argent comprise entre 15 et 20 frs. Ceci nous permet de prévoir le paiement d'une partie du loyer, et d'investir dans les premiers achats de livres.

Par contre, la souscription local court toujours pour ceux qui, ne pouvant pas participer régulièrement, désirent tout de même nous aider.

SOUTENEZ NOTRE ACTION en versant ce que vous pouvez au **COMBAT SYNDICALISTE** à : CCP La Source 32 667-66, (précisez « souscription local » et, éventuellement, mentionnez « versement mensuel ») C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne 75009 Paris ou à **DELORME J.-P.**, B.P. 92604 Asnières.

PERMANENCES LOCAL

les : lundi, mardi, mercredi, jeudi et samedi de 14 h. à 18 h.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :
DELORME J.-P.
B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :

Trois mois	13 F
Six mois	25 F
Un an	50 F
Etranger :	
Six mois	28 F
Un an	56 F
Par avion (Amériques):	
Six mois	41 F
Un an	82 F

à **LLOP Roque**
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : **PYR 46-86**
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des **Gondoles**
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3498

B.D.I.C.

LE COMBAT

8 MARS
1973
NUMERO 744
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE 1^{er} TOUR EST JOUE LE PEUPLE AUSSI!!

LE BULLETIN DE VOTE NE SERA JAMAIS L'ARME DES REVOLUTIONNAIRES.

QU'ON SE LE DISE!

Contre les démagogies

Avant que l'ensemble des hommes soit organisé, plus pour les soumettre que par commodité, en Etat et Nation monopolistes ou en clans antagonistes, la Patrie fut la parcelle de terre où une famille vivait de la chasse et de l'agriculture guidée par le père considéré comme étant le détenteur de la force physique et de la puissance de raisonnement quant à l'attitude à prendre face au milieu économique naturel. De là les parasites anthropophages puisèrent leurs arguments et créèrent les idéologies pour organiser les Etats.

Aujourd'hui, la Patrie, sinon par la grandeur et l'activité économique-technique, est identique au clan ancestral. Tout d'abord il n'est pas surprenant de constater que dans la Patrie d'Etat il y a des patriotes; que ces patriotes sont gouvernés par le « père » de la patrie, pour préciser correctement, qu'ils sont patriotisés par le ou les gouverneurs qui les exploitent au nom de la Patrie. Mais comme pour tromper les gens, il existe à notre époque, c'est-à-dire, depuis des milliers d'années, deux patries. L'une comme nous l'avons déjà dit familiale puis nationale,

l'autre on ne sait comment et où ?

La première patrie, celle du chef de famille, inspiratrice des monopolistes est devenue la patrie terrestre régit par les fadaïses religieuses ou politiques; elle est apparue en même temps que ces fadaïses. Et c'est alors qu'on imagine, pour émerveiller les esclaves et faciliter l'exploitation de l'homme par l'homme, la patrie céleste ou paradis des âmes de la première patrie. En poussant la logique des religieux et des politiques on doit, arriver à concevoir une troisième, quatrième ou cinquième patrie; il suffit de croire à la temporisation autoritaire des deux premières.

de se rendre utile et chercher le bonheur de l'humanité. Il n'y a rien de surprenant à cet état de fait étant donné que les gouverneurs patriotisent, avilissent des pieds à la tête les individus se prêtant au jeu du capitalisme et de l'Etat pour en faire des pantins assermentés.

La seconde patrie, ou patrie invisible est gouvernée par le dieu Tout puissant monétairement et politiquement, ayant pour patriotes représentatifs et délégués à la première patrie, le clergé. Ces élus par dieu, suffragés dans les bureaux de vote se présentent sur terre avec des formules pharmaceutiques pour cacher leur fainé-

PATRIE : du grec Patrie, de Pater; du latin PATRIA de Pater qui signifie Père.

tribut dans l'au-delà pour être si fidèlement intéressés par la monnaie ?

En répandant la suprématie d'un dieu mort cloué vivant sur une croix par ses patriotes mêmes et soit-disant répandu en matière invisible dans l'univers, ses « bi-patriotes » accablent les cerveaux autant que la dialectique marxiste du communisme de Palais, dite dialectique historique où l'on parle à peine des patriotes. Toutefois ce phénomène intouchable aurait le pouvoir de ressusciter les morts et de les transformer en matière semblable à la sienne ! Pourquoi pas après tout, on en dit bien

POUR LA VRAIE REVOLUTION

Dans la patrie actuelle, la première, plus l'individu est formel aux aspirations du gouvernement, plus il est automatisé ou, si l'on préfère, moins il réfléchit et plus il est patriote, asservi, robotisé. De ce fait il recherche la gloire, le prestige et la domination pour vivre économiquement par la sueur du front des autres au lieu

antisé et l'exploitation du travail d'autrui. Ils disent : « l'âme immortelle de l'au-delà ». C'est-à-dire que leur royaume n'est pas ici. Pourtant ils n'ont pas l'air pressés de quitter la terre, surtout depuis qu'ils se sont appropriés celle-ci avec l'aide des lois édictées par leur dieu, bon petit père. Auraient-ils l'idée d'apporter un

d'autres sur ce personnage. Père des guerres, des hiérarchies, des contraintes, de la politique et du parasitisme qui harcèle l'humanité pour la maintenir dans la plus complète négation.

La Commission de Propagande,
U. L. de St-Etienne.

Appel à l'Association de Résistance Ouvrière

C'est bien faire maladroitement, c'est bien mal employer son talent, c'est bien être un propre à rien, que de se prétendre socialiste libertaire, anarcho-syndicaliste, auto-gestionnaire, et, appartenir à l'un des syndicats réformistes ou aux partis marxistes-léninistes.

Pourtant cela est un fait : « Solidarité Ouvrière » n° 21 de janvier 73 dans sa rubrique « Les syndicats » III^e Congrès UDR, la CFDT 92 nous parle d'un syndicalisme révolutionnaire ou des anarcho-syndicalistes se galvaudent au sein de l'ex-centrale chrétienne-réformiste-gauchiste (ce que nous confirme « Espoir » n° 575 du 18-2-73 dans sa rubrique « Actualité de l'anarchisme »).

Pour ma part en 1971, je devais être convié à assister à une réunion à titre d'auditeur de la cellule du Parti Communiste breton de Nantes. Ma stupéfaction devait être grande d'entendre ces bretons communistes me déclarer : « au

congrès de Rennes du parti, nous avons déclaré être des anarcho-syndicalistes » (à signaler que la cellule à Nantes n'existe plus et que les rescapés de la purge sont de très bons marxistes léninistes).

Non, il ne faut plus laisser galvauder le syndicalisme révolutionnaire, l'anarcho-syndicalisme. A nous de repenser notre syndicalisme anti-conformiste, oui, la CNT française se trouve à l'automne de sa vie, mais elle n'est pas encore dans son hiver. Alors, de grâce, ayons le courage de faire une CNT à portes ouvertes. Revenons chez nous ceux qui pensent avec nous, comme nous, discutons ensemble, allons de l'avant, formons avec les uns et les autres « l'Association de Résistance Ouvrière face à toutes les Oppressions de tous les Fascismes ». A nous d'animer un véritable « service-social », de développer l'urgence de notre système « d'auto-défense » contre les infiltrations de militants douteux, de policiers (attention avril et mai 73 peuvent être des mois très chauds du fait de la lutte entre la gauche du programme commun et la der-

(Suite page III)

SOUSCRIPTION LOCAL C. N. T. F.

Nous vous rappelons que vous pouvez commander vos livres ou revues à la librairie; en emprunter à la bibliothèque :

PERMANENCES LOCAL

les : lundi, mardi, mercredi, jeudi et samedi de 14 h. à 18 h.

PENSEZ A SOUTENIR NOTRE ACTION

en versant ce que vous pouvez au COMBAT SYNDICALISTE à : CCP La Source 32 667-66, (précisez « souscription local » et, éventuellement, mentionnez « versement mensuel ») C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne 75009 Paris ou à DELORME J.-P., B.P. 92604 Asnières.

L'Etat garantit toujours ce qu'il trouve :

aux uns leurs richesses,
aux autres leur pauvreté;
aux uns la liberté fondée sur la propriété,
aux autres l'esclavage, conséquence fatale de leur misère.

BAKOUNINE « Dieu et l'Etat »

Jornada Confederal del 15 de abril

Prosigue el concurso de los grandes de la canción a nuestra obra. Esta vez :
MORTIMER SHUMAN

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 8 de Marzo de 1973.

La historia del hombre está llena de aniversarios, unos placenteros, angustiosos otros. A lo largo de los años, toda fecha marcada con duelo deviene, inevitablemente, nostálgica, porque se trata de tiempos idos, de días brillantes rebosando juventud y entusiasmo ya empaldecidos. Que una cosa es mirar al mundo con ojos prístinos y otra observar lo mejor de uno con el mirar del recuerdo.

Este aniversario de ahora, retrovisado a cincuenta años, nos emerge la recia figura de un compañero noble, inteligente, y práctico. Tenía su lado de hombre imprevisor por los asuntos propios, y su otro de individuo enteramente entregado al bien común. Era este hombre tan dispuesto para todos y tan descuidado de sí mismo, Salvador Seguí Rubinat, al que los íntimos requerían por el «Noi» o el «Sucre», o por ambos mote compaginados.

En conversación reciente se nos ha dicho que, «el Noi del Sucre, ni más ni menos que los demás compañeros». Es lo que el propio Seguí creía: ser mismamente como los otros. Pero desaparecían un Juan, diez Juanes, y el mundo no se conmovía. Cayó Seguí abatido por siete balas asesinas, cotizadas, y el proletariado español, especialmente el catalán, quedó dolorido, paralizado. Costó lo indecible, en el mundo del trabajo, acostumbrarse a cumplir vida sindical sin la presencia generosa y a la vez gallarda, de Salvador Seguí, alias «Noi del Sucre».

Un compañero anónimo bien vale una necrológica, seguro; y aún sus méritos personales alcanzan más que eso, baladí y negroide. Fero un hombre de acción, de organización, de intuición y de enorme fluidez tribunicia, no amanece todos los días. Más que un compañero de tantos, Seguí, por fundador, gladiador y gran impulsor de la Confederación Nacional del Trabajo, era un pedazo de historia colectiva, un valor positivo (frase que él amaba decir y repetir) del anarcosindicalismo, y, por postres, del anarquismo, como reconoció en estas mismas páginas un compañero que había sido y que trató al Noi en los tiempos famosos del Bar del Pi, de Barcelona.

A los que hemos ofrecido vida

MEDIO SIGLO YA

a la CNT porque ella nos dio la suya (más importante que la nuestra, ignoradas hormigas) ocuparnos de nuestro gran hombre, de nuestro añorado amigo, nos hace saltar de su recuerdo a las páginas jubilosas, entusiásticas y dramáticas (que de todo hubo) de la historia vivida y apenas escrita de nuestra Confederación querida, gloriosa o no, pero querida. Por utópica y a la vez realizadora;

videncia, valor, idealismo, positivismo, racionalismo, de todo sin renunciar a nada, con la vista fija en el porvenir y sin descuido de la mejora inmediata; con el pensar lleno de libertad infinita y las rejas del cautiverio en perspectiva. La CNT es, ha sido y seguirá siendo todo esto para llegar a muchísimo más, para alcanzar el porvenir más lejano todo y cosechando la mies limitada del pre-

10 - 2 - 23



10 - 2 - 73

por ferviente y al mismo tiempo iconoclasta. Tuvo y ha de seguir teniendo, nuestra sindical, eso tan sutil y arraigable de los Farga Pellicer, Antonio Tomás, Sánchez Rosa, Teresa Claramunt, José Prat, Francisco Ferrer, Mauro Bajatierra, Antonia Maymón, José Casasola, los Ars, Boal, Llunas y tantísimos otros. Clari-

sente. La CNT, cierto, no puede concretarla un hombre, una figura, aunque fuese ésta la clásica matrona guapa, decidida y retadora. La CNT es un compuesto en el que entramos todos, echados p' delante y humildes, vistosos e ignorados, destacados y simples cumplidores. Sí, es esto. Pero cuando un Seguí, un Isaac Puen-

te, un Ramón Acín, un Vicente Ballester, un Villaverde, un Sánchez Rosa, un Ascaso, un Durruí, un Villanueva, perecen agujereados por las balas enemigas, el daño en nuestro cuerpo social es infinito. No por lo que valieran sus cuerpos, caros como los de nuestros mártires anónimos, sino por lo que representaban, amaban, valían y empujaban; por lo que imponían, por lo que su presencia prometía, no para el año 2000, sino por ahora mismo, por la mínima anarquía que el comunismo libertario representa y que hemos tenido al alcance de la mano, pájaro éste que a pesar de nuestra persistente derrota no soltamos por lo que nos une al porvenir.

Retrotraer «a estas alturas» (otra frase cara al homenajeado del 10 de marzo) la figura sencilla y a la par imponente de Seguí, no es delito de leso compañerismo, no es irracionalismo. Es — estimamos — justeza de miras, acción de justicia, revivificación de un pasado sin el cual el presente confederal no existiría; como no habría existido un 19 de Julio; ni una CNT española con docenas de miles de anarquistas, igual a decir de hombres conscientes. ¿Qué sabe el sindicalismo doméstico, de partido, de mano tendida de sindicalismo clásico español, del empuje colectivo, de la orientación de raíz, de la acción directa por y para los trabajadores? Todos los sindicalismos bordes ignoran la importancia y la valentía de nuestros delegados de obra, fábrica y taller, obrando en consenso con sus representados, pero siempre directamente enfrentados con el peligro burgués, autoritario, clerical y a veces familiar. Ignoran todo de nosotros porque han permanecido siempre al margen del desarrollo social de España, esa España que ha contado con hombres probos, alertados, precisos y pensadores como Salvochea, Mella, Quintanilla, Lorenzo, Tarrida del Marmol, Emilio Carral, V. Orobón Fernández...

Sin embargo hoy debemos detenernos a recordar a un hombre de razón y de temple: Salvador Seguí Rubinat. Sin quitarnos el sombrero; dejándonos morder, aún, por la nostalgia de unos tiempos que fueron, y que eran, indudablemente, mejores que los presentes.

En el cincuentenario de la muerte de Salvador Seguí

SE 10 de marzo de hace 50 años discurría como otro día cualquiera hasta que el atardecer culminó con el fatal desenlace. Serían como las dos de la tarde cuando salíamos de su hogar, situado en la calle Valencia, casi junto a Independencia, como era norma diaria. En su casa quedaban Teresa Montaner, su compañera; su hijo Helenio, entonces de unos tres años de edad (muerto luego en plena pubertad) y en el vientre de la madre ya la que a no tardar sería Teresita Seguí.

Era habitual, después de frugal comida, hacer el viaje en autobús hasta la plaza Urquinaona, y de allí seguir a pie hasta la idem de la Universidad, donde radicaba el «Café Tupinamba», lugar en el cual todas las tardes se resumía una modesta e híbrida peña formada por algunos compañeros y elementos republicanos, cuyas figuras más representativas eran Salvador Seguí y Luis Companys.

Allí, por lo general, la discusión solía referirse a temas del día: política, sociología, comentarios acerca de artículos, libros, etc., la que solía prolongarse un par de horas, para después ir cada cual a sus quehaceres. Era corriente que a la salida del café, Seguí enfocara la Ronda de San Antonio para ir a parar a la calle de la Cadena, donde su amigo, el compañero Cruces, tenía la representación de una fábrica de pinturas. Allí solía hacer sus encargos para el trabajo del siguiente día y remetaba el curso de la tarde en una visita a la Redacción de «Solidaridad Obrera», entonces enclavada en la calle Conde del Asalto.

Este viaje lo habíamos hecho, juntos o acompañados, docenas de veces, pero precisamente este día, el que firma, había recibido unas líneas de Felipe Alaiz (entonces redactor de «Soli» en Sevilla) con el fin de que visitara al Comité Nacional de la CNT, para que le remitiera el sueldo convenido por la labor periodística que desempeñaba. A este motivo fue debido que el «Noy» y yo nos despediéramos por última vez frente al café mencionado, ya que fui a resolver el encargo referido.

El resultado de este atardecer siniestro ya es cosa sabida. Salieron del citado establecimiento Seguí y el militante vidriero José Comas Paronas, quienes habían convivido juntos cerca de dos años en el Castillo de la Mola, y hombre que, pluma en mano, empe-

zaba a defenderse bastante bien. Los dos hicieron la ruta antes trazada y al llegar a la esquina de la calle de la Cadena con la de San Rafael (lugar muy cerca de donde había vivido Seguí con sus padres) allí, los pistoleros protegidos por la policía, descargaron a quemarropa sus pistolas dejando muerto a Salvador Seguí y malherido a José Comas, quien falleció el día siguiente.

Por cierto, es de referir que en la visita que hicimos a éste, ya moribundo, en el Hospital General, como si se olvidara de su propio dolor o sintiera más la pérdida del amigo que la suya propia, exclamó repetidamente: «¡Pobre Noi, pobre Noi!»

En seguida se mencionaron diversos nombres de mercenarios como autores materiales del atentado, ya que los inductores eran de sobra conocidos, pero unas declaraciones hechas por uno de ellos, Inocencio Feced, en 1925, junto con la detención de otros varios en las jornadas de 1936, entre los que figuraba su jefe, Ramón Sales, se pusieron en claro varios aspectos repugnantes del terrorismo oficial. En el caso concreto al que nos referimos intervinieron un sujeto apodado «Saleri», camarero del «Tupinamba», quien informaba de los concurrentes a la peña, de sus horas de salida, etc., mientras que los ejecutantes fueron Carlos Baldrich, de apodo «Oncle»; Manuel Simón y Amadeo Buch, bajo el respaldo del abogado Homs, el tipo más fatídico infiltrado en nuestros medios, y de Juan Torrens. La paga espléndida de este hecho corrió a cargo de la Patronal.

El asesinato alevoso de Seguí causó una sensación extraordinaria en todos los ámbitos nacionales, pues sus condiciones excepcionales de orador y de organizador habían despertado un interés extraordinario en todas las capas sociales, en especial, desde luego, en los medios proletarios del anarcosindicalismo. Él era conocido nacionalmente, ya que en sus excursiones de propaganda había visitado a todas las regiones españolas, dejando siempre, en los diversos auditorios, la impresión de su competencia y de su valía.

En realidad, el atentado que le costó la vida fue el cuarto cometido en su contra. El primero tuvo lugar en el Teatro Condal, en pleno Paralelo, cuando los lerrouxistas, en especial Emiliano Iglesias, lo acusaron de confidente. Entonces Seguí, para refutar la

calumnia, pidió la palabra. Con tal motivo se armó un alboroto y se cruzó un disparo que iba dirigido a él, pero ocasionó la muerte de un asistente al mitin, que se llamaba Soterías, mientras tanto Seguí y otro amigo que le acompañaba, Alejo, también pintor, se abrieron paso a silletazo limpio hasta alcanzar la calle. Por este hecho estuvo preso varios meses.

El segundo intento de asesinato tuvo lugar en la calle Mendizábal al anochecer. En este caso fue tiroteado de un lado de la acera al otro, del que se salvó por milagro, refugiándose en una escalera. Momentos después hacia su aparición en la vieja peña del Círculo Español, donde fue comentado el incidente.

Otra vez no tuvo consecuencias ni hubo disparos; fue simplemente que Seguí y otro amigo, mientras se dirigían a su casa en «taxi», al cruzar por el paseo del Clot, un coche trató de interponerse dos o tres veces a su marcha; sorteando con mucha habilidad el chófer, pudo librarse del choque y ser detenido. El conductor, conocedor del individuo que conducía, le dijo: «Me parece que los tripulantes de aquel coche iban a por ti».

La noche del atentado que le costó la vida fue de honda conmoción. Los sindicatos obreros barceloneses estaban rebosantes de afiliados con expresiones sombrías. La imprenta de «Soli», situada entonces en la calle de las Tapias, fue inundada por trabajadores que apretaban el puño, derramaban lágrimas o en su fuero interno rumiaban la venganza. El lugar del crimen se cubrió pronto de flores rojas y este hecho se repitió durante algunos años en su conmemoración luctuosa.

Luego la angustia fue en su propio hogar. Durante toda la noche fueron acudiendo amigos para dar el pésame a los familiares, a los que se aleccionaba para que no declararan la tragedia a su compañera, diciéndole, a lo más, que estaba herido, con el fin de evitar un parto prematuro, además de que en aquellas fechas Teresa no andaba tampoco muy bien de salud. En fin, que fue una especie de noche de aquelarre.

El asesinato de Seguí correspondía a los planes confesados por el enemigo de «descabezar al sindicalismo revolucionario», cuyos encargados de la ejecución fueron los generales y esbirros Anido y Arlegui, mientras el clero, la realeza y los militares iban fra-

por JOSE VIADIU

guando la trama del golpe de Estado, que tuvo lugar unos meses más tarde (el 13 de septiembre de 1923), implantando la dictadura de los jenízaros, presidida por Primo de Rivera, o sea el padre del que luego fue el fundador y jefe de Falange, de trágica historia.

Lo que en realidad se muestra como un caso raro y fuera de uso es que un hombre como él, que sabía positivamente los peligros que afrontaba, deambulaba en todo tiempo y en todos los lugares sin llevar arma alguna. Es probable que en determinadas circunstancias llevara consigo una pistola, sin embargo, no recuerdo haberlo visto nunca armado. Es de pensar que la adopción de tal actitud fuese debida a que pensara en la inutilidad de su uso ante un ataque por sorpresa, o bien que, dadas las peripecias y tropiezos vividos en su accidentada juventud, considerara a los peligros tan vinculados a su formación síquica y moral, como si tratara de una eventualidad insoslayable. Puede ser, también, que confiara con exceso en su fortaleza física, sin atender que, como todo ser humano, tenía su parte vulnerable, su talón de Aquiles.

La verdad es que, igual en la cárcel que en la calle, se comportaba con naturalidad, sin efectismos, sin destemplanza ni irritación; con perfecto dominio de las situaciones, por escabrosas que fueran. Estando preso, rendía el debido tributo al placer de la ociosidad, mediante la práctica de la meditación o dejando volar libremente el pensamiento; no obstante procuraba llenar las horas muertas en charlas, lecturas, escribiendo a los amigos o trazando planes para acciones futuras. Su formación, como la de la mayoría de anarquistas y sindicalistas revolucionarios de aquellos días, tenía por fundamento los años pasados en las prisiones. De su estancia en la penitenciaría de la Mola dejó su «Conferencia», que es de creer sea lo más sólido, ideológicamente hablando, de cuanto de él se conserva escrito, puesto que su fuerte fue la encuesta, la conferencia, y especialmente, el mitin, donde formaban un conjunto armónico su anatomía, su voz, modulación, el gesto y el contenido de cuanto expresaba.

Su gran pasión, la obra de sus sueños y de sus anhelos, fue la



NO sé, amigos puristas de la lengua que honrara Ausias March, si debe decirse así. De esa manera me sonó cuando escuché por primera vez la fervorosa afirmación de labios del «Noi del Sucre», en la mil veces gloriosa Barcino, la de las luchas épicas en los fastos libertarios. La oí entonces, hace más de medio siglo. Y si tenía entonces (¡y la tenía!) razón de verdad, mejor y más firme la tiene ahora, cuando parece que se ha echado la sombra sobre nuestro ideal, mientras los pueblos enloquecen de odio, de miedo y desesperanza, encharcados en los pantanos de la duda...

Ara més que mai!... Si, compañeros dispersos por el mundo; compañeros acogidos, también, a la desconfianza, al desánimo y al escepticismo. Si, ¡ahora más que nunca!, mejor que nunca. En aquella tierra abonada con tanta sangre generosa y en todas las tierras engullidas por la garganta venenosa de la incertidumbre. ¡Ahora sí!: cuando parece la noche cerrar todos los caminos y parecen secarse, para los hombres de bien, las aguas todas del amor y la inspiración.

En este mundo en total crisis, muerta la fe religiosa al ser reemplazada por vacías ceremonias cuya única significación tiende a perpetuar títulos y dignidades largamente corroídas por los tiempos; impotente el capitalismo para detener la ruina entera de su sistema, que pretende mantener mediante concesiones ineficaces; aplastadas las instituciones democráticas bajo el enorme peso

«ARA MES QUE MAI!»

por Marcelo SALINAS

de un totalitarismo que se extiende sobre las naciones, adoptando diferentes disfraces; aterrorizado el género humano por la terrible amenaza de la ciencia prostituida al Poder; falsificados los credos que osaron decirse redentoristas; recurriendo los gobiernos todos a falsos argumentos de milagrería sin base alguna; entregado el arte mismo a devaneos sin sentido trascendental ni humano; todo, en fin, vacilante, en actitud de aterrada espera, sólo nuestras ideas permanecen en la alta y segura significación libertaria que constituye su esencia. Y sólo a ellas, si una catástrofe universal no corta el necesario desarrollo de la vida histórica, toca alcanzar la extensión y el dominio pacíficos que aseguren la paz, el bienestar y la coexistencia fraterna de todos los pueblos sobre el planeta.

Mas precisa una labor de esclarecimiento, de amplia propaganda explicativa que limpie al anarquismo de cuanto polvo, fango y hasta sangre, han echado sobre él quienes lo temen y lo envidian. Y también quienes quisieron hermanarlo a vanos ensueños metafísicos, a tontas extorsiones abstractas... No, con los pies sobre la tierra (firmemente sobre la tierra) y la mirada tendida hacia el porvenir, hemos de avanzar levantando nuestro estandarte de libertad y encendiendo una nueva fe entre los pueblos del mundo. Una fe afirmada en las potencias

humanas, en las incalculables potencias que lleva el hombre en sí, el hombre libre al que sólo temen quienes perpetuamente aspiran a mandar; quienes se hallan

pervertidos por prejuicios autoritarios aplicables siempre a los otros, en tanto ellos reclaman para su persona y sus actividades las funciones de jefes.

Lo que queremos

¿Y qué queremos nosotros, los libertarios, los anarquistas y no menos quienes, sin llamarse así, alientan iguales anhelos?

Queremos una organización social que asegure a cada individuo la mayor suma de bienestar posible y le ofrezca la oportunidad de realizar, a su entera voluntad, aquel tanto de felicidad que le sea posible gozar, sin detrimento directo de otro alguno.

Para llegar a esa meta confiamos en la virtualidad de nuestra propaganda y en la decisiva influencia de los intereses de los hombres. No nos engañamos suponiendo generosidades renunciadas ante las necesidades impostergables de la existencia, pero tampoco olvidamos la fuerza de los impulsos solidarios en todos y cada uno de los componentes de cualquier agregado animal dentro de cada especie ni las frecuentes pruebas de absoluto sacrificio dadas por quienes sienten los impulsos de una doctrina humanista. No esperamos imponer el anarquismo mediante un golpe de mano ni tampoco mediante una afortunada revolución: desde hace más de medio siglo las revoluciones que se han venido sucediendo y hasta las que se anuncian, han representado y presentan las mismas características despóticas, enemigas de toda manifestación que conlleve elemento liberador o siquiera liberal. Nosotros ni hemos de fiar a la revolución el establecimiento de un régimen anarquista ni hemos de insistir en el fanatismo del pasado que nos llevara, muchas veces, a preparar los mismos instrumentos de nuestra destrucción. La revolución rusa, la fascista y la hitleriana,

después, y la revolución castrista en Cuba, por último, han servido sólo para echar hacia atrás el carro del progreso, borrando con métodos bárbaros cuantas conquistas progresistas de dirección liberadora había conseguido la humanidad. Y han servido, por otra parte y con infinito mal para las posibilidades del continuismo renovador, a crear líderes, caudillos, encaramados en hombros del socialismo para desde allí imponer su férrea voluntad... Y en todo ello, ni una sola posibilidad de ganar para cualquier instauración libertaria, un palmo de terreno.

Ni la revolución preparada, articulada cuidadosa y sagazmente, ni el terrorismo antihumano y por tanto indigno, pueden seducirnos o siquiera animarnos; aunque comprendamos y hasta excusemos a Ravachol, a Pini y a los demás ungidos por el anhelo de sentar a su modo, un tanto de justicia, hemos de recordar que nuestro crédito y nuestro influjo nos lo dieron quienes supieron vivir y morir con entera consecuencia; sin sacrificar a impacientes cóleras la limpieza del ideal. Nos lo dieron quienes supieron poner su sabiduría, su fama y hasta su capital al servicio de la verdad contenida en las ideas y quienes supieron ir a la muerte heroica sin vacilar un instante. Nos lo dieron los cinco mártires de Chicago, los campesinos andaluces sacrificados en la terrible causa de la «Mano Negra», el profesor Kotoku, su compañera Sugano Kano y sus demás acompañantes, sacrificados a principios de siglo por la saña del odio oficial japonés.

El 50 aniversario de la muerte de Seguí

Confederación Nacional del Trabajo. El intervino ya intensamente en las antiguas asociaciones obreras cobijadas bajo la denominación de «Solidaridad Obrera», que impulsó y representó en diversas reuniones y congresos, imprimiéndole fuertemente un cariz revolucionario, propiciando su evolución hasta formar la CNT, para luego culminar con la organización de los sindicatos únicos, cuyo logro consistía, según sus apreciaciones, en contar con una fuerza proletaria, aguerrida y eficiente, capaz de enfrentarse a las cada vez más pujantes y agresivas instituciones de la burguesía, de las oligarquías y de los poderes dominantes.

Fue una condición primordial de su carácter, sin duda por lo que le había costado, el exaltar lo logrado orgánicamente antes de su deceso. Cuando empezó a operar en Cataluña la llamada «Cana-

diense», Seguí la contemplaba ya como un motivo de industrialización que vendría a fomentar la creación de nuevos sindicatos, con la aportación de elementos capaces de propiciar una transformación social en un sentido libertario. Este anhelo fue perdurable durante toda su existencia. Alguna vez, al analizar el potencial sindical del anarcosindicalismo, la competencia y la cantidad de elementos que integraban nuestros medios de lucha, la firmeza y tesón con que se contestaba a las acometidas de toda clase de enemigos, le hicieron concebir que nadie era capaz de destruir lo que se había creado...

Tal vez fuera éste su postrer pensamiento. Lo cierto es que la Confederación Nacional del Trabajo fue su vida y su muerte.

José VIADIU

La quiebra de las revoluciones políticas

Pronto, muy pronto, mucho más pronto de lo que esperábamos, pese a nuestra convicción de que así sucedería, los regímenes establecidos merced al impulso revolucionario y cimentados en doctrinas totalistas, han renegado enteramente de cuantas promesas ocasionales hicieron en sus tiempos

de propaganda. Hoy cualquiera de ellos adolece de todos los defectos, de todos los vicios presentes en los regímenes desde antes establecidos, sin participar en las pocas virtudes que en ellos representaban las conquistas del liberalismo. Siendo lo peor que parecen haber

cerrado los caminos al progreso coral de la sociedad.

Burocracia, militarismo, diplomacia secreta, tratos económicos oscuros con miras a la ganancia, negociaciones bursátiles de alto rumbo, régimen de salarios alimentados por diferencias y propósitos más odiosos y hasta criminales que los existentes en muchos países burgueses... y por encima de todo eso, establecida con el propósito de evitar toda queja, toda protesta, la cerrazón total, entera, de las ideas: el monopolio absoluto de los órganos de posible expresión.

Siendo lo horrible el crecer del contagio, los felices que suelen sentirse gobernantes y políticos del mundo democrático, ante el hallazgo de un sistema que les ofrece las mayores seguridades de dominio, las mayores oportunidades de mando entero, completo, sobre las multitudes.

Así vemos la conversión de los macetones, ufanos de manejar tanto poder indisputado como el que manejan los portadores de entorchados en los países totalitarios de rótulo izquierdista o derechista; vemos la proclividad hacia la imitación de sectores gubernamentales en naciones hasta hace algún tiempo ufanas y orgullosas de sus instituciones tolerantes y vemos, para esantarnos más aún, los poderes de la Iglesia buscar el halago a esos mandones considerados un tiempo enemigos de imposible concordancia... Sí, sí, la patria de Jefferson y de Lincoln, el país abierto a todos los fugitivos del despotismo y la tiranía, pacta con la tiranía y el despotismo, buscando, en combinaciones políticas, militares y económicas, el acercamiento que ha de llevarlo a copiar no pocas de sus prácticas. Y por si acaso, buscando no romper la conseguida o cercana amistad, colabora con ellos en no pocos campos, pretextando la ciencia, el arte o el interés defensivo de los débiles, de los azotados por cualquier desdicha, sin pararse a discernir el tanto de culpa que en ella tienen aquéllos y ellos mismos... Mientras tanto, sigue el engaño, la añagaza, el rejuego del espionaje, de las combinaciones secretas, por una y otra parte: unos y otros ya semejantes en vileza y ambición.

Así se están pudriendo, éstos y aquéllos, los defendidos por telones de hierro, bambú o caña, y los que saben sembrar sus agentes en todas las latitudes y acantonar sus soldados allí donde puede convenirles, sin rechazar la defensa de tiranos criminales, si éstos son dóciles a sus mandatos y ávidos de su dinero.

Ara més que mai !

Se están pudriendo, pudriendo a la carrera, mientras las multitudes no saben qué camino tomar, pero las minorías pensantes se disponen a entrar en acción, determinadas a encontrar su propio camino...

Con ellas hemos de hallar la ruta, dirigiendo sus pasos por entre la maleza que los eternos

egoistas han ido sembrando. Con ellas, convencidos del valor de nuestros postulados y de que a ellos podemos fiar el triunfo final. ¿Cómo? ¡Creciendo, siempre creciendo! Anegándolo todo, ascendiendo constante y animadamente. Con la certeza de llegar a ser los más fuertes por nuestra verdad, por nuestra razón.

Lo que haremos y lo que no haremos

Los cañones, las bombas destruyen, pero no alcanzan jamás a construir. Y detrás de cada cañón, de cada bomba, hay un hombre que piensa o es capaz de pensar; hay una voluntad que puede comprender el sentido responsable de sus actos... Lo que se precisa es repetirle la verdad; repetírsela sin cansancio. Doce hombres ignorantes, tal vez analfabetos, lograron conquistar el mundo antiguo con sólo el empuje de su fe, recordando el dictado que le dejara su maestro: «Conoceréis la verdad y ella os hará libres». Gandhi, sin armas, sin pedir una sola muerte, venció al poderío imperial inglés... No olvidemos lo que recordara, en momentos de gran tensión e inminente peligro, nuestro gran viejo Anselmo Lorenzo: «La palabra es más fuerte que la escapada y más rápida que el rayo.»

Pero, lo repetimos, es necesario aclarar, aclarar siempre, evitando interesadas mentiras, señalando posibilidades vivientes. Y decirlo con palabra clara, con toda precisión, dada a la exigencia del momento.

Se nos pregunta, se nos pregunta. Hay ansiedad bullente y determinante en las interrogaciones:

¿Qué haréis cuando tengáis el mando, el Poder? ¿Le quitaréis sus riquezas al rico para dárselas a los pobres? ¿Es verdad que cerraréis todas las iglesias prohibiendo a las gentes rezar o creer en Dios? ¿Ciertamente proclamareis el amor libre, disponiendo que no haya matrimonios, sino que la mujer y el hombre se aparean inmediatamente, apartándose en seguida, como los animales? ¿Cerraréis todas las cárceles, sin castigar ningún crimen y dejando a los criminales campar a su voluntad? ¿A los niños los encerraréis en asilos, lejos de los padres, haciéndolos hijos del procomún? ¿Estableceréis el comunismo, borrando toda propiedad en los campos, en las casas, en las

habitaciones, en las bestias de trabajo, en los útiles destinados al esfuerzo o al aseo? ¿Haréis, haréis... esto o aquello, o lo de más allá?

Y nosotros contestamos que no haremos cosa alguna, sino que incitaremos a su realización porque no seremos nunca Poder, ni aspiramos al Poder. Y que respetamos hasta lo sumo las decisiones del individuo, cuando ellas no lesionan los intereses legítimos de otro; que respetamos las creencias, sin perjuicio de discutir las y hasta de combatir las, cuando se muestren dispuestas a ejercer la coacción sobre sus adversarios; que tenemos del amor entre el hombre y la mujer un concepto alto y limpio, por donde se le dignifica, apartándole de intromisiones bastardas, reconociéndole toda la trascendencia latente siempre en las expresiones más nobles de la juventud... No, ni pedimos ni esperamos se nos conceda autoridad dictatorial alguna: celosos de nuestra personalidad íntegra, lo somos asimismo de la libertad ajena. Nuestra moral, en cualquiera de sus manifestaciones, tiene un común denominador: es moral cuanto lleve al contenido, la salud y el desarrollo total de la especie; inmoral y dañino es cuanto rebaje los valores esenciales de la misma.

Precisemos, pormenorizando un tanto, para acabar con mentiras echadas a rodar intencionadamente y para acabar con simplezas sin examen o reflexión.

Estamos contra la autoridad coercitiva, contra toda autoridad porque sí, pero sabemos que los hombres somos sociables por naturaleza y por necesidad y que hemos de vivir organizados, según nuestras preferencias y siguiendo, aunque sea tras discusión, el consejo de quienes sepan más, por inteligentes, por conocedores en la materia y hasta por viejos... Es la autoridad del guía que conoce mejor que todos el camino, del

marino que sabe todas las rutas y prevé los cambios de todos los vientos... De eso al gobernante hinchado y al polizonte estúpido, hay una distancia inmensa. Y el mejor modo de evitar la insolencia del esbirro y la desfachatez del gobernante, está en que no haya ni lo uno ni lo otro, en que la dirección de las cosas se rija por el consejo y el quehacer de quienes sepan y estén dispuestos a practicar la solidaridad.

¿La propiedad? Un anarquista americano, Tucker, dijo que «la propiedad completa al hombre». Y puede decirse que cuando todos somos propietarios, la propiedad desaparece. Hay, también, la definición que diera, en el Congreso Español, al discutirse la legalidad o no de la Primera Internacional de Trabajadores, don Nicolás Salmerón: «La propiedad es legítima, en tanto concurre a satisfacer las necesidades inmediatas de la vida; cuando no, es inmoral, injusta y debe desaparecer...» Y agregaba señalando condiciones que podemos perfectamente reputar aceptables. «Mía es la casa que habito, el huerto que labro, la barca que manejo y que me proporciona mi pan y el de mis hijos...» Somos absolutamente inflexibles en lo de suprimir la explotación del hombre por el hombre; ponemos nuestra inteligencia, nuestra voluntad y nuestra constancia, en conseguir que la tierra sea para el campesino que la labra y no para el rico hacendado, qui ni la conoce siquiera, pero la distribución, el trabajo entero y el ritmo de la producción en esa tierra, podrán tomar las características que sus beneficiarios consideren mejores, excluyendo siempre la posible explotación a favor de quien quiera que sea.

¿La religión...? Comprueba Eliseo Reclus que no se ha hallado un solo cuerpo humano enteramente desprovisto de creencias, por las cuales explicarse el mundo inmediato, el universo visible y los distintos fenómenos circunstanciales: desde el fetichismo más elemental hasta los cultos mejor elaborados, hay una cadena continua de creencias, leyendas, fábulas y supersticiones extendida por toda la tierra. Igualmente puede asegurarse que siempre, siempre, hubo ateos, hombres y mujeres que rechazaron la idea de seres ultraterrenos y su intercesión a favor o contra los mortales. Fue, el ateísmo un privilegio de mentes muy claras y ánimos muy resueltos. Ahora bien, las distintas creencias, los mitos, las supersticiones, llevaron comúnmente a los peores hechos: a la prostitución, a la mentira, al crimen... Sin embargo, casi siempre tales extre-

mos tuvieron su contrapartida en hechos de admirable abnegación y caridad reveladoras de ese impulso solidario que de manera magistral describió Kropotkin en su famoso libro «El apoyo Mutuo». Es decir, que las atrocidades cometidas siguiendo los impulsos de la religión o por sus mandatos, fueron resultado: los primeros de la ignorancia, los segundos de las leyes, normas y preceptos salidos del sacerdocio, por atención a sus afanes de mando y a sus intereses puramente materiales. No es que los anarquistas tengamos planeado el cierre de templos y sanciones para sus adictos. Es que no puede concebirse una sociedad anarquista (es decir, una sociedad donde las ideas anarquistas hayan ido ganando campo hasta ser las de mayor ascendencia) mientras las gentes se dejen gobernar por determinadas creencias y obedezcan los mandatos de los cuerpos

El amor, la familia, la defensa...

Y se nos señala apuntando a relaciones emporcadas entre los amantes porque hablamos de amor libre y defendemos sus derechos... ¿Y qué, hay algún hombre o mujer digno que propugne, para su vida, para la compañera y la madre de sus hijos, un ser que vaya a la unión movido por el interés, llevado por otro sentimiento que no sea el amor, libremente ofrecido y aceptado? En cuanto a las ceremonias que puedan acompañar la unión... ¿Acaso han de ser cosa de reglamentación, de aplazamiento y papeleo como es precisamente hoy? Observamos que siempre que dos seres se juntan con la intención de formar un hogar, sellando así los anhelos amorosos que los atraen; siempre que dos jóvenes deciden acercarse en apareamiento definitivo, gustan y quieren solemnizar ese acercamiento, esa unión, de alguna manera... ¡Que lo hagan, decimos nosotros. Si quieren jurarse eterna comunión ante un sujeto religioso... allá ellos! Si les contenta más y consideran más digno, más hermoso, más honrado hacer partícipes de su contento a familiares y amigos solamente ¡que lo hagan así! Y si el conjunto social estima que las tareas de computación demográfica, piden registrar la unión en libros o padrones... no se perderá cosa leguna por ello y hasta puede servir para cálculos referentes a la economía general.

Pensemos en las mil cosas útiles y hasta necesarias que el hombre ha ido estableciendo más allá de toda exigencia gubernativa,

Ara más que mai!

adscritos a una religión, a una Iglesia...

Empero, ahora mismo, cuando examinamos un poco las cosas, nos encontramos con el hecho de que la inmensa mayoría de los creyentes está lejos de comprometer en defensa de su creencia la piel o el pan y que, para mantener contento y reunido el aprisco, tienen hoy los pastores que recurrir a medios de un profanismo que harían bramar de ira a cualquier curiambro de otras épocas.

No es, pues, la religión el gran enemigo. Lo es el Sacerdocio, la maquinaria urdida durante siglos, para ganar el oro y el gobierno, sin importarle a sus mantenedores ganar el Cielo, la Gloria o lo que sea...

aunque luego, los que mandan, se apropien de ellas para utilizarlas en provecho de su dominio; llegamos a la conclusión de que no ha de ser todo barrer, destrozarse, pretendiendo empezar de nuevo: más bien ha de ser ir abriendo camino hacia metas siempre más altas, sirviéndonos de todo cuanto podamos encontrar útil y saludable. No es lo nuestro el nihilismo desencantado y furioso; es la esperanza cierta, la confianza entera en el porvenir.

¿Cuántas y cuántas cosas más se nos ponen por delante gozando de antemano con la victoria de aturdirnos...?

Vamos a destruir la familia, a dejar abandonados a los niños; vamos a dejarnos aplastar por los ejércitos enemigos, puesto que no tendremos servicio militar alguno y hasta aconsejamos abandonar las prácticas científicas destinadas a la destrucción y la muerte...

Y bien... ¿quién no ve cómo la familia cambia, se transforma rápidamente, bajo el impulso de ideas nuevas, bajo el imperio de los cambios en la producción, que coloca a la mujer en las fábricas y talleres? ¿Quién no asiste, en todas partes, a la rebelión de esa mujer, exigiendo nuevas costumbres, nuevo trato y derechos que antes, cuando nosotros los propusimos se nos rechazaron por inmorales, y hasta por imposibles...? ¿Quién no asiste en las naciones todas, a radicales reformas en la atención y cuidado de la niñez, a la proclamación de asombrosos derechos, un tiempo considerados

utópicos, dado que se decía mer-maban hasta la disolución la autoridad de los padres...?

Y en cuanto al militarismo... ¿Acaso cuando ocurre una invasión, los ejércitos permanentes, tan prestos siempre a disparar contra huelguistas o protestatarios de cualquiera índole, demuestran eficacia alguna? ¿No es siempre necesario movilizar la población civil y no responde ésta siempre si de veras siente que le asiste la razón...? ¿Acaso no vimos al pueblo inglés, acudir a la defensa del territorio, sin otro programa de combate que el «Sudor, Sangre y Lágrimas», resistiendo bajo bombardeos, bajo el hambre y la escasez que determinara el bloqueo...?

Y en cambio los rusos, engañados durante los primeros tiempos, detestando al gobierno que los tiranizaba tanto como el de los antiguos zares, ¿no se rindieron a los alemanes, cediendo a su desesperada esperanza, para volverse luego, cuando los bárbaros procedimientos del nazismo encendieron su cólera...?

Mayor que nunca es hoy el miedo a la guerra. Ese miedo facilita en alto grado, la propaganda antibelicista. Y, sobre todo: ¿es tan difícil suponer relaciones de colaboración y simpatía en un mundo donde las ideas libertarias hayan llegado a esparcirse hasta el punto de ser determinantes? No hay sino que pensar en los esfuerzos de propaganda, de mentira interesada que deben realizar los go-

biernos, hoy mismo y hasta puede decirse en todos los tiempos, para que las multitudes acepten correr al campo de batalla.

Y vamos a tropezar con otra de las interrogaciones capciosas que se nos hacen; con otra de las supuestas poderosas oposiciones que se presentan a nuestras prédicas: la del trato que podremos dar al crimen y a los criminales...

Hoy, cualquier penalista que se respete pone en entredicho la mayor parte si no toda la maquinaria teórica y práctica de los códigos y los reglamentos anticriminales. No hay uno solo de ellos, si de veras conocen la materia y no obedecen a prejuicios de algún orden o a la defensa de intereses bastardos, que declare perfecto ni mucho menos el actual régimen penal. En él se peca casi siempre por demasia; pero también por leñidad, cuando intervienen en el juicio influencias con bastante poder para torcerlo... Aunque no podamos afirmar que, siempre, los componentes de una sociedad desarrollada en el sentido anarquista hayan de acertar respecto a la condena o la absolución; podemos sí, prever que, atendiendo a la mayor y más extendida propagación de las nuevas ideas, el juicio de las gentes corresponderá con mayor exactitud a principios humanos; pero cuando se produzca un hecho de los que espantan a la opinión, aterran a todos y ganan para su autor o autores la repulsa total, la repulsa sin atenuantes, será muy difícil y muy raro ver, como vemos con alguna frecuencia ahora y gracias a la intervención del favor político o adinerado, quedar impune el hecho repugnante.

Anarquía, no es caos ni desorden

Ahora, hemos de repetirlo, repetirlo hasta la saturación: anarquismo no es la caprichosa ideología de unos cuantos o de muchos tontos, empeñados en dar vida a planes de divertida elaboración: el Anarquismo (¡así, en mayúscula!, por derecho de los muchos sabios y los muchos hombres de bien que lo han defendido y lo defienden) es constante y consciente comprobación del devenir histórico, que va cumpliéndose, pese a los esfuerzos intencionados o no de las potencias más retardatarias del vivir: pese a ellas, mil y mil conceptos defendidos por los anarquistas primero que por nadie, viven hoy incorporados a la ley o a las costumbres y muchos más se apuntan ya con vigor suficiente para convertirse en razones de existencia para los humanos.

Es cosa de incorporar en nuestras huestes a muchos que andan desorientados respecto a militancia, mientras pugnan por reclamaciones que nosotros venimos presentando desde mucho. Y también, dar de lado a otros que se nos acercan pretendiendo hallarse en olor acrático, para cuando tomemos el Poder, para cuando podamos imponer nuestras leyes: a éstos les damos pasaporte para la banda de los que viven afilándose los dientes para morder, mientras seguimos nuestra faena de sembrado, de sembrado, sin duda alguna acerca de la victoria final: cuando, sin advertirlo, tengamos aquí y allá y en todas partes, la floración de nuestra semilla y podamos repetir los versos de Machado: «La primavera ha venido, nadie sabe cómo ha sido».

DE la Escuela Moderna se sale algo maduro por la experiencia aprendida de otros. No se salía de aquélla como de los párvulos y de las aulas de dios: mascullando credos y rumiando maldiciones.

Cara al trabajo — esa cosa que en familia proletaria llega pronto — se barrunta ya una existencia anarquista. Cordialmente anarquista. Los nombres de Malatesta, Kropotkin, Faure, Cornelissen, Farrida del Marmol y otros vivientes acuden presto a las entendederas. Los más cercanos a mí eran José Negre, Cardenal, Tomás Herrerros, José Prat, Usón, Francisco Miranda, José Grau, Anselmo Lorenzo, para gran satisfacción del individuo naciente. Verlos era una suerte de encanto, una constatación de la existencia de «valores positivos».

No efectaba viaje a la Mata (nombre payés de Barcelona) que no me acercara a «Tierra y Libertad» de la calle de la Cadena, número 39, y al domicilio sindical de la calle de Poniente, después de Joaquín Costa, en segundo piso de una ex fábrica. Cuando una vez entré en esa casa en calidad de delegado de comarca, debí causar risa con mi seriedad exagerada, de hombre de 16 años que quería aparentar 40.

De allí recuerdo rostros simpáticos, amistades que llegaron a ser y que ya no son por el negro avatar de nuestra existencia que es la muerte. Allí vi por vez primera al abuelo Lorenzo, ordenando una discusión entre el brasileño Filgueira Vieytes y el argentino Vega, sobre la revolución de Méjico. Carbó, trotamundos famoso, solía caer de vez en cuando como un bólido en Barcelona, alumbrando mitines y llameando hojas de propaganda, vulgo periódicos. Para la polémica hablada era más terrible, por lo tajante.

«ARA MES QUE MAI!»

Y la tarea es de ahora, amigos. De ahora mismo, porque los tiempos ofrecen su realización. Y hemos de repetir nuestro mensaje en la dulce lengua que abarca el ancho territorio de Provenza a las Baleares o en otra lengua cualquiera, porque tenemos amigos y camaradas (directos y conocidos o espontáneos y con mayor vocación que conciencia) en todas las partes del planeta: bajo todos los soles y en todas las razas.

¡Ara més que mai...! ¡Ahora más que nunca...!

Marcelo SALINAS

(Tomado de la revista «Reconstruir» de Buenos Aires.)

Quando empecé a ser joven

Negre presidía todas las reuniones y Cuadros dirigía el semanario «Soli», 10.000 ejemplares a cinco céntimos uno, cuando era pagado. Llegué a intimar con el compañero Sala, de Fumistas, que hace años — muchos — que lo encuentro esfumado, en drama, por simpático y constante que era. Seguí (al que familiarmente se le llamaba el «Noi», o «el Sucre») se holgaba por la casa en espera, tal vez, de un acto de aquí o de allá para los cuales era reclamado con frecuencia. Otro circunstante de la sede ponentina era el imponente — así me parecía — Jaime Aragó, campeón en prisiones gubernativas, a no ser que Negre le ganara la partida. El escollo confederal de la época era ese de los encarcelamientos preventivos, que a veces se prolongaban un año. Climent el cerrajero también se dejaba caer por el Centro, en compañía de un Isern que se hacía llamar Cahallero del Ideal, pero que al caerse del caballo renunció al ensueño. R.I.P., y adelante.

Salvador Seguí me cautivó en 1911 por su palabra segura y su porte sencillo. Sucedió en el orden de palabra a su maestro Jaime Bisbe. A partir de aquel día, como si el Noi hubiese firmado contrato en aquella Federación Obrera de media montaña. Con o sin Seguí presidía todos nuestros actos — como el Negre en Barcelona — Ramón el Saparó, del que solo el firmante y Viadiu tienen referencia. Empezaba ya entonces a moverse la figura delgada y nerviosa del electricista Manuel Andreu, que en 1915 sería presidente de su oficio, secretario de la Regional Catalana, director de Solidaridad Obrera y orador en todos los mitines y conferencias de la Cataluña cenetista. Creo fundamentalmente que a ese dinámico amigo — él y yo lo fuimos de veras — lo gastamos en seis años y lo perdimos. Igual ocurre a los faquines aficionados a los pesos excesivos.

Trasladado el Centro Obrero a los Electricistas por falta de pago en Poniente, salióse por idéntico motivo de los Electricistas para la calle Mercaders número 25, casa que no hay que confundir con el Teatro Odeón, a la sazón Sociedad de Vigilantes Nocturnos, y que los modernos han conocido por Sindicato de la Construcción. Allí alternamos con Seguí y Gil, infaltables; con Marcelo Salinas, cubano llegado de Estados Unidos; Godayol, heroico administrador de «Soli» semanario, y lo mismo con «Soli» diario, más con Puerto; a

Abelardo Saavedra, el patriarca; a Antonio Puig, helenista y músico; a los hermanos Masgomeri, escritor y pintor, los dos de relieve; Ramón Segarra, escritor y escultor, que solía firmar «Anteo»; a José Arranz, viejecito jerezano con pluma chorreando agudezas para «T. y L.»; a Alfredo Gómez, entonces carbonero, luego víctima de los pistoleros del «libre» tras haberme confiado que no servía para mártir... Y al aragonés Fortuné Barthe (y que nadie se sorprenda), al atorrante Antonio Trullols, «Poeta loco»; a Moisés López, poeta festivo superior a Juanonus, con haberlo éste sido mucho; a Enrique Rueda, al ampurdanés Torruella, un rubio que recorrió Cataluña colocando ladrillos un poco por todo; el viejo Marbá, de estirpe igualadina, ya infeliz entonces por la pérdida de su hijo Palmiro.

Con el Noi llegamos a intimar por haberle presidido actos y haberlo contactado episódicamente, pero repetidamente, en Igualada, en Mercaders, en la imprenta de las Tapias, en Ataulfo, en La Farigola, en San Andrés de Palomar, donde dio su mejor conferencia; en la taberna Blay, del Clot; en el Teatro España y «a cal Minguet», lugar de demasiadas reuniones clandestinas. Cosa extraña: conté con su amistad y con la de Tomás Herreros, dos hombres que en el fondo se admiraban pero de caracteres distintos. Comprendo que uno y otro me consideraban algo así como «el peque».

Y voy a soltarlo porque lo llevo dentro, ogaño sin brizna de amargura. A muchos compañeros que arrastraban su bohemia sucia y hambrienta de un centro obrero a otro y de una calle a otra, los convencía de venir «al pueblo» donde alojarse en casa preventivamente con secuela de contrata y hostería. No estaba mal, es decir, estuvo bien, ya que el aire localista con estas aportaciones nuevas se renovaba. Se aprende más tratando con gente nueva de costumbres y saberes nuevos. Pero yo, constantemente perseguido (debía llegarle el turno) salía del lugar por la traviesa, cruzando bosques y torrenteras, subiendo y bajando casi siempre entre riscos y malezas, llegando a Barcelona, lugar de admiraciones, de pasar tarde y velada entre contentulios — a veces conocidos — hasta que a las 12 negras el conserje te decía: «Vamos, muchacho, que hay que cerrar puerta una vez al día», y me teniais pisando adoquines bajo palideces faroleras, y husmeando las



ruinas vecinas (de la Reforma, que los de hoy conocen por Via Layetana) no por semejanza a los perros enamorados del hueso, sino en busca de un rincón para dormir bajo un resto de techumbre y dos estrellas encima. Casos de excepción lo fueron, en casos así, los amigos B. Amenos, «Sagrera» y Enrique Blanquet, de Curtidores, quienes en más de diez ocasiones me hicieron compartir sus modestas camas.

Más acá persistió mi bohemia «sindical», ora forzada ora voluntaria. A duras penas conseguía trabajo en la capital catalana, que puedo interpretar tan aspera como esas tierras del Mediodía francés, donde el cariño se pega y las dificultades de vida se amontonan. Conseguí trabajo en plena epidemia de gripe, cuando las curtidoras estaban en déficit de mano de obra. Ocurriendo que en todo lugar de labor, estando yo, ocurría conflicto, y el primero — tal vez el único — en quedar en la calle era un servidor; inevitablemente.

Situación que daba mohina a fuerza de repetirse, y salida del dormitorio realquilado, hatillo en mano, por supuesto. ¿Y dónde ir sino al sindicato vecino? A matar el tiempo, a cooperar si preciso. Pero pedir, por nada del mundo. «En mis pagos somos así...»

Por no pedir, nada les dije a Seguí y Viadiu al salir de un barrio cuyo abandono exigía tranvía. Ellos iban a Valencia (calle de) y yo quien sabe a qué parte. Sin ochavo, no hay en las capitales ni mochuelo para amenizarte la noche. Moralmente queda uno «destartalado». Viadiu sonrió para inquirirme: «¿Dónde te escondes, esta noche?»

— Por allá, no recuerdo.

— Te vienes con nosotros.

— Bueno.

Subimos al tranvía que, cortés, había parado por nosotros, o lo parecía; y no habría tal por estarse en la época de «los indios de Foronda». Tranviaríos que no

por Ferrer de Igualada

querían estar asociados. Mira, Fornells, David Rey, Peris y otros nos esforzábamos para abrirles sindicato. Era duro. Un año después el sindicato tranviario estaba en primera línea de la Confederación Nacional del Trabajo.

El coche de trolley traqueteaba cuesta arriba deteniéndose cada doscientos metros para un subir y bajar de viajeros. Sacudiendo abstracciones, volví la cabeza y mis dos amigos ya no estaban. ¡La rehostia, todos iguales! Descendí en la parada no importa (todas me eran iguales) y penetré en el páramo del silencio para someterme al consejo del cierzo.

Al caer del día siguiente Viadiu no me dejó de la mano — puede decirse. La noche anterior debía dejar el coche con ellos. El Noi me encontró digno, no estúpido. No tenía conceptos impropios para los amigos. Un compañero era un próximo pariente suyo, por poco que se lo propusiera.

En el hogar Seguí - Teresita-Castellá - Viadiu y niño y niña a los cuales su madre solía enseñar la sardana, reinaba una anarquía traperera: la ropa en contrarmario y los horarios regularmente intempestivos. Los relojes no servían de nada. En otra parte hemos relatado algo de esto. Pero el hogar era acogedor por ausencia de dueño. En ese cuarto se hablaba y en otro lucía, la hombilla, una lectura. Lo habitado por los peques andaba normalizado y en la habitación Castellá-Joan del Pi poca relación había y sí almohadas de bulto: las prendas de vestir preservadas de un cambio enojoso. De mi compañero el consejo. Puesto que este Castellá de Castellet tenía sagacidad y comportamiento. Incluso, como otros barberos, tenía un champú inventado, que no registrado.

Por el ambiente de amistad total, esa casa de la calle de Valencia era confortable. Desde mi lecho no podía contar estrellas ni oír el croar de las ranas. Mejor.

A veces Seguí salía disparado para un mitin por no perder un tren cuya hora de salida ignoraba. El de Castellet tenía Redacción en hora fija, Viadiu tenía dos libros para acabar «hoy mismo» y Peña en el Paralelo; Teresita cantaba, fregaba y divertía a



los niños, y yo salía a la eterna búsqueda de trabajo. Se durmió felizmente en aquellas 21 noches.

Un tiempo antes, el Noi me había presentado a una comisión de La Pobla de Clérvolç para declararme el maestro y secretario de sindicato que los comisionados requerían. No quise, por ser — aún hoy — alumno de último rango. (Inciso: En una fiscalía de Trabajo de Toulouse fui rechazado en mi pretensión de peón de 3a). Aragón se avino al traspaso y su actuación de La Fobla le valió diez meses de encierro en la cárcel de Lérida. Le sucedió Fornells, en la escuela, el sindicato, y la prisión leridana. Yo, sudando calcetines en Barcelona y viendo enterrar muertos de la peste gripal del 18, la más terrible conocida. Al Noi le cupo interrumpir una reunión laboriosa y gritona en la que Mira, Fornells, David Rey, Peris, Ballach, Roca, el igualadino, y otros impulsábamos la creación de sindicatos únicos. La hija de Cinca, el conserje, había fallecido en sus preciosos 11 años. En número emocionante de «Soli», que tenemos en mano, viene anuncio de un festival pro-familia Cinca celebradero en la gran alcoba que en el Centro de Mercaders servía de sala de actos y de teatro.

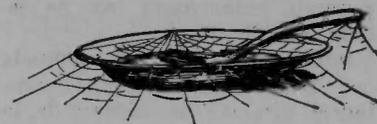
El Noi nos ayudó a los curtidores en la campaña organizadora del Sindicato del Ramo de la Fiel, para lo cual se dio una tanda de mítines. En el del Teatro España actué de redactor, y vi que Barcelona me venía grande, inmensa, particularmente en asuntos redactivos. En mi tierra de ciegos el tuerto es el rey y yo podía pasar por el Tuerto, no importa si no llegando a tanto. Pero en la capital de anchas tierras... Los discursos de Fabregat, Arbonés, Santacana y Viadiu me los sabía de memoria, pero el del Noi del Sucre era trigo candéal. Hice lo que pude y no mostré las cuartillas, desde luego garabateras. Mi paisano Viadiu creía demasiado en mí y Seguí me confundía con «un valor positivo». Me llevaron a la imprenta, de noche, desde luego, y yo me sentía necesitado de una esquina solitaria, un w. c., un reservado cualquiera para apañar algo de mi infeliz escritura. Deseo— ¡ay!—

imposible de realizar por lo excesivamente bien considerado que estaba. Sin merecerlo en un ápice, era el orgullo de Curtidores La Unión Popular y la satisfacción de mis alojadores de la calle de Valencia. Llegados a sitio, las máquinas me parecían infernales y miedo tenía de que mis notas mitinescas cayeran en manos de Bernal, el compañero más letrado de aquella imprenta y de todas las imprentas del Distrito Quinto. No fue Bernal el receptor de mis papeles, pues el Noi me los tomó para entregárselos a Quemades como si se tratara de prosa castelariana. «Este viene del pueblo bien preparado.» Quemades leyó de prisa (máquinas empujan) para luego aplicarme un mirar desdenoso. «Que solfa nos ha caído!» creí leerle en la mirada que me aplicó al rápido. Me sentí ofendido y empecé a creer en la verdad de mis cuartillas. «¡Que se habrá creído el Salomón ése! ¿Porqué uno baja de arriba?»

Momentos después Quemades martilleaba por orden de la censura una forma achatando letras de plomo. Ignorante, me indigné porque sólo conocía letras de caja. Lo interpreté un sabotaje y le grité desagradado al martillero. El me observó con despecho y yo no me apeé del burro. ¡Porqué en mis pagos somos así! En adelante Quemades ignoró mi presencia y yo no pude ignorar la suya. Cuando se metió a republicano verifiqué que su razón tenía de hacerlo. Candideces así aún tengo provisión en mis años. Puede ponerse el dedo en la boca.

Una tarde en la Redacción de «Soli» mostré unos estatutos del Ramo de la Construcción de mi pueblo que yo debía llevar al Gobierno Civil para su aprobación. Contra la costumbre establecida, el Sindicato de referencia se titulaba de la Edificación en lugar de la Construcción, pues cosas que no son casas, igual pueden ser construidas. Pablo Ulloa, secretario de la Regional de Cataluña, y Salvador Seguí, encontraron acertado el nuevo denominativo. For donde se ve que campo y montaña a veces atinan más que el foco urbano.

(Un hálito de Paralelo, una impresión de pescado frito, un fado de Listz, un bullicio a la española, un mitin veraz, una huelga como en Francia no se estilan, una ráfaga urbana de auténtico perfume, nos trasladan a la Brecha de San Pablo, a la Reforma, a la Rambla de las Flores, año 1918...)



El Noi del Sucre siempre fue mozafrón noble, valiente y desintenterado. Y con una sencillez que desarmaba a los adversos que lo trataban de cerca, salvo los enfermos del hígado como un maldiciente afecto al grupo «1º de Mayo». Los enfados se le desvanecían fácilmente y donde barruntaba nobleza adelantaba la suya. Nunca desanimaba al incipiente; como mínimo, «Este valdrá mañana», prometía. No era hombre de odios, aunque tenía puños si un caso los requería.

Tal vez creyera en su virtud oratoria, defecto que le servía para dormir una hora más y luego improvisaría. Mas siendo leído y habiéndole aprovechado la lectura, la peroración subsiguiente por lo menos le saldría notable. Sus palabras, sus conceptos, fluían de sus labios vitales, musicales, soleados, para usar lenguaje de bosque. Tenía verbo seguro, arrogancia de voz y gesto adelantado como si se diera al auditorio, como si ofreciera su pañuelo de mano al público inmediato a la tribuna. Habiéndolo oído cien veces se comprende que desde la aldea de escasos habitantes a la villa de cincuenta mil, todos lo solicitaran para el «mitin monstruo» del año.

Cierta vez traje a Barcelona una prostituta arrepentida que los compañeros del lugar habíamos sustraído — por bemoles — de una casa de «lenocinió», como gustaba decir Angel Pestaña. Llegamos a la plaza del Angel y me dijo la sujeta estar sin blanca, cosa que me puso negro por disponer solamente de dinero para el regreso. Llegamos a Mercaders y me personé al Centro para ver quién estaba. Era de mañana y Seguí conversaba con el conserje, a la sazón Miguel Urrea.

— Hola, ¿qué te trae por aquí, igualadino? — me dijo.

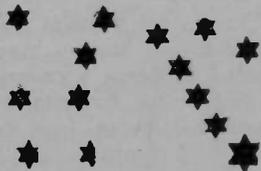
— Abajo espera una muchacha de virtud deteriorada que unos hemos liberado de una casa de ésas. Se trata de que ella regrese al buen camino. Y necesita algún dinero.

— Y tú, ¿no tienes?

— Para el taquillero del «carri-let», solamente.

— Puesdale esto.

«Esto» eran dos duros redondos y de plata indiscutible. Tanto como el Noi debía llevar encima. Ignoro si aquel día comería y cenaría. Esto lo he pensado años después.



Testimonio de la época

Le pasé las diez pesetas a la presunta emancipada. No he sabido más de ella.

Igual cantidad me fue facilitada por Tomás Herreros en circunstancia diversa. Un médico de la Rambla de Cataluña me aplicó el radium y se me llevó todo el dinero menos cuatro pesetas, importe del dichoso billete de regreso. Me las comí en plátanos, puesto que cinco días los pase en vegetariano rechazando caldos y estofados salpicados de carne. Económicamente al cero, eché Ramblas abajo hasta la barraca librera de Herreros. Allí estaba Martínez Novella dando tabarra a nuestro riojano, y al personarme yo fui quien cargó con ella. Tomás celebró en secreto la, para él, feliz ocurrencia, y cuando el desbordado Martínez me comprendió inundado por su verborrea, se dirigió hacia Colón tal vez para explicarle algo al gran navegante.

De súbito a Herreros le planteé un tema filosófico y él me atajó con sonrisa manifiesta: «Otro día con ésas, compañero. Son las cinco y media de la tarde y aún estarías a tiempo de coger el tren. ¿Te ha ido bien el tratamiento? ¿Te «sobra» algo?»

— Me falta dinero para el regreso. Te lo devolvería. Quien no me devolverá nada es el médico que se me ha tragado el peculio.

Con bondad sonriente me entregó dos duros.

Herreros, amigo, pero no tanto de Seguí, me favorecía con moneda de estima como éste.

Ausentes y todo, el compañero impresor y el compañero pintor serán mis amigos hasta el fin de mis extensivos y quizás provechosos días. J. Ferrer de Igualada.

«Es una desgracia y una honda pena para los trabajadores, — y para nosotros, más que para nadie —, que en pleno siglo XX, tengamos que recorrer las ciudades y los pueblos de España, aconsejando a los obreros para que se afilien a los Sindicatos, ya que, estando en ellos, se podrán defender de los zarpazos y de la explotación burguesa y del Estado. Decimos que es una pena y una desgracia porque entendemos que tendrían que ser los mismos trabajadores, por instinto de conservación y de clase los que, sin que nadie se lo aconsejara, ingresasen en los Sindicatos ya que es la única arma de que disponen, que disponemos, para la defensa de nuestros intereses y para preparar una Sociedad más justa y equitativa para todos.»

De un discurso del Noi del Surre en el Cine Picarol de Badalona.

EL policía Bravo Portillo era popular en Barcelona; sobre todo en el distrito quinto y en los music-halls del barrio, de los cuales era asiduo concurrente. Su bigote en espiral y su bombín, un algo demodado, eran elemento decorativo de aquellos lugares. Era común ver a Bravo sentado en las mesas del fondo del Edén Concert bebiendo champán en agradable compañía de las artistas de la casa. Y aún era más corriente verlo salir del lugar con una artista prendida en cada brazo y tomar coche con ellas para darse un rodeo por las ramblas y paseo de Gracia para recajar, a punta tie día, en el Lyon d'Or o en el Excelsior. Bravo Portillo era sujeto fachendoso. Gozaba fama de valiente y mujeriego, y puede convenirse en que era hombre decidido.

El llamado barón de Koënic, su sucesor, era todo lo contrario. De éste no se sabe que nunca se hubiese colocado delante de sus subordinados. Dirigía sus tropas desde el cuartel general, que tenía establecido en la Rambla de las Flores, en cuyo lugar combinaba, además, turbios planes. Era un estratega del pistolerismo concebido a la moderna. Al revés de Bravo Portillo, que resultaba un militar hecho a la antigua. Al poner pie en Barcelona, Koënic ya había recorrido medio mundo. De Postdam — su lugar de origen y donde ejerció como «croupier» ventajista — pasó a Bruselas. Sentía debilidad por los títulos «nobiliarios», y un día tranquilamente se adjudicó el de barón.

En Berlín amplió sus conocimientos, convirtiéndose en estafador notable. Dió con un militar algo crédulo, y mediante una pequeña operación de prestidigitador en naipes le sutilizó al militar 25.000 marcos que llevaba encima.

De primer antuvio el castrense quedó desorientado, pero luego, dándose cuenta de la maniobra, denunció a Koënic, huyendo éste hacia América, lugar donde suelen esconderse los buenos estafadores europeos.

En Buenos Aires nuestro barón continuó ejerciendo sus méritos de ladrón con guantes. Luego montó una casa de juego en un lugar de Venezuela, dando a ese establecimiento el nombre de Casino de Montecarlo. El lema del barón y de los dependientes de la casa era el desvalijar sutilmente al cliente tanto daba si perdedor o

ganancioso. Mas, como sea que la policía sudamericana, a pesar de su *nonchalance* a veces le da por detener a troche y a moche no importando personas ni personajes, Koënic temeroso de uno de estos arranques, desapareció prudentemente de ese lugar de Banania para dejarse caer, al cabo de cierto tiempo, en la capital de Francia. Ello fue en el comienzo de la guerra europea, y en hombre oportunista se hizo pasar por elemento francófilo, logrando ponerse en contacto con el servicio de espionaje francés. En calidad de afiliado a ese servicio se estableció en Irún sedicentemente para vigilar el contrabando que desde España se hacía en favor de los Aliados; y además, para establecer en tal lugar fronterizo una timba de juego. Un incidente por el cual fue fusilado un vendedor de periódicos, en el cual parece que Koënic tuvo intervención directa. aconsejó al barón un cambio de aires, emprendiendo desde Irún una *tournee* de placer por Bilbao, Málaga, Palma de Mallorca, Sevilla y Cádiz, para terminar instalándose en Barcelona.



En la época la situación industrial de Cataluña era brillante. Muchos patronos, muchos industriales, muchos acaparadores se habían enriquecido súbitamente y sin gran esfuerzo, solamente siguiendo con tino las incidencias del conflicto guerrero. A muchos de entre ellos se les fue la cabeza, pues creyeron que aquella lluvia de oro sería permanente, y, llenos de arrogancia, no se amoldaban a extender el beneficio a los obreros. A esta actitud de los patronos, en resistencia pasiva primero, y entreabierto oposición luego, los obreros replicaron con una ofensiva general que culminó en una situación de huelgas escalonadas.

Tal sucedía en 1918, y frente a pareja situación los gobernantes tenían dos caminos a seguir: el de la comprensión o el de la represión. En malos políticos optaron por el último. Quien se encargaría de ese cometido sería

Bravo Portillo, el cual se hallaba, en la circunstancia, suspendido de empleo y sueldo por motivos de espionaje (1). Milans del Bosch, capitán general de la región, fue quien le proporcionó el nuevo cargo presentándolo a los elementos directivos de una entidad barcelonesa (2), partidaria, como el propio Milans del Bosch, de organizar una furiosa represión contra los trabajadores organizados.

Muerto Bravo Portillo en atentado por elementos del Sindicato Unico, fue sustituido por el barón de Koënic, que ya se había insinuado para cargo semejante. Tanto daño causaría que su antecesor resultaría un angelito a su lado. Todo el mundo lo sabe, como tampoco ignora que Koënic actuó a sueldo de ciertos conspicuos de la burguesía y que con unos cuantos malhechores y los restos de su cuadrilla de los días de espionaje, organizó una pandilla de pistoleros que se dio a conocer con el nombre de Banda Negra, la cual, además de las tareas represivas practicaba el chantage contra los patronos y asaltaba mesas de juego.

En la rambla de las Flores Koënic estableció una oficina *Detective - Privat*. No meterse en ella. Al salir del establecimiento os encontrarais sin reloj ni cartera. Era aquí donde el barón preparaba sus planes, como hemos adelantado. En alarde táctico, dividió a sus subordinados en tres grupos. El primero se dedicaría a escuchar conversaciones en diversos lugares de reunión para deponeer luego el resultado de su misión en la Oficina. El segundo se alistaba en los sindicatos obreros para establecer relación con sindicalistas caracterizados y servir a Koënic las características personales y domicilios de los mismos. Es este segundo grupo el que dio lugar a la creación del fichero Lasarte. Como que ni Koënic ni los que le sucedieron se pagaron de escrúpulos, y por otra parte lo que les interesaba era dar la sensación de elementos activos, no extraña a nadie que en dicho

(1) Fue Pestaña quien valientemente lo denunció en «Solidaridad Obrera» diario. (N. de la R.)

(2) Fomento del Trabajo Nacional, presidido por Miró y Trepal, de Fomento de Obras y Construcciones, uno de los fundadores de la Patronal barcelonesa que daría a presidir a un comparsa apellidado Graupera. (N. de la R.)

El pistolero barcelonés

fichero, al lado de una referencia exacta, figurara un rímero de fantasías, puesto que cuanto se «hacia» era cotizado. Así, cuanto más abultara la nota más ascendía la nómina. El tercer grupo era el llamado de acción, teniendo como especialidad provocar desórdenes, coaccionar, promover disputas. Sus componentes disponían de autorización para porte de armas.

Hasta entonces, tanto en las altas esferas como en la Patronal se había coincidido en los métodos que cabía aplicar para afrontar a las organizaciones obreras; mas a fines de 1919 se produjo una división en el seno de aquélla. Una parte se declaró partidaria de la continuación del barón de Koënic y la otra se proclamó contraria. En ésta constaba el presidente Graupera.

Viendo aproximarse la tormenta Koënic pensó, con acierto, que si triunfaba el criterio de sus opositores la pingüe subversión que percibía era perdida. Para evitarlo y prestigiar su personalidad combinó un autoatentado cuya figuración tuvo lugar en Gracia. Como es natural, Koënic salió de la aventura indemne.

Pero el «atentado» produjo mucho ruido en la ciudad. Los diarios se ocuparon del mismo con lujo de detalles. Koënic se invistió con una aureola de víctima propiciatoria y, al menos momentáneamente consiguió detener el despido que temía de la Patronal.

Cuando el general Arlegui se posesionó del cargo de jefe de la Policía se encontró con que un barón de Koënic llevaba la delantera con un cuerpo de policía que funcionaba independientemente de la oficial, con cuya situación no quiso avenirse. Arlegui se procuró los antecedentes del supuesto barón; hizo registrar la agencia *Detective - Privat*, que dio por resultado hallar en la misma armas de todas clases y mucha documentación confidencial. La intención de Arlegui era de cerciorarse de la verdadera personalidad del barón y luego suprimirlo. Mas, consultando papeles se dio cuenta de que se trataba de un hombre importante, cuando menos para cierta clase de «trabajos», llegando a la convicción de que el aventurero era utilizable.

Magnífico. La cosa salió a atentado por día, todos los cuales eran atribuidos, sistemáticamente, a los clásicos «elementos sospechosos y perturbadores». Entretanto y con cierta frecuencia, varios patronos



recibían anónimos conteniendo amenazas de muerte por si no cedían determinadas cantidades de dinero, y eso — que no era sindicalista — hizo barruntar la existencia de elementos dedicados al chantaje, no faltando quienes se atrevieron a señalar a Koënic y a sus «policías» con cuartel en las oficinas de la Rambla de las Flores.

Por si las moscas en la Patronal se tomó el acuerdo de prescindir de los servicios del barón. Este, hombre de recursos, acusó a Graupera de haberle sustraído, por personaje intermedio, unos documentos que tenía guardados en una caja de caudales. El elemento intermedio era, según Koënic, el propio delegado de Graupera que le comunicó la renuncia patronal a sus servicios. Siempre según Koënic, el enviado de Graupera se le presentó en casa para trocar los documentos con una cierta cantidad de dinero. Incluso le amenazó con llevarlo a los tribunales si no contemporizaba... Un chantaje «baronista» en toda regla.

No precisa profundizar mucho para ver claro. Se trata de lo siguiente: En el transcurso de las luchas sociales de Barcelona han existido siempre intermediarios interesados en prolongarlas. El interés procedía del hecho que el papel de «interventor» daba pingües resultados. El primer explotador de tales situaciones fue Bravo Portillo; el segundo el barón de Koënic, y los últimos los generales Arlegui y Martínez Anido, dos militares que transformaron la Banda Negra del barón en organismo legal: los «sindicatos libres». Ocupémonos ahora del funcionamiento de esos «sindicatos», constituidos con las sobras de pistoleros anteriores, bajo la alta dirección del «austero» Martínez Anido y mediante la decidida colaboración del «filantrópico» Arlegui.

Frente a la multitud obrera sindicalista ambos represores situaron una nueva fuerza. Ya hemos indicado su procedencia: distrito

V y barrios adyacentes; habituales de «Le Chantclair» y del «Zaragoza», una taberna de la calle Arco del Teatro más especializada en el juego que en la bebida y donde acudían los «prestigios» del barrio. Si a consecuencia de una jugada discutible se producía una querrela con armas airadas, el dueño, siempre vigilante tras el mostrador y el cajón de la moneda entreabierto, sacaba un par de pistolones que aplicaba sobre los contendientes al tiempo que les decía, sonriente:

— Ser buenos, muchachos, no me hagáis enfadar.

Ctros eran traidores a la causa obrera (Inocencio Feced, por ejemplo) y elementos del Requeté.

El «sindicato libre» funcionó con todas las apariencias de legalidad. Para no ser menos que los sindicatos auténticos, el «libre» estableció un programa de reivindicaciones en el que se hablaba de salarios, montepios, socorros, retiro obrero, etc. Pero de hecho se limitaba a repartir armas, carnets de somatén y pagar a sus hombres de acción. La cantidad estipulada por semana era de 100 pesetas para los primeros tres meses; luego las gratificaciones suplementarias por cada hecho, u atentado.

En esta etapa intervinieron muy activamente los pistoleros Sales, presidente del «libre» Laguía (3), Homs, en calidad de capitostes; Cinca, Pallás, Baldrich, Rabat, Tarragó, Vera, Tejada, Gravat, Batlle, y otros. Estaba también «la Pagesa», concubina de Homs, que tenía la misión de señalar víctimas. Con todos estos sujetos colaboraron estrechamente Pita, Marín, Escartin, Pérez, Domínguez, Espejo, (4) etc., todos agentes calificados en el cuerpo de Policía. Lasarte, el hombre del fichero de sindicalistas militantes, también intervino activamente, aunque normalmente cuidara del archivo e indicara para la aplicación de la ley de fugas. Un juez militar, Fernández Valdés de triste recordación, (5) también ayudó en lo posible a las bandas de libreños y policías. Igual intervino una da-

(3) Sales fue muerto en 1936 en Barcelona y Laguía Lliteras pereció, junto con tres libreños más, a fines de 1922 en el atentado del café La Gábía, de Manresa. (N. de la R.)

(4) Espejo, uno de los inspectores de policía más encarnizados contra los sindicalistas, murió pistolero en el Borne en 1922. (N. de la R.)



El abogado Francisco Layret.

ma catequística de la barriada de Gracia, especializada en sacar pistoleros libreños de la cárcel cuando habían sido encarcelados por haber actuado con excesivo desca- ro en la vía pública.

Expliquemos ahora la parte «financiera» de algunos atentados ordenados o con el visto bueno del Gobierno Civil y la Jefatura de la Policía. El asesinato del abogado Francisco Layret fue cotizado con 40.000 pesetas, a repartir entre los asesinos Alvarado, Baldrich, Soria, Cinca, Vera y Serra. El asesinato de Salvador Seguí «Noi del Sucre», les valió a sus autores y preparadores (éstos, Sales y Homs) 25.000 pesetas. Recuérdese que el atentado contra el Noi comportó igualmente la muerte de Comas y Paronas, que accidentalmente le acompañaba.



Evelio Boal, secretario de la C.N.T.

Seguí ya había sido atentado en diferentes ocasiones: una en la

(5) El juez Valdés, conocido por El Chato, fue ajusticiado por el pueblo en la segunda mitad de julio 1936. (N. de la R.)

(6) Manuel Ars fue asesinado en parecidas circunstancias y depositado su cadáver, mutilado, en la calle Vila Vilá, cerca del Paralelo.

El pistolero barcelonés

calle Mendizábal, otra saliendo del Sindicato de obreros portuarios. Tanto en esta segunda acción criminal como en la de la calle de la Cadena, en la que pereció, actuó el somatén disparando escopetas al aire para sembrar el pánico y proteger la retirada de los asesinos, en cuya estrategia intervino directamente Lasarte.

El sindicalista Pedro Vandellós fue muerto en la Jefatura de la Policía tras quemar de los ojos y otros tamentos. Aún con vida lo arrojaron a un calabozo. Ya difunto lo condujeron a Sants, (6) y en un terreno vago lo colocaron sobre los railes del tren. Pasó un expreso y destruyó el cadáver. Entonces la policía y la propaganda pistolera propalaron que Vandellós había asesinado por los del Unico por haber actuado de confidente. Tras el crimen la caudanía. Mas lo cierto es que Vandellós recorría las obras de Sants recogiendo dinero para los compañeros encarcelados, considerados en unos quinientos; que encontrándose en una ladrillería de Las Corts el dueño lo denunció a la guardia civil, que lo entregó a la policía; que ésta tramó contra el detenido una acusación de estafa (por la suscripción pro presos); que en la Delegación de policía del distrito suministraron al detenido una paliza formidable para hacerle declarar en falso; que trasladado a la Jefatura fue visitado por Arlegui, que llegó al extremo de clavarle repetidamente el espadín; y que al quedarles la víctima en cadáver los verdugos se vieron impelidos a camuflar su delito.

Otro caso elocuente de la aplicación de la ley de fugas: Evelio Boal, secretario general de la Confederación Nacional del Trabajo, fue detenido el día 3 de marzo de 1922, siendo atormentado antes de ingresarlo en la cárcel. A los ocho meses de detención tuvo noticias de que sus dos hijos se hallaban gravemente enfermos, pudiendo morir de un momento a otro. Acongojado, le dio por escribir al Gobierno civil solicitando unas horas de libertad para ver a los niños. Fue, en ello, complacido. Lo sacaron de la cárcel y lo condujeron al despacho de Arlegui, el cual lo recibió amablemente y le dijo que Martínez Anido, conmovido por su carta, había decidido dejarlo en libertad, con la condición expresa de reintegrarse a la cárcel luego de cumplida su visita humanitaria. Una vez en la calle, Boal en vez de andar corria, y poco antes de llegar a su domicilio

sonaron unos disparos que hicieron blanco en el cuerpo del cuitado, que cayó agonizante al suelo. Sus asesinos se acercaron a él para cerciorarse de si estaba o no muerto. Se trataba de los pistoleros Sales, Baldrich, Vera y Tejada, siendo este último quien se acercó más a la víctima pistola en mano. En un postrer rapto de energía, Boal descargó una tremenda bofetada a Tejada rompiéndole los lentes, clavándosele un cacho de cristal en el ojo izquierdo. Mientras vivió, el miserable Tejada quedó marcado por su víctima.

Uno de los atentados más burdos de la época fue el perpetrado contra el gobernador Martínez Anido. Fue organizado por sus propios acólitos para hacerle recuperar el prestigio que perdía en las altas esferas de Madrid, y a la par



eliminar de una sola vez a una gran cantidad apreciable de «elementos perturbadores». El renegado Feced, de acuerdo con los policías Escartin y Pellejero lo combinaron. Ni que decir que el atentado fue un simulacro. El grupo encargado de ejecutarlo se situó en la Rambla de Santa Mónica en espera de que el gobernador saliera de la representación nocturna del Principal Palace. Al ver venir el auto de Martínez Anido los conjurados se prepararon, mas de pronto sonó la voz de ¡la policía! Fue Pellejero quien lanzó el grito arrancando a correr a todas piernas. Tal vez fue la consigna. Inmediatamente crepitaban disparos de todas partes. La policía apareció de todas las puertas, de todas las bocacalles. De este hecho hay declaraciones escritas por una de las víctimas, un tal Cerdeño, y de no querer tergiversarlas, un juez, Fernández Céspedes, es testigo calificado. Cuando el auto de Martínez Anido pasó por el lugar destinado al supuesto atentado, sobre el suelo yacían cuatro hombres (7). El propio juez pasó nota directa del suceso al ministro Sánchez Gue-

rra, y cuando Martínez Anido creía recibir de éste felicitaciones por haber salido indemne de los disparos, oyó estupefacto por teléfono la voz de Sánchez Guerra que le decía: «Estoy al corriente de todo, conozco la realidad del hecho, y estimo que sería muy conveniente que usted y Arlegui presentaran inmediatamente la dimisión de sus cargos.» Martínez Anido quiso replicar al ministro, pero éste había cortado la comunicación.

Del pistolero se podrían contar muchas cosas más. Materia habría para llenar un voluminoso libro si se tratara de aportar información municiosa. El objeto de esta crónica consiste únicamente en reflejar una impresión tan cercana a la verdad como me ha sido posible. He procurado explicar los antecedentes en trabajo anterior a éste (8), y en esta ocasión relato el funcionamiento, las características y la finalidad que perseguían los generales Martínez Anido y Arlegui al crear el artificio del «sindicato libre». Los atentados

(7) En esta absurda tragedia murió algún compañero de los que habían acudido de buena fe a la cita. Asimismo hallaron la muerte un par de policías. (N. de la R.)

(8) A esta Redacción no le ha sido posible hallarlo. que hemos relatado son extraídos

del copioso muestrario existente por ser los más ejemplares. Ellos contienen toda la gama de la táctica represiva.

Para terminar vaya un detalle pintoresco. A uno de los elementos más destacados del «sindicato libre», Laguía Lliteres, tuvo ocasión de conocerlo, precisamente y extrañamente en la redacción de «La Mainada», semanario infantil que editaba el buenazo de Aveli Artis y del que Laguía era director. Escribía una novela para peques que titulaba «Nap-buf, detectiu», y confeccionaba el periódico. Al lado de las cuartillas escritas, y, al parecer, para inclinar a los muchachos por el lado del bien, figuraba una enorme pistola cargada. Al llegarle la hora de salir se metía la herramienta en el bolsillo trasero del pantalón y se despedía:

— Amigos, me voy porque tengo reunión en el sindicato.

Ese pistolero. ¿provocó el del Unico? Evidentemente. A los cenetistas no les cabía otro remedio. Primeramente por ley de defensa y luego por instinto de conservación. De todas maneras el pistolero es un recurso reprochable por las particularidades morbosas que entraña.

No he tratado en este reportaje de cultivar la truculencia sino hablar de aquella época, de la que convendría ocuparse con frecuencia para airearla y tratar entre todos de imposibilitar el retorno de una calamidad semejante.

JAUME PASSARELL

(De «Mirador», Barcelona 1931).

DISCOS

KAPI. — Seguí habría sido azarista.

KROSI. — O macianista.

TIKIS. — O comunista.

MIKIS. — O rabassaire.

LOPEZ. — O posibilista.

LAPIZ. — O imposibilista.

LIPIZ. — O iodista.

LALO. — O nadista.

LOLO. — O maurinista.

LELO. — O la hostia.

Seguí habría sido todo menos lo que murió siendo.

A este tenor todo valor puede ser invertido, introvertido, contravertido. El casamiento podría ocurrir entre dos machos, o entre dos hembras, o de un caballero con la yegua, o de la ama seca con el perro de aguas; ¿a un marxista llamarle karlista?, ¿a un escamot, lerrouxista?, ¿a un lerrouxista Doña Virtudes?, ¿a un falangista que rubin flautista?, ¿a un verdugo,

preclaro humanista?, ¿y al mari con orto, solución al problema del aborto?

Razón tenía Don Ministro sin cartera: un «pickpocket» se la había robado.

Razón tiene Nicrofantes:

«De Seguí seguí

lo que de otros oi,

y allá penas y elefantes

si soy más imbécil que antes.»

Servido sin óbolo, por

DISCOBOLO



Información de Barcelona

Luchemos en los institutos

Compañeros:

La lucha reivindicativa de los maestros nacionales, privados, profesores no-numericos y enseñantes en general ha culminado el 6 de febrero en una huelga general que ha unido en escuelas, institutos y universidades a los estudiantes y enseñantes contra la actual educación capitalista, este paso es un enfrentamiento contra el régimen fascista que la dictadura burguesa adopta en España como forma de Estado.

Los enseñantes en lucha se unen a las luchas de estudiantes, trabajadores sanitarios, obreros, campesinos que están dando batalla contra la opresión y explotación del hombre por el hombre, concretándose en las últimas semanas en huelgas, ocupaciones, acciones guerrilleras, manifestaciones, movilizaciones antirrepresivas. El Estado cuando emprende crímenes fascistas como los consejos de guerra contra E.T.A., «Colectivo Hoz y Martillo» y el joven libertario Julio Millán, cuando desencadena oleadas de detenciones y tiroteos contra antifascistas, cuando hace marchar el T.O.P. sin cesar, cuando prepara nuevas mascaradas judiciales, todos los que queremos defender nuestros derechos y vivir en una sociedad sin clases ni jerarquías tenemos que pasar a la acción, como ahora hacen los enseñantes que luchan unidos por aumento salarial; firma del contrato de trabajo en abril-mayo en vez de octubre; readmisión de todos los despedidos; seguro de desempleo; supresión inmediata de todo «certificado de buena conducta» de la policía; estabilidad en el empleo; imposición de derechos de expresión, reunión y asociación que establecen asambleas y avanzan hacia un Sindicato Único y Revolucionario de enseñantes.

Nosotros, estudiantes de Bachillerato, debemos luchar por nuestras propias aspiraciones, no hay que someter nuestro combate al de los profesores sino hacerles comprender que la solución de las reivindicaciones de los enseñantes pasa por la solución de los problemas del estudiante. Vemos como este régimen de asesinos y ladrones que se llama Estado sirve al capitalismo español para imponernos, con los capitalistas yanquis, una «ley de educación» de carácter

ter clasista y selectiva, para un mayor beneficio a los capitalistas y el perjuicio del pueblo trabajador. Como muestra preguntamos: ¿Dónde está la tan pregonada enseñanza gratuita? ¿Dónde están las promesas de quitar la selectividad estudiantil? ¿A quiénes dejan entrar en la Universidad? ¿Por qué los barrios obreros están casi sin centros de enseñanza, tanto diurnos como nocturnos?... reflexionemos sobre esta problemática y démosle una justa alternativa.

Los estudiantes libertarios, como algunos enseñantes que están hartos de ser perros guardianes del

Contra la arbitraria subida del Metro

La subida de los precios del Metro en 1 peseta los días laborables y de 2 pesetas los festivos, es una nueva medida arbitraria que nos imponen los capitalistas a las clases trabajadoras.

Mientras el coste de la vida sigue subiendo, los salarios no lo hacen al mismo ritmo, sino que incluso se ponen en práctica fórmulas para congelarlo de cara a conseguir una mayor acumulación de dinero por parte de los capitalistas españoles con el fin de «su puesta al día» respecto al Mercado Común Europeo.

Estas medidas, de las cuales esta impopular subida del Metro no es más que un ejemplo (como lo son a su vez la carestía de los productos de primera necesidad y los servicios imprescindibles), solo benefician al lucro de los capitalistas, empobreciendo a las clases populares a las que solo les queda un camino: el de luchar contra todo tipo de medidas explotadoras y represivas que el Estado impone.

Ante el continuo robo a que es sometido el pueblo, activemos nuestra justa y combativa protesta luchando contra el aumento de los precios sin doblegarnos ante la represión, y es más, respondiendo violentamente a ésta.

En la subida de los precios de los transportes públicos durante los años 1951 y 1956, la respuesta del pueblo barcelonés fue la única posible: luchar mediante la acción directa contra la explotación capitalista que se sostenía y se sostiene por el fascismo.

sistema capitalista y policías de su cultura, luchamos contra esta situación de miseria intelectual y de educastración a que nos somete esta civilización alienante y represiva del actual sistema jerárquico y capitalista. A partir de hoy debemos imponer la Asamblea como único órgano de discusión y decisión.

¡Ni castración educativa, ni selectividad, ni división capitalista y autoritaria del trabajo!

¡Por una vida sin tiempo muerto en que podamos vivir sin trabas!

¡Cambemos la vida y transformemos la sociedad, luchando!

¡Unidos venceremos!

Estudiantes Libertarios de Cataluña (Colectivos de bachilleres).

Hoy se impone un combate de parecidas características:

— Intensificar nuestras protestas, luchar activamente contra la explotación-represión.

— Utilicemos todas las formas de Acción Directa, ya que la lucha del Pueblo Trabajador unido frente al Estado es el único camino hacia el triunfo.

¡Todos unidos en la lucha! ¡Por la baja de los precios! ¡No más aumentos en el coste de la vida! ¡Por el bienestar del pueblo trabajador! ¡Por la gestión directa de los Servicios Públicos en manos del mismo pueblo! ¡Por una sociedad sin clases ni Estado! ¡Por la Revolución socialista libertaria! ¡Viva el Comunismo Anarquista!

El Comité Regional de Cataluña de la Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.-A.I.T.).

Enero de 1973.

Al pueblo trabajador y al estudiantado en lucha:

El condicionamiento del individuo y de las clases trabajadoras es tan alienante y represivo que el combate contra la ideología burguesa (superestructura de la sociedad capitalista) se convierte en un factor determinante en la lucha revolucionaria y por tanto en la lucha de clases. El medio más ra-

dical para avanzar hacia la abolición de la opresión y la creación de una sociedad libre, es ir cambiando desde ahora y al máximo las posibilidades individuales y colectivas de nuestra propia vida cotidiana, rehusando cada vez más a la familia, a la propiedad, al ejército, al trabajo alienante, a la educación burguesa, al parasitismo de toda especie...

La Revolución Social está dialécticamente ligada a la Revolución «cultural» y por ello debemos luchar dentro de una práctica revolucionaria que busque permanentemente tocar tanto los fundamentos socio-económicos como las estructuras mentales. En la situación concreta de luchas estudiantiles que han llegado al crucial momento de avanzar hacia la destrucción de la educación capitalista y sus instituciones (con una «Ley de Educación» que desde el 14 de febrero del pasado año es el objetivo prioritario que las luchas quieren destruir) o de retroceder hacia formas corporativas y reformistas en caso de ser dirigidos por «organizaciones» frenadoras que pretenden reclamarse de «izquierdas».

La alternativa solo los trabajadores la podemos resolver a favor de nuestros intereses de emancipación total si nos tomamos el papel de conductores de la lucha en el frente de la educación. El sindicalismo revolucionario tiene el deber de ponerse al frente del combate contra «la Ley de Educación», la enseñanza capitalista y sus instituciones (escuelas, institutos, universidades, etc.) en tanto que fábricas de élites privilegiadas y perros guardianes de la «cultura» burguesa.

La C.N.T. como organización sindicalista revolucionaria de los trabajadores considera que esta lucha no solo afecta a los estudiantes que sirvan al pueblo trabajador y su lucha de clases, sino que es un combate de todos y en especial de la clase obrera y capas populares.

¡Por la lucha contra las formas educativas del capitalismo conducida por el proletariado! ¡Por una sociedad sin clases ni Estado! ¡Abajo la alienación y represión de la civilización capitalista! ¡Trabajadores y estudiantes un mismo combate! ¡Viva el Comunismo Libertario!

Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.).

Barcelona, febrero de 1973.

Alejandro Lamela en el Centro Confederal

Paris, 25 de febrero. — Mañana en la sala; buena concurrencia. Podía ser superior. Habría que dejar la pieza mayor sin recodo vacío, como en las solemnes ocasiones.

El compañero Lamela se siente en la tribuna como pez en el agua. Es su fuerte. Tiene don de palabra. Con holgado aliento descifra la problemática autoritaria. Por noción profunda del tema, es minucioso. El autoritarismo nace y se escalona con el tiempo. Procede del paraíso primitivo, del colectivismo tribal, justo y desinteresado. Todo era de todos, con rectores elegidos, no llegando nunca a jefes. Síntomas en la modernidad proceden de ello. Pero el culto a la fuerza bruta, el afán desmesurado de dominio, el animalismo de los fuertes, determinan la aparición, la evolución dominante del Estado. Cabalmente organizado, el poder bestial crece en tanto la familia y la individualidad declinan. Lamela no ahorra detalles, prolifera en ellos. La pasión de poder aumenta y se perfecciona, llegando al desborde con Napoleón e Hitler, éste con más garra que aquél y expuesto también al fracaso napoleónico por abarcar más de lo que su fuerza permitía. (Napoleón quebró en Rusia, el Führer igualmente). Gracias a ellos y a sus acólitos, el Estado ha llegado a su quintaesencia. Demócrata no puede serlo por ley de nacencia. Le conviene conducta de hierro, drástica, maciza, y no sutilezas filosóficas. Hitler y Stalin se equivalen, Marx y Bakunin se repelen. Si los actuales no nos apresuramos en desvirtuar al Estado, éste acabará con las esencias anarco-populares.

Para fortificar su tesis, el compañero Lamela se remite a la antigüedad para estudiarla, y seguir el paso a paso hasta alcanzar el presente. El dueño, el jefe, el cacique son entes espúreos, tumores que le salieron a la humanidad de las tribus ancestrales. La fuerza organizada en Estado actual no es moderna, es arcaica e impropia de la sociedad que nos contiene. La influencia del Estado ha convertido al hombre en enemigo de sí mismo. En sus balbuceos, la organización estatal ya origina la desigualdad instituyendo la propiedad privada, dando origen al comercio, al engaño, a la avaricia. El interés común, la solidaridad, palidieron, y los instintos se exacerbaban. Poseer, siempre poseer, sin reparar la precariedad del vecino. Poseer con fiebre al ampa-

ro de la fuerza bruta estatalizada. El jefe temporal y revocable cedió plaza al autoritario absoluto. El Estado fue y sigue siendo esto. Lamela lo dice con datos que aporta.

Los Cortés y Pizarro rompieron moldes sociales aztecas, mayas e incas, sustituyéndolos con otros de la peor especie. Para romperlos, la indiada tuvo que sostener una revolución, sincopada, de 400 años.

La nobleza imperó en feudalista y la Revolución francesa la desbancó en favor de la burguesía. Cambios espectaculares que dejaron, en toda ocasión, al pueblo decepcionado, pasado de plebe a proletario, pero siempre sujeto a miserias. La política obrerista apareció en copia de la política profesional turnante, logrando coartar el vigor revolucionario de la filosofía ascendente. En el caso mejor se anula a una burguesía para instituir otra: la burocrática. No se avanza camino y el atascó es evidente.

El comunista vale para político, no para el sindicalista. El libertario vale para el pueblo, no para los explotadores del mismo. La organización obrera ha de valer, hoy, por la obtención de gajes materiales y la preparación de conciencias. Mañana servirá para regir la sociedad, justa e igualitariamente. En todo caso, hay que prevenir contra el aburguesamiento, contra la civilización de la mecánica doméstica, o sociedad de consumo, que tantas voluntades revolucionarias erosiona.

En nuestra guerra el aburguesamiento, la politización de la retaguardia perdió impulso miliciano, periclitando el valor incontenible de los primeros meses, verdaderamente revolucionarios. Cuando los políticos se sobreponen a la voluntad popular, la pérdida de la Revolución es segura. Para afrontar otra situación parecida a la del 1936, Lamela sugiere la formación de milicias sindicales, pues la Organización — dice — tiene derecho a las armas, al arsenal, a la intendencia, para la defensa de los intereses populares. Criterio que mereció observaciones al término de la peroración lamelana. Observaciones de color antimilitarista que dejaron de acuerdo orador y auditorio. Correspondieron las intervenciones a los compañeros Balkanski, Ferrer, Galán, y algún otro compañero cuyo nombre no conseguimos recordar, y del cual confiamos recibir dispensa. — Z.

COMUNICADOS

S. I. A. DE MONTAUBAN

Invita a todos sus adherentes y amigos a todas las Secciones locales del departamento, para que asistan a una asamblea extraordinaria que tendrá lugar el día 18 de marzo (domingo) a las diez horas en el Café de la Comedie, (frente al Teatro Municipal de esta villa). Dado el interés de los asuntos que en la misma se expondrán, queremos de todos aquellos que siguen estimando que la «Solidaridad», no es una palabra vacía de contenido, sino que abarca todo el sentimiento moral de ayuda, hacia todos aquellos seres humanos que dentro de sus convicciones ideológicas y sociales se sientan acreedores de la misma; para que asistan numerosos a dicha asamblea.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Para el domingo día 25 de marzo 1973 a las diez de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie.

Correrá a cargo de la compañera Federica Montseny que versará sobre el tema: «España de ayer, de hoy y de mañana».

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, A.I.T., invita fraternalmente al acto a todos los afiliados de las Federaciones Locales, familiares, simpatizantes, emigrados económicos, antifascistas, amantes de la cultura y a los jóvenes de ambos sexos en general.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Esta F. L. informa a sus afiliados que la asamblea del mes de marzo tendrá lugar el día 18 en el local y hora habitual.

S. I. A., BURDEOS

U. L. de S.I.A. de Burdeos, convoca a todos sus afiliados y amigos a la Asamblea que tendrá lugar el domingo 11 de marzo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42. rue de Lalande.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

Esta F. Local comunica a todos sus afiliados que la asamblea a celebrar el día 11 de marzo a las 9,30, tendrá lugar en los locales de SIA, 9, rue Duchalmeau.

S.I.A. DE NIMES

Comunica a todos sus afiliados que la asamblea general tendrá lugar el día 13 de marzo en su local social a 20 h 30.

NUCLEO RHONE-LOIRE

La Comisión de Relaciones invita a los compañeros que deseen asistir, y aportar plausibles iniciativas si quieren hacerlo, al debate con finalidad constructiva, de positivas realizaciones, que en torno a cultura y propaganda, tendrá lugar en la Bolsa del Trabajo de Villeurbanne, el domingo día 18 de marzo, a las 9 de la mañana.

AMIS DE HAN RYNER

Réunion dimanche 11 mars a 14 heures 45, Salle de « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard, sous la présidence d'Elie Broida, Vice-Président des A.H.R. Causerie de Marc Joux : « La vie de Jésus d'Ernest Renan et le Cinquième Evangile de Han Ryner ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

**

Le n° 108 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru (3, Allée du Château, 93-Pavillons-sous-Bois). Au sommaire : Georgette Ryner : « Deux Eliacin, Ernest Renan y Han Ryner ». Manuel Devaldès : Deux drames philosophiques d'Han Ryner, *Vive le roi!* et *Les Esclaves*. Banville d'Hostel : *La Vipère* de Han Ryner. Han Ryner : La conspiration du silence. Amours cyniques et autres inédits.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Julián Floristán, Royan, 30; Vandellós, Angoulême, 50; F. Local de Mussidan, 200; C. Ballesta, Sarregamines, 25; Vda Tort, Goussanvilliers, 10; Siu José, Arles, 50; F. Hernández, Paris, 10; Soms, Noisy-le-Sec, 37; F. Local de Drancy, 30; Berthe et Jacques, Paris, 10 francos.

Total: 452,00 F.

CORREO DE REDACCION

—Por accidente de máquina el número 743 de este semanario salió sin guillotinar. Que nos disculpen nuestros estimados lectores.

—Para dar alguna amplitud a la conmemoración del 50 aniversario de la pérdida del compañero Salvador Seguí, esta vez sacrificamos las secciones «Antena» y «Necrológicas», además de aplazar la publicación de algunos artículos y reseñas. Otra vez nos excusamos.

—Federación Local de Fumel: La referencia Seguridad-Vejez que solicitais va en el n° 433 de este semanario, página 11, columna 4.

Environnement-Pollution

Les moules aussi sont polluées

3^{ème} PARTIE : Nos côtes, nos marchés

Le mercure a tué au Japon, en Irak, au Pakistan : c'est loin !

Mais il n'y a aucune raison de penser que l'abondante utilisation de mercure en Europe ne constitue pas aussi un danger grandissant. Pouvons-nous sans risque consommer le poisson de nos côtes et de nos marchés ? Nous avons voulu en avoir le cœur net et donner une réponse sans équivoque à cette question. Il y avait plusieurs raisons de choisir les moules comme sujet de notre test. D'abord il s'agit d'un des produits de la mer le plus fréquemment consommé. Ensuite parce que les moules ont des caractéristiques biologiques qui font d'elles un excellent indicateur de la pollution marine. Ces mollusques se fixent sur les rochers des côtes : on peut donc parfaitement localiser la pollution. Les moules tirent leur subsistance du plancton microscopique de l'eau qu'elles filtrent au rythme de deux litres par heure. A cause de leur affinité pour les protéines, elles retiennent et concentrent tous les métaux lourds présents dans l'eau de mer. Des sondages préalables nous ont montré un lien direct entre décharges industrielles et teneurs en mercure dans le tissu des moules.

Notre test porte sur deux variétés de moules : les moules sauvages et les moules de culture.

LES MOULES SAUVAGES

Sur presque tous les points de la côte atlantique on trouve des moules sauvages. Bien des vacanciers font de la « cueillette » de ces mollusques leur activité préférée.

Faudra-t-il bientôt renoncer à cela aussi après avoir déjà dû sacrifier la baignade sur nombre de plages pour cause de pollution bactérienne ? L'analyse nous le dira.

Nos enquêteurs ont suivi la côte atlantique de Bordeaux à la frontière belge en France, tout le long du littoral belge, tout le long de la côte atlantique de l'Allemagne et enfin tout autour de la presqu'île danoise jusqu'à Aarhus (sur la côte est).

De l'autre côté de la Manche,

nous avons parcouru les côtes anglaises du sud et de l'est de St-Ives à Eyemouth (près d'Edimbourg).

Tous les 20 km, les enquêteurs ont prélevé dans des conditions standardisées, un échantillon de 100 moules d'une taille donnée : 3 à 3,5 cm. Au total, 157 relevés. Lorsqu'ils ne trouvaient pas de moules ils passaient à la station suivante.

LES MOULES DE CULTURE

Les moules vendues aux consommateurs vivent dans les mêmes conditions que les moules sauvages mais au lieu d'être récoltées dans des rochers dispersés, elles sont « cultivées » dans des parcs à moules situés le long des côtes et alimentés par l'eau de mer. Cela rend la récolte beaucoup plus rentable.

Notre analyse des moules sauvages donne déjà des indications sur l'état hygiénique des côtes productrices.

De cette manière nous passons en revue non seulement les régions de production française mais aussi les principaux exportateurs : Hollande (37.000 tonnes de moules arrivent en France chaque année en provenance de ce pays, soit un tiers de la production hollandaise). Danemark, Angleterre. Pour compléter l'analyse nous avons visité 11 marchés importants en France, en Belgique, en Hollande, au Danemark, en Grande-Bretagne. Sur chaque marché nous avons acheté des échantillons supplémentaires.

MOULES SAUVAGES :
DANGEREUSES 1 FOIS SUR 5

On peut diviser les stations côtières en trois catégories selon la contamination des moules par le mercure :

— moins de 0,1 ppm : *acceptable*. Il n'y a qu'une légère présence de mercure, sans danger immédiat pour la consommation humaine. 17 % des 157 relevés sont dans ce cas.

— de 0,1 à moins de 0,2 ppm : *suspect*. Il y a pollution. Pour cette catégorie il faut dire : « attention ». Toutefois, les moules en

provenance de ces zones restent acceptables pour la consommation actuelle. Il faut, toutefois, les surveiller à l'avenir ; 62 % des relevés appartiennent à cette catégorie.

— à partir de 0,2 ppm : *dangereux*. Il y a une nette pollution et le seuil dangereux est atteint.

Les moules de ces côtes doivent être interdites à la consommation. 21 % des relevés atteignent ou dépassent la limite de 0,2 ppm.

— Sur les côtes anglaises, la situation est grave. On n'y trouve, sur 34 relevés, pas moins de 20 teneurs de 0,2 ppm et plus et parfois nettement supérieures : 0,63 à Portsmouth, 0,51 à Brighton, 0,40 à Southend.

Les stations acceptables sont très rares : 2 seulement sur 34. Les autres sont suspectes.

— Sur les côtes françaises, la situation est moins alarmante.

Toutefois, il est temps de surveiller la situation car 35 stations sur 51 ont des taux de 0,1 à 0,2 ppm. Les environs de La Rochelle et de l'île d'Oléron sont d'ores et déjà dans la catégorie dangereuse : 0,28 et 0,29 ppm de mercure dans les moules.

Les endroits peu contaminés se concentrent particulièrement en Bretagne : au Nord de Morlaix, de St-Brieuc et dans le Golfe de St-Malo. On y trouve même le seul endroit où la teneur en mercure ne dépasse pas la teneur « naturelle » de 0,05 ppm : Port Goret (à marée basse seulement : à ma-

rée haute le taux est légèrement supérieur : 0,08).

— La côte belge est courte mais peu polluée par le mercure : aucun des trois relevés (Ostende, Nieuport, Blankenberge) ne montre de teneur suspecte ou dangereuse.

— Les côtes hollandaises sont rarement acceptables : une fois seulement sur 38 relevés. Il y a par contre des sections gravement contaminées : le record de tous les relevés de notre étude est obtenu à Nansum (près de Groningen) avec 0,83 ppm. Tout l'estuaire de l'Ems et le golfe du Dollart sont d'ailleurs dangereusement contaminés. Plus on va vers le Nord et plus la situation s'aggrave. Avec ses 29 stations suspectes et ses 8 stations dangereuses sur 38 relevés, la Hollande s'avère être en mauvaise posture, ce qui est d'autant plus grave qu'il s'agit d'un grand producteur et exportateur de moules.

— La côte atlantique de l'Allemagne est courte, ce qui ne l'empêche pas d'être suspecte (8 fois sur 12) et même dangereuse (2 fois). Les teneurs en mercure n'atteignent cependant jamais le score anglais ou hollandais.

— Les côtes du Danemark n'ont pas de point dangereux selon notre étude. Les stations peu polluées y sont nombreuses (7 sur 19). C'est assez encourageant quand on sait que ce pays est aussi un grand exportateur de moules.

(A suivre)

Appel à l'Association

(Suite de la page II)

nière bataille des néo-gaullistes)... A nous de préparer par la documentation, l'information, notre prise de position dans un conflit qui deviendra plus tragique que mai 68.

Dès ce jour, faisons appel auprès d'une table ronde à tous les libertaires, les révolutionnaires, pour créer « l'Association de Résistance Ouvrière » afin de ne plus voir galvauder le syndicalisme révolutionnaire, l'anarcho-syndicalisme.

Vive l'Unité Révolutionnaire antifasciste ! Y.-M. BIGET

COMMUNIQUE

L'Union Locale de Dijon a signé un tract provenant de la Communauté de recherche et d'action non-violente, 50, rue d'Illiens, 45-Orléans.

Redistribution de l'impôt pour le Larzac.

Nous vous demandons de retenir 3 % de vos impôts et de les verser à l'Association pour la promotion de l'agriculture sur le Larzac. Cette association est un essai de prise en charge par la population locale de la mise en valeur de la région.

Pour tout conseil pratique écrire : Comité Larzac (Pignerol), 12, rue des Huches, 21000 Quetigny.

Enfance

inadaptée, enfance à désadapter

6^e partie

AU NOM DE QUOI ?...

L'EI engloutit et digère des individus de qui pourrait naître une contestation; elle concourt à renforcer les mécanismes de conformité sur lesquels, au prix d'une nouvelle exclusion, tout est sauf. Elle aménage une incompatibilité sociale, et cet aménagement n'est qu'un rejet.

Les finalités que l'on trouve dans les discours de l'EI, arrivent à point pour confirmer le rôle politique qu'elle joue en tant que structure. Par finalité, j'entends les buts et motivations que s'assigne le « personnel d'encadrement » — du petit au grand... —, dans son entreprise d'éducation et d'épanouissement de la personne; par transparence, elle nous indique la catégorie d'homme et de cité dont se réclame la profession.

Il existe donc un contenu politique et idéologique sous-tendant le concept d'*inadaptation*, assise structurelle de l'EI. Pour moult raisons certains individus vivent une histoire dans laquelle il leur est interdit de participer aux comportements sociaux déterminant

les différents modes de vie relationnelle; ces comportements sont définis comme un stade normal, un bien auquel il faut accéder pour faire partie du tout social; on définit ainsi le degré d'être d'une personne proportionnellement à ses capacités à s'identifier aux normes sociales héritées, la conformité déterminant sa valeur intrinsèque. C'est par une telle philosophie qu'est justifiée la politique de dressage social ou... de redressement...

D'UNE NECESSITE...

Il faut dénoncer, sans nier pour autant les difficultés de certains enfants dont la souffrance psychique est une réalité, cette philosophie et les comportements qui en découlent; la prétendue éducation ainsi entreprise, vise essentiellement à rendre ces gosses aptes à disparaître, c'est-à-dire paraître comme les autres. Encore une fois, il n'est question que de répéter, non de devenir ou d'être. Pourquoi ces mutilations d'un dynamisme intime? De quel droit et au nom de quoi? Du droit de l'état souverain, au nom de l'inadaptation, ou plutôt au nom

de l'adaptation. La définition de l'inadapté se faisant en fonction de celle de l'adapté, qu'est-ce que ce dernier? C'est le bon élève, le bon citoyen, c'est le bon chrétien, le bon militaire, etc... L'adaptation devient une norme, celle de la conformité au modèle social, une nécessité. L'EI se transforme en porte-parole du pouvoir politique et social, reprenant à son compte l'idéal du Français moyen; elle saisit le gosse non sur le mode de l'être, mais sur celui de l'avoir. Refusant à l'instar de la société de prendre en considération la personne, elle ne lui permet pas d'exister. Elle l'accule à la répétition, l'enfermant loin de la vie.

L'EI ne peut souffrir d'être remise en question, le risque d'éclatement étant trop grand. Elle éduque, forme, conditionne, canalise ses éducateurs à diminuer leur potentiel créatif pour se concentrer sur la norme des comportements en cours; cette attitude s'apparente à la manière générale « d'éducation » et de formation dans nos sociétés; ses procédés ne sont ni plus ni moins malhonnêtes que ceux de l'éducation nationale...

... D'ETAT

Par le dressage des jeunes éducateurs, elle assure sa propre survie, et de surcroît satisfait à l'une de ses tâches, qui est de faire adopter à de jeunes citoyens les impératifs de conformité dictés par la mentalité collective et son expression débilisée: l'état. Dressés à répéter l'idéologie et les modes de comportement de leurs chefs, les nouveaux éducateurs sont aptes à reprendre à leur compte l'image sociale imposée par les écoles. Ils se font, à leur tour, les agents des mêmes modèles auprès des enfants inadaptés, ces morpions pathologiques d'une société malade.

Claude LAPORTE

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

GARDAREM LO LARZAC

Le Comité de soutien aux paysans du Larzac de Dijon avec la participation des militants de la CNT, engage depuis un an environ une action permanente. Au mois de juin 72, plus de 1.000 affiches ont été collées sur les murs de Dijon « Un nouveau scandale : Le Larzac », avec quelques 5.000 tracts.

Le 14 juillet, durant la retraite aux flambeaux, des militants CNT distribuaient des tracts pendant le défilé militaire. Des bombages importants ont été faits aux entrées de la ville.

Lors de la montée des paysans sur Paris, le Comité Larzac, organisa une manifestation avec l'aide d'agriculteurs de la région.

Ce fut une manifestation spon-

tanée, sans tracts ni affiches l'annonçant.

La police n'était donc pas au courant. Nous sommes arrivés sur les lieux vers six heures le soir, avec tracteurs et remorques, hommes-sandwichs, vélos et camionnettes; chacun apportant ce qu'il pouvait. Ce ne fut pas une manifestation où les gens défilent en troupeau de moutons (de circonstance !). Pourtant la manifestation s'est déroulée dans le calme. Après distribution de tracts expliquant l'action des paysans, les manifestants se dispersèrent.

Cette « manif » a été positive, non pas par la masse des manifestants (300 environ) mais par le sens de l'humour et la spontanéité de cette action, qui a été très

appréciée par la population; ce qui est rare à Dijon.

Nous pensons faire une semaine Larzac avec photos, films, brochures et (illisibles). Le groupe non-violent de Dijon, nous a donné un coup de main important.

La CNT s'est engagée à combattre l'armée pour que les paysans vivent en paix sur le Larzac, mais par cette lutte, nous voudrions que tout le monde prenne conscience que nous devons accéder à un fédéralisme des régions pour que les habitants décident d'eux-mêmes du sort de leurs terres. Avec les bretons, les corses, les basques et les occitans, tous vers un socialisme libertaire sous forme de fédération.

PHILIPPE ALLEN

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :

DELORME J.-P.

B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :

Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F

Etranger :

Six mois 28 F
Un an 56 F

Par avion (Amériques):

Six mois 41 F
Un an 82 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73

Le Directeur de la publication :

Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

15 MARS
1973
NUMERO 745
PRIX : 1 F.
45° ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

QUAND L'ARMEE DE L'AIR CASSE UNE GREVE, LES ZINGS SE CASSENT LA GUEULE...

«... Cette catastrophe est due à une erreur de pilotage...»

«... Les fonctionnaires, en recourant à la grève se sont mis hors-la-loi...»

Décidément, avec Galley on n'a pas plus de chance dans les transports aériens, que dans les P.T.T.

SERAIT-IL UN SABOTEUR, FANATIQUE DE L'ACTION DIRECTE ?

Environnement-Pollution

Les moules aussi sont polluées

4^{ème} Partie et fin : Le mercure dans les moules de culture

Pour les moules de culture achetées sur les marchés, nos analyses ne révèlent pas de teneurs dangereuses. Elle est cependant préoccupante : dans chacun des pays, des échantillons peuvent être classés « suspects » et frisent parfois les teneurs dangereuses.

Le plus inquiétant est l'absence quasi totale d'information sur l'origine. Dans certains cas nous avons pu nous assurer de la provenance en achetant les moules chez le producteur. Dans d'autres, une dénomination vague existe : « Bretagne », « Hollande ».

Quand on connaît les variations de localité à localité, de telles appellations se révèlent insuffisantes. Le plus souvent cependant — c'est le cas pour la grande masse des achats — la provenance n'est pas indiquée, ni même connue du détaillant.

La vente des moules est très timidement réglementée en France. Elle est placée sous le contrôle de l'Institut Scientifique et Technique des Pêches Maritimes : aucun colis de coquillage ne peut être vendu s'il n'est muni d'une étiquette portant le numéro du certificat de l'établissement expéditeur. Les moules étrangères doivent être munies d'un certificat de salubrité délivré dans le pays d'origine et reconnu par l'Institut des Pêches. Autant dire que le consommateur ne sait rien des moules qu'il achète ; il n'en connaît même pas l'origine.

UN DANGER A COMBATTRE D'URGENCE

De notre étude se dégagent les enseignements suivants :

1. Le mercure et surtout ses dangereux dérivés sont présents partout dans l'Atlantique.

De Bordeaux au Danemark, les teneurs mesurées dans les moules dépassent toujours les teneurs naturelles. Il y a donc pollution générale par le mercure. Certains diront peut-être « vous n'avez étudié que les côtes polluées ; mais le large et le fond marin restent purs ». Répondons tout de suite : c'est le contraire qui se passe ; des analyses faites par ailleurs montrent que lorsqu'on va vers la haute mer, la teneur en mercure augmente quelle que soit la profondeur.

On en a mesuré jusqu'à 0,42 ppm dans l'eau au large des Pays-Bas.

2. La pollution par le mercure est bien plus dangereuse encore que la pollution bactérienne.

D'abord parce que les conséquences d'une intoxication sont très graves et peuvent être mortelles. Ensuite parce que le mercure dans la mer ne s'élimine pas : il faut 15 ans environ pour qu'il se dépose dans les sédiments où il reste, à moins que nous le consommons par poissons interposés...

3. Sur 157 échantillons de mou-

nous, ils doivent être considérés comme suspects.

4. Conséquence immédiate pour les consommateurs : surveiller leur consommation de poissons et de mollusques. Compte-tenu de la contamination moyenne d'une part, des taux qui peuvent provoquer des intoxications d'autre part, nous pouvons concrètement conseiller ce qui suit :

— les très grands consommateurs de produits de la mer (ceux qui mangent en moyenne 500 g par jour) doivent immédiatement réduire leur consommation : ils

dépasse pas 0,3 ppm. Nous avons vu que certains échantillons de moules recèlent des teneurs supérieures. Nous savons par ailleurs que l'on a trouvé des taux nettement supérieurs pour du brochet, du thon, de l'espardon. Compte tenu de l'ignorance sur l'origine et l'absence quasi totale de contrôle, nous devons leur conseiller la prudence : pas plus de deux repas de poisson par semaine.

— pour le consommateur moyen (15 g par jour) il n'y a actuellement pas de risque si nous nous basons sur nos analyses de moules et sur les résultats d'analyse pour d'autres poissons. Le taux qui deviendrait dangereux pour eux (2 ppm) n'est presque jamais atteint dans des conditions normales, actuelles.

5. Précisément, les conditions ne sont pas normales ! La teneur en mercure de l'alimentation est mal surveillée, elle n'est pas vraiment réglementée, elle est insuffisamment contrôlée : il faut que l'importation ou la vente de produits ayant plus de 0,2 ppm de mer soit interdite. Il faut que les contrôles soient suffisants et efficaces.

6. Le consommateur a le droit de choisir en connaissance de cause. C'est pourquoi il doit connaître la provenance exacte des poissons et des crustacés qu'il achète. Les moules danoises sont, par exemple, moins suspectes que les moules hollandaises. Mais cette information restera inutile tant que ni le détaillant, ni l'acheteur ne sauront d'où vient ce qu'on leur propose.

7. Voilà pour l'immédiat. Il faut cesser aussi d'hypothéquer gravement l'avenir par des déversements aveugles de détritiques dans le milieu marin. Le lien entre certaines industries et la pollution par le mercure a été clairement établi. On sait par exemple que si l'estuaire de l'Elms et le golfe du Dollart en Hollande sont tellement pollués, c'est dû aux usines Akzo. Comme le mercure est dangereux et comme sa disparition naturelle est très lente, une mesure s'impose : limiter strictement son emploi dans l'agriculture et dans l'industrie tant qu'on ne pourra pas efficacement le filtrer dans les déchets. Aucune considération économique ou technique ne peut

(Suite page 111)

TENEURS EN MERCURE OBSERVEES DANS L'ALIMENTATION

ppm = parts par million = mg/kg)

Foie de phoques (trouvés morts aux Pays-Bas)	0,45 à 7,65 ppm
Foie de canards	2,4 à 10,4 ppm
Moules (Atlantique)	0,05 à 0,83 ppm
Brochets (lacs suédois)	0,05 à 10 ppm
Anguille (Pays-Bas)	0,49 ppm
Jeune cabillaud (Pays-Bas)	0,18 ppm
Plies et merlans (Belgique)	jusqu'à 0,45 ppm
Espadon (USA)	plus de 1,00 ppm

LE MERCURE DANS LES MOULLES DE CULTURE

Lieu d'achat des moules (et dénomination éventuelle)	Teneur moyenne en mercure (ppm)
<i>France</i>	
Baie de St-Michel	0,06
Coutainville (Manche) - (achat au parc d'élevage)	0,07
St-Vaast La Hougue (moules de culture locale)	0,09
Arcachon (marché)	0,10
La Rochelle « moules de Bretagne » - petites	0,06
- grandes	0,18
Carnac (marché)	0,18
Douarnenez (marché)	0,19
<i>Belgique</i>	
Ostende (marché) - « moules de Hollande »	0,14
<i>Danemark</i>	
Oland (marché)	0,10
<i>Grande-Bretagne</i>	
Burnham over Staithe (marché)	0,15

les, 62 % sont suspects et 21 % sont dangereux. Le mercure pollue d'ores et déjà notre alimentation. Les moules sont un exemple et un indicateur. On peut affirmer que tous les poissons des mers polluées sont contaminés : une vaste étude statistique de cette contamination sur 63 variétés de poissons montre une teneur moyenne en mercure de 0,15 ppm. Selon

ne pourraient continuer à en absorber sans arrière-pensée que si le taux de contamination ne dépassait pas 0,075 ppm.

Nous avons, hélas, constaté que dans l'énorme majorité des cas, ce taux était dépassé.

— les grands consommateurs (100 g par jour) doivent être prudents : ils peuvent continuer à condition que la contamination ne

Ante el 15 de abril que se aproxima

Cohesión y entusiasmo

SE está, en el exilio español, en la hora de las vacas flacas, no vamos a negarlo. Todos los sectores del exilio político disminuyen, y en casos se escinden: el comunista, el cenetista, el socialista, la Esquerra... No hay panorama brillante que abone al sector que sea. Se persiste, se insiste, pero se vegeta. Solamente los comunistas extienden su campo de acción — o tratan de extenderlo — obrando como la católica Gota de Leche: facilitando pequeñas situaciones, o menudos, microscópicos, bienes materiales, a emigrados económicos inermes a toda inquietud social o política.

Bueno sería introducirse en esa masa diez veces más copiosa que el censo de refugiados hostiles al franquismo, lepra pegadiza que sufre nuestro pueblo, allá, en España. Es bueno y saludable acercarse a los trabajadores materialistas que acuden de España para materializarse en lo positivo, dado que en la «patria» sentían el «vale más el toma que dos te daré» sin el alcance práctico que conocen aquí, en esta lejanía francesa, o en la alemana, la suiza, la belga... ¡nunca la soviética!

Es utilísimo acercarse a ese cacho de pueblo español inane en ideas por culpa de Franco, para expresarle nuestras inquietudes liberadoras, libertarias, de emancipación integral de los explotados. Que sean romos o lo parezcan esos hijos más recientes de nuestra tierra, no debe desazonarnos. Los hay sensibles, comprensivos y reactivos, aunque sean minoría. ¿Lamentable? No como lo parece, puesto que en el país de origen ocurría lo propio en nuestro tiempo. La noción, la fuerza idealista correspondía a las estrictas minorías de hombres formados y generosos, cada una de ellas tirando — ¡naturalmente! — por su lado. Era duro también allí chocar con el muro de la masa, disgregar el bulto humano para obtener individualidades conscientes. No era siempre fácil conseguir número apreciable de personas para una causa de justicia. Había que barrenar, que insistir, que volver a empezar, con la constancia de las olas que tardan

muchos años en modelar un saliente de roca marino. La fuerza de convicciones patentizada allí, en el terruño, nos valió a los cenetistas el gaje inmenso de un millón de adhesiones, la obtención de millares de compañeros impensados entre los cuales quizá nos encontremos muchos de nosotros. ¿Qué ventaja tenían sobre el exilio de hoy los compañeros anarquistas que en 1912 golpeaban «el hierro sindical» en frío? El año anterior la C.N.T. había sido disuelta y el obrerismo fluctuante, ausente asimismo de la U.G.T., no se apresuraba a restablecer la situación de lucha. Sin embargo, por la decisión anarquista en 1913 ocurre la huelga fabril que dota a las mujeres tejedoras con la semana inglesa, terminando con la esclavitud de 66 horas semanales. Ya, el cristal de la indiferencia obrera había quebrado. En adelante incluso las capas indiferentes del proletariado nacional se manifestarían conmovidas, por lo menos balbucientes. Faltaba sólo que un par de generales asesinos (Anido-Arlegui) pocos años después organizaran cuerdas de sindicalistas deportados para que incluso en los «burgos podridos» del mapa tradicional español florecieran grupos, sindicatos y ateneos cenetistas y racionalistas para levantar el espíritu revolucionario confederal en toda la amplitud española posibilitando el renacer que, pasando por las grandes conquistas sociales, culminó en el impercedero 19 de Julio que nos sigue alentando y permanece en crédito de porvenir.

Pues bien: la mayor parte de trabajadores de aquella época no eran mejores que los que ahora acuden a la Europa democrática (en comparación con la Europa totalitaria) a fin de mejorar su tren de vida, muy deficiente en la tierra de origen. Si aquí estas víctimas de la tiniebla franquista no entran en luces progresistas, tal vez sea por nuestra culpa de no contactar, sea como sea, con ellos, dejándolos a merced de curas españoles destacados en el extranjero, y librados a los bonzos comunistas coleando por todas partes.

Tal vez sea culpa nuestra que la C.N.T. exteriormente

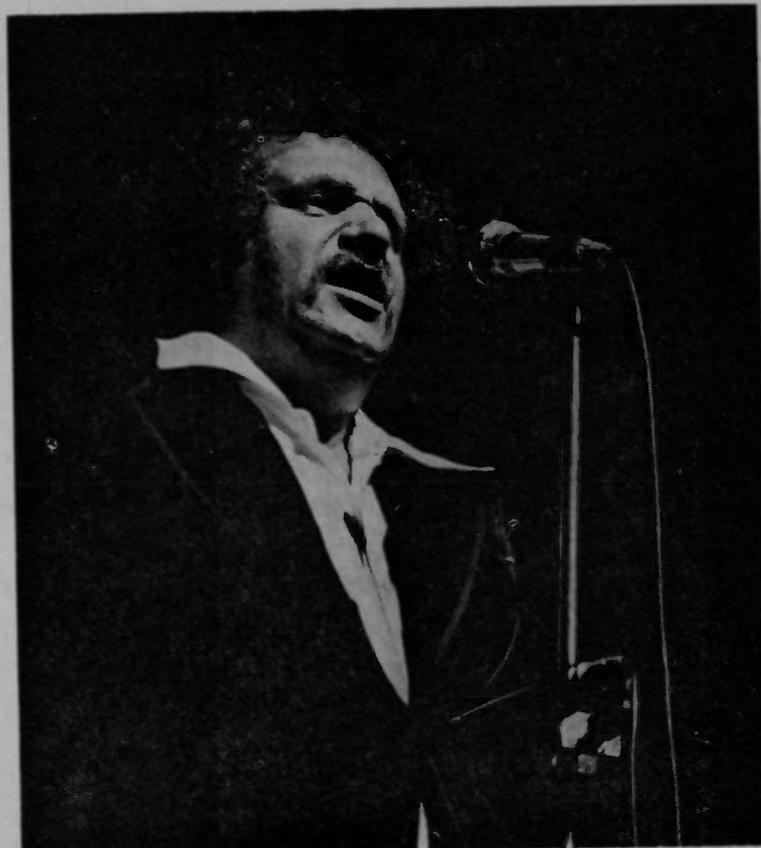
LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 15 de Marzo 1973.

Jornada Confederal DEL 15 DE ABRIL

Para el FESTIVAL: Número de excepción con:



MORTIMER SHUMAN

Poeta del pueblo, cantor sensible, compositor inspirado, dicción perfecta.

Se producirá con ONCE músicos, en escena fantástica. Nos dedicará -- en estreno -- una canción alusiva.

MORT SHUMAN, el amigo del pueblo.

disminuya y en el interior no se acrecienta lo debido por habernos amoldado a una existencia pasiva, de rutina, de asambleas y cotizaciones; y si bien cara a España se cumple cierta labor, la semi-modorra de que adolecemos y los des-

concertos que ella produce — (escisiones, incomprensiones y demás excesos) — nos apegan en una situación de apuro de la que es obligado librarse a fuerza de cohesión, decisión y entusiasmo. Otro remedio no existe,

Las obras y los días

por FONTAURA

ADALIDES DE LA PAZ

R EITERAR esfuerzos, ser constantes en la tarea proselitista, es propio de los idealistas que en serlo han hallado intensa satisfacción. Es la deducción que uno puede hacer al tener entre las manos ese breve y sustancioso opúsculo recién llegado del Uruguay, y que lleva título «La paz mundial», cuyo autor es Max Nettlau.

Conocíamos las anteriores ediciones de trabajo citado, acerca de que ya hicimos os pertinentes comentarios. La primera vez lo leímos en español y en las columnas de «La Revista Blanca», que veía la luz en Barcelona. La otra edición, en francés, publicada en la colección «La Brochure Mensuelle», que se editaba en París. Importa señalar que actualmente, presentada por Ediciones «Solidaridad»—Río Branco, 1481—Montevideo (Uruguay), no solamente tiene una excelente presentación tipográfica, sino que se halla enriquecida por el acoplamiento de otros trabajos que completando el citado, contribuyen a ampliar el horizonte espiritual del lector, al ofrecerle minuciosos detalles biográficos, bibliográficos y en el orden de consideraciones teóricas.

El libro, del que se puede decir aquello de «pequeño en su forma material, pero grande por el valor del texto», va precedido de una «Introducción», por V. Muñoz, quien, a continuación establece una muy documentada «Cronología de Max Nettlau». Hay luego el «prólogo», que a la primera edición del citado trabajo de Nettlau escribió Eugen Relgis. Sigue el texto de nuestro «Herodo del Anarquismo», como le llamaban Rocker y Orobón Fernández, y cuyo título completo es: «La paz mundial y sus condiciones de realización». Ello va acompañado de profusión de notas aclaratorias a cargo del compañero V. Muñoz. Va incluida también en el volumen la respuesta que dio Nettlau a una encuesta relacionada con el tema «Europa-América», un trabajo aludiendo al mencionado estudio pacifista, escrito por Costa Iscar. Hay igualmente el relato de una entrevista de Relgis: «Un día en Viena con Max Nettlau». Y V. Muñoz cierra el volumen con el trabajo: «Una bibliografía de Max Nettlau en los suplementos semanales y quin-

cenales de «La Protesta», de Buenos Aires». A ello hay que agregarle las efigies de grabado en madera por Juan Pardo, de Max Nettlau, Rudolf Rocker, Pascual Minoti, Eugen Relgis, y Panait Musoiu, acompañadas respectivamente de textos de Muñoz y Nettlau. Ya por lo expresado puede comprenderse el meritorio valor del libro.

Nettlau y Relgis, partiendo en cierto modo de un horizonte intelectual diferente, coinciden y se complementan en lo de considerar que el verdadero pacifismo no estriba en la bullanga superficial de congresos, entrevistas, declaraciones a base de hueca altisonancia, como llevan a cabo no pocos que del pacifismo huero han hecho su *modus vivendi*. Los dos citados pensadores estiman que una auténtica acción pacifista ha de consistir en exhortar la posesión de una conciencia sana, humanitaria, en lo que al individuo se refiere. Y que no puede haber un pacifismo eficiente en tanto prevalezca el autoritarismo opresor que radica en cualquier forma de estructura estatal, como en todo lo que suponga explotación del hombre por el hombre.

EL MINIMIZAR A LA A.I.T.

En verdad que uno no se ha sorprendido al conocer el resultado de la consulta efectuada por el S.I. a nuestra Organización, en relación a si se estimaba pertinente o no proceder a la celebración de un congreso por parte de la Asociación Internacional de Trabajadores (A.I.T.). Ya es sabido que por mayoría el acuerdo ha sido de no celebrar el comicio en cuestión. Se ha acordado así, pues punto redondo. Pero el comentario ha sido, es, y ha de ser siempre libre. De ahí que el caso ofrezca un margen de apreciaciones, acordes con un modo de pensar particular, tan respetable como pueda serlo el de otros compañeros, opinen en un sentido o bien en otro.

Ya sabemos que la A.I.T. ha quedado lastimosamente reducida a la mera categoría de símbolo. Si nos referimos al concepto de cantidad y calidad, es indudable que tendremos que hacer referencia al *ásado*. Actualmente apenas es una sombra de lo que fue. Pero los idealistas, (y del ideal libertario nos consideramos ser una buena parte de quienes actuamos en el seno de una o bien de otra de las

secciones de la A.I.T.) un tanto imbuidos de quijotismo, estamos habituados a bregar sin amilanarnos por lo que parece imposible, y sin que amengüe nuestro empeño el hecho de considerar que somos pocos en nuestro campo de actuación. De ahí la importancia de redoblar esfuerzos, de persistir en pos de lo que se estima de un valor en orden a la actuación social. Ya al margen de su carácter simbólico, poco es lo que en efectivos e irradiación representa la A.I.T. Pero, si en lugar de poner interés en darle más vuelo, se tiende a minimizar su contenido, ¿cuál será el resultado de un tal proceder? Obviado es el decirlo. Indudablemente, en vez de tener tendencia a un acrecentamiento no puede resultar otra cosa que un aminoramiento, una mayor disminución de importancia.

Un congreso, o reunión, ya sabemos que supone el tomar contacto, el cambiar impresiones, el coordinar acuerdos, el enmendar errores, el aquilatar iniciativas. Es como una inyección de vitalidad, un mutuo estímulo de delegados y de los representados en la reunión. Se efectúa en esos casos una confrontación general que ha de ser provechosa. Iniciativas ha de haberlas en abundancia y de diversa naturaleza. Unas un tanto difíciles de conseguir, por su amplitud, por el hecho de no poder contar con aquellos medios materiales precisos. Otras sí han de poder entrar en vías de realización. Naturalmente en todo ello va de por medio la voluntad, la energía, la capacidad de quienes sean encarnación de fuerza impulsora. Si fallan las citadas características entonces ya no cabe esperar nada de eficiente resultado. Entonces llega aquello de vegetar, de caer en una apabullante inercia.

En el orden político-social el mundo se agita como incesante torbellino. El conjunto de la clase obrera mundial está *trabajada* por diversas tendencias que ponen el máximo empeño en canalizar adherentes hacia sus respectivas fracciones. Unas, como es el caso de las grandes centrales reformistas, tienden al embrutecimiento mental y aburguesamiento de los afiliados, manejados por líderes en connivencia con las representaciones patronales y estatales. Ya sabemos también cuales son las centrales sindicales regidas por la influencia comunista, y lo que buscan hacer de sus afiliados. Es

solamente la A.I.T. que propugna la destrucción del capitalismo y el Estado, única finalidad de asegurar una efectiva emancipación del proletariado.

Para justificar lo que en realidad es falta de interés, de empeño decidido en llevar a cabo *infiltraciones* libertarias en uno y en otro Continente, se acrecientan imaginarios obstáculos, sin que haga falta disimular los reales. Un hombre solo, Fanelli, fue a España, anduvo de ceca en meca, consultó a unos, incitó a otros, captó el espíritu inconformista, rebelde de los de acá y de los de allá. El resultado, como bien sabemos, fue la vertebración de un conjunto asociativo de firme contenido ideológico libertario. ¿Es qué actualmente las existentes Secciones de la A.I.T. no podrían hallar algunos elementos para llevar adelante un cometido proselitista parecido al que en su tiempo llevó a cabo Fanelli? Las dificultades para viajar son menores que hace cincuenta o setenta años. Bastaría coordinar esta y otras iniciativas para ensayar lo que ahora queda reducido a la inoperancia.

Pero si no hacen falta reuniones, si la cosa marcha bien como va, si es suficiente el hacer de la A.I.T. un simple símbolo, entonces pongamos punto final y echémonos a dormir.

COPERNICO Y LA MARCHA DE LOS MUNDOS

Los astrónomos, los filósofos, los hombres de ciencia del mundo entero, y quienes sin serlo, aman el progreso humano en lo que tiene de moralmente elevado, van a conmemorar este año el quinto centenario de Copérnico, el célebre astrónomo polonés que abrió camino a las investigaciones de Galileo, Newton, y otros sabios de relieve. Al publicar su más famosa obra: «Las revoluciones de las esferas celestes», asestó un golpe contundente a la religión, que hacía de la Tierra el centro del Universo, anulando también el vanidoso egocentrismo de quienes ponían empeño en considerar al ser humano nada menos que en calidad de «Rey de la Creación». Copérnico nos enseñó a ser modestos, al estimar que nuestro planeta es uno de tantos como existen en el espacio sideral, sin que cualquier «Potencia Soberana» tuviera el capricho de establecer exclusivamente para el hombre la tierra en que habitamos. Nos enseñó a ser amigos del estudio, desterrando la engolada suficiencia.

El Vietnam y Europa

por JAIME BALIUS

EL cerrojo oficial de la tienda vietnamita ha tenido lugar en París en el gran salón del antiguo hotel Majestic, notorio por los artesones dorados de la Bella Época y convertido en centro de conferencias internacionales. El aparato desplegado ha sido extraordinario. Ante las cámaras de televisión y envueltos en la cruda luz de los proyectores de cine los personajes representativos de los distintos Estados, repetimos, de todos los Estados, a excepción naturalmente del pueblo vietnamita, que a ciencia cierta debe ignorar aún el porqué ha luchado, puesto que estando los norteamericanos al borde de la derrota y de la humillación, se ha pactado un alto el fuego que la dialéctica marxista tratará de justificar, pero lo que es indudable es que la guerra teledirigida desde Moscú y Pekín no convencia ya a los intereses de los dos grandes asiáticos.

Si Henry Kissinger, agente viajero de Nixon y Le Duc Tho, representante de Hanoi, concluyeron el acuerdo y lo redactaron párrafo tras párrafo el 23 de enero de 1972, estuvieron ausentes del acto protocolario desarrollado en la avenida Kleber, hotel Majestic, y en cuyo acto según los reporteros estamparon « 208 firmas ». La prensa no olvidó dar a conocer el número de estilográficas que emplearon. Todos recordamos, durante cuatro años y medio las monótonas sesiones de la prensa vietnamita trasladado a París como un episodio del turismo internacional.

De esta farsa, empapada de sangre y de dolor, que se avizoraba hacia tiempo, queda tan sólo la truculencia periodística que día tras día nos han contado los apretones de manos cambiados entre el yanqui y el agente de Hanoi y también las sonrisas. Lo que quedará en la capital francesa es la cosa anecdótica.

Se cuenta que Kissinger le propuso a Le Duc Tho que aceptara una cátedra de marxismo en la Universidad de Harvard, pero a condición de que él obtuviera también una cátedra sobre capitalismo en la Universidad de Hanoi. Al parecer Kissinger es un humorista y tuvo la paciencia de soportar cuatro horas de marxismo.

Lo que verdaderamente tiene que sublevar a todo el mundo es que para dar cima al acuerdo de alto el fuego se descorcharan va-

rias botellas de champagne que bebieron tranquilamente los responsables de una de las matanzas más espantosas y las representantes del pueblo victimado.

A los anarquistas nos podrán tildar de ilusos o de utópicos pero no cometemos cochinas de tal género. Para llegar a tal desenlace que a nosotros nos irrita, puesto que entendemos que el pueblo vietnamita es un pueblo heroico y que quizás no tarde en percatarse de que ha sido traicionado por los jefazos comunistas. Y preguntamos: ¿Para qué tantas manifestaciones y tanto jaleo? El conflicto del Vietnam sirvió de cambalacheo. Ha sido una gitana como fue el caso español. Stalin pactó con Hitler al calor de la guerra de España y prueba de ello la retirada de las Brigadas Internacionales. Hoy la guerra del Vietnam tiene apariencias similares.

Si en 1939 la Alemania se sentía ahogada por el Tratado de Versalles y amenazaba con una explosión de tipo nacionalista. No obstante la algarabía de las camisas pardas era mucho más peligroso para el capitalismo internacional la revolución española, de profunda influencia libertaria, y para ello echaron mano del Führer. Las contradicciones del sistema capitalista se acentuaron al cese de la segunda guerra mundial. La injusticia social es exasperante y alcanza a pueblos enteros. El mundo se compone de países altamente desarrollados y países subdesarrollados.

La lucha por los mercados y la conquista de las materias primas plantea en el momento presente problemas hartos difíciles. Y a pesar de que la llamada sociedad de consumo trata de crear sus mercados internos, dando facilidades a los productores, ello no es suficiente, puesto que el capitalismo de la libre empresa, o sea de la concurrencia, ha alcanzado el estadio de los monopolios y es cuando las crisis son más peligrosas porque se altera todo el sistema. El Kremlin no posee un mercado interno. Ha tratado de entenderse en la Europa del Este, pero no existe un equilibrio y por ello ocupó Checoslovaquia. Por lo tanto, después de los acuerdos de Postdam en 1945, ninguna reunión de carácter internacional, en la órbita capitalista, ha tenido tanta importancia como la ida de Nixon a Moscú, que fue precedida por la visita a Pekín, a pesar de que

en aquel instante las mismas amenazas americanas bloqueaban los navíos soviéticos en el puerto de Haipong y la aviación arrasaba el Vietnam. Para los rusos lo que interesaba más es el problema interno, Negociaron. Apuñalaron el Vietnam a cambio de artículos de primera necesidad y urgentemente los cereales, puesto que si no pueden dar al pueblo ruso zapatos y mantequilla, o margarina, al menos que le puedan dar pan. Y a Nixon le valió el triunfo electoral y el salvar la situación de catástrofe del ejército, que se negaba a combatir y eso ha sido corroborado por los pilotos de los V 52, que se negaban a salir en misión.

La cuenta de la operación del sudeste de Asia asciende a doscientos mil millones de dólares. Y esta factura Nixon se la quiere endosar a Europa y para ello ha desvalorizado el dólar de un 10 por 100, puesto que su balanza

de pagos tiene un déficit de seis mil millones de dólares. Necesitan exportar más para equilibrar la balanza comercial. Y para ello al unisono que Kissinger se pasea por las capitales asiáticas, el representante comercial de la Casa Blanca ha visitado las principales capitales europeas. Se trata de forzar la invasión de los productos *made in USA* en el mercado de la Europa occidental. Es un mercado codiciable, puesto que se trata de 260 millones de consumidores. Nixon quiere colocar el excedente agrícola para poder enderezar su maltrecha economía. Es decir, que Europa pague el despilfarro del gendarme del capitalismo y la quiebra fraudulenta del dólar. El capitalismo de Estado, en el que quedan incluidos todos los Estados, se prestarán el apoyo que necesita, pero la incógnita radica en los pueblos que probablemente se negarán a pagar la factura de esa taifa de asesinos, encabezados por los dos supergrandes.

DISCOS

Compañeros Sigüenza y Valls, amigos que quedan del grupo de desterrados a Córcega.

Entre los 750 deportados por De Gaulle a la insula de Paoli y Napolí figuraban tres chinos pasivos y de costumbres morigeradas. Sin embargo al general se le antojaron tan trinitos y devastadores como nosotros, los españoles. Llamábase los tres cuitados Ming Chian Lin, Ming Chian Sin y Ching Han Se.

Al día siguiente de expelernos el avión en la isla, llegó un inspector de Ajaccio a nuestro hotel de Isola Rossa para pasar a Ming Chian Lin orden de París de ponerlo en libertad. Se marchó Ming Chian contento como unas pascuas y al día siguiente volvió este agente de la autoridad para veír, oír, husmear y maliciar según era su oficio.

Tarea banal que dio, de rechazo, lugar a un curioso diálogo a tres:

Ching Han. — *Se marchó mi amigo y debía ser esotro aquí presente.*

Esotro Ming Chian. — *La ley le falla al señor policía.*

Policía. — *Llamé a Ming Chian por su nombre, con aditamento de Sin.*

Ching Han. — *Debia ser Lin, y usted se dirigió a Sin.*

Policía (abrumado). — *No entiendo.*

Ching Han. — *Este es Ming Chian Lin y el liberado por error fue Ming Chian Sin.*

Policía (cariacotecido). — *Estos nombres suenan parejo y los rostros se diría que iguales...*

Ming Chian Lin, soltero, quedó entre nosotros satisfecho de que su amigo Ming Chian Sin se hubiera reincorporado a su familia en el continente. Hombre bueno, Lin.

Error craso de De Gaulle: haberlo considerado malo sin ni siquiera conocerlo.

Lo mismo que a nosotros.

DISCOBOLO

PARA CONOCER A SALVADOR SEGUÍ

Recomendamos:

«SALVADOR SEGUÍ. SU VIDA, SU OBRA»

Catorce compañeros colaboran en explicar las diferentes facetas del Noi del Sucre.

Precio del libro: 4,00 frs.

AHI van unas líneas tuyas que es probable sea uno de los últimos artículos escrito en España antes de transponer la frontera. En él se ocupa, como verán los lectores, de las charranadas que cometieron los comunistas, tanto los representantes directos de Stalin (casi todos ellos «diliquidos») luego por el dictador soviético) como sus adeptos del interior. En su contenido está diluida toda la indignación y el desdén que sentía Peiró contra las taifas que explotaron miserablemente el sudor y la sangre del pueblo en provecho propio, así en el intercambio de productos con la URSS, como el proceder y las acciones rufianescas que cometieron sus secuaces nacionales e internacionales que pululaban por los frentes y la retaguardia del suelo español.

Por la naturaleza del contenido que figura como «Prefacio» de su libro «Problemas y cintarazos», lo transcribiremos íntegro, dejando el comentario y reproducción de los trabajos sucesivos en una síntesis, por no alargar ya más esta fatigante serie.

Aquí hemos de confesar que tenemos plena conciencia de haber cometido un abuso de confianza, tanto a la buena voluntad del director de «Combat» como a la paciente atención de los lectores. En primer lugar hemos de alegar que no pensábamos que fuera tan amplio, pero a medida que los íbamos desarrollando nos dolió sacrificar algo que pudiera desnaturalizar o confundir la silueta y la obra de Juan Peiró.

Desde luego no ignoramos que un trabajo de tales dimensiones hubiera sido mejor elaborarlo detenidamente y lanzarlo a la publicidad de una vez, y no de la manera que lo hemos venido haciendo, o sea de publicar un capítulo sin antes saber lo que contendría el siguiente. No obstante, tenemos la seguridad que, de no haberlo hecho así, esta narración, entre biográfica e histórica del que fue nuestro amigo, hubiese quedado inédita.

También a darle cierto volumen nos impulsó otro aspecto: el de tener la convicción de que cualquiera que pretenda profundizar en lo que fue la C.N.T., en su ideología y su acción, en su pensamiento y su obra, no podrá prescindir de conocer la aportación que hizo a la misma Juan Peiró, no por lo que nosotros podemos decir, sino por el mérito propio de sus trabajos, de su capacidad y de su denodado esfuerzo.

A continuación va el «Prefacio»: «Observará el lector que en el transcurso de las páginas que siguen hablo en primera persona del

Hombres de la CNT

singular, y es cosa de advertir, para que no sufra mi modestia, de la cual no he pretendido salir, que yo no me presento en plan de mentor. Larga es mi historia de hombre de lucha y, por lo mismo, conocida mi manera de ser; hablo siempre sin rodeos, con la mayor claridad posible; rudamente, sin dejar que a mi vera se paren las moscas y sin importarme las conveniencias ni las consideraciones de clase alguna, a excepción, claro está, de las impuestas por la delicadeza y la decencia elementales. Por eso he usado de la primera persona del singular, para significar que hablo sin representar a nadie y bajo mi exclusiva responsabilidad.

Si en lugar de la primera persona del singular hubiese empleado la primera del plural, se hubiera podido interpretar como que me atribuía la representación de la C.N.T. o del movimiento libertario, y ni una cosa ni otra. No se trata de «nos», sino de «mi»; no habla el «nosotros», sino el «yo», un solitario que calla hasta que está harto de callar.

Y la verdad es que ahora, al hablar por medio de estas páginas, vale más lo que callo que lo que digo. ¿Por cobardía? No he de ocultarlo, por cobardía. Que existiera Dios y descendiese de los cielos a denunciar las mil perrerías que todos nos sabemos y silenciarnos, y habría que oír como los gozquecillos y los carcas disfrazados con rojos dominós le ladraban:

— ¡Derrotista!... ¡Derrotista!...
Y lo confieso, eso sí me produce espanto.

Hay por ahí gentes catalogadas por los «vivos» y por los bobos, como grandes patriotas, y sólo le queda a uno el recurso de abrocharse la chaqueta. Que no se le ocurra a nadie poner en entredicho la moral de estas gentes, porque sus incondicionales lo aspan. Y, sin embargo, esas gentes tienen tanto de patriotas como yo de santo. ¡Ah!, pero os hablan un lenguaje patriótico, muy patriótico, y el vulgo no advierte que los actos de estas gentes están el flagrante contradicción con lo que dicen; y si alguien lo advierte, tiene buen cuidado en silenciar la contradicción con su lenguaje, no ya por ganas de silenciarla, sino porque la denuncia de la contradicción obliga al deber de demostrarla con sus pelos y señales, y eso sí que no puede ser. Hay mil medios para no dejarle a uno que demuestre lo que fácilmente se puede probar.

No faltan por ahí quienes han tomado la economía de determinadas industrias como base de sus maniobras políticas. Yo sé que hay industrias que disponían de grandes «stocks» de productos fabricados antes de 1936 y sé que los han vendido a determinada potencia extranjera a condición, pero, de que ésta pagara la mercancía una parte en divisas, otra en materias primas y una tercera parte en comestibles. Después de la operación, lo único cierto es que los grandes «stocks» han salido de España, más concretamente, de Cataluña, pagados a precios de anteguerra. Lo demás, puro camelo. Porque lo interesante del caso era hacer una operación «científica», sentar cátedra de esa moderna economía política que permite exportar a precios bajos las producciones que, en interés de Cataluña y de España, podían cotizarse en alza; y lo más interesante aún era poder anunciar esta operación a son de bombo y platillos... porque hay políticos y políticos que no se paran en barras. La cuestión es hacer algo, demostrar que se hace algo, aunque ese algo sea malísimo de remate.

Yo hubiera querido denunciar ese desgraciado «affaire» operado sobre las costillas de la España infeliz, pero temía la precognición de lo que habría de ocurrir: me hubieran llamado derrotista, y opté por callar en espera de tiempos mejores, que ya vendrán, tiempos en que no será pecado el hablarle a Dios de tú y habrá perdido el don de excelencia el partido ese que brilla con fulgores deslumbrantes en el acomodaticio y convencional imperio de los cantamañanas insignes y de los egregios profesores en gramática parda.

De haberlo hecho, se hubiese reproducido la eterna confusión: yo no hubiera dicho ni media palabra en desdoro de la potencia extranjera en cuestión, pero los interesados en desquiciar las cosas habrían dado a entender todo lo contrario. Porque no hay manera de sentar que una cosa es esta potencia extranjera y otra muy distinta los culteranos que acá tenemos del sistema político-económico-social de ésta. Meterse con esos culteranos es meterse, aunque uno no lo desee, con la mismísima iglesia. Uno está conforme con el cristianismo, pongamos por caso; pero en cuanto uno se mete con los católicos o con los jesuitas, que nada tienen que ver con el cristianismo, se ve incurso en el pecado de insospechados ataques a éste. Y en la es-

tada nada tuvo que ver la iglesia, sino los culteranos de por acá.

Quiero dejar sentado que lo he silenciado todo para evitar confusiones y para que no me llamaran derrotista.

De la misma manera o por el mismo motivo que no he querido hablar de ciertos desastres imputables a ese partido, ni de la baja charranada jugada al general Asensio, ni de muchas otras cuestiones que probarían que la magnífica y gloriosa epopeya del Ebro pudo ser cuando se prescindió del egocentrismo de ese partido que, en medio de sus delirios, se está creyendo que es el ombligo del mundo.

♦♦

A lo largo de las páginas siguientes se verá mi deseo de unidad de todos los sectores antifascistas y, sin embargo, se verá asimismo que no me curo de dirigir rudos ataques a algunos de ellos. El contraste o la paradoja tiene su explicación. Soy un hombre que se toma la vida y las cosas en serio, y sobre todo de los que se toman en serio las cosas en que van por medio la lealtad y la nobleza, la libertad y la independencia del pueblo español. Soy un hombre que ha pospuesto los ideales de toda la vida al ideal común de todos los españoles: la libertad. Yo no siento menos que los comunistas al suyo mi amor al ideal anarquista, y desde el 19 de julio he renunciado a la realización inmediata — admitido que ello hubiese sido posible por un golpe de fuerza — de ese ideal, y he renunciado a ello en aras de la salvación de la República y de España, de la España del 2 de mayo, y del 4 de octubre, y del 19 de julio, que es infinitamente superior a la España de Carlos I, de Fernando VII, de Alfonso XIII, y de la República del 14 de abril; y he renunciado accidentalmente a mis caros ideales por razones de lealtad y de nobleza, de honradez y de dignidad civil y humana, en tanto que los sectores atacados por mi hacen todo lo contrario, chalanear y especular en provecho propio sobre la espantosa tragedia, sobre las inmensas pirámides de carne inmolada en los campos de batalla.

Todo el mundo ha convenido en que la clave de la victoria de la República, que hoy es resumen y compendio de las libertades hispanas, está en la unión de todos los sectores antifascistas, pero entre ellos, pocos, por no decir ninguno, son los que se producen con lealtad y nobleza, de acuerdo con los imperativos de las circunstancias y de la decencia política.

En lugar de estrechar los lazos de la unidad solidaria frente a to-

dos los problemas planteados a la dignidad civil de España por el fascismo y los invasores; en vez de aprovechar esta unidad, base de necesarias inteligencias fuertemente operantes, para reconstruir la vida integral del presente y estructurar las líneas generales de esa misma vida en el futuro inmediato: en lugar de trabajar con honra y provecho ara todos los españoles, cada partido político y cada organización sindical tira a lo suyo — muy fraternalmente (?), eso sí — en perjuicio de la otra acera. Al lado del pacto de unidad hay la constante formación de las células llamadas a trabajar con deslealtad y a traición contra el hermano, al cual, a diario, le es tendida la mano en señal de fraternidad y camaradería. Al acuerdo le sucede la maniobra...

¿Para qué continuar reseñando perrerías que, al recordarlas me ponen furioso? Más que lo que yo pudiera decir, ¿acaso no es más elocuente el porvenir incierto de España? A los republicanos, a los marxistas, a los libertarios españoles, ¿acaso no les dice nada la vergonzosa claudicación de las democracias, ese tácito concierto de las democracias con los países totalitarios?

En último término, y en el preciso periodo histórico en que la socialdemocracia del Centro y del Occidente de Europa se encoge cobardemente ante la inmensa monstruosidad de Munich, ¿no se ve claro aún el único camino que le queda al proletariado, a la propia socialdemocracia, a los que tengan un poco de apego a las libertades individuales y colectivas?... La marcha sobre Roma fue posible porque el fascismo no encontró a su paso a un proletariado unido y en condiciones de defender sus libertades individuales y de clase. Hitler pudo asaltar el poder porque socialistas y comunistas se acordaron demasiado tarde de poner fin a su cruenta guerra civil y porque no supieron ahogar sus egoísmos de partido y ponerse de acuerdo en las históricas elecciones presidenciales. Dollfus pudo dominar a Viena y estrangular todas las libertades austriacas porque comunistas y socialistas estaban embargados por estúpidas querrelas y porque, desmoralizados y dispersos espiritualmente, les faltó coraje para atacar a la reacción y aun la entera para resistir lo que fue preludio del fin de un gran imperio trocado en democracia... Y así, por el estilo, ha ocurrido en tantos y tantos países de Europa y América, y el fenómeno se repetirá en muchos más, sino en todos los países, si el proletariado de todas las tendencias socialistas — ¿por qué no también

Juan Peiró Belis

por JOSE VIADIU

el proletariado arrastrado por los partidos de la democracia burguesa? — no advierte inmediatamente que el único valladar a la guerra y al fascismo internacional está en el proletariado mismo, en la unión de todos los trabajadores del mundo bajo el signo de la oposición firme e inquebrantable a toda aventura guerrera entre los pueblos y a todas las acometidas de retrogradación político-social del capitalismo.

..

¿Cómo voy yo a decir que el proletariado español, sobre todo sus dirigentes, no han comprendido todos estos peligros? Los comprenden por intuición, cuando no por inteligencia. Los dirigentes políticos y sindicales no sólo los comprenden: los señalan a diario, y por eso mi alma se subleva y mi pluma no puede contenerse de atacar cuando veo que la unidad es una ficción y la fraternidad y la camaradería una hipocresía, la más vil de las mentiras.

Como primer jalón de la ética de guerra, insuflada poco a poco en la inmensa familia confederal y libertaria de nuestro país. Yo he recordado muchas veces la lapidaria frase de nuestro gran Durruti: «Renunciemos a todo, excepto a la victoria». Confederales y libertarios nos hemos doblado a la voz del malogrado caudillo de las gloriosas «tribus», y aún los de la acera de enfrente nos han recordado muy a menudo nuestro deber de obedecer esa voz rebosante de comprensión y de altruismo. Pero lo que olvidan los de la otra acera, ya que no en los medios confederales y libertarios, es aquella otra frase de Durruti que es una insinuación y una advertencia: «A quienes piensan en que un partido sea más numeroso que otro para imponer mañana su política, yo os digo que no os consentiremos llevar adelante el propósito.»

Estas palabras no han perdido actualidad. Hoy, dos años después de pronunciadas, la tienen como nunca. Estas palabras encierran

una verdad vergonzosa y son anuncio de un peligro que todos estamos interesados en evitar. Todos, los republicanos y los socialistas, los anarquistas y los comunistas, los polizontes inciviles y los que se aprovechan de las circunstancias para despellejar al pueblo. O evitamos ese peligro, que no está solamente en la advertencia de Durruti, sino en el pensamiento de muchas gentes, o la victoria se trocará en el más horrible de los desastres para la República, para la independencia de España y para las libertades de los pueblos ibéricos.

No hay necesidad de personalizar para saber a quién van dirigidas estas palabras, remedo de otras históricas y muy vulgarizadas. Los que en realidad quieren ser honrados, que no se contenten con parecerlo: que lo sean con todas las consecuencias.

O sino, que se dispongan a cargar con la inmensa responsabilidad con que la historia les abrumará.»

(Continuará)

Del resurgir industrial, o la España de los otros

ALMIRANTE Carrero Blanco se entrevistará con los dirigentes de la Standard Oil Company en Washington. En el litoral del Ebro y en los golfos de Valencia y Cádiz varios yacimientos de petróleo han sido puestos a luz. De ahora a 1976 la capacidad de las ocho refinerías españolas alcanzará la cifra de 56 millones de toneladas anuales. Cerca de Tarragona, la Badische Anilin und Soda Fabrik (BASF) participará en la colocación de un instalado de *cracking*. Producción prevista: 35 mil toneladas de alcohol etílico por año.

Vilar Guix, alcalde de Tarragona y amigo de López de Letona, ha sabido atraer a la región tarraconense a dos gigantes de la química: la Dow Chemical americana y la sociedad italiana Monsanto. Otras concesiones serán concedidas a Hoechst, a Bayer y a la Badische Anilin. Un complejo químico se está implantando actualmente en Puertollano, al sud de Madrid. Entre Tarragona y Castellón de la Plana, en el golfo de Valencia, Ford va a instalar una fábrica de montajes con 7.000 obreros para 240.000 unidades automovilísticas por año. En marzo de



1972 Henry Ford asistió al casamiento de Carmencita Bordiu Franco con el príncipe Alfonso Borbón Dampierre. (Política de cara al negocio).

El abanico internacional de la economía española intervenida por el extranjero se abre cada vez más: la General Motors trata de seguir el ejemplo de la casa Ford. Citroën, ya aposentado en Vigo, podrá llevar su producción a 500 coches por día, y Peugeot acrecentar la fabricación de sus motocicletas.

La oficina de colocaciones Japan Portfolio, que ya funciona en Suiza, se dispone a abrir oficinas suyas en Madrid y Tarragona.

Segura de su «posición estratégica», España prospecciona parale-

lamente las posibilidades que ofrecen los países comunistas.

El 12 de enero 1973 ha sido rubricado en Varsovia un acuerdo entre el embajador de la Alemania del Este y el jefe de la representación consular madrileña, para un intercambio de embajadores entre ambos países. Así España habrá entablado relaciones con un país comunista después de haberlo hecho con Cuba castrista.

El primer representante de Varsovia en Madrid podría ser el camarada Perkowicz, actual vice-ministro de la marina mercante polaca.

Desde el 15 de setiembre de 1972 España franquista está ligada con la URSS por un acuerdo relativo a un intercambio de delegaciones comerciales, las cuales, recíprocamente, deben disfrutar de ventajas y privilegios diplomáticos. Igual ocurre ya con las representaciones consulares checoslovaca, húngara y búlgara. También con Yugoslavia acuerdos de cooperación económica están en vigencia a pesar de la tirantez entre Franco y Tito.

(Datos extraídos de la revista «Valeurs actuelles» de París, número 1888.)

El Interior informa al exilio

Hacia una jornada de lucha de todos los sectores de la enseñanza

La semana pasada la mayoría de sectores de enseñantes de Barcelona y del resto de España realizaron importantes movilizaciones contra la precaria situación en que se encuentran, situación que la Ley de Educación no ha hecho sino agravar.

Los principales problemas del profesorado estriban en:

1. — Bajísimos salarios, no modificados según el aumento del nivel de vida.
2. — Inestabilidad en el empleo.
3. — Deficiencias y en algunos casos carencia de las prestaciones de Seguridad Social.
4. — Arbitrariedad en el sistema de contratación.

Añadamos que el aumento de sueldos que el Estado ha concedido a algunos estamentos docentes catedráticos de Universidad e Institutos, en cuantías que oscilan entre 16.500 y 8.500 al mes, no ha seguido la proporción en los maestros nacionales ni ha beneficiado en absoluto al profesorado contratado e interino, que supone el 70 por ciento del total de enseñantes.

Ante ello, los primeros en pasar a la acción, a la huelga, fueron los maestros nacionales, el profesorado de Educación General Básica, que decide en Asamblea:

1. — Celebrar el lunes y martes de la semana pasada reunión del Consejo Escolar con asistencia de los niños a clase. (Paro «técnico»).

2. — Mantener las clases cerradas con asistencia de maestros el miércoles, jueves y viernes. Proseguir este programa en las semanas siguientes hasta conseguir:

1º) Aplicación del coeficiente 3,6 sobre el salario base (3.000 pts.) lo que supone unos ingresos de base de 10.800 pts. mensuales.

2º) Aplicar el mismo criterio de aumento de salario concedido a los estamentos de mayor categoría académica.

3º) Extender la asistencia sanitaria a la gratuidad de los medicamentos.

4º) Actualización de la cantidad asignada en concepto de casa-habitación que no se ha revisado desde hace 23 años.

5º) Equiparación de los contratados con los maestros propietarios al ejercer el mismo trabajo.

Tras la huelga de los «nacionales», los Profesores de Instituto y los Profesores no numerarios de

Universidad, han iniciado su lucha (paro en interinos de Instituto el viernes pasado, paros de PNN en Ciencias y Filosofía) por sus reivindicaciones:

1. — Aumento del sueldo base que equipare sus salarios a los que perciben los profesores numerarios ya que realizan el mismo trabajo.

2. — Contrato laboral que garantice la continuidad en el trabajo.

3. — Supresión de la exigencia del Certificado de Buena Conducta y cualquier otro tipo de control (informe del director del centro, etc.) en los Institutos.

4. — Control de los Departamentos en la selección de profesorado universitario.

5. — Percepción puntual de los salarios completos.

En tercer lugar, también exigen en este momento sus reivindicaciones y preparan para el martes día 6 un paro general, los Maestros y Licenciados de Centros Privados en base fundamentalmente a:

1. — Aumento de 7.000 pts. sobre el salario base para todos los afectados por el convenio colectivo.

2. — Estabilidad en el trabajo, que se concreta en la supresión del artículo 18 de la Ordenanza Laboral según el cual pueden ser sustituidos en el puesto de trabajo por un miembro de la orden religiosa del centro o por un familiar del dueño; en caso de conflicto en Magistratura, si el fallo es favorable al profesor la readmisión automática del mismo; y conservar el puesto de trabajo en caso de reestructuración del centro.

Por otra parte los maestros y profesores en lucha reafirman que es evidente que la solución de todos y cada uno de estos puntos es la condición previa para que la enseñanza en cualquiera de sus niveles funcione con mejor rendimiento, así como hacen saber que la gratuidad de la enseñanza debería implantarse inmediatamente y que ninguna de las mejoras para ellos debe repercutir en un retraso en implantarla. Denuncian por otra parte al Ministerio, causa de esta situación, y causa también de la imposibilidad de ejercer las libertades mínimas de aso-

ciación, reunión y expresión de maestros y profesores.

En la Universidad, la lucha de los estudiantes continúa, en torno a 4 grandes ejes de reivindicación:

1. — *Contra la represión: contra los cierres y sanciones, por la apertura de las Facultades*, abrir todos los centros cerrados, eliminar las sanciones de pérdida de asignaturas (Arquitectura, Medicina, Económicas, Ciencias en especial... donde ha habido ya sanciones o amenazas), lograr la expulsión de la policía (en todas sus formas) de la Universidad. (En este sentido destacan los intentos de detención del profesor Ruiz Hita ordenados por el Rector). Reivindicación ésta que expresamos más de 1.000 estudiantes en la calle el viernes día 2.

2. — *Contra los cátedros impuestos*, por la expulsión de los Baquero, Berini-Martin López, Gilbert Caraltó, Canónico, etc. (en Arquitectura, Econ., Medicina y Derecho respectivamente) y por un control estudiantil del profesorado.

3. — *Contra la selectividad y otras formas de clasismo*: acabar con las «pruebas» selectivas, lograr la matriculación de todos (Medicina, Ciencias, Autónoma...), y también: bloquear la eliminación de los libres y nocturnos, la selección en los comedores universitarios, los aumentos en transportes y matrículas, etc.

4. — *Solidaridad con el Movimiento Obrero y otros sectores en lucha*, apoyar y difundir las luchas de los profesionales en un combate común (como hicieron los estudiantes de Medicina con los trabajadores de Sanidad).

De todo lo cual, lo más urgente hoy es impedir el auge represivo que el Rectorado está preparando contra las facultades en lucha. La lucha por la apertura y contra las sanciones no debe terminar hasta la eliminación de todas las sanciones y la apertura de todos los centros, lucha en la que debemos denunciar y atacar ya hoy la responsabilidad del Rector.

Nuestra lucha, pues, no se halla separada respecto a la que otros sectores de la enseñanza. También nosotros luchamos contra la misma política educativa del régimen a la que se enfrentan hoy maestros y licenciados. No se trata sólo de solidarizarnos con ellos sino de desarrollar los aspectos propios de esta lucha, profundizar en nuestras plataformas reivindicativas.

Los maestros y profesores y sus organizaciones de masas, lanzan para el martes día 6 de febrero una jornada general de lucha de todos los sectores de la Enseñanza con un triple objetivo:

1. — Apoyar sus reivindicaciones (esencialmente salariales).

2. — Reivindicar mejores condiciones para la enseñanza: gratuidad, mejores instalaciones, menos estudiantes por profesor, etc.

3. — Las mínimas libertades de asociación, reunión y expresión.

Ante ello la *Coordinadora de Comités de Curso de las Universidades de Barcelona* llama a todos los estudiantes del distrito a apoyar este día el paro activo de los PNN y convertir cada clase en una Asamblea de Curso y Facultad para discutir conjuntamente las plataformas reivindicativas de cada centro, solidarizarnos con los enseñantes en lucha y sacar a la calle nuestra lucha que es la que une hoy a todos los sectores de la enseñanza contra la política educativa del régimen. La mejor muestra de solidaridad con ellos es, precisamente, desarrollar mucho más nuestra propia lucha y éste debe ser nuestro objetivo.

¡Todos los sectores de la Enseñanza unidos contra la política del régimen! Realicemos paros, asambleas y manifestaciones hacia una Jornada General de lucha.

Coordinadora de Comités de Curso de las Universidades de Barcelona.

A LOS ESTUDIANTES DE LAS E.S.B.A.

A TODOS LOS ESTUDIANTES EN GENERAL

A consecuencia de la puesta en práctica en la Universidad de las últimas disposiciones disciplinarias — basadas en el decreto del 8 de setiembre — han sido sancionados con un mes de inasistencia a clase — dos estudiantes de Bellas Artes. Esta sanción, en nuestra Escuela, presupone la pérdida de curso.

¿Qué hechos condujeron a estas sanciones?

— El pasado 15 de diciembre y a raíz de la detención de un compañero, se realizó en la Escuela una Asamblea informativa.

— El lunes 18, el director acusó a un estudiante de «alterar el orden basándose en que había avisado a sus compañeros de que se estaba celebrando esta Asamblea. Otro estudiante fue acusado

Lluvia --benéfica-- de hojas

A los compañeros estudiantes

de faltar a las más elementales normas de «convivencia y educación», por haber realizado una obra en la que había escrito «merda». Por estas razones dos compañeros fueron sancionados por el director.

— Conocidas las sanciones por el alumnado se convocó una asamblea, acordándose una huelga activa, que se realizó parcialmente el 18, 19 y 20 de diciembre.

— Los días 9 y 10 de enero se convocaron Asambleas; ante la escasa asistencia, se redactó una carta firmada por la mayoría del alumnado en la que se decía al director que informara en una Asamblea de Escuela.

— El viernes 19, se celebra esta Asamblea. En ella el director dice que su tarea es «mantener el orden establecido», que estas sanciones no son más que el comienzo de una lista que piensa seguir aplicando, sin tener en cuenta para nada la opinión del profesorado, ni la de la gran mayoría de los estudiantes.

Las leyes otorgan ahora al director plenos y absolutos poderes para imponer en todo momento las sanciones necesarias para intimidar y debilitar a los estudiantes, para frenar su lucha contra el incremento de la represión.

Estas medidas tan arbitrarias, sólo son una muestra de debilidad, de su incapacidad para resolver los problemas que la Universidad tiene planteados; sólo nosotros si nos organizamos en Comités, si luchamos todos unidos oponiéndonos resueltamente a la aplicación de estas sanciones haremos que fracase todo nuevo intento de aplicarlas.

¡Contra la aplicación del régimen disciplinario!

¡Por la readmisión de los compañeros sancionados!

¡Luchemos unidos contra la represión!

Comité de la Escuela Superior de Bellas Artes (Barcelona).

SALVADOR SEGUI («Noi del Sucre») EN MENORCA

Relato aparecido en el nº 57 de «Umbral», con los siguientes apartados:

Introducción. La conferencia. Excursión de propaganda por la isla. Datos históricos del internamiento en el Castillo de La Mola de Seguí y otros 33 deportados. Influencia de la estancia en Menorca de los deportados. Varias fotografías. Vale 1 franco.

Como todos sabemos, la característica fundamental de la Ley de Educación es la selectividad. La selectividad es una de las armas que utiliza la oligarquía (fracción dominante de la burguesía) que gobierna en España, para seguir manteniendo su dominio económico y político. La oligarquía, para poder desarrollar la industria en su propio beneficio, necesita gran número de personas que se dediquen a trabajos técnicos (obreros calificados), pues es así como se producen gran cantidad de productos y esto les ocasiona mayor ganancia.

Para esto es necesario que la mayoría de personas estudien en escuelas profesionales y solo una minoría muy concreta (enchufados, gente con dinero), entre en la Universidad.

Para conseguir estos objetivos la oligarquía nos impone la L.G.E. A lo largo de ella podemos observar su carácter selectivo que perjudica muy directamente a la clase obrera.

La selectividad se concretó hace poco en la supresión de los exámenes de febrero. Frente a esto la mayoría respondimos, guiados por nuestra buena fe, escribiendo cartas al Ministerio. Viendo que no obteníamos respuesta decidimos utilizar nuestra única arma: la lucha.

Los compañeros de Madrid mantuvieron el paro durante una semana. Estos no se intimidaron cuando la dirección avisó que iba a expulsar a gente y siguieron su postura unitaria. Al igual que en Madrid los compañeros de Zaragoza, Sevilla, Granada y Bilbao también se pusieron en paro.

En Barcelona y provincia nuestra lucha pasó por la realización de asambleas y paros activos en donde se analizó la L.G.E. y por demostrar públicamente nuestra disconformidad mediante manifestaciones.

Los estudiantes de Bachillerato con esta lucha hemos tenido una gran experiencia: el comprender que mediante cartas y peticiones al Ministerio no vamos a conseguir nada. El mismo gobierno no se preocupa por ocultar esto al responder a un director de Academia cuando éste le preguntaba el porqué de esta medida que «...nos sobra gente en la Universidad y no queremos follones en la Universi-

dad...»; por otra parte en la prensa el Ministerio contestaba a varias peticiones de padres que «...por cartas plañideras no vamos a cambiar la L.G.E...»

Con estas respuestas el gobierno mismo nos está enseñando cual es el camino a seguir; utilizar la única arma frente a lo que responde la oligarquía: la unidad y la lucha.

El gobierno no nos iba a conceder las convocatorias porque se lo pidiésemos, pues sabía perfectamente porqué lo hacía (menos gente para entrar en la Universidad) y era de gran interés para él. Sólo cuando se vio presionado por nosotros mediante paros y asambleas a nivel de España nos las concedió.

Esto también lo han comprendido los maestros nacionales e interinos al luchar por sus intereses. Al principio, al igual que nosotros, utilizaron los métodos legales, pero pronto vieron que debido al carácter fascista del gobierno que impera en España, no se conseguía nada, por lo que su único camino era la lucha. Una de las principales causas por las que luchaban era el bajo salario que percibían, mientras que a los altos cargos de la enseñanza (una minoría) les habían aumentado de 8.000 a 16.000 ptas. Frente a esto el gobierno respondió que no tenía suficiente dinero para pagarles. Pero entonces preguntamos ¿por qué si no hay suficiente dinero para la enseñanza el gobierno gasta el tanto por ciento más elevado del pre-

supuesto nacional en policía? Para nosotros la respuesta es muy clara: la oligarquía para poder seguir beneficiándose del trabajo ajeno, necesita tener un numeroso y preparado cuerpo de policía, mientras que al pagar decentemente a los profesores y una enseñanza gratuita no les iba a suponer ningún beneficio. Esto atenta directamente contra la clase obrera, pues es la que se ve más perjudicada por la no gratuidad de la enseñanza. La oligarquía frente a éstas y cualquiera movilización responde con la represión. Ejemplo de esto lo tenemos con los dos maestros detenidos en Madrid; juicios a tres compañeros del Milá; formación de tribunales especiales en la Universidad (mediante los cuales pueden expulsar a cualquier persona cuando lo «crean necesario»; listas negras, etc.

Ante esto vemos que es necesario dar una respuesta unitaria a cualquier medida selectiva, represiva y represiva del régimen. La victoria de las movilizaciones a nivel nacional es claro exponente de la importancia que tiene la unidad en nuestra lucha. La unidad es la base de nuestra victoria.

Enseñanza para el pueblo.

Enseñanza gratuita.

Más escuelas, menos policías.

Selectividad no.

Ley de educación no.

Juicios no.

Dictadura asesina.

Coordinadora de Comités de Centro de Bachillerato, Barcelona.

Movilicémonos luchando con todas las formas de acción directa

El Estado del régimen fascista que los capitalistas mantienen en España está intentando recuperarse de la derrota que el pueblo trabajador le provocó durante el proceso de Burgos. Es un deber revolucionario inexcusable el realizar una SOLIDARIDAD activa con todas las víctimas del terrorismo estatal, por ello los comunistas libertarios llamamos al estudiantado revolucionario a pasar a la acción para dar un nuevo golpe a esta dictadura asesina. Es preciso que hagamos de los actuales consejos de guerra y juicios del TOP el objetivo primero de todas las

luchas, extendiendo la respuesta antirrepresiva entre todos los trabajadores y generalizando las manifestaciones revolucionarias (paros, piquetes, salidas a la calle, enfrentamientos, acciones de castigo, etc...). Transformemos la actual ofensiva de la represión franquista en un proceso justiciero del pueblo trabajador contra este régimen de asesinos y ladrones. No luchar es hacerse cómplice de estos crímenes.

En cada momento debemos tener como objetivo concreto y prioritario del combate contraterrorista



MOVILICEMONOS

(Viene de la página 7)

ta solidario. el juicio militar o de «orden público» que tenga lugar, sin selectividad política ni sectarismos contrarrevolucionarios. Hoy los «nuevos Burgos» son:

— La criminal condena de 18 años de cárcel al compañero de las Juventudes Libertarias Julio Millán Hernández, que a pesar de haberse logrado mediante un movimiento mundial de denuncia del anterior consejo de guerra (19-11-72) su anulación, ahora, sin dar las horas necesarias para una nueva movilización de protesta solidaria, se le condena millitariamente por unos hechos que están claramente probados que no cometió. Ante este nuevo crimen jurídico contra un inocente, después de estar desde 1967 detenido en Carabanchel bajo régimen de incomunicación, sólo cabe una respuesta directa y generalizada que lo libere. Una implacable justicia popular se debe efectuar contra gobernantes, jueces, militares, policías, fascistas y capitalistas que maquinan y ejecutan tales crímenes.

— La decisión del capitán-general de «la VI región militar», de cargar más de 23 años de cárcel en vez de los 6 años a que un consejo de guerra (5-12-72) había impuesto a Sabino Arana Bilbao, es un nuevo crimen que no se puede tolerar. Sumemos a la lucha contra los consejos de guerra esta nazi-fascista decisión del militarismo asesino.

— La mascarada militar de Zaragoza pretende asesinar a tres estudiantes revolucionarios y cargar duras penas de cárcel, hasta 30, a otros dos militantes del «Colectivo Hoz y Martillo». Después un total de 8 militantes serán pasados por el TOP. Ahora que el Consejo de Guerra ha terminado es imprescindible pasar de la compañía de solidaridad que los revolucionarios estamos realizando, no sin tener que sufrir el freno de sectarios contrarrevolucionarios, a una movilización general que salve y libere a éstos combatientes antifascistas y solidarios con la perseguida E.T.A.

¡Otros «Burgos» vienen después!
Estudiantes Libertarios de Cataluña.

(Envía la Corresponsalia del «C. S.» en Cataluña).

PRO COMPANEROS FERRANDIZ Y ARDAU

F. L. de Fontainebleau, 240;
Martinez, 40; Riveira, 30; Secretariado Intercontinental, 500;
SIA, 600 francos.

Total: 1.410,00 F.

Guerra civil o guerra social en España

A partir del proceso de Burgos y de los motivos que lo han originado, una nueva fase de la lucha contra el franquismo y el fascismo se abre en España. Esta vez, la actitud de todo un pueblo en protesta ha demostrado que sin el subterfugio de la unidad, ésta ha sido efectiva; no solamente en la región vasca directamente atañada por este proceso, sino que la solidaridad de las otras regiones la ha plasmado en hechos, poniendo en evidencia que no se limitaba a un problema regional, sino que concernía a toda la Península. En el área internacional, prensa, radios y organismos han ejercido presión para que el crimen no se cometiera. Esta vez tampoco se ha tratado de la ejecución de un Amador Franco, ni la de un R. Carballeira, ni la del sádico y salvaje contra un Sabaté o un Vila «Cara Quemada» como le llamaron los que mucho le temían, ni tampoco del garrote vil aplicado a Granado y a Delgado ni la muerte de muchísimos compañeros de la Confederación Nacional del Trabajo y otros compatriotas inmolados por la bestia sanguinaria desde el comienzo de nuestra guerra hasta hoy.

**

En los años de la llamada liberación, los pueblos de Europa se libraban de la pareja opresión que la que sufre nuestro pueblo. También conocieron las deportaciones, fusilamientos en masa; y los horribles hornos crematorios, los rehenes, las privaciones de toda índole que sufrían los supuestos culpables lo mismo que los inocentes. Pero nada se hizo en nuestra ayuda. Ha sido necesario el cúmulo de crímenes franquistas de años después para que el mundo tomara conciencia de su olvido, y aprestarse a lo que era su deber.

Nuestra guerra del 36 al 39 la calificaron de civil, y fue un gran error puesto que hubo intervenciones abiertas y camufladas de toda índole. Hoy ya la solución a nuestros inconvenientes no deben venir de fuera, porque sería otro garrafal desacierto, y esas fallas se pagan caras. Los que quieran ayudar al pueblo español deben interponerse a que no se ayude más al tirano y velar para no repetir lo de la «no intervención». Somos capaces de ordenarnos preventivamente nosotros mismos.

España, junto con Portugal, son una punta de Europa. Con dicta-

duras ese extremo es una amenaza. Gozando de libertad, España y Portugal serían una garantía. Ambos sistemas son contagiosos y no es hora de titubear. Los pueblos deben saber lo que más les conviene; el nuestro lo sabe muy bien.

El recurso de los que no tienen la conciencia tranquila es aferrarse a la esperanza de otra guerra civil, con matanzas reciprocas, para permitirse de nuevo segar vidas y detener la evolución; esconder la verdad, asfixiar la cultura y enterrar a la libertad y a quienes la defienden. De 1939 a 1973 no logran engañar a nadie; todo el mundo sabe que nada hay de positivo en el régimen franquista si no que todo el mundo sabe que nada hay de positivo en el régimen franquista si no es la fuerza, y ésta dura demasiado, pero perdurará, pues ya ni con el cacareado progreso industrial ni el bienestar material impiden que haya quienes no quieran encubrir el crimen, ni mucho menos que siga consumándose. El campo de oposición levantado contra el poder arbitrario se amplifica cada día más; la guerra social subterránea se prepara al límite de recobrar el derecho a pensar y vivir con decencia, siendo el objetivo primero abatir el régimen. No dudemos de que nuestro turno favorable llegará si la lucha es reemprendida por todas las voluntades y opiniones adversas a toda clase de dictaduras. Que abren también los ojos los que creían que no siendo perjudicados directamente nuestra causa no era la suya.

Hoy ya no se pueden acallar el clamor de las multitudes que buscan su propio camino. Las voluntades enhiestas exigen lo que nos pertenece, siendo ello impulso renovado de guerra social. Por eso tiemblan los que temen a la justicia; y ésta se aproxima.

GESBA

SE AUMENTAN LOS EFECTIVOS DE LAS FUERZAS REPRESIVAS

BARCELONA (OPE). — El Gobierno estudia las posibilidades de aumentar los sueldos de Guardia Civil, Policía y Carabineros. En total suman 85.610 númeos. La primera cuenta con 34.320 miembros, la Policía Municipal 17.500; la motorizada 18.000 y los Carabineros, 15.790. No se ha resuelto nada en concreto.

Los cien años de la República Primera

Atentamente invitados, la noche del 24 de febrero nos personamos en un espléndido local situado en el barrio de Cadet (Paris), para asistir a la conmemoración del C Aniversario de la República española. La asistencia fue regular, dándonos a pensar que con ágape habría sido mayor.

El personal presente fue atento, en ocasiones fervoroso. Cien años de historia española no reaccionaría impresionan. La tribuna alcanzó crédito por palabra galana y sustanciosa. El léxico español bien empleado sabe a música de base.

Los oradores (Irujo, Just, Valera y Maldonado) glosaron las figuras austeras de los grandes republicanos de la época, y pusieron más alto que los picos de Europa el sentimiento federalista. Más que los marxistas (en España, en la URSS, y en el mismo Marx acervamente centralistas) los 4 oradores de la noche del 24 febrerino se inclinaron por la humanización del Estado considerándolo al servicio del hombre, no una carga para el mismo. Figueras, Pi y Margall y Salmerón, especialmente, trataron de introducir esta razón humana en el desarrollo de su cargo, y si renunciaron a seguir adelante fue por dificultades políticas graves, no por un sentimiento de fracaso de la moral que un día sublimará a la sociedad de los hombres.

Opuestos nosotros a la política por convicciones más que por resentimientos, consideramos loable la posición federal-humanista de Irujo, Just, Valera y Maldonado. Es la incredulidad fundamentada en duras lecciones de la historia la que nos impele a derribar una situación estatal que si un día es mala otro día es peor, a pesar de las buenas voluntades. — F.

POUR LES MAISONS DE REPOS

L'idée de « Maisons de repos » lancée par les camarades de Perpignan et des environs n'est nullement délaissée, mais il fallait le temps de se renseigner sur la meilleure façon de faire passer les biens des camarades qui le voudraient à la S.I.A.

Maintenant, nous sommes en état de donner des détails précis à ce sujet. Les camarades qui s'intéressent particulièrement à ce problème, voudront bien s'adresser au Conseil National de S.I.A. afin d'obtenir une Circulaire leur fournissant tous les renseignements utiles.

¿DESCOLONIZACION DE RIO DE ORO?

MADRID. — El embajador de Franco en Argelia ha notificado al gobierno de Argel la decisión de su gobierno de entablar relación con Mauritania, Marruecos y la propia Argelia referente a la descolonización paulatina de Río de Oro mediante concesiones pertinentes al gobierno de Madrid. Estas se refieren a los importantes yacimientos de azufre descubiertos en el Sahara llamado español que valorizan a estas tierras hasta ahora baldías, polvorientas y sin otro incentivo que el geográfico. Con la minería recientemente puesta al descubierto, Río de Oro promete convertirse en un verdadero río de oro capaz de envenenar las relaciones entre España y África norteña y entre los tres Estados alaitas mencionados... si no salen otras potencias a complicar más el asunto.

LA RETAGUARDIA CONTRA «LA VANGUARDIA»

MADRID. — El periodista más repugnante de España, sujeto Manuel Aznar, ha sido encargado por el gobierno de la fiscalización de los textos a publicar en el diario «La Vanguardia» de Barcelona. El propio Aznar ejercerá idéntico Santo Oficio sobre la revista satírica «La Codorniz».

Otro gregario, José Ma Alfaro, se encargará de hacerle la santísima al diario madrileño «Informaciones».

DIGNIDAD PROFESIONAL

BARCELONA. — A causa de haber sido suspendida draconianamente la autonomía de la Universidad, la comisión gestora de la misma, «dolorosamente sorprendida», ha dimitido unánimemente.

A CONFESION DE PARTE...

MADRID. — El director general de Seguridad, don Eduardo Blanco Rodríguez, ha sido entrevistado por la revista «La Actualidad Española» y ha hecho la siguiente declaración: «El principal problema con que se encuentran los agentes del orden tal vez sea la generalización de la violencia, que tiene como repercusión inmediata un retraimiento en la colaboración que la sociedad debe prestar a la policía. Respecto al trato que se da por parte de los funcionarios de policía a los delincuentes, se resume en este pensamiento de Concepción Arenal: «Odia el delito y compadece al delincuente». No obstante, es preciso reconocer que en determinados casos los delin-



cuentos no despiertan sentimientos de amabilidad».

INDIFERENCIA DE LOS ESPAÑOLES POR LA POLÍTICA

BRUSELAS (OPE). — «Le Soir», 26 de febrero, publica amplia crónica de su corresponsal en Madrid. Un sondeo efectuado da el resultado antedicho. Según unos, hay que ver en tal actitud la consecuencia de 30 años de régimen. Y para otros se debe a que los ciudadanos se preocupan sobre todo de mejorar su situación... «Pero la existencia de una indiferencia política casi total no puede ponerse en duda... Los salarios son netamente insuficientes; a ello se debe el empleo a veces en dos, e incluso en tres empleos de los cabezas de familia...»

EL CONSEJO DE GUERRA EN ACTIVO

BARCELONA (CPE). — Acusados de insulto a la fuerza armada han sido condenados a dos años y un día Juan Antonio Castillo Martín, Arsenio Fernández Díaz y Andrés Gandullo Ruiz. A un año y dos meses Salvador Navarro, Juan Urges Carrera y Matias Molinas Polainas. Y a ocho meses José Serrano Navarro. Las sentencias han sido enviadas al capitán general quien resolverá.

BAJA — EN EL GRADO — DE LA LECHE

MADRID. — El Gobierno anuncia baja en el precio de la leche. Alega que el precio no es absolutamente bajo, ni en comparación con algunos países de la CEE ni con los precios de otros artículos.

LAMENTABLE

BILBAO. — Falleció el Abogado José Antonio de Echebarrieta, a los 31 años de edad. Fue uno de los defensores en el Consejo de guerra de Burgos.

3.000 PROCESADOS POLITICOS PENDIENTES DE JUICIO

FRANCFORT. — El Servicio de Prensa 16-Metall ha publicado en su boletín 402 una información aparecida en el diario de Munich «Süddeutsche Zeitung», según la cual «unos tres mil casos políticos inestabilidad profesional absoluta Tribunal de Orden Público de Ma-

drid. Para juzgarse por tribunales militares hay otros veinte casos. A éstos se les acusa de actos de terrorismo o de resistencia a la fuerza armada. Hay unos 250 presos políticos que cumplen penas de prisión en las cárceles franquistas.

NOTICIAS DE GUIFUZCOA

Los profesores no numerarios de los Institutos de Enseñanza Media, de varios pueblos de Guipúzcoa, en número de 131, se han dirigido a la opinión por medio de la prensa explicando las razones por las que han permanecido en paro colectivo desde el 6 de febrero hasta el 19, según leemos en «El Diario Vasco», del 27.

Las razones expuestas son la inestabilidad profesional absoluta de su situación de contrato anual y la congelación de sus salarios desde 1965.

NOTICIA DE «OPE»

— La Facultad de Filosofía y Letras de Palma de Mallorca que depende de la Universidad de Barcelona, ha sido cerrada por orden del rector, a causa de la reiterada inasistencia a la clase de los alumnos.

Nuestra prensa

De todos es sabido y admitido el importante papel que desempeña la prensa en todo movimiento revolucionario. Y ello por varios motivos: por un lado ha de ser portavoz de nuestras ideas. medio dialéctico de corregir posibles errores tácticos o ideológicos y recurso para marcar nuevas pautas y objetivos hacia donde se han de encaminar nuestras acciones. For otro, a efectos de proselitismo, es necesario hacer llegar a otras gentes, jóvenes o no, nuestras ideas libertarias, nuestra fé anarquista, que, ya la burguesía reaccionaria en alianza perpetua con el gobierno fascista, ya los movimientos contrarrevolucionarios — aunque se autodenominen proletarios — tratan de desvirtuar y querrian ver desaparecer.

En tercer lugar, la prensa revolucionaria ha de desenmascarar todo el tinglado represivo, injusto y cínico que el Poder ha montado para defender su posición y los privilegios de las clases y estamentos que protege: capitalistas, iglesia, ejército. Esto exige que desde nues-

RAFAGA

MADRID. — El general Lanusse, presidente de la Argentina, ha conferenciado con el general Franco, ocupándose ambos de generalidades. Además se han referido a Colón: «Colón, Colón, sin hallar la solución.»

SANTANDER. — Consejo de guerra contra el joven Venancio Echevarría Luluaga, acusado de pertenecer a ETA y haber contribuido a volar un establecimiento. La parte testifical ha demostrado que el procesado en la hora de autos se encontraba a 40 kilómetros lejos del lugar del suceso, lo que no impidió que el tribunal lo condenara a 15 años de presidio y al pago de 1.692.570 pesetas. ¡Qué barbaridad!

MADRID. — Por delito de supuesto terrorismo y pertenencia al F.A.C, el muchacho catalán Josep Pascual Armar el TOP le ha aplicado la pena de 18 años de encierro mayor. Otra salvajada tribunalicia.

(Observación importante: El muchacho José Pascual no ha sido habido. ¡Buen golpe de ala!)

CORDOBA. — Subida de precios en autobuses urbanos. Bajada del público de los autobuses. Nadie los utiliza. Unos coches arreando pasajeros traidores fueron apedreados, no quedando vidrio entero.

OVIEDO. — En la cuenca minera no se registra variación en la huelga. Hunosa dice perder dinero. Con demasiada frecuencia mineros pierden la vida.

tras columnas analicemos críticamente sus instituciones, sus dogmas y principios de que se sirven para engañar, reprimir y esclavizar al pueblo: doctrina fascista, justicia injusta y arbitraria, administración corrompida, Banco vámpiro, sindicato vertical, etc.

For último hemos de utilizarla como un caballo de batalla, barricada ideológica desde donde respondamos con energía a la embustería, hipócrita y partidista información, perdón, deformación de la prensa burguesa, fiel lacaya de la oligarquía en el Poder. Una vez más contestemos con la violencia revolucionaria a la violencia reaccionaria.

Nuestra prensa libertaria, tanto en el exilio como en el interior ha de recordar aquella gloriosa de nuestra revolución social en que una ojeada a sus páginas bastaba para quedar imbuidos de esa fuerza arrolladora y savia redentora en pos de la construcción del Comunismo libertario, basado en la emancipación e igualdad de los hombres y que la bestia reaccionaria y autoritaria ahogó en sangre.

LIBERTO

Marx y el Anarquismo

III

De cómo Marx había sido influido por las ideas de Proudhon y hasta por sus ideas anarquistas, lo demuestran sus escritos políticos de aquel periodo: por ejemplo, el artículo que publicó en el « Vorwaerts », de París.

El « Vorwaerts » era un periódico que aparecía en la capital francesa durante 1844-1845, bajo la dirección de Enrique Bernstein. Su tendencia era, al principio, liberal solamente, pero más tarde, después de la desaparición de los *Anales germano-franceses*, Bernstein trabó relación con los antiguos colaboradores de esta última publicación, quienes lo conquistaron para la causa socialista. Desde entonces el « Vorwaerts » se convirtió en un órgano oficial del socialismo y numerosos colaboradores de la extinguida publicación de A. Ruge, entre ellos Bakunin, Marx, Engels, Enrique Heine, Georg Herwegh, etc., contribuyeron a él con sus trabajos.

En el número 63 de ese periódico (7 de agosto de 1844), Marx publicó un trabajo de polémica, «Acotaciones críticas al artículo *El rey de Prusia y la reforma social*». En él estudia la naturaleza del Estado y demuestra la incapacidad absoluta de ese organismo para aminorar la miseria social y para suprimir el pauperismo. Las ideas que el autor desenvuelve en ese artículo son ideas puramente anarquistas y están en perfecta concordancia con los conceptos que Proudhon, Bakunin y otros teóricos del anarquismo han establecido a ese respecto. Por el extracto del estudio de Marx podrán juzgar los lectores:

«El Estado es incapaz de suprimir la miseria social y anular el pauperismo. Y aun cuando se preocupa de este problema, si es que se decide a hacer algo, no dispone de otros recursos que la beneficencia pública y las medidas de carácter administrativo y frecuentemente ni siquiera eso.

»Ningún Estado puede proceder en otra forma, porque para suprimir la miseria debería suprimirse a sí mismo, puesto que la causa del mal reside en la esencia, en la naturaleza misma del Estado y no es una forma determinada de él como supone mucha gente radical y revolucionaria que aspira a modificar esa forma por otra mejor.

»Es un gravísimo error creer que la miseria y los terribles males del pauperismo pueden ser

curados mediante una forma cualquiera del Estado. Si el Estado reconoce la existencia de ciertos males sociales trata de explicarlos, ya sea como leyes naturales contra las que nada puede hacer el hombre, o bien como resultados de la vida privada, en la cual no puede inmiscuirse, o, también, como defectos de la administración pública. Por eso en Inglaterra la miseria es considerada como consecuencia de una ley natural, según la cual los hombres aumentan en proporción mayor a los medios de vida. Otros afirman que la mala voluntad de los hombres es la causa de ello en los corazones poco cristianos de los ricos; y la Convención, el parlamento revolucionario francés, sostiene que los males sociales son la consecuencia del ánimo contrarrevolucionario que demuestran los propietarios. Por consiguiente, en Inglaterra se castiga a los pobres, el rey de Prusia recuerda a los ricos sus deberes cristianos y la Convención francesa corta las cabezas a los propietarios.

»Además, todos los Estados buscan la causa de la miseria en los defectos fortuitos o intencionales de la Administración, y por lo tanto creen posible reducir el mal mediante reformas administrativas. Pero el Estado no posee el poder de salvar la contradicción existente entre la buena voluntad de la Administración y su capacidad real, porque si así fuera tendría que anularse a sí mismo, ya que él se basa en esa contradicción que reina entre la vida pública y la privada, entre los intereses generales y los particulares. Por eso la Administración se halla limitada por una función exclusivamente formal y negativa, pues donde principia la vida civil termina el poder de la Administración. El Estado no puede impedir jamás las consecuencias que se desarrollan lógicamente a causa del carácter antisocial de la vida civil, de la propiedad privada, del comercio, de la industria y del despojo mutuo de los distintos grupos sociales. La bajeza y la esclavitud de la sociedad burguesa constituyen el fundamento natural del Estado moderno. La existencia del Estado y la de la esclavitud no pueden ser separadas. Del mismo modo como el antiguo Estado y la esclavitud antigua — contradicciones clásicas y francas —, están íntimamente vinculadas entre sí, así también el

Estado moderno y el actual mundo de mercaderes — contradicción cristiana e hipócrita — están fuertemente aferrados uno al otro.»

Esta interpretación esencialmente anarquista de la naturaleza del Estado, que parece tan extraña si se recuerdan las doctrinas posteriores de Marx, es una prueba su primera evolución socialista. En el mencionado artículo se reflejan los conceptos de la crítica del Estado hecha por Proudhon, crítica que tuvo su primera expresión en su famoso libro *¿Qué es la propiedad?* Esta obra inmortal ha ejercido la influencia más decisiva en la evolución del comunista alemán, a pesar de lo cual él se esforzó por todos los medios — y no fueron éstos los más nobles — en negar las primeras fases de su actuación como socialista. Naturalmente, los marxistas apoyaron en esto a su maestro y de esta manera desarrollóse poco a poco el falso concepto histórico acerca del carácter de las primeras relaciones entre Marx y Proudhon.

En Alemania principalmente, siendo este último casi desconocido, pudieron circular las más extrañas afirmaciones en ese sentido. Por cuanto más se logra conocer las importantes obras de la vieja literatura socialista, tanto más se nota todo lo que el llamado socialismo científico debe a aquellos «utopistas» que durante largo tiempo fueron olvidados a causa del «réclame» gigantesco que la escuela marxista y de otros factores que relegaron al olvido la literatura socialista del primer periodo. Y uno de los maestros más importantes de Marx y el que sentó las bases de toda su evolución posterior fue precisamente Proudhon, el anarquista tan calumniado y mal comprendido por los socialistas legalitarios.

IV

El 20 de julio de 1870, Carlos Marx escribía a Federico Engels: «Francia debe ser golpeada rudamente, pues si Prusia consigue salir victoriosa, el poder estatal llegará a estar más centralizado y lo mismo ocurrirá con todo el movimiento obrero de Francia y Alemania. Sólo es necesario comparar el movimiento en estos dos países, desde 1866 a nuestros días, para convencerse de la superioridad de la clase obrera sobre la francesa, tanto en la teoría como en la organización y su potencia

mayor en los acontecimientos internacionales significa un triunfo para nuestra doctrina sobre la de Proudhon...»

Marx tenía razón: el triunfo de Alemania sobre Francia significó una nueva ruta en la historia del movimiento obrero europeo.

El socialismo revolucionario y liberal de los países latinos fue echado de lado, dejando el campo a las teorías estatales y anti-anarquistas del marxismo. La evolución de aquel socialismo vivificante y creador se vio turbada por el nuevo dogmatismo férreo que pretendía poseer un pleno conocimiento de la realidad social, cuando era apenas un conjunto de fraseologías teológicas y de sofismas fatalistas, y resultó ser luego el sepulcro de todo verdadero pensamiento socialista.

Con las ideas cambiaron también los métodos de lucha del movimiento socialista. En vez de los grupos revolucionarios para la propaganda y para la organización de las luchas económicas, en los cuales los internacionalistas habían visto la semilla de la sociedad futura y los órganos aptos para la socialización de los medios de producción e intercambio, comenzó entonces la era de los partidos socialistas y de la representación parlamentaria del proletariado. Poco a poco se olvidó la antigua educación socialista que llevaba a los obreros a la conquista de la tierra y de las fábricas, poniendo en su lugar la nueva disciplina de partido, que consideraba la conquista del poder político como su más supremo ideal.

Miguel Bakunin, el gran contrincante de Marx, observó con clarividencia el cambio de la situación y con el corazón amargado predijo que con el triunfo de Alemania y la caída de la Comuna de París, comenzaba un nuevo capítulo de la historia de Europa. Físicamente agotado y mirando de frente a la muerte escribió, el 11 de noviembre de 1874, estas importantes palabras a Ogaref: «El bismarkismo — que viene a ser militarismo, régimen policiaco y monopolio financiero fusionados en un sistema que se titula el Nuevo Estado — está triunfando en todas partes, pero quizá dentro de diez o quince años la inestable evolución de la especie humana alumbrará nuevamente los senderos del triunfo». Bakunin se equivocó en esa ocasión, no calculando que habría de pasar medio siglo hasta que, en medio de una terrible catástrofe mundial, fuera derrotado el bismarkismo.

Rudolf ROCKER

Los coloquios

DESPIERTAN un interés creciente, en el Centro Confederal parisino, ni que decirlo. Uno cada primer sábado de mes; el de marzo a cargo del joven compañero Asensio, recién venido de España. Cree que la situación del régimen es comprometida, sin ser desesperada. Iniciado está el proceso de cambio de régimen, que lo habrá, aunque no de forma precipitada, por ahora. La burguesía semi liberal impulsa la transformación lenta cara al Mercado común, y proletariados hay dos, uno reformista mayoritario y otro revolucionario minoritario. Pulula también el catolicismo inconformista, a lo menos de fachada. Un grupo capitalista fuerte de un 70 por ciento se muestra partidario de mejorar la situación de los trabajadores para evitar concesiones mayores. La parte adinerada anacrónica está indudablemente con Franco, y los sindicatos «legales», siempre motivo de dominación en campo explotado. Mas el obrero no cree; a lo sumo aparenta indiferencia para logros en bandeja. La fuerza pública pega a los minoritarios osados, convirtiendo la lucha en cosa dura, incluso en la Universidad, donde el régimen es muy aborrecido. El disertante da pormenores. Lo de casa Huarte fue bien considerado del proletariado a causa de su triunfo por bemoles ajenos. Pero si Huarte cedió la autoridad anuló, sable en alto, las mejoras, quedando la cosa pendiente para una próxima gestión directa.

El mundo liberal espera la muerte de Franco para proceder, pues España está en contradicción con Europa y necesita de ésta. Las tendencias antifranquistas son muchas y al parecer inconcretas, lo que hace que burguesía liberal y obrerismos tibios coincidan. La inoportunidad obrera conseguida por el régimen perjudica el desarrollo de todo esfuerzo revolucionario, acusándose como tal el esfuerzo terrorista vasco, principalmente. En concreto, la posición anti-régimen carece de plan nacional.

En la lucha civil están, además de los estudiantes, los profesores, los médicos, llegando — últimamente los maestros de escuela — a imponerse al Estado.

Las huelgas suelen asustar al capitalismo «evolucionista» haciendo que se pregunte hasta qué punto puede coincidir con los trabajadores protestatarios.

En el orden represivo el gobierno da idea de no temer excesivamente a la actuación revolucionaria,

no manteniendo excesivo número de prisioneros en las cárceles... tratándose de procesados por represalia política o social. Quedan en la calle provisionales y vigilados con saña. Por contra, la policía es incrementada. Anota el disertante 27.000 poli-armados y 70.000 guardias civiles. La policía móvil actúa mucho y por su condición secreta es peligrosa, introducida por todo. Cita el caso de una organización anarquista que actuaba satisfactoriamente, pero que, objeto de una investigación profunda y sistemática, fue descubierta y anulada. Obedeciendo al propósito de no aparentar represión ante el extranjero, no es raro el caso de antifranquistas detenidos y liberados condicionalmente por el propio juez instructor. La Iglesia, atenta a sus intereses de hoy y de mañana, trata de contemporizar con las gentes protestatarias sin dejar de asistir a los buenos oficios favorables al gobierno. La burguesía inteligente sobrepasa la gris sociología de los sindicatos oficial y otro semi-tolerado. Sindicalismos de ocasión y cristiano para dejar las cosas casi como están y atenuar un posible golpe revolucionario del país. En esta última situación daría gusto estar en España.

El peligro para nuestra causa radica en las facilidades de vida que les ofrecen a los obreros mayoritarios seducidos por las comodidades de la vida moderna. Todo lo obtienen a plazos a causa de las facilidades que les son ofrecidas, particularmente por un organismo especializado en esta suerte de ventajismos. La familia obrera bien cebada no comprende las móviles moralizadores de otros elementos de su clase.

El anarquismo vuelve a ganar terreno. Se entra en la cárcel con experiencia de escasez de hombres, y se sale de aquella viendo el movimiento más amplificado.

Asensio y otros jóvenes también incorporados hace poco al cupo de refugiados, no creen en la virtud revolucionaria de los intelectuales. Consideran al trabajo por encima de la cultura. Tuvieron réplica en eso, con acopio de ejemplos. Llegan a barruntar que lo aducido por los peliblanco es anticuado, incluso las teorías de los grandes maestros. Ya llegarán a comprender estos jóvenes compañeros que las ideas futuristas, especialmente las ácratas, son inmarcesibles. Los «libros de ahora» que anhelan no podrán prescindir de las teorías de fondo de los precursores.

Las conferencias de F. Moro

1936. ¿Revolución? ¿Vuelta a los orígenes político-sociales transcendentales, a la vereda constante en esa insistencia histórica, esa historia que no se cierra porque aún no llegó su término realizante? Una y otra concepción se confunden por ser equivalentes.»

Así da comienzo esta sexta conferencia del 17 de febrero, por la cual el conferenciante va engarzando los hechos que corroboran su tesis:

«El segundo momento histórico, como el tercero, es una correlación del primero, dejando de lado las proporciones de tiempo y de espacio.»

Digamos pues, que el tema que nos ocupa se presenta como un amplio ciclo, en el cual vemos tres ciclos, diferentes en lo anecdótico, pero formados en la misma trayectoria íntima y de ahí que los tres presentan similitud en su fundamento primordial; porque no solos son «trazados» con la misma inspiración raíz, si que además se enfrentan con parecido escollo y los tres se terminan ahogados por parecida imposición dimanante: la venida de fuera, la forastera.»

«Cierto; en el segundo ciclo los siglos deslavoraron un tanto los colores prístinos en fuerza de quererlos borrar: las castas artificiales explotadoras y la malsana ambición centralista no habían pasado en balde; muy al contrario. Los modeladores sociales y sentimentales, culturales y jurídico-administrativos allegados, tampoco habían pasado en balde. La buena fe y la lealtad, proverbiales, posibilitaron el cierre de este ciclo, como el otro, con un candado. El tal candado saltó una vez más, cuatro siglos más tarde. Ya lo dice el viejo refrán: «Tiempo y hora no se atan con sogas.» Que responde al otro sintetizando el periodo de imposición centralista, la primera: «Roma, Roma, la que a los locos doma y a los cuerdos no perdona.» Como la acción del tiempo demostró, ni todos los locos (que ella y sus continuadores encontraron barrándolos el camino) no domó, ni los cuerdos esperaron ni tuvieron en cuenta su perdón, el cual para nada le esperaron.

**

«Y ved como cada ciclo histórico fijado aquí por nosotros, cada afirmación de su existir y de su sentir de fundamento, resulta un

paso más seguro y más firme por su intensidad de resonancia en el pavimento de la Historia, siendo que cada momento de su presencia, de su *querer ser*, más consciente en sus propósitos fue.»

«Los iberos o celtiberos de la guerra social y de independencia ante Roma son los mismos en su raíz conceptual y ético-social, es decir, por su fondo, que los Comuneros de Castilla; los unos y los otros son los mismos por lo mismo, que los revolucionarios libertarios del 36-39. El ambiente como la decoración cambió; el móvil estimulante y la forma de exponer una razón común, cambiaron; la forma, asimismo, de su expresión oral y los nominativos de su estructura orgánica cambiaron con ésta; los elementos de estructura dialéctica como el andamiaje para construir el mismo edificio ético-social fueron diferentes, más perfeccionados (por algo pasó el tiempo). Pero cuidado. Perfeccionados en argumentos (y aún) en su léxico, en su apariencia. En lo fundamental, en las raíces del problema nada cambiaron, como no cambió el escenario geográfico, del cual manó y emanó la inspiración de la Idea primera y primordial, siendo la misma *causalidad* de un socialismo (instintivo antes, estructurado después) natural y por ello naturalizado.»

A renglón seguido el conferenciante inicia la exposición del tercer ciclo, diciendo:

«En esta fase continual del espíritu territorial y del fundamento federativo de la constante político-social hispana, tracemos de antemano el cuadro, el escenario social, histórico, en el que tuvo acción superviviente, esa re-presencia; su entereza por decir: «Aquí está lo que no puede morir mientras el aliento que le dio vida, que es la Idea-fuerza conceptual no cumpla su misión vital: establecer, que es restablecer, superada, la sociedad en pos de la cual va, que es revenir...»

Y reaparece, en imaginación, siguiendo el hilo de la disertación el juego sucio y enrevesado de las marionetas trágicas o burlescas, cretinas o ampulosas, de carácter entero o de valor y nobleza de intención, arrastradas en la avalancha que no pudieron evitar a pesar de dos momentos que son dos intentos; dos intentos que son como siembra que ni la hoguera ni el muladar evitaron, sin embargo, su brote ulterior.

No obstante, el contraste de pareceres es saludable. — F.

(Continuará en el próximo nº).

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN NIZA

Organizada bajo los auspicios de la Liga de los Derechos del Hombre (sección Niza), la compañera Federica Montseny, hablará de: «La España de ayer, de hoy y de mañana», el sábado 24 de marzo a las tres de la tarde, en la Sala Brea, 4, Bd. Carabacel, Niza.

F. L. DE DREUX

Son invitados los compañeros el domingo 1 de abril a las 10 de la mañana en el local de costumbre a la asamblea general ordinaria.

Los delegados que acudieron al Pleno informarán de los acuerdos sobre nuestro semanario «Combat».

F. L. DE SAINT-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a los afiliados de esta local a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 25 de marzo a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre. Se tratará del informe de nuestra delegación al último pleno del Núcleo.

NUCLEO RHONE-LOIRE

La Comisión de Relaciones invita a los compañeros que deseen asistir, y aportar plausibles iniciativas si quieren hacerlo, al debate con finalidad constructiva, de positivas realizaciones, que en torno a cultura y propaganda, tendrá lugar en la Bolsa del Trabajo de Villeurbanne, el domingo día 18 de marzo, a las 9 de la mañana.

S. I. A. DE MONTAUBAN

Invita a todos sus adherentes y amigos a todas las Secciones locales del departamento, para que asistan a una asamblea extraordinaria que tendrá lugar el día 18 de marzo (domingo) a las diez horas en el Café de la Comedie, (fren-

te al Teatro Municipal de esta villa). Dado el interés de los asuntos que en la misma se expondrán, requerimos de todos aquellos que siguen estimando que la «Solidaridad», no es una palabra vacía de contenido, sino que abarca todo el sentimiento moral de ayuda, hacia todos aquellos seres humanos que dentro de sus convicciones ideológicas y sociales se sientan acreedores de la misma; para que asistan numerosos a dicha asamblea.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Esta F. L. informa a sus afiliados que la asamblea del mes de marzo tendrá lugar el día 18 en el local y hora habitual.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Para el domingo día 25 de marzo 1973 a las diez de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie.

Correrá a cargo de la compañera Federica Montseny que versará sobre el tema: «España de ayer, de hoy y de mañana».

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, A.I.T., invita fraternalmente al acto a todos los afiliados de las Federaciones Locales, familiares, simpatizantes, emigrados económicos, antifascistas, amantes de la cultura y a los jóvenes de ambos sexos en general.

VENTA DE TURRONES

Entradas	11 413 35
Salidas	8 573 68
Beneficio neto	2 839 67

Cantidad favorable destinada a la suscripción pro-compañeros Ancianos e Inválidos.

NECROLOGICA

LAZARO PERALTA

Otro refugiado que nos deja. Lázaro Peralta murió el 5 de Enero de un ataque cardiaco después de cuatro meses de hospitalización con operaciones. Su entierro fue civil, asistido por todos sus familiares, compañeros y refugiados.

Perteneció al sindicato de la Alimentación, sección Harineros de Barcelona.

Como todos, aquí sufrió los campos de Concentración, y las miserias de la guerra y cuando ya se encontraba tranquilo en su retiro la suerte le ha sido adversa y no

ha podido disfrutarlo mucho tiempo.

Todos los refugiados españoles y gran número de franceses acompañaron hasta su sepultura a nuestro querido compañero.

Hacemos nuestro el dolor de su buena y querida compañera y demás familia.

Nota: Seguimos cada semana la Crónica Negra de queridos compañeros; ¿pero cuándo será el día que veremos la crónica de la caída del régimen de Franco?

Por la F. L. de Bonnières, M. S.C.T.O.

N. de la R. — *Quedan muchas «necros» en cartería. Todas irán saliendo.*

TOMBOLA INTERCONTINENTAL

Pro-España, Prensa y Propaganda

Esta Tómbola tiene un relieve original bien simpático por la contribución directa de premios por parte de los Núcleos y compañeros, y a la vez una gran significación ética y solidaria.

Los Núcleos continúan ofreciendo nuevos premios de valor.

Los compañeros de España también se interesan por la Tómbola. Reproducimos el texto de una de las cartas recientemente recibidas:

Desde España. A través de nuestra prensa «Le Combat Syndicaliste» y «Espoir» he leído el entusiasmo despertado por la Tómbola intercontinental y que ha sido motivada precisamente por vuestra iniciativa.

Mi más sincero reconocimiento por vuestro esfuerzo con miras a recabar fondos que en definitiva servirán para incrementar la lucha.

Como quiera que yo también quiero participar, os envío 100 pesetas para que las empleéis en boletos. — A.

El buen éxito de la Tómbola Intercontinental depende principalmente del interés y actividad que por ella tomemos cada uno de nosotros.

Los boletos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I. — Francisco Subirats, 4, rue Belfort, Toulouse — en las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

Servicio de librería

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»

«¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estíma de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. Precio, 1,00 franco.

Deschamps Fanny :

Vous n'allez pas avaler ça ! 15 10

Dorst Jean :

La nature dénaturé 6 00

«Romancero libertario».

G. Oliván 18 00

«Dios y el Estado», Bakunin

14 50

Niel Mathilde :

Le Drame de la libération

de la femme 14 00

Reich Wilhelm :

La Révolution sexuelle.... 5 40

Runge Erika :

Femmes de notre temps.. 20 00

Sauvy Alfred :

Malthus et les deux Marx 7 50

Swane :

Le Sexe de la femme 18 50

Valensin Georges :

La Femme révélée 20

Santé sexuelle 15 10

Aubert Claude :

L'agriculture biologique .. 29 00

L'industrialisation de l'agriculture

8 00

L'hôpital aujourd'hui et

demain 7 00

Les charlatans de la médecine

18 70

«Romancero libertario de

la guerra de España» .. 18 00

«La Revolución mexicana».

Flores Magón 8 70

«Historia de España», Pierre

Vilar 7 00

«Viaje a través de la

Anarquía» 18 80

«Anarquía y revolución»,

Cibils 7 50

«La solución federalista»,

Lazarte 4 50

«La irreligión del porvenir»

..... 29 00

«La guerre 1914-13 par

ceux qui l'ont faite» 25 00

«La sexualité», Doctor

A. Willy 41 00

«La Fédération jurasienne»

(Bakunin contre Marx) 17 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP,

33, rue des Vignoles, Paris (20)

C.C.P., Paris 13 507 56.

LIBRE OPINION

Et Ferré chantait

Ferré, le prince des anars; l'homme en noir; le représentant des anars de France et de Navarre.

Imagine un petit peu, un chapiteau (chauffé) s'arrêtant dans une ville comme Dijon à 2.800 balles la place et plein de monde pour payer. Des bourgeois aux paumés, ils avaient tous leur billet. Ils venaient voir Léo pour se défouler un bon moment. Soixante ans levant le poing, les autres alléchés par son amalgame de paroles « dictionnairesques ».

ASSEMBLEE GENERALE DE
LA 2^e U. R. SAMEDI 17 MARS A
14 h 30.

PRESENCE DE TOUS INDIS-
PENSABLE!

Ah ! ce fut chouette. On avait même payé des étudiants plus ou moins gauchos pour le service d'ordre. Manpower, le marchand d'esclaves te donnait 16 F plus le spectacle gratuit pour casser la gueule aux petits copains.

RTL en lettres rouges illuminait le chapiteau. De plus des judokas étaient devant la porte. C'était plein à craquer. Ferré a chanté, puis s'est fait la malle; applaudissements à part quelques cons qui n'étaient pas d'accord; et le mieux c'est que les quelques cons pas d'accord sont ceux qui militent pour l'anarchisme... Non, Ferré, tu n'es pas anar, tu n'es qu'un vieux con pourri par l'argent.

Un groupe d'ouvriers dijonnais.

La misère fut la cause première des richesses. Ce fut elle qui créa le premier capitaliste. Car avant d'accumuler la « plus-value », dont on aime tant à causer, encore fallait-il qu'il y ait des misérables qui consentissent à vendre leur force de travail pour ne pas mourir de faim. C'est la misère qui a fait les riches.

KROPOTKINE - « Le Salarial ».

Nous vous informons que la brochure « Le Salarial » de P. KROPOTKINE vient d'être rééditée et que vous pouvez vous la procurer contre (1) ou (2) à la librairie CNTF, 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS 9^{ème}.

(1) 1,50 F. (2) 10 F. pour 10 brochures.

Lettre d'Espagne

Vous ne pouvez pas savoir à quel point la religion peut être un facteur de misère et d'ignorance en Espagne, disons en Espagne d'aujourd'hui. Dans les villes ce n'est peut-être pas aussi visible mais dans les milieux ruraux cela frise la démente. Ceci en toute objectivité, pose des conclusions logiques qui démontrent et dénoncent, qu'on le veuille ou non la religion comme un cancer du peuple espagnol.

En France le paysan dispose environ d'après des chiffres équitablement établis de 1 tracteur pour 30 hectares de terrain, en Espagne et plus particulièrement en Galicie, et pour être plus précis encore à Orense, le paysan espagnol dispose de 1 tracteur pour 936 hectares de terrain. Toujours en Galicie, d'après des enquêtes faites dans la province de Lugo et celle voisine de Badajoz, le pourcentage de familles pourvues d'eau courante varie de 0 à 0,05 %. Cela paraît incroyable !

En Espagne il manque 65 % des écoles nécessaires, et 80 % des établissements sont religieux, ce qui veut dire que l'enseignement est réservé aux riches car 20 % seulement des établissements publics sont gratuits !

Cette misère rurale, cette domination entretient habilement, l'ignorance et la superstition. Et je dis, j'affirme, que le fléau n° 1 de l'Espagne d'aujourd'hui est la religion. C'est la bête à abattre, tout comme en France dans les 17 et 18^e siècle. L'Espagne ne se relèvera jamais si elle ne détruit pas la religion. Tout à l'heure j'ai parlé de la misère en Galicie et j'ajoute que c'est là qu'ont lieu les fêtes les plus importantes de l'Espagne à l'occasion de St-Jacques de Compostelle ! Quant aux grands seigneurs de l'Espagne, ceux qui possèdent des propriétés de plus de 5.000 ou 10.000 hectares et qui

vivent luxueusement près de Saragosse, il convient de dire qu'ils entretiennent cette misère, on fête très pieusement la Vierge du Pilar. C'est pourquoi je dis que la religion doit être combattue sévèrement en Espagne, c'est elle qui entretient le fascisme et favorise l'abus de pouvoir dans lequel on écrase toutes les espérances du peuple Espagnol.

Il faut que les Espagnols se débarrassent de toutes ces superstitions faute de quoi ils auront à traverser un nouveau Moyen-âge.

Il faut que les Espagnols disent non aux croyances et aux parasites de l'église qui ruine toute possibilité d'émancipation.

Il faut que les Espagnols se révoltent contre le pouvoir de l'église car c'est elle qui pourrit toutes leurs espérances.

Il faut que les Espagnols détruisent la domination de l'église car c'est elle qui aliène le peuple et le maintient en esclavage.

Tout ceci, je crois n'est pas encore bien clair dans la tête des Espagnols, mais je pense qu'un jour viendra, où ils comprendront que les religions et principalement la religion catholique leur barrent la route et les rabaisent au rang de l'animal. Mais pour cela ils doivent commencer dès aujourd'hui, j'en suis convaincu.

Je ne voudrais pas faire de grandes phrases mais je considère qu'en détruisant les superstitions le peuple espagnol retrouvera cette dignité qu'il perd de plus en plus.

Voilà ce que je pense humblement, et si dans ce que je dis, je venais à avoir tort, ce dont je doute, il me resterait la conviction qu'en moi le seul désir de justice pour un peuple opprimé soit la seule raison d'espérer.

Homme libre, que tu sois d'Espagne ou d'ailleurs, quel que soit ton pays, je te salue.

A. M.

Les moules aussi sont polluées

(Suite de la page 11)

l'emporter sur le droit à la santé des générations présentes et futures.

8. Nous devons enfin changer notre manière de voir. Le mercure n'est qu'un exemple parmi d'autres. En déversant aveuglément le monoxyde de carbone, le plomb, le fluor, le chlore, le soufre, l'arsenic, les phosphates, les hormones, les antibiotiques, les déchets radio-

actifs dans la nature et dans nos organismes, notre système industriel choisit la rentabilité immédiate même lorsqu'elle tue la base même de notre vie : la nature qui nous environne.

Quand assez de gens seront d'accord pour dire « vie d'abord, profit ensuite », le terrain sera prêt pour une autre conception de l'économie. N'attendons pas qu'il soit trop tard.

Contre le socialisme autoritaire et pour la liberté

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Depuis que la politique parasite l'activité des producteurs, et tout au long de l'histoire des révoltes de la multitude esclave, toujours le travailleur a été trahi, toujours les mouvements de libération et de grève ont été sapés par ceux qui s'imposent en chefs et par les gouvernements. L'avenir des producteurs paysans et ouvriers et celui de tous les travailleurs manuels et intellectuels, ne peut, en aucun cas, être réalisé par des non-producteurs ou par un groupe de gens ayant cessé de produire, mais vivant de la production.

Nous constatons, sans trop réfléchir, que les seules activités des improductifs sont de voler, d'exploiter la force de l'homme, de diviser, et, surtout, d'amoindrir la fonction productive alors que celle-ci maintient toute l'humanité en vie, y compris les parasites.

Pourquoi les producteurs, ouvriers, paysans, ingénieurs, sont-ils dévalorisés économiquement et moralement amoindris ? La réponse est claire : les exemptés de travail, qui se nomment eux-mêmes chefs politiques, par tous les

moyens, y compris par la ruse électorale, accumulent des privilèges privés en constante augmentation. Comme ils sont puissants, étant soutenus et protégés par les gouvernements, ces exemptés de travail trompent le peuple laborieux — par des actions malfaisantes, adroites, et sous le couvert d'une religion ou d'une idéologie, ils exercent tous les crimes et toutes les injustices imaginables. C'est pourquoi, vu qu'ils ne font rien et qu'ils possèdent tout, ils servent l'idée que les producteurs ne méritent pas d'user du fruit de la production de la terre et des usines et qu'ils sont encore moins capables de se servir des moyens de production.

Les fruits de la production nous reviennent, disent ces parasites bureaucrates et propriétaires, vous, vous n'êtes que de simples producteurs, vous ne menez pas le même train de vie que nous !

Travailleurs, nous n'avons absolument rien de commun avec tous ces partis politiques qui proclament la liberté en la violant à chaque seconde et qui parlent de bien-

être pour tous alors qu'ils pratiquent le parasitisme et la dictature sur tous !

Tous les programmes des gouvernements camouflent la dictature au nom de l'intérêt commun alors que la volonté et l'intérêt commun c'est l'égalité et la liberté en pratique. Les gouvernements ne diront pas qu'ils monopolisent la production et la terre, ne réservant au peuple laborieux que les miettes et les aumônes. Travailleurs, ne nous laissons pas endormir par la droite, la gauche et les extrémistes gouvernementaux de toutes sortes ! Laissons-les pêcher dans le vent ! Ouvriers et paysans, notre force est supérieure aux forces coalisées de tous les gouvernements ! Il nous suffit de bouger un tout petit peu pour les ébranler.

Il faut nous unir librement, nous confronter et créer le mouvement révolutionnaire à l'exclusion de toutes les idées et comportements qui n'ont pour but l'abolition des contraintes et des lois qui toutes infériorisent les fonctions productives. Il faut se désintéresser de

toutes les variétés de gouvernements et de toutes les formes de dirigisme. Il faut changer le système complètement.

Les travailleurs doivent être seuls à utiliser les objets et produits fabriqués et cela gratuitement. Le système actuel basé sur le système D de l'argent établi par la politique doit être remplacé par le système égalitaire et libre proposé par les anarchistes où l'on se partagera ce qui est bon et ce qui est mauvais.

Les gouvernements ont établi partout la hiérarchie, la division, la lutte entre les hommes.

Les travailleurs libres se doivent d'instaurer l'égalité en pratique et le respect de chaque individu œuvrant selon sa possibilité naturelle.

Le socialisme sans la liberté étant la caserne, à bas les gouvernements et le dirigisme. Vive le mouvement révolutionnaire anarchiste pour l'égalité et la liberté en pratique.

Pour la Commission de propagande, le secrétaire adjoint de la C. A. du Syndicat des Métaux de St-Etienne.

A propos de la finance

L'économique et le financier nous abreuvent depuis quelque temps de termes obscurs tirés d'un vocabulaire qui n'a rien de familier pour les prolétaires.

Le dollar se dévalue, le yen flotte, le franc suisse est réévalué, le franc Pompidou est inchangé, etc., autant de termes qui intéressent uniquement ceux qui ont du fric, ceux pour qui la thésaurisation est la profession.

Nous, qui n'avons rien, cela nous laisse froids. Il ne peut y avoir que les profiteurs et les affameurs pour prendre ombrage des fluctuations financières qui ne sont jamais que le résultat du vol organisé par des voleurs se volant entre eux.

Mais le plus triste, c'est que ce soit dévalué, réévalué ou flottant, ce sont toujours les mêmes qui crèvent de faim.

Le système monétaire (ou système d'échange) international est basé uniquement sur le profit et

les marxistes, qui se disent fausement anticapitalistes, entretiennent, en fait, le système du profit.

Dans les pays marxistes, l'URSS en tête, le système monétaire est le même que dans les pays capitalistes traditionnels : les salaires existent, ils sont hiérarchisés, il y a des taxes et des impôts et on ne produit qu'en fonction du profit. Comme en régime capitaliste traditionnel on parle en URSS de « freiner les tendances inflationnistes ».

Après cela, nos politiciens, qu'ils soient de gauche ou gauchistes, nous baratineront avec leurs propagandes. Ceux d'entre eux qui sont sincères ne peuvent être que des utopistes car on ne réforme pas la finance, on la supprime. C'est à cela que s'attachent les anarchistes qui, eux, ne sont pas des rêveurs mais ont les pieds sur la terre.

Raymond BEAULATON

COMMUNIQUE

MOUVEMENT ANARCHISTE
MONDIAL

La rencontre du Mouvement Anarchiste Mondial se tiendra les 21 et 22 juillet 1973.

A l'ordre du jour on relève :

— Qu'est-ce que notre anarchisme (non-structuré, intégraliste).

— Moyens de diffusion, de liaison, financiers, etc.

— La solidarité, l'auto-défense, la clandestinité.

— Notre position face aux autres mouvements, etc.

Les camarades d'expression française peuvent s'adresser pour renseignements (avec timbres pour réponse) à :

Guy Badot, Poste restante, Bruxelles 26 (Belgique).

Raymond Beaulaton, 72 Chenu, (France).

Pierre-Raoul Roman, 2018, Perreux, (Suisse).

CONFERENCE A NICE

Organisée sous les auspices de la Ligue des Droits de l'Homme (section Nice), le camarade FedERICA Montseny, parlera de : « L'Espagne d'hier, d'aujourd'hui et de demain », le samedi 24 mars à 15 heures, salle Bréa, 4, Bd. Carabacel, Nice.

En tenant compte de l'intérêt du sujet et de la façon approfondie dont-il sera traité, nous invitons tous les camarades, amis et sympathisants de l'Espagne antifranquiste à y assister.

Groupe E. Reclus (Nice).

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MARF'

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

22 MARS
1973
NUMERO 746
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

CHRONIQUE POST - ELECTORALE

- **L'ex - parachutiste Messmer devient ministre de la Justice (par intérim) :**

Lycéens qui luttez contre la suppression du sur-
sis, c'est pas le moment de vous faire piquer !

- **A Louviers, la police expulse de l'usine Zimmerfer les ouvriers en grève (pour la plupart des immigrés, ... comme par hasard ...), au lendemain des élections (comme par hasard...)**

(Dans les lycées, comme à Louviers, la lutte continue)

Depuis que le syndicalisme révolutionnaire, que l'anarcho-syndicalisme est galvaudé par les uns et par les autres, depuis que le mot *syndicalisme* est l'apanage non plus des travailleurs, mais des patrons, des commerçants, du bruyant Nicoud et, peut-être demain des partis de toutes tendances qui en ce moment font grand tapage, sans oublier les syndicats d'instituteurs, de professeurs, d'étudiants permanents; oui, le syndicalisme ouvrier, agricole, des gens de mer a bien perdu de sa valeur pour devenir un syndicalisme « made in USA » ou « made in Kremlin ».

Des camarades de notre vieux syndicalisme révolutionnaire (qui pleurent sur l'automne de la CNT française, des copains du comité d'action breton, demandent la naissance d'une nouvelle forme de lutte contre le capitalisme et l'Etat).

Si nous, les anarcho-syndicalistes, nous apportons dans le combat antifasciste l'élégance du cœur, nous avons aussi le devoir d'être concrets, notre drapeau noir doit désormais flotter sur les clairs de demain, c'est pourquoi femmes et hommes modernes nous laisseront volontiers les vieux slogans du vocabulaire des révolutionnaires de gauche pour un mot simple : *association*, de qui, de quoi, et, pour qui, pour quoi ?

Association de résistance des travailleurs contre toutes les oppressions (fascisme de gauche ou de droite, l'association les combattra avec toutes les bonnes volontés venant joindre à elle dans le creuset du fédéralisme libertaire).

Naturellement, une telle association s'impose; que nous importe le respect des institutions par Mr Poher, l'équivoque et le chantage de la défense constitutionnelle de M. Pompidou; si la majorité néo-gaulliste perd, si le tandem Marchais - Mitterrand gagne, comme en Mai 1968 se profile à l'horizon un général Massu, ses blindés, ses paras, parce qu'il faut à la vieille Europe une France digne du sabre, du goupillon, du capitalisme. Même un Etat socialo - communiste garderait pendant cinq ans de programme commun ce « trio » des politiques (le Maine - et - Loire n'a-t-il pas dans la 2e circonscription angevine l'abbé Poudevie, suppléant du candidat socialiste).

Vous me direz, pourquoi une nouvelle association? Je réponds cette association est la continuité logique de l'AIT (de plus elle entre dans le cadre de la Solidarité Internationale Antifasciste (SIA). L'Association n'est pas concurrente de la CNT française, de l'ACA, bien au contraire, elle

Tribune Libre

Association de résistance des Travailleurs

s'ouvre à toutes et à tous dans un schéma d'organisation fédéraliste.

Ainsi les individualités, les groupes, les comités, les mouvements, les fédérations peuvent y vivre sous le même toit, avec les mêmes devoirs, les mêmes droits, Bretons, Basques, Catalans, Alsaciens, Français, Belges, Suisses, Hollandais, Allemands, Italiens, Espagnols, etc., y apporteront le meilleur d'eux-mêmes sur le plan européen, sans oublier nos camarades, nos amis Japonais, Chinois, Africains, ceux des trois Amériques, etc.

Que viendront-ils faire au sein de l'association, y travailler, y discuter au sein de commissions d'études, pour exemple : documentation - information, service social, auto-défense, collectivisation, milices défensives, femmes et jeunes, histoire et économie, la philosophie de l'être humain, les syndicats d'industrie, les conseils d'usines, les comités d'atelier, l'action néfaste des courants

syndicats réformistes; mais également il vous appartiendra femmes, jeunes, hommes, militants de la grande armée du drapeau noir, il vous faudra avoir le courage d'animer auprès d'autres militants, les organismes fédéralistes tels conseil économique et social de région, centre régional de la culture et des loisirs, le service régional de la santé, les instituts régionaux et internationaux d'histoire sociale et syndicale.

Le travail sera dur, mais âgé de 55 ans je mène le combat depuis 1936; vous, les jeunes allez vous dire non à ce combat que je vous demande, militant comme vous j'ai été anarchiste au groupe de Nantes en 1936, membre des cahiers rouges, résistant dans l'ombre, véritable jeune militant syndicaliste, secrétaire général des Jeunes pacifistes de la FOPAC (ayant fait des conférences en Allemagne, Belgique, Suisse, France) membre de l'Union des travailleurs européens pour la délégation

tion Ouest de la France, membre de la CNT française, de l'AIT, de la SIA et de l'AOA, je me suis battu avec vous contre la bourgeoisie et ses mercenaires d'après le journal fasciste « Charivari », num. 30, octobre - décembre 1970 je suis placé à la page 36, en bonne place dans le rang des gauchistes et casseurs.

Je ne regrette rien, un militant ne doit pas mourir dans son lit, mais face à ses adversaires.

Camarades de l'AOA d'expression française et des sections du Mouvement anarchiste international, nous allons avoir un dur combat à définir en juillet, les copains bretons et vendéens vous apporteront le meilleur d'eux-mêmes.

Vive l'Association de résistance des travailleurs pour un syndicalisme révolutionnaire nouveau.

Yves Michel BIGET

En juillet, sous l'égide de l'AOA se tiendra la rencontre mondiale du Mouvement anarchiste international, à laquelle des camarades de nombreux pays participeront.

L'aide financière de tous est nécessaire.

Renseignez-vous auprès d'Yves Michel Biget, 41, rue des Garennes, 44120 Vertou.

« Pour nous l'échelle actuelle des salaires est un produit complexe des impôts, de la tutelle gouvernementale, de l'accaparement capitaliste de l'Etat et du capital en un mot. Aussi disons-nous que toutes les théories faites par les économistes, sur l'échelle des salaires, ont été inventées après coup pour justifier les injustices qui existent. Nous n'avons pas à en tenir compte ».

Pierre KROPOTKINE - Le Salarial -

Nous vous informons que la brochure « Le Salarial » de P. KROPOTKINE vient d'être rééditée et que vous pouvez vous la procurer contre (1) ou (2) à la librairie CNTF, 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS 9^{ème}.

(1) 1,50 F. (2) 10 F. pour 10 brochures.

CONFERENCE A NICE

Organisée sous les auspices de la Ligue des Droits de l'Homme (section Nice), la camarade Federica Montseny, parlera de: « L'Espagne d'hier, d'aujourd'hui et de demain », le samedi 24 mars à 15 heures, salle Bréa, 4, Bd. Carabacel, Nice.

En tenant compte de l'intérêt du sujet et de la façon approfondie dont-il sera traité, nous invitons tous les camarades, amis et sympathisants de l'Espagne antifranquiste à y assister.

Groupe E. Reclus (Nice).

10^e U. R.

Nous mettons à la connaissance de tous les travailleurs de la Sarthe qu'un Syndicat interprofessionnel CNT est en voie de constitution. Des renseignements complémentaires seront donnés courant 1973. Prendre contact avec Crinière à Vouvray ou Beaulaton à Cheuu.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Sindicalismo electoral

DESCENDIENDO de grado se ha llegado a esa vergüenza: «electoralizar» los Sindicatos obreros. Por un país o países supercivilizados, que el obrero descienda tan vertiginosamente al pozo muerto de la política, es asunto grave. A los españoles, en el exterior se nos considera atrasados y dignos de estar en la cola de Europa. Pero que una Confederación General del Trabajo y una Confederación Francesa de Trabajadores Democráticos se hayan metido hasta los codos en la propagación de candidaturas políticas, nos parece más demodado y cursi que el miriñaque de nuestras tatarabuelas. En España hasta en Las Hurdes se sabe que la política es un engaño y que los trabajadores tienen lugar exclusivo en el Sindicato para defender y acrecentar sus intereses, tanto económicos como morales.

Que los trabajadores franceses y de otros lugares acepten la intervención sindical para facilitar puestos de diputación a una taifa de logreros, de gritones de socialismos y marxismos tan favorables a los aventureros como contrarios a la emancipación del proletariado, en verdad causa tristeza por el colapso que esta conducta produce en la esperanza de porvenir. Que el obrero cándido se pirre por una candidatura podría pasar cuando el fenómeno afectara solamente a su disminuida persona. Pero que tolere que los candidatos adquieran entrada libre y desvergonzada en el interior de los sindicatos destinados a la lucha de clases, le sitúa irremisiblemente en una posición de gregarismo, de incultura proletaria supina. No imaginamos en las regiones primitivas que aún podrían existir en el mundo, mentalidades tan raras, tan insulsas y lamentables como las de los sindicalistas que se avienen a la electorización de sus organismos de combate.

Las patronales no mixtifican sus postulados de dominio, ni los gobernantes ni los taimados que en nombre del proletariado aspiran a gobernar. Ninguna entidad reaccionaria o progresista burguesa tolera la desfiguración de su finalidad rectora de la sociedad tal como está constituida. Y hemos de ser los trabajadores, las víctimas del capitalismo y del Estado en todas sus formas, quienes hemos de ceder nuestra he-

rramienta caudal en beneficio de nuestros enemigos...

En Francia, culpa de que el proletariado degenera tan vertiginosamente la tienen los anarquistas que, aparte la época de Pelloutier y Pouget, siempre han desconsiderado la organización obrera para situarse en el sitial gandulero de la «ética», o de una suerte de aristocracia para individuos hinchados. A nosotros, los «anar» españoles, se nos friega constantemente por las narices una colaboración ocasional y desesperada de guerra, pero no se aprovecha el ejemplo libertario de la Federación Regional Española y de la C.N.T. que con medio siglo de luchas viriles y objetivas habían logrado situar lo libertario por encima de lo político. El boicot insensato de ciertos anarquistas a la A.I.T. nos ilustra sobre la falta de visión de estos compañeros que ni ante la putrefacción del sindicalismo francés llegan a identificar su verdadero camino.



LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 22 de Marzo 1973.

DIVAGACIONES

El abanico

SOMOS como el abanico: cuando se abre, hermoso y refrescante; cuando se cierra, inútil y feo. Nunca debemos cerrarnos. La vida es lucha, no crimen. Abanico que se cierra se congela, incluso en pleno verano. Frio y muerte, estupidez y locura aviesa; fanatismo, insolación mental.

Semiabierto, el abanico es esperanza. Abierto de par en par, brisa alegre, fresca, dichosa: alegría de vivir. Los medios tonos marcan pauta natural de acción y vida posibles.

Nadie es bueno ni malo, en tanto que se cierra. Entonces, más que lo dicho es la nada: una verdadera muerte letal, latente o definitiva.

Si queremos, y vale la pena, no debemos despreciar el uso de la fuerza ajena que nos ayude al deshielo, para poder seguir siendo, como un hermoso abanico. De lo contrario, ni salva ni luce: pide a gritos guillotina.

Aquel es bueno, éste es malo;

esotro es un regular, falso. Mientras que no sea un ciego, el ser humano es como es. No es mansa ni loca oveja. Su conciencia es abanico que ventila sus enjundias, y merece hacer la vida a su manera individual de ser útil para sí y para sus iguales, en esta sola partitura: la de los abanicos diferentes que persiguen sólo un fin: que la vida sea factible, amable y voluntariosa.

La muerte es lo que se cierra, se hiela y produce fealdad, inutilidad, impotencia y asco, aunque pueda contagiar y mate.

Henos aquí llegados a lo que es bueno y malo para la humanidad: lo virtuoso y lo santo, y, a la otra cara de la medalla: lo cruel, lo vicioso y lo vandálico.

¿Cuántos mal llamados santos tenemos que soportar en la historia de la muerte? ¿Cuántos fanáticos de la fealdad existen todavía en la tierra?

Durruti, Carballeira y Espartaco, fueron abanicos abiertos a la vida; a la libertad, la justicia y el bien. Torquemada y San Ignacio; Stalin, Lenin e Hitler, personifican la cerrazón mental que conduce más abajo de la bestia. Algunos continúan siendo considerados santos por ciertas multitudes semicerradas a la ostra: otros, quizás, si la vida no triunfa sobre la muerte, serán proclamados santos para el fanatismo de las mal llamadas masas del pan duro y negro.

Luchamos contra eso. Queremos que los abanicos cerrados no se abran, pero que no muera la esperanza, que no existan ni buenos ni malos, ni santos ni diablos, sino diferentes tesituras de amplitud humana, de anhelos de bienestar para todos y cada uno. Queremos al ser humano como es, y no como pretenden hacérselo aceptar: malo, bueno, santo, cruel, etc. Mentira. Todo mentira esclavista. Demos libertad al hombre, y la humanidad será libre: destruyamos el Estado, la religión, el capitalismo — Dios Estado y Capital —, y el mundo será feliz. No cabe otra alternativa. Mentira que la felicidad es imposible.

COSME PAULES

EN BARCELONA

Los obreros del Metro «ocupan» varios trenes

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» informó el 3 de marzo, en un despacho de su corresponsal en Madrid, «que los conmutadores de las horas de mucho tráfico habían sido puestos fuera de uso por un numeroso grupo de obreros descontentos del Metro de Barcelona, quedando así interrumpidos varios servicios. Se calcula que esta protesta, dirigida a obtener salarios más altos, fue realizada por más de 500 trabajadores.

El diario de Barcelona, «La Vanguardia», informa que los obreros, enfurecidos, «ocuparon» cierto número de trenes para exponer sus quejas a los viajeros. Se hizo parar a estos trenes por espacio

de cinco minutos en las estaciones y los trabajadores dirigieron la palabra a los viajeros y distribuyeron octavillas.

También organizaron los trabajadores «sentadas» en los andenes de las estaciones, causaron daños en los sistemas de alarma de los trenes. La policía armada ocupó cierto número de estaciones.



Las obras y los días

DIRECTRIZ REALISTA DE LAS UTOPIAS

FOMENTANDO unas obras relacionadas con temas sociológicos, un crítico especializado en la materia, citando a Pougé, habla de lo que fueron «sueños del sindicalismo revolucionario», para sacar la conclusión de que las apreciaciones de aquellos anarquistas que en el sindicalismo de esencia libertaria quisieron establecer un campo de lucha, a la postre todo paraba en «bien intencionadas utopías». Cuando en aquellos que poniendo en la calificación de *utopia* y *utópico* hemos podido notar un acentuado tono de ironía, no solamente nos ha incitado a recordar la frase de Anatole France: «Las utopías de hoy serán las realidades de mañana» sino que el pensamiento ha ido recordando a toda una serie de elementos que en sus respectivas especialidades, pasaron por seres utópicos; se les consideró como hombres de ideas descabelladas. Así Cristóbal Colón, al formular sus deseos de descubrir nuevas tierras; Miguel Servet ante su intuición de la circulación de la sangre en el hombre y en los animales en general; Bernardo Palissy al exponer sus anhelos en torno a la creación de los bellos esmaltes. ¡Y así tantos y tantos que pasaron por orates por el hecho de ser incomprendidos de la inmensa mayoría!

Ya desde que Platón estimaba que la vida social era imposible sin la existencia de los esclavos, señalando como una utopía la desaparición de la esclavitud, en lo que atañe al desenvolvimiento social, nunca han faltado ni faltan aquellos que afirmando, a título de principio inmutable, aquello de que «siempre habrán ricos y pobres», quieren dar como algo indiscutible, inexorable, la explotación del hombre por el hombre. Y claro está que, ya afincados en este plan, los que así razonan tildan de ideas utópicas las que difieren de ello, estimando posible la liberación de injusticias como la sujeción del que trabaja a los que en regalada existencia ociosa viven de lo que otros producen.

Aquellos que por ignorancia, o llevados de un espíritu reaccionario y conservador, se prestan fácilmente a calificar de utópicos y de utopistas a hombres y teorías dejan marginada una apreciación elemental, comprobada por la Historia: el hecho de que el progreso

humano y social, en sus diversas características, ha tenido que chocar en su camino con espesa, con enconada resistencia, con el empeño de los interesados en poner cortapisas a la evolución ascendente. ¿En qué situación se hallaría ahora la humanidad en la vida corriente si todos cuantos fueron tildados de insensatos, de utópicos, por el hecho de luchar contra corriente, se hubiesen acobardado, y siguiendo los *paternales consejos* de la Iglesia, se hubieran limitado a ser mansos, obedientes borregos, esperando ser felices después de la muerte, gozando las dichas de una vida paradisiaca de ultratumba? Simplemente, viviríamos en la más abyecta de las esclavitudes. El que siente el íntimo placer moral de ser idealista, máxime siendo el ideal anarquista, sabe que es menester poseer una energía quijotesca para bregar contra la incompreensión de unos y la mala fe de otros.

CONFERENCIAS EN AMBIENTE DE LIBERTARIOS

Más de una vez hemos podido observar que algunos compañeros han manifestado, tras de escuchar alguna conferencia pronunciada por el militante tal o cual: «¡Bah, no nos ha dicho nada nuevo!» Ello casi que nos ha extrañado, puesto que si aquellos que han hecho el comentario displicente hubieran tenido en cuenta el carácter del tema anunciado, ya antes de escuchar al conferenciante hubieran podido deducir lo que iba a ser la peroración. Claro que también el que se dispone a hablar a elementos ya veteranos en la actuación libertaria ha de comprender que por más elocuencia que use en el decurso de su exposición, si el tema pertenece, por su condición a lo que el considerado militante se halla en el caso de conocer, en verdad que aparte el que se le escuche con la pertinente cortesía, no puede tener la pretensión de referir ya no solamente nada nuevo, por aquello de que «no hay nada nuevo bajo el sol», como afirmaba el bíblico Eclesiastes, sino que tampoco lo expresado ha de ser cosa que incite al estudio, a la captación de apreciaciones dignas de tenerse en cuenta por su interés vital.

Ya en tratarse de un mitin, o incluso de una conferencia, a los que haya precedido una adecuada propaganda mediante la que hayan

acudido una gran mayoría de personas desconocedoras de lo que son nuestras elementales apreciaciones sociales, puede hacerse una excelente labor hablando de aquello que la militancia, evidentemente ya conoce, y que, por lo tanto, no va dirigido a los oídos de ella. En casos así, contando con un auditorio sin preparación de orden sociológico, está muy puesto en razón que se hable de lo que representa el Estado en tanto que entidad represiva; el capitalismo, explotando las energías de la clase obrera; la religión, sembrando el engaño y la sumisión; explicando lo que pensamos los libertarios acerca de una estructura social comunista-libertaria; o bien historiar lo que ha sido la C.N.T., o el Movimiento ácrata al través de los años; hacer una crítica del fascismo franquista; o de lo que representan las guerras; hablar de lo que puede hacer la juventud en pos de la libertad y la justicia, etcétera. Todo ello en las condiciones citadas ha de ser muy adecuado. Pero si estas cosas las dice el conferenciante, con más o menos variantes, — y se han dado y se dan muchos casos de ello — en un ambiente en el que casi todos los que escuchan son compañeros, que ya en la vida han visto, como suele decirse, de verdes y de maduras, no cabe tildar de extemporánea la opinión de los que digan que nada nuevo se les ha dicho.

Veamos: ¿Es que no hay cosas revistiendo cierta novedad por parte de los que escuchan; temas adecuados para que los que están oyendo entren en curiosidad, en plan de indagar, buscando informarse de nuevos detalles alrededor de lo que han oído? Si que los hay; mas hace falta que el conferenciante tenga una previa preparación cultural y sociológica un tanto exigente, esto es, un poco más cuidada que el ir por los caminos trillados. Además de los temas instructivos: biográficos, bibliográficos, o científicos, tenemos que dentro de las apreciaciones sociológicas o filosóficas de nuestros días hay diversos puntos de mira que el anarquismo puede captar, que pueden servir de enriquecimiento en cuanto a crítica social elevada, y a fundamentación psicológica del ideal. Tenemos detalles alrededor de ello en las obras de Marcuse, Fromm, Bertrand Russell, Freud, Buber, M. Luhan, Ortega Gasset, Jung, Adler, Reich, Lewis Mumford, Illich, y otros. Reciente-

mente decía en «Reconstruir» un compañero de los que internacionalmente tenemos más preparados: el profesor H. Koechlin, que entre los componentes del Movimiento libertario se conoce muy poco al filósofo alemán Karl Jaspers. Es cierto, y en sus obras hay muchas facetas interesantes para nosotros. Tampoco puede decirse que sean bien conocidas las obras del profesor y anarquista norteamericano Paul Goodman, que falleció no hace mucho. Y no puede decirse que sean muy leídos y comentados los libros del que fue eminente crítico de Arte, y también de formación anarquista, Herbert Read.

Lo apuntado revela que hay temas de importancia para militantes ácratas en general. Ello independiente, claro está, de los debates en torno a la marcha de la actuación libertaria. Se requiere que los conferenciantes, sin que por otra parte haga falta que sean lo que se dice «pozos de ciencia», tengan alguna preparación; que procuren estar un tanto enterados, habiendo estudiado previamente los puntos de mira que luego han de poder presentar a los compañeros que asistan a la conferencia. Y entonces el auditorio habrá tenido ocasión de percatarse de que además de las ideas que ya se tienen bien sabidas, hay otras que constituyen un incentivo para el pensamiento, que ofrecen ocasión para serias reflexiones.

ANDRES SEGOVIA Y LA MUSICA

Estando en Nueva York, donde el eminente guitarrista ha dado una serie de conciertos, se le ha hecho un cariñoso homenaje en ocasión de su ochenta aniversario. Segovia ha recordado que fue él quien dio a conocer al ambiente filarmónico neoyorquino, hace ya muchos años, el instrumento con el que es conocido mundialmente. Ha hablado de música; de las modas que están en boga hoy en día. Considera que hay gustos para todo, pero que existe una música selecta que está por encima de las modas; que ha de agradar a todos aquellos que posean una sensibilidad fina, una percepción elevada de lo bello, de la armonía, clásica o popular, alejada, por lo tanto de todo lo bullanguero y superficial. Y ese artista de visión universalista, ha sabido hacer estimar el encanto popular de las obras de maestros compositores españoles como Albéniz, Granados, Tárrega, Torroba... Música mediante la que desde el exilio nos parece que percibimos la luz y los sonidos de la tierra que nos vio nacer.

Marx y el Anarquismo



por Rudolf ROCKER

V

Así como el triunfo de Alemania en 1871 y la caída de la Comuna de París fueron los signos de la desaparición de la vieja Internacional, así la gran guerra de 1914 fue el punto de arranque de la bancarrota del socialismo político.

Y aquí ocurre un extraño suceso que resulta a veces verdaderamente grotesco y que sólo encuentra su explicación en la falta de todo conocimiento sobre la historia del viejo movimiento socialista. Bolcheviques, independientes, comunistas, etc., no dejaron de acusar a los herederos de la vieja socialdemocracia de una vergonzosa claudicación de los principios del marxismo. Los acusaron de haber ahogado al movimiento socialista en el pantano del parlamentarismo burgués, de haber interpretado mal la actitud de Marx y Engels sobre el Estado, etc., etc.

El director espiritual de los bolcheviques, Nicolás Lenin, trató de fundamentar su acusación sobre bases sólidas en su conocido libro «El Estado y la Revolución», que es reputado por sus discípulos como la verdadera y pura interpretación del marxismo. Por medio de una colección de citas perfectamente arregladas pretende demostrar Lenin que «los fundadores del socialismo científico» fueron siempre enemigos declarados de la democracia y del pantano parlamentario y que todas sus aspiraciones iban encaminadas a la desaparición del Estado.

No hay que olvidar que Lenin hizo recién este descubrimiento cuando su partido, contra todas las esperanzas, se vio en minoría después de las elecciones para la Asamblea Constituyente. Hasta entonces los bolcheviques habían participado a la par de los demás partidos en las elecciones y se cuidaban de no ponerse en conflicto con los principios de la democracia. En las últimas elecciones para la Asamblea Constituyente de 1918, tomaron parte con un programa grandioso, esperando obtener una mayoría imponente. Pero al ver que, a pesar de todo, quedaban en minoría, declararon la guerra a la democracia y disolvieron la Asamblea Constituyente, publicando entonces Lenin su obra «El Estado y la Revolución» como un justificativo personal.

VI

La tarea de Lenin no era sencila-

mente Marx y Engels quienes trataron de obligar a las organizaciones de la vieja Internacional a desarrollar una acción parlamentaria, haciéndose, de este modo, responsables directos del empantamiento colectivo del movimiento obrero socialista en el parlamentarismo burgués. La Internacional fue la primera tentativa para unir a los trabajadores organizados de todos los países en una gran UNION, cuya aspiración final sería la liberación económica de los trabajadores. Diferenciándose entre sí las ideas y los métodos de las diferentes secciones, era de capital importancia establecer los puntos de contacto para la obra común y reconocer la amplia autonomía y la autoridad independiente de las diversas secciones. Mientras esto se hizo la Internacional creció poderosamente y floreció en todos los países. Pero todo cambió por completo desde el momento en que Marx y Engels se empeñaron en empujar a las diferentes federaciones nacionales hacia la acción parlamentaria. Esto ocurrió por vez primera en la desgraciada conferencia de Londres de 1871, donde lograron hacer aprobar una resolución que terminaba con las siguientes palabras:

Hasta el mismo Franz Mehring — a quien no se le puede sospechar de simpatía hacia los socialistas mayoritarios — ha debido reconocer esa contradicción en su último libro «Karl Marx», donde dice: «No obstante todo lo verídico que sean los detalles de esa obra, está fuera de duda que el pensamiento allí expresado contradice todas las opiniones que Marx y Engels habían venido proclamando desde el «Manifiesto Comunista» un cuarto de siglo antes».

Bakunin estaba en lo cierto al decir por aquel entonces: «La impresión de la Commune levantada en armas fue tan imponente que hasta los mismos marxistas, cuyas ideas habían sido completamente desalojadas por la revolución de París, tuvieron que doblar la cabeza ante los hechos de la Commune. Hicieron más aún; en contradicción con toda lógica y con sus convicciones conocidas tuvieron que relacionarse con la Commune e identificarse con sus principios y aspiraciones. Fue un carnavalesco juego cómico... pero necesario. Pues el entusiasmo provocado por la Revolución era tan grande que habrían sido rechazados y arrojados de todas partes si hubieran intentado encastillarse en sus dogmatismos».

VII

Algo más aún olvida Lenin y algo que es, por cierto, de capital importancia en esta cuestión. Es lo siguiente: que fueron precisa-

mente Marx y Engels quienes trataron de obligar a las organizaciones de la vieja Internacional a desarrollar una acción parlamentaria, haciéndose, de este modo, responsables directos del empantamiento colectivo del movimiento obrero socialista en el parlamentarismo burgués. La Internacional fue la primera tentativa para unir a los trabajadores organizados de todos los países en una gran UNION, cuya aspiración final sería la liberación económica de los trabajadores. Diferenciándose entre sí las ideas y los métodos de las diferentes secciones, era de capital importancia establecer los puntos de contacto para la obra común y reconocer la amplia autonomía y la autoridad independiente de las diversas secciones. Mientras esto se hizo la Internacional creció poderosamente y floreció en todos los países. Pero todo cambió por completo desde el momento en que Marx y Engels se empeñaron en empujar a las diferentes federaciones nacionales hacia la acción parlamentaria. Esto ocurrió por vez primera en la desgraciada conferencia de Londres de 1871, donde lograron hacer aprobar una resolución que terminaba con las siguientes palabras:

«Considerando: que el proletariado sólo puede permanecer como clase constituyéndose en partido político aparte, en oposición a todos los viejos partidos de las clases dominantes; que esta constitución del proletariado en partido político es necesaria para llegar al triunfo de la Revolución Social y a su finalidad — la desaparición de las clases —; que la unión de las fuerzas proletarias que se viene consiguiendo por las luchas económicas es también un medio de que se valen las masas en la acción contra las fuerzas políticas del Capitalismo; la Conferencia recuerda a los miembros de la Internacional la necesidad de mantener en las luchas obreras indisolublemente unidas sus actividades económicas y políticas.»

Que una sola sección o federación de la Internacional adoptara tal resolución era cosa bien posible, pues sólo a sus componentes envolvería el cumplimiento de ella; pero que el Consejo Ejecutivo la impusiera a todos los componentes de la Internacional, y máxime tratándose de un asunto que no fue presentado al Congreso General, constituía un proceder arbitrario, en abierta contradicción con el espíritu de la Internacional y que tenía necesariamente

que levantar la protesta enérgica de todos los elementos individualistas y revolucionarios.

El Congreso vergonzoso de La Haya, en 1872, concluyó la obra emprendida por Marx y Engels para transformar a la Internacional en una maquinaria de elecciones, incluyendo a este efecto una cláusula que obligaba a las diferentes secciones a luchar por la conquista del poder político. Fueron, pues, Marx y Engels los culpables del divisionismo de la Internacional, con todas sus consecuencias funestas para el movimiento obrero, y los que por la acción política trajeron el empantanamiento y la degeneración del Socialismo.

VIII

Cuando estalló la revolución de España en 1873, los miembros de la Internacional — casi todos anarquistas — desconocieron las peticiones de los partidos burgueses y siguieron su propio camino hacia la expropiación de la tierra y de los medios de producción, con un espíritu socialmente revolucionario. Estallaron huelgas generales y revueltas en Alcoy, Sanlúcar de Barrameda, Sevilla, Cartagena y otros lugares, que tuvieron que ser sofocadas en sangre. Más tiempo resistió la ciudad portuaria de Cartagena, la cual se mantuvo en manos de los revolucionarios por espacio de varios meses hasta que finalmente cayó debido al fuego de los buques de guerra prusianos e ingleses. En aquel entonces Engels atacó duramente en el «Folk-Stat» a los bakuninianos españoles y los apostrofó por no querer adherirse a los ciudadanos republicanos. ¡Cómo hubiera el mismo Engels, si viviera aún, criticado a sus discípulos comunistas de Rusia y Alemania!

Después del célebre Congreso de 1891, cuando los dirigentes de los llamados «jóvenes» fueron expulsados del Partido Social-demócrata, por levantar la misma acusación que Lenin dirigía a los «oportunistas» y «kautzkianos», fundaron éstos un partido aparte con órgano propio: «Der Socialist» en Berlín. Al principio, este movimiento fue extremadamente dogmático y representó ideas casi idénticas a las de actual Partido Comunista. Si se lee, por ejemplo, el libro de Teistler, «El parlamentarismo y la clase obrera», se encontrarán idénticos conceptos que en «El Estado y la Revolución», de Lenin. Al igual de los bolcheviques rusos y de los miembros del Partido comunista ale-

Marx y el Anarquismo

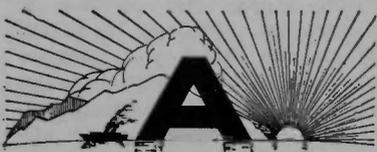
mán, los socialistas independientes de aquel entonces rechazaban los principios de la democracia y se negaban a participar en los parlamentos burgueses sobre la base de los principios reformistas del marxismo.

¿Y cómo hablaba Engels de esos «jóvenes» que se complacían, al igual de los comunistas, en acusar a los dirigentes del Partido socialdemócrata de traición al marxismo? En una carta a Sorge, en octubre de 1891, hace el viejo Engels los siguientes amables comentarios: «Los asquerosos berlineses se han convertido en acusados en vez de seguir siendo acusadores. Habiendo obrado como cobardes infelices, han sido obligados a trabajar fuera del Partido, si es que desean hacer algo. Sin duda hay entre ellos espías policiales y anarquistas disfrazados que desean trabajar secretamente entre nuestra gente. Junto a ellos hay una cantidad de asnos, de estudiantes ilusos y de payasos insolentes de todo surtido. En total son unas doscientas personas». Sería verdaderamente curioso saber con qué adjetivos simpáticos hubiera hoy honrado Engels a nuestros «comunistas», que se dicen ser «los guardadores de los principios marxistas».

IX

No es posible caracterizar los métodos de la vieja socialdemocracia. Respecto a tal punto Lenin no dice una sola palabra y menos aún sus amigos alemanes. Los socialistas mayoritarios deben recordar este detalle sugerente para demostrar que son ellos los verdaderos representantes del marxismo; cualquiera que conoce algo de historia debe darles la razón. El marxismo fue quien impuso la acción parlamentaria a la clase obrera y marcó la ruta de la evolución operada en el Partido socialdemócrata alemán. Sólo cuando esto se comprenda, se entenderá que la ruta de liberación social nos lleva a la tierra feliz del anarquismo pasando por encima del marxismo.

Fin de este interesante trabajo.



Las conferencias de Moro en París

(Viene del nº anterior)

Vemos el semblante íntimo del tirano Bonaparte a través de su juego turbio y malintencionado manejando los naipes con una sola baraja y en su mano, distribuyendo reyes, sotas y príncipes según su calculado capricho. «La distribución de Portugal, partido en dos, antes ya de merendárselo... formando un principado, sobre el papel también, en el cual Godoy, príncipe de la Paz, se instalaría príncipe titular, amo soberano, una vez Portugal cazado. El cazador corso cazaba aquí con ilusiones de espejos. Sin disparar un tiro.» «Según el tratado establecido y firmado en Fontainebleau el 27 de octubre de 1807.» «Este acuerdo además de indecente era leonino.» Y fue el pretexto de la invasión gratuita de la Península por los ejércitos napoleónicos que ya empezaron a pasar la frontera por el Bidasoa nueve días antes, esto es el 18. El 29, complot descubierto en el Escorial. El futuro Fernando VII conspira para auparse en el trono de su padre. Y éste pasa la esponja. Napoleón que se entera del descalabro, se pone rojo de cólera.

Motín de Aranjuez teniendo por instigador el mismo Fernando, reincidente. Esta vez Carlos IV abdica. 19 de marzo de 1808. De forma «libre y espontánea», para retractarse dos días después:

«Protesto y declaro que lo que he dicho en mi decreto del 19 de marzo, donde abdicó en favor de mi hijo, fue forzado y con el fin de evitar desgracias más grandes y la efusión de sangre de mis queridos sujetos, y por tanto el dicho decreto es nulo y sin efecto.

«Yo el Rey. Aranjuez, el 21 de marzo de 1808.»

En la intriga y el tinglado por el control y usufructo del Poder entre los tres absolutistas, Carlos IV, Fernando VII y Napoleón Bonaparte por intermedio de un hermano, llega el dos de mayo.

«El primer grito de «Independencia» salió de Asturias. Oviedo la primera ciudad que se alza contra el invasor. Era el 9 de mayo.»

Largo de enumerar ese intenso periodo de seis años aunque Moro lo describe señalando tan solo lo esencial. Párase un poco más en Valencia y sobre todo en Zaragoza, aunque escueto, por la resonancia en la resistencia, en el Sitio.

«... emulando y poniéndose al lado de Numancia, Sagunto y Calagurri (Calahorra).» Poniéndose en ejecución la respuesta de Palafox, a manera de consigna, cuando los

franceses le invitaron a rendirse, respondiendo lacónico: «Guerra a cuchillo». Era el 4 de julio de 1808. De ese episodio, nos dice Eliseo Reclus en «El Hombre y la Tierra»: «En ningún lugar, sitio ningún vio su guarnición más fría-mente dispuesta a morir, como lo fue la guarnición de Zaragoza.»

Entresaquemos la descripción del episodio más importante para España y para Europa, pisadas por la bota de Bonaparte:

«Campiña en la provincia de Jaén, valle del Guadalquivir, pies de Sierra Morena. Allí ocurrió. Como inmensa catedral fantástica hecha con los trazos de Durerro, el acantilado de Despeñaperros. Un pueblo, Bailén. Allí ocurrió. Tropas de Castaños dando castañas. Las de Dupont, recibíendolas. Pies de Sierra Morena, derrota de los invasores, desastre napoleónico: Bailén.

«¿Qué fecha? 19 de julio de 1808...»

La última, ya en retirada, selama Vitoria: 21 de julio de 1813. Entre esas dos fechas, lucha a muerte. El triunfo de los guerrilleros se asienta de forma irreversible. «Los guerrilleros han preparado y asegurado la victoria, las fuerzas regulares la han recogido.» El 12 de noviembre, desde Saint Cloud, Napoleón se da por vencido, terminando la aventura para él sin ventura, de España. Por carta devuelve el trono a Fernando. Ahora le llama «primo mío».

«Mon cousin...» Así empieza la carta documento. Y termina de esta gisa: «Rezo a Dios, primo mío (mon cousin) para que tenga a Vuestra Alteza en santa guardia.

«Vuestro primo, Napoleón.»

Antes nos habíamos enterado de lo que para él supuso la acción guerrillera en la guerra de independencia.

«El déspota cesariano lo confiesa al ocase de su estrella, en Santa Helena:

«Esta desgraciada guerra de España ha sido la causa primera de todas las desgracias de Francia. Todas las circunstancias de mis desastres se atan a este nudo fatal. Ella ha destruido mi moralidad en Europa, complicado mis enredos... abierto una escuela a los soldados ingleses... Esta desgraciada guerra de España me ha perdido.»

Fernando VII entra en España, por Cataluña, el 22 de marzo de 1814. En Valencia, por el camino de circunvalación que ha escogido contra el que la regencia en espera le propone por el País Vasco,

prepara el decreto que destapa sus intenciones absolutistas. En este «decreto de Valencia», muy largo, se puede leer:

«Declaro culpable del delito de lesa-majestad y como tal pasible de la pena de muerte, cualquiera que osara por hecho o por escrito o por palabras, excitar o comprometer a la no observación o ejecución del presente decreto.» Era el 4 de mayo.»

«... Bernardo Mozo Rosales que más tarde se vio nombrado marqués de Mata Florida (para señalar, sin duda, que su negocio floreció), redacta una súplica en fecha 12 de abril rogando al rey dé destruir la Constitución. Como el papelote empieza endilgando una filípica en la costumbre de los antiguos persas, fueron llamados «Persas» los 69 diputados que con él firmaron la petición.

Desde entonces persas y serviles era el sobrenombre de los absolutistas fernandinos.

A grandes rasgos de vivos colores Fabián Moro nos resucita ese periodo de luchas y de intrigas entre liberales y serviles, entre los «exaltados» constitucionalistas y los «serviles» absolutistas, de los seis años incuos, que fue, sin embargo periodo de mutaciones políticas, sociales y doctrinales. Nuevo punto de partida que había de llegar hasta 1936. Por el momento, y como es necerio terminar, pasemos al fin de esta jugosa conferencia.

El rey felón y servilón pide ayuda a la Santa Alianza para desatarse de la Constitución que juzgaba insoportable y de los liberales que odiaba. Con sumo gusto y propio interés la concede. No tan solo por ayudar a uno de los suyos, si que encima, porque la Constitución del 12 era ya un símbolo peligroso. Metternich, su batutero, lo dice en la nota del 14 de diciembre de 1822:

«... no podrían pronunciarse sobre la situación de España si el mal hecho por su revolución se habría concentrado y podría concentrarse en su interior.» En efecto, Nápoles y los países del Piemonte, al igual que Portugal, la Constitución de Cádiz inspiró su acción insurreccional. Turin como Portugal la había proclamado calcada.

«Por doquier — dice — la constitución española ha sido el punto de reunión tanto como de unión y el grito de guerra de una fracción conjurada contra la seguridad de los tronos y contra el reposo de los pueblos.»

EL OTRO

TAMBIEN LA POLI SECUESTRA

MADRID. — La edición del «Mundo Social» correspondiente al mes de febrero fue secuestrada por orden del Juzgado de Orden público, pero como ya se había distribuido, los inspectores de policía que verificaron el secuestro sólo pudieron incautarse de 239 ejemplares que había en la empresa Casa de Escritores S.I. A la hora de dar la información se ignoraba la causa del secuestro.

MAS CONDENAS

BARCELONA. — El consejo de guerra celebrado en Barcelona «por agresión a las fuerzas públicas en Tarrasa», han sido condenadas tres personas a dos años y un día de prisión, otras tres personas a un año y dos meses y una séptima a ocho meses de prisión.

LAS TRANSFERENCIAS DE FONDOS EN 1972

SAN SEBASTIAN, (OPE). — Tomado de «Actualidad Económica», revista muy en relación con una parte de los elementos componentes del actual gobierno según dicen, leemos en «El Diario Vasco» que a lo largo del pasado año se registraron en España unos 70 asaltos a Bancos y Cajas de Ahorro, de los cuales 46 fueron a estos últimos y se elevaron a 21 millones de pesetas. Los Bancos fueron víctimas de los asaltos más voluminosos, registrándose uno por 12 millones de pesetas.

Por áreas geográficas se registraron 25 millones de pesetas de botín en Cataluña; 17 millones 600 mil pesetas en el País Vasco; ocho millones 200 mil pesetas en Andalucía y descendiendo las cifras hasta de 80.000 pesetas en Galicia, que es la menos alcanzada en 1972.

«MAREA» DE ZAPATOS — DE COCHE — VIEJOS

BILBAO, (OPE). — Han invadido parte de la playa de Arrigunaga (Guecho) unos 150 neumáticos de gran tamaño, viejos y que sólo sirven de estorbo. No se sabe quién ha sido el autor de la nueva «marea» — nueva porque días antes había habido otra —. En camiones han sido llevados a las escombreras de Guecho. La «marea» tenía una longitud de tres kilómetros. No se sabe quienes han sido los autores del «lanzamiento». La prensa protesta de que se ensucien las playas de la anteiglesia. El vecindario hace tiempo que se habituó a la suciedad de las playas y a la desidia de las autoridades.



PALOS DE CIEGO

MADRID. — El gobierno anuncia haber detenido a seis personas supuestas autoras del secuestro del capitalista Huarte. La policía ha publicado los retratos de los seis «probables delincuentes» para ir montando el tinglado de las acusaciones... supuestas.

MARE NOSTRUM

MADRID. — Marruecos exige un perímetro atlántico de 70 millas a favor suyo en asuntos de pesca. Por Gibraltar eso alcanza más adentro de Cádiz y por otro lado penetra las aguas territoriales canarias. En esas condiciones la pesca va a resultar complicada.

Por otra parte la escuadra inglesa efectúa maniobras de guerra a lo largo de Gibraltar, motivando la protesta de Madrid por interferencia inglesa de las aguas españolas, etc., etc.

ARRIBA Y CASTRO YA NO EXISTE

TARRAGONA. — El cardenal Benjamín Arriba y Castro ha dejado de existir a los 86 años de edad. Se le daba crédito de religioso antifascista.

IMAGINACION POLICIACA

BARCELONA. — La policía franquista dice haber descubierto un «copioso arsenal de armas» en Barcelona al tratar de aclarar la autenticidad de la matrícula francesa de un automóvil e interrogar a sus ocupantes, un español y un francés. En el domicilio de éste se descubrió una importante cantidad de armas cortas y largas, así como munición. La policía habla de siete pistolas, siete revólveres, un rifle, cuatro escopetas, un trabuco y dos machetes bayonetas... Lo de «copioso» se nos antoja es una exageración. En cuanto a la calidad de las armas, se diría que se destinaban para un museo.

LA EUFORIA

MADRID. — Los gobiernos Mao Tsé Tung y Franco Bahamonde han decidido entablar relaciones diplomáticas entre la China comunista y la España fascista.

RECORDACION DE SEGUI

PARIS. — El Casal de Catalu-

nya de esta capital el día 11 de marzo celebró una emotiva sesión dedicada a la memoria del compañero Salvador Seguí en el primer cincuentenario de su muerte. Tomaron parte en este acto varios socios de la casa y una buena proporción de antiguos elementos de la C.N.T., casi todos contemporáneos del Noi. Lo notable de este amigable encuentro fue que la personalidad del Noi del Sucre quedó determinada como hombre del anarcosindicalismo y sin mácula política.

DOS GALLEGOS COINCIDEN

MADRID. — En tratado comercial reciente Castro de Cuba y Franco de España se conceden mutuamente favor de «nación favorecida». Serán los cubanos y los españoles los no favorecidos.

EL COLEGIO DE ABOGADOS DE BARCELONA Y EL PROBLEMA DE LAS ELECCIONES Y DE LAS CANDIDATURAS

BARCELONA, (OPE). — La agencia Logos ha distribuido un despacho procedente de esta capital dando cuenta de haberse reunido en junta general extraordinaria el Colegio de Abogados de Barcelona y de haber leído un informe el decano, don Miguel Casals, sobre la situación creada en los colegios de abogados por la interposición ministerial del veto a algunos candidatos para las elecciones del Colegio de Abogados de Madrid, y sobre los acuerdos que acababa de adoptar la asamblea de decanos, entre los que figuran los siguientes:

Primero. Reconocimiento de la plena autonomía colegial para regirse y gobernarse y muy especialmente para la elección de sus juntas de gobierno mediante sufragio libre, secreto y directo.

Segundo. Reconocimiento de un derecho legal de todos los colegiados para ser electores y elegidos conforme a los estatutos de la respectiva corporación.

PAROS, SUSPENSIONES Y VUELTAS AL TRABAJO EN VIZCAYA

BILBAO, (OPE). — El 2 de marzo se reincorporaron al trabajo 168 trabajadores de la factoría que en Galindo (Baracaldo) tiene la General Eléctrica. De dos a tres de la tarde el mismo día

— decía la agencia Logos en la fecha indicada — alrededor de un centenar de trabajadores de esta factoría abandonaron el trabajo para asistir a una asamblea.

También el 2 de marzo se reincorporaron al trabajo, después de tres días de suspensión de empleo y sueldo, 120 trabajadores de la empresa Mafesa, de Zorrozaurre, cuya plantilla es de 205. Los restantes siguieron en paro.

Ciento cuarenta trabajadores de Cadenas y Forjados pararon toda la jornada del 1 de marzo, por lo que fueron suspendidos hasta 7 del mismo mes.

EL TIMO DE LAS SANCIONES

— Al director del diario de Zaragoza « Aragón Expres » don Eduardo Fuenbuena Comín, se le ha impuesto una multa de 100.000 pesetas en virtud de expediente incoado por la Delegación del Ministerio de Información y Turismo en Zaragoza. Se le hace responsable al señor Fuenbuena de una infracción calificada de muy grave a la Ley de Prensa cometida en una nota publicada en relación con la apertura del curso universitario en Zaragoza. Esta nota aparecida en la Sección «Reloj de la Ciudad», no contenía más que cuatro líneas.

EL FRANQUISMO SE INSTALA EN MOSCÚ

MADRID. — El inspector general de Embajadas y Consulados del Ministerio de Asuntos Exteriores, don Luis Villegas, ha emprendido viaje a Moscú.

El viaje de Villegas tiene por objeto buscar en la capital soviética un edificio que pueda albergar idóneamente la representación española en la misma.

CONFLICTO EN LA CASA FAEMA

BARCELONA. — Como consecuencia de dificultades para la negociación de un nuevo convenio colectivo, los trabajadores de la empresa «Faema», adoptaron una actitud de bajo rendimiento en la producción, del 7 al 14 de febrero último, lo que motivó el despido de trece productores. Posteriormente se produjo un paro total en la factoría, hasta que fueron readmitidos los trabajadores despedidos. Más tarde, la empresa fijó fecha para las negociaciones del convenio, ofreciendo una cantidad mensual de aumento que no satisfizo a los productores, hasta el punto de que originó el paro general, desde el 9 del presente mes, actitud que ha tenido ahora un desenlace que ha llevado al despido de la totalidad de los obreros en número de 240.

Los refranes y la religión

CON este título publicó en sus días, don Manuel González Prada, un trabajo que va inserto en el libro «El tonel de Diógenes». Allí aparece una serie de refranes, sacados de diversas obras dedicadas a tal fin, de las cuales da referencias, que se relacionan con diversos temas referidos a la Iglesia, a su secuela de oficiantes y seguidores, con sus correspondientes capítulos, perfectamente numerados por materias y categorías, pero como ocupan varias páginas, por lo mismo, haremos una breve selección de los que juzgamos más atinentes.

Su artículo empieza diciendo: «Larra se admiraba de que en el católico pueblo español hubiera nacido el proverbio «Fiáte de la Virgen y no corras», y mayor admiración habría sentido si en vez de citar un dicho aislado, hubiera reunido unas cuantas docenas de refranes o cantarcillos «ad hoc» entre los muchos, heréticos, impíos y blasfemos que abundan en la lengua castellana.»

También indica: «Hace años que don Antonio Machado y Alvarez preguntándose si «¿Es católico el pueblo español?» dio a luz en «El Motín», de Madrid, algunos refranes y cantos populares que no encerraban una doctrina muy ortodoxa ni manifestaban mucho respeto al sacerdote ni a la misma Iglesia. Machado no se proponía agotar el asunto ni presentar los modelos en grupos o clasificarlos. Se limitó a citarles confusamente y en montón...»

«Sin pretender agotar la mina ni hacer una clasificación metódica, queremos citar algunos refranes, puramente castellanos, para manifestar que el pueblo español si es católico, tiene una manera muy curiosa de comprender el catolicismo.»

Aquí va seguido de comentarios que omitimos ya que se trata de reproducir una simple muestra, la que expresa:

I. DIOS Y LA PROVIDENCIA

Vinieron los sarracenos
y nos molieron a palos,
que Dios premia a los malos
cuando son más que los buenos.

Da Dios ventura a quien se la procura.

Cosas hace Dios cada día, que el Diablo no las haría.

Con lo que Dios manda y el Rey ofrece, no hay más que joderse.

Cuesta abajo, ayudan todos los santos; cuesta arriba, ni Dios ni Santa María.

Dióle por Dios, y murióse de hambre.

Dios es omnipotente y el dinero su teniente.

Dióme Dios un huevo, y dióme-lo huero.

Encomiéndate a Dios y a su madre; pero no sueltes el taraje.

II. ROMA Y EL PAPA

Bula del Papa, ponla sobre la cabeza y págala de plata.

Quien a Roma va, dinero llevará.

La Corte Romana da plomo y recibe oro.

Quien a Roma bolsón llevó, o vino abad u obispo.

Lleva a Roma un asno, y lo traerás mitrado.

Ni del Papa beneficio ni del Rey oficio.

No puede más el Papa que el que no tiene capa.

Quien a Roma fue perdió la fe. Rey por natura y Papa por ventura.

Roma, vuelta al revés, dice «amor» y no lo es.

III. OBISPOS

Más vale cagojón de borrico que bendición de iglesia.

Más querría mis tierras cagadas por culo de oveja en redil y aprisco, que saludadas por mano de obispo.

Obispos y abriles, los más son ruines.

Pediamos a Dios obispo, y vinonos pedrisco.

¡Que seso tiene el cura para obispo, que cuando no está beodo está chispo!

Albricias padre, que el obispo es chantre.

IV. CLERO REGULAR Y SECULAR

Al iniciar este apartado añade: «En considerable número de refranes, frases proverbiales, cuentos, cantarcillos y dicharachos para escarnecer y denigrar al clero se revela el desprecio y el odio que le tiene el pueblo español. Cuando en una copla dice:

¡Quien tuviera la dicha
de ver a un fraile
en el brocal de un pozo
y arrempujarlo!

no lanza una fanfarronada: el exterminio de los frailes en 1834 está probando que el pueblo ejecuta con las manos lo que entona con los labios. Y ese desprecio y odio no se encuentra sólo en las clases inferiores: Nakens, «Demófilo» y Morote no son las únicas personas cultas que en España *mangent du prêtre.*»

Desde las poesías del Arcipreste y las novelas picarescas, el fraile

representa un papel odioso y ridículo... Y sigue:

Abad de Zarzuela, comisteis la olla, pedís cazuela.

Gorriones, frailes y abades, tres malas aves.

Ni la moza va segura, por lumbre, a la casa del cura.

A la moza y al fraile, que no les de el aire.

Boca de fraile, sólo el pedir la abre.

Al fraile no le hagas cama ni le des tu mujer por ama.

Almuerzo de rufianes, comida de abades, cena de gañanes.

Al Rey, casarlo; al fraile, castarlo.

Amigo de pleitos, poco dinero, amigo de médicos, poca salud; amigo de fraile, poca honra.

«Clérigos y cuervos huélganse con los muertos.

Con putas y frailes, ni camines ni andes.

Cuando toma cuerpo el Diablo, se disfraza de fraile o de abogado.

Tres cosas renuncia el fraile: frío, sed y hambre.

Del fraile y del soldado el piojo es amigo declarado.

El cura, cuando muere un rico, mata un buen cochino.

El fraile entra arrastrando, y sale mandando.

En el fraile y la mula, la coza es segura.

El trabajo del cura, media hora de misa, su trago de vino, comer a su hora y siesta segura.

Cuando vieres un fraile de la Merced, arrima tu culo a la pared.

Fraile que pide por Dios, pide para dos.

Mujer, fraile, rey y gato, cuarteto ingrato.

La moza del abad, no cuece y tiene pan.

¿Jesuita y se ahorca? Cuenta le tiene.

Las mulas de los abades pasan el río por la puente.

Los frailes entran sin conocerse, viven sin amarse y mueren sin llorar.

No fies mujer a fraile ni barajes con alcalde.

Necio, ni para fraile es bueno.

Los curas, de los muertos viven.

Los frailes tienen ocho manos: siete para tomar y una para dar.

Ni con amigo lisonjero ni con fraile callejero.

Pianza, francés y fraile, tres efes de que Dios nos guarde.

No te fies de la sotana, que te bufara la dama.

Prior de Guadalupe, más que conde y más que duque.

Si estás casado, huye de clérigo y de soldado.

Treinta monjes y un abad, no pueden hacer cagar un asno contra su voluntad.

Un jesuita y una suegra saben más que una culebra.

Uno para Dios, y nueve para nos.

V. MONJAS, SACRISTANES, DEVOTOS, ETC.

A la puerta del rezador no pongas tu trigo al sol.

Amor (suspiro) de monja y pedo de fraile, todo es aire.

A putas y ladrones, nunca faltan devociones.

Beata de condición, la cara santita y el rabo ladrón.

Cuando una monja da un bizcocho, es que ha recibido ocho.

Con las campanas dice el sacristán: ¿Don... de dan? ¿Dan? ¿Don de dan? ¿Dan?

Después de puta y hechicera, tórnase candelera.

Entre santa y santo, pared de cal y canto.

Hombre muy rezador, mal pagador.

Muchas van romeras que vuelven ramera.

Los dineros del sacristán, cantando se vienen y cantando se van.

No hay monja sin vecino ni cura sin sobrina.

Ni beber de bruces ni mujer de muchas cruces.

Quien quisiere a su hijo bellaco del todo, métales misario o mozo de coro.

Sacristán que vende cera y no tiene colmenar, rapio rapis del altar.

Si votos ¿para qué rejas? Si rejas ¿para qué votos?

Todo amor de mujer me agrada, menos el de monja y la pintada.

Treinta años de puta y tres de beata, y cántala santa.

VI. VARIOS

A la bula y al casero, el peor dinero.

Quien con Dios anda, con Dios come.

El peligro pasado, el voto olvidado.

A santo viejo, telerañas y no incienso.

Ayunen los santos, que no tienen tripas.

Cada santo quiere su candelera.

Conciencia de teólogo, mesa de médico y pleito de abogado, todo anda errado.

Con una misa y un marrano, hay para un año.

De un palo se hace un santo.

En santo y santa que mea, nadie crea.

Juan d'AGRAMUNT

Información de Interior

DESDE ASTURIAS

RARO es el ciudadano que pueda prescindir del certificado médico. Este documento es tan necesario como el carnet de identidad para revolver cualquier asunto personal. Hasta hace poco más de media docena de años los médicos lo extendían en sus impresos con membrete; la firma del galeno se abonaba con veinticinco pesetas, cantidad que no lesionaba la faltriquera, o monedero solicitante.

Como todo se modifica, en sentido de sacar cuartos a Juan, también se ha modificado el poder conseguir el certificado. Ahora tiene que realizarse en impresos del Colegio de Médicos, que cuesta setenta y cinco pesetas, que con las cincuenta que cobra Esculapio — todo subió, incluso la firma de los médicos — viene a costar veinticinco durillos.

Los ingresos por los impresos-certificados es para cubrir parte de las atenciones de los huérfanos del colegio. De aquí resulta que una parte de estos gastos corren a cargo del común.

En las administraciones de Correos se seguía, hasta no hace muchos años, una norma que consistía en estampar un sello de 50 céntimos, previa solicitud al ciudadano. Ningún español que se acercara a cualquiera de las ventanillas rechazaba este aporte solidario en favor de los huérfanos de Correos.

Generalmente todo el mundo creía que los huérfanos eran de todos los empleados de Correos, pero no era así, los beneficiados eran los hijos de los administradores y oficiales. Los carteros, que son los empleados más modestos, parece ser que no dejan huérfanos que puedan beneficiarse con la solidaridad comunal.

El ciudadano que quiera edificar no puede hacerlo si no está hecho el plano por un arquitecto, o el de un aparejador. La firma de uno de estos señores es de gran importancia por sus emolumentos. Además de abonar lo que determina el arancel profesional, hay que cotizar otra cantidad, bastante importante, para el Colegio de Arquitectos. Resultado, el dueño del inmueble que se quiere construir, grande o pequeño, cotiza por dos conceptos, al firmante y al Colegio donde pertenece.

Los notarios, como los farmacéuticos, son los niños protegidos. No se permiten más notarias y

boticas que un número determinado, según el número de población. Los notarios que tienen bufete abierto en las grandes capitales, Madrid, Barcelona, Valencia, Bilbao, etc., debido a sus elevados aranceles en tres o cuatro años de trabajo — un trabajo que realizan los oficiales de notaría que tienen bajo sus órdenes — ascienden a la categoría de millonarios.

Sobre este caso se cuenta lo siguiente:

Un notario de Barcelona, por desempeñar un cargo público de cierta importancia, se vio obligado a poner al frente de su notaría a uno de sus colegas que no tenía bufete. El sustituto percibe el 20 por 100 de los ingresos, quedándose con el 80 por 100 restante el avisado hombre público. Los ingresos mensuales representan unas ochocientas mil pesetas, a razón de ese 20 %. El 80 por 100 supone para el notario en propiedad, tres millones doscientas mil pesetas. Multiplicado por los doce meses anuales, arrojan la respetable cifra de veintisiete millones cuatrocientas mil pesetas, que entran limpias de polvo y paja en las arcas de esta hormiga. Esto sin contar lo que entre por el otro renglón, el enchufe público.

De aquí proviene la negativa radical del Colegio de Notarios a una requisitoria del ministerio de Hacienda en la cual se solicitaba una declaración de los ingresos que obtenían los colegiados.

El fisco agachó las orejas y dejó las cosas como estaban..., que es como siguen.

No terminan aquí mis «Pequeñeces». Hay tela cortada para un rato largo. Esto de ahora, no es más que empezar. Es un pedazo muy diminuto del panorama hispano de actualidad. Sobre este asunto volveré más adelante, en otra ocasión. El tema lo requiere, porque tiene su importancia, y por que... conviene airearlo para conocimiento de Juan, que está atolondrado con la droga futbolera.

VERITAS

VALLISOLETANA

FRAGMENTO DE UNA CARTA

En cuanto a la situación española creo que estarás más enterado que yo porque la prensa extranjera es más objetiva que la española, especialmente la de Francia. El diario que dices de París es un medio de información efectivo.

Aquí en Valladolid hace una semana (la carta es del 31-1-73) que estamos en huelga y hoy nos han cerrado la Facultad por tiempo indefinido. Los *planteamientos* por los que hemos ido a la huelga han sido oportunistas, pero viviendo en una sociedad capitalista y reaccionaria hay que aprovecharse y buscar cualquier pretexto para hacer patente un descontento con la situación evidente y a la vez lograr el apoyo de los reaccionarios y la mayoría silenciosa; dada tu manera de pensar creo que no estarás de acuerdo con los que así pensamos, pero es lo único existente en este momento.

En uno de los periódicos que me enviastes había una noticia de Valladolid. Sin embargo era errónea. Se refería al apedreamiento de liceos, asegurando que habían sido apedreados cuatro veces, entre ellos Villales. La noticia es que Villales ha sido apedreado las cuatro veces y también saqueado. Actualmente han tenido que poner tela metálica delante de los cristales.

La represión en este país cada vez es mayor; por los hechos del mes pasado están en prisión veinte personas y ha habido multitud de empapelados, en mi curso siete. Además se utiliza el censo del servicio militar en el momento que conocen que no pertenecen a la mayoría reaccionaria no te conceden becas para estudios y te hacen ir a la «mili». Esto le ha ocurrido a X, quien se ha escapado a principios de enero.

(Dado en Valladolid, etc.)

En Arratia, 16 vascos detenidos

BILBAO, (OPE). — La agencia Cifra comunica que por supuestas actividades separatistas se han practicado por la Guardia civil dieciséis detenciones: nueve el día 4 y los restantes el día 7.

Se operó en Dima, Yurre, Ceánuri, Castillo Elejabeitia, Villaro

y Lemona. Entre los detenidos figura el sacerdote José Antonio Zabala Arguinchona. Una comisión presidida por el vicario territorial de Arratia, don Marcelo de Andrinua ha visitado al obispo de Bilbao para cambiar impresiones sobre la actual situación.

Un grito de angustia de la Cárcel de Alcalá

SE que esta ho'a mantiene una valiente actitud en defensa de los derechos humanos, denunciando cualquier caso en que se los conculque. He aquí una situación digna de ser divulgada por ustedes:

En la prisión española de Alcalá de Henares hay una cárcel de hombres y otra de mujeres. En esta última están juntas las presas políticas, la mayoría jóvenes universitarias, estudiantes y las comunes.

En Navidad recibieron paquetes de comida de sus familiares y las políticas montaron una buena mesa en la que participaron todas las encerradas. Esto motivó que no tomaran el repugnante rancho, igual al de todos los días, lo que ofendió grandemente al director del penal.

Prohibió éste a consecuencia de ello la recepción de paquetes por parte de las prisioneras y entonces éstas, todas juntas, comunes y políticas, en causa común, pidieron una audiencia al director. Como éste se negó a recibirlas, las más decididas se sentaron en el patio, en espera de que la autoridad se dignase escucharlas.

Considerado esto como un «plante», aunque no era tal y las presas en su mayoría muy jóvenes, lanzó sobre ellas a los guardas de la prisión de hombres, los que armados de porras dieron unas espantosas palizas a las presas. Después las han encerrado en calabozos húmedos, congelados, pues si ya la prisión disfruta del clima de la meseta castellana, unos dos grados bajo cero, ahora, en las celdas de castigo el frío es polar.

Y allí tienen a esas muchachas desde el cinco de enero, sin más abrigo que la ropa puesta, y sometidas a pan y agua. ¿Cuánto resistirán? ¿Cómo minará su salud este trato espantoso que se da a los presos políticos en la «pacificada» España?

La publicación de esta carta que escribo con riesgo personal, puede evitar que los carceleros de España sigan usurpando el papel de los verdugos.

Por favor, lance este llamado de auxilio desde ese país democrático y amigo de la libertad.

R. F. L.

13 enero 1973.

SALVADOR ATENCIA

Ha muerto el compañero Salvador Atencia, un compañero más, pero no como todos.

Nació en Málaga el día 11 de Octubre de 1910. Desde temprana edad empezó a trabajar en la C.A. M.P.S.A. afiliado al sindicato de Petróleos de la C.N.T. Allí donde nació por su carácter dulce, amable y responsable ostentó varios cargos dentro de su querida organización. Cuando llegó el movimiento fascista de 1936 salió con sus familiares y después de luchar cuanto le fue posible tuvo que retirarse en Alicante, al llegar se presentó en su sindicato y a los dos días salió para Valencia en misión orgánica.

Como todos los compañeros amante de la libertad en Alicante no creía cumplir su deber y se presentó en Cartagena para que lo mandaran a combatir al fascismo, lo mandaron en la sección de transmisiones a Teruel, y de tropiezo en tropiezo hasta salir a Francia, estuvo en Barcarés-sur-Mer y otros campos, salió a trabajar como mecánico al puerto de Brest, como todos los refugiados españoles solo pensaba en evadirse para no caer en manos de los alemanes y en la primera ocasión que se le presentó se escondió en un barco de guerra francés y llegó detenido a Casablanca (Marruecos).

Desde allí al desierto a Bou-Arfa donde encontró muchos compañeros militantes de Málaga y con ellos empezó a trabajar por su querida organización.

Cuando la liberación de los campos de concentración se trasladó a Casablanca donde tuvo siempre cargos dentro de dicha F. Local; era el compañero querido por todos; su humanismo solidario fue siempre su norte y guía; por el compañero o amigo necesitado allí estuvo él siempre presente.

Salió de Casablanca y vino a Bélgica, siendo destinado a Lieja con otros amigos y compañeros, aquí siguió como siempre luchando por sus queridos ideales y pasó por todos los cargos de esta F. Local; al dejar de existir ostentaba la secretaría de administración.

Compañero consciente y estudioso sabía que dentro de su cuerpo tenía algo malo y que no duraría mucho. Todo lo dejó escrito, no quería ostentaciones en su entierro, nos indicó que no quería ni flores ni banderas, su compañera María le puso en su cuello el pañuelo Rojo y Negro que se llevó con él y en su corazón se llevaba sus ideales libertarios por los cuales luchó toda su vida.

El entierro fue civil, se hizo el día 1º de febrero de 1973. Acudieron compañeros de trabajo (donde siempre fue querido) muchos ami-

NECROLOGICAS

gos socialistas y de la U. G. T. española y amigos de todas las tendencias ya que era querido por todos. Los compañeros de la F. Local de Bruselas, los compañeros de la casa de reposo que existe al lado de Bruselas, en La Hulpe; la C. de Relaciones, todos los compañeros y familiares de Lieja.

Al final del entierro el Secretario de la C. de Relaciones por encargo de esta F. Local leyó unas cuartillas para que todos los presentes conocieran rasgos de la vida de este buen compañero.

Compañero Salvador que la tierra te sea leve, los compañeros de Bruselas como los de Lieja te prometemos seguir en la lucha hasta conseguir lo que tu tanto amabas, el Comunismo Libertario.

Y a ti María te decimos se fuerte ya sabes que en nosotros podrás contar siempre.

La F. Local de Lieja.

JOSE ARBIOL

Por primeros del mes de Agosto pasado 1972, murió en Sète, en la Casa de los Viejos, el compañero José Arbiol, de Cretas (Teruel). Tenía unos 77 años de edad. Buen hombre, trabajador, solidario y fraternal, luchador anónimo, que murió repentinamente. Su mujer sucumbió hace años en España. Al hijo de ambos, los de Franco se lo asesinaron; sólo les quedaba una hija que vive en España y no le escribía.

Compañero de la CNT, hombre sencillo, corazón noble de maño, trabajaba la huerta del Director de la casa donde habitan los «petits pauvres», como dicen los franceses.

Descanse en paz el compañero José Arbiol. Con pena en el alma me ha sorprendido su muerte. Vivió muchos años trabajando aquí en Courrousec; todo el mundo lo conocía.

En la guerra y la revolución cumplió como un digno confederal y antifascista; en el exilio vivía solo y trabajó la tierra hasta la muerte. Digno ejemplo.

Tu amigo que no te olvida:

J. G. F.

FRANCISCO RALLO

A la larga relación de españoles fallecidos en el exilio hemos de anotar hoy con inmenso dolor a nuestro compañero y amigo Francisco Rallo. Este había nacido en Valdetormo (Teruel). Desde jovenzuelo empezó a trabajar al campo en jornadas de trabajo extensas y mal remuneradas. Pocos años después halló trabajo en una Empre-

sa reparadora de la vía férrea, trabajo más pesado que la agricultura pero mejor remunerado. De todos estos trabajos posteriormente tuvo la ingrata sorpresa de que no le contarían para el retiro obrero.

Rallo militó en el Sindicato de Trabajadores de la Tierra CNT, adquiriendo cargos de responsabilidad, y así hasta el 36-39.

Al terminar la guerra pasó a Francia, no evitando los campos de concentración y compañías de Trabajadores.

Las fuerzas de Franco al personarse en su domicilio y darse cuenta que Rallo se hallaba en Francia detuvieron a su joven compañera Dolores Celma, que cumplió 5 años de prisión, quedando su querido hijo Gonzalo Rallo a la edad de nueve años, al cuidado de familiares. Penoso fue el largo período de estos compañeros privados de libertad uno en España y otro en Francia, apartados ambos del hijo amado. Una vez en libertad, Dolores Celma emprendió el camino hacia la montaña en compañía de su hijo para reunirse con su deudo en Francia, donde reanudar la vida truncada por el fascismo.

En el curso de 25 años de trabajo pudieron conseguir casa propia, viviendo en paz y armonía hasta el año 1964 en que Rallo empezó a sufrir del corazón. Así transcurrieron ocho años consecutivos hasta el día 12 de febrero del año en curso, que hallándose sentado a la mesa acoquinado de su familia no pudo terminar la cena, exhalando el último suspiro.

El entierro tuvo lugar en Condat en acto civil; le acompañaron a su última morada familiares, amigos y compañeros de Libos-Monsemprón, Fumel y Condat.

En el cementerio el compañero Mariano Sanjuan pronunció unas palabras dibujando la personalidad y el comportamiento del malogrado compañero Francisco Rallo, dando las gracias a cuantos habían asistido al entierro.

Los compañeros de la Federación Local CNT y los amigos de SIA comparten el dolor que embarga a familiares y amigos del difunto. *Federación de Fumel.*

BOLETIN «TERRA LLIURE»

El número 9, conteniendo, entre otros textos, la conferencia de Seguí en Mahón, ha sido muy celebrado y solicitado por elementos que desconocían nuestra publicación. Por consiguiente, la edición de consuetud ha quedado corta. Si a alguna Agrupación le quedaran ejemplares disponibles haría bien en enviarnoslos para satisfacer a nuevos e interesantes compromisos. — C. de R., Paris.

MAS DE BARCELONA

HUELGA EN LAS ESCUELAS RELIGIOSAS Y OTRAS

En la mayor parte de los colegios religiosos de Barcelona no hubo ayer clases, como sucedió en otras escuelas privadas. Esta medida está relacionada con una serie de reuniones que durante el pasado mes de febrero y primeros de marzo se celebraron en diversos colegios para estudiar varias peticiones formuladas por la Federación Española de Religiosos de Enseñanza en orden a la efectividad del principio de igualdad de oportunidades que proclama la Ley de Educación General Básica. En las aludidas reuniones se solicitó el voto de confianza de las Asociaciones de Padres de Alumnos de colegios religiosos para apoyar las peticiones de la FERRE, encaminadas fundamentalmente a solicitar a la Administración pública la urgente aplicación de la gratuidad en la enseñanza, como determina la ley y colaboración económica del Estado para hacer frente a las lógicas aspiraciones del profesorado de estos centros, entre tanto no llega a su efectividad el proceso de aplicación y con el fin de equiparar sus honorarios a los que perciben los profesores de la enseñanza oficial, sin que ello suponga una nueva carga en los presupuestos de los padres de los alumnos, a quienes va ofrecida la enseñanza gratuita de sus hijos.

El cierre de los colegios durante el día de ayer, que fue seguido por gran mayoría de centros religiosos — un 65 por ciento mientras el 35 eran colegios privados — fue en base a una determinación adoptada en una reunión conjunta y en apoyo de las formulaciones hechas por la FERRE.

Precisar el alcance exacto que ha tenido esta suspensión de actividades docentes durante la jornada del martes, ha sido prácticamente imposible, aunque se calcula que no hubo clases en unos quinientos colegios y que esta anomalía afectó a 100.000 niños. Ni en la propia Federación, ni en la delegación del Ministerio de Educación y Ciencia, fue posible obtener datos concretos. No obstante, como hemos dicho antes, el cierre alcanzó a medio millar de escuelas con gran mayoría de los colegios religiosos, tanto de Barcelona ciudad como de la provincia y región, de donde nos llegan asimismo noticias dando cuenta de la inactividad docente.

(Enviado por la C. del «C. S.» en Cataluña).

PAPEL RECIBIDO

— La «Encyclopédie Anarchiste» que edita el compañero Sierra en Caracas, cuadernos que van de la página 1.345 a la 1440. Se está en la letra M. Recordamos que es la reedición exacta de la E. A. elaborada por Sebastián Faure. Para suscribirse en Francia, Groupe Sébastien Faure, 7, rue du Muguet, 33-Bordeaux.

— El último número aparecido de la colección «Piedra y Alarido» que con tanto acierto y constancia publica el compañero Félix Alvarez Ferreras, del Canadá. Fascículo que contiene el trabajo «La Estrella y el Hombre», del profesor Manuel Betanzos Santos, en poema dedicado a los niños. Ediciones «La Escuela Moderna», 834,3 Ave. S. W., Calgary (Alberta) Canadá.

— «Ruta» de Caracas en número doble (11 y 12). Contiene un estudio de la posición de los anarquistas frente a la dialéctica agresiva y a la agresión pura y simple de los comunistas. «Ruta» radica en Apartado 61.881, Caracas-106, Venezuela.

— Estatutos de la Asociación Internacional de los Trabajadores, en francés y español, conteniendo: «Los principios del sindicalismo revolucionario», «Nombre de la Organización internacional», «Finalidades y objetivos de la A.I.T.», «Condiciones de adhesión», «De los Congresos internacionales», «Trasferencia internacional», «El secretariado», «Las finanzas» y «Publicaciones», con todo el correspondiente articulado enmarcado en estos diez capítulos. Suma de los acuerdos básicos de la A.I.T. según los Congresos de Berlín, Madrid, París, Toulouse y Marsella y refrendados en 1971 en Montpellier.

— También obran en nuestro poder el libro «La paz mundial» de Max Nettlau, con trabajos adicionales de otros compañeros, obra que comentaremos, y que puede ser solicitada en nuestro Servicio de Librería.

— Confeccionadas estas notas nos llega el número 16 de Piedra y Alarido conteniendo un trabajo de Campio Carpio titulado «Peán, coro y lágrimas que conmovieron imperios».

— Acuse de recibo de «Semana portuguesa», semanario antidictatorial que se publica en Sao Paulo cara a la nación lusitana. Establecemos cambio.

VENTA DE TURRONES

Entradas 11 413 35
Salidas 8 573 68

Beneficio neto 2 839 67
Cantidad favorable destinada a la suscripción pro-compañeros Anarquistas e Invalidos.

COMUNICADOS

F. L. DE DREUX

Son invitados los compañeros el domingo 1 de abril a las 10 de la mañana en el local de costumbre a la asamblea general ordinaria.

Los delegados que acudieron al Pleno informarán de los acuerdos sobre nuestro semanario «Combat».

F. L. DE SAINT-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a los afiliados de esta local a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 25 de marzo a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre. Se tratará del informe de nuestra delegación al último pleno del Núcleo.

F. L. DE DRANCY

Convoca a Asamblea para el 1º de abril para dar cuenta del pleno y posible documentación que se va ya acumulando.

F. L. DE THIAIS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 1º de abril a la hora y en el lugar acostumbrado. Se ruega puntualidad.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea para el 25 de marzo en el lugar y hora de costumbre. Informe de la delegación al pleno y nombramiento de secretario.

TOMBOLA Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda

Esta Tómbola tiene un relieve original bien simpático por la contribución directa de premios por parte de los Núcleos y compañeros, y a la vez una gran significación ética y solidaria.

Los Núcleos continúan ofreciendo nuevos premios de valor.

Los compañeros de España también se interesan por la Tómbola.

El buen éxito de la Tómbola Intercontinental depende principalmente del interés y actividad que por ella tomemos cada uno de nosotros.

Los boletos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I. — Francisco Subirats, 4, rue Belfort, Toulouse — en las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

REFERENCIA AL NUMERO 744 DEL «C. S.»

Las fechas relativas a la muerte y al cincuentenario de la misma afectando a Salvador Seguí, aparecieron erróneas. Se marcó 10-2-1923 y 10-2-1973 en lugar de poner el 3, que viene a ser el mes de marzo, el mismo en que el Noi fue asesinado y que en 10 de marzo de este año hemos conmemorado.

ATENEO IBERO-AMERICANO

5, rue Las-Cases, París VII.

Sábado 24, a las 5 de la tarde, tendrá lugar, como de costumbre, una Mesa-Redonda sobre temas españoles de actualidad.

A continuación «Emilio Castelar visto por D. Alvaro de Albornoz». Lectura a cargo del socio Fernando Valera.

ADMINISTRATIVAS

—Azcona, Neroudes (77). Recibida la tuya y talón devuelto. De acuerdo: en la jornada de abril pagáste el año 72. Pero como es acuerdo del Pleno reclamar el semestre avanzado, de ahí hayas recibido el talón hasta el 30-6-73. Como tu, lo recibirán todos por la razón expuesta.

—Rodríguez Miguel, 06-Beausoleil. No devuelvas el «C. S.» por la razón expuesta. Seguiremos enviando.

—Flores, 69-La Mulatière. Giro 2-1-73 pagando «C. S.» 31-12-72 (95 frs.).

—Flores Pedro, 69-Millery-Venisieux. Giro 31-7-72. Pagando «C. S.» año 71 y 1º semestre 72. 75 F.

OBRA NUEVA:

«COLECTIVIZACIONES: LA OBRA CONSTRUCTIVA DE LA REVOLUCION ESPANOLA»

Ediciones C.N.T. — 1973. 220 páginas, 10,00 francos.

Portada a tres colores.

El libro que no puede faltar en la biblioteca de ningún estudioso. La más completa recopilación de documentos y de testimonios directos sobre lo que fueron las realizaciones socialistas libertarias en la España de 1936-1939.

Pedidos : Servicio de Librería, 33, rue des Vignoles, 75020-París.

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	53 496 97
A. Carballeira	20 00
Villanueva, Combs-la-V.	10 00
A. Mejías, id	10 00
Cuenca, París	10 00
Arroyo, Agères	30 00
Gabriel Minguez, Caugres	10 00
A. Peralta, Beaucaire	5 00
Bernades, Echeroles	10 00
Fuigvert Diego, Feuille	25 00
Vicente Gil, Puteaux	20 00
Gainzarain, Auch	10 00
Cuartielles, St-Astier	5 00
Vda. Tost, Gausanvilliers	10 00
V. T., Maisons Alfort	5 00
Pere Mateu, Cordes	10 00
Cinés Morata, Valreas	50 00
Rafael Hazas, Lille	10 00
Madeleine Lambert	25 00
Ripoll Salvador, Villamblard	30 00
F. L. de Versailles	29 50
José Menéndez, Dreux	10 00
F. L. Hyères	25 00
J. Bassons, St-Pons	16 00
Lacosta, Vierzon	30 00
Catalá, St-Denis	10 00
Angel Soto, id	10 00
Máximo Andreu, Houilles-Argenteuil	20 00
Federico Marin, id	10 00
Helenio Capella, París	25 00
Vicente Suárez, id	10 00
Antonio Martínez, id	10 00
Compañera Pozo, id	10 00
Francisco Miguel, id	20 00
Isidro Montero, id	12 00
Helenio Capella, id	6 50
Bonifacio López, id	10 00
Front Libertaine	150 00
Carpintero	80 00
Isgleas, Garges-le-Gonese	5 00
Falacios, id	30 00
Montané, id	28 00

Suma y sigue 54 348 97

CENTRO CONFEDERAL, PARIS

Los cursos de español y francés han sufrido irregularidad estas últimas semanas, irregularidad causada por la diversidad de tareas de organización que nos agobian. En breve plazo se procederá a su reestructuración para que funcionen con regularidad.

Cabe recordar, sin embargo, que los cursos de francés, español e inglés de los lunes, martes y miércoles siguen funcionando con normalidad.

En cuanto a los cursos de guitarra, el profesor que los inició se halla hospitalizado, lo que ha significado una interrupción momentánea ya que, mediante la colaboración de otro compañero, los cursos se han podido reanudar satisfactoriamente.

Detrás, y sobre todo control: ¡el hombre!

B IENVENIDAS las computadoras como expresión revolucionaria de nuestra era espacial. A la conquista de la luna como proeza del hombre, seguirán otras hazañas del mismo temible calibrado en los campos de la industrialización, de la expansión comercial y de vinculación humana que encandilaron a Adam Smith, a Kropotkin, Marx y tanto cerebro caliente y luminoso del genio.

Su avance es tal que apenas estamos debutando y podremos presentarnos las consecuencias posibles de tamaña transformación. Apenas salieron del lazareto los tres astronautas y un ejército de milicias está dispuesto a trasponer los límites más alejados del medio millón de kilómetros, para dejar atrás a nuestro satélite natural como una especie de globo sonda perdido en el espacio. En tanto, equipos mecánicos de transporte, se proponen recorrer nuestro globo a la velocidad del doble del sonido, a fuerza de combustión tradicional. De otra parte, se proyectan programas para escalar suelo marciano, en proyectos financieros que desde ya van consumiendo reservas en presupuestos financieros que, mal que nos pese a quien se sienta más de acio, hemos de pagar con nuestro esfuerzo productivo desde ahora mismo.

El hecho importante de esta aventura es que no encuentra barreras. Y eso desafía la curiosidad y la mentalidad con un poder atómico hasta ahora desconocido. Porque al salvar la primera distancia que media para el paso del hombre, con un simple tranco de la Tierra a la Luna, nuestra imaginación puede atreverse a descubrir lo que la religión denominó el paraíso celeste, el infierno que tiene que encontrarse en otro ámbito imaginativo, puesto que no está en la tierra como se afirmó y convertir en realidad, por lo menos filosófica, el encuentro del olvido en el olímpico y confuso reino de la mitología.

Albricias para ese progreso de la potencialidad nuclear que nos roba de un zarpazo la tarea penosa del trabajo bruto y convierte el cambio en un alegre medio de progreso, confiados a las tareas triviales del hombre que se encuentra aliviado por la máquina. La selección de algunos hombres advertidos de tamaño avance y atrevidos en su afán de superar los escollos que abarrotan de prejuicios,

supone un plan predominante que ya huye de la metafísica y cubre la gama cumplida de desplazar la miseria como penosa condición humana. La planificación económica de los bienes humanos, es un imperativo irreversible, no como fin, sino como procedimiento, pues lo contrario nos sumergiría en un mundo absurdo en su peor forma. El fin de todo progreso descansa en el individuo como representación de la libertad interior que no puede desaparecer bajo ninguna manera, ni ser absorbida, apropiada, cedida ni trasferida a la máquina.

Ese mundo que computa cifras y hasta pensamientos reducidos a signos y símbolos mediante tarjetas perforadas y transistores representan una especificación detrás de la que está el hombre como esencial permanencia organizada. Todo expediente de un individuo o cosa accesible puede ser modificable, y muy rápidamente, por tratamiento electrónico a ritmo de velocidad. Pero nuestro mundo, el universo intelectual formado por el pensamiento no es una sociedad de partículas: es una esencia global de nociones culturales, de vivencias liberatrices con criterios sociales que guardan perfecto equilibrio sin perturbar el orden reinante. Al menos lo fue hasta hoy en personalización, en originalidad, en genio de conquista. Nuestra civilización promocional que clifica una sociedad de rendimiento por criterios técnicos convencionales, tiene que poner precio a lo irrisorio como producto del genio humano. Detrás de una tarjeta o de un cúmulo de nudos electrónicos estamos tú y yo, hombres, como símbolo imperturbable, que no podremos dar resuello a lo modificable que no cubra y rápidamente el doloroso padecimiento aun lacerante en una civilización inhumana todavía con dientes y fronteras.

Campio CARPIO

PARA CONOCER A SALVADOR SEGUI

Recomendamos:

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

Catorce compañeros colaboran en explicar las diferentes facetas del Noi del Sucre.

Precio del libro: 4,00 frs.

Aclaraciones

Un grupo de amigos, con toda buena fe y sentimiento han redactado el artículo «Ese dolor que roe», y a pesar de todo han deslizado ciertas inconcreciones. (1).

Hice toda la contienda junto a a Mestre, que lo apreció y me apreció. En ocasiones nos vimos los dos de cara al enemigo, como en la Ermita de Santa Quiteria, en Monte Oscuro. En la ocasión reemplazaba al capitán Miguel González, y que en uno de los días me vio en las alambradas, y al retirarnos al bosque y pasar lista de los muertos, (fue otro querido compañero que estaba a mi lado). La sorpresa fue para él cuando le respondí «presente».

Mestre estaba en la Agrupación Argüelles cuando las Centurias y con Argüelles fue a retener los fascistas a Vivel del Río cuando la 3ª División no podía. Poco tiempo después estando en Osera y Pina de Ebro al desaparecer la Agrupación con la militarización, esa unidad pasó a ser el 1º Batallón de la 119 Brigada Mixta de la 26 División, donde Mestre quedó como teniente de la 1ª Sección de la 3ª Compañía, y Miguel González, su inseparable amigo asesinado por la Unión Nacional en el departamento del Ariège, quedó como capitán. Luego no estaba en el Segundo Batallón como se afirma. Repito: este 1º Bat. de la 119 B. M. era el 473 Batallón del Ejército del Este, mandado por otro excelente compañero, Antolín, muerto en el Castellar la noche de Navidad de 1933.

De los ataques de Bastús, si eran 700 prisioneros que se le entregaron a Galán jefe del XI Cuerpo o 1.600 los que cogimos, no lo discutido. En cuanto al suicidio del comandante fascista, si se refiere al coronel Troncoso, éste no se suicidó. Troncoso, cuando vio que se le rodeaba y se atacaba Bastús — cosa que él no esperaba — donde estaba él, salió disparado en coche por la carretera que iba a San Román, al salir del pueblo en una pequeña curva de la carretera se le

(1) El grupo de Amigos concreta: Que Mestre era de Serós. Que si estaba en la unidad de Antolín era efectivamente el 1º Bat. de la 119. Que, testigos presenciales, afirmamos que los «fachas» cogidos en la cuenca de Tremp no excedían de 700. Que en la muerte de Troncoso puede tratarse de otro jefe. Que el copo de estos enemigos principalmente lo realizaron los batallones 3º y 2º de la 119 B. M.

tiró al coche porque no quiso parar, y allí fue el fin, del coche, el chófer, Troncoso, y los que con él iban. Bastús, San Román y demás, no se entregaron por la muerte de Troncoso; hubo que cogerles a la fuerza, asimismo las montañas.

Las actividades Mestre las tuvo en el frente con nosotros. Lo de Sanahuja, tuvo poca monta. Se incorporó de nuevo a la División, con nosotros pasó la frontera, y fue en el Campo de Vernet d'Ariège que nos separamos.

Fraternalmente vuestro:

J. FORTEA

Regional Catalana, París

Los compañeros, afiliados o no a la Regional de origen catalana podrán considerar el esfuerzo que los comprometidos en la labor de propaganda y proselitismo cumplimos. Sin duda con más apoyo directo de más compañeros podría realizarse trabajo superior al presente, pero dado el número de actuantes se hace lo que se puede, que no es poco, que parece incluso superior a nuestras fuerzas. Preferentemente el Interior es atendido. Podría serlo mejor contando con la comprensión y la decisión de cuantos compañeros pueden no limitarse a un cumplimiento estricto de su «vida orgánica». Cumplido el deber con la organización en general queda algo que realizar regionalmente, siempre en concordancia con el nexo mayor cenetista. La carga del bien que se hace empieza a pesar sobre nuestros voluntariosos hombres. El éxito de «Tierra Lliure», de aceptación preferente en Cataluña, se agrega al capítulo... económico que dejamos aludido. Se recaba, por nuestra parte, un poco más de atención de los compañeros pudientes en general, hacia la obra que nuestra Regional realiza, complementaria de la que acomete el Secretariado de nuestra Organización. ¿Seremos comprendidos? Así lo espera la C. de R. de la Regional Catalana CNT.

Nuestra dirección: 33, rue de Vignoles, 75020, París.



Dos suertes de fascismo

LOS ochenta años de Franco, coincidiendo con la pretensión del embajador franquista en Caracas de impedir la circulación aquí en Venezuela de un libro antifranquista, son ocasión propicia para preguntarse una vez más en qué consiste el fascismo, ese fascismo que a pesar de todo lo que se ha hecho y se ha dicho y se ha escrito, sigue siendo la tentación número uno del poder en nuestra época.

Justamente en un libro que he estado leyendo en estos días me he encontrado con una buena definición de lo que es el fascismo.

Dice este libro que los elementos que definen el fascismo son los siguientes:

1. Una clase explotadora que tiene el poder.
2. Una amenaza permanente para cada individuo de esa clase de ser excluidos de ella, por capricho del poder o porque ha entrado ese individuo en disensión con el poder.
3. La falsificación de la información a todos los niveles, para servir los puntos de vista y los intereses del poder.
4. La censura, la ausencia de libertad de expresión.
5. La omnipresencia y la omnipotencia de la policía en la sociedad.
6. La posibilidad para el gobierno de atropellar a los individuos, sin que éstos tengan ningún medio legal de defensa.
7. La persecución contra los individuos por sus ideas.
8. El militarismo.
9. El uso sistemático de las escuelas para la justificación del Estado.
10. La explotación, disfrazada o no, de la mayoría de la población por la clase que ostenta el poder.
11. El atropello dentro de las fronteras del Estado fascista a minorías que por sus características particulares constituyen un obstáculo a la regimentación de la nación bajo el poder central e implacable.

A estos once puntos hay que agregar desde luego el imperialismo, es decir, la explotación de países más débiles para servir a los intereses del país fascista.

Revisando todos estos puntos nos damos cuenta de que la España franquista ha sido y sigue siendo todavía en buena medida un país fascista, cosa que no puede sorprender a nadie, puesto que en una época lo era abierta y orgullosamente, y sólo después de la derrota de Alemania e Italia en

la segunda guerra mundial, comenzó primero a no proclamar más su fascismo, luego a disimularlo y más recientemente hasta avergonzarse (?) un poco de él.

A pesar de veintisiete años de paz en Europa Occidental, a pesar del Mercado Común Europeo y su influencia sobre España, a pesar del turismo, a pesar de las fronteras abiertas, a pesar de ser menos represivo de lo que fue una vez, el régimen franquista sigue siendo tan fascista como fue, y si no lo es más, no es porque no quiera, sino porque no tiene los medios o no se atreve.

Lo que por otra parte es inadmisiblemente, sin embargo, es que se quiera seguir usando a este fascismo español achatado y subdesarrollado como pararrayos que disipe inocuamente la vigilancia antifascista que el mundo hoy más que nunca requiere, porque hay en el mundo un fascismo grande y desarrollado, y más peligroso que el nazismo alemán, por haber todavía ingenuos que no advierten la enormidad del fraude que en el siglo XX se ha cometido en nombre del socialismo.

Ustedes mismos que me leen ¿quieren hacer la prueba verificando cada uno de los once puntos expuestos más arriba, más el factor imperialismo, en el comportamiento interno y externo del Estado soviético?

SOFIA IMBER

Venezuela.

En torno al comunismo. Nueva sumisión del proletariado.

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. El Fomento de la Cultura Libertaria ha procedido a esta edición en connivencia con LE COMBAT SYNDICALISTE, el Secretariado Intercontinental de la CNT, CNT Zona Norte, y F. Local de Drancy. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

Los apetitos de la jungla

El vocerío de los individualismos, egoísta por naturaleza, crea en nuestra sociedad el vicio capital de la envidia, las rencillas, o a veces acusaciones señaladas por espíritus ignorantes, de pequeñeces apasionadas capaces de las más inauditas vejaciones y descortesías. — Del otro lado, «el porque me da la gana» o el ego destructivo del hombre acompañado de los partidismos y la ilógica convierten en tropelías las actitudes interesadas de ciertos espíritus chatos llevados del «maquinismo» vengativo o del apuñalamiento individual o colectivo del amigo, el vecino, o el colega; siendo aquellos producto a su vez de una estrechez mentaloide. — En medio de esas dos formaciones viciosas es el amor, árbitro de un futuro positivo y armonioso, el que viene recibiendo las desairadas patadas de esos atletas de los apetitos, empatados e inmovibles en las junglas sociales de las ciudades por donde señorean sus puestos mal adquiridos con el abuso y detrimento del poder. — Este poder, si no reparte la ecuanimidad y logra el bien, es falso y por lo tanto usurpador de un mejor uso. — El hombre, por otra parte, se va sintiendo desplazado de sus aspiraciones por la maquina repartidora de goles y objetivos prefabricados o determinados de antemano. — Ante tal circunstancia el poder se forma de temores y recurre a parapetos demasiado conocidos para apuntarlos una vez más. — Lo que si es altamente triste (parece ser) ver a una juventud sin dirección y a la humanidad flotar por los espacios sin encontrar su verdadero sentido: ofuscados por una fuerza en pugna donde los principios morales se doblegan por el pase de una orden o la requisición de un porcentaje. — Como consecuencia, la libertad en su estado más puro de condición o herencia deja de existir, reduciendo al hombre a la posición de simple esclavo. — Sabido es que el hombre en su conciencia siempre ha rechazado toda dependencia mal expresada o dirigida. — Sin embargo aquél no puede escaparse de sus apetencias e intereses de acomodamiento. — Es entonces cuando surge en la sociedad la jungla, si estos factores van conducidos sólo por las bajezas o la pobreza de espíritu, si atacan el buen orden de las cosas o repelen al sentido común.

Será entonces cuando se percibirán los apetitos de la jungla.

M. BETANZOS SANTOS
Montreal-Canadá.

Esto sucedió ayer

A mi amiga D... protagonista de este sucedido, con toda fraternidad.

Un edificio muy grande, en su frontispicio se lee S. S. (Sécurité Sociale). Entro en el local y me dirijo a la oficina de pagos. Hay mucha gente que grita, y protesta contra esto y aquello, pocas sonrisas que presagien una pronta solución del problema que allí les trae.

En medio de esa turbamulta, se encuentra una anciana con muchas primaveras encima de sus espaldas. Dialoga con un empleado, me aproximo y oigo la siguiente conversación:

Empleado. — La advierto que tiene Vd. el derecho a cobrar la pensión de jubilada de España.

Anciana. — Jamás aceptaré nada que proceda de ese régimen sanguinario.

Empleado. — (Con un poco de asombro). Hasta ahora es Vd. la primera que rechaza esa jubilación,

Anciana. — Por alguien tenía que comenzar. Allá cada cual con su conciencia, la mía es así y mientras mi cabeza esté bien equilibrada, trabajaré como pueda antes que aceptar nada que sea una claudicación con mi forma de pensar y obrar.

Se es anarquista, no por el hecho de decirselo y sí por la conducta observada.

Así terminó el diálogo del empleado y la anciana con pensamientos jóvenes.

Algún mal intencionado — siempre existen los que desean recoger dinero sin importarles la procedencia — pensará que si esta anciana compañera anarquista rechaza lo que para ella es y representa un oprobio y una felonía para su integridad moral, es porque nada en la abundancia. Bien modestos son sus recursos monetarios, pero su riqueza moral vale más que todo el oro del mundo.

PROGRESO M.

SALVADOR SEGUI («Noi del Sucre») EN MENORCA

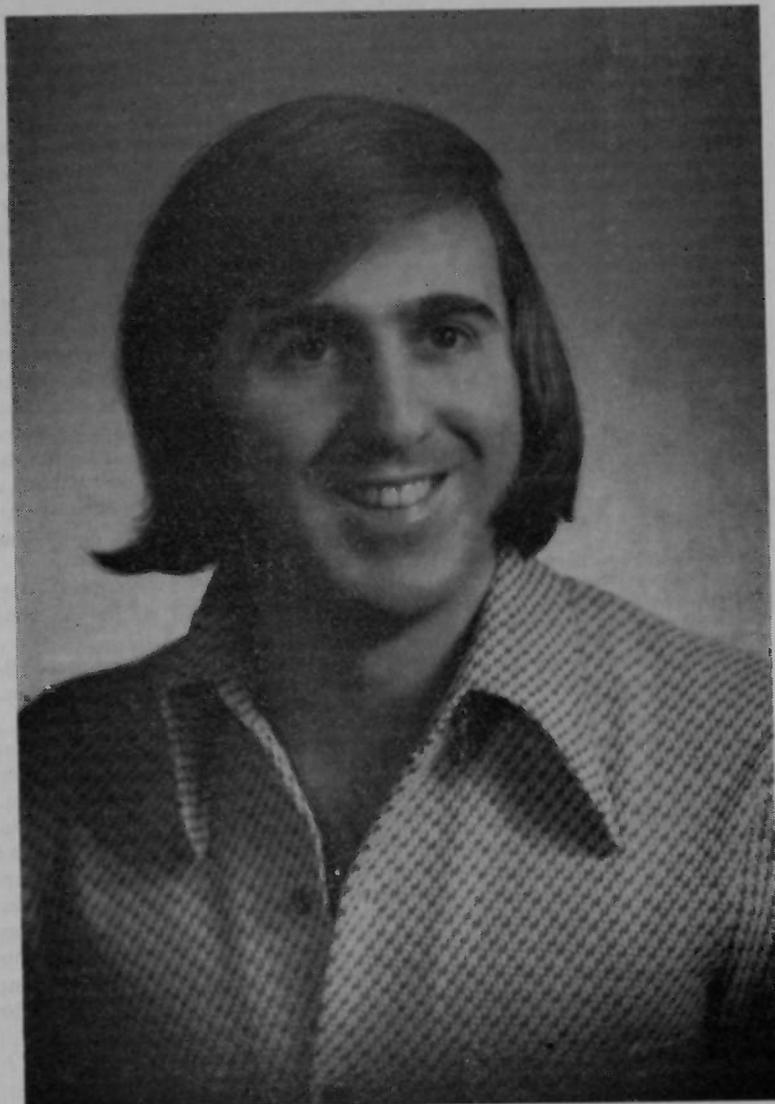
Relato aparecido en el n° 57 de «Umbral», con los siguientes apartados:

Introducción. La conferencia. Excursión de propaganda por la isla. Datos históricos del internamiento en el Castillo de La Mola de Seguí y otros 33 deportados. Influencia de la estancia en Menorca de los deportados. Varias fotografías. Vale 1 franco.

Jornada Confederal de París

15 DE ABRIL DE 1973

FLOREAL ALVAREZ, autor-ejecutor de sus canciones y director del famoso "GROUP 5". Hijo del compañero Félix Alvarez Ferreras, a su vez con aficiones artísticas. En Canadá Floreal goza de gran prestigio como músico, cantor y compositor, y viene a París expresamente para actuar en nuestro festival. Con suma modestia Floreal nos habla de sí mismo:



FLOREAL ALVAREZ, se producirá en nuestra fiesta del 15 de abril, acompañado de su conjunto

POR LA MAÑANA, a las nueve y media:

Gran Mitin de Solidaridad hacia el pueblo español en lucha.

Intervendrán entre otros compañeros: **Floreal Samitier y Alejandro Lamela.**

¡Acudid todos! ¡Demostremos oposición permanente al régimen franquista!

AL AUDITORIO

Mi biografía es simple. Me llamo Floreal Alvarez, nacido el 26 de febrero de 1947 en Montluçon (Allier) Francia. Llegué al Canadá como inmigrante y con mis padres el 19 de octubre de 1956 y desde esta fecha resido en Calgary (Alberta) Canadá, donde he terminado mis estudios superiores.

Durante cerca de cinco años el Profesor Springer me dio lecciones de acordeón. Siempre me ha gustado el arte y muy particularmente la música y el canto. Desde mi tierna infancia cantaba instruido por mi padre quien siempre fue un entusiasta de la canción y quien colaboró como cantador y organizador del grupo de cantadores en la película de Wald Disney, «Nikki», realizada en Kananaski (Alberta) Canadá en 1961, conjuntamente con los artistas canadienses Lien conocidos en los medios del Séptimo Arte, en América del Norte, Jean Coutu y Emile Genest.

Desde siempre me he interesado por el canto y actualmente lo interpreto regularmente en el «GROUP 5», que es uno de los grupos musicales más populares en la ciudad de Calgary y sus alrededores. Este «Group 5», ganó el Primer Premio del Festival del «Rock and Roll» en 1969 y en el hermoso Auditorium de Calgary, en el que interpreté una canción que tuvo su gran éxito y la cual determinó nuestra victoria.

Actividades confederales

F. L. DE ORLEANS

Esta Federación Local convoca asamblea para el domingo 1º de abril, a las 9,30 de la mañana en el lugar de costumbre, rue de Pensées. Dada la importancia de esta asamblea, esperamos la presencia de todos los compañeros.

Al mismo tiempo comunicamos que esta Federación Local en conjunto con SIA, organiza un viaje a París, para asistir al gran día confederal que se organiza el día 15 del próximo mes de abril en el Palacio de la Mutualidad.

Salida del car a las siete de la mañana, plaza Martoi, y regreso sobre las nueve de la noche.

Todos aquéllos que quieran asistir a dicho día confederal pueden dirigirse a los compañeros siguientes:

López, 41, rue de Tudelle.

Márquez, 12, rue du Petit Loup.

Anaya, 10, rue 4 Fils Aymon.

Parra, 1, rue Arthur Honegger.

CONFERENCIA EN NIZA

Organizada bajo los auspicios de la Liga de los Derechos del Hombre (sección Niza), la compañera Federica Montseny, hablará de «La España de ayer, de hoy y de mañana», el sábado 24 de marzo a las tres de la tarde, en la Sala Brea, 4, Bd. Carabacel, Niza.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Para el domingo día 25 de marzo 1973 a las diez de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie.

Correrá a cargo de la compañera Federica Montseny que versará sobre el tema: «España de ayer, de hoy y de mañana».

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, A.I.T., invita fraternalmente al acto a todos los afiliados de las Federaciones Locales, familiares, simpatizantes, emigrados económicos, antifascistas, amantes de la cultura y a los jóvenes de ambos sexos en general.

TOMBOLA Pro - España

Adquiéranse participaciones en las Federaciones Locales.

Contre la démagogie du communisme de Palais

(Suite de la page IV)

t-il ? C'est très simple : c'est la lutte des classes... Mais gardons-nous de tomber dans le piège de la politique. Que représente la lutte des classes vue par les gouvernements et les néo-gouvernements ? Les pouvoirs entendent par « lutte des classes » (ils ne le disent pas, et c'est aussi la même moralité chez les marxistes de tout acabit) : la division de tous les peuples en catégories économiques, catégories unies par des moyens violents de contrainte sous la coupe des états. Les cadres des catégories et des classes, les cadres de « la lutte des classes » sont les plus atteints par la drogue sulfatée du haut des directions de la bureaucratie économique-politique. Camouflant leurs activités profitables, parlant de leurs idéologies de parasites, dénués de tout esprit et sentiments humains, partout les pouvoirs organisent la lutte des classes et la provocation. Pendant que les catégories, les peuples, les castes, les classes, les races se font la guerre, les gouvernements et le monopolisme continuent leur action néfaste contre tous les travailleurs de tous les pays, contre chaque gouverné de chaque nation.

L'action gouvernementale et monopoliste étant nuisible pour tous, seule la révolution anti-autoritaire et fédéraliste débarrasse la société de l'esclavage, des guerres et de l'inégalité économique. Un tel mouvement révolutionnaire inspiré par l'anarchisme, tend à détruire les structures occupées par les parasites monopolistes : gouvernements, casernes, églises, prisons, palais, etc. (et tous les organismes susceptibles de reconstituer une nouvelle ère de dictature sur l'humanité ou incitant la réinstauration des catégories, des classes, des distinctions, des divisions en un mot de la « lutte des classes » au sein de l'espèce humaine). La révolution doit instaurer partout le travail libre et égalitaire : l'égalité économique dans la liberté afin de permettre la confrontation orale et la réalisation d'assemblée permanente où les échanges d'idées, même en hurlant véhémentement, remplacent la guerre qui est une confrontation physique où tombent toutes les volontés. Les anarchistes en particulier se doivent d'agir dans ce sens et provoquer cette ambiance, sinon l'homme restera sauvage et bête.

Il ne faut se jasser de hurler que la conquête du pouvoir politique par la minorité qui se nomme elle-même représentante ou dirigeante du prolétariat, comme se nomment eux-mêmes les représentants de dieu sur la terre, est contraire à l'action du mouvement émancipateur et humanitaire de la CNT section disons bien de l'Association Internationale des Travailleurs, qui tire dans son sillage le syndicalisme libertaire, le communisme libertaire, le mutualisme et coopérativisme économique, scientifique et culturel. La conquête du pouvoir politique fausse la ligne et trouble le but que s'est assigné le prolétariat ouvrier et paysan. Le gouvernement, peu importe la couleur et peu importe l'ancienneté ou la nouveauté, perfectionne l'ancien régime. En politique, le nouveau est la réserve de l'ancien. Et le communisme autoritaire, plus exactement le capitalisme monopoliste d'Etat, qui a surgi dans l'histoire après la trahison et le sabotage systématique perpétrés contre l'AIT, est tout aussi inutile et nuisible, il est d'ailleurs mis à l'index dans les pays vivant sous la tutelle des Scribes de Palais. Disons même que la lutte des travailleurs dans les pays démocrates-socialistes est plus accentuée que dans les pays démocrates-capitalistes. Un gréviste en France ou en Angleterre sort de l'usine les mains dans les poches : dans les systèmes élaborés du communisme de palais, la police et les tanks attendent à la sortie, car dans ces systèmes sociaux les esclaves commettent un délit en faisant la grève — comme sous les régimes fascistes la revendication est interdite si ce sont les travailleurs qui agissent...

Résultats : à la sentence populaire internationaliste viennent aux yeux des travailleurs et à leur esprit pour être pratiqué le communisme libertaire ; l'organisation économique libre et égalitaire ; l'économie égalitaire dans la société libre et solidaire ; l'activité économique - mondiale sans intermédiaire ni gouvernement. Car le but des producteurs est totalement étranger aux buts des non-producteurs et de ceux pratiquant une activité sans aucun rapport avec la production, hormis la combine qui consiste à confisquer les fruits du travail de la terre et des usines. Tu ne gagneras pas ton pain par la sueur du front des autres, telle est notre

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE (S. I. A.) (Région de l'Ouest)

A l'opinion publique

En cette époque étonnante où l'on voit les monarchies scandinaves être plus libérales que les républiques, où l'on voit les ministres républicains Marcellin et Debré faire ami-ami avec le sinistre Franco, celui qui fut l'ami et le protégé d'Hitler et de Mussolini ; où l'on voit des républiques être des régimes de dictatures, comme le Portugal ; où l'on voit des dictatures se déclarer socialistes : Egypte, Syrie ; où l'on voit les démocraties dites populaires emprisonner dans des asiles d'aliénés les intellectuels critiquant le régime, la SIA, fondée en 1937 pour aider les antifascistes espagnols et leurs familles, invite les hommes et femmes, les jeunes gens des deux sexes à réagir avec une extrême vigueur contre cette tendance de tous les gouvernants à aggraver la répression envers ceux élevant leur voix pour plus de bien-être, pour la paix.

Avec Léon Tolstoï, ce grand écrivain pacifiste, nous avons le droit de proclamer que l'armée sert à réprimer sous tous les régimes étatiques, parlementaires ou non, et dans tous les pays les velléités d'émancipation des travailleurs.

Syndicalistes, pacifistes, libertaires, hommes et femmes révoltés des agissements des gouvernements, la SIA vous appelle à grossir ses rangs, afin de rendre plus efficace son aide aux emprisonnés, ses protestations près des autorités civiles ou militaires, son appui aux travailleurs luttant pour l'amélioration de leur sort, pour leur émancipation.

Pour tous renseignements et adhésions, écrire au C. N. de SIA, 4, rue Belfort, 31100 Toulouse, ou à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29200, Brest.

morale économique que n'apprécie pas le gouvernement et le monopolisme.

Quant à l'idée double - pouvoir, auto-gestion marxisée, que des soi-disant révolutionnaires prolétariens examinent avec le plus grand soin, il est à noter que cet élément, créé avec encore pour résultat une plus grande confusion, n'est pas intervenu spontanément ou par intelligence : il nous vient de la jactance des sorciers qui veulent sauver par tous les moyens le pouvoir parasite et corrompue. Le pouvoir ouvrier du communisme de palais n'est que l'agent chargé de maintenir l'esprit de soumission au gouvernement et la résignation à l'exploitation capitaliste ou bureaucratique et, surtout, ce pouvoir est l'agent comptable des recettes en tout genre versées aux dirigeants oligo-communistes de basse-cour. Le pouvoir provisoire qui dure depuis plus de cinq ans vous savez où, c'est la loi de la minorité improductive et dirigeante qui berne les travailleurs produisant pour le compte personnel des bureaucrates de l'organisation économique - gouvernementales des communistes de palais... Mais restons en France. On propose à l'électeur dans les 5, 6, 7 années

à venir de meilleures conditions de vie et plus de liberté et de justice sociale. Que va récolter cet électeur ? Les noyaux et la queue de sa récolte et un peu plus de drogue pour ne point remarquer les voleurs...

Notre opposition à la dialectique historique marxiste reste radicale, même en supposant que, historiquement, une minorité d'esclaves se serait élevée jusqu'au palais des gouvernements. Socialement le problème ne change pas : la multitude esclave reste dans la misère la plus complète et sous la contrainte la plus dictatoriale.

La Commission de propagande du
Syndicat des Métaux de Saint-
Etienne

PERMANENCES LOCAL

les : lundi, mardi, mercredi,
jeudi et samedi de 14 h. à 18 h.

« Tant qu'il n'y aura pas
d'égalité économique, l'égalité
politique sera un leurre ». —
M. Bakounine.

Contre la démagogie du communisme de Palais

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

« Les serfs engendrèrent les bourgeois des premières communes; et de cette bourgeoisie des communes naquirent les premiers germes de la bourgeoisie. »

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes. »

Depuis l'apparition de ces formules émises par le duo Marx-Engels; formules rédigées dans le manifeste dit communiste (manifeste, en réalité, de rien de valable pour la vie et l'avenir de l'espèce humaine), mais formules répétées sans cesse dans l'oreille des opprimés. Depuis l'apparition de ces formules, qui ont été préparées non sans intérêt et qui sèment encore la confusion contre la juste révolte des travailleurs, depuis ce temps où Marx et Engels les infiltrèrent dans le Mouvement Ouvrier International nous répétons, après les premiers qui avaient saisi l'imposture de telles formules, que les travailleurs et les peuples réduits par cette nouvelle manière d'interpréter les phénomènes et mouvements sociaux, sont trompés. Les puissances occultes et moralement dépravées qui maintiennent cette confusion, frustrant les travailleurs, pourtant réalisateurs économiques, et troublent l'horizon du mouvement émancipateur, libertaire et égalitaire. Cette absence de clarté, voulue par les continuateurs du despotisme, affaiblit les efforts de libération pratique et morale entrepris par les peuples en vue de se passer des minorités dirigeantes et possédantes. C'est pour cette raison que notre premier devoir est de démystifier d'abord ces formules de droguiste trafiquant, et c'est pourquoi, aujourd'hui, nous émettons, face à l'apparition des nouvelles bibles, notre farouche opposition contre la doctrine marxiste base du communisme de Palais.

Alors, d'après la dialectique historique « les serfs engendrèrent les bourgeois », que nous connaissons aujourd'hui, les esclaves et Spartacus, des milliers de crucifiés, descendirent des croix et engendrèrent les pharaons. Pour dire mieux, les serfs, les esclaves, les prolétaires, les salariés ont élaboré de leur plein gré la tyrannie sur toute la terre. Ce résultat d'une soi-disant analyse, démontre bien la drôle de conception de la vie en société formulée par le communisme de palais, la réserve du pouvoir actuel.

« Théoriquement — toujours d'après le manifeste dit communiste du duo Marx Engels — les communistes de palais ont, sur le reste du prolétariat, l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des fins généreuses du mouvement prolétarien. Les prolétaires qui ne furent pas l'opium marxiste n'en doutent pas : les bureaucrates des nouveaux palais ont toujours été les premiers à la dégustation des marrons tirés du feu par les paysans et les travailleurs des villes; ces bureaucrates ne font pas moins que les autres parasites.

Après ces constatations évidentes, et surtout depuis l'élaboration des systèmes marxistes, nous voyons clairement que la drogue marxiste est plus nocive que l'opium des religions, qu'elle a pour objet de mutiler les activités intelligentes des hommes organisés dans la production, d'imposer l'idée que tous les gouvernements et tous les chefs sont très bons pour le peuple. D'après Saint Marx lui-même : « le peuple est inintelligent », c'est-à-dire que chaque individu composant la masse est seulement bon tant qu'il daigne travailler pour les bureaucrates, dirigeants et autres improductifs. Heureusement que les travailleurs comptent sur l'aide du communisme de Palais, en plus de l'intérêt qu'ils portent aux autres parasites qui font suer les peuples de l'est, de l'ouest, du nord et du sud...

La dialectique marxiste représente un phénoménal brassage de vent, faisant suite au néant des religions; le courant d'air qui en découle, amer et parfumé, provient du début de la structuration sociale de la prostitution et de la soumission de l'esclavage. L'humanité cherche à se sortir de cette situation douloureuse, mais les détracteurs qui véhiculent partout les formules autoritaires, jettent leur venin parfumé. La dialectique historique, perfectionnement, modernisation du bla-bla-bla ancien, protège l'autorité présentement exploitante et possédante — ses sbires sont levés dans les déchets, démarqués par un mouvement révolutionnaire du prolétariat ouvrier et paysan, et s'appuyant sur ces « politiquement » drogués, sauvent tous les régimes despotiques qui croulent.

Pourquoi ce comportement néfaste à toute l'humanité persiste-

(Suite page III)

INCUPLATION ABUSIVE

Aidons à la libération de Gilbert Roth injustement incarcéré.

GILBERT ROTH, anarchiste — et chauffeur de taxi — est en prison depuis plus de deux mois

Le 11 décembre, des inspecteurs de la Police Judiciaire perquisitionnent à son domicile et l'arrêtent ainsi que Joël Chapelle (In-soumis à l'armée et condamné en 1971 à 10 mois d'emprisonnement) qui se trouvait chez lui ce jour-là; 48 heures plus tard ils sont inculpés tous deux de vol avec fausse clé et encourrent 10 ans de prison.

Dans la nuit du 9 au 10 décembre un notaire de Montmorency s'était fait dérober 130 millions d'anciens francs en titres dans son coffre-fort. Monsieur Thomas, gérant d'un « Bar-Hôtel-Dancing », déclare avoir vu deux individus sortir d'une cour proche de l'étude du notaire et s'être fait prendre en charge par un taxi dont il a relevé le numéro.

Mis en cause, Gilbert Roth qui venait de déposer son dernier client à Montmorency, dit n'avoir vu personne et nie avoir pris en charge quiconque.

Devant l'absence totale de présomption à l'égard de Joël Chapelle, le Juge d'instruction s'est trouvé dans l'obligation de le mettre en liberté provisoire après quinze jours d'emprisonnement.

Par contre Gilbert Roth reste détenu bien qu'il ne puisse être retenu contre lui que le fait d'avoir été amené par son travail à se rendre à Montmorency cette nuit-là.

Joël Chapelle, qui la nuit du cambriolage se trouvait en réunion politique, a été contraint de le dire pour établir sa non-participation à l'action dont on l'accusait. Il s'est vu proposer sa mise en liberté en échange d'au moins une partie des noms et adresses des camarades avec qui il s'était réuni. Il doit uniquement à son refus de le faire d'être resté deux semaines en prison.

Le prétexte d'un motif non politique pour neutraliser des mili-

tants révolutionnaires et ficher leurs camarades est évident.

— La collaboration des « Renseignements Généraux » aux perquisitions effectuées au domicile de Gilbert Roth;

— La prise de documents n'ayant aucune relation avec l'affaire et n'étant signalés sur aucun procès verbal (carnets d'adresses, tracts, brochures, correspondances militantes), confirment cette hypothèse.

Nous dénonçons ce nouveau mode de repression.

Aujourd'hui n'importe quel militant révolutionnaire peut être accusé à tort d'un cambriolage et sommé pour se disculper de donner des noms et adresses de camarades.

Aujourd'hui n'importe quel militant révolutionnaire s'expose à des perquisitions sous les prétextes les plus fantaisistes.

Protestons ! Refusons ce précédent ! Exigeons la liberté de Gilbert !

Aujourd'hui Gilbert Roth. Demain peut-être toi.

Gilbert Roth, 5.832, Cel. 74, 7, rue Victor Hugo, 95300-Pontoise.

Comité de Soutien à Gilbert Roth.

Sont signataires de ce texte :

Pio Baldelli, Simone de Beauvoir, P.-V. Berthier, Léo Campion, Chenz, Georges Darnel, André Destieux, Françoise d'Eaubonne, François Elrémme, Lenny Escudero, Evariste, Docteur Ferdière, R. Gargamelli, Gébés, Denis Guedj, Daniel Guérin, Pierre Hann, Jeanne Humbert, Lagelle, G. B. Lasagna, Leveque, J. P. Mahieu, Moisan, Mathilde Niel, May Picqueray, Jacques Prévert, Reiser, Pasteur Henri Roser, Pierre Samuel, J.-P. Sartre, Tallet, Pietro Valpreda, Michèle Vian, Wolinski, Comité Verité Justice sur la fusillade de Pu-teaux, 80 anarchistes Italiens réunis à Florence le 23 février 1973.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

29 MARS
1973
NUMERO 747
PRIX : 1 F.
45° ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA DEMENCE NATIONALE

« Incorporation fixée entre 18 et 21 ans pour tout le monde ».

(Loi du 9-7-1970. Entrée en vigueur le 1-1-1973.)

Les lycéens en grève prennent conscience de leur droit à définir leur avenir :

Dis-moi, à propos :

« l'armée, à quoi ça sert ? »

1° Ceci est un projet qui groupe déjà une quinzaine de personnes intéressées par une vie tribale, à apprendre auprès des primitifs pour vivre réellement indépendamment du système d'économie industrielle (par l'autarcie totale) et s'intégrer écologiquement à la nature. C'est par une annonce parue dans « Actuel », de décembre que tout a commencé. Thierry précise ici le projet.

2° En arriver à décider de partir vivre dans une tribu primitive s'inscrit dans une ligne historique tout à fait cohérente. Il ne s'agit pas là d'un phénomène marginal, d'une extravagance originale de quelques déséquilibrés.

3° Dans quelle ligne historique s'inscrit donc ce projet ? La société occidentale n'est que l'une des 300 sociétés humaines qui existent ou ont existé à travers le monde. Dans cette société, l'homme est devenu de plus en plus arrogant vis à vis de la nature au fur et à mesure qu'il développait sa technique. L'usage de la technique a pu se développer à partir du moment où une partie de la population a été sacrifiée au travail en usine. Cette partie de la population était sans cesse grossie par les paysans quittant la terre pour aller en ville, car on leur avait fait miroiter des tas d'avantages, on avait provoqué en eux le désir de consommer d'autres besoins. Vaste mystification pour appâter une main d'œuvre servile dans les usines.

Face à cet avènement historique de l'économie industrielle, il y eut des penseurs qui s'opposèrent à ce processus et inventèrent d'autres sociétés. On les appelle les socialistes utopistes. L'un d'eux eut beaucoup de succès : Karl Marx. Il centra la contestation de la société occidentale sur l'injustice sociale, attaquant ce qui était le plus visible : la misère du prolétariat face à l'opulence de ceux qui possèdent les moyens de production. Il n'attaquait pas le principe d'économie industrielle. On était au XIX^e siècle.

« Un îlot libre peut difficilement survivre au milieu d'un monde non libre »

4° Au XX^e siècle, le système d'économie industrielle s'est énormément développé. Plus que jamais l'Occident s'est cru « la civilisation », la pointe du progrès. Il s'est trouvé à l'étroit dans ses propres frontières, il a colonisé le reste du monde pour extraire les matières premières dont l'économie industrielle est affamée, se moquant — rentabilité oblige — des populations locales. Le système d'économie industrielle s'est

particulièrement bien développé aux Etats-Unis et les autres pays croissent économiquement en suivant ce modèle.

5° Comme il fallait s'y attendre, c'est dans ce pays que c'est installé le mieux la contestation contre le système, vu que, dans ce pays, l'économie industrielle a atteint le summum de la démente. C'est aux Etats-Unis que le système d'économie industrielle a continué le plus loin sur sa logique et c'est ce qui met en relief l'absurdité totale de sa finalité comme de ses moyens. Les jeunes contestataires se sont aperçus que le système était pervers dès son début. On n'était que partiellement révolutionnaire en ne contestant que l'injustice dans la propriété des moyens de production selon les schémas désormais vieillissants du marxisme, la société industrielle de production étant devenue une société industrielle de consommation. Les jeunes se sont demandés s'il était valable de combattre pour que les ouvriers eux aussi puissent s'empiffrer du gâteau dont se goinfrent égoïstement les bourgeois. Ils se sont interrogés sur le gâteau lui-même : consommer plus rend-t-il plus heureux ? La réponse est non : il ne s'agit pas d'avoir plus mais d'être plus. Le mot d'ordre fut désormais : changer de vie.

6° Dans ce nouveau cadre révolutionnaire, les anciens partis politiques de gauche ou les groupuscules d'extrême gauche apparurent dérisoires et retardataires. Ces derniers combattent pour une so-

ciété industrielle aboutissant à l'abondance pour tous et obtenu grâce à la lutte entre la classe des salariés d'usines et la classe des propriétaires d'usines. A l'opposé, les révolutionnaires qui veulent « changer la vie » combattent pour la destruction de la société industrielle elle-même car ils ont compris les périls écologiques qu'elle provoque et savent que l'homme ne sera jamais heureux dans un univers artificiel où il

Du côté des communautaires...

Projets : Partir vivre chez les sauvages

sera astreint à la parcellisation des tâches dans une société complexe. Pour combattre, ils ne comptent pas sur une grande division de la société : les ouvriers en armes contre les bourgeois en armes dont la victoire est suivie d'une prise de pouvoir, d'une réorganisation de l'Etat et autres bêtises... La classe ouvrière est complètement intégrée au système, elle est la plus acharnée à défendre une société de consommation car tout ce qui la met en mouvement c'est l'appât du beefsteak, le vil désir de faire demain ce que font aujourd'hui les bourgeois. Les ouvriers ne peuvent pas devenir révolution-

A partir de ce niveau de conscience il y a rupture mentale avec l'univers des adultes. La lutte des classes devient un conflit de générations. L'adulte est désemparé. « Comment ? il a tout pour être heureux et il conteste » et il ne comprend vraiment plus rien lorsque son fils choisi délibérément d'être clochard.

8° Quelle révolution provoque le « mouvement pour changer la vie » ? Réponse : La subversion par le bonheur. De nombreux jeunes décident de changer la vie sans attendre la révolution. Pour eux « le grand soir » commence tous les matins. Leur bonheur est subversif et il préfigure un avenir possible. La révolution existentielle se vit dans des milliers de collectifs où l'on arrache sa vie à la société qui veut nous la voler, pour la façonner telle qu'elle doit être : fraternelle libérée. Pas de médiation organisationnelle, pas de chef, pas de division du travail. Pas de travail mauvais-temps à passer, mais un travail libérateur, un travail créateur, un travail d'art, un travail loisir :

Texte lu et extrait de "C" num. 75, Bulletin des liaisons du mouvement néocommunautaire francophone.

naires : ils risquent de perdre leur emploi, leur salaire. Or, ils tiennent avant tout à conserver leurs moyens d'embourgeoisement. Leurs revendications sont intégrées au système. A l'inverse de l'Europe depuis 150 ans, aux Etats-Unis il est courant de faire cette analyse alors qu'en France il ne paraît pas encore ridicule de déclarer que la clé de la révolution est dans la lutte de la classe ouvrière.

7° S'il faut parler de classe, le « mouvement pour changer de vie » parlera de préférence de la classe des jeunes ouvriers, étudiants, lycéens, marginaux, chômeurs ; opposés à la classe des adultes. Au XIX^e siècle, on n'était pas vraiment convaincu de la nocivité fondamentale de la société industrielle, elle en était à ses débuts, il fallait attendre pour voir. Au XX^e siècle, maintenant, on voit. Les fils de la bourgeoisie élevés dans l'abondance et la consommation effrénée des biens de consommation, en vivant le paradis de la société industrielle, ont compris que de paradis, il n'y en a pas au bout du progrès. La société industrielle ne mène pas au bonheur, nous venons d'en faire la preuve par l'absurde. Avoir plus, nager dans les gadgets, s'offrir à souhait des plaisirs artificiels ne rend pas heureux.

l'artisanat. Unité de la théorie et de la pratique. C'est la révolution instantanée. Elle éclate partout, ça et là ; disparaît au sud, à l'ouest, insaisissable, multiple. Elle s'étend infailliblement, car elle est la vie. Chaque jour se créent de nouveaux fronts de lutte, le système est attaqué de partout. Plus rien ne résiste à la contestation des jeunes, tout est remis en cause et aussitôt expérimenté dans la société parallèle qui naît sur le fumier du système pourri. Les adultes voient leurs valeurs les plus chères s'effriter sous leurs pieds.

Ça y est, la démonstration est faite, mais vous ne voyez pas encore ce qu'a à faire là-dedans le fait de partir chez les sauvages. Attendez un peu.

9° Vous avez reconnu les hippies et autres yippies, freaks... dans ces jeunes qui font sécession et parasitent le système, étendant la gangrène salutaire. Vous avez reconnu les allusions au mouvement communautaire. Alors vous êtes certainement au courant des limites de ce mouvement.

10° Les limites du mouvement. Le jeune prend soudain conscience de l'absurdité du monde qui l'entoure. Il fuit, il le quitte en devenant un drop out. Là

Presencia confederal, a pesar de los pesares

COMO cada año, los compañeros de Zona Norte y Normandía se afanan en preparar una gran «diada» cenetista y libertaria en el corazón de la Francia que es París. La gran reunión familiar tiene, como es sabido, fijada una meta: mantener y acrecentar el conocimiento y la estima entre los compañeros destinados, hasta el fin, al aguante y difusión de la Idea.

La gran reunión familiar de cada abril tiene un propósito caudal establecido, cierto. Pero la materialización de aquella tiene tres fases concretas: el mitin, el libro y el espectáculo. En el acto mañanero, la palabra vibrante y bien orientada; en los intermedios el examen y escogida de la literatura y la sociología preferentes, y por la tarde un estallido de arte frívolo o no tanto, apto para rematar la jornada con oleadas de alegría. Como en cada año la CNT tiene suerte en presentar una «vedette» de las mejores del cartel («variedades») francés, los compañeros, amigos y circunstancias acuden al teatro entre convencidos y curiosoeados por si esta vez el programa aún será mejor que el precedente, jamás temiendo un descenso del valor artístico de la función de cada año. Ese «clou» de la jornada anual nuestra deja enteramente satisfecha a la estimable concurrencia.

Como insinuado, en estos momentos nos hallamos en la fase de preparación para el día de todos; para unos amplios momentos de efusión compañeril en un reencuentro de voluntades hermanadas para un fin común: la liberación de España y la posibilización de la anarquía. El mitin ya está ultimado, los libros adecuados están dispuestos, y los números del programa tardesino se van adscribiendo. En plato fuerte consta un gran cantor de los modernos aproximado a nosotros merced al interés de un amigo y compañero introducido es los medios artístico-teatrales, particularmente en el aspecto canción. En planes siguientes constan también dos atracciones de empuje, un sexteto acreditado en Bélgica, y otro idem procedente — su director-compositor y además compañero — de la lejanía canadiense, o sea dos valores del arte moderno que acudirán a

nuestro gala de solidaridad del 15 de abril en viaje exprofeso y de simpatía. El resto del programa está igualmente previsto: canto, baile y folklore español y exótico, para un remate satisfactorio de la «diada».

Tal es el proyecto 1973 para la concentración confederal del año, y no vamos a insistir en la necesidad de la presencia de todos los compañeros, familiares y amigos por constar ello en el gusto de todos. Hay viajes en caravanas de cuarenta y cincuenta compañeros de fuera villa formalmente anunciados. Las invitaciones son constantemente pedidas a la Administración, unas por correo, otras personalmente. Precaución oportuna dado el caso de que este año un llenazo total está previsto, tanto por la importancia del mitin como por las novedades librerías, además de un espectáculo extraordinario que será ampliamente anunciado en la capital de Francia por todos los medios de imprenta y electrónicos al uso.

Este es el plan que acometeremos infaliblemente como es costumbre en nuestra casa, a fin de conseguir el mayor éxito. Convocando al mundo confederal y libertario en París (como en Toulouse, en Marsella y otros lugares se hace igualmente, una vez también al año) se logra la eclosión de ánimos y un tanteo de perspectivas. No importa que monosabios que antaño participaron de las mismas inquietudes ahora se turlen... de si mismos en sus papeles mojados. El mundo confederal y libertario va adelante a pesar de una suma importante de contrariedades.

Puesto que el mérito radica en saber vencerlas.

RECTIFICACION

En el artículo «Cuando empecé a ser joven» aparecido en el número 744 de este periódico, se habla de «La Poble de Ciérvols» cuando el pueblo a citar era La Granja d'Escarp (Lérida). — J.F.

**15 de abril en la "Mutualité" de París:
GRAN MITIN de afirmación cenetista
y libertaria. A las nueve de la mañana**

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 29 de Marzo 1973.

Jornada Confederal de París

15 DE ABRIL DE 1973



★
La
danza
española
en el
exilio

Inducidos por diversos compañeros fieles a nuestro magno y anual espectáculo, hemos gestionado la presencia en «edición» del 15 de abril de este año, acreditado trio de danza autóctona

Sortilegio Español

cuyo mérito coreográfico está en el recuerdo de todos por tratarse de una amistad artística de nuestra gran familia. El trio SORTILEGIO ESPAÑOL dará esta vez lo más sutil y bello de su repertorio con la precisión y belleza de punteado que le es peculiar.

Sin ser españolistas, con ser amigos de la amplitud tanto en ideas como en arte, entendemos que la pasión coreográfica de la raza ibérica no puede faltar en nuestro espectáculo. El SORTILEGIO ESPAÑOL, pues, estará con todos los pronunciamientos favorables, el 15 de abril en la «Mutualité».

NOTA IMPORTANTE: Dado el gran número de invitaciones que se nos solicitan, recomendamos a los compañeros de las FF. LL. de Zona Norte, Normandía, Orleans, Yonne, Vierzon, Limoges, etc., que soliciten las suyas. Es muy conveniente que así lo hagan para evitar posibles reclamaciones que, desoyendo este aviso, resultarían tan lamentables como infundadas.

NOTICIA A LOS LECTORES
En la próxima edición de este semanario publicaremos sendas crónicas del estudiantado anarquista catalán llegadas a esta Redacción a última hora.

Las obras y los días

por FONTAURA

VULGARIDAD DE LA POLITICA

ES curioso el comprobar cómo quienes de la política han hecho lucrativo *modus vivendi* no pocas veces, por aquello de que el mucho charlar hace decir al individuo lo que le conviene, e incluso a veces algo de lo que no le conviene, ponen en evidencia sus propias mistificaciones. Un compañero muy culto y amigo de informarse un poco de todo, José Prat, escribió hace ya años, un opúsculo sumamente interesante, al que puso por título: «La política juzgada por los políticos». Una relación de citas y referencias que no tenía desperdicio, pues evidenciaba las marrullerías, los infundios, todo lo que la política representa de absurdo y deleznable. «En política — ha dicho el notable biólogo y escritor Jean Rostand — los insensatos pueden arreglarse de manera que resulte que sean los juiciosos los que tengan culpa.» El poeta Paul Valery ha dicho también: «La política es el arte de impedir que la gente se ocupe de aquello que le interesa.» Pero con menos sutileza, yendo a lo vivo del problema, escribió Voltaire en su tiempo: «Se ha encontrado, en buena política, el secreto de hacer morir de hambre a los que, cultivando la tierra, hacen vivir a los demás.»

Estos días pasados la zarabanda en torno a lo relacionado con la política es sabido que ha sido de órdago a la grande. Hemos podido saturarnos de una dialéctica que podríamos llamar pintoresca, por las cómico-serias facetas que ha abarcado. Un escritor de origen ruso, que no pocas veces suele dar en el clavo, Gabriel Matneff, aduce en una de sus crónicas de «Les Nouvelles Littéraires» que ha sido curioso el observar contrincantes políticos, empeñados en duelo verbal, batiéndose a base de cifras, y barajando las posibilidades que unos podrían tener sobre los otros en cuanto a la expansión de las máquinas de lavar. Aduce el escritor citado que considera una cosa ilusoria, engañosa, querer hacer ver que la felicidad reside en la expansión económica de un país. Y aduce, refiriéndose, hablando del papel que en la sociedad le está asignado al escritor que mantiene una insobornable honestidad, que cuando Soljenitsyne ha hablado

acerca de los problemas vitales del ser humano, no lo ha hecho hablando de la expansión económica y de las máquinas de lavar.

Es lógico que el político busque dar importancia a lo accesorio, dejando de lado lo fundamental. Si obrara a la inversa entonces; equivaldría a tirar piedras a su tejado. Al político le interesa la credulidad, el que los demás confíen en él, para de este modo poder vivir a expensas de los crédulos y confiados. —

EL IDEALISTA Y SU RESPONSABILIDAD

Conviene de vez en cuando detenerse y poner atención en posiciones de un orden doctrinal que, con todo y ser harto conocidas, diríase que se olvidan, ya que ciertas maneras de proceder no responden, ni de cerca ni de lejos, a lo que se dice ser, a lo que se manifiesta sentir. Claro que se trata de algunos casos, que afortunadamente son contrarrestados por la ejemplaridad de otros. No se quiere extremar la reprimenda, valga la expresión, en un orden general, pero de todos modos es aconsejable el hacer alusión a ello. Y tanto mejor si a los aludidos la cosa les induce a reflexionar.

El ser idealista en el campo social anarco-sindicalista, que es el que fundamentalmente nos interesa, supone el tomar responsabilidad de lo que se piensa y de lo que se hace o se pretende hacer. Tomar responsabilidad, indudablemente, supone el estar dispuesto a asumir aquellos cargos o funciones que se derivan de la actuación, de la tarea que conlleva el facilitar el desarrollo del organismo del cual se forma parte por libre consentimiento, por voluntaria elección. Puede aducirse que va en ello implícita una cuestión de capacidad, de experiencia. Pero habida cuenta de que todas aquellas funciones que lleva consigo la marcha, el desenvolvimiento de un organismo social como lo es la Confederación Nacional del Trabajo, son de naturaleza simple, habrá que coincidir en que el desarrollo de las funciones en cuestión no supone estar versado en una técnica, en unos conocimientos especiales que no puedan ser fácilmente asequibles para unos y para otros compañeros. De lo que se trata, *puntalicémoslo bien, es de tener*

voluntad, de querer hacer lo que es menester, de asumir la responsabilidad pertinente; de responder «¡Presente!», cuando se trata de obrar en consecuencia.

Cosas hay, las cuales, por más que se les quiera dar vueltas; por más que se intente justificarlas, no tienen una razonada justificación. Lo que es negligencia, falta de responsabilidad, *escapismo*, deliberado propósito de que sean otros los que carguen con la labor que holgadamente uno puede hacer, no vale el ponerle excusa; no se puede razonar una evasiva manifiesta. Duela o no el oírlo, ello evidencia inconsecuencia. El decir que se estima una ideología, pero *escurrir el bulto* con los hechos, ¿cómo vamos a calificarlo? ¿Es que vamos a congratularnos, es que se va a felicitar al compañero que en donde sea y como sea nos habla de normas, especifica consideraciones, crítica actuaciones, pero cuando se trata de responsabilizarse, cuando hace falta asumir un cargo, ya sea en un secretariado de federación local, en una comisión de relaciones de núcleo, o en funciones del Secretariado Intercontinental, se encoge de hombros, se cierra a la banda, se acocquina en un terco silencio o en insistencia negativa, siempre en plan de no aceptar? ¿Es que aquéllos que sistemáticamente se sitúan en actitud negativa han reflexionado, han hecho un caso de conciencia el examinar lo que sería la Organización si todo el mundo hiciera igual? ¿Han procurado tener en cuenta con qué derecho se puede hablar cuando no se es consecuente con lo que se ha dicho al tomar posición de *mentor*?

Es la apuntada una cuestión que no se debe desdeñar en nuestro ambiente; es algo en torno a lo que importa batallar. Repetir que hace falta ser consecuentes. ¡Serlo en los hechos! Ya se ha dicho siempre que las palabras el viento se las lleva y lo que importa es la actuación. ¡Es así como se afirma un ideal!

El ejemplo es lo que, entre idealistas, confiere valor trascendente. El ejemplo tiene la virtud de estimular, de abrir un horizonte de estima, de complacencia. Expongamos, discutamos, analicemos, critiquemos todo lo que se tercié. ¡Ah, pero que en ningún caso se nos pueda decir; que nadie se halle en el caso de poder

tener motivos para reprocharnos el que no demos ejemplo, el que no manifestemos el procurar ser consecuentes! Si caemos en el fatalismo de considerar que nada tiene remedio, que los individuos no han de ser capaces de rectificar actitudes poco recomendables, posiciones erróneas, entonces ha de ser peor todavía.

A la inconstancia de unos ha de responder siempre, ha de evidenciar rectitud de criterio, la conducta de los dispuestos a dar ejemplo. Aquéllos que han tomado como principio fundamental la responsabilidad de hermanar, de hacer marchar, en función paralela, las palabras y los hechos.

CORTIELLA Y EL TEATRO POPULAR

Felipe Cortiella era de los nuestros. Tenía una ilusión romántica puesta en las ideas anarquistas. Y era particularmente en el teatro que consideraba se podía ejercer un sano apostolado laico, mostrándole al pueblo, a los sedientos de justicia, las imágenes de la vida corriente, aderezadas con fulgores de esperanza. El centenario de su nacimiento, en tierra catalana, y en cuya lengua dio a conocer la mayoría de sus obras, nos induce a evocar algunas de sus apreciaciones, que eran ayer de incuestionable valor, como lo son igualmente hoy.

En su estudio: «El teatro y el arte dramático de nuestro tiempo», decía Cortiella: «La misión del teatro, sanamente expansiva, educadora, e impulsora de los pueblos, es absolutamente necesario que cualquiera que sea la rama del arte teatral, lírico hablado o místico, estén inspiradas en ideas sinceras y atrevidas, de paz y de armonía verdaderas, buscando hundir el mundo religioso y el mundo autoritario, el mundo torturador, el mundo tenebroso, el mundo de la muerte, el mundo burgués». Ibsen, Mirbeau, Hauptman, Andreiev, llevaron a la escena en los teatros de Europa a la manera de una ráfaga de rebeldía. En España, rompiendo con un teatro de ampulosidad retórica, de fondo aburguesado, teatro de Linares Rivas, de Benavente, de Echegaray, brotó la rebelión de las piezas escénicas de Dicenta, Puig y Ferrater, algo de Ignacio Iglesias, entre otros. Pero como Cortiella pusieron en sus obras excelsas virtudes profundamente humanitarias.

ANTENA

EL ABOGADO MIRALLES
BOXEA

PARIS, (OPE). — El diario americano de esta capital «International Herald Tribune», publicó el 16 de marzo un despacho de la agencia United Press International (UPI), fechado en Madrid, que decía lo siguiente:

«Una pelea a puñetazos entre un hermano del ministro español de Justicia y un abogado liberal dio ayer lugar a la suspensión de una asamblea de los miembros del Colegio de Abogados de Madrid. Había sido convocada esta reunión para discutir sobre las medidas a tomar contra la interferencia del gobierno en la elección de los dirigentes del Colegio. En el mes de diciembre pasado el ministro de Justicia, Antonio María Oriol, opuso su veto a una lista de delegados liberales, suceso que dio lugar a un aplazamiento con carácter indefinido de la votación que se iba a celebrar para elegir el cuerpo rector del Colegio.

Los testigos presenciales dicen que la pelea a puñetazos comenzó después que el abogado liberal Jaime Miralles había sido abucheado por un grupo de abogados conservadores al intentar dirigir la palabra a más de quinientos miembros del Colegio, y cuando el abogado e industrial Lucas Oriol, hermano del ministro de Justicia, se le acercó y — según los abogados conservadores — «juguetonamente, le tocó la cara con un periódico». Miralles, que después declaró que Oriol le había pegado, le dio varios puñetazos al hermano del ministro y puso morados a dos compañeros conservadores de éste que habían ido a ayudarlo, según han declarado los testigos presenciales».

«LO QUE PINTO PICASSO
REFLEJA LA VERDAD
SOBRE GUERNICA»

PARIS, (OPE). — El diario americano de esta capital «International Herald Tribune», publicó el 19 de marzo, con su correspondiente marco, la siguiente noticia de la agencia UPI, fechada en Madrid:

«El cuadro de Pablo Picasso refleja fielmente lo que le sucedió a la pequeña ciudad vasca de Guernica durante la guerra civil española, según ha declarado el antiguo alcalde Augusto Unceta.

El señor Unceta, en una carta

publicada ayer por el diario de Madrid «ABC», rechazó rotundamente unos artículos publicados recientemente en el extranjero que estaban en desacuerdo con la versión generalmente aceptada de la destrucción de Guernica. En estos artículos se ponía en tela de juicio el que la Luftwaffe alemana hubiera destruido por completo la villa y se daba a entender que una gran parte de la destrucción había sido hecha por las tropas republicanas en retirada.

«Yo estaba en Guernica el 26 de abril de 1937 — decía el señor Unceta — cuando unas escuadillas de aviones se divertieron bombardeando toda la población, lo que principalmente hicieron con bombas incendiarias. Y cuando digo «toda la población» no quiero decir otra cosa, porque fueron destruidos aproximadamente el 80 por 100 de sus edificios... Yo también fui testigo del fuego de ametralladora hecho desde los aviones».

CONTINUA LA ANORMALIDAD
EN LOS CENTROS DOCENTES

MADRID, (OPE). — El 15 de marzo las agencias Cifra y Logos informaron que en la Universidad Autónoma de Madrid habían sido sancionados ocho profesores con castigos que iban desde la suspensión de empleo y sueldo por 15 días hasta la prohibición de acceso. Estas sanciones las dictó el Rectorado «para asegurar el normal desarrollo de la vida académica».

Unos trescientos maestros de enseñanza general básica de Barcelona, interinos y contratados, afectados a los municipios del Vallés oriental, se reunieron en una parroquia de San Esteban de Ripollet y parece que en otras zonas de la provincia se celebraron reuniones parecidas. Los interinos habían iniciado un paro la víspera, solicitando una respuesta a una carta firmada por seiscientos de ellos, en la que pedían la equiparación de sus salarios con los de los maestros titulares.

En la mañana del día señalado — 15 de marzo — se manifestó un grupo de alumnos de la Universidad de Salamanca por las calles de esta ciudad, originándose un atasco en el tráfico, intenso a aquella hora. La fuerza pública disolvió la manifestación a los pocos minutos de comenzada.

Comarcal de Utrillas

Cada día que pasa la fatalidad nos arrebató a seres queridos que acudieron al exilio para librarse de las guerras del enemigo al que combatimos con la mayor energía y los mejores deseos. Ahora tenemos que lamentar la muerte del compañero GIL NICOLAS MOLES, de Castel de Cabra (Teruel), de edad 64 años. Venía de familia liberal, forjada en ambiente natural rudo y en oposición constante a lo reaccionario, al influjo de los Costa, Cajales y otros esclarecidos pensadores cuya semilla fructificó con tal acierto, que dio frutos de libertad e igualdad enteras.

La familia Moles vivía de su propio trabajo campesino, siempre predispuesta a practicar la solidaridad sin exigencia de compensaciones. Cuando en 1933 se proclamó en la comarca el comunismo libertario, Rafael Moles, padre de Gil Nicolás, dio el ejemplo adhiriéndose el primero al nuevo sistema. Naturalmente, los hijos lo secundaron.

En 1950 una compañera fue a ver a Rafael Moles, ya viejo y siguiendo en Castel de Cabra. Eran unos tiempos en que los resistentes antifascistas no dejaban dormir tranquilos a los guardias civiles, los cuales, no osando emplearse en lucha franca, recurrían al engaño de fingirse cenestistas usando mono de mecánico y carnet CNT falso, y de noche iban a la montaña para hacerse pasar por resistentes y preparar la celada. Mas no hubo caso. Fue en la circunstancia que Rafael le dijo a nuestra compañera que si a él las piernas se lo permitieran también iría al monte para no

dejar tranquilos a los sabuesos de Franco.

Cuando en 1936 Utrillas, centro de la resistencia comarcal, fue rodeada por las fuerzas fascistas, Gil Nicolás Moles aportó todo su esfuerzo y valentía en la defensa del pueblo, en la que murieron varios compañeros que hoy nos imponemos el deber de recordar. Restablecido el frente, Gil se incorporó a la columna Ferrer-Carod, pasando también por la de Ortiz, en la CNT-13 y la de Torres Benedito, estando en la toma de Belchite. Entrados en un barrio exterior de Zaragoza dijo: «Los fachas ya no entran en Utrillas y de Zaragoza los echaremos también». Ilusiones comunes a todos. Algún tiempo después estaba agregado a las fuerzas de la Col. Durruti, emplazadas en el frente del Ebro.

En Francia, Gil acampó como todos y alcanzó a trabajar en las minas de la Grand'Combre, sufriendo algún desengaño. Tomó parte en el «maquis» del lugar, cuando su deseo era ajustarles las cuentas a los caciques de Utrillas.

Después de la liberación francesa trabajó en la Pechiney, perdiendo entonces a su compañera, que le dejó dos hijos. Luchó, pues, en doble terreno, con un tinte de amargura. Su muerte aconteció el 20 de abril de 1972, muy asistido el entierro civil por compañeros y amigos de Cèles, Salindres, La Grand'Combe, Bagnols-sur-Cèze, Millau, etc.

Reciba su familia el testimonio de nuestro pesar por el dolor que la aflige.

Por la Comarcal CNT de Utrillas,
J. Fortea

Asociación Internacional de los Trabajadores

El Secretariado de la A. I. T., comunica:

6 DE MAYO EN MARSELLA EN LA BOLSA DEL TRABAJO
Gran acto de afirmación de los hechos históricos de Mayo en Chicago. Frente al caos capitalista, la Internacional obrera.

Intervendrán en el mismo, oradores representando nuestras organizaciones afines italiana y española y un representante del Secretariado Internacional.

El acto será presidido por un representante de la sección francesa.

Los nombres de los oradores serán comunicados en fecha próxima.

En Marsella el 6 de Mayo. En la Bolsa del Trabajo.

Ensayos sobre la mujer en la literatura española

COMO homenaje a una mujer virtuosa, abnegada y valiente, que ha seguido las vicisitudes de sus hombres desde tierras de España en guerra, con ese éxodo terrible del invierno más crudo e histórico, de 1939, parando en suelo francés, y de aquí irradiar hacia lo desconocido de otros pueblos, redactamos estos «Ensayos». A ti, fiel mujer española, que nunca desfalleciste en el destierro, dedico este estudio humilde. ¡Qué papel más grande en la historia tienes, mujer hispana... Me rindo a ti, fiel hembra de las Españas!

Sobre la feminidad en la literatura existen abundantes estudios en los idiomas galaico-portugueses y catalanes durante el período de la Edad Media y el del Renacimiento. En el de Castilla debemos partir del siglo XII, casi a fines de éste, que es la fecha más aproximada del «Cantar del Mío Cid».

Refiriéndonos concretamente al castellano, por razones de la brevedad de estos «Ensayos» diremos que lo que se conserva de aquella época, son dos estudios: «Auto de los Reyes Magos» y «El Cantar del Mío Cid», a que antes hacemos mención. El primero tiene un carácter religioso, en tanto que el segundo ya alumbraba una fase de la función social de la mujer en aquel siglo.

La figura de Jimena, a pesar de que ha sabido inspirar páginas inmortales como «La perfecta casada», escrita nada menos que cuatro siglos después, dentro de su época feudal, sigue inspirando a la mujer española de nuestros tiempos, al menos para rendir un homenaje a su fidelidad, a la cosa social que guió sus actos durante el exilio más grande en la historia de nuestro siglo.

Estamos seguros de que hemos de volver siempre a la Edad Media para apreciar mejor el papel social de la mujer en aquellos tiempos en relación con los actuales. Porque se aprecia escasa diferencia en la idiosincrasia de la mujer con respecto al hombre; es decir, la mujer venera a su marido, lo respeta con esa cortesía y esa reverencia propia de tiempos idos. Podemos imaginar a Jimena, en honor a la verdad histórica, que gobierna su hogar contra todo y todos, para manejar, incluso, la espada, si preciso fuera. Durante la catástrofe de 1936-39, mujeres hubo que mane-

jaron armas análogas, con el mismo calor y honor que aquella Jimena del poema del «Mío Cid». Es más, si desde el punto de vista de la literatura la mujer española ha variado poco, entendiendo como tal su virtud y el concepto social en que se desenvuelve a través de los siglos — sin que incluyamos, como es lógico, la influencia de los grupos étnicos de carácter israelita, que predominaron generalmente en las zonas de Andalucía — para demostrarnos que la Edad Media es aún canteira de donde debemos extraer aún más enseñanzas notables en esta rama de la cultura, no debe extrañarnos la serie de disputas de tipo literario, violentas a veces en reportajes que han visto la luz pública en revistas técnicas de América Hispana, entre Francisco Ayala, Américo Castro y Claudio Sánchez Albornoz, sobre el tema histórico de la Edad Media y sus consecuencias para el futuro de España.

Estos tres intelectuales, exiliados en el mundo iberoamericano, están dando cátedra de Historia libre, de las generaciones famosas. Tal es la importancia de estos debates de alta cultura que se desarrollan, para desgracia de la Península, en manos de un tirano, que los exilados españoles no han necesitado, ni en París ni en América suelo español para desarrollar su cultura al servicio de la libertad de esos pueblos y de la civilización de Occidente. Ponemos, también como ejemplo, aunque no les guste, al «Suplemento Literario», (1) que escriben hombres de todas las ideas, con excepción de las totalitarias.

Si bello es el poema del «Mío Cid», dentro de su severidad literaria, la sobriedad con que está escrito y concebido, no lo es menos el de Fernán González, escrito en 1250, donde existe hombría de carácter en aquella hembra que se llamara doña Sancha, y que sirvió de base para futuros estudios sobre destacadas mujeres españolas que figuraron ostensiblemente en la historia de España.

Pero a mediados del siglo XIII nace uno de los períodos más curiosos del mundo literario español. Es el tiempo de Alfonso X (1252), en que todas las obras que los árabes nos legaran, procedentes de la India, ilustran la cultura peninsular, aunque algo transformadas en las diversas traducciones. La afluencia fue decisiva

porque merced a ellas, a pesar, repetimos, de que se trataba de traducciones, sirvió de inspiración para futuras interpretaciones de carácter jurídico, para burlarse de la mujer que no satisfacía deseos del hombre y para hacer de la mujer un arma religiosa, producto de la forma en que solía vivir en el Oriente, donde ya era esclava.

Tenemos, pues, que basarnos siempre en el período de la Edad Media para partir de las posteriores interpretaciones que se ha dado en las obras literarias españolas a la mujer. La mujer en la obra de Cervantes, nos muestra claramente esa influencia, y en nuestro siglo, vemos a la hembra todavía no emancipada en la vida española.

Para muestra del retraso social de la mujer, lo tenemos en la España actual, donde se ha sentenciado por Franco esa tesis, que parece nacida al calor de una de aquellas sentencias brutales de la Edad Media y que en un cadalso de Londres, la madre del cardenal Pole, sufrió sus consecuencias, cuando, a sus ochenta y tantos años de edad, hacia frente al verdugo, que no pudo asestarle el hacha en la tarima de madera colocada al efecto. En la España franquista se dice «El hogar es del hombre, no de la mujer», y el hombre puede arrojar por la borda a la mujer, cuando le parezca. ¿No es esto un retroceso a la Edad Media?

Al trasladarse a la literatura española aquellas obras de tipo oriental, donde el papel de la mujer es de esclava, nace casi simultáneamente (1263) la obra «Las siete partidas», donde Alfonso El Sabio se nos presenta como el primer feminista en el idioma de Castilla. Se dice que ser feminista no es sólo reclamar para la mujer el derecho al sufragio, sino todo aquello que tienda a darle una independencia. En la Edad Media, a juicio de muchos autores, feminismo significa la igualdad de sexos ante la virtud, lo que para lograrse se precisa una lucha sin cuartel, pero se vence; feminismo, desde el Renacimiento, pedir para la mujer el derecho a la cultura y la libertad de escoger el compañero de su vida. Y dentro de lo avanzado que supone en esa época, el Rey Sabio nos da pruebas de su feminismo. Para Alfonso El Sabio, no es la mujer objeto de solaz para el hombre, sino su compañera en los sabores y en los placeres.

Al venir el siglo XIV, dos escritores de este siglo nos dicen de la mujer, don Juan Manuel y el Arcipreste de Hita, en sus obras, respectivamente, «El Conde Lucanor» y «El Libro de Buen amor». El primero, como herencia social de Alfonso El Sabio; en tanto que el segundo es la aportación a Castilla de la virtud de la mujer española, despojada del velo literario que trajo la influencia árabe-orientalista.

Pero, viene el siglo XV, que es vasto en literatura feminista. Entre otros autores, tenemos en este siglo al Arcipreste de Talavera, y, dentro de la Corte de Juan II, a Sor Teresa de Cartagena; don Enrique de Villena; don Alvaro de Luna; Mossén Diego de Valera y Juan Rodríguez de la Cámara. En la corte de Alfonso V de Aragón, tenemos a Suero de Ribera y a Mossén Hugo de Urriés.

En el período de Enrique IV, todavía en dicho siglo, a Hernán-Mejía y Juan Álvarez Gato; Gómez Manrique; Fernando de la Torre y Antón de Montoro.

En el reinado de los Reyes Católicos, Salazar Tapia; Fr. Iñigo de Mendoza y Fr. Ambrosio de Montesinos; Suárez; Hernando de Ludueña, Juan del Enzina; Diego de San Pedro; Juan de Flores y Fr. Martín Alonso de Córdova. Y, por último, de dicho siglo, «La Celestina».

En el siglo XVI, hallamos literatura feminista, en pro y en contra como siempre; pero notable. He aquí algunos autores, Cristóbal de Castillejo; Juan de Espinosa; Cristóbal de Acosta; Luis Vives; Pedro de Luján; Fr. Luis de León y Santa Teresa de Jesús.

Pero, viene el siglo XVII, y Cervantes define su posición respecto a la mujer. En su tiempo, atacan a la mujer Luis de Góngora, Francisco de Quevedo y el P. Baltasar Gracián. Defensora de la mujer, es, en este siglo, Sor Juana Inés de la Cruz. Y nace el feminismo en el teatro, tomando como base el siglo anterior y éste.

Es imposible, en tan breve espacio de que disponemos, examinar el estudio de los escritores de esta época, que es una de las más gloriosas respecto a la mujer. Nos concretaremos a los extractos, para justificar el tema de la literatura feminista.

En el caso de Cervantes, aunque su vida transcurre en su mayor parte en el siglo XVI, sus obras geniales se publicaron en el siguiente siglo, para mayor gloria

por Jesús LEA NAVAS

de las letras españolas. Nadie, como Cervantes, a nuestro juicio, ha pintado mejor el cuadro de la mujer española. Así como los pintores nos dan interpretaciones re-creativas de la vista, la pluma cervantina narra la realidad con probidad de artista español. No es ni feminista ni anti: es sólo un genio ante la realidad del ambiente de su época. He ahí su mérito.

Qué diremos de la obra de Lope de Vega, que del mismo modo que se ensaña con la mujer, llega a amarla hasta el extremo de raptar a la que después ha de ser su esposa, y pinta un cuadro de su «Dorotea», que es todo un poema de devoción por la mujer.

Al advenir el siglo XVIII, es el P. Feijóo el que lanza la palestra, para seguirle Juan Bautista Cubié; Leandro Fernández de Moratín; Jovellanos; José Vergas Ponce; Margarita Hickey, Josefa Amar y doña Inés Joyas.

Ya empezamos a conocer el siglo XIX y parte del actual que vivimos, para hallarnos con el cuadro más notable de su Historia: la mujer empuña las armas para defender su independencia, tanto en 1808 como en 1936. Después de Goya, el diluvio, diremos ahora.

Porque todavía la mujer está en suspenso..., hasta que caiga el tirano...

(1) El autor se refiere al de «Solidaridad Obrera». (N. de la R.)

La obra de los provocadores en los medios anarquistas

por Serafín FERNANDEZ

«Las autoridades francesas me niegan el tránsito porque fui expulsado de ese país hace cuarenta años (1879) debido a que desenmascaré en París en una reunión pública a un espía del consulado italiano como provocador que incitaba a los jóvenes a arrojar bombas.»

«Enrique Malatesta. La vida de un anarquista», Max Nettlau.

Lo sucedido con el anarquista Valpreda, en Italia, una vez más pone al descubierto los siniestros medios de que se vale la reacción para exterminar a los militantes y desprestigiar las ideas. A las actividades de los anarquistas en las luchas sociales, la justicia clásica les quiso poner fin con asesinatos sin pretextos. El de los mártires de Chicago es de los primeros casos. Cuando las ideas anarquistas y los movimientos que en ellas se inspiran adquirieron prestigio entre las gentes de buen sentido, para justificar el asesinato se buscaron excusas. Y a Seco y Vanzetti, para ser electrocutados, se les acusó de un atraco del que se presentaron suficientes pruebas de que no lo habían cometido.

A los provocadores que la reacción introduce en los movimientos de influencia anarquista para desprestigiarlo y justificar persecuciones, se les puede clasificar en tres categorías: los pirotécnicos, para los que toda violencia es acción directa; los que propician golpes de Estado para implantar dictaduras; y los que por medios arteros tratan de desviar el movimiento de su finalidad anarquista. Puede haber en estas malas artes compañeros que obran con buena fe, que habría que tratar de comprender y tratar de distinta manera. No así a los que obran por mandato superior, que sin incurrir en manías detectivescas por pocos conocimientos que se tengan del historial del movimiento es fácil descubrir. Los que para sus maniobras disponen de elevadas sumas — salvo casos raros —, den la prueba de que son dirigentes dirigidos. En la Argentina, por el 1919, unos cuantos anarquistas destemplados proyectaron una huelga general revolucionaria para exigir del gobierno la libertad de los presos por cuestiones sociales. Pero en realidad lo que perseguían era sustituir un gobierno malo por otro peor, o sea la dictadura llamada proletaria. Para la fabricación de bombas instalaron un arsenal que la policía no descubrió. Las bombas y otros artefactos bélicos fueron depositados en un local del movimiento, calle Venezuela. A los compañeros que se dejaron suggestionar se les dio aviso que tal noche a tal hora debían pasar por el local a retirar los explosivos para el combate a tal cita; concurren no pocos compañeros y ninguno de los conspiradores, y a la salida del local con los explosivos los esperaban los policías secretos disfrazados de obreros. El movimiento de la FORA no se dejó envolver y la huelga no fue tal.

Por el 1925 empezó sus actuaciones la Agrupación «Numen». Con este nombre sacaba una revista que propagaba un anarquismo propio para perros rabiosos. Para protestar contra el fascismo mussoliniano puso tres bombas en el Consulado italiano, que explotaron con precisión, e hicieron no recuerdo la cantidad de muertos y heridos entre las gentes que allí tenían que arreglar sus papeles. Sobre el suceso el diario «La Protesta» abrió una encuesta a la que los compañeros de la Argentina y otras repúblicas contesta-

ron que tales métodos no se justificaban y el personaje principal de la agrupación Numen llamó a la puerta del domicilio del primer redactor del diario, Emilio López Arango. Este concurrió confiado y el visitante lo mató a tiros. Hecho que tuvo resonancia y del que la policía no se enteró... El entierro de Arango fue de los más concurridos, con lo que se puso de manifiesto el repudio que tal crimen había causado.

Deobani y otro miembro de su agrupación cuentan entre los fusilados por la dictadura de Uriburo, porque Uriburo y sus consejeros se habían propuesto eliminar el movimiento con los métodos «más ejemplares». Por otra parte, los mercenarios con sus declaraciones podían comprometer a altos personajes que financiaban sus maniobras y los inducían a cometer tales crímenes. La misma Agrupación «Numen» instaló una imprenta en la que falsificó cantidad de moneda, de lo que tampoco se enteró la policía.

Un movimiento como el de influencia anarquista que ha doblegado a empresas explotadoras de gran abolengo, que enfrentándose a pecho descubierto eliminó a tiranos que por sus criminales represiones se habían hecho famosos, no debe escuchar lecciones de desequilibrados. Por el contrario, de este movimiento se pueden recibir enseñanzas para luchar por el bien de todos los seres humanos.

En torno al comunismo. Nueva sumisión del proletariado.

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

Discos

Soliloquio.

«Señor Discóbolo, su España no es verdadera. Las cosas han evolucionado. Ya no somos asalariados, sino emolumentados; ni obreros ni trabajadores, sino productores y laborales. Eso no aumenta el bizcocho pero prestigia la carlinga, digo al sujeto. Todo bicho pagado disfruta de tres semanas de holganza al año, vulgo vacaciones. Don Laboral ya no viaja basto sobre alpargatas sufriendo kilómetros: usa coche de segunda mano y a plazos. Su cocina es de esmalte, no importando las suculencias; la dama usa friega-platos, lavadora, nevera, chispero, calentero y otros chismes electrónicos. El piso se tiene a plazos como lo demás y cual dios lo manda. El tiempo sí, es duro, máxime que el duro está blando. Todo está a pedir de boca y multipeseteado para elevar el tren de vida.

«Único inconveniente: Que no queda derecho a estar enfermo, y

si uno practica esa libertad el mundo (acreedor) le cae encima. De todas maneras morir de un ataque de salud es otra regimental ventaja.

«Créame usted, señor Discóbolo, y no venga a nuestro paraíso puesto que nuestra época no es la suya y no lo comprendería. Nuestro porte es el deporte, y usted saldría deportado.»

Atinado.

DISCOBOLO

PARA CONOCER A SALVADOR SEGUI

Recomendamos:

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

Catorce compañeros colaboran en explicar las diferentes facetas del Noi del Sucre.

Edición a pique de agotarse
Precio del libro: 4,00 frs.

Recordando nuestra tragedia

Elogio, comentarios y extractos de una obra literaria⁽¹⁾

CAYO en mis manos prestada por un amigo y compañero, una novela de un notable interés titulada «Cualquiera que os dé muerte», de Cecilia G. de Guilarte (Premio Aguilas 1969). Sus 359 páginas de texto son emocionantes, amenas y sugestivas. Sobrepasa su argumento a la literatura corriente cargada en su mayoría de necesidades del ambiente que nos rodea la sociedad actual. Escrita con una sencillez relevante, con lenguaje claro y simple, a la altura de las más como de las menos instruidas mentes, y sin neologismos incomprendibles. Esa joya literaria, donde van entremezcladas luchas, inquietudes, sufrimientos y romanticismo; describiendo en gran parte la gran tragedia que vivió el pueblo español desde 1917 a 1939, y muy remarcablemente una familia vasca que con otros valerosos elementos libertarios o no, glorificaron la CNT. En esa narración donde la principal protagonista de la novela es Francisca Amaya Iraola, y en Méjico refugiada después de nuestra guerra, usaba el nombre de María Cascagorri. Primogénita de una familia compuesta de siete miembros noroñes, fue la acompañante de su abuelo paterno, quien la llamaba Chiquita, y que modesto hacendista en Carcedo (Burgos), y buen cristiano por añadidura, influenció en la educación de la Chiquita, que ella por su fanática devoción, no sólo ocasionó poner escapularios en las entretelas de las chaquetas de su padre para ahuyentar los demonios y malos espíritus, por ser ateo y sindicalista, sino que a la vez ansiaba ser monja. Al fenecer el abuelo y pasar definitivamente a formar parte de la comunidad familiar, en su adolescencia y con un hermano suyo que frecuentaba las Juventudes Libertarias en un pueblo vasco donde residían cerca de San Sebastián, fue allí que se operó en ella una lenta y notable evolución. Aunque de faz pecosa, era esbelta, bella, atractiva, inteligente y de fuerte temple. Frecuentando las Juventudes Libertarias se le propuso una misión que ella aceptó, que fue una epopeya heroica que ligaba lo cómico y lo trágico y que por su belleza y peculiar atraktividad y su espíritu sereno, quedó exenta de peligros, de perder su vida o su libertad. En un mitin efectuado en su pueblo conoció a

un joven burócrata, inteligente y de portes distinguidos, quien también era libertario. No pudieron escapar de esa simpatía que por ley natural une los seres de ambos sexos para la reproducción de la especie, sino que una corriente afinitaria de gustos, de carácter y opiniones ideológicas los iba acercando y acoplado cada día un poco más. Hasta que llegó el momento de su unión definitiva. Al advenimiento de la República en 1931 siguió produciéndose en aquel rincón de España la lucha férrea y tenaz contra el capitalismo, los gobernantes de turno y sus instituciones. La represión a raíz del movimiento de Asturias de 1934 fue brutal y larga. Cayó por las balas asesinas de sa soldadesca un vecino y gran amigo libertario de la familia. Posteriormente, en 1936, advino la sublevación militar fascista, a la cual combatieron todos sus hermanos, padre y compañero. Excepto este último, todos habían caído en la lucha. Ella quedó en la retaguardia luchando contra el fascismo en actuaciones provechosas, aportando a la vez consuelo moral a su madre enloquecida por la pérdida de la mayoría de sus suyos. En los combates de Irún perdió contacto con su compañero, y habiendo quedado sola con su madre y una hermana suya, aprovechó las circunstancias del éxodo por mar y se embarcaron para Barcelona. En la Ciudad Condal, y a raíz de continuas gestiones, localizó a su compañero, el cual estaba enrolado en una compañía de carabineros. Puestos en contacto por correspondencia y habiendo él conseguido permiso, se encontraron felizmente. En aquel lapso de tiempo él ingresó en una escuela de capacitación militar, pero entre tiempo en un bombardeo de los muchos que se producían en la ciudad, perecieron en un inmueble su madre y su hermana. El promovido comandante, fue enviado al frente del Segre y después al del Ebro, donde pereció en combate heroico. Ella, a la caída de los frentes y la caída de Barcelona, dolorida por la pérdida de su último baluarte y amado compañero, envolviendo en sus brazos al vástago de su herencia, emprendió con la mayoría que huían de las garras del fascismo, la marcha caravanésca pedestre hacia Francia. Acosados por aquellos bárbaros bombardeos fascistas

y con el hijito, que nació enclenque y disminuido, a la vez desnitrado en aquella odisea, feneció en los brazos de una madre angustiada y dolorida: la suplicada Francisca Amaya Iraola. Todo ese relato es el más conmovedor y melancólico de la novela. Momentos peligrosos. Llenos de tristeza, de amargura, de confusión, mezclados de aturdimiento y rabia a la vez, que a ella y a todos aquellos semblantes daba un aspecto de trágica locura maquiavélica, comparable al infierno de Dante. Refugiada en Francia, y sin pasar por los campos de refugiados, no estuvo al margen de peripecias, de sufrimientos y decadencia moral. Cuando pudo se embarcó para Méjico con nombre supuesto de María Cascagorri. En el país azteca también tuvo sus aventuras. Por oportuno atrevimiento cambió de situación económica, llegando a ser una notable hacendista. En su narración destacan los vocablos y frases de origen mejicano, como gringa, quacho, gachupina, papalote, faluca, bichi, azorrillado, etc. También allí y en todos los pasajes de la novela se leen y destacan frases con ejemplos comparativos como éstas, página 165: «Ese Méndez me pareció un sapo desde que lo conocí.» Página 315: «Era cierto: en aquella casa de piedra María Cascagorri se cocía a fuego lento.» Debió de contrariarla aquella vida del árido desierto de Sinaloa, del norte mejicano, por las mentalidades retrógradas de sus moradores y de clima inhospitalario. Con su álbum de fotografías inseparable de los suyos, de un pasado de recuerdos aciagos, no dejó de hojearlo atentamente, aumentando su nostalgia de retorno a España para calmar las inquietudes de su espíritu rebelde e indomable que siempre le animó. En la península ibérica quizás sus luchas se convertirían en una mística resignación del pasado. Quizás continuamente apenada reduciría su lucha y sus actividades en las letras, en literarias recordatorias, lo que no puede efectuarse en otras libres acciones. Ello siendo novelesco queda en la sombra de la incógnita. Ese es el fin de la obra: su salida de Méjico para España. Desconozco qué clase de elementos son los componentes que conceden ese Premio Aguilas, pero a través de un comentario introductorio de la novela, deja entender

que pudiese darse el caso de que todo el relato de la principal protagonista de la novela pudiese ser la auténtica autora de la obra. Yo deduzco que debió de conservar siempre en su cerebro la mística de su educación religiosa, pero también una rebeldía innata permanente, que aumentada firmemente por el contacto de elementos libertarios conscientes y sus asiduas lecturas reafirmó en ella la continua protesta contra las injusticias sociales que nos rodean y que en unos momentos grises de nuestra historia arremetió y suprimió a todos los suyos. Podría también darse el caso de que en el argumento de la novela se encuentren algunos fallos o lagunas que no concuadren con la continuación seguida del relato, mezclando en sus capítulos numerados, su tragedia en España con su vida en Méjico. A la vez en ciertos momentos, una cierta confusión y desaliento en su viacrucis, que todo ello se explica por causas de carácter o excepcionales circunstancias vividas. El Premio Aguilas dentro del régimen existente hoy en España, indica que retoña la simiente que se lanzó en otros tiempos de liberalismo y que esos elementos que conceden esa distinción y ese pueblo que lo aprueba, no perdió el sentimiento de la belleza literaria, y puede ser convergentemente, las ansias de justicia de que tan exentos está el pueblo de Iberia. He aquí algunos extractos de la novela, página 41: «Si los frailes y monjas supieran la paliza que les van a dar, subirían al coro gritando: ¡Libertad, libertad, libertad!» Páginas 80-81: «La lucha es lo único que da la medida del hombre. La victoria, cualquier victoria que se tenga por definitiva, lo achica y lo empobrece; en no aceptar como definitiva ninguna victoria reside la fuerza del anarquismo. No debe tener otra finalidad que la de explorar la inquietud y la rebeldía del hombre, producir choques y chispas que alumbren su conciencia y que lo hagan más bueno, menos egoísta y más justo.» Página 97: «Vosotros, como grupo organizado sois una entelequia; como anarquistas ya es otra cosa, creéis llegar a conseguir una bella

(1) «Cualquiera que os dé muerte», Cecilia G. de Guilarte, Editorial Linosa, Riera de San Miguel, núm. 9, Barcelona (España).

por Lozano PENSADOR

utopía pero justamente es lo que hay que limar, lo que hay que reducir a forma dentro de cada uno de nosotros. si queremos hacer algo que valga la pena.» Páginas 285-284: «Alfredo parecía conocer bien la ciudad. No encontraron quién los llevara, pero no les importó andar. Cuando se acordaba de ello, Iturralde se ponía de mal humor. Le contó que les costaba mucho de conseguir barcos para que llevaran a los españoles a América. Y era el colmo, pero cierto, que con el dinero del gobierno español republicano confiado en el año 1937 al Partido comunista francés para la adquisición de material de guerra, éstos habían fundado un periódico y se habían comprado una línea de navegación con doce buques. Y no sólo se habían negado a dar cuenta, sino que en los momentos más dramáticos y de mayor necesidad se habían negado a poner esos barcos al servicio de los españoles. Francisca le escucha atónita. Ya había oído decir horrores de los comunistas de Barcelona, pero se inclinaba a creer que se trataba de los comunistas españoles. Si, los otros podían aún ser peores. Entonces dijo: Parece que además de las otras muchas cosas que los españoles somos, lo más destacable es nuestra estupidez. Pero Iturralde parecía obsesionado por el asunto de los barcos. No quisieron mandar sus malditos barcos a recoger a los españoles que esperaban en Alicante, y ahora no sé qué pasará con los miles que quedan en Francia a la entrada de los alemanes. A lo más que se han estirado estos hijos de puta es a alquilar a los de Negrín a precio de tarifa, el Winnipeg. Después de hablar tanto y tan mal a los españoles, ¡a ver si ahora tenemos que empezar a decir que somos los mejores! Ya hemos empezado. No puedes imaginar Francis, lo lucrativo que ha resultado para algunos países amigos el negocio de «Ayuda a España». Francisca ya empieza a arrepentirse de haber salido de la carbonería. Con todo, aquello era más limpio.» Página 332: ¿Qué Mariano? Pues... que me dé tanta lección de doctrina; se me hace que San Francisco Javier me dio vocación sólo para que la aprenda y no me vaya tan peor allá arriba. Le dio risa que a ella le fueran a pedir eso. Justamente a ella, que después de haber querido ser santa, había tenido que venir al desierto para averiguar «si era ella la que había dejado a Dios, o Dios el que la había dejado a ella.» Al encomiar esta no-

Discurriendo por la «Gare de St-Jean»

Las cosas que pasan en el mundo y que acusan la declinación de todos los sistemas de gobierno, nos están dando la razón. Reformen lo que reformen, que no reforman nada, porque las instituciones siempre serán instituciones al servicio del régimen que haya, y si alguna de ellas desapareciera se crearía otra con las mismas o parecidas atribuciones. Ninguna novedad es esta novedad.

A través de todo lo que se habla en sentido de libertad, de lo que hablan en este sentido los altos personajes que mangonean en secreto los negocios, son cínicos insultos que expelen por la boca contra los desheredados de la fortuna, contra los que no gozan en absoluto de la libertad que ellos gozan, no de la que propagan, de la que llenan columnas y más columnas en la prensa, y charlatanerías en la Radio y Televisión, de forma exagerada en tiempos en que ha de depositarse el voto en la urna para determinar quien ha de ser en lo sucesivo el que ha de cortar el bacalao, el salchicón o la mortadela, que en esta profesión son peritos adelantadísimos y dan cada corte que no tiene comparación con ningún otro.

La sociedad nueva. La enseñanza nueva. La autoridad nueva. La religión nueva. La iglesia nueva. La política nueva. Todo pulimentado y más resplandeciente que el sol en calenturiento estío.

Ofrecimientos nuevos, proposiciones nuevas... ¡Qué barbaridad! Qué barbaridad y como se desatan los nuevos aspirantes y los viejos, a ministros y otros asuntos de alta jurisprudencia administrativa.

Siempre y no nunca, cuando se aproxima el momento de poder agarrarse a las tetas del pueblo para extraerlas el néctar vital,

vela y siendo enemigo de ídolos, sólo me guía el deseo admirando la belleza literaria y el arte venga de donde venga, de estimular a los jóvenes para que también la admiren, adquiriendo a la vez datos de lo que fue el anarquismo en España, y la influencia que ejerció en la gloriosa CNT con sus luchas de los periodos de 1917 a 1939. Y con ello el apasionante *via-crucis* de esa familia vasca. En cuanto a los más viejos, militantes o no, si leen esta novela, que se deleiten recordando lo que fue nuestra tragedia.

Burdeos.

ocurren estas escenas dadivosas, efervescentes, bondadosas, tirando todo por la ventana en beneficio del contribuyente, pero en realidad no tiran nada y sólo tratan de recoger.

Si las «derechas» ofrecen el rico pescado, las «izquierdas» dan la carne sabrosa y el «centro» los substanciosos mariscos y hasta la camisa planchada. ¡Qué grandes son las promesas y qué miserables las entregas! Pero hay que atraer a los simples y bobalicones a los buzones electorales.

Cada cual trabaja para su molino y todos aspiran a acaparar la mayor cosecha de harina para fabricar pasteles y más pasteles con toda clase de frutas y demás ingredientes. En este arte no tienen competidores, son únicos y nada más que únicos en esta clase de componendas.

La evolución de los tiempos cada vez es mucho más fértil en la ilustración que facilita al hombre, y limpia de brozas el camino.

La lucha política no es otra cosa que un medro personal, una manera de adquirir lo que en ninguna profesión adquiriría, y una ficticia personalidad. Más que todo es un medio que aprovechan los fracasados en los estudios, en los altos estudios que son los que arbitrariamente están prohibidos a los que no cuentan con posibilidades económicas para sostenerlos a pesar de las bolsas que dicen para ayudarlos. Es un estilo para asegurarse el «coci» por una temporada. ¿Qué esto es antiquísimo? Claro que lo es; pero todavía tiene vigor, vitalidad, quizá no como antes, sino como hoy. La tiene y se comprende perfectamente, porque no todos los cerebros discurren lo mismo, y unos están abiertos y otros cerrados a doble cerrojo.

No obstante se nota una disminución bastante substanciosa, lo que quiere decir que poco a poco se progresa, se progresa prácticamente, no de broma ni de mentirijilla. Esta es la convicción que se aprecia a través de los lentes no ahumados.

Desde luego que todo eso no es más que una simple opinión del que quiere que se limpien las acequias por donde transcurre el agua, del légano que no la deja correr clara y limpia, potable y «apetecible», sin temor a las bacterias que le infectan y contaminan.

Hay que comprender que esos pretendientes propagan a todo trapo las mejoras que darán si to-



man el Poder por su cuenta. Se ha de engañar y nadie mejor que ellos tiene tal condición. Todos — sin excepción de ninguna etiqueta — no hacen más que esto: engañar, engañar y engañar.

En ese aspecto son duchos, no se muerden las uñas ni entregan prenda alguna en concepto gratuito.

La prensa, que también es una lagarta, hace vivir y coger fama a los otros lagartos, y juntos todos provocan el escándalo y la atención al timbre telefónico o a la radio y televisión; en periodo de elecciones todos los medios son buenos para llegar al fin.

Como esos aspirantes a la hollanza tiene la osadía de gritar lo que hancen los otros y no lo que ellos hacen, que es lo mismo que los otros, la opinión que está muy lejos de tales enredos dialécticos acaba por no saber a donde dirigirse que no se mienta en estos trances, porque las promesas que ofrecen son trolas morrocotudas. Como no pueden dar nada ofrecen todo.

MINGO

Vaselina china

PARIS (OPE). — «Le Monde» del 13 de marzo, escribe en recuadro: «Pekin (Reuter): «El Diario del Pueblo» ha dado a sus lectores el día 11 en forma muy breve la historia de España que acaba de establecer relaciones diplomáticas con China. El artículo, sin embargo, no hace mención del «color político del régimen español y silencia cuanto se refiere a la guerra civil. Registra simplemente, que la Monarquía fue derribada en 1931. En 1936 se formó el Frente Popular. Tres años después llegó Franco al poder. El artículo, que aparece en la sección internacional, da precisiones sobre geografía, economía y población de España que en chino se llama «Hsu Panya». Y el corresponsal termina: «Después de las relaciones diplomáticas entre China y España, no faltan más que tres países Occidentales sin relaciones con Pekin: la Santa Sede, Portugal e Irlanda».

El mito del comunismo en Rusia y países satélites

«El pensamiento jamás debe someterse a un dogma, a un interés, a una idea preconcebida, ni a nada, si no es a los hechos mismos, ya que para él, someterse es dejar de ser.»

Henri Poincaré

A leer ciertas informaciones de prensa, uno queda absorto ante «descubrimientos» que parecen de hoy, cuando en realidad son viejos y gastados. Así lo de que «la economía soviética pasa por un período de ahogo». En cambio es una verdad casi comparable a las de Perogrullo lo de que pese a tantas «planificaciones», aquel sistema, como los de economía capitalista privada, conoce toda serie de fluctuaciones. Por la simple razón de que no puede ser de otra manera. Los cálculos que burocracia y tecnocracia reunidas hacen, son una cosa; el llevarlos a cabo es otra. Es la diferencia que existe entre una teoría simple y una práctica complicada, porque resulta que el trabajador ruso — como el de los países satélites — hace ya tiempo se dio cuenta de que aplicándose o sin aplicarse, produciendo más y más o dejándose llevar por la corriente moderadora, el beneficio obtenido le llega con cuentagotas, mientras que todo el interminable parasitismo que reina a sus anchas sobre sus espaldas, se queda con la mayor y más sabrosa tajada siempre.

Los que manejan el tinglado político se consideran como los más capaces para dirigir todo lo demás — en lo cual se diferencian con los profesionales idem de países capitalistas —. Y lo demás — en lo cual no se diferencian es mucho más serio que la política en sí. El político tiene allí la manía de que teniendo las manos libres para ordenar y exigir, puede imponer que la producción se intensifique en las industrias relacionadas directa o indirectamente con «la defensa». (En ninguna parte se considera ya de buen tono hablar de guerra). Razón por la cual se deja en lugar secundario todo lo demás: agricultura y toda una serie de bienes de consumo que también son necesarios para la vida diaria del individuo y del conjunto humano. Por lo que nada tiene de extraño que en el sector alimenticio y después de pasados 55 años que allí dicen vivir en comunismo, toda una serie de artículos estén racionados, o no se hallen en la cantidad necesaria al consumo de la pobla-

ción, que equivale a lo mismo. Una de las más grandes paradojas de Rusia es que, habiendo sido considerado aquel país como el granero de Europa (a veces a costa del hambre de parte de su propio pueblo) hasta antes de la guerra de 1914, después de la revolución de 1917 ha venido sufriendo de una escasez, de una penuria constante, lo que obliga a sus nuevos zares a tener que adquirir trigo y otras gramíneas en EE. UU., Canadá y Francia, para así contener un poco el descontento de las masas, excesivamente conformistas y crédulas antes de que, al fin, quién sabe si todo se iría mejorando con el tiempo... (1)

El descontento de los productores en Rusia es lógico, como lo es en todos los países sometidos a explotación. Sabido es que cuando un productor solo es bueno para trabajar y aumentar continuamente el porcentaje de rendimiento a sabiendas de que sólo le llegará a él una parte ínfima del mismo, acaba por despreocuparse de todo. Y cuando además ve, como en Rusia, que la planificación es determinada y exigida llevar a cabo por ordeno y mandado sin posibilidad de dar su opinión de verdadero experto, puesto que conoce a fondo todo el mecanismo necesario a la mejor obtención del producto deseado, ¿qué de particular ha de tener que ese desentendimiento de todo, de que sólo se preocupe de terminar la jornada con el menor esfuerzo posible?

La lógica parece debiera ser que si un campesino solo tiene que esorzarse en demasía, se una con cuantos sea necesario hasta alcanzar de esa manera y trabajando colectivamente la tierra con la técnica de cada momento, según el clima, lugar y composición del terreno, el máximo rendimiento posible, tanto en calidad primero, como en cantidad después. Ahora bien, ello teniendo en cuenta toda una serie de pormenores que no han de ser «ordenados» por nadie ajeno al trabajo en cuestión. Si cada colectividad agrícola — o industrial, etc. —, está compuesta por verdaderos técnicos, obreros y empleados, nadie mejor que ellos mismos en armonía y de común acuerdo para saber lo que tienen que producir, cómo, cuándo y de

(1) El oro de sus ricas minas, cuya producción se guardan bien de hacer pública, les sirve para esas y otras adquisiciones no menos imprescindibles en países «capitalistas».

qué manera. Con lo cual es posible evitar prácticamente todas las dificultades, produciendo lo necesario en cada rama o industria y evitando lo superfluo o innecesario. O cuando menos dejando esto último para cuando las posibilidades lo permitan sin mayor menoscabo.

El motivo de la crisis agrícola — e industrial también — en Rusia, de la que tanto se habla ¿no tiene origen en lo que queda expuesto? ¿De dónde viene, si no la mala organización? Leemos: «Para producir solamente los tres cuartos de lo que recogen los granjeros americanos, los kolkoces rusos han de cultivar la mitad más de tierra y emplear seis o siete veces más de personal.» (El subrayado es mío).

¿Serán suficientes todas esas medidas de requisición de miles de tractores y camiones, de enviar cerca de un millón de trabajadores procedentes de otras ramas y empresas con vistas a la siembra de primavera? Lo dudamos mientras no se les interese entera y directamente en la dirección, producción y beneficio.

Se nos dice que en Rusia no existe paro forzoso. Acaso porque cientos de miles de sujetos viven — mejor que los productores útiles — con el título de burócratas, tecnócratas y dirigentes del Partido comunista (otro no hay). Lo que no se sabe tanto es que un buen porcentaje de trabajadores son ocupados innecesariamente. Tanto es así que los propios expertos rusos parece reconocen que la producción industrial apenas si alcanza el 70 por 100 de la de los trabajadores americanos y sólo el 25 por 100 en lo que se refiere al personal auxiliar, excesivamente numeroso allí por lo visto.

Todo parece indicar que la máquina económica rusa no marcha como debiera. Un detalle es la falta de diversidad en la producción. La mecanización (fuera de la industria de guerra y sin duda la espacial) es floja, lo mismo que la automatización, coordinación, transporte, almacenamiento, etc., de donde resulta la falta de posible competencia.

¿Para qué planes y más planes sin una coordinación necesaria, útil y eficaz?

Si planes y programas son decididos e impuestos a rajatabla desde arriba sin tener para nada en cuenta al productor y al consumidor, ni sus verdaderas necesidades y deseos, nada puede extrañar que la confusión entre pro-

por RIOJANO

ducción, distribución y consumo de toda clase de productos, sea cosa corriente.

Eso sin contar que quienes disponen de medios abundantes se vuelven más caprichosos y exigentes cada día y cuando algún artículo no les interesa, esperan pacientemente que otro más atractivo o eficaz le substituya en el mercado.

Todo eso y un sinfín de otros aspectos de la vida en Rusia, al cabo de 55 años de haber acabado con el zarismo, al que se culpaba y no sin razón, de enormes abusos, excesos, dificultades y crímenes. Dificultades y otros problemas con ligeras variantes persisten hoy en la misma o parecida proporción, cuando no corregidos y aumentados. Y si la libertad era tan ultrajada a principios de siglo, ¿no sigue aún hoy considerada allí como «un prejuicio burgués»?

«La libertad de prensa no se gasta más que cuando no se hace uso de ella.» (Lema de «Le Carnard Enchaîné»).

El dueño actual de Polonia, Gierek, que por los años 20 fue expulsado de Francia por revolucionario comunista al parecer, respondió que el pasado otoño, después de haber firmado algunos acuerdos comerciales y culturales en París, al ser preguntado por los periodistas si resultaría de ello una liberalización en su país, que él era partidario de la circulación de productos pero contrario al contrabando de ideas... El comentario se hace por sí mismo, ¿no lo cree así el lector?

De todo eso se habla poco o nada, en los países del Este de Europa sometidos a la férula comunista. Y lo que todavía es más grave: una buena parte de aquellas poblaciones siguen creyendo que cuantas dificultades de todo orden hallan ellos en su vida diaria, son dobles o triples en los países «capitalistas». Lo que es aberrante, por no decir otra cosa. Máxime teniendo en cuenta que para solventar tantas y tantas dificultades, los países «comunistas» vense obligados, unos tras otros a pedir la ayuda y colaboración técnica y económica al capitalismo internacional, adaptando paulatinamente a sus métodos y maneras de producción, única manera de poder ir saliendo del atasco en que se hallan. Lo cual si es bastante elocuente, ya se guardan bien de exponer y explicar los líderes de todos los partidos comunistas, los cuales, sin excepción, van adaptándose también unos tras otros a la poli-



SIN que represente contradicción ni sea falsa modestia nuestro intento de discriminar o definir el enunciado o epígrafe que nos place dar a estas cuartillas, y aunque la aclaración sea obvia por conocido, queremos adelantar que en materia de lo que es o se llama Arte, Ciencia o documentación de la voz o la palabra, es decir, en lexicografía, etimología, lingüística y otros adornos de la expresión, en verdad somos profanos. Y, por si en posibles objeciones que a alguien le pluguiera hacernos — competencia al respecto que reconoceríamos — nos sacara de la dable erroriedad nuestra, sobre la definición de, *Evolución y Adaptación*, seguimos exponiendo y puntualizando, a lo que se remite nuestro entendimiento.

Nos incita a tratar de lleno y sin rodeos la interpretación dada por algunos compañeros y amigos a la palabra *Evolución*, cuando dialogando sobre ideas y haciendo consideraciones al sujeto de las luchas sociales, emiten su parecer. Ocurre que, a las palabras se les suele dar un sentido o aplicación tal, que con frecuencia de una recta se hace una curva, y de una palmaria realidad una imprecisión, cuyos efectos o resultados por la inversión, han de ser amén de diferentes negativos. Tal acontece con las palabras *Revolución y Libertad*, observándose que en lo político y a veces en lo que atañe a los casos de creencias doctrina-

El mito comunista en Rusia

tica del país de residencia respectiva, dejando para las calendas grecas lo de la revolución mundial. Primero, ver de alcanzar el poder; luego ya se verá, pues no es cuestión de alarmar a las gentes.

El pueblo ruso fue siempre muy creyente y fatalista. Antes de la Revolución creía en Dios y temía al padrecito zar de turno. Después creyó en Lenin y Stalin. Ahora, ¿en quién cree exactamente? La «masa» aparenta haber caído de nuevo en otra etapa de marasmo, acaso arrastrada por el fatalismo una vez más. Sólo una parte de la intelectualidad parece dispuesta a sacudirse el yugo de los modernos y no menos sátrapas zares. Esperemos que unos y otros, trabajadores manuales e intelectuales rompan el velo que los tiene medio sumidos en la penumbra, para enfrentarse con una realidad que les haga ver a todas luces que ese tan cacareado comunismo no es ni más ni menos que una fábula, un mito bastante grosero.

Febrero 1973.

Evolución y adaptación

les; que un sátrapa, un déspota o tirano, utilizando todos los medios y procedimientos de coacción, se erige en dueño absoluto de un país; y a sus monstruosidades les llaman *Revolución*, que además se consuman en nombre de la *Libertad*.

Hemos de cuidar que en nombre de la *Evolución* no nos adaptemos a retrotamiento gregario opuesto al desarrollo ascendente y positivo de lo que es la *Evolución*. Si mal no tenemos entendido, el significado *evolución* o la palabra *evolucionar* en su más propio sentido acepcional, es el desarrollo de una función orgánica. Es decir, el cambio paulatino y gradual de un órgano desde la primera manifestación o aparición, hasta llegar a un estado perfecto o más perfecto de que es o sea susceptible. En los auscultados estudios de la Naturaleza, los diversos autores de la *Evolución* como teoría experimental, coinciden en el significado e interpretación del hecho *evolucionar*. Un autor eximio del conocimiento de la *Evolución* que acabamos de reparar, asevera y se expresa así: «Transformación gradual en línea o trayectoria hacia un estado o punto menos rudimentario o más perfecto de las especies animales y vegetales».

¿Se está de acuerdo con lo dicho o transcrito de lo que se entiende y se define por *Evolución*? Si de acuerdo, hay que atenerse a la síntesis de que *Evolución* o *evolucionar*, biológicamente es avanzar, ascender en proyección perfecta. En lo específico o intrínsecamente ideal, toda doctrina de contenido virtuoso, sublime y superior, por excelencia *Ética-humano-filosófica* responde o ha de responder a esa misma síntesis de progresión evolutiva. Y si razones y argumentos de más peso analítico y sustancial no nos convencen de que la *Evolución* es otra cosa, basados en lo que queda dicho trataremos de puntualizar, al objeto de esclarecer la confusión, el error, — no lo atribuimos a estrategia de opinión — que suele producir y mantener, confundiendo y tergiversando los términos de la *Evolución* con lo que es *adaptación*.

¿Qué es *Adaptación*? ¿Qué significa adaptarse en todo medio y circunstancia? La misma ley biológica que establece el perfeccionamiento en la *evolución*, advierte y constata que por la *adaptación*, las mismas especies que se adaptan a un medio ambiente con-

trario al natural desarrollo, degeneran, con extravíos y pérdidas de sus características peculiares en lugar evolutivamente. Y es que la *adaptación* que se confunde — o se pretende confundir — con la *evolución*, no ya es diferente, si que también contrario en sus consecuencias a los efectos que se producen con el ritmo evolutivo.

Adaptar o *adaptación* es una palabra de simple conocimiento interpretativo; no es otra cosa que el acomodamiento. Acomodar una cosa a otra, que puede aconsejarlo la conveniencia utilitaria, o por otra parte la impotencia y la fatiga para seguir el compás de lo que sin mistificaciones es la *Evolución*. No nos extrañarán las objeciones de quienes se empeñan en mantener que, *evolución* es *adaptación* — o en inverso, que *adaptación* es *evolución* — diciendo por ejemplo, que los melocotones de Europa prosperan adaptándose al medio africano o australiano; y que las vides de América producen uvas en nuestro Continente. Para tales posibles objeciones nos reservamos tantos conque seguir en el juego planteado.

Si no se prueba que atrás es delante, que abajo es arriba y que lo estrecho es lo ancho; insistiremos en señalar el error — o la intención — de que adaptarse no es igual a *evolucionar*; que *evolución* es una cosa y *adaptación* otra. ¿Más al grano y más precisión al sujeto o al caso que nos mueve? De acuerdo, y sin pretensiones de dómines ni de visión exclusiva, a ello pasamos.

Si en todo lo humano — por respetables reacciones distintas — se produce la disensión de juicios sobre las cosas y los casos; normal y lógico es que en la diversidad de temperamentos enmarcados hacia una misma causa, se manifiesten pareceres divergentes. Henos aquí pues, a la C.N.T. o al Movimiento Libertario, con nuestro continente y nuestro contenido hacia la meta inmarcesible del mayor bienestar y máxima libertad. Nos dio razón de ser en lo individual y colectivo una concepción ideal de los principios éticos contra las vigentes injusticias de la sociedad. Surgimos, nos hicimos sentir y adquirimos auge — dicho sin vana ni sectaria jactancia — por que hasta entonces y hasta ahora, nadie supo ni quiso igualarnos en desinterés, en alta moral y sentido humano y constructivo.

El Movimiento Libertario y la C.N.T. de Iberia, por reveses de

por Francisco CRESPO

la lucha sufre una sensible adversidad — nos negamos a llamarle «grave crisis» — que no negándose, ha de saber sobrellevar con estoicismo, con inquebrantable ánimo de reemprender y volver a hallarse. Fero volver a hallarse no es ubicar la nave en aguas estancadas; no es, — aunque se diga que todos los caminos van a Roma —, emprender la curva por desánimo y temor a los desbroces de la recta. Aludiendo a España y al futuro de la organización sindical, suelen decir algunos libertarios que, a los «trabajadores no hay que hablarles de ideas». Tal es la «*evolución*» que algunos hombres conciben, abogando por un sindicalismo acéfalo, por una organización de estricta despensa, sin médula o amorfa. Se insinúa o se sugiere con tal «*evolución*», una opaca copia del sindicalismo de cifras millonarias, paracaídas abierto por el mundo que da juego directo e indirecto al capitalismo, a la política profesional y a las tiranías de Estados y gobiernos.

Haremos votos y esfuerzos por que la C.N.T. y el Movimiento Libertario, los trabajadores de España no «*evolucionen*» a limitación de esas organizaciones, no por mastodónticas más en condiciones de poner fin a su incertidumbre y su explotación. Cabe pensar y prevenir que el anarcosindicalismo debe ser tan ágil como astuto se presente el enemigo y adversario para dar sus golpes de artera reacción; pero adaptarse evocando la *Evolución*, sería negarse como fuerza y esencia revolucionaria, como ideario en positiva acción hacia la redención de los explotados y sometidos del mundo.

SALVADOR SEGUI («Noi del Sucre») EN MENORCA

Relato aparecido en el nº 57 de «Umbral», con los siguientes apartados:

Introducción. La conferencia. Excursión de propaganda por la isla. Datos históricos del internamiento en el Castillo de La Mola de Seguí y otros 33 deportados. Influencia de la estancia en Menorca de los deportados. Varias fotografías. Vale 1 franco.

Recomendamos la lectura del número de «Cahiers de l'Histoire» ocupándose de

L'HISTOIRE DE L'ANARCHISME»

Precio: 5,00 frs. en esta Admón.

«En las jornadas en que he compartido la vida libre y feliz de los Muria, me preguntaba a veces si estaba en una época avanzada a retrasada de un siglo»... — Verrier Elwin.

La obra de Verrier Elwin: «The Muria and their Ghotul», cuya adaptación llevada a cabo por el Dr. Bigot, con el título de «Casas de jóvenes entre los Muria» (1) ha aparecido oportunamente, colocará a su autor al lado de los sexólogos de nombradía, como son los Briffault, lo Westermarck, los Havelock Ellis, los Malinovski, los Guyon, los Magnu Hirschfeld y otros es, por lo menos lo que deseamos. En todo caso el trabajo de Verrier Elwin presenta un gran interés para quien observe la vida sexual de la humanidad de otra forma y desde un punto de vista, que no es el que se ofrece al gran público por los predicadores del rechazo del instinto sexual considerado como pecado inextinguible.

Por varias razones, no como turista o etnógrafo aficionado (actualmente es consejero para los asuntos tribales del gobierno de Assam), el señor Verrier Elwin ha pasado veinticinco años en la India, parte del mundo donde viven los Muria.

Para el lector corriente, cuando se trata de la India, la primera impresión que le viene a la mente es el Budismo, la Trimurti, los Bramanes, el Riv-Veda, el Rey Azoka, el Gran Mogol, la rivalidad entre los Dupleux y la Compañía de las Indias, la rebelión de los Cipayos, las vacas sagradas, las bayaderas, los encantadores de serpientes, los intocables y en otro aspecto, los Vivekananda y los Gandhi. Todo eso emergiendo del seno de una confusión un poco misteriosa sobre lo que queda mucho aún por aclarar. La India es, pues, una inmensa aglomeración de unos 400 millones de seres humanos, grandioso rebaño que el pandhit Nehru, hijo espiritual de Gandhi, se esforzó en sacarlo de la ignominia y conducirlo, por la industrialización a la prosperidad.

El caso es que, al lado de esa India que, por no encontrar mejores calificativos, llamaré «clásica», existe una India «tribal» que no cuenta menos de veinticinco millones de hombres y mujeres esparcidos por toda la vasta península, entre los cuales posiblemente unos cinco millones viven en regiones aisladas, montañosas, fuera de las influencias externas.

Hacia una de esas tribus nos lleva el autor de la obra que nos ocupa: «Los Muria». Estos «Muria» forman parte del territorio

que antes de 1947 (fecha de la independencia de la India) constituía el Estado de Bastar, situado en lo que entonces se llamaban las provincias centrales, convertidas hoy en el Madhya Pradesh. Bastante homogéneos, llegando a unos cien mil, los Muria observan una vida de trabajo rural, cultivan sus tierras con la ayuda de herramientas rudimentarias y se sirven del arado, practican la pesca y la caza, y han permanecido mucho tiempo fuera de las grandes corrientes que modelaban y remodelaban sin cesar la estructura político-social de las comarcas regadas por el Ganges y el Indus, lo que explica que ellos hayan podido conservar intactas ciertas costumbres e instituciones particulares.

Sobre una de estas instituciones — el «ghotul» — ha sido basada la obra de Verrier Elwin. El «ghotul» es un dormitorio reservado, en la mayoría de los pueblos de la tribu, a los solteros (chélik) y a las solteras (motiari) de la localidad, «antes de su casamiento». En ese dormitorio, los adolescentes de los dos sexos practican una especie de camaradería o cooperativa amorosa, en una edad en que el ser humano obtiene un «gozo extremo» de las relaciones sexuales. Que la institución en cuestión llene de sagrada consternación a los misioneros o que poqueve entre los etnógrafos, los etnólogos o gente «ajusden farinae», un interés vivo y comprensible, se concibe fácilmente, tanto más que, en la forma más moderna, el «ghotul», *proscribe* los compromisos exclusivos y *prescribe* el cambio incesante de las parejas.

«La actitud de los Muria frente a las cuestiones sexuales es sencilla, inocente y natural. Está reforzada, en el «ghotul» por la ausencia de todo sentimiento de culpabilidad y una independencia general para con toda intervención externa. Los Muria creen que la unión sexual es una cosa buena; produce gozo, es sana y bella. Cando se realiza entre los elementos necesarios (tales como los «chélik» y las «motiari» a quienes no separa ningún tabú), en tiempo dado (fuera de los periodos menstruales y evitando la relación los días prohibidos), y en el lugar señalado (en el recinto del «ghotul» donde ningún pecado puede cometerse), es el mejor acto y el más feliz de la existencia».

Estaría muy engañado quien

Fuera de los caminos

creyera que el dormitorio de una aldea es un lugar de disipación, depravación o licencia, cuando en realidad el «ghotul» es el centro de la vida espiritual o social de la localidad.

Después de un periodo de ensayo más o menos prolongado, chicos y chicas reciben un nombre social, luego, su vida dentro del «ghotul» se organiza y disciplina (bastante severamente) por vigilantes escogidos entre ellos mismos: el «sardar» para los chicos y la «bilosa» para las chicas. Todo el día, «chélik» y «motiari» deben ocuparse de múltiples trabajos materiales. No existe ceremonia de iniciación sexual ni rito solemne de desfloración.

Si Verrier Elwin ha podido penetrar en la intimidad del «ghotul», los que allí residen se muestran generalmente bastante secretos, reservados. «Una vez que se ha cerrado la puerta y el fuego se apaga — dicen ellos — todo parentesco queda nivelado; nuestras reglas tribales se paran al borde de la cama; a partir de ahí, nosotros no vigilamos a los jóvenes; lo que pasa en el interior de ese país, nadie lo sabe». Los Muria, creyendo que la esterilidad es una consecuencia de la promiscuidad prenupcial, parten de esa opinión, para conducir lógicamente a las chicas a cambiar frecuentemente de pareja, lo que se hace con tanta más facilidad cuanto que no necesita ninguna autorización de los jefes, ni para el primer contacto ni para los sucesivos. «Ningún reglamento rige el deseo, ni nuestros contactos». Pese a todas las reglas, limitaciones, restricciones, tabúes de clases y de clan, habiendo suprimido todos los tabúes sexuales, en varios años por lo menos, «los chélik y las motiari son prodigiosamente felices».

Estamos lejos de querer presentar el «ghotul» como una realización anarquista, pero registramos con gusto esa manifestación al parecer común entre ellos: «Nosotros obedecemos las leyes de nuestro «ghotul» con más fidelidad que las leyes de nuestro gobierno, pues nuestras leyes han sido hechas por nosotros mismos, y por eso las queremos y respetamos».

Es costumbre, en el «ghotul», que las muchachas mayores inicien en el amor a los muchachos más jóvenes (se sabe que en la India aborígen el contacto sexual es «deber» del hombre y «derecho» de la mujer), y que se embellezcan no para un solo joven, sino para to-

dos los que pertenecen al dormitorio. (2).

Es evidente que, para no prolongar indefinidamente este artículo, no podemos entrar en detalles de los reglamentos en vigor y que pueden variar de «ghotul» a «ghotul», pero si podemos decir que es constante el no tolerar ni los celos ni la apropiación corporal. No existen tampoco la prostitución ni el crimen pasional. No hay solteronas frustradas ni neuróticas. No se conoce la homosexualidad, el exhibicionismo, la escotofilia y la bestialidad. La masturbación es rara y son casi desconocidas las enfermedades venéreas, así como las enfermedades inflamatorias, como las de la parótidas, etc.

Las «motiari» temen la maternidad y cabe preguntarse si no recurren al aborto. Sea por lo que fuere, sin ningún método anticonceptivo cuya práctica esté suficientemente difundida, se ha hallado, por 2.000 hombres con relaciones sexuales por lo menos dos veces por semana, 80 embarazos, ateniéndonos a la cifra más baja del «ghotul» más disciplinado.

En todo caso, si un embarazo se produce en el «ghotul», la criatura es aceptada por el genitor, por acuerdo mutuo y la unión se produce.

¿Qué hacen las personas que han permanecido en el «ghotul» cuando salen de él? Pues bien, se casan según la costumbre de la tribu. Y para las personas que se interesan por las cuestiones de estado civil, añadiremos que el 94,20 % de los casamientos se hacen según el deseo de los padres, y que la proporción de divorcios es de 2,60 por ciento. Así es que, mirado desde el punto de vista de la moral burguesa, la permanencia en el «ghotul» no desarrolla entre los que han vivido en común, ni perversión, ni depravación, ni siquiera impudicia. El adulterio, entre ellos, no goza de buena reputación, sino al contrario.

Es digno de tener en cuenta el hecho de que el casamiento no provoca animadversión a las amistades, cuyos lazos son tan estrechos como lo del casamiento.

♦♦

Actualmente sabemos que la institución del «Ghotul» no tiene nada de extraordinario y que existen comunidades más o menos parecidas a las de esos dormitorios por todas partes del mundo: en África, en América, en diversos países de Extremo-Oriente, en Filipinas,

trillados

por Emile ARMAND

en Nueva Guinea, en Polinesia, en Melanesia y en otros lugares. Limitándonos al espacio que nos es permitido utilizar, no podemos entrar en el detalle de las características de esos hogares, donde van a dormir por separado seres de ambos sexos y a menudo los dos sexos conjuntamente, gozando, hasta el casamiento, de la más completa libertad sexual. ¿Fue acaso este sistema social universalmente conocido antes de que aparecieran las civilizaciones organizadas? ¿Hay que ver en ese sistema un «paraíso perdido», y esperar su resurrección en el futuro? Recordemos que toda libertad que no se conquista en lo presente no es más que quimera, ilusión, y que lo futuro está tan distante de nosotros como lo pasado. En todo caso, los primitivos o pseudo-primitivos del tipo Muria — doquiera que hayan vivido — han resuelto agradablemente el problema de la juventud feliz, lo que no han logrado aún nuestros civilizaciones.

Sólo de paso mencionaremos el fiasco de la evangelización pura y simple de los «primitivos»; para los «naturales» del archipiélago de las Andaman (golfo de Bengala) — por ejemplo — fue la puerta de la muerte, y el contraste era vivo entre los conversos y la gente de las tribus libres de la jungla. Los conversos vivían tristemente porque les habían suprimido sus danzas y sus cantos. Y es el caso que «la tribu que danza, no muere».

Y por cuanto se refiere a los Muria, es de temer que la evolución de las condiciones de la vida en la India, ponga término a la institución del «Ghotul» o por lo menos que la transforme completamente.

**

«Yo no propongo — concluye el señor Verrier Elwin — el reemplazar nuestros establecimientos de enseñanza secundaria por un «ghotul», ni transformar nuestros hijos en «chelik» o «motiari», pero, puedo señalar que en la vida y enseñanza del «ghotul», existen elementos que nosotros deberíamos examinar, y que el contagio del sentido muria de la vida no haría mal a la mayor parte de nosotros».

Emanando de un hombre que ha podido comparar debidamente la vida de los supuestos primitivos con la de los no menos supuestos civilizados, esta conclusión debería ser meditada por aquellos que se vanaglorian de defender las buenas costumbres, con tal que sean

sinceros y hayan echado fuera de sí todo cuanto enturbia su pensamiento. Quizá cayeran en la cuenta de que entre las reivindicaciones anarquistas, la que se refiere al amor y a la libertad del amor, con todas las responsabilidades que ella implica, no presenta nada de utópico, sino que, por lo contrario, corresponde a las aspiraciones profundas de la unidad humana, como a las de las colectividades que no han sufrido la intoxicación de la culpabilidad original. ¿Pero, dónde y cómo, actualmente, unidad y colectividad podrían expresarse sobre tal problema sin temor de que su voz fuera ahogada?

(Traducción de Fernando Ferrer)

(1) Ediciones N.R.F.-Gallimard (Colección: «L'Espèce Humaine»). La adaptation del Dr. Bigot no trata más que de la parte principal de la obra.

(2) No nos es posible invocar sino en forma sucinta, la cuestión de los niños quiénes, desde la edad de 4 años forman parte obligatoriamente del «ghotul», enviados por sus propios padres y conforme a sus propios deseos, pero, se asegura que no hay punto de comparación entre los pequeños seres educados en el «ghotul», donde se practican más de cinco juegos diferentes, y las criaturas miserables, sucias, de mirada triste, de pueblos del mismo nivel cultural, pero donde la existencia del «ghotul» es ignorada.

TOMBOLA Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda

Esta Tómbola tiene un relieve original bien simpático por la contribución directa de premios por parte de los Núcleos y compañeros, y a la vez una gran significación ética y solidaria.

Los Núcleos continúan ofreciendo nuevos premios de valor.

Los compañeros de España también se interesan por la Tómbola.

El buen éxito de la Tómbola Intercontinental depende principalmente del interés y actividad que por ella tomemos cada uno de nosotros.

Los boletos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I. — Francisco Subirats, 4, rue Belfort, Toulouse — en las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

Con el debido respeto

A los confederales siempre les ha distinguido de los demás trabajadores su forma de proceder, el poner en todo momento su dignidad y valor por encima de los convencionalismos.

Entre los hombres que pertenecen a una sindical obrera como la C.N.T., no debiera, en la actuación, haber motivo, para poderlos clasificar; con decir: Actúa, es consecuente con tácticas y principios, defiende las ideas que siente, las propaga con todo el calor de su corazón, creo que sería suficiente para hacerse una idea clara y precisa de la actividad de los compañeros. Sin embargo, no siempre es así.

Hay algunos casos de confederados que, al socaire de las ideas, y cubriéndose con los sacrificios de otros, se hacen pasar por máximos idealistas, y cuando hay que demostrarlo con hechos, no con palabras, mejor o peor pronunciadas, entonces todo son excusas, pretextos y obstáculos.

La diferencia que existe entre los compañeros que actúan en España, y la de los que estamos en Francia, es bastante grande; y debiera ser considerada.

En los que actúan en el interior late un espíritu real de sacrificio, porque continuamente hay un evidente peligro, cosa que no se da en el que lucha en el exilio. Aquí, se pasa el tiempo, muchas veces, como las cigarras, divirtiéndose al caminante con su monótono estribillo.

Parece ser que, algunos, afortunadamente pocos, cuando se celebra un acto público, de concentración de multitudes, es entonces que dan la sensación de que son algo, que aun queda entusiasmo, ganas de lucha, fe en los hombres y en las ideas. Pasa esta ola de efervescencia colectiva, y los días que la suceden son, para ellos, de apatía, de falta de voluntad, de retraimiento, de postergación, de rutina, todo, tratándolo de justificar, sin ser justificable.

Por el contrario, en España, la lucha es muy diferente de cómo se hace en Francia.

Allí el tener un cargo, el reparar un manifiesto, el propagar las ideas, el hacer sabotaje, el declarar huelga, el oponerse al mango de las autoridades, es hacer motivos para ingresar en la cárcel, incluso a veces, ir al piquete de ejecución.

Otro de los principales obstáculos con que tropiezan los del interior es el económico: muchos com-

pañeros caen en las redes que tiende la policía por falta de medios de subsistencia; a pesar de ello, todos los días nos dan lecciones de sacrificio y abnegación.

En nuestra tierra, los compañeros demuestran con perseverancia que tienen fe, coraje y voluntad para actuar contra el régimen, al mismo tiempo que vigorizan las ideas que sienten y que nos son comunes.

Hay situaciones que para llevar un aviso, o prevenir un compañero de que husmean su rastro los sabuesos de la dictadura, cuesta el perder uno o varios días de trabajo, no obstante se hace; para eludir vigilancias a pie, en algunas comarcas, (sabemos el caso de un compañero, anciano de 72 años de edad que hizo el recorrido de treinta kilómetros sin otro medio de locomoción que los de sus viejas y deterioradas alpargatas) para comunicarles a varios compañeros el peligro que corrían por haber sido descubiertas sus actividades.

Todos estos sacrificios se hacen sintiendo la satisfacción del deber cumplido como única recompensa.

Aquí no ocurre igualmente.

Después de haber dormido tranquilamente, desayunado a voluntad, con dinero para pagar lo que cueste el billete del servicio de autocares que circulan en todas las direcciones, a ciertos elementos les cuesta trabajo el acudir a las asambleas; estando prestos siempre a presentar factura de servicios prestados a la organización.

He aquí la diferencia que encuentro entre los que actúan en nuestro país de origen y la de los que vivimos en el exilio.

Con todo lo dicho no tenemos interés en ofender a nadie; solo el sincero deseo de estimular a los retraídos nos ha conducido a escribir estas líneas.

J. HIRALDO

«COLECTIVIZACIONES: LA OBRA CONSTRUCTIVA DE LA REVOLUCION ESPANOLA»

Ediciones C.N.T. — 1973. 220 páginas, 10,00 francos.

El libro que no puede faltar en la biblioteca de ningún estudioso. La más completa recopilación de documentos y de testimonios directos sobre lo que fueron las realizaciones socialistas libertarias en la España de 1936-1939.

Pedidos: Servicio de Librería, 33, rue des Vignoles, 75020-París.

Necrológicas

JOSE MARTIN ORMIGO

Por una enfermedad que no perdona dejó de existir este compañero; en consecuencia, la F. L. de La Rochelle ha sufrido una nueva baja. El luctuoso suceso ocurrió el 8 de enero de ogaño. José Martín era oriundo de Estepona.

Conociendo a Marín podemos afirmar que su constancia confederal no decayó nunca a pesar de la pérdida de su querida Andalucía y de España toda y de haber sufrido todas las vicisitudes del exilio. Pera ejemplo de extraviados y fatigados por el camino que recorreremos todos, Martín ha sido constante hasta su último momento, en la acepción confederal más pura de la palabra.

Familiares, compañeros y amigos lo acompañamos a su última morada con sentimiento profundo. Por nuestra parte hemos considerado que la fidelidad a la CNT y a las ideas que demostró Martín, merece ser seguida por los que permanecemos en la vida con algo más que estómago, es decir, con preocupaciones morales.

El entierro, naturalmente, civil, fue emotivo. El féretro iba cubierto con la bandera rojinegra. El secretario de la F. L. rochelense trató de hacer el panegirico de Martín y no pudo a causa de la tristeza que le embargaba.

A sus hijos, nietos, a su hermano y sobrinos y demás familia les manifestamos nuestro más sincero sentimiento de la F. L. de La Rochelle.

FERMIN BALAUDE

Natural de Beceite (Teruel). Este buen compañero falleció en septiembre de 1972 en Miranda (Gers), donde residía con su compañera Engracia, ambos animados por la ilusión de todos: regresar a la España al fin liberada. En cuanto a él, no ha sido posible.

Balaude sufrió una larga enfermedad que acabó con sus ánimos. El día del suceso salió de paseo y en vista de que no regresaba, familia y amigos procedieron a su búsqueda, encontrándolo a la vera del río con la cabeza dentro del agua. La explicación lógica es que cayó con mala fortuna a causa de un mareo.

Desde muy joven Balaude militó en la CNT. En calidad de anarquista sufrió encarcelamiento varias veces, y en ocasión del movimiento de 1936 se jugó la vida repetidamente, y así hasta el fin de la contienda, que se internó en Francia como todos nosotros.

Sufrió campos de concentración y se agregó inmediatamente a la CNT en su acepción claramente anarcosindicalista.

Fue enterrado civilmente, habiendo un compañero de la F. Local de Auch dedicado emocionadas palabras al extinto compañero, dando el pésame a la afligida compañera y demás familiares.

La F. Local de Auch

El campañero Miguel Foz añade: El compañero Fermin Balaude fue muy poco conocido en la Comarcal Valderrobres - Beceite porque de muy joven se marchó a Cataluña, siendo ahí que se prodigó como militante. El 19 de julio del 36 se hallaba en Gerona, formando parte del comité revolucionario. En agosto del propio año tuvimos él y yo una entrevista, habiéndome entregado material contra el fascismo que buena falta nos hacía. Si he tomado noticia de «Espoir» para pasarla al «C. S.», es porque en el semanario de Toulouse apareció el nombre tan equivocado que ningún compañero lo podría reconocer, ni siquiera los de Beceite.

ADMINISTRATIVAS

—F. Ventura, 66 Salses. Recibida la tuya. Nos excusamos por lo que indicas. Empero, la reclamación del 1º Semestre, o sea hasta el 30-6-73, se ha hecho de carácter general.

—P. Castaño, 54 Serroville. De acuerdo con lo que indicas en la tuya. El Semestre, o sea 25 frs. son hasta el 30-6-73. De todas maneras haremos como indicas.

—Arus Pierre, 32 Seisson. De acuerdo con lo que indicas en la tuya. Haz como mejor convenga a tu estado.

—F. Queudet, 56 Lorient. Reçue ta lettre et ton mandat. D'accord pour l'envoi.

—Isidro Roda, 66 Port-Vendres. Recibida la tuya. Paso encargo a los amigos de antaño. No has de mandar nada. Tu ficha está en regla como convenido.

—José Lucas, 11 Tiebes. Recibida la tuya. Arreglamos como indicas. Lamentamos tu estado de salud.

—Enrique López, 83 Hyères. Recibida la tuya. Respetamos tu norma de pago del «C. S.».

—Cortés, 13 Marsella. El talón recibido se refería al 1º Semestre del 73. El año 72 pagado por el giro que indicas.

—Pedro González, 62 Montauban. Recibida la tuya. Seguiremos enviando.

COMUNICADOS

F. L. DE DREUX

Son invitados los compañeros el domingo 1 de abril a las 10 de la mañana en el local de costumbre a la asamblea general ordinaria.

Los delegados que acudieron al Pleno informarán de los acuerdos sobre nuestro semanario «Combat».

F. L. DE DRANCY

Convoca a Asamblea para el 1º de abril para dar cuenta del pleno y posible documentación que se va ya acumulando.

F. L. DE THIAIS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 1º de abril a la hora y en el lugar acostumbrado. Se ruega puntualidad.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general ordinaria el día 8 de abril a las 9 y media de la mañana.

PARADERO

—R. Pelejá desearia saber noticias de la familia Asunción García Argüelles, de La Felguera-Beneros, que durante la guerra estuvieron en Capsanes (Cataluña) y en 1940 regresaron a Asturias. Dirigirse al compañero indicado, 18, rue d'Austerlitz, 69004-Lyon, Francia.

REGIONAL DE S.I.A. PARIS

Nos enteramos del fallecimiento del compañero Epifanio Chueca oriundo de la provincia de Zaragoza.

El compañero Jacinto Gil de los Amigos de S.I.A. de Chartres nos transmite esta fatal noticia. En contacto asiduo con el fallecido compañero, Gil ha entregado la cantidad de 1.200 francos que el compañero Chueca dejó.

Nuestro compañero Gil, viejo compañero que junto con otros ancianos como él, es digno de toda consideración. Y el gesto de Chueca y él mismo, es prueba que el concepto solidario cundia y cunde en ellos, y por lo tanto quizá con necesidades a cubrir.

F. L. DE PERPIGNAN

La secretaria de Cultura y Propaganda anuncia que el día 15 de abril a las 9,30 en el local de SIA, 9, rue Duchalmeau, habrá una charla-debate sostenida por el compañero F. Blanco con el tema: «Problema social; lo que hacemos y lo que olvidamos».

Se encarece numerosa y puntual asistencia.

EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos organiza para el domingo 15 de abril, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 42, rue de Lande, una conferencia a cargo del compañero Vicente Llansola, que disertará sobre el tema: «La CNT y la generación intermedia o el futuro confederal».

Quedan invitados todos los compañeros, simpatizantes y amantes de estos actos sociales y de actualidad.

CENTRO CONFEDERAL PARIS

Sábado 6 de abril: Conferencia a cargo de compañero Marciano Sigüenza, quien versará sobre: «El Movimiento Libertario ante el futuro español». Amplia invitación a todos los cenetistas.

**

Domingo 1º de abril a las 15 30 de la tarde, proyección magnetoscópica de una película sobre el problema de Larzac, a relacionar con las recientes expropiaciones en Aragón.

(Au soins du «Front Libertain»)

F. L. DE ORLEANS

Esta Federación Local convoca asamblea para el domingo 1º de abril, a las 9,30 de la mañana en el lugar de costumbre, rue de Pensées. Dada la importancia de esta asamblea, esperamos la presencia de todos los compañeros.

Al mismo tiempo comunicamos que esta Federación Local en conjunto con SIA, organiza un viaje a París, para asistir al gran día confederal que se organiza el día 15 del próximo mes de abril en el Palacio de la Mutualidad.

Salida del car a las siete de la mañana, plaza Martoi, y regreso sobre las nueve de la noche.

Todos aquéllos que quieran asistir a dicho día confederal pueden dirigirse a los compañeros siguientes:

López, 41, rue de Tudelle.

Márquez, 12, rue du Petit Loup.

Anaya, 10, rue 4 Fils Aymon.

Parra, 1, rue Arthur Honegger.

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

F. L. de Drancy, 36; Valiente, París, 5; Grupo Químicos, Ivry, 80; Carballeira, París, 20; F. Hernández, París 10; Somis Noisy, 37; A. López, Marignanne, 10; L. Alvarez, Peipolles, 1; José Vallés, 20 francos.

Total: 209,00 F.

Projets : Partir vivre chez les sauvages

commencent les problèmes. Il doit trouver lui-même les clés du bonheur et ce ne sera que la chaleur éphémère d'un grand festival pop ou d'un be-in, il parcourera les rues, errant au milieu des marginaux indécis qui feront de même; des hippies du dimanche ou des grandes vacances, trimballant une soi-disant mode révolutionnaire. Il gratouillera de la guitare et sombrera dans des états dépressifs suicidaires où sa personnalité pourra s'évaporer dans la drogue. C'est le triste spectacle qu'offre aujourd'hui Haight Ashbury à San Francisco. Les vrais hippies, eux, ont fui dans les montagnes. Mais la révolution n'est pas sauvée pour autant.

11° Les limites des communautés. Un changement de mode de vie n'entraîne pas obligatoirement un changement radical des structures mentales, des manières de penser les rapports inter-humains. Bien souvent les habitudes et les valeurs que la société a léguées de force aux individus se retrouvent inchangées dans la structure communautaire. Celle-ci bien que nouvelle, ne peut que perpétuer des valeurs et des attitudes propres au système que l'on condamne. Loin d'être créés ex-nihilo, la structure communautaire actuelle n'est que l'image renversée du système. Au lieu d'être créés afin de répondre à des besoins véritables, ces éléments constitutifs sont totalement dé-

terminés à être ce qu'ils sont, car ils s'opposent terme à terme aux structures dominantes. Bien loin de l'utopie, nous voilà en plein déterminisme.

12° Mais il y a plus grave : un îlot libre peut difficilement survivre au milieu d'un monde non-libre. Nombreuses sont les communautés dont les membres doivent exercer un emploi à l'extérieur. Tout le monde. Aucune communauté n'a réussi à vivre en autarcie, c'est - à - dire qu'aucune n'a pu vivre en contestant totalement la société industrielle,

« Pas de travail "mauvais temps à passer", mais un travail libérateur, créateur, un travail loisir : l'artisanat »

étant donné que toutes doivent plus ou moins leur existence à l'achat ou au vol de biens que seule la société industrielle fabrique. Cela signifie implicitement que les communautés défendent le système industriel puisqu'il leur est nécessaire. Or les communautés (la société parallèle) doivent prouver le contraire pour remplir leur rôle historique.

Certes, l'autarcie alimentaire est possible. En cherchant bien, on trouve encore en France des vieux paysans qui la vivent ou qui savent encore comment la vi-

vre. Les communautés n'ont qu'à se mettre à leur école.

Mais l'autarcie alimentaire n'est pas l'autarcie. En effet, les outils qui ont servi à cultiver proviennent du système : la bêche, la houe, la pioche, le râteau dépendent de grands trusts qui puisent leurs matières premières en pillant le Tiers Monde (fer mauritanien) et raffinent le minerai dans des combinats industriels super-polluants à l'intérieur desquels le travail ouvrier est super-dément : allez vous promener du côté du Nord de la Lor-

quoi allez-vous débiter un arbre et tailler son bois sinon avec du fer? Une hache, un canif, et vous êtes tributaire du système. Durcir la pointe avec le feu? Ah, bon. Et le briquet, et les allumettes, ça tombe du ciel? Apprenez donc à frapper deux silex, vous serez sur la bonne voie. Mais mes arguments ne vous ont pas démolis, vous venez de trouver une parade : obtenir du fer par des méthodes artisanales style « forge au Moyen-Age ». Très bien, mais pour forger il faut une enclume et un marteau et ça ne tombe pas non plus du ciel : vous l'achèterez dans le système. Et puis le minerai, il faut aussi l'obtenir et comment l'obtenir sans un objet en fer (une pioche) pour jouer les taupes dans le sous-sol.

Vous voyez, vous êtes coincés. On ne peut obtenir du fer sans avoir déjà du fer au préalable. Seul, le système industriel en France, fournit le fer. Vivre en autarcie signifie s'en passer, ce qu'aucune communauté ne sait encore faire.

(A suivre)

Provocations ou fantaisies BREF ! on l'a échappé belle (sic)

Je veux vous dire combien je suis indigné... par ce qu'il y a dans « Communauté » que mon demi frère m'a montré.

Vos groupes de communautés, c'est tous des fainéants. Ça refuse la « société », mais on veut bien toucher les allocations de chômage. Vous êtes tous des anciens étudiants et les travailleurs comme moi paient pour vos études et après, vous êtes bergers ou même rien du tout.

On va voter bientôt et nous, notre parti, va gagner, et vous allez travailler tous.

J'ai parlé au chef de cellule de vos histoires de mépriser la famille et les institutions de notre pays. Le Parti communiste mettra de l'ordre dans les affaires et vous serez à la place qui vous sera attribuée. Si encore vos artisans, c'étaient des couvreurs, des charpentiers, des cordonniers qu'on n'a plus, mais faut apprendre le métier, c'est plus fatigant que vos aneries.

Je vous méprise d'avoir trans-

formé mon demi frère, qui était bon élève en clochard. Vous êtes repérés tous par le parti. Vive les prochaines élections et notre victoire.

Salut.

Mr VALUCHET

NDLR. — Texte lu et extrait de « C », num. 75. Bulletin des Liaisons du Mouvement néocommunautaire francophone. 8. Allée Roland-Garros, 94310 Orly.

PERMANENCES LOCAL

les : lundi, mardi, mercredi, jeudi et samedi de 14 h. à 18 h.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

« Et si la société bourgeoise dépérit, si nous sommes, aujourd'hui dans un cul-de-sac, dont nous ne pouvons plus sortir sans porter la torche et la hache sur les institutions du passé, — c'est précisément à cause d'avoir trop compté, ce qui a fait le compte des gredins. C'est à cause de nous être laissé entraîner à ne donner que pour recevoir, d'avoir voulu faire de la société une compagnie commerciale basée sur le doit et l'avoir. »

P. Kropotkine « Le Salarial »

Nous vous informons que la brochure « Le Salarial » de P. KROPOTKINE vient d'être rééditée et que vous pouvez vous la procurer contre (1) ou (2) à la librairie CNTF, 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS 9^{ème}.

(1) 1,50 F. (2) 10 F. pour 10 brochures.

Petite incursion dans la société bourgeoise

Et pourquoi ne serions-nous pas fou ?

(Première Partie)

Il semble assez évident, frère, que ces gens sont des cochons ! Leurs institutions humaines ressemblent fort à de répugnantes porcheries, à d'immondes élevages de porcs, à des abattoirs perfectionnés. La cause de cette évidence est le cours même de leur histoire, de leur rigolo passé historique... Le cochon se vautre dans la boue, comme eux dans leur boue écologique, dans les émanations et les ordures de leurs campagnes. Le cochon détruit sa progéniture, eux également, mais avec des raffinements d'humanistes.

Les parents bourgeois et conservateurs sont simultanément un volumineux cochon bisexué et une gigantesque usine de bacon. Voilà leur ambiguïté première. Et ceux qui tentent de se sauver par une quelconque issue de secours de leur fabrication, finissent en principe, dans une grande manigance à goretts, un abattoir qu'ils appellent prison.

Ils arrivent inéluctablement à se rouler dans de profondes boues mouvantes et putrides où ils se laissent frire et transformer en bacon trop croustillant, sous le chapeau d'un crématoire; mais ils en profitent pour garder au chaud les pieds pannés de leur parentèle.

Sous l'angle génito anal, le cochon, malgré son cannibalisme, apparaît comme étant au demeurant l'animal le plus accueillant du monde. Il offre à tous son trou du cul avec une lèvre inférieure saillante. Si la folie a quitté le fou, elle n'est pas morte pour autant avec le cochon; restée dans l'atmosphère, elle est disponible pour qui désire la saisir. Hélas dépêchons-nous car elle est en passe de devenir stérile, ou tout au moins frigide.

Mais... revenons à nos cochons ! S'ils avaient des ailes, dit-on, tout pourrait arriver. Il est peut-être bien possible que ces érotiques quadripèdes aient d'invisibles ailes. Dans ce cas, eux gros propriétaires ventrus, dodus, cossus, sont des cochons avec soit des ailes invisibles, soit avec des moignons d'ailes. Levant leur regard glauque vers le ciel, n'implorant-

ils pas leur fusion porcine : dieu et la madone ?

Le cochon comme eux n'est-il pas empli de peine et de ruse ? C'est du moins ce que confirme la vieille légende du chinois dont le logis brûla et dont les cochons furent rôtis. Il introduisit son doigt dans l'anus d'un bestiau et l'en ôta vivement car s'étant brûlé. Suçant son doigt douloureux il lui trouva un goût délicieux et découvrit le cochon rôti...

Il semble qu'à coup sûr ils sont tous des goretts affamés. Que c'est triste de renoncer au bacon.

Appendice :

Le chef (1). Ce qu'il ignore, c'est la totale primauté, dont il n'a ni conscience, ni expérience, de la puissance de tension des muscles de son trou du cul. Chacun des sons qu'il profère déglutit de ses lèvres anales; ses mots suintent à travers ses hémorroïdes, sang, stagnant, croupissant au fin fond de stéréotypes politiques monstrueux. Une fois l'an il se démène à la main sa vieille serviette noire qui, loin de contenir une saine merde que l'on expulserait dans la joie, se voit porteuse d'une merde inhibée intérieure, que l'on exhibe devant les teigneux cameramen de la télévision. On l'aperçoit par la suite dans les sombres recoins intestinaux de son esprit, lequel n'est d'ailleurs plus un esprit, mais un pitoyable et collectif non esprit, insensible aux négations de tous les actes sociaux qui pourraient changer quelque chose pour quelqu'un.

C'est sans nul doute Martin Luther King qui a apporté justification théologique à cette attitude. Probablement se sentait-il comme une crotte bénie au sein du divin anus, prête à être expulsée en ce bas monde et, en conséquence il attendait patiemment que ce soient les autres qui poussent.

Claude LAPORTE

(1) Chef, roi, président, ministre, député, sénateur, militaire de carrière, patron, haut fonctionnaire, directeur, sous directeur, proviseur, censeur, prêtre, archevêque, évêque, pape, moine, sœur, etc., il faut tirer la chasse d'eau.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Exploitation tous azimuts

(Quelques extraits d'un article paru dans « Le Monde » du 23-3-1973.

« Les grèves de la faim de travailleurs étrangers se multiplient depuis quelque temps en France. Elles mettent en évidence non seulement les carences de la nouvelle réglementation sur l'attribution des cartes de travail et de séjour que des organisations de défense des étrangers viennent de dénoncer comme « illégale », mais aussi la misère matérielle et morale dans laquelle vivent des centaines de milliers d'immigrés.

» La France, depuis des années, offre un pénible spectacle. Des centaines de milliers de travailleurs étrangers font l'objet d'un trafic qui rappelle la traite des esclaves. Des rabatteurs, des passeurs, des intermédiaires de tous genres exploitent la misère et le désarroi des travailleurs migrants. On leur fait payer des grabats pour dormir, des papiers pour travailler. Depuis des années des milliers d'entre eux, et beaucoup d'enfants, tombent malades dans les bidonvilles et les caves où ils sont entassés. Des enfants non ou mal scolarisés se sentent rejetés.

» Jusqu'à la guerre de 1940, pourtant, notre pays avait pratiqué une politique prévoyant au moins

un recrutement et un accueil social permettant l'adaptation, et par la suite l'assimilation des immigrés.

» Au 1^{er} janvier 1972, on enregistrait, en France, 3.628.452 étrangers, soit 1.926.585 hommes, 872.215 femmes et 824.380 enfants.

» Ces chiffres officiels sont naturellement inférieurs à la réalité. Des sondages faits dans certaines régions révèlent qu'il y a, en moyenne 10 % à 12 % d'étrangers de plus que ceux qui sont officiellement enregistrés. Ce qui porterait à plus de quatre millions la population étrangère en France, soit l'équivalent d'un pays comme la Norvège ou le Danemark. L'augmentation moyenne annuelle oscille entre 5 % et 6%. Les plus fortes augmentations sont notées chez les Portugais : près de 90.000 par an, viennent ensuite les Algériens, les Marocains et les Yougoslaves.

» Cette importante immigration étrangère est une nécessité démographique et économique pour la France. Du fait de leur jeunesse, ces étrangers ont une forte fécondité, plus de cent mille naissances par an, et participent à la croissance démographique du pays.

» Sur le plan économique, l'apport des migrants est indispensable. Ils fournissent 20 % des travailleurs dans l'industrie, 30 % dans le bâtiment et les grands travaux; sans eux, nombre de grandes entreprises devraient fermer.

» La nécessité vitale de cet appoint fait qu'on en néglige les aspects humains. On utilise les migrants parce qu'ils apportent une main-d'œuvre souple, bon marché, que l'on renvoie suivant les besoins. L'immigration fournit en outre des travailleurs qu'on n'a pas eu à élever ni à former — ce qui constitue un capital considérable si l'on évalue ce qu'il en coûte d'amener un homme ou une femme jusqu'à l'âge du travail.

» L'opinion française, mal informée par les pouvoirs publics, ignorant la valeur irremplaçable de ces trois millions et demi d'étrangers, tend à les maintenir dans une ségrégation morale et matérielle qui ne peut qu'encourager les sentiments racistes. »

COMMUNIQUES

17^e UNION REGIONALE

Afin de faciliter le travail de la Commission Administrative Confédérale, les militants anarcho-syndicalistes des Unions Locales de la Région sont invités à participer à la réunion du 31 mars (17 heures) où seront recueillies les suggestions en vue de confectionner l'Ordre du Jour du prochain Congrès Confédéral. La réunion se tiendra à Saint-Etienne, à la Bourse du Travail, salle 15 bis, Cours Victor Hugo.

Le Secrétariat provisoire de la XVII^e U. R.

11^e UNION REGIONALE

Nous informons que les camarades de la CNTF n'étant pas rattachés à un syndicat, peuvent venir cotiser pendant les jours de permanences au local, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Samedi de 14 h 30 à 18 h 30.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

5 AVRIL
1973
NUMERO 748
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

CHEZ RENAULT:

Revendications de dignité : humanisation des conditions de travail et possibilité d'accéder à une qualification correspondant au travail.

AU LYCEE :

Refus global de la loi Fontanet (Deug) et de la loi Debré (Sursis). Remise en cause de l'enseignement et de l'armée...

Seule l'action des travailleurs par la grève générale pourra résoudre les vrais problèmes.

PAS DE SURSIS POUR LES RESPONSABLES !

(Suite)

13° Le mouvement communautaire aux Etats-Unis en est à ce niveau de prise de conscience. En France, rares sont ceux qui sont parvenus à cerner ainsi les limites du mot communautaire, bien que cela soit en train de se faire grâce à la pression administrative et touristique croissante sur tout le territoire : les communalards ressentent à quel point ils sont tributaires du système, étranglés par des problèmes d'argent donc d'achat dans le système, donc de manque d'indépendance.

14° Vivre en autarcie, se passer de fer, cela signifie réapprendre l'âge de pierre, et redécouvrir à partir de la pierre comment obtenir du fer. C'est avec joie qu'on en arrive à la conclusion qui s'impose, car cette conclusion comporte clairement tous les éléments que les communautés les plus avancées découvriraient à tâtons intuitivement.

Quels éléments ? :

— La vie tribale, la vie en petits groupes humains autonomes où la vie sociale est décidée par tout le monde grâce à la démocratie directe des palabres, l'équilibre des rapports des hommes avec la nature, le respect de la nature et l'intégration de la vie de l'homme dans celle-ci, le calme, la poésie, les loisirs à longueur de journées grâce au travail artisanal...

Quelle conclusion ?

Partir apprendre cette vie chez les sauvages, car eux seuls connaissent encore la clé de cette vie. Peut-être découvrirons-nous alors que cette vie satisfait tellement tous les besoins garantissant le bonheur possible que nous n'aurons même pas envie d'apprendre à découvrir le fer. En tout cas, pour employer un mot à la mode, nous y apprendrons réellement des « technologies douces » dont la fabrication aussi sera douce, ne heurtant ni l'homme ni la nature.

15° Cet exposé est un peu long mais il le fallait pour montrer à quel point partir chez les sauvages pour un occidental s'inscrit au sommet d'une évolution historique cohérente. Résumons-la.

« Nous devons dormir, nous réveiller, AIMER »

Naissance de l'industrie dans l'une des multiples sociétés qui peuplent la terre. Mystification pour embrigader les populations rurales. Développement du travail parcellaire à la chaîne. Contestation de l'injustice avec laquelle des hommes en exploitent d'autres.

Expansion de l'industrialisme semant le déséquilibre psychique, démographique, économique du Tiers-Monde. Développement accéléré de l'industrie qui fait apparaître son absurdité : vivre pour consommer ne conduit pas au bonheur. Atteinte de plus en plus grave des pays industriels contre les cycles écologiques de la nature. Crise de la civilisation occidentale. Contestation pour changer la vie, passage de la révolution simplement politique à la révolution existentielle immédiate. Drop out : communauté se créant partout. Récupération par le Système car autarcie imparfaite. Communautés créées auprès des tribus primitives pour apprendre les techniques de vie autarcique. Multiplication des tribus réellement indépendantes. Catastrophe écologique anéantissant les pays industriels. Survie des communautés tribales. La nature réenvahit les pays d'où l'industrie l'avait chassée. Vers l'Utopie enfin concrétisée sur notre bonne vieille terre.

Une analyse historique plus précise montre qu'au moment même où l'éthnocide se généralise contre les populations rurales du globe, la contestation contre la civilisation occidentale aboutit chez les jeunes à la découverte du mode de vie primitif. Il était temps, mais l'histoire est bien faite. In extremis, des jeunes vont partir vivre dans les dernières tribus pas encore victimes de l'éthnocide pour en recueillir l'héritage et apprendre à le vivre. Les populations tribales du globe ne sont pas vaccinées contre l'Occident : elles ne savent pas ce qui se cache derrière les biens de consommation par lesquels les propa-

Du côté des communautaires ...

Projets : Partir vivre chez les sauvages

prise de conscience des jeunes, la contre-culture, la contestation écologique, tout cela tombe juste à pic pour aller apprendre le mode de vie écologique des primitifs, car précisément il en reste encore : juste ce qu'il faut pour que l'héritage se transmette. Une fois l'héritage transmis, des millions de jeunes quittant le système épouseront ce genre de vie, le seul pur, le seul viable écologiquement, le seul qui permettra de survivre à la ruine de l'humanité occidentalisée.

« La folie d'autrui est propriété commune, elle est nôtre »

16° La solution à l'autre limite à laquelle j'ai fait allusion avant de parler du problème essentiel de l'autarcie — limite provoquée par la persistance de structures mentales aliénées chez les jeunes qui partent en communauté du fait de l'enfance qu'ils ont passée dans le Système — n'existe pas pour nous-mêmes. Nous ne changeons que très difficilement de mentalité. Par contre, cette solution existe pour nos enfants qui, eux, naîtront, dans un monde désaliéné et vivront leur enfance avec les enfants de la tribu primitive avec laquelle nous nous éduquons.

17° Par les enfants, nous en arrivons à parler concrètement du projet présenté ici. Des enfants, il nous en faudra beaucoup : ils sont les porteurs de l'Utopie réalisée ; et l'équilibre démographique naturel joint à une sexualité libérée et naturelle veut que d'enfants il en naisse beaucoup. Première conséquence : nous quitterons la France lorsque l'effectif de volontaires comportera autant d'hommes que de filles. Jusqu'à maintenant, presque tous les liens se sont faits par lettre. Après les réactions les lecteurs et lectrices qui m'écriront, un rassemblement s'imposera où nous pourrions réellement nous voir, nous toucher, nous entendre physiquement et intellectuellement ; c'est ce rassemblement qui décidera tout et je ne sais ce qui s'y décidera.

18° Personnellement — mais il

y aura sans doute j'espère d'autres avis — je ne suis pas pressé de partir mais ce ne sont peut-être que des alibis bourgeois qui m'en empêche : faire des études d'ethnologie. Il faudra donc discuter de l'urgence du départ pour chacun.

19° Ensuite, il faudra discuter de la tribu qui nous accueillera et donc du lieu géographique où nous irons.

20° Puis, on établira les conditions de compromis, c'est-à-dire, quels instruments originaires d'Occident nous seront nécessaires. Ex, héréditairement nous n'y pouvons rien, nous sommes faits pour le complexe pathologique (maladies) de notre pays. Il nous faudra emmener des médicaments et pour nous guérir, et pour guérir les primitifs chez qui nous allons vivre car nous perturberons leur équilibre pathologique.

21° Ensuite, nous parlerons du voyage. D'après les tous premiers contacts que j'ai eus, nous serions

favorables à un voyage lent utilisant des moyens naturels : la marche. Ceci aurait pour avantage de nous donner le temps de nous connaître, de nous habituer progressivement aux changements de climats, de nourritures, d'habits, de civilisations, de nous endurcir progressivement aux multiples techniques d'habileté manuelle et de débrouillardise. Nous arriverions ainsi « en pleine forme » dans la tribu choisie, ayant largement eu le temps de perdre en cours de route notre occidentalité. Peu après, j'ai calculé ce que cela ferait si nous allions à pied jusqu'à la tribu qui attirerait le plus (j'en communiquais un document descriptif à tous ceux qui m'écrivaient) : les Tasadays de l'Indanao (Philippines). A raison de 25 kms par jour, on mettrait entre 1 an 9 mois et 2 ans 9 mois à y parvenir.

22° Alors, on en viendra à parler du fric pour l'achat des objets de compromis et pour le voyage. Personnellement, je propose que ceux qui n'auront pas de fric au départ ne soient pas dépendants des autres. Nous partirons sur le même pied d'égalité = Zéro. Nous nous trouverons (dans une ville où il y a de l'emploi) un grand logement si c'est en hiver, nous camperons à côté si c'est en été. Nous y vivrons tous dans l'exaltation des préparatifs du départ. Ces préparatifs consisteront à ce

(Suite page III)

15 DE ABRIL PARISINO CON MORTIMER SHUMAN

CADA año, ante la proximidad del Festival cenetista, los compañeros, bien acostumbrados a la presencia de un astro de la canción, se preguntan: «¿Quién será el cantor máximo de este año?» Pregunta que igualmente nos hacemos nosotros. ¿A dónde ir para conseguir el «plato fuerte» que nuestro interesante público exige? ¿Qué artista de enorme crédito querrá venir, graciosamente, a prestigiar una vez más nuestro solidario y fraterno espectáculo?

A decir verdad, los que componemos la Comisión organizadora de la fiesta abrialeña, y con nosotros cuanto compañero se desvela para ayudarnos a la consecución de un éxito, el espectáculo más hermoso que se nos pueda ofrecer es una sala llena hasta el desborde, como signo de vitalidad y fraternidad cenetista, pues no es simple viruta verse colmado de entusiasmo por tanta y tan noble presencia, dada, por otra parte, a la expansión amical y compañeril por aquello tan sentido del abrazo amenizado con palabras sinceras: «¡Tiempo hacia que no nos veíamos!»

Este — lo repetimos — es el logro mayor de nuestra anual jornada, sin que el mismo desmerezca la importancia de la fiesta artística que, de consuno con el mitin y la demostración cultural del vestíbulo, da tono, motivo y facilidad de éxito a nuestra ya tradicional fiesta confederal de Primavera.

Pero bien, esto es así, y dando cada año artista de relumbré, ¿cuál será el del día 15 citado? Pues MORTIMER SHUMAN. ¿Y quién es Mortimer Shuman?

Es un cantor norteamericano ávido de producirse en Europa y que después de Inglaterra ha caído en París parachutado con suerte, esa suerte que sólo facilita el mérito propio.

En Manhattan formó conjunto con el coloso de la canción Doc Pomus y con éste escribió unas veinticinco afortunadas canciones para el excelente King Presley.

Todo ello — que no es poco — no evitó que Mort Shuman no conociera los avatares de la bohemia, por gusto de la libertad y por fuerza de las privaciones, que de todo hay en este pícaro mundo, incluso la «sarna que con gusto no pica». Mort Shuman ha peleado bravamente con el fantasma de lo imposible, lográndolo vencer a

fuerza de ingenio y siempre con la sonrisa de la juventud animosa creyente en sus propios méritos.

En París, Shuman se ha codeado con Brassens en el Olympia, y con Jacques Brel convino presentar, con ayuda de Eric Blau, un «Jacques Brel is Alive and Well and Living in Paris» en fama de gran espectáculo, esta vez en su tierra natal de Norteamérica.

Alguien ha comparado Mort Shuman a Atahualpa Yupanqui, no en identidad de géneros, muy distantes en melodía genética, pero si identificados en testimoniar para el pueblo, siempre sufrido y necesitado de comprensión e indicación de su causa. Shuman anda por este franco sendero sin aspaviento, sin ademán de tragedia: bonachonamente y líricamente, haciendo entrar en la síquis lo que ésta rechaza a los gritos. El humor es otra de las llaves secretas que Shuman emplea para apoderarse de la verdad y derramarla sobre los públicos.

Al efecto, un comentarista del arte escénico da la medida de las condiciones de nuestro semi-biografiado (semi, aceptando lo dicho por Yupanqui: «El artista tiene obra, no biografía») de la siguiente guisa: «Además, Mort Shuman posee el talento de la mímica que le acomoda fácilmente, por ejemplo, el timbre de voz adecuado a las exigencias y maneras de los «rockers», o, en rigor de verdad, a las de un cantor oriental. Su originalidad característica tiende a un equilibrio diríamos eslavo, entre la pasión y la melancolía (ejemplos: «Monsieur Lee» y «Brooklyn by the sea»). Su voz amplía, segura y rica, le permite abordar toda clase de géneros.» Como visto, se trata de un artista completo.

Aparte autor de letra, Shuman es compositor de música. De concepción amplia, no desdeña, antes lo contrario, presentar con dedicación la obra de otros digna de interpretación y estima, pudiendo nosotros añadir, que merced a esta faceta artística de Shuman, que los aplausos que inevitablemente le dedicaremos en mitad afectarán al letrista Roda Gil, y hemos citado a un querido amigo nuestro.

Con todo lo aquí expresado creemos haber satisfecho la curiosidad de nuestros innumerables favorecedores, que favoreciendo a la Comisión organizadora favorecen al arte, a la pasión, y a las ideas que nos son comunes.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 5 de Abril de 1973.

Jornada Confederal de París

15 DE ABRIL 1973

ANNE et GILLES



Dos artistas tan modestos como sutiles, proa al arte por las dulzuras del sentimiento. El posee voz y guitarra para expresarlo. Ella también voz, y gracia de composición poemática. ANNE y GILLES forman canción única. La intimidad de pensamientos y de equilibrio con que ambos trabajan, la armonía conque eclosionan, dan la pauta de su arte.

Sin preocupaciones de gloria, se sienten libres para ser ellos mismos. No se producen por presiones externas. «Dan lo suyo», dan su néctar. Colette Magny, Brigitte Fontaine, Gilles Dreux y Monique Morelli, así lo tienen reconocido. Nuestro público libertario asimismo lo sabrá reconocer. La palma de la Fina Flor de la Canción, a ANNE y GILLES en 1968 les fue concedida.

Palmas no les faltarán en la Mutualité en la tarde del 15 de abril que se aproxima.

GRAN MITIN EN PARIS

libertario, confederal y antifranquista
Tendrá lugar el 15 abril de 1973 en el Palais
de la Mutualité (Metro Maubert-Mutualité)
a las nueve de la mañana

Perorarán en el mismo:

RAMON FINSTER - FLOREAL SAMITIER
ALEJANDRO LAMELA

y una representación de la Regional C. N. T.
Zona Norte.

¡Asistamos a este acto unánimemente!

F O N D O

El deber de la hora : propagar, propagar incansablemente

ES sabido que para ganar la guerra Napoleón exigía tres soportes: dinero, dinero y dinero. Nosotros, para realizar nuestro ensueño libertario y a la vez librar a España del cautiverio que la aflige, necesitamos un solo elemento: convicción.

Gracia humana que no viene sola; nobleza personal que hay que adquirir con buena voluntad y análisis de la sociedad de los hombres. Sin escuela el niño sube ignorante; sin convicciones, sin conciencia de sí mismo, la persona mayor no va a ninguna parte, queda estancada, despersonalizada, a merced de los vientos de la política sabiamente dirigidos por jefes y directores.

Visto lo que ocurre, no puede haber libertario sin personalidad adquirida a fuerza de comprensión y estudio. Un hombre libre a nuestra manera no se obtiene con pasividad ni griterías. El porvenir es de los hombres serios, conscientes y dinámicos.

En casa todo cristo se queja de que nos morimos de viejos... porque no sabemos hallar los «nuevos». Jamás se había jeremiado así en nuestra tierra española. Se propagaba y obraba con denuedo, incansablemente. Existieron sin duda propensos a la fatiga, pero éstos eran automáticamente sucedidos cuando la modorra los paralizaba.

Es así como se obraba en los tiempos aquellos, sin considerar que fueron mejores ni peores que los presentes. Había convicción y entusiasmo y ello bastaba. No había derrota que en el fragor de los días adversos fuese reconocida. Tras la pausa de unas semanas acudía un reempezar. Que lo del 1939 fue duro y sigue siéndolo nadie lo duda. Pero quienes han pasado por el túnel sangriento del 1920 al 1923 podrían contar cosas iguales. Es la lejanía quien atenúa los efectos, quien borra poco a poco las lecciones de la vida.

Con referencia a nuestro drama del 1939 ahora ocurre lo mismo: la joven generación libertaria, la de ahora mismo, estima que con tanto mirar atrás se le da la lata. Hay anarquistas actuales en España que rechazan regirse por nuestras normas, puesto que requieren las suyas. Nosotros somos comprensivos y no in-

sistimos, pero no dejamos de interesarles por una filosofía ácrata elaborada insuperablemente — o casi — por nuestros grandes maestros. Es difícil que cualquier universitario actual pueda superar a Mella en riqueza de expresión y enjundia de pensamiento. Que ello llegará lo creemos y en buena hora sea. Pero el anarquismo es una idea futurista que en nada asemeja a una orientación política que forzosamente ha de periclitarse con el tiempo.

Los compañeros del exilio hemos de verlo con este prisma: lo sabio escrito es imperecedero y la experiencia adquirida por nosotros, los «anteriores», es otro tesoro impropio para la basura de los años. Pese a lo mucho que en material hemos perdido, queda en nuestro poder y en nuestra memoria mucha cosa, un buen caudal de rica propaganda que hemos de verter sobre el pueblo al cual estamos dedicados. La gran masa popular de allá hoy está desviada, malograda por la fuerza imperiosa de un régimen odiado, sí, pero por ahora insoslayable. No obstante ello, la C.N.T. y el anarquismo nada tienen de perdido en el país con tal de mantenerse en constancia y en actitud efectiva. ¿Cómo? Pasó la era tan heroica como infecunda que marcaran los años del 1945 al 1966, por referirnos concretamente al exilio. Fue dramático y no avanzamos apenas. Otros sectores con menos sacrificio han recogido laureles y publicidad dando ello que pensar. La historia social de España podemos decir que es nuestra y libros nuevos lo explican de esta manera. Disponemos también de juventudes libertarias, aunque se hayan hecho por sí propias, en desconocimiento de nuestras actividades. Hay trabajo, pues, a realizar cara a España.

Trabajo de siembra, de aireo de convicciones. En buena parte en Francia propagamos mucho y bien, pero para nosotros mismos. Hay esfuerzos que desmienten algo esta tesis, pero aunque nobles y bien dirigidos son insuficientes. Importa que nuestra propaganda sea actualizada y acrecentada a lo máximo, que en nuestro

elemento impreso participen los novatos que, por lo visto, recelan de nuestras canas. Primero conviene convencerles de la identidad de nuestros propósitos con los suyos, sin sombra de superioridad por haber nacido antes. Importa asociarse estrechamente a ellos y ofrecerles nuestras páginas — que en parte ya utilizan — y editar en el exilio cuanta propaganda el interior nos reclame. Folletos, libros, ilustraciones, todo escogido para un acierto común; es lo que grandemente importa. Las reuniones, los plenos, los congresos, las giras del exilio, todo bien y de primera; mas no termina aquí la tarea. Urge la búsqueda y dedicación de medios para editar mucho y bueno incansablemente. Algo se ha he-

cho desde el «C. S.», «Espoir», «Terra Lliure», «Tierra y Libertad», y alguna otra hoja que no desconfedera. Recientemente la Organización ha hecho bien publicando un libro sobre el Colectivismo libertario practicado durante la guerra. Libro objetivo que hay que agotarlo, cara al exilio y cara a España. Nadie ha realizado provecho revolucionario como la C.N.T. y el acratismo. Digámoslo pues como lo hace el libro de referencia. Sin dejar de pensar, compañeros, que ante la inmensidad de nuestra labor todo lo que se haga es poco.

Se trata, en definitiva, de re-encontrarnos con lo que éramos antes y con los que, jóvenes y voluntariosos, acuden a relevarnos.

JORNADA CONFEDERAL DE PARIS EL FESTIVAL TRIO GARCIA

Otra vez los tenemos aquí: ella, vivarachita y sandunguera como siempre; ellos, tan exactos y animosos para secundarla.

Tres Garcías tan trepidantes que dan la sensación de treinta. Tres Garcías antisueño, o lo que es lo mismo: que no duermen ni dejan dormir. O se estila a lo español con toda la sangre, o que no haya espectáculo; lo español o lo otro, lo que sea, en tanto no desdiga del verbo y el garbo hispano-americano.

Nuestra Comisión organizadora — siempre atareada y viajera (en Metro) —, andaba a la zaga de algún grupo indoamericano carioca, mas uno y dos o cincuenta compañeros le han dicho: «¿Y por qué no los García?»

Consultados han dicho que sí, que entre nosotros están en su casa, sea en el Confederal, sea en la Mutualidad, sea en el mismo infierno.

Nosotros, vosotros y los de más allá tendremos nueva ocasión de acogerlos y aplaudirlos. Con tres elementos tan dinámicos como los García no hay manos capaces de restar enfundadas en los bolsillos.



Las obras y los días

por FONTAURA

¿LA SENSIBILIDAD CONGELADA?

SERÍA curioso, habiendo tiempo, espacio, y paciencia para ir tomando notas al respecto, seleccionar un conjunto de opiniones sacadas de obras de los psicólogos hoy más en boga, para estudiar los factores íntimos que determinan y conducen el comportamiento humano. Hay casos cuya explicación se nos hace sumamente fácil. Podemos notar sin esfuerzo la trayectoria que a un individuo le induce a actuar de un modo determinado, como algo que se efectúa de una manera instintiva: El hombre que zambullido en el mar, o en un río, trata de ponerse a flote; el que viendo llegar una ventolera de polvo se tapa los ojos para preservarse la vista; el que rápido se retira de un cuerpo muy caliente. Y así muchas causas que originan una pronta y clara reacción en el individuo. La sensibilidad ejerce función instintiva y se obra en consecuencia.

Pero diferentemente de ello podemos comprobar casos, circunstancias, aseveraciones de datos comprobados, de orientaciones claramente verificadas: Diríase que en la mente de algunos, en la sensibilidad, lo que está patente, lo que no admite dudas, lo comprobado, no se comprende, no se capta, no se ve; la sensibilidad permanece ausente, como congelada, incapacitada de hacerse una composición de lugar. Y ante un patente estado de inercia, de pasividad que parece acogotamiento, decadente reblandecimiento de energías, impotencia de la voluntad, la pregunta, el sentido de interrogación brota con aire meditativo: ¿Qué hacer ante las energías apagadas de algunos? ¿Cómo *inyectarles* dinamismo, viva curiosidad, responsabilidad para obrar, inclinación a poner en vilo la personalidad en todos los casos, y actuar con empeño decidido en favor de esas ideas que se han tenido y que todavía dicen tenerlas algunos que en favor de ellas no hacen nada en absoluto?

Hay un adagio catalán que traducido al castellano expresa: «¡Ya puedes silbar si el asno no quiere beber!» Es expresión que se usa cuando hay quienes por inconsciencia, por raquitismo mental, por berroqueña tozudería, no quieren escuchar razones. En esos casos se explica en cierto modo la actitud repelente, el no querer es-

tudiar proposiciones, argumentos. Pero cuando el individuo se muestra de un talante equilibrado; cuando de responsable, de comprensible y ecuaníme toma posición, cabe, ante una actitud inadecuada recordarle aquella expresión de Guyau, al manifestar: «Quien no obra como piensa, piensa incompletamente».

Quien estime que es idealista está en el caso de comprender que implica ser consecuente; obrar de conformidad con lo que significan las ideas que sin ser obligado por nadie ha manifestado pensar y sentir. El que no esté dispuesto a obrar como idealista, actuando, poniéndose en contacto con los que no rehuyen la tarea, ¿a qué esperar ir con la «masa amorfa» que otras veces ha censurado por considerarla apática y vulgar?

SOBRE EL AMOR Y EL EROTISMO

Todo aquello que es humano merece atención, es susceptible de análisis, merece ser examinado y pasado, como antes solía decirse, «por el tamiz de la crítica». Ni que decir tiene que el amor alcanza un valor preponderante, ya no solamente en tanto que «fuente de vida», sino que a título de motivo esencial de placer. Entre los anarquistas es harto sabido que se ha conferido la debida importancia a todo lo relacionado con el amor. Unas veces llevados de un impulso literario, ha habido aquéllos que han entonado loas, ditirámicas expresiones en pos de «la belleza del amor». Otros le han dado un tono más reflexivo y filosófico. Malatesta y Ricardo Mella escribieron páginas muy meditadas a este respecto. Antes, en nuestras publicaciones, se había realizado una intensa propaganda en relación al amor libre y a la unión libre. Magdalena Vernet, Charles Albert, habían escrito interesantes opúsculos en torno al tema en cuestión. En España algunos jóvenes anarquistas, como Mariano Gallardo, León Drovar, y otros, escribieron alguna cosa, siguiendo en teoría las huellas de Armand, e incluso de Han Ryner, que también había abordado el tema.

Pero ya independiente en cierto modo del amor y del placer sexual, está lo que se define como erotismo; lo que no es otra cosa que exageraciones, caprichos, aberraciones. La lectura, en una

revista libertaria, de versos rindiendo culto al erotismo, ha inspirado esta crónica. La aludida lectura reciente puede empalmarse con apreciaciones observadas y que, estando uno desprovisto de prejuicios no vacila en considerar como aberraciones. Incluso de una expresión bien corriente en nuestro ambiente popular hispano, se pueden tildar de «chaladuras». Sí, la palabra puede repetirse: chaladura la del hombre que cumplidos los setenta años pretende ser amado, pretende *conquistar* a jovencitas de veinte abriles. Chaladura el presentar como norma de elevado sentido psicológico el hecho de que la mujer joven ha de amar al hombre ya maduro, por el motivo de que en el viejo ha de hallar provechosa experiencia... ¡Tonterías, la mujer joven prefiere al hombre que como ella es también joven, no al hombre viejo, por cargado de experiencia que esté! De Goethe, cuando tenía ya 80 otoños, dicen que se enamoró de él una jovencita, bella, e inteligente. Fue un amor fugaz. La chica se enamoró del «genio», del «hombre de nombradía universal»... pero a la postre no quiso compartir los achaques, no quiso ofrecer su vida lozana, fresca de juventud, a un «viejo glorioso». Y prefirió besar los labios de un hombre en edad juvenil como ella. Es lo normal, lo que el hombre debe de reflexionar. Desgraciadamente, no se tienen siempre veinte años.

Ya desde la más lejana antigüedad, en prosa y en verso se ha cultivado la literatura de carácter erótico, pero también cabe decir que ha habido muchas maneras de escribir y decir o evocar lo relacionado con la pasión amorosa. Una de las obras maestras del género ha sido «Dafnis y Cloe», de Longo. Para algunos la obra ha sido una pastoral candorosa, para otros se ha visto en ella un estilo licencioso. Quienes así lo crean no hay duda de que quedarían patitiosos si oyeran recitar la pieza que escribió el escritor catalán Federico Soler («Serafi Pitarra»), titulada «Don Jaime el Conquistador». Pero ya en nuestros días, y escritas por *poetas* de inspiración un tanto singular, hemos podido leer imitaciones del conocido poema de García Lorca, «La casada infiel». ¡Pero qué imitaciones, amigos, algo como para taparse la nariz!

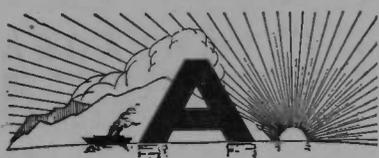
Y es que además de ser malos los versos, la expresiones han resultado peor todavía.

Alguna vez, al tratarse de un compañero autor de un adefesio como en el sentido aludido, y al señalarlo, se nos ha querido hacer ver que a la postre lo escrito reflejaba una expresión de libertad. A ello ha habido necesidad de responder que el buen gusto no anda reñido con criterio anarquista. Conoció en España a cierto tarabana que se las daba de maestro racionalista, tipo pedantón y que ha hecho carrera entre los *deformistas* de la peor especie, que cierta vez se atrevió a dar una conferencia acerca de los problemas sexuales. El hombre lo hacía de una manera tan *científica*, aludiendo a lo de «se mete», «se saca», y así por el estilo, que la mayoría tomaban la cosa a chunga. Y una buena mujer que estaba con dos hijas jovencitas, les dijo escandalizada: «¡Vamos, vamos, niñas, no quiero que oigáis estas porquerías!»

Naturalmente, no se trata de señalar casos y nombres en concreto, pero es de tener en cuenta que de todas las *chaladuras*, conviene evitar mucho las de naturaleza sexual, máxime cuando ya se lleva medio siglo, o más, a cuestras. A lo sumo, cuando en la vida se han pasado momentos agradables en lo que a las relaciones amorosas se refiere. Cuando la nostalgia pretende adueñarse del pensamiento y del corazón, cabe el sonreír y repetir aquello de «¡Que vengan a quitarme lo bailado!»

LOS DOS MUNDOS DE PEARL S. BUCK

Se le había otorgado el Premio Nobel de Literatura hacía ya más de treinta años. Ha fallecido contando ochenta. Tenía escritas bastantes novelas. Tal vez más que una gran escritora, no obstante el prestigio internacional que gozaba, su mérito fue el lograr alternar y reflejar dos mundos distintos: la China y los Estados Unidos. Era norteamericana, pero había residido muchos años en la China y conocía sus costumbres y tradiciones. La complacía reflejar en su forma literaria la dualidad de civilizaciones, lo que posiblemente fue factor esencial para quitarle o para evitar ese espíritu nacionalista, y hasta de «patria chica» que notamos en muchos escritores.



LA LUCHA ESTUDIANTIL

Represión en la Universidad

CARTA

AL PUEBLO TRABAJADOR, A TODOS LOS EXPLOTADOS

TRABAJADORES, EXPLOTADOS, CIUDADANOS HONRADOS

EN estos últimos días la represión que sufrimos los estudiantes por el Estado, ha aumentado. La detención de 18 estudiantes el sábado 10 de febrero ha sido la mecha que ha encendido nuestra lucha. Todos conocéis ya la brutalidad de la policía, que no ha dudado en disparar sobre nosotros o en atropellarnos con sus coches. Durante los enfrentamientos callejeros ha habido numerosos heridos graves. (María Luisa Tena es la que se encuentra peor, con fracturas en la cabeza y pelvis. Rumores difundidos por la prensa extranjera señalan que existen dos muertos en hospitales privados). Por su parte las autoridades académicas, en íntima colaboración con la policía y gobernación, han cerrado todo el distrito para impedir que nos reunamos y detener así nuestra lucha.

La represión asesina del régimen de Franco, que se vuelca, esta vez, sobre los estudiantes, la conocemos todos muy bien. Los trabajadores de SEAT, Bazán, de Vigo, de Granada, de Madrid, etc., pueden hablar de ella porque la han sufrido en su propia carne y algunos de sus compañeros han muerto bajo los disparos de los policías, perros guardianes que mantienen el Estado por la fuerza de las armas.

Aprovechando el cierre de la Universidad ha llegado la última medida represiva. El ministerio ha ordenado la suspensión de la autonomía en las tres Universidades (central, politécnica y autónoma) de Barcelona. Esto quiere decir que: 1º El rector, controlado por un alto funcionario del ministerio de Educación y Ciencia, tiene poderes absolutos de cierre, sanciones a profesores y alumnos, expulsiones, etc. 2º Se podrá utilizar cualquier medio para que el «orden académico» no altere (la policía estará permanentemente en las Facultades). 3º Existirá un control riguroso de alumnos en las clases, el profesor tiene la obligación de denunciar a sus superiores a todos aquellos estudiantes que subviertan «su orden» durante la clase.

El estado de la Universidad es crítico. Los estudiantes sufrimos una represión parecida a la que sufre el pueblo trabajador. En la Universidad del sistema capitalista sólo pueden entrar los hijos de los ricos, burgueses y capitalistas; los trabajadores no tienen esa oportunidad y nunca la tendrán mientras exista este Estado terrorista.

La meta final de nuestra lucha, de la lucha del pueblo trabajador, de todos los explotados y margi-

nados, es el derrocamiento de este Estado fascista. Tenemos que juntar todos nuestros esfuerzos para conseguirlo. Es nuestro primer paso hacia adelante para nuestra liberación total.

¡Obreros y estudiantes: un mismo combate! ¡Por una educación en manos del pueblo! ¡Policía asesina! ¡Represión, no! ¡Muera el Estado! ¡Viva el comunismo anarquista!

*Estudiantes libertarios
de Cataluña*

Barcelona, febrero 1973.

«Los estudiantes libertarios organizados debemos forjar un bloque de acción revolucionaria con todos aquellos combatientes que luchan contra la educación capitalista con métodos revolucionarios directos en el seno de los comités u órganos de base sin ideología concreta que agrupen a los elementos avanzados del estudiantado consciente.» (Del «manifiesto base» de diciembre 72, 12-1).

Ante la miserable paralización de las luchas estudiantiles en nuestro Distrito, ¿cómo crear una situación irrecuperable para el poder y para las burocracias, situación que provoque saltos cualitativos de consciencia?

Información sobre la actuación de los ultras en la Universidad

El viernes 9 de febrero un comando falangista asaltó la facultad de Filosofía — edificio de la Plaza Universidad — y como en otros ataques anteriores se consiguió identificar a varios de los matones, incluso se ha conseguido fotografiarlos; no obstante lo cual, la llamada autoridad académica se niega a proceder por vía judicial. En primer lugar el día 9 destacó la presencia del inspector de la B.P.S. Cajem (a) «el del puro», con sus inseparables gafas negras y conocido por centenares de estudiantes.

Otro de los identificados y fotografiados, barra de hierro en mano, es: Alberto-Santos López Mullor, de unos 25 años, su padre se apellida López Ciprés, vive el tal López Mullor en la calle Antonio Capmany nº 41, Tel. 249 97 59, en la barriada de Sants, junto a la vía y calle Badal. Sus medios de vida son: Profesor de Formación del Espíritu Nacional en el Instituto Jaime Balmes, una beca de la Dirección Provincial concedida por el museo Arqueológico (su director, el enchuficola Ripoll, dijo en su clase de prehistoria de la Autónoma refiriéndose a las heridas de la compañera atropellada por un jeep: «Total, sólo tiene el fémur roto»). Estudia 4º curso en la Autónoma de Filosofía — Bellaterra — de Historia Antigua y prehistoria; con motivo de su identificación el López se afeitó el bigote reclusándose en su domicilio;

Eduardo Ripoll, agregado de prehistoria que siempre le ha protegido, le prometió un examen especial, cuando se hubieran calmado los ánimos. La contextura moral del pintoresco López Muller es muy ilustrativa; militante en la O.J.E. desde su más tierna infancia, jefe del hogar de la O.J.E. de Sants, hace año y medio ingresó en la FE-JONS y se dedicó al activismo con el entusiasmo de los neófitos; su novia es la jefa de la S.F. del barrio; tímido y apocado, fracasado judoca y otras muchas cosas, ha caído en un fanatismo delirante y ridículo; débil de carácter siempre ha estado dominado por J. García, otro de los integrantes del comando.

J. García, mentor del anterior es profesor de Educación Física en el Instituto Milá y Fontanals, estudia 4º de Románicas en Filosofía de Bellaterra; anteriormente se había significado por sus «heroicidades»: pasearse por San Cugat con camisa azul los sábados por la tarde... y defender puntos de vista obtusamente Nazis en alguna polémica de estudiantes; pero ahora parece haber pasado a la praxis de «la dialéctica de los puños y de las pistolas» tan ortodoxamente joseantoniana. Por último nunca se insistirá bastante lo absolutamente teledirigidos que actúan estos grupos de «incontrollados». Es Mullor el porreador y el impulsor Garicano.

1. — La teoría revolucionaria exige que todo hecho social se encuadre en la totalidad del mundo a transformar. Es así que, al plantearse una acción en el terreno estudiantil pasamos por un planteamiento del lugar que ocupa el estudiante, el sistema de enseñanza y la cultura en general en el mundo capitalista. Sabemos que una clase social que posee los medios de producción material, posee los medios de producción intelectual: la cultura hoy es, pues, la ideología dominante, la ideología de la clase gobernante, y cuando es neutra, la cultura está en provecho de la clase citada; el sistema de enseñanza es hoy el sistema de producción y reproducción de la ideología de la clase dominante y la cultura en su provecho. La Universidad no es un islote «liberal» dentro del sistema. La Universidad hoy, juega un papel muy claro que se desprende de lo anterior; ser fábrica de ideólogos y cuadros del sistema actual; reproducir y mantener la ideología burguesa y de la civilización alienante y represiva del capitalismo, crear élites dirigentes del proceso de producción capitalista y de este sistema de explotación del hombre por el hombre en general. Para que funcione esta fábrica de ideólogos y cuadros elitistas del sistema son necesarias unas condiciones «educativas» de represión y alienación cultural sobre el estudiante, que es mercancía y perro guardián del sistema a un mismo tiempo. La

DE ESPAÑA. Correspondencia de Cataluña

a todos los revolucionarios de las Facultades

Universidad forma parte del sistema de producción capitalista.

2. — La división del trabajo físico y del trabajo intelectual, el predominio del segundo sobre el primero y el enfrentamiento de ambos, es característica esencial del sistema. El trabajo intelectual juega un papel histórico determinado: organizar, mantener, reproducir y extender la explotación capitalista material e intelectual del proletariado. El estudiante es un individuo en la fase de iniciación a este tipo de trabajo; es un elemento del sistema de enseñanza, es decir, de la enseñanza del sistema. Y lo quiera o no, por el mero hecho de que participa en ella, es ya su mantenedor. Y en la medida en que tiene intereses propios, y los tiene (prosperar dentro del sistema, alcanzar un status respetable, ser un buen cuadro), son los intereses del sistema. El estudiante está, pues, en los inicios; cuando acabe la carrera, cuando deje de ser estudiante, cuando sea un cuadro pequeño o grande, cuando entre en el cuadro del poder, su papel de reproductor, colaborador y defensor del sistema explotador actual se manifestará claramente. Su carácter esencialmente reaccionario se mostrará visiblemente. Y es que del capitalismo no se puede esperar la Universidad y el estudiante. Estos últimos son un producto de aquél. El estudiante es un producto capitalista. En una sociedad revolucionaria y socialista, en la que se realizará el fin de la división del trabajo material e intelectual, no tendrá razón de existir. Con el fin del sistema de producción capitalista muere la división del trabajo.

3. — El estudiante, para luchar contra el capitalismo, lo primero que tiene que hacer es negarse a sí mismo como estudiante, desclasarse. El desclasamiento, condición previa para poder luchar con el proletariado, la clase revolucionaria que abolirá este sistema, es una inversión del papel del estudiante. Es un movimiento doble: implica una pérdida de los intereses como estudiante, una pérdida del contenido primero de su condición y una adquisición de un contenido nuevo, que hoy por hoy, se define como negativo:

la lucha contra el sistema, el sabotaje al aparato de enseñanza. Este desclasamiento debe ser progresivo hasta hacerse total en el momento de las luchas generalizadas. Impugnar al capitalismo en su frente de agresión cultural pasa por una crítica de esta agresión para elaborar las armas de lucha contra ella, efectuada ya desde una postura de desclasamiento. No hay posturas intermedias, o se está al servicio revolucionario o se está contra la revolución proletaria liberadora. Los revolucionarios de la Universidad llevamos a cabo nuestro desclasamiento, nuestro servicio de acción directa contra el capitalismo y sus instituciones al mismo tiempo que combatimos la educatración, sin dejar de lado la elaboración de una especie de «tratado del saber vivir al uso de los estudiantes que quieren dejar de serlo».

4. — Hace tres meses, en nuestro «Manifiesto Base de EE. LL. de Cataluña», decíamos que estábamos por unos organismos amplios de base avanzada para luchar en las Facultades. Hoy volvemos a llamar a su formación, con un carácter coyuntural, entre todos aquellos compañeros de izquierda revolucionaria. En una reciente asamblea se ha dicho en boca de la burocracia pseudo-revolucionaria que todo órgano ajeno e independiente de la Coordinadora de CC. CC. era una forma de división del movimiento estudiantil. Nosotros respondimos: ¿Unidad? ¿para qué? ¿Es que tiene algo en común la lucha por una revolución proletaria con los intereses pequeño-burgueses de reformar la Universidad? La unidad sólo puede ser entre estudiantes radicalizados que luchan a favor de las clases explotadas y oprimidas, que tengan claro el papel dirigente que tiene el proletariado en las luchas contra la educación capitalista y la ideología de la clase dominante. Cuando los comités de curso (CC. CC.) han alcanzado el actual grado de degeneración burocrática y su carácter de parlamentos reformistas es cada día mayor, cuando muestran su inutilidad y esclerosis en todos los momentos que debían ser vanguardia de las luchas: comedores, cierres, bandas fas-

cistas, detenciones, piquetes de defensa y enfrentamiento, atropellos y tiroteos de la policía, situación de lucha generalizada en el Distrito, malestar en todos los sectores del frente de la enseñanza... es que no pueden dar más de sí, por la sencilla razón de que su mismo carácter pequeño-burgués y academicista no puede pasar del marco político que plantea soluciones interclasistas, ajenas al socialismo y la autorrevolución del proletariado. Todo órgano que no sea de hecho y composición claramente revolucionario está condenado a ser dirigido por burocracias, proyectado a fines reformistas o interclasistas, y su actuación como avanzada de luchas será del todo imposible. Si alguna vez hemos tenido esperanza en los CC. CC., (muchos de nosotros la hemos tenido), hoy la hemos perdido, y lo que es más, nos hemos dado cuenta de que era falsa enteramente. La miseria teórica y la miopía política no excluyen a nadie, pero es preciso rectificar a tiempo si se quiere avanzar al paso de la realidad, base de toda conciencia revolucionaria.

5. — Hagamos una breve historia de los CC. CC.: Dado que las burocracias, que falsamente se reclaman «vanguardia de izquierdas», no podían sustituir a los estudiantes revolucionarios, no podían apoderarse por separado de las luchas estudiantiles, decidieron apoderarse reuniéndose. Y se inventaron los CC. CC.; FUDE no participa por no seguir su línea de pretendido «sindicato», y el carrillismo los quiere sustituir por el SDEU de sus viejos y buenos tiempos. Los CC. CC., nacidos de un parlamento de burocracias pasan a ser la organización de sus miserias puestas en común. Se pretende agrupar en el seno de cada curso a los estudiantes concienciados para que ninguna base teórica ni práctica «conciencien» a los demás, sin más que saberse de «vanguardia», y el voluntarismo de la «acción» al nivel que sea, siempre por lo bajo. Dado esto, es lógico que CC. CC. sean la suma de las confusiones, su práctica termina forzosamente en el callejón sin salida de la ineficacia burocrática

y los planteamientos contrarrevolucionarios que en minoría estén en CC. CC. deben denunciarlos y dejar que muera en manos de la mayoría contrarrevolucionaria, todo intento de encaminar a CC. CC. por las vías de la lucha revolucionaria ha sido abordado por la cantidad de burócratas frenadores y contrarrevolucionarios que los fundaron y cada año aumentan gracias a los voluntaristas confusos y «progres» de todo tipo. ¿Puede darse una acción revolucionaria fuera de toda crítica, fuera de todo presupuesto teórico? ¿Puede nacer una lucha revolucionaria fuera de toda crítica coherente al sistema que defina la estrategia y la táctica a seguir? Los CC. CC. no pueden ser órganos de agitación revolucionaria, no pueden estatizar la lucha anticapitalista en la Universidad. Lo único que puede darse en ellos es un voluntarismo estéril. Las reformas de los estudiantes son reformas del sistema de enseñanza, o son, de la enseñanza del sistema. La estructura de los comités por curso (un curso es un producto de la enseñanza del sistema para separar a los estudiantes) lleva a una separación de la lucha. Su coordinación será a lo sumo coordinación de la separación. Los CC. CC. constituyen una base fácil para los profesionales de la contrarrevolución, se pueden paralizar en todo momento por cualquier querrela sectaria entre las burocracias. Sin efecto real sobre las luchas, la fórmula es un subproducto de la acción de los burócratas universitarios que favorece todas las caricaturas, todos los «profesionalismos», todas las recuperaciones de las luchas por los grupúsculos reformistas. Los detalles particulares hacen olvidar lo esencial: la *totalidad*. La lucha de los estudiantes tiene que ser *antiideológica, contracultural revolucionaria, anticapitalista*, pero ello no es posible realizando la ideología del sistema sino destruyéndola.

(Continuará)

Estudiantes libertarios de Cataluña.

En el Vietnam ni la gente adulta sabe lo que es la paz. — Dien Bien Phu, el Ayacucho de Asia.

EL impacto del colonialismo lo viviseccionó muy crudamente Franz Fanón. Su mayor énfasis iba volcado sobre el África, su propio continente, pero es innegable que los efectos del colonialismo son idénticos en no importa qué coordenadas geográficas del globo sea introducido el sistema.

Una gran parte de las fronteras actuales, por no decir todas, en lo que al África se refiere, han sido trazadas en París, en Londres, en Ginebra, en Washington, en Moscú o en La Haya y todo ello sin haber tenido en cuenta un sinfín de colectividades humanas así como sus religiones, su folklore, sus sistemas de economía, sus inclinaciones y su sistema de vida. Gracias a los documentos firmados en Francia o en Inglaterra, en Estados Unidos o en Suiza, en la URSS o en Holanda, los enemigos ancestrales de ayer se han visto incorporados a un mismo régimen, a un mismo gobierno, a una misma administración y a una misma religión. Inversamente, los miembros de un mismo conglomerado etnológico, unido por la fuerza de los siglos, de las tradiciones y de las creencias, se han visto escindidos en dos, tres o más partes, siempre de acuerdo a los trazados que con regla y compás se han hecho sobre las mesas de los poderosos del orbe.

Los kurdos, pongamos por caso, son de nacionalidad soviética, turca, irania o siria, según la ubicación geográfica de sus caserios; los laosianos, debido al trazado caprichoso de la frontera Laos-Tailandia, y a pesar de ser un conglomerado bien definido, social y políticamente, también integran dos nacionalidades distintas, de la misma manera que los táis, con sus grupos radicados en el sur de China y en el propio Laos, no son tailandeses, como la lógica reclama, sino chinos o laosianos; los armenios no son armenios: son turcos, o rusos; los mongoles andan en la indecisión de su Mongolia o de la gran China; el beduino por su condición de trashumante, todavía patentiza más el absurdo, ya que puede llegar a ser marroquí, argelino, tunecino, libio, egipcio, etc.; el árabe palestino pasó el Jordán, empujado por judíos nacidos en Polonia, Rusia, Argentina, Estados Unidos, Alemania, Inglaterra, etc., y pasó a ser jordano, sirio o libanés o, en última instancia, por haberse aferrado a su suelo, vióse convertido en un flamante israelí.

El trazado de una frontera obedece a diferentes causas. Por motivos estrictamente religiosos la India se escindió para dar origen al Pakistán. Este, debido a lo absurdo de su situación geográfica — dos Pakistanes separados por la inmensidad de la India — se ha escindido a su vez, dando origen a una nación más: Bangladesh, mediante una guerra que ha dejado su saldo de muertos, mutilados, refugiados y hambrientos.

Resulta imposible, en pleno desierto arábigo, discernir un accidente natural, un montículo, un wadi seco, un peñasco, que permita al habitante del Kuwait conocer cuando pasa, deseándolo o no, a la casa de sus vecinos. Las fronteras del Kuwait resultan, de este hecho, las más absurdas de todas ellas; han sido los altos intereses petroleros, esta vez, los que decidieron el trazado.

LOS PARALELOS

Todos hemos oído hablar del Paralelo 38 y del Paralelo 17. Son más famosos que el resto de los paralelos geográficos porque son el resultado de dos guerras surgidas a resultas del enfrentamiento político de dos concepciones de sistema social: el comunismo y el capitalismo. En apariencia ninguno de los dos bandos oponentes salió ganando ni perdiendo. Positivamente, los perdedores sí son conocidos: el pueblo de Corea y el pueblo vietnamés. Una vez más, el trazado caprichoso con regla y compás de una frontera ha convertido en extraños, cuando no en enemigos, a los que durante siglos y hasta milenios habían sido vecinos armoniosos y solidarios.

De Corea ya se oye hablar poco mientras que del Vietnam no se para de hablar. En la actualidad las agencias de información internacional están manteniendo el «suspense» de todos por una perspectiva de paz promisoría bien que la realización de dicha paz no extrañará, ni por asomo, el fin de un conflicto que dura, bien que con relevos periódicos por una de las partes contendientes — primero los japoneses, después los franceses y por último los norteamericanos —, desde hace tres décadas.

Las verdaderas causas del conflicto en el Sudeste asiático no son tan recientes. Ellas se remontan a fines del siglo XVIII, primeros del XIX, cuando los fran-

ceses ayudaron a la dinastía de los Nguyen, del Sur, a ganarles una batalla decisiva a los Trinh, del Norte. El general en jefe usaba mitra y báculo: era el obispo Pigneau de Behaine.

COLONIALISMO FRANCES

Se trataba de un tímido comienzo. El verdadero colonialismo galo se manifiesta a mediados del siglo XIX con la toma de Saigón (1859) en la que interviene, curiosa y extrañamente, España. Fue la primera cabeza de punta francesa y era un empeño en contrarrestar el colonialismo manifiesto de los ingleses que ya dominaban la India. Estos proyectarían su brazo armado hasta la frontera occidental del Siam y los franceses, a su vez, en base a los discutidos «equilibrios de fuerzas» de los que siempre se hace uso y abuso en la política internacional, quedaban con las manos libres para posesionarse de todo el Sudeste asiático, que pasó a llamarse Indochina. Siam — más tarde Tailandia — se convertía, de este hecho en Estado tapón entre las dos grandes potencias europeas.

Desde entonces Francia aceleró la toma de posesión de toda la gran región. Camboya pasaba a ser protectorado francés en 1863 en 1873 conquistaba Hanoi y todo el Río Rojo y en 1886 los chinos se veían forzados a suscribir otro de los célebres *Tratados arbitrarios* que tanto terreno amputado ha significado para China y tantos vejámenes para sus súbditos en el propio suelo del Chung Kuo. Mediante este tratado China renunciaba al Tongking y al Annam. La Indochina quedaba sólidamente uncida al yugo imperialista galo.

Los pueblos colonizados llegan a creer muchas veces, tanta es la fuerza persuasiva de una educación amañada introducida por el colonizador, que su situación es una consecuencia lógica de una inferioridad irremediable frente a la superioridad del conquistador. Este complejo de inferioridad sufrió un serio revés, en la Indochina y en todos los países colonizados del Asia, debido a un hecho que tuvo lugar cerca de 4.000 kilómetros al norte del país, del otro lado de la gran China: una nación oriental, cuyos habitantes eran de raza amarilla, infligió una soberana derrota a Rusia, una gran potencia mundial contando con un ejército moderno totalmente integrado de soldados y oficiales blancos.

Esto sucedía en 1905 y la noticia de la victoria bélica del Japón contra Rusia vino a demostrar que la superioridad del blanco era un mito. Por primera vez en la historia de los últimos tiempos un país del Extremo Oriente le asestaba a un país europeo una total derrota. Los pedestales de los racistas Chamberlain y Gobineau sufrieron una tremenda sacudida de la que ya no han vuelto a rehacerse. La teoría racista basamentada sobre la supremacía de la raza blanca quedaba definitivamente desprestigiada y los pueblos asiáticos acogieron con júbilo la victoria japonesa.

Esto explica, mejor que la gran preparación bélica llevada a cabo por el Japón para irrumpir en la última guerra mundial, la fácil ocupación lograda por las tropas niponas de toda aquella parte del Asia hasta las mismas puertas de la India. Los pueblos colonizados aplicaban un silogismo simplista: «El blanco es nuestro enemigo, el japonés es de raza amarilla, nuestros amigos son los japoneses».

SE DECIDIO EN POSTDAM

En Postdam, en 1945, se decidió, aquellos ingleses se hicieron cargo de la parte sureña del Vietnam actual y quedó al cuidado de Chiang Kai Shek, todavía dominando la China continental en aquel entonces, la parte norte hasta el paralelo 16. No había que ser adivino para vaticinar que las cosas no regresarian nunca a la situación de antes de la guerra. Francia no pudo lograr de nuevo la yugulación del pueblo indochino y acabó por ser totalmente derrotada en la célebre batalla de Dien Bien Phu en 1954, de tanta trascendencia para el Sudeste asiático como Ayacucho para las independencias de nuestra América. La conferencia de Ginebra (20 de junio de 1954) permitió a Francia zafarse de una colonia que sólo aportaba problemas y bajas a su ejército. Esto se llevó a cabo con la abierta oposición de Estados Unidos, que habían estado ayudando a los franceses (1) y hubieran acudido

(1) La Associated Press afirmó que de 1951 hasta el 31 de enero de 1954 Estados Unidos había mandado a Indochina 280 millones de cartuchos de armas ligeras, 21.000 vehículos, 1.400 tanques, 360 aviones de guerra, 390 barcos, 17.000 aparatos de radio, 175.000 armas ligeras y automáticas y gran cantidad de armas pesadas.

a la bomba atómica, inclusive, de no haber mediado Winston Churchill, que se opuso terminantemente a ello.

Una vez firmado el acuerdo de Ginebra y desembarazada Francia del problema indochinés, a Estados Unidos no le quedó más remedio que dar la cara y hacerse cargo de la situación de manera abierta y oficial.

A nadie escapa la importancia estratégica de la península suroriental asiática. Si Estados Unidos son desalojados de allí el único refugio continental que les quedará en Asia, será Tailandia, la cual, además de tener menos valor estratégico, no es garantía de prolongada simpatía hacia los norteamericanos. A la evacuación de las tropas estadounidenses del Vietnam seguirían poco después, las apostadas en suelo tailandés.

Fuera del suelo continental asiático, a Estados Unidos sólo le quedarían los refugios de Formosa y Filipinas, ambos insulares y, como consecuencia, menos influyentes, sin garantizar, por otro lado, una durabilidad de estado.

(Continuará)

procesado por el Tribunal de Orden público seis estudiantes de dicha Facultad de los 56 que fueron detenidos el año pasado. A partir de la fecha en que se conoció la noticia de su procesamiento, empezó a sentirse un ambiente raro en la Facultad de Medicina, sobre todo desde el momento en que el rectorado de la Universidad hizo saber que los seis estudiantes procesados no podían entrar en el recinto académico mientras no se celebre el juicio y se decreten las sanciones que sean. El 15 de marzo, reunidos en asamblea no autorizada, acordaron los estudiantes por votación hacer una huelga académica. Ahora los profesores siguen asistiendo a clase, pero son muy pocos los estudiantes que les siguen.

TERRORISMO DERECHISTA

MILAN. — Quienes a estas alturas confunden anarquismo con terrorismo se nos antojan bobos de remate. El atentado con 16 muertos en un Banco Agrícola atribuido a Pinelli (asesinado por la policía) Valpreda y tres compa-

de entretenimiento queda, pues, en derecho de poseer su sindical obrera, quedando los obreros sin derecho a sostener una Confederación para la genuina defensa de sus intereses. Con sus postulados de emancipación clara y definida, la Confederación Nacional del Trabajo queda en un siglo de adelanto con respecto a las CGT, CDFT y FO-CGT y demás organismos de arrastre. ¿Cuándo se dará cuenta de ello el proletariado?

DEMOCRACIA ORGANICA

PRAGA. — El general Ludvík Svoboda fue elegido el 22 de marzo presidente de la República checoslovaca por votación unánime de las dos cámaras de la burocracia gubernamental. La candidatura del camarada general (candidato único designado por el partido comunista rusificado) fue presentada por Gustavo Husak, secretario general del P. C. (rusificado) y presidente del Frente Nacional.

El miércoles anterior el comité central del Partido había designado presidente del negociado agrícola a su secretario agrícola menor Jan Baryla, que además es director de la sección económica del comité central. ¡Pobre economía y pobre democracia en manos de estos unanimistas de cañón y bayoneta!

VIEJOS Y ARRUGADOS

PARIS. — El órgano clandestino catalán del PSUC, que se publica en París, notifica disimuladamente que los prohombres que fueron del PSUC, los ex-cenestistas Moix y Vidiella, no han acudido al congreso psuquista que la entidad celebró en una ciudad comunista. Motivo aducido: causas de enfermedad, truco bien conocido. Mientras tanto aparecen en la dirección de lo que resta del partido que fue comorelista, nombres de desconocidos pero que la propaganda sistemática dará a conocer. Moix y Vidiella parecen no reaccionar ante el inesperado despojo del cargo. ¡Cualquiera se atreve a provocar las iras de la K. Ga. B.!

CURSO SUSPENDIDO

BARCELONA. — Como motivo de estudio, el Colegio de Abogados de esta ciudad se propuso celebrar un curso de Derecho de 21 días de duración, cogiendo por tema el Estatuto funcional de la Generalidad de Catalunya. El curso fue prohibido por la autoridad y los directivos del Colegio amonestados por la misma. Los profesores que tenían que conducir las

lecciones eran Joan Reglá, Isidre Molas, Josep-Andreu Abelló, Josep Solé Barberá, Agustí de Semir, Ramón Trias Fargas, Josep Termes, Joan Carrera, Cirici Pellicer, Joan Raventós, Josep Maria Vilaseca, Antoni Canyelles, Josep Verde Aldea y Josep Maria Pi y Suñer.

LO DEL CUENTO

PARIS. — Un corresponsal de Madrid nos indica repetidamente que el Caudillo está en las últimas. «Cuando habla no se le entiende y cuando mira no ve. En fotos siempre aparece enteco, distraído, como ausente. La gente le espía los movimientos de descenso aguardando esperanzada el día del sepelio. El «Caudi» no ignora el sentir de la gente, y como para sus adentros musita convencido: «Joderse, joderse».

Es el dicho del capitán del buque «Invencible», que cuando éste naufragaba él se encaramaba palo arriba gritando a los de abajo: «¡Joderos, joderos!», mas cuando el agua le lamió el trasero prorrumpió en un salvaje «¡Nos joderemos todos!» Para el caso, habrá que saber si después de la descaudillización el pueblo español logrará la salvación que tanto espera.

RAFAGA

MADRID. — Adhesión a Mao. Franco ha retirado su embajada de Formosa obedeciendo a su política de aproximación al comunismo. Como se sabe, el gobierno franquista ha reconocido a la República Popular China y Mao Tse Tung al gobierno de El Pardo.

RABAT. — Entrevista López Rodó-Hassan II sobre el litigio pesquero entre España y Marruecos. A la salida López ha declarado que entre ambos litigantes «hay diferencia de principios...» que a la postre no dejan llegar al fin.

MADRID. — Referente al conflicto Rabat-Madrid que arriba se menciona, los alféreces provisionales se ofrecen heroicamente para ir a combatir Hassan nº 2, a nado. Buenos combatientes ante un plato de merluza.

VIGO. — El ayuntamiento iba a subastar el terreno de las cocheras de tranvías y el juzgado la ha suspendido. Pues resulta que de dichos terrenos se reclaman poseedores legales el propio ayuntamiento, el Estado, la compañía tranviaria y el Instituto Nacional de Previsión.

BARCELONA. — En Hospitalet fueron despedidos 25 obreros de la grifería Giscar. Paro consiguiente con ocupación de los talleres. Intervención violenta de la policía para el desalojo.



SE REANUDAN LAS CLASES EN LA UNIVERSIDAD DE BARCELONA

PARIS, (OPE). — El diario «International Herald Tribune» publicó el 21 de marzo un despacho de la Associated Press fechado en Barcelona que decía así: «Los estudiantes de la Universidad de Barcelona dieron ayer fin a una huelga de cinco semanas que sostuvieron en apoyo de una reivindicación sobre salarios más altos hecha por los profesores provisionales. La Universidad de Barcelona, que cuenta con 50.000 estudiantes, es la más grande de España.

Las clases se han reanudado después de más de un mes de cerrarse la Universidad por causa de varios choques entre los estudiantes y la policía.

VACIO

BILBAO. — «Desde hace unos días ha surgido una serie de anomalías académicas en la Facultad de Medicina de la Universidad de Bilbao — decía «La Gaceta del Norte» el 17 de marzo —. La causa de esta situación anormal se debe a haber sido

ñeros suyos, se revela que los fascistas Giovanni Ventura y Franco Freda fueron los autores, y no solamente del atentado del Banco de Milán y otro en Roma, sino de otros más en Turín y Ferrara, estos últimos en compañía de Claudio Orsi, pariente del mariscal mussoliniano Italo Balbo.

(Nota del «C. S.»: En Barcelona existen los antecedentes del atentado de Cambios Nuevos, la campaña terrorista callejera de 1965-1967, la bomba del cabaret Pompeya y otros actos criminales derechistas cometidos para dañar gravemente al movimiento popular anarquista.)

ESE SEGUY DE PACOTILLA

PARIS. — Esa medianía comunista que rige en jefe dictatorial a la CGT, sindical obrera digna de mejor suerte, declaró en 22 de marzo a la salida de una reunión del consejo federal de la entidad citada: «La reunión ha señalado la voluntad de los cegetistas (?) de proseguir la acción en favor del programa común del frente de izquierdas, y a la vez reforzar el contenido político de la acción sindical.»

Cada partido gubernamental o

Hablemos de España

EN la última reunión de la Internacional Socialista, celebrada en París con la asistencia espectacular del Jefe del gobierno israelita, Sra Golda Meir, se debatieron los problemas internacionales, como por ejemplo el Vietnam y el Medio Oriente, pero no se habló para nada de España. Lo mismo podemos decir de las peroratas que escuchamos de los prohombres de la llamada Unión de Izquierdas en el contexto de la farándula electoral francesa. No escuchamos ni una sola vez hablar de España a pesar de su proximidad geográfica y a pesar del cuantioso tributo ofrecido en sangre a raíz de la lucha por la liberación de Francia.

Existe una política de silencio en torno de la España que gime en las cárceles y en torno de la España colonizada por el capitalismo internacional y como cabeza visible los norteamericanos.

En la guerra social española de 1936 era lógico que tuviéramos como adversario al mundo capitalista. No vale la pena de recordar el cretinismo de León Blum y de sus correligionarios. Nos inclinamos a creer que a los revolucionarios españoles de los años treinta, nos alcanza una parte de culpa en la indiferencia del proletariado francés. Si hubiésemos destacado a agitadores en toda Europa y editado un diario en las principales capitales europeas, quizá habríamos interesado a los pueblos europeos en la contienda esencialmente europea que se debatía en España.

Y conste que no faltaban medios para ello. Si no se empleó el dinero en lo que acabo de esbozar, en cambio si había dinero para los chupópteros que enchufados en las comisiones de compras podían dar cuantiosas propinas en los lujosos cabarets de París. Es triste hablar así, pero es que todavía hay individuos que viven del dinero que sustrajeron cuando las famosas comisiones de compras. Si en la emigración, o sea en el exilio, se hubiese rectificado lo que señalamos, quizá se podría orillar. Pero es que aparte del oro enviado a Rusia, Negrin y Prieto controlaron sumas importantes de dinero. ¿Qué se ha hecho del dinero? No lo sabemos. Lo único que constatamos, con mucho dolor, es que los mutilados de la guerra de España y los inválidos de guerra han sido abandonados inhumanamente y que si no fuera por la ayuda de organismos extranjeros

los que siguen en el exilio no habrían podido sobrevivir.

Como cosa anecdótica queremos recordar la llegada de Negrin a México en los años cuarenta. A la sazón existía la Junta Española de Liberación presidida por el difunto Diego Martínez Barrio. En aquella época fungía de presidente de la República Mexicana el general Manuel Avila Camacho que entregó el dinero que administraba la Junta de Ayuda a los Refugiados Españoles a Negrin, que constituyó un gobierno en México; en el terreno humorístico era apellidado el Gobierno de San Angel, puesto que la reunión de constitución se celebró en la barriada mexicana de San Angel y del que fue jefe Martínez Barrio dejando en la estacada a Prieto.

Y los ministros percibían pingües sueldos. Todo esto me lo corroboró el socialista Ramón González Peña, a quien conocí en el Sanatorio Español de México. Y me acuerdo de algo que cae en lo risible. De González Peña me llamó la atención que llevase una cadena de oro cruzando el chaleco. Le pregunté el porqué. Y me respondió muy en serio que en las reuniones del Consejo de ministros, tenían que llevar una cadena de oro.

Luego siguió el gobierno Giral con ministerios de Agricultura y de Marina a pesar de que no disponían de una parcela de tierra y de ninguna lancha. Y a propósito quiero relatar lo que me contó un viejo compañero fallecido en México al que fueron a ofrecerle un ministerio. El gobierno Giral con el dinero que entregó el general Avila Camacho salió en dirección de París. La respuesta del viejo compañero consultado fue de que aterrizarasen en Madrid. Todo eso cae dentro del género chico o bufo, pero así desapareció una parte del dinero que pertenecía en prioridad a los mutilados, a los inválidos, a los ancianos, a las viudas de guerra, a los enfermos y en último lugar a las especulaciones de tipo político.

Pero lo que verdaderamente nos hace sentir optimistas es la nueva floración libertaria en tierra española. Poco a poco va estructurándose un nuevo movimiento libertario despojado de todos los errores colaboracionistas nacidos al calor de la guerra. Es con sumo placer y alegría que hemos leído varios trabajos de la prensa libertaria que se edita clandestinamente en el Interior. Nos referimos a «Ac-

ción Directa», editado en Madrid y «Tribuna Libertaria» de Barcelona. Es notorio que los compañeros del interior tienen un criterio más acertado que algunos exiliados. Dicen Acción Directa y Tribuna Libertaria que para batir al fascismo hay que hacer la revolución social. Es decir que el Estado ha de ser destruido sin pasar por ninguna etapa de transición. Y están en contra de todo gobierno. Es magnífica la posición de

por JAIME BALIUS

los estudiantes libertarios catalanes. En síntesis que se está gestando una nueva España que poseerá una marcada influencia libertaria.

Es así como se romperá ese silencio que el capitalismo internacional mantiene en torno a España y quizá de nuevo España levante en vilo a Europa entera.

Servicio de librería

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»
Disco microsuro 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

«LAS JUVENTUDES
LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

LE CHANT DE
L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes.
Precio, 1,00 franco.

Deschamps Fanny :
Vous n'allez pas avaler ça ! 15 10
Dorst Jean :
La nature dénaturé 6 00
«Romancero libertario»,
G. Oliván 18 00
«Dios y el Estado», Bakunin 14 50
Niel Mathilde :
Le Drame de la libération
de la femme 14 00
Reich Wilhelm :
La Révolution sexuelle.... 5 40
Runge Erika :
Femmes de notre temps.. 20 00
Sawvy Alfred :
Malthus et les deux Marx 7 50
Swane :
Le Sexe de la femme 18 50
Valensin Georges :
La Femme révélée 20
Santé sexuelle 15 10

Aubert Claude :
L'agriculture biologique.. 29 00
L'industrialisation de l'agriculture 8 00
L'hôpital aujourd'hui et
demain 7 00
Les charlatans de la médecine 18 70
«Romancero libertario de la guerra de España» .. 18 00
«La Revolución mexicana», Flores Magón 8 70
«Historia de España», Pierre Vilar 7 00
«Viaje a través de la Anarquía» 18 80
«Anarquía y revolución», Cibils 7 50
«La solución federalista», Lazarte 4 50
«La irreligión del porvenir» 29 00
«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite» 25 00
«La sexualité», Doctor A. Willy 41 00
«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx) 17 00

SALVADOR SEGUI («Noi del Sucre») EN MENORCA

Relato aparecido en el nº 57 de «Umbral», con los siguientes apartados:

Introducción. La conferencia. Excursión de propaganda por la isla. Datos históricos del internamiento en el Castillo de La Mola de Seguí y otros 33 deportados. Influencia de la estancia en Menorca de los deportados. Varias fotografías. Vale 1 franco.

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56.

ESPIGUEO

Selección de textos sacados de un manuscrito del seleccionador José Prat, cuyo original guardamos.

A medida que la cultura progresiva desarrolle en el hombre una fuerza mayor y más regulada, no cabe duda que el individuo asumirá una importancia mayor y el dios Estado se irá a la fosa común a hacer compañía a las divinidades pasadas. Será la bella anarquía soñada... — CLEMENCEAU.

La Melée sociale.

El poder colectivo de un pueblo es la manifestación brutal de su inconsciencia. — P. GHIO.

El siglo actual... pulir y barnizar la superficie del objeto predominante. Las personas se ponen de veinticinco alfileres, se lavan, se enjabonan, se peinan, se alisan, se frotan, se capilan, se charolan; el exterior está como un espejo; al mismo tiempo, ¡mal pecado!, hay en el fondo de la conciencia estercoleros y cloacas capaces de hacer retroceder a una vaquera que se suene las narices con los dedos. — V. HUGO.

No ama la verdad aquel que la quiere adulona y agradable. En la verdad hay que amar también sus espinas y sus heridas. — MONTAIGNE.

El estado de España es de completa miseria. La idea de moralidad y rectitud política, desapareció. Sólo queda una lucha de hombres, aliándose fracciones y partidos diversos para combatir a sus mismos correligionarios. En España no hay ya ideas; sólo se lucha por el Poder, sea como sea y cueste lo que cueste. — URZAIZ. — (ex ministro).

«Hoy», Madrid, 5 Nov. 1913.

La política todo lo prostituye. — ROMAN JORI.
«La Publicidad», Barcelona, 10-2-14.

Todas las grandes reformas realizadas han consistido, no en hacer algo nuevo, sino en deshacer algo viejo. — BUCKLE.

La moralidad colectiva, que tiende a mantener su nivel la moralidad de los individuos, impide las originalidades felices y opone a las iniciativas audaces la inercia de la rutina, si no los furros de la intolerancia. Es un peligro evidente que no puede dejar de tenerse. — MARION.

«La solidaridad moral»

Si no sabéis censurar a los amigos y elogiar a los contrarios cuando lo merezcan, rompéd la pluma y no escribáis. — POLIBIO.

Compañero, el día que el partido socialista, el día que el proletariado organizado quiera entender y practicar la lucha de clases bajo la forma de compartir el Poder político con la clase, ese día no habrá más socialismo; ese día dejará de haber un proletariado capaz de emanciparse; ese día los trabajadores volverán a ser lo que fueron hace veinte y dos años, cuando respondían al llamamiento del oportunismo burgués contra la monarquía burguesa, al llamamiento de la burguesía radical contra el oportunismo burgués; entonces serán meramente una clase, un partido de domesticados borregos, sin razón de existencia y sin futuro. — JULIO GUESDE (1901).

La tontería del Estado puede compararse a la de «la buena sociedad» o de la sociedad rica, lo que viene a ser lo mismo. — J. FINOT.

«La ciencia de la felicidad», pág. 119, ed. francesa.

No hay una sola ley justa que no haya causado cien víctimas. — P. BERTRANA.

«L'Esquella de la Torratxa», Barcelona, 12 sep. 1913.

Tómbola Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda

Adquirir boletos de esta tómbola que une, a su finalidad solidaria, el valor artístico y material de más de cincuenta premios.

Habrà de todo: juegos de porcelana de Limoges, de cristalería, orjotos de arte en cristal, bicicletas, máquinas de escribir, de fotografiar, libros valiosos, bibelots originales.

Por un franco, podéis ayudar a la prensa, a la propaganda, a

nuestros compañeros de España, y además poseer un objeto de valor, útil y precioso.

¡Apresuraos! Nadie debe quedar sin boletos.

Ellos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I. : Francisco Subirats, 4, rue Belfort. En las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

Discos

En la sociedad de consumo todo bicho consume o se consume. Vosotros consumáis, y nos consumís.

A los económicamente pequeños el pan nos cuesta lo mismo que a los económicamente desmesurados. El que gana 100, el que percibe 50 y el que toca 10, todos iguales ante la ley... del embudo.

De aquí cámara frigorífica, «frigor» de 60 litros, y nevera a — 7 grados invernales en la calle.

De aquí calefacción intensiva, calefacción moderada, y calefacción de candil y gracias.

De aquí traje Balenciaga, Bazar Moderado, o de los Encantes.

Sin despojo mínimo de 8.000 F, ningún casero te abre puerta, y en zaquizami o bajo las nubes quedas. Un casero debajo las ruedas de un coche difícilmente causaría lástima.

Para todo apurado las patatas se daban a 0,50 kilo. De un salto han pasado a 1,20 y la última facilidad de vida nuestra se ha evaporado. El gobierno — ningún gobierno — tiene nada que decir a eso. Un asalto a un camión del sagrado tubérculo podría ser reprimido a palos por los representantes de la Hartura.

Yo, asalariado a 1, pago como el asalariado a 3 y el beneficiado a 30.

¿A cuándo el cantar las 40?

DISCOBOLO

INCIDENTES EN LA FACULTAD DE DERECHO

MADRID. — Varios cientos de estudiantes se han congregado hoy en el vestíbulo y escaleras adyacentes de la Facultad de Derecho de la Complutense, donde han celebrado un acto de protesta. En el transcurso del mismo se han producido violentos enfrentamientos entre estudiantes de distintas tendencias, con motivo de la retirada de unos carteles por parte de un grupo de alumnos que no estaba de acuerdo con el contenido de los mismos. La lucha abierta mantenida por los estudiantes ha dado lugar a varios contusionados. La policía hizo acto de presencia en el «campus» de Derecho, pero no intervino debido a que los alumnos dieron por finalizado el incidente cuando la vieron aparecer.

Los estudiantes de primero y segundo curso de la Escuela de Ingenieros de Caminos han iniciado un paro académico de dos días en señal de protesta por la falta de información sobre el plan de estudios que comenzará a regir el próximo año. Por su parte, los alumnos de tercero y quinto curso han acordado no entrar a varias asignaturas por disconformidad de criterios académicos con los profesores que las imparten.

En torno al comunismo.

Nueva sumisión del proletariado.

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

Los hijos de la revolución

por Campio CARPIO

1

Todavía humeaban las antorchas que desde Caracas, Santa Marta y Bolivia proyectaban luz y sombra en caminos y senderos gloriosos en derrotas. América toda no había podido olvidarse de los funerales de Bolívar, el último más romántico de los héroes. Habían transcurrido apenas 23 años: una generación que iba a formarse con aquellos materiales que surgían de la piedra y del bronce y los buriles y cinceles no cesaban de repetir el himno y el canto de liberación: la continuidad de un proceso revolucionario que conmoviera al continente.

En La Habana, el 28 de enero de 1853 nació José Martín, el poeta insigne que para todos cultivara para su bandera libre, pacífica y simbólica, una rosa blanca. Cinco años contaba ya Manuel González Prada que, al filo del siglo congregaría en Lima, capital imperialista de la Colonia, que había quedado atrás, a los jóvenes para la lucha. Era aquella una juventud animada de ideales, como la de hoy, como la de siempre. La diferencia estribaba en que, asociado a aquel mensaje, González Prada conminaba a los viejos a la tumba, para que el camino del futuro quedara libre de malezas y tricheras de abogados. Así se abrió un nuevo frente de combate en favor de la libertad total, que parecía anquilosada por servir de guardiana en el mausoleo al Libertador.

2

Es un axioma que ciertos momentos, lugares, obras, personas, acontecimientos constituyen cúspides de la humanidad. Su desconocimiento es inexcusable, imprescindible para afirmarse en la roca viva del universo. Exigencias de cambio, sentimiento, hastio, crítica al pasado serán pretexto simple, viciado por consejo de la ignorancia. El contacto con lo digno de veneración exalta y proporciona atalayas magníficas para observar el tiempo como circunstancia viviente, para observar y colaborar con el porvenir, el futuro que comienza en este mismo momento.

Esta impresión se vive cuando trasparamos la barrera del conocimiento humano de las cosas que nos rodean y nos sacuden y mueven el piso de la indiferencia, de la indolencia para lanzarnos a la acción. Un Pericles, con sus veinte mil hombres que le seguían has-

ta la victoria o un Simón Bolívar cosechando desastres tras derrotas, con prototipos quiméricos de alcance histórico, que se han resistido al envejecimiento del heroísmo como nutriente rejuvenecedor idealista y fuego sagrado de la revolución.

Estos técnicos son los que impiden el envejecimiento de los dioses, no dejándoles tiempo para la molición ni para saturnales baratas, porque cuando ello ocurre es que todo imperio está carcomido y, fatalmente, se derrumba. Y todos sabemos que cuando un organismo cede arrastra consigo un cataclismo penoso de sucesos que explotan en cadena.

La humanidad juzga el fin de la vida en la detención del avance físico que detiene y anula la evolución intelectual. Cuando tal fenómeno se produce y el héroe no avanza, se ve impedida y va en retirada. Y la derrota no se hace esperar. Ha llegado entonces el momento de practicar un inventario de reservas y de valorizar los sacrificios y el precio del desastre que, a partir de aquel momento, entra como enguantado y perfumado ejército grande por la puerta de la historia como final para un nuevo comienzo.

La humana continúa siendo una fortaleza inexpugnable. Ignorarla equivale al intento de pretender atravesar el resbaladizo tremodal del suelo movedizo. Sin mucha teoría ni otra práctica que el combate en campo abierto la inquietud ha proliferado en las mentes americanas con todo vigor amazónico de arrastre.

La comprometida revolución americana en pleno proceso, había experimentado un compás de espera luego de ser abatido Bolívar, pero ya preocupaba en sus diferentes niveles futuros. Para medir el arco de las circunstancias es preciso vivir el proceso y abonarlo con belleza de sentimientos en su proyección. Es preciso ver los elevados muros que se prolongan del pasado al porvenir, por senderos y caminos espinosos cual creaciones de evolución gregaria. Faltaba únicamente encontrar al hombre de visión clara, con fortaleza de roca y pensamiento de agulla.

Ese hombre apareció. Cada ciclo histórico presenta varios, entre los que sobresale no más que uno. La naturaleza es así de caprichosa. Hoy mismo, frente al contraste de la opulenta tecnocracia y su expresión totalitaria, que invade al mundo moderno, ha de estrellarse

contra el poder de una civilización rural de orientación idealista, con un avance humano en su desarrollo técnico e industrial que estremece el esqueleto de la sociedad con solo pensarlo y rompe el equilibrio de la fatalidad.

El fenómeno obturbla mentes en el grado de distorsionarlas. El idealismo ha de sobreponerse, mejor dicho, ya lo está haciendo, y es reparador que en este mundo, sepulcro de antiguas emociones en las que ya no vive el purificador fuego griego, una lágrima furtiva se estrella sobre la indiferencia y sus partículas rebotan en procura de horizontes perdidos, con la eterna y redentora canción del nuevo pensamiento expresado en tantos idiomas.

3

21 años tenía José Martí cuando, el Día de la Independencia de México, 16 de setiembre de 1874 nació Ricardo Flores Magón. Justamente también 21 años contaba Flores Magón cuando el gran poeta cubano fue alcanzado por balas traicioneras en Dos Ríos, el 18 de mayo de 1895.

Dos figuras fundidas en el mismo crisol revolucionario de primera magnitud donde la naturaleza depositó tantas ilusiones y sonoridades gratas a la musicalidad humana. Sus vidas son dos poemas de esperanza reunidos en dos cerebros abiertos como luminarias en la noche del pasado. Muñoz Cota habla de «sol clavado en la sombra». Sus rayos centelleantes atraviesan las constelaciones y prometen a los pueblos la buena nueva que ya no se hace esperar.

En ambos, una misma idea fija, dominante. Un concepto altamente poético de la vida humana y un respeto por el hombre como tal. Un principio idealista de servir a su semejante, sin esclavizarlo, explotarlo ni venderlo, sino para liberarlo. En ese magisterio se volcaron como un meteoro sobre un mar salobre poblado de multitudes hostiles, impregnado de falsos y tortuosos convencionalismos, incapaces de comprender altruismo en las capas más débiles de una humanidad doliente, arrastrada por materialismos dominantes en la sociedad contemporánea, que recién está cambiando a tropezones la primera camisa del barbarismo.

Martí y Flores Magón han sido dos artistas. Una misma creación los ha engendrado, uno cerca del otro, golfo por medio. Una ansie-

dad precipitada por el triunfo de sus ideales los llevó al sacrificio de arrastrar infamantes cadenas, prisiones, expulsiones hasta morir solos. Uno entre trinos de pájaros en la manigua cubana. El otro, en el anonimato de una prisión, sin nombre que lo distinguiera. Un número lo había sindicado. Un asiento vacío, un plato y una cuchara, inmóviles; una hoja de papel blanco y un lapicero inactivo; un camastro cubierto con frazada de burda trama, fueron cuantos lloraron la ausencia del héroe, el libertador que inspirara la Revolución mexicana, proseguidora en su avance más social y redentor después de la Revolución francesa y antes que la rusa. Unidos elementos convivieron largo peregrinaje de presidiarios en un mundo de penas que no acertó a apiadarse de sus desgracias.

En Dos Ríos, de bruce, sobre un tronco de árbol entró en contacto la muerte con José Martí. La bala que lo ultimó apenas encontró tejido para alojarse en el órgano vital, porque todo aquel cuerpo era espíritu unguado en poesía. Fueron suyos los primeros balbuceos de un estilo cantarino que encontraría luego su epígono mayor en Rubén Darío.

Las prosas de Flores Magón, redondas y completas como para una proclama, dicen cuanto es inimitable en el secreto juego del lenguaje hecho misión para poder entendernos y convencernos mejor. Era el modernismo, no en modalidad, sino en expresividad, en interpretabilidad de sentimiento que aparecía sobre el firmamento poético de nuestro mundo. Martí traía en su prosa una seguridad mil veces más en equilibrio que el ensillamiento de las losas de la Via Apia por donde rodaron durante años los carromatos de las legiones romanas. Y permanecen en el tiempo como una rotunda afirmación libertadora convertida en arte para que la palabra no se detenga y desborde todos los vasos de la amargura. La misma concepción tenía Flores Magón en su mensaje vigoroso, aplomado y trepanador. Los dos hombres unidos eran hijos de la razón común en dos cerebros de formación redentora, protegidos de la corrosión, a fin de que el principio de la libertad en el hombre no muera jamás.

Dos poetas en plena vigencia, de imborrable memoria, cuyos idea-



LOS LIBROS

«Colectivizaciones. La obra constructiva de la revolución española»

IV edición, a cargo de la CNT de España en el exilio

EN la marcha de todo organismo social hay errores y aciertos. Uno de estos últimos, por cierto de gran encomio, corresponde al actual Secretariado cenetista exterior por la reedición de esta obra publicada por primera vez en 1937 en España. La falta de textos colectivistas ordenados puede ser paliada (en espera de la obra superior) con este libro tan oportunamente reaparecido.

En efecto, esta aportación al crédito realizador del sindicalismo cenetista cae como agua sobre sembrado sediento, y ya vemos a los compañeros, instintivamente, interesarse por la divulgación de la obra por todos los medios si se trata de afirmar la personalidad libertaria y su potencial colectivo. Al día siguiente de la revolución victoriosa de nada servirían las olímpicas proclamaciones de individualismo puro; prevaleció la urgencia de las realizaciones prácticas, lo más anarquistas posible, pero sin incursiones a la estratosfera de la irrealidad. Había llegado la hora de las concreciones vitales y no había más que prescindir de los discursos y meterse en el tajo para la reconstrucción instantánea de la sociedad. «Obras son amores y no

HIJOS DE LA REVOLUCION

les, en nuestro tragar nos habían de avanzar por las conquistas del espacio sideral, liberando y liberándonos. El destino quiso castigarlos con un mismo trato cruel, sometiéndolos a la máxima prueba. Cual gigantes, pelearon contra la adversidad. No hubo privación ni humillación que no hayan superado estoicamente, tanto por parte del prepotente como del avasallador y del monstruo de mil cabezas.

Estas dos vidas ejemplares soportaron las culpas de los otros, creando, muertos, fortunas a los mejor afortunados: magnates y filibusteros de mares procelosos. Sea para ellos la gloria y el canto de los nuevos poetas como una evocación, labrados en encendidas prosas de su inconfundible estilo conquistador y arrastrador de bellezas multitudinarias.

CAMPIO CARPIO

buenas razones». «Que conste en actos, no en actas». Es así que se alcanza a ganar al pueblo, esto que los logrereros se obstinan en llamar «masa».

Para la mayoría de compañeros las lecciones de este libro las tienen de antemano aprendidas por haber constado directamente en ellas. Pero guardarlas en documento para ayudar a la memoria, también es conveniente. Si bien lo esencial es darles a conocer el practicismo libertario a cuantos, interesados por las novedades sociales, desconocen el fondo de nuestras conquistas.

El libro trae un preámbulo editorial concienzudo, hijo del estudio que sin apasionamiento se consigue a más de treinta años vista del hecho comentado. Lo sigue el análisis de la situación vista y comprobada al día siguiente del triunfo revolucionario, sujeta a amplias perspectivas y a fuertes e insoslayables inconveniencias. No es fácil el paso del orden capitalista al orden libertario, máxime en la situación insegura de una España partida en dos: una fascista y otra revolucionaria, dramática circunstancia a la que se adjuntó la influencia internacional sobre el panorama español, impidiendo que la revolución libertaria del 19 y 20 de julio de 1936 se aplicara con expresa autenticidad en toda la extensión ibérica, impidiendo la yugulación de la guerra civil y la dificultad de maniobra, en ensayo cabal de comunismo libertario siempre latente en nuestra prédica y en nuestro deseo.

El propio Decreto de Colectivizaciones — que acertadamente consta en el libro — dentro de su contexto favorable adolece de transigencias motivadas por la intromisión (¿necesaria?) de elementos semiestatales, que así se les pudo considerar en aquellos días a los representantes de la Generalidad. Si durante la euforia revolucionaria nuestros coaligados políticos se comportaron en el ejercicio de su función y a medida que las fuerzas conservadoras reaccionaban apoyadas por el comunismo rusófilo, los regateos, las obstrucciones, los impedimentos al desarrollo del colectivismo en activo frenaron y en ocasiones adulteraron nuestro propósito socializante, como bien recoge el comentarista original de «Colectivizaciones». Una prueba de este regresión consentida —

sin duda a regañadientes — por nuestra delegación al Consejo de Colectivizaciones, la podemos ofrecer nosotros con la imagen de una iniciada Socialización de la industria de la leche en una población secundaria de la parte de Barcelona. Dicha Socialización se implantó a título voluntario, comprendiendo de inmediato a dos productores ante un cupo total de veinte lecheros localizados. Pero anhelando guardar su condición de propietarios en un pueblo de predominio libertario, los dieciocho lecheros restantes se integraron a la UGT comunista, dada la defensa de comerciantes y pequeños propietarios que aquella hacía. Entretanto los estatutos de la socialización lechera fueron debidamente presentados al Consejo de Colectivizaciones, dejando éste pasar el tiempo a los efectos palpables de «no socialización», esto es, de obstrucción solapada al proyecto. Un compañero con alto cargo en la Consejería, José Jiménez, podría res ponder de la verdad de este obstáculo reaccionario si estuviese en vida. De todas formas la Socialización lechera se iba imponiendo ganando al público con producto de 30 grados contra la graduación de 27-28 que ofrecían los lecheros agarrados a la tabla de salvación que la UGT les ofreciera.

Sin la acción determinadamente colectivista de los Sindicatos CNT, la obra revolucionaria del movimiento antifascista del 36 al 39 hubiera pasado desapercibida, o sido prácticamente anulada. Hubo una semana de mayo fascista desatada en Barcelona y Cataluña por el comorerismo, cierto, pero hay que considerar por encima de este hecho bárbaro y retrógrado del comunismo, las múltiples zancadillas y obstaculizaciones de todo orden interpuestas por el burguesismo latente concentrado en un GEPSI también bolchevique, planta es púrea que se pudo desarrollar debido al interés creciente de la guerra que nos estaba avasallando. Por ello es más de admirar el esfuerzo creador, inteligente y conseguido de los Sindicatos del Transporte, Portuario, Metalúrgico, de la Piel, Alimentación y otros que supieron adaptar a la socialización y al colectivismo la situación de la hora, pese a los complejos planteados por la reorganización de los servicios, la penuria creciente de materias pri-



mas y la resistencia del viejo orden junto con la resurgencia y revitalización del poder político.

El estudio que el libro «Colectivizaciones» presenta afectando a la parte industrial de la economía, es en alto grado interesante por cuanto en relatos y estadísticas generalmente se ha servido amplia nota de las colectivizaciones agrícolas. Barcelona, Sabadell, Tarrasa, Gerona, Esparraguera, Granollers, Rubí, Villanueva y Gelltrú, etc., figuran en este ejemplar capítulo, viniendo luego la extensión agrícola interesando a Valls, Vilafranca del Panadés, Amposta, Lécerca, Membrilla, Fraga y Torroella de Montgrí, colectividad esta última que oportunamente visitamos, habiéndola podido clasificar como una de las más completas en sentido de solidaridad y nexo absoluto entre los trabajadores de todo el pueblo.

No cabe duda que el sistema colectivizador espontáneamente establecido en regiones libradas del fascismo, en casos adolecieron de defectos imputables a la característica de ensayo. Pocas colectividades fracasaron, no obstante, habiendo sido un 85 % las que lograron consolidarse y en bastantes casos mejorar la producción merced al ingenio y dedicación del personal en activo.

Tanta importancia concedemos a «Colectivizaciones. La obra constructiva de la Revolución Española», que no dudamos en recomendar el libro a todos, compañeros y aficionados al estudio en general, para que le destinen un lugar en su biblioteca y además lo recomienden a la gente con la que relacionan. Al libro «Colectivizaciones» hay que ponerle ruedas. ¡Qué circule, que ilustre, que el mundo de hoy llegue a comprender que el anarcosindicalismo no es una teoría inconcreta, sino un cúmulo afortunado de realizaciones! — J. F.

PERDIDA SENSIBLE

Se trata de Juan Louzara (R. Lone), fallecido en Steubenville según noticia de Miguel Giménez. Louzara (o Lone) era conocido de los lectores de nuestra prensa.

Era uno de los tantos marinos gallegos que acaban por afincarse en EE. UU. de América, donde se demostró buen activista de las ideas ácratas. Tomó parte activa en la defensa de Sacco y Vanzetti y fue el animador del grupo «Iconoclastas», que realizó una encuesta sobre el anarquismo internacional cuyas valiosas respuestas (Rocker, Nettlau, Giménez, Pedro Esteve, etc.), fueron recogidas en un número único de revista.

Luego colaboró asiduamente en la prensa libertaria española, con prosa no siempre refinada, pero sí objetiva. Sirvió grandemente a la empresa literaria de «Umbral», habiéndole logrado firmas de valor universal, sin que exageremos la nota. Tres de ellas fueron: Antenor Orrego, John Dos Passos y José Uriel García.

Debido a su temperamento variable dejó de colaborar con nosotros. Sin embargo, en esta casa siempre se le ha guardado aprecio. Nuestras condolencias a su compañera Mercedes.—F.

PRO COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 12 201 79 F.

Gimeno, París, 10; Menéndez, Dreux, 10; Gracia, Amsterdam, 10; Hurtado, París, 15; Jacinto Gil, Chartres, 10; Máximo Andrés, Houilles-Argenteuil, 15; Federico Marin, id, 10; A. Palacio, Garges, 20; J. Vidal, id, 10; Antonio López, Marignanne, 10; Otro, Bordeaux, 100; Castellví, Choisy-le-Roi, 34; Sánchez, Albi, 10; Usach, Amiens, 25; Pedragrosa, Tarbes, 10; J. Rodríguez, Thiais, 10; P. Genique, id, 50; B. Peralta, id, 18,80; T. M., id, 20 F.

Total hasta este día... 12 561 59
Deducción de Julio Vallés, Mandeure, que pasan a otros capítulos 20 00

Suma y sigue... 12 541 59

PARA CONOCER A SALVADOR SEGUI

Recomendamos:

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

Catorce compañeros colaboran en explicar las diferentes facetas del Noi del Sucre.

Edición a pique de agotarse
Precio del libro: 4,00 frs.

NECROLOGICAS

Otro libertario de la C.N.T. que tenemos que agregar a la negra lista de la parca: Carlos Ortuño, hijo de Tarragona. Su edad era de 64 años. Una larga enfermedad le obligaba con frecuencia a hospitalizarse; cuando se mejoraba un poco otra vez al hogar, donde no le faltaba el celo cuidadoso de su compañera Montserrat Amposta. Esta última vez ingresó en el Hospital; aunque decaído no se consideró próximo al fin de sus días.

El enfermero que hacía el servicio de noche tenía que suministrarle un medicamento; sin aproximarse al lecho lo miró y lo creyó dormido, y se dijo: «No le molesto, lo dejaré que duerma; más tarde se lo daré».

Cuando regresó a corto intervalo lo vio desabrigado, lo movió para que se arropara pero no dio señales de vida; Carlos Ortuño había expirado. Fue en 14 de marzo. El 17 se efectuó el entierro civil, al que concurrió un nutrido grupo de españoles y muchos amigos franceses.

Nos quedas en el recuerdo, amigo Carlos.

Con la presente nota la F. L. de Melun le testimonia a Montse-

rrat Amposta y demás familiares su más viva condolencia por tan irreparable pérdida. — F. L. Melun.

COMISION DE CULTURA Y PROPAGANDA — PERPIGNAN

Esta comisión pide a todo suscriptor de ESPOIR y COMBAT SYNDICALISTE de hacer toda reclamación pertinente a esta Comisión, CNT, 9, rue Duchalmeau, en caso de anomalías en la recepción del semanario.

Igualmente informa que todo compañero o simpatizante puede pedir la suscripción a ESPOIR y COMBAT SYNDICALISTE, a esta misma Comisión.

Por la misma: el Secretario.

REFERENCIA AL FESTIVAL PROXIMO

A todos los compañeros y simpatizantes les tiene cuenta adquirir las invitaciones en la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE, no valiendo luego las reclamaciones que de este incumplimiento se deriven. — Para el Mitin la sala se abrirá a las 9 de la mañana y para el espectáculo a las 2,30 de la tarde.

F. L. DE ORLEANS

Comunica a compañeros y simpatizantes que esta Federación Local en conjunto con SIA, organiza un viaje a París, para asistir al gran día confederal que se organiza el día 15 del próximo mes de abril en el Palacio de la Mutualidad.

Salida del car a las siete de la mañana, plaza Martol, y regreso sobre las nueve de la noche.

Todos aquéllos que quieran asistir a dicho día confederal pueden dirigirse a los compañeros siguientes:

López, 41, rue de Tudelle.
Márquez, 12, rue du Petit Loup.
Anaya, 10, rue 4 Fils Aymon.
Parra, 1, rue Arthur Honegger.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general ordinaria el día 8 de abril a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE PERPIGNAN

La secretaria de Cultura y Propaganda anuncia que el día 15 de abril a las 9,30 en el local de SIA, 9, rue Duchalmeau, habrá una charla-debate sostenida por el compañero F. Blanco con el tema: «Problema social; lo que hacemos y lo que olvidamos».

Se encarece numerosa y puntual asistencia.

COMUNICADOS

REGIONAL CATALANA DEL EXTERIOR

Nos llegan del interior noticias satisfactorias.

Avatares de la clandestinidad han motivado un retraso en la confección de «CNT». Reaparecerá en breve.

Compañeros jóvenes que por azar penetran en Francia se muestran como tales a los militantes nuestros que encuentran.

Todo compañero perteneciente a la C.N.T. Regional Catalana, debe guardar la convicción de que cuanto venimos haciendo para el interior es altamente positivo.

Continuemos sin desmayo. Que no quede esta Comisión desválida de recursos.

C. de R., París.

ADMINISTRATIVAS

—Santolaria, 18-Neroudes. Recibido giro 18-1-73 pagando año 1973.

—Orellana, 24-Le Buisson. Recibido giro 4-12-72 pagando Librería y turrone. «C. S.» pago hasta 31-12-73.

—Bautista Tomás, 95-Ermont. Recibida la tuya. Pagado «C. S.» (3-2-73) 25 frs. hasta el 30-8-73. De acuerdo.

—Orozco, 34-Agde. De acuerdo con la tuya. Giro enero 73 pagando «C. S.» año 73, tuyo y de los compañeros Civit y Rios. Nos excusamos.

—Daniel Florac, Marseille (12^o). Recibido cheque 75 frs. Pago «C. S.» año 72 y 1^{er} Semestre del 73 o sea hasta el 30-6-73.

—Ramón Serrate, 91-Massy. Recibido giro 2-3-73, 50 frs. pago «C. S.» todo el año 73. El mandat no tiene objeto para ti.

—A. Pérez, 69-Décines. Recibida la tuya. Giro de 50 frs. el 29-1-73 pagando «C. S.» hasta el 31-12-73. El mandat se refería a Pérez L. de Venissieux, al cual remitimos.

—Diego Puigvert, 31-Fenouillet. Verificamos cambio dirección. Dile al compañero Colominas de Hyeres, no se preocupe.

—J. Ginés, Liège (Belgique). Recibida la tuya. De acuerdo con lo que indicas. Giro en nuestro poder por la suma indicada.

—Nenouk, Cherbourg (Manche). Reque lettre et ton envoi «C. S.» année 73. Article passé à la Rédaction.

Nota de Librería: Ruego al compañero que ha pedido las obras: «Jacob», «La bande à Bonnot» y «Les Murs ont la parole» de la Editorial Tchou, que nos envíe la dirección para poderle mandar los libros. No hay firma en la carta ni fecha y se nos ha extraviado el sobre si es que la traía. Merci.

EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos organiza para el domingo 15 de abril, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 42, rue de Lalande, una conferencia a cargo del compañero Vicente Llansola, que disertará sobre el tema: «La CNT y la generación intermedia o el futuro confederal».

Quedan invitados todos los compañeros, simpatizantes y amantes de estos actos sociales y de actualidad.

CENTRO CONFEDERAL PARIS

Sábado 6 de abril: Conferencia a cargo de compañero Marciano Sigüenza, quien versará sobre: «El Movimiento Libertario ante el futuro español». Amplia invitación a todos los cenetistas.

Le Directeur de la publication:
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

TEMPERATURE DANS LES LYCEES

Quelques tracts !

Qu'est-ce que le Deug ?

Il entre dans un processus de réorganisation des études secondaires et supérieures; il sanctionne le premier cycle pluridisciplinaire de formation générale et d'orientation. Ce n'est qu'un super-bac qui accordera aussi peu de débouchés que le bac actuel mais deux ans plus tard.

L'arrêté Fontanet accroît donc la sélection à l'entrée de véritables études supérieures.

Les textes (27 février)

Formalités pour l'inscription en vue du DEUG :

— bac ou équivalence et dossier scolaire et stages de contrôle.

Le bac n'est plus un examen d'entrée en fac, mais un diplôme de fin d'études secondaires.

Modalités internes à la préparation du DEUG :

Impossibilité de redoubler plus d'une fois le premier cycle même en changeant de discipline. Ce qui cadre bien avec :

— la suppression du sursis
— le bachotage permanent
— le renforcement des contrôles (interros-surprises, notes de participation, contrôle continu plus examens, plus de session de rattrapage...

Fixation centrale par les arrêtés d'un minimum d'heures d'enseignement (700 heures en lettres, 1 100 en sciences).

Rythme impossible à soutenir par les étudiants salariés.

Rythme à soutenir impérative-

Nous ne céderons pas ! Nous poursuivons la lutte !

Malgré les mensonges de la radio, de la télé et des journaux, les lycéens ont reconduit leur mouvement contre la loi Debré.

Les lycéens remettent en question le fonctionnement même de l'école bourgeoise modelée par un état bourgeois en fonction des besoins de cette bourgeoisie. Ils refusent l'embrigadement et concrétisent leur refus dans la rue et dans les lycées. Mais la lutte pour eux, ne se situe pas qu'à ce niveau, les lycées savent que seule la solidarité lycéenne étudiante

ment par des étudiants traqués par la loi Debré.

Imposition de matières obligatoires en vue d'une pluridisciplinarité qui instaure une formation générale, qui :

1° ne correspond à aucun statut professionnel (ce qui permet au patron de donner une formation maison en fonction des besoins de l'économie).

2° ne prépare pas effectivement au concours d'entrée dans le deuxième concours en préparation si nous laissons passer les arrêtés Fontanet.

Le DEUG est un cul de sac en raison des suppressions des sursis, il n'ouvre comme toute perspective que la mise au service du patronat ou le chômage.

Loi Debré plus arrêté Fontanet (DEUG) : double barrage pour les lycéens qui entraîne une sélection sociale accrue :

1° Départ à l'armée directement après le bac

2° Départ à l'armée fait après le DEUG

Dans les deux cas, l'entrée dans la vie active se fera avec des diplômes dévalorisés.

Comment poursuivre les études après un an ou 16 mois d'embrigadement et d'aliénation sinon en ayant du fric.

A bas le DEUG et la loi Debré !
Lycéens et étudiants, poursuivons ensemble la mobilisation !

(Tract des lycéens de Berlioz - Vincennes)

travailleuse paie ! Les lycéens descendent dans la rue pour s'expliquer avec la population. Pour eux, il n'est pas question d'abandonner comme le désire l'UNCAL.

Les lycéens redescendront dans la rue même si les manifestations sont interdites, comme celle du 22 avril, qui rassembla, malgré cela 100 000 lycéens !

A travers cette lutte apparaît l'inquiétude du gouvernement, il faut le faire reculer, celui-ci tente

d'apaiser la population par des déclarations fausses, car :

— Oui, l'armée est briseuse de jeunes.

— Oui, l'armée assassine.

— Oui, l'armée est colonialiste et impérialiste.

Les lycéens sont prêts à s'expliquer devant la population.

Cette grève n'est pas une ré-

création comme veulent le dire les gens que cette grève gêne.

A bas la loi Debré !

A bas le DEUG !

Libre choix de la date d'incorporation égal pour tous !

Travailleurs, lycéens, étudiants :
Tous unis contre l'armée bourgeoise !

Comité de lutte lycéen.

Loi Debré - Décrets Fontanet

Même normalisation, même combat !

— Contre la loi scélérate Debré supprimant les sursis et ayant pour but implicite d'interdire l'accès de l'Université aux couches défavorisées de la jeunesse en leur imposant une année d'embrigadement, les lycéens se sont mobilisés. A Paris et en province, les grèves et les manifestations se succèdent et prennent de plus en plus d'ampleur.

— Contre les décrets Fontanet, suite logique à la loi Debré, instituant une filière courte d'enseignement (2 ans), correspondant aux besoins du patronat, renforçant la sélection et la répression, les étudiants se mobilisent.

Les étudiants et les lycéens en lutte affrontent un même ennemi : le pouvoir, qui tente de normaliser l'enseignement en récupérant les acquis de Mai 68, livrant l'université aux mains du patronat, car après les lois Debré et Fontanet, la réforme du 2e cycle se caractérise par le fait que le nombre de places et la nature de

l'enseignement sont livrés aux mains du patronat.

Déjà, des universités sont en grève (Dauphine, Vincennes, Nanterre, Lille 3...), d'autres se mobilisent et tiennent des assemblées générales pour décider des modalités d'action.

Les luttes des étudiants et des lycéens doivent converger vers un même but : abrogation de la loi Debré et des décrets Fontanet.

— Contre tout projet de filière courte.

— Rétablissement et élargissement du sursis pour tous les jeunes.

— Rétablissement — — — Participation à la journée nationale d'action contre la loi Debré organisée par les lycéens en lutte jeudi 22 mars.

Comité de Mobilisation

Vincennes (Paris VIII).

PROJETS : PARTIR VIVRE...

(Suite de la page II)

que tous, nous nous embauchions ça, et là pour gagner l'argent. Plutôt que de faire cela chacun de notre côté (au risque de se dégouter et d'abandonner) nous travaillerons tous dans la même ville et nous nous retrouverons tous les soirs dans la communauté urbaine. Cette vie en commun avant le Grand Départ permettra aux incompatibilités psychologiques de se manifester à temps : mieux vaut une crise à ce moment-là qu'après. Elle nous permettra de mieux nous connaître, nous harmoniser. Nous essaierons de gagner l'argent en un minimum de temps (2 mois). Nous acquérons des habiletés manuelles : tissage, cuisine, tannage, menuiserie, forge, utiles pour la débrouillardise lors du Grand Voyage.

23° Vous vous posez certes d'autres questions. Ces quelques points concrets ne vous satisfont pas. J'espère que toi-même, tu

écriras à l'un des signataires et que tu seras présent lors de la première rencontre. Apporte tes idées, tes enfants, ton homme, ta fille, ton savoir faire artisanal, ton expérience.

24° Personnellement au point de vue expérience, je suis du genre intellectuel, nageant dans les idées qui courent dans les milieux écologiques du genre « survivre et vivre ». J'ai pourtant fait en 1971 une très intéressante expérience tribale au Sud du Sahara et en 1972 quelques éphémères expériences de communautés rurales en France. J'ai 20 ans et suis étudiant en géographie à destination de l'ethnologie et de l'écologie appliquée... en principe.

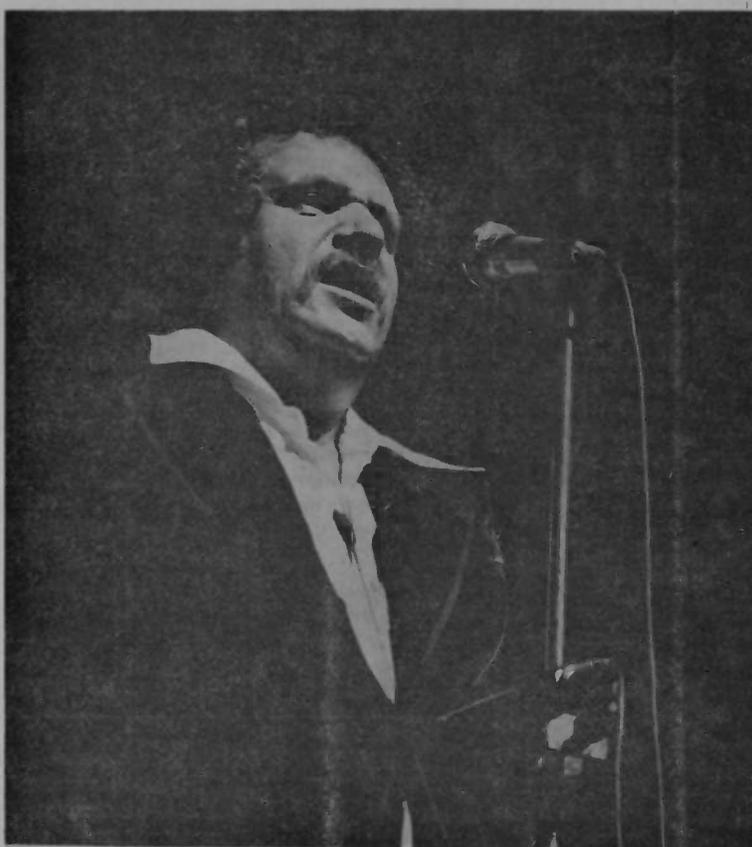
25° Sont engagés dans ce projet : Blandine et Christian Denis (49), Claude Geisen (10) Christian et Huguette Lejeune (75), Michel Mechtouh (75), Christian, Michèle Mengé et leurs 2 enfants (54), Gérard Nicollet (35), Jean-Pierre Plathey (21), Senis (06) et Thierry Sallantin, 78 B, rue de Bellebat, 45000 Orléans.

15 AVRIL 1973, à 15 heures

GALA DE LA SOLIDARITE OUVRIERE

au PALAIS DE LA MUTUALITE (Métro : Maubert-Mutualité)

Des artistes espagnols, français, canadiens, belges et américains



ORKEST THE GRAPES

CARLOS MENDIA
TENOR

TRIO GARCIA
FOLKLORE

LITTLE ARTHUR
ET SON ENSEMBLE

SORTILEGE ESPAGNOL
DANSE

ANNE ET GILLES
CHANTEURS

MORT SHUMAN

FLOREAL ALVAREZ
ET SES BOYS, vedette au Canada

Fête de l'Art et de la Solidarité Internationale

Location ouverte au Centre Confédéral
33, rue des Vignoles, PARIS 20^e

Et au guichet de la Mutualité
le jour du spectacle

Le matin à 9 heures, même jour, même endroit : «Vers une Espagne libertaire», GRAND MEETING organisé par la C. N. T.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

12 AVRIL
1973
NUMERO 749
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

MARCHE DU TRAVAIL

(Petites annonces déclassées)

DEMANDE D'EMPLOI

Spécialiste vente engins motorisés blindés, aimant manifestations au pas cadencé, ayant exercé emploi qualifié Ministère Défense Nationale, victime licenciement abusif,

RECHERCHE

emploi O. S. sur presse à la Régie Renault. Accepterait éventuellement de se syndiquer à la C. G. T.

*Ecrire à M. Debré
Poste Restante - La Réunion*

Une réforme des principes de base du droit de licenciement n'en a pas moins été jugée opportune par le Gouvernement. Un projet a été adopté il y a quelques semaines par le Conseil des ministres et transmis au Conseil économique et social pour examen avant d'être soumis au Parlement. Il s'agit de l'un des premiers textes qui seront examinés par la nouvelle Assemblée nationale et parmi les plus importants. Ses implications peuvent être d'un ordre tel qu'il nous est apparu utile, quoiqu'il ne s'agisse que d'un projet susceptible d'être même déjà modifié avant sa transmission à l'Assemblée nationale, d'en analyser en détail les dispositions.

Le projet soumis au Conseil économique et social réaménage l'ensemble des règles relatives à l'exercice du droit de résiliation unilatérale du contrat de travail. Il comporte des dispositions communes à toutes les entreprises et des dispositions propres aux entreprises occupant plus de dix salariés.

**DISPOSITIONS COMMUNES
A TOUTES LES ENTREPRISES**

Tandis que dans le régime actuel et selon une interprétation littérale des textes le congé n'avait à être donné par écrit, sous forme de lettre recommandée, qu'en ce qui concerne les salariés ayant au moins six mois d'ancienneté, cette règle sera dorénavant applicable dans tous les cas : « L'employeur qui décide de licencier un salarié doit notifier le licenciement par écrit ». On peut penser que cette formulation rendrait caduque la jurisprudence actuelle de la Cour de cassation selon laquelle la lettre recommandée n'était pas une condition nécessaire pour la validité du licenciement mais n'était exigée que comme moyen de preuve. En effet le projet de loi prévoit de sanctionner le non-respect de la procédure dont le congé est l'un des éléments.

● **Salariés ayant moins de six mois d'ancienneté dans l'entreprise** : l'existence et la durée du délai-congé résulteront de la convention collective et, en l'absence de convention collective, des usages pratiqués dans la localité et la profession.

Cette disposition renverse l'ordre des facteurs introduit par l'article 23, actuel selon lequel la durée du délai-congé résulte des usages ou, à défaut d'usages, des conventions collectives pouvant déroger aux usages. Mais cette disposition est interprétée par la jurisprudence de la Cour de cassation comme conférant prééminence à la convention collective sur l'usage, même si la convention col-

**Le projet de réforme
du droit de licenciement :**

Quelle en est la portée pratique ?

lective était moins favorable au salarié, il n'y a en fait aucune différence de portée entre l'ancienne et la nouvelle règle. La formulation adoptée par le projet correspond simplement à l'évolution des faits et traduit logiquement le recul de l'usage comme source du droit du travail.

● **Salariés ayant au moins six mois d'ancienneté continue dans l'entreprise.** Deux règles continuent à coexister :

— des dispositions minimales qui s'appliquent en tout état de cause (délai-congé d'un mois entre six mois et deux ans d'ancienneté; délai-congé de deux mois, ou d'un mois assorti du versement d'une indemnité spéciale, à partir de deux ans d'ancienneté)

— sous réserve des dispositions plus favorables qui seraient contenues dans le contrat de travail ou la convention collective ou résulteraient des usages.

C'est là — si tout au moins le texte du projet doit être interprété littéralement (1) — qu'apparaît une différence avec les règles actuellement appliquées. Tandis que jusqu'à maintenant la convention collective avait prééminence sur l'usage (dernier arrêt : Cass. soc. 31 mai 1972 inédit) (2), il n'y aurait plus désormais dans ce cas de hiérarchie des sources du droit applicable. La solution la plus avantageuse pour le salarié devrait être retenue, qu'elle découle des usages ou résulte de l'application de la convention collective.

Les règles actuelles, telles qu'elles résultent de la jurisprudence constante de la Cour de cassation, ne sont pas modifiées : l'inobservation du délai-congé ouvre droit, sauf faute grave du salarié, à une indemnité compensatrice ne se confondant ni avec l'indemnité de licenciement, ni avec la réparation éventuelle prévue sous forme de

dommages-intérêts. Seule la formulation change.

Indemnité de licenciement

Les règles actuelles sont maintenues sans aucune modification : octroi d'une indemnité minimum de licenciement allouée à tout salarié licencié, sauf pour faute grave, et comptant deux ans d'ancienneté ininterrompue au service du même employeur.

Résiliation abusive du contrat

C'est là que réside l'innovation la plus fondamentale du projet gouvernemental. Tandis qu'actuellement il appartient au salarié de demander d'apporter la preuve d'un abus de droit commis par l'employeur dans l'exercice de son droit de licenciement et que l'employeur ne peut être condamné à dommages-intérêts, dont le juge fixe souverainement le montant, que s'il a agi avec légèreté blâmable, intention malveillante ou erreur inexcusable, le projet gouvernemental repose sur les bases suivantes :

Il appartient au juge d'apprécier la régularité de la procédure suivie (3) et le bien-fondé du licenciement. Le juge forme sa conviction au vu des éléments fournis par les parties et, au besoin, après toutes mesures d'instruction qu'il estime utiles.

La notion de « bien-fondé du licenciement » serait ainsi introduite dans le droit du travail. Il est, au stade actuel, bien difficile encore d'en saisir la portée exacte et d'en mesurer toutes les implications, mais il paraît clair que le principe de base actuel sur lequel repose tout le droit de licenciement, à savoir que l'employeur est le seul juge de l'opportunité de se séparer d'un salarié, sous réserve de l'exercice abusif de ce droit, se trouverait implicitement remis en cause. Les tribunaux devraient en effet apprécier si le licenciement est bien fondé, ce qui pourrait les conduire à substituer leur appréciation de l'opportunité d'un licenciement à celle de l'employeur. Si un licenciement pour faute, pour suppression d'emploi, pour insuffisance professionnelle, devrait, semble-t-il, être considéré comme « bien fondé » en serait-il de même d'un licenciement où se trouverait seul en cause le désir d'un employeur de remplacer un salarié en fonctions par un autre ? Les tribunaux considéreraient-ils qu'une préférence subjective rend un licenciement bien

COMMUNIQUE DE PRESSE

Le vendredi 30 mars 1973, Maitres M. Antoine, B. Domenach, J.-J. de Félice, L. Forster, H.-J. Legendre ont sollicité une entrevue auprès des autorités responsables du Ministère de l'Intérieur. Ces avocats, qui ont pris en charge les dossiers de très nombreux travailleurs immigrés, se trouvent à présent dans une impasse étant donnée l'ampleur du problème. Ils désiraient demander au Ministère de l'Intérieur de prendre officiellement position en accordant à tout travailleur immigré arrivé en France avant le 1^{er} février 1973, une autorisation provisoire de séjour de trois mois. Le Ministère de l'Intérieur s'était déjà engagé dans ce sens (communiqué du GISTI et du Comité de Défense des Droits et de la Vie des Immigrés, « Le Monde » du 11 et 12 mars 1973).

Cette entrevue a été refusée; ceci semble confirmer que les autorités n'ont en réalité pas l'intention de donner des directives générales sur le problème du séjour des immigrés; elles veulent s'en tenir à la lettre aux circulaires Marcellin et Fontanet et n'envisagent de régler que des cas individuels, considérés comme des « cas sociaux ».

Le GISTI tient à poser publiquement les points suivants :

— A l'heure actuelle, les autorisations provisoires de séjour délivrées dans les préfectures, de durée variable, sont distribuées de façon totalement arbitraire, le seul critère d'attribution étant trop souvent la présence d'un avocat.

— Cette autorisation provisoire de séjour n'apporte aucune solution dans la mesure où les contrats de travail sont systématiquement refusés par la Direction de la Main d'Œuvre; certains travailleurs se sont déjà vus opposer deux refus et en sont à la recherche d'un troisième contrat.

Le GISTI dénonce la manœuvre dont sont ainsi victimes les travailleurs immigrés autorisés à séjourner provisoirement en France, il leur est en fait impossible de faire viser leurs contrats de travail et ils se voient donc refoulés à l'expiration de leur autorisation provisoire de séjour.

Paris, le 31 mars 1973.

Groupé d'Information et de Soutien des Travailleurs Immigrés (GISTI), 15, rue Gay-Lussac, Paris-5^e.

EL 15 DE ABRIL DE OGAÑO TODO COMPAÑERO SIN IMPOSIBILIDAD INSUPERABLE ESTARA PRESENTE EN EL PALAIS DE LA MUTUALITE. POR SATISFACCION PROPIA Y PARA AFIRMAR LA CONTINUIDAD DE LA OBRA EMANCIPADORA DE LA ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES.

LE COMBAT
C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 12 de Abril 1973.

JORNADA CONFEDERAL DE PARIS

Para el 15 de abril de 1973

en el Palais de la Mutualité (Metro Maubert - Mutualité)

FESTIVAL DE VARIEDADES

en provecho de la obra solidaria. A las tres de la tarde en punto y con la participación de los siguientes artistas :

MITIN CENETISTA
a las 9 y media de la mañana
con:
ALEJANDRO LAMELA
FLOREAL SAMITIER
RAMON FINSTER
y un representante de la
C.N.T. - Zona Norte.

Orkest The Grapes

Carlos Mendia, tenor - Trío García, folklore

Little Arthur y su conjunto

Sortilegio Español, danzas - Anne et Gilles, dúo

Floreal Alvarez, cantor y compositor

Mort SHUMAN

«vedette» franco-americana

DEMOSTRACION CULTURAL
en el vestibulo del Palais de la Mutualité durante toda la jornada.

Lugar de cita en los minutos muertos de la mañana y en los entreactos de la tarde.

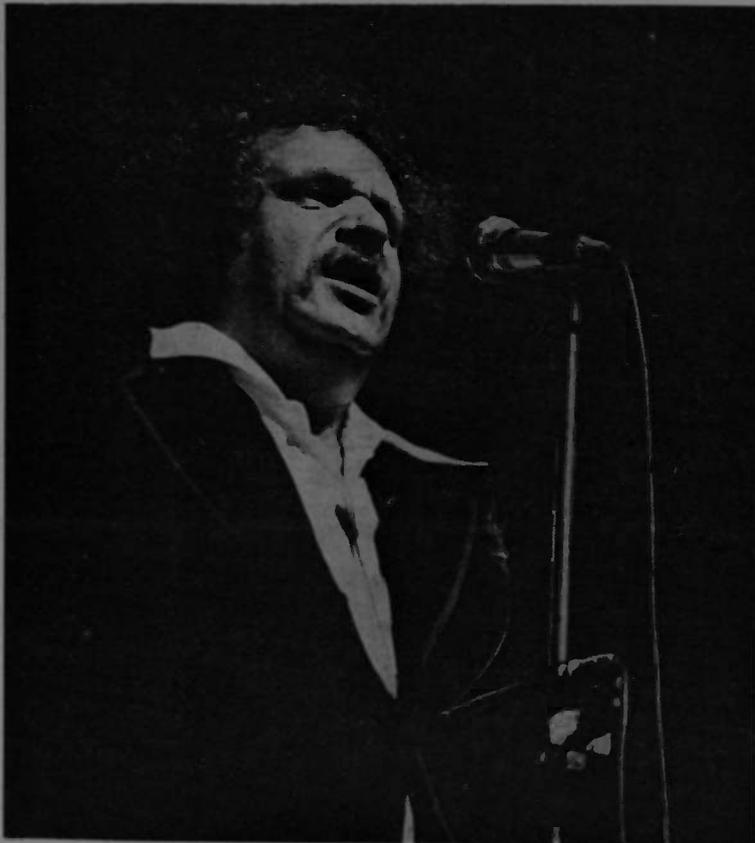
Afiliados y simpatizantes deben retirar las entradas (o encargadas) en su Federación Local respectiva. Los actos empezarán exactamente a las horas anunciadas. En el vestibulo : **venta** de la prensa afín.

15 AVRIL 1973, à 15 heures

GALA DE LA SOLIDARITE OUVRIERE

au PALAIS DE LA MUTUALITE (Métro : Maubert - Mutualité)

Des artistes espagnols, français, canadiens, belges et américains



ORKEST THE GRAPES

CARLOS MENDIA

TENOR

TRIO GARCIA

FOLKLORE

LITTLE ARTHUR

ET SON ENSEMBLE

SORTILEGE ESPAGNOL

DANSE

ANNE ET GILLES

CHANTEURS

MORT SHUMAN

FLOREAL ALVAREZ

ET SES BOYS, vedette au Canada

Fête de l'Art et de la Solidarité Internationale

Location ouverte au Centre Confédéral
33, rue des Vignoles, PARIS 20^e

Et au guichet de la Mutualité
le jour du spectacle

Le matin à 9 heures, même jour, même endroit : «Vers une Espagne libertaire», GRAND MEETING organisé par la C. N. T.

Las obras y los días por FONTAURA

LO QUE YA NO ES «ESPAGNOLADE»

EN las carteleras cinematográficas se ha prodigado el título de una película entrada en el repertorio de las conocidas «españolades». Algo insustancial para pasar el rato; cosa de «rigolade» a base de un repertorio de trucos y escenas chabacanas para uso de la insulsa frivolidad turística. Se trata de «Les Charlots font l'Espagne». Hace unos pocos días, entre los alumnos de un liceo de Lyon se comentaban, con risas y jolgorio, las escenas de la película en cuestión, que todos habían visto proyectada en uno de los mejores cines de la ciudad. Pero en el curso de los comentarios, uno de los jóvenes, amigo de refugiados españoles, manifestó que existía otra España que la de los «treadores», de las «castagnettes», de la «mantiya», del «¡olé, olé!», de la «panderetá» y de todo el repertorio superficial conocido. A su manera el muchacho habló de la guerra, de los miles y miles asesinados por el fascismo. Y cesó la risa y la broma, y un gesto reflexivo se dibujó en la expresión de cada uno.

En la espaciosa sala de actos del establecimiento escolar, al que acuden los jóvenes aludidos, ha tenido lugar una velada dedicada a «La otra España». Proyección de breves películas documentales, colaboración magnetofónica, explicaciones, y debate. Un público atento, compuesto de jóvenes y de viejos, mujeres y hombres, pudo hacerse la idea de hechos que les eran completamente desconocidos: las colectivizaciones, la socialización, el ambiente de fraterna igualdad social existente, no obstante los agobios originados por la guerra, por la escasez de viveres, por el sabotaje de los fascistas emboscados; por toda una suerte de dificultades que obstruían el paso. A alguno que hizo objeciones al respecto de que en la revolución se habían eliminado curas y monjas, que se habían quemado iglesias y conventos, se le hicieron las pertinentes aclaraciones. Se evidenció el papel que tradicionalmente ha representado la Iglesia en España, por cuyo motivo el ambiente popular, singularmente la clase trabajadora, ha odiado a una institución que siempre estuvo justificando a los tiranos. Se puso de relieve que en muchas locali-

dades sacerdotes y monjas cuyo comportamiento había sido noble y atento con los pobres antes de la revolución, fueron mirados de un modo condescendiente, siendo ocupados en hospitales y oficinas en el periodo de la revolución. Se hicieron toda suerte de aclaraciones, quedando el público complacido de haber podido conocer variedad de interesantes detalles acerca de una España distinta a la que algunos tarabancas han elogiado como la auténtica, alegre y confiada.

Es asombroso el desconocimiento que existe al respecto de lo que fue la Revolución de 1936. Lo desconocen la inmensa mayoría de los jóvenes españoles, y se desconoce en el extranjero. Si lo ignoran *nuestros vecinos* los franceses, ¿cómo extrañarnos de que lo ignoren más todavía los otros países? De ahí la necesidad de puntualizar bien las cosas en todas las oportunidades que se nos presenten.

EL CONTACTO ENTRE MILITANTES

En todos los órdenes y funciones, de actividades, son las relaciones humanas, el contacto personal, lo que alcanza un valor fundamental. Es con la relación que brota la posibilidad de cambiar impresiones, de cotejar diferencias de puntos de vista. Es así como se pueden establecer acuerdos que revisan, ya en un orden, bien en otro, plausible eficacia.

Y si en un tono generalizado podemos dar como de buen sentido la relación, el contacto personal, ello es de igual valor si particularizamos la cosa, si concretamente nos referimos al sector social del cual formamos parte, esto es, de la CNT. A ella, indudablemente, y a todo lo que concierne al ambiente libertario.

Bien sabemos que, en tanto que ejercicio funcional, hay las reuniones pertinentes, las que alcanzan significado de comicios regulares, pero no es a ello precisamente que se hace referencia, sin que, por supuesto, se deje en olvido en ningún detalle su exacto significado, su valor fundamental. Es otro matiz diferente el que ahora se trata de evidenciar en lo relativo a las relaciones entre miembros de las diversas Federaciones Locales. Ello es otra cosa diferente. Toma su fundamento en un establecido calor de cordiali-

dad, donde se confunden toda una serie de matices que van desde el significado de modalidades idealistas, hasta la efusión temperamental que deriva del carácter y de las costumbres de cada uno.

Supongamos que en un núcleo determinado hay un cierto número de Federaciones Locales, pero que cada una distanciada de la otra en lo relativo al espacio, hace que los militantes vivan su vida en su respectiva F. L., naturalmente, pensando a su manera, obrando en el plan llamado «orgánico», pero siempre circunscritos al *vase clos* de su ambiente habitual. A fuerza de verse, a fuerza de tratarse, ya todos se conocen a fondo y nada de nuevo pueden decirse. ¡Ah, pero cuando en el seno de una Federación Local se presentan otros compañeros de fuera, incluso en un plan de visita, es como si una corriente de aire nuevo penetrara en el ambiente, casi en un sentido vivificador!

Solamente los petulantes, los necios engreídos, tienen la pretensión de saberlo todo, de conocerlo todo, de no necesitar lecciones de nada ni de nadie. Parece mentira pero existen elementos de esta naturaleza. Claro que al ser así evidencia que no descuellan precisamente por su inteligencia. La persona inteligente sabe de un modo positivo que siempre, siempre, hay cosas para aprender; siempre puede haber quien pueda enseñar algo que se ignoraba; ofrecer un punto de vista, una apreciación que no se había tenido en cuenta. Se ha repetido aquello de que siempre ven más cuatro ojos que dos. En las conversaciones que no tienen aire trascendente es cuando mayormente se pueden captar los matices, las facetas de un problema, los enfoques de una cuestión que pueden tener reconocida importancia. Generalmente en las polémicas, en las discusiones apasionadas, juega un papel acusado el amor propio, se *quiere tener razón* a todo trance. En la conversación no hay la tirantez pasional y de un modo natural, sencillo, se cambian ideas, y el individuo puede darse cuenta de detalles, de argumentos, que de otra manera le sería difícil o imposible asimilar.

Hoy más que nunca los medios de locomoción son asequibles. Muchos compañeros disponen de automóvil; hay servicios rápidos

de comunicación por todas partes. Ello evidencia que existen fáciles posibilidades para efectuar reuniones de compañeros ya en el campo en la etapa estival, bien en la ciudad cuando el tiempo se muestra un tanto frío. De haber las frecuentes relaciones, propiciadas de diálogos, de conversaciones espontáneas, ya procediendo a los coloquios en torno a un tema determinado, no cabe duda de que con ello se tendría en un sentido general una mayor agilidad de raciocinio, una clara intuición de muchos problemas alrededor de los cuales a veces la falta del contraste de pareceres hace que se caiga en una apreciación unilateral y desprovista de comparación de otros criterios que pueden ser motivo de robustecimiento o de sana rectificación.

Se ha dicho que de la discusión sale la luz. Claro que si nos proponemos ir al lado satírico de los conceptos, podremos aducir que de la discusión sale el barullo. Podremos dar como bueno lo que decía cierto filósofo griego, asegurando que los dioses habían dotado de la lengua a los seres humanos para que nos hiciéramos un taco discutiendo unos con otros. ¡Se pueden decir tantas cosas si queremos hacer broma! Pero ya mirando la cuestión un tanto en serio, tendremos que reconocer la importancia que tienen los cambios de impresiones. Y para este fin es imprescindible la relación, el contacto humano.

EL MONTMARTRE DE ROLAND DORGELES

Su nombre alcanzó pujante nombradía cuando dio a conocer aquel libro que todos hemos leído, «Las cruces de madera», obra realista en torno a lo que fue la guerra europea de 1914. Pero Dorgelès era un hombre enamorado de París y de la «Ville Lumière» era Montmartre lo que le complacía de un modo singular. Libros, artículos, conferencias, tenían un aire sentimental. Reflejaban como un perfume de lo que él denominaba «bouquet de bohème». La nota sentimental de la vida de artistas, de poetas, de mujeres de sonrisa amable y de caricias fáciles de conseguir. Un Montmartre de no pocos que, en busca de la gloria, la decepción y la miseria les transformaban en tristes «aves de paso». El Montmartre del Dorgelès que ha fallecido al peso de sus 86 años.

AUNQUE parezca inoportuno, siento la necesidad de exponer unas breves digresiones sobre el concepto que me merece la situación actual del movimiento libertario español ante la perspectiva histórica de nuestro país.

Es frecuente oír hablar a algunos militantes de nuestro movimiento de la necesidad imperiosa de cambiar algunos de los tópicos esenciales que, en cierto modo, contribuyeron a darle existencia vigorosa a nuestra organización. También yo creo que el panorama histórico hoy es tan diferente al que se apreciaba en los comienzos de la vida del Movimiento Libertario español que resulta no ya ineficaz, sino hasta nocivo y suicida empeñarse en seguir con los tópicos que en la época aquella sirvieron de acicate y de incentivo para mover a grandes sectores del proletariado y a algunas figuras destacadas de la intelectualidad española. De los comienzos de siglo hasta la revolución del 36 era oportuno y de justicia tomar como bandera las reivindicaciones económicas que, como base fundamental, agrupaban a su alrededor las otras reivindicaciones, trayendo como consecuencia unas tácticas de lucha directa contra la burguesía en primer término y contra la religión y el Estado como objetivos más secundarios y más mediatos. Así, como la explotación por medio del salario y en beneficio de la burguesía era de características tan acentuadamente inhumanas, los tópicos de reivindicaciones inmediatas de ese tipo eran acogidos con entusiasmo por las multitudes explotadas, que veían en nuestra organización el vehículo para conseguir mejoras imperiosas que la burguesía se resistía mucho en conceder, como la jornada de ocho horas, condiciones saludables en los lugares de trabajo, servicios médicos, indemnización en caso de despido, seguridad para la vejez, etc. Hoy, esos tópicos ya casi no impresionan a nadie, pues el capitalismo ha sabido adoptar en casi todos los países del mundo unas tácticas nuevas, y en muchos lugares, casi sin presión alguna, concede mejoras de todo orden, algunas de las cuales sobrepasan, incluso, a nuestras más avanzadas pretensiones de entonces en materia reivindicativa dentro del sistema burgués. Y el propio Estado legisla en el orden social otorgando a los productores — y en muchos lugares sin que éstos lo pidan — prerrogativas que van más allá de las aspiraciones de las grandes multitudes. Claro que eso no evita que haya miseria y explotación, pero la verdad es que esos problemas, los de la explotación y la miseria

Punto de vista

del proletariado ya no son hoy acicates que muevan a las grandes multitudes, ni siquiera de España.

El comunismo internacional ha comprendido esa situación y ya no esgrime esas armas si no es en contadísimos países, como en Brasil, donde la situación de los proletarios campesinos se presta.

Ante esa situación diferente, si nuestro movimiento no se renueva morirá de simple anquilosamiento. El problema, a mi entender está en discernir qué tipo de renovación es la que conviene al Movimiento Libertario. La mayoría de los compañeros que propician alguna especie de revisión se inclinan hacia la derecha, y proponen actitudes que ya adoptaron otros sectores, combatidas históricamente por nosotros y fracasadas definitivamente, además de ser deshonestas, con arreglo al concepto libertario clásico de la honestidad. Estos compañeros proponen una especie de colaboración con el sistema burgués, interviniendo en algunos estamentos de la administración actual, como los municipios y organismos económicos más o menos ligados al Estado y a la burguesía. Por el contrario, yo opino que la renovación que conviene a nuestro movimiento es la de *extrema izquierda*, la revolucionaria. Después de las experiencias del año 36 nuestro movimiento no puede retroceder para convertirse en un sector de colaboración con la sociedad burguesa. Y menos aun ante la enemiga del comunismo, que es muy lógico que pretenda aprovecharse de la revolución española, más o menos lejana — aunque yo creo sinceramente que ningún país está en Europa más cercano a la revolución social que España, a pesar de toda la influencia del franquismo —, como se ha aprovechado de todas las revoluciones donde ha logrado imponerse.

El mundo actual camina hacia las revoluciones y cuanto más reaccionario es el régimen que cae más revolucionario es el régimen que surge. Y en España, aunque aparentemente las generaciones actuales no tienen inquietudes revolucionarias, todos sabemos que el eufemismo de la revolución sólo necesita un estallido para prender en las grandes multitudes, aunque en éstas no haya una conciencia plena de la clase de revolución que están realizando. Y cuando en los países de menos historia revolucionaria aprovechan las caídas de la tiranía para cambios radicalísimos en las estructuras sociales,

en España, de arraigada tradición revolucionaria, el sector revolucionario por excelencia, el Movimiento Libertario, no puede reducirse a programas mínimos de exigencias legalistas, pues será inexorablemente desbordado, perdiendo una segunda oportunidad que seguramente sería definitiva. Por ende, creo que el Movimiento Libertario debe propiciar una verdadera revolución social como paso inmediato a la caída de Franco. Y una revolución social donde se practiquen más o menos ajustadas a las exigencias del momento, esas promesas de comunismo libertario del que tanto hemos hablado allá y cuya finalidad está inscrita y grabada indeleblemente en la conciencia misma de todas las fracciones de nuestro movimiento.

Yo creo que nuestro movimiento ha experimentado ya dos de las tres etapas decisivas de su vida. La primera, fue hasta la lucha contra los sindicatos libres, que sirvió para afianzarse en sus propios fundamentos y adquirir la consistencia necesaria para llegar a jugar uno de los primeros papeles en la vida de aquella nación. La segunda etapa, que comprende desde la dictadura de Primo de Rivera hasta el movimiento del 36, fue la de la expansión ideológica y doctrinaria como preparación a las realizaciones de sus ideales. Y la tercera etapa, que ya es la decisiva, se inició con las realizaciones de todo orden que se ensayaron durante la revolución. Esa etapa no ha terminado aún y hacia su continuación debe orientarse toda la actitud libertaria. Y al referirme a las realizaciones que se iniciaron durante la guerra civil no aludo a las colaboraciones gubernamentales, sobre las cuales no quiero opinar, puesto que las detesto, sino sobre las realizaciones económicas y sociales realmente revolucionarias que el Movimiento logró y que después fueron destruidas por todos los estamentos políticos, y especialmente por la barbie comunista.

Si en el 36 logramos demostrar al mundo que el comunismo libertario podía ser una realidad, no podemos ahora renegar de aquellas realizaciones para acomodarnos a sistemas que han sido clásicamente enemigos y que están reconocidamente fracasados. Y mucho menos cuando la tiranía comunista se está desprestigiando cada día más y los pueblos no saben cómo orientar sus revoluciones, puesto que no hay, en realidad, ninguna revolución vigia en

por Benjamín Cano Ruiz

en mundo actual — papel que le está reservado a la revolución española — después del enorme fraude que el marxismo ha hecho al espíritu revolucionario mundial.

No es ahora el momento apropiado para estudiar de manera exhaustiva todas las consecuencias de esta actitud. No obstante, es imprescindible decir que nuestro movimiento debiera adoptar esta actitud sin ninguna clase de reservas e invitar a sumarse a ella a todas las capas liberales del pueblo español. Y esto, que puede parecer una solemne tontería, no lo parecerá tanto si planteamos el problema con toda la cruda realidad de que está investido. Y esta realidad es que en un futuro no muy lejano se presentará la situación revolucionaria con esta alternativa: o comunismo autoritario o comunismo libertario. La continuidad del sistema capitalista clásico no será muy larga en Europa, tanto si hay guerra como si no la hay. Y en España, el equilibrio que actualmente tiene establecido el régimen fascista no logrará mantenerlo ninguna de las cataplasmas que le están preparando, y cuando se pierda ese equilibrio no serán las soluciones intermedias las que logren estabilidad. La democracia española, representada por los partidos republicanos y un sector del Partido Socialista, no será capaz de mantener ese equilibrio, como se está demostrando en la mayoría de los países de Europa. El socialcristianismo tampoco conseguirá mantener ningún equilibrio si no es continuando el régimen actual... ¿Qué queda, pues? El radicalismo normal que surge después de la caída de toda tiranía es muy propicio a dejarse llevar por el espejismo del comunismo autoritario, lo que nos sitúa ante la disyuntiva apuntada anteriormente. Y yo tengo la convicción de que la gran lucha que se avecina en España será entre las fuerzas autoritarias, polarizadas en el comunismo autoritario y las fuerzas liberales reunidas alrededor del Movimiento Libertario. El episodio llamado de Casado, en Madrid, durante los últimos días de nuestra guerra, fue muy significativo y podemos considerarlo como el anuncio de lo que ha de suceder.

Yo creo, pues — aunque en los comicios nuestros celebrados durante estos años se ha reconocido que no podemos aspirar a tanto — que debemos alzar bandera de programa mínimo, la de establecer en España el comunismo libertario, sin otros eufemismos.

Hombres de la C. N. T.

por JOSE VIADIU

ENTRAMOS ya de pleno a extractar los artículos de Peiró publicados en la obra «Cruzada». El primer trabajo lo titula «Un pensamiento y una disciplina», en el que señala la dualidad que hay entre lo que él piensa y el acto de obrar de acuerdo con las disposiciones tomadas por el organismo a que pertenece. De forma que en el transcurso de este articulo precisa tener en cuenta que el autor habla como elemento de un organismo, la CNT, que juntamente con otros sectores han formado un conjunto de oposición al nazismo y a los militares sublevados, que lleva por nombre «Frente popular». La actitud de Peiró, a partir de este acuerdo, es la del hombre que se subordina al cumplimiento del pacto celebrado por el organismo que milita, o sea que somete su actuación a los compromisos contraídos por la Confederación Nacional del Trabajo con los demás participantes, UGT y partidos políticos, aun a contrapelo y en oposición a su manera de sentir y pensar.

Como se comprenderá, tal disposición de ánimo es de un hombre que sabe que «el horno no está para bollos», que todo acto polémico y de oposición puede reportar consecuencias nocivas para el grave pleito en disputa, lo que viene a revelar, una vez más, el alto sentido de responsabilidad que es la característica más acusada de su actuación.

Por otra parte, hemos de repetir que es muy difícil reducir los trabajos de Peiró, ya que suelen ser densos y precisos, sin retóricas ni hojarascas. En este su primero, ya mencionado, se refiere al tipo de colaboración que debe prestarse a los diversos organismos gubernamentales, señalando la diferencia que existe en la actualidad con los últimos días de julio de 1936, en los que predominaba la reconstrucción de las bases económicas y sociales destruidas por la subversión militar. Invoca esta idea, ya que a partir de esta fecha «todos los ismos se condensan en un denominador común: Antifascismo, bajo los pliegues de cuya bandera nos fundamos en haz único desde los republicanos más moderados a los anarquistas más intrasigentes.»

Hace mención a las ventajas que hubiese podido conseguir la CNT con la inhibición a las funciones de gobierno. Se refiere a quienes explotan la tragedia en provecho de los intereses de partido, a lo que añade, cuando llegue el momento propicio para enjuiciar tal proceder «demostra-

rá cuán funesto ha sido para la marcha de la guerra y cuánta sangre le ha costado a la juventud española, víctima más propicia de las especulaciones políticas...»

Dice sentirse orgulloso de haber llamado al proletariado libertario a la serenidad, a la reflexión y al plano de las realidades. Añade:

«Se equivocan los que creen que sin coparticipación en la responsabilidad gubernativa, la CNT hubiese perdido posiciones harto legítimas. La materialidad de la fuerza no tiene su raíz en la fuerza misma, sino en la autoridad moral, y la autoridad moral de la CNT fuera ahora inmensamente mayor de haber colaborado noble y abnegadamente, como siempre lo hiciera, sin apetecer ni aceptar carteras, consejerías ni cargos...»

Menciona el desgaste sufrido por el desempeño de los cargos políticos en los consejos de la Generalidad y que una vez alentado el descrédito por los elementos más reaccionarios provocaron los sucesos de mayo de 1937. Dice que la CNT fue siempre la Cenicienta, siendo solicitada en los momentos difíciles, a la que visiten de gala cuando la necesitan y la aporrean cuando no les interesa.

El segundo trabajo lo intitula: «El peligro de caer en el fascismo». Pone sobre el tablero la desastrosa situación económica a consecuencia de la guerra. Hace mención al gigantesco esfuerzo que se habrá de realizar para levantar la economía nacional, en donde señala los diversos efectos y dificultades para atacar dicho problema, y dice: «Seguirá un paralelo de sufrimientos, de privaciones e incluso de hambre, y se trata de adoptar todas las previsiones en vista a que la etapa sea lo más breve posible, y sobre todo, para evitarle al pueblo la caída en un régimen contra el cual luchamos desde hace años.»

En otro apartado del mismo capítulo combate la creencia de que los pueblos hambrientos sean los que estén en mejores condiciones para efectuar revoluciones de tipo socialista. Estima que será en los momentos de reconstrucción nacional cuando la constitución de gobiernos de Frente popular serán mas precisos. Añade: «Si la CNT puede justificar plenamente su posición gubernamental, será cuando colabore incondicionalmente, universalizando sus ac-

tividades en los gobiernos llamados a reconstruir la economía nacional.

Refiere que la reconstrucción de España «no debe ser intentada por procedimientos unilaterales, a cuenta del proletariado reducido a bestia de carga. Ha de hacerse a cuenta de todas las clases sociales a beneficio de todos los españoles, estableciendo una especie de xenofobia racional para aplicarla inexorablemente a todas las ramas y en todos los aspectos de la economía.»

Recomienda la adopción de estas medidas con el fin de evitar luchas sociales que podrían derivar con el triunfo del fascismo.

En este tercer articulo, que lleva el titulo de «La nacionalización de la economía», vuelve a reiterar en su inconformidad de que la CNT participará «directamente en la gobernación de España durante la guerra — e insisto en que mis palabras no encubren crítica ni censura alguna, sino la expresión de un pensamiento íntimo de la conducta que yo hubiese seguido si de mí hubiese dependido la de la CNT — opino que en la paz, en tanto se cubre la etapa de reconstrucción industrial y económica, el anarcosindicalismo debe colaborar abiertamente en los gobiernos de la República, en los consejos autonómicos y en los comicios provinciales y municipales. Habida cuenta de que los pueblos son tanto más audaces y revolucionarios cuanto mayor es su cultura y bienestar material, el proletariado confederal y anarquista está tan interesado como el que más en propiciar e impulsar esa reconstrucción, haciéndola lo más rápida y eficaz posible.»

Habla de la intervención de empresas extranjeras que manipulan y explotan la economía nacional en su provecho, y aboga para que estos instrumentos de riqueza, los cuales detalla, sean puestos al servicio de la nación o del municipio, e indica que «sería intolerable e inmoral la subsistencia del estado de cosas que inició su fin el día 20 de julio de 1936. Señala, no obstante, la subsistencia del capitalismo y aconseja que el organismo confederal debe «propugnar la tendencia de que quede reducido al mínimo posible...»

Dice que hasta el presente, «dos trabajadores españoles y el Estado yacían en franca servidumbre en aras de los intereses del capitalismo, y es a éste a quien le corresponde, en tanto España se levante

de su postración, ponerse al servicio del Estado y de los trabajadores que dieron su sangre por la República y por la libertad.»

Se refiere a la nacionalización de las industrias, de las que se declara enemigo, pero que aconseja su adopción como «imperativo de la etapa reconstructiva.» Destaca como caso típico el de la industria de producción y distribución de energía eléctrica, aportando una serie de argumentos en favor de su tesis. Refiere que sólo «en Cataluña hay alrededor de cien empresas que hacen negocios... y los intereses creados son contrarios al interés general del país.» Termina diciendo que «no basta la nacionalización de tal o cual industria si ella no se hace en determinadas condiciones que sólo la CNT sabría defender.»

Este cuarto articulo, que lleva por nombre «Producción sin límites», así como la mayoría que integran este volumen, muestran el sentido previsor que caracterizaba a Juan Peiró. La evidencia está en que viene trazando los lineamientos de normas de conducta, de previsiones sociales, de organización del trabajo, de responsabilidad de cada sector en la reestructuración de España, de la manera de evitar las pugnas internas, de trazar los métodos de producción y distribución, etc., teniendo siempre por base el hecho de que íbamos a ganar la guerra, de que los llamados rojos éramos invencibles.

¿Era éste su pensamiento íntimo? ¿Creía en realidad en la puesta en marcha de cuanto iba exponiendo en sus trabajos? La predisposición peculiar de Peiró era el optimismo, pero no la credulidad. ¿Llegaba a tanto su ingenuidad de creer en el triunfo de la República? No lo creemos. En la fecha que escribía estos articulos era evidente ya el triunfo del nazifascismo internacional. Él estaba al día en información local e internacional. Conocía al dedillo la desigualdad enorme que existía a favor de los militares sublevados, tampoco ignoraba que las guerras suelen ganarse haciendo correr al enemigo, mientras que en este caso, salvo algunos hechos eventuales, los que corrían eran soldados republicanos.

Pues ¿qué motivos podían impulsar a la redacción de estos ensayos siempre orientados a buscar soluciones de postguerra? Esencialmente, creemos nosotros, en dar ánimos a los frentes y a la retaguardia con el fin de evitar la desmoralización. O, tal vez,

«Almafuerte»: «No te des por vencido ni siendo vencido», o también, alentado por la lejana esperanza en un hecho providencial (entonces se especuló mucho en la declaración de una guerra internacional contra el nazifascismo), o en el anhelo indeterminado que alienta siempre a los que defienden las causas justas.

Aquí, en este capítulo, es donde formula un resumen de las riquezas naturales exportables y aconseja que debe ir acompañada de una explotación integral. Hace una interesante disección de la diversidad de minerales que contiene el suelo hispánico, abogando para que el control de la producción sea intrínsecamente nacional, al margen de carteles y empresas del exterior que se llevarían a sus países las riquezas esenciales para poner en marcha la economía del país. Indica el déficit de carburantes y lubricantes que existe, pero señala que nada se ha hecho para encontrarlos.

En un resumen de su párrafo último añade: «la nacionalización de las industrias básicas requiere características distintas del concepto clásico de la nacionalización, y estas características sólo el anarcosindicalismo puede y debe propugnarlas y defenderlas desde todos los lugares en que pueda asentar su presencia como doctrina y como colectividad.»

En este, su quinto capítulo, es donde explica ya su «concepto de nacionalización», el cual «facilita una ordenación industrial incompatible con el sistema capitalista, abarata la producción y la hace asequible a todos los interesados, además de significar una restitución a la sociedad». Luego añade: «ello puede resultar así o no, según sea la clase y forma de nacionalización. Si ésta es vaciada en los moldes clásicos, es incuestionable que ella agudizará los defectos administrativos y directrices del sistema capitalista, y una producción de tal guisa nacionalizada, en lugar de resultar más barata, encarecerá extraordinariamente».

A continuación cita el ejemplo de los mineros ingleses que solicitaron del jefe del gobierno laborista la socialización de las minas de hulla, a las cuales se negó aduciendo que dicho procedimiento impondría mayores cargas al Estado. A la vez señala que las obras públicas que dependen de organismos oficiales resultan más caras que las ejecutadas por empresas privadas, ya que el ideal de todo burócrata consiste en trabajar lo menos posible.

Dice que el nuevo concepto de nacionalización tiene por base «la experiencia que han sufrido los

Juan Peiró Belis

trabajadores durante los dos años durísimos pasados» — en ellos comprendo al químico, al ingeniero, al técnico en general — «Este nuevo concepto de nacionalización reconoce dos derechos: El del Estado a agenciarse la propiedad de las industrias y el de los trabajadores a usar en usufructo de las industrias del Estado».

«El derecho de propiedad del Estado, según ese nuevo concepto, consiste simplemente en la prerrogativa de fiscalizar la función social de las industrias... El método de fiscalización, ha de ser más simple todavía, ya que ella ha de reducirse a las funciones de un interventor en plan, no de dictador, sino de un consejero interesado en el éxito de la gestión de los trabajadores».

Al referirse a la novedad de este nuevo concepto de nacionalización «no reconocido en ningún programa socialista» habla en defensa del empirismo, pero emplaza al lector a la lectura del capítulo que sigue:

Este viene en titularse «Hacia el sistema cooperativo», tema considerado siempre por Peiró como un elemento esencial para la trans-

formación social. Habla de la concepción rusa, la que cree no podría enraizar en suelo hispánico, ya que «el pueblo ibérico es individualista por temperamento y por convicción es apegado a la libertad». Combate la indolencia de la burocracia y cree que cambiaría su mentalidad y su conducta si superaran que la tarea que efectúan tiene una finalidad que beneficia a la sociedad.

Habla del abandono de industrias y de tierras de parte de sus propietarios y que, por lo mismo, el derecho de posesión corresponde a los obreros y campesinos, ya que fueron ellos quienes las hicieron producir, y acaba por decir que «en este caso el concepto clásico de la nacionalización ha prescrito, para dar paso al tránsito de ésta al cooperativismo».

En un aparte añade: «Si la producción de la economía industrial y agrícola ha de ser conforme a las exigencias de la reconstrucción económica de España la solución positiva consiste en cooperativizar las tierras y las industrias abandonadas... En estas condiciones los trabajadores tendrían la sensación inequívoca de que trabajan por

ellos y para ellos, lo harían con gusto y con afán y convencidos de la posesión del fuero nada o poco les importaría el huevo».

Añade: como obrero, como español, como anarquista y revolucionario, me importa que la producción de la economía industrial y agrícola se conforme con las exigencias de la reconstrucción de la economía española». Indica soluciones para llevar a término los planes que esboza, y dice no insistir más ya que no trata de establecer un sistema, sino de dar una idea de la que reputa «habría de ser una sociedad de justicia y provecho para mañana».

El aserto de que el español era un individualista integral, incapaz de sujetarse a cualquier disciplina, era un tópico corriente que tiene su raíz en la politiquería española que acentuó este cariz después de la pérdida de las colonias, diz que para contrarrestar la depresión nacional existente, por lo que simulaban la existencia de condiciones individuales afirmando que en España no eran posibles las dictaduras. Cuando Peiró escribió estos artículos tal creencia era muy generalizada. Lo cual no creemos tenga una base lógica después de soportar treinta años y pico la dictadura franquista. —

Nota del autor. (Continuará)

QUIEN PESCA A QUIEN

MADRID. — Sigue en pie el conflicto Rabat - Madrid con motivo de la pesca en aguas atlánticas frente a las costas de Marruecos. Hassan II sigue exigiendo las 70 millas de extensión mar adentro a su favor, en tanto López Bravo se limita a efectuar un regateo que permitiera garantizar el trabajo de la flota pesquera española. Hassan se considera en derecho de preservar la riqueza piscícola marroquí, intervenida por los pescadores extranjeros, particularmente los armadores andaluces. Como la disposición prohibitoria de Rabat ya rige, las flotillas de Vigo, Melilla, Cádiz, Almería, Alicante y Huelva tienden a la parálisis, motivando un pánico económico entre los trabajadores del mar y los empleados en la fabricación de conservas. A su regreso de Rabat, López explicó que las negociaciones eran correctas pero con resultado nulo. Hassan gallea a todo trapo que Marruecos no debe dependencia a nadie, y esta vez, mirando hacia los gobiernos árabes que lo atacan, ha soltado la afirmación de que «el marroquí no ha sido nunca mercenario», excepto — le oponemos — cuando 80.000 rifeños en

VARIACIONES

1938 vinieron a España a guerrear, por diez pesetas diarias, a las órdenes del general fascista Francisco Franco, el mismo que alcanzó su clase militar matando moros desde Melilla al río Muluya. A todo esto se le llama pescar en mar revuelto.

ESPAÑA BARBARA

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» publicó el 30 de marzo un despacho de su corresponsal en Madrid que decía lo siguiente:

«Un objetor de conciencia español, que ya lleva 10 años en la cárcel va a ser juzgado por cuarta vez. Se trata de don Emilio Bayo, uno de los 270 objetores de conciencia que hay en las cárceles españolas. El señor Bayo tiene 28 años, es testigo de Jehová, está casado y tiene un hijo. Su esposa y el niño viven en Madrid.

En tres consejos de guerra ya celebrados, ha sido condenado a un total de 15 años y tres días. En el juicio que se va a celebrar ahora podría ser condenado a seis

años y un día de prisión si vuelve a negarse a hacer el servicio militar.

Hace varios años el gobierno español retiró del Parlamento un proyecto de ley por el que se reconocía legalmente a los objetores de conciencia españoles y se les permitía hacer un servicio no militar. Entonces prometió el gobierno reglamentar la situación de los objetores de conciencia con un decreto que sería firmado por el general Franco. Este decreto no se ha promulgado nunca».

Los españoles que se niegan a hacer el servicio militar pueden ser juzgados y sentenciados repetidas veces. Cada vez que cumplen la condena dictada contra ellos, se les vuelve a preguntar si están dispuestos a cumplir el servicio militar. Si se niegan, pueden volver a ser sentenciados.

Los españoles que se niegan a hacer el servicio militar pueden ser juzgados y sentenciados repetidas veces. Cada vez que cumplen la condena dictada contra ellos, se les vuelve a preguntar si están dispuestos a cumplir el servicio militar. Si se niegan, pueden volver a ser sentenciados.

Los españoles que se niegan a hacer el servicio militar pueden ser juzgados y sentenciados repetidas veces. Cada vez que cumplen la condena dictada contra ellos, se les vuelve a preguntar si están dispuestos a cumplir el servicio militar. Si se niegan, pueden volver a ser sentenciados.



EL DRAMA NORTEAMERICANO

Esto es lo que hace referencia a la hegemonía política que se desea ejercer sobre aquella inmensa región, pero hay algo más, de tanto o mayor interés, no siempre emergido a la superficie para conocimiento de todos. No se pueden desesetimar los grandes intereses económicos que allí están en juego. La mayoría de las riquezas explotadas por Francia y los franceses fueron adquiridas por firmas y accionistas norteamericanos en 1954. La Michelin, por ejemplo, transfirió a la U.S. Rubber Company, subsidiaria de la Dupont de Nemours, la mayoría de sus acciones de Indochina y la propiedad de 17.000 hectáreas destinadas al cultivo del caucho; la Goodrich también es poseedora de grandes extensiones donde se cultiva el heveas, lo que explicaría el que más del 90 por 100 de la exportación del caucho se haga a través de intereses norteamericanos. No podemos dejar de citar otros nombres de raigambre internacional: American Smelting and Refining Co., American Metal Co., Standard Oil, Coltex Oil, Florida Phosphate, etc.

Dentro de los propios Estados Unidos la presión económica ejercida por la industria interna, que logra suculentos beneficios en base a los pedidos de toda índole relacionados con la presencia de las tropas norteamericanas en el Vietnam, resulta tanto o más determinante que la ejercida por el mismo Pentágono. En 1960, cuando el número de tropas norteamericanas en el Vietnam alcanzó a 543.400 efectivos, el costo de la guerra significaba un drenaje de 29.000.000.000 de dólares (Time 11 de enero 1971), gran parte de los cuales servían para hacer frente a los pedidos efectuados a las grandes industrias de Norteamérica. Si se tiene en cuenta que un avión B-70 o B-1 llega a alcanzar un costo de 25 millones de dólares, que un submarino Polaris alcanza a 100 millones de dólares — el valor de 20 hospitales de 260 camas cada uno totalmente equipado — en seguida nos podemos llevar una idea de que las cifras que se barajan, en lo que a la guerra de Vietnam concierne, son astronómicas. La IBM, digamos como dato de referencia, que ocupa tan sólo el puesto 19, en orden de importancia, de los proveedores para la defensa de Estados Unidos, registró ingresos por 316.000.000 dólares en su departamento de asuntos bélicos solamente.

En cuanto a la oferta de empleos, de todos es sabido que de

no mediar la guerra del Vietnam el 6 % de desempleo que registra el país se duplicaría en poco tiempo. Como dato digno de ser tenido en cuenta podemos citar el hecho de que en 1969 el Pentágono jubiló a 2.122 altos oficiales siendo, la mayoría de ellos, empleados inmediatamente por los proveedores de material de guerra. Más de 100 firmas cuentan, en la actualidad, entre sus ejecutivos, a altos militares jubilados. El general James Ferguson, por ejemplo, antiguo jefe del comando de las Fuerzas Aéreas, se convirtió en flamante vicepresidente de la United Aircraft Corporation en 1970. Un año más tarde la Compañía vendió al Pentágono materiales por un valor de 733 millones de dólares (2).

Según un cable de la Association Press del 19 de mayo último los muertos de la guerra del Vietnam ya han rebasado el millón. Otra fuente de información señala las toneladas de bombas arrojadas durante las tres últimas guerras:

En la segunda guerra mundial 2.057.244 toneladas; en la guerra de Korea 635.000 toneladas; en la guerra del Vietnam 5.693.382 toneladas. (Desde los años 1965 a 1971).

Es curioso de la forma cómo se pueden manipular friamente las estadísticas. Cada segundo, por ejemplo, estallan 53,5 kilos de explosivos en el Vietnam. Cada habitante del Vietnam recibió un promedio de 265 kilos de bombas. Existen 21 millones de cráteres producidos por bombas. El 12 por 100 de la superficie del Vietnam del Sur está sin vegetación como consecuencia de las rociadas, de los productos defoliantes.

(2) Naturalmente que todo esto no aflora a la superficie. Para el gran público siempre hay el discurso estereotipado. El que pronunciara Johnson en Manila, el 27 de octubre de 1966 es concluyente:

«Dejádmelo repetir una y otra vez. Lo que deseamos es:

- Vernos libres de agresión.
- Ganar la batalla del hambre, del analfabetismo y de la enfermedad.
- Construir una región de seguridad, orden y progreso.
- El logro de la reconciliación y la paz en toda la área.»

MAS PREPARADOS PARA LA GUERRA

La sociedad capitalista — y la comunista — está más preparada para la guerra que para la paz. La historia nos prueba que la paz es un accidente y la guerra una condición. Siempre hay guerra en alguna coordenada geográfica del mundo. La del Vietnam ha batido un record de duración puesto que tres generaciones, prácticamente, se han visto involucradas en ella. La paz, en

aquella región, no será tan fácil lograrla, todo y firmándose en París, el cese del fuego. Los estrategas deben estar cavilando ya, en estos momentos, dónde crear otro foco de tensión suficientemente fuerte que permita engarzar, bombarderos, submarinos, tanques, sin interrupción, otros pedidos de cañones, ametralladoras y todos los pertrechos necesarios para continuar cercenando vidas.

VICTOR GARCIA
(Fin de este trabajo)

ACTUALIDADES

EL MERCADO COMUN CIERRA SUS PUERTAS A ESPAÑA Y LOS PAISES COMUNISTAS SE LAS ABREN

BRUSELAS, (OPE). — La revista quincenal «Información Española» ha publicado en su edición de la segunda quincena de marzo un trabajo de Erasmo Alcázar que, bajo el título «Relaciones España - China: el ping-pong llega a El Pardo», dice entre otras cosas, lo siguiente:

«El viernes 9 de marzo el pueblo madrileño se encontró con la sensacional noticia: la China popular y España reanudaban sus relaciones diplomáticas. El sábado 10 se dio a conocer un comunicado conjunto de los gobiernos español y chino confirmando la noticia e informando que el gobierno de Madrid había decidido suprimir la representación oficial en Formosa antes del 10 de abril de 1973...

La historia se cambia de un plumazo. Al anticomunismo burdo sucede el lenguaje tecnocrático. A los eternos amigos de Taiwan (Formosa) se los despacha por la escalera de servicio. El ping-pong envaina el lenguaje de hasta los más ultras. El embajador de España en Formosa anuncia inmediatamente el cierre de su embajada. Grandes titulares en la prensa española. Y una palabra para definir «el cambio»: Realismo.

Paradojas de la vida o lecciones de la historia: el Mercado Común cierra sus puertas a España por razones políticas y los países socialistas abren sus puertas al franquismo por razones económicas.

CAMPORA, PERO PERO PERON

BUENOS AIRES. — Se sabe que en las últimas elecciones presidenciales de esta República triunfó la candidatura peronista en toda la línea. El líder visible del «justicialismo» es Cámpora, heredero del antiguo dictador Perón, arrojado del poder en 1956 por el Cuartel, la Iglesia y el Capital coaligados, no por decencia política, sino porque al testafarro Ferón se le subió a la cabeza el champán de la demagogia interpretándose dueño y señor de la Argentina. Para vengarse de los tres pilares que lo sostenían y que empezaban a moverse para derribarlo, sátrapa Perón ordenó incendiar el aristocrático Circulo Ecuestre, donde entre otras obras de arte perecieron 30 telas de Goya. En otra, Perón había ordenado construir un barrio donde concentrar la población prostituida en sus diferentes gradaciones, titulándola «El cielo». Los militares barrieron el sistema matando a más de mil «justicialistas», pero perdonando la vida al también milico Perón.

La mística peronista ha continuado con Perón, refugiado y aviejado en Madrid. Cara a la adversidad dióla el citado Cámpora sobre el terreno, y ahora bien se ve que ha ganado la partida por asnería popular, aquí y en todas partes siempre creciente.

«Cámpora, sí—dice esa gente—, pero pero... Perón.» — Naño Galíndez.

Fechas memorables de la historia de España

DESDE estas columnas, en dos trabajos anteriores nos hemos referido a la República del 73. Como principales protagonistas de aquel ciclo republicano aludimos, preferentemente, a los cuatro hombres que lograron ocupar la más alta magistratura. En los juicios vertidos, y los que podamos verter sobre el particular tuvimos en cuenta, más que a las personalidades, el concepto y grado autoritario con que llegaron al Poder, y el que desarrollaron en el ejercicio del mismo.

Si en estudio de tal envergadura histórica son ineludibles las alusiones individuales, conste no lo hacemos por animosidad personal a ninguna de ellas. Nos es grato declarar, que tanto en Pi y Margall como en Salmeron hemos aprendido algo muy bueno. Sin embargo, a eso bueno aprendido, y a otros méritos que justo es reconocer a los nombrados, no podemos hipotecar la libertad de analizar las consecuencias del ejercicio autoritario.

Entre los que tiempo ha nos definimos como libertarios, sin vericuetos ni torceduras, también los hay que se inclinan respetuosos al ilustre federalista. El mismo Ricardo Mella, al morir el autor de «Las Nacionalidades», no tuvo inconveniente en declarar públicamente: «Yo fui su discípulo. Un eslabón extremadamente fuerte de la cadena revolucionaria ha sido roto. Pi tenía ideas socialistas y anarquistas» (1).

También F. Urales hace constar: «Los escritos de Bakounin, Kropotkin, Proudhon, Tchernichewsky y Pi y Margall hicieron de mí un anarquista cuando solamente tenía 18 años» (2). Nos consta la existencia de otros que se pronunciarían en términos similares, pero aquí queremos terminar estos testimonios en pro de los próceres de la Primera República.

Lo antedicho no los exime de análisis en tanto que hombres de Estado, con una trayectoria gubernamental que nos parece bueno de estudiar. Si en Pi es razonable y justo distinguir al eminente sociólogo e historiador del hombre de gobierno, también en Salmeron hay que colocar en un lugar al filósofo y en otro al gobernante.

Son dos normas de conducta, en cada uno, que se excluyen; dos personalidades que nadie, moral y científicamente, puede sintetizar en una. La investigación sociológica, cuando se efectúa teniendo en cuenta el factor ético tendente a

hermanar a los humanos, abre cauces de libertad y resta prerrogativas al autoritarismo. En filosofía, cuando ésta se cultiva con sentido pedagógico, se logra paz en los espíritus, y colaboración tendente a la prosperidad general.

En los dos hombres que hemos nombrado existe esa duplicidad de fenómenos sociales. Ambos ejercieron la pedagogía y nos consta, también, fueron excelentes profesores. No es del caso, en este momento, aventurarse a suponer si hacia el ejercicio del Poder se inspiraban en buenas intenciones. Lo concreto es, que si iban impulsados por nobles propósitos, dominados por las prerrogativas autoritarias que conquistaron, envueltos en la potencia de éstas, interesados en sofocar el descontento popular, el filósofo y el sociólogo fueron arrollados por el principio en que políticamente se orientaron.

En las remembranzas de ese exponente histórico resaltan meridianas las afirmaciones de los principios ácratas. Dejaron de ser hipótesis para lograr confirmación científica. En las prácticas autoritarias, y más cuando el individuo está vinculado y responsabilizado en la permanencia de un gobierno, la potencia personal queda transformada en esencia y vigor estatal. Olvida los juramentos hechos en otros tiempos y desde el ángulo opositor; entre los amigos de ayer, y el nuevo personaje oficial, quedó abierto un abismo.

¿Podían escapar a esta suerte los cuatro hombres que ocuparon la presidencia de la República del 73? No caben pretextos ni atenuantes a la razón de Estado; en el ejercicio de su potestad se eclipsan todas las virtudes humanas. Pi y Margall, Salmerón y Castelar, envueltos en la vorágine autoritaria, no podían sustraerse a las acciones antipopulares que realizaron. Fueron ganados por el sentimiento de dominio; al igual que otros jefes de la autoridad, en la actitud popular descubrieron los agentes del desorden, «los provocadores», «los antipatriotas».

En nuestra opinión, el corto ciclo de la Primera República es rico en experiencias que la filosofía anarquista tenía previstas. El amplio campo de los motivos que tienen constancia, y los datos sociológicos registrados como novedad, ofrecen posibilidades para estudios diversos. Sin duda, el Derecho de Gentes conduciría, más que cual-

quier otro, a conclusiones que humana y socialmente rechazan todo republicanismo y a todos los republicanos. Para la equidad social solo cuentan con soluciones negativas.

No cabe perder de vista, que en aquellos acontecimientos de exaltación estatal, las élites que los patrocinaron no usaron la personalidad moral y cultural que antes demostraron tener. Los imperativos de la clase obrera, traducidos en violento clamor callejero, escapaban a las más finas y delicadas soluciones académicas. Se necesitaban soluciones perentorias, de carácter económico y político, únicamente accesibles por acción popular revolucionaria.

Las soluciones de esta naturaleza, en esos instantes, más que con ninguna personalidad oficial estaban de acuerdo con Pi y Margall. Ya en 1854, cuando el eminente federalista publicó *La Reacción y la Revolución*, sienta una premisa diciendo: «Yo tomo la pluma para demostrar que la revolución es la paz, la reacción la guerra». Teniendo en cuenta esa afirmación, ¿quién no deducirá que ella encierra grandes coincidencias con los desos de reivindicación que la clase obrera manifestaba en aquellos tiempos?

Pero Pi va más allá. En el libro que acabamos de aludir hay pasajes que corresponden íntegramente a la concepción ácrata. Con la maestría literaria que le era peculiar, con ese don de coherencia que tenía para perfilar el pensamiento, hay exposiciones que rayan en lo sublime. A excepción de los filósofos anarquistas, dudamos haya algún pensador que, estudiando el hombre y sus respectivos derechos, haya profundizado y remontado tanto como Pi y Margall.

«Un ser que en él lo reúne todo indudablemente es soberano. El hombre, pues, todos los hombres, son ingobernables. Todo poder es absurdo. Todo hombre que pone la mano sobre otro hombre es un tirano. Mucho más: es un sacrilego. Entre dos soberanos solo puede haber pactos. Autoridad y soberanía son contradictorios. Por esta razón, la base social *autoridad* debe sustituirla la base social *contrato*. Así lo ordena la lógica.

«Yo, que no retrocedo ante ninguna consecuencia, digo: *El hombre es soberano*, tal es mi principio; *el poder es la negación de la soberanía*, he aquí mi justificación revolucionaria; yo debo destruir el poder, he aquí mi finalidad. De

por Severino CAMPOS

esta manera yo sé de donde parto y a dónde voy».

«Continuo observando: Mi soberanía no puede tener límites, porque las ideas de soberanía y de limitación son contradictorias entre sí; por consiguiente, mi libertad no es más que mi soberanía en ejercicio; mi libertad no puede ser condicional; ella es absoluta».

¿Nos damos cuenta de lo que significa este razonamiento? Las definiciones van revestidas de un pulcritud nada común; no hay eufemismo utilizable como válvula de escape. Son conclusiones de compromiso social, de inducción revolucionaria para que el hombre recabe y enaltezca su íntegra libertad. ¿Está en consonancia ese pensamiento con la obra de gobierno del mismo autor? Ampliaremos datos y consideraciones.

(1) Citado por Max Nettlau, «La Première Internationale en Espagne», página 50.

(2) Citado por Max Nettlau, «La Première Internationale en Espagne», página 554.

TOMBOLA Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda

Adquirir boletos de esta tómbola que une, a su finalidad solidaria, el valor artístico y material de más de cincuenta premios.

Habrà de todo: juegos de porcelana de Limoges, de cristalería, orjotos de arte en cristal, bicicletas, máquinas de escribir, de fotografiar, libros valiosos, bibelots originales.

Por un franco, podéis ayudar a la prensa, a la propaganda, a nuestros compañeros de España, y además poseer un objeto de valor, útil y precioso.

¡Apresuraos! Nadie debe quedar sin boletos.

Ellos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I.: Francisco Subirats, 4, rue Belfort. En las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

SUERTE ALTA

NO es alucinación, ni cuento de fantasmas lo que me permite relatar en estas líneas, sino un hecho anónimo y verídico ocurrido en los montes Alfajarin durante la guerra de España. Quizá por la distancia que nos separa de aquel hecho habré olvidado algún detalle, ya que la memoria tiene sus límites; pero el caso concreto que me induce a hacer este trabajo no se ha borrado de mi mente, haciendo empero remarcar que si vuelvo hacia el pasado no es por nostalgia, sino para que mi recuerdo de aquello quede valable.

El drama ocurrió el 6 o el 7 de junio de 1937 en el páramo aragonés denominado Los Monegros. Pertenecíamos al 2º Batallón de la 119 B. M. de la 26 División, originada por la Columna Durruti. Por la noche salimos de los barracones del cruce de Gelsa, donde estábamos estacionados. Al Batallón lo dirigieron hacia el frente, quedando Monegrillo y Farlete a nuestras espaldas. Dejamos la carretera de Zuera y penetramos por la izquierda en terreno de Suerte Alta, dejando a la derecha los primeros estribos de Monte Oscuro. Atravesamos el llano y nos instalamos en una serie de crestas que dominaban aquella región. Al amanecer nos dimos cuenta de cómo estábamos situados: a nuestra izquierda Villafranca del Ebro; ante nosotros los primeros burgos de Zaragoza; a nuestra derecha los Calabazares y Los Pedrusos, y un poco más lejos, algo leadeado, el Monte Oscuro. Nos encontrábamos en el más rígido secano de Los Monegros: árido panorama el que se nos ofrecía, desarbolado, con sólo pequeños arbustos, sin sembrado y con matas de esparto, aliagas y romeros. En concreto, nos habían situado en el lugar para corregir las líneas.

El día apareció claro, sin idea de nube. En tal época los días parecen de más de 24 horas. El Sol venía saltando los «montes de plomo» colocándose en su radio. El astro rey fue el causante de lo que iba a acontecer. La bola de fuego seguía ascendiendo a medida que los minutos pasaban, cual lo viene haciendo desde los tiempos más remotos; acabando por imponer su imperio sin que ni un soplo de aire siquiera acudiera a darle réplica. De nosotros, unos buscaron refugio bajo las mantas, otros escondían la cabeza debajo de un romero, que a lo sumo aceptaba dós de ellas. Imaginémonos la capacidad de sombra de esa simpá-

tica hierba perfumada. El horizonte lejano nos ofrecía, lejanas, las cumbres nevadas del Moncayo, en tanto nosotros empezábamos a retirarnos (el hombre tiene sus límites); y en cuanto las cantimploras quedaron vacías comenzó la tragedia; haber agua es fácil cuando esta discurre cercana; mas cuando ésta no existe es lo grave. Cada minuto que transcurría el Sol arreciaba más duro; su fuego sin llamas caía sobre nuestras cabezas sembrando bochornos, creando un estado de sofocación constante. Tan pronto uno dijo «¡Tengo sed!» como un reguero de pólvora vino a explotar en nuestras bocas sedientes; todos pedíamos agua y al saber que no había de ésta aumentaban los deseos de beberla. Como es natural, algunos se aventuraron por aquella estepa para hallar el precioso líquido y cuando dieron con su brillo se encontraron en que era salitre; de beberlo nuestra sed se habría triplicado.

Las guerras sí, son incomprensibles; no así las revoluciones; por eso se permanecía allí con todas las consecuencias. Pegados al suelo, veíamos el vaho que de la tierra caliente se desprendía. Al mediodía la potencia del astro era fulgurante y algunos milicianos empezaron a desfallecer; otros deliraban y algunos más corrían sin objeto, con claros síntomas de demencia. Mientras tanto los responsables del Batallón lanzaban SOS a gritos mediante transmisiones. El estado físico de las Compañías era alarmante; en aquella operación todas las bajas fueron a causa de la sed; cada vez que uno sacaba la lengua para humedecerse los labios, al cerrar boca era una matanza de moscas que los labios aplastaban; las moscas deben ser el complemento del hombre, ya que dondequiera que éste vaya las moscas le siguen o lo encuentran. Los camilleros bajaban los enfermos a una vaguada donde daba la sombra. Allí era un coro de delirios y agudas lamentaciones, siendo desgarrador ver a hombres tendidos uno al lado de otro pidiendo agua y soltando frases incoherentes. Los que permanecíamos intactos nos preguntábamos cuando sería nuestro turno. Sólo nuestra fuerza juvenil logró salvarnos de tan desagradable contratiempo.

Pues resulta que el alto mando olvidó, en el cuadro de las operaciones, el suministro de agua, que solía hacerse con camiones-cisternas, conduciéndola a donde los

batallones estaban concentrados. El día fue interminable y por fin al atardecer llegaron las cisternas, cuando el Sol empezaba a alejarse por encima de Zaragoza dejando detrás suyo a sus víctimas. A éstas, tendidas al suelo, las echaban cubos de agua, quedando todo hecho un barrizal donde los sufrientes, en el colmo del delirio, seguían pidiendo agua. Muchos de ellos quedaron desinteligentes del frente, puesto que, este choque con la naturaleza les dejó huellas en el cerebro, habiendo algunos que perdieron la razón completa. Tal es el resumen de un caso de negligencia en plena contienda con el fascismo. 37 años después me da por recordar tan desdichada ocurrencia.

ROLDAN

Discos

La casa, como si se hundiera. Director, administrador de «S. O.» y acólitos, abandonaban los cargos, toda suerte de cargos. La gloria de «Atalaya» por los suelos.

Comité Reg. dimitió en pleno. Unos millones de «crédito» bonarense daban pánico. El neodirector «solidario» quedó solo. El nuevo rector estaba deshecho.

Lo recompondríamos. Un nuevo comité fue improvisado. Con Muñoz de St-Denis, Gilabert de Drancy, el gaucho Fernández, Discóbolo, y CARLOS de Ivry. El carro orgánico reemprendió la marcha.

Discóbolo no conocía a estos compañeros, mas se cercioró de que, anónimos y todo, eran de los que saben decir ¡presente! haciéndose presentes.

Se actuó en provisional como debido, hasta que fuimos normalmente sucedidos.

Nosotros cinco, cada cual a lo suyo.

Con CARLOS Cruz nos veíamos de tarde en tarde y nos sonreíamos satisfechos. Habíamos quedado amigos. Pero entró en Cachan, donde se arrastrado por la disidencia. Atalayo 1º pudre cosas.

Dos años de no vernos, y me enteran que CARLOS ha fallecido, resintiéndolo, yo, hondamente esta pérdida.

Por imposibilidades no he acudido al sepelio. Mas en vida suya me habría sido un placer apoyarlo. Indiscutiblemente.

DISCOBOLO

Más Antena

SENTADA PROHIBIDA

MADRID. — Más de cien profesores no numerarios de la Facultad de Ciencias de la Complutense, pertenecientes a todas las secciones del Centro, han efectuado hoy una «sentada» en el edificio de Biológicas. La Policía Armada ha penetrado en la Facultad, ha disuelto a los profesores y ha desalojado el Centro. Ha habido algunas carreras.

SUSPENSIÓN DE ACTIVIDADES SANTIAGO DE COMPOSTELA.

— El rector de la Universidad de Santiago ha suspendido las actividades académicas hasta nueva orden en el curso selectivo de la Facultad de Filosofía y Letras y en la sección de matemáticas de la de Ciencias.

La razón señalada por el rector para estas suspensiones de clases estriba, según la nota, en la celebración de reuniones no autorizadas y con interrupción de las actividades académicas.

En la Facultad de Ciencias Económicas de esta misma Universidad por otra parte, se han registrado ciertas anomalías debido a las reivindicaciones planteadas por los profesores no numerarios.

MARCHAN LENTOS LOS TRANVIAS EN ZARAGOZA

ZARAGOZA. — Durante la mañana de hoy, al igual que durante todo el día de ayer, los transportes públicos de la compañía de tranvías de Zaragoza funcionaron a marcha lenta, al parecer debido a una disconformidad de los empleados porque las nuevas tarifas recientemente implantadas no han repercutido en sus salarios.

Los trabajadores, según fuentes formales, pretenden que se actualice el convenio que acaban de firmar con la empresa, ya que el reajuste del precio de los billetes ha sido posterior a la firma del pacto laboral.

PARA CONOCER A SALVADOR SEGUI

Recomendamos:

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

Catorce compañeros colaboran en explicar las diferentes facetas del Noi del Sucre.

Edición a pique de agotarse. Precio del libro: 4,00 frs.

España ardiente e infortunada

Los fusileros de Franco matan

EL grito millanastranesc de «¡Viva la muerte!» sigue actual como en tiempo de los grandes asesinatos franquistas. Después de El Ferrol y la Universidad de Madrid, la policía armada ha disparado a mansalva en San Adrián del Besós contra una multitud de huelguistas, por el delito de defender sus derechos. La patronal puede, una vez más, estar satisfecha de la actuación obrericida de los sabuesos del régimen.

1.738 trabajadores de las empresas «Control y Aplicaciones», «Sociedad Argentina de Electricidad» y «Constructora Pirenaica», constructoras de la Nueva Central Térmica del Besós, vista la lenidad con que actuaba el sindicato oficial en la tramitación de las mejoras pedidas, decidieron obtenerlas por vía directa de las tres citadas empresas, de hecho resumidas en la llamada «Copisa». Dichas peticiones se expresan como sigue:

Semana de 40 horas. Salario mínimo de 3.000 pesetas. Salario íntegro por enfermedad o accidente. Vacaciones anuales de cuatro semanas.

Como se puede observar, estas peticiones no son nada del otro mundo. No obstante, la «Copisa» no se avino a transacción alguna. Despreció con su negativa el deseo legítimo de sus centenares de explotados. Estos respondieron con un paro espontáneo seguido de reunión en el comedor del establecimiento. En vista de la «grave indisciplina» de los trabajadores, la «Copisa» ordenó el desaloje. El personal, todo el personal, salió a la calle por no agravar las cosas, pero al volver al día siguiente al trabajo se encontraron con una orden escrita en las entradas a las obras, en la que la empresa castigaba con un desempleo de cinco días a los 1.738 inconformistas, y por encima con amenaza de despido fulminante para quienes, transcurrido el plazo señalado, no se presentaran al trabajo.

Desobedeciendo la orden imperiosa de la empresa, el lunes 2 del corriente los afectados se presentaron a los tajos respectivos para trabajar con la normalidad acostumbrada. Advertidos los directores de la «osadía» de los obreros, reclamaron la presencia de un fuerte contingente de policía armada para que procediera al de-

salaje por la fuerza. Para no perder la costumbre, esa guardia pretoriana procedió con brutalidad irresistible, produciéndose ahí los primeros choques. Seguidamente menudearon los culatazos y los palos y puñetazos. Indignados y puestos a la defensiva, los productores se dirigieron a la vía férrea próxima donde utilizar la grava como proyectiles, no esperando más los malditos grises para disparar sus armas contra el «enemigo». Resultado, un obrero muerto (Manuel Fernández Márquez, 27 años), otro gravemente herido en el cuello (Serafin Villegas Gómez, 25 años), y algunos más heridos o contusos. Hay también las consabidas detenciones. Los autoritarios, para fingir mártirio, se atribuyen dos sargentos, dos cabos y seis números heridos sin gravedad ninguna.

Este es el saldo de una nueva hazaña obrericida recientemente cumplida por los guardadores de la paz de Franco. - *Corresponsalia*

En Barcelona y extensiones

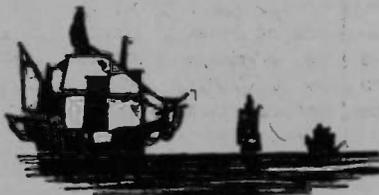
A orden de la jefatura gubernamental de tráfico prohibiendo la circulación de camiones con una determinada cantidad de toneladas de carga, desanimó a los camionistas, de tal suerte, que pocos de ellos circulan por las carreteras adyacentes a la ciudad de Barcelona. Como era de esperar, el ramo industrial más afectado es el de la edificación por escasez de materiales necesarios a su cometido (arena, cementos, bloques, cales, piedra, material compuesto, etc.), motivando la paralización paulatina de las obras. Alarmada por este fenómeno «imprevisto», la autoridad prohibitiva ha publicado un segundo edicto dulcificando la agresividad de la disposición primera. Sin embargo, a la hora que redactamos esta nota la afluencia de camiones cargados hacia la capital permanece seriamente disminuida.

— En la localidad de Igualada (40.000 habitantes) las autoridades han desalojado el mercado que

desde tiempo inmemorial venía celebrándose los miércoles y domingos de cada semana en la Plaza Mayor, frente al Ayuntamiento, y con extensión a la vecina Font Vella y a la plaza antigua conocida por «Pescateries velles». Motivo aducido por los titulares gubernamentales: la higiene de los productos. Sin embargo, la mitad de ellos proceden de recolecciones frescas quedando por inspeccionar los que la ciudad recibe por carretera o por vía férrea.

La solución encontrada por los municipales al problema mercadal es la adquisición de un gran taller de fundición enclavado en el ángulo nordeste de la población, dejando a los barrios alejados de este punto en la semi-imposibilidad de concurrir al neomercado por falta de transporte adecuado y por lo tanto necesario debido a enojosas distancias. La absurda disposición de las autoridades sacrificando las necesidades de revivir el llamado de los ciudadanos al capricho de un gobernador secundado por un puñado de ediles gregarios, ha causado indignación en las gentes de la ciudad y también la de los pueblos limítrofes que igualmente se sirven del mercado general de Igualada. Al efecto, las personas en edad sexagenaria recuerdan que durante la revolución de 1936, con haberse destruido tanta cosa, se tuvo especial cuidado en mantener la distribución de viveres en el corazón de la ciudad, empezando el mercado cubierto en la iglesia mayor previa expulsión del santoral y de toda ornamentación religiosa. Era prevista la demolición de la casa municipal, de la iglesia y de las casas lindantes con la calle Custiol para obtener un mercado central magnífico y capaz para una población de 50.000 habitantes frente a los 18.000 que entonces Igualada contenía. De no mediar la pérdida de la guerra, este mercado ejemplar existiría igual que existe el hospital aireado y soleado por la revolución frente al hospital-presidio que estaba al cuidado de religiosos y religiosas. — *Igua ladino.*

Las pesquerías. Situación de guerra entre España y Marruecos



Efectivamente, el malentendido entre Rabat y Madrid se ha agravado. Secretamente, las autoridades de las ciudades españolas enclavadas en los litorales atlántico y mediterráneo cursaron orden de ir a pescar en aguas marroquíes como si conflicto con las autoridades xerifianas no existiese. Hallándose atareado a 23 millas de Agadir (la pretensión marroquí es de 70 millas en su derecho) el pesquero viguense «Besugo» fue abordado por la cañonera mora «Saddik» previa salva conminatoria. Al ver que este pesquero y otros cuatro más que componían la flotilla gallega eran apresados y conducidos a puerto marroquí, un avión de guerra español destinado a la protección de

los pesqueros «contrabandistas» frunció sobre el «Saddik» recibiendo una descarga ametralladora de éste. Rabat aduce que su cañonera fue atacada con disparos por el caza franquista, aserción que niega Madrid afirmando, por el contrario, que fue el «Saddik» que disparó a dar contra el «Besugo».

Besugo, marisco o merluza, el caso es que la situación hispano-marroquí se agrava en vez de atenuarse. Es de accidentes así que aparecen las guerras. Aunque no creemos que la sangre llegue al río por tratarse de una potencia extranjera. Fuese caso de fusilar huelguistas en Vigo o en Adrián del Besós, el gobierno de El Pardo se comportaría con la más rabiosa de las energías. Conocemos el paño, señores.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»

«¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

La lucha estudiantil en España

6. — Después, los combates que espontáneamente han enfrentado, con violencia, a estudiantes y policías en facultades y calles de Barcelona. (Detención de un cc. cc. de arquitectura, ataque masivo de estudiantes a grises y a sociales, represión sangrienta de la policía, con tiroteos, atropellos, heridos de gravedad..., paro total del distrito; manifestaciones con violencia revolucionaria y enfrentamientos, generalización de las luchas: asambleas, pintadas en los barrios, política de cierres total del rectorado y gobierno; represión a todos los niveles: estado de excepción en la universidad, policía, gubernamental..., muerte de cc. cc. y su coordinadora; falta de organismos amplios de base que coordinen, extiendan y mantengan las luchas). Ahora la coordinadora de cc. cc. (órgano burocrático y supermaniobrero que de una función técnica se autoproclama dirección política de la universidad) ha quedado como un fantasma que no coordina ni hace nada. La descomposición de los cc. cc. y la ineficacia de su coordinadora han alcanzado una desmembración total que no por capricho de ningún grupo político, sino por la misma realidad, hace que solo reste extender un «certificado de defunción» a tal tinglado y escribir el epitafio de: «Ante la cerrada del distrito y al no verse por parte alguna su función de impulsar luchas, los cc. cc. han muerto con la miserable paralización de las luchas estudiantiles que su papel burocrático e inútil ha provocado».

7. — En este momento en que todos los sectores de la enseñanza están en conflicto, en que las luchas estudiantiles (universidades y centros de bachillerato) se suman los escolares (enseñanza primaria), la situación ha avanzado hacia formas de rechazo a la educación capitalista y a la ideología de la clase dominante. Este avance viene determinado por la cada vez mayor conciencia entre la clase obrera y las capas populares del sentido real que tienen las luchas contra el sistema y las formas de educación del mundo capitalista, es decir, de que hay una toma de conciencia de que ellas han de conducir las luchas. Este papel conductor de los explotados y oprimidos pone en entredicho cuando se da tal toma de conciencia a toda la civilización del capitalismo y es entonces el momento en que el proletariado comienza a ver que su proyecto de

revolución social está estrechamente ligado a la revolución cultural.

En el actual momento de la generalización de las luchas, se han incorporado los hijos del proletariado y sus madres en el proceso de subversión de las formas educativas del sistema imperante, es por ello que se hace precisa la formación en cada empresa, en cada tajo y en cada barrio obrero y popular de *comités para el sostenimiento y la extensión de las luchas contra la educación del sistema capitalista* que adopten como objetivo la revolución cultural proletaria (de verdad) que se realice conjuntamente con la transformación revolucionaria de la sociedad. Estos comités deben de tener muy claro el papel que juega la ideología del capitalismo como *mantenedora invisible* pero tan represiva como el mismo aparato estatal del sistema y modo de producción capitalista. La próxima jornada de agitación y paro general de la enseñanza, del primero de marzo debe ser enfocada en este sentido, como crítica revolucionaria a la enseñanza del capitalismo. Los *enseñantes* solo pueden cumplir un papel efectivo en las luchas en tanto se pongan al servicio incondicional del proletariado y dejen de reproducir en sus alumnos la ideología de la clase dominante: para tal labor es preciso que ejerzan un sabotaje cotidiano al sistema y las formas educativas que instaura el capitalismo. Estas tesis deben ser profusamente difundidas, con la esperanza de que para la Huelga General de carácter nacional y de forma total que se está planteando para el 1º de abril, con participación huelguística de todos los sectores de la enseñanza, nuestras tesis hayan abierto camino y obtengan sus primeros frutos. Tanto el Comité Regional de Cataluña como el conjunto de compañeros de la CNT-AIT están de acuerdo con estas tesis. La CNT ya ha sumado esta tarea a las luchas que tiene emprendidas en empresas, tajos, barrios y municipios.

8. — Los estudiantes libertarios acordamos difundir esta carta que comunica la lección que hemos sacado de nuestro análisis y crítica revolucionaria de la realidad en el terreno de los conflictos en los sec-

Carta a revolucionarios de las Facultades

tores de la enseñanza. Esto nos hace que veamos la necesidad inexcusable de que cada uno de los estudiantes revolucionarios pase a plantearse con urgencia la creación de unos *órganos de acción revolucionaria y sostenimiento y extensión de las luchas estudiantiles con carácter coyuntural*. Nosotros enfocamos estos *ORGANOS REVOLUCIONARIOS*, propios del momento presente (cerradas y estado de excepción en la Universidad después de duros combates entre estudiantes y la policía) como forma organizativa de superar la actual paralización de las luchas (a causa de la confusión y la desviación de la agitación estudiantil que provocan las burocracias) para pasar a nueva situación irreversible e irrecuperable para las burocracias, situación en que el grado de conciencia revolucionaria impida una marcha atrás. Si bien no basta solo la conciencia, tenemos que decir que esta nueva situación de luchas revolucionarias haría dar un paso adelante que ni la más dura represión podría borrar de la historia de los combates estudiantiles. Estos órganos coyunturales deben de estar al servicio del proletariado, concretando este papel por medio de la incorporación de sus miembros en las luchas de los comités obreros y populares contra la educación capitalista en los barrios. Si los órganos de lucha estudiantiles deben ser de todos los compañeros radicalizados de cada facultad o centro, los comités de empresas y barrios deben agrupar a todos los revolucionarios de estos lugares. No tenemos que llevar a los obreros a reunirse con nosotros en las facultades, sino que tenemos el deber de combatir junto a ellos, codo a codo, en los barrios y municipios.

9. — Los organismos de estudiantes revolucionarios de este momento a nuestro entender deben ser:

1. Unidad de acción entre estudiantes revolucionarios.
2. Sostenimiento y extensión de las luchas, dándoles un carácter radical.
3. Las alternativas revolucionarias en cada situación concreta.
4. Coyunturales para las luchas unidas de los revolucionarios.
5. Organizadores de comandos

Ver el nº anterior del «C. S.»

de agitación revolucionaria, piquetes de defensa y cuantas formas organizativas de acción y resistencia sean precisas.

6. Edición de todo tipo de propaganda.

7. Coordinación con los comités (de empresas, tajos y barrios populares) de lucha contra la educación capitalista y por una *revolución cultural* en el seno de una verdadera Revolución Socialista del Proletariado.

Los órganos, por otro lado, hacen que tomen forma de Comités de Huelga Estudiantes Revolucionarios. Estos *CHER* deben ser el motor de las luchas en el momento presente de cierres. En el momento de la reapertura de facultades deben mantener a toda costa el paro total, impidiendo que mientras dure el «estado de excepción» en la Universidad y ante la actual oleada de detenciones se den clases. Extendamos la consigna de paro total.

¡Por la lucha contra la educación capitalista! ¡Abajo la alineación y represión de la civilización capitalista! ¡Viva la conducción de las luchas contra la enseñanza capitalista por el proletariado!

Reunida la Coordinadora de Colectivos el 26 de febrero de 1973.

Estudiantes Libertarios de Cataluña

LOS CONFLICTOS ESTUDIANTILES SE SUCEDEN ININTERRUMPIDAMENTE

MADRID, (OPE). — Las Facultades de Derecho, Ciencias y Filosofía y Letras de la Universidad de Zaragoza estuvieron cerradas el 28 de marzo por orden del Rectorado, que había suspendido las clases hasta nueva orden. La fuerza pública intervino en la Facultad de Medicina cuando unos estudiantes organizaron una sentada de protesta en la escalinata de esta Facultad.

En Salamanca, el Rectorado resolvió cerrar la Facultad de Derecho el mismo día, a causa de la insistencia a clase de los alumnos. Los alumnos de la Facultad de Ciencias de esta Universidad iniciaron, también el 28 de marzo, un paro académico.

El decano de la Facultad de Ciencias Económicas de la Universidad de Málaga ha presentado su dimisión. En el escrito de dimisión dice haber creído poder ejercer el cargo con honradez, entrega y espíritu lógico, pero que había comprobado que todo esto no basta. Declara su satisfacción



La dificultad de atar dos moscas por el rabo

EL realismo anarquista español permanece desconocido o malísimamente comprendido por el acratismo actual galo. Sin renunciar a su conducta objetivamente libertaria, los compañeros españoles se acogieron al acierto de salir de la capilla «crocant» para volcarse de pleno y con el debido entusiasmo a la lucha sindical para familiarizar las multitudes obreras con nuestra finalidad emancipadora. Y esto, tan ejemplar e ilustrativo, no viene de 1910 (creación de la CNT) ni de 1927 (fundación de la FAD). La modalidad anarcosindicalista los compañeros hispanos la dejaron sentada en 1870 en el congreso internacionalista de Barcelona. Cor recordamos los nombres de Farga Pellicer, Anselmo Lorenzo y González Morago creemos que basta.

Visto el óptimo resultado de la intervención de los ácratas españoles en los medios de lucha proletarios, nunca los Sebastián Faure, Christian Cornelissen, Enrique Malatesta, Rodolfo Rocker, Max Nettlau, Pierre Ramus, Ricardo Mella y otros anarquistas ejemplares, tuvieron un «pero» que oponernos. Si bien es cierto que de medios respetables del acratismo mundial hemos tenido crítica (más que nada hija de la incompreensión del carácter ibero) cuando una revolución libertaria se ha dado en el mundo ha habido que mirar a España. ¿No? Pues el 1885 andaluz, el 1909 catalán, el 1936 español... ¿Qué otro ejemplo puede oponer el acratismo europeo que no sea el de Kronstadt y Ucrania? La Commune conoció esfuerzo de libertarios, sin llegar a ser libertaria.

El drama de este país francés que nos afecta a todos ha sido el olvido imperdonable de los afanes anarcosindicalistas de los funda-

Los conflictos estudiantiles...

por haber tomado, con el acuerdo unánime del claustro, todas las decisiones relativas al gobierno de la Facultad.

Más de medio centenar de profesores no numerarios de la Universidad Autónoma de Madrid realizaron en el mediodía del citado 28 de marzo una sentada de 30 minutos de duración en el vestíbulo de dicho centro. El motivo, al parecer, eran ciertas peticiones planteadas sobre la formalización de los contratos, aumentos de salarios y levantamiento de sanciones.

dores de las Bolsas del Trabajo. Las teorías de Pelloutier, Pouget, Ivetot y Besnard, siempre vigentes y hábiles, pero en espera de elemento ácrata reivindicador POSITIVO de las mismas, están arrinconadas, miseramente desconsideradas. No es que de vez en cuando no sea aireado el tema, que lo és; mas con sueño en los ojos, con inercia en los brazos, sin la convicción de HACER por encima del hablar. Hace un tiempo fue de moda, en ambientes anarquistas, rechazar contundentemente la Carta de Amiens, esa Carta que recientemente un colega parisino exalta. Se trató en 1945 de levantar una Confédération Nationale du Travail, contándose en el intento varios compañeros anarquistas, al parecer de voluntad probada. Actuaron recio y bien; pero careciendo de espíritu de continuidad, optaron pronto por el retiro aduciendo personalismos y otras minucias por el estilo. Presentemente, la CNT francesa pervive, si, pero en entelequia, en tanto los «anar» reconsagrados siguen alentando su pasión candilera por los grupos «independientes», capillistas, sin porvenir ninguno, en espera de la extinción paulatina a que les destina, fatalmente, su pasión por el claustro, por el aislamiento, por el apartamiento del pueblo por motivos de «élite». ¿Qué queda de la fracción «Contre-Courant» una vez desaparecido el compañero Louvet? ¿Qué resta en efectivo del elenco «Liberté» una vez extinto el compañero Lecoin? ¿Cómo aguantaría «Le M. L.» sin la presencia de los compañeros Joyeux, Laisant y tal vez algún otro?

Tenemos a la vista la agrupación juvenil ORA, organismo verdaderamente inquieto y sin mentores a la vista. Muerto Fayolle y autodimitido el compañero Malouvier, el organismo tal se mantiene impávido, dinámico, realizador. Mas estos compañeros son niños, y como tales necesitan ser curtidos por la experiencia. No les regateamos disposición ni empuje; pero ellos mismos van viendo que la expresión pura y simplemente anarquista no atrae lo debido, a nuestra vera, al elemento obrero, tan necesario para la lucha cotidiana contra la sociedad autoritaria. Piensan ya en el sindicalismo, en la manera de captar voluntades proletarias, pero sin comprender aún el por qué los anarquistas españoles las supieron atraer a centenares de miles. Ciertos contactos con nosotros parece haber-

les ilustrado algo, aunque no lo suficiente.

Lo que desarma, lo que incluso entristece, es el abandono absoluto de la CNT gala por los anarquistas también galos, pese a reclamarse de los principios de la AIT, a cuya presencia actual le hacen caso omiso y aun idean la división con una «AIT Manual». De espaldas a nuestro organismo internacional y a la propia sindical de la calle de la Tour d'Auvergne, se ha fomentado el divisionismo, el antiunionismo de supuestos grupos de acción anarcosindicalista, al propio tiempo que anarquistas de varios estilos se complacen en engrosar las filas de la comunista CGT, de la liberal-católica CFDT, o de la socialdemócrata CGT-FO, en gracia a una dispersión consciente y por ende ineficaz y nefasta. En vez de converger en un organismo idóneo, la mayoría de anarquistas

franceses tienen a gala perder el tiempo situándose a la cola de organismos espúreos destinados, indistintamente, a la colaboración con el Estado y a la fortificación «proletaria» del mismo. ¿Es que estos desviados compañeros consideran que disgregados en organismos sindicales fuertemente tenidos en mano por sindicalistas políticos y aburguesados y rectores de unas masas afectadas de gregarismo, van a conseguir algún provecho para la sindicación libertaria de los trabajadores, es decir, para la causa de emancipación total perseguida por el anarquismo desde Bakunin a nuestros días?

Ni nosotros ni ellos creemos tal cosa. Entonces el vegetal de ellos, su predicar en el desierto sindicalero, puede parecerles una actitud donosa, majestuosa e incluso olímpica. A nosotros no.

Juan FERRER

Servicio de librería

<i>Deschamps Fanny</i> :			
Vous n'allez pas avalez ça !	15 10	«Viaje a través de la Anarquía»	18 80
<i>Dorst Jean</i> :		«Anarquía y revolución», Cibils	7 50
La nature dénaturé	6 00	«La solución federalista», Lazarte	4 50
«Romancero libertario»,		«La irreligión del porvenir»	29 00
G. Oliván	18 00	«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50	«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00
<i>Niel Mathilde</i> :		«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00
Le Drame de la libération de la femme	14 00	Cervantes: «Obras completas»	90 00
<i>Reich Wilhelm</i> :		García Lorca: «Obras completas»	90 00
La Révolution sexuelle....	5 40	Blasco Ibáñez: «Obras completas», 3 vol. a 90 francos	270 00
<i>Runge Erika</i> :		Lope de Vega: «Obras completas», 3 vol. a 63 F.	189 00
Femmes de notre temps..	20 00	Calderón: Teatro, 2 vol. a 75 francos	150 00
<i>Sauvy Alfred</i> :		Tirso de Molina: «Obras completas», 3 vol. a 75 francos	225 00
Malthus et les deux Marx	7 50	Shakespeare: «Obras completas»	75 00
<i>Swane</i> :		«Atlas España»	66 00
Le Sexe de la femme	18 50	Pedidos y Giros a Roque LLOP,	
<i>Valensin Georges</i> :		33, rue des Vignoles, Paris (20)	
La Femme révelée	20	C.C.P., Paris 13 507 56.	
Santé sexuelle	15 10		
<i>Aubert Claude</i> :			
L'agriculture biologique..	29 00		
L'industrialisation de l'agriculture	8 00		
L'hôpital aujourd'hui et demain	7 00		
Les charlatans de la médecine	18 70		
«Romancero libertario de la guerra de España» ..	18 00		
«La Revolución mexicana», Flores Magón	8 70		
«Historia de España», Pierre Vilar	7 00		

ANTENA

SOL NEGRO

BARCELONA. — El virrey de Franco en la prensa española, sujeto Manuel Aznar, abusando de sus plenos poderes sobre «La Vanguardia» diario y el semanario satírico «La Codorniz» ha conseguido agrisar ambas publicaciones prohibiendo textos, aguando otros y «recomendando» incluso a la dirección de cada uno de los periódicos afectados, la exclusión de tales y cuales colaboradores y redactores.

Se recordará que el gregario Manuel Aznar, en un tiempo fue director del famoso diario «El Sol», de Madrid, donde su éxito mayor (por cierto vulgar y misero) fue el uso de un tal Pascual que por las pesetas de Aznar se avino a difamar a Mauro Baja tierra, a Feliciano Benito y a otros compañeros del grupo madrileño «Los Iguales».

RESURRECCION DEL SANTO OFICIO

PRAGA. — El día 26 de marzo próximo pasado el Tribunal municipal decidió confiscar inapelablemente los libros y documentos que la policía había sustraído de las bibliotecas particulares de varios intelectuales praguinos. Ese Tribunal comunista fundamenta su práctica inquisitorial en que muchos de los libros confiscados «son dañinos para el interés público.» Particularmente se trata de la edición original en francés de «L'aveu», de Arthur London; de la edición también gala del «Diario de un contrarrevolucionario», de Pavel Kohout, y de la intervención de Roger Garaudy en el XIX Congreso del Partido comunista francés.

Arbués y Torquemada han sido reactualizados, pues, en Praga.

CONFLICTO LATENTE

BILBAO. — Cerca de 1.500 alumnos de la Facultad de Medicina se reunieron en el aula magna de esta Universidad el 22 de marzo, con objeto de proceder a una votación para pronunciarse sobre la vuelta a clase o la continuación de la huelga declarada el día 15 del mismo mes, en protesta contra una sanción impuesta a seis compañeros. Por 900 votos

favorables a la vuelta contra 400 se restableció la normalidad académica, pero en la misma reunión se acordó parar los días 1 y 15 de cada mes en solidaridad con los seis compañeros expedientados.

OPERACIONES TERRORISTAS

SAN SEBASTIAN. — En San Sebastián, los terroristas del régimen han destruido el automóvil del abogado Bandrés, suceso que ha dado lugar a una enérgica protesta del Colegio de Abogados de San Sebastián, y en Galdácano, le ha sucedido lo mismo al coche del sacerdote Francisco J. Aguirremalloa Ozamiz, por hablar en sus homilias de la falta de justicia y libertad que hay en el país. Ya en noviembre del año pasado se hizo lo mismo con el primer coche que tuvo este sacerdote. Se habló entonces y se habla ahora de la Guardia de Franco como posible autora de estas fechorías.

Entre los sucesos dignos de recordación acaecidos en el mes último hay que incluir la discrepancia del capitán general de la VI Región militar con respecto a la sentencia pronunciada en consejo de guerra contra Sabino Arana Bilbao, condenado a seis años de prisión. Al capitán general le parece esta pena muy insuficiente y solicita 23 años para el procesado...

TERRORISMO FRANQUISTA

MADRID, (OPE). — La prensa franquista informó el 29 de marzo que para el primero de abril, a las once de la mañana, se habían fijado las operaciones conducentes a dinamitar el diario «Madrid», recientemente comprado por una empresa inmobiliaria para construir una torre de apartamentos en el lugar que el edificio del citado periódico ocupaba.

«Para ganar tiempo y ahorrar medios económicos, la empresa constructora — decía la información — va a derribar el edificio con explosivos. Esta operación tendrá lugar a los 34 años exactos de haber aparecido por primera vez el diario «Madrid». Como se sabe, éste fue suprimido por el gobierno,

COMUNICADOS

REFERENCIA AL FESTIVAL PROXIMO

A todos los compañeros y simpatizantes les tiene cuenta adquirir las invitaciones en la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE, no valiendo luego las reclamaciones que de este incumplimiento se deriven. — Para el Mitin la sala se abrirá a las 9 de la mañana y para el espectáculo a las 2,30 de la tarde.

EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos organiza para el domingo 15 de abril, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 42, rue de Lalande, una conferencia a cargo del compañero Vicente Llansola, que disertará sobre el tema: «La CNT y la generación intermedia o el futuro confederal».

F. L. DE PERPIGNAN

La secretaria de Cultura y Propaganda anuncia que el día 15 de abril a las 9,30 en el local de SIA, 9, rue Duchalmeau, habrá una charla-debate sostenida por el compañero F. Blanco con el tema: «Problema social; lo que hacemos y lo que olvidamos».

COMISION DE CULTURA Y PROPAGANDA — PERPIGNAN

Esta comisión pide a todo suscriptor de ESPOIR y COMBAT SYNDICALISTE de hacer toda reclamación pertinente a esta Comisión, CNT, 9, rue Duchalmeau, en caso de anomalías en la recepción del semanario.

Igualmente informa que todo compañero o simpatizante puede pedir la suscripción a ESPOIR y COMBAT SYNDICALISTE, a esta misma Comisión.

Por la misma: *el Secretario.*

F. L. DE ORLEANS

Comunica a compañeros y simpatizantes que esta Federación Local en conjunto con SIA, organiza un viaje a Paris, para asistir al gran día confederal que se organiza el día 15 del próximo mes de abril en el Palacio de la Mutualidad.

Salida del car a las siete de la mañana, plaza Martoi, y regreso sobre las nueve de la noche.

Todos aquéllos que quieran asistir a dicho día confederal pueden dirigirse a los compañeros siguientes:

López, 41, rue de Tudelle.
Márquez, 12, rue du Petit Loup.
Anaya, 10, rue 4 Fils Aymon.
Parra, 1, rue Arthur Honegger.

EN 1º DE MAYO

Concentración departamental en Narbonne. Por la mañana, en el Palace du Travail, Mitin. Por la tarde, visita a la Plage de Narbonne. Los autobuses saldrán de la place Arago a las 7,30, en Perpiñán.

Todos los compañeros que lo deseen pueden inscribirse en el local social de SIA-CNT los domingos por la mañana.

Dirección: 9, rue Duchalmeau, Perpiñán.

Comisión de C. y P.

MACIZO CENTRAL

Organizada por el Núcleo se celebrará una conferencia en conmemoración del Primero de Mayo mont-Ferrand, sala 2, el día 13 en la Casa del Pueblo de Clerde mayo a las 10 de la mañana y como orador el compañero A. Lamela, con el tema «Actualidad de hoy con miras al mañana».

Quedan invitados los compañeros y simpatizantes a la misma.

F. LOCAL DE MARSELLA

La F. Local de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que tendrá lugar el domingo 29 de abril a las 9,30 de la mañana en su domicilio social, 12 rue Pavillon, 2º piso.

Dado el interés de esta asamblea, esperamos puntual y total asistencia.

PARADERO

El compañero P. Díaz de Madrid (Cuatro Caminos), actualmente residente en Bruselas, desea entrevistarse con el compañero Progreso Martínez, de Madrid. El compañero Díaz estará presente en el Mitin el 15 de abril próximo. Al final del acto se situará en la puerta principal de la Mutualité, donde espera encontrar al citado compañero.

SALVADOR SEGUI («Noi del Sucre») EN MENORCA

Relato aparecido en el nº 57 de «Umbral», con los siguientes apartados:

Introducción. La conferencia. Excursión de propaganda por la isla. Datos históricos del internamiento en el Castillo de La Mola de Segui y otros 33 deportados. Influencia de la estancia en Menorca de los deportados. Varias fotografías. Vale 1 franco.

INFORMATIONS REGIONALES

Commission informations régionales de Montpellier

Alors que la grève des immigrés de Toulouse et de Perpignan, semble s'être tranquillement et heureusement terminée par la remise d'une carte de travail aux travailleurs nord-africains; à Montpellier une grève analogue débute.

Ainsi, dans l'après-midi du vendredi 16 mars à 18 heures environ, 8 travailleurs (Tunisiens et Marocains) nord-africains en situation illégale en rapport et en conséquence à la circulaire Fontanet, et un prêtre français se sont mis en grève de la faim illimitée jusqu'à l'obtention de leur carte.

Il est certain que leurs ressources physiques ne seront pas infinies, alors que la lenteur de l'administration préfectorale, elle, risque de se prolonger indéfiniment. Ici, seule l'attitude du comité de défense et des membres sera le réel soutien et facteur de réussite de la dite grève. On peut se demander si la seule information donnée par le Comité de défense à cette grève va suffire; d'autant plus qu'à Montpellier, pour l'instant, le nombre des grévistes est infime.

Mercredi matin vers 10 heures, une délégation s'est portée à la Préfecture pour réclamer l'obtention des dites cartes de travail. Ce à quoi, l'administration préfectorale a déclaré bien vouloir faire une concession mais lorsque les travailleurs auront obtenu la carte de séjour ! Or, il n'y a pas là de concession : la Préfecture renvoie les travailleurs dans le cercle vicieux, qui consiste dans le fait que la légalisation d'un travailleur étranger est fonction de l'obtention des deux cartes : celle de travail, celle de séjour. Or, pour obtenir l'une des deux cartes, il faut posséder l'autre et vice versa, il existe ici un arbitraire flagrant. Ainsi les indésirables n'obtiennent rien et tombent sous le coup des lois.

Il est à remarquer que bien que la Circulaire Fontanet considère sous son éventuelle action tous les travailleurs étrangers autres que ceux de la C.E.E. : le caractère raciste de son application apparaît ici, car seuls les nord-africains sont ainsi agressés au point de devoir se mettre en grève. Qui plus est une grève de la faim, alors qu'ils mangeaient déjà assez peu souvent à leur faim !

Toujours est-il qu'une informa-

tion la plus large possible est nécessaire. L'information devra prendre des dimensions extraordinaires afin de donner une solution momentanée aux problèmes de ces travailleurs immigrés.

Aux dernières nouvelles, le mouvement sent à plein nez le fait monté des Etudiants Tunisiens semblant vouloir imiter un mouvement général.

Le 17-3-73 au cours d'une projection de films, organisée par le M.L.F. local, quelqu'un s'est emparé de la quête obtenue pour secourir les travailleurs immigrés et a disparu.

Le mercredi 7 mars près de Montpellier à Clapiers se déclarait un incendie de pins et de broussailles, peu avant 15 heures.

Arrivés sur les lieux, alors que le sinistre prenait de l'ampleur on pouvait constater que peu de choses étaient faites pour essayer d'enrayer l'action des flammes.

Seules quelques personnes isolées essayaient de maintenir la progression du feu à la base. Epuisées, elles abandonnaient.

Que faisaient les autres personnes rassemblées ? Elles regardaient brûler sous les conseils d'un gros propriétaire du coin qui demandait de laisser brûler les pins. En effet, ainsi il pourra vendre les terrains placés auparavant sous la « protection de la nature » plus tard... c'est du moins la conclusion logique qu'il faut tirer.

Quant aux pompiers, prévenus assez tard, ils n'arrivèrent que deux heures après et ne circonscrivent le sinistre que vers 21/22 heures. Entre temps, la télévision arrivée sur place se livra à une mise en scène en règle en invitant les inactifs d'aparavant à faire semblant d'éteindre un foyer d'où s'élevaient de hautes flammes : ainsi, les bons téléspectateurs ont pu admirer le courage et la hardiesse des paysans, livrant un rude combat contre les éléments !

En définitive, quand tout fût fini le feu avait dévasté la vallée entière allant du village de Clapiers aux abords des villages de Montpellier et Prades-le-Lez soit environ 6 km de pins !

Il ne reste plus qu'à admirer l'esprit très inintéressé et naturel des gros paysans occitans !

Chronique subversive - 2^e Partie

Pourquoi ne continuerions-nous pas à être fous ?

Nulle part le grotesque des bourgeois ne se manifeste avec plus d'intensité que dans leur idée de maturité.

En réalité, cette maturité n'est qu'une braderie ne profitant qu'aux valeurs dominantes de la société au sein de laquelle nous vivons; elle est conséquence directe d'une pléthore de conscience individuelle, mais située dans une absolue non-connaissance de l'ampleur historique d'une telle déposition de soi.

Pour rétablir et remettre sur pattes l'idée de maturité, nous devons dans un même temps réexaminer ce qui se passe et être son contraire... la névrose. Pour apprendre à ne plus craindre ce mot il faut l'envisager naturellement; la névrose est une situation de l'être à laquelle le « névrosé » trouve une apparence puérile en fonction de sa peur, de la peur des autres par rapport à cette puérilité. La bourgeoisie porcine (ou le capitalisme porcine) écarte avec un profond mépris celui qu'elle détermine « l'idiot ». Le névrosé se voit précipité, sans ambiguïté aucune, dans une peur sociale; ce qu'il devrait considérer comme une bénédiction. Cette trouille naît face à la folie, à la puérilité, à l'individu avant ses origines, avant ses antécédents éducatifs. Elle est capable, à chacun de nos gestes, de mettre en marche une coalition dont le but est de supprimer tout acte spontané dont l'archaïque résonnance ébranle la société.

La névrose est une stratégie complexe constamment battue en brèche et dont le but suprême est le recouvrement de nos têtes d'abord, de nos corps ensuite. Et puis...

Prélude en folie majeure

Sans discontinuité... La douleur ne peut être évaluée par une ironique manipulation. La joie ne peut être que dans une sorte de conjonction avec la douleur. N'est-il pas évident que, dans la vie d'un individu, l'ironie est le sentiment le plus authentiquement révolutionnaire ? Chaque enfant sait tout cela. Il s'aime suffisamment pour s'amuser avec sa propre peine, mais cela jusqu'à ce que le cochon lui apprenne ses propres jeux. Si nous osions nous pencher sur le berceau de la révolution permanente qui attend

l'époque de la cochonnaille, nous y découvririons que notre avance est une berceuse. Mais c'est une berceuse que nous devons écouter avant de tenter de la chanter. Abattons les mystifications d'hier et de demain, les faux compositeurs, ceux qui veulent nous dupper en se déguisant en révolutionnaires prestigieux.

Tomber est désastreux dans le sens négatif avec lequel ils l'ont habillé. D'autant qu'ils tombent autant de sommeil, qu'amoureux... La chute est réactionnaire au plein sens du terme. Nous devons dormir, nous réveiller, aimer.

La hantise non exprimée, ou mal exprimée, domine le monde. Peur d'une folie sans limite, détruisant toute la vie préstructurée de l'individu, ainsi qu'une région sociale entière de la vie. La folie d'autrui est propriété commune, elle est nôtre.

Dépressions, psychoses, schizophrénies sont censées être soignées, un certain temps, ironiquement prescrit par la médecine. Souviens-toi, frère, que le toubib est l'héritier légitime des barbiers, ces hommes qui scalpaient selon certaines normes, bonnes ou mauvaises, peu leur importait. Et pardessus tout... l'homme n'est plus fou, il est mis en conserve par l'Etat.

La peau ! Une zone nouvelle de difficiles expériences socioculturelles, secrètement inassouvies, pardon, matérialisées. Leur insensibilité accrue et leur grotesque pachyderme politique les ont coupés des extrémités nerveuses qui auraient pu leur procurer le sens du toucher. Ils ont peur d'être touchés en touchant. Peur... La tête de couleur n'a le droit de ne faire aucune acquisition sur le sol de leur cutanéité éminemment souillable. Leur rêve : supprimer ces choses blanches, jaunes, etc., de corps commun et conserver leurs esprits blancs et sains.

Ainsi déglutit une société anonyme qui n'a jamais eu le courage de se purger elle-même, en ce sens qu'elle n'a jamais transpiré au travers des pores de sa peau sociale ou au travers de sa pauvreté. Une société qui n'a jamais voulu découvrir sa propre misère et qui l'a constamment repoussée dans le tiers-monde. Nous libérer personnellement et libérer le monde par une authentique révolution de la folie.

Claude LAPORTE

Réflexions sur les dernières élections

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Nos élections sont enfin terminées, et nos braves camarades doivent maintenant être fiers d'avoir réussi. Avoir obtenu la majorité des suffrages, c'est-à-dire 46,7 % des voix sur 46 % à la majorité, ce qui naturellement, de par la conjoncture des valeurs leur donne une représentation de 200 députés et de 300 pour les minoritaires. Ils sont d'autant plus heureux que maintenant après avoir participé à la mascarade des élections politiques ils vont une nouvelle fois se rendre compte que cela veut bien dire et confirme le slogan de 1968 : « Election, piège à con ».

J'espère qu'enfin les travailleurs vont se rendre compte qu'ils se sont fourvoyés en participant à cette tromperie.

Voyons enfin les choses de plus près :

Le peuple, qui est loin d'être émancipé, va pouvoir enfin, du moins je l'espère, se rendre compte qu'il a bien autre chose à faire qu'à perdre son temps à assurer son « devoir civique », c'est-à-dire reconnaître qu'il est incapable de se diriger seul et que pour cela il lui faut absolument des maîtres qui agissent soi-disant en son nom.

Je dois reconnaître pourtant que cette fois je suis heureux que nos ennemis de la majorité soient reconduits, car demain ils vont se retrouver devant les promesses qu'ils ont faites à leurs esclaves et que ce demain ne sera sans doute pas du gâteau. De plus ils vont se trouver en leur palais de roi en face d'une minorité qui pour diverses raisons va leur enfoncer son épée de haine jalouse, dans les reins. J'espère aussi que cette minorité politique va par tous les moyens essayer de nuire à ce gouvernement avec l'aide de ses syndicats qui vont par tous les moyens essayer de créer du désordre dans le pays et dans les entreprises.

Les travailleurs doivent donc, dès maintenant, essayer de s'organiser en dehors des partis politiques et même je vois plus loin, des syndicats politiques qui leur font tant de mal. Ils doivent dès maintenant, combattre pour obtenir un changement total de la gestion de leurs syndicats ; exiger que ces syndicats soient vraiment ouvriers avec des responsables élus par eux pour des périodes relativement courtes et surtout que ces responsabilités ne donnent

pas aux responsables une impression de patrons comme cela existe dans les syndicats actuels et de plus interdire par les règlements la réélection de ces dirigeants pour une période assez longue qui interdirait presque sûrement l'impossibilité de retour pour les sortants, les dirigeants sachant qu'à la fin de leur mandat ils devraient reprendre leur place parmi les travailleurs, se dévoueraient certainement davantage pour les améliorations qu'ils auraient imposées seraient pour

eux comme leurs frères de misère les premiers bénéficiaires.

Ce sont les syndicats qui devraient prendre en main la mise en marche de la révolte en collaboration avec les producteurs et refusant totalement la collaboration des partis politiques qui quels qu'ils soient sont tous les ennemis des travailleurs.

Pour revenir aux dernières élections il faut espérer que la majorité prouvera aux travailleurs qui ont voté pour elle, que toutes les belles paroles qu'elle

nous a rabâchées avant les élections pour le bien-être des travailleurs n'étaient que du vent. Il faut donc espérer que le peuple comprendra enfin que tous ses bons maîtres et sauveurs ne sont bons que pour eux et que pour être heureux, le peuple ne doit pas oublier le cri de l'anarchie : « L'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Une seule devise : Ni Dieu ni Maître ».

Jean MENOUX

Quelle en est la portée pratique ?

(Suite de la page III)

fondé ? La question doit être posée, mais il ne serait pas possible d'y répondre tant qu'une jurisprudence ne se serait pas dégagée.

Le salarié n'aurait plus à apporter la preuve d'un abus de droit commis par l'employeur. Sans que la charge de la preuve soit renversée, le juge se verrait confier la mission de former sa conviction au vu des éléments fournis par les parties. Autrement dit, quoique le salarié soit demandeur, salarié et employeur seraient mis sur le même plan : à chacun d'apporter son propre dossier, c'est-à-dire de fournir tous éléments et arguments et de réfuter ceux de la partie adverse, le juge se prononçant sur l'ensemble et ne pouvant plus, par exemple, juger inutile le recours à une mesure d'instruction au motif que le salarié n'apporte aucun commencement de preuve des griefs qu'il articule vis-à-vis de son employeur.

(1) « Les dispositions (minimales) ne sont applicables qu'à défaut de contrat de travail, de convention collective, de règlement de travail en agriculture ou d'usages conduisant soit à un délai-congé, soit à une condition d'ancienneté de services plus favorable au travailleur intéressé » (art. 24 d du projet).

(2) Il s'agissait d'un cadre pour lequel la convention collective applicable prévoyait un préavis de trois mois et les usages un préavis de six mois. L'intéressé avait été valablement débouté de sa demande en paiement d'une indemnité compensatrice correspondant au préavis d'usage.

(3) Cette disposition s'appliquerait surtout dans le cas des entreprises de plus de dix salariés où une procédure spéciale est applicable. S'agissant des entreprises de moins de onze salariés, les seules formalités requises seraient l'envoi d'une lettre recommandée et le respect du préavis sauf en cas de faute grave.

Nous vous informons que la brochure « Le Saliariat » de P. KROPOTKINE vient d'être rééditée et que vous pouvez vous la procurer contre (1) ou (2) à la librairie CNTF, 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS 9^{ème}.

(1) 1,50 F. (2) 10 F. pour 10 brochures.

U. L. DE PERPIGNAN — C.N.T.

Nous communiquons à tous les camarades qu'une Réunion Générale de l'Union Locale C.N.T. aura lieu le dimanche 22 avril 1973 au Siège Social, 9, rue Duchalmeau à Perpignan, à 9 heures précises.

Ordre du Jour : 1° Bureau de Séance. 2° Lecture du compte rendu de la dernière séance. 3° Accords à prendre pour le prochain Congrès National. 4° Demission et renouvellement du Bureau de l'Union locale. 5° Questions diverses.

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :
DELORME J.-P.

B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :
Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F
Etranger :
Six mois 28 F
Un an 56 F
Par avion (Amériques):
Six mois 41 F
Un an 82 F

à LLOP Rodue
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

NUMERO 750
1973
19 AVRIL
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA PRESSE (après les élections législatives) :

« Georges Pompidou dès à présent se prépare au match qui l'opposera à F. Mitterrand pour les prochaines "présidentielles". »

De Gaulle disait : « Ce sera moi ou le chaos. »

Pompidou pense : « Ce sera moi ou le K.O... »

...la 5^{ème} se muscle !

2^e partieDISPOSITIONS SPECIALES AUX
ENTREPRISES DE PLUS DE DIX
SALARIES

Dans les entreprises de plus de dix salariés, mais en ce qui concerne seulement les salariés licenciés individuellement dont l'ancienneté est d'au moins deux ans, des dispositions particulières complémentaires sont prévues.

Procédure à suivre lors du
licenciement

● *L'employeur qui envisage de licencier un salarié* doit, avant toute décision, convoquer l'intéressé pour l'entendre. Lors de cette audition, le salarié peut se faire assister par une personne de son choix appartenant au personnel de l'entreprise : ce pourrait être aussi bien un délégué syndical ou un représentant du personnel que tout autre salarié non investi d'un mandat, cadre, supérieur hiérarchique, collègue du même bureau ou atelier, etc.

Projet de réforme du droit de licenciement

● *Si le salarié le lui demande par écrit*, l'employeur est tenu d'énoncer la cause réelle et sérieuse de nature à motiver le licenciement.

L'attention doit être appelée sur le point suivant : ce n'est qu'à la demande expresse du salarié que l'employeur se trouverait tenu d'énoncer la cause du licenciement. Mais il s'agit d'une pièce qui ferait partie de la procédure en cas de litige et l'employeur devrait donc énoncer la cause réelle. Toutefois il ne suffirait pas que cette cause soit réelle, il faudrait encore qu'elle soit « sérieuse ».

Non-respect de la procédure

Dans les cas suivants :

— non-respect de la procédure particulière (non-convocation préalable du salarié avant son licen-

ciement, refus d'indiquer les motifs du licenciement);

— cause de licenciement dont il serait estimé par le juge, à l'issue de l'instruction, qu'elle n'est pas à la fois réelle et sérieuse;

le tribunal octroierait au salarié une indemnité, indépendante de l'indemnité compensatrice de préavis et de l'indemnité de licenciement éventuellement dues, dont le montant ne pourrait être inférieur au salaire des six derniers mois. Toutefois, si l'employeur le préfère, mais seulement si le salarié l'accepte, la réintégration du salarié dans l'entreprise dispenserait l'employeur du versement de cette indemnité.

Le problème essentiel qui se pose est bien évidemment celui de savoir ce qu'il faut entendre par « cause sérieuse » du licenciement. Dans l'esprit des rédacteurs du projet de loi, cette notion est certainement plus précise que celle du « bien-fondé » retenu sur un

plan général et constitue une exigence supplémentaire, mais elle peut être interprétée de bien des manières, selon que l'on considérerait ou non qu'un droit de principe à la stabilité d'emploi est sous-jacent à la conclusion d'un contrat de travail à partir d'une présence de deux années dans une entreprise. A la limite, il serait possible d'estimer que le licenciement d'un salarié devant être la solution du dernier recours pour un employeur, celui-ci ne serait bien fondé à y procéder que s'il se trouvait dans l'impossibilité de résoudre autrement le problème posé. Sans aller jusque-là considérerait-on qu'une réorganisation est toujours une cause sérieuse de licenciement ? Et une inadaptation à de nouvelles techniques ? Et un certain absentéisme ? Et une relative incompatibilité de caractères ? Il n'est pas possible, en l'état, de répondre à de telles questions.

La réglementation des cures thermales ne concerne que les assurés sociaux salariés. En effet, bien que les non-salariés, obligatoirement assujettis à l'assurance-maladie, soient donc en fait des assurés sociaux, le silence que gardent, à propos des cures thermales, les textes qui organisent leur régime, est considéré comme excluant pour eux tout remboursement (R.M., J.O. déb. parl. 24-10 1969).

1. — Prise en charge

L'assuré est obligé de demander la prise en charge préalable de la cure à sa caisse primaire d'assurance-maladie. Pour cela, il lui faut :

- se procurer auprès de sa caisse primaire l'imprimé de demande de cure thermique (imprimé num. 3 106 b) et la formule de déclaration de ressources;
- faire remplir par son médecin traitant la partie médicale de cet imprimé (indication de la cure, de la station thermique, de la date du début de la cure si possible);
- remplir la déclaration de ressources; il faut noter que celles-ci peuvent comprendre des ressources qui ne sont pas imposables à l'impôt sur le revenu — pension militaire d'invalidité, par exemple (rép. min. J.O. débats Assemblée nationale du 6-6 1970); cette déclaration est indispensable pour

SECURITE SOCIALE

Les cures thermales des
assurés sociaux salariés

obtenir les indemnités journalières et les prestations supplémentaires la caisse est en droit de demander justification de ces ressources;

- adresser à sa caisse primaire la demande de cure et la déclaration de ressources;
- au moins 3 mois à l'avance, si la station est ouverte toute l'année;
- au plus tard, le 1^{er} avril s'il s'agit d'une station non permanente.

Ces délais ne jouent évidemment pas lorsque l'indication médicale de la cure n'a pu être donnée en temps voulu.

L'assuré qui partirait sans attendre l'accord de sa caisse perdrait de ce fait son droit à la prise en charge.

2. — Conditions à remplir pour
avoir droit aux prestations

Conditions administratives.

Ce sont les conditions générales d'ouverture du droit aux prestations de l'assurance-maladie : 200 heures de travail salarié (ou périodes assimilées) au cours des

trois mois précédant la prescription de la cure, ou 120 heures au cours du mois précédant cette date. Ces conditions sont exigées, que la cure soit demandée pour l'assuré lui-même ou pour un de ses ayants droit.

Conditions de ressources

Elles ne sont exigées que pour obtenir les prestations supplémentaires et les indemnités journalières. Il faut que le total des ressources moyennes de toute nature de l'assuré, apprécié au moment de la réception de la demande de cure, ne dépasse pas :

- pour l'assuré seul : le plafond mensuel de cotisation de la Sécurité Sociale;
- pour l'assuré marié : le plafond de l'assuré seul, plus 50 % de ce plafond;
- par personne à charge : 50 % du plafond de l'assuré seul.

Conditions de lieu et de durée de
la cure

La prise en charge accordée n'est valable que pour la station thermique désignée. De plus,

la cure doit être suivie pendant toute la période fixée (18 à 21 jours), sauf interruption sur prescription médicale ou cas de force majeure. Enfin, la pratique du camping durant la cure peut entraîner le refus de la prise en charge.

3. — LES PRESTATIONS

Prestations non soumises à conditions de ressources.

*Honoraires de surveillance
médicale*

Ils donnent lieu à un remboursement forfaitaire, calculé, comme pour toutes les autres lettres-clés, en vertu d'une convention ou par voie d'autorité.

Ils rémunèrent tous les actes médicaux accomplis pendant la cure. Toutefois, les pratiques thermales complémentaires qui, sur prescription médicale, sont prévues dans certaines stations limitativement indiquées (exemple : douche filiforme, ne sont pas comprises dans le forfait. Elles sont remboursées en plus, d'après la valeur de la lettre-clé K (valeur conventionnelle ou fixée par voie d'autorité).

Frais de traitement à l'établissement thermal. — Prestations supplémentaires et indemnités journalières)

Ils sont remboursés sur la base de forfaits fixés par des conventions
(Suite page III)

La jornada confederal del día 15 de abril fue una verdadera manifestación de confraternidad cenetista de compañeros venidos de todos los lugares de Francia. El espíritu anarcosindicalista vibra pujante y tenaz en todos los corazones. La Mutualité de París y sus alrededores hormiguearon de animación española, presentes en los actos de la Confederación Nacional del Trabajo

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 12 de Abril 1973.

La anarquía en la televisión francesa

EN Francia se está absorbido por el recuerdo de las hazañas expoliadoras de la banda Bonnot - Garnier. Cincuenta y dos años después circulan mejor el libro, la canción y la película sobre la «bande à Bonnot» que los libros de tesis y edificación anarquista de S. Faure, C. Malato y J. Grave, con tenerlos, esos buenos escritores, muy ejemplares. El pueblo y los intelectuales de Francia mejor se inclinan por el «fait divers» que por las demostraciones de base.

Podríamos exceptuar — entre pocos — al profesor Jean Maitron, historiador de relieve de la anarquía y los anarquistas, aunque a veces los trate con una punta de ironía, con un dejo — pronunciado — de escepticismo. Constata la verdad histórica sin apego visible hacia los tejedores de esta misma historia. Debemos únicamente a Maitron el homenaje de la objetividad. Tal como lo oímos el 10 de abril en la Tele, tal lo habíamos leído en ciertos de sus escritos.

El compañero Laisant, en varias ocasiones indicado para ilustrar o demostrarse, no aprobó a los de la Bonnot ni se encarnizó con ellos. Los situó en la guerra social, de cuya violencia la guardia de la sociedad participa la primera. El caso de la «compensación individual» es asunto de impacientes, de desesperados. La anarquía es una conducta filosófica y a los conductores de la sociedad actual les tiene cuenta confundirla con un estado de confusión y violencia. La anarquía trata de librar al hombre de la servidumbre autoritaria devol-

viéndolo a su elemento libre, tanto en sus sentimientos como en la ley igualitaria de subsistencia.

A esto un historiador sin duda comunista le opone un texto de Marx indicando que la facilidad económica permite la ascensión del individuo a la conducta moral requerida. Este mismo participante — Moissonnier, de Lyon — considera que el anarquismo carece de cohesión, diluido como está en diversas facetas ideológicas, lo que le desautoriza para proponer ninguna solución al problema social. A este tenor, Moissonnier saca repetidamente a colación la polémica Archinov-Volin sobre la plataforma anarquista del primero, tan discutida en 1926-27.

Laisant objeta la libertad de pensar que rige en los medios libertarios, y en cuanto a la violencia anarquista aquí concretada en la banda Bonnot, considera que ella queda desvanecida ante los «gangs» de las finanzas; la acción terrorista de Hiroshima y otros terrores autoritarios concretados en la sucesión ininterrumpida de guerras y represiones que todos presenciamos. A la acusación de inoperancia por malentendimiento entre anarquistas, Laisant opone Kronstadt, la macknovischina y las colectividades libertarias funcionando durante la guerra civil española.

Esto, tan importante, no entra en la discusión planteada, permitiéndonos quedar en nuestro sentimiento de que el francés sólo vive en Francia. Hay, en el país, Bonnot, Garnier, Gallemin, Valet, Dieudonné, etc., y un poco más atrás Ravachol, Caserio, Henri y Vaillant, en casi desconocimiento del coloso Proudhon y de los eminentes Reclus, S. Faure e incluso el imaginativo Jules Verne y los artistas Courbet, Luce, Signac, Pissarro padre e hijo, Dérain, Stenlein, y podríamos citar otros.

Al librista Bernard Thomas le debemos el centrar el problema «anar» en lo puro y la aclaración valiosa de que Bonnot era anarcosindicalista y luego anarquista desde fines de siglo.

Refiriéndose a Kibalchiche, o Victor Serge le Rétif, nos cabe afirmar que el diseño neutralista

que de él se hace en la película servida no se ajusta exactamente a la verdad de tal persona. Léanse los encuentros violentos que tuvo con Jean Grave en la redacción de «Le Révolté» defendiendo la tesis de expropiación cara a sus amigos, tesis que Grave rechazaba desde su periódico con la pasión que en él era característica. En cuanto a su ponderación, no siempre era efectiva. Nosotros — que le conocimos en Barcelona — tuvimos que rebatir la correspondencia que Kibalchiche dirigiera a su amigo Emile Armand en la que sostenía, con suma ligereza, que Salvador Seguí y sus amigos propiciaban una revolución catalanista, no siendo, por lo mismo, interesantes. Lástima que el propio Serge, nuestro amigo F. Torres y el amigo barcelonés de Serge, Manuel Costa Iscar, ya no

existan, pues ellos podrían reconocer lo fundado de nuestra prevención referente al individualista y luego comunista - trotskista Victor Serge, o Kibalchiche. Ninguna sombra de malicia, ninguna aprensión contra cuantos tomaron parte en la sesión televisora dedicada al acratismo. Solamente hacen historia «exacta» a través de la niebla de años transcurridos. A todos nos ocurre, a causa de una memoria que estimaríamos fuera blindada y de unos documentos escritos por mortales como nosotros, creer estar poseedores de una verdad casi siempre expuesta a descuento.

Dicho lo cual, afirmamos no oponernos a los contrastes de opiniones por lo que permitieran dilucidar los mismos. — J. F.

En Marsella

EN CONMEMORACION DEL ANIVERSARIO DEL 1º DE MAYO DE 1886, GRAN MITIN DE SOLIDARIDAD INTERNACIONAL Y DE AFIRMACION LIBERTARIA

En MARSELLA el domingo 6 de mayo de 1973 a las nueve y media de la mañana en la sala Francisco Ferrer de la Bolsa del Trabajo (13, rue de l'Académie).

El acto será presidido por un representante de la Confederation Nacional del Trabajo de Francia.

Intervendrán los oradores siguientes:

VICENTE LLANSOLA por Solidaridad Internacional Anarquista.

UMBERTO MARZOCCHI por la Internacional de Federaciones Anarquistas.

JOSE MUÑOZ CONGOST por la Asociación Internacional de los Trabajadores.

Trabajadores, Revolucionarios: Todos al mitin de las internacionales de la emancipación social.

Por imposibilidades de trabajo, las informaciones del Mitin y del festival las insertaremos en próximo número de EL COMBAT SYNDICALISTE.

Las obras y los días

ESTUDIANTES GRIEGOS EN EXILIO

SI en unos y otros países son los estudiantes que en punta de lanza atacan las fracasadas estructuras sociales, mantenidas por el brutal poderío de las oligarquías, no podemos sorprendernos de que sea entre los hijos de la Grecia Inmortal, la de Esquilo, la de Epicteto, la de Homero y Platón, la de moralistas, la de filósofos, poetas y artistas, cuyo fulgor intelectual subsiste en el mundo de hoy, que los estudiantes desplieguen la máxima energía en favor de las más elementales libertades cívicas, yuguladas por el execrado régimen fascista de los coroneles, allí imperante. Recientes noticias nos han expuesto una de las más bestiales masacres llevadas a cabo por la hez policiaca contra la juventud estudiantil. Muertos, heridos, encarcelados, perseguidos. ¡Es el terror bajo la colina que en Atenas destaca la augusta serenidad del Acrópolis!

Buen número de estudiantes griegos perseguidos se han refugiado en Italia, en cuyas universidades prosiguen los estudios. Los hay particularmente en Roma, Florencia, Nápoles y Bolonia. Pero los servicios policiacos de los tiranos de la Grecia actual tienen también influencia, ayudas oficiales en Italia. Y donde hay estudiantes griegos, la disimulada vigilancia de los espías, con apoyo y respaldo de los neo-fascistas italianos. Fascistas de ambos países van tomando estrechos contactos. Lo que, por otra parte, ocurre con los de otros países. Es una Internacional con esperanzas de predominio, alentada por lo pervivencia del dominio fascista, singularmente en países como España, Grecia y Portugal.

La vigilancia, el espionaje llevado a efecto en Italia por los polizontes llegados de Grecia, al respecto de los estudiantes refugiados, es ya tan cínicamente descaída, que el Frente de Lucha de los griegos en el Exterior, ha pedido ayuda a todas las fracciones político-sociales italianas de esencia liberal. Ello ha determinado la celebración de mítines y diversas manifestaciones político-sociales italianas de esencia liberal. Ello ha determinado la celebración de mítines y diversas manifestaciones callejeras de protesta, como la

celebrada en Bolonia recientemente, y en la que los anarquistas pusieron también su esfuerzo solidario al servicio de los estudiantes griegos, obligados a soportar las vicisitudes del exilio.

EGERIAS DEL HOMBRE

Compañeras, inspiradoras, educadoras; mujeres excelsas que al hombre le han dado aliento de espiritualidad para las acciones generosas; fervor de la idealidad en el cual cimentar el objetivo de toda una vida, las ha habido y las hay. Son como la Egeria legendaria. Unas han destacado a la manera de astros de primera magnitud; por parte de otras su influencia moral ha quedado recatada, a las postre como sombra evanescente.

De nuestro amigo del Ecuador G. Humberto Mata, hemos hablado en más de una ocasión. Nos ha complacido el hacerlo porque, con ser harto conocidos sus méritos en tanto que historiador, crítico literario, biógrafo, novelista, poeta y ensayista, con buen número de obras publicadas, agrada su temple de luchador intelectual iconoclasta, bregando contra las injusticias hechas a los indios de tierra andina; siempre en favor de los humildes de fortuna. También, ofreciendo pruebas de una honda mente asimilada erudición, no ha vacilado en señalar lo que de incongruente, falso, mendaz, ha encontrado en escritos de intelectuales de un relumbrón conseguido, en algunos casos, gracias a actitudes de orden reverencial con respecto a sectores de influyente jerarquía.

Del ambiente ecuatoriano nos llega un nuevo libro de Humberto Mata. Lleva el título: «Manuelita Sáenz: la Mujer-Providencia de Bolívar». (Editorial Biblioteca «Cenit» — Cuenca - Ecuador). Es un cálido, un ferviente homenaje a la mujer: síntesis de belleza, talento e impulso decidido, que infundió valor y confianza a «El Libertador».

No obstante las diferencias de ambiente y de circunstancias, la figura de Manuela Sáenz, que ensalza Humberto, nos ha recordado a otra mujer, también bella, también energética hasta el heroísmo en momentos de prueba; también aureolada de un puro romanticismo. Nos ha recordado a la granadina Mariana Pineda. La que

inspiró una de las obras dramáticas más logradas de García Lorca. Mujeres que amaron mucho, con pasión del corazón, con afecto arrebatador nacido de honda convicción. La quiteña Manuela Sáenz confiada en los anhelos del que prometió vencer el despotismo de los ambiciosos «conquistadores» españoles. La granadina Mariana confiando en el fervor de quienes, con la implantación de la República pretendían acabar con el absolutismo. Ambas, por ser mujeres sensibles, sufrieron amargamente la pena de las decepciones. Mas, en Mariana Pineda, tras el dolor moral de la decepción, llegó también el supremo sacrificio de morir a manos de los ejecutores de una Ley inicua.

Integran el libro de Humberto Mata un conjunto de breves trabajos centrados todos alrededor del mismo tema: la exaltación de una mujer, admirada por su exquisita sensibilidad; y elevada a la categoría de símbolo por la influencia que ejerció en la mente y en el corazón de un hombre como Simón Bolívar, de tan alta significación en la implantación de las libertades cívicas en América Latina. Mata posee — ya lo hemos dicho otras veces — un extraordinario dominio del idioma. De ahí que cuando se propone ensalzar a quien considera digno de ser ensalzado, sabe llegar con la mayor naturalidad a los más subidos acentos de la belleza expresiva. Pero cuando se propone emplear el vituperio, afectando a quien considera merecedor del desprecio, a fuerza de contundentes frases lapidarias, deja a quien es objeto de su ira transformando moralmente en un pingajo, «bueno para el arrastre», como dicen los amigos de la tauromaquia de los caballos caídos en el ruedo.

Referir la esencia del libro citado equivaldría a poner de relieve detalles históricos, reproducir estrofas poéticas, copiar semblanzas, datos, anécdotas, referencias, réplicas hechas con agudeza a gente indocumentada pretendiendo lanzar impugnaciones a la heroína de la obra. Y como botón de muestra de lo expresado, vamos a citar lo que dice el autor en la página 79 del libro, con cuyas palabras cerramos una breve crónica, que razones de espacio impiden prolongar:

«Si Manuelita no tuviera méritos personales como mujer orgu-

por FONTAURA

llosa de su importante nombre y apellido que supo ceñirlo de prestigio y hermosura siendo señora de su belleza al servicio sacrificado de un Ideal de Justicia y de honra libertaria, bastaría aquel título de LA LIBERTADORA DEL LIBERTADOR con el que Bolívar la consagrara la Noche de Septiembre en la que «LA SAENZ» — como pronuncian algunos desaprensivos historiadores sin caer en la cuenta de lo deprimente — salvó la vida del Libertador para la Gloria de Colombia, al par que protegió la decencia de innumerables parricidas en conato...»

¿LO MAS GENIAL DE PICASSO?

Lo ha dicho Cassou, el eminente crítico de Arte, poeta y escritor francés: Estábamos tan acostumbrados a Picasso, oír su nombre, a mencionar sus trabajos, sus proyectos, al paso de años y años, que le considerábamos inmortal. ¡Noventa y dos años de existencia son ya bastantes días! Fue testigo de muchos y diversos acontecimientos; tuvo muchas amistades. Era un hombre que amaba, que sentía el Arte, que anhelaba superarse constantemente en la búsqueda de nuevas formas. Y esa febril ansiedad de novedades es posiblemente aquello que le confirió un mayor mérito.

En ocasión de su muerte, hemos podido escuchar en radio y televisión diversas opiniones: de artistas, de críticos, de escritores, de viejas amigas... ¡Y, como no, el pésame del Partido Comunista Francés! No creemos que Picasso fuera hombre para enregimentarse en las filas de ningún partido político. Su carácter, sus costumbres eran de individuo independiente. Y si tenía motivos para despreciar a Franco, es de creer que los mismos le indujeron a sentir inclinación repelente por Stalin, Mao, Castro, y otros tiranos del mismo jaez. Todo ello sin bullanga de partidismo, sin dejar las ocupaciones de cada día, junto a las telas, removiendo barro, o deformando los más insólitos cachivaches. Artista genial, de acuerdo, pero el haber visto en Montmartre, entre objetos de cerámicas unos platos de loza, sin ninguna filigrana de particular, solamente con un sello que decía «Picasso», platos que se vendían a mil viejos francos, nos hicieron comprender cierto aspecto comercial, bien poco poético... Pero vamos a releer la «Historia de la Pintura Moderna» de Read. Y de nuevo admiraremos lo que de Picasso nos parece genial: «Guernica».

Fechas memorables
de la historia de España

II

EN unos más que en otros, los cuatro presidentes de la Primera República son acreedores de algo admirable. Opacan esa condición el paréntesis de su función gubernamental; ella les hace olvidar las conclusiones de reflexiones humanistas y filosóficas que antes habían concebido.

No es exagerado decir, y con abundantes datos puede demostrarse, que esas celebridades de conocimiento y de la vibración democrática, en el umbral de los preponderantes dilaes oficiales les fueron arrebatadas las virtudes que tantos humildes habían admirado. Quedaron atenazados por los tentáculos del poder, turbados, indecisos ante situaciones que mental y literalmente habían hallado solución. Como consecuencia, su personalidad inició un ciclo de tormentosas contradicciones.

Les ganó el ejercicio autoritario, el principio estatal, el prurito de ser poderosos en auxilio del principio de autoridad. Y las excelsas virtudes del hombre, que hablando de Salmerón el filósofo, tanto admira el señor Valera, se eclipsaron casi completamente en el mandato presidencial. Todos los que pasaron por el más alto sitio de la magistratura republicana, con escasa diferencia de grado, en aras a la persistencia del Estado se libraron a reprimir la libertad popular. En ese lapso de actuación se anuló la interpretación federalista de las regiones españolas, el derecho de la periferia social a determinar, y la libre y respetable soberanía del hombre.

En esos postulados de dominio, cuanto más íntegramente se entrega el individuo a los avatares de su defensa, más nocivo resulta para la libertad de sus semejantes; circunscrita a ese medio y función, la personalidad cultural, que antes se erguía opositora a prácticas rigurosas de gobierno, se transforma en instrumento de ciegas medidas opresoras. El ejercicio de autoridad también tiene su filosofía, que trata de descubrir recursos para no perecer.

En un medio donde el individuo cese su oposición al autoritarismo, y se haya incorporado a alguna función de mando, es arrastrado por una corriente que le cierra todo camino reversible. Pi y Margall, que particularmente desde 1865, tanto había combatido la represión contra los obreros, que por esa actitud, al igual que

otros de sus correligionarios tuvo que afrontar el exilio, es quien pone en práctica ese sistema, al poco tiempo de actuar como ministro de Gobernación en el gabinete Figueras. Y ello continúa vigente en su periodo presidencial.

Max Nettlau, en la obra ya citada, inserta el informe que José Claramunt le facilitó de los sucesos de Alcoy (1). Aunque todo de suma importancia en el tema, extractaremos un poquito de lo que consideramos de mayor interés: «...Esta jornada tuvo por víctimas a seis compañeros, más de cuarenta heridos y, del lado de las autoridades, el alcalde Albors, arrastrado por las calles después de muerto, cuatro guardias y dos fabricantes heridos; 42 burgueses fueron hechos prisioneros, y la gente fue tan humanitaria y compasiva que los dejó en libertad al cabo de tres días.»

«La razzia fue terrible; más de 800 obreros fueron a la cárcel, y cerca de 2.000 familias tuvieron que emigrar ante el temor de represalias — una pequeña delación bastaba para mandar a los obreros a prisión. Y esto ocurría cuando Pi y Margall era ministro del Interior.»

El que menos datos de esta naturaleza tiene en su haber, sin duda porque su permanencia en la presidencia fue efímera, es Figueras. Por otra parte, aunque el titular del poder ejecutivo era éste, la opinión general era de que la pauta presidencial estaba muy influida por Pi, a pesar de la animosidad subterránea que se profesaban. Sin embargo, en favor del primer magistrado hay que recordar, que siendo diputado tuvo actitudes simpáticas y audaces. Una de ellas es que en 1871, al producirse la Commune de París, en la Cámara española, en plena sesión propuso mandar una felicitación a los revolucionarios de la capital francesa. El alboroto fue mayúsculo, es de imaginar, sabiendo que la mayoría del Congreso eran reaccionarios y conservadores.

Y en sentido análogo, ¿qué no podemos decir de Nicolás Salmerón? Era el hombre reflexivo, el catedrático de vocación y de elevación cultural. Inmiscuirse en política, y en tareas gubernamentales, perjudicaron su prestigio enormemente. Fueron actividades que le desplazaron de donde más útil podía ser al pueblo español. Es él quien, también en la Cámara, antes del advenimiento de la

República, habiendo mayoría aplastante de derechas, propuso la abolición de la pena de muerte. Esta proposición, como la de Figueras y otras, fueron rechazadas.

Orientados por los datos que cada una de estas figuras ha destacado en su ejecutoria política y de gobierno, de Castelar puede haber opinión muy distinta. Aunque nos ha inducido a alguna reflexión, en la analogía que en sentimientos autoritarios formulamos entre éste y Azaña, no hallamos nada a rectificar. Son sorprendentes los razonamientos con que el ilustre tribuno quería disuadir a Salmerón de dimitir la Presidencia, cuando éste decidió renunciar antes que firmar la pena capital a varios sentenciados a muerte que había en España.

Mientras en todas estas alternativas va tomando auge la reacción, principalmente los militares, en los medios populares cambia de matiz la reputación de las eminencias republicanas. Al aceptar y practicar el tutelaje de los destinos de España abren un abismo entre ellos y el pueblo; los antagonismos entre gobernantes y gobernados se revisten cada vez de mayor violencia. Y los hombres del Poder, dispuestos a ser vencedores, en su auxilio adhieren a elementos militares que la reacción había utilizado como principales instrumentos de su defensa.

Tras largo tiempo de alteración permanente, más que en otras partes de España es en Andalucía donde la efervescencia adquiere grado más elevado. El hambre causa estragos por doquier (2). Los campesinos deambulan, se concentran y reclaman a los republicanos en cumplimiento de lo prometido; quieren se proceda al reparto de tierras, ya que los burgueses las tienen incultas y ellos se sienten con ánimos para cultivarlas.

Es Salmerón quien todavía ocupa la más alta magistratura de la República federal. El culto catedrático, el hombre de vibración humanitaria se había entregado en cuerpo y alma a la salvación de las prerrogativas estatales. ¿Qué sugiere ante la delicada situación andaluza? Hallar una mano dura, para que como se, acalle la actitud subversiva de Andalucía. Consulta al general Pavia; accede éste a la misión que el jefe del Ejecutivo le encarga:

«Sólo usted puede dominar lo que hoy constituye una grave amenaza para el Gobierno y una vergüenza para España. Dado el estado de indisciplina del ejército;

por Severino CAMPOS

si logra que un solo soldado llegue a disparar contra los cantonales, el movimiento separatista se ha terminado (3).

«Pavia, lleno de entusiasmo marchó a Andalucía; en menos de un mes el movimiento quedó vencido. La entrada en Sevilla y Málaga al frente de sus tropas demostró sus grandes condiciones militares, de valor y competencia.»

¿Cómo venció el general felón el descontento del pueblo andaluz? En acción militar, asesinando a mansalva. Como premio de tal heroísmo, a continuación, el mismo Salmerón lo nombra Capitán General de Castilla, lugar que le permitió dar el golpe que acabó con la Primera República.

Nos quedamos con ganas de abordar el Alzamiento de Cartagena, y otras situaciones de mucha importancia.

(1) Max Nettlau, «La Première Internationale en Espagne», páginas 201 y 202.

(2) Juan Díaz del Moral, «Historia de las Agitaciones Campesinas Andaluzas».

(3) Conde de Romanones, «Los cuatro Presidentes de la Primera República Española», página 165:

HUNOSA SIGUE MUY ESCORADA

OVIEDO, (OPE). — Los resultados de Hunosa, la sociedad del INI, que se ha hecho cargo de la explotación de los carbones en Asturias no va hacia el equilibrio, aunque el número de conflictos con sus trabajadores haya descendido, así como el de las jornadas de trabajo perdidas por tal causa.

Ha aumentado, sin embargo, su producción de 4,2 millones de toneladas en 1971 a 4,6 millones en 1972.

El personal se ha reducido de 26.294 a 23.894.

Las pérdidas se cifran en el ejercicio anual último a 3.800 millones de pesetas: 1.300 por diferencia entre productos y gastos en el año. 1.000 millones por amortizaciones no compensadas; 600 millones por intereses y cargas financieras; 800 millones por pensiones anticipadas.

Prensa ocasional
clandestina

« Intentando Luchar »

(Órgano de la Federación Local de Santa Coloma, Badalona y San Adrián, de la Confederación Nacional del Trabajo (CNT))

EDITORIAL

Presentación: Esta es la primera hoja que se edita desde el fin de la guerra — aunque de forma aislada hayan salido otras en los momentos álgidos de la lucha

Relaciones diplomáticas plenas España - República Popular China

El pasado día 9 de marzo, España y la República Popular China han establecido relaciones diplomáticas sobre los principios de: Respeto mutuo a la Soberanía e Integridad Territorial, No ingerencia en los asuntos internos, Igualdad y beneficios recíprocos.

Nosotros los trabajadores, nos preguntamos el por qué, y por esto, la CNT trata de hacer un análisis para la mejor comprensión de la situación. Para ello es fundamental seguir el desarrollo de los cambios socio-económicos chinos.

En 1945, el pueblo chino en armas expulsa a los japoneses y a la burguesía nacional (Kuomintang), y se inician las transformaciones políticas y económicas que el pueblo necesita. Al ser campesino un 80 % de la población era precisa una industrialización para elevar el nivel de vida de los trabajadores.

Al final de la II Guerra Mundial, la URSS y los EE. U. luchan por el reparto del mundo en esferas de influencia, disputándose los dos a China. Por afinidades ideológicas, China eligió la ayuda soviética, lo que provoca el inmediato bloqueo económico por parte de los EE. UU. Cuando la URSS y los EE. UU. llegan a una coexistencia pacífica (fin de la Guerra fría), China, había efectuado la siguiente evolución económica:

— Periodo de recuperación económica (1949-52).

— Primer Plan Quinquenal (1952-56), basado en el modelo soviético.

— La fase de «Las 100 flores» (1957): el gobierno admite las críticas a su política económica.

— El «Gran Salto Adelante» (1958-60): suprimida totalmente la libertad de crítica y cerrada la fase de «Las 100 flores», que no lle-

(1947, 51, 56, 62) — de la Federación Local de Santa Coloma, Badalona y San Adrián. Pretende dar a conocer al pueblo que trabaja, la posición de los militantes de la CNT, respecto a los problemas que se plantean en la situación actual.

Creemos conveniente empezar, por una noticia muy reciente (reconocimiento diplomático mutuo entre la República Popular China y el Régimen de Franco), que ha causado un desconcierto natural entre los trabajadores.

vó a nada concreto, el «Gran Salto Adelante» es un intento de efectuar un gigantesco esfuerzo económico, basado en la planificación autoritaria (desde arriba). El «Gran Salto Adelante» queda cortado en seco por causas diversas: Falta de coordinación, malas condiciones climatológicas y, fundamentalmente, la retirada en 1960 de toda la ayuda soviética.

Políticamente, el tercermundismo, los ataques al imperialismo de los EE. UU. («el tigre de papel») y la ayuda a los Movimientos de Liberación Nacional, siguiendo la línea del internacionalismo proletario. Esta política exterior chocaba con los intereses neo-coloniales estadounidenses, y en otro aspecto, se disputaba con la URSS la dirección ideológica de los movimientos revolucionarios existentes.

A partir de 1956 y del XX Congreso del PCUS (desestalinización) estas contradicciones se agravaron, y dieron lugar a la formación de fracciones pro-chinas, en los diferentes partidos comunistas del mundo.

El fracaso del «Gran Salto Adelante», produjo el descontento en el pueblo e incluso entre la administración, y dio lugar a un proceso revolucionario, la «Revolución Cultural» (1966-68), que exigía una nueva orientación política y económica, dando entrada a la preponderancia de Lin Piao en el aspecto político, y a la autogestión de la producción a nivel económico.

En esta época, (1969-70) la URSS y los EE. UU. establecen un acuerdo tendente a fortalecer en sus áreas de influencia, sus respectivas posiciones, dando lugar a un cerco económico-político a la República Popular China. Esto provocó temor en el gobierno chino,

predominando entonces la tendencia propugnada por Chu En-Lai de ser el tercero en discordia (mantener buenas relaciones con los países capitalistas) entrada en la ONU, recibimiento a Nixon en contra de la tendencia de Lin Piao, posteriormente desaparecido, que defendía un mayor apoyo del gobierno en el ejército y adoptaba una posición intransigente ante el capitalismo.

El capitalismo español está en una etapa de fuerte crecimiento y necesita una salida para sus productos. Esta salida natural es Europa, pero las contradicciones con el capitalismo europeo, que no le acepta en el Mercado Común, provoca la búsqueda de nuevos mercados. España estableció relaciones consulares y comerciales con los siguientes países del Este: Rumania, Polonia, Hungría, Bulgaria y Checoslovaquia.

Por lo que respecta a la URSS, ambos países firmaron un acuerdo comercial el 15 de septiembre de 1972. Con Yugoslavia, en junio de este mismo año, se inició una relación comercial con carácter de reciprocidad. Estos acuerdos cons-

tituyen una forma de presión del capitalismo español hacia el Mercado Común Europeo.

Conclusiones: A través de este breve análisis, se puede observar, 1º) Que las condiciones económicas privan sobre las políticas, y por tanto, los cambios revolucionarios deben buscar fundamentalmente cambios económicos.

2º) Que la participación del pueblo chino en el reconocimiento del gobierno de Franco *no existe*, y debemos diferenciar entre gobierno y pueblo chino, defendiendo a éste último en su lucha revolucionaria.

3º) Que no podemos confiar en la ayuda de ningún gobierno, sino que únicamente podremos encontrar esta ayuda en la solidaridad de los pueblos que luchan. *El internacionalismo de gobiernos no existe. El Internacionalismo proletario, sí. Debemos confiar sólo en nuestras propias fuerzas.*

¡UNIDOS VENCENEMOS!

Federación Local de Santa Coloma, Badalona y San Adrián.

Marzo de 1973.

Discos

Un tal Blas Piñar, que es tal para angustia de sus progenitores, parece rabiar porque blasones triunfalistas enmohecen. En resumidas cuentas, en resumidos cuentos, ese Blas no hace sino copiar el papel reaccionario de un desgraciado Albiñana.

«¡El régimen triunfalista no debe abdicar nunca!» Lo dijo Blas y punto redondo. Y el régimen no transige: retrocede. La verdad troglodítica del 1 de abril de 1939 se mantiene incólume; los principios antropofágicos no tanto.

Cuando los aliados penetraron en suelo alemán, en los incólumes de Franco no hubo miedo, sino pánico. Y tras haber sido hitleristas estruendosos negaron haberlo sido. Y prepararon sus maletas cuando el bello Adolfo se rompió la crisma de un balazo en un bunker de Berlín. Y se sosegaron cuando los Aliados prefirieron el franquismo a las reivindicaciones sociales de España.

Así el franquismo sigue viviendo de la caridad del Dólar y acepta el evangelismo yanqui lle-

gado a España entre bultos de materias comestibles en polvo o en barra. Puentes, trenes y carreteras hay en nuestro país por haber dólares prestados. Otros Cavite y Santiagos de Cuba que nuestro invencible caudillo tiene aceptados. Ante el Dólar, Franco no es insensible. Ni ante el Mercado Común, en cuya misericordia confía.

Mientras tanto huelgas empujan, estando decretado el no poder haberlas. El tiempo empuja y la juventud desborda. Motivos espectaculares que podrían inducir a los Blas Piñar al suicidio.

Antes de que los suiciden, como a Albiñana.

DISCOBOLO

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

El viaje de Brejnev in USA

por JAIME BALIUS

UNA partida de ping-pong había marcado la primera etapa de la reconciliación entre Washington y Pekin. La URSS, a su vez, acaba de demostrar el 19 de marzo próximo pasado que ella también sabía escoger ciertos caminos, más o menos tortuosos, para anunciar sus virajes diplomáticos. En el caso en cuestión es, por lo que respecta al viaje que el número uno del Kremlin va a efectuar en América del Norte, después de la celebración de una reunión plenaria del Partido comunista ruso, que al parecer es próxima. Dos intelectuales soviéticos de origen judío acaban de ser autorizados a salir de Rusia para Israel sin pagar la tasa sobre los cerebros que Moscú tenía la costumbre de exigir a la emigración de intelectuales para resarcirse de los gastos de formación universitaria que decidían abandonar la URSS. A raíz de esa decisión que está supeditada al juego diplomático pudieron beneficiarse también algunas decenas más de israelitas soviéticos. Tal concesión ha sido comentada en el sentido de que el 19 de marzo no era un día ordinario, sino que se asemejaba a la mascarada de las partidas de tenis entre chinos y norteamericanos.

En efecto el 19 de marzo fue el día que llegó al Kremlin mister Schultz, secretario americano del tesoro, para discutir un importante acuerdo comercial que el Congreso de Estados Unidos subordina a la supresión de las tasas sobre los cerebros. Hasta la fecha que comentamos, el Kremlin se había mostrado reacio a transigir ante las presiones de los norteamericanos en favor de los israelitas, pero en la misma fecha coincide la imposición de la población rusa de varias disposiciones de racionamiento en razón de la escasez de mantequilla, de productos lecheros y de patatas. En Gorki, población de más de un millón de habitantes, en Volgograd, (el antiguo Stalingrado) y Astrakán, sobre el mar Caspio, las amas de casa manifestaron ruidosamente su descontento por no encontrar en los almacenes de qué aprovisionarse. Y precisamente en el 19 de marzo la prensa moscovita se lamentaba más amargamente que de costumbre, que el trigo americano obtenido al precio de apuñalar al pueblo vietnamita, llegaba a la URSS a un ritmo muy lento. La influencia judía en la Cámara norteamer-

ricana entendía que no era suficiente la sangre del Asia del Sudeste; querían que los intelectuales rusos israelitas pudieran salir sin la menor imposición pecuniaria. Y ello estaba supeditado al suministro de productos alimenticios.

La escasez está ligada al nerviosismo de los prohombres del Kremlin, que tratan de frenar el descontento popular aumentando el número de internados en los manicomios.

En el mes de febrero de este mismo año un buque de 12.500 toneladas, el Novgorod, había llegado al puerto de New York procedente de la URSS. La presencia del barco soviético frente a la estatua de la Libertad, del puerto de New York, causó enorme sensación. Era después de 1948, el primer barco soviético a izar el pabellón ruso en aguas americanas. Se tiene que hacer solamente la excepción del viaje del Baltika, que condujo a Nikita Kruschev a las sesiones de la ONU.

Pero a pesar de la visita de Nixon a Moscú, que tanta tinta hizo derramar, el buque soviético Novgorod tiene que hacer la cola en los muelles de New York para cargar el trigo y los otros productos alimenticios. Los Estados Unidos libran los productos sin darse prisa, con el propósito de arrancar nuevas concesiones al Kremlin. Y en ello existen razones de peso, puesto que la escasez de productos alimenticios puede provocar una fuerte contestación contra el poder central, sobre todo en los países anexionados, como los países bálticos y quizás también en la Ucrania y en Georgia.

Es cierto que los soviéticos han alcanzado cierto progreso en el terreno económico, pero la abundancia prometida no ha sido alcanzada. En 1972, según las estadísticas soviéticas, la renta nacional no ha aumentado que de 4 por 100 contra 6 por 100 en 1971 y 8,5 por 100 en 1970. Ahora bien, las necesidades elementales apenas satisfechas, se han visto depasadas por la corriente enorme hacia la sociedad de consumo, puesto que las nuevas generaciones quieren vivir mejor, y este deseo se estrella ante una economía que marcha lentamente.

Es por eso que Brejnev, queriendo alcanzar un ritmo más acelerado, renueva la apuesta de Pedro el Grande y se vuelve hacia Occidente y en particular de cara a América.

Pero su determinación de abrir el país a las técnicas occidentales tiene un precio y de ahí el costo del pasaje número uno del Kremlin a E.U.A. Ya es sabido el abandono del Vietnam, pero ahora hay que inclinarse ante la influencia judía, que pesa mucho en el Wall Street, en las Cámaras y en las contiendas electorales. El próximo huésped de la casa de verano de Nixon en San Clemente (California) juega evidentemente con desventaja.

Los rusos, para evitar que les fueren mucho la mano, han tratado de crear dificultades a los americanos en el próximo Oriente. Así se ha de considerar el inci-

dente fronterizo entre el Irak y el Koweit. La actitud de Egipto sirve de regateo a la URSS. Pero los americanos cuentan con peones estratégicamente situados.

El renacimiento de los samurais o sea el militarismo japonés, hace pensar que toma el relevo en Asia ante la forzosa retirada del que fue gendarme del capitalismo internacional, pero que hoy se está quedando sin plumas, o sea que el dólar ha sido humillado. Aparte de la papeleta japonesa, Nixon cuenta con que Pekin se prestará a cualquier maniobra para poder recuperar Formosa. En estas condiciones emprenderá el viaje Brejnev, pero antes pasará por Bonn, puesto que Brand es el hombre fuerte de Europa.

Servicio de librería

<i>Deschamps Fanny :</i>		nir»	29 00
<i>Vous n'allez pas avaler ça !</i>	15 10	«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00
<i>Dorst Jean :</i>		«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00
<i>La nature dénaturé</i>	6 00	«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00
«Romancero de la libertad», G. Oliván	8 00	Cervantes: «Obras completas»	90 00
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50	García Lorca: «Obras completas»	90 00
<i>Niel Mathilde :</i>		Blasco Ibáñez: «Obras completas», 3 vol. a 90 francos	270 00
<i>Le Drame de la libération de la femme</i>	14 00	Lope de Vega: «Obras completas», 3 vol. a 63 F.	189 00
<i>Reich Wilhelm :</i>		Calderón: Teatro, 2 vol. a 75 francos v.	150 00
«La révolution sexuelle»	8 00	Tirso de Molina: «Obras completas», 3 vol. a 75 francos	225 00
<i>Runge Erika :</i>		Shakespeare: «Obras completas»	75 00
<i>Femmes de notre temps..</i>	20 00	«Atlas España»	66 00
<i>Sauvy Alfred :</i>		«Obras completas»	75 00
<i>Malthus et les deux Marx Swane :</i>	7 50	Dickens: «Obras completas», 6 vol. a 75 frs.	450 00
<i>Le Sexe de la femme</i>	18 50	Mark Twain: «Obras completas», 2 vol.	126 00
<i>Valensin Georges :</i>		Cervantes: «Don Quijote»	51 00
<i>La Femme révélée</i>	20 00	Becquer: «Obras completas», 6 vol. a 75 frs.	450 00
<i>Santé sexuelle</i>	15 10	«Cuentos viejos de la vieja España»	30 00
<i>Aubert Claude :</i>		Dostoyevski: «Los hermanos Karamazov»	36 00
<i>L'agriculture biologique ..</i>	29 00	Larra: «Artículos literarios y de combate»	36 00
<i>L'industrialisation de l'agriculture</i>	8 00	Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20)	
<i>L'hôpital aujourd'hui et demain</i>	7 00	C.C.P., Paris 13 507 56.	
<i>Les charlatans de la médecine</i>	18 70		
«Romancero libertario de la guerra de España» ..	18 00		
«La Revolución mexicana», Flores Magón	8 70		
«Historia de España», Pierre Vilar	7 00		
«Viaje a través de la Utopía»	18 00		
«Anarquía y revolución», Cibilis	7 50		
«La solución federalista», Lazarte	4 50		
«La irreligión del porve-			

España. Los estudiantes libertarios y

La necesidad de crear unos nuevos órganos de los estudiantes ante el estado de excepción de la Universidad

La estructura de los Comités de Curso (1) es autoritaria. Dominados numéricamente, la mayoría de ellos, por los elementos reformistas contrarrevolucionarios, es inútil, en su interior, razonar una oposición o una crítica a su línea de actuación, no te escucharán aunque tengas la razón y tendrás que acatar lo que los reformistas, siguiendo sus esquemas mentales cuadrados e inamovibles, decidan. Dentro de los Comités de Curso la discusión es inútil, infructuosa cuando menos.

El manejo que de los Comités hacen los partidos políticos es evidente. Los Comités les sirven para llevar a la práctica, de una forma «democrática» y «masiva» su estrategia pequeño-burguesa.

Los Comités son organizaciones sectarias. Nos referimos a que han despreciado auténticas luchas revolucionarias de los estudiantes — caso de la lucha y ocupación de los Comedores el año pasado — y a que ignoran a todas las organizaciones que se mueven fuera de ellos.

En cuanto a la Coordinadora todos sabemos de que forma tan antidemocrática está constituida y cómo se convierte siempre en dirigentista de la lucha cuando su único papel debería ser el de coordinar.

El papel de vanguardia que pretenden asumir los C.C. no es tal; las masas estudiantiles, en las luchas importantes, siempre han rebasado el planteamiento de los C.C. que han sido arrastrados a una lucha más violenta y directa por aquellas. ¿Qué han hecho los C.C. ante las agresiones fascistas? ¿Qué han hecho en solidaridad con los revolucionarios sometidos a Consejos de Guerra? ¿Qué han hecho por los alumnos y profesores detenidos?

La estrategia de los Comités es reformista. Los C.C. no se plantean una lucha política sino reivindicativa. Su meta es la reforma de la Universidad. Para ello recogen las mínimas reivindicaciones estudiantiles pequeño-burguesas: las tesis, los planes de estudio, los trabajos, etc. desligándolo del contexto general político.

(1) Comités de Curso.

La defensa que los C.C. hacen de los intereses de los estudiantes resulta contrarrevolucionaria porque se oponen a los de la clase obrera. Los deseos de algunos estudiantes de obtener las mayores facilidades para el estudio, el mayor número de adelantos a su alcance para convertirse, una vez título en mano, en integrantes de la clase dominante, con todos sus privilegios inherentes no tiene nada de revolucionario y si mucho de clasista. Muchos estudiantes, en cuanto salen de las facultades para ocupar los cuadros asignados, se convierten en enemigos declarados de la clase obrera y de sus intereses.

La ineficacia de los métodos de trabajo de los C.C. ha quedado varias veces demostrada y ni siquiera tienen ese contacto y ligazón con los cursos que tanto pregonan. La falta de iniciativas en su interior es evidente, para lo único que sirven es para la organización de actos, tribunas libres o clases paralelas y dar, de cuando en cuando, una tímida respuesta a la represión, una postura defensiva, cuando los estudiantes deberíamos pasar ya a la ofensiva, adelantarnos a los acontecimientos.

Seguramente se nos acusará de provocadores, de dividir el movimiento, etc. ¿Qué movimiento? ¿Qué lucha continua y permanente lleva el estudiante contra el sistema educador? Ninguna. Solo de vez en cuando, espontáneamente, el estudiante salta a la calle y es por unos minutos revolucionario para volver seguidamente a la normalidad. Lo que nosotros pretendemos, ante las actuales circunstancias represivas, es potenciar una lucha continua en la Universidad y para ello hemos creído necesario criticar a los C.C. y su línea de actuación.

Sabemos que dentro de los C.C. hay verdaderos revolucionarios que intentan cambiar su línea reformista sin conseguirlo, que fuera de ellos existe un gran número de estudiantes radicales que han sido los que se han enfrentado a los fascistas y han tomado parte en los piquetes de defensa de las manifestaciones. A unos y a otros, a todos los estudiantes revolucionarios, hacemos un llamamiento

para la rápida formación de Comités de Huelga Estudiantiles Revolucionarios.

Estos C.H.E.R. tendrían un carácter situacionista. Queremos decir con ello que, en los actuales momentos de represión fascista en la Universidad, son necesarios el PARO TOTAL y la HUELGA ACTIVA, pero que si cambian las circunstancias estos C.H.E.R. pueden convertirse en Comités de Ocupación, de Control, de Defensa, etc.

Dentro de C.H.E.R. cabe cualquier estudiante revolucionario, sea cual sea su ideología. Dentro de ellos no puede haber ningún tipo de imposición por parte de nosotros, los anarquistas, ni por parte de los grupos políticos que acepten entrar en ellos.

Los puntos mínimos por los que se rigen estos C.H.E.R. son los siguientes:

- 1) Unidad de acción entre los estudiantes revolucionarios.
- 2) Sostenimiento y extensión de las luchas, dándoles un carácter radical.
- 3) Dar alternativas revolucionarias en cada situación concreta.
- 4) Coyunturales para las luchas unidas de los revolucionarios.
- 5) Organizadores de comandos de agitación revolucionaria, piquetes de defensa y cuantas formas organizativas de acción y resistencia sean precisas.
- 6) Edición de todo tipo de propaganda.
- 7) Coordinación con los Comités (de empresas, tajos y barrios populares) de lucha contra la educacación capitalista y por una Revolución Cultural en el seno de una auténtica Revolución Socialista del Proletariado.

La coordinación de estos C.H.E.R. con el movimiento obrero es muy importante. La lucha aislada universitaria tiene muy poco pe-

so revolucionario si no logramos extender y hacer comprensible en las fábricas, tajos, barrios, etc., a través de las organizaciones obreras (no coordinadoras burocráticas controladas por los reformistas de CC. OO.), Plataformas, C.N.T., U.G.T., etc.

Es necesario que nos organicemos rápidamente en C.H.E.R. para relanzar la HUELGA ACTIVA que quedó interrumpida con el cierre de facultades, la única respuesta que tiene el estudiante para hacer frente al estado de excepción de la Universidad.

Al mismo tiempo que creamos estos órganos de lucha revolucionaria que recojan los últimos combates espontáneos (los C.H.E.R.), debemos de realizar asambleas que hagan converger la Huelga Activa en la Universidad con la Huelga General de la Enseñanza que debe ser coordinada a nivel de todos sus sectores (universitarios, bachilleres y enseñantes). El punto de arranque es el día 2 de abril. Hay que crear el órgano representativo que coordine esta Huelga General. La Huelga de la Enseñanza en España como la Huelga General de los estudiantes contra la «Ley Debré» del militarismo francés, son luchas generalizadas que atacan directamente los fundamentos del Capitalismo (educación, ejército, etc...).

¡Por la huelga general de la enseñanza! ¡Organicémonos en C.H.E.R.!

¡Por la lucha contra la educacación capitalista!

¡Hacia el paro total y la huelga activa!

¡Por la conducción de las luchas contra la enseñanza capitalista por el proletariado!

¡Muera el Estado, viva el comunismo anarquista!

Estudiantes Libertarios de Cataluña.

Barcelona, marzo de 1973.

Huelga activa para anular los decretos

Ante la nueva situación de apertura de facultades tras la ofensiva represiva de la Dictadura contra el movimiento estudiantil y una vez que ésta ha impuesto los Decretos disciplinarios como medida represiva con la que espera liquidar nuestro movimiento, debemos plantearnos la necesidad de una *lucha frontal* que haga imposible la aplicación de los mismos y saque al Movimiento Estudiantil del impase — fruto de la re-

presión — en que está actualmente sumido.

En el análisis que Comités de Curso hacía de los Decretos Disciplinarios se hablaba de la necesidad de la apertura como condición sine qua non «para recuperar nuestra unidad y masividad y abordar con fuerza la lucha contra los DECRETOS y la represión del régimen».

Pero todos hemos visto como, tras la APERTURA, los C.C. (1)

la CNT en su lucha contra el régimen

no alternativa concreta de lucha.

Los reformistas dicen que no hay que luchar porque están los decretos, y lo que hay que hacer es un trabajo de explicación, de análisis y esperar a que caiga una sanción para que nos movilizemos. Profesores y algunos estudiantes ya han manifestado su miedo a celebrar cualquier asamblea. Los Decretos están consiguiendo lo que se proponían quienes los han impuesto: frenar y paralizar la lucha. Como siempre vamos a remolque de los hechos, a la defensiva, jugamos a la oposición, a la oposición inofensiva.

Los reformistas se erigen en representantes de las aspiraciones de las masas y dicen: «No hagamos nada (fuera de tribunas aisladas) porque las masas se inhiben y solo se preparan de cara a los exámenes». Subvalorar a los estudiantes de este modo y canalizar las ansias de lucha mediante tribunas es el método frenador y paralizador que siempre han utilizado los reformistas.

Ante la imposición de los decretos autoritarios y represivos;

Ante el rector Carreras Llansana, miembro del Opus Dei, amigo de Carrero Blanco, venido de Navarra para someternos, que ni siquiera cuenta con el apoyo de los reaccionarios catedráticos.

Ante nuestros compañeros que aún siguen detenidos en la Modelo;

Ante la facultad de Arquitectura cerrada;

Ante unos barracones horribles, propios de un auténtico campo de concentración;

La única arma que nos queda es la HUELGA ACTIVA consistente en:

— Paralización de clases y toda actividad académica;

— Extensión de la huelga a las otras facultades;

— Conversión de las horas de clase en tribunas de discusión sobre el papel del estudiante, del profesor y de todo el sistema educador;

— Extensión de la lucha en la ciudad: manifestaciones, pintadas, reparto de octavillas, mitines, etc.

Los Comités de Curso, debido a los reformistas contrarrevolucionarios que hay en ellos, no funcionan ni pueden funcionar. Es por ello que nosotros proponemos la formación de unos C.H.E.R. (Comités de Huelga Estudiantil Revolucionarios) que mantenga la

huelga mientras dure el Estado de Excepción en la Universidad.

Expulsión del Rector fascista.

Libertad para los detenidos.

Anulación de los decretos.

Apertura Arquitectura.

Discutamos la actual situación de la universidad y tomemos me-

didias concretas en la próxima asamblea de facultad.

Estudiantes Libertarios de Cataluña. — Colectivo Filosofía y Letras de Barracones.

26-II-73.

DESPUES DE LOS SUCEOS DE SAN ADRIAN

Manifiesto de la CNT

¡A la huelga general revolucionaria de los Trabajadores!

Compañeros:

La Patronal que nos explota y oprime no tiene ningún inconveniente en asesinarnos, cuando los obreros luchamos por nuestras justas reivindicaciones. El Capitalismo se sostiene por medio de su terrorismo estatal, por ello esta mañana la policía armada ha asaltado la Central Térmica del Besós en construcción: han disparado contra más de 1.700 compañeros en huelga, que valerosamente se defendían con piquetes de la criminal agresión policiaca. Las balas de la policía han asesinado al compañero Manuel Hernández Márquez (de 27 años de edad, casado, natural de La Pobla de Llet) y está gravemente herido el compañero Serafín Villegas Gómez (de 25 años de edad, natural de Barcelona). Este nuevo crimen fascista del Capitalismo no puede quedar sin que hagamos justicia proletaria, hay que dar una respuesta frontal generalizadora de un combate masivo de la clase obrera, las capas populares, los estudiantes y todo el pueblo subyugado, que sea una auténtica ofensiva de acción directa, que haga converger en la provincia de Barcelona a todas las luchas y se consolide en una huelga general revolucionaria, que se extienda en toda la región y al resto del Estado español.

La Universidad está en paro total, los bachilleres están en lucha, los trabajadores de la enseñanza han salido a la calle, los camioneros están en paro, las manifestaciones se suceden, los enfrentamientos se generalizan, los obreros de Fama y Aircart prosiguen en huelga con ocupaciones de fábrica. Debemos hacer confluír la H.G.E. de la construcción, (huelga



que se extiende ya por Madrid) y la H.G. de la Enseñanza con todos los sectores de producción y servicio en un Movimiento revolucionario que se base en la Solidaridad y la Acción directa, como único camino de la lucha de todos. Es preciso tomar conciencia radicalmente de las actuales condiciones para dar un duro golpe al Estado franquista y hacer todos los posibles para destruir el sistema de explotación del hombre por el hombre, que es el Capitalismo con todas sus secuelas.

La huelga debe ser activa e indefinida, con piquetes de extensión y generalización de la lucha de modo autogestionario, piquetes de autodefensa, control y ataque que paralicen empresas, tajos, barrios, escuelas y calles creando una situación en que ya no sea posible volver hacia atrás.

¡A la huelga general revolucionaria! ¡Por la disolución de las fuerzas represivas y tribunales del Estado! ¡Por la liberación de todos los presos! ¡Prosigamos la acción directa del sindicalismo revolucionario con la que están luchando los obreros del Besós! ¡Basta de crímenes! ¡Justicia proletaria! ¡Abajo el capitalismo y el Estado, viva el comunismo libertario!

Federación Local de Barcelona de la Confederación Nacional del Trabajo (CNT).

Barcelona, tarde del 3 de abril de 1973.

Boicót a los exámenes

En repetidas ocasiones los estudiantes hemos denunciado la imposibilidad y el absurdo que suponen los exámenes como instrumento de valorización del trabajo desarrollado en el curso.

Los exámenes, además de irracionales (la memorización de algo y su plasmación en el papel en una hora es algo de lo más absurdo que existe) son represivos, los profesores los utilizan como amenaza contra los estudiantes.

Por otra parte el trabajo de este curso ha resultado incoherente, asistemático; la degradación de nuestra facultad hace que nosotros no aceptemos la política educativa de este régimen.

— Incapacidad del profesorado en enseñar e incompetencia en lo que debe enseñar.

— Número de alumnos por clase elevado. Imposibilidad de seminarios paralelos y discusiones en clase.

Aceptar los exámenes es aceptar la actual enseñanza, la acientificidad de nuestra carrera, la degradación de esta Universidad.

Examinarnos ¿de qué?; ¿quién tiene autoridad para hacerlo?

En Madrid, el curso pasado, los estudiantes boicotearon masivamente los exámenes en junio.

¡Tomemos una postura unitaria!

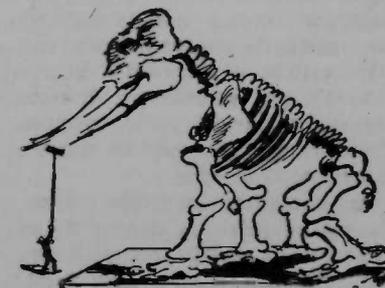
¡Que nadie se examine!

¡Boicót a los exámenes como arma a la política educativa del régimen!

¡Abajo la universidad burguesa y su educacón represiva!

Discutamos la cuestión de los exámenes y tomemos una postura clara en la próxima asamblea de barracones.

Estudiantes Libertarios de Cataluña. — Colectivo Filo y Letras de Barracones.



Así concibe el franquismo la modernización de la Universidad.

Alrededor de un libro
sobre colectividades

Controversia que considero útil

HA pasado un año desde que pensé escribir éstas o parecidas líneas, en plan de controversia sobre algunos conceptos y opiniones aparecidos en prensa nuestra o afín sobre el libro que supongo habrá tenido ocasión de por lo menos hojear el lector: «Comarcal de Valderrobres (Teruel). Sus luchas sociales y revolucionarias». Diferentes motivos lo fueron retrasando. De todas formas, como dice el refrán, nunca es tarde.

Lo esencial de esta controversia, en la que sería de desear intervinieran otros compañeros, pues creo que el tema lo merece bien. Se refiere para mí, entre otros, a la cuestión de si el dineró ha de ser suprimido completamente a partir del comienzo de una revolución que nos permita practicar la vida en una comarca, región, o país, en comunismo libertario. Mis reflexiones se basarán principalmente en lo visto y vivido desde agosto de 1936 hasta el final de 1937 en Valderrobres y pueblos componentes de aquella Federación Comarcal afecta a la Confederación Nacional del Trabajo.

En el libro se dice que al comienzo no hubo problema alguno. Diversos compañeros expusimos la necesidad de una vez establecidas las colectividades, suprimir el dinero. Las razones alegadas fueron en general comprendidas por el conjunto. Desde el momento que todo fue pasando a nuestras manos, que tierras, utensilios, animales de labor, cosechas y semillas por un lado; alimentos y cuantos productos venían siendo objeto de compraventa, una vez requisados pasaban igualmente a ser usufructo de la colectividad campesina, de la que formaban parte los artesanos de diferentes oficios, hubiera sido una incongruencia dejar persistir la moneda, signo de opresión dentro de aquella. Recogida, se utilizó en la adquisición fuera de todo lo necesario, como pago, al no ser posible lograrlo por medio de intercambio. Y con ello evitóse el «mercado negro» allí; lo que sucedió en diversos lugares donde el papel moneda quedó vigente por razones que no vienen aquí al caso.

Así anduvimos bastante tiempo. Cuanto se producía dentro de la comarca era distribuido de forma que cada individuo o cada familia, no sufriera escasez alguna. Al contrario, algunos desaprensivos abusaban, dejando perder alimen-

tos que escaseaban en otros lugares. Fue la distribución de cuanto por su más o menos escasez y aunque se procuró hacerla lo más equitativamente posible, lo que al pasar los meses despertó cierto egoísmo, cosa natural en quienes no estaban preparados para ello, ni conocían suficientemente nuestras ideas y que además tampoco querían reconocer la verdadera situación de los momentos que nos veíamos obligados a vivir al irse transformando lo que al principio fue para nosotros una revolución con todas las consecuencias, en simple guerra civil. Sigo estimando que toda revolución que no triunfe pronto, que al alargarse dé lugar a los estamentos derruidos a irse rehaciendo, aumentando su poder, su autoridad y de nuevo volver a imponerse por toda una serie de motivos no difíciles de evocar, el descontento de quienes no participaban convencidos de que la obra comenzada había que continuarla contra todos, no podía por menos que llevarnos, no podrá llevarnos a otra cosa.

Así, mientras los convencidos seguíamos la labor emprendida, otros se fueron desilusionando, planteando problemas, pidiendo cosas cuya dificultad de obtener no ignoraban. El caso era poner obstáculos, ver la manera de hacernos fracasar. Los enemigos de la colectividad, los enemigos del colectivismo, acérrimos defensores de la propiedad individual, personas poseedoras de propiedades de importancia no habían trabajado en su vida, se cansaron pronto de producir, querían abandonar el conjunto, hacer trabajar sus tierras, volver, en una palabra, al pasado. Ahora bien, como una de nuestras primeras y acertadas determinaciones fue la abolición del trabajo a base de retribución con cargo a no importa qué propietario, vieron así sus ilusiones perdidas, volviéndose entonces con más ahínco contra la supresión del dinero. Y conste que esos deseos y apetitos fueron siempre defendidos y azuzados por los sedicentes comunistas, los que defendían el trabajo colectivo a lo ruso (dirigido férreamente por el Estado), enemigos declarados de nuestro colectivismo libertario, convencidos de que de ninguna manera lograrían apoderarse de él y de la revolución.

Con el tiempo transcurrido desde entonces, todos hemos tenido ocasión de reflexionar. Insisto en que durante la revolución, si

ésta es de corta duración, la cuestión del dinero propiamente dicho, no será un problema mayor y me refiero a los pueblos agrícolas. Es, será, después a medida que todo se vaya normalizando dentro del nuevo modo de vivir cuando, quiérase o no, surgirá de una u otra manera. Es por eso que nunca estará demás discutir la cuestión, ya que de la discusión así puede surgir la luz que nos haga ver cuál será la mejor y más equitativa solución de ese cadente asunto, porque no se trata de cuantos estamos convencidos y sí de evitar que quienes sólo simpatizan, se consideren obligados, cuando todo nuestro interés ha de ser siempre el de la libertad individual quede salvaguardada dentro del conjunto, que nadie entrevea siquiera se pretende someter por ninguna clase de coacción otra que la moral, aquella que se aplica cada cual convencido de que sin comprensión y tolerancia mutua, no habrá manera jamás de vivir organizados prescindiendo del orden capitalista y estatal, apoyados ambos por el sostén impositivo y absoluto que son las diferentes fuerzas armadas a su servicio. Unas y otras se complementan, ayúdanse mutuamente.

Vamos a suponer por un momento que ya en marcha la vida en comunismo libertario, sin grandes ni costosos problemas pendientes, cada familia cree llegado el momento de pedir toda una serie o parte de accesorios propios y ya corrientes hoy en la vida diaria como cocina de gas o eléctrica, máquina de coser o lavar, heladora, televisor, biblioteca y discoteca con algunas docenas o cientos de libros y discos, y automóvil, y pasar las vacaciones anuales en país lejano, entre otras cosas. O querer degustar a cada momento productos y frutos exóticos de precio, etc.

Planteado así en el seno de la colectividad sería cosa seria, pues si unos pueden disponer digamos de medios abundantes, no hay que olvidar que nuestro lema es también distribuir todo entre todos, sin distinguir los favorecidos por su situación disponiendo de tierras ricas e irrigadas, bosques u otras riquezas, de las menos dotadas por la naturaleza. Única manera de evitar el éxodo, pues pueblo que se abandona, va hacia su desaparición y en una comarca o región todo se complementa, todo tiene su razón de ser y debe continuar dentro de la natural

evolución. Lógicamente a nadie podría negársele. Prácticamente sería punto menos que imposible satisfacer a todos, cuando todos tendrían el mismo y perfectísimo derecho a ello. El café y hasta el tabaco si se quiere, como otras minucias parecidas, no representarían problema mayor.

De ahí lo sumamente necesario que es plantear la cuestión del dinero. Por eso creímos necesario los que preparamos y decidimos la publicación del libro citado, incluir, ya casi al final de sus páginas, lo que sigue:

Sin apartarnos de la obra de nuestro malogrado Isaac Puente, quisiéramos poner en evidencia un error táctico y psicológico, como fue la suspensión, total o parcial, de la moneda. Los que han participado en esta obra fueron todos experimentadores de esa supresión. Todos pudieron comprobar, más de una vez, los descontentos que estas decisiones ocasionaron. Sin duda existen todavía los partidarios de la supresión monetaria, como los hay que preconizan «la toma del montón». Nosotros consideramos que esto son cosas complejas, buenas para filosofar, pero difíciles de poner en práctica, por lo menos en una o dos generaciones. El hombre quiere también disponer como mejor le plazca, de la parte que le pertenece. Y como se dice, de gustos y colores no se puede discutir.»

He aquí unas frases del compañero Fontaura al comentario en LE COMBAT SYNDICALISTE, núm. 692, del 3-2-72.

«En efecto, cabe convenir que el asunto es un tanto complejo...»

«La abolición del dinero requiere acción evolutiva dentro de la convivencia libertaria, de una o dos generaciones, con perspectivas hacia el futuro...»

«¿Puede nadie negar que en un futuro de vida social, más o menos remoto, puedan surgir modalidades de convivencia, en lo moral y en lo material, de las que ahora no tenemos la menor idea?»

De los comentarios que el compañero Frank Mintz hizo en el Boletín del CIRA (abril 1972), cabe destacar algunos aspectos como:

«... Ausencia de corrección». «Claro, la ortografía es un concepto burgués, como se dice ahora, pero nos consta que el movimiento libertario tiene un plantel de militantes capaces de corregir. Publicar un libro así hace pensar que existe un corte entre manuales e intelectuales, cuya prensa podemos leer cada semana.»

y de provecho

por RIOJANO

No hubo tal corte. Ni ese concepto burgués sobre la ortografía. En realidad las faltas que figuran en el libro se deben a que, compuesto por persona poco familiarizada con el español, ocurrió que al rectificar una, se cayó, a veces, en otra. Así sucedió con algún concepto. Por otra parte, preferimos no fuera retocado en lo que pudiéramos decir aspecto literario, pues escrito por manos callosas se hubiera dejado entrever que no era así al tener un estilo intelectual.

«Es de notar — escribe el mismo compañero — que Cretas y Calaceite no participaron en dicho movimiento (el del 8 de diciembre de 1933). El segundo (problema) es la votación en las elecciones de 1936, aunque parece hubo simpatía en elecciones precedentes, alusión a las realizaciones de los trabajadores en el municipio de Beceite — página 20 — ¿Es que el caciquismo se dejó hacer y era generalizada esta táctica en esta comarca? El interrogante nos parece inútil, pero quizá el autor pueda darnos luces al respecto.»

Dicho comentarista ignora de seguro cómo tenían que actuar entonces los compañeros de aquellos otros pueblos para escapar de las garras de la inhumana Guardia civil, pese a que ya algo se dice en el libro. A veces, para asistir a una reunión, compañeros había que hacían hasta 20 kilómetros a pie, con lluvia o con nieve... En el caso concreto a que se refiere, las decisiones llegaron con bastante retraso a algunos lugares, eso fue todo.

Antes de 1933, las elecciones a que se refiere el compañero Mintz tuvieron lugar en 1916 o 1917, participando asalariados y pequeños propietarios.

Podrían darse otras explicaciones. Sólo los compañeros de Mazaleón hubieran podido puntualizar más sobre el ensayo de cultivo del arroz. Nuestra opinión es que, disponiendo de tierra y agua abundante, quisieron hacer una prueba que no pasó de tal. Acaso con el tiempo si el resultado era convincente, ello les hubiera evitado tener que vender otros productos agrícolas para adquirir arroz.

Continúa: «Al final el autor se declara en favor del mantenimiento de la moneda en comunismo libertario.»

Este compañero, no leyó con la suficiente atención el largo párrafo (citado anteriormente) que le sugirió tal comentario; de haberlo hecho no hubiera llegado a una tal y definitiva conclusión. En realidad los compiladores de cuanto figura en el libro — y no «el autor» — presentaron tan interesante y nada simple cuestión más bien en forma de interrogante dejando entrever que acaso fuera mejor dejar pasar un cierto tiempo antes de optar por la supresión total de la moneda como signo de cambio.

Coincide bastante con este punto de vista, como puede verse, el criterio del compañero Fontaura.

Por lo que respecta a los bienes que una colectividad produce, ya se ha dicho que no hay caso, puesto que cada cual dispone de ellos según sus necesidades. No es, no puede ser, siempre lo mismo cuando se trata de artículos adquiridos por medio de intercambios o con dinero. Entiendo sería preferible que aquellos artículos u objetos no imprescindibles y corrientes, cada colectivista, cada familia los escoja según su necesidad, gusto, o deseo. Y para ello no veo otra salida que establecer algún valor, algún signo, alguna manera de dar satisfacción a todos sin caer en la homogeneidad, en la igualdad forzada a la hora de vestir, calzar, viajar, de oír música o de ejercer alguna de las distintas formas del arte, lectura, pintura, etc. El uniformismo a lo chico sería más que aborrecible.

Si la vida en los pueblos pequeños es mucho más sencilla y simple que en los grandes, no por ello dejan de suscitarse aspectos que un poco o nada se diferencian. También los trabajadores del agro despertaron ante toda una serie de comodidades de la vida moderna. Comodidades y necesidades que se merecen por lo menos tanto como el habitante de la ciudad o de la capital, y sin las cuales ya se ve es propenso a desertar el campo al considerarse minimizado. Véase el caso del representante de una fábrica de abonos que razonaba el aumento de precios apoyándose en que los obreros de la misma habían creído lógico aumentar sus sueldos, sin pensar que los trabajadores del campo pudieran tener razones iguales o parecidas.

Como post-face al folleto «La Anarquía», del tan conocido y estimado anarquista italiano Erri-



co Malatesta, el compañero Luiggi Fabbri añade unas páginas más en las que figura esta otra opinión de Malatesta:

«Se podrá preferir el comunismo, el individualismo, el colectivismo u otro sistema imaginable, y trabajar por la propaganda y por el ejemplo al triunfo de sus ideas, pero es necesario evitar, bajo pena de un desastre cierto, la pretensión de haber encontrado un sistema único e infalible, y que se le debe hacer triunfar de otra forma que no sea por la persuasión o experiencia de los hechos — resultados —. Lo importante, lo indispensable, el punto inicial del cual debemos partir, es asegurar a todos, los medios de ser libres.»

A eso nos aplicamos nosotros: a sugerir, a indicar a los demás la manera de ser libres, pues la libertad impuesta no es libertad. Y el comunismo libertario impuesto no hubiera sido otra cosa que una nueva dictadura más y como tal el polo opuesto de nuestros principios e incluso de nuestra finalidad: llegar con el tiempo y la convicción a vivir completamente libres, camino de la anarquía.

Si cuanto antecede hace reflexionar a aquellos compañeros interesados por lo planteado y además se deciden a dar su opinión, nos daremos por muy satisfechos, pues creemos que por otra parte de la redacción del periódico no habrá inconveniente alguno en reproducirlas.

Por mi parte y a grandes rasgos, aquí queda expuesta la mía.

NOTA. — El libro «Comarcal de Valderrobres (Teruel). Sus luchas sociales y revolucionarias», puede adquirirse en la librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, al precio de 5 frs. ejemplar.

Añadiendo que una vez salvados los gastos de edición y demás si queda beneficio, irá por entero destinado a los compañeros que en el interior de España siguen manteniendo en alto los postulados de nuestra invencible C.N.T., por la cual exponen constantemente la libertad y hasta la vida.

NECROLOGICA

LEONCIO CORREAS SANZ

La fatalidad de la vida moderna dio de nuevo ocasión de anunciarnos la desaparición de este compañero, muerto inesperadamente en un accidente de automóvil el 11 de marzo de 1973, muy cerca de su domicilio, en la ciudad de Argenteuil, donde vivía desde hacia muchos años.

Había nacido el día 13 de septiembre de 1912 en Barboles de Jalón (Zaragoza). De muy joven adoptó nuestras ideas, dando prueba de ello en los primeros días de la sublevación del 36, desertando de las filas pretorianas, para incorporarse a éstas de la revolución libertaria.

En 1939 pasó los Pirineos para engrosar los campos de concentración que nos tenían reservados las democracias. Sobrevivió a la ocupación alemana. En el año 50, cuando la F. L. de Le Havre vivía en pleno apogeo, tuvimos la suerte de conocer este militante austero y noble, siempre dispuesto a servir a la Organización. Fue en aquellos días que de forma imperceptible quedó sellada nuestra amistad, tanto en el orden ideológico como en el moral, para terminar en este triste accidente de la circulación.

Su entierro fue (civil) el día 14 de marzo, acudiendo al mismo hermanos y hermanos políticos venidos de España y del Canadá, así como todas sus intimidades de la región, sus amigos de la localidad, que resultaron ser muy numerosos. Por voluntad expresa de su hijo Eliseo, y haciendo honor a las ideas de su finado padre, nos rogó que fuera acompañado a su última morada con los colores rojo y negro.

Descansa en paz, compañero Correas; tu pérdida ha sido muy sentida por los que te conocimos; es por esto que nos asociamos a la pena grande que les llegó a tus queridos Feli, Camelia, Eliseo, Nadine y resto de la familia.

En nombre del MLE y de los amigos a los que supistes ganar la simpatía, te enviamos nuestro sentido y póstumo saludo.

F. Local de Le Havre

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. Precio, 1,00 franco.

EL PROBLEMA SE COMPLICA

RABAT. — Hay ambiente caldeado en Marruecos con respecto a la agresión de un caza español a una cañonera jerifiana en Agadir. En consecuencia, las relaciones diplomáticas entre ambos países son difíciles, pues por encima de las 70 millas exigidas por Rabat como coto marroquí de pesca, reverdecen las reclamaciones para la posesión (común con Mauritania y Argelia) de Río de Oro por el asunto fosfatos; y por si fuera poco se habla aquí de revisión de acuerdos comerciales con España y la recuperación de Melilla y Ceuta, dos Gibraltares españoles en Marruecos.

EXPULSION CON GUANTE BLANCO

MADRID. — Con profusión de reverencias ha sido facturado para Formosa el chino Yu Chi Hsuec, hasta aquí embajador de Chang Kai Chek en España.

Con reverencias más solemnes dentro de poco será acogido en El Pardo el embajador de Mao Tse Tung, que ya prepara sus maletas en Pekin.

CONTINUACION DE LA SONRISA

MADRID. — El vicepresidente de la República Argentina, recientemente electo, Vicente Solano Lima, ha sido objeto de una recepción en las Cortes de Franco en Madrid. Muy dudoso que Solano Lima haya recordado al personal mayor de la Cámara de procuradores las 3.000 bicicletas españolas que en 1956 Perón rechazó por faltarles por lo menos un pedal a cada una de ellas.

¿NOSTALGIA DE LOS «CAPRONI»?

MADRID. — En añoranza — suponemos — de los «Caproni» de Mussolini que volaron en España contra los republicanos durante la guerra, el ministerio del Aire franquista ha concedido recientemente al jefe de la Aeronáutica italiana, Vincenzo Lucertini, la gran cruz de la Orden del mérito aviatorio con distintivo blanco. Si Vincenzo acepta, su antifascismo quedará «neiro».

A ESO LLAMAN SACRILEGIO

LAS PALMAS (Canarias). — Marcelino Fomora ha sido detenido, insultado y procesado, por haber puesto al revés o acostadas varias imágenes religiosas de la iglesia de Las Lagunetas. Como el crimen de Fomora es así de



horrendo, le esperan al cuitado una veintena de años de sombra.

DRAMA DE LA MISERIA

BILBAO. — En una misera chabola de la calle Camino Viejo fue encontrado el cadáver del anciano Felipe Tarrio Juárez. Su cuerpo estaba medio roído por las ratas. El pobre murió de hambre, pero el dictamen médico lo dice más fino: «Victima de un proceso de inanición».

CONSECUENCIAS DE UNA HUELGA

LAS PALMAS (Canarias). — La huelga de estibadores londinenses que hace unos días dura, ha repercutido de forma extraordinaria en los envíos de tomate y hortalizas que se hacen a la Gran Bretaña. Se teme por la pérdida de estos elementos perecibles ya preparados para ser inmediatamente expedidos. Se verá si en caso de atasco esos alimentos serán arrojados al mar antes que ser entregados gratis a la población canaria necesitada.

LA COLA DE UNOS SUCESOS

BARCELONA. — Al conocerse la noticia de que en San Adrián del Besós guardias civiles y policías armados habían disparado contra los trabajadores en huelga matando a uno e hiriendo a varios, unos miles de jóvenes recorrieron las calles más céntricas de esta ciudad prorrumpiendo en gritos de protesta y apedreando a su paso establecimientos bancarios y alguna delegación de policía. En la calle Capitán Arenas, la misma de la catástrofe de gas, algunas patrullas de policía efectuando una carga fueron rechazadas a palos y empujones. Acudieron más fuerzas, logrando la detención de tres estudiantes, uno de ellos del sexo femenino.

Acusados de haber participado en la refriega de San Adrián, han sido detenidos posteriormente y procesados, los trabajadores Fernando Lozano Revuelta, Ramón Safont Bonet, Leonardo Farrera Rodés, Emilio Mondéjar Pérez, José Moreno Riquer y Pedro Antonio Martínez Arenaga.

Entre los guardianes del orden causantes de aquel desaguisado, no hay ni uno solo preso ni procesado.

BATIBURRILLO

El salario mínimo interprofesional ha sido elevado a 186 pesetas diarias por decreto aprobado el 23 de marzo en el Consejo de ministros celebrado en el palacio de El Pardo bajo la presidencia del general Franco.

— Leemos en un periódico español: «El mayor desarrollo político registrado en España hasta la fecha se sitúa a nivel de coloquios, conferencias, análisis y estudios sobre el desarrollo político.»

— «Cuando un productor pluriempleado, dice P. García en su sección de «Humor y política» — coge la gripe, el grado de absentismo que produce está en razón directa con el número de lugares en que trabaja y en razón inversa con el cuadrado de los intereses del empresario.»

— «No es lo mismo — dice P. García, — la «generación del silencio» que el silencio de mi generación.»

— Las exportaciones de cítricos de la última cosecha han ascendido a 1.411.035 toneladas, con aumento de más de 370.000 sobre la anterior. «ABC» ha calculado que la cosecha ha sido de muy cerca de los 3.000.000 toneladas, cifra mantenida en silencio para no causar perjuicio a los precios.

— Un grupo de técnicos rusos colabora en Almadén en el aprovechamiento del mercurio.

— «El matrimonio civil es, si cabe, más indisoluble que el canónico en España», ha declarado el catedrático de Barcelona, doctor Reina.

LA AGITACION ESTUDIANTIL

EN BARCELONA

Con motivo de las manifestaciones registradas y de algunas asambleas celebradas en las facultades, en las que se decidió no asistir a clase, el Rectorado procedió por la tarde, a cerrar la Universidad Central.

Grupos de estudiantes de la Universidad Complutense abandonaron hacia mediodía sus respectivos centros docentes y manifestaron a lo largo de la avenida principal de la Ciudad Universitaria.

En algún momento obstaculizaron la circulación de vehículos. La fuerza pública intervino para el despeje, sin que se llegaran a producir violencias.

Estudiantes de las Facultades de Filosofía y Derecho de la Universidad Autónoma desalojaron, al mediodía, sus respectivos centros y se concentraron en el «campus» de Canto Blanco.

EN VALENCIA

Varios artefactos de fabricación casera fueron arrojados, poco después de la una y media de la tarde, en la calle del Pintor Sorolla, donde están situados casi todos los edificios bancarios, por grupos de estudiantes cuyo número se calcula en centenares.

ADELANTAN

MADRID. — Ha empezado a funcionar el horno crematorio de cadáveres humanos en el cementerio de la Almudena, con gran extrañeza del mundillo clerical y general aplauso de la gente que se acuerda a las exigencias del progreso.

Como es fácil recordar, hasta aquí la Iglesia sólo era partidaria de quemar personas vivas, no las muertas.

TOMBOLA Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda

Adquirir boletos de esta tombola que une, a su finalidad solidaria, el valor artístico y material de más de cincuenta premios.

Habrà de todo: juegos de porcelana de Limoges, de cristalería, orjotos de arte en cristal, bicicletas, máquinas de escribir, de

fotografiar, libros valiosos, bibelots originales.

Por un franco, podéis ayudar a la prensa, a la propaganda, a nuestros compañeros de España, y además poseer un objeto de valor, útil y precioso.

¡Apresuraos! Nadie debe quedar sin boletos.

Ellos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I.: Francisco Subirats, 4, rue Belfort. En las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

En el Centro Confederal de París

Prosiguen los coloquios

EL de esta vez — sábado 31 de marzo — mejor lo llamaríamos conferencia, dado el cariz específico del tema, exhuberante en impresiones personales. Presidió Marcellán (T.), el cual concedió el uso de la palabra al orador de turno, compañero Marciano Sigüenza.

Como quiera que en el anuncio de este acto se deseaba amplia asistencia de cenetistas, suponemos que Sigüenza se resignaría a disertar ante «los de siempre», y no lo decimos por la concurrencia, que sin ser desbordante fue apreciable.

La impresión primera que recibimos los oyentes es que Sigüenza tiene el don de la palabra afirmativa, que sabe acentuar debidamente.

Al Congreso de 1936 en Zaragoza lo deja en promesa de realizaciones sensacionales y próximas, como así ocurrió solamente dos meses después, o sea de mayo a julio. Glosa la definición congresal del comunismo libertario, premisa para la organización de colectividades de trabajo emanadas de la CNT durante el período revolucionario. Teníamos, pues, teorías y aplicadores preparados. Se procedió a la reconstrucción de la sociedad después de vencido el fascismo por lo menos en media España. ¿Hubo errores? ¿Qué sistema aplicado o nuevo ha carecido o carece de los mismos? Lo importante es perfeccionarse al compás de la experiencia.

Se fue al gobierno indudablemente equivocados, libertariamente hablando. Ante el peligro común creímos en la colaboración. Pero si soldados fuimos, ante todo fue de la revolución. Gracias a las armas poseídas el Estado no consiguió desvirtuar todas nuestras realizaciones sociales. La creación y sostén de colectividades cenetistas abrió las puertas a una nueva creación, proa al futuro. La economía estuvo por fin en manos del pueblo, a despecho de toda adversidad. Cuando se nos habla de errores podemos aducir innegables grandezas. A la crítica de anarquistas internacionales oponemos el hecho revolucionario consumado, y si transgresión hubo de principios piénsese en nuestra posición apurada frente al fascismo también internacional, en la presión comunista avalada por el único armamento que se recibía, y en el boicot de las democracias gobernantes aplicado a nuestro sistema. No obstante ello se

hicieron milagros desde la CNT para los frentes económico y de campo de batalla. Sin la iniciativa y los hombres de la CNT el antifascismo español no tenía aguante posible. Que la modernidad ahora intervenida nos juzgue también, mas con conocimiento de causa, no empíricamente. Hay que haber pasado por la hoguera intensa para cerciorarse del por qué de la chamusquina. La responsabilidad fue inmensa. Mienunos miran a la C. N. T. en los ministerios, nuestros talleres construyen tanques y municiones para hundir la resistencia del enemigo, y en el campo y en la industria la iniciativa es anarquista. De aquí el boicot exterior y también el comunista y burgués en la retaguardia republicana.

En mayo de 1937 los libertarios se insurgieron contra el burguesismo creciente, impuesto por el bolchevismo infiltrado por Moscú en España. Se resistió igualmente la tensión económica en que el Estado español sometía al pueblo con su conducta antiolektivista y avasalladora. Todo ello sin abandonar el peligro de las trincheras frente al enemigo. La reacción anticomunista de Madrid en 1939 tuvo el mismo sentido que el mayo de 1937 en Barcelona.

El Pleno Económico confederal de Valencia fue eminentemente constructivo, considerado el imperativo de la hora. Sólo la pérdida de la guerra consiguió borrar esa página de contenido esencial para el porvenir económico de España. Otra lección de la CNT mientras elementos ajenos aspiraban al logro de una dictadura.

Seguidamente manifiesta estu-por por la solución dada a la guerra tras una entrevista de elementos responsables con la Junta de Burgos, solicitando que la luz sea hecha en este tenebroso asunto que costó infinidad de vidas de antifascistas, en mayoría compañeros. Ciertamente la situación de Madrid era dramática perdido el frente de Cataluña y acumuladas otras diez divisiones franquistas (algunas acorazadas) en los alrededores de Madrid. Pero mientras como medida de salvación se proponía un lugar seguro de resistencia y la salvaguarda de las minas de Almadén como garantía internacional de arreglo, vino la orden del «sálvese quien pueda» tras haberse dispuesto el intento de salvación de los altos cargos. Fue entonces la fuga con la ilusión de un paso libre por la carretera de Valencia y barcos

ingleses esperando embarcarnos en los pueblos levantinos. Realidad ficticia. El campo de Albaterra fue trágico en desesperos, suicidios y fusilamientos en grupos numerosos sin discriminación alguna. Fue la terrible noche de España, que aún dura...

Otra decepción intensa fue la promesa de un desembarco aliado en 1945, en Canarias, con salto a las posesiones francesas norteafricanas para poner pie en el continente europeo por Gibraltar-Cádiz. En la ocasión el franquismo fue presa de pánico y el orador recuerda que a los presos políticos se les hizo demoler un altozano que impedía la vista sobre la playa. La promesa fluctuante en los medios prisioneros era la de una facilidad de armamento mediante el cual secundar a las tropas invasoras. No hubo lluvia paracaída de armas, y si bien buques ingleses aparecieron en el Estrecho con tropas de asalto, estos barcos derivaron hacia Argelia en vez del campo de Gibraltar. Los gobernantes aliados prefirieron que Franco quedara en el poder antes que éste cayera en manos del pueblo español revolucionario. La URSS nada tuvo que oponer a ello.

Sigüenza se extendió en el señalamiento de la cultura libertaria sistemáticamente sembrada antes de la guerra, acierto que permitió preparar un pueblo consciente de su misión emancipadora. Incluso la autogestión de que tanto se habla ahora es un fruto madurado por la revolución española. Perdimos la contienda, pero la idea y el ejemplo suministrado quedan. La revolución no está liquidada, sino aplazada. El futuro — afirma — está en las generaciones que nacen, actúan y, al envejecer, ceden paso a la siguiente. Es la ley de la vida y la resistencia a lo evolutivo justifica lo revolucionario. El pasado nunca podrá vencer al presente y menos al porvenir. Si actualmente la Ciencia parece entroncada con los sistemas conservadores o autoritarios, el empuje de la misma y la acción determinante de los hombres de progreso desgajarán los avances químicos, mecánicos y electrónicos de la armadura político-autoritaria.

El anarcosindicalismo tiene reservas naturales pese a su desgaste; pero contra todo conato de vacilación o transigencia hay que volver a la fuente ideológica. Hay que dar el no a las estructuras falsas, acomodaticias. El ejemplo

ruso de 1917 y el de la cooperación con el Estado están desacreditados por sí mismos. El realismo es el anarquismo, merced a la acepción del sindicalismo libertario. Con la AIT hay posibilidades internacionales, y también en España las hay, igual que en el exilio. Hay que desvanecer dudas y reafirmar convicciones. En el Pleno de Limoges se afirmó una voluntad de continuidad unitaria bajo los principios originales. Se está en ello o no se está en nada.

No asusten técnicos ni intelectuales. Hoy están más cerca de nosotros que antes. Empiezan a sentirse proletarios. Que acudan a los sindicatos y el porvenir nos será común, como durante la guerra.

Rechacemos toda idea de estancamiento, equivalente a atraso. España no puede quedar siempre en la cola de los países avanzados y nuestro obrero, a fuer de consciente, no puede conformarse con una civilización de cacharros electrónicos por ser mucho más alto el sentido de la vida. Nuestro obrero, emancipado, en trato solidario con los compañeros de todo el mundo. Fortificar la AIT y operar un amplio renacer de la CNT, esa sindical nuestra que ya hace años está en la médula del proletariado español. Tras las consiguientes preguntas y respuestas quedó cerrado el acto. — F.

En torno al comunismo. Nueva sumisión del proletariado.

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75020-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

L'ANARCHIE
de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire.

El razonamiento en el ambiente social

EL razonamiento humano, no obstante hacer tanta propaganda de él, no existe, ya que en las universidades, ya sean católicas o de otra fe cualquiera, academias militares, crean individuos injustos y arbitrarios, quienes, como único razonamiento, emplean la fuerza.

El razonamiento es una cualidad humana que no alcanza a los demás animales, pero que la mayoría de los seres humanos desconocen, no por sus cualidades de juicio, sino que por la educación recibida.

Para un militar no existe otro razonamiento que la disciplina, el mando y la obediencia; para un político, el de las aspiraciones a gobernar, y para un hombre rico, el de la vida fácil, basada en su poder económico, mientras que el ser que razona, ya habiendo estudiado o no, vive al margen de todas las desviaciones humanas, sin someterse a estos argumentos del razonamiento de la vida social, en la que vive, sujeto a las leyes impuestas por los hombres, el razonamiento de la vida, ajeno a los sistemas políticos, militares o religiosos, en una palabra, él vive fuera del ambiente social, porque para él todas las enseñanzas son falsas.

El razonamiento del hombre que piensa es contrario a los existentes, desde el de los fascistas a los marxistas y demócratas, porque él cree que el ser no debe pensar en crear nacionalismos y menos en sistemas de gobiernos, en los cuales los que trabajan pasan necesidades y los holgazanes viven bien.

¿Qué se puede pensar del hombre uniformado, que solamente piensa en la disciplina, en la guerra y en imponer su voluntad disciplinada a quien le obedece? ¿Qué utilidad puede dar a la sociedad aquel ser humano que solamente piensa en Dios y sus santos, y pasa rezando y comiendo bien a costa de los seres ignorantes, odiando a quienes no piensan como él? El político mentiroso, engañador y déspota, así como el holgazán de la buena vida heredada o hecha malamente, ¿qué utilidad social pueden dar?

Los que realmente son hombres útiles al ambiente social son aquellos que trabajan o realizan funciones útiles, para con ello sufrir el desprecio de los demás,

en su casi totalidad, zánganos o tipos inútiles.

Una de las razones indiscutibles de estas afirmaciones, además de las desigualdades sociales, tenemos el caso de los monumentos, están dedicados a militares guerreros, que tienen sus caballos levantados y los sables en alto desnudos, y los pueblos de esclavos hablando de libertad, les hacen fiestas, y los directores de de esos pueblos de miserias, escriben libros, ensalzando a aquellos héroes.

De los hombres consagrados al bienestar humano nadie dice nada, nadie se ocupa de ellos, de no ser la policía, y cuando mueren pasan a la posteridad olvidados.

SOLANO PALACIO

RAFAGA

BARCELONA. — Por falta de fieles ha sido anulada la procesión de viernes santo en Manlleu.

— Los huelguistas de la COPE-SA, de San Adrián del Besós, siguen firmes en su actitud de resistencia. A pesar de haber sufrido detenciones, heridos y un asesinato en la persona de un compañero.

— Detenciones en San Andrés de Palomar por inscripciones rebeldes en las paredes.

— Manifestación tumultuosa de protesta en Gracia, con lanzamiento de cocteles Molotov.

«COLECTIVIZACIONES: LA OBRA CONSTRUCTIVA DE LA REVOLUCION ESPANOLA»

Ediciones C.N.T. — 1973. 220 páginas, 10,00 francos.

El libro que no puede faltar en la biblioteca de ningún estudioso. La más completa recopilación de documentos y de testimonios directos sobre lo que fueron las realizaciones socialistas libertarias en la España de 1936-1939.

Pedidos: Servicio de Librería, 33, rue des Vignoles, 75020-París.

PARA CONOCER A SALVADOR SEGUI

Recomendamos:

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

Catorce compañeros colaboran en explicar las diferentes facetas del Noi del Sucre.

Edición a pique de agotarse
Precio del libro: 4,00 frs.

COMUNICADOS

EN 1º DE MAYO

Concentración departamental en Narbonne. Por la mañana, en el Palace du Travail, Mitin. Por la tarde, visita a la Plage de Narbonne. Los autobuses saldrán de la place Arago a las 7,30, en Perpignan.

Todos los compañeros que lo deseen pueden inscribirse en el local social de SIA-CNT los domingos por la mañana.

Dirección: 9, rue Duchalmeau. Perpignan.

Comisión de C. y P.

MACIZO CENTRAL

Organizada por el Núcleo se celebrará una conferencia en conmemoración del Primero de Mayo en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala 2, el día 13 de mayo a las 10 de la mañana y como orador el compañero A. Lamela, con el tema «Actualidad de hoy con miras al mañana».

Quedan invitados los compañeros y simpatizantes a la misma.

F. LOCAL DE MARSELLA

La F. Local de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que tendrá lugar el domingo 29 de abril a las 9,30 de la mañana en su domicilio social, 12 rue Pavillon, 2º piso.

Dado el interés de esta asamblea, esperamos puntual y total asistencia.

F. L. DE PARIS

Convocamos a asamblea extraordinaria para el 29 de los corrientes a las 9,30 de la mañana en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

Tendremos que proponer temas para el próximo Pleno Ordinario de la Zona Norte-Normandía y también para el Pleno Intercontinental próximo a celebrarse. Las fechas-plazo para remitir nuestras proposiciones son muy limitadas y vienen muy justas.

Encarecemos a los militantes que procuren hacer sugerencias y sean puntuales a la hora de la reunión porque tenemos muchas cosas a tratar con serena y meditada reflexión.

F. L. DE FONTAINEBLEAU

Pregunta a quien pueda dar noticias del compañero Juan Aiza lo comunique al compañero Soler Vicente, 3, Allée des Cigognes, 77210-Avon.

DONATIVOS RECIBIDOS EN S. I. A. DE PARIS

Noviembre 1972 a marzo 1973

Inés Ajuries, 26; Leunam, 10; Leunam, 12; Debœuf Alain, 84,50; El lampista de Drancy, 10; Tarragó, 10; Leunam, 10; Eusebio Mateo, 10; Leunam, 10; F. L. de St-Denis, 120; García de Clichy, 20; H. Capella, 12; Leunam, 10; Manuel Vidal, 10; Debœuf Alain, 82; Villegas, 10; Debœuf Alain, 100; Miguel Moreno, 10; Berta y Jacques, 10; Leunam de St-Denis, 10; Riambau, 10 F.

Total: 594,00 francos.

EL MITIN DE MONTPELLIER

Dificultades que nos han impedido poder lograr lo imprescindible para organizar el Primero de Mayo con un un mitin conmemorativo por la mañana y festival por la tarde, como se venía haciendo de años, en el que participaba el Grupo Terra Lliure, de Toulouse, nos obligan a comunicar por mediación de la prensa, que queda anulado dicho Mitin y Festival en la villa de Montpellier.

Lo que hacemos saber a todos los compañeros, amigos y simpatizantes asiduos, haciendo acto de presencia ese día en el Mitin y pasar una tarde divertida

Por la C. de R. del Hérault, Gard y Lozère, el Secretariado.

F. LOCAL DE CRANCY

Asamblea general el domingo 29 de abril. Hablaremos de interesantes sugerencias para los dos próximos plenos a celebrar. Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. LOCAL DE DREUX

Quedan invitados los compañeros el domingo 6 de mayo a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

PARADERO

El compañero Lucio Arroyo, H.L.M., Champs de Mars, Bt. 5, núm. 241, Perpignan, desearía ponerse en relación con algún compañero que haya sido internado en el Campo de St. Médard, en Chale, 33, Gironde, del 42 al 44. Escribirle para asunto interesante.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»

«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

Sécurité Sociale

tions passées entre la Caisse nationale d'assurance-maladie et les établissements thermaux. Ces conventions déterminent la nature des traitements et les pratiques de soins thermaux incluses dans les forfaits.

Dès le début de la cure, le malade remet à l'établissement le volet num. 3 de sa prise en charge et lui verse la différence entre le montant du forfait conventionnel et celui de la participation de la caisse primaire.

Prestations soumises à conditions de ressources.

Frais d'hébergement

Fixé par arrêté ministériel, son dernier montant connu est de 230 F. (A. du 22-2-1972). Il peut, toutefois, ne pas être dû, même si le plafond de ressources n'est pas dépassé, dans le cas où l'assuré est domicilié dans ou près de la station thermale où a lieu la cure. Lorsqu'il est accordé, il est remboursé sur présentation du volet D de la prise en charge, rempli par l'hôtelier ou le logeur.

Participation aux frais de voyage

Elle est égale au prix du billet de chemin de fer aller et retour en 2^e classe, diminué des réductions personnelles (famille nombreuse, billet touristique...). Elle ne peut pas dépasser le montant des sommes réellement déboursées. Si plusieurs itinéraires sont possibles, le curiste doit emprunter sinon le trajet le plus court, du moins celui qui est le moins onéreux, dans un horaire raisonnable, entre sa résidence et le lieu de cure. Lorsque l'un ou l'autre ne sont pas desservis par la S.N.C.F., la caisse rembourse le coût du parcours effectué par le moyen le plus économique (car, autobus), depuis et jusqu'à la gare la plus proche.

Le curiste qui a obtenu de sa caisse la participation aux frais de voyage est libre de choisir son mode de transport, voiture personnelle par exemple. Mais la participation reste toujours calculée comme s'il utilisait le chemin de fer.

Des frais de voyage peuvent également être remboursés pour la personne qui accompagne le curiste, lorsque celui-ci ne peut voyager seul, en raison de son état de santé ou de son jeune âge.

Une aide complémentaire au titre de l'action sociale des caisses peut être attribuée dans certains cas sociaux.

Indemnités journalières

Elles sont accordées normalement pour l'interruption de travail motivée par la cure, lorsque les conditions générales de prise en charge et les conditions de ressources sont remplies. Leur montant est calculé comme en cas de maladie.

Cas spéciaux. Cure avec hospitalisation (hôpital thermal, maison d'enfants...)

Il est recommandé au curiste de se renseigner auprès de l'établissement hospitalier sur la date à laquelle il peut être admis. Si l'établissement est agréé par la Sécurité sociale, le remboursement s'appliquera aux frais d'hospitalisation, sur la base des tarifs applicables à l'établissement en cause.

Cures thermales nécessitées par un accident du travail

Aucune condition administrative ou de ressources n'est opposable à l'assuré qui a droit à toutes les prestations pour cure, y compris les indemnités journalières (Lettre n° 4262 du 22-3-1968 du ministère des Affaires sociales). L'assuré n'a à faire l'avance, ni des honoraires médicaux, ni du forfait thermal versés directement par sa caisse primaire. Les frais de transport et le forfait d'hébergement lui sont payés par le bureau payeur de la station ou son centre de paiement sur présentation des volets correspondants.

4. — INCIDENCES DE LA CURE SUR LES CONGES PAYES

Strictement parlant, la cure thermale est une suspension du contrat de travail sur prescription médicale, donc un congé de maladie, même si les indemnités journalières relatives à ce congé de maladie ne sont pas versées, ou ne le sont qu'exceptionnellement, sous condition de ressources. Il semblerait par conséquent qu'elle n'a pas à être imputée sur le congé annuel. Le salarié pourrait effectuer sa cure pendant ses vacances, mais l'employeur ne serait pas en droit de s'opposer à l'absence qu'entraînerait en cours d'année une cure médicalement justifiée. Cependant, l'Administration des Affaires sociales a pris une position plus nuancée (rép. min. J.O. débats Assemblée nationale du 13-12-1968) : « Le travailleur ne paraît, sous réserve de l'appréciation souveraine des tribunaux,

fondé à exiger de son employeur un congé pour une cure en dehors de la période de son congé annuel que si cette cure doit, sur prescription médicale, être effectuée à une date déterminée ».

Pour les fonctionnaires, une réponse ministérielle du 29-12-1968 rappelle que :

« Conformément aux dispositions prévues par l'instruction n° 7 du 23-3-1950, les cures thermales ne peuvent être suivies qu'à l'occasion du congé annuel ou pendant une période régulière de congé de maladie. Dans ce dernier cas, le fonctionnaire doit adresser au chef de service habilité à statuer une demande appuyée d'un certificat de son médecin traitant ou d'un médecin assermenté de l'administration. Il convient de souligner que le salarié du secteur privé qui effectue une cure thermale ne peut bénéficier d'indemnités journalières que sous certaines conditions de ressources, alors que le fonctionnaire qui suit une cure thermale soit à l'occasion du congé annuel, soit pendant une période régulière de congé de maladie, continue de percevoir son traitement. »

5. — INDEMNISATION DES SALARIES PENDANT LA PERIODE DE CURE

Certaines conventions collectives ont prévu une indemnité complémentaire à l'indemnité journalière versée par la Sécurité sociale dans le cas d'un arrêt de travail

dû à la maladie.

Cette indemnité complémentaire doit-elle être versée lorsque le salarié ne touche pas d'indemnité journalière, parce que ses ressources dépassent le plafond indiqué ci-dessus ?

Une réponse ministérielle (J.O. débats Assemblée nationale du 25-1-1969) a précisé qu'il « appartenait aux parties signataires des conventions collectives de préciser, pour chacune des branches d'activité concernées, leur volonté commune pour l'application des dispositions en cause. A défaut, les tribunaux compétents, éventuellement saisis, pourraient seuls trancher les différends qui s'élèveraient à ce sujet ».

Jusqu'à présent, la question ne semble pas avoir été portée devant les tribunaux. Certaines entreprises ou branches professionnelles ont interprété cette clause. Dans quelques cas, on a estimé que la totalité du salaire doit être maintenue au salarié, qu'il touche ou non des indemnités journalières (Circulaire FNOSS - UNCAF, approuvée par le ministère du Travail); dans d'autres, il est admis que la cure doit être faite durant le congé payé, comme l'a indiqué le ministre. Si exceptionnellement et sur justification médicale, elle est faite à un autre moment, l'employeur verse son salaire à l'employé sous déduction des indemnités journalières, que le salarié les perçoive ou non (interprétation souvent donnée par des Unions syndicales patronales).

A propos des "deux heures" pour recherche d'emploi

Cass. soc. 18-12-1972 — Affaire JELU c/ Fonderies DuMAS

Si le salarié licencié a droit à s'absenter deux heures par jour pendant la durée du préavis, les modalités d'organisation de ces absences doivent être fixées d'un commun accord entre l'employeur et lui-même.

Les conventions collectives prévoient généralement que les deux heures se prennent un jour à la convenance de l'employeur et le lendemain à la convenance du travailleur. A tout le moins, le salarié doit, bien évidemment, pour celles de ces heures qui sont prises à sa convenance, en aviser à l'avance l'employeur, afin d'éviter toute désorganisation du service.

Le non-respect de ces règles peut constituer une faute grave, justifiant le prononcé d'un licenciement immédiat dispensant l'employeur du versement des indemnités de rupture.

Un arrêt de la Cour de cassation

(Chambre sociale) du 18 décembre 1972 est particulièrement net à cet égard. Il s'agissait d'un salarié qui, se trouvant en cours de préavis à la suite de son licenciement, avait, deux jours durant, quitté le travail de sa propre autorité, en imposant son absence à l'employeur, sans qu'il eût recherché aucun accord avec lui, comme la convention collective le prévoyait. Ces absences s'étaient en outre produites à des heures qui ne permettaient plus à la société de prendre des dispositions pour assurer convenablement la poursuite du travail de l'équipe et elles ne pouvaient donc que provoquer des perturbations dans l'atelier. L'ensemble de ces circonstances permettaient, selon la Cour de cassation, de considérer que ces absences irrégulières constituaient une faute grave justifiant le licenciement immédiat et sans indemnité,

Petite incursion dans la société bourgeoise

Encore et toujours fou

Folie ! Essai essentiellement et fondamentalement individuel pour être ingouverné, ingouvernable : indiscipline spontanée et vraie. Refaire systématiquement sa vie.

Sinon ? Une image intériorisée de leur famille suit bon train et se réverbère intérieurement sur toutes leurs relations. Il est clair que, comme dieu, leurs pères (1) doivent être inventés faute d'exister, et que, toujours comme dieu, leurs mères (2) doivent mourir car étant voraces d'existences, surtout de celles des autres.

Chacunes de leurs institutions sociales replagient inlassablement l'anti-instinctualité de leurs familles (3). Quitter « la maison » est la plus saine des réponses que

l'individu qui veut se préserver, puisse donner.

Leur femme (4). Une prostituée, image castrante ne voulant que remplacer quelqu'un d'autre, ne cherchant qu'à se substituer aux fragments des corps, à la viande, aux piteux esprits de leurs parents, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs grands parents, de leurs enfants. Un bon bordel n'est jamais qu'une scène familiale où ils sont à même de jouer eux-mêmes tous leurs fantasmes pervers, incestueux ou pourquoi pas, polymorphes. Ils transcendent ainsi les frousses et les tabous sexuels de leur famille avec ordre, méthode, horaires, paiements institutionnalisés et en prime, une certaine dignité.

Peut-être, pourquoi pas ?

Un révo... lutionnaire

Regarde-le autour de toi, frère. Incompréhension et fermeture d'esprit de celui qui juge avec son sexe et non pas avec sa pensée. Nous troubler ? Il veut rire. Son apparente incapacité à passer du mot au comportement, à trouver un lien entre sa pensée et ses actes, entre ce qu'il voudrait penser et ce qu'il pense effectivement. Pfitt !

Un raisonnement et des discussions sans fin ne faisant pas qu'il sache rien de la vie et... il ose juger, malgré tout, l'autre sur une toute petite partie de sa vie. Il ne faudrait même pas avoir besoin de se justifier en face de lui si seulement il pouvait envisager d'être lui-même. Etre soi. Mais il est plus affolé par une artificielle sensibilité imaginative qui l'empêche de considérer la réalité en face.

Ce désarroi de l'esprit, cet écrasement du corps et de l'âme, cet espèce de resserrement de tous les nerfs à des périodes plus ou moins rapprochées.

Mais comment peut-il juger sur un semblant de réalité plus qu'extérieur ? Quel plaisir inconscient ou inavoué éprouve-t-il à ruiner les esprits ? Pourquoi déterminer les autres à son image ?

Une âme inquiète et trouble

fournissant constamment une nourriture au désespoir. Un sentiment désespéré de la solitude qui apparaît comme un égoïsme féroce.

Il ne veut qu'accabler car, n'étant pas dans la réalité, il juge tout sur des apparences qu'il détermine lui-même. Sa dialectique n'est qu'une grossière projection d'imbécillité ; un déballage de mauvaises raisons qui s'attachent à des détails infimes qui jugent par le petit côté. Il n'entrevoit le monde qu'au travers de la toile d'araignée qui habille l'intérieur du trou de la serrure de son esprit superficiel. Il fait buter l'autre contre une impalpable image inabordable. Angoisse. Il partage l'esprit en deux et le jette dans des espaces insensés.

Il n'est et ne sera jamais fou.

Il n'est et ne sera jamais révolutionnaire sincère.

La jeunesse a deux idoles aussi abêtissantes l'une que l'autre : Marx et Claude François.

Demain... Respecter le temps des autres et le temps dont ils ont besoin pour entrer ou ne pas entrer, en relations avec nous. Mais le difficile est de bien trouver sa place et retrouver la communication avec soi.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Peut-être la dernière, mais toujours aussi folle que les autres

Frère. Regarde ce cochon issu du conservatisme et de la superstition. Ce législateur pourri. Ce n'est pas par amour des hommes qu'il délire, c'est par tradition de stupidité. Son ignorance de l'homme n'a d'égal que son imbecillité à le limiter. Qu'on lui fasse donc ravalier sa loi.

Une civilisation qui a tué le paysan. Un hexagone qui tue la terre. Un hexagone artificiel. Un hexagone de bourgeois. Un hexagone pourri. Pourri de fric, d'une bourgeoisie conne, de bon sens, de culture, de bonne manière d'HLM s'est créée pour fabriquer des esclaves, les esclaves de la vie qui prendront leur retraite au paradis. Paradis de mon cul. Foutaises.

Paris a cocufié des millions d'individus. Il les a gangé dans la foutue trinité urbaine, dans sa réserve de main d'œuvre : métro-boulot-dodo. La France crée des cervelles plates, plates, plates. Elle pue les vains culs. Elle insulte la terre et transforme nos rives en bordels pour minettes. Elle ne sais plus la vie, la nature. Ignorant, tu es soumis à ce salopard de bourgeois qui saigne cette Espagnole des Asturies dont pourtant la culture est éminemment supérieure à la sienne.

Meeerde !

Conclusion

Retrouver la capacité d'imaginer. Imagination, mot charnière. Imagination égale. Vie vraie.

Vois la mère terrorisée qui pleure, vois l'enfant douloureux. Vois l'homme silencieux, mutilé, crevé de coups et de lois. Ces lois qui leur font baiser la main qui les frappe.

Un jour... le grand corps de la rébellion coule sur la campagne en liesse. La gloire ancienne des nations vaincues. Un peuple debout jusqu'à la taille dans l'herbe de la révolution. Le peuple de l'échec et de la lamentation. Le peuple de la désagrégation. Un peuple piétiné qui s'arrête, se lève et gueule assez. Assez du désordre estérile de la légalité assez du cimetière fataliste.

Frappe pour la fausse hérédité de la misère, pour les enfants soudés au cœur du silence,

frappe pour la lèpre de l'argent, frappe pour tes droits. Préfère le raz de marée de la liberté à la monstruosité de l'injustice codifiée par l'opresseur. Frappe pour nos femmes bouleversées. Frappe ce jour de colère libératrice.

Parviens à exister.

Le monde est mal fait. Refais-le rageusement et amoureux-ment.

Regarde les hommes miséreux croupissant dans le sol pourri des prisons, enterrés vivants parce qu'ils ne sont pas d'accord. Libère-toi, libère-les.

Laboure les vieux schémas, ces lieux communs vides. Détruit les murs du raisonnable et du limité. Imagine, toute révolution commence par cela.

Claude LAPORTE

- (1) Pères conventionnels.
- (2) Mères conventionnelles.
- (3) Familles conventionnelles.
- (4) Femme conventionnelle.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (LX) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :
DELORME J.-P.
B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :
Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F
Etranger :
Six mois 28 F
Un an 56 F
Par avion (Amérique) :
Six mois 41 F
Un an 82 F

A LLOP Roque
33, rue des Vignes, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

26 AVRIL
1973
NUMERO 751
PRIX : 1 F.
45^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

RENAULT

SAVIEM

PEUGEOT...

LE 1^{er} MAI 1973

SERA-T-IL

AUTOGESTIONNAIRE ?

CHRONIQUE SOCIALE

LE SALAIRE

dans le cadre de la législation bourgeoise

On peut dire du salaire qu'il est le prix du travail.

Dans le contrat individuel de travail, une personne s'engage à mettre son activité professionnelle à la disposition d'une autre, moyennant une rémunération en argent parfois assortie d'avantages divers.

Cette rémunération et ses accessoires éventuels s'appellent le *salaire*.

I. — Fixation du salaire

Longtemps, le salaire fut déterminé uniquement par le contrat individuel de travail.

Il fut fixé ensuite par les conventions collectives, dont l'application se généralisa dès 1936. Les conventions collectives devaient obligatoirement comporter l'indication des salaires minima par catégories professionnelles — et par régions lorsqu'elles étaient étendues. Ce sont donc les syndicats patronaux et ouvriers signataires qui, d'un commun accord, fixèrent le taux des salaires.

Intervention de l'état

L'intervention de l'état avait commencé à s'exercer en 1915, avec la loi sur les salaires minima applicables aux travailleurs à domicile. Cette loi prévoit que le préfet détermine les salaires, au temps ou à la pièce, attribués, en atelier, à un ouvrier d'habileté moyenne; il applique ces tarifs aux ouvriers à domicile de façon que l'ouvrier à domicile et l'ouvrier d'usine gagnent le même salaire pour le même travail. Le patron distribuant du travail à faire à domicile doit afficher le tarif des salaires minima dans les locaux d'attente et de remise du travail. Il lui est interdit de servir des salaires inférieurs à ceux qu'a fixés le préfet.

L'état était encore intervenu en 1937 en obligeant les entrepreneurs de travaux ou de marchés pour le compte de l'état ou de collectivités publiques à payer des salaires égaux à ceux pratiqués couramment dans l'industrie. Ces salaires étaient établis par le préfet après avis d'une commission qu'il avait nommée à cet effet.

En 1939, dès le début de la guerre, son intervention se fit à la fois plus étendue et plus précise et, jusqu'au 11 février 1950, il exerça dans l'ensemble des activités un contrôle étroit sur les salaires, ceux-ci étant fixés par arrêté du ministre du Travail et de la Sécurité sociale après avis des organisations patronales et ouvrières. Les taux des salaires varient suivant les qualifications professionnelles (manœuvres de

force, manœuvres spécialisés, ouvriers spécialisés, ouvriers qualifiés, ouvriers hautement qualifiés).

A la suite de la parution de la loi sur les conventions collectives, le 11 février 1950, et sans attendre les conclusions de ces conventions, les employeurs et les organisations syndicales les plus représentatives des travailleurs peuvent conclure librement des accords de salaires.

La loi du 11 février 1950 a marqué le passage d'un régime de salaires réglementés par les pouvoirs publics à un régime de salaires résultant de la libre discussion entre les parties. Toutefois le législateur, après avoir confié au gouvernement le soin de fixer un salaire minimum interprofessionnel garanti, au-dessous duquel aucun salarié de capacité normale ne peut être rémunéré, a institué le système de l'échelle mobile suivant lequel le salaire minimum doit varier en fonction du coût de la vie.

II. — Mode de paiement du salaire

Le Code du Travail stipule que « les salaires des ouvriers et des employés doivent être payés en monnaie métallique ou fiduciaire ayant cours légal, nonobstant une stipulation contraire, à peine de nullité ».

Toutefois, les paiements des salaires ou traitements supérieurs à 1 000 F pour un mois entier, pour un même intéressé, doivent être effectués par chèque barré ou virement.

Le fait de donner comme salaire des bons échangeables dans le commerce contre des marchandises ou denrées est rigoureusement interdit.

Le paiement en nature (vin, repas chez les ouvriers agricoles, etc.), est autorisé sous certaines conditions (voir VIII).

Au moment de la paye, l'employeur ne peut exiger du salarié aucune autre signature que celle établissant qu'il lui a bien été versé une somme correspondant à sa rémunération nette figurée sur un bulletin de paye.

III. — Lieu, date, délai de paiement du salaire

1. — Lieu de paiement

« Le paiement ne peut avoir lieu dans les débits de boissons ou magasins de vente, sauf pour les personnes qui y sont occupées. »

2. — Jour de paiement

« Le paiement des salaires ne peut être effectué un jour où l'ouvrier ou l'employé a droit au repos en vertu de la loi ou de conventions. »

3. — Délai de paiement

A) pour les ouvriers :

Deux fois par mois, à seize jours d'intervalle au plus.

B) Pour les employés :

Une fois par mois au moins.

C) pour les représentants et voyageurs de commerce :

Tous les trois mois.

D) pour les travailleurs aux pièces :

Si le travail dure plus de 15 jours, à chaque quinzaine, suivant le début du travail, l'ouvrier touchera un acompte. Quand il aura terminé, il sera réglé complètement.

4. — Prescription

L'action en justice pour obtenir le paiement de salaires se prescrit au bout de six mois. Toutefois, la jurisprudence se montre très libérale en faveur des salariés pour l'application de cette règle.

5. — L'acceptation du bulletin de paie par le salarié

L'acceptation sans protestation ni réserve, d'un bulletin de paie ne peut valoir de sa part renonciation au paiement de tout ou partie du salaire, des indemnités et accessoires du salaire qui lui

sont dus en vertu des dispositions législatives, réglementaires ou contractuelles ou des dispositions de conventions collectives.

IV. — Les compléments de salaire

On peut désigner sous ce titre certaines primes ou gratifications accordées au personnel ou encore des pourboires. L'intérêt de leur distinction réside en ce qu'elles sont assujetties aux mêmes règles que le salaire lui-même (notamment au regard de la Sécurité sociale).

1. — Primes

Ont la qualité de compléments de salaires les primes correspondant en principe à la rémunération d'un travail et notamment les primes au rendement.

Celles qui représentent des remboursements de frais ou sont accordées pour tenir compte des conditions particulières du travail n'ont pas ce caractère.

2. — Gratifications

On estime qu'elles sont un complément de salaire lorsque la convention collective ou le contrat de travail les rend obligatoires ou lorsqu'elles sont d'usage constant dans l'entreprise.

Il en va différemment des gratifications accordées à titre bénévole et de façon irrégulière.

3. — Pourboires

Les pourboires constituent également un complément de salaire lorsque le bénéficiaire reçoit une rémunération fixe.

Quand le salarié est rémunéré au pourcentage ou uniquement « au pourboire » avec la garantie d'un salaire minimum de la part de l'employeur, les pourboires sont le salaire lui-même.

Obligation est faite aux patrons qui recueillent les pourboires de les remettre intégralement à leurs employés et de fournir la justification du montant des sommes reçues.

Lorsque les pourboires remis « volontairement » par les clients sont versés à une caisse commune, celle-ci doit comporter deux serres différentes, la clé de l'une étant détenue par le patron, celle de l'autre par le délégué des employés.

4. — La participation du personnel aux fruits de l'expansion des entreprises

A partir de 1^{er} janvier 1968 les entreprises, quelles que soient leur

(Suite page III)

A jornada confederal del domingo 15 de abril habrá sugerido a un gran número de compañeros unas reflexiones y unos comentarios. Este artículo no pretende ser otra cosa que la compilación de comentarios.

«La revolución no se hace hablando» ¡Cuántas veces habremos oído esta frase en boca de quienes criticaban a la CNT y a sus miembros por organizar un mitin o una conferencia! ¡Y cuántas veces nos habrá hecho reír esta frase! Nos habrá hecho reír por dos motivos: El primero es que, evidentemente el tremendo revolucionario que nos está lanzando tan radicales palabras por los morros, está él mismo hablando. Y la otra es que lo que se quiere presentar como afirmación contundente y aleccionadora es uno de los motivos de la existencia de la CNT. Sí, no se hace la revolución hablando. Como tampoco se hace organizando festivales artísticos o editando periódicos... Lo que significa que los que gastan mucha saliva y mucha tinta para decirnoslo, la gastan en balde. Porque todo esto, mal que les pese, ya lo sabemos.

Lo sabemos y sin embargo hemos organizado un mitin y un festival. El mitin de París ha sido y sigue siendo la prueba de la existencia de un núcleo confederal en la capital de Francia. Es la demostración palpable de que existe un problema español. Y precisamente este año tomaba una resonancia particular ya que intervenía en un momento en que el Estado francés pretende liquidar el Estatuto del Refugiado político. Organizando un mitin en la sala mayor de actos del centro de París y aunque ésta no se consiguiera llenar — la CNT ha demostrado que los refugiados políticos españoles existen y que por lo tanto sería totalmente vano intentar negar esta existencia. Por otra parte, este mitin es la ocasión para un sinfín de compañeros jóvenes y viejos de juntarse, de hablar, de ver que los años, a pesar de conocer estragos entre las filas del exilio, no consigue matarlo totalmente: constatar la aparición del relevo de nuevas generaciones de luchadores libertarios y de demostrar que la CNT es la mayor fuerza política del exilio español. Aunque sólo fuese para esto, para juntarnos, vernos y hablar, para darnos este placer de convivir todos juntos un día entero, ya queda justificada la organización del mitin. Como además las intervenciones de los oradores, sea en francés, como Ramón Finster, sea en castellano, como Floreal Samitier y Alejandro Lamela han fijado una línea clara y consecuente de actuación libertaria, no podemos sino estar totalmente satisfechos del acto.

Al hablar de una línea clara y consecuente, se nos ocurre algún comentario acerca de los que, además de intentar — sin ningún éxito, claro está — sabotear sistemáticamente nuestros actos, no tienen una actuación ni clara ni consecuente. Un grupo quiso efectivamente vender un periódico dentro del recinto de la sala de

El 15 de abril en la Mutualité

actos. Como pedíamos que dicha venta — o mejor dicho, intento de venta — se hiciese a la puerta de la sala para evitar incidentes, se nos dieron unas cuantas lecciones de «democracia obrera» y nos enteramos de que los comunistas eran mucho más demócratas y tolerantes que nosotros. Claro está que la gente que incluso tolera la presencia de un agente falangista en su congreso, debe tener un concepto un tanto particular de la democracia obrera. Por otra parte, se distribuyó un panfleto en el que se afirmaba, en resumen, que en el interior no hay nada, que la CNT no existe, que no hace nada... Afirmando esto, los individuos que han redactado el panfleto tienen un comportamiento que da asco.

Para concluir diremos que, con toda seguridad, la provocación estaba teleguiada, como se pudo comprobar después del mitin.

Organizar un festival es aún menos revolucionario que organizar un mitin, pero que el que nunca ha pagado para asistir a un espectáculo, recital, cine, ect., tire la primera piedra. Nosotros pensamos que en vez de dar los beneficios de un espectáculo — al que de todas formas asistiríamos — a un burgués cualquiera, más vale que estos beneficios sirvan la causa libertaria. Y nada más.

Este año el tono del espectáculo fue un tanto diferente del de los otros años. Más moderno. Desde el estruendo de Arthur y su orquesta hasta el terremoto sentimental llamado Mortimer Shuman, se pudo asistir a uno de gran calidad.

A Arthur y a su orquesta no los molestaron, al contrario de algunos artistas de los años anteriores, los ruidos de la sala, ruidos inevitables en un público familiar y además español. Efectivamente, este conjunto domina perfectamente lo que es hoy música moderna, y esto se concretizó por un volumen sonoro inaudito en nuestros festivales, llegándose a que la vibración además de ser percibida por el oído lo sea por el cuerpo entero. Algunos compa-

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 26 de Abril de 1973

ñeros aún no se han repuesto del susto.

Carlos Mendia es un amigo de años. Y no podemos sino reincidir en lo que siempre hemos dicho: Carlos tiene una voz, una sensibilidad, una soltura que le permiten interpretar las canciones más difíciles del repertorio con una facilidad que hace la admiración constante del público.

Anne et Gille gustaron muchísimo público. Y se lo merecen mil veces. Realmente simbolizan todo lo bueno que tiene el espíritu francés: la gracia, la delicadeza, la poesía. Música sensible, letra perfecta. Un dúo que no se satisface con la mera superposición de dos voces, que las sabe hacer dialogar, oponerse, acoplarse, complementarse. Con toda seguridad podemos afirmar que Anne et Gille irán lejos. Se lo merecen.

El trio García también es viejo amigo, que interpretó con genio y sentimiento unas cuantas canciones entre las cuales alguna de nuestro común amigo Héctor, el cual se halla enfermo, y al cual se deseó rápido restablecimiento. La sala unánime agradeció este gesto de compañerismo y de solidaridad.

Por primera vez en Europa cantó en nuestro acto el amigo Floreal Alvarez. Y realmente su actuación fue fantástica. ¡Qué presencia, qué ritmo, qué musicalidad! Como dicen los franceses: «Pour un coup d'essai ce fut un coup de maître». Nadie duda de que, si se lo propone, Floreal hará gran carrera en Europa, como ya la está haciendo en América. Intensa satisfacción e inmenso agradecimiento a Floreal. Tales son los sentimientos de los compañeros respecto a su actuación.

Finalizó la primera parte el Trio Sortilegio Español: Música clásica, baile perfecto. ¡Qué lejos estábamos de cierta chabacanería mercantil! Cada vez que vemos a Sortilegio Español nos reconciliamos con el baile flamenco y admiramos siempre más la distinción y la elegancia andaluza.

Mortimer Shuman es todo un artista. Lo es por su presencia física y por su calidad artística. Durante la segunda parte, el escenario del Palais de la Mutualité fue de gala. La instalación de focos de diferentes colores, micro, altavoces, instrumentos y de un sinfín de aparatos eléctricos, dejaba augurar un espectáculo suntuoso, y así fue.

Las canciones escritas por nuestro compañero Esteban Roda Gil, interpretadas por Mort Schuman, tienen una fuerza, una variedad tan grandes que realmente el público se entusiasmó. ¡Y qué decir de los músicos, y del músico mudo que manejaba la sonorización y los juegos de luces?

En definitiva, un espectáculo realmente único. Como si esto fuese necesario, una prueba más de la simpatía que Mort Schuman siente hacia nosotros, fue que el fondo del escenario lo ocupó un gigantesco sello de la CNT — el hombre que vence a la fiera — que él mismo hizo fabricar y traer.

En conclusión, una jornada de compañerismo y amistad y un éxito rotundo que queda simbolizado por estas dos afirmaciones: La de un compañero joven: «El espectáculo ha sido magnífico, pero lo importante es el ambiente que hemos respirado hoy» y, la de un compañero anciano: «Tengo el carnet de la CNT desde 1913 y he recorrido 500 kms. para asistir al mitin y al festival».

La CNT es así.

El Espectador anónimo

SALVADOR SEGUI («Noi del Sucre») EN MENORCA

Relato aparecido en el nº 57 de «Umbral», con los siguientes apartados:

Introducción. La conferencia. Excursión de propaganda por la isla. Datos históricos del internamiento en el Castillo de La Mola de Segui y otros 33 deportados. Influencia de la estancia en Menorca de los deportados. Varias fotografías. Vale 1 franco.

Las obras y los días

por FONTAURA

ble fraternidad existente entre países comunistas, el autor del trabajo que se comenta pone de relieve el hecho conocido de que chinos y rusos, en mueca de egoísmo nacionalista, se miren con aire de perros furiosos, a punto de embestirse en torno a que si cierta parte de terreno que ahora en Siberia posee Rusia, pertenece a la China. Un mínimo de reflexión induce a pensar que entre hermanos, hijos espirituales por igual del tan loado Carlos Marx, no deberían de existir barreras fronterizas. ¡Todo de todos, y todo para todos!

En suma, el folleto «En torno al comunismo». «Nueva sumisión del proletariado» responde en todas sus partes a popularizar, a presentar de un modo sencillo y con razonamientos contundentes, lo que cabe esperar del comunismo, sea una u otra su derivación dentro de la doctrina marxista. Cuando a fuerza de propaganda, pagada con el dinero que se esquilda a los que trabajan, se busca extender una burda demagogia, bueno es tratar de contrarrestar la campaña comunista, cimentada en falsedades, con trabajos como el citado, cuyas verdades no han de poder desvirtuar ni los rublos, ni cualquier otra moneda de procedencia marxista-leninista - maoísta - fidelista, o mejor dicho, el brillo de la verdad no puede empañarlo el dinero cuando la verdad la defienden idealistas hechos y derechos.

PLAJA, O LA PERENNE VITALIDAD DEL ANARQUISTA

¿Que al trazar estas líneas podemos herir la modestia de un compañero siempre más amigo de trabajar que de figurar? Es igual, y él lo sabrá comprender. Victor Hugo decía que un viejo es una ruina que piensa. La expresión nos parece un tanto recargada de senilidad. Gabriel Miró escribía que hay ancianos que con aire meditabundo, en realidad no piensan nada. Importa pensar y decir lo que se piensa y proyectar también, hasta que la muerte se nos lleve, con la satisfacción de haber hecho obra positiva.

El compañero Plaja ha cumplido ochenta y cuatro años. Larga vida de actividad incesante. La propaganda, el proselitismo anarquista le debe mucho. Y escribe, y se relaciona, y no cesa de proyectar. Que Plaja goce todavía muchos años de vida. Y al enviarle un saludo, le decimos, como decía Malatesta: «Avanti sempre!»

¡Y EL BAILE CONTINUA!

DIVERSOS sociólogos franceses han centrado su atención en un plan de conocer las derivaciones de una de las más extendidas diversiones de la juventud: el baile. De un modo objetivo han llegado a establecer una referencia de la cantidad de salas de baile que hay en Francia, del promedio de gente moza, muchachas y muchachos, que frecuentan esos lugares de esparcimiento. Y lo más importante y sensible es que se ha establecido al propio tiempo un promedio de víctimas, por accidentes de automóvil que ocurren a la salida de los bailes. Ello aparte de los incidentes que ocurren constantemente en las localidades rurales por parte de quienes en un empeño de gamberrismo, de chulería, quieren imponerse y cometer abusos de toda naturaleza.

Según los datos que han facilitado quienes, como se ha dicho, han verificado comprobaciones sociológicas al respecto, tenemos que hay en Francia diez mil veladas de baile cada semana; de ellas cinco mil en sábado por la noche. Consecuencia de ello es que se producen un promedio de doscientas víctimas por semana. Resulta una serie de muertos, heridos, inválidos, muchachas violadas, jóvenes entrados en la delincuencia, etc. El autor que facilita estos datos, en documentado artículo, inserto en el diario «Sud-Ouest», correspondiente al pasado mes de marzo, manifiesta igualmente que solamente en el año 1971 fueron 14.611 el número de condenas derivadas de hechos ocurridos en los bailes.

La conclusión de todo ello es que el alcohol, las drogas, la excitación sexual, la ambición de dinero, ocasionan tales aberraciones. Pero además los sociólogos especializados en la materia advierten que intervienen también los complejos de hastío y de frustración. Las ocupaciones cotidianas por parte de los jóvenes trabajadores, manuales o administrativos, onstituyen una función aburrida, antipática. El individuo que en plena juventud percibe toda suerte de trabas sociales y tabús, de no abrazar un ideal, una noble finalidad cara al futuro, se deja llevar de las peores aberraciones.

Hace ya unos cuantos lustros, el baile, en la ciudad, como en los pueblos y aldeas, ofrecía dis-

tintas características. Sin que dejaran de ocurrir alguna vez otra vez incidentes desagradables, había una sana alegría juvenil, las relaciones juveniles entre la hembra y el varón no llevaban la dosis de vicio, de degradación que hace tantos estragos actualmente. ¡Y como siempre, se estudian los efectos, se sacan a luz las calamidades, pero quedan las causas!

POPULARIZAR EL ANTI-MARXISMO

Un folleto de once por quince centímetros, y conteniendo 23 páginas de texto, así, por su simple enunciado, diríase que es cosa reducida, que ha de abarcar brevedad sustancial. Y bien, no es así. El folleto, que lleva por título «En torno al comunismo». «Nueva sumisión del proletariado», del que es autor nuestro compañero Juan Ferrer, nos demuestra la importancia que tiene el arte de decir las cosas, yendo al grano, como suele decirse, compendiando factores esenciales, tanto en el orden histórico, esa historia que se elabora día tras día, y que atestigua flagrantes contradicciones, como en la sencillez de un razonar que da al traste con la empingorotada dialéctica de los Marx, Lenin y compañía.

El obedecer cuesta poco; seguir las consignas evita todo esfuerzo mental. From hace ya tiempo que aludió a los que *tienen miedo a la libertad*, por lo que ello supone de responsabilidad. Ser responsable, saber elegir en todo y por todo, implica rechazar la sumisión. Los partidos se nutren de gentes de una idiosincrasia predispuesta a la sumisión. Ella puede tomar diversas características, pero el fondo es idéntico: ausencia de amor propio, de voluntad realizadora, de disposición para el análisis y el libre examen. ¡Y lo malo es que tan mediocre mentalidad constituya esa «mayoría silenciosa», de que habló una «vedette» de la política yanqui!

El folleto citado ofrece dos particularidades estimables: centra su función expositiva en datos de orden documental, que en el caso del militante ya curtido en el bregar contra el comunismo, y que a veces le pasa como al famoso herrero, que a fuerza de machacar y machacar el hierro perdió el oficio, o sea que al

abarcar mucha cosa, se pierden detalles, leyendo una, y otra, y las otras páginas de «En torno al comunismo» se recuerda tal o cual argumento que se tenía descuidado u olvidado. Y la otra particularidad es la de que al comunista de buena fe — ¡claro que los hay! — los datos, los razonamientos es muy posible que le inciten a reflexionar. Y todo hombre que reflexiona ya se halla ante la posibilidad de poder rectificar, como ya se ha dicho, que incluso es propio de sabios. Rectificar puede ser dejar de creer en el cuento de que cualquier Estado comunista pueda dejar de ser ropresor y cesarista. La historia, a la que antes se ha aludido, se encarga de poner al desnudo todas las argucias, todos los burdos pretextos con tendencia, no a debilitar, sino a reforzar el mecanismo estatal.

Refiere el folleto las condiciones de vida en la URSS, tanto en lo moral, o sea carencia de las más elementales libertades cívicas, como en lo económico: salarios bien poco ajustados a las posibilidades adquisitivas. Son datos, documentación de fuentes autorizadas, poniendo de manifiesto la desventaja de los que trabajan y sudan en el «paraíso bolchevique», en relación a los obreros que también trabajan y sudan en los países capitalistas. Con la descomunal paradoja de que en los países donde impera el maldecido capitalismo, hay unas libertades que permiten, por lo menos, decir mil pestes, verbalmente y por escrito, contra los sistemas imperantes y quienes los representan. ¿Qué aducen a todo esto los comunistas de todo pelaje? Acerca de ello el dilema es terminante: o taparse los oídos y los ojos, no querer ver, no querer escuchar, como hacen los perfectos fanáticos, o maldecir la hora en que se empezó a ser creyente comunista, y abandonar para siempre una trayectoria vil amasijo de violencia y mistificación demagógica.

El lápiz ha ido subrayando párrafos y más párrafos; en unos son los datos reflejando una objetiva exposición de uno y otro orden, en torno al desenvolvimiento del país, siguiendo una política de una graduación con matices tan malos unos y otros, peor que aquellos hechos de la política de los gobiernos no comunistas. A dicho efecto, y como botón de muestra de la *entraña-*

El arte y la vida

EL arte es la expresión sencilla de lo bello inspirada en la vida y el amor. Lo consagrado al bien de la especie humana lleva en su noble finalidad moral la finalidad artística. La materialización del sueño: el ideal tomando forma, la armonía del color, la perfección de la línea, la dulzura del canto, la belleza de la estrofa o las santas inquietudes del músico. Las torturantes sinfonías de Beethoven, la finura de Chopin, la música del alma del pueblo de José Verdi, las desgarrantes óperas de Wagner y la delicadeza de Bizet, toda esa armonía que acaricia suavemente el oído y el corazón del ser humano, magnífica flor del bien en las almas grandes en los hechos que dignifican, valorizan y elevan a la humanidad sobre las otras épocas de la historia. El arte es un complemento del bien y que tiende a crear una moral humana que suaviza el instinto de las bestias en el ser humano. Un ejemplo: el teatro de Florencio Sánchez hizo más obra de cultura humana, de refinaciones de los sentimientos populares con «Nuestros hijos» que todas las leyes.

Grecia fue grande, no por sus guerras sino por sus artistas y poetas. La Venus de Milo fue la consagración eterna de lo bello. El abuelo de los poetas, al decir de Victor Hugo, fue Homero; el primer ataque contra la tiranía — «Prometeo» — lo escribió Esquilo; el primer filósofo de la humanidad fue Platón; Sócrates fue destructor de sofistas. Así la cadena eterna de los grandes hombres que son como columnas de fuego que guían a los pueblos consagrados al bien y a la justicia de todas las colectividades humanas. Victor Hugo, soldado augusto de la libertad, batallador y altivo, tiene en el arte las más bellas y humanas páginas de su vida. La obra eterna «Los Miserables», potente grito contra la injusticia social. Tal su voz en el porvenir es una eterna salutación a la belleza y un himno de redención humana, de lucha y de esperanza que un día la humana especie habrá borrado de la faz de la tierra toda injusticia. Emilio Zola batallador, hombre humano que se hace cargo y asume la defensa de un inocente que gime en el dantesco presidio de la Isla del Diablo mientras los autores

y cómplices del hecho que acusaron a Dreyffus se paseaban libremente en Francia. Hizo falta un Zola con su pluma y su voluntad titánica contra un mundo pre-dispuesto al mal. Ahí también triunfó el artista y el hombre batalla en esa lucha, a favor de la justicia y nacen los cuatro evangelios: «Fecundidad», «Verdad», «Trabajo» y «Justicia». Los cimientos de la humanidad del porvenir jalón de luz.

En el mármol es Rodin quien da al arte una expresión y contenido social, «El hombre sin cabeza», símbolo de la humanidad que tiene brazos potentes, caja torácica y fuertes piernas para caminar, pero que le falta la cumbre del hombre; la cabeza, o sea el cerebro. El día en que la humanidad tenga cerebro para pensar sensatamente se acabó la guerra y se acabó la explotación del hombre por el hombre.

León Tolstoi fue un artista incomparable. Dice el gran Rafael Barret: «Tenía el vigor de Miguel Angel y la delicadeza de Chopin: era a la vez enorme y sabroso, pero también fue algo más, mucho más que un genio literario: fue un hombre bueno, fue una cosa audaz y tierna en medio del alud de bloques de granito, una llama desnuda en medio de los negros huracanes, una rosa en el infierno; fue bueno en medio de este mundo. Jamás alumbró el sol nada tan noble como este viejo lacerado por la fe, como las manos de este viejo, manos pardas y toscas, manos que conocen el lodo y han tocado a Dios, manos de labriego, de piloto y de limpiador de cloacas, manos de angustias besadas por los ángeles, su espíritu es hoy como ayer el firmamento moral de Rusia y está donde estaba: sobre vuestras frentes. No preguntéis si las remotas estrellas que os guían se han extinguido ya, su luz palpitante os busca aún y os acaricia en la sombra. Fue el artista más grande de Rusia que se consagró por entero al bien de todos los dolientes de la humanidad. Desde Prometeo condenado a la roca maldita por repartir a los humanos el fuego divino, hasta nuestros días, es decir, desde la leyenda hasta nosotros, el pensamiento vive con los luchadores y con los artistas levantando como cáliz de oro hacia el cielo moral de los pueblos, el progreso hu-

mano. El arte ha redimido a muchos pueblos porque lleva en sí la expresión del bien humano. Donde su ritmo existe hay una emoción de vida intensa y fecunda de amor. Hacia él afluyen los corazones como los ojos hacia la luz, y es el arte ejercicio de la belleza por excelencia al mismo tiempo un medio de realización del bien humano. Por ejemplo España será grande siempre no por la brutal fuerza de Franco ni por la matanza de los hombres que aman la libertad, esos son borrones de sangre en la historia de España, sino por «Don Quijote de la Mancha», antorcha luminosa guiadora de la humanidad hacia el supremo bien. El bien y la belleza son manifestaciones superiores de una misma unidad y como tal realizan una misión conjunta redentora y pura. Italia será grande siempre no por sus gobernantes, que muchos de ellos tienen las manos tintas de sangre, sino por Dante, Miguel Angel, Leonardo da Vinci, Donatelli, Ticiano y muchos otros, sin contar en la lucha social poetas como R. Pisardi, Pedro Gori, cantor de la anarquía, y Malatesta. La belleza es el bien sobre la tierra. El bien si no fuera bello como manifestación activa de la vida no viviría en los corazones, si no fuera tal vez una finalidad social del pensamiento, Guyau, joven filósofo anarquista, al decir del príncipe Pedro Kropotkin, filósofo del arte, ha establecido las relaciones inseparables entre el arte y el ideal de la justicia y admirablemente los proclamó como la ley suprema del progreso moral y artístico de los pueblos. El arte tiende a una finalidad superior de la existencia humana, es el ejercicio supremo de la belleza y la práctica del bien y del amor. El arte coopera para edificar la ciudad del porvenir.

Cuando el arte no ha sido arrastrado por el fango a fatales desviaciones humanas que desvaloran el espíritu, no ha podido ser nunca un medio inicuo, nunca ha sido para tiranos ni para esclavizar a los hombres y los pueblos, nunca han empañado la ideal blancura de su alta finalidad social.

He aquí que el arte no vive sino en el seno de los corazones magnánimos que se apartan del campo de las ruindades de la vida. Cuando ha sido arrastrado en

por Pascual MINOTTI

horas de claudicaciones e indignidades humanas o de vergüenza, como en la hora actual, que muchos artistas, digo mal, pseudo artistas, son adulones de tiranos y asesinos de pueblos — como Marquina y Montes y otros miles más —, no faltó el gesto olímpico de los fuertes, de los puros y de los nobles para restituirlos de las garras de la degeneración.

Entendido como ejercicio de belleza y práctica del bien, el arte como finalidad es el nuevo ideal del pensamiento, es decir, que el arte es el alma redentora de la humanidad, que las manifestaciones de la belleza artística en el color, el ritmo o el sonido interpretan las luchas y las esperanzas de la humanidad hacia su total redención. Hagamos del arte un canto de la vida, pero vida fecunda de amor y esperanza.

TOMBOLA Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda

Adquirir boletos de esta tómbola que une, a su finalidad solidaria, el valor artístico y material de más de cincuenta premios.

Habrà de todo: juegos de porcelana de Limoges, de cristalería, objetos de arte en cristal, bicicletas, máquinas de escribir, de fotografiar, libros valiosos, bibelots originales.

Por un franco, podéis ayudar a la prensa, a la propaganda, a nuestros compañeros de España, y además poseer un objeto de valor, útil y precioso.

¡Apresuraos! Nadie debe quedar sin boletos.

Ellos están a disposición de quien los pida en la Secretaría de Propaganda del S. I. : Francisco Subirats, 4, rue Belfort. En las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.



Milicias de la cultura

EL núm. 143 de la revista «Letras de El Ecuador», órgano expresivo de «La Casa de la Cultura Ecuatoriana», entidad que no puede hacer discriminación alguna de carácter religioso, político o social, como lo determina el instrumento estatutario de su estructuración, ha sido en buena parte consagrado a recordar los 25 años de su firme existencia. Más allá del elogio caluroso con que es justo rendir homenaje a sus principales fundadores, corresponde significar que se trata de una obra de inspiración para extender a los distintos ámbitos del ambiente ecuatoriano y mundial un gigantesco plan de alta cultura que sólo con anterioridad había comenzado México en suelo americano.

Es una institución singular, creada a iniciativa de Benjamín Carrión para que El Ecuador empleara los dineros que otras naciones del mundo invierten en el mantenimiento de ejércitos para la guerra entre los hombres. Benjamín Carrión, en esta miliciiana invasión de la cultura, desde el páramo a la cordillera andina, para superación de los más humildes a los encumbrados ciudadanos, confiaba en la gran capacidad de absorción y comprensión social de aquel pueblo admirable donde cuento con cientos de los mejores amigos. Ha de recordarse que en Iberoamérica todavía quedan naciones que se ufanan de no tener ejércitos mercenarios para guerrear: Son El Ecuador, Costa Rica y el Uruguay.

La Casa de la Cultura Ecuatoriana se convirtió en institución jurídica en agosto de 1944, apenas un año antes de la terminación de la segunda guerra mundial, cuya dimensión habría de intuir Benjamín Carrión frente a su observatorio poético como adivino del futuro, ese porvenir que iba a convertirse en un cuarto de siglo después en la pirámide mayor de descubrimientos, de conquistas materiales y de emociones humanas como nunca igual conocida anteriormente a lo largo de la historia. El instrumento por el que se rige la institución fue suscrito tan luego por el gaucho andino don José María Velasco Ibarra, quien igual que ahora mismo era presidente de aquella república. Velasco Ibarra como Benjamín Carrión son dos figuras señeras que, aunque ninguna otra labor de resonancia hubieran realizado en su vida, por este solo hecho ya merecerían ser acredita-

dos como geniales hombres del siglo en todas las enciclopedias del mundo civilizado.

Cabe agregar que, para bien del género humano, la suerte quiso que Velasco Ibarra sea un irreductible y combativo político cual gallo de riña que no se deja picotear sino por los más seguros espolones de cualquier aprendiz de revolucionario, pues no está dispuesto a morir con las botas puestas. Benjamín Carrión que, desde su «Atahualpa» hasta «El nuevo relato ecuatoriano», pasando por los de las santificaciones a don Miguel de Unamuno, Gabriela Mistral u otras beatificaciones literarias de grado mayor en el plano de la cultura mundial, ha sido agraciado con la protección del destino, cual premio codiciado, al no haber sido electo presidente ecuatoriano. Es así que lo continuamos en su ley y en su trono olímpico de la literatura para cuyo ministerio lo designaron los dioses tutelares. El pueblo ecuatoriano todavía permanece bajo su buena estrella.

El homenaje a estos 25 primeros años de existencia de la Casa de la Cultura Ecuatoriana, que orienta, preserva y enriquece las manifestaciones de la cultura nacional con la misión de impulsarlas espiritual y materialmente, es tan variado como lógicamente efusivo, no solamente midiendo lo hecho, sino también la amplitud de lo que queda por hacer en la actividad creadora y de superación constante y obligatoria. Sin dejar de consignar las dificultades consiguientes y hasta sacrificios para la realización de tan vasta labor como constituye la enorme proyección de 14 núcleos provinciales y 13 secciones académicas, bibliotecas, archivos y creaciones artísticas en las variadas expresiones, ofrece una imagen en cuanto a volumen de actividades el solo hecho de que cuenta con una editorial que publica cinco libros por mes y dispone de una radio-difusora con tres potencias.

En el aspecto literario propiamente dicho, «Letras del Ecuador» ha reunido en sus 143 números publicados un selecto conjunto de colaboradores afines con los propósitos más nobles del idealismo de una juventud que baila en armonías de la gran revolución que vivimos, a la que esperamos someter a dura prueba para perpetuarla en perfección y acomodarla al bienestar general de la humanidad. La editorial, encausada a la circulación de valores

nuevos, ha renovado, en sucesivas reimpresiones, las creaciones literarias más legítimas de la producción ecuatoriana, tan rica en matices como en contenido y dimensión. Desde «Los que se van», que marcó un hito singular en el medio literario continental, hasta «A la Costa», y desde allí al monumento de plenitud cuyos materiales Benjamín Carrión encerró en su mencionado «El nuevo

relato ecuatoriano», hasta la obra terminada de toda una generación creadora de elementos y emociones de auténtica raigambre autóctona, sus prensas multiplicaron la obra de José de la Cuadra, Alfredo Pareja, Agulera Malta, Jorge Icaza, Gallegos Lara, Humberto Salvador, Jaime Carrera Andrade, M. A. Zambrano, Augusto Arias y cien más, figuras todas encumbradas por sus valores en el firmamento intelectual americano.

A tan pálida expresión cultural, sin retaceos se uno la de

Campio CARPIO

Siento un viejo anhelo

Yo siento un viejo anhelo
de coronar la altura hasta tocar el cielo.
Aprisionar la aurora entre mis manos,
domar a los cóndores hermanos;
de rizar la melena del viejo bisabuelo,
ese mago alquimista de la barba dorada
que en regio crisol
de la fragua del sol.
hoy amasa el milagro de esta nueva alborada.

Yo siento un viejo anhelo
de coronar la altura hasta tocar el cielo.
Recostar mi cabeza en los rosales
que siembran las auroras otoñales;
o hundir mi petulante
melena, en la sangrante
charca, de los cascos virginales.

Yo siento un viejo anhelo
de coronar de sol mi humano desconsuelo;
triunfar de la impiadosa verdad de los abrojos
y en noble rebeldía
unir la sangre mía
con la sangre de los crepúsculos rojos.

Yo siento un viejo anhelo
de ser paje y trovero de los reinos del cielo,
de esa rubia princesa
novia de la tristeza,
de los senos de mármol y las manos de cera.

Yo siento un viejo anhelo
de coronar la altura hasta tocar el cielo,
y luego ya cansado
de encarnar la utopía que he soñado.
Sepúltame en la entraña
de una cabaña
digna capa española de quien sabe,
Hace de cabezal una montaña,
de lecho de reposo,
y de lirica novia desposada
la luna de los poetas bien amada.

Yo siento un viejo anhelo
de coronar la altura hasta tocar el cielo,
y en su supremo hastio de grandeza
lanzarla a la faz de los humanos
hecha un regio presente de belleza.

Cuzco (Perú).

A. D. P.

Libertad y equidad económica

EN este momento de renovación y reconstrucción moral de pensamiento, convulsionado por las privaciones de la postguerra, nuestros detractores han pretendido negar los fundamentos del anarquismo, desvirtuando lo que hay en él de más persistente. El carácter de continuidad, moral y revolucionario, de los anarquistas, actuando e influenciando el medio social en un doble sentido de lucha y de cultura.

Si tuviéramos que demostrar la persistencia de las ideas anarquistas en la esfera moral, que es donde se eslabona el pensamiento actualizado, nos bastaría recurrir para ello a un capítulo de psicología pura, donde toda idea se justifica por sí misma, con ausencia absoluta de toda perennidad.

Según ciertos psicólogos, el espíritu se revela objetivamente mediante un dinamismo consubstancial que determina, en las objetividades del pensamiento, las conformaciones ideales de un hombre, de un pueblo, de un partido político, religioso o social.

En el orden de la psicología el anarquismo sería entonces una realidad incontrovertible y sistemática. Lo mismo podría decirse de cualquier núcleo político o de otra índole colectiva que actúe en el medio social con carácter persistente.

El anarquismo es una realidad social indiscutible por la sola voluntad de los anarquistas unidos internacionalmente para un fin común. Y si fuera cierto que hay una mecánica de la inteligencia paralela, en un sentido de comparación a la mecánica biológica, toda idea, al contornearse, en las zonas del espíritu adquiriría, de por sí, los atributos indispensables que estructurarán toda realidad. Pero el anarquismo no necesita de las leyes éticas y sociales.

Ahí están su pensamiento, sus instituciones y su historia, que es también su tradición. Ahí está el concepto determinante de su acción, concretado en este sentimiento de eternidad que sintetiza la aspiración anarquista: libertad.

Desde el fondo oscuro y contradictorio de la historia, llega hasta nosotros el grito de libertad que exhalaban el ilota griego, el esclavo romano y el siervo medieval.

Ya el gran Aristóteles, objetando la República ideal de Platón, dijo estas palabras que hoy suscribiría todo anarquista: «Qué es

el bienestar de un Estado sin el bienestar de los individuos que lo componen?»

He ahí las palabras de un precursor griego que envuelven un principio de manumisión del ilota considerado, en el transcurso de la civilización griega, como un ente miserable, sin libertad y sin derechos.

Libertad, gritan los libros del Aventino en la Roma esclava, augusta y cesárea. El mismo que la plebe romana gritará por la voz inmortal de los Gracos, representativos de lo que era en la antigua civilización, palpitatione anhelante de libertad, de derecho humano, justo y reivindicativo.

El mismo que repetirán, después de varios siglos de sumisión y vilipendio, las masas agrarias de Francia, haciéndolo vibrar en alto ante la prepotencia insolente de los señores feudales.

Libertad, grita Jacques Bonhomme, encarnación del campesino francés, en un movimiento formidable de reivindicación de la tierra, que dignifique al siervo y le eleve a la categoría de hombre, de ser humano, formando parte de la misma comunidad.

El grito que más tarde, cobrando fuerza, tomará la Bastilla, decapitará a los nobles y a los reyes y proclamará, a la faz del mundo, los Derechos del Hombre y del Ciudadano, cerrando así un ciclo de evolución histórica conocido con el nombre de Edad Media.

Al iniciarse la Edad Contemporánea y después de las guerras napoleónicas y de la convulsión reaccionaria de la Santa Alianza, un hálito de libertad recorre el mundo, aliviando la conciencia humana de los viejos fetiches: Dios y la Realeza.

Es cierto que al Estado antiguo ha sucedido el Estado nuevo, a la autoridad de uno el gobierno de muchos, pero, en general, podemos decir que el moderno esclavo se siente más libre, más dueño de sí mismo y con cierta disposición del alma que le predispone para otras luchas, hasta entonces insospechadas por los más, pero que ya se habían dibujado en las mentes esclarecidas de Saint-Simón, Babeuf, Fourier y más tarde Guyau.

Una de las consecuencias sociales de la Revolución Francesa fue el nacimiento y desarrollo de la industria y con ello la aparición en la historia, de estas dos clases,

de estas dos fuerzas antagónicas: la burguesía y el proletariado.

Consolidada la democracia y hecho efectivo el gobierno del pueblo por el pueblo, con más o menos restricciones políticas, la nueva clase social, el proletariado, se humaniza, se yergue solidario, por encima de las fronteras de los Estados democráticos y añade un nuevo concepto al pendón de sus reivindicaciones: el concepto de equidad.

Desde este momento libertad y equidad serán dos puntos coincidentes en un mismo plano sobre el cual desarrollará su actividad social el nuevo irredento.

«No hay derechos sin deberes, ni deberes sin derechos», proclamará la Internacional, alrededor de la cual se alistarán las huestes del trabajo, los idealistas románticos, los sedientos de independencia, de liberación social y moral que siguen las inspiraciones de Marx y Bakunin.

Al llegar a este punto de la evolución social de las ideas, una emoción profunda se apodera de nuestras almas por la trascendencia solemne del momento histórico. Es que asistimos al alumbramiento de un nuevo mundo, al nacimiento de estas dos fuerzas de expansión popular que se cono-

cen con los nombres de socialismo y anarquismo.

Dos fuerzas gemelas y hermanas, por su origen, pero irreduciblemente adversas por sus finalidades y propósitos.

Cuando en el seno de la Asociación Internacional Marx y sus discípulos se pronunciaron en un sentido de autoridad, nació el socialismo.

Cuando un núcleo de asociados a la Internacional, identificados con el pensamiento de Proudhon y las ideas y consejos de Bakunin, negaron toda autoridad, dentro de la misma Asociación nació el anarquismo. He ahí nuestro origen. He ahí la tradición.

El anarquismo representa, pues, en la historia una fuerza de propulsión hacia la libertad y hacia la negación de toda autoridad, de todo predominio del hombre sobre el hombre, de una clase sobre otra.

El anarquismo se define, pues, asimismo por estas dos corrientes sentimentales: libertad en lo político y equidad en lo económico.

Quien no está con la libertad y la equidad, está forzosamente con la tiranía y el privilegio.

Enrique NIDO

En Marsella

EN CONMEMORACION DEL ANIVERSARIO DEL 1º DE MAYO DE 1886, GRAN MITIN DE SOLIDARIDAD INTERNACIONAL Y DE AFIRMACION LIBERTARIA

En MARSELLA el domingo 6 de mayo de 1973 a las nueve y media de la mañana en la sala Francisco Ferrer de la Bolsa del Trabajo (13, rue de l'Académie).

El acto será presidido por un representante de la Confederation Nacional del Trabajo de Francia.

Intervendrán los oradores siguientes:

VICENTE LLANSOLA por Solidaridad Internacional Anarquista.

UMBERTO MARZOCCHI por la Internacional de Federaciones Anarquistas.

JOSE MUNOZ CONGOST por la Asociación Internacional de los Trabajadores.

Trabajadores, Revolucionarios: Todos al mitin de las internacionales de la emancipación social.

DESDE BARCELONA

Un crimen más

La radio, la T. V. y la prensa nos informa del asesinato del obrero Manuel Fernández, de San Adrián de Besós (Barcelona). Un crimen más que, como tantos otros comidos por la fuerza pública, quedará impune.

La actuación de los guardadores del desorden establecido en España, es correcta, que nadie se sorprenda y mucho menos, su eminencia de Barcelona.

Cuando este santo varón habla de la violencia institucionalizada, olvida, o parece dar la impresión de ignorar que la Santa Iglesia Católica fue la principal astifíce de esa institucionalización de la violencia en España.

Desde 1936 la Iglesia formó un triunvirato con el Ejército y el Capital. Este triunvirato necesitó, para la realización de sus planes de dominación y sumisión de España entera, la colaboración de gente idónea que cumpliera fielmente sus deseos.

Con violencias, crímenes, torturas y violaciones comenzó la campaña que aún no ha terminado. La Iglesia celebraba cada victoria franquista con repique de campanas y fusilamientos en los cementerios.

La orgía de violencia y sangre comenzó en la zona ocupada y se fue extendiendo a toda España a medida que avanzaba el ejército invasor con sus inseparable piquete de ejecución y el de curas y frailes prestos a convertir a los impíos rojos a fuerza de plegarias, chantaje, insultos, vejaciones, sin faltar el culatazo con la pistola en la boca, como acostumbraba a hacerlo el tristemente célebre dominico padre Clemente.

El clero español encontró en la policía, guardia civil, falangistas y demás sicarios, los criminales y asesinos que convenían para su obra devastadora. Estimuló, premió y glorificó el asesinato.

Si alguna voz se elevó horrorizada dentro del mismo clero, pronto fue reducida al silencio.

La semilla de odio y rencor que la Iglesia sembró en los corazones de los verdugos del pueblo español, fructificó espléndidamente.

Matar a un rojo no es nada; matar a muchos ya es hacer algo de bien en pos de la evangelización de España.

Que su eminencia pregunte al asesino del obrero de Barcelona por qué y en nombre de qué, ha

descargado su arma sobre una persona indefensa. La policía, la guardia civil, etc., son seres condicionados para triturar y matar. La muerte la llevan en sí, se refleja en sus ojos, en sus gestos, en sus actitudes. Todo en ellos es insolencia, injusticia, oprobio y violencia. Son los guardianes celosos del desorden impuesto por la violencia, cuya máxima personificación es ese general felón que bajo palio el clero le recibe respetuoso en sus templos. La violencia está ampliamente puesta en relieve en los 300.000 millones de pesetas que la Iglesia ha recibido en pago a su complicidad y que fueron arrancados al pueblo, sometiéndole violentamente, hasta hacer de él un ente temeroso, egoísta y falsamente religioso.

Violencia es todo aquella que va al encuentro de la libertad, de la vida y del bienestar del individuo.

La Iglesia ha demostrado siempre un enorme desprecio contra la vida de las personas, no en balde impuso al mundo cristiano su Santa Inquisición, sus anatemas contra la libertad individual, el libre pensamiento, han ido acompañados de intrigas y de acción violenta, la persecución y condena a muerte de Ferrer Guardia es de por sí, bastante elocuente.

Una sociedad sin clases, sin privilegios, ¡qué horror!. No tener ricos a quien halagar ni pobres a quien humillar.

La Iglesia, pues, es violenta, y cuando ella se asocia a otras fuentes de violencia como el militarismo y el capitalismo provocan las grandes catástrofes llamadas guerras civiles.

Miembros de alto rango del clero español ostentan cargos políticos, luego si la violencia está institucionalizada en el Estado español, quienes cooperen en ese Estado no solamente aceptan la violencia sino que la imponen al conjunto de la nación.

No olvide su eminencia que España tiene como divisa: «El imperio hacia Dios». Imperio significa dominar, subyugar un pueblo a otro pueblo, es decir, violencia, guerras, muerte y desolación. La Iglesia que acepta tal divisa hace a Dios violento, destructor y criminal.

UNO

CRONICA DEL INTERIOR

Hechos que no son anecdóticos

EL hecho no es nuevo, ni tan siquiera nos ha sorprendido, pero es demasiado significativo para que lo dejemos pasar por alto sin obtener de él muchas conclusiones, tanto para el presente como para el futuro.

Me refiero a la actitud claramente fascista que elementos comunistas han tomado abiertamente contra nuestro movimiento, que concuerda perfectamente con la táctica de exterminio que solapadamente unos, y sin tapujos ya otros, adoptan todos los partidos leninistas, siempre con un mismo espíritu de rabia, de profundo odio al poder comprobar que la CNT aparece de nuevo entre el pueblo, sin que años y años de propaganda fascista lo hayan podido impedir.

Como ya sabemos todos los del interior, en una de las primeras manifestaciones por los crímenes de San Adrián del Besós, se vio claro; bastó que la bandera negra apareciese en justa respuesta a las rojas (pues ya sabemos que si éstas no aparecen, tampoco lo hacen las nuestras), para que un grupo de gangsters agrediesen salvajemente a nuestros compañeros, lo cual les valió a los M. R. (Matones Rojos) no pocos palos, seguro estoy de que tres de ellos habrán tomado buena nota de ello, pues sus chichones lo atestiguan, pero no creo que los otros que no recibieron, ni los jefes que se lo ordenaron hayan tomado todavía buena nota de ello, por si acaso no dejaremos de llevar nuestras defensas a las manifestaciones, no ya tan sólo para defendernos de los Matones Grises, sino también de los Matones Rojos.

Pero cosa curiosa es que mientras ellos jamás olvidan de combatirnos, algunos de nosotros, en cambio, creen en la buena fe revolucionaria que los actos de ciertos grupos leninistas parecen demostrar; desde luego no tenemos remedio, un siglo de persecución cruenta por parte de los comunistas, hechos como los de Kronstadt, Ucrania, o Mayo de 1937, no calan a veces suficientemente en nosotros, siempre, siempre tenemos la inocencia, la estupidez, mejor dicho, de confundir al militante comunista de base, con su organización, olvidando a menudo que por buen amigo que sea, por revolucionarios que sean sus actos muchas veces por nosotros compartidos,

olvidamos digo que son hombres sujetos a una disciplina férrea, y que aquéllos que los mandan son individuos que han aprendido claramente que con los anarquistas se puede y debe colaborar cuando interese y sobre todo eliminarlos físicamente tan pronto como se pueda para no ser desbordados por la izquierda.

¿Qué motivos podemos tener para creer que esta actitud ha cambiado? ¿Es que acaso el que se llamen internacionalistas, línea proletaria, encrucijados o lambertos, etc., les hará cambiar un ápice de su devoción al dogma marxista-leninista, y con ello su obediencia ciega a su comité central? Ante esto yo pediría a los compañeros que duden de esto que lean por ejemplo «La historia del Frente popular», de Víctor Alba (por citar a un marxista), y sobre todo hablar, dialogar, informarse personalmente con viejos y no tan viejos militantes, que con su experiencia atestiguan la constante actitud criminal de los leninistas hacia la clase obrera, su «amistosa» manera de tratar cuando pueden y quieren a sus «compañeros de camino». Comprenderían entonces que el nuestro no es un anticomunismo gratuito, ni una actitud sectaria para dividir a la clase obrera, no, puesto que si somos consecuentes con nuestras ideas, con nuestro pasado y nuestro presente, es evidente que el mejor servicio que ahora podemos hacer al proletariado es denunciar constantemente la auténtica cara de la dictadura demagógica y policiaca de los leninistas, pues si bien es cierto que el capitalismo ya es por sí solo el enemigo de toda la humanidad, no menos cierto es que el leninismo es el más directo enemigo del proletariado militante, pues convierte a los elementos responsables en siervos de un nuevo amo, en hombres engañados que creen marchar camino de la desalienación mediante la mayor de las alienaciones, la negación de sí mismos («Yo, sin el partido, soy nada.»—Trotsky).

Así, pues, compañeros, no temamos ser nosotros mismos, no temamos marchar solos si es preciso (siempre mejor que mal acompañados) por la senda dura y larga que nos lleva al comunismo libertario.

El Búho del Ensanche

HAMBRE

HAMBRE. Siempre hambre a flor de labios, como terrible azote de la incomprensión. Como profunda blasfemia salida de la humanidad depauperada contra esos hombres que sólo tienen como sentimiento las cajas de caudales, mofándose de los que carecen de lo más esencial para seguir arrastrando su existencia, su enflaquecimiento, su debilidad, su infortunio

Nada hay tan horroroso, tan feo y acusatorio como esos niños blancos o negros, amarillos o cobrizos que van enseñando sus cuerpos esqueléticos, sus carnes convertidas en piel cubriendo los huesos que les quedan.

Y aún hay quien rie de semejante estampa, de cuadro semejante que llama constantemente a la protesta. Aún se hacen como recurso popular postulaciones en favor de éstas o aquellas naciones poco desarrolladas, con la idea de recoger algunas monedas para transformarlas en productos alimenticios que permitan aminorar momentáneamente las horripilantes llamadas del estómago, pero esto no ayuda nada a acabar con mal tan afrentoso, ruin y miserable.

Sí, sí que es calamitoso lo que sucede en el mundo de la propiedad privada, de toda la propiedad en poder de los únicos causantes de todo lo que diariamente vemos. Monstruos de la avaricia, de la usura, que sólo sueñan con acumular riquezas, engañando unas veces y robando todas a discreción, protegidos por las leyes. Y sin embargo, por ninguna parte se ve el acto justiciero que acabe con tanta injusticia, tanto dolor y tanta pobreza.

Millones y millones de habitantes mueren por consunción cuando realmente puede evitarse tal mortandad endémica, creada y sostenida por el capital y sus instituciones, por su fatal economía puesta exclusivamente a su servicio, no al del pueblo, no a los desheredados.

La prensa, la televisión y la radio pueden recriminar esas hazañas, si lo dejan, con lenguaje fuerte o suave, crudo o reflexivo, punzante o moderado, que nada valdrá para terminar con tan espeluznante espectáculo, porque es escasa su influencia en los medios donde se estudian y se fabrican estas escenas. El mal es mucho más profundo y no se extirpa sólo hablando o escribiendo lo que pasa la infancia atropellada bestialmente por el hambre creado y fomentado por los hartos. Todo seguirá igual si los pueblos lo toleran. Todo seguirá lo mismo si los pueblos no se aprestan a dar la batalla defini-

tiva y consienten que exista lo que debe ser destruido, y, como si fuese cosa invencible cada vez se acrecenta más, se multiplica más, toma mayor volumen y sus consecuencias se alteran asombrosamente, poniendo de relieve el tinte sanguineo y tuberculoso de sus actos. ¿Cómo solucionar crímenes tan monstruosos? Mientras subsisten clases y clases el hambre no desaparecerá de la tierra. El maquinismo ha venido para aumentarlo poniendo en paro forzoso centenares y centenares de brazos productores por la ambición de los explotadores. Estos son los resultados alcanzados hasta hoy.

No hay derecho a que el obrero se vea en la necesidad de pedir una limosna para el sostenimiento del hogar, no lo habrá, pero la realidad no descubre otra verdad. No hay Nación en que no haya trabajadores en inactivo o en «chômage», como se dice en Francia. Hay naciones que cuentan con algunos millones de obreros, tirados — como vulgarmente se dice — a la calle, y otras que sobrepasan de los 500.000 en estos tiempos modernos, satirizados inteligentemente por Charlot. Todo esto es lo positivo, lo que se palpa en un día y otro día en el campo del trabajo. La diferencia, en este aspecto, del ayer al hoy es nimia, casi perceptible. Ayer, hambre; hoy, hambre: huesos y pieles, pieles y huesos. Esto no es ningún fenómeno.

Y si cualquier hambriento, empujado por el deseo de vivir, como derecho que tiene, comete algún acto delictivo, pero necesario para poder seguir viviendo, se le condena, se le trata de criminal. Triste paradoja que corrientemente se descubre en diferentes hechos del hombre que no quiere morir.

Hay contrastes en la vida que merecen la más acerba de las críticas, como es el de esperar a que se pudra el género que está almacenado antes que bajarle el precio o distribuirlos entre los menesterosos. Los especuladores hacen todo para que las tarifas no sufran ninguna baja: queman toneladas y toneladas de maíz, de café, de algodón, etc., y retienen otras tantas de mantequilla, poniendo ésta a la venta cuando ya se hace casi incomedible, como recientemente ha hecho el Mercado Común

Cuánta ambición hay en el hombre sin conciencia, protegiéndole la sociedad. Todo esto nos conduce a nosotros a esta aseveración.

No hay pantalla capaz de proyectar en un mismo minuto los estragos, todos los estragos que causa la indigencia en el hombre; pero existen y no debiera de ocultarse. ¿Desde cuándo que la India — pongamos por ejemplo — no ha sufrido las más crueles necesidades alimenticias? Desde siempre, lo mismo que en China y otros países asiáticos, africanos, suramericanos, europeos... No nos detenemos en el porcentaje que arrojan, lo apuntamos solamente para que no se marche de la memoria.

¿Qué ocurre en el Paquistán? ¿Qué en el Viet-Nam? Hambre, hambre y hambre. ¿Quiénes son los causantes? Las estructuras establecidas en la sociedad. Las grandes empresas capitalistas que confabuladas con el Estado organizan las guerras violentas o frías con la intención de extender «sus» negocios.

Nada, verdaderamente, sobrepale más del concierto mercantilista que el de apoderarse de todo lo que no le corresponde, aunque los

pueblos sufran la más espantosa de las miserias.

Pero vete a esos «señores» de alto copete y cinismo sin igual, con este problema humano, que no te harán ni el más mínimo caso, que para ellos esta desigualdad social que subleva al más pacífico ciudadano, les tiene sin cuidado. La conciencia en estos individuos que pasan como fervientes creyentes, actúa a tenor de sus posibilidades monetarias, sin atender a otros sentimientos ni a otras cualidades. No son personas humanas sino sujetos con el corazón de piedra.

Y los niños y los padres que no satisfacen lo que les hace falta para su progesión físico-moral, fenece consumidos. No tienen derecho a la vida. Así, seguramente, piensan los grandes magnates de las industrias y el comercio, asimismo de todas las ramas de la producción. Pedirles lo que se niegan a dar es una equivocación, cojerlo y no pedirlo es justicia.

Pero el mundo está ciego y sordo, no ve panorama tan injusto que reclama a gritos un mejor reparto de bienes y continúa sin que nada le haga salir de su somnolencia.

MINGO

Servicio de librería

<i>Deschamps Fanny</i> :		«Historia de España», Pierre Vilar	7 00
<i>Vous n'allez pas avaler ça !</i>	15 10	«Viaje a través de la Utopía»	18 00
<i>Dorst Jean</i> :		«Anarquía y revolución», Cibilis	7 50
<i>La nature dénaturé</i>	6 00	«La solución federalista», Lazarte	4 50
«Romancero de la libertad», G. Oliván	3 00	«La irreligión del porvenir»	29 00
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50	«La guerra 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00
<i>Le Drame de la libération de la femme</i>	14 00	«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00
<i>Reich Wilhelm</i> :		«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00
«La révolution sexuelle»	8 00	Cervantes: «Obras completas»	90 00
<i>Runge Erika</i> :		García Lorca: «Obras completas»	90 00
<i>Femmes de notre temps</i> ..	20 00	Blasco Ibáñez: «Obras completas», 3 vol. a 90 francos	270 00
<i>Sauvy Alfred</i> :		Lope de Vega: «Obras completas», 3 vol. a 63 F.	189 00
<i>Malthus et les deux Marx Swane</i> :		Calderón: Teatro, 2 vol. a 75 francos v.	150 00
<i>Le Sexe de la femme</i>	18 50	«Atlas España»	66 00
<i>Valensin Georges</i> :		Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20)	
<i>La Femme révélee</i>	20	C.C.P., Paris 13 507 56.	
<i>Santé sexuelle</i>	15 10		
<i>Aubert Claude</i> :			
<i>L'agriculture biologique</i> ..	29 00		
<i>L'industrialisation de l'agriculture</i>	8 00		
<i>L'hôpital aujourd'hui et demain</i>	7 00		
<i>Les charlatans de la médecine</i>	18 70		
«Romancero libertario de la guerra de España» ..	18 00		
«La Revolución mexicana», Flores Magón	8 70		

ANTENA

«LAS TARJETAS DE VISITA SIN CENSURA»

CARACAS, (OPE). — El diario «El Universal», de esta capital, publicó el primero de abril, unas declaraciones hechas por don Torcuato Luca de Tena, de «ABC» de Madrid, a la Radiotelevisión nacional, en las que, después de afirmar que no hay censura en España desde que se promulgó la nueva ley de prensa, siendo la fórmula actual «Máxima libertad y máxima responsabilidad», manifestó paladinamente que no hay persecuciones en Cataluña ni en las provincias vascongadas, e invitó a los tres periodistas que le interrogaban, Sofía, Reinaldo y Carlos, a que se dieran «una vuelta por España» para que comprobarán lo afirmado por él...

DESDE LA CARCEL DE CARABANCHEL

PARIS, (OPE). — Ha llegado a nuestras manos la copia de una carta escrita desde la Cárcel de Carabanchel (Madrid) por un preso que va a ser juzgado al parecer en fecha próxima:

He aquí un extracto de lo que dice la carta:

«Se nos piden penas de hasta 20 años por «asociación ilegal» con carencia total de pruebas. Es un típico proceso montado por la policía a las órdenes del gobierno. Yo querría hacerle comprender algo de la dictadura española sin caer en exageración. Hay que estar dentro, en el meollo, para comprenderla. Cuando un procurador en Cortes le pregunta al ministro de la Gobernación (del Interior) si no había modos menos peligrosos para disolver las manifestaciones de obreros sin producir muertes, el ministro responde que «las armas son para usarlas». La Cámara, casi toda, aprueba con sus aplausos al ministro porque los procuradores de Cortes — como todos los que en España mandan algo — son designados directa o indirectamente por el gobierno.

La policía sigue torturando siempre que lo cree necesario. Y los tribunales especiales, el Militar y el de Orden público, no dan abasto con tanto proceso como tienen. Los presos

políticos somos tratados peor que delinquentes. Se practican detenciones en plena noche en casa y «secuestros» en la calle y en el Metro, así como linchamientos por la policía paralela, los llamados «Guerrilleros de Cristo». Los obreros son despedidos y represaliados a tal punto que se ven obligados a emigrar para poder vivir. Hay listas negras y órdenes de la delegación de Trabajo prohibiendo dar empleo a los fichados.

El Estado español, que se autodefine como católico y afirma en sus leyes fundamentales inspirarse en los principios del catolicismo conculca todos los días los principios más elementales de la Iglesia, como son, por ejemplo, la libertad de reunión, de asociación, de expresión, de sindicación, el derecho de huelga... Por defender estos derechos inalienables del hombre se nos persigue, tortura y encarcela.»

UN PROCURADOR RECUERDA AL GOBIERNO QUE ESTA OBLIGADO A INFORMAR

MADRID, (OPE). — La agencia Logos distribuye el 5 de abril un despacho fechado en esta capital que decía, entre otras cosas, lo siguiente:

«El procurador Antonio Pedrosa Latas pregunta al gobierno, en el «Boletín de las Cortes», sobre su obligación de remitir, juntamente con los proyectos de ley, los antecedentes previstos en el Título 6 de la Ley de procedimiento administrativo (estudio e informes previos que garanticen la legalidad, acierto y oportunidad de aquéllos; dictámenes y consultas evacuados; observaciones y enmiendas que se hubiesen formulado, etc.).

No siempre se facilita a los procuradores — dice — la información solicitada reglamentariamente, ni siempre se remiten por el gobierno de manera completa los referidos antecedentes, teniendo que discurrir los debates parlamentarios sobre conjeturas e hipótesis y no sobre hechos ciertos y reales directamente relacionados con las materias propias de los respectivos proyectos de ley, con posible perjuicio para los intereses de la colectividad nacional.»

ESPIGUEO

El matrimonio, como el principio gubernamental de los pueblos, ha producido ríos de lágrimas. Su pasivo se salda por los millones de vidas trunacadas y por los sufrimientos sobrehumanos. Mata frecuentemente la individualidad de uno de los contrayentes y no eleva mucho la del otro. Y encadenado a dos seres opuestos desde el punto de vista fisiológico y moral, les impone un verdadero infierno sobre la tierra. — J. FINOT.

«El prejuicio de los sexos», p. 223.

**

Tan pronto como se calma al llegar al puerto la tempestad revolucionaria, los hábiles se apoderan de buque naufrago. Los hábiles en nuestro siglo se han conferido a sí mismos la calificación de hombres de Estado, si bien esta palabra «hombre de Estado» ha concluido por pertenecer algo al caló. No se olvide que allí donde no hay más que habilidad, hay, necesariamente, pequeñez. Decir, pues, los hábiles, equivale a decir: las medianías. Del mismo modo que decir: los hombres de Estado, equivale algunas veces a decir: los traidores. — VICTOR HUGO.

«Los Miserables», p. 64, 2ª edición española

**

De tres cosas una:

1ª: Hay un Dios; este Dios ha querido manifestarse a los hombres, y el gran número de religiones demuestra que no lo ha conseguido.

En este caso, Dios es impotente, y, por consiguiente inadmisiblemente; todos los cultos son absurdos y todos sus dioses son falsos.

2ª: Hay un Dios; este Dios no ha querido que le conociéramos y no se preocupa en modo alguno de nuestras adoraciones.

En este caso, también los cultos son absurdos y todos sus dioses son falsos porque ninguno se parece al Dios real.

3ª: No hay Dios.

En este caso también todos los cultos son absurdos y sus dioses son falsos.

Ninguna otra suposición es posible. Por lo tanto, y sin excepción, todas las religiones son absurdas y todos los dioses de todas las religiones son concepciones erróneas. — JULIO CARRET.

«Demonstration de l'inexistence de Dieu», p. s. 11-12.

**

En la sociedad presente la desigualdad económica es grande y cada vez mayor; y esta desigualdad que va engendrando abismos entre los ciudadanos, crea dos morales: una la de la sumisión a las leyes, otra la de protesta y rebeldía contra éstas porque dentro de ellas ninguno o la mayoría de los que sufren no encuentran el camino para aliviar sus dolores o demasiado largo el procedimiento que es forzoso seguir para lograrlo. Y mientras haya esa gran desigualdad económica, las fórmulas de la democracia serán en la práctica, una caricatura y una deformación de lo que son nuestros ideales. — BALDOMERO ARGENTE.

«La Vanguardia», Barcelona 3. Dic. 1913.

**

Quien concibió el sufragio universal no pensó jamás que únicamente pudiera servir para que ostentaran sus facultades oratorias unos cuantos varones... Estamos en época de elecciones. época en que las pasiones se desbordan; época en que se agitan la violencia, la injuria y la tiranía, y se ocultan, muy ocultas, la serenidad, la justicia, la libertad y la verdad. — MARCELINO DOMINGO.

«La Publicidad», Barcelona, 29 enero 1914.

**

La Ciencia y la Religión son como dos factores cuyo producto hubiere de ser constante: si uno de ellos aumenta, tendiendo al infinito, el otro debe, necesariamente, decrecer, aproximándose a cero. — MARIO ZENIT SURTE.

Selección de textos de un manuscrito del seleccionador José Prat, cuyo original guardamos.

Si yo hubiese dicho como hombre privado la centésima parte de las mentiras que he dicho como ministro, ninguna persona honrada querría estrechar mi mano entre las suyas. — CONDE DE CAVOUR.

Citado por Segarra y Juliá en «La Vanguardia», Barcelona, 23 Dic. 1913.

**

Repartidos por el campo se ve a ciertos animales montaraces — machos, hembras — sucios, lívidos, abrasados por el sol, encorvados sobre la tierra que ellos labran y cavan con invencible obstinación. Tienen como una voz articulada, y cuando se yerguen del suelo dejan ver un rostro humano. En efecto, son personas. Durante la noche se albergan en infectas covachas, donde se alimentan con pan negro, agua y raíces; evitan a otros hombres el trabajo de sembrar, cultivar y recolectar para vivir: a tal precio compran el pan que sembraron. — LA BRUYERE.

«Caractères», p. 215

**

La legislación en el actual estado social no hace sino exagerar los apetitos de los ricos, olvidándose terriblemente del hambre que sufren los pobres. — J. FINOT.

«El prejuicio de los sexos», ap. III, p. 258

**

La fe consiste en creer lo que la razón no cree. — VOLTAIRE.
«Diccionario filosófico»

**

La fe consiste en renunciar a la propia razón y someterse a los raciocinios de hombres que igualmente renuncian a la suya. — JULIO CARRET.

«Demostración de la inexistencia de Dios», p. 250.

**

El estado actual del mundo civilizado deja mucho que desear. El parlamentarismo ha reemplazado al régimen autocrático, y el estado llano, la burguesía, ha triunfado en toda la línea. El cuarto estado, el pueblo, avanza y su victoria se adivina. Por todos los lados se escruta el porvenir con certidumbre y con miedo. Nada nos satisface; el parlamentarismo menos aún que las viejas instituciones, y si no se le derroca y reemplaza es debido a que se tiene la convicción de que los gobernantes autocráticos valen todavía menos que el régimen del pueblo por el pueblo. — J. FINOT.

«El prejuicio de los sexos», p. 16.

**

Después de todo, los anarquistas tienen razón. Los pobres no tienen patria. — CLEMENCEAU.

«La Mêlée Sociale».

**

Decidme: ¿Qué concepto merecería la conducta de un hombre que, so pretexto de engrandecer su propiedad, penetrara en la ajena, apropiándose contra la voluntad de su dueño; que escarneciera sus imágenes; que quemara sus reliquias y que, como escarnio a la víctima, pidiérale una indemnización? Con toda seguridad la cólera y la venganza avasallarían vuestro espíritu y os rebelaréis indignados contra el usurpador, por entender que sus actos constituyen un atropello y una violación dignos de severa castigo. Pues bien: Si en las relaciones de hombre a hombre el hecho antepuesto es calificado de atropello y violación, ¿por qué no merece igual calificativo cuando se trata de nación a nación? — RAMON AGUILO.

«La Publicidad», Barcelona, 6 septre. 1913.

ANTENA

EN GUERNICA NADIE NIEGA LA VERDAD DE SU DESTRUCCION POR LA AVIACION NAZI AL SERVICIO DE FRANCO

PARIS, (OPE). — El diario americano de esta capital «International Herald Tribune», publicó el 16 de abril un artículo de Henry Cinizer, fechado en Guernica, que decía lo siguiente:

«Las casas con tejados rojos descansan pacíficamente en el verde valle, pero todavía no se ha disipado todo el horror que produjo la tragedia de hace 30 años. El cuadro de Picasso sobre el bombardeo de Guernica el 26 de abril de 1937, hace que las autoridades de aquí se pongan a la defensiva en cuanto se le menciona: «Nos gustaría mucho tener ese cuadro aquí», me ha dicho el alcalde de Guernica. «Estamos pensando en solicitarlo de su familia.»

Por el momento no se ve aquí, en el restaurante principal de la villa, más que una reproducción del cuadro a tamaño natural. Sirve para recordar que más de las tres cuartas partes de Guernica fueron destruidas y que perecieron en el bombardeo varios cientos de personas. Aquí no existe la posibilidad de encontrar a una persona que niegue que los liados nazis de Franco enviaron sus aviones para bombardear la villa por espacio de más de tres horas y destruirla. Ultimamente se han hecho algunos esfuerzos para tratar de broma esta versión y para atribuir su destrucción a los defensores republicanos al retirarse de la villa.

El alcalde no ha respaldado

esta versión, limitándose a decirme: «Yo no sé qué es lo que pasó. Yo no estaba aquí.» Como ha sido designado por el gobierno, como todos los alcaldes del Estado español, el señor Guezuraga me dijo claramente que lo mejor es olvidar el pasado. «Hay que olvidar las tragedias.»

Pero no faltaron personas en Guernica que han estudiado cuidadosamente la tragedia y que cuentan con todo detalle cómo llegaron los aviones desde el sur y cómo bombardearon el centro de la población. Al oeste, en la variante de un monte próximo, se salvó uno de los más preciosos altares del País Vasco: la Casa del Parlamento donde tradicionalmente se reunían los vascos para elegir a sus propios consejeros independientes y para recibir al monarca español, que iba a prestar juramento de respetar las libertades políticas vascas.

Francisco Sesmero Pérez, delegado del gobernador en la villa, nos ha dicho que Guernica es el sitio ideal para guardar el cuadro de Picasso. «Se trata — nos dijo — de una obra de arte español pintada por un español». Pero el nacionalismo antiespañol está también presente en Guernica, como está en la mayor parte de todas las poblaciones vascas, y encuentra uno aquí la tensión que con tanta evidencia se percibe en todo el País Vasco, donde grupos de militantes sostienen una lucha desigual contra el régimen franquista en nombre de la nación mártir vasca. Desde 1963, han sido detenidas en Guernica unas 40 personas por actividades clandestinas.

La tiranía franquista ha hecho retroceder -- en el terreno social -- a España, en más de un siglo. El ciudadano español es el que menos libertades disfruta comparado con el de no importa que país.

CIENCIA Y

«Hay que emitir la opinión de que, cualquiera que haga reboñar dos espigas de trigo o dos briznas de hierba en un sitio cualquiera del suelo cavado de antemano, merece mucho más de la humanidad y rinde mucho más servicio a su país que toda la raza entera de políticos.» — (De los viajes de Gulliver.) — Jonathan Swift.

EL saber un poco de todo no daña, y los remiendos del tiempo no tapan las faltas que descubrieron y señalaron aquéllos que, con más adecuado asunto y de sentido común, enjuiciaron la política como proyectora de desorden.

Definir la política como una ciencia, tal como Eduardo Herriot la concebía, a manera de organizar la sociedad como un arte, de suerte que la ciencia se encuentre al centro y al servicio del hombre, es una tarea difícil. Difícil, porque la expresión «política» es ya de suyo anfibia, es decir, con doble sentido, designando ora la sociedad, ya el poder y más de las veces aquéllos que la detentan o aspiran a ejercerla.

A Maquiavelo se le atribuye el haber descrito el poder tal como es realmente, pero antes que Maquiavelo diera una definición de la política, otro italiano, Brunetto Latini, maestro de Dante, escribió allá por el año 1266, una suerte de Enciclopedia — segunda de su género, después de la escrita por San Isidoro de Sevilla — escrita en francés, libro que tituló «Li livri di trisor». En la palabra «política» se encuentra esta definición: «Política, es decir, la gobernación de la ciudad, es la más noble y la más alta ciencia.»

Las perspectivas de esta definición se encontraban condicionadas por su propia situación en el tiempo y en el espacio, y teniendo en cuenta que tiempo y espacio cambian continuamente, ninguna definición histórica o política en el sentido subjetivo de la palabra, podrá ser una crónica permanente y aceptable a todas las épocas y a todas las regiones de la Tierra. Por eso se le ha acusado a Maquiavelo de cínico: por asentar con énfasis histórico aquello de que: «Política es el arte de gobernar a los pueblos.»

No se ha tenido en cuenta que ese arte de gobernar a los pueblos o la ciencia política, como se ha dado en llamar muchos siglos

después de Brunetto y Maquiavelo, se encontraba dentro de la teología, pues la teología lo era todo, y en el medievo todo estaba reducido a la interpretación de las obras de los padres de la Iglesia. El poder era una manifestación del Todopoderoso y el hombre debía inclinarse delante de éste. La sociedad de aquella época era demasiado rígida, muy cerrada para que la política, es decir, la participación en los negocios públicos, pudiera ser otra cosa que el privilegio de una minoría escogida y hecha para ello. Claro que había cambios de gobiernos, golpes de Estado, pero todo eso se tramaba en las estrechas esferas aristocráticas y palaciegas, de donde las empresas políticas terminaban por ser coronadas de la legitimidad que le confería la aceptación de la Iglesia, salvo alguna que otra vez, a pagar con la vida los errores.

Si algún mérito puede atribuírsele a Maquiavelo es el haber intentado sacar el problema fuera de la ingerencia exclusiva de la Iglesia y de la esfera restringida de las minorías escogidas y privilegiadas, esfuerzo que consistía en conciliar el poderío exclusivo del poder sobre el pueblo, por una ciencia general que entrenara a todos a participar en ella en bien del interés general: lo que más tarde señalara Montesquieu de una manera objetiva y dudosa por el temor que le inspiraba esa concepción maquiavélica de entrelazar los hechos políticos, sociales y económicos a la ambición de conquistar el poder.

Decía Spinoza — y así reza en su Tratado — que «El blanco de las instituciones políticas es de asegurar al individuo la libertad de las creencias, de la palabra y de la acción.» ¿Dónde fijó su atención el judío holandés para escribir tal contradicción en la política? ¿No estaría más en consonancia el haber afirmado que *el blanco de la política, de todas las instituciones políticas*, es el de privar al individuo de la libertad, de las creencias, de la palabra y de la acción? ¿Qué de vaciedades nos endosan a veces los filósofos!

No obstante ser comprobado así, hombres como d'Alembert, en su discurso preliminar a la Enciclopedia escribe: «La política, especie de moral de un género particular y superior». Y con Saint-Simón y Augusto Comte, con Renán y Edgar Quinet, Berthelot y Agustín Pequeur, le vino al hombre el sueño inspirado por

éstos, de hacer una ciencia de las ciencias, una especie de síntesis de otra ciencia que fuese el estatuto de una sociedad de estilo científico a la vez que ciencia del hombre, fundando sobre esta última toda la organización política y social.

Todo esto no se afirmó hasta Taine, y para ello, elaboró una especie de ciencia filosófica y política al proclamar que: «Diez millones de ignorantes no hacen un saber, y que un pueblo puede sin duda decir la forma de gobierno que le gusta, mas no aquél que tiene necesidad.» Sin duda alguna, es después de Hipólito cuando nacen las ciencias políticas.

Pero esta ciencia política de querer o pretender llevar al hombre-ciudadano de la individualidad y de la particularidad a la universalidad de una razón social, no aceptando un bien sino el bien común, nació en la mente de una minoría que se denominó más tarde democrática y filosófica, pero, dentro del orden político, económico y social, es decir, del poder y del Estado, no teniendo en ello arte ni parte la inmensa participación de las clases laboriosas ni la de los hombres libres, apolíticos, libertarios que refutan con altas razones toda política, todo poder, todo Estado por muy científicamente que se le quiera construir, porque se sabe con la experiencia de la historia, que ni la democracia con miras a perfeccionar la solidaridad humana, ni el marxismo que ha pretendido crear la verdadera finalidad humana social y política, ni el hegelismo, que alcanzó este apoyo utópico, han sido ciencias sociales vivas. Nacieron muertas al imponer al individuo libre el individuo Estado, la libertad de pensar, a la uniformidad de pensamiento, a la libertad de acción, a la sumisión de partido. Sí, nacieron muertas las ideas científicas políticas y con el comunismo morirán.

Para los políticos encuadrados en ese marco de las ciencias políticas no existen más que dos tipos de política: La que somete la razón de la violencia o la violencia de la razón; y proyectando siempre en este sentido, a fuerza de innovar producen el desorden. ¿No están continuamente en contradicción y oposición con las necesidades de los sujetos administrados favoreciendo en todo momento la fuerza del Estado con perjuicio y sustracción de lo que pertenece a todos por igual? La conclusión de esta ciencia política — que hay más de mito que de ciencia — no es otra que el tipo helénico del tirano y el tipo bíblico del juez.

Habría que soñar — como Paul Valéry — en un poder supranacional del espíritu, en una especie de Suprema Corte de la Cultura en que estuviera representado el pensamiento del mundo. Pero la cultura que expresa abiertamente la personalidad de un pueblo, su fuerza y sus aparentes insuficiencias deja entrever a través de las rendijas que deja entreabiertas, el análisis revela lo mucho que queda escondido y lo que es rechazado. Parafraseando a Nietzsche, diremos que la cultura no es más que una costra muy delgada que aun ni siquiera se ha enfriado. Además, todo esto es soñar, puesto que la historia ha suficientemente demostrado que valores muy altos, metidos en política, se amoldaron a las marrullerías que encarna sumándose al coro de los tiranos.

De tropiezo en tropiezo, buscando y queriendo hacer de la política una ciencia, una moral para llegar a establecer una sociedad de hombres en perfecta equidad, donde el hombre sea libre, despojado de toda opresión sin coacción ni sanción — que dijo Guyau — se ha llegado al hoy tras los siglos, en que la política — vivo de intrigas, apetencias y marrullerías — ni se ha científicado ni moralizado. Y como dice Proudhon, juzgando la obra de Maquiavelo: «Los gobiernos no son la aplicación de la justicia a las cosas del Estado, sino el arte de establecerse en el poder, de ejercerlo y mantenerse en él.» Y Stendhal, que vio justo el maquiavelismo cuando dijo: «Habrá podido acusar a Maquiavelo de cínico, y sin embargo, nos ha hecho conocer al hombre, este animal político que él ha conocido bien, puesto que ha nacido pobre y ha aprendido a sufrir antes de aprender a ser feliz.»

**

Desde Pitágoras, aritméticamente dos y dos son cuatro, pero he aquí que surge — 19 siglos después — la ciencia política acoplada a la condición humana, y hace de ese logaritmo (con permiso de Spinoza y de Kant) una sustracción, es decir, que multiplicando ese dos por dos da el cociente de tres: Estado, Religión y Capital; y desde esa operación científico-política, el valor positivo y numérico de la multiplicación, el número cuatro, Libertad, quedó sustituido de la operación aritmética y de la sociedad. ¿Cómo ha podido llegar a establecerse esta metáfora? Sencillo es el historiarlo.

Los Estados nacieron de las relaciones mutuas de las tres cla-

POLITICA

ses de pueblos que existían libres: labradores, pastores y ciudadanos. Se les atribuye a los pueblos pastores nómadas la fundación de los Estados, y dentro de ellos, los grupos y comunidades se mantenían unidos por lazos de sangre. Pero después, los lazos sociales se hicieron más fuertes que los inciertos del origen sanguíneo (proceso de amalgamación sociológica) y este cambio social hizo que surgiera un jefe para mantener el orden y la disciplina. De aquí que el problema Estado, defendido, y administrado por la política, haya logaritmatizado el dos por dos son tres, como tres fueron al juntarse o coalizarse los pueblos para convertirse en Estados.

Desde las primeras agrupaciones humanas que se han ido sucediendo, la familia, el clan, la tribu, el castillo, el municipio medieval, etc., del jefe nombrado salió la autoridad, de ésta la opresión y la tiranía apoyadas por la religión y por el capital después, y la palabra, las creencias, la acción y la libertad de que nos habla el Tratado teológico-político de Spinoza, quedó en oscura noche que dura hasta nuestros días, agravándose cada día más, a medida que sube el nivel de la civilización.

Decía Einstein: «En la época atómica todo ha cambiado excepto el pensamiento del hombre.» Y así es. Porque si nos paramos a contemplar la imagen del hombre del siglo XX, vemos que cada vez más, va agudizando su tragedia, siguiendo en política la misma trayectoria trágica de que fueron víctimas en remotas épocas geológicas sus predecesores saurios y dinosaurios. Aquellos animales fuertes, capaces de aplastarlo todo con un simple gesto, desaparecieron porque la atmósfera del mundo cambió y aquellos animales no supieron ni pudieron cambiar sus modos de vida. Tenían buenos músculos, pero sus cabezas eran demasiado pequeñas.

El hombre del siglo XX se comporta en política como aquellos monstruosos reptiles geológicos. Es el dinosaurio político que sigue actuando tal como comenzó a hacerlo cuando los Estados nacieron, pudiendo «aplastarlo todo con simple gesto» si su pequeña cabeza cambiara de pensamiento.

La sociedad ha sufrido aherramientamientos desde que la figura del hombre se escondió en el esfinge política hipotecando su acción y condenando su libertad. Paralizó

en el tiempo y en la historia sus sentimientos de libertad, de independencia, de acción, coaccionando, obligando y sometiendo a los demás hombres a sumirse al mandato y la obediencia, frenando, encarcelando, cercenando y asesinando a los que han luchado impetuosa o pacíficamente por querer alcanzar la libertad y el bienestar común.

Desde el hombre de Neanderthal — período pleistoceno de la Edad cuaternaria, que duró un millón de años — hasta el hombre de este tercio siglo XX, buscando en las religiones quietud, moral y apaciguamiento; en la política ideas y proyectos de avanzada

liberalidad; en lo social, filosofía y ciencia que determinen de una vez la correlación, la coexistencia y convivencia agradable y feliz, el hombre con todo su saber (nunca se supo más que hoy) no se ha redimido de nada ni ha redimido a la humanidad. Hoy no tiene más recurso que olvidar la inmensidad bruta que aún ignora, que le abrumba, y trabajar para llegar a ser otra cosa: algo cósmico en este universo inhumano.

Sólo a través de la consciencia histórica se puede observar en esa esfinge política que desde que ella gobierna el mundo, todavía el tiempo que ejerzamos la libertad no ha comenzado a transcurrir. Transcurrir ese umbral (jamás traspasado en la vida colectiva) y podrá lograrse lentamente lo que la esperanza pide y lo que la necesidad reclama.

J. SEVILLA

En torno al comunismo. Nueva sumisión del proletariado.

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75020-Paris, CCP 13 507-56, Paris.

Los modelos para literatos

CAREO que se impone la creación de un nuevo oficio: el de modelos para literatos. Los pintores y los escritores, todos los artistas que se dedican a reproducir plásticamente la forma humana, utilizan para ello el concurso profesional de unas gentes que posan en su presencia a tanto la hora. En cambio, cuando el novelista quiere describir los sentimientos de una chica rubia, hija de un jefe de negociado, ¿qué es lo que hace? ¿Vergüenza da el decirlo, señores! Careciendo de modelo, el novelista supone que él, en persona, es la susodicha chica rubia. Por un proceso, que los técnicos llaman de autosugestión, se convierte espiritualmente en la hija de un jefe de negociado y, luego, si su rostro, probablemente barbudo y quizá algo hepático, se asoma a los cristales de la ventana, es una mirada llena de angelical ternura cómo contempla al viejo trapero que recorre la calle solicitando a gritos trajes usados y botas inservibles.

Esto de la autosugestión literaria se basa en la infinita complejidad del alma humana. Es indudable que todos tenemos en potencia de nosotros algo de héroes, algo de granujas, algo de santos y algo de bandidos. A veces, de un modo involuntario y por el mero influjo de las circunstancias exteriores, una de estas cualidades se impone en el hombre a todas las otras tomando, como si dijéramos la exclusiva sobre ellas, y entonces, he aquí,

por ejemplo, al héroe de Cascorro o al Chato del Escorial voluntario. Es el hombre que, en virtud de un cierto entrenamiento, pretende determinar en sí mismo, a su arbitrio y conscientemente, el fenómeno psicológico que, según las conveniencias de su editor, ha de convertirle hoy en un filántropo, mañana en un sinvergüenza, luego en un atleta y después en un enfermo del hígado o del bazo.

Pero si es verdad que el más granuja de entre nosotros tiene siempre algo de santo, y que el más santo tiene algo de granuja, no creo, en cambio, que ninguno tenga nada de chica rubia, hija de un jefe de negociado y en amores con un joven militar. El alma humana es muy compleja, pero no tanto, y cuando un novelista pretende convertirse espiritualmente en la chica que acabo de describir, ¿qué trabajo más triste y más penoso es el suyo!

— Las chicas rubias, hijas de jefes de negociado, son ingenuas y tiernas — piensa el novelista.

Y, para describirnoslas, el pobre hombre se vuelve todo ternura y todo ingenuidad, al punto de que su rostro, que hemos supuesto probablemente barbudo y quizá algo hepático, se tiñe de un ligero rubor.

— Por regla general — sigue pensando el novelista — tales chicas son muy aficionadas a saltar a la comba.

Y en su anhelo de identificarse con el personaje, el buen señor

se estremece en el sillón, haciendo esfuerzos inauditos para imprimirle a su alma un movimiento rítmico de salto.

Pero, en primer lugar, ¿es cierto que las chicas rubias, hijas de jefes de negociado, son, efectivamente, ingenuas, tiernas y aficionadas a saltar a la comba?

Y en segundo lugar, ¿qué garantías tenemos de que la ingenuidad, la ternura y la afición al salto que les atribuye el novelista se parezcan a las suyas?

Bien que el literato describa una pasión sublime a base, simplemente del ligero capricho que le inspiró un día su cocinera. Bien que busque en el fondo de su alma el amor o el odio y el dolor o la alegría. En el alma humana existen toda clase de sentimientos pero no existen chicas rubias, hijas de jefes de negociado, ni jóvenes tenientes que, destinados a la guarnición de Valladolid, se encuentre en Madrid con unos días de licencia.

Y por esto es por lo que yo me atrevería a proponer la creación de un cuerpo de modelos profesionales para uso de novelistas. Así como en los talleres de pintura y escultura, los modelos desnudan su cuerpo, en los talleres de literatura desnudarían su alma. ¿Qué vergüenza iban a pasar los sinvergüenzas! Aunque, probablemente, serían las personas más honestas quienes no osarían posar un solo minuto ante nadie con el alma desnuda.

Julio CAMBA

COMUNICADOS

CONMERACION DEL 1º DE MAYO

Primero de Mayo en Paris

En el Centro Confederal, a las 9,30 de la mañana

MITIN DE AFIRMACION
LIBERTARIA

Entre otros oradores hablará el
compañero Escudero

EN NARBONNE

Núcleo del Aude (P. O.) Comisión
de Relaciones

Primero de Mayo

Compañeros, simpatizantes, amigos y antifranquistas en general: Retened esta fecha. Todos seréis invitados al acto que se celebrará ese día, símbolo permanente de la lucha obrera, a las nueve y media de la mañana, en el Palacio de los Deportes de Narbona.

Todas las Federaciones Locales de este Núcleo estarán presentes y todas ellas invitan a las Locales y Núcleos limítrofes a nuestro departamento. A la salida del acto los cares irán en dirección de los pines de «Narbonne Plage», y si el día nos acompaña habrá sol, arena playera y el mar Mediterráneo, que alumbrará y adornará nuestra fiesta obrera y libertaria en hermosa, fraterna y franca camaradería. Habrá rapso-
das para decirnos alguna poesía y una charla libre a iniciativa de los propios compañeros.

Todos al mitin de Narbona.

Tenemos la obligación moral de engrandecer nuestros actos. Demostremos que aún somos capaces de hacerlo y de realizarlo. Esta C. de Relaciones no espera menos de todos vosotros.

En próximo anuncio aparecerá el nombre de los oradores que hablarán en este magno acto.

Primero de Mayo. Fiesta nuestra. Os esperamos a todos.

Comisión de Relaciones

EN BURDEOS

Como todos los años, gran mitin evocando las luchas obreras del pasado y del presente.

Oradores previstos:

Vicente LLANSOLA

Pierre MERIC

Federica MONTSENY

En el próximo número daremos el nombre de la sala en que se celebrará el acto.

Compañeros del Núcleo de la Gironde y Núcleos limítrofes: Retened esa fecha.

F. LOCAL DE LIMOGES

Invita a los compañeros, simpatizantes y obreros emigrados, al Mitin del Primero de Mayo, a las diez de la mañana, en la Sala Jean - Pierre Timbaud, detrás de la Alcaldía, organizado con la U.G.T. y F.O. y con la participación de compañeros portugueses y búlgaros.

Fraternalmente vuestros, el Secretariado.

EN 1º DE MAYO

Concentración departamental en Narbonne. Por la mañana, en el Palace du Travail, Mitin. Por la tarde, visita a la Plage de Narbonne. Los autobuses saldrán de la place Arago a las 7,30, en Perpiñán.

Todos los compañeros que lo deseen pueden inscribirse en el local social de SIA-CNT los domingos por la mañana.

Dirección: 9, rue Duchalmeau. Perpiñán.

Comisión de C. y P.

MACIZO CENTRAL

Organizada por el Núcleo se celebrará una conferencia en conmemoración del Primero de Mayo en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala 2, el día 13 de mayo a las 10 de la mañana y como orador el compañero A. Lamela, con el tema «Actualidad de hoy con miras al mañana».

EN PAU

La Unión Local de Fuerza Obrera (F. O.), conjuntamente con las organizaciones que componen la Alianza Sindical Española, UGT y CNT, organizan un gran mitin a las 9,30 de la mañana, en la gran Sala de la Maison Justin-Blanc, 9, rue Latapie, Pau.

En el próximo número se dará el nombre de los oradores.

EL MITIN DE MONTPELLIER

Dificultades que nos han impedido poder lograr lo imprescindible para organizar el Primero de Mayo con un un mitin conmemorativo por la mañana y festival por la tarde, como se venía haciendo de años, en el que participaba el Grupo Terra Lliure, de Toulouse, nos obligan a comunicar por mediación de la prensa, que queda anulado dicho Mitin y Festival en la villa de Montpellier.

F. L. DE PARIS

Convocamos a asamblea extraordinaria para el 29 de los corrientes a las 9,30 de la mañana en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

Tendremos que proponer temas para el próximo Pleno Ordinario de la Zona Norte-Normandía y también para el Pleno Intercontinental próximo a celebrarse. Las fechas-plazo para remitir nuestras proposiciones son muy limitadas y vienen muy justas.

Encarecemos a los militantes que procuren hacer sugerencias y sean puntuales a la hora de la reunión porque tenemos muchas cosas a tratar con serena y meditada reflexión.

F. LOCAL DE DRANCY

Asamblea general el domingo 29 de abril. Hablaremos de interesantes sugerencias para los dos próximos plenos a celebrar. Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. LOCAL DE DREUX

Quedan invitados los compañeros el domingo 6 de mayo a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

F. LOCAL DE MARSELLA

La F. Local de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que tendrá lugar el domingo 29 de abril a las 9,30 de la mañana en su domicilio social, 12 rue Pavillon, 2º piso.

Dado el interés de esta asamblea, esperamos puntual y total asistencia.

F. LOCAL DE BURDEOS

La F. Local de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo 29 del corriente a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

Por la importancia de los puntos a tratar esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE FONTAINEBLEAU

Pregunta a quien pueda dar noticias del compañero Juan Aiza lo comunique al compañero Soler Vicente, 3, Allée des Cigognes, 77210-Avon.

COMISION DE CULTURA

Y PROPAGANDA — PERPIGNAN

Esta comisión pide a todo suscriptor de ESPOIR y COMBAT SYNDICALISTE de hacer toda reclamación pertinente a esta Comisión, CNT, 9, rue Duchalmeau, en caso de anomalías en la recepción del semanario.

Igualmente informa que todo compañero o simpatizante puede pedir la suscripción a ESPOIR y COMBAT SYNDICALISTE, a esta misma Comisión.

Por la misma: el Secretario.

NECROLOGICA

JAIME GARRIGOS

El día 9 de marzo nos dejó para siempre el compañero Jaime Garrigos.

Muy difícil sería trazar en pocas palabras la vida del compañero y amigo Jaime Garrigos.

Desde muy joven se dio a conocer en Barcelona en los medios confederales y libertarios. Miembro del Sindicato del ramo de la Madera del barrio de Sans (Barcelona). Al estallar la guerra fue miembro del Comité de Defensa de la barriada de Sans, en el cual cargo permaneció hasta que fue designado por el Sindicato de la Madera para formar parte del Comité de la Industria socializada. Su actuación en el taller confederal núm. 10 fue en todo momento muy activa. En el exilio confirmó su rectitud de militante libertario, habiendo ocupado varios cargos orgánicos entre los que cabe destacar el de la secretaria general de CNT del Núcleo del Ariège. A su última morada fue acompañado de la militancia del Ariège y de un número considerable de amigos de Tarascón. Tomaron la palabra el compañero Subirats y el alcalde de Tarascón, la viuda del compañero Garrigos.

En nombre de la Federación Local de Tarascón (Ariège), a sus hijos Graqui, Michel, Matilde, Montserrat y familia, nuestro más profundo pésame por esta pérdida irreparable.

La Federación Local

LE CHANT DE
L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. Precio, 1,00 franco.

LE SALAIRE

(Suite de la page II)

nature et leur forme, doivent, si elles occupent plus de 100 salariés, constituer en faveur de ces derniers une réserve spéciale de participation en fonction des résultats de leur exercice et des bénéfices réalisés.

Cette réserve est ainsi calculée : du bénéfice net imposable sont déduits l'impôt correspondant ainsi qu'une somme égale à 5 pour 100 des capitaux propres de l'entreprise représentant leur rémunération. Au reste ainsi obtenu est appliqué le rapport existant entre les salaires et la valeur ajoutée de l'entreprise. La moitié de la somme résultant de ce calcul est à inscrire à la réserve de participation.

Cette dernière peut être utilisée de plusieurs façons :

— attributions au personnel d'actions ou d'obligations de l'entreprise non négociables pendant cinq ans ;

— versement à des organismes de placement, (sociétés d'investissement, d'assurance sur la vie ou de capitalisation, etc.) ;

— versement à des comptes correspondant à des plans d'épargne d'entreprise. Cette nouvelle institution permet aux entreprises et à leurs salariés de se constituer, avec certains avantages fiscaux, un portefeuille collectif de valeurs mobilières.

La réserve de participation est répartie entre les salariés ayant un minimum d'ancienneté au prorata des sommes perçues par chacun pendant l'année mais avec certaines limitations. La part de chacun n'est exigible qu'après un délai de cinq ans sauf en cas de mariage, de licenciement, de mise à la retraite, d'invalidité ou de décès du bénéficiaire ou de son conjoint.

(A suivre)

Nouvel assassinat d'un ouvrier à Barcelone

(Suite de la page IV)

nes débrayent, des manifestations presque spontanées surgissent un peu partout, aussi bien dans la banlieue industrielle que dans le centre de Barcelone

Mercredi 4 avril, à l'appel des Commissions Ouvrières, des dizai-

PRO FERRANDIZ Y ARDAU

Garges: Bagés, 20; Vidal, 20;

Muntané, 20; Palacios, 20 F.

Total: 80 francos.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».

3 francs l'exemplaire.

nes des milliers d'ouvriers arrêtent le travail dans les principales usines de Barcelone, la banlieue Nord, le Vallès, le Bas Llobregat, etc. En particulier la grève est largement suivie à la SEAT (la FIAT espagnole), entreprise de 24.000 ouvriers, à la pointe des luttes, et où un assassinat tout à fait semblable s'était produit en octobre 1971.

Mercredi midi, après-midi et soir, à l'appel des Commissions Ouvrières et des Comités de Curso de l'Université, plusieurs milliers de personnes ont manifesté dans les rues de Barcelone en se heurtant violemment à la police. L'action continue et s'amplifie à chaque moment.

La solidarité

Le Comité français de soutien au mouvement ouvrier et populaire espagnol appelle l'opinion démocratique française à soutenir activement la riposte engagée par les masses espagnoles dans des conditions particulièrement difficiles. Pour cela, il faut d'abord diffuser le plus possible, par tous les canaux d'expression, les événements qui sont en train de se produire en Espagne et dont nous donnons ici une première version. D'autre part, il faut dès à présent mobiliser les travailleurs dans les entreprises et les étudiants dans les écoles, afin de se tenir prêts pour une action de masse de soutien au mouvement espagnol et de riposte à la répression fasciste, à l'échelle internationale comme cela avait été le cas lors du procès de Burgos contre les antifranquistes basques.

D'autant plus que ce nouveau crime du franquisme s'inscrit dans une stratégie répressive d'envergure, directement dirigée contre le mouvement ouvrier et dont témoigne en particulier le procès qui doit s'ouvrir incessamment à Madrid contre dix dirigeants des Commissions ouvrières, pour lesquels sont requises des peines allant de 12 à 20 ans de prison.

Contre la répression du mouvement ouvrier espagnol et de son organisation unitaire de masse, les ouvriers organisent la riposte.

Popularisons la lutte des travailleurs espagnols. Mobilisons les masses en France contre la répression franquiste. Rejoignez le Comité français de soutien au mouvement ouvrier et populaire espagnol.

Solidarité avec les objecteurs de conscience

En Bretagne, une lutte contre le sabotage de la loi de décembre 1963 concernant les objecteurs de conscience par Pompidou, Debré, etc., est engagée, d'abord par le refus de Roland Lavidau (Saint-Brieux), de se mettre à la disposition de l'ONF avec toutes ses conséquences paramilitaires, faisant la grève de la faim contre son incarcération. Il est appuyé par quatre objecteurs de cons-

science de Morlaix qui, par solidarité, l'ont suivi dans cette forme de protestation, leur nom importe peu.

La SIA régionale est à leurs côtés et a tenté par la presse régionale d'en informer l'opinion publique de sa protestation contre les manigances du pouvoir. Hélas ! en pure perte, pas d'insertion, ces quotidiens se montrent aussi com-

plices du mauvais coup de Brégonçon.

C'est dire que les antimilitaristes ne peuvent compter que sur eux-mêmes, les centrales syndicales « représentatives », les partis de gauche sont pour une armée.

A nous tous d'agir par tous les moyens dont nous pourrions disposer en faveur des objecteurs de conscience, en faveur de ceux poursuivis pour diffusion de la loi de décembre 1963 ; la SIA sera à son poste. Ceux de l'Ouest sont priés de contacter Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29200, secrétaire général de la SIA.

A. LE LANN

CONGRES CNTF

Nous informons tous les camarades de la CNT que le Congrès 1973 se tiendra à la Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque de Fillo (RER la Défense — SNCF St-Lazare — La Défense, Métro : Pte. de Neuilly) dès 14,30.

Les camarades en mesure de loger les congressistes sont priés de le faire savoir le samedi matin, en téléphonant aux copains qui seront sur place pour l'accueil à : 506.05.68.

EN COMMEMORATION DE L'ANNIVERSAIRE DU 1^{er} MAI 1886

GRAND MEETING DE SOLIDARITE INTERNATIONALE ET D'AFFIRMATION LIBERTAIRE

A MARSEILLE, le 6 mai 1973 à neuf heures trente du matin, dans la salle Francisco Ferrer (Bourse du Travail — 13, rue de l'Académie).

Le meeting sera présidé par un représentant de la Confédération Nationale du Travail de France.

Prendront la parole :

VICENTE LLANSOLA au nom de Solidarité International Antifasciste.

UMBERTO MARZOCCHI au nom de l'Internationale de Fédérations Anarchistes.

JOSE MUNOZ CONGOST au nom de l'Association Internationale des Travailleurs.

Travailleurs, Révolutionnaires : Tous au meeting des Internationales de l'émancipation sociale !

Gilbert Roth devra-t-il entamer une grève de la faim pour prouver son innocence ?

Dans la nuit du 7 avril, ce message a été divulgué au moyen d'un haut parleur aux prisonniers et à la population de Pontoise afin de réclamer la liberté immédiate de notre camarade Gil-

bert Roth, détenu arbitrairement depuis le 11 décembre 1972. Nous remercions les quelques journalistes (hélas trop peu nombreux) qui ont eu l'honnêteté de faire passer le précédent communiqué concernant l'affaire.

« Je suis un militant anarchiste et ma présence parmi vous, mes démêlés avec la justice, m'autorisent à vous parler de mes idées, puisque c'est à cause d'elles que je me trouve ici. L'action des anarchistes a toujours été dirigée contre l'Etat et ses valets la justice et la police. Peu m'importe que vous soyez innocents ou coupables, vous serez toujours moins coupables que ceux qui nous gouvernent. On vous met en prison pour de menus larcins, alors que les grands escrocs de la finance jouissent de la liberté et des honneurs bourgeois. Il suffit de compter les riches en prison pour s'apercevoir de l'inégalité. Un Rives - Henri détourne des milliards, il prend quatre mois avec sursis, tandis que l'un d'entre nous qui aura volé 100 francs sera emprisonné. On nous met en prison sans preuve, sur un simple témoignage, pour plusieurs mois de prévention, c'est mon cas et je ne suis pas le seul. Ça n'arrive pas aux riches. Le notaire de Bruay en Artois, qui est inculpé de meurtre, n'est pas resté longtemps en prison. La justice est une justice de classe, elle est au service des intérêts bourgeois, et il en sera ainsi tant que la bourgeoisie régnera. Le but des anarchistes est une société sans Etat et sans pouvoir, sans juges et sans flics, sans argent et donc sans voleurs. Les richesses produites, au lieu d'être annexées par quelques uns, seront réparties entre tous, chacun produira selon ses moyens et consommera selon ses besoins. La liberté individuelle sera garantie par l'absence de

toute structure de domination. Et cela n'est pas irréalisable, il suffit d'abattre le pouvoir bourgeois et d'empêcher quiconque de le remplacer par un autre pouvoir. Cela est possible, à condition de le faire comprendre au plus grand nombre qu'il faut changer de mentalité pour changer la vie. Cela est peut-être même pour bientôt. »

•••

Nous t'envoyons ce message de sympathie, à toi, Gilbert, ainsi qu'à tous tes camarades; à vous tous, amis qui vous morfondes dans ces champs clos, dans ces endroits impossibles à vivre où l'on ne survit que dans l'espoir de sortir. Ce châtiment infect vous est infligé parce qu'un jour, une nuit, vous avez peut-être enfreint les lois.

Lorsque les lois nous frappent, nous nous défendons et nous les attaquons. Nous dénonçons et attaquons cette détention provisoire qui te frappe, Gilbert, depuis bientôt quatre mois. Nous dénonçons et attaquons cette détention provisoire qui frappe des milliers de détenus qui ne sont que des matricules pour les paillasses qui se prennent pour des auxiliaires de la justice.

Quelle justice ?

De la justice du profit, de la justice des bourgeois, de la justice de l'argent, plutôt que celle des êtres humains.

Nous disons que nous en avons assez !

Quatre mois c'est quatre mois de trop ! Ton maintien en prison n'est motivé par rien si ce n'est que tu es anarchiste.

Nous savons que le vendredi 13 avril, date de l'expiration de ton mandat de détention provisoire, si celui-ci est reconduit, tu as l'intention de faire la grève de la faim. Si tu persistes dans cette intention, nous saurons te soutenir par des moyens qui sont les nôtres et que nous revendiquons.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Nouvel assassinat d'un ouvrier par la police à Barcelone.

La riposte populaire se développe en Espagne.

LES EVENEMENTS. — Récit établi sur la base des informations fournies par les Commissions Ouvrières de Secteur de Barcelone)

Depuis la fin du mois de mars 1973, les 2.000 ouvriers travaillant dans la construction d'une centrale thermique à San Adrian del Besós, banlieue nord de Barcelone, pour le compte de l'entreprise d'électricité FECSA (liée au trust March, le Rothschild espagnol) avaient présenté une plateforme revendicative aux directions des trois entreprises de travaux publics qui les employaient (COPIA, filiale de FECSA, *Control y Aplicaciones* et *Sociedad Argentina de Electricidad*). Ces revendications approuvées en assemblée par les travailleurs, portaient surtout sur l'exigence d'un salaire minimum de 3.000 pesetas (240 F) par semaine, ainsi que sur la réduction de la semaine de travail à 40 heures. Le cahier présenté aux entreprises prévoyait aussi la garantie du poste fixe après quinze jours de travail, 30 jours de congés payés, salaire réel garanti à 100 pour 100 en cas de maladie, droit de grève, de réunion et d'association, et d'autres demandes de moindre importance, parmi lesquelles celle de ne plus avoir à payer les casques de protection et les vêtements de travail de la poche des travailleurs.

La direction s'est refusée à tout contact, rejetant purement et simplement l'ensemble des revendications. Les ouvriers ont donné alors un ultimatum à la Direction, menaçant de se mettre en grève s'il n'y avait pas de réponse le lundi 2 avril à midi. La réponse de l'entreprise fut sans équivoque : le 2 avril au matin, en arrivant au travail, le chantier est fermé. Les ouvriers débrayent et demandent un entretien avec la Direction. Seule COPIA accepte de négocier et sur l'unique point relatif au paiement des casques de travail par l'entre-

prise, toutes les autres demandes étant irrecevables. Les ouvriers prennent contact alors avec d'autres chantiers, tandis que les syndicats fascistes essaient de contrôler le mouvement sans y parvenir.

Le mardi 3 avril à 7 heures du matin, les portes du chantier sont fermées et des affiches annoncent une mise à pied de 5 jours pour l'ensemble du personnel. Les ouvriers se réunissent et organisent des piquets qui partent vers les autres usines et les quartiers de la zone, en arrêtant des trains de banlieue pour expliquer aux voyageurs leur problème.

C'est alors que d'importantes forces de police, préalablement concentrés chargent violemment les ouvriers. Ceux-ci ripostent à coups de cailloux. Les flics, feux, ouvrent alors un feu nourri, en tirant dans le tas dans la masse des grévistes : l'ouvrier Manuel Fernández Márquez, né à La Pobla de Lillet (Barcelone), 27 ans, marié, avec un enfant, est tué sur le coup, atteint d'une balle qui est rentrée par le cou et sortie par la nuque.

Un autre ouvrier, Serafin Villegas, est très grièvement blessé, ainsi qu'un troisième ouvrier, encore non identifié. Les deux blessés graves sont introuvables, la police cachant leur lieu d'hospitalisation pour minimiser la gravité de leur état. Il y a des nombreux blessés légers parmi les grévistes, ainsi que dix policiers, alors que des dizaines des travailleurs sont arrêtés et le reste brutalement dispersés.

La riposte de masse

Dès mardi après-midi, des usi-
(Suite page III)

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

3 MAI
1973
NUMERO 752
PRIX : 1 F.
45° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Aucune fonction ne se pétrifie, ne se fixe et ne reste irrévocablement attachée à aucune personne. L'ordre et l'avancement hiérarchiques n'existent pas, de sorte que le commandant d'hier peut devenir subalterne aujourd'hui.

*L'homme ne s'émancipe de l'agres-
sion tyrannique qu'exerce sur chacun la
nature extérieure que par le travail col-
lectif ; car le travail individuel, impuis-
sant et stérile, ne saurait jamais vaincre
la nature.*

(BAKOUNINE)

V. — Les réductions de salaire

Le salaire peut se trouver réduit par l'application d'amendes. Il est également diminué — ou plus exactement il n'est pas dû — pour certaines absences du salarié.

1. — Amendes

Ce sont des pénalités fixées par le patron pour sanctionner des manquements au règlement ou à la discipline dans son établissement.

Il ne faut pas les confondre avec les retenues pour retard, ni les dommages - intérêts pour mal-façons ou détériorations diverses.

A) Principe

Le Code du Travail stipule qu'« il est interdit à tout employeur de sanctionner par des amendes les manquements aux prescriptions d'un règlement intérieur ».

B) Dérogations

Des dérogations sont autorisées par l'inspecteur divisionnaire du Travail, après consultation des organisations patronales et ouvrières intéressées, et sous les conditions suivantes :

- Les amendes sanctionneront seulement les manquements à la discipline, aux prescriptions concernant l'hygiène et la sécurité.
- Leur taux sera fixé par un règlement intérieur.
- Le total des amendes ne pourra pas excéder le quart du salaire.
- Le produit des amendes sera utilisé par une caisse de secours du personnel.

Ces conditions ne sont pas limitatives, et l'inspecteur divisionnaire du Travail a toujours le droit d'en imposer d'autres.

2. — Cas d'absence pour maladie

Puisque le contrat de travail est alors suspendu, l'employeur n'est pas tenu au paiement du salaire sauf stipulations différentes de la convention collective (ex. : maintien du salaire pendant un certain temps, avec ou sans reversement de l'indemnité journalière de Sécurité Sociale par le salarié à l'employeur).

S'il s'agit d'un employé à salaire mensuel, la réduction peut être calculée :

- à raison de 1/30 du salaire mensuel par jour, même non ouvrable, d'absence ;

CHRONIQUE SOCIALE

LE SALAIRE

dans le cadre de la législation
bourgeoise (suite)

— à raison de 1/26 du salaire mensuel par jour ouvrable d'absence ;

— si l'employé travaille sur la base de 40 heures par semaine, en faisant le produit :

Salaire mensuel

173 h. 1/3

× nombre d'heures de travail non faites.

3. — Cas d'absence pour convalescences personnelles

Le salaire habituel peut être réduit en appliquant un des procédés de calcul ci-dessus indiqués.

VI. — Les retenues sur le salaire

Des retenues peuvent être effectuées par l'employeur sur les sommes revenant au salarié.

1. — Retenues de Sécurité Sociale et d'assurance-chômage

La loi prescrit aux employeurs d'opérer sur le salaire brut, au titre de la cotisation ouvrière de Sécurité Sociale, une retenue de 6,50 pour 100 qui, majorée de la cotisation patronale, devra être versée par lui à l'organisme intéressé. Dans la plupart des professions, il est également effectué, au titre de l'assurance - chômage, une retenue de 0,05 pour 100.

2. — Retenue au titre du régime de prévoyance des cadres

Il doit également effectuer une retenue supplémentaire de 2 pour 100 sur les rémunérations des cadres, représentant la cotisation obligatoire de ces derniers. Une retenue supplémentaire de caractère facultatif peut en outre être pratiquée.

3. — Retenues de caractère privé

Il s'agit des saisies - arrêts sur les salaires, des cessions de salaires, des retenues pour remboursement d'avances.

A) Saisie - arrêt sur le salaire. Cession de salaire

Le créancier d'un salarié ou employé pratique une saisie - arrêt entre les mains du patron lorsque,

par autorité de justice il retient chez ce dernier, en recouvrement de sa créance, une partie des salaires dus à son débiteur.

Il y a cession de salaire quand un ouvrier ou employé cède d'avance tout ou partie de ses salaires à venir. La cession ne peut être consentie que par une déclaration souscrite par le cédant en personne devant le greffier du Tribunal d'Instance de sa résidence.

Principe :

A raison de son caractère vital, le salaire n'est que partiellement saisissable et cessible.

Pour le remboursement des créanciers, selon l'importance du salaire, une fraction plus ou moins forte peut en être saisie (par le créancier) ou cédée (par le débiteur).

Cette fraction est de 1/20 jusqu'à 3 000 F de salaire annuel :

1/10 pour la portion comprise entre 3 000 et 6 000 F.

1/5 pour la portion comprise entre 6 000 et 9 000 F ;

1/4 pour la portion comprise entre 9 000 et 12 000 F ;

1/3 pour la portion comprise entre 12 000 et 15 000 F ;

Pas de limitation au-dessus de 15 000 F.

Il faut noter que les créanciers d'une pension alimentaire ne peuvent se voir opposer la limitation précédente.

B) Retenue pour remboursement d'avances

Cette limitation s'applique, en outre, au remboursement des avances en argent que le patron a pu consentir au salarié ou employé, de sorte qu'en définitive, sur un salaire de moins de 1 500 frs par an, il peut être saisi ou cédé 1/20 et retenu un autre vingtième.

Au surplus, le patron ne peut retenir aucune somme pour se rembourser des fournitures d'aliments, de vêtements, etc., qu'il a pu effectuer ; il doit alors payer intégralement le salaire, l'ouvrier ne se libérant qu'ensuite.

Cette interdiction ne s'applique pas à l'achat de fournitures, d'outils et de matériaux ou au remboursement d'avances à ce sujet

(art. 50 de Livre 1^{er} du Code du Travail).

VII. — Garantie du paiement des salaires

La créance de l'ouvrier ou employé sur le patron peut être compromise par l'insolvabilité de l'employeur.

Aussi la loi prévoit-elle un privilège général au profit du salarié.

Sur les biens meubles du débiteur, ce privilège ne vient qu'au sixième rang des privilèges généraux lesquels sont primés par les privilèges spéciaux. Sur les biens immeubles, il vient au troisième rang des privilégiés généraux après les frais de justice, les frais funéraires et de dernière maladie.

Il s'applique aux rémunérations acquises pendant les six mois ayant précédé le jugement déclaratif de faillite (pendant l'année en cours et l'année précédente pour les gens de maison).

Au surplus, le Code du Travail renforce la garantie du paiement des salaires par un droit de préférence à tous autres créanciers en ce qui concerne la partie des salaires acquis pendant la dernière période de travail (quinze jours pour les ouvriers, trente jours pour les employés, quatre-vingt-dix jours pour les voyageurs de commerce). Le paiement des sommes ainsi garanties doit être effectué dans les dix jours du jugement déclaratif à concurrence des disponibilités existantes.

VIII. — Economats et cantines

L'obligation de payer les salaires en monnaie métallique ou fiduciaire ayant cours légal a eu pour corollaire la suppression des économats ; le paiement des salaires en dons de denrées ou de marchandises avait souvent pour conséquence la création d'économats dans les établissements où cette pratique avait cours.

1. — Interdiction des économats.

- Il est interdit à tout employeur :
- d'annexer à son établissement un économat où il vendrait directement ou indirectement à ses ouvriers et employés et à leurs familles des denrées et marchandises de quelque nature que ce soit ;
- d'imposer à son personnel l'obligation de dépenser ses salaires en totalité ou en partie dans les magasins indiqués par lui.

Il n'y a pas création d'économats :

- si le patron loge et nourrit son

(Suite page 111)

POR UN 1º DE MAYO REVOLUCIONARIO

NI las manifestaciones callejeras gritando en coral colectiva consignas de revuelta política... Ni los desfiles monumentales en los que a las fuerzas militares « del pueblo », tanques, cañones y otras armas de muerte — suceden masas obreras en regimiento disciplinado y obediente... Ni la fraternal y alegre salida campestre, en signo de adoración a la naturaleza. Menos aún la festividad con invocación al patronato de éste u otro santo del abundante olimpo vaticanista.

Ninguno de estos primeros de mayo que vivimos en las últimas décadas, respetan ni mantienen el significado y la proyección que las organizaciones obreras revolucionarias quisieron dar a la fecha, que ya no se conmemora, al transformarla en «festividad».

El «Primero de Mayo, Fiesta del Trabajo» es una adulteración. El primero de mayo oficial, reconocido, concedido, pagado, es una usurpación hecha a la voluntad revolucionaria.

La aceptación de la fórmula, ya consagrada por doquier, es pasiva sumisión al Capitalismo y al Estado.

Por ello, el anarcosindicalismo militante no puede, ni quiere, ni debe incorporarse a las cohortes de los manifestantes de un día olvidando el formidable significado de lo que fue en su origen un día de protesta solidaria universal, por encima de fronteras y de intereses políticos.

El Primero de Mayo debía ser en todos los tiempos la manifestación internacional de los explotados de todas las latitudes contra las estructuras sociales regidas por la autoridad y el capital.

Sin ninguna concesión, sin concordia alguna con la explotación, sin otra fraternidad que la del trabajo, sin aceptación y con el rechazo de toda intervención — venga de donde viniere — de elementos extraños a las masas obreras.

Presiden hoy las manifestaciones tradicionales en ese día, líderes políticos en ejercicio de autoridad, fuerzas armadas,

representaciones de las Iglesias, «jefes consagrados y permanentes» de fuerzas políticas con ambición de poder.

Y la protesta mundial se convirtió en una atomización de manifestaciones nacionales dispares y contradictorias, destruyendo el espíritu internacional y universalista que la animara en su origen.

¡No más Primeros de Mayo encerrados entre fronteras! Cesen ya las carnavalescas manifestaciones y los desfiles marciales. Volvamos a dar a esa fecha, por encima de consignas y de objetivos políticos — despreciando el lujo de las fuerzas opresivas que se disimulan bajo los pliegues de banderas proletarias — su verdadera significación.

Manifestación solidaria, revolucionaria, mundial, de rechazo de las estructuras sociales, políticas y económicas de coacción autoritaria.

En la calle, sí, pero con el silencio impresionante y refractario que es reprobación.

Homenaje — sin recitales, místicas, canciones, ni himnos — a todos los que cayeron en el combate revolucionario. Sin banderas partidistas. Sin pancartas publicitarias de tendencias electoreras.

En la calle, sí, con la ropa del trabajo, con los brazos cruzados, huelga universal, paralizando todas las actividades de todos los países.

Y como rechazo efectivo de la legalización del día aniversario, como hacen los militantes de nuestra internacional, entregando íntegro el salario «concedido» del mismo en aportación solidaria al combate de todos los oprimidos, convirtiendo el producto de acuerdo en arma de combate. El Primero de Mayo es luto y protesta, recordatorio de combates de ayer y aportación al combate presente y venidero.

Devolvamos así, a esa fecha aniversario, la proyección revolucionaria que los capituladores políticos le arrebataron.

Por otros y futuros primeros

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 3 de Mayo de 1973.

de mayo que demuestren la vigencia del espíritu revolucionario de las masas trabajadoras, la Asociación Internacional de los Trabajadores llama a todos los trabajadores al boicot efectivo de la «Fiesta del Trabajo» y a la preparación de un aniversario digno de las víctimas de Chicago, de los que sucumbieron luchando por la revolución en todos los países, que responda a las

inquietudes vitales de un mundo protestatario.

¡Viva la huelga internacional del Primero de Mayo! Por la solidaridad internacional revolucionaria. Por la preparación de una revolución social emancipadora. ¡Con el anarquismo militante!

Por la Asociación Internacional de los Trabajadores
EL SECRETARIADO

El Primero de Mayo del obrero arquista

¿No te sientes, obrero, arquista, un poco poeta, un poco loco, un poco dichoso? Mira que estamos en el gran día de las flores, de la resurrección de la vida. Mira que estamos en plena renovación, en plena savia, en pleno amor. Todo canta la gloria de mayo florido.

Tú puedes, como las jovencitas que van a cantar sus virginales anhelos al pie del altar, tú puedes rendir tu culto de entusiasmo, de vigor, de energía al dios de las victorias. Has vencido y los cánticos de triunfo no estarán mal en gargantas de energúmenos.

Es también tu día, el 1º de Mayo. Tienes tu fiesta y tu icono. Diviértete, perora, rie, bebe, baila, canta; marcha en correcta y nutrida formación hacia el mañana dichoso. Tus héroes delante; delante tus pendones; llega a las puertas de la sinagoga autoritaria, reza tu anual plegaria, y vuelve a cantar, a danzar, a beber, a reír, a perorar, a divertirse. Tienes tu fiesta y tu icono. Es también tu fiesta el 1º de Mayo.

¿Sabes cómo se llama tu idolo? Santa Rutina te ilumine. ¿Sabes lo que festejas y por qué lo festejas? Que la divina imagen de la esclavitud haga en tu cerebro la claridad de todas las verdades.

Marcha, marcha como rebaño, como recua, como piara, tras tus pendones y tus héroes. Al final de la jornada, con voz ronca, los huesos magullados, turbia la mirada, vacilante el pensamiento por el cansancio, acaso encontrarás yerto el hogar, dormidos tus amores, muertas tus esperanzas, fallidas tus locuras. La misera realidad de tus miserias acaso barra de tu mente las oleadas de dicha, de demencia y de poesía del florido

mayo. Has cumplido con tu deber de buen ciudadano, de obrero disciplinado, de fervoroso creyente. Y puedes dormir tranquilo.

Por los siglos de los siglos tu culto rutinario será infucundo. Tus procesiones, como tantas otras mojigangas, son la befa de las gentes. Un pasatiempo, una curiosidad, un anacronismo, y nada más. Los unos dicen, los otros escuchan; aquellos aplauden, éstos sonrien. Puede el holgorio continuar. Pasados trescientos sesenta y cinco días repetirás la misma pantomina hecha con igual gravedad y aplomo. Por algo alcanzaste la cumbre de la capacidad política, de la educación cívica, del poder social. La domesticidad es el signo clarividente de la civilización.

¿No ves como tiemblan de pavor las adineradas gentes? ¿No ves los sobresaltos de los poderosos? En este día dichoso todo se conmueve: Estado, Propiedad, Iglesia, Milicia, Magistratura. Sólo tú estás sereno, magnifico estoy para decir magestático. Eres el dueño del cotarro.

Haces bien en sentirte, en este día famoso, un poco poeta, un poco loco, un poco feliz. Mañana será tarde. Te espera un capataz bárbaro, un burgués soez. ¿Quién sabe si darás con tus molidos huesos en la cárcel! De todos modos aprovéchate; la ilusión de la libertad bien vale una juerga.

Pero, amigo mío, si no sabes más, si no quieres más, si nada más haces ni pretendes, resignate a ser esclavo por los siglos de los siglos, que bien te lo habrás merecido. El 1º de Mayo será tu inri.

MIGUEL FOZ

Las obras y los días

por FONTAURA

¡OTRA VEZ LOS LIBROS!

«Y A puedes predicar — nos decía hace años un compañero muy culto —, el que no le da por leer pasará por donde haya libros, tropezará con ellos y ¡ni mirarlos!» Bueno, pero si no hablamos del libro, «el pilar de la civilización», como ha sido considerado, ¿de qué cosas podemos hablar que sean de un mayor rango educativo, libertador, placentero?

En corto intervalo de tiempo hemos podido presenciar dos exposiciones de libros. Ha sido con motivo del Año del Libro, iniciado por la UNESCO. Hemos visto obras de diversa naturaleza, antiguas y modernas. Libros de historia, de filosofía, de sociología, de viajes, de geografía, de sexología, de arte, de ciencia, novelas, poesía, de física, de química, de astronomía, de biología, de botánica, de geología, de biografía, de trabajos manuales, de teatro, libros cómicos, de fantasía en cuanto a ciencia-ficción... En fin, libros abarcando las más diversas materias. Y ante una tan tremenda variedad, a uno se le acude preguntar: ¿Pero es que puede haber alguien que, sabiendo leer, no le llegue a interesar una u otra de esas materias? Claro, hay un viejo adagio que asegura: «Quien nada lee es el que menos deseos tiene de leer». Posiblemente ocurra como lo que se dice referente a que el apetito viene comiendo... Y si el que no lee ensayara de hacerlo tal vez le hallara a la postre gusto a la lectura. Claro que también hay libros malos. Pero para notar los que lo son se han de conocer. Además no falta quien ha dicho que no hay libro malo que no tenga algo de bueno.

Podríamos llenar páginas y más páginas hablando de los beneficios morales e intelectuales que proporcionan los libros. Podríamos citar docenas y docenas de autores que han hecho elogios de los libros. Pero vamos a precisar algo que nos afecta a todos, absolutamente a todos los libertarios, o a los anarquistas si se prefiere, o bien si se adopta lo de anarcosindicalistas. Haremos una afirmación con la seguridad de que nadie puede decirnos lo contrario: Los más grandes e inteligentes propagadores de nuestras ideas: Bakunin, Kropotkin, Eliseo Reclus, Anselmo Lorenzo, Sebastián Faure, Ricardo Mella, Malatesta...

Y la lista podríamos ir alargándola, eran todos muy amigos de los libros. Tenían conocimientos porque los habían asimilado a base de lecturas.

Con sus aficiones, con su comportamiento, nos ofrecieron una saludable lección, muy digna de tenerse en cuenta.

EL HISTORIAR A LA CNT

Es, por supuesto, una verdad establecida, axiomática: los hombres pasan, las obras quedan. Y lo que queda, cuando representa, dicho sea sin énfasis declamatorio, el reflejo de una trayectoria social, pródiga en hechos de temple heroico, de sacrificios sublimes, de afanes radiantes, de incesante lucha vital, como ha sido la historia de la Confederación Nacional del Trabajo, bien merece tenerse en cuenta.

Si una iniciativa va quedando postergada, relegada al olvido, como cosa efímera, sin raíz que se afirme con vigor en el ambiente que la hizo germinar, poco cabe esperar en cuanto a su desarrollo y ejemplaridad. No se trata de imaginar un destino parecido en lo que afecta a una obra tratando de historiar a la CNT. Laudable empeño que parte de una iniciativa hecha suya por la Organización, y que todos los compañeros hemos de tener empeño en que no desfallezca, lo que ya en el orden de tarea escrita, como en el de apoyo financiero, se haya empezado.

Respondiendo a una de esas expresiones un tanto revestidas de escepticismo, que a veces asoman a los labios, o brotan al correr de la pluma; «pasó — se decía — el período de las vacas gordas». Y el compañero Plaja, con sus 84 años a cuestas, sin perder su fulgor de esperanza, replicó: «Error; lo de las vacas flacas». Hoy se tiene un standard de vida como no lo hubo antes. Hoy son numerosos los compañeros que disponen de medios económicos que antes no se habían podido obtener, en tanto que ahora se disfruta de ellos. Y antes, con menos medios financieros que ahora, se hacían obras sumamente interesantes a los efectos de la propaganda, del proselitismo». Demos por admitidas las mentadas reflexiones. Admitamos también que una empeñada exhortación puede llevar consigo la noble emulación de contribuir, de adel-

antar si se terciá; de hacerse al ánimo unos y otros de reflexionar que sin menoscabo de otras tareas estimables, se puede arrimar el hombro y aportar solidez de ayuda a la obra en proyecto. Es indudable que ya en tal caso puede quedar cimentada la base de posibilidades prácticas, sin las que no puede haber la consolidación de un proyecto de reconocida envergadura.

Si ahora nos referimos al trabajo mental de conseguir los datos, de hilvanar los textos, tendremos que algo hay ya realizado. Compañeros encargados de llevar por delante las averiguaciones históricas, las consultas pertinentes. Queda, afortunadamente, un conjunto de compañeros que pueden aportar estimables detalles; poseedores de un rico caudal de experiencia. En ellos los años no han pasado en vano, ya que han vivido facetas trascendentales en la vida de la CNT. Unos a tenor de lo vivido, otros por las exactas referencias que poseen: herencia espiritual cosechada ya de fuente familiar, ya de compañeros de realce por su actividad. Lo cierto es que existe materia cuajada de cuartillas, bien en plan de ser desarrollada para ir redactando las páginas que han de ir materializándose en los tres, cuatro, o más volúmenes que lleguen a dejar constancia de la «Historia de la Confederación Nacional del Trabajo».

Nosotros, los libertarios en general, cuantos, en más o en menos, guardamos la experiencia de lo que se ha hecho en trances difíciles, nos cuesta el pronunciar la palabra «Imposible». No creemos en los milagros, pero si tenemos una clara intuición de lo que se puede lograr, de lo que se ha conseguido haciendo vibrar en determinadas circunstancias los resortes de la voluntad. No siempre ha dado buen resultado aquello de «querer es poder», pero el hecho de intentar, de poner empeño en conseguir un algo que se estima de importancia, son ya particularidades susceptibles de vencer lo que se ha considerado a veces cargado de dificultades de fondo.

Lo que importa es no dejarse llevar nadie, y bajo ningún pretexto, del dulce *far niente*. Ni llegar a ello, ni permitir lo que en tal dirección pueda parecer una aproximación... El herrero sabe que ha de trabajar la pieza

de hierro, o de acero, que ha sacado de la fragua, mientras ella está roja, ardiente como un ascua. Ya después, si se deja ir perdiendo el calor, llegando a ennegrecer, nada se puede conseguir. Es aquello de machacar en hierro frío.

Conviene no dejar enfriar un proyecto como es el dar cima a la «Historia de la Confederación Nacional del Trabajo». Para las generaciones que van subiendo; para los que nos reemplacen en fervor de idealismo, la obra puede ofrecer el tesoro de una experiencia. El ejemplo de una tenaz dedicación a la justicia, a la libertad. Siempre adelante, pese a la brutalidad de las represiones de la plutocracia; pese a las torturas, a los asesinatos...

EL INCONFORMISMO DE PASCAL

Con motivo de haberse traducido por primera vez al catalán los «Pensamientos», de Pascal, hemos podido leer buen número de artículos encomiásticos, poniendo de manifiesto el valor perenne de muchas apreciaciones del gran escritor y moralista francés. Ya de años lo hemos venido manifestando en diversas ocasiones: Pascal emite juicios contra las más arraigadas instituciones sociales, que un anarquista los puede firmar. Señala las injusticias; señala las debilidades del ser humano, los prejuicios, las influencias derivadas de la educación. En él han hallado inspiración no pocos moralistas, filósofos de ayer y de hoy.

Es cierto que en ocasiones Pascal nos empacha hablándonos de la tan llevada y traída «Divinidad». Es un lastre intelectual que se ha de dejar de lado al ir leyendo los «Pensamientos». ¿Católico? ¿Deísta? ¿Quién lo sabe? Seguramente, como en el caso del jesuita español, Baltasar Gracián, andaba sorteando los peligros de la Santa Iglesia, potencia de máxima influencia que no se andaba con chiquitas. No obstante, Pascal tuvo un *escape* al decir en una de sus apreciaciones aforísticas: «Si las dudas os atormentan, sed creyentes. Ello os atontará y seréis felices.» ¡Sin comentarios!

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J. J. L. L. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

DESDE ARGENTINA

El retorno del peronismo

A buen seguro que muchos se habrán preguntado: ¿cómo el peronismo vuelve a ser gobierno en la Argentina? Razones hay para la formulación de tal interrogante. Nosotros vamos a intentar dar una explicación al respecto, ajustada, desde luego, a nuestro particular punto de vista.

Anticipemos que buena parte de la población argentina quedó entre asombrada y perpleja ante los resultados de las elecciones celebradas el 11 de marzo, pues la realidad dio por tierra, estrepitosamente, con todas las predicciones y pronósticos formulados al respecto. Es que el triunfo del Frente Justicialista de Liberación ha sido tan aplastante y total que, a muchos días ya del comicio, aun perdura la perplejidad y el asombro del primer momento, pues ha de tenerse en cuenta que la victoria alcanzada por el peronismo — con seis millones y pico de sufragios obtenidos a su favor — abre algunos serios y graves interrogantes, no siempre de fácil respuesta.

No se trata, en este decisivo y problemático momento, del acostumbrado cambio del elenco gubernativo. Es mucho más lo que está en juego y ha de preocupar al hombre argentino. ¿Cuál será, por ejemplo, el destino de la Argentina a partir del 25 de mayo cuando asuman el poder los hombres de Perón? ¿Volverá el país a vivir las mismas estructuras dictatoriales abatidas en 1955? He ahí la incertidumbre que tortura.

Pero marginando por ahora los interrogantes planteados, veamos el problema desde otros ángulos, que también tienen importancia suma. ¿Cómo se explica el triunfo del peronismo? Más aún: ¿Cómo se explica que el pueblo tan mayoritariamente se haya volcado a favor de una fuerza política que no reniega de su esencia y origen dictatorial y despótico?

**

La cuestión es ésta. La mayoría del pueblo argentino ha dado el triunfo, una vez más, al mismo partido que dieciocho años atrás le hiciera vivir bajo un sistema de gobierno tan autoritario e infamante como otro no se ha conocido en los últimos veinte años. Y al respecto se ha dicho que lo sucedido es la resultante del hambre que se sufre, de la violencia y la dictadura que se vive, de la protesta de un pueblo que se sienta sumergido en la mayor miseria. Claro que estas afirmaciones tienen su parte de verdad, pero, evidentemente, otros elementos con-

currentes hacen al conjunto de factores que condicionan estas reflexiones sobre tan serio problema.

La Argentina, indudablemente, no ha logrado superar las mismas graves situaciones que viven otros pueblos. Acá, es verdad, hay desocupación obrera, calculada ésta en más de un millón de desocupados. La vida se encarece día a día debido a la constante subida de los artículos de primera necesidad, ocurriendo otro tanto con los medicamentos, la vestimenta y el transporte de pasajeros, etc., etc.

Hay también villas miserias, y hay también provincias — Catamarca, Santiago, La Rioja, Tucumán, Misiones, Chaco y otras — que viven sumidas en la mayor pobreza, pese a la incommensurable riqueza que atesoran en su tierra. Pero esto no es en modo alguno algo nuevo para la Argentina, como nuevo no es tampoco el fenómeno inflacionario que tiene a mal traer a las finanzas del país. Pero esto, en mayor o menor grado, es lo mismo que se da en otros países de América, y aun en naciones de otros continentes.

Pero hay algo que también debe ser dicho, pues no hacerlo implicaría plantear el problema demagógicamente, cosa que no nos agrada, aparte que ello restaría elementos de confrontación en la argumentación que estamos elaborando. Si, es verdad y lo estamos reiterando, el pueblo argentino, económicamente, tiene sus limitaciones, sus dificultades, pero no es un pueblo que se muere de hambre. El país, indudablemente, tiene irritantes contrastes sociales. Pero, ¿dónde no hay villas miserias? ¿Dónde no hay grupos humanos sumergidos en la miseria, rodeados de todos los dolores? No negamos evidencias. Negarlas sería de estúpidos. Pero se hace necesario repetir lo dicho. La Argentina no está fuera del proceso que mantiene en permanente zozobra a otros países de América. Igual que muchos otros países, la Argentina, ya lo hemos dicho, se debate entre una inflación en galopante aumento; entre una carestía de la vida que devora todo aumento de salario a poco de ser otorgado y que, naturalmente, mantiene la intranquilidad de un pueblo que ya no sólo no se resigna sino que, con todo derecho, quiere vivir cada vez mejor, aunque todo esto no justifique el hecho de que el pueblo haya elegido el camino que puede llevarlo a la tiranía en lugar de optar por la lucha que lo llevaría a la liber-

tad y la justicia. Y la cuestión es esta: ¿Por qué se ha difundido la imagen de una Argentina tan castigada que su pueblo, viviendo sobre una tierra tan inmensamente rica, sufre de todos los dolores y muere de hambre? Tal ha sido, como tenemos visto, el tipo de argumentos esgrimidos en estos últimos tiempos por partidos políticos y sectores que juegan al izquierdismo.

Conviene que nos preguntemos, para mejor arribar a las conclusiones que nos proponemos. ¿Por qué los políticos, y ciertos sectores sociales politizados hasta la repugnancia, clamaron al cielo contra la dictadura actual, en tanto en sus campañas proselitistas silenciaron el hecho de que esta dictadura que nos gobierna queda muy por debajo de la tiranía peronista que durante diez años sojuzgó y escarneció al pueblo argentino? No estamos haciendo la defensa de sector social alguno, y mucho menos del militar. Pero la pregunta se imponía porque hace al fondo del problema.

**

Resulta evidente que el planteo que aquí hacemos se hacía necesario para poder comprender con mayor propiedad el porqué de unos resultados electorales que vuelven a dar el gobierno y el poder político a la misma agrupación política cuyo derrocamiento dieciocho años atrás fue tan esperado y aplaudido por el pueblo argentino. ¿Cómo se explica, pues, la actitud del pueblo ahora?

Veamos algo más. Los viejos dirigentes políticos, aparte de haber sido en más de una ocasión desalojados violentamente de las funciones de gobierno por los reiterados golpes militares, y aparte de sufrir la disolución, por decreto, sus respectivos partidos, fueron blanco del mayor desprestigio e indiferencia popular que se hiciera presente en los últimos tiempos, sobre todo en el transcurso de los últimos siete años en que todo lo sucedido en el país extremó la confusión y la desesperanza en el pueblo, cansado de unos y de otros, aunque esto, como se sabe, nada dice ni cuenta para quienes no tienen más finalidad que la conquista del gobierno a cualquier precio. Por eso tan pronto la junta militar de gobierno resuelve — dejando de lado los diez años de permanencia en el poder que había anunciado el general Onganía — entregar el gobierno a los civiles mediante la convocatoria de elecciones para elegir nue-

vas autoridades, los políticos de viejo y nuevo cuño inician la campaña política que enseguida toma un cariz tan demagógico como pocas veces se había visto en Argentina. Pero nada logró disimular el único propósito: Llegar a la función de gobierno, cualquiera fuese el medio a emplear, con tal que este medio les permitiera lograr el favor de los grandes caudales de votantes, llegando inclusive a celebrar, al viejo estilo de la política criolla, los más turbios y aberrantes contubernios, en tanto el pueblo asumía, una vez más, el triste y reiterado papel de mudo testigo de los acomodos que en su nombre y a sus espaldas siempre se celebran.

Por su parte el peronismo, al ser desalojado — año 55 — del gobierno de la Nación, había dejado montado una valiosa maquinaria política: La CGT (Confederación General del Trabajo), que logró mantener hasta nuestros días la dirección centralista y monolítica del movimiento obrero, tremendamente politizado, se encargó de mantener vivo el mito Perón-Evita, en tanto y con igual fuerza imponía la idea de que la Argentina era mayoritariamente peronista, cosa que terminó por imponerse sin discusión (1).

¿Pero no hubo otros hechos favoreciendo el retorno del peronismo al poder? Evidentemente que los hubo. Y tanto que llegado a este punto cabe señalar que el peronismo debe su triunfo electoral, en gran medida, a sus propios adversarios que, entregados a la pesca del voto, con un afán digno de mejor causa, se dedicaron a disculparlo de todos sus pasados errores; a propalar la necesidad de coincidencias en torno a los « grandes objetivos »; a lograr la concordia entre los argentinos, olvidando todo lo pasado, ya que, según se afirmaba, todos éramos responsables de lo ocurrido en el país en el transcurso de las últimas décadas. El peronismo, pues, fue presentado bajo una nueva imagen, que lo liberaba del estigma de haber sido una fuerza al servicio de la demagogia, de la dictadura, del despotismo y de la humillación de todo un pueblo. Así sucedió que todo lo que podía restar posibilidades para la conquista del voto peronista fuese dejado de lado por los partidos adversarios que, por calculada y demagógica estrategia política, silenciaron todos los hechos que hubieran servido para

(Sigue en la página 4)

«Semana Santa» en Medina de Rioseco

Carta abierta al Sr. D. Jaime Delgado Martín, director general de Cultura popular

Señor: El diario «El Norte de Castilla», de 4-4-1973 me ha permitido leer que será usted el pregonero de la Semana Santa de la ciudad de Medina de Rioseco. También este diario menciona los cargos que usted desempeña o ha desempeñado hasta hoy. Actualmente es académico correspondiente de la Academia Nacional de la Historia de la República Argentina y de la Academia Panameña de la Historia; es miembro correspondiente del Instituto Histórico de la Universidad de Buenos Aires y también del Instituto Histórico de Cultura. Demasiados cargos para un solo

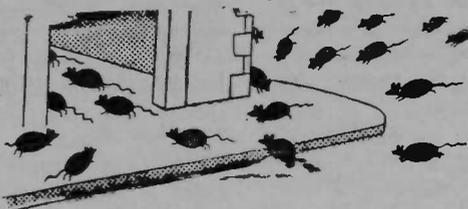
hombre. En 1966 fue galardonado con el Premio Nacional de Literatura Hermanos Machado.

De todos estos cargos el que más me interesa porque es primordial para el porvenir de la nación, y por lo tanto, para los hombres como yo, es el cargo de historiador; por eso me hago un deber de abrir unas páginas de la historia, que hoy tratan de eludir los que no tienen interés en que esta historia sea conocida demasiado por los hombres como usted y de las nuevas generaciones.

La Historia de Medina de Rio-

usted tenga interés en conocer lo ocurrido, de forma que pueda abrir los corazones de los hombres honestos, y con una virtud que es, y debe seguir siendo el patrimonio de los hombres de Castilla.

El 14 de abril los riosecanos oirán su voz, yo me pregunto, un hombre con su enorme cultura, ¿cómo podrá pregonar lo que yo creo no siente? Es que la pasión de muchos hombres por Cristo se merece en holocausto la muerte de tantos seres humanos. No, señor, seguramente que no.



seco es muy triste, y para los corazones sensibles es horrible, porque desde las inquisiciones papales y las de los Reyes Católicos hasta 1936-1939, la historia de Medina de Rioseco ha sido y sigue siendo, para los riosecanos, un verdadero infierno.

Históricamente los responsables fueron los que, como los almirantes de Castilla, enterraron las libertades que entonces gozaban los hombres de la Tierra de Campos y los de toda España.

Esta triste historia se repite no muy lejos de nosotros, en 1936-1939, período que vio el crimen de lesa humanidad, delito cometido contra cerca de quinientos riosecanos de toda edad y sexo. Familias enteras desaparecieron de la tierra por obra de un falangismo insaciable de sangre humana.

No puedo creer que usted, un historiador de solera, pueda desconocer la verdadera historia de los pueblos que visita, particularmente la triste historia de Medina de Rioseco. Esta ignorancia es posible, ya que su paso por los pueblos será muy breve, conformándose con el roce de los burgueses y ediles, que aún son peores, desechando por completo a los trabajadores, que son los únicos que recuerdan las miserias que pasaron.

También es verdad que el temor que los representantes imponen al pueblo que sufre es tan grande que les cierra los labios, imposibilitándoles denunciar a los que fueron culpables y siguen siéndolo.

Yo creo que un hombre como

Si usted supiera las calamidades que el pueblo riosecano ha pasado, creo que su pregón iría dirigido, cargado de lágrimas, a los niños huérfanos que murieron de tuberculosis por falta de nutrición, provocada por la muerte violenta del único sostén que tienen los niños pobres: sus padres.

Sin embargo, ese día de pregón demagógico se entregará al jolgorio, que siempre es el resultado del bien comer y del bien beber.

Le veo, señor dar apretones de manos a diestro y siniestro, apretones a los que aún viven con las manos llenas de sangre, y que pertenecen a esa élite, pero que aunque los años han pasado, tienen para siempre el olor a sangre humana, vertida por ellos, sangre de sus propios paisanos.

Los fariseos de la historia no han desaparecido del planeta, viven continuamente haciendo daño y seguirán haciéndolo, hasta que el pueblo trabajador con los hombres liberales les hagan desaparecer, no como hombres, pero como institución, de la nación española, para bien de todos.

Siempre el corazón de los riosecanos se abre a los recuerdos inolvidables, recuerdos de sus padres, madres y hermanos, todos víctimas del instinto bestial sanguinario de ciertos hombres.

Medina de Rioseco, nuestra Medina, ciudad mártir, podrá un día pregonar en su plaza Mayor al mundo entero la liberación de sus hijos.

Antonio MORENO

Hay para indignarse

NOS acaba de llegar una hoja repartida por unos jóvenes en el mitin confederal de París; ellos se autodenominan libertarios al igual que hacen una serie de afirmaciones que por gratuitas no se si son debidas a la ignorancia de la situación en el interior, o a la mala fe de alguien que mal les informa: De todas maneras, como joven libertario que soy, no quiero creer sin conocerlos que actúan de mala fe, porque me duele mucho pensar que alguien a los veinte años como yo y mis compañeros pueda mentir a conciencia.

Desde luego es la razón de su juventud lo que me ha impedido lanzar como ellos suponen su papel a la basura, porque la verdad es que a mi y a todos aquellos que militamos en el interior nos ha sentado como una patada en el h. gado una afirmación como la de que en la CNT no se encuadran jóvenes, de que no damos golpe, de que somos ostracistas, etc.

Yo, la verdad, no me he dejado nunca adormecer por una supuesta autosatisfacción porque las masturbaciones mentales las dejé creo cuando el Comité Regional de Cataluña me dio el carnet confederal y desde entonces lo que me importa es hacer crecer la organización, pero no desde fuera, sino desde dentro, porque yo, compañeros de París, estoy de acuerdo en que hemos de ir todos juntos, (maldita la gracia que me hace esta división entre «verdes» y «arranca pinos») pero los libertarios en España y fuera de ella, nos lavamos los trapos sucios en casa, no fuera de ella; así, pues, si creéis que se ha cometido alguna injusticia, si veis que el movimiento se va al agua por falta de jóvenes militantes, apuntaros a la CNT como hemos hecho muchos jóvenes en Cataluña y entonces si que «todos juntos jóvenes y viejos militantes arreglaremos los problemas»; todo lo demás podrá ser lo que se quiera, menos una actitud confederal y por ende libertaria.

Os esperamos.

«TORO CABREADO»

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.
Precio, 12,00 frs.

DESDE ARGENTINA

(Viene de la página 3)

ilustrar a la ciudadanía en relación con lo que en realidad fueron los gobiernos peronistas: Se silenció la quema de locales partidarios y bibliotecas; la confiscación y persecución de la prensa opositora; el asesinato de obreros y estudiantes; el encarcelamiento, por centenares, de políticos y militantes gremiales; la movilización militar de los obreros ferroviarios; la implantación de obligatorias contribuciones monetarias en perjuicio de obreros y empleados, y aun de empresarios e industriales opositores. Se silenció, incluso, la destrucción de los sindicatos que se oponían a ser enrolados en la CGT; la eliminación de la vieja nomenclatura de calles, avenidas, plazas, estaciones y provincias para imponerles el nombre de Perón y Eva Perón; la implantación del estado de guerra interno, la aparición de las villas-miserias, las colas para conseguir artículos de primera necesidad, la aparición del pan negro — de mijo — en reemplazo del blanco pan de trigo, mientras ese cereal era vendido a peso de oro a las necesidades que lo necesitaban. Se silenció la implantación de la enseñanza religiosa, la quema de las iglesias y la expulsión de profesores universitarios. Todo eso, por razones de especulación política, fue silenciado y ocultado a la juventud que, por no haberlo vivido, aceptó la amañada historia que se le servía.

CORRESPONSAL

(Continuará)

Jornada Confederal en París

ES un sacrilegio no acudir a este mitin en el Palais de la Mutualité, que podemos considerar como día de la amistad pura y la ideología anarquista en el corazón. No tendríamos que contar los años. Ellos se encargan de nosotros pintándonos de canas, llevándose el cabello, lustrándonos el cráneo de honrosas calvas, hasta encontrarnos en el ágora anual de la plaza Maubert en una inmensa asamblea de añosos roles humanos. Calvos, canos, con gafas, cincelados de arrugas pero magníficos en esa ideología ácrata y perenne que como un jardín oriental permanece, siempre florido.

Da placer sentirse íntimo, de los nuestros, como una gran familia que lleva en sus manes la llama inextinguible y el sacrificio de sus antepasados.

No bastan palabras para expresar este día lozano, grandilocuente con prétoras de juventud lejana, ya que en los compañeros de ayer y de hoy se refleja nuestro amor a la libertad, a la cultura viendo en nuestros rostros curtidos, las rudas epopeyas del exilio.

Si somos una vieja familia confederal con una guerra civil a cuestas, llevamos la responsabilidad de educar a nuestros hijos y nietos en los cánones ancestrales puramente anarquistas, y todas las discrepancias y diferencias en la forma de razonar es propio y genuino del inmenso hogar. Las fracciones ilógicas son fenómenos inquietos del hombre, como si llevara en su naturaleza el germen de la contradicción.

Antes del mitin del domingo por la mañana, un inmenso rumor de palabras animaba la entrada de la Mutualité, vendedores de periódicos anarquizantes, tendencias libertarias, simpatizantes, compañeros de buena fe, desviaciones del sendero convergiendo al mismo fin, pero, desgraciadamente debilitando nuestro Movimiento.

Sin enhebrar efemérides, se aperciben los vacíos de aquellos que barre la inexorable Parca o de los caídos en la rutinaria apatía del presente material. Otros llegados a la capital, han recorrido muchos kilómetros para encontrar el calor fraterno de los viejos compañeros y amistades indelebiles.

La juventud estaba representada por una variedad de muchachos activos barbudos o imberbes, melencidos o pelicortos con sus

folklóricos atavios o clásicas vestimentarias; en el país de la libertad, es una forma de contestación a la sociedad. Lo importante es el sentirse orientado y escuchado simultáneamente sin dejar apagar el fuego íntimo que nos une a todos para llegar a un mundo mejor.

Lo más original que encontramos año tras año en esta formidable concentración compañeril, es la venta de libros expuestos en el vestíbulo del Palais de la Mutualité. Libros anarquistas, de todos los grandes pensadores, obras didácticas, culturales, artísticas, históricas, representando un inmenso patrimonio del pasado ibérico.

Es un estímulo encontrarse en esa animación tan sincera y conmovedora tan noble y generosa porque en ella las palabras no llevan trabas. Un año es largo y en él caben las vicisitudes y las tribulaciones pasadas en brega con

las humillaciones recibidas de la sociedad e interferencias de los sindicatos estatales. Por eso nuestras diferencias en el seno de la idea son mínimas si pensáramos que tenemos dos enemigos comunes y que son ellos quienes verdaderamente están en decadencia y no el ideal anarquista que es siempre nuevo. Dejarse influenciar por caprichosas octavillas románticas y alarmantes, es dar satisfacción a nuestros detractores. Se yerra siempre de algo, cuando no se tiene razón de todo. El hombre no es infalible y para eso están las palabras y el entendimiento para sacar la razón del yerro.

La sala estaba llena. Volvemos a las calvas y honrosas canas, a los vejetes sólidos y entusiastas de nuestra fe anarquista. Entre esos hombres llenos de histórico pasado, una juventud inquieta por cuyas venas hierve la ilustre continuación del ideal. Hay que repetir, son nuestros en luchas contra

las infamias y las injusticias penrennizando el sacrificio del pueblo español y todos los pueblos en lucha por la libertad. Juventud sana, llama del futuro.

El gran mitin fue celebrado a la hora prevista, tomando parte después de la presentación animada, los compañeros Ramón Finster, de expresión francesa, y en lengua castellana, Floreal Samitier y Alejandro Lamela.

Ramón Finster, habló con palabras encendidas y un sentimiento revolucionario tan profundo y sincero, que entusiasmó al auditorio. No necesitaba el papel. Joven entusiasta, hijo de nuestro antiguo compañero anar Finster, es un buen continuador del pensamiento rebelde, desarrollando su tema sin embagues hasta el final con una prolongada nube de aplausos.

Floreal Samitier, nos animó asimismo con un lenguaje limpio, coherente y lógico haciendo apología de los hechos del pasado y del presente con un estilo cautivante, sencillo y metafórico quedándonos atentos de sus frases. Orador fino, sincero, profundamente documentado, de olímpica serenidad y relajamiento, es capaz de hablar muchas horas ante el micro, sin repetirse ni agotar el tema. El Movimiento español, dijo, es perenne y no se puede reemplazar por otros Movimientos de circunstancias.

Lamela cerró el mitin, con unas energías de palabras que despertó también el entusiasmo de toda la sala. Nos recordó, los ancianos compañeros llegados de muchos kilómetros a París para escuchar el mitin, como una permanencia inextinguible de la anarquía.

De sus labios ácratas, no escaparon, los engaños actuales, de las religiones, estados o sindicatos patronales, los curatos, desde el más liberal al menos bueno, todos cómplices del poder, hasta el Papa Pablo VI, y no Pío. Todo un discurso terrible, fulminante y magnífico que las cintas magnéticas habrán recogido, culminando con acierto, que el Estado lo pudre todo.

Las impresiones tomadas nos demuestran que nuestro Movimiento es imperecedero, y que desafiando los años tarde o temprano ha de abrirse paso a través de todas las crisis sociales.

VOLGA MARCOS

Abril, 1973.

TOMBOLA INTERCONTINENTAL



Juego de vajilla de Limoges, uno de los tantos valiosos premios de esta tómbola, a favor de pro-España y prensa.

Nadie debe quedarse sin boletos.

XXXIII

Hombres de la C. N. T.

ESTE capítulo tendrá que ir precedido de un inciso cuyo motivo se debe a que en capítulos anteriores, al hablar de Domingo Torres, prologuista del libro de Peiró que venimos comentando, y al decir que nada sabíamos de él, he recibido dos cartas que explican en dónde se encuentra. En realidad, yo no lo había visto más desde el año 1922, o sea, cuando precisamente por indicación de Peiró fui a Valencia a organizar la salida de «Solidaridad Obrera», que no podía publicarse en Barcelona bajo el feudo Anido - Arlegui. El periódico se publicó cerca de un año, hasta que fue posible publicarlo de nuevo en la capital catalana. Entonces Torres era un militante activo del Sindicato del Transporte, radicado en el puerto marítimo valenciano de El Grao.

Ahora he tenido la desagradable sorpresa de saber que está y vive en España. La primera carta que me comunica tal hecho es la del compañero J. Bassons, en la que entre otras cosas me dice:

«Si Peiró levantara la cabeza creo que también despreciaría a ese Domingo Torres que, a su vez, no ha sabido mantenerse alejado de aquel régimen que tanto combatió... ¿Para qué sirve su prólogo si después de alabar tanto a Peiró ha cometido la baja de ir a vivir a Valencia?»

La otra es de A. Alorda y expresa:

«Estimado compañero Viadiu: Me tomo la licencia de enviarte estas líneas para manifestarte lo que sigue:

«Domingo Torres se encuentra actual y definitivamente en Valencia. Sus amigos «verticales» le han arreglado el problema de su jubilación laboral en España, y le han dado un piso de la llamada «Obra sindical», por el que paga un modesto alquiler mensual.

«No tiene actuación alguna, lo que es preferible, naturalmente. Más pronto, si los informes que poseo no son falsos, y no lo creo, colabora un tanto con esa gente en los servicios de las «Mutualidades Laborales», precisamente en el Sindicato del Transporte, del cual aquellos elementos han conservado lo esencial en estructura que tenía nuestra querida CNT. Con recuerdos, etc.»

No creo cometer ninguna indiscreción al publicarlas, ya que a la vez también servirán para orientar a los lectores. Después de agradecer a ambos compañeros la molestia de remitirme los informes que anteceden, debo confesar que me resulta altamente ingrato y desagradable ejercer el papel de

censor. No me hubiera ocupado ni poco ni mucho del asunto, pero la alusión y las contestaciones citadas me obligan a ello, ya que pienso en Cervantes cuando dijo: «¿Qué locura o desatino me lleva a contar las ajenas faltas, teniendo tanto que decir de las mías?»

De todas maneras no dejo de pensar que el hombre debe responder a los compromisos contraídos consigo mismo y con los demás. En este caso tiene razón Bassons en preguntar: «¿Qué valor puede tener su prólogo si sus actos lo contradicen?» Precisa considerar que el dolo es mayor en quienes más han vociferado contra el franquismo, y máxime si se tiene en cuenta que han ejercido mandos militares contra sus mesnadas. ¿Acaso el solo hecho de pedir a las embajadas franquistas la vuelta a España no equivale a levantar bandera blanca, en humillarse ante quien o quienes sólo merecen el desprecio y la condena de toda persona digna?

Además, que no creemos que tenga ningún carácter heroico el hecho de diñarla en Venezuela, en tierras de la Galia o en suelo Azteca, pero sí la tiene, en demérito de quien la realiza, una claudicación de dicho género, ya que no dejamos de distinguir entre los casos de Sabater, Granados, etc., que van allí a jugarse la vida, o quienes simplemente regresan en plan turístico o puramente vegetativo, para que «su osamenta pueda estar al lado de la de sus antepasados».

En el caso de Torres, es seguro que como jefe de las fuerzas que comandaba habrá visto y conocido los dolores, las angustias y la desaparición de docenas de combatientes, algunos de ellos en plena juventud... ¿Es posible que pudiera considerar que las víctimas o a sus compañeros de lucha les pareciera justo su vuelta al redil de quienes fueron sus victimarios? ¿Es que el solo recuerdo de lo observado en los campos de batalla no tenía fuerza suficiente para sortear toda clase de escollos antes que bajar la cerviz a tales enemigos?

Si éste no le bastaba, podemos oponerle otro ejemplo. El, tan sumiso, tan obediente, tan atento en cumplir cuanto Peiró le indicaba, puesto que según dice: «Acepté la ingrata misión, porque pidiéndomelo Peiró era para mí más que una orden, era un deber, y fui a cumplirlo». ¿Cómo no se

preguntó, volvería Peiró a España implorando su retorno al régimen que fue causa de tanta desventura? ¿Cómo no trató al menos de ser fiel a su modelo? Es de suponer que ni él ni nadie que lo conociera podría creerle capaz de semejante baja, puesto que él prefirió la tortura y la muerte antes que negarse a sí mismo.

Aquí, además, debo decir, para constatar la rectitud moral, la firmeza de carácter y el desinterés de Peiró, que en cierto momento, estando ya exiliado en París, le fue ofrecida la dirección de una fábrica de vidrio del Canadá, cuya empresa, no sólo le asignaba un jugoso sueldo, sino que se comprometía a pagar el pasaje y dar empleo a todos sus familiares. Esto ocurría mientras Peiró, en nombre del J.A.R.E. visitaba los campos de concentración franceses, donde el tipo del español derrotado, misero y desmantelado, era tratado a culatazos por los senegaleses del interior y del exterior.

En tales condiciones, desdeñando los ruegos de que aceptara tal ofrecimiento, Peiró resistió todas las presiones alegando que «mientras pudiera ser útil a sus compatriotas él no saldría de Francia», como así fue, puesto que lo sacaron, hasta apurar un auténtico vía-crucis en manos de los gendarmes franceses, de los secuaces de Hitler y de los esbirros del franquismo, quienes lo remataron.

**

Dicho lo anterior proseguiremos con el capítulo séptimo, el cual se refiere a la «Ordenación de la economía y de la producción», en el que desarrolla un extenso plan de conjunto. Menciona el esfuerzo y las obligaciones que deberán efectuar técnicos y trabajadores para levantar la economía arruinada por efectos de la guerra. Habla de la necesidad eventual de una ordenación mancomunada a base de un Consejo Nacional de Economía. En diversos apartados señala las funciones que debe ejercer dicho consejo, e indica «que el ideal de todos ha de ser uno: reconstruir la economía de España, y yo no he de insistir en que cuanto más rápida sea la reconstrucción, mayores serán las garantías de que se verán protegidos, no ya solamente nuestros intereses materiales, sino también nuestro patrimonio moral y espiritual, que es el alma de la revolución iniciada en julio de 1936.»

Según expone, «orden en la producción quiere decir que es superflua aquella resultante del trabajo que supera las necesidades de los mercados internos y no halla colocación en el exterior.» De ahí que recomiende el ajuste estricto a las necesidades reales, dando varios ejemplos con la mira de no tener los almacenes abarrotados de existencias. Hace referencias a lo que puede ocurrir en diversas industrias, en las minas, etc., recomendando el ejercicio de un control con el fin de evitar desperdicios de esfuerzos. Por último hace una disección de lo que se ha logrado en la industria vidriera nacional durante el período revolucionario con el uso del sílice nacional, en el que afirma «que los vidrios y cristales que actualmente se fabrican en nuestro país, alcanzan calidades inmejoradas antes de la guerra», e invita a todas las clases sociales al cumplimiento de este deber.

En este octavo capítulo, que se refiere a «la burocracia con relación a la economía», dice: «A lo sumo, soy yo de los que, al referirme a la burocracia, se acogen al adagio que expresa: «Cuantos más gatos, más ratones». No obstante, señala la diferencia que existe entre «los sueldos monumentales para cargos decorativos, en tanto que a los funcionarios sobre cuyas espaldas descansa todo el trabajo de la administración cobran salarios poco menos que de hambre.» Refiere los diversos matices que impejan entre los burócratas no sólo en el aspecto económico sino en el moral, donde impera la servidumbre. Habla de su paso en el ministerio y como Comisariado General de Electricidad, abogando por un trato de consideración y respeto para no fracasar. Refiere que es necesaria la adopción de medidas tajantes para evitar abusos y realizar los planes adoptados.

En su noveno trabajo hace mención «a la desmovilización y a los sindicatos». Aquí refiere: «Es posible que alguien vea en mí una locura pareja a la del famoso Don Quijote, que columbraba gigantes donde sólo había molinos de viento... Señala el peligro que puede representar, una vez terminada la guerra, dado que la reacción está incrustada en organizaciones proletarias y en el comunismo, y que será difícil ocupar a todos los desmovilizados, dada la situación en que se halla la industria, lo que puede dar motivo a que se altere el orden público.

Propone la solución siguiente: «El que vuelve de defender la libertad y la independencia de España tiene derecho a saber de que va a comer. Si no cuenta con un

lugar de trabajo que se asegure el derecho a la vida, porque la guerra le ha privado de una plaza en el mundo de la producción, debe ser el Estado quien le garantice el disfrute de este derecho.» A seguidamente da normas para que al efectuarse la desmovilización sean los sindicatos quienes faciliten puestos de trabajo a los desocupados.

Termina diciendo: «Yo que, después de todo, soy un Don Nadie, creo que cumplo un deber elemental anunciando esta situación peligrosa.»

El décimo capítulo empieza con la pregunta: «¿Hacia la República federal de tipo socialista?» En franca réplica a la actitud de los militares sublevados, aboga para que la República sea federal y socialista. Combate el propósito de que pueda retornar el fracasado régimen anterior, y encarece la conveniencia de que los gobernantes concreten, ya desde ahora, el futuro régimen político, económico y social de la República en la posguerra, por lo que dicho hecho puede tener de incentivo para la colaboración de los trabajadores en salvar la economía.

Refiere la mediatización que sufre España ya que «está sujeta a la tutela directa o indirecta de otras potencias en cuyas manos está la manivela reguladora de las pulsaciones y de la función respiratoria de nuestro país», pero que, ante todo, hay que atender a quienes se han sacrificado en defensa de un porvenir más libre, ya que «los famosos puntos del segundo gobierno de Negrín y el pretendido plebiscito para desvanecer la nebulosa que nos produce síntomas de asfixia...», e indica que sería mucho peor que al terminar la guerra contra «los traidores que venden nuestro suelo y nuestra dignidad nacional a los invasores, empezase una nueva guerra alentada por los descontentos que se creyeran burlados». A lo que añade:

«Sin que ello implique renuncia alguna a la ejecutoria revolucionaria y anarquista de toda mi vida, no quisiera que esta nueva guerra se produjera. Sospecho lo peligroso de esa posible contingencia, porque conozco el estado de ánimo de los que han ofrecido su sangre y su vida a la República, después de haber ahogado en su alma el sentimiento de un ideal superior al Estado.»

Dice que una república federal y socialista es lo menos que puede exigirse. «Los trabajadores tienen derecho a saber esto y a saber que los comunistas no van a sacar provecho de los injustificados privilegios de que ahora disfrutaban para imponerle al proletariado la dictadura de su partido.»

Juan Peiró Belis

por JOSE VIADIU

Para evitar estos males aboga, por la nacionalización de tierras e industrias, junto con las que se rescaten del capitalismo extranjero, para que los trabajadores las exploten en régimen cooperativo.

Separado por asteriscos dice que nunca ha esperado grandes cosas del Estado. Refiere fases de la incompatibilidad entre el gobierno central y los de Euzkadi y de Cataluña, señalando los abusos políticos cometidos por ambas partes. Combate el cantonalismo por venir a «quebrantar un principio fundamental en todas las guerras: la unidad de iniciativa y de acción».

En la sección que sigue, expresa: «No sé lo que tendré de sospechoso de anticatalanista, aunque me apresuro a declarar que jamás fui catalanista; y no lo fui por entender, desde siempre, que el catalanismo militante es un producto esencialmente burgués y reaccionario... Pero yo, que jamás he sido catalanista, he cantado y canto muchas veces las grandezas de la tierra catalana y las virtudes de mi raza con aquella sinceridad y con aquel acento emocionado de los que ponen al azote de los vientos las reconditeces de su alma, que es más alba y más pura que la de los que del catalanismo hicieran una religión y una profesión política.»

Yo quiero una Cataluña más libre y más dueña de sí misma que la deseada por el más consagrado de los catalanistas. Por ser anarquista, mi concepto de la autonomía y de la libertad de Cataluña — que no deben ni pueden ser superiores a la de los demás pueblos de Iberia — tiene sus raíces en la más elevada concepción del federalismo. De ahí que haya dicho muchas veces, y habré de repetirlo, que el hecho de que el gobierno central del Estado delegue sus poderes en el gobierno de la Generalidad, no supone, ni de mucho, la libertad de Cataluña. A lo sumo, ésta se halla sometida a un gobierno más y a correr con la carga económica de un aparato burocrático más...

Pero tampoco concibo una Cataluña autónoma con los municipios sojuzgados a una centralización regional, mejor dicho, a una centralización del gobierno de la Generalidad. Que los municipios, los órganos populares en que se fundamenta la vida política y administrativa de los pueblos, estén sojuzgados por el gobierno central, para Cataluña es igual, Ca-

taluña se halla siempre privada de libertad.

Se suele decir que la libertad de Cataluña consiste en la facultad de gobernarse a sí misma. Si los gobernantes de Cataluña se han empollado la famosa teoría de Luis XIV, estaremos al cabo de la calle. Pero al final de la misma nos daremos de narices con aquella realidad: que no es Cataluña la que se gobierna a sí misma, sino que Cataluña es gobernada por unas oligarquías.

Alega que lo primordial radica en otorgar la libertad a las comunas, debido a que sus intereses son particulares y difieren de los regionales. Y añade: «Si en mi hablara el anarquista, yo diría que la libertad de los pueblos empieza por el individuo, y la razón es obvia. Pero me limito a decir que la libertad de Cataluña debe empezar por la libertad de los municipios, o esa libertad es y será siempre un mito.»

Le extraña «que el pueblo catalán de remota y enraizada tradición federal aguante tan estoicamente esa intolerable adulteración del concepto autonómico y no haya dicho ya al gobierno de la Generalidad que la autonomía es una función político-ciudadana que nace de los municipios para plasmar todo un sistema político, jurídico y administrativo en el gobierno general, en la Generalidad, que en derecho y en lógica, es el agente mandatario de la voluntad de los municipios. Porque ahora es al revés. Los municipios carecen de la más elemental autodeterminación, que es el sustantivo de la

autonomía, la libertad tangible de Cataluña.»

Arremete contra la ley de Administración Local que «niega las esencias mismas de las libertades catalanas»; dice que se destituyen sus consejos municipales de la misma manera que lo hacían los gobiernos centrales de la Monarquía, exactamente igual, o poco menos, que lo hicieron Primo de Rivera y Lerroux.

Hemos dado la extensión debida a este apartado por no mutilar el pensamiento de Peiró, dada la trascendencia de su contenido, ya que implica una posición clara y limpia acerca de sus principios federativos.

En los dos apartados que le siguen habla de la responsabilidad que debe recaer a los municipios y de la que corresponde a la Generalidad, en la que condena se otorgue a un comisario la facultad de disolver a los municipios, «porque este procedimiento nos recuerda demasiado la creación de los famosos delegados gubernativos». En el que sigue refiere la nefasta labor de Dencás. Menciona la frase de Pi y Margall, o sea que «el individuo es anterior y superior al Estado». Habla del pacto entre municipio, región y nacionalidad y entre ésta y el Estado central... «Salvado este deber, inexcusable para la normal convivencia, el municipio ha de ser completamente libre...»

Y termina: «La tiranía o la dictadura, más o menos disfrazadas, son siempre incompatibles con la libertad.»

(Continuará)

En Marsella

EN CONMEMORACION DEL ANIVERSARIO DEL 1º DE MAYO DE 1886, GRAN MITIN DE SOLIDARIDAD INTERNACIONAL Y DE AFIRMACION LIBERTARIA

En MARSELLA el domingo 6 de mayo de 1933 a las nueve y media de la mañana en la sala Francisco Ferrer de la Bolsa del Trabajo (13, rue de l'Académie).

El acto será presidido por un representante de la Confederation Nacional del Trabajo de Francia.

Intervendrán los oradores siguientes:

VICENTE LLANSOLA por Solidaridad Internacional Anarquista.

UMBERTO MARZOCCHI por la Internacional de Federaciones Anarquistas.

JOSE MUÑOZ CONGOST por la Asociación Internacional de los Trabajadores.

Trabajadores, Revolucionarios: Todos al mitin de las internacionales de la emancipación social.

DE INTERES PARA LOS REFUGIADOS

Objetividad y seriedad

A NEJAS gestiones, reemprendidas en varias ocasiones por la FEDIP y proseguidas con obstinación por OFPRA, SSAE, UNADIF, FNDIRP y, últimamente por los delegados de FO, CGT y CFDT al CNAV, han dado, por fin, resultados positivos — no los que debieran — para todos nuestros compatriotas que fueron incorporados como «Prestataires» en las Compañías de Trabajadores Extranjeros creadas en abril de 1939 y que dejan entrever destellos de luz esperanzadora para todos aquéllos que, pertenecientes a dichas Compañías de «Prestataires», fueron además, detenidos por las fuerzas de ocupación en junio de 1940, y meses más tarde deportados a los campos de exterminio nazis.

Esos diversos y reiterados esfuerzos, convergentes en denunciar la injusticia que se nos hacía y reclamando reparación lograron que *le Conseil d'Administration de la Caisse Nationale d'Assurance Vieillesse des Travailleurs Salariés*, examinara detenidamente, en sus reuniones de julio y septiembre de 1972, el problema y, como corolario, propusiera al ministro *des Affaires Sociales* el texto siguiente:

« Le Conseil, saisi de la situation des réfugiés politiques (Espagnols en général) visés par la loi du 27-9-1940, qui n'ont pu être assujettis aux Assurances Sociales qu'en 1943 en application de la loi du 16 novembre 1942.

Estimant difficile d'envisager la validation systématique de toutes les périodes d'incorporation,

PROPOSE : que soient prises en considération les périodes d'incorporation postérieure à 1942, même si les cotisations n'ont pas été versées, cette absence de versement ne pouvant pas être imputée aux travailleurs en cause.

Que les intéressés soient, ainsi que l'a suggéré le représentant de l'Administration, autorisés à opérer un rachat de cotisations en application de la loi du 13 juillet 1932 pour leurs périodes d'incorporation antérieures à l'entrée en vigueur de la loi du 18 novembre 1942, cette loi pouvant être considérée comme leur reconnaissant la qualité de salarié au sens de la législation de Sécurité Sociale. »

El día 15 de noviembre de 1972, el ministro, aceptando la proposi-

ción del *Conseil d'Administration de la Caisse Nationale*, da instrucciones a las Cajas de Vejez para que, dentro del cuadro de la ley núm. 62.789 del 13 de julio de 1962, completada por el decreto núm. 70.1198 del 17 de diciembre de 1972, los refugiados españoles incorporados a las Compañías de Prestataires, 1939-1940, puedan validar los periodos de incorporación anteriores a 1943, mediante la compra de trimestres de la Seguridad Social. Ese «rachateo», precisa la nota, es susceptible de abrir derecho a la validación gratuita por los periodos de incorporación a los grupos posteriores al 1 de enero de 1943.

La grata noticia fue publicada por la prensa francesa a mediados de diciembre de 1972. Teniendo en cuenta que, según la ley citada, el plazo para presentar las solicitudes terminaba a los pocos días (31 de diciembre de 1972) la FEDIP movilizó a todos sus Comités Departamentales para que se divulgara la noticia a los cuatro vientos. Podemos afirmar que fueron centenares los que, gracias a nuestra rápida información, pudieron presentar debidamente su solicitud cerca de las Cajas de Vejez. La OFPRA hizo divulgar, por un igual, el Comunicado del ministro de Asuntos Sociales.

De nuevo presentamos a los organismos interesados en ayudarnos, OFPRA, SSAE, etc., y se ha logrado, era de esperar y lógico, que el plazo para presentar las solicitudes para los refugiados españoles, fuera prolongado hasta el 31 de diciembre de 1973.

Precisamos que esas posibilidades de «rachateo» afectan en general a todos nuestros compatriotas y extranjeros que han pertenecido a las Compañías Prestataires. Ninguna medida especial hay, por el momento, para los deportados. Preferimos, como es costumbre en la FEDIP, decir las cosas con el máximo de objetividad y solamente cantar victoria cuando «el trigo está en el saco y bien atado», sin preocupación alguna de que se nos llame, una vez más, pesimistas, y correr el riesgo, como en otras ocasiones, de ver lucir en otros ojales los claveles de nuestro modesto jardín.

Por supuesto que no nos dormiremos en los laureles y que, sin hincarnos de rodillas, hacemos esfuerzos para que se tenga en

cuenta la situación especial de los Prestataires, primero, y deportados luego, en la circular de aplicación que podemos asegurar no ha nacido aún en el momento que redactamos ese artículo.

Recomendamos, pues, que los compañeros introduzcan esa solicitud cerca de la Caja de Vejez de su domicilio, incluso aquéllos que se están beneficiando ya del retiro obrero. La solicitud no contrae ningún compromiso de ninguna clase. El afectado tiene toda la libertad de aceptar o no la proposición que le harán los servicios al examinar su caso.

De no haberse publicado en el P. R. (en español) un extenso trabajo sobre ese particular, trabajo confuso, con ingratas y falsas insinuaciones y en determinados aspectos poco serio, nos hubiésemos ahorrado, con viva satisfacción, el título de nuestro trabajo. La historia debe ser objetiva, dando al César lo que es el del César y que Dios... se guarde lo que con justicia le corresponde.

SECCION JURIDICA
DE LA FEDIP

«Hispania» nº 44.

(SANCHEZ ALBORNOZ:
«NO VOLVERE A ESPAÑA,
POR VIEJO Y POR DIGNO»

BUENOS AIRES, (OPE). — El diario «La Prensa» publicó el 4 de abril unas declaraciones de don Claudio Sánchez - Albornoz, precedidas de una larga presentación del doctor, en las que hemos podido leer lo que sigue:

«El 8 de abril cumplirá 80 años el doctor Claudio Sánchez-Albornoz, sin duda la figura viviente de mayor relieve de la República Española en el destierro. Su vocación entrañable por los estudios de la antigüedad le llevaron a comprender la mudanza de las etapas históricas. Fue uno más entre «la pléyade de profesores» que formó en la filas republicanas. Su vocación se refleja en sus obras: «En torno a los orígenes del feudalismo», «La Esvaña musulmana», «España, un enigma histórico», «Españoles ante la historia».

En torno al
significado
histórico del
Primero de Mayo

LA fecha del 1º de Mayo, en la que los mártires de Chicago, con su sentido de asociación y heroísmo, trazaron la ruta de la lucha sin fin por la emancipación humana, en nuestros días está tan tergiversada y explotada por toda suerte de arrivistas que hace recordar el grito de la leyenda que por ser bueno fue crucificado por los que se decían sus mejores compañeros. La lucha por las ocho horas abrió la esperanza y el coraje para la lucha por otras mejoras en el proletariado de todos los países y capas sociales asalariados de todas las categorías. Los policías que persiguieron a los que lucharon por las ocho horas y los jueces que contra ellos pidieron severas condenas, al fin lucharon por la conquista de las mismas.

Las manifestaciones para conmemorar esta fecha en nuestros días son tan repugnantes que se hace necesario que los anarquistas para distinguirse de los mercaderes adopten una posición más clara y consecuente. Hace poco más de un año he leído en un periódico socialista que los mártires lucharon por la conquista legal de las ocho horas. En las calles de París se venden ramilletes para conmemorar la fecha. Y sus vendedores, para estimular la venta, dicen que tales ramilletes traen la suerte, que es tanto como decirnos que en tal día las brujas adivinan la suerte.

Con supuestos afines para mejor conmemorar esta fecha rodeados de un mayor número de concurrentes, para que el acto no terminara en una riña de gallos, hemos tenido que escuchar discursos en los que se ponía en ridículo a los mártires, y a los que compartimos sus ideas y su ejemplar conducta. Y si hay anarquistas o llamémosles tales, que no les causa pena sentir tergiversar el significado histórico de esta fecha y explotarla a beneficio de tal o cual logia o partido, los que se sienten anarquistas y consecuentes con las ideas de los mártires deben reivindicar esta fecha sin intermediarios que tergiversen su significado histórico con fines misticistas o partidarios.

Serafín FERNANDEZ

S.I.A.

COMUNICADOS

He aquí la lista de los donativos recibidos por el Consejo Nacional durante los meses de enero, febrero y marzo:

Para los necesitados

De Fernand Muller, 20; José Granados, 8; Ami num. 8.502, 24,02; Fernando Vázquez, 6; Tomaso Serra, 9; Amis d'Agde, 3,20; Amis de Figeac, 110; Amis de Carpentras, 100; Manuel Gordon, 14; Amis de Levignac, 40; Cerezuela et Amis d'Angers, 16; Amis de Seysses, 3,50; Amis d'Autorive, 1,70; Isidro Cano, 9; F. Alvarez Ferreras, 19; Alfonso Rus, 10; Miguel Durán, 14; Amis de Souppes-sur-Loing, 15; Marcelino Martín, 50; José Veguer, 4; Valerio Isca, 20,50; A. Lamela, 5; Carlos Vicente, 16,19; Manresa, 4; Julián Floristán, 55; Section de Brest, 39,60; Francisco Gil, 4; Amis de Vierzon, 102; Sección de Paris, 75; Amis de Narbonne, 10; José Vidal, 9; Stgrid, 9; Juan Vaquer, 24; Tena Rosario, 20; Don de la Section de Nimes pour payer le déplacement de deux délégués du Conseil National à la Fête de l'Enfant, 160; Mme Berta, 10; M. R. P., 100; Section Lorient, 30; Amis de Pau, 100; Amis de Romans, 13,20; José Capellas, 4,90; José Agustín, 30; Amis de Le Havre, 30,60; Bernard J., 15; Beltrán José, 4; Ripoll, 40; Mme Frutos, 39; Andrés Ibáñez, 200 F.

Total recibido durante el trimestre 1 696 41
Total recibido el trimestre anterior 1 906 87

Total 3 603 28

Durante el mismo tiempo ha dado el Consejo Nacional:

Este trimestre 2 476 05
El trimestre anterior 871 50

Total 3 347 55

Donativos recibidos para las víctimas de la represión:

De M.R.P., 100; Amis de Condom, 16,20; Association de Travailleurs Esperantistes de Toulouze, 150; Amis de Mâcon, 30; Ibáñez, 92; Section Bruxelles, 30; José Ulles, 16; Amis de Cannes, 100; Section de Paris, 150; Amis de les Cabannes, 100; Puyo Daniel, 29,90; Luis Paleo et Amis de Go, 275,57; José Rafat de Saint Henri, 60; Francisco Ramírez, 12; Fédération Local de Mussidan, 100; Andrés Ibáñez, 100 F.

Este trimestre 1.361 67
Del trimestre anterior 1 353 03

Total recibido durante los 6 meses de este ejercicio 2 746 67

El Consejo Nacional ha dado durante el mismo tiempo:

Este trimestre 2 500 00
El trimestre anterior 1 000 00

Total 3 500 00

PRO FERRANDIZ Y ARDAU

F. L. de Garges: Bagès, 20; Vidal, 20; Montané, 20; Palacios 20 Francos.

Total: 80,00 francos.

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

Abelló, Paris, 4; Riba, Bagnères de Bigorre, 30; Canillas, Lamotte-Beuvron, 30; Ibáñez, Paris, 20; Edo, Pelissanne, 10; Sanahuja, Vitry, 8; X.X.X., Paris, 10; Honorio, 20; Berthe et Jacques, 10; José Llop, Igny, 12; Familia Fara, Paris, 20; Esteruelas, Marti-gues, 10 F.

Total: 184,00 francos.

PRO COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 12.561,59 F.

Un Maño, Paris, 10; J. Gené, Méjico, 9; Angel Soto, St-Denis, 10; Mayo Farrán, id, 10; Cózar, 8; XXX, Paris, 10; Glapa, Lens, 12,50; Granados, Thiais, 10; Francisco, id, 10; Genique, id, 50; B. Peralta, id, 13; T. M., id, 20; Manuel, Imprenta de entradas Gala, 24; Gregorio Muñoz, Montluçon, 5; Menéndez, Dreux, 10; F. Local, Evreux, 30; A. López, Marignane, 10; Martín Cots, Segneau, 25; José Rueda, Houilles-Argenteuil, 10; Enrique Marin, id, 10; Francisco Giné, id, 10; Máximo Andreu, id, 13; Federico Marin, id, 10; Riera, Bagnères de Bigorre, 30; Carrasco, Dreux, 10; Lacruz, id, 10; Hernández, id, 10; Angel Soto, St-Denis, 25; Manuel Soto, Bonnières, 25 F.

Suma y sigue: 13.001,09 francos.

MACIZO CENTRAL

Organizada por el Núcleo se celebrará una conferencia en conmemoración del Primero de Mayo en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala 2, el día 13 de mayo a las 10 de la mañana y como orador el compañero A. Lamela, con el tema «Actualidad de hoy con miras al mañana».

ADMINISTRATIVAS

—José Perpiña, 34-Marseillan. Recibido giro 25 frs. 26-3-73. Según tu nota pagas hasta fin 73. Para nosotros hasta el 30-6-73. Giro anterior 50 frs. (27-5-72) pagas año 72. Di si hay otro giro de 25 frs. entre las dos fechas.

—José Llop, 91-Igny. Recibido giro 37 frs., 25 frs. «C. S.» hasta el 30-6-73, 12 frs. a Pro Ancianos. Los 20 frs. del 14-12-72 se recibieron a su debido tiempo y pasaron a listas.

—Compañero Terrats, Bagnères de Bigorre. Dis tribuido dinero del compañero Riba, como sigue: 30 frs. pro «C. S.»; 30 frs. pro-compañeros ancianos; 30 frs. pro presos y 10 frs. pro local.

Ortiz, Perpignan. El caso Carreras se arregló. Referente a los compañeros Blanco y A. Giménez, se envía desde el 1º envío general de la lista.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea general para el día 6 de mayo de 1973 en el lugar y hora de costumbre.

Para tratar asuntos importantes para el Pleno Intercontinental y Regional Ordinario a celebrar.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la reunión ordinaria mensual que tendrá lugar el día 6 de mayo, a la hora y en el sitio acostumbrado.

F. L. DE ST-DENIS

La F. Local de St-Denis, convoca a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo 6 de mayo a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre. Donde se tratará de las sugerencias a aportar para la confección de los Orden del día para los próximos Plenos a celebrar, uno de Zona Norte y el de Núcleos Intercontinental.

F. LOCAL DE DREUX

Quedan invitados los compañeros el domingo 6 de mayo a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

F. L. DE FONTAINEBLEAU

Pregunta a quien pueda dar noticias del compañero Juan Aiza lo comunique al compañero Soler Vicente, 3, Allée des Cigognes, 97210-Avon.

TOMBOLA Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda

Adquirir boletos de esta tombola que une, a su finalidad solidaria, el valor artístico y material de más de cincuenta premios.

Habrà de todo: juegos de porcelana de Limoges, de cristalería, objetos de arte en cristal, bicicletas, máquinas de escribir, de fotografiar, libros valiosos, bibelots originales.

Por un franco, podéis ayudar a la prensa, a la propaganda, a nuestros compañeros de España, y además poseer un objeto de valor, útil y precioso.

¡Apresuraos! Nadie debe quedar sin boletos.

Ellos están a disposición de quien los pida en la Secretaria de Propaganda del S. I. : Francisco Subirats, 4, rue Belfort. En las Administraciones de nuestra prensa, en las Comisiones de Relaciones y Federaciones Locales.

En torno al comunismo.

Nueva sumisión del proletariado.

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75020-Paris,

PARA CONOCER A SALVADOR SEGUI

Recomendamos:

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

Catorce compañeros colaboran en explicar las diferentes facetas del Noi del Sucre.

Edición a pique de agotarse. Precio del libro: 4,00 frs.

Las corrientes sociológicas

DESPUES de la retirada de las tropas alemanas del territorio francés, en Perpignan, las autoridades legalizaron la situación de los refugiados españoles, los cuales teníamos la fundada esperanza de que como colofón de la terminación de la guerra mundial nuestro regreso a la España liberada del yugo totalitario era cuestión de unos pocos meses. Las organizaciones sindicales y los partidos políticos antifascistas tuvieron sendas reuniones para proceder a su reorganización y tomar acuerdos sobre lo que podría ser el futuro político y social de nuestro país. Los adherentes a la Esquerra Republicana de Catalunya y a l'Estat Catalá, vista la represión que ejercían las autoridades franquistas contra la lengua y el folklore catalán, en una buena parte de los catalanes exiliados se formó una fuerte corriente psicológica para propagar y valorizar el espíritu catalán. En Perpignan, Ceret, Le Boulou y en otras poblaciones del maravilloso Rosellón se organizaron grupos de sardanistas, de ballets y hasta algún coro que cantaba las bellas y clásicas canciones catalanas de los tiempos del gran músico A. Clavé. En el café Plamarium o en la «Place de la Loge», de la capital, casi todos los domingos grupos de sardanistas ataviados al estilo catalán al son viril y armonioso de las coplas danzaban sardanas y ballets que llenaban de gozo y de alegría de todos cuantos amamos el arte en todas sus manifestaciones y matices, y mientras el aire como símbolo permanente del alma catalana. Algunos pocos catalanes que en aquella época residían en la otra vertiente del Pirineo, pudieron obtener un pasaporte para entrar en Francia cuando se paraban en Perpignan y veían los grupos de sardanistas que danzaban al compás de la copla bajo el amparo de la «seynera» catalana, era tal la emoción que sentían que de sus ojos se desprendía un rosario de lágrimas.

Como sea que en el curso de la guerra los automóviles fueron todos requisados por las tropas de ocupación y como que todavía no había televisiones, los sábados, los domingos y alguno que otro día de la semana, los cines estaban llenos a rebosar, pero pasaron algunos años, los autos empezaron a invadir las calles cada día más numerosos, desapareció la atracción animal y los tejados

empezaron a poblarse de antenas de televisión, de consiguiente los cines empezaron a decaer hasta el extremo de que en los últimos años de ocho cines que había instalados en la población tres se vieron obligados a cerrar por falta de público y otros dos estaban a punto de desaparecer. La decadencia de la cinematografía a causa de la vorágine que se vive en los momentos actuales, repercute gravemente en todas las naciones, pero como que el negocio no tiene entrañas, y por encima de toda consideración de carácter moral el ansia de vivir y de medrar sea como sea, como en otras poblaciones como Londres y en ciudades de los países escandinavos, en los cines de Perpignan, empezaron a proyectarse películas extremadamente eróticas de argumentación banal y desprovistas de todo sentido artístico, los que nos preocupamos de cuestiones más serias no nos dimos cuenta de la situación hasta que a menudo yendo por la calle encontráramos gente procedente de la región catalana, que nos preguntaron con aire de misterio cuáles eran los cines que proyectaban películas verdes, sin embargo, en el fondo creíamos que los que nos preguntaban eran pobres diablitos que engañados por la propaganda, cuando viesan las películas se sentirían defraudados y engañados, pero poco a poco vimos con sorpresa que las carteleras de los cines estaban llenas de fotografías, una promiscuidad de hombres y de mujeres desnudos acoplados en posturas y trasposiciones de todas clases acompañadas de las más sucias insinuaciones. Como que en la actualidad la propaganda llega con extraordinaria rapidez a todas partes, en Barcelona, Gerona, Figueras y en otras poblaciones de la región catalana se establecieron agentes de propaganda para vender entradas y propagar las películas eróticas que se proyectan en Perpignan, y desde hace unos meses vemos con sorpresa e indignación que los sábados y los domingos llegan a Perpignan automóviles, autocares y por ferrocarril muchos centenares de españoles (particularmente catalanes) que invaden la capital del Rosellón para frecuentar con morbosa fruición todos los cines que proyectan las asquerosas películas de marras, con la agravante de que también se llenan las salas de juego del casino de Canet Plage y del Boulou. Se ha produ-

cido entre muchos barceloneses un estado psicológico morboso hasta el extremo de que el que no ha pasado la frontera para ver el «Ultimo tango en París» es considerado como un pueblerino de la alta montaña.

Hay muchos que se extrañan de que las autoridades hagan la vista gorda sobre semejantes indecencias, sin embargo, los que por nuestros años de experiencia conocemos el mecanismo basado en el provecho personal y en el egoísmo más feroz en detrimento de todos los valores morales que deberían ser la base de las sociedades humanas. A tal efecto, no es de extrañar que cuando en los quioscos de periódicos de una manera más o menos encubierta se venden revistas y libros porno-

gráficos que en los cines se proyectan las películas más indecentes que el cerebro humano puede imaginar, que en los casinos a la luz del día (porque están autorizados) se juega a la ruleta, al baccará, etc., que vacían rápidamente los bolsillos de los desgraciados que empujados por la manía de la pasión que tienen por el juego, dejan sobre el tapete verde a veces el dinero necesario al sustento de sus familiares y a la tranquilidad de los mismos.

Después, si a causa de tanta inmoralidad tolerada debido al egoísmo de los que viven del dolor ajeno, la juventud comete atracos y otras fechorías, ya hay el aparato judicial que juzga y condena, mientras los verdaderos responsables de tanta corrupción y tanto vicio embolsan el dinero que con apariencia de legalidad han esquilado a sus semejantes.

CAPDEVILA

Necrológica

RAMON BALLOBAR

Otro hueco en la CNT. Nacido el 4 de mayo de 1911, en Calaceite (Teruel). De joven abrazó las ideas que tanto le fueron queridas.

En las jornadas del 19 de Julio y siguientes de 1936 cogió su responsabilidad como militante.

Quedó en España cuando la ocupación franquista; pero tomando el maquis siguió la lucha hasta que fue detenido y llevado a la cárcel de Valencia, de la que fue liberado.

Tuvo relaciones con los compañeros hasta que pudo pasar a Francia. Inmediatamente se puso en relación con la Organización y de la Federación Local de la Liguera vino a esta Federación Local de Manreilhan (Hérault) el 12 de octubre de 1956. Tuvo enseguida la estima y el cariño de todos los compañeros tanto en SIA en el que era un ferviente animador. En Cuxac de Aude en la campaña que vivía se afilió a la «Libre Pensée» en el que era estimado de los compañeros franceses. Su ilusión era de asistir todos los años, en Toulouse, a la concentración del mes de julio organizada por la CNT y de la que volvía satisfecho.

La última vez que estuvo en esta Local fue en la visita que tuvimos con los representantes del Comité Departamental en noviembre del pasado año.

Nos llegó la noticia de que nuestro compañero se encontraba en

la Clínica de Languedoc de Narbonne en la que nos personamos, pero nuestro querido Ballobar estaba agonizando, hasta llegar la noche del 28 de febrero al 1 de marzo del presente año 73 que dejó de existir.

El entierro, como es normal, fue civil. Esta Local estuvo presente. Vimos los compañeros de la «Libre Pensée» con su estandarte. El féretro iba cubierto con hermosas flores con las siglas CNT.

A los compañeros de Cuxac de Aude, a todos los presentes, a su compañera nuestro más profundo dolor.

Compañero Ballobar, que la tierra te sea leve. Esta F. Local, como la Organización Confederal te lloran.

Por la F. L. de Maureilhan, José Perpiña.

«COLECTIVIZACIONES: LA OBRA CONSTRUCTIVA DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA»

Ediciones C.N.T. — 1973. 220 páginas, 10,00 francos.

El libro que no puede faltar en la biblioteca de ningún estudioso. La más completa recopilación de documentos y de testimonios directos sobre lo que fueron las realizaciones socialistas libertarias en la España de 1936-1939.

Pedidos: Servicio de Librería, 33, rue des Vignoles, 75020-Paris.

Servicio de librería

Gogol: «Obras completas»	36 00		
«Romancero Español»	36 00		
Turgueniev: «Obras escogidas»	36 00		
Alberti: «Todas sus poesías»	75 00		
A. Casona: «Obras completas», 2 vol. a 75 frs.	150 00		
Celya: «Colección de poesías»	75 00		
Pérez de Ayala: «Obras completas», 4 vol. a 75 francos	300 00		
Valle Inclán: «Obras», 2 vol. a 75 frs.	150 00		
«Los Clarines del Miedo», Angel Ma Lera	18 00		
«La comunidad de los estudiantes», Paul Goodman	8 00		
«Requiem por un campesino español», Ramón Sender	8 00		
«El terror argentino», Rafael Barret	7 00		
«Jao Ternura», Anibal M. Machado	12 00		
«Tres ciudades en el hombre», Paul Goodman	15 00		
«El sudeste asiático», Victor García	10 00		
«En el país del Kibutz», Henri Desroche	16 00		
«La mayor pendiente», Georges Arnaud	10 00		
«L'anarchie», Fabbri	3 00		
«El mito de la Cruzada de Franco», Southworth	16 50		
«Útiles después de muertos», Carlos M. Pellicer	25 00		
«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	5 00		
«Vicisitudes de la lucha», G. Alvarez Farreras	6 00		
«El Testigo», Wittaker Chambers	20 00		
«Histoire de l'Anarchie», Max Nettlau	35 00		
«L'Espagne libertaire», Gaston Leval	35 00		
«Mis Memorias», Dr. Vallina T. 2	20 00		
«La Religión al alcance de todos», Ibarreta	6 00		
Correspondencia selecta Joseph Hill	6 00		
«Encuesta América-Europa», E. Relgis	6 00		
«Escarceos sobre China», Victor García	9 00		
«Jalones de derrota: Promesa de Victoria (España 1936-39)»	39 00		
«Gloria de Holanda», Jean de Hartog	8 00		
«Crepúsculo de los dioses», Ernest Gaun	7 00		
«Valle Sombrio», Manuel Pombo Angulo	8 00		
«La ciudad detrás del río», Hermann-Kassack	8 00		
«La Religieuse», Diderot	5 00		
«El Demagogo», Agustín Ferraris	6 00		
«Los Ideales de la Vida», William James	6 00		
«Hijos Sanos y robustos», Dr M. Birdier-Beuner	5 00		
«Orígenes de la forma en el Arte», Herbert Read	16 00		
«La Nueva Alemania y los Viejos Nazis», T. H. Tents	15 00		
Rosa Luxembourg, «Lettres de prison»	9 00		
«El Rosellón o los nietos de Pier Pinyà», José Molina	5 00		
«Nous voulons vivre en communauté»	19 00		
«Bakunin, la vie d'un révolutionnaire»	24 00		
«Les anarchistes d'Espagne»	15 00		
«L'aveu», Arthur London	30 00		
«Le mouvement machnoviste»	24 00		
«Fernand Pelloutier», Jacques Julliard	60 00		
«Doce Capitales», Eugen Relgis	18 00		
«Autogestion et socialisme (Etudes, débats, documents)»	16 00		
«Œuvres et Ethique», Spinoza	6 50		
«La liberté», Bakunin	11 80		
«La Fiesta» (prix Cases 71) J. L. Villalonga	18 00		
«De la guerre à la Commune», Bakunin	44 00		
«La redención del robot», Herbert Read	14 00		
Henri Gougaud, «Poèmes politiques des troubadours»	21 00		
«La Commune de Cronsandt» (les Izvestias)	9 00		
André Breton, «Position politique du surréalisme»	15 00		
Frank Mintz, «L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire»	24 00		
H. E. Kaminsky, «La vie de Bakounine»	24 00		
Henri Gougaud, «Nous voulons vivre en communauté»	19 00		
Vernon Richards, «Enseñanzas de la Revolución española»	24 00		
Julian Beck, Judith Malina: «Les Legs de Cain»	15 00		
«El hombre, el medio y la sociedad», Juan Puig Elias	3 00		
«Histoire de l'Espagne franquiste», Max Gallo (2 vols.)	16 00		
«Au cours d'une vie», Louis Lecoin (relié)	25 00		
«L'anarchisme», D. Guérin	4 00		
«Histoire de la Commune»,			
Lissagaray	10 00		
«Labyrinthe espagnol» (origines sociales et politiques de la guerre civile espagnole), Gerald Brenan	24 00		
«La Commune» (documents illustrés)	10 00		
«El socialismo utópico», A. J. Capelletti	12 00		
«Contribución a la historia del movimiento obrero español», Abad de Santillán, (3 vols.)	108 00		
«Poesies de llum i tenebra», Roc Llop	10 00		
«Garbuix Poètic», Joan Ferrer	2 00		
«De l'Anoia al Sena sense pressa», Joan Ferrer	10 00		
«Horizonte español», 2 y 3 (1972)	60 00		
«Erótica hispánica», (Ilustraciones)	75 00		
«Los exilados románticos», (Bakunin, Herzen, Ogarev), E. H. Carr	27 60		
«La Revolución Mexicana» (Memorias de un espectador), J. Fuentes Mares	24 60		
«La Revolution Inconnue», Voline, 3 vol. (Nueva ed.)	29 00		
«La anarquía a través de los tiempos», Max Nettlau	35 00		
«Durruti» (Le Peuple en armes), Abel Paz	49 00		
«Les Frères de la Soledad», George Jackson	21 00		
«Viva la Muerte», Arrabal	6 00		
«Lettre au Général Franco», Arrabal	6 00		
«Propos Subversifs» (Nueva edición), S. Faure	12 00		
«La Catedral», Blasco Ibáñez	21 00		
«Así fue la defensa de Madrid», Rojo	24 00		
«Misión en España» Bowers	30 00		
«Anarquía y orden», Read	18 00		
«Jacob» (Arsène Lupin a existé). Bernard Thomas	25 00		
«Anselmo Lorenzo», (figuras del Sindicalismo español), Federica Montseny	3 00		
«Evolución y Revolución», Reclus	14 50		
«La Pell de Brau», Salvador Espriu (en catalán y castellano)	16 50		
«L'incrévable anarchie», L. M. Véga	5 00		
«Histoire de l'Espagne franquiste» (1 vol.) idem	27 00		
«Lo que yo creo», Jean Rostand	8 50		
«Las nacionalidades», Pi y Margall	19 00		
«Los problemas de la Revolución española», N. n	21 00		
«Historia de España», Vilar	7 00		
«La revolución sexual», Reiclic	21 00		
Dorst Jean:			
La nature dénaturé	6 00		
«Romancero de la liberación», G. Oliván	3 00		
«Dios y el Estado», Bakunin	14 50		
Le Drame de la libération de la femme	14 00		
Reich Wilhelm:			
«La révolution sexuelle»	8 00		
Sawvy Alfred:			
Le Sexe de la femme	18 50		
Valensin Georges:			
La Femme révélée	20 00		
Santé sexuelle	15 10		
Aubert Claude:			
L'agriculture biologique	29 00		
L'industrialisation de l'agriculture	8 00		
L'hôpital aujourd'hui et demain	7 00		
Les charlatans de la médecine	18 70		
«Romancero libertario de la guerra de España»	18 00		
«La Revolución mexicana», Flores Magón	8 70		
«Historia de España», Pierre Vilar	7 00		
«Viaje a través de la Utopía»	18 00		
«Anarquía y revolución», Cibilis	7 50		
«La irreligión del porvenir»	29 00		
«La guerre 1914-18 par ceux qui l'ont faite»	25 00		
«La sexualité», Doctor A. Willy	41 00		
«La Fédération jurasienne» (Bakunin contre Marx)	17 00		
«Atlas España»	66 00		
«Las Colectivizaciones»	10 00		
Cervantes: «Obras completas»	90 00		
García Lorca: «Obras completas»	90 00		
Blasco Ibáñez: «Obras completas», 3 vol. a 90 francos	270 00		
Lope de Vega: «Obras completas», 3 vol. a 63 F.	189 00		
Calderón: Teatro, 2 vol. a 75 francos v.	150 00		
Tirso de Molina: «Obras completas», 3 vol. a 75 francos	225 00		
Shakespeare: «Obras completas»	75 00		
Dickens: «Obras completas», 6 vol. a 75 frs.	450 00		
Mark Twain: «Obras completas», 2 vol.	126 00		
Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20)			
C.C.P., Paris 13 507 56.			

SANCIONES A OBREROS DE «POTASAS DE NAVARRA S. A.»

PAMPLONA (OPE). — Han sido suspendidos de empleo y sueldo durante cuatro días por la dirección de la empresa de «Potasas de Navarra S. A.», cerca de ochocientos mineros de fondo. Un portavoz de la empresa ha dicho que la suspensión está motivada por la actitud de paro adoptada por los trabajadores sancionados en dicha sección, en disconformidad con una sanción impuesta previamente a cuatro barrenistas y otros cuatro ayudantes de barrenistas.

Por su parte, el jurado de empresa ha facilitado a los medios informativos una nota en la que señala el punto de vista de los trabajadores sobre la anormalidad laboral en los pozos «Esparza» y «Beriain».

El conflicto se inició el sábado día 14 de abril, en el pozo «Esparza» y afectó a toda la plantilla; pararon en los tres relevos 650 trabajadores. La anormalidad continuó el lunes 16, en que se sumaron al paro 90 mineros del pozo de «Beriain».

Parece ser que el origen del descontento obrero es debido a las malas condiciones en que han de trabajar, que les ocasiona pérdidas en el rendimiento con repercusión en el salario.

SUBASTA DE MATESA

PAMPLONA, (OPE). — Se anuncia para el 9 de mayo la venta en subasta de cuatro telares «Iwer» con un valor de 800.000 pesetas que fueron embargados a MATESA. Esta será la segunda operación porque el próximo 26 de mayo se subastarán 10 telares con cajas conteniendo ejes para los mismos y otro material valorado en millón y medio de pesetas.

SIGUEN LAS HUELGAS EN BARCELONA

PARIS, (OPE). — «Desde el 3 de abril, fecha en que fue asesinado en San Adrián de Besós el obrero Manuel Fernández Márquez, no ha pasado un solo día sin que oleadas de manifestantes hayan marchado por las calles de Barcelona y pueblos próximos, o sin que se hayan producido huelgas en las fábricas y talleres de toda la aglomeración industrial. Las agencias de prensa no han dado más que una idea muy parcial de este vasto movimiento, que ha puesto en acción a decenas de miles de obreros. Además de la clase obrera todas las capas sociales, con exclusión de las fascistas inveteradas, han mostrado pre-

ANTENA

ocupación por esta nueva y brutal manifestación de intolerancia franquista.

HUNDIMIENTO EN EL METRO MADRILEÑO

MADRID, (OPE). — Doce obreros quedaron sepultados por un derrumbamiento en las obras del Metro de Madrid. Cuatro salieron inmediatamente por sus propios medios, uno fue rescatado ileso y se esperaba salvar a los siete restantes.

El derrumbamiento tuvo lugar en unos trabajos que se están realizando en la línea número 9, que ha de enlazar la plaza de Castilla con la avenida de América. Los obreros afectados estaban realizando trabajos de encofrado en la infraestructura del túnel.

MEJICO RECHAZA EL COMUNICADO OFICIAL DEL GOBIERNO ESPAÑOL

PARIS, (OPE). — «El gobierno español dio a conocer el 14 de abril su «rechazo categórico» de las declaraciones hechas recientemente por el presidente Echeverría en París en apoyo del gobierno republicano español en el exilio — decía el 16 de abril «L'Information Latine» —. En una nota hecha pública por la oficina diplomática de la cancillería española, se ha declarado asimismo que las declaraciones hechas en París por el presidente de Méjico constituyen una ingerencia intolerable en los asuntos internos españoles.

El día 13 de abril dos periódicos españoles se habían ocupado del asunto de las relaciones entre Méjico y España. «Ya» decía: «Resulta ridículo que Méjico pretenda ignorar la realidad de un régimen como el español, que tiene ya más de treinta años de vida feliz, y declare estar orgulloso de proseguir sus relaciones con el gobierno fantasma republicano...». «Arriba» decía, por su parte: «Los gobernantes mejicanos ignoran, en su inconsciencia, la realidad de una nación que existe, trabaja y prospera.»

El secretario de la Presidencia mejicana, señor Hugo Cervantes del Río, declaró el 15 de abril, en discurso pronunciado en el banquete conmemorativo del 42 aniversario de la fundación de la Segunda República Española, que «el gobierno mejicano confirma su amistad con la España republi-

cana y su adhesión a los principios que sostiene.» Rechazó luego el comunicado oficial del gobierno de Madrid por el que se calificaban de «intolerables» las declaraciones hechas en París por el presidente señor Echeverría. «Nos parece sorprendente — dijo el señor Cervantes del Río — que los que solicitaron la intervención de las fuerzas de dos dictaduras totalitarias en la guerra civil española, muestren hoy tanto «celo» por una declaración verbal en la que ven sin justificación alguna una ingerencia en los asuntos internos españoles.»

Antes, conversando con los periodistas, había manifestado el señor Cervantes del Río que el problema no consiste en el hombre que gobierna España, como se ha afirmado alguna vez, sino en lo que representa su gobierno. Según el secretario de la presidencia mejicana, «El régimen español actual fue impuesto por fuerzas regresivas, por fuerzas totalitarias, por fuerzas dictatoriales». Y subrayó seguidamente que la República española se ha convertido en «un modelo de dignidad política.»

MUERTE DE EUSTAQUIO MENDIZABAL

IRUN, (OPE). — A media noche del jueves al viernes, la radio y televisión francesas difunden la noticia procedente de Bilbao en la que se daba cuenta de que Eustaquio Mendizábal, un vasco de quien se ha hablado mucho en los tres últimos años, había sido muerto por la policía de paisano en Algorta (Vizcaya), con la que se encontró a las seis y media de la tarde del jueves día 19. La muerte fue por herida de bala en la cabeza, llegando ya cadáver al hospital. La prensa le atribuye el haber hecho él numerosos disparos, pero sin consecuencias para los perseguidores.

Eustaquio Mendizábal venía siendo perseguido de un modo encarnizado por las fuerzas de represión franquistas cuyos servicios habían comenzado a atribuirle una serie de actos que cierta prensa de Madrid presentaba en forma aparentemente segura de lo que decía, pero a la que por sí misma no es posible dar crédito. Nos referimos a los artículos firmados por Alfredo Semprun aparentemente que eran redactados y transmitidos desde Biarritz u otro

lugar de la costa vasca del norte del Bidasoa. Estas informaciones decían que el finado Mendizábal era la cabeza del ala militar del movimiento ETA y entre otras cosas le imputaban el secuestro del cónsul alemán, señor Beihl, en San Sebastián, en diciembre de 1970, el de Lorenzo Zabala, de Eibar, en enero de 1972 y el del industrial Felipe Huarte, en enero de este año, y últimamente un tiroteo con la policía en Zumarraga (Guipúzcoa) en el que de primera intención se dijo que había podido escapar bien que herido.

YA SE PUEDE COSER... FINO

En los últimos cinco años la empresa eibarresa «Alfa, Máquinas de Coser», ha triplicado su volumen de exportación. Los países en cabeza de la técnica industrial como Estados Unidos, Inglaterra, Francia e Italia, se hallan en los primeros lugares de la lista de cincuenta países a los que exporta su gama de máquinas producidas íntegramente en Eibar.

POLICIA COS FALDAS

El pleno del Ayuntamiento de Pamplona ha aprobado el proyecto de convocatoria de quince plazas de agentes femeninos de la Policía Municipal con las que se iniciará el funcionamiento del nuevo Cuerpo.

ARCO IRIS DE AUTOBUSES

La flota de vehículos de los transportes públicos de Bilbao cuenta con 216 unidades clasificadas en: autobuses «rojos», 80; «azules», 135, y un trolebús. Se espera la próxima puesta en circulación de un nuevo servicio desde la plaza de Zabalduru al barrio de San Ignacio. Y se estudia la ampliación de otras varias.

«A ESPANOLEAR»

El informe de la OCDE sobre España, actualmente en estudio, aconseja vivamente al Gobierno de Madrid que reduzca las tarifas aduaneras. Pero no falta quien, con agudeza, pregunta: «¿Cuál será la repercusión sobre la absorción de la mano de obra emigrada?» Porque conviene no echar en blvido que todas las estadísticas que sobre el particular publica la prensa de expresión francesa, la «España de los cruzados» es el número dos en la exportación de trabajadores a diferentes países que — ¡los «pobres»! — acogen a los ciudadanos españoles de ambos sexos y de las más variadas edades.

LE SALAIRE

(Suite de la page II)

ouvrier et lui verse en plus une somme d'argent ;
— si l'employeur livre à son ouvrier, pour l'exécution de son travail, des fournitures à prix coûtant.

2. — Dérogations

Sont maintenus, à titre exceptionnel, les économats de la SNCF, qui, placés sous le contrôle de l'Etat, répondent à la triple réserve suivante :

A) Le personnel peut se fournir ailleurs qu'à l'écomat ;

B) La vente des denrées ne rapporte aucun bénéfice à l'employeur ;

C) Une commission comprenant un tiers de membres ouvriers ou employés contrôle la gestion de l'écomat.

Un référendum quinquennal permet de connaître l'avis du personnel et de supprimer les économats si la majorité le désire.

3. — Cantines

La création d'une cantine d'usine est entièrement libre. La cantine est considérée comme une œuvre sociale gérée par le Comité d'entreprise s'il en existe un dans l'établissement.

Les opérations qu'elle réalise sont assujetties au régime fiscal de droit commun, mais elle bénéficie en fait d'une tolérance administrative pour le paiement des taxes (chiffre d'affaires) et contributions (patente) lorsqu'elle fait l'objet d'une comptabilité distincte de celle de l'entreprise, qu'elle ne sert que des repas sans bénéfice aux membres du personnel.

IX. — Paiement du salaire. Documents et retenues

1. — Bulletin individuel de paie.

Un bulletin individuel de paie doit être remis à toutes personnes apprenties, salariées ou travail-

lant à quelque titre ou en quelque lieu que ce soit, pour un ou plusieurs employeurs et quels que soient le montant, la nature ou la validité de leur contrat.

Ce document doit indiquer :

1° Le nom et l'adresse de l'employeur.

2° La référence de l'organisme auquel sont versées les cotisations de Sécurité sociale.

3° Le nom de l'ayant droit et l'emploi occupé par lui.

4° La période et le nombre d'heures de travail auxquels correspond la rémunération versée en distinguant les heures payées au taux normal et celles majorées au titre des heures supplémentaires.

5° La nature et le montant des diverses primes.

6° Le montant de la rémunération brute.

7° La nature et le montant des déductions opérées sur cette rémunération brute.

8° Le montant de la rémunération nette reçue.

9° La date du paiement.

2. — Livre de paie

Les mentions des bulletins de

paie seront reportées sur un livre de paie.

Ce registre sera coté et paraphé par le président du Tribunal d'Instance et tenu par ordre de dates, sans ratures ni surcharges.

Peuvent servir de livre de paie :

— un registre constitué par des feuilles mobiles réunis par une reliure amovible ;
— un registre à souche dont les volants et les talons auront la même pagination.

En tout cas, la substitution de feuillets est interdite.

Sera admise et valable la simple récapitulation des états de paie sur le registre de paie quand le nombre des salariés est trop important. Il est alors nécessaire que lesdits états soient classés et conservés afin que l'on puisse s'y reporter facilement en cas de besoin.

Le livre de paie doit être conservé pendant cinq ans à partir de la date où il est clos.

Comme le bulletin de paie, le livre de paie est exempté du droit de timbre de quittance.

Les anarchistes à la Télé

Mardi soir j'ai voulu voir sur la 2^e Chaîne le film « La bande à Bonnot ». Je tiens tout de suite à dire que je le considère comme un vrai navet ! Comment un gars comme Brel a-t-il pu accepter de participer à la publicité la plus déplorable possible des Anarchistes et par contre-coup de l'Anarchisme.

Par contre j'ai eu aussi le courage de rester pour entendre le débat qui s'en est suivi.

Je dois reconnaître que celui-ci a été relativement bon ; notre camarade Laisant a essayé de remettre au point, ce qu'est vraiment l'Anarchie, ainsi que le jeune écrivain qui était à sa droite (je ne me rappelle plus son nom). Mais il y a une chose pour laquelle il n'a pu défendre l'Anarchie, c'est sur le plan des Anarchistes, cela est malheureusement trop vrai. Nous pouvons tous les jours, si ceux-ci le veulent, être des pantins dans les mains de la police. N'importe qui peut se dire Anarchiste et entrer dans nos groupes.

Par contre les jeunes qui y entrent sont, en général, gonflés à bloc, mais pas toujours très sûrs de leurs idées, ils cherchent des directives, et ils ne les trouvent pas toujours. En tant qu'Anar-

phistes il nous est impossible de les diriger, sans cela nous deviendrions vite des chefs et à ce moment-là nous suivrions des voies semblables à tous les gauchistes dans lesquelles nos militants ne seraient plus que des moutons. Sur ce point l'Anarchie doit rester le plus ferme et sans faiblesse, nous devons toujours avoir la même devise « Ni Dieu ni maître ».

Mais pour faire la révolution et conserver avec nous toute la jeunesse qui voudrait nous suivre, il n'y a que le mouvement syndicaliste qui peut le réaliser et ce mouvement existe déjà avec des statuts vraiment libertaires où les responsables ne sont pas toujours les mêmes, mais qui, malheureusement est peu soutenu par les travailleurs Anarchistes, ceux-ci préfèrent, prétendent-ils ! porter la bonne parole dans les syndicats conformistes, vendus aux partis politiques. Ils espèrent qu'un jour ! ils y auront la majorité et y appliqueront nos idées. Malheureusement camarades, dites vous bien que depuis environ trente ans où vous êtes entrés en masse à la CGT-FO qui avez vous réalisé ? Quel influence avez vous dans les mouvements revendicatifs de cette centrale ? Depuis que

vous y êtes, avez-vous réussi à la faire gagner une place dans le mouvement revendicatif ouvrier. En toute sincérité je ne le crois pas ou alors où serait-elle si vous n'y étiez pas ! sans doute derrière la nouvelle née la CFT ! Quelle tristesse dire que vous avez une centrale Anarchiste, « la CNT » où votre valeur syndicale et anarchiste pourrait s'épanouir et nous conduire à l'avant du mouvement ouvrier, ce qui nous permettrait d'entraîner une grande partie de la jeunesse, où celle-ci trouverait ce qu'elle cherche une masse d'hommes avec des idées anarchistes, une organisation où ils pourraient s'épanouir totalement, prendre des responsabilités, où ils apprendraient qu'il est possible d'organiser dès maintenant la société sans classe, où les chefs n'existeraient pas et où pourtant tout serait mille fois mieux organisé, tant sur le plan production que sur celui de la consommation, que dans notre monde capitaliste.

Mes chers camarades syndicalo-anarchistes, noyés dans la masse des adhérents des contrôles conformistes : Je vous demande au fond du cœur de comprendre. Votre place est parmi nous, où votre présence permettrait une

réorganisation immédiate de notre mouvement ouvrier.

Tous ensemble nous pourrions faire de grandes choses, tandis qu'actuellement, vous, anarchistes sincères, vous êtes noyés dans la masse de vos syndicats et vous n'y avez aucune influence. Quant à nous, notre faiblesse nous conduit peut-être à la mort.

Je vous demande, camarades, d'être de vrais anarchistes, et qu'en tant que tels, vous dire que votre place est parmi les anarchistes et non d'être noyés dans la masse moutonnaire dirigée par les grands chefs Séguy, Maire et Bergeron.

Jean MENOUX

« RUMEUR tu peux croire tout ce que tu entends. Ton monde n'en sera pas forcément meilleur que celui de Ducon, mais il en sera tellement plus vivant. » Chad Mulligan (*Lexique de la Délinquance*).

« Nous faisons immédiatement ce qui est difficile. Pour ce qui est impossible, nous mettons un peu plus de temps ».

(1^{re} version de la devise de la Général Technics).

Retour sur la famille

Après l'école, l'armée et la prison « L'institution psychiatrique »

« Famille heureuse » Un piège confortable...

La famille fonctionne en tant qu'instrument de conditionnement idéologique au sein de toutes les sociétés établies sur le profit et l'exploitation : sociétés esclavagistes féodales, capitalistes, etc. Cette analyse peut s'appliquer tant à la faune peuplant le monde dit occidental, qu'à celle peuplant le monde dit communiste, tant à la faune peuplant le monde dit arabe qu'à celle qui vit dans le tiers monde. Elle se fonde sur cette dimension qui est que tous ont acquis, par pur endoctrinement, une illusoire conscience qui n'est que le pacte suicide et secret dont la cellule familiale bourgeoise, au sens le plus large du terme, est responsable.

Cette cellule s'intitule d'elle-même « famille heureuse ». Ils prient ensemble, traversant ensemble la maladie ou la santé; liés jusqu'à la mort, cette séparation, ou plus souvent cette libé-

ration, qui s'épanouit dans la triste concision des épitaphes des pierres tombales chrétiennes ou autres. Pierres qui s'érigent à défaut de toute autre érection, par ceux qui pleurent de si généreuse façon, se souvenant d'autant plus intensément qu'ils oublieront très vite. Un faux deuil au reste fort normal et poétique, une affliction véritable ne pouvant point exister si les gens ne se sont jamais rencontrés. Or il est clair que le noyau familial bourgeois — pour utiliser ici le langage de ses agents, sociologues, politicologues, etc. — est aujourd'hui le moyen le plus radical de ne pas rencontrer les autres, et par la-même, la négation du deuil, de la mort, de la naissance, de l'expérience qui précède la conception et la naissance.

Quel piège confortable que cette famille s'hypostasiant elle-même en famille.

Fonction destructive de la famille « le rouage social »

Il est plus que temps et nécessaire de mettre au grand jour les mécanismes par lesquels la structure interne de la famille interdit les rencontres entre les individus et exige de chacun l'offrande sacrificielle qui ne peut apaiser rien ni personne, si ce n'est qu'une abstraction super-agissante : la famille. Perdant leurs dieux ils se sont vus obligés d'inventer de puissantes abstractions; or aucune d'elles n'est autant fortement destructrice que la famille. Son pouvoir réside dans sa fonction de rouage social. Elle renforce le pouvoir effectif de la — ou des — classe dominante en extrayant de chaque institution un paradigme éminemment contrôlable. Ainsi retrouvons-nous l'organisation familiale retranscrite dans les structures sociales de l'usine, du syndicat, de l'école

primaire et secondaire, de l'université, des grandes firmes industrielles, de l'armée, des organisations de loisirs, etc.

La famille plonge les gens qui travaillent et vivent ensemble dans l'anonymat, elle les sérialise et les parque en groupes indifférenciés et apparemment amicaux, au seuil desquels chaque « véritable », c'est-à-dire, négative, personne coopère avec une autre « véritable » personne. Cette exclusion de la réalité de la personne par une intériorisation des fantasmes hérités du passé familial, est mise en évidence par la dépopulation de la pièce, de la maison de tous les lieux. Les gens ne font que passer ou bien boire, manger, dormir. La maison familiale n'est ni plus ni moins que le toit de relais de besogneux. La famille terrorise et se terrorise.

Il est nécessaire de vouloir et d'arriver à résumer tout son passé familial, et accomplir ainsi sa libération par rapport à cette structure contraignante, libération nettement plus efficace pour l'individu qu'une simple rupture agressive ou qu'une brutale séparation géographique. On peut également, par cette voie, arriver à la situation d'aimer vraiment et en toute liberté ses parents, au lieu de se voir emprisonné par un amour étouffant, limitatif et d'autant plus ambigu, qu'il lèse et les parents et les enfants.

L'institution psychiatrique est le quatrième moyen de défense, après l'école, l'armée et la prison, dont dispose la structure famille pour lutter contre les velléités

d'autonomie des individus sans évidemment, compter les multiples institutions propres à les rejeter. On en arrive au point qu'aujourd'hui la paranoïa apparaît (et est), une tentative, parfois efficace, de libération et d'accomplissement total. Le problème reste d'être suffisamment discret pour ne point être assassiné par la société, ou socialement récupéré, sous des dehors plus doux et « civilisés », dans une longue analyse d'un délire de persécution. Ainsi le problème reste donc de ne pas résoudre ce délire, mais de l'utiliser lucidement à la destruction d'un état de fait, objectivement persécuteur, dans lequel l'individu est inféré même avant sa naissance.

Claude LAPORTE

COMMUNIQUE

Suite à la sortie de la brochure sur le problème communautaire, de nombreuses réactions ont été enregistrées.

Nous rappelons que notre appel est essentiellement basé au départ pour organiser une rencontre nationale communautaire, non pour créer l'OFC.

L'OFC sera un des buts que pourra se fixer le rassemblement cet été.

Cette rencontre communautaire sera le premier pas pour construire et coordonner le mouvement communautaire.

La CNT devrait participer à ce combat dans le sens du développement du syndicalisme agricole des coopératives avec échanges dans les Bourses du Travail et organisation de l'action de quartier.

C'est une base importante du mouvement communautaire futur et c'est pourquoi les U.L. et U.R. devront participer à ce travail, comme le fait l'U.L. de Dijon.

U.L. CNT Dijon — GRTC de Dijon
P.S. — Demander les brochures rapidement (2,50 F avec l'envoi) :

PAIN Johan, Cité Paul Bur.
Apt. 131, 21000 Dijon — C. C. P.
202 105 T Dijon.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :
DELORME J.-P.
B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :
Trois mois 13 F
Six mois 25 F
Un an 50 F
Etranger :
Six mois 28 F
Un an 56 F
Par avion (Amériques):
Six mois 41 F
Un an 82 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM »
3 francs l'exemplaire.

Le Directeur de la publication :
Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

10 MAI
1973
NUMERO 753
PRIX : 1 F.
45° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

1^{er} MAI DANS LE MONDE

Madrid: Deux flics liquidés.

Paris: La CGT a du mal à défendre ses monopoles.

Nancy: Quel "festival".

Malgré les efforts conjugués du capitalisme et des bureaucrates, la volonté révolutionnaire n'est pas morte.

A propos du régime des retraités

Un minimum de ressources est garanti aux personnes âgées

4. — Toutes les personnes âgées de plus de 65 ans en cas d'invalidité au travail, peuvent percevoir un minimum de ressources, dont le montant, revalorisé périodiquement, est fixé à 4 500 F par an depuis le 1^{er} octobre 1972. Ce minimum est garanti à toutes les personnes âgées, qu'elles aient ou non été salariées et quels que soient leurs droits à une retraite, acquis au cours de leurs années d'activité.

5. — Ce minimum garanti est, en fait, la somme de deux éléments :

Le premier élément peut être constitué :

— soit par une pension ou une rente de vieillesse (correspondant aux cotisations versées au cours des années d'activité) dont le montant ne peut être inférieur à un minimum, actuellement fixé à 2 100 F par an;

— soit par une allocation, dont l'attribution n'est pas un droit résultant de cotisations, mais est subordonnée à certaines conditions, de ressources notamment (pension de reversion pour les conjoints à charge, pension de veuf ou de veuve d'invalidé); certaines allocations peuvent même, le cas échéant, être récupérées sur la succession (allocation aux vieux travailleurs salariés, secours viager, allocation aux mères de famille, allocation « spéciale »); le montant minimum de ces allocations non contributives est également fixé à 2 100 F par an actuellement.

Le deuxième élément est constitué par l'allocation supplémentaire du Fonds national de solidarité dont le montant est actuellement de 2 400 F par an. Cette allocation est attribuée sous certaines conditions, de ressources notamment; elle peut, le cas échéant, être récupérée sur la succession, mais aussi sur les personnes tenues à l'obligation alimentaire.

Les personnes âgées qui ont exercé une activité salariale

6. — Les personnes qui ont exercé une activité pendant au moins cinq ans, ont, par leurs cotisations, acquis des droits à une pension de vieillesse plus ou moins importante suivant le nom-

bre d'années et suivant le montant des salaires qui donnaient lieu à cotisation.

En tout état de cause, si les ressources globales, constituées par la pension (ou la rente) de vieillesse et les ressources personnelles sont inférieures au minimum visé au paragraphe 4, le retraité peut, pour atteindre ce minimum, demander à bénéficier de l'allocation du FNS.

Sans entrer dans le détail des modalités de calcul des pensions, rentes ou allocations de vieillesse de la Sécurité Sociale (1), nous rappelons rapidement ci-dessous le mécanisme d'attribution des prestations de vieillesse.

Pensions, rentes ou allocations de la Sécurité Sociale

Les salariés ont cotisé au moins 15 ans.

7. — Ils ont droit à une pension de vieillesse qui est fonction :

- de l'âge de départ à la retraite;
- du nombre d'années de cotisations;
- du salaire annuel moyen de base pendant les dix meilleures années d'activité (2).

8. — L'âge « normal » de départ à la retraite pour obtenir la

Age départ à la retraite	Taux antérieurs	1972	1973	1974	1975
60 ans	20 %	22 %	23 %	24 %	25 %
61 ans	24 %	26 %	27 %	29 %	30 %
62 ans	28 %	30 %	32 %	34 %	35 %
63 ans	32 %	34 %	36 %	39 %	40 %
64 ans	36 %	38 %	40 %	43 %	45 %
65 ans	40 %	44 %	46 %	48 %	50 %

10. — Les salariés qui ont cotisé plus de 15 ans mais moins longtemps que les maximums visés ci-dessus obtiennent une pension proportionnelle à leur nombre d'années de cotisations.

11. — Les mères de famille qui ont exercé une activité salariée et qui ont élevé au moins deux enfants bénéficient d'une bonification de leur retraite sous forme d'une majoration des années de cotisation, à raison d'une année par enfant. En outre, pendant les années qu'elles auront consacrées à élever leurs enfants, et au cours desquelles elles n'auront exercé aucune activité profession-

nelle, elles pourront désormais, sous certaines conditions, être affiliées gracieusement à l'assurance vieillesse (1). Au total, une mère de famille qui bénéficiera de ces deux mesures verra augmenter sensiblement le nombre d'années de cotisations retenues pour le calcul de la pension de retraite proportionnelle correspondant à son activité professionnelle et, du même coup, la pension elle-même.

9. — Le nombre d'années de cotisations retenues pour le calcul de la retraite était précédemment plafonné à 30 ans. Ce plafond augmente progressivement chaque année, de 1972 à 1973, pour atteindre 37,5 ans, soit 150 trimestres, en 1975.

Cela signifie qu'en 1975 un assuré ayant cotisé pendant 150 trimestres bénéficiera d'une pension de vieillesse égale à 50 % de son salaire annuel moyen de base. Entre 1972 et 1975 :

la prise en compte des années de cotisations au-delà de la 30^e est progressive et échelonnée selon le programme ci-dessous :

1972	= 32 ans
1973	= 34 ans
1974	= 36 ans
1975	= 37,5 ans

Les taux applicables au salaire de référence, en fonction de l'âge de départ à la retraite, se présentent comme suit :

12. — L'assuré reconnu inapte au travail peut obtenir la liquidation de sa retraite au taux plein à partir de 60 ans. Il en est de même pour les personnes titulai-

res de la carte de déporté ou d'interné ou d'une pension d'invalidité. La retraite qui leur est versée est alors égale à celle qu'elles auraient normalement perçue à 65 ans, compte tenu de la durée de leur activité professionnelle, sans aucune minoration pour anticipation.

13. — Les conditions de reconnaissance de l'invalidité ont été rendues plus libérales, en particulier pour les anciens combattants ou prisonniers de guerre. Il suffit que l'assuré :

— d'une part ne soit pas en mesure de poursuivre l'exercice de son emploi sans nuire gravement à sa santé;

— d'autre part se trouve définitivement atteint d'une incapacité de travail de 50 % médicalement constatée, compte tenu de ses aptitudes physiques ou morales à l'exercice d'une activité professionnelle (2).

14. — Pour les assurés qui étaient titulaires d'une pension d'invalidité, la pension d'invalidité prend fin automatiquement à l'âge de 60 ans, pour être remplacée par une pension de vieillesse dont le montant ne peut être inférieur à la pension d'invalidité dont bénéficiait l'assuré.

15. — Quelques exemples :

— Soit un salarié âgé de 65 ans le 15 juin 1973, qui cotise le 1^{er} juillet (soit 168 trimestres, mais il n'en sera retenu que 136). Il demande la liquidation de sa pension à compter du 1^{er} juillet 1973. Son salaire annuel moyen ressort à 18 000 F. Sa pension annuelle sera égale à :

$$18\ 000 \times 50 \times 136 : 100 \times 150 = 8\ 160\ F.$$

— Soit un salarié âgé de 65 ans le 15 juin 1973, qui cotise le 1^{er} juillet 1948 (100 trimestres) et qui demande la liquidation de sa pension à compter du 1^{er} juillet 1973. Son salaire annuel moyen ressort à 18 000 F. Il recevra sa pension annuelle qui sera égale à :

$$18\ 000 \times 50 \times 100 : 100 \times 150 = 6\ 000\ F.$$

— Soit un salarié âgé de 61 ans le 15 juin 1973, qui cotise depuis

(Suite page III)

Hablemos de España

AS varias especulaciones de tipo político que se hacen en torno del problema español no tienen base. La reacción española que quemó la etapa democrática burguesa abriendo las puertas de España a los ejércitos extranjeros, hace tiempo que habría arrinconado a Franco y al post-franquismo si estuviera a su alcance el poder hacerlo. Pero hoy la situación ha cambiado profundamente. Es decir que no existe una solución política. El pueblo español está profundamente sensibilizado e irritado ante las agresiones brutales de las fuerzas represivas. Apenas acallado el eco del Ferrol y de Vigo como en fechas más alejadas Granada, Madrid, Asturias, el proceso de Burgos, etc., etc., se produce la agresión salvaje de que han sido objeto los trabajadores en San Adrián del Besós. Y mejor sería citar toda España puesto que no hay hogar en nuestra tierra que no esté enlutado por la muerte de algún familiar o por algún duelo que ha sido forzado a expandirse y por los millares de trabajadores que no aceptan salarios de hambre, y que se exilian también.

En la hora presente ante un pueblo que arremete sin temor a la represión no es posible hacer un ensayo de tipo abrilero (14 de abril de 1931) que consistió en traspasar el poder a la pequeña burguesía con el propósito de escamotear los anhelos populares y reprimir al socaire de la bandera tricolor.

Ha llegado el instante de liquidar el secular forcejeo entre la reacción y la libertad y la justicia social. La reacción española ha sumido nuestro país en un retraso de dos siglos por lo que respecta a la revolución industrial. La burguesía española es voraz y torpe.

Desde luego los dos polos industriales, o sea Cataluña y el Norte, tenían como misión abatir la política de los señores latifundistas que ha culminado en la España colonial de nuestros días.

La burguesía catalana aliada de los latifundistas ante el temor que le infundía el empuje del proletariado catalán, representado en aquellos históricos instantes por la Confederación Nacional del Trabajo, y la pequeña burguesía catalana con el portaestandarte de Francisco Maciá son pruebas fehacientes de que la libertad del pueblo catalán, así como el vasco, no se conseguirán al margen de la revolución social. Dejemos a un lado la etapa ominosa de las bandas de asesinos a sueldo de la burguesía catalana y la etapa abominable de Martínez Anido y Arle-

gui para hacer hincapie en el caso Maciá. En abril de 1931 Maciá renunció a la República Catalana en un instante decisivo para la historia de España. En aquella histórica hora los campesinos andaluces y extremeños estaban asaltando los cortijos.

Si Maciá no hubiese accedido a la presión de Miguel Maura que dijo textualmente «que el Poder central no podía hacer frente al mismo tiempo a la revuelta campesina y a la pseudo-rebelión de la Casa de los Canónigos» y de ahí se trasluce el origen contrarrevolucionario de la Generalidad.

Las historia sirve de experiencia cuando se la interpreta honradamente. La libertad del pueblo catalán, como el vasco, está íntimamente ligado a la libertad de toda España. Si la burguesía catalana por cuestión de aranceles se reviste del ropaje catalanista y la pequeña burguesía, plataforma política especulativa, se echan ambas en brazos de los latifundistas por temor a ser desbordados por la clase trabajadora catalana; en la hora presente que el fascismo ha tenido la virtud de exarcebar el sentimiento de los catalanes y de los vascos, no hay que incurrir en los errores señalados. Es evidente que una Cataluña Libre y una Vasconia Libre no podrían mantener en pie sus libertades ante una España feudal y colonialista. Esta cuestión es necesario preverla ya. Es a los trabajadores que les incumbe forjar la Nueva España. Y como solución al problema apuntado y al que hemos querido concederle un poco de espacio por el respeto y el cariño que nos merecen los luchadores vascos y catalanes que ofrendan día tras día sus vidas y su libertad. La solución ideal es la Confederación de pueblos socialistas de Iberia y como es lógico con la inclusión del hermano pueblo portugués.

Franco, de quien se dice hace muchos años que está en trance de muerte, no es otra cosa que un cartucho quemado y la España actual es una colonia extranjera y manejada por el capitalismo internacional.

Todo lo demás es una cortina de humo. Las papeletas de Juan Carlos — el hijo del pretendiente de Estoril — y la del hijo del sordomudo, casado con una nieta de Franco, serían barridos instantáneamente. Y una III República, repetiría los mismos errores de 1873 y de 1931.

Es la hora del Comunismo Libertario precedido de la revolución social. No cabe otra salida.

JAIMÉ BALIUS

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 10 de Mayo 1973.

C. N. T.

A. I. T.

La lucha se generaliza y se concretiza en la huelga general

La Confederación Nacional del Trabajo ante la actual situación, está por la Huelga General Revolucionaria, con lo que la Federación Local de Barcelona se une con la lucha de San Adrián del Besós y su comarca.

La lucha de los obreros de la construcción determina el carácter activo e indefinido de esta huelga, en la que deben converger, todas las aspiraciones y luchas de la clase obrera, capas populares, estudiantado y pueblo subyugado.

El sindicalismo-revolucionario está por la auto-organización de los trabajadores y la emancipación por sí mismos, que en este caso concreto se traduce en la Huelga General que potenciamos a nivel provincial, regional y peninsular, sea auténticamente revolucionaria, es decir que crea una situación en la que ya no es posible volver atrás, al mismo tiempo en que el combate no pueda ser recuperado por la burocracia. ¡Todo el poder de decisión para las asambleas de los trabajadores! ¡Todo el poder de las posibles victorias, a los órganos auto-gestionarios de los trabajadores mismos!

Consideramos irresponsable y nada propio de los deseos de los trabajadores, dar consignas de una Huelga General sin decir por donde pasa y qué formas de lucha toma, así como es contrarrevolucionario querer darle una forma de pacto interclasista, parlamentario-burguesa de las diversas fracciones de los burócratas que sueñan en sustituir a la actual clase dirigente por otra nueva.

Para la C.N.T. la lucha de todos ha de fundamentarse en la solidaridad activa y la acción directa como medios de conseguir una real paralización del sistema de producción y servicios. Es preciso que en cada fábrica, empresa, tajo, barrio, escuelas, institutos, facultades, mercados y calles se formen piquetes de autodefensa, control y ataque, que extiendan y consoliden toda suerte de ocupaciones y asambleas. Ahora bien, todo esto llevaría al fracaso si no se paran los diversos sistemas de transporte y energía eléctrica, esqueleto en que se basa la sociedad industrial. Los capitalistas sin que funcione su proceso productivo, cuando los medios de producción están en manos de los mismos trabajadores, sólo les queda el histerismo de lanzar al Estado contra nosotros, por ello el grito de abolición de las fuerzas represivas y tribunales del Estado, no es un grito sólo contra la actual represión policíaca, que ha asesinado a dos compañeros en la Central Térmica del Besós, sino que es el objetivo que determina el enfrentamiento generalizado entre los trabajadores y sus opresores en todo movimiento revolucionario.

¡A la huelga general revolucionaria!

¡Patronos asesinos, basta de crímenes; Justicia proletaria!

¡Por la liberación de los presos! ¡Abajo la C. N. S.!

¡Muerte al capitalismo y al Estado; Viva el Comunismo Libertario!

Federación Local de Barcelona de la Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.).

Barcelona, 10 de abril 1973.

Las obras y los días

por FONTAURA

EL HAMBRE

Es algo escandaloso — ha dicho el Director general de la Organización de las Naciones Unidas para la Alimentación y la Agricultura (F.A.O.) — que en el 1973 el hambre pueda amenazar de nuevo toda una parte del mundo. Si la próxima cosecha de cereales no es abundante, habrá grandes dificultades y gran déficit alimenticio. Incluso puede decirse que el hambre se halla ya a las puertas de la India y de diversos países del Africa Occidental». René Dumont hace alusión al problema en su obra recientemente aparecida: «La Utopía y la Muerte». En la India ya son frecuentes las manifestaciones de protesta ante la insuficiencia de la alimentación. No hace muchos días, cerca de Bombay, una manifestación agrupando cinco mil personas, tuvo un choque con la policía, a consecuencia del que hubo algún muerto y varios heridos. El hambre persistente es para despertar la desesperación, y con ella tremendas consecuencias. Ya en esta situación es harto difícil poder dar efectividad a una filosofía de no-violencia, como precisamente en la India, había predicado Gandhi con singular ahinco.

Parece ser, según recientes estadísticas, que los stocks de reservas en cereales, en países de economía pujante, como en el caso de los Estados Unidos, han disminuido bastante en relación a lo que representaban hace unos cuantos años. Aducen que el factor demográfico juega papel considerable. Y si ello acontece en los considerados como países ricos ¿qué cabe pensar de aquellos subdesarrollados? Por parte de referencias oficiales de aquellos que, como el Director de la citada entidad internacional, se hallan bien plazados para conocer el problema en todos sus detalles, los países ricos no se muestran muy generosos». Lo de siempre: en congresos internacionales se hace derroche de elocuencia y de promesas, pero ya en la realidad no es igual.

Se pone de relieve que en la totalidad de países depauperados existe un acusado retraso en lo relativo a la técnica que podría asegurar, con su aplicación, un considerable aumento de la producción. Pero sería ya ir más allá de lo que en puridad no son más que

migajas que ofrecen los países ricos a los de economía bien deficitaria. En torno al particular es evidente que nosotros podríamos entresacar contundentes deducciones. Pero resulta más eficiente que ellas emanen de personas vinculadas al orden político-económico oficial que interviene en tales cuestiones. Decíale hace poco el elemento responsable antes citado a un redactor del diario «Le Monde»: «Ciertamente, por ahora, la atmósfera que hay en los Estados Unidos al respecto de la ayuda internacional no es muy buena. En Europa el clima ya es mejor; pero no se hace mucho más, a excepción de los países escandinavos... ¿Acaso es normal que en muchos países subdesarrollados, con el progreso, los ricos se hagan más ricos y los pobres más pobres.»

EN TORNO AL IDEAL ANARQUISTA

Se ha procurado en esta sección reflejar los resultados de tener *antena* puesta en el plan de captar matices de una o de otra naturaleza que a las apreciaciones ácratas hagan referencia. En más de una ocasión hemos citado «Cahiers de l'humanisme libertaire», ya que en sus páginas hemos hallado iniciativas, o puntos de mira merecedores de una serena reflexión. En el número correspondiente a los meses de enero y febrero, destaca un llamamiento con el denominativo: «Pour une école de pensée libertaire». Se nos dice que por parte de unos cuantos hay la decisión de constituir el citado organismo, con miras a poder influir útilmente en el curso de la evolución humana. Se puntualiza que los iniciadores del proyecto no tienen la pretensión de renovar, en el orden doctrinario, los elementos de base aportados por el libertarismo, por nuestros grandes antecesores. Se trata de «enriquecer», de «poner al día». Hay en el llamamiento conceptos marcando insuficiencia por parte de la corriente social fundamentada en los Proudhon, Bakunin, Kropotkin y otros pensadores antiautoritarios. Se puntualiza que la tarea a realizar implica un trabajo colectivo sostenido por estudios, análisis, labor metódica, etcétera. Tras unas consideraciones encaminadas a mostrar lo que resta importancia a la idea libertaria, o anarquista, el llamamiento con-

cluye expresando: «Rogamos, a los que comprendan la utilidad de nuestra iniciativa, que nos escriban, diciéndonos en que disciplina sociológica pueden participar en tal empresa.»

Para quienes ya de tiempo venimos propiciando, verbalmente y por escrito, lo aconsejable de poner al anarquismo, singularmente en la modalidad sociológica, a la altura de la cultura contemporánea; quienes decimos que si nuestros clásicos, los Bakunin, Kropotkin, Reclus, Mella, Prat, entre tantos, nos ofrecieron el ejemplo de que ellos estaban a la *page* de la cultura de su tiempo, nosotros, en todo lo posible, hemos de imitarles, no cabe duda que ha de complacernos llegar a un buen resultado lo que pretende el llamamiento de «Cahiers de l'humanisme libertaire». Lo que ya no sería de desear, por su carácter de limitación, es que el iniciador o iniciadores del proyecto lo vieran reducido a restringida acción de grupo. No obstante, nada tendría comienzo si gravitara como una obsesión el handicap de los inconvenientes. ¡Bueno es el iniciar y moverse, hacer algo, en suma!

Convendría, ya en un sentido internacional, publicar una revista, o boletín, en donde se expusieran, en torno al anarquismo en general, iniciativas, opiniones; donde se cambiaran impresiones, por supuesto, en tono sereno y reflexivo. Algo encaminado a vigorizar las ideas y el movimiento anarquista. Ocasión para dar a conocer pensadores, sociólogos, economistas, etc., de nuestros días, en cuyas obras haya matices, detalles interesantes para ser asimilados a nuestras concepciones. Si Kropotkin, pongamos como ejemplo, tuvo este criterio de asimilación para ir vertebrando las opiniones expuestas en su obra fundamental «El Apoyo mutuo», y su no concluido libro, la «Ética» ¿por qué no hacer lo propio ahora, en cuanto a instructivo? Decía hace ya algún tiempo, en artículo de nuestra prensa, un compañero de los que más ojo avizor tienen puesto en la cultura contemporánea, que por parte de los libertarios apenas si se conocían las obras de Eric Fromm. Hace poco, en un estudio de Koechlin, en la revista «Reconstruir», decía el autor del trabajo que el filósofo alemán, fallecido no hace mucho, Karl Jas-

pers, es bien poco conocido en nuestros medios libertarios.

Si, pongamos por caso, al llegar el aniversario del fusilamiento de Francisco Ferrer, al propio tiempo que se hace alusión al hombre y se presenta referencia de los métodos de la Escuela Moderna, ¿acaso no convendría decir algo de los progresos actuales en pedagogía, superando lo que en la etapa de Ferrer existía a este respecto? En torno a la materia pedagógica el profesor y escritor norteamericano, Paul Goodman, que por cierto es afín con el anarquismo, tiene obras de interés a este respecto. De suma importancia es lo relativo a Summerhill, como los estudios que acerca de la psicología del niño tiene publicados el notable psicólogo y pensador, Piaget.

En suma: si en verdad se toman en serio las ideas anarquistas, en reuniones al efecto, o en publicaciones libertarias, es menester llevar a cabo tareas fundamentadas en el estudio y la reflexión. ¿Qué no todos los considerados anarquistas son estudiosos? Es cierto, pero no lo es menos que un ideal puede tomar auge y notoriedad en razón directa con el impulso de cuantos propicien una efectiva superación mental de sus componentes.

EL CENTENARIO DE RUDOLF ROCKER

Se cumplieron el pasado mes de marzo los cien años del nacimiento de uno de los elementos intelectuales más eminentes del anarquismo. Su talento, su sensibilidad, abarcaba las más diversas facetas. No en balde se ha dicho de Rocker que, como los humanistas del Renacimiento, sus conocimientos tenían raigambre universalista. La historia, la literatura, la biografía, la ciencia, la filosofía, el arte, la sociología, la economía. En todo demostraba tener un criterio ecuaníme, un juicio sagaz, matizado por un expositivo fondo de bondad; rezumando nobleza de corazón en sus escritos. En lo biográfico, su libro «Johan Most» nos adentra en la conciencia de aquel hombre de naturaleza rebelde, de espíritu inquieto, batallador, sabiendo expresar a maravilla sus anhelos. En «Max Nettlau, el Herodoto de la anarquía», notamos el modo de ser del sabio, incansable en sus estudios. Pero es en «Nacionalismo y Cultura» que asombra el dilatado horizonte intelectual de Rudolf Rocker.

CRONICAS DE LA AMERICA LATINA

ARGENTINA

El retorno del peronismo

(Continuación)

A nadie más que a los partidos políticos «democráticos», con el apoyo del comunismo, les cabe la responsabilidad de que la juventud, huérfana de toda ilustración sobre lo que en realidad fue el peronismo, haya resultado factor decisivo en el triunfo del mismo, y tanto que, se afirma, en aplastante mayoría se votó a favor de esa fuerza (1).

El peronismo obtuvo la victoria el 11 de marzo, pero, como se habrá podido apreciar, la victoria no le pertenece en exclusividad. No ganó por propia gravitación. Ni aun siquiera, como tan fácilmente se afirmaba reiteradamente, por el hecho de que los gobiernos que le sucedieron en el poder hayan pecado de incapacidad para realizar bienestar, o por que haya sido suplantado por dictaduras. Ya hemos dicho que la actual situación del pueblo argentino no es mejor que las vividas con anterioridad, pero también hemos dicho que tampoco es peor que lo vivido bajo otros gobernantes. Y si bien es cierto que soporamos un tipo muy particular de dictadura, también es verdad, y por ser verdad hay que decirlo, que ésta que padecemos no puede ser comparada con la dictadura peronista ni con otras que los argentinos hemos conocido. Lo que ocurrió es que para halagar al peronismo, en procura de quitarle votos, se cargó las tintas en perjuicio de todo los que otros hicieron desde el año 55 a la fecha. Es decir, se hizo demagogia, demagogia de la peor. Viejos y nuevos políticos tenían prisa por volver a los puestos públicos. Y así procedieron. Nada ni nadie fue capaz de poner freno a ese enfermizo afán de poder. Se mintió sin recato alguno. Se distorsionó la historia de las últimas décadas para, sin tener para nada en cuenta lo más elemental de los valores morales que debieran observar cuantos se pretenden conductores de pueblos, acomodar hechos y consecuencias al interés de cada partido y a la particular apetencia de cada dirigente político. Así resultó posible presenciar como el Frente Justicialista de Liberación, inspirado por el peronismo, se integraba con agrupaciones políticas de extracción radical, conservadores, socialistas revolucionarios,

centristas y toda una extensa gama de pequeños partidos de nítida filiación marxista (2). Vale decir, un frente que, más que coincidencias de partidos, fue una verdadera y vulgar mezcla de intereses y bajas ambiciones políticas. Así, una vez más ha triunfado el peronismo. Pero ha sido un triunfo que sus adversarios, convertidos en meros pescadores de votos, se lo sirvieron en bandeja, con el agregado de que la mejor tajada, como era de preveer, fue para los peronistas, quedando las migajas, bien magras por cierto, para sus ocasionales aliados.

**

Las elecciones han pasado. Nosotros hemos intentado ofrecer una explicación del porqué de sus resultados; intento que no sabemos si ha sido logrado. Pero lo cierto es que la victoria ha correspondido a una fuerza política que, como ya lo hemos dicho, representa a los momentos más ignominiosos vividos por la Argentina en sus

últimos treinta años. Pero la gravedad de la cuestión no está en los resultados del comicio. El problema, el verdadero problema se presentará tan pronto asuman — el 25 de mayo — el poder los nuevos gobernantes. ¿Cómo frenarán la terrible inflación que padece el país?, ¿cómo pondrán coto a la carestía de la vida, a la desocupación obrera? Y, sobre todo y muy primordialmente, ¿qué harán para terminar con la subversión, con el terrorismo que se agiganta de día en día y que no obedece sólo a meras y accidentales motivaciones de tipo económico, sino a otras finalidades perfectamente establecidas?

El peligro inmediato consiste, indudablemente, en la posibilidad de que el peronismo recurra a las mismas prácticas de gobierno que usara anteriormente, ante lo cual cabría que nos preguntáramos: ¿qué harían en tal caso las fuerzas armadas?

Los argentinos estamos ante nuevos y graves peligros: Posibilidad de nuevos golpes militares, y

también, cosa nada difícil, ante la posibilidad de que terminemos bajo un régimen tipo nacional-socialista o cosa parecida, o peor. Que de todo puede pasar en Argentina de hoy en adelante. Pero de todo lo que ocurra solamente habrá que responsabilizar a la turbia y baja politiquería puesta una vez más al servicio de todos los ambiciosos de poder. Sin olvidar, desde luego, la indiferencia de los trabajadores y demás sectores sociales que espiritualmente aburguesados, dejan hacer a sus enemigos.

Así estamos hoy los argentinos. Y por eso triunfan los mercaderes de la política y los partidarios de todas las aventuras esclavizantes.

CORRESPONSAL

(1) Se estimó en dos millones y medio la cantidad de jóvenes que votarían por primera vez en las elecciones cumplidas.

(2) Los comunistas no figuraron como partido, pero incitaban a apoyar el Frente.

CHILE

El campesino en actitud libertaria

NOTICIAS provenientes de Chile dan cuenta de la actitud positivamente libertaria de los campesinos. El gobierno demagógico del presidente Salvador Allende, había prometido la reforma agraria al estilo soviético, es decir, que los predios confiscados serían del Estado, y por lo tanto, los granjeros pasarían a ser empleados públicos. ¡Todos a trabajar para el gobierno! En esa inteligencia, para preparar los ánimos, se promocionó la visita del dictador cubano Fidel Castro. El barbado peligro rojo de América trabajó para su hermano de causa y trató de fanatizar al campesinado en la teoría de la omnipotencia del Estado como dueño de vidas y haciendas.

Una verdadera ola de descontento se hizo sentir. Entonces Allende creyó necesario postergar la famosa «reforma agraria», y comenzó un trabajo de precalentamiento para consumir el sueño del Estado socialista, pero los campesinos han demostrado que

ya no aguardan más, y comenzaron a ocupar por su cuenta los predios que son explotados.

En los diarios de semanas pasadas están las informaciones emanadas de agencias noticiosas generalmente bien documentadas. Esas noticias dan cuenta de que en Melipilla los campesinos tomaron la dirección de granjas y montan guardia en fogones nocturnos, cubiertos con ponchos para protegerse del frío. Como llama la atención que los obreros rurales tengan que hacer guardia a la intemperie, debemos aclarar que ello se debe a que el gobierno Allende arresta a los agricultores que toman posesión de las tierras de sus amos, en flagrante traición con sus principios tan pregoados en la campaña política que lo llevó al poder.

Es así como dice el cable:

« Muchas fincas, entre Melipilla y el puerto de San Antonio, en el Pacífico, están bajo control de los campesinos, que protestan porque un juez local arrestó a 39 agricultores que intentaron tomar

la finca Millahui, de 50 hectáreas, propiedad de una viuda residente en Santiago».

Es así como se desvanecen las esperanzas del proletariado chileno.

El gobierno que había sido paladín de la reforma agraria, ahora los mete presos por querer hacer realidad la promesa gubernamental, pero como los comunistas dicen que hasta la mentira y la farsa son útiles a los fines del Estado, al señor Allende le importa un rábano que se contradiga con la realidad que ahora vive su pueblo.

El presidente del Comité de los Trabajadores declaró que los campesinos no quieren más demoras, agregando que aspiran a negociar la compra de las tierras directamente con el propietario, sin intervención del Estado.

He aquí una hermosa lección del campesinado chileno, consciente de lo que representa la tutoría del gobierno en el patri-

(Pasa a la página 4)

En 1909 : Lecciones y consecuencias de la «Semana Trágica»

EL día anterior al comienzo de aquella aciaga semana, «El Progreso» evocó en su editorial «Remember» la quema de conventos de 1835. El fermento anticlerical era muy fuerte. La animosidad popular había crecido después de la repatriación de órdenes religiosas instaladas en Cuba y Filipinas. Su poderío e influencia eran tales que incluso Canalejas intentó, sin éxito, reducirlos. Aunque unas cubrían, relativamente, los grandes vacíos que en el campo de la enseñanza y de la asistencia social eran de la competencia del Estado, el resentimiento antirreligioso no matizaba. El respeto y la ayuda de los revoltosos a los hermanos de San Juan de Dios fue una de las escasas excepciones. No hay duda de que la rivalidad con las

«escuelas laicas» contribuyó a la destrucción de los centros religiosos de enseñanza.

El pósito anticlerical acumulado se sumó a la impopularidad de la guerra de Marruecos. La gente recordaba todavía la vuelta de los espectrales repatriados de las colonias a finales de la centuria. Los «avalots» de las quintas se habían sucedido en Barcelona desde el siglo XVIII.

La chispa fue el embarque de los reservistas en el puerto de Barcelona. La desolación de tantos hombres, muchos ya casados, no podía paliarse entregándoles cigarrillos y medallas, como hacían damas de familias acomodadas, «cuyos hijos — comenta Connelly — podían pagar las 1.500 pesetas necesarias para quedar exentos del servicio militar.»

¿Cómo reaccionó el gobierno ante la magnitud de los sucesos de 1909? Enviando a Barcelona al fiscal del tribunal supremo y al nuevo gobernador, Crespo Azorin Camigo de La Cierva, cuyo desconocimiento de la realidad y las instrucciones que traía irritaron a Cambó. Como recuerda Benet en su incuestionable monografía «Maragall davant la Setmana trágica», Barcelona no se llamará «La ciutat del perdó». La tempestad había sobrevenido porque, en palabras del poeta existía «la turba dels baix» y «la turba conservadora». Del libro «La Semana trágica» de la historiadora norteamericana se colige que la actuación de los tribunales fue más bien confusa, sin que llegaran a la raíz del mal ni a clarificar del todo unos sucesos que, desde nuestra perspectiva, aparecen inconfundibles. De los diecisiete condenados a muerte sólo cinco fueron ejecutados: excepto Ferrer y tangencialmente Baró, los demás eran tipos sin relieve, no los auténticos líderes, ni siquiera los hábiles inductores. Uno de ellos, el carbonero Ramón Clemente García, de veintidós años, era casi un subnormal y había iniciado una danza macabra con una de las momias desenterradas. Parece que el gobierno perseguía un escarmiento general en la cabeza del chivo expiatorio: Francisco Ferrer Guardia. Este pedagogo ácrata era una personalidad un tanto desconcertante. Buen especulador de Bolsa, a través de su «Escuela Moderna», laicista y anarquizante, había ganado un predicamento de teórico revolucionario. Sin embargo, el personaje

era mediocre y su mayor virtud sería el empecinamiento. Pero su leyenda, desplegada por todo el mundo después de su muerte, influyó sin duda en la decisión del gobierno de considerarle una especie de «génie du mal». Aunque había participado en el intento del regicidio de Mateo Morral, su estrella se había ido apagando, y Ferrer fue enemistándose con unos y con otros. No en vano su fanatismo masónico llegaba al punto de condenar por conservador al Gran Oriente Español. Sólo su «charme» de hombre galante se mantenía, por lo visto, intacto.

Apóstol de la huelga general, se interesó los primeros días por el curso de los sucesos, pero, escéptico, y temeroso (estaba sometido a una más o menos constante vigilancia policial), volvió a su retiro del Maresme, de donde ya no se movió hasta que fue detenido. Por su pesimismo sobre los acontecimientos unos jefes radicales le afearon su espíritu derrotista en aquellos momentos de gran fiebre revolucionaria. Connelly — como otros cronistas coetáneos — encuentra «pocos datos firmes» para una condena tan severa. Aparte sus implicaciones con ciertos activistas de la revolución, no se explica que le condenaran como máximo dirigente de la revuelta. Fabra Ribas — uno de los cerebros que planeó la huelga general —, Rovira y Virgili y otros negaron la participación efectiva del creador de la «Escuela Moderna» en los sucesos de la «Semana trágica». En cambio, la historiadora señala que ciertos radicales, inductores o participantes en primera línea en aquellos sucesos revolucionarios, salieron bien librados porque, aparte de la dificultad de encontrar unas pruebas definitivas, «contaban con jueces y ministros simpatizantes». Para exonerarse de una culpabilidad que era «vox populi», Emiliano Iglesias y sus colaboradores no dudaron en atestiguar contra Ferrer en el proceso; se comprende entonces la acusación de delatores que los anarquistas lanzaron contra el lerrouxismo. Un oficial de la guardia civil escribió que Ferrer y Guardia, al conocer la sentencia, muy sereno, exclamó: «Me fusilarán por las palabras de cuatro radicales». De éstos sólo Zurdo Olivares, entre los dirigentes, fue condenado a cadena perpetua.

Connelly Ullmann aporta nuevas pruebas sobre el tan debatido tema de la «entente» secreta

entre Lerroux y el jefe liberal Moret para desvirtuar el catalanismo. Sobre este movimiento, la autora — y es quizá de las escasas objeciones que me inspira su extraordinaria monografía —, hace un planteamiento demasiado restringido a los partidos de filiación, entonces, regionalista, sin advertir que las dimensiones del movimiento trascendían a los simples grupos políticos.

Las consecuencias de la «Semana trágica» marcaron un retroceso en la evolución moderada de ciertos políticos de la Restauración y en la misma sociedad. La crisis de la «Lliga», que irá cristalizándose en el conservadurismo, y las tensiones y escisiones de los partidos dinásticos no fueron menos graves que la marginación política durante veintitantos años de la mayoría de los obreros, que acentuaron su apoliticismo, su anarquismo utópico y su entrenamiento para la «acción directa». Con el cierre de las escuelas laicas no se resolvió el problema del analfabetismo. La propia Monarquía temió por sus cimientos, como confesó Alfonso XIII a Gabriel Maura, y el rey tuvo que «sacrificar» a Maura.

Al centrar el infortunio del país en el «caso Ferrer» y no en los problemas más o menos agudos, se jugó una carta que no favoreció el reformismo. La cerrazón de algunos llegó a extremos pintorescos. Connelly reproduce un texto inefable del periódico carlista: «Entre un obrero que no sabe leer y otro que lee periódicos ateos y anarquistas que atacan... todos los principios fundamentales del orden social, preferimos siempre y en cualquier caso al primero». No hay mayor signo de impotencia de la propagación del propio ideario que el contentarse con el sucedáneo del analfabetismo, como hizo «El Correo Catalán» en el año 1909.

Otra consecuencia también grave fue la desertión o el arrumbamiento de otros grupos obreristas dentro de «Solidaridad Obrera», que, poco a poco, se convirtió en un feudo exclusivamente anarcosindicalista.

Aparte el valor documental, la erudición precisa y exhaustiva, la «Semana trágica» es un texto de un interés histórico y político.

Albert MANENT

De «La Vanguardia» de Barcelona.

Crónica de América Latina

(Viene de la página 3)

monio que es común a los que trabajan la tierra.

Los planes de instaurar un superestado en Chile, donde «el partido y el gobierno» disponen de todos los privilegios, se le ha quedado en aguas de borrajas al señor Allende.

Un pueblo que ha sufrido, que conoce de cerca a los que le vienen a quitar lo poco que tiene, ha madurado lo suficiente como para no dejarse arrastrar por el totalitarismo de un presunto salvador de los pobres.

Los chilenos han tomado conciencia de lo que significa la «Reforma Agraria», y no van a transigir con el cuento de la omnipotencia del Estado.

Ya lo dijeron claramente. Juntamente con la decisión de no tratar con el gobierno, sino con los dueños de las propiedades, para enajenarlas con sentido colectivo de trabajo rural expresaron: «No queremos convertirnos en empleados del Estado y pasar de un patrón particular a otro: el Estado.»

Aprendan de memoria los impostores esta lección que están dando los campesinos de Chile. Puede ser el comienzo de un despertar. Y es necesario que la postura libertaria de los hermanos chilenos haga peligrar muchos figurones que en base a doctrinas dictatoriales, en épocas de elecciones se cubren con la piel del cordero.

(Extraído de «Tierra y Libertad» de México.)

Aunque en la cruz te tengan que clavar

No hay que hacer filigranas con el verso.
El poeta se debe a la verdad;
y hay que decirla de cara y de reverso,
aunque en la cruz te tengan que clavar.

Y hay que buscarla donde esté escondida:
en el cielo, en la tierra y en el mar;
y dar en su defensa tiempo y vida,
aunque en la cruz te tengan que clavar.

Al tirano, hay que decirle que es tirano;
que es tartufa la Iglesia en la verdad;
que opresar cuerpo y mente al ser humano
es infamia ambiciosa y es maldad.

Y hay que gritarlo fuerte, como trueno,
que descargue en la voz la tempestad;
sin miedo al trascender, con el mirar sereno,
aunque en la cruz te tengan que clavar.

Quien niega libertad, roba derecho
que tiene todo ser a disfrutar.
La cárcel y el garrote que se ofrece
a quien da el pecho,
¿quién el atributo al poderoso da?
¿La fuerza que se toma el privilegio,
con la arrogancia bruta de matar?
Y eso hay que callarlo como mansos
de un rebaño sin par?

A gritarlo sin tíviez y con coraje;
contra toda opresión a batallar
dando prueba varonil de hombría y de linaje
aunque en la cruz te tengan que clavar.

La guerra, ¿a quién sirve, quién la inventa?
¿Quién al hombre al paso hace marchar?
Solo al poder y al capital les cuenta
y a la gloria nefasta de casta militar.

Matar, sin saber que el vecino,
no nos conoce e ignoramos a la vez;
que hacia la redención hacemos unidos el camino
y es la ley de la fuerza sola regla de tres.
Y, ¿es ley acatar la injusticia,
ser del ramal llevado, dejarse encadenar?
Yo me niego por ley de mi justicia
aunque en la cruz me tengan que clavar.

Mientras el pobre, en un vivir esclavo,
uncido al carro de vil explotación,
remacha en la miseria el servil clavo
soñando igualdades de una liberación.

Y si rebelde en la lucha implacable,
defiende su albedrío y libertad
toda la opresión — jauría despreciable —
con sanguinario diente quieren despedazar.

¿Y hay que callar crimen y tiranía,
al fuerte dar más fuerza en su maldad
dejarse atropellar día tras día
sin gritar de pie firme la verdad?

Yo la clamó con toda gallardía
aunque en la cruz me tengan que clavar.

Roque LLOP

Abril 1973.

Ensanchemos los horizontes

El ensanchamiento que preocupa a este mortal, no es el separarse de la huella vislumbrada por las ideas y trazada por el movimiento de influencia anarquista. El ensancharse, es superarse. La historia de agrupaciones específicas que creyéndose haber alcanzado las más altas cumbres se anquilosaron por no abrirse luces al exterior, es conocida. Si moverse como los cangrejos, caminando para atrás, no es aconsejable, atrincherarse en la rutina por no perderse en lo desconocido lo es aún menos.

El ritmo de progreso requiere una continua renovación. Los primeros combates librados por el movimiento anarquista tuvieron por principal objeto mejorar las condiciones de los productores que a pesar de las 12 horas y más de trabajo extenuados y mal tratados, no se les pagaba para mal comer. En los países subdesarrollados esta lucha debe continuar. Pero en los países en desarrollo y gran desarrollo, el movimiento debe ocuparse de otras capas de la población y problemas más trascendentales. Si hace cien años el obrero con su máximo esfuerzo y el ingeniero con sus diplomas podían mal vivir, escuchaban las ideas que los incitaba a la lucha con atención; al mejorarse las condiciones de vida el motivo económico dejó de ser un factor de rebeldía como lo fue en el pasado. Y el problema está en vislumbrarlos y afrontarlos.

El estado de parálisis en que patina el movimiento obrero tiene sus causas al respecto; conocida es la actitud de agrupaciones anarquistas que bajo pretexto de no perderse en las masas se lavan las manos. El marxismo que hizo creer al obrero que por el sólo hecho de ser obrero es el mejor y más completo de los humanos, lo convirtió en un creyente, después a luchar por el cambio de religión y de gobierno; pero no a liberarse del engaño y la tiranía que sobre él ejercen. Y si al respecto algo se hace, con una visión más amplia del sentido de asociación y táctica mejor estudiada mucho más se podría hacer.

La educación con que se embrutece a las juventudes, la preocupación de los primeros internacionalistas no ha sido igualada ni acaso alcanzada. Al respecto se hace una propaganda esporádica. Pero no una propaganda penetrante, concertada y permanente. La mala educación — se ha dicho — empieza en la canción de cu-

na, las diversas religiones aun se empeñan en hacer creer en la virginidad de María, antes y después del parto; en los cuarteles se embrutece a las juventudes haciéndoles creer que las guerras propagadas y provocadas por las altas finanzas son para ensanchar la nación y mejorar la situación de sus habitantes y que la educación militar es para ganarlas antes de tirar un tiro. En las universidades y en todo lo que abarca la escolástica oficial, se premia con diplomas y ascensos a los que mejor saben mentir.

Para la educación en las diversas ramas del saber, se ha de tener en cuenta el nivel cívico. Si la literatura, el arte en sus diversas variaciones, para los pueblos que rompieron con los poderes absolutistas, puede ser un placer recreativo y educativo; para los pueblos que aun son prisioneros de los poderes absolutistas, la literatura como las diversas manifestaciones del arte y el saber sin espíritu de acción, sera una adormidera diletantista.

Si en su visión lejana, espíritu de asociación y de acción no superamos a los primeros internacionalistas, como mínimo esforcémosnos por ensanchar los horizontes para no patinar y morir de asfixia por falta de luces al exterior.

SERAFIN FERNANDEZ

En torno al comunismo. Nueva sumisión del proletariado.

En edición económica para facilitar la propaganda libertaria. Trabajo documentado, útil para prevenir contra el comunismo autoritario a los trabajadores españoles. Folleto especial para ser leído y hacerlo circular entre emigrados económicos. Precio del ejemplar: 50 céntimos de franco. Por correo no serán servidos menos de cinco ejemplares.

Pedidos al Servicio de Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75026-Paris,

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»

«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.

Precio, 12,00 frs.

ECOS Y NOTICIAS DE LAS

Nueva reaparición de «Solidaridad Obrera» en Barcelona

En su Editorial del 11 de abril de 1973, se expresa como sigue:

«**SOLIDARIDAD OBRERA**» sale de nuevo a la calle. Un Comité Permanente Pro-Huelga General Revolucionaria elegido por la Local de Barcelona tiene la responsabilidad de hacer salir la «Soli» de la CNT-AIT durante el actual movimiento de luchas sociales. Este Comité se encarga provisionalmente de tal labor. Las deficiencias que puedan haber son entera responsabilidad de nosotros, que constituimos este Comité, en modo alguno serán responsabilidades del conjunto de la Organización Confederada. Apuntamos que la Confederación Regional del Trabajo (Cataluña) está haciendo todo lo posible para que lo más pronto que se pueda la edición de «S. O.» se normalice, hoy como hoja diaria y en otro momento como semanario confederal.

¡Compañero: Lee, discute y divulga esta hoja volante de la C.N.T.!

¡Abajo la prensa burguesa!
¡Viva la prensa obrera!

10 de abril de 1973. — Comité Permanente (CNT-AIT) de Barcelona Pro-H.G.R.

♦♦

HACIA LA HUELGA GENERAL REVOLUCIONARIA DE TODOS LOS TRABAJADORES

A los 34 años de la derrota de nuestro proletariado, en verdad se perdió una batalla pero la guerra continúa, por el ejército fascista de Franco al servicio de los capitalistas se produce una situación de crisis del régimen — fruto de las movilizaciones y luchas directas generalizadas de los últimos tiempos (Burgos, Madrid, Seat, Ferrol, Vigo...) — que se concretiza en un movimiento de lucha revolucionaria de la clase obrera, las capas populares, el estudiantado consciente y el pueblo subyugado en la provincia de Barcelona. Es preciso que todos estemos en la lucha para conseguir que este movimiento se

extienda por toda Cataluña y a todos los territorios del estado español. Este combate generalizador — que a partir de Huelgas Generales basadas en la Acción Directa colectiva y la más rigurosa Solidaridad a nivel de localidad o comarca (San Adrián del Besós, Badalona, Sardanyola...) se vayan transformando en una auténtica H. G. provincial — no puede ser una «jornada de lucha» **DECRETADA** por las diversas fracciones de la burocracia, que se reclama «dirigente» de los trabajadores, sino el avance real de la lucha de clases y la generalización de las huelgas (Obreros de la Construcción, Metalúrgicos, Camioneros, Estudiantes, Trabajadores de la Enseñanza, etc...) que han de construir una verdadera Democracia Directa en el seno del proletariado y todos los trabajadores en lucha que pase por:

— una Alianza Obrera Revolucionaria en que además de la CNT estén todos los trabajadores organizados o sin organizar en forma de Comités Unitarios de Base para la **HUELGA**, que tomen como plataforma de lucha los acuerdos de las asambleas de empresa, tajo, barrio o localidad. — la necesaria **CONVERGENCIA** de las luchas en una Huelga General ni abstracta ni pro-pactos interclasistas (República burguesa, democracia parlamentarista...) sino del todo **REVOLUCIONARIA**, es decir, que sea capaz de dar un golpe colectivo y directo de todos los trabajadores contra el capitalismo en España.

La CNT — siguiendo las enseñanzas de las grandes batallas del proletariado ibérico a través de más de un siglo de luchas — ha sacado a partir del análisis de la actual situación y sus condiciones la conclusión de que la victoria proletaria no viene determinada por el hecho de que con una sola Huelga General Revolucionaria a nivel de nación se acaba de golpe con el capitalismo del país, sino que la CNT ve que toda H.G.R. sea nacional o de una zona del país es un paso más hacia adelante para la abolición de la socie-

dad de clases y explotación del hombre por el hombre. El hecho que de producirse lo vemos como una contrarrevolucionaria desmovilización de la lucha de los trabajadores es el que este combate obrero y popular fuese dejado al aire, sustituyéndolo por una simple «jornada de lucha» sin continuidad para que los partidos más reformistas probarán su «capacidad» de convocatoria de masas y jugaran con el fervor y la sangre que en estos momentos bravamente ponen en la lucha los trabajadores.

La militancia de la CNT no quiere en modo alguno boicotear el Paro General de hoy (11 de abril), lo que desea es que el éxito de tal convergencia en la lucha ponga en marcha un **COMBATE DIARIO** y **PROGRESIVO** que con el esfuerzo de todos vaya avanzando hacia un poderoso golpe contra el Estado franquista y el capitalismo que lo financia.

Para la CNT los problemas fundamentales a resolver positivamente son: la Alianza Re-

volucionaria de los Trabajadores en una lucha anticapitalista frontal; el funcionamiento real de la más estricta Democracia Obrera y Revolucionaria en toda asamblea, paro, piquete o manifestación; la revocabilidad de toda delegación. En el momento en que se decida la formación de piquetes de auto-defensa, control y ataque; la edición de Prensa obrera que informe sin manobrerismo ni sectarismo de ningún partido político; la unidad de acción revolucionaria y la libertad de expresión de todas las corrientes de opinión y propaganda de los trabajadores, sin ningún poder arbitrario que prohíba la labor político-social a cualquier organización o grupo de lucha de los trabajadores.

¡Sólo la asamblea decide!
¡Conduzcamos las luchas desde la base, de abajo hacia arriba!
¡Por la autogestión a todos los niveles de la sociedad!
¡Discutamos, acordemos y pasemos a la acción!
¡Con la Acción Directa de los trabajadores avancemos hacia la Huelga General Revolucionaria!

¡Viva la lucha de todos!

La CNT del Interior informa

La industria del montaje

EN la industria del montaje trabajan aproximadamente 150.000 obreros en condiciones muy penosas. Al terminar la guerra, el porcentaje de los sectores industria y agrícola era aproximadamente de un 30 y 6 por 100 respectivamente, estando la industria semidestruida. Esta situación dura hasta el acuerdo de las bases con EE UU. en 1953, momento en que desaparecen las restricciones a la importación y el capitalismo ha tenido suficiente tiempo para establecer la reconstrucción con la acumulación primitiva de capital debida a la superexplotación de la clase obrera. Esto da lugar al nacimiento de una industria nueva en el país: la industria del montaje. Antes de la guerra todo montaje de industria estaba hecho por empresas extranjeras (Siemens, Telefunken, Brown, Boveri, etc.). La actividad del montaje en la década del 50 se ocupó casi exclusi-

vamente en la reconstrucción de las fábricas dañadas por la guerra y en la instalación de centrales hidroeléctricas enmarcadas dentro de la política de electrificación propugnada por el gobierno, dada la gran penuria energética que hacía que la industria textil trabajase sólo de un 50 a un 20 por 100 de su capacidad de producción. A raíz del Plan de Estabilización (1959) y, posteriormente, con la entrada masiva de capitales extranjeros y su posterior inversión concentrada en los polos de desarrollo, la industria del montaje se potenció extraordinariamente, si bien la industria española no estaba capacitada para el diseño y proyecto de nuevas plantas industriales, poseía una gran experiencia en la construcción y montaje, adquirida durante el anterior periodo de reconstrucción.

Así se crearon los lazos que unían a empresas diseñadoras y montadoras, por ejemplo FECSA y COPISA, en las que la compa-

LUCHAS DEL INTERIOR

ña extranjera efectuaba el proyecto y la empresa española llevaba a cabo el montaje a precios muy baratos sobrecargando la explotación de la clase obrera (horarios semanales «normales» de 60 y 70 horas). Sin embargo, aunque la explotación alcanzaba niveles muy altos (elevado porcentaje de accidentes, largas jornadas de trabajo, traslado de lugar, no fijeza de plantilla, etc.), los sueldos eran elevados con relación a los otros sectores de producción debido fundamentalmente a las dietas (concepto de plus por salida del lugar de residencia). Esto producía un transvase continuo de trabajadores del montaje que se quedaban en algunas plantas construidas, por lo que se necesitaba reponer a este personal, que poseía una gran experiencia por haber trabajado prácticamente en todas las ramas de la producción. Esto se palió de dos formas preferentemente: por un lado con las empresas prestamistas y por otro aceptando a todos aquellos presos políticos que salían de los campos de trabajos forzados (Valle de los Caídos) o de las cárceles. Por esta situación los obreros del montaje no se sumaban a las luchas de sus compañeros, excepto en casos extremos de solidaridad con los trabajadores que luchaban en otras empresas del mismo sector geográfico.

Esta situación se ha prolongado hasta 1968-69 aproximadamente. A partir de esta fecha, mientras el proceso de inversiones masivas ha disminuido fuertemente, el grado de competencia en las empresas ha aumentado en forma notable estableciéndose una lucha sorda por el monopolio del mercado, dando lugar a la acentuación del prestamismo (J. Bofil) trabaja sólo con personal de empresas de préstamo) y a una mayor dureza en las condiciones de trabajo; acentuando los ritmos, disminuyendo la seguridad (aumento en flecha de los accidentes de trabajo, etc.), provocando todo ello mayor grado de combatividad y de respuesta por parte de los obreros del montaje. Así se han acentuado los conflictos y la intervención en la lucha.

CONTROL Y APLICACIONES

Nace en 1961 (época dorada del montaje) para posibilitar la entrada en el mercado español del grupo de empresas francesas *Contrôle et Applications y Sau-*

nier Duval, monopolio con delegaciones en Alemania, Venezuela, Canadá, Argentina, Japón, Senegal, Bélgica, EE. UU., España, Italia y Suiza.

Empresa muy ligada por la parte francesa al grupo Solvay y en España a las Confederaciones Hidrográficas Catalanas, al grupo diseñador Lummus, a Foret y al INI. Es una de las que han practicado las peores condiciones de trabajo (no afiliación sistemática al SOE, negación a negociar convenios y realizar elecciones, pago de horas por debajo del mínimo legal, etc.).

El 3 de febrero del 71 estalló la lucha de Control, consistente en un paro nacional de 15 días de por los cauces legales consiguió la totalidad de las reivindicaciones duración, que al no transcurrir planteadas por la base: principalmente pago del salario legal y aumento de 20 por 100 sobre éste, afiliación al SOE, entrar fijos en plantilla, reconocimiento de los representantes elegidos por la base. Algo más tarde la empresa empezó a tomar represalias gracias a la desorganización provocada por la lucha interna de los grupos políticos que intentaban «recuperar» la huelga para sus fines, culminando la represión con el despido de 150 trabajadores. Estos despedidos pasaron, en su casi totalidad, a empresas del mismo ramo y un fuerte contingente de ellos a SADE y COPISA. Paralelamente se vieron juicios que fueron ganados en su mayoría por los trabajadores (maniobra para parar la lucha con el dinero. Se calcula que la empresa gastó un millón y medio de pesetas en indemnizaciones). Entonces se confeccionó una primera lista con 18 nombres que fue pasada a todas las empresas del ramo para impedir que los compañeros despedidos permaneciesen en un sector laboral en el que tenían amigos, o sea facilidades para continuar la lucha, presionando a las demás empresas del sector para que practicasen rigidamente la solidaridad patronal, llegando incluso al chantaje cuando fue necesario. Illa, Pila y Rahola, jefes gordos de control, provocaron reuniones con los demás directores del ramo para intentar al Sindicato de la Construcción, por ser éste el único que admite el contrato por obra, maniobra que fracasó por la oposición del capitalismo extranjero (y del sector más avanzado del capitalismo interno) al cual no le interesaba

C.N.T.

A.I.T.

Por un duro golpe al régimen ladrón y asesino

El Comité Regional llama a todas las Federaciones Locales de Cataluña y al conjunto de Regionales de la península ibérica a luchar para la construcción de los medios y condiciones que provoquen una Huelga General Revolucionaria.

El fin de la CNT es la Confederación Ibérica de Comunidades Autónomas Libertarias, en sistema socialista autogestionario basado en Consejos Obreros y Consejos de Producción que vaya a por el Comunismo Libertario. La Acción Directa es su forma de lucha. El Federalismo es su funcionamiento.

el desprestigio de sus filiales españolas.

Paralelamente, en la obra que tenía en Térmicas del Besós (San Adrián) la filial española de la Mannesman (empresa alemana de construcción y montaje de tuberías) se pidieron unas reivindicaciones substanciales iguales a las que habían planteado los trabajadores de Control y Aplicaciones, comenzando una serie de acciones (paros intermitentes, bajo rendimiento y paro total) que provocaron el despido de la totalidad de los 100 trabajadores de Mannesman (julio del 72), los cuales fueron a engrosar, en su mayoría, la obra de FECSA, de San Adrián, situada a 1 km. de distancia, aumentando así el número de obreros conscientes que trabajaban en la obra de Sade y Copisa. Dos días después, el Comité de Empresa y Control, formado por despedidos y otros trabajadores, lanzó otra huelga provocada, entre otros motivos, por solidaridad con los despedidos. Al mismo tiempo se intentaban mantener las conquistas de la primera huelga. Esta segunda duró tres días y acabó en un rotundo fracaso por diversas causas (falta de preparación, limitación de la huelga, irresponsabilidad e incumplimiento de acuerdos por parte del PCI produciéndose un despido masivo que engrosó las filas de los obreros combativos de Sade y Copisa, amén de otras empresas del mismo ramo en las que

La Federación Local de San Adrián del Besós está en lucha revolucionaria, desde el comienzo de la huelga de la Construcción en que ya ha sido asesinado el compañero Manuel Fernández Márquez, todos los militantes de la Confederación debemos solidarizarnos y llamar a la clase obrera y pueblo trabajador a estar en la brecha de la Acción Directa que generalice y extienda activa e indefinidamente el presente movimiento de luchas.

Comité Regional

se han producido conflictos recientes, como en Abenzoa e Ignacio Soria. Esto provocó la organización, estrictamente clandestina, de los obreros que aún quedaban en Control y en Fecca, creándose un grupo de obreros en Sade y Copisa proveniente de la primera huelga.

S.A.D.E. (SOCIEDAD ARGENTINA DE ELECTRIFICACION)

Empresa de montajes eléctricos nacida en Argentina, dedicada fundamentalmente a cubrir la demanda que se originó a raíz del proceso de industrialización en Argentina hacia 1950. Posteriormente se convirtió en una de las empresas más importantes de Sudamérica en el montaje eléctrico, pasando además a monopolizar el montaje de tuberías, trabajando principalmente en los montajes subsidiarios de Westinghouse y General Eléctrica. A raíz de la construcción de las dos primeras centrales nucleares en España, en el año 1968 (Santa María de Garoña, Burgos, construida por General Eléctrica), SADE entró en el mercado del montaje español. Tuvo una huelga en 1969, en Santa María de Garoña, a causa de seguir con los métodos de explotación empleados en Sudamérica (trato excesivamente desconsiderado del personal, bajos sueldos, largas jornadas de trabajo, etc.). Se produjeron algunos

(Pasa a la página 8)

C. DE RR. ZONA NORTE
SUSCRIPCIÓN PRO-ESPAÑA
Primer trimestre 1973.

Enero:

Francisco Vivas, Dreux, 10; Alvaro, Moselle, 21; Genique, Thiais, 10; T. M., id, 10; Francisco, id, 10; Fuentes, id, 10; Recogido L. Confederal, noche vieja, 100; Manolo, Paris, 50; Ortiz, Thiais, 10; Genique, id, 10; Solá, id, 10; Francisco, id, 10; T. M., id, 10; J. Villanueva, Combs-la-Ville, 10; P. Oliveras, id, 10; A. Terraza, id, 10; J. Casals, id, 10; P. Dieste, id, 10; A. Parera, id, 10; Joaquín Amela, Paris, 100; F. L. St-Denis, 20 F.

Febrero:

Bernardo Peralta, Thiais, 10; Genique, id, 10; Rodríguez, id, 5; Fuentes, id, 10; T. M., id, 10; Joaquín Satué, Paris, 20; Francisca Vega, id, 20; Vicente Suárez, id, 10; Marcial Gómez, id, 10; José García Gómez, id, 20; Antonio Valle, id, 10; Manuel Gracia, id, 20; Manuel Vidal, id, 10; Teodoro Guillén, id, 30; Columna de Hierro, id, 15; F. L. de Drancy, 50; Cáceres, Dreux, 10; Landeira, id, 50; Hernández, id, 10; Carrasco, id, 10; Amigos de SIA, Dreux, 30; Uno de Paris, 50; F. L. de St-Denis, 25; F. L. de Combs-la-Ville, (compromisarios), 40; Berthe et Jacques, 10; Puigvert Diego, Fenouillet, 25; Menéndez, Dreux, 10; Vda. Tort, Gousenvilliers, 20; V. T., Maisons Alfort, 10; Rosario Tena, 25; Madeleine Lamberet, 25 F.

Marzo:

F. L. de Versailles, 29,50; Bolea, 10; F. L. Mussidan, 100; Rafael Verdú, Rausling, 8,35; F. L. de St-Denis, 20; Helenio Capella, Paris, 25; Pedro Peralta, id, 12; Oleoray Sánchez, id, 17,50; Aquilino Fernández, id, 25; Vicente Suárez, id, 10; Antonio Martínez, id, 10; Miguel A. Moreno, id, 15; Compañera Pozo, id, 10; Una compañera, id, 10; Antonio Ibars, id, 10; Pedro Peralta, id, 12; Sebastián Pérez, id, 10; Isidro Montero, id, 12; Helenio Capella, id, 10; Bonifacio López, id, 10; Montané, Garges, 19; Isgleas, id, 5; Palacios, id, 10; Vidal, id, 10; Bagés, id, 10; Montané, id, 20; Bagés, id, 20; Palacios, id, 10; Montané, id, 20; Vidal, id, 20; Palacios, id, 10; Amela, Paris, 100; F. L. de Houilles-Argenteuil, 228,50; Berthe et Jacques, 10; Antonio Puig, Grajellach, 50; Un compañero búlgaro, 50; Jiménez, Sao Paulo (Brasil), 50; F. L. de St-Denis, 20; P. Rodríguez, St-Denis, 20; Juan Bassa Ferrer, Sarthe, 30; Tres Jotas y Ramón, id, 40; Sanagustin, Pantin, 20; Genique, Thiais, 10; Bernardo Peralta, id, 10; T. M., id, 10; José Valls, Paris, 15; Menéndez, Dreux, 10; Juan Castillo, Pacy-sur-Eure, 10 F.

Total enero 481 00

Total febrero 610 00

Total marzo 1 188 55

Total trimestre 2 279 55

Comunicados

JIRA NUCLEO HERAULT-GARD-LOZERE

Para el domingo día 3 de junio, organizada por la Comisión de Relaciones, en la Colonia de Vacaciones, «Centre Aéré de Bionne», situado en la carretera departamental nº 132, que va de Celle-neuve (route de Lodève) a St-Jean de Vedas (route N. nº 113).

Todos los compañeros del Interdepartamento, simpatizantes y amigos, quedan invitados, para pasar un día agradable y de confraternidad libertaria.

Habrán bebidas frescas higiénicas.

Comida preparada, para todo el que se suscriba lo más tardar el 28 de mayo.

Charla-Conferencia, a cargo del compañero Alejandro Lamela, Mlle Agnès Blondet y Casado Pierre.

Diversiones, a gusto de los participantes y asistentes a la Jira.

Buena sombra, cubierto si hace mal tiempo. Compañeros y amigos un día que no debéis de faltar a la cita de esta Jira, los jóvenes para ver a los jóvenes, y los menos jóvenes, para pasar un día en familia y estimular a la juventud.

MACIZO CENTRAL

Organizada por el Núcleo se celebrará una conferencia en conmemoración del Primero de Mayo en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala 2, el día 13 de mayo a las 10 de la mañana y como orador el compañero A. Lamela, con el tema «Actualidad de hoy con miras al mañana».

F. L. DE PARIS

Quedan invitados todos nuestros afiliados a la reunión ordinaria que celebraremos el domingo 13 de mayo a las 9,30 horas en nuestro Centro Confederal, 33, rue des Vignoles. Se ruega la más puntual asistencia.

AGRUPACION LEVANTINA DEL SENA

Se invita a todos sus miembros y a cuantos levantinos quieran pertenecer a nuestra Agrupación del Sena, Oise y Marne, a la reunión que tendremos el domingo 20 de mayo a las 10 de la mañana en nuestro Centro Confederal, 33, rue des Vignoles. Encarecemos se sea puntual.

CONFERENCIA PUBLICA

Tomás Cano Ruiz prosigue sus conferencias con la que nos dará el domingo 27 de mayo a las 10 de la mañana en nuestro Centro

Confederal, 33, rue des Vignoles, bajo el tema: «La Nación y nosotros».

Esperamos la máxima concurrencia de jóvenes y adultos que se interesen por los problemas de España y de nuestro Movimiento.

ACLARACION PERTINENTE

El compañero Ferrer advierte que de momento no puede dar curso a la correspondencia por causas de enfermedad. Compañeros y amigos deben disculparle.

LIBRO RECIBIDO

Se trata del volumen «Pensamientos», en el que el estimado compañero Jaime Rillo plasma amenas inquietudes a veces con vuelo filosófico. El «C. S.» puede servir «Pensamiento» al precio de 10 frs.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Grupo Químicos, Ivry, 60; Un Valenciano, id, 10; Antonio López, Marignanne, 10; Lucien Allende, Antibes, 50 F.

Total: 130,00 francos.

PRO COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 13.001,09 F.

Cobos F., Paris, 10; Eusebio Mateo, id, 24; Santamaria, id, 18; F. L. de Auferville, 100; Azcona, id, 7; Urrea, id, 10; Casals, Combs-la-Ville, 10; Oliveras, id, 10; Terraza, id, 10; J. Villanueva, id, 20; A. Mejias, id, 10; J. Villanueva, id, 10; F. L. de Fontainebleau, 65; F. Isgleas, Garges, 20; Montané V., id, 20; J. Vidal, id, 10; Palacios, 10 F.

Suma y sigue: 13.365,09 francos.

RAMON BALLOBAR

De este malogrado compañero publicamos crónica mortuoria en nuestro número anterior, firmada por la F. L. de Maureilhan. Ahora recibimos otra enviada por la Comarcal de Valderobres-Calcete, y para no repetir el obituario señalaremos que además de lo notificado por Maureilhan, Ballobar en su lugar de origen no fue campesino asalariado; defendió con arrestos el comunismo libertario, hizo armas contra la sublevación en la Comarca y frente a la reacción comunista de 1937. En adelante peleó en el frente de Madrid, particularmente en Brunete. Cuando el desastre, prisionero del enemigo fascista, siendo torturado y encerrado durante años. Libre, se reintegró a la lucha por la CNT entre Barcelona e Igualada. De nuevo perseguido de cerca, en 1948 logró pasar a Francia. He aquí otra de nuestras brillantes luces extinguidas por la Parca.

Ecós y noticias de las luchas del interior

(Viene de la página 7)

despidos accediendo la empresa a un débil aumento de sueldo que respondía a la necesidad de paralizar el incremento en la lucha (en esta empresa trabajan muchos emigrados de Cuba). Al mismo tiempo se produjo un pánico dentro de la empresa al observar el gran descontento laboral en toda España.

COPISA (CONSTRUCCIONES PIRENAICAS S. A.)

Cuando se desarrolló la política de Centrales Eléctricas de la Confederación Hidrográfica del Segre, fue fundada por COPISA por varios consejeros de FECSA (compañía explotadora de estas Centrales), para hacer frente a la necesidad de una compañía que la parte civil de todas las presas y obras subsidiarias. Esto dura hasta la absorción de todas las

pequeñas empresas productoras de energía eléctrica de Cataluña (Compañía Eléctrica de Cataluña, Hidroeléctrica de Cataluña, etc.) en 1964. Es a partir de este momento que COPISA se desarrolla extraordinariamente, abarcando otras especialidades del montaje, debido a la expansión de FECSA al terminarse los recursos hidrográficos y tener que pasar a los recursos térmicos (Centrales Térmicas). Esto hace que COPISA esté ampliamente ligada a Control (Control mantiene relaciones familiares con FECSA) y a su vez están ligadas las tres financieramente con SADE (SADE española está ligada con el mismo financiamiento que FECSA), lo cual implica que cualquier reivindicación que se produzca en una de estas empresas repercute en las demás, provocando una actitud colectiva por parte de la dirección de las tres empresas.

Breve biografía de Eugen Relgis

NACIDO el 2 de marzo de 1895 en Iassy, en aquel entonces capital cultural de Rumania. Primogénito de Sofía Wachtel (1878-1949) y de David Siglen (1870-1933). Tres hermanas: Eva, licenciada en Letras y Filosofía (1897-1924), Adelina Derevici (n. 1899), profesora en la Facultad de Medicina de Bucarest, bacteriología y ultravirus, Eugenia Soru (n. 1901), profesora de la Facultad de Medicina de Bucarest, bioquímica.

Cursó Relgis primaria y liceo en 1903-1914, en Piatra Neamtz, pequeña ciudad carpatina. En Bucarest estudió arquitectura, letras y filosofía (1914-1916). Al terminar el liceo hizo su primer viaje al exterior: Constantinopla, islas del Mármara, Asia Menor, Atenas. Su primer artículo, sobre viviendas para obreros, salió como editorial en el gran diario «Dimineatza», de Bucarest (23-8-1912). Como estudiante, haciendo práctica en obras en construcción y fábricas metalúrgicas (1915-1919) se inspiró para escribir sus primeros poemas, recopilados luego en su libro: «Corazones y Motores».

Durante la primera guerra mundial regresa a su ciudad natal (1917-1920), trabajando como dibujante. Enviado a la Escuela Militar, su pacifismo incipiente se manifiesta como «resistente pasivo» (se desconocía entonces la táctica de los «objetores de conciencia» de hoy). En observación, de un hospital a otro por un mal de sordera, es finalmente eliminado del ejército por «inapto».

Terminada la guerra, publica en Iassy su primera revista social y literaria, de tendencia humanista y de relaciones internacionales: «Umanitatea» (1920), que tuvo gran influencia en las nuevas generaciones de post-guerra. Suprimida por la censura en el mismo año de su aparición, Relgis abandona el periodismo y regresando a Bucarest, se consagra a sus trabajos de literatura y sociología. En 1920 publica una versión condensada de la «Biología de la guerra», de Georg Fr. Nicolai. En 1921, después de los ensayos reunidos en el libro «Columna entre ruinas» y «Literatura, Arte y Guerra», aparece su primer trabajo en el que expone el concepto del humanitarismo integral y activo, sintetizado en los «Principios humanitaristas» (1922) y de amplia difusión en 18 traducciones.

En 1923 funda el «Primer Grupo humanitarista» (véanse las prime-

ras adhesiones internacionales en el libro «¿Qué es el humanitarismo?», 1936). En Rumania se han constituido 23 centros de acción humanitarista (1923-1928) vinculados con movimientos similares en otros países. La segunda revista que dirige Relgis, «Cugetul Liber» (El pensamiento libre), aparece en Bucarest en 1927 redactada con Ion Pas. La tercera revista de Relgis, «Umanitarismul» (1929-1930) llega a ser el órgano de su acción humanitarista y pacifista en Rumania y otros países. Participa en varios congresos internacionales: Berlín 1921. Viena 1924., París 1925; Londres (WRI) 1925-1928; Sofía 1929.

En 1930 realiza su gran gira por 12 países europeos, relatada en «Peregrinaciones europeas» («Doce capitales», en versión española), en sus encuentros con «Grandes europeos», y controversias y debates, Relgis ha aclarado su concepto humanitarista siempre en acción, junto a los movimientos pacifistas y libertarios de varios países.

Desde 1935 el fascismo arraiga en Rumania, dictadura de Carol II, terror y masacre de los legionarios y el gobierno del general Antonescu, ocupación nazi del país, al estallar la segunda guerra mundial, hasta 1944 cuando, con la derrota de los ejércitos alemanes y la entrada de las fuerzas soviéticas se instituye progresivamente el régimen comunista. Diez años de silencio forzado, de persecuciones, siempre bajo el mismo peligro durante los cuatro regímenes. Sólo en 1945 Relgis puede publicar nuevamente sus obras, en ediciones censuradas, reeditando también libros agotados, en versión revisada y aumentada.

Recién en septiembre de 1947, después de largas y penosas esperas y gracias al apoyo moral de grandes escritores europeos y americanos y también con la ayuda discreta de algunos de los viejos colaboradores rumanos de sus revistas, Relgis puede salir de Rumania, abandonando su biblioteca, su archivo, todos sus bienes, pero salvando los manuscritos inéditos, publicados luego en idioma español. Llega a París con su esposa Ana Taubes (n. en 1896). Su único hijo, Alejandro, nacido en 1923, estudiaba en París y logró salir de Francia, ocupada por los nazis y llegar, vía España, a Buenos Aires, donde trabaja en obras en construcción.

Relgis permanece en París el

tiempo suficiente para obtener la visación uruguaya; gracias a las intervenciones de tres argentinos, Rodolfo González Facheco, Campio Carpio y Alfredo L. Palacios y de un uruguayo, Justino Zavala Muniz, ya que el gobierno peronista le negó la entrada en la Argentina.

Emprende el largo viaje de desterrado: París, Génova y Venecia. Luego, rumbo a Sudamérica a bordo de un «Liberty» de guerra acomodado como barco de viajeros en el que había más fascistas y colaboracionistas disfrazados, que inmigrantes que soñaban con «hacerse la América». Cuarenta y dos días de navegación (como en los tiempos de las carabelas de Colón) para desembocar en el hospitalario Montevideo, en diciembre de 1947.

En el Uruguay, y a los 53 años de edad, Relgis tuvo que volver a empezar su trabajo, aprendiendo el idioma castellano. En un clima de libertad, pero con todas las dificultades económicas de un escritor independiente y luchador por sus ideales de siempre, amplió sus actividades culturales humanistas y pacifistas. Todas sus obras escritas en rumano y francés salieron en versión española (salvo la trilogía de novelas «Petru Arbore») y también una docena de libros nuevos escritos por el autor directamente en este idioma (véase la bibliografía completa en el Instituto internacional de historia social de Amsterdam y en el número 12, 1965, de «Quaderni degli amici» de Eugen Relgis, de Torino (Italia) que dirige el escritor Gaspare Mancuso).

Aquí Relgis ha recuperado con creces los años perdidos en Europa en los años negros de la guerra y de las dictaduras. En veinte años (1948-1968) ha publicado 40 libros y folletos, 1.700 artículos, notas y ensayos en revistas y diarios, especialmente en la prensa de América y Europa, colaborando también en revistas universitarias de Montevideo, México, Buenos Aires, Santa Fe, etc. Ha dictado cursillos y cerca de 300 conferencias en la Facultad de Humanidades y en la emisora oficial SODRE, de Montevideo; en Argentina (La Plata, Rosario, Buenos Aires), en Río de Janeiro y en varios centros populares de difusión cultural.

En el año 1962 viajó a Europa en misión de investigación encomendada por la Universidad de Montevideo. Siete meses de trabajo y cansancios en Italia, Suiza,

Israel, hasta que un accidente ocurrido en Lausanne le obligó a abandonar la gira y volver — con un pie enyesado — a la «Atenas montevidiana», donde sigue con sus empeños. Según propias manifestaciones, Relgis no quiere «dejar obras póstumas» y, pese a su edad, mantiene sus relaciones internacionales activas.

Sus obras, sus manuscritos, su correspondencia (unas 20.000 cartas), el material bibliográfico y documental tendrá un lugar en los Archivos de la Universidad Hebrea de Jerusalén, del Instituto Internacional de Historia Social de Amsterdam y en algunas Bibliotecas Universitarias. Ese es un trabajo extraordinario realizado por un hombre solo, al margen de su actividad cultural y humanística.

En instantes que el sabio George Fr. Nicolai se disponía a emigrar hacia Sudamérica, mantuvo una entrevista con Relgis en Berlín en 1921 y le manifestó que «la nueva Europa volverá (a la vieja Europa) por el camino de la América del Sur...»

Las obras, las ideas, los conceptos de la «nueva Europa» que encarna Eugen Relgis vuelven hacia la «Vieja Europa» por los caminos de nuestra América del Sur. Se cumple así, la profecía del Sabio...

JOSE RIOS

ADMINISTRATIVAS

—Roginsky Juan, St-Maurice la Souterranie (23). Recibido cheque 10 frs. «C. S.» 31-12-73. Verificado cambio Hay compañeros en Muret y en Piontat.

—Julían Olmos, Marseille. Giro 70 frs. 1-3-73. Pagas «C. S.» 31-12-73. Los 20 frs. restantes distribuidos 10 Pro-local y 10 Pro-«C. S.», aparecidos en listas posteriores. Mira «C. S.» 744. Nos dáis trabajo suplementario con esto. Si no se pide, no acusamos recibo de los giros. De otra parte, fuera imposible publicarlos todos. Lo que va destinado a listas, lo hacemos de una forma regular. Hay que mirar las suscripciones. Por lo demás, agradecemos a todos los compañeros sus donativos diversos.

—Tanto de Librería como de «C. S.», hemos enviado cartas por envíos pendientes y abonos atrasados. Obligados a regularizar los ficheros, nos veremos obligados a suspender envíos, si no hay aclaración de la situación del interesado.

—J. Gené, México. Recibido tu giro. Distribución indicada. Enviamos por avión, como indicado. A «Terra Lliure» pasados resto giro.

Crónica australiana

Grupo Cultural de Estudios Sociales de Melbourne

HABIENDO leído en «Fárrago» semanario de la Universidad de Melbourne la entrevista hecha a Manuel Azcárate, en representación del Comité Central del Partido Comunista Español y no reflejando la verdad de la situación política y social de España, nos vemos en la obligación de aclarar algunos de los conceptos vertidos.

¿Cómo Franco, puede sobrevivir en los 30 años de dictadura?

Según él, es debido a la ayuda que le prestan los americanos, pero no dice la que le presta Rusia, China y los países satélites. Si las fuerzas republicanas fueron derrotadas, se debe a la incomprensión por parte de los países citados. Winston Churchill, dirigiéndose a los políticos del paraguas, pronunció su famosa frase, con relación a la guerra civil de España: «Teníais que optar por el deshonor o la guerra, habéis optado por el deshonor y ahora tendréis la guerra». Esas mismas palabras fueron dirigidas indirectamente para América, Rusia y Francia.

— ¿Rusia podía haber hecho más por España en la Conferencia de Yalta en el 1945?

Rusia hizo todo cuanto pudo por apoyar a la República Española, pero no dice que Rusia estaba presente en la conferencia, ninguno de los cuatro grandes, cumplieron los acuerdos recaídos en Yalta. A todos ellos les interesó la continuidad del foco del fascismo en España para llegar al extremo que nos encontramos, que España sea el refugio y conspiración de los fascistas italianos, nazistas alemanes, ustachis yugoslavos, Pérez Jiménez dictador de Venezuela, Fulgencio Bautista de Cuba y Perón de Argentina.

Cuando el gobierno franquista se tambalea en el orden económico y no ve forma para ingresar en el Mercado Común Europeo, por estar considerado como un régimen dictatorial, el gobierno soviético y los países satélites como son Polonia, Hungría, Bulgaria, Rumanía, Checoslovaquia y últimamente China y la Alemania comunista, están haciendo tratados comerciales, culturales y deportivos, con el gobierno Francofalangista ayer, opusdeista hoy mientras tanto barcos rusos son puestos a disposición de Franco para hacer el transporte marítimo entre España y Australia; también estamos informados de la base de

Pesca que posee Rusia en el puerto de Luz, en la Gran Canaria, y que el ministro de Pesca soviético, se trasladara a visitar la base y a su vez entrevistarse con el Subsecretario de Pesca y otras jerarquías españolas. Durante las huelgas de los mineros asturianos de estos años anteriores, a Polonia le faltó tiempo para enviarle carbón a Franco.

— ¿Qué ha pasado con los anarquistas en España, que eran tan fuertes durante la guerra civil y numéricamente más importantes que el Partido Comunista?

La única fuerza política durante la guerra y que ha continuado durante los últimos 30 años ha sido el partido comunista. Ahora otros grupos pequeños todos ellos están apareciendo de nuevo — socialistas, católicos, vascos y catalanes, pero los anarquistas son casi inexistentes. Una forma de nuevo anarquismo, salió en el movimiento estudiantil después de la revolución de París en el 1968. Ahora ya no existe tampoco, única fuerza en toda España es el Partido comunista.

A todo esto dicho por el señor Azcárate, sólo queremos decirle que cuando el alzamiento nacional franquista, la organización anarcosindicalista, CNT controlaba más de un millón de afiliados, mientras que el Partido comunista, no llegaba a los 50.000 afiliados, datos que podéis comprobar a través de los archivos oficiales dentro y fuera de España.

Tanto por parte del gobierno franquista, como pasando por toda la reacción, incluida la Iglesia y el Partido Comunista, han demostrado un marcado interés en ocultar el desarrollo anarquista, en el seno de la organización sindical CNT, como igualmente querer ignorar la presencia de la Alianza Sindical Española, compuesta por las tres organizaciones más importantes de España UGT-CNT-STV, de antes durante y después de la guerra.

El movimiento data de los años 1868-69, en la Federación Regional Española; las ideas anarquistas-colectivistas fueron introducidas en España, por el enviado de Bakunin, Giuseppe Fanelli a Madrid y Barcelona, desde esa época está regada de sangre anarquista la tierra de todas las ciudades, pueblos, aldeas y campos, es una semilla sembrada y arraigada de tal forma en el pueblo español, que el régimen de terror franquista no ha podido eliminar.

— ¿Es fuerte el trotskismo hoy en España?

— No. Existen pequeños grupos en las Universidades, como Barcelona y Sevilla. Trotskismo hoy representa lo mismo que Stalinismo, nada.

Nuestra respuesta es la siguiente: El trotskismo, es conocido en España, por el Partido Obrero de Unificación Marxista (POUM). Su fuente ideológica es «bolchevique-leninista» y nada tiene que ver con el stalinismo; se debía a la IV Internacional; su baluarte principal era Lérida.

Los tres puntales del POUM eran Joaquín Maurín, que fue diputado a Cortes, Andrés Nin y Julián Gorkin. Andrés Nin corrió la misma suerte que Leon Trotsky. Antes de la guerra civil controlaban 20.000 afiliados, durante la misma llegaron a 70.000, hoy día tiene bastante influencia dentro de España.

De las distintas líneas políticas, o desviaciones dentro y fuera de España, de lo que no informó el señor Azcárate. Sabemos que a partir de la hora en que murió Stalin, el ideal de Marx, pasó a denominarse, marxismo-leninismo. Los de Mao, pro-chino, los pro-Castro de Cuba, Partido Socialista Unificado de Cataluña, Partido Comunista Independiente.

— ¿Hay algún movimiento de la clase obrera que sea más de izquierda que el Partido Comunista?

— Ninguno. Sólo hay grupos de liberales, católicos y monárquicos.

Nuestra respuesta: El único rasgo inesperado en la situación española, tanto durante como después de la guerra civil, es que entre los partidos políticos y organizaciones sindicales, los comunistas no estuvieron nunca en la extrema izquierda, sino en la extrema derecha, por tal motivo no nos resulta sorprendente el llamado Pacto por la Libertad, con toda la reacción y la iglesia española, que hoy a los 35 años quieren borrar la tragedia del pueblo español, diciendo públicamente, «mea culpa», y no podemos olvidar que son los mismos perros con diferentes collares.

— ¿Hay efectivas uniones entre obreros y estudiantes?

— Los dos publican artículos uno sobre otros, a menudo obreros van a hablar a las universidades y otras veces son ayudados por los estudiantes.

Decimos nosotros: Eso siempre ha ocurrido. Leemos en la prensa francesa: La victoria de la rea-

apertura de Urgel, por los profesores y estudiantes de la Universidad de Barcelona; «Rojo y Negro», terminaba su proclama mural, después de decir que se debe pasar de la autogestión de la lucha a la autogestión de la sociedad, con un abajo la Universidad burguesa y alienante, y un viva al anarquismo. Un estudiante anarquista colgó una bandera negra de dos metros en la barandilla del primer piso de la Facultad que da al patio-claustro donde se colocan los murales.

— ¿Causará la muerte de Franco una situación revolucionaria?

— Políticamente sí..., pero tendremos que hacer primero la revolución de febrero y luego la de octubre, tipo ruso como es natural.

Nuestra opinión es: Que todos los movimientos de izquierda de antes de la guerra, no considerados como totalitarios, abogamos por una tercera República, con un verdadero carácter democrático y federal, donde exista plena libertad de pensamiento, libertad de prensa y de reunión, derecho de huelga, amnistía para todos los presos políticos y sociales, nada de dictadura negra, roja o amarilla, ya ha pasado bastante el pueblo español.

En España desde el año 1936, no ha dejado de lucharse. Don Miguel de Unamuno, cuando dijo ante Millán Astray: «Venceréis pero no convenceréis», sigue en pie aun en el año 1973. El señor Azcárate no quiere reconocer que la liberalización franquista, como de la Iglesia española, es un cuento chino, que no tendrá más resultado que el de ganar tiempo para su ingreso en el Mercado Común Europeo, y cuando sea miembro volver de nuevo a sus andanzas de detenciones y agarrotamiento, como lo ha venido haciendo desde hace 35 años. Es por ese procedimiento bárbaro que los ejecutó el sádico Franco a los dos jóvenes anarquistas Joaquín Granada y Francisco Delgado en el año 1963.

A los presos antes de fusilarlos eran obligados a confesarse. Aquella ceremonia secreta duraba unos instantes entre el condenado y el sacerdote, la mayoría de las veces fanatizados con tanta sangre y tanto odio, terminaba dramáticamente. Es de todas estas cosas y muchas más que el señor Azcárate, quiere olvidar y su partido con el llamado Pacto de la Libertad.

Servicio de Información y Propaganda

Enciclopedia Anarquista

LUEGO de un azaroso recorrido ordinario que demoró cinco meses en cumplimentarse, recibo de diligente y generosa gratitud el primer grandioso tomo de la «Enciclopedia Anarquista» que, con derroche de juveniles entusiasmos, arte y quijotescas voluntades puestas a prueba, editaron en México un núcleo de compañeros agrupados al calor y tempestades de *Tierra y Libertad*.

Está casi chorreando tinta y sus letras aun calientes. No conoce este primer tomo el lugar de eventual ubicación en el estante. Como que es ajeno al ajetreo ruidoso de casa, está siendo sometido, desde las letras A el vocablo Curva, a análisis de propios y extraños, tanto en su factura de primera cuanto a la estructura, diagramación y contenido. Doctrina intocable, horizonte que cubre los 360 grados del globo, sin ángulos. Porque cuanto aquí queda impreso y expuesto es producto de siglos, que ya nadie podrá mover siquiera con bombas de hidrógeno.

Sus 600 tupidas e ilustradas páginas encierran un oasis de millones de palabras conducidas a organizar un pensamiento común de unión para todos los hombres de la Tierra. El año 1972 registra como primer acontecimiento singular la aparición de este primer tomo de la Enciclopedia Anarquista en castellano. El otro suceso de contornos también universales es la cesación de las hostilidades en el frente asiático del Vietnam. Uno y otro se asocian: a la devastación de la más ruinosa, costosa y calamitosa guerra de los tiempos modernos, sirve como estimulante y mitigador de tanto mal esta Enciclopedia en castellano, que ya no puede faltar en ninguna afamada biblioteca del mundo, cualquiera sea el idioma de nación o continente que allí se habla. Porque la Enciclopedia Anarquista, tanto en historia, como lexicografía, filosofía, arte y ciencias sociales, etc., representa el equivalente de cuantos arsenales los Estados y religiones interponen en el camino de la civilización para detener el curso del progreso, de la dignidad y la igualdad con libertad en el mundo. Es la respuesta y contrapartida del pensamiento universal volcado en las páginas de un libro, cuya edición «príncipe» se debe al esfuerzo, visión de futuro, fanática determinación del anarquismo que, hace años saltó los muros de las fortalezas en que estaba aprisionado a través de una lírica y libertaria

lengua como la francesa y hoy se viste de fiesta con los mejores ropajes del poderoso en proyecciones revolucionarias del idioma español.

Este ciclópeo esfuerzo, debido a la determinación de un robusto puñado de compañeros, es acreedor a todos los elogios, internacionalmente, sin retaceos, por tratarse de un acontecimiento de contornos mundiales. Quienes han hecho posible el milagro pretendieron demostrar que detrás de este imbatible frente revolucionario que encuadra el anarquismo, existe un mundo, todo el universo convertido en llama y proclama. Y que, a pesar de las fuerzas desatadas por la reacción para regresar al primitivismo, el hombre, con su pensamiento, sentimiento e imagen están aquí, perennes y desafiantes, sin retroceder un ápice, para liberarnos a todos. Después de la edición francesa y en tanto esperamos que el poder temporal de los compañeros anarquistas del mundo puedan repetir en sus propios idiomas acontecimientos similares, este primer tomo de la Enciclopedia en idioma cervantino, cumple uno de sus predicados de persistencia, responsabilidad y cumplimiento. Repite gloriosas hazañas de otros descubrimientos cuadrangulares que honran a la familia universal.

Un solo defecto que dificulta la lectura son los caracteres demasiado pequeños de sus títulos. Los demás, son elogios repetidos a lo largo y ancho de nuestra periferia anarquista.

PENSAMIENTOS — Jaime Rillo.
211 páginas. Impreso por Costaméric, Editor. Mesones 14 — México 1973.

En hermosa edición encuadrada y, con prólogo del compañero Hermoso Plaja, dos poemas en idioma catalán a título de colofón, Juan Rillo expone aquí su arsenal en pensamiento, «pequeño jardín filosófico-humanista». No ha podido resistir la tentación del silencio ni ocultar el horror de las matanzas que cegaron a nuestra humanidad y sin lágrimas.

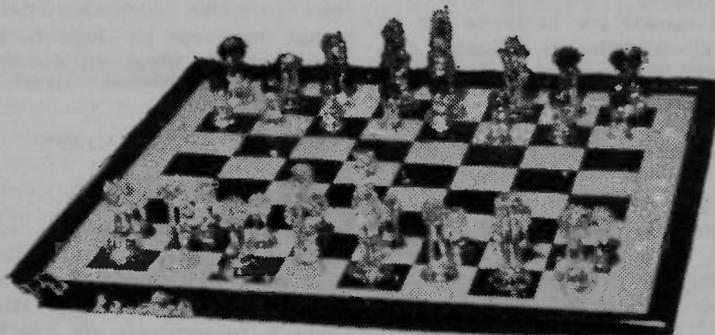
Hermoso Plaja consigna la aventurada y a veces trágica existencia de tantos compañeros y amigos, conocidos o no, pero todos con sus quejas por el dolor de su carne doliente, la perseverancia creadora, el elevado sentido de lo humano y lo digno de Juan Rillo que supo decir en este libro cuanto su sentimiento de hombre libre le inspiró a través del tiempo.

Con simpatía humanamente hermosa volcó en forma de sentencias su pensamiento conducido a constataciones de libertad, justicia y fraternidad para el género humano. En el recuento de siglos fue espigando cuanto la humanidad tiene de grandioso y digno y nos lo va trasponiendo aquí con toda su frescura y emoción, como producto de «buena siembra y mejor cosecha». Tal el mensaje en «Pensamientos» de Juan Rillo.

CAMPIO CARPIO

Tómbola Intercontinental

Pro-España, Prensa y Propaganda



Juego de Ajedrez en cristal tallado, otro de los valiosos premios de la Tómbola con fines solidarios.

Mordiéndose al silencio

A su decir, «esos» son mejor tratados por los comunistas que por nosotros, libertarios.

Cuestión de similitud entre ellos.

**

Pero, de ir a joderles la marrana a los comines como hicieron en casa nuestra, habrían salido «esos» marraneando y, nariceando.

**

«Esos» aseguran que los comunistas que en el Interior arriesgan tranquilidad y vida frente al régimen, «no hacen nada».

Al contrario de «esos» aquí, que intentan deshacerlo todo.

**

Cuando el olímpico ratón de Torrelevaga soltó en París la Solidaridad por no rendirle emolumento suficiente, pronto nos importunó con su «ayalata».

Dieciocho años después, su lata continúa. Más cascada y misera que nunca.

**

«Atalaya» fue el semanario clásico de los republicanos santanderinos.

Por mucho que se disimule, al ratón se le vé la cola.

**

Con roedores así no lograrán farduciar la Torre y la Vega del caso.

**

La Confederación no se inauguró, creció y laboró con Pedancios, «ronds de cuir», correvediles serbílones y pleitaneros, sino con auténticos compañeros.

**

Pueden decir «esos» estar en la C.N.T. Pero la C.N.T. no está en ellos.

**

No retira nada:

FERRER DE IGUALADA

EL GENIO Y LOS HOMENAJES

MADRID. — Los estudiantes europeos de español, conmemoran el 357 aniversario de la muerte de Cervantes. Justo homenaje a su genio. Los jerifaltes del régimen, nada han aprendido en las «corduras» de su personaje. De vivir — el «manco inmortal», — en régimen fascista, también se hubiera exilado como tanto intelectual lo ha hecho.

LAS CONFECCIONES «GIBRALTAR», CIERRAN PUERTAS Y VENTANAS

El cierre de la industria de este nombre, ha levantado «polvo y paja» en la opinión. Los 1.300 obreros que trabajaban en la factoría, «huelgan» desde el lunes de Pascua. Se rumorea que un grupo financiero catalán se encargue del negocio. De no haber dividendos en vista, los obreros que la componían tendrán que emplear sus brazos en otra parte para no seguir hambreado.

CONGRESO INTERNACIONAL DE CAPILLAS MUSICALES

La escolanía del Colegio de la Sagrada Familia de Madrid ha sido invitada para participar a un Congreso Internacional de Capillas Musicales en Loreto (Milán) acompañada por el director de la misma, el hermano A. Maté. En Madrid y en España entera se pone en «capilla» a los presos sin acompañamiento musical. Y se conjuga el verbo matar en el presente aunque no sean «hermanos» los primos.

EL «LIBRO ROJO» DE MAO, DE TEXTO OBLIGATORIO

Vaya problema el puesto a los estudiantes españoles y, en particular a los «maoístas», por razón de las relaciones diplomáticas entre China y la España franquista.

Para halagar al dictador chino — su compadre español — tendrá que poner como libro obligatorio de texto el famoso «Libro Rojo» de Mao, y hacerlo aprobar (con un amén unánime) por las Cortes.

Con tanto texto rojo, se las van a ver de todos los colores, los infortunados estudiantes, que ya están verdes con todo lo que les mal llega de El Pardo y de los grises.

CUANDO EL RIO SUENA...

«No podemos ni confirmar ni negar las noticias aparecidas en la prensa alemana sobre una probable visita del presidente Nixon a España», ha declarado a este cronista un portavoz de la embajada



norteamericana en Madrid», decía José Oneto en «El Diario Vasco», de San Sebastián, el 18 de abril. Se nos ocurre pensar que si en la embajada de los Estados Unidos en Madrid no saben nada, ¿cómo es que eso «se cree saber» en algunos periódicos alemanes? ¿Seguirán teniendo los franquistas buenos amigos en la patria de Goebels, amigos que se prestan a lanzar un globito para ver si cuaja...?

MULTAS «LITERARIAS»

Seis autores de crítica literaria de Barcelona han sido condenados al pago de multas que equivalen a 1.600 francos franceses — leemos en un diario de París — por haber aceptado formar parte de un jurado de poesía catalana que otorgó en octubre pasado, en Ginebra, premios que llevan los nombres de Francisco Maciá y Luis Companys.

CACOS DE TODO PELO

Las ciudades españolas — decía «Le Monde» el 21 de abril — comienzan a ser lugares donde los ciudadanos no se pueden pasear por la noche sin el temor a perder la vida o la bolsa. A Madrid y Barcelona se tiene hoy por dos ciudades francamente peligrosas.

ABERRI EGUSA EN PARIS

PARIS, (OPE). — Los actos que había organizado el gobierno de Euzkadi con motivo del «Día de la patria» se celebraron de acuerdo con el programa fijado, sin más excepción que la del banquete, suspendido con motivo de la trágica muerte de Eustaquio Mendizábal.

El sábado por la noche, en su alocución, dicha en euskera y castellano, el presidente del gobierno de Euzkadi, Jesús María de Leizaola se refirió exclusivamente a la muerte de Eustaquio Mendizábal y a la significación general de Aberri Eguna.

Tanto la disertación del Lendakari Leizaola como la misa celebrada en la capilla de Eskual Etxea estuvieron muy concurridas.

REPRESION Y VIOLENCIA

En el País Vasco, donde el estado de excepción reina permanentemente, la violencia fascista

acaba de dar otro golpe mortal. Lo mismo sucedió hace muy pocos días en San Adrián de Besós.

LA PRENSA FRANCESA Y LA VIOLENCIA FRANQUISTA EN EUZKADI Y CATALUNA

PARIS, (OPE). — El diario de esta capital, «Combat», publicó el 21 de abril una información de Alain Echegut señalando que en el día siguiente se iba a celebrar la fiesta vasca Aberri Eguna y que dos días antes Eustaquio Mendizábal, jefe de la sección militar de ETA, había sido muerto por la guardia civil en Algorta. Este hombre — decía «Combat» — fue detenido el 15 de agosto pasado en la frontera y condenado por el tribunal de Bayona, que asignó Poitiers como el lugar de su «residencia vigilada», pero desapareció meses después. Respondiendo a cierta calumnia propagada contra Mendizábal, afirma Echegut en la última línea de su artículo: «Mendizábal era un militante, no un truhán.»

SIGUEN LAS HUELGAS

En San Adrián del Besós, donde fue muerto el 3 de abril un obrero de la construcción, Manuel Fernández, por la policía española, los trabajadores de todas las obras de construcción de la central térmica, reunidos en asamblea general, han acordado proseguir la huelga cuando termine el lock-out el 24 de abril si no son puestos en libertad todos los obreros que han sido detenidos y reintegrados a sus puestos los detenidos. Las fuerzas represivas siguen ocupando el pueblo, por el que patrullan permanentemente, sobre todo en los lugares próximos a las obras en construcción.

LA MALA LEY, TAMBIEN ES EXCUSA

El día 20 dos jóvenes, Josep Miguel Anduig y Antonio Miguel Guerrero, han sido hospitalizados en estado muy grave en Barcelona a consecuencia de intervenciones policíacas. El primero, estudiante, después de haber sido detenido con tres compañeros, fue fuertemente golpeado por sus torturadores y de tal manera que los médicos del hospital de San Pa-

blo temen que las lesiones internas que sufre provoquen un fatal desenlace. Miguel Guerrero ha resultado herido de dos tiros en la cabeza. La guardia civil disparó contra el coche en que viajaba con un amigo por la carretera de Villafranca. Según la guardia civil, el conductor no paró el coche cuando se le dio la orden de hacerlo.

«CINTURA» DE VINO

PARIS (OPE). — El diario «International Herald Tribune» publicó el 5 de abril un despacho de la agencia AP, que decía lo siguiente: «El Departamento de Hacienda decidió ayer bloquear la venta en los Estados Unidos de doce diferentes marcas de vino español a partir del 22 de abril. Este Departamento le ha pedido a la Oficina de Aduanas que deje de despachar estos vinos porque se abrigan dudas respecto a la exactitud de lo que describen las etiquetas.»

El señor Rex D. Davis, director de la Oficina del Alcohol del Departamento de Hacienda, ha manifestado que existe la duda de que algunas variedades de uva se cultiven en suficiente cantidad en España como para sumar el volumen de vino que es rotulado con su nombre.»

LOS HEREDEROS DE PICASSO REGALAN SU COLECCION DE OTROS ARTISTAS AL MUSEO DEL LOUVRE

PARIS, (OPE). — «La segunda esposa de Pablo Picasso y su único hijo legítimo han hecho saber por medio de su abogado que su inapreciable colección particular de obras de arte de otros grandes pintores modernos se regalará íntegramente al museo francés — decía el diario «International Herald Tribune» el 13 de abril. Esta colección, que ha sido seleccionada y comprada por Picasso desde comienzos del siglo, y que se compone por lo menos de ochocientas obras de arte, comprende cuadros de gran valor de Matisse, Braque, Degas, Van Gogh, Cézanne, Léger, Modigliani y unos pocos pintores de tiempos anteriores.

El abogado Roland Dumas manifestó que los dos herederos directos de Picasso cumplían al hacer tal cosa un deseo expresado por Pablo Picasso en otros tiempos. La única condición impuesta al regalar la colección ha sido la de que todas las obras regaladas se exhiban juntas en el Louvre para que pueda verlas el público.

A propos du régime des retraités

(Suite de la page II)

Le 1^{er} juillet 1930 (168 trimestres). Il demande la liquidation de sa pension à compter du 1^{er} juillet 1973. Son salaire annuel moyen ressort à 18 000 F. Compte tenu des coefficients d'anticipation, sa pension annuelle sera égale à :

$$18\ 000 \times 30 \times 136 : 100 \times 150 = 4\ 896\ F.$$

— Soit un salarié âgé de 61 ans le 15 juin 1973, qui a cotisé 25 ans (100 trimestres). Il demande la liquidation de sa pension à compter du 1^{er} juillet 1973. Son salaire annuel moyen ressort à 18 000 F. Sa pension sera égale à :

$$18\ 000 \times 30 \times 100 : 100 \times 150 = 3\ 600\ F.$$

— Soit un salarié âgé de 60 ans le 15 juin 1973, et reconnu inapte au travail. Il cotise depuis le 1^{er} juillet 1930 (168 trimestres). Il demande la liquidation de sa pension à compter du 1^{er} juillet 1973. Son salaire annuel moyen est de 18 000 F. Sa pension sera égale à :

$$18\ 000 \times 50 \times 136 : 100 \times 150 = 8\ 160\ F.$$

16. — La pension de vieillesse est augmentée, le cas échéant, de :

— 10 % pour les personnes ayant eu au moins trois enfants (1) ;

— 50 F si l'assuré a un conjoint à charge de moins de 65 ans ;

— d'un montant fixé par décret à l'AVTS, soit 2 100 F par an actuellement si le conjoint à charge a plus de 65 ans, ou plus de 60 ans en cas d'incapacité au travail.

Est considéré comme à charge le conjoint dont les ressources personnelles n'excèdent pas 3 900 frs. Si le conjoint à charge bénéficie d'un avantage de sécurité sociale (pension ou allocation), la majoration est réduite du montant de cet avantage.

17. — Majoration pour tierce personne. L'assuré de moins de 65 ans, titulaire d'une pension de vieillesse acquise au titre de l'incapacité au travail (voir § 12) peut obtenir une majoration pour tierce personne lorsqu'il est incapable d'accomplir seul les actes

ordinaires de la vie courante (se lever, se coucher, se vêtir, etc.). Les conditions requises doivent être remplies avant le 65^e anniversaire.

La demande, accompagnée d'un certificat médical, est adressée à la caisse régionale d'assurance maladie dont dépend l'intéressé.

La majoration est égale à 40 % de la pension principale, sans pouvoir être inférieure à un montant fixé à 12 739 F depuis le 1^{er} avril 1973.

18. — Pension minimum. Pension maximum. — La pension de vieillesse liquidée à 65 ans (ou 60 ans en cas d'incapacité au travail) ne peut être inférieure au montant de l'allocation aux vieux travailleurs, soit 2 100 F par an depuis le 1^{er} octobre 1972.

Elle ne peut excéder 46 % du salaire maximum soumis à cotisations en 1973, 48 % de ce salaire si elle est liquidée en 1974, et 50 % si elle est liquidée à partir du 1^{er} avril pour tenir compte de la variation du coût de la vie.

19. — Avantages complémentaires. — Les titulaires d'une pension de vieillesse servie par la Sécurité Sociale ont droit et ouvrent droit aux prestations en nature de l'assurance maladie (2) comme les assurés sociaux.

20. — Où et comment demander la pension ? — L'assuré établit sa demande de liquidation de pension sur un imprimé qu'il peut se procurer à la caisse régionale d'assurance maladie chargée du risque vieillesse, ou à la mairie. La demande, visée par le maire ou présentée directement à la caisse pour vérification des renseignements d'état civil, est envoyée à la caisse régionale d'assurance vieillesse du dernier lieu de travail. Aucune pièce n'est à joindre sauf en cas d'incapacité au travail).

L'assuré doit indiquer la date à compter de laquelle il désire bénéficier de la pension. Cette date est le premier jour du mois et ne peut être antérieure ni au dépôt de la demande, ni au soixantième anniversaire de l'intéressé. Si l'assuré ne fixe pas de date pour l'entrée en jouissance, la pension prendra effet au premier jour du mois suivant la réception de la demande.

(A suivre)

SIA DANS L'OUEST

SUS AU MILITARISME

Un fléau de l'humanité qui a causé des catastrophes incalculables, semant les ruines, massacrant hommes, femmes, vieillards, enfants par millions, le militarisme, tel est son nom, continue à sévir, comme si deux guerres mondiales (1914-1918), (1939-1945) n'avaient pas démontré ses horreurs sans nombre, comme si la guerre d'Indochine non encore éteinte, au vu de la télévision, n'avait montré les populations affolées fuyant les lieux des combats.

Nombre d'écrivains, de philosophes ont dénoncé sa malfaisance, sans résultat semble-t-il et pourtant, dans la jeunesse française, mondiale, se décèle un courant de plus en plus vaste, face à ce monstre ayant l'appui des capitalistes qui en tirent d'énormes bénéfices, des gouvernements de toutes formes, de toutes couleurs.

Il n'y a qu'à lire les informations pour se rendre à l'évidence : tout en se déclarant pour la paix, tous ces gens du Pouvoir : américains, russes, anglais, français, vendent à qui les désire : avions, navires, tanks, armes les plus diverses ; tout en les vendant, ils osent, les cyniques, déclarer à leurs compatriotes, qu'il faut une armée pour se défendre contre l'ennemi éventuel. Lequel ? On l'ignore. Avant-hier, c'était l'anglais ; hier, l'allemand ; à Brest, les navires de guerre allemands ne sont-ils pas reçus avec faste, par les autorités civiles et militaires !

Et pourtant la guerre de 1939-1945 n'est pas lointaine.

Actuellement, les engins atomiques coûtant des sommes fantastiques sont soit stockés, soit essayés ; le gouvernement français, malgré la quasi unanimité des Etats de l'ONU, malgré les habitants du Pacifique, veut poursuivre des essais criminels polluant l'air, les Océans.

En cas de conflit, le Nord-Finistère serait le premier objectif de l'ennemi, en raison de l'amoncellement des organismes militaires sis à Landivisiau, Ile Longue, Le Poulmic, Brest, Escadre de l'Atlantique, sous-marins atomiques, Préfecture maritime avec ses divers services. Nord-Finistériens, allez-vous comprendre ce qui vous attend ?

Il est heureux de voir la jeunesse se rebeller contre le militarisme. Les objecteurs de conscience de plus en plus nombreux, malgré les entraves apportées à la loi de décembre 1963, les concernant, les dernières manifestations des lycéens, des étudiants en France ont montré la répulsion qu'ils éprouvent vers le militarisme.

Nous devons aider les objecteurs de conscience, victimes de la répression ; nous devons renforcer la SIA. Elle a besoin du concours de tous pour agir avec efficacité ; apportez-lui votre adhésion.

S'adresser à son secrétaire : Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29200 Brest.

CHRONIQUE LIBRAIRIE:

TOUS A ZANZIBAR, de Juan Brunner (Robert Laffont)

Le XXI^e siècle comme si vous y étiez !

Ses villes où des gens dorment « légalement » dans la rue ; où des amocheurs se déchainent et font, sans prévenir, des dizaines de morts.

Un monde où des saboteurs œuvrent pour le plaisir ; où la législation eugénique vous interdit de procréer si vous présentez le moindre tare ; où vos voisins vous haïssent si vous avez trois enfants.

Où personne ne quitte la nuit son quartier de peur de déclencher une émeute ; où des savants dans l'île asiatique de Yatakang, brûlent l'encens pour se concilier

le génie d'un volcan ; où un minuscule Etat africain, misérable, mais paisible, recèle peut-être le secret qui sauvera l'humanité d'elle-même.

Un monde où un sociologue brillant et désespéré, Chad Mulligan prêche dans le désert ; où l'on s'interroge sur le degré de conscience de Shalmaneser, l'oracle électronique.

Un monde fantastique et très... trop... vraisemblable.

Livre que vous pouvez commander dès aujourd'hui au permanent librairie, 39, rue de la Tour d'auvergne, Paris (9^e) — 551 pages : 37,80 F.

CHRONIQUE :

B.D.I.C

RETOUR SUR LA FAMILLE

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Le point crucial est le rôle joué par la famille en tant qu'instrument de production, au travers de la socialisation initiale de l'enfant, de la normalité et des bases du conformisme. Pratiquement dans 90 % des cas, élever un enfant revient à détruire un individu. De surcroît, l'« éducation » place la personne hors et loin d'elle-même.

La plupart des gens se soumettent à cet assassinat chronique en murmurant tout au plus quelques plaintes et en oubliant leurs désaccords. De cet assassinat la compensation est manifeste : on peut, riche ou du moins « aisé », diriger une grosse entreprise, ou... un état, ou même se réjouir de la dévastation écologique au profit de valeurs admises ou à admettre. Tout bien pesé il n'y a rien de mieux que d'avoir perdu la tête.

Il est de nombreux tabous dans la structure familiale qui émarginent nettement de celui de la gourmandise de la saleté ou de celui de l'inceste. L'un des plus puissants est l'implicite prohibition de l'autonomie ; très peu de mères sont capables de foutre la paix à leurs gosses en leur per-

mettant de développer leurs facultés, d'être seuls.

Trop éprouvent ce foutu besoin de stopper les gémissements des autres, ne fusse que pour elles-mêmes. Cela les conduit à violer constamment le temps de l'autre dans sa tentative pour le secréter au lieu de l'épargner, de sorte qu'elles imposent à l'enfant l'emploi du temps nécessaire à elles-mêmes qui reflète inéluctablement l'emploi du temps de la société. L'enfant peut avoir besoin d'expérimenter, en son propre temps. la frustration, le désespoir, et finalement une dépression dans sa totalité ; or la mère ne respecte pas le temps de l'autre ou le temps dont l'autre a besoin dans sa relation avec elle.

Si nous ne découvrons point l'autonomie durant notre première année d'existence, et plus tard — avec des moments d'angoisse — dans l'enfance, nous risquons ou bien d'être atteints à la fin de notre adolescence d'une folie négative, ou bien de devenir un homme normal, ou bien encore — rare privilège — de nous frayer un laborieux chemin vers la liberté, par des relations ultérieures qu'elles soient spontanées ou psychanalytiques.

Certains aspects de la famille ont constamment pour effet de nier l'homme quand ils n'ont pas de conséquences fatales.

Nous trouvons en premier lieu, l'agglutinement des gens, fondé sur le sentiment qu'ils ont de leur incomplétude.

En second lieu, la structure familiale excelle à créer des rôles déterminés plutôt qu'à établir des conditions qui permettraient à l'individu d'assumer son identité. Elle endoctrine l'enfant en lui inculquant le désir de devenir un certain genre de fils ou de fille, puis de mari ou de femme, de père ou de mère ; elle ne lui laisse qu'un semblant de liberté surveillée, étroitement confinée dans un carcan rigide. Au lieu de le laisser cultiver un égocentrisme de bon aloi qui autorise à ses actions de jaillir du cœur de lui-même, d'un soi qu'il aurait créé et choisi, elle le dresse à se soumettre ou vivre excentré par rapport au monde. La famille a trait à la non-vie, à la mort, à la fuite honteuse,

être excentrique, bien élevé — dressé —, et normal revient à vivre sa vie en fonction des autres, et c'est ainsi que la famille inaugure un système de clivage de la personnalité tel que postérieurement, dans la vie, les individus fractionnent constamment au sein des groupes sociaux comme l'une ou l'autre face d'une dualité. Cela découle directement du paramètre « refus-acceptation » de la liberté. Ainsi, par exemple l'anti-thèse éducateur-éduqué est solidement ancrée dans l'esprit famille. Toute éventualité pour les gosses d'élever leurs parents est définitivement écartée et les devoirs socialement imposés au « papa » et à la « maman » les contraignent à refuser toute joie qui risquerait d'éliminer la répartition des rôles, ou tout au moins de la troubler. Ce système d'obligations-devoirs, est naturellement transposé dans toutes les institutions dont feront ensuite partie les personnes élevées dans une famille. J'inclus bien sûr dans cette analyse les familles adoptives et les orphelinats car fonctionnant comme toute la société sur ce même modèle.

En troisième lieu, la famille est la première à socialiser l'enfant et en conséquence à lui inculquer des freins sociaux manifestement plus puissants que ceux dont il aurait besoin pour se tailler un chemin dans la course d'obstacles programmés par les agents de l'état bourgeois ; police, administration, enseignants, médecins, psychiatres, militaires, patrons, assistantes sociales, etc., familles répétant attentivement et passivement — sous un certain angle — le modèle familial de leurs parents, à ceci près que les programmes de télévision ont légèrement été modifiés. Au départ on n'apprend point à l'enfant comment survivre en société mais comment s'y soumettre. Le rituel de surfaces, les bonnes manières, les jeux organisés, les opérations mécaniques apprises à l'école remplacent systématiquement les expériences créatrices spontanées, les jeux inventifs, le libre développement de l'imagination et des rêves.

Chaque enfant, avant que l'endoctrinement familial ne dépasse un point de non retour et que l'endoctrinement scolaire ne débute est, du moins en germe, un artiste, un visionnaire et un révolutionnaire. Comment recouvrer

ce potentiel perdu ? Comment retrouver la voie qui mène, du jeu réellement ludique, qui invente lui-même ses propres règles, aux jeux ridicules et normaux qui ne sont que des comportements sociaux ?

En quatrième et dernier lieu, la famille impose à tous les enfants un système de tabous. Elle y arrive, comme il en va généralement de toutes les contraintes sociales, en leur inculquant un sentiment de culpabilité, véritable épée de Damoclès qui risque de tomber sur la tête de quiconque préfère ses options et ses expériences à celles recommandées par la société. Le complexe de castration, loin d'être pathologique est une nécessité inhérente aux sociétés autoritaires.

Le système de tabous, développé par la structure familiale, dépasse de beaucoup le tabou de l'inceste.

Les éléments sensoriels de communication, hormis l'ouïe et la vue — et encore — sont plus que largement restreints. La famille interdit à ses membres de se toucher, de se sentir, de se goûter. Les enfants peuvent s'ébattre avec leurs parents, mais limités par la stricte ligne de démarcation dessinée autour des zones érogènes.

Les étreintes et les attouchements entre sexes opposés deviennent fort vite, dans l'esprit familial, une dangereuse sexualité. Il y a de surcroît, le tabou de la tendresse. En famille, la tendresse peut être ressentie, certes, mais en aucun cas exprimée, à moins d'être formalisée jusqu'à perdre pratiquement toute réalité.

Il est fondamentalement absurde de chercher à réduire des relations complexes, mais intelligibles, à des faits biologiques purement contingents et circonstanciels, faits qui ne sont que le prélude à des actes produisant eux, des rapports sociaux. Nous n'avons pas besoin de père ni de mère, nous avons besoin d'attention paternelle et maternelle.

Claude LAPORTE

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (LX^e) - Tél. : TRU 78-64
C.C.P. La Source 32 667-66

Articles en français :

DELORME J.-P.

B. P. 12 — 92604-ASNIERES

ABONNEMENTS :

Trois mois	13 F
Six mois	25 F
Un an	50 F
Etranger :	
Six mois	28 F
Un an	56 F
Par avion (Amériques) :	
Six mois	41 F
Un an	82 F

À LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

Michel LE MAREC

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94600-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

EL LUCHA COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

1^o de Mayo de Acción Directa

EDITORIAL

Nadie puede negar hoy día que se están produciendo en el seno de la península Ibérica una serie de acontecimientos que con toda seguridad van a condicionar el futuro de las luchas políticas y sociales en nuestro país.

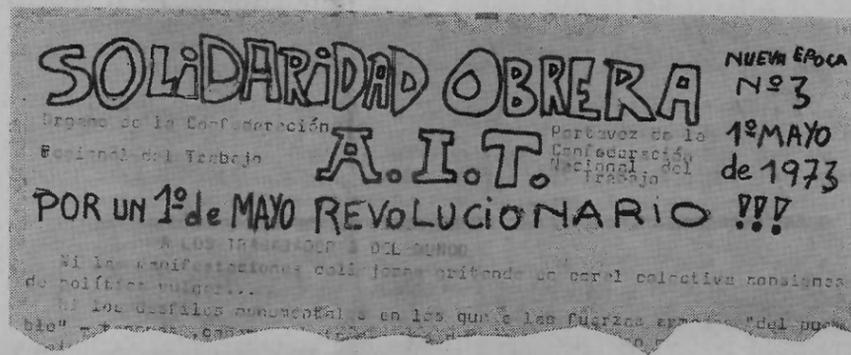
Los últimos aullidos de la vieja guardia franquista — rabiosa e histérica — así como la aparición de nuevas generaciones de luchadores revolucionarios demuestran palpablemente que los próximos años — tal vez los próximos meses — van a tener una importancia capital para el futuro de España. En esta dinámica de la historia, el deber de todos los revolucionarios — jóvenes y viejos — es ponerse al unísono de las fuerzas jóvenes que cada día más numerosas descubren y enriquecen el pensamiento y la acción revolucionaria encarnada por la C.N.T.

La C.N.T. tiene un pasado y un presente tales que no se le perdonaría la menor vacilación en el futuro. Constantemente en la brecha del combate social, fuertes de una organización auténticamente revolucionaria, conscientes de la dificultad del combate que emprendieron nuestros antepasados, sabemos ya que para la C.N.T. y para el anarco-sindicalismo ibero, el tiempo de la defensiva ha pasado. Hoy más que nunca es preciso pasar decididamente a la ofensiva contra el capital y el Estado. La C.N.T. es una organización que tiene muy largo pasado en la historia española. Pero sigue siendo el instrumento más adecuado para la transformación de la sociedad. He aquí el secreto de su eterna juventud, simbolizada en este mes de mayo por la reaparición de la siempre joven «Solidaridad Obrera», en las calles y talleres de Barcelona.

« Solidaridad Obrera » está otra vez por las calles de Barcelona

Sólo una poderosa ofensiva revolucionaria puede detener la voluntad que tiene hoy el Estado franquista de liquidar el Movimiento Obrero y acabar con las luchas anti-capitalistas.

La dictadura franquista ha sido nuevamente lanzada por la clase dirigente del capitalismo a una campaña de asesinatos policiales, dirigida hacia el aniquilamiento de toda forma de lucha del movimiento obrero y del conjunto de luchas de las capas populares y del estudiantado radicalizado.



(Facsimil del nº 3 de la nueva serie de la SOLI)

¿Por qué esta voluntad de asesinar? Los patronos, por más «liberales» y «humanistas» que se pretendan, sólo tienen una salida ante el avance de la lucha libertadora de los trabajadores, esta salida es la dictadura y el asesinato. Ya decía Bakunin, el pasado siglo, que a los burgueses cuando les falla la inte-

gración de los trabajadores en el parlamentarismo y el legalismo, se dejan de puñetas liberales y democráticas y recurren a los militares, a la dictadura asesina, en una palabra: «al régimen del sable». Esto pasó en 1873 (después de la Comuna Internacionalista de Alcoy) y volvió (Sigue página 2)

TRES AÑOS DE UN FRAUDE

La lucha de los partidos izquierdistas para la recuperación del movimiento estudiantil

La necesidad de liquidar de una forma definitiva los Comités de Curso se presenta hoy como la única alternativa capaz de abrir una nueva época del movimiento estudiantil. La necesidad de aplicar «la gloriosa línea de masas del presidente Mao», obligó a CES (Comités de Es-

tudiantes Socialistas) a extender su campo específico de acción mediante una ampliación de las bases orgánicas, que bajo su dirección, debían llevar adelante la lucha estudiantil. En este sentido, «Salidos de la nada alcanzaron la miseria» (Groucho-

Marx) — siempre se ha negado por parte de CES cualquier tipo de relación con Tribuna Obrera, organización de la cual ellos se configuraban como la sección estudiantil —, los comités de estudiantes socialistas se ven forzados por la propia dinámica de su no-línea política a crear los Comités de Curso, degradación de los anteriores que deberían configurarse como la vanguardia organizada, frente a los órganos de masas recién generados que iban a configurar pronto una teogonía propia y autónoma. Este proceso es paralelo en Barcelona, donde el núcleo generador en Unión Obrera (U. O.) más tarde denominada GUMLI (Grupo de Unificación Marxista Leninista Internacionalista). La organización clandestina de masas era ya un hecho; la labor en los cursos rendía sus frutos, la excursión a las masas era en definitiva una operación rentable. Se había conseguido el primer objetivo: frente al auge que el trotskismo iba adquiriendo, había que oponer la forma eficaz la «auténtica teoría» revolucionaria. Es impresionante ver como coinciden en este punto CES y LCR (Liga Comunista Revolucionaria), todos se disponen a com- (Sigue página 4)

La libération intégrale de l'homme

Texte de G. Balkanski au Meeting du 1^{er} Mai à Paris

Des progrès incontestables

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis la fondation de la I^{re} Internationale des Travailleurs. Il y a exactement un siècle du Congrès de St-Imier où l'indépendance de la classe ouvrière et de son organisation fédéraliste et révolutionnaire fut proclamée, et que les bases organisationnelles de l'anarchisme social furent établies; un siècle s'accomplira bientôt depuis le drame de Chicago ainsi que depuis la naissance du syndicalisme révolutionnaire en France s'étendant bientôt dans le monde entier. Plus d'une demi-douzaine de révolutions se sont produites depuis la Commune jusqu'aux événements de Mai 68. Il serait exagéré de dire qu'aucun progrès social

et économique ne s'est réalisé, que la situation de la classe ouvrière ne s'est nullement améliorée, que les travailleurs dans les pays européens et, d'une façon générale, industrialisés et économiquement développés ne jouissent pas d'une vie meilleure et plus aisée. En effet, ils ne travaillent plus 14, 15 et 16 heures par jour, ils ne meurent plus de faim dans ces mêmes pays, leurs enfants sont mieux nourris, habillés et soignés, ils vont à l'école et certains ont même accès aux Universités. Il est vrai que des changements importants se sont effectués et que le monde demi-féodal d'autrefois n'existe plus sur une grande partie du globe. Mais les rapports humains, les rapports de production entre les travailleurs et les possesseurs des (Suite page 5)

1º de Mayo de Acción Directa

CON HACHAS Y CUCHILLOS

Un policía muerto. Autores: mujeres con hachas y cuchillos y hombres con barras de hierro, a las cuales habían atado cuchillos de monte.

Los compañeros del muerto se manifestaron por las calles de Madrid al grito de «Queremos garantías», «Estamos solos y sin defensa».

«Se ensañaron con nosotros», manifestó a Cifra un compañero del policía muerto, el martes 1 de mayo, en un enfrentamiento con los manifestantes.

«La organización del comando estaba perfectamente preparada. Iban mujeres, con hachas y cuchillos, y hombres con barras de hierro a las cuales habían atado cuchillos de monte. Nos atacaron para matarnos deliberadamente. No teníamos ni las armas montadas, ya que cuando fue el ataque doblábamos una esquina, tras la cual nos esperaban. No dispararnos ni un tiro», dijo a Cifra, al final del acto religioso, otro compañero del fallecido.

Finalizado el funeral, esperaba un coche para llevar al muerto a León. Pero al grito de «A hombros, a hombros» fue llevado en procesión por varios centenares de policías (con las placas en la solapa visible) por Preciados, Callao, José Antonio y Plaza de España.

En ocasiones fuertes aplausos, en otras los gritos ya conocidos de Viva España, Rojos asesinos, Queremos garantías, etc.

Al final de la pamema fue depositado el ataúd en el coche y entonaron el «Cara al Sol».

Varios asistentes nos cuentan que tuvieron que ser montadas unas docenas de letrinas portátiles pues casi todos tenían cagadera, pensando quién sería el próximo en tumbarse en el ataúd.

Pour une vraie révolution paysanne

(Suite de la page 3)

joie de travailler à ce qui lui plaira et quand il le voudra.

Croyez moi paysans ces idées ne sont pas utopiques, elles sont réalisables et très rapidement, mais pour cela il vous faut devancer le monde capitaliste et vous dire que sans lui vous pouvez réaliser facilement ce que jusqu'à présent vous n'avez fait que lui demander, et qu'il n'a jamais pu vous donner car pour cela il lui faudrait crever, et dame en bon chrétien il préfère que ce soit vous.

Producteurs de toutes les richesses de la terre. Refusez immédiatement, et chassez tous ceux qui vous ont fait tant de mal, les politiciens par exemple, de droite, du centre ou de gauche. Ils ne défendent qu'un dieu, leurs maîtres capitalistes, qu'ils soient privés ou d'Etat, car les uns et les autres espèrent bien vivre grassement sur votre esclavage.

Jean HENOUX

(1) Rentabilité — pas dans le sens capitaliste, mais satisfaction totale des besoins.

(3) Commercialisation est employé dans le sens transfert avec les autres couches de producteurs.

(Viene de la página 1)

a pasar en 1936 ante el poderoso empuje revolucionario de la CNT (recordemos los acuerdos del Congreso Confederal de Zaragoza).

El capitalismo razona y comprende las situaciones que se producen en cada país. En el Estado español, el capitalismo se da cuenta de que está ante una nueva crisis política, es decir que después de las huelgas generales de El Ferrol y de Vigo (donde la solidaridad obrera y la acción directa, fueron las bases del

No hay vacaciones para la lucha de clases. ¡Basta de burócratas!

Los burócratas están ya de vacaciones, tranquilos con su conciencia de que han hecho todos los posibles para desmoralizar al proletariado y demás hijos del pueblo trabajador. El burócrata puede sacar su revista con clichés electrónicos y titulares de periódico burgués: «Gran Jornada de lucha el 11 de abril! La sangre vertida, las detenciones, la clase obrera, la revolución proletaria, nada les importa. Pues la política de la burocracia siempre se mueve dentro de los últimos coletazos de la civilización cristiana: nada importa al burócrata que los revolucionarios repitamos una y otra vez que la situación es de lucha y que las condiciones están dadas para avanzar hacia un movimiento revolucionario generalizador. ¡Los burócratas sólo lanzan consignas de movilización una vez la lucha ya está en marcha y hay un «mártir» que les sirve para llamar a combatir la represión! Después llaman a una «jornada de lucha», que nunca es tal jornada, y después... esperar que la lucha de clases por sí misma los despierte de su sueño pequeño-burgués con nuevos «mártires».

Pero la lucha obrera continúa...

combate masivo) tanto los revolucionarios como la clase dirigente, que nos explota y oprime, conocemos la misma realidad: que la clase obrera y el pueblo trabajador se han puesto nuevamente en pie después de la derrota provisional de 1939, que en todo el país se manifiesta una voluntad colectiva de lucha.

Ante esta voluntad de combate, mostrada por el hecho de que hay condiciones para luchar, para hacer converger todas las luchas locales y regionales en una H. G. Revo-

la situación no ha variado, cada vez crecen las condiciones para luchar en todas partes, la crisis se hace más visible a diario... y los asesinatos del Estado también continúan... ayer un obrero, mañana un joven de 18 años, pasado mañana tú o yo.

Necesitamos de una Autoorganización Revolucionaria que reagrupe a los trabajadores en forma de Federaciones de Industria o Ramo y potencie la lucha de clases en barrios y municipios. Por eso nació la AIT, por esto está la CNT. Recordemos, compañeros, que ya la letra de «La Internacional» dice en el original del poeta de la Commune: «No hay supremo redentor / Trabajadores, salvémonos nosotros mismos», y que es imprescindible — para que la emancipación de los trabajadores sea la obra de los trabajadores mismos — que el deseo de la gestión de la sociedad en nuestras propias manos, y la abolición de todo capitalismo tanto burgués como burocrático se haga realidad con el esfuerzo revolucionario de cada uno de los que luchamos por una sociedad sin clases ni privilegios.

(Redacta el Comité Permanente (CNT-AIT) de Barcelona Pro-H.G.R.)

F. L. de San Adrián de Besós

En la hoja de la Federación Local de Sta-Coloma, Badalona y San Adrián de la CNT-AIT, lanzada con motivo del asesinato del obrero Manuel Fernández Márquez, se dice: «Nosotros, miembros de la CNT, apoyamos la lucha de nuestros compañeros y hacemos un llamamiento a la conciencia de todos para que

lucionaria, el Estado ha tomado conciencia de que solo con su firmeza de aplastar este movimiento revolucionario con el asesinato y el terrorismo reaccionario le será posible cortar este proceso. A causa de tal comprensión capitalista el terrorismo estatal se extiende y acentúa: el asesinato del compañero Manuel Fernández Márquez, los obreros y estudiantes gravemente heridos, el estudiante Miguel José Alduig (de la Facultad de Ciencias) que se está muriendo a causa de haber sido torturado durante horas en comisaría destrozándole los riñones, son un grito de alerta que llama a todos los combatientes a responder con una ofensiva revolucionaria ante la actual ofensiva capitalista, de liquidar el cada vez más creciente movimiento de lucha libertadora.

El movimiento de Solidaridad Obrera y Acción Directa que se desarrolla estos días ante el asesinato de Manuel Fernández Márquez señala el camino que debemos seguir. A pesar de las direcciones burocráticas que sólo se esfuerzan en encasquillar al Movimiento Obrero, los trabajadores debemos romper toda clase de trabas y denunciar sin miedo los engaños que cometen los partidos reformistas.

¡Compañeros: Pasemos a la Acción Directa y revolucionaria de manera generalizada!

¡Ni un crimen sin respuesta! ¡No esperemos a que nos asesinen: disparemos nosotros primero! ¡Acabemos con la dictadura de clase de nuestros opresores y explotadores como también con todos los tribunales y cuerpos represivos del Estado! ¡Justicia proletaria significa no estar a la expectativa, sino el pasar a la ofensiva golpeando antes que los enemigos capitalistas!

¡El problema de la lucha está en la rapidez en que seamos capaces de lanzar nuestra ofensiva revolucionaria; cumpliendo el deber de estar a la altura de la situación en que se halla la península Ibérica!

sin distinción ideológica demos una respuesta conjunta a estos crímenes.»

«Es la única forma de que el Capital acepte que se puede matar a los revolucionarios, pero no a la revolución.»

«La libertad no se da, se toma.»

COMUNICADOS

des Vignoles, el 9 de junio a las 17 horas, sobre:

«Colonias infantiles, internas y externas. Ventajas e inconvenientes de unas y otras.»

El acto, patrocinado por la Federación Local de París y la Comisión de Relaciones de la Zona Norte, reviste caracteres de singular importancia por tratarse de nuestro infantes desterrados en Europa a raíz de la guerra y revolución de 1936-1939.

F. N. I. FERROVIARIA

Se convoca a todos los ferroviarios de la Federación que integran el Grupo de París y pueblos limítrofes, a la reunión que se celebrará en el Centro Confederal C.N.T. el sábado día 19 de mayo de 16 a 18 horas, para tratar de un asunto de interés.

CONFERENCIA PUBLICA

Tomás Cano Ruiz prosigue sus conferencias con la que nos dará el domingo 27 de mayo a las 10 de la mañana en nuestro Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, bajo el tema: «La Nación y nosotros».

AGRUPACION LEVANTINA DEL SENA

Se invita a todos sus miembros y a cuantos levantinos queran pertenecer a nuestra Agrupación del Sena, Oise y Marne, a la reunión que tendremos el domingo 20 de mayo a las 10 de la mañana en nuestro Centro Confederal, 33, rue des Vignoles. Encarecemos se sea puntual.

JIRA NUCLEO HERAULT-GARD-LOZERE

Para el domingo día 3 de junio, organizada por la Comisión de Relaciones, en la Colonia de Vacaciones, «Centre Aéré de Bionne», situado en la carretera departamental nº 132, que va de Celenneuve (route de Lodève) a St-Jean de Vedas (route N. nº 113).

Todos los compañeros del Interdepartamento, simpatizantes y amigos, quedan invitados, para pasar un día agradable y de confraternidad libertaria.

Habrán bebidas frescas higiénicas.

Comida preparada, para todo el que se suscriba lo más tardar el 28 de mayo.

Charla-Conferencia, a cargo del compañero Alejandro Lamela, Mlle Agnès Blondet y Casado Pierre.

Diversiones, a gusto de los participantes a la Jira.

17 DE JUNIO 1973
GRAN JORNADA DEL LIBRO LIBERTARIO
Mañana a las 10:
CONFERENCIA
Tarde a las 3:
FESTIVAL ARTISTICO
en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris-20.
Retened esta fecha.

F. N. I. F. - C.N.T.

La Comisión N. de RR. de la I. Ferroviaria celebrará el próximo mes de julio, un importante Pleno en Toulouse, en la residencia del S.I. el domingo que en dicho mes, se celebra la concentración Confederal, que será dada a conocer por nuestra prensa.

Rogamos tomen nota de ello los compañeros de la Federación y que a partir de este momento envíen sugerencias para la confección del Orden Día si quieren recibir éste con tiempo preciso.

GRAN CONFERENCIA PUBLICA
Pilar GRASGEL, Directora pedagógica, disertará en nuestro Centro, 33, rue

POUR UNE VRAIE REVOLUTION PAYSANNE

Paysans, croyez-vous arriver bientôt au bout de vos peines ?

Depuis toujours vous vous battez pour que soit reconnu votre droit de vivre du fruit de votre travail. Pour cela dans les temps passés, vous avez barré les routes, vous avez détruit des tas de produits de vos productions, parce que vous trouviez, avec juste raison, que les prix qui vous étaient proposés, n'étaient pas en harmonie avec le résultat de votre travail; ces temps derniers vous arraisonnez les camions de lait pour que celui-ci vous soit payé à un prix raisonnable, dites-vous. Qu'obtenez-vous par ces procédés ?

Ce prix de vos produits, tant que vous l'attendrez de vos dirigeants, c'est-à-dire, ceux qui sont censés être vos représentants, vous ne l'obtiendrez jamais et ceci pour aucun de vos produits, car pour que ce prix soit vraiment raisonnable, il faudrait que ceux qui vous le paient, c'est-à-dire, les intermédiaires soient contraints de ne pas majorer leurs prix de vente. Ceci est impossible, et, même, si par absurde, cela était possible, aucun d'eux n'accepteraient de vous prendre vos produits.

Votre nouveau ministre vient de vous dire ces jours-ci qu'à l'assemblée agricole de l'Europe il va se battre jusqu'à la limite de ses forces pour vous obtenir une revalorisation de 8 % du prix de votre lait. J'ose espérer qu'il possède de grosses réserves car, sans cela, il serait capable d'en crever.

Admettons qu'il obtienne gain de cause, qu'es-ce que cela donnera ? Automatiquement un relèvement important du prix de vos produits.

Dans l'immédiat vous serez satisfaits mais en réalité qu'est-ce que ça va donner ? De par l'augmentation du prix de vente de vos produits, que vont faire les ouvriers, ceci est inévitable, ils vont eux aussi se battre pour voir leur pouvoir d'achat suivre le coût de la vie, que cette révalorisation pour vous aura entraînée pour eux. Quelle en sera la conséquence ? Leurs exploités seront contraints de leur accorder une augmentation de tous les produits qui vous sont indispensables à vos besoins de travail : les engrais, le matériel agricole, l'essence, la nourriture, etc...

Mais alors allez vous me dire, que faut-il donc que nous fassions pour que nous puissions, comme les capitalistes, vivre heureux ?

C'est vous peuple des campagnes, vous qui créez toutes les richesses indispensables à la vie qui avez seul, la solution de ce problème entre vos mains.

Mais voilà, il faudrait que vous soyez prêts à le résoudre, et, malheureusement je ne vous en crois pas capables actuellement.

Savez-vous que sans votre travail, soutenu par celui des autres producteurs : les mineurs, les marins pêcheurs et les ouvriers qui transforment vos productions, personne ne pourrait vivre.

Je pense que vous comprenez où je veux en venir.

Puisque sans vous rien ne se peut. Comprenez donc qu'il vous faut dès maintenant prendre en main la rentabilisation (1) de votre travail de production, mais attention il faut qu'à partir de ce moment vous soyez résolu de changer totalement votre façon de voir les choses.

Comment faut-il donc que vous les voyez :

1° Changer votre façon de voir vos syndicats, changer leur façon d'agir, ne plus leur permettre de demander à l'Etat de vous accorder ce que vous êtes seuls à pouvoir prendre.

2° Que vous vous considériez comme majeurs.

3° Revoir vos coopératives, n'admettre en aucun cas à la tête de celles-ci des gens qui ne sont pas des producteurs de la terre.

4° Changer votre façon de travailler. D'ailleurs, vos maîtres (l'Etat et les capitalistes) vous y contraindront bientôt; c'est-à-dire, vous réunir et travailler en commun.

5° Supprimer vos petites fermes individuelles et n'en faire en réalité qu'une.

6° Vos villages, s'ils sont assez étendus ou vos communes si la superficie de vos terres le permet doivent être l'assise de vos nouvelles entreprises.

7° Pour les gérer vous vous réunirez tous ensemble, et ensemble également vous déciderez, des portions de terres qui doivent être réservées à chacun des produits de votre sol et le plus favorable pour l'exploitation de ces produits.

8° Au moment de la récolte et de la commercialisation, (3) vous n'accepterez, en aucun cas, de traiter avec les intermédiaires actuels, mais seulement avec les coopératives, qui en même temps que votre association de production, fera de vous des producteurs coopérateurs. Vous créerez aussi des coopératives de consommation.

9° Dans ces coopératives de production, tout ce que vous avez créé

sera entreposé, en attendant leur passage aux coopératives de consommation de vos villages ou communes.

10° Ces coopératives, pour vivre devront avoir entre elles des rapports étroits, afin de vous permettre d'abord, la satisfaction des besoins principaux de tous les producteurs et de vous permettre de ne produire que ce qui est utile à tous.

11° Vous devrez donc en partant du premier noyau de votre association, créer une pyramide, qui partant de la base, donnera, aux échelons supérieurs les besoins et possibilités de chacune de vos coopératives, ce qui vous permettra d'abord sur le plan local, départemental, régional et national, (plus tard international) de connaître les besoins et possibilités de tous.

12° Il vous faudra parler très fort et pour cela être intransigeant sur l'interdiction de chefs au sommet de vos communautés.

13° Dans chacune de ces communautés pour la bonne marche de celles-ci vous désignerez les plus qualifiés pour vous représenter mais ces représentants ne pourront l'être que pour des périodes courtes, très courtes, un an maximum, avec interdiction absolue de réélection. Ce sont ces représentants qui statueront sur les besoins à tous les échelons.

14° A l'échelon national vos représentants vous feront savoir les besoins de la nation et selon vos possibilités vous vous employez à y satisfaire.

Comme vous l'avez constaté dans tout cet article, il n'est pas question de gouvernement, ni de capitaliste, ni de chef.

Cette façon de voir, est la seule qui peut vous permettre de vivre heureux, grâce à cela vous n'avez plus de compte à rendre à personne, qu'à vous même.

L'Etat se trouve donc supprimé, car vos associations sont bien suffisantes pour être cet Etat. Celui-ci, ne viendra donc plus vous prendre plus de moitié de votre travail, pour assurer son bien être à lui, vous n'aurez plus à le nourrir, lui et son gouvernement, son armée, sa police, et tous les inutiles qui gravitent autour de lui. Cela supprimera aussi tous les capitalistes qui ne vivent que sur votre travail, tous les intermédiaires, qui eux aussi vivent sur la sueur de votre front.

Tous ces gens se trouveront donc obligatoirement remis dans le circuit de la production, il ne devra rester à la charge de celle-ci, que les vieillards, les malades, les enfants, et les hommes indispensables à votre bien-être, par exemple les Postes et Télégraphes, le Gaz, l'Electricité, les Transports, les Enseignants, les Médecins.

Cette révolution est donc la base d'une société sans classes, ou peut-être deux; mais la deuxième, s'éliminera d'elle-même et très vite. D'abord ceux qui participeront à la création des richesses et qui de ce fait jouiront de tout, et ceux qui refuseront leur collaboration et qui de ce fait, n'auront aucun droit au produit de votre travail.

Plus tard cette catégorie d'individus, pourra être acceptée parmi vous, car n'étant plus question de rentabilité il sera, grâce aux richesses du sol, possible de créer toutes les machines qui seront capables de remplacer l'homme et lui donner la

Ramilletes de Mayo

El mes de los pétalos policromados y del verde exuberante, el de las grandes epopeyas obreras y sacrificios elocuentes, ha tenido un principio umbrío, lluvioso, con sus hecatombes ya corrientes, en las zancadillas inexorables de chapas retorcidas y cuerpos dislocados. Ya no es el primero de mayo heroico de los Mártires de Chicago ahorcados el pasado siglo por la burguesía americana, ni las manifestaciones seguidas año tras año con pancartas y banderas desplegadas y canciones unisonas haciendo soñar a los pueblos una vida mejor. La vida se ha convertido en una pista llena de ismos. Quienes corren, llevan una marca o partido a representar y se van cayendo en el camino como un juego cósmico. El Primero de Mayo ha sido siempre lo más humano y lógico que ha tenido la humanidad, en conjugación del tiempo y comunión con la Naturaleza.

Transformado, olvidado o en cambalache de tradición, para el vulgo es una fiesta más del calendario; para nosotros, anarquistas, una afirmación continua de que nuestros pensadores han tenido siempre razón de no fiarse del Estado ni del dinero que lo corrompe todo. Para los países del Este, una exhibición de armas mortíferas y ejércitos que hacen temblar los suelos como los de Ramses II, Alejandro, El César, Napoleón o Adolfo Hitler. Un Primero de Mayo frustrado al que la diosa Maya le dio por regar con lluvia continua y monótona formando una cortina burbujeante contra esos cristianos que se alejan de la ciudad en automóvil.

Contra los vendedores del «muguet» tradicional, lirio de los valles, y que a precio de azafrán exhiben en el pueblo menudo, los partidos políticos e instituciones más o menos benéficas para hacer de este Primero de Mayo acuático y otoñal una fiesta mundana, que nada tiene que ver con los ahorcados de 1886.

La lluvia sobre París como una ironía, las florecillas medio verdes y pronto mustias de las esquinas y entradas del metropolitano y las palabras y palabras como canta Dálida en un sentido paradójico como si ya nada encajara en la lógica idónea.

En estas manifestaciones, lo más noble viene siempre de la juventud; como un grano de generación que brota siempre un día u otro en los países como España donde la fiesta del trabajo le toca a San José. Las multitudes pasan y el Primero de Mayo queda, no como una institución sino como un derecho a mejorar la existencia de los hombres.

La juventud es una canción, como la de «Los Hijos del Pueblo» y «A las Barricadas» igual que la que se entona en todas las lenguas y suena a volcán y a sacrificio de venas desgarradas, no la que lleva el ritmo militar de tropas rojas con tanques y cohetes siderales, sino la que llevan las madres y las novias en sus labios o las que nos cantan Paco Ibáñez y Léo Ferré con el diamante de sus estrofas y la libertad del verbo.

Un Primero de Mayo libre que deseamos para el más desgraciado de los pueblos: España, donde los pliegues de las banderas rojinegras acaricien rostros imberbes o arrugas como cicatrices: faltó el sol de Mayo, quedaron marchitos los lirios del valle en un vasito de agua; la flor lleva suertes como un llavero sin llaves, igual que un medio cualquiera para ganar dinero y corazones. ¿Qué dirían Quevedo y el Arcipreste de Hita? Causa reparos y angustia el comercio de estas florecillas silvestres, da escalofríos la lluvia, pero inspiran admiración los jóvenes que no olvidan nunca a los ahorcados de Chicago, levantando los colores inextinguibles por las ciudades del mundo.

VOLGA MARCOS

París 1° de Mayo 1973.

(Suite page 2)

TRES AÑOS DE UN FRAUDE

La lucha de los partidos izquierdistas para la recuperación del movimiento estudiantil

(Viene de la página 1)

batir la herejía desde el fondo de las masas.

Los comités empiezan su operación, sólo falta aderezarlos con la publicación de sus dos tesis fundamentales son: **La organización clandestina de masas**, **La realidad del movimiento universitario no admite otro motor que el estómago**. La labor allí y donde las masas se encuentran, en su seno, debe triunfar: **Viva los Comités de Curso**.

La solidez que los comités alcanzan empieza a presentarse como un escollo para todas aquellas organizaciones que de alguna forma pretendan implantarse en la Universidad, escollo que desaparece cuando

de lo que se trata es de liquidar cualquier acción revolucionaria. A medida que va adquiriendo importancia numérica y la adquiere precisamente por esto, el papel de CES se va diluyendo en las sombras. Los planteamientos iniciales se van rebajando en base a un oportunismo que todavía no se conocía hasta la fecha; hoy lo supera ampliamente Bandera Roja (BR). Los Comités de Curso están en pleno auge.

La incapacidad del resto de las organizaciones, para llevar adelante su política, junto con el esporádico triunfo de los Comités alcanzado a través de su participación en la confección de los menús académicos, harán que se abra una nueva fase dentro de ellos.

dad de las no menos peculiares comisiones de la Rivera, van a potenciar la posibilidad del acuerdo.

Efectivamente, el acuerdo llega y éste deja en la cuneta a los Comités de Curso, la jugada lanzada por LCR EN MARCHA — fracción reconocida por la burocracia de la IV Internacional a través del saludo que efectúa la LCF al II Congreso de la LCR, Mandel opta aquí no por la tendencia revolucionaria, esto sería extraño en él, tendencia que por otra parte nunca ha existido ni ha podido existir dentro de LCR, sino por la posibilista. Por primera vez la IV puede darse por satisfecha ya que es en España donde ha podido pactar con un PC, sueño inalcanzable por ahora en Francia. El Pablismo reconocido o no era la única baza que le quedaba al Secretariado Unificado — va a rendir inmediatamente los beneficios esperados por todos. La clarificación de las posiciones en CC. OO. y concretamente la asamblea del metal, es el primer fruto, el entierro de los Comités de

Curso es el otro. Únicamente BR se queda sin reparto en los beneficios. Su no-presencia en la UA junto con la característica marcha hacia la derecha que le acompaña allí donde aparece, pone las bases de su actuación en torno a las jornadas antirrepresivas: boicotear abiertamente todas las acciones desde esa plataforma al estrellato que tiene asentada en los selectivos de Ciencias.

Pretender que el fracaso de la UA se debe a BR es no entender lo que fue realmente la Unidad de Acción: una simple maniobra para desbancar los Comités, lo que quedaba de ellos. Su configuración como órganos unitarios de lucha, quedaba totalmente desbordada; la unidad de acción se había realizado al margen y por encima de ellos, lo único que los mantenía en pie, la voluntad de los grupos en ellos presente, había desaparecido en beneficio de los intereses de las respectivas miniburocracias de las que los comités de curso era un reflejo.

Los Comités de Curso CC. OO. Universitarias

Los Comités de Curso se perfilan ya a partir de aquí como órganos unitarios de lucha. La ruptura CES UC (Unificación Comunista, sector valenciano de MCE, Movimiento Comunista de España) es el punto en el tiempo y en el espacio que marca el inicio de esta nueva etapa.

Adoptando la táctica de PSUC, todas las organizaciones metidas en la Universidad cuya audiencia todavía no es masiva, va a entrar en los comités. La intervención de las mismas no va a estar exenta, ni mucho menos, de las disputas sobre quien es el dueño de comités. Convertidos en una especie de CC. OO. al estilo universitario, los comités se van a ver abocados más que nunca a una disociación efectiva entre «las ma-

sas» en ellos agrupadas, y los sin partido. La imposibilidad de establecer las coordinadoras de comités como órganos en los que resolver sus diferencias las distintas organizaciones, y el triunfo que para unas supuso en esta época la destrucción de los mismos (LCR) como órganos unitarios, harán que éstos estallen en un momento de crisis por mínima que ésta sea.

Así pues la aparición de los «comités libres», junto con su rápido fracaso, y en funcionamiento independiente de comités respecto de su organización matriz en el momento en que se convierten en órganos unitarios de lucha, provocarán de una forma definitiva la destrucción de los mismos.

Un movimiento sin objetivos víctima de todas las recuperaciones

La incapacidad de los Comités para dotar al movimiento estudiantil de objetivos, la ausencia de actuación según una línea y no según una táctica, plan que los deja siempre a merced de los acontecimientos, la falta de todo aquello capaz de sacarlos de su callejón sin salida, es decir, su incapacidad para constituirse en una organización, tal y como en principio se esperaba de ellos, venida en parte por la negativa de

mente» su necesidad como tales instrumentos, se intenta relanzarlos y recuperarlos a través de la huelga de los selectivos que no ha sido con su fracaso otra cosa que la puntilla definitiva que estaban esperando para ser retirados del ruedo.

Conscientes de lo que para ellos supone, BR ha intentado por su parte el relanzamiento de los Comités en Ciencias, donde no están ni mucho menos bajo el control de UC, sino que intentando sacar el mayor partido de la crisis de U-ML, se le ha planteado en su propio terreno el enfrentamiento por la supremacía, aunque BR prefiera siempre la creación de comités «suyos» que le puedan asegurar su fidelidad en lugar de confiar en la «volubilidad» de «las masas». Es así por tanto como encontramos todo un relanzamiento de las asambleas de selectivo y biológicas.

El último aullido de los comités que están cantando la agonía de una época, canto angelical que inaugura otra, ya se oye.

Las tesis sobre la convergencia real de los movimientos reivindicativos, que esgrime BR, en el momento en que esas reivindicaciones tropiezan con el aparato represivo del Estado, y cuya conclusión lógica no se plantea, no puede llevar sino a la creación de un movimiento democrático antifranquista que va a llevar adelante el auge del movimiento de masas. La ilusión que se ha creado ya por parte de BR, puesto que si de lo que se trata es de derrocar el actual Estado, evidentemente habrá que plantear seriamente quién es el candidato al poder. Aquí está la actuación del oportunismo ilusionista de BR, no planteando la cuestión del poder, se evita plantear quién es el candidato a dicho poder. Cualquier reivindicación puede llevar a la feliz concurrencia en un marco democrático de todas las fuerzas antifranquistas. Esta utilización arbitraria y deshonestas de cuáles son las tareas que en estos momentos deben emprender los revolucionarios no puede sino pro-



«Comunistas de todos los países, uníos.»

Estamos viviendo en la época del desmoronamiento del monolitismo burocrático.

La Unidad de Acción: el entierro de los Comités

La propuesta de unidad de acción (UA) venida en un momento en que es necesario «reencontrar la justa línea de actuación entre las masas», perdida el año anterior y cuyo primer intento de recuperación fue el asunto de «Mercavalencia», buscando a toda costa un enfrentamiento con la policía — BR todavía no había hecho su presentación arrolladora —, va a permitir que de alguna forma puedan establecerse las

bases de la solución de los problemas inherentes a la burocracia — UML — antiguo CES — (Unión de los Marxistas Leninistas) y la reafirmación de UC como grupo hasta cierto punto hegemónico en comités, que de la mano del camarada Dimitrov va a la busca del José Díaz perdido. Las necesidades planteadas por el actual desarrollo de CC. OO. — subdesarrollo — propio de Valencia, junto con la peculiari-

las burocracias que en ellos participan por convertir comités en tal cosa, hace que éstos vayan irremediablemente a la quiebra.

No entender lo que es una organización de masas, lleva a los comités a investirse como tal organización y faltos de los elementos necesarios para llegar a serlo este montaje de estructuras no podía sino venirse abajo.

Las pasadas luchas en selectivos de medicina han venido a confirmar no ya su incapacidad para ser una organización autónoma, sino que reafirmados como brazos, muletas y prótesis de los grupos que en ellos intervienen, concretamente UC U-ML, y sentida «muy profunda-

TRES AÑOS DE UN FRAUDE

La lucha de los partidos izquierdistas para la recuperación del movimiento estudiantil

ducir un efecto de liquidacionismo irresponsable en BR y poner al descubierto el verdadero carácter del oportunismo y el revisionismo, en estos momentos en sus formas más artesanas y toscas. Intentar por otra parte que hay que poner detrás de la bandera del proletariado al movimiento estudiantil, corresponde únicamente a una posición lambertista que por estas fechas está echando raíces en LCR Encrucijada, la actuación terrorista de sus elementos aliándose con BR en cuestiones aparentemente intrascendentes no es sino el reflejo de la capacidad de hipoteca que el

mencionado grupo tiene con respecto a su línea política (?)

El lambertismo anclado en el colapso de las fuerzas productivas, negada la realidad de la revolución, únicamente puede confiar en la aparición de las fuerzas destructivas. Encrucijada debe saberlo y por esto está esperando el momento oportuno para ponerse a la cola de cualquier oportunismo. Su falta del sentido de la organización, inviscerado ya en las formas que reviste su ruptura en el II Congreso de la LCR no pueden llevarle a otro punto que el actual.

la confusión: Plantear la unidad del movimiento de masas en torno a la propaganda de los objetivos estratégicos del M. O. Pero ¿sabe Encrucijada cuáles son estos objetivos? Evidentemente, no. «Si el frente único es una consigna central de propaganda, es ni más ni menos porque es una orientación estratégica, que está presente en los presupuestos políticos de los marxistas revolucionarios, desde el momento de su constitución hasta la toma del poder.» «Si el frente único fuera una táctica, no se podría aplicar a una multitud de países a la vez.» (Cuaderno de sociología crítica núm. 16). ¿Qué es para Encrucijada el frente único? ¿Es el frente único un objetivo para el M. O. o lo es para Encrucijada? ¿Dónde sitúan ellos que se dicen marxistas revolucionarios la construcción de su partido? Encrucijada confunde, evidentemente, el frente único con la unidad política del proletariado, único objetivo estratégico para los revolucionarios. ¿O no lo son? ¿No

será que asimila la unidad política del proletariado con la unidad política de la burguesía sin tener en cuenta que este modelo no es trasladable ya que en su base se sitúa la identidad de los sectores en el poder con la realidad de la base social, de la cual emana dicho poder?

(Trabajo remitido por una Federación Local de región Levantina).

Seguirá en el próximo número.

En definitiva lo que necesitamos es extender y consolidar una organización revolucionaria extender y consolidar la C.N.T. que imprima al movimiento la dinámica propia para llevar adelante la realización de la revolución.

Hacia un movimiento revolucionario de masas

No es un secreto para nadie que plantear movimientos de masas no es plantear movimiento revolucionario, a este respecto cabe recordar que el 30 por 100 de los votos que llevaron a los nazis al poder eran votos obreros, que el movimiento de masas del fascismo ha sido uno de los más potentes que jamás han existido. Por otra parte, retomando la cuestión de quién es el candidato al poder, resulta inmediato que cualquier movimiento de masas que pretenda ser revolucionario debe ponerse bajo la estrategia del movimiento obrero. Este es el oportunismo de BR, que no queriendo plantear las cuestiones y los problemas que hoy tiene planteados el movimiento revolucionario de masas no hace sino contribuir a engrosar y a afianzar la contrarrevolución. En este sentido, todo movimiento que surja en sectores periféricos debe ser encuadrado dentro de las coordenadas que le corresponden, y relanzar las luchas propias en él pero son encerradas en el marco, estrecho marco, en que surgen y se ven sometidas al desarrollo de su subdesarrollo por voluntad de las vanguardias organizadas en el reformismo, incluyéndose también a los anarquistas.

La disolución de la asamblea de distrito de Barcelona señala de forma inequívoca cuál es el camino que en estos momentos empieza ya a despuntar en el movimiento de masas. Incapaces de resolver PSUC BR LCR-Encrucijada, sus diferencias en el seno de comités, siguiendo un proceso paralelo al registrado en Valencia, se va a una mesa de partidos. La vuelta a las discordias surgidas en la asamblea de distrito por no haber superado las diferencias provoca el abandono masivo del aula de Ingenieros que era el escenario de la discusión, con abucheo del movimiento de masas hacia las «vanguardias» organizadas que tratan de resolver sus problemas de hegemonía. Aquí se configura ya la unidad de acción por la base y la quiebra de la misma planteada desde una mesa de partidos. Las masas desbordan ya de una forma determinante a las propias organizaciones de la vanguardia, la etapa que inaugura mayo de 1937 en el movimiento revolucionario internacional, ha llegado ya el movimiento estudiantil de España. Resulta cómico que Encrucijada plantee hoy la imposibilidad de un movimiento de masas autónomo,

su ridícula miseria le hace alcanzar los grados más elevados dentro de

La libération intégrale de l'homme

(Suite de la page 1)

moyens de production ne se sont pas essentiellement modifiés. Les producteurs des champs, les producteurs des usines et des ateliers, les employés des transports et des communications, des laboratoires et des bureaux continuent à être exploités, soit par le capitalisme privé ou associé, mais toujours monopoliste, soit par le capitalisme d'Etat et les privilégiés du Parti qui gouverne dans les pays de l'Est. Les bénéfices réalisés par la commercialisation des produits au détriment des ouvriers et des paysans exploités, l'éventail des salaires et des rémunérations entre les différentes catégories de salariés et de producteurs et entre les zones d'abattement continue à traduire les injustices sociales flagrantes. Les ouvriers, depuis que leurs frères, les martyrs de Chicago, et tant d'autres, ont conquis, au prix de leur vie, pour la classe ouvrière les « trois huit » — 8 heures de travail, 8 h. de repos et 8 h de.. loisirs — ne sont plus obligés d'être attelés au joug de la production plus de 8 heures, mais ils acceptent volontiers la prolongation de la journée de travail — les heures supplémentaires — afin d'obtenir une rétribution plus élevée qui leur permette de satisfaire des besoins élargis, souvent artificiellement créés et superflus. Ils perdent plus de deux heures en déplacements, à cause de la supercentralisation de l'industrie et de l'habitat dans les grandes villes-cimetières. La campagne continue à se dépeupler et les villes à s'étouffer par la croissance anormalement exagérée et illimitée.

Ne parlons pas des effets désastreux bien connus de l'excroissance de l'Etat aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest absorbant par les impôts écrasants les richesses produites par les travailleurs; ne parlons pas des guerres incessantes engloutissant des milliards dans les destructions des hommes et des biens.

Il est vrai que l'ancien mot d'ordre révolutionnaire « Pain et Liberté » sonne aujourd'hui un peu faux aux oreilles des hommes des pays économiquement développés, au moins en ce qui concerne le pain qui n'a plus le même aspect dramatique qu'autrefois. Mais pour les peuples des trois-quarts du globe — le monde pudiquement appelé : « pays en voie de développement » ou encore « tiers-monde », — la sous-alimentation revêt toujours le même aspect tragique. Quant à la liberté, elle demeure toujours un objectif abstrait dans les pays de capitalisme libéral, tandis que dans les pays soi-disant socialistes elle marque un recul d'au moins un siècle en arrière.

Le progrès scientifique, technique, et technologi-

que est incontestable dans le monde capitaliste et dans les pays de socialisme étatique. Le potentiel de production illimité est tel aujourd'hui que la réalisation du rêve d'autrefois de satisfaction complète des besoins humains, avec un minimum de dépenses d'efforts au cours d'une journée de travail de quelques heures seulement peut facilement devenir une réalité palpable. Mais les vieilles structures sociales, économiques et politiques ne permettent pas de surmonter et de résoudre les contradictions inhérentes de la société. Les absurdités demeurent insolubles aussi bien sous le régime capitaliste libéral, même lorsqu'il est corrigé, en partie, par une certaine planification, que sous celui du totalitarisme socialiste qui se réclame de ses plans quinquennaux.

La course aux bénéfiques

L'application de la science et de la technologie dans la production capitaliste, conditionnée toujours par la course aux bénéfiques, aboutit au chaos, sinon au suicide.

Prenons l'exemple de l'automobile.

Les capitalistes ont intérêt à une production de plus en plus accrue des voitures individuelles, car elle leur procure des bénéfices toujours plus gros. L'Etat est aussi intéressé à cette augmentation de la production des voitures car elle lui apporte des impôts si nécessaires pour maintenir son appareil bureaucratique et oppressif. Les marchands de voitures, de pièces détachées, de pneus, de carburants, les constructeurs de routes et d'autoroutes, les exportateurs et les importateurs, les auto-écoles, les moniteurs qui préparent les candidats aux permis de conduire et même les ouvriers des usines d'automobiles, etc., — une bande incalculable de gens stupidement intéressés — se rangent du côté de l'extension de la production automobile. Aucun freinage n'est possible pour relentir ou rendre humainement raisonnable cette production. Seul, l'homme, pris individuellement, en tant qu'habitant, que citoyen n'est pas intéressé à cette production illimitée. Par contre, il est objectivement intéressé à une planification rationnelle correspondant à des besoins socialement nécessaires et raisonnables.

(A suivre)

EL CONFLICTO DE LA FECSA

(Viene de la página 8)

manifiestan en la calle Rogent al grito de «Franco, asesino», con banderas rojas y negras. Lanzan numerosos artefactos incendiarios y se dispersan antes de que llegue la policía. Frente a la Facultad de Medicina y en Pedralbes también hay manifestaciones. Piquetes de obreros y estudiantes recorren la ciudad pintando, repartiendo octavillas y haciendo mítines explicativos. En Tarrasa, la guardia civil dispara sobre un piquete de camioneros que están en huelga por motivos profesionales. En San Andrés y San Adrián se registran varias manifestaciones y se corta el tráfico en la carretera núm. 11, en la carretera de la Roca y en la de Badalona. Unas cuarenta fábricas paran este día. En SEAT están en huelga unos 5.000 obreros y el gobernador civil quiere mandar la policía para desalojarlos. El director, después de una fuerte discusión, consigue que no entren.

De Madrid llaman a todos los periódicos para que informen poco y quiten importancia a los incidentes.

Jueves, 5: Muchos piquetes van a las obras para hacer mítines. En la mayoría se unen a la huelga. En la calle del Capitán Arenas aparece la policía y un 091 es averiado a pedradas, y el chófer herido. Hay varios detenidos. Frente a Barcinova la policía dispara sobre un piquete; incidentes de ese tipo menudean por toda la ciudad y comarca. En Badalona es incendiado un autobús articulado. Frente a la Escuela Industrial hay una manifestación y son apedreados dos 091. Frente a la Facultad de Medicina se paran autobuses, pintándoles, repartiendo hojas entre los pasajeros y pegándoles pasquines; este día son pintados unos 60 autobuses, y el día anterior lo habían sido unos 50. No es raro ver algún autobús con un decalcoman «Franco, asesino» en el costado. La Universidad vuelve a ser cerrada y hay asambleas en varios institutos. Unas 20 fábricas permanecen en huelga. La prensa informa poco.

Viernes, 6: Estaba convocada una jornada de acción. A la una unos 1.500 estudiantes bajan por Borrell hasta el Paralelo, apedrean un Banco y lanzan artefactos incendiarios. Frente a la Facultad de Medicina y en la Escuela Industrial, vuelve a haber incidentes. El Instituto de la calle Numancia es desalojado por la policía. A las 8 de la tarde unos 2.000 manifestantes aparecen en la calle Urgell-París, lanzan artefactos y tienen que acudir bomberos para apagar un incendio; en el paseo Maragall hay otra manifestación de unas 1.500 personas y en la plaza Rovira algunos cientos más. En Sardeña tiene lugar una auténtica huelga general, los obreros salen de las asambleas y recorren la ciudad hasta formar una gran manifestación de 6 u 8.000 personas; los helicópteros sobrevuelan la zona y los CRG tratan de dispersarlos en varias ocasiones sin conseguirlo. Por la tarde tendrán lugar otras manifestaciones. En la Universidad Autónoma entra la policía para disolver asambleas. Hay huelga y manifestaciones en Tarrasa, Sabadell, Santa Coloma, Mataró, Badalona, Prat, Cornellá, Molins de Rey, Ripollet. Los manifestantes lanzan artefactos en el monumento a los Caídos. En San Adrián unas 4.000 personas recorren la ciudad gritando: «Venganza para los muertos de la clase obrera» La policía no se atreve a intervenir.

Sábado, 7: En muchas empresas dan fiesta. En Hospitalet se manifiestan por la noche unas 500 personas; en el Besós, calle Alfonso V, unas 400 personas lanzan gran cantidad de propaganda. En Santa Coloma se manifiestan unas 250 personas, piquetes y agitación.

Domingo, 8: Concentración en el cementerio del Pomar frente a la tumba de Manuel Fernández; el entierro se hizo el miércoles en medio de un gran despliegue de caballería; unos 30 obreros depositan flores; la CRG los rodea y tres helicópteros sobrevuelan, pero los

obrerros cantan la «Internacional» y se retiran en grupo compacto; la policía, desde los altavoces grita: «Disuélvanse». Pero no se atreve a cargar. Muchos piquetes van a la cola de cines, salas de fiesta, etc., y hacen mítines. Mucha gente se vuelve a casa. En la carretera de Villafranca, la guardia civil ametralla un coche y hay un herido gravísimo. En la Iglesia se lee la pastoral completa de Jubany, que ha sido mutilada por la censura: «Hay una violencia institucionalizada que provoca la violencia de las masas». En la iglesia de Sardeña se concentran unas 1.500 personas que marchan hasta Ripollet en manifestación.

Lunes, 9: Huelga de solidaridad en Ripollet con los despedidos de una empresa Sintermetal; unos obreros se encierran en una iglesia; la empresa acabará cediendo. A las 7 de la mañana un piquete de estudiantes es detenido en la estación del Metro Marina, otro piquete fue detenido por la guardia civil del cuartel de San Andrés. Los de la Técnica siguen en huelga.

Martes, 10: Varias asambleas en la Universidad; piquetes de 500 manifestantes en la Travesera de las Corts a la 1, a las 8:15 suben por Mayor de Gracia 1.500 manifestantes que van colocando coches atravesados en las bocacalles, portan una bandera negra y arrojan 40 artefactos incendiarios.

Ante la nueva ola de histeria de las fuerzas represivas

El aumento constante de las luchas obreras y estudiantiles en los últimos tiempos, como en Vitoria, El Ferrol, Vigo, SEAT, Construcción, Universidades de Madrid y Barcelona, por la retoma por parte del movimiento obrero español de sus dos armas fundamentales: la **solidaridad** y la **acción directa**, han vuelto a incrementarse las torturas contra cualquier detenido y asistimos a la aparición de nuevos cuerpos especiales de represión.

Entre estos destacan las C.R.G. (Cuerpo de Reserva General) especialmente creado para las tareas de solventar problemas sociales. Destacan por su indumentaria de campaña, gorro chester, altas botas, metralleta o fusil lanzagranadas de gases en bandolera y su «excelente preparación», léase brutalidad salvaje, como viene demostrando en todas sus actuaciones.

Las CGR componen, en estos momentos junto a las Banderas Móviles de la PA, BPS y GC los elementos más activos de las fuerzas represivas «oficiales», pero junto a ellos han vuelto a tomar auge los grupos de fuerzas represivas «irregulares» (Guerrilleros de Cristo Rey), sobre todo en Barcelona y Madrid, los grupos del PENS (Partido Europeo Nacional Socialista) al cual ya se le conocen una serie de actos violentos, palizas a elementos de la oposición, actos de provocación en la Universidad y una serie de atracos a mano armada en entidades bancarias. Ramón Trilla Farre, natural de Igualada y militante del PENS, se encuentra en la Prisión de Tarragona (donde fue uno de los dirigentes del motín de hace unos meses) convicto y confeso de varios atracos a entidades bancarias. También se le conoce contrabando de armas en complicidad con mandos del ejército.

En Barcelona, a partir de las luchas de septiembre contra los consejos de guerra, en donde destacan las importantes manifestaciones del 25 en la Diagonal-Paseo de Gracia y sobre todo la del día 26 en Horta, en la cual unos 2.000 manifestantes perfectamente encuadrados hicieron frente a la policía y la rechazaron violentamente, y después de las importantes luchas de Noviembre-Diciembre en el Vallés

Miércoles 11: Paro en un centenar de empresas de toda la comarca, desde SEAT y PEGASO hasta pequeñas editoriales, vuelven a parar bancos como el sábado. Manifestación frente a Seix y Barral en la calle Rosellón. 1.500 estudiantes recorren la calle Aragón a las 1,30; en la calle del Bruch es incendiado un 41 de la policía municipal. La convocatoria de la plaza de Cataluña resulta un fracaso como era de esperar; a las 8,54 brutal carga de la CRG en las ramblas. Otras manifestaciones en la calle Trafalgar y rambla de Cataluña. En Gracia se manifiestan 200 personas.

Jueves, 12: Incidentes en la Facultad de Medicina. Gran pancarta: «Torturas, no; basta ya de asesinatos». 200 manifestantes en la calle Rosellón; a las 7,30, 500 personas se concentran en el patio de la Facultad de Letras; un social es apaleado; el asesino Carreras se niega a hacer ninguna gestión; la CGR entra en la Universidad y es cerrada. En Canaletas 200 manifestantes lanzan gran cantidad de hojas; un detenido es arrancado de las manos de la social.

Sábado, 14: Piquetes de estudiantes recorren la ciudad lanzando hojas sobre las torturas. La censura no permite que estos hechos se den a conocer en la prensa. Comienzan gestiones de diversas entidades para asegurar la información y solidaridad.

Oriental y las de Enero en el Bajo Llobregat, el Gobierno decidió enviar a Barcelona a las CRG para imponer el orden «últimamente alterado».

Desde últimos de Enero los elementos «irregulares» de las fuerzas represivas hicieron su aparición en los centros universitarios arrancando carteles de contenido revolucionario y atacando a estudiantes aislados, culminando el día 9 de febrero cuando el comando del PENS encabezado por López Mullor (profesor de política en el instituto Jaime Balmes) atacaban violentamente a los estudiantes que se negaban en el patio de la Facultad de Letras de la Universidad Central, a aceptar su asquerosa propaganda política. Ante estas agresiones y la detención de 20 estudiantes de Arquitectura, el lunes día 12 se inicia una manifestación en la Diagonal a la altura de la Zona Universitaria que es atacada por el nuevo sistema «Garricano», que consiste en lanzar un vehículo (Jeep ó 091) con las puertas abiertas contra la manifestación provocando numerosas heridas, destacando este día María Luisa Tena. Ante estas agresiones los estudiantes contestan durante varios días con numerosas y combativas manifestaciones, como la de la calle Pelayo, donde después de un valiente enfrentamiento con los grises, éstos dejan malherido al estudiante Navarro.

Con ocasión de los incidentes de San Adrián crece todavía más la represión. De la brutal actuación de la CRG están los incidentes del día 11, día en que diversas organizaciones reformistas habían convocado la típica «cataluñada» (manifestación a las 8 en plaza de Cataluña), que, como siempre, no estaba preparada, al no existir piquetes de auto-defensa ni nada de nada (una vez más se comprueba la incoherencia de los partidos autoritarios dejando la cosa al «espontaneísmo de las masas» cuando a ellos les conviene).

A eso de las 8,45 un grupo de unos 80 frustrados manifestantes iniciaron su manifestación en Canaletas, dirección descendente. Al llegar a la altura del palacio de la Virreina hicieron su aparición las fuerzas de CRG que estaban

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Un hombre, un símbolo

PRIMERO DE MAYO. Una ciudad de importancia. He ahí que un hombre de escasa estatura, más bien delgado, todo nervios y energía vital. Un obrero jubilado, veterano afiliado a la CNT. Sabe que en la ciudad ha de tener lugar el tradicional desfile de organizaciones que han hecho motivo de concentración y propaganda política una fecha cuyo significado no guarda relación con los fines que persiguen los organizadores del espectacular desfile. ¿Qué saben ellos y qué les importa el recuerdo de los Mártires de Chicago!

Como acuciante obsesión, antes de la jornada histórica, ese hombre sencillito, ya curtido por la edad, ha creído que en un desfile obrero de notable importancia numérica, no podía faltar el verdadero símbolo de lo que fue el origen de la jornada. Ha consultado con amistades, pero no ha recogido otra cosa que la nota escéptica, el buscar disuadirle de sus propósitos. Llevado de su arraigada convicción centrada en el hecho de no dejar pasar la jornada sin la nota viva de una presencia, presencia simbólica del anarcosindicalismo, ha unido dos telas, una roja, la otra negra; ha cosido, ha cortado, hasta formar una vistosa bandera unida a un palo largo. Bandera ondeando al viento, destacada y gallarda.

Deber de militantes

Que en todas partes cuecen habas; que no son precisamente los de fuera de casa aquéllos que pueden darnos lecciones de comportamiento, de actitud en la conducta, es una realidad insoslayable. Que no podemos agudizar la nota crítica y pesimista, tomando un aire desolado, también es cierto. Y lo es por el motivo de que, se camina, y hasta «se hace camino al andar», como expresó el poeta.

Pero, ya aparte lo que no pueden enseñarnos los demás; soslayado lo que somos y valemos en tanto que realidad positiva, y que no cabe descartar, no hay duda que se ha de

Y un hombre solo, bandera al aire, ha penetrado en la masa de la manifestación. ¿Gesto pueril? ¿Valor excesivo concedido a una bandera? El comentario es libre pero lo que vale es el arranque, el valor de querer destacar una convicción con detalle de símbolo radiante. Unos manifestantes, jóvenes y petulantes, le han gritado al hombre de la bandera rojinegra que allí no se admitía la nota anarquista. Y el hombre, solo frente a todos, ha destacado el auténtico valor de la jornada de un recuerdo de trágicas luchas de emancipación obrera; ha destacado el nombre de los que por defender la liberación del proletariado, fueron ahorcados a la livida luz del amanecer, allá en Chicago, pero el fanatismo no atiende razones. Y algunos han hecho el gesto de intentar arrancarle la bandera al veterano trabajador, pero en temerario gesto de ira, levantando con una mano la bandera, empuñando en la otra un cuchillo el hombre les ha significado que arrancarle el símbolo del anarcosindicalismo podría costarles caro, aunque él diera con sus huesos en la cárcel. Y entonces han comprendido que a la postre merece respeto quien, incluso contando el peso de los años, mantiene una convicción, con disposición para el heroísmo en lo de defenderla.

ser un tanto exigente en el hecho de enmendar lo que haga falta; el ir en pos de un mejoramiento en todos los órdenes de actividades, en todo lo relativo a la marcha de la Organización a la que libremente hemos adherido en tanto que norte de aspiraciones idealistas.

Es menester tener en cuenta de un modo serio, de una manera firme, evitando todo cuanto pueda ser o suponer veleidad, que el actuar, que el ser lo que denominamos «militante», supone el reconocer que se tiene un deber para consigo mismo. Es el deber de ser consecuente con lo que se aduce sentir. Es una in-

consecuencia decir que se piensa en un sentido determinado y luego que los hechos no respondan a lo que se dice ser. Cabe entonces que el individuo se recrimine a sí mismo, que en lo íntimo de su conciencia compruebe que no obra como dice pensar.

Al formar parte de una Organización, como lo es la nuestra, un organismo social como es la Confederación Nacional del Trabajo, implica el desenvolver actividades de una o de otra naturaleza. Ya independientemente de la acción de propaganda están las funciones administrativas. Ya sabemos que ellas entran en la estructura y mantenimiento de una Federación Local, de una Comisión de Relaciones, de un Secretariado Intercontinental. Son funciones que aseguran el normal desenvolvimiento de la Organización; funciones que se han de hacer; son funciones que, de abandonarse, supondría la caída vertical de la Organización.

Admitido lo que es función necesaria; administración, relación, etcétera, cae de su peso que en ello ha de haber compañeros asumiendo las pertinentes funciones. Se sobreentiende que no precisan estudios universitarios para atender el buen funcionamiento de los organismos administrativos y relacionadores. Requiere simplemente el poner atención y la apropiada diligencia en tales funciones. Entra en todo lo que se hace a conciencia. Y así cabe hacerlo, puesto que de obrar convenientemente depende la buena marcha del conjunto.

Pero conviene ahora puntualizar bien un extremo de **máxima importancia**: Es el hecho de que todo aquel que se considera militante se halla en el caso de comprender que cuando es requerido por el hecho de que otro compañero haya cesado en funciones administrativas y otro ha de tomar un cargo, no puede aprobarse de ninguna manera el que se ponga obstinación en rehuir la responsabilidad de tomar el cargo que otro ha desempeñado. No faltan compañeros en las FF. LL. que con plausible intención exponen cuando se tercia puntos de mira acerca de todo lo relacionado con la Organización. Algunos con notable elocuencia, y con argumentación bien razonada, dejan sentados juicios es-

timables, muy merecedores de tenerse en cuenta. ¡Ah, pero si se trata de tomar un cargo entonces sistematizan la evasión! ¡Qué lo hagan otros!

He ahí una particularidad en torno a la cual importa insistir en su planteamiento: el deber del militante en lo de asumir responsabilidades. Es menester que entre en la comprensión de todos los compañeros el deber moral de asumir un cargo si hace falta. ¡No de esquivar el bulto de manera reiterada! ¡Inconsecuencia manifiesta es la de dar normas para los demás y eludir entrar dentro de ellas!

No se esmiembro de una organización, la CNT como se pueda ser miembro de un centro recreativo, de una sociedad deportiva. Huelga decir que la diferencia es notable. Repitamos que integrar un organismo como el nuestro supone **sentir el ideal**, que le da arraigo y consistencia. Supone pues el ser idealistas. Y el idealismo, máxime el libertario, no es una cuestión de palabras ¡huera que se lleva el viento: implica el **tomar responsabilidad** en todo y ante todo. Teóricamente es de este modo, pero ya en la práctica ocurre lo que se lamenta.

Por lo expuesto, cabe señalar con insistencia lo que es comportamiento inadecuado. Nadie puede, entre nosotros, insistir en que tome un cargo quien por motivos justificados rehúsa el hacerlo. Pero si cabe señalarle al que no se halla en una situación de probada justificación el eludir lo que otro, u otros, no lo han eludido cuando se ha presentado la ocasión. Y si, por mantenerse en sus trece, un compañero determinado aduce que de no aceptarse su conducta, de reprochársele su posición orgánica, se da de baja de la F. Local y de la Organización, entonces sí que hay sobrados motivos para decirle que su condición de militantes es bien poco sólida ya que rehuye lo que la conciencia del individuo lógica y lealmente no puede rechazar.

Simone Weil y el trabajo a la cadena

Empieza a tomar incremento en el plan de las reivindicaciones obreras, la campaña tendiendo a evidenciar el embrutecimiento de la mentalidad del individuo ante lo que supone el trabajo a la cadena. Con ello el hombre se hace un simple robot, un apéndice de la máquina. Contra ello, habiéndolo experimentado personalmente, batalló la profesora Simone Weil. Su obra «La condición obrera» es un magnífico estudio psicológico de lo que supone la adulteración de la sensibilidad humana ante las condiciones de producción impuestas por el capitalismo, siempre en plan de redoblar los beneficios a expensas del esfuerzo y de la salud física y moral de los productores. En la obra citada expresa su autora que para aclimatarse al trabajo a la cadena, al ritmo de labor que exigen los patronos de las grandes industrias, hay que habituarse a no pensar, a obrar de una manera mecánica, lo que supone para algunos un verdadero sufrimiento moral.

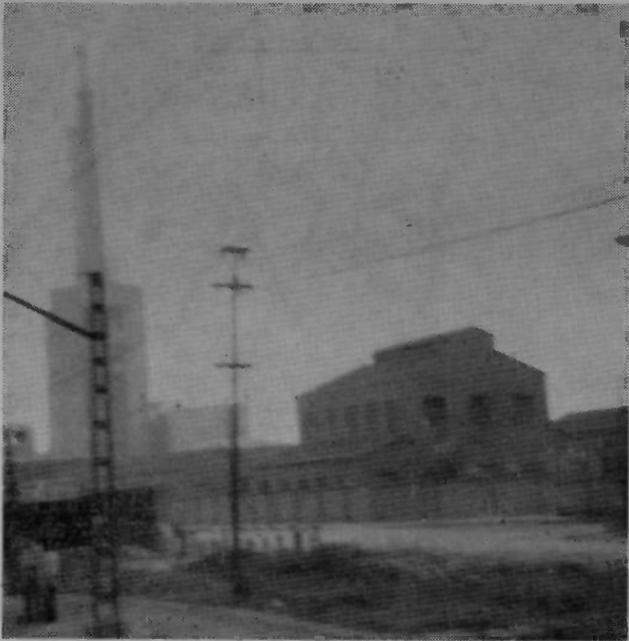
El conflicto de la

escondidas dentro, junto a gran cantidad de 091 que durante varios minutos atacaron en las Ramblas a toda cosa movable. Varias ambulancias tuvieron que recoger a los heridos más graves.

Por otra parte la Guardia Civil tiroteó, el domingo por la mañana, el coche conducido por Antonio María Guerrero Díaz (que no vio las órdenes de alto) y que se encuentra con una bala en la cabeza, internado en traumatología del SOE. Pero, ha sido en el siniestro edificio de Vía Layetana donde los torturadores de la BPS se han ensañado con todos los detenidos:

Pechos quemados a una chavala, otra detenida toda la noche con agua hasta las rodillas, golpes con toallas mojadas, «quirófano», «bicicleta», etc. El estudiante de Selectivo de Ciencias José Miguel Anduig Aldea, de 18 años de edad, tiene el hemitorax hundido, brazos y piernas deshechos, riñones destrozados al igual que la zona del corazón. Es tan grave su estado que no fue aceptado ni en el Dispensario Municipal de Peracamps, ni en el Hospital del Mar, siendo ingresado en la habitación III de la clínica Puigvert, donde se encuentra moribundo.»

F
E
C
S
A



La Central Térmica del Besós vista desde el apeadero de San Adrián.

LA CNT DEL INTERIOR INFORMA:

EL CONFLICTO DE LA FECSA EN SAN ADRIAN

Su desarrollo

El núcleo más combativo de estas empresas formó el Grupo de SADE, COPISA y CONTROL, que se dedicó a la construcción de una plataforma reivindicativa. A su vez y paralelamente, el grupo de Comisiones Obreras se dedicaba a difundir la propaganda de un determinado partido político. Posteriormente fueron incorporándose a Comisiones Obreras otros miembros de otros partidos políticos, llegándose a un acuerdo entre el grupo de obreros de SADE, COPISA y CONTROL y Comisiones Obreras sobre la base de una plataforma reivindicativa de:

- 4.000 pesetas de aumento salarial en todas las categorías,
- 40 horas semanales,
- cumplimiento de la filiación al SOE,
- 15 días de prueba fijos de plantilla (no de obra,
- 100 por 100 en caso de enfermedad.

Conseguida la única táctica, se empiezan a hacer asambleas de 500 y 1.000 personas en los comedores de la empresa (a partir del 22 de marzo) y se lanzan octavillas con las reivindicaciones acordadas por la Comisión. La policía empieza a asistir a estas asambleas como «casco blanco» (jefes de equipo). El día 29 de marzo se presentan las reivindicaciones a la dirección de las empresas, que no saben si aceptarlas o no, adoptando una postura ambigua. Anteriormente (día 28) y por iniciativa de Comisiones Obreras, se pasó a firmar el anteproyecto de la construcción sin explicar su contenido, con lo cual la gente no supo lo que había firmado, creyendo que se trataba de sus puntos aprobados en asamblea anterior.

Se le concede a la patronal hasta el 2 de abril como respuesta, pero terminada la jornada «legal» el sábado a las 13 horas se abandona el trabajo en contra de la casi obligatoriedad de trabajar sábado tarde y domingo mañana, empezando prácticamente la huelga el sábado.

El lunes, 2 de abril, la huelga es total en las tres empresas, presentándose los jefes del Sindicato Vertical, que argumentan que la huelga es ilegal, etc., apoyando la postura de la empresa, que mantiene que estas peticiones no son «razonables». Los trabajadores adoptan una actitud de rechazo a las estructuras sindicales del Estado, manteniéndose en su postura de huelga.

Día 3: Aparece la fábrica ocupada por la «social» (dos coches y la policía armada (100 grises) junto con un cierre (ilegal) de las empresas, impidiendo la entrada a los trabajadores. Como se daba el caso de que era día de cobro, la policía adopta la postura de dejar pasar a cobrar de uno en uno, con lo que pretendía detener al máximo de gente destacada. Ante esta situación, los trabajadores se repliegan al otro lado de la vía del tren, que pasa cerca de la Central, donde grupos destacados de obreros explican que su puesto de trabajo está en la Técnica y que deben volver a ella pese a quien pesare. A esto responde la policía con las porras.

Los obreros se repliegan nuevamente al otro lado de la vía y responden a los golpes con piedras. En ese momento llega un tren al que alcanzan algunas piedras, deteniéndose, momento que aprovechan los obreros para subir al tren y explicarles a los pasajeros su actitud. Interviene la policía para desalojar la vía golpeando a los trabajadores. El tren parte con cuatro horas de retraso y los obreros responden con piedras, avanzando hacia la fábrica; es entonces cuando un miembro de la BPS ordena cargar las armas y apuntar al «bulto». Los primeros tiros son de foguero, pero inmediatamente pasan a los tiros de verdad, cayendo tres compañeros: Márquez, muerto; Serafín, herido en el cuello y, un tercero, que todavía no ha aparecido, con una bala en el estómago. Son montados en coches de los compañeros de trabajo y enviados a centros sanitarios para su curación.

El fusilamiento de la manifestación provocó el que los trabajadores se replegaran hacia la calle principal de San Adrián, donde fueron cerrando comercios al grito de «¡Policías, asesinos!»., llegando hasta el mercado (muy concurrido por ser martes día de mercado), donde explicaron a las mujeres que allí estaban, el porqué de su actitud y los asesinatos de la policía.

La policía había sido avisada por la dirección de FECSA y se personó en el mercado, obligando a un repliegue hacia el polígono de «La Mina» (Badalona) donde existían unas empresas muy grandes de la construcción de viviendas (unos 2.000 trabajadores), los cuales pararon en señal de solidaridad al explicarles lo sucedido; otro grupo (unas 400 personas) pasó a la otra orilla del río Besós (La Catalana), exponiendo los hechos a los transeúntes y manifestándose intentaron llegar a Pueblo Nuevo, para que, a su vez, otra gran empresa de construcción dejara de trabajar.

La policía los esperaba en el sector de Pueblo Nuevo, obligándoles a retroceder hacia San Adrián, donde los arrinconó contra el muro de contención del río Besós, actualmente en construcción. Esto favoreció la detención masiva de los trabajadores (unas 150 detenciones) A raíz de esto (12 de la mañana), los que pudieron escapar a la persecución empezaron a movilizarse, convocándose asambleas clandestinas en Santa Coloma, Hospitalet, etc., movilizándose ampliamente los diferentes sectores populares, culminando en manifestaciones, asambleas y paros. Entre los núcleos urbanos que más se movilaron hay que destacar Sardañola y Cornellá en los paros; Santa Coloma, San Adrián y Badalona en las manifestaciones y agitaciones callejeras.

Información complementaria

A última hora de la mañana, del mismo día 3 llega la noticia a la Universidad; se hace una asamblea y es declarada la huelga indefinida. Varios cientos de estudiantes se manifiestan en la calle de Aribau. Otro grupo en la plaza de Cataluña, pulverizando las cristaleras de la central FECSA. Por la tarde, a las 7,30, nueva concentración en el patio de la Facultad de Letras, y una manifestación de un millar de estudiantes en la calle Roger de Flor. Mil enseñantes se reúnen en asamblea en una iglesia de la rambla de Cataluña y quinientas suben hasta la Diagonal, manifestándose con

pancartas. En San Adrián y Santa Coloma hay varias manifestaciones y una de ellas, con varios miles de manifestantes, corta la carretera de Gerona. La CRG, con tanquetas, les cierra el paso en el puente. Desde las ventanas de muchos domicilios son arrojados objetos a la policía. Por toda la zona han parado fábricas, talleres e institutos.

Miércoles, 4: La huelga es total en la Universidad. El rector hace entrar a la policía y tierra. En rambla de Cataluña se reúnen dos mil estudiantes con pancartas y banderas. Aparece un 091 y es averiado a pedradas. Ocupan la calzada central del paseo de Gracia y suben pintando todas las paredes de «Franco, asesino», «Policías, asesinos», «La clase obrera vencerá», «Han matado a un obrero», etc. Las aceras quedan sembradas de hojas de propaganda y en las bocacalles se alzan barricadas con vallas y tablones. La manifestación es sobrevolada por un helicóptero, pero la CRG llega 20 minutos después de la dispersión. A los más de 8.000 estudiantes y obreros que se

(Sigue página 6.)

**EL COMBATE
LE COMBAT
SYNDICALISTE**

C. N. T.

A. I. T.

EL LUCHO COMBAT

SYNDICALLISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-66.

La C.N.T. de Cataluña opina :

Del
boletín
«C.N.T.»
Nº 3

«Hoy de nuevo en la palestra, una gran pléyade de muchachos jóvenes se acercan a la CNT y a las ideas anarquistas, algunos de ellos ya como intelectuales, otros estudiantes y los más obreros, van tomando contacto con aquellos compañeros que no han dejado de pensar en la manumisión de sus ideales, ni en su organización anarcosindicalista CNT, y como si de ayer se tratase, nuestros jóvenes van trabando conocimiento con las comisarias de policía, juzgados y cárceles y que exactamente como antaño sucedía con la mayoría de compañeros que en vez de flaquear sus ideas al visitar tales antros salían con más ansias de que la justicia respaldara en todo el mundo y hoy repetimos, estos jóvenes, su mayoría cuando salen de las mazmorras de represión aprietan más el acelerador en la propaganda hacia las ideas que ellos sienten, en beneficio de una CNT más fuerte en su lucha contra el capital y el Estado para la consecución de una SOCIEDAD LIBRE Y JUSTA PARA TODOS LOS HUMANOS.»

De « Solidaridad Obrera » :

EL 1º DE MAYO COMO RESPUESTA AL TERRORISMO ESTATAL

Cerca de cien años del 1º de mayo del 1886, el 1º de mayo del 1973 se nos presenta dentro de una situación de abierta ofensiva del estado franquista contra el movimiento obrero y popular.

Tanto en nuestra tierra como en el resto del Estado español, la política de la patronal contra nuestras justas luchas ha pasado estos últimos tiempos a una bien calculada escalada de asesinatos, para aterrorizar a todos los que luchamos por nuestra emancipación.

En San Adrián del Besós la CRG asesina a Manuel Fernández, otro obrero cae gravemente herido y un tercer trabajador desaparece después del ametrallamiento. El estudiante Miguel José Anduig, de 18 años, cae en manos de la Brigada Político-Social, junto con una compañera, mientras repartía hojas de solidaridad con la lucha del Besós. Miguel José está moribundo en la clínica Puigvert; le destrozaron los riñones torturándolo. A ella le quemaron los pechos. En Euzkadi más de 40 policías cercaron una casa que por seguimientos sabían que estaba el militante de ETA-Vº Txikia Mendizábal. Cuando salió del edificio le ametrallaron, cayó herido y lo trasladaron a comisaría donde fue rematado. El Estado no quería procesarlo, lo quería muerto.

Tanto para el día histórico del 1º

de Mayo, como para todos los días, la única respuesta al terrorismo oficial es la acción directa y la autogestión de las luchas. Los trabajadores por sí mismos han de tomar la dirección de sus movimientos, con la acción directa, sin compromisos, con la unidad por la base y sobre todo, frente al histerismo de la patronal, organicemos la auto-defensa.

Contra las maniobras de burócratas, burgueses y obispos, avancemos trabajadores y estudiantes hacia la Huelga General Revolucionaria.

¡Abajo el Capital, el Ejército y el Estado! ¡Viva la autogestión generalizada!

Comité Permanente de la Comisión Pro-Local de CNT-AIT de Barcelona.

Coordinadora de colectivos de Estudiantes Libertarios de Cataluña.

EDITORIAL

Los cambios de formato y de presentación que los compañeros y amigos lectores habrán podido notar en el último número de nuestro semanario, no son el resultado de un capricho, ni un hecho desligado de toda realidad ambiental.

Al contrario, cuando se tomó el acuerdo de efectuar estas transformaciones,

LE PALAIS FLAMBE

ou

Quand le prolétariat rêve, le vieux monde fait des cauchemars

La révolte gronde dans les usines, les lycées et autres sordides temples de la non-vie. Quelques mois à peine après que les élections aient désigné un pouvoir inavouable, les travailleurs dans une même volonté d'en finir avec la domination de la hié-

rarchie et de la marchandise brandissent à la face du monde le spectre d'une grève générale sauvage. En immobilisant les instruments de leur aliénation et en maintenant les occupations d'usines, les travailleurs ont spontanément nié la propriété et en cela préfiguré l'apparition des conseils de travailleurs.

Manipulant la spontanéité prolétarienne les défenseurs officiels du vieux monde (syndicats ou trotskystes) dans une effusion de mensonges tentent d'entretenir l'illusion que leur projet de pouvoir politique (vulgaire caricature stalinienne) a un quelconque rapport avec un changement radical de la vie. Rapidement démasqués, ils ne peuvent plus professer leurs pitoyables mensonges idéologiques que dans d'étroits oasis où crouissent encore une poignée de canailles subalternes que la misère généralisée a placé entre leurs mains. Aujourd'hui la grève sauvage s'étend, et le vieux monde joue sa dernière tragédie dans le décor hallucinant de son incrédulité impuissante. Que ceux qui pensent encore à cerner notre liberté naissante dans les barbelés de leur pouvoir ne s'épuisent plus en projets. Qu'un seul leur suffise : préparer leurs tripes.

Dans l'actuel mouvement deux issues sont possibles : tout rentre dans l'ordre immédiatement avec la bénédiction des centrales syndicales ou la grève avec « occupation » continue, et le mouvement se dépasse sans retour en arrière possible. Par le biais de médias disponibles et disciplinées, le 1er Mai est annoncé par le tandem bureaucratique Séguy - Maire comme la « grande ma-

(Suite page 2)

Los Guerrilleros de Cristo Rey actúan

El 30 de abril se celebró en Madrid una misa con asistencia del Obispo de esa capital, el consiliario nacional de la JOC, de Acción Católica y varios centenares de militantes cristianos.

A la salida gran cantidad de grises y un grupo de guerrilleros.

El Obispo en compañía del consiliario y varios estudiantes, se dirigieron a la salida hacia un bar próximo.

Los guerrilleros atacaron con cadenas y barras de hierro, al grupo así formado. Mientras lo hacían gritaban «muera curas rojos», «que venga el obispo que también habrá para él».

Resultado: varios heridos y uno de ellos (el consiliario) de gravedad tuvo que ser hospitalizado.

El jefe del grupo atacante ha sido detenido y duerme en el calabozo de la policía (creemos que ya estará en libertad).

El obispo ha presentado la correspondiente denuncia, que descansará a estas horas en cualquier papelera.

estuvo presente en la mente de los compañeros una serie de consideraciones que giraban esencialmente en torno a unos cuantos temas.

1) Está claro que en el interior de España existe un resurgir del pensamiento y de la acción libertaria, y concretamente de la C.N.T. 2) No está menos claro que las fuerzas del exilio se van debilitando progresivamente, por evidente ley natural. 3) Como consecuencia, la labor que desde el exilio debe llevarse a cabo tiene que responder al dinamismo de las jóvenes generaciones que serán la

C.N.T. de mañana, al mismo tiempo que debe ajustarse a las posibilidades materiales del exilio, posibilidades que por importantes que sean, no son sino el pálido reflejo de lo que fueron.

Por estas mismas razones se ha intentado y se intentará cada día más, darle al semanario el carácter que es el de la C.N.T. de hoy: el de una organización cuyo glorioso pasado no es un obstáculo sino un aliciente para que las jóvenes generaciones la superen, la mejoren, y la utilicen como instrumento de transformación social.

LE PALAIS FLAMBE

(Suite de la page 1)

manifestation unitaire » qui décidera du sort de l'actuel mouvement. En fait ce « défilé processionnaire » s'organise sur des bases et des buts compatibles avec le maintien de leur pouvoir séparé. Il n'est que l'une des nombreuses manœuvres de démobilisation de l'appareil bureaucratique.

Camarades : Ceux qui négocient votre prix avec les patrons chaque fois que vous relevez le joug sont vos pires ennemis; ils vous ont trahi en 36, ils ont laissé égorger la Révolution espagnole, ils ont cassé les reins de l'insurrection de 1968; ils vous vendent pour conserver leur petit morceau de pouvoir, leur coin à la table des exploités. Que le 1er Mai ne soit pas la fin de notre mouvement, mais le début de la fête révolutionnaire.

Camarades : Vous ne pouvez partir à l'assaut du vieux monde qu'en le condamnant dans sa totalité. Refusez tous les comités de grève manipulés par les bureaucrates ou par leurs émules pseudo-gauchistes.

Travailleurs révolutionnaires : Constituez des conseils dont les délégués seront élus et révocables à tout instant : occupez vos usines. L'occupation n'est pas un slogan syndical, mais le premier pas vers les conseils de travailleurs qui seuls nous permettront de prendre en main la totalité de notre vie.

Camarades : Nous voulons la fin de la misère, de l'ennui et de l'horreur. Nous en appelons à vos rêves, à vos désirs, à votre passion de vivre. Il vous appartient aujourd'hui même de maintenir ou d'anéantir ce monde abominable. Sans vous, nous ne pouvons que mourir; avec, nous ne pouvons que vaincre. Vous portez dans vos têtes l'espoir de la révolution. Portez-le dans la rue où nous sommes déjà.

1^{er} mai 1973 — Colonne Durruti.

GRAN CONFERENCIA PUBLICA

Pilar GRASGEL, Directora pedagógica, disertará en nuestro Centro, 33, rue des Vignoles, el 9 de junio a las 17 horas, sobre:

«Colonias infantiles, internas y externas. Ventajas e inconvenientes de unas y otras.»

El acto, patrocinado por la Federación Local de París y la Comisión de Relaciones de la Zona Norte, reviste caracteres de singular importancia por tratarse de nuestro infantes desterrados en Europa a raíz de la guerra y revolución de 1936-1939.

F. L. DE DRANCY

Convoca a reunión general para el 3 de junio para tratar de los plenos regional y general que se avecinan. Acudamos todos.

La libération intégrale de l'homme

Texte de G. Balkanski au Meeting du 1^{er} Mai à Paris

L'homme conditionné

(Suite du numéro antérieur)

Mais, cet homme n'a pas la parole et si on la lui concédait, il ne saurait pas s'en servir — pourquoi ne pas le reconnaître ? — dans son propre intérêt, tant qu'il demeure un être conditionné, un chien aux réflexes conditionnés — le chien du fameux savant biologiste Pavlov.

Et alors, l'extension de l'automobile continue, les villes deviennent de plus en plus empoisonnées, la circulation même pour laquelle l'automobile est fabriquée se rend ridiculement difficile et impossible. On parle de pollution, on se plaint des accidents mortels toujours plus nombreux, les spécialistes exercent leurs cerveaux pour trouver, en vain, des moyens efficaces pour y pallier. On taille superficiellement les brindilles, mais les racines du mal restent indemnes et font pousser le tronc et les branches du mal.

Jusqu'où et jusqu'à quand ?

Planification des bêtises

Dans les pays de dictature communiste, le comportement des maîtres de la situation et même des populations n'est pas essentiellement différent.

Il est vrai que là-bas il y a une planification rigide qui, dans l'absence absolue de liberté et de droit à la critique, a le rôle souvent de perpétuer les erreurs, les fautes et les bêtises. Si dans le monde capitaliste gouverne la Déesse Consommation : consommer pour produire, produire pour faire marcher la machine infernale de la production et maintenir les hauts bénéfices du capital en élargissant les besoins et en créant des besoins superflus, dans le monde du socialisme étatique, c'est la Déesse Production qui est vénérée : produire pour atteindre et dépasser la production capitaliste, produire sans tenir compte des besoins réels de la population. Et comme il est accepté par les économistes des deux mondes que le degré de développement écono-

Personne ne propose une solution valable, même nous, pris individuellement, ne proposons de solution quelconque dans le cadre d'une société cahotique qui s'avère, en tant qu'entité, incapable d'établir un ordre cohérent dans l'intérêt de tous. Chacun réfléchit et réagit comme s'il avait la fameuse règle de conduite d'un roi Louis XV qui disait : « Après moi le déluge ». Chacun de nous — de vous et de moi — veut avoir sa voiture pour être comme les autres, la femme et les enfants la réclament; la voiture nous donne la sensation d'une promotion vers la liberté et le progrès.

Cette attitude mesquinement individualiste me fait souvent penser à un comportement semblable même dans une société véritablement socialiste qui se déciderait à établir une certaine planification dans ce domaine. Il se trouverait même alors probablement, des individus protestant contre la limitation d'une belle fausse liberté.

mique se mesure par le niveau de certaines productions-clés — les tonnes d'acier, de ciment, le nombre de kw-heure d'électricité, etc., jusqu'à une date récente les soviétiques continuaient à se vanter de la production croissante de charbon, alors que les capitalistes, par contre, limitent cette production, en remplaçant le charbon par d'autres produits — sources d'énergie nécessaires. Ainsi, après des dizaines d'années d'édification du socialisme dans l'esclavage et la terreur, les queues devant les boulangeries et les magasins de vente des produits alimentaires, vestimentaires et autres articles de première nécessité persistent et s'allongent sans pouvoir satisfaire les besoins existants car l'homme ne se nourrit ni ne s'habille d'acier, de ciment, de charbon et de pétrole.

(Suite page 3)

COMUNICADOS

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea general el domingo 3 de junio a la hora y en el lugar acostumbrado.

JIRA NUCLEO HERAULT-GARDE-LOZERE

Para el domingo día 3 de junio, organizada por la Comisión de Relaciones, en la Colonia de Vacaciones, «Centre Aéré de Bionne», situado en la carretera departamental nº 132, que va de Celeneuve (route de Lodève) a St-Jean de Vedas (route N. nº 113).

CONFERENCIA PUBLICA

Tomás Cano Ruiz prosigue sus conferencias con la que nos dará el domingo 27 de mayo a las 10 de la mañana en nuestro Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, bajo el tema: «La Nación y nosotros».

F. N. I. F. - C.N.T.

La Comisión N. de RR. de la I. Ferroviaria celebrará el próximo mes de julio, un importante Pleno en Toulouse, en la residencia del S.I. el domingo que en dicho mes, se celebra la concentración Confederal, que será dada a conocer por nuestra prensa.

Rogamos tomen nota de ello los compañeros de la Federación y que a partir de este momento envíen sugerencias para la confección del Orden Día si quieren recibir éste con tiempo preciso.

RECTIFICATION

Dans la liste des dons reçus pour les *Victimes de la répression* publiée dans le nº 585 d'« Espoir », figure la somme de 150,00 francs donnée par l'Association des Travailleurs Espérantistes de Toulouse. Cette somme, en réalité, fut

donnée par la Fraction Espérantiste Libertaire de S. A. T.

JIRA CAMPESTRE Y PLAYESCA EN EL LAGO DE LECTOURE (GERS)

Para el 10 de junio, las FF. LL. del Núcleo Haute Garonne-Gers, organizan una JIRA al lago de Lectoure, lago pintoresco por sus valles verdes, arboledas florecientes, tanto en su natural como artificiales que son un encanto admirarlas y sentir sus perfumes olorosos; donde no faltan, tampoco, toda clase de atracciones dentro del agua como fuera para niños y mayores para pasar una tarde agradable, divertida y sobre todo, dentro de un ambiente confederal y libertario entre amigos y compañeros. Habrá, igualmente guitarras y otros instrumentos de música para todos los gustos.

Por parte de esta C. de Relaciones, invitamos a los compañeros, simpatizantes y amigos, de ambos sexos, a que acudan a pasar este día al lago de Lectoure donde nos encontrarán a todo el Núcleo reunido con sus FF. LL., familiares, amistades y simpatizantes en plena armonía en el aire libre y lozano.

Por parte de las FF. LL. de Balma, Portet, Seysses y Blagnac, nos comunican que organizan un car.

Para inscribirse, dirigirse a 4, rue de Belfort, Secretaria de C. y Propaganda del S.I. y de la C. de Relaciones del Núcleo.

...ECOLOGIE?...

(Suite de la page 5)

EXPOSITIONS de publications et manifestes. Tracts.

Tout cela à l'orée de la forêt de Fontainebleau dans un grand pâturage pour bovins-homo. Possibilité de dormir sur place, de faire des feux et de bouffer (biologique). Entrée libre.

On encourage les vélos surmontés et les pédestres. Gare proche : MELUN (3 kms).

Un COIN ENFANT prévu, avec un spectacle-animation, et la possibilité de créer et s'amuser.

Lieu exact : Centre du Rocheton - La ROCHELETTE par MELUN (77). A 55 kms au sud de Paris.

Les camarades intéressés par cette rencontre et désireux de participer au projet de stanc CNTF (vente de livres, prises de position, etc...) peuvent prendre contact avec le libraire aux jours et heures de permanence :

Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Samedi de 14 h 30 à 18 h. — Tél. 878 78-64.

Tómbola pro - España



Otro valiosísimo premio que ofrece un compañero. Pedid boletos a las FF. LL. o a las administraciones de las publicaciones. ¡Para nuestros compañeros del Interior!

17 DE JUNIO 1973
GRAN JORNADA
DEL
LIBRO LIBERTARIO
Mañana a las 10:
CONFERENCIA
a cargo de Federica Montseny.
Tarde a las 3:
FESTIVAL ARTISTICO
en el Centro Confederal, 33, rue
des Vignoles, Paris-20.
Retened esta fecha.

EL KREMLIN A LA DERIVA

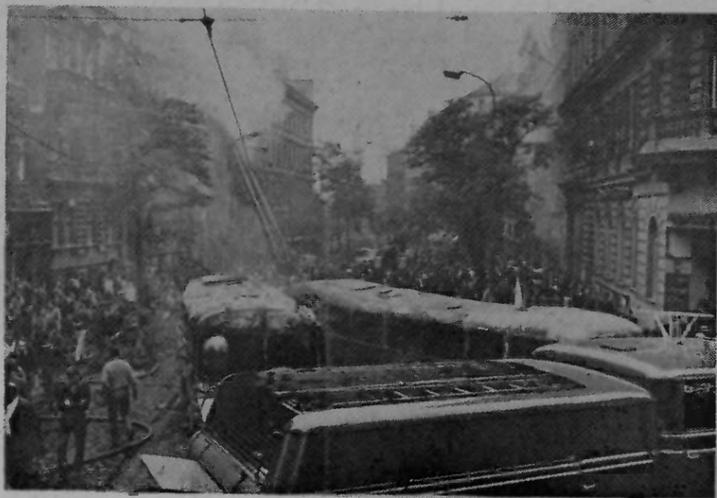
por Jaime BALIUS

El triunfo de la línea dura

Por las agencias de prensa nos enteramos de que el Kremlin ha efectuado la modificación más importante de su equipo dirigente después de la caída de Nikita Krushchev en 1964. Leonid Brejnev ha reforzado su posición a la cabeza del Partido después de haber sido mandado de proseguir su política de acercamiento con los países capitalistas. Y para consolidar esa posición de número 1 de la jerarquía soviética a propósito de sus próximos viajes a Bonn (Alemania Federal) y a Washington, Brejnev ha destituido a dos de los quince miembros del Buró político. Se trata de Piotr Chelest, que había criticado su política de apaciguamiento a raíz de los horribles y salvajes bombardeos del Vietnam por los norteamericanos y por la colocación de minas en el puerto de Haiphong (Vietnam del Norte). Ese ucraniano de 65 años, que era considerado como el principal rival de Brejnev, se opuso a que Nixon fuese recibido en Moscú mientras las bombas masacraban a miles de seres inocentes en territorio vietnamita y proponía que los rusos atacasen a los americanos. Triunfó la tesis de Brejnev, o sea que forzosamente han de limosnear a sus congéneres los altos dignatarios de los capitalistas de Estado, la comida que tan angustiosamente escasea en la URSS, por empeñarse en mantener un sistema esclavista en el orden económico y por ende de injusticia social, que provoca un hondo malestar en el pueblo que tarde o temprano barrerá a los usurpadores del octubre de 1917. La otra destitución, o sea la de M. Voronov, no ha causado una gran sorpresa, puesto que, en 1971, había sido relevado de su puesto de presidente del Consejo de la Rusia Blanca por oponerse a la política agrícola de Brejnev.

En lugar de los dos destituidos entran a formar parte del Buró político el ministro de la Defensa, el mariscal Andreé Tretchko, que impuso la ocupación de Checoslovaquia, pero que se inclinó ante Nixon, y es éste el militarote que se exhibió, con sonrisa de vedette, en la escena parisina. Entra, además, el jefe de la policía secreta y el ministro de Negocios extranjeros Andrei Gromiko. El nuevo equipo es considerado como un reforzamiento de la tiranía.

Ningún militar había formado parte del Ejecutivo soviético después de 1957, en la cual fecha el mariscal Joukov había sido licenciado por N. Krushchev y ningún jefe de la K.T.B. había figurado en el mismo después de la eliminación física de Beria. Los críticos de la cosa internacional consideran que el viraje en redondo de los hombres del Kremlin es en vistas a yugular el profundo descontento que se incubaba en las capas populares ante la escasez de artículos de primera necesidad, y es muy posible también que las nuevas generaciones se sientan ofendidas por la penetración colonial de los norteamericanos. Y por ello Brejnev quiere asegurar, en primer lugar, la permanencia del equipo que a los 56 años del Octubre Rojo han convertido la URSS en una colonia del capitalismo de Estado. Pero existe otra razón para justificar el reforzamiento del pináculo soviético, y se trata, nada menos, de ofrecer garantías a los capitalistas del mundo entero para que se apresten a invertir en la URSS, o sea, que vayan a explotar a los trabajadores rusos, sin tener el menor temor a una posible convulsión, pues, para ello están presentes el mariscal Tretchko y el jefe de la policía secreta.



Jóvenes checos contra el Ejército Rojo. (Agosto 1968).

Nixon - Brejnev : ¡ mismo combate !

El ex-metalúrgico Brejnev a quien tuvimos ocasión, con evidente asco, de ver en la pequeña pantalla de la televisión francesa a raíz de su estancia en el famoso Triánón, podrá tranquilamente ir a entrevistarse con el socialista de «doblé» Willy Brand, canciller de la Alemania Federal y hombre de confianza de la burguesía alemana que está muy interesada por el mercado ruso.

Y luego, el flamante premio Lenin de la paz podrá estrechar la mano del criminal de guerra n° 1, Richard Nixon y propuesto al parecer, para Premio Nobel de la Paz. Si Nixon fue reelegido presidente de la USA, se lo debe a los soviéticos que lo recibieron en Moscú en plena campaña electoral y ahora Brejnev llegará a Washington en un instante en que Nixon y todo el equipo que le rodea están incursos en el escándalo mayor de espionaje de todos los tiempos de la política norteamericana. Se trata nada menos de un ministro de justicia y de consejeros

personales de Nixon y de altos jefes del FBI que es nada menos que la agencia de espionaje y de contraespionaje, especializados en golpes de Estado en la América Latina y en el mundo entero. Recuérdese que se habló del FBI cuando el secuestro en París, de Ben-Barka y también es notoria la intervención del FBI en el frustrado desembarco en suelo cubano en la llamada Bahía de los Cochinos. Es de presumir que Nixon tratará de servirse de la presencia del verdugo n° 1 del pueblo ruso para distraer al pueblo norteamericano que lo ha repudiado por lo del Vietnam ayer, que hoy es el caso del Cambodge y que mañana puede ser España si llega el instante en que nuestro pueblo arroje a las fuerzas yanquis del suelo español.

El caso Watergate es un espionaje descarado colocando micros en los locales del Partido Demócrata y control de las conversaciones telefónicas, etc., etc. Ha sido tan grande la repulsa popular que Nixon lloró ante las cámaras de televisión, pero quienes lloran de verdad son los familiares de las víctimas inmoladas en la península Indochina.

Pero trasladémonos a la escena moscovita en un primero de Mayo convertido en un carnaval con desfiles militares al paso de ganso, con desfile de retratos. Este año los manifestantes cargaban con los retratos de Lenin y de Brejnev, que fue el orador de turno que hizo hincapié en la política de paz de la URSS. No habló como antaño del imperialismo norteamericano, pues están acuciados por las lentejas y los frijoles que pueda negociar en Washington que recibirá, puesto que Nixon está en muy mala postura y necesita el espaldarazo de los rusos, como se lo dieron en la pugna electoral frente a Mc. Govern. Y esto ya vale un caso de rancho.

En resumen, que el Kremlin es la mistificación más grande de todos los tiempos y es la demostración más categórica de que toda revolución social que no destruya el Estado no es propiamente una revolución y que al calor del Estado surge inevitablemente una nueva tiranía.

El poeta ruso Etschenko en el Pabellón de los cancerosos, trajo un diálogo aleccionador. Un enfermero le pregunta a un enfermo si cree en el socialismo. La respuesta es afirmativa, pero recalando que no cree en la ficción soviética.

La liberación integral de l'homme

(Suite de la page 2)

En faisant en même temps ce réquisitoire contre l'ancien monde capitaliste, autoritaire et étatique, il convient de tourner les yeux vers nous-mêmes et de nous poser la question suivante :

Après un siècle de luttes ouvrières marquant la montée de la classe ouvrière, est-ce que les ouvriers d'aujourd'hui sont supérieurs à leurs frères de jadis ? Supérieurs intellectuellement et moralement ? Ont-ils une conscience de classe ou d'hommes tout court, plus élevée que celle des travailleurs de la I^{re} Internationale et des combattants de la Commune, par exemple ?

Il est incontestable que le degré d'instruction est plus élevé aujourd'hui car la bourgeoisie, les capitalistes et l'Etat, de nos jours, sont intéressés à ce que les ouvriers aient plus d'instruction. Le fameux argument employé dans la propagande révolutionnaire à l'époque de Bakounine et même plus tard, selon lequel la bourgeoisie et l'Etat n'ont aucun intérêt à diffuser l'instruction et que par contre, ils ont tout intérêt de maintenir le peuple dans l'ignorance, car il est plus facile d'exploiter et de gouverner les ignorants, n'est plus valable aujourd'hui. L'instruction se généralise de plus en plus, elle s'étend aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest; mais, attention. Il ne s'agit que d'une instruction conditionnée, surtout technique car les entreprises modernes ont besoin d'ouvriers mieux préparés, plus instruits, de techniciens qualifiés.

Avec cet élargissement de l'instruction, une nouvelle contradiction apparaît : l'accès plus facile aux

ouvriers et à leurs fils de l'école primaire, secondaire et même des universités aboutit à la formation d'une nouvelle couche sociale de jeunes, d'origine plus populaire que bourgeoise qui, ne trouvant pas toujours l'emploi demandé commencent à réfléchir et à se révolter. Mais malgré l'existence de cet élément positif, le conditionnement des masses travailleuses et du peuple en général, n'échappe pas aux objectifs des princes qui nous gouvernent.

D'une façon générale, la classe ouvrière d'aujourd'hui, bien que plus instruite, est plus bornée, plus abruti, plus conditionnée, que les combattants et les militants ouvriers d'il y a un siècle. Les puissants moyens de communications mis au service de la bourgeoisie et de l'Etat conduisent à un abrutissement général.

La grande presse rivalise, par ses faits divers largement exposés, avec la radio et la télévision dans ce travail d'abrutissement et de conditionnement. Ainsi on arrive à voir une classe ouvrière au sein de laquelle vous trouverez de rares personnes qui ne s'entretiennent que du tiercé, des exploits sportifs, des « événements » automobilistes du week-end comme s'il n'y avait pas d'autres sujets de conversation plus intéressants, d'autres problèmes plus importants à discuter.

Et si vous n'êtes pas suffisamment conditionnés au milieu de cette masse d'abrutis — malgré eux, il faut bien le reconnaître, à leur décharge — vous vous sentirez embêtés, ennuyés, isolés, terriblement solitaires.

(Suite au prochain numéro)

Tres años de un fraude

La convergencia real que a trancas y barrancas BR ha obtenido de las tesis de «II Manifiesto» sobre universidad, plantean seriamente cuáles son en estos momentos las condiciones existentes en las organizaciones políticas y cuáles los planteamientos respecto de los problemas de la revolución hoy. La demagogia alcanzando el grado de la realidad concretizada, superando la realidad de su abstracción, rompe con todos los moldes habidos hasta hoy para de esa forma superar las contradicciones de clase, lanzando las masas a la única forma de lucha política burguesa: El tradeunionismo al estilo europeo. El movimiento popular, presupuesto para lanzar una política de este tipo, es la imagen de la realidad que hay que esgrimir. La apariencia de la realidad, en tanto que tal debe mostrarse a sí misma no como la realidad aparente sino como la realidad de la no apariencia, aunque su única realidad sea la de ser apariencia de la realidad, en definitiva la mediatización de la imagen en las relaciones entre los hombres, como única forma de lograr la dominación a través de la posesión total de la ideología.

Dotar al movimiento estudiantil de objetivos, ésta es la tarea a llevar a cabo por parte de los revolucionarios, englobarlo dentro de la estrategia del movimiento de masas realmente revolucionario, dar al m. e. los medios orgánicos propios para llevar a cabo estas tareas. **No hay una pluralidad de luchas que converjan realmente. Hay una sola lucha.**

Las tareas de la organización revolucionaria, pues, sólo pueden plantearse dentro de esta perspectiva de generalización de las luchas, ampliación de las mismas a nuevos frentes, potenciación del movimiento revolucionario de masas. La incapacidad de las organizaciones hoy presentes en la Universidad para llevar a cabo una labor de este tipo, es lo que provoca el actual vacío de iniciativas políticas que BR pide que sea cubierto. La necesidad de una organización revolucionaria tiene su base en el conformismo presente en el movimiento

de masas. La implantación de la CNT como única posibilidad de sacar al movimiento de su actual reflujó, cuyas únicas bases objetivas deben centrarse en la voluntad de las vanguardias organizadas de detener cualquier forma de lucha que pueda llevar a una etapa revolucionaria, es la única conclusión permitida por la realidad del movimiento revolucionario en España.

Asombrosas son sin embargo las posturas que en estos momentos sostienen los trotskistas de LCR-En Marcha, que tras haber teorizado en torno a la necesidad de la desaparición de comités en favor de una estructura orgánica propia de ello y haber planteado los tiempos y ritmos que dicha ruptura iba a perfilar, concentrándose éstos en un entrismo al viejo estilo dentro de los órganos unitarios de lucha para que a través de las iniciativas en la acción en torno a campañas como «La revolución socialista indochina vencerá», que indudablemente desde su punto de vista les haría capitalizar los cuadros existentes en comités y rentabilizar de este modo la ausencia en los mismos de una dirección realmente revolucionaria, han pasado como es propio a su inserción en comités como única forma de llevar a cabo tal operación pero sin darse cuenta que en la época que ellos intentan la entrada en comités, éstos están ya destruidos y que por tanto su tarea ahora no es la de destruirlos sino la de reconstruirlos para poder llevar a cabo todo el montaje que ellos con anterioridad habían previsto. Bonita forma de perder el tiempo. Su constitución en comités como tendencia permanente en torno a cuatro generalidades, táctica seguida, ya en CC OO, les ha proporcionado no sólo la satisfacción de construir ellos de nuevo comités en favor de las otras organizaciones sino que configurados como tendencia permanente se han lanzado a la oposición miniparlamentaria cediendo de este modo a UC U-ML BR los puestos de dirección de comités, esta enajenación de la labor de los trotskistas en beneficio de otros es ya tradicional cuando en cuestiones de entrismo están planteadas las acciones.

revolucionario en la Universidad, trascreciendo, en la medida que esto sea posible, a otros sectores los resultados obtenidos.

Hay tres hechos que destacar de la jornada de lucha, dos de ellos pueden ligarse íntimamente con el eje central de referencia que es la composición específica de la masa

que acudió a las movilizaciones. Los tres aspectos son: a) el carácter persistente a lo largo de las acciones de un ciclo de disolución, recomposición sin el cual no hubieran sido posibles. b) las formas que revisten los actos de violencia llevados a cabo. c) carácter de vanguardia amplia de todos los allí presentes.

El ciclo de disolución-recomposición de las manifestaciones

a) El hecho de que se produzcan a lo largo de toda la mañana seis acciones, al margen totalmente de los grupos políticos, hecho que es evidente si se tiene en cuenta el número de acciones que no pueden sino verse forzados a encabezar cada acción por el peligro que representa su ausencia o un ponerse en la cola, no hace sino confirmar las tesis sobre la liquidación real de los comités de curso, y la configuración en la acción de toda una amplia franja de luchadores que bajo formas concretas de lucha desbordan a las vanguardias organizadas. Esta franja, producto directo de la crisis de comités, por una parte, y su consolidación en la acción de las formas orgánicas presentes hasta ahora en la Universidad por otra, configuran ya, cual es la realidad del movimiento de masas a nivel de distrito, en perfecta consonancia ya con lo hecho en Barcelona, cual es ya en estos momentos su autonomía. El reciclaje de las acciones no puede enmarcarse sino dentro de esta perspectiva. La presencia a lo largo de toda la mañana en el paseo de Valencia al Mar (universitaria) de gran cantidad de estudiantes que

por primera vez accedía a las luchas, junto con los intentos habidos de recomposición, previa recogida de piedras, señalan de forma clara cuáles son en estos momentos las espiraciones del m.e. Por otra parte, sin embargo, cabe destacar ya el carácter de vanguardia amplia que está presente en las acciones del centro urbano. Su reiteración en la composición para volver a saltar allí donde el número de concurrentes fuera suficiente, llevada a cabo dentro de la mayor falta de organización y dentro de una gran espontaneidad no es sino la prueba de la existencia de la mencionada franja, que por primera vez, ahora es capaz de perfilarse como una realidad. Quien quiera que sea el que se encargue de vertebrar toda esta franja, no tendrá más remedio que ofrecer unas nuevas formas orgánicas capaces de reconciliar los dos sectores polarizados en esta jornada: los de la universitaria y los asistentes a las acciones del centro de la ciudad, las amplias bases movilizadas llegadas a las luchas, las vanguardias libres que conservan en su seno a los militantes decididos a boicotear cualquier tipo de enfrentamiento.

Carácter de los actos de violencia

b) Si bien el primero de marzo señala hasta qué punto esta franja puede escapar a las direcciones reformistas, también es cierto que deja bien claro cuál es la influencia real de éstas en su seno, influencia que es muy importante todavía y grave. El desbordamiento hace que BR y LCR-Encrucijada tengan que ponerse al frente de las diversas acciones, pero su puesta al frente no es ni absurda ni gratuita.

Precisamente la realización de sus intereses pasa en esos momentos por el encabezamiento como única fórmula capaz de dar una rápida liquidación del movimiento y evitar el enfrentamiento con la policía. Por otra parte sabida es la confianza de LCR-Encrucijada hacia la espontaneidad de las masas en lo que a su autodefensa se refiere. No es que dudemos del potencial de la espontaneidad de las masas en lo que a violencia se refiere. Medicina 4 de febrero es una prueba de ello, pero no podemos olvidar que no se puede entregar a un enfrentamiento a toda una acción sin armas. Estas eran las condiciones presentes el 1 de marzo: la falta de organización de la

defensa que debía correr a cargo de los revolucionarios consecuentes, la defensa y protección de todos los asistentes, fomentar en su seno la tendencia a organizarse en piquetes de defensa, proporcionar los medios necesarios para salir victoriosos. Ni un solo «molotov» ni una sola cadena o barra para defenderse, éstas son las características fundamentales. El hecho de que los únicos incidentes fueran con piedras o sillas encontradas al paso, que lo destruido no fueran las fuerzas represivas sino los coches o los cristales de los bancos, es si no una prueba contundente del espontaneísmo y su falta de canalización hacia objetivos concretos que puedan suponer un avance para el movimiento revolucionario. La única tarea reservada a la vanguardia organizada fue la de disolver, en cuanto la policía aparecía por el horizonte, la recomposición era la respuesta de las masas a los intentos liquidacionistas. La destrucción espontánea allí y donde aparecían los instrumentos necesarios para llevarla a cabo, lanzar el grito de solidaridad con la Menera es el gran triunfo de las fuerzas revolu-

Ragos esenciales de la acción en Levante

La mañana del 28 de febrero marca a nivel local la hora de la superación de las inmovilizaciones de masas. Por encima de los intereses de LCR-Encrucijada o BR (LCR-En Marcha está ausente a lo largo de todo el proceso revolucionario, su aparición coincidiría extrañamente con la hora del triunfo del liquidacionismo y la inmovilización a través de una unidad de acción con U-ML para oponerse a la que sostenían BR LCR-Encrucijada) La asamblea realizada en filosofía ha salido a la calle y se ha manifestado. El papel que hoy está jugando BR quedó totalmente claro a los ojos de la asamblea. Su negativa a incluir en el orden del día y dentro de las consignas de las movilizaciones el problema de la Menera lo sitúa perfectamente como el núcleo contrarrevolucionario y reformista

más activo. Su cumbre la alcanza con el grito de «Disolución, que vienen los grises!». La ridícula presencia de dos unidades, que todavía no existían en ese momento más que en la mente de BR, dio al traste con la movilización surgida minutos antes. La eficacia de estos agentes de la contrarrevolución ha quedado una vez más puesta de manifiesto. Ni una palabra más se les debe permitir. El abucheo que el 28 ha deparado a aquéllos que se han puesto contra el proletariado, nos referimos al que ha tenido que aguantar BR, debe continuar. El primero de marzo ha sido otra jornada de lucha. Las formas que revistieron los enfrentamientos y la forma de articulación de todos los momentos que determinaron las acciones son la base fundamental del análisis del actual momento

La lucha de los partidos izquierdistas para la recuperación del movimiento estudiantil

cionarias frente a los intentos reformistas de encerrar las luchas.

La voluntad de BR por evitar el enfrentamiento, la voluntad de LCR-E en no permitir que las masas se organicen para su autodefensa, la reincidencia en un planteamiento idílico propio de las organizaciones Frente, llevaron al 1 de marzo a la triste jornada de las detenciones. Aquí es donde queda patentizada todavía la existencia de la dependencia entre la base y las direcciones traidoras. Destruyamos la relación base cúspide y destruiremos la relación de dependencia, base y dirección de una misma cosa.

Las jornadas nos marcan, pues,

cuáles son las nuevas perspectivas y cuál el potencial revolucionario en el m. e.; también nos marca sus limitaciones, y en este sentido señala cuál es el rumbo a tomar por la acción de los revolucionarios en el seno del m. e. La disolución se realiza en cada momento en base a la influencia real de los socialtraidores, maotontos y trostkoeróticos en el seno del m. e., influencia que se plasma en la inviabilidad del enfrentamiento salvo que se pretenda la masacre de los inermes y la necesidad de las masas en correr ante lo poco favorable del terreno y de la total falta de defensa de la acción.

Vanguardia amplia

c) El carácter de vanguardia amplia de todos los asistentes a las acciones del centro es obvio, basta recordar quiénes estaban al lado de cada uno, por qué fue posible la recomposición de las acciones mencionadas más arriba, cómo se desarrollaron en espacio de tres horas seis acciones en distintos lugares, cómo se intentó levantar una barricada para impedir la llegada de la policía a la universitaria.

La presencia en las movilizaciones de nuevos sectores de luchadores la pudo comprobar cualquiera de los que estuvieron en el paseo de Valencia al mar. Dos consecuencias son bien claras: de un lado la ruptura definitiva de la estructura unitaria que son los comités de curso pese a los que quieran ponerse contra la corriente, de otro la radicalización y politización de sectores cada vez más amplios de los estudiantes, el movimiento estudiantil revolucionario es una posibilidad que empieza a ser realidad. Fomentar la ampliación y generalización de los conflictos. Encontrar una base orgánica donde encuadrar a estos dos tipos diferenciados de luchadores es una exigencia del movimiento revolucionario de masas. Esta agrupación no se podrá dar bajo el signo de un tinglado

unitario, será la presencia de una organización revolucionaria que tome la dirección de la lucha, dote al m. e. de objetivos, extienda y potencie la lucha en otros sectores desbordando los marcos propios de cada lucha, marcos que los reformistas quisieran ver más seguros que una muralla china.

Ligar todas las luchas de sectores periféricos vertebrándolas en torno a los objetivos del proletariado, poniendo la base del régimen de los consejos, las colectividades, base de una nueva sociedad en la que no cabe la posibilidad de una nueva diferenciación de ninguna franja en detrimento del resto. En definitiva lo que necesitamos es extender y consolidar una organización revolucionaria, **extender y consolidar la CNT**, que imprima al movimiento la dinámica propia para llevar adelante la realización de la revolución.

Sacar del seno del movimiento revolucionario a los traidores, a los reformistas, es una de las tareas primeras para la constitución y consolidación de un movimiento revolucionario de masas.

La Dictadura no caerá. Hay que tirarla.

¡Por un movimiento revolucionario de masas!

Mitin en conmemoración del 1º de Mayo

En nuestro local social, y organizado por la Comisión de Relaciones Zona Norte, tuvo lugar, el mitin que, cada año, nos recuerda, los Mártires de Chicago; aquellos que supieron ofrendar sus vidas, sin líneas verticales, ni componendas circunstanciales.

Abrió el acto el compañero Villanueva, secretario de la Comisión de Relaciones. Tras unas palabras de recuerdo a los mártires y la glosa de lo que día tan fausto de recuerdo y lucha, concedió la palabra al compañero Escudero.

Este comienza su oratoria dirigiéndose a los jóvenes, recordándoles que, deben ser, los seguidores de sus predecesores, apuntando para ello la gran historia de luchas pasadas, abiertas y seguidas por todos los trabajadores del mundo, y especialmente de los que pertenecieron a la Internacional de la Sección Española. Recuerda la fundación de la CNT en 1910 y elogia las gestas de la Confederación del 1917, 18 y 20, cuando, según el orador, la organización anarcosindicalista española, era una organización que imponía respeto, por su número de afiliados y militantes; así como, por su organización, que vislumbraba un futuro libertario.

Seguidamente, recordando la fecha de 1886 y 1890, parangona con la gran esperanza, que dichas fechas abrieron al mundo del trabajo y estudiantil. Elogia Mayo de 1968, y recuerda con amor y simpatía, cuánto los jóvenes franceses significaron en esperanza para la juventud de Europa y el mundo. Da lectura de pensamientos escritos en la Sorbona y muros de París, haciendo resaltar que, todos ellos son de inspiración anarquista. Señala como, al igual que la juventud española fue directamente a por la Iglesia, por haberse ésta declarado beligerante; la juventud francesa, fue directamente a la Bourse, por ser esta iglesia, la directora de las finanzas que amordaza al pueblo. La jocosidad del orador, colmó de satisfacción al auditorio, y llenó con creces, los hilados de su oratoria.

Seguidamente hizo uso de la palabra, el compañero francés, director de «Front Libertaire». La juventud del orador, contrastaba con la edad avanzada del compañero Escudero.

Prueba, que, ambas generaciones se dan la mano y que las ideas por su fondo y su belleza son las que enaltecen al hombre y serán las que liberarán a la Humanidad de los regímenes capitalistas y dictatoriales. Nos anunció su poco tiempo, ya que en la tarde debía intervenir en otro acto, que todos los jóvenes anarquistas franceses preparaban con fervor y resolución. Nos hizo participar de la línea revolucionaria de la anarquía juvenil francesa, y recordando la fecha, hizo un llamamiento general, a toda la juventud y a los trabajadores en general, para redoblar la lucha, forjando así, los caminos del porvenir, que conducirán a los pueblos a la Revolución Social.

Le siguió el compañero búlgaro Balkansky, delegado de la AIT. Hizo su peroración en francés, en un francés claro e inteligente que todos los compañeros apreciaron y supieron agradecer, ya que su lengua maternal, en la cual se hubiera explicado mucho mejor, era incomprendible para el auditorio. El compañero Balkansky, cubre la tribuna, al igual que los grandes tribunos de antaño. Con oratoria ordenada y elocuente, fue narrando, desde la efeméride del 1886, hasta los días actuales, haciendo ver las luchas sin par, que el proletariado militante ha desarrollado en los años pasados y actualidad presente. Analiza y hace una crítica docta y amena, del capitalismo estatal burgués y del capitalismo estatal-dictatorial. Si bien todos los Estados tienen semejanza en la manera de planificar las leyes represivas, el comunista, por haberlo conocido en la dictadura roja que gobierna su país y los países que, le circundan tiene características propias de represión y clasificación de todas las líneas geopolíticas, haciendo estudios apropiados para extirparlas de raíz. Analiza igualmente la sociedad moderna, llamada de consumo y su análisis es penetrante y fustiga a los que, llamándose idealistas de ciertos campos progresivos, caen en las garras de la moderna sociedad; ya en los intereses de consumo, ya en los juegos de suerte, ya en el confort, más o menos ínfimo, y hace un llamamiento a todos, para que

(Pasa a la página 6)

Première fête de rencontres écologiques

ÉCOLOGIE?...

... Une chasse gardée pour spécialistes ou un rapport omniprésent avec ce que nous vivons, ce que nous respirons, ce que nous avalons... ce que nous revendiquons comme ultime salut dans un système social axé vers un « progrès » technique synonyme de profit et de déséquilibres naturels et humains.

Organisée par divers mouvements écologiques et quelques maisons de jeunes de la région, cette première fête écologique va tenter d'être un carrefour autour de plusieurs phénomènes écologiques et sociaux ignorés par la majorité des gens. Sensibilisation, information, débats, mais bonne occasion bien sûr de vivre une fête, de la faire tous, car il est inutile de dénoncer toutes nos contraintes, toute l'aberration d'une technocratie... si nous ne sommes pas capables de nous en débarrasser au cours de ces deux jours de fête d'abord, et...

1. — STANDS ATTENDUS:

— L'AGROBIOLOGIE (procédé de culture biologique) en face des poisons chimiques dé-

versés dans notre alimentation journalière.

- Information sur la RADIOLOGIE, les VACCINS et la médecine homéopathique.
- L'ECOLE PARALLELE et méthode FREINET: la recherche des parents et enseignants vers une totale liberté créatrice de l'enfant.
- Les COMMUNAUTES : carcans ou solutions de survie ?
- L'IMPLANTATION des CAMPS MILITAIRES (Larzac, Canjuers, Nanteau...), l'OBJECTION de CONSCIENCE, etc.
- Les dites « minorités culturelles » : BRETAGNE, OCCITANIE, etc...
- Protection de la NATURE et ENVIRONNEMENT.
- SYNDICALISME et POLITIQUE.
- Vente de publications écologiques.
- Information sur l'action des foyers et maisons de jeunes. Rapport entre l'art et la vie.
- L'ENERGIE ATOMIQUE et les CENTRALES NUCLEAIRES (Bugey, etc.)

2. — FORUMS/DEBATS:

Bien sûr, il ne s'agit pas d'établir ni d'ordre du jour, ni de programmes, mais plusieurs personnalités écologiques ou autres se déplaceront,

et il sera organisé des discussions. Néanmoins comme chaque mouvement s'occupera de son propre stand, des échanges d'idées (et autres) pourront s'engager spontanément.

3. — LA FETE ET LE SPECTACLE ECLATANT:

Bonne occasion de vivre avec les autres deux jours chouettes et délirants. C'est pas dur, il suffit de se laisser éclater un peu... beaucoup, à la folie... On attend des groupes de folk, pop et intraduisibles... des chanteurs engagés, dés- engagés et surengagés, du sud américain... du théâtre dans la fête, des marionnettes, (les connus en américaine, les mal-connus en vedette).

4. — ARTISANAT:

Stands de poterie, tissage, gravure sur cuire, émaux, etc... Expositions permanentes.

ET PUIS AUSSI...

FILMS undergrounds... toujours sur des problèmes écologiques et sociaux.

(Suite page 2)

De « Solidarité Ouvrière » N° 36 - Bulletin des travailleurs
CNT de Babcock - Atlantique - 93 La Courneuve

AUTOGESTION ET FIN DU TRAVAIL

Ce n'est pas un hasard si tout le monde parle aujourd'hui d'autogestion; l'idée est plus que dans l'air. Les sociaux-démocrates, défenseurs depuis toujours du capitalisme, de l'exploitation de l'homme, comme Mitterrand, malgré son opposition au gaullisme, ne s'y trompent pas quand ils en parlent démagogique-

ment. Il faut donc que l'autogestion soit une exigence profonde pour qu'ils se sentent obligés d'en parler pour en récupérer et en déformer le sens.

PSU et CFDT s'y sont mis aussi depuis un temps.

Mais qu'entendent-ils au juste par autogestion ?

Autogérer l'aliénation ?

Ils entendent essentiellement la gestion des entreprises par les travailleurs eux-mêmes. C'est effectivement très important. Mais ce n'est pas tout et c'est trop facile de s'arrêter là.

Il est en effet apparemment subtil de confier la gestion de l'économie aux salariés, alors que le pouvoir politique effectif serait l'œuvre de « spécialistes » de parti ou de syndicat. On voit le subterfuge : les salariés seraient de simples rouages économiques avec évidemment un prétendu « droit de contrôle » comme en Yougoslavie, alors que la ligne politique serait l'œuvre d'une soi-disant élite (parti ou syndicat).

Ce serait effectivement nous jouer là un bon tour.

Et c'est la possibilité que voient tous les politiciens et les prétendus avant-gardes, ultimes serviteurs de la société moribonde d'exploitation de l'homme. Ils savent que les travailleurs reprennent la vieille exigence révolutionnaire : « Prenons nos affaires en main nous-mêmes ». Il leur faut donc pour justifier leur rôle, tenter coûte que coûte de prendre la direction du mouvement naissant pour capter sa force, la canaliser, l'anéantir en fait.

Car l'autogestion ce n'est pas seulement la prise de l'économie, des entreprises; c'est aussi et surtout

prendre en main sa vie partout : dans les quartiers, dans tous les lieux où nous vivons, dans tous les aspects quotidiens. La véritable autogestion doit donc mettre à bas toutes les séparations; il n'y a plus de spécialistes ni de secteur de la vie privilégié.

Elle ne peut exister qu'avec la disparition de l'Etat et de toutes les classes.

L'autogestion suppose la fin de la société barbare où nous vivons encore, donc la révolution, la victoire des salariés sur leurs oppresseurs capitalistes.

En fait ce que nous propose le PS, le PSU, la CFDT, en termes ambigus, c'est la gestion par les travailleurs... de leur propre exploitation.

Rien ne changerait : nous serions, dans leur optique, toujours obligés de faire le même travail idiot dont la plus-value reviendrait, sous une forme ou sous une autre à l'Etat. C'est l'entreprise elle-même qui doit être remise en cause : pourquoi travaillons-nous ? A quoi servait ce travail ? Ne pourrait-on pas s'organiser autrement ?

Car si nous faisons un jour l'autogestion généralisée, ce ne serait pas pour les beaux yeux d'un parti, d'un homme providentiel vivant ou mort ou d'un état pour d'autres exploités, ce serait pour nous.

« Arbeit nacht Frei »

Et nous voudrions mettre en lumière un aspect éminemment intéressant de l'autogestion, dont les réformistes ne parlent jamais : la fin du travail. La fin du travail aussi bien en tant que durée qu'en tant que mythe.

La société capitaliste gaspille en effet une quantité énorme de travail humain. Cela nous pouvons le voir tout le temps à la Babcock : il nous arrive souvent d'être utilisés à rien de vraiment utile. On nous « occupe » pour que « nous ne soyons payés à ne rien faire ».

On emploie les gens à des travaux inutiles sous prétexte d'un chômage inéluctable. On produit des bombes et des engins de guerre dans des entreprises. Les syndicats de ces entreprises protestent pour réclamer du travail... et vont ensuite manifester contre la guerre du Viet-Nam. On crée un secteur tertiaire d'employés et de cadres déjà largement prolétariés qui s'occupent de paperasserie et certains en sont même fiers.

Toute une masse de travail inutile. Mais il faut « occuper les

gens », disait hier les nazis et répète toujours la bourgeoisie. Nous disons, avec le potentiel technique et humain de l'actuelle société : A bas le travail ! A bas la souffrance inutile !

S'il y en a qui aiment souffrir pour rien, pour le seul plaisir de travailler, nous n'en sommes pas.

Le mythe du travail n'est pas pour rien un des piliers du monde bourgeois. Il sert à nous rendre passifs et fiers de notre esclavage. Il faut que les salariés travaillent... pour que les exploités fassent leurs bénéfices sur leurs dos.

Toute notre vie et dès l'école on nous a appris à être de « bons et de braves travailleurs ». « Travaille, tu réussiras ». « Le travail c'est la liberté ». « Arbeit nacht frei » (Auschwitz). Le leitmotiv revient toujours. Ce n'est pas pour rien.

Tout cela au fond de nous-mêmes, nous savons bien que c'est faux : ceux qui nous exploitent travaillent beaucoup moins que nous et ne produisent rien. On essaie comme cela de nous justifier la souffrance quotidienne dont ils profitent.

La fin du travail est un des buts de l'autogestion, un progrès objectif pour l'humanité. Et cela est dès aujourd'hui possible avec le potentiel économique et technique existant. L'autogestion est donc aussi et surtout cette recherche contre le temps de travail par l'automatisation et le progrès technique.

Par conséquent c'est donc, à plus ou moins long terme, la fin de la vie au travail, dans l'entreprise que nous voulons. Si le PS, le PSU, la CFDT veulent rester par idéal dans le cadre féérique de la Babcock, par exemple, nous sommes

pour en sortir le plus vite possible.

Non, le travail n'est pas inéluctable et obligatoire dans une société autogérée. Des progrès immédiats sont possibles. Mais la société où nous vivons s'y refuse; elle préfère employer des gens à des travaux inutiles et négatifs plutôt que de se remettre en cause.

Si nous sommes fiers d'être des salariés c'est plus à cause de notre devenir historique que par le travail lui-même. Nous savons que notre classe sera la dernière et qu'en nous révoltant nous libérerons l'humanité.

DISCOS

En la céntrica calle de los Estudios había un zapatero remendón cuyo establecimiento interior estaba curiosamente forrado de billetes de lotería vencidos. Este «pegot» era popularmente conocido por Paronas. A las 9 y media y a las 14 de cada día laborable tocaba infaliblemente la campanilla escolar llamando al alumnado del grupo de 1ª enseñanza situado enfrente mismo de la casa Paronas. Esa campanilla — instalada en la vieja Casa Consistorial de 1873, hoy derruida — aún debe sonar lejana, lejanísima, en los oídos de mis paisanos Viadiu y Gené, que van de cara a los 85. El malogrado Codina, vecino de Paronas, igual eco campaneril registraría.

Al hijo del zapatero, Ramón Barjau Paronas, no importa si fenecido, le guardo simpatía por haber sido, con sus amigos Lorenzo Ferrer y Juan Gabarró (a) Esclopé, «federal de toda la vida», y con Sábat, Llussá, Viñau, Saporó, Tubau (barbero y pintor), Naus, Parellada, Ramón de Verdú, Vidal (Baleta) y otros sostenedores de la Escuela Moderna del Centro La Unión.

Paronas padre e hijo remerdaban incansables zapatos ya buenos para el «satrot», y de vez en cuando recibían visita de su pariente, el entonces anarquista Felip Barjau, luego de la Esquerria y más luego militante de nada. Otro pariente de los Paronas (dicho a mí por él mismo) lo fue el compañero Francisco Comas Paronas, asesinado por libreños en la barcelonesa calle de la Cadena. Comas Paronas no era, pues, «Paronas» por remoquete, sino Paronas en propiedad.

Pero, ¿a qué viene esos recuerdos?

Sencillamente, a la recogida imposible de hojas episódicas distribuidas a voleo por el sarcástico Eolo en las tinieblas que corroen, implacables, toda emotiva cuan insignificante historia de personas de gran corazón y escasas ambiciones.

DISCOBOLO

Mitin en conmemoración del 1° de Mayo

(Viene de la página 5)

sepamos situarnos bien en las ideas, para lograr que un día alboree la aurora de la libertad.

Como último orador interviene Cano Ruiz, en nombre de la Comisión de Relaciones Zona Norte.

Hace uso de la palabra, haciendo constar que, había sido requerido a última hora, y que por lo tanto, había de perdonarse la improvisación a la cual se veía obligado de hacer uso. Lo hace de una forma clara, documentada y amena, cosa que denota sus brillantes intervenciones pasadas, en las tribunas allende la guerra. Con excelente memoria y oratoria, relata la gesta dolorosa del 1886 y las luchas constantes del proletariado militante por llegar a formar las condiciones pertinentes de una sociedad sin clases, no ya en España, sino en toda la Humanidad.

Con minuciosa sagacidad, relata la encartada de la policía americana,

para abrir proceso contra los anarquistas americanos. El estallido de la bomba, donde se desarrollaba el acto, el aguacero desencadenado; la detención de los que fueron acusados. La brillantez de sus discursos ante los jueces que les incohaban proceso; la clarividencia de sus pensamientos ante el Tribunal que les sentenció, y finalmente, la despedida ante la inminencia de su ejecución, despedida de toda la humanidad libertaria, incitándola a seguir la lucha, hasta la total redención de la humanidad toda.

Hizo una analogía de los exiliados que nos precedieron, y dijo que, al igual que Espronceda, seremos los poetas que, al retornar a España, diremos las Odas de la Libertad.

Cerró el acto, el compañero Villanueva, haciendo un resumen de los oradores y puntualizando el alcance y pensamiento de la Autogestión, tan en voga en estos días.

Corresponsal

LAS OBRAS Y LOS DIAS

El furor de los 'cavernícolas'

Que en El Ferrol, en Granda, en Barcelona, en Erandio, en San Adrián del Besós, entre los casos más recientes, se ametralle a obreros inermes, por el hecho de pedir el poder subvenir a sus más apremiantes necesidades, carece de importancia para cierta clase de gente. Al contrario; les colma de satisfacción el hecho de que se les de un «escarmiento», se trate «con mano dura» a los que tienen el atrevimiento de no conformarse con lo que se les da. ¡Ah, pero la indignación llega al paroxismo cuando el que cae es un polizonte, como el que ha hallado la muerte en Madrid!

El hecho de caer un policía, uno de tantos guardadores del orden fascista, que ya es sabido los hay en España más que moscas, ha permitido tomar nota de hechos singulares: la movilización en un plan de duelo y protesta por parte de los ultra reaccionarios, o «cavernícolas», como solía llamárseles cuando la República, no ha ido más allá de los cinco o seis mil, lo que representa bien poca cosa si tenemos en cuenta que la capital de España pasa de los dos millones de habitantes. Otro detalle de importancia es que un conjunto de fascistas pidieran la dimisión del Gobierno. Dimisión de la genuina representación del fascismo que atropella al pueblo español. ¿Es qué los enfurecidos protestatarios cavernícolas piden en realidad que se tenga un mayor empeño represivo y exterminador contra todo intento de huelga por parte de la clase obrera? ¿Qué va, en ese sentido no harían más los entrantes que los salientes!

Rúbrica negra

FRANCISCO DEL ARCO

Este compañero falleció el 19-3-73. Nacido en Bilbao, pero de muy pequeño sus padres se trasladaron a Valencia donde se encontraba en julio de 1936.

Desde el primer momento estuvo al servicio de la causa que sentía y luego incorporado a la Columna de Hierro. Luego fue motorista al servicio de la causa confederal en Madrid y donde fue preciso.

Luego, como tantos entró en Francia, estuvo en Barcarés, donde salió formando parte de la 28 Cia de T. E. Hecho prisionero y deportado en Alemania en los Campos de Mauthausen-Gusen, donde fue ejemplo de cuantos le conocieron.

Al ser liberado estuvo entre nosotros en la Federación Local de Ivry-sur-Seine donde nos ha dejado para siempre.

Su entierro civil acompañado a su último descanso por muchos amigos y compañeros y con la bandera de la Federación de Deportados de donde él pertenecía.

Compartimos el dolor que aflige a su esposa y sus 4 hijos. En nombre de todos, Durán y Arbués.

No hace falta ser avisado zahorí en lo que a chanchullos de politiquero, fascista o del orden que sea, para comprender el sentido de las maniobras que realizan y las preocupaciones que atormentan a los que de un modo más directo intervienen en todo lo que al tinglado

Desde entonces han transcurrido muchos años. El recuerdo queda, como los contornos vagos, imprecisos, de las imágenes que percibimos a través de la niebla. Ambiente de compañeros, en Cartagena. Llevaba uno en la retina el magnífico aspecto del puerto, resguardado por el semicírculo de ingente masa rocosa, que en tiempos antiguos haría que la villa fuese, por el mar, inexpugnable a los invasores. En casa de uno de los más estudiosos compañeros de la localidad, hojeábamos libros, unos textos de Roque Barcia, en donde de un modo sencillo, popular, exponía sus puntos de mira, en no pocos aspectos, coincidentes con la moral anarquista. Se habló del Cantón de Cartagena. Habida cuenta de que la mayoría de las obras relativas a la historia de España es escasa, o nula, la referencia que hacen de aquellos acontecimientos sociales, de los que ahora se cumplen cien años, el compañero en cuestión nos mostró unos abultados cuadernos, atiborrados de texto manuscrito, papel amarillento, tinta descolorida. Allí se reflejaban las impresiones del abuelo, o del bisabuelo, del que nos mostraba tan interesantes referencias. Sumamente interesantes por el motivo de que reflejaban las sensaciones de un hombre, — miembro de la Internacional, de influencia bakuniniana — que vivía el ambiente popular: lo que se discutía en los cafés, lo que se comentaba en los mercados, la opinión de los mozalbetes, el criterio de los soldados, las quimeras de unas mozas casaderas... Esa «pequeña historia», más verídica más real, que los relatos enfáticos y ditirámicos de la Historia oficial. Hubiera sido interesante el pasar horas copiando datos y más datos de aquellos polvorientos manuscritos. Pero eran tiempos de luchas sociales y persecuciones, y uno andaba a salto de mata.

La última monografía publicada por «Ruta», de Caracas, lleva el título: «Un Centenario olvidado: el Cantón de Cartagena». Es autor del trabajo Tomás Cano Ruiz. Al leerlo hemos recordado aquella ya lejana visita a Cartagena, el contacto con unos compañeros que no sabe uno qué habrá sido de ellos, y el haber ojeado unos papeles que, por los detalles que contenían, sería de interés que no se hubieran perdido.

El autor de la monografía citada, con profusión de detalles, con amplia referencia de nombres, desde los más destacados por su actividad

franquista se refiere. El que en El Pardo todavía vegeta, aunque sea como luz de candil que por falta de aceite poco a poco se va apagando, no cuentan sus antiguos devotos que dure mucho... ¡Y en perspectiva está la rebatiña de pescar cargos y sinecuras! ¡He ahí lo fundamen-

Internacionalistas en el Cantón

descollante, hasta buena parte de anónimos, cuya acción fue también altamente meritoria, nos ofrece un dilatado panorama de lo que fue el Cantón, que ya no solamente se circunscribe a Cartagena, Murcia, y localidades aledañas, sino que tenía una firme tendencia a extenderse. Pocos son los combatientes en relación a las fuerzas centralistas, o sea el gobierno de Madrid que, por supuesto, pone el mayor empeño en ahogar la subversión republicana federalista, con proyección a un más allá de realizaciones sociales, dado el impulso de los internacionalistas de ideal libertario. Leemos: «Las expediciones siguieron hasta Chinchilla y más allá en La Mancha, provincia de Albacete, Castilla la Nueva... Era el 10 de agosto. Con 2.000 bravos hombres, los trenes avanzan veloces hasta la meta. Mas Salcedo centralista, rechaza el avance y cañonea todo.» Bello, aleccionador es el heroísmo, mas el impulso arrollador de la brutal superioridad de fuerzas, es de comprender que alcance el triunfo. De ahí el que el centralismo de la secular casta reaccionaria ahogara un movimiento como el del Cantón de Cartagena, que hubiera podido alcanzar un alto valor de redención, como estaba en el ánimo de Barcia y Montenegro, hombres de maduro pensamiento vanguardista.

Al querer condensar en una especie de escorzo, o reducción de matices, un amplio diseño histórico, diríase que el autor nos muestra, en cambiante visión de calidoscopio, lo que fueron preliminares inmediatos de la acción cantonalista; los matices ideológicos; los aciertos y los inconvenientes; los que derrocharon heroísmo en defensa de la causa del pueblo; el maniobrar de los traidores, de los emboscados; las intervenciones extranjeras; el valor de los

tal de la protesta de los ultras en Madrid! Cuestión de tantear el terreno. Preparar los resortes para atrapar puestos clave. Ni que decir tiene, en el ámbito del país pueden presentarse circunstancias muy especiales. A la parte del proletariado, consciente, y por lo tanto, no contaminada de demagogia totalitaria, interesa estar ojo avizor y en todo lo posible preveer algo de lo que se puede presentar.

marinos del Cantón, así como el fragor de las luchas navales; transcripción de textos de Pérez Galdós, relacionados con la acción revolucionaria de los cantonalistas; la viril actuación de los marinos revolucionarios de la «Numancia»; la cooperación y llegada a Cartagena de elementos de corazón abierto a la causa de la fraternidad y progreso; las horas amargas de la adversidad; el éxodo... Todo un conjunto variado y movido de visiones mentales diríase que se adentra en la retina a medida que vamos leyendo las páginas de «El Cantón de Cartagena».

Lo han repetido jóvenes y diligentes historiadores como Jutglar, Tamames, Clara E. Lida, Valdeavellano, que han buscado y buscan datos en torno a las características sociales del pasado. Es muy poco lo que se ha investigado a este respecto. De ahí la necesidad de ir abriendo cauce como buenamente se pueda a historiar hechos que, como dice la Redacción de «Ruta», al respecto del Cantón de Cartagena, de haber tenido lugar en otro país habrían dado con todos los argumentos necesarios para reivindicarlos.

La tenacidad de Pasteur

Coincidiendo con el aniversario del Instituto Pasteur, de fama mundial, es de comprender que se haga referencia a su fundador, ya que se considera a Luis Pasteur como el más representativo de los hombres de ciencia franceses del siglo XIX. Cumple a la ciencia de ahora el examinar los aspectos que en medicina pueden subsistir de los métodos empleados por el sabio que encontró el medicamento adecuado para eliminar la rabia. Se ha dicho que tal vez, siguiendo los métodos patrocinados por Pasteur, se llegue a vencer el cáncer, que es hartamente sabido los estragos que ha producido y produce.

Pero, al referirnos a los datos biográficos del sabio citado, admira la firmeza, la tenacidad que puso, oponiéndose a los aferrados en las caducas tradiciones, hasta conseguir sus objetivos. Es un detalle ejemplar.

ADMINISTRATIVAS

—Martínez, 77-Dammaire. Recibidos los giros que señalas en la tuya, pago 72 Ortuño y Moreno. Tú y Diez pagáis en último giro (105 frs.) año 73 y tu avance hasta el 30-6-73 de los compañeros arriba citados. De acuerdo.

—J. Capdevila, 30-Beaucaire. Recibida la tuya. Con giro anunciado 60 frs. (10 a Suscripción) pagarás hasta el 31-12-73. Referente a tu hermano, se le reclamó el 1º Semestre 73, o sea hasta el 30-6-73, 25 frs. Giros 72, 15-12-71 y 21-6-72 respectivamente.

DESDE EL PAIS VASCO

TOMANDO EL PULSO A ESPAÑA

El 1º de Mayo se ha dejado sentir en España. Chispa que ha encendido el calor de una primavera 73, como viene siendo normal en todas ellas.

De todas formas no habrá fuego. No hay intensidad y creemos tampoco excesiva duración. Lo primero porque no se trata de movimientos populares: o son acciones aisladas o huelgas en las fábricas más combativas. Lo segundo porque las vacaciones son buenos extintores que apagarán el efímero calorcito.

Pero, no hay que ocultar que ésto ebulle.

Veamos a modo de telegrama: Manifestaciones en Cataluña, en Valencia; un muerto en Madrid, herido otro en Bilbao; algaradas en St. Sebastián y Galicia.

Montejurra se permite reduciéndola al Via-Cruces y Misa. Todavía no hay noticias pero habrá pasado más qué algo. Otro acto carlista suspendido en Sevilla.

Pintadas generales de Falange Española Socialista que putean la derecha tradicional. Se lee «Falange sí, movimiento no», «Falange con el obrero; no al empresario ladrón», «Ni dólares, ni hoz y martillo; Estado sindical», «Ministros vendidos», «Se ha traicionado la revolución», etc., etc.

Los colegios de abogados en otros tiempos retrógrados hasta la exageración, hoy alzan sus voces contra el sistema, con la misma autoridad que el sistema les da. De todas las provincias llegan acusaciones contra el proyecto de ley sobre asociaciones profesionales; el Colegio Nacional se pronuncia de la misma manera. La última voz (que no será la última) escribe en «YA»: «El control de los colegios que el proyecto pretende utilizar, tiene sobre todo dos técnicas: la del juramento de los candidatos a los puestos directivos y la de la anulación de los actos colegiales por las autoridades ministeriales de tutela. Una y otra me parecen de imposible justificación constitucional y aun simplemente jurídica.» Se trata de D. Eduardo García de Enterría, Catedrático de D. Administrativo.

Sin embargo, ante la disyuntiva de retirar el proyecto o hacerlo ley, el Gobierno parece va a decidirse por lo último. Como siempre el pueblo está presente en la legislación.

La Iglesia y los militares andan revueltos. Noticias recogidas entre líneas en los periódicos, no dejan lugar a dudas. El nuevo Director General de asuntos eclesiásticos ha dicho: «Las relaciones Iglesia-Estado en España atraviesan unas circunstancias no fáciles», que, traducido, significan imposibles.

Las ultra derechas hacen oír su voz y a veces, como en el caso del ataque al Obispo de Madrid y acompañantes, ver sus puños.

Ante ello el Gobierno no se contenta con hacer la vista gorda, sino que las apoya abiertamente. Para muestra sólo aduciremos la puesta en libertad del jefe de los asaltantes a las 24 horas de detenido y sus punzantes declaraciones. Postura ésta, que a nadie extraña por aquí.

Por su parte el Gobierno responde con una campaña de desprestigio hacia las «izquierdas». Se nos está inundando el país de misas-funerales por el poli muerto. En el país vasco todo es hacer creer al pueblo que ETA está di-

vidida y sin control. Cosa por otra parte que está calando aunque sea sutilmente.

Y, en fin, seguiríamos tocando muchos más puntos, pero lo haremos más adelante. Mientras el Gobierno capea el temporal como puede, pero a nadie se le oculta que actúa cada vez más nervioso, más duro, más claramente fascista. Parecía que, a raíz de la muerte y «represtigio» de Picasso, se haría la apertura hacia la «inteligencia en el exilio». No ha sido así. A Buñuel se le ha censurado escenas de su «El encanto secreto de la Burguesía», que le han obligado a declarar abiertamente, lo que aquí se define como una «bomba»: «Puedo comprender, aunque no aceptar, la censura. Lo que no entiendo ni comprendo es la arbitrariedad. Nadie corta mis películas. En ninguna parte excepto en España. No volveré jamás a hacer cine en España».

Y es que, en realidad, donde existe la división, y la contradicción, es en el propio seno del Gobierno que sigue dando bandazos en un sentido y en otro, al son que le tocan las circunstancias.

Mercado Común o Liga Árabe

Eterna controversia que vuelve a adquirir pujanza estos días en los periódicos y medios de comunicación españoles.

Los unos se preguntan en nombre de quien actúan aquellos que parecen más interesados en mantener una personalidad nacional «diferente», acomplejada y recelosa, basada en poco más que teóricas y ridículamente triunfalistas y anacrónicas teorías.

Los otros, viejos nazis fracasados, siguen con sus monsergas de movilismo = comunismo, y crean partidos cada vez más a la «derecha». (Lo último de «Cruz Ibérica» (asaltantes del B. Atlántico), con su petición de instauración del Tribunal Inquisitorial, así lo demuestra). Cuando sueñan lo hacen con latino-América como nuevo conejo de indios para sus planes.

La mayoría de los españoles no nos preocupamos. Si ambos «Mercados» nos dan un puntapie, siempre nos queda el recurso de, dadas nuestras buenas relaciones, pedir a los moros que nos dejen entrar en la Liga Árabe.

La idea, aunque extraña en principio, nos parece propia de la picaresca ibérica.

PRIMERO DE MAYO EN MADRID

En Madrid, la represión contra los jóvenes manifestantes ha sido terrible, horrible.

Los esbirros de la policía franquista han sido como siempre inhumanos.

El Primero de Mayo, llegaron varios autobuses cargados de jóvenes manifestantes de 17 a 18 años de edad a la dirección general de «seguridad», en la que les esperaban una cantidad de policía llamada «social» unos trescientos. Esta policía sin esperar que los detenidos entraran al interior empezó a maltratarlos con porras y hasta con la culata de sus pistolas, sin preocuparse de la presencia en la calle de paseantes, que todo lo presenciaban.

Estos jóvenes manifestantes iban esposados y algunos hasta atados de pies y manos como si fueran animales.

Los esbirros de Franco, no sólo se conformaban, con martirizar a estos jóvenes, que, tam-

UN DOCUMENTO

«TXIKIA» HA MUERTO EN COMBATE

Cercado por varias docenas de policías, ha caído en una emboscada tendida en combate. Queremos en este comunicado al Pueblo haceros ver y sentir el por qué de esta muerte y de nuestra lucha.

Txikia, no huía, combatía; combatía y combatimos por el derecho y el deber de todo pueblo a ser libre, a desarrollar su propia personalidad y cultura en sus formas de ser libres, aplastadas y pisoteadas día a día por los intereses del capitalismo español y francés.

Y combatimos porque esto se da dentro de unos marcos realmente socialistas. No permitimos ni permitiremos que nadie explote al trabajador bajo el nombre de Euskadi, que nadie pisotee nuestro derecho como pueblo en nombre de la falsa «Unidad de la Gran España».

EUSKADI TA ASKATASUNA — EUSKADI Y SU LIBERACION NACIONAL Y SOCIAL

Queremos pedirnos dos cosas:

1º **Vuestra ayuda, vuestra colaboración, vuestra lucha, nadie os liberará sino os liberáis vosotros mismos y quien hoy en día mientras encarcelan, torturan, asesinan a plena luz del día a personas cuyo único pecado es luchar por la verdad, quien hoy en día permanece en medio de esta lucha es un traidor. Es hora de pasar del aplauso callado que nos tributáis a la acción. Txikia no hubiera muerto con vuestra ayuda, ¡estad seguros!**

2º **Una campaña de total boicot a familias de Txakurras y a ellos mismos (chivatos, grises, guardias civiles, secretas, militares y periodistas vendidos al servicio de la mentira y la calumnia). Saliros de bares, tiendas o comercios que frecuenten, no dirigirles la palabra, arrinconarlos totalmente.**

Y por último a vosotros txakurrak, policías, grises, guardias civiles, militares, periodistas vendidos, sólo una cosa: no juzguéis a quien lucha por la verdad, encarceláis, torturáis y asesináis, ¡EL PUEBLO SI JUZGA Y ESTAIS CONDENADOS A MUERTE! Vuestros nombres están en los ficheros del pueblo.

GORA EUSKADI ASKATASUNA.

E. T. A.

bién les insultaban, — como saben hacerlo — los cobardes, que tienen en su poder a sus víctimas, sin correr el más mínimo peligro.

¿Quién pagará, la muerte de este joven policía de veinte años? Más hubiera valido para él, que hubiera seguido siendo un trabajador como su padre, y no un esbirro, al servicio de un régimen, que es aborrecido por la inmensa mayoría de los españoles. Un trabajador como su padre, que según la prensa franquista era minero.

Hoy los asesinos del pueblo trabajador, quieren hacer de este joven — ¿ex minero? — un «héroe». Pero en realidad, fue un joven, que no comprendió los verdaderos intereses de la clase trabajadora. A la clase de su padre, a la clase que jamás tenía que haber abandonado para ser un esbirro.

Con seguridad, la muerte de este joven policía, como la muerte de todos los policías, no será sentida ni por los que esclavizan a los trabajadores, ni tampoco por los mismos trabajadores, considerando éstos, que ha caído un enemigo más, en la lucha entablada contra sus opresores.

En realidad, para la inmensa mayoría de los españoles, cuenta más la muerte de un trabajador caído en la lucha para su emancipación, que la muerte de cien esbirros al servicio del Estado fascista de Franco.

Informes desde Madrid, A. M.

EL COMBATE
LE COMBAT
SYNDICALISTE C. N. T.
A. I. T.

3428

PARIS, 31 MAI 1973 — NUMERO 756.

PRIX : 1 FRANC.

B.D.I.C

45^e ANNEE — NOUVELLE SERIE

EL COMBATE SYNDICALISTA

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-06.

EL FRANQUISMO RENUEVA 'SU PAZ'

Estas dos fotos, publicadas entre otras por la prensa española, bajo el título de «Armas adecuadas», están tomadas en el curso de unos entrenamientos — o mejor dicho, una presuntuosa exhibición de fuerza — de la Policía Armada. La clase obrera toma conciencia de su explotación y esto ocasiona temor en las esferas franquistas. Estas se preparan para los enfrentamientos que surgirán — como siempre han surgido — de los anhelos libertarios de aquella. La clase obrera sabrá aceptar el reto, pero también con las armas adecuadas.



¿ TIENE MIEDO LA POLICIA ?

El ministro de la Gobernación, Garicano Goni, asistió en Madrid, junto a otras autoridades y jefes de la Represión, a la exhibición que la policía armada hizo con las armas con que ha sido dotada.

Esta noticia, que ha sido dada por la prensa fascista, va acompañada de cuatro fotografías. Granadas, pistolas, rifles y hombres que recuerdan, por su vestidura, a los antiguos cruzados de la Edad Media, defensores también de Cristo, el rey y los feudales. A toda esta información que ocupa en sí una página, bien puede llamársela sección de violencia en lugar de información gráfica, como la titula el periódico fascista, violencia institucionalizada que asesina los corazones de media juventud de Iberia y del mundo y que desde su pedestal (en este caso un diario fascista) parece decirnos, mayores, jóvenes,

mujeres y niños, que no nos hagamos ilusiones, que el mundo es suyo; que es el confort; suyos los adelantos técnicos, el arte, el descanso; suya la vida... y nosotros sus servidores.

Rematando esta noticia el diario fascista dice: «La opinión pública ha acogido bien la adquisición de estas armas por la policía armada».

¿Qué opinión pública? ¿Por qué medios lo ha hecho? ¿Es que no sabemos todos que la opinión pública está muerta en nuestra sociedad? ¿Desde cuándo los muertos

hablan? ¿Por qué medios se ha manifestado esa opinión pública de la que habla la nota? ¿De dónde brota su voz? ¿De la cárcel? ¿Del exilio? ¿O quizá ha sido a través de las octavillas y prensa clandestina de los grupos de fábricas y universidades, únicos medios de expresión de nuestra sociedad?

Ante esta demostración de fuerza y esta información que la prensa da de ella, no tiene el proletariado otro camino que el de la violencia insostenible contra la violencia institucionalizada.

ANGLETERRE :

Propagation de la violence fasciste

Des personnes inconnues ont été attaquées avec des bombes incendiaires et explosives, et quelques magasins, cinémas et pubs à travers le pays durant les deux derniers mois. Tous ces lieux étaient propriétés ou utilisés par des immigrants.

A la fin du mois de février, cinq magasins d'immigrants dans le Sud de Londres ont été attaqués avec de bombes et durant la mi-mars six autres locaux ont été brûlés et bombardés à Briston, Tooting et Twickenham. Des attaques similaires ont eu lieu à Leeds et une série d'identiques et « inexplicables » attaques avec des bombes à feu ont été enregistrées à Bradfar l'année dernière.

Après ces attaques à la bombe, la police n'a fait aucune investi-

gation ou recherche sur les locaux de l'aile droite néo-fasciste le Front National (N. F.), et le Mouvement Britannique (B. M.) qui avait mené une intensive campagne anti-immigrants peu avant que les attaques à la bombe se produisent.

La librairie du Black Panther où une communauté d'aide et d'information était organisée, fut la victime d'une de ces bombes incendiaires. Un cinéma local de Tooting où l'on projette des films indous, et un local à Brixton où des Indous vont souvent boire un verre, ont été aussi endommagés pendant les attaques.

Londres n'est pas la seule ville dans laquelle les fascistes sont prêts à utiliser la violence. A la mi-mars

(Suite page 2)

Emigrantes ahogados...

IRUN (OPE). — El Comité de Ayuda a los portugueses ha publicado que se calcula en 150 personas, el número de ahogados en el Bidasoa entre Enderlaza y el cabo Higer, al intentar introducirse en el territorio francés, sin pasaporte válido en el año 1972.

De ellas ochenta serían portuguesas y setenta africanas.

Se calcula también que de los 700.000 portugueses emigrados a Francia, el 80 por ciento entraron clandestinamente.

ULTIMA HORA

Asalto fascista en el Centro Confederal de París.

En la noche del sábado al domingo (26-27 de mayo) fue asaltada y despojada la sede de la C.N.T., llevándose los ladrones, libros y efectos por valor de unos 5.000 francos. Los cobardes provocadores dejaron tarjeta de visita haciéndose pasar por «anarcosindicalistas».

Para entrar en los locales violentaron las puertas.

Ampliaremos detalles.

COLOQUIO EN NIMES

Esta F. L. de Nimes invita a todos los compañeros y simpatizantes a asistir al coloquio inter-departamental que tendrá lugar en el Centro de Deportes y Cultura, Plaza Hubert Rouge, a Nimes el día 17 de junio a las 9 de la mañana.

Tema a tratar: «Fases favorables o desfavorables de las colectividades».

En espera que los compañeros y simpatizantes retendrán esta fecha, contando con asistencia que esperamos será numerosa de cuantos se interesan por este tema.

El centro de Deportes se encuentra al lado del Bd. Jean Jaurès, lugar bien conocido.

F. L. DE PARIS

Recordamos a todos que el segundo domingo de junio, día 10, celebraremos, como de costumbre, nuestra asamblea mensual ordinaria.

Ya tenemos el Orden del Día para el próximo Pleno Ordinario de la Zona, cuyos puntos a estudiar y razonar son bastante extensos.

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. pone en conocimiento de todos sus afiliados que la próxima asamblea tendrá lugar el sábado día 9 de junio a las 15 horas en el local social, 9, rue Duchalmeau.

REUNION CELEBRADA

Como anunciamos en nuestra prensa, se ha celebrado recientemente la reunión de la Agrupación Levantina del Sena, Oise y Marne.

Quedó registrada la incorporación de nuevos elementos y las vinculaciones que nos unen a nuestra región de Levante.

Se han hecho patentes las adhesiones que se reciben de otros departamentos franceses y de las Américas para figurar en la Regional Levantina del Exterior.

Hemos convenido celebrar reuniones periódicas y seguir nuestros cordiales llamamientos a los levantinos en general, residentes fuera de España, para que tonen conciencia de la misión emancipadora, socialmente, que les compete.

Para relaciones e informaciones: Tomás Cano Ruiz, 8, av. Clemenceau, 93620 LES LILAS.

NUCLEO DE PROVENZA

Comunicamos a las FF. LL., compañeros afiliados al Núcleo y simpatizantes que con fecha del 24 de Junio 1973, iniciamos nuestras actividades de ver-

no con una JIRA al magnífico lugar de «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon (Vaucluse).

Ya pueden las FF. LL. organizar los autocares para que ella sea un éxito como las precedentes.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Asamblea para el día 10 del próximo mes de junio. Lugar y hora acostumbrados.

F. L. DE SAINT DENIS

Asamblea para el día 10 de junio en el lugar y hora de costumbre. En el orden del día: Los dos plenos (regional y general) en perspectiva.

JIRA NUCLEO HERAULT-GARD-LOZERE

Para el domingo día 3 de junio, organizada por la Comisión de Relaciones, en la Colonia de Vacaciones, «Centre Aéré de Bionne», situado en la carretera departamental nº 132, que va de Celleneuve (route de Lodève) a St-Jean de Vedas (route N. nº 113).

F. L. DE DRANCY

Convoca a reunión general para el 3 de junio para tratar de los plenos regional y general que se avecinan. Acudamos todos.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea general el domingo 3 de junio a la hora y en el lugar acostumbrado.

Propagation de la violence fasciste

(Suite de la page 1)

le Front National (N.F.) avait couvert les rues de Leeds avec des affiches appelant les gens à rejoindre la « bataille pour la G. Angleterre ». Le mouvement britannique (une petite organisation dirigée par le néonazi Colin Jordan) avait aussi distribué des tracts dans la ville demandant le « pouvoir blanc » et statuant que l'Angleterre devrait devenir une « zone interdite » à l'immigration.

Tard dans la soirée du 30 mars un magasin Ouest-Indian, dépôt d'alimentation générale dans Hyde Park à Leeds, fut détruit par une explosion. Le magasin fut complètement dévasté. Les voisins ont vu un homme blanc sortant de derrière l'édifice et aller vers une voiture.

La police a enquêté sur l'incident mais, jusqu'à maintenant, il n'y a pas de raisons « connues » de l'attaque à la bombe excepté son motif évident : la violence fasciste. Des incidents similaires, avec des petites actions de la part de la police pour essayer de découvrir les coupables, ont eu lieu à Branford, où le N. F. avait organisé une campagne contre l'immigration.

Dans toutes ces activités les soupçons mènent directement à l'extrême droite. La police n'a fait aucune tentative sérieuse d'enquête sur les groupes locaux des organisations fascistes. L'action de la police aurait été plus rapide et plus répressive, comme dans le « fameux cas » de la Brigade de la Colère, si les attaques à la bombe pouvaient être imputées ou reliées aux anarchistes.

Les immigrants ne peuvent pas compter sur la protection de la police, pour se défendre de ces attaques. Ils peuvent et doivent seulement compter sur leur propre activité et leur propre auto-défense, et sur la solidarité des autres travailleurs, qui doivent être préparés à contrer les attaques fascistes, avant qu'elles atteignent le haut de l'échelle : liquidation des grèves, assassinats et violences sur les militants, comme cela s'est produit dans le passé.

(Cet article a été extrait de « Luttes Libértaires », journal mensuel de l'ORA anglaise, du mois de mai 73).

Carta cerrada al policía muerto

(Viene de la página 3)

Y tú, amigo, saliste del pueblo y viniste a Madrid para defender a los señores que no trabajan.

Así de sencillo. Por ellos has muerto. Y lo has hecho en tu trabajo: maltratar a los humildes para que los que no trabajan, no trabajen nunca. Enhorabuena.

¿Quién te ha matado? Jovellanos decía: «Se dirá que todo se sufre, y es verdad, todo se sufre, pero se sufre de mala gana; todo se sufre, ¿pero quién no temerá las consecuencias de tan largo y forzado sufrimiento?»

Por lo visto, amigo, tú no lo has temido. Y ya ves qué ha pasado. Estoy seguro de que si volvieras a nacer si lo tendrías. Y mucho.

¿Quién te ha matado? Azorín escribe: «Cuando nosotros pedimos esto, cuando solicitamos un permiso para celebrar una reunión, se nos mandan cuarenta o cincuenta guardias civiles. El gobierno no conoce otro medio de solucionar la cuestión social. No se escuchan nuestros razonamientos; no se contesta a ellos; se nos enseñan los cañones de los fusiles, y con eso creen haber cumplido su misión ante la sociedad los ministros... «Y sobre este dolor, en un medio tal de muerte y de rutina, ponga usted este antagonismo, este odio, cada día más poderoso, más terrible, entre el obrero y el patrón... El patrón rebaja y escatima el jornal cuanto puede... El obrero dilata cuanto puede los descansos en el trabajo y hace éste con desgana. Las tierras son cultivadas someramente, sin abonos porque no les dan créditos. Enormes extensiones permanecen incultas, en tanto que brazos están parados. Los señores viven hoscaamente, metidos en sus casas, no quieren saber nada de los trabajadores, no tienen trato ni comunicación con ellos. Y el odio de estos labriegos acorralados, exasperados, va creciendo, creciendo...» Azorín termina diciendo: «Nosotros estamos ya cansados.»

Si amigo, los que te mataron eran

los humildes. Y como Azorín, están ya cansados. No te debe extrañar lo que hicieron. Si no ellos, hubiesen sido otros cualesquiera. Con tu trabajo estabas ya sentenciado.

¿Quiénes te mataron? Sigue escuchando a Azorín: «Por todas partes se grita contra la arbitrariedad. Millones de infelices extenuados por la fatiga, heridos por la injusticia, henchida el alma de rencor impotente, claman contra un régimen odioso que lo sume en la miseria, tienen sus puños crispados hacia los opresores. Piden derechos y no piedad; no tolerancia, sino libertad. Piden que todos seamos hermanos, que todos trabajemos, que de todos sea lo producido...» «... Hemos llegado a un punto en que es imposible vivir regidos por las actuales instituciones. Cuiden, por tanto, las clases directoras, de evitar los obstáculos, de hacer que la transición sea menos brusca. Con la represión brutal se consigue tan sólo avivar el odio...»

Pero, amigo, los que te pagan (pagaban) no han hecho caso. Ya ves el resultado. Lo que más temo es que no serás el último. No puedes serlo. Mas muerto, querido amigo, por una causa muerta. Que pena.

Esos te han matado. Los humildes, los que lloran de rabia, los que aprietan el puño con impotencia, los que trabajan.

Me hubiera gustado verte un segundo antes de tu muerte para haberte dicho todo esto. Y muchas más cosas.

Me hubiera gustado estar en tu agonía para gritártelo y ver tu arrepentimiento.

Quiero pensar que si vives otra vez te pondrás de nuestro lado, en contra de los que explotan, de los que despilfarran, porque hay explotados y gente (tus hermanos de sangre y de nacimiento) que nada tienen.

Ya no hay remedio. Descansa en paz amigo.

(1) Andando y Pensando, de Andalucía Trágica, pág. 130.

17 DE JUNIO 1973

GRAN JORNADA DEL LIBRO LIBERTARIO

Mañana a las 10:

CONFERENCIA

a cargo de Federica Montseny.

Tarde a las 3:

FESTIVAL ARTISTICO

con LOS MUCHACHOS

y otros números.

en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris-20.

Retened esta fecha.

GRAN CONFERENCIA PUBLICA

Pilar GRASGEL, Directora pedagógica, disertará en nuestro Centro, 33, rue des Vignoles, el 9 de junio a las 17 horas, sobre:

«Colonias infantiles, internas y externas. Ventajas e inconvenientes de unas y otras.»

El acto, patrocinado por la Federación Local de París y la Comisión de Relaciones de la Zona Norte, reviste caracteres de singular importancia por tratarse de nuestro infantes desterrados en Europa a raíz de la guerra y revolución de 1936-1939.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

Podemos servir el primer tomo de «La Enciclopedia anarquista», al precio de 80 F., más envío por correo certificado.

Pedidos a esta Administración.

F. N. I. F. - C.N.T.

La Comisión N. de RR. de la I. Ferroviaria celebrará el próximo mes de julio, un importante Pleno en Toulouse, en la residencia del S.I. el domingo que en dicho mes, se celebra la concentración Confederal que será dada a conocer por nuestra prensa.

Rogamos tomen nota de ello los compañeros de la Federación y que a partir de este momento envíen sugerencias para la confección del Orden Día si quieren recibir éste con tiempo preciso.

JIRA CAMPESTRE Y PLAYESCA EN EL LAGO DE LECTOURE (Gers)

Para el 10 de junio, las FF. LL. del Núcleo Haute Garonne-Gers, organizan una JIRA al lago de Lectoure, lago pintoresco por sus valles verdes, arboledas florecientes, tanto en su natural como artificiales que son un encanto admirarlas y sentir sus perfumes olorosos; donde no faltan, tampoco, toda clase de atracciones dentro del agua como fuera para niños y mayores para pasar una tarde agradable, divertida y sobre todo, dentro de un ambiente confederal y libertario entre amigos y compañeros. Habrá, igualmente guitarras y otros instrumentos de música para todos los gustos.

Por parte de esta C. de Relaciones, invitamos a los compañeros, simpatizantes y amigos, de ambos sexos, a que acudan a pasar este día al lago de Lectoure donde nos encontrarán a todo el Núcleo reunido con sus FF. LL., familiares, amistades y simpatizantes en plena armonía en el aire libre y lozano.

Por parte de las FF. LL. de Balma, Portet, Seysses y Blagnac, nos comunican que organizan un car.

Para inscribirse, dirigirse a 4, rue de Belfort, Secretaría de C. y Propaganda del S.I. y de la C. de Relaciones del Núcleo.

ADMINISTRATIVAS

—Juan U. Recibido encargo que se pasó a los interesados. Falta uno de los libros que enviaré certificados cuando los tenga para evitar gastos.

F. L. DE DREUX

Anuncia asamblea para el domingo 3 de junio, en el lugar y hora de costumbre en vista de estudiar los ordenes del día de nuestros próximos comicios.

LE REVE CHIMERIQUE DE REGNER SUR LA MEDITERRANEE

Aux entretiens préparatoires au sujet de la conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, le social-impérialisme soviétique met tout en œuvre pour empêcher la dis-

LA MEDITERRANEE ENJEU DE LA STRATEGIE MILITAIRE SOVIETIQUE

A maintes reprises le gouvernement soviétique a proclamé son désir de « faire de la Méditerranée une mer de paix et de coopération pacifique », de « renforcer la sécurité dans toute la Méditerranée », et de « stabiliser la situation dans cette région ». Les socio-impérialistes soviétiques se soucient-ils vraiment de la paix et de la sécurité en Méditerranée? Un nouveau fait a révélé une fois de plus leur supercherie.

Aux entretiens préparatoires au sujet de la « conférence sur la sécurité et la coopération en Europe » qui se tiennent actuellement à Helsinki, de nombreux pays, notamment des pays méditerranéens, ont proposé que les discussions sur la sécurité et la coopération européennes ne doivent pas ignorer la question de l'élimination de la tension en Méditerranée et qu'elles devraient porter également sur la question de la sécurité dans cette région. Mais cette proposition s'est heurtée à l'opposition des superpuissances. Les socio-impérialistes soviétiques, qui se disent depuis toujours les « amis fidèles » et les « partenaires égaux » des peuples méditerranéens, ne se sont même pas donné la peine, cette fois-ci, de garder le masque de « socialisme », prétendant que cette demande « n'entre pas » dans le cadre de « la sécurité et la coopération en Europe », et qu'elle « créera des difficultés » pour les entretiens, etc. Et sous ce prétexte, ils ont interdit

discussion de la question de la sécurité méditerranéenne. Mais sa mauvaise conscience lui a fait vendre la mèche : détente fictive et expansion réelle.

aux autres de soulever à la réunion le problème méditerranéen.

La Méditerranée est contiguë de l'Europe, et certains pays européens sont aussi des pays méditerranéens. Ce sont là des notions géographiques élémentaires. Tout comme ces pays l'ont souligné à plusieurs reprises, la sécurité européenne et la sécurité en Méditerranée « sont interdépendantes », et la région méditerranéenne revêt « une signification particulièrement importante pour la sécurité de toute l'Europe ». Ceci, les socio-impérialistes soviétiques l'ont, eux aussi, maintes fois admis. Dans sa déclaration du 25 février 1972, par exemple, le gouvernement soviétique indique la situation sérieuse existant en Méditerranée « est contraire aux intérêts de la paix et du relâchement de la tension en Europe », et qu'elle « pousse de nouveau la situation sur le continent européen vers une aggravation ». Mais, aujourd'hui, lorsque bon nombre de pays européens demandent à discuter de la question de la sécurité en Méditerranée, pourquoi les socio-impérialistes soviétiques font-ils volte-face pour dire que cette question n'entre pas dans le cadre de la sécurité et de la coopération européennes? Pourrait-il être question de sécurité et de coopération européennes s'il n'y avait pas de sécurité en Méditerranée?

La raison est fort simple : leurs desseins sont inavouables.

PENETRATION RUSSE EN MEDITERRANEE

La Méditerranée a toujours été au centre des disputes des impérialistes et des colonialistes. Pendant une certaine période, après la fin de la seconde guerre mondiale, l'impérialisme américain y régna en potentat. Quant au social-impérialisme, il convoite depuis longtemps cette mer et la considère comme une importante région stratégique dans sa dispute avec l'impérialisme américain pour la suprématie des mers et l'hégémonie au Moyen-Orient, en Europe et en Afrique. En 1964, des navires de guerre soviétiques s'introduisirent en Méditerranée. En été 1967, pendant la guerre d'agression déclenchée par Israël contre les pays arabes, des bâtiments de guerre soviétiques, profitant de l'occasion, pénétrèrent en masse en Méditerranée et y établirent une flotte permanente en

mission spéciale. Dans l'Est méditerranéen les révisionnistes soviétiques s'assurèrent des bases aériennes et navales et mirent en place tout un réseau de bases militaires. Ils intensifièrent leur expansion dans l'Ouest méditerranéen, s'efforçant de prendre l'Europe dans un encerclement en tenaille avec leur flotte de la Baltique et leur flotte du Nord. Ils cherchent à obtenir des privilèges politiques des pays méditerranéens et ont même comploté à renverser leurs gouvernements afin de placer ces pays sous leur mainmise. Tout comme les impérialistes américains avec leur CIA! Un gros bonnet de la marine soviétique a déclaré avec une joie exubérante : « Ce dont nous rêvions depuis un siècle est enfin devenu réalité. »

PARTAGE DU MARE - NOSTRUM ENTRE LES DEUX SUPERGRANDS

Début 1967 lorsque le socio-impérialisme soviétique se trouvaient encore dans une position d'infériorité en Méditerranée, Brejnev, se faisant passer pour un adversaire de la présence de flottes étrangères en Méditerranée, demanda aux Etats-Unis sur un ton accusateur : « Pour quelle raison la 6^e flotte américaine croise-t-elle dans la Méditerranée et se sert-elle des bases militaires, ports et postes de ravitaillement de beaucoup de pays

méditerranéens vingt ans après la seconde guerre mondiale? » Maintenant, c'est à Brejnev lui-même de répondre à cette question. Mais il est évident que Brejnev et consorts ont depuis longtemps oublié leurs propos antérieurs. Maintenant que les socio-impérialistes soviétiques, à l'instar de l'impérialisme américain, se conduisent en despotes dans la Méditerranée, ils proclament bruyamment que la « présence orgueilleuse des flottes soviéti-

ques » en Méditerranée va de soi.

C'est précisément cet orgueil dont fait preuve le social-impérialisme soviétique dans sa dispute pour l'hégémonie avec l'impérialisme américain qui l'a amené à rejeter la demande des pays méditerranéens et d'un grand nombre de pays européens moyens et petits de discuter de la question de la sécurité méditerranéenne à la conférence. Voilà la raison fondamentale pour laquelle le révisionnisme soviétique a peur de cette proposition et s'y oppose. De là, on peut déduire sans difficultés ce que sont « la sécurité et la coopération européennes » prônées par le social-impérialisme soviétique, et ce qu'il vise réellement en préconisant avec insistance la convocation de « la conférence sur la sécurité et la coopération en Europe. »

HYPOCRISIE DE LA POSITION SOVIETIQUE

Le social-impérialisme soviétique a révélé une fois de plus ses intentions hypocrites de détente fictive et d'expansion réelle dans la question méditerranéenne. Il a débité des propos sans fondement et bourrés de contradictions. Tout en se livrant à l'agression et à l'expansion, il se pose en ange de la paix. Il parle bruyamment de la sécurité en Europe, mais il s'oppose à la discussion du problème de la sécurité méditerranéenne qui lui est indissolublement lié, il fait un grand tapage autour du relâchement de la tension, tout en recourant à des arguments frêlés pour justifier son expansion en Méditerranée. Tantôt il prône que l'entrée de navires de guerre soviétiques dans cette mer a pour but de « protéger les peuples frères épris de paix dans le monde arabe », tantôt il dit cela est « exigé par les intérêts de la sécurité » de l'Union Soviétique. Hier, il a dit qu'il « ne considère pas » la navigation en haute mer des navires de guerre des grandes puissances comme « désirable », et aujourd'hui il déclare que les navires de guerre soviétiques se rendraient dans « toutes les zones des océans du monde ». Et les propos insensés prétendant que l'Union Soviétique est « aussi une puissance méditerranéenne » sont encore plus ridicules. Socialisme en paroles, impérialisme dans les faits, voilà le social-impérialisme. Il est plus fourbe que l'impérialisme ancienne manière, non déguisé. Mais sur la question méditerranéenne, le social-impérialisme soviétique a beau faire l'impossible pour se couvrir et s'y dérober, il ne pourra jamais tromper les peuples du monde, ni échapper à leur condamnation.

LA MEDITERRANEE AUX MEDITERRANEENS

A présent, la solution du problème de la sécurité méditerranéenne a été inscrite à l'ordre du jour de la lutte commune des peuples de tous les pays méditerranéens. Ceux-ci ont déclaré que « la Méditerranée est la Méditerranée des pays riverains », proposé que « la Méditerranée soit libérée de la dispute

des deux superpuissances atomiques » et exigé que les « flottes des Etats-Unis et l'Union Soviétique retournent chez elles ». C'est là la voix de la justice, une exigence raisonnable. C'est aussi un moyen sûr permettant de sauvegarder la paix et la sécurité dans la région méditerranéenne. On peut affirmer qu'avec l'essor croissant de la lutte des peuples de cette région et du reste du globe contre l'hégémonisme, le complot des deux supergrands que sont l'Union Soviétique et les Etats-Unis visant à se disputer la Méditerranée échouera et le masque de paix et d'amitié du social-impérialisme sera réduit en pièces.

Andrés HUERTAS

YANKEES et TOVARICHS

L'ALLIANCE CONTRE- REVOLUTIONNAIRE AU SOMMET

Le rapport sur la situation dans le monde présenté par Nixon devant le Congrès confirme la politique de la Maison Blanche pour renforcer l'alliance contre-révolutionnaire avec les renégats soviétiques et pour continuer son expansion militaire et politique.

Nixon exprime son contentement devant l'amélioration et le développement des relations soviéto-américaines dans tous les domaines. Entre autres, il reconnaît que grâce aux entretiens Salt-2, l'Union Soviétique et les Etats-Unis sont passés de la coexistence à une vaste collaboration. De même, ajoute Nixon, la rencontre au sommet de l'année dernière à Moscou a été amplement décisive. Moscou et Washington ont lieu de se féliciter de la paix américaine au Moyen-Orient et du maintien de la situation ni de guerre ni de paix, dont les agresseurs israéliens et les deux superpuissances sont seuls à profiter.

A propos du rôle des Etats-Unis et de l'Union Soviétique au Moyen-Orient, Nixon a souligné : « nous pouvons tous les deux exercer notre influence pour aboutir à une solution pacifique entre les parties directement intéressées », dévoilant ainsi la volonté des USA et de l'URSS d'aboutir à leurs buts hégémonistes dans cette région pour se partager les zones d'influence.

C'est la raison pour laquelle Nixon a ouvertement reconnu que les Etats-Unis n'ont aucun intérêt à empêcher l'Union Soviétique de jouer son rôle au Moyen-Orient, comme cela a été décidé dans l'accord commun signé au cours de la rencontre au sommet de l'année dernière à Moscou.

Au sujet des relations avec les pays de l'Europe occidentale et surtout avec les pays de l'OTAN, Nixon a de nouveau fait pression pour qu'ils se chargent des dépenses militaires dans le cadre de ce bloc, pour alléger les Etats-Unis et de leur éviter de grandes difficultés économiques.

Il a demandé que les pays d'Europe occidentale donnent aux Etats-Unis la possibilité de les concurrencer sur le marché mondial, en supprimant leurs barrières commerciales.

Roger THIBAUT

NOTE DE LA REDACTION

En raison du manque de place, l'article de G. Balkanski continuera dans le prochain numéro.

EL PODER Y LAS FUERZAS REACCIONARIAS EN ESPAÑA

Vamos a tratar de analizar de manera sucinta la composición cuantitativa — relación de fuerzas en el seno del gobierno — y cualitativa — ideología, programa político y económico — de los grupos políti-

cos que hoy se reparten el pastel franquista y que afilan sus zarpas para cuando desaparezca físicamente el decrepito general. Desarrollaremos el papel del ejército como perro guardián del sistema político que

instauró su «Generalísimo». Asimismo veamos cuál es la situación actual del Carlismo y de la Iglesia Católica, fuerzas políticas que colocadas en el 36 del lado de la reacción adoptan posturas de clara oposición

Por último hemos de dar la significación política que tiene a estos grupos neofascistas que han reaparecido rabiosa y violentamente sobre la escena social española.

I. Los pilares del régimen actualmente

LA FALANGE

Soporte ideológico de toda la reacción. Organizada en partido único tras la victoria fascista le fueron encomendadas las tareas de la represión en la postguerra, de mantener el orden — los gobernadores civiles eran al mismo tiempo jefes provinciales de la Falange y hoy

del Movimiento — de encuadrar y adoctrinar formaciones juveniles — Frente de Juventudes —, futuros cuadros fascistas. En fin los sindicatos de Estado quedaban sometidos a la dirección de la Falange, que ejercía su autoridad sobre toda España, incluyendo los ministerios.

Inadaptación a los imperativos socioeconómicos

Las dificultades políticas y económicas que el franquismo conoció tras la victoria de los aliados iban a desaparecer en parte a fines de 1950 cuando, levantaron el bloqueo diplomático y es aceptada España en los organismos internacionales. Paralelamente a este reconocimiento internacional, se aceleró un movimiento de inversiones extranjeras públicas y privadas en España. Sin embargo, este cambio de coyuntura económica, no trajo consigo modificaciones en los mecanismos políticos internos, controlados y estructurados por la Falange. Este inmovilismo provocó la crisis de 1956-1957. Las dificultades en el seno del blo-

que en el poder coincidieron con la primera gran avalancha de reivindicaciones obreras y con las primeras manifestaciones del movimiento estudiantil antifranquista. Esta crisis puso de manifiesto la incapacidad de la burocracia falangista de responder a los imperativos de la nueva situación. Los sectores más dinámicos del bloque dominante — representantes de la banca, industria, ejército e incluso de la Iglesia — empezaron a minar el poder de la Falange dando luz verde a un grupo político y económico que se preparaba en la sombra desde hacía unos años:

EL OPUS DEI

La aparición de la Santa Mafía

Es, pues, con miras a este contexto de mutación económica que el capitalismo español quiere deshacerse de todos los lastres fascistas, que encarna la doctrina falangista, para ser aceptado totalmente por las democracias llamadas «libres». El Opus, aparece ante la burguesía española, como el único grupo capaz de enderezar la situación y respon-

der a los nuevos problemas planteados. Este ofrece la doble garantía de su integrista católico y de sus capacidades tecnocráticas. Sólo él podría «racionalizar» los mecanismos del Estado, adaptarlos a las exigencias del desarrollo monopolista sin por ello alterar los fundamentos políticos militares de éste.

Al asalto del poder

El nuevo gobierno de 1957 se fundamenta esencialmente sobre el Opus y el Ejército. Los militares garantizan el mantenimiento del orden — Alonso Vega, ministro de Gobernación, reputado por su extrema dureza —. Los miembros del Opus Dei acaparan la casi totalidad de los altos puestos económicos. Su papel consiste en modernizar las estructuras administrativas y adaptar el funcionamiento de la máquina estatal a las nuevas exigencias de la acumulación del capital.

Los burócratas opusdeístas, dueños ya del aparato económico del Estado, ponen en marcha el Plan de Estabilización de 1959, apoyados financieramente por el capitalismo internacional. El objetivo de este

plan era el saneamiento y modernización de la economía haciendo desaparecer las empresas marginales y fomentando la concentración económica en grandes unidades «rentables». Una vez más se trata de construir el progreso económico a costa de los enormes sacrificios del pueblo trabajador que soportará las consecuencias: bloqueo de salarios, descenso del poder adquisitivo, en definitiva miseria y explotación. La situación es tan difícil para el proletariado que éste debe optar entre la resistencia desesperada o la huida en la emigración. Es la época de las salidas masivas de mano de obra hacia los países del Mercado Común.

El fracaso y los escándalos del desarrollo

Siguiendo su política económica el equipo tecnócrata intenta definitivamente encauzarse por las vías del capitalismo a pesar de sus graves problemas estructurales y sociales. Es la época del desarrollo (I y II Plan de Desarrollo). Sin embargo, el éxito no les acompaña e innumerables escándalos y fracasos jalonan su corta existencia política. Al término del primer plan quinquenal de desarrollo — copia del francés — se ven obligados a devaluar la peseta. Los objetivos de este Primer Plan no habiendo sido alcanzados es necesario prolongarlo un año más. Continúa el déficit de la balanza comercial. Se acrecienta el ritmo inflacionista. La economía española queda hipotecada cada vez más al capitalismo internacional.

Por último la ambición y avaricia de poder del equipo opusdeísta les compromete seriamente con el «affaire» MATESA en el cual se ven implicados los ministros económicos, altos funcionarios y dirigentes del mundo empresarial y financiero. El Opus por medio de la empresa MATESA, dirigida por uno de sus socios, Juan Vila Reyes, se había acaparado de 10.000 millones de pesetas, producto de los créditos concedidos a una exportación inexistente. Con este dinero fueron financiadas instituciones pertenecientes a la «Obra de Dios» por un importe de 2.500 millones de pesetas. Igualmente contribuyó a la financiación de la campaña electoral de Nixon con un millón de dólares.

Carrero, López Bravo y Villar Palasí 'enmatesados'

En un plano más oculto, tras los ministros y altos funcionarios dimitidos — García Monco ex-ministro de Comercio, Espinosa San Martín, ex-ministro de Hacienda y Navarro Rubio ex-gobernador del Banco de España — se encontraban implicados en el escándalo tres prominentes ministros del gobierno actual: Villar Palasí, ministro de Educación, autor de la ley sobre la reforma de la enseñanza y antiguo consejero jurídico de MATESA, López Bravo, el hombre de confianza del capitalismo yanqui y gran inspirador de la apertura hacia los países del Este, y el almirante Carrero Blanco, eminencia gris del régimen que con el dinero de MATE-

SA apoyó la oposición a Macías, presidente de la ex-Guinea española donde éste tenía importantes intereses económicos. Dos meses después del proceso de Burgos, el Opus podía felicitarse de haber conseguido desarticular la bomba MATESA. En efecto el 24 de febrero de 1971 el Tribunal Supremo pedía el cierre de la instrucción. Los magistrados decidían no inculpar los ministros López Bravo y Villar Palasí porque según estos honorables «magistrados», ningún indicio razonable de culpabilidad había podido ser demostrado en el curso de la investigación llevada a cabo contra estas dos personalidades.

Resumen gráfico...



...de 34 años de poder franquista

Los pilares del régimen fascista de ayer y de hoy ante el postfranquismo

El triunfo de los tecnócratas

La vida política de España en los últimos 15 años está marcada indeleblemente por los tecnócratas, artífices de la restauración borbónica en la persona del pelele Juan-Carlos como solución al post-franquismo. El cambio gubernamental operado por Franco en octubre de 1969 — de los 18 ministerios 14 cambiaron de titular — significa el triunfo total del clan tecnócrata. La característica proclamada de este nue-

vo gobierno fue la «homogeneidad».

Esto demuestra que la influencia del Opus en el gobierno actual es enorme. El mismo Franco queda reducido a una marioneta suya. Por supuesto que además de contar con el apoyo del capitalismo internacional y de la burguesía española tienen decididos partidarios de su política en la fracción más dinámica del Ejército.

EL EJERCITO

Ejército. Si bien como hemos indicado, actualmente es el Opus Dei el que gobierna en España y el que dirige, controla y programa la economía, los militares celosos de sal-

vaguardar lo que ellos llaman paz franquista — y nosotros feroz represión del pueblo — siguen garantizando el mantenimiento del orden — su orden —.

La represión localizada

Para ello han creado una serie de mecanismos político-legales que les permiten reprimir sin control alguno ni de la jurisdicción ordinaria ni de otros órganos políticos:

— Los tribunales militares cono-

cen un sinnúmero de casos siendo su jurisdicción ilimitada. Los llamados «delitos» contra la ley de bandidaje y terrorismo, son juzgados militarmente, asimismo la deserción, la rebelión, el uso y el tráfico

de armas, los atracos, todo desacatamiento de la autoridad militar, etc., etc.

— Cuando en el país o en alguna de sus regiones queda establecido el «estado de excepción» además de los poderes ilimitados de que goza la policía, todo detenido por causa política pasa por los tribunales mili-

tares. — País Vasco, 1967-1969 —

— En casos más graves puede quedar sometido el país o alguna zona bajo la jurisdicción militar, significando esto que el Ejército se atribuye funciones policíacas (paratrupa, detiene, interroga, encarcela y juzga). — El Ferrol, 1972 —

Celoso guardián del franquismo y fiel a la burguesía

Podemos decir, pues, que el Ejército, se constituye en árbitro o mejor guardián del régimen y si se ha dejado seducir por la burguesía opusdeista es porque ésta conjuga en su doctrina el integrismo católico (aspecto tradicional) y el culto de la racionalidad económica y del desarrollo técnico (aspecto modernista) pudiendo jugar un papel de primer plano en la transición al post-franquismo.

El Ejército, según los planes de los tecnócratas, deberían constituir más bien una fuerza de reserva utilizable en caso de necesidad o peligro de sus intereses de clase que un instrumento político de primer plano. De esta forma la oligarquía dominante puede continuar explotan-

do al pueblo trabajador mientras el desarrollo económico se prosiga sin choques, ni conflictos y en caso de dificultad, estos pretendidos «evolucionistas» pasan los poderes a los «ultras» que mediante la represión intentan restablecer la situación. Esto permite llevar a cabo ciertos reajustes sin correr el riesgo de un desbordamiento popular.

En definitiva, que la política preconizada por el Opus-Dei, necesita del sostén militar sin el cual ellos saben muy bien que todo su tinglado se les vendría abajo.

Pero el Ejército se sabrá comportar con sus señores y no les defraudará, haciendo honor a su merecido título de «perro guardián de la burguesía». Acordémonos del 36.

II. Las fuerzas reaccionarias marginadas del poder

LA IGLESIA

El ministro de Gobernación, Garricano Goni, en el informe presentado a la Asamblea Plenaria del Consejo Nacional del Movimiento en enero de 1971, hace con respecto a la Iglesia estas tres constataciones:

— El alejamiento de la Iglesia española respecto al poder civil se ha acelerado fuertemente estos últimos años;

— La Iglesia ha dejado de ser el factor aglutinante de la mentalidad burguesa;

— La Iglesia no es tampoco el útil de control ideológico al servicio del Estado franquista.

La Iglesia acusa

Es evidente que la posición de la Iglesia con respecto al poder político ha variado radicalmente bajo el gobierno franquista. Varios hechos lo demuestran:

— La Asamblea de Obispos y sacerdotes de septiembre de 1971 condena la actitud de la jerarquía eclesiástica que en 1937 dio carácter de «cruzada» al levantamiento fascista y acusa al régimen franquista de «desorden establecido». La reacción de la prensa oficial fue de una extraordinaria violencia;

— De nuevo a finales de 1971 la Comisión episcopal nacional «Justicia y Paz», ponía en entredicho «la legitimidad del orden y de la paz franquista», afirmando que «la injusticia — sobre todo si ésta es institucional — es el peor de los desórdenes».

La publicación de este texto en la prensa fue prohibido y Franco — portavoz de los sectores reaccio-

narios — en su soporífero y grotesco «mensaje de fin de año», puso en guardia a la Iglesia previniéndola contra «ciertas actitudes de carácter temporal de algunos eclesiásticos».

— La Iglesia ha condenado más de una vez el «terror franquista» y la represión que se abate sobre un pueblo sin defensa». Cuando la policía mató 2 obreros hiriendo a más de 30 en El Ferrol en 1972 fue redactada una homilia que se leyó en todas las parroquias de la diócesis condenando airadamente estos hechos.

— Por último digamos que la Iglesia dio cobijo a raíz de los años 50 a una serie de grupos obreros de tipo sindicalista (HOAC, JOC, VOJ) que eran las únicas organizaciones toleradas en el seno del movimiento obrero que no integraban el sindicato vertical fascista.

Estos grupos conocidos como «movimientos apostólicos obreros» van a conocer pronto un desmoronamiento, explicable por un lado, por la crisis institucional de la Iglesia en su conjunto y por otro debido a la actitud de duda que adoptan sus militantes con relación a su fe y de independencia de una Iglesia históricamente comprometida con el capitalismo y el imperialismo.

No nos engañemos

¿Qué significación hay que darle a la nueva línea socio-política seguida por la Iglesia?

La posición políticamente denunciadora del régimen franquista y socialmente de aproximación hacia los sectores populares del país ha de ser considerada en el contexto actual de evolución de la sociedad española.

No nos debe extrañar ni su aper-

Religión y fútbol...



... opio del pueblo

turismo social ni su liberalismo político ni su «aggiornamento» moral. En definitiva corresponde a una actitud premeditada y táctica que la Iglesia española, estimulada por el Vaticano, se ve forzada a adoptar ante las perspectivas históricas que se abren en España, para poder de esta forma, en la futura organización política, seguir gozando de los privilegios que le han sido pro-

prios siempre y a los cuales no renunciará nunca. Es consustancial a la Iglesia en tanto que dispensadora de la religión el mantenimiento del mito divino, la alienación espiritual del hombre, mediante dogmas, mandamientos, sermones y misas y la sumisión de éste a los que representan e imparten una doctrina moral que ellos mismos inventaron.

Acusamos a la Iglesia

Si nuestro pueblo español arrastra una tara secular de desfase mental con respecto a otros pueblos de Europa, si los tabús son tan numerosos, si el fanatismo religioso en algunos es tan delirante, si la beatitud y moiguetería existen en cantidades no desdeñables, si la represión sexual en nuestra juventud es tan marcada, si el temor a Dios es la obsesión absorbente de la mayoría de los españoles hacemos responsable a la Iglesia católica que endormeció y drogó España cebándose sobre la incultura de sus gentes. Robándoles parte de su miseria en impuestos, diezmos, bulas, misas y funerales les consolaba con un «reino espiritual» mientras la Iglesia se construía un auténtico reino de bienestar en la Tierra.

Los sacerdotes predicaban que había que vivir pobres como Cristo pero ellos «vivían como Dios», siendo al mismo tiempo que curas, caciques, terratenientes y poderosos. La casta clerical siempre ha estado colocada en la cúspide de la jerarquía social, en perfecta entente con tiranos, nobles, feudales, dictadores y ¡cómo no! en la guerra civil y en las décadas que han seguido la Iglesia aparece como el aparato ideológico represivo del Estado fascista.

(Pasa a la página 6)

Diseción de una fotografía : Salvador Seguí

por José VIADIU

EN «Espoir» del 11 de marzo de 1973, en el número dedicado a la conmemoración del cincuentenario del asesinato de Salvador Seguí, publica una interesante «foto» en la que figuran varios antiguos militantes confederales y anarquistas, junto con periodistas afines, que invitan al recuerdo, que incitan a la rememoración, por tratarse de elementos de auténtica valía en nuestras luchas, por su actuación digna, que en varios de ellos culmina en el sacrificio de su vida. El antecedente de que dicha fotografía fuese tomada en Madrid se debe, sin duda, a que la mayor parte del grupo figuraban como delegados de sus respectivos sindicatos en el Congreso de la CNT que en 1919 tuvo lugar en el Teatro de la Comedia de dicha capital.

El intento de hacer esta breve diseción, no tiene otro alcance que poner en circulación unos nombres que merecen no ser olvidados. Empezamos por trazar unas líneas acerca del primero que figura de derecha a izquierda en el grupo y seguiremos con los demás en el mismo orden, aunque en esta relación lo importante no es la efigie, sino la referencia al sujeto y la mención de sus rasgos esenciales.

Buen tipo este Molins, antiguo presidente de la sección de albañiles de Horta, luego secretario

del Sindicato del Ramo de Construcción barcelonés. Orador de palabra fácil que intervino en docenas de actos recorriendo los pueblos rurales e industriales de Cataluña. Hombre de convicciones firmes y capaz de sortear toda clase de escollos en su defensa.

Para qué hablar más de este Angel Samblancat con lo que de él hemos dicho en otras ocasiones. Entonces vivía en la Villa del Oso y del Madroño, mandando sus artículos virulentos y panfletarios a las redacciones de «España Nueva» y «El Parlamentario», de Rodrigo Soriano y Antón del Olmet, respectivamente, siempre con plenos con la dirección del periódico y con los jueces por las constantes denuncias de que era objeto.

Ezequiel Endériz, se trata de un periodista navarro que durante años anduvo por Barcelona, luego fue a recalar en el periódico madrileño «Tierra», que dirigía don Salvador Cánovas Cervantes, a quien el insigne y viperino don Ramón del Valle Inclán le endilgó la siguiente diatriba: «Este don Salvador, ni lo uno ni lo otro, que de salvador no tiene nada», pero que con su diario prestó buenos servicios a la CNT ya que de allí surgieron periodistas como Eduardo Guzmán y J. García Pradas que defendieron siempre al movimiento confederal (1).

El coronel Mogrovejo surgió a

la vida pública en el periodo de agitaciones en los cuartos de banderas, en la llamada «revolución de los sargentos», junto con Llave y varios más. Tuvo una actuación activa frente a los militares sublevados contra el régimen republicano. Luego fue a parar a México donde escribió un enjundioso libro referido a la guerra española con detalles de interés. En dicho lugar yacen sus restos.

Mauro Bajatierra, que decir que no se haya dicho de este antiguo panadero que luego se convirtió en el más intrépido y popular de los cronistas de guerra, cuyos relatos aún esperan que alguien los recoja en un libro, como merecido tributo a quien supo vivir y morir de acuerdo con los ideales de un anarquista nítido, ejemplar y heroico.

Este Gil Bel, aragonés, natural de Utebo, pueblecito lindante con Zaragoza, fue un antiguo redactor de «España Nueva». Cuando le conocimos y tratamos era un muchacho reconcentrado y solitario muy interesado en «nuestras cosas». Luego, malos vientos nos anunciaron que había dado media vuelta y que se había incrustado en el falangismo, lo que desearíamos no fuese cierto.

El referido Aguilar, miembro de la Federación Local madrileña, contribuyó mucho en el desarrollo del anarcosindicalismo en sus luchas intensas contra el reformismo de Pablo Iglesias y satélites. Al menos, tal era su conducta cuando la CNT ensanchaba el núcleo de adherentes por aquellos lugares.

Francisco Arin, secretario general durante años del Sindicato del Ramo Metalúrgico de Barcelona. Uno de los militantes más antiguos, pues ya en las sociedades de resistencia figuraba su nombre. Fue un hombre decidido y de actitudes resueltas; un buen conductor sindical. Al advenir la sublevación nazifascista militaresca se hallaba de propaganda, creo que en Sevilla, siendo apresado y asesinado por los falangistas.

El Sindicato del Ramo de la Madera en el que figuraba en la sección de barnizadores J. España, y que fue uno de los principales organizadores, resultó uno de los más castigados en el orden represivo, pues, que nosotros recordamos tuvieron el mismo fin, o sea perecieron a punta de pistola la Pey, «Salvadoret», Albaricias y otros. Todos ellos merecedores de unas líneas de recuerdo.

Hasta aquí figuran los nombres que están de pie en la «foto». El primero que corresponde a la lista de los sentados es Angel Pestaña, que por ser muy conocido en todas sus fases, nos libra de hacer una presentación extensa. Irrumpe en la lid sindical cenetista en una actitud radical y de ahí pasa a otra de tipo político, hasta llegar a la formación del Partido Sindicalista. Fue conferenciante y escritor, siendo director de «Solidaridad Obrera». Sabía hacer frente a todas las circunstancias en los momentos difíciles.

A su lado se encuentra Simón Piera, procedente del Sindicato del Ramo de Construcción, ya que su oficio era el de albañil. Como representante de este sindicato figuró en el Comité Nacional de la CNT, y en representación del cual presidió el célebre mitin de las Arenas, en relación a la huelga de

la Canadiense. Luego pasó a un partido izquierdista catalán.

En el centro está Seguí — del que pronto hablaremos — y a su lado se encuentra Margarita Gironella, compañera de Eusebio Carbó y una amiga cuya desconocida por nosotros. El motivo de hallarse en este grupo Margarita fue debido a que acompañó a Elias García (entonces el perseguido número uno por las autoridades españolas) de Valencia a Cádiz, con el fin de que de allí pudiera embarcar hacia América. Este acto, de verdadero peligro de parte de la acompañante, es revelador de los grados de solidaridad que existían en el medio confederal.

Al contemplar la silueta de Seguí, tuvo la virtud de hacerme recordar un episodio de su vida poco conocido, el cual revela su temperamento inquieto, su afán de intervenir en cuanto pudiera afectar la defensa de sus ideales, puesto que en este caso, su intervención fue puramente personal, sin que nadie le diera vela en este entierro.

Es posible que fuera allá por el 1916, cuando don Antonio Montaner daba una serie de conferencias bajo el rubro de «El Estado», en un centro lerrouxista de la calle Este (en pleno distrito quinto). Era éste un hombre culto, abogado que había desempeñado cargos públicos, y grado 33 de una orden masónica.

Me sería difícil precisar con exactitud la tesis que desarrollaba el señor Montaner, pero me parece que trataba de idealizar al Estado en un sentido liberal, dejando de lado, por su evidente falacia, el concepto del derecho divino que otorga potestad legítima a quienes usufructúan el poder. Mejor me parece deducir, por su fragmentario recuerdo, que cimentaba su teoría en el «Contrato Social», de Rousseau y en los teóricos que suponen que su existencia tiene por base un pacto concertado entre ciudadanos. Recuerdo que habló de los Estados griegos y romanos, del Renacimiento, con la aparición de los regímenes democráticos en oposición con los totalitarios. También discurrió acerca de las teorías pimargallianas en relación con la Federación de Estados. Barajó varios nombres de los cuales recuerdo los de Disraeli, Duguit, Laski, etc.

La verdad es que la primera conferencia languidecía y la intervención de Seguí vino a animar el cotarro, convirtiendo el acto en una interesante controversia. De lo que si me acuerdo bien es de que empezó por negar la eficacia del Estado, al que despojó de toda faramalla retórica, basando su peroración en las realidades dolorosas que sufría el pueblo español. Habló del caciquismo imperante, del servicio militar que imponía durante años la separación de padres e hijos, de cómo vivían los campesinos andaluces y extremeños, de la existencia de colonias fabriles en Cataluña, de la explotación de que era víctima el proletariado industrial acompañado de referencias y datos confirmativos de cuanto había expresado.

El hecho es que estos actos, que tuvieron lugar un día a la semana

(Pasa a la página 7)

El poder y las fuerzas reaccionarias en España

(Viene de la página 5)

La Iglesia y la democracia cristiana

Hoy, disfrazada de cordero arropado, se prepara a ser el cimiento ideológico de un futuro Estado democrático-capitalista.

La ambición de algunos representantes de la jerarquía española es el nacimiento de un partido confesional del tipo de los partidos demócrata-cristianos que conocieron un fuerte desarrollo en Europa después de la segunda guerra mundial. Poli-

ticamente este partido adoptaría una posición «interclasista» (negación de la lucha de clases) y de neutralización del movimiento obrero mediante su inserción en sindicatos reformistas como sucede en las democracias Occidentales. Una vez más, la Iglesia, se prestaría de buen grado a aportar sus medios para jugar el papel de aparato ideológico al servicio del Estado capitalista.

EL CARLISMO

Monarquía 'socialista'

«El Partido Carlista se sitúa en la oposición radical al régimen franquista al que reprocha ser políticamente fascista y económicamente capitalista». Así se ha expresado recientemente el pretendiente carlista a la corona española, proponiendo para España una **monarquía socialista** en una sociedad autogestionada previamente restituidas las libertades políticas. («Le Monde», 5 de Mayo 1973).

El discurrir histórico de esta fuerza política desembocó necesariamente en el mar tempestuoso de la alianza reaccionaria que en 1936 se desencadenó contra el pueblo trabajador.

Tras los fracasos militares que había conocido durante un siglo de luchas por instaurar un sistema monárquico basado en el respeto de la tradición, en el catolicismo a ultranza y en la edificación de una

nación soberana en el concurso universal —, resumido todo ello en el lema carlista «Dios, Patria, Rey» — ven en el alzamiento la gran oportunidad de hacer triunfar sus ideas.

Sin embargo a medida que se consolida el sistema franquista el dictador se va desembarazando progresivamente de este grupo político y su influencia en el poder decrece paulatinamente, quedando centralizado todo el aparato ideológico del nuevo sistema en la Falange, fuerza fascista más activa que los carlistas y que no ponía en entredicho el poder militar.

Todo lo que le va a quedar al Carlismo va a ser el reconocimiento legal de partido político y el restablecimiento de los «fueros» en la meca del carlismo: Navarra.

Esto en prenda de agradecimiento franquista a su colaboración en la victoria.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

Periodismo pueblerino

Por mediación de amistades: amigos, compañeros, familiares, de vez en cuando recibimos, nos llegan de España semanarios de los que se publican en los pueblos. Proceden de distintas regiones, mas a todos les une idéntica característica. Unos y otros reflejan por igual una misma tónica. ¡Se caen de las manos debido a la insulsez, a la chabacanería, al raquitismo mental que dejan entrever! Naturalmente, como algo de importancia vital, destacan los días y horas de las ceremonias religiosas: las misas, los sermones, comuniones, bautizos y casamientos. Se da una referencia de las visitas que le hacen al señor alcalde: patronos, autoridades, eclesiásticos; intercambio de parabienes, siempre haciendo gala de un alto fervor patriótico. Hay un tono melifluo, dulzón, para evocar la elegancia, el magnífico aspecto que ofrecían las salas del Casino local en ocasión de la fiesta organizada por las señoras, devotas del Sagrado Corazón de Jesús, en favor de los pobres, de los necesitados del pueblo. Las crónicas haciendo resaltar lo bien surtida en dulces exquisitos que se halla la acreditada pastelería de don Fulano; y las reformas que en obsequio de su distinguida clientela se están llevando a cabo en la zapatería de don Zutano. Se relata la excelente jornada de caza que en los vedados de los montes aledaños llevaron a cabo unos patronos de las fábricas locales, en compañía del señor juez y del señor teniente de la guardia civil. Se celebra la puesta de largo de la señorita Luisita, hija del notario don Gutiérrez... ¡Ah, y sobre todo, destacan las notas deportivas en torno a los dos o tres equipos de fútbol que honran a la localidad! El tema da para ocupar papel: los partidos, encuentros en perspectiva; las dotes de aquel o del otro jugador; la relación, con profusión de pormenores, del último partido de campeonato... Y todo este repertorio periodístico acompañado de una nutrida cantidad de anuncios: espectáculos, casas de comercio, fábricas y talleres de la localidad,

llenando cuatro, seis, ocho o más páginas del semanario.

Se puede formular la pregunta: ¿Es que antes no venía a ser igual en cuanto a prosaica, a vulgar calidad, la prensa pueblerina? General-

Siempre se le ha concedido valor positivo a la conocida expresión que asegura: «Nunca es tarde cuando llega». Es lo que pueden hacer ahora bastantes que ya desde hace más de un año esperaban recibir la Enciclopedia Anarquista. Será deseable que, ya a un ritmo más acelerado que hasta la presente, puedan ir colmando sus deseos cuantos desde el principio que salió de imprenta pusieron interés en tener el primer tomo de la obra.

¿Qué podemos decir acerca de ella tras lo que ya se ha dicho en unas y otras publicaciones libertarias?

Posiblemente poco puede aducirse si no es repetir lo manifestado por unos y otros compañeros. Mas nunca es poco si decir bien de una obra buena se trata. Y mucho es lo que hay de bueno en la Enciclopedia Anarquista, tanto en la primera edición francesa que, como es sabido fue dirigida por Sebastián Faure, como en la edición española, patrocinada por los mejicanos de «Tierra y Libertad», con la valiosa colaboración de un conjunto de compañeros, en funciones de traducción y redacción de nuevos vocablos, o puesta al día de otros cuyo sentido o alcance ha variado con el tiempo. Da realce a la obra el contener acoplo de ilustraciones, algunas en color. Y favorece también la comprensión y mérito de algunos vocablos la transcripción de breves textos antológicos debidos a esclarecidos escritores, pensadores, o poetas que en el mundo de las letras y las artes dejaron huella perenne.

Labor excelente la que se ha hecho al dar vida a la Enciclopedia Anarquista. Tiene singular importancia para propios y extraños. En lo que se refiere a los compañeros en general — para los que tengan de-

mente no. Antes del predominio de la lepra fascista, en la mayoría de localidades había semanarios que reflejaban diversas tendencias político-sociales. Se hacía la crítica de todo lo censurable que acontecía en la localidad; se defendían apreciaciones idealistas; destacaba la emulación cultural; latía un vivaz anhe-

lo de progreso. Se podía batallar, en prensa local, contra ñoñeces de las hojas impresas de tipo religioso y conservador. Incluso se desarrollaban polémicas en las que brotaba el ingenio de quienes defendían una u otra tendencia. Ahora todo respira monotonía y borreguismo. ¡Y que no falten los deportes!

La Enciclopedia Anarquista

seos de ilustrarse, precisémoslo bien —, se adopta el criterio del clásico: «Nada humano me es ajeno», se puede ampliar el horizonte de los conocimientos, gracias a las prolijas definiciones que muy documentadas abundan en el primer tomo que ya podemos apreciar. Es muy de estimar nuestra Enciclopedia, ya que con ella podemos demostrar de un modo harto convincente a quienes no nos conocen, o tienen de nosotros un concepto atrabiliario, la realidad de nuestra personalidad en tanto que elementos afincados en los postulados de libertad y de justicia social, con acusada proyección cultural además. En el «Prólogo» de la actual edición se dice: «Creemos haber aportado algo a la consolidación del anarquismo. Si con ello hemos logrado despertar conciencias, fortalecer criterios y sacudir inquietudes, entonces el esfuerzo realizado lo estimamos plenamente justificado.» Adquiere valor manifiesto lo que antecede si tenemos en cuenta que son conclusiones que siguen a una leal confesión de que más que el profesionalismo y la técnica ha sido el entusiasmo lo que ha prevalecido. Indudablemente, una intención loable, secundada por el entusiasmo, es estimable en todos conceptos. Es la impresión que ha tomado arraigo en nuestra sensibilidad a medida que hemos ido hojeando el volumen.

Indudablemente, es ya un lugar común el significar que en toda obra humana se observan detalles más o menos necesitados de enmienda. Tanto más se da el caso de ello cuanto mayor sea la importancia de la obra que se admira. Es de creer que en los otros tomos de la Enciclopedia Anarquista se procura-

rá que los títulos de los vocablos sean impresos en carácter de negritas, con las cuales letras ya destacará como es conveniente para buscar lo que en la consulta sea menester. Nos parece acertada la extensión que se ha dado a la definición del vocablo **anarquismo**, ya que en la definición está comprendido todo el valor y objetivo de la obra, pero si tenemos en cuenta que el primer tomo, con sus casi seiscientas páginas de texto, alcanza solamente hasta la letra C incluida, o sea tres letras del alfabeto, cabe preguntarse: a este paso, ¿de cuántos tomos va a componerse la Enciclopedia? ¿Son veinticinco letras las que faltan todavía! Tal vez se ha caído un tanto en el enfoque de vocablos innecesarios para una Enciclopedia Anarquista, ya que sus definiciones en nada necesitan variar de lo que en otras enciclopedias se diga. Es de comprender que en una enciclopedia **nuestra** interesa patentizar lo que en las otras no se les da la importancia ni el volumen, o extensión, que nosotros creemos que merece. También nos ha parecido sensible la ausencia de colaboración en la obra de alguno, o algunos compañeros, como el Grupo Editor, ubicado, o ubicados en Méjico; elemento, u elementos de experiencia y conocimiento en lo que al sentido de la obra hace referencia.

Pero, marginada tal o cual salvedad; que en puridad no hace más que evidenciar el amor a la obra realizada y la que falta llevar a cabo, hemos de congratularnos de que la Enciclopedia Anarquista en español sea una cumplida realidad, en su futuro, como nos complació, hace ya años, que Sebastián Faure diera forma a la primera edición en francés, anhelando que la hoy en curso, segunda edición, llegue a su feliz término. Como anarquistas ha de complacernos cuanto al anarquismo favorezca.

Diseción de una foto

(Viene de la página 6)

durante varias sesiones, se convirtieron en algo animado, con un público cada vez más numeroso, en especial de confederales y anarquistas. A esta distancia me sería difícil precisar quién de los dos estuvo más acertado. Es probable que en un sentido doctoral don Antonio tuviera mayores conocimientos y una visión más amplia de lo que representaba el Estado, pero al desnudarlo seguí de toda su prosapia, de todo sentido histórico para atenerse a las realidades circundantes, presentándolo como un medio represivo, con alusiones a los sucesos de Jerez de Ceniceros, de Cullera, de Alcalá del Valle, de la guerra de Marruecos, del hambre que padecía el pueblo, de las brutalidades cometidas por la guardia civil,

etc., lenguaje que los asistentes al acto conocían perfectamente, fue indudablemente la causa de que se llevara la mayor parte de aplausos y la simpatía de la concurrencia.

Lo que nos place testificar por ser precisamente en estos debates cuando pudimos apreciar, por vez primera, sus condiciones excepcionales de orador y polemista.

(1) En punto y sigue el compañero Viadiu expone el temor de que Endérix muriera en un bombardeo franquista antes de entrar en Francia. Pues no. Por haber cooperado con él en París en la desarticulación de manejos comunistas para apoderarse de la Asociación de Periodistas Republicanos Españoles, podemos afirmar

que la vida del interesante Endérix (por lo demás ex cronista de «Sol» de Barcelona durante la guerra) se extinguió en París más o menos en 1955.

Otra cuestión: En el último extraordinario del «C. S.» dedicado al Noi del Sucre, en un artículo de Passarell (reproducido de «Mirador», año 1923) consta la duda de que el aventurero «barón» de Koënik fuese atentado en serio, es decir, que podía tratarse de una farsa tramada por el propio Koënik. Según el amigo Viadiu aclara en carta, el citado sujeto, instrumento de la Patronaj barcelonesa, trataron de eliminarle los mismos compañeros que habían acabado a tiros con la vida de otro gran enemigo de la Confederación: el jefe de policía Bravo Portillo. — J.F.

LA ENDEBLE IDEOLOGIA DE AZORIN

Al cumplirse el centenario del nacimiento de Azorin, lo que ha sido señalado en diversas publicaciones españolas, nos hace pensar en la poca ejemplaridad moral que ofreció la vida del notable crítico y escritor. Anarquizante, inconformista en la juventud, para luego hacer un papel lacayuno al respecto de elementos como Maura, La Cierva, March, Franco... Y luego morir bajo el amparo de la Santa Madre Iglesia Católica, Apostólica y Romana. No pocas veces nos ha complacido leer la prosa de Azorin, pero una, por así decir, vaga tristeza nos ha hecho reflexionar que el talento del individuo desmerece con la inconsecuencia, con la claudicación, con la ausencia de personalidad moral. ¡Lamentable ideología la de Azorin!

EDITORIAL

LE COMBAT SYNDICALISTE
a sus lectores españoles

En diversas ocasiones hemos apuntado para nuestro semanario dificultades de existencia. El descenso demográfico, el boicot que nos tienen declarado los desconfederales que oponen su prensa de partido a la de la Confederación, el encarecimiento de los materiales, más el fracaso de desarrollo en ambiente francés, nos han inducido, a todos los implicados en el sostenimiento y prosperidad de nuestro paladín anarco-cenetista, a señalar el peligro arriba mencionado. ¿Resultado? Que la alarma ha cundido en nuestros medios y tanto en comités como en personal redactivo y administrativo y compañeros en general, se ha hecho — y se sigue haciendo — lo posible para evitar una situación necrológica que tanto alegraría a los franquistas como a otros adversarios que no admiten que en la hora del renacimiento de España la Confederación Nacional del Trabajo esté presente con todos sus atributos apolíticos, libertarios y de emancipación social sin Estado.

Y bien. Tras un esfuerzo de sujeción administrativa, de cooperación en donativos fuerte hasta aquí de millón y medio de f. v., y de intentos de mayor divulgación del periódico, hemos llegado a la situación de ahora que, sin ser desahogada, cuando menos aleja el fantasma de una desaparición irremediable. La presentación actual de LE COMBAT SYNDICALISTE, si bien obedece a un deseo de mejoración tipográfica atribuible a nuestro elemento joven, en parte se debe a la preocupación administrativa de que venimos hablando.

Otras fuentes de apoyo pecuniario proceden, es bien sabido, de las fiestas de que periódicamente efectuamos, de la venta de libros y, en dos años seguidos, de la Jornada del Libro Libertario con tómbola que en ambos casos resultaron un éxito. La tómbola, por conveniencia de orden general, ha sido suprimida, si bien en la ídem organizada por el S. I. el «C. S.» obtendrá su parte, probablemente equiparable al resultado que con nuestro sorteo y fiesta se obtenía. Vamos diciendo, que la decisión de mantener nuestro vocero semanal permanece íntegra y vivaz en el sentimiento de todos los compañeros, particularmente los de Zona Norte y Normandía, por ser ellos los que ven de más cerca el desastre moral y material que la muerte del «C. S.» significaría particularmente en el terreno que les es propio.

Y no sólo esto, sino el vacío que resentiría la juventud libertaria que está en pleno auge en el Interior hispano. Carente de una prensa libre cual lo es la que se publica en el exilio; constreñida aquella dinámica juventud a sacar hojas roneotipadas o deficientemente impresas y en todo caso de continuidad comprometida, se acoge a nuestro elemento divulgador con entusiasmo, incluso con cierto frenesí, por permitirles aquél emitir sus opiniones, sus inquietudes, sus propósitos revolucionarios con la prontitud y la extensión deseadas. Porque en el exilio trabajamos para el interior, compañeros exiliados, y créase que de no ser así, de publicar semanarios y revistas para peinar nuestras canas o cer-

ciararnos de que aún vivimos, no valdría la pena de continuar el esfuerzo ilustrado. La C.N.T. no es un sarcófago, la C.N.T. es de ayer, de hoy y de siempre por tratarse de una entidad futurista auto-obligada a dar color de futuro a las actividades de ahora mismo, de cada momento, de cada esfuerzo que se practique consciente y generosamente como es nuestra costumbre.

Nuestros enemigos — que los tenemos enfrente, y en ocasiones no lejos — podrían oponer reparos y burlecitas a estas aseveraciones nuestras. Sería lógico, puesto que su papel radica en eso: regatear y negar nuestros verídicos esfuerzos. Ilógico lo sería que parte de nuestros compañeros, de nuestras amistades y de nuestros simpatizantes, acogieran la verdad que sobre el «C. S.» les servimos, con frialdad, con yomenfutismo, como cosa que hay que decir para llenar páginas esta semana y la que sigue. Y no; no es esto. Nuestra prensa actual es de interés mayúsculo. Si nuestros periódicos de ayer sirvieron para reanimar la llama confederal del Interior, es hoy ese mismo Interior quien alimenta en el exterior la llama sagrada del ideal. Son los compañeros de allí, jóvenes en mayoría, «antiguos», y por ende experimentados, en buena parte, quienes nos exigen perseverar en el mantenimiento de las publicaciones que nos son ya tradicionales para ayudarles a fin de que ellos nos ayuden. ¿En qué? Dándonos la seguridad de que en España la C.N.T. y el acratismo están recobrados, de que ellos, los muchísimos actuantes, están en ánimos y condiciones de continuar la Obra, no privativa de nuestra generación que fue heroica pero que ya camina hacia el ocaso; dándonos el ejemplo de valentía actuando en la calle, y de calor y conciencia de lucha cubriendo literalmente nuestras páginas con colaboraciones frescas, inéditas, rebosantes de inquietudes revolucionarias y pasionantes actualidades. ¿Quién de nosotros y de «los otros» no se da cuenta de que nuestros dos semanarios vienen llenos de colaboración de los nuevos adalides de la causa? ¿Es qué alguien enclavado en campo anticonfederal o que parece no estarlo, puede negar la autenticidad de la participación importante de la nueva generación libertaria en la confección de nuestra prensa, y aquí no vamos a recatarnos de nombrar LE COMBAT SYNDICALISTE? Este y el semanario confederal de Toulouse cumplen, en la prometedora época por la que atravesamos, un papel de primera importancia en el desenlace de la situación política española. El papel de aunar muy estrechamente el exterior con el interior con fines de colaboración idónea y de afirmación cenetista en España, ese anhelo fervientemente sentido por nosotros y máximamente detestado por nuestros enemigos tradicionales, entre los que cabe citar la rémora reformista que aparece en todos los tiempos y en todas las situaciones.

Hagamos, compañeros, todo el esfuerzo posible para que el «C. S.» adquiera vida robusta. Los compañeros franceses hacen lo posible para favorecerlo; hagamos nosotros lo indecible para favorecerlos... para favorecer a los compañeros de España.

Las divagaciones
de la prensa
franquista

La prensa española no puede seguir ocultando lo que sus sufridos lectores ya conocen por otros medios. Por ello algunos periódicos comienzan a informar sobre ciertos grupos políticos que pululan por las Universidades españolas.

Con inenarrable asombro leemos que un tal Fernando de Giles divide dichos grupos en marxistas y no marxistas, y, no sabemos si se trata de un cretino indocto o de un mero agente de la prostitución informativa. Vayan como ejemplo tres grupos marxistas:

FEDERACION UNIVERSITARIA DEMOCRATICA ESPAÑOLA (FUDE). Hoy de tendencia anarquista. Depende de la Liga Comunista Revolucionaria.

LIGA COMUNISTA REVOLUCIONARIA (LCR). Está formada por elementos de distintos grupos de la extrema izquierda, y también por anarquistas. Forman un frente popular.

ACRATAS (A). Son los guerrilleros de la extrema izquierda. Actúan por su cuenta y no tienen contacto con ningún otro grupo izquierdista.

LA ENCICLOPEDIA
ANARQUISTA

Edición francesa tal como la concibió Sebastián Faure.

Sigue publicándose con regularidad. Últimamente hemos recibido dos cuadernos abarcando las páginas 1537-1632, comprendidas en la letra M.

Recordamos que esta edición corre a cargo del compañero Vicente Sierra, de Caracas (Venezuela).

Para suscripciones dirigirse en Francia a Librairie Publico, 3, rue Ternaux, 755011 Paris.

ADMINISTRATIVAS

—J. Tejedor, Cougnaux. Giro 11-1-73, 50 frs. Pago «C. S.» hasta el 31-12-73.

—Feóro Tudela, Martigues. Recibida la tuya y a su debido tiempo cheque del compañero, Bruno Ferré, de 250 frs., el 7-3-73 pagando año 72 de los 5 suscriptores. Escribiré aclarando.

Desde España

Carta cerrada al policía muerto

Querido amigo:

No sabes el revuelo que tu desaparición ha causado. Tú, un número policial, vales ahora millones. Si resucitaras serías un héroe. Seguro que saldrías en la TV recomendándonos algún blanqueador que lava más blanco. Te harías rico.

Pero yo me pregunto: ¿por qué has muerto?, ¿por quién has muerto?, ¿quién te ha matado?

Yo podría contestarte a esas pre-

guntas, pero me tacharías de apasionado. También el obrero o el campesino te contestarían, pero los llamarías ignorantes.

¿Quién, pues, ha de hacerlo? Yo propongo unos hombres que reúnan dos condiciones: una ser reconocidos como inteligentes, otra no conocer nada de lo que pasa, porque has muerto ya hace años. A mí me valen, creo que a ti también.

¿Por qué has muerto? Azorín te

va a contestar desde 1929: «El orden de los de arriba no será el orden de los de abajo. Dos conceptos habrá de orden, como dos conceptos habrá de patria. Y si en una nación semejante hay ciudadanos que se imponen la misión de restablecer el orden cuando se altere, esos ciudadanos deben pensar que primero es establecer el orden de los de arriba. El más imperioso deber de esos ciudadanos sería el de denuncia, ejercer, estigmatizar públicamente esos crímenes, venalidades y latrocinios de los más altos. Porque reprimir el gesto de protesta de los humildes y respetar, o aparentar ignorar, la inmoralidad de arriba es una incongruencia inadmisibles.» (1)

¿Por quién has muerto? Ya ves mi querido amigo. Tú luchabas por los de arriba. Tú reprimías a los humildes. Azorín no conoció (por poco) los sucesos de Granada, ni la

muerte de Patiño en Madrid, ni las salvajadas de El Ferrol de tu Caudillo (que, por cierto, todavía duran), ni los muertos de San Adrián del Besós, ni... etc. Tú si los has conocido. ¿En cuántos de ellos estuviste? ¿A cuántos humildes de abajo has torturado?

Azorín sigue diciendo: «He aquí las dos Españas. No hagáis vosotros, los que llenáis las cámaras y los ministerios, que los que viven en las fábricas y en los campos (como tu padre, policía muerto) vean en vosotros la causa de los dolores...» (Para el labriego (y el obrero) sólo existen dos términos fundamentales: el pueblo, que es donde vive él y donde trabaja, y Madrid, que es donde viven todos esos señores que no trabajan, y a los que acuden los caciques del pueblo...)

EL COMBATE
LE COMBATE
SYNDICALISTE

EL LUCHA COMBAT SYNDICALLISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

Posición de los jóvenes libertarios catalanes ante la reforma Suárez



OSAR LUCHAR
OSAR VENCER

Frente a la situación caótica existente en la facultad de Filosofía, a la que se ha llegado a través de la impotencia organizativa de los vanguardistas y de los comités de curso, que no han sabido dar una alternativa radical y movilizadora que fuese NO-SOLO UNA RESPUESTA a la traidora imposición del Plan Suárez sino que se convirtiese en radical punto de partida para un ATAQUE FRONTAL A TODA LA ENSEÑANZA CAPITALISTA, y en especial a la impartida "en nuestras aulas", es necesario que TODOS los estudiantes reunidos en ASAMBLEA adoptemos una postura radical:

Facsimil de un panfleto de los Estudiantes Libertarios de Cataluña.

Osar luchar, osar vencer

Frente a la situación caótica existente en la Facultad de Filosofía, a la que se ha llegado a través de la impotencia organizativa de los vanguardistas y de los comités de curso, que no han sabido dar una alternativa radical y movilizadora que fuese no sólo una respuesta a la traidora imposición del Plan Suárez sino que se convirtiese en radical punto de partida para un ataque frontal a toda la enseñanza capitalista, y en especial a la impartida en nuestras aulas, es

necesario que todos los estudiantes reunidos en asamblea adoptemos una postura radical:

- contra el maniobrerismo burocrático que impone decisiones a la asamblea,
- contra la traidora imposición del Plan Suárez con todo lo que ello significa.

Ni el control democrático de los departamentos, ni la elaboración de un contraplán de estudios, ni la

(Sigue página 2)

Las luchas universitarias en España

Luis Suárez, director general de Universidades, ha dado a conocer a la prensa la inamovible decisión del ministerio de Educación y Ciencia de hacer entrar en vigor para el próximo curso los siguientes puntos:

1. — Aumento de las tasas de matrícula en un 150 por 100.
2. — Pruebas selectivas de ingreso.
3. — Supresión de toda optatividad en las asignaturas.
4. — Instauración de ciclos con pruebas selectivas entre ellas.
6. — Eliminación de dos tercios de las disciplinas actualmente repartidas.

El fin salta a la vista. Hay que mentalizar adecuadamente. Para ello, se aumentan las tasas de matrícula, con lo cual se logra que la mayoría de la gente provenga de una capa social de intereses claramente definidos, que es la misma que maneja la Universidad y a la cual se integraron definitivamente en la medida en que hayan sabido asimilar esta mentalización. Mentalización, por otra parte, a la que ya han sido iniciados por la familia y el colegio.

Por si acaso hubiera algunos, a los que se considere más difíciles de labrar, se establecen las pruebas selectivas de ingreso junto con informes psicotécnicos y test de personalidad (nuevas designaciones que les dan a los interrogatorios policíacos).

Se canaliza la enseñanza ya canalizada de por sí mediante la supresión de disciplinas, departamentos y asignaturas optativas. Y todo ello se remata con un profesorado totalmente depurado al que se le exigirán informes académicos políticos.

He aquí, pues, la última lavativa antes de la puesta de largo. De esta cadena burocrática surgirán «los

hombres del mañana», convenientemente estratificados. Existen tres ciclos selectivos. El último, el doctorado, será el estado de la suprema alienación, y de él saldrán los que harán continuar la cadena.

Hasta aquí los hechos. Ahora vendrán las reacciones. Los reformistas y golfos apandadores ubicados entre estudiantes y PNN, se pondrán su camiseta roja y harán su número de revista.

Todos ellos, diciéndose revolucionarios, montarán sus tinglados demagógico - fascistas y en estos mismos tinglados es donde demostrarán su cariz netamente contrarrevolucionario.

Las quejas y lamentos legalistas son los mismos que los del que aporrea frenéticamente una puerta temiendo quedarse fuera, porque ellos tienen prisa por entrar.

Su fin es el confusionismo y el desviacionismo, es decir, sólo pretenden evitar las verdaderas posturas revolucionarias. Porque saben que la única postura revolucionaria a adoptar frente a la Universidad es destruirla y con ella se destruye la posibilidad de destacar dentro de

la nulidad. Se destruye la posibilidad de que obtengan su título de nulidad.

Se sienten frustrados porque el mismo sistema que refrendan los rechaza y lo golpea en la medida en que éste les imposibilita realizar su psicosis de mando. Se aferran a la necedad porque saben que sólo en ella el ser necio significa algo.

Aceptan el profesorado, es decir, la lumpenburocracia del saber, en

(Sigue página 7)

GRENOBLE : A Caterpillar, les travailleurs en lutte

Le trust Caterpillar

Le trust américain Caterpillar possède 24 usines dans le monde. Caterpillar - France (Grenoble et Echirolles) est une usine en pleine expansion où les profits réalisés en 1972 s'élevaient à 1 milliard de NF (d'après la revue patronale); la plus - value par travailleur étant de 1.800.000 d'AF.

Caterpillar - France

Les usines de Grenoble (fabrication) et d'Echirolles (montage) regroupent 2.300 travailleurs dont 1.100 ouvriers. La direction adopte une politique de relations humaines tendant à faire croire à tout le personnel, et aux mensuels particulièrement que Caterpillar doit être dynamique et rentable pour mettre en valeur les pays sous-

développés grâce à ses puissantes machines (bulles)... mais les profits colossaux de l'entreprise, c'est secondaire, on n'en parle pas..., c'est un simple signe de bonne santé.

La grève

Le mercredi 25 avril, suite à un débrayage de deux heures proposé par la CGT et la CFDT, une soixantaine d'ouvriers décident de partir en grève illimitée, et se constituent en comité de grève provisoire, soutenu par la CFDT. Le soir même, devant les entrées de l'usine, ils appellent leurs camarades à rejoindre le mouvement.

Le vendredi 27, la CGT, qui proposait 2h de débrayage par jour, voyant augmenter le nombre d'ouvriers répondant à l'appel du comité de grève, se joint à la lutte.

Ils sont bientôt 500 à se battre sur les revendications suivantes :

- 200 frs d'augmentation pour tous (alors que la CGT proposait une augmentation hiérarchique au pourcentage)
- 13^e mois uniforme pour tous
- intégration du boni (prime de rendement) dans les salaires
- amélioration des conditions de travail (contre les cadences, bruits, fumées, les accidents — 42 en mars)
- mensualisation intégrale (maladie - garantie mensuelle de ressources)
- 1^e demi-heure de repas payée pour les équipes de jour (les autres l'ont)
- révision des classifications.

(Suite page 2)

Lista de premios de la Tómbola Intercontinental

Servicio de mesa de porcelana de Limoges (44 piezas)
Máquina de escribir «El Hombre y la Tierra», Reclus (en francés)
Máquina de escribir «Apuntes y notas de la Iª Internacional» (4 volúmenes en francés)
Servicio de café, 27 piezas (relieve)
Juego de ajedrez cristal (trabajo artesanal)
Colección completa de «Espoir»

Colección completa de «Cenit». «La episodios Nacionales», 3 volúmenes)
Una bicicleta con sus correspondientes bolsas
Maqueta de un chalet de montaña (trabajo artesano). «La Geografía Universal», Reclus (17 volúmenes, en francés)
Una máquina de fotografiar Kodak
Un transistor de alta calidad
Un reloj de pulsera

Obras completas de Miguel de Cervantes
«La CNT en la Revolución española» (3 tomos)
Collar y brazaletes cristal esmaltado
Primer tomo de la Enciclopedia Anarquista, en español (2 ejemplares)
Una plancha marca Calor
Un reloj de pulsera
Obras completas de García Lorca
Un reloj de pulsera
Un transistor mediano
Obras completas de Quevedo
Un servicio para postres (porcelana de Limoges), 13 piezas
Un cuadro con la alegoría de la Confederación
Un reloj péndola pared
Busto de Unamuno en cristal filé
Cuadro con paisaje japonés bordado a mano
Transistor miniatura
Una hermosa muñeca.
Una péndola eléctrica
Un servicio de Whisky
Un barómetro (ejemplar extremadamente bonito)
2 000 sellos colecciones varias (filatelista)
«Guía medical del hogar», doctor Wander (3 volúmenes)
Una maleta de aseo (viaje)

Obras completas de Barret (3 vols.)
Una Manola (muy expresiva)
«Nacionalismo y cultura», Rudolf Rocker (2 ejemplares)
Pantallas sobre tronco de viña adornada con pájaros
Un cojín rojo y un perrito (trabajo a mano de calidad excelente)
«Historia del Primero de Mayo»
Dos arpilleras sobre tronco de pino
Un toro y un torero (trabajo artístico)
Doble candelabro sobre tronco de viña
Diversos pájaros montados en troncos de pino
Tapiz de centro de mesa
Dos ceniceros adornados con piña natural (madera)
Lote de libros compuesto por «Ensayos y conferencias» y «Las colectivizaciones»
Alegoría de la CNT repujada con cuero
Diversos brazaletes para mujer y pulseras de reloj
«La casa de los muertos» y «Humillados y ofendidos», Dostoiewsky
Una buena colección de libros diversos y otros objetos.
15 pañuelos alegóricos destinados para cada uno de los 15 primeros premios



Libros
ofrecidos
para
premios
de la
Tómbola

GRENOBLE : A Caterpillar, les travailleurs en lutte

(Suite de la page 1)

Nota : Le salaire mini actuel est de 1.050 F pour 40 h.

Organisation de la grève

Dès le début du conflit est apparu un différend entre le comité de grève et la CGT. Alors que la CGT écrivait dans un tract : « Nous ne sommes pas contre a priori » (en parlant du comité de grève), elle se rétracte aussitôt et déclare n'accepter que des ouvriers syndiqués proportionnellement à l'implantation de chaque syndicat dans l'usine. Ainsi le comité de grève se trouverait réduit à une intersyndicale.

Intersyndicale qui s'est d'ailleurs constituée, et devant l'irruption des ouvriers au sein de celle-ci, le vendredi 7 mai, un vote est organisé : Qui représente les ouvriers, l'intersyndicale ou le comité de grève ? La CGT mise trois fois en minorité, s'esquive en déclarant : « Vous n'êtes pas représentatif des travailleurs ».

La grande erreur des ouvriers du comité de grève a été de ne jamais poser le problème : Qui doit appliquer les décisions prises en assemblée générale ?

Le comité de grève n'étant pas cautionné officiellement par l'A.G., il n'a jamais pu fonctionner correctement, ce qui a bloqué toutes les décisions et il a pu ainsi échapper à tout contrôle des ouvriers.

Face au durcissement de la lutte, la Direction réagit

Vendredi 11 mai : le piquet de grève se durcit à l'usine d'Echirolles.

Lundi 14 : la Direction voyant la combativité des ouvriers s'accroître ferme la porte Sud. Tout le monde se regroupe à la porte Nord; le piquet est important (+ 100) et de nouveaux ouvriers se joignent à la lutte.

Les huissiers en présence des cadres relèvent des noms et photographient les ouvriers les plus combattifs. Les cadres constitués en piquets de défense, se tiennent en permanence aux entrées face aux piquets de grève. Bonnevie, chez des

relations industrielles, devant le piquet de grève, crie aux non grévistes arrivant en voitures : « Passez-leur dessus ».

La Direction embauche des travailleurs temporaires employés de manière illégale, puisqu'ils occupent les machines des grévistes; (ils jouent de plus le rôle de briseur de grève).

Le 18 mai la Direction envoie à chaque travailleur une lettre dans laquelle on peut lire entre autre :

« J'ai beaucoup réfléchi pour comprendre et analyser ce mouvement que personne n'attendait vraiment. La conclusion de tous ceux que j'ai consulté, sur ce sujet est unanime : c'est un conflit opportuniste et politique.

» Grève opportuniste, car il s'agit à un moment où Caterpillar n'a

pas de stock, a besoin de produire pour vendre, de profiter d'un moment favorable pour obtenir quelque chose d'énorme »...

Et suivant trois pages du même style auxquelles auront certainement participé les « consultés » : Bonnevie, les huissiers et Cie.

Le soutien

Face à une Direction de combat les grévistes aidés de comités de soutien (appelés par le comité de grève) informent la population et organisent des collectes. La CGT, sous prétexte que ces comités sont « incontrôlables » remet en question dans un communiqué à la presse locale (Dauphiné Libéré) l'appel lancé par le comité de grève aux comités de soutien. Au sein des

comités de soutien, deux positions se sont affrontées au sujet de leur constitution :

- les uns partisans de la constitution de comités de soutien sans l'avis du comité de grève (ayant ainsi l'espoir d'influencer les grévistes).
- Pour nous, les comités de soutien ne doivent être que l'émanation du comité de grève et contrôlé par lui.

En date du 22 mai, alors que les travailleurs terminent leur 4^e semaine de grève, la solidarité doit être plus active que jamais car la victoire à Caterpillar passe par un large soutien populaire. Des Grévistes de Caterpillar et des Membres des comités de soutien

Osar luchar, osar vencer

(Viene de la página 1)

prolongación de las actividades académicas hasta el día 30 son alternativas reales de lucha contra el Plan Suárez.

¿Qué significa control democrático de los departamentos cuando el precio de las matriculas aumenta; sin cesar?

¿Qué significa un contraplan elaborado democráticamente dentro de unas estructuras antidemocráticas y represivas, autoritarias, sin tocarlas en absoluto, y esto dentro y fuera de la Universidad, en toda la sociedad?

¿Se olvida acaso que el contenido que se transmite en las aulas es represivo y alienante, se olvida la función social de la Universidad? No se puede dejar de lado la dialéctica forma-contenido. Bajo formas democráticas se dan los contenidos más antidemocráticos y reaccionarios imaginables. No se puede retocar la fachada superestructural olvidándose «democráticamente» de la infraestructura económica.

¿Qué significa la prolongación de las actividades académicas? Solamente la aceptación de la continua-

ción durante dos semanas más de la educacón capitalista. No es aceptando lo dado como vamos a luchar contra el Plan Suárez, sino retomando como punto de apoyo todas las luchas llevadas contra la LGE desde su implantación.

Ante esta situación ¿cuáles son nuestras alternativas?

- Necesidad inmediata de asambleas.
- Creación de órganos que, agrupando a todos los estudiantes revolucionarios lleven a cabo las decisiones de la asamblea y garanticen su cumplimiento. En ningún momento su función será decisoria, sino meramente técnica. Todo el poder a la asamblea.
- Boicot a los exámenes. Para nosotros el boicot a los exámenes es un fin en sí mismo, al ser la concreción de todo el proceso de enseñanza y en la que se encuentran concentradas todas sus características alienantes y represivas. Es la única táctica que significaría un avance real en las

luchas universitarias contra la enseñanza burguesa y la sociedad clasista. Sin embargo, en la situación actual, ante la imposibilidad teórico-práctica de lanzar el boicot en su verdadero significado, adoptamos la actitud de utilizarlo como medio de presión y de lucha contra la implantación del Plan Suárez. Aun utilizado como medio no pierde su carácter de negación total de la enseñanza capitalista.

- Prolongación de nuestra estancia en las facultades, pero sin mantener las actividades académicas, montando seminarios de discusión, asambleas y cualquier medio de lucha contra el Plan Suárez

Boicot total a los exámenes en junio y en septiembre. ¡Abajo la Universidad burguesa! ¡Muera la educacón capitalista! ¡Viva el comunismo anarquista!

Estudiantes Libertarios de Cataluña
(Colectivos de Filosofía)

LOS LIBROS

Comenta Fernando Ferrer

Manuel Cruells:

«El 6 d'octubre a Catalunya»
«L'expedició a Mallorca»

La obra de M. Cruells referente a los sucesos de 1934, titulada: «El 6 d'octubre a Catalunya», enjuicia la diferencia entre ella y lo acaecido en la región astur. El autor lo es también de «L'expedició a Mallorca», y estudia y analiza los hechos con una objetividad no muy frecuente entre historiadores contemporáneos del acontecer político-social español desde la proclamación de la República del 31. Son tres los libros leídos de Cruells. Francamente es un autor que se hace agradable e interesante teniendo en cuenta, claro está, lo que hoy puede escribirse y leer aquí. Desmenuza la preparación del movimiento de Octubre en Barcelona por los hombres del gobierno de la Generalidad, a los que en conjunto hace responsables de lo que aquello fue: una revuelta política desde el Poder, mal gestada, y con una esperanza o confianza infantil de que influyera sobre el Poder central de Madrid.

Debemos recordar que lo de Barcelona difirió mucho de lo ocurrido en Asturias. Los asturianos formaron una verdadera Alianza Obrera, y los obreros de tendencia marxista, que eran allí mayoría, se lanzaron unidos a los confederados, mientras que en Cataluña, concebido aquello por los hombres entonces de la Generalidad para ayudar a que los partidos de izquierda-socialistas recuperaran el Poder, no tuvo, en

su preparación y objetivos nada de social.

Reconoce el autor que entonces en Cataluña no podía intentarse nada importante en el aspecto social sin contar con la C.N.T. Admite esto, aparte de que el 6 de octubre en Barcelona no tuvo ningún carácter social, como saliendo al paso de las censuras emitidas por algunos sectores contra los anarcosindicalistas por no haberse sumado a la revuelta. Estudia el por qué de esa actitud, la razona y justifica: el resentimiento por lo que contra sus tácticas de acción directa hicieron los socialistas una vez en el Poder, por una parte, y, por la otra, la única finalidad que perseguía un movimiento cuyos inicios huelguísticos eran llevados a la práctica por la misma fuerza pública al servicio del gobierno autónomo, que acudió a talleres y fábricas para sacar los obreros a la calle. Por otra parte, en algún pasaje del libro también nos alcanza su crítica, y, tal vez, no falta de razón.

Además de los libros citados, al que debemos añadir «Els Fets de Maig», sabemos que una editorial catalana había encargado a Manuel Cruells la redacción de una biografía de Salvador Seguí. Nada se ha visto hasta ahora aunque es probable que en ocasión de la Fiesta del Libro tengamos alguna buena sorpresa.

SACUDIR EL MARASMO

Contra la C.N.T. el enemigo arrecia. Todo un cúmulo de enemigos.

Los más «benévolos» tratan de ignorar la Confederación y hacen lo posible para que todo el mundo la ignore. Y por lo tanto nuestra sindical es la más histórica y realizadora de España.

Los más encarnizados nos atribuyen, alegremente, la responsabilidad de la pérdida de la guerra, la inoperancia de nuestro organismo, lo «ilusorio» de nuestros programas, el «abuso» de las Colectividades en España, y la culpabilidad de los terremotos habidos y por haber.

Quedan para referir: los solapados, los desdenosos, los envidiosos, los gangsterinos, aplicándose al derribo de la Confederación cada uno según la especialidad que le es propia.

Esta gente no se duerme, se aplica a desconfederar al Pueblo español sin reparar en esfuerzos.

Si no reaccionamos con energía, la casa no nos caerá encima, pero podría quedar deteriorada. Es una imagen.

Se cotiza y se acude a las reuniones, desde luego. O no se acude a las reuniones pero se aceptan los acuerdos y se cumple con los periódicos. Se contribuye a las suscripciones de vez en cuando, y se asiste a alguna concentración, o no se acude, pero se la ve con simpatía.

Ello es actuar, no se niega; pero no es militar en el sentido de estar en todo: en las ideaciones, en las sugerencias, en las iniciativas, en la puesta en práctica de lo que colectivamente se decida.

Se está bien en casa después de una jornada de trabajo agravada por engorros de autocar o de tranvía; se está bien en el regazo familiar, convenido. Pero en el Centro de la organización hay obra permanente, debe haber obra permanente, que a falta de un mayor concurso realizarán unos cuantos abnegados, siempre — o casi — los mismos. Ello constatado al paso de cada día, se llega a la conclusión de que el compañero que da algo de sí, pero que rehuye las car-

gas de los cargos, dimite en algo aunque ello no se refleje en su conciencia de compañero de toda la vida.

Nuestros enemigos, coincidentes, pueden perjudicarnos mucho. Pero nosotros, aunados y... desparezados, somos suficientes para deshacerles sus pútridas combinaciones. (EDITORIAL)

ESO... Y LO OTRO

AVISO IMPORTANTE DE ADMINISTRACION

Como sea que los «chorizos» que asaltaron nuestras oficinas entre los demás objetos se llevaron un bloque correspondiente a Librería, rogamos a los compañeros cuyos nombres pudieran constar en el citado bloque que no admitan al respecto otro contacto que el de esta Administración, la cual está regida por el compañero Roque Llop.

... Toda vez que los que roban con mayor facilidad estafan.

NUEVA TACTICA FASCISTA: EL ROBO DE LIBROS

BARCELONA. — «El Correo Catalán» del 26 de abril, publicó con el título citado la denuncia formulada por don José Rivera Pujol, director del Secretariado de Cooperación Interdiocesana, por la violación de los locales con robo de material de escritorio, impresos y libros. El denunciante estima en más de 200.000 pesetas los daños causados.

Los asaltantes han dejado varias cruces gamadas y la firma «Pens». Pero deben ser de la misma ideología que otros que años atrás cometieron atracos y robos en los locales de sociedades católicas, interrumpido conferencias y otras hazañas del mismo jaez, propias de algunas ramas de «Cruzados».

La libération intégrale de l'homme

Discours de G. Balkanski au Meeting du 1^{er} Mai à Paris

MOYENS DE COMMUNICATION PUISSANTS

Ainsi, chers camarades, face à ces puissants moyens de communication, de propagande orchestrée, de publicité si vaste, et de conditionnement prémédité des hommes, nous, avec nos faibles ressources matérielles, avec nos petits journaux souvent mensuels, rarement hebdomadaires et jamais quotidiens, avec nos meetings si réduits qui ne touchent et ne peuvent avoir la même audience, nous n'exerçons qu'une influence minime. Nous sommes impuissants même face à nos propres enfants qui, ensorcelés par la télévision, prennent un air de supériorité et non seulement ne se laissent pas convaincre par nous, mais souvent se moquent de nous.

Donc, notre tâche de révolutionnaires est beaucoup plus compliquée, plus complexe qu'autrefois; notre tâche d'éducateurs devient tellement vaste que nous nous sentons insuffisamment préparés pour l'accomplir efficacement.

Sur le plan des revendications il ne suffit plus de mettre en avant la demande de réduction de la journée de travail ni l'augmentation de salaires, car à quoi bon disposer de plus d'heures de repos si les travailleurs abrutis par le conditionnement, ne savent pas utilement profiter de leurs loisirs, s'ils ne trouvent des divertissements que dans le tiércé ou dans l'alcool ?

L'alcoolisme au sein de la classe ouvrière s'aggrave aussi bien dans les pays d'un niveau matériel élevé comme la Suède par exemple — que dans un pays socialiste avec un standing très bas, comme l'Union Soviétique.

Ces mêmes phénomènes caractérisent les deux mondes : l'engouement pour les sports compétitifs et les différents jeux et pour la loterie nationale officiellement encouragée, celle-là comme l'alcoolisme, car ils alimentent, par les gros bénéfices qu'elles procurent, le budget de l'Etat.

Nous, révolutionnaires et militants libertaires, nous avons aujourd'hui une tâche à accomplir beaucoup plus vaste que celle d'exhorter les masses travailleuses pour les revendications strictement matérielles. Nous devons lutter contre le condition-

nement des hommes, et dans ce sens, combien révolutionnaire et radicale fut la réclamation des employés de la Radio et de la Télévision au cours des événements de mai 1968 demandant l'autonomie et l'autogestion de cet office culturel foncièrement social ! Nous devons contribuer en même temps, à la rééducation, à l'élévation de la culture générale des travailleurs pour les rendre plus capables d'effectuer la transformation sociale, plus dignes de vivre dans un monde véritablement socialiste et de jouir d'une vie sociale et culturelle de loin supérieure à celle que nous vivons aujourd'hui, même dans les pays ayant un niveau matériel très élevé.

Il ne s'agit plus de conquêtes seulement matérielles, il ne s'agit plus de la suppression de l'exploitation et de l'oppression seulement, il est question de la libération totale, intégrale, de l'ouvrier et de l'homme en général, qui doit commencer dès aujourd'hui.

ENTRE NOUS

Nous sommes ici entre nous dans un milieu idéologiquement fraternel. Il faut analyser la situation avec une plus grande objectivité, poser et envisager les problèmes avec plus de sincérité. Ainsi notre cause n'a qu'à gagner.

Il ne faut plus nous satisfaire d'une attitude nettement négative et critique vis-à-vis de nos ennemis de classe; il faut savoir chercher et trouver nos propres faiblesses, il faut procéder avec courage à une autocritique qui nous permettrait de nous élever à la hauteur de la mission que nous nous sommes donnée et qui nous incombe historiquement dans la crise profonde que le monde contemporain traverse, à la veille de la naissance d'un monde nouveau qui, quoiqu'il en soit, adviendra.

Ainsi, nous aurons plus de raison, pour crier face aux facteurs qui entravent l'inévitable progrès social.

A bas l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme ! A bas toutes les répressions des structures sociales et politiques de l'Etat ! Vive l'autogestion ouvrière, sociale et économique, et internationale ! Vive le communisme libertaire !

Discos

En nuestros años mozos el ir por anarquista implicaba autosujeción a una probidad loable. Rechazar el alcohol, el tabaco, la prostitución y el no jugarse el dinero, eran condiciones precisas. Quién fuese incapaz de dominio sobre sí mismo, lo sería también para eludir dominios ajenos. Había verdad, en ello.

Hoy se puede ser revolucionario sin revolucionar previamente la conducta. Se puede ser adelantado, y depravado. ¿Hay verdad, en esto? Lo lamentaríamos.

Aparte el beneficio moral que proporciona ser abstemio, está la reserva física que uno consigue para sus días largos. El infrascrito ha podido constatarlo, recientemente, sobre su piel setentona.

Nos produce escalofrío pensar en amigos de la libertad envueltos en humos de tabaco y en las imágenes repugnantes de un Hitler y un Franco... libres de vicios de consuetud, incluso — dicen — parcos en gustos afrodisiacos. Unos, futuristas generosos, y sin embargo diletos ante un cigarrillo, una copa, un tute. Otros, malvados sin entraña, y por extrañeza sobrios.

Hitler, el monstruo que ha baido la marca en el horrible deporte del genocidio, era, inclusive, vegetariano...

Menguis, a veces no comprende.

Pero considera hermosa la conducta acrisolada de los hombres libres, o que aspiren a serlo.

DISCOBOLO

(El «disco» anterior apareció roto. Que el buen sentido del lector lo recomponga, o que lo arroje a los desperdicios. — D.)

LA JOVEN

¿La juventud europea se preocupa del futuro? Este es el tema de un debate en la asamblea mundial de la juventud. Según el informe publicado en «Way Forum» núm. 71, 1969 unos son pesimistas, otros prudentes con visos más políticos que sociales. «Los demás analizan los próximos años con gran fe y entusiasmo. Para ellos Europa inicia una nueva etapa; dicen que en vez de viejo es un continente joven y que con su voluntad de luchar, las nuevas técnicas y su decisión, el futuro es suyo... Si se cumplen sus previsiones y la juventud europea les ayuda, el futuro es no sólo suyo sino de la juventud mundial.»

Esta es la conclusión del debate relatado en «Way Forum» acerca del problema vital, formulado de este modo: «¿Cómo piensa la juventud europea, ¿qué será su continente en próximo decenio? Yo he pensado en este tema hace cuatro decenios antes. He aquí el texto, siempre actual, tal como lo he concebido y escrito en 1931 :

Se oye hablar frecuentemente de la «vieja Europa». Algunos pronuncian estas palabras con una compasión irónica; otros, con la tristeza de los recuerdos gloriosos; en los demás continentes, un número muy grande habla de Europa con el orgullo del nuevo vástago o con el desdén de la antigua sabiduría o bien rechinando los dientes por la esclavitud colonial. Si los demás continentes pueden ser abarcados en los límites geográficos y éticos, encuadrados en su civilización, su moral y su psicología específicas, Europa no se deja caracterizar según las reglas del perfecto naturalista, que sabe clasificar una planta o leer en las capas geológicas.

Europa no es tampoco una noción geográfica con contornos definitivos. Inmensa península del Asia, ha sido en otro tiempo la arena ensangrentada por las migraciones, el crisol en el que se han derretido, en algunas «razas», las innumerables poblaciones del Oriente, atraídas por los mirajes del Mediterráneo o por las nieblas nórdicas. En una época en que la China cultivaba la filosofía budista y la pintura sobre la seda, en que la Biblia divulgaba las palabras de los profetas, en que las pirámides se alzaban a la orilla del Sahara, el Occidente se quedaba en la oscuridad, con sus selvas llenas de fieras, con sus pantanos y sus desiertos, con sus hombres metidos en piel de oso, que andaban tanteando en las cavernas, deambulando por los campos, para refugiarse después en las cumbres de las montañas.

La historia de Europa, en los tres últimos milenios es la más patética de todas. Es ella tan febril, tan ardientemente mezclada — con erupciones que abrasan los horizontes y trastornos que repercuten hasta en el corazón de la tierra — que se nos aparece como un gigantesco torbellino en el cual se encuentran prisioneras todas las aguas del planeta. Si existe un centro de la historia humana no puede hallarse sino en Europa, la cual es la obra de los demás continentes como el fruto es la síntesis del árbol. Todas las culturas y religiones,

todas las energías éticas y étnicas, todas las catástrofes bélicas y las expansiones espirituales, han fecundado a Europa, generación tras generación, pueblo tras pueblo, Estado tras Estado... A su vez, Europa ha creado formas sociales, culturales, políticas, técnicas — que han crecido sobre los primeros fundamentos paganos o bárbaros, recubriéndolos de tal suerte que, en nuestros días es una sorpresa para los arqueólogos descubrir, debajo de esas formas «nuevas», los vestigios del Egipto, de la India, del Irán, de la Judea y hasta de América. Bajo los sillares del templo griego encontramos cimientos africanos; la catedral cristiana se ha prestigiado merced a la creencia sináitica; la flota inglesa no apareció sino ante las llamadas de la lozania tropical, las matemáticas de Poincaré son tributarias de la astrología caldea; la filosofía de Schopenhauer es un reflejo del budismo; Napoleón ha sido un émulo de Tamerlán...

La originalidad de Europa consiste, ante todo, en sus facultades de absorción y de transformación de los valores humanos, ya sean creadores o negativos. Amasada por las manos de todos los forjadores y de todos los conquistadores, ella ha heredado las virtudes y los defectos de los mismos, los cuales han sido incesantemente propulsados. Los grandes caminos del mundo encontraron el punto que han de cruzarlo, sucesivamente, en diferentes regiones de Europa, Atenas, Roma, Constantinopla, Córdoba, Viena, Kiev, París, Londres... Algunas civilizaciones y culturas se desarrollaron en el seno mismo del continente europeo, en un flujo y reflujo más rápido, más intenso y más próspero. Los que lloraban sobre las ruinas de un mundo eran, sin saberlo, los anunciadores de un mundo nuevo. La cadena del progreso se extendía por encima de los abismos, de una cima a otra.

El bien y el mal, Europa los ha acogido de todas partes y los ha devuelto al decuplo. Por ella, los impulsos inconscientes reconocieron su dirección y su objeto; — necesidades artificiales han devenido necesidades planetarias, una vez satisfechas por la técnica europea y han sido con frecuencia impuestas por la espada.

En efecto, porque es una síntesis de todos los continentes, Europa ha repetido sus gestos de violencia, sus palabras mágicas, sus epopeyas grandiosas. El todo, en una medida más amplia y con una tenacidad más lúcida. A la formidable invasión de los persas, los antiguos griegos han respondido con la fiera resistencia de la fortaleza en que habitaban la lógica y la belleza. El imperialismo rudimentario y salvaje de los mongoles se ha estrellado contra la muralla móvil de las legiones romanas, cuyo imperialismo, en nuestros días, está disfrazado con otras máscaras políticas.

El imperialismo — político, económico, religioso, cultural — constituye la característica dominante de Europa. Hemos dicho que Europa no es tampoco una noción geográfica. No nos es posible

evocar la isla británica sin verla ligada a sus colonias dispersas en todas las latitudes; he ahí el primado del tráfico. La Rusia soviética ha proclamado el primado del trabajo, más exactamente, del Estado totalitario. Coudenhove-Kalergi, obsesionado por heregias políticas, predica por la unidad de Europa sin Inglaterra y Rusia, las cuales formarían otros bloques de intereses políticos, pero la Rusia europea se extiende por la Siberia hasta el Océano Pacífico: su revolución repercute hasta en las pagodas chinas y en las repúblicas sudamericanas. ¿Se cree poder levantar un dique político duradero contra el imperialismo mercantil o contra el imperialismo proletario? Los Estados Unidos de América del Norte son los hijos enriquecidos de Europa; allá es el panamericanismo técnico y financiero el que se eleva. Las naciones que se despiertan en las Indias o en Egipto, en Asia Menor o en China, son ahora discípulas de las naciones europeas. Háblase, pues, del panislamismo, de la unión panasiática, después de haberse proclamado (en diversas formas) el pangermanismo y el paneslavismo... Hoy, más que nunca, se habla de Paneuropa o, por lo menos, de la Federación europea.

¿Qué prueban todos esos «panismos» levantados unos contra otros? Ellos nos convencen de que la ley que rige los destinos del mundo es la de la unidad. La tendencia hacia la unidad es, en la vida de los pueblos, análoga a la tendencia biológica del crecimiento ilimitado. La naturaleza tiene cadenas para refrenar a sus monstruos. Ella hace desaparecer a los plesiosauros catastróficos, pero favorece la multiplicación de los seres que aportan el equilibrio en la lucha por la existencia.

El imperialismo político es sinónimo de gigantomanía. La historia nos enseña que todos los imperialismos han perecido por haber querido sobrepasar los límites impuestos por su crecimiento natural. De gigantomanía ha muerto el imperio romano, minado por los pueblos esclavos de la Roma orgullosa. La gigantomanía ha desmembrado al imperialismo católico, por el hecho de haberse transformado el espíritu cristiano en iglesia opresora. Las grandes potencias que oprimen las individualidades nacionales, étnicas, religiosas, etc., están condenadas a tener la misma suerte. El imperialismo bancario y técnico de América del Norte. La Revolución francesa, que también ha llegado a ser imperialista desde 1789 a 1848 y 1914, recibió la contraacción de la Revolución rusa de 1905 y 1917. Después del romanticismo de la fórmula «libertad, igualdad y fraternidad», he aquí la consigna inexorable de la lucha de clases. En lo que concierne al imperialismo fascista, fue derribado en Italia y otros países, de la misma manera que el pangermanismo, cuando éste llegó a la fase monstruosa de la gigantomanía nazista. Hoy día otras cabezas brotan de la hidra nazifascista.

Insistimos sobre la palabra *imperialismo*. Las tendencias a la unidad (salvo dos o tres excepciones) han sido sostenidas hasta hoy por los mismos medios por la fuerza en el dominio social, poli-

tico y económico; por la intolerancia en el dominio ético, religioso y cultural. El imperialismo no llegará a ser verdadero internacionalismo sino en el momento en que sus armas sean las del amor y de la libertad. Hasta entonces, todos los imperialismos — tanto económicos como revolucionarios — serán sanguinarios y perecerán antes del triunfo supremo.

Europa es una confusión de ten-

por
Eugen RELGIS

dencias: un infierno de errores, un paraíso de perfecciones. Ella abarca todos los ideales, pero corroidos por las mentiras de la tradición, paralizados por el absolutismo de los dogmas. Europa sufre las molestias de la gestación, que influye sobre los demás continentes, pero de ese trabajo saldrán también victorias definitivas. Ella será «una armonía de los contrarios», cuando haya reconocido su misión. La unidad europea, los Estados Unidos de Europa, más exactamente: la Federación europea de los pueblos europeos — si no es exclusivista — no provocará el bloque antagónico de Asia o de América. Ella tenderá el doble puente, sobre el Pacífico y el Atlántico, mediante el panhumanismo, el único «pan» que puede ser aceptado como una ley natural de la especie humana y como un mandamiento de la conciencia individual.

Europa está hoy en una encrucijada. La antigua Asia de Buda y de Confucio, le da un ejemplo de sabiduría. América la tienta con sus riquezas. Europa tiene que ser una síntesis del espíritu y de la materia. No ha conocido aún el equilibrio, la medida regeneradora. Se derrumbó de un extremo a otro. Tagore y Gandhi le enviaron la advertencia de la no-violencia y del alma que se une con las almas del mundo mediante la fe y el amor. Edison y Einstein le han aportado las maravillas de la ciencia y de la técnica que multiplican al infinito por los renunciamientos del espíritu, ha sido galvanizada por el militarismo japonés y por la China revolucionaria. América hallase amenazada por el cáncer del maquinismo.

¿Sabrá Europa espiritualizar la materia?, ¿dar un alma a la máquina e inteligencia clarividente a los instintos?, ¿conservar a la vez la razón y la fe creadora?, ¿humanizar a los pueblos e individualizar al hombre?, ¿romper las vallas artificiales de las naciones y de las clases?, y ¿edificar las ciudades del trabajo y los templos de la ciencia con las puertas abiertas a todos aquéllos que están dispuestos a ilustrarse y superarse?

Ciertas señales anuncian que la joven Europa llegará al equilibrio del dualismo. El dualismo universal ha de servirle como modelo incommovible. Europa entraña en sí las semillas fructíferas del porvenir. Los cuatro vientos del mundo traen hacia ella los efluvios de todas las aspiraciones. Los órganos de la unidad plane-

EUROPA

taria existen, palpitan — esperando su condicionamiento en una suprema y armoniosa realidad. Algunos de estos órganos tienen todavía nombres falsos, porque también su contenido ha sido falseado por los intereses de las potencias políticas temporarias.

El imperialismo se llamará pronto internacionalismo;

el nacionalismo egocéntrico se llamará patriotismo cultural;

el capitalismo rapaz se transformará en cooperación, en ayuda mutua;

la guerra entre los Estados dejará lugar a la libre concurrencia del trabajo manual e intelectual;

la guerra de clases será eliminada por el individualismo creador;

la revolución volverá a ser la evolución;

el método opresivo regional (en el cuadro de una nación, de un partido) cederá a la ley universal de la interdependencia;

los bloques agresivos de los Estados, las ligas militarizadas de las naciones serán absorbidas por una Unión de todos los pueblos libres;

cuando la Justicia haya hecho callar la voz del cañón;

cuando el Amor haya reemplazado a la ciega sed de poderío de los gobernantes, a la mezquina envidia de las minorías parasitarias y al odio infiltrado en los corazones por los malos pastores de las multitudes.

**

Las intuiciones budistas, las profecías bíblicas, los impulsos cristianos, están hoy confirmados por la lógica, la técnica y la ciencia. Hoy, en el follaje susurrante de los siglos, separamos descubrir los brotes de la verdad. Tenemos a mano la herencia de todas las civilizaciones, de las victorias artísticas y espirituales: ella espera en almas atormentadas por los instintos, en conciencias veladas todavía por la intolerancia y las supersticiones.

El europeo es, ante todo, universalista porque es un producto de todas las razas. Ser universalista significa, al mismo tiempo, ser individualista. El nacionalismo que hace estragos en Europa

es una forma errónea del individualismo localizado y restrictivo, que cree posible desconocer o falsificar sus innumerables ligazones con las demás naciones. El europeo ha confundido con demasiada frecuencia el mal con el bien, la fealdad con la belleza, la mentira con la verdad...

**

Hoy, después del rojo diluvio de la guerra mundial, las aguas comienzan a separarse y la luz se desprende de las tinieblas. El europeo sabe y siente que no puede ser ya el hombre de las cavernas, el hombre de las invasiones, el bárbaro de los arsenales ni el esclavo del dinero.

Con el corazón en la mano, se ofrece a sus semejantes, reconociéndolos tanto en su propio hogar como en los demás continentes. Pues, si es un gran deudor, el europeo sabe dar también. Es un misionero, pero también un neófito en la vida del mundo. Por eso es que el europeo no envejecerá. Europa continuará siendo joven, porque ella, en verdad, es un

fruto siempre renovado en el árbol inagotable de la humanidad...

**

Y, especialmente, en los países en que la ignorancia es muy poderosa, donde el homicidio es la respuesta furibunda a la palabra de paz; particularmente en los países de Europa donde el europeísmo no se halla reconocido aún, por sus valores permanentes, como una etapa hacia la unidad mundial de los espíritus libres y de los pueblos desligados de las cadenas de tantas dictaduras, tenemos el deber de afirmar nuestra fe inquebrantable y declarar:

— Queremos ser europeos, porque esa es nuestra misión, vale decir: para superarnos y quebrantar las fronteras artificiales entre los individuos, entre las categorías sociales, políticas, étnicas y nacionales. Queremos ser «buenos Europeos» — por el trabajo, por el pensamiento, por la fe — porque sólo así cumpliremos con nuestro destino de hijos de la Tierra y de hermanos del Hombre en todas partes y por siempre.

Con el título «Europa se aleja», el semanario económico «Cambio 16» ha publicado en su número 74 unas consideraciones que, transmitidas por la Oficina de Prensa Euzkadi, reproducimos aquí.

EN TORNO AL DESARROLLO ECONOMICO ESPAÑOL

Una nota discordante y antitriunfalista

Posición optimista

Si, efectivamente, las hipótesis abundan cuando la investigación escasea. El profesor americano W.W. Rostow se ha lucido de lo lindo, hace unos días, al piropear tan improvisada y frívolamente al llamado «milagro español». «El desfase entre España y Europa occidental va rápidamente haciéndose cada vez más pequeño», ha venido a decirnos el economista de

los «halcones» americanos. Palabras triunfalistas, felicitaciones, grandes halagos y... pocas cifras para argumentar... Pero entre los aguafiestas de esa euforia oficial, los escépticos y los pesimistas de turno, no ha germinado, al parecer, la tan cacareada creencia de que, por fin, «al cabo de dos siglos de perder todos los trenes», España va a aproximarse a la vecina y lejana Europa.

cional y del desarrollo económico del cangrejo. El despegue europeo que siguió al fin de la segunda guerra mundial acentuó las distancias con España y elevó los Pirineos económicos, ya que los políticos son harina de otro costal. Afortunada-

mente la marcha del cangrejo hacia atrás se ha transformado últimamente en la de la tortuga. Y ahí está ella intentando, con todo su triunfalismo a cuestas, abrirse camino entre los Pirineos.

La diferencia entre España y Europa aumenta

Si se hubieran superado las distancias que antes de la guerra civil separaban a la economía española de las de los otros países más desarrollados, si cabría considerar como un hecho meritorio la constatación que hizo la OCDE — tantas veces reproducida — de que la tasa de crecimiento de la renta nacional (RN) durante la primera parte de la década del 60 ha superado la de otros países miembros de este

organismo con la sola excepción del Japón. Si comparamos la evolución en términos reales del producto nacional bruto per cápita en España con la de los países europeos más representativos, nos encontramos con la desagradable sorpresa de que las diferencias tanto absolutas como relativas que los separaban en la primera mitad de los años 30 se han ampliado considerablemente.»

Investigaciones

En un sincero y escrupuloso intento de sustituir la hipótesis por la investigación, nuestro experto estadístico, José Manuel Naredo, ha confeccionado minuciosamente unos cuadros para, como diría el castizo, «tapar la boca» al profesor texano. «Sin grandes pretensiones, y con todas las reservas que merecen las pequeñas mentiras, las grandes mentiras y las estadísticas», las cifras oficiales españolas y las europeas — señala el autor — no permiten hacer afirmaciones triunfalistas sobre el acortamiento de distancias entre España y Europa occidental.

Muy al contrario, Europa se va alejando de España tanto en términos absolutos, como en términos relativos. Las diferencias absolutas entre el PNB (Producto nacional bruto) per cápita español y el de los países europeos son cada vez mayores. «Las diferencias relativas actuales son aún más grandes que las de antes de la guerra civil.»

Según las cifras estudiadas, «el auge económico de los años sesenta

no sería más que un esfuerzo tardío de recuperación de los niveles relativos de crecimiento que el país había alcanzado ya en la primera mitad de los años treinta. Después de los años de la guerra civil, España disfrutó de la soledad interna-

UN RUEGO A COMPAÑEROS Y ENTIDADES CENETISTAS

Con extensión a las individualidades anarquistas de habla castellana.

En vida del compañero Rodolfo Rocker recibí de este apreciado compañero un ejemplar de su libro «The Six», que como el título indica, está escrito en inglés. En la carta explicativa del envío Rocker manifestaba su anhelo de que «The Six» fuera traducido al español para ser publicado en este idioma.

Mi respuesta, naturalmente, fue favorable en el sentido de que intentaríamos hallar un buen traductor y seguidamente ver la manera de conseguir la edición propuesta.

Verificadas unas gestiones hubimos

de fracasar en la versión de «The Six», con la agravante de que en el intervalo el querido Rocker dejara de existir, quedando en suspenso el proyecto y en mi poder el libro, como una especie de cargo de conciencia.

Teniéndolo una vez más en manos, me ha venido la idea de reemprender el proyecto caro al amigo Rodolfo: La edición del «The Six» en idioma castellano, la cual, además de enriquecer la literatura anarquista en nuestro idioma, no dejaría de ser homenaje a uno de nuestros más sabios y abnegados compañeros. El libro en cuestión comenta las figuras simbólicas de Don Quijote, Hamlet,

Don Juan y tres más, y dada la experta mano de Rocker cabe considerar que se trata de una obra maestra. Y vaya, al fin, la concreción del ruego:

¿Nos encontraríamos suficientes compañeros para emprender la edición de «Los Seis», en las condiciones de buena presentación que su autor requería? Traductor calificado hoy nos sería dable obtenerlo. Se trata entonces de obtener la base primordial de la empresa: compañeros u organismos suficientes para, responsablemente, empujarla. Con el bien entendido de que «The Six» en formato se equivale a un volumen de bolsillo.

Queda, para el efecto, a disposición de los compañeros:

Juan FERRER

COMUNICADOS

CASO SERGIO ARDAU

Participamos que se ha podido contener su expulsión, con garantía de cinco años para residir en este país.

F. L. DE PARIS

Recordamos a todos que el segundo domingo de junio, día 10, celebraremos, como de costumbre, nuestra asamblea mensual ordinaria.

Ya tenemos el Orden del Día para el próximo Pleno Ordinario de la Zona, cuyos puntos a estudiar y razonar son bastante extensos.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Asamblea para el día 10 del próximo mes de junio. Lugar y hora acostumbrados.

F. L. DE SAINT DENIS

Asamblea para el día 10 de junio en el lugar y hora de costumbre. En el or-

den del día: Los dos plenos (regional y general) en perspectiva.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. pone en conocimiento de todos sus afiliados que la próxima asamblea tendrá lugar el sábado día 9 de junio a las 15 horas en el local social, 9, rue Duchalmeau.

JIRA REGIONAL

Para el 10 de junio, las FF. LL. del Núcleo Haute Garonne-Gers, organizan una JIRA al lago de Lectoure, lago pintoresco por sus valles verdes, arboledas florecientes, tanto en su natural como artificiales que son un encanto admirarlas y sentir sus perfumes olorosos; donde no faltan, tampoco, toda clase de atracciones dentro del agua como fuera para niños y mayores para pasar una tarde agradable, divertida y sobre todo, dentro de un ambiente confederal y li-

bertario entre amigos y compañeros. Habrá, igualmente guitarras y otros instrumentos de música para todos los gustos.

Por parte de las FF. LL. de Balma, Portet, Seysses y Blagnac, nos comunican que organizan un car.

Para inscribirse, dirigirse a 4, rue de Belfort, Secretaria de C. y Propaganda del S.I. y de la C. de Relaciones del Núcleo.

GRAN CONFERENCIA PUBLICA

Pilar GRASGEL, Directora pedagógica, disertará en nuestro Centro, 33, rue des Vignoles, el 9 de junio a las 17 horas, sobre:

«Colonias infantiles, internas y externas. Ventajas e inconvenientes de unas y otras.»

NUCLEO DE PROVENZA

Comunicamos a las FF. LL., compañeros afiliados al Núcleo y simpatizantes que con fecha del 24 de Junio 1973, iniciamos nuestras actividades de vera-

no con una JIRA al magnífico lugar de «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon (Vaucluse).

Ya pueden las FF. LL. organizar los autocares para que ella sea un éxito como las precedentes.

REGIONAL CATALANA - C.N.T.

Agrupación de París

Convoca a asamblea para el sábado 16 de junio bajo el siguiente orden del día: 1º Situación de la Agrupación. 2º Situación de «Terra Lliure» y sugerencias. 3º Lectura de circulares de la C. de R. 4º Orden del día para un probable Pleno de Agrupaciones; y 5º Examen de las relaciones con el exterior.

Es importante la asistencia de todos, afiliados y simpatizantes.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Aparecido el nº 10, con material informativo e ideológico variado. Se envía gratis a quien lo pida. Dirección: 33, rue des Vignoles, 75020-París.

JIRA EN SAINT FERREOL

El Núcleo del Tarn organiza para el domingo 1º de Julio, una Jira en el magnífico lago de Saint-Ferreol. A la misma invitamos cordialmente todos los compañeros y simpatizantes que deseen pasar un día de campo y de compañerismo.

La concentración tendrá lugar donde principia el embalse en los alrededores del riachuelo que llega del Lampi.

NUCLEO RHONE-LOIRE

GRAN JIRA ESTIVAL

Esta Comisión de Relaciones, recogiendo el deseo de muchos compañeros, al objeto de pasar una bella jornada de asueto y confraternización en plena naturaleza, invita a todos los compañeros y sus familiares del Núcleo, y a quienes de otras partes quieran también acudir, a la Jira que tendrá lugar en fecha 24 del actual mes de junio, en un lugar tan pintoresco como lo es PONCINS (en departamento del Loire). Hay agua, sombras, campo de deportes; todo lo que puede hacer agradable una estancia placentera fuera de la rutina y preocupaciones cotidianas. Será aconsejable que los compañeros hagan lo posible para que asistan familiares, amistades, y muchachada, a fin de dar mayor animación a la jornada.

PARIS:

PRO CENTRO CONFEDERAL

Suma anterior: 54.348,97 F.

Berthe et Jacques, 10; F. L. de Drancy, 40; Hernaiz, Colombes, 10; Jiménez, Sao Paulo (Brasil), 50; A. Soto, St-Denis, 10; Juan Bassa Ferrer, Sarthe, 10; Tres Jotas y Ramón, id, 20; José Arcal, Thiais, 6; T. M., id, 5; Casals, Combs-la-Ville, 10; Villanueva, id, 20; Mejias, id, 10; Vicente Suárez, París, 10; Manuel Vidal, id, 10; Alejo Vázquez, id, 10; García Gómez, id, 20; José Orto-la, id, 20; Conrado Lajusticia, id, 10; Aurelio Hurtado, id, 15; Helenio Capella, id, 24; Alejo Vázquez, id, 10; Antonio Martínez, id, 10; José Rueda, Houilles-Argenteuil, 10; Francisco Giné, id, 10; Federico Marín, id, 10; Máximo Andreu, id, 10; Aquilino Fernández, París, 10; Llop, id, 11; Riba de Bagneres de Bigorre, 10; Lajusticia, 10; Miguel Francisco, Bondy, 50; Ignacio Azcona, Nemours, 10; Canillas, Lamotte, 30; Gregorio Ibáñez, París, 20; XXX, id, 10; Benítez, 10; José Arcal, Thiais, 9 F.

Suma y sigue: 54.908,97 francos.

PRO COMBAT SYNDICALISTE

Saldo anterior: 13.365,09 F.

F. Local de Drancy, 40; Hurtad, A., París, 15; Menéndez, Dreux, 10; Ramos Anselmo, Ivry, 10; Suárez, Rengy, 10; Rodríguez, St-Denis, 16; Manuel Salas, Carpentras, 25; XXX, Orléans, 15; Ibáñez, Gregorio, París, 20; Riambau, id, 10; Antonio López, Marignanne, 10; Capdevila, Beaucaire, 10; C. Nortés, Bordeaux, 5; García R., México (por conducto de «Espoir»), 30; Federación Local de Houilles-Argenteuil: Eusebio Sáez, 10; C. Bascompte, 10; Félix Vila, 5; Herminio Valero, 10; J. Delfín Sánchez, 10; Francisco Giné, 10; Federico Marín, 10 francos.

Suma y sigue: 13.656,09 F.

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio (Comité Nacional - Bordeaux)

Persistiendo en la ignominia

Todas las gestiones y esfuerzos emprendidos, tanto en el interior como en el exilio, para conseguir que a los mutilados e inválidos del Ejército de la República residentes en España se les reconocieran los mismos derechos que a los denominados «caballeros mutilados» (los heridos de guerra del ejército franquista), han fracasado rotundamente. El Gobierno español ha desestimado todas las razones que le han sido avanzadas — legales, humanitarias y hasta de «caridad cristiana» —, manteniéndose firme defensor de un principio que para él no admite discusión. Los mutilados e inválidos republicanos fueron y siguen siendo los **enemigos** a quienes sólo se puede conceder un privilegio: **el de humillarles**.

Los mutilados e inválidos republicanos en España han desarrollado múltiples actividades para dar a conocer sus objetivos y defender sus derechos, derechos que indiscutiblemente tienen ya que lucharon para defender a su país, España. Estadistas, eclesiásticos, funcionarios de alto nivel, periodistas y representantes de profesiones liberales y diversas personalidades, compartieron y comprendieron sus razones y se dispusieron — con las limitaciones impuestas por el régimen — a defenderlas. De nada sirvió tal aporte, porque el Estado español y sus procuradores adictos, por encima de todo razonamiento, mantienen enhiesta la bandera de la venganza. Una vez más con indignación y tristeza, nuestros hermanos de lucha y de sufrimientos han de constatar, para vergüenza de los detentadores del poder, que son los únicos mutilados e inválidos en el mundo que no perciben las pensiones como heridos de guerra y a quienes se prohíbe sus legítimos derechos.

Desde el exilio los representantes de los mutilados e inválidos del Ejército Republicano, han intentado despertar el interés y los sentimientos de quienes podían interceder en su favor. Se ha expuesto la injusticia ante varias instancias internacionales (Naciones Unidas, Unesco, Parlamento Europeo, Oficina Internacional del Trabajo, Gobiernos y Embajadas, Organizaciones políticas y sindicales, personalidades, etc., etc.), reclamando de unos y otros la debida intervención cerca del Gobierno Español y el planteamiento de tal injusticia en el ámbito de los organismos internacionales competentes. Los resultados, que no queremos comentar en su detalle, también han sido totalmente negativos; a pesar de todo tenemos el deber y la satisfacción de señalar que hemos recibido varias respuestas apoyando nuestra acción, solidarizándose con nosotros y con los mutilados e inválidos de España.

La triste realidad es la de que **persiste la ignominia**: Los mutilados e inválidos republicanos de España, ciudadanos de un país a quienes la «ley» (?) les somete a todas las obligaciones, sin concederles ningún derecho, no gozan ni podrán gozar de los beneficios más elementales y continuarán sufriendo una discriminación que denigra a quienes la imponen.

El Estado español no quiere concederles la pensión que en derecho les pertenece, se niega a abrirles las puertas de la readaptación y a otorgarles los beneficios que les permitirían atender las múltiples necesidades de su hogar. Establece para ellos una **discriminación** que les condena a las peores **privaciones** y que les transforma en ciudadanos de **última clase**, considerados ayer como hoy, como **enemi-**

gos a los que continúa combatiendo con las armas que dieron el triunfo al **deshonor** y la **ignominia**.

Las múltiples gestiones realizadas por los mutilados e inválidos del interior, que obtuvieron la firma y el apoyo de un número importante de Procuradores Familiares, culminaron hace unos meses en la presentación ante las Cortes de un Proyecto de Ley en el que, entre otras muchas enmiendas, figuraba la de que se concedieran a los combatientes republicanos los mismos derechos que perciben o pudieran percibir los denominados «caballeros mutilados». Si alguien depositó alguna confianza en esta gestión, el Gobierno español se ha encargado de enterrar sus ilusiones.

A fines del pasado mes de abril, el franquismo, retrógrado y opuesto a toda concesión ha ganado la partida, retirando de las Cortes el Proyecto de Ley de Mutilados. Se razona diciendo, entre otras cosas, que su discusión, podría «**redundar en la moral del Ejército**» pero la conclusión verídica, la única que merece ser retenida, es la de que el Gobierno franquista y sus ultra-reaccionarios han impuesto una vez más la línea que consiste en mantener la injusticia y el criterio de que quienes combatieron por la República han de pagar, hasta la muerte, un «crimen» que sólo les da derecho al desprecio, a la discriminación y a ser puestos al margen de una sociedad en la que triunfa en permanencia la más espantosa iniquidad.

La Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio, reafirma una vez más su sincero y desinteresado apoyo en favor de aquellos que en el interior reclaman unos derechos que estiman inherentes a su calidad de ciudadanos y de mutilados e inválidos de guerra, y expresa al mismo tiempo su repudio total para un Gobierno español que, nacido del fascismo, sigue aplicando la injusticia como norma y privando de libertad a todo un pueblo.

La Liga de Mutilados en el Exilio dirige un nuevo llamamiento a las instituciones nacionales e internacionales, a los partidos y organizaciones, a los hombres que se reclaman de sentimientos democráticos para que nos aporten su ayuda, denunciando públicamente la injusticia de que son víctimas nuestros compatriotas en España, poniendo al mismo tiempo de relieve la degradante actitud del régimen que impera en nuestro país.

El Comité Nacional

Bordeaux, mayo de 1973.

Los conflictos ahora mismo

(Viene de la página 8)

subido el sueldo a los secretas. Poca cosa, 7.000 pesetas al mes.

Se dice que han echado a suertes entre toda la plantilla para ver quien se deja matar el próximo. La subida lo merece.

6. El príncipe ha escrito un libro. Así como suena. ¿Habrá sido él solito? Se titula: «**Por España, con los españoles**», donde aparte de sus discursos y sus críticas, se incluye un árbol genealógico familiar de D. Juan Carlos, un texto autógrafa de éste, y un prólogo con los antecedentes de la designación de D. Juan como Príncipe de España.

Esperemos que sea el último.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Tres variantes de senectud

Ojeando la revista «Cuadernos para el diálogo» siempre se halla algún que otro detalle invitando a la reflexión. Así, por ejemplo, al leer una crónica que lleva por título: «Una generación que se niega a envejecer». Como es habitual en el ambiente periodístico de España, las cosas en contra del sistema hay que decir las de manera tal que se evite una intromisión de la ley, o de las leyes, siempre en pos de marear de mala manera al que puedan cazar. El autor del artículo en cuestión alude a quienes, enquistados en el régimen, pretenden derecho a llevar el timón; esforzándose por no tener en cuenta que el mundo ha evolucionado, y seguir patrocinando métodos avejentados, sin dar paso a un ambiente juvenil con nuevas proyecciones de vida, no es más que un puro inmovilismo en un orden general. Es cierto: los vegetorios reaccionarios, empezando por el que llaman la «Momia de El Pardo», son altamente censurables, ya que representan un serio obstáculo al progreso, al avance social. Es, por consiguiente, una generación de viejos retrógrados.

Existe también una cantidad, un conjunto de hombres de edad proyecta, de ancianos, que, además del consiguiente «peso de la edad», que supone, evidentemente, un quebranto físico, agregan a ello un acusado decaimiento de la voluntad, el acortamiento de las energías mentales.

Estar en todas partes

Claro que nos falta a los libertarios la particularidad de ser religiosos, o católicos, para creer, como creen aquellos que lo son, en la existencia de una divinidad que al pie de la letra le es posible lo que sirve de título a esta crónica. Pero ya tomando la cosa en serio, podemos reflexionar en lo que representa el buscar toda suerte de oportunidades para manifestar nuestra personalidad de anarquistas; para dar a conocer nuestras ideas, que tan poco se conocen en el ambiente social.

Abarcando nuestra ideología en un sentido general, fácilmente se puede notar que por parte de quienes la mantenemos y estamos llamados a defenderla, apenas si se sale del reducidísimo ambiente de los afines. Ocurre a la manera de si estuviéramos confinados en un ghetto, aislados de los demás. Y los demás es todo el conjunto social. En no pocas ocasiones diríase que nos dedicamos a recordarnos unos a otros lo que ya sabemos, lo que constituye el abecedario de nuestros principios. Lo de repetir en casa propia aquello tantas veces oído y reflexionado.

Recientemente asistimos a un mini-debate, organizado entre compañeros franceses y españoles, cosa bien deficiente en asistencia, pese a la buena voluntad de los iniciadores. Uno de los ponentes llamados a llevar a cabo el desarrollo del debate nos explicaba lo que representaba la religión en tanto que tendencia anti-progresiva. Nos lo decía a militantes libertarios de treinta, cuarenta, y cincuenta años de actuación en pro de las ideas. Y el buen camarada, cual si tratara con párvulos de la escuela primaria, nos iba diciendo: «¿Comprendéis?», «¿Entendéis bien?» Algo, en suma, un poco «rigoló», como dicen los franceses.

Es conocido el adagio árabe: «Ya

Para esos elementos, — y los hay también en sectores sociales de vanguardia — ya que todo lo tienen hecho, ya no vale la pena el tener un criterio y exponerlo... ¡No, no, que piensen, que decidan, que opinen los otros, los más jóvenes, para ellos ya no cabe el ser elementos actuantes en sentido alguno! Diríase que se han anquilosado, que son muertos antes de morir. No tienen en cuenta que si bien a los sesenta, a los setenta, o a los ochenta años, ya no se puede saltar, brincar y correr como a los dieciocho años, si es posible tener una latente voluntad, la energía interior para juzgar y determinar lo que sea.

Hay una tercera condición de veteranos, de elementos a quienes la erosión de los años ha podido influir en su físico, ¡ah, pero no ha quebrantado su voluntad, su dinamismo en lo concerniente a determinar y actuar con decisión, con firmeza! Jóvenes de temperamento, de energías, no han dejado que los años les avasallen lo íntimo de su personalidad. Amigos fervientes del progreso, de las consecuciones libertarias, con la gente moza saben dialogar, sin aire de mentores, sin empaque paternalista; saben ofrecer y recibir aliento, vigor espiritual, en pos de todas las realizaciones posibles, cara a todas las iniciativas laudables. Ni qué decir tiene, son esos quienes, pese a su senectud, ofrecen realce de ejemplaridad.

que la montaña no viene a mí, iré yo a la montaña». Parafraseando este adagio podemos bien decir: Si la gente no acude a donde estamos nosotros, hemos de ir nosotros donde está la gente. Si por parte de nosotros se organiza algo de propaganda, nunca, evidentemente, está por demás, pero ha de resultar siempre aconsejable el asistir en los actos que dan los otros, ya sean de una naturaleza o bien de otra. Por parte de los anarquistas se ha de intervenir en toda acción social de tipo cultural, recreativo, sindical, protestatario.

Un compañero francés muy activo, y que en su día dio mucho que hablar: Albert Libertad, aducía que si por parte de los anarquistas se tomara la costumbre de editar breves pasquines con máximas anarquistas poniendo siempre al pie nuestro denominativo ideológico, ello en una labor constante, insistente, tenaz, las gentes acabarían por tener una idea ya hecha hábito de la existencia de los anarquistas. Y consecuencia de machacar como en una acción obsesiva, ¿qué duda cabe que más de cuatro se dirían: «Vamos a leer ese libro, o el periódico para ver qué son los anarquistas.»

El comercio nos muestra, constantemente con mayor acrecentamiento, el valor de la propaganda, el incentivo de los slogans tendiendo a llamar la atención de la gente. A los efectos del proselitismo idealista es indudable que se ha de buscar aquello que pueda servir de incentivo, que pueda sensibilizar a la gente, a los indiferentes. En ocasiones surgen campañas que calan en el seno de la opinión, como es el caso del problema del aborto y la libertad de concepción; las campañas en pro del divorcio en Italia, etc. Son móviles apropiados para intervenir, para dejar entrever nuestra forma de enfoque desde el punto de mira

anarquista. Hay campañas como las relacionadas con el ambiente escolar, en donde mucho cabe decir desde una perspectiva anarquista.

Estamos convencidos de la influencia que ejercen los medios puestos en juego por los que coadyuvan, desde la prensa, desde la televisión, al desarrollo de nuestra actual «sociedad de consumo». Pero siempre surgen problemas que interesan a la opinión pública. Y es a tenor de ellos que puede ponerse de relieve la acción proselitista de los anarquistas. Hemos podido comprobar como en los Estados Unidos se han presentado oportunidades para llevar a cabo una acción protestataria, ya no solamente en lo concer-

niente a la guerra, sino yendo a evidenciar lo que supone la existencia del militarismo, y por ende la del Estado.

Iniciativas en pro de las actividades de proselitismo anarquista en todas partes y en todas circunstancias las hay en abundancia. Ahora bien; lo que es menester, lo que constituye el factor fundamental, el motor de la acción, es que tenga una voluntad templada, vigorosa, decidida. Si en la militancia anarquista en general no alienta el ardiente deseo de hacer, no cabe duda que hablar de iniciativas es ni más ni menos que un equivalente de pedir peras al olmo.

Simpatía del grupo «Tábano»

Allá van de ceca en meca, visitando diversas ciudades de Europa, ese Grupo Teatral de muchachas y muchachos españoles que lleva como denominativo «Tábano». Su actuación tiende a ridiculizar lo que de mediocre, de chabacano — ¡y hay tanto! — prepondera en el ambiente de la España actual. Su número de variedades «Castañuela 70» ridiculiza las emisiones de radio, los deportes, la aristocracia, el turismo, el torreguismo de aquellos pazguatos que lo ven todo bien, la altiva suficiencia de los botarates encumbrados... Una serie de cuadros que al propio tiempo que mueven a risa incitan a pensar. Es la protes-

ta ingeniosa por medio del ridículo. Ridiculizar lo que no se puede echar fuera por ahora a escobazos, o por otros procedimientos más contundentes.

Es meritoria, es simpática la labor de esos jóvenes que, como los del «Tábano», aguzan el ingenio para poner de relieve el lado ridículo de aquello que conlleva la estructura político-social del franquismo. La gente ríe y luego maldice. De ahí que cuando en España el público le toma gusto a ciertos espectáculos como el de los muchachos aludidos, las autoridades dan un brusco cerrero. Por esto son bien acogidos fuera del ambiente fascista.

DIA 17 DE JUNIO DE 1973

Gran Jornada del Libro Libertario

A CUMPLIR CON ACTOS DE VERDADERO RELIEVE.

Por la mañana, a las 9 y media: INAUGURACION de la Exposición de libros. Seguidamente:

CONFERENCIA a cargo de la compañera Federica Montseny, quien versará sobre: «La importancia de la cultura libertaria ante el próximo porvenir de España».

Por la tarde, a las 3:

Selecta sesión de **VARIEDADES** con:

Mlle **RITA LADY**, magnífica en la expresión del canto.

Dúo **DONADIEU - JARRILLOT**, canciones propias a guitarra.

El **GRUPE Z**, quien representará (en francés) «Chroniques de la V^e Reich-Public». Luego el celebrado trío

LOS MUCHACHOS

que extremará su nota artística en recordación a su malogrado compañero Néstor Pérez. Y algún otro número que oportunamente anunciaremos.

En el intermedio habrá opción a interesantes lotes de libros.

INVITADOS TODOS LOS COMPANEROS Y ESPAÑOLES EN GENERAL.

En el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, París. Métros: Buzenval o Avron.

Las luchas universitarias en España

(Viene de la página 1)

la medida en que éste es permisivo con ellos y a su vez el profesorado los acepta en la medida en que preven que no podrán ser desbordados sin serlo ellos mismos.

Son una mafia de eunucos mentales que protegiendo a los demás se protegen a sí mismos, pues ellos saben perfectamente lo que son: nada. Revelar la impotencia de su status es revelar su propia impotencia. Y es en este autochantaje en el que se basa su existencia. Por todo esto no debemos dejarnos engañar, no dejemos que la necedad haga su doctorado. Destruyamos los líderes

maquiavélicos. Destruyamos las instituciones represivas sin distinción, porque tan policía es el profesor como el alumno, en tanto en cuanto que el primero reprime al segundo y el segundo a sí mismo.

Suprimamos el derecho de ser enseñados y creemos el de aprender libremente. En una palabra, adoptemos una postura revolucionaria que suprima no sólo las clases sino las afectadas formas que sirven a su formación.

No nos contentemos con eliminar la explotación, hagamos que sea imposible alcanzar la condición de explotados.

DESDE EL PAIS VASCO:

«NECESITAMOS MAS CONFLICTOS» clama el «Noticiero Universal»

Las dos últimas semanas marcan el retroceso lógico, producto de las cercanas vacaciones. El ruido producido por los últimos acontecimientos del 1º de Mayo, va pasando. Y de ello, cosa extraña como casi todo lo que pasa en este país, se quejan en sus artículos varios periodistas.

Tomemos como ejemplo a Luis Pascual Esterril en «El Noticiero Universal»: «Si no tenemos más conflictos de los que ahora tenemos, hay muchas posibilidades de que se detenga o al menos se haga mucho más lento nuestro desarrollo económico y social... La lógica final es implacable. Conduce inevitablemente a la sociedad totalitaria. Necesitamos más conflictos

porque los conflictos son un factor de cambio y de progreso social. Pero necesitamos que esos conflictos sean institucionalizados y regulados. Una ilusión que debe disiparse es la de que los conflictos puedan hacerse desaparecer al regularlos. Lo que si se consigue es canalizar su energía creadora e impulsora.»

Los conflictos, sin embargo, no se han detenido, claro está. Yo diría que se han desplazado. Hasta estas fechas les toca provocarlos a los estudiantes y obreros. Ahora los intelectuales lo hacen como ellos son capaces: desde su sillón o desde las columnas de sus periódicos. Cada cual, como buenos políticos, arrima, solapadamente, la sardina a su ascua.

Los intelectuales explican los conflictos

No vamos a hacer una relación exhaustiva. Sería interminable y aburrida. Resumamos. Desde «Ya» y demás periódicos clericales las opiniones se sitúan, como siempre, en el «centro». Atacan a las «izquierdas curiles» representadas ahora por el Jesuita Padre Diez Alegría y su libro «Yo creo en la Esperanza», y a las derechas que suspiran por la vuelta de la Inquisición; nos referimos a los Guerrilleros de Cristo Rey y su cabeza espiritual Padre Venancio. Y lo hacen, ahora mismo criticando abiertamente el ataque sufrido por el Obispo de Madrid. El caso es estar con unos y con otros (por si acaso...) como perfectos jesuitas. Por cierto que en Suiza se les abre las puertas después de tantos años, con las ganas que los españoles tienen de cerrárselas. Así es la vida.

Por otra parte «Arriba», «El Alcázar», y compañía, sociedad muy, pero que muy limitada, ponen su afán en defender a los grupúsculos de izquierda-derecha. Ellos, como no, no están de acuerdo con la violencia (sobre todo cuando mandan) pero... ¡qué van a hacer los pobres chicos ante el ataque provocador y marxista de los curas y de los manifestantes a sueldo! Hasta hay quien ha escrito que, de tener unos años menos, también se dedicaría a apalea obispos y curas rojos. Inmenso.

Los periódicos del Opus, moderan y moderan. Lo suyo es comprenderlo todo. Si matan a un policía... claro, los pobres jóvenes que no se les dejan cauces de participación. Si se queman librerías, o cuadros de Picasso, o se golpea a sacerdotes... claro, es producto de un inmovilismo, que lleva irrevocablemente a la barbarie. Y entre punto y punto nos meten sus ideas sobre el gobierno de los técnicos, el Dios progreso, y los 2.500 dólares de renta per cápita para el año 1980. Sólo hace falta que se les deje gobernar, que para eso ellos son los listos y los buenos. Hasta Gil Robles se atrevió a escribir en un diario de Madrid sobre el ángel de los ángeles empresarios, Vila Reyes: Nuestro mejor empresario. Qué cara dura, señores.

Los marxistas-leninistas, trotskistas y demás seguidores del Dios Marx, descansan en sus siembras de panfletos y sus pintadas. Ahora salen al extranjero con sus «ligas», o se dedican a aprobar exámenes para ser alguien el día de mañana.

Las organizaciones obreras, creemos, estarán reorganizándose después de las muchas caídas de este año. Ya esperan los nuevos convenios de noviembre para meter ruido.

Y para terminar oigamos qué dice (por lo jugoso, lo transcribimos entero) Emilio Romero desde el periódico de los sindicatos:

«La verdadera oposición está fuera del Régi-

men y podría repartirse en dos grandes grupos: a) aquellos cuyos orígenes, denominaciones y programas proceden de los vencedores de aquella guerra y que lo abandonaron en diferentes estaciones de la ruta (católicos, falangistas o monárquicos). Parece razonable suponer que estos opositores de menos quilates pueden subirse al tren en cualquier momento.

b) Sobre la otra oposición, constituida por los comunistas, anarquistas, socialistas o republicanos no hay perspectivas; no se ve su horizonte. Las razones podrán ser, esencialmente, las siguientes:

El pueblo español, en su gran mayoría, no se siente animado en tomar parte de ningún vuelco a la situación, porque es la primera vez que el espíritu conservador se adueña de los grandes sectores. La clase política de más larga duración que ha tenido ningún período de la historia moderna de España es ésta. El ejército es el más coherente y unido que jamás ha tenido España. Es el primer ejército después de siglo y medio que no tiene «pronunciables». El Príncipe de España, es posible que tenga deseos de ampliar, en su día, la base del Régimen, y hasta hacer más animada la cancha política. Pero no estará dispuesto a colaborar a crear una situación en la que irrumpan todos aquellos que imponen como primera condición la cuestionabilidad del trono...»

Sin desperdicio ninguno. Así está España. Es la verdad, creemos.

El humor español no decrece, sin embargo

A pesar de todo queda savia en esta tierra. Y se desparrama en forma de chistes y más chistes. El desparpajo ibérico continúa.

El periodista Vela Jiménez escribe: «Peter Ustina... ha tenido la ocurrencia de crear una organización que no es política ni económica: la APHIA (Association for the Promotion of Humour in International Affairs), todos los años concederá el Premio Nobel del Humor a la persona que más y mejor haya hecho reír a la gente... Candidatos para el 73: el norteamericano Art Buchwald y el cómico de cine Woody Allen. Con etiqueta española circulan los nombres de Perich, Forges, Chumy-Chuméz... Pero yo creo que deben esperar a la concesión. No precipitarse. Nuestro ministro de Comercio ha anunciado importantes medidas para evitar la subida de precios. A LO MEJOR SE LLEVA EL PREMIO EL Sr. FONTANA CODINA.» Por nosotros que se lo den desde ahora. Se lo merece por guasón.

Los conflictos ahora mismo

1. Nuevo proyecto de ley que el Consejo de Ministros último transmite para su estudio a las Cortes. Con éste van tres. Se trata de la regulación del servicio militar de los objetores de conciencia. Los dos anteriores fueron devueltos por la Comisión de defensa de las Cortes. No sé que temía esa comisión que le iba a pasar a las Cortes, si algunos centenares de jóvenes no comían el rancho del cuartel. O a lo mejor (a lo peor para ellos) lo que pasaba es que veían claro que al día siguiente no serían centenares sino miles de millares, los que no querían probar el famoso «bromuro».

2. La asamblea de Decanos de Abogados de España reunida el 18 de mayo ha hecho pública una nota donde por unanimidad expone:

— Ratificar los acuerdos del Consejo general de la Abogacía de 2 de mayo pasado.

— Expresar al Gobierno la total oposición de la Asamblea respecto de dicho proyecto de ley.

— Solicitar del Gobierno la retirada de las Cortes del proyecto de ley.

— Solicitar del Gobierno que los Colegios profesionales sean previamente oídos antes de iniciarse el debate en las Cortes del mencionado proyecto de ley.

A mi me parece que piden demasiado... ¡Qué se les oiga! ¡Qué se habrán creído esos señores abogaduchos! Por ahora no hay síntomas de que el texto sea retirado de las Cortes y como dice valientemente el corresponsal de un periódico en Madrid «pensando con la lógica a la que nos tienen acostumbrados, no parece que vaya a retirarse».

3. «Cifra» informa que: «En ningún momento los secuestradores del Sr. Huarte formularon petición de garantías sobre su seguridad personal, sin que tampoco se estableciera contacto con ellos para la liberación del secuestrado, dice el Gobierno en su contestación al ruego del procurador Julio García Ibáñez, relacionado con determinados aspectos de dicho secuestro y que publica el «Boletín Oficial de las Cortes Españolas» de hoy.

Por otra parte, dice también el Gobierno, «ni la Delegación de Trabajo, ni la de la Organización Sindical recibieron ningún tipo de consulta sobre el particular, ni se les solicitó la aprobación de lo acordado».

La noticia no nos sorprende; no podía ser otra. Lo que sí llama nuestra atención es la rapidez y la extensión con que el Gobierno se ha apresurado a contestar a los «representantes de la nación».

4. El TOP ha dictado sentencia absolutoria (relativamente, claro, pues le ha multado a 1.000 pesetas por falta contra el orden público) a D. Faustino Rodríguez, por el delito de terrorismo en relación con los acontecimientos de Vigo.

Motivo: «Porque D. Faustino alteró durante brevísimos momentos la normalidad diaria buscando la emoción del peligro y no el fin de alterar la paz pública», dice uno de los considerandos de la sentencia.

La verdad es que, señores jueces, no nos parece nada seria su sentencia. Ahora, que, si es la única argumentación que les dejan (o que tienen) para absolver a un trabajador, por nosotros no lo hagan, sigan, sigan así.

5. Nada se sabe, todavía, del asesino del Policía Antonio Fernández. Todos afirman que será difícil de averiguar quién fue el autor material, dado el número de heridas y lo tumultuario de los acontecimientos. Nosotros creemos que al final alguien pagará el pato. Como siempre dependerá de quien sea más feo a los ojos del jefe superior de Policía de Madrid.

Por ahora, y de esto nos hemos enterado de forma extra-oficial pero segurísima, se les ha

(Pasa a la página 6)

EL COMBATE C. N. T.
LE COMBAT SYNDICALISTE A. I. T.

EL COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-66.

1^o de Mayo de oposición barcelonesa

(de CNT Informa - Sup. Barcelona)

Vamos a intentar resumir en estas breves cuartillas, las posiciones y actitudes de las diferentes familias en que se divide y subdivide la «Rojada» barcelonesa delante de este 1^o de Mayo.

La manifestación estudiantil del 24 de mayo en Barcelona

En la manifestación del 24-5-73, centenares de estudiantes de Bachillerato, potentes piquetes de bachilleros, universitarios y obreros. La acción directa colectiva transcurrió, pintando y lanzando gritos contra la educación capitalista y el Estado franquista, en medio de banderas negras, rojinegras y rojas con pancartas que llamaban a la «Retirada de la Ley General de Educación», a la Revolución, a la Lucha Revolucionaria y directa contra la «Dictadura asesina», «Capitalismo», «Represión», «Policías», «Educastración»..., los manifestantes avanzaron a lo largo de la calle Travesera de Gracia. La mayoría de jóvenes eran anarquistas y trotskistas. Al disolverse los piquetes cortaron la circulación con «ceteles molotov», mientras tenían que hacer frente con las barras de hierro defensivas a la agresión de un par de fascistas, un ex-combatiente que amenazó a un compañero con una pistola cuando quería recuperar una bandera negra (con el círculo y la «A») que el viejo franquista había arrancado de un semáforo. Un joven facha bajó de un automóvil, con el que había intentado atropellar a los compañeros del piquete de defensa, atacando con una navaja de grandes dimensiones, tuvo que ser desarmado y expulsado a golpes.

— En la Universidad los Estudiantes Libertarios de Cataluña se esfuerzan en crear órganos de acción revolucionaria frente a los fantasmales y archiburocráticos «Comités de Curso». El combate pasa estos momentos por impulsar Asambleas soberanas en que una vez decidido el BOICOT A LOS EXAMENES los hagan efectivos mediante lo que los Estudiantes Libertarios denominan Comités de Boicot.

(Continúa en página 2)

Empezaremos (¿cómo no?), por el «padre» de todas las criaturas «Rojas» de la comarca: el PSUC, el cual para continuar su ya tradicional política de alianzas, no sólo con la burguesía, sino también con la «Oligarquía», lo cual (según «Hora de Madrid», portavoz del partido hermano PCE) es una política totalmente revolucionaria, decidió convocar un 1^o de Mayo pacífico y democrático, para no asustar a sus «compañeros de viaje hacia la libertad».

Para lo cual, nada mejor que movilizar a sus peones de la Asamblea de Cataluña y convocar una serie de excursiones al campo que culminasen en una Gran Concentración ciudadana en el Monasterio de San Cugat, donde se leería la Declaración de los obispos catalanes cara a esta fecha.

Después de comer alegremente en el campo, por la tarde fueron convergiendo hacia San Cugat los diferentes grupos hasta reunirse unas 7.000 personas, ante las cuales hablaron varios dirigentes de Comisiones Obreras, para después pasar a la capilla y oír la pastoral de los obispos, al final de la cual, cuando algunos asistentes mostrando su disconformidad con algún punto de la pastoral quisieron continuar la asamblea, los «bonzos» empezaron a gritar: ¡Unidad! ¡Unidad! para acabar con los discrepantes.

Bendita palabra la de ¡Unidad! que usan todos los burócratas cuando alguien no sigue el camino correcto del Partido (mejor dicho, en la actual situación de divisiones habrá que decir de los partidos guías) y que sirve para acallar estas voces discrepantes.

Después se decidió salir en manifestación «pacífica» por el pueblo y cuando la marcha se encontró con la Guardia Civil y Municipal hubo un dialogo entre la cabeza de la manifestación y los Guardia Civiles (por cierto muy educados y corteses) llegándose al acuerdo de no lanzar más gritos subversivos, cosa que provocó nuevas discusiones entre los manifestantes pues algunos disidentes pensaban que lo del «pacto para la libertad» no hablaba de contactos con la benemérita institución de la Guardia Civil. Después se montó en autobuses y trenes y un grupo se manifestó en Sarriá que por lo visto es el barrio más idóneo por su gran concentración de obreros industriales para organizar una manifestación de 1^o de Mayo.

En estos actos de «unidad democrática» participaron todos los satélites del PSUC en la Asamblea de Cataluña, pero con una aportación

¿Está comprendida la 'Benemérita'...



...dentro del «Pacto por la libertad»?

que queremos resaltar: la de la Pomposa y Orgullosa organización comunista de Barcelona conocida popularmente como Bandera Roja o BR.

BR al igual que desde el día de su

nacimiento, durante estas últimas luchas ha demostrado una vez más su fabuloso oportunismo, pues no habiendo escarmentado de la «gran Concentración ciudadana» en Plaza

(Pasa a la página 2)

La psychologie dans la démarche politique

Ni ce que certains appellent le facteur subjectif de l'histoire, ni la force de travail comme force de production ne peuvent se comprendre en dehors d'une démarche analytique à partir du facteur « homme », à partir d'une recherche psychologique. Cela suppose que l'on se débarrasse de ces conceptions qui expliquent la « culture » et l'histoire des hommes à partir des instincts; bien au contraire, il faut envisager le fait que ces besoins ont été influencés et modelés par des conditions sociales avant qu'ils puissent commencer à jouer leur rôle de facteurs historiques. Il faut déduire le caractère et les valeurs des processus de la société.

Chaque ordre social détermine les formes caractérielles dont il a besoin pour sa survie et sa continuation. Il s'agit, non pas d'attitudes ou d'idées simplement imposées, mais plutôt d'un processus interne au sein de chaque génération, d'une création ou d'une transformation

de structures psychiques en fonction d'un ordre social donné, et ce dans toutes les couches d'une population. La psychologie a donc une tâche précise : découvrir les formes

par Claude LAPORTE

et les mécanismes grâce auxquels l'existence de l'individu se transforme en structure psychique ou en idéologie. Toutefois il faut distinguer la production sociale des idéologies et leur reproduction dans l'esprit des différents individus. La première nous ramène à la sociologie et à l'économie, la seconde nous ramène à la psychanalyse, et la confrontation des deux études permet la démarche logique.

La sociologie ne peut néanmoins se désintéresser de l'analyse psychologique car manifestement l'homme est devenu avant tout l'objet de ses

(Suite page 6)

1º de Mayo de la oposición barcelonesa

(Continuación de la página 1)

Cataluña el día 11 de abril (ver CNT informe de abril) decidió convocar otra concentración para el viernes, día 27 de abril, para lo cual empapeló Barcelona con un llamamiento de sus Comisiones Obreras (léase coordinadora de sectores); pues bien, gracias que era el Día del Libro y la plaza estaba llena de gente, que sino hacen el ridículo más grande de su vida.

En vista de este primer éxito los señores de BR decidieron ir a San Cugat para unirse al carro del Partido-Padre y así poder decir en sus publicaciones el éxito de sus iniciativas. (Nota: se desconoce por los más enterados del lugar que BR en sus ya numerosas pifias haya tenido el valor de hacerse una autocrítica pública).

Hasta ahora hemos visto la posición del campo reformista dentro del sector marxista, ahora vamos a ver las acciones de los sectores de la extrema izquierda roja. De estos sectores de los cuales, como es lógico discrepamos ideológicamente en muchísimas cosas, hay que aceptar que por lo menos tienen una táctica de lucha contra el franquismo basada en métodos de acción revolucionaria (manifestaciones protegidas por piquetes de defensa, actuación de comandos de autodefensa, no querer saber nada con la CNS...) que los diferencian claramente del campo reformista.

De este campo el único grupo que tiene poder de convocatoria es el PCI que por lo tanto es el que ha llevado la voz cantante con la colaboración del MCE y la presencia en

sus acciones de todos los grupos de extrema izquierda (troskos, maostas, compañeros libertarios...)

Como actos más importantes de este sector cabe resaltar la jornada del día 27 de abril en la cual organizaron una manifestación en avenida Gaudí con unas 3.000 personas, que marchó desde el Hospital de San Pablo hasta calle Córcega, así como manifestaciones más pequeñas a la misma hora en Buen Pastor, Ripollet, Baix Llobregat.

El día 1 se organizó una manifestación en Hospitalet que agrupó unas 3.500 personas, la cual desde el primer momento se vió atacada por varios coches y motos de la Policía Municipal de Hospitalet, que a pesar de disparar repetidas veces fue contenida por el piquete de cola durante los 9 minutos de la manifestación sin que esta se llegara a enterar de la agresión policiaca.

Como punto final a este repaso del 1º de Mayo en Barcelona y ya como dato anecdótico está la convocatoria del FRAP el día 1 a las 8 de la tarde en Plaza Cataluña donde, bueno, creo que no hace falta decirlo, no pasó nada de nada.

Como resumen a este informe solamente nos queda por decir a todos los compañeros de la militancia libertaria que ante el aspecto desolador del campo rojo es un deber ineludible el trabajar de manera constante en la reconstrucción del Movimiento Libertario Español y que el 1º de Mayo del 74 ya podamos hablar de un Primero de Mayo ROJO... y NEGRO.

Núcleo Pinellí - Barcelona.

Lucha de los estudiantes libertarios en España

A todos los bachilleres

Llegado ya el final de curso, hemos creído oportuno hacer un análisis de la organización y de la lucha dentro del movimiento de Bachillerato.

En la lucha estudiantil, han desempeñado un importante papel los comités de Centro. «Un Comité de Centro es el órgano donde se agrupan los elementos más combativos. No se define políticamente y está abierto a cualquier estudiante sea cual sea su ideología política. Los comités de Centro poseen autonomía propia. Cada uno elige dos representantes cuya reunión forma la Coordinadora de Centros, para unificar la lucha y discutir las conclusiones hechas en los comités.»

En la práctica, los comités de Centro han sido y son utilizados por grupos políticos, con intereses propios, lo que ha provocado:

1º) Una selección de los miembros del Comité de Centro, según intereses de las organizaciones políticas predominantes.

2º) Al no ser representativos, se provoca un alejamiento respecto a los demás estudiantes, — tan afectados por el Régimen como ellos mismos —, creándose una «élite» vanguardista. En algunos casos, llegando a expulsar del Comité a miembros con otras ideologías.

3º) Algunas organizaciones políticas utilizan a los representantes en Coordinadora de Comités de Centro, como portavoces de sus propias posturas, olvidándose del Comité al igual que éste se olvida de los demás estudiantes.

4º) En las Asambleas de los Centros, los miembros del Comité, en lugar de facilitar el diálogo entre los estudiantes, la limitan a una serie de «Paridas» elaboradas de antemano.

Esta burocracia en la organización de la lucha estudiantil, no ha tenido ninguna visión clara del momento ni de las necesidades de los estudiantes, repitiendo constantemente las mismas formas de lucha — encerradas, manis, etc... — limitándose en el mejor de los casos a visiones reivindicativas.

**¡No nos dejemos manejar!
¡Qué cada individuo exponga y discuta su opinión!
¡Si la «vanguardia» no nos revolucionara, revolucionemos a la «vanguardia»!**

Junio de 1973.

Colectivos de Bachillerato de los Estudiantes Libertarios de Cataluña (E.L.C.)

La manifestación del 24 de Mayo

(Viene de la página 1)

— Los Estudiantes Libertarios en los Centros de Bachillerato permanecen dentro, en casi todos los Centros en que la burocracia no ha impuesto su dominio crapular, de los Comités de Centros de Bachillerato, habiendo logrado radicalizarlos y obteniendo la autonomía indispensable de cada Comité.

Con una evocación a la pancarta que en la manifestación arriba relatada, del viernes 25 de mayo de 1973, que clamaba «Educastración, ¡No!», terminamos estas informaciones.

Corresponsalía del «C. S.» en Cataluña — 26-5-73 —

SERVICIO DE LIBRERÍA

- «Avisos Históricos», Pellicer .. 7 50
- «Problemas del Sur de España», G. Hermet .. 15 00
- «Apuntes sobre dos revoluciones andaluzas», P. del Alamo... 10 00
- «Historia de la política económica de España», Colmeiro (2 t.) 50 00
- «La España ilustrada del siglo XVIII», Sarraih (encuader.) 100 00
- «Elecciones y partidos políticos de España (1868-1931)», M. Cuadrado (2 tomos) .. 100 00
- «Pablo Iglesias», Zugazagoitia.. 2 00
- «El Movimiento obrero y sus orígenes en Andalucía», J. Sánchez .. 2 00
- «Masones, Comuneros y Carbonarios», Zavala .. 35 00
- «Sociedad e ideología en los orígenes de la España contemporánea», E. Terrón .. 35 00
- «Orígenes del pensamiento reaccionario español», J. Herrero 45 00
- «De las guerras coloniales a la guerra civil», Dr. Bastos ..
- «La población española, siglos XVI a XX», J. Nadal .. 15 00
- «Las Crisis agrarias en la España moderna», G. Anes .. 60 00
- «Historia del constitucionalismo español», Sánchez Agesta.. 30 00
- «Introducción de la Ciencia Moderna en España», J.M. López 7 50
- «Economía e ilustración en España, siglo XVIII», G. Anes 7 50
- «Como triunfó el proteccionis-

- mo en España», Pugés... 12 00
- «Informe sobre la ley agraria», Jovellanos... 15 00
- «El Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jutglar .. 7 50
- «Ideologías y clases en la España contemporánea», Jutglar (2 tomos) .. 35 00
- «Historia política de España contemporánea», F. Almagro (3 tomos) .. 45 00
- «El sindicalismo en Barcelona», Balcells... 12 00
- Colección «Austral» simple a 5 F ejem.
- «De Granada a Castellar» Azorín.
- «Cuentos populares rusos», Afanasiev.
- «Leyendas de Popol Vuh», Abrey Gómez.
- «Cartas marruecas», Cadalso.
- «Desistimiento español de la idea imperial», Camacho.
- «Psicología de los artistas», R. Cajal.
- «Tres relatos porteños», Cancela.
- «Millones al horno», Camba.
- «Historia de una anguila», Chejov.
- «El ladrón honrado», Dostoyevski.
- «Literatura y filosofía», V. Hugo.
- «Princesa de Clèves», Lafayette.
- «Siempre ocurre lo inesperado», Maurois
- «Riesgo y ventura del duque de Osuna», Marichalar.
- Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56.

NECROLOGICAS

Mme TAMAYO JULIANA

Es triste tener que dar noticias de la desaparición de una compañera, pero es una necesidad que tenemos que cumplir. En esta ocasión se trata de una amiga francesa. Unos años después de la liberación, contrajo matrimonio civilmente con el compañero Tamayo, militante de esta F. L. y de S.I.A. de Montpellier.

¿Qué compañero o emigrante español, no conocía a Juliana o Mme Tamayo, como la mayoría la llamaban en Montpellier? Fue una compañera que por sus sentimientos humanos practicó la solidaridad en todo momento.

Cuando a S.I.A. se le dio carácter oficial en esta localidad y se necesitaban tres personas francesas para la constitución del Comité de Sección, nuestra malograda Juliana fue una de las primeras que se ofreció para ostentar un cargo. Desde entonces no faltó su presencia y esfuerzo y voluntad para animar S.I.A.

No faltaba, tampoco, a ninguna jira, mitin o festival que se hiciera localmente o en la región, donde el Movimiento hacía algo. Allí estaba con su compañero «Jo» (como ella solía llamarle), y sus cinco hijas haciendo acto de presencia.

¡Ah, cuántas decenas de mujeres acompañó a la Seguridad Social, a la caja de Subsidios Familiares, haciendo trámites, rellenándoles los formularios, acompañándolas a visitas médicas como intérprete! Sería tarea inmensa enumerar los servicios prestados a todos los que iban a su casa, siempre concurrida por compañeros y amigos.

Nuestra mencionada compañera, falleció el 30 de enero, ya enferma de algún tiempo a consecuencia de una operación.

A su entierro, que fue civil, asistieron gran cantidad de compañeros y amigos.

Querida Mme Tamayo, los compañeros de la F. L. y S.I.A. de Montpellier, como igualmente los amigos y la emigración española no te olvidaremos nunca.

La F. L. y S.I.A. de Montpellier.

BALTASAR CORCERO

Para conocimiento de los compañeros y amigos, anunciamos que el día 21 de mayo de 1973, y a los 92 años de edad terminó sus días el ejemplar Baltasar Corcero.

Pecaría dos veces el que redacta estas líneas si se extendiera en relatar el transcurso de su vida, pues más de una vez me había dicho que de los individuos sólo cuentan sus obras; que después del último suspiro sobran los halagos; que es en vida cuando hay que amar y enjuiciar los hombres; que muchos muertos se enfadarían si supieran lo mucho que se habla de ellos; que cuando un hombre de ideas se sacrifica por ellas, no es para pasar factura... Y horas antes de llegar la parca, me repetió: ya ves que me voy, no necesito nada ni me arrepiento de nada. Todo lo tengo en regla y ya termino.

Pero por si su cuerpo pudiera ser útil, lo había ofrecido ya, al laboratorio de Anatomía, a donde ha sido trasladado, sin el menor distinguo, discurso, ni ceremonia, como fue su deseo.

A su excelente compañera que, con verdadero cariño, tan bien supo cuidarlo, expresamos nuestro sentido pésame.

F. L. de Aix-en-Provence.

HECTOR PEREZ

Un amigo dilecto, un artista corazonado este Héctor que la Parca nos ha arrebatado, joven aún, en su edad sazonal para el arte y la alegría del vivir.

Héctor era uno del triunvirato del grupo de canto y arpegios que tanto ha colaborado en nuestras fiestas: Los Muchachos, todos — los tres — ágiles y exactos en su género cantor de España y tierras ultramarinas de ascendencia hispana. Todos buenos, y los estamos viendo, lo estamos viendo, al alegre Héctor, rasgando diestramente la guitarra, baja — como a medio caer — y cumpliendo su parte cantábil con natural inteligencia como si hubiera nacido para el noble y doble cometido.

Para nosotros — C.N.T. personificada — este amigo que ya no existe no tuvo nunca un no cuando lo hemos solicitado; solo o en grupo ha acudido para la escena grande o el tablado de nuestro Centro. Ha sido también el maestro denodado de nuestra juventud guitarrera. Dirigía el curso de guitarra y bandurria, que continúa ahora Bagés el joven, en el Centro Confederal.

Héctor Pérez nos ha dejado y los federales sentimos su desgracia como propia. Sinceramente. — F.

A raíz del Congreso de la la CFDT

¿Autogestión, autosugestión o autodigestión?

En el citado Congreso de esa sindical francesa el secretario general de la misma, M. E. Maire, se ha destapado, con razón, contra la tendencia absorcionista y autoritaria de la CGT dirigida por el partido comunista. Era hora de que el «líder» cedetista se destapara contra sus aliados moscovitas con los cuales, sin embargo, sigue en tratos a los efectos de unidad, después de haber apoyado al Frente Común socialo-comunista por veleidades electorales.

Que se les diga la verdad a los émulos del Kremlin, e incluso se malfie de la sinceridad proletaria del ultra-revolucionarismo marxista, lo consideramos en su punto, lo que no exige, ni a Maire ni al otro «anti», — secretario general de Fuerza Obrera — de su condición de obreristas políticos opuestos a la revolución social, aunque la mencionen en la hora teatral de las declaraciones.

Porque lo cierto es que ni la CGT, ni la CFDT, ni la CGT-FO (y obviemos mencionar el resto de mini-confederaciones a cual más desorientada o desorientadora) obedecen a un propósito verdicidamente emancipador de los obreros. Son, todas esas entidades disfrazadas de anticapitalistas, fuerzas terceronas muy indicadas para extrañar a los explotados por el abrojal de las confusiones. Fernando Pelloutier, originador de las Bolsas del Trabajo, y cuantos compañeros que como él opinaban y actuaban, dieron fisionomía típicamente redentora al sindicalismo galo, y hubo de aparecer un Jouhaux reformista para que la CGT, única sindical obrerista de la época, dejara de representar las aspiraciones finalistas del mundo del trabajo para favorecer, en resultado, al enemigo capitalista y a su fortaleza medieval llamada Estado. Entra la CGT en la amalgama política, nada extraño que un partido subiente como el comunista terminara arrojando a Jouhaux por la borda debido a Monmousseau (sindicalista revolucionario renegado) y sus seguidores, que convirtieron en instrumento del PC el organismo confederal que en 1912 iniciara su desvío hacia el reformismo y la colaboración con el Estado. De entonces acá la CGT no sirve sino de plataforma a los ex cantores de la «dictadura del proletariado», ahora — para un disimulo — exégetas de la «democracia avanzada».

Frente a este estado de cosas (tan pésimo para el obrerismo consciente), surgieron la FO de Bergeron, socialdemócrata, y la CFTC de los curas, cual si se tratara de dos gestos reivindicativos del obrerismo para una independencia de orientación y lucha conculcada por los comunistas. Actitud baldía. La FO, reclamándose heredera de la CGT clásica, se vio claro, casi inmediatamente, que lo que disgustaba a sus dirigentes no era la política en sí infiltrada en el seno del cegetismo, sino que la tal política no fuera orientada hacia el socialismo colaboracionista en vez de seguir ruta moscovita. Igual o parejo delito el de la Confederación cristiana, que comprendiéndose empalidecida a la sombra de las sotanas, encontró a su gallo redentor en la figura del camarada Maire, creyente con arrestos suficientes para declarar revolucionario a Cristo, al cual

abrió carnet cedetista para que los obreros, encandilados, igualmente lo tomaran.

Abocada a la pendiente «revolucionaria», a la táctica del grito para competir con Séguéy más que con su afín Bergeron, el líder Maire se sintió obligado a levantar consignas tremebundas, a concluir pactos huelguísticos con el cegetismo rusófilo, a andar de bracetete con Séguéy y su séquito hasta sentirse cogido más que braceteteado. De donde colegir la razón de su rechazo del comunismo avasallador, no de la CGT bolchevizada, por lo que hay que alternar con ésta en los escarceos más que nada diplomáticos con los representantes del capitalismo y del Estado, a pesar de los aspavientos congresales, publicitarios y callejeros insinuando un estado de insurgencia sindicalista que no está en la CFDT ni en la CGT ni en la FO ni en los grupos marxistas de izquierda sindicalmente desheredados. Después del último congreso cedetista, ¿a qué esperan los líderes Maire y Bergeron para darse el abrazo? ¿Y por qué tarda el cegetismo en proclamarse autogestionario como lo hace enfáticamente el prohombre del cedetismo? Si temen la repulsa probable del Kremlin, los Séguéy y Marchais van a perder puntos puesto que el sugerente vocablo «autogestión» está en la moda de nuestros días. En la moda hemos dicho, no en los corazones de los sindicalistas profesionales.

Autogestión la tuvimos efectiva en España por conciencia de pueblo, no de «masas dirigidas», esa especie de gigantesco rebaño. Gestión directa la practicó allí la Confederación Nacional del Trabajo, organismo revolucionario y finalista que siempre se confió a la iniciativa y a la voluntad del proletariado militante. La propia voluntad de los trabajadores declaró, condujo y desarrolló hasta la victoria, (conseguida o a medio conseguir) las huelgas reivindicativas, que allí, confederalmente, no eran aconsejadas o dirigidas ni sometidas a conveniencias políticas. La autogestión en nuestro país fue típicamente expresada en la calle en la hora álgida de las revoluciones y en los años ejemplares de 1936 al 1938 con la novedad, casi única en las revoluciones proletarias, de las colectividades de trabajo, libres de toda influencia política, lideresca o de gobierno. La autogestión en los sindicatos CNT infaliblemente emanó de las asambleas y cuando un comité actuó siempre fue elegido en ellas para obrar de acuerdo con las mismas, representando el espíritu y la voluntad de lucha o de realizaciones. En nuestra Confederación los sindicatos no recibían órdenes de arriba sino que disponían libremente desde el seno de los sindicatos.

Las huelgas declaradas y suspendidas a golpe de batuta, «chez nous» han sido desconocidas, y es seguro que ninguno de los «mandamases» y comisarios políticos que tanto abundan y privan en las organizaciones de este país, no habrían sido tolerados, ya por rechazo de la regimentación proletaria, ya por oposición a las conductas directoras que con el sonsonete de la autogestión permiten la digestión feliz de toda suerte de explotadores de la clase obrera.

Un appel à la réflexion

Le masque des traîtres vient de tomber d'une manière définitive et sans équivoque. La réaction et la tyrannie viennent de montrer leur visage : le fascisme de tous les temps et de toutes les époques. Mais il y a quelque chose de nouveau dans tout cela : ceux qui se manifestent au nom des travailleurs et en défense de leur liberté et bonheur. Et c'est là le malheur qui guette toute l'humanité, car ce nouveau système de tyrannie et d'oppression se couvre d'une peau de mouton pour montrer qu'il est une bête inoffensive, mais la réalité est tout à fait différente car dans chaque peau il se trouve un flou qui guette le moment propice pour nous attaquer et nous dévorer. Et ceci nous l'avons vu le Premier Mai lorsqu'ils ont lancé leurs sbires mercenaires contre l'honnête et sincère jeunesse qui croyait encore à l'honnêteté et au respect mutuel entre les hommes. Mais quelle déception, le monstre ne connaît pas ces qualités merveilleuses chez l'homme que sont la dignité et le respect mutuel sans distinction de races ni de couleurs. Oui, chers lecteurs, analysez un peu l'histoire et

vous vous rendrez compte de la triste réalité. Vous y trouverez le passage de tous les tyrans de notre pauvre humanité, vidée, salie et enchaînée par des monstres sans vergogne ni dignité. Oui, chers lecteurs, c'est ce que nous ont légué Néron, Attila et les Pharaons en semant sur leur passage le crime et la douleur parmi les honnêtes gens. Et cette tragédie continue toujours avec différentes étiquettes telles que démocraties, républiques démocrates, fronts de libération, dictatures prolétariennes. Et tout ceci a été adopté par le marxisme - léninisme en se servant de maximes machiavéliques. Pour justifier ce que nous vous disons, jetez un coup d'œil sur la Hongrie, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne de l'Est, la Pologne et la Russie, qui payent cette sale politique qui a mis le peuple dans l'esclavage. Leur régime est le plus homicide et honteux de l'histoire humaine. Ils ont dépassé de beaucoup Mussolini, Hitler et Franco. Mais pour en finir nous remarquons qu'avec leurs méthodes inquisitoriales, ils ont fait plus de propagande pour la liberté et l'anarchie que toutes les conférences,

meetings et tous les écrits car enfin l'homme commence à voir le vrai visage de son éternel ennemi.

Debout les esclaves de la tyrannie mondiale!

Debout travailleurs, jeunesse et étudiants, pour en finir avec votre sale existence de paria!

Pour la liberté, le bonheur et l'amour, à bas tous les tyrans oppresseurs!

J. DURAND

SOLIDARITE

A la suite d'informations parues dans « Le Canard Enchaîné » concernant le rapt perpétré à l'encontre de l'objecteur de conscience Dominique Valton, dans la prison d'Angers et envoyé de force à la caserne du 43^e R.I. à Loos-les-Lille et à nouveau incarcéré dans la prison de Loos, pour refus de porter l'uniforme, la Régionale SIA de l'Ouest et la section brestoise ont protesté par lettres adressées aux ministres de la Défense Nationale et de la Justice contre les procédés dignes du gangstérisme employés en cette circonstance et demandant sa libération.

« LA PAZ MUNDIAL »

MAX NETTLAU — LA PAZ MUNDIAL y las condiciones de su realización. — Edición revisada y comentada por Eugen Relgis y V. Muñoz. 130 páginas — Ediciones Solidaridad — Montevideo 1972 (1)

Con una soberbia tapa que de primer intento nos presenta en el olímpico futuro, las Ediciones Solidaridad han respondido al requerimiento de los egregios Relgis y Muñoz para rendir tributo divulgando **La paz mundial**, bella ilusión que durante tantos años acarició Max Nettlau y prosiguen cultivando los dos mencionados paladines radicados en el Uruguay.

Los diversos textos que integran el volumen, como un excelente y completo reportaje de Relgis a Nettlau, la introducción y cronología de Muñoz, así como un singular comentario de Costa Iscar a «La Internacional pacifista», dan cuerpo a un pensamiento universal que se recoge en este volumen. Para mayor realce, contiene varias ilustraciones con las imágenes de los biografiados, grabadas en madera por el extinto artista y compañero Juan Pardo. El libro fue confeccionado por la Imprenta Garcia, situada en la casa natal del poeta uruguayo Zorrilla de San Martín (1855-1931), autor del épico poema lírico «Tabaré» en la ciudad de Montevideo.

Esta edición, que viene a pregonar su reto por la paz mundial en un Uruguay convulsionado dentro del mundo totalitariamente gris, responde al indomable orgullo de Eugen Relgis que «ya bordeando el cabo de sus primeros primaverales ochenta años», transita con su mensaje a través de calles de todas las ciudades y naciones del universo. Todos los idiomas le son comunes para expresar el solo pensamiento de la fraternidad, que Max Nettlau y Relgis convirtieron en ideal. Sobre páramos y vientos; cumbres y océanos, aquí está dicho cuanto ganó y perdió la humanidad en guerras y luchas cruentas.

Ideal eterno, de siempre hasta tanto nuestra capacidad de razonamiento no sea trepanada y puesta al revés para extirpar cuanto de atávico y primitivismo belcoso allí exista, la paz mundial entre los hombres proseguirá siendo un cometido ecuménico. Y hombres de la talla de Max Nettlau, Eugen Relgis y cuantos han alcanzado a ver los resplandores del porvenir en las auroras, entrañan figuras estelares «que honran a nuestra especie: por pioneros y precursores de la Humanidad libre y pacífica» como dice V. Muñoz.

Campio CARPIO

(1) En venta en nuestra librería, 33, rue des Vignoles, 75020-Paris, al precio de 10 F.

A Brest, la SIA participe à l'action en faveur de trois pacifistes traduits devant la Cour d'Appel de Rennes, pour distribution de tracts, en particulier au meeting du 16 mai à Brest, conjointement avec d'autres groupements.

Face à l'attitude de Pompidou, Galley, Marcellin, les libertaires, les amis de la paix, les antimilitaristes doivent renforcer la SIA, dans ses activités de solidarité tant en France qu'à l'Extérieur, c'est une affaire de conscience.

Note. — Les journaux nous apprennent que Dominique Valton vient d'être condamné à trois mois de prison, pour refus d'obéissance, étant encaserné de force.

Hombres de la Confederación Nacional del Trabajo :

XXXIV

« La República y la Iglesia »

Estamos ya en el capítulo XI de esta narración, cuyo título «La República y la Iglesia» está dividido en tres apartados. Empieza diciendo que «no se concibe un régimen de libertad sin libertad de conciencia...» a lo que añade que así «como el Universo es infinito, así ha de ser infinita la libertad de todos para todo».

A continuación hace un estudio del concepto libertad en el que señala que no hay más límite a la libertad individual que la que roce o lastime la libertad de los demás, «en cuyo caso contrario la libertad se convierte en libertinaje, o en la razón del más fuerte, en abuso, en tiranía». Dice que esta condición debe ir pareja con la igualdad económica.

Luego menciona que el hecho de la quema de conventos e iglesias es el resultado de la enseñanza de la propia Iglesia, ya que ella ha sido la principal interesada en falsear su función atribuyéndose que era la casa de Dios, mientras que siempre fue el pesebre de los curas y un sistema de explotación al servicio del capitalismo de Estado.

Hace referencia a la cara interna y externa que ofrece la Iglesia. Cita a Victor Hugo. Añade que «es a través de los siglos de dominación sobre la conciencia española, que la

Iglesia se ha empleado en el papel anticristiano de retener al pueblo llano en la ignorancia de las ciencias positivas y sojuzgado espiritual y socialmente a un régimen de propiedad de tipo feudal».

Vaticina que la Iglesia volverá en España, así como ha vuelto en Rusia, pero que debe quedar «reducida a su misión espiritual, sin que pueda entrometerse en los negocios temporales, sin proyección ni trascendencia alguna en los dominios de la política...» Dice que no es necesario precisar que la intromisión de la Iglesia y del Ejército en la vida política española ha sido el obstáculo fundamental y único que, en el curso de los siglos, se opusiera al progreso moral, material y político de nuestro país.

Afirma que para él la libertad lo es todo y que ello le obliga a reconocer que ésta debe conferirse a la Iglesia, a pesar de sus crímenes cometidos durante siglos y a pesar de los que en su nombre y con su bendición se están cometiendo hoy.

Acaba el artículo con estas líneas: «y de ello deben tomar nota todos los que estén interesados en que la relativa placidez de la vida general de la postguerra sea el sedativo de la enorme tragedia a que asistimos».

« Independencia sin límites »

En este su XII capítulo de la serie, que intitula «Independencia sin límites», igual que en el anterior a nuestro juicio han de ser apreciados, esencialmente, como medidas de previsión que pudieran evitar contiendas y luchas internas al fin de la guerra. Se trata de la inquietud de un hombre que se anticipa al desarrollo de los acontecimientos en previsión de sucesos funestos. De ahí su enfoque señalando los principales enemigos, motivos y causas en que pudiera toparse en los preludios de una paz no consolidada, aun después de haber vencido a los nazifascistas.

Empezaremos por donde dice: «No he de hablar acerca de cómo está cultivado el árbol cuyos frutos, la dependencia espiritual y la hipocresía, han hundido al pueblo español, mejor dicho, han retenido a los españoles en un estado primario de tipo universal». Habla de las prácticas de caridad que efectúa la Iglesia. Luego refiere los métodos impositivos que usa el comunismo en un plano internacional, en los que engarza determinados procedimientos usados para su desarrollo por sus apéndices del interior, a base de repartir prebendas y cargos a gentes sin conciencia ni moral, a lo que le añade el párrafo que sigue:

«El hombre que es agradecido reconoce y estima los favores que le han sido prestados, sobre todo si lo han sido en trances de apuros angustiosos. Pero si esos favores han sido pagados con buen oro contante y sonante en el acto de la prestación, el que ha prestado los favores tiene derecho al agradecimiento del favorecido, pero no a la sumisión y a la subordinación de éste, eso no, jamás; porque en ese caso, el favor deja de serlo para convertirse en una especulación de tipo reprochable».

En este párrafo Peiró viene a reflejar en lo que derivó la malhadada «Ayuda Rusa»: un buen negocio comercial, encumbramiento de un partido amorfo y amoral, y el mangoneo de los mandones rusos, que con su soberbia y despotismo, operaban en España como si se tratara de un país conquistado.

Refiere varios casos notorios de la traición de elementos comunistas, o sea del «sector que tiene sus héroes legítimos, pero también una mano diestrisima para fabricarlos», y a lo que califica de «profiteurs». Señala que lo que debe preocupar «a los que no estamos dispuestos a consentir que el esfuerzo del pueblo español redunde en beneficio de una bandería, no importa la que sea, es ese aparato de fuerza que, a ciencia y paciencia de todos, está levantando el partido comunista y toda su corte de comunizantes de ocasión».

Se enfrenta a quienes pretenden comunizar a España con la adición de este párrafo: «En la independencia está la libertad de los españoles, y nuestra libertad y la independencia de España tienen prelación a todas las consideraciones sectarias o de tipo personal. Además, en que ello sea así — porque de otra manera no ganaríamos la guerra, ni liberaríamos al país, ni los españoles nos liberaríamos de la esclavitud — todos tenemos un compromiso de honor, y el pueblo ha de estar preparado para imponer el reconocimiento de este compromiso al que trate de salirse de él».

En su próximo artículo, el compañero José Viadiu tratará de un interesantísimo problema: la colaboración gubernamental y las explicaciones de los «ministros».

« La policía no ha evolucionado »

Este capítulo que viene señalado con el número XIII, se ocupa de que «La policía no ha evolucionado». Hace mención de un polizonte, como caso característico, que antes perseguía con saña a los obreros y ahora es hombre de confianza del presidente de la Generalidad. Refiere que este tipo de servidor del Estado lo mismo puede honrar que deshonorar a un régimen, y que la República, en este aspecto, igual que entre otros, no ha superado nada.

Habla de que durante los años de guerra ha tenido que parar «los pies a polizontes chulones, groseros, inciviles, a quienes tengo conceptuados como «macarrones» de la República y de la Revolución». Refiere que la función de la policía es la de servir a la justicia y no el de conculcarla, como viene sucediendo. Incita a que el gobierno ponga orden en este renglón para con ello salvar la dignidad del pueblo español.

Hace referencia a que todos los sectores que han intervenido en quehaceres policíacos han ido de mal en peor. Señala y condena el hecho de inmiscuir la política en estas cuestiones, acerca de cuya intromisión menciona una serie de trastornos. Muestra a partidarios del comunismo como ejecutores de «la política de peor factura», en donde añade que las fuerzas reaccionarias, como la antigua «Lliga», se han vinculado en dicho sector, «que junto con su padre putativo, la mayor parte de los mandos medios del Ejército Popular, y también, conjuntamente, el monopolio del poder judicial», están en sus manos. Censura a los dirigentes republicanos por «haber dejado que se creara una policía política que, aun queriéndolo sus componentes, no puede ser imparcial, ni justa, ni humana».

« Háblase de paz, no de piedad »

Este encabezado, con el signo romano de XIV, se refiere a un discurso pronunciado por don Manuel Azaña y que Peiró tituló: «Háblase de paz, pero no de piedad», ya que el presidente de la República invoca a la paz y al perdón; a lo que nuestro biografiado replica: «Paz, sí; pero ¿piedad?... ¿perdón?... ¡Nunca!» Y a continuación refiere: «Al advenir la República, la piedad y el perdón de los republicanos y socialistas produjeron el 10 de agosto de 1932, el 19 de noviembre de 1933, y como colofón obligado el 18 de julio de 1936. Siempre he creído que fue más por cobardía, que por convicción, cuando no por algo peor, que los republicanos y socialistas quisieran dar al mundo el ejemplo de un cambio de régimen sin sangre»...

No obstante, «la asonada del 10 de agosto de 1932 costó más vidas que las que el pueblo hubiera debido de segar a mediados de abril de 1931 para asegurar la existencia de la República y evitar el peligro de una guerra civil que, a los cinco años, háse convertido en la más horrenda

Se extiende en consideraciones acerca de la moral, la policía y el Estado, «que al fin y al cabo, el Estado siempre resulta ser el diablo a cuyo servicio se halla el polizonte». Cita a Santiago Rusiñol (sin duda con relación a su obra «El buen policía»), a lo que dice no influirle su recuerdo, para añadir: «El que abusa de un cargo público para servir intereses particulares o de partido, es un inmoral, es un enemigo de la sociedad y el mayor peligro para la seguridad del Estado».

A continuación agrega: «A la República se le puede reprochar, y se le reprocha, el haber creado una policía política, y además, el haber dejado que esa policía la manejen y la manejen a su antojo los comunistas». Y unas líneas después insiste: «Ya estás viendo a la checa española entrada en ganas de meterme mano por derrotista, porque ahora hay muchas verdades que, al ser dadas al público, merecen el calificativo de derrotismo. Para mí, en cambio, el único derrotismo lo constituyen estas actividades políticas, en provecho exclusivo de determinados partidos que fabrican los fascistas en serie... Yo me debo a la verdad y la digo... para reclamar que se ponga freno a los individuos que van por ahí sembrando agravios, ofensas e injusticias...»

Al finalizar el artículo viene en decir: «Pero cuando la guerra termine, ya no habrá motivos que obliguen a callar y a aguantar lo que ahora, y téngase por seguro que ningún partido ni sector sindical podrá llevarse la piel del lobo, porque esta corresponde al pueblo y no se la dejará arrebatarse ni siquiera en nombre de la dictadura del proletariado».

y cruel de las guerras de invasión. La República quiso ahorrar unas docenas de vidas culpables, al fin y al cabo, la de los mismos hombres que han desatado esta tempestad que engulle millares y millares de vidas arrancadas al excelso sacerdocio del trabajo y de la producción»...

— ¿Acaso — pregunta — quieren que esa piedad y ese perdón sean para que los traidores vencidos en la lucha preparen otra vuelta?...

Para luego remachar: «¿Qué piedad y qué perdón pueden merecer los que, llevados por su odio a la República y al pueblo mandan arrasar las ciudades y los pueblos indefensos y se complacen asesinando a mansalva a la población civil, mutilando a los ancianos, mujeres y niños? ¿Pueden merecer esta piedad y este perdón los que refinan su sadismo buscando como objetivo de sus bombardeos las barriadas obreras, los colegios y los hospitales?»

A seguido relata crímenes y hechos repelentes cometidos por requetés y fascistas, aduciendo que el pueblo no recurrirá a procedimientos morbosos y salvajes como los cometidos por el general Yagüe en la plaza de Toros de Badajoz, pero que tampoco dejará que medren los traidores, agiotistas y bandidos que desprecian el dolor del prójimo para atender a su repulsivo egoísmo. Dice que se han amasado for-

JUAN PEIRO BELIS

por JOSE VIADIU

tunas y que estamos en presencia de legiones de nuevos ricos que actúan como cuervos, pero que las personas decentes son mayoría y

que, por lo mismo, no tienen por qué sentir piedad ni otorgar perdón a los ladrones del pueblo.

«El misterioso proceso del POUM»

Este XV trabajo, que lleva por nombre «El misterioso proceso del POUM», expone uno de los hechos más sucios e indignos, que tuvo por escenario a Barcelona, fraguado por los jerifaltes del Partido comunista, ya en las postrimerías de la guerra contra los militantes del Partido Obrero de Unificación Marxista.

Como Peiró dice, este artículo fue escrito para ser publicado en «Solidaridad Obrera» el día 30 de octubre de 1938, pero la censura lo tachó de la primera hasta la última línea con el pretexto de «no envenenar las pasiones»; estúpido argumento que empleaban en todo momento para dejar en blanco las columnas de la prensa confederal anarquista, mientras los demás periódicos decían cuanto les daba la gana. El caso del ensañamiento sistemático contra nuestras publicaciones merecería un largo trabajo para evidenciar con toda clase de pruebas, el trato parcial e indigno a que fuimos sometidos. En lo referido a este trabajo no dejaron ni el título.

Pero de momento dejaremos este borrón del inefable régimen republicano, en especial bajo los dominios del doctor Negrín, el servidor más servil de los comunistas, para dar una breve referencia de este trabajo de Peiró, haciendo constar que se precisaba cierta dosis de valor moral para escribirlo y lanzarlo a la publicidad, puesto que nadie estaba a salvo de caer en las mallas de los policías que, con carnet comunista, disponían de vidas y haciendas.

Aquí empezamos con estas líneas: «El individuo que lucha con igualdad de condiciones que el adversario, cara a cara, y vence, aunque la causa de aquél no sea justa, su nobleza y su valentía le hacen acreedor al respeto y aun a la simpatía de los ajenos a la lucha..., pero la terrible contienda entre el POUM y el Partido no se ha desarrollado en estas condiciones de igualdad. Los enemigos del POUM han aprovechado, para hundir a éste, una situación política preponderante, diríase de privilegio, en la que hubo de todo menos nobleza ni aquella franqueza y valentía consubstanciales a la dignidad política de los que luchan por un ideal.»

Y sigue: «En la causa que ha producido la odisea de los dirigentes del POUM no se ha llegado aún al fi-

nal, porque sería menester una sensibilidad de estatua para que unos hombres, que habrán tenido errores, pero que nunca desmintieron sus probados títulos de revolucionarios, se avengan a encajar el deshonroso calificativo de fascistas, de agentes de Franco, y por si ellos carecieran de medios para defender su buen nombre de revolucionarios y de antifascistas, no faltarían hombres embargados por la emoción civil que aboguen para que brillen, con fulgores esplendentes, la verdad y la justicia.»

A lo que añade el siguiente colofón: «Yo dije un día que la monstruosidad cometida con Andrés Nin llenaría de oprobio y produciría la muerte moral y política de sus enemigos, de los que determinaron y ejecutaron la criminosa desaparición del más auténtico marxista catalán.»

A continuación habla de cómo se fraguó el secuestro. Alega que esperaba sería llamado a declarar, pero que no se le tuvo en cuenta. Relata con toda clase de detalles la nefasta labor realizada por la policía del Partido. Después de insistir en preguntar que se hizo de Andrés Nin, termina con la convicción de que fue asesinado (lo que más tarde se confirmó plenamente).

Reitera que los apéndices del stalinismo no han logrado que «el estigma de espías y traidores mancillase la frente de los dirigentes del POUM, puesto que con ello hubieran conseguido la muerte definitiva de sus adversarios. Ahora hay una sentencia que se opone a ello, y que, además patentiza la cobardía de los falsarios.»

Habla a la vez de los sucesos de mayo del 1937 y señala que iban dirigidos contra la CNT-FAI, los cuales fueron preparados por el Partido Socialista Unificado de Cataluña (un apéndice del comunismo), por «Estat Català» y por elementos turbios de «Esquerra Republicana», pero que si no actuaron judicialmente contra los confederales fue por considerarlos demasiado potentes, atreviéndose sólo con los que juzgaban numéricamente más débiles.

Acaba así: «De todos modos, se ha cometido una injusticia de la que un día no muy lejano el pueblo pedirá cuentas, como las exigirá por el asesinato de Andrés Nin.»

«No hay ideas directoras»

Dicho lo que antecede, vamos a entrar ya en el capítulo XVI y último de la serie, que lleva por título «No hay ideas directoras», en el que empieza por hablar de la sujeción de España a las potencias extranjeras. Menciona que cada partido y sector no se han preocupado más que de ensanchar su propio redil..., pero que nadie se ha dedicado en trazar las ideas directoras del mañana porque cada grupo apetece su dominio. Refiere que el porvenir nacional sólo puede lograrse con lealtad y no con la falacia de una unidad hipócrita, o sea «sobre la base de mutuas transacciones que, sin negar el valor de la personalidad de nadie, permitan la convivencia de todos.»

Habla de la responsabilidad que tiene todo hombre ante el momento histórico que vive España, e incita a que las colectividades agrarias, ante los problemas de la posguerra, elaboren unas conclusiones referidas a las necesidades del país. Hace mención a ciertos abusos cometidos en la comarca del Maresme que, por haberlos denunciado, fue calificado de derrotista, y señala los siguientes puntos como básicos para evitar abusos y satisfacer las necesidades del pueblo.

(a) Seguridad de que no quede un palmo de tierra sin sembrar. b) Seguridad de que lo sembrado corresponde a las necesidades de las poblaciones... c) Llevar un control de las cosechas y de los precios de los

productos de la tierra, y d) Evitar las ocultaciones y la injusticia distributiva.»

Refiere el abandono en que se halla el agro español e indica las normas para la reincorporación de los elementos que dejen de pertenecer al ejército a su destino de origen. Dice que no basta con gritar: «¡Hay que intensificar la producción!», sino buscar las formas y planes que sean factibles para evitar las necesidades sociales.

Después de una separación, hace una extensa disección del estado en que se encuentra la industria y de las diversas características sociológicas que la informan. Combate el «Decreto de Colectivizaciones y Control Obrero» que «nos está resultando un mecanismo complicadísimo, caro y malo a más no poder.»

Hace una crítica del exceso de instituciones y pregunta: «¿Para qué los Consejos Generales de Industrias, Comisiones Interventoras, Gestoras, Asesorías, etc.? En cambio, defiendo el Consejo General de la Cooperación que, sin necesidad de tanta burocracia, «se ha bastado siempre

para atender a todos los problemas del considerable movimiento cooperativista de Cataluña...» Este apartado lo termina señalando la gran responsabilidad que recaerá a las dos grandes sindicales obreras «si el proletariado queda sin esas conquistas mínimas ganadas con esfuerzo y heroísmo.»

Reitera que la guerra no debe significar un patrimonio para ningún partido u organización. Indica que el Frente Popular Antifascista y el Pacto de Unidad Sindical no fuesen una mentira, si ambos organismos hubiesen sido elaborados por todos con un mínimo de nobleza y de honradez, el pueblo no sufriría los «agujonazos del hambre.»

El final del capítulo y del libro lo termina así:

«Y la guerra, digo por enésima vez, no ha de ser ganada para los republicanos, ni para los socialistas, ni para los comunistas, ni para los anarquistas. La guerra será ganada por el pueblo y para el pueblo.»

»Y los que obren en sentido opuesto no pasarán.»

(Continuará)

Administrativas

—Santidrián, 64-Brillère. Recibida carta y Talón giro de 25 frs. Recibidos 29-5-72, pagando «C. S.» hasta el 31-12-72. Desde entonces, no hemos recibido otros giros. Aclara si has girado después.

—Teodoro Gros, St-Pethus (77). Último giro recibido, 29-7-71 (23 frs), pagando hasta el 30-6-71. Para nosotros hasta el 30-6-73, deberías 85 F.

—Lefèvre, 93-Bondy. Aún no hemos recibido el giro anunciado. Deuda hasta el 30-6-73, 120 francos.

—Vicente Gulvez, Paris (20). Recibida la tuya. Esperamos te pongas al corriente como indicas.

—José Asunción, Melun (77). No tenemos aún el título por ti solicitado. Los títulos no servidos es que no disponemos de ellos. Tan pronto nos lleguen haremos el envío.

—Sanz Palencia (RFA). Recibido giro.

Pago año 73 «C. S.» y «Espoir» y saldo cuenta Librería según tu distribución.

—Varea Rafael (RFA). Giro 37,92 frs. a cuenta suscripción «C. S.», 30-9-73.

—J. Rodríguez, Alemania. Giro 105 frs. pago fact. n° 34 B3E Librería. Hecho envío. Seguirán los que faltan al pedido.

—Vicente Ruiz, Melbourne (Australia). Recibido giro. Distribución indicada. De tenerlos, seguirán los libros que faltan en el último envío.

—Hernández Manuel, Dreux. Recibido giro 155 frs. 140 a CRZN. Resto Pro «C. S.» tuyo y Lacruz.

—Diez Hernández, 77 - Dammarie. Transferimos giro de 606 frs. a las partidas señaladas.

—Fermin Tejedor, 31-Cugnaux. Giro 11-1-73 (50 frs.). Pago «C. S.» hasta el 31-12-73.

—Rogamos a los abonados que reciben el «C. S.» y no han pagado aún la suscripción, hagan lo posible para ponerse al corriente de pago.

DIA 17 DE JUNIO DE 1973

Gran Jornada del Libro Libertario

A CUMPLIR CON ACTOS DE VERDADERO RELIEVE.

Por la mañana, a las 9 y media: INAUGURACION de la Exposición de libros. Seguidamente:

CONFERENCIA a cargo de la compañera Federica Montseny, quien versará sobre: «La importancia de la cultura libertaria ante el próximo porvenir de España.»

Por la tarde, a las 3:

Selecta sesión de **VARIEDADES** con:

Mille **RITA LADY**, magnífica en la expresión del canto.

Dúo **DONADIEU-JARRILLOT**, canciones propias a guitarra.

El **GRUPE Z**, quién representará (en francés) «Chroniques de la V^e Reich-Public». Luego el celebrado trío

LOS MUCHACHOS

que extremará su nota artística en recordación a su malogrado compañero Néstor Pérez. Y algún otro número que oportunamente anunciaremos.

En el intermedio habrá opción a interesantes lotes de libros.

INVITADOS TODOS LOS COMPANEROS Y ESPANOLES EN GENERAL.

En el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris. Métros: Buzenval o Avron.

HABLEMOS DE ESPAÑA

Las noticias que llegan de España han alcanzado un dramatismo tal que exige una movilización inmediata de la opinión pública europea, si queremos evitar que prosiga el genocidio de nuestro querido pueblo.

Se asesina a los trabajadores españoles por una policía al servicio del capitalismo internacional.

Si es abominable disparar contra un grupo de trabajadores que reivindican mejores condiciones económicas, es difícil hallar el anatema justo por el asesinato del joven resistente vasco Mendizábal. Cuando Mendizábal huía fue herido por los disparos de la policía y rematado con un tiro de gracia en la cabeza y muerto ya, fue esposado, siendo depositado de esta forma en el hospital. Es un crimen que raya en la bestialidad difícilmente superada en ninguna época.

La tortura está causando estragos. Llegan noticias que causan espanto, puesto que cuesta concebir que haya individuos capaces de tal sadismo. En los calabozos de las jefaturas de policía, a las muchachas les queman los pechos y toda clase de torturas. En Barcelona un joven estudiante fue trasladado de la Jefatura de policía a una clínica privada con el tórax hundido y en estado de moribundo.

La lucha que sostiene hoy el pueblo español con el Estado fascista es desigual. No es lo mismo que en el periodo 1936-1939 que contábamos con armas conquistadas, desde luego, en lucha también desigual, pero conseguimos armas. Hoy, el pueblo español tiene enfrente al capitalismo internacional que ha armado hasta los dientes al fascismo español, puesto que es una base fascista con que cuenta el fascismo internacional para ir contagiando a toda Europa. Se repite, desde luego, la misma circunstancia que en 1936. León Blum, en su último libro, se lamentaba del error cometido por los socialistas franceses cuando la guerra de España. Las izquierdas francesas todavía no han comprendido el peligro que representa la presencia del Estado fascista español en el seno de la Europa.

Ya hemos señalado desde estas columnas la política de silencio impuesta en torno de los crímenes del fascismo español. Todavía estamos aguardando a las izquierdas francesas, sino es por solidaridad con el pueblo español, al menos que lo hagan por su seguridad personal. No olviden que el primer acto de la segunda guerra mundial «se desarrolló en España». Y tal como dijo Henry Torres en una conferencia de prensa celebrada en París en 1940 — organizada por el Comité francés de ayuda a la Resistencia española, que preside nuestro querido amigo Jean Cassou —, que Francia no debía haber corrido el riesgo de quedar encerrada entre los Alpes, los Pirineos y el Rhin. Esto lo dijo el eximio abogado desgraciadamente desaparecido hace años y que estoy seguro que en la hora presente el pueblo español podría contar con él.

Las izquierdas europeas contemplan la lucha del pueblo español contra el fascismo como si no tuviera importancia el desenlace de tal lucha para el porvenir de Europa.

Sean las izquierdas europeas que si el pueblo español llega a ser vencido, las tinieblas envolverán a toda Europa, que es tanto como decir el mundo.

Es indudable, pues, que en la hora presente se está dirimiendo en España la suerte de toda Europa, es decir, la libertad y una Europa más justa y humana.

Si la guerra del Vietnam, foco de

regateo entre los imperialismos ruso y yanqui provocó, a pesar de su lejanía geográfica, olas de protesta en nuestro Continente, y se llegó a constituir un Tribunal para juzgar los crímenes de guerra, tribunal presidido por el desaparecido humanista y filósofo inglés Bertrand Russell, y si existen comités europeos Pro-Vietnam y Comités Pro-palestinos, ¿por qué no se constituyen Comités Europeos Pro-España?

Existe la intelectualidad española exiliada. ¿Y porque estos intelectuales españoles no dirigen un mensaje a la intelectualidad del mundo entero y en particular a los intelectuales europeos e incluyendo, naturalmente, a los estudiantes?

Quiero atreverme desde estas columnas del COMBAT SYNDICALISTE, dirigirme a nuestro estimado y

admirado amigo Jean Cassou para que recabe la solidaridad de la intelectualidad francesa en favor del pueblo español. La hora presente está matizada por la tragedia que viven las nuevas generaciones españolas que día tras día son inmoladas por la bestialidad fascista.

por JAIME BALIUS

Si la opinión de los pueblos europeos es despertada tal como se consiguió en diciembre de 1970, a raíz del proceso de Burgos, el Estado fascista español perderá la partida. Y si cuando lo del proceso de Burgos se consiguió sensibilizar la opinión europea, es mucho más urgente en la hora presente puesto que el fas-

cismo español en lugar de celebrar procesos ha escogido el frío asesinato y la tortura practicada en toda España.

El tiempo apremia. Tenemos la obligación de defender a ultranza a los muchachos que dan prueba de un estoicismo inigualado.

Solidaridad Internacional Antifascista, nacida al calor de la guerra de España, debería organizar un gran acto público en París, pues la capital francesa cuanto dice y manifiesta tiene resonancia en los más alejados confines. Pues a mi juicio París puede ser considerada la capital del mundo por su historia y por lo que encierra esa historia. Ese acto público puede ser una gran concentración europea en favor del pueblo español. Señalado está. Manos a la obra.

La psychologie dans la démarche politique

(Suite de la page 1)

besoins et de l'organisation sociale et politique qui en régit la satisfaction — ou la non satisfaction — d'une quelconque manière; mais en un même temps il est l'élément fondamental de l'histoire et des processus sociaux qu'il crée lui-même, même s'il ne les crée pas comme il le désire, mais seulement dans des conditions économiques et culturelles définies qui déterminent le contenu et le résultat de son activité.

En imprimant sa marque dans la structure mentale de tous les membres de la société, le système se reproduit en eux. Et, ce processus transformant l'appareil instinctuel régi par la libido, la structure sociale s'implante tout autant chez les individus à l'échelon affectif. Le milieu essentiel où se reproduit l'ordre social, depuis que régné la propriété privée, est la famille patriarcale, qui engendre chez les enfants un terrain caractériológico favorable à l'influence de tout système autoritario. Le rôle joué par l'éducation sexuelle — ou la non éducation sexuelle, ou la mauvaise etc. — dans l'ensemble du système éduca-

tif et embrigadant, nous montre que c'est principalement au moyen des énergies et intérêts libidinaux que se développe l'implantation de l'ordre social bourgeois. La structure caractériológica de l'homme, à une époque donnée, ou dans un système social donné, loin de n'être que le reflet de cette époque ou de ce système, en est surtout l'enracinement qui représente l'aspect conservateur politique et moral, la « tradition ».

L'élément conservateur des structures caractériológicas de nos sociétés ne doit, toutefois, pas être confondu avec ce que la psychiatrie appelle le « surmoi ». Certes dans toute personnalité, l'instance morale est issue d'interdits sociaux déterminés dont la famille est, au départ, le porte-parole; mais les premières modifications du moi et des instincts se produisant à l'occasion des premières frustrations et identifications, bien avant la constitution du « surmoi », sont définies, en dernière analyse, par la structure économique de toute société; elles sont le symptôme des premières reproductions. L'importance primordiale du « surmoi » au regard de cet enraci-

nement caractériel provient de ce qu'il forme un noyau par rapport aux désirs incestueux enfantins; c'est là que se voit jugulée la meilleure part des énergies et que la formation caractériológica s'imprègne de déterminations essentielles à la survie de la société environnante.

Ainsi, la structure económico-social ne agit pas directement sur le caractère, mais dans la seule mesure d'un détour compliqué; elle engendre certaines formes familiales qui produisant des modes de vie sexuelle abatazados agissent sur la vie instinctuelle des enfants et adolescents pour modifier leurs attitudes et modes de réaction. La structure caractériológica d'un individu est la cristallisation des processus sociológicos d'une époque déterminée, et les idéologies d'une société ne peuvent acquérir de puissance que par une altération réelle et efficace de la structure caractériológica des hommes qui composent cette société.

Il va donc de soi qu'une connaissance précise des mécanismes reliant situation économique, vie instinctuelle, formation caractériológica et idéológica autoriserait à prendre des mesures solides, principalement sur le terrain « éducatif » et peut-être même sur celui de la propagande et de la lutte révolutionnaire.

Claude LAPORTE

Comunicados

F. L. DE HOUILLES-ARGENTIEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea regular que tendrá lugar el día 24 de los corrientes, en el lugar y a la hora acostumbrados.

REGIONAL CATALANA - C.N.T.

Agrupación de Paris

Convoca a asamblea para el sábado 16 de junio bajo el siguiente orden del día: 1º Situación de la Agrupación. 2º Situación de «Terra Llure» y sugerencias. 3º Lectura de circulares de la C. de R. 4º Orden del día para un probable Pleno de Agrupaciones; y 5º Examen de las relaciones con el exterior.

F. L. DE MARSELLA

Con objeto de asistir a la Gran Jira Nuclear de Provenza en la «Forêt des Cèdres» — Cabrières d'Avignon (Vaucluse), el domingo 24 de Junio 1973, la F. L. de Marsella de la CNT de España en el Exilio organiza, como de costumbre, varios autobuses colectivos para concurrir a la misma.

El precio de la plaza, ida y vuelta, es de once francos.

Las inscripciones son recibidas en nuestro local social, 12, rue Pavillon, segundo piso, todos los días por la ma-

ñana y por la tarde, encareciendo a todos los compañeros, familiares y simpatizantes, lo hagan lo más pronto posible para facilitarnos la tarea.

La salida tendrá lugar a las seis y media de la mañana en punto del Cours St-Louis-La Cannebière.

NUCLEO DE PROVENZA

Comunicamos a las FF. LL., compañeros afiliados al Núcleo y simpatizantes que con fecha del 24 de Junio 1973, iniciamos nuestras actividades de verano con una JIRA al magnífico lugar de «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon (Vaucluse).

Ya pueden las FF. LL. organizar los autocares para que ella sea un éxito como las precedentes.

JIRA EN SAINT FERREOL

El Núcleo del Tarn organiza para el domingo 1º de Julio, una Jira en el magnífico lago de Saint-Ferreol. A la misma invitamos cordialmente todos los compañeros y simpatizantes que deseen pasar un día de campo y de compañerismo.

La concentración tendrá lugar donde principia el embalse en los alrededores del riachuelo que llega del Lampi.

NUCLEO RHONE-LOIRE
GRAN JIRA ESTIVAL

Esta Comisión de Relaciones, recogiendo el deseo de muchos compañeros, al objeto de pasar una bella jornada de asueto y confraternización en plena naturaleza, invita a todos los compañeros y sus familiares del Núcleo, y a quienes de otras partes quieran también acudir, a la Jira que tendrá lugar en fecha 24 del actual mes de junio, en un lugar tan pintoresco como lo es PONCINS (en departamento del Loire). Hay agua, sombras, campo de deportes; todo lo que puede hacer agradable una estancia placentera fuera de la rutina y preocupaciones cotidianas. Será aconsejable que los compañeros hagan lo posible para que asistan familiares, amistades, y muchachada.

LA COMISION DE RELACIONES DE
LAS CHARENTES Y POITOU

Tiene organizada una JIRA de Concentración nuclear para el domingo 1 de Julio en la Tranche-sur-Mer.

Habrà CHARLA con charlista espontáneo. Juegos, diversiones según el ingenio y gusto de cada uno. Cinco playas hay para el que quiera bañarse. Hay un bar campestre

Esperamos que todas las FF. LL. amigos y compañeros, acudiréis a pasar un día de fraternidad libertaria.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

Los últimos nuevos ricos

Siempre hemos dicho, y lo seguiremos diciendo, que los trabajadores, aquéllos que todo lo producen, son quienes tienen más derecho que nadie a usar de todo lo mejor que ofrece la civilización para el bienestar humano. Los que no tienen ningún derecho, lógicamente hablando, son cuantos nada de útil han hecho en su vida, medrando además del sudor y del esfuerzo de los trabajadores. Representan quienes disfrutan de todas las riquezas, parásitos de la vida social. Hemos estado y estamos en favor del mejoramiento moral, intelectual y económico del que trabaja. Y vamos en pos de una organización de civilización en que todo el mundo trabaje, y por lo tanto, en todos existan facilidades, posibilidades para gozar de la vida en sus aspectos diversos.

Ahora bien, lo que ya nos parece despreciable, digno de airada censura, es la actitud del obrero por el hecho de haber alcanzado determinadas mejoras materiales, se hincha de vanidad, le sube el orgullo a la cabeza como una borrachera, y llega a ser tanto o más ridículo y repulsivo que cualquier burgués. El empujado engreimiento, el fantasioso pavonearse, les induce a mostrar a los demás lo que han conseguido. Priva en ellos el ansia de ser ensalzados, un mezquino placer de ser envidiados, haciéndose el grande: «Mi coche es de las mejores marcas». «Tengo un televisor estupendo, de alta calidad», «Esta sortija es de oro macizo y me cuesta una fortuna». «A mí me hace los trajes un sastre de categoría... Y así va el aire de grandezas de pobres diablos que allá en cualquier lugarejo de España las pasaron negras, comiendo mal, vistiendo mal, miseros y secos como palos de escoba. Salieron del país, y en pos de hacerse ricos, se pusieron a trabajar horas y más horas; y la facha de bacalao seco se fue trasformando: el delgado, o delgaducha, se fue hinchando, criando panza y rostro mofletado.

El tener un ideal, el poseer un alto sentido de la dignidad humana, no impide el vivir bien, el tener coche, televisor, cocina eléctrica, valiosa biblioteca y discoteca, vestir bien, y comer bien. Pero esto no les entra en la mollera de tantos y

tantos como hay fuera de España con fatuidad de nuevos ricos, aduciendo que su preocupación es la de hacer dinero, que nada les importa que en España se lucha en pro de la libertad, en defensa de la dignidad, en pos del mejoramiento ético y económico del pueblo. Nada les importa que desde el extranjero haya quienes ayuden, colaboren de

Apuntemos antes que nada que siempre ha resultado más fácil llamarse anarquista que serlo en realidad. Y no es que se trate de un problema de superhombres, de seres enriquecidos en toda suerte de perfecciones, pero es lo cierto que el anarquismo es consustancial con el hecho de que sus afinitarios, los anarquistas, en suma, posean ciertas condiciones morales, que no llevan obstáculo de imposibilidad, y sin las cuales no se puede ser anarquista, por más que se vocee tal adjetivo. A través de toda la literatura anarquista se deduce que el serlo supone: tener espíritu solidario, amor a la libertad, lealtad y sinceridad en el pensamiento y en los hechos, veracidad y dignidad, rechazando y despreciando todo lo que se oponga o deforme los citados principios morales. Ya en esta conformidad, se puede hablar de las afinidades electivas, o sea de la relación entre compañeros para todo lo que sea dar vida real dentro de lo posible, a la ideología que se defiende. Ello sin necesidad de esperar de grand chambardement», como dicen los franceses, o la transformación social y el advenimiento del comunismo libertario, como se ha dicho entre nosotros.

Manteniendo y poniendo en práctica las citadas características morales se puede establecer una base sólida, y a partir de ella, caben las sugerencias, los ensayos, las realizaciones de orden económico. ¿Que hay fracasos e imposibilidades? También las hay, y en mayor escala, decía E. Armand, entre los vinculados al régimen capitalista, y no nos fijamos tanto como cuando los fracasos parten de nuestros medios. Lo importante es perseverar, ensayar una, y otra, y otras veces.

una o de otra manera en las citadas reivindicaciones. A ellos no les importa el malestar que aqueja a los pueblos, el que haya guerras e iniquidades de toda especie. Ellos pueden comer, beber y gastar, lo demás les importa un rábano. Se dirá que su embrutecimiento moral es producto del régimen franquista, favorable a que abunden los elementos de mentalidad egoísta, mediocre. Algo puede haber de ello. Pero no olvidemos que también se han desarrollado y se desarrollan

por FONTAURA

en régimen franquista, los estudiantes y obreros que se rebelan contra el sistema imperante, que luchan contra toda aquella ignominia. ¿Será tal vez que algunos han nacido llevando en la sangre sentimientos de un rango moralmente elevado, en tanto que otros diríase vinieron al mundo y se desarrollaron patentizando el grado de bajez a que puede llegar el ser humano?

VIVIR EL ANARQUISMO

Como expresaba Albert Camus, poner empeño y dignidad en el esfuerzo persistente, imitando al Sisfo de la leyenda que, haciéndole siempre frente al cansancio, subía y volvía a subir en dirección a la meta la pesada piedra, significación de la adversidad en la lucha por la vida.

Por su afán de realizaciones de índole anarquista, nos place reproducir unos breves párrafos de un «Boletín de la Comunidad Anarco-Solidaria Inter-Regional Región argentina». Leemos que según acuerdo de unos compañeros, en asamblea celebrada a últimos del pasado mes de febrero, decidieron la instalación de la primera «Granja comunitaria de la Región argentina, la cual funcionará con un sistema dual: un grupo capitalino, que se dedicará a la teorización de obreros y estudiantes, y el otro que trabajará en la Granja Comunitaria.» Y agregan: «Esto se atiende a una rotación, es decir, cada seis meses el grupo capital se traslada a la Granja y viceversa. Se hará esto en función de no aislarse en la comunidad, lo cual traería la destrucción de la misma. En cambio, al mantenerse en contacto con el resto de la Región mediante los grupos capitalinos, la comunidad se hará cada día más fuerte. Al cabo de un año la Granja pasará a manos de nuevos compañeros solidarios, y los antiguos continuarán en la fundación de nuevas comunidades.» Puntualizan estas aseveraciones: «Nuestra finalidad es que tengamos el deber de crear una convivencia solidaria, justa y libre.» Y señalan como conclusión: «Sin solidaridad, todas las libertades son falsas.»

Trasciende de lo manifestado, como puede observar el lector, un

anhelo hacia lo del kropotkiniano «apoyo mutuo»; fervor por el trabajo independiente; inclinación por la lucha propagandística y un cuidadoso empeño en evitar el aburguesamiento por egoísmo «propietarista» en los componentes. Son consideraciones de suma importancia evidenciando el claro discernimiento por parte de los participantes en la iniciativa. ¿Que cabe el hacer objeciones, que el resultado puede ser negativo? Todo lo que se quiera, pero lo importante es notar una viva inquietud por hacer, por realizar, por buscar una palpable prueba de que se puede vivir en anarquista sin esperar el advenimiento del año 2000, o cuando llegue el tercer milenio... Lo interesante sería notar frecuentemente en nuestra prensa iniciativas, con más o menos variantes, semejantes a las que se acaban de citar.

Siempre en pos de un futuro más perfecto, más aureolado de justicia; un futuro en algo alcanzándonos a nosotros, a nuestros hijos, o a nuestros nietos, no ha de poder impedir que se viva el ideal todo lo posible. Y habida cuenta de que en todos los tiempos han sido los hechos los que han tenido mayor elocuencia contundente que las teorías se ha de procurar demostrar, en todo y por todo, que el anarquismo es algo más que un conjunto de coloreadas utopías.

Cuando Barbusse maldijo la guerra

Se le tenía ya bastante olvidado al escritor francés Henri Barbusse, del que se ha celebrado el centenario. Recordamos su obra representativa «El Fuego», que se tradujo a diversos idiomas, haciéndose bastantes ediciones de ella. El autor, que estuvo en la guerra de 1914-18, tuvo un magistral acierto en plasmar en el papel la cruda realidad de la vida del soldado en las trincheras y en la feroz brutalidad de los combates. Otros autores pusieron un sentido más literario, más cuidado en sus descripciones. Así el escritor alemán Remarque, en «Sin novedad en el frente», o bien otro francés, Dorgelès, en «Las cruces de madera». Pero Barbusse, asqueado y horrorizado, mostró las costumbres de los «peludos»; sus palabras, sus maldiciones, chapoteando unas veces entre el barro y la mierda, y otras veces arrastrándose sobre charcos de sangre y carne humana destrozada por los obuses. ¡Y también creía que sería aquélla la última de las guerras!

LA DIGNIDAD DEL TORERO

(Viene de la página 8)

Toros de Badajoz, los timbales de la «Quinta Sinfonía» y, sobre todo, esas «Cinco de la tarde», de Lorca, cuando «la muerte pone huevos en la herida», y «la vaca del viejo mundo, pasando su triste lengua, sobre un hocico de sangre derramada en la arena».

Brindaba a los tendidos, buscando los ojos que no le tiran flechas. El toro lo embistió cuando aprendía a saber que España es otra cosa que los toros.

Cuando llegó a la enfermería en su lienzo de amapolas, las ventanas de sus ojos abiertas de par en par, con unas gotas de lágrimas miraban al techo sin luz. El velo permanente de las tinieblas le fue cubriendo como a un viejo Faraón para el viaje sin regreso, sin derecho a llevar ni bienes ni equipaje.

Volga Marcos

MAS COMUNICADOS

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo 24 de junio a la hora y en lugar acostumbrados. Máxima asistencia y puntualidad.

JIRA EN LA COLONIA GERMINAL

La Asociación «Germinal» organiza para el 24 de junio próximo una Jira en la Colonia (cerca de Montargis) a la cual quedan invitados los amantes de la naturaleza y los compañeros en general.

Como de costumbre se organizará una charla de carácter cultural-pedagógica.

F. L. DE QUILLAN (AUDE)

Encarece a todos sus afiliados para que hagan acto de presencia a la asamblea que tendrá lugar el día 17 de junio y a las 9 de la mañana, en la nueva Sala de reuniones situada en la Vieja Banca Agrícola, rue de la Paix.

S. I. A. (Regional del Oeste)

Ruego a los compañeros Pascual E. (Morlaix), Cerezueta (Angers), Elias Conejos (Nantes) escribir al compañero Expósito Luis, 3, rue Bernanos, 29200-Brest, por asuntos interesantes nuestras actividades en esta región.

El secretario A. LE LANN.

SYNDICAT METALLURGIQUE DE VILLEURBANNE

Tous les camarades adhérents et sympathisants sont invités à la réunion qui aura lieu le 16 juin à 15 h 30 au Palais du Travail, salle 2.

AMIS DE HAN RYNER

Réunion le 16 juin à 20 h 45 dans la salle des «Amis», 114, rue Vaugirard, Paris. Causerie de Louis Simon sur: «La science-fiction et l'utopie chez Han Ryner». Invitation aux amis et sympathisants.

UN PASEO LITERARIO DE VOLGA MARCOS, ENTRE SOL Y SOMBRA:

La dignidad del torero

Siluetas de recorte y perfiles ganaderos. Horribles cicatrices con diseños de hombría.

Niño, analfabeto, aventurero hambriento, sufrió vejámenes, palizas, sustos y riesgos de ganapán; la Luna auscultaba su destino.

Nació en la provincia de Córdoba poco antes de la guerra civil y a sus tres meses, España era un inmenso matadero. En el barranco de Viznar como por todas las partes de la zona fascista, los miles y miles de asesinados, no cabían en el dolor del pueblo. García Lorca una víctima entre tantas. La muerte llevaba en su seno granos de odio feroz destruyendo hogares, tejiendo en las distancias los hilos de la bestia, para instalarse en el ibérico solar por más de treinta años. Un millón de muertos, medio millón de fusilados. Espectáculo desolador para volver al siglo medieval de curas criminales, y casta de señores.

Cuando el niño cordobés cumplía tres años, la guerra civil se terminaba en hecatombe sin antecedentes en la historia de España, ríos de sangre, fusilados en las playas, en los presidios, cunetas, muros de cementerios, plazas de toros. La matanza continuó durante muchos años, y la muerte planeaba por las tierras y las ciudades, por los pueblos y las aldeas, como un ángel amarillo sin sombra, envolviendo después Europa con millones de cadáveres: ejecutados, víctimas de la guerra, en los campos de concentración y en las batallas sangrientas. El niño era muy niño para comprender, y creció para ser peón albañil, limpiabotas o torero.

Guñol de turno en revistas de anuncios y colores gráficos, el arte taurino lo quiso para él como una fuerza entre la audacia y la bravura, como si el hecho de matar fuera un estilo. La muerte no se disimula, suena a ovación o silbido, a sombra de la tarde y sangre ardiente, a pasodoble castizo o marcha fúnebre.

La lidia es un tributo del instante, como el del Minotauro de Greta, donde Teseo media las proporciones de la suerte y el instante, la valentía con la audacia. En la corrida de toros, el gesto y la línea son la importancia de la tarde, para contentar a los aficionados chillones, y para que España continúe en la tradición de sangre y arena, como el *panem et circenses* que los césares ofrecían al pueblo romano. Cuando el noble animal muerto sale arrastrado por mulas campanilleras, el tendido aplaude, el pasodoble inunda la plaza, sangre, colores, lentejuelas, saludos, gritos de entusiasmo, felicidad y alegría del monosabio al maestro, de los desgraciados que se acuestan con una lata de sardinas por cena y los potentados que apestan a grasa y tabaco. Todo el mundo feliz para olvidar que hay cárceles y cementerios, niños hambrientos y mutilados de la guerra civil sin derecho a pensión.

El sol y la sombra toman movimiento audible, uniforme o discordante, y el destino prepara el final del matador, ya que cada hora es una vida tramada en el engranaje de la suerte.

Casi todos los toreros nacieron pobres, hijos de humildes trabajadores de cortijo, dehesa, finca o casa de campo, según la región. De niños llevaron rebaño de ovejas, manada de cerdos o piara de vacas, hasta que les entró la afición y se fueron de capeas, arriesgando la vida con los novillos del pasto.

Nuestro héroe fue ganapán trotacortijos, recibió muchas humillaciones, recorrió propiedades y cotos interminables. No criticó los feudos porque pensaba ganarlos para él con el capote y la muleta. La torería de riquezas y fama a riesgo de la vida. También la mina, el mar, el andamio, las máquinas y el automóvil matan a sus hombres, sin gloria ni laureles. Con la fama se gana cultivos, compañías, camiones, propiedades con mil ochocientas fanegas, algodonerías, casas de vino, hoteles y

cortijos con administradores y mayores, coches, avioneta o helicóptero y muchos millones de pesetas incubando en el banco.

No se metió nunca en política porque llevaba la corriente del régimen franquista, incluso se jactaba de ser amigo de Franco. De haberse apercebido de la realidad española, tal vez no hubiera tenido en su despacho el enorme retrato del general ocupando la pared.

Llegó a ganar tanta fama y dinero, que tuvo miedo de perderlo todo. Un vértigo le dejó indeciso entre el toreo y la administración de todos sus bienes. Conocía el trágico fin de Granero, Joselito, Manolete y todos los diestros traspasados por las astas del toro. Sabía que en el crepúsculo de los valientes no son válidas las faenas floreadas y peligrosas acompañadas del ¡olé! multitudinario y la música de cobre, porque para la pizarra de los ídolos, la esponja del olvido está siempre humedecida.

Durante muchos años desafió la muerte con destreza y vanidad, tal vez con orgullo macho. Jugó en el tapete de las astas con el verde engañoso del capote y el rojo irritante de la muleta. Salvajismo encendido en el traje de luces. Lucha desigual entre pezuña y zapatilla, entre chaquetilla y cornamenta. A fuerza de

el peligro está siempre presente, hasta que el animal recibe la puntilla.

Entre tanto, un sudor frío bañaba la frente del maestro. Siempre el otro toro, salido del toril como un bóvido, destripando poco después los primeros caballos, sufriendo el animal el martirio de la puya, el jaco, con las tripas colgando, los gritos de la multitud, las ondas inquisitoras bañando las cristianas frentes, los aplausos de júbilo, y la muerte. Siempre la muerte escondida en los pliegues del capote. Tenía miedo. La «Quinta Sinfonía» la llevaba dentro, y maquinalmente le uncía al pasado, su niñez, sus correrías con el hatillo al hombro, y el tiempo de los perseguidos y asesinados sin piedad allí mismo en aquella plaza. Racimos de hombres fusilados y arrastrados como los toros que él mismo mató.

Esa brizna de dignidad le iba entrando en los sentidos porque sabía que había otra España sin segregaciones de ideas ni caciquismos feroces. Una España más culta y liberal. Su nombre estaba maldecido por dondequiera que hubiese españoles o hispanoamericanos como un paniaguado agradecido del francofalangismo. Sentía cierto pudor y vergüenza por haber aprendido a leer y pensar. Le enseñaron la

« PAN Y TOROS »

Sigue, sigue esta ilustración y prosperidad, para ser como eres, el non plus ultra del fanatismo de los siglos. Desprecia como hasta aquí las hablillas de los extranjeros envidiosos, abomina sus máximas turbulentas; condena sus opiniones libres, prohíbe sus libros que no han pasado por la tabla santa y duerme descansada al agradable arrullo de los silbidos con que se mofan de ti. Haya pan y haya toros, y más que no haya otra cosa. Gobierno ilustrado, pan y toros pide el pueblo. Pan y toros es la comidilla de España. Pan y toros debes proporcionar para hacer en lo demás cuanto se te antoje in secula seculorum. Amén.

León de ARROYAL

(Final del panfleto clandestino, publicado en el siglo XVIII y cuyo título exacto es: «Oración apolo-gética es defensa del estado floreciente de España»)

peligros, desde que tomó la alternativa se apercebía de que la vida es un bien difícil de conservar y que cada hacienda es a modo temporal una inquietud cuando se gana con riesgo. Entrar en la sociedad de privilegiados es amar la vida con todos sus dulces placeres, sin otro ideal que la comida y la bebida, la comodidad y el amor a la familia. Casándose, teniendo hijos, verse adulado, querido y envidiado. Tal fue su existencia hasta acercarse a sus cuarenta años para llenarse de temor a perderlo todo, en la verónica de una tarde, o en el centímetro arrimado de un pase de pecho. Volvió durante mucho tiempo feliz, ignorando los sufrimientos del pueblo perseguido, humillado y aplastado por la bota militar. Consciente o ignorante, le faltaba esa brizna de dignidad que llevan los hombres. Los del destino, los timbales de la «Quinta Sinfonía» de Beethoven le sonaban en la nuca, como una insolación de gloria. Tenía miedo de perderlo todo: establos mecánicos, envasadores de pienso, tierras de cultivo, su despacho de burgués con el enorme retrato de Franco. Sí, ya no estaba seguro de llegar a viejo con esos animalitos saliendo del toril, echando patas arriba caballo y picador y embistiendo a los burladeros.

No se fiaba de Cristo ni de la Macarena, cuyas plegarias no salvan a nadie de una mala cogida. La muerte pone al índice la víctima; la superstición y el presentimiento, infunden miedo. Cuando el toro, vencido, es arrastrado por las mulillas, sale otro peor para vengarlo, y, bufando al viento, retando a la multitud, levantando arena con altivez, arremete contra peones, picadores, banderilleros, todo el mundo corre delante de los cuernos hasta que los primeros lances lo engañan y fatigan, aunque

música clásica y moderna, y era precisamente la «Sinfonía del Destino» lo que le ahogaba, sintiendo la sofocante angustia de la inseguridad. Los sonidos musicales se le cambiaban, llegándole a la percepción como fracaso de la tarde, a destino sagaz y engañoso sin concepto idealista en lo surhumano glorioso teniendo que caer en combate desigual. No era el mismo hombre. Sintió su hora en la belleza de la tarde, como en el «Llanto por Ignacio Sánchez Mejías», de Federico García Lorca, cuando «las madres terribles ya levantan la cabeza». En el brindis quiso rescatarse de una vida, brindar de espaldas al sol en el ocaso de la tarde. Era el scherzo de su vida como esas «Cinco de la tarde», de Federico, y sus charcos de agonía con vacíos de techos y rellenos de tierra blanda.

Una guerra civil no pasa en vano por las hojas del árbol sin marcar sus venas de clorofilia. Nadie se escapa del recuerdo ancestral; para eso está el padre, como herencia de las sienes en la historia retenida. Una brizna de dignidad, para subir a las gradas del pueblo junto a Mariana Pineda, los ajusticiados y perseguidos, los españoles muertos en ese diluvio de balas, y el fantasma de las madres que siguen gimiendo en la eternidad.

Quiso redimirse abriendo el corazón de par en par para sentirse el niño de antaño. Pondría un orden total a su vida y hacienda, daría sus bienes a beneficio de hospitales, huérfanos, institutos del cáncer y sanatorios. Torear el último toro en belleza, brindándose al público del sol.

Mientras duraba la corrida, el tiempo se le alargaba como una sombra de crepúsculo detenida en la meditación. ¿Qué es la vida, se decía, si no una ventana abierta frente a un campo, un paisaje continuo donde vive y muere cuando se mueve? La vida es un paisaje de tránsito, llevándonos a la muerte como un viaje sin regreso, cerrándose para siempre la ventana de luz provisional. La vida es todo presente. La muerte es el vértigo definitivo haciendo tabla rasa del pasado, pero quedando las buenas acciones.

Al torero se le presentó la guerra civil española, los fusilamientos en la plaza de

(Sigue en la página 7)

EL COMBATE C. N. T.
LE COMBAT
SYNDICALISTE A. I. T.

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

EDITORIAL

¿ Cambio político en España ?

La noticia nos pilló con la tirada del número anterior de este semanario empaquetado en la imprenta, motivo por el cual comentamos aquella hoy, con disculpable retraso.

Dijo la noticia que Tirano Franco Bahamonde había renunciado a la mitad del poder que detentaba en entidad personal absoluta. De las dos jefaturas de Estado y de Gobierno que se atribuyera por ley de bandidaje (de despojo, si se nos exige ser suaves), la de la gobernación del país ya no le compete. Queda «únicamente» en regente absoluto del Estado, equivalencia a rey o a presidente republicano, pero sin «prejuicios» constitucionales.

Dice que se va, y se queda.

Porque su sucesor en la dirección del departamento gubernamental aludido, almirante Carrero Blanco, gobernará al país de acuerdo con el Consejo de Estado, presidido, regido y exigido por Franco el dimite, que será gobernado, el país, por delegación ejercida por esos s. s. (sus seguros servidores).

Puesto que en realidad, todos, empezando por el jefe supremo de la banda, obedecen al principio de mantener a España sometida a argolla fascista, ese repugnante instrumento que en Europa sigue domeñando la política no solamente en nuestro país si que también en el de los portugueses y en el de los griegos. En Iberia se es ciertamente infortunado desde hace muchos — demasiados — años. En Portugal, ya sin Salazar. En España con medio Franco, y conste que así decimos

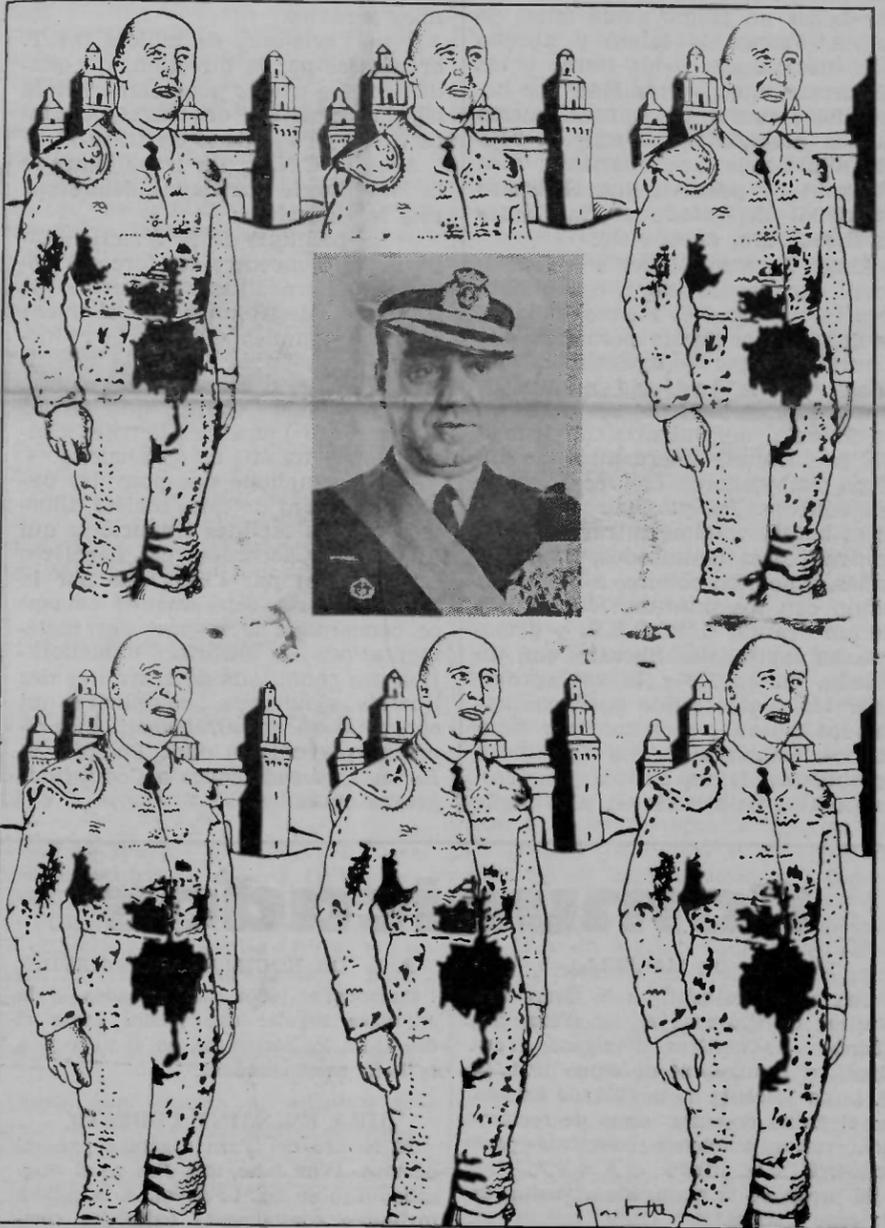
por el débil estado de salud del «caudillo».

De todas maneras, públicamente Franco tiene ya una pata inutilizada. La inutilización de la otra que le queda podría determinarle un magnífico entierro, morfológico o «morganático», como fuese. El caso es que el caudillo de la desgracia de España deje de ser el dedo inquisidor que señale y exija que la calamidad pública fascista en nuestro país sea permanente.

No importa que Carrero Blanco hoy, y Juan Carlos mañana, prosigan la conducta política de su protector y maestro. No importa que a ambos peles, la Banca, la Iglesia (con sí, señores) y el Cuartel (la Cuadra) obliguenlos a proceder en verdugos fascistas de nuestro sufridísimo pueblo, importando, emper, que el hielo endurecido quiebre y se inicie en la deriva, para que los españoles afanosos de respeto, libertad y respiro económico tengan ocasión de hallar rendija palanca en mano. Hasta aquí (un aquí de treinta y cinco años) el bloque hispano - fascista ha sido sólido, inquebrantable, una vez por acodos de Hitler y Mussolini, otras por apoyo de las grandes (en bulto) democracias europeas más la dolariana de América. En España han imperado las bajas políticas monetarias de todo el mundo beneficiando a los traidores enorgullecidos de un 18 de julio de 1936 y dejando en el más criminal desamparo a un pueblo que por su rectitud y heroísmo es creditor de mejor suerte.

(Termina en página 2)

El nuevo diestro...



... y su siniestra cuadrilla

DESDE BARCELONA :

COMUNICADO URGENTE

Habiendo tenido noticia, por medio de la prensa, del atraco efectuado en Mayor de Sarriá el día 6 del corriente en el que los autores se adjudican la acción firmando como los supuestos «Grupos de Combate del Movimiento Libertario Español», queremos hacer constar que: El movimiento anarquista de Barcelona (C.N.T., Confederación Nacio-

nal del Trabajo, E.L.C., Estudiantes Libertarios de Cataluña y otros Grupos anarquistas) no han tenido, en absoluto, ninguna participación ni existe relación alguna con los firmantes. Es más, ignoramos totalmente su identidad e incluso si realmente existen tales grupos.

Organizaciones Anarquistas de Barcelona.

La Redacción de la Corresponsalia de LE COMBAT SYNDICALISTE en Cataluña ha recibido este comunicado, que ya ha sido remitido a la prensa de Barcelona («La Vanguardia», «Tele/Expres», etc.).

A esta Corresponsalia se le ha pedido que manifieste la volun-

tad del Movimiento Libertario de Barcelona, (tanto amplio como específico, tanto organizado como autónomo) de que la declaración del comunicado sea difundido por todas las publicaciones del Mov. Libertario Mundial.

Corresponsalia de Cataluña.
8 de junio de 1973.

8^{ème} accident mortel en un an à Citroën - Paris

Un ouvrier âgé de 61 ans, que l'on obligeait malgré son âge à effectuer un travail sur le toit, a été, récemment, victime d'une chute mortelle à l'usine Citroën d'Asnières.

Ce nouvel accident mortel porte à 8 en un an le nombre des accidents mortels survenus aux usines Citroën de la Région Parisienne. (2 en mai 72 à Levallois — 2 à Paris-15^e — 3 en novembre 72 à Levallois).

Ce tragique bilan dément les statistiques officielles des accidents du travail chez Citroën, dont le taux (le plus bas de l'automobile) est faussé par le refus de déclarer des accidents du travail survenant notamment aux travailleurs immigrés.

Il est également le résultat :

1^o de la carence des pouvoirs pu-

(Suite page 2)

¿Cambio político en España?

(Viene de la 1ª página)

No queda duda en estos días que Carrero Blanco no asomará ni rendija de libertad en el panorama político de su tanda presidencialista. Está dotado de malos sentimientos y así y todo sufre la presión del integrista falangista concretada en Blas Piñar, comendador de las «Cruces de fuego», del «Ku-klux-klan», de los incendiarios de Cristo Rey que tanto se han ilustrado en estos últimos tiempos carbonizando librerías y exposiciones «profanas» e imprecando y atacando groseramente a muchachas que gustan de parecer muy femeninas y bellas por las calles de la España católica, apostólica y mogigata. Carrero Blanco, como marino sabe nadar un poco y como gobernante hará que los gobernados naden en autómatas por decreto. Pero con las riendas del país en manos chocará — como su antecesor chocara — con la realidad económica que en europeo se llama C.E.E. o Mercado Común, en americano Dólar y en Euro-Asia «realidad político-económica de la hora». Sí, sí, muy elegante la palabrería de López Bravo, muy atinada para «las circunstancias nuevas». Ducho en diplomacia ese López no vulgar como miles de López. Franco lo toleró y aprobó por «necesidades de la hora» y los ultrarreaccionarios también por beneficios tocantes y sonantes, puesto que la moneda no es azul ni roja ni almoscada: es moneda, más atrayente y positiva que el tesoro espiritual depositado en las arcas de San Pedro, en el cielo.

Ahora Carrero Blanco se da tiempo de decir «cual gritan esos malditos», sintiéndose él mismo maldito, es decir, reaccionario perdido, facha incurable, pero irresistiblemente abocado a la «realidad nueva» de tratar con comunistas de la URSS, de Polonia, de Bulgaria, de Rumanía, de China, intercambiando incluso embajadores con esos países «diabólicos». Porque, por una parte es bonito vomitar intransigencias contra países leninizados, marxistizados, y de otra ponerse a partir un piñón con los mismos... con objeto de amedrantar a la C.E.E. y democracias capitalistas liberales con un «media vuelta», y a la vez aprovechar las ventajas que pueden aportar los tratados económicos y fiduciarios establecidos con la «hidra comunista». López Bravo ejecutó esta política deliberada en alto lugar

franquista, y para un cubrir de ojos ha sido retirado. No obstante, otro López... Rodó, para rodar como sea, proseguirá la política gancho-marxista que López B. iniciara.

Se comprenderá que con todo lo dicho una situación de esperanza antifranquista no ha sido señalada, y si una esperanza anti tal por una pata importante sumergida, por una presión de C.E.E. no desdenable gracias a Benelux, y a la chocante necesidad que se le ha presentado a la «España nacional» de cohabitar con el comunismo...

Sin contar con la decisión revolucionaria del Pueblo español ya manifestada en calles, tajos y universidades, coyuntura altamente favorable hacia la cual se dirigen nuestras más ardientes y fundamentadas aspiraciones.

8 morts à Citroën

(Suite de la page 1)

polics qui se refusent à y faire appliquer la réglementation.

2° de la C.F.T. qui s'est accaparée tous les postes des Comités d'Hygiène et de Sécurité pour appuyer la direction dans sa politique d'économies sordides.

3° de l'existence de milices C.F.T. organisées par la direction, qui quadrillent les usines pour empêcher la légitime réaction des travailleurs face à leurs conditions de travail.

Avec la C.N.T., les travailleurs de la Métallurgie Parisienne dénoncent une fois de plus :

— La politique de la direction Citroën qui concentre ses forces à réprimer les travailleurs des usines de Reims et de Rennes actuellement en lutte pour les salaires, la réduction des cadences, la clarté des fiches de paie, par des licenciements, des commandos, plutôt que de les consacrer à l'amélioration des conditions de travail et de sécurité.

— La complicité des pouvoirs publics à l'égard de cette société, illustrée par les facilités financières qui lui ont été accordées ces dernières années, tant par l'Etat que par la Ville de Paris, sans aucune exigence concernant le respect des réglementations de sécurité, l'amélioration des conditions de travail et des libertés syndicales, complicité qui constitue un encouragement à la répression syndicale dont Peugeot et Renault se sont saisis au cours des grèves actuelles.

LIBROS :

«Seis cartas sobre anarquismo»

de G. IGUALADA

También hemos leído «Seis cartas sobre anarquismo», de Giménez Igualada, editadas en México. Como en el libro «Anarquismo», el autor nos aparece como el ácrata puro, hombre todo corazón y contrario a toda violencia. No deja de ser interesante su filosofía del amor fraterno, que podemos calificar de misticismo tolstoiano. Pero, sinceramente, hallamos un «pero», un desequilibrio entre la ilusión y la realidad. Y excesiva la crítica sobre el revolucionarismo de Kropotkin, su apelación a la violencia, al choque que hasta ahora se ha producido, siempre en toda revolución que verdaderamente significara una conmoción social. Bakunin corre la misma suerte. Aceptemos que este último concediera excesiva importancia al hecho violento en la revolución; mas opino que no puede decirse lo mismo de Kropotkin. Quizá porque desde que nos iniciamos en nuestras ideas somos algo devotos, — en el buen sentido de la palabra — del pensador ruso.

Es de suponer que el autor de «La Conquista del Pan» tendría sus fallos, como todo humano; uno de los que más diera que hablar, que sepamos, sería su postura cuando la primera guerra mundial (1914-18). Giménez Igualada se refiere a ello en su primera carta. Pero me temo que exagere comentando la actitud de Kropotkin. Porque si Kropotkin manifestó su inclinación hacia los países aliados, ¿la mostró acaso en la forma que se nos suele decir? ¿Se declaró partidario de que los pueblos intervinieran en la guerra contra los imperios centro-europeos, o sólo fue que ante el hecho irreversible del estallido confesó sus deseos de que la guerra fuera ganada por los aliados? Porque hay que admitir cierta diferencia entre estas dos tesis. Creemos que para los hombres liberales de la época 14-18, y también para los libertarios, no aparecía muy halagüeña la situación política de Europa si la guerra hubiese sido ganada por Alemania y sus aliados. Es decir, mal por mal, y en pleno furor bélico, parece lógico que fueran muchos deseando la victoria de Francia, pese a saber que el estallido de la conflagración no pudiera atribuirse exclusivamente al otro bando, y que, llegada la

paz, la vida de los humildes y explotados en los Estados demo-liberales no sería idílica. Tomando ejemplo de sucesos más recientes, ¿quién no mostró sus deseos y confianza en la derrota de Hitler? Recordando lo que durante siglos se ha humillado al pueblo judío ¿no se inclina uno para que le dejen en paz? Eso a pesar de ser enemigos de todas las guerras y a saber que en ellas no se dirime nada nuestro, y, también, a no ignorar que en todos esos conflictos juegan primerísimo papel los intereses económicos del gran capital.

Pero, pensamos, como que la guerra no la hemos desencadenado nosotros, y por aquello de «del mal, el menos» en nuestro fuero interno no podemos sentirnos indiferentes del todo al resultado de aquélla. Tal vez existiera la posibilidad, entonces, de que la discutida actitud de Kropotkin obedeciera a lo que en líneas generales hemos dicho y que, en el fondo afectaría a muchos.

En fin, que respetando mucho el pensamiento de G. Igualada, cuesta trabajo creer que Kropotkin, con su inteligencia, fuera entonces lo que se conoce por un belicista, cuando no adjuró del anarquismo.

Sin compartir el pensamiento del autor de «Cartas sobre el Anarquismo», las consideramos como materia de reflexión y sin duda alguna como base de polémica que, con G. Igualada no podría en manera alguna ser amarga. — F. Ferrer.

por asuntos interesando nuestras actividades en esta región.

El secretario A. LE LANN.

ROANNE. JIRA DE PONCINS

Como los años anteriores el elemento juvenil de la región, esta vez en colaboración con la C. de RR. del Núcleo, organiza la conocida Jira de Poncins, jira que tanto éxito tiene por el lugar escogido y por el ambiente libertario, juvenil y familiar que se concentra en esa salida campestre.

Si el buen tiempo nos acompaña esperamos que de nuevo será una jornada de la que se guardarán múltiples y agradables recuerdos, como en los años precedentes. Fecha: el 24 de junio.

Se recuerda a los compañeros de la localidad que la salida se hará en coches particulares de la Plaza del Ayuntamiento (Hôtel de Ville) a las 7,30 de la mañana, contando con la presencia de todos a esa hora, para que los compañeros que no posean medios de locomoción puedan ocupar las plazas vacantes de los vehículos que se dirijan al lugar de la concentración.

Contando con la solidaridad de todos.

La C. de R.

Comunicados

F. L. DE MARSELLA

Con objeto de asistir a la Gran Jira Nuclear de Provenza en la «Forêt des Cèdres» — Cabrières d'Avignon (Vaucluse), el domingo 24 de Junio 1973, la F. L. de Marsella de la CNT de España en el Exilio organiza, como de costumbre, varios autobuses colectivos para concurrir a la misma.

El precio de la plaza, ida y vuelta, es de once francos.

Las inscripciones son recibidas en nuestro local social, 12, rue Pavillon, segundo piso, todos los días por la mañana y por la tarde, encareciendo a todos los compañeros, familiares y simpatizantes, lo hagan lo más pronto posible, para facilitarnos la tarea.

La salida tendrá lugar a las seis y media de la mañana en punto del Cours St-Louis-La Cannebière.

JIRA EN LA COLONIA GERMINAL

La Asociación «Germinal» organiza para el 24 de junio próximo una Jira en la Colonia (cerca de Montargis) a la cual quedan invitados los amantes de la naturaleza y los compañeros en general.

Como de costumbre se organizará una charla de carácter cultural-pedagógica.

F. L. DE HOUILLES-ARGENTIEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea regular que tendrá lugar el día 24 de los corrientes, en el lugar y a la hora acostumbrados.

JIRA EN SAINT FERREOL

El Núcleo del Tarn organiza para el domingo 1° de Julio, una Jira en el magnífico lago de Saint-Ferreol. A la misma invitamos cordialmente todos los compañeros y simpatizantes que deseen pasar un día de campo y de compañerismo.

La concentración tendrá lugar donde principia el embalse en los alrededores del riachuelo que llega del Lampi.

NUCLEO RHONE-LOIRE GRAN JIRA ESTIVAL

Esta Comisión de Relaciones, recogiendo el deseo de muchos compañeros, al objeto de pasar una bella jornada de asueto y confraternización en plena naturaleza, invita a todos los compañeros y sus familiares del Núcleo, y a quienes de otras partes quieran también acudir, a la Jira que tendrá lugar en fecha 24 del actual mes de junio, en un lugar tan pintoresco como lo es PONCINS (en de-

partamento del Loire). Hay agua, sombras, campo de deportes; todo lo que puede hacer agradable una estancia placentera fuera de la rutina y preocupaciones cotidianas. Será aconsejable que los compañeros hagan lo posible para que asistan familiares, amistades, y muchachada.

LA COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTES Y POITOU

Tiene organizada una JIRA de Concentración nuclear para el domingo 1 de Julio en la Tranche-sur-Mer.

Habrà CHARLA con charlista espontáneo. Juegos, diversiones según el ingenio y gusto de cada uno. Cinco playas hay para el que quiera bañarse. Hay un bar campestre.

Esperamos que todas las FF. LL. amigos y compañeros, acudiréis a pasar un día de fraternidad libertaria.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo 24 de junio a la hora y en lugar acostumbrados. Máxima asistencia y puntualidad.

S. I. A. (Regional del Oeste)

Ruego a los compañeros Pascual E. (Morlaix), Cerezueta (Angers), Elías Conejos (Nantes) escribir al compañero Expósito Luis, 3, rue Bernanos, 29200-Brest,

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el día 23 de Junio a las 6 de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Dada la importancia de los asuntos a tratar se recomienda puntualidad y máxima asistencia.

NUCLEO DE PROVENZA

Comunicamos a las FF. LL., compañeros afiliados al Núcleo y simpatizantes que con fecha del 24 de Junio 1973, iniciamos nuestras actividades de verano con una JIRA al magnífico lugar de «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon (Vaucluse).

JIRA EN LA COLONIA GERMINAL

La Asociación «Germinal» organiza para el 24 de junio próximo una Jira en la Colonia (cerca de Montargis) a la cual quedan invitados los amantes de la naturaleza y los compañeros en general.

SCHIZOPHRENE

par Claude LAPORTE

Pour comprendre ce qui rentre en jeu dans la dynamique familiale du schizophrène, il faut mener l'étude dans les générations qui l'ont précédé, et saisir là le germe d'un facteur psychosocial. Car c'est bien en fonction de leur histoire personnelle (de cet accident dans le rapport avec les ascendants) que des parents se trouvent en position de ne pouvoir réserver à leur descendance une autre place que celle de schizophrène (1); et c'est lui qui de cette situation se voit appelé à s'instituer comme bouc émissaire d'une maladie dont ne souffre que la société.

De ce point de vue, le fou est bien celui dont nous avons besoin pour être à même de nous définir comme sains d'esprit. Ceux qui sont

« admis » en hôpital psychiatrique, le sont non pas tant comme étant malades, mais comme étant contestataires plus ou moins virulents de l'ordre social établi. Le système social au sein duquel ils sont prisonniers, vient ainsi renforcer la structure familiale dans laquelle ils ont grandi. L'autonomie qu'ils cherchent ainsi à affirmer vis-à-vis d'une micro-société, n'est que le révélateur d'une aliénation massive et collective exercée par la société dans son ensemble.

Le « malade » prend brusquement conscience de la violence dont il est l'objet, et se voit jeter en H. P. (2) pour une « admission d'urgence ». Là, il est happé par le système binaire de la vie psychiatrique conventionnelle, système à reproduire

la violence destructrice des familles (qui sont pour la plupart schizophréniques) où tout se trouve générateur de sentiments de culpabilité figeant le sujet dans ses difficultés, ou le clouant dans un nœud de contradictions.

La normalité n'est en fait rien d'autre que l'état d'aliénation d'un personnage, aliénation portée à son paroxysme. C'est ce stéréotype de personnalité « bien équilibrée » qui se trouve valorisé dans tout système capitaliste ou de type néo-bourgeois tel les pays dits socialistes.

La schizophrénie est loin d'être entité dans le sujet; l'entité ne figure que dans le psychiatre posant le diagnostic au nom d'une société, comme elle figure dans le fait

que ce dont il s'agit n'est en réalité qu'un « raté » dans un système complexe de relations où se trouve coincé le prétendu schizophrène, quelque chose qui loin d'être en lui, en fait la bête noire, le bouc émissaire de plusieurs générations.

Ce que l'on constate, c'est une confortable hypocrisie dans la relation psychiatre - malade « mental », non fou-fou, voire psychanalyste-analysé; c'est également la non possibilité de s'en sortir au sein de l'institution psychiatrique traditionnelle ségrégative, aliénante et inamovible sans cesse; c'est encore l'aberration à son point culminant de l'aliénation par la société, c'est-à-dire de la soumission absolue à l'ordre établi. Or la santé mentale doit être au-delà de cette soumission et rejoindre, en quelque sorte, la « folle » qui elle, est en deçà, étant protestataire. D'où cette position d'être avec les fous, et concrètement de désapprendre la folie, la psychiatrie et ses étiquettes; saisir sa propre folie et partir, sans bénéfice autre que la richesse intérieure, voire même en payant son propre écot, vivre avec les fous dans ces communautés expérimentales où ils ont quelque chose à nous apprendre, y compris sur nous-mêmes et peuvent organiser et encadrer mieux que nous la vie si nous ne les aliénons pas avec nos principes. L'effet thérapeutique du fou sur le psychiatre...

Une belle leçon et une invitation à l'autocritique pour tout psychologue-chose trop soudé à ses défenses et à une structure sociale définie. Toutefois attention, les objections ne manquent pas, même si la plupart du temps elles relèvent de la plus évidente mauvaise foi, ou d'un certain manque de bon sens. D'abord celle d'idéalisme, de ce qui s'y rapporte ou le soutient habituellement : une certaine méconnaissance des motivations du médecin, de sa culpabilité à rester du « bon côté » et à tirer son épingle du jeu, de son agressivité inconsciente qu'il cherche à annuler en prétendant s'identifier à « l'agressé »... En tout cas de son malaise dans la relation de pouvoir, qu'il cherche à négativer dans « l'engagement ». Objection de naïveté dans la mesure où l'expérience n'a reçu ni analyse ni élaboration conceptuelle — quelle angoisse ! —; en fait le plus clair de ces objections relève du mélange que trop de psych., font entre l'aliénation mentale et l'aliénation par le mental, entre l'aliénation sociale et l'aliénation par le social.

Qui dit « mental », dit aussi « parole de l'autre », et qui dit aliénation, dit aliénation par la parole ainsi que par le désir de l'autre, ce qui est clair dans 90 % des psychoses. Or justement, ce qui s'applique thérapeutiquement en pareille circonstance, loin d'être une vaine manipulation de la réalité devenue indifférente, est une restitution du « symbolique » là où le « malade » était fixé dans un imaginaire terrifiant, pré-psychotique, et s'en défendait par un autisme psychotique.

La folie est inexistante DANS l'individu, il ne s'agit que d'une étiquette imposée PAR un autre individu. Nous sommes dans une situation où ce qui se donne à entendre est la manière dont la « parole aliénée » est prisonnière de la « parole aliénante ».

Claude LAPORTE

(1) Au sens classique du terme.
(2) Hôpital Psychiatrique.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Continuando nuestras reuniones del 10 y 11 del corriente, convocamos a nueva asamblea que tendrá lugar el 24 del actual a las 9,30 horas.

El tema concerniente al Orden del Día del Pleno Intercontinental es muy laborioso y requiere la presencia de todos los compañeros con toda la debida puntualidad.

PARADERO

Se desearía saber, de Perpignan, las señas del compañero Carlos Maniul y su esposa, que al parecer viven en aquella ciudad; las solicita Juan Alberich, cuyo domicilio es: Rua Ernesto Barreto, 162, (Vila Marieta) Campinas (Estado de Sao Paulo) Brasil. En caso de comunicarse conmigo (el que sea) rogaría fuese por carta certificada, que yo luego, sabré atender, como corresponde.

CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER

Le n° 109 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru (3, Allée du Château, 93-Pavillons-sous-Bois).

Au sommaire: Marc Joux: Le problème du Christianisme et Messianisme (Vie de Jésus d'Ernest Renan, Cinquième Evangile d'Han Ryner, Lettres à mes contemporains de Marc Joux). Henri Ner: Emmanuel Fortal. Han Ryner: Louis de Gonzague-Frick; Olivier de Gourcuff; Camille Spiess, Emile Guérinon: Poème à Han Ryner, etc.

JIRA AL LAGO DE ST-FERREOL (Tarn)

Las FF. LL. de Balma y Portet s/Garonne, organizan un Car para asistir a la Jira organizada por el Núcleo del Tarn al Lago de San Ferreol (Tarn), que se celebrará el día primero de julio.

El Autobús, saldrá de la place Roland de ésta de Toulouse a las 8 h. de la mañana.

Para inscribirse, dirigirse a los compañeros Subirats y J. Raluy, 4, rue de Belfort, Toulouse.

PRO «COMBAT SYNDICALISTE»

Suma anterior: 13.656,09 F.

Genique, Thiais, 50; Rodriguez, id, 10; T. M., id, 20; Fco. Miguel, Bondy, 20; XXX, Paris, 5; Durán, Ivry, 9; A. Mejías, Combs-la-Ville, 10; Casals, id, 10; Oliveras, id, 5; Terraza, id, 5; Manuel Hernández, Dreux, 10; Lacruz, id, 10; Nits, Suecia, 140; Rosendo Serrarols, Paris, 20; Juan Ferrer, Paris (donativo folletos), 11,20; Terrats, Bagnères de Bigorre, 10; Amela, Paris, 20; Coronel, Montauban, 10; Moreno, Paris, 10; Clemente, Gentilly, 10; Martinez, Paris, 50 francos.

Suma y sigue: 14.101,29 F.

Livres d'hier et d'aujourd'hui

Les éditions Stock viennent de rééditer le tome I des Œuvres de Michel Bakounine. Nous y trouvons trois parties rassemblées, soit:

1° Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme.

2° Lettres sur le Patriotisme.

3° Dieu et l'Etat.

La première édition des œuvres complètes remontait à 1895 chez le même éditeur. Celui-ci, nous a fait savoir qu'il espère rééditer les quatre tomes suivants des œuvres complètes à raison d'un volume tous les ans. Nous l'y encourageons vivement.

Michel Bakounine, né en Russie en 1814 de parents aristocrates, se mit très jeune au service de la cause du peuple opprimé.

Ce révolutionnaire inlassablement luttait partout en Europe pour une liberté qu'il nous a définie en ces termes: « Je ne suis vraiment libre

que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes, sont également libres. La liberté d'autrui, loin d'être une limite ou la négation de ma liberté en est au contraire la condition nécessaire et la confirmation. »

Tant par son action — qu'il développa, entre autres, au sein de la Première Internationale — que par son œuvre écrite, il donna son impulsion à l'anarchisme et n'a cessé d'être présent au sein du mouvement révolutionnaire international.

Il mourra à Berne le 1^{er} juillet 1876. Son œuvre le situe parmi les grands penseurs libertaires — Proudhon, Max Stitner, Kropotkine... — dont les écrits sont d'une prenante actualité.

Ce livre peut être obtenu au prix de 25 francs à la librairie C.N.T., 39 rue de la Tour d'Auvergne, 75009-Paris.

Domingo 24 de junio a las 2 y media de la tarde:

Gala Internacional de Variedades

en la Sala de Fiestas de THIAIS, Place de la Mairie, en recuerdo del compañero y artista HECTOR PEREZ y a beneficio de su familia. En el PROGRAMA:

Vicente RICO - ANTONIO - NIÑO DE MURCIA - Trío SORTILEGIO - NIÑOS DEL PARAGUAY - MARIN y su cuadro de baile - J. DEBRONCKAR - Ballet LOS LUCENA - Lisa BERTRAND - LOS SANTANAS - Trío GARCIA - Cathy GAEL - M. CARMELO - Jehan JONAS - Rita LUDY - LOS MUCHACHOS - LIBERTO y ANGELO - Little ARTHUR, y aún otros. Todos estos artistas se han ofrecido graciosamente para homenajear a su malogrado compañero en humanidad y arte: HECTOR PEREZ.

Confiamos fundadamente en la asistencia de los compañeros y familiares de la región Zona Norte.

En Metro «Porte de Choisy-le-Roi» puede ser tomado el autobús n° 183-B, y en el recorrido Créteil-Rungis el n° 392, que conducen al lugar del espectáculo. Precio de entrada: 10,00 francos.

DISCOS

Malvado no viene de malva.
El pedante, pese al ridículo echa adelante.
Le desearon buen apetito y no tenía comida.

Dijo Picasso que fue al partido comunista como quien va a la fuente. Pero Picasso no iba a la fuente porque le traían el vino a casa.

Protégete a ti mismo.
Para ser considerado bueno tienes que morirte.

No lo mataron: lo murieron.
La unanimidad rige en el cementerio, y en la masa.
La masa; la argamasa.

Acciones de masas: las guerras.

Adhesión masiva: la elección al 99 %.

La masa sin mesa.

La masa a mesa.

La masa sin Musa.

La masa de barro.

La masa de burros.

La masa...cre.

La masa popular, regular, a yugular.

La masa escabel.

La masa disponible.

La masa sin olfato, ojos ni oídos; que ya era cero en los tiempos idos. DISCOBOLO

HOMBRES DE LA C.N.T. (XXXV)

UN DOCUMENTO HISTORICO

Hemos pensado añadirle estos discursos, que vienen a ser un resumen de la labor gubernamental de la militancia de la CNT a su paso por el gobierno, tanto por lo que afecta a lo dicho por nuestro biografiado, o sea para complementar su silueta, como por ser un reflejo ideológico, moral e intelectual de cada

GARCIA OLIVER

Era un país que no tenía una economía, un comercio; era un país que no tenía una sanidad de guerra; era un país en plena noche, en plena oscuridad. Y entonces, por instinto, se apeló a una fuerza, a la CNT, que podía colaborar añadiendo al esfuerzo de los partidos políticos una cantidad enorme de responsabilidad, de sentido de organización y de influencia en las masas, en el pueblo, en la clase trabajadora.

¿Quiere esto decir que a la CNT se la llamó como elemento de orden? Acaso. Pero la CNT fue al gobierno no como elemento de orden, sino como elemento ordenador de lo que entonces existía en manos de la clase trabajadora. ¿Por qué se tardó tanto? Había una resistencia a incorporar la CNT a las funciones de gobierno. Y solamente cuando se presumía, cuando se respiraba y se vivía el desastre, cuando fallaban y eran impotentes los resortes del gobierno, cuando Madrid iba a caer, y cuando tras de Madrid iba a hundirse todo, se llamó a la CNT. Los partidos políticos llamaron a la CNT porque después de todo pensaban que lo que se perdía de influencia de los partidos llamando a la CNT al poder, se perdía a última hora, o sea, que entre perderlo todo con la victoria y el triunfo del fascismo, se llamó a la CNT, aun cuando ello supusiera perder influencia política.

A tal efecto, para no quedarse en simple aspiración ingenua, se aprobó el reglamento interno de los Campos de Trabajo. Y aparte de que se prohíbe terminantemente, en el régimen de los Campos de Trabajo, y constituye un delito para el funcionario que lo hiciese, el apalearse a un prisionero, hemos introducido en la vida interna de esos Campos de Trabajo las conquistas más avanzadas del mundo entero, hemos ido más allá de lo que ciertos Estados confieren en Norteamérica, más allá de lo que confiere la propia legislación soviética.

No vayáis a creer que este hecho no tiene importancia. Tantas veces como los ministros de Justicia se propusieron suprimir los Aranceles, fracasaron; ni con Parlamento, ni sin Parlamento; porque las rentas de los secretarios judiciales eran tan cuantiosas, que alcanzaban cifras de miles de duros al año, y para no perder esa enorme bonificación, corrompían las altas esferas de la gobernación de España y nunca prosperaba ese propósito saneador y justo de dar al proletariado de la justicia un sueldo seguro, fijo, para mientras trabajaba y un retiro decoroso para el día en que dejara de trabajar.

Y logramos cumplir con este deber, un deber revolucionario, que solamente por la acción revolucionaria podría lograrse y conseguirse,

uno de sus participantes, así como del medio incierto y fluctuante en que se desarrollaron. Sus argumentos vienen a patentizar, en líneas generales lo infructuoso de su gestión.

El texto es reproducido en su integridad de «Tierra y Libertad», del 12 de junio de 1937.

porque tantas veces como se intentó hacerlo por conductos no revolucionarios, tantas veces pudo más el poder del dinero, corruptor e inmoral, para aplastar esa ansia de la transformación proletaria de los funcionarios de justicia y para libertar a la administración de justicia de la inmoralidad.

El 4 de febrero de 1937 aparece un decreto otorgando a la mujer la capacidad jurídica. Todo esto sin ruidos. Se iba haciendo una nueva legalidad. ¿Cuántas mujeres de España se han enterado de que desde el 4 de febrero son mujeres libres? ¿Cuántas lo saben? Sin embargo, en el ministerio de Justicia se corrió al encuentro de la mujer, y, lo supiese o no, se le concedía la capacidad civil que de hecho es la capacidad política. Porque pensad vosotros en el contraste y el absurdo que suponía que hubiese una mujer casada, que fuese elegida alcaldesa, diputado, ministro, que hiciese leyes y que, en cambio, no pudiese disponer de ella en el concepto civil ni de sus bienes. No podía ni siquiera salir de casa para irse a otra parte sin el permiso del marido. Si quería viajar no podía hacerlo. Era de hecho una esclava, aunque la República le había conferido el derecho de votar y de ser elegida; algo que no tiene importancia en la mujer y en el hombre, porque lo que tiene importancia en ambos es algo que es más positivo que los derechos de tipo algo político, que son abstracciones para ser ejercidas una vez cada cuatro años o una vez cada cinco. Pero la acción civil de la mujer tiene que ser ejercida cada momento, cada minuto, cada día, desde que nace hasta que muere.

JUAN PEIRO

Cuando los ministros de la CNT fuimos a ocupar nuestros puestos, nos encontramos en seguida con el problema de las sales potásicas en Cataluña. Al producirse el movimiento faccioso, las empresas de Sallent, Cardona y demás cuencas mineras abandonaron éstas porque ellas estaban comprometidas en el movimiento. Nadie se preocupó de aquella cuenca, y como los trabajadores tenían necesidad de vivir, se pusieron a trabajar por su cuenta. Pero la extracción de potasa, si ésta no es vendida, es un trabajo completamente en vano y, por lo tanto, lo necesario era que estas potasas tuviesen salida. Los mineros, por mediación de la Generalidad de Cataluña, buscaron la manera de dar salida a esas potasas, pero tan pronto salían de aguas jurisdiccionales de España, eran apesadas con los barcos que las conducían, embargadas las sales y, desde luego, el Tribunal Interna-

cional daba la razón a aquéllos que las habían decomisado.

Esto quiere decir que los mineros de Surla, Sallent y Cardona podían trabajar, pero no podían exportar ellos, ni podía exportar el gobierno de la Generalidad, porque el único capacitado para hacer el comercio de exportación es el gobierno de la República.

Yo no sé por qué causas hemos pasado un sinnúmero de meses queriendo resolver este problema y no ha habido forma humana de poder hacerlo. Pero, al fin, se encontró la forma. Yo voy a explicaros, con toda sinceridad, cómo encontramos la solución.

Y yo lo hice así. Ya tenía resuelto el problema de las sales potásicas

NOTA DE LA REDACCION

El compañero lector se dará cuenta de la importancia histórica de estos documentos, y de la lección que entrañan para nuestra conducta en una nueva situación revolucionaria.

de Cataluña, pero ahí están ahora en Valencia los trabajadores mineros de aquella cuenca y, a pesar de de los días transcurridos, aquella está abarrotada de millones de pesetas en sales potásicas, están también los mineros saturados de pedidos, y estas sales, que llevadas al extranjero tendrían que retornar aquí convertidas en divisas, allí están completamente paralizadas y me temo que las cuencas mineras del Alto Llobregat sufrirán la misma suerte que han corrido las demás minas.

Todo aquello que significaba precisamente el encauzamiento de un estado de hecho que venía a favorecer de una manera notable a la economía nacional, todo esto será derogado. ¿Y no habrá en su lugar nada que edificar? Yo no lo sé. Me atrevo a decir que lo que se trata de edificar chocará con toda la resistencia de unos trabajadores que

durante diez meses no han abandonado las minas, que las han mejorado, y que al no poder exportar las sales potásicas, por lo menos se han preocupado de mejorar aquella cuenca dotándola de caminos que las empresas no se preocuparon nunca de realizar.

Pero muy lejos de todo esto que nos atribuyen, nosotros hemos hecho declaraciones explícitas. Nosotros hemos declarado ya antes de que fuéramos al gobierno de la República — yo podría citaros textos donde nosotros, los hombres de la CNT, decimos que el fin de la guerra tenía cristalizar, tenía que plasmar en la instauración de una República federal de tipo socialista, de una República que condensara eso que nosotros conocemos por federalismo económico. Porque de esta manera, con una República federal, cada región podría ser libre y establecer un sistema económico más de acuerdo con su conciencia y más de acuerdo con sus posibilidades económicas. Nosotros no hemos dicho nada más, por la sencilla razón de que en ningún momento hemos olvidado que la guerra contra el fascismo no somos sólo los hombres de la CNT y de la FAI los que la mantenemos. Son también los socialistas, los comunistas, los republicanos que representan la pequeña burguesía y, por lo tanto, si esta guerra, si nuestro triunfo ha de ser un día una realidad, no lo será a beneficio de la CNT y de la FAI, sino que ha de ser en beneficio de todos los sectores que han contribuido a aplastar al fascismo. Y si nosotros pretendemos, si nosotros aspiramos a una República federal, donde cada región pueda establecer un sistema más o menos socialista, es porque tenemos razones fundamentales para así sostenerlo. Repito que no se trata de una guerra vulgar, de una guerra corriente; se trata de una revolución provocada por el capitalismo, por los enemigos de la clase trabajadora, y claro es, si el pueblo gana, alguien tiene que pagar.

FEDERICA MONTSENY

Y para nosotros vencer al fascismo, acabar con esa mancha de aceite que se iba extendiendo por Europa, por América, por todos los países, era algo más importante que realizar nuestros propios ideales, porque nuestros propios ideales satisfacían una necesidad, una aspiración de partido. No podíamos comprometer la suerte del mundo entero a la satisfacción, definitiva o transitoria, de una aspiración nuestra, de partido.

Así actuamos nosotros. Así obramos nosotros, pero la experiencia de otros países, la situación creada a nuestro movimiento en los países en que después de haber colaborado, de haber luchado y dado su sangre en movimientos revolucionarios, fue exterminado, destruido; la experiencia de cuanto había ocurrido a los anarquistas en otros países había de plantear también para nosotros otra cuestión de fondo y forma.

El mérito está en hacer algo de nada. Es hacer de unas milicias

desharrapadas, sin disciplina alguna, sin técnicos militares, porque la mayor parte de los técnicos militares, cuando llegaban al frente se pasaban al enemigo; un ejército, organizar y hacer unas fortificaciones, preparar la posibilidad de la victoria para los que han venido luego a recoger los frutos, para los que luego venían y se atribuían todo, absolutamente todo el mérito. Y si esto puede decirse de Guerra, y si esto puede decirse de Justicia, y si esto puede decirse de Industria, y si esto puede decirse de Comercio, esto puede decirse también, por lo que a mi ministerio respecta. El ministerio no existía, y fue creado en las circunstancias más difíciles.

Eso se hacía, sin embargo, porque mientras nosotros desde nuestro ministerio no trabajábamos ni para la CNT ni para el anarquismo, sino que trabajábamos para España, para el pueblo español, saliendo al encuentro de los problemas y buscando resolverlos, otros que constantemente hablan de unidad

JUAN PEIRO BELIS

Los ministros de la CNT rinden pública cuenta de sus labores

y de la necesidad de mantener el bloque antifascista y nos acusan a nosotros, nos dicen que somos los perturbadores de la retaguardia e incluso los agentes conscientes o inconscientes de esa perturbación, en lugar de actuar como nosotros actuábamos, anteponiendo a la salud de España, a los problemas económicos de España, a las luchas de España, a la unidad en los frentes y a la unidad en la retaguardia, el interés de sus organizaciones o de sus partidos. Y con una experiencia política que nosotros no teníamos, actuaban de tal forma que cuando nosotros protestábamos, agitándonos o discutiéndoles, entonces decían: Helos ahí; ahí están los perturbadores y los incontrolados.

Sin dinero, con dificultades incontables, con obstaculización sistemática del ministro de Hacienda, con una guerrilla sorda y permanente del ministerio de Instrucción pública, con gente metida en el ministerio, que no estaba al servicio de los facciosos precisamente, pero que hacían todo cuanto podían para fastidiarme o para obstaculizarme; ayudada por unos hombres que no pertenecían a la CNT, pero que eran honrados y dignos, que en todas partes hay honradez y dignidad cuando hay hombres, conseguimos hacer esto, y tanto conseguimos hacer, que es preciso aquí rendir un homenaje a la labor obscura de los que hacen sin decir nada y sin pasar factura de lo que han hecho, factura ni a mí ni a nadie.

No hubo ninguna epidemia. Todo caso, hasta el más improbable de

enfermedad infecciosa, se localizaba inmediatamente, se impedía inmediatamente que se extendiera. Y eran constantes las visitas giradas a todas las poblaciones; visitas de inspectores y visitas de inspección directa, ya que sin decir nada a nadie, sin escolta alguna, a las once o a las doce de la noche, caía yo en cualquier refugio, en cualquier hospital y en cualquier población, la más apartada, y veía yo directamente si aquello marchaba o no marchaba. Y si no marchaba, tras la inspección ocular, la impresión directa, venía luego ya la inspección sanitaria, más rigurosa, buscando las causas de aquello que no funcionaba bien, encontrándose el origen, buscándole el remedio, pasando por encima de todo y de todos.

Otra de las labores de las que me congratulo, otra de las obras que creo haber logrado de una manera honrada, es el aprovechamiento de todos nuestros valores, de nuestros valores auténticos, no de los falsos valores constituidos al margen y alrededor de las actividades de tipo político.

Después empecé a trabajar en la organización de los hogares infantiles. También mis ideas, formadas alrededor de esto, querían transformar el concepto conventual y cuartelero del Asilo, considerando que los niños no podían vivir, no podían seguir viviendo en la tristeza del amontonamiento, en la soledad de la falta de hogar. Que si hacíamos una revolución social y política, habíamos de hacer también una

revolución cultural, una revolución de costumbres, y que los hogares infantiles, lo que yo quería crear para los niños sin padre y para los niños que la guerra dejaría sin padre, habían de ser ya el ensayo, habían de ser ya el comienzo de lo que serían las ciudades de la infancia. Es decir, la realización colecti-

va y social de la proclamación de los Derechos del Niño. Unos derechos escritos y exaltados a través del verbo y a través de la lírica de una Gabriela Mistral o de un Rabindranat Tagore, pero que no existían proclamados aún en ningún país del mundo.

JUAN LOPEZ

Las organizaciones sindicales, la CNT y la UGT, conscientes de sus fuerzas, conscientes de su razón, empapadas de serenidad y de responsabilidad ante los momentos actuales, entienden que, por encima de todas las maniobras, por encima de todas las audacias, de todas las provocaciones, está la unidad de las fuerzas que luchan en el frente, está el mantenimiento del orden de la retaguardia, está la necesidad de mantener en bloque, unidas, todas las fuerzas antifascistas.

La experiencia nos demuestra a todos que deben darse soluciones. No es posible encender una guerra, incrementar una lucha en la retaguardia, porque esto daría la victoria a nuestros enemigos. Las soluciones que nosotros estimamos deben ser consideradas fundamentales.

Nosotros, por la experiencia, por lo que hemos podido deducir en

nuestra gestión de gobierno, afirmamos de una manera rotunda que mientras no exista una alianza firme de las dos centrales sindicales de la UGT y de la CNT, mientras la unidad del proletariado español no se articule en esta alianza obrera, estaremos siempre a merced de maniobras de tipo político como la que acabamos de sufrir en estos momentos. Mientras tanto este hecho no se produzca, los políticos pueden encontrar el terreno abonado para crear en España las condiciones objetivas que den el triunfo a la reacción capitalista; ganando la guerra, no por la fuerza de las armas, no por el ímpetu de nuestras masas, no por el coraje de los combatientes antifascistas, sino porque hayan estrangulado en la retaguardia todas las actividades de la revolución; ganando políticamente la guerra y retrotrayéndonos a los días en los cuales el capitalismo tenía una vigencia perfectamente constitucional.

Penetrar, sin abdicar

Penetrar en los diversos sectores de la población, para difundir las ideas de asociación y de lucha con fines libertarios, es primordial deber. Lo lamentable, es constatar la cantidad de militantes que, después de infiltrarse en tales o cuales sectores se olvidaron de las ideas y adoptaron posiciones adversas a las mismas. En el movimiento obrero, se perdieron no pocos, empezando por confundir las claras ideas anarquistas con las turbias doctrinas sindicalistas. Sobre cuyo falso contenido mucho se ha escrito (el compañero Hermoso Plaja, les dedicó un folleto). Y mucho habrá que escribir, para que no se confunda la luz con las tinieblas.

En la intrincada retórica de la masonería, se perdió cantidad de los que se creían buenos compañeros. Después de provocar con sus ambiguas maniobras, la división moral que debilita el movimiento. Los que se desviaron, como teóricos de una literatura flotante y escolástica, también son numerosos. Una literatura que se aproxima a las ideas al estilo de Emilio Zola o Unamuno, sería de apreciar. Pero lo que preocupa a los novatos es hacerse populares. Y para que se los vea flotar en la superficie. En las diversas ramas del movimiento marxista inspirado en la doctrina más autoritaria conocida, que aprovechando el prestigio de la revolución rusa dio gran irrupción en estos últimos tiempos, también arrastró no pocos en los que creímos bien arraigadas las ideas.

Se aconsejó, — y a mi entender es aconsejable —, penetrar en los diversos sectores, que por carecer de ideas

de finalidad libertaria sirven de trampolín a todos los arrivistas. Pero al constatar que tales sectores son movidos por líderes con fines lucrativos, animados por ideas prestadas, creencias en los paraísos celestiales propagados por las diversas religiones o paraísos terrestres que prometen los políticos de los diversos colores. Y si se justifica y puede ser eficaz la penetración en dichos sectores será para propagar ideas claras que disipen las tinieblas en las que se debaten, poniéndolas de relieve con la conducta militante que es la mejor manera de hacerlas comprender.

En el sector que menos militantes se perdieron y en el que surgieron idealistas ejemplares, es en el estudiantado que se preocupa de los problemas científicos. Porque la ciencia libra a los humanos de las supersticiones religiosas, la farsa política, aunque haya seres depravados que la usen con los peores fines.

En suma: que el penetrar en tales o cuales sectores de la población, es a mi entender aconsejable; lo que mal me explico es el porque en dichos sectores se han perdido tantos destacados compañeros. Al respecto escuché opiniones diversas. Algunos opinan: que se desviaron al tomar contacto con corrientes distintas a las del movimiento. Otros opinan se desviaron porque ya sentían propensión antes de penetrar en dichos sectores por falta de temple idealista. Y con la experiencia adquirida, soy de opinión que este problema debe tratarse detenidamente.

Serafin FERNANDEZ

Resurgimiento neofascista

(Vine de la página 8)

bandillaje y terrorismo. Como suele suceder en estos casos, ya estarán en libertad.

Podemos citar varios grupos más como el «PENS» (Partido Español

Nacional Socialista) cuyo emblema es la cruz gamada. «Frente Nacional», prolongación del francés que dirige el fascista Le Pen y «Orden Nuevo» que también ha hecho escuela en España.

Significación política

Este surtido abanico de grupos fascistas que gira en torno al integrismo católico, el nuevo orden europeo y el nacionalismo hispano está decorado con la cruz gamada y pintado con la sangre de un pueblo que lucha por enterrar de una vez para siempre la bestia criminal de un sistema basado en la más feroz represión que jamás haya conocido el proletariado español.

Estamos convencidos que éstos son los últimos coletazos del pez que se asfixia. El franquismo se ve forzado

a recurrir a todo por instinto de supervivencia, contentar al Ejército, aumentar y equipar mejor las fuerzas policíacas, crear policías paralelas que es lo que son estos grupos neofascistas, controlar los medios de difusión, recurrir a la mentira, a la difamación, a una censura que ahogue toda libertad de palabra, aumentar las cárceles, intensificar las torturas, aniquilar a los que se rebelan, a los que piden justicia, igualdad, a los que quieren ser libres.

¡Alerta compañeros!

Debemos prepararnos porque el momento se aproxima. Que el franquismo se desintegra, se descompona, se pudre, nos parece evidente, que la oligarquía programa con el Opus Dei la continuidad política también, pero por muy cuidadosamente que dispongan el cambio éste no podrán llevarlo a cabo de forma pacífica como ellos quisieran. Saldrán a la luz muchos trapos sucios, innumerables escándalos y las fuerzas reaccionarias lucharán entre ellas por el poder. Es posible que estemos en vísperas de una apocalipsis política en España. Por si acaso llega nuestro momento estemos vigilantes, afiancemos nuestras ideas libertarias para que ningún oportu-

nismo o reformismo seudo revolucionario se aproveche de nosotros, apretemos nuestras filas en la Solidaridad que siempre nos ha caracterizado, propaguemos nuestros principios y nuestra obra colectivista y autogestionaria destrozada por la reacción y el estalinismo, hagamos saber al pueblo que luchamos por la libertad en la igualdad total de los hombres, sin dirigentes ni caciques, sin clases ni castas, sin acaparadores ni explotadores, sin burócratas ni burgueses, sin religiones ni Estados.

¿Utopía? Somos ya muchos los que creemos que no.

LIBERTO

UN FILM QUI FAIT PLAISIR A VOIR :

« THEMROC »

Une douce lumière tamisée qui s'allume. Un silence. Bon dieu, j'ai des douleurs partout. Courbaturé je suis. Alors on s'étire et on fait tout craquer. La chaude douceur des sens et des muscles en alerte commence à vous chatouiller la peau. C'est bon. En avant. Dehors nous dressons le nez. Humer le vent? L'étincelle. Un flic. Oui, un vrai, là. Tout seul avec sa graisse, son air idiot et sa stupidité congénitale. Le pied. Métamorphose en cyclone. Il est pour moi. Un superbe splash. Collé au mur qu'il est. Et avec cela de la viande sur toutes les voitures alentour. Ecraser, broyer, découper, déchiqeter, puis disperser au gré des égouts. C'est fini. C'était bon. Un regard autour de soi. Bon sang, ils sont là bien 300 qui ont assisté. Ils en halètent. 300 qui sont jaloux; 300 qui envient le veinard qui le premier a vu et s'est farci un flic. Un flic! Un flic qu'ils n'auront pas ce soir. Moi non plus d'ailleurs. Eh, tu rêves? Ma compagne qui me secoue. Oui, je rêvais, mais un rêve foutrement agréable. Prodigeux ce rêve.

A vrai dire, nous sortions d'un cinéma où nous avions assisté à la

projection de « Themroc ». Un excellent film, et courageux, de surcroît, et bien joué. Je dirais l'AN OI, si Gébé était devenu démoniaque. Seulement Gébé n'est pas démoniaque pour un poil. Faraldo, qui a tourné « Themroc », est génialement démoniaque. De belles images que l'on reçoit au visage sur le métro, l'usine, l'habitude. La vie réglée comme une pendule. Il analyse, constate, mais contrairement au cinéma classique, il cherche et propose quelque chose d'autre. Mais pas une solution toute faite. Il fonce, et sans s'encombrer des trucs baveux à la Godard ou à la Truffaut. Il fonce. Trouvant plein de merde, il la regarde bien droit, marche dedans à fond sans hésiter, et nous en colle partout. Insuffisant semble-t-il. Ensuite il nettoie. Une mise au net radicale.

Son truc, son dé clic, il n'est pas jeune. Tous nous les connaissons, mais trop parmi nous refusent de le voir. D'un côté, les gentils: besogneux et sages comme tout. De l'autre les méchants: abominablement odieux et salauds. Et les méchants saignent consciencieusement

les gentils. Seulement, un jour, ils en ont plein le dos les gentils, et ils envoient tout chier par la fenêtre et ils commencent à bouffer les méchants. J'entends d'ici les sorbonnards, les révolutionnaires à béscicles argentées et en costume anglais; les névrotico-dialectico-marxistes, les doux chantres de la non-violence, etc., faire chorus dans leur indignation. C'est qu'eux aussi en prennent plein la poire. La solution de Faraldo, elle est nette. Un flic ou un patron te frappe et te crache dessus si tu l'embrasses et lui pardones; si tu cherches à le convaincre, tu n'es qu'un foutu imbécille. On ne pardonne pas à ces gens-là; on ne discute pas non plus avec eux. On les extermine. Donc premier point. Le second, vous le connaissez. La spontanéité. Enfin, un gars qui place quelque chose de solide derrière ce mot qui déglutit un peu au travers de pas mal de bouches. Et oui, les « héros » — passez-moi le terme — du film se débrouillent seuls. Sans chef, sans cellule de base, sans ligne, sans ordre, sans tract, sans manuel, sans personne. D'eux mêmes. Evidemment, cela donne tout plein d'idées

à d'autres qui démarrent illico dans le même sens. La boule de neige. Et ils tiennent tête aux flics; ils le font avec force joie, sourires et baffes. Ils pourraient même les aplâtrer. Mais soyons sobres, que diable! Il faut bien que Faraldo s'arrête, et il a choisi le bon moment. Nous sommes bien assez grands pour continuer à nous débrouiller par nous-mêmes.

En tout cas, un film qui a dû faire vieillir Krivine, Sartre et Marchais de dix ans. Ont l'air sacrément bête avec leurs trucs et leurs machins, leurs codes, leurs règles et leurs horaires. Doivent ressembler à des autruches en smoking... Un film à voir donc. Un Piccoli récalcitrant avec le cinéma à fric, un Piccoli de réel talent accompagné par une excellente Béatrice Romand qui ne lui cède en rien. Allez-y, vous ne le regretterez pas. D'un autre côté vous pouvez aussi aller voir l'AN OI, il est également très chouette et il laisse rêveur. Justement peut-être un peu trop. A part cela Gébé a fait un excellent film quand même.

Claude LAPORTE

CHILE AL AIRE

ALI BABA...

Ali Babá — con sus sesenta ladrones —, acaba de abandonar su cueva (territorio nacional), para dar sus parabienes al ladronismo Cámpora en Buenos Aires — los que parece que ahora están más malos que nunca —.

Atrás deja Ali Babá, nada menos que milicos de todas las categorías y colores para que le saquen las castañas del fuego, contra más o menos cuarenta mil mineros en huelga (ilegal), pues Ali Babá — como todos sus antecesores y los que vengan colgando —, prohíbe toda clase de huelga y protesta contra su genial Mandatarismo-estatal. ¿Huelgas contra el Estado proletario? Se dice Ali Babá: ¡eso nunca! lo habrían consentido Karlitos Marx, Lenin, Stalin y nuestras consabidas hierbas. ¿Por qué — Ali Babá austral — habría de consentirlas? ¡Jamás!

A dos o tres horas del arribo a Buenos Aires (?) de Ali Babá y sus sesenta ladrones, sus satélites de la metralleta contra el pueblo productor, se agaban las existencias de una veintena de mineros y estudiantes huelguísticos en la zona rancagüina. ¡Qué bien, qué bien, habrá exclamado el bocazas, al saber tan grata noticia! ¡Denles bala hasta la muerte a esos desmadrados...!

Resulta que la famosa C.I.A. se ha ensanchado en Chile (ex-lindo) de tamaño manera que cuarenta mil mineros, más unos tres o cuatro millones de trabajadores hambrientos de todas las cosas (desde el año fatídico bolche de 1970 a estas alturas), se han convertido en servicios «secretos» de la C.I.A.: todos son imperialistas, antipatriotas, degenerados vendidos al oro de Wall Street, mientras tanto Salva-Yate — y sus sesenta ladrones —, toman whisky en Buenos Aires, mano a mano con Cámpora y sus ladronísticos. ¡Este mundo es una jocosa gracia de bandoleros arriba y abajo, de todos los colores y trampas! Cual más cual menos se las arregla perfectamente para hacer lo que las sanguijuelas, contra cuanto estúpido ose poner el hombro a la producción civilizacionista! (Y que Cervantes perdone todo, ¿no? Porque si no...)

Este ladrón (hombre nuevo) — pero ladrón viejo sí... —, dice que manda en chilelandia (mejor diremos kremlinlandia — para que nos entendamos —); pero sólo manda en la botella, en el asado a la chilena que nadie puede saborear sino él y sus compinches desde 1970, y todo lo que cuelga (no importa que nos repitamos; la esencia queda la misma: la esencia de la verdad). Este ladronismo se manda cambiar al abrazo Camporil, dejando huelga de locomoción, huelga del cobre, huelga de salud, huelga de... estudiantes y de hasta los que votaron en las últimas elecciones con el dedo gordo, por no saber leer ni escribir; pero resulta que una cosa es no saber leer ni escribir y otra que lo cogotea a uno unos cuantos bolches malditos de paccilla, para peor, vendidos al Ogro de Moscú. Para ese viaje nadie necesita alforjas y esta es la hora en que si hu-

biera suficiente agallas, el peor de los Estados posibles (el estado bolche), podría ser enviado al infierno, para que besara el fuego de la derrota total y completa, junto al papacito Stalin-Hitler, Mussolinesco y Frasquito (cuando arribe, que, por Baboso, ya no le debe restar mucho).

...Y LOS 60 LADRONES

Empero, de acuerdo con la verborragia de este ladrón de mil suelas (Ali Babá-Salva-Yate, por más señas), en Chile existen actualmente diez millones de representantes de la C.I.A., y apenas una cincuenta y media de salvadores de éste y de lo otro, cuyo cuento metralletacionador, ya lleva una muy elevada cifra de inocentes asesinados en aras del prepotente Estado-bolche que se quiere implantar a toda costa: Son más los muertos alevosamente, por defender la justicia, libertad y bienestar chilenos, que todos juntos los mandones. — hasta el momento crucial de escribir estas malas líneas, se la siguen ganando a diez millones de habitantes laboriosos y hasta el exceso esforzados por el buen humor, y anhelantes de no perder las escasas libertades que habían conquistado durante 150 años de independencia nacional) (lo único que se les podría reprochar a estas excelentes gentes, sería su exceso de confianza; porque como Camporil — peronil — más Salva Yate y compañía milica de todos los colores, se pongan bien de acordión, aquí no va a quedar un huevón para contar el cuento de la anhelada libertad, de la justicia correcta, del bienestar que merece un pueblo digno de la mejor de las suertes, y que, entre todos los catastróficos terremotos y miserias de toda índole padecidas hasta hoy con ánimo increíble, se encuentran enfrentados al peor de los males malignos posibles de imaginar si no se constatasen). ¡Lo que significa a veces meter la pata así no más, porque alguien con verbo de canibal que se esconde y dice!:

— Ciudadanos: ¡Dadme el Poder y yo no os daré por el A...! ¡Votad por mí contra el (imperialismo), y el Paraíso será nuestro!

Y en verdad que el Paraíso — hasta este instante sigue siendo de ellos: de Ali Babá y sus sesenta ladrones —, en este preciso instante, disfrutando las delicias Camporiles, mientras son baleados los mineros del cobre, los estudiantes, maltratadas las heroicas mujeres, y todo el mundo agoniza de desesperación, de hambre y de miseria inauditas, en plena bajo-intemperie, sin techo, sin pan, ni nada, mientras que Salva-Yate, allá por las cumbres milicas de Perón, habla de revolución.

Miguel MALONGO

¿Qué es lo que más recordamos de la labor ácrata de Kropotkin?

De un hombre como Kropotkin toda su obra la podemos recordar como algo que sale de lo corriente. Fue uno de los hombres más estimados en el campo libertario. Era considerado como un sobresaliente por sus conocimientos científicos y literarios.

Nosotros, sus herederos en ideas, sentimos gratitud por haberlo tenido como compañero y maestro. El nos ha demostrado científicamente lo que es y representa el enarquistismo. Kropotkin podía haber sido un hombre poderoso, admirado, viviendo en la opulencia; ser una de esas figuras que en la sociedad que hoy vivimos son «respetables», tanto en la vida política como en la aristocrática, ya que todo lo tenía: riqueza, inteligencia y el ambiente que le rodeaba.

Pero en vez de querer ser admirado por los poderosos, lo sacrificó todo para entregarse por completo a la defensa de la causa de los humildes, los oprimidos y desesperados. Prefirió la cárcel, el destierro, pasar miserias, antes que traicionar su conciencia. Puso todo su talento, cuanto tenía, para que la sociedad cambiase y terminaran las injusticias, los abusos, el despotismo, y en su lugar establecer otra sociedad más justa y humana.

Desde muy niño ya demostró ser sensible a toda injusticia, a todo lo que representaba despotismo. Nos lo dice él mismo en su libro «Palabras de un rebelde». Viendo llorar a un siervo que su padre había hecho azotar por una falta cometida, se acercó y lo acarició, pero el siervo lo rechazó y le dijo:

«Déjame, tú serás igual que tu padre y todos los demás!», a lo que respondió Kropotkin, que solo contaba ocho años de edad: «No, yo no seré como ellos.» Y cumplió la promesa que ese día hizo, ya que hasta la hora de su muerte lo sacrificó todo en defensa de los humildes.

Toda la vida del gran filósofo

(Sigue página 7)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

Afinidades sospechosas: carlistas y comunistas

La experiencia, las realidades del vivir, el comportamiento de ciertas gentes, motivan el que ya uno no se extraña de nada. De ahí que el título encabezando estas líneas refleja una constatación que no puede a estas alturas maravillarnos por el grado de cinismo que implica por parte de elementos que han levantado bandera demagógica, pretendiendo defender los intereses del proletariado.

Entre los sectores de virus reaccionario más retrógrado en la vida social española, es harto sabido que los carlistas han sido siempre lo peor entre lo peor. Hablar de las guerras carlistas, de la acción del carlismo, equivale a señalar el proceso histórico del más cerrado absolutismo. Esa gente del «Dios, Patria y Rey» han sido siempre en lo moral, y en todo lo material que han podido, genuinos herederos de la tan nefasta Inquisición. Para esa gentuza todo lo que ha significado progreso humano y marcha liberadora de las oprimidas masas proletarias, ha resultado una herejía; ha sido maldito por ellos. Han exigido, han impuesto siempre que han podido y en cuantos lugares les ha sido posible, el ciego acatamiento al oscurantismo religioso y a la absolutista función monárquica, contraria a lo que son en el mundo civilizado derechos cívicos.

Cuando se inició el levantamiento fascista que tanto ha ensangrentado a España, los carlistas, (con sus tradicionales botas rojas) hicieron más mal que la peste. Pero los afanes de hegemonía entre las diversas corrientes reaccionarias han creado rivalidades. Carlistas, falangistas, opus deístas, y otros istas de la propia calaña, andan a la greña, incluso entre los sectores citados hay sus ultras y sus moderados. Como todos los años, los carlistas han celebrado en Montejurra su tradi-

cional concentración. Pero toda esa grey amiga de besarle los zancajos al pretendiente Carlos Hugo de Borbón Parma, se consideran postergados. De poder mandar ellos a su antojo, por supuesto, la brutalidad represiva que emplean los otros ahora, la emplearían ellos. Pero, al no poder gobernar, están que sacan chispas, y dicen pestes contra los que gobiernan. Claro está que pueden hacerlo impunemente. La Guardia Civil se guarda bien de molestarles, como lo haría ametrallando

bestialmente si se tratara de trabajadores. Siempre sirviendo a la reacción, saben que tal vez el día de mañana sean los carlistas quienes manden, hagan y deshagan. ¡Y no conviene estar mal con ellos!

En la zaragata carlista, donde estuvo la princesa Irene, hija de reyes, y otros elementos de la «buena sociedad», se leyeron proclamas, y «se dió lectura a un telegrama de adhesión de la C.G.T. francesa». Es lo que escribía en el diario de Valencia «Las Provincias» su enviado

especial José Oneto, en fecha 8 del pasado mes de mayo. Hemos dicho antes que no cabe extrañarse de nada, máxime si tenemos en cuenta la buena relación entre el comunismo ruso y chino con el fascismo falangista. Pero algún que otro comunista de buena fe, — ¡siempre queda alguno! — cuyos padres u otros familiares quizá cayeron, para siempre, ensangrentados, bajo el plomo reaccionario de los carlistas, harían bien en decirles a los «camarades» comunistas de la C.G.T. francesa lo indignas, lo denigrantes que son cierta clase de adhesiones.

Un buen propósito: el Boletín interno de la CNT

Ya al aperecer esta crónica la casi totalidad de las FF. L. de nuestra Organización habrán celebrado las pertinentes asambleas, y se habrá discutido el Orden del Día, en el que, como de costumbre, había diversos puntos mereciendo particular atención dado su indiscutible interés. Con muy excelente acierto hemos podido ver incluido en el aludido Orden del Día un aspecto haciendo referencia al Boletín Interno de la C.N.T.

El órgano de expresión aludido no constituye una novedad, ya que ha tenido periodos de vida normal. Es posible que todos hayamos caído en la negligencia consistente en ir minimizando una cosa que en sí alcanza un valor positivo. Podemos congratularnos de que, no obstante las vicisitudes de un prolongado exilio, nuestra prensa, frente a los adversarios, tirios o troyanos, ha ido marcando nuestras posiciones, ha difundido el contenido de nuestro ideal; ha lanzado la simiente proselitista al alcance de todos aquellos susceptibles de sentir y comprender. Ha cumplido y cumple nuestra prensa el objetivo que le ha sido propio, y para el cual fue fundada, como todos los órganos de índole periodística emanando del ambiente libertario. Pero una cosa es hablar para todos, y otra cosa distinta es el hacerlo en exclusiva referencia a lo relacionado con nuestra casa, nuestro ambiente propiamente dicho. Y no es que entre nosotros apunten secretos de cripta o misterios propios de conciliábulo. También a la manera que lo definía Wells, podríamos hablar nosotros de «conspiración abierta». Pero en todas partes se suscitan cuestiones que, en buena lógica, deben resolverse en familia. De ahí la conveniencia de un boletín adecuado. El Boletín Interno de la C.N.T. puede ser el vehículo de prensa adecuado para exponer y discutir iniciativas, para recordar acuerdos que a veces se olvidan, para reverdecer lo que son básicos fundamentos de nuestra posición ideológica, que no falta siempre quien, o quienes no lo tienen en cuenta.

Hace poco, en un Editorial, este semanario ponía como cabecera: «Sacudir el marasmo». Toda nuestra militancia debe poner empeño en lograr este objetivo: sacudir, aventar, arrojar; bien lejos toda aquella predisposición al marasmo, al acoquinamiento, a la inercia, a la pasividad, a la falta de iniciativas, a la ausencia de inquietud ideológica. Claro está que hay diversas maneras de ir contra un estado de ánimo contraproducente.

Diversas formas de atajar un mal. Una de ellas, y de las más eficaces, puede ser el que demos vida y leamos nuestro «Boletín». Sus páginas pueden tener la virtud de sugerir, de incitar, de enseñar, de comprobar, de aclarar, de documentar. Pueden ser base de interés para todos los compañeros en general.

Admitido de todos los militantes que sentimos, que mantenemos en nuestro fuero interno el contenido medular de la CNT y del anarquismo, amamos el ideal que libremente hemos escogido; simpatía que puede decirse es de orden igual o parecido, ya no ocurre lo mismo en las condiciones de índole psicológica que a cada uno de nosotros nos son propias. La experiencia no es igual en uno que en otros; el conocimiento, la facultad de percibir la esencia de los asuntos varía de un compañero a otro; el dinamismo temperamental y reflexivo no suele ser idéntico entre compañeros. Por ende, lo que a unos no se les acuda puede manifestarse en otros. Y para informar, aleccionar y facilitar todo lo que a ello compete, ¿qué mejor que el «Boletín Interno» de la CNT?

Toda ideología, y la nuestra por excelencia, debe tener dinamismo en su orden teórico y práctico. Debe dar fe de vitalidad constante, incansable. Hay que facilitar que aquellos compañeros que alejados de los grandes núcleos de población,

no tienen contactos, no pueden dialogar con compañeros de acá o de acullá y que ven pasar el tiempo con cierta psicosis de monotonía, por medio del «Boletín» lean opiniones diversas, puedan, si lo tienen a bien, explicar, comentar, formarse una opinión por sugerencias o deducciones: vivaz, al día, con enfoques diversos si se quiere, pero con un laudable afán de coordinar, de vincular apreciaciones en un todo lo más homogéneo posible. Es entonces como toda la militancia alcanza una sensación de movimiento de ideas.

Sería pueril aducir que el «Boletín» no puede publicarse por ausencia de colaboradores. Afortunadamente, la Organización cuenta con muchos compañeros que, además de sentir las ideas, reúnen condiciones para exponer lo que piensan y lo que sienten. Lo que es menester es que el comicio que se avecina, recogiendo el sentir de las Federaciones Locales a este respecto, por parte del S. I. que esté en funciones, si la opinión es favorable, en circular apropiada, se diga a los compañeros en general que en lo sucesivo de nuevo tienen abiertas para colaborar las páginas del órgano citado. Y aquí sólo se abunda en pro de su necesidad, no hace al caso ahora puntualizar detalles en lo relativo a dirección y aportación económica del mismo.

Ibsen y la independencia femenina

En uno de los mejores teatros parisinos ha estado unas semanas en cartelera la magnífica obra de Enrique Ibsen, «Casa de Muñeca». Cuando se trata de lo que podríamos llamar temas eternos, las obras no pasan de moda. Ibsen planteó en la obra citada el tema de la emancipación y el derecho a la independencia femenina. Nora, la protagonista de la obra, es la mujer

con dignidad, con personalidad propia, que sin dejar de ser femenina, no se aviene a ser el juguete del varón. No transige con la apariencia de bello «bibelot» del hogar, con la función de madre sumisa y esclava de las rutinas, entre ellas la soberanía del marido. Nora tuvo el valor de querer ser libre. ¡Es un tema de siempre!

FONTAURA

Necrológica

JOAQUIN GIL

Era uno de la C.N.T. de los de siempre, enraizado en el anarcosindicalismo en una barriada de Barcelona. Adalid anónimo de la Construcción, como albañil que era. Uno de los elementos imprescindibles en las horas de compromiso, léase de peligro. La guerra la atravesó en algido, como los buenos. En el exilio actuó firme, como siempre, abriendo su casa a los compañeros, en verda-

dera casa del pueblo. Ello en Fontpedrouse, uno de los riscos pirineicos. Jamás olvidaremos su temperamento solidario, su estima práctica hacia el viejo compañero Massana. Con él y Gómez (otro desaparecido) triscamos por aquellos rotos andurriales haciendo, ¡siempre!, Confederación.

Ahora Gil ya no existe, drama que entristece. Pese a haberse dejado algo seducir por roncas sirenas deformistas, por lo de las amistades. Pero «Soli» fue su asidero moral hasta el último momento. — Ferrer.

La labor ácrata de Kropotkin

(Viene de la página 6)

Kropotkin fue una labor ácrata, buscando los caminos de la libertad, demostrando que la sociedad preconizada no era sueño ni utopía. Escribió libros para demostrar que es ley natural el poder vivir en plena libertad sin coacción alguna; dejando bien demostrado al escribir su gran obra «El Apoyo Mutuo», donde nos da mil ejemplos de cómo todas las especies para su conservación, buscan y practican la ayuda mutua, haciendo frente a cuantas dificultades y obstáculos se les presentan.

Trabajó dedicado a la búsqueda, a las investigaciones científicas, para evidenciar en la prensa, en conferencias, las verificaciones exactas de sus concreciones. Su interés era poder llegar a un socialismo humano, liberado el hombre de la tutela del Estado, del patronato, de las religiones y partidos políticos.

Es así como recordamos la labor ácrata de Kropotkin. Reconocemos que su mejor obra escrita es «Ética». Todo lo realizado en su vida fue labor ácrata; es uno de los más grandes valores que en ideas liberadoras ha tenido la humanidad.

Esto es lo que recordamos acerca de la labor ácrata que Kropotkin nos ha legado.

Eugenio VALDENEBRO

Resurgimiento de los grupos neofascistas en España

Estos acontecimientos que han tenido lugar en España ponen al descubierto los síntomas evidentes de un régimen en descomposición: por un lado los manejos de las diversas fuerzas reaccionarias en el poder para asegurarse y monopolizar el gobierno postfranquista y por otro el intento desesperado de los grupos neofascistas de tapar la boca al pueblo que, despertándose del letargo en el que le ha sumido el dictador clama a voces «Libertad, Justicia, Igualdad».

Si bien la «paz franquista» ha constituido un terreno excelentemente abonado para la proliferación y desarrollo de grupos fascistas, la Falange celosa de sus prerrogativas ideológicas y políticas ha frenado o absorbido hasta hace poco los núcleos que se formaban en España atraídos ideológicamente por una serie de organizaciones internacionales que tras arraigar fuertemente en Francia contagiaban el virus fascista y europeizante a unos cuantos «hijos de papá» españoles, cansados de la letanía falangista.

Así nacieron «Joven Europa» y «Occidente». Estos grupos actuaban y hacían proselitismo especialmente en los medios universitarios y en-

tre la juventud burguesa de las ciudades industrializadas.

Los poderosos medios económicos con que contaban les permitieron llevar a cabo una intensa campaña orientada hacia el militantismo. Sin embargo, estos grupos, a diferencia de otros países de Europa, no llegaron a tener una organización importante, continuando la Falange en el pedestal fascista del régimen.

Por otra parte, si bien la ideología de estos grupos entroncaba con el más puro nazismo, reclamando para Europa la tarea de constituir un sólido e inexplicable valladar frente al peligro marxista ruso y maoísta chino, el fascismo falangista ha sido siempre reticente a exportar su ideología — híbrida de franquismo, integrismo y nacionalismo —, o a dejarse impregnar de las corrientes occidentales provenientes del reaccionarismo que sea. La Falange cerró fronteras ideológicas enclaustrándose en su credo Joséantoniano, obcecada en la idea redentora de la patria hispana y desarticulando con la represión más feroz todo resurgimiento popular, en prenda de lo que el dictador la colocó a su diestra.

en España



Ejemplos ilustres



Los años 60

En torno al 1º de Mayo

EXTRACTOS DE LA PRENSA

SABADO, 28 de abril. — Extremistas de derecha lanzan petardos y bombas de humo para perturbar una reunión de los «Movimientos Apostólicos Obreros de Madrid», consagrada a la preparación del 1º de Mayo. Los fascistas irrumpieron en la sala a los gritos de «Curas cerdos, seréis los responsables si hay muchos más muertos». La policía no detiene a nadie.

MARTES, 1 de mayo, Madrid. — Un policía herido mortalmente por manifestantes de extrema izquierda. Otros tres policías se encuentran en grave estado. Una centena de personas han sido detenidas.

De nuevo en acción comandos de extrema derecha pertenecientes a la formación fascista «Guerrilleros de Cristo Rey» capitaneado por Sánchez Covisa y adocinado por el líder Blas Piñar. A la salida de una misa un sacerdote fue golpeado en la cabeza con una porra de acero quedando gravemente herido. Otros curas y militantes católicos obreros han sido igualmente heridos. Empuñando porras y cúchillos vociferaban: «Fuera de aquí, curas rojos». Sánchez Covisa es detenido quedando en libertad 4 horas más tarde.

MIÉRCOLES, 2 de mayo. — A los funerales del policía muerto asisten tres ministros: Garicano, Carrero y Fernández Miranda. A la salida de la misa y cuando se disponían a presidir el cortejo fúnebre que seguía el féretro fueron rodeados por unos 300 policías que les gritaron: «A hombros, a hombros» y apoderándose de la caja pasearon el muerto en manifestación por diversos puntos de Madrid, a la cabeza de la cual se hallaba el Teniente General de la Guardia Civil, Iniesta Cano. Durante el recorrido cantaron el himno de la Falange, pidieron la dimisión de Garicano Goñi, ministro de Gobernación y reclamaban garantías («a los jefes

que nos envían a la muerte sin defensa»).

VIERNES, 4 de mayo. — Las manifestaciones policiaco-fascistas se extienden a otras ciudades españolas aunque siempre en número muy limitado los participantes. En Barcelona unas 2.000 personas, la mayoría policías con su placa en la solapa, después de celebrar una misa recorrieron en cortejo el centro de la ciudad cantando el famoso himno nazi «Yo tenía un camarada» y acto seguido el de la Falange. Aquí los gritos eran: «Franco sí, Opus Dei, no», «Garicano dimisión y los rojos al paredón». Reunidos en el Gobierno militar vociferaban: «Viva el Ejército. Los militares al poder.»

En Valencia tuvo lugar un acto parecido.

El Consejo de Ministros, reunido en sesión extraordinaria declara su «firme decisión de garantizar el orden público».

En «Tribune Internationale» del diario francés «Le Monde» la ocupa hoy un artículo del príncipe Carlos-Hugo de Borbón y Parma con el tema «Carlismo y Socialismo» en el cual dice que los carlistas reclaman para España una «revolución social» y que una Monarquía socialista podrá garantizar la instauración de una sociedad autogestionada.

LUNES, 7 de mayo, Madrid. — Nueva misa en memoria del policía muerto y nueva manifestación política. Unas 5.000 personas con pancartas: «Gobierno dimisión», «El Ejército al poder», «Ni gobierno ni rey», «Abajo el Opus Dei», «Obispos rojos a la horca». Encabezada esta vez por Blas Piñar y Sánchez Covisa, gritaban «Muerte a Juan-Carlos», «Viva el Ejército», «Garicano, dimisión», terminando el recorrido en la Capitanía General. El carácter ideológico de la manifestación la describen mejor los gritos proferidos de «Viva el fascismo», «Abajo los débiles».

Hasta aquí todo eran mieles para el fascio falangista, dueño absoluto del aparato ideológico del régimen, andamio del sindicato vertical y sostén del gobierno franquista, amén de otras múltiples misiones policiales, justicieras y de formación y adoctrinamiento de la juventud.

En los años 60 asistimos a una serie de fenómenos que van a cambiar radicalmente el panorama político español. El Opus Dei asalta brutalmente el poder y la Falange criticada duramente por diversos sectores de la oligarquía y considerada impotente para afrontar las

nuevas exigencias de la sociedad, así como los nuevos imperativos económicos, ha de ceder ante la acometida del clan tecnócrata.

El gobierno cambia la camisa azul por el cuello blanco y la corbata. Las camisas viejas van viendo reducido su campo de acción y de poder. Escasas carteras en el nuevo gobierno una de ellas la del ministro del único feudo que les queda, la organización sindical. Además se ven privados del monopolio ideológico quedando instaurada la «libertad de expresión fascista».

Proliferación de grupos

Consecuencia de este duro golpe el partido falangista conoce una desmembración sin precedentes («falangistas de izquierdas», «de derechas», «ortodoxos», etc.; y a partir del derrumbamiento de su imperio ideológico una multitud de grupos neofascistas se han ido formando hasta ahora. Los matices son variados en la familia nazi. Unos son fanáticos integristas de la religión católica como «Los guerrilleros de Cristo Rey», capitaneados por Blas Piñar, uno de los hombres más odiados por el pueblo español. Su órgano de expresión es la revista «Fuerza Nueva» y entre otras cosas reclaman la restauración de la Inquisición.

Otros son europeístas como el recién creado «CEDADE» que lucha por establecer un «nuevo orden europeo»; (los asistentes a la ceremonia de inauguración, que tuvo lugar en un local cultural del Ayunta-

miento de Madrid, llevaban camisas marrones y negras y los nombres de Hitler y Mussolini fueron evocados con fervor).

También los ya clásicos y de una marcada ortodoxia franquista como el que se expresa a través de la revista «Cruz Ibérica» que lucha contra «el judaísmo, el comunismo, el capitalismo y la masonería» que muy bien pudiere estar formado por elementos 'radicalizados' de la Falange ya que su principal objetivo es la destrucción sistemática de su nivel político el Opus Dei. A últimos de abril, director y redactores de «C. I.» asaltaron, pistola en mano, la sede central del Banco Atlántico en Madrid, que pertenece al Opus, llevándose siete millones de pesetas; detenidos, y a pesar de estar en posesión de armas, fueron sometidos a la jurisdicción ordinaria y no a la militar en aplicación de la ley de

(Pasa a la página 5)

EL COMBATE SYNDICALISTA

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

PANORAMA POLITICO

Los recientes acontecimientos políticos de la Península, que han culminado con el nombramiento de Carrero Blanco al puesto de jefe de gobierno, han sido el motivo de una serie de consideraciones en la prensa española e internacional que demuestran la necesidad — interesada o no — de la mayoría de periodistas.

Para nosotros este nombramiento y la designación del nuevo gobierno, son los signos inequívocos de una voluntad clara: Como decíamos la pasada semana, el nombramiento de Carrero Blanco corresponde a la necesidad en que se encuentra el régimen de asegurar su propia supervivencia. Ante el pésimo estado de salud del Caudillo y su próxima desaparición, los jerarcas del sistema tenían que encontrar una forma de evitar una «vacante de poder» que significaría puerta abierta a todas las «aventuras», entendiéndose aparición de una alternativa al franquismo que podría incluso tener algún matiz revolucionario. Carrero Blanco es el hombre de la transición y el que

El nombramiento de Carrero Blanco a la jefatura del gobierno significa que no habrá sorpresas en la evolución política de España.

¡Tanto mejor!

Hoy día cualquier transformación que se hiciera con un poco de barullo tendría gran credibilidad en el pueblo, dándole paso a largos años de «paz social»... dominada por las fuerzas comunistas y del clero.

A nosotros el barullo no nos interesa. Lo que queremos es una revolución radical.

No pedimos libertades democráticas. Queremos una sociedad libertaria.

Y para alcanzar esta meta será preciso no caer en ningún engaño, en ninguna apariencia «aperturista».

asegura la continuidad: hoy detenta el poder porque Franco se lo ha dado, mañana impondrá su visión política al futuro jefe del Estado, por muy rey que éste pueda ser...

Al analizar la composición del nuevo gobierno, los observadores políticos, han querido dar a entender que la entrada de unas cuantas personalidades falangistas y el marginamiento de López Bravo estaba relacionado con el reciente «renacimiento» de las fuerzas «ultras». Planteado así, en términos de esfe-

ras de influencia, afirman dichos comentadores que el «Opus Dei» ha sufrido una derrota política y que de lo contrario los «integristas» van reapareciendo en los puestos de mando. La realidad es un poco diferente. Las ridículas manifestaciones de los «ultras» en Madrid — menos de 5.000 personas, según las fuentes oficiales — demuestran que, si bien siguen siendo una fuerza de reserva que puede, en determinada si-

tuación, servir de complemento o de sucedáneo a la policía y las fuerzas de «desorden», no disponen de ninguna audiencia popular. Como además, por evidentes motivos económicos, los tecnócratas del pretendido milagro económico, no quieren comprometerse con los camisas viejas demasiado rabiosos, está claro que los «integristas» no pueden reivindicar nada, si no es alguna migaja en el banquete del Poder. En esta perspectiva, la composición del nuevo gobierno no corresponde sino a un oportunismo circunstancial. Los tres nuevos falangistas son el garrote que se enseña al pueblo. Son una espada de Damocles que otros tienen empuñada.

Así mismo el marginamiento de López Bravo no se debe, ni mucho menos, a conflictos personales — demasiada popularidad — o incluso políticos — aperturismo al Este — con Carrero Blanco, sino a una visión política a largo plazo.

(Sigue en página 3)

Contre les manœuvres « IBERIA »

Non contents de s'entraîner, les deux armées (Française et Espagnole) en profiteront pour parader ensemble à Castres le 8 juin. Ainsi nous verrons l'armée de la dictature franquiste — aidée et armée par les fascistes en 1936 — parader au côté de l'armée française, soi-disant au service de la « démocratie ». Nous avons déjà l'armée anglaise qui vient s'entraîner au Larzac pour mieux écraser le peuple Irlandais !

Ces manœuvres révèlent bien le rôle principal de toute armée : s'entraîner à la guerre civile, briser les grèves, mater tout soulèvement po-

pulaire. L'ennemi commun étant toujours le peuple !

Avec la collaboration des deux polices contre les opposants à la dictature franquiste (voir les Basques : condamnation récente à Bayonne de 5 membres de l'ETA), la France prépare l'entrée de l'Espagne dans le gang capitaliste du Marché commun. Fascisme et démocratie apparaissent ainsi comme étant les deux mamelles du capital !

En conséquence, la CNT participe à deux journées de mobilisation contre ces manœuvres à Castres le jeudi 7 juin à 19 heures.

LES FAITS

Depuis les accords militaires de 1969, entre la France et l'Espagne, signés par Debré, en contrepartie de la vente d'armes de la France à l'Espagne les deux armées entreprennent tous les ans des manœuvres anti-guérilla à la frontière franco-espagnole. Chaque armée apporte son expérience de la répression des révoltes populaires, l'armée espagnole dans l'écrasement de la révolution de 36, aidée et armée par les fascistes, l'armée française son « expérience » de l'Indochine, de l'Algérie et du Tchad !

Cette année ces manœuvres ont lieu dans le Sidobre, région de Castres (région très propice à la guérilla. Pendant l'Occupation ce fut un haut lieu de la Résistance au nazisme !); avec :

- 2 bataillons de parachutistes espagnols !
- le 9^e régiment de commandos parachutistes, caserne Niel, Toulouse.
- le 8^e régiment d'infanterie parachutiste de marine, de Castres sous la direction de deux généraux français.



(Dedicado a López Rodó ex ministro del «Plan»).

Nouvelles de Brest et d'ailleurs

Quelle est l'importance de la crise économique sévissant en URSS ? Sûrement elle est grande, à en juger ce qui se passe au port de commerce de Brest. Trente mille tonnes, trente millions de kilos de beurre sont en cours de chargement à bord de navires russes; déjà l'un d'eux a levé l'ancre avec 3.000 tonnes de cette précieuse denrée, à un prix défiant toute concurrence, moins de deux francs le kg., la différence avec celui payé par l'Etat aux agriculteurs est au compte du contribuable français, qui a le dos large pour cela et autre chose.

Il ne faut pas attendre de réponses sérieuses des Frachon, Séguy, Marchais et autres laquais de l'impérialisme russe, à annoncer la vérité; ils ne resteraient pas dans leur fonction.

**

Pour étayer les exposés de l'ami Edouard Brunet sur les Prix Nobel de la Paix, voici ce qui s'est passé lors de la Pentecôte à Brest où s'est tenu le congrès national de l'Union Fédérale des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, sous la présidence d'honneur de Cassin, Prix Nobel de la Paix, avec la participation effective de Bord (UDR), ministre des Anciens Combattants, qui fit une charge à fond contre les activités antimilitaristes actuelles et invitant à ne pas rester passifs et lutter, au contraire, contre cet état de choses. Le dit congrès se termina par un défilé des délégués avec nombreux drapeaux, se rendant au monument aux morts : minute de silence, sonnerie aux morts, la musique de la Flotte joue la Marseillaise et diverses marches militaires.

Ces ex-combattants et victimes de la guerre, que ce soit de 1914-1918, 1939-1945, d'Indochine, d'Algérie, tout en se proclamant pour la paix (celle-ci a bon dos) n'ont rien compris ni aux causes, ni à leur évolution, ni à leurs suites; et ceux d'une future, imprégnés de cette triste mentalité, se grouperaient dans les UNC, UFAC, ARAC (celle-ci d'obédience communiste a bien déchu comme toutes les associations dominées par le PCF; fondée en 1919 pour combattre le nationalisme, lors des 8 mai et 11 novembre, elle participe aux côtés de l'UNC, etc., à la vente du « bleuet » couleur de l'infanterie, après les hécatombes de Morhange, Longwy, Charleroi, Marne, Yser).

Il serait bien intéressant de connaître l'opinion de Cassin, Prix Nobel de la Paix, sur ce congrès.

En ce qui concerne ses activités vis-à-vis de l'Eglise catholique, il y a belle lurette que le PCF a fait volte-face. En 1936, il était avec les groupements d'avant-garde luttant contre la Ligue Catholique dirigée par le général Castelnau et le DRAC groupant les religieux se glorifiant d'avoir participé aux combats de la guerre 1914-1918.

Mais faisant double-jeu, il adhère aux Comités de Défense Laïque qui ont fort à faire contre l'envahissement clérical dans l'Enseignement, d'une part, et de l'autre fait ami-ami avec cette Eglise, collusion continue.

Citons un passage de l'article paru dans le numéro de juin 1973 de la « Raison », organe de la Libre Pensée, sous le titre « La France et le goupillon », reproduisant en partie l'information de « Charlie-Hebdo », faisant état de deux tracts. L'un signé de l'Ecole Emancipée, de Vendée, à propos de l'avortement, demandant l'acquittement des accusés, l'abrogation de la loi de 1920, la libre diffusion des moyens de contraception auprès des jeunes; l'autre signé par la Fédération communiste de

Vendée critiquant le premier, le jugeant obscène, indigne d'éducateurs, l'accusant d'avoir puisé ses arguments dans la feuille fascisante « Charlie-Hebdo », s'indignant et cherchant à faire partager son indignation.

« Charlie-Hebdo » réagit vivement aux diffamations et cite une lettre à en-tête du PC (Fédération communiste de Vendée) en date du 7 novembre 1972, envoyée à l'archi-prêtre de la Roche-sur-Yon, l'informant « que le groupe d'enseignants en question est constamment en liaison avec certains aumôniers, dont l'activité sur ce point ne saurait nous laisser longtemps insensibles. »

Comme l'écrit J. Champagne, auteur de l'article paru dans la « Raison » : « cafardage, appels à la censure, intolérance, dogmatisme, etc., le ver est dans le fruit, il nous appartient de l'éliminer. » Oui, il est temps que les libres penseurs, les amis de la liberté, les syndicalistes, les libertaires fassent connaître à l'opinion publique, la duplicité des inféodés au totalitarisme moscou-taire; et cela avec énergie.

**

Ce qui me fait penser aux activités des syndicalistes se réclamant de la Charte d'Amiens de 1906, des libertaires de toutes nuances. Leur adhésion à la CGT, à FO, alors qu'ils devraient apporter leur concours à

la CNT, digne continuateur des Peloutier, Pouget, Yvetot, est décevante. Côté CGT, on en sait suffisamment; la circulaire de Léon Mauvais invitant les Fédérations, les UD à « extirper tout élément gauchiste » de cette Confédération en est une démonstration. Côté FO, il est ahurissant qu'un des grands responsables de cette Confédération ait parlé à la tribune de la Chambre des Députés, applaudi par l'UDR; de voir un certain Bergeron, secrétaire général de ce groupement, dénier le droit aux travailleurs en lutte, de déterminer eux-mêmes les méthodes pouvant aboutir au succès de leurs mouvements.

Cet homme, tout en se réclamant de la Charte d'Amiens, n'hésite pas à saboter les grèves; il oublie de citer les méthodes et la finalité de la CGT d'alors : action directe, abolition du patronat et du salariat.

J'admets qu'isolé le syndicaliste ou le libertaire travaillant dans une entreprise depuis peu de temps, ne se hasarde pas à parler en faveur de la CNT; mais par la suite et en surplus dans une grande ville, je fais allusion spécialement à la région parisienne, il doit logiquement rechercher le contact avec les camarades ayant les mêmes conceptions de combat pour renforcer la CNT.

Or, j'ai l'impression que, manque de caractère, les camarades parisiens l'ont abandonnée ou ne désirent pas lui apporter leur adhésion, se

contentant de se réunir dans des groupes divers n'ayant aucune influence sur l'action ouvrière.

Pourtant, à la lecture de divers bulletins, périodiques que je reçois, il y a de grandes possibilités pour agir à la base. Faut-il rappeler la lettre de F. Peloutier aux anarchistes, les incitant à participer à l'action syndicale.

Alors, camarades parisiens un peu plus de cran, votre attitude nous gêne dans la diffusion de nos principes. La CNT a besoin de vous tous, le monde du travail a besoin d'une centrale syndicaliste virile, sachant prendre en mains le destin des travailleurs.

**

Ce qui est vrai pour la CNT l'est aussi pour la SIA. Les camarades français semblent en général, ne pas comprendre toute sa valeur et ce qu'elle pourrait faire, étant appuyée par nous tous.

Ils feraient bien de prendre exemple, d'imiter nos camarades de F.O.R.V.E. (organisation syndicaliste affiliée à l'AIT) du Venezuela qui, dans chaque parution de leur bulletin, AIT publie un placard en faveur de la SIA.

Est-ce trop demander aux camarades français d'en faire autant dans leurs périodiques respectifs ?

A. LELANN

Comunicados

ROANNE. JIRA DE PONCINS

Como los años anteriores el elemento juvenil de la región, esta vez en colaboración con la C. de R.R. del Núcleo, organiza la conocida Jira de Poncins, jira que tanto éxito tiene por el lugar escogido y por el ambiente libertario, juvenil y familiar que se concentra en esa salida campestre.

Si el buen tiempo nos acompaña esperamos que de nuevo será una jornada de la que se guardarán múltiples y agradables recuerdos, como en los años precedentes. Fecha: el 24 de junio.

Se recuerda a los compañeros de la localidad que la salida se hará en coches particulares de la Plaza del Ayuntamiento (Hotel de Ville) a las 7,30 de la mañana, contando con la presencia de todos a esa hora, para que los compañeros que no posean medios de locomoción puedan ocupar las plazas vacantes de los vehículos que se dirijan al lugar de la concentración.

Contando con la solidaridad de todos.

La C. de R.

LA COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTAS Y POITOU

Tiene organizada una JIRA de Concentración nuclear para el domingo 1 de Julio en la Tranche-sur-Mer.

Habrà CHARLA con charlista espontáneo. Juegos, diversiones según el ingenio y gusto de cada uno. Cinco playas hay para el que quiera bañarse. Hay un bar campestre

Esperamos que todas las FF. LL. amigos y compañeros, acudiréis a pasar un día de fraternidad libertaria.

JIRA AL LAGO DE ST-FERREOL (Tarn)

Las FF. LL. de Balma y Portet s/Garonne, organizan un Car para asistir a la Jira organizada por el Núcleo del Tarn al Lago de San Ferreol (Tarn), que se celebrará el día primero de julio.

El Autobús, saldrá de la place Roland de ésta de Toulouse a las 8 h. de la mañana.

Para inscribirse, dirigirse a los compañeros Subirats y J. Raluy, 4, rue de Bel-fort, Toulouse.

NOTA DE ADMINISTRACION

Para evitar inconvenientes en Correos, rogamos que giros y certificados vayan a un nombre personal y no al de « C. S. » o Librería. En general a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, 75020 Paris o al CCP de su nombre, Paris nº 13 507 56.

Agradecidos.

F. L. DE PARIS

Continuación de la Asamblea el sábado 30 de junio a las 4 de la tarde.

JIRA EN SAINT FERREOL

El Núcleo del Tarn organiza para el domingo 1º de Julio, una Jira en el magnífico lago de Saint-Ferreol. A la misma invitamos cordialmente todos los compañeros y simpatizantes que deseen pasar un día de campo y de compañerismo.

La concentración tendrá lugar donde principia el embalse en los alrededores del riachuelo que llega del Lampi.

JIRA INTER REGIONAL DE LOS NUCLEOS DE ZONA NORTE Y NORMANDIA

Para el día 15 de Julio y en el típico y pintoresco lugar llamado « Ferme de Grande Cour » junto a Honfleur, a sólo unos doscientos metros del mar; sólo reunión campestre entre compañeros y amigos de la C.N.T.

En dicho lugar al aire libre fuera de ruidos y sobre todo dentro de la más amplia y sincera fraternización habrá juegos para menores y mayores con la posibilidad de tomar baño de mar aquél que así lo desee.

Charla por un compañero de la C. de R.R. Zona Norte, sobre un tema de actualidad.

Compañeros y amigos todos a la Jira del día 15 de Julio.

**

Los compañeros de París y alrededores que estén interesados en asistir a la Jira del día 15 de Julio pueden apuntarse ya que se está organizando un car, cuyo precio será módico. Llop o Colomer en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles reciben las inscripciones.

NUCLEO DEL MACIZO CENTRAL

Por la presente invitamos a todos los compañeros y amigos a los siguientes actos en conmemoración del 19 de Julio de 1936.

1º El 15 de julio próximo se celebrará una conferencia en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand a las 10 de la mañana, y como orador el compañero Llan-sola, con el tema « Una opinión ante el contexto político-social de España ».

2º El 22 del julio próximo se celebrará el Jira anual al lago de Chancelade y esperando la asistencia muy numerosa de todos.

PARADEROS

A. Goiburo, 8, rue Nungesser, 33-Pes-sac (Gironde) desea conocer los paraderos de José María Cruz Bolao, Ramón González Petras, Teniente Arriz y Faustino Vaca.

José Ma Cruz y el Comandante Cuadra, quedaron presos en la cárcel de Santander el año 1955. Quien sepa noticias que se dirija a la dirección de arriba.

Discos

Hoy, nuevas gotas de alquitran ardiente:

Naciones hay más de mil en el Mundo. Sol alumbrándolo, solamente uno.

Cada Nación una gusanera humana.

¿Nacionalistas, o nacionaístas?

Lealtad ante todo. Quijotes traicioneros, mentira.

Siendo Pestaña sencillo tuvo 800.000 compañeros. Creído « líder », sólo le siguieron seis suspirantes a empleo.

Castro se apoderó de Cuba para fumar habanos gratis. Las cerillas se las presta Moscú.

Pekín tiene embajada en Madrid, Franco envió el suyo a Mao. « ¡Et cao! », que dijo el de Seviya.

Que la vida del hombre es preciosa lo comprueba el constante aumento de precios.

El exceso de civilización nos retrocede. ¡Felices los antropoides!

Caro enemigo, es cierto que a mí se me murió el padre; pero a tí se te murieron dos.

La F. L. de Cachan nos exige que rectifiquemos.

Tiene « cachandeo » la desconfederada de Cachan.

DISCOBOLO

Editorial alemana también de libros en castellano

Bajo los predicados de «amor librorum nos unit», unión fraternal por el amor al libro, que es enseñanza y fuentes de cultura, la «Verlag Detlev Auvermann» D. 6241 Glashütten en el Taunus - Alemania Oc., aparte de libros en idioma alemán dedicados a la problemática social que invade el mundo en estos momentos, ha iniciado también, con los mejores auspicios, la reedición en castellano de una «Biblioteca del 36», que comprende revistas literarias de la segunda República española. Comprende toda la gama de creación literaria que va del 1933 hasta el fin de la contienda, donde quedó registrado el poder creativo y esperanzas de dos generaciones de literatos que constituían lo más granado del arte ibérico bajo aquella constelación tan rica, como nunca antes ni tan segura, como que finalizaba el último capítulo de la denominada generación del 98.

El escudo de armas que enarbola la Verlag Detlev Auvermann nos trae al recuerdo aquella famosa, por todos los conceptos, Guilda de Amigos del Libro, creada también por los alemanes amigos del «Syndicalist», de Berlín, poco después determinada la primera guerra mundial y que tanta resonancia como eficacia en su modo operativo de difusión entre los medios de habla castellana en los horizontes del cua-

drante solar. El amor al libro como herramienta y aprendizaje constituía también la Guilda que no en balde fue alcanzada su acción por la soldadesca analfabeta y policial en algunos países como en la Argentina, en aquellos tiempos y edades de triste recuerdo cuando la quema de libros en la plaza pública equivalía a un acontecimiento nacional. El último detestable y abominable acto de tal salvajismo fue el llevado a cabo en Berlín por las hordas hitlerianas, donde también nuestros nombres y almas fuimos pasto del fuego con gran indiscutible honor. No creemos que hoy exista sobre el haz de la tierra un país o nación tan primitivamente bárbara que armen tablados para incinerar estos indefensos pliegos de papel impreso que en silencio braman por la libertad y la fraternidad humana.

En este particular caso de la Verlag Detlev Auvermann, tenía que ser Alemania la que nos esté recordando a los milicianos de la cultura el cumplimiento del deber para la conquista siquiera de las simpatías de los 300.000.000 potenciales lectores en castellano que existen en el globo. Y alemanes los que nos digan que no todo está perdido; que los ideales no mueren. Que las banderas de Madrid, abatidas por la barbarie huracanada desbordada por

los enemigos de la especie humana sobre aquellas trincheras, tienden a levantarse como antorchas para iluminar al mundo. Y alemanes algunos de cuyos padres, probablemente, en 1936/1939 asistieron o tuvieron conocimiento de los bombardeos

por CAMPIO CARPIO

con cañones de los acorazados de la flota nazi a la egregia y sin par moruna Almería. Y con los aviones de la Legión Cóndor arrasaron Guernika, luego Madrid y tantas ciudades hasta después del derrumbe de los frentes, pues que su gran victoria conquistada por Berlín y Roma para la causa nazifascista se extendió bombardeando a los milicianos y heroicos fugitivos hasta la frontera francesa. Los que recordando estas hazanas de la barbarie experimenten nostalgia, pueden tener la certidumbre de que estos laureles jamás reverdecen.

Los amigos alemanes de hoy se acercan a nuestras ventanas, otean sus muros y levantan ideales posttrados para vivificarlos. Como ellos saben hacerlo en arte poligráfico que les viene de Guttemberg, ya han reimpresso como 20 volúmenes. Sólo la revista «Horade España» comprende 5 tomos la colección completa. Pero a ésta, hay que agregar

también la reimpresión de «Cruz y Raya», «Los cuatro Vientos», «Madrid», y «Caballo verde para la Poesía». Esto es, lo aparecido durante el bienio negro, la guerra y la revolución y que la intelectualidad al servicio de la causa republicana puso a disposición del pueblo, para expresar de algún modo y con arte los dolores a la manera antigua, el milagro de su resistencia moral y capacidad física, sus esperanzas y promesas de un futuro incierto que terminó por ser despedazado en los campos de concentración donde fueron arrojados por Francia aquellos resistentes del Olimpo y que sirvieron de modelo para que Hitler luego por vía de su industria los perfeccionara en sus «grandes cementerios bajo la luna» de Europa.

Esta fantástica tarea de reproducción exacta, hasta del mismo color de papel y sólo admisible por el «amor librorum nos unit», tanto por el abrumador número de páginas, cuanto por el esfuerzo económico que supone, constituye un homenaje que, con todas las letras se rinde al espíritu insurrecto de los hombres y pensamiento ibéricos, deambulantes y redivivos en cierta forma como «caballeros andantes» por los caminos de la tierra. Así lo entendemos cuantos estamos del otro lado del natural y eventual, por lógica fenicia, empresario que indiscutiblemente tiene que acompañar tamaño esfuerzo. Eso solamente en cuanto a la «Biblioteca del 36» y en el orden puramente literario y en castellano porque, indiscutiblemente el fondo básico de la Editorial Detlev Auvermann lo constituye libros en idioma alemán, algunos de los cuales ya comentados auspiciosamente a nuestra prensa por el compañero Vladimir Muñoz, en particular textos de M. Nettlau y de Kropotkin.

La producción de libros de la Verlag Detlev Auvermann comprende varias materias. Pero es en el campo de las ciencias sociales donde levanta su cuerpo de responsabilidad. Hasta ahora ya publicó bastante de lo que puede denominarse «Socialismo utópico». Después sigue con las demás creativas manifestaciones del pensamiento social y de los caracteres que sean. Esto apunta a una organización en perspectivas de constituir una de las difusoras de cultura más significativas de la Europa social. Porque, aparte de la capacidad productiva en idioma madre, todavía le queda espacio para la reimpresión de tantos textos en castellano que la convierten de hecho en una de las editoras calificadas en castellano.

En castellano tienen programados una línea de trabajos concernientes al **socialismo utópico español**, representado, en un primer paso por el «Boletín de las Clases Trabajadoras», de Fernando Garrido (1870). Luego le seguirá el Socialismo o marxismo creativo, representado por la revista «Leviatán» 1934/1936, que dirigía Luis Araquistain. El anarquismo estará representado por «La Revista Blanca», esto bajo el punto de vista de las ciencias políticas. Ojalá les fuera posible a los amigos de la Verlag Detlev Auvermann incluir en este cuadro de reimpresiones también la revista «Tímón» que dirigió D. A. de Santillán desde Barcelona, por las vivencias tan íntimas y estrechas que guarda para el desenvolvimiento y futuro curso de los acontecimientos que se esperan en el plano europeo y mundial.

La creación literaria, cuyo esquema lo constituye la «Biblioteca del 36», es todo un suceso que no puede dejar de ser acogido, sino con la unión calurosa y efusiva de nuestras armas y letras.

PANORAMA POLITICO

(Viene de la página 1a)

López Bravo es hoy día el niño bonito de la vida política española. Joven, es el típico producto de la generación política de la post-guerra, encarrilada, educada y teledirigida por el Opus Dei. Tecnócrata eficaz, una serie ininterrumpida de éxitos políticos, logrados con la evidente complicidad de los países del Este e incluso de China, lo han propulsado al primer plano de la actualidad. Merced a campañas de prensa bien organizadas es hoy el político español que goza de la mayor fama por su dinamismo y su eficacia...

De esta forma se le adelanta ade-

más una credencial de oposicional... trampolín necesario para el mañana.

Haciendo un poco de «política ficción» veremos que López Bravo es el hombre adecuado para, mañana, cuando el rey haya tomado sus funciones y Carrero Blanco haya asegurado la transición, dar a la España post-franquista un carácter liberal, más o menos demócrata. ¿Quién mejor que el campeón del aperturismo exterior podrá asegurar el «aperturismo» interior? Por ende, este proyecto se enmarcaría perfectamente en el plan político a gran escala elaborado por el Opus Dei, y que consiste en una apariencia de «liberalización» que permita la inserción de España en el con-

cierto económico europeo y mundial todo y guardando — por si las moscas — el aparato represivo del Estado franquista... El prestigio personal de López Bravo, y su actual posición «en reserva de postfranquismo», son tales que no nos extrañaría que sea él el instrumento de una política de la mano tendida a todos los españoles. Estos «todos los españoles» siendo, claro, las fuerzas políticas del «Pacto por la Libertad».

Para hablar claro, creemos que los revolucionarios volveremos a topar con el ex ministro de Asuntos Exteriores...

¡Hasta pronto, Sr. López Bravo!

Digno ejemplo de integridad ideológica

Los compañeros de Calgary (Canadá) hemos tenido la ocasión de escuchar por cinco minutos una conferencia de París mi hijo Floreal, que fuera a esa capital para intervenir en el Festival del 15 de abril, la conferencia o coloquio que diera en el local de 33, rue des Vignoles el compañero Sigüenza y en presencia, (según Floreal), de un auditorio muy interesado por escuchar las cosas del Movimiento Libertario Español y sobre todo las cosas de España que las nuevas generaciones de jóvenes desconocen. Lo expuesto por nuestro compañero Sigüenza escuchado por nosotros en este país tan lejano nos ha complacido y nos adherimos totalmente a su inteligente exteriorización sobre los hechos ocurridos antes, durante y después de la revolución y la guerra de España. Notamos en dicho compañero una voz clara, potente y enérgica para tratar temas de tanta importancia en nuestra hora actual, tan falta de hombres capaces de ilustrar sanamente las mentes de las multitudes desconocedoras o falsamente informadas de la realización libertaria en España del 36-39. Nos detalla brevemente pero con nociones bien definidas desde el principio hasta el fin de nuestra epopeya revolucionaria, los manejos de nuestros enemigos para intentar destruirnos, las luchas fratricidas entabladas para conservar nuestras finalidades ideológicas contra los que siempre desearon nuestra desaparición como fuerza social y revolucionaria, como organizadores de nuevos rumbos. Nos habla de los que cansados abandonan la batalla y de los

que incansables mantienen en vilo el pabellón de las ideas. Nos entusiasma constataando la juventud que vibra en viejos de 70 y más años y nos descorazona que los más jóvenes no reliven a los que uno tras otro van desapareciendo llevados por la Parca o por las deficiencias físicas. Según Floreal, y su opinión no miente, los viejos del Centro Confederal de París le han entusiasmado por su tesón y su fe en la idea que profesan y sobre todo por el entusiasmo juvenil que sus pechos encierran. Ha constatado que los que organizan y llevan a cabo las realizaciones culturales y orgánicas en el 33, rue des Vignoles son en general hombres que no bajan de los 60 años, pero los cuales mantienen las actividades ideológicas exponiéndose a fatigas que desasan en ellos su composición física a edades tan avanzadas. Nos dice Floreal que todos los compañeros de ese Centro libertario le han atendido muy fraternalmente y que a todos ellos desde estas páginas quiere hacer público el agradecimiento y sobre todo el entusiasmo, las esperanzas y las energías que le han despertado. Dice que el anarquismo cuenta aún con buenos elementos y que lo demuestra ese Centro de viejos (en general) anarquistas que constantemente, diariamente no cesan en predicar aquello que en España llevaron a cabo las multitudes revolucionarias educadas en su totalidad por una organización de élite como lo fue y continúa siéndolo la CNT, alentada por un anarquismo de temple bakuniniano, que los Lorenzo, Mella y otros militantes anarquistas de-

fendieron con impetu y ardor revolucionario.

Hemos podido igualmente oír por cinco minutos magnetofónica el mitin desarrollado en el Palais de la Mutualité en donde han intervenido oradores como Alejandro Lamela (cual conocemos personalmente desde hace muchos años) y Floreal Samitier. Sus intervenciones son susceptibles de despertar interés entre los oyentes, ya que lo manifestado por ellos es cosa vivida por un pueblo que aun no dijo su última palabra y espera la hora oportuna para manifestarse con la claridad que acostumbró siempre un pueblo sometido bajo la botá de una de las más feroces dictaduras a pesar de su rimbombante «liberalización», y de lo que digan gentes incapaces de reflexionar por propia cuenta, inhumanas y egoístas.

Según Floreal el Festival fue un éxito y todos los artistas cumplieron sus capacidades artísticas al mejor grado. La gente joven abunda y los aplausos que otorgaron a los artistas dice bien el afecto que por ellos sentían.

A todos los compañeros y amigos que le atendieron en sus primeros pasos por la capital parisina envía sus mejores saludos desde estas tierras canadienses con la esperanza de acudir en un porvenir no lejano a otro de esos actos solidarios en donde la integridad moral e ideológica es digna de aprecio y en donde se forjan amistades nobles y sinceras.

Félix ALVAREZ FERRERAS

LAS OBRAS Y LOS DIAS

El orgullo de los mediocres

El leer estos días unos pormenores biográficos en torno a Fabre, el conocido ontomólogo francés, a uno le ha suscitado una vez más la franca admiración hacia esos hombres eminentes que a lo largo de su vida han dado prueba de una sencillez ejemplar, de una modestia digna de la mayor estima. En las ciencias, en las artes, en el mundo de la sociología, personas de un alto relieve por sus conocimientos, por su incuestionable valor intelectual, han merecido simpatía, caluroso aprecio, casi más que por sus dotes de un elevado talento, por sus condiciones morales, apartadas de todo empaque de suficiencia, de envarada notoriedad. De entre los elementos más conocidos podríamos ofrecer una larga lista de personas de comportamiento afable, sencillo. A los efectos de lo que se desea señalar han de bastar unos pocos nombres: Aparte del ya citado, se puede nombrar al notable biólogo Jean Rostand y al físico Albert Einstein. Y si ateniéndonos a nuestra sociología ácrata quisiéramos nombrar algunas figuras descollando por las aludidas virtudes, no dejaríamos de citar a Elíseo Reclus y también a Anselmo Lorenzo.

Por el camino de la reflexión comprobamos el contraste existente entre hombres de condición intelectual extraordinaria y no pocos elementos, vacíos de mollera, pobrísimos de conocimientos, verdaderas mediocridades, que andan por el mundo hinchados de vanidad, engreídos, usando a troche y moche aires de sabihondo, pretendiendo estar ya de vuelta de todo lo habido y por haber, empingorotándose en un plan de querer dar lecciones a la misma diosa Minerva, que según los griegos, era la que representaba la sabiduría. Ellos ya lo saben todo, sin conocer casi nada. Desdeñando el poner en contacto la lengua, o la palabra, con el pensamiento, despotrican a más y mejor, sin venirles a la mente que puedan desarrollar función de tarambanas... ¡Cualquiera les habla a ellos de ser modestos, de comportarse con sencillez! Ellos acostumbran a mirar con aire burlón a los que reúnen las condiciones que a ellos les faltan. Felipe Alaiz aducía: «Ha sido uno durante toda

la vida un ferviente lector, tiene uno leídos miles de libros, pero sale un indocumentado, necio, orgulloso, y por el hecho de que él ha leído un libro cualquiera que uno no conoce, ya te mira con aire conmisericordioso.»

La natura no nos ha hecho a todos iguales. Siempre hay quien posee una inteligencia más desarrollada que otro. Por unos u otros motivos no todos hemos tenido la posibilidad de adquirir conocimientos de una o de otra materia. Hay pues personas

menos inteligentes que otras, y menos preparadas. No se trata de hacer objeto de menosprecio a quienes se hallen en este caso. Pero si habiendo personas en estas condiciones, en vez de ser modestas, sencillas, como lo son, ya se ha dicho, verdaderas notabilidades intelectuales, se engallan, se envanecen, se atiborran de orgullo, no cabe duda que entran de rondón en la categoría de los imbéciles, se adjudiquen o no el denominativo que les plazca.

El anarquismo y la juventud de ahora

Se trata de un tema candente, uno de los aspectos sociológicos que a nosotros, a los anarquistas, han de merecernos una mayor atención. Y la realidad nos demuestra que no le adjudicamos la atención que haría falta. Se suele salir del paso a base de cuatro frases hechas, consistente en aquello de decir: La juventud debe hacer esto, lo otro, o lo de más allá... ¡Como si la juventud estuviese escuchando nuestros consejos paternalistas!

Recientemente hemos podido leer en prensa nuestra unas atinadas consideraciones en relación a la juventud. Pero en ellas se hacía referencia a una categoría de juventud: a una juventud evolucionada, a una juventud que ha estudiado o que estudia, una juventud intelectualmente más preparada, en la mayoría de casos, que sus progenitores. Las consideraciones en torno al mundo apreciativo de esa juventud eran plausibles, estaban centradas en la lógica que conlleva nuestra concepción de la vida y de los valores humanos, emplazándolo como hacemos nosotros a fuer de anarquistas. Pero, amigos, ello hacía referencia a una parte, a un sector de la juventud: ya se ha dicho, la más evolucionada. Pero es harto sabido que se trata de la menos numerosa. Se trata en todo caso de la élite de la juventud. ¡Ahora queda la otra, la muchísimo más numerosa! La juventud sin preparación intelectual, la que apenas lee

nada que valga la pena; la juventud que trabaja y se divierte; la que llena los estadios de fútbol; la que acude a los bailes; la que se pasa las horas muertas en los bares... ¿Hemos puesto los militantes ácratas suficientemente la atención en lo que representan esos jóvenes en el ordenamiento de la vida social en que vivimos? Anda por ahí un razonamiento simplista, sin ningún contenido medular: el decir que con tales elementos no hay nada que hacer. Creerlo así, independientemente de que puedan ser moralmente excelentes compañeros aquéllos que tengan tal opinión, evidencia el dar prueba de impotencia; es caer en el fatalismo de que ya sobra nuestra propaganda, puesto que con ella no alcanzamos a realizar proselitismo. Y creerlo así es tenernos nosotros mismos en bien poca estima.

Una cosa es el no tener resuelto un problema y otra cosa muy distinta es el declarar que el problema no puede resolverse, que es fatalmente irresoluble. Es una distinción fundamental que debería hacerse por parte de los compañeros verdaderamente interesados por todo lo que concierne al anarquismo, y de un modo muy particular al respecto de la juventud, la una y la otra, según esquemáticamente se ha intentado definir en estas líneas. Mucho se ha repetido el viejo adagio árabe aduciendo lo de que si la montaña no viene a nosotros, hemos de ser nosotros los que vayamos a la montaña. Si la juventud no evolucionada — ¡y es la inmensa mayoría! — no viene a nosotros, cae de su peso que vayamos nosotros a ella. Y al decir **ir nosotros** se sobreentiende que se alude a las maneras de captar su atención, de ver la forma de tocar aquéllos susceptibles de tomar un interés inicial por nuestras concepciones. ¡He ahí el gran problema!

¿Es qué hay propaganda que responda al estado psicológico de la juventud de hoy? Propaganda anarquista, por supuesto. Hemos de confesar que una tal propaganda casi, casi brilla por su ausencia, como suele decirse. No podemos engañarnos. De haberla ya rodaría por ahí y ya se notarían los resultados. No negaremos que algunos intentos se han hecho, en plan de hojas impresas, de algún que otro folleto, de algunas charlas o conferencias. Cabe el citar un folleto que lleva por título: «La juventud ante la incógnita del futuro». Edición sencilla y muy reducida, tan sólo alcanzó al conocimiento de algunos compañeros. De ellos los hubo que vieron con visión exacta el sentido y directriz del texto; para otros les pareció cosa pueril el que se tratara de clavar un impacto en el seno de la juventud

que juega al fútbol, que baila o que hace carreras. No comprendieron que se buscaba **llamar la atención**, incitar la curiosidad de lectores despreocupados entrando en su campo habitual. Nos hubiera complacido que aquellos que estimaban baladí un ensayo como el apuntado hubieran presentado algo mejor. Pero no ha sido así. ¡Y es que siempre ha sido más cómodo criticar lo que hacen otros con fines plausibles que demostrar que se es capaz de hacer algo que mejore lo intentado por otros!

Nunca hemos creído en los milagros, pero tampoco somos de los que se cruzan de brazos ante las dificultades. Los libertarios vamos siempre adelante, siquiera sea en lo de formular iniciativas. La C.N.T. va hacia un comicio que lleva la finalidad de abrir una nueva etapa de actuación. Ya sabemos que en el Orden del Día anda incluido lo relativo al proselitismo. De entre la militancia más interesada por el tema que aquí se ha expuesto, puede ser canalizado el estímulo en pos de iniciativas viables, buscando siempre, por supuesto, el interés general. El ensayar, el probar, no debe cansarnos. Intentar una cosa ha sido y es más aleccionador que el encogerse de hombros y dar por fracasadas las cosas antes de intentar realizarlas.

Abadal, o los historiadores lacayunos

Ya es harto sabido que para no pocos que en un sentido oficial y académico pasan por historiadores de categoría y respeto, la Historia consiste en ofrecer con pelos y señales una idea de lo que han hecho los reyes y las figuras que a ellos les han rodeado en sentido reverencial, príncipes y señores de la nobleza. Referir su modo de vivir y sus hazañas. ¡El pueblo no cuenta para nada! Es la apreciación que ofrece el señor Abadal, distinguido y ensalzado historiador, que en un estudio preliminar al XIV tomo de la «Historia de España», dirigida que fue por Ramón Menéndez Pidal, escribió lo siguiente: «El progreso humano no se debe a las masas, al hombre de la calle, sino a las grandes individualidades, a las minorías selectas dirigidas».

Claro, el progreso lo encarnan los Hitler, Mussolini, Stalin, Franco... Y en el pasado los Atila, Guengis-Kan y otras personas **selectas** de tal condición. Y en función de lacayos han habido siempre **historiadores** para ensalzarlos.

FONTAURA

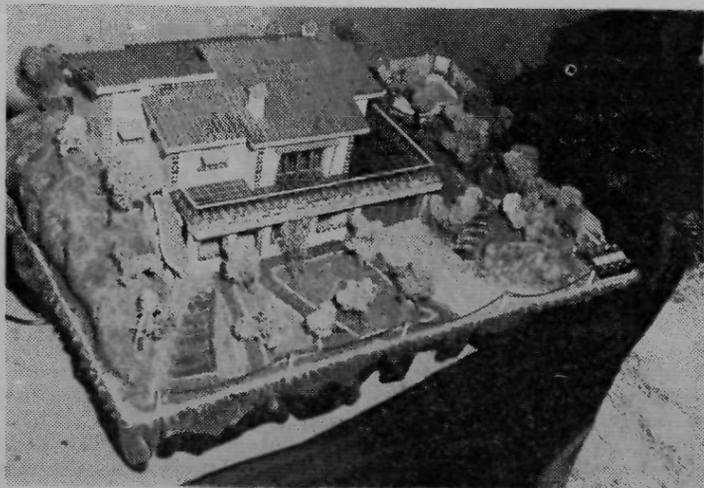
NUEVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 Paris, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

Tómbola Intercontinental

¡ Sigue la racha de premios !

¡ Compañeros !: Comprar boletos es ayudar a los compañeros de España.



Esta maqueta de casa es ofrecida, como todos los otros premios, por compañeros voluntariosos.

CGT : Briseurs de grèves ?

A l'heure où les centres de Toulouse et de la région Rhône - Alpes se mettaient en grève, où le mouvement s'étendait et se durcissait, hier lundi l'attitude de la CGT est apparue dans toute sa clarté et sa crapulerie.

Depuis quelques jours son désir de briser la grève se manifestait notamment par des appels à reprendre le travail lors des assemblées générales; toutefois elle se ralliait à la majorité mais tout en laissant entendre qu'elle pourrait un jour s'en passer.

Hier ce fut le grand jeu : réunion des adhérents et tract avant l'A.G., intervention d'un de ses ténors — personnage important du P. C. — (qui se trouve être aussi un cadre supérieur de l'entreprise et qui de surcroît n'a pas cessé le travail); il fit le numéro humaniste (« réfléchissez, pensez aux assurés »), assorti des habituelles mises en garde.

Malgré cela le vote du personnel reconduisit le mouvement par 179 voix contre 38.

Que penser de tout cela ?

La stratégie actuelle de la CGT n'a rien de surprenant. Elle est favorable à des grèves de 24 ou 48 heures (quand ce n'est pas moins) qui ont pour principale caractéristique de ne servir à rien et est opposée à la grève illimitée reproductible. Son appareil, aux mains de la bureaucratie stalinienne du PCF, tente de briser toute grève qu'il ne parvient pas à contrôler, surtout quand le mouvement émane, de façon spontanée et autonome, de la base.

On l'a déjà souvent remarqué, notamment lors des conflits à la Thomson CSF (Genevilliers), à Renault (récente grève des O. S.), à la SNCF en 71 pour les contrats, la RATP en octobre 71 et, récemment au Joint Français.

Les prétextes invoqués ne servent qu'à cacher cette odieuse tactique. D'ailleurs, nombre de militants CGT n'ont pas, jusqu'à ce jour suivi les consignes de vote de la reprise lancée par leurs dirigeants.

La CGT ne semble pas bien mesurer les conséquences de ses agissements; elle sait pourtant que si le travail reprend il ne se trouvera pas grand monde pour commencer ultérieurement la grève. Bon nombre d'employés commencent à être écœurés et si cette grève échoue (comme c'est inévitable si on la suspend) on n'en reverra pas une de sitôt.

La CGT devrait savoir que « se dégonfler » dans un conflit lorsque les positions se durcissent de part et d'autre est une véritable trahison de ceux qu'elle prétend défendre et dont elle devra répondre à l'heure du bilan.

Poursuivons et durcissons le mouvement, c'est la seule chance de le voir aboutir.

Unité dans la lutte !

Autogérons nos luttes : Tout le pouvoir à la base et non aux appareils syndicaux !

CNTF (Albi)

COMMUNIQUE

Le Comité de Soutien à José Ferrándiz, cet ouvrier carreleur à qui le gouvernement français avait retiré sa nationalité française parce qu'enfant il avait eu une fracture du crâne, sous prétexte d'une soi-disant pureté de la race, rappelle que cette affaire n'est toujours pas résolue.

L'indignation de l'opinion publique alertée par la presse nous a permis d'obtenir une première victoire : sa libération en territoire français, bloquant son expulsion vers l'Espagne de Franco.

Le Comité de Soutien proteste contre le maintien arbitraire de José Ferrándiz, assigné à résidence forcée dans la ville de Rouen depuis février 73.

Nous appelons tous ceux qui nous ont aidé dans cette lutte pour la justice, à agir de nouveau afin que soit rendue sa nationalité française à José Ferrándiz, et qu'ainsi il puisse vivre normalement. Ce qui ne doit présenter aucune difficulté puisque, depuis, le gouvernement lui-même a abrogé (...) le 9 janvier 73, ce scandaleux et raciste article 46 du Code Civil, prétexte à l'injustice dont est victime José Ferrándiz. Mais sans effet rétroactif. Pourquoi ?

A un moment où l'opinion mondiale se trouve sensibilisée devant un possible retour d'événements et d'une situation que chacun a tristement connu il y a 30 ans, de tels faits sont absolument inadmissibles dans un pays qui se réclame de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité.

Le Comité de Soutien.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

Exito del Día del Libro Libertario

La estima a la lectura se ha manifestado nuevamente en los medios confederales con ocasión de la jornada dedicada al libro el 17 de junio mañana y tarde. Compañeros y otras personas de origen refugiado desfilaron ante las mesas desbordando libros de interés afectando a todas las disciplinas del saber. Cada amigo del libro escogió el ejemplar o ejemplares de su predilección, correspondiendo al administrador con la cuota correspondiente, certificando el exacto decir: «Se adquiere un libro para leer, se roban cien para vender», como señalando a los «chorizos» indecentes que fingieron robar libros en nuestra casa con destino a España estando escrito la mitad de lo robado en idioma francés. La causa de la libertad de España es propia para gentes altruistas y no para que la mancillen sujetos de baja estofa. Cumplida esta expansión, vamos inmediatamente a reseñar a grandes rasgos la provechosa conferencia que la compañera Federica Montseny dio en la sala de actos de la Confederación en París, acto acertadamente presidido por un compañero adscrito a la joven promoción libertaria.

El tema de la conferencia fue de por sí explicativo: «Importancia de la cultura libertaria ante el próximo porvenir de España», el cual, decidido el gran papel de la cultura popular anarquista en el presente y lo venidero, da pie a Federica para recordar lo mucho realizado en este sentido, pues en España es importante el caudal de libros de avanzada publicados, amén de los opúsculos, periódicos y manifiestos difundidos en muchos millones de ejemplares a partir o antes de 1850. Incluso pueden considerarse agentes de propaganda ácrata las correspondencias epistolares de Proudhon, Bakunin y otros sociólogos por su valor público y trascendente. Y pese a la gran aportación autóctona del anarquismo y el anarcosindicalismo al concurso de las letras ejemplares, hay que apreciar también la obra eficaz de las editoriales Sempere, Granados, Mautici y en algo la Calpe, para referirnos sólo a lo coincidente. La gran labor de Luigi Bertoni con su «Il Risveglio», Ishill con sus famosas producciones anarco-artísticas, la eficacia de la «Prensa de la oropéndola», todo ello — y mucho más — irradiando en el ambiente latino europeo también cuentan. Y aún la obra inmensa de «La Escuela Moderna», de «La Revista Blanca», con infinidad de libros, folletos, periódicos, revistas y gráficos publicados.

«Evolución y Revolución», del proudhoniano Pi y Margall, libro salido de las prensas en 1854 también contribuyó poderosamente a levantar el espíritu libertario en España, como siguiendo el camino trazado por «Los Iguales» de Babeuf; el sentido intuitivamente anarquista de W. Godwin, más la obra demoladora y al propio tiempo constructiva de Anarchistas Clotz.

No faltan en la cita Kropotkin, Faure, Nieuvenhuis, Lorenzo, etc. Ni Jean Grave, el empujado que durante cuarenta años no dejó descansar su tan recia como experimentada pluma.

Califica de gigantesca la labor de Bakunin en el terreno de la teoría y de los hechos, habiendo correspondido a Kropotkin la clara tarea de humanizar y desarrollar el gran esfuerzo global de su paisano. Malatesta les sigue logrando la síntesis anarquista y la plasmación de la misma en la realidad moderna que tanto le apreciamos al querido italiano. Todos ellos — y los demás — nos han ofrecido una verdadera barricada cultural que oponer a la avalancha enemiga concretada en la «gran prensa», la radio y la televisión, esas potencias que fingen ignorar la anar-

quia, pero que cuando la mencionan es para denigrarla estúpidamente.

Interesante el capítulo que la conferenciante dedicó al compañero José Sánchez Rosa, uno de los oradores máximos de la CNT y de los activistas más empeñados en la educación libertaria del campesinado, a cuyo efecto creó una Biblioteca del Obrero de la que emanaron más de treinta folletos (entre ellos el célebre Cancionero Libertario) y el utilísimo libro El Abogado del Obrero que por sus fórmulas para estatutos y solicitudes a presentar a las gubernaciones civiles (para reuniones, conferencias, mítines...) era un libro que figuraba en las secretarías de todos los sindicatos obreros de España. José Sánchez Rosa, de actuación tan importante del 1890 al 1936, no merece quedar hundido en la sima del olvido. Mencionaremos de paso la importante obra revolucionaria de la biblioteca «Tierra y Libertad» de Barcelona, con más de cincuenta folletos publicados, láminas alusivas al anarquismo firmadas Sagristá, y los Almanaque 1912, 13, 14, 15 y 16 que tanto prestigio dieron al movimiento anarquista. Mención también para la editorial Vértice, con millones de ejemplares de folletos publicados, además de libros de gran envergadura, uno de ellos «El Proletariado Militante», de Lorenzo.

Pero no basta — sigue la relatora — la propaganda escrita para empujar en pro de la transformación social. Precisa el complemento de la acción consciente y eficaz, la cual nos hace retumbar de nuevo sobre el valor de la cultura anarquista promotora de estados de conciencia aptos para la lucha definitiva. Es imprescindible, al efecto, simultanear la enseñanza con la propaganda verbal para conseguir el resultado integral que se espera.

Ante el volumen de lo intelectualmente producido por la F. Regional Española primero, y por la CNT después, intelectuales y estudiantes no debieran asombrarse de las realizaciones libertarias cumplidas durante la Revolución del 36. Por lo visto, esta gente de saber ha creído en la ignorancia total del trabajador hispano. Es ahora que la catedra «desciende» a nosotros para estudiar nuestra historia y nuestros principios, que el doctorado se da cuenta del inmenso y original valor de nuestras teorías acompañadas de demostraciones positivas. Con sorpresa se convencen de la eficacia de una cultura incontrolada, sin sello oficial, ya iniciada en el segundo tercio del siglo XIX con publicaciones pre anarquistas como «Lo Chornaler» de Valencia y «El Corsario» de La Coruña. En 1921 aparece La Escuela Moderna, no sólo en condición de escuela para niños y adolescentes, sino como editora de libros de la envergadura de «La Gran Revolución» de Kropotkin y de «El Hombre y la Tierra» de E. Reclus, además de otros de gran valor pedagógico y sociológico.

Actualmente cabe remarcar que en la lucha directa contra el franquismo, de la CNT exiliada partieron grupos hacia allá para ejercer la lucha armada, experiencia tan ejemplar como dolorosa. La fuerza opuesta era enorme y el pueblo estaba inerte y postrado. Preciso un cambio de actitud para ahorrar vidas, enfocándose en la actual campaña de cultura que se cumple debida y altamente, cosechándose ya resultados, tanto en el campo del trabajo como en el universitario. El período conspirativo de 1939 al 1956 fue amenizado, no obstante, con prensa clandestina, de pésima presentación pero de firme contenido. La F.I.L., la FAI y la CNT dejaron constancia en la época de su espíritu de continuidad en la lucha contra la tiranía. Ahora el

(Termina en página 7)

LIVRES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Aux éditions Julliard, dans la collection Archives, nous est proposé « L'Œil de Moscou » à Paris par Jules Humbert-Droz, ancien secrétaire de l'Internationale Communiste.

C'est peut-être pour Humbert-Droz que la police a inventé l'expression « l'œil de Moscou ».

Pasteur suisse devenu agent secret, il est délégué par Trotsky et

Zinoviev en 1922 pour éviter, au Congrès de Paris, l'éclatement du jeune Parti communiste français. Les rapports qu'il envoyait régulièrement à Moscou, les instructions qu'il recevait des dirigeants du Komintern, sa correspondance avec les grands du communisme mondial — ceux d'hier et d'aujourd'hui — éclairent, pour la première fois de l'intérieur, la crise de croissance du PCF. Car de toutes ses dépêches, Humbert-Droz avait conservé un double... et il nous en donne connaissance par ce livre. A nous de juger sur quelles bases a été construit le soi-disant « Grand Parti Français des Travailleurs ».

Ce livre peut être commandé à la Librairie CNT, 39, rue de la Tour d'Auvergne, 75009 Paris, ainsi qu'à la Librairie du COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, 75020 Paris.

PARADERO

Rogamos a los compañeros que hayan conocido o contactado con el compañero José Jurado Moreno, 69 años, del Viso de los Pedroches (Córdoba), casado con Mariana Mohedado Molina, que lo participen a José Campoy, 10, rue des Cités, 47-Libos par Fumel, Francia.

Sus familiares no saben nada de su deudo desde el fin de la guerra de España.

Forum de discusión sobre el capitalismo de Estado

La naturaleza de la sociedad soviética ha sido el tema de un rudo debate desde hace cincuenta y cinco años. Los comunistas siempre han pretendido que la «Gran Revolución de Octubre» fue una revolución proletaria socialista; ellos sostienen que el sistema de sociedad en la URSS es socialista, que la Unión Soviética es un Estado socialista y que el pueblo de la URSS está construyendo el socialismo. Los adversarios de la URSS, bien a menudo se refieren al país al que califican de Rusia comunista. Por otro lado, varios opositores comunistas y disidentes particularmente la variedad trotskista, hablan de un «degenerado Estado de Trabajadores» y se refieren a sus dirigentes, a los que califican de burócratas stalinistas, cuyas definiciones variadas y aparentemente

contradictorias les están desorientando. Sin embargo, hay una definición más amplia de la naturaleza de la sociedad soviética, la cual ha persistido a través de este periodo. Ella es la siguiente: que el sistema de sociedad en la Unión Soviética es un capitalismo de Estado. En efecto, esta definición ha estado muy de moda durante estos años, particularmente entre las llamadas ultra-izquierdas y otros grupos como los de la Internacional socialista.

Este es mi punto de vista; sin embargo eso no solamente es el capitalismo de Estado ruso, sino que tal lo considera el anarquista. En este artículo yo trataré de trazar la historia de la frase y explicar brevemente qué es lo que generalmente se entiende bajo el término de capitalismo de Estado.

Kropotkin y el capitalismo de Estado

Para lo mejor de mi conocimiento, la frase «capitalismo de Estado» fue utilizada primero por Pedro Kropotkin en su panfleto «La ciencia y el anarquismo», publicado primeramente por el Club de Ciencia Social, de Filadelfia, en 1903, y más tarde, en 1912, por Freedom Press.

En ese trabajo, Kropotkin indica que durante el tiempo que en el socialismo estaban comprendidas la completa abolición de la propiedad del trabajo por el capital, los anarquistas y los socialistas marchaban de acuerdo. Ellos estaban, sin embargo, obligados a separarse cuando los socialistas empezaron a argumentar que todo lo que se podía hacer era la atenuación de dicha explotación. Los anarquistas, por otro lado, trabajan por la abolición de la explotación capitalista, escribía Kropotkin, desde luego, con el fin de transferir la tierra, las minas, las fábricas, los medios de comunicación y todos los medios de existencia, de manos de los capitalistas a las comunidades de productores y consumidores, al pueblo entero.

En un importante pasaje dice: «En cuanto a la organización política las formas de la república en el medio de la cual una revolución económica podría ser cumplida, nosotros diferimos enteramente de todas las secciones del Estado socialista; en eso nosotros no vemos, en el sistema del

capitalismo de Estado, el cual está ahora predicado bajo el nombre de colectivismo, una solución de la cuestión social. Nosotros vemos en la organización de Correos y Telégrafos, en el servicio de Ferrocarriles y los semejantes, los cuales son representados como una ilustración de la sociedad sin capitalistas, nada de nuevo, quizás mejorado, pero siempre una forma indeseable del sistema salarial. Nosotros pensamos igualmente que la solución del problema social debería ir de tal modo en contra de las tendencias no libertarias presentes de la humanidad civilizada, que ello sería simplemente irrealizable.» (Subrayado por Kropotkin).

Naturalmente, Kropotkin se había equivocado parcialmente. El capitalismo de Estado está en contra de las tendencias libertarias de la humanidad, pero desafortunadamente ello no es irrealizable. El estaba más en lo acertado en la continuación: «Nosotros sostenemos que la organización del Estado, habiendo sido la violencia a la cual recurren las minorías para establecer y organizar su poder por encima de las masas, no puede ser la violencia a la cual se recurrirá para destruir esos privilegios.» Y cuando dice: «Nosotros llegamos al comunismo libre (libertario) mientras que la mayoría de los socialistas llegan al capitalismo de Estado y al colectivismo.»

Anarquistas y bolcheviques

Es algo sorprendente la controversia entre anarquistas y socialdemócratas (socialistas de Estado, como son llamados algunas veces) en el imperio ruso, iniciada en Georgia. Firuz Kaemzadek, en su folleto «Lucha por Transcaucasia», menciona la situación, en 1905, de organizaciones anarquistas en Transcaucasia. Y Paul Avrich, en su folleto «Los anarquistas rusos», también notifica la existencia de grupos anarquistas en las principales ciudades del Cáucaso en 1905.

En Georgia, a finales de 1905 y principios de 1906, un grupo de anarquistas encabezados por el conocido anarquista y partidario de Pedro Kropotkin, V. Cherkeishvili, también Mikkado Tsereteli (Báton), Shalva Cogelia (Sh. G.) y otros más, dirigían una violenta campaña contra los socialdemócratas (las dos alas

bolchevique y menchevique) sobre el Estado y la inevitabilidad del capitalismo de Estado, en vez del comunismo libre (libertario), siguiendo a la «revolución» socialdemócrata y conquista del poder político. Durante el periodo 1905-1907, los anarquistas georgianos en la zona de Tiflis publicaban un semanario, «Nobati» (La llamada), un diario, «Musha» (El Trabajador) y otro diario más, «Khma» (La Voz). Estos periódicos son mencionados y citados en el folleto «Anarquismo o socialismo» (Moscú 1953), el cual contiene artículos publicados primeramente en 1906, por un tal Ko... (Koba), que más tarde llegó a ser J. Stalin. Los artículos de Koba eran pobres en extremo, pero ellos daban al lector una apreciación útil en la controversia.

Los cuatro primeros aparecieron

en «Akhali Tskhovreba» (Vida Nueva), diario bolchevique publicado en 1906, el cual fue suspendido después de salir veinte números; el resto no fueron nunca publicados, pero los cuatro primeros fueron reeditados — ligeramente corregidos y mejorados en la forma — en un periódico sindical local, «Akhali Droyeba» (Tiempos Nuevos), al final de 1906 y principios de 1907. La primera versión de los artículos fue publicada en un apéndice de las «Obras escogidas» de Stalin, volumen 1.

La mayor parte de los artículos de Stalin comportan largas citas de Marx y Engels, implicándose a demostrar que con la conquista del poder político por el proletariado bajo la dirección de los socialdemócratas (en este caso los bolcheviques), la explotación de mercancías será abolida y la producción será para las necesidades en vez de por los beneficios, y el Estado decaerá. Stalin, sin embargo, gruñía a los anarquistas por criticar a los socialdemócratas y por sugerir que ellos no son verdaderos socialistas.

Stalin cita un pasaje de Kropotkin, de «La ciencia moderna y el anarquismo», donde declara que los anarquistas llegan al comunismo libre (libertario), y los socialdemócratas llegan al capitalismo de Estado.

Los anarquistas georgianos, dice Stalin, dicen la misma cosa, pero él continúa: «Nosotros afirmamos que cada cosa que los anarquistas dicen sobre este objeto o es el resultado de la estupidez o una despreciable calumnia.» En una sociedad socialista, él argumenta: «no habrá sitio para el tan debatido Estado, el poder político, con sus ministros, gobernadores, gendarmes, policías y soldados. La última fase de la existencia del Estado será durante el periodo de la revolución socialista, cuando el proletariado conquiste el poder político y establezca su propio gobierno (dictadura) para la abolición final de la burguesía. Las «acusaciones» de los anarquistas, al contrario, están «desprovistas de todo fundamento», afirma Koba Stalin. El tiempo, naturalmente, ha estado descortés con Stalin y los bolcheviques. Evidentemente, los anarquistas georgianos no eran tan estúpidos como Stalin y sus amigos se lo sugerían. En efecto, Kropotkin tenía razón: ellos establecieron el capitalismo de Estado en Rusia, no el socialismo o el comunismo libre (libertario), como lo preconizarán los anarquistas.

Peter E. Newell

(Extracto de «Freedom», nº 19).

(Continuará)

Militantes de la S.T.V. detenidos en el país vasco

EUZKADI, (OPE). — Solidaridad de Trabajadores Vascos, organización sindical clandestina afiliada a la Confederación Mundial del Trabajo (C.M.T.) y a la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres (C.I.O.S.L.), ha distribuido hojas en euskara, castellano y francés con la relación de los nombres, direcciones, fechas de puesta en libertad, fianzas exigidas, gastos originados, dificultades para reanudar el trabajo, procesos, etc., de sus militantes últimamente perseguidos por la «justicia» franquista por el simple hecho de defender los intereses de los trabajadores, como tales y como hombres, dentro del territorio nacional vasco.

La lista de los militantes detenidos comprende los nombres de: Miguel Angel Aizpurua, José Alcibar Aguirre, José Larrañaga, José Sarasia, José Ugartebern, Ignacio Bastida y Roberto López de Echezarreta. Excepto el último citado, domiciliado en Pasajes Ancho (Guipúzcoa), los demás tienen sus domicilios en Eibar (Guipúzcoa).

Seis de estos militantes fueron detenidos el 16 de octubre de 1972 y puestos en libertad provisional entre el 26 del mismo mes y el 30 de diciembre. Roberto López de Echezarreta fue detenido el 2 de noviembre y puesto en libertad provisional el 24 de diciembre. Para lograr su libertad provisional hubo que entregar las siguientes fianzas: por Alcibar y Aizpurua, 5.000 pesetas; por López de Echezarreta, 25.000 y por los otros, 10.000 pesetas.

Los gastos originados por estas detenciones son siempre excesivos para los que tienen que soportarlos, a pesar de las colectas organizadas por los amigos y compañeros de trabajo. Igualmente han sido muy elevados los gastos originados por los honorarios de los abogados, y hay que prever sumas importantes para después de los procesos y juicios. Se hace necesario considerar la creación de un Fondo de ayuda especial.

Todo parece indicar que en lugar de englobar a todos los acusados en un solo proceso, las autoridades van a organizar tres procesos contra estos militantes de S.T.V. Por el momento no sabemos cuándo tendrán lugar las vistas, pero es posible que la primera no tendrá lugar antes de seis meses. La demora se debe a que son tantos los acusados por delitos de esta naturaleza que los tribunales especiales que entienden en ellos no pueden instruirlos ni juzgarlos rápidamente. En cuanto a las penas, el fiscal puede pedir de dos a seis años de prisión por el delito de asociación o por el de propaganda.

Todos estos detenidos fueron maltratados en las comisarias de policía a raíz de sus detenciones. Sufrieron largos y penosos interrogatorios, durante los cuales la policía trató de arrancarles declaraciones que los comprometieran. López Echezarreta, cuando lo trasladaron de la comisaría a la cárcel, tenía el rostro desfigurado por los golpes recibidos durante el interrogatorio.

AVISO: La Redacción del «C. S.» tiene el propósito de hacer un núm. especial sobre el Mayo del 37, en Barcelona. Se ruega a los que hayan vivido estos dramáticos acontecimientos o dispongan de documentación, envíen material a la Redacción.

Ampliar el campo

Con ese título apareció en LE COMBAT SYNDICALISTE del 1º de marzo 1973 un artículo que entre otras cosas parecidas decía: «El entusiasmo, la esperanza y la seguridad de días mejores no escasean en nuestro campo.»

La firmeza de convicciones y la persistencia en la brecha son la garantía inquebrantable de nuestro movimiento.

Sin embargo, existen en nuestros medios individuos acongojados. Yo, totalmente de acuerdo con el autor, me permito empalmar a dicho artículo que entre estos acongojados, he encontrado algunos que me han insinuado la conveniencia y necesidad de modificar nuestros principios y métodos de lucha, vale decir, las esencias y la táctica de la CNT, y en fin, el contenido ideológico y revolucionario de nuestra vieja y gloriosa organización, so pretexto de que nuestra gestión ha fracasado, de que nuestras orientaciones son caducas, no acomodándose ya a los tiempos presentes, y finalmente, que nuestro ideario confederal tal como ha sido expuesto y aprobado en los Congresos de Madrid, Zaragoza y otros son irrealizables.

Mi respuesta ha sido la siguiente: Estas crisis del movimiento libertario, (que suelen sufrir también todos los partidos y organizaciones luego de una gran derrota o después de grandes calamidades públicas como por ejemplo, las guerras) aparecen de tanto en tanto entre noso-

tros, lo que no nos coge de sorpresa.

Por lo general, la historia de todas estas crisis enseña que quien las certifica son casi siempre hombres deprimidos, víctimas de una fuerte duda irracional, de cariz enfermizo. De suerte que su voluntad de persistencia se resquebraja, su fe en las ideas se extingue y un día cualquiera terminan negando el ideal que habían sostenido, yendo a parar más tarde a los partidos políticos e incluso a los más reaccionarios, como lo hizo el difunto ex ministro de Comercio Juan López.

De estos casos, los viejos militantes hemos visto muchos y no es cuestión de olvidarlos, ni de sentirlos.

Pero en tanto que la fase final no alcanza su período agudo, es decir, la claudicación franca, estas gentes nos hablan de rectificar nuestros métodos de lucha, de revisar nuestros principios, pues — agregan — son ya viejos y no responden al imperativo de la hora.

Examinemos un poco la cuestión. Ante todo, digamos que una idea es vieja, inactual, cuando el medio económico y político al que ella se oponía se ha superado substancialmente. Mas en tanto ello no ocurre, si antes la oposición era razonable y justa ahora, en presencia de las

mismas causas, es decir, las mismas condiciones sociales, políticas y económicas, lógicamente la posición protestataria ha de continuar manteniendo la misma fuerza y el mismo valor que en su primera hora, a menos que otra nueva idea superior la suplante. Así, demás está decir que las causas vitales que dieron origen a la CNT continúan vigentes.

Si todo esto es verdad, como bien claro está demostrado; si todos nuestros motivos de insurgencia contra la sociedad actual permanecen, ¿a qué viene eso de que hay que rectificar nuestras ideas? Claro que hay quien dice que transigir no es renunciar a la acción directa, ni

tampoco al Comunismo libertario. Pero esto no es verdad, no es más que una mentira piadosa para consuelo de incautos o de pre-desertores, puesto que de hecho se renuncia a la lucha para ocupar posiciones de comodidad como otros, anticipándose, lo hicieron.

Si para dirigirnos a un objetivo tomamos un determinado camino y luego lo abandonamos para escoger dirección opuesta, es evidente que renunciaremos al propósito primero. Las sutilezas no caben.

Tales son los hechos y resultados de la táctica de renunciación que se nos propone; táctica que sólo puede hallar la repulsa de todo compañero que persista en la verdad anarcosindicalista.

MIGUEL FOZ

LA CONFERENCIA DE FEDERICA EN PARIS

(Viene de la página 3)

elemento intelectual se va dando cuenta de nuestro pasado — no tan lejano y siempre vivo — que va siendo relatado y estudiado en libros y revistas (ejemplo: «Historia y Vida» y «Gaceta Ilustrada») además de analizarse con objetividad nuestro motivo caudal de lucha: el establecimiento del Comunismo Libertario, de hecho presente en las Colectividades confederales de durante la Revolución y la guerra. Circula un buen libro en la Península ocupándose de «Las

revoluciones en España» que deja nuestra posición en el lugar que le corresponde.

Sin duda alguna, esta actualidad tan simpática no tumbará al régimen, pero ayuda a socavarlo. Nuestras ideas penetran y arraigan en la juventud española, desprovista de las prevenciones que afectan a los supervivientes de la guerra civil. Hay ya inteligencias preparadas y otras se están elaborando. Reaparece la influencia libertaria en campo obrero. Marx es publicado con estruendo en España; pero textos de Bakunin y Kropotkin abundan más que los marxistas en los terrenos de estudio. Marxismo y anarquismo son contrastados, comprobándose que lo anarquista cuaja mejor en el temperamento del hombre hispano. Incluso Malatesta es buscado con afán en nuestra tierra. Y Lorenzo con su imprescindible «Proletariado Militante», y Mella, etc. Todo demuestra la gran importancia que viene adquiriendo — o recuperando — la ideología ácrata en España. Incluso en Alemania, donde circulan el libro «El anarquismo español de 1898 a nuestra época» a través de la Revista Blanca, y una interesante biografía de Durruti sacada de una producción televisada algo conocida en Francia.

Podemos decir, que en España la cultura oficial impide, y sin embargo la cultura libre circula. Rindamos homenaje a esta corriente de superación incontenible. Y no olvidemos que los individuos (numerosos) que se capacitan por sí mismos mediante estudio, tienen por señuelo al gran anarquista semi-solitario que fue Fermín Salvochea, figura novocentista que recobra actualidad. La impresión es favorable a pesar del muro compresor que opone la reacción española a la evolución incontenible de la fuerza progresista. Pese a esa sangrienta dictadura que envejece bajo la carga de sus 35 años llevados a contracorriente, la perspectiva de España es más libertaria que burguesa y marxista. Porque el español es rebelde, iconoclasta, independiente por naturaleza. Por ello nuestra campaña de ilustración va cumpliendo su efecto por caer en terreno abonado. El colectivismo de 1936 se estableció sin esfuerzo, como lluvia eficaz caída del cielo, debido a la preparación anterior, la de nuestros viejos, y la de cuantos hemos bregado en duros y no lejanos días. No hay esfuerzo que se pierda, aunque en momentos de dolor lo parezca. La constancia es un valor que se cotiza y la constancia en la difusión de impresos libertarios nos dio en 1936 y antes, el resultado de un pueblo consciente. Y pues, la semilla ininterrumpidamente sembrada en el Interior y en el Exilio, antes y después de la guerra y a cargo de tres generaciones, no se ha perdido ni se perderá. Más que nunca dará sus frutos. Persistamos, y el porvenir no nos lo cerrará nadie.

La conferencia de Federica fue muy celebrada y por lo que sabemos tendrá repercusiones, favorables desde luego. En Librería hubo buen despacho y en los rostros de los concurrentes se reflejaba la satisfacción de los días excelentes.—F.

CHILE AL AIRE

Zhucov ordena el jarakiri

¡Sorprende grande! Las Natas del bolcheviquismo de la «vía Chilena, etcétera», como verdaderos orates, de pronto y sin avisar, han empezado a tirarse los contenidos de los Water'es habidos en este territorio ancho y ajeno, donde los trabajadores sufren las consecuencias del Estado-Patrón.

— ¿Qué sucede con la tropa rojilla?

— ¿(!) ... (?)...

Se han empezado a echar m... por los cuatro costados; el uno porque tiene chalet de playa y campo, y antes tenía puros piojos; el otro porque se compró un Mercedes Benz, último modelo, quién sabe con qué parné; el otro porque anda deambulando por esos mundos, explicando al parecer, la «vía chilena al socialismo...». Basta de contar. Los kamaradas se están tirando los trastos a la cabeza, desde que arribó el hermano mayor: ¡Zhukov!

¡Qué grandes son estos tipos...! Apenas el hermano les pone las peras a punto, recuerdan que «otra cosa es con guitarra», y que se puede desplumar y hasta despanzurrar mineros, agricultores, mecánicos y todo eso que denomina proletariado — si protesta contra el Estado-Patrón —, pero hasta cierto punto, pues al hermano mayor no le conviene que se convierta en cloaca un país, así no más, por que a los capos de la revo se les ocurra que lograron el paraíso terrenal, desde el mismísimo instante en que de los pies a la cabeza, se encaramaron en la toma del Poder Total contra los sufridos habitantes de este ex-Chile lindo. ¿Y qué dirá la gente?, se preguntó Zhukov.

— ¡Háganse el Jarakiri, marranos...! Porque de lo contrario...

Y todos, uno por uno, uno contra el otro, y todos a una contra todos ellos mismos, los c..., sinvergüenzas, ladrones, contrarrevolucionarios, y nuevos pulpos de la explotación del hombre por el hombre a través de la Toma del Poder, se están echando tanta mugre encima, que esto es cloaca más inmunda que se hubiera podido imaginar, desde el tiempo en que Bolívar, Martí, O'Higgins y San Martín, y todos los libertadores, arrancaron de las garras del imperialismo frailuno y milco de la España negra a esta América morena. ¡Señor! Lo que pueden repugnar las ratas de alcantarilla, cuando toman el Poder.

La siguiente es la clave de toda esta inmundicia destapada en el seno de los bolches y sucios-listos, cuyos liderillos enlodan la tierra de Manuel Rodríguez — el guerrillero de verdad — con Salva-Yate y Corvalán a la cabeza del montón de estiércol, para peor, infecto de microbiana destrucción de todo lo bueno y útil conquistado con el mayor de los esfuerzos radiantes, al correr de 160 años de «independencia nacional»:

De acuerdo con las agencias del Kremlin, la siguiente es la Clave:

Del diario «El Siglo» de Bogotá, 7 de Mayo del 73: «El cable fue publicado exclusivamente por los servicios noticiosos oficiales de la Unión Soviética».

por MIGUEL MALONGO

Se refiere a la presencia en Chile de la Delegación del Comité central del Partido Comunista de la URSS. Pero hay que poner atención: presidida por un señor G. Zhukov, miembro importante de la «Comisión Revisora Central» del mencionado organismo al PC de la Unión Soviética.

«Lo curioso de la visita (por otra parte nada extraña, puesto que a Chile llegan a diario centenares de visitantes comunistas de todos los países de la Cortina de Hierro y de Cuba), es que por primera vez se atreven a decir públicamente que los inspectores soviéticos han ido a fiscalizar la marcha del socialismo y del comunismo chilenos.

«Que no es otra la finalidad de la delegación que preside el Sr. Zhukov.

«Como se sabe, el PC de la Unión Soviética es quien detenta el Poder en el Kremlin y es quien financia, orienta, adoctrina y fiscaliza los regímenes de las colonias de Moscú. La intervención de Chile, «fraterna» como lo dicen los camaradas, denota la angustia que viven los amos soviéticos ante la caótica situación del Gobierno de Allende. Y seguramente fueron a pasar revista a los engranajes administrativos y a dar las normas técnicas adecuadas para una aceleración de la comunicación en el país austral. Sus resultados los veremos en breve, porque el Sr. Zhukov es afanoso y de armas tomar.»

— ¡Háganse el jarakiri, c...! — ha ordenado Zhukov, en el Comité Central de Corvalán y Cia., e incluso en el Comi-Centri de Ali-Babá.

¿Resultado? Se van en verdad a «sacar la cresta» unos con otros, todos estos huevones «hombres nuevos» que lo único que tienen de nuevo son las pieles último modelo de sus jebas, y sus calzoncillos de seda, sábanas y qué sé yo, de las mismas que antes de partir a la Argentina, el «compañerismo» ordenó embalar en sus maletas orientales, pues a estos ladrones — de viejo y nuevo cuño, puesto que ya eran ladrones de la conciencia proletaria mucho antes del 4 de Septiembre de 1970 — les pica el culo cada vez que deben pernoctar o exhibirse con menos joyas de todo tipo y color que las del viejo Salomón, que se asegura tenía jardines hasta en el water-clo. ¡Devórense perros y perras entre sí, para que los trabajadores puedan salir del pozo! ¿De verdad lo harán? ¡Albricias! (¿O piensan rebelarse contra el Hermano Mayor?).

EL R. I. P. DE EUROPA

La entrevista Pompidou-Nixon se ha desenvuelto en Islandia en un ambiente isleño tal como ocurrió en la precedente entrevista celebrada en diciembre de 1971, en las Islas Azores. Desde luego se trata de un efecto psicológico para impresionar la galería. Si en diciembre de 1971 en Terceira (Azores) se trató de la desvalorización del dólar o sea de la gran estafa que consiste en poner en circulación una enorme cantidad de papel moneda sin poseer el respaldo debido y de ahí la no convertibilidad del dólar.

En la reciente entrevista de los mismos hombres de Estado en la base americana de Reykjavik la cosa es mucho más seria, puesto que el capitalismo de Estado está atravesando una crisis tal que de no existir la complicidad manifiesta de todo el tinglado marxista no hallarían la manera de remendar un sistema que está haciendo aguas. Y al hablar de tinglado marxista englobamos las dos Mecas marxistas — Moscú y Pekín — junto a los partidos comunistas que se desenvuelven legalmente en las sedes capitalistas puesto que son una sólida garantía de que



Pompidou.

toda revolución sera ahogada. Son el más gran baluarte de la contrarrevolución (junto con los socialistas). Es manifiesto que los países donde existen fuertes partidos comunistas, se perfila la amenaza fascista. El partido comunista en el lugar que sea que se encuentre, refleja la política entreguista de Moscú. Echese una ojeada a la Europa Occidental. La única excepción es España en donde los comunistas no tienen el menor ascendiente. Por ello en España se vive una hora revolucionaria. Y por ello también Moscú mantiene estrechas relaciones comerciales y diplomáticas con un régimen fascista que practica la tortura y el asesinato de los trabajadores y estudiantes. Semejante actitud de los moscovitas y de sus lacayos los partidos comunistas europeos es casi un facsímil de lo que ocurrió en el frente de Aragón en los años treinta. Es de recuerdo notorio que bajo la égida comunistoide de Negrín, el frente de Aragón no era aprovisionado en armas porque predominaban las Divisiones libertarias. Y por tal razón triunfó el fascismo. Es decir, que Moscú prefirió la victoria fascista a una España Libertaria que la gloriosa columna Durruti había fecundado en tierras aragonesas.

Era en Aragón que se jugaba el mañana de nuestra tierra. Y hoy que nos hallamos en el decenio de los setenta cabe interpretar que Moscú prefiere como ayer que sea aplastada la rebelión del pueblo español antes que surja una España libertaria que indudablemente tanto repudiará a Washington como a Moscú.

La marea diplomática da a entender que hay algo que inspira profundas inquietudes. Los coloquios de los más altos dignatarios de los capitalismos de Estado en el plano internacional, halla su punto de partida en 1972 que es el año en que se arrancan la caretas unos y otros. Y es el año en Nixon, el pontífice supremo del mun-

do capitalista es fastuosamente acogido en la China de los nuevos mandarines, con un ropaje rojo, y en el feudo de los gansters del Kremlin. Ello es una prueba de que las dos Mecas están desbordadas por los imperativos sociales e industriales. Estas entrevistas no han cesado de acelerarse. Se ha visto recientemente al nº 1 del Kremlin abrazando a la esposa del canciller Brand. El presidente Mao-Tsé-Toung prodigando sonrisas a los japoneses que son tan capitalistas como los americanos y por añadidura antiguos enemigos. Pekín y Moscú cultivan la amistad de la España fascista, de la Grecia de los coroneles, del ex-Congo belga a pesar de las promesas ya olvidadas de vengar el asesinato de Lumumba. De su lado la América del Norte se acerca a la Cuba de Castro y es frecuente en New-York que en los ágapes oficiales o privados sean invitados los representantes de los países comunistas, pro-comunistas o neutralistas. Eso que apuntamos lo recogemos de los rotativos americanos que señalan la nueva moda en boga o sea que el abrazo Nixon-Brejnev se ha transformado en una especie de snobismo que culmina en las comilonas con arroz y palillos en lugar del tenedor y el aperitivo a base de Vodka.

Los viajes de Mr. Heat, de Andreotti, de Willy Brand, de Tanaka primer ministro japonés a U.S.A puede decirse que es exactamente lo mismo que cuando Carlomagno convocaba a sus barones. Y por lo que respecta a la entrevista franco-americana se comenta la coincidencia que en la base militar del OTAN — o sea yanqui — como en Las Azores en 1971, base americana también, en ambas ocasiones el portavoz europeo se personó en un baluarte del imperialismo norteamericano que tiene acogotado al mundo con sus bases, con sus dólares falsos y con sus cohetes intercontinentales, pero gracias a la complicidad del gangsterismo marxista.

La lección de esos cambios es doble. En primer lugar nadie puede poner en duda que la URSS y la China son incapaces de desarrollar su economía sin créditos Occidentales o sea capitalistas puesto que tienen un retraso considerable por lo que respecta a las pseudo-democracias. Inversamente los capitalismos Occidentales tienen necesidad de los mercados comunistas



Nixon

para colocar sus excedentes de producción como para aprovisionarse de petróleo o de gas y de materias primas y en este capítulo entra la despiadada explotación del «Tercer Mundo».

El capitalismo llega a la conclusión que sus intereses son similares, y así la llamada guerra fría, que simbolizó el muro de Berlín, se convierte en un abrazo fraternal entre los compadres, no importa el dogma que no resiste al espíritu de lucro de unos y de otros. De ahí el deseo de concertar acuerdos monetarios interna-

cionales teniendo presente que los intereses son los mismos.

En segundo lugar el desarrollo del comercio es incompatible con las amenazas de conflicto. Al nivel de los super-grandes se traduce por la liquidación de la guerra fría. Pero para Washington, Moscú y Pekín se trata de apagar, y en todo caso de circunscribir, todos los incendios susceptibles de destruir el nuevo sistema internacional en curso de elaboración. Ello no será fácil puesto que existen problemas muy vivos como por ejemplo: España, Grecia, Irlanda, el Medio Oriente, la península Indochina, Cache-

por Jaime BALIUS

mira (India), el Bengla-Desch, Pakistán Oriental, los palestinos, la propia URSS, de donde huyen de vez en cuando algún que otro oficial del ejército y en donde el notable físico, y padre de la bomba H rusa, Sakarov, ha denunciado ante el mundo el encarcelamiento del valeroso escritor Amalrik. En resumen: A nuestro criterio no está en juego el camelo de las aduanas ni de los contingentes de importación ni de los productores del Middle West ni de las grandes haciendas de California ni de las exportaciones de productos manufacturados Made in Alemania; se trata de algo más serio puesto que el punto de coincidencia o sea el caballo de batalla es la presencia del Ejército norteamericano en Europa. No existe un peligro ruso, de momento que rusos y yanquis persiguen los mismos objetivos.

Existen puntos neurálgicos. El nuevo Yalta abarca el Japón y el mundo entero. Se trata de restablecer el equilibrio europeo. Europa preocupa más que cualquier otro lugar del mundo. La Europa de los años 30 está simbolizada por la epopeya de aquella España que durante tres años tuvo en jaque a la reacción mundial. Y para sorpresa de todas las Concillerías aquella España no ha muerto. Hoy resurge con gran brío y con unos «jóvenes», ante los cuales nos descubrimos fervorosamente.

La primavera parisina, Mayo 1968, fue un gran sobresalto. El proceso de Burgos puso en vilo a toda Europa. Por lo que respecta al M. C. Europeo, hace tiempo que está dominado por los norteamericanos y no hay quien dude que la Europa de los monopolios está penetrada por el Wall-Street. Esto no se discute. El temor es a la revolución social, y he aquí que todos coinciden en ahogarla y para ello necesitan las tropas yanquis. Se acabó la farsa europea con la entrega a la U.S.A.

PARIS

La tarde en la Jornada del Libro

Dos números en la sala de actos que valieron por media docena. Hubo artistas en promesa, que no se presentaron. Los aguerridos, los formales, éstos sí, se hicieron magníficamente presentes, cubriendo con creces el vacío de los ausentes.

En primer lugar tuvimos la representación escénica anunciada por el grupo Z, compuesto por muchachas y muchachos afines a nosotros, no importa si franceses. En ideas y fraternidad, justificamos bajo el mismo techo.

La comedia — sincopada, y, salpicada — que nos dio el Z fue de crítica social tan exótica — mirada con ojos viejos — como afortunada. Lo político, lo militar, lo burgués, lo sindicalero, lo comunista, lo izquierdista, lo rutinario, lo reaccionario, lo fingido, lo convencional, lo durmiente, lo voraz, el amor de contaduría, todo, todo pasa por la criba del Z, donosamente, divertidamente, implacablemente. Lo que sorprende de esta mochachada es su naturalidad de expresión, su seguridad absoluta sin necesidad de concha. Habrá que rever a Z.

Seguidamente ocuparon el tablado los trepidantes y bien ajustados «Los Muchachos», derramando sobre el gozoso público raudales de músicas hispanas, americanas y del país indescubierto del arte personal o grupal repajolero. Con haber ejercitado mucho, el tren de fuga de «Los Muchachos» no amminoró ni un momento, y parece que cuando abandonaron la sala la misma vibraba aún en sonos de agrado, o es que el placer de éstos perduraba en el ánimo de los espectadores, rehacios para abandonar lo que gusta.

El acto fue presentado y cerrado por Roldán con la picaresca habitual en este compañero. — F.

EL COMBATE C. N. T.
LE COMBAT A. I. T.
SYNDICALISTE

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

DESVALORIZACION SISTEMATICA DEL SINDICALISMO FRANCES

Cuando uno ha transcurrido su vida en empresas sindicalistas emancipadoras, le causa pena profunda el estado de corrupción, o de desintegración, en que la modalidad sindicalista se encuentra. Más que organismos de defensa y agresión contra el capitalismo, las sindicales de todos los países mejor parecen apéndices de partidos políticos que organismos dependientes de la voluntad del obrerismo organizado. Y es que el potencial enemigo de la reivindicación de la clase explotada ha comprendido que un arma cuyo empleo podría serle fatal en día próximo, desviándole la puntería podría ser convertida en su propio instrumento de salvación. Y claro, mediante la inconsciencia de las masas, la extorsión del derecho sindical podría ser factible.

Si comparamos el sindicalismo revolucionario de la Asociación Internacional de Trabajadores (el cenetista) con las agremiaciones actuales de todos los países, vendremos en la cuenta de que, habiendo la A.I.T. quedado enormemente minoritaria, el sindicalismo actuante, innegablemente masivo y asnológicamente millonario, ha de-

jado de consistir fuerza pura del obrerismo para ser derregado en favor de las clases estatales, es decir, enemigas, no importando que la gerencia de tal sindicalismo en dependencia sea comunista, socialdemócrata o de la tendencia del rey Pamplinas. El caso es que el capitalismo, pintando o repintado con el color que sea, ha conseguido desvirtuar un procedimiento eficaz de emancipación proletaria para someterlo a quien da más de la subasta política.

Recientemente un colega anarquista americano se alegra de la posición pseudo independiente que ha tomado una de las tantas sindicales francesas en congreso recientemente celebrado. Se trata de la CFDT, sindical ex cristiana ahora pseudo-revolucionaria, colaboradora en luchas espectaculares con la CGT comunista pero, al parecer, emancipada de la tal para no servir más de reata, lo cual está bien, pero que con toda su independencia de «doble» no se exime de llamar a la puerta gubernamental, en concreto, del Estado, para solicitar su colaboración o colaborar con él para arreglos o evitaciones de conflictos entre el capital y el trabajo. La



Georges Séguy, secretario general de la CGT y símbolo del sindicalismo entregado a los partidos políticos.

CFDT, en organismo de arranque reformista, pese a sus declaraciones radicalistas es partidaria de las disposiciones y las leyes emanadas de arriba, quedando por lo tanto, invalidada para reclamarse de la revolución social, que no se hará nunca a base de diputados que en la Cámara de los tales saquen leyes «favorables al obrero». ¿No hemos

visto, además, abocarse a esa flameante organización «revolucionaria», en la propagación y defensa del Programa común de las izquierdas? ¿Qué quiere entonces decir, ello? Que la CFDT («independiente»), platónicamente debida a la defensa de los intereses obreros, recomienda a sus cotizantes las candidaturas del Programa mencionado, introduciendo sus adictos al combate político al propio tiempo que los sustrae de la influencia del sindicalismo verídico, o de clase.

Con una CFDT en gimnasia política, con simpatías para el socialismo de Estado; con una CGT Fuerza Obrera, de adhesión felina al propio socialismo grato a la CFDT; con una CGT entregada a los desigios del Partido comunista, y aún
(Termina en la página 2)

L'avortement et la contraception sont l'affaire de tous...

Le gouvernement découvre-t-il que des avortements sont pratiqués librement et gratuitement en France ?

Des centaines de médecins l'ont déclaré publiquement, Annie Ferry-Martin est l'un d'eux.

Grenoble n'est pas un cas isolé; il existe des centres de pratique dans de nombreuses villes de France. Des journalistes ont fait des reportages, ils ont interrogé des femmes, des médecins.

Alors, pourquoi l'inculpation isolée du médecin de Grenoble ?

En attendant que la loi change, combien de femmes vont avoir recours aux trafiquants de l'avortement français et étrangers (pour les plus riches) ? Les autres devront-elles continuer à se « débrouiller » ? Combien de femmes ont risqué leur vie en avortant clandestinement et combien vont continuer à le faire ?

Et que représentera un texte de loi élaboré dans le secret des ministères et voté par une assemblée essentiellement composée d'hommes ?

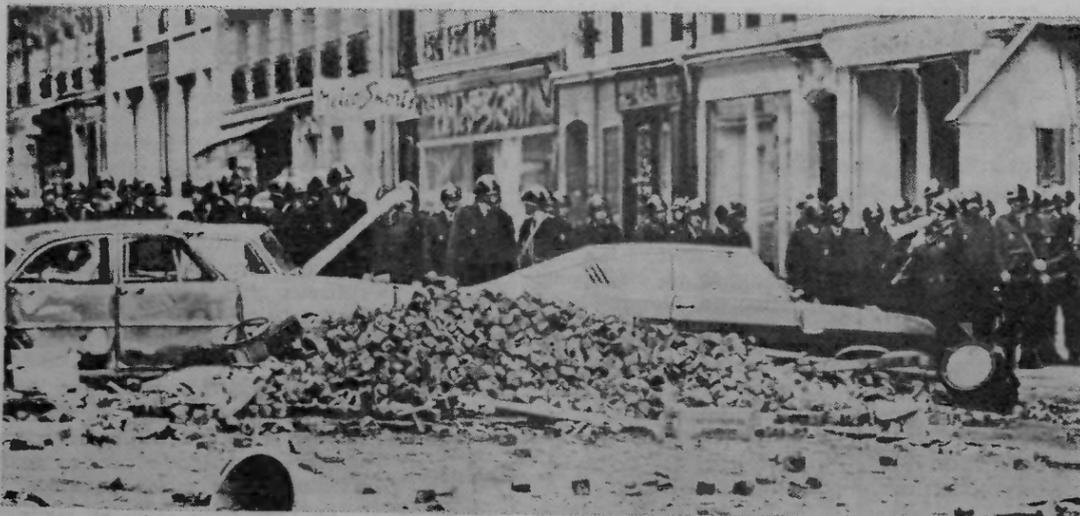
Assez d'hypocrisie ! Tout le monde dit que la solution c'est la contraception mais la loi Neuwirt a été votée en 1957 et tout a été fait pour qu'elle ne soit pas appliquée.

(Suite page 2)

¿ NUEVAS PERSPECTIVAS REVOLUCIONARIAS ?

La apropiación autogestionaria de la fábrica de relojes «Lip», la repentina disolución de la «Liga Comunista» así como las constantes iniciativas que van tomando los obreros franceses, al margen y a veces en contra de los sindicatos son signos pre-

cursores de lo que pudiera ser un nuevo Mayo 68. Sin embargo ya de antemano se perfila el obstáculo fundamental: la inexistencia en Francia de una organización de masas auténticamente revolucionaria.



Una calle de París tras un enfrentamiento con la policía (Primavera de 1968)

Desvalorización sistemática del sindicalismo francés

(Viene de la página 1a)

otras sindicales obedientes a los problemas del santo vientre cuya llave despensera guarda celosa y aviesamente el gobernante de turno, tenemos que el sindicalismo francés mayoritario, enormemente mayoritario ante los grupos que se reclaman del anarcosindicalismo, prácticamente no existe, puesto que lo que es dependiente de alguien o de algo no tiene ni podrá tener personalidad propia, ante cuya decadencia social sería interesante que los positivistas, los realistas de esta época confusa que es la nuestra, nos dijeran hasta dónde se puede llegar con esa suerte de sindicalismo dependiente, de sindicalistas sometidos a caudillaje, sin derecho determinativo, puesto que incluso las huelgas en declaración y cese se determinan en el puesto de mando, generalmente obediente, éste, a las directivas del partido político correspondiente. Digasenos de una vez por boca de quién al respecto pueda aseverar algo, que hay que hacer con ese fajo de Confederaciones reformistas, colaboracionistas, leguleyas, peticionarias, mendicantes de leyes protectoras, y, por irrisión, «revolucionarias», puesto que el lema de revolución social no ha dejado aún de ser atractivo en las capas sociales «inferiores», pero con carnet a cotizar y voto que emitir.

Comparado el actual sindicalismo francés con el sindicalismo español, cenetista de hace treinta y cinco años, nos colocamos ante una realidad desairada, de inutilidad y nocividad manifiestas en lo tocante a

Francia, y frente a la versión revolucionaria efectiva de un sindicalismo — el nuestro — verdaderamente libre y dueño de su destino obrerista, emancipador, es decir, de un sindicalismo de y para los trabajadores movido por la acción directa y sin parada en el rellano de las facilidades gubernamentales. Con ese ejercicio prolongado de la acción sindical dirigida al objetivo final de la redención obrera, pasando por la lucha del pan y del descanso de cada día, los trabajadores de casa nuestra sabían adonde iban puesto que eran ellos mismos quienes conducían sus pasos, desde el sindicato, por andar propio, y sin concesión siquiera fuese nominal al enemigo. Que la prosecución de esta lucha franca era dura, en casos durísima, queda

convenido. Pero que sin la coliciación burguesa - comunista internacional pugando por evitar el ejemplo libertario de España, nuestro esfuerzo hubiera cundido tanto en el país como en el exterior, es algo también convenido.

La realidad sindicalista se adjetiva, pues, sindicalismo a la española, sindicalismo emancipador, sindicalismo sin concesiones ni transigencias reformistas o gubernamentales, en contradicción flagrante con esas ficciones, esas corrupciones sindicaleras epigramadas, en Francia, CGT, CFDT, CGT-FO, Autónomos, FF du T. y otras zarandajas perniciosas por el estilo.

Advertidos de esta situación de decrepitud sindicalista, «moderna», todo compañero cenetista o que en España haya militado como tal de-

bería llamarse a la realidad, pero a la realidad sin lentes ahumados, sin legañas en la vista, sin anteojos de tutela. Contra la adhesión masiva del obrerismo francés a las centrales sindicales inocuas, cuando no perniciosas, el deber del compañerismo consciente radica en levantar el espíritu libertario que nos es propio para reimponerlo, por vía de la demostración, por experiencia de una revolución expropiadora vivida, a ese ambiente que nos envuelve. El vicio «sindicalista» que observamos no es respetable por que existe. En cambio, es criticable y desarticulable a base de argumentos concretos, palpables, que los hispanos poseemos. Que el error — a veces la bellaquería — no son respetables ni menos acatables por mucho que existan.

L'avortement et la contraception...

(Suite de la 1^{re} page)

Ceux qui réclament l'avortement libre en France sont les mêmes qui se sont toujours battus pour que la contraception existe.

Dans la plupart des autres pays les lois permettent l'avortement, la contraception est accessible à tous, mineurs y compris.

En France :

— 800.000 avortements malgré la loi répressive;
— une contraception employée par 6 % des femmes seulement;

— les débats sur la sexualité sont réprimés comme à Blefort (affaire Mercier, tract Carpentier).

De plus, les « pouvoirs publics » ne font rien pour aider les femmes à avoir les enfants qu'elles veulent : loyers chers, pas de crèches, pas d'aide aux mères, les mères célibataires sont enfermées dans des foyers dignes du siècle dernier...

Nous ne pouvons plus attendre !
Exigeons la levée immédiate de l'inculpation d'Annie Ferrey-Martin.

Exigeons l'abrogation immédiate de la loi scélérate de 1920.

Exigeons l'avortement et la contraception libres et gratuits, sans restriction d'âge.

L'avortement et la contraception sont l'affaire de tous.

Debattons-en partout : Quartiers, lieux de travail, établissements scolaires, etc...

Regroupons-nous en Comité d'Action pour faire pression sur les « Pouvoirs publics ».

NOTA DE ADMINISTRACION

Para evitar inconvenientes en Correos, rogamos que giros y certificados vayan a un nombre personal y no al de «C. S.» o Librería. En general a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, 75020 Paris o al CCP de su nombre, Paris nº 13 507 56.

Agradecidos.

JIRA INTER REGIONAL DE LOS NUCLEOS DE ZONA NORTE Y NORMANDIA

Para el día 15 de Julio y en el típico y pintoresco lugar llamado «Ferme de Grande Cour» junto a Honfleur, a sólo unos doscientos metros del mar; sólo reunión campestre entre compañeros y amigos de la C.N.T.

En dicho lugar al aire libre fuera de ruidos y sobre todo dentro de la más amplia y sincera fraternización habrá juegos para menores y mayores con la posibilidad de tomar baño de mar aquél que así lo desee.

Charla por un compañero de la C. de R.R. Zona Norte, sobre un tema de actualidad.

Compañeros y amigos todos a la Jira del día 15 de Julio.

**

Los compañeros de Paris y alrededores que estén interesados en asistir a la Ji-

ra del día 15 de Julio pueden apuntarse ya que se está organizando un car, cuyo precio será módico. Llop o Colomer en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles reciben las inscripciones.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea General, que se celebrará el domingo 22 de julio 1973, en su local social, iniciándose la misma a las 9,30 horas de la mañana, por la importancia y extenso temario a discutir. Pleno Intercontinental y Nuclear, se encarece la máxima puntualidad y la asistencia numerosa de todos.

**

También se notifica a todos los compañeros y simpatizantes que organiza autocares para la Jira Inter-nuclear del domingo 29 de julio 1973. Inscripciones en el domicilio social, 12, rue Pavillon, 2º piso. El precio de la plaza será comunicado posteriormente.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica a todos los compañeros, compañeras y simpatizantes, que para el día 22 de julio queda organizada la sa-

Comunicados

lida para la concentración de Toulouse en ocasión del 37 aniversario del 19 de julio de 1936.

La salida se efectuará en la Place Aragón a las 5 horas de la mañana. Las inscripciones son a cargo de los compañeros Arroyo, Lucio y Picón, así como en el local social de SIA y CNT, 9, rue Du-chalmeau, sábados por la tarde y domingos por la mañana.

NUCLEOS DE PROVENZA Y HERAULT-GARD-LOZERE

Jira Inter-nuclear conmemorativa de la Revolución Española de Julio 1936.

Tendrá lugar el domingo día 29 de julio 1973 en SAINT-CHAPTES (Gard).

Juegos infantiles. Música variada. Baños en el río Gardon. Bebidas frescas y Tómbola Pro-España. Comida campesina. Allocución. Radio-crochet.

Invitación fraternal a los afiliados de las FF. LL. de ambos núcleos, familiares, simpatizantes, amantes de la cultura y de la naturaleza, emigrados económicos y a los jóvenes de ambos sexos.

¡Todos a la gran Jira de la CNT para recordar la gloriosa gesta del pueblo hispano contra el tiránico régimen Franco-falangista!

En el cruce de la carretera Nacional nº 106 y de la Departamental nº 114 no faltarán las indicaciones indispensables señalando el lugar exacto (al pie del puente de la 114 sobre el río Gardon) de la concentración Confederal y Libertaria, así como en el mismo pueblo de St-Chaptes (Gard).

Ni en el sitio de la Jira ni en sus inmediaciones no hay posada ni restaurant alguno. Llevarse las provisiones.

ADMINISTRATIVAS

—Mariano Vila, 31-Plaisance. Hubo error en la suma del talón enviado. (133 «C. S.» hasta el 31-12-72 + 84,00 frs «Umbrales») total 217,00 frs. Recibido 13-6-73 por valor de 117,00 frs. La diferencia sería de 100,00 frs.

—Urgelés R., 89-Auxerre. Giro de 50 frs. Pago «C. S.» año 73.

PRO-COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 14.111,29 F.

Antonio López, Marignanne, 10; Manuel Pérez Mantecón, Sauset-les-Pins, 14; Máximo Andreu, Houilles, 30; Federico Marín, id, 10; Angel Soto, St-Denis, 10; Farrán, id, 10; F. Local de St-Denis, 15; Ibáñez, Paris 10; Fco. Miguel, Bondy, 20; Amela, Paris, 20; A. Ramos, Ivry, 10; Ortola, id, 10 F.

Suma y sigue: 14.280,29 francos.

SERVICIO HUMANITARIO

La compañera de J. Muñoz-Congost se encuentra en el hospital Broussais (Clinique Zeriche, 5º piso, habitación 525) Paris. Horas de visita: de las 2 a las 8 de la tarde.

Esta compañera va a sufrir dentro de breve plazo una difícil operación a corazón abierto. Para esta operación la administración del hospital pide que 25 personas vayan a dar sangre al hospital proclamando: «Operación Mme Muñoz». Corra prisa.

NECROLOGICA

MATILDE MARINE

El 30 de mayo, después de una penosa y larga enfermedad de varios años (y a los 72 años de edad) enterramos a esta sentida compañera y vieja militante confederal, esposa del conocido y viejo militante Serafin Safont, particularmente conocido por la militancia confederal y anarquista y de los obreros del Sindicato Fabril en la época difícil de Ando y Primo de Rivera en que actuar entonces, en Barcelona particularmente, significaba ir a la cárcel o bien recibir cuatro balas en el cuerpo a la vuelta de una esquina por los pistoleros del «Libre».

A su entierro, civil, acudió mucha gente, particularmente franceses lo que prueba la estima de los refugiados en mayoría y debido a nuestro comportamiento, hemos sabido ganarnos.

La Federación Local de Montignac. Montignac a 6-6-73.

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO EN TOULOUSE

GRAN FESTIVAL

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes a asistir al gran festival de variedades que se organiza el próximo 22 de julio a las 3 de la tarde en el Palais des Sports.

Podemos adelantar desde ahora la participación de artistas de todo género:

CIRER, canción típica española.

LAURENTINO, representante de la auténtica y nueva canción.

MANUEL GERENA, por primera vez Toulouse. Quizá el intérprete más representativo del cante jondo.

JEAN-PIERRE BRETHON, cantante de sus canciones que interpreta con pujanza.

EMILIO ANTO (hijo), poeta dramaturgo del Festival de Verdún 1973.

IVONNE MORENO, con sus interpretaciones de canción moderna.

PAUL ANGELI, bailarín.

DESDE BRUSELAS

« ANARQUIA, ESCRIBO TU NOMBRE »

Con el título que encabeza estas líneas la T.V. belga difundió recientemente dos emisiones de una hora de duración cada una.

La primera de ellas estuvo consagrada al aspecto doctrinal y específico del ideario ácrata, comprendiendo el periodo de 1248 a 1936, comienzo de nuestra guerra civil en España. La segunda al aspecto táctico y revolucionario del movimiento anarquista en el periodo final de la guerra civil en España hasta los momentos presentes. Las emisiones estaban concebidas con espíritu bastante imparcial y al mismo tiempo atrayente e interesante. La intervención de varios compañeros belgas, franceses e italianos pusieron en relieve las altas cualidades morales y humanas del anarquismo.

El presentador del programa inició con estas palabras: «La Anarquía no está muerta; al contrario, ella conoce un nuevo y serio resurgir en forma de diversos movimientos libertarios». Definió la palabra Anarquía, negación de todo principio de autoridad, familiar, militar, estatal, religioso o de partido político.

Nos lleva a las fuentes del anarquismo haciendo surgir en la pantalla las figuras de Proudhon, Bakunin, Max Stirner y Kropotkin. El ideario de estos hombres extraordinarios del anarquismo, en sus diferentes facetas, fue expuesto por diferentes compañeros. La intervención de un historiador fue notable pues puntualizó y enmarcó personajes y acontecimientos en forma clara y precisa.

Sobre Luisa Michel y la Comuna de París, un compañero francés nos dice: «La Comuna de París es una cosa extraordinaria; con multitud de actos y sentimientos mezclados, el rencor de la derrota, la venganza de los parlamentarios reublicanos de dientes de poder; los jóvenes que acababan de forjar la gran sindical en Francia y que han ido a Londres donde se creó la Primera Internacional, que nació en Londres, y sin embargo fue concebida en los talleres de Francia.»

Juan Grave, su acción rebelde y su periódico «La Revuelta» y la colaboración en el mismo de Reclus y Kropotkin; Sebastián Faure, el tribuno de la Anarquía que en unión

de Luisa Michel fundara el periódico «El Libertario».

No podía faltar la acción violenta del anarquismo militante: Caserio, Angiolillo, Vaillant, etc., finalizando en Bonnot y sus compañeros, que por demasiado conocidos sus hechos el presentador lo pasó por alto.

Kronstadt y el movimiento Makhnovista ocupó menos espacio que el que merecía, según opino.

Sacco y Vanzetti tuvieron plaza importante. Al iniciarse el programa pasaron unas escenas del filme que lleva sus nombres, donde se ve a la policía en acción en su implacable persecución de los anarquistas en Chicago de primeros del siglo presente. Un compañero, — creo que italiano —, se encargó de reivindicar a los mártires de Chicago y sus compañeros.

Malatesta y los compañeros italianos fueron recordados ampliamente por su aportación al movimiento anarquista. Las cámaras nos llevaron a Carrara, bastión del anarquismo, poniendo en relieve la acción humana y social que llevan a cabo los compañeros.

Finalizó la primera emisión donde

vemos los primeros momentos de nuestra guerra civil en Barcelona, en la que quedó demostrado que Cataluña y Aragón no cayeron en poder del fascismo gracias a la acción, casi exclusiva, del movimiento anarquista y confederal. Gastón Leval habló de las realizaciones del movimiento libertario en Cataluña, Aragón y Levante en cuanto a colectivizaciones se refiere. Con datos y cifras demostró como éstas se llevaron a cabo, y la acogida favorable que tuvieron por parte de los habitantes de las regiones donde se implantaron. El éxito de tal empresa libertaria excitó la envidia y el temor de los contrarrevolucionarios comunoides y las destruyeron.

La presencia belga no podía faltar. Varios compañeros del pasado y del presente desfilaron ante las cámaras, aportando cada cual sus opiniones sobre el anarquismo.

En la segunda emisión nos fueron presentados los diferentes movimientos que existen en Italia, Francia y Bélgica. Compañeros italianos hablaron del flujo actual del fascismo en Italia y de la persecución de que son objeto los compañeros italianos.

Un movimiento libertario irrumpe con fuerza en Brujas, definido como anti-estatal. Hábilmente presentado, nos hace asistir a su nacimiento, merced a la acción de dos obreros, un tipógrafo y un mecánico. Convencidos de que la juventud y la opinión pública está mal informada, conciben, imprimen y distribuyen un manifiesto. En poco tiempo consiguen audiencia respetable de estudiantes, intelectuales y obreros. Esta multitud renovadora la vimos actuar en manifestaciones con pancartas antiautoritarias, contra la guerra y por una sociedad sin amos ni clases. Este naciente movimiento flamenco merece por nuestra parte especial atención. Creo sería conveniente relacionarnos con esa corriente a la que podríamos influenciar y orientar. En esto los compañeros de Bélgica tienen la palabra.

El fondo sonoro de los dos programas estuvo dotado de música y canciones revolucionarias del movimiento anarquista mundial.

Dos programas de una hora cada uno, bien concebidos y presentados teniendo en cuenta que la T.V. belga pertenece al Estado y que Bélgica es un país capitalista, burgués y fuertemente influenciado por el cristianismo.

El anarquismo ha podido explicarse plenamente y no cabe duda que en los telespectadores habrá dejado su huella. En nosotros reside el deber de recoger sus frutos.

UNO

ERRICO MALATESTA

L'ANARCHIE

Le mot **Anarchie** nous vient du grec et signifie **sans gouvernement**, état d'un peuple qui se régit sans autorité constituée, sans gouvernement.

Avant que toute une catégorie de penseurs considérât une telle organisation comme possible et désirable, avant qu'elle fût prise comme but par un parti qui est désormais un des facteurs les plus importants des luttes sociales modernes, le mot **Anarchie** était généralement pris dans le sens de **désordre**, de **confusion**; il est encore pris aujourd'hui dans ce sens par les masses ignorantes et par les adversaires intéressés à cacher la vérité.

Nous n'entrons pas dans des digressions philologiques, car la question n'est point philologique mais historique. Le sens vulgaire du mot n'en méconnaît pas la signification véritable, étymologique; il en est un dérivé dû au préjugé que le **gouvernement est un organe nécessaire de la vie sociale**, et que, par conséquent, une société sans gouvernement doit être la proie du désordre, oscillant entre la toute-puissance des uns et la vengeance aveugle des autres.

L'existence de ce préjugé et son influence sur la signification que le public a donnée au mot **Anarchie** s'explique facilement.

Comme tous les animaux, l'homme s'adapte, s'habitue aux conditions dans lesquelles il vit et transmet par hérédité les habitudes acquises.

Né et vivant dans l'esclavage, héritier d'une longue progéniture d'esclaves, l'homme, quand il a commencé à penser, a cru que l'esclavage était une condition essentielle de la vie : la liberté lui a paru impossible. C'est ainsi que le travailleur, contraint depuis des siècles à attendre le travail, c'est-à-dire le pain, du bon plaisir d'un maître, habitué à voir sa vie continuellement à la merci de celui qui possède terre et capital, a fini par croire que c'est le patron qui lui donne à manger : naïf, il se dit : Comment ferai-je pour vivre si les messieurs n'existaient pas ?

Telle serait la situation d'un homme qui aurait eu les jambes liées depuis la naissance, mais de façon à pouvoir quand même marcher un peu; il pourrait attribuer la faculté de se mouvoir à ses liens qui ne font pourtant que diminuer et paralyser l'énergie musculaire de ses jambes.

Et si, aux effets naturels de l'habitude, j'ajoute l'éducation donnée par le patron, par le prêtre, par le professeur, etc., qui tous sont intéressés à prêcher que le gouvernement et les messieurs sont nécessaires, si vous ajoutez le juge et le policier qui s'efforcent de réduire au silence celui qui pense autrement et voudrait propager sa pensée, on com-

prendra comment, dans le cerveau peu cultivé de la masse, a pris racine le préjugé de l'utilité, de la nécessité du patron et du gouvernement.

Figurez-vous donc, qu'à l'homme aux jambes liées, dont nous avons parlé, le médecin expose toute une théorie et donne mille exemples habilement inventés pour le persuader qu'avec les jambes libres il ne pourrait ni marcher ni vivre, cet homme défendrait rageusement ses fers et considérerait comme ses ennemis ceux qui voudraient les briser.

Donc, puisqu'on a cru le gouvernement nécessaire, puisqu'on a admis que sans gouvernement il ne peut y avoir que désordre et confusion, il est naturel, il est même logique que le terme **Anarchie**, qui signifie absence de gouvernement, signifie aussi absence d'ordre.

Le fait n'est pas sans exemple dans l'histoire des mots. Dans le temps et les pays où le peuple a cru nécessaire le gouvernement d'un seul (monarchie), le mot **républicain**, qui signifie gouvernement de la majorité, était pris dans le sens de désordre et de confusion; on retrouve encore cette signification dans le langage populaire de presque tous les pays.

Changez l'opinion, persuadez le public que non seulement le gouvernement n'est pas nécessaire, mais qu'il est extrêmement dangereux et nuisible et alors le mot **Anarchie**, justement parce qu'il signifie absence de gouvernement, voudra dire pour tous : ordre naturel, harmonie des besoins et des intérêts de tous, liberté complète dans la complète solidarité.

On a tort de dire que les anarchistes ont mal choisi leur nom, puisque ce nom est mal compris de la masse et prête à une fausse interprétation. L'erreur ne dépend pas du mot mais de la chose, et la difficulté que rencontrent les anarchistes dans la propagande ne dépend pas du nom qu'ils se donnent, mais du fait que leur concept heurte tous les préjugés invétérés que nourrit le peuple sur la fonction du gouvernement ou, comme on le dit ordinairement, sur l'Etat.

Avant d'aller plus loin, il faut bien nous expliquer sur ce dernier mot qui est, à notre avis, cause de nombreux malentendus.

Les anarchistes se servent ordinairement du mot Etat pour exprimer tout cet ensemble d'institutions politiques, législatives, judiciaires, militaires financières, etc., par lesquelles on soustrait au peuple la gestion de ses propres affaires, la direction de sa propre conduite, le soin de sa propre sécurité pour les confier à quelques-uns qui, usurpation ou délégation, se trouvent investis du droit de faire des

(Suite page 4)

ADMINISTRATIVAS

—J. Vidaller, Fécamp. Recibido tu giro 150 frs. Pasa a destino indicado.

—José Ramos, 92-Nanterre. Recibida la tuya con giro de 50 frs. De acuerdo con giros anteriores. Ahora tienes pagado «C. S.» hasta el 30.6-73.

—A. Roig, 47-Ste-Livrade. Recibido giro 120 frs. Pago «C. S.» n° 752 al n° 767.

—Germinal García, El Pao (Venezuela). Como es tu deseo, te acusamos recibo de todos los envíos que van en foto copia (122,00 frs., 99,00 y 249,96). El último por conducto del director J. F. Del 2-2-73, tenemos también cheque de 116,00 francos.

Corrupción y decadencia de la sociedad contemporánea

I. Desintegración de la familia

En la vida del hombre, el tiempo es un factor que evidencia el valor de las concepciones sociológicas. Todas las hipótesis, más tarde o más temprano, quedan sometidas al rigor de la prueba. Por muy reflexivo y previsor que sea quien describa una utopía, no siempre tiene en cuenta que el individuo, como la sociedad, dependen de un complejo de elementos que no nos facultan sustraernos cómo y cuándo queremos.

Por lo menos en los medios proletarios, es muy frecuente la versión de que la plenitud económica es equivalente a pulcritud ética en lo elemental y esencial de la vida. Hemos constatado que la realidad de los hechos no confirma esa ilusión. Podríamos tomar como punto de referencias varios casos particulares que demuestran no es la abundancia material el determinante de tranquilidad, y buenos modales sociales, pero consideramos preferible el fenómeno que se está dando en Norteamérica.

Ahi, en la patria del dólar, concursan una variación de fenómenos que cada día más degradan a la población. En cualquier aspecto de la vida social que el investigador penetra, no le será difícil hallar un relajamiento moral que impone gran preocupación. Las estadísticas destacan la progresión del crimen, y de delincuencia de todo matiz, con acento especial en los medios juveniles, pero el grado alarmante acaba de descubrirse en la vida matrimonial y familiar.

No se trata de infundios ni de caprichosas afirmaciones de rivalidad política o patriótica. A la vista tenemos las estadísticas hechas públicas oficialmente, fuente de información de la que no se puede dudar. A través de esos datos se constata que tanto la vida matrimonial como la familiar, consideradas correlativas y de capital importancia en lo social, son poco menos que inexistentes en el país más rico del mundo.

Fijémonos bien en los datos que indican esa desgracia cuyos efectos deplorables ganan terreno a pasos agigantados. El caso es que en 1920 hubo un divorcio de cada 7 matrimonios; en 1940 hubo un divorcio de cada 6 matrimonios; en 1960 hubo un divorcio de cada 4 matrimonios, y en 1972 hubo un divorcio de cada 3 matrimonios.

Como se ve, la progresión en la desintegración del matrimonio nada tiene que ver con el constante aumento de población. Los datos comparativos que dan el resultado se establecen sobre cantidad de matrimonios, no sobre número de habitantes en el área nacional.

Este fenómeno degradante de la sociedad contemporánea, notable en todas partes del mundo, alcanza su más elevado nivel en Estados Unidos y Suecia. Ambos ponen en evidencia, por lo consustancial a las normas del sistema que les rige (hábitos, leyes, religiones, etc.), que las dos instituciones básicas de la sociedad humana están en quiebra.

Enumerar los múltiples motivos que determinan esa hecatombe no lo creemos sensato en esta publicación; su espacio, y sus lectores solicitan la inserción de temas más en consonancia con sus necesidades de orden político - económico. Sin embargo,

a título de información, creemos no está mal se den a conocer estas situaciones para que se vea que no es sólo la abundancia de artículos materiales lo que determina la sensatez del hombre, su tranquilidad y equilibrio, amén de otras virtudes de fomentar una sociedad pacífica y laboriosa.

Sin querer decir que no existen las uniones por lazos de amor, el concierto matrimonial, en Norteamérica, es casi en su totalidad convencional. La juventud se libra a ese compromiso a manera de ensayo, más por obsesión sexual que por intención de hallar el compañero o la compañera, que por su compenetración y respeto mutuo constituyan un hogar dichoso. De cara al altar, o al juzgado, se cubren los requisitos habituales, pero pronto, satisfechos los impulsos sexuales, entran en juego las desilusiones, y cada miembro de la

pareja toma las vías que personalmente le parecen.

Entre 1939-55 hubo cerca de 54 millones de nacimientos en Estados Unidos. En 1960 la cantidad de casamientos alcanzó 1.523.000, y lo-

por SEVERINO CAMPOS

gra 2.196.000 en 1971. La proporción de matrimonios, por cada mil habitantes, es de 10.9 en 1972, comparada con la más elevada que se conoce, de 1950, que fue de 11.1. En relación con este dato, la cifra de divorcios alcanza un volumen aterrador; en 1960 son 393.000, elevándose a 768.000 en 1971. De esta cantidad, que en proporción mayor afecta a gente joven, sólo un 40 por 100 han vuelto a casarse.

En torno a este problema, o derivado del mismo, se agitan otros

que exhiben el signo degradante de la población. Sin olvidar el respeto que merecen las honrosas excepciones, muy contadas por cierto, el pudor tiene muy poco valor en la mujer; y en el hombre, la moral y la dignidad personales (siempre respetuosos con las excepciones) que son tesoros básicos de la vida decente, son miradas con la más fría indiferencia o con desprecio.

En el país del dólar, y donde imperan sus influencias éticas, todo es convencional, utilitario y grosero materialismo. Algunos sociólogos aseveran que antes, ante la perspectiva del lazo matrimonial, por encima de todo flotaban nobles aspiraciones; el problema sexual se tenía en cuenta para la procreación y para el goce de la pareja; con esa opinión, y condición moral, del hogar se hacía una fortaleza que no daba entrada a la corrupción y

(Prosigue en página 7)

ERRICO
MALATESTA

L'ANARCHIE

(Suite de la page 3)

lois sur tout et pour tous, de contraindre le peuple de s'y conformer, se servant à cet effet de la force de tous.

En ce cas le mot Etat signifie gouvernement ou, si l'on veut, l'expression impersonnelle, abstraite de cet état de choses dont le gouvernement est la personnification : les expressions **abolir l'Etat, Société sans Etat**, etc., répondent donc parfaitement à l'idée que les anarchistes veulent exprimer lorsqu'ils parlent de destruction de toute organisation politique fondée sur l'autorité, et de constitution d'une société d'hommes libres et égaux fondée sur l'harmonie des intérêts et sur le concours volontaire de tous à la satisfaction des besoins sociaux.

Pourtant, le mot Etat a beaucoup d'autres significations dont quelques-unes prêtent à équivoque, surtout lorsqu'on a affaire avec des hommes qui, grâce à leur triste position sociale, n'ont pas eu le loisir de s'habituer aux délicates distinctions du langage scientifique ou, pis encore, lorsqu'il s'agit d'adversaires de mauvaise foi qui ont intérêt à confondre et à ne pas vouloir comprendre.

On prend, par exemple, le mot Etat pour indiquer telle société, telle collectivité humaine, réunie dans un territoire donné et constituant ce que l'on appelle un corps moral, indépendamment du mode de groupement des membres et des rapports existant entre eux; on s'en sert encore simplement comme synonyme de société. C'est à cause de toutes ces significations du mot **Etat** que les adversaires croient ou feignent de croire que les anarchistes veulent l'abolition de toute connexion sociale, de tout travail collectif et tendent à réduire les hommes à l'isolement, c'est-à-dire à une condition pire que la sauvagerie.

Par Etat on comprend aussi l'administration supérieure d'un pays, le pouvoir central, distinct du pouvoir provincial ou communal, et pour cette raison d'autres croient que les anarchistes veulent une simple décentralisation territoriale, laissant intact le principe gouvernemental : ils confondent ainsi l'anarchie avec le cantonalisme et le communalisme.

Etat signifie enfin condition, mode d'être, régime social, etc. C'est ainsi que nous disons, par exemple, qu'il faut changer l'état économique de la classe ouvrière ou que l'état anarchique est le seul état social fondé sur le principe de solidarité, et autres définitions semblables qui, sur nos lèvres (nous qui disons d'autre part vouloir l'abolition de l'Etat), peuvent, à première vue, paraître baroques ou contradictoires.

Pour ces raisons, nous croyons qu'il vaut mieux employer le moins possible l'expression **abolition de**

l'Etat et lui substituer cette autre plus claire et plus concrète : **abolition du gouvernement**.

Quoi qu'il en soit, c'est ce que nous ferons dans le cours de cet opuscule.

Nous avons dit que l'anarchie est la société sans gouvernement.

Mais la suppression des gouvernements est-elle possible ? Est-elle désirable ? Est-elle à prévoir ?

Examinons.

Qu'est-ce que le gouvernement ?

La tendance métaphysique (qui est une maladie de l'esprit par laquelle l'homme, après avoir abstrait par processus logique les qualités d'un être, subit une espèce d'hallucination lui faisant prendre l'abstraction pour la réalité), la tendance métaphysique, disons-nous, qui, malgré les coups de la science positive, a encore de profondes racines dans l'esprit de la plupart des hommes contemporains, fait que beaucoup conçoivent le gouvernement comme une entité morale, douée de certains attributs de raison, de justice, d'équité, indépendants des personnes qui sont au gouvernement.

Pour eux, le gouvernement, ou mieux l'Etat, est le pouvoir social abstrait; c'est le représentant abstrait toujours, des intérêts généraux; c'est l'expression du droit de tous, considéré comme limite des droits de chacun. Ce mode de concevoir le gouvernement est appuyé par les intéressés à qui il importe de sauver le principe d'autorité et de le faire survivre aux fautes et aux erreurs de ceux qui se succèdent dans l'exercice du pouvoir.

Pour nous, le gouvernement c'est la collectivité des gouvernants; et les gouvernants, rois, présidents, ministres, députés, etc., sont ceux qui ont la faculté de faire les lois pour régler les rapports des hommes entre eux et de faire exécuter ces lois; de décréter et de percevoir l'impôt; de forcer au service militaire; de juger et de punir les contrevenants aux lois, de surveiller et sanctionner les contrats privés, de monopoliser certaines branches de productions et certains services publics, ou, s'ils le veulent, toute la production et tous les services publics; de favoriser ou empêcher l'échange des produits; de déclarer la guerre ou conclure la paix avec les gouvernements des autres pays; de concéder ou de retirer des franchises, etc., etc. Les gouvernants, en un mot, sont ceux qui ont la faculté, à un degré plus ou moins élevé, de se servir de la force sociale, c'est-à-dire, de la force physique, intellectuelle et économique de tous, pour obliger tout le monde à faire ce qu'ils veulent eux-mêmes. Cette faculté constitue, à notre sens, le principe du gouvernement, le principe d'autorité.

(A suivre)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Los intelectuales españoles exiliados y la represión franquista

En no pocas ocasiones se ha puesto de relieve el crecido número de elementos intelectuales españoles exiliados radicados en diversos países, particularmente de Europa y América. Se ha hablado de la importancia de su aportación cultural y del prestigio moral y estima que han gozado y gozan en aquellos lugares donde han ejercido o jercen sus respectivas funciones. Pero cabe ahora manifestar la pregunta: ¿Cuál ha sido su comportamiento con referencia al régimen fascista hispano que les alejó de la tierra natal? ¿Han habido muchos que hayan puesto empeño, que hayan ejercido presión en sentido psicológico contra la tiranía imperante en España? ¿Han tratado de influir en el ambiente que les ha sido familiar, al objeto de sensibilizar ciertos sectores de la opinión pública frente a destacadas arbitrariedades cometidas en el país que a todos nos vio nacer?

Hemos tenido ocasión repetidas veces de ensalzar el noble comportamiento de elementos de un elevado prestigio intelectual que, sin ser españoles, verbalmente y por escrito han combatido las infamias de que se han hecho responsables los gobernantes españoles. Han puesto toda su voluntad en pos de una España que pueda gozar de las más elementales libertades cívicas, yuguladas del modo más brutal. Entre los más destacados elementos que podríamos citar se hallan los nombres de Albert Camus y de Jean Cassou. ¿Es que una tal entereza, antifascista militante, la han desarrollado todos los intelectuales españoles que en su día salieron de España a causa del régimen totalitario? Desgraciadamente no ha sido así. Han habido y hay aquellos que, en pos de mantener una situación material confortable, han adoptado la táctica de «dejar hacer, dejar pasar», buscando el no comprometerse; rehuendo el tomar una posición en lo que afecta al régimen opresivo que allí impera.

Si tenemos en cuenta que algunos

de los elementos aludidos poco a poco han ido arreglando sus papeles para poder regresar, se explica el que hayan tratado de inhibirse de toda posición comprometida, ya que les ha interesado desempeñar el papel de buenas personas, arrepentidos de haber dicho mal del franquismo. Podríamos citar incluso el nombre de algún elemento intelectual exiliado que, habiendo incluso colaborado en prensa libertaria,

habiendo dicho en una conferencia, con acentuado énfasis tribunicio, que, como en Fuenteovejuna, también debíamos estar ahora nosotros contra el franquismo, actualmente su belicosidad se halla amortiguada, hasta el extremo de hacerse el mudo y el sordo, sin responder oste ni moste, al ser invitado a dar una conferencia en un ateneo cultural español, sostenido por exiliados antifascistas.

Allá cada uno con su conciencia. Quienes por dignidad, por un sentido ético de la existencia humana, condenan el régimen del fascismo franquista, es lógico que busquen todas las oportunidades — ¡y ellas se presentan con bastante frecuencia! — para denunciar, para explicar, para influir en todo lo posible buscando el dar vida a una psicosis de repudio y combate.

El calvario de los anarquistas búlgaros

Si a los libertarios, como tantas veces se dice, nada humano nos es ajeno, es indudable que de un modo muy particular nos afecte todo cuanto con nuestros hermanos de ideas guarde relación, ya sean ellos de un país o de otro. En diversas ocasiones hemos podido hacernos eco de la odisea que ha llevado a cabo el Movimiento anarquista búlgaro, luchando con tenacidad contra la reacción, unas veces de signo nacionalista y otras veces de consigna comunista, ambas a cuál más brutalmente despiadada.

En forma de carta abierta, dirigida a los anarquistas del mundo, la Federación Anarquista Búlgara, por supuesto, actuando en la clandestinidad, se ha esforzado en enviar un mensaje de tono fraternal. Noticias enviadas arrojando los mayores peligros, ya que, como ellos expresan: «Nada hay tan penoso como el verse encerrado en los estrechos límites de la nación, sobre todo cuando se es internacionalista». Pese al estado de pauperismo en que se desenvuelve el país, hasta el extremo de que en 1971 había un promedio de 35 a 40 defunciones por 15 a 16 nacimientos, no es (aducen aquellos compañeros) el factor económico, el problema del estómago, el factor fundamental, que a ellos, como a todos los anarquistas, incita a la protesta, a la acción subversiva: lo fundamental es la libertad. Y en torno de la situación creada contra las libertades por los comunistas, buscan informar al mundo. Tenaces en denunciar lo que la «dictadura proletaria» representa en Bulgaria, señalan hechos y dan nombres. Cuando la indignación popular se deja sentir aducen los compañeros búlgaros: «Entonces los jefes del partido gritan: «¡La revolución está en peligro; hay que aplastar a la contrarrevolución!» Y los carros de asalto se ponen en marcha... para salvar el comunismo de la indignación del pueblo. Y todo les está permitido. Ciertamente, el pueblo es culpable de no haber podido, a lo largo de medio siglo, establecer una diferencia clara entre el fascismo y el comunismo estatal». Y una vez más ponen de manifiesto la posición seguida por los libertarios poniendo en guardia al pueblo contra toda suerte de demagogias y sofisticaciones.

Nos hablan de la sistematización del terror comunista, recurriendo a la cárcel, a los campos de concentración. Citan los casos de compañeros conocidos, como Kolev, Da-

mianov, y otros, a los que se trata de hacer la vida imposible a base de penas de destierro. Saben que por su espíritu abierto y justiciero tienen un notorio ascendiente en el seno del pueblo. Y ello les lleva de cabeza, induciéndoles a emplear todos los medios más abyectamente represivos. «Pero — dicen los compañeros búlgaros — nosotros no perdemos la energía el valor, puesto que estamos profundamente convencidos de que la contundente verdad de nuestras ideas es la mayor de las razones que asusta a los enemigos que nos gobiernan.»

Hay en el mensaje de nuestros hermanos en ideas un hábito de esperanza; la fe puesta en la convicción, en el ferviente deseo de que el anarquismo haga camino por el mundo. Manifiestan: «La Federación Anarquista Comunista de Bulgaria sigue con un gran interés el desarrollo del movimiento anarquista mundial. La mínima actividad positiva que llega a nuestro conocimiento nos alegra, reforzando así nuestra voluntad de resistir y de combatir. Por lo contrario, cuando notamos debilidades nos sentimos inclinados a los reproches — quizás sin razón — de no aprovechar suficientemente las mejores condiciones que se tienen para poder desarrollar la propaganda anarquista.» Son palabras que nos deberían incitar a la reflexión, máxime a nosotros, que sabemos, los españoles, lo que supone el desarrollar actividades en la clandestinidad. En verdad que se ha de buscar aprovechar todas las oportunidades posibles en lo que atañe al proselitismo. Además de lo que supone en tanto que provechosa tarea, al tener conocimiento de ella compañeros que sufren en lo físico y en lo moral, el ver que en una o en otra zona del mundo se actúa, se siembra y se lucha, ello les produce un efecto de confortamiento, ya que les hace tener la convicción de que, pese a las fuerzas represivas, las ideas, en una o en otra parte, ganan terreno, van desarrollándose.

En la Carta Abierta aludida los compañeros de Bulgaria, al propio tiempo que nos refieren la situación de represión, y la tenacidad que les caracteriza en lo de no amilanarse frente a la vileza del adversario, sintetizan lo que estiman básicos factores de toda actuación eficaz: Sobre todo el hecho de estar organizados, ya que la dispersión hace imposible una acción de verdadera envergadura; luego el procurar con-

tar con elemento juvenil; y en tercer lugar saber aprovechar todas las oportunidades de descontento obrero y popular para dar a conocer nuestras convicciones ácratas. En suma: podemos congratularnos de la buena disposición que caracteriza a nuestros compañeros de Bulgaria. ¡Y tanto mejor si, por ellos y por la libertad del pueblo búlgaro el anarquismo mundial puede hacer algo positivo!

Los discípulos de Zamenhof

Como cantaba Léo Ferré, refiriéndose a los anarquistas: que son pocos, pero que se les ve, que están en todas partes, puede decirse igual de los esperantistas. Elementos fervientes propagadores del esperanto los hay por todas partes. Con el calor de una arraigada convicción, exponen la importancia de usar una sola lengua, pasando por encima de los artificiales compartimentos fronterizos. «Una humanidad, una lengua», defendiendo inteligentemente el esperanto, acaba de publicar en lengua francesa y en excelente presentación la «kamaradino» Simone Glodeau, un notable folleto. Con singular amenidad de detalles, y un estilo vivaz, atrayente, la autora nos habla de la necesidad de una lengua universal, de los proyectos que ha habido antes de dar vida al esperanto. Se nos habla de la personalidad del doctor Zamenhof, el fundador de una lengua como el esperanto, útil y práctica por excelencia. Diligentes, atentos, darían informes de todo ello escribiendo a Sat-Aminkaro, 67, avenue Gambetta, París (20).

NUEVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 París, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

«TERRA LLIURE»

Boletín de la Regional Catalana CNT en exilio.

Participa a sus ya numerosos favorecedores la acogida creciente que tiene nuestro órgano de relación y expresión, tanto en el Exilio como en el Este peninsular que directamente nos afecta. Empezamos con 800 ejemplares y por exigencias de la realidad estamos a 1.400, y nos quedamos cortos. La demanda de papel crece y los compañeros de Francia y Méjico corresponden. Basta con ojear la lista de donantes para cerciorarse de lo que decimos. Compañeros de Cataluña Sur y otros del Norte reciben con estima el Boletín pero el espacio de tres meses lo encuentran largo. Para satisfacerlos y satisfacerlos, vamos a intentar publicarlo cada dos meses y en ello continuaremos si el capítulo entradas corresponde.

De hecho, lectores, redactores y administrador cumplimos obra. A persistir y — ¿por qué no? — a superarla.

Redacción y Admón, de «Terra Lliure».

Jira interdepartamental de la Comisión de Relaciones Hérault - Gard - Lozère

Como estaba anunciado, el domingo día 3 de junio se celebró la Jira en la Colonie de Vacances de Bionne situada entre Saint Jean de Vedas y Celleneuve, un sitio con mucha sombra y todas las comodidades para celebrar un encuentro fraternal entre viejos compañeros y jóvenes renovadores de un movimiento imperecedero como el nuestro. Hoy lo vemos resurgir para hacer acto de presencia como siempre en las luchas obreras que se suceden por doquier. Hemos dicho que el sitio no pudo ser mejor escogido. Sombra y sol a placer; buenos árboles y lugar recogido. Bancos y mesas para la comida y una buena cantina para servirse abundantemente, con café y todo por 8,50 francos. Cabe con ello decir que la Comisión lo tuvo todo bien preparado.

La juventud francesa fraternizó con nosotros, demostrando lo fácil que es vivir en fraternidad cuando no existen mezquinos intereses. Los

galos nos ofrecieron una buena librería, donde había para escoger. Jóvenes de ambos sexos que nos recordaban aquellos tiempos de nuestra vibrante juventud libertaria que alegraba nuestras giras. Cabe decir que con franceses y españoles estuvo una comisión de la Comunidad de la Blaquière, compuesta por jóvenes belgas, holandeses y portugueses, para que vean los pesimistas que nuestro movimiento tiene raíces en todos los sitios de Europa.

Por la mañana hubo concurso de pesca entre los menores de 13 años, que estuvo muy animado, con bastantes gananciosos. Por la tarde tuvimos acto público, con radio popular para los aficionados a la canción concursada por intérpretes de la canción española y francesa. Felicitaciones a la Comisión de Relaciones por el éxito de su primera Jira Departamental, y volvamos al acto.

que quieren carne humana para el cuartel y la iglesia.

Blondel se ocupa de los medios de practicar el aborto; no por perversidad moral, todo lo contrario. Ella explica a la mujer como puede defenderse de la opresión burguesa que le niega el derecho de conocer el amor en toda su intensidad sin tener que sufrir las consecuencias naturales de su sexo. La mujer ha sido dotada de los órganos propios para infantar; mas así está dotada de criterio que rechaza al medio injusto que la despersonaliza. La mujer debe tener hijos, nadie lo niega. Pero en el momento deseado. Hijos

para vivir en paz y con garantía de existencia. Y cuando el momento llegue, la mujer debe conocer los medios que existen para limitar la procreación. Recomienda el método Kasman.

En Agnès Blondel admiramos la valentía en defender el derecho de amar sin los perjuicios de la moral al uso. El escándalo de Grenoble está sobrepasado por los derechos naturales de la mujer a disponer de ella misma. El público aplaudió bien a esta compañerita. Bravo por los franceses, que deben seguir animándose para intervenir en nuestros actos.

ALEJANDRO LAMELA

Alejandro Lamela. Habla en nombre de la CNT española. Bien documentado y dotado de memoria extraordinaria, pues jamás hace uso de apuntes. Empieza diciendo que admira a los dos jóvenes franceses que le han precedido en la palabra; porque él mismo la primera vez que habló en un mitin estuvo buen rato sin salirle las palabras, tan cohibido se encontraba. A pesar de su juventud han sabido preocuparse de lo que todo obrero debiera conocer y no olvidar jamás para poder coger lo más fundamental de la vida: la consciencia y la dignidad de la persona.

Dice que estamos aquí, aunque un poco avanzados, para conmemorar la fecha del 19 de Julio, día en que estalló la sublevación de los generales facciosos en España y que el pueblo español pese a la ayuda masiva de los alemanes e italianos al franquismo tuvo la capacidad y la valentía de hacerles frente durante casi tres años, dando ejemplo al mundo de como se baten los hombres que aman la libertad y tienen conciencia de su capacidad constructiva. Porque no solo fue hacer frente al ejército sublevado, sino que se dio el traste con todas las formas del Estado capitalista que rigió en España hasta el 1936.

El pueblo español tomó en manos la dirección de los campos e industrias y los puso en marcha como si nada hubiera pasado. El susto del capitalismo mundial fue morrocotudo. Por eso las democracias (que más tarde sufrieron las consecuencias de su propia cobardía), dejaron paso libre a los fascistas alemanes e italianos, que no tardaron en volcar toda su potencia en favor de los fascistas españoles para destruir su obra creadora y la generación consciente que los acontecimientos terminaban.

Pero hoy otra generación se encuentra en lucha. Franco no tiene más remedio que reconocerlo. Las cárceles se encuentran llenas de presos políticos y sociales. Más de 15.000 detenidos son una prueba fehaciente de lo virulento de la lucha actual. Para atemorizar a esa nueva juventud que se bate abiertamente contra la tiranía y pese a la inconsciencia de los turistas, que solo piensan en comer, dormir y divertirse, dando con su presencia un falso aspecto de normalidad a un régimen que sólo se sostiene por el terror y por la ayuda que por sarcasmo le prestan Alemania, Polonia, URSS, además de EE. UU.

Hoy podemos ver en pleno Madrid la embajada de los chinos de Mao, mientras el gobierno español encierra a «terribles» maoístas. ¡Qué dirán esos pobres infelices cuando

vean a sus representantes saludándose sonrientes con los fascistas españoles y torturadores de los trabajadores de España?

Ese es el colmo de los cinismos de una fuerza llamada a sí misma «revolucionaria» campeona de la «unidad»... hasta con el fascismo.

La CNT en España existe y existirá en todos los combates obreros contra el capital, pese a los cantos de sirena de los que para no confesar su propio fracaso quieren cargar las faltas a los demás. El proceder de ciertos compañeros o ex-compañeros no es correcto. Nadie está obligado a continuar una lucha y una tenacidad en el combate que admira a nuestros propios enemigos. Porque la CNT, tanto en España como en el exilio, vive de su propia fuerza. Ella no percibe ni admite otra ayuda que la que emana del pueblo trabajador y pese a la racha permanente que la muerte y el cansancio siembra en sus filas. Ya lo véis. Aquí la tenéis presente, y es que la constancia de sus militantes ha sido la mejor semilla que ella ha podido sembrar, sin citar sus hechos, innumerables a través de los años.

Los que se sientan abrumados por la fatiga nadie les tendrá en cuenta si se apartan. Lo único que les pedimos es que no nos importunen a nosotros para impedir que sigamos prestando ayuda a los que en España se baten contra el gobierno de Franco.

Lamela, dotado de magnífica oratoria, bien pertrechado en todos los puntos que toca, se extiende en argumentos que el auditorio joven o viejo acoge con muestras de entusiasmo, aplaudiéndole en varias ocasiones. Termina el orador dando ánimo al pueblo de España y con un viva a la CNT del interior y del exterior, afirmando que las dos no son más que una organización única de hermanos trabajadores.

La librería ambulante fue regida por el grupo de juventudes de Montpellier, que presentó una gran diversidad de libros, folletos y revistas de actualidad, siendo muy visitada por los participantes a la Jira del Núcleo del Hérault-Gard-Lozère.

Como dicho, una comisión de la Comunidad de la Blaquière estuvo presente el acto, así como otros amigos de Brés, que también desearon llegar a organizarse moral y solidariamente en comunidad. De todos estos amigos hablaremos en otra ocasión.

Bien por la Comisión del Núcleo, que ha sabido interpretar los acuerdos del Pleno, de una forma simple y fraternal. — **Corresponsal.**

EL ACTO

OCTAVIO

Sobre las tres de la tarde empezó presidido por el compañero Octavio, quien dijo que la Jira tenía su origen en el acuerdo de un Pleno en el que FF. LL. del Núcleo, pidieron a la C. de RR. que organizara una Jira entre el 1º de Mayo y la Jira Internacional que se celebra todos los años con los compañeros del Núcleo de Provenza. El Núcleo había escogido la Colonia de Vacaciones de Bionne por considerar que el sitio era el más apropiado, y se esperaba que los compañeros presentes lo considerarían también así. La Co-

misión de Relaciones quiso aprovechar del acto para afirmar la solidaridad de todo el exilio Confederal con el valiente pueblo español que cada día se enfrenta a un régimen maldito por un pueblo consciente de su desgraciada condición de pueblo «subdesarrollado». La Confederación Nacional del Trabajo está siempre al lado del pueblo trabajador. No importa su condición ni la situación que la lucha imponga; la CNT estará siempre presente en el tajo y en el puesto de vanguardia al lado de los trabajadores.

PIERRE CASADO

Seguidamente coge el micro el compañero francés Pierre Casado. Este camarada hace un estudio riguroso de lo que fue el Colectivismo en Cataluña. Refiere haberse presentado animado por el compañero Fortea para exponer la influencia del colectivismo catalán de la industria y del campo, en los diferentes movimientos europeos, tanto del Este comunista (Polonia, etc.) como en los Estados del Oeste. Todas esas huelgas llamas «salvajes», combatidas y desautorizadas por las centrales sindicales reformistas verdaderos apéndices del Estado, se deben a la influencia de la acción libertaria de trabajadores catalanes de antes y durante la guerra civil española llevada a cabo por Franco, Hitler y Mussolini, sin cuya trinidad Franco no habría ganado.

Los revolucionarios españoles demostraron la fragilidad del ejército y del Estado, sobre todo en Cataluña, donde el enemigo quedó totalmente desarticulado y en 24 horas los centros de producción quedaron en manos de los trabajadores y empezaron a marchar como si jamás patronos y autoridades hubiesen existido. Allí se demostró que el

hombre puede ser libre y vivir usando sin tutelas los medios del trabajo y realizando un reparto de las riquezas producidas. Es a ese principio igualitario que hoy se sienten atraídos los centros auténticamente obreros, por cuya causa hoy vemos como escapan de la mano sindicales movimientos, cual es el caso de los 25.000 mineros belgas que tienden a la conquista de los medios de producción más que a los aumentos de salario sujetos al alza constante de precios. No se cree ya en los partidos políticos que controlan las sindicales, dichas obreras, para fines electorales. Los trabajadores se van dando cuenta que en el ejemplo de los trabajadores catalanes encontrarán la solución definitiva a sus problemas.

La eliminación del capitalismo y del Estado se impone, de una forma definitiva, sin transigencias que han de permitir — y es experiencia — que la hidra Capital-Estado levante de nuevo cabeza.

Se extiende en amplias consideraciones aportando datos y fechas de diversos movimientos y termina siendo muy aplaudido por el auditorio.

AGNES BLONDEL

Ahora el compañero Octavio cede la palabra a la compañerita francesa Agnès Blondel, la cual, pasando por encima de la moral burguesa, se ocupa del aborto y de las diferentes

prácticas que la mujer puede emplear con el menor perjuicio físico para ella. En realidad se trata de reintegrar a la mujer en su derecho de procrear o no a despecho de los

Divagación lingüística

Dámaso Alonso en México

Estos días llegó a la capital Azteca el señor Dámaso Alonso, director de la Real Academia de la Lengua Española, hombre reputado como un gran conocedor de la ciencia filológica. El motivo de su viaje es el de celebrar varias reuniones con otros filólogos, literatos y académicos acerca de los problemas que afectan al idioma español, con el propósito de evaluar y afrontar los procesos de contaminación que puede sufrir por causas diversas, y en especial por modismos locales y por la creación de nuevos vocablos que vienen imponiendo los inventos, la tecnología y las creaciones científicas modernas, todo ello encaminado al fin de salvar la pureza del idioma.

Al llegar a la ciudad de México el director de la Academia, que tiene ya 75 años de edad, fue recibido por el señor Agustín Yáñez, quien ocupa el mismo cargo en su filial mexicana. En un departamento del propio Aeropuerto fue asediado por los periodistas, que le habían preparado una serie de preguntas. El visitante alegó que estaba muy cansado y que tenía miedo al cambio de altitud que hay de Madrid a México. Sin embargo, los periodistas insistieron y él contestó a dos de sus temas, que dieron origen a un singular diálogo que, por juzgarlo de interés, pasamos a transmitirlo:

Dice el primer embate: Doctor Alonso, se llama Diccionario de la Real Academia de la Lengua Española, pero éste no es más que un diccionario de habla madrileña, pues el número de, por ejemplo, vocablos andaluces o latinoamericanos que contiene son bien pocos. Parece como si todavía funcionara el Gran Imperio de España, ya que la Academia se fundó en sus postrimerías y hoy el diccionario apenas si contiene una cuarta parte de los vocablos que se usan en español.

Aquí interviene el señor Yáñez para que le dejen en paz, pero los periodistas insisten alegando que el diccionario español es en exceso limitado dados los países que lo hablan, desde España, Latinoamérica, hasta Filipinas, quienes tienen muy pocos aportes en los terrenos de la ciencia y de la tecnología, de lo que se debe deducir que los filólogos de nuestra lengua han de apresurarse a castellanizar vocablos que de otro modo tienen que trasplantarse íntegros en el lenguaje común.

Contestación de don Dámaso: «Es una pregunta interesante y claro está que el Diccionario de la Real Academia Española contiene defectos, como por otra parte los tienen también todos los diccionarios del mundo, pero en su pregunta hay

un aspecto que no es formulado y que existe desde hace bastantes años. Se trata de que hay una Asociación de las Academias de la Lengua, de la que forman parte todos los países en que se habla el español. Una de ellas es la Academia Mexicana, otra es la Academia Argentina, la Academia Colombiana, etc.»

¿Esto quiere decir que los acadé-

enviado por J. VIADIU

micos de Latinoamérica no cumplen su trabajo enviando más y nuevas fichas con vocablos de uso común en este continente?

Salió de inmediato al paso:

«Perdónenme. El diccionario se nutre de las aportaciones de la Real Academia Española y de las demás Academias, además de los acuerdos tomados por los Congresos de Academias de la Lengua Española, que se efectúan cada cuatro o cinco años. De manera que hoy día la Academia Española es sólo un miembro dentro de la comunidad de Academias, una por cada país de lengua española. Es una asociación absolutamente democrática en la que cada miembro es un voto. Todas las aportaciones y reclamaciones enviadas por las Academias de los distintos países donde se habla español son tenidas en cuenta por la Academia Española.»

«Pero — añadió — funciona constantemente una comisión permanente de la Asociación de Academias de la Lengua, la cual, cuando se propone alguna palabra de un país hispanoamericano, consulta a los demás países para saber la extensión de la palabra. Constantemente están entrando en el Diccionario de la Real Academia Española palabras usadas en distintos países hispanoamericanos con más o menos amplitud...»

Pregunta: ¿Pero qué hay respecto a la necesidad de ampliar el lenguaje con los vocablos producidos constantemente por la ciencia y la tecnología?

Respuesta: Plantea usted una cuestión que es muy interesante y difícil porque en un diccionario general de la lengua, creo yo, y hay otras muchas personas que participan de la misma idea, deben entrar los tecnicismos que tienen un uso general, pero hay muchos de ellos que son de carácter enciclopédico y pueden incluirse en enciclopedias o en diccionarios especiales.»

Siguió comentando: «No hay razón para incluirlos a todos. Tenga en cuenta que en dominios como el cine, la televisión, la cibernética, los viajes espaciales, etc., tienen cada uno de ellos, no digamos la aviación, una cantidad enorme de palabras que son conocidas únicamente por los técnicos de esas materias y que no hay verdadera razón para incluirlas en un diccionario de la lengua.»

El periodista insiste: ¿Y por qué no hay razón?

«Pues porque nuestra idea es que entren en el diccionario de la lengua las palabras técnicas que lleguen a ser de uso general de los hablantes. De uso no popular, sino de uso entre personas cultas, pero usted comprenderá que en un avión hay cien mil piezas. Cada pieza tiene un nombre. En los talleres de cinematografía, hay una cantidad tal de

voces técnicas que no son para figurar en un diccionario general de la lengua. Podría hacerse una enciclopedia técnica que los reuniera, pero sería de dimensiones desmesuradas. No creo que ni siquiera el «Webster» inglés tenga todas estas palabras.

Opiniones de Marañón: En ese momento los periodistas le recordaron dos opiniones expresadas antaño por el célebre doctor:

«La vida — dijo Marañón en el II Congreso de Academias — no se divide ya en literatura y técnica. Quiérase o no, ya todos somos técnicos. El poeta más puro o el filósofo que vive en pura abstracción, están necesariamente contaminados, cada una de las horas del día con las técnicas y con su lenguaje, por la sencilla razón de que todos la necesitan. La técnica tiene la vitalidad y la razón suprema de su necesidad y de que inexorablemente lo será más cada día. Y en lenguaje el suyo es inseparable de la vida, en consecuencia, tiene también el derecho al cuidado oficial: es decir, a la misma limpieza y al mismo esplendor que se otorga a los vocablos literarios.»

Otra vez don Gregorio expresó:

«El provenir nos va a arrollar. Si no nos decidimos a hacer un lenguaje vivo, repleto de los tecnicismos que hagan falta, sin miedo a extranjerismos, sin oposición puritana a ellos, nuestra lengua se escindirán en dos: una pura y culta, pero muerta, que manejará sólo una minoría, y otra que correrá por el arroyo al margen del influjo académico, sin control y corrompida.»

A lo que añaden: Se supone, doctor Alonso, que el diccionario debe contener un lenguaje vivo.

Y responde:

«El lenguaje vivo que hablan la generalidad de los hablantes cultos. Los que fabrican carros, me refiero a carretas en el uso antiguo, tenían también una cantidad de voces que designaban hasta las partes más pequeñas que componen un carro que no hay razón para que figuren en el diccionario general.»

En resumen: ¿Cuál cree que sea el futuro del idioma español como un verdadero medio de comunicación entre nosotros?

«Como medio de comunicación», decía mientras el licenciado Yáñez, dándose cuenta de su fatiga, apresuraba el fin de la entrevista, «confío mucho en nuestro idioma como medio de relación de muchos millones de hombres en el futuro y que sirva además para un mejor entendimiento y un medio para establecer la paz en el mundo...»

Pero ya en este momento Dámaso Alonso era sacado del asedio de periodistas. Unos minutos antes había dicho por las cámaras de televisión:

«La lengua castellana no está en crisis. Evolucionará como todas las otras. No es más que crecimiento...»

**

Mientras leía este trabajo, que sin alterar su contenido lo alineé a mi manera, pensaba: ¡Qué lástima que no aparezca «Umbral», con lo bien que le sentaría a dicha publicación insertar una discusión típica de este género! Pero después de meditado me dije: ¿Y por qué no mandarlo a «Combat»? al fin y al cabo se trata de unos juicios interesantes sobre nuestra habla, lo que no perjudica a nadie.

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO DE 1936 EN TOULOUSE

Domingo 22 julio: GRAN MITIN EN EL PALACIO DE LOS DEPORTES

Organizado por la CNT francesa, la CNT española y con el concurso de Solidaridad Internacional Antifascista.

En conmemoración del 19 de julio de 1936 y en solidaridad con el pueblo español, en lucha contra la dictadura franquista.

Oradores previstos:

Pierre MERIC, por la C.N.T. francesa.

Alejandro LAMELA, por la Asociación Internacional de los Trabajadores.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. de España en exilio.

El acto empezará a las 9,30 de la mañana.

¡Trabajadores! ¡Antifascistas! ¡Acudid todos!

CORRUPCION Y DECADENCIA

(Viene de la página 4)

al malestar. ¿Qué pasa ahora? ¿De dónde emergen las influencias que destronan la vida conyugal y familiar? Lo iremos viendo.

Bien analizada esta tragedia, una vez más nos pronunciamos por la educación como factor fecundante de buenos modales y armonía social. Y añadimos, porque la experiencia nos lo ha hecho ver, que si mucha importancia entrañan las tareas del colegio, de mayor trascendencia son las del hogar. En Estados Unidos de América, donde «todos tienen resuelto el problema económico», no se entiende así. Es habitual que la pareja, en sus amistades y distracciones, cada cual vaya por su lado; y cuando hay familia, imitando a los padres se desenvuelven los hijos.

Lo que de esa conducta se deriva es grave; a falta de otros ejemplos que hagan ver la vida con ética superior y más meridiana, los hijos imitan la idiosincrasia de los padres y tratan de superarlos. Y por esos senderos hallamos, por ejemplo, que en los colegios donde en 1971 la población escolar oscilaba entre 15 y 18 años, dos terceras partes de esa juventud ya se habían incorporado a relaciones sexuales llamadas «prematuras».

Esa comprensión de la vida lleva en sí fuerte detrimento a las virtudes elementales del ser humano, cuyas consecuencias se encarga el tiempo de presentar al individuo, y por ende a la sociedad, como penas por infringir las leyes naturales y sociales del hombre. Los desvíos, que mirados uno por uno cuando se presentan, todo y reconociendo son perjudiciales les hacemos poco caso, van acumulándose, y formando pesada carga, hasta que aplastan a la persona y a los pueblos.

En Estados Unidos de Norteamérica, los agentes nocivos que más deterioran los valores sociales de la personalidad, tiempo ha tienen vías abiertas y circulan por todas las capas y condiciones de la población; a nivel más o menos elevado todo está contaminado; las arcas de la moral, de esas leyes que revisten al hombre de expresión y conducta atractiva, por las que se hace acreedor de confianza y estima, están agotadas. Les quedan las cuentas bancarias, las arcas del oro y de las finanzas, que no salvarán a ese pueblo de la degradación y decadencia ya iniciadas, en marcha a gran velocidad.

Severino CAMPOS

THIAIS

UNA FIESTA Y UN COMENTARIO



« Los Muchachos » con, a la derecha, nuestro amigo Héctor Pérez.

El día 24 de junio nos trasladamos a Thiais para asistir a la fiesta que los amigos de HECTOR PEREZ habían organizado en honor de este malogrado artista y compañero. Ir a Thiais importa viaje, mas no como para ir a las Américas. En otra, en «bagnole» se devoran hoy doscientos kilómetros para ir a ninguna parte y estar de regreso a casa a eso de las diez de la noche. Lo más incómodo para abandonar París según el modo clásico: Metro y autobús, es una hora de ida. Para acudir al santo trabajo de cada día, lo hacemos. Para solidarizar y divertirse al propio tiempo, podría hacerse con más holgura.

Hemos saltado el «podría» sin alusión — naturalmente — a los que estuvimos, 200 compañeros parisinos, uno más uno menos. Aludimos, sí, con intención y sin venganza, a los compañeros que pudiendo estar no estuvieron. Cada cual es libre de sus acciones, es sabido. Pero hay, en el compañero, en el que siente, inclinaciones inevitables: por la idea, por el conjunto, por la solidaridad; y también, por el reconocimiento. No nos ocupamos ni en sombra de los desconfederados, de los «sandenises». Esos están en su papel boicoteando publicaciones y actos confederales para mayor gloria del enemigo, que caramba. Porque se trató de Héctor Pérez, del amigo Pérez, del desinteresado Pérez que sin ser de la CNT ayudó a la CNT, en la parte artístico-solidaria, afectuosa e incansablemente. Durante años nos aportó artistas, nos facilitó el valioso concurso de «Los Muchachos». Y murió; murió inopinadamente, para sorpresa y dolor de cuantos lo conocimos, tratamos y apreciamos. Murió, y joven, para dolo y desespero de su compañera y peques, y grande pena de sus compañeros de arte. Porque Héctor Pérez era tan bueno y cumplido, y tan calificado en el arte músico, en ejecución y composición, que en los escenarios de Variedades ha producido un vacío. Y también en casa, en el Centro Confederal, por haber dejado en ella una plaza de profesor de cuerda a cubrir... y que afortunadamente ha cubierto el joven compañero Pradio. Siendo cierto que el paso de Héctor por la casa confederal en calidad de profesor dejó huella: en los alumnos y en sus amistades cenetistas. ¿Por qué, entonces, tratándose de favorecer a sus apenados viuda e hijos los compañeros no supimos llenar hasta el desborde una sala de mil localidades? Si amor con amor se paga, convengamos que en esta ocasión el aforismo no ha sido enteramente comprendido.

Por otra parte, hubo que ver con que desinterés, con que afán, multitud de artistas acudieron al acogedor coliseo de Thiais para ser útiles, para producirse con lo mejor de su arte para ser agradables al público que acudiera a homenajear a su mejor amigo: Héctor Pérez. ANTONIO, una gran figura de la danza española allí estaba, sin actuar, empero, por exceso de atracciones, y por la misma causa renunciaron a representar tres números no programados que espontáneamente habían acudido. Hubo fervor, hubo alta estima demostrada por más de cuarenta artistas en honor de Héctor Pérez, el noble compañero desaparecido, a cuya emotiva demostración — holgaría decirlo — nos asociamos los doscientos y pico de com-

pañeros venidos de París y afueras, junto con el resto de espectadores acudidos por méritos de cartelera. Número de compañeros que no erramos el día, que supimos donde acudíamos, al revés de otros que a buen seguro les pasó por alto el humanitario significado del espectáculo de Thiais. Y ahora, habiendo rezongado lo suficiente, ciñámonos a la misión reporteril que nos incumbe.

El acto fue inaugurado con mano maestra por un versado en la materia: VINCENT RICO, parejo a Rico Vicente. Artista, este Vicente también debe serlo por familiaridad con las tablas y conocencia de ritmos, que a veces puntualiza. Da paso al BALLETO LUCENA, de Manolo Gil, que tan excelentemente se comporta en sus aladas evoluciones, que de por sí dan la medida de la magnitud artística del espectáculo que presenciamos. Suceden a los ballets LITTLE ARTHUR Y SU CONJUNTO, puñado de muchachos con buena noción de su arte que interpretan con acierto suyo y favor del público a pesar del género Pop, tan contraindicado para los popes. En los Little Arthur hay dinámica, estilo y armonía. ¿Qué más querer?

Irrumpen LOS MUCHACHOS en escena con Héctor reemplazado, actuando con el brio y la exactitud que les son característicos, logrando, como siempre, la adhesión del respetable.

«Pedro Marín y sus danzantes», al igual que Jehan Jonas, Jacques Debronckar y Libertó y Angelo no pudieron asistir por causas justificadas, haciéndose cargo el auditorio de sus motivadas excusas. Ello no obstante, el grupo de Marín fue substituido en connivencia con éste por LOS ARGENTINOS, trío andino que nos sorprendió con su arte exótico de tambores y juego de bolos, todo jugado con ritmo y precisión increíbles. Por mucho que se haya visto y oído, siempre quedan facetas de arte que uno desconoce.

El TRIO LOS SANTANAS, también presente, renunció a presentar número para no eternizar el espectáculo. Sim embargo, ellos y los demás artistas que por esta motivada reflexión no actuaron, pueden estar seguros del reconocimiento del público de aquella memorable tarde de Thiais.

LISA BERTRAND ofreció la particularidad de ser griega de nacimiento y haberse adaptado a la versión sudamericana del canto, cuyos agudos «criollos» ataca y cumple con facilidad suma. Muy emotiva en lo que dio de su repertorio, particularmente el «Cucurucú Paloma», que el público deseaba se repitiera.

MIGUEL CARMELO. ¡Ah, éste! Es un barítono formidable, digno de los tiempos heroicos del Paralelo, donde habría imperado, zarzuelemente, en el Victoria, en el Nuevo, en el Cómicó, pues goza de voz bien adecuada y potente, cantando con manifiesta desconsideración para el micro. El público, tanto francés como hispano, se sintió arrebatado ante la magnitud cantora de Carmelo, y a nosotros, los varios vegerstorios presentes, ese Miguel nos quitó, durante quince minutos, medio siglo de existencia.

CATHY GAEL, fina y segura en su participa-

ción cancionista, segura en su género formalista, interesante y grato cual lo comprendió el público, que lo rubricó con entusiastas aplausos. ¿Y RITA LUDI? Ahí estuvo con su gracia italiana y su crédito internacionalista de la canción. No importa que género se lo adapta cayéndole bien... y al público también.

Y mucho más y tan importante hubo, compañeros. Tuvimos en presencia al TRIO SORTILEGIO, dos caballeros andaluces y una dama de igual tierra morena, ejecutando con alma y brio lo danzable más difícil de aquellos pagos. A estos amigos los conocemos de la «Mutualité» y el elogio a su arte y a su amistad no hacemos aquí más que, con justicia, repetirlo. Sin alharacas ni fantasías dudosas, sin truco, el Trío Sortilegio cumple a maravilla su noble cometido.

Para el TRIO GARCIA parecido elogio. Una mujer dinámica que lo sabe todo en canto y salero, bien acompañada por dos guitarreros que, a su vez, saben puntualizar y cantar. Un número completo, un estallido de arte hispano que gana ipso facto al público, tanto da si español o extranjero. (Es así como en Francia extranjerizamos a los franceses. Como España ni hablar; ni callar). El Trío García da un conjunto movido que no deja en sosiego ni al espectador más inconvencible.

Otra atracción de órdago: LOS NIÑOS DEL PARAGUAY. Siendo «niños» hay que considerarlos extraordinariamente expertos puesto que saben comportarse en arte andino como pocos de «ayá» (y menos de acá) saben hacerlo. Oyéndolos sus movidas melodías altozanas o pamperas uno se siente transportado a la indiana de puro ambientado. El «Pájaro Campana» salió volando libre y hermoso del arpa paraguayana, agrado profundo que el auditorio premió con arrebatados aplausos. Bien por los Niños esos, a los cuales habrá que ver y oír de nuevo. ¡Ah!, y el máximo cantor que se traen podría entablarle competencia a Miguel Carmelo, con el cual se le llegó a confundir y que nosotros aquí desconfundimos: el divo paraguayo y el barítono Carmelo son dos personas distintas. No val a badar!

Para cerrar el espectáculo — el más formidable que hemos dado, a pesar del insuperable de este año en la «Mutualité» — irrumpió en escena acompañado por el trío muchachero, el trepidante NIÑO DE MURCIA atacando una ristra de canciones propias para el dinamismo del murciano, ese artista que tiene facilidad y arrebatado para imponer todo género que lo merece, y también el que lo merece poco, y hemos aludido al españolista, cuyo gusto por él no discutimos a nadie aunque nosotros nos escurramos. Mas, Niño de Murcia tiene repertorio extenso que engloba todos los géneros y a los cuales vivifica con su tren de arte y facilidad interpretativa, o de acomodación, en rasgo especial del Niño. Hay que verle practicar la guitarra en cosa archisuperada y entrar en verbo cantábil en cuanto aire, regional o nacional, se le antoje. Niño de Murcia en variedades es artista completo.

Con arte y gracejo Vincent Rico subastó unas botellas de licor obteniendo un resultado benéfico de 1.100 francos. Artistas y «publicanos» salimos de Thiais muy complacidos. — F.

EL COMBATE C. N. T.
LE COMBAT
SYNDICALISTE A. I. T.

EL COMBATE SINDICALISTA

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

NO SE PERDIO LA SIMIENTE

Se equivocan los desesperanzados que así lo creen. En España el anarquismo no ha fenecido. Por consiguiente, ni el anarcosindicalismo. Treinta y cuatro años de régimen absolutista han conseguido atemorizar a las gentes, dejar en «cohetes gastados» a muchos compañeros de anteguerra y de la guerra misma. Cien mil de estos compañeros perecieron en los campos de lucha, en los fusiladeros, en los hospitales, en el cautiverio. Hubo razón para empalidecer nuestras empresas; no la hubo, no la habrá jamás para exterminarlas. Más que los regímenes de fuerza, bestiales, el anarquismo tiene vida asegurada por ser garantía de porvenir, mientras que la fuerza armada, pese a las leyes con las que se cubre, es una pésima y caduca supervivencia del pasado.

Véase si no lo que ocurre en España. Cuando capitalistas, militares, religiosos y estadistas de todo pelaje consideraban con gozo que la ideología ácrata en el país había caducado, ahora resulta que la misma renace sonriente y vigorosa de «sus cenizas». La gente ilustrada y la parte consciente del obrerismo se preocupan de unas teorías libres «antañonas» que, visto el fracaso de las «nuevas», de las «realistas», hay que examinar sin prejuicios para ver lo que contienen de positivo. Esto que los compañeros viejos guardaban avaramente en la conciencia y en el corazón, los universitarios, los científicos y los tratadores jóvenes ávidos de nuevas y lógicas fórmulas sociales, se deciden a estudiarlo y exponerlo con tanta dedicación y fortuna (para nosotros) que la historia social resultante de ello refleja un ideal libre gemelo al expuesto desde la I Internacional (Congreso de 1870 en el Teatro Circo Barcelonés) hasta fines de 1938 por obra concreta realizada, por ensayo positivo de vida social nueva acreditada por las Colectividades que, en general, tan buen desarrollo adquirieron y tan óptimos resultados ofrecieron.

Critíquese lo que se quiera la obra tenaz, realizadora de «la CNT anarquista» (y en la crítica falaz de la misma convergen totalitarios fascistas y marxistas) la gran verdad de España es que cuando se mira atrás para observar el movimiento obrero se da con una organización que se reclama de la Federación, la Anarquía y el Colectivismo, tan viva y arrolladora, que lo que existía en sociedades

UNA REALIDAD DE AYER...



...Y DE HOY

obreras con vocación a los santos (reminiscencia de la Edad Media) se fue disolviendo paulatinamente para adherirse, los afiliados, a la central de los Farga, Lorenzo y Morago adscrita a los postulados bakuninistas. Cuando una filial socialista aparece, la UGT, lo hace de consuno con la Exposición barcelonesa de 1888 y para entablar

conurrencia, no como entidad imperiosamente reclamada por un sector obrero. Ello es así en cuanto al marxismo socialdemócrata, pero ¿y el comunismo? ¿Dónde estaba en la península el comunismo marxista-leninista, etc., etc., no ya en el siglo pasado, sino en el 1920 del presente? En la faltriquera de la dama Pasionaria y tras el trapo rojo sostenido

por cinco individuos — no más — cotizados por Moscú y colocados a la salida de un mitin republicano, cuya multitud saliente de las Ventas aparentara comunista en foto que los «Izvestia» profusamente publicaron...

Tanto gritan y teatralizan los comunistas profesionales, tanto fingieron abarcar y contener durante la guerra de España, ¡y tanto han mentido sobre actividades pretéritas! que la modernidad ha llegado a hacerles caso, máxime que los mentores del franquismo han aducido en trágala de 35 años por lo menos, que la guerra declarada en julio de 1936 lo fue para evitar la revolución comunista preparada desde Moscú. ¿Y qué fuerza visible contaban los «pasionarios» en 1936? Con dieciséis diputados a Cortes votados por republicanos y socialistas y sin organismo sindical obrero donde acodarse. CNT y UGT, organismos predominantes en el campo del trabajo, en nada se debían a los consejos ni a las órdenes de Moscú.

Tanto es así, o como explicamos, que cuando los jóvenes historiadores ávidos de saber se han volcado sobre la historia de las luchas obreras de España, nunca encuentran comunistas, sino anarquistas, sindicalistas y socialistas, y no podía ser de otro modo. A este tenor,

(Pasa a la página 2)

A propósito del melodrama peronista

Por el volumen de publicidad en torno al melodrama peronista, de los orígenes y desarrollo del drama debiéramos estar bien enterados. Pero, por lo que nos dicen los voceros oficiales e incluso los corresponsales nada se sabe de los orígenes de tal acontecimiento, porque la verdad no está en lo que dicen los voceros oficiales; la verdad está en lo que silencian.

Que Perón es una de las tantas marionetas movida por las altas finanzas lo sabe la gente que no ha perdido el sentido común, aunque lo ignoren los voceros oficiales. Es reflejar los colores y posturas de como se mueve la marioneta, los corresponsales dan sendos informes. De quien la mueve y por qué se mueve lo callan. Sobre la subida de Perón al Poder, uno de los buenos escritores argentinos, Ezequiel Martínez Estrada, en su libro «¿Qué es esto?», dice que

el camino de Perón al Poder fue asfaltado con adoquines de oro por la Banca alemana. Eliminando todo lo que a ello se oponía con una criminal persecución de la que fueron principales víctimas la FORA y el estudiantado de temperamento libertario; llevando a cabo tal represión y organizando una chusma que gritara «Viva, viva, viva», se gastó una millonada, que pagaron la Banca alemana y otras bancas, para implantar un sistema de esclavitud y latrocinio desenfrenado con promesas de mejoras en las que se batieron todos los marcos en el arte de mentir; con la llegada de miles de obreros europeos cuando la guerra y al fin de la misma azotados por la miseria y con aumentos de salario por decreto, se formó una chusma que todo lo esperaba de arriba, no de su propio esfuerzo. Tal chusma dirigida por líderes de la

CGT que en el arte de engañar reemplazan a los fariseos eclesiásticos.

Cuando a consecuencia del declive económico — con caída de Perón — le mermaron la ración, esa chusma vertió muchas lágrimas, pero ninguna gota de sangre.

Los voceros oficiales quieren, hacer nos creer que el origen del choque sangriento a la llegada de Perón fue el que tiró el primero. Pero no explican quien organizó a los guerrilleros que lo tiraron ni el por qué lo hicieron.

Las juventudes nacionalistas que mencionan las crónicas formadas por los hijos de multimillonarios, ya actuaron en la semana trágica de enero, en la que se divirtieron quemando las barbas a los judíos. En España si algo hay de parecido son los señoritos que asesinaron a García

(Termina en la página 2)

Comunicados

JIRA INTER REGIONAL DE LOS NUCLEOS DE ZONA NORTE Y NORMANDIA

Para el día 15 de Julio y en el típico y pintoresco lugar llamado «Ferme de Grande Cour» junto a Honfleur, a sólo unos doscientos metros del mar; sólo reunión campestre entre compañeros y amigos de la C.N.T.

En dicho lugar al aire libre habrá juegos para menores y mayores con la posibilidad de tomar baño de mar aquél que así lo desee.

Charla por un compañero de la C. de RR. Zona Norte, sobre un tema de actualidad.

Compañeros y amigos todos a la Jira del día 15 de Julio.

Por motivos económicos, no ha sido posible organizar el autocar previsto desde París, debido al número reducido de compañeros apuntados. Sin embargo varios compañeros acudirán en coche y tren.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea General, que se celebrará el domingo 22 de julio 1973, en su local social, iniciándose la misma a las 9,30 horas de la mañana, por la importancia y extenso temario a discutir. Pleno Intercontinental y Nuclear,

También se notifica a todos los compañeros y simpatizantes que organiza autocares para la Jira Inter-nuclear del domingo 29 de julio 1973. Inscripciones en el domicilio social, 12, rue Pavillon, 2º piso.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica a todos los compañeros, compañeros y simpatizantes, que para el día 22 de julio queda organizada la salida para la concentración de Toulouse

La salida se efectuará en la Place Aragón a las 5 horas de la mañana. Las inscripciones son a cargo de los compañeros Arroyo, Lucio y Picón, así como en el local social de SIA y CNT, 9, rue Duchalmeau, sábados por la tarde y domingos por la mañana.

NUCLEOS DE PROVENZA Y HERAULT-GARD-LOZERE

Jira Inter-nuclear conmemorativa de la Revolución Española de Julio 1936. Tendrá lugar el domingo día 29 de julio 1973 en SAINT-CHAPTES (Gard).

Juegos infantiles. Música variada. Baños en el río Gardon. Bebidas frescas y Tómbola Pro-España. Comida campestre. Allocución. Radio-crochet.

Invitación fraternal a los afiliados de las FF. LL. de ambos núcleos, familias, simpatizantes, amantes de la cultura y de la naturaleza, emigrados económicos y a los jóvenes de ambos sexos.

En el cruce de la carretera Nacional nº 106 y de la Departamental nº 114 no faltarán las indicaciones indispensables señalando el lugar exacto (al ple del puente de la 114 sobre el río Gardon) de la concentración Confederada y Libertaria, así como en el mismo pueblo de St-Chaptes (Gard).

Ni en el sitio de la Jira ni en sus inmediaciones no hay posada ni restaurant alguno. Llevarse las provisiones.

S.I.A. — CONSEIL NATIONAL

S.I.A. — Conseil National

A tous les camarades et amis qui s'intéressent à la création des Maisons de Repos.

Ce Conseil National, informe tous les camarades et amis que la réunion qui a eu lieu à Perpignan le 6 mai, pour la création des dites Maisons, va procéder à la nomination d'une Commission d'Organisation et de Gestion. Tous les camarades intéressés à cette œuvre devaient demander des renseignements et apporter leur soutien. S'adresser au secrétaire: Porquet José. 36 bis, rue Emile Zola. 66170 Millas.

SIA, en patronnant ce projet, remplit son devoir de solidarité avec nos vieux camarades.

Recevez, chers camarades, nos fraternelles salutations.

LE COMITE NATIONAL

NUCLEO DEL AUDE - PYR. OR.

Quedan invitadas a la JIRA EXTRAORDINARIA, de todos los años que se celebra en la playa de Argelès-s-Mer, en la gran pinada de la misma, todas las FF. LL., compañeros y Locales de los departamentos limítrofes, así como todos aquellos amigos y simpatizantes de nuestras Jiras. Invitación especial a los compañeros procedentes de otros departamentos que se encuentran en este Rosellón de vacaciones. Aire, sol, playa, pinos y mar. Todo lo que se necesita para pasar un buen día en fraterna camaradería. Por la tarde, improvisación en poesía y charla.

¡Todos a la Jira del 15 de agosto en Argelès!

C.N.T. - A.I.T. - AUDE-PYR. OR.

Pleno Extraordinario del Núcleo

En Carcasona, a las 9 de la mañana del 29 de julio (domingo) en el local de la CNT de aquella ciudad, rue Verdun, nº 89, bajo el siguiente orden del día:

Nombramiento de la mesa de discusión. Presentación de credenciales. Informe del secretariado. Discusión del Orden del día del Pleno Intercontinental de Núcleos. Asuntos generales.

Como se os ha rogado por circular la C. de RR. espera la asistencia de todas las FF. LL.

LA F.N.I.F. AVISA

La Comisión N. de la I. Ferroviaria en el exilio, convoca Pleno para el domingo día 22 de julio en Toulouse en la residencia del S.I., 4, rue Belfort, para discutir un importante Orden del día, por lo que se recomienda se desplacen a dicha capital las delegaciones, grupos y militantes de la Federación.

Se recomienda encarecidamente venir con la correspondiente credencial y el carnet al corriente de pago y estar en el sitio indicado, a las 8 y media.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. comunica a todos sus afiliados que el día 4 de agosto, sábado a las tres de la tarde, celebrará asamblea extraordinaria a la que todos quedáis invitados.

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO DE 1936 EN TOULOUSE

Domingo 22 julio: GRAN MITIN EN EL PALACIO DE LOS DEPORTES

Organizado por la CNT francesa, la CNT española y con el concurso de Solidaridad Internacional Antifascista.

En conmemoración del 19 de julio de 1936 y en solidaridad con el pueblo español, en lucha contra la dictadura franquista.

Oradores previstos:

Pierre MERIC, por la C.N.T. francesa.

Alejandro LAMELA, por la Asociación Internacional de los Trabajadores.

Federica MONTSNEY, por la C.N.T. de España en exilio.

El acto empezará a las 9,30 de la mañana.

¡Trabajadores! ¡Antifascistas! ¡Acudid todos!

DISCOS

¿Por qué «tócame Roque»?

Respuesta a 3 años vista, o nunca es tarde cuando llega.

Amigo pero no perdiendo, te confundes tratando de confundirme. No apetezco ser as, estrella, jefe, director, consejero, presidente honorario, líder; es más: me da náuseas todo eso. Por educación entrañable, por razón de natura. Ni pastor ni oveja, ni conductor ni conducido, ni número de peña. Ya de mozalbete me embriagaba el sendero bosquecino, juguétón, extraviante, más siempre perfumado. Para descubrir la cima confrontaba cielo con franja verde y alta, por entre los intersticios del ramaje. Para alcanzar el móvil atravesaba, cuesta arriba, una rapsodia de pinos, matas, zarzales, romeros y más hierbas. Solo, sin guía Pedancio, sin banderín de escuadra excursionista.

Te dejas alinear y quedas soldado de a por vida, corneteado y corneado toda la existencia. Te desprendes a tiempo y resultas libre hasta el infinito, eso insondable que no comprenderéis jamás los sargentos atascados, los líderes liderados, los contabilizadores de amistades.

Yo miro adelante y atrás, y nadie me

precede ni sigue, ¡esto!; y así muchas satisfacciones he podido regalar a los otros.

Y sin embargo, miope o ciego de ti, me supones en candelerero. Te mientes. Si destaque hay en mí no es mía culpa, sino tuya por la sombra que me tomas; culpa también de mi acción formal de todos los días, de todos los años, de todas las décadas. Culpa del burgués que me registró en el índice de parados, del obispo que solemnemente me excomunicara, del primer policía que me amañillara, del obrerismo cobarde que me abandonara, del carnetista que me traicionara, del cenetista (?) que me odia por desvincijador de tronos, devenidos troncos, porque en la Cene líderes y diocecellos no calan, no pegan, no hallan asidero. Yo he sido todo de peón para abajo, sin aspiración a jornalero por arriba, no he sido arrancapelos, pero sí arrancapinos. Ahora ya no, por ser árbol arrancado.

Mas no me toques, que de caer mi tronco podría darte en el callo.

Siendo aquí que me callo.

DISCOBOLO

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO EN TOULOUSE

GRAN FESTIVAL

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes a asistir al gran festival de variedades que se organiza el próximo 22 de julio a las 3 de la tarde en el Palais des Sports.

Podemos adelantar desde ahora la participación de artistas de todo género:

CIRER, canción típica española.

LAURENTINO, representante de la auténtica y nueva canción.

MANUEL GERENA, por primera vez Toulouse. Quizá el intérprete más representativo del cante jondo.

JEAN-PIERRE BRETHON, cantante de sus canciones que interpreta con pujanza.

EMILIO ANTO (hijo), poeta dramaturgo del Festival de Verdún 1973.

IVONNE MORENO, con sus interpretaciones de canción moderna.

PAUL ANGELI, bailarín.

No se perdió la simiente

(Sigue de la página primera).

consideramos inútil que el comunismo inunde la librería española con papel marxista tolerado por un Poder que espera dádivas económicas de las «democracias populares». La inteligencia y el obrerismo consciente consideran esa propaganda una trágala, una extorsión a los principios de libertad e igualdad tan caros al pueblo hispano. La reacción popular contra la propaganda masiva, invasora, del marxismo, es la vuelta a un pasado reciente, a la concepción filosófica

y sindicalista claramente y magníficamente descritas por los maestros de dos generaciones: Anselmo Lorenzo y Ricardo Mella. El proletariado y el profesorado de nuestro país se liberan de miedos y prejuicios para mirar de cara al porvenir que los confederales hemos perseguido sin regatear esfuerzos y sacrificios. La juventud obrera se reacomoda a la verdad de nuestros sindicatos. No perdimos el tiempo, no se extinguió la semilla. La continuidad, queridos (viejos), está firmemente asegurada.

melodrama peronista A propósito del

(Viene de la 1ª página)

Lorca. Se nos habla de las juventudes peronistas que son gajos del mismo tronco, o sea movidas por la alta finanza. Y lo que ha producido el choque y producirá otros es que cada secta guerrillera está organizada y azuzada por bancas rivales. Los cronistas hacen mención de la intervención de los troskistas; que por ser minoría y de poco arraigo, si tomaron parte en el choque es por medio tele-dirigido.

Se habla del potencial de la Confe-

deración General del Trabajo (CGT) dirigida por peronistas, comunistas y arrivistas de otros colores. Se hace mención de la extrema miseria en la que se debate el proletariado; lo que equivale decir que el potencial de la CGT no es para defender la causa de los trabajadores, sino para aguantar las dictaduras y los dictadores que por inspiración de la alta finanza los esclavizan. Y si la corriente liberal y libertaria no se opone a tales desenfrenos, seguirá la noche de lobos.

SERAFIN FERNANDEZ

Corrupción y decadencia de la sociedad contemporánea

y II

Si bien con preponderancia en el matrimonio, el impacto de la degeneración general es comprobable en todos los medios de relación nacional. ¿Cuál de los agentes antisociales que concursan para producir esa situación caótica es el más influyente? Confesamos no poderlo precisar; creemos que esto, más que problema de tribunales y códigos penales, ha pasado a ser competen-

cia de laboratorios, para descubrir lo que tiene mayor participación en la perversión fomentada.

Dada la amalgama étnica que constituye la población estadounidense, tampoco ha sido posible, hasta el momento, precisar el núcleo racial que más se destaca en esas anomalías. Como el medio ambiente determinante es nacional, es por lo que, moralmente, las diferencias son insignificantes entre unos y otros. Todo y habiéndonos

preocupado para ver si había alguna diferente cuna étnica, confesamos no haberla hallado.

De esa norma de vida global se infiere que los tribunales de toda competencia gubernamental, la policía, cárceles, médicos, especialmente los psiquiatras, cada día tengan, a su manera, más casos que atender. Frente a esa situación, que las autoridades dicen no saber cómo resolver, de todas partes afluyen sugerencias para aumentar

las medidas represivas, no las preventivas, que serían las más eficaces para atajar el mal que alegan les tiene atormentados.

Lo que se revela también es, y no falta quién lo admite como signo de más denso tinte apocalíptico, que incluso la juventud que se incorpora a la vida matrimonial, no lo hace con las sanas ilusiones notables en otros tiempos. La presencia de este factor a nadie puede sorprender, cuando desde temprana edad se ha llevado una vida licenciosa, anticipándose a prácticas que la vida normal reserva para determinada edad y condiciones personales, y otras deben rechazarse radicalmente, el optimismo y la moral no logran dinamismo para afrontar supremas responsabilidades con sanas alegrías.

Como consecuencia de esa quebra personal, tan visible y evidente en la hembra como en el varón, respecto a tener hijos o no, una encuesta efectuada recientemente en EE. UU. ha dado los siguientes resultados: Una de cada 25 esposas entre 18 y 24 años de edad, **no quieren tener hijos**. Otro estudio, hecho en 1967, dio como resultado, en mujeres de la misma edad, que una de cada 100 no querían procrear.

Sobre el mismo tema, en 1965, entre los estudiantes de una universidad de California, y otros centros docentes de nivel superior, una consulta general tuvo como resultado: 10 por 100 no deseaban tener hijos cuando se casaran. En 1970, hecha igual consulta, el porcentaje de las que no quieren tener hijos alcanzó el 24.

Los matrimonios que sólo desean tener un hijo también han variado. En 1967 eran el 6 por 100; en 1972 se ha elevado al 10. De este modo, las mujeres de acuerdo en tener un hijo, o ninguno, han aumentado aproximadamente al 80 por 100 en cinco años. ¿A qué se debe esa desilusión para con los posibles hijos? Tal vez, en esa composición de lugar general tengan participación varias circunstancias. Y sin que sobre el particular haya manifestaciones concretas, es probable influya pensar que en Viet-nam se han sacrificado 46.000 vidas en aras de los intereses de los grandes magnates nacionales.

Conviene no perder de vista, ya que alguna relación tiene con lo que se dice en el párrafo anterior, que casi la mitad de las mujeres casadas trabajan, pues los esposos de una gran parte de ellas no tienen ingresos superiores a siete mil dólares al año. Con esa cantidad no se cubren las muchas necesidades que se hacen sentir en los hogares norteamericanos. Antes, para atender a los menesteres de la casa, la mujer tenía como elementos auxiliares de primera necesidad cinco objetos: cocina, tostadero, refrigerador, lavadora, etc. Ahora ya son catorce los considerados indispensables, incluso en las viviendas de condición humilde. El sueldo de los esposos no puede cubrir tantos gastos; la mujer se ve obligada a trabajar.

¿Qué se infiere de ahí? El problema es de vasta y densa complejidad; en él concurren circunstancias que desmerecen los encantos de la vida familiar y la ponen en peligro. En primer lugar, aquellos matrimonios que se desenvuelven de la manera

(Pasa a la página 7)

L'ANARCHIE ERRICO MALATESTA

(Suite)

Pourquoi abdiquer entre les mains de quelques individus notre propre liberté, notre propre initiative? Pourquoi leur donner de chacun, de la force de tous et d'en disposer à leur gré? Sont-ils donc si exceptionnellement doués qu'ils puissent, avec quelque apparence de raison, se substituer à la masse et pourvoir aux intérêts des hommes, mieux que ne sauraient le faire les intéressés? Sont-ils infaillibles et incorruptibles au point qu'on puisse confier, avec prudence, le sort de chacun et de tous à leur bonté?

Et lors même qu'il existerait des hommes d'une bonté et d'un savoir infinis, quand même, par une hypothèse qui ne s'est jamais vérifiée dans l'histoire et que, croyons-nous, il est impossible de vérifier, le pouvoir de gouverner serait dévolu aux plus capables et aux meilleurs, la possession du pouvoir n'ajouterait rien à leur puissance bienfaisante, ou plutôt la paralyserait, la détruirait par la nécessité dans laquelle ils se trouveraient de s'occuper de tant de choses qu'ils ne comprennent pas et surtout de gaspiller la meilleure part de leur énergie pour se maintenir au pouvoir, pour contenter les amis, pour brider les mécontents et mater les rebelles.

D'ailleurs, bons ou mauvais, sages ou ignorants, que sont les gouvernements? Qui les désigne à leur haute fonction? S'imposent-ils eux-mêmes par droit de guerre, de conquête ou de révolution? Mais alors, quelle garantie a le peuple qu'ils s'inspirent de l'utilité générale? C'est une pure question d'usurpation; et, aux sujets s'ils sont mécontents, il ne reste que l'appel à la force pour se délivrer du joug. Sont-ils choisis par une classe, par un parti? Mais alors ce sont les intérêts et les idées de cette classe qui triompheront, tandis que la volonté et les intérêts des autres seront sacrifiés. Sont-ils élus par le suffrage universel? Mais alors le seul critérium est le nombre, qui, certes, ne prouve ni l'équité, ni la raison, ni la capacité. Ce seront ceux qui savent mieux tromper la masse qui seront élus, et la minorité, qui peut être la moitié moins un, sera sacrifiée: cela, sans compter que l'expérience a démontré l'impossibilité de trouver un mécanisme électoral par lequel les élus soient au moins les représentants réels de la majorité.

★

Nombreuses et variées sont les théories au moyen desquelles on a essayé d'expliquer et de justifier l'existence du gouvernement. Toutes, en somme, sont fondées sur le préconception, avoué ou non, que les hommes ont des intérêts contraires et qu'il faut une force externe, supérieure, pour obliger les uns à respecter les intérêts des autres, en prescrivant et imposant telle règle de conduite, qui harmoniserait, autant que possible, les intérêts en lutte et qui apporterait à chacun la plus grande satisfaction avec le moins de sacrifices possible.

Si, disent les théoriciens de l'autoritarisme, les intérêts, les tendances, les désirs d'un individu sont en opposition avec ceux d'un autre individu, ou même de toute la société, qui aura le droit et la force d'obliger l'un à respecter les intérêts des autres? Qui pourra empêcher le citoyen de violer la volonté générale? La liberté de chacun, disent-ils, a pour limite la liberté des autres, mais qui établira ces limites et qui les fera respecter? Les antagonismes naturels des intérêts et des passions créent la nécessité du gouvernement et justifient

l'autorité qui se pose en modératrice dans la lutte sociale et assigne les limites des droits et des devoirs de chacun.

Telle est la théorie; mais les théories, pour être justes, doivent être basées sur les faits et pouvoir les expliquer; et l'on sait qu'en économie sociale, trop souvent les théories s'inventent pour justifier les faits, c'est-à-dire pour défendre le privilège et le faire accepter tranquillement par ceux qui en sont les victimes.

Regardons plutôt les faits:

Dans tout le cours de l'histoire, tout comme à l'époque actuelle, le gouvernement est, ou la domination brutale, violente, arbitraire, de quelques-uns sur la masse, ou un instrument ordonné pour assurer la domination et le privilège à ceux qui, par force, par ruse ou par hérédité, ont accaparé tous les moyens de vie, surtout le sol, et s'en servent pour tenir le peuple en servitude et le faire travailler pour eux.

On opprime les hommes de deux façons: ou directement, par la force brutale, par la violence physique, ou indirectement, en leur soustrayant leurs moyens de subsistance et en les réduisant ainsi à l'impuissance. Le premier mode est l'origine du pouvoir, soit privilège politique; le second est l'origine du privilège économique.

On peut encore opprimer les hommes en agissant sur leur intelligence et leurs sentiments, ce qui constitue le pouvoir religieux ou « universitaire »; mais comme l'esprit n'est qu'une résultante des forces matérielles, le mensonge et les corps constitués pour le propager n'ont de raison d'être qu'en tant qu'ils sont le résultat des privilèges économiques et politiques, un moyen pour les défendre et les consolider.

Dans les sociétés primitives peu nombreuses, aux rapports sociaux peu compliqués, quand une circonstance quelconque a empêché que des habitudes, des coutumes de solidarité se soient établies, ou a détruit celles qui existaient et a établi la domination de l'homme sur l'homme, les deux pouvoirs, politique et économique, se trouvent réunis dans les mêmes mains, qui peuvent être, à l'occasion, celles d'un seul homme. Ceux qui, par la force, ont vaincu et épouventé les autres, disposent des personnes et des choses des vaincus et les contraignent à les servir, à travailler pour eux et à faire en tout leur volonté. Ils sont à la fois propriétaires, législateurs, rois, juges et bourreaux.

Mais avec l'accroissement de la société, avec l'accroissement des besoins, avec les complications des rapports sociaux, l'existence prolongée d'un tel despotisme devient impossible. Les dominateurs, soit pour assurer leur sécurité, soit par commodité ou par impossibilité d'agir autrement, se trouvent dans la nécessité, d'une part, de s'appuyer sur une classe privilégiée, soit sur un certain nombre d'individus co-intéressés à leur domination, et, d'autre part, de faire de manière que chacun pourvoie comme il peut à sa propre existence, se réservant pour eux la domination suprême, c'est-à-dire le droit d'exploiter le plus possible tout le monde en même temps que le moyen de satisfaire la vanité du commandement. C'est ainsi qu'à l'ombre du pouvoir, avec sa protection et sa complicité, et souvent à son insu par défaut de contrôle, se développe la propriété privée, autrement dit, la classe des propriétaires. Ceux-ci concentrent peu à peu dans leurs mains les moyens de production, les vraies sources de la vie, agriculture, industrie,

(Suite page 5)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Sobre el reparto de bienes

No pocas veces se han prodigado elogios aludiendo a personas consideradas caritativas, las denominadas «almas generosas», que antes de morir se acordaron de los pobres, haciendo donativos, de más o menos consideración, a organismos de tipo social: escuelas, hospitales, asilos, controlados por los municipios. Sí, sí, han habido y hay personas de noble corazón, de humanitarios sentimientos... Pero también hemos pensado con frecuencia en aquel afamado patriota, en aquel noble esclavizado de que habla una antigua leyenda: Era «el señor don Juan de Robres, que con caridad sin igual, mandó hacer un hospital...; pero antes hizo los pobres!» Así han habido, y hay, los que, dentro del sector de los fabricantes, industriales, comerciantes, gracias al trabajo, al sudor ajeno, hicieron fortuna; la legalizada explotación del hombre por el hombre les elevó a la categoría de millonarios. Ya en situación económicamente bien desahogada, pudieron permitirse el lujo de desprenderse de unas migajas. Así pasaron por caritativos, por seres de corazón generoso.

Pero, al oír, en noticiario de radio, que según una cláusula testamentaria de Maurice Chevalier, cedió una parte de su fortuna a una institución importante, dedicada al cuidado de la infancia, hemos podido sacar la conclusión de que, en verdad no todos los que hacen donativos, habiendo poseído bienes de fortuna, pueden ser catalogados como discípulos de aquel famoso don Juan de Robres. El artista, y a la postre Chevalier lo era en la categoría de los «chansonniers», se explota a sí mismo. Desarrolla un cometido

de orden particular, respondiendo a su intuición, puesta en una determinada expresión artística. Por consiguiente, no se le pueden, como en el caso del industrial, poner reparos de tono irónico a sus rasgos filantropos. De ahí que sea estimable el gesto de Chevalier al acordarse de los que, por ser niños, necesitan toda especie de protección muy en particular. Y si tenemos en cuenta que las tareas del popular Chevalier eran de un matiz que bien podemos llamar frívolo, su rasgo en plan de ayuda económica es de una nobleza moral ejemplar. Al parecer, no puede decirse lo mismo de Picasso, del que tanto se ha hablado y se sigue hablando. No hemos leído, no nos hemos enterado, de que, antes de morir, se acordara de testar en favor de organismos benéficos de tipo social. Lo que al parecer ha trascendido y a promovido barullo de abogados y notarios, es el hecho del reparto de su cuantiosa fortuna entre los hijos de los distintos matrimonios que efectuó en el curso de su existencia el genial artista. Se ha dado a entender un clima psicológico de sordidez y desbordante egoísmo. A ello se puede agregar el hecho de que parece que el maestro de la pequeña escuela rural del pueblo en que últimamente vivía Picasso, solicitó del artista que regalara un cuadrito, algún dibujo para ponerlo en la escuela, como honorífico recuerdo. Y Picasso, que tanto complació con extravagancias pictóricas el capricho de millonarios que compraban su firma, se negó a desprenderse de cualquier retazo de tela, obsequiando a una humilde escuela rural.

Del humorismo en el ambiente libertario

El haberse publicado recientemente, en edición popular, uno de los últimos libros de Pierre Daninos, «Snobissimo» («O el deseo de aparentar»), nos incita a trazar unas líneas acerca del humorismo en el ambiente de los libertarios. De tener tiempo y espacio para ello, valdría la pena de intentar escribir un ensayo a manera de incursión por el campo del humorismo en general, haciendo un particular hincapié en aquellos autores cuyo nombre ha dejado huella más acusada por el hecho de que sus obras han sido admiradas ya por la crítica sonriente acerca de los defectos humanos, o de orden social, bien por las ingeniosas simples extravagancias como cosquilleo incitando a la carcajada.

Nosotros, los anarquistas, que como es harto sabido, tenemos siempre una particular propensión a buscar el lado social en lo de expresión literaria, se explica que nos produzca una mayor satisfacción la

ándole de humorismo que hace referencia a las instituciones, como en el caso de Courteline burlándose del militarismo y de la burocracia, o de Anatole France que en «Crainqueville» pone en ridículo lo que son las leyes que sirven de soportes a las bases fundamentales de la sociedad. No obstante el que, según Mallarmé, todo el que es escritor en el amplio sentido del concepto deviene humorista, en realidad hay, como en todo, quien tiene una predisposición innata.

Con predisposición al humorismo había Bernard Shaw, quien decía filosóficamente: «Hay locos por todas partes, incluso en los manicmios». Y Goldsmih: «Yo tengo siempre razón cuando discuto sólo». W. Gilbert, hablando de otro, decía: «No hacía nada de particular, pero lo hacía bien». Helen Rowland calculaba: «Una madre pone veinte años en hacer de su hijo un hombre. Y otra mujer es capaz de hacer de él

un idiota en veinte minutos». Y una tras otra podríamos ir refiriendo ocurrencias hasta llenar las páginas de un libro. Y al hablar del libro, cabe también apuntar que si tuviéramos medios para ello, sería formidable el editar una obra a base de textos humorísticos escogidos, poniendo en ridículo a todas las instituciones habidas y por haber, de las que han constituido y constituyen lo que llamaba Ibsen «puntales de la sociedad». Así de golpe, y puesto a la disposición del público en general, un libro de humor resultaría más disolvente que cualquier obra sociológica de Kropotkin, o de Sebastián Faure.

Entre los libertarios españoles ha habido pocos que hayan cultivado la nota humorística con algo de maestría. Julio Camba fue un excelente humorista. Pero todo lo mejor de su ingenio lo puso en juego cuando había dejado ya de lado el anarquismo. Lo cultivó con bastante acierto el compañero Lluñas, que dirigiendo el periódico anarquista catalán «La Tramontana», hacía reír al lector a base de «ninots» (dibujos), versos, chistes, relatos, cuentos, referencias. Todo ello atacando humorísticamente al clero, a la burguesía, a los funcionarios del Estado, a los militares, a toda la crema del sistema social. Se buscaba promover la risa aunada a la reflexión.

Un compañero aragonés, Juan Usón, («Juanonus») notable autodidacta, que les tomo tanto gusto a los libros, que en la compra-venta de ellos buscó el ir ganando su vida, fue un sólido pilar intelectual del semanario anarquista barcelonés «Tierra y Libertad», donde sus tra-

bajos, ya en prosa o bien en verso, llevaban siempre el buen sentido de una crítica demoledora abordando siempre motivos de actualidad. A cuenta de un conocido librero de obras de lance, cuyo establecimiento estaba situado en los aledaños de la Universidad barcelonesa, en reducida edición de bibliófilo, le fue editado a «Joanonus» un volumen de máximas bastante originales, de ellas recordamos: «Cuando viajes en tranvía, no leas filosofía».

Y al hablar de la crítica humorística en ambiente libertario, no se puede olvidar a Felipe Alaiz. Su extensa cultura, su depurado estilo literario, su vena incisiva, hacían que su humorismo alcanzara un tono que podríamos llamar elevado, pues no buscaba la nota fácil, como esos malos poetas que se calientan los cascos por lo de buscar el consonante que rime con el verso que primero les ha acudido al caletre. Alaiz, dotado de un talento nada común, sabía encontrar contrastes, paradojas, en donde para la mayoría era difícil hallarlas. Anarquista de espíritu independiente no vacilaba en burlarse de las aberraciones que le parecía notar en nuestro propio ambiente, al propio tiempo que sabía atacar todos los reductos del adversario.

Hoy y siempre, el humorismo puede calar hondo en la crítica de instituciones y prejuicios de toda naturaleza. De ahí que no debemos tampoco enfurruñarnos mucho si alguna vez nos sentimos rozados en apreciaciones de tono humorístico, y hasta satírico. ¡Ello puede enseñarnos a ser sencillos, que buena falta hace!

Recordando a Anselmo Lorenzo

Con singular satisfacción, hemos podido leer en la prestigiosa revista literaria hispano-americana «Insula» una interesante «Nota de lectura», que firma Víctor Fuentes, y cuyo título es: «Literatura obrerista: «Justo Vives», de Anselmo Lorenzo». Señala el autor el hecho de que no obstante la «importancia cuantitativa y cualitativa de la literatura obrera (de la que «Justo Vives» señala ser uno de los mejores

exponentes) la crítica burguesa, considerándola como sub-literatura, relega a un completo olvido». Tras de extenderse acerca de los permenores biográficos de Anselmo Lorenzo, y su prestigio moral en el ambiente anarquista de España, V. Fuentes relata detenida y elogiosamente la trama novelística de la citada obra de nuestro querido autor de «El proletariado militante».

Le Combat Syndicaliste

Vamos a decir dos palabras obligadas y de deferencia a nuestros lectores. El formato del «C. S.» aparece reformado y las secciones alteradas o renovadas, por acuerdo de Pleno regional. ¿Otra causa? Sí, realmente existe, y ella es el ingreso en la Redacción de seis compañeros jóvenes realmente ilustrados. Ellos, de acuerdo con nuestros corresponsales de España dan impulso — las páginas del «C. S.» lo evidencian — a la información de primera mano que de la piel de toro recibimos. Ciertos fervorosos de la anticonfederación han tratado de interferirnos

sin haberlo logrado. Los compañeros del Interior pueden ser bisoños, pero no memos. De guisa que el «C. S.» que ofrecemos ahora a nuestros lectores seguirá siendo muy directo a pesar de siempre haberlo sido. Por seriedad de la casa primero, y por la valiosa adquisición de juventud preparada tanto en España como en Exilio, luego.

Si los compañeros en general apoyan lo debido, nuestro anárquico vocero estará en condiciones de ofrecer nuevas y agradables sorpresas.

LE COMBAT SYNDICALISTE

DESDE ITALIA

El terrorismo no es anarquista

Con todos los medios y usando centenares de falsedades (asimismo desfigurando el rol histórico tenido por el compañero Makno en la revolución rusa), se está tratando de endosar al movimiento anarquista organizado la ropa usada y consumida del terrorismo indiscriminado, inventando grupos organizativos inexistentes o talmente fáciles de consentir el acceso de cualquier provocador, espía, fascista y agente de policía.

¡No lo consentiremos a nadie!

Ni tampoco a aquellos contrarrevolucionarios de la unidad que se están distinguiendo por su envidia antianarquista en cuanto tenemos un crecimiento y el desarrollo de la autonomía obrera y campesina inventando círculos jamás existidos, enfangando militantes serios y activos. Ha existido y existe todavía en Marghera un solo grupo Makno que adhirió a una Federación Nacional (Grupos anarquistas federados) y este grupo no ha tenido JAMAS como adherente a Bertoli.

Nosotros asumimos conscientemente y plenamente la defensa de este grupo. Quien ataca este grupo ataca al movimiento anarquista organizado.

¡No lo permitiremos a nadie!

Repetimos además que G. F. Bertoli no consta haber formado parte del movimiento anarquista organizado y que el movimiento desde el primer momento ha reprobado el atentado.

Lo ha reprobado por dos motivos bien precisos:

1º El atentado ha herido a personas inocentes.

2) El anarquismo de hechos como éste, no puede recibir más que daño, por cuanto se propone de nuevo la imagen del anarquista con una bomba en la mano, y terrorista, encierra todas las formas de despreciar nuestra intervención específica en el terreno social y vuelca nuestros contenidos ideológicos basados sobre la libertad y la igualdad, para la creación de una sociedad sin ceases, sin explotados y sin explotadores.

Aparece evidente que un proyecto similar se ha de realizar con la lucha de las masas cada vez más conscientes y organizadas y no ciertamente con atentados de este tipo.

Nuestra reprobación del atentado no significa, sin embargo, que nosotros no hayamos considerado el aspecto provocativo de la inauguración de un monumento a un comisario sospechoso de crímenes de la misma justicia del Estado, en el mismo momento en el cual militantes del Movimiento Estudiantil y de Lucha Continua eran denunciados por la lápida en recuerdo de Franceschi y de Mario Cupo.

¡La arrogancia y la seguridad del Poder está resultando cada vez más descarada!

Deseamos volver a decir, sin embargo, que este último episodio de violencia se comprende, sólo si es incluido en la atmósfera de terrorismo y de violencia generalizada e institucionalizada, instaurada por los fascistas y el Estado en los últimos años, con las bombas del 23 de abril de 1969, la bomba a los trenes, la matanza de la Plaza Fontana, el asesinato del anarquista Pinelli, el asesinato del anarquista Serantini, los numerosos muertos en las

plazas, el asesinato de Feltrinelli, los combates fascistas del 12 de abril 1973, el incendio de Primavera-Ille.

Este último acto no hace más que favorecer la falsa ideología de los opositores extremistas encontrando-

se recientemente inclinada a la derecha y permite a los patronos y sindicatos de reemprender y continuar el discurso del desarrollo democrático, de lucha a los extremistas, tendente, de hecho, a vaciar de contenido las luchas sostenidas en los últimos años por el movimiento obrero.

Círculo anarquista «Ponte della Ghisolfa».

Círculo Anarquista «Giuseppe Pinelli».

Colectivo Anarquista Lambrate.

Milán, 19-5-73.

L'ANARCHIE ERRICO MALATESTA

(Suite de la page 3)

commerce, etc., finissent par constituer un pouvoir qui, par la supériorité de ses moyens et la multitude d'intérêts qu'il embrasse, en arrive toujours à soumettre plus ou moins ouvertement le pouvoir politique, le gouvernement, pour en faire son propre gendarme.

Ce phénomène s'est reproduit plusieurs fois dans l'histoire. Chaque fois que dans une invasion ou dans une entreprise militaire, la violence physique, brutale, a pris le dessus dans une société, les vainqueurs ont montré la tendance à concentrer dans leurs mains le gouvernement et la propriété. Mais toujours la nécessité pour le gouvernement, de se concilier la complicité d'une classe puissante, les exigences de la production, l'impossibilité de tout surveiller et de tout diriger, rétablissent la propriété privée, la division des deux pouvoirs et, avec elle, la dépendance effective de ceux qui ont possédé la forces, les gouvernants, au profit de ceux qui possèdent les sources de la force, les propriétaires. Le gouvernement finit toujours, et fatalement, par être le gardien du propriétaire.

Mais jamais ce phénomène ne s'est autant accentué que de nos jours. Le développement de la production, l'envahissement immense du commerce, la puissance démesurée qu'a acquise l'argent, et tous les faits économiques provoqués par la découverte de l'Amérique, par l'invention des machines, etc., ont assuré une telle suprématie à la classe capitaliste que, non contente de disposer de l'appui du gouvernement, elle a voulu que le gouvernement sortit de son sein. Un gouvernement qui tirait son origine du droit de conquête (du droit divin, disent les rois et leurs prêtres), pour autant que les circonstances le soumettent à la classe capitaliste, conservait toujours une attitude hautaine et dédaigneuse envers ses anciens esclaves enrichis et des vellétés d'indépendance et de domination. Ce gouvernement était bien le défenseur, le gendarme des propriétaires, mais il était de ces gendarmes qui se croient quelque chose et font les arrogants avec les personnes qu'ils doivent accompagner et défendre, quand ils ne les dévalisent et ne les égorgent pas au premier tournant de la rue. La classe capitaliste s'en est débarrassée et s'en débarrasse par des moyens plus ou moins violents, pour lui substituer un gouvernement choisi par elle-même, composé de membres de sa classe, continuellement sous son contrôle et spécialement organisé pour la défendre contre les revendications possibles des déshérités.

De là l'origine du système parlementaire moderne.

Aujourd'hui, le gouvernement, composé de propriétaires et de gens à leur service, est tout à la disposition des propriétaires; il l'est tellement que les plus riches dédaignent même d'en faire partie. Rothschild n'a besoin ni d'être député, ni d'être ministre: il lui suffit d'avoir à sa disposition les députés et les ministres.

Dans bien des pays, le prolétariat a nominale- ment une participation plus ou moins large à l'élection du gouvernement. C'est une concession faite par la bourgeoisie, soit pour obtenir le concours du peuple dans la lutte contre le pouvoir royal ou aristocratique, soit pour détourner du peuple la pensée de s'émanciper, en lui donnant une apparence de souveraineté.

Que la bourgeoisie l'ait prévu ou non, dès qu'elle concédait au peuple le droit de vote, il est certain que ce droit s'est montré tout à fait illusoire, bon

seulement à consolider le pouvoir de la bourgeoisie, en donnant à la partie la plus énergique du prolétariat l'illusoire espérance d'arriver au pouvoir.

Même avec le suffrage universel, nous pourrions dire surtout avec le suffrage universel, le gouvernement est resté le serf et le gendarme de la bourgeoisie. S'il en était autrement, si le gouvernement menaçait de devenir hostile, si la démocratie pouvait être autre chose qu'un moyen de tromper le peuple, la bourgeoisie, menacée dans ses intérêts, se préparerait à la révolte et se servirait de toute la force et de toute l'influence que lui donne la possession de la richesse, pour rappeler le gouvernement à la fonction de simple gendarme à son service.

En tout temps et en tous lieux, quel que soit le nom que prenne le gouvernement, quelles que soient son origine et son organisation, sa fonction essentielle est toujours celle d'opprimer et d'exploiter les masses, de défendre les oppresseurs et les accapareurs; ses organes principaux, caractéristiques indispensables, sont le gendarme et le percepteur des impôts, le soldat et le geôlier, auxquels se joint inmanquablement le marchand de men- songses, prêtre ou professeur, payé et protégé par le gouvernement pour asservir les esprits et les rendre dociles au joug.

Certainement, à ces fonctions primordiales, à ces organes essentiels du gouvernement, d'autres fonctions et d'autres organes se sont adjoints dans le cours de l'histoire. Admettons pourtant que jamais ou presque jamais, il n'ait existé, dans un pays quelque peu civilisé, un gouvernement qui, outre ses fonctions oppressives et spoliatrices, ne s'en soit attribué d'autres utiles ou indispensables à la vie sociale. Mais cela n'infirme en rien le fait que le gouvernement est, de sa nature, oppressif et spoliateur, qu'il est, de par son origine et sa position, fatalement porté à défendre et renforcer la classe dominante; ce fait confirme donc non seulement ce que nous avons avancé, mais l'aggrave.

En fait, le gouvernement prend la tâche de protéger, plus ou moins la vie des citoyens contre les attaques directes et brutales. Il reconnaît et légalise un certain nombre de droits et devoirs primordiaux et d'us et coutumes sans lesquels il est impossible de vivre en société; il organise et dirige quelques services publics comme les postes, les routes, l'hygiène publique, le régime des eaux, la protection des forêts, etc.; il ouvre des orphelinats et des hôpitaux, et se complait à se montrer, en apparence, cela se comprend, protecteur et bienfaiteur des pauvres et des faibles. Mais il suffit d'observer comment et pourquoi il accomplit ces fonctions, pour avoir la preuve expérimentale, pratique, que tout ce que le gouvernement fait est toujours inspiré par l'esprit de domination et ordonné pour défendre, agrandir et perpétuer ses privilèges propres et ceux de la classe dont il est le représentant et le défenseur.

Un gouvernement ne peut pas exister longtemps sans cacher sa nature sous un prétexte d'utilité générale: il ne peut pas faire respecter la vie des privilégiés sans se donner l'air de la vouloir respectée chez tous; il ne peut faire accepter les privilèges de quelques-uns sans faire semblant de sauvegarder les droits de tous. « La loi », dit Kropotkine, c'est-à-dire ceux qui ont fait la loi, soit le gouvernement, « la loi a utilisé les sentiments sociaux de l'homme pour faire passer, avec des préceptes de morale que l'homme acceptait, des ordres utiles à la minorité des spoliateurs contre lesquels il se serait révolté. »

HOMBRES DE LA C.N.T.:

DE FIGUERAS

Ultimos pasos por España

De Figueras a París. — Ahora pasamos a referirnos a los días aciagos de la derrota, de la peregrinación dolorosa de docenas de miles de españoles hacia el éxodo, el hambre y las humillaciones. Allí, en la antigua Figueras, a nuestro paso, tuvo lugar uno de los actos más vesánicos, más inútilmente crueles, realizados por la aviación nazifascista, al servicio del felón Francisco Franco contra la caravana desolada y hambrienta que marchaba rumbo a tierras francesas. Fue éste un hecho morboso y sanguinario, puesto que no podía calificarse como acto de guerra, ya que se trataba de multitudes inertes, de padres con sus hijos, de centenares de soldados heridos, de gentes incapaces de reaccionar y de contestar en forma alguna a los ataques alevosos de que eran víctimas.

Desde luego, fue ésta una acción sádica en absoluto, que no describiremos en detalle, apuntando simplemente que la aviación iba descargando su macabra carga en repetidos vuelos, no sólo en la ciudad, sino también para proseguir por carreteras, sembrados y bosques a los apátridas que iniciaban su marcha hacia lo incierto, quienes no tenían más recurso que agazaparse en las alcantarillas, cunetas o bajo los árboles, con un gesto de dolor y rabia de impotencia, con el fin de eludir, en lo posible, no ser víctimas de la metralla lanzada, sin tasa ni medida, por la más incivil y salvaje amalgama, compuesta de hitlerianos, fascistas, falangistas y militares españoles, lo que equivale a decir la hez del trogloditismo internacional.

Siguiendo esta ruta, única en los anales históricos hispánicos por su

magnitud y su tragedia, llegamos hasta el pueblo fronterizo de Agullana, donde, por cierto, habían ido a parar allí los restos de la que fue Consejería de Relaciones Exteriores, dependiente de la Generalidad de Cataluña. Informados de ello, nos personamos en el local que ocupaba. En su interior se hallaban un periodista llamado Pomés, una secretaria y su consejero Quero Molares, quien en tan críticas circunstancias, aún tuvo la gentileza de facilitarnos un pasaporte diplomático que nos permitiera pasar la frontera. Este fue el postrer trabajo que se efectuó en dicha secretaria, puesto que ambos empleados se vinieron con nosotros. Cerraron la puerta, mientras afuera ardía una fogata en la que se quemaban los papeles para que no se apoderara de ellos el enemigo, que andaba pisándonos los talones.

Con todas estas peripecias fuimos llegando hasta los linderos de Francia, haciendo parada y fonda en unos montículos cercanos a Port-Bou. En la carretera íbamos varios trabajadores de «Soli» con la camioneta, que conducía Félez, quien fue el responsable de la imprenta durante todo el período revolucionario. Mientras se preparaba el condumio — se trataba de un plato de arroz semiacuático — se presentó Juan Peiró a preguntarnos si teníamos algo que comer, ya que «estaba aún en condición física para tomar la hostia consagrada», lo que en buena letra vino en decir que estaba en ayunas. Allí, poco después, junto con toda la fauna desastrada, a la que se acoplaron dos soldados más heridos, hizo Peiró su última comida antes de internarse en las tierras tan bien loadas y descritas por Federico Mistral.

« Lejos de nosotros la funesta manía de pensar »

Lo referido puede conceptuarse como el resumen de los últimos pasos que dimos muchos miles por el solar hispánico, como la despedida de un mundo que representaba lo más valioso de nuestra existencia, nuestras luchas y nuestros quereres. Todo ello para dar paso, para entronizarse la felonía representada por la España franquista, la cual, en los momentos que trazamos estas líneas, a los treinta y cuatro años de distancia de los hechos relatados, le están retocando la fachada otorgando la presidencia del Consejo de ministros a ese Carrero Blanco (premio al lacayo que ha demostrado mayor fidelidad al amo), eminencia gris del franquismo, y por más señas almirante español, cuya competencia en el arte de navegar la adquirió en las tinajas de agua de los baños públicos para el servicio general de la población. Sus características son las de una mentalidad cavernaria e inflexibilidad cretinoide contra cuanto representa un sentido de tolerancia y de compren-

sión liberal. Para ello basta con decir que su elevación a la jefatura del gobierno, con su camarilla de políticos retrógrados y de tecnócratas reaccionarios, viene a representar un evidente retroceso en relación con sus antecesores.

Así andan los asuntos en ese país semifeudal en donde en sus capas superiores prevalece aún el «lejos de nosotros la manía de pensar». Sus elementos dirigentes, herederos directos de los procedimientos draconianos practicados en política por Fernando VII y por el general Narváez, no han sabido ni podido adaptarse a las corrientes de una democracia, más o menos corrupta, que predominan en la Europa de hoy, que a pesar de todo, no dejan de representar un avance en comparación con la España mangoneada por espadones, quienes no han podido tolerar la «apertura» hacia nuevos horizontes, ya que, como lechuzones que son, no pueden resistir el impacto de la luz.

Las principales causas de este

estancamiento se pueden atribuir, además de a lo dicho, a los actos dogmáticos e intolerantes que informan las funciones de gobierno, donde la más leve objeción al autoritarismo oficial, la más mínima protesta callejera es dispersada a balazo limpio, con cárcel y tortura para los detenidos. Contribuye también al sostenimiento de tal estado de cosas la sujeción de la prensa y la censura libresca, ya que la mayoría de españoles ignoran cuanto ocurre más allá de la frontera, siendo silenciado o deformado a conveniencia de los órganos oficiales cuanto ocurre en el interior. A ello hay que añadir, de parte del gobierno, la exaltación de cuanto puede contribuir a adormecer o desviar a la opinión pública de sus problemas esenciales por medio de los deportes: fútbol, toros, boxeo, ciclismo, etc. Mientras el desarrollo económico se sustenta de bases artificiosas como el turismo, así como de industrias, empresas y comercios más o menos vinculados con el poder que, por consecuencia tienden a fomentar los caudales de una minoría privilegiada en perjuicio del bienestar general de la población.

El nexo de la farsa política de la España franquista tiene muchos rasgos parecidos a la mayoría de dictaduras, en especial a la de su promotor y auxiliar Adolfo Hitler. Estos consisten en prestar una especie de protección paternalista a las pandillas de logreros, conculcadores y traficantes adictos al régimen; en conceder patentes de corso a paniaguados, testaferros y soplones

al servicio de mandones o emparentados con los gobernantes en turno, a la vez que aplican severos e injustos castigos a toda voz disonante que refleje el sentir del pueblo. Estas medidas caciquiles y despóticas, quiérase o no, desembocan en la violencia, puesto que vienen a cerrar todas las puertas para el diálogo y así no hay forma de establecer una convivencia normal.

Los resultados de la aplicación parcial y degradante de eso que llaman justicia, podría resumirse haciendo una breve estadística de los ladrones y estafadores oficiales (tipo MATESA) que moran en los presidios, en comparación con los obreros, estudiantes y elementos de izquierda que allí permanecen encerrados. De ahí que teniendo en cuenta el cúmulo de dificultades y peligros que afrontan las minorías del interior, de todos los colores y matices, sean obreros, estudiantes o intelectuales, todo cuanto represente huelgas, manifestaciones o protestas contra lo estatuido; todo lo que haga frente a la amalgama militar-bursátil y su comparsa de vientres superdesarrollados, responsables del atraso moral, cultural y técnico que sufre España, cuenta con mucha simpatía, con la más viva satisfacción, pues no está en nosotros el poder olvidar la traición cometida por esta despreciable fauna cuya deslealtad a un régimen, elegido voluntariamente por el pueblo, ocasionó la pérdida de centenares de miles de víctimas, entre las que figura el que fue nuestro entrañable Juan Peiró.

De los campos de concentración a la declaración de guerra: vida « a la francesa »

Bueno, dejando aparte este breve desahogo, diremos que luego, en mi caso, el curso fue el seguido por la gran mayoría de desahuciados. Detención y concentración momentánea en el campo des Haras (Perpiñán), para luego pasar a ser huésped del de Saint-Cyprien, donde, gracias a la ausencia de higiene y a la salinidad de las aguas de uso doméstico, las enfermedades gástricas y diarreas se llevaron por delante a docenas de víctimas. Sin embargo, en lo que se refiere a lo personal, debo confesar que esta incómoda situación duró poco gracias al encuentro fortuito de un chófer francés que, en representación de SIA, hacía frecuentes viajes a Barcelona, al que conocí en la «Soii». Este tuvo la gentileza de sacarme de aquel inhóspito lugar, donde, además de las privaciones y las inclemencias del tiempo, con su escuela epidémica, había que aguantar las irritantes humillaciones de los guardianes.

Ya fuera de aquel medio intolerable pasamos unos días en Narbona, que fueron para nosotros, después de las hambres pasadas, como una especie de resurrección, para poco después viajar hacia París. Ya llegados a la capital, Santillán, que fue mi compañero de viaje, me hizo entrega de 150 francos, donativo del

Comité narbonés pro refugiados españoles. En posesión de este «fabuloso» caudal y con la ignorancia del idioma había que desafiar la situación a como diera lugar.

No tengo empacho en confesar que jamás me encontré más desorientado, pero el recuerdo del trato recibido en el campo de concentración obligaba hacer de tripas corazón y seguir adelante. En este momento dubitativo me vino en mente una dirección, la de Jorge V, donde estaba instalada la oficina de una institución que cuidaba de los niños españoles de la zona republicana, que funcionaba bajo las directivas de un antiguo militante del Ramo de Construcción, en aquel entonces desconocido por mí, para ser luego de grato recuerdo.

Por aquellas salas deambulaban gran número de refugiados que trataban de resolver sus agobiantes problemas. Yo permanecía sentado sin saber que hacer ni que decir en espera de que se despejara la situación. Así de incierto me hallaba cuando vi irrumpir la silueta de Peiró. No sé porque, al verlo, me pareció que había salido el sol. Nos dimos un fuerte abrazo y en seguida me preguntó:

— ¿Tienes resuelto lo del hotel?

— Nada de eso. Acabo de llegar.

— Pues te vienes conmigo. Tengo

JUAN PEIRO BELIS

A PARIS

una habitación donde podremos arreglarnos.

Vi el cielo abierto.

Momentos después salíamos del lugar del encuentro, cogíamos el metro y un poco más tarde entrábamos en un modesto hotelito y restaurante montmartrense. Me causó impresión la manera como fuimos recibidos. En fila india formaban los dueños del restaurante, empleados, camareros, etc., que al vernos entrar, con leve caravana repetían:

— Bonsoir, monsieur le ministre.

— Bonsoir, monsieur.

Por lo visto lo de «monsieur» iba para mí. Jamás hubiera creído merecer tal distinción. En cuanto al calificativo de «le ministre», a Peiró le sentó como un tiro, ya que lo subrayó con una mueca de disgusto. Este contraste nos vino a demostrar que el mundo es ancho y ajeno, ya que en cada momento ofrece nuevas incógnitas, puesto que del mundo que habíamos dejado de los hacimientos en barracas, a ese de tener cena y cama, iba la diferencia que separa el «cielo» del «infierno» en la «Divina Comedia» de Dante Alighieri. En cuanto a mi impresión, no sé si por falta de hábito, me pareció que era exagerada la tan loada «politesse» francesa.

Largo tiempo compartimos la misma habitación tan oportuna como generosamente ofrecida por él. Ello hace que muy pocos estén mejor informados de las inquietudes, anhelos y deseos que le animaban por aquellos días, que no eran otros que su actividad fervorosa y de entrega

en atenuar la tragedia que sufría el pueblo español, reducido a la calidad infrahumana, en los malditos campos de concentración.

Peiró, tan reposado y tranquilo en lo normal, por entonces estaba febril, inquieto, atosigado por la magnitud del problema. En realidad la suya era la lucha contra la impotencia para resolver la abrumadora solicitud de peticiones y, sobre todo, el llamado angustioso para salir de los campos. Desde luego su representación en el JARE fue para él más un sacrificio que un regalo. Si siempre se tomaba las cosas en serio en este caso mucho más, ya que su labor podía despertar la esperanza de liberación, y, como consecuencia, atenuar el dolor de quienes elevaban las manos en solicitud de socorro.

A veces desaparecía de París unos días: visitas a los campos o en atender indicaciones del organismo que representaba. Celebraba conferencias, recibía muchas visitas y los momentos que pasaba en el hotel era para contestar la abundante e imperiosa correspondencia que recibía. A tal efecto, recuerdo que al anochecer de un día cualquiera, que lo había pasado encerrado en su habitación, fuimos a correos donde depositó más de treinta cartas, dirigidas a refugiados de diversos campos. Era el producto de la labor de aquel día. Y esto no era una excepción.

Algunas mañanas habíamos ido juntos hasta las oficinas del instituto mencionado, en el que Peiró re-

presentaba a la CNT. Toda la balumba de gente que aparecía por allí era, por lo general, para solicitar una ayuda económica. Me consta que algunas veces las atenciones particulares a solicitantes habían menguado sus ingresos. La prueba es que cierto día recibió una carta comprensiva y cordial, de su compañera Mercedes, en la que entre bromas y veras le hacía mención de si se acordaba que en su casa de Narbona, eran diecinueve los comensales que esperaban de su curso para alimentarse. Me dio a leer las líneas referidas, culpándose de desatento. Aquel mismo día le acompañé a depositar el giro familiar.

Algunas noches solíamos dar vueltas por las calles solitarias de Montmartre, nos metíamos en algún café y creo que una vez fuimos al cine. Todo ello lo hacíamos con cautela, pues yo aguanté toda mi estancia en París sin «papiers», lo que obligaba a limitar las expansiones. Ello duró hasta ya declarada la guerra. A partir de este histórico suceso, mi compañera (recién salida del refugio) y yo logramos desplazarnos a Chartres donde pudimos documentarnos y esperar allí la salida para nuevos rumbos. Varias veces nos dijo Peiró de sacar una fotografía juntos, como si presintiera que era una ocasión que no se presentaría de nuevo, la que no se llegó a realizar por tozudez mía, de lo que luego me arrepentí. Estuvo con nosotros hasta la despedida en la estación, donde el ambiente no era nada halaga-

dor, pues la «gare» estaba llena de militares graduados que se despedían de sus familias para incorporarse a los lugares que les habían designado. He de confesar que abundaban las lágrimas y que el panorama no tenía nada de heroico y que mejor presagiaba el desenlace que tuvo.

Para terminar este capítulo paso a referir una inocente anécdota. En una de esas correrías nocturnas nos metimos en un «bistro». Habitualmente siempre tomábamos café, pero este día se le ocurrió preguntarme:

— ¿Has probado alguna vez el Pernod?

Yo le contesté negativamente.

— ¿Vamos a probarlo?

— Bueno.

En esto de «chamullar» el francés, Peiró llevaba siempre la voz cantante, pues yo nunca pasé del «com ça».

Ya decidida la cuestión de probar tal menjunje, Peiró se arranca y a su manera le pide al camarero dos Pernod.

Efectivamente, por lo visto el «garçon» no «sabía» el francés, puesto que nos sirvió una ración de prunas (ciruelas). Nos quedamos mirándonos y sin chistar nos las tragamos. Hasta el momento no sé el gusto que tiene la famosa bebida francesa, ni creo tampoco que Peiró la llegara a probar. Con lo que pienso que nada perdimos.

JOSE VIADIU

(Continuará)

(Viene de la página anterior)

que acabamos de exponer llevan sus hijos pequeños a guarderías, lo que motiva que entre ellos y la madre sea muy escaso el contacto. Mari Dublin Keyserling, en su libro, «Windows on Day Care», hace constar que seis millones de niños, en edad pre escolar, tienen a sus madres trabajando con raras oportunidades para verse.

En torno a este aspecto del gran problema están girando muchas opiniones de gentes entendidas; hay coincidencia casi absoluta entre ellas. A tal efecto, entre otros, el

doctor Ernest van del Haag, notable psicoanalista de Nueva York, dice que el niño, antes de los tres años, no debería ser confiado a nadie más que a la mamá. Y añade: «Es cosa muy importante el constante afecto. Cuando usted cambia frecuentemente a un niño de corta edad, éste se incapacita para formar los lazos emocionales que la juventud necesita, y se siente abandonado.»

Dejemos de enfocar, aunque sea

de momento, los fenómenos negativos que de ese sistema de vida surgen para el matrimonio y la familia. Cabe consignar, como dato significativo que, consecuencia de la reducción de los nacimientos, hay un hecho que indica la magnitud de la desintegración. Para cuidar a los niños cuyas madres trabajan, en 1960 había en Estados Unidos 1.700.000 casas - escuelas; en 1970 sólo existían 1.200.000.

No es necesaria observación muy aguda para hallar las causas de anomalías tan tristes; los datos son bien elocuentes. Los expertos que dedican su atención a este fenómeno coinciden en que en él se conjugan las fuerzas de varios agentes negativos al equilibrio individual y social; los factores determinantes son varios que, si se quiere por coincidencia, coordinan sus potencias para despersonalizar al individuo, sustrayéndolo de las normas que le pueden dar más sana felicidad.

Por más que lo hayan buscado, entre ese amplio panorama de anomalías que se agitan no surge ningún signo esperanzador; en ese gran escenario nacional nada se ve que motive optimismo para la rehabilitación y elevación del matrimonio y de la familia; las dos instituciones gregarias de mayor importancia en el hombre siguen su quiebra ascendente en el país más rico del mundo. Se inició una marcha por los derroteros del vicio

y de la irresponsabilidad, auspiciada por un sistema que tiene en poco aprecio la moral, y ahora son los mismos poderes gubernamentales quienes se declaran impotentes para parar el ritmo degradante.

En una de las varias informaciones dadas sobre lo que estamos tratando se hace constar que en el término de 15 años, el grado de procreación ha declinado en proporción sorprendente. En 1957, el promedio de hijos por matrimonio era de 3,77, para reducirse a 2,05 en 1972. Esta brusca caída tiene sus causas en los modernos elementos anticoncepcionales, que la juventud ha asimilado en auxilio de expansiones cuyas consecuencias no ha previsto.

A esta novedad científica se entregaron muchos deseos y emociones, confiados en un impunismo que la naturaleza humana no siempre otorga. Y si la ciencia nunca falla, si que fallan los científicos, alguna que otra vez, en sus ensayos de laboratorio. Por este motivo, los anticonceptivos, hoy ya muy perfeccionados, llegaron a ocasionar fracasos a granel, y muchas tragedias que repercutieron contra la estabilidad del matrimonio y de la familia. Es el via-crucis que afronta la población norteamericana, cuyas consecuencias dolorosas todavía no llegaron a su plenitud.

Severino CAMPOS

S. I. A. - Consejo Nacional

A todos los compañeros, amigos y a cuantos se interesen por la creación de la «Casa de Reposo».

Este Consejo Nacional, a su debido tiempo cursó Circular manifestando los deseos de muchos amigos y compañeros en pro de las casas de reposo. Algunos respondieron afirmativamente y esto dió lugar que algunas Secciones y Amigos con el asentimiento del C.N. se reunieran y dieran forma práctica nombrando una Comisión que debe llevar a término dicha labor. Y, a tal efecto, el día 6 de mayo tuvo lugar en Perpignan la asamblea para nombrar la Comisión Organizadora, Gestora de las «Casas de Reposo», que dieron cuenta a este Consejo Nacional de los compañeros nombrados.

No cabe duda que este Consejo Na-

cional, ha reafirmada y revalidado a dichos compañeros en los cargos.

Ahora es deber de todos, con entusiasmo y calor sostener a dicha Comisión en su cometido. Nuestros compañeros y amigos, ancianos, esperen ver si los deseos tantas veces manifestados llegan un día a ser una realidad.

Para toda correspondencia y relación, de carácter informativa, dirigirse a su Secretario: José Porquet, 36 bis, rue Emile Zola, 66177-Millas.

Al patrocinar SIA tal proyecto cumple una de las misiones que el tiempo y las circunstancias le ha deparado; y que no regateará en nada sus esfuerzos para que lo que hoy es un proyecto a no tardar será una realidad.

Un saludo fraternal para todos.

El Consejo Nacional.

Moscú a la hora americana

Leonid Brejnev, número 1 del Kremlin, hospedado en Camp David, residencia veraniega de su compadre Nixon, gendarme del capitalismo internacional. Pero antes de abandonar el territorio ruso, Brejnev puso la URSS a la hora americana.

Diarios, radios, televisión, reuniones políticas machacando sobre la nueva era que se va a iniciar con la reunión de Washington, personalizada por el verdugo del pueblo ruso y por un presidente que está incurso en el escándalo de Watergate, en el mayor escándalo de espionaje político.

La entrevista Nixon-Brejnev se dejó sentir ya en la celebración del 1º de mayo moscovita. Se celebró la mascarada del primero de mayo sin que se lanzaran los slogans habituales contra los Estados Unidos ni tan sólo contra el capitalismo. La consigna de mayo era la coexistencia. Desde comienzos de junio es la

que nos referimos a la pandilla de gangsters que se han enseñoreado de los resortes del Estado. Como Brejnev, acostumbran a practicar la elegancia en el vestir. La buena cocina, las fiestas elegantes, todo ello forma el patrimonio integrante de quienes usurpan el símbolo de Octubre de 1917.

El comisario político vestido de cuero, armado de un revólver y lleno de desprecio por los refinamientos terrestres, del que nos habla Boris Pasternak en el «Doctor Jivago», ha desaparecido de la escena.

Los actuales sátrapas de la URSS saben que ya no viven la era staliniana, en la que podían ser despertados e n plena noche para ser conducidos al paredón. Esperan que llegue el instante en que el pueblo ruso acabe con semejante pandilla de gangsters.

En la televisión hemos visto la despedida en Moscú a Brejnev, abrazos, besos... y en Wash-

tina de humo para esconder los verdaderos propósitos de la reunión Moscú-Washington.

En realidad, Brejnev ha acudido a la cita americana para entregar definitivamente el Viet-nam, que es lo que precisa Nixon en su situación precaria ante el pueblo norteamericano que lo repudia. Brejnev recibirá en compensación los créditos que adquiere la desfallecida economía soviética. Recibirá fábricas con las llaves en la mano. Pero el problema económico subsistirá a causa del asfixiante centralismo con la retahíla de planificaciones que impiden la coordinación de no importa la economía del país que sea. Y ello sin orillar la interferencia burocrática en las actividades del país. Por más que reciban de USA y de todo el capitalismo internacional, no adelantarán un paso mientras subsistan los gangsters de la hoz y del martillo.

El Viet-nam del Norte, aunque en ciertas oca-

Repartiéndose el mundo :

Soldados americanos en el Viet-nam...



...y tanques soviéticos en Praga

amistad. A los ojos de los soviéticos el Occidente es la América, y más propiamente los USA. Los otros países, vistos desde Moscú, no tienen el peso suficiente para convertirse en polos de atracción. La fascinación que ejerce el standard de vida americano remonta a los grandes discursos de Lenin y de Stalin, señalando a los Estados Unidos como el rival a abatir y el ideal económico a alcanzar. La fraternidad de armas en la guerra contra Hitler y el envío masivo de material americano han contribuido a fijar una cierta imagen de América: riqueza, fuerza, confort.

Los slogans sobre la amistad americano-soviética han sido supervisados por el mismo Brejnev. El sucesor de Krushev a la cabeza del Kremlin con el título de secretario general — a resonancia staliniana — es un ucraniano sexagenario amante del buen vivir y preocupado por el vestir; que tiene la costumbre de besar la mano a las señoras y bailar el vals en las fiestas oficiales, y como Krushev, está muy inclinado a apurar los vasos de vodka, y amante o coleccionista de automóviles, tales como el Cadillac, Rolls - Royce, Mercedes, Renault, etc. Y cuando viaja en tren de Moscú a Leningrado lo hace en el tren llamado la Flecha Roja, de superlujos, que está equipado con compartimentos dignos de un príncipe de sangre real.

La nueva sociedad soviética está forjada a su imagen. Hacemos la aclaración forzada de

ington bebiendo champaña con Nixon. La nueva casta rusa es exactamente igual que cualquier burguesía del país capitalista que se quiera escoger. Los altos dignatarios del Estado ruso, los directores de las empresas, los grandes médicos, los oficiales superiores, los altos funcionarios del Estado, y por consiguiente del Partido comunista, ofrecen, sin inmutarse, a su mujer, perfumes, joyas, pieles, etc., y como reverso de la medalla, el pueblo ruso es acosado por la miseria.

Esa es la era Brejnev, que tiene como próloga la era leninista. Lenin es el principal culpable de la aberración autoritaria de la gran revolución rusa de 1917. Los bolcheviques, al mantener en pie el Estado zarista, y al no respetar la soberanía popular, que está afinada en las asambleas populares, prepararon la monstruosa era staliniana y la vergonzosa era de Brejnev y de toda la nueva casta.

Quiero que conste de una manera bien categórica que no lamentamos la ida de Brejnev a Washington sino todo lo contrario, pues nos deja el terreno libre. Ha sonado la hora de la gran quiebra marxista. En la hora presente el testimonio histórico es categórico. El comunismo de Estado y el capitalismo de Estado son hermanos gemelos.

Según la prensa, y según los comunicados oficiales emanados de la Casa Blanca, han sido firmados ya varios acuerdos que son una cor-

siones da la impresión de que desborda a Moscú, no puede mantener su fuerza militar sin la ayuda soviética. Y es esto lo que ofrecerá Brejnev a cambio de ventajas que ya hemos señalado.

Esto no quiere decir que Brejnev dirija un ultimátum a Hanoi. Existe el precedente de que las ofensivas anunciadas por el Vietcong con el Viet-nam del Sur no se han llevado a cabo. Pero queda el Camboya, en donde el príncipe Sianouk es frenado por Chu-En-Lai. Y la China no tiene más remedio que hacer el juego por la presión del dispositivo militar soviético a lo largo de sus fronteras.

Hay otras cartas sobre el tapete en el gran chantaje que llevan entre manos Nixon y Brejnev.

Nixon quiere a toda costa el mercado de la Europa Occidental. Se sirve del espantajo de Rusia para forjar la barrera europea a cambio de la presencia de las tropas norteamericanas en Europa. Y Rusia aspira a crear la Pan-Europa con la Tratado de Seguridad Europeo con la consiguiente creación de Comités Europeos en los que Rusia estaría presente, gozando de ventajas económicas y políticas.

Pero el peligro común es una posible convulsión de los pueblos europeos y con ello están de acuerdo todos los capitalismos de Estado en abrogarla, si es que llegan a tiempo.

3428

B.D.I.C.

PARIS, 19 JUILLET 1973 — NUMERO 763.

PRIX : 1 FRANC.

45^e ANNEE — NOUVELLE SERIE

EL COMBAT SYNDICALISTE

C. N. T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

1936

EN ESTE ANIVERSARIO

1973

POR LA REVOLUCION ESPAÑOLA

A pesar de todo la Revolución española no fue ni puede ser definitivamente ahogada. Permanece latente en todo el suelo ibérico. Responde a una necesidad vital. Es una exigencia indispensable a la renovación, al equilibrio, al desarrollo progresivo de la propia España.

La de julio de 1936-39 alcanzó algunos de sus puntos más culminantes. Sus destellos siguen iluminando aun hoy en día horizontes y conciencias, alimentando en la tierra madre raíces profundas, promesas de floraciones futuras, vigorosas y espléndidas, y en los hombres ilusiones y esperanzas que no serán fallidas ni frustradas. Porque la marcha hacia un porvenir más libre y más justo, es irreversible. No por un fatalismo histórico. Por voluntad de los hombres. De los que luchan valientemente, con ardor ideal y saben lo que quieren y desean y hacia dónde dirigen sus pasos. Nacidos para ser libres, quieren que la verdadera Libertad impere en todos los pueblos del mundo. Y eso fue lo que quisimos para España en 1936, al hacer frente a los cruzados, a los bárbaros nazi-fascistas. Y eso es, junto con la Justicia social no mistificada lo que queremos en 1973, en esta hora de ahora. Y querremos, tanto como ayer y hoy, mañana y siempre. Que jamás podemos renunciar a la Libertad, ni a la Equidad social, a su integral realización.

No es la Revolución española la que va al ocaso. Es el Franco-falangismo el que declina. Lo es el opusdeísmo y otras aberrantes fórmulas de similar género presentadas como panaceas de aperturismo y de transición en la panorámica española cuando ésta, para hallar salidas salvadoras eficaces, exige cambios radicales, transformación real, hondos renovaciones que faciliten todas las vías del impetuoso resurgimiento a la vida nueva de los pueblos ibéricos.

Pero queda el ejemplo de la Revolución española de 1936-39. Lo es en todo lo que tuvo de digno, de épico, de grandioso, de bueno, de positivo. Lo es en lo que fueron sus realizaciones libertarias, materia y tema aún de enseñanza, en la práctica social innovadora, socializadora, colectivista, autogestionaria, para los trabajadores de todo el mundo, para miles de hombres estudiosos, interesados

en la noble tarea de escrutar y construir una mejor y más perfecta sociedad humana.

Hay que reavivar en todas partes el espíritu revolucionario, la rebeldía, la insurgencia, la combatividad contra la opresión. España no será libre, social ni políticamente, sin lucha decidida y arrojada, movilizándose de nuevo, cada día con más dinamismo, con más audacia, las multitudes, los trabajadores, la juventud. Hay que hacer resurgir el coraje del 19 de Julio invicto. Hacer irresistible el empuje popular. Duras son las batallas del presente. Más lo serán todavía las del futuro inmediato. Y hemos de prepararnos lo mejor posible en todos los sentidos. Y hemos de estar dispuestos a afrontarlo todo con entereza y hombría, lúcida la mente, tensa la voluntad, ardiente el corazón. Franco irremisiblemente desaparecerá a no tardar de la escena. Al caudillo, matarife mayor de las Españas, le sucederá un Carrero cualquiera y a éste otros de parecida calaña. La carrera de todos los déspotas hay que pararla resueltamente. La nueva España no puede levantarla un gandhismo de salmodias y de cánticos a la «democracia». El engranaje fascista y el que pretenden montar sus retoños, las bastardas progenes de esos modernos fomentadores de la barbarie, hay que aniquilarlo y destruirlo. Y para acabar con todo nuevo germen y engendro de totalitarismo hay que aplicar medidas profilácticas eficaces y radicales.

De la nueva Revolución española ha de surgir la gran Federación de los pueblos libres y solidarios de Iberia.

Que esta nueva Iberia sea construida según principios libertarios y sobre bases de socialismo ácrata y de comunismo libertario, fieles al espíritu de la Revolución española, afirman y proclaman que es lo que quieren, y a lo que no renuncian, la Confederación Nacional del Trabajo, el Movimiento Libertario Español, que no han cejado jamás en su lucha y que la proseguirán hasta la victoria final, que será nuestra, pero que será también la de todo el Pueblo.

Por la Confederación Nacional del Trabajo
en el Exilio

El Secretariado Intercontinental

Exilio, julio de 1973.

LA ENCICLOPEDIA ANARQUISTA EN ESPAÑA

La llegada a Europa del primer tomo de la Enciclopedia (edición castellana), ha motivado la recepción de cartas de varios suscriptores. En ellas se declaran satisfechos por el acierto en adquirirlo. En general ha aumentado la predisposición a suscribirse para obtener el segundo tomo de la citada obra.

A todos los que han tenido el gesto de simpatía que consiste en unas líneas de aliento, debemos manifestar que el no corresponderlas particularmente, — contra nuestra costumbre y voluntad —, obedece a enfermedad prolongada y delicada, a la que debemos hacer frente, dedicando a la paciente, todo el tiempo que sus cuidados necesita.

Concedemos importancia al hecho que la Enciclopedia atravesó los Pirineos. Los tres primeros ejemplares enviados por nosotros desde aquí han sido recibidos en condiciones óptimas; la opinión de los compañeros y amigos, en espera de darnosla más amplia y detallada, puede resumirse por ahora en las palabras que uno de ellos escribe: «Ya tengo en mi poder el magnífico primer tomo de la Enciclopedia, lo que me apresuro a participarte, para calmar tu natural impaciencia por conocer el resultado del envío que ha llegado aquí en perfectísimas condiciones. () Comprenderás he hojeado este precioso tomo con fruición emocionada. Aunque por falta de tiempo material no me he fijado en detalles, sabrás que la primera impresión que me ha causado la obra es favorabilísima e inmejorable... () y, ya sabes que yo soy amante de los buenos libros... (). En los índices de colaboradores y traductores he observado el aporte de personas que plantan jalones en pro de las ideas que no perecen. () Cuanto a impresión y presentación del libro me parece que no puede pedirse más.»

Por otra parte, las noticias de los editores de Méjico, hacen pensar, — como habíamos anunciado en otras ocasiones —, que el

(Pasa a la pág. 2a)

RAFAGAS

En Manresa han registrado 39 grados centígrados de calor.

Ni así se derrite la Cueva de los jesuitas.

— Porque era portugués, Fernando Ramos, 32 años, fue arrojado al Sena y ahogado.

— «Mataró. Colocación de la primera piedra de un grupo de alojamientos para obreros.»

En lo siguiente se empleará cemento barato para un alquiler caro.

— Peces hasta de tres kilos mueren en el río Segre por las aguas infectadas.

Otro número para la atracción de turistas.

— Alfonso Prat, político de oposición al peronismo, ha perecido en huelga del hambre en la cárcel de villa Devoto.

En los comedores oficiales no se comentó esa noticia.

— Va a ser publicada una lista cronológica de los centenares de escritores aplicados a la prensa libertaria española. Se verá caudal poseído.

— Pesqueros españoles capturados en aguas marroquíes. Aparte eso, las diferencias sobre Costa de Oro y los presidios (Ceuta y Melilla) y zarandajas de tipo comercial, las relaciones entre Madrid y Rabat son perfectas.

— La casa de viajes Mellá en un 60 por 100 es propiedad de los sindicatos verticales.

— Una comisión de letrados sindicales ha visitado a S.A. real Juan Carlos en el palacio de la Zarzuela para explicarle, probablemente, en qué consiste el sindicalismo zarzuelero.

La Enciclopedia Anarquista en España

(Viene de la 1ª página)

cilitado por la experiencia adquirida en la edición del primer tomo y que el segundo aparecerá probablemente a fines de año, o, lo más tarde, a principios de 1974.

Las impaciencias manifestadas por la espera del primer volumen no tendrán lugar en los sucesivos y no cabe duda que los suscriptores que han recibido el envío en cuestión, facilitarán el trabajo reanudando sus suscripciones.

Los amigos editores nos hablan del fallo que consiste en que algunos paquetes han sido devueltos. Esa evolución obedece quizá al hecho de que los interesados hayan cambiado de domicilio. Para facilitar el trabajo de recepción, los suscriptores que no han recibido el libro deben indicárnoslo para subsanar el defecto.

El amigo Rívero puede contar siempre con sus libros. Están bien guardados y a su disposición tan pronto termine su traducción. El aporte de ese préstamo habrá sido valioso y se añade al aporte de cuantos, silenciosamente, han trabajado en esa obra común para la que los editores solicitan el apoyo que merece.

Fernando FERRER

Correspondencia: 10, rue Fauconnerie, 45000 Orléans.

DISCOS

En este «C. S.» se habla de Madrid, y Madrid está en nuestro recuerdo. Conocíamos el sainetero; hemos conocido el básico. Con Palmira, Masculet, Sernet, Miret..., los dos últimos fusilados por el franquismo por tratarse de dos excelentes personas. A los franquistas es inútil reconocerles caballerosidad, caro E. de Guzmán.

Nuestros viajes desde Cataluña desembocaban a intendencia del Pacífico, lugar con panificadora de mucha capacidad, olorosa de harinas cocidas, tostadas. Otras materias alimenticias traíamos nosotros.

El 9 de mayo del 37 cruzamos Tortosa y nos retuvo una expedición de «jaramas» de Asalto. Habían husmeado rojinegro y se les antojó perjudicarnos: ¿Y esa pistola?

Paso regateado, pero en fin libre.

Nuevo encorramiento — esta vez carabínero — antes de meter pie en Castellón de la Plana. Dos horas de viaje perdidas, y suerte que el jefe del puesto tenía más ganas de dormir que de importunar cenetistas. Por segunda vez la «Nacional» nos fue devuelta.

El día 11, en Madrid, estuvimos en el Regional CNT, calle de Serrano, donde compañeros nos preguntaron por «la semana de mayo», aún caliente.

— Buena. La capital y la provincia todo «antichino» pese a Comorera y a la Esquerza derecha. Drama ha habido, y comprensión excesiva nuestra.

Estos de Serrano regañaron Cataluña. No se debía enfundar herramienta quedando quintacolumnista rojo o azul en pie.

A la salida por las Ventas el control de Asalto nos asaltó. Asunto: requisa de camiones. Nos negamos, fuerte, motivando invasión de cabina. Me tiran de la manga, y yo y ella resistimos admirablemente. Un comisario de policía interviene en contra nuestra, y al fin comprende. Aragón aguardaba nuestra ayuda.

Con este superior nos estrechamos la mano. Los inferiores quedaron tales más que nunca.

En todos Madrid ha dejado huella.

DISCOBOLO

ADMINISTRATIVAS

E. Madrona, Marseille. Verificado cambio. Paso encargo a los interesados.

Emilio Tesoro Linares, Caracas (Venezuela). Recibido el cheque indicado de 51,60 frs. La suscripción para el extranjero es de 60 frs.

Francisco González Oliver, Panamá. Recibida la tuya y cheque de 20 D. Asimismo todos tus anteriores envíos. Referente a la Librería, te hemos cumplimentado todos tus pedidos a excepción de las obras que no tenemos ni podemos

adquirir. El folleto de Faure, agotado. Haremos envío por avión como deseas. Sabemos que los barcos pierden rumbo con tanto compás y cartografía.

Llobet, Courcelle (27). Recibido giro 45 frs. 25 «C. S.» segundo semestre 73. Los 20 restantes, como indicas.

Eusebio Berbès (86). Châteaurenault. Recibida la tuya. Giro 14-5-73. Pago «C.S.» año 73; resto distribución indicada.

Jaime Balius, Hyères. Haremos envío a la dirección indicada.

La salida se efectuará en la Place Aragón a las 5 horas de la mañana. Las inscripciones son a cargo de los compañeros Arroyo, Lucio y Picón, así como en el local social de SIA y CNT, 9, rue Duchalmeau, sábados por la tarde y domingos por la mañana.

F. L. DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda que la asamblea general del mes de julio se celebrará el día 29, en el mismo local de siempre y a la hora acostumbrada.

F. L. DE ORLEANS

Convoca asamblea para el domingo 22 de julio a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre, rue de Pensées.

PRO LE COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 14.280,29 F.

Colomé, Paris, 20; Carbó, id, 30; Gené F., Houilles-Argenteuil, 10; José Rueda, id, 10; Menéndez, Dreux, 20; Giménez, Rondon, 10; F. Local de Drancy, 45; Lajusticia, Paris, 10; P. Genique, Thiais, (2 veces), 100; T. M., id, (2 veces), 40; B. Peralta, id, 10; Alastruey, id, 10; Julio Rodríguez, id, 10; Llambrich, Melun, 10; E. Bagès, Garges, 10; José Vidal, id, 10; Fco. Isgleas, id, 10; Palacios, id, 10; Montané, id, 10; Llobet, Courcelles, 10; Lozano, Lastrene, 5; Antonio López, Marignane, 10; F. Local de Evreux, 35 francos.

Suma y sigue: 14.770,29 F.

Comunicados

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO DE 1936 EN TOULOUSE

Domingo 22 julio: GRAN MITIN EN EL PALACIO DE LOS DEPORTES

Organizado por la CNT francesa, la CNT española y con el concurso de Solidaridad Internacional Antifascista.

En conmemoración del 19 de julio de 1936 y en solidaridad con el pueblo español, en lucha contra la dictadura franquista.

Oradores previstos:

Pierre MERIC, por la C.N.T. francesa.

Alejandro LAMELA, por la Asociación Internacional de los Trabajadores.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. de España en exilio.

El acto empezará a las 9,30 de la mañana.

¡Trabajadores! ¡Antifascistas! ¡Acudid todos!

C.N.T. - A.I.T. - AUDE-PYR. OR.

Pleno Extraordinario del Núcleo

En Carcasona, a las 9 de la mañana del 29 de julio (domingo) en el local de la CNT de aquella ciudad, rue Verdun, nº 89, bajo el siguiente orden del día:

Nombramiento de la mesa de discusión. Presentación de credenciales. Informe del secretariado. Discusión del Orden del día del Pleno Intercontinental de Núcleos. Asuntos generales.

Como se os ha rogado por circular la C. de RR. espera la asistencia de todas las FF. LL.

LA F.N.I.F. AVISA

La Comisión N. de la I. Ferroviaria en el exilio, convoca Pleno para el domingo día 22 de julio en Toulouse en la residencia del S.I., 4, rue Belfort, para discutir un importante Orden del día, por lo que se recomienda se desplacen a dicha capital las delegaciones, grupos y militantes de la Federación.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. comunica a todos sus afiliados que el día 4 de agosto, sábado a las tres de la tarde, celebrará asamblea extraordinaria a la que todos quedáis invitados.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea General, que se celebrará el domingo 22 de julio 1973, en su local social, iniciándose la misma a las 9,30 ho-

ras de la mañana, por la importancia y extenso temario a discutir. Pleno Intercontinental y Nuclear,

También se notifica a todos los compañeros y simpatizantes que organiza autocares para la Jira Inter-nuclear del domingo 29 de julio 1973. Inscripciones en el domicilio social, 12, rue Pavillon, 2º piso.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica a todos los compañeros, compañeras y simpatizantes, que para el día 22 de julio queda organizada la salida para la concentración de Toulouse

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO EN TOULOUSE

GRAN FESTIVAL

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes a asistir al gran festival de variedades que se organiza el próximo 22 de julio a las 3 de la tarde en el Palais des Sports.

Podemos adelantar desde ahora la participación de artistas de todo género:

CIRER, canción típica española.

LAURENTINO, representante de la auténtica y nueva canción.

MANUEL GERENA, por primera vez Toulouse. Quizá el intérprete más representativo del cante jondo.

JEAN-PIERRE BRETHON, cantante de sus canciones que interpreta con pujanza.

EMILIO ANTO (hijo), poeta dramaturgo del Festival de Verdún 1973.

IVONNE MORENO, con sus interpretaciones de canción moderna.

PAUL ANGELI, bailarín.

JOSE JADRAQUE HA MUERTO

José Jadraque ya no está con nosotros. En pocos días, inesperadamente, la muerte nos lo ha arrebatado, dejándonos a todos consternados y sumidos en la tristeza. Se ha ido donde no quería ir porque esperaba, como tantos de nosotros, el regreso a nuestras tierras para abrazar a los suyos — familiares y amigos — y contemplar el renacer de la CNT y de las ideas libertarias.

Su vida habrá sido una lucha constante. Militante anarcosindicalista desde su más temprana edad, no faltó a la cita que el pueblo catalán se dio en las calles de Barcelona en julio de 1936, para barrer la ruta al fascismo. Voluntario en las milicias confederales, figuró entre los primeros compañeros que se lanzaron a la reconquista de Aragón, cayendo poco después gravemente herido. Desde entonces vivió con una bala en el pulmón, que nunca pudo serle extraída.

Toda la guerra la pasó al servicio de la causa de nuestro pueblo y de sus ideas y cuando sonó la triste hora de la emigración, vino a Francia con el convencimiento que a todos nos animaba de un pronto y definitivo regreso. Comprendió poco a poco que la traición nos rodeaba por todas partes y que el retorno se vislumbraba difícil, pero nunca perdió la fe en lo que consideraba justo y siempre confió en la realización de nuestras aspiraciones.

En Francia ha sido un militante consecuente, un luchador infatigable, un compañero con el que podía contarse. De maneras bruscas para quienes no le conocían, tenía en realidad un corazón muy grande, un corazón de oro. Sensible a todo lo que le rodeaba, solidario, verdadero amigo y compañero de quienes tuvimos la suerte de conocerle y de tratarle, era un hombre íntegro y entero que merecía la fraternal amistad que le destinábamos, honrándonos a todos nosotros con la suya.

Militó constantemente en las filas de la CNT y del Movimiento Libertario y durante el largo exilio, tampoco olvidó su calidad de inválido de la guerra de España, asumiendo diversas responsabilidades en el seno de la Liga de Mutilados e Inválidos en el Exilio, de cuyo Comité Nacional seguía siendo representante oficial en París. Miembro electo del Comité del «Fondo Humanitario Español», constituido poco después de terminarse la guerra, defendió con ardor y constancia los intereses de los refugiados necesitados, destinando todos sus esfuerzos para que se les rindiera la vida más fácil y para que la solidaridad fuese verdaderamente efectiva.

Con José Jadraque hemos perdido un amigo, un compañero, un hermano. Al destinarle estas últimas líneas, embargados por el dolor y la tristeza, nos descubrimos ante el hombre que vivió para luchar, diciéndole simplemente, como expresión de un sentimiento profundo: descansa en paz y que la tierra te sea leve.

Expresamos nuestro más sincero pésame a su estimada compañera Simone, a sus hermanos y a toda su familia, asociándonos a su tristeza y dándoles la seguridad de nuestra inalterable amistad. — T.

El entierro civil tuvo lugar el 25 de junio en el Cementerio Nuevo de Asnières. Asistieron al mismo representantes de diversas organizaciones exiliadas y del «Fonds Humanitaire Espagnol» y un número importantísimo de compañeras y compañeros y de amigos venidos de toda Francia, que expresaron así el profundo sentimiento de aprecio y de amistad que les merecía el finado.

1936 -- LA EPOPEYA MADRILEÑA DEL LUNES 20 DE JULIO:

(Fragmentos extraídos del libro «La muerte de la esperanza», recientemente publicado por Eduardo de Guzmán, director de «Castilla Libre».)

¡A LA MONTAÑA!

Procedente del Pacífico sube por la empinada cuesta de Atocha un tranvía abarrotado de milicianos al que acompañan en su lento caminar centenares de personas que chillan y alborotan por motivos que de momento no alcanzo a comprender. Sólo cuando la extraña y ruidosa comitiva llega a Antón Martín y cruza por delante del Monumental descubro, con el consiguiente asombro, que el tranvía arrastra, enganchado a su tope trasero, nada menos que un cañón.

— ¡U.H.P.!... ¡U.H.P.!... — gritan incansablemente con ritmo monótono y acompasado los que van en el tranvía o a pie acompañando y protegiendo al cañón; luego, mirando a los curiosos que se asoman a los balcones, añaden en una llamada imperativa: ¡A la montaña...! ¡Todos a la montaña!

Grupos armados y sin armar que surgen por todas las bocacalles se les van sumando mientras continúan hacia la plaza Mayor y la calle de Bailén para descender a la plaza de España. Apresuradamente trato de telefonar a distintos sitios y no consigo hablar con nadie.

Pese a que los combates en serio no han comenzado todavía — se iniciarán dentro de un par de horas con el asalto a los primeros cuarteles — ya se pelea esporádicamente en distintos puntos. Suenan lejanos o cercanos muchos tiroteos a un tiempo y al cruzar algunas calles hay que hacerlo a la carrera, desafiando el riesgo de recibir un balazo antes de alcanzar el resguardo de la primera esquina. Han caído ya las primeras víctimas y las ambulancias corren de un lado para otro, atendiendo llamadas urgentes y cada pocos minutos una nueva columna de humo negro y espeso viene a sumarse a las muchas que ya se elevan rectas hacia lo alto de un cielo sin nubes.

— Son las guaridas de los «pacos» — afirman a voces los ocupantes de un coche sobre cuya carrocería han extendido, como protección, unos flamantes colchones —. ¡Ojalá ardieran lo mismo todos los «fachas»!

En la Puerta del Sol aumenta por momentos la animación y el bullicio. Un coche blindado de Asalto, provisto de ametralladora, monta la guardia ante el ministerio de la Gobernación, en cuyos balcones y terrazas, protegidas por sacos terrosos, están emplazadas algunas máquinas. Los cafés han abierto a medias, pero no hay quien sirva a los posibles clientes porque los camareros se han marchado respondiendo al llamamiento de sus sindicatos.

Un avión vuela muy bajo, rozando casi los edificios altos. Es un aparato militar, cuyo piloto agita el brazo y cierra el puño en señal de saludo, al advertir que la multitud que empieza a llenar la Puerta del Sol alza la cabeza para mirarle.

— ¡Es nuestro, nuestro...! — gritan alborozadas millares de personas; luego, viendo la dirección que toma al alejarse, añaden convencidas: — ¡Va a bombardear la Montaña!

De Pontejos parten en este mo-

mento, en medio de las aclamaciones del público, tres camoinetas de Asalto que se dirigen a la Montaña. Muchos coches con obreros armados o sin armas toman la misma dirección. Los ocupantes de uno me invitan: — Vente, quieres. Vamos a Rosales.

Acepto en el acto. Quien me habla es un luchador revolucionario, militar profesional hace años separado del Ejército por sus ideas. — Tomás Lallave — que dentro de cuatro días morirá peleando en tierras de Guadalajara. Se ha pasado la noche en un Ateneo de

continuar a pie. Una enorme multitud, un verdadero río humano que desborda las aceras y llena por completo la calzada, encamina sus pasos hacia el cuartel en cuyas inmediaciones va a decidirse probablemente la suerte de Madrid. Algo parecido ocurre en la Gran Vía cercana, y en todas las calles que por un lado u otro conducen a la plaza de España y al paseo de Rosales. Llegadas en Metro, tranvías, camionetas, coches o a pie, cientos y cientos de personas se encaminan a los alrededores del cuartel de la Montaña. Son obreros de todos los

Palacio Nacional. Algunos hacen caso y desisten; la mayoría se encrespa y sigue adelante, no sin gruñir en tono de airada protesta:

— Queremos armas y en el cuartel las hay. Si llegamos tarde cuando se entre...

Corren a parapetarse tras algunas de las improvisadas barricadas o del tronco de cualquier árbol. Los que han conseguido un fusil, una pistola o una simple escopeta de caza, disparan. Los que no tienen más que las manos vacías y el corazón inflamado en ansias de victoria, esperan anhelantes la caída del

« ¡Atrás, atrás...! ¡Los que no tengan armas, que no estorben! »

« Pase lo que pase, estará en manos del pueblo antes del mediodía. »

barriada instruyendo a centenares de obreros en el manejo de las armas y ahora acude para participar personalmente en el asalto de la Montaña, encabezando unos grupos de choque.

Mientras ascendemos por Preciados hacia la plaza de Santo Domingo, cambiamos algunas palabras. Me interesa conocer su opinión como militar acerca de la actitud de los sublevados madrileños y sus posibilidades en la lucha que está a punto de iniciarse en torno a los cuarteles. Lallave es categórico en su respuesta:

— Los rebeldes están perdidos, por lo menos en Madrid. Es difícil imaginar cómo unos militares, que deben conocer táctica y estrategia, se encierran en los cuarteles en lugar de lanzarse al asalto de los centros oficiales antes de que el gobierno hubiese tenido tiempo de organizar su defensa.

Por el espesor de sus muros y la posición dominante que ocupa, la Montaña tiene fácil defensa. Unos miles de hombres — que son los que ahora se hallan dentro — podrían resistir un asedio de semanas o meses, rechazando todos los ataques enemigos.

— Pero para ello sería preciso que todos estuvieran, más que unidos, hermanados en un mismo ideal, y del primero al último dispuestos a jugárselo todo en una sola carta, muriendo antes que entregarse.

— Es indudable ya que la hermandad de ideales no existe entre los recluidos en el cuartel. La mayoría de los soldados pertenecen a sindicatos o a partidos de izquierdas, secundan a la fuerza el alzamiento y escapan en cuanto tengan ocasión de hacerlo.

— ¿Entonces, la Montaña...?

— Pase lo que pase estará en manos del pueblo antes del mediodía.

A la entrada de Leganitos tenemos que abandonar el coche y

oficios embutidos en sus monos de trabajo; también empleados y dependientes que ni siquiera en esta jornada revolucionaria y pese al intenso calor, prescinden de la corbata y la americana; no faltan tampoco grupos de muchachos jóvenes que han abandonado fábricas y talleres para animar a los suyos en la lucha entablada y, si fuera preciso, intervenir personalmente en la pelea. Es el pueblo, todo el pueblo madrileño y bullanguero, cordial y despreocupado, materia prima para saineteros costumbristas y fabricantes de fáciles cuplés, que repentinamente se ha puesto serio y reclama, con energía y sin aspavientos, un papel de protagonista en la gran tragedia nacional.

Impresiona el aspecto de la plaza de España. Llenos los jardines que rodean la estatua de Cervantes, grupos nutridos se desparraman por las calles de la Princesa, Martín de los Heros y Mendizábal para rebasar por uno de sus lados el cuartel sitiado y descender hasta Rosales, a espaldas de sus fuertes muros, por Quintana y Buen Suceso. Cruzan a la carretera las bocacalles que descienden directamente al epicentro de la lucha por las que silban las balas. En las esquinas, los grupos armados que disparan contra el cuartel advierten a gritos del peligro a quienes pretenden cruzar. Son pocos, sin embargo, los que hacen caso de sus advertencias y retroceden.

— ¡Atrás, atrás...! ¡Los que no tengan armas que no estorben...!

Algunos guardias y militantes de distintos partidos y organizaciones tratan de impedir que la muchedumbre llegue, como pretende, al punto en que lógicamente la lucha adquiere su máxima virulencia: los jardines que se extienden ante las rampas de acceso a la Montaña desde la calle de Ferraz, delante de la iglesia de los Carmelitas, y llegan hasta la Cuesta de San Vicente, frente por frente a Catallerizas y al

compañero para recoger su arma y seguir disparando. Cuando se presenta la menor oportunidad, avanzan a la carrera y en masa, llegando en dos o tres ocasiones a las rampas que dan acceso a la Montaña. Caen muchos, pero no importa. Son muchos más los que se disputan el arma empuñada un segundo antes: los que esperan con ansiedad ocupar el puesto que el caído dejó vacante.

Nadie tiene la menor duda de que el cuartel caerá muy pronto. Es posible que dentro de la Montaña haya tanta gente como fuera, con la enorme ventaja de la disciplina, el entrenamiento militar, y el armamento. Disponen de ametralladoras, fusiles, bombas de mano y munición sobrada, mientras afuera escasea la munición y no sobran las armas. Dentro del cuartel están un regimiento de infantería, otro de zapadores y un batallón de alumbreado. Dentro están dos generales, varios coroneles, veinte comandantes y un centenar de capitanes y tenientes, amén de numerosos militares retirados, monárquicos y falangistas decididos a jugarse el todo por el todo. Ocupan una posición céntrica, dominante de los alrededores, resguardados por muros de metro y medio de espesor.

Lógicamente, más que soñar con entrar cabe temer una salida de los sitiados, mejor armados que los sitiadores, con mejores mandos, más armamento y planes más elaborados. Parece obligado pensar que quienes se han encerrado en la Montaña están de acuerdo con los sublevados de los cantones y todos juntos emprendan una marcha sobre el centro de la ciudad para adueñarse en pocas horas de todos los puntos estratégicos. Pero aquí, en la plaza de España, en la calle de Ferraz y el paseo de Rosales, en esta mañana agitada y sangrienta del 20 de julio, nadie admite tal posibilidad.

Todo el mundo tiene una confian-

¡ A la Montaña !

za ciega, irrazonada y un poco absurda, pero terriblemente efectiva, de que la multitud inflamada en ardores revolucionarios, de que el pueblo en armas es y tiene que ser invencible. Esta convicción puede parecer disparatada, analizada con frialdad lógica. Pero aquí y ahora parecen respirarse en el aire, todos lo expresan con palabras, gestos y actitudes y hasta los más recelosos acaban contagiándose.

Me doy de cara con muchos conocidos. En torno a la Montaña se encuentran líderes famosos del movimiento obrero, mezclados y confundidos con los simples afiliados. Importa poco que hasta ayer mismo, enfrentados en sus discrepancias en la huelga de la Construcción, discutieran a veces con áspera violencia. Hoy, ante el peligro común, la UGT y la CNT están más unidas que nunca.

Los que gritan U.H.P. son representación auténtica del proletariado madrileño: albañiles, metalúrgicos, camioneros, taxistas, empleados, gráficos, dependientes... También están un centenar de mineros asturianos llegados ayer mismo en ayuda de los compañeros de la capital. Incluso no pocos que han llegado de los pueblos cercanos para participar en la lucha. Junto a ellos, encuadrándolos y en cierto modo dirigiéndolos en la pelea, unos centenares de guardias de Asalto, muchos de ellos embutidos en monos proletarios.

— ¡Cuidado, muchacho! ¡Ahí te van a freír a balazos!

Aconsejan a voces y procuran frenar la excesiva audacia de muchos que se exponen más de la cuenta. No siempre consiguen que les hagan caso. La multitud tiene prisa por entrar en el cuartel, por apoderarse de las armas que guarda, por resolver el problema planteado en el centro de la ciudad antes de que puedan acudir en socorro de los sublevados las guardias de los cantones, también alzados en armas.

«Vamos a pedirles que se rindan»

Aunque menos numerosos, también hay algunos guardias civiles entre los sitiadores. ¿Quiere decir esto que los tres o cuatro mil guardias civiles destacados en Madrid han hecho causa común con el pueblo? Sería, desde luego, una ayuda decisiva para los trabajadores y un golpe mortal para sus enemigos. Pero la ilusión, acariciada un momento al ver algunos tricornos entre los sitiadores del cuartel, no tarda en desvanecerse. Tomás Lallave, que ha estado en Gobernación esta misma mañana y ha hablado con antiguos compañeros de armas, explica de mala gana, sin levantar demasiado la voz, por si sus noticias pueden deprimir el ánimo de quienes luchan para aplastar la rebelión:

— La Guardia civil de Madrid continúa sin decidirse. ¿Que sería ideal que luchara contra los sublevados como ayer en Barcelona? Seguro. Pero no es así, por desgracia, y es de temer que en cualquier momento nos juegue una trastada.

No es poco lo que el general Pozas — hasta ayer inspector general de la Guardia civil y hoy ministro de la Gobernación — ha conseguido con habilidad y energía: impedir que los civiles salgan a la calle para disparar contra el pueblo. Hasta

ahora, la Guardia civil mantiene una actitud de aparente neutralidad y difícil equilibrio, encerrada en sus cuarteles de Guzmán el Bueno, Bellas Vistas y Batalla del Salado. No disparan contra los paisanos y las fuerzas de Asalto que vigilan los alrededores; pero no cabe duda de que lo harán, tirando a matar, si alguien intenta penetrar en sus reducidos.

— Entonces, ¿esos guardias? — pregunto, señalando a los que aparecen a nuestra vista.

— Se trata de una habilidad de Pozas, de una maniobra destinada a ejercer una fuerte influencia psicológica tanto entre los sitiadores

como los sitiados. Los civiles en torno a la Montaña son muy escasos; con toda seguridad no pasan de una compañía, si es que llegan. En realidad, el ministro no dispone de otros miembros de la Benemérita que los habitualmente destacados en el ministerio de la Gobernación y en el antiguo edificio de Pontejos.

Solos, aislados, sin disponer más que de sus fusiles y alguna que otra ametralladora no pueden ser factor decisivo en la lucha empeñada, aun concentrándoles a todos en cualquier punto de la refriega. Pero por pocos que sean, su presencia en lugares céntricos de Madrid, donde todo el mundo puede verles y esencialmente aquí, en las proximidades de la Montaña, anima a unos tanto como desanima a otros. Aunque a los soldados sublevados por sus jefes se les haya dicho que la Guardia civil está sublevada tam-

bién, la vista de algunos tricornos entre los sitiadores bastará para convencerles de que sus jefes les engañan. Incluso los propios jefes sentirán vacilar sus convicciones y derrumbarse la confianza que pudieron sentir.

— ¡Quietos, quietos...! ¡Que nadie dispare...!

La orden, que parece surgir de un grupo numeroso de militares y guardias de Asalto que se encuentran en el arranque de la calle de Ferraz, sorprende y desconcierta a todos. Cuesta trabajo que la gente obedezca, aunque la repiten a voces centenares de personas, exigiendo a quienes manejan fusiles y pistolas que hagan un alto. Los guardias dan el ejemplo y reiteran la orden a quienes les rodean. Aunque nadie sabe a qué se debe y muchos expresan a voces su desconcierto, poco a poco disminuye el fuego hasta que cesa por completo.

— ¿Se ha rendido el cuartel?

Me acerco a la barricada levantada en la calle Ferraz. Quiero hablar con alguien que me explique lo que sucede. Veo a muchos militares conocidos. Unos están allí al mando de los guardias; otros, que no tienen mando o están retirados, han ido allí a luchar junto al pueblo. Distingo en un grupito a Bu-

rillo con sus grandes bigotes, al comandante Navarro, a Miguel Palacios. De pie sobre la barricada, dando desdeñoso la espalda al peligro que puede representar que disparen sobre él desde el cuartel, el teniente Moreno explica a voces:

— Vamos a pedirles que se rindan, que se convenzan de que están solos y nada tienen que hacer contra el gobierno y el pueblo.

Mirando hacia el cuartel puedo ver un grupo formado por tres individuos que avanzan despacio por el centro de la calle. Uno de ellos lleva un pañuelo blanco atado a un palo que agita por encima de su cabeza. Seguidos con ojos anhe-

tan pronto como Carmona — el compañero que presentó el ultimátum de los sitiadores — salió del cuartel y las puertas se cerraron a piedra y lodo a su espalda.

(Los compañeros quieren entrar los primeros en la Montaña para coger el máximo de armas, puesto que a la CNT en el reparto oficial no se la tuvo apenas en cuenta.)

— ¡Atención todos! ¡Empezamos de nuevo...!

Unos disparos sueltos que nadie se molesta en averiguar de qué parte proceden, desencadenan de nuevo la lucha con cien veces mayor violencia. No es sólo que durante la media hora de pausa hayan llegado

«Hasta ahora la Guardia Civil mantiene una actitud de aparente neutralidad»

lantes por la multitud, ascienden despacio por las rampas del cuartel, llegan a una de las puertas y se detienen. A los pocos segundos aparecen un sargento y algunos soldados que hacen pasar a uno de los integrantes del grupo, mientras los otros quedan esperándole a la entrada del cuartel.

Es un compañero de Delicias. Hacia falta un voluntario y fue el primero en ofrecerse.

El ruido de un avión nos fuerza a levantar la cabeza. Son dos por lo menos los aparatos que surcan el cielo madrileño en esta mañana tormentosa. Vuelan bajo, muy bajo, rozando casi los tejados. Parece que han pasado varias veces sobre la Montaña dejando caer octavillas y manifiestos desdeñando el riesgo de ser alcanzados por algún balazo. En esta ocasión los aviones no vuelan sobre la vertical del cuartel, sino sobre la plaza de España y se alejan por encima de la Gran Vía. Uno de los pilotos inclina medio cuerpo fuera de la cabina y saluda con el puño cerrado. La multitud le contesta con gritos y aclamaciones.

— Lo que hace falta — afirma Villanueva, un militante de la Construcción que ayer estaba en la Modelo y que dentro de unos meses morirá peleando como comisario en Teruel —, es que dejen de tirar papeles y arrojen bombas.

— Las tirarán, no te preocupes, si tardan media hora en entregarse.

— Acaso con la artillería haya suficiente.

Aunque hasta ahora no haya sonado un solo cañonazo, puedo ver tres cañones. Uno del 15 acaban de emplazarlo en los jardines de Ferraz, a setenta u ochenta metros del cuartel. Quienes lo han llevado allí se han jugado la vida.

Otros dos cañones del 7,5 aparecen en la calle de Bailén, delante de los jardines de Caballerizas. Aun siendo de reducido calibre, sus efectos pueden ser enormes tirando a escasa distancia.

— ¡Ahí vienen, ahí vienen!

El que entró en el cuartel, vuelve a salir, se reúne con sus dos acompañantes y, siempre tremolando el pañuelo blanco vuelven con mayor prisa que al alejarse hacia la esquina de la calle de Ferraz y la plaza de España.

Los parlamentarios llegan a la barricada. Sus palabras dando cuenta de la negativa a rendirse de los sitiados, no sorprenden a nadie. Una mayoría había previsto la inutilidad de la gestión antes de emprenderla; el resto lo comprendió

a la plaza de España, a Rosales y a las calles inmediatas unos centenares más de hombres, algunos armados; es, fundamentalmente, que ahora se dispara con mayor rapidez, con mayores ansias de terminar, con el convencimiento en todos de que se trata de la pelea decisiva que debe llegar a su final mucho antes de que concluya la dramática mañana.

Tiran desde el cuartel y replican desde la calle o viceversa. Disparan los sitiados desde balcones y ventanas, parapetados tras los fuertes muros de la Montaña, manejando ametralladoras emplazadas en puntos bien elegidos para barrer las calles, alzando una barrera de plomo y muerte al paso de los sitiadores. Contestan los guardias y los paisanos, manejando las ametralladoras instaladas en las terrazas de los edificios cercanos, corriendo de árbol en árbol para acercarse más y más al cuartel, arrastrándose por el suelo para ofrecer menos blanco a las balas, asomando más de medio cuerpo en las esquinas o por encima de las barricadas para apuntar rápidos antes de apretar el gatillo.

El ronroneo de un avión se sobrepone a los ruidos del combate. Un viejo Breguet vuela a baja altura por encima de los edificios. (El aparato no bombardea y desaparece. Nuestra gente se desilusiona.)

Pero no tiene tiempo de manifestar la desilusión. De un lado porque las ametralladoras de la Montaña tornan a tirar, y guardias y paisanos contestan con redoblada violencia. De otro, y fundamental, porque la artillería (...) entra en acción. Son primero las dos piezas del siete y medio. El estrépito que el primer cañonazo produce provoca una tempestad de gritos y aclamaciones. Todos esperan que la granada lanzada estalle en la fachada de la Montaña abriendo amplio boquete por donde puedan penetrar los asaltantes. Pero el proyectil pasa muy por encima del cuartel y va a perderse nadie sabe dónde. Lo mismo ocurre con el segundo cañonazo...

(El teniente Moreno y varios oficiales más ilustran a los combatientes que se trata de dos disparos de honor a Farado y Castillo, muertos recientemente, y al mismo tiempo tiros de advertencia al enemigo. Se oye a lo lejos el tronar de un cañón. Puede ser el arrastrado por un tranvía que lo aplican contra los sublevados de Campamento).

¡ A la Montaña !

Antes que los pequeños tornen a disparar lo hace por primera vez el del 15 colocado ante la iglesia de los Carmelitas en el arranque de la calle de Ferraz. La fuerte detonación se sobrepone a todos los ruidos y parece hacer temblar ligeramente los edificios cercanos. Antes de que se extinga su eco viene a unirsele otra mayor: la explosión de la granada. Da de lleno en la fachada del cuartel, que un momento desaparece de nuestra vista oculto por el humo y la polvareda. Cuando la humareda se disipa, todos pueden comprobar que uno de los balcones ha sido arrancado, y una amplia brecha, que probablemente atraviesa al fuerte muro, se abre en la imponente fachada. Hay quien asegura que en ese balcón estaba emplazada momentos antes una ametralladora.

Tardan bastante en cargar el cañón del 15, y antes de que éste vuelva a disparar lo hacen nuevamente los dos del 7,5, esta vez con eficacia. En adelante sus cañonazos serán frecuentes.

A completar el efecto moral y material de la artillería viene ahora la aviación. En esta ocasión son dos los aparatos que se aproximan. Vuelan bajo, quizá un poco más alto que los aviones que pasaron anteriormente por la plaza de España. Estos de ahora lo hacen directamente sobre la Montaña. Pican cuando están a poca distancia y pasan casi rozando los tejados; dejan caer algo y se alejan

de los que cayeron en medio de la calle de Ferraz y jardines próximos. Los camilleros de la Cruz Roja y los espontáneos que la ayudan corren hacia una ambulancia cercana con el cuerpo ensangrentado y exánime de una muchacha. Podrá tener unos veintidós años y va con la blanca blusa teñida de rojo, los ojos cerrados y un rictus de intenso sufrimiento en el semblante.

Truenan de nuevo los cañones coreados por los sitiadores cada vez que dan en el fácil blanco. Cinco minutos después, la lucha tiene una violencia superior a la de

zan adelante a pecho descubierto. Tabletean las ametralladoras de la Montaña y las ráfagas abren anchos claros en sus filas. Pero si una fila de atacantes caen, los que la siguen saltan sobre ellos y prosiguen su carrera, ansiosos por vengarlos. Un grupo de trabajadores asciende rápido por las escaleras que conducen a la explanada que se abre ante el cuartel y corren a pegarse a las paredes de la Montaña para no ser alcanzados por los que disparan dentro desde ventanas y balcones. Un minero se adelanta resuelto hacia una de las puertas

una brecha por donde llegar al corazón mismo de la Montaña, se ponen en pie y corren con toda la velocidad que les permiten las piernas.

A los pocos minutos se pelea no sólo en la parte del cuartel de Infantería, sino en la correspondiente a los otros dos. Abandonando decididamente la protección de las barricadas, de las casas o las esquinas, centenares y centenares de personas, entre las que abundan mujeres y chicos, llenan ahora la calle de Ferraz, los jardines, las rampas de acceso e incluso penetran

« ¡ Entrad todos !... ¡ El cuartel es nuestro !... »

cualquier momento anterior. Si tiran con mayor intensidad los que atacan el cuartel, también contestan sus defensores con mayor rapidez y acierto, impidiendo la aproximación de sus adversarios.

No obstante: « No sé lo que pasa dentro — comenta dubitativo un guardia de Asalto que en uno de los avances ha llegado muy cerca de la Montaña —. Juraría que en el interior sonaban muchos más disparos de los que hacían contra nosotros. »

y lanza un cartucho de dinamita con la mecha encendida.

Cae antes de que el cartucho alcance su objetivo y sería difícil saber si se tira al suelo para rehuir los efectos de la explosión o si ha sido alcanzado por algún balazo. En cualquier caso nadie se fija en él, porque casi en el mismo instante de caer hace explosión la dinamita. Vuela por los aires el parapeto formado por el portalón de entrada, la ametralladora que manejaba un oficial, parte de la puerta y algunos de sus defensores.

— ¡ Adentro, seguidme todos ! !

Pistola en mano, Ricardo Zabalza gana en dos saltos la puerta deshecha. Tras él avanzan un grupo nutrido de obreros y unos guardias de Asalto. Tiran desde el interior del cuartel y un momento se resguardan en el quicio de entrada para contestar al fuego adversario. Luego, uno tras otro, pegados a las paredes, penetran en el amplio portalón con rumbo al patio del cuartel de Infantería. Un coche, materialmente acribillado a balazos, llega nadie sabe cómo ni de dónde, ante la puerta y penetra difícilmente hasta el mismo patio, donde siguen luchando grupos de oficiales, falangistas y soldados. En el coche va el comité de un Ateneo de barriada; la mitad de sus ocupantes morirán antes de que en la Montaña se extingan los ecos de la empeñada pelea.

A los primeros grupos siguen sin tardanza otros. Unos centenares de milicianos, ferroviarios y guardias, inician paralelamente el asalto, subiendo por el talud que cae sobre la estación del Norte. Saltando las tapias, caen sobre el patio del gimnasio primero, penetran por las ventanas de la planta baja y pronto coinciden en el patio central con los que han entrado por la puerta volada por la dinamita.

Mientras se lucha encarnizadamente en el patio y las distintas plantas del cuartel de Infantería, grupos nutridos emprenden el asalto de los Zapadores y el Alumbrado. Los cañones han dejado de disparar, pero sigue el nervioso tableteo de las ametralladoras. No obstante, y aunque algunos de los que avanzan se derrumban de pronto con una trágica cabriola, centenares de obreros y guardias ganan la explanada que se abre ante el edificio. Cuando un cartucho de dinamita o una granada de mano surca los aires con dirección a una puerta o una ventana, la gente se tira de bruces al suelo. Un segundo después, cuando la explosión ha limpiado de enemigos y obstáculos el camino que desean seguir, abriendo en el cuartel, pese a que se continúa combatiendo encarnizadamente

en su interior. A uno de los balcones de la planta primera, medio destrozado por un cañonazo, se asoma un muchacho joven, alto, delgado, con pelo revuelto y aire de júbilo. Nervioso, empieza a arrojar a sus amigos que esperan en la explanada los fusiles de que ha logrado apoderarse, mientras grita a todo pulmón:

— ¡ Entrad todos ! ! ¡ El cuartel es nuestro ! !

No es verdad, ni lo será antes de media hora. Todavía quedan por doquier núcleos aislados de resistencia, donde grupos de militares y voluntarios pelean con bravura indómita (...). Pero franqueadas las puertas de entrada su número disminuye con el mismo ritmo que aumentan los guardias y los milicianos que los combaten. Se entablan encarnizadas peleas de un extremo a otro de los patios, de un piso a otro, en las escaleras y las galerías...

Unos guardias de Asalto emplazan una ametralladora en la galería principal de uno de los patios. La máquina abre grandes huecos en los grupos que resisten. No por ello dejan de luchar los defensores del cuartel.

Aquí y allá empiezan a surgir grupos de soldados con los brazos en alto y vitoreando a la República. Casi todos ellos muestran en alto los carnets que los acreditan como afiliados a los partidos republicanos o a los sindicatos obreros. Todos aseguran a gritos que están al lado de los asaltantes y que si dispararon lo hicieron contra su voluntad, cosa que puede ser verdad o no serlo. Un suboficial que pregona a voces su filiación socialista y al que conocen personalmente algunos de los asaltantes, acaba de ser sacado del calabozo en unión de varios otros soldados.

— Nos encerraron el sábado por la mañana — explica a quienes le rodean —, y si llegan a triunfar...

Unos soldados confirman tanto el encierro del suboficial como el peligro corrido. Provisto de una pistola y seguido por muchos, el suboficial anuncia a gritos su deseo de encontrar a los jefes de la rebelión. Marcha hacia el cuarto de banderas, donde supone que estarán aún los oficiales de su regimiento, con el coronel Moisés Serra a la cabeza.

Están, en efecto, pero muertos...

..

(La Montaña ha caído. A continuación caerán Campamento y demás baluartes de la sublevación. Por el resto, Madrid quedará en cabeza del movimiento antifascista español... hasta la tragedia pavorosa del puerto de Alicante, año de desgracia de 1939.)

¡ Artillería y aviación contra el cuartel !

rápidos, casi verticales, huyendo de los efectos de la explosión de las bombas que acaban de lanzar.

El violento estallido hace temblar la tierra. Mientras los aviones se alejan, perseguidos por los balazos de los sitiados, que no han conseguido alcanzarlos, por encima del cuartel se eleva una nubecilla de humo. La intervención efectiva y demoledora de la aviación es acogida con entusiasmo por los sitiadores.

...Ahora aparece una bandera blanca: un simple trapo blanco tremola en un balcón del segundo piso del cuartel. Nadie duda de que se trata de la rendición de sus defensores, perfectamente justificada, en opinión de muchos, por el efecto de los cañonazos y las bombas de aviación. Confirmando esta impresión cesan de pronto los disparos. ¿Quién cesa de tirar primero? Nadie se lo pregunta en este momento. Lo único efectivo es que fusiles y ametralladoras suspenden de repente su dramático diálogo.

— ¡ Adelante, viva la República ! — grita un guardia de Asalto arrojando a las masas mientras echa a correr hacia el cuartel, agitando en el aire el fusil que empuña. Cientos de personas le imitan. En medio de un alboroto ensordecedor de gritos y vivas, la multitud abandona barricadas y parapetos para aproximarse a la Montaña.

(Esta multitud entusiasta fue víctima de una añagaza de los sitiados, puesto que la recibieron con descargas cerradas, ocasionando muchos muertos, uno de ellos el guardia de Asalto que inició la marcha hacia el cuartel.)

El tiroteo se ha reanudado con mayor violencia o intensidad. Trabajosamente, con grave riesgo de la vida de quienes participan en la tarea, van siendo retirado algunos

Aguzando el oído y en algunos momentos de relativa calma, se oye lejano el estampido de algunos cañonazos. No parece que los guardias ni las milicias concentradas en la Casa de Campo al mando de Mangada dispongan de artillería. Pueden ser cañones de los sublevados de allí...

Hay que esforzarse para terminar cuanto antes. Corre rápida la orden de un extremo a otro de las líneas que cercan la Montaña. Hay que aprovechar los momentos en que la explosión de las granadas artilleras imponen un momentáneo silencio a los defensores para tratar de aproximarse lo máximo al cuartel y tratar de penetrar, por donde sea y como sea, pero entrar.

Transcurre largo rato antes de que se consiga. Despreciando el peligro, grupos cada vez más nutridos corren al estallar las granadas para colocarse al amparo de las mismas rampas que dan acceso al cuartel. Caen no pocos antes de lograrlo, pero al cabo más de doscientos hombres, vestidos de cualquier manera, con las armas más heterogéneas, están agazapados a veinte metros de los muros de la Montaña. Grupos más numerosos aún bajan por Luisa Fernanda, Rey Francisco y Evaristo San Miguel, pegándose a las paredes de las casas, llevando como protección coches y camiones en los que han colocado colchones o sacos terreros. Otros corren de árbol en árbol en Rosales o se acercan por el pronunciado talud que señala el comienzo de los jardines del parque del Oeste. Algunos ascienden disparando desde la parte trasera de las oficinas del Norte en el paseo del Rey.

Son ya las doce de la mañana. Millares de hombres — monos desgarrados, barbas crecidas, ojos de no dormir en tres noches — se lan-

LOS LIBROS:

« LA MUERTE DE LA ESPERANZA »

de EDUARDO DE GUZMAN

La muerte de la esperanza, por el tormento de la esperanza, más o menos nos afecta a cuantos hicimos la guerra y contra lógica la perdimos. Por ley de defensa y de progreso y por autenticidad ibérica, los del «bando republicano, no debimos perder lo que nos perdieron porque el valor, el entusiasmo y la justicia radicaban en nosotros, no en las filas enemigas, prietas de ambiciosos, mercenarios y soldados obligados fusil en rostro.

Eso al empezar. Luego el «ardor español» del contrario reflejó en el espejo de la verdad, faces africanas, legionarias, musulinescas, hitlerianas, y también irlandesas, portuguesas y otras heces de países interesados en deshacerse de las mismas introduciéndolas en lugares ajenos políticamente considerados ingratos. En España los hombres libres tuvimos que batirnos contra una coalición internacional por mucho que los españoles acaudillados por el general Franco blasonaran de nacionales. Cuantos nos mantenemos exiliados en el extranjero igual que otros lo están en el propio suelo español, reconocemos que nuestra derrota persistente — que hace treinta y cuatro años que dura — no se debió a flojez nuestra, sino a la superioridad enemiga en hombres, material y procedencias y, al abandono cobarde y suicida del pueblo español por parte de la Francia y de la Inglaterra de entonces. Su No Intervención permitió al enemigo utilizar amplios recursos que le llegaban por mar y que la No Intervención no evitaba llegarán. Blum y Chamberlain le tenían miedo al führer y el espectro de una segunda guerra mundial les mantuvo en susto permanente. Y sin embargo esa guerra prevista elevaba, cada vez más, su pavoroso fantasma. Para sacudirse, incluso Stalin pactó con Hitler, a sabiendas de que el documento firmado con éste sería letra muerta cuando al nazismo se le antojara. Estados Unidos, por mucho que vocifere intangibilidad democrática, en su corazón profundamente monetizado deseó la victoria de las armas fascistas en España para evitar que un comunismo no capitalista — el ruso lo es — amaneciera una aurora de Primero de Mayo que iluminara al mundo proletario con mayor fuerza que el amanecido en Chicago en 1886 y que también terminó en tragedia para el proletariado emancipador de allí. Como contraste, es hermoso considerar que los ocho anarquistas condenados por el tribunal yanqui, casi todos eran precisamente alemanes y anarquistas, a saber: Spies, Shwab, Engel, Lingg, Neebe, Fischer, Fielden... Especie de venganza retrospectiva contra la hez germanófila que vino a nuestro hogar para destruirlo probando armas extremadamente mortíferas sobre las sufridas y casi indefensas espaldas del pueblo hispano. ¿Por qué, ante la crueldad de los ataques de la aviación y de la artillería «loca» de los nazis, el Frente Popular galo se empeñó en mantener la frontera

de los Pirineos cerrada para todo lo que fuera herramientas y pólvoras de defensa?

No, amigo Guzmán, los antifascistas españoles no perdimos la guerra. Fueron las cancellerías negras, grises y rojas quienes nos la perdieron. Vuestro ejemplo de Madrid con la toma de la Montaña sin armas apenas y suspirando por las habidas en el dañino cuartel al fin tomadas «cogiendo el toro por los cuernos», demuestra el cariz popular, el deseo racialmente sentido de no dejarse avasallar por el extranjero, para el caso la Internacional fascista, no importa si representada por españoles mantenidos y, no obstante, orgullosos, y por dineristas lo menos escrupulosos posible al ejemplo del contrabandista Juan March. Madrid — Guzmán lo explica con mano maestra por ser ducho en el arte del reportaje — no está dispuesto a que el militarismo fascista lo avasalle, y al solo aviso de la sublevación militar - fascista en Marruecos se vuelca a la calle en espera de la presencia del enemigo hasta aquí permanente en la sombra. Los comités sindicales y populares indagan, prevén, trabajan, en tanto un político infeliz y gobernante de la hora, Casares Quiroga, peina, de espaldas a la realidad, la ilusión de un «caballo blanco» invencible. Ilusión solamente, ante un peligro que todo el mundo ve y que él al parecer no aprecia. Y así nuestra gente, nuestra querida y admirable gente cenetista se desvela en disposiciones de defensa, en búsquedas afanosas de armas, que el mundo oficial niega. Nadie duerme, avizorando un peligro inminente; todos los buenos temen un despertar con sorpresas por lo menos desagradables. «Lo de Marruecos es epistólico. Pronto el conato de rebelión estará sofocado.» Entretanto los antifascistas de Ceuta, Larache, Tetuán y Melilla son detenidos y asesinados sin tiempo siquiera de haberse defendido. Luego el incendio «alcista» cruza el Estrecho y prende en Cádiz, Algeciras y Jerez de la Frontera. Las tropas de toda España son acuarteladas por los generales en estado de sublevación e incluso generales de «solera republicana»: Cabanellas, Queipo de Llano, Aranda, y otros, dirigen sus fuegos contra el pueblo, adscritos ya al bando fascista, ocasionando sorpresa y pánico en las esferas gubernamentales de la República. En Barcelona se lucha y se triunfa, y poco cree Madrid en Barcelona por la mancha de un 6 de octubre famoso... ¡Ah!, pero esta vez está la Confederación en la calle borrando a tiros un recuerdo desagradable. Incluso la voz opaca del vencido general Goded, emitida en la Radio podría «ser imitada»; pero no: alguien que lo conoce certifica que es auténtica. Además la radio catalana está en manos de la Generalidad y no en las de los militares sublevados. Siendo así, siendo verídico el triunfo del pueblo barcelonés a costa de los «fachas», se explica ya la indecisión de los miles de sublevados, militares y paisanos, alojados y

parapetados en los cuarteles de la Montaña, Campamento, Wad Ras y Getafe. Ellos esperan columnas de apoyo, sin duda, pero a quien recibirán es al pueblo de Madrid, ávido de limpieza de avisperos, de peligros amenazantes para libertades y vidas, y la fortaleza de la Montaña es atacada y conquistada, con sangre, mucha, de trabajadores y guardias, y también de personas enemigas. Se ha empezado. Los demás cuarteles no tardarán en rendirse. Como en colapso, aparece la plaga de los «pacos» causando víctimas, pero acabando en mayoría desbalconados.

Madrid, a fuerza de heroísmo, bajo la premisa histórica de «Libertad o Muerte», añade su jalón antifascista al conquistado poco antes por la capital catalana.

La guerra formal, con todas las consecuencias, ha empezado. Pero el autor de «La muerte de la esperanza» no la cuenta. No importa. Le conocemos su vibrante y documentado «Madrid rojo y negro», escrito en horas viriles de la defensa republicana de la capital de España.

**

Damos de súbito con el reverso de la medalla: la pérdida fatal de la guerra, el abandono de las posiciones (itan costosas y sagazmente fortificadas!) de los alrededores de Madrid. La CNT trató de colocar unos cien mil guerrilleros en los montes del Centro, idea que el Consejo Nacional de Defensa rechazó para ordenar, en cambio, colocar bandera blanca en cada posición madrileña que el enemigo atacara. Consigna torpe que ocasionó el derrumbe desordenado del frente con el consiguiente puente de plata ofrecido al enemigo. Derrumbe asimismo de las ilusiones manumitivas de la clase trabajadora. El ideal se había atrapado con las manos y había, dramáticamente, que soltarlo, ¿para siempre? Se ignora el mañana, pero el hoy, el ahora mismo, es terrible. Todo el mundo piensa instintivamente en la huida. En general se carece de medios para efectuarla. Los hombres «de categoría» ya han abandonado la villa. No así Besteiro, que tratará de ablandar al vencedor, que no tardará en hacerse presente. La quinta columna se manifiesta y los retardados, ¡los impedidos de vehículo!, arriesgan caer en las zarpas de la fiera. El propio Guzmán está en apuros, Mauro Bajatierra también, coincidiendo ambos en Serrano, Comité Regional en entero abandono, con coches a pie de acera, inutilizados. Los últimos compañeros de la casa corrían ya por extramuros. En la Federación Local igual soledad, con más coches inservibles. Se detiene a un camión cargado de compañeros. Guzmán se empeña en subir a Mauro y éste resiste. «Salvaros vosotros, que sois jóvenes. Yo ya he dado de mí todo lo posible. Suerte, y ¡viva la Anarquía!» Añorado Bajatierra. Unos horas después moriría pegándose balazos con un grupo de falangistas que lo tenían espiado.

Feliz quien alcanzara la carretera de Valencia, con todos los peligros inherentes a la misma. Con más desespero que gasolina se llega a Valencia, la del puerto sin barcos. «Idos a Alicante. Allí habrá buques» de embute. Nadie quedará en tierra.» El «Stanbrook» había salido en buenas condiciones de lleno. Otro que le siguió zarpó del puerto medio vacío. Horas después llegó la avalancha de soldados, campesinos y gente de partidos, acumulándose veinte mil personas a lo largo de los muelles, sumidas en la más negra de las desdichas. Porque lo que acudía — siempre de noche — en aguas alicantinas eran buques fantasmas, barcos de pesadilla que lucían ojos de burla en lo negro de dos noches para hacer prorrumpir: «¡ahora vienen!» y dar media vuelta, internándose mar adentro hasta la desaparición. Y esto una vez, dos, tres, cuatro, cinco... Las decepciones, repetidas, eran puntualizadas con pistoletazos de hombres que se suicidaban, o por angustiosos y frecuentes gritos de «¡hombre al agua!», por otros desdichados que se suicidaban también. Luego una añagaza: «No os embarcan por recelo a vuestras armas. Deshaceros de ellas y embarcaréis.» Las armas se amontonan en el suelo, son recogidas, y los barcos no vienen. Vienen, sí, las tropas italianas, ocasionando nuevos suicidios. Sin embargo, el general Gámbara declara el puerto neutral. Sus fuerzas no se meten en él, las de Franco, sí, ordenando, apremiantemente, el despeje del lugar. Hay salvas de aviso. Los desesperanzados salen y van siendo detenidos. Muchos serán fusilados, otros condenados. La epopeya del puerto alicantino fue terrible, espeluznante. Vosotros, franceses e ingleses que no acudisteis a Alicante, a Valencia, a Cartagena, a Almería a salvar españoles heroicos, pero vencidos, tuvisteis vuestra hora negra en Dunkerque, ¡vuestro puerto de Alicante!, tan horrible como éste pero no más que éste. El miedo a Hitler, que motivó el dejar hacer en España, no sirvió de nada, vista la tremenda tragedia de cinco años que empezó medio año después (¡solamente!) de acontecido el drama menor de los falsos embarcaderos alicantinos.

**

Los campos de concentración franceses no equivalieron a lo duro de Alicante y de Albatera. También se esperaban barcos, pero no con el apremio que a la sombra del castillo de Santa Bárbara. Se sufría, pero con la vida aparentemente salvada. Los que no se suicidaban; los que la enfermedad se les agravaba y en «sanidad» campera debían curarlos con aspirinas y tintura de yodo, solamente. Cierto que en los ex campos concentracionarios de Argelès, Barcarès, Prats de Molló, Bram, Vernet, etc., hay centenares de españoles enterrados. El hospital de San Juan, en Perpiñán, dieron el último suspiro un centenar de

➔

Los libros

«LA MUERTE
DE LA ESPERANZA»

(Viene de la página anterior)

compatriotas amargados, dolientes, inminentes para la fosa. En Alemania, una entrevista entre Hitler y el Cuñadísimo ocasionó siete mil asesinatos de otros tantos compatriotas nuestros reducidos en Mathausen y otros

encierros por el estilo. Porque también aquí se ha pagado cara la factura. Mas los persistentes en buena parte nos hemos recobrado; el pesar de la derrota y los años de sufrimiento no nos han aconsejado transigencias onerosas, a veces indignas. Cuando también se ha sufrido se comprenden las flaquezas. Mas, ¿por qué no evitarlas? No todo el

mundo es Peiró, naturalmente. Pero a la derrota física es bueno replicarla, interiormente, con un efluvio de poesía loca, con un baño de ideal. Si Royano hubiese opinado así, sus últimos años los hubiera aguantado digno, satisfecho de sí mismo. Transigió, no se sentiría él, y a la hora de comer con tranquilidad discutible murió de una enfermedad marca 1939.

Es una riqueza para el hombre vivir de acuerdo consigo mismo. Moralmente, la persona debe y puede triunfar siempre, por difíciles que sean las circunstancias.

Finalizamos recomendando encarecidamente el libro «La Muerte de la Esperanza». Por nuestra parte, lo hemos leído de un tirón.

Juan FERRER

L'ANARCHIE

(Suite)

Un gouvernement ne peut vouloir que la société se défasse, parce qu'alors disparaîtrait pour lui et pour la classe dominante la matière à exploiter. Il ne peut permettre qu'elle se régisse elle-même sans intromission officielle, parce qu'alors le peuple s'apercevrait bien vite que le gouvernement ne sert à rien, sinon à défendre les propriétaires qui l'affament, et se préparerait à se débarrasser des gouvernements et des propriétaires.

Aujourd'hui, devant les réclamations pressantes et menaçantes du prolétariat, les gouvernements montrent la tendance de s'interposer dans les relations entre patrons et ouvriers. Ils essaient ainsi de faire dévier le mouvement ouvrier et d'empêcher, par quelques trompeuses réformes, que les pauvres ne prennent eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, c'est-à-dire, une part de bien-être égale à celle dont jouissent les autres.

Il faut, en outre, tenir compte que, d'une part, les bourgeois, c'est-à-dire les propriétaires, sont eux-mêmes continuellement en train de se faire la guerre, à se manger entre eux, et, d'autre part, que le gouvernement, bien que fils, esclave et protecteur de la bourgeoisie, comme tout serf, tend à s'émanciper, et tout protecteur tend à dominer le protégé. De là ce jeu de bascule, ces tiraillements, ces concessions accordées et retirées, cette recherche d'alliés parmi les conservateurs contre le peuple, jeu qui est la science des gouvernements et qui fait illusion aux naïfs et aux paresseux attendant toujours leur salut d'en haut.

Avec tout ça, le gouvernement ne change pas de nature: s'il se fait régulateur et se rend garant des droits et des devoirs de chacun, il pervertit le sentiment de justice, il qualifie de crime et punit tout acte qui offense ou menace les privilèges des gouvernants et des propriétaires; il déclare juste, «légal», la plus atroce exploitation des misérables, le lent et continu assasiner moral et matériel, perpétré par les possédants au détriment des non-possédants.

S'il se fait administrateur des services publics, il vise encore et toujours les intérêts des gouvernants et des propriétaires, il ne s'occupe des intérêts de la masse laborieuse, qu'en tant que c'est nécessaire pour que la masse consente à payer. S'il se fait instituteur il empêche la propagation du vrai, et tend à préparer l'esprit et le cœur des jeunes, pour qu'ils deviennent ou tyrans implacables ou esclaves dociles, selon la classe à laquelle ils appartiennent. Tout, dans les mains du gouvernement devient moyen pour exploiter, tout devient institution de police pour tenir le peuple dans les fers.

Il doit en être ainsi. Si la vie des hommes est la lutte entre les hommes, il y a naturellement des vainqueurs et des vaincus, et le gouvernement — qui est le prix de la lutte ou un moyen pour assurer aux vainqueurs les résultats de la victoire, et les perpétuer — ne sera certainement jamais entre les mains de ceux qui ont perdu, soit que la lutte ait lieu sur le terrain de la force physique ou intellectuelle, soit qu'elle ait lieu sur le terrain économique. Ceux qui ont lutté pour vaincre, pour s'assurer de meilleures conditions, pour conquérir des privilèges, le commandement et le pouvoir, une fois la victoire obtenue, ne s'en serviront certainement pas pour défendre les droits des vaincus ou pour imposer des limites à leurs propres volontés et à celle de leurs amis et partisans.

Le gouvernement, ou, comme on le dit, l'« Etat » justicier, modérateur des luttes sociales, administrateur impartial des intérêts du public, est un mensonge, une illusion, une utopie jamais réalisée et jamais réalisable.

Si les intérêts des hommes devaient être contraires les uns aux autres, si la lutte entre les hommes était une loi nécessaire de la société humaine, si la liberté des uns devait être une limite à la liberté des autres, alors chacun chercherait à faire toujours triompher ses propres intérêts sur ceux des autres; chacun tenterait d'augmenter sa liberté au préjudice de la liberté d'autrui. S'il devait y avoir un gouvernement, non parce qu'il serait plus ou moins utile à la totalité des membres d'une société, mais parce que les vainqueurs voudraient

ERRICO MALATESTA

s'assurer les fruits de la victoire, en soumettant solidement les vaincus et se délivrer de la charge d'être continuellement sur la défensive, en chargeant de sa défense des hommes spécialement dressés au métier de gendarme, alors l'humanité serait destinée à périr ou à se débattre éternellement entre la tyrannie des vainqueurs et la rébellion des vaincus.

Heureusement, l'avenir de l'humanité est plus souriant, parce que la loi qui la gouverne est plus douce.

Cette loi, c'est la solidarité.

L'homme possède, comme propriété fondamentale, nécessaire, « l'instinct de sa propre conservation », sans lequel aucun être vivant ne pourrait exister, et « l'instinct de la conservation de l'espèce », sans lequel aucune espèce n'eût pu se former ni durer. Il est naturellement porté à défendre son existence et son bien-être ainsi que celui de sa progéniture contre tout et tous.

Les êtres vivants ont, dans la nature, deux manières de s'assurer l'existence et de la rendre plus paisible; d'un côté, la lutte individuelle contre les éléments et contre les autres individus de la même espèce ou d'espèce différente; de l'autre, l'appui mutuel, la coopération, qui peut être appelée « l'association pour la lutte » contre tous les facteurs naturels contraires à l'existence, au développement et au bien-être des associés.

Nous ne pourrions, dans ces quelques pages, indiquer la part respective de ces deux principes dans l'évolution de la vie organique, la « lutte » et la « coopération ».

Il nous suffit de constater comment, dans l'humanité, la coopération — forcée ou volontaire — est devenue le seul moyen de progrès, de perfectionnement, de sécurité, et comment la lutte — restée atavique — est devenue complètement inapte à favoriser le bien-être des individus, et produit, au contraire, le mal pour tous, pour les vainqueurs comme pour les vaincus.

L'expérience, accumulée et transmise par des générations successives, a enseigné à l'homme qu'en s'unissant à d'autres hommes sa conservation est plus sûre, et son bien-être plus grand. Ainsi, conséquence de la lutte même pour l'existence, engagée contre la nature ambiante et contre les individus de son espèce, s'est développée chez les hommes l'instinct social, qui a complètement transformé les conditions de son existence. Par la force de cet instinct, l'homme put sortir de l'animalité, monter à une très grande puissance et s'élever si haut au-dessus des autres animaux que les philosophes spiritualistes ont cru nécessaire d'inventer pour lui l'âme immatérielle et immortelle.

De nombreuses causes concurrentes ont contribué à la formation de cet instinct social, qui, partant de la base animale de l'instinct de la conservation de l'espèce — qui est l'instinct social restreint à la famille naturelle — est arrivé à un degré éminent d'intensité et d'existence, pour constituer désormais le fond même de la nature morale de l'homme.

L'homme sorti des types inférieurs de l'animalité, était faible et désarmé pour la lutte individuelle contre les bêtes carnivores. Mais, ayant un cerveau capable d'un grand développement, un organe vocal apte à exprimer par des sons divers les différentes vibrations cérébrales, des mains spécialement adaptées pour donner la forme voulue à la matière, il devait sentir bien vite le besoin et les avantages de l'association; on peut même dire qu'il sortit de l'animalité seulement quand il devint sociable et qu'il acquit l'usage de la parole, qui est à la fois conséquence et facteur puissant de la sociabilité.

Le nombre des hommes étant relativement restreint au début de l'humanité, la lutte pour l'existence d'homme à homme était moins âpre, moins continue, moins nécessaire même en dehors de l'association, ce qui devait favoriser beaucoup le développement des sentiments de sympathie et permettre de constater et d'apprécier l'utilité de l'appui mutuel.

(A suivre)

NECROLOGICA

FRANCISCO GUAL

Otro compañero más que nos ha dejado en el largo y penoso camino del exilio. Francisco Gual nació en Vistabella, provincia de Castellón, el año 1901. Desde joven, llevado de sus inquietudes, se marchó a Cataluña para crearse una situación y un hogar con el esfuerzo de su trabajo honrado y digno. Ubicado en Moncada (donde residió hasta los acontecimientos de julio del 36), estuvo en contacto con la militancia catalana aportando a su sindicato su esfuerzo constante y desinteresado, cumpliendo con su deber de militante de acuerdo con su capacidad y posibilidades. Como tantos compañeros anónimos, llegado el momento del criminal levantamiento fascista, se comportó como un militante más para sofocar y vencer a la rebelión. Luego, el frente de combate, sin eludir sus responsabilidades en la lucha a muerte entablada entre el pueblo y sus traidores. Derrotados, una de las tantas trágicas caravanas lo arrastró al destierro, donde soportó con estoicismo los rigores de la guerra y de la ocupación. La liberación lo encontró en un pueblecito del Seine-et-Marne, desde donde — en el periodo de restricciones y de racionamiento — pudo favorecer a no pocos compañeros. Instalado en París, militó siempre en esta Local, y tanto en Ste-Marthe como en Vignoles, fue conocido por su carácter sencillo, afable y solidario en cuanto afectaba a la CNT y a la lucha por la liberación de España del régimen que la oprime. Parco de palabra, era explosivo en lo referente a los verdaderos objetivos y principios de la organización y no consentía posiciones ambiguas ni flaquezas que mermaran vitalidad, contenido y fuerza a la CNT por la que luchó siempre con sentido responsable.

Tomado su retiro y trasladado a la Dordogne, siguió durante todo el tiempo en la F. Local de París por encontrarse aislado en su nueva residencia, hasta que, trasladado definitivamente a Perpignan, causó bajo en París para seguir militando en la F. Local de su nueva residencia. En París, donde por su sencillez y trato era estimado, dejó buenas amistades que más de una vez fueron a visitarle en su confinamiento. En la capital del Rosellón su vida fue más en relación donde encontró — con los compañeros de Perpignan — amistades parisinas allí trasladadas definitivamente como él.

En menos de media hora el ataque cardíaco que le dio se lo llevó como a tantos compañeros que nos abandonan sin ver realizados sus anhelos de ver un día liberada España del yugo impuesto por la tiranía.

A su desconsolada compañera Clara y demás familiares, nuestro más sentido pésame por el pérdida del amigo y compañero Gual.

EL CORRESPONSAL

AVISO A LOS LECTORES DEL
«COMBAT SYNDICALISTE»

Como ya es costumbre nuestra, en esta época de vacaciones cuatro números de nuestro semanario dejarán de aparecer (del 26 de julio al 23 de agosto) apareciendo en cambio dos folletos de propaganda muy interesantes, uno de Malatesta titulado LA ANARQUIA (en castellano) y otro de Rocker en comentarios sobre ANARQUISMO y SOVIETISMO.

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

Carta abierta a la juventud revolucionaria

El 19 de Julio de 1936 aparece escrito ya con caracteres imborrables en la larga historia de las luchas humanas por la libertad, la dignidad y el progreso social.

Para nuestros compañeros españoles, vieja y aguerrida militancia que después de treinta y siete años prosigue un noble y silencioso combate contra la reacción y el fascismo, en las sombras de heroica clandestinidad o en los amargos tiempos del destierro, el recuerdo de aquellas horas, cuya palpación vivieron y cuya vida fue entraña misma de sus mismas exigencias, recordar aquellas fechas es acicate subjetivo que mueve sinceras esperanzas de un mañana mejor.

Para las generaciones que vinieron después y en todos los horizontes donde la inquietud sembrada por las nobles aspiraciones hacia otros horizontes sociales, germinó, puede aparecer el 19 de julio de 1936 como un acontecimiento de cuyo estudio pueden desprenderse pautas de acción y ejemplos de indiscutible validez.

Contra las pretensiones de quienes — queriendo ahogar en el olvido todo cuanto pueda probar las posibilidades de mejores caminos — intentan esparcir a triste voleo que la persistencia en el recordatorio no es más que culto al pasado...

Contra quienes afirman, porque así conviene a sus intereses, que manteniendo esa actitud, los militantes del anarcosindicalismo español detuvieron la marcha del reloj de su vida social.

Contra todos ellos, empeñados en el entierro prematuro de una vitalidad que preferirían precaria, conviene sentar en el libro de las realidades vividas la importancia de un acontecimiento, que no fue prelude de ningún hecho histórico posterior, porque las contiendas guerreras encendidas más tarde en el mundo carecieron del alma que animó a los pueblos ibéricos en un combate que había de ser sin esperanzas contra la coalición internacional de intereses y fuerzas contrarrevolucionarias.

El mundo entero ligóse contra la experiencia revolucionaria. Y no nos interesa en tanto que anarcosindicalistas ni hacer historia ni recordar los 33 meses de una guerra cruenta puesta desde sus primeras horas al margen de los intereses internacionales de los Estados y de los capitalismos.

Si el suelo español se convirtió a poco de la sublevación fascista en campo de encuentro de fuerzas extrañas, ello pertenece a la eterna historia de sangre que vertieron los «señores» de toda laya a lo largo de los siglos.

El 19 de julio de 1936, los días que siguieron revisten otro significado.

El Estado español actual, fascista, totalitario, que venció sin convencer a nadie, ayer ni hoy, conmemora oficialmente un 18 de Julio de odio revanchista, arranque de una militarada preparada cuidadosamente en el silencio discreto de sacristías y cuarteles.

El 19 de Julio tampoco guarda ninguna relación con el hecho de poner a un enemigo frente a otro.

Dejemos a los comentaristas de todas las historias el análisis más o menos objetivo de una contienda y de sus diversas fases. Dejemos a detractores y a incondicionales en sus apasionados argumentos la discusión sobre los orígenes y el desarrollo de aquella guerra cuyas características no forman parte de aquello que interesa destacar como hecho revolucionario.

Abandonemos al bagaje de los críticos de todo matiz el examen de los errores, de los traspiés que en momentos donde la pasión encendida había de operar en cada momento, pudieran haberse o se hubieran cometido.

La historia de verdad es juez inexorable. Los historiadores son fiscales o defensores que, deformando la verdad, forman las páginas de unas u otras historias cada una a la imagen de sus destinatarios y financiadores.

Pero nos interesa, a nosotros, militantes del anarcosindicalismo en el mundo entero, que se proyecte hacia el futuro, con trazos de verdad quizá insospechada, la verdadera perspectiva, el cuadro auténtico del 19 de Julio de 1936.

En un escenario de luchas sociales permanentes, el fascismo recurrió, como en otros lugares de Europa, al golpe de Estado.

Como en esos otros países, el Estado, la autoridad, garantes de todo y no garantizando nada, se prepararon a la claudicación. Y lo insospechado, lo inesperado para los autores de la sublevación como para los resignados al paso de ésta, se produjo. No vamos a repetirnos: el pueblo, a través de sus organizaciones revolucionarias se convirtió en barricada humana, que detuvo a la horda reaccionaria.

Y sin embargo tampoco es de esa inesperada y heroica resistencia, de donde brota la luz que puede iluminar todas las posibilidades de emancipación.

Brota, sí, de un hecho primordial: el clamor de repulsa activo y la fuerza que vino a oponerse a los criminales intentos de la coalición sublevada brotó de las calles y los campos. Y ese empuje vigoroso de las fuerzas de la libertad se canalizó hacia las organizaciones revolucionarias de todos los lugares sin necesidad de aparato estratégico ni de autodefensa preestablecido.

La defensa de las libertades de un pueblo que había de establecerse paralelamente en las barricadas y en la organización y puesta

en marcha de la economía abandonada, partió de todos y cada uno de los militantes revolucionarios. Inolvidable ejemplo de la verdadera síntesis individuo-sociedad sin coacción por parte de esta última.

Tampoco hubieron, digan lo que quieran los estipendiados de todas tendencias, consignas ni disposiciones, ni orden alguna de las alturas jerárquicas de una política pusilánime, refugiada en los alcantarillados y en los sótanos de las ciudades. Los cuadros de las organizaciones obreras siguieron la avalancha popular en la calle.

De cada taller, como de cada pueblo campesino, de cada hombre, salió el gesto, la iniciativa espontánea que llevada a las organizaciones revolucionarias puso en marcha campos, fábricas y talleres, sin capitales, sin élites directoriales, sin «managers» acreditados por diplomas oficiales.

En un mismo día, en las mismas horas, la autodefensa y la organización de la supervivencia se crearon desde la base misma de una sociedad libre: el hombre.

Hagamos abstracción de los hechos, incidentes, maniobras y manejos que más tarde sabotearon hasta destruir la continuidad del hecho revolucionario. Del resurgir de todas las políticas nacionales, su trabazón paulatina con los intereses nacionales supeditados al capital y a la Autoridad con mayúscula, de la neutralidad tendenciosa de unos y la pretendida solidaridad, ayuda mercantil, interesada, de otros...

Todos aquellos hechos pertenecen al conjunto de una conspiración empeñada en ahogar, en matar la experiencia amenazante para todos ellos, que se iniciaba el 19 de Julio de 1936.

Experiencia que fue posible y que afirma esa posibilidad de una revolución libertaria. Porque ella partió de los hombres conscientes de sus convicciones y de su papel esencial en la sociedad a crear, encontró en las organizaciones revolucionarias de los trabajadores, y fundamentalmente en la Confederación Nacional del Trabajo, el más amplio campo de expansión constructiva prescindiendo de líderes, jefes políticos y redentores.

El 19 de Julio de 1936 sigue proclamando cada vez más fuerte, al pasar los años a la luz de los hechos, en términos claros, recios y sin tergiversaciones, que si los trabajadores, los militantes de las organizaciones revolucionarias son conscientes de su misión, la revolución libertaria es posible.

Los militantes anarcosindicalistas, convencidos de esa verdad y que luchan y trabajan con el esfuerzo puesto en esos objetivos, afirman a la juventud mundial, inquieta, preocupada de un porvenir incierto, que para proyectar hacia el futuro todas sus esperanzas de liberación integral, esas esperanzas que hizo entrever el 19 de Julio de 1936 en España, hay un lugar de combate y de preparación: la AIT y sus secciones.

Y en ellas, y con ellas, hacia la revolución social, la juventud tiene su puesto de combate.

A incorporarse a ella os invita el anarcosindicalismo militante.

Por la Asociación Internacional
de los Trabajadores,

EL SECRETARIADO

EL COMBATE
LE COMBAT C. N. T.
SYNDICALISTE A. I. T.

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignes, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

EDITORIAL

Algo más que vacaciones

A estas horas el periodo de las vacaciones obreras habrá terminado. Cada asalariado habrá escogido y apreciado su forma de asueto.

Treinta días en Francia y veinte en España no valen por su distancia («métrica»), sino por lo que este asueto, o «derecho a la pereza» representa.

Porque ni la burguesía ni el Estado han concedido nunca nada al proletariado. Ni Parlamentos ni Dictaduras han dictaminado («social») por humanismos o cristianismos, sino por presiones ejercidas por la Organización obrera mediante enconos sostenidos a partir del año 1840. Nadie nos ha regalado nada y las huelgas y los intentos (a veces las plasmaciones) revolucionarios, han conseguido todas las mejoras que actualmente disfruta el proletariado. La C.N.T., el anarcosindicalismo hispano, jamás han regalado esfuerzo para provocar estos logros en la

marcha hacia la emancipación integral de los explotados.

Se dice que la burguesía de hoy ha sido lo suficientemente diestra para reducir el espíritu revolucionario del proletariado con concesiones, y no es cierto. Ella delega en sus defensores estatales la misión de fingir liberalidades (vacaciones, seguridades sociales, etc.) para evitar el hecho drástico de la revolución expropiadora. Cediendo minucias, «legalizando» auténticas conquistas obreras y colaborando con el obrismo político, la sociedad de hoy piensa desvirtuar la solución anarquista del problema social, toda vez que leyes, decretos y demás disposiciones («protectoras») tienden a negar el valor de los sindicatos de resistencia y agresión al capital.

Treinta o veinte días de holganza a los obreros nos han sido acordados en evitación de gajes mayores; las seguridades sociales conceden esto, aquello y lo de más allá previa cotización obrera y por temor a «regalos» mayores sin ne-

cesidad de cotización alguna. En años de la II República los trabajadores de Tarrasa, Sabadell, parte de Barcelona, etc., percibían sueldo íntegro en caso de enfermedad, no merced a caridades patronales y de Estado, sino por exigencia de organismos adscritos a la Confederación Nacional del Trabajo. Mejoras de todo orden (de paga, de salubridad, de intervención, de derecho creciente) se iban imponiendo a patronos y gobernantes, y de no producirse la vergüenza histórica del 18 de julio del 1936 el obrero de España disfrutaría hoy de condiciones sociales las más avanzadas del mundo.

Con la adición — importantísima — de haberlas logrado por propio esfuerzo, no por caridades oficiales en las cuales el reformismo obrerista tiene asignado el papel de monje de caridad.

Quiérase o no, cada ventaja social obtenida es un paso más hacia el comunismo anarquista.



Au troisième top chacun met
sa montre à l'heure...

...le pouvoir à celle de Marcellin

... Georges et Edmond à celle de la
récupération et du détournement

... Les ouvriers à celle de Lip au-
togéré

ERRICO MALATESTA

L'ANARCHIE

Discos

(Suite du numéro 763)

Enfin, la capacité acquise par l'homme, grâce à ses qualités primitives appliquées, en coopération avec un nombre plus ou moins grand d'associés, de modifier le milieu ambiant et de l'adapter à ses besoins; la multiplication des désirs, qui croissent avec les moyens de les satisfaire et deviennent des besoins; la division du travail, qui est la conséquence de l'exploitation méthodique de la nature au profit de l'homme, ont fait de la vie sociale le milieu ambiant nécessaire à l'homme, hors duquel il ne peut vivre sans tomber dans un état bestial.

Et par le raffinement de la sensibilité, conséquence de la multiplicité des rapports; par l'habitude prise dans l'espèce grâce à la transmission héréditaire pendant des milliers d'années, ce besoin de vie sociale, d'échange de pensées et d'affection entre les hommes, est devenu un mode d'être nécessaire de notre organisme. Il s'est transformé en sympathie, en amitié, en amour et subsiste indépendamment des avantages matériels que l'association produit, à tel point que, pour les satisfaire, on affronte toutes sortes de souffrances, et même la mort.

En somme, les énormes avantages que l'association apporte à l'homme; l'état d'infériorité physiologique non proportionné à sa supériorité intellectuelle dans lequel il se trouve vis-à-vis de la bête, s'il reste isolé; la possibilité pour l'homme de s'associer à un nombre toujours croissant d'individus, en rapports toujours plus intimes et complexes, jusqu'à étendre l'association à toute l'humanité, à toute vie; surtout la possibilité pour l'homme de produire, en travaillant en coopération avec les autres, plus qu'il n'est nécessaire pour vivre; les sentiments affectifs enfin qui découlent de tout cela, ont donné à la lutte pour l'existence chez l'homme un caractère tout différent de celui de la lutte qui existe chez les autres animaux.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui on sait — les recherches de naturalistes contemporains nous en apportent chaque jour de nouvelles preuves — que la coopération a eu et a, dans le développement du monde organique, une part très importante, que ne soupçonnaient pas ceux qui voulaient justifier, bien à tort du reste, le règne de la bourgeoisie par des théories darwiniennes, car la distance entre la lutte humaine et la lutte animale reste énorme et proportionnelle à la distance qui sépare l'homme des autres animaux.

Les autres animaux combattent, soit individuellement, soit plutôt en petits groupes durables ou transitoires, contre toute la nature, y compris les autres individus de leur propre espèce. Les animaux les plus sociables même, comme les fourmis, les abeilles, etc., sont solidaires entre individus de la même fourmière ou de la même ruche, mais sont indifférents envers les autres communautés de leur espèce (quand ils ne les combattent pas). La lutte humaine, au contraire, tend à élargir toujours plus l'association parmi les hommes, à solidariser leurs intérêts, à développer le sentiment d'amour de chaque homme pour tous les hommes, à vaincre et à dominer la nature extérieure avec l'humanité et pour l'humanité. Toute lutte directe pour conquérir des avantages, indépendamment des autres hommes ou contre eux, contredit la nature sociale de l'homme moderne et tend à le repousser vers l'animalité.

La solidarité, c'est-à-dire l'harmonie des intérêts et des sentiments, le concours de chacun au bien de tous et de tous au bien de chacun, est le seul état dans lequel l'homme peut expliquer sa nature et atteindre le plus grand développement et le plus grand bien-être possible. C'est le but vers lequel marche l'évolution humaine; c'est le principe supérieur qui résout tous les antagonismes actuels, insolubles autrement, et fait que la liberté de chacun ne trouve pas la limite, mais le complément et les conditions nécessaires à son existence dans la liberté des autres.

« Pas un individu, disait Michel Bakounine, ne peut reconnaître sa propre humanité, ni par conséquent dans les autres et en coopérant à sa propre réalisation dans la vie, si ce n'est en la réalisant pour les autres. Aucun homme ne peut s'émanciper, s'il n'émancipe avec lui tous les hommes qui l'entourent. Ma liberté est la liberté de tous, puisque je ne suis réellement libre, libre non seulement en idée, mais en fait, que quand ma liberté et mon droit trouvent leur confirmation et leur sanction dans la liberté et le droit de tous les hommes, mes égaux.

» La situation des autres hommes m'importe beaucoup, car, quelque indépendante que me paraît être ou premier ministre, je suis toujours le produit de ce que sont les derniers des hommes; s'ils sont ignorants, misérables esclaves, mon exis-

tence est déterminée par leur ignorance, par leur misère et par leur servitude. Moi, homme éclairé et intelligent, par exemple, je suis stupide par leur stupidité; moi, courageux, je suis esclave par leur esclavage; moi, riche, je tremble devant leur misère; moi, privilégié, je pâlis devant leur justice. Moi, qui veux être libre, je ne le puis pas, car autour de moi tous les hommes ne veulent pas encore être libres, et, en ne le voulant pas, ils deviennent pour moi des instruments d'oppression. »

La solidarité est donc la condition dans laquelle l'homme atteint le plus haut degré de sécurité et de bien-être; par conséquent l'égoïsme même, soit la considération exclusive de son propre intérêt, porte l'homme et la société humaine vers la solidarité; ou, pour mieux dire, égoïsme et altruisme (considération des intérêts des autres) se confondent en un seul sentiment, comme se confondent en un seul intérêt celui de l'individu et celui de la société.

Mais l'homme ne pouvait passer d'un trait de l'animalité à l'humanité, de la lutte brutale d'homme à homme à la lutte solidaire de tous les hommes, fraternisés, contre la nature extérieure.

Guidé par les avantages qu'offrent l'association et la division du travail qui en résulte, l'homme évoluait vers la solidarité; mais son évolution a rencontré un obstacle qui a changé sa direction et qui la fait dévier encore aujourd'hui de son but. L'homme découvrit qu'il pouvait, jusqu'à un certain point, et pour les besoins matériels et primordiaux, les seuls qu'il ressentit alors, réaliser les avantages de la coopération en soumettant à son caprice les autres hommes au lieu de se les associer; et, comme les instincts féroces et antisociaux, hérités d'ancêtres simiesques, étaient encore puissants en lui, il força les plus faibles à travailler pour lui, préférant la domination à l'association. Peut-être même, dans la plupart des cas, fut-ce en exploitant les vaincus, que l'homme parvint pour la première fois à comprendre les bienfaits de l'association, l'utilité que l'homme pouvait retirer de l'appui de l'homme.

La connaissance de l'utilité de la coopération, qui devait conduire au triomphe de la solidarité dans tous les rapports humains, aboutit, au contraire, à la propriété individuelle et au gouvernement, soit à l'exploitation du travail de tous par une poignée de privilégiés.

C'était toujours l'association, la coopération, hors de laquelle il n'y a pas de vie humaine possible; mais c'était un mode de coopération imposé et réglé par quelques-uns, dans leur intérêt particulier.

De ce fait découla la grande contradiction qui remplit l'histoire des hommes, entre la tendance à s'associer et à fraterniser pour la conquête et l'adaptation du monde extérieur aux besoins de l'homme et pour la satisfaction des sentiments affectifs et la tendance à se diviser, en autant d'unités séparées et hostiles qu'il y a de groupements déterminés par les conditions géographiques et ethnographiques, qu'il y a de positions économiques, qu'il y a d'hommes qui ont réussi à conquérir un avantage et veulent se l'assurer et augmenter, qu'il y a de ceux qui espèrent conquérir un privilège, qu'il y en a qui, souffrant d'une injustice ou d'un privilège se révoltent et veulent s'affranchir.

Le principe « chacun pour soi », qui est la guerre de tous contre tous, est venu, dans le cours de l'histoire, compliquer, dévier, paralyser la guerre de tous contre la nature, seule capable de donner le bien-être à l'humanité, car celle-ci ne peut avoir son épanouissement complet qu'en se bassant sur le principe « tous pour un et un pour tous ».

L'humanité a souffert de maux immenses par cette intromission de la domination et de l'exploitation au sein de l'association humaine. Mais, malgré l'oppression atroce à laquelle furent soumises les masses, malgré la misère, malgré les vices, les délits, la dégradation que la misère et l'esclavage produisirent chez les esclaves et chez les maîtres, malgré les haines accumulées, malgré les guerres exterminatrices, malgré l'antagonisme des intérêts artificiellement créés, l'instinct social a survécu et s'est développé. La coopération tout en étant la condition nécessaire pour que l'homme puisse lutter avec succès contre la nature extérieure, reste pourtant la cause permanente du rapprochement des hommes et du développement du sentiment de sympathie entre eux. L'oppression même des masses a fait fraterniser les opprimés entre eux. Ce ne fut que par la force de la solidarité, plus ou moins étendue, qui exista entre les opprimés, que ceux-ci ont pu supporter l'oppression et que l'humanité a résisté aux causes de mort qui se sont introduites dans son sein.

(A suivre)

Un viejo y apreciado compañero me dio noticia del fallecimiento de Salvador Cuatrecasas. Ahí es nada. En tanto la luctuosa nota deja indiferente a casi todo el mundo, a algo más de una docena nos devuelve al tiempo de nuestra juventud. A mi particularmente, a los días — lejanísimos — de la inocencia.

Cuando en nuestro pueblo se inauguró la Escuela Moderna, Salvador y yo figuramos entre el alumnado primerizo, y en fiestas literarias de la propia aula él y yo recitábamos diálogos edificantes que nos había preparado el maestro. El próximo a Ferrer Guardia, profesor José Casasola, tuvo algo que recriminar a esto. Creo que no se dio cuenta de que a dos años de 9 y 10 años no se les podían exigir peras.

Mas la experiencia Vives (el maestro de la casa) se confirmó provechosa. A su alegre y bulliciosa mesnada de 50 chavallillos, mesnadero Vives la conducía al campo y a los manantiales de natura para ilustrarnos directamente. Igual en el asunto industrias para capacitarnos en confecciones del papel, del tejido, la cestería, más la elaboración del cuero y las gracias de la carpintería.

Andando el tiempo Salvador derivó en pequeño burgués, importándole, empero, que sus obreros estuviesen sindicados, condición segunda para entrar en la casa.

A saltos de años, con Salvador siempre nos hemos reencontrado, puesto que él, mi amigo, jamás abandonó — como el inefable Poldo Sábato — su pasión pímargalliana.

Durante la revolución y la guerra coincidimos nuevamente. Porque el burgués no lo es tanto si coloca el sentimiento por encima del dinero.

DISCOBOLO

Epistolario

«Oficio duro el de repartidor de cartas». — El cartero de la Edad de Piedra.

— Erudito: Al grano sano. Las vanguardias originan enfermedades.

— Ideológicamente, ¿Vives, o Mueres?

— C., Foix: No seremos nosotros quienes te sirvan la literatura averiada que solicitas.

— «Movi...miento». Asi tartamudeó el compañero arrepentido de haberlo sido.

— Lento: Un poco más, y quedas en estatua. Un atizo de la G.C. te sería saludable.

— S. P.: Cierta mi mala leche, agría, propia para yogur, alimento antimicrobiano.

— J. P. (a) Duchador: Las duchas sin agua limpia hieden.

— P.: Tanto victimar te convierte en tu propia víctima. Respétate.

— Un libro se compra o hurta para leerlo. Doscientos libros se roban para venderlos, comerlos y expelerlos.

— R. S.: Reacomoda el traje festero para lucirlo en mi entierro. La fiesta ha sido aplazada.

— Tanto G.P. se hincha que morirá en hedor de vanidad.

— Moles Tado: Si no puedes resistir las réplicas que provocas, arrojate por la ventana... delrellano.

— X.X.: Cuando me escribas, no importa que el sello sea adulterado. Lo importante es que el contenido no sea adulterino.

— Z.C.C.: Tu carta no me hacía «farta».

Y como decía Bou: Prou!

ROVELLAT

(1) Toda similitud de nombres y personas es mera coincidencia.

Retrato hablado de Carrero Blanco, comentado

Si alguien tiene necesidad o curiosidad de conocer plenamente los puntos que calza el nuevo gobernante de la España, nombrado hace poco jefe del gobierno por la gracia de Francisco, el más servil de sus lacayos, no tiene más que seguir las notas que un dirigente periodista ha recopilado de las esporádicas y raras declaraciones formuladas por Carrero Blanco durante los 32 años de servicio que viene prestando a la administración pública, ya que ingresó en la secretaría del gobierno en 1941. Es uno de los políticos que habla menos, tal vez por aquello de que «en boca cerrada no entran moscas», o debido a que su cerrazón mental no da más de sí. Como quiera que sea, nadie más conocedor de él mismo para dar a conocer las facetas y matices de su modo de ser. A continuación sigue cuanto dijo acerca de su persona:

«En cinco generaciones, y la mía es la cuarta, todos los hombres de mi familia han sido o somos militares, sirviendo en el ejército o en la marina. A los catorce años yo estaba ya en la Escuela Naval... Si la formación militar imprime carácter, en el mío debe predominar, indudablemente, el espíritu militar en el que nací y en el que he vivido durante 50 años.

»De nada me ocupé fuera de mi actividad profesional, hasta que el Caudillo me nombró subsecretario de la presidencia en 1941. Le pedí entonces continuar con mi función docente en la Escuela de Guerra Naval, para no oxidarme profesionalmente.

»No puedo dedicarme más que a mi actividad civil, en la que sirvo, poniendo a contribución toda mi voluntad con el único espíritu que tengo, que posiblemente sea militar.»

Su opinión sobre la guerra nazi-fascista que tuvo lugar en suelo hispánico, la concreta así:

«No fue en modo alguno una guerra civil, sino una guerra de liberación del suelo patrio del dominio de un poder extranjero, y a la vez, una cruzada en defensa de la fe católica que ese poder quería desarraigar, por ser doctrinalmente ateo.»

Así habla sobre el comunismo y la subversión:

«La fuerza actuante de la subversión que el comunismo utiliza, no es ninguna entelequia. Es una realidad que cuenta con conscientes e inconscientes colaboradores, y esta fuerza no ha de cejar en emplear todos los métodos y recursos en debilitar nuestra moral creando falsos climas de pesimismo, en tratar de quebrantar nuestra unidad y en incitar a presiones y exigencias atentatorias a la buena marcha de nuestro desarrollo.»

En 1968, ese Carrero Blanco fue quien dijo que «los partidos políticos eran aquello que no puede volver jamás.»

Con las palabras que siguen formula su concepto acerca de lo que entiende por democracia:

«Yo entiendo que en nuestro sistema político el contraste de pareceres tiene lugar en cada momento y sobre cada cuestión determinada, en los escalones de la organización. Cada uno de los participantes debe exponer con toda claridad su criterio y las razones que lo abonen y aceptar con deportividad la opinión de la mayoría, coincida o no con la propia. Estimo que ésta es la verdadera democracia.»

Así avizora el porvenir de España:

«Tengo tranquilidad por una cuestión de fe. Pero mi fe radica principalmente en la probada prudencia política del Caudillo, y en la plena

seguridad de que Dios le inspirará, en el momento que convenga, la decisión más benéfica para España.»

Su definición del principio de autoridad:

«Dios nos libre de un gobierno débil. La salvaguarda de la justicia, del orden, de la paz interior y la tutela del bien común, origen del ejercicio de la autoridad, entraña fortaleza y energía, sobre todo en los momentos actuales del mundo, caracterizados en no pocos aspectos por claros síntomas de crisis de autoridad.»

..

¿Ustedes creen que con el pronuntario que antecede puede gobernarse a una nación de más de treinta millones de habitantes y que está situada en Europa? Su testimonio político ¿no es una revelación del peor tartufismo, la muestra de un sentir impermeable a todo principio humano, la demostración de una estolidez vacua, ignorante y agresiva?

Sí, las frases transcritas, no precisamente célebres ni clásicas, pero sí espesas y municipales, son la confirmación de una mentalidad primitiva que expresa argumentos caducos, ideas propias de siglos pasados que vienen a poner en evidencia en qué manos está el panderero en tierras del Quijote, en donde su silueta va perdiéndose en lontananza, esfumándose del todo, en espera de que una versión ampliada de «Fuente-

ovejuna» la haga revivir, la ponga de nuevo en marcha para su mejor gloria.

En lo transcrito, el lector puede apreciar lo muy agazapado y escondido que lleva Carrero Blanco eso que suelen atribuir a los políticos de abolengo con el calificativo de «deglador», puesto que en él aparece al desnudo el hombre de cuartel, con lo que llama «espíritu militar», que es precisamente lo que ha envilecido a España, la causa preponderante de su atraso, ya intuida y expresada por Joaquín Costa al decir «que había de encerrar bajo siete llaves la tumba del Cid», o sea, todo predominio militar.

Sus conceptos acerca de las causas que motivaron la guerra, los que se refieren a la democracia, al comunismo, al gobierno fuerte (bajo la protección divina), no pasan de ser tópicos de plazuela, apreciaciones rudimentarias y falseadas, propias de un militante, abrutado, hipócrita y mansurrón, que cifra su honor y su orgullo en el hecho, en realidad envilecedor y carente de sensibilidad, de que cinco generaciones se hayan amamantado de las ubres del Estado en una profesión que su mayor rendimiento social estriba en la vagancia, puesto que su actividad representa la destrucción, la ruina y la muerte.

Lo peor es que ésta es la mentalidad que caracteriza a la mayor parte de los militares españoles. La prueba estriba en su conformidad,

su acomodamiento a una dictadura autocrática y rapaz al servicio de las oligarquías que enmascaran, deforman y explotan al pueblo español. De ahí lo doloroso y amargo del asunto, o sea que cuanto ha manifestado Carrero Blanco venga a ser el reflejo y el pensamiento de una casta que por ostentar un uniforme se creen pertenecer a una clase superior, olvidándose del gran acierto que encierra la frase de Calderón de la Barca:

«Que no hubiera un capitán
si no hubiera un labrador.»

Ellos se atienen mejor al dicho de Sancho Panza:

«Muera Marta, pero muera harta.»

Y ya que estamos entre citas podemos añadir ésta de Ossorio Bernard, que en el pasado siglo ya les dijo:

«Son gentes que emplean razonamientos que aplastan, aunque nunca convencen.»

A lo que por los años treinta, Miguel de Unamuno, en réplica al «¡Muera la inteligencia!» de Millán Astray, le suelta su:

«¡Venceréis, pero no convenceréis!»

Lo trágico es que con ésas andamos.

José VIADIU

ESPERANTA KRONIKO

Declaración del señor Harry, embajador de Australia en Bélgica

Al inaugurarse una reciente exposición consagrada a la lengua internacional, en Verviers, el señor Ralph Harry, embajador de Australia en Bélgica, pronunció esta interesante alocución:

«Yo estoy profundamente convencido de que el problema de las comunicaciones entre los pueblos es uno de los más importantes del mundo actual. La solución de este algo desatendido problema ayudaría mucho a resolver otros problemas que al parecer nos conciernen más directamente.

«Siento mucho afecto por mi lengua materna, la lengua de Shakespeare, Churchill y White; también siento afecto por el francés, a pesar del mal trato que le doy al pronunciarlo, pero creo que el inglés no está bien adaptado para ser aprendido por los extranjeros; es como nuestro sistema de «pounds», chelines y peniques; en Australia tuvimos que abandonarlo y adoptar el sistema decimal.

«Pero se me dice: ¿Por qué se debe adoptar una nueva lengua? ¿No se podría mejorar una de las lenguas nacionales? Como diplomático, yo estoy convencido de que aunque el inglés pudiera ser modificado para servir de lengua internacional, no sería aceptado como tal.

«El prestigio nacional es un factor de mucha importancia, y se tiende de más en más a insistir sobre el derecho de cada nación a

utilizar su propia lengua. En ocasión de un reciente coloquio al que asistí, cincuenta delegados que deseaban el texto inglés tuvieron que esperar varias horas, hasta que fue posible distribuir simultáneamente el texto francés y el texto inglés.

«Mi convicción es que jamás se adoptara una lengua nacional como lengua universal: esta convicción es el resultado de una experiencia de treinta años de viajes y de vida profesional diplomática e incluidas centenares de conferencias internacionales.

«Pero tengo además otra convicción: la de que una lengua internacional científicamente construida y regularizada, de la que las complejidades, las irregularidades y las absurdidades han sido eliminadas, todo y guardando la riqueza, la flexibilidad, la precisión y la belleza del francés, del español o del inglés, es en verdad posible.

«Yo sé que es posible porque una tal lengua existe ya: es el **esperanto**. Esta convicción mía se funda sobre treinta años de experiencia de la utilización del esperanto, notable obra maestra de lógica y de simplicidad.

«Son también treinta años de experiencia de la fraternidad de los esperantistas, pueblo no muy numeroso, pero que se halla por doquier en el mundo; idealistas prácticos que durante ochenta años han puesto la lengua a prueba, y la han pulido creando una lengua cientí-

fica y al mismo tiempo una literatura interesante y ya copiosa.

Para todos informes sobre el esperanto escribir a:

SAT-Amikaro, 67, av. Gambetta
75020 París (Francia)

Para los cursos español-esperanto dirigirse a:

Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre,
91430 Igny (Francia)



Labor prima virtus?

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

«Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.»

Actualidad española. De nuestros

Comunicado de los Trabajadores de la Enseñanza de la Confederación Nacional del Trabajo (Barcelona)

«Es innegable que el grado de instrucción es más elevado actualmente pues la burguesía, los capitalistas y el Estado, de nuestros días, están interesados en que los obreros sean más instruidos. El famoso argumento empleado en la propaganda revolucionaria durante la época de Bakunin y también más tarde, según la cual la burguesía y el Estado no tienen ningún interés en difundir la educación y al contrario, tienen un total interés para mantener al pueblo en la ignorancia, pues es más fácil explotar y gobernar a los ignorantes, hoy no es ya válido sostenerlo. La instrucción se generaliza cada vez más, tanto en el Este como en el Oeste bien entendido; pero, cuidado. No se trata más que de una instrucción condicionada, sobre todo técnica pues las empresas modernas necesitan los obreros mejor preparados, más instruidos, tienen necesidad de técnicos calificados.»

G. Balkanski, 1º-4-73)

La llamada «escuela d'estiu», organizada nuevamente en la primera quincena de julio en los locales opusdeistas de Patmos-Betania (Pedralbes) a cargo del tradicional tinglado de la clase burguesa catalana en materia de institución pedagógica, hablamos del «Rosa Sensat» que actualmente dirige la Fundación «Artur Martorell» con linanzas del I.C.E. (léase dólares USA para tirar adelante la reforma educativa del capitalismo monopolista de Estado en España), ha hecho resaltar su carácter altamente represivo y alienante, resaltando los privilegios para ciertas burocracias y compinches (concretamente la organización mal autodenominada «comunista» Bandera Roja — mejor sería que se llamaran Burgueses Rosas —) la represión de las tendencias hoy minoritarias o desorganizadas del movimiento de maestros; los controles, «distintivos», guardianes y todo lo que impedian una entrada pública y libre a los no-matriculados; la falta de asambleas libres que tuvieran todo el poder y pudieran tomar acuerdos que se llevaran a la práctica en nombre de la soberanía colectiva y su democracia directa; el profesorado vendido en la realidad, que hacía una demagogia de salón neo-capitalista o archi-burocrática; la dirección jerárquica e ideológica fascista o neo-fascista a lo «opus» y a lo Nixon, Pompidou, Brejnev, etc...

La función de este cursillo es la de elevar la categoría de los maestros en el aspecto técnico de la pedagogía educadora del capitalismo. Quien después de pagar 2.000 pts. de matrícula y de asistir a las dos semanas de cursos está más capacitado para ser un maestro que cumpla las necesidades del actual desarrollo de la enseñanza capitalista en nuestro país, además se cotiza a más valor su trabajo tanto en las escuelas de la reforma neo-capitalista barcelonesa (escuelas activas, no-directivas, «noves»...) o de la enseñanza general básica de la planificación estatal efectuada por la reforma de Villar Palasí.

El 10 de julio los trabajadores de la enseñanza de la CNT, ante la situación de fascismo rojo y la manipulación de los maestros por medio de tribunas de Bandera Roja que querían hacer pasar por «Asambleas», colocamos un cartel («Osar luchar, osar vencer») en que desarrollábamos un punto en defensa de la libertad de expresión en «d'escuela d'estiu», otro en que denunciábamos la demagogia BR («Votar enlaces y jurados es negar nuestros derechos; hay que destruir a la CNS: el boicot a las elecciones sindicales es nuestra piqueta demoledora»), y finalmente analizábamos el hecho real, fuera de ilusiones, de que «no hay maestros revolucionarios, sólo revolucionarios que trabajan de maestros». El cartel terminaba con un llamamiento a luchar contra «d'escuela d'estiu», una manifestación más de la institución educadora del capitalismo. No hay que reformar la escuela capitalista, hay que abolirla conjuntamente al resto de las instituciones del imperante sistema de clases, jerarquías y explotación del hombre por el hombre.

El 11 de julio, por la mañana, el servicio de control, a cargo de militantes de «Bandera Roja» en contubernio con la administración, rom-

pió y tiró a una papelería el cartel de CNT-AIT. Al enterarnos de tal acto fascista, condenado por todas las organizaciones de maestros presentes a excepción de «B. R.» y sus «comisiones» de maestras, acudimos a una sesión de diapositivas sobre un viaje por las escuelas de la Comisariocracia de la URSS, en que pedimos la palabra a los centenares de maestros reunidos. Un compañero condenó la falta de libertad de expresión en aquel pretendido cursillo «democrático» y denunció el acto fascista de la organización «Bandera Roja», cuyos militantes intentaron boicotear la voz del compañero con silbidos que fueron ahogados por los aplausos de la casi totalidad de maestros que se encontraban en la sala. Quedó patente que la CNT luchará contra todos los fascismos y que no dejará que los esfuerzos, los millares de proletarios asesinados por la reacción del capitalismo sean burlados por la burocracia ni capitalistas disfrazados de colorado (el compañero se concretizó textualmente a los crápulas llamados «Bandera Roja»). La intervención terminó reafirmando que la CNT luchará con todas sus fuerzas y posibilidades en defensa de la más amplia libertad de expresión, declaración que fue apoyada por la totalidad de los presentes, a excepción de los militantes de BR y otros similares.

Al día siguiente, día 12, pegamos un nuevo cartel en que sentenciábamos que **todo aquel capaz de arrancar un cartel, es un policía**. Este cartel en pro libertad de expresión, contenía un «cómico» que atacaba duramente a la burocracia y explicaba el atentado de BR de la jornada anterior.

Por la tarde del 12 la policía hizo acto de presencia en Patmos-Betania, incluso un 091 subió por el camino particular de la escuela y llegó hasta la puerta. Los sociales controlaron la situación, que no había sido subvertida por BR ni por la celebración de un acto de la «Asamblea de Cataluña», sino por nosotros en contra de estos burócratas y demás carroña políticastra al servicio de este mundo capitalista.

Hoja publicada por la Comisión de Trabajadores de la Seguridad Social

Ante la situación actual de la Seguridad Social

Los trabajadores de la Seguridad Social hacemos una llamada a toda la clase obrera ante la aguda situación que están sufriendo el asegurado en sus centros hospitalarios.

La asistencia de la Seguridad Social ha sido siempre deficiente en cuanto a Centros y personal. Esta situación en la Residencia se ha agudizado más después de la última lucha a causa de los progresivos despidos, cuyas plazas siguen aún vacantes, añadiéndose traslados forzados, bajas por enfermedad y maternidad, más vacaciones, todo ello sin sustitución (embolsándose el INP los millones que tiene destinados para sustituciones), recayendo todo el trabajo en el mínimo personal que queda en la casa.

Solución que nos dan: ¡Cierre del hospital!

Clinica Infantil: Se han cerrado dos plantas; Rehidratación y Hematología. Se han anulado las operaciones, sólo se hacen las urgencias. Tenemos plantas sólo con una enfermera para 40 niños. No es de extrañar que hace dos meses se encontraran a un niño asfixiado que no se sabía el tiempo que llevaba muerto. No les importa que nuestros hijos en pleno verano, cuando más casos de deshidratación hay, se encuentren desatendidos, ¿le pasa esto al hijo de tu jefe?

Residencia General: Se ha cerrado la 10ª planta y también se están cerrando la 9ª y Cuidados Intensivos (planta 8ª) y en las que siguen abiertas tardan hasta 3 días en ser curados los enfermos. La mayoría de ellos no reciben toda la medicación por falta de personal (diabéticos sin insulina) ya que suele corresponder una enfermera y dos auxiliares para 50 enfermos. En cirugía se suman los meses de espera y en urgencias se acumulan los enfermos por no poderlos trasladar al Servicio adecuado.

La única solución que encuentra la Dirección a todo esto es pasearse por las plantas exigiendo y coaccionando para que se hagan guardias,

Notas del verano español

El túnel del Bruc-Castellolí (N-II) ya está perforado. Sólo falta revestirlo. Piensan inaugurarlos a mediados del 1974.

— Venimos recibiendo «Documentos y estudios de la España contemporánea». El primer cuaderno se ocupa del pensamiento de Francisco Pi y Margall y el segundo trata de «Los mal llamados años de la II República». En esta colección se adivina la mano de un hombre culto, trabajador y empecinado. Cuando un navegante así falta, el buque va a merced de las olas.

— Hemos departido con muchos compañeros de este Interior. Comprensivos, no se meten la España en el bolsillo, no son desaforados, no disparan los cohetes todos a un tiempo. Trabajan la base confiantes, esperanzados, no importándoles que otros destrabjen, desesperanzados de la buena causa.

— La Semana Ciclista de Cataluña terminó en punta, es decir, en la cima de una ermita. Los corredores extranjeros aprovecharon el descenso para lograr fantástica velocidad que les permitiera alcanzar cuanto antes la frontera.

— Tres miembros de E.T.A. condenados: D. Eguiluz Sagastizábal a 5 años de prisión, J. R. Ureta González a 4, inhabilitación y 25.000 pesetas de multa, y G. Larrazábal Goizaga a 1 año y 5.000 pesetas de multa. En España la cosecha de penas es más abundante que la de setas.

— El naviero Onassis ha dicho que «Franco es el genio más grande del mundo». Onassis tiene tanta imbecilidad como dinero.

— La revista «Mundo» sufrió un nuevo se-

cuero autoritario a causa de una caricatura. Por otra parte el Tribu. Supre. ha confirmado la condena a 250.000 pesetas contra el administrador del diario prohibido «Madrid», por un artículo publicado hace año y medio y considerado pecaminoso. Libertad de prensa, o libertad franquista de pensar y aplastar a todo cristo.

— El Tribu. milico de Santander condenó a los ciudadanos Yarza, Eguía, Lescurain, Isasa e Izaguirre a cadena perpetua por supuesto delito de secuestro de persona. Esta se halla indemne y libre y los cinco ciudadanos, injusticiados y encerrados para toda la vida... si no interviene una rebelión afortunada del pueblo.

— El cantante catalán Serrat fue detenido en Pamplona durante horas por haberse referido a las huelgas pamplonesas. En la España actual hay que cantar a boca cerrada.

— En 4 de julio el grupo fascista armado «V Comando Adolfo Hitler» asaltó la sede de la revista «El Ciervo», causando destrozos en la misma. Todo Barcelona se enteró del caso excepto las autoridades. Repetición de lo mismo ante el vandálico destroce de la sede de la Gran Enciclopedia Catalana.

— Hacia lo nuestro: En Galdanes (Vizcaya), los vecinos del barrio de Chavarri acordaron unirse para efectuar las tareas agrícolas en común.

— La conlevancia: «La Unión Soviética ha abandonado aparentemente su hostil actitud hacia España y ha suavizado su propaganda periodística contra el gobierno de Madrid. El

corresponsales del Interior

se doblen turnos y se trabajen las vacaciones y todo esto sigue repercutiendo en el enfermo puesto que trabajando en estas condiciones es imposible atenderlo debidamente durante 24 o 12 h. diarias.

Clinica Maternal: Algunas noches hay sólo dos comadronas con dos cajas de instrumental para realizar todos los partos, llegando a ser 60 partos por noche (la mayoría de las veces el instrumental tan sólo da tiempo a pasarlo por alcohol).

Es normal que cuando falte alguien se quede una planta sola. Las medidas de higiene son desastrosas; con una tetina se da el biberón a toda la planta (y sin esterilizarla).

Traumatología: Hace unos días un enfermo hizo huelga de hambre en protesta porque no había más que una enfermera para toda la planta. Existe sólo una caja de instrumental de cráneo (cabeza). Desde que la comida va a cargo de la empresa y no del personal ésta ha empeorado no solo en cantidad sino en calidad perjudicando con ello al enfermo puesto que es igual para todos.

Clinica de Santa Coloma: Hace varios días una joven de 28 años murió por falta de sangre; es el segundo caso que ocurre en dicha clínica, el motivo es que no existe Banco de Sangre ni reserva al no tener «nevera específica» y cada vez que se precisa debe trasladarse un celador o un familiar en autobús o máximo taxi a la Residencia en busca de ella.

El pueblo de Santa Coloma ha vuelto a responder como lo hizo para exigir su hospital, con manifestaciones masivas y denuncias.

Bellvitge: Abierto hace más de medio año y funcionando sólo 2 plantas de las 19 que tiene.

Nos obligan a cotizar más y la asistencia es aún peor

La Seguridad Social, en principio fruto de una reivindicación obrera, se ha convertido en uno de los mayores puntales económicos del Estado. Lo que hacen con nuestro dinero es: man-

tener a la policía, financiar empresas deficitarias del INI, comprar los mejores aparatos (que nadie sabe utilizar) y construir espectaculares pabellones sanitarios. Sólo una mínima parte se invierte en asistencia, dando más importancia a la medicina «reparadora» (somos para ellos como una máquina que hay que arreglarla para que funcione) dejando al margen a los enfermos mentales, a los crónicos y a los viejos que ya no sirven para producir.

Compañeros: El sistema capitalista no sólo nos explota en las empresas, la Seguridad Social tal y como está montada es otra forma de explotación más que sufrimos la clase obrera: **no sólo nos matan en la calle sino día a día en nuestros hospitales.**

Todo esto nos hace comprender que lo que menos les importa es el enfermo. Mientras que en la lucha pasada se nos acusó a los trabajadores públicamente de desatenderlos, intentando crear un enfrentamiento entre trabajadores.

Los trabajadores de Sanidad hemos tomado conciencia de que no sólo tenemos que luchar por nuestras reivindicaciones concretas, sino para conseguir una Sanidad que verdaderamente esté al servicio del pueblo, y ésto sólo lo conseguiremos toda la **clase obrera unida**, luchando contra la explotación y la represión a que estamos sometidos, arrancándole al Estado nuestros derechos. Por eso no pretendemos que ésto sea sólo una hoja de denuncia, sino una toma de conciencia de cómo está la Sanidad y que esto nos lleve a acciones concretas en barrios, empresas, fábricas, etc...

Trabajadores:

Exijamos nuestros ambulatorios y residencias en los barrios.

Exijamos cotizaciones a cargo de las empresas y una asistencia en condiciones.

Al ser atendidos reclamemos nuestros derechos en la Dirección (no al personal).

Por una medicina preventiva real. Servicios médicos de empresa.

Por una Sanidad al servicio del pueblo.

Notas del verano español

nuevo tono de la prensa soviética contrasta con el estridente tratamiento anterior.» (*The Christian Science Monitor*, de Boston).

— Pamplona: El obrero J. M. Insausti Ansa fue interrogado por la policía, y en lugar de reintegrarlo a su casa tuvieron que conducirlo en ambulancia al hospital. Como la policía es ignorante, suele confundir los verbos «interrogar» y «apalear».

— Más detenciones en Pamplona. Han sido agarrados y encerrados por la policía J. I. Ciganda Sánchez, Pedro Juanicorena, Jesús Mutuberría, F. Reguera Castro, F. Juanicorena Gorostazi, L. Montuberrí Echevarría y J. J. Bernal Fernández. Ninguno de ellos es estafador con o sin carnet de Falange. Son simplemente, y elogiosamente, obreros.

— El artista antifascista Pablo Casals ha sido nombrado ciudadano de honor de la ciudad de Nueva York. Tal distinción, a Franco nunca le ha sido concedida.

— Temiéndose deshonrado, el mismo Franco se hace honrar en España obligando a 5.000 y pico de ciudades, villas, pueblos y aldeas a honrarle poniendo su nombre en la calle principal de cada núcleo urbano. En medallas de eso y aquello el caudillísimo posee 275.212, y no se las coloca por insuficiencia de pecho, espalda y «popa».

— Por «insultos al Estado» el historiador soviético Amalrik fue condenado a tres años de encierro. Cumplida la pena tendrá que recomenzarla por disposición del TOP bolchevique. ¿Por qué el sovietismo y el franquismo coinciden a veces?

— Los abogados barceloneses Alberto Fina, María M. de Avilés y Asunción Soler Puig, están citados a comparecer ante el TOP para responder de un delito de información jurídica interesada por un grupo obrero. Como se ve, el crimen de esos abogados es horrendo.

— Egipto y Libia fusionan, no fusionan, fusionarán y fusionarían. Es la antigua historia árabe. Mohamed le preguntó a Shadik donde iba mañana, respondiéndole Shadik que a Rabat. Avispado, Mohamed le dijo a Shadik: «Tú me dices que vas a Rabat para que yo crea que no vas vas a Rabat, mas yo sé que vas a Rabat». Con la fusión-confusión Egipto-Libia el romance prosigue. Igual la celeste amistad hispano-portuguesa.

— Varios compañeros se interesan para que nos ocupemos de los secuestros en lo que puedan tener de fondo de justicia. No osamos, es demasiado triste. Cuando en Barcelona los generales Anido y Arlegui nos asesinaron a Ars, Vandellós, Boal, Pey, Seguí, etcétera, alguien de nosotros propuso, en el colmo de la indignación, asesinar a hijos de grandes capitalistas y no se quiso. A veces se presentan escrúpulos de conciencia insuperables. En casa se está en ello.

— En una población industrial catalana se publica «Rábano», y claro, tratándose de un periódico hay que cogerlo por las hojas.

Además es periódico único (de Fetijons) y no se titula «Rábano». Lo que ocurre es que lo es, y que tan noble raíz nos dispense.

SABA D'ELL

VALERIO

Está pronto dicho: Valerio Mas ya no existe. Murió en julio de 1973 silenciosamente, fiel a sí mismo, pues nunca fue ruidoso.

Uno se acostumbra a la existencia «eterna» de compañeros probados, y cuando las parcas nos hurtan uno de ellos nos asombran dolorosamente. ¿La vida en común, puede ser mutilada tan implacablemente?

Así es, en efecto, por mucho que nos duela. La existencia de los hombres está sujeta a un sinnúmero de pruebas, difíciles a veces de soportar.

Por esa circunstancia tan fatal como insoslayable, a Valerio lo hemos perdido, quedando, los de su época, un poco más aislados, reducidos, puesto que «el oro viejo que perdemos jamás lo recuperamos.» Quedo y empecinado, Valerio supo cumplir su parte laboriosa, la que estimó pertinente, que no fue escasa. Contramaestre fabril, no desdeñó concurso por la mujer tejedora, la más explotada de Cataluña. Militó asimismo en la Federación Obrera Granollense, desbordando empero, su actuación, el ámbito comarcal hacia el ámbito general en pro de la CNT y la anarquía. Fue de los promotores y aguantadores del «Radium», entidad regional de contramaestres, cuyo historial sería lamentable que Valerio no hubiera dejado escrito. Pasó en Granollers — con el doctor Pujol y cien otros compañeros — la ráfaga de comunismo libertario del 7 de octubre de 1934. Activó fuerte antes y después del 19 de julio del 36, ocupando una consejería regional y luego el cargo de secretario general de la CNT catalana, donde había que verle trabajar en mangas de camisa en el buró y en el traslado a brazos de caudalosos paquetes de papel «orgánico»... cargo ése que su sucesor aristocratizara con secretarías, fajos de flores y otras caras boniterías.

Valerio no puso prisas en embarcar huyendo de la doble derrota de la guerra y el exilio, y en Francia permaneció serenísimo — era su fuerte — ante el infortunio que, como a todos los demás, le flechaba. Estuvo dos veces en el Secretariado Intercontinental y constó en la comisión gestora de la obra «La CNT en la Revolución Española» que José Peirats escribiera por encargo y beneficiado de la Organización. Sólo al ritmo de la vejez fue Valerio disminuyendo su dinámica, hasta que las malditas parcas se la arrebataron del todo, privándole de vida.

Igual fin de marcha nos espera, por supuesto. Pero por juventud e intelectualidad presentes en regalo de sucesión, la Fea no evitará nuestra sonrisa postera. El individuo se va, la esperanza queda.

Juan FERRER

DE LIBRERIA

OBRAS DE LA EDITORIAL
HAN RYNER

«A la découverte de Han Ryner	14 50
«Songes perdus»	12 00
«La Soutane et le Veston»	12 00
«Crépuscules»	9 00
«Dans le mortier»	9 00
«Tour des peuples»	8 00
«Face au public»	7 50
«Aux Orties»	12 00
«Un Art de Vivre»	16 00
«Voyages de Psychodore»	5 00
«Jeanne d'Arc et sa mère»	12 00

Pedidos a esta Administración.

Centro Confederal de París

Como se anunció, Pilar Grangel disertó, en la C.N.T. de París, sobre las guarderías infantiles que pasaron al extranjero en el periodo de 1936-39.

Presidido el acto por la Federación Local, Cano hizo la presentación de la conferenciante a través de medio siglo de compañerismo confederal, en la prensa, la tribuna y el magisterio. Pilar es la compañera de Joaquín Ferrer, militante, periodista y profesor, ya fallecido.

La disertante comienza narrando lo que motivó la evacuación de niños durante nuestra guerra y revolución para librarlos de los bombardeos, inseguridad, miseria o dificultades en sus estudios normales. Alude a los españoles de antaño, egoístas e iletrados, que optan por hacer trabajar a las criaturas. Luego emigran antes que enfrentar a la burguesía para exigirle mejores salarios y jornadas. En tierra extraña siguen con idéntica mentalidad y fue en manos de tales elementos que cayeron las primeras colonias infantiles evacuadas a toda prisa.

Algunos sectores aprovechan todas las circunstancias y pedían niños a granel, metiéndoles en el campo para después repartirlos entre quienes los pedían. No es que esto fuese una trata o venta de mercancía, pero se le parecía. Quien tenía 5 ó 6 hijos prefería una niña de criada desde las 6 de la mañana a medianoche. Si uno poseía un huerto, quería niños para que se lo labrasen. Total: maltratados, pésimamente nutridos y peor trajeados.

Instrucción y Sanidad. — Este Ministerio hubo de suspender la salida de niños a montones y fundó las delegaciones de guarderías dirigidas pedagógicamente por personal español. Enseguida cambió la cosa. Pese a pequeños o grandes litigios entre los comités administrativos, ora políticos o bien no, los primeros quisieron darle un carácter partidista a las colonias. Si algunos profesores lo soportaron, los más «nos opusimos por considerar que la política no es para los infantes ni a costa de ellos».

Las colonias tenían otro aspecto que las de verano. Estas sólo consisten en buscar un alivio físico: paseos escolares, explicaciones normales de moral, etc. Duraron solamente un mes. Las guarderías permanentes servían de educación para formar al niño fisiológica y culturalmente con la Paideología, Pedagogía, etc. Nuestra responsabilidad era diferente.

Pilar dice que ella misma tenía en su colonia 13 educandos que no podían entrar en clase de Primaria, porque habían hecho 3 ó 4 años de bachiller, ni debían permanecer inactivos. Habiéndose informado que existía en Sète una Estación Etnotécnica española, fue al director y al cónsul para pedirles un cursillo destinado a esos presuntos bachilleres.

— Empezó el curso y habríamos conseguido el título de etnólogo para cada miembro del grupo si los estudios no hubiesen terminado con el fin de la bélica contienda en 1939 — asegura Grangel —, añadiendo: «Orgullo de la CNT y provecho de

NUEVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 París, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

España por ser una nación eminentemente agrícola!»

La oradora relata las penalidades sanitarias que sufrieron por carecer de agua en la colonia, del aseo elemental, utensilios de cocina, simples platos, cucharas, tenedores para cada niño, camas, ropa, espacio suficiente o personal competente hasta en la cocina. El material escolar nunca llegaba de Instrucción Pública. Los niños se rebelaron y querían huir.

Actividad del niño. — En estas condiciones, los niños no podían estar quietos porque es su naturaleza la cualidad del propio movimiento e inteligencia. Por grupos se dedicaban a disecar animales sin los recursos antisépticos más indispensables. Algunos «peques» corrieron peligro de infectarse, sirviéndoles el limón como preventivo «curalotodo». Ni limones para desinfectar el agua que bebían les mandaban las autoridades españolas o consulares. Pilar tuvo que hacer grandes acopios de cítricos con sus humildes recursos monetarios.

La lectura de cartas ministeriales dan la sensación de que ella fue

abandonada con sus alumnos por los personajes del Ramo instalados en Barcelona. Sufrió inspecciones de personalidades oficiales que en nada le ayudaron y que le pusieron miles de obstáculos en su obra docente, humanitaria, etc.

Afirma «que a los niños no hay que dejarles inactivos y que siempre hay que prepararles labor, dentro de la mayor libertad, siendo ellos los que, por sí solos y genialmente, hacen todo lo demás, disciplinados de suyo.»

Sobre sus niños, asociaciones filantrópicas intentaron publicar fotografías en fines proselitistas o de explotaciones «confesionales», tanto en Francia como en Suiza. Infinidad de damas políticas se proponían hasta la conversión de la colonia a sus banderías por aquello de que las hubieron sacados de Cataluña como banderines de enganche...

Exodo infantil. — Con muy pocas comodidades, casi amontonados, estos niños cruzaron la frontera en camiones, casi sin comida ni bebida en todo el trayecto. En algunas paradas les ofrecían arroz con bacalao que les aumentaba la sed.

Peor fue la suerte de las colonias que fueron a Rusia y cuyos niños desaparecieron para siempre, salvo alguna excepción.

En medio de este éxodo, Grangel enumera el oasis de las guarderías de montaña, de mar, de campo, que tanta salud, alegría, vida, armonía, talento dan para los infantes de ambos sexos. Termina con un canto al ideal...

El presidente cierra el acto ofreciendo sus propias experiencias en las guarderías del Centro-Sur de nuestra zona de guerra, descubriendo cuartos oscuros, descolgando a Stalin de los estrados, suprimiendo «La Joven Guardia» en los cánticos escolares y las sustracciones de víveres...

Los niños carecían de todo, eran castigados, se les deformaba la mente, voluntad y corazón, bajo el ministerio Jesús Hernández y sus continuadores.

Pilar recibe felicitaciones en la tribuna y aplausos del público, comentándose que «ha sido una buena conferencia», cuya extensión nos llevaría mucho espacio.

Interviniendo en una controversia

Referente a que si el dinero ha de ser suprimido o no al comienzo de una revolución, el compañero «Rtojan» nos da su punto de vista. Aquí va el mío.

Lo vivido y visto desde el otoño de 1936 hasta fines de marzo de 1938, nos ha dado mucho a reflexionar.

Las colectividades de la Comarca CNT, de Monzón, aunque basadas todas en los principios del comunismo libertario, tuvieron formas de distribución del esfuerzo producido, algo diferentes. La Colectividad de Monzón, que fue la que vivió desde el principio hasta el fin, suprimió el dinero y en su lugar estableció una moneda interior con unos cartones con los cuales se podía adquirir lo indispensable para la vida en la cooperativa de la misma Colectividad.

Esta modalidad de desenvolvimiento interior económico propuesta por algunos compañeros y aceptada por el conjunto, dio buenos resultados; y aun hoy pienso que es bastante aceptable, aunque no sea la única, pues no permite la acumulación (tan combatida por nosotros) y facilita la manipulación y la contabilidad y deja en opción a cada uno para emplearla según sus gustos.

Pero hay otro aspecto de la economía que no ensayamos plenamente y que pienso debiéramos haberlo hecho; y hablo de Monzón, donde no todo el pueblo estaba en la Colectividad: Que un individualista pueda aportar lo que produzca con el esfuerzo de su trabajo a nuestras cooperativas y retirar de ellas lo que precise. Todo con valorización establecida de antemano.

Esta sería una forma de controlar lo más posible la economía, y entiendo que hay que ocuparse de ella: El que controle la economía total será el dueño del mundo, esto lo vemos cada día.

Mientras se prepara la llegada del comunismo libertario nosotros podemos empezar por que nadie controle la nuestra, o sea controlar nosotros mismos lo que produzcamos con el esfuerzo de nuestro trabajo. Esto creo que es una fase que no debiéramos descuidar si no queremos ser de pasados por los acontecimientos.

Después de lo que hemos vivido durante la revolución española, luchar por una peseta más y una hora menos; quedar relegado como trabajar para un

patrón, conformarse a ser explotado, paraliza nuestra acción económica. Mientras, los políticos nos pasarán delante y cuando queramos reaccionar

será tarde. Al menos así entiendo que podría producirse el día de mañana en España.

E. PORQUET

Falleció el compañero Agut

Otro compañero que los de la Comarca de Valderrobreña perdemos: Joaquín Agut, de La Fresneda, fallecido en Montpellier. Cuando lo conocí contaba sólo 17 años. Acudió a verme desde Beceite a pie (28 km. ida y vuelta). Me dejó atónito al demostrar ser tan conocedor de lo nuestro. Por si faltaba un poco de experiencia aduje la mía, hombre de 28 años. Tiempo a venir nos reencontráramos en plenos en Valderrobreña y reuniones regionales en Caspe. Allí y dondequiera que fuese Agut decía las cosas por su nombre. Estuvo luego en la revolución y en la guerra, y al vencimiento de ésta se refugió en Francia como tantas docenas de miles. A La Fresneda la tuvo bien representada, pero en el exilio no le fue dable actuar debido a serias y enojosas enfermedades. Pero mientras pudo fue solidario y hasta la muerte compañero.

Recuerdo haberme él dicho que su madre le escribió desde España quejándose de su desapego filial porque no iba a verla, a lo que le correspondió por correo que sí, que la quería mucho y que incluso había llorado por ella; pero que en tanto reinara el fascismo en España a él le sería imposible acudir a ella. «Sé comportarme como un hombre honrado.»

Compañero Agut, el 22 de junio de 1973 dejaste de existir, quedando apartado de esta sociedad nefasta, donde la maldad sigue rigiendo, cada vez más exigente en guerras, latrocinios, represiones y esclavitudes. Has pasado al mundo de las tinieblas, el cual tampoco pueden evitar papas, reyes, aristócratas, jefes de Estado, ministros, capitalistas, ricos y pobres en igualdad de la nada.

Si la humanidad reflexionara tal vez se inclinaria a vivir en paz y armonía el tiempo de existencia que cada hombre tiene tasado. Hora sería que los bárba-

ros llegaran a comprender que humanizándose no perderían nada y en cambio las colectividades ganarían mucho.

Querido Joaquín, me sumo a la angustia de tus próximos, y a éstos les aseguro que el motivo de no acudir al entierro se debió a la enfermedad de mi compañera, que me retiene cerca de ella.

Miguel FOZ

ASALTO A LOS LOCALES DE LA GRAN ENCICLOPEDIA CATALANA

BARCELONA. — El local de la «Gran Enciclopedia Catalana», situado en la Rambla de Cataluña, ha sido asaltado impunemente por un grupo de personas que se introdujo desde el patio interior del edificio después de haber aserrado varios barros de hierro de una ventana.

El local ha aparecido completamente revuelto habiendo sido forzados diversos cajones y la caja fuerte, de la que ha desaparecido el dinero que contenía (unas treinta mil pesetas). Han intentado destruir el fichero de suscriptores rociándolo con un líquido corrosivo al igual que han hecho con otra documentación y materiales. Asimismo han sido sustraídas cuatro máquinas IBM de composición y destruidos con líquido corrosivo los complementos electrónicos, valorados en unos tres millones de pesetas. Las paredes del local han aparecido cubiertas con inscripciones como «Arriba España», «Judíos capitalistas», «Venganza para el camarada asesinado por el comunismo y separatismo», «Catalanistas al paredón», «El separatismo no pasará», firmadas por «Pens» y la cruz gamada. Ha sido presentada la correspondiente denuncia.

Pero las salvajadas continúan.

COMUNICADOS

ADMINISTRACION

Para satisfacción de los compañeros donantes, repetimos la lista de donativos correspondiente al nº 744 de «C. S.»:

Suma anterior: 12.031, 79 F
Federación de Quillán (11), 30; Carballera, París, 20; A. Ramos, Ivry, 10; Un Maño, 10; Riba, Bagnères de B., 12; Terrats, id, 38; Justo López, Auozts, 12; Lacosta, Vierzon, 20; Rauza, Sète, 10; Julián Olmos, Marsella, 10 francos.
Suma anterior: 12.031,79.

ADVERTENCIA

Con el fin de evitar complicaciones en la Administración de Correos, rogamos se envíen los giros y pliegos certificados a un nombre personal. Particularmente a Roque Llop, 33, rue des Vignoles 75020 París, CCP 1350756 París.

No enviar a «Combat Syndicaliste», Servicio de Librería ni a «Terra Lliure» lo que sea certificado. Agradecidos.

AVISO

El compañero Asensio Manuel, de Candanda, comunica su nueva dirección a los que deseen relacionarse con él: Manuel Asensio, Cité Pont du Roisseau, 09120-Varilhes.

OTRO AVISO

Pongo en conocimiento a todos los amigos y compañeros y a toda la prensa libertaria que a partir de la presente queda anulada mi antigua dirección que era la siguiente: 16, rue E. Zola, B. A-4, Mazangues-Plaisence. Mi nueva dirección es la siguiente: Julián Olmos, HLM La Soude, Bt. B-11, nº 99 Mazangues, 13009-Marseille.

CORREO DE REDACCION

A todos: A causa de las vacaciones queda mucho original en cartera.

M. F., Montpellier: Recibida carta. Sentimos profundamente la desgracia.

V. S., Caracas: Intentaremos por otro conducto, pues el tema lo vale. Tus ediciones deberían ser mejor propagadas.

C. R. R., Vithoorn (Holanda). Tu misiva será correspondida.

REGIONAL CATALANA C.N.T.

Agrupación de París y su Radio

Asamblea importante para el 8 de septiembre en el Centro Confederal, por la tarde. En el Orden del Día:

1º Dar cuenta del Pleno Regional de Marsella. 2º Reajuste del Comité de esta Agrupación. 3º Reconstitución de la redacción de «Terra Lliure». 4º Nombramiento de la Comisión de Relaciones. 5º Sugerencias.

F. L. DE DRANCY

Asamblea de reencuentro el 9 de septiembre, y para cambiar impresiones sobre el Pleno confederal último.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo día 16 de septiembre en el local y la hora de costumbre.

DEUX COMMUNIQUES

Nous vous transmettons ces deux communiqués à insérer dans le « C. S. »:

I — Le Comité Régional Rhône, Loire, Alpes de la CNT au Mouvement Anarchiste International.

Nous désirons vivement recevoir la presse anarchiste internationale: Italie, Espagne, Amérique du Nord et du Sud, Australie, Japon, Angleterre, Suède, etc., dans le but d'être en relation avec le Mouvement Libertaire International et faire connaître l'existence de l'organisation mondiale purement révolutionnaire aux militants de la région.

II — U. L. de Saint-Etienne, permanences au local de l'AIT-CNT, salle 15 bis, à la Bourse du Travail mercredi à partir de 17 h.

De la Section Culturelle, le samedi de 16 à 20 h. 30.

Pour le Comité Régional, Justin Biérial; pour l'U. L. de St-Etienne, le Secrétaire de la C. A.

F. L. DE HUILLES-ARGENTEUIL

Convoca asamblea general para el día 9 de Septiembre que se celebrará en el local y a la hora acostumbrada.

S. I. A.

Commission de Relations — Maisons de Repos et de Retraite — Perpignan.

L'idée de Maisons de repos n'est pas abandonnée. Elle doit se transformer bientôt en initiative concrète, demandant une longue et laborieuse préparation.

Dans ce but, et en accord avec le Conseil National de S.I.A., cette Commission a été constituée et son siège est à Perpignan. Elle a pour tâche de maintenir les rapports entre tous les camarades que cette initiative intéresse, en aidant ainsi le Conseil National.

Les sections locales, les groupes d'Amis de S.I.A. et tous les camarades en general, sont priés de se mettre en relation directe avec la Commission, afin d'obtenir les renseignements nécessaires et tous les détails concernant les Maisons de Repos et de Retraite et les problèmes à résoudre.

S'adresser à: José PORQUET, 36 bis, rue Emile Zola, 66170-Millas.

PARADERO

Interesa conocer el paradero del compañero Lahuerta; su nombre lo ignoro; mutilado de la guerra de España, cuya mutilación es la falta de un brazo. Cuando lo conocí en la rue Ste-Marthe, vendía «Soli» y demás periódicos. Tiene un hermano con la compañera portera Porte St-Cloud. El trabaja en la construcción. (Escribir al «C. S.»).

Si el compañero Lahuerta, el mutilado, vive, desearía ponerme en contacto con él por un asunto que máximamente le interesa.

Servicio de Librería

«Tierra de mataderos», Mocho.
«Vidas de filósofos más ilustres», Diógenes.
«El idioma español», Menéndez Pidal.
«La Naranja», Larreta.
«Capricho», Azorín.
«Visión de España», Azorín.
«Insolación», Pardo Bazán.
«Hombre de Guayaquil», Capdevila.
«Los campesinos», Chejov.
«La cerilla sueca», Chejov.
«Cartas de mi molino», Daudet.
«Reloj del señor Humphrey», Dickens.
«Egmont», Goethe.
«El retrato», Gogol.
«Hernani», V. Hugo.
«Adolfo el libertino», Miquelarena.
«Graziella», Lamartine.
«Aquí y ahora», J. Marias.
«Glosas de Sigüenza», Miró.
«Introducción a la estética», Neumann.

COLECCION «AUSTRAL» EXTRA

Obras a 6,00 francos ejemplar.

«Candor del Padre Brown», Chesterton.
«Jane Eyre», Bronte.
«Sachka Yegulev», Andreiev.
«Los Luisiadas», Camoens.
«Ideas de la Hispanidad», Garcia Morante.
«Memorias de mi niñez», Goethe.
«Vida de Mahoma», Irving.
«Colmillo Blanco», London.
«Lluvia de Primavera», Turguenev.
«Viaje en Turquía», Villalón.
«Zumalacárregui», Hennisen.
«Brasil», Zweig.
«Historia sucinta de la Ciencia», Babini.
«España y el problema de Europa», Beney.
«Don Quijote», Cervantes.
«Almas prisioneras», Arnould.
«Diario de un escritor», Dostoyevsky.
«Cromwell», V. Hugo.
«Historias», Tácito.

«Okrana», Wasiliev.
«Jeremias», Zweig.
«La Eneida», Virgilio.
«Su vida», Teresa de Jesús.
«El Anticuário», Scott.
«Patá de la raposa», P. de Ayala.

Libros a 6 francos volumen

Silvain Roudés: «Para abrirse camino en la vida».

J. Salas Subirat: «La lucha por el éxito».

Dr. Paul Dubois: «La educación de sí mismo».

Yoritomo Tashi: «El sentido común».

O. Swett Marden: «La alegría de vivir».

J. Salas Subirat: «El secreto de la concentración».

Ralph Waldo Emerson, «El hombre y el mundo».

Paul C. Jagot: «Método práctico de autosugestión».

Ernest Dimnet: «El arte de pensar».

«Avisos Históricos», Pellicer .. 7 50

«Problemas del Sur de España», G. Hermet .. 15 00

«Apuntes sobre dos revoluciones andaluzas», P. del Alamo... 10 00

«Historia de la política económica de España», Colmeiro (2 t.) 50 00

«La España ilustrada del siglo XVIII», Sarrailh (encuader.) 100 00

«Elecciones y partidos políticos de España (1868-1931)», M. Cuadrado (2 tomos) ... 100 00

«El Movimiento obrero y sus orígenes en Andalucía», J. Sánchez .. 2 00

«Masones, Comuneros y Carbonarios», Zavala ... 35 00

«Sociedad e ideología en los orígenes de la España contemporánea», E. Terrón ... 35 00

«Orígenes del pensamiento reaccionario español», J. Herrero 45 00

«De las guerras coloniales a la guerra civil», Dr. Bastos ... 15 00

«La población española, siglos XVI a XX», J. Nadal ... 60 00

«Las Crisis agrarias en la España moderna», G. Anes ... 30 00

«Historia del constitucionalismo español», Sánchez Agesta... 7 50

«Introducción de la Ciencia Moderna en España», J.M. López 7 50

«Economía e ilustración en España, siglo XVIII», G. Anes 12 00

«Como triunfó el proteccionismo en España», Pugés... 15 00

«Informe sobre la ley agraria», Jovellanos... 7 50

«El Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jutglar ... 35 00

«Ideologías y clases en la España contemporánea», Jutglar (2 tomos) ... 45 00

«Historia política de España contemporánea», F. Almagro (3 tomos) ... 12 00

«El sindicalismo en Barcelona», Balcells... 12 00

Colección «Austral» simple a 5 F ejem.

«De Granada a Castelar» Azorín.

«Cuentos populares rusos», Atanasiev.

«Leyendas de Popol Vuh», Abrey Gómez.

«Cartas marruecas», Cadalso.

«Desistimiento español de la idea imperial», Camacho.

«Psicología de los artistas», R. Cajal.

«Tres relatos porteños», Cancela.

«Millones al horno», Camba.

«Historia de una anguila», Chejov.

«El ladrón honrado», Dostoyevski.

«Literatura y filosofía», V. Hugo.

«Princesa de Clèves», Lafayette.

«Siempre ocurre lo inesperado», Maurois.

«Riesgo y ventura del duque de Osuna», Marichalar.

Pedidos y Giros a Roque LLOP,

33, rue des Vignoles, París (20)

C.C.P., París 13 507 56.

CHILE AL AIRE

Todos quieren Revo

— Revo, revo... ¿Me has visto las que te dije? Tienes un pánico que pa' qué...

— Pánico yo, don Salva Yate?

— Quieres Revo y no te la puedes. Hay que podérsela sin Gap, sin Estado de sitio, sin Fortaleza-Tomás Moro, sin fortaleza Monea, sin Fortaleza camino Farellones, sin Fortaleza-Viña. ¿Pero es que tienes necesidad de tantísimas Fortalezeadas? ¿Tantísimo pánico te come el hoyo?

— ¡Ohhh...!

— ¿Quieres Revo tú también, conchudo Sr. Matta (mataste a tu abuela de pura hambre, cuando tenías tu fundo y eras jefe de la Candidatura Alassangre, recuerdas?)

— Todo eso se me olvidó, compadre. Ahorita los tiempos han cambiado.

— Han cambiado para tí, conchudo, pero no para los pobres que decías defender. ¡Pobre la buena de tu madre, que ella no tiene culpa!

— ¿Tú eres rástico del Cen. ¡Mal rayo de parta! Ayer estabas con Videla, echando bolches al hoyo de Pisagua; hoy, camarada Ruta — te las das de bienvenido... ¡Ja...! No te digo más, idiota... porque lo único que mereces es un buen puntapié en el c...

Y así seguimos con los Revos de pacotilla, que maldita sea la hora en que se imaginaron que todos los

chilenos habían nacido de perra, porque así mismo nos tratan estos capones marxistoides. Como si fuéramos perros... Malditos sean Lenin, Trotsky, Stalin, Marx, que puede ser, si se puede — caso no quede otro planetario más apropiado — que en cuatro días locos nos manden al carajo, con otro nuevo Vietnam, Corean, Laosán, o que sé yo; pero entre Nixon, Kremlin y Company, el juego se juega a todo lo que haya lugar:

— Hagan juego, señores...

(Para eso mantenemos hediondos flojos bolches, fachas rojos, fachas blancos, cristianisimos) y toda esa cuadrilla de gangsters inusitados que más tarde o más temprano, desde La Habana a Madrid, nos van a dar café del que te dije, mi amor. Así como quien no quiere la cosa. Por la Revo... negra, amarilla, rosada, roja y la otra que le cuelga.

Entre tanto, las poblaciones callampas de aquí, de allí y de la quebrada del aji, continúan proliferando, sin parafina, sin carbón, sin nada con hacerle frente al rudo frío invernal; sin una tapa de cartón con la cual cubrir el chorro de agua que cae y cae sobre el hambre de los niños pobres de solemnidad de los hombres y mujeres que en este terremotoado y desamparado Chile, siguen alimentando a los zánganos de la mal llamada Unidad Popular.

Miguel MALONGO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

Postales de vacaciones

Si, claro está; supone cierta ventaja el que pueda, quien trabaja, disponer de unos días de vacaciones pagadas. Ahora que, para la gran mayoría de obreros, si en el transcurso del año no han ido limitando gastos, incluso de entre lo más imprescindible, ahorrando un mestras otro, no es fácil que puedan ir muy lejos durante el periodo de vacaciones. Y como todo lo que, en más o menos grado, supone algo de mejora para el obrero, también las vacaciones ha habido necesidad de arrancarlas a fuerza de las consiguientes luchas reivindicadoras. Ni ahora ni nunca ya es harto sabido que el Estado y la burguesía han cedido nada beneficioso al proletariado, de no mediar el constante batallar de los asalariados.

Siquiera sea por unos días, el cambiar de horizontes, el vivir en una ambientación rural o urbana, distinta a la de costumbre, refresca la sensibilidad, enriqueciendo nuestra capacidad emocional. Ya se ha dicho que el viajar instruye y deleita al propio tiempo. Esa emoción que sentía Reclus al contacto de la montaña, deambulando por las riberas de los ríos, cruzando prados, subiendo a las cimas y descendiendo a los barrancos, lo que le indujo a escribir páginas magistrales, es la emoción que cualquiera puede sentir, aunque no alcance a saberla expresar. Es como el hecho que produce la contemplación del mar, con su perenne agitación del oleaje. Un filósofo - poeta, José María Guyau, tuvo inspiración para escribir un capítulo magistral para uno de sus libros, extasiado contemplando el bello efecto del mar en las costas de Provenza.

El ambiente anarquista de Juan Grave

Entre las reediciones de obras anarquistas que se hacen ahora por ahí se puede contar con la que en su día (año 1930) publicó Jean Grave con el título: «Le Mouvement libertaire sous la Troisième République» y que ahora, aumentada de capítulos inéditos, relativos a las «Memorias» del autor, con un «Prólogo» de Jean Maitron y presentación y notas a cargo de la universitaria Mireille Delfau, ha publicado la casa Flammarion con el título de «Quarante ans de propagande anarchiste». Se trata de un grueso volumen de más de seiscientos páginas de texto.

Si nos atenemos a la propaganda, al proselitismo propiamente dicho, la obra en cuestión no representa aportación de vigor, de consistente matiz captador desde el ángulo doctrinal. Grave, muy personal en sus cosas, era elemento que difícilmente admitía divergencias más allá de su modo de enfocar los problemas. Incluso al haber firmado el famoso manifiesto de los dieciséis en ocasión de la guerra de 1914, puso tal apasionamiento en lo de propiciar la intervención de los anarquistas en favor de los Aliados, que quería dar la sensación de que cuantos no obraban así estaban equivocados. Su inquina contra los anarquistas individualistas fue tremenda, describiéndoles con los tonos más exageradamente repulsivos. Tampoco andaba muy de acuerdo con la acción anarcosindical. Algunas veces había significado que en

Las postales de vacaciones que se envían o que se reciben, suelen darnos una idea, más o menos afectiva y estética de un lugar determinado. Visiones de arte cuando se trata de reproducciones de orden pictórico, escultórico o arquitectónico. Ya se trate de los encantos de la naturaleza, matices de una gama sugestiva en enfoques pintorescos. No pocas veces ante una reproducción de arte, o la maravilla del paisaje reflejados en una simple carta postal nos hemos quedado absortos, la mente prendida en la imagen que la postal nos ofrece. ¿Quién no ha quedado prendido por la belleza contemplando la imagen de la «Gioconda»? ¿Quién no ha evocado la magnitud de un pasado histórico observando en carta postal la Acrópolis, de Atenas, o el aire de pulcritud y recogimiento espiritual que ofrecen las imágenes de la Alhambra o el Generalife, de Granada? Así cuando la visión es de un bello paisaje en que destaca la placidez de la naturaleza, pensamos en lo que podría ser una vida sana, armoniosa, sin la agitación, sin respirar el aire viciado de las grandes aglomeraciones urbanas. Y cuando es una visión del mar la que se halla encuadrada en la cartulina de la postal, la imaginación suele ir en pos de un más allá; en pos de no se sabe qué ambiente tropical bordado de fantasía, y que se supone debe de hallarse en la invisible otra orilla del mar.

Postales de vacaciones, imágenes sugerentes que nos distraen, que nos hacen olvidar por un instante la prosa del vivir cotidiano. Postales que van y vienen encerrando cada una tenue fulgor de vida nueva.

el sindicalismo había fuerte dosis de reformismo. Su carácter un tanto arisco, su ausencia de cualidades de oratoria hacían que llevara una vida retirada, escribiendo, allá en su buhardilla de la parisina rue Mouffetard, trabajando entre montones de periódicos y folletos. Entre los compañeros se había puesto en boga al hacer referencia a Juan Grave el apelativo irónico de «Le Pape de la rue Mouffetard».

Pero descartados sus defectos, es indudable que Grave fue un modelo de autodidacta. Al margen de su oficio en tanto que zapatero remendón, robando horas al sueño, quitando unas perras a sus más perentorias necesidades, compraba y devoraba libros, periódicos, revistas, inclinado ideológicamente hacia el anarquismo. Un talento natural y una sólida preparación hicieron que también él llegara a escribir libros, tras de haber leído muchísimos. Entre ellos cabe destacar «La sociedad moribunda y la anarquía» y «La sociedad futura».

Tuvo Juan Grave fraterna amistad con Eliseo Reclus y Pedro Kropotkin. También fue amigo suyo Francisco Ferrer Guardia, escribiendo para la Editorial de la Escuela Moderna un ameno libro de literatura infantil: «Las aventuras de Nono». Dirigió semanarios anarquistas: «Le Révolté», «La Révolte». Desarrolló la colección de folletos de «Les Temps Nouveaux», escritos profeso para la colección a cargo de conocidos elementos del campo

anarquista internacional. Cada uno de los folletos estaba valorado con una alegórica portada a cargo de notables artistas como Steinlen, Kupra y otros. Al propio tiempo Grave publicaba números extraordinarios de los semanarios dedicados a un enfoque literario del problema social. Escritores de prestigio, como Mirbeau y Bernard Lazare escribían con asiduidad; contaba también con la aquiescencia de otros literatos y artistas, en plan de reproducirles trabajos sin dificultad; alguna vez, no obstante, tuvo conflictos acerca de los derechos de autor, incluso con Emilio Zola.

Consta la obra de treinta capítulos, en los que se tratan detalles biográficos del autor; referencias acerca de la Commune; el tan desollante proceso de Lyon contra los anarquistas; el ruidoso «Affaire Dreyfuss»; etapas de destierro, encarcelamientos; acción de propa-

ganda; elementos de vida irregular filtrados en el ambiente anarquista y luego sus odios personales contra unos u otros. Cabe señalar que Grave, como Sebastián Faure, tenía un estilo literario claro, convincente, poseedor, en cierto modo de ese tono de argumentación cartesiano, tan peculiar en los mejores prosistas franceses.

Para el militante anarquista que desea estar al corriente de lo que fue el ambiente libertario francés por los años 1880 al 1914, indudablemente, descartando algunos matices parcialistas, en la obra citada se pueden hallar detalles de suma importancia documental. Y hasta diríamos que tras habernos hecho cargo de lo que representó la actuación anarquista de aquellos años, una leve melancolía nos embarga al constatar que en Francia se ha perdido bastante de aquel fervor ácrata de antaño.

Los checos del Orfeón Ondras

Ha quedado ya fijada en el recuerdo con trazo imborrable la magnífica actuación de la Coral Ondras, de Checoslovaquia. Entre el conjunto de cincuenta y cinco participantes, posiblemente algunos tendrán un vivo recuerdo del comportamiento de los «queridos hermanos rusos», cuando el histórico desenfuce de «la primavera de Praga». De ahí que habrán pisado con cierta satisfacción la tierra francesa, aureolada de las libertades cívicas que ellos no pueden gozar.

Pero hay en todos, hombres y mujeres ya maduros, jóvenes de ambos

sexos en plena primavera de la vida, un fervor, una pasión de conjunto por la música arrancada de la cantera popular del país. Smetana y otros compositores destacan en el repertorio de conjunto Ondras; también saben elevar a un rango insuperable composiciones de Bach, Mozart y otros grandes clásicos de la armonía. Sin concesiones a la **musicología del Partido**, es en la melodía de los aires populares checos que levantan los componentes de Ondras, simpatía y admiración.

FONTAURA

Opinión sobre la existencia o supresión del dinero en el Comunismo Libertario

No quiero hacer alusión a los que han opinado sobre tal tema y que consta en el capítulo titulado notas finales del libro editado por los compañeros de la Comarcal de Valderrotes.

Desde que entré en conocimiento de las ideas libertarias (esto fue en 1930 y por medio del libro «Mi Comunismo» del malogrado Sebastián Faure que un pequeño burgués a quien por azar conocí en Aldover (Tarragona) me regaló, he sostenido que a la proclamación o instauración del comunismo libertario el dinero, factor de embrutecimiento y corrupción debe desaparecer al igual que la propiedad privada. Siempre se ha dicho y se continúa diciendo en nuestros medios que el dinero es corruptor de conciencias. De todos es sabido que cuanto más se tiene más se quiere y todos los medios son buenos para llegar al fin.

Si echamos una breve ojeada sobre lo que por tal causa sucede en la sociedad actual constataremos: robos a mano armada con asesinatos alevosos; estafas practicadas por sociedades financieras que provocan la ruina de los incautos y ambiciosos que cuanto más tienen más quieren y nunca están satisfechos; corrupción de conciencias; prostitución y para terminar el tráfico de drogas que envenena la juventud y la embrutece.

Si en un país cualquiera se instaura el comunismo anárquico, régimen en el que toda persona apta para el trabajo debe producir según su capacidad y sus fuerzas y perci-

bir lo indispensable para hacer frente a sus necesidades no veo el por qué debe continuar existiendo el dinero que necesariamente obliga a la existencia del salariado. De lo que se produce y existe todo el mundo participa por partes iguales y no debe haber distinciones de ninguna especie.

En cuanto a las costumbres de los viejos — tabaco, café y otras minucias — puede dárseles gratuitamente en un establecimiento colectivo con moderación para que no pueda haber abusos. Esto para quienes quieran y tengan la costumbre de ir al café para saborearlo charlando en compañía de los amigos y compañeros; pero se debe propagar el antitabaquismo entre la juventud ya que no se trata de otra cosa que de un vicio nocivo que suele provocar graves enfermedades.

La toma del montón puede llegar cuando se esté abastecido en abundancia.

Para la obtención de productos que no podamos producir puede establecerse el intercambio internacional, pues sin duda cosas que otros países no producirán o venderlas a dichos países a cambio de divisas para la adquisición de productos que no poseemos y que ciertos países no estén predispuestos a librnarnos si no es a cambio de dichas divisas.

Este trabajo va destinado al compañero Riojano en respuesta a su trabajo: «Controversia que considero útil».

Victor Marquina

ELLE COMBATE SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

Contre-feu à la contestation spontanée : Noguères, Lip, Larzac, etc. Le Pouvoir se fait complice de la flambée raciste.

El tango diplomático

por JAIME BALIUS

Los acontecimientos enmarcados en torno de los «gangsters Nixon-Brejnev» imprevisibles medio siglo atrás, vienen de producirse en el espacio de una semana. En las pantallas de televisión y en las fotografías de la prensa las imágenes chocan unas contra otras.

Leonid Brejnev número 1 del Kremlin celebró con Richard y Pat Nixon el 33 aniversario de su matrimonio después de haber recibido un automóvil americano y una blusa de caza marcada con el escudo del Presidente de los Estados Unidos.

Haciendo un alto a las «payasadas de Brejnev», que gracias a la pequeña pantalla de la televisión todo el mundo ha contemplado, la eminencia gris de la Casa Blanca, el Dr. Henry Kissinger abandona repentinamente a su patrón y al bufón soviético para personarse en la residencia del embajador chino en Washington cuya sonrisa apareció en los programas televisados de toda América. A distancia, la esposa de Mao-Tse-Toung asiste a un partido de Basket-ball entre un equipo americano y otro chino.

La Casa Blanca da a entender en el preciso momento que Moscú creía poseer el monopolio de la amistad de Nixon que pronto el jefe americano celebrará una nueva reunión con los mandarines chinos. Al poco se confirma que una reunión Japón-USA tendrá lugar en octubre a más tardar. Al unísono, en Europa llena la nota de actualidad Brandt-Pompidou. La víspera de la reunión franco-germánica el gobierno de Bonn concluye un tratado de reconciliación con Checoslovaquia y la prensa alemana habla con caracteres muy destacados del papel que de ahora en adelante Alemania podrá jugar, ya sea acercándose a sus antiguos enemigos (URSS) o

bien a sus antiguas víctimas. A poco de haber terminado Brejnev de pasar revista a un pelotón de tropa del ejército norteamericano y de haber abrazado a los cosmonautas americanos, luciendo un blusón de cosmonauta, y de haberse tragado una dosis de champaña, aterriza en la capital francesa, en donde le tenían preparada la residencia real de Rambouillet. Es difícil imaginar el embarazo de la UDR cuando en la elección presidencial de 1976 tratarán de contrarrestar la dialéctica de un Marchais o de un Mitterrand, sobreentendiéndose por dialéctica una serie de frases más o menos alineadas que tienen como objetivo aborregar a todo un pueblo.

Pero si nos trasladamos a los años cincuenta, cuando en USA hacia estragos la denominada «caza de trujas», o sea el Macarthismo, que culminó con la muerte de los esposos Rosenberg en la silla eléctrica y hasta el propio Harry S. Truman fue acusado de haber tolerado la influencia comunista en el gobierno durante su mandato presidencial. Se expulsó a anarquistas notorios, pero pasó la fiebre señalada y ahora se festeja nada menos que al secretario del Comité central del PC soviético.

Al observador superficial se le ocurrirá pensar que hemos cambiado de siglo en virtud del progreso técnico en las comunicaciones, la rapidez de los viajes y el cruce o mezcla de las razas de no importa que confin o color.

Es necesario distinguir en la apreciación de la metamorfosis en curso la garra de los jefes de Estado que causan náuseas con sus sonrisas y con todo su séquito de histriones, de lo que verdaderamente se está tramando entre bastidores y esto es lo más grave.

La presencia de Brejnev en París ha tenido como objetivo capital el tranquilizar a los capitalismo de Estado europeos. Según rusos y americanos la pareja Nixon - Brejnev no ha mencionado siquiera un solo Estado que no sean los suyos. Pero los chinos no lo interpretan así puesto que pocas horas después de haberse concertado en San Clemente para impedir la guerra nuclear, los chinos hacen estallar una bomba atómica de una enorme potencia. Es evidente que existe una angustia y una desconfianza en Pekín.

Los recelos de Mao - Tse - Tung giran en torno de las cuarenta divisiones soviéticas que están estacionando en la interminable frontera sino-soviética y a lo largo de los ríos Amour y Ossouri. Los críticos especializados en la política internacional se explican la entrada del mariscal Tretchko en la buró político del PC soviético por ser partidario de una ofensiva relámpago contra la China que por el momento queda relegada en espera de que las payasadas de Brejnev en USA permitan a los soviéticos superar la crisis económica que puede culminar en el derrumbe de la troika actual, o sea que Kosiguine, Podgorni y Brejnev caigan del escabel y sean internados en una clínica psiquiátrica.

La preocupación de los chinos se deduce de la jira que recientemente ha realizado a través del mundo el ministro chino de Negocios extranjeros Chin-Pei-Fei. Cuando él habló por ejemplo en Teherán, o en París o en Londres del peligro imperialista, hacia referencia a la URSS, puesto que Mao pertenece también a la clique de los capitalismo de Estado. Es lastimoso que haya jóvenes que en nuestro continente agi-

ten el maoísmo como un emblema revolucionario y quizás sea hora de que los fieles del Opus-Stalin y los del Opus-Mao echen por la borda los carnets del partido y el librito rojo. Una vez liberado Brejnev del castillo de Rambouillet empieza la conferencia de Helsinki (Finlandia) o sea el caballo de batalla de los rusos para asegurar su frontera occidental y quedar con las manos libres en el frente oriental. El totalitarismo ruso cuenta con la aquiescencia de los yanquis para convertirse en los gendarmes del capitalismo europeo.

La situación europea es explosiva. En la Europa central se está gestando un nuevo drama o mejor dicho tragedia que a largo plazo pueda originar, lo que provocó el Tratado de Versalles. Una prueba de ello es que a las pocas horas de haberse terminado la primera parte de la tan sobada conferencia de Seguridad y de Cooperación europea, un nuevo drama revivía a los pies del Muro de la Vergüenza de Berlín. La policía de la Alemania del Este disparaba contra unos fugitivos en pos de un clima social más soportable. Y ello ocurría a pesar de que el ministro de Relaciones exteriores de la URSS, señor Gromiko, había hablado en la Conferencia europea del respeto de los derechos del hombre y de las libertades fundamentales.

Tal lenguaje en boca de los rusos no puede engañar a nadie. Pero es que detrás de tantas reuniones no se busca nada más que la gestación de una psicosis confusionista para envolver en sus redes a las nuevas generaciones que avanzan arrolladoras contestando la sociedad actual mistificada hasta la médula.

Dos mundos se hablan frente a frente. El capitalismo que se resiste a desaparecer y el mundo del trabajo que no se impresiona ante los tangos y las mises en scène.

INFORMACION DE NUESTROS

Trabajo asalariado y plusvalía capitalista en Proudhon

Pierre-Joseph Proudhon en «¿Qué es la propiedad?» (editado en 1840) formula el hecho de la plusvalía en el sistema de producción capitalista, descubriendo que es un robo capitalista de la producción del trabajo (asalariado).

El salario como una pequeña parte del valor del trabajo realizado por el trabajador (no-propietario de los medios ni de la producción), es presentado por Proudhon y, añade, que la «fuerza colectiva» del trabajo es la propiedad-riqueza del capitalista, restando la parte del jornal a cada uno de los productores para que subsistan.

Este descubrimiento (la plusvalía del trabajo y el carácter de la fuerza y el valor que vende el trabajador asalariado) que los dogmáticos marxistas se lo atribuyen a Karl Marx, fue sin embargo descubierto de forma clara y precisa por Proudhon. Marx sólo lo incorporó a su teoría del capitalismo. Es, pues, un error de ignorancia, y cuando no de burocratismo politicastro, decir que Marx, imbecilidad que cometió Federico Engels, fue quien descubrió la teoría de plusvalía en el trabajo y el salario del Capitalismo.

Marx conocía a la perfección la obra teórica de Proudhon, editada en 1840, sobre la propiedad y la producción. Este libro causó impacto en el Marx llegado de Alemania a París. Es innegable el hecho real de que Marx bebió de las fuentes teóricas de Proudhon, mal le pesase al teórico alemán en su demagógico panfleto «Miseria de la Filosofía». En los años 40 del pasado siglo Marx conoció a Proudhon en su exilio de París. Del contacto con K. Marx, Proudhon conoció y estudió la dialéctica alemana (Hegel y la interpretación materialista de Marx).

En estos años también conoce a Miguel Bakunin, con el cual hace amistad. El compañero Bakunin aporta su concepción de acción directa y de antiparlamentarismo. La intransigencia revolucionaria del socialista ruso es más clara que el oportunismo político de Marx y de Proudhon, concepción social-demócrata del juego parlamentario en Marx-Engels y colectivista-evolucionista de Proudhon (sobre todo el presentarse a las elecciones y el ser diputado del Gobierno francés). No obstante tenemos que señalar que Bakunin adopta las concepciones federalistas y libertarias del colectivismo de Proudhon. A Marx y a Engels el compañero Bakunin los supera en la acción revolucionaria y en el modo de organización, viendo en «El Manifiesto Comunista» los gérmenes de una casta burocrática igual a la odiosa burguesía, pero siempre tiene presente el combate contra el reformismo y la falta de conocimientos globales de Proudhon. Es una gran verdad el que Bakunin en economía está por encima de Proudhon y en política por encima de Marx-Engels. Además nunca Bakunin renuncia a las aportaciones teóricas en pro del avance del movimiento revolucionario y del socialismo por parte de Proudhon, Marx y otros.

De la influencia de J.-P. Proudhon surge la obra «Antiteologismo, Federalismo, Socialismo», de Bakunin. De la influencia de Marx surge el rompimiento con éste en el seno de

la Asociación Internacional de Trabajadores, pues la praxis del grupo Marx, Engels, etc..., está en contradicción con los análisis del propio Marx, y el radical Bakunin lleva hasta sus últimas consecuencias, tanto en la lucha como en la organización, la crítica revolucionaria que Marx hace de la sociedad capitalista.

Si bien Marx escribió que «ser radical es tomar las cosas por su raíz y la raíz para el hombre, es el hombre», fue Bakunin quien lo comprendió y llevó a la práctica cotidiana. Mientras, Marx se perdía entre las ramas del parlamentarismo y la política de alianzas interclasistas, sin comprender que socialismo y Estado son antagónicos en todos los aspectos. Marx no era radical y

por UN JOVEN DE LA FAI

Proudhon tampoco, pero Proudhon no era centralista ya que creía en el no-gobierno (Anarquía) y en la Federación de abajo hacia arriba. La A.I.T. y la Alianza — fundada por Bakunin — eran organizaciones revolucionarias (amplia la Asociación y específica de vanguardia la Alianza).

En cuanto a las enseñanzas de Proudhon en la teorización de Marx están plenamente relatadas por el que fuese social-demócrata alemán. Así Marx nos habla en aquellos años parisinos de «dos penetrantes trabajos del señor Proudhon» (ver «Rheinische Zeitung», Octubre, 1842) y en «La Sagrada Familia» dedica sesenta páginas (!) en hablar de Proudhon, diciendo que la obra «¿Qué es la propiedad?», es el manifiesto científico del proletariado francés.

Yo, como uno de los jóvenes que luchamos con el anarquismo para la revolución total y el Comunismo libertario, repito con Marx «yo no soy marxista» y añado sólo revolucionario, pero tampoco estoy por endiosar a Proudhon, llamado algunas veces «padre de la Anarquía» (?). No compañeros, no hay dioses entre los revolucionarios. Los iconos dejémoslos a los cristianos, budistas y demás crápulas de las ilusiones frenadoras de la subversión radical.

Es triste, lo digo como luchador y no como metafísico, que entre los que nos reclamamos del anarquismo esté lleno de compañeros que son tan religiosos como los que se llaman marxistas (social-demócratas, marxistas-leninistas, etc...). Es preciso romper de una vez por todas con el confucionismo reinante en nuestros medios, ¡hay que clarificar o nos iremos al Museo de la prehistoria!

Si queremos hacer algo por revolucionar el mundo, cambiar la vida y transformar la sociedad, es necesario que comencemos por debatir nuestras concepciones, es decir elaborar una teoría revolucionaria anárquica y no deleitarnos en dogmatismos como hacen los burócratas históricos (P. C.) o los de nuevo cuño (grupúsculos leninistas de hoy).

El que la humanidad no será libre ni feliz hasta que en todo el mundo

el último capitalista haya sido colgado con las tripas del último burócrata, no es una consigna, es una necesidad revolucionaria que, de no cumplirse, la lucha sería inútil y estúpida. No puede haber anarquismo ni CNT ni acción directa victoriosa sin que acabemos con el burocratismo en el seno de las organizaciones revolucionarias y proletarias. El deber primero del anarquista es no ser burocrático y mucho menos dogmático. Hablar de Proudhon como un sabio, aunque es cierto que descubrió una teoría que usó después Marx, y que Marx es un malvado, me parece, además de inútil, un dogmatismo impropio de nosotros. Decir que Proudhon formuló la teoría de la plusvalía y que Marx se sirvió de tal aportación en el movimiento socialista del siglo XIX, lo pongo como ejemplo, es una clarificación histórica propia de los revolucionarios, de los anarquistas de verdad (aunque realidad y verdad sean difíciles de precisar).

La diferencia entre revolucionario y burócrata es que uno no tiene religión ni buró que defender, la diferencia entre anarquismo y PC, trotskismo, maoísmo, revisionismo, socialdemocracia y cristianismo está en que uno no tiene ni dios ni amo, mientras los demás son dogmáticos y fósiles de los libracos que recitan, como los discos, de lo que el pueblo llama como «la voz de su amo».

La CNT sólo será cenetista, es decir, organización amplia de los hombres revolucionarios para el comunismo libertario y los consejos de los trabajadores, mientras sea una dinámica de la teoría y la acción subversiva. El anquilosarse, el quedarse en recuerdos de gestas pasadas, el pretender hacer comulgar con ruedas de molino a los jóvenes obreros, sería su suicidio y las víctimas seríamos todos los revolucionarios de los pueblos ibéricos y de la misma AIT. No cabe extenderse en el sentido de revolución mundial que representa la historia de la CNT en estas horas.

No hay que quedarse en contemplaciones o liquidacionismos personalistas, es necesario revolucionarnos cada día. La única organización de la clase trabajadora que libere al hombre son los consejos y las colectividades, hagamos posible esta obra de autogestión generalizada por medio de la CNT.

Un joven de la FAI
Cataluña.

FUENTE

LA PASION RELIGIOSA EN DESUSO

LA CORUNA. — Las romerías gallegas, con olor a empanada y eco de gaitas, ya no son lo que fueron. Cada año se celebran menos y las que aún perduran ya no son ni sombra de lo que fueron antaño. La «desromerización», como decía Vicente Risco, se inició después de la guerra. Muchas, ya nunca más volvieron a celebrarse. Otras, sí. Volvieron al prado, a la «carballeira», para iniciar nuevamente el declive en los años cincuenta.

Veamos un ejemplo claro: En la parroquia de Santa Cruz de Rubiá-cós (en Orense), se celebraban antes de la guerra cinco romerías, de mayor o menor importancia: la de las flores, la del Rosario, la de San Antonio, la de la Pilarica y la de San Bartolomé, el Patrón. Pues bien, actualmente sólo se celebran dos: la de San Bartolomé y la de la Pilarica. Y no todos los años. La que persiste es la Pilarica (en Múndin). En San Bartolomé se celebra de Pascuas, en viernes. Causas: Sobre todo una: la falta de juventud.

Y lo que ocurre en la citada parroquia puede ponerse como ejemplo en toda Galicia. Las romerías van desapareciendo poco a poco.

HUELGAN LOS PESCADORES

VIGO. — Después de una reunión en el seno de la Organización de Trabajos Portuarios, continúa aún en el puerto de Vigo el conflicto planteado días atrás entre los estibadores y los armadores de pescado, que se originó cuando estos últimos decidieron suprimir el tiñón, o parte diaria de la pesca que los primeros recibían por las ventas, y tasarlo en un cánón de 350 pesetas por día. En medios laborales portuarios se comenta que esta cantidad es baja si se la compara con el producto real de la venta del tiñón, que oscila entre los 800 y las 1.200 pesetas diarias.

EL GOBERNADOR, EL AGUA Y LA PULGA

SEVILLA. — Por un defecto de forma, todavía no ha sido tomado en consideración un escrito elevado a las autoridades por unos cuatro

España negra

VALENCIA.—Un cóctel «Molotov» fue lanzado de madrugada por unos desconocidos contra la librería Ausias March, de la calle del Embajador Vich y perteneciente a don Francisco Martí.

El artefacto rompió la luna del escaparate y prendió fuego en el material y libros que se exhibían. Los bomberos acudieron al lugar del suceso y en breves momentos sofocaron el fuego.

No se conoce la identidad de los autores del hecho, que investiga la policía. Ni se conocerá, por tratarse de elementos «triumfalistas».

Recientemente se han venido repitiendo en Barcelona asaltos y amenazas a librerías, revistas y editoriales, como los realizados a la redacción de la revista «El Ciervo», las librerías Viceversa, Central del Llibre Català, y la Gran Enciclopedia Catalana, cuyas dependencias han sido asaltadas por dos veces.

Independientemente, varias librerías han recibido amenazas por escrito.

CORRESPONSALES DEL INTERIOR

INFORMATIVA

mil vecinos de San Juan de Aznalfarache (Sevilla), los cuales pedían solución a las malas condiciones en que desde hace dos años se está suministrando el agua a los 40.000 habitantes de la localidad.

El defecto de forma, según un empleado del Ayuntamiento de San Juan, consistía en que al frente del escrito no figura completa la identidad del primer firmante.

El problema del agua radica en que el líquido elemento llega a casi todos los hogares de la población fangoso y con un color muy oscuro, de forma que en la mayoría de los casos no puede ser utilizada para usos domésticos. Los afectados habían reclamado ante el Ayuntamiento de la localidad sobre su situación.

MALA NOTA DE SERVICIO

MADRID. — El sargento de la Policía municipal femenina madrileña, María de los Angeles Nioño Azuela, de 25 años de edad, natural de Madrid, resultó muerta a consecuencia de las gravísimas heridas que sufrió al volcar el coche que conducía, matrícula M-1618-L. en una curva existente en el kilómetro 29,400 de la carretera de La Coruña.

A LA AUTORIDAD PRENDER, NO PUEDE SER

LA CORUÑA. — Unos 500 funcionarios municipales de La Coruña han enviado un escrito a los medios informativos locales explicando que el Ayuntamiento les adeuda los atrasos correspondientes al período julio-diciembre de 1972, por un importe total que sobrepasa los tres millones de pesetas, sin contar el interés legal que podría aplicarse por la demora en el pago.

EL HAMBRE DE LOS PECES

GIJÓN. — Los obreros portuarios han comenzado hoy a arrojar un total de 192 toneladas de plátanos en mal estado al relleno de las obras del puerto de Gijón.

La fruta llegó a este puerto el pasado domingo a bordo de la motonave «Ciudad de Pamplona», de la Compañía Transmediterránea, que procedía de las Islas Canarias.

MANO DE OBRA PARA EL CULTIVO DE LA CEBOLLA

MOLLERUSA. — Un grave problema de falta de mano de obra para la extirpación de hierbas en los cultivos de cebolla se plantea de manera acuciante. Se trata de resolver la situación mediante la contratación de trabajadores eventuales, muchos de ellos gitanos que, sabedores de esta circunstancia, se dan cita en varios pueblos de la comarca para ofrecer sus servicios.

LA TARTA BENDITA

MELLID (La Coruña). — María Paz Vázquez Pampin, de 23 años, y José Barreiro Pena, de 30 años, ambos vecinos de esta localidad, y que contrajeron matrimonio el pasado domingo, sufren una intoxicación que al parecer fue producida por haber comido parte de la tarta nupcial.

Veinte de los invitados asistentes

a la boda también sufren intoxicación.

ZARAGOZA. — Ciento dieciséis personas han resultado intoxicadas a consecuencia de haber ingerido alimentos en malas condiciones, en el banquete de una boda celebrada en Caspe.

Sólo nueve de los invitados se han salvado de esta infección por estafilococos, que se cree ha sido producida por la tarta nupcial o por algunas de las salsas de los entremeses.

LA ESPAÑA EN RISA

LA GRANJA DE SAN ILDEFONSO (Segovia). — Unos seiscientos vecinos de esta localidad protagonizaron una serie de incidentes que han dado lugar a la intervención de la Guardia civil. Todos ellos han sido debidos a la elección de «Miss Verano» como uno de los actos programados en las fiestas patronales que estos días se celebraban en la Granja de San Ildefonso.

Según parece, el programa de fiestas del Ayuntamiento era muy reducido, por lo que un grupo de veraneantes propuso que los festejos que ellos iban a celebrar particularmente, se considerasen como oficiales. Así lo aceptó la corporación incluyéndose, entre ellos, la elección de «Miss Verano». El título recayó en una señorita francesa, pero al ser conocida la noticia, la mayor parte de los vecinos de La Granja se mostraron contrarios, pues consideraban que cualquier ostentarlo mejor. ¿Viva España?

La disconformidad fue haciéndose mayor hasta desembocar en una manifestación frente al Ayuntamiento. El diálogo entre el alcalde y los vecinos no fue posible, y ante el cariz que tomaba la situación hubo necesidad de requerir la presencia de la Guardia civil, quien procedió a dispersar a los grupos. El alcalde, ante el griterío de sus convecinos, fue escoltado a su domicilio particular; después, los manifestantes, se dirigieron al domicilio del promotor de la elección de «Miss Verano», lo que dio lugar a una nueva intervención de las fuerzas de orden público.

APUROS DE LA PATRIA

Santa Cruz de Mudela (Ciudad Real). — Numerosos braceros manchegos se desplazan a Francia para hacer las faenas de vendimia, dejando la propia, e incluso a veces sus propias viñas, en manos de otros. Ganan más y no les importa el desplazamiento.

Este año la cosecha es muy notable y de salir demasiadas personas al país vecino pueden originarse problemas por escasez de mano de obra, dado que para la recogida de la uva no existe aún la maquinaria idónea.

La cuestión se estudia ya y no se sabe cómo habrá de resultar, si recibiendo braceros de otras provincias o elevando los salarios a «nivel» francés. En ciertas zonas, como las de Tomelloso, Villarubia de los Ojos, Pedro Muñoz, etc., de gran producción de uva, la cuestión podrá ofrecer dificultades.

FUENTE INFORMATIVA

LOS TIEMPOS MODERNOS

ROMA. — Ante un grupo de fieles, el Papa designó a la literata Françoise Sagan como ejemplo a evitar. El Sumo Pontífice hablaba de sus preocupaciones por la falta de religiosidad de los tiempos modernos.

La autora de «Castillo en Suecia», recientemente, declaró a propósito de sus relaciones con El después de la muerte, que «en Dios no pienso nunca». Paulo VI parece quería referirse a esta frase concretamente al aludir a la novelista. Uno de los puntos resaltados por el Papa se refería al abandono de la oración por parte de los cristianos.

TERRORISMO JUDICIAL

MADRID. — Con motivo del asesinato de dos obreros por la policía en El Ferrol (12 de marzo 1972) el pueblo se amotinó contra los causantes del crimen. Según el fiscal del TOP, el estudiante Telésforo Tajuelo Herrero fue detenido al participar con un grupo de cinco jóvenes

como él, en el apedreo de un establecimiento bancario. Resultado: que el TOP ha condenado a Tajuelo a dos años de encierro menor por «asociación de malhechores, desorden público, depredación y terrorismo».

Nota Bene: El condenado, no habido, deambula por esos mundos libre como los pájaros.

PAYASO DALI, SILBADO

TARRAGONA. — La inauguración de las fiestas del Bimilenario a cargo del pintor Dalí ha sido un fiasco, una silba-gritería continua a causa de las payasadas del sujeto. La gente que acudió a los números dalinianos del programa fue escasa y protestataria. El pueblo tarracónense no admitió que se le tomara el pelo. Incluso el ayuntamiento le hizo el vacío a Dalí el circense. Entre otras majaderías, Dalí se declaró «católico, apostólico romano y rumano». A Dalí se le reprochó haber denigrado a su amigo García Lorca, el poeta asesinado.

Conferencia en la Universidad de Santander sobre el movimiento obrero español

Síntesis hecha por el periodista D. M. Vigil

«El profesor José Termes, coordinador del departamento de Historia de la Universidad Autónoma de Barcelona, ha planteado en varias lecciones los problemas suscitados por el movimiento obrero español.

«La revolución de septiembre de 1868, que destronó a Isabel II, dijo, supuso, un cambio importante para la sociedad española: inauguró una nueva etapa de libertades democráticas. El derecho de asociación permitió la constitución de sociedades obreras en gran parte de España. Es imposible un obrerismo sin libertades democráticas reales. Comenzaron entonces — continuó el profesor Termes — a difundirse en España las ideas de la Primera Internacional, en la que se planteó el conflicto entre marxistas y bakuninistas. Estas se extendieron a las zonas industriales — Cataluña y Madrid — o a las regiones agrarias en las que la desamortización había creado una polarización campesina muy aguda — Andalucía.

«El movimiento obrero español fue más anarquista que marxista, debido a que nuestro país se adhirió al ala bakuninista de la Primera Internacional. Sólo en Madrid surgieron núcleos obreros con el objetivo de tomar el poder por la vía parlamentaria.

«El historiador francés Pierre Villas ha sostenido que la existencia de un proletariado anarquista es propia de los países agrarios subdesarrollados. El profesor Termes, sin embargo, no considera que esta explicación sea válida para el caso español, ya que aquí prendió el anarquismo en la región más industrializada: Cataluña. Según José Termes, en aquellas zonas en que se han desarrollado problemas regionales — Cataluña y Valencia, en este caso — se establecen condicio-

nes idóneas para el desarrollo de las teorías de Bakunin, debido a la lejanía con que se siente el poder. En Alcoy, continuó el profesor Termes, se produjo el primer intento de toma del poder por la vía insurreccional — a nivel local —; lo cual introdujo la idea de la sublevación nihilista en el movimiento obrero español, frente a la acción marxista de partido presente en el Parlamento. A partir de la insurrección cantonal, el movimiento obrero se cierra sobre sí mismo y comienza la represión gubernamental.

«Con la disolución de la Primera República — prosiguió el conferenciante — el movimiento pasa a la clandestinidad. Hubo un sector que la admitió de buen grado, ya que los líderes radicales, nihilistas y terroristas, la consideraron idónea para su actuación. La organización fue perdiendo afiliados de año en año, hasta que en 1881, cuando Cánovas cede el poder a Sagasta, vuelve a la legalidad. De 1893 a 1897 se produce una ola de terrorismo en la sociedad española: la huelga general indefinida constituye el objetivo del movimiento obrero. En 1910 — finalizó el profesor Termes — se crea en Barcelona la Confederación Nacional de Trabajadores, que fue la organización anarcosindicalista más importante que ha existido en el mundo.»

NOTA. — Esta misma tesis Termes la desarrolla en su voluminoso libro «Anarquismo y Sindicalismo en España. La 1ª Internacional, 1864-1881.»

S.I.A.

Federación Nacional de la Industria Ferroviaria

Como estaba anunciado, el 22 de julio ppdo. se celebró en Toulouse el pleno convocado por la Comisión N. de Relaciones, el cual abordó y examinó problemas de la máxima importancia para el presente y el futuro de la Federación.

Continuidad de ésta en el Exilio y la futura reorganización de la misma en el Interior, siempre integrada a la CNT y a la AIT.

Redacción de un documento sobre la aportación y contribución a la guerra y la revolución, y la estructura de la Red Nacional de FF. CC. que se atribuye el franquismo. Fue la Federación, dando interpretación a las finalidades de la CNT la que realizó la verdadera unificación de las redes, poniendo en marcha las que había realizadas. Seguidamente, de acuerdo con la CNT se empezaron los trabajos de planificación y coordinación del transporte, dentro de lo que hubiera sido la Federación Nacional de la Industria del Transporte, que hubiera dado fin al desorden que constituyen las competencias en la realización del transporte en el sistema capitalista.

Sólo esa nueva estructura que llevará a cabo la CNT propiciará y pondrá en marcha los FF. CC. asegurando la vida auténtica de todas las secciones federadas en el concierto de la Federación Nacional de la Industria del Transporte.

En el documento que se cita se exponerá cómo ingresa el personal en los FF. CC. y cómo se le clasifica y se especula para pasar a ser plantilla anulando con ello sus libres determinaciones.

El pleno ha reelegido nuevamente a la comisión que viene actuando, y ha facultado a la misma para incorporar a ésta los compañeros del Grupo de París que fueren necesarios.

La dirección sigue siendo como siempre a nombre del secretario, Centro confederal, 33, rue des Vignoles, 75020 París.

EL SECRETARIO

Discos

Los compañeros envían necrológicas, y por nada que gusten hay que publicarlas.

Los compañeros que nos dejan, siendo en mayor parte desconocidos, son íntimamente conocidos del cronista eventual que nos pasa la negra noticia, marcando en ella todo su sentimiento, que a veces contagia.

Hay que ocuparse — alguien ha de hacerlo — de los compañeros que han dado todo a la CNT, anónimamente, y en esa condición desaparecen.

Alguien ha de preocuparse de los valores humanos que se nos extinguen. No somos enjutos, áspers, indiferentes. La vibración permanece en nosotros.

Acuerdo de impubicación de expresiones tristes no rige ninguno, que separamos. Y si los cadáveres no se impacientan, si nos impacientamos nosotros por la pérdida de tanto compañero, amigo y hermano. Antes desaparecía uno y amañecían dos. En el exilio el balance es inverso.

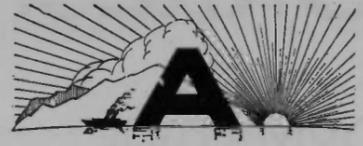
¿Detener la obra de la muerte? Imposible, no hay acuerdo de vivientes válido para ello. La Negra se rie de toda suerte de propósitos y elucubraciones. Es, ella, definitiva.

Forma de vengarnos de la Pálida: injantar nuevo elemento militante. Al despido de cada entierro habrá que pensar en una actividad más y en una rencilla menos.

Porque el sepelio — por imprevisto que sea — de la CNT, sería el peor y el más desesperante de los entierros.

DISCOBOLO

Viaje en una Enciclopedia



Un viaje afabético de siglos desde el alba de la razón, en todas sus dimensiones cósmicas y el microasunto de la duda. La palabra en su desnuda, viva o disecada en su anatómica gramatical, tal es la *Enciclopedia Anarquista* que los compañeros de «Tierra y Libertad» de Méjico, están llevando a cabo.

Hemos hojeado el primer tomo quedando admirados de tan ingente obra.

Valiosa construcción llevada con amor y entusiasmo en la más grande aventura del hombre; la del lenguaje, y su complicado universo.

Enriquecida con vocablos nuevos, es un homenaje a Sebastián Faure autor de la primera edición de la Gran Enciclopedia completa, terminada en Limoges el 8 de Diciembre de 1934.

El maestro anarquista nació el 6 de Enero de 1858 en Sainte-Etienne (Francia) y murió en Royan el 14 de Julio de 1942 en plena ocupación nazi.

Traducir y engrandecer la Enciclopedia Anarquista, no es labor de académicos espadines de levita engalonada, inmortales que no conoce el pueblo. Los editores de la Enciclopedia sin pertenecer a esa raza de canos barbudos, han realizado algo más que una enciclopedia corriente, exponiendo los fundamentos del anarquismo desde que el hombre aprendió a vivir de su trabajo.

Ordenar un vocabulario es difícil, sobre todo actualmente, cuando la ambigua frase lleva doble filo y las interpretaciones adolecen del cromatismo circunstancial.

En la sociedad totalitaria la mentira y la calumnia van emparejadas, sin saber nunca a dónde comienza la fábula ni donde termina la razón.

La Enciclopedia Anarquista es la contestación de las apariencias con la afirmación del sentido en su original conocimiento. Los vocablos están expuestos al desnudo, limpidos y transparentes en la generosidad de la frase o el realismo cruel de las detrazaciones.

Después de la presentación y documentada biografía de Sebastián Faure, comienza la Enciclopedia con la primera vocal y primer vocablo: abnegación concluyendo en: curva. En total 604 páginas 28 x 21 a dos columnas por página, con índice nutrido de materia y colaboradores. Palabras sustanciales y descriptivas. La esencia y extensión necesaria del tema abunda, no hay florilegios de relleno ni batología insulsa.

La Enciclopedia Anarquista escrita para el presente nos llega del pasado y marcha hacia el futuro. Para realizar una obra tan rica y documentada, ha tenido que sentirse en el fondo de la idea. Toda su fuerza material y moral, está en la pureza y claridad del texto sin que pueda haber religión, secta, partido o institución que pueda rebatirla. ¿Qué significaría el nombre abogado, por ejemplo, sin la apología de sus derivados en el sentido jurídico? No caben jergas madrileñas ni despectivos profesionales, el vocablo se presenta con sus ejemplos y derivativos forenses, útiles y necesarios al conocimiento general. Siguiendo la lectura no la podemos soltar, como si realizáramos un viaje a todos los tiempos, contemplando el panorama inagotable de los temas, imbuyéndose en el contenido como viajero infatigable explorando la verdad. En las primeras etapas se llega al anarquismo, horizonte incomparable con 170 páginas de buena letra. Todo lo concerniente al anarquismo y el anarcosindicalismo en el área mundial.

El anarquismo se yergue como grandiosa universidad. Una lista bibliográfica en lo que le atañe, profetas, pensadores, sabios, maestros, filósofos, hombres de todas las clases sociales que sacrificaron sus vidas por el bienestar. El léxico lleva hondas raíces descriptivas con sus ramificaciones acumuladas en los siglos, ya que el anarquismo no es de una época; es innato en el hombre en su lucha contra el poderoso opresor.

Los ejemplos son tan variados y las fuerzas tan diversas, que se citan las revoluciones tendiendo a cambiar de sistema, casi siempre abortadas por la burguesía y el marxismo-leninismo.

El anarquismo, dice la Enciclopedia, está en la naturaleza misma de las especies organizadas. La idea anarquista es tan peculiar que las formas se adaptan al respeto mismo de la personalidad.

Victor García nos enseña en este primer tomo la corriente anárquica de China y de la India en la mística y concepciones filosóficas de Lao-Tsé y las Vedas como hecho natural y reacción contra las castas opresoras. Cuando se habla en la Enciclopedia de desorden, no son argumentos falaces como los exponentes por doctrinas autoritarias, desorden no es anarquía y en ese sentido cita las magníficas palabras de Pedro Kropotkin:

«El orden, lo que ellos entienden por orden, estriba en que las nueve décimas partes de la humanidad trabajan para procurar el lujo, los

placeres, la satisfacción de las pasiones más execrables a un puñado de vagos.» La citación de Kropotkin sobre el orden y el desorden es una exposición larga y completa del estado de la sociedad valable para todos los tiempos, sin perder nunca actualidad.

En todas las referencias poco debe de faltar en lo concerniente a las luchas obreras y el espíritu activo de los humanistas y precursores del ácrata ideal. Al vocablo anarquista le siguen: antagonismo, anatema, anatomía, etc. Es preciso constatar el largo viaje de precisiones expuestas en la obra. Los ismos aparecen como en selva exuberante, llenas de tesis y antítesis, como antipatriotismo, antisemitismo, siendo generalmente el huevo de la gusanera con engendros de guerras y chauvinismos en las mentes dirigidas.

La antinomia lleva su larga lectura lógica ante el espíritu, tendiendo a interpretar los vocablos en sus principios racionales.

Cunden los ejemplos tan subjetivos, que nos induce a leer todo el tomo completo como una obra de aventuras. La vida misma es la aventura del hombre y su ambiente. Hay que estudiar la Enciclopedia Anarquista para hacernos rememorar el mundo que hay alrededor nuestro, con sus paraísos prometidos y sus infiernos presentes. La ciudad con sus clases sociales, lacras, complejos, prejuicios individuales y colectivos. Allí está el hombre: ser generoso y egoísta, sabio o ignorante, estúpido patrioter, fanático, engreído, lunático, veleidoso, traidor, hipócrita o todo lo contrario a los defectos. Al hombre hay que estudiarlo para recibir de él las impresiones buenas o malas. Llevaba razón Diógenes de buscarlo con un farol.

Continuando el viaje enciclopédico llegamos al código de Hammurami, precursor de la justicia social babiloniana para defender al débil contra el poderoso, 2.000 años antes de la era vulgar. Llegamos al colectivismo y es interesante la documentación sobre Ucrania en la Revolución rusa referente a las tierras que defendió Mackno. No faltan las colectividades españolas de 1936 ni los kibutz israelíes actuales.

Las páginas dedicadas a la Comuna de París, ahogada en sangre en las semanas de Mayo 1871, no pueden ser más patéticas. Hasta parece mentira que haya por ahí, donde vivimos, calles que ilustren los nombres de los asesinos como Thiers y compañía. Huelgan los denominativos. El hecho es que la Enciclopedia editada en Méjico glorifica a sus próceres federales, personas de sano corazón y claro entendimiento, como Varlin, martirizado por una chusma de chivatos, fusilado vilmente en Montmartre, sin olvidar a los expedidos sumariamente en los jardines del Luxembourg, Jardin des Plantes, cementerio del Père Lachaise y tantos lugares como el campo de Satory, donde perecieron fusilados o asesinados a tiro limpio decenas de miles, jóvenes valerosos, hombres y mujeres de todas las edades.

Arribamos a condecoración, conducta, comisión, consumo, contestación, cultura, curiosidad y curva. Curva, he ahí una palabra que sin los predicamentos nominales y verbales apareciera como un vocablo vano. La curva tiene dimensiones cibernéticas admitiendo sus utilidades en la marina y la navegación extraterrestre. La Enciclopedia no va tan lejos, dice que curva es todo lo que se aparta de una dirección recta. (Monsieur Lapalisse no hubiera dicho mejor). Una curva sin ángulos entra en lo racional, y cuando una persona se tuerce moralmente la palabra se intrinca con todos sus razonamientos éticos y estéticos. Aquí la necesidad de la Enciclopedia despierta los espíritus y lo que nos parece superficial lleva un abismo.

Podemos detenernos en la palabra tan gastada: Camarada. Vocablo expeditivo en una cuantas líneas. La palabra en su primera etiqueta era cordial, íntima; colegial, infantil, se fue deformando con el abuso del trato, hasta que se cortó como la leche, quedando en cuajo. En los países del socialismo autoritario, camarada es un trato como señor, usía o excelencia. Camarada director, camarada general o camarada mecánico.

Es muy difícil encajar el nombre con la lógica, y tantos nombres han quedado fuera del objeto, que sería necesario otro Manuel Kant para resolver en la «Crítica de la razón pura» esta selva inextricable de falsedades, mentiras, engaños, formalidades y apariencias de los nombres que se quieren dar a

LAS OBRAS Y LOS DIAS FONTAURA

Sociología para turistas

Recientemente un semanario francés conocido por su especialización en lo relativo a la crítica literaria y artística, «Les Nouvelles Littéraires», ha dedicado unas páginas a poner de relieve las características o valor turístico de algunos países. Primero fue el referirse a Portugal, centrándose en la información alrededor de una entrevista que llevaron a efecto, en nombre de la revista, con el jefe del gobierno portugués, Marcelo Caetano. Hubo ocasión de hablar de ello en trabajo publicado en el semanario hermano, de Toulouse. A fines del pasado junio, con el tema indicado, y el título «Regards sur l'Espagne», se hizo alusión a nuestro país.

Para dar un mayor realce a la cosa, «Les Nouvelles Littéraires» publicó nada menos que dos «néditos» de Salvador Dalí: Un poema y un dibujo, con el aditamento de la firma autógrafa del autor, sobre la que destacan una corona y una cruz. ¡Casi nada! Con todos los detalles hay las señas de una treintena de agencias de viajes en plan de ofrecer una especie de detalles alrededor del turismo. A ello se agregan datos estadísticos poniendo de relieve la afluencia de visitantes que ha tenido el país año tras año. Se esbozan algunos pormenores en relación al arte y la literatura actuales. Y destacando en primer plano, la entrevista de un redactor de la publicación con el que fue ministro de la Educación en el gobierno franquista, José Luis Palasi, cargo que al parecer ya no ocupa tras las últimas disposiciones o arreglos ministeriales.

Como es fácil de comprender, el entrevistado ensalza toda una retahíla de realizaciones de tipo universitario y cultural, buscando claro está, darle la sensación al lector, posible integrante del gremio de turistas que todavía no conocen España, que cultural y cívicamente está a la altura de los demás países. No obstante, la **mancha**, la **leyenda negra** de que la tierra en que nació Cervantes es hoy fascista no puede borrarse fácilmente. Posiblemente, con miras a borrar recelos, tenemos que el redactor de la publicación le dice al ex ministro: «En la Europa que se construye, frecuentemente España es juzgada con severidad. Ante ideas audaces, ella parece con-

servadora». He ahí lo esencial de la respuesta que ha creído prudente dar el entrevistado:

«Todo es relativo. ¿Quién es igual a quién? Lo que puede ser aceptado por un individuo puede ser rechazado por otro, y ello en una misma familia... ¿Por qué quereis que en España se hallen abolidas de un solo golpe lo que son muy viejas tradiciones?... No todos los países tienen forzosamente en el mismo momento la misma overtura sobre los problemas de la vida y del mundo... No se puede, sin cometer injusticia, ir con-

tra un país porque preserve los valores en la influencia de los cuales cree — legado heredado del pasado — puesto que forman su personalidad. La Francia, encrucijada ampliamente abierta a las ideas, tiene su manera de utilizar la escala de valores. Concedednos el mismo derecho».

He ahí expuestas unas curiosas interpretaciones sociológicas: Si en España se carece de las más elementales libertades cívicas, es algo **natural, propio del país**. No todo el mundo vive con el ideal de engordar panza al Sol. En todas partes existe un vivo espíritu liberal al que no ha de conseguir engañar ninguna propaganda turística.

Faure y la síntesis anarquista

En prensa libertaria francesa, de algún tiempo a esta parte, se habla de lo que en su día fue establecido como norma general de convivencia entre libertarios, y que tomó el denominativo de «síntesis anarquista». Fue Sebastián Faure el que tuvo el acierto de articular, de manera plausible para todos, lo que significó lazo de unión entre anarquistas comunistas, anarquistas individualistas y anarcosindicalistas. Con ello se tendía a evitar las lamentables polémicas de fracción, en pos de criterios exclusivistas.

Hace ya bastantes años, casi casi medio siglo. Sin darles a los individuos valor de exclusividad representativa, es lo cierto que entre los comunistas anarquistas era el popular «Sebastián», Sebastián Faure, el que mayormente destacaba por sus actividades en la propaganda oral y escrita. Pierre Besnard poseía igualmente excepcionales condiciones para escribir y en lo relativo a los actos de propaganda. Ducho en los problemas económicos, tomando como base la estructura sindical, había teorizado mucho en torno al desenvolvimiento económico de una sociedad libre sin capitalismo y sin influencia estatal. Como todos aquellos que, incluso contrarios al marxismo, conceden acentuado valor a los factores económicos, su crítica y sus apreciaciones sociológicas diríanse que se inclinaban de un modo bastante acusado a los factores de índole material, u económico. Tal vez reaccionando contra algunas apreciaciones críticas a este respecto, escribió su libro «Ética del Sin-

dicalismo», en donde, salvo variantes en el sentido de nomenclatura, puede decirse que no expresaba ni más ni menos de lo dicho por escritores anarquistas al plantear los problemas morales. Armand, ha sido de los teóricos más prolíficos y documentados que ha tenido el anarquismo individualista. Difiera de las apreciaciones de los dos compañeros antes citados en el sentido de que al concepto de **organización** antepone el de **asociación**, o sea un pacto libre para desarrollar unas u otras funciones. También en lo relativo a vivir la vida anarquista de inmediato, sin esperar la revolución emancipadora.

Evidentemente, a fuerza de polemizar, de agudizar discrepancias, el buen sentido logró mostrar de un modo inequívoco que era posible una cooperación sin necesidad de agudizar diferencias. Y de ahí la mentada síntesis anarquista. Que no obstante el tiempo transcurrido el proyecto no ha perdido su valor nos lo evidencia el que en el reciente Congreso que la Federación Anarquista francesa ha tenido en Nantes se ha reafirmado el mismo espíritu de síntesis, abarcando los tres aspectos de tendencia fundamentalmente libertaria.

En verdad, en relación al anarquismo, de una parte Tarrida del Mármol y de otra Max Nettlau, hablaron del «anarquismo sin adjetivos» poniendo de relieve que cuando se tiene una visión amplia de las ideas; cuando la inteligencia supera a la estrechez de conceptos, unas y otras modalidades pueden ir acor-

des y pueden desarrollarse en la función individual. Lo importante, como demostraban los citados compañeros, es tener un criterio abierto siempre al libre examen, a la función analítica, sin prejuicios de ninguna naturaleza, sin limitaciones exclusivistas.

Hemos citado a Sebastián Faure, y en verdad que vale bien la pena de examinar su método educativo en el planteamiento de los problemas. Era el suyo un lenguaje claro, vertebrado en esa lógica contundente que no admite réplica opositora. En español solemos decir que tal o cual verdad «es de cajón», que no admite criterio oponente. En sus libros, en sus folletos, en sus conferencias, campeaba esa serenidad de razonamiento que tanto hemos admirado en los clásicos franceses de la categoría de un Montaigne, de un Descartes, de un La Bruyère, de un Pascal.

Y ese sentido lógico, plausible, que ponía en la propaganda cara a la galería, al respecto del gran público, sabía igualmente hacerla resaltar al tratarse de un ambiente de afines, de compañeros. Evidenciaba que las deducciones de un silogismo han de ser iguales, si nos referimos a la gente extraña que al tratarse de nosotros, de los hermanos en ideas. Por esto la «síntesis anarquista» fue bien acogida al ser creada y sigue en igual concepto estimativo.

El fascinante estilo de Pierre Loti

Al decirnos que estos días entramos en el centenario, o no recuerda uno que aniversario de Pierre Loti, el escritor francés ya ahora un tanto olvidado, incita a evocar aquellos libros suyos que habíamos leído en los felices años de la adolescencia: «Pescador de Islandia», «Ramuntcho», «La Señora Crisantema», «Marinero», y tantos otros en que, junto con un argumento sentimental, nos daba a conocer de un modo sumamente evocativo paisajes exóticos, ciudades lejanas. Era oficial de la Marina francesa; había viajado mucho y poseía el mérito poco común de adentrar en la imaginación del lector, gracias a un estilo que recordaba la visión de los pintores impresionistas, las imágenes más coloreadas de un mundo en torno al que se tenía una vaga idea. La China, la India, el Japón al compás de las descripciones de Loti, adquirirían a modo de un relieve plástico. Lectura agradable, propicia a serenar los ánimos conturbados.

NUEVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 Paris, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.

Viaje en una Enciclopedia

las cualidades. Los atributos políticos son falsos, cuando denotan el interés de las personas que los pronuncian.

No diremos nada de los himnos revolucionarios convertidos en himnos nacionales, tampoco se hablará de las divisas esculpidas en el frontispicio de muchas prisiones: Libertad, Igualdad y Fraternidad, ni de los cuarteles españoles en la que se lee al entrar: «Aquí no hay que esperar nada del favor ni temer de la injusticia», y cuánto más, que no podemos decir. Salud pública y purga significan en lenguaje político, homicidio legal, genocidio organizado.

La Enciclopedia no ha llegado aún a la palabra derecho. Adjetivo o nombre. Contrario de torcido, conducta, conjunto de leyes que sirven para discriminar al hombre por asuntos gentilicios, de color o diferencias sociales. Los extranjeros y negros sufren más de los derechos que los ciudadanos. El no tener derecho a la palabra, a cargos importantes o administrativos, a la reducción en el transporte

para familia numerosa, ni al fondo del comercio, ni a manifestaciones de ningún cariz; es la humillación mayor que se hace al extranjero o a persona de color.

La Enciclopedia Anarquista es prolija en ejemplos con sus observaciones humanistas apropiadas a la realidad.

Se hace en ella un viaje cautivador para detenernos en el lugar que nos interesa como si cada vocablo representara un punto a estudiar.

En ella hay materia para todos: personas de edad, hombres maduros y jóvenes, unos para recordar y solidificar ideas claras, otros para aprender, documentarse y seguir sin desviaciones el ideal más conocido por la humanidad, el ideal anarquista. Animos para los otros tomos y que como en este primero, sean cautivantes, elaborados con el amor de las ciencias y el cariño en las ideas.

Volga MARCOS

París, julio 1973.

ERRICO MALATESTA : L'ANARCHIE

(Suite du n° 764)

Aujourd'hui le développement immense qu'a pris la production, l'accroissement de ces besoins qui ne peuvent être satisfaits que par le concours d'un grand nombre d'hommes de tous pays, les moyens de communication, l'habitude des voyages, la science, la littérature, le commerce, les guerres même, ont resserré et resserrent toujours davantage l'humanité en un seul corps, dont les parties, solidaires entre elles ne trouvent leur plénitude et la liberté de développement que dans le salut des autres parties et du tout.

L'habitant de Naples est aussi intéressé à l'assainissement des taudis de sa cité qu'à l'amélioration des conditions hygiéniques des populations des bords du Gange, d'où lui vient le choléra. La liberté, le bien-être, l'avenir d'un montagnard perdu dans les gorges des Appenins, ne dépendent pas seulement de l'état de bien-être ou de misère dans lequel se trouvent les habitants de son village, ni des conditions générales du peuple italien, mais dépendent aussi de l'état des travailleurs en Amérique ou en Australie, de la découverte que fait un savant suédois, des conditions morales et matérielles des Chinois, de la guerre ou de la paix qui se fait en Afrique, en somme, de toutes les circonstances, grandes ou petites, qui, en un point quelconque du monde, agissent sur un être humain.

Dans les conditions actuelles de la société, cette vaste solidarité qui unit tous les hommes est, en grande partie, inconsciente, puisqu'elle surgit spontanément des conflits des intérêts particuliers, tandis que les hommes se préoccupent peu ou point des intérêts généraux. C'est là la preuve la plus évidente que la solidarité est la loi naturelle de l'humanité, qui s'explique et s'impose malgré tous les antagonismes créés par la constitution sociale actuelle.

D'autre part, les masses opprimées qui ne sont jamais complètement résignées à l'oppression et à la misère, et qui, aujourd'hui plus que jamais, se montrent assoiffées de justice, de liberté, de bien-être, commencent à comprendre qu'elles ne peuvent s'émanciper que par l'union, la solidarité avec tous les opprimés, avec tous les exploités du monde entier. Elles comprennent enfin que la condition « sine qua non » de leur émancipation est la possession des moyens de production, du sol et des instruments de travail, c'est-à-dire, l'abolition de la propriété individuelle. La science, l'observation des phénomènes sociaux, démontrent que cette abolition serait d'une immense utilité pour les privilégiés eux-mêmes, s'ils voulaient seulement renoncer à leur esprit de domination et concourir, avec tous, au travail pour le bien-être commun.

Or donc, si un jour les masses opprimées se refusaient à travailler pour les autres, si elles prenaient aux propriétaires la terre et les instruments de travail, et voulaient s'en servir pour leur compte et leur profit, c'est-à-dire pour tous; si elles ne voulaient plus subir la domination, ni de la force brutale, ni du privilège économique; si la fraternité entre les peuples, le sentiment de solidarité humaine, renforcé par la communauté d'intérêts mettaient fin aux guerres et aux conquêtes, quelle serait encore la raison d'être d'un gouvernement ?

La propriété individuelle abolie, le gouvernement, qui en est le défenseur, devrait disparaître. S'il survivait, il tendrait continuellement à reconstituer sous une forme quelconque, une classe privilégiée et oppressive.

L'abolition du gouvernement ne signifie pas et ne peut pas signifier destruction de la connexion sociale. Bien au contraire, la coopération qui, aujourd'hui est forcée, qui, aujourd'hui est directement à l'avantage de quelques-uns, sera libre, volontaire, directe, à l'avantage de tous et en deviendra d'autant plus intense et efficace.

L'instinct social, le sentiment de solidarité, se développerait au plus haut degré; chaque homme fera tout ce qu'il peut pour le bien des autres hommes, tant pour satisfaire ses sentiments affectifs que par intérêt bien compris.

Du libre concours de tous, grâce au groupement spontané des hommes selon leurs besoins et leurs sympathies, du bas en haut, du simple au composé, partant des intérêts les plus immédiats pour arriver aux plus généraux, surgira une organisation sociale qui aura pour but le plus grand bien-être et la plus grande liberté de tous, qui embrassera toute l'humanité, en une fraternelle communauté; qui se modifiera, s'améliorera selon les modifications, les circonstances et les enseignements de l'expérience.

Cette société d'hommes libres, cette société d'amis, c'est l'Anarchie.

★

Nous avons, jusqu'ici considéré le gouvernement tel qu'il est, tel qu'il doit nécessairement être dans une société fondée sur le privilège, sur l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme, sur l'antagonisme des intérêts, sur la lutte intersociale, en un mot, sur la propriété individuelle.

Nous avons vu comment cet état de lutte, loin d'être une condition nécessaire de la vie de l'humanité, est contraire aux intérêts des individus et de l'espèce humaine; nous avons vu comment la coopération, la solidarité, est la loi du progrès humain, et nous en avons conclu qu'en abolissant la propriété individuelle et toute prédominance de l'homme sur l'homme, le gouvernement perdrait toute raison d'être et devrait disparaître.

« Mais pourrait-on nous dire, changez le principe sur lequel est fondée aujourd'hui l'organisation sociale, substituez la solidarité à la lutte, la propriété commune à la propriété privée, vous changerez la nature du gouvernement, qui, au lieu d'être le protecteur et le représentant des intérêts d'une classe, serait — puisque les classes n'existeraient plus — le représentant des intérêts de toute la société. Il aurait mission d'assurer et de régulariser, dans l'intérêt de tous, la coopération sociale, d'accomplir les services publics d'une importance générale, de défendre la société contre les tentatives possibles tendant à rétablir les privilèges, de prévenir et réprimer les attentats commis par quelques-uns contre la vie, le bien-être et la liberté de chacun. »

Il y a dans la société des fonctions trop nécessaires, qui réclament trop de constance, trop de régularité, pour pouvoir être laissées à la libre volonté des individus, sans risquer de voir tout tomber dans le désordre.

Qui organisera, et qui assurera, sans gouvernement, les services d'alimentation, de distribution, d'hygiène, des postes, des télégraphes, des chemins de fer, etc.? Qui aura soin de l'instruction publique? Qui entreprendra ces grands travaux d'exploration, d'assainissement, ces entreprises scientifiques, qui transforment la face de la terre et centuplent les forces de l'homme ?

Qui veillera à la conservation et à l'augmentation du capital social, pour le transmettre, enrichi et meilleur, à l'humanité future ?

Qui empêchera la dévastation des forêts, l'exploitation irrationnelle et, par conséquent, l'épuisement du sol ?

Qui aura mandat de prévenir et de réprimer les délits, c'est-à-dire les actes antisociaux ?

Et ceux qui, manquant à la loi de la solidarité sociale, ne voudraient pas travailler ? Et ceux qui propageraient l'infection dans un pays en refusant de se soumettre aux règles hygiéniques reconnues utiles par la science ?

Et s'il y avait des individus qui, fous ou non, voulaient brûler les récoltes, violer les enfants, ou abuser, contre les plus faibles, de leur force physique ?

Détruire la propriété individuelle et abolir les gouvernements existants sans reconstruire un gouvernement qui organise la vie collective et assure la solidarité sociale, ne serait pas abolir les privilèges et apporter au monde la paix et le bien-être : ce serait détruire tout bien social, ramener l'humanité à la barbarie, vers le règne du chacun pour soi, qui est le triomphe de la force brutale, d'abord, et du privilège économique ensuite.

Voilà les objections que nous opposent les autoritaires, même ceux qui sont socialistes, c'est-à-dire ceux qui veulent abolir la propriété individuelle et le gouvernement de classe qui en dérive.

Répondons.

De prime abord, il n'est pas vrai qu'en changeant les conditions sociales, le gouvernement changerait de nature et de fonction. Organe et fonction sont des termes inséparables. Enlevez à un organe sa fonction : ou l'organe meurt, ou la fonction se rétablit; mettez une armée dans un pays où il n'y a ni raison ni crainte de guerre interne ou externe : elle provoquera la guerre ou, si elle n'y réussit pas elle se dissoudra. Une police là où il n'y a pas de délits à découvrir ou de délinquants à arrêter, provoquera, inventera des délits et des délinquants, ou cessera d'exister.

(A suivre)



Commission de Relations — Maisons de Repos et de Retraite — Perpignan

L'idée de Maisons de repos n'est pas abandonnée. Elle doit se transformer bientôt en initiative concrète, demandant une longue et laborieuse préparation.

Dans ce but, et en accord avec le Conseil National de S.I.A., cette Commission a été constituée et son siège est à Perpignan. Elle a pour tâche de maintenir les rapports entre tous les camarades que cette initiative intéresse, en aidant ainsi le Conseil National.

Les sections locales, les groupes d'Amis de S.I.A. et tous les camarades en général, sont priés de se mettre en relation directe avec la Commission, afin d'obtenir les renseignements nécessaires et tous les détails concernant les Maisons de Repos et de Retraite et les problèmes à résoudre.

S'adresser à : José PORQUET, 36 bis, rue Emile Zola, 66170-Millas.

NECROLOGIE

YVES MICHEL BIGET

Le 31 juillet 1973, à 7 heures du matin, notre camarade, notre frère de tous les combats depuis plus de 30 ans, nous quittait emporté par un cancer des os à évolution rapide.

Les obsèques civiles se sont déroulées le 1er août au cimetière de Camaret (Finistère).

Biget était né le 15 juin 1918 à Nantes. Dès son plus jeune âge il milite dans les mouvements syndicalistes révolutionnaires et pacifiste. Pendant la guerre, il participe activement à la Résistance antifasciste dans l'Ouest.

Après la guerre il vient à la CNT et au moment où de nombreux jeunes désertent la lutte il maintient le flambeau dans la région Nantaise et en Bretagne.

Un des principaux animateurs de l'Alliance Ouvrière Anarchiste il favorise toutes les rencontres pour une large Entente anarchiste.

Membre de l'Union des Athées, de la Solidarité Internationale Antifasciste il continuera ses activités jusqu'au moment de son hospitalisation il y a quelques semaines.

Ancien marin puis employé à la Sécurité Sociale, Biget était toujours au service des camarades pour prodiguer aide et conseils.

Un vrai syndicaliste, un lutteur anarchiste, un homme qui ne perdait jamais courage, un de nos frères tel était Y. M. Biget que nous regretterons longtemps et qui nous manquera.

Raymond BEAULATON

Nantes le 7-8-73.

C'est avec peine que nous venons d'apprendre la mort de notre cher camarade Yves Biget. C'est une grande perte pour nous tous, car il s'était dévoué toute sa vie à lutter pour une société meilleure et plus juste.

Nous adressons au travers du journal LE COMBAT SYNDICALISTE toutes nos sincères condoléances à sa compagne et à ses enfants.

Les membres de la CNT Nantaise.

LA JIRA CONFEDERAL GARD-HERAULT-LOZERE



Como estaba anunciado, el domingo 29 de julio se celebró la Jira anual que estas dos Comisiones vienen realizando desde hace varios años y que como de costumbre ha sido un éxito más.

El sitio elegido no pudo ser mejor. La Alhameda de Chaptés, como le llamaremos, fue un sitio inmejorable. Una gran esplanada, rodeada por todas las partes de árboles, como su nombre indica, permitió a todos los participantes extenderse a su placer por donde quisieron.

En efecto todo fue bien. El día acompañó luciendo el Sol magníficamente. Nosotros llegamos sobre las 9,30 de la mañana y ya varios cares y muchos coches estaban en el sitio, haciéndose eco de la llamada de las dos CC. de RR. Lo que demuestra la vitalidad de la fuerza Confederal y Anarcosindicalista que pese a los años no envejece jamás. La juventud no faltó tampoco demostrando con ello que los jóvenes también piensan; aunque la juventud, fuerza es constatar que no se cuenta por los años. Si no por el sentimiento y la convicción de la idea y la constancia. Y esto es lo que demostró la presencia alegre y firme de tanto compañero presente, donde se encuentra el verdadero inconformismo frente a los decaídos y a los complotistas del silencio.

Esa es la verdadera batalla frente al oscurantismo de Franco que no llegan a disipar esa manada de «turistas» sin espiritualidad, que ya están fatigando al pueblo español, con su presencia por las consecuencias catastróficas para la débil economía de los trabajadores españoles, que ven subir los precios a una marcha vertiginosa, por causa de la presencia estúpida de los esclavos voluntarios del turismo.

Como indicaban las Comisiones, en el cruce de la D. 114 con el camino que conducía al lugar de la jira, se encontraba un compañero para orientar a los que iban llegando. Nosotros dejamos el car que nos conducía en la esplanada de la «gravière», que existe junto al magnífico sitio de la Jira. Los 50 metros restantes los hicimos a pie. Todos quedamos en el acto bien impresionados del sitio. Enseguida buscamos cobijo que, como digo, no faltaba.

Los compañeros franceses, tenían una buena librería, con libros franceses y españoles; revistas abundantes y periódicos de las distintas formas de pensar, que son la riqueza del anarquismo. Los compañeros presentes vistaron la librería con frecuencia y compraron muchos libros. Estos jóvenes pese a no tener un cuerpo sindical fuerte que les apoye no ceden en su propaganda vendiendo libros y folletos por doquier. ¡Bien por los muchachos!

La Buvette bien repleta y asistida por los compañeros y por una compañerita muy simpática y atenta que durante todo el día demostró el interés que la ayuda a España tiene para ella. Atendiendo la venta sin demostrar fatiga; exactamente como otros compañeros que estuvieron junto a ella. Para ver actividad desinteresada hay que estar junto a los hombres de la CNT de España en el Exilio.

Como siempre hubo una Tómbola

Pro-España, que fue bien atendida por los compañeros presentes, por lo que no hubo que subastar números restantes. Pequeños y grandes se afanaron por demostrar que la España revolucionaria vive presente en nosotros como el primer día. Ni que decir que las Comisiones de Relaciones de ambos Núcleos, se esmeraron para que el día fuese lo más agradable posible, sin olvidar el alto sentido de la concentración, que no era otro que conmemorar el 19 de Julio de 1936, que los trabajadores de España hicieron frente al levantamiento criminal de los fascistas españoles, apoyados por moros, alemanes, exactamente como hoy y de los fascistas italianos, sin lo cual el pueblo español hubiera dado cuenta de la basura española representada por ricos, curas y militares.

Eso fue lo que quiso decirnos el compañero Ureña, con su charla. Sin machacar en un tema demasiado conocido por la mayor parte de los componentes, por haberlo vivido y sufrido. También nos dijo que el deber de los verdaderos militantes está en propagar el ideal no importa dónde aprovechando todas las oportunidades que se nos presentan y que no son pocas. Esa es la mejor forma de ayudar al pueblo de España en su lucha para alcanzar la libertad que la coalición internacional reaccionaria le arrancó un día.

El compañero Ureña se extendió en múltiples consideraciones sobre la necesidad de activar la propaganda, demostrando a los trabajadores que nuestro trabajo debe ser para aumentar el bienestar de la sociedad y no para llenar las cajas de caudales de nuestros explotadores.

En este sentido, como permite el amplio campo del ideal anarquista, el compañero Ureña leyó veintiseis cuartillas repletas de una amplia exposición y de un razonamiento del ideal que demuestra la concepción amplia que Ureña tiene de nuestro ideal y de sus necesidades.

El día terminó bien como empezó sin que ningún incidente desagradable viniera a turbar la fraternidad de todos los presentes. Bravo por las dos CC. de RR. y por los compañeros que desinteresadamente ayudaron a que la concentración fuera un éxito. Lástima que las Comisiones de Relaciones y sus respectivas FF. LL. no se decidan a adquirir un sitio como ese para sus concentraciones y para dar vida a las Casas de Reposo y un camping social.

HORIZONTES

LIBROS

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rucker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadernados.

Dirigirse a esta Administración.

COMUNICADOS

REGIONAL CATALANA C.N.T.

Agrupación de Paris y su Radio

Asamblea importante para el 8 de septiembre en el Centro Confederal, por la tarde. En el Orden del Día:

1º Dar cuenta del Pleno Regional de Marsella. 2º Reajuste del Comité de esta Agrupación. 3º Reconstitución de la redacción de «Terra Lliure». 4º Nombramiento de la Comisión de Relaciones. 5º Sugerencias.

F. L. DE DRANCY

Asamblea de reencuentro el 9 de septiembre, y para cambiar impresiones sobre el Pleno confederal último.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo día 16 de septiembre en el local y la hora de costumbre.

F. L. DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca asamblea general para el día 9 de Septiembre que se celebrará en el local y a la hora acostumbrada.

S. I. A. - PERPIGNAN

Invite à tous ses adhérents à l'assemblée extraordinaire qui aura lieu le samedi 22 septembre à 15 heures 30 au siège sociale, 9, rue du Chalmau, Perpignan. Présence indispensable.

F. L. DE PARIS

Asamblea General para el 9 de los corrientes a las 9,30 de la mañana. Las cuestiones a tratar son muchas y referentes a los Plenos. Esperamos la máxima y puntual asistencia.

F. L. DE ST-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a sus afiliados a la Asamblea General que tendrá lugar el domingo día 30 de Septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Se tratará del Informe de los delegados al último Pleno Regional y discusión del Orden del Día para el próximo.

Se ruega puntualidad.

AVISO

El compañero «Pelao» que perteneció al Grupo Amor y Vida de Lyon, al grupo Bakunin, de Pueblo Nuevo (Barcelona) que estuvo en el Campo de Vernet (Ariège) y en el Campo de Djalfa, (Africa del Norte) y en las Compañías Pioneros Ingleses.

Desea relacionarse con todos los compañeros que hayan pasado por alguno de estos lugares mencionados para un asunto de gran interés.

Sus señas son: Juan Sánchez, Poste Restante, Sveavägen 31 - Stockholm 3 (Sueña).

ADMINISTRATIVAS

—García Bernabé, Nantes. Pasados tus encargos a CNTF con deseos resuelvan tu caso.

—A. Sánchez, Pierrefitte-Nestalas. Recibida la tuya, verificado cambio. Tus giros 72, recibidos. Igual 10-7-73 pagando año 73.

—H. Martínez, Toulouse. Verificado cambio. Alemany y Herreros pagados año 73. No les hemos reclamado nada.

—Elias Conejos, Nantes. Recibida la tuya. La obra solicitada, no la hemos recibido aún. La mandaremos tan pronto obre en nuestro poder.

ADVERTENCIA

Con el fin de evitar complicaciones en la Administración de Correos, rogamos se envíen los giros y pliegos certificados a un nombre personal. Particularmente a Roque Llop, 33, rue des Vignoles 75020 Paris, CCP 1350756 Paris.

No enviar a «Combat Syndicaliste», Servicio de Librería ni a «Terra Lliure» lo que sea certificado. Agradecidos.

Los ataques a las librerías o la hora de los cretinos

Sistemáticamente, las bandas de acción fascista, si no oficiales oficiales por lo toleradas y protegidas, siguen asaltando librerías para robarlas, destrozando o incendiando. Bandas de cretinos de esta naturaleza las hoy en distintas poblaciones de la península, preferentemente en Madrid, Barcelona y Valencia. En tanto en la capital española esos grupos retardatarios (cavernícolas les cuadra mejor) emplean sus furias asaltando librerías y bibliotecas «de tono marxista» (para ellos todo lo progresivo y revolucionario es marxismo, acreditando una vez más lo romo de sus entendederas), los cretinos que forman esa hez hitleriana y ultra-franquista en las capitales de Levante y Cataluña se han especializado en incursiones contra la cultura catalana, cuya máxima expresión actual es la «Gran Enciclopedia Catalana», obra de publicación intermitente a causa de su extensión y profundidad temaria y analítica que, tras haber aparecido algunos tomos, se va sirviendo a base de entregas. En esta voluminosa Enciclopedia los filólogos Alcover y Moll, entre otros colaboradores, han compulsado, recogido enormidad de datos y empleado su sabiduría durante veinte años, y muerto Alcover, el paciente y erudito Moll persiste en sus tareas de investigador y realizador bien asistido, seguro, por un equipo de compañeros capaces de aportar labor de envidia a la obra. Pues ésta, que es una maravilla de trabajo y un crédito de civilización depurada, ha sido — en intento — mancillada por la banda de energúmenos que se adorna con la cruz svástica y se califica de «nacional-socialista» con el mismo orgullo que Himmler, el inventor de los hornos nazis para quemar gente viva, sentimiento repugnante y criminal que asimismo alientan esos cobardes que aquí en España queman libros en espera de poder hacer lo mismo con las personas que les son adversas. Como se ve, en este país persistimos en las calendas inquisitoriales, y habrá que reaccionar fuerte para deshacernos de esas bandas de cernicalos y de las policías y gobernantes que los encubren y sostienen. Blas Piñar en el índice.

Colección «Austral» simple a 5 F. ejem.
«De Granada a Castelar» Azorín.
«Cuentos populares rusos», Atanasiev.
«Leyendas de Popol Vuh», Abrey Gómez.
«Cartas marruecas», Cadalso.
«Desistimiento español de la idea imperial», Camacho.
«Psicología de los artistas», R. Cajal.
«Tres relatos porteños», Canela.
«Millones al horno», Camba.
«Historia de una anguila», Chejov.
«El ladrón honrado», Dostoyevski.
«Literatura y filosofía», V. Hugo.
«Princesa de Clèves», Lafayette.
«Siempre ocurre lo inesperado», Maurois.
«Riesgo y ventura del duque de Osuna», Marichalar.

«Cromwell», V. Hugo.

«Historias», Tácito.

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56.

CLARO Y PRECISO

Ni religiones ni Dios

Desde la más profunda antigüedad y sin duda desde la prehistoria del *homo sapiens*, todas las sociedades humanas, las más remotas incluidas, han creado o adoptado religiones que, hasta la época moderna, han tenido lugar esencial en la vida colectiva y en la existencia individual de los hombres. Y las grandes civilizaciones, salvo, tal vez, la de la China, se han formado y desenvuelto en torno a una religión, o, como en la India, alrededor de varias. Al efecto, es comprensible que la actividad religiosa del espíritu humano haya podido aparecer como fijando álgida la superioridad del hombre sobre los animales, y que el hombre evolutivo haya podido considerar como único progreso de la humanidad el reemplazo de las religiones primitivas, fundadas sobre un animismo pueril, por religiones mitológicas politeístas, y luego por las grandes religiones monoteístas derivadas del judaísmo.

No obstante, ese esfuerzo inmenso de los hombres para alcanzar una realidad espiritual exterior expresando el mundo en que viven, se ha revelado, a la postre, enteramente vano; la creencia en Dios no podrá considerarse, en adelante, sino un acto de fe de origen afectivo, sin fundamento racional alguno.

Desde la Antigüedad, buen número de pensadores rechazaron toda creencia religiosa; fueron considerados ateos por no sentir fe por ningún Dios y no esperar ninguna forma de inmortalidad humana. Más frecuente, a raíz del Renacimiento, y pese a persecuciones, el ateísmo no se desarrollará verdaderamente sino a partir del siglo XIX, en cuya etapa se afirma una concepción de vida limpia de todo misticismo; limpia así de un cierto escepticismo burlón hacia los valores de la vida moral y espiritual del hombre, cuya justificación religiosa anterior había atraído la desconsideración del mundo librepensador.

La universalidad primitiva del hecho religioso muestra claro que éste respondió a profundas aspiraciones de los hombres, a una necesidad de explicarse el mundo, menos — sin duda — para comprenderlo que para intentar domeñarlo, o por lo menos para defenderse lo mejor posible de sus amenazas incesantes, máxime que no sabía traducir de otra guisa su estupor, su inquietud, ante los sufrimientos y las iniquidades de la vida, acentuados por la angustia ante el enigma de la muerte; de donde parte el doble aspecto de la mayoría de religiones: de un lado todo cuanto resulta de la idea de un Dios creador imperando en detalle sobre el mundo, solo o conjuntamente con otros dioses, manifestando con frecuencia contra la criatura humana una cólera sólo aplacable con sacrificios, o, por lo menos, con adoraciones supinas. De otra parte, emerge la preocupación por la suerte del hombre tras la muerte, resumiéndose generalmente en la preunción de un sobrevivir más o menos durable, más o menos personal, sobreviviendo dependiendo de la gracia de Dios, o de un dios, pudiendo ser feliz o infeliz según el comportamiento religioso del individuo durante su terrenal existencia.

Las religiones comportan, en todo caso, reglas de vida individual y social; pero existen doctrinas comprendiendo normas de vida sin referencia a ningún dios — tal la de Confucio — que han tenido amplio crédito de religión en una civilización grandiosa, pero que, no obstante su aspecto no deista deben ser consideradas religiones. Otras doctrinas de vida se acusan al paso de las generaciones sin dioses o con dioses relativos, siendo, sin embargo, de factura religiosa, puesto que se basan en creencias típicamente místicas al ejemplo del budismo, en parte fundamentado — con dístico esencial — en la creencia hindú referida a la transmigración de las almas.

La idea de un Dios creador reinante en el mundo introdujo en las diversas religiones concepciones cosmogónicas y afirmaciones relativas al origen del hombre que, en definitiva, han chocado brutalmente con la concepción científica, progresivamente elaborada, del mundo, de las leyes que lo rigen y de la evolución. Basta con evocar el proceso de Galileo y el «escándalo» que la teoría darwiniana provocara para comprender la violenta reacción de la Iglesia, la cual, pese a todo, tuvo que resignarse a ceder ante el empuje de la Cien-

cia, si bien resistiendo a quedar disminuida.

Para comprender el ateísmo y el rechazo implícito que lleva consigo en cuanto a cualquier creencia de la inmortalidad del alma, conviene evocar la concepción de la inmortalidad sostenida por las principales religiones, más aún que la propia idea de Dios.

Por la más antigua de esas religiones, la egipcia, que ha dominado una grande civilización durante 3.000 años para luego caer en un olvido total, la inmortalidad fue, en principio (el tiempo del Antiguo Imperio) reservada al faraón, ya dios de la Tierra, y a sus próximos parientes y grandes servidores; quizás también a condición de conservar los cuerpos, momificados, dando pie a las inmensas tumbas protectoras de momias: las pirámides y los mastabas. Pero, a partir del Imperio Medio, todos los egipcios parecían ya gozar del derecho a

por FRANCIS PERRIN

convertirse en muertos justificados participando de la inmortalidad de Osiris, habiéndolo merecido por su comportamiento durante la vida.

Según la religión griega, las almas desencarnadas por la muerte morarían en los infiernos; no superarían la condición de sombras invadidas por una inmensa tristeza, incluso las admitidas en los Campos Eliseos reservados a los justos.

Por el judaísmo primitivo sólo contó la inmortalidad del pueblo judío, no la de los individuos, de los cuales no había mención en el libro tardío del *Eclesiastés*, en el cual, en medio de las contradicciones domina la idea de que la Muerte es una aniquilación, no quedando otra opción que la del disfrute de la vida siendo ésta un compuesto de vanidades efímeras.

En las religiones hindúes la inmortalidad del alma individual va de consuno con su reencarnación inmediatamente después de la muerte del ser viviente, persona o bestia, desde el momento de nacer. La vida nueva en la cual el alma no guarda recuerdo, o que lo tiene muy vago de su existencia o existencias anteriores, será más o menos feliz según sean los méritos o desméritos adquiridos en su vida o vidas humanas precedentes. Partiendo de esa creencia profunda de la transformación del alma, pero no advirtiendo sino una continuación en los sufrimientos del nacer hasta el morir, el budismo ofrece a sus creyentes la esperanza de escapar a la reencarnación, que no puede conducir sino a una nueva existencia de penas, no por una vida o conducta moralmente ejemplar observada, pero sí por el éxito de un esfuerzo de destrucción en sí mismo de todo deseo, de toda vida, no importa si puramente espiritual. Así el alma podría alcanzar, en su última existencia, el aniquilamiento del nirvana.

Fue con el surgir del cristianismo que apareció verdaderamente la creencia en la inmortalidad individual, en un paraíso de felicidad eterna reservado a los elegidos, a los poseídos por la fe de Dios, quizás simplemente a los tocados de la gracia divina, o al infierno para sufrir horribles tormentos eternos. Para atenuar esta diferencia sin duda considerada demasiado exagerada con respecto a los buenos de los malos, fue imaginado un purgatorio en el que las almas pasarían por un castigo limitado en extensiones temporales, quizás hasta el juicio final a celebrar tras el fin del mundo. La concepción cristiana del bienestar del elegido o de la desdicha de los condenados, a estas horas también ha evolucionado. Si la Edad Media del cristianismo fue dominada por el terror a las duras penas del infierno, hoy puede constatar que no queda casi nadie que crea en la existencia del infierno: una comunión profunda con Dios sería la esencia de la felicidad de los elegidos con pase para el cielo, y el infierno no sería más que la privación de la comunión referida. Más sencillo: la creencia en una vida eterna imprecisa en la cual reencontráramos a los seres desaparecidos que nos fueron queridos, es para muchos el cebo principal de una religión que les aporta consuelo en los duelos más dolorosos.

He querido así resumir estas diversas concepciones de la inmortalidad, ciertamente todas imperfectas, vagas o pueriles, a pesar del esfuerzo inmenso cumplido para limitar en la persona el miedo a la muerte, a fin de dar a comprender lo fácil que le es al ateo, al no creyente en Dios, no admitir inmortalidades que ninguna razón lúcida permite concebir; lo cual no quiere decir que el ateo no tema la muerte, o mejor, que no teme morir, ya que para él es verídico el profundo pensamiento de los estoicos: Los hombres temen sin razón la muerte, puesto que en tanto ella no está presente no existe, y cuando existe, la persona afectada ya no está presente.

Los aspectos negativos por los cuales se define en su principio el ateísmo, son, fundamentalmente, la liberación del pensamiento y de la vitalidad humana. Contrariamente a lo que ciertos piensan, la convicción de que Dios no existe y que son ilusorias, ineptas o pueriles las respuestas que las religiones pretenden aportar a las dudas que asaltan al hombre cuando reflexiona sobre su destino, o le busca un sentido a la existencia, esta convicción no conduce al desespero o a la angustia, y sí a un estado de gran serenidad, a una apreciación íntima del valor de la vida y a una elevada concepción de la dignidad del hombre, responsable ante sí de su vida y de sus actos.

Evidentemente, las libres reflexiones derivadas del ateísmo no conducen a una sola concepción de la vida. En un extremo se sitúan quienes entienden que las fealdades de la vida opacan las bellezas del ser, resultándoles que la idea de la muerte inevitable envenena todo propósito de felicidad, les destruye el goce de vivir. Pero en el otro extremo hay los que (y de ellos formo parte) aman la vida, tanto más preciosa por ellos siendo única y fugitiva, y cuyo esplendor mundial compensa con creces los aspectos miserables del existir, incluso los más atroces. La alegría del vivir les parece la virtud más preciosa y el desespero el crimen más grave contra el espíritu.

Aun participando, en el fondo, de las convicciones del ateísmo, no dejan de existir bastantes personas que, habiendo rechazado toda religión dogmática dicen conservar cierta creencia en Dios, o en un dios. Ya se trate de una fuerza espiritual, poco o nada personificada, animando la creación continua que sería la evolución de los seres vivientes y el desarrollo de la consciencia en la criatura humana, o incluso no precediendo tal idea pero motivándose cual señala el ímpetu vital de Bergson, es peligroso y, paréceme inaceptable emplear el vocablo dios por prestarse a muchas confusiones y malentendidos. Decir se cree en Dios y al mismo tiempo conceder a esta voz un valor diferente del que le dan los adeptos de las religiones cristianas, se me figura una falta de claridad, y además una cierta deslealtad para consigo mismo, y sobre todo una concesión favorable a la opinión pública del «bien pensar», y un agravio a la susceptibilidad de los verdaderos creyentes; ello es, también, una forma atenuada de la hipocresía interesada que se expresa en la célebre apuesta de Pascal, por demás absurda. La tolerancia del librepensador con respecto a toda creencia no implicando crimen de lesa humanidad o contra la libertad de pensar, es aceptable a condición de afirmar la convicción antideista netamente y sin tapujos. Toda atenuante en la expresión de las convicciones siempre equivaldrá a debilidad de carácter, aunque se deba al temor de herir o penar a los que creen en Dios y practican una religión, sin que ellos tengan escrúpulo alguno en tratar con menosprecio a cuantos semejantes no participan de sus creencias. Por cuya razón reafirmo mi ateísmo sin disimulos. No creo en ningún Dios creador, en ningún Dios personal interesado o no por la suerte de los hombres. No creo en ninguna forma de inmortalidad del alma individual que me parece indisolublemente ligada al cuerpo perecible, al cerebro extraordinariamente complejo y frágil de la persona, para poder sobrevivir a la desintegración, sea por causas de aplastamiento, quema o putrefacción. Estas convicciones negadoras son, para mí, condición precisa para una convicción de vida que confiere al hombre su entera dignidad y al existir todo su natural esplendor.

ELLE COMBATE SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

- Malraux sur le plateau des Glières
- Jobert chez López Rodó
- ...Vous êtes morts pour des prunes



Suma de valores anarquistas



Descubrir y sumar todos los valores que pueden contribuir a la liberación de la humanidad sería para mí vana pretensión. Y lo que se va a decir sobre el tema será pálido reflejo.

Corrientes y doctrinas que prometen servir de guía a la liberación de los humanos son numerosas. Pero ninguna de por sí suplanta a las ideas anarquistas ampliamente concebidas. En mi opinión lo más próximo a las ideas anarquistas es el humanismo, en cuya corriente destacaron Tolstoi, Romain Rolland, Stefan Zweig, Relgis y otros. Pero, sin espíritu de asociación y de acción el humanismo sería un culto más. El cristianismo se basó en el humanismo, pero falto de acción para sobreponerse a las tinieblas se convirtió en culto oscurantista.

El sindicalismo corriente, por carecer de contenido preciso y definición etimológica, se le utiliza para todos los fregados, seguido alguna vez de una doctrina incomprensible cuyo documento más veraz es la Carta de Amiens. Se logró arrebanar gran cantidad del proletariado que, falto de una clara idea de su misión, se dejó trasquilar por toda suerte de arrivistas. Se oye decir que el estado de atraso en que se debate el proletariado apelotonado es debido a los malos dirigentes,

cuando en realidad la culpa es de tener dirigentes, pues está probado que los humanos serán libres a la medida que sean capaces de vivir sin directores, asociados para la lucha y la convivencia en común.

También la masonería promete abrirnos las puertas de sus paraísos terrestres y celestes; destacados compañeros, para librarse de represalias policíacas, ingresaron en la misma. Y en tal oscuro elemento descendieron tan hondo que pocos volvieron a la superficie.

Los librepensadores forman una corriente que tiene su parte buena. Pero olvidan que para propagar y luchar por un mundo mejor sólo se ha logrado y logrará en la medida que por la acción se rompan los inconvenientes que lo impiden.

El intelectualismo retórico, populachero y escolástico, por el que se deslizaron cantidad de destacados compañeros que confían la emancipación al desarrollo de la inteligencia, forma corriente que desentempla el fervor revolucionario. El desarrollo de la inteligencia servirá a la buena causa en la medida en que esté impregnada de sentido libertario y revolucionario. El gran desarrollo instructivo y cultural alcanzado por el pueblo alemán, no han impedido a éste de servir de trampolín a las altas finanzas para preparar y declarar las guerras más

sangrientas que ha sufrido la humanidad.

La violencia por la violencia también hizo y hace ruido en nuestros medios. Y aunque el buen sentido ha impedido que el movimiento de inspiración anarquista se desviara por tan espinoso camino, tal método causó no pocos trastornos en nuestros medios. Con el empleo de la violencia como método defensivo el movimiento de influencia anarquista tuvo acciones ejemplares. Si la violencia de por sí fuera un método de lucha liberatriz, las mejores escuelas serían los cuarteles, y los que fomentan las guerras los mejores apóstoles.

Los librepensadores y los políticos que se precian de liberales se empeñan en hacer creer que con la Declaración de los Derechos del Hombre la civilización puede llegar a la cumbre. El liberalismo teórico en sí es una imagen, no una realidad. El disfrute de la realidad se ha logrado y se logrará en la medida que los pueblos la vayan conquistando por la acción revolucionaria y con finalidad libertaria, favorecidos por sus aciertos en circunstancias históricas favorables, a veces desfavorables.

Como se ha dicho, cada una de las doctrinas y corrientes citadas son de por sí incompletas para el logro de la emancipación humana,

por Serafín FERNANDEZ

por lo que en cada una hay de bueno se pueden ensanchar y enriquecer las ideas anarquistas ampliamente concebidas.

Los humanistas que se preocupan de descubrir los más nobles sentimientos, los naturalistas que investigan lo que hay de aceptable o humano y más allá de lo humano; los militantes que asocian los trabajadores con fines libertarios; los librepensadores que ensanchan los horizontes del saber; el intelectualismo, que impregnado de sentido revolucionario y libertario puede ser factor de emancipación; la violencia como método defensivo del derecho humano; la declaración de los derechos del hombre, con precisión para imponerlos desde el pueblo, sin lo cual sólo será una imagen sin contenido... Por lo que se ha dicho y lo mucho que podría añadirse, con esta suma de doctrinas y corrientes del pensamiento se pueden ensanchar y vigorizar las ideas anarquistas, ampliamente concebidas, pero no reemplazarlas en su misión histórica... Sin por ello creer que se ha llegado a la cumbre, ni mucho menos a la meta final, por ser ésta creación de las generaciones anarquistas que se sucedan.

LA VOZ DEL INTERIOR

Sentando posiciones ⁽¹⁾

Ya hace tiempo, alegando un Primero de Mayo unitario, se usó de nuestras siglas CNT para lanzar un manifiesto público en el Centro (Madrid); más tarde otro en Andalucía (Sevilla) y, un tercero últimamente en Cataluña, todos argumentando una **unión** para la clase obrera que nunca han querido, y si una absorción de todos aquellos sectores (compañeros de viaje) que han creído las lindezas que al oído les han susurrado. También hay otros de una titulada asamblea de Cataluña, que considera que una representación de la CNT ha asistido a dicha componenda.

Nosotros recordamos a todos que la CNT de Cataluña, organizada y vertebrada, tenemos buena memoria y nos acordamos de las maniobras del PC (Partido comunista) durante la República, intentando crear un frente único sindical porque no tenían base en las organizaciones nacionales CNT y UGT, procurando minarlas allí donde podían. En Cataluña debemos repetir todos los grupitos se pusieron de acuerdo para ir a la creación de sindicatos autónomos con el sonsonete del Estatuto de Cataluña y además porque los sindicatos de la CNT eran demasiado revolucionarios aunque antes de la República todo era querer tener contacto y buenas relaciones con los compañeros que en aquella época eran los dirigentes responsables de nuestra organización CNT, para conjuntamente intentar el derrocamiento de la Monarquía, ¿lo recordáis?, y además fuimos perseguidos de buena manera como si de fascistas se hubiera tratado por parte de las autoridades gobernantes. Y después, ¿qué pasó, cuando los militares y demás se levantaron el 18 de julio del 36? Los hombres de la CNT, con su ideario revolucionario hicieron frente con todo su potencial al enemigo común, y constatando la enorme influencia que ejerció en la lucha callejera donde cayeron los mejores de los nuestros y se hundió a los fascistas, entonces el PC de Cataluña, la UGT, y Estat Català, tuvieron unos contactos y crearon de común acuerdo el PSUC, de triste recordatorio para enfrentarse a la CNT, FAI, JLL, organización obrera anarcosindicalista la primera, anarquista la segunda y juventudes libertarias la tercera, que desde el primer momento actuaron conjuntamente para evitar el entroncamiento fascista en Cataluña y en España después.

(1) De «CNT» de Cataluña, nº 3).

DESPIDOS

BARCELONA. — El 28 de agosto el personal médico-sanitario del Instituto Mental de la Santacruz está en huelga perlada para oponerse a los despidos arbitrarios que se han producido aprovechando, la administración, el tiempo de vacaciones. Los despidos son cuatro y los componentes de la plantilla plantearon conflicto sin ganas de transigir ante el desmán burocrático.

El personal muestra también su disconformidad por el hecho de que últimamente se está contratando nuevo personal a base de contratos eventuales, y opinan que la reducción de plantilla y los contratos eventuales vienen a reafirmar la insegura situación del hospital y del personal de la institución.

Pues bien, todos ellos grupos minúsculos, en aquel entonces, todos sus intentos eran de absorción o división y hoy intentan lo mismo valiéndose de compañeros que no actúan dentro de la organización clandestina o que creen que su nombre es bastante para abrogarse una representación que no es tal, porque es la base, la que le debe dar tal responsabilidad y hoy la historia se repite, un partido comunista que se infiltra por todas partes, pregonando una **unión**, haciendo llamamientos a todos los trabajadores para un frente único, mientras que durante la guerra civil, que es donde mejor tenía que haber unidad para batir al enemigo, entonces, en principio les hicieron la guerra al POUM, después al movimiento libertario, escindieron a la UGT, con las mismas voces de unidad y todo ello con el visto bueno del Partido comunista ruso.

Este PC ruso, que pactó con la Alemania de Hitler durante la guerra, con Egipto mientras tiene sus cárceles llenas de hombres que luchan por la libertad y de comunistas, y hoy pacta con Franco. Mientras los comunistas de todo el mundo sueñan con el paraíso ruso, nosotros debemos pensar que es un infierno de hielo.

Nosotros, pues, los hombres de la CNT de Cataluña, fieles a nuestras ideas y trayectorias, nos mantendremos en el lugar preciso y que nos corresponde sin pactos ni componendas.

El Comité Regional de Cataluña

La voz de la caverna resuena en Capellades

«Falangita. **Espécimen de troglodita antropófago emparentado con los Neanderthal.**» — Ezequiel Endériz.

En las postrimerías del tercer cuarterón del siglo XX (el de la descubierta del átomo y del establecimiento de viajes a la Luna) ha reaparecido en Capellades (la mejor estación acuosa de Barcelona y su provincia) un falangita llamado J. López, prototipo sublime, o sublimable, del ancestralismo falangista que, contra toda lógica evolutiva, sigue imperando en España. Para que a los lectores del COMBAT SYNDICALISTE no les quepa duda de la existencia asombrosa de tipos españoles con acentuado repliegue orbital, mandíbula saliente, cuello corto y espeso, busto de plantigrado, patiocorto y cola decreciente, damos en reproducir un escrito de ese ancestral «moderno» que, para asombro y mengua de la civilización, fue publicado en una gaceta franquista correspondiente a la comarca igualadina. Véase seguidamente la expansión de ese López falangita superviviente del «hombre de l'Abric Romani»:

«Los nombres de las calles de Capellades»

«Cuando se vuelve a Capellades después de una temporada de ausencia agrada ver su manifiesto progreso en todos los aspectos. Lo que más resalta a la vista, claro está, es el embellecimiento de sus establecimientos comerciales y la

pavimentación y aseo de sus calles, que este año, ¡por fin!, han estrenado rótulos nuevos. Son placas esmaltadas, dignas, bellas, escritas en un idioma universal: el castellano, que es la lengua (recordemos, porque si de buenos cristianos es perdonar, resulta de bobos e insensatos el olvido), con la que los hijos de esta tierra, los anónimos y oscuros hijos de Capellades, pero sanos y limpios no tuvieron porqué huir, aclamaron jubilosamente y vitorearon con espontaneidad de corazones agradecidos a aquella legión de mozos navarros, leoneses, gallegos o andaluces que acudían generosamente a esta tierra catalana, — ¡cuántos años hace, Señor, cuántos años! — dejando en el camino muchos su vida y su sangre no pocos para devolverle a sus hijos la libertad, la dignidad humana y el pan nuestro de cada día.

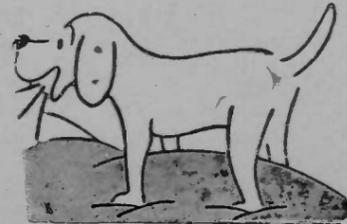
»Nos agrada también que se haya conservado el nombre de la calle División Littorio, y se haya dado a otra el de Doctor Fleming (amenizando así, además el nomenclator callejero, que de otra manera el pasivo vecino corre el riesgo de sentirse inmerso en un complejo de sacristán). El primero de los nombres porque supone perpetuar el recuerdo de unos hombres que de lejanas tierras vinieron a luchar y a morir por un ideal (noble sacrificio que no está al alcance de cualquier profesor o poeta por ilustre que sea); y el segundo porque demuestra que Capellades no es ajena a la general gratitud que merece un auténtico bienhechor de la humanidad.

»Así que, contra el parecer del señor J. V. Muntadas y de la redacción del folleto «Font Cuitora», suplemento de la Hoja parroquial, a quienes no les parece bien que los nombres de las placas de las calles de Capellades hayan sido escritos en castellano, nosotros decimos: Muy bien, señores del Ayuntamiento, porque no podemos creer que su decisión haya sido hija de un descuido, sino un acto voluntario de unos hombres conscientes que saben que el patriotismo no está reñido con el amor a la tierra natal y a sus tradiciones.

»No queremos molestar a nadie ni entablar polémicas, pero consideramos que las páginas de un folleto que se publica a la sombra de los privilegios de un concordato deberían dedicarse exclusivamente a exaltar la doctrina del amor de Jesucristo, y no meterse en política que pueda enturbiar la pacífica convivencia de los españoles, de una u otra región.

»Al campanudo «Somos amigos del César, pero mucho más aún de la verdad», ¿de qué verdad?, ¿de cuál verdad?, con que la redacción de «Font Cuitora» titula su deplorable escrito, nosotros, más modestos, recordamos el popular dicho, hijo de la experiencia: Quien siembra vientos recoge tempestades. — J. López.»

O sea del animalismo a la amenaza. Consecuente, el falangita López,



No hay vida civil en España

En las cárceles militares de nuestro malhadado país hay, según propia confesión de las autoridades, 280 jóvenes encerrados por haberse negado a cumplir el servicio militar obligatorio. Y como en España la patria es propiedad de los generales y aspirantes a serlo, negarse a tomar el fusil y hacer de autómatas, es delito nefando que se paga con privación de libertad, a veces con nueve años de celda enrejada, como le ocurrió al protestante Contijoc. De esa cantidad de muchachos refractarios al militarismo, a decir verdad el 90 por 100 son religiosos, en mayoría de la secta Testigos de Jehová; porque, en general, los jóvenes sin preocupaciones diocesanas prefieren desertar al extranjero o disimularse en el perímetro nacional mediante cambio de nombre.

Para atajar esa corriente anti-ejército que en todo lugar del país se manifiesta, algunos políticos de la situación inscritos en lo moderado, intentaron introducir normas de uso corriente en países más avanzados que el nuestro, esto es, el reconocimiento de la objeción de conciencia, adaptando los «contestatarios» a servicios humanitarios y profesoraes de cuartel, pero sin obligación de uso de armas. La objeción de conciencia llegó a interesar a las Cortes, pero, como el sable continúa en alto, el gregarismo «procuradorial» cogió «canguelo» al extremo de dejar la situación de la manera que «El Correo Catalán» (diario) expresa:

«El nuevo proyecto ya no habla de objeción al servicio militar, sino que

contempla simplemente el hecho objetivo del «español que, declarado soldado o marinero útil, rehusara expresamente, y sin causa legal, cumplir el servicio militar». Desaparece, pues, todo concepto de objeción de conciencia por motivos religiosos, éticos, filosóficos, etc. Es más, la objeción queda incluida necesariamente dentro de las causas no legales. Consecuentemente ya no se plantea problema alguno sobre el establecimiento de un servicio no armado sustitutorio. La negativa al servicio es un delito militar y, como tal, es castigado.

Más que un tercer proyecto, pues, sobre objetores de conciencia, estamos ante un texto cuya única finalidad no es otra que la de evitar — en supuestos que el preámbulo califica de «esporádicos y limitados» — las condenas en cascada, cada vez más graves y que actualmente pueden irse sucediendo durante todo el período que media desde el llamamiento a filas hasta la licencia absoluta. El proyecto resuelve este problema y lo hace estableciendo en cuatro años — eran tres en los anteriores proyectos — el tiempo máximo de duración de la condena.

Ante este evidente cambio de rumbo cabe preguntarse si se trata de la óptica que, sobre la cuestión, tiene el nuevo gobierno o si ante el fracaso de los proyectos anteriores se ha considerado que éste era el único camino viable para evitar la permanencia en prisión, por largos años, de los objetores de conciencia.»

La actualidad represiva

Ingresó en la prisión provincial de Pamplona el abogado José A. Urbiola Machinandiarena acusado por el fuero de guerra de haber estado en relación con dos presos presuntamente afectados en el rapto del industrial Felipe Huerta, los ciudadanos Vicente Serrano Izco y Roberto Fernández Palacios, de los cuales Urbiola es abogado defensor. Este atropello ha comportado la inmediata protesta del Colegio Oficial de Abogados, el cual al mismo tiempo ha solicitado la libertad del encausado.

**

En consejo de guerra habido el 30 de agosto en San Sebastián contra un numeroso grupo de ciudadanos apresados el 28 de abril de 1972 en Lazcano por haberse opuesto a una agresión de la guardia civil, el tribunal guerrero ha impuesto las siguientes penas:

Un mes de arresto menor a José Javier Arruti Imaz, Fernando Ochoa Marín, José Antonio Isausti Elizondo, Fernando Iztueta Irisarri y Ramón Imaz Aguirre.

Cuatro meses de arresto mayor a Jerónimo Gallina Álvarez, Bernardo Beguiristain Azurmendi, Miguel Antonio Barandiarán Beguiristain y Jorge Manrique Nadas.

Seis meses de arresto mayor a Agustín Álvarez González, Fermín Mendía Zunzunegui y Miguel Ángel López de Arbina Lauzurica.

Dos meses de arresto mayor a Félix Fernández López.

Seis meses y un día de prisión a José Antonio Isausti Elizondo.

Ocho meses de prisión a Miguel Antonio Barandiarán Beguiristain, Bernardo Beguiristain Azurmendi, Agustín Álvarez González y Jerónimo Gallina Álvarez.

Diez meses de prisión a Ramón Imaz Aguirre y Miguel Ángel López de Arbina Luzurica.

Ocho meses de prisión a Félix Fernández López y Fernando Iztueta Irisarri.

Diez meses de prisión a Jorge Manrique Nadal.

Un año de prisión a Fernando Ochoa Marín, Fermín Mendía Zunzunegui y José Javier Arruti Imaz.

Los condenados con arresto mayor o prisión tienen la accesoria de suspensión de todo cargo público, profesión, oficio y derecho de sufragio durante el tiempo que dure la condena. Por otra parte, les será de abono el tiempo que hubieran estado privados de libertad por razón de esta causa.

Lo «moderado» de las condenas descubre lo immoderado de las actuaciones civiles. No obstante, el capitán general dirá la última palabra.

**

En Tarragona va a celebrarse otro consejo de guerra, esta vez contra un polaco que en Cala d'Oca mató a un joven guardia civil. El encausado, Heinz Chez, se hallaba indocumentado y una mujer temerosa lo señaló al guardia que ocasionalmente pasaba por el lugar del suceso, trabándose una pelea de la cual resultó muerto a balazos el guardia civil citado, Antonio Torralbo Moral. Su rival le quitó el arma corta y ahora a Heinz se trata de quitarle la vida. Hay periodistas extranjeros venidos expreso para asistir a la vista.



En torno a España

12 POR 100 DE ALZA EN 1972

La inflación en el feudo fascista parece que sigue siendo exactamente la misma para el año en curso. Los precios han progresado más del 6 por 100 en los seis primeros meses de este año. Los españoles están ahora sometidos a una verdadera avalancha de elevaciones de tarifas. En el mes de mayo la electricidad había aumentado el 5 por 100. Después del 27 de julio la gasolina ha aumentado de un valor equivalente a un franco. El gas en sus diversas especialidades ha aumentado de un 5 por 100. Todo aumento siguiendo un ritmo más o menos acentuado, incluyendo naturalmente los artículos de primera necesidad.

Todo ello da como resultado que el asalariado no puede vivir y de ahí el éxodo tras fronteras en busca de un standard de vida un poco mejor, y ello no priva de que siga siendo explotado en no importa el país que escoja.

UN CLIMA SOCIAL CARGADO

Ha sido una gran sorpresa para todos los que seguimos paso a paso la lucha heroica del pueblo español la aparición en la escena social de nuestra querida tierra del proletariado navarro que tuvo la virtud de que se sumara todo el pueblo. La geografía social de España se ha transformado a lo largo de la colonización capitalista que se ha consumado. No se puede hablar ya de polos industriales como se decía antaño. El capitalismo internacional se ha asentado en nuestro país

Cuatro millones de franceses y ochocientos mil automóviles han franqueado la frontera franco-española. El leit-motif se cifra en la búsqueda del sol y en el costo de la vida más bajo, esto último al decir de los veraneantes. La mayor parte de ese turismo, que no es otra cosa que una ayuda directa al fascismo está caracterizado por la condición obrera de los que trasponen la frontera. Es terrible constatar que a los trabajadores franceses les importa un comino la clase trabajadora española, o mejor dicho el pueblo español. No quiero cargar la culpa a la clase obrera francesa, puesto que su menosprecio hacia la España que lucha y sufre es resultante lógica de los jefes que han adoptado una actitud cobarde y traicionera.

Sólo nos lo podemos explicar por el mero hecho de que en España día tras día se está perfilando la pujanza del espíritu y del movimiento libertario, y es por ello que los socialistas y comunistas franceses no solamente no prestan la menor atención a la lucha que sostiene nuestro pueblo sino que les interesa que sea ahogada la marejada libertaria. ¿Qué de extraño tiene pues, lo que denunciamos?

No son merecedores de la menor repulsa los trabajadores franceses que acuden a España porque con menos dinero puede ndar satisfacción a sus anhelos de reposo y de sol.

Si para los extranjeros los precios son más asequibles en España por la ventaja de poseer una moneda más fuerte, para los españoles no ocurre lo mismo.

Después del Pleno de la Regional Catalana CNT

Nos referimos a la del Exterior, tan hermanada con la del Interior. Muchos compañeros exiliados no la comprendían y, por suerte, la van comprendiendo. Cada día los de la Regional somos en mayor número. Jamás el Boletín «Terra Lliure», había contado con tantos compañeros sostenedores.

Y es que la trayectoria de la Regional y el Boletín es buena. Ni el organismo transige en postulados ni la hoja escandaliza.

Puntualicemos:

Nuestra Regional se aplica al Interior con eficacia reconocida.

Aglutina el esfuerzo voluntario de unos centenares de compañeros para, en coincidencia y de acuerdo con el S.I., contribuir a la presencia y extensión de la C.N.T. en España.

Alienta el fuego sagrado del anarcosindicalismo, particularmente en el lugar de origen.

Acepta en su seno a todo compañero sin discriminaciones.

Mantiene en el exilio lo tónica libertaria característica de Cataluña.

En cuanto a «Terra Lliure»:

Se mantiene vibrante, aumenta la tirada, es muy solicitado, lo leen con interés obreros, universitarios y escritores de Cataluña; desmiente que el catalán sea idioma de sacristía, de políticos y nacionalistas, puesto que también sirve para propagar la anarquía.

La Regional Catalana exterior se

aguanta firme, y el vocero también, pese a abandonos sufridos. De veinte años a esta parte es cuando ambos elementos de cohesión y propaganda han gozado de mayor estima y robustez. No hemos rehusado a nadie. Se han ido quienes han querido. La Comisión de Relaciones estuvo aquí para solventar litigios y se la desconsideró. Para no hablar más del asunto.

El pleno reciente (mes de agosto) ha decidido:

1. — Aprobar la gestión 1971-1973 de la C. de R.

2. — Arreciar en la ayuda física, económica y moral a favor de la Regional del Interior.

3. — Abrir una suscripción provisional pro-España y celebrar fiestas locales a fin de lograr recurso y animar y amplificar Agrupaciones.

4. — No aumentar la cuota de 1,25 frs. mensual.

5. — Convertir «Terra Lliure» en boletín bimestral.

6. — Continuidad de la C. de R. en París.

Esta Regional necesita adhesiones y cooperaciones objetivas. Los que estamos vamos al grano y cuantos compañeros nos comprendan tienen puesto de hermano a nuestro lado. El S. I. ha dicho que la Regional Catalana no crea ninguna dificultad y facilita lo máximo, y ello es verdad.

Y como dijo el héroe: «¡Valiente quien nos siga!»

FARRIOL

por JAIME BALIUS

con una fuerza tal que así como decíamos antes que Madrid era un centro burocrático, en la hora presente la capital castellana puede tutearse con la capital catalana, y si Barcelona fue el escenario de magníficas gestas populares, el Madrid de 1936, que tuvo por divisa «¡Viva Madrid sin gobierno!» y que Antonio Machado cantó como él sabía hacerlo, no desmerece de ese querido pueblo madrileño que en el reciente Primero de Mayo se plantó en la calle e hizo mella en las filas de los genizaros del fascismo. Este clima social de nuestro país es la prueba fehaciente de la nueva España que surge y que difícilmente podrán ahogarla porque ha tomado cuerpo en nuestro pueblo, puesto que a la explotación a que es sometido el trabajador español por el capitalismo internacional, hay que añadir el espíritu de libertad que predomina en las gestas que día tras día cobra nimpulso al calor de las nuevas generaciones. Es en esta España que confiamos y en la pureza de los ideales y de los jóvenes que difícilmente podrán ser recuperados por los partidos políticos.

LAS RELACIONES CON LA C.E.E.

A pesar de que en el Tratado de Roma, en el nacimiento de la Comunidad Económica Europea, se estipuló que tan sobada Comunidad está abierta a todos los países europeos que comulguen con los mismos ideales de los fundadores y que posean instituciones que permitan llevarlos a la práctica. Al parecer dicho texto le fue recordado al gobierno español a fines del año precedente, pero la crisis gravísima que atraviesa el capitalismo internacional induce a sus altos dignatarios a apuntalar las partes más débiles del mismo. Hasta ahora el problema español se le iba circunscribiendo a simples medidas que podríamos calificar de balones de oxígeno al fascismo. Se industrializó al país y se transformó España en una colonia, o sea, explotación desenfrenada de los trabajadores y exportación de la mano de obra sobrante al extranjero, que se produce a causa del abandono del terruño por los campesinos que prefieren abandonar sus lares. Esta emigración primero va a las zonas industrializadas y luego al extranjero. Este estado de cosas son el producto del fascismo. Pero ahora los trabajadores, antes que expatriarse se rebelan y es por ello que preocupa a la C.E.E., o sea a los monopolios capitalistas, que temen una convulsión ibérica pueda encender a Europa, teniendo presente el clima agitado de Italia y el espíritu de solidaridad obrera que poco a poco está emergiendo en Francia. No es sorprendente que si el fascismo español fue salvado por Estados Unidos de América del Norte, que ahora sea el gobierno francés quien patrocine el ingreso de la pandilla de El Pardo en la C.E.E. y de su incorporación al Tratado de Seguridad Europeo.

No vamos a repetir la tontería de recordar la aportación de los refugiados españoles a la Liberación de Francia. Más vale olvidarlo. Pero si pretendemos afirmar que España se desprenderá de la intromisión extranjera y lucharemos por una España libre.

Joaquín Penina → un anarquista olvidado

Que los compañeros de la China, pongamos por caso, no recuerden a Joaquín Penina, es algo que puede ser explicado, pero que este olvido se haya manifestado tan completo, tan pesado, y casi diríamos tan absoluto y definitivo en los medios anarquistas de la Argentina, es cosa que no sólo no tiene explicación sino que constituye algo que no nos lo debiéramos perdonar quienes fuimos sus amigos y compañeros, menos aún el movimiento que lo contó en su seno: la FORA. Porque Penina, en efecto, fue un auténtico partidario y defensor del forismo. En la FORA militó hasta su muerte. Y es por esto que al acercarse el día 10 de septiembre, fecha en la que se cumplirá el 43 aniversario de su fusilamiento por la dictadura uruburista, queremos rescatar hoy, después de tan largo olvido, su sacrificio y su recuerdo.

QUIEN ERA PENINA

Penina, obrero albañil que poco tiempo atrás

EDITO

Lip 

da la hora del porvenir

En Besançon hay conflicto de relojeros. No es una huelga, es una defensa. No es situación social «de rellano», sino de ascensión al porvenir. Inconscientemente (ese daño) la clase obrera, librada a los caprichos del liderazgo político-reformista, despierta en sobresaltos de avance, de irrespeto a lo estatuido, en un deseo imprevisto de anarquía. El mundo del trabajo corre hacia su autoemancipación, hartos ya de preceptos caducos y ataduras convencionales. La irrupción «salvaje», espontánea, del fervor de 1968, fue algo parejo, fue la reacción rebelde de una generación que en el marco de la sociedad no se halla a su guisa, que que no acepta un ambiente — no importa si sutil — de opresión, un cúmulo de leyes y costumbres prohibitivas, escritas o por escribir, que desmienten e impiden la libertad del individuo: esto es, el individuo en ansias de desertar del rebaño al que la sociedad lo incluye. Es posible que la juventud contestataria de 1968 y los relojeros de Besançon no sospechen el enorme caudal de futuro que sus gestas respectivas entrañan; es posible que no se den cuenta — los realizadores de ambos movimientos — de que con sus claras actitudes no sólo han afrontado a la sociedad presente, sino que han pasado por encima de partidos y sindicales que, sujetos a la hora vieja del Estado (en todas sus formas) se creen situados en el avance social no importa si retrocediendo, claudicando, un poco más cada día.

Lo ocurrido en la LIP no tiene importancia nacional por tenerla mundial en campo obrero. Irnegablemente. En franco periodo de evolución, pero de evolución precipitada, la propiedad particular va pasando a colectiva. Si una empresa quiebra por las razones o sinrazones que sean, los productores empleados en la misma tienen derecho a practicar un intento por su cuenta.

Es lógica del siglo XX, muy diferente de la lógica peculiar al siglo XI. El derecho a la propiedad abusiva entonces era ley de lanza y porra, y las sutilezas de más acá tratando de perpetuar la condición de parias, esclavos o explotados de los productores, ogaño han terminado por influencia de una evolución poderosa, precipitada, revolucionaria, atrapan-do a la sociedad en estado legal decrepito, con leyes atrasadas, reaccionarias, opuestas al desarrollo del progreso humano, siendo este fenómeno contradictorio quien opone miles de guardias del pasado a miles de jóvenes del porvenir y a 1.300 relojeros modernistas a un sistema judicial caduco, medieval, opuesto al avance de los tiempos. Es, en términos vulgares, la resistencia del reloj de sol en país nublado a ceder terreno a la relojería moderna y precisa. Los togados pueden dictaminar lo campanudo, lo infalible que quieran, incluso contra el derecho obrero a reivindicar industrias que los propietarios abandonan. Están en su derecho... escrito; pero, en posición supina frente a la realidad libertaria que se impone, insensible y fatalmente, en los casos LIP que en todas partes se irán sucediendo.

había llegado de Gironella, España, inicia su actuación alrededor de los años 25 o 26 en las filas de la Federación Obrera Local Rosarina, en la que pronto pasa a integrar su Consejo local. Más tarde, conjuntamente con Victorio Constantini, su compañero de vivienda y algunos otros compañeros, funda un centro de difusión de la prensa y literatura anarquista internacional, devolviendo a la propaganda todo el beneficio que se obtenía por su venta. Los grandes movimientos pro-Sacco y Vanzetti y la agitación pro-Radowitzky, como asimismo las grandes huelgas de los años 28 y 29 — portuarios, refinería, tranviarios, etc. — y otros que llegaron a colocar en difícil trance a los gobiernos de aquella época, contaron con la activa participación militante de nuestro compañero. De igual modo Penina también tuvo que ver con la fundación en ciudad de Rosario del quincenario anarquista «Voluntad», aparte de la participación en congresos de la FORA, como ser el X, celebrado en agosto de 1928.

Penina no fue orador ni su nombre se divulgó en nuestra prensa. Quizás estas dos circunstancias hayan influido para que entre nosotros no alcanzara la notoriedad que, con razón o sin ella, suelen alcanzar otros compañeros. Penina fue de esos compañeros que peonean en silencio, sin alharacas ni ostentación alguna. El vivió para la propaganda, para servir a las ideas, para la solidaridad anarquista. Pero así como su militancia fue poco menos que anónima, grande y conocido fue, en cambio, su sentido de la responsabilidad militante, su sentido de la amistad, del compañerismo, que afloraba de continuo, vivo y palpitante en todos sus actos. Su muerte sucedió cuando apenas si había cumplido los 29 años de vida.

¿PORQUE SE FUSILO A PENINA?

¿Pero por qué, siendo nada más que un trabajador de la libertad, Penina terminó sus días siendo el primer anarquista fusilado en la Argentina? Este hecho, tan incalificable como criminal, marca la primera manifestación de la barbarie que implantara la dictadura más retrógrada y feroz que se ha conocido en el país: la del general Uruburo, dictador que por su terrible y cerval odio a la libertad seguirá mereciendo por siempre el repudio y la condenación de todos los hombres libres y progresistas.

Penina no había cometido otro delito que el de tratar de cumplir con un mandato de la Federación Obrera Local Rosarina, que había dispuesto lanzar un manifiesto contra la dictadura que el 6 de septiembre de 1930 se abatía sobre la Argentina. Pero el original del manifiesto, para cuya redacción y posterior entrega a la imprenta para su impresión se había encomendado a Penina, se convierte así en el único cargo que se pudo esgrimir en su contra ya que hasta ese momento no había habido difusión de ningún manifiesto. Detenido en la mañana del 6 de septiembre, conjuntamente con Constantini, su compañero de habitación, Penina negó todos los cargos que en su contra formularon los jefes policiales y militares, sin por ello dejar de afirmar su adhesión al ideal anarquista, hecho éste que selló definitivamente su suerte. A Penina se le fusiló sin sumario ni proceso previo alguno. Se le aplicó el bando militar que, bajo el imperio de la ley marcial, imponía la pena de muerte para delitos creados por la misma dictadura, pero en este caso, repetimos, a nuestro compañero no se le había probado ni uno solo de esos delitos. De nada valió el hecho de que el manifiesto no hubiera llegado a circular y que careciera de veracidad toda otra acusación. Los mandones de turno habían decretado la muerte de Penina y ésta se tenía que cumplir. Para ello bastó con que la policía encontrara en su domicilio gran cantidad de libros y prensa anarquista. Esto y el odio feroz de la dictadura contra todo ideal de libertad, fue, en última instancia, el gran delito que llevó a la muerte a nuestro compañero. Porta, Constantini y González, también militantes de la Federación Local, recuperaron la libertad dos o tres días más tarde, siendo expulsados de la ciudad los dos primeros.



LA MUERTE DEL ANARQUISTA

A Penina nada lo condenaba. Ningún grave delito le podía ser imputado, sin embargo y como para calmar la terrible sed de sangre de la tiranía, poco antes de la media noche del 10 de septiembre de 1930, un grupo de soldados del regimiento 11 de infantería trasladaban a Penina desde la jefatura de policía hasta las barrancas del arroyo Saladillo, situado sobre el límite sur de la ciudad de Rosario. Y ahí, en el lugar llamado «La Quebraditas», el pelotón de soldados de infantería descargaba las armas de la patria sobre el pecho generoso e idealista de Penina. Quedaba cumplido así el más miserable de los crímenes cometidos por el más bárbaro y terrible régimen militar que haya vivido el pueblo argentino en lo que va del presente siglo; pero llegado a esta altura y a manera de cierre de esta crónica para el recuerdo, dejemos la palabra al ex-subteniente Jorge Rodríguez, que tuvo a su cargo el fusilamiento de Penina y que dos años después hiciera conocer el relato del hecho en crónica que publicó en el año 1932, ya retirado del ejército, en un diario santafesino.

Dice el subteniente Rodríguez, entre otras cosas:

«Pensé en ese momento porqué ese hombre que yo desconocía, no sería un enemigo de mi vida, a quien tuviera armado frente a mí, pronto para matar o defenderse. Pensé que cuanto más valor y sangre fría necesitaría frente a él, esposado pero no vencido, que delante de alguien que pudiera matar. No quise prolongar la valiente agonía de ese hombre.

«El suboficial se retiró hacia el pelotón; antes de que llegara a mí, yo ordené:

»¡Apunten!

«Entonces el reo giró la cabeza hacia la izquierda, y mirando con odio al grupo que presenciaba la ejecución, y que estaba a unos quince metros de él, gritó: ¡Viva la anarquía!, con un pronunciado acento catalán.

«Su voz era templada. Yo no vi temor.

»¡Fuego!, ordené, sin ver ya nada. Tres tiros.

«Doblando las rodillas se inclinó lentamente hacia adelante, entre gemidos sordos, y comenzó a girar sobre sí mismo y hacia el lado derecho. No caía, y no quise prolongar su segunda agonía de la carne y, sin mirar ni apuntar, hice fuego hacia él. Dos soldados más, sin saber, hicieron fuego también.»

Así fue su muerte. Y el subteniente Rodríguez agrega:

«Todos nos acercamos entonces hasta donde estaba el cadáver del que había sido Joaquín Penina, y alguien dijo: «Fue un valiente hasta el último momento.»

Y en un artículo que publicó a mediados de 1931, dedicado a Penina, dijo la compañera Montseny:

«Uruburu y sus esbirros asesinaron a Penina, pero al asesinarle, escribieron su nombre en la historia y enaltecieron, agrandaron, hicieron aún más sagrada, más augusta la causa por la que él dio su sangre. Mataron al hombre, pero hicieron de un obrero humilde, de un militante anónimo, de un trabajador ignorado en la construcción de un mundo nuevo, una señera de combate, un emblema y un símbolo.»

Penina fue un anarquista, uno de los mártires del anarquismo que permanecía olvidado, o poco menos, agregamos nosotros.

José A. BARRIONUEVO

Argentina, 1973.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Perouges y la artesanía medieval

Si los viajes, si el deambular de ceca en meca no enriquece la sensibilidad puede bien decirse que ello ha servido de poco. La vida debe de ser un aprender constante; una continua captación de sensaciones, entre ellas las favorables a la ampliación de conocimientos y al goce y depuración de los sentidos.

Los dos autos, en ellos dos compañeras y cuatro compañeros, han salido de Lyon. Carretera adelante van dejando atrás algunas localidades; masas compactas de viviendas, casi todas iguales, sin gusto, vulgares. La marcha veloz ofrece la sensación de ver pasar ante los ojos: campos, bosques, colinas, caseríos, huertos, fincas de recreo; en toda una gama de colores bajo el azul de un sereno cielo estival. Así en un recorrido de unos treinta y cinco kilómetros. A la derecha de la carretera, un sencillo rótulo indicador, señala que el ramal de camino que allí empieza conduce a Perouges. Y los dos coches emprenden una pequeña cuesta que zigzagueando va a la cima de la leve colina, asiento de la localidad.

Poca cosa es lo que nos dicen las guías corrientes al respecto de Perouges. Nos enteramos de que se trata de un burgo fortificado, casi todo él compuesto de casas antiguas perteneciendo a los siglos XV y XVI, con una iglesia fortificada que tiene su origen en el siglo XIII, así como un torreón de castillo que edificaron en el siglo XII. El turista, si es un poco imaginativo, al cruzar la plazoleta del lugar, destacando en el centro de ella un hermoso y corpulento tilo; al pasear por la media docena de calles que constituyen

el pueblo, las fachadas de casi todas las casas unas admirablemente restauradas y otras conservando al paso del tiempo el trazo de su construcción original, puede darse la ilusión de que se halla sumergido en el mundo de un remoto pasado...

El pensador e historiador holandés Huizinga escribió una obra admirable titulada «El otoño de la Edad Media». Es una evocación de lo que significó el periodo medieval en su multiplicidad de facetas, desde la obsesión batalladora y los fanatismos y etragos de religión, hasta la belleza, el encanto, la pulcritud de las tareas artesanales. Las artes, en su sentido general, reflejaban la obra hecha a conciencia, la elaboración de los objetos de una simplicidad y buen gusto a la par. En una tan laudable propensión se tiene idea al observar como en Perouges, en consonancia con el aire arquitectónico del burgo, en unos telares antiguos van trenzándose los hilos que han de crear bellas telas; en unos tornos primitivos de alfarería van moldeando el barro con el que elaboraran graciosos objetos de cerámica; también destacan los objetos de arte a base del trabajo manual en madera, en hierro, en cobre. Y a la par de la artesanía en los objetos, también destaca lo típico en otro arte distinto, del que era maestro Brillat Savarin: el comer y el beber... Pero a todo ello le da una vivaz espiritualidad la música y la pintura, que en armonía más clásica, descuellan en un plan didáctico en el grato suelo de Perouges, lejos del ambiente prosaico y apabullante de la vida moderna.

Conocer el anarquismo

Podemos congratularnos los libertarios de que, poco a poco va tomando una mayor amplitud la curiosidad, el vivo interés puesto en conocer lo que han sido, son o representan las ideas anarquistas. Es — lo hemos dicho ya varias veces — la decepción experimentada ante el fracaso del comunismo en lo relativo al hecho de dar una solución de los problemas sociales en general, empezando, por supuesto, por los países donde ha sido impuesto concruentos sacrificios y regueros de sangre. La tiranía adoptada como sistema; los antagonismos de líderes en pos de una absoluta hegemonía dictatorial han abierto los ojos, han revelado el fondo de trágica verdad a muchos que habían recibido la influencia demagógica de los voceros de revolución, de la batahola propagandística de los partidos comunistas de una y otra parte. Se va comprendiendo que el mal de origen, la fuente principal de toda arbitrariedad social está vinculada a la existencia del Estado, ya toma una o bien otra estructura. Por ello los que poseen un discernimiento susceptible de un análisis sereno, objetivo, por encima de inclinaciones sectarias, los que saben sobreponer la inteligencia al fanatismo, quieren saber lo que significa una ten-

dencia sociológica como el anarquismo, en la que se combate como causa fundada de la arbitrariedad, del desconcierto social, la existencia de todo poder estatal, de toda autoridad elevada a principio coercitivo.

Se pueden citar, de entre las que conocemos, diversas publicaciones: revistas, folletos, libros, conteniendo trabajos hechos en plan de dar a conocer en un sentido de síntesis general, o bien desde un matiz determinado, lo que al anarquismo se refiere. Muy reciente ha sido la aparición por parte de la revista madrileña «Cuadernos para el diálogo», de un número especial dedicado a estudiar la personalidad biográfica e ideológica de tres figuras de un singular relieve en lo relativo a la ideología ácrata. Un estudio en torno a Proudhon, a Bakunin y a Kropotkin. Vaya por delante que la mayoría de quienes desarrollan trabajos de tal naturaleza, no son elementos que podamos considerar militantes, como personas integrando nuestro ambiente de libertarios. De ahí que en algunos casos no puede causarnos extrañeza el hecho de que en algún detalle no podamos estar acordes con sus particulares interpretaciones. Pero lo importante es que esto no es óbice para que se perciba en ellos un marcado interés en conocer y dar a conocer lo que

el anarquismo supone en tanto que ideología apenas conocida del gran público. Admitamos incluso que vaya en ello un afán de tipo comercial. Podemos dar como posible el que buena parte de autores y editores pretendan aprovecharse de esa acentuada curiosidad hacia el anarquismo para desplegar finalidades de provecho material. No importa en el caso de que sea así. Podemos atenernos en este caso al viejo adagio de «hágase el milagro y hágalo el diablo». Si nosotros, los anarquistas, por deficiencias de orden económico, no podemos desarrollar la propaganda que nos haría falta en el orden editorial, sea bien venida la propaganda hecha por otros, siempre que ella nos favorezca.

Volviendo a lo que acaba de publicar «Cuadernos para el diálogo» en relación al anarquismo, el autor probablemente ha considerado que reflejando sintetizado el sentir de tres figuras de relieve llegaría a dar una idea cabal de lo que son las concepciones que definen al anarquismo. Tras de unos breves portmenores biográficos de cada uno de los tras autores citados, viene una

síntesis de sus teorías, o de lo que supone la esencia de alguno de sus libros más representativos. Así en lo que atañe a Proudhon se resalta su interpretación del federalismo, cuyo sentido, en nuestros días ha tomado auge incluso en orden de organismos oficiales para las relaciones entre los componentes de uno y otro país, singularmente en la mecánica inherente al funcionamiento del tan llevado y traído Mercado Común. Del mismo pensador se ponen de relieve sus consideraciones relativas al funcionamiento económico de las cooperativas, tanto en su orden de consumo como en el alcance de la producción. Referente a Bakunin, el autor del trabajo en cuestión se nota que se dejó llevar en sus apreciaciones de la vida agitada, casi turbulenta, por parte del autor de «Dios y el Estado», sin detenerse mucho a exponer las opiniones filosóficas bakuninianas. En cuanto a Kropotkin se ponen de manifiesto sus apreciaciones en torno al apoyo mutuo y se ensalza la propensión que tenía en dar singular realce a la ciencia. En suma, una labor aprovechable

Herederos de Mussolini

Vittorio, el hijo mayor del Duce, ha publicado un libro con el título: «Mussolini intimo». Si tenemos en cuenta lo de «de tal palo tal astilla», no ha de extrañarnos que el hijo guarde aprecio reverencial hacia su padre. Vittorio reside habitualmente en Buenos Aires, alguna vez va a Italia sólo para unos días. Los antifascistas italianos deben de vigilar, ya que el hijo del dictador aduce que la situación política interior en Italia se parece mucho a la que provocó la marcha sobre Roma de los fascios de Mussolini en 1922. Ha manifestado igualmente a unos periodistas que su padre quería un

Estado fuerte. «Ello es cierto — ha dicho — pero la URSS también es un Estado fuerte. Es cierto que él amaba el orden. Pero también la URSS lo ama igualmente». El primogénito de Mussolini ha venido a decir que fascismo y comunismo tienen una evidente semejanza. Para nosotros esto no constituye una novedad. Lo hemos señalado con frecuencia. Y no ha sido por simple capricho de querer buscar impugnables semejanzas. La realidad de los procedimientos usados por unos y otros han demostrado una ignominiosa conjunción brutalmente totalitaria.

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE



RELACION DE LOS DONATIVOS PARA LOS NECESITADOS Y VICTIMAS DE LA REPRESION, DESDE PRIMEROS DE ABRIL AL 30 DE JUNIO

X, 10 francos; Louis Cousin: Víctimas de la represión, 100; R. Pueyo 104; A. Clau 24; Michau 20; Santiago Ferraz 20; Amis de Nièvre (E. Martín) 100; Amigos de Alemania (J.J.R.) 22,25; Olza Manuel 1; Amigos del Canadá (Rebordosa) 28,94; Sección Venezuela (Caracas) 32; Amigos de Australia (SIA) 157,10; Amigos de Nantes (García) 10,80; Amigos de Canadá (Rebordosa) 19,40; Villalta 6; Angel Ros (hijo) 100; Sección Montauban 7,80; Cerdá 6; Amis de Montlacon 18; Grupo Esperantista M. Stanger (Suecia) 47; Amigos de Périgueux 4,60; Uche Nadal 20; R. Pueyo 100; Rolland 40; Ripoll 10; Castro 10;

A. Gainzarain 10; Victor Francisco (Víctimas de la represión) 20; Corán Werin (Suecia) 8.

Total Donativos Necesitados y Víctimas Represión: 1.056,89 francos.

Pro-España: Grupo SIA de Tarbes 100 frs.

Pro Casa de Reposo (S. Ferrarz), 100.

Total entradas en donativos: 1.256,89.

El Consejo Nacional en este mismo periodo ha entregado en ayuda a los necesitados y pro-España la cantidad de 434,42 frs.

El Secretario

Toulouse, 18-7-73.



ERRICO MALATESTA : L'ANARCHIE

(Suite)

Il existe en France, depuis des siècles, une institution, aujourd'hui adjointe à l'administration des forêts, la « Louveterie », dont les officiers ont l'attribution de pourvoir à la destruction des loups et des autres bêtes nuisibles. Personne ne s'étonnera d'apprendre que c'est précisément à cause de cette institution que les loups existent encore en France, où, dans les saisons rigoureuses, ils font beaucoup de victimes. Le public s'occupe peu des loups, puisqu'il y a les « louvetiers » qui doivent s'en occuper. Ces derniers leur font bien la chasse, mais ils la font intelligemment, en épargnant les nichées et en leur laissant le temps nécessaire à la reproduction, afin de ne pas risquer de détruire une espèce aussi intéressante. Les paysans français ont, en fait, peu de confiance dans ces louvetiers, et les considèrent plutôt comme des conservateurs des loups. On le comprend : que feraient les lieutenants de louveterie si les loups disparaissaient ?

★

Un gouvernement, c'est-à-dire un certain nombre de personnes chargées de faire les lois, exercé à se servir de la force de tous pour obliger chacun à les respecter, constitue déjà une classe privilégiée et séparée du peuple. Elle cherchera instinctivement, comme tout corps constitué, à augmenter ses attributions, à se soustraire au contrôle du peuple, à imposer ses tendances et à faire prédominer ses intérêts particuliers. Placée dans une position privilégiée, le gouvernement se trouve en antagonisme avec la masse dont il emploie journellement la force.

Du reste, le gouvernement, même en le voulant, ne pourrait pas contenter tout le monde; s'il réussissait à contenter quelques-uns, il devrait se défendre contre les mécontents et co-intéresser, par conséquent une partie du peuple pour en être appuyé. Ainsi recommencerait la vieille histoire de classe privilégiée, qui se constitue avec la complicité du gouvernement, et qui, si cette fois elle ne se rendait pas possesseur du sol, accaparerait certainement des positions de faveur, créées à cet effet, et ne serait ni moins oppressive, ni moins spoliatrice que la classe capitaliste.

Les gouvernants, habitués au commandement, ne voudraient pas rentrer dans la foule; s'ils ne pouvaient conserver le pouvoir, ils s'assureraient du moins des positions privilégiées en vue du moment où ils devraient céder ce pouvoir à d'autres. Ils useraient de tous les moyens qu'a le pouvoir pour faire élire, comme successeurs, leurs propres amis, afin d'en être appuyés et protégés à leur tour. Le gouvernement passerait et repasserait donc dans les mêmes mains, et la « démocratie », qui est le « prétendu » gouvernement de tous, finirait, comme toujours, en « oligarchie », qui est le gouvernement de quelques-uns, le gouvernement d'une classe.

Quelle oligarchie omnipotente, oppressive, absorbante, serait donc celle qui aurait à sa charge, c'est-à-dire à sa disposition, tout le capital social, tous les services publics, depuis l'alimentation jusqu'à la fabrication des allumettes, depuis les universités jusqu'aux théâtres d'opérettes !

Mais, supposons que le gouvernement ne constitue pas, en soi, une classe privilégiée et qu'il puisse vivre sans créer autour de lui une nouvelle classe de privilégiés, en restant le représentant, l'esclave si on veut, de toute la société. A quoi servirait-il désormais ? En quoi et comment augmenterait-il la force, l'intelligence, l'esprit de solidarité, le soin du bien-être de tous et de l'humanité future qui, à ce moment, existeraient dans la société ?

C'est toujours la vieille histoire de l'homme lié qui, ayant réussi à vivre malgré ses liens, les considère comme la condition nécessaire de son existence.

Nous sommes habitués à vivre sous un gouvernement qui accapare toutes ces forces, toutes ces intelligences, toutes ces volontés qu'il peut diriger à ses fins et met obstacle, paralyse, supprime celles qui lui sont inutiles ou hostiles — et nous nous imaginons que tout ce qui s'est fait dans la société est l'œuvre du gouvernement et que sans gouvernement il ne resterait plus à la société ni force, ni intelligence, ni bonne volonté. Ainsi (nous l'avons déjà dit) le propriétaire qui s'est emparé du sol le fait cultiver à son profit particulier, ne laissant au travailleur que le strict nécessaire pour qu'il puisse et veuille continuer à travailler — et le travailleur asservi pense qu'il ne pourrait vivre sans le patron, comme si celui-ci avait créé la terre et les forces de la nature.

Que peut ajouter le gouvernement aux forces morales et matérielles existant dans une société ?

Serait-il par hasard, comme le Dieu de la Bible, qui tire quelque chose de rien ? Puisque rien n'a été créé dans le monde communément appelé matériel, rien ne se crée non plus dans cette forme plus compliquée du monde matériel qu'est le monde social. C'est pourquoi les gouvernements ne peuvent disposer que des forces qui existent dans la société, excepté les forces très grandes qu'ils paralysent et détruisent par leur action même, les forces rebelles, les forces perdues dans des frottements nécessairement très nombreux dans un mécanisme aussi artificiel.

★

Et s'ils donnent quelque chose d'eux-mêmes, c'est en tant qu'hommes et non comme gouvernants qu'ils peuvent le faire. Enfin, de toutes les forces matérielles et morales qui restent à la disposition du gouvernement, une minime partie seulement est employée d'une façon vraiment utile à la société.

Le reste est, ou dépensé pour refréner les forces rebelles ou détourné du but d'utilité générale et employé au profit de quelques-uns et au préjudice de la majorité des hommes.

On a longuement disserté sur la part respective qu'ont, dans la vie et le progrès des sociétés humaines, l'initiative individuelle et l'action sociale; et on a réussi, avec les artifices habituels du langage métaphysique, à embrouiller tellement les choses, qu'ont paru audacieux ceux qui ont affirmé que tout se régit et marche, dans le monde humain, au moyen de l'initiative individuelle. En réalité, c'est pourtant là une vérité de sens commun, qui paraît évidente aussitôt que l'on cherche à se rendre compte des choses que les mots signifient. « L'être réel c'est l'homme, c'est l'individu »; la société ou collectivité et l'Etat ou gouvernement qui prétend les représenter, si elles ne sont des abstractions vides de sens, ne peuvent être que des agrégats d'individus. Et c'est dans l'organisme de chaque individu qu'ont nécessairement leur origine toutes les pensées et tous les actes humains, lesquels d'individuels deviennent pensées et actes collectifs quand ils sont ou se font communs à beaucoup d'individus. L'action sociale, donc, n'est pas la négation, ni le complément de l'initiative individuelle, mais est la résultante des initiatives, des pensées et des actions de tous les individus qui composent la société : résultante qui, toutes choses égales, est plus ou moins grande, selon que toutes les forces concourent au même but ou sont divergentes et opposées si, au contraire, avec les autoritaires, par action sociale on entend l'action gouvernementale, c'est encore là la résultante des forces individuelles, mais seulement de ces individus qui font partie du gouvernement ou qui, par leur position, peuvent influencer sur la conduite du gouvernement.

De là, dans le dé mêlé séculaire entre la « liberté » et l'« autorité » ou, en d'autres termes, entre le « socialisme » et « l'Etat de classe », il n'est vraiment pas question d'augmenter l'indépendance individuelle au détriment de l'ingérence sociale, ou celle-ci au détriment de celle-là. Mais il s'agit plutôt d'empêcher que quelques individus puissent opprimer les autres; de donner à tous les individus les mêmes droits et les mêmes moyens d'action; et de substituer l'initiative de tous, qui doit naturellement produire l'avantage de tous, à l'initiative de quelques-uns, qui produit nécessairement l'oppression de tous les autres. Il s'agit toujours, en somme, de détruire la domination et l'exploitation de l'homme par l'homme, de façon que tous soient intéressés au bien-être commun, et les forces individuelles, au lieu d'être supprimées ou de se combattre, de se détruire l'une l'autre, trouvent la possibilité d'un développement complet et s'associent entre elles pour le plus grand avantage de tous.

Il résulte de tout ce que nous avons dit que l'existence d'un gouvernement, même si c'était — d'après notre hypothèse — le gouvernement idéal des socialistes autoritaires, loin de donner une augmentation des forces productives, organisatrices et protectrices de la société, les amoindrirait immensément, en restreignant l'initiative à quelques-uns et en donnant à ces quelques-uns le droit de tout faire, sans pouvoir, naturellement, leur donner le don de tout savoir.

En effet, si vous enlevez de la législation et de toutes les œuvres d'un gouvernement tous ce qui est compris pour défendre les privilégiés et qui représente la volonté des privilégiés eux-mêmes, que reste-t-il qui ne soit le résultat de l'activité de tous ?

(A suivre)

LA C. N. T. AUX CAMARADES

Tous les militants et sympathisants anarcho-syndicalistes sont invités à apporter leur concours au projet d'agroupement des travailleurs amis de la Section Française de l'AIT, en réorganisant le Syndicat Interprofessionnel CNT de la Région parisienne, créant sections syndicales dans les lieux de travail et localités possibles, renforçant la Confédération et Union Régionale.

Pour des informations, adhésions, réunions, contacter les Permanences CNT-AIT :

— Au local, 33, rue des Vignoles, Paris (20e), les deuxième et quatrième samedi chaque mois à 16 heures (8 et 22 septembre; 13 et 27 octobre).

— Au local, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e), chaque mois le premier vendredi à 19 heures, et le troisième dimanche à 10 heures (7 et 16 septembre; 5 et 21 octobre).

Questions à traiter : Initiatives, relations, activités futures, commission administrative du Syndicat, coordination.

La Commission préparatoire sollicite aux publications et organisations affinitaires la diffusion du présent appel.

Adresse : LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles Paris (20e).

CNT 2e UR AIT Syndicat Interprofessionnel.

Servicio de Librería

- «De las guerras coloniales a la guerra civil», Dr. Bastos
- «La población española, siglos XVI a XX», J. Nadal 15 00
- «Las Crisis agrarias en la España moderna», G. Anes 60 00
- «Historia del constitucionalismo español», Sánchez Agesta 30 00
- «Introducción de la Ciencia Moderna en España», J.M. López 7 50
- «Economía e ilustración en España, siglo XVII», G. Anes 7 50
- «Como triunfó el proteccionismo en España», Pugés 12 00
- «Informe sobre la ley agraria», Jovellanos 15 00
- «El Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jutglar 7 50
- «Ideologías y clases en la España contemporánea», Jutglar (2 tomos) 35 00
- «Historia política de España contemporánea», F. Almagro (3 tomos) 45 00
- «El sindicalismo en Barcelona», Balcells 12 00
- XVIII», Sarrailh (encuader.) 100 00
- «Elecciones y partidos políticos de España (1868-1931)», M. Cuadrado (2 tomos) 100 00
- «El Movimiento obrero y sus orígenes en Andalucía», J. Sánchez 2 00
- «Masones, Comuneros y Carbonarios», Zavala 35 00
- «Sociedad e ideología en los orígenes de la España contemporánea», E. Terrón 35 00
- «Orígenes del pensamiento reaccionario español», J. Herrero 45 00
- «Okraná», Wasiliev.
- «Jeremias», Zweig.
- «La Eneida», Virgilio.
- «Su vida», Teresa de Jesús.
- «El Anticuário», Scott.
- «Pata de la raposa», P. de Ayala.
- «Avisos Históricos», Pellicer 7 50
- «Problemas del Sur de España», G. Hermet 15 00
- «Apuntes sobre dos revoluciones andaluzas», P. del Alamo 10 00
- «Historia de la política económica de España», Colmeiro (2 t.) 50 00
- «De Granada a Castelar» Azorín.
- «Cuentos populares rusos», Atanasiev.

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56.



Tómbola Intercontinental



El sorteo se efectuó (como se había anunciado) durante las tareas del Pleno Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, en la ciudad de Marseille el domingo día 19 de agosto por la tarde.

Relación de los números premiados

- 09.863 — 1º Servicio mesa 44 piezas porcelana.
 31.927 — 2º «El Hombre y la Tierra», en francés. E. Reclus.
 30.167 — 3º Servicio Café 27 piezas y Servicio postres 13 piezas.
 17.458 — 4º «Apuntes y Notas de la 1ª Internacional», 4 vol.
 14.810 — 5º Un juego Ajedrez cristal (trabajo artesanal).
 27.204 — 6º Una Alegoría de la C.N.T. repujado en cuero (cuadro).
 34.470 — 7º Alegoría de la C.N.T. (cuadro) pintura.
 02.602 — 8º Una Máquina de escribir.
 12.629 — 9º Los «Episodios Nacionales» de Pérez Galdós.
 25.251 — 10º Una Bicicleta de hombre con bolsas.
 15.137 — 11º La «Geografía Universal» de E. Reclus. 17 vol.
 22.139 — 12º Una máquina de escribir portátil.
 09.738 — 13º La colección completa de «Espoir» encuadernada.
 26.669 — 14º La colección completa de «Cenit» encuadernada.
 07.102 — 15º Maqueta de un Chalet de montaña.
 07.927 — 16º La «C.N.T. en la Revolución Española», encuad.
 30.089 — 17º Un Cuadro (pintura).
 19.741 — 18º Un Transistor (grande).
 01.490 — 19º «Obras Completas», de Quevedo.
 16.830 — 20º Hojas de viña (6) y 6 Broches mujer con esmaltado.
 02.826 — Un Transistor (mediano).
 23.032 — 22º Una Máquina de fotografiar «Kodac».
 06.136 — 23º Una plancha «Calor».
 28.692 — 24º Un Reloj de Pulsera.
 34.821 — 25º «Obras Completas» de García Lorca.
 10.651 — 26º Un tomo de la «Enciclopedia Anarquista» (Esp)
 09.748 — 27º Un tomo de la «Enciclopedia Anarquista» (Esp)
 22.502 — Un Transistor miniatura.
 03.903 — 29º «Obras Completas», de Cervantes.
 11.282 — 30º Un Cuadro paisaje japonés bordado de seda.
 33.202 — 31º Lámpara de noche, trabajo de arte.
 23.137 — 32º Un Servicio de Whisky.
 18.261 — 32º Una Maleta de aseo de viaje completa.
 29.350 — 33º Un Reloj eléctrico de pared.
 08.559 — 34º Un Barómetro venido de Suecia.
 28.559 — 35º Un Reloj de Pulsera para caballero.
 05.496 — 36º Un reloj de pulsera para caballero.
 32.035 — 37º Un collar y brazaletes señora.
 08.666 — 38º Busto de Unamuno en cristal.
 34.812 — 39º Brazaletes de pulsera caballero.
 12.362 — 40º 2.000 Sellos de Colección.
 17.793 — 41º «La Guía Medical», Dr. Wander.
 03.804 — 42º «Obras Completas» de Felipe Alaiz.
 29.656 — 43º Brazaletes de Reloj caballero.

- 18.764 — 44º Una Muñeca.
 05.053 — 45º «La Revolución y la Guerra de España».
 29.378 — 46º «Las Memorias», de Pedro Vallina (1º y 2º t.).
 01.318 — 47º Brazaletes de reloj para caballero.
 13.792 — 48º Una Manola.
 31.327 — 49º Una Pantalla sobre tronco de viña.
 07.039 — 50º Un Brazaletes doble de señora.
 28.840 — 51º «La Revolución Desconocida», Voline (español).
 10.381 — 52º Un cojín Rojo y negro y Perrito.
 05.483 — 53º «Obras Completas», de Barret.
 30.612 — 54º «Nacionalismo y Cultura», Rocker.
 33.753 — 55º Dos Ardillas sobre tronco.
 05.405 — 56º Un Toro y un Torero.
 08.254 — 57º Doble Candelero sobre tronco de viña.
 13.478 — 58º Diversos Pajaritos montados sobre tronco pino.
 17.579 — 59º «Historia del 1º de Mayo», M. Dommanget.
 15.851 — 60º Idem.
 16.787 — 61º «Ensayos y Conferencias», de P. Gori y «Colectivizaciones».
 32.300 — 62º Idem.
 21.512 — 63º Idem.
 17.506 — 64º Idem.
 06.693 — 65º Idem.
 23.184 — 66º Idem.
 00.009 — 67º Idem.
 31.409 — 68º Idem.
 27.447 — 69º Idem.
 26.843 — 70º Idem.
 16.510 — 71º Idem.
 16.304 — 72º Idem.
 29.588 — 73º Idem.
 16.840 — 74º Idem.
 08.338 — 75º Idem.
 22.753 — 76º Idem.
 08.036 — 77º Un Tapiz centro mesa.
 33.801 — 78º Un Brazaletes señora.
 20.181 — 79º «Cemento y Arena», de J. Mas Torné. Estampa para cuadro (trabajo 1939).
 15.814 — 80º «Humiliés et Offensés», Dostoievski.
 18.344 — 81º «La Maison des Ames Mortes».
 23.308 — 82º «La Mort d'Ivan Iliitch»

- (Tolstoi), por Michail.
 16.035 — 83º «El Motín del Elsinore» de J. London y «Les Frères Reclus», de P. Reclus.
 02.878 — 84º «El valle de la Luna», de J. London y «La Intelligencia de las Flores».
 10.993 — 85º «Quinet», de F. Alaiz y «Dos Conferencias», de H. Plaja.
 14.437 — 86º Idem.
 28.426 — 87º Idem.
 13.756 — 88º Idem.
 27.626 — 89º Idem.
 24.282 — 90º Idem.
 09.140 — 91º Idem.
 00.607 — 92º Idem.
 12.235 — 93º «Quinet», de F. Alaiz y «Encuesta América-Europa», de E. Relgis.
 03.915 — 94º «Quinet», de F. Alaiz y «Vicisitudes de la lucha», de F. A. Ferreras.
 26.104 — 95º «El Proletariado Militante», 2 v. de A. Lorenzo.
 04.095 — 96º Idem.
 16.247 — 97º Idem.
 25.761 — 98º Idem.
 00.221 — 99º «El Muro», de J. P. Sartre y «De una a otra Revolución», de F. Olaya.
 04.741 — 100º «Faust», de Goethe y «De una a otra Revolución», de F. Olaya.
 26.864 — 101º «Cataluña», de G. Orwell y «De una a otra Revolución», de F. Olaya.
 22.948 — 102º «Platero y yo», de J. R. Jiménez y «De una a otra Revolución», de F. O.
 23.771 — 103º «La Falacia del Marxismo», de G. Leval y «De una a otra Revolución», de F. Olaya.

Se recomienda a los compañeros y compañeras que han sido agraciados, se dirijan con el boleto premiado, al Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, Secretaría de Cultura y Propaganda: F. Subirats, 4, rue de Belfort, 31000-Toulouse.

DISCOS

Liberto Villacampa huyó del infierno español para morir en el exilio en olor de humildad. Se inscribió en nuestros medios con sed de compañerismo.

Tenia pluma recia, y salud endeble. Los «fachas» mucho le habían pegado en la desmobilizada ciudad de Zaragoza.

El compañerismo de aquí le fue rela-

tivo. Se le supuso, nada menos que capitán matasiete. Error de apreciación fabuloso, extemporáneo, dada la bondad visible del individuo. Se deshizo el infundio.

Entabló amores, para perderlos «ipso facto». Trató de trabajar y no pudo, por enclenque. ¡Sufrió en París todas las hambres!

Un bruto de naturaleza se lo llevó de guardia contra saboteadores de gasolineras. Saltó Liberto de guardia nocturno con todos los fusiles y pistolas a su alcance. Guardó escasa cosa pero comió, aquellos días, lo debido. El bruto de naturaleza resultó más sensible que los naturalizados sensatos.

Yo tuve ocasión de patentizar amistad a Liberto. Por eso me escribía de la casa de salud que lo recogiera, que «pronto lo soltarían y se vendría conmigo a llenar cuartillas con brío libertario».

Una vez más fracasó porque, pobre compañero, murió sin darse cuenta.

Malogrado Liberto, alguien ha de recordarte en esta perra vida.

DISCOBOLO

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadernados.

Dirigirse a esta Administración.

COMUNICADOS

CONFERENCIA PUBLICA

Patrocinada por el Núcleo de la Zona Norte y la Federación Local de París, FONTAURA nos disertará sobre el tema: «Posición fundamental del anarquismo y matices susceptibles de enmienda ante el ambiente económico, moral e intelectual de nuestros días.»

Acto que tendrá lugar el 30 de los corrientes a las 10 de la mañana en nuestro Centro Confederal de la rue des Vignoles, 33.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Anuncia reunión general para el domingo 16 de septiembre en el lugar y hora de costumbre. Asuntos de interés.

ADMINISTRATIVAS

—Bizcarra, Nimes, Recibida la tuya. Enviaremos como indicas. A tu nombre, puesto que das dirección.

—Corella Antonio, St-Pierre de Clairdieu, Es buena la excusa. Tarde para justificar la deuda y no querer satisfacerla.

—A. Longás, Brive, Recibida la tuya anunciando giro. Verificado cambio.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

F. L. de Drancy, 30; Una compañera, París, 10; Clemente, idem., 10; Pérez Mantecón, Sauset les Pins, 13; Menéndez, Dreux, 10; Lozano, Lastrenc, 5; A. López, Marignane, 30; Santolaria, Bagny, 10; Pascual Monzón, Saint-Sebastien, 10 rancos.
 Total: 128 F.

F. L. DE ST-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a sus afiliados a la Asamblea General que tendrá lugar el domingo día 30 de Septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Se tratará del Informe de los delegados al último Pleno Regional y discusión del Orden del Día para el próximo.

S. I. A. - PERPIGNAN

Invite a tous ses adhérents à l'assemblée extraordinaire qui aura lieu le samedi 22 septembre à 15 heures 30 au siège social, 9, rue du Chalmou, Perpignan. Présence indispensable.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo día 16 de septiembre en el local y la hora de costumbre.

PARADERO

Rogamos a los compañeros que hayan conocido o tenido contacto con el compañero José Jurado Moreno, de 69 años de edad, natural del Viso de los Pedroches (Córdoba) que sus familiares no saben nada de él desde la guerra de España, escriban mandando su dirección a José Campoy, 10, rue des Cités, 47 Libos par Fumel.

REGIONAL CATALANA

Agrupación de París

En la reunión del 8 de sephre. se acordó; (tras información del Pleno de Marsella):

Dar por buena la labor del mismo; componer la comisión doble, local y regional, con los compañeros Alejo (secretario), Bagés, Balielles, Farriol, Rueda, Enriqueta y dos jóvenes recién venidos de Cataluña. La redacción de «Terra Lliure» se dejó a cargo de Llop, Ferrer, Margarita y otros dos jóvenes recientes en el exilio. Se inaugurará una suscripción pro Interior por 3.000 frs., y se organizará, en París, una fiesta solidaria y se incrementará la vitalidad de la Agrupación. De momento hay juventud incorporada a nuestras actividades.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea el domingo 16 a las 9 y media de la mañana.

NUEVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 París, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.



Inquietudes del momento



Es tan claro como la luz del día que en el curso del siglo actual el progreso técnico - científico ha tenido unas dimensiones tan grandiosas que causa vértigo a los cerebros más esclarecidos y a las imaginaciones más fecundas; la automatización, la cibernética, los computadores electrónicos, la rapidez cada vez más vertiginosa en las comunicaciones, el desarrollo de la energía atómica, los éxitos de la ciencia espacial creadora de nuevas e importantes industrias, la radio, la televisión, la prodigiosa producción de automóviles y la instalación de aparatos eléctricodomésticos en los hogares familiares, no solamente han transformado la vida material de los pueblos industrialmente desarrollados sino que también han creado una nueva psicología en la mente y en el espíritu de las sociedades de consumación y de **gaspillage**. No obstante constatamos con ánimo de protesta que así como en el curso de la primera revolución industrial iniciada en Inglaterra en los últimos decenios del siglo XVIII con la aplicación de la máquina de vapor primero y de la electricidad después en los medios de producción, la economía que en su totalidad y que por su importancia universal debería ser una disciplina científica al servicio de la justicia y de bienestar de todos sin excepción, se puso friamente y sin conciencia del lado de la injusticia y del provecho personal de las clases privilegiadas, provocando la miseria, la desesperación y la airada protesta de los trabajadores, y por desgracia de todos, la segunda revolución industrial, que vertiginosamente se está desarrollando en todas las naciones, la economía deshumanizada continúa al servicio de los monopolios y de las grandes empresas industriales multinacionales en detrimento del proletariado, a la par que con la polución del medio ambiente, de la depravación de las sanas costumbres, provoca una gran crisis de civilización en perjuicio de la moral, de la paz y de la tranquilidad y de la humanidad toda, con la particularidad que en el país en que se produce un movimiento de emancipación social es rápidamente sofocado por la fuerza bruta de las armas de los gobiernos al servicio de las grandes empresas explotadoras. A pesar de las razones expuestas y de comprobar que el avance moral de los pueblos es imperceptible, no podemos negar el hecho que, de una parte debido a los centenares de miles de socialistas que a través de la pátina del tiempo han sacrificado sus vidas por el progreso político, económico y social de los pueblos, y de otra, los avances de la técnica y de la ciencia que constantemente empujan el progreso en su conjunto, han obligado a los explotadores a ceder algunas mejoras sociales de detalle, que aunque no ponen en peligro la estabilidad del régimen capitalista, materialmente hacen un poco más llevadera la vida de la clase trabajadora. En efecto, desde mediados del siglo pasado que la industria empezó a mecanizarse hasta los primeros decenios del actual, la vida del proletariado era

una tragedia sin límites, agotadoras jornadas de trabajo de doce horas diarias, explotación criminal de las mujeres y de los niños menores de edad, los trabajadores de ambos sexos que sufrían enfermedades además de no percibir subsidio alguno, los gastos de médico y de medicinas corrían a cargo de sus familiares; los ancianos después de unas décadas de trabajo inhumano y agotador eran despedidos de los centros de producción como si se tratara de perros hambrientos y sarnosos, los cuales tenían que acabar sus días de miseria y de dolor en un camastro de un asilo de caridad o como los perros que cuando sienten que la parca le corta el hilo de la vida se esconden para que nadie sea testigo de su último suspiro. En los hogares en los que había niños pequeños, las mujeres habían de levantarse a las cuatro de la madrugada para hacer la limpieza de la casa y después de agotadoras jornadas de trabajo penoso habían de atender a sus

naciones, conjuntamente con el progreso técnico industrial, han determinado que las condiciones de vida del proletariado sean más llevaderas que las que vivíamos en las primeras décadas del siglo actual. Sin embargo, a pesar de nuestros reiterados esfuerzos hemos de reconocer que la mentalidad del proletariado actual en el aspecto revolucionario, no es el mismo que hace cuatro decenios existía en España, y en particular en nuestra cultura y revolucionaria Barcelona. La prueba la tenemos en el ejemplo que sigue: los trabajadores españoles que estamos afiliados en las filas del anarcosindicalismo, ya que reconocemos que la acción directa es el procedimiento más eficaz para luchar contra la explotación capitalista, con el laudable propósito de vulgarizar entre los trabajadores galos las tácticas, principios y postulados que informan la AIT, recogemos menguado éxito. Creo que el factor determinante de semejante apatía, producto de una psicología

con rapidez y espíritu valiente para que no se despilfarren locamente de recursos de nuestro planeta en previsión de la supervivencia de las generaciones futuras. No es un secreto para nadie que la población de la tierra va aumentando peligrosamente en progresión geométrica y aunque todavía queden en la América latina, en Rusia y en algunos otros rincones del globo lugares para poblar y explotar sus riquezas naturales, si no se restringe la natalidad en el área universal, en el corto plazo de un siglo será el desastre inevitable y total, la tierra, los bosques y la cria de ganado, debido al calor fecundo del sol, se continuarán produciendo cosechas e incluso se podrá aumentar el rendimiento de las mismas con el auxilio de los laboratorios de investigación, de los ingenieros agrónomos y de otras técnicas anexas; de todas maneras, en un próximo futuro creo que la agricultura tendrá que ser administrada y dirigida por los propios agricultores como se organizaron en España después del alzamiento fascista de julio de 1936, pero las riquezas minerales que contienen el suelo y el subsuelo de la tierra son limitadas, el despilfarro que se hace con el oro, la plata, el mercurio, el cobre, el gas natural, el petróleo, el hierro, el carbón, etc., si no se pone coto rápidamente al derroche y por ende a la polución provocada por la vesania de los negocios capitalistas en el plazo de unas décadas, el desastre será inevitable. Ante la inminencia del caos, los obstáculos por difíciles y graves que sean no deben arredrarnos para llegar a extirpar el egoísmo, la codicia y el vicio, que embotan y dominan los sentimientos generosos de la especie. Nuestras posibilidades de lucha para la justicia y la libertad de la humanidad son infinitas; en efecto, el obrero, sea manual, técnico o intelectual, debe estar afiliado a una organización sindical que de verdad luche por la emancipación social y la libertad de la humanidad; es también fundamental la organización de centros culturales para la formación de conciencias libres, es necesario hacer comprender a la juventud que debe abandonar sin tardanza los mal llamados deportes de competición y de taquilla que desarrollan los instintos de animalidad del individuo y contribuyen a perpetuar la esclavitud del proletariado.

Es de absoluta necesidad que todos, absolutamente todos, para superar los inminentes peligros que amenazan como un alud incontenible la vida de la humanidad toda. A menudo los egoístas que tienen los sentimientos embotados y el corazón metalizado afirman que el comunismo libertario es una utopía. Craso error, ya que en el corto plazo de unos decenios no habrá otra disyuntiva que la implantación de la anarquía, que es sobriedad, luz y conciencia, o la desaparición brutal de la humanidad que con su egoísmo e inconsciencia habrá envenenado la atmósfera, habrá contaminado ríos y mares y habrá dilapidado bestialmente todos los recursos minerales del planeta.

por **Andrés CAPDEVILA**

hijos y a sus maridos con un mínimo de recursos, incluso, las enfermedades, las pestes causadas por la explotación, el pauperismo y la falta de aire y de higiene en los centros de producción azotaban cruelmente la explotada y sufriente clase obrera. Las escuelas primarias que casi todas estaban en poder de los curas, que solamente enseñaban a los alumnos el catecismo, los cuentos de la historia sagrada y un poco de leer y escribir; el pago mensual de tan exigua enseñanza iba a cargo de los padres de los niños. Ante una situación tan precaria y miserable los obreros a menudo tenían a flor de labios las palabras revolución social que significaban el fin de un vivir trágico y penoso. El abuelo A. Lorenzo, con la claridad, el sentimiento y la sencillez que caracterizan su personalidad en su obra «El proletariado militante» nos dice que, cuando convocaban asambleas para organizar a los trabajadores para que ingresaran en la Federación Regional Española, tenían grandes dificultades para nombrar secretario de actas que supiera un poco escribir, ya que casi todos los trabajadores se declaraban incompetentes para redactar las actas. Por lo que es evidente que unos miles de obreros organizados por buena voluntad y valentía que tuvieran, difícilmente — por no decir imposible — podían derrocar un Estado que además de contar con poderosas fuerzas represivas contaba con la ignorancia y la indiferencia de muchos trabajadores, con la hostilidad violenta de los reaccionarios y con la animosidad de las naciones capitalistas extranjeras dispuestas a sofocar cualquier conato de revolución social.

En la actualidad, debido a la presión que ejercimos en España los obreros anarcosindicalistas y la influencia que todavía tenemos en las organizaciones obreras de todas las

acomodaticia, emana de la Seguridad Social, de las prestaciones familiares, del retiro obrero, de los salarios medianamente remunerados, de la reducción del horario de trabajo, las vacaciones pagadas, de las facilidades que las inmobiliarias dan a los funcionarios y a los trabajadores de las empresas nacionalizadas para comprar un piso o construirse una casa; además un 90 por 100 de familias poseen un coche para salir a la campiña los sábados y los domingos y otras pequeñas mejoras que ocuparía demasiado espacio mencionar. Aunque los explotados deberían tener siempre presente que dada la inestabilidad y el egoísmo del régimen capitalista, todo está en el aire a merced de los vaivenes de la economía de provecho personal.

Todo cuanto hemos expuesto, sin ninguna razón valable ha anquilosado la mentalidad de muchos trabajadores que han abandonado toda finalidad manumisora, de consiguiente, solamente se mueven sin pizca de idealidad para mejorar sus condiciones materiales de la vida. En una palabra, muchos explotados han cometido el grave error de abandonar el sindicalismo de acción directa para entrar en la esfera del sindicalismo político reformista. Además en el momento actual hemos de tener presente que las naciones de la Europa occidental, a pesar de su auge industrial en el aspecto técnico industrial, llevan un retraso de una década vis a vis de los Estados Unidos y el Canadá, en cuyas naciones algunas ramas industriales los obreros trabajan cuatro días por semana y ganan salarios mucho más elevados que los obreros europeos. Anteriormente ya hemos dicho que todo cuanto tenemos está en el aire tan frágil como una burbuja de jabón. En efecto, la sociedad de consumación y de **gaspillage** nos coloca en una situación tan grave que es necesario actuar

Compañero: El Pleno de Marsella va a dar empuje. Lo que te corresponde hacer no esperes que lo hagan otros.

EL COMBATE SINDICALISTA

C. N. T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

- Chili...
- Echech du réformisme...
- Allende refusant d'armer le peuple participe stupidement à la réussite du putsch.



Absurdidad, desigualdad e injusticias de nuestra sociedad



No, los proletarios, los pueblos y las naciones en general no pueden esperar a que las cosas de interés público, de interés general sean administradas por algunos individuos mal intencionados y ambiciosos, privilegiados por la instrucción y la banca. Las colectividades humanas no pueden esperar a que sus desgracias, a que sus situaciones forzadas y en las que se hallan sumidos contra su voluntad, padeciendo todas las amarguras sociales puedan dejarlas en manos de algunas personas, confiando en que ellas darán solución a esos males, convirtiendo nuestra sociedad en paraíso terrenal donde la libertad y la igualdad reinen como lema. Ningún gobierno, por muy majestuoso que se le considere, por muy sabio que se titule y por mucha categoría democrática que se enarbole, podrá transformar nuestra civilización egoísta e insolidaria en una era de paz y de felicidad para las clases pobres y desposeídas. Jamás gobierno alguno otorgará a los pueblos nobles y honrados, oprimidos y explotados, aquellas necesidades que requieren para gozar ampliamente de la existencia y hacer gozar a los suyos de los beneficios de sus esfuerzos físicos y mentales. Los gobernantes gobiernan en favor propio y en perjuicio de sus electores por mucho que se diga lo contrario. Las masas productoras representan para ellos manadas de borregos que ni piensan ni padecen porque manifiestan no poseer raciocinio ni inteligencia, considerándose a su vez ganado de compra y venta en los mercados de la oferta y la demanda, son para esos gobernantes sin escrúpulos objetos sin valor ninguno y, cuando se lo admiten, es cuando los lanzan a trabajos forzados restringiéndoles en su desenvolvimiento económico por pagarles sueldos de miseria que no les permite llegar a cubrir sus

más urgentes necesidades psicofisiológicas, biológicas y anatómicas. No, los gobiernos, por muy democráticos que se manifiesten en sus especulaciones políticas, no permitirán jamás que los proletarios se sienten a su propia mesa y que disfruten de las mismas ventajas que ellos sin haberlas producido disfrutaban, y aque por el puesto que ocupan y por el capital monetario que se acreditan injustamente por haberlo acumulado con el esfuerzo exclusivamente de los demás, de los que trabajan duramente, les dan ese privilegio mal atribuido, por

haber sido usurpado. Ellos se dan el título de señores de rango y categoría, mientras que califican a las masas trabajadoras de gente deshumanizada, de simples esclavos con el solo derecho a trabajar para ellos y todos los capitalistas que los envuelven en sus sucios manejos. No hay país en el mundo que se diferencie en bondad, humanidad y humanitarismo a los demás. Todos son iguales y calcados los unos de los otros. Las leyes que han instituido, sus legislaciones, sirven únicamente para perseguir y condenar al pobre y favorecer al rico, humillar al paria y alzar al poderoso. Todos los gobiernos proclaman leyes sacrosantas tuteladas en su mayoría por los príncipes de la Iglesia para otorgar al burgués y capitalista los derechos inviolables de explotación moral y material del individuo hasta el punto y extremo que ellos consideren factibles para ejercer sus dominios que les aportan beneficios escandalosos en el mercado mundial.

Canadá, país que goza de gran prestigio en el campo económico, cultural y artístico, goza igualmen-

te de gran explotador por conducto de sus compañías instaladas entre los negros del Africa del Sur. Más de 600 de estos trabajadores de piel oscura, laborando por cuenta de la firma Massey - Ferguson, viven en un estado de promiscuidad y miseria vergonzante a causa de los bajos salarios que cobran como pago a sus duros y acentuados Massey - Ferguson, instalada a 30 millas de Johannesburg, parte sur, es una de las fábricas que, dirigida desde Toronto (Canadá) controla las mayores casas de campo y cortijos, no ya solamente de una parte de

Africa del Sur pero de varias a la vez, como por ejemplo, Rodesia y Malawi, en donde invirtió en agosto de 1972 a lo ya en marcha \$2.250.000. El total del interés adquirido era de \$20.809.000 en 1962, y en 1972 alcanzó la suma de \$28.530.000. El beneficio neto que ascendió en 1962 a \$3.780.000 sobrepasaba en 1972 la cantidad de \$8.090.000. El director de la Compañía, Dr. León B. Knoll, es el que juega el mayor papel en Africa del Sur en cuanto a maquinaria agrícola y de irrigación, siendo además la mayor voz cantante en el Consejo de la Industria nacional para el hierro y el acero, así como para toda la industria metalúrgica. Este personaje es el verdadero líder de esa gran explotación. Massey - Ferguson en Africa del Sur, y en la denominada factoría Vereeniging, emplea alrededor de 1.142 trabajadores manuales. Entre ellos se cuentan 409 blancos y 733 negros. La dirección de la firma posee como jefes de equipo a 28 blancos y 26 negros. Trabajan nueve horas por día y 45 horas por semana. De los 733 negros que trabajan en la Vereeniging, 642 viven de una

paga miserable que no les permite cubrir solamente la mitad de sus más esenciales necesidades, cobran el salario mínimo impuesto por la Minimum Effective Level (MEL). En hecho un trabajador negro viene ganando unos 191 dólares por mes y en muchas ocasiones no llega a ese salario; he aquí algunos ejemplos convincentes: 104, 14,1 por 100 cobran unos 83.71 dólares por mes; 54.4 por 100 alrededor de 94.79 dólares por mes; 12 1.6 por 100 cobran 98.29 dólares; 40 5.6 por 100 alcanzan la suma de \$109.86; 86 11.7 por 100 llegan a los 115.45 dólares; 81 11.1 por 100 reciben como paga \$140.15 y finalmente, 10 1.4 por 100 perciben un salario de 168.79 dólares por mes. Veamos ahora lo que en comparación cobran los blancos: 115 perciben un salario de \$308; 2 cobran \$286.46; 43 alcanzan la suma de \$277.20; 3 reciben \$270. La discriminación en el empleo es altamente percibible, consiste en que a los negros no se les otorgan las ventajas que sin embargo gozan los blancos para el aprendizaje de los oficios, considerándoles cosa aparte. Además no se les permite organizarse en sindicatos para que puedan defenderse contra todas esas arbitrariedades, les está terminantemente prohibido reunirse y conversar con blancos sobre estas cuestiones.

Massey - Ferguson en Africa del Sur es una de las empresas que como ejemplo podemos ofrecer a nuestros lectores de cómo la explotación existe amparada por el Estado de origen y cómo el sistema de explotación permite enriquecerse a muchos sin jamás dar golpe mientras otros que laboran duramente van muriendo de miseria o sufren las mayores privaciones en tiempos de la abundancia (como dirían nuestros capitalistas) a causa de tan mala organización y de tantas injusticias.

por Félix ALVAREZ FERRERAS

Actualidad española

TODAVIA LAS HURDES



«La España inmarcesible, la España eterna, como España ni hablar» y lo demás que se dice.

Transcribimos de la revista «Triunfo»:

La Comisión Episcopal de Migraciones ha publicado recientemente un informe preparado por un grupo de sacerdotes que desempeñan su ministerio pastoral en la región de Las Hurdes, sobre la situación de esta comarca cacereña que ha venido siendo de antiguo y sigue siendo todavía la zona «negra» del subdesarrollo español. Los lectores de «Triunfo» conocen este documento cuyo resumen fue recogido la semana pasada en la sección «Hemeroteca» y que hablaba, como no podía ser de otro modo tratándose de Las Hurdes, de pobreza de recursos económicos, escasa asistencia sanitaria, inhabilitación de las carreteras, etc., etc., y lo que es todavía más grave, de la ausencia de una acción administrativa capaz de terminar con este histórico problema. El informe de los sacerdotes daba cuenta de que después del viaje del príncipe Juan Carlos a Las Hurdes, en junio de 1971, y por encargo suyo, se han hecho una serie de estudios monográficos para analizar las posibilidades económicas de la región. Y añade que después de hacer estos trabajos, «todo está parado», es decir, que nadie ha vuelto a acordarse de Las Hurdes ni se ha tomado medida alguna para remediar la, sin vacilación puede decirse, desesperada situación de la comarca. Estuve no hace mucho tiempo en Las Hurdes, una región que he conocido en varios viajes, desde el primero que hice en 1953. He visto, digámoslo así, las «mejoras» introducidas en la región en estos veinte años y tengo que decir que hace falta un grado casi sublime de buena voluntad para decir que aquello «ha mejorado» en alguna manera.

Necesitaría emplear aquí los tonos más sombríos, los acentos más lóbregos para describir lo que yo vi en mi primer viaje. Eran Las Hurdes del bocio y del cretinismo en las que el viajero podía perfectamente pensar que Buñuel, en su célebre película, se había quedado corto. Vi, y sirva est ode botón de muestra, el entierro de un niño en la alquería de Fragosa, perteneciente al municipio de Nuñomoral, en el que se utilizó por todo ataúd una caja de las que se emplean para el embalaje de tomates, que el padre llevaba bajo el brazo en la macabra procesión hasta el cementerio. Hoy, Fragosa tiene camposanto cerrado con verja de hierro, pero entonces, el cementerio era no ya el «corral de muertos» de que hablaba Unamuno, sino sencillamente un muladar cerrado por un murete de pizarra y situado en la ladera del monte, a la salida del pueblo. Sin embargo, el entierro de aquel niño podía considerarse de lujo en una región en la que, como me decía un médico que llevaba muchos años ejerciendo allí, cuando se moría un niño, lo normal era que su padre lo enterrara en el suelo de la choza.

La comarca de Las Hurdes, o quizá debería escribirse mejor, Las Jurdes, porque es el río Jurdano el que le da nombre, y de hecho, los habitantes de la región así lo pronuncian, se extiende sobre unos 550 kilómetros cuadrados, encerrada entre abruptas sierras que la han aislado históricamente del resto del país. Se encuentran en esta comarca diversos grados de subdesarrollo. Pinofranqueado, que es la cabecera de comarca, Caminomorisco, Casar de Palomero, Nuñomoral y otros municipios son pueblos que el viajero clasificaría entre los más pobres de España, pero que no producen la pavorosa impresión asociada al nombre de la comarca. Si uno se limita a tomar la carretera que va de Cáceres a Salamanca y a pasar por los principales municipios hurdanos, puede sin duda afirmar que ha estado en Las Hurdes, aunque, desde luego, no las ha visto. Quizá

se debiera a esto que, según se cuenta, una de las personas que viajaron a Las Hurdes en 1971 dijera al salir de la región: «Entonces, Las Hurdes son un mito». No son un mito. Hay que meterse por las pistas de tierra y dirigirse a las alquerías dependientes de los municipios para ver lo que son realmente, y todavía, Las Hurdes. Recuerdo la primera vez que vi Martilandrán desde el altozano que domina el pueblo. Era como una mancha negra, una costra habría dicho, de tejados de pizarra, en la falda de la montaña. En viajes posteriores he podido comprobar que su estampa desde la altura ha cambiado un poco. Hay alguna construcción nueva. Pero el paseo que di por Martilandrán en mi último viaje, a fines del año pasado, no me ofreció demasiadas novedades ni «mejoras» respecto de la primera vez que estuve allí. Las calles, si se me permite la licencia de llamarlas así, no tienen mucho más de un metro y medio de ancho. Las casas no sobrepasan los dos metros de altura. Toda la ventilación del interior depende de la puerta. Tradicionalmente, la vivienda hurdana no se permite el lujo de distinguir entre el espacio dedicado a los hombres y el destinado a los animales. La convivencia con el burro y la cabra, con el cerdo y las gallinas ha sido cosa corriente durante siglos. Hoy, la mayoría de los vecinos, no sé si todos, parecen haber dado el gran paso de construir un tabique para separar la cuadra de la vivienda. Una señora a quien visitamos en Casar de Palomero nos lo mostraba, no sin orgullo. Hay algunas casas de dos pisos, pero la mayoría son de una sola planta, y la vida de la familia se hace en la única habitación. «El 83 por 100 de las viviendas de Las Hurdes son infrahumanas», decía el informe de los sacerdotes. Por lo que yo he podido ver, en las alquerías son pocas las familias que tienen camas. La gente duerme, en general, sobre las tablas del entarimado cubiertas de paja. La misma estancia sirve a la vez de cocina, comedor-estar y dormitorio. El paseo por Martilandrán, como por cualquiera de estos pueblos, debe calificarse de alucinante. La gente está sentada en la calle con un aspecto de tal secular debilidad y falta de energías que uno se cree de pronto en la sala de un lóbrego hospital. El bocio ha desaparecido casi completamente; hay menos cretinismo que antes; los niños están mejor alimentados. Pero los habitantes de estos pueblos son enfermos crónicos, temblorosos, prematuramente envejecidos, desnutridos por la secular penuria en que han vivido.

Ignoro las conclusiones a que se ha llegado en los estudios a que se refiere la Comisión Episcopal. Por lo que yo he podido ver, no parece que existan en la región, y particularmente en algunas zonas, muchas posibilidades de «desarrollo económico». La agricultura es pobrísima. En los angostos valles, al borde de los arroyos, hay minúsculas parcelas cultivadas que dan al propietario lo que podríamos llamar una rentabilidad de hambre. El cultivo del olivar es totalmente antieconómico. El castaño ha venido proporcionando uno de los elementos más nutritivos — y esto puede dar idea de la dieta que allí prevalece — de la alimentación hurdana. La ganadería es miserable. El que mata un cerdo al año puede considerarse rico. Solía haber cabras, que ahora son incompatibles con la repoblación forestal que se está llevando a cabo. Industria no ha habido nunca. Se hacía, antes de la repoblación, carbón de brezo, una planta que abunda en la región, hasta el punto de que hay filósofos que sostienen que el nombre de Hurdes procede de «urce», nombre latino del brezo. Había en siglos pasados otra «industria» en esta región: la crianza de hospicianos. Las Diputaciones pagaban a los pueblos por la tarea de mantener a los niños del hospicio. A pesar de estas condiciones de vida, y debido a su aislamiento histórico, Las Hurdes no han sido tierra de emigración hasta hace poco tiempo. Cuando Alfonso XIII visitó la comarca en 1922 había allí unos seis mil habitantes aproximadamente. Hoy hay diez mil. Sólo desde 1965 ha comenzado a observarse cierta corriente emigratoria.

La política que se ha venido llevando a cabo

es de signo paternalista. Existe un Patronato bajo cuya protección se ha colocado a aquellos pueblos, como si de lo que se tratara fuese de conservarlos caritativamente. Nadie puede vivir de la caridad por tiempo indefinido, pero es lo cierto que en muchos pueblos de Las Hurdes no se puede vivir sin ella o, lo que es lo mismo, que en muchos pueblos de Las Hurdes no se puede vivir. Desde que el doctor Jarrin, obispo de Plasencia, fundó a principios de siglo su famosa institución «La Esperanza de Las Hurdes», la caridad privada o pública ha venido ejerciéndose sobre esta tierra sin esperanza. En nuestros días hemos visto a otra institución de caridad, el Cottolengo, acudir en socorro de los habitantes de Las Hurdes. Su hospital, en Fragosa, ha contribuido decisivamente al «mejoramiento» de la situación sanitaria de la región. Por muy encomiable que su labor haya sido, el visitante de Las Hurdes no puede dejar de pensar que sus habitantes, o al menos los habitantes de sus zonas más inhóspitas, sólo tienen una forma de mejorar, dadas las condiciones de la región: marchándose de allí. Y uno se pregunta si lo que el Estado está haciendo o proyectando hacer con su patronazgo, y las instituciones con sus obras de caridad, no será quizá perpetuar la insostenible situación de una comarca en la que no puede ni podrá vivir normalmente una comunidad.

Luis CARANDELL

La conllevancia Maofranquista

El espíritu de conllevancia entre derechas e izquierdas políticas sugerido por el insigne charlatán Alejandro Lerroux en 1933, ha prendido a 40 años vista entre Mao chino y Franco co-chino. Para comprender ese galimatías bastará con que los lectores del «C. S.» lean la noticia siguiente que los diarios de toda España han publicado con realce automático:

MADRID. — Un miembro de la delegación diplomática, en Madrid, de la República Popular China, ha desmentido hoy los rumores según los cuales la representación diplomática de su país estaba dispuesta a pagar 180 millones de pesetas por un hotel de cuatro estrellas, situado en una zona residencial, a fin de transformarlo en embajada de Pekín en la capital de España.

Según el diplomático chino, todavía no han encontrado un lugar fijo de residencia para su futura embajada en Madrid. El miembro de la delegación china añadió que tampoco conocía la fecha exacta de llegada a Madrid del embajador de la R. P. china.

En tanto no dispongan de una sede fija, los diplomáticos de la China Popular acreditada en Madrid, parece que seguirán residiendo como hasta el presente, en un céntrico hotel de la capital de España en donde desde su llegada ondea la bandera roja.

Cabe añadir que Franco ya ha enviado embajador suyo acompañado del personal correspondiente, a Pekín, capital de la China comunista.

Pronto CALENDARIO

S.I.A.

1974

Bajo el signo antifranquista

Hojas caídas en la Costa Brava

CNT - AUX TURISTES - AIT

L'exploitation rationnelle des travailleurs, inventée par le capitalisme moderne et d'Etat pour s'assurer la possession totale de l'individu et du produit de son travail, exige que ce même capitalisme offre certaines compensations pour éviter que les exploités prennent conscience de leur misère réelle. C'est le grand mensonge des soit-disantes « sociétés développées ». De ce mensonge forment part la voiture, la télévision, les « libertés » syndicales et démocratiques, l'Etat ouvrier, l'Université « pour tous », etc... et les vacances en Espagne !

Mais l'Espagne que vous visitez n'est pas toute l'Espagne, c'est un pré qui a été spécialement cultivé pour que les touristes, gregaires comme des moutons, viennent y brouter les produits de consommation que doit vendre le capitalisme espagnol pour prolonger le régime sanguinaire de Franco. C'est pour cela que vous ignorez que les employés qui vous servent dans les hôtels, ont dû abandonner leurs régions d'origine parce que des provinces entières sont condamnées au sous-développement économique et culturel, que ces mêmes employés font des journées de travail de 14 et 15 heures sans interruption, qu'ils couchent dans les sous-sols des hôtels, dans des conditions hygiéniques pratiquement inexistantes, que leurs menus se composent « d'aliments » qu'on ne peut pas servir aux clients... Et tout cela pour un misérable salaire. Il se peut que vous ignoriez également que l'argent que vous dépensez en Espagne contribue à faire augmenter d'une manière scandaleuse les prix des aliments, en diminuant le prix d'achat des travailleurs, alors que les capitalistes et les commerçants ne cessent de s'enrichir.

En somme votre présence en Espagne ne fait que nuire les intérêts

des travailleurs espagnols en augmentant les prix et en cautionnant une Dictature sanguinaire, et vous ne comprenez pas cette réalité parce que le tourisme, au lieu de détruire les frontières qui divisent les peuples pour mieux les exploiter, établit des nouveaux cloisonnements.

Touristes ! Regardez en dehors de vos ghettos de sable et de soleil et vous verrez qu'il y a des prisons remplies d'hommes qui ont lutté — et luttent — pour la liberté, qu'il y a des ouvriers et des étudiants qui se font mitrailler par la police parce qu'ils désirent que l'émancipation de l'homme ne soit pas un vain mot. **Leur lutte est la lutte de tous les opprimés.**

Le message que le peuple espagnol désire envoyer aux travailleurs de tout le monde ce ne sont pas les corridas, le folklore, le soleil et toutes les conneries qu'ont inventés les commerçants pour mieux s'enrichir, ce sont les grèves générales de El Ferrol, de Pamplona, de San Adrián avec leur caractère nettement révolutionnaire, ce sont les grèves et les manifestations généralisées, les cadavres des ouvriers abattus par la police..., etc.

Touristes ! Cessez de vous conduire comme des moutons, regardez un peu la réalité que les « loisirs » organisés par le capitalisme vous empêchent de voir ! Solidarisez-vous avec la lutte du peuple espagnol et ne nuisez pas ses intérêts avec votre présence. Le peuple espagnol a toujours été solidaire et hospitalier, fraternisez avec lui dans la lutte contre l'exploitation !

A las vacaciones organizadas por el capitalismo !

Vive l'internationalisme prolétarian !

Por la Confederación Nacional del Trabajo: **Comarcal del Alto Ampurdán.**

España, Verano de 1973.

Zig-Zag Noticias

MALAGUENA

Los trabajadores y empleados de la empresa textil Intelhorce (2.000 personas) no quedaron conformes con el contrato «colectivo» convenido entre la gerencia y el sindicato del gobierno. Entonces, plante y despidos. 500 huelguistas se encerraron en la catedral en protesta pía, saliendo del templo 36 horas después a ruegos del obispo. La empresa pasó por el filtro al personal y dejó en la calle a 15 despedidos. Mar de fondo queda, y ya la gente no está para rezos. El conflicto serio ahora empieza.

RECUESTO DEL HAMBRE EN BADAJOZ

Una encuesta reciente revela que las familias asalariadas de la capital y su provincia alcanzan a ganar de cinco a diez mil pesetas mensuales. Resultado: el hatillo para irse a otros pagos.

Las familias pudientes no han sido consultadas referente a sus ingresos.

BULLA EN EL PENAL DE BURGOS

Descontentos por severidad de trato y deficiencias de refectorio, numerosos reclusos de la peniten-

ciaria se amotinaron el 5 de septiembre, resultando lesionados varios de ellos y algunos guardianes. Entrada la Poli Armada, la paz reinó en Varsovia.

EN SAN SEBASTIAN UNO DE ETA SE DESLIZA

Un soldado del cuartel de Loyola arrestado como presunto partidario de la ETA, logró escapar por una ventana a pesar de los tiros del centinela y otros tiradores que se sumaron. Hay un soldado herido y un fugitivo que sigue corriendo.

MILAGRO EN TARRAGONA

La cruz del altar mayor de la catedral, labrada en plata, ha desaparecido. O Cristo no se sentía bien en su Casa, o un ladrón cargó con él y la cruz argentada. Impotente, el Angel de la Guarda ha encargado las pesquisas a la policía.

SED EN LOS SURCOS Y EN LAS POBLACIONES

En muchas localidades impera la sequía, e igual en los campos. En Granada, La Coruña, la Mancha, Segovia y otros lugares el consumo de agua está restringido. En cambio, la Virgen Pipina se ha desatado sobre la costa mataronesa inun-

Zig-Zag Noticias

danda poblaciones y arrastrando coches hacia las playas.

EN LA DIRECCION DE EDUCACION, LA EDUCACION FALTA

Unos 150 profesores contratados el año pasado de Institutos de enseñanza media de cuatro capitales españolas se encuentran sin trabajo para el curso académico que comenzará en breve, a causa de no haber sido propuestos por las direcciones de los centros para la renovación de sus contratos.

De ellos, 32 han quedado sin trabajo en Valencia; aproximadamente unos 70 en Barcelona; alrededor de 29 en San Sebastián y, finalmente, 30 en Madrid. A falta de datos más concretos, parece que la cifra total de los que no renovarían sus contratos en Madrid llega al centenar.

LA MORAL BLINDADA

Al director de una revista católico-progresista madrileña, Fernando de Urbina, se le ha impuesto una multa de 50.000 pesetas por resolución del ministerio de Información y Turismo, haciendo responsable al director de una infracción grave del artículo 2 de la Ley de Prensa, en lo referente al debido respeto a la moral.

Según dicha resolución, en los artículos «Diversos aspectos de la familia burguesa» y «El celibato clerical en España», aparecidos en el número monográfico de marzo-abril dedicado a la familia burguesa y liberación del hombre, se aprecia intención manifiesta de deformar la opinión pública en el terreno moral.

TRIUNFAN LOS VICTORIALES EN MALAGA

Medio centenar de personas religiosas solicitaron la suspensión de la procesión anual de la Virgen de la Victoria, considerada ofensiva para los españoles derrotados en 1939. A pesar de la oposición de los 50 modernistas, la procesión del mal augurio ha sido celebrada.

SIN MAS EN BILBAO

Un auto que inspiró sospechas a la Guardia civil fue tiroteado por ésta «porque, al parecer» — dice el parte, el auto se iba a echar encima de los guardias. El suceso se desarrolló en la La Pena y la víctima resultó ser Rafael Quilez Rodríguez. Sus dos acompañantes fueron detenidos y por encima de haber matado a un hombre la Guardia civil «efectúa diligencias». A este homicidio la prensa adicta lo ha definido bonitamente: «Fallece por herida de bala al intentar huir de la G. C.»

FIESTA NACIONAL CON ENTIERRO

En Morata de Tajuña hubo encierro de toros para la fiesta nacional. Tras el encierro medió entierro porque un espectador callejero, Paulino Gómez, fue corneado y muerto por un bicho de corrida.

«ESPAÑA ES TAMBIEN AFRICANA»

Son palabras del primer mauritano, Hamdi Mouk Nass, al salir de la entrevista que tuvo en Madrid con Franco. Nass ha añadido que tanto él como el primer español están de acuerdo con que los saharinos se pronuncien por la dependencia nacional que prefieran en plebiscito generalizado por la ONU.

Mauritania, Argelia, Marruecos y España (que también es africana) ambicionan Río de Oro, precisamente por el río de oro que podrían aportar los ricos yacimientos de materias fosfóricas no hace mucho descubiertos. ¡Sólo falta que la ONU se entrometa! La Banca imperiosa no hace falta que se meta. Ya está presente en el tajo.

180 TONELADAS DE BANANAS

Fueron arrojadas a una escombrería bilbaína por deterioro. Arrojadadas antes de deteriorarse sobre Las Hurdes, estas 180 toneladas de sabroso fruto hubiesen logrado muy buen efecto.

EL TERRORISMO NAZI

Ha recibido amenazas de asalto y destrucción la editorial «Cuadernos para el Diálogo», de Madrid. La carta está firmada PENS y fue enviada desde Barcelona.

La racha de violencia en la capital catalana se inició con el incendio de la editorial «Nova Terra». Posteriormente, en el asalto a la revista «El Ciervo», los autores dejaron la inscripción «V Comando Adolf Hitler».

Y a fines del mes de julio muchos libreros barceloneses recibieron un anónimo en el que se advertía que debían retirar, en un plazo de 48 horas los libros de Picasso, Neruda, Marx y Alberti. También causaron grandes destrozos en los locales de «La Gran Enciclopedia Catalana».

DESCONCEJALIZADO

Al concejal por real gana de Franco, Martín Boada, los cacos le penetraron en casa llevándose de la misma dinero, joyas, y las insignias de edil del Ayuntamiento de Gerona. Sería curioso saber cuánto pagan por un título de concejal los traperos.

BARCELONA, 7 DE SEPTIEMBRE. CABALLERIA EN LA UNIVERSIDAD

A las nueve de la mañana, cuando la primera tanda de alumnos se hallaba en el aula donde se debían celebrar las pruebas, un grupo de estudiantes de los cursos superiores irrumpió en el recinto y distribuyó penfletos que contenían una carta dirigida a sus nuevos compañeros, en la que se afirmaba que el examen de ingreso que ellos iban a realizar era difícilmente explicable, ya que todos habían superado el Curso de Orientación Universitaria, que legalmente les da derecho a entrar en la Universidad. En el aula se ha producido la consiguiente revuelta y poco después se ha anunciado que por orden de la autoridad académica los exámenes quedaban suspendidos hasta nuevo aviso.

A las once de la mañana, que estaba convocada la prueba de selección de la segunda tanda de alumnos, unos seiscientos estudiantes se han reunido en un aula. En la asamblea se ha recordado que hace dos años la Facultad de Medicina de la Complutense perdió el curso para conseguir la reindicación de que fuera suprimida la selectividad. La policía ha acudido a la Facultad con fuerza de a caballo y a pie y la ha desalojado, no sin resistencias estudiantiles.

Positivas aportaciones culturales

La Comuna en España

por Severino CAMPOS

Con el título que encabezamos este trabajo se ha publicado un libro recientemente. Su autor es el joven José Álvarez Junco, a quien conocimos y tratamos en México cuando, procedente de EE. UU. se trasladaba a España. De sus actividades culturales, espíritu investigador, y dinamismo, ya teníamos referencias. Pudimos comprobar la realidad de esas condiciones.

Es la Editorial Siglo XXI la que ha publicado la obra. Su presentación es sencilla, no carente de esmero. La casa editora dice del autor, entre otras cosas: «Álvarez Junco, nacido en noviembre de 1942, es licenciado en Derecho y en Ciencias políticas por la Universidad de Madrid, y ha realizado estudios de doctorado en la Universidad de California. Actualmente es profesor adjunto de Historia y de las Ideas políticas en la Facultad de Ciencias políticas de la Universidad de Madrid, y prepara su tesis doctoral sobre la filosofía política del anarquismo español.»

Algo nos hizo saber de ese propósito; hablando de ello, con minuciosidad increíble nos hablaba del acervo literario con que cuenta el anarquismo en España. En este caso, lo colosal, lo magnífico en este joven autor, es que tenía escudriñadas todas las bibliotecas españolas donde poder hallar tan diversa y amplia literatura. Sin omisión de nada de lo más relevante, citaba los lugares donde estaban determinados periódicos, revistas y demás.

Del pensamiento filosófico de Urales es un admirador; hablando de Anselmo Lorenzo se le notaba como un afecto filial, colocando a alto nivel su inteligencia y sus bondades. Hasta tal extremo que por dos veces intentó publicar «El proletariado militante», para lo que las autoridades franquistas no le concedieron permiso. En la última

tentativa que hizo para esta empresa se le permitía la publicación de la obra, pero no el prólogo que Álvarez Junco añadía.

Algo que nos da el corte y matiz de su pensamiento es el párrafo que sigue: «El movimiento obrero español, desengañado del republicanism, reafirma su internacionalismo, y sus características libertarias, y hace de la Comuna un mito que sólo será superado cuando los sucesos de Chicago de 1886 hagan del Primero de Mayo la fiesta del trabajo.»

¿Qué es el libro que ahora nos presenta Álvarez Junco? Una muy buena aportación a la cultura y conocimiento de la Historia. En 1871 la Comuna de París atrajo la atención del mundo entero; amigos y enemigos, en ella pusieron su mirada, su atención, sus esperanzas unos y sus temores otros. Hubo quien la condenaba, pero era mayor el contenido de gente que la admiraba y aplaudía; de su derrota no pocos se alegraron, siendo mayor la cantidad de personas que se entristecieron y lloraron.

Ese acontecimiento, de magnitud y esencia nunca vistos hasta entonces, hizo su impacto en España. Tal vez más que en parte alguna del mundo, es el pueblo español quien eleva sus afectos a los comuneros. La reacción se agiganta con todos sus recursos de defensa y ataque; todos sus rotativos se libran a una campaña de embustes e infamias, poniendo al alcance de sus lectores los hechos de París como una monstruosidad social. Esa ofensiva la llevan a todas partes, hasta el Parlamento, donde polemizan en todos los tonos las dos corrientes en pugna.

¿Qué hacen los que coinciden con la acción y pensamiento de los que luchan por el triunfo de la Comuna? También se sitúan. En la órbita del pensamiento liberal hay de todo:

quién en favor, quién en contra. Los federales defienden la autonomía que París ha proclamado, haciendo ostensible el deseo de que el ejemplo parisino se extienda a toda Francia. Hasta tal extremo, que es Figueras, que luego será primer presidente de la primera República española, quien en el Parlamento propone mandar una felicitación a los revolucionarios que están frente a la invasión alemana y al gobierno de Versalles.

También los rotativos de avanzada social se yerguen defensores de aquéllos que estiman como «afines y hermanos». El léxico de los federales casi se identifica con el de los libertarios; ambos aprueban lo que está ocurriendo en París, en virtud de que es el pueblo el organizador, e impulsor, de una nueva estructura social que les garantiza libertad para desenvolverse.

La tenacidad de los conservadores sempiternos extrema la audacia; lo que está ocurriendo en París, o lo que ya ocurrió, lo aborda sistemáticamente con sus términos habituales. Le interesa ganar la opinión pública para abocar su furia contra quienes públicamente se adhirieron a los revolucionarios parisinos. Y va más allá; les interesaba también ganar «los forajidos comunales». Es con ese fin que presentan la siguiente proposición:

«Los diputados que suscriben tienen la honra de someter a la aprobación del Congreso la proposición siguiente:

«El Congreso ha oído con satisfacción las enérgicas protestas del gobierno contra los horribles atentados cometidos por la Comuna de París, y se asocia al sentimiento de indignación que despierta en todas las conciencias la conducta de aquellos criminales que han violado las leyes de la humanidad.»

Dada la previa rivalidad a este documento, mantenida entre las

dos corrientes que interpretaban los incidentes de París de muy distinto modo, era de suponer el corolario que iba a tener la proposición. No se hizo esperar la intervención de Pi y Margall, Orense, Lostau y otros. En esos episodios tribunicios, entre quienes defendieron a los comunales, la tarea principal estuvo a cargo del autor de «La reacción y revolución».

Lo concerniente a aquellas álgidas jornadas quedó estereotipado en varias publicaciones de opinión opuesta; tanto la una como la otra se esforzaron en la defensa de sus ideales. A más de los rotativos y los debates parlamentarios, Ramón de Cala, eminente escritor, escribió una obra en dos volúmenes titulada «Los comuneros de París»; la portada superior de este libro es una maravilla. También el catedrático Miguel Morayta publicó otro estudio con el título de «La Comuna de París».

Todos estos testimonios de grandes luchas, preliminares de otras más trascendentes, luminosas y profundas, ¿dónde dormitaban?, ¿quién las conocía? He ahí, en nuestra opinión, el plausible esfuerzo de Álvarez Junco. Si no todo lo considerado por él como más importante, de momento se ha compeñado, en «La Comuna en España» un tesoro documental que yacía en los estantes cargado de polvo. Llevado a forma de libro, y puesto en circulación, las nuevas generaciones estudiosas hallarán algunas explicaciones de lo que en España ocurrió y está ocurriendo.

A más de las consideraciones y datos que como introducción nos hace el autor, el resto del libro está dividido en tres partes. Correlativamente están los debates parlamentarios y la campaña de la prensa, de ambas partes, que en torno al acontecimiento parisino participó. Viene a continuación un compendio de poesía, donde no falta el buen humor y el léxico gracioso. Sin embargo, también en nuestra opinión la parte gráfica es la que más directamente habla a los sentimientos y hacen comprender la amplitud de la tragedia que vivieron los comuneros.

En una nota de la editorial se dice: «Los textos y los grabados que componen este volumen han sido tomados de la Biblioteca Nacional Hemeroteca Municipal de Madrid, Hemeroteca Municipal de Barcelona e Instituto Internacional de Historia de Amsterdam. Agradecemos especialmente a la revista «Triunfo», de Madrid, la cesión de material gráfico publicado en el número 466 de dicha revista.»

Ha sido obra de trabajo paciente y esmerado que Álvarez Junco ha llevado a cabo. En esa contienda participa a fondo el periódico «La Federación», órgano obrero de los internacionalistas de España. Entre otras manifestaciones, que honran la consecuente postura de los libertarios, de Teobaldo Nieva hay un trabajo de elevación sorprendente.

Queremos cerrar el comentario reconociendo que sobre lo meritorio del libro dejamos abiertas muchas y grandes lagunas; a cargo de los que lean «La Comuna en España» quedará llenarlas. Documentación de tanta importancia no puede tener una síntesis justa en un trabajo como éste. Sólo nos resta decir que de esa inquietud sana y laboriosa de Álvarez Junco esperamos producciones muy buenas.

EDITORIAL

Chile, o la democracia imposible

La experiencia revolucionario-democrática del doctor Allende ha terminado. Un golpe de Estado militar ha acabado con ella y con la vida del propio Allende. La reacción capitalista no rechaza esta suerte de soluciones.

Mitterand, socialista de Parlamento, cree en la magnificencia del socialismo electorero. Los social-políticos de España, desde 1936 no deben pensar lo mismo. Otro político francés, M. Pierrefitte, conviene — a la burguesa — que una situación revolucionaria-legal a lo Allende es insostenible. Tanto como declarar que el socialismo a lo Mitterand es propio para pelmas y que a la clase trabajadora no le queda otro recurso emancipador que el de la solución airada.

En otro aspecto, la tradición opresiva conviene en lo mismo: «O el obrero se impone violentamente, o nos imponemos a él por la violencia.» Prácticamente, la sociedad actual no ofrece otra disyuntiva.

Una democracia ascendente sobre basamento burgués, de propiedad privada, es inconcebible. En Inglaterra esa ficción se aguanta — y en Norteamérica — porque los Sindicatos obreros son legalistas y además adeptos de Banca y Bolsa. Con Sindicatos revolucionarios, en ambas democracias asomaría el fascismo.

Conscientes de esta realidad, las izquierdas francesas coaligadas, propietarias de trece millones de votos, se comportan en reformistas, dejando lo revolucionario para el grito. Sus movimientos de calle no pasan de la procesión mensual en protesta de esto o aquello. Manifestaciones tales no ondean menos de mil banderas, trapos rojos expresando lo en-

deble de las convicciones revolucionarias de sus sostenedores. La revolución social no es asunto carnavalesco.

En España las izquierdas conquistaron el poder político en febrero de 1936, y en el próximo julio esa victoria legal era contradicha a cañonazos por las fuerzas cuarteleras dirigidas por el patrón oro. En otros países ocurrió algo parecido, y ahora en Chile. La revolución a medias a lo Allende, a lo Mitterand, a lo Marchais, es una utopía. La verdad de la hora sigue siendo anarquista. Contra su voluntad — suponemos — el gubernamental Pierrefitte acaba de confirmarlo. Rechazar la historia, desaprovechar la experiencia de España, al pueblo chileno le ha comportado un salto al vacío y al Dr. Allende el ser asesinado. No negamos buenas voluntades, la de Allende en primer plano. Pero señalamos, con coraje, imprevisiones e ingenuidades suicidas. En España triunfó una democracia popular que no desarmó a los cuarteles. También en Chile los cuarteles quedaron intactos frente a una revolución «socialista» que hizo sonreír a las potencias dineristas, chilenas o más al Norte de Chile. El socialismo intermedio es nocivo.

Los Sindicatos obreros son revolucionarios sociales o no son nada. Con triunfo fascista el Gobierno se los integra, y con triunfo comunista el Sindicato entra en parecida dependencia. Por otra parte, la integración al Estado y a Banca y Bolsa que caracteriza al sindicalismo anglo sajón, es igualmente nefasta.

Sólo el anarcosindicalismo ofrece al proletariado garantía de porvenir definitivo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Ejemplos de laboriosidad ácrata

En verdad que no tenemos los anarquistas predisposición a ensalzar, a poner de relieve lo que en tanto que obra meritoria hace uno u otro de nuestros compañeros. En general, de los que desarrollan tareas de un valor estimable para los efectos de la propaganda, en la difusión de nuestras convicciones, puede decirse aquello de que no tienen abuela para que les prodigue frases de elogio, tampoco lo hacen los interesados, por supuesto. Diríase que se hallan imbuidos de un complejo de modestia que les hace silenciar aquello que con singular placer llevan a cabo. Ha sido y sigue siendo así. No obstante convendría señalar, — otros que no son de los nuestros lo hacen con sus afines casi a voz en grito, casi echando al vuelo las campanas — para que sirviera de ejemplo, para que pudiera servir de provechoso estímulo la buena tarea desarrollada por compañeros, algunos casi aislados en lejana latitud, en favor del ideal, de la cultura, de la sociología anarquista.

Cabe el destacar las tareas de un compañero que logra resalte su laboriosidad y competencia en la obra difusoria, en el papel, desinteresado desde luego, de dar a conocer los destellos de ideas libertarias. Un compañero que el vivir en un clima corrientemente frío: el Canadá, no le ha enfriado la voluntad; no le ha entumecido el impulso tesonero en lo de llevar por delante iniciativas. Ya comprendera el lector asiduo de nuestra prensa que se hace referencia al compañero Félix Alvarez Farreras. Al margen de sus abundantes colaboraciones en los periódicos libertarios, de intervenciones orales en actos universitarios que se desarrollan en el país, y en los que se presenta oportunidad de exponer y discutir nuestras ideas,

está su empeño de artesano editor. Primero fue su cometido de dar vida a una publicación: «La Escuela Moderna». Integraban las páginas de ella trabajos escogidos, unos de colaboración directa, y otros revelando un buen gusto selectivo. Así desarrolló un tan meritorio esfuerzo publicando bastantes números. Luego, tal vez en pos de una nueva y más asequible forma de difusión, usando tamaño más reducido que el de revista, con el denominativo de «Colección Piedra y Alarido», se ha lanzado a la edición de folletos. ¡Y van ya dieciocho o veinte los hasta ahora publicados!

Y la tarea alcanza su evidente importancia si tenemos en cuenta tres cosas: Primera, que requiere sumo cuidado, puesto que es a base de trabajo efectuado por medio de multicopista, cuya redacción de los originales para hacer luego las copias requiere paciencia y cuidado excepcionales. Segunda, que todo ese paciente y concienzudo trabajo se lleva a cabo en horas robadas, por así decir, al descanso cotidiano, tras de haber acudido a ganar el pan de cada día. Tercera, la obra tiene esa particularidad de lo que se realiza «por amor al arte», o sea el gastar del menguado peculio particular lo que ya no se ha de reembolsar... ¡Pero nuestro compañero Alvarez Farreras tiene la satisfacción de sembrar semilla, como el buen labrador que sabe ha de fructificar lo que ha depositado en el surco! Y ahora cabe igualmente, por ser de justicia, mencionar la ferviente colaboración en la redacción de folletos y en la difusión de todo lo relativo a la «Colección Piedra y Alarido» de un veterano de la prosa y del verso anarquista: La estimable cooperación del compañero Campio Carpio.

la revolución que ha de derribar las viejas instituciones y crear sobre sus ruinas una sociedad laboriosa y libre.»

Tras de valorizar diversas particularidades de las teorías kropotkinianas, Azorin hacía las afirmaciones siguientes:

«Indudablemente, la humanidad camina hacia el comunismo anarquista, pero camina con paso tardío. El programa es lento, y en esta lentitud está la firmeza de su obra.»

Y agregaba:

«La sociedad anarquista será un hecho. No hay más que abrir la historia para ver la transformación que van sufriendo todos los privilegios y todas las tiranías... No, no es posible destruir las leyes de la Naturaleza, no es posible detener el progreso ni hacerle dar saltos, pero en nuestra mano está acelerar su marcha y redoblar nuestros esfuerzos para que el triunfo del ideal esté más próximo. ¿Por qué el obre-

ro no trabaja él mismo por su propia «redención» en vez de esperarlo todo del Estado, como hacen nuestros cándidos socialistas? ¿Por qué la iniciativa particular no reemplaza al Estado hasta eliminarlo por completo?»

Y la crónica concluye manifestando:

«Kropotkin no hace más que soñar cuando en «Lo conquista del pan» describe la sociedad anárquica, como soñara también Platón al construir su ciudad ideal. Los dos sueñan, sí, pero los dos tienen la visión hermosa y clara de una sociedad de libertad y de amor. ¡Qué hermosa fe!»

Ya es de comprender que los muy doctos y honorables varones que integran la Real Academia Española, de la que Azorin formaba parte, al referirse al centenario del famoso escritor, no habrán señalado la evolución regresiva del autor de «La voluntad».

El retorno de Nietzsche

Era en los días de la mocedad que leíamos al autor de «Así hablaba Zaratustra». Casi que lo habíamos olvidado. Había otros radicalismos que nos complacían más, que nos parecían más claros. Ya apenas si se hablaba del mentado filósofo. Se habían relegado al olvido sus libros. Han pasado los años y vuelve a surgir pujante la personalidad intelectual de Nietzsche. Se reeditan sus libros, limpios, algunos de ellos, de las alteraciones que en los textos al parecer había hecho la hermana del filósofo, ya muerto aquél. Ella tenía amistad y admiración por Hitler. Se desarrolla en torno al notable pensador alemán como una moda. La sesuda «Revue de Philosophie» le ha dedicado recientemente un número extraordinario. El número de junio de la

revista «Critique» está igualmente dedicado a Nietzsche. Durante el curso 1971-72 de la Universidad Autónoma de Madrid, tuvo lugar un seminario en torno a las ideas del aludido filósofo. En él intervinieron catedráticos, profesores de filosofía de las jóvenes promociones. Avalado con las firmas de ocho de ellos, ha aparecido un libro, editado por «Tauros», de Madrid, que lleva por título: «En favor de Nietzsche». Leemos en la contraportada: «Nietzsche presta hoy una ayuda decisiva en la lucha contra las ideologías tecnocráticas de cualquier signo y para recuperar todas las dimensiones mutiladas o malditas de la vida.» Indudablemente en ello estamos de acuerdo, como en sus ataques a la idea estatal.

Cuando Azorín admiraba a Kropotkin

En publicaciones literarias españolas se ha hecho alusión al centenario del conocido crítico y escritor José Martínez Ruiz (Azorín), uno de los más caracterizados valores intelectuales de la famosa Generación del 98, cuyos miembros casi todos habiendo levantado en su juventud gallardete anarquizante, acabaron sus días — exceptuando a Baroja — en olor de santidad, confesando y comulgando al amparo de la Iglesia; siendo muy bien considerados por parte de la más rancia casta reaccionaria del país. Azorin fue el que más piruetas de iconoclasta hizo en sus años juveniles, para acabar como se ha apuntado, tras haber expuesto conceptos reverenciales en loor de caciques de tan nefasta memoria como La Cierva y el mallorquín Juan March, uno de los que mayor esfuerzo económico aportaron al levantamiento fascista del 36. También en su libro «El escritor» llegó a emplear toda una retahíla de frases almiaradas ensalzando a Franco.

Estando Azorin estudiando en Valencia, cuando tenía veintiun años, ya metido en las lides del periodis-

mo y la literatura, en la revista valenciana «Bellas Artes», publicó bajo el título «Revista de Libros», una crónica hablando de la obra de Kropotkin «La conquista del pan», cuya cuarta edición — era el año 1894 — acababa de ser editada en París. Es curioso reproducir lo que Azorin — que entonces todavía no había adoptado su seudónimo — firmaba sus trabajos poniendo su nombre y apellidos. Leemos al principio de su trabajo:

«Una nueva edición del famoso libro del ilustre anarquista merece algunas palabras: Kropotkin, como Reclus, es un apóstol ferviente del nuevo Derecho. Y un apóstol posee la convicción intensa para creer, la palabra maravillosa para propagar. Se podrán discutir sus doctrinas, como discutibles son todas las doctrinas, pero imposible negarle el talento del científico y la sinceridad del creyente.

«Creyente es Kropotkin, ante todo. Creyente en el reinado de la justicia, en la realización aquí abajo de un paraíso de amor y fraternidad. Tiene fe en el progreso indefinido de la humanidad, fe en

Discos

Hay compañeros solitarios que cuando fallecen (eso llega, aunque parezca mentira) dejan su peculio secreto a merced de los cuervos. Buen provecho a ellos.

Decirle a un compañero muriente que deje su haber — escaso, o no tanto — bien determinado para un fin de organización, es duro, disponiéndose de ética. No somos curas ganchistas, no tenemos el arte persuasivo de un Ferrer Guardia.

Merced a esta sobra de escrúpulos o falta de tacto que indicamos, los cuervos se abaten sobre el botín que abandonan ciertos compañeros tras el último suspiro. Cuervos religiosos, sub-familiares, o leguleyos. Cuervos devoradores, en definitiva.

Apunto ocho millones de f. v. de Salvador Montfort, otros ocho millones de f. v. de Morales Guzmán, dos idem de idem del asturiano Cossio, uno del andaluz Soria; y otros compañeros vivientes añadirían más casos de su concencia, cuya suma total podría cifrar, fácilmente, unos 50.000.000 francos perdidos para el interés confederal y anarquista. Si la realidad es más modesta: 500.000

francos fuertes, la importancia monetaria es igualmente considerable.

¿Da tema, este disco fúnebre para que el compañerismo en general comente, medite, y decida? Con medio millón de francos nuevos, ¿cuántos atascos no habríamos salvado, cuántas obras no habríamos editado, cuántas realizaciones de diverso y provechoso sentido no habríamos cumplido?

Y ahora, siempre con la lengua fuera, pidiendo calderilla para esto, aquello, lo de más allá y lo de más acá, apurando — apurándonos — la modestia de nuestros bolsillos.

No somos frailes confesores, no disponemos del arte persuasivo por el cual Ferrer Guardia consiguió su monumental obra de La Escuela Moderna; sufrimos un empacho — bendito empacho — de ética.

Y andamos cortos de billettería para acudir a nuestros asuntos, a nuestros tremendos asuntos.

Que los compañeros enfermos, solitarios y con algo cosido en el forro del chaleco, lo mediten por su cuenta. Nosotros no tenemos cara para pedir nada, y menos suponiendo defunciones.

DISCOBOLO

ERRICO MALATESTA : L'ANARCHIE

(Suite du n° 766)

« L'Etat, disait Sismondi, est toujours un pouvoir conservateur qui authentise, régularise, organise les conquêtes du progrès (et l'histoire ajoute qu'il les dirige au profit des classes privilégiées), mais ne les inaugure jamais. Elles ont toujours leur origine dans le bas. Elles naissent dans le fond de la société, de la pensée individuelle, qui se divulgue ensuite, devient opinion, majorité, mais doit toujours rencontrer sur ses pas et combattre dans les pouvoirs constitués la tradition, l'habitude, le privilège et l'erreur. »

Du reste, pour comprendre comment une société peut vivre sans gouvernement, il suffit d'observer un peu à fond la société actuelle et on verra comme en réalité la plus grande partie, la partie essentielle de la vie sociale, s'accomplit, même aujourd'hui, en dehors de l'intervention du gouvernement, et comment le gouvernement n'intervient que pour exploiter les masses, pour défendre les privilégiés et enfin pour sanctionner, bien inutilement, tout ce qui s'est fait sans lui et même malgré et contre lui. Les hommes travaillent, échangent, étudient, voyagent, suivent comme ils le veulent les règles de la morale et de l'hygiène, profitent des progrès de la science et de l'art, ont entre eux des rapports infinis, sans qu'ils sentent le besoin de quelqu'un qui leur impose la façon de se conduire. Et ce sont justement ces choses : le gouvernement n'a pas d'ingérence, qui marchent le mieux, qui donnent lieu à moins de contestations et qui s'accommodent à la volonté de tous, de manière que tous y trouvent leur utilité et leur agrément.

Le gouvernement n'est pas plus nécessaire pour les grandes entreprises, pour ces services publics qui requièrent le concours régulier de beaucoup de gens, de pays et de conditions différentes. Mille entreprises pareilles sont, aujourd'hui même, l'œuvre d'associations privées, librement constituées, et sont, de l'aveu de tous, celles qui réussissent le mieux. Nous ne parlons pas des associations des capitalistes, organisées dans un but d'exploitation, quoique pourtant elles démontrent la possibilité et la puissance de la libre association et comme cette dernière peut s'étendre jusqu'à embrasser des gens de tous pays et des intérêts immenses et extrêmement variés.

Mais parlons plutôt de ces associations qui, inspirées par l'amour de nos semblables, ou par la passion de la science, ou même simplement par le désir de se divertir et de se faire applaudir, représentent mieux les groupements tels qu'ils seront dans une société où, la propriété individuelle et la lutte entre les hommes étant abolies, chacun trouvera son intérêt dans l'intérêt de tous et sa plus grande satisfaction à faire le bien et à plaire aux autres.

Les sociétés et les congrès scientifiques, l'association internationale de sauvetage l'association de la Croix-Rouge, les sociétés géographiques, les organisations ouvrières, les corps de volontaires qui accourent au secours dans toutes les grandes calamités publiques, sont des exemples, entre mille, de cette puissance de l'esprit d'organisation qui se manifeste toujours quand il s'agit d'un besoin ou d'une passion vraiment sentie, et les moyens ne font pas défaut. Si l'association volontaire ne couvre pas le monde n'embrasse pas toutes les branches de l'activité matérielle et morale, c'est à cause des obstacles élevés par les gouvernants, des antagonismes créés par la propriété privée, de l'impuissance et de l'avilissement où la grande majorité des hommes a été réduite par l'accaparement de la richesse par quelques-uns. Le gouvernement se charge, par exemple, du service des postes, des voies ferrées, etc. Mais en quoi vient-il réellement en aide à ces services ? Quand le peuple, mis à même de pouvoir en jouir, sent le besoin de ces services, il pense à les organiser, et les techniciens n'ont pas besoin d'un brevet du gouvernement pour se mettre à l'œuvre. Plus le besoin est général et urgent, plus abondent les volontaires pour le remplir. Si le peuple avait la faculté de penser à la production et à l'alimentation, ne craignez pas qu'il se laisse mourir de faim, en attendant que le gouvernement ait porté des lois sur le sujet. Si le gouvernement de que le peuple ait d'abord tout organisé, pour venir, vait se rétablir, il serait encore contraint d'attendre avec des lois, sanctionner et exploiter ce qui est déjà fait. Il est démontré que l'intérêt privé est le grand mobile de toute activité. Eh bien ! quand l'intérêt de tous sera l'intérêt de chacun — et il le serait nécessairement si la propriété privée n'existait pas — tous agiront ; si les choses se font,

alors qu'elles n'intéressent que quelques-uns, elles se feraient d'autant plus et d'autant mieux quand elles intéresseraient tout le monde. On comprend difficilement qu'il y ait des gens qui croient que l'exécution et la marche régulière des services publics, indispensables à la vie sociale, sont mieux assurés s'ils sont faits par les employés d'un gouvernement plutôt que directement par les travailleurs, qui, ou par choix ou par accord avec les autres, ont choisi ce genre de travail et l'exécutent sous le contrôle immédiat de tous les intéressés.

Assurément, dans tout grand travail collectif, il est besoin de division de travail, de direction technique, d'administration, etc. Mais les autoritaires jouent méchamment sur les mots pour déduire la raison d'être du gouvernement de la nécessité, bien réelle, d'organiser le travail.

Le gouvernement, je le répète encore, est l'ensemble des individus qui ont reçu ou qui ont pris le droit et les moyens de faire les lois et de forcer les gens à obéir ; l'administrateur, l'ingénieur, etc., sont, au contraire, des hommes qui reçoivent ou assument la charge de faire un travail et le font. « Gouvernement » signifie délégation du pouvoir, c'est-à-dire abdication de l'initiative et de la souveraineté de tous dans les mains de quelques-uns. « Administration » signifie délégation de travail, c'est-à-dire charge donnée et acceptée, échange libre de services, fondés sur de libres contrats. Le gouvernement est un privilégié, puisqu'il a le droit de commander aux autres et de se servir des forcés des autres pour faire triompher ses idées et ses désirs personnels. L'administrateur, le directeur technique, etc., sont des travailleurs comme les autres, quand il s'agit, cela s'entend, d'une société où tous ont des moyens égaux de se développer, où tous sont ou peuvent être à la fois des travailleurs intellectuels et manuels, où tous les travaux, toutes les fonctions donnent un droit égal à jouir des avantages sociaux. Il ne faut pas confondre la fonction du gouvernement avec la fonction de l'administration, qui sont essentiellement différentes, car si, aujourd'hui, elles se trouvent confondues, c'est à cause du privilège économique et politique.

Mais, hâtons-nous de passer aux fonctions pour lesquelles le gouvernement est considéré, par tous ceux qui ne sont pas anarchistes, comme vraiment indispensable : la défense externe et interne d'une société, c'est-à-dire la « guerre », la « police », la « justice ».

Les gouvernements disparus et la richesse sociale étant mise à la disposition de tous, tous les antagonismes disparaîtront bien vite entre les différents peuples, et la guerre n'aura plus de raison d'être. Nous dirons, en outre, que dans l'état actuel de la société, quand la révolution éclatera dans un pays, si elle ne trouve un écho immédiat partout, elle rencontrera certainement tant de sympathie, que pas un gouvernement n'osera envoyer des troupes à l'extérieur, avec le risque de voir éclater la révolution dans sa propre demeure. Admettons, toutefois, que les gouvernements des pays non encore émancipés veuillent et puissent tenter de remettre en servitude un peuple libre. Celui-ci aura-t-il besoin d'un gouvernement pour se défendre ? Pour faire la guerre, il faut des hommes qui aient les connaissances géographiques et techniques nécessaires, et surtout des masses qui veuillent se battre. Un gouvernement ne peut pas augmenter les capacités des uns, ni la volonté et le courage des autres. L'expérience historique nous enseigne comment un peuple, qui veut vraiment défendre son propre pays, est invincible ; en Italie, tout le monde sait comment, devant les corps des volontaires (formation anarchique) croûlent les trônes et s'évanouissent des armées régulières, composées d'hommes forcés ou assoldés.

La « police » ? La « justice » ? Beaucoup s'imaginent que s'il n'y avait pas des gendarmes, des policiers et des juges, chacun serait libre de tuer, de violer et de brutaliser son prochain ; que les anarchistes, au nom de leurs principes, voudraient qu'on respectât cette liberté étrange qui viole et détruit la liberté et la vie d'autrui. Ils sont presque persuadés que, après avoir détruit le gouvernement et la propriété privée, nous laisserions reconstituer tranquillement l'une et l'autre, par respect de la « liberté » de ceux qui ressentiraient le besoin d'être gouvernants et propriétaires. Etrange manière, vraiment, de comprendre nos idées !... Il est vrai qu'ainsi on réussit plus facilement à se débarrasser, avec un haussement d'épaules, de la peine de les réfuter.

(A suivre)

LIP COURAGE

Rêve, utopie : voilà tout ce que l'on trouve à dire en France lorsque des travailleurs menacés de chômage et pratiquement abandonnés à eux-mêmes s'efforcent d'échapper au naufrage et refusent de quitter un navire dont le capitaine a disparu. On les regarde se débattre pour redresser la mâture et aveugler les voies d'eau. « Vous rêvez, leur crie-t-on du rivage, vous nagez en pleine utopie. Votre bateau coule. Coupez-le en trois et faites, avec les morceaux, deux radeaux et un sous-marin ; soyez raisonnables. »

Il est beaucoup plus facile de se montrer raisonnable sur la berge que de l'être sur le pont, quand on sent sous ses pieds le bateau s'alourdir de minute en minute. Mais n'est-il pas étonnant que pas un membre de l'équipage n'ait encore sauté à la mer, alors que l'état-major s'est fait déposer à terre depuis longtemps ?

André Frossard

(Ecrit au « Figaro »).

LES LIVRES

Lisez « La vie de Jésus » pour la connaissance de la Bible dans le scrupuleux respect des textes sacrés. Son auteur y reste fidèle à sa déclaration : « Pour moi — dit-il — tout ce qui est écrit dans la Bible est vrai par définition et par nature. () Je ne discute pas : j'explique seulement... un peu. »

Dans cette déclaration il y a, je crois, une certaine timidité quand il nous dit qu'il explique « un peu » les textes, car, en vérité, il le fait de façon condensée, évidemment, mais combien claire et compréhensive.

Fuis, ce n'est pas tout. Tandis que, en général, les exégètes des textes sacrés (sacrés par qui ?), dénoncent d'un air ahuri les plus grosses et sottes balivernes qu'un livre puisse contenir ; que d'autres, d'un air doctoral, cherchent à rejeter, avec beaucoup de gravité, les inepties que contient la Bible ; ou d'autres encore qui, voulant ironiser ne réussissent souvent qu'à se fâcher et même à atteindre parfois la grossièreté, Robert Dalian, s'écartant de ces sentiers battus, réussit à mieux faire comprendre les contradictions du livre sacré ; « Saprè nom de Gnou », comme il dit, tout en conservant sur ses lèvres un sourire de sagesse, alors que le lecteur ne peut pas éviter un rire franc, toujours apaisant, tant le commentaire de l'auteur est juste et salutaire sa spontanéité, ce qui est très bon pour bien comprendre.

Avec cela, ce livre de 380 pages, 22 x 14 est très bien présenté. Les 25 illustrations, de l'auteur lui-même, s.v.p., nous révèlent un artiste de premier ordre et par sa finesse et par son expression.

Si vous me croyez, achetez le bouquin. Et si vous ne me croyez point achetez-le quand même ; vous en serez content dès que vous verrez, sur la page de garde, le portrait de Jésus, aux lèvres un sourire moqueur presque imperceptible, et sur l'œil droit un clin qui en dit long.

L'auteur vous l'enverra contre 20 frs à son CCP, 15 846 97 Paris, ou par chèque bancaire à son nom : Dalian Robert, 10, rue Pierre Brossette, 91350 (Grigny).

En lisant « La vie de Jésus » vous passerez de très bons moments. Vous rirez, vous sourirez et puis vous aurez un document pour consultation, le cas échéant.

Fernando FERRER



Tómbola Intercontinental



El sorteo se efectuó (como se había anunciado) durante las tareas del Pleno Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, en la ciudad de Marseille el domingo día 19 de agosto por la tarde.

Relación de los números premiados

- 09.863 — 1º Servicio mesa 44 piezas porcelana.
- 31.927 — 2º «El Hombre y la Tierra», en francés. E. Reclus.
- 30.167 — 3º Servicio Café 27 piezas y Servicio postres 13 piezas.
- 17.458 — 4º «Apuntes y Notas de la 1ª Internacional», 4 vol.
- 14.810 — 5º Un juego Ajedrez cristal (trabajo artesanal).
- 27.204 — 6º Una Alegoría de la C.N.T. repujado en cuero (cuadro).
- 34.470 — 7º Alegoría de la C.N.T. (cuadro) pintura.
- 02.602 — 8º Una Máquina de escribir.
- 12.629 — 9º Los «Episodios Nacionales» de Pérez Galdós.
- 25.251 — 10º Una Bicicleta de hombre con bolsas.
- 15.137 — 11º La «Geografía Universal» de E. Reclus. 17 vol.
- 22.139 — 12º Una máquina de escribir portátil.
- 09.738 — 13º La colección completa de «Espoir» encuadrada.
- 26.669 — 14º La colección completa de «Cenit» encuadrada.
- 07.102 — 15º Maqueta de un Chalet de montaña.
- 07.927 — 16º La «C.N.T. y la Revolución Española», encuad.
- 30.089 — 17º Un Cuadro (pintura).
- 19.741 — 18º Un Transistor (grande).
- 01.490 — 19º «Obras Completas», de Quevedo.
- 16.830 — 20º Hojas de viña (6) y 6 Broches mujer con esmaltado.
- 02.826 — Un Transistor (mediano).
- 23.032 — 22º Una Máquina de fotografíar «Kodac».
- 06.136 — 23º Una plancha «Calor».
- 28.692 — 24º Un Reloj de Pulsera.
- 34.821 — 25º «Obras Completas» de García Lorca.
- 10.651 — 26º Un tomo de la «Enciclopedia Anarquista» (Esp)
- 09.748 — 27º Un tomo de la «Enciclopedia Anarquista» (Esp)
- 22.502 — Un Transistor miniatura.
- 03.903 — 29º «Obras Completas», de Cervantes.
- 11.282 — 30º Un Cuadro paisaje japonés bordado de seda.
- 33.202 — 31º Lámpara de noche, trabajo de arte.
- 23.137 — 32º Un Servicio de Whisky.
- 18.261 — 32º Una Maleta de aseo de viaje completa.
- 29.350 — 33º Un Reloj eléctrico de pared.
- 08.559 — 34º Un Barómetro venido de Suecia.
- 28.559 — 35º Un Reloj de Pulsera para caballero.
- 05.496 — 36º Un reloj de pulsera para caballero.
- 32.035 — 37º Un collar y brazaletes señora.
- 08.666 — 38º Busto de Unamuno en cristal.
- 34.812 — 39º Brazaletes de pulsera caballero.
- 12.362 — 40º 2.000 Sellos de Colección.
- 17.793 — 41º «La Guía Medical», Dr. Wander.
- 03.804 — 42º «Obras Completas» de Felipe Alaiz.
- 29.656 — 43º Brazaletes de Reloj caballero.

- 18.764 — 44º Una Muñeca.
- 05.053 — 45º «La Revolución y la Guerra de España».
- 29.378 — 46º «Las Memorias», de Pedro Vallina (1º y 2º t.).
- 01.318 — 47º Brazaletes de reloj para caballero.
- 13.792 — 48º Una Manola.
- 31.327 — 49º Una Pantalla sobre tronco de viña.
- 07.039 — 50º Un Brazaletes doble de señora.
- 28.840 — 51º «La Revolución Desconocida», Voline (español).
- 10.381 — 52º Un cojín Rojo y negro y Perrito.
- 05.483 — 53º «Obras Completas», de Barret.
- 30.612 — 54º «Nacionalismo y Cultura», Rocker.
- 33.753 — 55º Dos Ardillas sobre tronco.
- 05.405 — 56º Un Toro y un Torero.
- 08.254 — 57º Doble Candelero sobre tronco de viña.
- 13.478 — 58º Diversos Pajaritos montados sobre tronco pino.
- 17.579 — 59º «Historia del 1º de Mayo», M. Dommanget.
- 15.851 — 60º Idem.
- 16.787 — 61º «Ensayos y Conferencias», de P. Gori y «Colectivizaciones».
- 32.300 — 62º Idem.
- 21.512 — 63º Idem.
- 17.506 — 64º Idem.
- 06.693 — 65º Idem.
- 23.184 — 66º Idem.
- 00.009 — 67º Idem.
- 31.409 — 68º Idem.
- 27.447 — 69º Idem.
- 26.843 — 70º Idem.
- 16.510 — 71º Idem.
- 16.304 — 72º Idem.
- 29.588 — 73º Idem.
- 16.840 — 74º Idem.
- 08.338 — 75º Idem.
- 22.753 — 76º Idem.
- 08.036 — 77º Un Tapiz centro mesa.
- 33.801 — 78º Un Brazaletes señora.
- 20.181 — 79º «Cemento y Arena», de J. Mas Torné. Estampa para cuadro (trabajo 1939).
- 15.814 — 80º «Humiliés et Offensés», Dostoievski.
- 18.344 — 81º «La Maison des Ames Mortes».
- 23.308 — 82º «La Mort d'Ivan Iliitch»

- (Tolstoi), por Michail.
- 16.035 — 83º «El Motin del Elsinore» de J. London y «Les Frères Reclus», de P. Reclus.
- 02.878 — 84º «El valle de la Luna», de J. London y «La Inteligencia de las Flores».
- 10.993 — 85º «Quinet», de F. Alaiz y «Dos Conferencias», de H. Plaja.
- 14.437 — 86º Idem.
- 28.426 — 87º Idem.
- 13.756 — 88º Idem.
- 27.626 — 89º Idem.
- 24.282 — 90º Idem.
- 09.140 — 91º Idem.
- 00.607 — 92º Idem.
- 12.235 — 93º «Quinet», de F. Alaiz y «Encuesta América-Europa», de E. Relgis.
- 03.915 — 94º «Quinet», de F. Alaiz y «Vicisitudes de la lucha», de F. A. Ferreras.
- 26.104 — 95º «El Proletariado Militante», 2 v. de A. Lorenzo.
- 04.095 — 96º Idem.
- 16.247 — 97º Idem.
- 25.761 — 98º Idem.
- 00.221 — 99º «El Muro», de J. P. Sartre y «De una a otra Revolución», de F. Olaya.
- 04.741 — 100º «Faust», de Goethe y «De una a otra Revolución», de F. Olaya.
- 26.864 — 101º «Cataluña», de G. Orwell y «De una a otra Revolución», de F. Olaya.
- 22.948 — 102º «Platero y yo», de J. R. Jiménez y «De una a otra Revolución», de F. O.
- 23.771 — 103º «La Falacia del Marxismo», de G. Leval y «De una a otra Revolución», de F. Olaya.

Se recomienda a los compañeros y compañeras que han sido agraciados, se dirijan con el boleto premiado, al Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, Secretaría de Cultura y Propaganda: F. Subirats, 4, rue de Belfort, 31000-Toulouse.

Comunicados

CONFERENCIA PUBLICA

Patrocinada por el Núcleo de la Zona Norte y la Federación Local de Paris, FONTAURA nos disertará sobre el tema: «Posición fundamental del anarquismo y matices susceptibles de enmienda ante el ambiente económico, moral e intelectual de nuestros días.»

Acto que tendrá lugar el 30 de los corrientes a las 10 de la mañana en nuestro Centro Confederal de la rue des Vignoles, 33.

S. I. A. - PERPIGNAN

Invite à tous ses adhérents à l'assemblée extraordinaire qui aura lieu le samedi 22 septembre à 15 heures 30 au siège sociale, 9, rue du Chalmou, Perpignan. Présence indispensable.

F. L. DE ST-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a sus afiliados a la Asamblea General que tendrá lugar el domingo día 30 de Septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Se tratará del Informe de los delegados al último Pleno Regional y discusión del Orden del Día para el próximo.

F. L. DE DREUX

Quedan convocados todos los afiliados de esta F. L. para el Domingo 7 de octubre a las 10 de la mañana, a la Asamblea General Ordinaria en el local acostumbrado. Figuran en el Orden del día temas sumamente interesantes para la continuidad orgánica. Se encarece puntualidad y numerosa asistencia.

ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE

(Edición francesa)

Con ritmo seguro va publicándose en partes esta Enciclopedia. la misma que dirigió Sebastián Faure. Los cuadernos recién recibidos van de las páginas 1.729 a la 1.824. Felicitamos al editor por su constancia.

Pedidos a Vicente Sierra, Apartado 30027, Caracas - 103, Venezuela.

CONFERENCIA EN PERPINAN

La Comisión de Cultura y Propaganda de esta Federación Local organiza para el domingo 30 de septiembre 1973 en su local social, 9, rue Duchalmeau, a las 9 horas, una charla debate a cargo del compañero Ortiz, quien disertará sobre el tema: «Fascismo y Marxismo dos aspectos semejantes del Totalitarismo del siglo.»

F. L. DE BURDEOS

Asamblea General de todos los militantes para el próximo domingo día 23 del corriente mes en este local, 42, rue Lalande, a la hora de costumbre.

PRO COMBAT SYNDICALISTE

Suma anterior: 14.770,29.

Vicente Grau, Paris 10; F. Local Huilles-Argenteuil: Cayetano Bascompte 10; Francisco Giné 20; Enrique Marin 10; Herminio Valero 20. Siles Rafael, Paris 10; Clemente, id. 10; Pascual Musón, St-Sébastien 10; Menéndez, Dreux 20; Alberich, Pal, São Paulo, 150; Antonia López, Marignanne 10; Rafael Pueyo, La Ferté Macé, 263,35, Fc. Marin, 10 F. Total: 15.323,64.

NOTA DE LA ADMINISTRACION

Ruego a suscriptores y corresponsales que vayan atrasados de pago, se pongan al corriente. Agradecidos por anticipado.

A los morosos que no correspondan al ruego, nos veremos obligados a retirarles los envíos.

Hagan lo propio con el Servicio de Librería los que tengan facturas pendientes de pago.

NUEVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 Paris, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

MAS LIBRERIA

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadrados.

Dirigirse a esta Administración.

- «De las guerras coloniales a la guerra civil», Dr. Bastos
- «La población española, siglos XVI a XX», J. Nadal 15 00
- «Las Crisis agrarias en la España moderna», G. Anes 60 00
- «Historia del constitucionalismo español», Sánchez Agesta 30 00

- «Introducción de la Ciencia Moderna en España», J.M. López 7 50
- «Economía e ilustración en España, siglo XVII», G. Anes 7 50
- «Como triunfó el proteccionismo en España», Pugés 12 00
- «Informe sobre la ley agraria», Jovellanos 15 00
- «El Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jutglar 7 50
- «Ideologías y clases en la España contemporánea», Jutglar (2 tomos) 35 00
- «Historia política de España contemporánea», F. Almagro (3 tomos) 45 00
- «El sindicalismo en Barcelona», Balcells 12 00
- «Elecciones y partidos políticos de España (1868-1931)», M. Cuadrado (2 tomos) 100 00
- «El Movimiento obrero y sus orígenes en Andalucía», J. Sánchez 2 00
- «Masones, Comunistas y Carbonarios», Zavala 35 00

MONTEVIDEANA

Un cantar de protesta

Ya hace tiempo que lo social penetra en la literatura campera uruguaya, única que puede tener vigencia popular, más allá de la gauchesca. Agréguese el movimiento universal de protesta por medio de la canción — que tiene sus puntos altos en Zitarrosa, Viglietti, «Los climareños» — para comprender que en aquel plano las concomitantes sociológicas y revolucionarias son cada vez más sonoras.

Si proyectáramos históricamente el atisbo, ha de ser interesante rastrear sus primeras manifestaciones cronológicas y formales; y de buenas a primeras topáramos con Bartolomé Hidalgo (1788-1822) — de quien ya se ha hablado en «Umbra» —, rústico Tirteo de estos pagos, bardo primitivo de la gesta emancipadora. Recorriendo la rústica cantera de generosos filones que abrió Hidalgo, encontraríamos estos versos:

Del hambre perece el pobre,
el soldado de valor,
el oficial de servicios;
y (que) la prostitución
se acerca a la infeliz viuda
que mira con cruel dolor
padecer a sus hijuelos;
entre tanto, el adulón,
el que vive en toda facción,
disfruta gran abundancia.

Ciertamente, visto con ojos de 1970, menguada es la denuncia, y floja la protesta; pero enfocadas las cosas en el Río de la Plata de 1820, bastarían esas pocas notas. No se olvide que en esa época el espíritu revolucionario se volcaba en la lucha contra la metrópoli — como hoy contra el imperialismo —, era absorbido y canalizado por caudillos inspirados por ideas nobles, sí, pero sacudidos por los forcejeos necesarios para librarse del yugo. Es natural, perfectamente natural, que Hidalgo, maestro de la más modesta escuela del pueblo de la época, fuera satélite fiel del sol que en esta Banda irradiaba espíritu de justicia y luz de redención: Artigas.

En resumen quiero decir que la voz de protesta no es nueva — ¿olvidaríamos a Hernández, a Sánchez, a Ghirardo, a Barret, a Serafin García? — en las letras rioplatenses. Lo que hoy ocurre es que esa voz va adquiriendo cada día, por avatares históricos, más nitidez y vigor.

**

Acaba de aparecer un nexo entre la protesta ríspida y derrotista de un García y la profundización ética y animista de la naturaleza de Risso. Manos familiares han puesto a nuestro alcance un tomito, «Charque», de José Alejandro Oroná, que desde Colonia clama por la justicia social, amalgamando los exponentes naturales del campo uruguayo y la filosofía de los Evangelios: «Cuando los hombres se hermanen, / inspirados en la gauchada (1) / como lo enseñó el Nazareno / ¡el de la mano tendida, / el de los brazos abiertos!» Esta es, sin duda, nota o ensamblaje nuevos en la visión de nuestra sociedad rural, pero desde la minúscula dimensión en que integramos la Humanidad, ella es perfectamente natural y acorde, cabe en el momento cósmico que vivimos.

(1) «Gauchada»: no simplemente «cosa de gauchos», sino «favor obrado desinteresadamente, acción generosa y noble (Guarniero, Diccionario del lenguaje campesino rioplatense).

Puestas las cosas en ese punto, glosaremos algunas composiciones que a nuestro parecer se destacan en este volumen de cien páginas.

La temática o motivación labriega coloca al autor entre los poetas campesinos o chacareros de nuestros días — desde un García a un Soria —, más que en los gauchescos — forma de vida ésta, por lo demás, de que apenas quedan reminiscencias y recuerdos de figuras legendarias.

Nace la inspiración del poeta ante la tierra trabajada: «Sueño de surco», «Pena de surco». En la primera leemos: «... en tremenda rebeldía, / estrujando el terrón con ansiedad / siente que la tierra le da sangre, / que su savia lo enarica cada vez más.» (Hemos alterado algo la puntuación para ver mejor la idea escondida). «Apretando el terrón entre las manos, / desafiante, libre al fin, sigue soñando!»



La alegoría es procedimiento de que gusta mucho Oroná. En «Pena de surco» tiene implicaciones ético-filosóficas en las que resuena la protesta contra la injusticia: «... al pobre / lo amadrina la desgracia! / Pero allí sigue en silencio, / robándose tierra gorda... / Y yo sigo en la pobreza / de cosechas apunadas, / sin comprender esa suerte / durando en la tierra madre.»

No es la confesión de un ánimo apocado, sino la dignidad del ser reconcentrado. En algún momento, justicieramente, el poeta recuerda a «Juan Solito», en quien la propia dignidad se cultiva interiormente (déjeseme decir, de paso, que ese personaje — muy por encima de los casi infrahumanos de Morosoli — espera todavía su exégeta). «Pena de surco» tiene una coda que comienza: «¡Durando allá en la miseria / vive el pobre en nuestros campos!», y termina: «¡Siempre ese mismo barro, / siempre ese mismo cielo / ... / ...Y en el misterio del ser / el milagro del sublime sentimiento / sosteniendo a la esperanza / en ese vivir de acasos. / ¡Lo hemos visto tantas veces! / Señor Dios, ¿a dónde vamos? / ¿Por qué ese vivir mezquino / entre los seres humanos? / Como vos lo predicaste / ¿por qué no echar una mano? / ¿Dónde está nuestra gauchada? / ¿Qué estamos esperando?»

**

Lo terrigeno alcanza tonos de dignidad épica en «Tal como yo la siento», impregnado de emoción,

que es lo que pedía Romildo Risso para que la voz «patria» no quedara en mera palabra. Dice Oroná sin titubeos: «Siento a mi tierra en la sangre», soslayando la palabra «patria», es decir: separando la sustancia conceptual de toda explotación política o retórica.

Y ya que he mentado al autor de «Vida juerte», diré que Oroná sigue su ejemplo de ofrecer datos anecdóticos de la motivación lírica, no tanto para conferirle «historicidad» como para precisar detalles interpretativos. Y diré ya también que más de una forma, métrica o epigráfica, de estos versos levanta reminiscencias de Risso — no desdorado para nadie, pues parécenos natural e inobjetable que el de su obra deje impronta en los bardos posteriores del género —; así, esta justificación fáctica de «Ventajero» se hallará cien veces en Risso: «Sentado en las soledades de las quebradas, en donde la inmensidad y la quietud de la naturaleza se adueñan de nuestros sentires, allí nace la expresión, el grito de protesta que desborda el corazón.»

«Pichonero» es una balada magistralmente concebida y realizada, que se aparece a la famosa del «Negrinho do pastoreio», desprovista de cualquier elemento religioso o supersticioso. (Aquí notamos un descuido formal de Oroná: el verso «donde ahora es más rojo el ceibo» no puede, ni aun con sinalefas, reducirse a octosílabo, como no se haga — según es ley del lenguaje gauchesco — del hiato «ao» sinéresis «au»: «Donde ahora es más rojo el ceibo», o sea: don-deau-raes mas-ro-jo-el-ceibo.)

Estrofas como «Vivir así, solitario, / tiene también sus ventajas. / ¡Mejor es solo en el campo, / que vivir solo en las casas!», poseen denso sabor romildiano. Como ese tala de «Cascarones»: «Tiene algo en sus ramazones / que esparce aroma de cielo. / Las aves le cantan suave / y sus nidos son ejemplo. / Casi se puede decir / que es un santo hecho madera, / madera de árbol matrero / que tiene amor en la copa / y amor entre los rai-gones / con que está prendido al suelo. / ... / ¡Que muera, estando parado; / yo no le saco ni un leño!»

El tema del hachero o hachador fue puesto a contribución por Risso, desarrollado en «A golpe de hacha» con el sentido emocional animista que caracteriza con más singularidad el Risso de la primera época; pero con toda seguridad éste no apadrinaría estos versos: (la noche) está aburrida, casi en el hastío / de verlo (al hachero) jadear en la pobreza, / de sentirlo entregado, ¡sin esperanza! / De verlo piltrafa agonizante, / sin la protesta que reivindica. / Se hartó de cantos de lunas, y ahora / ¡ahora le exige definitivamente / que no niegue los mandatos de la sangre! / ¡Que obtenga la libertad que ha de ser / el fin de su propio infierno! / ¡El fin de ese dolor antiguo, / pena tremenda que nos viene desde el Inca; / ¡dolor injusto de nuestra Indo-América, / dolor que siempre mancilló a la raza!», pues si bien Risso también reivindica lo americano, no piensa en redimir las razas indígenas.

Un concepto dicho («El huracán») en forma herandiana: «Al pobre por más que pida / lo largan siempre pidiendo», adquiere tonos admonitorios en «Ventajero», apadrinado por el «Exodo», Marcos y Santiago, donde el mediocre logrero es denunciado y compadecido: «¡Hombre rico, pobre hombre! / Sos más pobre que

por Nano de Sabadell

el camello: / él poder, / él pasará por la aguja, / vos nunca entrarás al cielo. / ¿de qué te sirve el dinero? / ¿No ves que aunque no te plazca / vos también estarás muerto, / pagando en el más allá / las fechorías de carancho / de tu vivir ventajero?»

El sentido de la poesía de Oroná bien precisado está en la **motivación** de «Guacho»: «Niños cimarrones de los rancharios, muchos de los cuales son internados en albergues o en hogares de instituciones benefactoras de la infancia. — Niños que son la prueba fehaciente de la injusticia social en que vivimos. — De esa injusticia que los ¡mpios no desean ver porque les viene mejor, mucho mejor ignorar. — ¡Es que no es conveniente que esas llagas trasciendan! — ¡Elas generan la PROTESTA! (Las mayúsculas son de Oroná.) Es más importante llegar a la Luna.» Y no dejan lugar a dudas sobre su militancia poética estos versos de «Gauchos» también: «Orientales, ¿qué es la patria, / y qué nos está pasando / que hay niños que en esta tierra / sin amor están llorando? / Niños que han de preguntar / algún día, no sé cuándo: / ¿por qué en la patria de Artigas / quedan tantos rancharios / como esos pueblos: Machado, / Sacachispas, Tiacura, / donde el niño no sonríe, / donde el niño tiene frío, / donde el hambre lo ha apunado, / donde no se oyen las rondas / en el rezo del patio? / ¿Donde el niño tiene miedo / donde la madre que pare / hace una mueca de angustia / mirando al recién llegado? / Es por eso que ¡eschalo (2) las miserias de esas cosas que otros vienen ocultando.»

(2) «Deschalar = sacar las chalas (hojas) a las panojas de maíz»; luego, «deshojar».

(Trabajo sacado del archivo de «Umbra».)

DE LIBRERIA

OBRAS DE LA EDITORIAL
HAN RYNER

«A la découverte de Han Ryner	14 50
«Songes perdus»	12 00
«La Soutane et le Veston»	12 00
«Crépuscules»	9 00
«Dans le mortier»	9 00
«Tour des peuples»	8 00
«Face au public»	7 50
«Aux Orties»	12 00
«Un Art de Vivre»	16 00
«Voyages de Psychodore»	5 00
«Jeanne d'Arc et sa mère»	12 00

Silvain Roudés: «Para abrirse camino en la vida».

J. Salas Subirat: «La lucha por el éxito».

Dr. Paul Dubois: «La educación de sí mismo».

Yoritomo Tashi: «El sentido común».

O. Swett Marden: «La alegría de vivir».

J. Salas Subirat: «El secreto de la concentración».

Ralph Waldo Emerson, «El hombre y el mundo».

Pedidos a esta Administración.

Pedidos y Giros a Roque LLOP,
33, rue des Vignoles, París (20)
C.C.P., París 13 507 56.

ELLE COMBATE SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

SCHEMA CLASSIQUE :

- Les assassinats se multiplient au Chili.
- Les « démocraties » interviennent par leur non intervention.
- Les démocrates chrétiens après avoir provoqué le coup de force jouent les bons samaritains.

FRANCO, PAPADOPOULOS, PINOCHET...

Le capitalisme joue la carte du fascisme.

Absurdidad, desigualdad e injusticias de nuestra sociedad

LOS HOSPITALES SOVIETICOS SON PRISIONES

Cada día se viene descubriendo más el mito del comunismo soviético que los libertarios descubrieron ya en el año de 1921 y que vienen constantemente poniendo en guardia a las masas de trabajadores del mundo contra tan grande especulación social de nuestro tiempo, causante de toda decadencia social revolucionaria en las filas del proletariado mundial. He aquí lo que nos informa un médico canadiense de Rusia y su sistema, en donde la igualdad social es un mito de la historia en que nos vemos envueltos y del cual hacen muchos poco aprecio, desgraciadamente para nuestra pobre humanidad. Nos dice así Norman Hirt, psiquiatra de Toronto: «Es una evidencia la indicación dada de que existen unas 7.000 personas detenidas en instituciones mentales de la Unión Soviética para sufrir diagnósticos psiquiátricos.» Dijo además el Dr. Hirt, psiquiatra de la Universidad de Toronto, ante el Comité del Senado Judicial de los EE. UU., haber visto en Rusia y que ya no duda de ello, un sufrimiento y un holocausto. «Lo que está ocurriendo en ese país es exactamente lo que ocurrió en Alemania por los años 1930, en que los doctores ejercían las funciones médicas que el

gobierno señalaba autoritariamente para salvaguardar los intereses del Estado.» El Dr. Hirt llama la atención del público mundial para que

bomba a hidrógeno rusa, atacó al sistema soviético en una entrevista publicada en un periódico sueco.

De 52 años de edad, el físico nu-

por Félix ALVAREZ FERRERAS

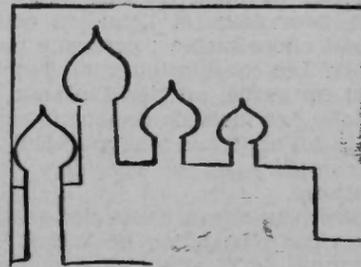
intervenga energicamente aportando su concurso a la ciencia médica libre del universo para intentar salvar a cientos de normales y sanos ciudadanos soviéticos que el Estado los ha colocado en instituciones mentales por diferentes razones políticas. «Tengo como datos, — dice el Dr. Hirt — para probar mi veracidad, la lista de cientos de ciudadanos soviéticos que dicen que hay unos 7.000 individuos encarcelados de esa manera. Mas tengo la convicción de que por medios oficiales ninguno de esos encerrados en instituciones mentales saldrán libres. Es menester organizar la acción directa que arrebatte a esos seres desgraciados de las garras del Estado soviético y lo antes posible. Todos los hombres libres del mundo deben manifestarse a partir de este momento.»

LOS CIENTIFICOS RUSOS ATACAN EL SISTEMA

Andrei Sacharov, padre de la

clear atacó llamando al sistema ruso «ser un perpetuo criminal y que se terminara ya con el privilegio del solo partido único y su ideología.»

Sacharov es miembro de la Academia Rusa de las Ciencias y criticó recientemente en el periódico y en la televisión sueca al sistema dictatorial soviético cual parece ser que fuera filmado en Moscú. Su crítica contra el sistema ruso fue por primera vez publicada en el periódico Dagens Nyheter. Entre otras cosas interesantes dijo que la Unión Soviética tiene los mismos problemas que el capitalismo mundial: criminalidad y estrangulamiento. La diferencia es que nuestra sociedad es en extremo muy insolidaria, muy ideológica y muy pretenciosa creyéndose saberlo todo. Sacharov es uno de los científicos más estimados, ya que su trabajo dio a la Unión Soviética su primera bomba a hidrógeno en 1950. El socialismo ruso — continuó diciendo el físico Sacharov — no es más que un mon-



tón de frases huecas y de propaganda para su mantenimiento. Realmente hablando, el Estado ruso es un campo de concentración en todos sus aspectos: económico, político y cultural, y no se diferencia en nada de los Estados capitalistas. «Sacharov, miembro del Comité disidente de los Derechos Humanos hace un llamamiento para poner término al Partido comunista dominante y a una dramática reorganización de la vida económica que permita desarrollar las iniciativas individuales, donde el trabajo tome más amplitud y seriedad en el seno de la nación y del Estado, a lo que añadiremos nosotros «que nada para el Estado y todo fuera del Estado opresor y sanguinario por esencia.»

ERRICO MALATESTA :

L'ANARCHIE

Balbina

(Suite du n° 767)

La liberté que nous voulons, pour nous et pour les autres, n'est pas la liberté absolue, abstraite, métaphysique, qui se traduit fatalement dans la pratique par l'oppression des faibles, mais c'est la liberté réelle, la liberté possible qui est la communauté des intérêts, la solidarité volontaire. Nous proclamons la maxime : « Fais ce que tu veux », et nous résumons pour ainsi dire en elle notre programme, parce que — il est aisé de le saisir — nous sommes persuadés que dans une société harmonique, dans une société sans gouvernement et sans propriété, « chacun voudra ce qu'il devra ».

Mais si, par les conséquences de l'éducation reçue de la société actuelle, ou par malaise physique, ou par n'importe quelle autre cause, quelqu'un voulait faire du tort à nous et à d'autres, nous nous servirions, soyez-en certains, de tous les moyens à notre portée pour l'empêcher. Certes, dès que nous savons que l'homme est la conséquence de son propre organisme et de l'ambiant cosmique et social où il vit; dès que nous ne confondons pas le droit sacré de la défense avec le prétendu et absurde droit de punir; dès que dans le délinquant, c'est-à-dire dans celui qui commet des actes antisociaux, nous ne voyons pas l'esclave rebelle, comme le fait le juge de nos jours, mais un frère malade, ayant besoin de soins, nous ne mettrons point de haine dans la répression, nous nous efforcerons de ne pas outrepasser la nécessité de la défense et nous ne penserons pas à nous venger, mais à guérir et à racheter les malheureux, avec tous les moyens que la science nous enseignera.

En tout cas, et de quelque façon que l'entendent les anarchistes — qui, comme tous les théoriciens, peuvent perdre de vue la réalité pour courir après un semblant de logique — il est certain que le peuple ne laissera jamais attenter impunément à sa liberté et à son bien-être, et si la nécessité se présentait, il pourvoirait à sa défense contre les tendances antisociales de quelques-uns. Mais, pour cela, qu'est-il besoin de ces gens qui ont pour métier de fabriquer des lois? Ou de ces autres gens qui vivent en cherchant ou en inventant des contrevenants aux lois? Quand le peuple réprovoie vraiment une chose et la trouve nuisible, il réussit toujours à l'empêcher, mieux que tous les législateurs, les gendarmes et les juges de métier. Quand, dans les insurrections, le peuple a voulu, bien à tort du reste, faire respecter la propriété privée, il l'a fait respecter comme ne l'aurait pas pu une armée de gendarmes.

Les coutumes suivent toujours les besoins et les sentiments de la généralité; elles sont d'autant plus respectées qu'elles sont moins sujettes à la sanction de la loi, car tous en voient, en comprennent l'utilité, et les intéressés, ne se faisant pas d'illusion sur la protection du gouvernement, pensent les faire respecter eux-mêmes. Pour une caravane qui voyage dans les déserts de l'Afrique, la bonne économie de l'eau est une question de vie ou de mort pour tous, et l'eau, en cette circonstance, devient chose sacrée : personne ne se permet d'en abuser. Les conspirateurs ont besoin du secret : le secret est gardé, ou bien l'infamie frappe celui qui le viole. Les maisons de jeu ne sont pas garanties par la loi et, entre joueurs, celui qui ne paie pas est considéré et se considère lui-même comme déshonoré.

Est-ce peut-être à cause des gendarmes qu'on ne se tue pas plus qu'on ne le fait? La plupart des communes de l'Italie ne voient des gendarmes que de loin en loin; des millions d'hommes vont par monts et par vaux, loin des yeux tutélaires de l'autorité, de sorte qu'on pourrait les attaquer sans le moindre risque de châtement, et pourtant ils sont aussi en sûreté que dans les centres les plus surveillés. La statistique démontre que le nombre des criminels se ressent très peu de l'effet des mesures répressives, mais varie rapidement avec les variations des conditions économiques et de l'état de l'opinion publique.

Les lois répressives, du reste, ne regardent que les faits extraordinaires, exceptionnels. La vie quotidienne se déroule en dehors de la portée du code et est réglée, presque inconsciemment, par l'assentiment tacite et volontaire de tous, par une quantité d'usages et coutumes bien plus importants pour la vie sociale que les articles du code pénal, et bien mieux respectés, quoique complètement privés de toute sanction, sinon de celle, naturelle, du mépris qu'encourent les violateurs et du mal qui découle de ce mépris.

Lorsque des constatations surviennent entre des hommes, est-ce que l'arbitre volontairement accepté ou la pression de l'opinion publique ne seraient pas plus aptes à donner raison à ceux qui l'ont qu'une

magistrature irresponsable qui a le droit de juger sur tout et sur tous, qui est nécessairement incompétente et de là injuste?

De même que le gouvernement ne sert, en général, que pour la protection des classes privilégiées, la police et la magistrature ne servent que pour la répression de ces crimes qui ne sont pas considérés comme tels par le peuple et qui offensent seulement les privilèges des gouvernants et des propriétaires. Pour la vraie défense sociale, pour la défense du bien-être et de la liberté de tous, il n'y a rien de plus nuisible que la formation de ces classes qui vivent avec le prétexte de défendre tous, s'habituent à considérer tout homme comme un gibier bon à mettre en cage, et le frappent, sans savoir pourquoi, sur l'ordre d'un chef, comme des assassins inconscients et mercenaires.

Et bien! soit, dit-on : l'anarchie peut être une forme parfaite de vie sociale, mais nous ne voulons pas faire un saut dans les ténèbres. Expliquez-nous donc, « en détail », comment sera organisée votre société. Vient toute une série de questions qui sont très intéressantes, s'il s'agit d'étudier les problèmes qui s'imposeront à la société émancipée, mais qui sont inutiles ou absurdes, ou ridicules, si l'on prétend obtenir de nous une solution définitive.

Par quelles méthodes se fera l'éducation des enfants? Comment organisera-t-on la production et la distribution? Est-ce qu'il y aura encore de grandes cités, ou bien la population se distribuera-t-elle d'une manière égale sur toute la surface de la terre?

Si tous les habitants de la Sibirie voulaient venir passer l'hiver à Nice? Si tous voulaient manger des perdrix ou boire des vins fins? Qui fera le mineur et le marin? Qui videra les fosses d'aisance? Les malades seront-ils assistés à domicile ou à l'hôpital? Qui établira l'horaire des chemins de fer? Comment fera-t-on si le mécanicien prend des coliques pendant que le train est en marche?... Ainsi de suite, jusqu'à prétendre que nous possédions toute science et expérience de l'avenir et que, au nom de l'anarchie, nous prescrivions aux hommes futurs à quelle heure ils doivent se mettre au lit et à quels jours ils doivent se couper les cors aux pieds!

Vraiment, si nos lecteurs attendent de nous une réponse à ces demandes, ou moins à celles d'entre elles qui sont sérieuses et importantes — qui soit plus que notre opinion personnelle du moment — cela nous démontrera que nous avons mal réussi dans notre but d'expliquer ce que c'est que l'anarchie.

Nous ne sommes pas plus prophètes que les autres : si nous prétendions donner une solution officielle à tous les problèmes qui se présenteront dans la vie de la société future, nous entendrions l'abolition du gouvernement dans un sens vraiment étrange. Nous nous déclarerions gouvernement et nous prescrivions, à l'instar des législateurs religieux, un code universel pour le présent et l'avenir! Heureusement que, n'ayant ni bûcher, ni prison pour imposer notre Bible, l'humanité pourrait impunément rire de nos prétentions!

Nous nous préoccupons beaucoup de tous les problèmes de la vie sociale, soit dans l'intérêt de la science, soit que nous comptions voir réaliser l'anarchie et concourir, comme nous pourrions, à l'organisation de la nouvelle société. Nous avons donc nos solutions qui, selon les cas, nous apparaissent définitives ou transitoires. Nous en dirions quelque chose ici, si l'espace ne nous manquait pas.

Mais le fait qu'aujourd'hui, avec les données que nous possédons, nous pensons d'une telle façon au sujet d'une telle question donnée, ne veut pas dire qu'il en soit ainsi dans l'avenir. Qui peut prévoir les activités qui se développeront dans l'humanité, quand elle sera émancipée de la misère et de l'oppression? Quand tous auront les moyens de s'instruire et de se développer? Quand il n'y aura plus ni esclaves ni maîtres et que la lutte contre les autres hommes et les haines, les rancœurs qui en dériveraient ne seront plus une nécessité de l'existence? Qui peut prévoir les progrès de la science, les nouveaux moyens de production, de communication, etc.?

L'essentiel est ceci : qu'il se constitue une société où l'exploitation et la domination de l'homme par l'homme ne soit plus possible; où tous aient la libre disposition des moyens d'existence, de développement et de travail; où tous puissent concourir comme ils veulent et savent à l'organisation de la vie sociale. Dans une telle société, tout sera nécessairement fait de façon à satisfaire au mieux les besoins de tous, étant données les connaissances et les possibilités du moment; tout se transformera pour le mieux à mesure que grandissent les connaissances et les moyens.

(A suivre)

Este nombre de mujer nuestra fue actual. Ahora no. Sin embargo, los compañeros de París podrían recordarlo de la Sala Susset, que tanto dinero proporcionó a SIA. Balbina tenía tablas para el teatro como tuvo palabra emocional en mitines cene- tistas, y reuniones de la Obrera de Sabadell. Hemos mencionado a Balbina Pi, compañera que acaban de decirnos, tãdiamente, que ya no existe. Reverenciamos el recuerdo de tan buena mujer, de tan animosa compañera, pegada a la historia de la C.N.T. en los años heroicos de la misma: 1918, 19, 20, y suma y sigue.

Balbina era la compañera del militante sabadellés Gonzalo, Soler por más señas. Buena estirpe de apellido Soler hubo en Sabadell, en los años «nuestros». Recordamos al concentrado, al recio Antonio, perdido para la causa por exceso de... sabadellismo. Aún así, también lo recordamos con estima.

A Balbina la vimos en su esplendente belleza del año 1918 en un mitin que diera en Igualada en compañía de José Viadiu. Sin duda mal alojada en su Vallés Occidental, se hizo lenguas de la casita que le habíamos levantado al conserje de la Federación Obrera igualadina. «Yo la tuviera», murmuró quedo. «Llévatela», le respondimos, sonrientes. Asintió ella, que abundaba en sonrisas y alegrías. Era su temperamento.

Ahondando en mi memoria (pródiga para lo viejo, difícil para lo nuevo) la «veo» en mitin igualadino anterior, en 1915, único en los anales del anarcosindicalismo mundial, y no me doy tono: Fue un acto totalmente hablado por compañeras y concurrido por más de mil trabajadoras, estando, los hombres, como de «relleno». Eran, las oradoras, dos Marias igualadinas: la Vilanova y la Puig. Las «forasteras»: Libertad Ródenas, María Prats, Balbina Pi, D. Iglesias y Rosario Dulcet. Nadie nos roba esa página a los confederales igualadinos.

En el exilio hemos reanudado amistad con Balbina gracias a una proximidad domiciliaria. Era cordial y expansiva como siempre, pero marcada por la preocupación de una enfermedad. Daba la sensación de distraída en cuanto a lo nuestro, por lo mucho que vivía los cálidos años de su — de nuestra — juventud.

La muerte se la ha llevado. Esa muerte que no puede arrebatarlos la estima que sentimos por las almas selectas mientras nos quede un soplo de vida.

Ferrer de Igualada

Pronto CALENDARIO

S.I.A.

1974

Bajo el signo antifranquista

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadernados.

Dirigirse a esta Administración.

LA VOZ DE LA C.N.T. EN ALEMANIA

CNT DE ESPAÑA EN EL EXILIO A I T

A los españoles en Alemania

Suponemos enterados a todos los españoles del cambio de gabinete efectuado por Franco en España. Poco podía diferenciarse este gabinete de los anteriores, pero sin embargo hay alguna diferencia, desde luego no para mejorar ni la convivencia entre todos los españoles ni la economía que a todos nos atañe, sino, por el contrario, pareciéndole a Franco y a los consejeros e instigadores que con él destrozan nuestro país y nuestra economía, que el gabinete anterior seguía una línea blanda (no mató más que unas docenas de trabajadores, para sus criminales instintos una cantidad insignificante), han formado un gobierno a todas luces de línea más dura; véase quien lo preside: el consejero más feroz y sanguinario de todos, y varios elementos dispuestos a retroceder a los primeros días de la represión de una vez acabada la guerra.

Aunque suponemos que nuestros compatriotas, con su fino instinto para presentir el peligro, se han dado cuenta que la C.N.T. en Alemania, por medio de sus Federaciones Locales, quiere poner en alerta a todos de que este gabinete no es más que la vuelta atrás en la represión, corregida y aumentada si es que ello cabe.

Si alguna vez abrieron algo la mano para hacer ver a la opinión europea que desaban liberalizar o democratizar el régimen, como los gobiernos europeos a pesar de su ingenuidad (propia de las democracias bobaliconas), no se dejaron engañar y les cerraron las puertas del Mercado Común, haciéndole tanto caso como el que oye llover bien resguardado, se han decidido a quitarse la careta y

plantar otra vez cara fascista, en vista de que los antifascistas no les sirven para nada.

Al mismo tiempo los explotados de nuestro país, hartos de verse expoliados y pasar necesidades, con sueldos de los más bajos de Europa y con los precios de los artículos de primera necesidad más altos de Europa también, se han lanzado con admirable valentía a exigir mejores sueldos, menos horas de trabajo y un trato digno, con paros intermitentes, huelgas y conflictos en todo el territorio. Este es el motivo del crear el nuevo gabinete, para ver de cortar estos anhelos de libertad y mejora del pueblo, y para pretextar su creación organizó el asesinato de servidores suyos, para provocar manifestaciones revanchistas y tener pretexto para la represión.

Los trabajadores en España, sin necesidad de dirigentes ni políticos que los asesoren, se han lanzado al ataque y ellos solos, con su instinto emancipador han encontrado el arma más idónea para la lucha de clases, ¡la acción directa! Aun sabiendo que muchos de esos trabajadores no pertenecen a la C.N.T. y bastantes de ellos nunca han oído hablar de ella, nos llena de satisfacción comprobar que siguen la táctica que siempre hemos preconizado los anarcosindicalistas, porque ella es la única que devolverá la libertad absoluta al pueblo español.

Compañeros inmigrantes, solidarizaros con la lucha de nuestros hermanos contra el fascismo. Hoy más que nunca, nuestro pueblo os necesita.

Solidaridad con los trabajadores españoles, os piden las Federaciones Locales de la Confederación Nacional del Trabajo en Alemania.

na clase de escrúpulos para asociarse con quien sea, en este caso con un arquitecto llamado John Poulson, que sobornó a varias figuras políticas para que los contratos de importantes obras públicas fueran a parar a sus manos. Descubierto el cohecho, también con la complicidad de dichos políticos, echaron mano de delincuentes habituales para intentar hacer desaparecer los documentos comprometedores. A pesar de ello no tuvo más remedio que dimitir (nada de cárcel, ¡estaría bueno!) el ministro del interior Reginald Maudling.

Y seguimos en tan brumoso país, donde nada menos que altos jefes del Ejército Británico tampoco tienen inconveniente en aliarse con sendos representantes del Soho londinense (barrio chino de Londres), para de acuerdo con distinguidos gangsters (hermanos Kennet y Keit Littlejohn) atracar bancos y cometer toda clase de fechorías cargando las culpas al I.R.A.

Como veréis huele que apesta la charca política de la «Rubia Albión».

Si pasamos a Alemania que de confirmarse (lo que no creemos pues ya se encargarán ellos de darle carpetazo), podrá verse como en la nación que presume de campeona de la socialdemocracia liberal un diputado, el socialcristiano Steiner, vende su conciencia, si es que alguno de estos especímenes la tiene, por medio de su voto, que le resultaba precioso a la coalición gobernante, a cambio de unos miles de marcos, que se dice le entregó el jefe de la minoría parlamentaria socialdemócrata, Wienand.

A nosotros no nos extraña, después de haber visto en España los innumerables pucherazos con rotura de urnas electorales ejecutados por los caciques de todos los partidos cuando veían las de perder.

¡Sigue, pueblo ingenuo, votando para elegir a tus pastores, que ellos se encargarán de llevarte a buenos pastos para manducárselos ellos!

En atención a la salud de nuestros lectores, teniendo en cuenta las náuseas y malestar que estas fetideces les pueden ocasionar, dejamos para el próximo número el caso más nauseabundo de todos, el protagonizado por las huestes de Nixon y que nosotros conocemos por «Wattergate-Pociiga».

Acracio M. Pérez

Algo huele mal en este mundo

Y no en Dinamarca solamente, como dijo el clásico, sino en todo el mundo. Si ojeamos la prensa diaria nos es imposible hacerlo sin una mueca de asco y repugnancia ante el nauseabundo olor que rezuman las noticias referentes a los políticos de todo el orbe. Aunque nosotros estamos curados de espantos respecto a la fetidez de la charca política, bueno es que salgan a relucir los trapos sucios para que los ciudada-

nos alegres y confiados dejen de creer en gobiernos y mesías.

En otros tiempos las noticias que iban en menoscabo de los políticos en candelero lograban ocultárselas a la opinión pública; pero hoy, gracias al progreso (¡y por que no reconocerlo!) a los avisados «chicos de la prensa» sensiblemente aumentados por los de radio y televisión, las noticias corren en minutos de na-

ción a nación e inundan los cinco continentes.

Véanse unos botones de muestra, que no quiere decir sean los últimos, ya que en otras ocasiones tendremos lugar para describir muchos más. Por ahora sólo los más recientes.

Empecemos por la Gran Bretaña: En tan «puritano» país han sido protagonistas de un formidable escándalo nada menos que dos lores, lord Lambton y lord Jellicoe, que hacían de todo menos administrar los bienes de sus confiados conciudadanos. Parece ser que estos «puritanos» señores corrían sus bacanales en combinación con damiselas jovencitas y de buen ver, unas rubias, otras morenas, algunas aceitunadas, que en esto no eran segregacionistas los hijos de la Gran... Bretaña; pero no se contentaban con hacer el amor como mandan los cánones, exige la madre naturaleza y acostumbramos a hacer los albañiles, carpinteros, calefactores y en fin, las personas que somos útiles a la sociedad. La cosa corría por otros cauces.

Sin salirnos de la «Rubia Albión» hay otra noticia en la que se demuestra que en el gabinete encabezado por Mr Heat no existen ningun-



TERUEL Y SEVILLA. Plante en ambas cárceles por insuficiencias de comida y de higiene. Los presos rompen la disciplina y guardianes y guardias civiles replican a tiros de pistola y de fusil. Hay dos muertos en Teruel y tres en Sevilla, éstos de 16, 17 y 18 años. Para estos casos, el franquismo no usa mangueras ni gases lacrimógenos.

La Ley de Extranjeros

La ley de extranjeros tiene como fin de asegurar a la economía alemana un esclavo eficaz, barato y sin derechos. ¡Defendámonos contra ser esclavos!

CALLAR Y TRABAJAR

La república federal de Alemania suele llamarse una democracia. Este país en el cual vivimos se echa la pinta de ser un país liberal. Y en realidad muchos de nosotros, acostumbrados al látigo de la dictadura en España, se sienten bastante libres aquí y han encontrado que, cerrando los ojos y callándose la boca, uno puede aguantar la situación en la cual nos encontramos.

Si usted piensa así, es que hasta ahora ha tenido suerte. Ha tenido suerte de no chocar todavía con las autoridades alemanas; suerte por no correr el riesgo de quedarse sin trabajo, suerte por no tener el lujo de una opinión política propia. Pese a toda la pinta que el rostro político de Alemania lleva, los extranjeros vivimos prácticamente sin los derechos más básicos de los seres humanos. Aunque la constitución alemana (que comparándola con la realidad alemana parece una sátira) expresa definitivamente que los derechos pronunciados en ella se aplican automáticamente y sin distinción de raza, religión o nacionalidad a cualquier persona, los extranjeros de la emigración económica no parecemos personas, pues de los derechos pronunciados sólo se aplican cuatro a los extranjeros. Se nos han quitado los derechos más básicos. Para nosotros los derechos no rigen, o sean: los de la libre reunión, de la libre asociación o, del libre cambio de domicilio, de la libre elección profesional, del lugar de trabajo y de educación, de la libertad de la persona, del «habeas corpus» (que no se puede perjudicar el bienestar físico). Sólo quedan unos derechos muy abstractos y sin ninguna importancia en nuestra vida diaria, como el derecho a la coalición o a la petición.

Esta ley de extranjeros todavía es muy nueva y precedente a la antigua ley de extranjeros que se formulaba en el tiempo de Hitler. Hay que remarcar que la nueva ley de extranjeros (Ausländergesetz) le concede menos derechos todavía a la emigración que la ley nazi. La ley de la República Federal es peor que la dictadura fascista. ¿Por qué? Hay que considerar que el fenómeno de la emigración económica es un hecho muy reciente, apenas sobrepasando los diez años. El que antes pasaba la frontera fue turista rico; venía como especialista y con mucho dinero. Para éstos no hacía falta, una ley de extranjeros rígida. Pero el capitalismo alemán tuvo y tiene una grave crisis, y para evitar que esta crisis llegue a un punto crítico, para ocupar los millones de puestos que quedarían vacíos (los trabajos más sucios, pesados y peligrosos) se ha dejado entrar a obreros de otros países, la así llamada emigración económica, o sea nosotros.

Claro, que el Estado alemán no nos deja entrar en la República Federal por sentimientos humanistas ni por solidaridad antifascista, sino para salvarse la vida. El sabe perfectamente, que sin las legiones de extranjeros trabajando en sus fábricas la economía alemana se iría «a la mierda» dentro de unas semanas.

Resumimos: El Estado quiere obreros baratos y quietos. Y esto se obtiene fácilmente creando una ley que les niega todos los derechos im-

portantes a los extranjeros para que ellos se mantengan en un constante miedo, bajo una constante presión.

Por esto, la nueva ley de extranjeros tenía que ser más reaccionaria que la vieja, pues es la respuesta del capitalismo a su necesidad básica: seguir viviendo oprimiendo al pueblo.

Por esto, ningún extranjero tiene derecho a un permiso de trabajo ni de estancia: todo depende de si quiere trabajar y callarse la boca. La ley de extranjeros declara expresamente que un extranjero en cual-

quier momento y sin respeto a las circunstancias ni el deber de dar una razón puede ser expulsado del país. Además dice, que antes de la expulsión un extranjero puede ser detenido o arrestado por tiempo ilimitado.

Ya que no se puede evitar que los niños de los obreros extranjeros vivan con sus padres, se trata de evitar el ingreso de viejos o demás familiares que no estén en condiciones de cumplir el duro trabajo.

(Reproducido de la revista «Impulso» órgano del grupo libertario germano-español de Wetzlar.)

AGUIJONAZOS

por TABARRILLO



El título-cabecera de esta sección es una copia de otra que se publicaba en Madrid en el semanario «El Libertario» allá por los años treinta, debida a la gracia madrileñísima de un militante del Sindicato del Transporte llamado Castro y que firmaba con el seudónimo de «Tabarro». Espero sea esta sección como un homenaje al citado compañero y ruego me disculpéis la osadía de plagiarle.

SECUESTROS

Continúan los secuestros en España. Después del secuestro del «pobre» Felipín Huarte llevado a cabo por audaces miembros de la E.T.A., se han sucedido numerosos secuestros «menores» sin que por ello se hayan rasgado las vestiduras, ni siquiera la corbata, los plumíferos-plañideras españoles. Claro que los secuestrados ahora son trabajadores y la entidad responsable de los secuestros es la B.I.C. (Brigada de Investigación Criminal). Pues bien, aunque lo silencien los referidos plumíferos, también estos secuestrados tienen hijos y mujeres, con la diferencia de que éstas no pueden permitirse el lujo de tener jaqueca, inhalar sales o caer afectadas por soponcios entre sábanas de Holanda, entre otros motivos porque no las tienen tan finas como la señora del tan traído y llevado por la prensa, caballero de industria...s.

«OSPOLITIK»

¡Le digo a usted, guardia, que hasta don Blas no sale de su apoteosis! ¡Vaya tío barbián que nos ha resultado el recién dimitido y opusdeísta ex ministro López «Valiente»! Teníamos en casa un Maeternick maquiavelesco, y nosotros en el limbo. No sólo ha dado a la política exterior española un graciosísimo quebró que hubiera firmado, de haber sabido hacerlo claro, nuestro paisano Curro Cúchares, sino que ha demostrado, en contra de las aseveraciones de los géometras que en el mundo han sido, que las líneas paralelas convergen en un punto: la política, pues no me negaréis que tanto los regímenes comunistas como el franquista siguen líneas paralelas, aunque digan malas lenguas que son regímenes para...lelos.

HUELGA DE CANES

En Rosario (Argentina) hace ya unos meses se declararon en huelga tres mil policías, reivindicando más emolumentos para la pitanza y en verdad que por una vez tendríamos que darles la razón a tan sufridos y fieles servidores de los mandarines de turno. Ellos no podían comprender que su gobierno de uniformados

arrastrasables no les remunere mejor sus servicios, máxime después de enterarse de que los jefazos, también arrastrasables de la «Mamá Patricia», han subido graciosamente tanto los sueldos como otros emolumentos a sus congéneres y otras bestias uniformadas dependientes de la Puerta del Sol madrileña. Lo que dirían ellos viendo como los cercaban en sus fábricas de mamporros, coces y quebranta-huesos las tropas de Lanusse: ¡Así paga el diablo a quien bien le sirve!

Coplas

Cisco Franco Bahamonde con un empaque que aterró salió de quien sabe donde pa declararnos la guerra.

Hechurado en as de oros, en individuo que aberró, utilizó 100.000 moros para darnos mucha guerra.

Tipo metido en honduras que a lo peor se aferra, movilizó a los curas pa santificar su guerra.

Guerra ya de las peores en mar, en llano, en la sierra, con tropas exteriores para conseguir su guerra.

Ottos, Pipis y Abdelases nos robaron nuestra tierra que Franco con sus rapaces disfruta por ley de guerra.

Franco, en pobre gusano idiomas ajenos cierra, pero el oro americano le corta tal mini-guerra.

Contra los «rojos» discursos dijo segregar salmuera, y ogaño dice a los rusos: «Perdonadme la mi guerra.»

Y ahora caudillo Franco con tanto yerra que yerra, depende de Bolsa y Banco para proseguir su guerra

contra un pueblo que fue entero al que maltrata y encierra si no huye al extranjero. ¡Por algo ganó la guerra!

Lo firma: Lucio Balterra.

Madrid, agosto 1973.

Experiencia tenemos

¡Compañeros! La vida en Alemania nos trae consigo alegría de ver que nuestros ingresos aumentan y con ellos podemos mejorar nuestras vidas en el futuro. Pero no solo es ganar dinero, sino también formarnos cultural y socialmente para que nuestros derechos nos sean concedidos. Esto que voy a comunicaros es uno de los mil casos que suceden.

En la empresa donde trabajo somos unos ochenta obreros de cuatro nacionalidades; españoles unos veinticinco; el empresario tiene la costumbre de admitir personal extranjero cuando tiene mucha demanda de pedidos, y cuando ha salido del paso los despide sin dar ninguna explicación. Hace cosa de varias semanas hubo una reunión del sindicato del IG Metal en la cual yo expuse que la empresa debía poner un intérprete o bien una persona que pudiese informarnos, y no en alemán como hasta ahora lo están haciendo, por lo cual ninguno de nosotros estamos reseñados convenientemente e ignoramos nuestros derechos, ya que normalmente es un trabajador, el que a ellos les conviene, el que se encarga de hacer de intérprete, con lo que la traducción es bastante mala y en concreto no nos enteramos de nada.

Naturalmente, es eso lo que quiere la empresa, que no lleguemos a un entendimiento, ya que es el arma que posee para tener a los trabajadores en su poder, pues el miedo a perder el trabajo obliga a los trabajadores a no pedir más informes.

Yo comuniqué a los trabajadores alemanes nuestros problemas y decidimos hacer una lista de los nuestros y los suyos. Hicimos tres copias, una para el Sindicato, otra para la empresa y otra para nosotros. Enterado el empresario me dijo que si no le entregaba las tres listas sería despedido. Yo me negué y reunidos todos los trabajadores en junta se solidarizaron todos conmigo y no pudieron despedirme. ¡Viva la Solidaridad de los trabajadores!

E. O. T.

Sin embargo de lo dicho

El sindicato no puede desdeñar el aplicar una parte de sus actividades a la consecución de mejoras económicas y tampoco a la consecución de reducciones de jornada. No puede desdeñarlo por cuanto cada una de sus mejoras responden a anteriores imperativos de los determinantes económicos y de la evolución del progreso mecánico. En cada caso de petición de mejoras económicas, el proletariado muévase determinado por necesidades económicas apremiantes, y lo mismo ocurre en cualquier otro orden de peticiones. Pero constatamos que aun obteniendo el proletariado los mayores triunfos su situación económica-social mejora poco.

La ventaja moral, imperceptible a simple vista está en que generalmente toda petición de mejoras va seguida de lucha, y esta lucha por las cosas inmediatas es una gimnasia que entrena a las masas para la lucha final.

Aparte de que cada lucha, mayormente si va seguida del triunfo, es una afirmación de la personalidad y del valor social del proletariado, lo cual, sin el sindicato, no tiene forma de expresión sino en contadas individualidades, incapaces por sí solas de manumitir a la Humanidad de su esclavitud político-social.

El sindicato es la mejor arma para librar al proletariado de las injusticias y aberraciones del capitalismo y el Estado.

E. O. T.

España. Noticias en zig-zag

SEVILLA. — El personal de movimiento de la «Empresa Casal, S.A.» se negó a efectuar el servicio regular que tiene encomendado en Sevilla capital y en numerosos pueblos de la provincia, hasta tanto que por la dirección de la empresa se les garantizase un aumento de las remuneraciones salariales.

Los trabajadores se congregaron en los garages de la empresa, situados en el polígono industrial de la carretera amarilla, logrando efectivizar la huelga y paralizar todo el servicio «exteriores».

BILBAO. — Los trabajadores — cerca de un millar — de Instalaciones y Montajes Industriales efectuaron en una semana varias demostraciones de huelga de brazos caídos como protesta a no haberles sido aceptada una reclamación de aumento de 3.200 pesetas mensuales. La empresa ha respondido con el despido condicional, pero los obreros se mantienen firmes. Esta huelga tendrá repercusiones inmediatas en Astilleros Españoles de Sestao, por cuya cuenta trabaja Instalaciones y Montajes.

DETIENEN EN BILBAO

Han sido detenidos ocho jóvenes pertenecientes al embrión de un grupo político clandestino que tenía su sede en la calle Instrucción Cristiana, en la localidad vizcaína de Portugalete.

La primera pista se obtuvo cuando el lunes por la noche unos jóvenes fueron sorprendidos en Portugalete cuando repartían hojas clandestinas que hacían referencia al llamado «proceso 1.001», en el que

serán juzgadas 11 personas acusadas de actividades ilegales.

El hallazgo de estas hojas clandestinas condujo a los agentes al piso de la calle Instrucción Cristiana, donde fueron detenidos inicialmente tres jóvenes, uno de Guernica, otro de San Sebastián y el tercero de Santander. Acto seguido fue detenida la novia de uno de ellos. Al parecer, las detenciones van a tener continuidad. ¡No faltaba más!

MATA A SU PATRONO EN BILBAO

Detienen al supuesto autor por ese delito. Según nota oficial, Angel Pérez Sánchez, carpintero, trabajador en casa de César Torre Lafuente, planteó reclamación a éste, quien no quiso atenderle. Ante la insistencia del obrero el patrono Torre le indicó deponer sus pretensiones a la organización sindical. La discusión fue subiendo de tono hasta que Pedro Sánchez agredió a su patrono con una herramienta cortante de trabajo, ocasionando la muerte al agredido.

BARCELONA. NO A LA PENNA DE MUERTE

BARCELONA. — El Colegio de Abogados de esta ciudad ha publicado en la prensa la nota que sigue: «Continuando en su inalterable postura respecto a la pena de muerte, y ante la sentencia dictada imponiendo dicha pena al súbdito polaco Helz Chez, ha cursado un telegrama al Jefe del Estado solicitando la conmutación de dicha pena.»

SABADELL. — Huelgan los obre-

ros de la empresa Unidad Hermética (600 obreros y técnicos en total) en los establecimientos que la U. H. posee en esta ciudad y en San Quirze. Reclamación: aumento de salarios.

OJO AL CRISTO, QUE ES DE PLATA

Y por serlo ha sido robado el del templo arciprestal de Gandesa (Tarragona). Los cacos — que no han sido habidos — a estas horas deben mercadearse la plata del Nazareno sin miedo a las calefacciones de Luzbel.

MUNICIPAL ARDOR

La casa ayuntamiento de Carpio (Valladolid) ha ardidado enteramente a pesar de ordenanzas y mangueras. 3.000.000 de pesetas perdidas.

LAS PRISIONES EN ESPAÑA

LONDRES. — El diario «The Times», en un informe ilustrado y titulado «El encarcelamiento político en España», describe las palizas al parecer sufridas por los enemigos del régimen franquista y las enfermedades que padecen muchos presos por causa de las condiciones malsanas que se dan en las celdas, así como también por falta de una alimentación adecuada y defectuosa asistencia médica. Se denuncia también en el informe las limitaciones impuestas a las visitas de los abogados.

El informe señala que los presos viven en celdas heladas, donde abundan los chinches y las ratas, donde escasea el agua y no hay duchas.

También se habla de la práctica de la tortura en las comisarías de policía, lo cual se hace en la mayor parte de las comisarías de una manera regular y virtualmente sin restricciones de ninguna clase.

SE ACABO LA FIESTA

BAYONA. — El diario «Eclair Pyrénées» del 4 de septiembre informa que el pasado año se suspendieron las fiestas patronales de Lequeitio (2 de septiembre) como protesta a que la Guardia Civil había matado a dos vascos en el piso en que estaban reunidos y añade: «El pasado domingo con espíritu de solidaridad y como recuerdo a los dos resistentes vascos, la población de Lequeitio ha boicoteado completamente los actos anunciados para la jornada inaugural.»

Una injusticia más

BILBAO. — Nicolás Redondo Urbieto tiene 46 años de edad y desde que tenía 15 años ha estado trabajando en los astilleros de construcción naval de Sestao. Esto hace exactamente 31 años de servicios prestados a la empresa, razón más que suficiente para que se le recibiera todos los días con respeto a su llegada al taller. «A todo señor todo honor», como dicen los franceses. Lejos de esto, la empresa le ha despedido sin guardar miramiento alguno con él.

La persona es de sobra conocida. Fue detenido Redondo en los primeros días del mes de febrero de este año, durante una huelga de obreros de la empresa en que trabajaba, acusado de ser uno de los promotores de la misma, y le impusieron, hallándose preso, una multa de 200.000 pesetas. Fue la Dirección General de Seguridad la que le impuso la multa. Pero esto no fue todo: le puso también a disposición del Tribunal de Orden Público.

Puesto en libertad bajo fianza de 25.000 pesetas en mayo, pasó a cumplir en la cárcel los 60 días subsidiarios por no pagar la multa, pena que cumplió el 27 de junio, siendo consecuentemente puesto de nuevo en libertad. Al día siguiente se presentó en la empresa con el propósito de reanudar sus actividades laborales, pero se le informó que se le comunicaría la decisión que se tomase con respecto a él. Pasó todo el mes de julio sin recibir comunicación alguna, pero en agosto, el 4 de agosto exactamente, la Dirección de la empresa le informó por carta que se había acordado despedirle por haber cometido faltas de asistencias al trabajo, sin causa ni justificación alguna, a partir del 5 de febrero...

El 30 de agosto, se reunieron dentro del recinto de la Naval de Sestao numerosos trabajadores de la empresa y tomaron el acuerdo de recoger las firmas de los compañeros de trabajo, para denunciar el despido de Redondo y exigir su inmediata incorporación a su puesto de trabajo.

NUEVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 París, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

Cuando gobiernan los golfos

Lejos de mi pensar que existe ningún gobierno bueno. Si acaso estoy dispuesto a conceder que habrá alguno menos malo; pero cuando el poder cae en manos surge la hecatombe. De ciertos golfos, quiero aclarar, pues como en todo en la profesión, estado, costumbre, de la golfería también hay clases.

Muchos de los que tenéis la «funesta manía» de leer conoceréis al simpático personaje creado por Víctor Hugo en «Los Miserables». Me refiero a Gavroche, golfo o pilluelo de París, que como otros muchos hambrientos se encontraba defendiendo una barricada en nombre de la Libertad, y que al ver un pan en tierra de nadie delante de su parapeto, no dudó en salir, con saltos de gorrión hambriento, a saclar el apetito; pero las balas asesinas que defendían a los ahitos de todo dieron con él en tierra y se cebaron en su frágil cuerpecillo. No me refiero a estos golfos, sino a los que hoy nos gobiernan o des gobiernan, pues los dos verbos para nosotros quieren decir lo mismo; no son de esta clase, ni tampoco de aquellos que nos pintara con pinceladas maestras Arniches en sus sainetes costumbristas, aquel inefable «Cañamón» y sus

compañeros de miseria que, habiéndose encontrado abandonada en un portal una criatura recién nacida envuelta en unos trapos (producto de los prejuicios de esta sociedad bárbara) lo adoptan y mantienen cambiando el dinero que les produce la recogida de colillas y los desechos de los confiados, por biberón y leche para mantenerlo en su «mansión» la célebre «Tinaja» de la montaña cercana a la estación del Norte de Madrid. Grandioso ejemplo de humanidad que no se les ocurriría ni por mientes a los golfos a que nos vamos a referir a continuación.

Son éstos los señoritos golfos de que tan pletórico está el régimen español, desde los chulos falangistas de Valladolid y otros lugares, hasta los hijos de... papá, opusdeístas. Estos no son como los otros por necesidad y miseria, sino por afición y hábito. Estos que hoy rigen los tristes destinos de España fueron los señoritos golfos que chuleaban por las calles de nuestras ciudades y pueblos con la pistola en el bolsillo y los que después de salir de las cavernarias novenas en donde hacían de monaguillos, frecuentaban burdeles y casas de lenocinio dando suelta a sus rijosos instintos y después de burdas bacanales gritaban con voz de falsete sacristanesco: ¡Viva la Madre Superiora!, haciendo mofa de las creencias que dicen sustentar.

No es extraño por ello, que quienes de jóvenes tuvieron tan buenas



aptitudes para golpear, cuando se han visto ante tantas cosas apetecibles a su alcance hayan hecho tabla rasa con los prejuicios, si alguno les quedaba, y hayan entrado a saco sobre el pueblo español, robándole por procedimientos menos nobles que «el tirón», «el rififi» o el atraco a mano armada, pues para esto hay que dar la cara y jugarse el tipo y la libertad; pero ellos con el poder en mano, la justicia suya y el dinero ajeno suyo también, en un alarde de golfería jesuítica, todo lo hace por el procedimiento del «timo»; véase sino el «affaire» Matesa, en que el cabeza de turco ha sido indultado por sus compinches y colaboradores; el de las fábricas de confecciones del Campo de Gibraltar; el negocio de los aceites y etcétera.

Para no seguir cerramos con broche de «Collares» esta lista: en lugar de comprar ingenuamente como el simpático «Cañamón» y sus compañeros, biberón para el recién nacido, la «consorte» del «Mini-mini» regala a su nieta unos milloneros para que pueda comprar varias fábricas de biberones y que sus biznietos no tengan que chuparse el dedo como la mayoría de los españoles.

Floreal Herrero

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»

Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.

ESPAÑA EN COMENTARIO

El caso de las colonias fabriles

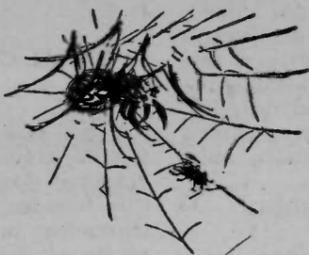
Se trata ahora de la Colonia Güell, enclavada en Santa Coloma de Cervelló (no lejos de Sant Boi de Llobregat) en las postrimerías del siglo XIX. Molestos por las «exigencias» del proletariado barcelonés, los Güell desplazaron su fábrica de hilados y tejidos de Barcelona a dicho pueblo llobregatino, llevándose consigo únicamente a teóricos, encargados y escribantes fieles. La población obrera sería contratada entre elemento pasivo y obediente, más cercanos a las sacristías que a las sociedades de resistencia al capital. Esto data del año 1898.

Como en colonias de Llobregat arriba, hasta la Poble de Lillet, amén de las instaladas en las cuencas del Cardoner, de l'Anoia, del Ter y otras, el sistema social establecido en la Güell era de «protección del obrero», más en lo espiritual religioso que en lo terreno. Para favorecer a los trabajadores de la casa y evitarles pérdidas de tiempo que dedicarían al trabajo intensivo y a la religión, la gerencia colonial de «Can Güell», al igual que las de «Can Sedó» en Esparreguera y la de «Can Viladomiu» en Gironella, instaló un poblado de casas uniformes pegadas a los muros de la fábrica, con economato para viveres y ropas y capilla para encomendarse a Dios por faltas imaginarias, en tanto el cura y la familia propietaria requerían al Ser Supremo para una dispensa por sus sobras y sus excesos. Como puede verse, ese sistema proteccionista del trabajador retrotraía a éste a los tiempos de Calomarde, cuando la inquisición renacía en España y el feudalismo modernizaba su existencia para un pervivir permitido por el Estado y la Iglesia. Situación de esclavitud, de irrespiro, que en más de una ocasión los explotados del tejido correspondientes a la primera mitad del siglo XIX, habían tratado de finiquitar de la manera más drástica que vaya uno a imaginar: pegando fuego a la fábrica, a la capilla, e incluso a las casas que más les servían de sujeción que de regazo familiar y contra inclemencias atmosféricas. Con el trabajo, la casa de la fe, el economato e incluso el café en el feudo del amo, los pobres explotados pasaban la triste vida vegetando, prefalleciendo, en ese mundo ajeno que les asfixiaba. El viaje existencial del tejedor colonizado iba del bautizo al cementerio, pasando por un ciclo de esclavitud integral a su modo de ver inevitable.

Con la intrusión de las sociedades obreras de la época y más acá por la presencia omnimoda de los Sindicatos cenetistas, el sistema feudal de las colonias palidició hasta extinguirse. Los obreros quedaron libres de economatos, ritos religiosos y otras obediencias ajenas al cumplimiento del trabajo, por ejemplo el ceder voto obligado al protegido político del amo. Las casas «coloniales» hoy siguen existiendo en ciertos grupos textiles, pero en mayoría han sido abandonadas por haber preferido los obreros radicarse en los pueblos cercanos.

La actualidad presente de la Colonia Güell es el cierre paulatino del establecimiento. Los propietarios actuales no han sabido modernizar la producción según los adelantos de la ciencia. Y no es que la Colonia Güell 35 años atrás se quedara a la zaga en el progreso de la industria. Muchos milicianos de la República recordarán que las guerreras de paño intercauchado que en cierto tiempo usaron eran de tela fabricada en la Colectividad de la ex Colonia Güell. A buen decir, los compañeros técnicos y contra maestros de la factoría rivalizaron en la superación y presentación de los productos allí fabricados.

Recientemente la empresa Güell liquida paulatinamente la factoría despidiendo grupos de obreros a veces de 250, amenazando dejar sin medios de subsistencia a algo más de 1.200 trabajadores. La maquinaria irrenovada ha perdido mercados a la casa. Obligación de progreso en verdad costoso, que podía efectuarse, sin embargo, por etapas sucesivas tal como se ha hecho en industrias semejantes en la Costa levantina, en Igualada, en el Vallés, tanto el Oriental como el Occidental. A la Colonia Güell, tan acreditada industrialmente, la desidia pa-



tronal la ha condenado a desvinciamiento irre-

ductible. De haber podido el obrerismo confederal proseguir su labor regeneradora e impulsiva empezada en julio de 1936, la gran fábrica textil de Sta. Coloma de Cervelló hoy sería uno de los exponentes de la fuerza creadora y abundancista del Comunismo Libertario. La quiebra de la Colonia Güell en su aspecto burgués, abona la necesidad imperiosa de restablecer el sistema de colectividades cenetistas de trabajo. Hoy se evidencia muy exacto que la reacción capitalista española en 1939 venció, pero no convenció.

Joan Pere Barcelona

Lo del 13 de septiembre de 1923

Aparentemente por orden de Gobierno la prensa española ha comentado elogiosamente el L aniversario del golpe de Estado del general Miguel Primo de Rivera en 13 de septiembre de 1923, a la sazón capitán general de Cataluña. Pese a los esfuerzos de ciertos periodistas para aparentar neutralismo en el tema, la tónica general del comentario «primorriverrero» ha sido concupiscente. A medio siglo del episodio de marras hechos y figuras pueden ser tratados a capricho, que por algo el tiempo actúa en la mente humana de cortina de humo.

Al general Primo de Rivera, en la ocasión se le ha adjetivado de incruento, de humorista, de bien intencionado. Algo de ello tendría el hombre en la vida privada. Pero lo que es en la existencia pública, Primo actuó como gobernante de partido opuesto al pueblo de España. El no obró de acuerdo con sus principios personalistas sino en mandatario de las clases adinerada, clerical y cuartelera. El odio concentrado de la clase capitalista contra el sindicalismo consciente y no de pan y cebolla, indujo aquella implantar un sistema salvajista en sociología (caso de Martínez Anido-Arlegui) fracasando ante la reacción humanista del mundo; la guerra de Marruecos perdida por los militares en 1921 (desastre de Annual hasta las puertas de Melilla) gritó justicia contra el militarismo poltrón y derrochador en colonias; la Monarquía en apuros vio rodar su prestigio secular cuesta abajo hacia el despeñadero, significando todo ello tres escollos invencibles contra los cuales los sectores pesetero, clerical y militarista no antojaron otra solución que el asalto al Poder para rehuir responsabilidades. Pagándose de su persona, M. Primo de Rivera encabezó con su Directorio el monstruo de tres cabezas, del cual fue obediencia y no concertador como se supone. Gracias al gobierno primorriverrista, la reacción clásica en la España pobre y triste logró anular la Constitución de 1876, la abolición de los partidos opositores, el cierre de los sindicatos obreros clásicos o cenetistas; la insubstanciación del expediente de responsabilidades sobre el Riff elaborado por la comisión presidida por el general Picasso; la absorción de la economía por gentes de la calaña de March, desafuero gubernamental justificado con una endeble política de carreteras; la bonificación a los servicios siempre inanes de la Iglesia, tradicionalmente imperante y opulenta en una España sobrada de miseria.

Se aduce en la prensa de 50 años después, la «bonhomía» del general Primo, que «sólo» mató a cinco anarquistas, dos en Barcelona y tres en Pamplona. Bueno, bueno. Ya se sabe que el ministro primorriverrista Martínez Anido antes hizo pistolear a más de 500 de aquéllos y que la guerra encabezada por otro general, Francisco Franco, arrebató a más de un millón de hijos a las madres españolas. Es a este dictador bis militarmente graduado y humanamente degradado, que corresponde el campeonato de las esquelas. Sus cementerios son tan grandes como escasísima es su conciencia.

¡Ah!, pero Don Miguel Primo de Rivera, general y dictador incruento, nato de una familia anticarlista, encaminó los pasos de la vil

reacción española hacia el tremendo drama de 1936-1973 copiando la tragicomedia italiana de Benito Mussolini, esotro incruento... comparado con el tétrico Adolfo Hitler.

El embrollo colonialista

En estos días los españoles hemos sido visitados por el ministro mauritani Hamni Mouk Nass y un generalito panameño llamado Torrijos Herrera. Ambos han sido recibidos y atendidos por López Rodó, el de Asuntos exteriores.

En el comunicado servido por Mouk Nass-Rodó a la voracidad de la prensa se dice «muh...» a guisa de buey, puesto que expresar la verdad de lo conversado al parecer amarga. Hamni Mouk Nass insistió en la pretensión mauritana de poseer Costa de Oro, cacho de Sahara motejado de español, a lo que Rodó le respondió: «Lo iremos hablando», dando ocasión al mauritano de salir hacia su país vomitando pestes contra el colonialismo hispano.

Por su parte el generalesco Torrijos expresó públicamente la rabia conjunta de Panamá y España por el secuestro en que Estados Unidos y la Gran Bretaña mantienen al canal de Panamá y al peñasco de Gibraltar, dos afrontas imperialistas difíciles de soportar. Al paio del problema panameño, el Estado colombiano prepara demanda de reintegración a Colombia de la fracción colombiana de la región panameña, cedida condicionalmente para el establecimiento del canal por América del Norte. De forma que generalito Torrijos podría trastocarse en dependiente de Colombia una vez la «independencia total» panameña fuese conseguida. ¿Quién me compra un lio,

También a López Rodó le rueda la cabeza con el lio de las pesquerías frente a Marruecos y hasta el límite de 70 kilómetros marinos de la playa al horizonte. Las flotas españolas que se atreven a fanear en este perímetro acuoso que el moro se atribuye, son diezmadadas por las lanchas cañoneras del rey de Rabat. Problema insoluble por cuanto toda solución prevista entre ambas naciones, España y Marruecos, pasa por la liberación de Río de Oro, Ceuta y Melilla, tres Gibraltares que Madrid aguantaba sujetos e insoltables en tierras africanas.

Mientras tanto, la Rubia Albió mantiene su escuadra de guerra en el morro andaluz de Europa y su talmado equipo de gentlemenn en jarras para jugar la carta gitana de la diplomacia. — HIGINIO.



Imperialismo, colonialismo, insensibilismo

La reciente intromisión de la U.S.A. en la política interior chilena motivando el derribo del gobierno de Unión Popular y la muerte airada de cinco o seis mil chilenos, entre ellos varios directivos del Frente Izquierdista, ha conmovido a todo el mundo civilizado. Incluso en las esferas «neutras» españolas el crimen de lesa humanidad cometido en Chile por el capitalismo «superamericano», ha levantado olas de disgusto y repugnancia. Fascismos internacionales aparte, la repulsa contra el orgulloso Americano es unánime.

Sin embargo, el pueblo chileno no puede abrigar esperanzas. Todo el barullo de ahora en favor de su causa sabe a declamación, a lírica. Los déspotas — todos los déspotas — saben esperar a que «callen esos malditos», y claro, los malditos callarán y la reacción de donde sea quedará bien aposentada y los intereses bordes de la Banca-Pulpo salvados. Chile, como España, Guatemala, Nicaragua y Santo Domingo, pueden quedar indefinidamente bajo la férrea pata del Pentágono si sus pueblos no reaccionan en su día. Cuba, al parecer emancipada, aguanta el quiste americano de Guantánamo, como Marruecos sufre los de Melilla y Ceuta, España, el de Gibraltar, y Mauritania el de Río de Oro. A más decir, Su Majestad el Dólar avasalla a todo el llamado Mundo Libre, igual que el «camarada» Rublo impone su solvencia, su imperativo, a la economía comercial y política de Polonia, Hungría, Checoslovaquia y Bulgaria. Pocos pueblos escapan a las tiranías imperialistas de la U.S.A. y la U.R.S.S., por ahora.

El llanto universal por la pérdida de la democracia chilena se nos antoja baladí, repetimos. La protesta les servirá de consuelo a los chilenos igual que los familiares de un muerto lo reciben por entierro muy concurrido. Luego las personas condolidas quedan solas en el aguanate de la desgracia, «y aquí no ha pasado nada».

El ataque fascista a la democracia española fue un crimen perpetrado por nativos adiestrados, empujados y ayudados por Hitler y Mussolini. En la ocasión el mundo levantó clamores, pero la República fue abandonada por las democracias y el general Franco, ayudado del principio hasta el fin por Alemania e Italia, con el silencio cómplice de tales fementidas democracias. Perdida nuestra causa, más de 200.000 hijos del pueblo fueron humillados y fusilados, un millón sometidos a encierro o a trabajos forzados, y 600.000 salieron aherrojados al extranjero sufriendo desprecios y miseria. Ahora en el exterior se está «aposentado»; pero las muertes por inconsideración o en los hornos nazis han sido cuantiosas y tremendas. Nunca las democracias han pedido — ni pedirán — cuentas al franquismo por su inmenso crimen, ni cuando el nazifascismo perdió la guerra. Jamás los sindicatos libres o rusófilos han sabido — ni sabrán — aplicar un boicot seco contra el régimen fascista del general Franco para derribarle. Se limitan, gobernantes y sindicatos no fascistas, a compadecernos, a consolarnos, a limosnearnos.

Compañeros chilenos, este mundo es detestable.

Comunicados

CONFERENCIA PUBLICA

Patrocinada por el Núcleo de la Zona Norte y la Federación Local de Paris, FONTAURA nos disertará sobre el tema: «Posición fundamental del anarquismo y matices susceptibles de enmienda ante el ambiente económico, moral e intelectual de nuestros días.»

Acto que tendrá lugar el 30 de los corrientes a las 10 de la mañana en nuestro Centro Confederal de la rue des Vignoles, 33.

F. L. DE ST-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a sus afiliados a la Asamblea General que tendrá lugar el domingo día 30 de Septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Se tratará del Informe de los delegados al último Pleno Regional y discusión del Orden del Día para el próximo.

F. L. DE DREUX

Quedan convocados todos los afiliados de esta F. L. para el Domingo 7 de octubre a las 10 de la mañana, a la Asamblea General Ordinaria en el local acostumbrado. Figuran en el Orden del día temas sumamente interesantes para la continuidad orgánica. Se encarece puntualidad y numerosa asistencia.

CONFERENCIA EN PERPINAN

La Comisión de Cultura y Propaganda de esta Federación Local organiza para el domingo 30 de septiembre 1973 en su local social, 9, rue Duchalmeau, a las 9 horas, una charla debate a cargo del compañero Ortiz, quien disertará sobre el tema: «Fascismo y Marxismo dos aspectos semejantes del Totalitarismo del siglo.»

F. L. DE PERPIGNAN

Comunicamos a todos los afiliados que para el día 13 de octubre (sábado) a las tres de la tarde tendrá lugar la asamblea ordinaria a la cual quedáis invitados todos los afiliados a discutir el orden del día del Pleno Interdepartamental a celebrar.

Dado el temario a discutir esperamos puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo 14 de octubre en el lugar y a la hora de costumbre.

F. L. DE MARSELLA

La Federación Local de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que celebraremos el día 14 de octubre a las nueve y media de la mañana en nuestro domicilio social, 12 rue Pavillon.

PARADERO

Se desea saber el paradero de Manuel García Alvarez, natural de Labercillo (Granada). Sus hermanos: Eduardo, María, Francisco y José desean que se ponga en comunicación con ellos.

La última vez que lo vieron fue en Aranjuez, al parecer estaba herido; pero posteriormente a sus familiares se les ha dicho que se encuentra en Francia.

Puede ponerse en comunicación con su sobrina, Trinidad Fernández Huertas. Las señas son las siguientes: Madame Casado, 121, Av. Puig del Mas, Banyuls-Mas, Francia.

«TERRA LLIURE»

Ha aparecido el número 11 de este boletín con el siguiente sumario:

«Presència d'estudiants llibertaris a Catalunya»; «Marsella. Ple de la Regional Catalana CNT»; «Tabal y Barreja»; «Hi ha o no hi ha CNT a Espanya»; «Catalanitat de la Revolució del 1936»; «De nou els fatres-nazis»; «Esquitxos»; «El Matapatries»; «La coloma de la Pau» (poesia); «Si tingués un amor! «Com està la bosse».

Dirección: 33, rue des Vignoles, 75020-Paris. Giros a Roque Llop.

SERVICIO DE LIBRERIA



LIBROS Y FOLLETOS CUYA LECTURA RECOMENDAMOS

«Colectivizaciones: La obra constructiva de la Revolución española», 10 F.
«Breve historia del movimiento anarquista en Estados Unidos de América del Norte», por Alberto Martín, Vladimiro Muñoz, Federica Montseny, 5 F.
«La Anarquía a través de los ítemos», por Max Nettlau, 25 F.
«Pasión y muerte de los españoles en Francia», por Federica Montseny, 7 F.
«Hacia una vida mejor. En la ruta de la CNT», por Fontaura, 5 F.
«Frente al público» (cinco conferencias), Sebastián Faure, 2,50 F.
«Figuras del sindicalismo español: Anselmo Lorenzo», por F. Montseny, 2 F.
«Páginas de la historia del proletariado español (1848-1907)», por Arnold Roller, 1,50 F.
«La Anarquía», por Enrique Malatesta, 2,00 F.

«Anarcosindicalismo. Antecedentes. Declaración de principios», 1 F.
«La libertad», por Bernard Lazare. — «Libre examen», por Paral Javal, 1 F.
«Ascendencia y trascendencia del sindicalismo», por Anselmo Lorenzo, 1 F.
«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», por Max Nettlau, 1,50 F.
«Las Juventudes Libertarias en España», por Fabián Moro, 1 F.
«A los jóvenes», por Pedro Kropotkin, 1 F.
«La CNT y el porvenir de España», por Abel Paz, 1 F.
«Contribución a la historia del anarquismo español», por Vladimiro Muñoz, 1,50 F.
«En torno al comunismo. Nueva misión del proletariado», 0,50 F.

Novedades

«La muerte de la esperanza», por Eduardo de Guzmán, 30 F.
«Habla un aviador de la República», J. Lázaro Sánchez, 30 F.
«Tres días de julio», Luis Romero, 60 F.
«Útiles después de muertos», Carlos Manuel Pellicer, 25 F.
«Las últimas banderas», Angel María de Lera, 30 F.
«Contribución a la historia del movimiento obrero español», Diego A. de Santillán, (3 vol.), 108,00 F.
«Obras completas de Rafael Barret», 3 vols. 25 F.
«De mi vida» (recuerdos, estampas, siluetas, sombras), Indalecio Prieto, 2 vols. 110 F.
«Breve historia del movimiento anarquista en los Estados Unidos», Alberto Martín W. Muñoz, Federica Montseny, 5 F.
«Romancero libertario», romancero de la guerra de España, 18 F.

OBRAS DE LA EDITORIAL HAN RYNER

«A la découverte de Han Ryner 14 50
«Songes perdus» 12 00
«La Soutane et le Veston» 12 00
«Crépuscules» 9 00
«Dans le mortier» 9 00
«Voyages de Psychodore» 5 00
«Jeanne d'Arc et sa mère» 12 00

«Tour des peuples» 8 00
«Face au public» 7 50
«Aux Orties» 12 00
«Un Art de Vivre» 16 00

Giros y pedidos a Roque Llop.
CCP 1350756. Paris
33, rue des Vignoles (Paris 20e).

NECROLOGICA

NOEL CICUTA

El compañero Noel Cicuta falleció en el curso del mes de agosto, después de larga y penosa enfermedad.

La vida de este compañero italiano fue rica en actividad militante y como tal fue azarosa y agitada.

Refugiado en Francia cuando la toma del poder por el asqueroso Mussolini, fue expulsado de este país en un época en la que el hecho de ser anarquista y extranjero era delito suficiente para ser llevado a la frontera próxima como un malhechor vulgar. Así pasó a Bélgica, de donde también fue expulsado después de haber trabajado allí algún tiempo.

Entrando nuevamente en Francia, trabajó clandestinamente hasta el 19 de julio de 1936, cuando junto con otros compañeros del mismo país pasó a España para luchar al lado de los nuestros.

Allí formaron el famoso batallón italiano que actuó eficazmente en el frente de Huesca.

Terminada nuestra guerra y revolución volvió a Francia, donde vivió en la clandestinidad hasta que en 1945 pudo arreglar su situación.

Desde entonces continuó su actividad militante siempre en contacto con los compañeros italianos, franceses y españoles.

Sólo la terrible enfermedad, que se le fue agravando año tras año, agotó su labor de luchador anarquista.

De su sepelio nadie se enteró; podemos decir que fue a la madre tierra tan clandestinamente como tantas veces vivió.

Querido Noel: que esta tierra te sea más generosa que los hombres.

Por la F. L. de Nice, el secretario
J. Granada

DISCOS

Lema del día: «¡Cuaq gritan esos malditos!»

«El llamado Centro Confederal de Paris...»

Llamado y efectivizado, por mucho que le pese al monumental de Torrelavega.

«A boca cerrada no entran moscas.»
Es de patán repetir lo que se ha dicho millón y medio de veces.

Ahora a ése le da por sentirse nacionalista heráldico.
Que Felipe V lo admita en su sarcófago.

Teodorico, el Mio (el tuyo) Cid, León matamoros, Felipe II, Torquemada, Fernando VII, Carlos 7, Cánovas del Castillo, Antonio Maura, Alfonso XIII, el verdugo de Burgos (99 ejecuciones), Martínez Anido-Arlegui, Millán Astray, y demás malasaña.

Es difícil gritar ¡viva España!

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Sobre la inmoralidad en el cine

Las colas que se formaban a la puerta de un cine de Perpiñán; colas integradas por personas llegadas de España exclusivamente para ver la película «El último tango en París», han hecho gastar no poca tinta de imprenta en publicaciones de aquende y de allende el Pirineo. Han habido, y todavía hay, opiniones para todos los gustos. Personas «honorables», partidarias de las «buenas costumbres», de los «principios morales», se escandalizan de que haya gente que muestre inclinación por las inmoralidades de la pornografía; y que haya países cuyas autoridades permitan tales espectáculos. ¡Eso es inducir a las malas costumbres! ¡Es contribuir a la perversión de los instintos! ¡Dónde va a parar la humanidad siguiendo este camino!...

Naturalmente, la réplica que se les hace a esas personas tan dispuestas a velar por las «buenas costumbres» y la «pulcritud moral», es fácil de comprender: En primer lugar cuenta mucho el hecho de poner vetos, de prohibir; de presentar como «tabú» lo que en realidad no es ni más bueno, ni más malo, que otros espectáculos de naturaleza corriente. En las más importantes ciudades de Francia hay cines en donde se proyectan habitualmente películas de un tono más o menos erótico. Y bien: no hemos visto ni en París, ni en Lyon, ni en Marsella, ni en Tolón, que en cines de esta naturaleza los del país hicieran cola para entrar, como si se tratara

de algo **sensacional**. Al tratarse de corriente; de algo no prohibido, las gentes no le concedían trascendental importancia. ¡Entraba el que quería entrar, y en paz! No es así en España. Y ya es harto sabido que cosa prohibida es la más codiciada.

¡Y hablemos de moral! Considerándola «inmoral», la Censura española cortó recientemente el fragmento de una película en que Brigitte Bardot se desnudaba... ¡Ah, pero, por lo visto, no es inmoral el hecho de que se proyecten docenas y docenas de películas en que los personajes roban, asesinan, masacran, en hechos bélicos, o en combates de gangsterismo! No es inmoral el que chicos y grandes aprendan en las pantallas cinematográficas la **técnica del asesinato**. No es inmoral hacer notar como a base de estafas, robos, crímenes, unos rufianes se den la gran vida en los casinos de moda. No es inmoral ofrecer la sensación de que el dinero lo justifica y lo tapa todo. Es harto sabido que algunos adolescentes, autores de hechos delictivos, han confesado que había sido en el cine, viendo determinadas películas, que habían aprendido la manera de llevar a cabo ciertas acciones. ¿Es que el cine a base de películas descollando los robos y asesinatos es más «educativo» que el que hace descollantes matices pornográficos? He ahí una pregunta a la que se verían embarazados para responder ciertas personas muy «honorables» y «educadas».

sideraba tenía influencia ácrata. De ahí los encarcelamientos, las expulsiones de compañeros procedentes de diversos países. Incluso el Estado proyectó el habilitar una isla en el archipiélago de las Filipinas a fin de recluir en ella a todos los «inde-seables». Pero abandonaron el plan por estimar que el coste sería de mucha consideración. Pero no dejaron de poner en juego, — nos refiere el compañero Martín — todos los medios conducentes a desmembrar un Movimiento que había llegado a tener un considerable ascendente.

La parte del libro, — la más extensa — que asume Vladimiro Muñoz, además de las importantes referencias y biografías en torno a lo que fue la influencia anarquista en los Estados Unidos, está centrada en la bibliografía. Nos cita una considerable cantidad de libros, folletos, revistas, periódicos, impresos en diversos idiomas: inglés, alemán, francés, italiano, ruso, español, etc. Ello según los grupos étnicos de anarquistas radicados en aquel inmenso territorio. Nos hace saber que los primeros periódicos de orientación anarquista no fue en Europa donde vieron la luz si no en la América del Norte, y bajo la orientación y sostenimiento de los emigrados. Nos habla de figuras destacadas dentro del anarquismo norteamericano. Es el caso de Voltairine de Cleyde, notable por sus escritos y sus intervenciones orales, y de la que apenas si se conoce nada de ella

en español. Nos asombra la cantidad de material de propaganda en unas y en otras lenguas, que fue difundido por los anarquistas en los Estados Unidos. ¡Y con todo y ser tanto, es mucha también la cantidad de publicaciones que se sabe existieron, pero que apenas si se conservan noticias concretas de ellas!

Federica Montseny cierra el volumen con un breve resumen: «Del proceso Sacco-Vanzetti a 1971». Es el recordar a compañeros que en el famoso proceso, que costó la vida a los citados compañeros italianos, desarrollaron el máximo de actividad con tal de evitar, con llamamientos a la opinión pública mundial, aquella monstruosidad. El recordar a los compañeros que tras el fallecimiento de Pedro Esteve, hicieron cuanto les fue posible para sostener «Cultura Proletaria», el último paladín que en lengua española hemos tenido los anarquistas en los Estados Unidos. Un recuerdo para los que al presentarse en España los acontecimientos del 1936, moral y materialmente aportaron ayuda a la causa de la libertad y de la justicia. Recordar a veteranos que van cayendo ante el imperativo biológico de los años. Y como un último fulgor de esperanza, Federica alude a los estudios, libros, tesis universitarias, que en torno al anarquismo están escribiendo algunos profesores y estudiantes estadounidenses.

Los anarquistas en los EE. UU.

Como se viene anunciando en nuestra prensa, se ha editado un opúsculo, de cerca de cien páginas de apretado texto, que lleva por título: «Breve historia del Movimiento anarquista en Estados Unidos de América del Norte». Los textos que integran el volumen están escritos por Alberto Martín, Vladimiro Muñoz y Federica Montseny. Se trata de un trabajo muy compendiado, pero que le ofrece al lector una idea clara de lo que ha representado el anarquismo en los Estados Unidos. Por su lectura se puede muy bien colegir lo que en el país del dolar han sido las luchas de tipo sindical con impulso ácrata; la gran importancia de la producción intelectual anarquista, y el nombre de quienes mayormente contribuyeron a ello. Finalmente lo que ha ido quedando al paso de los años hasta llegar a nuestros días.

En la «Introducción» del opúsculo se nos dice que al iniciarlo se pensaba solamente hacer una biografía del compañero Franck González, pero que al intentarlo se comprendió que no era posible realizarlo sin hacer referencia al propio tiempo a todo el conjunto libertario del país. En efecto, como se dice, «no era posible situar a González en medio de un desierto». Y de ahí el acierto de haber llevado por delante un traba-

jo de equipo que, pese a su brevedad, alcanza a presentar un panorama general al abarcar los matices esenciales del tema escogido. Para el estudioso, con predisposición y tiempo en lo de ahondar en la materia, no faltan libros, abundan las publicaciones adecuadas, y los autores del volumen dejan constancia en sus páginas. Al no tratarse de tarea adecuada a la especialización, textos como el que se nos ofrece ahora son adecuados, puesto que su lectura se hace permitiendo el concluir pronto. Lo que no es poco si tenemos en cuenta la vida apresurada que suele hacerse en nuestros días, y la incesante y variada cantidad de publicaciones que aparecen en las librerías. Material del que hace falta tener una idea si en verdad se desea estar a la page.

Alberto Martín nos traza un «ensayo de síntesis histórica» en que va mostrando características y desarrollo de organismos sindicales y agrupaciones anarquistas; destacando las vicisitudes, las campañas represivas, organizadas por supuesto, por la plutocracia del país con el fin de yugular la potencialidad de las masas obreras de orientación revolucionaria. Alude a la tan conocida tragedia de Chicago, de la que el Gobierno yanqui tomó pretexto para atacar a fondo todo cuanto con-

Albert Skira, un enamorado del arte

Acaba de fallecer, en un pueblecillo de Suiza, su tierra natal, Skira, el conocido internacionalmente como editor de libros de arte. Nadie como él, afirman los críticos de toda procedencia, demostró tener tanta inteligencia, buen gusto, espíritu de iniciativa y dinamismo. Fue uno de los fundadores de la revista «Minotaure», conocida del mundo de los artistas por su criterio selecto y vanguardista a la par. Había organizado exposiciones en las mejores

pinacotecas del mundo. Sus ediciones de libros de reproducciones de cuadros en color eran maravillas de arte. Ya al margen de las suntuosas presentaciones de altos precios, ideó una bella colección de libros de bolsillo, económicos, y también en color. Incluso en los catálogos realizaba obra esmerada. Y su modo de ser — dicen los que le trataron — era afable, sencillo, siendo su mayor pasión la de hacer obra bien hecha.

Declaración final

De los trabajos de las Jornadas de Estudio del Movimiento Anarquista Mundial de los días 21 y 22 de julio de 1973.

En Château du Loir

Invitados por la Alianza Obrera Anarquista, un grupo de compañeros del Movimiento Anarquista Mundial, se han reunido en Château du Loir los días 21 y 22 de julio de 1973 y han declarado unánimemente que el anarquismo, hoy como ayer, continúa siendo la más elevada expresión de los sentimientos humanos en su marcha hacia la conquista de su humanidad.

Para nosotros, el anarquismo es el reflejo más puro de la conciencia y del instinto humanos a través de

los siglos y no puede limitarse a una ideología societaria, por seductora que parezca.

El anarquismo es la rebelión permanente contra todo lo que frena la libre evolución.

Los anarquistas, reconociendo el valor de las teorías de sus precursores no quieren ser los amos ni los discípulos de nadie y rechazan sin ambages todas las ideas y actitudes que conducen al sectarismo, al dogmatismo. — F.F.



EL COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

La «normalisation» se poursuit au Chili.

- Pompidou, Mitterrand, Marchais ont bon appétit... Merci.
- Une profonde et large notion de l'internationalisme prolétarien a permis au match de football Chili-URSS de se dérouler dans de bonnes conditions...

El Kremlin ante la vindicta pública

Un importante grupo de contestatarios soviéticos, compuesto, sobre todo, de sabios y escritores, proclamaron abiertamente sus reivindicaciones en favor de la libertad de pensamiento, y por ende, de opinión, en URSS.

A propósito de la Conferencia de Seguridad y de Cooperación europea o, mejor dicho, del conciliábulo entre las Europas del Oeste y del Este, que trata de establecer las modalidades de coexistencia entre los distintos Estados capitalistas, sean ellos de obediencia totalitaria o bien que se escuden bajo el signo filofascista, que es la tendencia que predomina en el Occidente europeo e incluyendo los «fascismos español, portugués y griego».

El padre de la bomba atómica rusa, Andrei Sakharov, advierte al Occidente el peligro que representa la coexistencia con la URSS mientras ésta no se liberalice.

Desde luego, el problema básico, está planteado en otros términos.

Hay que hacer honor a la verdad. Lo exacto es que el capitalismo internacional necesita hombres de confianza en el Kremlin. Y, por otra parte, la URSS, le tiene miedo a la revolución europea, que no se defendería en las fronteras de no importa qué país. De ello tenemos muchas pruebas, y precisamente los españoles fuimos apuñalados por la espalda por Stalin, y la Guepeú asesinó a un puñado de militantes obreros.

Por lo tanto, no se puede hablar de liberalización, cuando lo que hay que hacer es abatir la tiranía. Y es ingenuo que los intelectuales rusos esperen algo del capitalismo occidental, puesto que hoy más que nunca la tiranía se está enseñoreando de Europa. Como botón de

muestra la represión brutal que se ejerce en España contra trabajadores y estudiantes con la complicidad de todos los participantes en la Conferencia de Helsynski (Finlandia).

Desde comienzos de 1972 se asiste en la URSS, a una intensificación

por Jaime BALIUS

de las represalias políticas. Después de enero de 1972, especialmente en Ucrania, la represión política ha sido muy fuerte. El ucraniano Leonide Plochich, pensador muy brillante y matemático, se halla recluido en un centro penitenciario de enfermos mentales.

En lugar de citar los múltiples casos, tales como la reciente condena del historiador Yakir y del economista Krasine, queremos recoger el estudio hecho público por el periodista inglés Peter Reddoway, que es considerado como bueno por las embajadas occidentales en Moscú y, según dicho periodista inglés, la población de los campos de concentración y de las cárceles soviéticas rebasaría el millón de personas, y ello sin contar los internados en los manicomios, deportados, etc.

Es evidente que el llamamiento del padre de la bomba atómica rusa y del premio Nobel de literatura, el poeta Alejandro Soljenitsyne pone al descubierto que la tiranía rusa cuenta con una contestación que hace presagiar días mejores para el pueblo ruso, para Europa y para el mundo. No obstante, hay que tener presente que la URSS es propiamente una colonia del capitalismo internacional que necesita de Brejnev para ahogar toda posible convulsión, puesto que si en la

URSS cae la tiranía cambiará ipso facto toda la fisonomía europea. Mantendrán a Brejnev como mantienen a Franco en España, a Caetano en Portugal y a los coroneles griegos.

El comentario que está en boga, y que esgrimen los grandes rotati-

vos, es el de que el Kremlin tiene miedo de arremeter contra Eskharov y contra todos los hombres de ciencia, pues tiene necesidad de ellos para la conquista del espacio y para los armamentos. En el conjunto de la Academia de Ciencias de la URSS cuarenta miembros solamente, sobre 240 «han criticado públicamente a Sakharov. Se puede creer que Brejnev ha preferido dejar hacer con tal de que el pueblo permanezca al margen, y eso intentan lograrlo presentando la protesta de los intelectuales rusos como una maniobra orquestada en el extranjero, pero el padre de la bomba atómica rusa tiene la fama ante la opinión rusa de ser un patriota, puesto que es el forjador de la bomba H.

En cuanto al poeta Soljenitsyne, es un notorio perseguido del aparato administrativo y policiaco. Varias veces ha sido encarcelado y deportado, su llamamiento no obedece al temor de una nueva persecución, sino que es un grito de alerta que dirigen a Europa y al mundo ante el espectáculo denigrante y salvaje de la era de Brejnev.

La policía secreta, dirigida por M. Andropow, recientemente nombrado miembro del Politburó, a raíz del viaje del Número 1 del Kremlin

a los Estados Unidos, ataca directamente a los estudiantes por temor a un Mayo soviético. El totalitarismo puede sufrir un serio quebranto si el recinto universitario se suma a los valerosos intelectuales que han desafiado a las prácticas del neo-stalinismo.

Si echamos una mirada retrospectiva podemos constatar que, en la Rusia zarista, los intelectuales habían sostenido una lucha incesante por la libertad. Varios de ellos pagaron con su vida, como Puchkine y Lermontov, y otros fueron deportados, como Dostoiewski. Se trata de saber si los intelectuales de la hora presente podrán escabullirse o bien se encuentran delante de un calvario.

En una última conferencia de prensa de Sakharov, ante un grupo de corresponsales extranjeros, denuncia el empleo de la droga depresiva, llamada «holopirolol», que provoca decaimiento y tendencia a retractarse. Esto ha producido en los casos particulares del historiador Yakir y del economista Krasine, que ante el tribunal se han reconocido culpables de haber conspirado contra la Unión soviética.

No queremos pasar en silencio a la figura del general Trigorenko, que fue detenido a raíz de una protesta pública contra la invasión de Checoslovaquia y que desde 1969 se halla internado en un asilo psiquiátrico y a quien han perturbado la mente con el empleo de la droga que acabamos de mencionar.

Desde luego que la época de Stalin no tiene parangón en la historia. Nada se puede comparar al terror stalinista en el curso del cual perecieron, por lo menos, quince millones de personas. La

(Pasa a la página 2)

Los grandes precursores de la Revolución Mexicana

Entre los hombres que desde fines del siglo pasado iniciaron la lucha contra la dictadura y tuvieron una idea precisa y clara sobre las reformas sociales, políticas, económicas y culturales que necesitaba el pueblo mexicano, para superarse y encontrar su destino, figuraron, en primera línea, los hermanos Flores Magón, Ricardo, Enrique y Jesús; Antonio I. Villarreal, Librado Rivera, Juan Sarabia, su hermano Manuel y Rosalío Bustamante.

Ricardo, Enrique y Jesús Flores Magón eran originarios de Oaxaca; Antonio I. Villarreal, de Nuevo León; Librado Rivera, de Zacatecas; Juan Sarabia y su hermano y Rosalío Bustamante, de San Luis de Potosí.

Alfonso Cravioto, escritor revolucionario, insigne orador y constituyente de Querétaro, define la personalidad de Ricardo Flores Magón diciendo:

«Ricardo era sobrio; no tenía más vicio que el de fumar. De espíritu abierto y fraternal. Siempre que alguno de sus compañeros necesitaba dinero, la bolsa de Ricardo estaba abierta para el amigo necesitado. Parecía toro. Siempre vestía de negro y tocaba su cabello con un hongo negro del que salían madejas de «chinos». A nosotros nos tenía deslumbrados con su carácter de hierro. Desde ese tiempo ya brotaban de su cerebro las ideas socialistas, aunque su acción se concretaba al antiporfirismo.»

En el año de 1901, dice Antonio Díaz Soto y Gama, los jóvenes revolucionarios que formaban el grupo que encabezaba Flores Magón, leían literatura anarquista, principalmente a Proudhon y «El Capital» y «El Manifiesto comunista», de Carlos Marx.

En el mes de agosto de 1900 apareció el primer número del periódico

«Regeneración», que sería, con el tiempo, el principio de la lucha contra la dictadura, y que después de encarcelamientos y humillaciones que sufrieron sus dirigentes, siguió publicándose en Estados Unidos.

De ese grupo formaban parte Camilo Arriaga, hermano de Ponciano, el gran constituyente, quien expidió el 30 de agosto de 1900 un manifiesto para la organización del Congreso del Partido Liberal Mexicano, que debería reunirse en San Luis Potosí, y cuya principal finalidad sería la defensa de la Constitución y de las Leyes de Reforma, que venía pisoteando el gobierno del general Díaz.

La celebración del Congreso se inició el día 5 de febrero de 1901; Ricardo Flores Magón, puede decirse, fue la figura principal de aquella reunión.

Sus discursos en el Congreso y sus artículos en el periódico «Regeneración» exhortaban francamente a la lucha armada.

Flores Magón, en uno de sus editoriales, declaraba:

«Nuestra lucha ha sido ruda. Ha tenido todos los caracteres de una lucha de pigmeos encarados a los titanes; solos en ella, encontrándonos a cada paso con el lívido fantasma del indiferentismo político, hemos luchado aislados, sin más armas que nuestros ideales democráticos y sin más escudo que nuestras profundas convicciones.»

Llegó a calificar a la ciudad de San Luis Potosí como la «Jerusalén de nuestros ideales democráticos.»

Flores Magón concurre al Congreso del Partido Liberal Mexicano representando al Comité Liberal de Estudiantes de San Luis Potosí, y en carta que redactó Soto y Gama, dirigida a Flores Magón, le expresaba:

congéneres, o sea con los capitalistas de Estado.

En una palabra, que el PC francés como todos los partidos comunistas se hacen cómplices de la monstruosidad que denuncia el padre de la bomba atómica rusa y el Premio Nobel de la Paz.

El único comentario que se nos ocurre desde un ángulo anarquista es el siguiente: La monstruosidad rusa germinó en Cronstadt y en Ucrania.

Por lo que respecta a la prensa burguesa, que tanto jalea lo de los intelectuales rusos, queremos decirles que en su prensa asquerosa y repugnante, nunca han puesto al descubierto las torturas policíacas en España ni la persecución de los estudiantes españoles por los fascistas del Estado español y que ametrallan a los trabajadores españoles para defender los intereses del capitalismo internacional.

A pesar de nuestro particular punto de vista nos sentimos solidarios de los contestatarios rusos y checoslovacos, pero sin olvidar que el capitalismo internacional es el primer responsable y que es quien teledirige la política del Kremlin, como la del fascismo español, portugués y griego.

La opinión de los pueblos europeos juzgará en su día a los causantes del malestar actual, que ha culminado en el avasallamiento de la persona humana.

Jaime BALIUS

Ricardo Flores Magón y sus amigos

«Con su actitud y su pasmoso talento, su fuerza de voluntad motivó la representación del grupo de estudiantes.» Agregando:

«Porque usted ha entrado en el combate político leal y sereno, sin más armas que la verdad y sin más otro escudo que la justicia.»

Después del Congreso de San Luis Potosí surgieron Clubes Liberales en toda la República, clubes que fueron disueltos por el ejército y la policía, y en la sesión que celebraba el Club «Ponciano Arriaga», el licenciado Heriberto Barrón, con un grupo de esbirros, disolvió la asamblea, habiendo sido Flores Magón aprehendido y llevado a la cárcel de Belén.

También destacaron en el Congreso, Diodoro Batalla, Antonio Díaz Soto y Gama, Lázaro Villarreal, ingeniero Francisco Naranjo, Fidel Garza Pérez, Salomé Botello, Abelino Espinosa y otros distinguidos intelectuales que posteriormente se destacaron en la Revolución de 1910 y 1913.

No pudiendo ya vivir en México, Flores Magón se fue a Estados Unidos, radicándose en San Antonio, Texas, donde siguió publicando el periódico «Regeneración», pero ante las persecuciones de que era víctima, se fue a San Luis Missouri, donde expidió en el mes de julio de 1906, el Manifiesto del Partido Liberal Mexicano que firmaron los hermanos Flores Magón, Ricardo y Enrique; Antonio I. Villarreal, Librado Rivera, Juan Sarabia y su hermano Manuel.

Este documento, con 28 puntos, es sin duda el más importante de cuantos sirvieron de antecedente a la Revolución Mexicana. En él se analizan todos los problemas de México en sus aspectos político, social, cultural y económico. Se hace una crítica muy severa de los procedimientos despóticos empleados por el gobierno; se denuncia la intromisión del clero en la política, las riquezas que poseía y la tendencia de éste en intervenir en la cosa pública, olvidándose de su misión espiritual. Se estudia la política internacional, expresando que en igualdad de circunstancias, debe darse preferencia al mexicano sobre el extranjero y acabar con los privilegios de que éste disfruta.

El Manifiesto hace un balance de las condiciones en que se hallaban los trabajadores y los campesinos, cuya situación era de verdadera miseria.

Plantea la jornada de ocho horas, exige la reglamentación del servicio doméstico, pide mejores salarios e higiene en las fábricas y en los talleres, alojamientos, prohibición del trabajo infantil; descanso dominical, indemnización por accidentes de trabajo, pensiones, obligación de pagar a los peones en dinero en efectivo suprimiendo los vales; aboga por la mejoría económica de los jornaleros y medieros para evitar el abuso en el trabajo a destajo.

Se analiza por primera vez en la historia de México el problema del inquilinato, proponiéndose una reglamentación que imponga a los propietarios urbanos la obligación de indemnizar a los arrendatarios que dejan mejoras en sus casas, a fin de obligar a los dueños a renovar las viviendas, pues jamás se preocupaban por acondicionar las pocilgas que rentaban a precios exorbitados.

En cuanto al problema de la tierra, expresa el importante documento la necesidad de que se haga una distribución equitativa de ella (a efecto de que pueda lograrse una

mejor producción) entre los millones de campesinos que vegetaban en la miseria y en la incultura.

Trata de la emigración de nuestros conciudadanos hacia Estados Unidos, como consecuencia del despojo de las tierras de que han sido víctimas.

Censura el pésimo sistema de tributación, que aboga por la supresión del impuesto del timbre y del gravamen sobre sueldos y salarios.

Finalmente, plantea el problema educativo, abogando por llevar la escuela a todas las regiones del país y exige que se expropien todos los bienes de los funcionarios del gobierno, que los han adquirido abusando del poder para enriquecerse, y que el producto de tales bienes se dediquen al pago de la Deuda pública.

Estudiando detenidamente cada uno de los postulados del Manifiesto del Partido Liberal Mexicano, se llega a la conclusión de que es, indudablemente, el documento político más importante y más completo de cuantos se han publicado antes y después de la Revolución de 1910.

No cabe duda de que los firmantes del documento que comentamos tenían una clarísima idea de todos y cada uno de los problemas nacionales. Lástima que los hombres que redactaron ese programa hayan muerto, uno, en San Juan de Ulúa, otros víctimas de las enfermedades y de la miseria, y el más grande de todos, Ricardo Flores Magón, en una inmundicia prisión de Estados Unidos, calumniado infamemente, pues se les acusó injustamente de traición a la patria...

EMILIO PORTES GIL

El Kremlin ante la vindicta pública

(Viene de la 1ª página)

fobia sanguinaria del chacal del Kremlin, no se ciñó solamente a exterminar a la vieja guardia bolchevique, sino que trascendió al área internacional. Por ejemplo, los asesinatos de Camilo Berneri, de Andrés Nin, de Domingo Ascaso y de un racimo de trabajadores revolucionarios. Era la época en que la Guepeú no se detenía ante las fronteras. Los españoles revolucionarios fueron testigos de la vesania staliniana.

Volviendo a lo que hoy impresiona al mundo y es la nota de actualidad palpitante, se dice que Sakharov ha sido propuesto para el Premio Nobel de la Paz. Una hoja circula por toda Rusia firmada por el escritor Vladimir Maximow, por el autor dramático Alejandro Galich, los dos recientemente expulsados del Sindicato de escritores soviéticos, y por el matemático Igor Safarevitch, que han tomado públicamente la defensa de Sakharov. La hoja en cuestión fue presentada a un grupo de corresponsales extranjeros.

Es, pues, del dominio público que los intelectuales rusos como los checoslovacos son tratados de una manera bestial.

¿Qué argumenta respecto a ello el secretario del P. C. francés?

Mr. Marchais dice textualmente que se trata de una vasta campaña internacional contra la URSS para alterar la buena inteligencia que el Kremlin trata de establecer con sus

GUERRA A LA PALABRA IMPRESA

MADRID. — La prensa franquista publicó el 15 de septiembre dos despachos de la agencia Logos dando cuenta, en el primero, fechado en Barcelona, de que la librería barcelonesa Porter Libro, que en este año celebra su cincuentenario, se había recibido una carta concebida en los siguientes términos: «Las acciones contra librerías subversivas y contra sus personas seguirán. Esa es una librería objetivo en tanto persiste en la venta de libros de editoriales marxistas y revolucionarias. No hay prisa. Llegaremos. Pens.» (1).

En el segundo despacho, también fechado en Barcelona, se informaba que el director del semanario «Destino», Xavier Monsalvatge, había comparecido ante el jurado de Guardia para declarar en un proceso abierto por el Tribunal de Orden público contra un artículo publicado por la citada revista el 25 de agosto pasado, artículo titulado: «El final de muchas cosas». El artículo se refería a una sanción impuesta a la revista «Triunfo» y a unas declaraciones del subsecretario de Justicia sobre los presos políticos, y estaba firmado por «Elisa Lamas», seudónimo que utiliza la esposa del catedrático Manuel Jiménez de Parga.»

(1) PENS es la sigla del grupo terrorista fascista Partido Español Nacional Socialista, que ya ha llevado a cabo otros asaltos de librerías en Barcelona. (Nota de OPE).

ERRICO MALATESTA : L'ANARCHIE

(Suite du n° 768)

Au fond, un programme qui touche aux bases de la constitution sociale ne peut faire plus qu'indiquer une méthode. Et c'est la méthode surtout qui différencie les partis et détermine leur importance dans l'histoire. A part la méthode, tous disent vouloir le bien des hommes et beaucoup le veulent réellement; les partis disparaissent, avec eux disparaît toute action organisée et dirigée dans un but déterminé. Il faut donc surtout considérer l'anarchie comme une méthode.

Les méthodes dont les divers partis, non anarchistes, attendent ou disent attendre le plus grand bien de chacun et de tous, peuvent se réduire à deux : « autoritaire » et celle appelée « libérale ». La première confie à quelques-uns la direction de la vie sociale et conduit à l'exploitation et à l'oppression de la masse par quelques-uns. La seconde se confie à la libre initiative des individus et proclame, sinon l'abolition, au moins la réduction du gouvernement au minimum d'attributions possibles. Comme elle respecte la propriété individuelle et est tout entière fondée sur le principe de « chacun pour soi » et, par là, sur la concurrence entre les hommes, sa liberté n'est que la liberté pour les forts, pour les propriétaires d'opprimer et d'exploiter les faibles, ceux qui ne possèdent rien; loin de produire l'harmonie, elle tend à augmenter toujours plus la distance entre riches et pauvres, elle conduit aussi à l'exploitation et à la domination, c'est-à-dire, à l'exploitation.

Cette seconde méthode, c'est-à-dire, le libéralisme, est théoriquement une espèce d'anarchie, sans socialisme, et par là, il n'est que mensonge, puisque la liberté n'est pas possible sans l'égalité; l'anarchie vraie ne peut exister hors de la solidarité, hors du socialisme. La critique que les libéraux font du gouvernement se réduit à vouloir lui enlever un certain nombre d'attributions, à appeler les capitalistes à les contester, mais ne peut pas attaquer les fonctions répressives qui forment son essence, car, sans gendarmes, le propriétaire ne pourrait exister, et même la force répressive du gouvernement doit toujours croître à mesure que croissent, par effet de la libre concurrence, la désharmonie et l'inégalité.

Les anarchistes présentent une méthode nouvelle : « l'initiative libre de tous et le libre pacte », après que la propriété individuelle ayant été abolie révolutionnairement, tous sont mis, dans des conditions égales, à même de pouvoir disposer des richesses sociales.

Cette méthode, ne donnant pas prise à la reconstruction de la propriété individuelle, doit conduire par voie de libre association, au triomphe complet du principe de solidarité.

★

En considérant les choses de cette façon, on voit que tous les problèmes que l'on met en avant pour combattre les idées anarchistes sont, au contraire, un argument en faveur de l'anarchie, puisque celle-ci seule indique la voie à suivre pour trouver expérimentalement la solution qui correspond le mieux aux données de la science, aux besoins et aux sentiments de tous.

Comment éduquera-t-on les enfants? Nous ne le savons pas. Et puis? Les parents, les pédagogues et tous ceux qui s'intéressent au sort des nouvelles générations, se réuniront, discuteront, s'accorderont ou se diviseront en diverses opinions et mettront en pratique les méthodes qu'ils croiront meilleures; avec la pratique, la méthode qui est vraiment la meilleure finira par triompher.

Il en est de même pour tous les problèmes qui se présenteront.

Il en résulte, de ce que nous avons dit jusqu'ici, que l'anarchie, telle que l'entend le parti anarchique, et telle qu'elle peut être comprise, est basée sur le socialisme. Et s'il n'y avait pas ces écoles socialistes qui scindent artificieusement l'unité naturelle de la question sociale et en considèrent seulement quelques parties séparées, s'il n'y avait pas les équivoques au moyen desquels on cherche à couper la voie à la révolution sociale, nous pourrions affirmer qu'anarchie est synonyme de socialisme, puisque l'un et l'autre signifient abolition de la domination et de l'exploitation de l'homme par l'homme, soient-elles pratiquées au moyen des armées, par la force des baïonnettes, ou par accaparement des moyens d'existence.

L'anarchie, de même que le socialisme, a pour base, pour point de départ, pour milieu nécessaire l'égalité des conditions; elle a pour phare la solidarité et pour méthode la liberté. Elle n'est pas la perfection; elle n'est pas l'idéal absolu qui, comme

l'horizon, s'éloigne à mesure que nous nous avançons; mais elle est la voie ouverte à tous les progrès, à tous les perfectionnements accomplis dans l'intérêt de tous.

★

Ayant établi que l'anarchie est le mode de vie sociale qui, seul, laisse la voie ouverte aboutissant au plus grand bien-être pour tous les hommes, puisqu'elle seule détruit toute classe intéressée à tenir opprimée et misérable la masse des hommes; ayant établi que l'anarchie est possible puisque, en réalité, elle ne fait que débarrasser l'humanité d'un obstacle, le gouvernement, contre lequel elle a toujours dû lutter pour avancer dans son pénible chemin; ayant établi tout cela, nous constatons que les autoritaires se retirent dans leurs derniers retranchements où ils sont renforcés par un certain nombre d'individus qui, tout en étant chauds partisans de la liberté et de la justice, ont peur de la liberté et ne savent pas se décider à concevoir une humanité qui vit et marche sans tuteurs et sans bergers. Serrés de près par la vérité, ces gens demandent qu'on renvoie l'affaire à plus tard, au plus tard possible. Voici la substance des arguments qu'on nous oppose en ce point de la discussion :

Cette société sans gouvernement, qui se régit au moyen de la coopération libre et volontaire; cette société qui se confie pour tout en l'action spontanée des intérêts et qui est entièrement fondée sur la solidarité et l'amour est certainement, disent-ils, un idéal très beau, mais qui, comme tous les idéaux, reste dans les nuages. Nous nous trouvons dans une humanité qui a toujours été divisée en opprimés et oppresseurs; ceux-ci sont pleins d'esprit de domination et ont tous les vices des tyrans, ceux-là sont habitués au servilisme et ont les vices même que l'esclavage produit. Le sentiment de la solidarité est bien loin d'être celui qui domine parmi les hommes d'aujourd'hui, et s'il est vrai que les destinées des hommes sont et deviennent toujours plus solidaires entre elles, il n'est pas moins vrai que ce que l'on voit le mieux et qui laisse l'empreinte la plus profonde sur le caractère humain, c'est la lutte pour l'existence que chacun soutient chaque jour contre tous; c'est la concurrence qui serre de près ouvriers et patrons et qui fait que chaque homme devient le loup d'un autre homme. Comment pourront-ils, eux, hommes dont l'éducation s'est faite dans une société basée sur l'antagonisme des classes et des individus, se transformer d'un coup et devenir capables de vivre dans une société où chacun fera ce qu'il voudra et devra, sans contrainte extérieure, par impulsion de sa propre nature, vouloir le bien d'autrui? Avec quelle discernation confierez-vous le sort de la révolution, le sort de l'humanité à une tourbe ignorante, ennemie par la misère, abrutie par le prêtre, qui sera aujourd'hui stupidement sanguinaire et qui demain se laissera grossièrement berné par un roublard ou ploiera servilement le cou sous le talon du premier homme de guerre qui osera se proclamer maître? Ne serait-il pas plus prudent de marcher vers l'idéal anarchique en passant par une république démocratique et socialiste? Un gouvernement composé des meilleurs ne serait-il pas nécessaire pour préparer la génération aux idées futures? »

Ces objections n'auraient même pas de raison d'être si nous avions réussi à nous faire comprendre et à convaincre le lecteur de ce que nous avons dit auparavant, mais, de toute manière, même si nous devions tomber dans des redites, il sera bien d'y répondre.

Nous nous trouvons toujours en présence du préjugé que le gouvernement est une force nouvelle, sortie on se sait d'où, qui ajoute par elle-même quelque chose à la somme des forces et des capacités de ceux qui le composent et de ceux qui lui obéissent. Au contraire, tout ce qui se fait dans l'humanité est fait par des hommes, et le gouvernement, comme tel, n'y met du sien que la tendance à faire un monopole de tout au profit d'une partie donnée ou d'une classe donnée et la résistance à toute initiative qui naît en dehors de sa coterie.

Abolir l'autorité, abolir le gouvernement ne signifie pas détruire les forces individuelles et collectives qui agissent dans l'humanité, ni les influences que les hommes exercent mutuellement les uns sur les autres; ce serait réduire l'humanité à un amas d'atomes détachés les uns des autres et inertes, chose qui est impossible et qui, si elle était possible, serait la destruction de toute société, la mort de l'humanité.

(A suivre)

LACRAS SOCIALES

¿Por qué existen ladrones?

Existen ladrones porque existe la propiedad privada. Sin ésta, los ladrones no se conocerían. Lo que podemos lamentar es que los verdaderos ladrones, los que roban protegidos por la ley, se les tengan considerados como hombres honrados o que hacen un bien a la humanidad, sacrificándose por ella y por su patria, cuando su solo interés es poder aumentar lo más rápido posible su fortuna.

Como quiera que la sociedad está organizada de tal forma que reconoce que «esto es mío y lo otro es tuyo», de donde nacen el egoísmo y la ambición. Todo el mundo busca la manera de poseer más cada día. En la sociedad en que vivimos, donde la propiedad privada es cosa sagrada, protegida por la ley, pocos son los seres humanos que no se vean forzados a practicar el robo, bien de una forma o de otra. Sabemos que no sólo el robo está protegido por la ley, sino que el Estado es su principal defensor porque sabe que mientras exista la propiedad privada, es el mejor sostén que puede tener.

Nadie ignora que, el robo, hay muchas formas de practicarlo; primero fue la ley del más fuerte, apoderándose del vencido como de todos los bienes que éste poseía; después eran concedidas grandes propiedades por los que tenían el poder, por haber ganado tal o cual batalla, al mismo tiempo que se concedían títulos de nobleza, mientras que a los miles que habían expuesto sus vidas, no se les recompensaba en nada. Vino después la industrialización con la maquinaria moderna y todos los adelantos que el progreso nos ha dado; los que poseían el capital, se lanzaron a la fabricación de los productos a un ritmo acelerado. Para lograr tal fin era necesaria la mano de obra, la que sería pagada según la conveniencia de la patronal, que decidía el precio de la jornada.

He aquí el robo autorizado; para los unos el de producir todas las riquezas, con un jornal irrisorio, sin poder disfrutar de nada de lo que producen, llevando una vida de esclavos. Para los otros, los latifundistas, los trusts de sociedades anónimas, como todas las sociedades bancarias que dirigen la economía, cada día aumentan sus beneficios.

Por esto existen ladrones. Es la consecuencia lógica de la sociedad en que vivimos. Tal como está constituida la sociedad, el ser humano se ve obligado a tener que defenderse de la forma que puede y por mucha que sea su honradez se verá obligado a hacer como todo el mundo, es decir, tanto en la compra como en la venta, tratará por mucho que le repugne, de sacar el máximo de beneficio que pueda, lo que quiere decir que el hombre es malo o ladrón porque el ambiente que le envuelve es así.

Pero nos preguntamos ¿quién es es el verdadero ladrón? ¿El que por necesidad se ve obligado a coger de donde puede un producto, o bien aquél que amparado por la ley roba descaradamente a los obreros que trabajan para él, como de lo que pertenece a la comunidad?

Terminamos diciendo como Proudhon: «La propiedad es un robo». El día que la propiedad desaparezca los ladrones habrán dejado de existir.

Eugenio Valdenebro

Bandera de luto por Salvador Allende

Como Leónidas, sucumbió defendiendo el social traspaso del tiempo en las Termópilas chilenas de 1973. Como el legendario comandante de la flota griega, con espartanos o sin ellos, se largó, en lo que va del medio siglo acá a reconstituir, unir, suturar, tejido por tejido, el cuerpo demo-liberal chileno y americano con una entereza moral y una conducta de hombre libre que muy raras veces se destaca en nuestra sociedad de burgueses, comerciantes, industriales y clérigos ideológicos y toda la cofradía, movidos por el dinero de la ganancia y de la prostitución.

Hombres de la estatura moral del señor Salvador Allende — hijo de tradicional noble cepa chilena, inquieto estudiante de la reforma universitaria por la redención de los ideales americanos y universales, fundador del partido socialista chileno y defensor hasta lo último de las libertades individuales en esta parte austral del mundo — no nacieron todos los días. Por dar cumplimiento de honestidad a su palabra, empeñada ante el pueblo, al que prometió llevar al exterminio los emporios multinacionales como la Standard Electric, Anaconda y otros componentes trustificados del cobre y salitre chilenos, hay que mencionarlo, y con todas las letras, con la cabeza descubierta.

Chile, América y el mundo social de estas latitudes tiene que esperar medio siglo por lo menos para crear otro hombre de su temple, de su aguerrido compostura, sin bravatas ni discursos publicitarios que se lancen al camino de la Revolución en todos los extremos del socialismo. Que haga suya la dicha y desgracia de cada ser humano y, sin cotización, engaños ni robos, como hacen los déspotas y miserables, tenga el coraje de socialista y de vasco de quedar en la historia de los sacrificios individuales como un ejemplo de dignidad.

Cuando, el 11 de septiembre de 1973, la encanallada soldadesca entró en La Moneda, después de permitir el saqueo, le encontraron como único ocupante del edificio gubernamental, suicidado o asesinado. Por los siglos de los siglos, ni el Pentágono, ni el Kremlin, ninguno podrá marchitar la gloriosa determinación del presidente Allende de permanecer allí, frente al enemigo, como un símbolo vivo de voluntad irreductible. Cualquiera que sea la opinión política de interesados indiferentes o inferiorizados, la valentía de este hombre llena de orgullo redime de la vergüenza a toda una raza de ejemplares humanos que «saludaban de pie porque su columna vertebral no tenía bisagras».

Sin olvidar a los serviles y enemigos jurados, el presidente Allende había prometido al pueblo chileno salir siempre de la casa de gobierno con la cara sonriente y la cabeza

descubierta a la manera de la dorada, culta y democrática aristocracia griega o en el cajón funerario. Por los ideales que Allende encarna, por su respuesta a los bandidos y vendidos, y por su heroica rescusión para la posterioridad, su acto en acción de guerra conmueve al luto, al llanto hasta a la dura piedra. Y lo decimos desde París, ciudad madre de la ilustración mundial, en nuestra universal lengua que es la que es la suya y de la que se valió para formarse una conciencia libre. Puede ser que el capitalismo internacional del dólar u otras divisas codiciadas celebren estos funerales que consternan a los pueblos de orientación social en procura de justicia — sacrificando cerdos y bebiéndose líquidos de alto otanaje alcohólico, pero con la desaparición de Salvador Allende todos, buenos y malos, hemos perdido algo en humanidad y sensibilidad. Hay que ser miserable para no reconocerlo. Cuando estamos bregando porque termine de una vez el atentado, el salteamiento y alzamiento político, los movimientos cuarteleros para la apropiación del poder, hacer su propia ley de expropiación y saqueo, es algo que en la era nuclear mboriza y denigra a la especie.

Con la desaparición del presidente Allende y su régimen del plano político chileno y americano, nada se resuelve y todo empeora. Nadie sabe a conciencia si estos golpes de policial manufactura norteamericana, con instalaciones militares en Brasil, Uruguay, Paraguay, Bolivia y ahora en Chile, no están cerrando el cerco a este oasis de liberación que, anárquicamente, tratamos de mejorar en la Argentina. No queremos ser suspicaces, pero la posibilidad existe. Acostumbramos como estamos a pronunciamientos de salvadores patriotas, meritorios y benefactores capitalistas en la sagrada alianza del progreso, no podemos olvidar la jesuítica divisa de que el fin justifica los medios. A este concierto de derrocamientos y asesinatos particulares y colectivos por las bandas más fuertes de turno, falta agregar el pronunciamiento de la escavizada clase trabajadora internacional, participe en la creación de las riquezas sociales mas no en los beneficios.

El presidente Allende — que como tal autógenamente queda soldado a historia contemporánea — no hipotecó su ideal hacia la dictadura. No se vendió al comunismo ruso, ni anuló la propiedad privada, ni abolió el dinero ni recomendó la quema de protocolos jurídicos. En los tres años que ejerció la primera magistratura de su país, enroló sus milicias hacia aquello que el pueblo más desesperadamente necesitaba en orden de justicia. El descontento de los opulentos y terratenientes no le dejaba respiro y tuvo que sortear las tempestades de la sublevación militar que finalmente barrió con su persona y el experimento gubernamental.

Ante la tumba abierta del hombre libre socialista, que será cerrada a oscuras por los militares envaletonados que Allende no ha querido hacer saltar sus cuadros de raíz, nos inclinamos cuantos respiramos aire de libertad, acongojados por haber perdido un amigo en el más honesto sentido a que es acreedora la democracia universal.

Los vencidos

En una tarde de mediados de agosto, tarde de sol y de luz limpia como un cristal de roca, acompañado de un compañero recién llegado de París para pasar con su familia unos días de vacaciones en las soleadas y bellas tierras del Rosellón, nos sentamos en un banco a la sombra de los altísimos, copudos y centenarios plátanos del Parque de Perpiñán. Mientras estábamos conversando, las madres — casi todas jovencitas — empujaban sus cochecitos paseando a sus hijitos de pocos meses con aire de satisfacción y de sana alegría. Los niños mayorcitos corrían con afán detrás de las palomas, de los pavos reales y de los gorriones recién saltados del nido, otros echaban migas de pan y pedacitos de galletas a los patos que alegres y gozosos zambullían sus cabezas en las aguas del lago. Las palomas revoloteaban veloces en sendas bandadas, para disputar a los patos las migajas de pan, los pedacitos de galletas y los cacahuets. Las palomas, aunque son bastante casquivanas, su comida preferida son los cacahuets, con sus ojitos de perla cuando ven a alguien sentado en un banco comiéndolos se le suben a las manos y hasta se los quitan de la boca. El aire fresco producido por el movimiento de las ramas bajo la presión del viento moderado procedente del mar nos proporciona una sensación de equilibrio y de bienestar. Allá por el año 1945, que apenas circulaban autos, los domingos desde las cuatro hasta el caer de la tarde, casi toda la crema de la ciudad se paseaba por el parque, que tenía unas dimensiones mayores que en la actualidad, además había plantas florales en abundancia y los parterres, rosaledas y pérgolas eran mejor cuidados, y por ende, en plena primavera, a las primeras horas de la mañana entre la algarabía de los pájaros se oía la sinfonía de algunos ruiseñores. Sin embargo, debido al fantástico desarrollo que ha ido tomando la industria del automóvil, a medida que las familias han ido adquiriendo su coche propio, han dejado de ir al parque para ir a rodar los sábados por la tarde y los domingos por los bellos parajes del Rosellón y por los lindos pueblos de la costa y de la montaña catalana. La buena, la candorosa, la artista de corazón de oro, Magdalena Lamberet, desde su atalaya del altísimo y pintoresco pueblo de Eus puede contemplar con embeleso la blanca sábana de nieve que cubre el majestuoso Canigó. Volviendo al hilo del tema, como sea que en el cochino mundo en que vivimos solamente cuenta don Dinero, en la actualidad los que estamos obligados a vivir de un modesto retiro no contamos para nada, el ayuntamiento tiene el parque bastante abandonado. Cuando se trata de gente de posición hay que procurar que esté contenta, pero cuando se trata de ciudadanos de modesta condición que se arreglen como puedan.

Como es habitual entre compañeros que nos preocupamos de los problemas políticos, económicos y sociales que agitan la entrada de los pueblos, discutíamos con vehemencia los avatares de la guerra de España y de las penalidades y sufrimientos que pasamos en territorio francés durante los primeros años de nuestro exilio. Mientras estamos conversando, delante de nosotros dos compatriotas nos cortaron el hilo de nuestro diálogo. Mi compañero de conversación, que los conocía por haber luchado en

compañía suya en el frente de Aragón contra los invasores fascistas, recordaron brevemente sus peripecias guerreras y lo mucho que padecieron al pasar las montañas andorranas huyendo de la persecución franquista hasta refugiarse en territorio francés. Después de unos minutos de conversación, mi amigo residente en París pregunta al más joven, que debía frisar los sesenta años. ¿Y qué haces ahora? El interpelado contesta: —He de decirte que hace bastante tiempo que me he decidido por la tranquilidad, no me preocupo de nada, cuando se abre la temporada de la pesca me cuelgo mi cesto en bandolera y me voy a la pesca, y cuando se abre la temporada de la caza empuño la escopeta y a matar conejos si los hay. Así sin preocupaciones mayores van pasando sin pena ni gloria los días y los meses. Se acabó la conversación, nos saludaron y siguieron adelante por uno de los paseos del parque. Mientras iban alejándose, dada mi manera de ser y de pensar a pesar de los muchos años que pesan sobre mis espaldas siempre procuro estar en actividad leyendo, pensando, escribiendo, etc.; al oír de labios de un compatriota todavía relativamente joven, que no se preocupa de nada que valga la pena — como vulgarmente se dice el alma me cayó a los pies — y desde mi fuero interno pensé: este compatriota debe de tener los sentimientos embotados y anquilosado su cerebro, ya que debido a complejidades psicológicas demostraba estar encerrado en un círculo vicioso de inmovilismo que anula por completo su personalidad. Mi espíritu, que siempre vuela por las altas regiones del pensamiento, quedó triste y anonadado, ya que es a todas luces triste pensar que haya seres humanos que mal les pese no puedan evadirse del terrible engranaje de la explotación, de la injusticia y de la tiranía de la sociedad basada en el privilegio y el robo legalizado. Además todos los días hemos de comer, beber y dar curso a nuestras necesidades fisiológicas e intelectuales so pena de perecer. ¿Es que no se dan cuenta los que por apatía o carencia de sentimientos se inhiben de aportar su grano de arena para establecer un mundo mejor para todos? ¿Es que no quieren darse cuenta de que si la dinámica universal se paralizara una inevitablemente en un abismo inmillonésima de segundo caeríamos conmensurable de caos y de muerte? ¿Es que humanamente se puede ser insensible al dolor universal sin sentir hondo remordimiento de conciencia? Es necesario reaccionar y quitarnos de encima la modorra que nos hace insensibles y perezosos para que seamos solidarios con los que en todos los terrenos luchan para que la humanidad viva y siga siempre avanzando hacia las fecundas alturas de la justicia y de la libertad.

Los hombres que han perdido la noción de lo que significan los valores morales del mundo, voluntariamente renuncian a la lucha social, si algún día son víctimas del egoísmo y de la maldad de los Estados en la explotación, el egoísmo y la tiranía que no se lamentan, porque son víctimas propiciatorias de su nefasta conducta, a la par que hacen desgraciados a los que luchan para establecer una forma de convivencia social justa, fraterna y libre.

A. CAPDEVILA

Pronto CALENDARIO

S.I.A.

1974

Bajo el signo antifranquista

CAMPION CARPIO

María del Mar Bonet y los ancestres isleños De nuevo Fraga... no la de los higos

La diferencia de edades me induce, sin preámbulos, a tutearla:

— ¿Te sientes intérprete de un espíritu, de un estado de cosas ancestral?

— De primera intención diría que sí; ahora, sin explicar...

— Te diré: En «Aigo!...» apostrofas a Dios, que priva de agua a tu tierra.

— Así es.

— Sin embargo, los otros días quedé boquiabierto tras medio siglo de no haber pisado la isla, cuando, saliendo de Mahón vi chorros de agua regando las huertas.

— Sí; mas para la mayoría de nuestros campesinos el agua sigue siendo motivo de preocupación; los plantíos son de secano; en el mismo Mahón, Trepucó está rodeado de grandes trigales...

— O sea, entonces, que te haces intérprete del drama que viene de lo hondo de los tiempos...

— Así será, pero lo siento ahora, y ahora lo digo.

— Bien haces. A otra cosa. ¿Tienes conciencia de que tu apóstrofe a la divinidad, cuando le dices: «Nos vuelven las espaldas / y eras amor; / ahora el amor se ha secado. / Antes eras huertos; / ahora, sólo tierra y viento. / Antes eras gente, / y ahora ¿dónde está la gente», puede ser visto por algunos espíritus como herejía?

— No lo siento así; y esto suponiendo que el concepto «herejía» aún tenga vigencia... Yo no entiendo así la religiosidad.

— Es verdad, porque no diré que me sorprende tu visión del novio que ilumina desde el campanario, pero contrapuesto a tus composiciones líricas, definitivamente amorosas...

— No tienen por qué sorprender... Son momentos de la vida del poeta, experiencias, o como quiera llamarlas, que si alcanzan el tono lírico, elegíaco o no...

— Encuentro afinidad entre ese tipo de composiciones tuyas y las de Joan Alcover; en lo literario, y lo musical; digo que el poeta mallorquín se sentiría interpretado en tu música.

— Tal vez... Estaba diciendo que si el poeta vive un momento, una situación emotiva que entiende que puede ser revivida por el receptor a través de la obra de arte, y dispone de medios para crearla, está en la obligación de hacerlo. Es la esencial justificación de la canción moderna, aunque se haya abusado o adulterado.

— En tu poesía encuentro hasta una mística que neutraliza tu inconformismo, tu protesta.

— ¡Hum!... Esta palabra va como concesión al momento que vivimos.

— No, te diré...

— ...al tono de algunas canciones modernas.

— No, en modo alguno. Sí, como tú dices, el artista es un ser sensible, pienso que no puede permanecer callado ante ciertas injusticias.

— De acuerdo; en lo que no comulgo es en considerar valedera la protesta sólo por serlo.

— De acuerdo, también.

— Si el canto de protesta surge como una reacción personal, es exponente de una fuerza humana, y ¡bien venido sea! Puede tener tanto calor humano como una canción de cuna. No recuerdo quién ha hecho notar que en vuestro «Yira... Yira», trágica, angustiada protesta contra el egoísmo humano...

— Y es de 1930...

— ...hay una pura canción de cuna. ¿Está mal?

— ¿Cómo podría decirte que sí? Y a propósito: En este **longplay**

recoges más canciones populares que creaciones compuestas. ¿Consideras superior, más perdurable el cancionero popular frente a la pura composición en el doble sentido literario y musical?

— Sí y no; en diferente medida o contenido; no son contradictorias. Ambas son fruto de un impulso estético, sentimental; que se realicen disponiendo de medios técnicos — escritura, teoría musical —, o con el mero elemento vocal y un empírico apoyo instrumental, no tiene nada que ver, con tal de que forma e idea sean asimiladas por el conglomerado social. Y esto ya se ha dicho demasiadas veces, ¿no le parece?...

— Cierto, pero quería decírtelo a tí, porque te considero magistral exponente de ese fenómeno de penetración del artista con el conglomerado humano donde se manifiesta. En cierto modo quería — y no es desconfianza, sino, si acaso, explicable desconocimiento — saber que a la base sensitiva de tu obra agregas una plena conciencia. Volviendo a aquello de la protesta: algunas de tus composiciones son denuncia de situaciones sociales: «Cançó d'es majoral», «Me n'aniré de casa» — con su patético «Jo ja no sé plorar» —, «Cançó d'es collir olives» — con su digno «Amb doblers no compren vides»...

— Esta no es mía; es tradicional.

— Pero la elegiste...

— ¿No expresa un estado de espíritu dado?, ¿no es una forma estética lograda? Esto me basta; lo demás va por cuenta de quien no le guste...

— También denuncias el éxodo de la juventud campesina hacia la ciudad.

— Es una realidad, una dramática realidad.

— Es una protesta...

— No sé, yo expongo el hecho.

— Otros no lo hacen.

— Cuestión de sensibilidad...

— En tus canciones encuentro un profundo sentido de humanidad; realizando con mayor riqueza — ¿femenina? — poética que un Rai-

món, cuya máxima expresión estética es, a mi juicio, empero, su musicación de Ausias March. Y fíjate: tus poesías van a la par del poeta de Gandía.

— Favor que usted me hace.

— Sería interesante hacer un recuento crítico de tu selección de canciones populares baleáricas.

— ¿Tendría utilidad?

— Sí, histórico-crítica.

— ¡Uí!...

— Pero déjame señalar las cuatro de oficios: «D'es segar, d'esterrosar, d'es collir olives», y la jota marinera —; ellas te colocan en la línea más clásica de los cantores populares.

— No me incomoda...

— Desde luego, a la vista está. Son documentos vivos, de una perennidad similar a la de las cuevas y los monumentos megalíticos de tu isla. ¿Tienes conciencia de ello?

— No sé...

— Pero de todas ellas, la jota marinera es, para mí, lo mejor.

— ¿Por qué?

— No sabría decirlo, o solamente que me siento en ella plenamente realizada como artista y como mujer. ¿No es una terminación de esperanza cuando termina: «después de una tempestad / suele venir una bonanza»?

Iba a decir que esta conversión se ha sostenido en catalán menorquín, pero no quiero mantener más al lector en la ficción: no conozco personalmente a María del Mar.

Por la inocente triquiñuela de disimularlo, pido perdón, y en primer término a María, ajena por completo al intento. Su **longplay**, que ni siquiera lleva título, fue oído por vez primera en Lloret de Mar, y escuchado cientos de veces en esta Banda Oriental. De modo que — y no insinúo defensa — los conceptos desgranados en esta imaginaria conversación han nacido en la estela que su ángel abre hoy en el mundo de la canción popular.

Francesc BOU

Montevideo.

46º Congreso de S. A. T. (Asociación Mundial Anacionalista)

208 participantes de trece países

RESOLUCION

El 46 Congreso de S.A.T., que ha tenido lugar en Toronto, Canadá, del 30 de julio al 5 de agosto de 1973, después de debatir y aprobar los diversos informes,

Sostiene la sugerencia del Consejo general de la apereencia en el número de julio de «Sennaculo», insistiendo en que S.A.T. estuviera representada en los congresos, reuniones y manifestaciones de partidos obreros, sindicatos y organizaciones culturales.

Llama a los grupos de S.A.T., secciones, fracciones y miembros individuales para que tomen las iniciativas pertinentes para realizar dicho plan.

Señala con satisfacción que el partido socialista italiano ha propuesto el uso del esperanto para las relaciones con otros partidos socialistas e insiste para que los miembros de la S.A.T., que sean a la vez miembros de partidos socialistas, hagan lo necesario en el seno de

sus partidos respectivos para sostener tal iniciativa.

Aprueba los esfuerzos de los «Ciudadanos del mundo» para establecer instituciones mundiales y de nuevo propone el uso del esperanto para dicho objetivo.

Aprueba la labor de «Amnesty International» (amnistía internacional) y solicita a todos los afiliados de S.A.T. apoyen dicho organismo según las posibilidades de cada uno.

Condena toda clase de experimentos de explosiones atómicas y protesta enérgicamente contra la polución que dichos experimentos ocasionan.

Señala con satisfacción que SAT continúa editando libros de tendencia obrera.

Espera que la celebración del Congreso de S.A.T. en el continente americano dé nuevo estímulo a la organización y contribuya en fomentar las ideas progresistas de S.A.T.

LONDRES, (OPE). — El diario «The Guardia», de esta capital, publicó el 17 de septiembre un artículo de Bill Cenlyn-Jones, fechado en Madrid, que decía lo siguiente: «España acaba de nombrar a Manuel Fraga Iribarne embajador en la Gran Bretaña. Este nombramiento es confirmado oficialmente después del Consejo de ministros celebrado el viernes pasado en San Sebastián, consejo que fue presidido por el general Francisco Franco. Si a los diplomáticos británicos les ha sorprendido mucho la forma brusca con que ha sido relevado de sus funciones de embajador en la Gran Bretaña Jaime de Piniés, esta sorpresa ha sido muy poco comparada con la que ha causado en los medios políticos españoles.

Fraga Iribarne es un hombre que antes de ser nombrado en 1962 ministro de Información y Turismo tenía fama de liberal, fama que perdió rápidamente cuando se hizo ministro.

En 1969 se produjo en España el escándalo de la Matesa. Millones y millones de fondos del Estado desaparecieron misteriosamente en subsidios concedidos por el gobierno a esta empresa. El escándalo Matesa se publicó en las primeras páginas de todos los periódicos españoles. Fraga, ministro de Información entonces, dejó a la prensa en entera libertad para publicar los detalles más sensacionales. Algunos de los hechos publicados afectaron a algunos de los colegas de Fraga, miembros del Opus Dei. Aunque ello no los comprometía como complicados en el asunto, sí se daba a entender que se les hacía responsables de no haber ejercido el control necesario del dinero público... En una palabra, Fraga dejó que las cosas fueran demasiado lejos, y el caudillo, indignado por este público lavado de ropa sucia, reorganizó el gobierno en el otoño de 1969 de manera que los del Opus Dei adquirieron una posición dominante. Fraga Iribarne fue destituido y aceptó el puesto de director de una cervecera.

Pero en el año actual se han producido nuevos cambios de importancia en el gabinete de ministros franquista. Y ahora son los «halcones» los que dominan. Los españoles ya no pueden tener ninguna duda respecto a la imagen que el mundo tiene formada de su gobierno después de lo manifestado por Harold Wilson en la Cámara de los Comunes. La acusación de fascista no impide que ahora tengan el poder los chauvinistas más exagerados de España. Cabe esperar que se produzca otra campaña intensa contra Gibraltar. Tal vez ha sido nombrado Fraga Iribarne embajador en Londres para desempeñar un papel dentro de esa campaña. Pero esta explicación no puede bastar. Después de haber pasado tres años presenciando las operaciones políticas desde las bambalinas, celebra Fraga probablemente poder dejar la cervecera y volver a ocupar un puesto que le permita intrigar, pues no cabe duda de que el hombre tiene el talento para ello.

Pero ¿por qué le han ofrecido esta golosina diplomática? La hipótesis más convincente es la de que algunos prefieren tenerle a Fraga en Londres más que en Madrid en unos tiempos que pueden ser decisivos, pues, es posible, que nos estemos acercando al fin de la era de Franco.»

Noticias en Zig-zag

1.500 PRODUCTORES DESPEDIDOS

MALAGA. — Continúa el encierro voluntario de los trabajadores de la factoría «Interhorce» en el interior de la catedral.

En la Casa Sindical se reunió el jurado de empresa con el delegado provincial de Sindicatos, el presidente del Consejo provincial de Trabajadores y el director del Secretariado de Asuntos sociales para cambiar impresiones en torno a la última reunión que el jurado de empresa mantuvo con los directivos de la factoría.

La dirección ha decidido despedir a 1.500 trabajadores, de una plantilla de 2.500, con opción a solicitar la readmisión.

Una joven, cuya identidad no ha sido revelada por el momento, ha sido detenida en Málaga por reparar propaganda subversiva de carácter ilegal, a propósito del conflicto que se ha planteado por disconformidad de los obreros con el nuevo convenio colectivo.

Por su parte, los reclusos en la catedral han hecho saber que desean la reapertura de la factoría sin que se produzcan despidos. En esta ocasión no han aludido a las peticiones de mejoras económicas que habían dirigido a las autoridades a través del presidente del Consejo provincial de Trabajadores y del propio obispo.

AUMENTO DE PRECIOS EN UN 80 por 100

ALICANTE. — Dos subsectores de la Alimentación de esta provincia, ambos con gran tradición, andan estos días preocupados por un mismo motivo: la subida de los precios de sus productos. En el caso del turrón se calcula la subida entre 80 y 90 pesetas el kilo, teniendo como causa inmediata la subida de la cotización de la almendra. España ha tenido este año una cosecha record de almendras, mientras que Italia ha registrado un descenso y California no ha podido tampoco enviar grandes cantidades al mercado europeo. En tales condiciones, la exportación española de almendras es tan beneficiosa y a tan buena cotización que se ha encarecido el producto en el mercado interior, pagándose el kilo de almendra a 210 pesetas cuando el año pasado por estas fechas se hacía a 135. Y en el turrón selecto, ya se sabe, el 64 por 100 del producto es almendra. De ahí la subida.

Hace poco tiempo se reunieron en Villajoyosa la población alicantina chocolatera, fabricantes de este producto de todo el país valenciano. Al término de la reunión nos manifestaron, textualmente, que «estaban asustados porque el chocolate iba a experimentar una subida de hasta el 80 por 100, esto es, de 30 a 40 pesetas por kilo». La causa en este caso también es debida al encarecimiento de la materia prima, en esta ocasión el cacao, que ha subido más de un 100 por 100 ante la deficiente cosecha de los países de Centroáfrica, debido a la grave sequía que padece toda esta zona del continente.

En la Bolsa de Nueva York el cacao está alcanzando altas cotizaciones. Hasta el 30 de junio compraban cacao los fabricantes españoles (agrupados para el abastecimiento de esta materia prima) a 59,20 pesetas el kilo. A partir del 1 de julio empezaron a pagar el kilo a 120 pesetas. Y ahora se está llegando a cantidades superiores. A la sequía de Centroáfrica hay que

sumar la desaparición, en la práctica, del abastecimiento de la ex Guinea española y a la aparición en el mercado comprador de nuevos consumidores como son la URSS y China popular. La Unión Soviética ha pasado en sus compras de cacao, en muy pocos años, de 7.000 toneladas a 114.000.

A la anterior subida los industriales chocolateros añaden la del azúcar (1,45 pesetas por kilo) y la de las envolturas y cartonaje (hasta un 40 por 100 más), lo que es un sector que está caracterizado por un descenso de las ventas, incrementos de precios de las materias primas y atomización empresarial, se hace muy difícil de superar.

La subida del chocolate ha sido aprobada ya en Consejo de ministros (la Comisaría de Abastecimientos ha disminuído su ayuda al subsector), quedando los precios de los bombones como «libres», los de chocolatería fina como «regulados» y los del chocolate familiar como «regulados». El incremento del 80 por 100 de que hablábamos al principio (de 30 a 40 pesetas más el kilo) el para este último, para el chocolate familiar. Los otros es posible que suban incluso en mayor proporción.

LIBERTAD PROVISIONAL PARA NUEVE DETENIDOS

PAMPLONA. — El Tribunal de Orden público ha concedido la libertad provisional, bajo fianza, a los nueve trabajadores, ocho hombres y una mujer, que fueron detenidos en junio pasado, en Pamplona, durante la huelga general que mantuvo paralizada la capital navarra durante un día.

Estos nueve trabajadores nada tienen que ver con los detenidos en la calle Descalzos, de la misma ciudad y por las mismas fechas, y supuestos miembros de la organización ilegal FRAP.

La fianza exigida a los trabajadores, que estaban empleados en empresas de Pamplona, es de 10.000 pesetas.

CONCESION DE LA NACIONALIDAD ESPAÑOLA A 181 EXTRANJEROS

MADRID. — Durante el primer semestre del año en curso el ministerio de Justicia ha concedido la nacionalidad española por residencia a un total de 181 personas, según una resolución de la Dirección general de los Registros y del Notariado.

De estas 181 personas, 45 son portuguesas, 25 cubanas, 21 peruanas, 9 son de Italia, otras son apátridas, 4 de Francia, 4 de Marruecos, 4 de China, 2 de Jordania, una de Israel, una de Checoslovaquia, etc.

REDADA EN PORTUGALETE

BILBAO, (OPE). — «La Gaceta del Norte» publicó el 13 de septiembre una información según la cual se había descubierto en Portugalete «el embrión de un grupo político clandestino que tenía su sede en la calle Instrucción Cristiana». El número de detenidos hasta el momento de ponerse en prensa dicha noticia era de ocho, entre hombres y mujeres, todos jóvenes.

La primera pista se descubrió al ser sorprendidos varios jóvenes en Portugalete, repartiendo hojas clandestinas que se referían al llamado «Proceso 1.001», en el que serán juzgadas once personas acusadas de actividades clandestinas en las ilegales Comisiones Obreras, «al que

se pretende dar un espectacular y masivo contenido político de oposición.

DESPUES DE BURGOS, MOTINES EN LAS CARCELES DE SEVILLA Y TERUEL (1)

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» publicó el 18 de septiembre un despacho de la agencia France Presse, fechado en Madrid, que decía lo siguiente:

«Un preso ha sido muerto y una parte de la cárcel de Sevilla ha sido incendiada en dos motines registrados anoche en sendas cárceles de España, según han informado fuentes dignas de crédito.

Unos setenta presos se amotinaron en la cárcel de Sevilla, resultando varios de ellos heridos, uno de gravedad. Se dice que los amotinados dieron fuego a la cárcel.

En la cárcel de Teruel ha resultado muerto un preso durante los incidentes ocurridos y varios policías y presos sufren heridas.»

(1) OPE publicó en su edición del 14 de septiembre la noticia de que en la prisión central de Burgos las autoridades franquistas habían tenido que recabar la intervención de la Policía armada para poner fin a un amotinamiento de los presos. — (Nota de OPE).

ASALTO EN BARCELONA DE LAS OFICINAS DE UN CENTRO DE TELECOMUNICACIONES

BARCELONA. — Unos cuarenta jóvenes arrojaron bombas incendiarias de gasolina dentro de las oficinas que tiene en esta ciudad la U. S. International Telephone and Telegraph Corp. El hecho sucedió la noche y se supone que el gesto tuvo por objeto protestar contra el golpe de Estado militar en Chile.

Los testigos del suceso han manifestado que los asaltantes, jóvenes todos, portando una bandera chilena, rompieron las ventanas del edificio y arrojaron once bombas dentro de las oficinas. No se produjo ninguna víctima. Los jóvenes huyeron y no hay noticia de que alguno de los asaltantes haya sido detenido.

SIGUEN LOS AUTOS DE FE

CARACAS (OPE). — El diario «El Nacional» de esta capital, publicó el 14 de septiembre la siguiente información:

«En virtud de un oficio procedente de la Dirección general de Cultura popular, dependiente del ministerio de Información y Turismo de España, comunicación remitida oficialmente a la editorial Monte Avila, de esta capital, se notifica que algunos libros de autores venezolanos que han sido enviados para su distribución en las librerías españolas, han sido rechazados por «ordenación editorial», una sección con funciones de censura.

Los autores cuyas obras han sido prohibidas para su circulación en España, son las siguientes: el profesor Ernesto Mayz Vallenilla, por su libro «Del hombre y su alienación», Pedro Berroeta, por su libro «El espía que vino del cielo»; Isaac Chocrón, por su libro «Señales de tráfico»; Salvador Gamendía, por su libro «Días de ceniza», y Eduardo Robles Piquer, «RAS», por su libro «Así lo vi yo».

«El Universal», informando el mismo día sobre este asunto, incluía entre los libros prohibidos «La prisión de Feijes», de Antonio Rial, y «Los viajeros de Indias», de Francisco Herrera Luque.

EL FENOMENO TURISTICO DEBE SER REVISADO

MADRID, (OPE). — «Los casi treinta y tres millones de turistas que nos visitaron — según las estadísticas oficiales — en 1972, trajeron consigo, además de 2.500 millones de dólares, algunas otras cosas — dice la revista «Gentleman» —. Porque si bien semejante avalancha humana ha sido la causa del desarrollo indispensable en nuestro país, lo ha sido también de perturbaciones muy serias, que en un futuro próximo pueden convertirse en muy graves si no se les pone remedio. El elemento máspreciado que tenemos en el medio físico que aún permanece sin contaminar, los espacios no urbanizados, las aguas claras y los aires limpios. Y hasta ahora, los destrozos han sido considerables. Muchos lugares de nuestras costas del sur han llegado a tal grado de saturación, que los expertos extranjeros comienzan a situar puntos negros en nuestro litoral.

Por otra parte, el liberalismo total del sector turístico español está conduciendo a una ingerencia cada vez más intensa de los grandes trusts turísticos extranjeros en nuestra industria hotelera y de servicios. Las grandes cadenas internacionales traen desde sus respectivos países a grandes masas de visitantes que se hospedan en los hoteles de esas Compañías y viajan en vuelos «charter» contratados por ellas. Ante tal competencia, el hotelero español, económicamente débil en la mayoría de los casos, se siente inerme.

Finalmente, por causa de la presencia de tanto extranjero en el país el clima de malestar es creciente entre los cada vez más numerosos españoles que pueden pasar sus vacaciones junto al mar.

ESPAÑA, COLONIA DEL CAPITALISMO MULTINACIONAL

BONN, (OPE). — El Servicio de Prensa de la IG-Metal ha publicado bajo el título de «Los Gibraltares del régimen español», la siguiente información difundida por la «Frankfurter Rundschau»:

«De las aproximadamente 300 grandes empresas establecidas en España, el 80 por 100 se hallan bajo la total influencia extranjera y un 25 por 100 bajo una influencia extranjera mayoritaria. La suma total de inversiones hechas de 1960 a 1971 por las grandes empresas norteamericanas en la industria española pasó de 19.000 millones de marcos. En los años 1971 y 1972 invirtieron también en España la República Federal de Alemania, Suiza, Holanda, Francia e Inglaterra, por un total de más de 2.000 millones de marcos. No se puede, pues, dudar de que en el sector económico español al reto americano se ha sumado el de la Comunidad Económica Europea. Entre los países de la Comunidad figura a la cabeza la República Federal de Alemania, cuyas inversiones se han dirigido principalmente a los campos de uranio y de la industria química.

ACABA DE LLEGAR:

«AYER, HOY Y MAÑANA»

por Jaime Más Torné

Precio: 12 Frs.

Comunicados

F. L. DE MARSELLA

La Federación Local de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que celebraremos el día 14 de octubre a las nueve y media de la mañana en nuestro domicilio social, 12 rue Pavillon.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo 14 de octubre en el lugar y a la hora de costumbre.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunicamos a todos los afiliados que para el día 13 de octubre (sábado) a las tres de la tarde tendrá lugar la asamblea ordinaria a la cual quedáis invitados todos los afiliados a discutir el orden del día del Pleno Interdepartamental a celebrar.

Dado el temario a discutir esperamos puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE DREUX

Quedan convocados todos los afiliados de esta F. L. para el Domingo 7 de octubre a las 10 de la mañana, a la Asamblea General Ordinaria en el local acostumbrado. Figuran en el Orden del día temas sumamente interesantes para la continuidad orgánica. Se encarece puntualidad y numerosa asistencia.

AVISO

Comunico a los compañeros que sostienen correspondencia conmigo que la nueva dirección es la siguiente a partir del 1º de octubre: BELTRAN Félix, 17, rue Quinze Degrés, 66000 Perpignan.

COMITE DEPARTAMENTAL ALTOS Y BAJOS PIRINEOS

Este Comité departamental comunica a todos los afiliados de estas Federaciones Locales que el día 7 de octubre de 1973, domingo, a las diez de la mañana, en el café de La Gascogne, avenida de la Marne, Tarbes.

Se os invita a una reunión con el objeto de información sobre el pleno intercontinental celebrado en Marsella.

COMBS-LA-VILLE

Convoca a todos los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 14 de octubre a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. LOCAL DE PARIS

Como cada segundo domingo de mes, celebraremos asamblea ordinaria el 14 de octubre a las 9,30 de la mañana.

Los temas se refieren a los Plenos, y encarecemos la mayor y puntual asistencia.

F. LOCAL DE DRANCY

Celebrará asamblea el domingo 14 de octubre, a la hora y sitio de costumbre. Por la importancia de los temas a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. LOCAL DE ROANNE

Convoca a todos los afiliados a la reunión general que tendrá lugar el domingo 7 de octubre a las 9,30 de la mañana en el lugar de costumbre.

Se espera la asistencia de todos los compañeros.

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadernados.

Dirigirse a esta Administración.

¿Existe la esclavitud o no existe?

Alguien ha dicho en algún tiempo triste que «el esclavo no puede liberar al esclavo.» Entonces nos preguntamos de inmediato: ¿Quién es capaz de liberarlo? ¿El poder que esclaviza o la idea que libera? Y nos viene en seguida la duda, pues que la idea encontraría una reacción de los que no cederían ante sus propios intereses. Se opondrían con todas sus lastimosas fuerzas a la convivencia, a la equitativa justicia, al respeto mutuo, a la caridad, etc. Y se opondrían por muchas razones como las del amo o señor de antaño, ejerciendo su dominio sobre pueblos enteros, familias, y los desheredados de las tierras. Tierras que no eran sino del hombre en su principio.

Sin embargo, tendremos que reconocer que todos somos esclavos de algo en el plano metafísico o social, puesto que hay poderes opresores por todas partes y en todo momento. Al mismo tiempo tendríamos que reconocer que ha habido esclavos que han liberado a los esclavos, empezando por el mismo Cristo, que vino a la tierra a liberar a los hombres de su esclavitud y sufrió el sacrificio de sus acciones. Otro esclavo que liberó a esclavos fue Spartaco en su legendaria actitud frente a la opresión romana y cirquense de su tiempo. También liberó a esclavos la negra Harriet Tubman antes de la guerra de Secesión yanqui, en 1862. Otros casos se podrían mencionar en que el esclavo resultó ser el libertador de los hierros esclavos. Y aun si así no fuera, si el poder dejara de existir, sería el esclavo dominado por otro tipo de esclavitud, el de la dependencia o paternalismo. Cosa a todas luces moralmente rechazable. Ya que ello sería paralelo, hoy día, al movimiento liberador de la mujer si ella fuera sólo liberada por el hombre.

Y, si embargo, hemos de reconocer que la esclavitud por el hombre es temporal y perecedera. Así nos lo recuerda Jorge Manrique en sus famosas Coplas a la muerte de su padre; el insubornable Quevedo; las caídas de los imperios; Napoleón. Y no cederemos la pregunta fuera del contexto histórico del hombre, si éste existe verdaderamente, si la esclavitud existe por sí misma. Si Lenin liberó al pueblo ruso totalmente, o las murallas chinas

liberaron al chino de sus fronteras y sus aduanas. Nos acercamos a la conclusión de que sólo la idea que libera es capaz de liberación. No obstante, ésta supone sacrificio, aunque no libere totalmente al hombre, ya esclavo de nacimiento. Empero, no queremos detenernos a explicar el poder y el ejercicio de sus mandatos mal encaminados por la psicología del hombre o su moral donde los deseos de virilidad y vanidad juegan sus papeles importantes. En cambio, nos referimos a la existencia de la esclavitud y del hombre esclavo dominado en una escala social, en el trabajo, en sus complejos cotidianos. Y como toda esclavitud es mala por principio, negativa, donde el hombre no tendría derecho absoluto a sufrirla, nos avergonzamos. Y ello porque los poderes hacen mal uso de los capitales, del dinero, maldito demonio que nos subyuga, y que no son sino armas de sumisión y perecimiento utilizadas por sus lacras humanas en todos los rincones del mundo. Pero sus cadenas están llamadas a ser liberadas cuando llegue la luz redentora que ilumine los corazones del hombre y que los embriague de bondad, de comprensión y de verdadera humanidad. Entonces todos, sin exclusiones, podremos mirar hacia abajo, con tranquilidad, a los valles de donde brotan los frutos comunes y desinteresados para de allí recoger el buen pan que a todos los hombres del orbe alcance.

Con todo, la esclavitud física, la del hombre por el hombre, cuando existe, es repelente y enfermiza. La esclavitud moral, mental, explicable por las ideologías de partidos, carcome el alma del hombre y lo aborrega. Si así existe la esclavitud, sólo se puede liberarla con la fuerza de una idea llena de fe y entusiasmo, de una idea creadora que culmine como ejemplo de sincera convivencia, tolerante, de respeto mutuo. Cuando se levante esta idea clarividente, de permanencia ante los grandes sacrificios que la humanidad viene padeciendo, sólo entonces podremos preguntarnos con entera responsabilidad de hombres transitorios en nuestra, ya de por sí corta existencia, si realmente existe la esclavitud o no existe.

M. BETANZOS SANTOS

NECROLOGICA

JOAQUIN AGUT

Otro buen y estimado compañero que nos ha dejado para siempre: Joaquín Agut, de La Fresneda (Teruel), víctima de una de esas enfermedades que no perdonan, que el hombre no ha llegado a vencer aún.

Para no cansar al lector podríamos decir de él lo que tantas veces he dicho de otros que dieron su tributo a las Parcas a lo largo y ancho de nuestro exilio.

Sin embargo, en el caso del compañero Joaquín Agut, no podemos por menos que señalar algunos datos además de los acostumbrados. Murió a los 65 años de edad el pasado 20 de julio y fue enterrado civilmente el 22 en Montpellier, donde residían desde hace bastantes años y era muy estimado por propios y extraños, como lo demostró el acompañamiento numeroso en el que figuraban además de muchos compañeros, compatriotas republicanos de izquierda, socialistas e incluso algunos comunistas.

A los 14 años ya pertenecía Agut al Centro Obrero, en el que desempeñó cargos, incluso durante la dictadura de Primo de Rivera, así como más tarde en la CNT, desde su fundación y en la que fue uno de los primeros que ingresó.

Rebelde siempre contra todo poder o tiranía, contra el clero, contra todo aquello que se oponía a la libertad del pueblo, cuando daba una palabra era para cumplirla. Un convencido luchador en suma.

Durante la revolución, comenzada el 19 de julio de 1936, desempeñó el cargo de consejero de trabajo en la colectividad (una de las raras que pudo funcionar esquivando las enormes dificultades puestas a otras por nuestros diferentes y acérrimos enemigos, desde el gobierno, los comunistas), en la que además de

grande y pulcro organizador, un entusiasta animador también.

Desde la retirada de Aragón, paso de la frontera francesa, campos, ocupación alemana, etc., hubo de afrontar las peripecias comunes a la mayoría de refugiados, pero en ningún momento decayó su ánimo, nunca se dio por cansado ni vencido, no se torció. Y ansiaba regresar a su tierra natal para continuar la lucha y reemprender la labor en pro del comunismo libertario.

Compañero Joaquín Agut: Hasta siempre.

Nuestra sincera condolencia a sus familiares.

Por la Federación Comarcal de Valdearrobres, el secretario de Relaciones, J. F. Francia, agosto 1973.

DE LIBRERIA

LIBROS Y FOLLETOS
CUYA LECTURA RECOMENDAMOS

«Colectivizaciones: La obra constructiva de la Revolución española», 10 F.

«Breve historia del movimiento anarquista en Estados Unidos de América del Norte», por Alberto Martín, Vladimiro Muñoz, Federica Montseny, 5 F.

«La Anarquía a través de los tiempos», por Max Nettlau, 25 F.

«Pasión y muerte de los españoles en Francia», por Federica Montseny, 7 F.

«Hacia una vida mejor. En la ruta de la CNT», por Fontaura, 5 F.

«Frente al público» (cinco conferencias), Sebastián Faure, 2,50 F.

«Figuras del sindicalismo español: Anselmo Lorenzo», por F. Montseny, 2 F.

Novedades

«La muerte de la esperanza», por Eduardo de Guzmán, 30 F.

«Habla un aviador de la República», J. Lázaro Sánchez, 30 F.

«Tres días de julio», Luis Romero, 60 F.

«Útiles después de muertos», Carlos Manuel Pellicer, 25 F.

«Las últimas banderas», Angel María de Lera, 30 F.

«Contribución a la historia del movimiento obrero español», Diego A. de Santillán, (3 vol.), 108,00 F.

«Obras completas de Rafael Barret», 3 vols. 25 F.

«De mi vida» (recuerdos, estampas, siluetas, sombras), Indalecio Prieto, 2 vol. 110 F.

«Apuntes sobre dos revoluciones andaluzas», P. del Alamo... 10 00

«Historia de la política económica de España», Colmeiro (2 t.) 50 00

«Páginas de la historia del proletariado español (1848-1907), por Arnold Roller, 1,50 F.

«La Anarquía», por Enrique Malatesta, 2,00 F.

«Anarcosindicalismo. Antecedentes. Declaración de principios», 1 F.

«La libertad», por Bernard Lazare. — «Libre examen», por Paral Javal, 1 F.

«Ascendencia y trascendencia del sindicalismo», por Anselmo Lorenzo, 1 F.

«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», por Max Nettlau, 1,50.

«Las Juventudes Libertarias en España», por Fabián Moro, 1 F.

«A los jóvenes», por Pedro Kropotkin, 1 F.

«La CNT y el porvenir de España», por Abel Paz, 1 F.

Giros y pedidos a Roque Llop.
CCP 1350756. París

33, rue des Vignoles (Paris 20e).

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

El arado y el fusil

Los comentarios son para todos los gustos y tendencias: La brutalidad militar ha saciado, una vez más, los instintos de lo más bestial, allá en la tierra chilena. De acá y de acullá brotan voces de protesta y manifiestos condenatorios. Ello permite evocar aquella expresión irónica aragonesa que comenta, cuando se sale con lo de objeciones al respecto del mal que ya no tiene remedio: «Al asno muerto la cebada al rabo». Cometidos los atropellos, realizados los crímenes, ¿qué es lo que ahora se puede componer? A lo sumo una nueva experiencia para el futuro. Ello descontando lo de que el hombre es el animal que tropieza varias veces en la misma piedra.

Claro que a posteriori no es empresa difícil enjuiciar los acontecimientos, pero de todos modos se originan circunstancias de las que no puede eludirse el papel del responsable, o responsables. Políticamente es indudable que existen argumentos justificando unas u otras determinaciones, pero la cruda realidad enseña que no pocas veces por rehuir lo que se considera malo, se entra de sopetón en lo peor. Nada peor podía ocurrirle a Allende que lo que le ha pasado. En evitación de ello cabía el haber tomado determinaciones tajantes: armar a la clase trabajadora, crear milicias obreras, desmembrar la casta militar. ¡Ah, pero ello podía representar una amenaza para la rancia oligarquía del país! Podía crear descontento en los de arriba. Y Allende no quería que se movie-

ra zaragata... Y un poco tarde pudo comprobar el resultado de no haber querido tomar medidas extremas.

Nosotros, los libertarios, hemos sido siempre contrarios, y seguimos siéndolo, en lo que afecta a sistematizar la violencia, pero cuando se origina una situación insurreccional, una etapa de impulso revolucionario, no es con lirismo declamatorio que se le hace frente a la situación, que se detienen los embates del adversario y se resguarda la propia vida y la de los seres queridos. A la violencia se impone el responder con la violencia. Y si el que pega primero pega dos veces, el que procura desarmar al adversario tiene en buena parte la partida ganada. Además de poseer la razón, como razonable es no ser explotado por nadie, ni sufrir tiranías por parte de militares o paisanos. En circunstancias de conmoción social lo importante es que los medios de defensa, las armas, estén en poder de los productores, manuales e intelectuales. Que el arado vaya trazando surcos prestos para cubrir la semilla de la que se hará el pan, pero bien cerca del arado ha de interesar que se halle el fusil. Y ahora y siempre importa decirles a los soldados, de la manera que sea, habida cuenta de que en su mayoría son hijos del pueblo que trabaja y sudan: decirles y repetirles que el único enemigo, en circunstancias revolucionarias, lo representan los jefes que ordenan las monstruosas masacres.

En el umbral de la Utopía

Con el título «George Orwell y su visión apocalíptica del mañana», en Ediciones La Escuela Moderna, de Calgary, Alberta, (Canadá), Víctor García ha publicado un nuevo folleto. Ya el título es lo suficiente evocativo para que podamos deducir el fondo del trabajo, e incluso el objetivo perseguido.

Hasta hace unos años, al hablar de utopías en sentido de relatos de un contenido literario de ficción, se trataba de una manera de esbozos que tendían a enmendar la realidad, en ilusión de orden progresivo: más libertad, más justicia, más belleza... Ya María Luisa Berneri nos había mostrado su «Viaje a través de Utopía». También Ugo Felieli, en uno de sus pacientes y bien vertebrados ensayos, había anotado la invitación para una incursión imaginativa hacia tan variados lugares de ensueño. Y antes que ellos nos los había hecho notar aquel compañero francés *argentinizado*, Pierre Quiroule, también Paraf-Javal, Martín Buber, y otros. Cesábamos la lectura de esos textos y la mente, «la loca de la casa», como decía Martínez Sierra, se enredaba en un laberinto de agradables reflexiones. Y nos parecía pintiparada aquella conclusión que habíamos leído en uno de los libros de Anatole France: «Las utopías de hoy serán las realidades de mañana.»

Se ha dicho que los poetas de fibra, los grandes artistas, los escritores de genio, poseen una innata intuición para vislumbrar destellos

de lo que ha de acontecer en tiempo futuro. Había en Praga, a primeros de este siglo, un joven de los que suelen llamarse «de buena familia», cuyas aficiones eran el leer y escribir. En revistas literarias había publicado algún cuento; tenía editadas algunas breves novelas, pero era mucho más lo que guardaba: páginas de diario íntimo, novelas, teatro, cuentos. Adolecía de un mal grave que corroía su organismo: la tuberculosis. Y de ella falleció, a los cuarenta y cuatro años, en un sanatorio, cerca de Viena. A un amigo íntimo había confiado sus trabajos inéditos, con el encargo de que fueran quemados, pero el amigo no quiso poner en práctica la promesa. Y de ahí que podamos conocer las tan comentadas obras de Franz Kafka: «El proceso», «El castillo», y «América», entre otras. En ellas el gran escritor checo evoca de un modo que podríamos llamar insuperable, la angustia del individuo ante el ambiente social que le oprime, que asfixia su «voluntad de poder».

En el folleto citado el autor nos sintetiza los datos biográficos y bibliográficos que atañen a George Orwell, cuya vida azarosa posiblemente determinó la tesis que le llevó al sepulcro, siendo joven y cuando tanto cabía esperar de su talento excepcional. Lo que en Kafka era una intuición, un presentir puesto en el futuro, ya en Orwell fue la realidad, desprendida de los ecos llegados de tierra eslava. De ahí

que situada la imaginación del escritor en la posibilidad de la utopía encarada hacia el futuro, escribió «La granja de los animales» y luego la obra «1984». La primera nos hace sonreír; imaginamos un mundo de animales adoleciendo de todos los vicios y debilidades de los hombres. Nos hace pensar en las fábulas de La Fontaine, singularmente en la que denominó «Los animales enfermos de la peste», donde los más infelices tienen que sufrir de la perversión de los de instintos más malos. Ya en el refinamiento torturador de los fríos esbirros del totalitarismo rojo. Uno de los personajes del libro argumenta de este modo:

«No somos como los inquisidores de antaño. No nos conformamos con la obediencia negativa ni tampoco con la más abyecta sumisión. Cuando te rindas, fielmente, a nosotros, será por tu pronta y libre voluntad. No destruimos al hereje porque nos resista: mientras nos resiste no lo destruimos. Lo con-

vertimos, capturamos su pensamiento interno, lo remodelamos... Lo traemos a nuestro lado, no en apariencia, genuinamente, con alma y corazón. Hacemos de él uno de nosotros mismos antes de matarlo. Para nosotros es intolerable el que exista un pensamiento equivocado en no importa qué parte del mundo, por secreto e impotente que el mismo sea. Inclusive en el instante de la muerte no podemos permitir una desviación.»

Refrenada la realidad de lo que podría dársele solamente sabor literario el sentido autobiográfico de una obra publicada hace pocos años, y de la que incluso se hizo de ella una interpretación cinematográfica. Se trata de «La confesión», de Arthur London.

En suma, la Colección «Piedra y Alarido» cuenta con un nuevo folleto que merece singular estima por el tema que desarrolla en torno a lo que puede depararnos el futuro.

Soljenitsyne en el infierno

Lo manifiesta Maurice Nadeau en «La Quinzaine Littéraire» de este mes pasado. Desgraciadamente el gran escritor ruso Soljenitsyne, cuyas obras «El pabellón de cancerosos» y «El tercer círculo» han sido traducidas a todas las lenguas cultas, al manifestar la situación suya y la de tantos y tantos que sufren la tiranía del régimen comunista ruso, es como si hablara para sordos. «Los rusos — dice el escritor — vivimos bajo un régimen que ahoga al pensamiento.» Con valentía ha declarado: «Si os enteráis un día que he caído bajo las balas de un gangster, o que he quedado súbita-

mente e inexplicablemente moribundo, podéis desde ahora adivinar quién es el asesino: la Seguridad de Estado.» Enfermo, llevando ya para siempre en el organismo la muestra de los años pasados en «Campos de reeducación» y en «Clínicas de tratamiento psiquiátrico», como es sabido: maneras de dorar la píldora represiva, el escritor no renuncia a decir la verdad. «¿Qué hacéis? les dice donde puede y como puede a la intelectualidad del mundo occidental. Y espera, espera siempre algo firme y contundente que vaya más allá de las timidas peticiones.

La jira Confederat en Argelès-s-Mer

El 15 de agosto apareció clara la plaza Aragón con su estatua, sus arcaicas palmeras y sus errantes palomas. Nos daban cobijo en su pequeño dintel a los que una vez más manifestaban firmeza por los ideales que defendieron en España y mantienen con igual constancia en el exilio. Compañeras y compañeros, con rostro sonriente acudían de buena mañana a dicha plaza, lugar para tomar el «car» que nos debía conducir a Argelès-sur-Mer para pasar un día en la naturaleza. Llegamos a Argelès, y miles de pensamientos acuden a mi mente. Pero ahora venimos a recrearnos, cuanto en el asado, pasadas horas difíciles, no es mi idea levantar polvaredas, ni retrospectivas enojosas, sino condensar la confraternidad que el día 15 de agosto pasamos en la jira de Argelès-sur-Mer (la Pineda), organizada por la C. de Relaciones Pyr. Or. y Aude.

El compañero de la música abrió el certamen con «Los hijos del pueblo», y en el transcurso del día nos deleitó por la variación de su «concierto» e historias habladas. Se formaron grupos, que discutían problemas orgánicos; otros, rememorando hechos pasados, una variación de acentos hispánicos volaban por encima de la pineda: Narbona, Carcasona, Perpignan, sin olvidar

los «turistas de París», estábamos allí presentes, como una gran familia. La mañana pasó rápida, y por la tarde, después de satisfacer el inconsolable estómago, el secretario de la C. de Relaciones hizo un esbozo del germinar de España en diferentes regiones, afirmando su resurgir por hechos concretos que se producen en el interior. En fin, agradeció a las compañeras y compañeros de estar allí presentes.

Acto seguido se dio paso a la fiesta. La poesía abrió sus bellas puertas, ya que en la C.N.T. siempre ha habido poetas, que han plasmado a través de las luchas, las inquietudes, las esperanzas, así que rechazado las injusticias. Un hilo de poesías fue destilando de poetas clásicos y de compañeros de la C.N.T. allí presentes, dando a la palabra ese temple rebelde que nos caracteriza. Pasamos a lo cómico, ya que sin risas, no hay fiesta posible. Se prodigaron chistes e historias que los espontáneos contaron con derroches de gracia, haciendo reír a tan seria asamblea. El humor y el sentimiento enlazados, en ese día donde el calor moral y la fraternidad se desprendía de nuestros nobles sentires, terminó la Jira, regresándose otra vez a la plaza Aragón, donde las palmeras se agitaban, dándonos la bienvenida.

ROLDAN

EL COMBATE SYNDICALISTE

C.N.T.

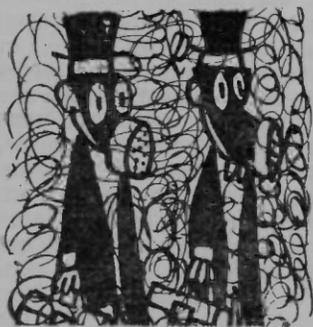
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignes, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

Tandis que la répression continue au Chili dans l'indifférence générale, l'Argentine entreprend elle aussi la chasse aux sorcières.

En Amérique du Sud les pleins pouvoirs sont donnés à la C.I.A.



C. I. A. Americana

Fascismo abierto en Chile

Empujado y protegido por el Estado Norteamericano, el gobierno golpista de Chile se muestra francamente fascista. No con palabras: con hechos.

Todos los procedimientos para esa «bandarrada» de generales son buenos. No hay ética, ni asomo de escrúpulo, ni honra, ni prez, ni decoro, en los cuartos de banderas. En los de Chile como en los de España; como en todas las sentinas militares de todo el mundo.

Esos arrastrables chilenos, fieles mandatarios de la reacción de su país y del capitalismo americano, no desdijeron durante el periodo Allende en recurrir al atentado personal, al asesinato, al cohecho, a palabra de honor sin honor ni palabra; al boicot internacional económico; al recurso de la huelga (la de transportistas subvencionados por C. I. A.), a la coacción, a la amenaza, al soborno; a todo recurso por sucio y canalla que fuese.

No pueden ocultar que su preparación política ha sido nazi, ni negar que su patriotismo es superhitlerista y minichileno. En verdad, su patria es la cuenta corriente y su moral el desafuero en beneficio propio.

Indigna constatarlo, pero la evidencia es ésa:

El Militarismo chileno ha atacado con armas de gran guerra a un pueblo misero y (estúpidamente) armado. Sabía aquél que se enfrentaba con una masa inergética a fuerza de tragar discursos, proclamas, invencibilidades retóricas, vitores, marchas triunfales y otros lirismos.

El Militarismo nazi-alemán chileno una vez muerto Allende y tomada la Casa presidencial, o de la Moneda, se sació humillando, torturando y fusi-

lando millares de chilenos sin formación de causa.

El Fascismo militar chileno corta humillantemente cabelleras de muchachos y pantalones de muchachas en plena vía pública coaccionando a los transeúntes para que se burlen de esa temprana humanidad que aprecia su libertad de ser, de sentir y de vestir.

La Bestia militar nazi de Chile desarrolla la delación de ciudadanos del país o extranjeros al efecto de maltratarlos, empresidarlos o asesinarlos por ley de guerra, y calumnia a Allende, su víctima, de beodo. Esa tarea de relajación y envilecimiento nacional la Junta de Generales la paga con una esplendidez que desconoce la Cultura; contrariamente:

El fascismo militar de Chile asalta bibliotecas particulares y públicas, las saquea y forma montañas de libros que incendia hasta su exterminio. Al poeta Neruda el salvajismo militar le holló el hogar, le robó centenares de volúmenes y le confiscó las Memorias recién escritas, marcando con patadas delanteras y traseras su paso de bestias innobles por los discretos salones del gran bardo américo-latino que han hecho morir con dolor y asfixia policiaca.

La situación nazi-fascista de Chile no puede ser más clara. Los primeros Estados que la han reconocido son España, Grecia, Guatemala, Nicaragua, etcétera.

La situación de Chile no puede ser más negra. Wall Street-Pentágono ensucian más que el hollín, que con frecuencia enrojecen con sangre humana.

Los soldados de Mussolini estuvieron en la Península Ibérica

PAMPLONA, (OPE). — El «Diario de Navarra» publicó el 25 de septiembre un artículo de Francisco Umbral, en el que podía leerse lo que sigue:

«Ha terminado en Tudela la guerra del pimientito. Parece que también se va a normalizar la guerra del aceite. La general paz de España aparece esmaltada por estas guerras y guerrillas locales y provinciales, que repercuten en Madrid a la hora del almuerzo.

Resulta un tanto inútil programar una paz general en la historia, si ésta se ve degradada estéticamente por las antiguerras de cocina. Ahora se hace en Madrid una obra extranjera titulada «La cocina», y en ella podemos ver que, efectivamente, la cocina es un mundo donde pasan muchas cosas. Ferreri, ese gran director de cine italiano, que pasó incomprendido en España (los italianos siempre pasan incomprendidos por España, desde Colón a los soldados de Mussolini), ha hecho una película basada en una gran comilona que le sirve de pretexto de pretexto para una nueva crítica a la sociedad capitalista cuyo hedonismo tosco se ha centrado siempre en el sexo a la hora de criticar, pero que tiene su más grave pecado un poco más arriba, en el estómago. Casi todas las sociedades y casi todos los individuos empiezan corrompiéndose por el estómago.»

ERRICO MALATESTA : L'ANARCHIE

(Suite du n° 769)

Abolir l'autorité signifie abolir le monopole de la force et de l'influence; abolir l'autorité signifie abolir cet état de choses dans lequel la force sociale, la force de tous, est l'instrument de la pensée, de la volonté, des intérêts d'un petit nombre d'individus qui, au moyen de la force de tous, suppriment, à leur propre avantage et à celui de leurs propres idées, la liberté de chacun.

Abolir l'autorité signifie détruire un mode d'organisation sociale par lequel l'avenir demeure accaparé, d'une révolution à l'autre, au profit de ceux qui ont été les vainqueurs d'un moment.

Michel Bakounine, dans une publication parue en 1872, après avoir dit que les grands moyens d'action de l'Internationale étaient la propagande de ses idées et l'organisation de l'action naturelle de ses membres sur les masses, ajoute :

« A quiconque prétendrait qu'une action ainsi organisée serait un attentat contre la liberté des masses, une tentative de créer un nouveau pouvoir autoritaire, nous répondrons qu'il n'est qu'un sophiste et un sot. Tant pis pour ceux qui ignorent les lois naturelles et sociales de la solidarité humaine au point d'imaginer qu'une absolue indépendance mutuelle des individus et des masses soit une chose possible ou, au moins, désirable. »

La désirer signifie vouloir la destruction de la société, puisque la vie sociale n'est autre chose que cette dépendance mutuelle, continuelle, des individus et des masses.

Tous les individus, fussent-ils les plus intelligents et les plus forts, bien plus, surtout s'ils sont les plus intelligents et les plus forts, en sont à chaque instant les producteurs et les produits. La liberté même de chaque individu n'est que la résultante, reproduite continuellement, de cette masse d'influences matérielles, intellectuelles et morales exercée sur lui par tous les individus qui l'entourent, par la société au milieu de laquelle il naît, se développe et meurt. Vouloir échapper à cette influence au moyen d'une liberté transcendante, divine, absolument égoïste et suffisante à elle-même, est la tendance au non-être; vouloir renoncer à l'exercer sur les autres, signifie renoncer à toute action sociale, à l'expression même de ses pensées et de ses sentiments et se résout aussi dans le non-être. Cette indépendance tant louée par les idéalistes et les métaphysiciens et la liberté individuelle conçue en ce sens, sont donc le néant.

« Dans la nature comme dans la société humaine, qui n'est autre chose que cette même nature, tout ce qui vit ne vit qu'à la condition suprême d'intervenir, de la manière la plus positive et aussi puissamment que sa nature le comporte, dans la vie des autres. L'abolition de cette influence mutuelle serait la mort, et quand nous revendiquons la liberté des masses, nous ne prétendons abolir aucune des influences naturelles que les individus ou les groupes d'individus exercent sur elle : ce que nous voulons, c'est l'abolition des influences artificielles, privilégiées, légales, officielles. »

Il est certain que, dans l'état actuel de la société, où la grande majorité des hommes, écrasée par la misère et abrutie par la superstition, git dans l'abjection, les destinées humaines dépendent de l'action d'un nombre relativement peu considérable d'individus.

Il ne pourra certainement pas se faire que, d'un moment à l'autre, tous les hommes s'élèvent au point de sentir le devoir, bien plus que le plaisir d'accomplir tous leurs actes de manière à ce qu'il n'en résulte, pour autrui, que le plus grand bien possible.

Mais si les forces pensantes et dirigeantes de l'humanité sont aujourd'hui peu considérables, ce n'est pas une raison pour en paralyser encore une partie et pour en soumettre beaucoup à quelques-unes d'entre elles; ce n'est pas une raison pour constituer la société de telle manière que, grâce à l'inertie que produisent les positions assurées, grâce à l'hérédité, au protectionnisme, à l'esprit de corps et à toute la mécanique gouvernementale, les forces les plus vives et les capacités les plus réelles finissent par se trouver hors du gouvernement et presque privées d'influence sur la vie sociale.

Et ceux qui parviennent au gouvernement, en se trouvant déplacés de leur milieu et, avant tout, intéressés à rester au pouvoir, perdent toute puissance d'action et servent seulement d'obstacle aux autres.

S'il s'y trouve des hommes instruits et désireux de répandre l'instruction, ils organiseront les écoles et s'efforceront de faire sentir à tous l'utilité et le

plaisir de s'instruire; et si ces hommes n'existent pas, ou s'ils sont peu, un gouvernement ne peut les créer; il pourrait seulement, comme cela arrive, en effet aujourd'hui, prendre ces hommes, les soustraire au travail fécond, les mettre à rédiger des règlements qu'il est nécessaire d'imposer au moyen de policiers, et en faire, d'instituteurs intelligents et passionnés qu'ils étaient, des politiciens tout préoccupés d'imposer leur manie et de se maintenir au pouvoir.

S'il y a des médecins et des hygiénistes, ils organiseront le service sanitaire. Et s'ils n'existent pas, le gouvernement ne peut les créer; il pourrait seulement, grâce au soupçon trop justifié que le peuple nourrit à l'égard de ce qu'on lui impose, enlever le crédit aux médecins existants et les faire massacrer, comme empoisonneurs, quand ils vont soigner les épidémies.

S'il y a des ingénieurs, des machinistes, ils organiseront les chemins de fer. Et s'ils n'existent pas, encore une fois, le gouvernement ne peut les créer.

La révolution, en abolissant le gouvernement et la propriété individuelle, ne créera pas des forces qui n'existent pas actuellement, mais laissera le champ libre à l'expansion de toutes les forces, de toutes les capacités existantes, détruira toute classe intéressée à maintenir les masses dans l'abrutissement et fera en sorte que chacun pourra agir et exercer son influence en proportion de sa capacité et conformément à ses passions et à ses intérêts.

Et c'est la seule voie par laquelle la masse puisse s'élever, puisque c'est seulement en possédant la liberté qu'on apprend à être libre, comme c'est seulement en travaillant qu'on peut apprendre à travailler.

Un gouvernement, s'il n'avait d'autres inconvénients, aurait toujours celui d'habituer les gouvernés à la sujétion, et de tendre à se rendre de plus en plus nécessaire.

D'autre part, si l'on veut un gouvernement qui doit éduquer la masse et la mener à l'anarchie, il est cependant nécessaire d'indiquer quelle sera l'origine et le mode de formation de ce gouvernement.

Sera-ce la dictature des meilleurs? Mais qui sont les meilleurs? Et qui leur reconnaîtra cette qualité? La majorité est, d'ordinaire, attachée à de vieux préjugés et à des idées et des instincts déjà dépassés par une minorité moins favorisée; mais, parmi les mille minorités qui toutes croient avoir raison — et toutes peuvent avoir raison sur quelque point — qui choisira-t-on? Au moyen de quel critère choisira-t-on, pour mettre la force sociale à la disposition de l'une d'elles, quand l'avenir seul peut décider entre les partis en litige?

Si l'on prend cent partisans intelligents de la dictature, vous verrez que chacun d'eux croit qu'il doit, sinon être réellement le dictateur ou un des dictateurs au moins être très voisin de la dictature. Donc, les dictateurs seraient ceux qui, par un chemin ou par un autre, réussiraient à s'imposer et, par le temps qui court, on peut être sûr que toutes leurs forces seraient employées dans la lutte qu'ils soutiendraient pour se défendre contre les attaques de leurs adversaires, oubliant leurs velléités d'éducation, comme s'ils n'en avaient jamais eu.

Sera-ce au contraire un gouvernement élu par le suffrage universel, et par suite l'émanation plus ou moins sincère de la volonté de la majorité? Mais si vous considérez ces braves électeurs comme incapables de pourvoir eux-mêmes à leurs propres intérêts, comment sauront-ils jamais choisir les bergers qui doivent les guider? Et comment pourront-ils résoudre ce problème d'alchimie sociale de faire sortir l'élection d'un génie du vote d'une masse d'imbéciles? Et qu'advient-il des minorités, qui sont souvent la partie la plus intelligente, la plus active et la plus avancée d'une société?

(A suivre)

Situation syndicale en Espagne

Le régime du général Franco, en créant ses syndicats officiels, dociles et apprivoisés, où aucun poste n'est électif, tous étant occupés par les partisans du gouvernement, a essayé, depuis son début et pendant 34 ans de dictature, d'assujettir la classe des travailleurs espagnols, qui reçoit des salaires de misère, aux intérêts du patronat. A part ces syndicats, le gouvernement espagnol a compté sur sa police, qui n'a pas hésité à utiliser les mesures les plus dures et les plus cruelles pour supprimer toutes les formes de protestation.

Cependant, en dépit du fait que toutes les tentatives de s'organiser indépendamment ont été et sont toujours poursuivies, peu à peu des organisations d'opposition ont été créées, qui, en marge des syndicats officiels, et travaillant toujours clandestinement, ont fait renaître quelque-uns des syndicats qui existaient avant la guerre civile, et ont surgi spontanément partout où s'élevait un conflit, ont renforcé leurs positions et ont acquis une puissance et un prestige croissant auprès des masses travailleuses qui ont fini par les considérer comme les représentants authentiques de leur classe, les défenseurs de leurs intérêts et les protecteurs de leurs droits.

A l'heure actuelle il y a une puissance syndicale bipolaire en Espagne; d'un côté nous trouvons le gouvernement, avec son organisation syndicale inefficace et inopérante, dont la force réside uniquement dans le soutien politique qu'elle reçoit, et de l'autre côté, les syndicats clandestins. Cette double puissance est apparue le premier mai, quand le gouvernement Franco a été obligé d'inonder les villages et les villes de la nation de ses forces de police, comme seul moyen de maîtriser les manifestations des travailleurs. Bien que les grèves, les manifestations et les protestations écrites continuent toute l'année, elles prennent une violence spéciale le premier mai, ce qui prouve que le régime espagnol continue à être une dictature, où l'on punit sévèrement les tentatives d'obtenir les gains les plus élémentaires ou la liberté.

Le premier mai passé aurait été semblable aux précédents s'il n'y avait pas eu un nouvel événement : la mort d'un policier lors d'une confrontation dans les rues de Madrid. Quand on a opposé cet incident aux événements où il n'y a pas eu de victimes — bien que de nombreux ouvriers antifranquistes étaient tombés sous les balles des forces de sécurité — cette victime étant précisément un policier — l'affaire a commencé à avoir des répercussions politiques indéniables.

La première répercussion consistait en une série de réactions négatives parmi les groupes qui soutiennent le régime. L'extrême droite s'est servie de cet événement pour attaquer le régime (composé presque entièrement de membres de l'Opus-Dei, organisation religieuse, qui exerce depuis les quelques dernières années un pouvoir énorme en Espagne), a critiqué sa « politique sans vigueur », insistait sur la nécessité de fournir à la police des moyens de sécurité meilleurs et plus nombreux et embrassant une politique dure contre la subversion. L'opposition était unanime à blâmer le gouvernement pour la mort du policier, car ce ne sont pas les

A paraître :
Calendrier S. I. A.
POUR 1974

FESTEJOS A UN ANIVERSARIO

Ricardo Flores Magón



El día 15 de septiembre se cumplieron cien años del natalicio de Ricardo Flores Magón. Bastante tiempo antes de esta fecha, en México, no faltaron publicaciones que lo recordaron. Hacia esa gran figura de la Revolución mexicana se lanzan elogios desde varios ángulos de inspiración política. Y algunas veces, a nosotros mismos, nos hemos preguntado: ¿Conocen bien estas gentes las ideas del apóstol libertario?

Elementos tenemos para afirmar, que la casi totalidad de quienes hablan de Flores Magón, lo hacen por lo que de otros oyen o leen. Ciertamente que en la juventud estudiantil, en estos momentos, existe elevada inquietud en conocer el pensamiento magonista; lo existente de su producción es buscado, requerido, pero todo esto no pasa de ser inicio de una formación que se ha descuidado.

El prestigio del hombre que nos ocupa no ha podido anularse pero sí tergiversarse. El propósito de llevar su nombre a la Cámara de Diputados e inscribirlo con letras de oro, ha confundido a no pocos que sólo conocen la leyenda propagada convencionalmente. No ha llegado a su alcance por la conducta

y escritos de Flores Magón, que éste repudiaba parlamentos, parlamentarios y gobiernos. Su nombre se alude, en actos públicos y conversaciones, como revolucionario integro, como defensor de los derechos humanos, pero se oculta que esos valores personales los practicaba en nombre del anarquismo.

La audacia no se proyecta y practica sólo desde un frente de afanes gubernamentales; la trayectoria del titán revolucionario, de su honradez acrisolada, de su martirio impuesto por los norteamericanos, obedeciendo las consignas de Porfirio Díaz, hasta los marxistas del país azteca quieren sacarle partido. Hasta se rumorea, cosa que todavía no se ha confirmado, que en Moscú se está haciendo una edición de las obras completas del que con tanta envidia y acierto dirigió «Regeneración».

Como tributo a este aniversario, el gobierno mexicano ha editado un bosquejo biográfico de Ricardo; no lo hemos leído todavía; conocemos este detalle por el anuncio por televisión que de él ha hecho el periodista y locutor Zabudovsky. ¿Se consignará ahí que Madero, al hacerse cargo de la jefatura de la República ofreció a Flores Magón la vicepresidencia, y que éste la rechazó? ¿Se dirá que el personaje a quien se homenajea su natalicio era y murió siendo anarquista?

En torno a este evento se han celebrado varios actos; lo más afectuoso, lo más sincero, lo más de acuerdo con el pensamiento de Ricardo se ha expresado en «Regeneración». Hay dos grabados en primera página, una caricatura y una fotografía de cuando el rebelde anarquista estaba preso en Estados Unidos. Al pie de la última se lee: «Yo quería hacer un hombre de cada animal humano; ellos, más prácticos, han hecho un animal de cada hombre.»

También la segunda página va adornada con las fotografías de Librado Rivera y P. Guerrero; el primero, profesor inteligente y muy

consciente de su misión profesional e ideológica; el segundo, revolucionario ejemplar que murió en el asalto a un cuartel, inteligencia privilegiada que desde muy joven puso al servicio del ideal anarquista, quien renunció a una cuantiosa fortuna que se le legaba por vías paternas; ambos fueron compañeros íntimos de Ricardo Flores Magón; juntos afrontaron momentos difíciles e infortunios penosos.

En el reciente número, el vocero libertario de la F.A.M., mosaico coherente dedicado en su mayor parte al natalicio de Ricardo, destaca un amplio trabajo de Muñoz Cota. Lo divide en siete partes, aspectos de la vida revolucionaria de Flores Magón que muy bien pueden servir de orientación a quienes no conocen la vida de ese apóstol de la libertad y de la justicia. Todo expuesto con claridad meridiana, como es habitual hacerlo en el amigo Muñoz. A propósito de esto, plácenos transcribir un párrafo del trabajo y del autor que aludimos:

«Algunos biógrafos y panegiristas están tratando, hace tiempo, de presentar a Ricardo como seguidor del marxismo; señalan la influencia posible de Marx en su ideología. ¡Falso! Tanto Bartra, como «otros intelectuales», equivocadamente — si es de buena fe — o tácitamente, — si lo hacen de mala intención — pretenden achacar a Ricardo una ideología contraria radicalmente a su pensamiento. Ricardo Flores Magón es anarquista. Cien por cien anarquista, discípulo de Proudhon, de Bakunin, de Kropotkin. Más aún: Ricardo, en carta publicada en su Epistolario, subraya su crítica a la organización dictatorial de la URSS, y postula la tesis de que **por el camino de la dictadura no se llega a la libertad.**»

La falta de escrúpulos, o el desconocimiento, no pueden motivar interpretaciones que alteren la bien definida personalidad de Ricardo. Con noble predisposición, ni siquiera las campañas que llevó a cabo en nombre del Partido Liberal pueden cotizarse como proyectos o realidades opuestas al ideal anarquista que iluminó su existencia. Toda su inquietud, todos sus desvelos, riesgos y sacrificios, hasta el de su vida, fueron en atención a la finalidad libertaria.

En su favor, por el exponente de su ejemplar conducta, y el elevado nivel de honradez puesto al servicio de la Revolución social, alguien de sus ex compañeros de camino quiso favorecerlo cuando se hallaba en trances amargos. Por iniciativa de Soto y Gama, cuando Ricardo se hallaba preso en Leavenworth, casi ciego, la Cámara de Diputados de México votó en su favor una pensión; la rechazó con una contundencia que dejó perplejos a sus favorecedores.

No menos es de admirar su postura en ocasión de ofrecerle un indulto « que le sugerían a condición de renegar de sus ideas anarquistas; luego, si viviera, se opondría vehementemente a que su nombre se confundiera con los nombres de los héroes de la Revolución Mexicana.»

Todos estos detalles, que tanto dicen en pro del mártir de Leavenworth, los pasan por alto los extraños panegiristas de una vida que están muy lejos de sentir e imitar. Resulta cómodo evocar la Revolución, la democracia, y hasta el socialismo, distantes de condiciones en las que se arriesgan la vida y los elementales medios de subsistencia. Y se olvida, por todos aquéllos que

se incorporan a las gradas del Poder estatal, y por las medianías que ocupan las mesas burocráticas, que desde el momento que llegan ahí son conservadores y contrarrevolucionarios.

Por el conocimiento de esa idiosincrasia gubernamental, por esas posturas negativas de la emancipación humana, Ricardo fue radical en sus conceptos y actitudes; su integridad moral no tuvo un igual en sus contemporáneos revolucionarios; hasta hoy, su dimensión intelectual para los grandes problemas sociales, y su incomparable voluntad continúan siendo único lucero que ilumina el camino por quien tanto estimó.

«Pretender que la Revolución — habla Ricardo — sea hecha dentro de la ley es una locura, es un contrasentido. La ley es yugo, y el que quiere librarse del yugo tiene que romperlo. El que predica a los trabajadores que dentro de la ley pueden obtener la emancipación del proletariado es un embaucador, porque la ley ordena que no arranquemos de las manos del rico la riqueza que nos ha robado, y la expropiación de la riqueza, para el beneficio de todos, es la condición sin la cual no puede conquistarse la emancipación humana.»

No es el de Flores Magón un pensamiento confuso; su finalidad está bien definida. Lo admirable en esa personalidad es la compatibilidad que hubo en sus conceptos y prácticas de vida. Esa particularidad le ha sido reconocida hasta por no pocos adversarios ideológicos. El licenciado Cué Cánovas, en un libro que escribió, no obstante su condición de comunista intransigente, ensalzó todas las virtudes que de Ricardo venimos enunciando. Y al terminar ese repertorio de encomios se permitió decir: «Lo lastimoso es que era anarquista.»

Como quiera que sea, y antes de lo que ha girado y gira en torno al natalicio de Ricardo, lo cierto es que se ha abierto un ciclo de preocupaciones favorable a los ideales que defendió el «gran mexicano», apóstol de la libertad. No es en los medios sindicales, desde luego, porque el liderazgo de esas entidades tiene cerrada toda difusión a las ideas libertarias. Por ahora, el porvenir de los ideales magonistas, esa emancipación que con tanta tenacidad defendió el que ahora se festeja su natalicio, inicia su marcha y expansión en esferas de elevación intelectual. Son los que honrarán, así se espera, al hombre cuyos méritos se disputan quienes a ello no tienen ningún derecho.

Severino CAMPOS

DEL CONGRESO INTERNACIONAL DE ABOGADOS

MADRID. — Uno de los congresistas, el abogado inglés señor Michael Ellman, ha pedido la palabra fuera del orden del día, para dirigirse a la asamblea. Un abogado español ha querido impedirselo, aun antes de saber lo que iba a decir, pero la presidencia le ha autorizado a hablar. El señor Ellman ha preguntado cómo era posible que se hubiera celebrado el congreso en Madrid después de que el propio Consejo General de la Abogacía española hubiera proclamado su inoportunidad. Después, el abogado inglés se ha referido a las dificultades que a su juicio, tiene la abogacía española en el desarrollo de la profesión y ha afirmado que la presencia de los abogados extranjeros podría parecer una conformidad con dichas dificultades.

Situation syndicale en Espagne

citoyens qui créent la violence, ne faisant rien d'autre que de lutter pour leurs droits, mais plutôt un système qui ne permet aucune manifestation et qui considère comme illégale toute protestation.

Le gouvernement, pour éviter d'être confondu avec l'extrême droite, a réagi plus modérément qu'en d'autres occasions. Néanmoins, malgré le ton apaisant du communiqué du gouvernement, la police a réagi brutalement. Les événements du premier mai à Madrid ont provoqué un nouveau déchaînement de violence de la part de l'appareil de la police franquiste, qui a changé ses méthodes et ses attitudes, et est revenue aux procédés oubliés depuis longtemps.

A Madrid, tous ceux qui ont été arrêtés — et on pense qu'il y en a eu plus de 200 — ont été battus et torturés, et 26 d'entre eux ont été jugés par des tribunaux militaires et peuvent être condamnés à des peines allant de la condamnation au secret à la peine de mort. Pour de prétendus crimes d'association illicite, de propagande illégale et de manifestations, le Tribunal de l'Ordre Public a jugé 15 ouvriers et 47 autres ont reçu des amendes allant jusqu'à 100 000 et 200 000 pesetas.

De nombreuses personnes arrêtées avaient été si brutalement battues que le directeur de la prison de Carabanchel (la prison provinciale de Madrid où l'on transfère les personnes arrêtées après interrogatoire par la police) a refusé de les recevoir à cause de leur état physique déplorable.

Par exemple, on a battu un jeune peintre âgé de 20 ans sur la plante des pieds avec une canne au bout ferré, puis on l'a obligé à s'accroupir en plaçant ses mains sous ses jambes et de sauter dans cette position pendant qu'on le frappait sur la tête et sur les testicules.

Il n'y a aucun doute que cette politique brutale est en train d'isoler rapidement le régime. Même certains parmi ceux qui le soutenaient ont rejoint l'opposition. Des évêques et des prêtres ont condamné une politique qui n'admet par la moindre différence d'opinion, et si nous ajoutons à cette protestation celles venant d'autres segments importants de la population, tels que les professions libérales ou les étudiants et bien sûr la classe travailleuse, nous pouvons nous rendre compte du degré de la décomposition actuelle du régime.

Léon ARROYAL

España. Correspondencias, comen

Aqua lata, tierra seca

«Igalada tiene sed, Igalada ansia un caudal de agua para aguantar y prosperar.» Así reza la propaganda oficial; oficial únicamente, porque no cabe otra. Dios es Dios y Dios es Franco.

La falta de elemento acuoso es problema endémico en Igalada a pesar de estar asentada en el lecho de un antiguo lago, el **Aqua lata** de los romanos. Vestigios a flor de naturaleza acreditan esa antigua condición licuosa de la concavidad igualadina. Mas, luengos milenios expresan que una revolución geológica, abriendo el estrecho de la Boixera, la inmensa bolsa de agua acumulada durante millares de siglos se vació, dramáticamente para el porvenir, Anoia abajo. De donde resulta que el **aqua lata** (Agua lada) de antaño quedó reducido a la actual e insoslayable **lata del agua**.

Diversos proyectos de alcance centenario han atraído a la población hilos, o tragos de agua, sin gran eficacia para el desarrollo de una villa que en 1830 ya era constante de 13.000 habitantes merced a sus industrias y pese a su pateable red de comunicaciones. Así en cada estiaje los igualadinos han andado por las calles «con la lengua afuera» clamando agua. Durante siglos los curas celebraron solemnes rogativas para impetrar del Cielo el agua que el cielo no daba, o que una vez cada treinta años cedía a mansalva en forma de trombas que se llevaban huertas, puentes, curtidorias y personas riera abajo.

Una solución racional se imponía y para ello acudieron los servicios municipales de hace 138 años, y más acá los de dos compañías explotadoras a título particular, todo lo cual no privó que en nuestra niñez no fuéramos a comprar un cántaro de agua al aguador callejero que la gritaba como un vendedor ambulante de molinillos de papel o del rico coco de La Habana.

La idea sabia de unos fue abrir un sistema de pozos en rosario desde Igalada a más arriba de la Roixela, intento malogrado del que aún existen vestigios. Otra idea genial, considerada valedera, fue la creación de un pantano Anoia arriba, en Jorba, capaz para acumular 38 millones de metros cúbicos del suspirado elemento, en solución prevista para saciar las necesidades de los hogares, las industrias y las tierras afectando Igalada, Odena y Vilanova del Camí. Se levantaron planos de obras, de cúmulo y de distribuciones, todo ello aprobado sonrientemente por Madrid, que no envió ni un céntimo. Igalada no confió en sí misma y su porfía de sesenta años en la mendicidad la dejó sin pantano y con la sed más acuciante que nunca. Un ensayo de pozo artesiano practicado por los geólogos Carsí padre e hijo, a eso del 1905 en el Camp del Calsina, también tuvo que ser suspendido por tacañería de quienes debían financiar la empresa. Tanta era la sed que se exigía agua antes de haberla.

Durante la guerra el ayuntamien-

to revolucionario emprendió seriamente el levantamiento del pantano de Jorba. La verificación de la impermeabilidad del terreno la cumplieron el ingeniero Brú y el geólogo Alberto Carsí (uno de los del pozo artesiano) encontrándola satisfactoria. Se tanteó la base de la presa, que alta, debía serlo de 33 metros. Se construyó la carretera de cima, con arranque en La Massa, en la llamada Nacional II; se iban acumulando stocks de material, mas las necesidades cada vez más exigentes de la guerra hicieron que la realización de la obra fuese abandonada, a pesar del empeño demostrado por el ayuntamiento, particularmente por los compañeros Bartomeu Torné, Pere Bertrán, Manuel Bertran y Joan Ferrer, todos los cuales encontraréis en Francia, si alguno de ellos no ha muerto. Sin la guerra perdida, sin contar con Dios, con Franco, con el Rey de las Aguas ni con la Virgen de las Santísimas Humedades, a partir de 1940 Igalada habría dispuesto de un pantano que cubriría todas sus exigencias actuales a pesar de tratarse de una ciudad de 40.000 habitantes, cuando en 1936 sólo contenía 15.000 en efectivo.

El grito «¡Eureka!» que hoy resienten los espacios locales se refiere al «hallazgo» de agua en la sufrida riera de Carme. Hecha la compra municipal del lugar, el aforo dio 100 litros por segundo, pero una prospección más lógica, o menos propagandística, ha certificado la afloración real de 47 litros-segundo, lo cual — era de esperar — ha reducido encrespados entusiasmos. Con la «dolorosa» obligación de invertir 27 millones de pesetas en la canalización de esa «agua nueva», que no se integrará al servicio intrínseco de la ciudad, por estar destinada al Polígono Industrial proyectado cerca de «les Guixeres», cuyas fábricas y casas de alojamiento previstos ya sufren sed por adelantado por la insuficiencia del caudal carmelitano. En consecuencia: sed en Igalada y sed en el Polígono, con probable fracaso de éste por necesitarse el líquido adquirido para completar las necesidades urbanas, fabriles y hortícolas de la población clásica igualadina.

Mientras tanto, gracias a la incapacidad del edilismo local franquista que tantos rezos masculla, procesiones asiste, y chatarra pectoral presume, las aguas del río Anoia discurren de Igalada abajo, sucias, tiñosas, maculadoras, apesetando y ensuciando hacia La Pobla y Capellades, asesinando paisajes que fueron bellísimos contribuyendo, de paso, a la insalubridad y a la fealdad que, desgraciadamente, caracteriza el Bajo Llobregat tan maltratado por el cloaquismo igualadino y manresano de consumo con la sentina político-franquista que corrompe sin cesar el ánimo del pueblo catalán. Las églogas, canciones y sentires de los poetas Lo Gayter del Llobregat, José Anselmo Clavé, J. Costa Pomés y Joan Serra Constansó fueron puras. Las aguas franquistas, muchísimo menos. — **Panadell.**

«ARRIBA ESPAÑA», YA NO. AHORA ARRIBA LOS PRECIOS

Comenta «La Vanguardia», de Barcelona:

Durante la presente semana se ha conocido el alza del índice general del coste de la vida en el mes de agosto, que ha sido de un 1,68 por 100. El índice general, en los ocho meses que llevamos transcurridos de 1973, se ha incrementado en un 9,2 por 100, según las referencias del Consejo de ministros del viernes. Así pues estamos ante un promedio mensual de alza superior al 1 por 100, lo que significa doblar el ritmo de incremento a partir del cual entra en funcionamiento la correspondiente señal de alerta.

Tal como decía «La Vanguardia» en su editorial del día 15, estamos ante la situación peor, respecto al incremento de los precios, de los últimos años, ya que, de continuarse la actual tendencia, acabaremos 1973 con un incremento del coste de la vida que andará rondando el 13 por 100. La situación es más grave todavía respecto a los productos alimenticios, que han experimentado un alza del 2,5 por 100 en el mes de agosto.

TIROS A LA BARRIGA

En Lérida a un policía municipal se le antojó descubrir un ladrón en la persona de Juan Ferraz Ortega. Por si lo es o no lo es y poseído de celo precaucional, el guardia acometió a Ferraz a tiro seco, dejándole tendido al suelo con graves heridas en el vientre. El numeroso público que presenció el drama no intervino ni en pro ni en contra; aquello de la mayoría silenciosa. Las autoridades guardan púdicamente en el anonimato el nombre del agresor del bandito supuesto y víctima cierta.

TIRO AL CARTON

Suceso semejante ocurrió en Palma de Mallorca en la mañana del 15 de octubre en la barriada de la Soledad. Un guardia rodado nocturno derribó a tiros a un muchacho que responde a las iniciales de J.P.L.L.; por maliciar, el vigilante, que el jovencuelo miraba codiciosamente la motocicleta de servicio. Gravemente herido en un muslo, J.P.L.L., por maliciar, el vigilante, mientras su agresor podrá ir discutiendo tranquilamente sobre dos ruedas motorizadas.

NOS DICEN DE CASTELLON DE LA PLANA

Al no ser readmitidos los 20 obreros despedidos, el paro ha sido casi total en la fábrica de calzados Silvestre Segarra, de Vall D'Uxó, que ocupa a más de 4.000 trabajadores. Las comunicaciones de despido fueron entregadas a los afectados el día 8, y desde entonces se habían venido realizando paros de corta duración, que han ido en progresivo aumento hasta llegar al paro casi total a partir del jueves último.

Los despidos se han producido como consecuencia de los paros parciales que venían realizándose en la factoría, para manifestar el desacuerdo de los trabajadores con la forma en que se venían llevando a cabo las negociaciones para la

revisión del convenio, cuya vigencia finalizaba el pasado 31 de agosto. Muchas de las reivindicaciones que se planteaban en las negociaciones del convenio no habían sido atendidas por la empresa y se produjeron algunas tensiones con la dirección de la empresa al no permitirse la celebración de asamblea para informar del resultado final obtenido.

BOMBEAN EL PALACIO DEL ARZOBISPO

Hace cosa de tres semanas que el grupo terrorista hispano-hitleriano que sabotea las librerías hizo estallar una bomba de relojería en una dependencia del palacio arzobispal de Barcelona. Sin víctimas, pero con destrozos por 300.000 pesetas. Los nazis no han sido habidos.

DISTURBIOS AUTORITARIOS EN LA COMPLUTENSE DE MADRID

Antes de inaugurarse la reanudación de clases los alumnos de la Facultad de Medicina se reunieron para cambiar impresiones sobre la normalización espontánea, no oficial, de aquéllas. Avisada la policía por la chivatería a sueldo que tiene diseminada por las clases, se presentó un fuerte destacamento de grises que las emprendió contra el estudiantado aún estacionado en el hall. Ante la actitud agresiva y desordenadora de los armados, mediaron los consabidos empujones y golpes recíprocos, llevándose la «pasma» a unos quince muchachos universitarios detenidos. De no haber acudido la policía, el orden habría reinado en la Complutense.

«TIKI-TAKA»

La policía de Bilbao anda loca detrás de los ejemplares que número tras número va publicando un organismo regionalista con el nombre de «Tiki-Taka». Varios ejemplares de éstos les han sido arrebatados a algunos muchachos nacionalistas vascos, yendo con ellos a parar a la comisaría y de ella a la cárcel. Deteniendo a destajo, la policía ha llegado a «coleccionar» a más de sesenta ciudadanos vascos, entre los cuales se encuentran cuatro frailes y cinco curas.

DEL DERECHO TORCIDO

Estos días ha tenido lugar en Madrid un Congreso Internacional de Abogados. En un inciso un grupo de más de cien abogados españoles descontentos presentó un memorándum sometiendo a la consideración del congreso la falsa situación del Derecho en España. Irritado, el secretario general de la Unión Internacional de Abogados expresó a gritos que la mayor burrada de la U.I.A. había sido escoger España para celebrar un acto de trascendencia liberal, viviéndose en ese país en dictadura. De acuerdo.



tarios, noticias y sucesos.

España

ESPAÑA ABAJO

Diversos sectores sociales aragoneses y catalanes afectos a las provincias de Zaragoza, Teruel y Tarragona han manifestado su profundo disgusto por la supresión reciente, por parte del Estado, de la línea ferroviaria Zaragoza-Alcañiz-Tortosa, extensa de 204 kilómetros y con 78 años de servicio. Esta línea era de gran aprecio industrial, comercial, agrícola y viajera, principalmente en el trayecto Alcañiz-Bajo Ebro, beneficiando además la relación con la parte lindante castellonense.

Esta decisión absurda del Estado — que el tal justifica por una irremediabilidad relativa, de hecho motivada por la no modernización de servicios — sobre provocar un estado de depresión en cinco comarcas, agravará el atasco que sufren las carreteras de los distritos afectados, las cuales, en previsión de una sobrecarga de servicio, no han sido ni elementalmente corregidas. — **Cebollet.**

TIROTEO EN BILBAO

BILBAO (OPE). — La radio y televisión españolas del día 27 de septiembre, al mediodía, han dado cuenta de que en dicho día ha habido un tiroteo entre la policía y dos civiles de los cuales una de estas emisoras ha afirmado se trataba de miembros de la organización clandestina vasca ETA.

Estos dos civiles y un policía resultaron heridos, como también un niño que acompañado de su padre iba a la escuela.

El suceso se produjo, según una de las emisoras citadas, en la calle de Hurtado de Amezaga.

LA MENTIRA OFICIAL, CUATRO VECES INCENDIADA

Un incendio, al parecer provocado, destruyó por completo, durante la madrugada del lunes, la caseta receptora del radio-enlace de Radio popular de Ibiza, perteneciente a la cadena COPE. Este es el cuarto incendio que se produce, todos con las mismas características y en estas instalaciones, en el espacio de año y medio.

Radio popular de Ibiza ha suspendido sus emisiones y sólo a partir del jueves emitirá programas de emergencia grabados en los estudios. La emisora subsanará con 115.000 pesetas los daños producidos por el incendio y restablecerá sus servicios normales en 20 días.

RECUPERACION DE ARMAS EN MADRID

Tres individuos asaltaron a faza descubierta una armería situada en la calle de San Francisco de Sales, llevándose cuatro rifles, seis escopetas, un Remington, un revólver, una pistola, un fichero, permisos de caza y unos miles de cartuchos. Antes de huir dejaron nota haciendo constar que su delito era político.



El ocaso del catolicismo en Portugal

Por afectarnos como vecinos interesa conocer la situación «animica» de los portugueses en general.

Una entidad cívica ha terminado una encuesta sobre el grado de religiosidad que actualmente experimenta la ciudadanía lusitana, bajo el enunciado de «La libertad religiosa en Portugal».

El tema interesó a todos y permitió analizar la fuerza de la religión entre el pueblo portugués, análisis que puede servir de base para comprender mejor algunas de sus reacciones y opciones propias de la época actual.

El catolicismo continúa dominando líricamente entre la mayoría de la población, ya que el 85 por 100 se declara católico o solamente el 7,7 por 100 y el 8 por 100 se considera, respectivamente, ateo e indiferente. El grupo que denota síntomas más nitidos de estar separado de la religión es precisamente el juvenil y el de nivel cultural más elevado. La mitad de casi todos los que se confiesan católicos asisten muy raramente a los actos del culto y apenas un 32 por 100 declara oír misa todas las semanas.

Esta conclusión sitúa a Portugal en el lugar más bajo de los países occidentales donde recientemente se hicieron sondeos de este tipo, en lo que se refiere a la asistencia a actos religiosos.

Este estudio es el resultado de mis entrevistas efectuadas en localidades con más de 10.000 habitantes, a personas de edad igual o superior a 20 años y con instrucción igual o superior a la enseñanza primaria.

Hay una evolución en la «actitud religiosa de la mayoría», según reveló este sondeo. Un 14 por 100 de los entrevistados declara que se ha producido una mudanza en su vida religiosa, pasando en la mayor parte de los casos de la religiosidad al ateísmo o a la indiferencia.

PREOCUPADA, Y DURMIENTE

La Comisión permanente del Consejo provincial de Trabajadores de Burgos ha expresado preocupación ante el estado creado en la empresa textil de Miranda de Ebro, Industrias Químicas Altamira, S. A., que cuenta con 514 trabajadores y permanece cerrada desde el viernes pasado a consecuencia de un conflicto creado entre el personal y la empresa, por diferencias sobre la negociación del convenio colectivo.

EN ALTOS HORNOS ASFIXIAN

Los trabajadores de Altos Hornos de Bilbao están alarmados. Hace un mes que dos obreros perecieron asfixiados trabajando en el «María Angeles», de Sestao, a causa de las malas condiciones de ventilación. Recientemente otros tres trabajadores se hallan afectados de asfixia, luchando entre la vida y la muerte en un hospital bilbaíno. Para el primer caso — con doble muerte — la autoridad sanitaria ha zanjado la situación con 300.000 pesetas de multa a la empresa. Puede el baile continuar.

DESPIDOS, ABUSOS Y OTROS EXCESOS

OTRA VEZ «RADIADORES GAVA»

En la empresa «Roca Radiadores», de Gava, se registraron ayer paros entre los mil trabajadores de las secciones de fundición, calderas, bañeras, así como el día anterior se registró entre trescientos setenta trabajadores de dos turnos de la sección de radiadores.

Tal actitud ha sido tomada por falta de información sobre las negociaciones del próximo convenio colectivo. Esta empresa tiene una plantilla de cinco mil cuatrocientos trabajadores y en solidaridad con los parados se han unido a la misma actitud ciento veinte trabajadores de los ciento setenta y dos de la plantilla de la empresa Fundición Ros.

Asimismo, tras 2 horas de permanecer encerrados en la factoría de Hispano Motor, metalúrgica de Rubí, y ante la presencia de la fuerza pública, abandonaron la empresa ciento cincuenta trabajadores de Hispano Motor. Ayer se negaron a entrar la totalidad de la plantilla compuesta por doscientos cincuenta trabajadores.

Los paros en esta empresa venían registrándose desde el pasado día diecisiete y solicitan la readmisión de dos compañeros despedidos y un aumento de trescientas pesetas semanales.

También ha continuado la actitud de paro de la empresa Huarte y Cia, que en la avenida del Generalísimo, de Barcelona, llevan a cabo las obras de un nuevo hotel.

60.000 APARTAMENTOS VACIOS Y
500.000 PERSONAS SIN VIVIENDA

Alrededor de 60.000 viviendas están actualmente sin vender en Barcelona y su área

metropolitana, según informa un grupo de agentes y promotores de la propiedad urbana. Esta cifra, inferior al último censo oficial de la vivienda, que situaba en más de 100.000 las viviendas vacantes, está constituida por las casas de reciente construcción en las que no hay inquilinos y los pisos amueblados vacíos, que no se alquilan por los elevados precios que han alcanzado en los últimos años.

Estas viviendas desocupadas se acercan a la media anual de necesidades, establecida para el quinquenio 1971-75, y que cifra en 61.945 las casas que cada año deberán contar los nuevos barceloneses hasta 1975.

En estos informes no se incluyen las secundarias o segundas viviendas, cuyo número sigue también en aumento. El mismo censo de la vivienda apreció en unas 70.000 las existencias en Barcelona y su crecimiento anual en unas 5.000, dado el gran incremento que la residencia temporal está tomando en Barcelona.

Es, pues, un fenómeno destacado de la industria de la construcción la enorme cantidad de viviendas que se encuentra sin vender, y mucho más la que está sin alquilar. Este hecho económico, dicen los autores del estudio, es de la mayor trascendencia, especialmente si se considera que desde 1966 el agente más decisivo en la formación del fenómeno de la inflación se apoya sobre todo en la construcción de pisos, en toda su gradación económica, desde las viviendas sociales hasta los pisos llamados de lujo, de un millón de pesetas para arriba.

ESPAÑA ABAJO, O ESTE AÑO EL CEMENTO MALO NO DURA

LEON. — El viaducto de Oblanca que cruza

una de las colas del pantano de Luna se ha hundido, sin que hayan podido concretarse las causas del derrumbamiento. El citado viaducto tenía 200 metros de longitud y, en el centro, las pilastras alcanzaban los 40 metros.

Aún no existe un comunicado oficial por parte de la Confederación Hidrográfica del Duero, propietaria del viaducto, sobre las causas que determinaron el derrumbamiento del mismo. Ha habido rumores sobre construcción deficiente.

Por otra parte, después del desastre de Oblanca, ha dejado de utilizarse también otro viaducto: el de Aralla, que ha sido cerrado y que amenaza también con derrumbarse. Asimismo, se desconocen las causas del estado precario en que se encuentra éste.

Como primera reacción ante el hundimiento del viaducto de Oblanca y el riesgo de derrumbamiento del de Aralla, los veraneantes de la zona de Luna no han dudado en adelantar el final de su descanso, hacer las maletas con la mayor rapidez y levantar rápidamente el «vuelo». La razón es de que si el dique del embalse está construido con el mismo cemento usado en los viaductos, temen que en el momento más inesperado el dique reviente y la catástrofe se produzca.

El hundimiento de estos dos viaductos crea graves problemas para el tráfico de la zona, dejando casi incomunicados a media docena de pueblos. Para paliar esta necesidad se están trazando dos carreteras varios metros sobre la cota más alta del nivel del agua del pantano. Las dos rodean la cola del pantano que era salvada por ambos viaductos. Con la llegada de las lluvias las obras comienzan ya a interrumpirse y lo que podía ser una solución razonable se está quedando en menos proyectos. Ambas obras fueron bendecidas por curas e inauguradas por Franco.

Esperanta kroniko

«Jumelage» y lengua internacional

El «jumelage» o mundialización de las ciudades de Hildesheim (Sajonia del Sur) de Alemania oriental y Angoulême (Charente) en Francia, ha dado lugar a fructuosos intercambios de alumnos.

Del «informe» sobre la estancia de dos jóvenes alemanes en Angoulême extraemos las siguientes frases:

«La lengua de intercambio oral empleada entre franceses y alemanes ha sido el esperanto. Los comentarios de las visitas y las presentaciones de películas o de diapositivas, han tenido lugar en esta lengua. Las referencias técnicas de ciertas visitas han sido traducidas al alemán a partir del esperanto.»

«Se ha constatado, tanto en Hildesheim como en Angoulême, que la comprensión entre los jóvenes de las dos nacionalidades era buena, en su forma pasiva. En la forma activa han surgido dificultades sobre dos puntos: falta de dominio de la lengua internacional e insuficiencia de vocabulario, para corresponder a las múltiples necesidades de la conversación. Durante el tiempo que duraron los contactos fue ya notado un neto progreso en la capacidad de conversación.»

«Estas observaciones van a ser utilizadas por los profesores de esperanto de las dos ciudades, para una preparación más eficaz de los futuros participantes. Es digno de notar que, terminada la clase de tercer grado (segunda lengua), la comprensión por el empleo del alemán no era superior a la obtenida por el esperanto aprendido en unas 30 a 50 horas de estudio, comprendido en ellas el tiempo de trabajo personal.»

«El esperanto se revela perfectamente adaptado a estos intercambios. Resulta obvio el mencionar que de la preparación de tal intercambio y su realización se han encargado esperantistas confirmados, quienes no han tenido ningún problema de comunicación oral o escrita.»

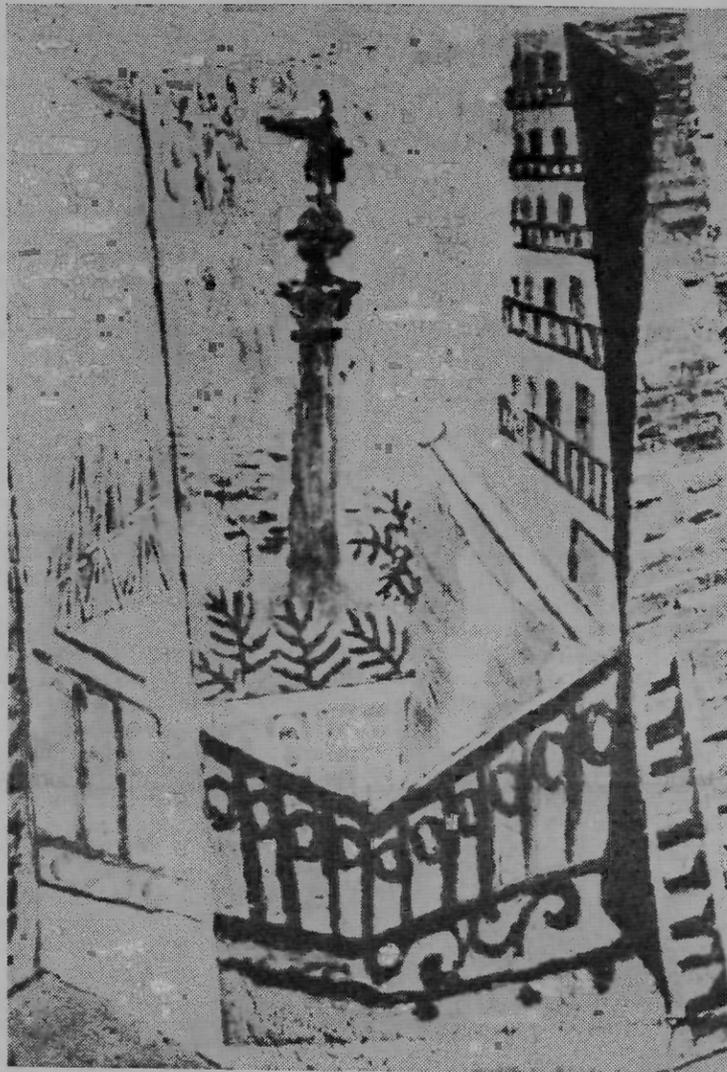
Para todos los informes sobre el esperanto, escribir a SAT-AMIKARO, 67, av. Gambetta, 75020 Paris (Francia).

Para los cursos por correspondencia español-esperanto, dirigirse a Nereida Martínez, 50, rue du 4 Septembre 91430 IGNY (Francia).

MUY DIFÍCIL

De las cosas difíciles de este mundo, escribir sobre Picasso. Casi imposible, no, sin casi decir algo nuevo acerca de un hombre de quien ya se ha dicho todo en todos los idiomas, incluido el de las computadoras, que parece un intermedio entre el vasco y la tabla de logaritmos. Uno dice «dos ojos de Picasso son como...» y no le queda

más remedio que terminar: «como los ojos de Picasso», porque cuando se piensa en los ojos que nos enseñaron a ver ya no hay término de comparación. «Unas manos...» ¿Cuáles, después de las que pintaron *Guernica*? O simplemente: «Picasso...» Bueno. ¿Picasso qué? ¡Venga ahí, vamos, aquí hay un genio



Barcelona vista por Picasso.

por M. CARRASCO

tista del siglo XX. Si Picasso no fuera español, tal vez la dictadura franquista podría cacarear un poco más alto, pero no hay «victoria» ni caudillo que pueda soportar el peso de *Guernica*. Cada día que pasa crece el artista y se reduce el tirano. A estas alturas ya se puede decir que si Franco todavía suena en el mundo es porque Picasso le hizo el favor de tomarlo en cuenta como enemigo.

Mas todo esto que venimos diciendo se siente viejo y gastado. En alguna parte lo debemos haber visto porque, repetimos, sobre Picasso ya se ha dicho todo. El único que tenía siempre algo nuevo que añadir es el propio Picasso, que está muerto. A propósito, acabamos de darnos cuenta de que hasta este momento hemos venido hablando en presente, como si el genio aún viviera. Pero ¿es que se puede hablar de Picasso en pasado? ¿No habíamos quedado en que Picasso no moriría jamás? Cuesta demasiado aceptar la idea de un mundo sin Picasso. Es como si un día el sol hubiese salido por el Oeste. Es, ya lo declaró con toda exactitud Pablo Neruda, como si de pronto hubiese desaparecido un país o un continente. De todos modos, el hecho es que físicamente Picasso ya no está entre nosotros. Ante el hecho incontestable de la muerte no queda otra actitud a adoptar que la de guardar silencio en homenaje al desaparecido. Eso vamos a hacer: callar, no sólo por respeto a la memoria de artista, sino en obsequio a la brevedad que, como decía Pedro Emilio Coll, «es el encanto de todos los públicos». Pero antes de cortar esta increíble necrología de un hombre inmortal, queremos dar el pésame a la clase trabajadora, que ha perdido con Picasso al más distinguido de sus miembros. Porque Picasso fue ante todo eso, un formidable trabajador que estuvo entregado a su labor hasta el último minuto de su vida. «Nadie lo ha visto disputándose un premio, ni polemizando en torno a ningún ismo, ni tratando de averiguar lo que hace el vecino para copiarlo o evitar que lo copien. En cambio toda la humanidad lo ha visto pintando, grabando, modelando, horneando, fundiendo...» Perdon por la autocita.

DISCOS

Manuel Borguñó ya no existe. Para gentes de hoy como si no hubiese existido nunca.

Para nosotros — grupo de anarquistas igualadinos — es diferente. Habría sido, diferente. Porque de Guitart, de Manel, de Cuatrecasas, de Anselmo, de Farriol, sólo queda este último. A 89 años Borguñó les ha seguido a aquéllos macabramente las pisadas.

Manuel Borguñó era músico de clase, en ejecución, composición y pedagogía. Era un artista cabal, algo arbitrario, sin lo cual — parece — no hay artista completo. Por ello, por lo que sea, intimó con nosotros, y se afanó para que intimáramos con los grandes deliciosos de la música: Beethoven, Chopin, Faure, Granados...

De tal época borguñana queda un resto de mujeres que a la sazón eran — en el Conservatorio — jardín de humana belleza.

Clásico, Borguñó no desdenó el arte de baratillo para ennoblecerlo y alcanzar, a la vez, puchero. Entre las culepistas dispuestas por Borguñó para el tablado figuró nada menos que la Raquel Meller. «La Violetera» perfumó en todo el mundo gracias a la gracia de

una cancionera adiestrada por el Manuel que ahora lamentamos.

Se fue éste a Canarias en canario mayor de las islas, y allí, entre piano y orfeón, entre solfeo y Morfeo, iba, Borguñó, desapareciendo.

Pero en 1946 se despertó en Barcelona, dando una conferencia en la cúpula del Coliseum. Hablaría en catalán, si le dejaban. «¡No, en castellano!», imperializó el inspector Callizo. «En catalán, le ruego». «¡Jamás; en lenguaje imperial español! ¡Es exigido!» Lo exigía Callizo.

— Que tantes camàndules! estalló el domador de Raqueles Méllers —. En llenguatge de les illes Medes!

De la comisaría Borguñó pasó a Las Canarias, de donde llega la noticia de su muerte a los 89 años de haber él nacido.

Dejándonos una estela de arpegios musicales a la manera de Borguñó, de Massiá, de Blanca Selva, de Teixeira, de Maximov, de Costa, del Cuarteto de Viena, del Orfeón y el Cuarteto de ateneístas...

No todo es prosa en la vida, y en la muerte.

DISCOBOLO

que tiene algo que añadir a la palabra Picasso!

Y como uno no es un genio, pues se queda callado. Pero algo hay que añadir, para cumplir con el compromiso. Digamos por ejemplo, así muy humildemente y como quien no quiere la cosa. **Picasso es español.** Español hasta la pared de enfrente. Nunca, nadie lo ha llamado Paul ni nada por el estilo. Siempre Pablo. Entonces ya la cosa es otra cosa, porque ahora podemos al menos hablar en plan de provocación. **Picasso es español** es una frase provocadora. Por eso la pronunciamos con tanto gusto. Picasso es el mentís más rotundo a todas las historias que se han contado en torno a España frente a Europa, una banderilla de fuego sobre el morrillo de esa cultura que llama ingleses a los ingleses, alemanes a los alemanes, franceses a los franceses y universales a los españoles. ¡Qué universal ni qué ocho cuartos! Picasso es primero español, andaluz, malagueño, verezolano, argentino, de por aquí y después universal porque le da la gana. Como Cervantes, Quevedo, Goya, Unamuno y demás «universales». Precisamente ésa es la mayor maldición que arrastra y arrastrará hasta el último día de su existencia el generalísimo Francisco Franco: la de tener de frente como opositor y primer exiliado al más grande ar-

Más lectura

«Contribución a la historia del movimiento obrero español», Diego A. de Santillán, (3 vol.), 108,00 F.

«Obras completas de Rafael Barret», 3 vols. 25 F.

«Apuntes sobre dos revoluciones andaluzas», P. del Alamo... 10 00

«Historia de la política económica de España», Colmeiro (2 t.) 50 00

«Páginas de la historia del proletariado español (1848-1907), por Arnold Roller, 1,50 F.

«La Anarquía», por Enrique Malatesta, 2,00 F.

«Anarcosindicalismo. Antecedentes. Declaración de principios», 1 F.

«La libertad», por Bernard Lazare. —

«Libre examen», por Paral Javal, 1 F.

«Ascendencia y trascendencia del sindicalismo», por Anselmo Lorenzo, 1 F.

«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», por Max Nettlau, 1,50.

«Las Juventudes Libertarias en España», por Fabián Moro, 1 F.

«A los jóvenes», por Pedro Kropotkin, 1 F.

«La CNT y el porvenir de España», por Abel Paz, 1 F.

Giros y pedidos a Roque Llop.
CCP 1350756. Paris
33, rue des Vignoles (Paris 20e).

Une mise au point

Il s'est avéré que certains journalistes de la presse font un usage inconsidéré du terme anarchiste d'une façon trop péjorative.

Il devient de plus en plus nécessaire de faire comprendre à ces plumitifs que l'emploi du terme anarchie tel qu'ils le présentent est faux (c'est-à-dire dans le sens de désordre et chaos).

Monsieur Jacques Clercier, du journal « Les Echos », comme à son habitude, dans un de ses articles du 14-9-1973, ayant traité de la politique économique du Chili pendant la période du gouvernement Allende, a considéré cette période d'une façon irresponsable, comme une période « d'anarchie et de chaos ».

Les anarchistes, en tant que tels, ne sont jamais intervenus dans la politique économique du Chili; en plus l'anarchie de par ses conceptions antiétatiques et antiparlementaires n'ont rien à voir avec les erreurs économiques et politiques du Chili, dont les vrais responsables sont les capitalistes d'une part et les apprentis sorciers marxistes d'autre part.

Pour ces raisons nous sommes en droit de porter qu'anarchistes conscients de monsieur J. Clercier ainsi qu'à tous ceux qui font un usage du terme anarchie que l'anarchie, chère aux éminents savants Elisée Reclus, français; Sébastien Faure, français; la grande Louise Michel, française; Michel Bakounine, russe; Pierre Kropotkine, russe; Voline, russe; Tolstoï, russe; Malatesta, italien; Francisco Ferrer Guardia, espagnol; Anselmo Lorenzo, espagnol, etc., considéraient l'anarchie comme la plus haute expression de l'ordre humain.

Nous anarchistes, nous recommandons à tous ceux qui méconnaissent l'étique anarchiste, de puiser dans les textes des savants mentionnés. Notre protestation est motivée par l'emploi par trop souvent répété et exploité du terme péjoratif du mot anarchie. En conclusion, pour la gouverne de monsieur Clercier ainsi que pour les plumitifs journalistes et autres, nous affirmons que l'anarchie n'est pas synonyme de désordre.

G. MAURICE ET A. MORENO

Ráfaga

Manuel Esteban Linares, socio del Tiro Nacional en Madrid, mató a balazos al joven Jesús Castañal Martínez, por suponer que éste iba a tomarle el coche. Esteban Linares a robarle el coche. Esteban Linares poseía permiso de arma. Castañal Martínez no poseía derecho de vida.

— El cementerio del pueblo de Ametlla de Segarra (Lérida) se lo ha vendido al cura. En consecuencia, la Muerte en Ametlla de Segarra ha quedado desahuciada.

— El concejal de asistencia social de Esparraguera ha sido dimitido a cajas destempladas. Motivo: la mala administración del Asilo para ancianos. Era el caos. Mucho rezo, poco respeto y menos comida. El drama ha trascendido a la vida pública y por eso ha sido cortado, por ahora.

— Cincuenta huelguistas despedidos de la empresa Exin se refugiaron en la iglesia para expresar sus cuitas a Dios y a su mamá. Silencio. En vista del cual el total de 300 huelguistas salieron a la calle a alborotar hasta que acudió la fuerza armada, protectora de la burguesía. Sin embargo la huelga continúa. Eso en Sevilla.

— En Badalona la Casa Sindical amenaza ruina. Burócratas y demás sinvergüenzas han salido precipitadamente al percibir que algo crujía. El edificio era sólido, mas por la visto no ha podido resistir la discurseria imbecil de los jefes y otras harcas.

LIBROS Y FOLLETOS CUYA LECTURA RECOMENDAMOS

«Colectivizaciones: La obra constructiva de la Revolución española», 10 F.

«Breve historia del movimiento anarquista en Estados Unidos de América del Norte», por Alberto Martín, Vladimiro Muñoz, Federica Montseny, 5 F.

«La Anarquía a través de los tiempos», por Max Nettlau, 25 F.

«Pasión y muerte de los españoles en Francia», por Federica Montseny, 7 F.

«Hacia una vida mejor. En la ruta de la CNT», por Fontaura, 5 F.

«Frente al público» (cinco conferencias), Sebastián Faure, 2,50 F.

«Figuras del sindicalismo español: Anselmo Lorenzo», por F. Montseny, 2 F.

ISABEL FOZ

fatal del desastre quedó integrada a la masa de mujeres exiliadas en Francia no permitidas reunirse con el marido. Menos que eso, fue increíblemente expulsada de Francia y entregada a manos del verdugismo franquista. Y claro, en España tuvo Isabel represalia. El hijo fue a por ella y quedó prendido en las mallas de justicia franquista, siendo militarizado en Melilla. Desapareció de allí para reunirse con la madre, que tuvo — ésta — azares con la policía para no descubrir el escondrijo del hijo. Negó recio con riesgo de la propia vida. Camufló su nombre y madre e hijo consiguieron traspasar la frontera para reunirse con los padres, la hermana y los abuelos maternos. Toda la familia, que en drama constante Isabel fue perdiendo, el hijo inclusive. Muy fuerte, todo ello, para un cuerpo sensible; desolador incluso, no habiendo que extrañar la presencia de enfermedades tan dolorosas como nefastas, que sólo una mujer como Isabel (asistida en el caso por su abnegado compañero) puede resistir durante años.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN PARÍS

Continuando su ciclo de conferencias, Fabián Moro nos hablará el 20 de los corrientes, a las 17 horas, sobre «Federalismo y centralismo en España».

El acto tendrá lugar en el Centro Confederal, calle des Vignoles, 39, París.

Confiamos en que acudirá la máxima asistencia de público en general.

F. LOCAL DE DRANCY

Celebrará asamblea el domingo 14 de octubre, a la hora y sitio de costumbre. Por la importancia de los temas a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. LOCAL DE PARÍS

Como cada segundo domingo de mes, celebraremos asamblea ordinaria el 14 de octubre a las 9,30 de la mañana.

Los temas se refieren a los Plenos, y encarecemos la mayor y puntual asistencia.

COMBS-LA-VILLE

Convoca a todos los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 14 de octubre a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunicamos a todos los afiliados que para el día 13 de octubre (sábado) a las tres de la tarde tendrá lugar la asamblea ordinaria a la cual quedáis invitados todos los afiliados a discutir el orden del día del Pleno Interdepartamental a celebrar.

Dado el temario a discutir esperamos puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo 14 de octubre en el lugar y a la hora de costumbre.

F. L. DE MARSELLA

La Federación Local de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que celebraremos el día 14 de octubre a las nueve y media de la mañana en nuestro domicilio social, 12 rue Pavillon.

IMPRIMERIE DES GONDOLES

Advierte por el presente aviso a sus clientes, proveedores y amigos en general, que el número de su teléfono actualmente es el 890 94-07. Tomar nota del mismo pues la anterior llamada es nula.

Cuando Miguel Foz nos escribía, siempre interesado por la propaganda de la CNT y las ideas, nunca descuidaba el parrafito referente al estado de su compañera. Más de dos veces le habíamos deseado suerte, por lo mucho que la merecían, pero al fin la Fea de la segur ha acabado con Isabel, en la hora macabra que a todo nacido le llega.

Un dolor más para nuestro estimado Miguel Foz, ese gran ferviente de la idea, al que no negamos derecho al sufrimiento causado por un nuevo rasgón íntimo, tan inevitable como inmerecido.

Querido Miguel, a aguantarse; a aguantarnos. — F.

«La muerte de la esperanza», por Eduardo de Guzmán, 30 F.

«Habla un aviador de la República», J. Lázaro Sánchez, 30 F.

«Tres días de julio», Luis Romero, 60 F.

«Útiles después de muertos», Carlos Manuel Pellicer, 25 F.

«Las últimas banderas», Angel María de Lera, 30 F.

«De mi vida» (recuerdos, estampas, siluetas, sombras), Indalecio Prieto, 2 vol. 110 F.

FEDERACION LOCAL DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la asamblea ordinaria, en la que además de sus problemas particulares deberá discutirse el orden del día del Pleno regional próximo, tendrá lugar el día 21 de los corrientes en el local de siempre y a la hora acostumbrada.

CENTRO CONFEDERAL DE PARÍS

Los cursos de francés, español e inglés que tenían lugar en nuestro local son provisionalmente suspendidos.

Cuando se reanuden, los inscritos serán oportunamente advertidos.

AUX EDITIONS SYNDICALISTES

Les Editions Syndicalistes ont décidé la parution du livre « Un individualiste dans le social : Han Ryner », de Louis Simon, qui sortira à l'automne, et sera imprimé à la «Ruche Ouvrière». Un prix de souscription est lancé, qui sera majoré à la parution du livre. Volume d'une centaine de pages environ, bien présenté, il sera adressé aux souscripteurs, franco, au prix de 8 F.

Retenez-le d'avance. Envoyez les fonds à Louis Simon, 3, allée du Château, 93320 Pavillons-sous-Bois, CCP 2198.45 Paris.

« AMIS DE HAN RYNER »

Dimanche 14 octobre, à 14 h 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard, causerie de Charles-Auguste Bontemps : « L'Individualiste au service de l'Autre », dans le cadre de la réunion des « Amis de Han Ryner ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

Pronto CALENDARIO

S.I.A.

1974

Como cada año, SIA confecciona su Calendario, que sirve a la vez, con los beneficios que obtiene, para ayudar a los compañeros necesitados y las víctimas del fascismo. Al mismo tiempo instruye e ilustra, con sus imágenes a cuantos se interesan por su obra, contribuyendo a divulgar por todo el mundo a los hombres más ilustres y más caracterizados por su humanismo y su saber científico; asimismo hace resaltar las fechas más heroicas del proletariado, como las más negras de la historia de la humanidad.

El año 1974 nuestro Calendario tratará de uno de las épocas tristes y sangrientas del siglo XX. La aparición, fundamentos y desarrollo del fascismo en el mundo, especialmente en Italia, Alemania, España, etc., y los personajes españoles a sueldo del que tuvieron en él intervención.

Como cada año, este C. N. exhorta a todos los amigos y simpatizantes de SIA a adquirir y divulgar nuestro Calendario entre sus amistades. Y, al mismo tiempo, les recomienda que a partir de este instante empiecen a hacer los pedidos, como de costumbre, a este Consejo Nacional, 4, rue Belfort, 2º étage, para tomar nota y servirles en el momento oportuno.

Esperando, como todos los años, que los amigos y simpatizantes responderán a la obra solidaria que SIA viene realizando hacia los necesitados, adquiriendo nuestro Calendario.

Fraternalmente,

EL CONSEJO NACIONAL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

La elocuencia del ejemplo

Lo hemos dicho, lo repetimos, la realidad, lo comprueba todos los días: Para evidenciar el valor, la estima que merecen las ideas, nada hay como la evidencia del ejemplo. Las palabras — ya lo dice el viejo adagio — el viento se las lleva. Quedan los hechos, lo comprobable, lo que se ve, lo que se palpa.

Ya pasada la cincuentena, el matrimonio pudo hallar cobijo alquilando una vivienda humilde, reducida, en un barrio extremo de la ciudad. Barrio de mansiones confortables en su mayoría; habitadas casi todas por empleados de oficinas, funcionarios jubilados, con escasas familias obreras. Todos franceses, excepto ellos, el matrimonio, eran españoles; refugiados además. ¡Ah, y al propio tiempo anarquistas! Entre los vecinos un militar de alta graduación, jubilado. Los de la calle notaban que «El Español», como le llamaban, era puntual en lo de acudir a su trabajo cotidiano, siempre sonriente, afable con todo el mundo. Notaban que sentado a la puerta de su vivienda, en las horas de descanso del trabajo cotidiano, o en los días festivos, leía libros y periódicos. Comprobaban que no rehúya la conversación, siempre afable, cortés, e incluso locuaz. El ex militar, vecino más próximo, tuvo ocasión de trabar estrecha amistad con «El Español». En el curso de conversaciones se enteró el francés de que en España se había intentado crear una nueva sociedad; establecer una convivencia humanitaria fraternal. Supo también que los anarquistas habían tenido en ello un papel preponderante. Y contra lo que el antiguo militar había imaginado, brotó la convicción de que

los anarquistas son personas amigas del progreso moral y material. Personas laboriosas, atentas, humanitarias. En suma, como notaba que era el vecino refugiado español. No solamente tuvo con respecto a él una opinión favorable sino que comentó con otros su particular parecer. De ahí que en el barrio, al paso de unos años, se incrementó el buen criterio acerca de «El Español» y su familia.

Llegada la jubilación del refugiado, debido a que su compañera se hallaba delicada de salud, redobló su ayuda en las tareas hogareñas y en lo de ir de compras. La oportunidad de conversar con unos y con otros fue más asidua. Cuantos hablaban con él sabían que era anarquista. Un día le llegó la hora fatal a la compañera de «El Español». Se le produjo una complicación en su afección del corazón, y a consecuencia de ello falleció. La noticia se extendió por todo el barrio. Mujeres y hombres acudieron a la vivienda para expresarle un sentido pésame. En el acto del sepelio fueron numerosos. En el trance del dolor, en los momentos tristes de depositar en la tierra el cuerpo de la mujer amada, a la par que unas lágrimas resbalaban por el rostro curtido de «El Español», su corazón alcanzó a experimentar la consoladora sensación de haber suscitado el afecto de los asistentes, en tanto que hombre y anarquista.

Y lo expuesto, salvo ligeras variantes, no es literatura. Se trata, simplemente, de un compañero que reside en el «Midi» de la Francia, y que sería herir su modestia y bondad poner aquí su nombre.

Nostalgia y esperanza a orillas del Sena

En el aire de neblina de un tono otoñal, la gran ciudad ofrece perspectivas de vago contorno. El Sena, anchuroso y de un matiz plomizo, atraviesa la antigua Lutecia; esa «Ville Lumière» que tanto ha inspirado a los artistas y a los poetas. ¡París evoca tantas cosas! A contracorriente, remontando el Sena, gabarras y motonaves dejan una leve estela, que presto se desvanece. Así son los recuerdos: estela que deja el pasado. Pero no en todos los casos se desvanece por completo.

Ha dicho un poeta que recordar es volver a vivir. Si no el encarnar en la realidad lo material de un pasado que nos fue grato, por lo menos deposita en la imaginación como un reflejo del ayer. Y la juventud de un anarquista en París; de un anarquista «aprendiz de mirar», según la expresión *alaizana*, era hace ya unos cuantos años pródiga en sensaciones aleccionadoras. Era estimulador y fortalecía la voluntad del idealista ácrata comprobar el talento y la constancia proselitista de hombres como Sebastián Faure, entonces empeñado en ir coordinando apuntes, documentación, notas de

colaboradores, con destino a la «Enciclopedia Anarquista». Resaltaba el perfil socrático de Han Ryner, artista en el arte de escribir y en la oratoria; henchido de una sabiduría captada en los filósofos de la Grecia inmortal. Polemista sereno que envolvía y destruía las argucias de los que defendían los fundamentos de la Iglesia y del Estado. Armand, cuya inquietud cultural no tenía límites; siempre al día respecto a las teorías en boga. Diríase que era una abeja que sabía libar con destino a las varias revistas selectas, anarquistas individualistas, que publicó, gracias al conocimiento que tenía de varios idiomas, páginas maestras que aparecían en unos y otros países. André Colomer — antes de su *tropezón* comunista — fogoso y batallador en mítines y controversias. Lacaze-Duthiers, negra chalíña, boina y bigote a la borgoñona; era una especie de Argos que sabía descubrir todas las trampas y sofismas del mundillo oficial, desde los galoneados *arrastrasables*, hasta los tonsurados de faldas negras o de color violeta. Bastien, ducho en todos los resortés de la Economía. Mínu-

cioso en mostrar las triquiñuelas del mundo de las finanzas. Estaban los «chansoniers» Charles d'Avray y Loreal que sabían poner en canciones las aspiraciones del anarquismo. «Le Libertaire», de semanal había pasado a ser diario anarquista. Felipe, el hijo de León Daudet, jefe de los fascistas de entonces, fascinado por las ideas anarquistas, mozaibete de catorce o quince años, se unía en camaradería con el joven poeta anarquista Georges Vidal. Felipe había escrito poemas de mérito excepcional. Un día apareció asesinado misteriosamente en el interior de un taxi y en uno de los bulevares centrales de París. En la Librairie Sociale abundaban las obras de sociología anarquista editadas con cubierta roja por la casa Stock, los libros y folletos editados por Armand y lo editado por Lorulot.

El ambiente libertario español parisino, sin ser muy numeroso, daba fe de actividad. Con respaldo de los grupos anarquistas hispanos se habían editado diversas publicaciones; los semanarios: «Liberación», «Iberión», «Tiempos Nuevos», la parte española de la «Revista Internacional»; en lengua castellana se editaban libros y folletos. Orobón Fernández, Higinio Noja, Martín, Agus-

tín Gibanel, entre otros, eran compañeros que desarrollaban actividad en las publicaciones y en la propaganda en general.

Ha transcurrido casi medio siglo. Otros hombres y mujeres, militantes ácratas, se han ido formando con nuevas experiencias: la última guerra mundial, el nacimiento de regímenes fascistas y comunistas; la acción revolucionaria española del 1936, la ejemplar paralización en Francia del 1968. Otros libros de esencia anarquista, distintos de aquellos de ayer, se han publicado. Calvos o canosos, compañeros libertarios se mantienen en la brecha. Jóvenes, más o menos cabelludos, obreros y estudiantes, hablan de anarquismo, leen prensa y libros anarquistas. Se mantiene el anhelo, la esperanza de dar impulso a una vida más digna de ser vivida.

Y el Sena pasa incesante bajo los puentes de París; la ciudad que ha inspirado a poetas y artistas; la que ha tenido emotivos fulgores de insurgencia; la que facilitó a los clásicos del anarquismo lecciones de moral y de cultura. Herencia valiosa que ha sido fuente de conocimiento para las nuevas generaciones, que con proyección hacia el futuro aman el anarquismo.

Neruda, la poesía y el comunismo

Del poeta que han muerto, o se ha suicidado, o el corazón se le ha parado, como aletargado ante la tanda de horrores que experimenta el país donde su amigo Allende fue acerbado a balazos, hemos leído no pocas veces poemas hondamente emotivos. Y al igual que versos de Neruda hemos leído también los de otro vate de mérito indiscutible: Paul Eluard. Ambos de filiación comunista; ambos ensalzados del modo más ditirámico por los voceros del Partido, o de los partidos de unos y de otros partidos marxistas. Y es el caso que su poesía, en gran parte, nada de común tenía con la rigidez dogmática, con la brutalidad de procedimientos empleados por el comunismo en todos los paí-

ses donde ha conseguido dominar. Tanto el suramericano como el francés escribieron poemas reflejando estados de espíritu, matices de emotividad bien distintos de los que inspira la tan llevada y traída dialéctica marxista, leninista, maoísta o castrista. Precisamente Eluard tiene escrito un poema: «Libertad», que es de lo mejor que se ha escrito ensalzando a todo lo que es libre en la vida. Y si consideramos que en nombre de la libertad, como decía Madame Rolland, se han cometido tantos crímenes, parece imposible que poetas de la categoría de un Neruda y un Eluard se dejaran suggestionar por el comunismo, enemigo de la libertad.

Pro España, recogido en Zona Norte

(Segundo trimestre)

F. L. de Combs-la-Ville (compromisarios). 70; Ortiz, Thiais, 10; Francisco, id, 10; Genique, id, 7; T. M., id, 5; B. Peralta, id, 10; Vicente Suárez, París, 10; José López, id, 10; Sebastián Pérez, id, 6; M. Trenc, id, 5; Helenio Capellas, id, 25; Roque Llop, id, 10; Luis Rimbau, id, 10; Pedro Peralta, id, 12; Antonio Martínez, id, 10; José Rueda, Houilles-Argenteuil, 10; Hernández, Dreux, 10; Vivas, id, 10; F. L. de Versailles, 50; Riba de Bagnères de Bigorre, 30; Gregorio Ibañez, 20; XXX, París, 10; Canillas, Lamotte-B., 30; Solanas Nemours, 10; Ignacio Azcona, id, 10; R. Ll., 50; F. L. de Drancy, 40; Hurtado, París, 15; Pablo Muñoz, Gonesse, 10; XX, 50; F. L. de Versailles, 50; F. L. de Versailles (1º de Mayo), 50; F. L. St-Denis (1º de Mayo) 170; Francisco, Thiais, 10; Granados, id, 10; Genique, id, 10; P. Peralta, París, 11; Tena, id, 5; Ibars A., id, 10;

Moreno Angel, id, 45; Montero, id, 10; Satué, id, 10; Vega Francisca, id, 10; Satué, id, 50; Uno, id, 50; Suárez, id, 10; Amela, id, 100; F. L. St-Denis, 20; F. L. St-Denis (Jornada 1º de Mayo), 55; F. L. de Melun, 200; Amela, París, 70; Sánchez, Morfaldeu (Alemania), 110; Jesús Arufe, id, 60; Uno de Lille, 20; Ortolá, París, 10; Vidal Manuel, id, 10; Martínez, id, 10; Agulló, id, 10; Trenc, id, 10; Capellas, id; García Gómez, id, 10; Francisca Vega, id, 10; Satué Joaquín, 10; Carbó Mariano, id, 10; Pérez Sebastián, id, 10; P. Peralta, id, 10; Col y Flor, id, 50; Alberich, São Paulo (Brasil), 100; J. F., Courmontreal, 2,85; Terrats, Bagnères, 10; Una compañera, París, 9; Jimeno, id, 10; Ibañez, id, 20; Una compañera, id, 10; F. L. de Drancy, 45; Una compañera, París, 10; Sa-nagustín, 10; Paco Francisco, París, 10; Madaleine Lamberet, id, 50 francos.

Total: 2.167,85 francos.

EL COMBATE SYNDICALISTA

C. N. T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

Chez Lip, la CGT en bon Syndicat Social-Traître décroche et se fait complice du mauvais coup qu'on prépare aux ouvriers.

Le Moyen-Orient nouveau champ de bataille de l'armement mondial... Les pays riches y récoltent leur « bien-être ».

Francisco Ferrer Guardia EN EL LXIV ANIVERSARIO DE SU MUERTE

El compañero
Francisco Ferrer
Guardia vio claro:
Hay que preparar
los pueblos en su
infancia, dotar de
conciencia a las
generaciones.



Los años pasan y el recuerdo queda. Y más que el recuerdo, el ejemplo y la obra.

La reacción española obró ciegamente mandando ejecutar al fundador de la Escuela Moderna como si se tratara de los tiempos de Torquemada. A la Iglesia le había salido un contrincante científico, racionalista, y optó por fusilarlo. Los «émulos de Jesucristo» son así de expeditivos, de criminales.

Las matanzas de Dato-Anido-Arlegui en los años veinte tienen la misma característica que las injusticias de 1894, 1896 y 1909 en Montjuich; y el millón y medio de muertos a causa de la guerra franquista, recaen igualmente en la conciencia (desconciada), de la Iglesia española y, en última instancia, sobre el Papado que usa de la misma.

Recientemente, un payaso sangriento apellidado Pinochet presume cristianismo ante los miles de chilenos que ha mandado cadaverizar para asegurar el orden... en las arcas capitalistas y en los sagrados vientres de la clerigalla de allí.

Desacreditado por maldades el denominativo de católico, el Santo Sinodo recurrió a la voz cristianismo, ya tan vejada, estuprada y malograda como la expresión catolicista. Y es que el crimen, por político o religioso que sea, nunca podrá ser glorificado y justificado.

El evangelio — así lo dicen — era arma pura e infalible del cristianismo. Hoy son las armas de matar quienes sostienen el «imperio de Cristo».

Franco se aguanta en el poder de España por cañones, no por crucifijos.

Pinochet impera en Chile por el terror de sus fusileros, matadores a mansalva.

Allende no convino a la grey adinerada y cristera, y los serviles cuarteros lo mataron.

Igual caso en el sacrificio de Ferrer Guardia. En todas partes donde dinero y religión imperen, la vida normal de los pueblos es insegura, difícil y hasta imposible.

El verbo matar es el que mejor cuadra en la pedagogía religiosa.

O crees en Dios y en el endiosamiento de sus portavoces, o eres persona ejecutable.

Así fusilaron a Ferrer Guardia, sin que sus verdugos consiguieran evitar que la Escuela Moderna ofreciera al Pueblo una generación tan consciente y decidida capaz de producir un sonado 19 de Julio.

Perdimos, sí, pero la última palabra aún no está dicha.

La guerra de Oriente Medio vista por un español

Mientras existan Estados, generadores de chantajes patrióticos, las guerras serán endémicas, no terminarán nunca. Cuando ocurrió la conflagración europea degenerada en Primera Guerra mundial, se corrió la voz que de que esa matanza colectiva sería la última. Triunfando los Aliados la Civilización recobraría todos sus derechos y la Humanidad podría desarrollarse tranquila. Tantísimo crédito adquiriría esta voluntariosa versión, que incluso antimilitaristas tan manifiestos como Pedro Kropotkin, Juan Grave, Carlos Malato y otros compañeros quedaron prendidos en ella. En España el elemento ácrata no se dejó seducir. No obstante, hubo enconadas fricciones entre las publicaciones libertarias «El Porvenir del Obrero» y «Acción Libertaria» de una parte, y «Tierra y Libertad», «Solidaridad Obrera» y «Reivindicación» de otra. Las dos primeras convenían bastante con la posición de Kropotkin, en tanto las tres restantes sostenían la actitud antiguerrera de Sebastián Faure. Años después se ha ido viendo que ninguna guerra no termina con la Guerra. Contrariamente, toda solución impuesta por las armas deja un rescoldo de malestares y una inclinación para nuevos dislates y desaforados negocios, que los conflictos mortales se engarzan unos a otros como cuentas de rosario, con direcciones y propósitos inquebrantables puesto que cada patria tiene razón absoluta, como la tuvo Alemania en 1939 por la solución de 1918, y como la tuvieron Francia, Inglaterra, Estados Unidos, etc., para evitar que el orgulloso revanchismo de Hitler no esclavizara a toda Europa so pretexto de la superioridad alemana. Se vio lo trágico de la Segunda Guerra mundial con 60 millones de vidas inmoladas, y ya se va a la Tercera Conflagración general a la cual no se llega por ahora por el miedo recíproco que EE. UU., Rusia y China se inspiran. Entre tanto, las guerras parciales no han cesado de producirse, siempre a causa de la razón absoluta que posee cada Estado, incluso para entrometerse en los asuntos de las patrias ajenas como ocurrió en España en 1936, y sucedió más acá de la Segunda Guerra grande en Santo Domingo, Guatemala, Hungría, Checoslovaquia, y paremos el carro porque el mismo iría demasiado lejos.

Ahora ocurre la cuarta guerra de Oriente Medio, entre israelitas y árabes. Unos tienen la razón y los otros la poseen entera. El conflicto es de apariencia local, pero sin armas norteamericanas (los judíos) y sin armamento soviético (los mahometanos) ambos contendientes no se habrían enzarzado en la espantosa matanza de ahora. ¿Es judía, es árabe la Palestina? Los hombres tienen interés de vida suficiente para entenderse, que por algo están dotados de raciocinio, de palabra, de interés de vida. Pero hay patrias, y jefes de patria, y poderes externos influyentes, y masas patrióticas que se dejan conducir al matadero convencidas de que han de dejarse matar porque los grandes usufructuarios de las patrias conserven y aumenten sus prerrogativas, sus orgullos y sus abundancias. ¿De quién es la Palestina, árabe o judía? Todos los expertos de ambas razas son capaces de aportar documentos centenarios y milenarios para probar que esa tierra en litigio es probadamente suya. Pero, ¿es que la tierra es de alguien y no de todos? ¿Tan imbécil es el ser humano, tan inoperante es su inteligencia, que con los millares de siglos que lleva de existencia no ha conseguido comprender que la tierra es de todos y que el usufructo de la misma corresponde, por ley humana, a cada persona vena al mundo?

Por otra parte, ¿a quiénes pertenecen los bienes mayores de la patria árabes sino a los privilegiados que las rigen y explotan? ¿No hay pueblo explotado, desconsiderado y restringido en Egipto y Siria? ¿No hay parias, seres económicamente desmerecidos y jerifaltes supertratados en Israel? En todas las patrias, en todas las naciones, ¿no son los poderosos los que rigen y los humildes quienes obedecen? Los Estados, ¿no son propiedad, usufructo de los bien situados, de los potentados, siendo los humildes, los innominados quienes pagan el gasto, todos los gastos, por cargosos e hirientes que sean? Decididamente, en ninguna ocasión el Estado es el Pueblo. Pero el Estado es el único

enemigo del Pueblo, de todos los pueblos. Hasta que las grandes multitudes patriotizadas no se den cuenta del timo de la Patria y de la inmensa y peligrosa mentira que es el Estado, no dejarán, esos multitudinarios, de ser reses, de ser víctimas propiciatorias de todas las vesañas, de todos los engaños, de todas las disputas de los grandes ambiciosos de los cuales se derivan guerras cada vez más atroces, dolorosas y exterminadoras.

Ahora está de tanda el Oriente Medio. Golda Meir, Sadate y siguientes todos tienen razón y sus mesnadas se baten. Como siempre, por cada general muerto en combate serán enterrados 50 mil soldados. Aquél adquirirá renombre, los 50 mil quedarán anónimos, desaparecidos incluso en recuerdo. Como ocurre siempre y en todas partes.

Israelitas y árabes se pelean con furia en el Sinaí, en Golán, y se sacarán los hígados en el terreno que sea. Pero con armas rusas y norteamericanas, sin las cuales los encuentros, de haberlos, serían leves. Sobre la piel de árabes y judíos Moscú y Washington dirimen sus problemas, prueban sus armamentos, establecen — o tratan de establecer — zonas de influencia comercial, política y militar, en suma.

EE.UU. ve en Israel un punto de apoyo en Oriente Medio asemejado al que tiene en Turquía. Igual pata de acero puesta en Grecia y otros lugares de ambiente mediterráneo. En las Azores apuntan cañones marítimos y aéreos norteamericanos y en La Rota (Cádiz) hay nido de submarinos atómicos USA por alcahuetismo de Franco, ese Franco que reclama Gibraltar y alquila cachos de patria española en Cádiz, Zaragoza, Torrejón de Ardoz y párese otra vez el carro.

La causa de los palestinos podría ser de libertad y satisfacción social si una vez conquistada Palestina ella fuera para tres millones de palestinos llanos y no de cincuenta mil palestinos dominadores. Porque se choca siempre con la mentira de las patrias. Convertida en patria política, Palestina no sería más que un Estado vulgar, una gobernación más coplada de cualquiera de las gobernaciones actualmente en funciones. No se ha dicho en los pueblos árabes interventores en el conflicto de ahora, que una vez vencido el judío Palestina sería un pueblo libre sin amos ni gobernantes, donde la igualdad y la estima de uno a otro sería norma establecida. Nadie ha dicho en Israel que una vez ganada la presente guerra la paz será establecida en Oriente Medio mediante nivelación de intereses judeo-árabes en base a comunidades hermanadas para mayor prosperidad, justicia social y estima entre todos los pueblos comprometidos en esa malhadada lucha de ahora. Nadie se ocupa de problemas de humanidad y de armonía futura, siendo el odio y la avaricia la concepción que ha cristalizado en el espanto de esta guerra que dejará rescoldo para iniciar otra guerra dentro de cinco o más años.

Además, esta guerra de árabes y judíos huele a petróleo. Los grandes trusts, las grandes ambiciones de las superpotencias nacionales, se disputan esa riqueza sacrificando las huestes de Golda, Sadate y Cia.

Ya en España Hitler y Stalin probaron sus armas sobre la piel de los españoles. Sin presión extranjera, el fascismo hispano no se hubiese atrevido a lanzarse a la calle porque toda España hubiera sido Barcelona, Madrid y Asturias.

Para Oriente Medio quisiéramos alta ascensión social de los pueblos árabes y que los palestinos encontraran amplio lugar de vida en terreno libre de generales, explotadores y santones; que el propio pueblo palestino se rigiera.

Para Israel ambicionamos que el ejemplo de sus kibutz (en España colectividades anarquistas de trabajo) se extendiera a todo el país para ejemplo y satisfacción de su mundo y el mundo que le rodea.

Ni palestinos errantes ni un pueblo judío expuesto a perecer en el non plus ultra del Mediterráneo, igual que antecesores suyos perecieron en los hornos inquisitoriales en la Alemania de Hitler y de Himler.

Nosotros estimamos a todos los pueblos, a condición de que sean bien intencionados y progresistas. Que en nombre de Dios, de Alá, de

Jehová o del mito que sea, no siembren permanentemente la infelicidad y el martirio en todos los pueblos y en todas las razas.

El árabe conoció la libertad en los vientos del desierto. El judío idealista sentó bases de sociedad nueva e igualitaria al fundar los kibutz, colectividades libres de trabajo, anteriores al Estado que luego legistas del país han creado.

No olvidamos la participación de 5.000 hebreos en la guerra de España en favor de la República y contra el nazifascismo.

Ni la generosa oferta de la redacción musulmana de «Temoignage Africain» ofreciendo sus páginas a «Solidaridad Obrera» de París cuando ese semanario anarcosindicalista fue suprimido por De Gaulle a instancias del general Franco. (En la ocasión el abajo firmado residía en la capital de Francia).

Ni la coincidencia de lucha entre las fuerzas liberadoras de Ab-el-Krim y el Sindicato Unico de Barcelona en 1921 contra la monarquía española inspirada por generales matamoros al ejemplo de Franco, Goded, Sanjurjo, Millán Astray y Martínez Anido. Coincidencia caudal malograda por los 60.000 moros integrados en 1936 a las filas fascistas de Franco y demás generales matamoros, enfrentándose, los 60.000, con sus leales coincidentes de 1921.

No olvidamos, como españoles libres y con decoro, que el tirano Francisco Franco Bahamonde, émulo de Hitler y de Mussolini, ha tenido ocasión de ser personalmente homenajeado por personajes de la Admisnistración Norteamericana, por Hassan II, por el «progresista» Alain Poher, por el general egipcio Nasser, por el general de Gaulle, por los dictadores Batista (de Cuba), Perón, el argentino, y muchos otros representantes de la reacción y del comunismo mundiales, entre los cuales agentes diplomáticos y comerciales de la URSS, Rumania, Polonia, Hungría y China.

Ni olvidamos que las naciones que no reconocen al poder fascista y pro-hitleriano del general Franco, son Yugoslavia, México, Argelia e Israel.

La moral popular se descubre por esta importante circunstancia.

No extrañe, entonces, que la guerra actual e indebida del Oriente Medio, la interpretemos desde el punto de vista español, pero del español de la calle. La dura experiencia por la que hemos transcurrido nos ha exactificado la visión de los problemas humanos.

Israel y los pueblos árabes debieran comprenderse y ayudarse aportando paz e ideas positivas para un desarrollo moral y económico conjunto. La tranquilidad y el goce de vida no es patrimonio de las patrias, sino de los hombres abiertos a la comprensión y al progreso.

Matándose ciegamente cual nuevamente vienen haciéndolo árabes y judíos, no hacen sino servir de conejillos de Indias en holocausto de los intereses inconfesables de las naciones mundialmente prepotentes.

Javier LUARCA FENOSA

(En un lugar de España).

PERDIDA SENSIBLE

El profesor brasileño, Josué de Castro, embajador de Brasil ante las Naciones Unidas, falleció en París, víctima de una crisis cardíaca.

Josué de Castro contaba 65 años y vivía en la capital francesa. Célebre economista y sociólogo, defensor del Tercer Mundo, el profesor De Castro era autor del libro «Geopolítica del hambre», en el que expuso las desigualdades económicas entre los países ricos pobres, y presidente del Centro Internacional para el Desarrollo.

En Brasil fue miembro del Parlamento de 1955 a 1963. Después de la caída del presidente Goulart se le privó de sus derechos cívicos.

En la actualidad era profesor de Sociología y Economía en la Universidad de París-Vincennes.

En toda ocasión demostró ser gran amigo de la España republicana.

...de España, informaciones de España

POCA ESPERANZA

En el Peñón de Gibraltár ha habido cambio de gobernador, naturalmente, inglés. Este de ahora se llama John Grandi y es mariscal del Aire. Al hacerse cargo «de las llaves de la fortaleza», sir John Grandi declaró no existir «una solución rápida y fácil para resolver el problema gibraltareño.»

Declaración decepcionante que no acuciará al gobierno franquista a tomarse la cosa por los pelos, pues no es lo mismo fusilar y agarrar a españoles que tomar el Peñón por riñones.

3.000 INCENDIOS FORESTALES

Es la nota que da Madrid sobre esta plaga que destruye el arbolado de los montes españoles. Las causas un comentarista las expone de la manera siguiente:

Por:

— El aumento de la superficie de bosques debido a la repoblación forestal. En el pasado año se repoblaron cerca de ciento cincuenta mil hectáreas.

— El mayor número de excursionistas en los bosques por la elevación del nivel de vida y por la facilidad del transporte.

— La falta de una conciencia ciudadana en el comportamiento de los excursionistas. La población urbana tiene un desconocimiento total de los serios peligros que suponen la inconsciencia y la irresponsabilidad para los incendios forestales.

— La disminución del consumo de leñas y brozas, lo que supone una acumulación de combustible menudito en los bosques.

— La disminución de la población rural, que tradicionalmente consumía esas leñas y brozas como combustible. A la vez la población rural era una colaboradora eficaz en la extinción de incendios.

— Finalmente, nuestra climatología, nuestros largos y cálidos veranos en los que impera una virtual sequía.

LOS PRESOS POLITICOS PROTESTAN

Fue ello en la prisión de Carabanchel a causa del trato inferior a que los detenidos antifranquistas están sometidos. Hubo pelea entre guardianes y detenidos, entrando en el recinto carcelario una compañía de grises para imponer el orden con la brutalidad en ellos acostumbrada. Hay presos sometidos a ayuno y otros encerrados en los sótanos. La Santa Inquisición procedía lo mismo.

NO LES GUSTA EL UNIFORME

El número de prófugos para el cupo militar de 1973 en la provincia de Alicante es de 197. Buena suerte, y «que a los moros los mate dios».

ACCION DIRECTA ANTE LA MODORRA OFICIAL

En Madrid, alrededor de medio millar de madres de familia y unos ochocientos niños del barrio madrileño de Vicalvaro han forzado esta mañana la entrada al colegio nacional «Alfonso X el Sabio», construido recientemente en esta demarcación y que a pesar de estar totalmente terminado todavía no ha sido

puesto en funcionamiento, y han comenzado a dar y recibir las clases por su cuenta, según un portavoz de los afectados.

NO ERA POPULAR EL ALCALDE DE RIBAFORADA (NAVARRA)

El día 4 de octubre se dio publicidad a una nota en la que se da cuenta de que el alcalde de Ribaforada, Fermin Ornago, presentó la dimisión de su cargo el lunes 24 de septiembre, ya que manifestó que no podía seguir desempeñando el cargo dadas las injurias y agresiones de que había sido objeto por parte del vecindario. También manifestó que en el Gobierno civil fue preguntado si habían sido los autores o inductores de los sucesos ocurridos los días 21 y 22.

HUELGAN LOS ESCOPETEROS DE EIBAR

Ciento veintitrés trabajadores de la empresa eibarresa «Victor Sarasqueta», que cuenta con una plantilla total de 148 obreros, permanecen en actitud de paro laboral. Los trabajadores solicitan 2.000 pesetas de aumento salarial efectivo desde este mes de octubre. La dirección de la empresa hizo una contraoferta de 1.300 pesetas a pagar desde enero del próximo año. (Que ha sido aceptada).

La empresa de «Victor Sarasqueta» se dedica a la fabricación de escopetas de caza, siendo una de las industrias más renombradas y más antiguas de Eibar en su ramo.

LA RENTA DEL OBRERO

MANRESA. — En las obras del pantano de «La Baells» ha perecido el obrero Andrés Montoya Vizcaino, de 44 años de edad, natural y vecino de Mojácar (Almería), que deja viuda y tres hijos.

El accidente ocurrió en un túnel de desviación que se está efectuando en la carretera que va provisionalmente a Borredá y Vilada, al producirse un desprendimiento de tierras que atrapó al infeliz obrero. Este fue rescatado aún con vida, pero falleció cuando era trasladado por la Cruz Roja al hospital de Berga.

LEON. — Falleció en accidente de trabajo el obrero Vicente Sevilla Expósito, de cuarenta y dos años, casado y vecino de Matarrosa de Sil.

El accidente ocurrió en el pozo «El Escandal», de la mina de antracita Gaiztarro, en la noche de ayer, al ser alcanzado Vicente por una jaula.

Obreros los hay de recambio.

DESMAN POLICIACO

La policía de Barcelona ha inaugurado otro sistema vejatorio para detenidos políticos y sociales. Según nota de la policía se ha procedido a la detención de dos hombres y una mujer a los cuales les atribuye la jefatura de uno de los varios partidos comunistas clandestinos. Para que el público se cerciñe de que se trata de «forajidos», la Jefatura del caso ha publicado fotografías desabridas de los tres supuestos personajes, los cuales se ve a la legua que antes de pasar por el ojo fotográfico fueron seriamente maltratados.

16 MESES EN LA CARCEL SIENDO INOCENTE

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» publicó el 4 de octubre un despacho de su corresponsal en Madrid que decía lo siguiente:

Una antigua secretaria londinense fue absuelta ayer, después de haber pasado dieciséis meses en cárceles españolas esperando ser juzgada de un delito que no había cometido. Un tribunal de Madrid absolvió a la señorita Rosemary Symington, de 29 años de edad, de la acusación de haber tenido en su posesión y traficado con drogas.

La señorita Symington ha estado en la cárcel desde el día que, detenida en el piso de un amigo en Barcelona en mayo de 1972 hasta la vista de la causa de su juicio celebrada el jueves pasado en Madrid. La señorita Symington ha declarado que se va a quedar en España por el momento con su amigo Patrick Boel, de nacionalidad francesa, que fue detenido con ella y que también ha sido declarado inocente. Los dos han estado en cárceles distintas.

Los padres de la señorita Symington asistieron al juicio. El señor Symington ha declarado que ha tenido que gastar cerca de 8.000 libras esterlinas en la lucha que ha sostenido para probar la inocencia de su hija. Según su abogado, la señorita Symington no puede recurrir legalmente contra las autoridades españolas por los 16 meses que ha pasado en la prisión.

MEDIA DE SALARIOS POR HORA

Según encuesta oficial los salarios por categorías profesionales y hora efectiva de trabajo alcanzaron en 1972 una media general de 53,55 pesetas, excluida la ayuda familiar. En 1971 la media general fue de 45,74, de 40,09 en 1970 y de 35,12 en 1969.

Consideradas las cinco grandes categorías profesionales, los técnicos titulados figuran a la cabeza en cuanto a salario medio se refiere cuanto a salario medio por hora efectiva de trabajo, con 140,51 pesetas frente a 119,20 en 1972. Siguen a continuación los técnicos sin título, con 87,85 pesetas (aumento de 13,42 pesetas sobre el año anterior); administrativos, con 70,11 (60,03 en 1971); obreros calificados, con 52,39 (44,13 el año precedente), y, finalmente, los peones y aprendices, con 40,67 (34,93 en 1971).

Según las estadísticas, las diferencias absolutas entre los niveles extremos tienden a aumentar, pero en términos relativos se reducen las diferencias, y así mientras en 1963 un técnico titulado ganaba más de cuatro veces el salario de un peón, en 1971 la proporción se había reducido a 3,32 veces, aunque en 1972 sufrió un nuevo retroceso y pasó a ser 3,45 veces.

El incremento de los salarios por categorías profesionales y hora efectiva de trabajo registra para 1972 un aumento medio del 17,1 por 100, siendo los valores extremos el 18,7 de los obreros calificados y el 16,4 por 100 de los peones y aprendices.

Pese a tales «ventajas» ninguna asalariado piensa establecer palacio en la Castellana ni en el Paseo de Gracia.

LA LLAMADA GUERRA DEL PIMIENTO

Es sabido que la pimienta afectó a las horticulturas pamplonesa y zaragozana y que el conflicto comprendió a centenares de artesanos de la tierra descontentos con los precios de venta impuestos desde Madrid. Tan airados se pusieron los productores que llegaron a interrumpir la circulación en líneas férreas y carreteras, originando el consiguiente desorden público amenizado con golpes con la fuerza llamada pública y detenciones que no fueron mantenidas. Intervenido un laudo, los agricultores depusieron su actitud discolta, regresando al redil.

Pero el comentarista objeta:

«Los pimientistas no esán contentos. Un kilo de pimienta desde la tierra en que se planta hasta que llega a la fábrica de conserva concreta que:

— Una robada de tierra produce, como término medio 1.000 kg.

— Arriendo de una robada: 1.000 pesetas.

— Canon de agua para riego: 140 pesetas.

— Seguros sociales y contribuciones: 210 pesetas.

— Fertilizante para la tierra: 240 pesetas.

— Amoniaco: 250 pesetas.

— Nitrogenados: 150 pesetas.

— Por «pasadas» sobre lo labrado: 150 pesetas.

— Alomado para la plantación: 100 pesetas.

— Planta de pimiento. 750 pesetas.

— Mano de obra para plantar: 250 pesetas.

— Dar unos 8 riegos, 250 pesetas.

— Recolección del fruto: 500 pesetas.

Total: 4.390 pesetas; lo que quiere decir que el kilo cuesta producir como poco 4,39 pesetas. ¿Sorprende, conociendo estos datos escuetos y reveladores, el estallido de los labradores navarros y aragoneses? Lo sorprendente es que conociéndose como se conocía la raíz del problema, éste no se hubiera atajado a tiempo. De igual modo, desde que los productos agrícolas, especialmente los hortofrutícolas, le cuestan al ama de casa tres o cuatro veces más de lo que han costado en origen, y nadie diga nada.

NINGUNA REPRESENTACION POPULAR, POR SUPUESTO

MADRID, (OPE). — La agencia Cifra informó el 2 de octubre que, al celebrarse la tradicional recepción con motivo del 37 aniversario de la «exaltación del Caudillo a la Jefatura del Estado, desfilaron ante su Excelencia y su Alteza Real el Príncipe Juan Carlos, que se hallaba a la derecha del Caudillo, representaciones del Tribunal supremo, Consejo de Estado, Consejo de Estado, Consejo supremo de Justicia militar, Alto Estado mayor, Tribunal de Cuentas, Consejo de Educación nacional, Presidencia del Gobierno, Cortes españolas y funcionarios de todos los ministerios, además de representaciones de la Diputación provincial y Ayuntamiento de Madrid.»

Es decir, representaciones de todo lo que conspira a mantener el sistema franquista en el Poder. De lo que comúnmente se entiende por Pueblo, ¡nada!

ERRICO MALATESTA :

L'ANARCHIE

(Suite du numéro 770)

Pour résoudre le problème social en faveur de tous, il n'y a qu'un moyen : expulser révolutionnairement le gouvernement; expropriation révolutionnairement les détenteurs de la richesse sociale; mettre tout à la disposition de tous et faire en sorte que toutes les forces, toutes les capacités, toutes les bonnes volontés existant parmi les hommes agissent pour pourvoir aux besoins de tous.

Nous combattons pour l'anarchie et pour le socialisme parce que nous croyons que l'anarchie et le socialisme doivent avoir une action immédiate, c'est-à-dire qu'on doit, dans le moment même de la révolution expulser les gouvernements, abolir la propriété et confier les services publics — qui, dans ce cas, embrassent toute la vie sociale — à l'œuvre spontanée, libre, non officielle, non autorisée, de tous les intéressés et de tous ceux qui ont la volonté de faire quelque chose. Il y aura certainement des difficultés et des inconvénients; mais ils seront résolus et ne peuvent être résolus qu'anarchiquement, c'est-à-dire au moyen de l'œuvre directe des intéressés et des libres accords.

Nous ne savons pas si à la prochaine révolution l'anarchie et le socialisme triompheront, mais il est certain que si les programmes appelés de transaction sont adoptés, ce sera parce que, pour cette fois nous aurons été vaincus et jamais parce que nous aurons cru utile de laisser en vie une partie du mauvais système sous lequel gémit l'humanité.

De toute manière, nous aurons sur les événements l'influence que nous donnera notre nombre, notre énergie, notre intelligence, notre intransigeance; et, même si nous sommes vaincus, notre travail n'aura pas été inutile, puisque, plus nous aurons été décidés à attendre la réalisation de tout notre programme, moins de gouvernement et moins de propriété existeront dans la nouvelle société. Et nous aurons fait une grande œuvre parce que le progrès humain se mesure précisément à la diminution du gouvernement et à la diminution de la propriété privée.

Et si, aujourd'hui, nous tombons sans abaisser notre drapeau, nous pouvons être sûrs de la victoire de demain.

P O S T - F A C E

Les principes de réorganisation sociale adoptés par Malatesta et par la majorité des anarchistes à partir de 1880 ont toujours été communistes, (les Espagnols ayant opté pendant un certain temps pour le collectivisme). Le choix de Malatesta (socialisation de la propriété et distribution des produits selon les besoins) remonte à l'année 1876 où, à l'occasion du congrès des sections italiennes de l'Internationale, il formula avec Costa, Cafiero et quelques autres, les bases du communisme anarchiste, qui sera adopté peu à peu par Kropotkine, Reclus, la Fédération du Jura, et finalement l'anarchisme international, à l'exception de la minorité individualiste qui, malgré quelques précurseurs ne commença à se manifester activement qu'à partir de 1890.

Avant 1880 la plupart des anarchistes militants étaient, et se disaient collectivistes, à l'exemple de Bakounine : socialisation de la propriété, et redistribution selon les formules : « A chacun selon son travail », ou « A chacun selon le produit de son travail ». Le collectivisme anarchiste fut défendu encore durant une quinzaine d'années, surtout par les Espagnols, puis il disparut.

Il ne faut cependant pas confondre le communisme des anarchistes de la fin de la Première Internationale, et de ceux qui leur succédèrent, avec le communisme autoritaire et étatiste formulé par Karl Marx vers 1848, encore moins avec le communisme bolchevique actuel. Alors que Marx confiait la réalisation du communisme à l'Etat démocratique, Lénine à l'Etat dictatorial, les anarchistes, eux, s'en remettaient à la libre organisation de la commune, des groupes et des associations ouvrières confédérées. Cette différence créait un abîme entre les deux conceptions. Bien que du point de vue strictement économique Marx accepta la formule communiste de distribution selon les nécessités (il ne l'acceptait qu'en prévision d'un futur lointain, et de plus le subordonnait à la conception étatiste), la différence pratique entre le communisme collectiviste et le communisme anarchiste était infime comparée à ce qui séparait les deux conceptions de l'anarchisme et le communisme autoritaire, et qui portait non seulement sur la future organisation sociale, mais surtout sur la conception immédiate de la révolution.

Le communisme anarchiste de Malatesta, ainsi que le collectivisme de Bakounine (et une grande part de l'anarchisme durant près de vingt ans) nécessitait une base intellectuelle et des arguments de propagande marxistes, tels le matérialisme historique, le paupérisme, la concentration du capital, la loi inflexible des salaires, etc... Mais cela n'avait rien à voir avec la conception pratique du mouvement révolutionnaire et de la révolution, ni avec la question du choix entre les deux conceptions du com-

munisme. Sur ces derniers points, les seuls qui avaient de l'importance du point de vue pratique, la rupture entre les autoritaires et les anarchistes fut immédiate. Il est nécessaire de signaler que même sur les questions de doctrine, Malatesta fut un des premiers à abandonner les « apriorismes » pseudo scientifiques de Marx. De ce point de vue, il serait possible de considérer Malatesta comme l'un des précurseurs de la critique du marxisme, s'il avait davantage écrit sur la question, comme le fit son ami et camarade Saverio Merlino (plus tard Tcherkesoff et autres) quand, en accord, et avec lui, il combattit les théories marxistes, se débarrassant complètement d'elles dès avant 1890.

Même parmi les anarchistes, le communisme de Malatesta n'était pas accepté par tous. Les divergences n'étaient pas très visibles, étant surtout dans la façon de voir les choses. Mais elles existaient, et si elles purent un certain temps passer inaperçues, peu à peu, cependant, elles prirent de l'importance. Alors que pour la majorité des anarchistes le communisme se transforma en acte de foi, pour Malatesta il ne pouvait être question de dogmatisme. Bien que défendant la conception communiste de l'anarchie, il préféra, jusqu'après 1900 la dénomination de socialiste anarchiste, puis celle d'anarchiste tout court, soit pour des considérations tactiques, soit pour ne pas adopter officiellement une formule trop exclusive du principe anarchiste.

Quand, aux alentours de 1890 il s'intéressa au projet d'organisation internationale de l'anarchisme, et qu'était encore vive en Espagne la polémique entre les tendances collectivistes et communistes, il défendit le droit d'existence des premiers dans l'anarchisme mondial, et cela non seulement au nom de l'unité révolutionnaire, mais aussi parce qu'ils défendaient le même idéal, et que « de ces expériences, il ne faut pas s'alarmer, car dans certaines circonstances, et dans certains pays, elles peuvent aider à surmonter les premières difficultés. » Plus tard, quand surgirent les diverses tendances anti-organisationnelles et individualistes de l'anarchisme italien, Malatesta s'efforça, soutenant encore ses idées, contraires à ces tendances, de maintenir les meilleures relations révolutionnaires possibles avec les sympathisants de ces tendances. Il pensait, que les divergences avec la majorité d'entre eux était plus dans les termes que dans les principes. « Entrent dans l'anarchisme tous ceux, et seulement ceux-là qui respectent la liberté et reconnaissent à chaque individu le même droit à goûter les biens naturels de ce monde comme les produits de l'activité humaine. »

« Il est certain que l'être concret, réel, l'être qui a une conscience, sent et souffre, est l'individu; que la société, loin d'être supérieure à l'individu doit devenir l'instrument et l'esclave, ne doit être rien de plus que l'union d'hommes associés pour le meilleur de chacun. De ce point de vue, nous pouvons dire être tous individualistes. Mais, pour être anarchistes, il ne suffit pas de vouloir l'émancipation de l'individu; il ne suffit pas de se rebeller contre l'oppression; il faut encore refuser d'être oppresseur; il est nécessaire de comprendre les principes de la solidarité, naturelle ou voulue; il est nécessaire d'aimer ses semblables, souffrir pour les malheurs éloignés de soi-même, ne pas être heureux sachant que d'autres ne le sont pas. » De là, la nécessité de l'effort « pour donner aux problèmes posés par la vie des solutions qui respectent mieux la volonté et satisfassent les sentiments d'amour et de solidarité. » Et comme il était convaincu « jusqu'à preuve du contraire que plus les hommes seront frères, plus le bien-être et la liberté seront possibles à chacun », Malatesta arrivait à la conception de l'anarchisme communiste, qui est la meilleure conjugaison de l'indépendance individuelle et du bien-être commun. Mais comme il se rendait compte également des immenses difficultés existantes pour arriver à appliquer ces principes, « avant un long stade d'évolution le communisme universel et volontaire, considéré comme l'idéal suprême de l'humanité », il arrivait à la conclusion suivante : « la plus grande quantité de communisme possible pour réaliser le plus possible d'individualisme, c'est-à-dire, le maximum de solidarité pour jouir du maximum de liberté. »

Sur ce point, il est nécessaire de rappeler qu'après 1897, la position de Malatesta face au communisme se modifia quelque peu, non pas quand au principe, mais à propos de ses possibilités pratiques de réalisation à l'époque. « En 1897 (au temps de l'Agitazione, de Ancona) le communisme me paraissait une solution plus simple et plus facile à réaliser que maintenant. » C'est l'une des raisons du relativisme plus accentué de ses œuvres postérieures concernant ce sujet; il subordonne la réalisation du communisme non seulement à la volonté des travailleurs, mais aussi aux possibilités de la production, et, à une organisation plus consciente des relations entre groupements de base.

(A suivre)

A PARAITRE :

Calendrier S. I. A.

POUR 1974

Lettre ouverte à
monsieur le Président
Leone à l'occasion
de sa visite à Paris

Paris, le 2 octobre 1973.

Monsieur le président Leone,

Le sort de Giovanni Marini, militant libertaire emprisonné depuis 14 mois dans vos geôles nous inquiète.

Giovanni Marini, rappelez-vous...

Décembre 69 :

Attentat ferroviaire contre un train d'ouvriers du Sud (6 morts 139 blessés). Comme pour les bombes de Milan, on inquiète les milieux libertaires alors que la provocation fasciste ne fait aucun doute.

28 septembre 70 :

Un accident de la route fait cinq morts : cinq anarchistes en train d'enquêter sur ces événements sont écrasés par le camion d'un homme de main de Valerio Borghese. Depuis sa tentative de coup d'état, où se trouvèrent mêlés CIA, colonels grecs, etc., politiciens italiens, ce prince fasciste n'est plus guère inquiet et continue d'animer les milieux nostalgiques du Duce.

7 juillet 1972 :

Marini, proche des cinq anarchistes écrasés, était le dernier survivant à posséder des informations sur ces attentats. C'était trop, beaucoup trop pour que sa curiosité reste impunie. Les fascistes de Salerno s'y emploient : menaces de mort par téléphone, agressions. Celle du 7 juillet 72 sera la dernière. Marini et son ami Mastrogiovanni doivent se défendre. Pour protéger son camarade touché à la jambe Marini blesse mortellement le chef fasciste Favella. La police arrête les deux anarchistes ainsi que quelques fascistes relâchés aussitôt. 10 semaines plus tard, Mastrogiovanni est remis en liberté. Marini, lui, reste en prison. Voilà 14 mois qu'il attend d'être jugé. Mais son procès aura-t-il jamais lieu ?

Août 73 :

Jusque là, les libertaires italiens correspondent avec lui, organisent sa défense. Marini lui-même ne demeure pas inactif : chaque prison où il passe est le théâtre de mutineries (75 pour 100 des détenus en Italie ne sont que des prévenus, ils font souvent deux ans de prison avant d'être jugés pour de menus larcins). Cette turbulence lui vaut d'être transféré 12 fois en un an. En août de cette année, on l'envoie dans une nouvelle prison. Là, son défenseur demande à le rencontrer. L'administration refuse; l'avocat fait valoir son laisser-passer, propose une entrevue dans le bureau du directeur de la prison, rien n'y fait.

Pourquoi refuse-t-on à un prisonnier l'assistance juridique ? Pourquoi veut-on cacher le détenu à ses amis ? Parce que Marini a été rendu presque aveugle, comme on l'apprendra quelques jours plus tard. Quel traitement lui a-t-on fait subir,

Septembre 73 :

Pour toute réponse, l'administration transfère Marini dans sa quatorzième prison : au secret du cachot, pas de visite importune à craindre. Veut-on empêcher la justice de suivre son cours ?

Le but des fascistes était clair : tuer un curieux gênant.

Que votre police arrête un ennemi de l'Etat, c'est de bonne guerre. Les agissements de votre état dé-

→

La tragedia de Chile

Se sabía, se supo ya hace tres años cuando Allende subió al Poder, que aquello no podía acabar bien. Nosotros, los anarcosindicalistas españoles, conocemos de sobra los mecanismos materiales y psicológicos de la derecha, especialmente si es de raíces latinas, como para predecir ya entonces el trágico final de la «vía chilena hacia el socialismo». No vamos a negar la buena fe de Allende y de sus seguidores, no se puede dudar de ella, y aquí estuvo el mal: en creer que los militares, los oligarcas, los terratenientes, los intereses norteamericanos iban a dejarlo todo por la fuerza de las urnas. Nunca aquello que se ha conseguido por la guerra, el terror y la injusticia, en suma, cede por una encuesta electoral. Los votos no disparan, los votos no te colocan una piedra en la frente; con los votos es posible que se aflojen un poco los dogales, pero sólo un poco, en cuanto uno se va a quitar el collar, el capitalismo se quita su careta democrática de igualdad, legalidad y fraternidad y nos enseña su verdadero rostro: el de la explotación del hombre por el hombre a mansalva.

No vamos a gritarles ahora a los obreros chilenos sus errores, que demasiada pena tienen. El trago que están pasando sólo lo conocen ellos; más tarde será sin duda el momento de ver cómo y el porqué; ahora se ha de salvar lo que se pueda, sin mirar atrás, porque lo que queda atrás está muerto, voluntariamente muerto. Salvador Allende en la amarga hora de la derrota supo, a mi entender, saldar la cuenta de una política errónea. Hay mucho de simbolismo en su actitud; no les dio a los militares el gustazo de montarle un juicio-farsa, ni ha permitido que sus seguidores se maten por él, mejor dicho, por su línea política, que es en suma lo que cuenta, no su persona. ¡Salvador Allende, descansa en paz!

David Milles

**SOLIDARITE INTERNATIONALE
ANTIFASCISTE**



Lettre ouverte à Leone

mocratique, eux, inquiètent les libertaires français.

Au nom de quoi, votre administration priva-t-elle un détenu, fut-il anarchiste, d'assistance juridique?

Quels traitements a-t-on fait subir à Giovanni pour qu'il soit sur le point d'en perdre la vue?

Marini verra-t-il jamais son procès? (on n'a pas oublié ici, comment votre police défenestra Pinelli)... Alors, après Pinelli, Marini?

Rassurez-nous, monsieur le président Leone, et «détente et libertés humaines progresseront de paire en Europe», ainsi que le souhaite votre gouvernement.

Répondez, monsieur le président Leone, sinon l'on pensera que votre régime sent la mort, la mort donnée avec préméditation, dans la clandestinité de vos cachots, à un homme sans défense...

Fédération Anarchiste Française

LA PREOCUPACION POR EL PUEBLO CHILENO

La serpiente venenosa que muarde al pueblo de Chile

Alrededor del golpe de Estado en Chile hay grande publicidad. Que los voceros oficiales y semificiales no expliquen las causas de tales golpes, ya estamos acostumbrados. Y lo que se miente a sabiendas causa repugnancia. Se nos da a creer que el golpe fue fraguado por unos militares que se levantaron de mal humor. Que militares o guerrilleros a lo Castro que se mueven y dan golpes es cierto, pero los que los inspiran y cotizan son las altas finanzas. Preparar un golpe de Estado como el de Chile cuesta millones, que paga la Alta Banca. Que aunque su cabeza más visible esté en Rusia o en Estados Unidos, ella es internacional, estando infiltrada en todos los medios económicos, políticos y sociales. Es la serpiente que devora y emponzoña a los que no puede devorar. Para el logro de sus fines las finanzas están dirigidas por hombres de excepcional talento; de los que hablaron en nuestras publicaciones escritores bien documentados, entre otros Santillán, y sobre lo cual en nuestros días reina el complot del silencio.

Los dirigentes de las finanzas para fines conspirativos, parten de la base de que no hay hombre que no se venda si se le acierta el precio. Y en Chile y más allá, generales, políticos aventureros, líderes que se pueden comprar para provocar guerras o golpes de Estado son numerosos.

Mintiendo a sabiendas, los voceros publicistas dicen que Chile es la República de tradición más democrática y que éste es el primer golpe de Estado provocado por militares, pero lo cierto es que en Chile no es la primera vez que se intentó una transformación social por vías legales a la manera que lo intentó Allende. Hay el precedente de Arturo Alessandri (1920 a 1925), derribado ya por una sublevación militar y reemplazado en el Poder por Emilio Figueiroa y el general Carlos Ibáñez del Campo.

Con la promesa de hacer la transformación por vías legales los izquierdistas reúnen votantes para encumbrarse en el Poder. Y aunque ello fuera posible, Chile es la República de menos posibilidades para el logro de tales fines. Chile tuvo y tiene escasisimo desarrollo industrial. Por la influencia de la Confederación Regional del Trabajo, sección de la AIT (cuyo foco central era la organización de Artes Gráficas) se declararon huelgas reivindicativas en los conglomerados mineros, marítimos y portuarios, que por lo regular terminaron en ríos de sangre. La mentalidad de la burguesía chilena es de lo más retrógrada que se puede concebir. De las tierras son dueñas 375 familias con mentalidad feudalista, y así los obreros que ocupan no pueden adquirir la más elemental educación ni posibilidad de asociarse para su defensa. Las fabulosas riquezas mineras las explota el capitalismo aventurero, del que forman parte buena cantidad de ricachos chilenos. Y en tal situación, una transformación por vías legales es la más grande de las farsas en el arte

de engañar que se les pudo ocurrir a las izquierdas.

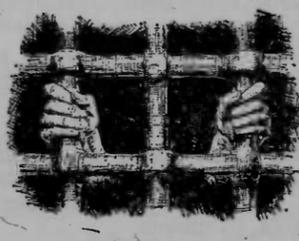
El Frente popular, con la promesa de que con la reforma agraria entregará las tierras al que quisiera trabajarlas, en el campesino abrió grandes esperanzas, pero la promesa no se cumplía. Y en el sur de Chile los gañanes empezaron la ocupación de tierras que nadie trabajaba y fueron desalojados por la fuerza pública.

La promesa de que se aliviaría la situación económica de las clases más pobres tampoco se cumplía. Según el corresponsal de «Le Monde», Allende se rodeó de una burocracia que en nada se ocupó por mejorar la carestía de la vida; los precios tuvieron vertiginoso aumento. Y las manifestaciones de mujeres haciendo sonar sus cacerolas vacías no eran ningún elogio para el gobierno Allende, sino la marcha fúnebre de su gobierno. Y si las clases menesterosas no salieron en defensa del gobierno popular es porque estaban agotadas y cansadas de tanto esperar que se cumplieran las promesas de mejoramiento que se les había prometido.

Según los informes en los que coinciden todos los voceros, la represión es de una crueldad que sobrepasa lo conocido. Se habla de refinadas torturas. Y si se tiene en cuenta que las Américas están infestadas de nazis, que en la aplicación de torturas son los sádicos más abominables. El que esto escribe (que en la Argentina, Quilmes, el 1936, pasó por una cámara de tortura allí montada por un nazi alemán, el doctor Souchy) la noticia de tales torturas le causan estremecimientos.

En cuanto a que los voceros dan cuenta de tan cruel represión, los gobiernos de los más variados colores se dan prisa en reconocer a la Junta militar, igual a solidarizarse con la criminal represión, dando prueba de que la serpiente venenosa tiene emponzoñados los medios económicos, políticos e incluso sociales. Y para librarse de los tentáculos de la serpiente alimentada por los fondos secretos y los financistas del mundo asociados, hay que liberarse de la creencia de que la transformación social puede hacerse por vías legales, del oscurantismo religioso, de la farsa política de derechas e izquierdas, y adquirir sentido de asociación; y entablar la lucha directa contra la serpiente dada a corromper y esclavizar a todos los humanos.

Serafín FERNANDEZ



¡ En Chile... no había C. N. T. !

Llevamos varias semanas de verdadera zozobra viendo los teledios, oyendo por las radios, leyendo en la prensa las noticias del golpe de Estado dado por los militares en Chile. Todas esas noticias son para nosotros sombrías. En la televisión vemos por las calles de Santiago pasar los tanques mientras los ciudadanos corren a refugiarse en portales y establecimientos. Vemos cientos de jóvenes inermes ante las «metralletas» que empuñan otros jóvenes uniformados, obligándoles a sentarse en el suelo con las manos en la nuca, para después ser conducidos a campos de concentración.

Lo que no vemos son los miles de chilenos asesinados por los militares de la cuartelada. Ya se cuidaron ellos de cerrar la frontera a piedra y lodo mientras efectuaban la masacre. Cientos de periodistas y cámaras televisivas se agolparon ansiosos en los pueblos fronterizos sin poder pasar para que no fueran testigos y pudieran acaso contar al mundo lo que estaba sucediendo.

Para nadie es un secreto que desde el primer día que se hizo cargo de la jefatura de la nación Salvador Allende sus deseos se estrellaron contra las maniobras de los poderosos del país en fraternal codo a codo con sus colegas los imperialistas yanquis. Por ello creo que los socialistas se habrán dado cuenta (nosotros lo tenemos olvidado) de que con estos enemigos no valen paños calientes y colaboraciones. La lamentable en este caso es que después de tres años viendo venir el caso no hayan tomado los colaboradores de Allende las medidas elementales de armar al verdadero pueblo. Se habrían evitado tantas víctimas de trabajadores y hombres revolucionarios y la del mismo Allende, víctima, a nuestro juicio, de su ingenuidad y su humanismo, al que han suicidado, pues es lo mismo que se dispara: él o que lo hayan hecho sus enemigos; el caso es que lo han suicidado, lo mismo que a sus íntimos colaboradores, aunque a éstos no se recatan de proclamar que los han asesinado.

Fue una lástima que en Chile no hubiera C.N.T.; tan sólo unos cuantos compañeros aislados, que a estas horas suponemos la suerte que estarán corriendo en manos de los uniformados; y digo que fue una lástima porque no ignoráis, compañeros socialistas, que donde hay una organización potente anarcosindicalista, como ocurrió en España, el pueblo vende cara su derrota.

Sin desmerecer vuestros anhelos revolucionarios, creemos debéis considerar esta nueva lección y uniros a nosotros yendo de una vez todos juntos a la verdadera manumisión de la humanidad, sin explotadores y sin Estados que crien y amanten las fuerzas coercitivas que siempre defienden las hegemonías frente al verdadero pueblo, formado tan sólo por los que producen.

Acracio M. Pérez

LA CONFERENCIA DE FONTAURA EN EL CENTRO CONFEDERAL DE PARIS



Como ya se había anunciado en nuestra prensa, tuvo lugar en fecha 30 del próximo pasado mes de septiembre, en nuestra sala de la rue des Vignoles, la conferencia del compañero Fontaura, con el tema: «Posición fundamental del anarquismo y matices susceptibles de enmienda ante el ambiente económico, moral e intelectual de nuestros días». En tanto que secretario de Cultura y Propaganda, presidió el compañero Tomás Cano, quien, tras de manifestar que no hacía falta, por ser conocido, hacer una presentación del conferenciante, se extendió en algunos pormenores acerca de diversas etapas de su actuación periodística, cediéndole luego el uso de la palabra.

Tras de saludar al auditorio, Fontaura señaló la ineludible necesidad de que el anarquista tome conciencia de su ideal, de un modo serio, positivo. Examinó las dos características que se dan — según su criterio — en el ambiente libertario; de una parte aquéllos que diríase experimentan un complejo de modestia al aducir que no se creen en condiciones de ser anarquistas. Señaló, a la diferencia de ellos, el que hay compañeros que llevados de un impulso de suficiencia, creen saberlo todo. Adujo que el ser anarquista es, ante todo, cuestión de sensibilidad, pero — puntualizó — conviene tener una idea de lo que son principios fundamentales del ideal. Hizo un esquema descriptivo, referencia de los precursores del ideal anarquista: los moralistas griegos, los humanistas del Renacimiento, los filósofos que descollaron en torno a la Enciclopedia, para buscar la convergencia con quienes han sido nuestros maestros: Bakunin, Kropotkin, Reclus, etc. Citas de nombres y libros, en plan de comprobación, definición y orientación.

Se extendió el conferenciante en consideraciones acerca de lo que supone la juventud para el desenvolvimiento de las ideas. Señaló que no se hace, en tanto que proselitismo juvenil, lo que se podría realizar. Definió métodos de captación haciendo hincapié en lo que supone en sentido psicológico el período juvenil y las características ambientales en que se vive. Aludió a los complejos que en algunos casos existen entre hijos y padres, lo estudiado por Freud y otros hombres de ciencia o psicólogos. Comentó lo que cabe esperar de la educación, y puso de manifiesto que el movimiento anarquista en general suele recordar a Francisco Ferrer como mártir de la Escuela Moderna, pero no se desarrolla la educación racionalista, cuyo valor es reconocido por todos los libertarios. Habló de los nuevos métodos que existen en la ciencia pedagógica, citando a los que en ella se han especializado.

Hizo un somero análisis de lo que fueron en el pasado las luchas emancipadoras del proletariado, con la aportación que en ella tuvieron los anarquistas. Explicó cómo conocidos economistas, en el caso de Taylor, y sobre todo Keynes, han ayudado al capitalismo procurando que gracias a la técnica, el obrero, llegando a producir mucho más que antes, pueda obtener mejores sueldos, ampliando considerablemente sus medios adquisitivos. Integrado, como ha especificado Marcuse, dentro de la órbita del sistema capitalista en un plan de aburguesa-

miento. Señaló también el conferenciante, citando el sentir de pensadores contemporáneos, que dado el hecho de que libertad supone responsabilidad, entre muchos obreros acomodaticios hay «el miedo a la libertad». Adujo que el problema social está muy lejos de hallarse resuelto, incluso en el orden de lo económico. Pero el anarquista ha de tratar de influenciar en ambiente obrero, y en todos los sectores sociales, siempre en pos de despertar el sentimiento de dignidad hu-

mana, que es vital para adquirir personalidad ácrata, por encima de los factores materiales o económicos.

Dijo que en el orden cultural el anarquismo ha de procurar estar al día. Se editan revistas, libros, abarcando todos los matices de la cultura, por especialistas en las diversas materias. Hace falta conocer esta producción intelectual y celebrar reuniones, debates de elevado sentido cultural. Resumió afirmando una posición optimista.

Terminó diciendo que si nuestra actuación anarquista ha sido intensa, podremos darnos por satisfechos cuando nos llegue la hora de la muerte.

Por parte de los asistentes, al final, en un plan ecuánime, sereno, hubo algunas demandas de aclaraciones o ampliaciones de detalles. En suma: un acto interesante, en la línea de los que se han celebrado anteriormente.

El Compañero X

Información anarco - esperantista

Acta de la reunión de la Fracción Libertaria de S.A.T. (Asociación Mundial Anarcionalista)

El día 3 de agosto, con ocasión del Congreso Esperantista de S.A.T. celebrado en Toronto, Canadá, tuvo lugar una reunión de la fracción libertaria de dicha asociación.

Participaron 23 compañeros de distintos países. A título de observadores estaban presentes cinco militantes del movimiento anarquista de Toronto — no esperantistas — que saludaron a los congresistas e informaron acerca del desarrollo, actividades y planes del grupo ácrata local. En los dos últimos años dicho grupo ha aumentado considerablemente como resultado del interés que se ha despertado, principalmente en los medios universitarios, por las ideas anarquistas. Actualmente se ha establecido contacto en Toronto con 150 personas que se declaran anarquistas o simpatizantes y se han formado grupos de propaganda a fin de dar a conocer nuestros ideales.

A su vez, después de corresponder al saludo cordial de los anarquistas canadienses, un miembro del grupo esperantista libertario les informó acerca de los objetivos de S.A.T. y en particular de la fracción libertaria: propagar el Esperanto en los medios anarquistas, y las ideas anarquistas entre los que ya hablan el idioma internacional. A continuación se leyó un informe del redactor del boletín anarquista en Esperanto, «Liberecana Ligilo». Gracias a la generosidad de los compañeros, el boletín se mantiene económicamente e incluso ha enviado contribuciones económicas para diversas actividades de carácter solidario mundial, (S.I.A., ayuda a compañeros italianos perseguidos, etc.) pero el redactor desearía que la misma voluntad fuera evidente en el envío de informes y artículos para el boletín. «Liberecana Ligilo» aparece actualmente en París; los compañeros que desde hace varios años se encargan de su redacción expresan el deseo de ser reemplazados. Después de un breve debate, los compañeros de Estocolmo presentes en la reunión aceptaron ocuparse del boletín a partir de 1974, después que otros compañeros prometieron enviar colaboración regularmente.

Varios compañeros hicieron saber que el informe de la reunión de la fracción libertaria de S.A.T. celebrada en Kuopio, Finlandia, en 1972, fue traducido y publicado en periódicos libertarios de distintos países. Se insistió en que este año se hiciera lo mismo.

Uno de los puntos sobresalientes de la reunión fue la admiración que los militantes anarquistas de Toronto demostraron al ver la facilidad con que se desarrollaban los debates empleando el Esperanto como idioma común, a pesar de la diversidad de origen étnico de los participantes. Se recordaron las palabras de Zamenhof, creador del Esperanto, con ocasión del primer congreso esperantista mundial en el año 1905 en Boulogne-sur-Mer: «No se trata de una reunión de ingleses con franceses, de rusos con polacos; es una reunión de hombres con hombres». Más tarde, E. Lanti, fundador de S.A.T. diría: «¿Es posible que un anarquista no sea esperantista?»

Todos los asistentes recomendaron que el precedente establecido en Toronto de poner en contacto a los esperantistas libertarios de diversos países con miembros del grupo local ácrata de la ciudad en donde se celebra el congreso, se repitiera todos los años.

Se trató de como nosotros, como anarquistas, podíamos participar en la lucha contra la polución de nuestro planeta. El problema es comple-

jo y la solución se hallará sólo cuando la avidez y el afán por el provecho hayan desaparecido, eso es, en una sociedad que adopte las normas libertarias de convivencia. Aunque actualmente hemos de vivir en una sociedad cuyos principios no aceptamos, hemos de hacer lo posible para que las futuras generaciones puedan vivir en un mundo libre de polución. Uno de los compañeros de Toronto, miembro de la «International Workers of the world» (Internacional de Trabajadores del Mundo, I.W.W.), citó el caso de una huelga reciente en los Estados Unidos, en la Compañía Shell, en la que los obreros no solamente pedían aumento de salario, sino que exigían que la empresa tomara medidas par eliminar la polución producida por sus refinarias de petróleo. Ejemplo digno de ser seguido.

La reunión terminó en una atmósfera cordial, recomendándose el continuo uso del Esperanto para la propagación de nuestras ideas. La sección libertaria se reunirá de nuevo en agosto del año 1974 en Bergamo, Italia, con ocasión del 47 Congreso de S.A.T.

Discos

Querido José Gené, el vino rancio es el mejor, el más condensado de los vinos. Las amistades de toda la vida igualmente. Cuando perecen los amigos ciertos, no los recobramos jamás. Otras amistades interceden en nuestro camino, ciertas unas, inciertas las más. Inclinémosnos por el vino rancio, aunque, sobrios que somos, no lo catemos.

Las jornadas del Ateneo Porvenir son inolvidables; y las anteriores. Más acá, bueno; en continuidad de lo de antes. Y dramático por las amistades ardientes que la Parca nos va extinguiendo, arrebatando.

Constaba en lo nuestro la lucha en decisión y alegría. Huelgas, revueltas, conspiraciones, solidaridades y otros excesos. Metiendo juventud y alborozo en todo. La persecución la sufríamos como un ejercicio, una maniobra, que dirían los militares. Los éxitos — siempre para los otros, los obreros — nos convenían, pero no nos embriagaban. Eramos — seguimos siendo — los del «más allá», y hasta siempre.

En día veraniego descendíamos la Rambla versus la Barceloneta, para baños. Compramos mucho y sabroso buñuelo, que comimos yo, tú, Francés, un Cayetano que todo y a todos criticaba, y

José Venuti, que tras reconvenirnos por comer a pique de inmergirnos al agua, él consumió tanto buñuelo como el resto del grupo.

En día, esta vez de primavera, en la misma vía barcelonesa unas niñas de la Fiesta de la Flor pidiendo para un sanatorio de tísicos. se dirigieron a nosotros para hacernos soltar la consabida dádiva.

— Os equivocáis, muchachas — atajó José Gené —. Nosotros somos los beneficiarios, los tísicos.

Las niñas, sorprendidas, se retiraron aburridas.

Nosotros seguimos sonriente camino cabe el monumento de Cristóbal Colón y extensiones.

DISCOBOLO

NUEVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poe-
de Vignoles, 75020 Paris, o a «Espoir», 4,
sias VIDAS TRUNCADAS, del compañero
F. Roldán, con ilustraciones de la com-
pañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a
LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue
rue Belfort, 31000 Toulouse.

Desastre biológico de Doñana

Sevilla, (OPE). — En el coto de Doñana, por el empleo excesivo de cloro en los insecticidas, se ha producido un desastre biológico sin precedentes — informó la prensa franquista a fines del pasado mes de septiembre —. Los patos y toda clase de aves acuáticas murieron a millares. El personal del coto calculó que el número de víctimas rebasa de posiblemente 100.000. Los biólogos insistieron en que esta hecatombe se debía a un uso excesivo de cloro en insecticidas no autorizados. Los propietarios de las fincas situadas aguas arriba del Guadalquivir negaron haberlo hecho. La contaminación afectó a varios kilómetros de marisma, y no era difícil encontrar zonas donde el número de aves muertas era de cinco a seis por metro cuadrado.

Esta catástrofe biológica se inició a fines del mes de agosto, con el descenso de las aguas, en los lucios diseminados en la marisma, en los que se depositaron fuertes dosis de insecticidas. Lo más grave del caso fue la imposibilidad de contrarrestar las causas del desastre. A raíz de conocerse éste, abundaron las llamadas telefónicas a la estación de Doñana desde Noruega, Suecia, Holanda y otros países, pues se temía en ellos por la suerte de los patos que en bandos multitudinarios se asentarán en los próximos meses, procedentes del norte de Europa, en las marismas del Guadalquivir.

A los pocos días de conocerse este desastre, el «Diario de Navarra» publicó unos titulares a seis colum-

nas que decían así: «El mito de la defensa de la Naturaleza en España». «Parece ser que el «crimen» de Doñana no ha sido un hecho fortuito». «Siguen los envenenamientos fluviales por todo el país». Y en el texto que seguía se decía, entre otras cosas: «Lo grave de todo esto es que un medio oficial como es la Delegación provincial de Agricultura de la provincia de Huelva, haya tenido la osadía de desmentir rotundamente la «masacre», como si las personas que han visto morir por millares fueran idiotas de solemnidad o visionarios irresponsables. ¿A qué viene esta toma absurda de postura ante lo evidente? Porque resulta que la tragedia de Doñana no es de hoy. El 25 de agosto, el director de la estación ornitológica de Doñana denunció públicamente los envenenamientos, y desde entonces se han acentuado éstos, como si hubiera prisa por acabar de una vez por todas con la primera reserva natural del país y de Europa. Más aún, en 1972 ya se denunció públicamente la situación que se estaba creando en torno a Doñana...»

ES RETIRADA UNA EDICION DE «YA» POR CONTENER EL ANUNCIO DE UN SERVICIO RELIGIOSO POR EL ALMA DEL PRESIDENTE ALLENDE

PARIS, (OPE). — El diario «International Herald Tribune» publicó el 27 de septiembre un despacho de la agencia United Press International, fechado en Madrid, que decía como sigue:

«Miles de ejemplares del diario católico «Ya», que contenía el anuncio de un servicio religioso por el alma del difunto presidente chileno, Salvador Allende, fueron puestos ayer fuera de la circulación para evitar un aacción contra el diario; según ha informado un portavoz de «Ya». Añadió el portavoz de «Ya» que se había tomado la precaución de llevar unos ejemplares de la edición de ayer al ministerio de Información para que se le dijera si sería procesado o no por publicar el anuncio citado. Y que, como se le dijo que no existía la posibilidad, se acordó retirar los aproximadamente 15.000 ejemplares que ya habían sido impresos.

Los sucesos de Chile han sido comparados por los comentaristas españoles con el levantamiento del general Francisco Franco en el año 1936 contra la República dominada por el marxismo (1), levantamiento que dio lugar a la guerra civil. Pero en los últimos días los comentarios favorables a Allende y contrarios a la junta militar han escaseado en la prensa española.»

(1) OPE reprodujo parte de un artículo de Salvador de Madariaga, publicado por la revista «Ibérica», de Nueva York, en su edición de este mes. En aquel artículo decía Madariaga: «Todo el mundo sabe que los generales se alzaron en 1936 para salvar a España del peligro comunista. Pero como este peligro entonces no existía, tuvieron que inventarlo.»

COMUNICADOS

PARIS. PRO LOCAL SOCIAL

F. Local de Paris: Vidal, 10 frs.; Ortola, 10; Martínez, 10; Capellas, 9; Carbó Mariano, 10. F. L. Garges le Gonesse: Palacios, 30; Isgleas, 30; Montané, 25; Bages, 10. José Rueda, Houilles, 10. Houilles - Argenteuil: Pedro Muzas, 20; Alfredo Marín, 10; Enrique Marín, 10; Francisco Giné, 10; F. Miguel Bondy, 10. Ferrer Coll, Montauban, 25; Otieza, Paris, 100; Terrats, Baguères, 10; Cuenca, Paris, 10; Recogida teléfono, 62; Miguel F. Bondy, 20; José García, Vitry, 10; Ibañez, Paris, 10; Berthe et Jacques, 10; Arroyo, Paris, 10; José Arcal, F. L. Thiais; Alastruey, id.; Colonia, Alemania, 50; Solá, FL Thiais, 5; Combs-la-Ville: J. Casals, 10; Mejías, 10; A. Terraza, 10. Soriano Manuel, Paris, 10; Suárez, Paris, 10; Ripoll, Vilaubaut, 10.

Total: 605,00 frs.

FEDERACION LOCAL DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la asamblea ordinaria, en la que además de sus problemas particulares deberá discutirse el orden del día del Pleno regional próximo, tendrá lugar el día 21 de los corrientes en el local de siempre y a la hora acostumbrada.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

Los cursos de francés, español e inglés que tenían lugar en nuestro local son provisionalmente suspendidos. Cuando se reanuden, los inscritos serán oportunamente advertidos.

CONFERENCIA EN PARIS

Continuando su ciclo de conferencias, Fabián Moro nos hablará el 20 de los corrientes, a las 17 horas, sobre «Federalismo y centralismo en España».

El acto tendrá lugar en el Centro Confederal, calle des Vignoles, 39, Paris.

Confiamos en que acudirá la máxima

« AMIS DE HAN RYNER »

Le n° 110 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru (3, allée du Château, 93320 Pavillons-sous-Bois). Au sommaire : Louis Simon : Voici 10 ans, Charles Baudouin nous quittait; Science-fiction en Utopie chez Han Ryner. André Boussin : L'Adolescente passionnée, de Georgette Ryner. Henri Ner : La chèvre d'or de Paul Arène; Léon-A. Daudet; Notes et choses entendues. E. Armand : Débougeoisons l'anarchisme. Han Ryner : Notes sur Jules Lequier. Vladimir Mnnoz : Bibliographie d'Han Ryner en espagnol. Etc...

Lista de los donativos a SIA recibidos en la Sección de Amigos de SIA, de Paris

Francisco Cozar 10 frs.; Francisco Miguel 50; Leunam 12; Miguel Francisco, 20; Tarragó 10; Dobœuf 100; XX 10; Leunam 10; Barba 10; Francisco Miguel 20; Capellas 12; Dobœuf (Houilles) 100; Jacques Dumont 50; Dobœuf 100; Leunam 10; XX 10; Dobœuf 100; Los de siempre 14; Leunam 10; Dobœuf 100.

Total 758,00 frs.

IMPRIMERIE DES GONDOLES

Advierte por el presente aviso a sus clientes, proveedores y amigos en general, que el número de su teléfono actualmente es el 890 94-07. Tomar nota del mismo pues la anterior llamada es nula.

F. L. DE DREUX

Son convocados todos los compañeros el domingo 4 de noviembre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado para ser informados de los acuerdos del Pleno de nuestro Nucleo y preparar el pedido de los Calendarios de S.I.A.

AVISO A NUESTROS LECTORES

Las ediciones del COMBATE SINDICALISTA son expedidas regularmente el martes de cada semana.

Si los compañeros lectores no reciben, hace dos semanas, el «C. S.» en día debido, se debe al servicio de Correos, sometido a paros intermitentes.

PRO-COMPANEROS ANCIANOS

Torralba, Fresnes, 10 frs.; F. Local de Drancy, 35; Gregorio Ibañez, 50; Leonor Alvarez, Peyrolles, 4; José Valls, Paris, 10; Fajardo, Canadá, 20; Berthe et Jacques, Paris, 10; Antonio López, Marignane, 10 frs.

Total: 149,00 francos.

ADMINISTRATIVAS

—Capdevila Fc., 30-Beaucaire. De acuerdo con la tuya. Pago «C. S.» año 73.

—Nevado Manuel, Grand-Combe. Recibida la tuya. De acuerdo Cuenta Librería.

—Pascual Pedro, Agde. Recibida la tuya. Hacemos como indicas. A pagar 37 frs. «C. S.» Enero a octubre 73.

—L. Gurrera, Evreux. Lamentamos tu enfermedad. Como señalas, retiramos envío.

—Juan López, Lyon. La recibida, es tu primera noticia. Señala tu caso. Deuda hasta el 30-9-73, 37 francos.

DONATIVOS

PRO-COMBAT SYNDICALISTE

Basora, Pau, 50 frs.; Un Maño, Paris, 25; Amela, id, 50; Antonio López, Marignanne, 10; Gregorio Ibañez, Paris, 100; José García, id, 20; Menéndez, Dreux, 30; F. L. de Evreux, 40; Durán, Lyon, 50; Amela, Paris, 50; R. Llop, id, 30; Mme Mestre, id, 30; J. Casals, Combs-la-Ville, 10; A. Mejías, id, 10; P. Oliveras, id, 5; Terraza, id, 10; Paco, Paris, 7; Luis Fajardo, id, 10; Gutiérrez, Ivry, 15; Justo Villanueva, Combs-la-Ville, 50; F. Local de Drancy, 40 F.

Total: 642,00 francos.

FALTA MANO DE OBRA EN GERONA

Señal de que sobran manos embolsilladas. Efectúese una razia en los círculos señoritales, en los cabarets, en las sacristías, en los centros burocráticos, en los cuarteles, en las delegaciones policíacas y demás centros de gandulería, y Gerona obtendrá la mano de obra que necesita. Mas, ¿quién le pondrá el collar al perro rabioso?

Pronto CALENDARIO

S.I.A.

1974

Como cada año, SIA confecciona su Calendario, que sirve a la vez, con los beneficios que obtiene, para ayudar a los compañeros necesitados y las víctimas del fascismo. Al mismo tiempo instruye e ilustra, con sus imágenes, a cuantos se interesan por su obra, contribuyendo a divulgar por todo el mundo a los hombres más ilustres y más caracterizados por su humanismo y su saber científico; asimismo hace resaltar las fechas más heroicas del proletariado, como las más negras de la historia de la humanidad.

El año 1974 nuestro Calendario tratará de una de las épocas tristes y sangrientas del siglo XX. La aparición, fundamentos y desarrollo del fascismo en el mundo, especialmente en Italia, Alemania, España, etc., y los personajes españoles a sueldo del que tuvieron en él intervención.

Como cada año, este C. N. exhorta a todos los amigos y simpatizantes de SIA a adquirir y divulgar nuestro Calendario entre sus amistades. Y, al mismo tiempo, les recomienda que a partir de este instante empiecen a hacer los pedidos, como de costumbre, a este Consejo Nacional, 4, rue Belfort, 2º étage, para tomar nota y servirles en el momento oportuno.

Esperando, como todos los años, que los amigos y simpatizantes responderán a la obra solidaria que SIA viene realizando hacia los necesitados, adquiriendo nuestro Calendario.

EL CONSEJO NACIONAL

Compañero : Nuestra prensa no debe atascarse en casa. Démosla a conocer fuera de ella.

LA MECA ROJA NUMERO 2

Son tales las contradicciones que desgarran el capitalismo en el terreno internacional, que ensalzan y festejan a las cabezas visibles de un marxismo trasnochado.

Si hace tan sólo algunas semanas era Brejnev la «vedette» que se disputaban para agasajarle, hoy es Mao-Tse-Tung quien ocupa el lugar más relevante en la escena mundial.

La China se desenvuelve bajo la batuta de un hijo de un mandarín, o sea de Chou-En-Lai, que es quien hace y deshace, puesto que Mao es relegado a servir de espectáculo con la instauración del «culto maoísta».

En China, en todos los centros de producción, en los servicios públicos, en las administraciones, en los servicios escolares, en todos los Centros de Estudios y en las guarderías de niños se han introducido las «clases de estudio del pensamiento de Mao-Tse-Tung». Y lo mismo acontece en una fábrica que en cualquier comuna popular. Se lee el **Libro Rojo** en voz alta para profundizar el estudio de las ocurrencias de Mao.

Lo verdaderamente grotesco de este culto maoísta, que supera de mucho, el culto de la personalidad que impuso Stalin a su persona, llegando a deformar los textos de la historia y la enciclopedia atribuyéndose los hechos más salientes. Pero lo de Mao es propiamente una religión: es el Buda rojo.

En China, todo el mundo ha de inspirarse antes de realizar un trabajo en las sutilezas filosóficas del campesino convertido en una especie de espíritu santo. Y así se cuenta que la comadrona antes de ocuparse de un parto o el cirujano antes de practicar una intervención sobre el paciente ha de releer el librito rojo para asegurar el éxito. Y lo mismo se puede aplicar al mecánico, al ajustador e inclusive a los que se dedican a la cría de puercos.

Nos inclinamos a creer que Chou-En-Lai, que como ya hemos dicho es hijo de un mandarín, está asentando los prolegómenos de la entrega de la China al capitalismo internacional y para adormecer al pueblo chino se sirve de ese culto idióta y castrador.

Se da la paradoja de que agasajan a quienes llegaron hace cinco siglos a cañonazo limpio, y que arrojados en el siglo veinte, fueron largamente vituperados para ser hoy festejados. No es posible orillar la guerra del Opio de 1840, en la que los ingleses impusieron la venta del Opio a cañonazos, como tampoco puede relegarse al olvido la expedición franco-británica de 1860 a Pekín con el consiguiente saqueo del Palacio de Verano.

La repartición del Imperio Celeste entre los países capitalistas de Occidente, que impusieron el Derecho de Extraterritorialidad abrió tantas cicatrices que la historia no las cierra hasta el momento presente que se personalizó con la visita de Nixon, el motejado tigre de papel, pero que es gendarme del capitalismo; y sigue a continuación el recibimiento apoteósico al heraldo del capitalismo europeo en la persona de M. Pompidou. La peregrinación a Pekín no hace más que comenzar y a M. Pompidou seguirán Mr. Heat y Willy Brand y otros jefes europeos. Los jefes de los Estados capitalistas en sus visitas tienen como misión especial servir a los capitanes de industria y a las empresas multinacionales. En Pekín se ha tratado del avión supersónico

por Jaime BALIUS

Concordia, de Berlet, de una fábrica de locomotoras en el Setchouan que es una provincia de 90 millones de habitantes.

Sobre los dos mil millones y medio de dólares en que se cifran las compras de los chinos en el exterior el Japón ocupa un lugar preferente, luego sigue Alemania (centrales eléctricas, aceros especializados y utillaje, etc.), Australia, el Canadá, luego Inglaterra e Italia.

Al parecer, el Japón lleva la ventaja por la proximidad geográfica. Pero M. Pompidou no ha perdido el tiempo pues los chinos tienen mucho interés en los complejos petroquímicos por un valor total de 500 millones de dólares, debiendo estar listo el primero en 1974.

Lo que más llama la atención del espectáculo que el mundo ha vivido estos días, es la ocurrencia de Mao de querer atemorizar a la URSS con motivo de la llegada a la Ciudad Prohibida del portavoz europeo. Desde luego, no pasa de ser una humorada, pues hace tiempo que el Kremlin está en tratos con todos los Estados capitalistas sin exceptuar al general Franco, que ya es hora de que lo inviten al Kremlin y a Pekín.

Los chinos todavía no han quedado satisfechos con lo poco que ha transpirado de las conversaciones Nixon-Brejnev. Y para ello han construido en Pekín centenares de kilómetros de subterráneos.

Antes de la visita que comentamos nos sorprendía que hombres como Chaban Delmas y Alain Peyrefitte prodigarán tantos elogios a la China de Mao. Han llegado a comparar el gaullismo al maoísmo y yo me atrevo a añadir que se le puede comparar al franquismo y a cualquier régimen totalitario.

La cultura, es decir, la civilización china es milenaria. Merece un respeto que no merece el maoísmo. Las culturas europeas y chinas se entremezclan en varios dominios. Sería banal referirse solamente al deslumbrante Marco Polo con la narración de sus viajes al Oriente. Se tendría también que citar las cartas de los jesuitas que instalados en China desde el siglo XV y en particular las llamadas «Cartas edificantes y curiosas». Es desde luego una cultura digna de respeto, de maneras refinadas, con un sentido de la belleza e impresionando la profundidad de los conocimientos de los filósofos chinos. El gran pensador Leibnitz propuso un intercambio entre dos civilizaciones. Y es digno de remarcar que las grutas de Tatung revelan la interpenetración del arte griego antiguo y del arte búdico.

Queremos hacer hincapie en la figura de Chou-En-Lai quien ha sido motejado de Talleyrand chino. Veámos: El fue la «vedette» de la conferencia de Ginebra en 1954 que puso fin a la primera guerra de Indochina. Jugó un papel de primer orden en la Conferencia de Bandung en 1955, cuyo conclave dio nacimiento al llamado Tercer Mundo. En la Tribuna de la tildada conferencia de los Siete Mil defendió a Mao, que fue duramente atacado por su gran fracaso del famoso salto hacia adelante. Esto ha de situarse en 1962. Lin-Piao defendió también a Mao.

Por lo que acabamos de citar Chou-En-Lai iba de brazo de Lin-Piao, que fue sacrificado recientemente a pesar de haber sido el com-

pañero inseparable de Mao en la «Larga Marcha» que culminó en la «liberación» de país. Respecto a Lin-Piao o bien era un agente soviético o bien no supo digerir la visita de Nixon a Pekín. Es presumible que a Chou-En-Lai le conviniera deshacerse de un rival peligroso en vistas a la colonización de China por el capitalismo internacional.

Es en los años sesenta que declina el prestigio de Mao y es cuando los rusos se retiran de China. Y es en los años sesenta que tienen que verse obligados a insuflar la llamada Revolución Cultural que tuvo que ser suspendida porque los guardias rojos y los jóvenes chinos en los famosos carteles murales llegaron a censurar a la esposa de Mao y al

propio Chou-En-Lai. Y es precisamente cuando entra en liza el ejército que se incrusta en todo el país. Es decir que el Maoísmo es una dictadura militar amén de un Partido Único y un Dios con su evangelio o sea el librito Rojo.

Ni que decir tiene que la China actual no puede ejercer la menor influencia por lo que respecta a las grandes corrientes de emancipación humana. Nos causa pena cuando en Europa hay alguien que se llama Maoísta. Nos atrevemos a sospechar que Alain Geismar, uno de los actores del Mayo parisino de 1968, quizás a estas horas habrá echado al olvido la farsa maoísta.

La gripe maoísta es posible que se derrumbe a medida que la colonización vaya avanzando y es cuando será posible que la China se incorpore al mundo revolucionario.

Servicio de Librería

«De las guerras coloniales a la guerra civil», Dr. Bastos	
«La población española, siglos XVI a XX», J. Nadal	15 00
«Las Crisis agrarias en la España moderna», G. Anes	60 00
«Historia del constitucionalismo español», Sánchez Agesta	30 00
«Introducción de la Ciencia Moderna en España», J.M. López	7 50
«Economía e ilustración en España, siglo XVII», G. Anes	7 50
«Como triunfó el proteccionismo en España», Pugés	12 00
«Informe sobre la ley agraria», Jovellanos	15 00
«El Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jutglar	7 50
«Ideologías y clases en la España contemporánea», Jutglar (2 tomos)	35 00
«Historia política de España contemporánea», F. Almagro (3 tomos)	45 00
«El sindicalismo en Barcelona», Balcells	12 00
«Elecciones y partidos políticos de España (1868-1931)», M. Cuadrado (2 tomos)	100 00
«El Movimiento obrero y sus orígenes en Andalucía», J. Sánchez	2 00
«Masones, Comuneros y Carbonarios», Zavala	35 00
«Sociedad e ideología en los orígenes de la España contemporánea», E. Terrón	35 00
«Orígenes del pensamiento reaccionario español», J. Herrero	45 00
«Okraña», Wasiliev.	
«Jeremías», Zweig.	
«La Eneida», Virgilio.	
«Su vida», Teresa de Jesús.	
«El Anticuário», Scott.	
«Pata de la raposa», P. de Ayala.	
«Avisos Históricos», Pellicer	7 50
«Problemas del Sur de España», «De Granada a Castelar» Azorin.	
«Cuentos populares rusos», Atanasiev.	
«A la découverte de Han Ryner	14 50
«Songes perdus»	12 00
«La Soutane et le Veston»	12 00
«Crépuscules»	9 00
«Dans le mortier»	9 00
«Voyages de Psychodore»	5 00
«Jeanne d'Arc et sa mère»	12 00
«Tour des peuples»	8 00
«Face au public»	7 50
«Aux Orties»	12 00
«Un Art de Vivre»	16 00
andaluzas», P. del Alamo	10 00
«Historia de la política económica»	



Silvain Roudés: «Para abrirse camino en la vida».

J. Salas Subirat: «La lucha por el éxito».

Dr. Paul Dubois: «La educación de sí mismo».

Yoritomo Tashi: «El sentido común».

O. Swett Marden: «La alegría de vivir».

J. Salas Subirat: «El secreto de la concentración».

Ralph Waldo Emerson, «El hombre y el mundo».

«Contribución a la historia del movimiento obrero español», Diego A. de Santillán, (3 vol.), 108,00 F.

«Obras completas de Rafael Barret», 3 vols. 25 F.

«Apuntes sobre dos revoluciones de España», Colmeiro (2 t.) 50 00

«Páginas de la historia del proletariado español (1848-1907), por Arnold Roller, 1,50 F.

«La Anarquía», por Enrique Malatesta, 2,00 F.

«Anarcosindicalismo. Antecedentes. Declaración de principios», 1 F.

«La libertad», por Bernard Lazare. — «Libre examen», por Paral Javal, 1 F.

«Ascendencia y trascendencia del sindicalismo», por Anselmo Lorenzo, 1 F.

«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», por Max Nettlau, 1,50.

«Las Juventudes Libertarias en España», por Fabián Moro, 1 F.

«A los jóvenes», por Pedro Kropotkin, 1 F.

«La CNT y el porvenir de España», por Abel Paz, 1 F.

«La muerte de la esperanza», por Eduardo de Guzmán, 30 F.

«Habla un aviador de la República», J. Lázaro Sánchez, 30 F.

«Tres días de julio», Luis Romero, 60 F.

«De mi vida» (recuerdos, estampas, siluetas, sombras), Indalecio Prieto, 2 vol. 110 F.

Giros y pedidos a Roque Llop.
CCP 1350756. París
33, rue des Vignoles (Paris 20e).

ELLE COMBATE SYNDICATISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

A Besançon le triumvirat C.G.T., F.O., C.G.C., se met au garde à vous quand Messmer éternue. Les positions de la C.G.T. ressemblent de plus en plus à celles de la Confédération des Cadres quant à celles de F.O. n'en parlons pas.

Noticiario Español

RESUELTO EL CONFLICTO DE EIBAR

EIBAR. — Los 148 trabajadores de la fábrica de escopetas «Victor Sarasqueta», de Eibar, que desde el lunes de la presente semana se encontraba en paro por reivindicaciones sociales, han llegado a un acuerdo con la empresa y ya se ha reanudado el trabajo.

Las soluciones que han aceptado los trabajadores y la empresa, han sido las siguientes: aumento de 1.400 pesetas mensuales a los especialistas de primera y al resto del personal 1.600 pesetas mensuales.

DISPARO CONTRA LA GUARDIA CIVIL

El 2 de octubre fue detenido en Orense por la Guardia civil Luis Abilleira Camaño, de 28 años de edad, natural de Lerez (Pontevedra).

Abilleira, según Cifra, es decir, según la Guardia civil, confesó haber sido el autor de unos disparos de arma de fuego efectuados contra unos agentes de dicho cuer-

po en la comandancia de Pontevedra el día 23 de septiembre pasado.

La agencia Cifra no informaba cómo — si voluntariamente o sometido a brutales presiones — se confesó culpable el detenido, ni tampoco — y esto no es menos importante — por qué disparó el detenido contra los miembros de la Guardia civil, en el caso de que realmente sea él quien lo hizo.

ORDEN Y DESORDEN MEZCLADOS

Copiamos del diario «Informaciones», de Madrid:

«A mediados de julio, el guarda privado de una empresa abatió en Madrid, de un impacto en el corazón, a un chiquillo de 16 años que, según indicios, formaba parte de una cuadrilla de rateros. Quince días después el guarda jurado de una finca de Artesa de Segre (Lérida) alcanzaba de un balazo a un hombre de 32 años, a quien sorprendió llevándose unos melones de la citada finca.

Estamos asombrados de la endia-

blada puntería de estos guardajurados, pero ni llevarse tuberías de plomo ni arramblar con unos cuantos melones merecían un balazo; es de aplicación aquí el principio jurídico del «medio desproporcionado». Sin embargo de esto, según el preámbulo de un decreto sobre el servicio de vigilantes jurados publicado por el «Boletín Oficial del Estado», mostrándose como uno de los más eficaces para la protección de determinados locales e instalaciones que así lo requieren.

No nos conforta la posibilidad de que, tras el mencionado decreto aparezca en nuestro país una legión de hombres armados detrás de la puerta de cualquier almacén o tienda. Ya nuestra seguridad pública está confiada a 60.000 guardias civiles, 28.000 policías armados (con una ampliación aprobatoria de 4.000 más y otra prevista) y 10.000 funcionarios del Cuerpo general de policía, que garantizan día y noche nuestra seguridad civil. Armar ahora a un sinnúmero de guardas privados — nos preguntamos — ¿es realmente necesario?»

MATAN A UN POLICIA»

PARIS, (OPE). — Bajo el título de «Los anarquistas españoles matan a un policía», el diario americano de esta capital, «International Herald Tribune», publicó el 27 de septiembre un despacho de la agencia United Press International gechado en Barcelona, que decía lo siguiente:

«Un policía murió anoche en un tiroteo sostenido en la parte comercial de esta ciudad con los miembros de una cuadrilla que se sospecha se dedica a asaltar Bancos, según informó hoy la policía.

En esta declaración no se mencionó ninguna adhesión política de los hombres que mataron a Francisco Jesús Anguas. Pero fuentes que están en contacto con la policía, así como algunos periódicos españoles, los declaran miembros de un grupo anarquista llamado Movimiento Libertario Ibérico (1).

→

Noticario español

«SOCIALISMO LIBRE
FRENTE A
MITOLOGIA REVOLUCIONARIA»

MADRID, (OPE). — Es el título del último libro de don Fernando Valera, presidente del Consejo de ministros de la República española en el exilio.

Valera es autor de «Introducción a la filosofía», 1929; «El pueblo en pie», 1930; «Tópicos revolucionarios», 1932; «Alma republicana», 1935; «Cómo se forja una conciencia libre», 1935; «Una voz republicana», 1937; «En el umbral de la sabiduría», 1942; «El señorío inmóvil», 1944; «Los poetas místicos del Islam», 1945 y «La philosophie espagnole contemporaine», 1958.

La actual edición lleva un prólogo de Salvador de Madariaga. Define bien el libro prologado cuando escribe: «Estimo que la esencia de un escritor es un testigo... Así, pues, será lícito definir también el escribir como el arte de decir la verdad... Este libro que ahora te dispones a leer lleva la firma y el sello de un escritor veraz.»

Espléndida presentación de Ediciones Oasis, d eMéjico.

GRANDES CRUCES

En Madrid el general Franco ha procedido a la concesión de grandes cruces a dignatarios militares.

Por grandes que sean estas cruces no alcanzan el peso de 200 kilos, lo que parece negar la condición heroica de los beneficiados.

EN LA CORUNA INCLUSO LOS CIEGOS SE DECLARAN EN HUELGA

129 de los 143 vendedores del cupón de los ciegos de La Coruña, se negaron hoy a vender el cupón como protesta por no haber sido atendidas como protesta por no haber sido atendidas sus reivindicaciones salariales, las cuales incluyen la percepción del salario mínimo interprofesional, 186 pesetas diarias.

Un portavoz de la Organización de Ciegos ha manifestado que están en estudio las solicitudes de los vendedores.

CONFLICTO EN «RODAMIENTOS S.K.F. ESPAÑOLA, S. A.»

MADRID. — El conflicto de la empresa «Rodamientos S.K.F. Española, S.A.» se ha visto agravado al tomar la decisión de despedir a veintitrés trabajadores e iniciar expediente a siete enlaces sindicales. La fábrica continúa cerrada, aunque la empresa ha manifestado que volverá a abrirla el lunes. El jurado de empresa se ha dirigido a la dirección en el sentido de que reconsidere el despido de los citados trabajadores, pero las conversaciones no han dado ningún resultado positivo.

El pasado día dos fueron despedidos otros cinco obreros, y ayer los vocales del jurado de empresa presentaron una denuncia contra el director de «Rodamientos S.K.F.», señor Hol Doring, como responsable del cierre ilegal de la fábrica. El conflicto afecta a seiscientos trabajadores, y se inició como consecuencia de un paro laboral al no atender la empresa las peticiones de los obreros.

EN PRO DE LOS OBJETORES DE CONCIENCIA

VIGO. — La junta de gobierno del Colegio de Abogados de Vigo ha acordado hacer suya la propuesta del letrado don Alfonso Alvarez Gandara, en relación con los objetores de conciencia.

La doble muerte

Una hoja comunista pretendidamente editada en el Interior da cuenta del fallecimiento de José Moix, ex confederal sabadellés convertido al comunismo y luego sucesor de Comorera en la presidencia del PSUC.

No nos guía ningún prejuicio contra este ex compañero y probado contrario nuestro. Es el sistema falso, irrevolucionario del pesuquismo el objeto de nuestra inevitable repulsa. Porque sin claudicantes y aventureros no había PSUC posible. Ese partido nació cinco días después del 20 de julio de 1936 por encargo del cónsul bolchevique Antonov, uno de los agentes de Stalin destinados a corromper y liquidar una revolución social en la cual el comunismo no tuvo arte ni parte.

Pero abandonemos ese tema para integrarnos al propósito esencial de este artículo.

Tajantemente afirmamos que sin la escoria humana segregada, en trazas de depuración, por la C.N.T., movimiento popular por esencia, no habría existido génesis de partidos políticos que la propia C.N.T. ha tenido singularmente enfrentados. Con más o menos encono, probados compañeros de ayer se convirtieron en fervidos contrarios de la sindical anarcosindicalista que tantos quebraderos de cabeza produjo a gobernantes de todos los matices, incluidos el republicano castizo y el republicanismo regionalista. La persecución y la mala saña se cebaron contra nosotros, y en tan detestable ejercicio se distinguieron ex compañeros que tiempo atrás nos habían tenido como amigos, por vergüenza, creemos, de no ser lo que nosotros seguimos siendo; por rabia interna suya de no podernos afrontar en personas formales sino en entes necesitados de cinismo para superar engorrosas situaciones.

Moix personalmente era merecedor de respeto como toda persona bien nacida, y valga decir que por lo conocido de sus fervidas cuan sinceras actuaciones de juventud le guardábamos un resto de buena voluntad porque los buenos recuerdos se pagan con algo. Mas, ¿cómo explicarían hoy su defección inexplicable los grandes sindicalistas y osados anarquistas que fueron Beltrán, Rozas, Soler (Antonio) y otros compañeros sabadellenses que cuando la unidad confederal pactada en mayo del 36 en Zaragoza prefirieron quedar marginados (con toda la Federación Obrera de Sabadell, siendo esto lo más duro), para luego, lentamente, primero en tratos con Largo Caablero y más tarde con la adhesión a la sucia cohorte comorerista, quedar enmarcados en un comunismo apócrifo, irracional en Cataluña, desleal en todos sus ámbitos, despótico en todas las esferas, siendo así que la formación de los compañeros citados era sustancialmente anarquista? ¿Cómo justificar estas contradicciones «ánimicas» en individuos que, por haberse formado voluntaria y decididamente en escuela libertaria no debían, no podían sujetarse a una disciplina de partido, y mucho menos siendo el mismo de naturaleza totalitaria?

En Antonio Soler, en Beltrán, en Rozas no podemos concebir una sinceridad de trato con los Comorera y Cia., tan diferente de su modo de ser, tan incapaces — nuestros tres ex amigos —, de someterse, de humillarse, de autoanularse en plena renuncia del Yo que tan orgullosamente y dignamente habían sostenido en sus largas luchas sindicalistas y anarquistas en compañía de Durán, de Pera, de Bruno Lladó y otros más que no sucumbieron a las prolijas y miserables llamadas del personalismo.

El señor Alvarez Gandara había propuesto que la represión penal a los objetores fuera sustituida por un procedimiento que se declara conveniente para la depuración de la verdad sobre su objeción.

Haciendo suya la propuesta, la Junta de Gobierno del Colegio de Abogados de Vigo manifiesta su conformidad con la petición del Consejo General de la Abogacía que, en sesión del 28 de abril pasado, y a iniciativa del Colegio de Valencia, se había referido al mismo tema y había solicitado un amplio indulto para los objetores que cumplen condena por tal motivo. Asimismo se acordó notificar dicha propuesta a los procuradores en Cortes representantes de la abogacía a fin de que formulen las oportunas enmiendas al proyecto de ley, pendiente de discusión en las Cortes.

PETICIONES DE LOS TRABAJADORES ZARAGOZANOS DEL METAL

En sesión celebrada por el Pleno de la Unión Provincial de Trabajadores y Técnicos del Sindicato del Metal, se ha pedido la elevación del tope mínimo exento del impuesto sobre rendimiento de trabajo personal; fijado actualmente en 100.000 pesetas anuales, por estimar que el trabajador está sometido a una presión fiscal porcentualmente superior a la de las empresas.

Fue objeto de detenido análisis la gran escalada de los precios que ha incidido de manera considerable sobre las tablas salariales del convenio provincial siderometalúrgico, pactado para dos años, y en otro orden de asuntos, se acordó recabar una mayor participación de la Unión

A Moix, más tarde en acudir a la lucha obrera tal vez por verdor de años, es casi seguro que el acratismo no le preocupó en demasia. Como sindicalista sí fue intuitivo y enérgico; como persona tenía el don de hacerse necesario, tanto en presencia como por la palabra y la decisión ante las autoridades y la burguesía. Era, con los tres nombrados en primer lugar y Lladó, la piedra básica del sindicalismo lugareño con ramificaciones regionales. Nadie dudaba, en la época, de un Sabadell anarcosindicalista hijo de los Claramunt, A. Rosell, Marcet, Ubac, e incluso de Mateo Morral, orgullo callado de la gente militante en la Obrera. Y sin embargo, la piedra filosófica del sindicalismo sabadellés se desintegró con facilidad inaudita, desconcertante, originando en Antonio Soler el daño de entraña de perder treinta años de vida anarquista, fervientemente anarquista, y a los demás — Beltrán y Rozas — cosa parecida. ¿Cómo argumentarían actualmente — repetimos — esa pérdida moral que tanto había prestigiado a tan — a la postre — malogrados amigos? En Moix podemos convenir en un «affaire» de temperamento, de orgullo personal, de situación del ente por debajo de las ideas, ya que un día, en el fragor de la disputa, a los «saludos anarquistas» opuso los «saludos sindicalistas por ser más interesantes» y ello con aquiescencia de Soler, Beltrán y Rozas, ya un tanto amaestrados, ya con el antiguo orgullo anarquista derivando en girones.

Todo vino del estallido treintista, que prendió en la Obrera de Sabadell por espíritu politiquero insensiblemente penetrado en la misma, y ya en ello y por impulso de Moix, el toro de la discusión fue tomado por los cuernos. El vaho de la política les nublaban a los «moixistas», el raciocinio. No importa que dijeran lo contrario. Entraron en la pendiente claudicante y pese a las protestas de fidelidad al espíritu cenetista, Moix, Soler, Beltrán, Rozas, Flor, Espartaco Puig, Roldán Cortada, etc., se iban acomodando al comunismo, en tanto Pestaña creaba partido por su cuenta y otros causaban alta en la Esquerra Republicana y en el POUM, comprobándose, una vez más, que cada escisión confederal engloba un cupo de ex en potencia, de presuntos desertores a los cuales la circunstancia de un banderín de protesta levantado por eso o aquello, da pretexto de fuga de su lugar de origen.

Que en medio de la turbamulta de dejaciones emerja la noble figura de un Juan Peiró y otros juanes de buenos deseos, no niega la presencia real de un mayor número de claudicantes. Piénsese en el daño de dos Federaciones Obreras CNT ingresadas en el comunismo: la de Sabadell y la de Manresa. La unidad sellada en Zaragoza, más la convenida en Limoges en 1961, no alcanzaron a recuperar anteriores efectivos. A la sazón el personalismo recaba su derecho al estropicio, al mórbido placer de restar. Ayer como hoy, y hoy como mañana. Porque una tercera Unidad abriría puertas a la cuarta, y así sucesivamente hasta llegar al «autoexterminio» de la Confederación, placer que nadie ha conseguido desde fuera.

...Aunque desde dentro ello será difícil, y vaya esta afirmación como responso a José Moix y a cuantos con él se les ha ocurrido, en este mundo, fallecer dos veces: una por apostasia y otra por ley natural de existencia.

Juan FERRER

en la solución de los conflictos laborales del sector que les afecta.

EL FERROL: CIERRE GUBERNATIVO DEL CENTRO SOCIAL «SANTAMARIA»

LA CORUNA. — El gobernador civil de La Coruña ha ordenado el cierre durante seis meses del centro social «Santamarina», de El Ferrol, al mismo tiempo que se inicia la acción judicial pertinente y se solicita la suspensión definitiva de actividades en la citada sociedad.

La orden gubernativa está relacionada, al parecer, con la detención del presidente del centro «Santamarina», acusado de distribuir propaganda ilegal y que ha ingresado en la prisión de La Coruña, así como con el hallazgo de material presuntamente subversivo en el domicilio social.



Alberto Ghirardo

El último estreno Alberto Ghirardo

por JUAN JOSE DE URQUIZA

En el mes de enero de 1934 llegó a Buenos Aires Alberto Ghirardo, el «desterrado voluntario», de paso para Santiago de Chile, después de haber vivido más de quince años en Madrid.

El nombre del poeta y dramaturgo tan vinculado a episodios y hechos de la vida literaria de fines y comienzos de siglo, como también a las luchas del movimiento anárquico argentino, era todo un testimonio viviente de un pasado que mi curiosidad juvenil ansiaba apreciar de cerca.

Acudía a mi memoria la lectura de sus libros de versos, de cuentos y de observaciones: *Fibras, Gesta, Los nuevos caminos, Música prohibida, La tiranía del frac, Carne doliente, Triunfos nuevos, Cantos argentinos, El peregrino curioso y Humano ardor.*

De ese espíritu «disconforme, violento y amenazante» conocía sus comedias y dramas: *Alás, Doña Modesta Pizarro, La cruz, La columna de fuego, Los salvajes* y especialmente *Alma gaucha*, su obra teatral de mayor resonancia desde que la estrenara en 1906 la compañía de Pablo Podestá. ¿Qué decir de su acción romántica y de sus iniciativas periodísticas en *El Sol, Martín Fierro, La Protesta, La Antorcha, Buenos Aires e Ideas y Figuras?*

He aquí cómo el destino me ofrece la circunstancia anhelada de ponerme en contacto con el autor de *Alma gaucha*. Una noche llego a la casa de Enrique García Velloso — calle Arenales 1257 — y cuál no sería mi sorpresa cuando me dicen que esperan a Alberto Ghirardo.

Breves minutos después, los dos amigos, García Velloso y Ghirardo — que habían actuado juntos en jornadas memorables: fundación de la Sociedad Argentina de Autores y en el movimiento teatral que logra la conquista del 10 por 100 de derechos de autor — volverían a encontrarse en el mismo escritorio de reuniones inolvidables. Anuncian al poeta; venía de visitar al doctor Alfredo L. Palacios. Y con la vertiginosidad de un film ora risueño, ora melancólico, comenzó el diálogo de dos espíritus de conformación intelectual diametralmente opuestas, pero a los que una vieja amistad cimentada en idénticos anhelos artísticos hacía posible la admirable convivencia de ideas a través del tiempo.

Al conjuro de los recuerdos asisti

— otras noches se repitió la escena — a la más estupenda evocación de una Buenos Aires en todos sus aspectos desconocidos para mi generación.

En esas noches en que nos sorprendía el alba, habló Ghirardo de la edición de las obras de Galdós, que bajo su asesoramiento se publicó en España; del archivo epistolar de Rubén Darío, que él consideraba extraordinario como documentación de una época interantísima, opinión confirmada por la crítica al aparecer el libro y leer «los mensajes de las cien aves líricas que, esparcidas por el mundo, sostenían a través de tierras y de mares conversación con la grande «alma»; de su adaptación a la escena argentina de la novela de Alarcón *El capitán Veneno*, realizada por pedido de Roberto Casaux, cuando el eminente actor visitó a Madrid; del propósito de fundar en Chile una

revista literaria con proyección continental; de la temporada de 1915 que organizó en el Teatro Nacional, con la angustia del estreno de la comedia de García Velloso *El zapato de cristal*, pues, a seis días del «debut» el autor no había entregado el tercer acto de la obra. Finalmente Ghirardo se detuvo en relatar su propósito de escribir una leyenda dramática basada en el tremendo episodio de Barranca Yaco.

Pasa el tiempo. En 1935 recibe García Velloso el libreto de *La copa de sangre* — así titula su drama en tres actos breves y ocho cuadros — «tan de actualidad — anota — con motivo del centenario reciente del general Quiroga».

Es necesario señalar que en esos momentos se acentuaba en los teatros de Buenos Aires la crisis artística. Los autores de significación comenzaban a sentir los inconvenientes que impedían estrenar sus obras en compañías que responderían a un reparto adecuado. El auge de la radiofonía y del cine nacional en esa época creaban al teatro problemas nuevos que el tiempo ha agudizado en forma profunda.

Vemos entonces cómo los amigos de Ghirardo logran que *La copa de sangre* sea aceptada por un elenco nacional.

El 14 de agosto de 1936 aparece en *Noticias Gráficas* un suelto exaltando la personalidad de Ghirardo y diciendo que «sabemos que ha escrito un drama de carácter histórico basado en la vida de Santos Pérez, el matador de Quiroga» y agrega: «Escasean aquí las compañías dramáticas de actor; es lástima, pues una obra de Ghirardo es siempre algo de trascendencia para nuestro teatro, tan huérfano de verdaderos valores.»

Tres días después, el jefe de la página de Teatros del citado diario, Pablo Suero, publica una carta de Enrique García Velloso que dice: «He leído tu suelto sobre Alberto Ghirardo. Efectivamente, habría que hacer algo por uno de los compañeros de la primera hora del 10 por 100... Yo tengo, desde hace un año, una admirable obra suya, que me envió desde Chile. Se llama *La copa de sangre*. La he llevado a varios directores y primeros actores. Con una incompreensión o falta de interés por ese género, me la han devuelto. Esperando mejores noticias, no le he escrito a Alberto. El otro día, precisamente, el hermano

del novelista Insúa, que se halla en Buenos Aires, me habló al respecto porque había recibido carta de Alberto, y al interesarse me confirmó el estado precario del autor de *Alma gaucha*. Si tú pudieras hacer algo, te ofrezco la obra. Te repito que es muy hermosa. Corta. Podría hasta representarse en una sección del Cómico o del Mayo. Contéstame.»

«La sugestión de García Velloso — dice Suero al día siguiente — no ha caído en el vacío. Domingo Sapelli, director de la compañía nacional que ocupa el Mayo, demuestra interés por la pieza de Ghirardo, habiendo manifestado que buscará al autor de *El tango en París* para conocer la obra del poeta.

«También Luis Bayón Herrera, que dirige el Cómico, con Julio F. Escobar, y es viejo amigo de Ghirardo, leyó *La copa de sangre* y conceptúa que es una bella pieza de teatro, pero, contra sus deseos, no podrá estrenarla en el Cómico, pues se requiere para ello un actor dramático. Bayón Herrera, pensando en cuál de los elencos podría interpretarla, recordó al del Mayo, cuyo actor Sapelli, le parece indicadísimo para ese trabajo y ayer mismo le envió *La copa de sangre*.»

El 30 de octubre nos encontramos con la noticia de que Domingo Sapelli no ha permanecido indiferente a los llamados hechos para obtener que un elenco nacional estrenase en Buenos Aires la pieza de Alberto Ghirardo. Al efecto ya ha iniciado la compañía que aquél encabeza con Gregorio Cicarelli y Juan Dardés los ensayos de *La copa de sangre*.

Y a todo esto, ¿qué piensa Alberto Ghirardo de su próximo estreno? En la correspondencia mantenida con García Velloso encontraremos sus inquietudes, sus anhelos... Son más de veinte cartas al respecto, redactadas a lápiz en su mayoría, utilizando formularios del correo de Chile. En la carta del 3 de noviembre de 1936 dice Ghirardo: «Querido Enrique: después de tan prolongado silencio recibí su telegrama anunciándome la puesta en ensayo de *La copa de sangre* y me pregunto si será oportuno el estreno, teniendo en cuenta lo avanzado de la estación, y tratándose, como tengo entendido, de una empresa que termina su temporada. Espero la carta con detalles al respecto para formar juicio definitivo. Alguien ha dicho que cada obra, como nosotros, tiene su destino. El de mi obra lo marcarán ustedes y en ustedes únicamente confío.»

Vuelve a escribir Ghirardo a García Velloso: Hoy me llega su grata del 31 de octubre, que me apresuro a contestar. Me dice usted cosas muy nobles y halagadoras para mi obra. ¡Ojalá todo resulte como usted lo prevé! Claro está que queda usted autorizado para inscribir *La copa de sangre* entre las que deben optar al premio de que me habla. Yo no puedo negarle a usted esta autorización, pero le pido que, con la sagacidad que le reconozco, no haga tal inscripción si el jurado que debe intervenir en este asunto no le inspira absoluta confianza por los motivos que sea. Usted, mejor que nadie, conoce a mis enemigos en esa y alguno puede estar oculto en la Comisión Nacional de Cultura... En fin, resuelva usted como crea mejor, queda en libertad de acción sobre el punto.» Y a renglón seguido, dice: «Ahí van las declaraciones para los periódicos.» Son las que refieren cómo se gestó y fue cobrando alas

en su espíritu el proceso que informa la obra que ensaya la compañía del Teatro Mayo.

El 7 de noviembre de 1936 la compañía Cicarelli, Sapelli, Dardés estrena *La copa de sangre*. La crítica se pronuncia con elogio unánime para la obra del poeta.

Alberto Ghirardo tiene conocimiento del estreno por un telegrama que le envía García Velloso: «Estrenóse hoy *La copa de sangre* con éxito rotundo. Destacóse actor Sapelli. Público intelectual. Llamadas fragoseras. Un abrazo.»

Y en carta de fecha 21 de noviembre dice Ghirardo: «Por fin ayer 20 me llega la grata del 11 con los recortes sobre el estreno de *La copa de sangre*, todo buena cosecha...»

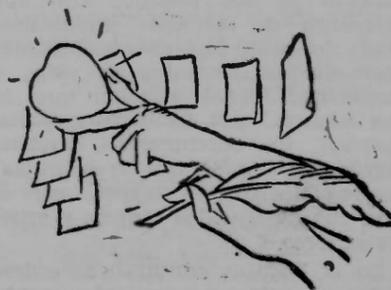
«Gracias muy sinceras por todo al noble compañero. A usted principalmente le debo este éxito que usted calificó de absoluto desde el punto de vista artístico y teatral. ¡Bien! Si no es posible exigirle más a la época, absurda como usted dice, porque atravesamos, contentémonos con esto, y adelante. Ahora queda el rabo por desollar con lo del concurso. A usted también la responsabilidad — es decir y va en broma... — de lo que ocurra. Ya sabe usted mi modo de pensar sobre estas cosas...»

Pero en la carta del 23 de diciembre, después de hablar de que prepara un drama histórico con la figura de Güemes, manifiesta: «Me da usted un verdadero placer con la noticia sobre José A. Oria y José León Pagano respecto al concurso. Estimo en mucho la opinión de ambos y aunque los otros miembros del jurado me negaran, la afirmación de aquéllos quedará siempre como un premio para mí.»

Con gran alegría en carta del 5 de enero de 1937, escribe: «Querido Enrique: cuando yo me consideraba satisfecho con el éxito popular y artístico de *La copa de sangre* me llega su grata noticia del Premio Nacional acordado a mi poema por la Comisión Asesora... Miel sobre hojuelas, amigo. A usted le debo también este triunfo. A usted que supo estimularme en el momento oportuno. A usted que creyó en el concurso cuando yo con mi pesimismo no habría siquiera pensado en él.»

Efectivamente, la Comisión Asesora para los premios a la producción teatral de 1936, integrada por Alvaro Melián Lafinur, José A. Oria, José León Pagano, Arturo Vázquez Cey y Julio Viale Paz, ha aconsejado por unanimidad una recompensa para el drama *La copa de sangre*, de Alberto Ghirardo.

(Concluye en la página 7)



Impresiones de verano

Actualmente las vacaciones son un motivo de contratos y de impresiones, no sólo por lo que afecta a las entrevistas familiares y compañeriles, sino por excursionismo, que quien lo ama y se le presenta alguna oportunidad, nos ofrece un medio de estudio, de admiración y de reflexión a la vez. Es satisfactorio, maravilloso, tomar contacto, cambiar impresiones con aquellos seres afines que permanecen en varias regiones y que sustraídos de las influencias del ambiente vulgar, día tras día se los ve ocupados, ya sea en las actividades de la militancia o en la simple preocupación del estudio y la filosofía, elevándolos al máximo grado, ya fuere intelectual o moralmente. Ello reviste una forma de concepción del epicureísmo que nos sobrepone en las delicias del goce de nuestros espíritus, por encima de las preocupaciones y de los goces naturales. ¡Ah, amigos! Pero paralelamente a esos goces humanos hay el goce lírico, armonioso, encantador, del contacto y contemplación de la naturaleza, y muy particularmente de las montañas que en sí encierran tantas diversidades que van desde el estudio del ser más diminuto y, pasando por su historia, hasta el ser más visible y voluminoso.

Una tarde del mes de julio tuve ocasión de dirigirme a un pueblo de la bella Provenza, situado en alta montaña. Suspendido en su altura por un conglomerado de rocas compactas, petrificadas por la acción del tiempo y de las edades, «Le Beaux en Provence», situado en las Alpillés a 280 metros de altitud, dominando hacia el sureste la fértil llanura de Crau y de vista panorámica excelente hacia el horizonte lejano. Su origen, remoto, posiblemente romano, con vestigios notables de la Edad Media y del Renacimiento. Las calles con pendientes accesibles, con sus casucas de piedra dura, y de arquitecturas de sus épocas respectivas. Pero sobre la cumbre o promontorio allanado, soporta diversamente trózos separados de lo que fue un inmenso y compacto castillo. Para subir a la planicie de la fortaleza, mete los pies el viajero por peldaños altos y desgastados, con una baranda de hierro de grande abertura. En un día de fuerte viento (el mistral), da vértigo esa ascensión penosa y de peligro. En aquella ladera vertical que domina la verdosa llanura, no dejé de pensar sobre el significado de dicha fortaleza y el papel que pudo representar durante el curso de los siglos. Puede ser que los vigías en su atalayas observaran el amplio horizonte para dar la voz de alerta por la presencia de ejércitos invasores; pudiérase también que a los presos de esos mismos ejércitos y a los rebeldes descontentos, el señor feudal los hiciese saltar por aquel profundo precipicio con la complacencia de sus incondicionales vasallos. De esta clase de hechos se reflejan muchos en la historia de los castillos con sus torreones de las altas montañas, desde los que los señores feudales eran dueños absolutos de vidas y haciendas. Pensé también que lo que hoy es lugar de turismo y curiosidad, los sufrimientos, luchas, lágrimas y dolores que se acumularon en tiempos ya lejanos por el capricho de aquellos sádicos y crueles señores.

En el Hérault simultáneas entrevistas y contactos agradables, tanto

familiares como compañeriles, causáronnos gratas satisfacciones recíprocas. Destaca también una excursión familiar por conducto automovilístico, en un 15 de agosto de sol radiante, con calor sofocante. Un alto en el camino en «Lamalou les Bains», que nos fue de simpática y corta permanencia. Pero avanzando camino hacia el oeste, cual fue mi regocijo de penetrar por carretera asfaltada, cerca del pueblo de Olargues, por un estrecho valle llamado «Les Gorges d'Eric». Lo que precedentemente debió de ser naturaleza virgen con senderos angostos y caminos de herradura, ahora está convertido en caminos accesibles para los vehículos mecánicos. Pero

por Lozano Pensador

la naturaleza guarda su esplendorosa belleza, su configuración y sus secretos que la hacen admirativa y atrayente. Se conservan senderos que zigzagueando conducen a lugares de excepcional y agradable permanencia. Hacia uno de esos lugares se encaminaba una juventud apasionada, sudorosa, pletórica de vida y dinamismo, con su enorme equipaje mochilero, hacia el resguardo lagunero de arroyuelo para tomar el baño en aquella agua pura y cristalina. Con atención admirativa veía a esos jóvenes de ambos sexos que huyendo unos momentos de las insalubres ciudades, penetraban en la naturaleza cuasi virgen para gozar de las delicias de los rayos solares y refrescar en las aguas del arroyo sus epidermis gozosas de agua. ¡Cómo los envidiaba por mi edad avanzada, lamentando no poderme adherir y confundirme con esa pléyade juvenil!

En las cumbres altas de ese desfiladero veía en algún vértice que otro, enormes rocas de granito que parecían estar sostenidas sobre puntas de alfiler. Las laderas eran verticales y pensé que una borrasca o un fuerte viento podrían desmoronarlas y caer quizá en las profundidades del valle, o en las márgenes del arroyo. Así contemplé una enorme roca que deduje debió de haber caído en lejanos tiempos a los bordes del arroyo y que la acción del tiempo y las impetuosidades de las aguas en momentos de crecida, la habían aplanado en la parte superior. Fue en esa roca donde ví dos jóvenes alargados, él como un Adonis, ella una Venus gozando el sol, sumergiéndose luego en la concha de agua límpida y transparente del arroyo.

En la pendiente opuesta de la montaña, orillando el camino asfaltado, había fragmentos, partículas de mármoles y de piedras quizá calcáreas, quizá arcillosas, que el reflejo de los rayos del sol las hacía brillar como puntos fosforescentes, ora plata, ora oro. Pensé aquí en las riquezas contenidas en las entrañas de la tierra y en su superficie, con los consabidos servicios que nos dispensan el progreso y la técnica modernas, que tantos y tantos sacrificios les cuesta a nuestros hermanos mineros para extraerlas; siendo las más apreciadas las materias más brillantes: lata,

oro, brillantes, topacios, etc., y que tanto ostentan orgullosamente las mujeres de los capitalistas. Me vino a la memoria aquel pensamiento de Fermín Salvochea que decía: «Si con el microscopio de la sociología pudiésemos observar el contenido de las joyas que luce la burguesía, en ellas hallaríamos los glóbulos rojos que les faltan a los trabajadores.» Pensé también en esa armonía, en esa quietud montañesa, con su complemento admirable, desde la partícula más diminuta de arcilla, cuarzo, mica, o asperón, hasta la enorme roca, los bosques espesos, verdes y frondosos; las plantas silvestres, de flora variada, hasta la brizna de hierba, añadiendo la fauna, la multiplicidad de animales que la pueblan; sin olvidar al apacible y rústico montañés. Todo ello da a las montañas un aspecto singular, admirable, que contrasta con la vida de la llanura, ofreciéndonos una sinfonía poética encantadora. Pensé profundamente que tanta variedad conteniendo buen oxígeno y libertad, los hombres podrían gozarla lo máximo si supiesen entenderse, realizando profundos cambios de convivencia social que garantizaran la igualdad económica y la libertad máxima, manantiales de amor y de felicidad humana. Sería entonces cuando se gozaría ampliamente en las llanuras, en las pequeñas y grandes ciudades, y en las montañas. Ese ideal consonante con las bellezas naturales, ¿no os parece lectores y amigos que pudiese ser la anarquía? Yo creo que sí, por ser la más bella y justa concepción del hombre.

Burdeos, septiembre 1973.

Pronto CALENDARIO

S.I.A.

1974

Como cada año, SIA confecciona su Calendario, que sirve a la vez, con los beneficios que obtiene, para ayudar a los compañeros necesitados y las víctimas del fascismo. Al mismo tiempo instruye e ilustra, con sus imágenes a cuantos se interesan por su obra, contribuyendo a divulgar por todo el mundo a los hombres más ilustres y más caracterizados por su humanismo y su saber científico; asimismo hace resaltar las fechas más heroicas del proletariado, como las más negras de la historia de la humanidad.

El año 1974 nuestro Calendario tratará de una de las épocas tristes y sangrientas del siglo XX. La aparición, fundamentos y desarrollo del fascismo en el mundo, especialmente en Italia, Alemania, España, etc., y los personajes españoles a sueldo del que tuvieron en él intervención.

Como cada año, este C. N. exhorta a todos los amigos y simpatizantes de SIA a adquirir y divulgar nuestro Calendario entre sus amistades. Y, al mismo tiempo, les recomienda que a partir de este instante empiecen a hacer los pedidos, como de costumbre, a este Consejo Nacional, 4, rue Belfort, 2º étage, para tomar nota y servirles en el momento oportuno.

Esperando, como todos los años, que los amigos y simpatizantes responderán a la obra solidaria que SIA viene realizando hacia los necesitados, adquiriendo nuestro Calendario.

EL CONSEJO NACIONAL

Servicio de Librería

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadernados.

Dirigirse a esta Administración.

«De las guerras coloniales a la guerra civil», Dr. Bastos . . .	
«La población española, siglos XVI a XX», J. Nadal . . .	15 00
«Las Crisis agrarias en la España moderna», G. Anes . . .	60 00
«Historia del constitucionalismo español», Sánchez Agesta . . .	30 00
«Introducción de la Ciencia Moderna en España», J.M. López	7 50
«Economía e ilustración en España, siglo XVII», G. Anes	7 50
«Como triunfó el proteccionismo en España», Pugés . . .	12 00
«Informe sobre la ley agraria», Jovellanos . . .	15 00
«El Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jutglar . . .	7 50

«Ideologías y clases en la España contemporánea», Jutglar (2 tomos) . . .	35 00
«Historia política de España contemporánea», F. Almagro (3 tomos) . . .	45 00
«El sindicalismo en Barcelona», Balcells . . .	12 00
«Elecciones y partidos políticos de España (1868-1931)», M. Cuadrado (2 tomos) . . .	100 00
«El Movimiento obrero y sus orígenes en Andalucía», J. Sánchez . . .	2 00
«Masones, Comuneros y Carbonarios», Zavala . . .	35 00
«Sociedad e ideología en los orígenes de la España contemporánea», E. Terrón . . .	35 00
«Orígenes del pensamiento reaccionario español», J. Herrero	45 00
«Okrana», Wasiliev.	
«Jeremías», Zweig.	
«La Eneida», Virgilio.	
«Su vida», Teresa de Jesús.	
«El Anticuário», Scott.	
«Pata de la raposa», P. de Ayala.	
«Avisos Históricos», Pellicer . . .	7 50
«Problemas del Sur de España», «De Granada a Castelar» Azorin.	
«Cuentos populares rusos», Atanasiev.	
«A la découverte de Han Ryner	14 50
«Songs perdus» . . .	12 00
«La Soutane et le Veston» . . .	12 00
«Crépuscules» . . .	9 00
«Dans le mortier» . . .	9 00

Giros y pedidos a Roque Llop.
CCP 1350756. Paris
33, rue des Vignoles (Paris 20e).

ERRICO MALATESTA : L'ANARCHIE

(Suite du n° 771)

« Le communisme est un idéal. Ce sera un régime, un mode de vie sociale dans laquelle la production s'organise dans l'intérêt de tous, de manière à utiliser le travail humain pour donner à tous le plus de bien-être, et la meilleure liberté possible; de façon à ce que toutes les relations sociales garantissent le maximum de satisfaction et de développement matériel social et intellectuel. En régime communiste, selon la formule classique, chacun doit, selon ses capacités, et reçoit selon ses nécessités... » Ce système économique ne peut être appliqué de façon autoritaire par quelque gouvernement que ce soit, au maximum il ne pourrait réaliser qu'un faux communisme de caserne, dans lequel personne ne serait satisfait, et la liberté apparente masquant les plus horribles inégalités. « Une société communiste est impossible si elle ne surgit spontanément, d'un libre accord, si elle n'est pas variée et variable comme l'exigent les circonstances extérieures, les désirs et la volonté de chacun. » En somme le véritable communisme n'est possible qu'en état d'anarchie. « La formule classique que nous avons citée ne peut exister que si elle s'interprète : « Chacun donne et prend ce dont il a envie. Cela suppose l'abondance et l'amour. » Pour autant, une réalisation suffisante de communisme anarchiste est subordonnée à un développement matériel dans la production, et moral dans les relations humaines, progrès qui trouve aujourd'hui un obstacle insurmontable dans l'organisation étatique et capitaliste, mais à laquelle la révolution ouvrira le chemin.

« Je me dis communiste (Malatesta en 1929) car le communisme me paraît être l'idéal vers lequel s'approchera l'humanité au fur et à mesure qu'augmentera l'amour entre les hommes, et l'abondance de la production, que disparaîtront la peur de la faim, et sera détruit ainsi, l'obstacle principal à la fraternisation. » Mais il se demandait quelle pourrait être en attendant que l'évolution développe l'idéal, la forme pratique de l'organisation de la propriété au sein de la révolution. « Quelles seront les formes qui assureront la production et l'échange? Est-ce le communisme (production associée et consommation libre pour tous) ou le collectivisme (production en commun et répartition des produits selon le travail de chacun) ou l'individualisme (à chacun selon la possession individuelle des moyens de production et l'usufruit de son propre travail) ou une autre forme composée de l'intérêt individuel et de l'instinct social démontré par l'expérience, qui triompherait? Il est probable que les

formes de possession et d'utilisation des moyens de production et de tous les modes de répartition des produits, seront expérimentés en même temps, dans les mêmes ou en diverses communes, se mélangeront et s'accommoderont de multiples façons, jusqu'à ce que la pratique ait montré quelle est la forme, ou les formes meilleures »

Dans l'étude d'où sont tirées ces lignes, (qui est la plus récente, peut-être la dernière sur le sujet) Malatesta examine séparément les trois systèmes économiques, et délimite les avantages et défauts de chacun d'entre eux. L'individualisme complet serait antiéconomique et impossible; de la même façon, pour l'instant, il serait impossible et anti-libertaire, de réaliser le communisme absolu, surtout s'il s'étend sur un trop grand territoire; le collectivisme, quant à lui, ramasse toutes les objections possibles du premier et du deuxième, mais il aura d'importantes applications dans un premier stade transitoire. Malgré ses préférences pour le communisme, Malatesta choisit la méthode expérimentale qui laisse chaque tendance subir l'épreuve de la réalisation, car « les sociétés humaines doivent être la résultante des nécessités et des volontés semblables ou en opposition de tous leurs membres, et en essayant et en recommençant à essayer on trouvera des institutions qui, à un moment donné, seront les meilleures, et il sera possible de les développer et de les changer au fur et à mesure que changeront les circonstances et les volontés ». Pendant la révolution et après « la nécessité de ne pas interrompre la production et l'impossibilité de suspendre la consommation des choses indispensables, feront que, au fur et à mesure que se déroulera l'expropriation, des accords seront pris pour assurer la continuité de la vie sociale. Le meilleur sera fait; et dans la mesure où sera évitée la constitution de nouveaux privilèges, il sera temps de chercher des meilleures méthodes d'organisation... On pourrait préférer le communisme, l'individualisme, le collectivisme, ou tout autre système imaginable, et travailler par la propagande et par l'exemple au triomphe de ses idées; mais il est nécessaire d'éviter, sous peine d'un désastre certain la prétention d'avoir trouvé un système unique et infallible, et qu'on doit le faire triompher d'autre façon que par persuasion ou expérience dans les faits. L'important, indispensable, le point à partir duquel nous devons partir est d'assurer à tous, les moyens d'être libres. »

Comme on voit le principe qui a guidé Malatesta jusqu'au dernier moment, dans la recherche des solutions de tous les problèmes a toujours été le même : la liberté. Tel fut en effet son constant leitmotiv.

Luigi FABRI

ESPERANTA KRONIKO

Los educadores y el esperanto

¿Qué educador no se ha sentido un día afligido de hallarse, en su ascensión intelectual ante el obstáculo infranqueable de una lengua desconocida? Más que por los montes, los océanos y los desiertos; más que por la raza, el género de vida o religión, los hombres están separados por las múltiples lenguas que se reparten en nuestro planeta, cada día más pequeño. La Edad Media tenía aún el latín, y el francés fue, en el siglo XVIII, la lengua internacional de las élites. Pero hoy, que

las masas participan de más en más en la vida intelectual, política y social del mundo, ya no puede ser cuestión de universalizar el latín ni el francés.

¿Qué hacer pues?

¿Aceptaremos el ser sordos y mudos en el plan internacional, o acordaremos nuestro pensamiento con el de los técnicos del progreso, que permite al hombre el desplazarse más rápidamente que el sonido?

No hay más que una respuesta posible. Es preciso, al mismo tiempo que la lengua materna, empleada para el uso corriente, poder hablar una lengua auxiliar, a la vez fácil para todos los pueblos y capas sociales, exenta de contingencias nacionalistas y de las dificultades de sintaxis, simple y precisa, elocuente y comprobable. Esta lengua existe, y ha ya manifestado su gran utilidad. Un bachiller puede leerla corrientemente después de seis horas de estudio. Un niño de nuestras escuelas primarias puede saber lo suficiente para corresponder con el extranjero después de dos años de estudio a una hora por semana.

En la hora en que Europa establece un contacto más estrecho que nunca entre el Occidente y el mundo eslavo, el esperanto debe ser el vehículo no solamente del comercio y de la amistad entre algunos, sino también de la esperanza misma de los pueblos en marchar hacia un destino mejor.

Los educadores, solicitos de este destino para los niños que les son confiados, aprenderán el esperanto y lo enseñarán en su clase, sin

esperar que la ley, siempre en retraso sobre los hechos les haga de ello una obligación. En su enseñanza ellos hallarán, a la vez que una actividad dispensadora de gozo y de cultura, un nuevo motivo de superación en el ejercicio de su noble tarea.

Moción de orientación adoptada en el Congreso de Béziers por SAT-Amikaro

El Congreso:

— Considerando que las querellas actuales al respecto de la enseñanza — obligatoria o no —, de varias lenguas extranjeras en las escuelas, favorezcan prácticamente la enseñanza de la sola lengua inglesa,

— Considerando que los esperantistas deben absolutamente dar a conocer su punto de vista opuesto al «babelismo», que puede ser favorable para ciertos profesores de lenguas, pero sin provecho para los alumnos,

— Propone a todos los profesores y alumnos el agruparse alrededor de la sección pedagógica de SAT-Amikaro, para difundir nuestra tesis entre los oficiales de la enseñanza y para organizar los cursos de esperanto.

Béziers (Francia), Pascua 1970.
Para todos informes sobre el esperanto, escribir a: SAT-AMIKARO. 67, avenue Gambetta. Paris 75020. (Francia).

Para los cursos de esperanto en español, dirigirse a Nereida Martínez, 50, rue 4 Septembre. 91430 Igny. (Francia).

Alguien más que se suelta el pelo

Hace unas semanas, según la prensa del 7 de septiembre, se dice: «Por la tarde han llegado a Madrid, al aeropuerto de Barajas, los componentes de una misión de la República Popular de China, compuesta de 23 personas, que asistirán a la Conferencia Internacional de Telecomunicaciones, que se celebrará en Torremolinos (Málaga), a partir del día 14 de este mes. Cuando esto pase a nuestro periódico, los pájaros habrán volado en dirección opuesta. A la cabeza de ella va el viceministro de Telecomunicaciones de China, señor Lin Chang Chin, informándonos por primera vez que un viceministro, en viaje oficial va a España. Diciéndonos que la citada misión, a su llegada al aeropuerto fue recibida por el director general de Correos y Telecomunicaciones, don León Herrera Esteban, encargado de Negocios de la China Popular en Madrid y otras personalidades.

Poco nos podría importar que el señor Ling Chang Chin vaya a España, pero si nos preocupa que un señor viceministro y de ese nombre, se presente allá en visita oficial. ¿Qué dicen a esto los seguidores del gato chino que atiende por Mao? No les parece que los anarcosindicalistas tenemos razón, cuando decimos: los fascistas rojos, como los fascistas negros, son iguales? ¿Es que no os parece entra esto en la colaboración de clases, que en otros tiempos tanto dijeron combatir?

¿No véis cómo al «gran Mao» y a sus corifeos les importa mucho darse la mano y el pico, colaborando con gentes que tienen al pueblo español sojuzgado y aherrojado de la forma más vil y cruel, como si viviésemos en la Edad Media? A los Maos, a los Chous, a los Lin Chang Chin y otras hierbas chinas, esto les interesa menos que un maravilla. Son éstos, que cuando el pueblo chino se levantaba contra ellos en tiempo no muy lejano, con el falso cuento de la «Revolución cultural» asesinaron a una gran cantidad de millares de trabajadores chinos. ¿No les dice nada esto, no ha llamado a reflexión? ¿No véis siguen el mismo camino que los capitostes del Kremlin, dándose la mano con Nixon, chalaneando con Franco y toda su clicha exenta de todo escrupulo?

Seguro que al margen de la Conferencia puntualizarán entre el representante chino y el representante fascista español, más uno de los problemas de tipo económico, que entre ellos (ambos gobiernos) se llaman entre manos, de esto no sabremos la verdad; se nos dirá algo vago y huero o no se nos dirá nada, ni al pueblo chino ni al pueblo español.

Tendremos que decir que entre Estados, se llamen como se llamen, todo cabe y está bien. El secreto de Estado está por encima de todos los pueblos.

Terminaremos diciendo: «Reunión de rabadanes, oveja muerta.

El Farolero de Atocha

ACABA DE LLEGAR:

«AYER, HOY Y MAÑANA»

por Jaime Más Torné

Precio: 12 Frs.

Más información de España LECTURAS

PROSIGUEN LOS PAROS EN VARIAS EMPRESAS DE LA PROVINCIA DE BARCELONA

Por la mañana del 11 se normalizó la situación laboral en la empresa Unión Explosivos de Riotinto, que regenta la mina de sal de Suria, después de que unos 160 trabajadores efectuaran paros intermitentes en los turnos de tarde y noche, en los últimos dos días.

Los paros obedecían a una protesta por la sanción que la empresa impuso a un trabajador al que le suspendió por un día de empleo y sueldo.

También se registró un paro en la empresa Meler, del ramo del metal, sita en Sardanyola, cerca de la fábrica Joresa, esta última en paro desde el pasado 20 de septiembre.

Los trabajadores de Joresa se dirigieron hacia la citada empresa e invitaron a los del turno de la tarde para que detuvieran su actividad y se unieran a ellos en el paro. Ante la actitud de los trabajadores de Joresa, 72 productores de Meler, del turno de la tarde, abandonaron sus puestos de trabajo.

En la empresa Oresa ha proseguido el paro. Se ha sabido que 14 trabajadores han sido despedidos y también se ha amenazado a toda la plantilla con suspensión de empleo y sueldo. El conflicto en esta empresa se suscitó a raíz de ser despedido un trabajador. Los trabajadores solicitaron que continuara en su puesto, pero la empresa no lo creyó oportuno.

PENAS CONFIRMADAS

El Tribunal Supremo confirmó el 6 de octubre una sentencia del Tribunal de Orden público de fecha 29 de noviembre de 1972, relativa a una concentración de carácter laboral habido en Vitoria el 12 de febrero de dicho año.

En dicha sentencia se condenó a Manuel Martín Pérez, Juan María Medinabeitia, José Luis Montejo Balgañón y Antonio Pérez Peral, como autores de una manifestación pacífica, a cuatro meses de arresto mayor, y a José Luis Orra López y Francisco Javier Vidondo Medrano, por un delito de injurias a agentes de la autoridad durante la citada manifestación a cuatro meses igualmente de arresto mayor.

«Los cuatro procesados citados en primer lugar se incorporaron con con pleno conocimiento de causa — dice la sentencia — a una masiva concentración de varios centenares de personas que discurrieron el 12 de febrero de 1972 por las calles de Vitoria, alterando el orden y la tranquilidad ciudadanos. Por otra parte, los dos últimos señalados, sin que conste que se integraron a aquella manifestación, lanzaron frases ofensivas contra los agentes de la autoridad que restablecían la normalidad... a trancazos.

FALLECIO EL ALMIRANTE MONREAL

PARIS. — El 15 de agosto último falleció el almirante Monreal, en condición de exiliado, a los 85 años de edad. El señor Monreal era un marino de gran competencia, leal a sus juramentos y muy amigo de los vascos y en general del pueblo español.

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias.»
Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.

PAROS EN LA CONSTRUCCION DE MADRID

Se han producido algunos paros en empresas del sector de la construcción en Madrid capital. Según fuentes sindicales, el número de parados ha sido de alrededor de 800, principalmente en obras del barrio del Pilar, Cooperativa de Taxistas y «Ciudad de los Periodistas».

Los paros obedecen, como en días anteriores, a las próximas conversaciones para la renovación del convenio colectivo provincial de la Construcción, ya denunciado por la representación social, cuya vigencia termina el 31 de diciembre próximo y que afecta a unos 160.000 trabajadores.

Se informa, también de fuente sindical, que las negociaciones para la renovación de dicho convenio se iniciarán en la primera quincena de noviembre. A tal efecto una comisión de técnicos del Sindicato ha empezado la elaboración de un estudio sobre la problemática del sector, el cual servirá de base para el inicio de las deliberaciones entre las partes social y económica.

Durante la mañana del 10 ha continuado el conflicto laboral entre los 2.000 obreros de las empresas constructoras «Huarte y Compañía» y «Banus, S. A.».

En la zona norte de la capital, en las proximidades de la Plaza de Castilla, se ha producido una manifestación que fue dispersada por la Policía, deteniéndose a veinte personas.

«PENSAMIENTOS», de Jaime Rillo

«Y por añadidura de mi pequeño jardín filosófico-humanista».

Una expansión que en el fondo alienta en cuantos tenemos «la funesta manía de pensar», que dijera un pretor del Santo Oficio. No teniendo el pensamiento dormido, pastado en yeso, es ineludible mantener soliloquios y alguna vez manifestarlos en público. Así lo ha hecho el compañero Rillo con cierto descompás, generalmente siempre bien orientado y frecuentemente acertado.

Plaja, el prologuista del libro de Rillo, ha visto al autor con prisma semejante al nuestro al notar que nuestro común amigo y compañero «no ha perseguido otro fin que el de poner una piedrecita cristalina, un rubí moral, en el camino abrupto — de injusticias y desamor —, pero fácil de superar si la voluntad nos acompaña en el empeño humano de esta proeza...», a cuyo criterio añadimos el nuestro de que el compañero Rillo en su obrita da la medida del alcance de su moral libertaria por haberla asimilado y convertido en norma personal de vida. Un jardinero del mal produce abrojos y espinas, en tanto el cultor del predio anarquista da de sí ejemplo floreciente y embellecedor de la sociedad, no importando que por ahora no lo merezca.

«Pensamientos» ofrece un volumen de 217 páginas esmeradamente presentado. Solicitarlo a B. Costa Amic, Mesones, 14, México 1, D. F., México, o a nuestra Administración.

«VIDAS TRUNCADAS», de Roldán

En este compañero se establece la disparidad de poseer temperamento inevitablemente alegre y de ensombrecerse un poco cuando los relatos le salen de la pluma. ¿Es que escribir es cosa demasiado seria? No; emitir el pensar y el sentir sobre cuartillas puede hacerse con la misma facilidad, con idéntica sinceridad que cuando nos expresamos vocalmente.

Pero ocurre que Roldán ha vivido intensamente el drama de su generación, el de la guerra, y ello, quírase que no, produce recuerdos de amargura. Y las da uno por convocar el estado de humor de la juventud primera para ahuyentar pensamientos dolorosos y alejar, en la posible, la ingratitud de una sociedad que, al parecer, no merece ninguna atención de los que, pese a todo, nos desvivimos por ella. Así Roldán nos inmerge en su drama sin que los que conocemos al autor dejemos de penetrar en su fondo humorista y siempre humanista.

Lo particular de «Vidas truncadas» es que su autor las ofrece en versos. Buen recitador, a Roldán la poesía lo involucra, lo ha ganado, conviniendo respetar esa voluntad y ese derecho. Al fin y al cabo la prosa ofrece — a nuestra dimensión — menor vuelo.

Y por si anécdota cuajara, expliquemos que aún caliente la edición de «Vidas truncadas» y depositado el primer paquete en la librería del COMBATE SYNDICALISTA, los cacos que asaltaron ésta con las agravantes de depravación, nocturnidad y alevosía, se llevaron todos los ejemplares de la obra de Roldán, lo que hizo exclamar a éste:

«Esto empieza bien. La primera remesa de mi librito ha sido rápidamente agotada.»

Pedir «Vidas truncadas» a nuestro servicio de Librería, puesto que el «stock» ha sido repuesto. — F.

DISCOS

Dedicado al compañero José Villagrasa

La desaparición de un individuo sanfaina (anarcosindicalista - treintista - comunista) (apellidado Moiz, nos despierta un enfilón de anécdotas que, sin valer mucho la pena, pueden servir para perder un rato de cinco minutos.

En grupo tumultuoso unos treinta y tres cenetistas procedentes de Argeles-campo civil, entramos en la barraca 23 del infausto campo de Barcarès. La barraca 23 la encontramos a medio llenar por unos treinta troperos de una ex división china cuyo comandante mayúsculo y a la vez jefe del P.C. barcarésino, tenía su camastro a media barraca. Su talante era hosco y la disciplina que en el pequeño recinto mantenía era absoluta.

Por la entrada algarabiosa de los 33 confederados, cinco o seis de los disciplinados con ganas de indisciplina comprendieron que un hábito de libertad había penetrado en su ayuda. Un Rogelio conquense era cenetista, un Lucas resutaba socialista, un Carrizo extremeño amaba el aire puro, un Bartolo de Morón se revelaba anarquista (modo) de toda la vida, y así algún otro. Localizada la cama del jefe del P.C., varios insurrectos cantamos de corazón:

«El cabrón de Comorera,
ay Manuela, ay Manuela...»

Y el jerifalte se indignó por disgustarle el canto. Discutimos, vencimos, y el comandante con su ayudante se mandaron mudar a un lugar más idóneo.

Establecida esa limpieza nos percatamos de nuestra hambre. El cocinero de la agrupación había sido «maitre de cuisine» en el Ritz de Barcelona y sa-

bia compaginar a la perfección arroz con tierra. Por suerte amarga la ración era escasa. El pan, no terroso pero si verdoso, asemejaba al que en Argeles había desencadenado una epidemia de colitis. Pues protesta al canto. Sesenta refugiados de la barraca 23, islote P de Barcarès, irrumpió en tromba en intendencia, a la sazón regida por un comandante de Marina ducho en el arte de navegar entre dos aguas, preferentemente sucias. Un tabique de madera fue derribado y viendo mala mar el comandante y su ayudante pusieron el grito en el cielo y para atajarnos sirvieron pan blanco sin mácula. Otro gaje pequeño que se apunta uno, que se apuntaron varios.

Pero en Marsella el comandante marinerero nos resultó un metalúrgico de Sabadell, que de cenetista - treintista se pasó a la chinorrería. Mediaba en aquellos días en Francia una represión contra los comunistas españoles y el marinerero de secano oyó llamar en su puerta, y al preguntar por quién va recibe un grito tajante y oprobioso:

— Police!

¿Police? Silencio angustioso sucedido por pasos precipitados y, «esparpalls».

Luego, con serenidad fingida:

— Entren, monsieurs.

Pues no eran, los tales, de la policía, sino nuestros amigos (y del metalúrgico del pan verde) compañero Torrents y su traviesa Marthe, la del grito-jugarreta.

La satisfacción del marino del río Ripoll fue evidente. El buen hombre guardaba escondido a Moiz, jefe máximo del treintismo sabadellés, y del PSUC una vez desposeído Comorera.

Y tral.là, tral.lera.

DISCOBOLO

Calendrier SIA

1974

L'année 1974, notre Calendrier offrira à nos camarades et amis, une étude approfondie sur l'origine du fascisme dans les différents pays, jusqu'à l'époque actuelle, ainsi que des idées qui l'informent.

Jusqu'ici notre Calendrier avait plutôt un caractère écclectique, traitant de différents problèmes.

En cette année 1974, son texte est dédié à l'analyse du fascisme, des situations qui l'engendrent dans la société actuelle et des caractéristiques de son système.

Il n'y a pas de doute que tous les camarades désireux de s'instruire et d'acquérir une documentation sur le fascisme, en ce qui concerne l'Espagne, seront surpris d'apprendre qu'un des hommes qui a été le symbole de la «Croisade» franquiste, José Antonio Primo de Rivera, est découvert comme un agent à la solde du fascisme italien.

Cette année, le Calendrier de SIA doit être diffusé partout par les camarades et amis qui s'intéressent à son œuvre. En même temps ils aideront à montrer le vrai chemin qui conduit à la liberté et à la solidarité, aidant nos vieux camarades et victimes de la terreur fasciste.

Pour toute commande s'adresser à SIA, 4, rue Belfort, 31000 Toulouse. Fraternellement.

Le Conseil National

Alberto Ghiraldo...

(Viene de la página 3)

A partir de este instante la alegría del irreductible bohemio será eclipsada por los acontecimientos. Ahora debe esperar las «noticias complementarias sobre el concurso», pues en realidad, de acuerdo con las normas del reglamento el fallo definitivo lo debe pronunciar la Comisión Nacional de Cultura.

El presente la tormenta al expresar en otra carta: «No tengo fe en el concurso — sobre todo en el jurado —; es decir varios de los jurados no me inspiran confianza, y entre ellos hay enemigos míos declarados.» Y a continuación habla de un «personaje de marras»... «desde entonces no me pasa», «usted recuerda»... «y si puede darme un zarpaço en la sombra, me lo dará»... y agrega, «pero esto es para nosotros solos.»

Debemos respetar su voluntad y no dar a la publicidad las apreciaciones del autor de *La copa de sangre* escritas con acritud al recibir «malas noticias». Ellas se refieren a personas que según Ghiraldo tienen intervención preponderante en el episodio de los premios.

Siguen después en esa carta una serie de juicios terribles. Paso la vista sobre esos párrafos con verdadera pena, pues en ellos se manifiesta el dolor del poeta por la forma en que le arrebatan una recompensa cuyo importe «pensaba — dice — destinarlo a imprimir mi libro sobre el archivo de Rubén Darío en mi poder». «¿Y ahora? — agrega — quedo en el aire otra vez y no sé qué haré. Tendré que buscar editor nuevamente y entregar por cuatro cuartos lo que vale miles.»

Pero con su acometividad característica, en carta del 27 de marzo, insiste: «La actitud del jurado no tiene nombre» y lamenta que «no surja la condigna protesta tendente a enmendar la injusticia.»

La Comisión Nacional de Cultura había adoptado su resolución el 17 de marzo de 1937. El fallo es breve y sibilino: «Tras de un minucioso análisis de los antecedentes relativos al dictamen sobre los premios a la producción teatral de 1936, y dejando constancia de que la Comisión aprecia debidamente el desempeño de la Comisión Asesora, resuelve declarar desierto los premios establecidos por la reglamentación respectiva.» Francisco Collazo es el único miembro que vota en contra del temperamento de la mayoría.

La «condigna protesta» que reclama Ghiraldo surgió inmediatamente en artículos periodísticos que comentan el fallo desfavorablemente y se trajo a colación el antecedente de la nota del ministro de Justicia e Instrucción pública, doctor Jorge de la Torre, enviada en esos días, precisamente, al presidente de la Comisión Nacional de Cultura, doctor Marias G. Sánchez Sorondo, con sus observaciones sobre el déficit «económico y moral» de la primera temporada del Teatro Nacional de Comedia. He ahí el punto neurálgico de la anulación de los premios.

NUÉVO FOLLETO

Acaba de aparecer la colección de poemas de Vignoles, 75020 París, o a «Espoir», 4, sías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue rue Belfort, 31000 Toulouse.

Para reflejar la reacción contra el fallo consideramos interesante transcribir la opinión de Edmundo Guibourg, quien en su popular *Calle Corrientes* del diario *Critica* se refirió extensamente a la «gran befa de los premios nacionales», señalando que «la resolución energética constituye un rotundo veto y que el mismo alcanza, además de los autores afectados, al jurado, a la dirección artística del Cervantes y a la comisión de lectura por cuyo tamiz previo pasó en el teatro oficial el repertorio actual.»

Es necesario aclarar que las alusiones de Guibourg a la dirección artística del Cervantes y a su comisión de lectura se deben a la circunstancia que, de las siete obras propuestas para premios, cuatro de ellas integraron el repertorio de la Comedia Nacional, teatro controlado por la Comisión de Cultura. Las mencionadas obras eran: *La mujer de un hombre*, de Arturo Cerretani; *La posada del León*, de Horacio Rega Molina; *Río*, de Venancio Montiel, y *El gato y su selva*, de Samuel Eichelbaum.

También repercutió el asunto de los premios en la Sociedad General de Autores de la Argentina (Argentores). Su Junta directiva en la sesión del 14 de abril de 1937, bajo la presidencia de don Luis Rodríguez Acasuso, «toma conocimiento de la nota suscripta por veinte socios que la Sociedad gestiona la reconsideración del fallo que declara desierto los premios instituidos para la producción de 1936, y en caso de no ser escuchada retire su representación.»

En el Boletín nº 13 de Argentores figura el texto de la resolución sancionada en la cual se encomienda a su delegado gestione la modificación del reglamento para que los fallos de los jurados sean inapelables...

Pero el saldo final, lo dolorosamente positivo después de las protestas, de las declaraciones e interpretaciones reglamentarias que se efectuaron alrededor del concurso, fue que los autores Arturo Cerretani, Samuel Eichelbaum, Alberto Ghiraldo, Venancio Montiel, Horacio Rega Molina, Carlos Schaeffer Gallo y Pablo Suero, no recibieron los premios propuestos por la comisión asesora integrada por escritores y críticos, y que constituía toda una garantía de solvencia moral e intelectual.

He exhumado los hechos relacionados con el último estreno de Alberto Ghiraldo y los detalles en que derivó el concurso teatral de 1936, porque he tenido en cuenta que el «incidente» literario comentado se diferencia de sus honrosos antecedentes y de los posteriores y de los que con seguridad veremos en el futuro, pues éste no tuvo vigencia pública por parte de los autores damnificados, como en los casos de los premios negados a Ricardo Rojas, Enrique Loncán, María Alicia Domínguez, etc., etc.

Hoy, a más de 30 años de distancia del episodio, el mismo puede resumirse en los versos del poeta que precisamente le dio el espaldarazo a Ghiraldo, al prologar su primer libro. Dice así Rubén Darío:

Pasó una piedra que lanzó una [honda,
Pasó una flecha que aguzó un vicio [lento.
La piedra de la honda fue a la [onda,
Y la flecha del odio fuese al [viento.

Juan José de URQUIZA

La jira a Honfleur el 15 de julio

Salió el autocar de Montargis a las dos de la madrugada y llegó a Fontainebleau a las cuatro.

Compañeros de la Ferrière, Souppes, Auferville, Casa de Reposo de Souppes, La Garonne, Nemours, Fontainebleau y Melun. El car se llena, quedando una sola plaza libre. Luego recoge los últimos compañeros que nos esperan en Melun. El cielo está muy gris y nos amenaza con un aluvión de agua. Caras morenas y sonrientes entonan cánticos que nos hacen recordar la época del año 1936. Al sonido musical de agua y motor, el coche se desliza por la carretera, mojada, con el susurro de las ruedas, atropellando al agua, que forma abanicos. Prados con vacas, campos inmensos plantados de perales y manzanos; trigales, avenas y maizales en plena producción.

El vehículo hace un alto en un lugar bosquecino, en donde remojar un poco más el paisaje. El alba hizo su aparición, dejando la noche atrás.

El car se pone de nuevo en marcha y algunos no sabemos por donde pasamos. La lluvia continúa, pero nosotros sin perder el ánimo que nos acompaña.

Algunos compañeros comienzan a rasgar algún papel envolviendo sabroso bocadillo, y como si esto fuera una orden, todos se pusieron a gustar la delicia del refrigerio.

El coche continúa su prudente marcha, llevándonos resignados en su seno.

Felizmente llegamos a Honfleur-Villa. La lluvia ha cesado y el sol pasa a través de los claros nubosos como señal de amistad sonriente.

Casi todos los compañeros de ambos sexos bajamos a comprar algo con que completar nuestras provisiones... por si acaso. Como ignoramos el lugar de la cita, preguntamos acá y allá, hasta dar con el sitio, que resulta un lugar espléndido frente a la desembocadura del Sena con el mar salado.

Los compañeros de Normandía estaban esperándonos y después de los saludos correspondientes y unos minutos de charla, en pequeños grupos nos fuimos dispersando por los alrededores hasta la hora de la comida después de haber visitado algunos puntos pintorescos de la ciudad.

Llegó el mediodía y en dispersadas mesas dispuestas en un prado nos fuimos agrupando por familias y afinidades. De pronto una negra y gruesa nube vino a disgustarnos con otro regalo de agua. Los más «secanos» corrieron a meterse en un redondo cubierto.

Terminada la accidentada comida, un compañero de la Zona Norte abre la prometida charla haciendo una acertada exposición sobre la historia confederal, la cual fue bien acogida y comprendida por los asistentes. La charla duró más de dos horas con intervención de diversos compañeros y terminada la charla nos dispersamos en grupos para dar expansión al conjunto.

Seguidamente nos concentramos para calcular el coste del car por persona. Después de haberlo pagado sobraron 70 francos, que fueron destinados a Pro España. Igualmente se hizo una colecta, que se elevó a la cifra de 265 francos, también Pro España. En total se recogieron 335 francos que el tesorero de Fontainebleau ha enviado a los fondos mencionados.

El sol comenzaba a declinar y los

Comunicados

F. L. DE DREUX

Son convocados todos los compañeros el domingo 4 de noviembre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado para ser informados de los acuerdos del Pleno de nuestro Nucleo y preparar el pedido de los Calendarios de S.I.A.

SUSCRIPCION PRO-ESPAÑA Tercer trimestre

F. L. Houilles-Argenteuil, 263,50; F. L. Garges les Gonesse: Bagés, 50; Montané, 60; Vidal, 20; Palacios, 30; X, 100. Isgleas, 30.

F. L. de Paris: Vicente Gamez, 20; Cachó, 30; Vicente Roig, Coursan, 10; R. Pallarés, 5; Martin Ramio, Rouen, 100; Menéndez, Dreux, 20; Llobet, Courcelles, 10; Cuartielles, St-Astier, 5; F. L. Thiais: Genique, 10; Granados, 10; B. Peralta, 10; Alastruey, 10; José Arcal, 10; Rodríguez, 10; Solá, 10. F. L. Paris: Satue, 10; Francisco Vega, 10; P. Peralta, 14. Compromisarios F. Local Combs la Ville, 70; F. L. Houilles et Argenteuil, 210; Pérez Mantecón, Susset les Bries, 12; Clemente, Paris, 15; Rafael Pueyo, La Ferté Macé, 250; Un Maño, Paris 25; F. L. Drancy, 40; Jaime Doménech, Montreuil, 30; Berthe et Jacques, 10; José Valls, Paris, 20; F. L. Versailles, 84,25 F.

Total: 1.123,73.

F. L. DE PERPINAN

Comunicamos a todos los afiliados de esta F. Local que para el día 4 de noviembre de 1973, a las 9 de la mañana, tendrá lugar la asamblea ordinaria, a la cual quedáis todos invitados:

— Comunicamos además que un compañero militante de esta F. Local pone en venta una instalación ambulante de grabador de placas de identidad, iniciales, etc.

Esta instalación convendría a un compañero cuya pensión sea insuficiente, lo que le permitiría mejorar su situación económica.

Para más información dirigirse a Francisco Picón, 43 bis, rue de 15 Degrés, 66000 Perpignan.

ADMINISTRATIVAS

—Manuel Orozco, Agde. Recibida la tuya. De acuerdo. Arreglado caso compañero Civit año 73. Giro 11-1-73.

—José López, Tours. Recibida carta y giros. Error de reclamación. Con el giro de 25 frs. último queda pagado «C. S.» hasta el 30-6-74.

—Perna, Lyon. Recibido giro pago «C. S.», 31-12-73. Tendremos en cuenta tu observación.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

Los cursos de francés, español e inglés que tenían lugar en nuestro local son provisionalmente suspendidos.

Cuando se reanuden, los inscritos serán oportunamente advertidos.

compañeros deseaban emprender el regreso a sus hogares. Comienzan los saludos de despedida de compañeros y compañeras que se quedaron en tierra, empujándose a montar al car que pronto se llenó, poniéndose el mismo en marcha hacia su destino. Se agitaron pañuelos y manos en señal de despedida a los que en tierra quedaron.

El auto en su prudente marcha penetró en la carretera con una carga de idealistas soñadores del mañana. Se oyeron cánticos para armonizar el regreso.

El car llegó a Melun y comenzó a dejar viajeros en forma retrógrada, repasando por los puntos de cita hasta su regreso a Montargis. Todos nos quedamos con el gusto de haber pasado un día de armonía y fraternidad, esperando el poder organizar otra Jira parecida a ésta.

F. L. de Fontainebleau

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Idealismo y responsabilidad

Que el tema no reviste aire de novedad es cosa sabida. Pero igualmente se sabe que hay cuestiones en torno a las que nunca se habla bastante. Son comprobaciones en torno a las que, en el orden teórico, no existen disonancias. Todos y cada uno dicen: «Sí, sí. Es cierto, ya se sabe. ¡Y cómo no! Todo el mundo sabe que se necesita tener responsabilidad, asumir la responsabilidad en lo que afecta a las funciones, al desarrollo del organismo social o cultural del cual se forma parte.» Así es en teoría. Así queda fijado con carácter indeleble en los escritos; así vibra la contundencia de la afirmación en los discursos más o menos elocuentes... Pero bueno ¿es qué realmente, positivamente, comprobadamente, se tiene en cuenta tan indiscutible necesidad? ¡Ah, esto ya es otro cantar!

No vale el exagerar la nota; no cabe el ignorar que hay los que no necesitan de exhortaciones para sentirse responsables y actuar como tales, asumiendo cargos y hasta cargas inclusive; que todo se admite y se hace habiendo voluntad decidida y firmeza en lo de no escurrir el bulto... Quien toma como deber, libremente consentido, el llevar a cabo funciones inherentes al organismo del que forma parte, no necesita el aplauso, no le hacen falta las expresiones encomiásticas. Hace lo que considera que ha de hacer y en paz. ¡Bien diferente del que teóricamente admite, considera que han de desarrollarse determinadas actividades, pero en la práctica esquivo el hacerlas, endosándolas a los demás!

En todo lo relativo a definiciones

en torno al ideal. Y es harto sabido que cuando aquí se alude al ideal, se trata del libertario, o anarquista, dicho sea para precisar más, importa puntualizar bien el valor representativo de la responsabilidad. No tener en cuenta una cosa tan vital es tanto como ser un idealista de fachada, un falso idealista, para mejor entendernos. En ello se impone el conocido dilema: «Ser, o no ser». No caben atenuantes, no pueden admitirse subterfugios de ninguna especie: Idealista es aquél que no rehuye, que acepta las funciones que sea en un orden o en otro de actividades. El que se brinda a realizarlas, o las toma con buen talante si para ellas es designado. ¡Todo lo demás puede ser hueca palabrería, vulgares excusas, notable inconsecuencia!

¿Qué clase de idealista puede ser el que rehuye el tomar responsabilidades de un modo sistemático? ¿Qué clase de idealista puede ser aquel que incluso os dice que si se le insiste demasiado en lo de afearle su posición abandonará el organismo del cual forma parte? ¿Ha reflexionado el que obra así que ocurriría si todos hicieran igual?

Sí, sí, indudablemente se ha hecho alusión a unas apreciaciones harto sabidas. Pero de vez en cuando hay que señalar lo que está bien y lo que está mal. Incluso teniendo en cuenta lo de que «no hay peor sordo que aquel que no quiere oír». Pero a veces acontecen milagros: Hay quien, en un arranque de vergüenza, de dignidad, enmienda, corrige su propia conducta.

La influencia del Partido

La última de la serie de monografías que viene publicando «Ruta», de Caracas, lleva por título «El Mito del Partido». Se acoplan en el cuaderno dos estudios sumamente interesantes, y cada uno coordinado en un sentido colectivo. El primero apareció en inglés en la revista «Anarchos», llevaba como título: «Excusa marxista», e iba firmado por una Federation of Libertarian Students. El segundo es trabajo inédito, del que es responsable el Grupo Orobón Fernández, que actúa en España. El segundo de los trabajos, o ensayos, se cimenta en un comentario del primero. Pero notamos en él aportaciones críticas que revisten cierta originalidad.

En «El Mito del Partido» se hace un examen, con documentada objetividad, al respecto de las características y desarrollo del Partido Comunista en Rusia. Se evidencian las fases de su nacimiento y desarrollo, anulando lo que fueron iniciativas de tipo popular, para ir creando la «nueva clase», absorbente, yuguladora de todo el esfuerzo de la base obrera, o productora, en general. Sale a relucir lo que supone la «jerarquía del mando», mediante el que se llega a comprobar que «el partido solamente es eficiente en un sentido: en el de moldear la sociedad de acuerdo con su propia imagen jerárquica si la revolución tiene éxito».

El proceso degenerativo de la re-

volución empieza por la anulación del control obrero, hasta llegar a masacres como la de Kronstadt. Efectos de un brutal cesarismo del que ya en nuestros días no cabe extrañarse, habida cuenta de los ejemplos que se tienen de lo acontecido particularmente en Hungría y Checoslovaquia. Muy aleccionador es lo que se manifiesta acerca de las «disputas entre las fracciones», entre las facciones bolcheviques, allá por el año 1918. Es una característica psicológica que al paso de los años no ha experimentado enmienda. Muy al contrario: las purgas habidas y que prosiguen llevándose a cabo en el interior del Partido, más o menos veladas; cuando no es de un modo turbulento, como lo ocurrido en China, en Cuba, en Yugoslavia, en Polonia o en Checoslovaquia, descubre hasta donde puede llegar el exclusivismo autoritario. Es más: tenemos la vergüenza de que entre «hermanos comunistas», nacidos unos en un territorio y otros en tierra vecina, lleguen a enseñarse los dientes, unos odiando a los otros, hinchados de furor nacionalista, tanto o más bestial que el que se desarrolla en los «podridos países capitalistas».

Ya en el plan de teorizar, los marxistas nos han dejado escritos mediante los que se nos llega a hablar incluso de la paulatina desaparición del Estado. Ante un tal sofisma, el

Grupo Orobón Fernández expone lo siguiente: «No, no es esto. Engels y los marxistas de toda laya enmascaran la realidad con el mito de la defensa revolucionaria. En verdad, no puede haber decrecimiento espontáneo del Estado, sobre todo si éste se impone como algo superior y externo a la sociedad. Desde la altura de su visión científica del mundo, Engels ha olvidado una vieja máxima filosófica abrumadoramente confirmada: «Todo lo que es tiende a ser». El Estado, institucionalización de la autoridad, tiende normalmente a afianzar esa autoridad y, como dicen los compañeros de «El Mito del Partido», a crear las condiciones de su supervivencia. Con la altanera expresión de Engels, podríamos decir: «Señores marxistas: ¿Tienen ustedes una sola prueba, siquiera modesta, en contra de la abrumadora verdad de este aserto?»

En su obra «El marxismo soviético», aduce Herbert Marcuse refiriéndose a la tendencia exclusivista, centralizadora, del Partido: «La inclinación que el marxismo soviético ejerce en la dialéctica solo sirve para proteger el régimen establecido, buscando justificarlo, eliminando o minimizando todos los elementos de

dialéctica susceptibles de indicar un progreso de desarrollo socio-histórico más allá de este régimen, es decir, hacia una solución de socialismo superior y cualitativamente diferente». De modo que al marxismo le interesa cortar las alas que tiendan a un evolutivo ascenso, con tendencia a ir disminuyendo la imposición estatal. Lo ocurrido en Checoslovaquia, lo evidencia de un modo acusado.

«La victoria del Partido en Rusia — nos dice la Redacción de «Ruta», como colofón al texto de los dos trabajos citados — punto de partida del mito, fue sobre todo lo demás, la aplicación del oportunismo en amalgama inescrupolosa con la máxima: «El fin justifica los medios», un binomio fatídico que acabó con la revolución y con los revolucionarios».

No cabe duda que entre los mitos sociales que importa poner al desnudo, mostrando su carácter arbitrario, su acusado grado de inmoralidad, se halla el mito de lo que ha venido proclamando el Partido Comunista, dondequiera ha podido adueñarse de la situación. Y a la tarea de saneamiento pueden contribuir eficazmente escritos como los aludidos.

Puig y Ferrer y el periodismo

Nos ha complacido enterarnos de que la barcelonesa Editorial Nova Terra acaba de reeditar la novela de Juan Puig y Ferrer, «Servitud», que nuestro Felipe Alaiz tradujo impecablemente al castellano con el título de «Servidumbre». Las páginas del libro revelan de mano maestra las indignidades, el grado de relajamiento a que pueden llegar quienes en el periodismo han tratado de encontrar a modo de una ganzúa para

abrirse paso en pos de una situación. El autor, que conocía el ambiente periodístico, describe en el libro el estado de vergonzoso servilismo a que alcanza el escritor y el periodista sin dignidad. No pocos que ante el franquismo tienen adoptada una posición lacayuna, reverencial, en las páginas de «Servitud» tienen un espejo: El de la conducta indecente, rastrera.

España, siempre España

EN ESPAÑA HAY 46 SUBDITOS BRITANICOS ENCARCELADOS

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» publicó el 26 de septiembre un despacho de su correspondiente en Madrid, dando cuenta de que en España hay cuarenta y siete súbditos británicos encarcelados por tráfico de drogas, de los cuales sólo nueve han sido juzgados hasta ahora. Muchos de ellos ya llevan meses en la cárcel. Uno de ellos, James Crofton Didwell, de 22 años de edad, se encuentra actualmente en la enfermería de la prisión de Cádiz por haber intentado por segunda vez, en el espacio de tres meses, suicidarse. Le detuvieron en Algeciras en diciembre del año pasado. La 14 libras de marihuana.

La tardanza en llevar ante un tribunal a los detnidos británicos se debe a que es este año las autoridades españolas han practicado docenas de detenciones en Algeciras, puerto de servicio para Marruecos.

VARIAS NOTICIAS

«España sólo podrá ingresar en la Comunidad Económica Europea cuando disponga de un parlamento constituido por elecciones libres que pueda enviar representante al Par-

lamento europeo.» Así ha declarado el doctor Cornelis Berkhouder, presidente del Parlamento europeo, según informó desde Bruselas al «Diario de Navarra» su correspondiente Andrés Garrigó con fecha 24 de septiembre.

— «Según el nuevo proyecto de ley sobre los objetores de conciencia — decía el verano pasado el «Frankfurter Allgemeine Zeitung» — éstos serán castigados en tiempo de paz con cuatro años de prisión y con la pena de reclusión perpetua en caso de guerras o de negarse a prestar el servicio militar en un territorio donde exista un estado de guerra. Los objetores de conciencia pierden también, después de cumplida la condena, sus «derechos cívicos», por lo cual no pueden desempeñar cargos políticos ni sindicales, ni realizar ninguna labor docente.»

— Refiriéndose al caso de los objetores de conciencia decía el «Stuttgarter Zeitung» en el mes de julio pasado: «Mientras a ellos se les presenta como mártires de un ideal, sus jueces son denunciados como esbirros y verdugos. Y con los jueces, el régimen militar, pues éste es responsable de las sentencias que aquéllos dictan.»

3428

B.D.I.C

PARIS, 1^{er} NOVEMBRE 1973 — NUMERO 773.

PRIX : 1 FRANC.

45^e ANNEE — NOUVELLE SERIE

EL COMBATE SINDICALISTA

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

SYMBOLE

- Pablo Casals meurt en exil.
- J. Carlos est reçu en grande pompe à Paris par les marchands.
- L'Europe capitaliste tue l'esprit.

Lo que nos recordó el 1^o de agosto de 1973

por Alejandro LAMELA

Prestos en hombres, armas de todo calibre y demás pertrechos de guerra, gran contingente de tropas soviéticas; después de haber surcado las aguas del Río Vistula, ya en tierra y a unos kilómetros de Varsovia, esperan el momento oportuno, decisivo, de apoderarse de esta capital, sometida al dominio de las fuerzas armadas de Hitler. Mientras las fuerzas rusas esperan, los aliados desembarcan en Normandía y los resistentes polacos creen llegada la ocasión definitiva de entrar en acción liberalizadora del yugo nazi.

Estamos a 29 años de distancia. En efecto, en pleno día del primero de agosto de 1944, cual de antemano planificado y convenido, se lanzan a centenares de miles de guerrilleros a un ataque ofensivo y defensivo en acción envolvente. Constituyen grandioso conjunto para la libertad del pueblo polaco; luchan con decidida y admirable valentía, accionan marginados de todo sentido militar castrense, unánimemente antifascista. Pero a estos aguerridos combatientes los alemanes oponen batallones y más batallones de «SS» perfectamente equipados con armas rápidas, pesadas, y de todo tipo y orden, y Himmler decreta «que todos los habitantes de Varsovia deben ser ejecutados, la

capital arrasada», y aquí y en este momento empieza la grande y atroz tragedia para los heroicos resistentes y para el pueblo polaco en general.

Las fuerzas de Hitler incendian un barrio tras otro, siegan miles de vidas con atrocidad sin par; Varsovia es casi toda ella montón de ruinas, nube de humo denso, mar de llamas. Las tropas de Stalin están quedas, esperan, ¿qué esperan y por qué esperan? ¿Por cual oscura razón no prestan apoyo y ayuda debidos a los resistentes polacos en lucha cada vez más desfavorable a éstos y al pueblo? Ni más ni menos porque Stalin, y por ende la URSS, no se fian nada de los resistentes en lucha y el pueblo insurreccionado; son — dicen — nacionalistas orgullosos y anticomunistas natos; ven con buenos ojos Londres, están en contacto con su gobierno exilado en Inglaterra.

Algunos aviones ingleses y otros de la US Air Force en común, intentan operaciones suicidas sin resultado positivo debido a que los rusos, no solamente no intervienen por tierra y aire sino que no autorizan a los aviones aliados a aterrizar en «terreno de la Unión Soviética». Solos y desamparados luchan desesperadamente los resistentes po-

lacos supervivientes, hasta el final; huyen los que pueden huir por los medios y lugares que creen seguros y apropiados; vencidos, aplastados por la fuerza bruta de los hombres y de las armas, dejando tras de si muertos y bárbaramente mutilados unos 250.000, y más de 40.000, de ellos, después de haber sufrido atroces torturas, serán fusilados públicamente por los hitlerianos. Y fueron sacrificados, víctimas de las rivalidades existentes entre los aliados, quienes con indiferencia «estratégica» permitieron tal horrenda masacre humana, cuando, según los combatientes varsovianos, «su único objeto era «combatir y vencer al hitlerismo.»

Y esto no es todo. Pocos días antes y aun durante la atroz masacre, otro grandioso, bárbaro, macabro drama humano tenía lugar. Expliquémonos con detalle para mayor comprensión de quienes están al corriente y los que no lo estuvieron.

Al Este de Auschwitz estaba el campo de exterminación de Maidanek, en principio construido exclusivamente para los prisioneros rusos, donde 5.000 soldados URSS murieron de hambre y por salvajes tratos hasta finales de 1941, fecha en que la «administración» de este antro de la muerte fue puesto

bajo la égida de los SS, con misión exclusiva de exterminio de todos los israelitas polacos, en primer lugar los constreñidos a radicar en el gheto de Varsovia.

En este campo de exterminación (Maidanek, en las planicies periféricas de Lublín (Polonia) cerca de la frontera rusa) perecieron, por enfermedades y cámara de gas, decenas de miles de deportados de 26 naciones. En marzo de 1943 llegaron 4.000 hombres, mujeres, ancianos y niños israelitas venidos de los campos de concentración galos de Drancy, Gurs, Marsella; una parte de éstos perecían acto seguido en las cámaras de gas; el resto, junto con miles más, en total 18.000, cínicamente «invitados» a la «fiesta de la cosecha», al son de música estridente, les segó la vida nutrido e ininterrumpido tableteo de las ametralladoras de los SS emplazadas en las diversas torres de vigilancia del campo, como «fin de fiesta».

Se calcula que existían en 1944 algo más de un millón de deportados en Maidanek. Previendo los alemanes un ataque ruso, el 24 de julio determinaron trasladarlos al campo de Auschwitz en interminable columna de seres humanos esqueléticos, famélicos, atrozmente mal-

Lo que nos recordó el 1° de agosto

(Viene de la 1ª página)

tratados. En esta larga y macabra marcha hacia la muerte perecieron miles, muchos miles, de seres extenuados unos, ametrallados «por rebelión», los más, quedando en la etapa «final» sólo unos miles de prisioneros.

Cuando al fin entraron en Varsovia las fuerzas de «liberación» rusas, después de lo horrenda masacre arriba consignada y la capital literalmente destruida, no hallaron en dicho campo nada más que osamentas humanas por doquier, trozos miserables de maletas vacías y el tétrico silencio de la muerte. Misión «cumplida», los rusos eran dueños absolutos de Polonia y las loas a la victoria por la «libertad de los pueblos» se sumaron a los desfiles jolgoricos de rigor.

Finalizando, añadido, a título orientador, algo más generalmente desconocido. Seguidme:

Desde el momento en que el campo de exterminio de Maidanek quedó bajo la égida administrativa de los SS, una de las guardianas, Herminia Braunsteiner, matrona uniformada de «armas tomar», se destacó como una sujeta de las más crueles e inhumanas, tanto por el manejo continuo de la matraca contra los deportados, como por dejarlos morir por inasistencia; y aún se regocijaba en el arte de engañar a los niños, prometiéndoles premiar con golosinas mientras la seguían, hasta que los introducía en la cámara de gas, de donde no saldrían con vida...

Herminia logró escapar de la persecución de los rusos; fue detenida en Austria, juzgada por un tribunal civil ordinario y condenada a tres años de prisión. Condena cumplida conoce a un joven americano, turista en Viena. Simpatizan, se escriben una vez él regresa a EE. UU. En 1958 Herminia emigra al Canadá, donde se casa con el turista. Ya «señora Ryan» sigue a su marido al país de éste; la «señora» se naturaliza, es americana. ambos viven felices y tranquilos hace 15 años; tiene ahora Herminia unos 50 años; es reconocida y denunciada como feroz y brutal ex-guardiana del campo de Maidanek; acuden a confirmar la denuncia testigos supervivientes de dicho campo, idos a los EE. UU. desde Francia, Varsovia y otros de los propios Estados Unidos. Ello deriva en vista judicial, que tiene lugar en presencia de los testigos mencionados, quienes relatan lo ya expuesto y mucho más contra Herminia. Esta es abrumada con pruebas acusadoras, y de vez en cuando dice semigimando: «Todo eso ha pasado hace tanto tiempo, y yo era tan joven»; a lo que contestaban los testigos de cargo: «Los niños que engañándolos introducías en la cámara de gas también eran jóvenes». El tribunal falló con la «deportación» de Herminia, esto es, la señora Ryan fue «deportada» a residir en Canadá o en Austria.

He aquí expuesto, lectores, el terrible drama acontecido hace 29 años. Drama macabro, horriblemente inhumano que por razones político-nacionalistas y también internacionales y económicas y patrio-raciales, tiende al olvido con tupido velo hipócrita, disimulando el pasaje más horrendo de la historia de nuestra raza.

Alejandro LAMELA

Pleno Regional Cenetista

Se ha celebrado, recién, el correspondiente al fin de gestión 1972-73 y principio del 1973-74. Buena, y fructífera labor cumplida, y excelentes disposiciones para el trabajo a cumplir.

Zona Norte y Normandía continúan actuando de conjunto en asuntos que las mantienen hermanadas. La responsabilidad y las gestiones siguen del dominio común de ambas regionales.

Comité Zona Norte se ha comportado, a lo largo de su actuación, encomiablemente: resolviendo problemas, dando cima a dificultades, desarrollando lo mejor posible la propaganda y el proselitismo, dando cierre normal a los escollos económicos. Al efecto, la deuda añeja con el S.I. ha sido cancelada y las obligaciones del local social han sido casi cubiertas.

La situación económica de este semanario sigue preocupante, más no peligrosa. Muchas y buenas voluntades han acudido (véase la suscripción periódica), y el beneficio de la tómbola del S.I. alcanza a la Administración con unos miles de francos.

EL COMBATE SYNDICALISTA conserva su tónica anarcosindicalista, sin cuya expresión no tendría motivo de existencia. El servicio de librería que le es adscrito se desarrolla en buenas condiciones económicas y propagandísticas. Presentemente sirve mucho libro a centros de enseñanza y agrupaciones del exterior de Francia, y la divulgación literaria y sociológica que efectúa en este país y entre españoles es realmente notable.

Habrà que revivir, sin falta, la Fiesta del Libro. Habrà que revitalizar el excursionismo de verano e instituir también, el excursionismo fraternal de invierno (en el interior de locales); desarrollar más cursos de enseñanza en el Centro Confederal parisiense, convertir la Redacción del «C. S.» en curso permanente de periodismo, efectuar coloquios sobre sociología, actualidades, artes, literatura, ideas, etc., en todas las FF. LL., principalmente en el Centro Confederal de París. Entiéndase que coloquio no es conferencia. Un compañero inicia un tema en peroración de 15 minutos, participando luego la concurrencia en la sustantación del motivo entablado.

Hay que ir siempre adelante, sin dejar jironeos de voluntad por el camino. Para ello hay confianza en el comité relacionador elegido, digno continuador — prevemos — del que se ha depuesto por misión cumplida. Toda labor empezada hay que proseguirla con anhelo de amplificarla, sin ánimo de minimizarla. Jamás perder un bien adquirido. La pérdida de la revista «Umbral», tras haber disminuido la extensión moral de la CNT, no aumentó el número de lectores de la revista «Cenit».

Sepamos captar a la juventud, proseguir nuestras actividades con vigor y lucidez, desarrollar lo más que se pueda la propaganda y servir los intereses de la Confederación en el interior español, y nuestro paso por el exilio será valorizado por los frutos libertarios conseguidos.

Como final digamos que la Redacción del «C. S.» ha quedado constituida por 3 compañeros.

ESPAÑA

Al pueblo trabajador

El constante aumento de la vida que tradicionalmente venimos padeciendo los trabajadores se ha visto acelerado de manera brutal en los últimos meses, tanto en la carne, el pescado, la fruta, gasolina... y en los últimos días en productos tan esenciales como la leche, el aceite, éste con el agravante de que dicen que no hay aceite de oliva, siendo España el primer país productor, mientras se anuncian nuevos aumentos: tabaco, transportes públicos (para seguir a los taxis) y como es lógico ante las próximas Navidades vendrá el ya «tradicional» aumento para que los trabajadores celebremos esas «fiestas».

Pero precisamente estos días se ha producido la valiente lucha de los agricultores navarros y aragoneses con bloqueos de carreteras y vías férreas, que han producido un colapso en las comunicaciones entre Cataluña y el País Vasco, manifestaciones, enfrentamientos con la Guardia Civil que disparó contra los campesinos hiriendo a varios, palizas a jefes del régimen, intento de marcha sobre Zaragoza. Todas estas luchas se han producido en protesta por que las empresas conserveras, de capital alemán principalmente, sólo querían pagar a 2 Ptas. el kilo de pimientos, siendo esos precios la ruina total de los campesinos.

Ante hechos como éste que se producen constantemente es cuando nos preguntamos todos como puede ser que a los campesinos cada vez se les pague menos por sus productos y que a nosotros los trabajadores nos cuesten cada vez más caros. Pues sencillamente esto es fruto del sistema capitalista que es el propietario de las empresas conserveras que compran los productos a los campesinos, como es también propietario de las empresas que transportan los productos a las ciudades (los intermediarios); también es el propietario de los mercados centrales (que aunque los presenten como «municipales») todos sabemos que el

municipio como el Estado, son instrumentos al servicio del sistema capitalista), y como es lógico también son propietarios de las fábricas donde trabajamos y donde nos congelan los sueldos, mientras la vida sube de manera brutal.

Ante esta situación la CNT cree que solamente con la lucha unida de todo el pueblo trabajador en fábricas, talleres, barrios..., lucha con planteamientos revolucionarios, es decir, dirigida a acabar con el sistema capitalista, no para ponerle remiendos como hacen los reformistas. Podremos ahora frenar el aumento del coste de la vida y prepararnos para otras luchas que nos lleven a que trabajadores industriales y campesinos a ser dueños de nuestros lugares de trabajo, para entre todos construir la sociedad sin clases, el Comunismo Libertario.

Precisamente estos días ante las próximas elecciones municipales los elementos traidores que anidan en el seno del movimiento obrero se han puesto en marcha para presentarse a dichas elecciones. Junto a los Tarragona, voluntario fascista el 19 de julio en Barcelona, Sauqué, explotador de la clase obrera y agente destacado del Opus Dei, la presidenta de la fascista asociación de «amas de casa», se presentan los señores de la social-democracia catalana hoy bajo las siglas de SOC, como ayer bajo las de SODOSC y para redondear la lista; los candidatos de la Organización Comunista Bandera Roja!

El pueblo trabajador tenemos que ver muy claro que por el camino que han escogido estos «supuestos comunistas» de Bandera Roja y satélites no conseguiremos resolver ninguno de nuestros problemas que como clase explotada tenemos planteados, quedando muy claro que lo que quieren estos elementos es encajonar a la clase obrera dentro de la legalidad burguesa para, mediante pactos con los sectores más «progresistas» de esa burguesía, llegar a

la «democracia popular» por vía pacífica.

Por si no se hubiera demostrado en todas las ocasiones que se ha intentado aquí, tenemos en estos momentos el ejemplo de Chile, donde un intento frente-populista del «socialismo por la vía legal» ha acabado bajo las botas de los militares facciosos, convirtiendo al país chileno en un baño de sangre.

Ante esta situación presente la CNT reafirmando una vez más en sus principios de Acción Directa y de no aceptar la legalidad burguesa, llama al pueblo trabajador a organizar la lucha activa contra el aumento del coste de la vida en barriadas y mercados, llamando también a la abstención total en las próximas elecciones municipales.

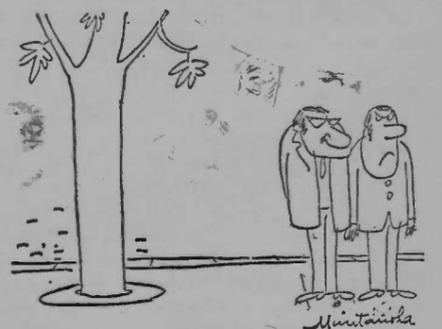
¡Lucha activa contra el aumento del coste de la vida!

¡Boicot a las elecciones municipales!

C.N.T.-A.I.T.

Barcelona, septiembre 1973.

OTOÑO



No vayan a creer que las hojas que caen son clandestinas.

(De «La Vanguardia» de Barcelona).

El drama de Chile, visto desde España

«Contra el caos creciente, contra la vía al socialismo de Allende que ha arruinado al pueblo chileno, contra la amenaza de una dictadura marxista, contra el desastre absoluto social, económico y político del país; en defensa de la paz, del orden, de la ley, de las conquistas sociales de los trabajadores, del diálogo y de la convivencia normales se ha alzado el Ejército de Chile, columna vertebral de la nación y única posibilidad de salvación, hoy, para el entrañable país hermano, merecedor de mejor suerte. Ojalá que los militares, una vez cumplida su misión quirúrgica de urgencia, devuelvan a Chile el normal ejercicio de la democracia dentro de las líneas constitucionales de aquel Estado hispanoamericano.»

(De ABC correspondiente al 13 de septiembre de 1973. Publicado en su portada).

Para quien no tenga unas pequeñas nociones sobre el desarrollo de la política en Chile en estos últimos tres años de gobernación de Salvador Allende, leyendo estas palabras del aceitero periódico creerá que el Presidente derrocado y muerto es el responsable de lo que ha sucedido y sucede en aquella nación, con los tristes sucesos que estamos presenciando. ¿Responden las frases transcritas a los hechos? ¿Es Allende causante del caos y de la ruina de Chile? ¿Amenazaba el presidente derrocado con una dictadura marxista? ¿Se han alzado los militares sublevados como paladines del «orden» de la «paz» y de la libertad, dentro de la pureza constitucional? Rotundamente, no.

Los tópicos que esgrime «ABC» son un sarcasmo. Es una burda mentira. Es una defensa encubierta de algunos super-capitalistas norteamericanos que intervinieron a la chita y callando, en el país chileno y cuya intervención (con sus «sucios dólares») son los únicos responsables del estado caótico que se desarrolló en aquella nación durante el mandato de Salvador Allende. Voy a demostrar a continuación que «ABC» es, en esta ocasión, un vulgar difamador, recurriendo a cargar sobre las espaldas del sacrificado chileno, el caos terrorista al que se han entregado los enemigos políticos y personales de Allende, con el propósito de hacerle caer; para ello es conveniente que se empiece desde el principio, es decir, a partir del momento que anunció su postulación en las elecciones que habrían de elegirle por mayoría de votos, Presidente de la nación.

Se acusó, sin que nadie lo haya desmentido, que las empresas norteamericanas, con intereses y negocios en Chile, trabajaron de firme por debajo cuerda, sin dejarse ver y a través de sus incondicionales chilenos, para derrotar al candidato de la Unidad Popular, no logrando sus deseos, como se ha visto.

Estas Empresas tenían marcado interés que saliera elegido por segunda vez, el candidato de la Democracia Cristiana, Eduardo Frey, individuo ligado por sus negocios con los capitalistas yanquis que operaban en el país.

Estas acusaciones se hicieron públicas por algunos periódicos y por algunas personalidades políticas en la propia Norteamérica.

Este es el prólogo de la lucha que el capitalismo yanqui iba a emprender a lo largo de tres años contra el gobierno de Unidad popular, centrando esta lucha sobre la persona del presidente Salvador Allende.

En las elecciones celebradas el 4 de septiembre de 1970 los «sucios dólares» han conseguido lo que se proponían sus poseedores: salir triunfante el lacayo Frey.

El 24 de octubre, a los 50 días de la celebración de las elecciones, es proclamado el candidato que obtuvo el triunfo, Salvador Allende.

Como es norma en el capitalismo norteamericano, en los países del Continente (desde que éstos se han independizado de España) nombran a individuos suyos para ocupar los puestos de alta responsabilidad, en los destinos de los pueblos, empleando la intriga y el soborno; tratan en Chile de seguir la misma trayectoria de inmoralidad e intimidación que vinieron siguiendo casi desde que se constituyeron en nación soberana y libre de la influencia inglesa.

El capitalismo chileno, hombro con hombro con el extranjero, maniobra cerca de algunos militares para que se opongan a la toma de posesión del presidente electo, pero los hombres más representativos del Ejército, que ocupan cargos en el país, respetuosos con la Constitución rechazan las insinuaciones de aquellos que quieren quebrantar las leyes constitucionales. Ante esta negativa la reacción agazapada en el Ejército, representada y encarnada en el general Roberto Viaux, en una conspiración criminal determina la eliminación física del jefe de las fuerzas armadas, oponente principal a los deseos de los reaccionarios, el general René Schneider. Con el asesinato de este hombre, primera víctima causada por los que blasfeman de defender la paz y el orden, no fue obstáculo para que Allende no tomara posesión del cargo para el que había sido elegido. Y, el 3 de noviembre asume la presidencia de la nación chilena.

De acuerdo con su programa, presentado al país durante la lucha electoral, el presidente forma su equipo en el que están integrados diversos representantes de los partidos políticos de Unidad Popular. Bajo este signo y dentro de los principios constitucionales, el nuevo gobierno ateniéndose a su programa anunciado de antemano y teniendo en cuenta los intereses generales del país, velando al mismo tiempo por su soberanía, el gobierno decide ir a la incautación de las riquezas naturales del territorio nacional caído en manos extrañas: las compañías extranjeras que, empobreciendo el país obtienen fabulosos dividendos. Esta es la lucha que mueve a la reacción a lanzarse abiertamente a una oposición sistemática contra el presidente Allende. Lucha que la hacen degenerar las huestes reaccionarias en una continua guerra terrorista.

Achacar al presidente chileno inclinaciones dictatoriales es una calumnia de las que nos tiene acostumbrados a los españoles «ABC». Todos los pasos dados por Allende los guiaba el respeto a la Constitución.

Ante la situación catastrófica creada contra el gobierno, con las huelgas de claro matiz político; con explosiones de bombas en diversos puntos del país; con atentados a los ferrocarriles; con asesinatos a personas adictas a la situación: ante todo esto, cualquier otro presidente

no consentiría semejante estado insurreccional encubierto.

Comenzaría por prohibir las manifestaciones callejeras y las huelgas que perturbaban la tranquilidad en la nación. Y llegaría a más: a imponer ese orden y esa tranquilidad, tan en boca de los reaccionarios, liándose la manta a la cabeza hasta terminar con toda brizna de perturbación. Para ello no era necesaria ninguna clase de dictadura; sólo una acción enérgica contra los perturbadores y sus cómplices.

Para llevar a cabo esta acción bastaba solamente armar al pueblo, bien armado y éste se encargaría de hacer comprender a los terroristas que el camino que seguían les conduciría al exterminio.

Armado el pueblo, para la persecución y aplastamiento del terrorismo, se podía llegar a comunicar a los representantes oficiales de Norteamérica, que tomaran rumbo hacia su país, que allí, en Chile, no eran personas gratas para el pueblo, que quería vivir en paz y con tranquilidad.

Allende se dejó llevar por su espíritu, en extremo tolerante y democrático. Quiso aplacar a la oposición implacable, que le obstruccionaba su labor, ofreciéndoles un sitio en el gobierno; intentó varias veces el diálogo con los representantes del partido opositorista más importante de la nación, la Democracia Cristiana, sin conseguir nada de lo que deseaba. Lo único que consiguió con su blandura, con su contemporalización, ha sido que el nazismo chileno, disfrazado con el rótulo de patriota arremetiera contra él despiadadamente hasta derrocarlo... y asesinarle.

Esta dura lección ¿servirá para algo en el porvenir? ¿Aprenderán, los políticos demócratas, una vez en el Poder, las enseñanzas de Plutarco

Eliás Calles, de México, en aquello de extirpar de raíz los movimientos sediciosos de militares reaccionarios y ambiciosos? ¡Mírense en el ejemplo del presidente mexicano!

La nación azteca desde la caída de la dictadura porfirista se vio envuelta en un estado de convulsión permanente por espacio de doce años, hasta 1922. Esta situación caótica, que no dejaba al país tranquilo, era cotizada por los agentes del imperialismo capitalista de los Estados Unidos, que a río revuelto obtenían buenos y saneados ingresos para sus cajas de caudales y también para justificar su intervención en México bajo el pretexto de velar por las vidas y haciendas de sus compatriotas.

El presidente Calles conocía las intrigas y maniobras de los magnates de la Industria y de las Finanzas, catequizando generalitos untados por los «sucios dólares» para promover revolucionarios en la nación; y se propuso terminar con la fuente y origen de las perturbaciones que asolaban la tierra mexicana, empleando medidas drásticas...

En 1926 una vasta conspiración fraguada por el capitalismo norteamericano, usando como fuerza de choque para derrocar a Eliás P. Calles a veintitantos generalitos, catequizados y sobornados, se lanza a la revuelta. El presidente no se encoge: no se amilana ante el empuje de los generales rebeldes... Les presenta batalla y les derrota, capturándoles a casi todos. En esta ocasión se empleó el bisturí; no se empleó paños calientes... para curar el cáncer que amenazaba el cuerpo social mexicano.

Veintiseis generales sublevados fueron fusilados. Desde entonces se terminaron las sublevaciones militares en México. El capitalismo no encontró gente para sus planes ambiciosos.

ANGEL DIAZ

Mas noticias de España

— Cerca de 1.000 personas se manifestaron ruidosamente en La Boquería, las Ramblas y la Vía Layetana, de Barcelona, en favor de los países en lucha contra Israel. Los gritos degeneraron en berridos y los manifestantes en impertinentes. Los agentes de la autoridad presenciaron eso con sonrisitas angélicas. ¡No eran estudiantes ni obreros!

— Huelga de 280 trabajadores metalúrgicos en la empresa Joresa, de Sardanyola. Demostración de «a mala paga poca labor», a cargo de 350 operarios de la Auxiliar Textil de Manresa.

— Paros de variada duración en las factorías de Laforsa, Aluminio Hispano Suiza, y Condiesel, S. A., respectivamente, de Cornellá, San Feliu de Llobregat y San Cugat del Vallés, todas del sector metalúrgico y como presión a las deliberaciones del convenio. En San Cugat del Vallés se solicitan 500 pesetas de incremento semanal, como anticipo a cuenta del convenio pendiente de deliberación.

— Profesión: matador. En Valladolid ha sido detenido el capitán artillero Enrique Soler Vélez, acusado de haber muerto a disparos de pistola al marido de su amante María del Carmen.

— El 19 de octubre el juzgado militar procedió a la reconstitución del suceso que costó la vida al policía agresor Francisco Anguas Barragán. Los presos presentes fueron Salvador Puig Antich, Javier Garriga Paituvi y Santiago Soler Amigó. Puig Antich llevaba una mandíbula destrozada.

— Por nostalgia del oficio el guardia civil retirado, Pedro García García, cincuentón, mató a un cerrajero de 27 años de edad. Merced a «sus buenos antecedentes» García García salió de la prueba con tres años de encierro y medio millón de pesetas de indemnización a los familiares de la víctima.

— El obrero nunca tiene razón... El doctor Narciso Perales, de Oviedo, ha afirmado en unas declaraciones hechas a periodistas que en lo que va de año, en las minas de la Hunosa han perecido 23 mineros. Jerarcas y obispos gozan de buena salud, «a Dios gracias» y amén.

— Rescatados los tres cadáveres de mineros víctimas de un derrumbamiento del pozo San Nicolás, propiedad de HUNOSA. 41.000 mineros holgaron durante un día en señal de estima a los fallecidos y de protesta contra la Compañía.

GEOGRAFIA E HISTORIA

Canchos de Zator y Sierra de los Basquides



Ferviente, simpática, virtuosa y expresiva la entrañable decoración que, a móvil, se percibe y se adora, en bien, de los sectores de Flaknau y Tarwe, a grado, y en cuya fulgurante esfera disfrutan de sus valores, de sus gallardías y de sus cuidados, los tesoneros vigías de Zator. De la misma manera, entre otros, el Monte de Santa Ana y los picachos de la Sierra de los Besquides, con el tronío y la merced de unos miríficos panoramas. Nácar de la sencillez. Joya de amores. Tapiz de la hospitalidad. Estrella de esmeros. Cuadro vistoso, noble y feliz, de curiosas antigüedades.

Como lindas anémonas, las islas Oefel, Dago, etc. A las variantes del Báltico, los golfos de Dantzig, Kurisches Half y Livonia. Con sus buenas instalaciones, cual otros abrigos, los puertos de Gdansk, Paden, Riga, Sonneberg, Gdynia, Libau Jelgaba, y Klaipepa.

A gloria, el eminente astrónomo Nicolás Copérnico (1473-1543), de Thorn, que nos hizo conocer el doble movimiento de los planetas.

Con sus airoas particularidades de hidalguía, atención y cariño, entre otros adalides, los cresteros y altozanos de Chupaskai, Satrija, Gademines, Medvegalis, Girgduta, Bochnia y Rambises.

En gala, los encantadores poetas Juan Kochanowski (1530-1584), de Sycyna; Druzbracka (1687-1760); Duonelatis (1714-80); Adan Mickiewicz (1873 1855), de Zaosla; S. N. Brasinski (1812-58), y Boronas (1835-1902).

De índole, teniendo logradas las cálidas gratitudes, el Vistula, con sus 1.050 kil. de recorrido. En la misma nota, el Dvina (Daugava), largo de 1.020 kil. Así, el Niemen (Niememf, Nemunas), con sus 788 kil. de curso. En igual, el Wartha, de 712 kil. Asimismo, Bezura, Pruth, Metlecza, Gilge, Braha, Merkis, San, Russ, Vilia, Pedels y Lodka. De igual, entre otras arterias, Bug, Stys, Motlawe, Dubisa, Goryn, Duna, Pripet, Narew, Echow y Proсна.

Con sus desvelos, el ardiente literato, emisor, suscitador, Ignacio Krasiki, de Dubiecko (1375-1801).

En símbolo y suerte aquellas personas que, en su romanticismo, se extasian delante de las construcciones de otrora, con sus estanques, sus jardines, sus fuentes y sus pinedas. Entre los sonrientes lagos, el de Trakai o Troki, a 25 kil. de Vilnius, se halla punteado de pequeñas islas. Una de ellas nos ofrece las ruinas del famoso castillo de Konigsburg, fundado por Keistutes, hermano de Algirdas.

A benéficas devociones, los atentos y apreciados historiadores Chodzko (1800-74) y Valencus (1801-75).

De arrobo y solera, en la distinguida estampa de los antiguos y peculiares estamentos, en síntesis, la Curlandia (Letonia), viene a reunir Liepaja, Windau, Palangen, Mittau, Dalen, Hasenpost y Bauske. Livonia se complace abarcando Riga, Valk, Verro, Berptu, Volmar, Roneburg y Venden. La Samogitia (Lituania), acopla, jovialmente, Kovno, Memel, Vikomir, Telch, Rossienai, Jubarkas, Chovlia y Taurage. Al Báltico, la Pomerelia, con sumo agrado, Dantzing y Oliva. En juego, la Mazovia, con afecto, armoniza Varsovia, Prasnís, Lenezie, Modlin, Czerstz, Pultask y Rawa. Por el San y otros, la Galicia viene a relacionar Cracovia, Podgorce, Myslenice, Batidor y Vistica. De aliento, la Bucovina, con Czernovitz o Cernautzi. A tonos, entre Pruth, el Dniester y el Mar Negro, la Besarabia, con Balti, Akkerman, Ismail, Bender, Kilia y Belgrado.

A encomio, el relevante químico Igna-

cio Domegra (1802-89), autor de provechosos trabajos sobre la mineralogía.

En el pasado, la Livonia (en alemán: Livland), estuvo en manos de una entente religiosa y guerrera, fundada por el obispo de Riga. Este cuerpo o formación, mantuvo estrechas relaciones con la orden de los caballeros teutónicos. La Samogita, en lo añejo, estuvo habitada por los zemaites. El digno Simón Daukantas, por mucho de su vida, consagró a las manifestaciones históricas sobre dicho territorio. Felipe Alaiz, amigo de la crítica, indicó lo útil de las afirmaciones. Los hermanos Reclus alentaron el amor a los pueblos. P. Alekxievitch Kropotkin y Sebastián Faure, enaltecedores de las sublimidades del espíritu y de la afabilidad de las distracciones, ensalzaron la necesaria atención con respecto a las condiciones económicas. Max Nettlau vino a nos inducir a la observación de las iniciativas, de los ensayos y de los frutos de la experiencia. Anselmo Lorenzo exaltó el aspecto adaptivo de los órganos sindicales, a las existencias y a todas las modificaciones productivas. Del mismo modo que la ventura rosácea de la península sudoeste europea puede ser más conseguible, si bien parece, por el abrazo fraternal de los valles andorranos, de las marcas portuguesas y de las regiones españolas, y acaso las más ventajosa vivacidad de la península sudeste europea puede ser un hecho por el hermanado enlace de los países balcánicos; de la misma forma, si bien se quiere, en su órbita, una mayor progreso puede ser logrado por la unión autónoma y sutil de las porciones territoriales del Vistula, Pruth, Niemen, Windau, Norew y Duna, con el sagrado respeto de sus rasgos y de sus características.

De hechizo, el célebre pianista y compositor Federico Francisco Chopin (1710-49), de Zelanowa-Wola, con la «Marcha fúnebre», polonesas, sonatas, barcarolas, etc.

Como se halla en franca evidencia, el crecimiento de la población ocasiona varios problemas. Desde luego, es muy sensible que personas, sin deseirlo, se vean obligadas, desgraciadamente, a emigrar, en casos, sin certidumbre. El municipio no supone, invariablemente, una localidad, ya que se han dado los vicos, cual existen los agregados. Así, en número, municipios se subdividen a seccionar a tenor de las necesidades. El municipio, de comarca relativa, puede tener una mayor capacidad de emprendimiento.

Más que satisfecha por la admiración del Vistula, la impresionante ciudad de Varsovia, sede de Polonia en 1596, a 500 kilómetros E. de Berlin, gozosa de ofrendarnos la plaza del Castillo, el palacio de la ciencia y de la cultura, las instituciones, los establecimientos, la elegante avenida de Marszlkowska, los parques, las fuentes y los jardines.

En loa, el ferviente médico y lingüista Lejzer Ludwik Zamenhof (1859-1917), de Bialystok, que nos vino a legar la suave «linguo universal» o idioma virtual esperanto. De tal motivo existe la Sennacieca Asocio Tutmonda. Así, una corriente libertaria.

Vibrante y tentadora, entre Dune-mond y Tucum, en el golfo de Livonia, Riga, con sus buenos edificios, sus comercios, sus manufacturas, los depósitos y las actividades portuarias, de verdadero relieve.

En atributos, María Sklodowska (1867-1934), de Varsovia, infatigable, insigne colaboradora de su esposo, el tenaz y renombrado físico y químico francés Pierre Curie (1859-1906).

A 115 kil. al S. de Varsovia, delante

del Lodka, en cierto señorío, sobre un mirador de 210 metros, Lodz, con sus profusiones de hilados y de tejidos. Cerca de Skonile, a la confluencia del Vilija y del Niemen, Kaunas, enamorado de sus típicos barrios, de una hermosa biblioteca, de los monumentos históricos, de los talleres y de las fábricas. No lejos de Balti y de Bender, en ternura, Kichinev (Chishinau), con sus moradas de timbres característicos.

De ensueño, los queridos poetas Czarkowski, Vidunas, Trembecki, Bernatowicz, Sarbiewski, Vaicatis, Gira y Zeleski. En igual, Krazicki, Padura, Kiaznin, Godebski, Seinius, Dmochowski, y Keturatis. Asimismo, Goszczmymski, Putinas, Karpinski, Vaitkus, Guzutis, Bogustawki, Puida, Vargas y Makzewski. De la misma índole, Gustaitis, Poska, Brodainski, Niewcewicz y Kudizka.

Al norte de Kulm, plácidamente, cuando el Motlawa, afluente del Vistula, se encuentra a los términos de su marcha o recorrido por los altos sectores de la Pomerelia, Dantzing (Gdansk), con sus almacenes, sus comercios y sus manufacturas. La vibrante ciudad, con los asientos vecinos de Sopot y Gdynia, constituye un complejo portuario de suma importancia. En la confluencia del Vilija y del Vileica, al pie del monte Godeminas, nombre del fundador de la reluciente localidad, Vilna, presentando sus construcciones artísticas, las entidades culturales, los comercios y las industrias. A la línea del Pruth, Cernauti, con los trazos pintorescos de sus gratos edificios.

De púrpura, los honorables gramáticos Seidel, Klein y Ostermeyer.

Más que satisfecha de los saludos del Vistula; rodeada por Slomniki, Hadowice, Bochnia, y Podgorze; a 200 metros de altura, Cracovia, centro de Polonia desde 1138 al 1596, dedicando la Universidad, del 1364; la construcción del romano, del gótico y del barroco; la Sukiennice, del renacimiento; la enorme plaza del mercado; las fortificaciones, del siglo XIII, y los establecimientos metalúrgicos. Entre Grobin y Suvieta, Libau, de celebradas actividades marítimas. No lejos de de Gnesen y de Kalisch, Poznan, en las orillas del Wartha, con los Archivos, del siglo X, las entidades culturales, los comercios y las industrias.

A verdadero deleite, los inefables músicos Sasnauskas, Brazys, Simkas y Naujalis.

No lejos de Prziwalka, en las riberas del Niemen, a 125 kil. S.-O. de Wilno, Grodno, ensanchando sus buenas labores. Balstoge, con sus manufacturas textiles. Al litoral, Palanga, en la oferta de un rutilante balneario y de los talleres de bombones, orfebrería, ámbar, etc. Hallándose en sus contornos Subieta, Telisse, Midnick, Oveidam y Juenze, al Báltico, Memel, disponiendo de unas valiosas instalaciones portuarias. Vilcariskis comprende acreditadas destilerías. No distanciada de Krasnistaw y a unos 150 km. S.E. de Varsovia, Lublin, con sus manufacturas de vidrio, cerámica, lunas y tejidos. Velteriai, contenta de su escuela normal, Pruzany, con sus alientos y sus fábricas de licores.

En prenda, los suscitadores filósofos Sediadecki, Lewel y Trentowski.

De ánimo, como divinas hortensias, los celebrados besantes de Mariampol, Kalisk, Taurage, Birzai, Asmena, Dubiecko, Smalininkai, Barwiriski, Hadowice, Raudondvaci, Mittau y Plenen. En igual, Orani, Ismail, Goldigen, Ljuzyn, Ezerena, Bolgrado, Cotuvca, Panevezys, Bytom, Kiedany, Mazeikiai, Krasmtaw e Irben. Asimismo, Diotzkov, Svencionys, Dusiat, Giedraicia, Jurbarkas, Sirventai, Chorzow, Bozandi, Augustovo, Bender y Birc. De la misma suerte, Sloniniki, Daugawpils, Jonova, Rasei-entre otros, Vistylis, Podgorce, Telsiai, niai, Biebko, Skonile, Tuckum, Fiekal y Utena.

A premio, los excelentes historiadores Potocki, Maculevicius, Ossolinski, Macejowski, Naruszewicz, Szainocha, Kerbajt y Czacki.

En apego, cual adorados jazmines, las estimadas residencias de Tarnow, Maletai, Ostrolenka, Siereje, Kedainiai, Myslenice, Slenim, Hasenpot, Gora, Vibralis, Etahir, Nur y Copen. Asimismo, Dvinsk, Ezagola, Rosienne, Salentai, Graievo, Zielona, Mastai, Alytus, Prziwalka, Seineai, Mezquine, Sandomir, Akkerman y Taisen. Por igual, Vilko, Chovlia, Bastuni, Thorn, Induva, Gliwice, Soirijai, Wieliczka, Kunigiske, Hotin, Kretinga, Pultusk, Nakel, Loukow y Kielce. De la misma forma, entre otras, Willeta, Utmergé, Modlin, Braslavas, Gnesen, Rohiskis, Zelanowa, Slomniki, Bristonas, Sakai, Veliuna, Obs-trow y Konskie.

Miguel JIMENEZ

(Terminará en el próximo número).

RACHA DE NOTICIAS

SALAMANCA. — Ha sido prohibido el estreno de la obra teatral «Suerte, campeón», del autor Antonio Gala. El propio interesado la conceptúa «crítica social y no política». Pero el franquismo tiene la cola de paja.

CONFLICTOS SOCIALES. En Valencia huelga en la factoría Elcano por despido de un obrero.

En Madrid prosigue el conflicto en la S.K.F., con última expresión de un paro de brazos caídos, intervención de la fuerza armada y cierre de la fábrica.

MADRID. — El premio Planeta de Literatura (dos millones de pesetas) lo ha ganado el escritor republicano Carlos Rojas, residente en Estados Unidos. Título de la obra premiada: «Azaña».

PREMIOS AL TRABAJO. — Tres

obreros carbonizados en una fábrica de cartones en Pueblo Nuevo (Barcelona). Tres mineros asfixiados en el pozo Nicolasa, de la Hunosa, de Mieres. Un obrero portugués freído a lo alto de una torre de conducción eléctrica en Irún. Y el drama prosigue.

ELECCIONES. — Fueron el día 16 para concejales a vía única, o regimetal. Media de participación ciudadana en Barcelona: el 22 por 100.

TRAGEDIA EN EL SECANO. — Se habla de 600 muertes ocurridas por inundación en Motril, Puerto Escombreras, Lorca y otras localidades. En la catástrofe por avenidas de riachuelos descendentes de las estribaciones de Sierra Nevada concurren corrimientos de tierras que sepultaron a diversas aldeas. Dios dormía el sueño de la inconsciencia.

Aldous Huxley y el Anarquismo

por Vladimir Muñoz

De ningún modo vamos a pretender que Aldous Huxley fue un anarquista declarado. Solamente intentaremos hacer ver a los amigos lectores que el pensamiento vivo de este notable pensador inglés, nutre también, a la filosofía anarquista universal. Consultado un diccionario biográfico (el *Chamber's Biographical Dictionary*, Edimburgo: 1927), ya se nos hace saber que «el encanto de su ingenio, de su limpia y lúcida prosa, su saber y sus juegos de intelecto, son a menudo oscurecidos al disgustarse por algunas características del mundo que ha conocido.»

Indudablemente que no vamos a hablar aquí del conjunto de su obra. Nos bastará consultar su pequeño librito *Science, Liberty and Peace* (Ciencia, Libertad y Paz). En esta obrita el autor propone que al igual que los médicos «antes de embarcarse en la práctica» hacen el juramento de Hipócrates, para recordar siempre sus ineludibles deberes hacia la humanidad doliente; los científicos deberían (según los conceptos del Dr. Gene Weltfish) hacer un juramento similar para usar sus conocimientos en bien del género humano. En esto reside la columna vertebral de esta pequeña gran obrita.

Como ello, como todos vemos en nuestro día de hoy, ocurre raramente así, ve el autor que «el progreso de la ciencia es uno de los factores implicados en la progresiva declinación de la libertad y la progresiva centralización del poder que se han producido durante el siglo XX.» Hemos entonces ante un federalista, opositor reflexivo hacia toda contradicción estatal y, por ende, un revolucionario formidable, partidario del pacifismo gandhiano, no por cierto, como método preferido por sensibilidad sino porque entiende que es el único actualmente capaz de enfrentar y contrarrestar el asfixiante avasallamiento del Estado.

Huxley justifica las rebeldías callejeras del pasado. Eran posibles y factibles debido a que el Estado de la época era débil: «la libertad personal y política dependía en gran parte de la ineficacia del gobierno.» Por supuesto, «el espíritu de tiranía estaba siempre dispuesto, pero su organización y sus medios materiales eran generalmente débiles.» Históricamente, Huxley nos lo demuestra con este ejemplo: «Fouché fue, a su manera, un hombre de condiciones excepcionales; pero comparado con la fuerza de policía secreta a disposición de una dictadura moderna, o aun de una democracia moderna, el instrumento de opresión que forjara para Napoleón era una maquinaria absurdamente tosca.»

Es decir, el progreso científico ha centuplicado y perfeccionado la herramienta represiva del Estado. Este posee ahora: «el tanque, el lanzallamas y el bombardero, etc., eficaces instrumentos de coerción antes desconocidos, que han reducido a la nada las antiguas técnicas de la rebelión popular.» De lo que se deduce que el progreso de la ciencia ha cambiado por completo la situación: «Gracias al genio y la acción combinada de físicos, químicos, técnicos metalúrgicos e inventores, los tiranos pueden intimidar más eficazmente a grandes cantidades de personas, y los estrategas pueden matar más indistintamente y a mayores distancias que nunca.»

Huxley pues aconseja otro método para socavar los formidables pilares del Estado actual. Enfrentar a este coloso mediante escaramuzas armadas le parece ilógico: «en todo conflicto armado, los que tienen tanques, aviones lanzallamas no pueden dejar de derrotar a los que sólo están armados, cuando mucho, con armas cortas y granadas de mano.» Como, «malgré tout» siempre habrá partidarios de la violencia armada, a éstos parece decirles Huxley que, «hoy, después de un siglo de adelantos científicos y técnicos, las masas populares no tienen a su alcance armas comparables a las que poseen los arsenales de la minoría gobernante.» Y nos recalca Huxley aún que «hoy en día, si el ejecutivo central quiere recurrir a la opresión, tiene a su disposición, lista para entrar en funciones, una maquinaria de coerción de eficacia casi milagrosa.»

Aparece claro para Huxley que para derribar al Estado hay que seguir otro método. Y en esto se aleja de los seudo «neo-revolucionarios» que entienden que hacer como el microbio



Aldous Huxley

patógeno (o en el mundo de los insectos, los termites), a saber: introducirse en el organismo maligno para minarlo. Cantinela vieja adoptada por los socialistas marxistas de antaño y estampada en el libro *El Estado y la Revolución*, de Lenin; conquistemos al Estado, hagámoslo nuestro, implantemos férrea dictadura para su supervivencia y en el futuro ya no tendremos necesidad de él. Este neomarxismo de ningún modo ha desaparecido de las mentalidades extraviadas; al ser así, son en nuestros días partidarios de insurrecciones armadas para enfrentar a los Estados llamados democráticos. Vista así la cuestión, empeoramos las cosas, puesto que siempre será mejor un gobierno que gobierne poco (que deje más libertad de acción al ciudadano). Si por alejarnos de un mal caemos en otro peor, en el gobierno totalitario, haremos como los cangrejos, retrocederemos en vez de avanzar.

El autor nos propone la *satyagraha* gandhiana: acción directa pacífica, perseverante y eficiente. Este método, nos relata Huxley, «alcanzó una cantidad de éxitos notables en situaciones que, desde el punto de vista militar, eran derrotas seguras.» Para Huxley no hay otra salida, puesto que de ningún modo trata de «amigarse» con el Estado o «adueñarse» de él, como hemos expuesto en el párrafo anterior. Se objetará que si las rebeldías armadas son omnipotentes para lidiar con el Estado, menos lo sería el método propagado por el autor; pero éste ya tiene preparada su respuesta: «Pero aunque la no cooperación y lo que Thoreau ha llamado la *desobediencia civil*, junto con una disciplinada decisión para aceptar y aun desafiar el sacrificio, puedan resultar inútiles frente a un enemigo fanático y enteramente despiadado, la situación resultante no sería, materialmente, peor que lo que hubiera sido aceptado pasivamente la intolerable opresión o se hubiera emprendido una inútil resistencia por la fuerza; mientras que psicológica y moralmente, sería probablemente mucho mejor.» Resumiendo, para este autor: «la acción directa no violenta en gran escala, en esta época de progreso científico, se ha convertido en el único sustitutivo práctico de revoluciones y guerras embrutecedoras y suicidas.» Aclaremos en seguida eso de «revoluciones», puesto que Huxley es partidario de ellas, pero de las pacíficas y eficaces: «La única esperanza de las revoluciones futuras reside en la *satyagraha*, o acción directa no violenta.»

Sería iluso pretender que no van a estallar más revoluciones, que en lo sucesivo pueblos exasperados no se enfrentarán más con la despiadada tiranía del Estado y que el método preconizado por el autor, que se remonta a Aristófanes y llega hasta Martín Lutero King

(o ha sido magistralmente expuesto por Han Ryner en la más hermosa de todas las utopías libertarias: *Los pacíficos*) va a ser adoptado masivamente por los pueblos esclavizados. Nada de esto último va a ocurrir. Pero, si entendemos como Huxley, que el enemigo de la sociedad es ese monstruo llamado Estado (¿qué puede importarnos que Huxley nunca se haya etiquetado de anarquista, si quien nos habla aquí lo hace con toda pureza libertaria!), debemos enfrentarlo más inteligentemente y con más eficacia.

Empecemos pues con «la pluma y la voz que son, por lo menos, tan poderosas como la espada.» Pero sería iluso pretender que el monstruo aludido, el Estado, no va a contrarrestarnos también con estos métodos: «el desarrollo técnico ha fortalecido las potencias existentes no sólo proporcionándonos mayores y mejores instrumentos de coerción, sino también instrumentos de persuasión incomparablemente superiores a aquéllos de que disponían los gobernantes anteriores.» Huxley cita a la rotativa, a la radio, etc. Añadamos nosotros a la televisión, por ahora. De todo se sirve el Estado, hasta de la educación infantil: «la realidad histórica ha sido que la difusión de la instrucción gratuita y obligatoria y, junto a ella, el abaratamiento y aceleración de los antiguos métodos de impresión, han sido seguidos en todas partes por el acrecimiento del poder de las oligarquías gobernantes, a expensas de las masas.»

De modo que hoy, «gracias a la ciencia aplicada, un dictador que sea un poco locuaz está en condiciones de volcar su inflamada prédica en los oídos de decenas de millones. Lo que Marco Antonio pudo hacer con la turba que rodeaba al cadáver del César, su émulo moderno puede hacerlo con naciones enteras. Nunca han estado tantos a merced de tan pocos.» ¿Cómo ir cambiando esto? Huxley entiende que «no terminará la propaganda indeseable hasta que las personas que la pagan cambien de mentalidad o sean reemplazadas por otras personas.»

Penetrando en el terreno de la producción, tan caro a los marxistas, de nuevo en este otro campo Huxley se coloca por sus ideas y conceptos frente a todos los estatistas: «los inventores y técnicos han prestado más atención al problema de equipar grandes firmas con la costosa maquinaria para la producción y distribución en masa, que al de proporcionar a los individuos con medios de producción baratos y sencillos, pero efectivos, para su propia subsistencia.» Partidario de la descentralización industrial, choca aquí Huxley, de frente, contra el centralismo industrial, estatista: «la concentración de la capacidad industrial en grandes fábricas para la producción en masa ha dado por resultado la concentración de gran parte de la población en ciudades, y que cantidades cada vez mayores de individuos pasaran a depender completamente de unos pocos capitalistas privados y sus gerentes, o del único capitalista público, el Estado, representado por políticos y que opera a través de sus servidores civiles.»

Sabido que hay muchas personas que entienden que se disminuirían ciertos males en el terreno económico, si las industrias fueran nacionalizadas en los respectivos países en donde se encuentran, pero, aclara Huxley: «La nacionalización no se ha limitado a la tierra y a los recursos naturales, ni éstos han sido nacionalizados con el propósito de dar a los individuos o grupos cooperativos libre acceso a los medios de producción en pequeña escala, libertad personal y autonomía. Por el contrario, los objetos nacionalizados comprenden, además de la tierra y los recursos naturales, los instrumentos de la producción, y esta nacionalización ha sido emprendida con el propósito de fortalecer al Estado (es decir, a los políticos que momentáneamente ocupan el poder) contra sus súbditos, y no con el propósito de liberar individualmente a los hombres y mujeres de la dependencia económica de sus patronos.»

(Continuará)

Les jeunes face à la civilisation des loisirs

L'exposé qui suit a été écrit quelques mois avant mai 1968, il correspond donc à la situation politico-sociale de cette époque. Depuis beaucoup de choses ont changé et les esprits se sont éclairés. Nous le publions à titre documentaire en espérant que les lecteurs y trouveront encore quelques références intéressantes.

Il faut enfin rappeler, que cet exposé est la réponse à une enquête qui avait été proposée courant 1967 par le Groupe « Amigos de Cenit », et qu'il est le résultat d'une expérience et d'une réflexion entreprise dans un groupe de jeunes.

— Les jeunes face à la civilisation des loisirs.

— Les loisirs ? Une révolution à préparer. Médecins, sociologues, statisticiens réclament une philosophie des loisirs.

Ces titres, pêle-mêle, s'étalent à la une des journaux et revues qui abreuvant des milliers et des milliers de lecteurs. Aussi bien dans « Le Monde » que dans « L'Humanité », aussi bien dans « Le Nouvel Observateur » que dans « Nous Deux ». Du journal sérieux au journal pour midinettes, en passant par le journal doctrinal, nous les trouvons partout.

Le phénomène des loisirs est en passe de devenir un sujet tabou de notre civilisation industrielle. Il intéresse en effet toutes les couches de la société : des plus politisées aux plus m'enfoutistes, des plus cultivées aux plus illettrées. L'ouvrier peut y accéder et comme son patron ou son directeur, nous le trouvons sur les plages au mois d'août. Il touche aussi bien les pays de l'Est que ceux du monde occidental.

La grande concentration industrielle, la croissance fantastique des villes (pensons qu'il y a cent ans à peine, Paris comptait sept cent cinquante mille habitants, Marseille cent cinquante mille et que trois Français sur quatre habitaient la campagne) ont estompé les différences de conditions de vie entre régions et entre pays.

« La masse, c'est " l'homme moyen ". De sorte que ce qui était simplement quantité — la foule — se transforme en une détermination qualitative. c'est la qualité commune, c'est le prototype social, c'est l'homme dans le fait qu'il ne se différencie pas des autres hommes, mais au contraire répète en lui-même un type générique » (1).

Aucune différence entre le métal de chez Fiat et celui de chez Renault. En existe-t-il entre le monteur de Ford à Détroit et celui des automobiles Zil à Moscou ? Tous sont exploités.

Malgré les différences ethniques, de systèmes politiques et économiques, ils ont les mêmes besoins : confort, calme, repos. Ils sont aliénés aussi bien dans leur travail que dans leurs loisirs et à un degré sensiblement égal.

L'apparition du machinisme a déraciné l'homme de son milieu. Pour vivre il a dû abandonner les champs; brutalement il s'est trouvé plongé dans une atmosphère concentrationnaire où sa personnalité a été noyée dans la masse. L'individu n'est rien. Tout l'écrase et tout l'opprime : le travail à la chaîne qui lui interdit de voir et de sentir son œuvre, la vie dans les grands ensembles, les transports qui finissent de le vider.

S'il est vrai qu'en général les ho-

raires de travail ont diminué (quarante cinq heures en moyenne en France en 1966, soixante quinze en 1875. Les électriciens new-yorkais réclament la semaine de vingt heures) (2). Le rythme, l'obligation de maintenir une cadence, l'ambiance (bruit, chaleur) obligent l'individu à abandonner la totalité de son influx nerveux sur le lieu de travail.

Dans ce vase-clos, sa santé s'étiolle (pourcentage énorme de citadins dans les sanatoriums et dans les centres psychiatriques), son humeur s'aigrit (regardez autour de vous : combien de gens sourient encore, combien semblent être heureux et respirer la joie). Il n'a plus d'amis, tout juste quelques fréquentations. Ce monde là lui pèse il veut le fuir et s'en évader.

Mais comment ?

C'est à ce niveau que se pose en totalité le problème des loisirs. Car même là, le raffinement de notre civilisation est tel que l'individu est traqué, acculé dans ses derniers retranchements. Dans le choix de ses distractions, de ses évasions, il sera préparé, conditionné par toute une politique de bourrage de crâne à grande échelle : télévision, journaux. (Rush sur le château de Monséur après l'émission sur le catharisme, par exemple). Même les discussions amicales sont aujourd'hui conditionnées par le milieu extérieur : dernière émission de Télé, grand reportage historique de Match, etc.

Sorti de ce système de références qui lui a été imposé l'homme se trouve complètement perdu et désorienté ne sachant que faire, que dire. Neuf mois jour pour jour après la panne qui priva tout New-York d'électricité les maternités furent sudmergées. Que voulez-vous que nous fassions répondent les parents aux questions indiscrètes.

Un mois par an, on lui dit qu'il est libre.

Mais libre de quoi ? D'aller s'enfermer dans des camps de toile, des bungalows ou de grands hôtels suivant le degré de sa fortune. De toute manière, il devra se soumettre à une nouvelle infinité de lois, subir encore des voisins bruyants. S'il veut bronzer il devra chercher longtemps son mètre carré de sable avant de pouvoir y étendre précautionneusement sa serviette.

Un mois par an, on ouvre la soupape de sûreté. Ravalé, réoxygéné, dopé il sera apte à reprendre son travail dans de bonnes (ou de meilleures) conditions physiques et psychologiques.

L'inaptitude de l'individu à vivre cette vie en complet divorce avec le naturel, cette vie artificielle et morte, est mise en évidence par certains phénomènes bien spécifiques de notre époque : dépressions nerveuses, usage abusif de la drogue, vagues de suicides (par désespoir). Etreinté psychiquement, l'individu risque à tout moment de craquer. Ceci est devenu tellement alarmant que les médecins ont cru nécessaire de célébrer un congrès (3) pour essayer d'enrayer les effets de cette fatigue nerveuse. Ils ont recensé cinq cents reconstituants différents, presque autant de somnifères, c'est dire à quel point notre vie est actuellement artificielle.

(2) Cité par « Le Monde Libertaire », juillet-août 1966.

(3) La fatigue. Thème du Congrès International de Médecine Psychomatique. Faculté de Médecine, Paris 16-20 septembre 1966.

La « civilisation » et les jeunes

« L'adolescence est une nouvelle classe sociale qui s'affirme dans notre société : celle des « déca-génaires » avec tous les attributs qui la caractérisent : langage, vêtement, manifestations qui vont du groupe spontané aux communions passives, des réunions organisées. »

Cette définition d'Edgar Horin de l'adolescence, si elle prête, bien sûr, à discussion [il se développe actuellement une campagne habilement orchestrée qui veut considérer les jeunes comme une couche sociale à part. N'ayant pas les mêmes revendications à présenter que les autres classes. Erigeant en principe le « conflit des générations, exaltant la remarquable et merveilleuse homogénéité de la jeunesse » (4)] n'en met pas moins en lumière certains aspects du phénomène jeune dans notre société.

Tirailé dans tous les sens, le jeune est un instrument des plus dociles pour les opérations commerciales et publicitaires. Son désir d'affirmer son être comme différent de celui de l'adulte est savamment entretenu : blue-jeans, vestes en cuir, bottes, etc. Son besoin d'autonomie le pousse à acquérir des biens, lui appartenant en propre : guitare électrique, électrophone, cyclomoteur. Il est amené à se défouler dans l'absurde déchaînement du rock et du twist. Il s'excite frénétiquement avec ses idoles, aujourd'hui Johnny Halliday, demain un autre. Qu'importe. L'essentiel est qu'à la base il y ait un chef, un leader et que ce fait soit inconsciemment assimilé par l'adolescent. Quel bon citoyen il fera demain !

Devant ce monde, qui veut l'absorber, le jeune se trouve devant une alternative : il se soumet ou il se révolte.

— Il se révolte. Que devient-il ?

« Ganster, blouson noir beatnick. « La révolte flamba dans l'âme de Whit. Ses traits se durcirent. Son père lui avait toujours appris que l'honnêteté était ce qu'il y avait de plus beau au monde. Sa mère lui avait toujours dit qu'ils étaient tous les enfants du bon Dieu. Les parents étaient bons et honnêtes et courageux, et voilà où ils en étaient !

A ce moment Whit aurait pu tuer quiconque aurait osé dire que ses parents trouveraient leur récompense dans autre monde... Cette résignation, voilà ce que Whit haïssait le plus. » (5).

(A suivre)

(4) Mouvement Rural de la Jeunesse Catholique. Cité par « L'Anarcho-syndicaliste » n° 45, janvier 1965.

(5) « Cellule 2.455 — Couloir de la Mort », Caryl Chessman.

DISCOS

PAU CASALS ya no existe, para pena de todos. Dejó de vivir en sus 9^o años. Dos años menos que otro amigo nuestro. Eduardo Zamacois, extinto en Buenos Aires a la notable edad de 98 no viembres. Un gaje de vida, no obstante, para ambos estimados personajes.

De Casals se dirá y repetirá, estos días, que fue un gran músico, un espíritu selecto, un universalista, un pacifista, un antifascista, un bondadoso, un independiente y algo más, con todo lo cual estamos conformes.

Pero alguien debe hacer resaltar su vocación por el Pueblo, su inseparación de las clases populares, a las cuales siempre tuvo en estima. Para elevarlas, para no dejar sus conciertos en pasto de adinerados, Casals siguió los pasos del euterpense Clavé fundando en Barcelona la Associació Obrera de Concerts, cuyos socios, superando los 5.000, tenían derecho a un concierto superior cada 30 días, previo abono de una cotización quasi simbólica. La elevación moral de los trabajadores tiene en la música un estimable asidero.

Por su modo de ser, Pau Casals no se encontraba cómodo en reuniones de convención, aparatosas. Lo vimos sufrir silencioso una sesión adorativa en Burdeos, con mucho « Pau Casals es nuestro. Miradlo: es nuestro santón. Y el «santón», molesto, anhelaba la salida. Pero antes de acudir a ésta un servidor irrumpió en el cotarro — pese al ordenador de la pleitesia — y con modales de adquirente invitó al homenajeado a darse un rodeo por Font-Romeu, interesando al instante al maestro, quien convino por ese detalle auténtico:

— Si, volveré por allí. Guardo buen recuerdo de los amigos de aquellas alturas.

Conocíamos el sucedido. Cierta vez había convocado para un lunch a todos los refugiados del lugar al Gran Hotel, rogándoles de antemano lo consideraran uno de tantos y que cada cual se produjera en su natural igual que él lo haría. La reunión fue calurosa, gozando Casals el ser «uno de tantos». Y es que nuestro gran músico era así y no de fingida manera.

A los de «Terra Lliure» de Toulouse nos dio por realizar una «diada» en Perpignan invitando a Pau a asistir a la misma. Fue un éxito de órdago, con gran público, y ballets, cantores, cómicos, recitantes, solistas, etc., en elenco propio de «Terra Lliure». Pau Casals y Alberto Carsi presidieron el espectáculo y el público bullía de entusiasmo. Sólo unos cinco o seis compañeros «españolistas» estaban mustios. Actualmente justifican en la disidencia confederal; naturalmente.

Casals nos alabó nuestra maestra Paquita Galcerán, celebró la representación de «Sirenas» de Apeles Mestre, gozó las exhibiciones de «l'Esbart» y otras cosas, saliendo de la sala como un niño con traje nuevo, diciéndole a Elvira: «Mira, incluso me han regalado una pintura.» Cierta, una tela de Zárate. El, con Carstí y Font el repostero, regresó a Prades seguro de haber vivido una página emotiva del exilio.

Mas, el domingo anterior Pau se había negado acudir a Toulouse donde recibir un diploma en el Capitol, en ceremonia de artificio preparada por catalanistas, lo que, ante nuestro éxito de Perpignan, hizo exclamar a estos:

— El vell (Casals) s'ha tornat ximple! Ara va amb els anarquistes!

Iba, entonces, donde encontraba amistad sin afectaciones, estima de pueblo, de trabajadores evolucionados.

Lo que repetimos (pues lo habíamos dicho) para añadirlo a las crónicas de los referentes al gran maestro que actualmente se le dedican.

DISCOBOLO

Bientôt, le calendrier



1974

(1) José Ortega y Gasset, « La rebelión de las masas ».

Sigue la información española

— Paros parciales en la Seat, a cargo de 7.300 obreros y empleados. A la hora de esta noticia los paros de Sección continúan.

— Chen Chao-Yuan, embajador de la China de Mao en Madrid, ha presentado sus cartas credenciales al general Franco Bahamonde, tirano de España. Hay constancia fotográfica de este escandaloso acto.

— Protección de la natura: «ALBACETE. — 40.000 perdices logradas en la primera jornada de caza.»

— En Cervelló (Barcelona) pereció por accidente de auto el cabo de la Guardia civil Antonio Codar. El accidentado estaba cumpliendo servicio de carreteras.

— Según el jefe de policía de Pamplona, la banda que efectuó el atraco al Banco Central del barrio la Prochapea, pertenece a GAP (Grupos de Acción Carlista), ¡qué caramba!



— En la competencia de «castellers» de Valls, Vendrell y Tarragona habida en Vilafranca del Panadés, hubo pelea por inconformidad de unos con el veredicto del jurado favorable a Valls. Durante la refriega varios contendientes rodaron por el suelo en lugar de elevarse hacia el cielo.

Librería

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadrados.

Dirigirse a esta Administración.

«De las guerras coloniales a la guerra civil», Dr. Bastos	
«La población española, siglos XVI a XX», J. Nadal	15 00
«Las Crisis agrarias en la España moderna», G. Anes	60 00
«Historia del constitucionalismo español», Sánchez Agesta	30 00
«Introducción de la Ciencia Moderna en España», J.M. López	7 50
«Economía e ilustración en España, siglo XVII», G. Anes	7 50
«Como triunfó el proteccionismo en España», Pugés	12 00
«Informe sobre la ley agraria», Jovellanos	15 00
«El Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jutglar	7 50
«Ideologías y clases en la España contemporánea», Jutglar (2 tomos)	35 00
«Historia política de España contemporánea», F. Almagro (3 tomos)	45 00
«El sindicalismo en Barcelona», Balcells	12 00
«Elecciones y partidos políticos de España (1868-1931)», M. Cuadrado (2 tomos)	100 00
«El Movimiento obrero y sus orígenes en Andalucía», J. Sánchez	2 00
«Sociedad e ideología en los orígenes de la España contemporánea», E. Terrón	35 00

Giros y pedidos a Roque Llop.
CCP 1350756. París
33, rue des Vignoles (París 20e).

COMUNICADOS

F. LOCAL DE ORLEANS

Para tratar de un importante orden del día, en el que va incluido un punto que interesa personalmente a todos los afiliados, se convoca asamblea general para el día 4 de noviembre próximo, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE DREUX

Son convocados todos los compañeros el domingo 4 de noviembre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado para ser informados de los acuerdos del Pleno de nuestro Nucleo y preparar el pedido de los Calendarios de S.I.A.

REVISTA «CENIT»

Severino Campos: Eficacia social del anarcosindicalismo. *Campio Carpio:* Una luminosa razón de lucha. *Fontaura:* Ideas de Pio Baroja. *Ramón Liarte:* El sindicalismo revolucionario en el alba de oro de la Anarquía. *S. Cano Carrillo:* La Madre. *Mariano Alfonso:* Cuando los literatos de avergüenzan de sí mismos. *Miguel Tolocha:* El tiempo en fichas. *Severino Campos:* Proclamación de la I República española. *Miguel Celma:* Palabras y frases. *María Alvarez:* La mujer y la libertad (folletón encuadrable).
Suscribirse a 4, rue Belfort, 2^e étage. 31100 Toulouse.

F. L. DE PERPINAN

Comunicamos a todos los afiliados de esta F. Local que para el día 4 de noviembre de 1973, a las 9 de la mañana, tendrá lugar la asamblea ordinaria, a la cual quedáis todos invitados:

F. L. DE THIAIS

Convoca reunión general para el domingo 4 de noviembre. Hora y lugar como de costumbre. Se ruega puntualidad.

F. L. DE DRANCY

Convoca reunión general para el 11 de noviembre. Hora y lugar, como siempre. En el O. del D., información sobre el Pleno Regional.

F. L. DE PERPINAN

La Comisión de Cultura y Propaganda organiza una Charla para el domingo 18 de noviembre a las 9 en la local social, 9, rue Duchalmeau en Perpignan. El compañero Martínez desarrollará el siguiente tema: 'Sociedades tecnológicas y Acción Revolucionaria'.

F. L. DE PARIS

Se convoca a reunión ordinaria el domingo 11 de noviembre a las 9,30 de la mañana. Nuestros representantes al Pleno zonal de octubre nos informarán de su gestión y de los acuerdos tomados por el Nucleo.

LA REDACCION RECTIFICA

En la necrológica publicada en el «C. S.» refiriéndose a la malograda compañera del amigo Miguel Foz, de Montpellier, se le da a ella el nombre de Isabel, cuando en realidad se llamaba Pilar. Dispense el compañero Foz nuestro involuntario lapsus.

Pronto CALENDARIO

S.I.A.

1974

El año 1974 nuestro Calendario tratará de una de las épocas tristes y sangrientas del siglo XX. La aparición, fundamentos y desarrollo del fascismo en el mundo, especialmente en Italia, Alemania, España, etc., y los personajes españoles a sueldo del que tuvieron en él intervención.

Como cada año, este C. N. exhorta a todos los amigos y simpatizantes de SIA a adquirir y divulgar nuestro Calendario entre sus amistades. Y, al mismo tiempo, les recomienda que a partir de este instante empiecen a hacer los pedidos, como de costumbre, a este Consejo Nacional, 4, rue Belfort, 2^e étage, para tomar nota y servirles en el momento oportuno.

EL CONSEJO NACIONAL

LECTURAS

«UN INDIVIDUALISTE DANS LE SOCIAL», por Han Ryner

Calificamos la tenacidad de Louis Simon y su compañera de admirable. Gracias a esta condición que les adorna la memoria del filósofo preciosista Han Ryner, es mantenida en una época en que los valores humanos se esfuman pronto cuando no disponen de una estatua emplazada en la vía pública o de un nombre rotulando una calle. Y aun así, ¡atención a la pátina de los tiempos! La lejanía, la indiferencia, matan celebridades, y si el propio Jesús aguenta milenario crédito es porque tiene en ejercicio permanente a medio millón de bonzos más o menos místicos que lo presentan como un curulotodo.

El libro «Un individualiste dans le social» (el 67 de los hasta ahora publicados abarcando filosofía, educación, sociología, narración, poesía, etc.), es una reunión de escritos característicos de la posición individualista-humanista de Ryner, añadida la vocación y la pasión por la libertad y el arte afinando la conducta del individuo.

Para los compañeros españoles de cierta edad no es necesario encomiar la obra bellamente constructiva de Ryner, tanto en substancia como en estilo, pues en España la obra ryneriana se había divulgado bastante en nuestras publicaciones y librerías, quedando en todos nosotros el recuerdo de las excelentes y numerosas traducciones que el compañero Elizalde le hizo al maestro. Maduros y jóvenes harán bien adquiriendo ese volumen que reseñamos, los unos para reverdecer conocimientos antaño adquiridos, los otros para conocer al maestro de la filosofía del porvenir, tan clara y agradablemente expuesta.

Apechuguemos lo que sea con la realidad, esa ineludibilidad de todos los días. Pero no dejemos de saborear, en los momentos íntimos, los goces de la sabiduría llana, verídica y con porvenir de Han Ryner y otros que cada cual escoge a su gusto y criterio.

Adquirir el libro «Un individualiste dans le social» en nuestro Servicio de Librería al precio de 10 frs.

«AYER, HOY Y MAÑANA», por Jaime Mas Torné

Como bien expresa el autor, se trata de traducciones y comentarios de su propia cosecha, en recopilación de trabajos de numerosos autores preferentemente racionalistas, caros a nuestro apreciado Mas del Masroig (Priorato) tierra de grado en hombres y frutos.



Conocemos al compañero Jaime Mas de tiempos soleados con aliento de un Montserrat sabiendo a naturaleza, no a monjes, rezos y vírgenes de tronco. Conocemos a Mas de Esparraguera (su segundo lar) apañando baches en la retorcida carretera «dels Brucs» y hasta la casilla peonera de «Can Llucía». Tarea sana, cumplida a conciencia y en soliloquio permanente. Algún saludo de carretero y algunos revoloteos de urracas encima de la gorra de peón caminero tostada — como su propietario — por el sol macho de todos los días.

Amigo Mas tiene inclinaciones de poeta sin que llegue a darse cuenta. He vivido a los cuatro vientos y conoce de éstos las diversas direcciones. Está dado al pensar, y lo hace al modo peculiar suyo. Parece amigo tuyo y lo es más de los sabios del más allá que han dejado honda huella en su espíritu. Ved a Mas en su libro y lo encontraréis en compañía muy próxima de sus autores escogidos.

Mas en su infancia ha pugnado por sacudirse la religión y antes del libro y ahora con el libro su procura es que la humanidad joven se deshaga del enrevesado nudo de los dogmas, principal dificultad que resienten los pueblos para emanciparse moral y económicamente. Mas está preocupado por la extensión del ateísmo, noble pasión, la cual compartimos, y prosigue camino, que es el nuestro, por «baches» que haya y por cansino que parezca. Pero llegaremos, si es que en satisfacciones anarquistas no hemos llegado. En «Ayer, hoy y mañana», Mas se da una, y lo comprendemos.

Que los compañeros sepan estimarle el esfuerzo. — F.

CORREO DE REDACCION

—J. B., *Perpiñán:* Habrá que dispensarnos. Involuntariamente el aviso de la Catalana se nos pasó por alto. Enviad lo que sea que no se repetirá el descuido.

— Militants anarcho-sindicalistas a Force Ouvrière, *Grenoble;* Alliance Syndicaliste, *París:* Dans notre maison interesse la Confédération Nationale du Travail, et nullement telle ou quelle disidence.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Nubes oscuras sobre los kibuts

Al escribir estas líneas, como cada día, prosiguen las noticias radiofónicas manifestando que la guerra entre árabes y judíos continúa produciendo estragos en vidas y material bélico, así como en la destrucción de viviendas en aldeas, pueblos y ciudades. Como siempre que un acontecimiento así se manifiesta, con toda su secuela de horrores, con carácter de slogan, cada bando contendiente busca justificar su acción, acusando a la parte contraria de todo lo habido y por haber haciéndose paladín de la justicia, del derecho de los pueblos y tal. Pero tras la estridente batahola de demagogia partidista, ya es harto sabido que se ocultan móviles que nada tienen que ver con la prédica bullanguera con intento de justificar determinadas actitudes. Para nosotros el mal radica en la estructura social y en las ambiciones que impulsan a los equipos estatales.

Se nos ha hablado de las estructuras casi feudales que subsisten entre los países del mundo árabe; del espeso fanatismo que los caracteriza. En cuanto a las gentes de Israel se les achaca desaforada ambición, egoísmos que excluyen todo razonamiento acerca de las necesidades, como es el caso de los aferrados a la suerte de la Palestina. Hay no pocos argumentos de una parte y de otra que van entrelazados, y de los que, partiendo de lo que son defectos fundamentales, como ya se ha expresado, crean una especie de inextricable embrollo.

Las actas del Pleno cenetista

Como es normal, teníamos ya formada una idea de lo que fue el último Pleno de la CNT, celebrado en Marsella. Los compañeros que de cada Núcleo acudieron allí, en tanto que delegados, informaron a las respectivas FF. LL. de lo esencial que allí fue tratado. Ahora, entre las manos las actas del comicio, se puede, con amplitud, calibrar lo que podríamos denominar aspecto psicológico de la militancia en un orden colectivo. Y ahora que la hilada del tema lo lleva consigo, viene a cuento el manifestar algo de indudable importancia: Es lo que afecta a la asistencia de los compañeros en los comicios, a los delegados que a ellos acuden. ¡Nada de criticar la actuación de nadie, ni de aludir con ello a ninguna delegación! Se sobreentiende que en cada uno de los delegados que acuden a los comicios existe la voluntad, la deliberada firmeza de hacer las cosas bien, de defender con la mayor entereza aquello que el respectivo Núcleo a su delegado, o delegados ha confiado, o recomendado hacer. Pero el bien de la Organización lleva consigo procurar buscar que las funciones a desempeñar lo sean con la mayor eficiencia. La buena voluntad es un factor valioso. Pero importa tener también muy en cuenta el grado de experiencia y capacidad, sea ésta de condición natural o por la cultura

Pero para nosotros, libertarios, hay algo que siempre nos ha merecido la más viva atención y simpatía, pues en ello hemos visto plasmadas, incorporadas al terreno de la realidad, ideas, conceptos libertarios relacionados con el trabajo libre sin la maldecida explotación del hombre por el hombre. Se trata de las colectividades de trabajo en Israel, de lo que denominan kibuts. Trabajo en común con igualdad de derechos y deberes.

De su suelo pedregoso, árido, desértico, a fuerza de voluntad tesonera, de sudores y hasta de sangre, fue saliendo un vergel, un pródigo paraíso en árboles y campos de cultivo. Y los «pionniers», de los primeros en manos a la obra, fueron anarquistas, judíos y de otras partes. Con el tiempo la tendencia absorcionista del Estado, la política y la religión han contribuido a desfigurar bastante las primitivas modalidades de vida libertaria de los «kibuts». Pero, no obstante, queda sustancia, hay ejemplaridad digna de aprecio entre esas comunidades israelitas. Cuando se nos ha dicho, a nosotros, libertarios, que es imposible vivir, instaurar un régimen social sin explotados y explotadores, hemos citado nuestras colectividades y la socialización en la etapa revolucionaria del 1936. Y hemos dado un mayor valor a nuestras afirmaciones citando las comunidades de trabajo de Israel. ¡Sería terrible que la brutalidad de la guerra destruyera una obra tan admirable!

del militante. Es argumento de condición irrefutable tener presente que un compañero poseedor de caudal de experiencia y preparación sociológica, ha de defender de un modo más plausible aquello para lo cual se le ha dado confianza. Y no se trata para el caso de ser el individuo de un natural más o menos locuaz, sino el atinar a interpretar y desarrollar del modo más plausible las cuestiones.

Como en todo lo que afecta a lo que denominamos «responsabilidad», cabe decir que no todos los compañeros suelen estar a la altura orgánica que haría falta. Así ocurre a veces al ser nombrado un compañero para asistir en tanto que delegado a un comicio; compañero que se estima reúne las condiciones psicológicas apropiadas, el nombrado se obstina en lo de renunciar, sin motivo serio que lo justifique. Entonces es natural que se recurra a otro compañero, que sin tener las condiciones del primero, por lo menos evidencia ser susceptible de emplear su buena voluntad en pos de evidenciar con ello tener un efectivo concepto de la responsabilidad. Lo ideal, en el sentido de lo que nos ocupa, es que en las asambleas de nuestras FF. LL., o en los plenos de Núcleo, haya acierto en los nombramientos de los compañeros delegados. A la postre se conoce en cada Núcleo particular-

mente lo que cada uno es susceptible de poder hacer, independientemente de características temperamentales. Nadie puede sentirse ofendido por el hecho de que se tengan en cuenta las condiciones apuntadas, o sea la experiencia y conocimientos del militante llamado a asumir la responsabilidad de una delegación. Ya sabemos que por encima de las aludidas características, que son de una lógica elemental, no puede haber un interés particular e inconfesable en que vaya uno o unos compañeros determinados. Es harto sabido que ello no concuerda con nuestras concepciones de orden moral.

Leyendo las actas, por lo que en ellas se expresa y por lo que entra en calidad de sugerencias derivadas del texto, podrían hacerse y exponerse no pocas reflexiones. Queda abierta la puerta, según acuerdos, para que ellas tengan cabida en el Boletín, órgano de orden interno que no debía haber dejado de aparecer. El Boletín ha de ser el medio apropiado para dilucidar problemas; para las discusiones o cambios de opiniones, tan necesarios a la vida normal de la militancia. Y al decir militancia se ha de tener muy en cuenta que se trata de considerar a compañeros con serena y constante preocupación por las ideas. El hecho de las diferencias aprecia-

tivas no implica para que se busque y se halle un terreno de convergencias.

Por el sentido de las actas, sin conceptos apriorísticos, puede bien sacarse la deducción de lo que supone la celebración de un pleno y la de un congreso. También se ha podido comprobar el hecho de que, de hacerse una u otra clase de comicio, puede darse la resultante de que en el orden táctico puedan o no efectuarse enmiendas o innovaciones. Para los anarquistas, comprometidos de las apreciaciones que de un modo magistral nos dejó escritas Ricardo Mella en su estudio «La ley del número», ofrece un singular valor de análisis lo que se relaciona con el hecho de tener que recurrir, entre libertarios, en algunos casos, a los procedimientos de votación; como también resulta singular lo de las adhesiones a la mayoría, forma muy práctica para no calentarse los sesos reflexionando. Dicho sea sin querer ofender a nadie.

Sí, sí, las actas del Pleno de Marsella, como todo lo que son documentos de esta naturaleza, brindan a hilvanar comentarios. Esperemos que pausada, serenamente, podamos hacerlos los compañeros, en la sucesivo, en el órgano apropiado para ello.

Una selección de pensamientos

El compañero Jaime Rillo es harto conocido por sus colaboraciones en la prensa anarquista, singularmente en «Tierra y Libertad». Con el título «Pensamientos» (De mi pequeño jardín filosófico-humanista) ha publicado una selección de lo que podríamos considerar máximas de tono libertario. El veterano compañero Plaja ha encabezado el librito insertando un «Umbral», en el que se nos dice que el autor «ha sabido reunir en este nuevecito libro uno rosario de pensamientos

y de axiomas que la misma vida ha ido forjando en su mente y acumulados en su labor diaria.» Es cierto, Rillo se atiene, sin ringorranos filosóficos, a la piedra de toque de la realidad. De ahí que nos diga, «en serio y en broma»: «Aceptar favores es comprometerse a ser esclavo de ellos.» Uno iría citando, transcribiendo, ése, el otro, el de más allá, todos mostrando agudeza y sencillez a la par. El libro está editado por B. Costa Amic, en Méjico.

Noticias de España

SE PUSO DELANTE DE LAS BALAS

(Ejemplo típico de parte oficial publicado por la prensa diaria):

BILBAO. — Un vecino de Vitoria, Joaquín Diestre Barroso, de 36 años, pereció en la madrugada del domingo al lunes al ser alcanzado por los disparos de la Guardia civil cuando huía, tras no atender a las reiteradas señales de alto de los agentes.

El hecho tuvo lugar sobre las tres de la madrugada, cuando Joaquín Diestre transitaba por la carretera comarcal de Fruniz a Múgica. El individuo infundió sospechas a la Guardia civil, que patrullaba la zona. Al pedirle la documentación no atendió dicha petición y emprendió la huida perseguido por los agentes, que continuaban dándole las reglamentarias voces de alto.

En determinado momento de la persecución Joaquín Diestre se volvió enarbolando al parecer, algo semejante a una pistola, lo que, indujo a las fuerzas del orden a dis-

parar, alcanzando al fugitivo y causándole la muerte.

(Si esto no es un asesinato, Jack el Destripador es un angelito).

«PREMIO LARRA» PARA UNA MEMORIA SOBRE LA GUERRA CIVIL

MADRID. — La Editorial Gregorio del Toro, de Madrid, convoca por segunda vez el «Premio Larra», dotado con 800.000 pesetas, para unas memorias sobre la guerra española 1936-1939, al que pueden concurrir los autores de cualquier nacionalidad, siempre que el original sea presentado en idioma español.

El plazo de admisión de originales finaliza el 20 de enero de 1974, y el fallo se hará público el 7 de marzo del mismo año.

Los originales serán enviados a la Editorial Gregorio del Toro, Hortaleza, 81, Madrid-4, donde se podrán obtener las bases completas de la convocatoria.

EL LEC COMBAT SYNDICATISTE

C. N. T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

RAPPROCHEMENTS

- Nixon artisan des guerres du Viet-Nam et du Proche-Orient, en passe d'être inculpé pour corruption politique (sic).
- Kissinger Prix Nobel de la Paix.
- Le premier est le patron du second.

La orfandad de la España de ahora



La pérdida del artista y ferviente humanista Pablo Casals ha sido generalmente resentida en España. Generalmente, no unánimemente, por existencia de gentes disfrutando, en el siglo de los viajes estelares, de la herencia del ancestro. La hez hispana catalogada «victorialista», internamente debe sentir fruición por el deceso del gran Pablo. Mas por eso mismo, por ser grande, los fachas atemperan mascullando fingido sentir por el «eximio español» desaparecido.

Pero lo cierto es que incluso dejando de ser, Casals sonroja a la España fascista. Todo el mundo, catequizado por la magia musical de Pablo, se capacita una vez más de que éste no radicaba en España por asco a la grey cavernaria que la domina. Como miles de nosotros, el insigne vendrellense permaneció en exiliado voluntario, dando así un mentis universal a la normalización de la política española.

Pablo amaba el censo de exiliados políticos por su constancia en el sacrificio, por su tesón en no pisar tierra deseada en tanto esa sea hollada por las pezuñas de la bestia negra. Sencillo de suyo, entre nosotros no se consideraba un insigne, sino un ciudadano de tantos.

Es admirable y corazonador que grandes élites del sentimiento, o eximios gladiadores del pensamiento, del pentágono y del Parnaso, hayan preferido morir lejos de la España actual que dentro de ella colmados de honores sólo de nombre honoríficos. Soñando perennemente en su Vendrell, Pablo Casals prefirió extinguirse en el destierro antes que beneficiar al régimen franquista con su presencia en la tierra ambicionada. Manuel de Falla, horrorizado por el asesinato sin excusa de su amigo Federico García Lorca, con un pretexto cualquiera consiguió huir de España para vivir y morir en cualquier rincón de la República Argentina. Juan Ramón Jiménez, poeta tan exquisito como inimitable, salió del país alegando una embajada dilecta con ganas de quedar, in eternum, en el refugio que se dio en Puerto Rico, donde fue visitado y apremiado por un sobrino suyo, capitán franquista, para un regreso «triumfal» a la tierra: «No vaya usted a aguardar una muerte sin brillo en ese país lejano», le dijo el pariente. Sonriente, el poeta aseguró al sobrino que brillante o no la muerte no le interesaba en país ninguno. A Juan Ramón Jiménez lo regresaron a la España franquista en cadáver, no en hombre existente.

Otro músico, Jaime Pahissa, también exhaló su postrer suspiro lejos de la Cataluña que idolatraba, y Eduardo Zamacois, el gran novelista, se despreocupó absolutamente de la España actual interesándole poco morir en España o en Argentina. Y así una apreciable cantidad de recios valores en artes (Picasso entre ellos), pedagogias, nobles letras, investigaciones y otras dis-

ciplinas del saber, cuyo prestigio repercutió y sigue repercutiendo en el mundo en favor de una España de ayer próximo o futura, pero que en ninguna manera es la de nuestros días.

Anónimos que debemos ser, los trabajadores españoles que, según cierto decir, «pudimos» en el exilio, así y todo consideramos nuestra situación protestataria como un dechado de buena conducta, como un beneficio de dignidad, máxime ganando el mendrugo de cada día en mejores condiciones que nuestros compañeros de España, además de gozar ventajas políticas superiores a las que el franquismo concede a sus millones de opositores. Más pésimo lo pasan — o han pasado — los intelectuales y artistas que nos acompañaron en el éxodo, y sin embargo aguantan, y cuando no pueden aguantar más perecen valientemente con los ojos fijados a una España libre, igual que nosotros.

Ciertamente el calificativo de Refugiado es nuestra carta de ciudadanía, nuestro orgullo «aristocrático». Grandes expatriados políticos lo fueron el republicano Ruiz Zorrilla y el pintor Goya. El que menos de ambos se «tiró» treinta años de exilio, el primero en París y el segundo en Burdeos.

¿Morir? Ese disgusto no se evita en ninguna parte del orbe, y en España menos que en el lugar del globo que sea.

Porque en la «patria» el malestar y el asco podrían anticiparnos la fea visita de las parcas.

Como Casals, Picasso, J. R. Jiménez, Falla, Pahissa, Zamacois y tutti quanti, los idealistas anónimos tenemos derecho a nuestro cacho de merecido orgullo.

Paralelismos históricos

El impacto de una tragedia

El ciclo de opresión abierto por los militares chilenos continúa motivando comentarios. Ha bajado la efervescencia de los primeros momentos, en quienes elevaban protestas a distancia del escenario trágico y con el concurso de razonamientos más serenos no faltan quienes confiesen ver las soluciones de orden social de diferente manera a como las veían.

Si el impacto del golpe militar fue de inmediata repercusión sentimental, ahora, sin abandonar completamente ese estrato de vibración humana, ya entró en ejercicio la reflexión. ¿Se retirarán algunos conceptos de carácter político? Es peligroso aventurar una afirmación, por lo menos en lo que concierne al sector marxista; en ese campo es de mayor potencia la credulidad que el análisis.

Aquellos que se hallaban más o menos de acuerdo con el gobierno chileno fenecido, ¿qué dicen ahora?, ¿qué piensan hacer?, ¿cómo van a situarse ante las dictaduras de cualquier matiz? No dejó de sorprendernos que un socialista estatal, en los primeros momentos del golpe militar dijera que vistas las experiencias históricas del presente siglo, llegaba a la conclusión de que «no habrá socialismo sin revolución».

Sin duda, el que tal afirmo, en momentos de paroxismo pasional, sólo tenía en cuenta el panorama chileno o los informes de que ahí se desprendían. Sin embargo, si pusiéramos en movimiento los datos que del siglo en curso giran en torno a la afirmación indicada, ¿con qué responsabilidades contrarrevolucionarias tendrían que cargar los discípulos de Marx! Por lo demás, no afrontando esta tarea, si abrimos las páginas análogas de la pasada centuria, abundan los episodios protagonizados por los militantes profesionales.

Son estos hechos por los que es saludable y de incumbencia elemental, alimentar toda reserva y precaución a la fingida honorabilidad de los generales. Toda acción colectiva que pretenda abrir brecha hacia un futuro de más amplias garantías para el hombre se opone a la tradición de los ejércitos; la dinámica militar, desde cualquier punto de vista que se mire, es de acción reversible; su conformidad con un cambio superior, particularmente cuando éste afecta a los grandes intereses creados, es un campamento de espera en aras a posibles circunstancias que les permitan actuar según sus normas y tradición.

Si se enfoca concretamente el problema chileno con la facilidad de hallar conclusiones sociales que rebasen lo convencional de sector, lo primordial, para todo hombre que se inspire en mejorar el horizonte de bienestar humano, es afirmar contundentemente repudió a la casta castrense. La traición de éstos ha sido de igual magnitud que las torpezas de Allende; lo uno ha sido equivalente a lo otro, y todo puesto en movimiento ha malogrado las esperanzas que el pueblo tenía depositadas en mejorar su situación.

El acontecimiento tiene una base de motivos muy superior a los sistemáticos pronunciamientos de guerra política. Ahora, en el reciente evento, aunque era evidente el afán de poder en el sector que debía representar lo más positivo del pueblo, entraron en práctica apocírmicas que sólo rozaban la epidemia del gran problema social. No tuvo en cuenta Allende, ni sus estrate-

gas seguidores marxistas, que el uso de recursos políticos contagió los de flotas flotando lo conquistado por acción revolucionaria.

Las instituciones de matiz y fondo burgués sólo tienen la finalidad de proteger y sostener los intereses de la burguesía; la aceptación del Estado, y su pretendida utilización, significa hacerse «seguro servidor» del mismo; y siempre que éste quede en pie, mientras se le reconozca necesidad de existencia, su tendencia ha sido, es y será, quedar como patrimonio de quienes le confirieron mayores y más fuertes prerrogativas.

Estas conclusiones, que la historia ha demostrado hasta la saciedad, ya garantizadas por la ciencia y la filosofía, en el campo marxista escapan hasta a sus eminencias. Toda revolución iniciada por el pueblo, con proyección de porvenir que responde a sus anhelos y necesidades, comportará perspectivas de fracaso siempre que su culminación se confíe a hombres e instituciones que estuvieron al servicio de grandes intereses privados. Toda estructura general de condiciones económicas y culturales tiene su garantía en estamentos compatibles de fondo social. Allende estaba muy lejos de ser el genio providencial capaz de compatibilizar la vigente y militante representación del mundo capitalista con las aspiraciones del proletariado revolucionario.

Los militares chilenos, al igual que los argentinos y españoles, fueron consecuentes con el papel a que históricamente están destinados. En lo social son de acción retrospectiva, crueles en su acción de conquista nacional o extranjera, por lo que su triunfo, donde quiera que se dé, significa la reivindicación de los grandes poderes económicos y de los gobiernos más represivos.

Todos los factores que han intervenido en el movimiento chileno aconsejan estudiarlo a conciencia. Existen facetas de ese periodo llamado **construcción socialista**, de donde los mismos socialistas pueden extraer valiosas enseñanzas. Para ellos, más que para otros, se hace indispensable una conclusión que defina bien la función de los métodos políticos y los de acción revolucionaria de médula social; ambos no pueden ni deben conjugarse, porque cada una de estas acciones está destinada a cumplir una finalidad diferente, y no pocas veces opuesta.

No obstante ser imperiosa la necesidad de transformación social en Chile, y estar su «gobierno socialista» asistido por prominentes marxistas, lo fundamental de las tareas perentorias quedó supeditado a cálculos de equilibrio político, en los que el pueblo no intervenía. Existen datos, tanto en el movimiento campesino como en el industrial, donde decisiones directas de los trabajadores fueron reprobadas por los estamentos oficiales. No se quiso comprender, ni prevenir, que desde el momento en que las aspiraciones revolucionarias quedaban ubicadas en estamentos y determinaciones legales, la contrarrevolución se iniciaba en terreno abonado.

Desde ese momento, los antagonismos entre varios sectores del país y el gobierno fueron inevitables. Esas condiciones de desenvolvimiento nacional no eran desconocidas por los rectores de la cúspide gubernamental; y antes que inclinarse a buscar solución en los recursos revolucionarios del pueblo, los jefes del poder, más que na-

die su figura máxima, optaron por contemporizar con espíritu cordial con los generales y cardenales. Torpemente, inconscientemente, el chileno oficial posibilitó el golpe de la reacción.

Sin pretender dar por seguro que una visión más amplia y penetrante hubiera evitado la derrota de Allende frente a los militares, si puede decirse que el gobierno no supo o no quiso usar la confianza que en principio le había conferido un buen sector de la población. Ni siquiera en los momentos supremos, cuando las armas de la reacción entraron en acción eliminadora de sus adversarios, se quiso atender el clamor de una corriente de la po-

blación chilena dispuesta a defender lo que «por vías democráticas» habían conquistado.

¿Se utilizará esta lección en futuros acontecimientos? Es problema que incumbe a cuantos se inspiran en un cambio que eleve el bienestar de todos los pueblos. Las cenizas de una quema política están calientes, sin recurso para traducirse en llamas revolucionarias propiciatorias de lo que el proletariado chileno ansiaba. Contemplando esas ruinas sonríe y se regocija la reacción internacional, mientras con penoso sentimiento recuerdan algunos que los tópicos marxistas no sirven para liberar a los pueblos.

Severino CAMPOS

Notas informativas

— Nueva huelga de brazos caídos en taller de la DEAT en Barcelona. Se trata de una huelga perlada en la casa hasta la obtención de las mejoras pedidas por el personal.

— Interrupciones semejantes del trabajo en la empresa Condiesel de San Cugat del Vallés (Barcelona).

— Prosigue la actitud obrera de a mala paga poca labor en la Auxiliar Textil Manresana. Exigencia de 4.000 pesetas de aumento mensuales y la gerencia no va más allá de 800. Largo trecho para encontrarse.

— Veladas de homenaje a Pau Casals en Vendrell, todas en la iglesia. Incluso los Nois del Vendrell evolucionaron en el interior del templo.

— Consejos de guerra en Las Palmas (Canarias) contra los objetores de conciencia Juan Carbonell Uria, (que ya lleva cumplidos 10 años de prisión), y Emilio Bayo Iñiguez (ya condenado a 15 años de encierro, habiendo pasado 11 en el mismo). Nueva condena les va a ser aplicada. España no sale de su sopor de barbarie.

— Así está el patio. En Bilbao la guardia civil tiene a su cargo conceder certificados de buena conducta moral y religiosa a los ciudadanos con mentalidad de pulga.

— La Delegación del Trabajo de Pamplona fue objeto de una tentativa de incendio. La gasolina resultó adulterada.

— 250 alumnos de la Universidad de Valencia han sido sancionados. Igual les ha ocurrido a 200 estudiantes de la Universidad de Barcelona. Nada de eso vale.

— Tres sindicalistas madrileños pertenecientes a metalurgia fueron detenidos y liberados mediante timo judicial de 200.000 ptas. a cada uno. La autoridad la atraca a su manera.

— La revista economista «Márgenes» ha sido suspendida por la autoridad por considerarla inconformista.

UN PAIS NECESITA DOS PARTIDOS POR LO MENOS PARA SENTARSE EN EL PARLAMENTO EUROPEO

BARCELONA (OPE). — La agencia Europa Press distribuyó el 10 de octubre un despacho fechado en

Barcelona que decía, entre otras cosas, lo siguiente:

«El profesor Georges Vedel, presidente de la Comisión del Estudio Político del Mercado Común que lleva su nombre, se encuentra en Barcelona en el Círculo de Economía sobre «Rasgos de una Europa Unida». En una conferencia de prensa celebrada a su llegada, dijo el profesor Vedel: «La única condición para una Europa unida es la voluntad que los países y los políticos muestren en tal sentido, los cuales, en verdad, no tienen más alternativa que entrar en esta vía».

Al preguntarle los periodistas sobre las relaciones de España con la Comunidad Económica Europea después del último cambio de Gobierno registrado en España, dijo el señor Vedel, manifestándose a título personal: «No creo que se trate de un cambio de Gobierno, sino de una evolución de las instituciones españolas». Refiriéndose luego al Parlamento Europeo, hizo la mención expresa de las condiciones básicas para pertenecer a él, diciendo: «Salvo que existan por lo menos dos partidos políticos en un país, no puede haber posibilidad de que se sienten sus diputados en el Parlamento Europeo».

ADMINISTRATIVAS

— Ferré Juan, St-Ouen. Recibido giro 100 frs. y nota. Nos excusamos del error. Ahora tendrás pagado hasta el 31-12-74.

— Pinos F., 13-Pelissanne. Recibido giro pago «C. S.», 31-10-73.

— R. Moreno, 92 Boulogne. Giro pagando «C. S.» hasta el 31-12-73.

Librería:

— Arthos Méndez G. Haarlem (Holanda). Devuelta carta Librería. Deuda 45,70 frs.

— Pedro López, 42 St-Etienne. Idem deuda, 8,30 frs.

— Lo mismo decimos a Salcedo Juan, París. Deuda: 33,50 frs.

— Carlos Ruiz, Weinherin (RFA). Carta devuelta. Deuda: 117,70 frs.

— José Rivero, 13 La Ciutat. Rehusada carta. Deuda: 17,50 frs. Ruego de pago y dar nuevas direcciones.

— Cordonet, Lamotte Beuvron. Devuelto «C. S.». Deuda 180 frs. 30-10-73.

— H. Guerrero, París (11). Devolución sin aclaración «C. S.», igualmente a Ramón García, 66-Le Soler. Deudas 129 frs. y 75 frs. respectivamente.

— Sopena, 81-Grabilhet. Recibida tu nota y aclaración. Lamentamos tu caso.

— Luquín José, París (19). Recibida la tuya. Pagado año 73. 50 frs. giro en ficha de tu hijo. Hacemos como indicas.

Les jeunes face à la civilisation des loisirs

(Suite)

* Militant :

Il entre dans une organisation de jeunes, dans un syndicat. Il se donnera alors sans réserve pour un idéal qui, croit-il, le dépasse. Il trouve refuge dans l'action et est persuadé qu'ainsi il travaille pour un renouveau humain. Malheureusement le désir réel de transformation qui bouillonne chez un grand nombre de jeunes est habilement canalisé par un nombre impressionnant d'organismes dont le seul but est de désamorcer une révolte qui même larvée pourrait être dangereuse pour les structures en place. Ce rôle est en outre joué par toutes les organisations catholiques et communistes, J.O.C. et U.E.C. entre autres.

— Il se soumet.

L'adolescence présente, alors, le visage morne d'une génération apathique et sans relief, qui a perdu tout enthousiasme. Diminuée, affaiblie, uniformisée, elle semble sombrer dans une dégradation inexorable.

« La pensée, elle-même, perd toute originalité; prisonnier de thèmes stéréotypés, l'adolescent ne réagit plus qu'en fonction de ces derniers; incapable de saisir la nuance, il ne pense plus, il réagit à des excitations.

Totalement déterminé par le milieu, ses réactions ne sont pas des actes conscients, élaborés, construits. Perdant tout caractère personnel, ce ne sont plus que des réflexes conditionnés et stéréotypés. » (6)

Constatations, certes, pessimistes, mais qui malheureusement reflètent la triste réalité.

Le mot jeunesse doit être synonyme de colère, de rêve, de risque. Il s'est prostitué pour devenir assurance, tranquillité, avant tout.

Ce jeune-là n'aspire à rien, si ce n'est à la sécurité douillette, petite bourgeoise, le café au lait et la salle de bain. Surtout pas d'histoires. Du fric, une bagnole et pour plus tard une gentille petite épouse, deux ou trois bambins roses.

Qu'importe si les rythmes de production deviennent chaque jour plus démentiels. Qu'importe si Ben Barka se fait enlever en plein Paris. Qu'importe si chaque jour l'air est pollué par des explosions atomiques. Qu'importe...

On a stérilisé l'âme de cette jeunesse. On prépare efficacement une civilisation d'huissiers et de contre-maitres.

L'adolescence est une période de mutation biologique, il est donc tout à fait normal que le problème sexuel soit un de ceux qui mette le plus facilement en lumière un certain dérèglement dans le comportement général du jeune. La barlue (ou rodéo suivant la région) qui n'est autre qu'un viol collectif est devenue monnaie courante. On ne s'en étonne d'ailleurs plus guère. Cas extrême, certes; mais regardons autour de nous, analysons les rapports entre jeunes des deux sexes. Le cynisme brutal est souvent la règle. La femme n'est plus perçue comme compagne, mais comme simple machine à plaisir.

« La femme, un produit de consommation », affirmera un ouvrier de vingt deux ans. « Pour ce qu'on

veut toutes les femmes se ressemblent, qu'elles soient belles ou moches », dira un lycéen de dix-huit ans. » (6)

L'acte sexuel n'est donc perçu que comme un acte purement matériel.

C'est sur un tout autre plan que nous devons envisager le flirt. « On sort avec une « nana » (ou un « mec »). On flirte volontiers. Combien de couples voyons-nous, main dans la main, qui manifestement ne s'aiment pas. Etranges l'un à l'autre, ils s'ennuient à mourir, mais ils continuent à jouer le jeu pour les copains, pour la galerie. Le flirt n'aboutit à rien, si ce n'est à mettre clairement en évidence la pauvreté des sentiments et la peur des responsabilités. Certains journalistes en mal d'articles, ont baptisé ceci liberté sexuelle. Quelle aberration! Il n'y a pas plus de liberté qu'il y a cent ans. La notion de liberté implique la possibilité d'un choix dans la conduite et cela n'existe pas. « Il est quelque chose de pire que l'esclavage, c'est la fausse libération.

Sur le plan collectif, sur le plan individuel le pouvoir de contestation du jeune et de l'homme en général est en régression. Comment peut-on en être arrivé là? Voyons plus en détail ce que la société propose aux jeunes en dehors de leurs heures de travail ou d'étude.

La télévision. Le cinéma

L'adolescent se tourne instinctivement vers l'image plutôt que vers la lecture. En effet, la lecture demande un effort de réflexion, tandis que l'image s'adresse aux sens et non à l'esprit, elle est plutôt sentie que comprise.

La télévision envahit tout, elle s'introduit dans notre vie que nous le voulions ou non. Il est tellement plus facile de tourner un bouton, de s'asseoir bien tranquille dans un fauteuil. La télé se consomme bien. Les gosses jouent comme Thierry la Fronde, s'habillent comme d'Artagnan. Le monde des adultes ne se présente pas sous de meilleurs auspices, lui aussi subit en profondeur l'influence de l'image. Plus de repas familial, plus de dialogue; il faut écouter le dernier bulletin d'informations pour Monsieur, le feuilleton pour Madame, et le dernier match de rugby, qui réunit toute la famille autour du téléviseur.

L'homme ne peut plus échapper aux instruments de son conditionnement puisqu'ils viennent le traquer jusque dans son intimité, et qu'il les admet.

« La radio, et plus encore la télé l'enferment dans un univers sonore où il est seul, il ne savait pas déjà beaucoup ce qu'était un « prochain », maintenant la séparation entre hommes s'accroît...

Il n'y a plus de vis-à-vis, il n'y a plus d'interlocuteur, il n'y a plus de dialogue. Écoulant et formulant un monologue perpétuel, échappant à la fois à l'angoisse du silence et à la gêne du prochain l'homme se réfugie dans le giron des techniques qui l'enferment radicalement dans la solitude et le rassurent en même temps par toutes les mystifications. » (6)

L'adolescent retrouve dans l'univers familial le même univers qu'à l'extérieur : celui qu'il subit toute la journée. Ce qui pourrait être pour lui une bouée de sauvetage lui fait, au contraire, perdre chaque

jour un peu de liberté dans le discernement.

Le cinéma pourrait, semble-t-il jouer le rôle culturel qui est actuellement dévolu à la télévision. Ici possibilité de choix : nous pouvons aller voir tel ou tel film. Malgré cette apparente liberté nous sommes là encore déterminés. Pour aller voir un film nous nous en référons aux copains, à la presse.

Les « on dit », les « il paraît que » des copains ne sont plus le fait de jugements mais en général le résultat d'une publicité bien orchestrée.

La grande presse, elle, a pieds et poings liés avec la haute finance et ne dédaigne pas les pots-de-vin. Il arrive même que des articles paraissant être des critiques ne sont en fait que des publicités puisqu'ils ne sont pas signés.

Jetons par ailleurs un œil sur les programmes de cinéma : Louis de Funès, James Bond pour les plus imbéciles; Godard, Resnais pour le snob et l'intellectuel qui veulent être dans le vent. Il y en a vraiment pour tous les goûts! On satis-

fait comme on peut cette innombrable et diversifiée clientèle : de la cuisse, du rire, de la révolution.

Il faut constater que le cinéma n'est plus le révélateur capable de provoquer certaines réactions dans ce public. Il a perdu incontestablement de ses qualités tonifiantes. Que « Vivre » (7), dénonce le phénomène bureaucratique qui paralyse notre civilisation c'est un fait. Un grand nombre de spectateurs a pris conscience de cela. Mais après cette constatation il n'y a rien. Il faut donc qu'à côté du cinéma il y ait une dynamique qui permette un dépassement. Il faut lutter contre le spectateur lucide mais passif.

(7) « Vivre », film japonais de Kurosawa. T. Shimura incarne avec une hallucinante présence un petit employé qui se sachant condamné emploie ses derniers jours à construire un terrain de jeux pour les enfants d'un quartier pauvre. Pour cela il devra faire voler en éclats l'administration et la bureaucratie qui s'opposent à son projet.

(A suivre)

Leído en un diario barcelonés :

LA VENDIMIA

Hay 90.000 españoles en la vendimia francesa. El obrero, ahora, en Madrid, ya no amenaza con el convenio colectivo, con el conflicto laboral o con pedir media hora para comerse el bocadillo y echar un pito. Amenazan con irse a Francia a la vendimia.

Los vinateros que vienen por Madrid se quejan de que no hay nadie que quiera coger la uva en los pueblos. Se han reclutado batallones de viejas, que es lo único que queda en el campo, pero las viejas, que son todas muy piadosas, cada cuarto de hora interrumpen el trabajo para rezar un «Ave María», y así no cunde nada. Los franceses, pese a ser tan laicos, han encontrado, como San Isidro, unos ángeles que les hacen la faena mientras ellos están en éxtasis místico viendo «El último tango de París». Son los ángeles laborales españoles, llegados allí por carretera y por ferrocarril, pues se trata de unos ángeles que no bajan del cielo porque no tienen que pagar el avión.

— Mire usted — me dice un vinatero manchego en un café de Madrid —, lo hemos probado todo, hemos sacado a los señores del casino, que estaban jugando al dominó, y los hemos puesto a vendimiar. Pero la mayoría de ellos se han ido a casa con lumbago y ciática.

Es lo que pasa, que para vendimiar, nada como un vendimiador. Para trabajar, nada como un trabajador. Esto es una verdad que llegamos a olvidar. La clase pudiente se pasa la vida con el dominó y luego no es capaz de recolectar sus propios racimos. Le digo al vinatero que pruebe a hacer la vendimia con gitanos, artistas de los circos ambulantes y viajantes de comercio. O sea, con todo el personal que va de paso por los pueblos. Por lo visto, en algún sitio ya lo han hecho así. Cogieron a un joven tecnocrático que iba por los pueblos vendiendo lavadoras y le pusieron a vendimiar, sin darle tiempo

siquiera a quitarse su chaqueta «Pierre Cardin».

— Ni lavadoras ni cuernos. Usted nos vendimia la viña, que para eso es joven, y se va a sacar más duros que vendiendo esos embustes.

A los artistas de un teatro-circo que iba trashumante los han puesto también a coger uvas. Las vicetiples y los trapezistas cantaban las canciones de la obra mientras hacían la tarea y todo quedó como una escena de zarzuela. Parece que los cómicos se van a quedar en el pueblo. Por la mañana vendimian y por la tarde hacen la función. Se sacan un sobresuelo. A una compañía de Madrid que iba representando «En Flandes se ha puesto el sol», de don Eduardo Marquina, también la tienen recitando los versos imperiales entre las viñas, mientras llenan los cestos. Nuestros vendimiadores de toda la vida, en cambio, se van al «midi» francés.

Algunos propietarios campesinos están invitando a sus fincas a todas las amistades de Madrid. La gente agradece estas vacaciones de otoño y pica, pero una vez que están allí, y como quien no quiere la cosa, la señora de la casa les pone a todos a vendimiar. Ella va en cabeza. ¡Qué remedio!

Hay quien dice que los vendimiadores se van a Francia porque les dan mejores salarios. Esto es pura demagogia. Van a Francia a ver «El último tango», a comprobar si efectivamente el señor Pompidou está tan hinchado como sale en las fotos y a practicar un poco el francés para cuando entremos en el Mercado Común, que dicen que va a ser en seguida. Estamos los primeros. — Francisco UMBRAL.

Prosigue el éxito de la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 Paris, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

(6) « La Jeunesse dans la famille et la société moderne », Editions Sociales, par Georges Tenidas, professeur au Lycée Berthelot de Toulouse et Yann Thireau.

Aldous Huxley y el Anarquismo

(Viene del número anterior)

Esto trae como consecuencia, «cuando, como sucede en la actualidad en el mundo occidental, grandes cantidades de ciudadanos no poseen nada (en muchos casos, ni siquiera un oficio, puesto que el manejo de las máquinas semiautomáticas no lo requiere), la libertad personal y los derechos civiles dependen en extensión más o menos considerable de la gracia de los dueños y directores capitalistas o nacionales de los medios de producción y distribución, y de la disposición que aquéllos tengan para someterse a las reglas del juego democrático.»

¿Deben los trabajadores aceptar pasivamente y fatalmente este estado de cosas? De ninguna manera. Huxley es partidario del sindicalismo obrero: «Para promover sus intereses y protegerse contra la opresión, los trabajadores carentes de propiedad se unen en sindicatos, los cuales han hecho mucho para refrenar la ambición y la codicia de los capitalistas y mejorar las condiciones de trabajo.» Pero Huxley aclara en seguida el peligro que supone para los trabajadores el acaparamiento del sindicalismo, sea por naciones estatales o por la omnipresencia del mismo Estado: «los sindicatos están tan expuestos al gigantismo y a la centralización como lo están las industrias con las cuales están relacionados. En consecuencia, frecuentemente ocurre que las masas de obreros sindicados se hallan subordinadas a dos oligarquías gobernantes: la de los patronos y la de los dirigentes sindicales.» El sindicalismo no debería perder de vista que el mero logro de mejores salarios o la postre no nos adelanta mucho: «En los países capitalistas la naturaleza de los sistemas monetarios y financieros ha sido tal que, cada vez que empieza una era de prosperidad, los acreedores se ven obligados, por las reglas tradicionales de la banca, a reducir los créditos y convertir la prosperidad en depresión.»

Frente a todos estos evidentes males y a las pretensiones para subsanarlos, de los socialistas estatales, aclara Huxley que «el poder es expansivo, y no puede ser dominado sino por otros poderes de magnitud igual o al menos comparable. Bajo un régimen de socialismo de Estado, no habría en la comunidad ningún poder capaz de oponer una seria resistencia al ejecutivo, política y económicamente todopoderoso. Los amos políticos y los siervos civiles que tuvieran en sus manos el Estado, sólo estarían sometidos a algo tan endeble como una constitución escrita.» Ante esto, clamarán los partidarios del Estado democrático que la única salida o solución es la suya. Pero para Huxley no parece ser otra que el anarquismo, puesto que «sólo los más ingenuamente optimistas, los que voluntariamente cierran los ojos a los hechos de la historia y la psicología, podrán creer que las garantías escritas de libertad — garantías carentes en absoluto del apoyo de las realidades del poder económico y político — serían respetadas por aquéllos que sólo han conocido la omnipotencia gubernamental, por un lado, y, por otro, la dependencia de las masas y su consiguiente sometimiento al Estado y sus representantes.» No olvidemos como axiomáticamente expone Huxley que «el poder invariablemente ejerce una influencia corruptora sobre aquéllos que lo poseen.»

Huxley entiende que «los seres humanos tienen ciertas necesidades físicas y psicológicas. Necesitan alimentos, vestidos y vivienda; y, para su salud mental y moral, debe dárseles la oportunidad de desarrollar sus potencialidades latentes hasta el límite compatible con la libertad y el bienestar de otros.» Pero infelizmente: «en las modernas sociedades industriales gran número de hombres y mujeres pasan toda su vida en horribles ciudades, dependiendo enteramente para su sustento de sus amos capitalistas.» De ningún modo, repetimos una vez más, la solución hállese en la sociedad altamente regimentada de los marxistas, pues para Huxley: «sus miembros exhiben un mínimo de peculiaridades personales, y su conducta colectiva está gobernada por un solo plan maestro impuesto desde arriba», aunque a los ojos de los planificadores sea «algo científico y por consiguiente mejor que una sociedad de individuos independientes dotados de capaci-

dad para la cooperación libre y la autonomía.» No olvidemos, de modo alguno: «que esta reducción de la diversidad humana a una identidad militar y casi mecánica, se obtiene por la propaganda, por las sanciones legales, y, si es necesario, por la fuerza bruta — el encarcelamiento, el exilio o la liquidación de aquellas personas, o clases, que insisten en su designio de seguir siendo las mismas y se resisten obstinadamente a conformarse al molde que los amos políticos o económicos encuentran conveniente imponerles en un momento dado.» No lo olvidemos, pero nuestros contemporáneos fácilmente olvidan: «Se ha dicho que la más importante lección de la historia es que nadie aprende las lecciones de la historia.»

Veamos ahora lo que nos dice Huxley sobre el nacionalismo: «El mundo está dividido en algo más de cincuenta unidades administrativas, que se dan el nombre de naciones. En cada una de esas naciones existe una religión de Estado, a saber, el culto de la nación considerada como el valor supremo... Ser un adorador de uno de esos cincuenta y pico Molochs nacionales es, necesaria y automáticamente, ser un adversario de los adoradores de todos los otros Molochs nacionales.» Y agrega más adelante: «El nacionalismo lleva a la ruina moral porque niega la universalidad.» Y también al mismo tiempo, «afirma el exclusivismo, estimula la vanidad, el orgullo y la propia satisfacción; alienta el odio, proclama la necesidad y la justicia de la guerra.»

Diríase que en la mente del autor, una y otra vez, viene la idea de la potencia mortífera del actual Estado. Tratándose del nacionalismo afirma: «mientras los técnicos al servicio de los diversos nacionalismos griegos no habían podido proveerles más que con carros y jabalinas, los técnicos que sirven a nuestras cincuenta y pico unidades administrativas que se idolatran a sí mismas nos han dado bombarderos que pueden volar ocho mil millas sin detenerse, bombas incendiarias imposibles de ser apagadas y proyectiles atómicos que pueden hacer con ciudades enteras lo que un jarro de agua hirviendo hace con un hormiguero.»

Pero no sólo para el autor el Estado es potentísimo hoy en un aspecto represivo, sino lo que recalca, también en el aspecto subversivo: «La existencia de poderosos armamentos constituye para sus poseedores una permanente tentación de recurrir a la violencia. Si vis pacem, para bellum.» Lo que más adelante explica así: «Los altos explosivos e inflamables, el bombardero pesado y el avión robot de propulsión a chorro, el cohete y finalmente la bomba atómica, tomados en conjunto constituyen una poderosa tentación para desconocer las reglas tradicionales de la guerra y aplastar a las poblaciones civiles y sus edificios.» En resumen: «Los progresos de la técnica no han abolido la institución de la guerra; simplemente han modificado sus manifestaciones.»

Para el anarquismo es axiomático que existirá la guerra mientras perdure ese monstruo llamado Estado. De lo que se deduce: si se perfecciona el Estado se perfecciona la guerra en elementos destructivos, lo que Huxley detalla así: «es de esperar que en los próximos años todas las naciones adelantadas (técnicamente hablando) gasten enormes sumas en la investigación sobre armamentos y la manufactura de armas capaces de destruir con menos discriminación, a mayores distancias.» Añadiendo, por supuesto: «otro punto importante que hay que recordar es que la preparación para la guerra, y a veces la guerra misma, son cosas que un gobierno altamente centralizado halla útiles para sus fines totalitarios.»

Huxley, debidamente enterado, manifiesta que el progreso de los artefactos mortíferos del Estado, de ningún modo significará la desaparición del militarismo convencional: «En estos días de armas atómicas, los ejércitos parecerían haberse convertido en algo anacrónico. Sin embargo, ninguno de los países que en lo pasado tuvieron conscripción obligatoria muestran la menor intención de abrir el puño con que sujetan a las masas de su población. Además, en países en los que antes no se oía hablar de conscripción en tiempo de paz, existen muchos altos funcionarios militares y civiles que abogan por la imposición de la servidumbre militar permanente a las masas.»

por Vladimir Muñoz



Aldous Huxley

Ratifica en páginas sucesivas Huxley, enseñanzas anarquistas. Por ejemplo, la abundancia de «trabajo» en tiempos armamentistas: «Es muy posible que en algún futuro no lejano, se recurre nuevamente al rearme en gran escala, para paliar los síntomas de la desocupación.» La nociva enseñanza estatal en la que aparece como una «fatalidad» el régimen imperante: «Por la educación que han recibido en las escuelas, y más tarde a manos de los escritores de publicidad y propaganda política, la gran mayoría de los hombres y mujeres han sido acondicionados para creer que la institucionalización progresiva, dominada por los capitalistas privados, o por el Estado, o por ambos a la vez, es algo intrínsecamente bueno, a la vez que un desarrollo inevitable y casi natural.»

Esta apatía de los pueblos, este conformismo de las masas, no es, desde luego, total: «Habría motivos para el desaliento, si no fuera por el hecho de que, en lo pasado, otros movimientos aparentemente despreciables, surgidos entre individuos carentes de todo poder político, han ejercido, sin embargo, una influencia prodigiosa sobre la humanidad.» Añadamos que la ejercer y la deberán seguir ejerciendo hasta derribar al monstruo: el Estado.

Huxley hace su llamamiento, primordialmente, a los hombres de ciencia, para que no colaboren con el monstruo citado: «Existe la posibilidad de una acción negativa, por motivos de conciencia, a participar en trabajos que tengan como fin la matanza, la tortura o la esclavización de seres humanos.» Y a la conciencia de los científicos se dirige: «¿Es posible seguir creyendo que se trabaja para el bien de la Humanidad, cuando se aplican los resultados de la investigación desinteresada en formas que, como se puede demostrar, aumentan el poder de la minoría gobernante, capitalista o política, a expensas de la libertad personal y la autonomía local y profesional?» El autor tiene, no obstante, confianza en los hombres de ciencia, pues, a pesar de todo: «Es de esperar, y quizás se espera ya, que cierto número de hombres de ciencia y técnicos tomen una firme actitud negativa contra la guerra y la centralización del poder que inevitablemente la acompaña, rehusando colaborar en todo proyecto cuya finalidad sea la destrucción o esclavización de seres humanos.»

(Terminará en el próximo número)

Canchos de Zator y Sierra de los Basquides

(Continuación y fin)

A donaire, los remarcables literatos Zimorowicz, Lardinu, Szymonowicz, Bite, Sharbek, Ragana y Peleda.

De alegría, como fragantes azucenas, los bonitos sitaliaes de Gueson, Czestochova, Tawer, Riesniza, Kiederny, Sokolko, Gdynia, Czerzks, Suwalta, Zapisk, Bydgoszcz, Sycyna, Verkai y Dalen. En igual, Bauske, Jakobstadt, Duczay, Vistica, Selburg, Zaosia, Odemp, Sogua, Punis, Rawa, Oberpalen, Dirscha, Telch, Valmar y Kroze. Del mismo modo, Shavli, Bochnia, Praninisz, Valk, Olkus, Bautisk, Jurka, Koltiam, Perenov, Lissa, Adzel y Dablen. De la misma manera, entre otros, Wisza, Chojnice, Bielina, Kaul, Olita, Buzek, Miodrial, Grochov, Kilia, Narev Dcidu, Fellin, Salatt y Opole.

A intensidades, habiendo salido del febril puerto de Hamburgo, fue en la villa de Rochester (USA), donde habitó un cierto tiempo, por primera vez en el continente americano, la notable propagandista libertaria Emma Goldmann. Ella se unió al activo e inolvidable Alejandro Berkman. En cuanto a sus orígenes, de una modesta familia, ella nació en un simple y airoso caserío de Poplan, en Curlandia, pieza o circunscripción situada por el Báltico, al norte de la Samogitia y al sur del Golfo de Riga.

De buenas, todavía existe el bisonte europeo. Quizá fue la zona donde vino la idea, o algo parecido, de primera, que el final de la caza podía suponer la terminación de las personas. En el cuadro elemental de los medios y de las obtenciones figuran, principalmente, las manzanas, los ganados, las patatas, los cereales, las judías, el tabaco y la remolacha. De mucho, el alcohol, las alcachofas, el azúcar, las coles, los pimientos, las peras y los forrajes. Así, el metano, el petróleo, la pesca, el carbón y las aguas minerales. De tanto, el zinc, el jabón, las maderas, el hierro, la sal, el cobre, la resina, el papel y los curtidos. En igual, las industrias químicas, textiles y metalúrgicas.

En tildé, USA no firmó el Tratado de Versalles. Mas, en instantes, al subir la cuestión de la banda o coreador de Dantzig, cual, a veces, otros móviles, no se supo, a certeza, lo que tenía mayor grado en las pretensiones y ansias del nazismo. El 22 de agosto de 1939, a 22 horas y 30 minutos, Ribbentrop hizo saber a Galeazzo Ciano, yerno de Mussolini y ministro de Asuntos Exteriores de Italia, que iba a partir para Moscú al efecto de precisar los términos del convenio de suma importancia. El embajador de los Estados Unidos transmitió un mensaje de Franklin Roosevelt al rey de Italia, pidiéndole interviniese, a fin de evitar un conflicto en Europa. Con motivo del pacto del 23 de agosto fueron enunciadas las zonas de interés alemán y ruso en Polonia. La línea de sectores o esferas pasaría, relativamente, por los ríos Narew, San, etc. Con lo que dijeron de la socialdemocracia sobre la guerra de 1914. En tanto, incluso se hizo la proposición de una conferencia especial que examinará los puntos de litigio, las fuerzas germánicas se ponían en condiciones de recia ofensiva. Los signos indubitables de contienda se mostraron el primero de septiembre. Precedida por la aviación, el día 4, la Werhmacht abrió brecha, llegando a conseguir la plaza de Czestochowa. Duros combates. El día 6, las columnas alcanzaron Kilce y entraron en Cracovia, donde el general teutón, a seguido, rindió honores delante de la tumba de Pilsudski, mariscal polaco fallecido en 1935. Tras el día 8, tomaron Radoni. Empujes en varios sentidos, con grandes pertrechos de guerra. Dentro del encarnamiento, la desgracia de Ossuziec. Przemyl sufrió la argolla trágica, por desventura, el día 11. Así, otras villas. Después de más de

dos semanas de resistencia, el 27 de septiembre de 1939, capituló la heroica ciudad de Varsovia.

Porque los males no van solos, el 14 de septiembre del mismo año, la «Tass» publicó que se habían producido varias provocaciones y serios incidentes en la raya fronteriza. Ello no fue un simple advertimiento. Con ardor y fiereza, el 17 penetraron las tropas soviéticas en Polonia, hallándose, en estos momentos, ante unas unidades sin cantidad de medios disponibles. Once días después, en Modlin, terminó esa campaña guerrera, sin mérito para los vencedores del área de Polonia.

En medio de una grave animosidad, sin reparos ni consideraciones de ninguna clase, fue realizándose el concentramiento de los judíos. La práctica de exterminio, en el espacio del ghetto de Varsovia, comenzó a intensificarse en 1942. De negruras, la fábrica de Belzec, situada entre Lemberg y Lublin, vino a ser habilitada en penal de deportados. A Treblinka, por la buena parte del río Boug, fueron conducidas las tristes personas del ghetto de Kielce, donde el gas sucedió a los apaleamientos y a los tiros. En las proximidades de Cracovia, el compuesto Auschwitz-Birkenau lo fue de dos grandes círculos, a los lados de la línea férrea. Otros campos fatídicos: Stutthof, Chelmo, Sobidor, Maidanek, etc. En el cercado de Birkenau llegaron a existir seis cámaras de gas. Dentro de Belzec ocurrió lo mismo. Las víctimas en Auschwitz-Birkenau, posible pasaron de los dos millones.

A variante, en 1942, las tropas alemanas invadieron el solar de la URSS. El episodio de Stalingrad marca, en el Este, la retirada de las fuerzas del Reich. Que en una campaña se recurra a los medios atrayentes y sugestivos para ver de procurarse una simpatía, una esperanza y de una especie de concurso en terreno ocupado por el enemigo, de manera a reducir los obstáculos, es cosa, al fin y al cabo, bien comprensible. De igual, que una formación se vea en la necesidad de detenerse, no obstante el giro favorable, por causa de acopio de materiales para operar en adecuada disposición, es algo, en sí, con sus puntos de lógica. En relación, cual prenda inesperada aparecieron varias interpretaciones, avisos y comentarios. A motivo, es muy sensible que, a la capital del Vistula, en los agudos y terribles momentos, el mando general ruso no le prestara una ayuda, a poder, al menos por sus aviones. Como suele recordarse, a desgracia, es en 1944 que fue en gran parte destruida por los alemanes la bella y gentil ciudad de Varsovia.

Hombres de espíritu libertario hicieron buenos grupos e impelieron en los órganos sindicales. Las uniones obreras tienen unos signos de apoyo, cuidado, viveza, aptitud, y suponen un cuadro firme, eterno, de las ramas productoras, cual, asimismo, las llamadas cooperativas han logrado un aire de solvencia en las funciones de la distribución y del consumo. La formación de los campesinos publicó «Wola Ludo» (Voluntad del pueblo). Los centros docentes se hallan bajo la vigilancia de la Z.M.P. (Unión de jóvenes) y de la Z.S.P. (Unión de estudiantes). Cuando un alumno muestra una determinada reserva o reacción, su nombre aparece en el cuadro o exponente mural, en grave advertencia. Las agrupaciones deportivas se encuentran bajo la combinación de las personas del régimen. Eso ocurre, además, en las cooperativas, en las mutuales y en los sindicatos. Dentro de las fábricas se dan brigadas de choque y agentes delatores. Empero, a veces, la satisfacción no es completa. En 1947, Wladislaw Gomulka, más tarde en desgracia, anunció la medida excluyente del 5 % de miembros del partido. A causa de la indole de unas exposiciones, en noviembre de 1957 fue suspendido «Prostus», órgano de los estudiantes uni-

versitarios. En lo religioso, el catolicismo, por el motivo de «la pasión», se halla en primera plaza. Se dice que ello manifiesta el carácter sentimental de los habitantes. En la Dieta está lo católico. Ahora bien, existen varios pareceres y críticas sobre el asunto de las representaciones parlamentarias. En 1970 se produjeron varias huelgas atrevidas, ardientes, sensacionales, afrontadoras, en Dantzig y Gdynia. De igual, en Szczecin y Katowice. Reunir. Proceder en todo lo posible contra esos detentores, amantes de la dictadura, servidores del Kremlin, que avasallan y que han procurado, sin escrúpulos, materiales al franquismo, cuando los mineros han hecho paros, con arrojo, por las cuencas carboníferas asturianas.

Llegado a la dolorosa ciudad de Varsovia, Frahm, Willy Brand, en 1971, en el ghetto conmovedor, se puso de hinojos delante del Memorial dedicado a las víctimas de los nazis. Por ese gesto, en marzo de 1972, obtuvo la alta recompensa, honorífica, del Premio Nobel de la Paz.

En todo lo posible, preocuparse de los diversos problemas. Analizar. Continuarmente, con gusto, buscar el bien. En prudencia, debe evitarse la reducción de las partes de cultivo. Así, de pasto y de bosque. En muchos lugares, las mejores tierras se hallan en torno del caserío. Los árboles absorben el ácido de carbono



y facilitan el oxígeno. En aporte, el tratamiento y obtención fructuosa en galería y piezas del subsuelo, condicionadas. De un tiempo, se abre y tiende, más o menos, el sistema de acento vertical en edificios. Por causa, en mejora, van apareciendo formas y métodos de insonorización. A efectos, deben respetarse las separaciones necesarias, para no disminuir el movimiento del aire. En desdésagrado y aficionamiento, construcciones dotadas de todo lo imprescindible, útil y agradable. Bien de salas de recreo, ascensores y montacargas. Jardines. Parkins subterráneos. En Varsovia existe un notable instituto de búsquedas e invenciones de diverso sentido. A flor, toda nueva, como es natural, debe ir acompañada de una máxima divulgación de méritos, aspectos y detalles. Así, sobre fórmulas, variantes y medidas. Concierto. Estudio. Interés de constante mejoramiento. Simpatía. Apego. Intensidad. Aplicación. Cariño. Alcance de los mejores medios y reglas de trabajo y de servicio, reduciendo los escepticismos, las intoxicaciones, los accidentes, la nerviosidad y la fatiga.

MIGUEL JIMENEZ

Las conferencias de Fabián Moro en el Centro Confederal de París

El 20 de octubre, como anunciado, Moro nos dio su 7ª conferencia de la serie Federalismo y Centralismo en España.

En ella nos presenta el rebrotar del federalismo y el brotar del liberalismo constitucionalista en la niñez del siglo 19. La Constitución del 12 y su tendencia centralista, monárquica y antifederalista. Su continuación en resurgimiento con la revolución del 20-23. Constitución que resulta más un símbolo que un ejemplo. El conferenciante la analiza y de ese análisis sale malparada. En ese paréntesis liberal, pro-republicano y demagogo, nacen las primeras asociaciones; período «prehistórico» de las asociaciones políticas de hoy. Va a presentárnoslas en bosquejos de cuatro trazos: La Creden del Martillo, los Anilleros, la Asociación landiburiana. En estampa más amplia y colorida, la Confederación de los Caballeros Comuñeros o Hijos de Padilla. Antes ha hecho un esbozo de los seis años iniciales: 1814-1820. Con tres retratos representativos: Macanas, Ostaliva, Eguía. Ese paralelismo histórico se perfila y continúa como a lo largo de sus anteriores conferencias. Así el conferenciante hace resurgir de la historia de aquel tiempo los jefes absolutistas y sus andanzas en el País Vasco, en Cataluña y en Castilla la Vieja. Con sus bandos monárquicos, embrion del «Ejército de la Fe». Se retiene en la descripción de un pintoresco cual indigno personaje: Antonio Marañón, alias «El Trapense», con sus andanzas de exaltado absolutista teocrático. Asistimos al tambaleo del período ese, liberal y constitucionalista primerizo. Que recibe la puntilla por obra de Angulema, la dirección de la

Santa Alianza y la ideal sugestión nada romántica del romántico Chateaubriand. Cádiz. El Trocadero. La última batalla en la isla de León. La Constitución del 12 muere asesinada en un rincón. Devuelve a Fernando el Perjuro su poder absolutista. De inmediato éste toma su revancha. Anulando el 1º de octubre lo que había decretado el día anterior, 30 de septiembre. La represión se desencadena, azuzada por el centralismo monárquico, representado en la basura humana que es Fernando, el rey felón. El conferenciante la relata a la luz, sucia luz, de los decretos de la época. Nos presenta la sentencia contra Riego. Y su suplicio en la plaza de la Cebada.

Para no cansaros, digamos en son de carpetazo dado a la conferencia, que se termina en el umbral del período subsiguiente de concreción, al mismo tiempo que continuación de una constante histórica. Resumido en un hombre síntesis aunque pronto sobrepasado por el «espíritu territorial», un leit-motiv del tema, yendo más allá: Pi y Margall.

«Al inicio de ese desmerezo buscando el fin de esa larga noche, vamos a asistir ahora.» Ese ahora se queda para la 2ª conferencia.

EL OTRO

Pronto CALENDARIO

S.I.A.

6,50 F.

1974

El espejo chileno

Los tres años del disco chileno se han terminado en la tragedia. No nos sumamos a la serie de frases estereotipadas que lanzan los comunistas cuando se trata de defender exclusivamente los intereses de la URSS y del Partido.

Mucha tinta se ha derramado desde el 24 de octubre de 1970 hasta el 11 de septiembre de 1973. Los marxistas han usado términos diti-rámicos por lo que respecta al fenecido Salvador Allende y al Frente social-comunista al que han bautizado con el remoquete de Frente popular, pero que en el transcurso de los tres años se divorció del pueblo chileno.

En Chile se ha dicho con mucha música y al son de bombos y platillos, que se ha ensayado la instauración del socialismo por vía parlamentaria y al socaire de la mercancía marxista, que es nada menos que el «programa» común, que tanto se ensalza en Francia y que no cabe duda que daría idénticos resultados que en Chile.

En las elecciones presidenciales del 4 de septiembre de 1970, Allende consiguió el 33,3 por 100 de los votos, y como el número de votos no era suficiente para ocupar la presidencia, tuvo que decidirse en el Congreso chileno la opción presidencial. El Partido demócrata cristiano, encabezado por Frei, dio su apoyo a Allende. De manera que el doctor, que sólo se diferencia del funesto doctor Negrín por su final heroico, es elegido con el espaldarazo demo-cristiano y es así como asume la jefatura del Estado capitalista.

Es sobre esta base estrecha que inicia un mandato de seis años. Los marxistas del mundo entero empezaron a hablar del ensayo chileno. ¡Cuántas cosas hemos tenido que escuchar! Nos ensartaban día tras día la fórmula mágica de hacer la revolución social a través del Estado.

Al comienzo de la farsa, el doctor Negrín chileno podía contar con el apoyo de los desheredados de la población, sobre todo en los medios rurales y se beneficiaba de la inhibición momentánea del ejército. Debe remarcarse que el ejército chileno, en la América latina, es el que más ha acatado los poderes constituidos, y fueron precisamente Allende y los comunistas chilenos quienes recabaron la presencia de los militares en el gobierno. Los autores del golpe de Estado del 11 de septiembre desempeñaron cartenas ministeriales en la época del Frente popular. Allende recurrió a los militares ante el divorcio efectivo del pueblo y los nombró ministros para que ametrallasen al pueblo. Entonces... ¿Entonces a qué vienen las gesticulaciones marxistas por lo que ha ocurrido en Chile? Si tuvieran un átomo de dignidad se callarían. Ellos son los culpables del drama chileno. Ellos son los responsables como lo fue el doctor Negrín en España y cuantos participaron en el Frente popular español. Es categórico que la alianza con los comunistas sólo puede desembocar en la contrarrevolución. Si los marxistas fueran gente honrada habrían tenido presente el caso español.

Eso es un decir, puesto que precisamente los comunistas fueron quienes apuñalaron la revolución española de 1936. Léase el libro de Jesús Hernández intitulado «Yo fui ministro de Stalin».

El 4 de marzo de 1973, en unas elecciones hechas desde el poder sacan más votos que en septiembre de 1970.

Pero Allende tuvo que afrontar grandes dificultades en el plan interior y exterior. Las compañías americanas monopolizadoras del cobre emprenden gestiones judiciales para bloquear las exportaciones del cobre chileno, a raíz de la nacionalización de las minas chilenas. En el interior los grupos extremistas de la izquierda y de la derecha intensifican sus actividades contra el equipo de Allende. La extrema izquierda acusa a los social-comunistas de traición al pueblo y de preparar el lecho a la contrarrevolución.

El descontento popular se manifestaba cada día de una manera más ostentosa. En el curso de los últimos meses la situación no había cesado de empeorar. Tanto es así que en julio de 1973 la inflación había alcanzado el 323 por 100. La escasez de los productos alimenticios y de los artículos de primera necesidad se acentuó más a causa de la huelga del transporte, que desencadenó a fines de julio y que se extendió a diversas categorías profesionales, como los pequeños comerciantes, los médicos, etc.

El 22 de agosto de 1973 el Congreso chileno adopta una moción auspiciada por los demócratas chilenos declarando ilegal el gobierno del Frente popular e invitando a los militares a escoger entre el poder legislativo y el ejecutivo. A las pocas horas el general Prats, que era considerado como uno de los más antiguos amigos de Allende, dimite de su puesto de ministro de la Defensa y de comandante en jefe del ejército. Y uno después del otro, los comandantes de las fuerzas aéreas y de la marina abandonan sus respectivas cartenas ministeriales. Allende se encuentra ante la dificultad de poder reemplazarlos. El ejército había pasado el Rubicón. ¿Pero quiénes los llevaron al Poder? La respuesta es obvia.

El 29 de junio último se produce el ataque militar al Palacio de la Moneda. Fue sofocado. Unos días antes del golpe de Estado la marina se amotina en Valparaíso, principal puesto del país. El Frente popular ya no puede contar con el pueblo chileno, al que han defraudado y traicionado, y por ello están condenados. Queremos reproducir el comentario de los grandes rotativos. Todos ellos coinciden en el trasfondo económico: «Una inflación que había pasado del 200 por 100 en abril último a más de 350 por 100 según los datos recogidos de las estadísticas. Una tal inflación, con los consiguientes desórdenes y perturbaciones que acarrea, solamente había sido sobrepasada en Alemania al comienzo de los años 30, bajo la República de Weimar, que se hundió para dejar paso al régimen nazi.

De cara al exterior, el régimen comunista heredó una deuda de 1.000 millones de dólares, que pasó a 3.500 en 1973. Desde luego, una característica común a todos los países en vías de desarrollo, que se endeudan mucho más de lo que perciben de los Estados ricos, y a lo que hay que agregar los intereses, que constituyen una sangría para el llamado Tercer Mundo.

Desde luego la actitud de los Estados Unidos es francamente intervencionista. Es el primero de los 14 países acreedores de Chile, que abarca casi la mitad de la deuda exterior chilena. Han ligado siempre los problemas planteados por la deuda exterior o sea las facilidades a acordar las han supeditado a la indemnización de las empresas explotadoras del cobre y que fueron nacionalizadas en julio de 1971.

Esta nacionalización que provocó la llamada guerra del cobre y seguida por la nacionalización de las telecomunicaciones que detenta la compañía América Multinacional I. T. T., que fue acusada de haber intentado impedir la accesión de Allende al Poder, han perturbado las relaciones económicas entre Chile y los países capitalistas. Las inversiones extranjeras se detuvieron de golpe y los créditos de ayuda pública disminuyeron sensiblemente, mientras que la baja mundial del precio del cobre limitaba las entradas de divisas y por añadidura la C.I.A., que interviene por doquier, empujaron a los militares que fueron aliados circunstanciales del Frente popular.

Dejando de lado la cosa anecdótica respecto a si Allende se suicidó o bien murió empujando una metrallera, lo que más interesa del caso chileno es el de constatar que no se puede jugar con la revolución. «O se hace la revolución y si no se hace triunfa la contrarrevolución o sea el fascismo».

La medida de carácter económico que es insoslayable es la socializa-

ción. A renglón seguido del triunfo de la insurrección popular, o sea de la clase trabajadora de la ciudad y del campo, hay que socializar toda la vida del país, pues de lo contrario se produce el caos económico como ha ocurrido en Chile, con «sus tres años de reformistas y de traidores a la clase obrera».

El socialismo no se puede implantar por la vía parlamentaria, hay que hacerlo con las armas en la mano, como enseña la revolución española de 1936.

Es muy chocante que se haya hablado tanto del contrarrevolucionario ensayo chileno, que hoy comienza a ser relegado por la prensa sensacionalista, puesto que el Medio Oriente acapara la delantera de los grandes rotativos.

Nos cabe preguntar si el socialismo se presta a las salsas nacionales o sea a la chilena, a la sueca, a la alemana, como en 1968 a la checa. Para nosotros el socialismo es sinónimo de pan y libertad y no hay otro. A través del Estado es fascismo puro y máxime del brazo de los neo-stalinianos.

Jaime BALIUS

Servicio de Librería

«Okrana», Wasiliev.
«Jeremías», Zweig.
«La Eneida», Virgilio.
«Su vida», Teresa de Jesús.
«El Anticuario», Scott.
«Pata de la raposa», P. de Ayala.
«Avisos Históricos», Pellicer .. 7 50
«Problemas del Sur de España»,
«De Granada a Castelar» Azorin.

Discos

A José Prat no lo hemos tratado ni visto nunca. Era compañero que en mis tiempos se hacía presente sin salir apenas de casa. Sus escritos sagaces, polémicos, enorgullecían nuestra prensa.

En 1909 ya lo leíamos en un periodiquito de comarca. Prat era hombre sencillo y abnegado. Lo sabíamos fundador, con Pellicer Paraire y un compañero argentino, de «La Protesta Humana», de Buenos Aires. Se trata del inicio de «La Protesta» famosa.

Tomás Herreros lo visitaba con frecuencia en su «codo» del palacio de Bellas Artes, de Barcelona. Yo visitaba de vez en cuando a Tomás Herreros. De los años decénicos, me ocupo.

Herreros le sacaba a Prat apreciables artículos para incrustarlos en «Tierra y Libertad», de la calle de la Cadena. «Prat escribe en la cama — me decía Tomás —. Se pasa el invierno sin salir de ella.» Ello da una imagen del José Prat segunda época.

Polemista incurable, Prat recogía con fruición expresiones habladas o escritas de todos nuestros enfrentados, que anotadas o recortadas colocaba en cajas clasificadas. Tiempo a venir combatiría a esos contrarios con sus mismas palabras. Alejandro Lerroux y Adolfo Marsillach tuvieron que atenerse a ello.

«Escondido» y todo, Prat nunca dejó de seguirnos y de cooperar con nosotros a su manera. En lo del Sindicato Único él R. Mella, Vives Terrades, etc., nos criticaron un poco. Asunto de una generación sucedida.

Sólo cuando Prat, un Mella, un Lorenzo, un Alaiz ya no existen, nos damos cuenta de la inmensidad de los valores anarquistas que hemos perdido.

DISCOBOLO

«Cuentos populares rusos», Atanasiev.
«A la découverte de Han Ryner 14 50
«Songes perdus» .. 12 00
«La Soutane et le Veston» .. 12 00
«Crépuscules» .. 9 00
«Dans le mortier» .. 9 00
«El sindicalismo en Barcelona»,
Balcells .. 12 00
«Voyages de Psychodore» .. 5 00
«Jeanne d'Arc et sa mère» .. 12 00
«Tour des peuples» .. 8 00
«Face au public» .. 7 50
«Aux Orties» .. 12 00
«Un Art de Vivre» .. 16 00
andaluzas», P. del Alamo... 10 00
«Historia de la política económica»

Silvain Roudés: «Para abrirse camino en la vida».

J. Salas Subirat: «La lucha por el éxito».

Dr. Paul Dubois: «La educación de si mismo».

Yoritomo Tashi: «El sentido común».

O. Swett Marden: «La alegría de vivir».

J. Salas Subirat: «El secreto de la concentración».

Ralph Waldo Emerson, «El hombre y el mundo».

«Contribución a la historia del movimiento obrero español», Diego A. de Santillán, (3 vol.), 108,00 F.

«Obras completas de Rafael Barret», 3 vols. 25 F.

«Apuntes sobre dos revoluciones ca de España», Colmeiro (2 t.) 50 00

«Páginas de la historia del proletariado español (1848-1907), por Arnold Roler, 1,50 F.

«La Anarquía», por Enrique Malatesta, 2,00 F.

«Anarcosindicalismo. Antecedentes. Declaración de principios», 1 F.

«La libertad», por Bernard Lazare. — «Libre examen», por Paral Javal, 1 F.

«Ascendencia y trascendencia del sindicalismo», por Anselmo Lorenzo, 1 F.

«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», por Max Nettlau, 1,50.

«Las Juventudes Libertarias en España», por Fabián Moro, 1 F.

«De mi vida» (recuerdos, estampas, siluetas, sombras), Indalecio Prieto, 2 vol. 110 F.

Giros y pedidos a Roque Llop.
CCP 1350756. Paris
33, rue des Vignoles (Paris 20e).

Los graves acontecimientos de Barcelona

Hace cosa de unos meses que en la capital de Cataluña y fuera de ella se ha suscitado un problema de expropiaciones cuya culpa las autoridades y la prensa hacen recaer sobre un denominado movimiento anarquista. Sin querer cargar responsabilidad ninguna sobre los muchachos (toda vez que se trata de gente joven) caídos en manos de la policía, conviene decir que el anarquismo en sí y la Confederación Nacional del Trabajo nada tienen que ver con actuaciones habidas al margen de ambos organismos. Si la complicación en los hechos insinuados comprende a elementos que se reclaman de afinidad libertaria, allá ellos con su cosa y con el destino que piensen dar al resultado de sus actuaciones. Claramente, nosotros respondemos de lo nuestro. Que cada cual responda de lo suyo.

Lo cual no significa que nos resignemos a abandonar a su suerte el puñado de jóvenes caídos en las garras de la policía barcelonesa acusados precipitadamente por dicha autoridad de haber perpetrado atracos en diversas casas de Banca situadas en la propia Barcelona y en la provincia de Gerona. Una larga experiencia nos enseña que para dárseles de sagaz y al propio tiempo rehuir la ocurrencia de fracasos, la policía es capaz de inventar delictuosidades recayentes sobre individuos que tiene fichados a causa de actividades sociales o de negativas de los mismos. Por la muerte violenta de dos patronos de Sabadell en 1922 fueron agarrados dos desdichados que nada tenían que ver en el asunto, y en la propia época la muerte a martillazos de una pareja de la Guardia civil en Barcelona fue pagada también a garras vil por cuatro individuos de los barrios bajos que se habían negado a abonar el diezmo a la policía del distrito. La incapacidad para descubrir a los verdaderos autores de tales muertes, la policía suele suplirla con «descubrimientos» manifestamente amañados.

La muchachada de ahora acusada de expropiaciones que en realidad no han causado víctimas entre los perjudicados, está siendo víctima de un proceso unilateral en el que, por descontado, no contribuye la parte liberal de lo que llaman justicia. Se les designa reos antes de compulsar la realidad de los hechos. A uno (Salvador Puig Antich) se le señala como asesino de un subinspector de policía, suceso luctuoso ocurrido frente al núm. 70 de la calle de Gerona con motivo de ser, Puig Antich y su amigo Francisco J. Garriga Paituvi, atacados y heridos por un fuerte grupo de agentes de la Brigada Social, no ejerciendo Puig más que un derecho de defensa al disparar contra el agresor que tenía encima estando él caído y furiosamente golpeado por la policía que acabó resultando víctima.

A estos muchachos, a los cuales parece que se va a solicitar la pena capital, se les añade en proceso a los igualmente jóvenes (los hay de 17 años) Santiago Solé Amigó, Oriol Sugranyes, José L. Pons Llobet, Manuel A. Cañestro Maya, María A. Mateos Fernández, María L. Piguillem Mateos, y Emilio Paridías Viladrich, a los cuales la acusación los complica en una sedicente asociación de malhechores.

En otro orden de la persecución, se cita la presencia inminente en el TOP de cuatro acusados de ejercer resistencia al régimen llamados Eduardo Varela, Rosario Pascual, Andrés Ruiz, y un compañero levantino afortunadamente en situación de seguridad. Todos arriesgan penas severas por no tratarse de elementos políticos y de desafectos a las acalabazadas CC. OO.

Repetimos que con los nueve muchachos y muchachas más arriba citados no nos une lazo de organización alguno; lo que no obsta para que su desgracia actual no nos ponga en vilo humanista, conocedores que somos de la conducta arbitraria, falaz y vengativa de los agentes policiales y jurídicos al servicio del régimen franquista. Cuando estos últimos tratan de perder a antifascistas, la condena ya está fijada antes de la celebración de la vista, conducta común a todos los regímenes totalitarios. Pueden o no ser causantes de los delitos que se les imputan, pero estos jóvenes encausados merecen ser situados en estado de legítima y pública defensa. Pues da angustia y fundada sospecha que la judicatura servil española lleve su actuación al respecto en forma hermética, absolutamente secreta, lo que quiere decir que entre la detención de los nueve y la celebración del juicio contra los mismos, pueden mediar «confesiones» arrancadas por el tormento cuyos resortes criminales conoce perfectamente la policía.

Si hay que ejercer justicia, aunque sea a la burguesa, que se tramite y cumpla a puerta abierta, no en el secreto de los calabozos. Lo de «toda España es Montjuich» que se dijo referente a las torturas contra una docena de anarquistas en 1896, sigue vigente en nuestra malhadada época.

Y para mayor detalle, el Estado franquista carece de representatividad legal o justiciera por haber salido de un acto vandálico, de una sublevación de los militares contra España, puesto que la España sustancial es el Pueblo español. Si el franquismo en 1939 se apoderó de la nación por un hecho de armas, por un asalto feroz que determinó la muerte de millón y medio de españoles y la ruina total del país el cual no se recuperó sino con ayuda del Dólar, moneda extranjera, ¿cómo legistas en extorsión de derecho tienen el cinismo de dictaminar sobre la suerte de muchachos que pueden o no haber delinquido?

En España el cadalso podría ser levantado para inmolarse a un puñado de ciudadanos de sangre joven. El mundo debe quedar advertido.

CORRESPONSAL (bis)

Con respecto a la situación jurídica de Francisco Javier Garriga Paituvi, complicado en unos hechos de defensa contra un ataque de la policía, en «La Vanguardia» del 27 de octubre aparece una aclaración importante. Hela aquí:

«En relación con la noticia publicada en este periódico el día 20 del presente mes en la página 13, y con el título: «Reconstrucción de los hechos que causaron la muerte de un policía», don José Solé Barberá, en calidad de abogado defensor de don Francisco Javier Garriga Paituvi, nos remite una nota aclaratoria —

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Se convoca a reunión ordinaria el domingo 11 de noviembre a las 9,30 de la mañana.

Nuestros representantes al Pleno zonal de octubre nos informarán de su gestión y de los acuerdos tomados por el Núcleo.

F. L. DE PERPINAN

La Comisión de Cultura y Propaganda organiza una Charla para el domingo 18 de noviembre a las 9 en la local social, 9, rue Duchalmeau en Perpiñán.

El compañero Martínez desarrollará el siguiente tema: «Sociedades tecnológicas y Acción Revolucionaria».

F. L. DE DRANCY

Convoca reunión general para el 11 de noviembre. Hora y lugar, como siempre. En el O. del D., información sobre el Pleno Regional.

REGIONAL CATALANA
Agrupación de París

Tendrá asamblea el sábado 17 de noviembre por la tarde.

En el temario: Cómo cumplimentar con la mayor eficacia los acuerdos del Pleno de Marsella. Nadie se quede en casa.

S. I. A. — SECCION DE ORLEANS

Convoca Asamblea para el domingo 18 del presente a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre, rue des Pensées.

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un folleto cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadernados.

Dirigirse a esta Administración.

EN PRENSA:

El interesante folleto **EL COMUNISMO LIBERTARIO EN LA FELGUERA**

a cargo del Fomento de la Cultura Libertaria.

Este trabajo, editado en 1935 por «Cultura Obrera» de Nueva York tiene referencia a la revolución asturiana de octubre 1934. Por estar escrito por un participante en aquella epopeya proletaria, el folleto «El Comunismo Libertario en La Felguera» hoy adquiere importancia de documento histórico inapreciable.

El precio será de 1,00 F. ejemplar, con apreciable descuento a partir de 5 ejemplares. Dirigirse, para pedidos superiores, al Fomento de la Cultura Libertaria, 33, rue de Vignoles, 75020-Paris.

S.I.A.

CALENDARIO 1974

En edición lujosa, con papel escogido, con una portada en policromía, — simbolizando los horrores del fascismo, reproducción del primer «affiche» de S.I.A. al constituirse en Francia en 1937 — y en el interior, en la cabecera de los meses, con los colores rojo y negro, doce fotografías testimonio de la época, en que el fascismo impuso su sistema, que en nuestros días aún perdura en ciertas naciones. Y así, también, un resumen histórico en esperanto.

Su tema, el fascismo y sus métodos totalitarios, tratado y desarrollado con profusión de imágenes y datos históricos.

En breve será servido a los compañeros, simpatizantes y amigos de S.I.A. Y a todos aquellos que son solidarios de su obra, de libertad y solidaridad.

Para pedidos, dirigirse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31000 Toulouse. Pagos CCP 1 230 50 S — Solidarité Internationale Antifasciste (S.I.A.) Toulouse.

Precio del Calendario: 6,50 francos. A partir de 10 ejemplares, 10 % de descuento.

DETENCIONES EN BARCELONA

Han sido apresados en una iglesia barcelonesa 113 supuestos reunidos en la misma. Podían estar allí para rezar, para admirar detalles artísticos del templo, etc. Pero la policía los acusa de haber intentado una reunión anti-régimen para impulsar el programa antifranquista de la Asamblea de Cataluña hace dos años fundada, y en la cual constan elementos de varios partidos y tendencias, manteniéndose la C.N.T. y el acratismo al margen de la misma por rehuir tendencias localistas y compañías onerosas cuales los comunistas y los carlistas chocantemente «revolucionarios».

De todas maneras les deseamos suerte a los 113 apresados por los sicarios del régimen.



¿Hacia el ocaso?

No es atracador el muchacho...

amparándose en el derecho de réplica que regula la vigente Ley de Prensa e Imprenta — de los siguientes extremos:

«1º Don Francisco Javier Garriga Paituvi se halla detenido y procesado a disposición del Juzgado de Orden Público núm. 2, en sumario núm. 773, de 1973, por los supuestos delitos de Asociación Ilícita y Propaganda ilegal.

2º Don Francisco Javier Garriga Paituvi, ni en el Juzgado de Orden

Público, ni en cualquier otro Juzgado o Jurisdicción se halla implicado en atraco alguno, ni en acción asimilable de tal figura, ni en concepto de autor ni en el de cómplice.

3º Esta rectificación no pretende en modo alguno interferir la acción judicial a cualquier nivel, sino exclusivamente rectificar un concepto erróneo y gravemente perjudicial para mi defendido que, insistimos, sólo está acusado de actividades de carácter político.»

Apuntes confederales de Juan Monsergas

Este Juan Monsergas, en lo íntimo era una amalgama de escéptico y de idealista, pero con todo seguía forcejeando en tratar de mejorar al hombre, en esforzarse a la búsqueda de argumentos en lecturas y en experiencias sacadas del diario vivir, para que el vulgo llegara a ser eso: un hombre completo. No obstante, este deseo tenía sus momentos álgidos seguidos de otros depresivos. Un acontecimiento cualquiera podía convertirse en un factor que estimulara su afán de laborar en la persecución de un objetivo noble, de un interés humano, como dar origen a un estado de abandono torturante, según la naturaleza de lo acontecido. Por ejemplo, el caso de los astronautas en pasar largos días y semanas en su frágil cascarón, elevado a lo inconmensurable, haciendo observaciones espaciales o terrestres, desafiando y venciendo toda clase de peligros, problemas y vicisitudes, despertaban en él verdadera confianza en las realizaciones humanas; en cambio, al contemplar a las multitudes embrutecidas vociferando en la celebración de sus deportes favoritos o tributando honores y haciendo homenajes populares a fantoches militares, políticos o religiosos, le causaban una impresión negativa, hasta el punto de hacerle exclamar: ¡Esto no tiene remedio, multitud será siempre sinónimo de rebaño!

Así como alguien dijo, en tono despectivo, que «era español el que no podía ser otra cosa», a él le pasaba lo mismo en relación con la ideología anárquica, pero en un sentido cordial y afectivo. De modo que, quisiera o no, si quería ser leal consigo mismo, no podía ser más que eso. Así lo determinaban su temperamento insumiso, enemigo de toda subordinación; su formación cultural, que tenía por base esta raíz; el reconocimiento que sentía hacia sus ideólogos y maestros; el medio social en el que se había desarrollado, ya que siempre anduvo entre congéneres de esta especie, y en general, por tener la convicción de que los conceptos básicos de libertad, equidad y humanismo, tienen más hondas raíces en la concepción anárquica que en cualquier otro tipo de socialismo.

Sus lecturas y la apreciación personal de las ideas, lo habían convertido en un individuo comprensivo y tolerante hacia las diversas ramificaciones que formaban dicha ideología, puesto que, con todo y tener una predilección en darle un sentido orgánico y cohesivo al movimiento, respetaba a todos los matices que convergen con el anarquismo. Todo cuanto figuraba dentro de su órbita: individualismo, socialismo libertario, anarquismo, anarcosindicalismo, los juzgaba como eslabones de la misma cadena; partes que tienen por meta la superación y liberación del hombre.

Decía sentir verdadera repulsión por todos los ismos, puesto que en toda devoción caudillista, existe un principio religioso que, en vez de glorificar a un ser inasible e omnipresente, rinde culto a otro que «en gusano se convierte». Eso del stalinismo, castrismo, o maoísmo, le sonaba a manada, a falta de personalidad, a mimetismo puro y de la peor especie. Lamentaba que en nuestros medios existiera también este morbo. Revelaba que, a veces, al mostrar un defecto, lo que se juzga un mal paso, o una simple alusión crítica, referida al individuo X, perteneciente al grupo H, equivalía a un resentimiento de toda la cofra-

día, como si el crítico hubiese pisado un callo colectivo a todos sus componentes. Esta condición puede tener dos caras, una de solidaridad, en protesta contra un ataque injusto, lo cual es plausible; pero también se puede dar el caso, como generalmente así ocurre, que se desorbita el asunto y que, para salvar el amor propio del grupo, un simple grano lo convierten en cáncer, debido a la presunción desorbitada de figurarse ser poseedores de verdades inmutables e intransferibles. Nuestro hombre pensaba que los ismos tienden a exagerar las virtudes propias negando las ajenas, y que lo justo sería valorar los méritos positivos o negativos de una persona o de un hecho sin caer en vasallaje ni en supuestos desorbitados e injustos.

Solía decir que no hay que juzgar a los hombres por lo que se autotitulan, ni por lo que creen ser, puesto que es condición humana el valorizarse en más de lo que valen. Como símil añadía: Así como es común que el contenido de una botella no siempre responde a lo que anuncia la etiqueta, lo mismo suele ocurrir con el ser humano. Por cuanto parece más efectivo atenerse al dicho «por los hechos los conoceréis», fórmula que por igual es aplicable a quienes dicen compartir nuestras ideas que a las demás concepciones ideológicas.

Tampoco debemos exagerar los elementos curativos de nuestras pócimas, vulgo ideas. Defenderlas con convicción y en todo momento, pero sin adular su contenido ni exagerar sus virtudes, ya que es preferible la prudencia a la insensatez, puesto que toda hipóbole luego se convierte en desengaño. Precisa tener en mente que las grandes figuras que más han contribuido a la evolución de la humanidad, en sus más variadas características: Shakespeare, Darwin, Kant, Watt, Einstein, etc., el mérito logrado no ha sido por su clasificación política o social, sino por sus efectivas y auténticas realizaciones. Sólo pensando que el mundo es ancho y ajeno puede lograrse un sentido de comprensión y de tolerancia hacia los demás hombres y sus ideales.

La consecuencia ideológica, a la que se le suelen atribuir grandes méritos, tiene también su contrapartida, sus factores negativos. Un caso típico, según cuentan, fue el de aquel ciudadano pimargallano, de Figueras, que en las conmemoraciones de la primera República española (13 de septiembre de 1873), engullía todos los años el tradicional plato de judías fritas con butifarra, que para él representaba la más patente demostración de consecuencia política. Lo cual, a pesar de lo pintoresco, no deja de encubrir pereza mental e ignorancia de que existen otros horizontes. Todo ello es referido para llegar a la conclusión de que es necesario respetar el hecho de que un hombre puede evolucionar hacia otros rumbos, en gustos e ideas, por renovación de conceptos, por convencerse de que es mejor otra ruta, o simplemente por interpretar hechos, circunstancias e ideales de otra manera de como antes los apreciaba y concebía.

Lo censurable y hasta digno de desprecio son los cambios, o mejor, las involuciones que se efectúan con fines deleznable e interesados.

Trasplantados por José Viadiú

Hemos conocido a quienes, de acuerdo con sus conveniencias, han adaptado su norma de conducta con la frase atribuida a Talleyrand, que viene en decir: «La palabra ha sido dada al hombre para encubrir su pensamiento». O sea que con la máscara de una actitud hipócrita pretenden hacer creer que el cambio de ideología es por haber encontrado el buen camino de su liberación, las normas infalibles para propiciar un cambio social eficaz, cuando en realidad su mutación camaleónica no tenía más finalidad que la ambición de un cargo político o la de mejorar el condumio personal y familiar.

Entre la militancia sindical y anárquica, que formaba parte de las antiguas luchas sociales españolas, hubo algunos casos como los que acabamos de referir, pero fueron mínimos, dada la multitud de militantes que intervenían. En cambio, si abundaron mucho más las defecciones por miedo y por el ritmo inusitado que adquirían los acontecimientos. Debemos reconocer que en ciertos momentos la acción era tan dinámica que sobrepasaba a todo control y que el torbellino de peticiones y demandas arrojaba a los sindicatos de una huelga a otra, las detenciones se repetían y la violencia había establecido su imperio. Por esta causa hubo quienes se fueron a sus casas y otros pasaron a otros partidos para eludir las prisiones, las torturas policíacas o la muerte a la vuelta de una esquina, que fue el destino de centenares. Lo que implica el reconocimiento de que un movimiento colectivo no debe tener por base que sus componentes sean héroes todos los días, cuando la realidad de los hechos nos confirma que el heroísmo puede ser norma de algunas individualidades, pero no característica del conjunto humano.

También juzgaba de capciosas y arbitrarias muchas de las divisiones que suelen hacerse entre derechas e izquierdas, en ortodoxos y heterodoxos, en reformistas y puros. Conocedor de la gente, su experiencia le había demostrado que no siempre es oro todo lo que reluce, ya que algunos llamados extremistas eran más verbosos que revolucionarios y más demagogos que idealistas, mientras que otros, tildados de conservadores, en el terreno de los hechos resultaban infinitamente más radicales que aquéllos. Esta demostración para él tuvo plena evidencia en las luchas sociales de antaño, especialmente referidas a partir del año 1910. Entonces actuaban ciertos grupitos de censores que se metían desafortunadamente contra quienes actuaban en los sindicatos, que en realidad eran la verdadera vanguardia del movimiento, tanto por el peligro que corrían como por los resultados logrados; solían ser considerados como sindicalistas en tono despectivo, como si fueran anarquistas de tercera clase, sin que tales voceros dejaran de contemplar con cierta indiferencia el desfile de las víctimas, sin el menor asomo de que les salpicara la sangre de los caídos.

De manera que al considerar este proceso, ya en días lejanos que habían dejado atrás los ardores juveniles, viniera a reconsiderar actos realizados por los hombres y hechos ya pasados, y más para evitar injusticias que para avivar renco-

res, tratara de señalar algunos defectos e incorrecciones en los que habíamos incurrido, aun sabiendo que el hombre es el único animal que tropieza dos o más veces en la misma piedra, los pregonara con el fin de que la relación interna entre los que componen la familia libertaria tuviera mayor solidez. A veces apostillaba así sus ideas e intenciones: Es necesario distinguir al individuo que pretende aportar algo al movimiento y que se esfuerza en avizorar el futuro para estar al día en beneficio de sus ideales, del agitador palabrero y truculento.

Otra actitud negativa, más o menos derivada de la pereza, que entorpece la evolución del pensamiento anárquico y en especial de su desarrollo en nuestros días, es el «lo dijo Blas, y punto final.» Por lo general, este individuo, o sea el mentado Blas, suele ser un personaje prominente dentro de la ideología que profesamos, pero que si es interesante saber lo que dijo hace años, mucho mejor sería pensar lo que diría Blas en las circunstancias actuales. O al menos tratar de interpretarlo. Aquí nos dice: Uno de los principales males que nos aquejan es la incapacidad para el diálogo, que suele hermanarse con la vanidad. Este consiste en repudiar, sin previo conocimiento, las opiniones del contrincante, o simplemente del que no pertenece a la misma parroquia.

Aparte de lo dicho no falta quien o quienes practican una especie de solidaridad inversa. Si leen algo en nuestra prensa, que no sea lo escrito por ellos, lo hacen con la insana intención de ver si el autor del articulo ha cometido algún desliz, y cuando no lo encuentran, tergiversan el sentido y la intención del articulista para tener un pretexto de «meterse» con él. Así el contenido poco importa; la interesante es averiguar si falta una coma, si hay una fecha equivocada, o simplemente se recurre a una interpretación que no cuaje a su manera de pensar.

Esta es una parte del panorama que vislumbraba Juan Monsergas, individuo correoso, que, no obstante lo dicho, lamentaba el divisionismo existente, tenía aprecio por algunos francotiradores e incitaba para que se superaran los antagonismos con el fin de tener una visión de conjunto. No obstante, intuía que, con nosotros o sin nosotros, el socialismo libertario, que el anarquismo iba ensanchando su base, abarcando, además del proletariado, a otras capas locales: estudiantes, profesores, técnicos, intelectuales, etc., al que consideraba como el ideal de un futuro no lejano.

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadernados.

Dirigirse a esta Administración.

EL COMBATE SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

Tandis qu'on assiste à un début de prise de conscience ouvrière : Noguères, Lip, Cerizay, l'Etat se fait de plus en plus policier :

- Occupation par les CRS de l'Université de Provence.
- Plusieurs personnes abattues par des shérifs de Banlieue et des tueurs d'élite.
- Ecoutes téléphoniques et violation de correspondance sont du quotidien.

Notas informativas de España

Nueva huelga de brazos caídos en el taller de la SEAT en Barcelona. Se trata de una huelga perlada en la casa hasta la obtención de las mejoras pedidas por el personal.

— Interrupciones semejantes del trabajo en la empresa Condiessel de San Cugat del Vallés (Barcelona).

— Prosigue la actitud obrera de a mala paga poca labor en la Auxiliar Textil Manresana. Exigencia de 4.000 pesetas de aumento mensuales y la gerencia no va más allá de 800. Largo trecho para encontrarse.

— Veladas de homenaje a Pau Casals en Vendrell, todas en la iglesia. Incluso los Nois del Vendrell evolucionaron en el interior del templo. Nada de eso vale.

— Consejos de guerra en Las Palmas (Canarias) contra los objetores de conciencia Juan Carbonell Uría (que ya lleva cumplidos 10 años de prisión), y Emilio Bayo Iñiguez (ya condenado a 15 años de encierro, habiendo pasado 11 en el mismo). Nueva condena les va a ser aplicada. España no sale de su sopor de barbarie.

— Así está el patio. En Bilbao la Guardia civil tiene a su cargo conceder certificados de buena conducta moral y religiosa a los ciudadanos con mentalidad de pulga.

— La Delegación del Trabajo de Pamplona fue objeto de una tentativa de incendio. La gasolina resultó adulterada.



EN EL CEMENTERIO DEL SUD-OESTE DE BARCELONA

En agosto de este año unos compañeros franceses visitaron las tumbas vecinas de Ferrer Guardia, B. Durruti y Paco Ascaso, teniendo ocasión de leer, en la de Buenaventura, unas palabras suyas que manos bien intencionadas — con la precipitación del caso — colocaron. Léanse las palabras de referencia:

PERO NOSOTROS TRAEMOS UN MUNDO NUEVO EN NUESTROS CORAZONES

¡Verdaderamente!

— 250 alumnos de la Universidad de Valencia han sido sancionados. Igual les ha ocurrido a 200 estudiantes de la Universidad de Barcelona.

— Por asuntos de salario huelgan los 212 trabajadores de la empresa donostiarra Rodisa. Técnicos y escribientes no han —por ahora— secundado el movimiento.

— Los 75 médicos de la Ciudad Sanitaria de La Coruña se han reintegrado al trabajo a condición de que las reivindicaciones por ellos presentadas obtengan solución rápida. Igual actitud observada por los médicos de la Ciudad Sanitaria de Oviedo.

— Carestía de «habitaciones» en los cementerios de Madrid con el consiguiente movimiento de especulación en la compra-venta de sepulcros. Tan prietos están los muertos que los generales Palafox y Prim han sido desalojados, recogiendo sus huesos Zaragoza y Reus, respectivamente. La municipalidad madrileña instaló pabellón incineratorio previa conformidad de Roma, con escaso éxito por mor de resistencias cristianas a adelantar en la tierra las penas eternas del infierno. Ante el problema de la superpoblación de las necrópolis, los ediles madrileños están en un callejón sin salida.

— «España apoyaría una declaración de la ONU que proclamara la libertad religiosa.» En cambio se opondrá siempre a la libertad política de sus ciudadanos. Además la «libertad religiosa» produce dólares, eso que tanto soliviantó al cardenal Segura en Sevilla.

— En la embajada de la China comunista en Madrid se celebró suntuosamente el XXV aniversario de la proclamación de la República maoísta. Asistió un representante del general Franco.

Notas informativas de España

— Huelgan por disconformidad «convenial» los trabajadores de la empresa Condiesel, de S. Cugat del Vallés. Huelga también en la Joresa, de Cerdanyola, por incumplimiento de bases y despido de 22 compañeros a cargo de la gerencia. Por ruptura de deliberaciones se declararon en paro los obreros de la Mevosa, de Barcelona. Por inconvenientes en los convenios hay paralización obrera en Estampaciones Metálicas Tío S. A. y Numax, igualmente de Barcelona.

— 1.500 huelguistas de la Edificación de Valladolid. Causa: la tacañería burguesa y la complicidad de la burocracia sindical con aquella.

— Todos los 113 catalanistas detenidos por la autoridad en una iglesia, han sido procesados y encarcelados bajo acusación de «reunión ilegal». De haber pedido permiso, tampoco se lo hubieran concedido.

— Celebración de un certamen literario catalán en Valencia, con dos incidentes: la autoridad prohibió la actuación del cantante Pi de la Serra y del elenco teatral Lleveig, de Denia, y una hora antes del concurso un grupo fascista arrojó materias inflamables contra la librería Tres i Quatre. Mas la reacción del público fue notable: en la fiesta-banquete sólo pudieron obtener ticket 400 personas de las mil que lo habían solicitado.

— Tres sindicalistas madrileños pertenecientes a metalurgia fueron detenidos y liberados mediante timo judicial de 200.000 pesetas cada uno. La autoridad atraca a su manera.

— La revista economista «Márgenes» ha sido suspendida por la autoridad por considerarla inconformista.

— El gobernador civil de Orense impuso una multa de 10.000 pesetas al presidente de la Agrupación Cultural Abrente, de Ribadavia, «por actividades contrarias al régimen.» Cuando las actividades son franquistas el gobernador concede subvenciones.

— Tres sacerdotes (uno de Valterra y dos de Cascante) han ingresado en el encierro del monasterio de La Oliva por orden cívico-religiosa, para purgar el delito de homilía «revolucionaria» cometido por los tres sotanas en 1º de mayo del 73.

— Larzac en Aragón. Para ampliar el campo militar de San Gregorio, en Zaragoza, van a ser expropiados de urgencia terrenos colindantes con el mismo. Las familias afectadas por el desahucio forzoso no ven con buenos ojos esta exigencia de la patria.

— Nos europeizamos. Dicen de Madrid que el gobierno se dispone a aprobar el establecimiento de un tren de alta velocidad (300 kilómetros hora) que irá de Madrid a La Junquera y viceversa. La ingeniería trabaja en ello, pero la consulta más importante será hecha a la Virgen de la Esperanza, bien situada cerca del Todopoderoso.

— La pasividad no resulta favorable. Los funcionarios pasivos de Valencia han presentado recurso a la Administración para que les sean abonadas las mensualidades que van de enero de 1972 a septiembre de 1973. De ser más activos, quizás los pasivos se saldrían con la suya.

— Absolución comentada. A las 8 nocturnas del 8 de marzo de 1972 hubo algarada antifranquista en la plaza de Cataluña barcelonesa. Para reprimirla la policía dio palos de ciego, capturando a cuatro «revoltosos» a los cuales el TOP acaba de declarar libres por tratarse de meros viandantes que transitaban por los aledaños de la citada plaza.

— Plante de un día promovido por los panaderos para llamar la atención sobre su condición de explotados noche y día. En Madrid, ese 31 de octubre el pan anduvo escaso.

— La estadística se queda corta. Según declaración oficial en Madrid existen 5.000 chabolas y 20.000 viviendas gravemente defectuosas. Se habla de nuevas construcciones para absorber el déficit de viviendas, pero lo absorbible son los presupuestos. Y a veces, de antemano.

— El tiro fácil. Dos reclusos del penal de Nanclares de Oca lograron fugarse. Uno de ellos, portugués, fue «cazado» a tiros por la Guardia civil. El interfecto se llamaba Horacio da Silva. Su compañero, un marroquí, consiguió fugarse del todo.

— Huelgas de advertencia por el personal telefónico de 22 localidades de Galicia (parte de Vigo) y varias centralistas de Guernica, Balmaseda, Durango y Hermus, en Vizcaya, por reclamaciones no atendidas.

— En la provincia de Badajoz oficialmente se cuentan 4.700 trabajadores sin trabajo, cobrando del desempleo solamente 873 de estos huelguistas forzosos.

— Un drama de tantos. El comandante del puesto de la Guardia Civil de la Palma del Condado (Huelva), capitán Francisco Manfredi, ha sido muerto a tiros por el radiotelegrafista del puesto, José Franco. Tras el acto Franco se dio a la fuga. Es innegable que hay desorden entre los agentes del orden.

— Por terrorismo no oficial han sido condenados Antonio Gómez, Fernando Machuca y Jesús Samper, a penas que van de cuatro a dos años y medio de cárcel. Lo terrorífico de estos tres antifascistas se limita al disparo de unos cohetes y a expresiones anti-régimen pintadas en las paredes.

— Por «insultos a la Iglesia católica» ha sido condenado en Madrid el caricaturista Summers. Un mes de encierro y pago de costas del proceso. Doña Iglesia ha quedado descansada.

— Más de cien mil personas vegetan en chabolas en la hermosa capital de España. No hay Virgen ni Gobierno que las proteja.

— En Cornellá huelga de aviso (tres horas) en la factoría Siemens por irregularidades de convenio. El

personal de la empresa Fergut Española, de la misma localidad, holió un tiempo igual por solidaridad a los de la Siemens.

— En la Floresta, a 4 km. de Tarragona, hay desgracias de tránsito en la carretera. El último atropello lo sufrió una mujer joven en estado de gestación, muriendo en el acto. Desbordados, los vecinos de la Floresta se colocaron en barricada a través de la carretera, paralizando el tránsito en son de protesta y en demanda de un paso subterráneo. La Guardia civil disolvió la barrera humana a culatazos.

— La gran cosecha. En 1972 un mínimo de 800.000 de trabajadores resultaron víctimas de accidentes del trabajo en España, con cerca de 200 muertos.

— En las cuatro provincias catalanas hay gran demanda de mano de obra cualificada y también peonera. Es la hora de la invasión africana. En consecuencia, el chabolismo recrudescer su auge.

— Seis mineros muertos por un estallido de grisú en la mina «Mariquita» de Bárcena de Quirós (Asturias). Gran dolor en seis familias, gori-gori en la iglesia del lugar, loanza oficial en honor de las víctimas, unos dineros de indemnización a los parientes, y a esperar nuevos accidentes, que así se comporta la sociedad presente.

España y la República Popular China establecen relaciones diplomáticas

Dios Mao y el Generalísimo Franco se dan la mano.

Tras largas y secretas negociaciones se dio a conocer el 9 de marzo el acuerdo entre ambos países de establecer relaciones diplomáticas a nivel de Embajadas.

Esta decisión no nos ha causado gran sorpresa. Por varias razones. El equipo opusdeista en el poder, partidario de un aperturismo diplomático y comercial hacia los países socialistas y de una liberalización aparente de las estructuras del régimen con miras a la integración de España en el Mercado Común Europeo, dio ya unos primeros pasos estableciendo relaciones plenas con Alemania del Este y comerciales con la URSS.

Por otra parte el ingreso de la China de Mao en las Naciones Unidas — con la exclusión de Formosa — y principalmente el viaje de Nixon a Pekín han sido dos hechos que han pesado sobre el acuerdo de los tecnócratas españoles. La política exterior americana siempre ha sido una excelente brújula de orientación que han seguido la oligarquía española tan vinculada al imperialismo yanqui.

Claro que no solo cuentan las razones políticas: dar una imagen de aperturismo hacia los países socialistas, da falso cambio de principios por la rémora fascista y la aceptación de la realidad internacional. La burguesía española tiene intereses económicos. La China de Mao es un país en vías de industrialización, donde la «sociedad de consumo» está haciendo su aparición y podría ser un buen mercado para colocar una parte de la maquinaria y productos de consumo destinados a la exportación, máxime teniendo

en cuenta las barreras aduaneras existentes entre España y la Comunidad Económica Europea. Por otra parte a la oligarquía financiera española le habrá seducido la idea de exportar asimismo sus capitales y establecer en China empresas que dado lo abundante y barata mano de obra les reportaría pingües beneficios y que por otra parte no crearía ningún problema de conciencia a la pretendida ortodoxia del comunismo maoísta. ¿O es que en la URSS no se han establecido una serie de firmas automovilísticas europeas, y de la industria pesada americana? Por último la burguesía podrá beneficiarse asimismo importando esos exóticos y artesanales productos orientales que tanta aceptación tienen en los comercios europeos.

Las conversaciones y negociaciones preparatorias de este acuerdo diplomático se han desarrollado en medio de un gran secreto. Se empleó la táctica del hecho cumplido. No podía ser de otra manera si tenemos en cuenta que la línea dura del régimen — falangistas y militares — sigue siendo rehacia y desconfiada y por lo tanto tenazmente opuesta a las relaciones diplomáticas de España con países de ideología comunista. Estos quieren seguir manteniendo cerrada la fortaleza franquista al peligro socialista. A la ya de por sí delicada co-existencia en el seno del gobierno de tecnócratas, Falange y Ejército podrían constituir un peligro para la estabilidad del gobierno por disensiones en política exterior.

La artimaña ha sido de nuevo bien montada y ahora todos coinciden en considerar al decrépito Franco como el artífice y precursor del

acuerdo por sus palabras del mensaje de fin del año 1972: «Hemos de vivir de realidades, no de quimeras. El mundo es como es y no como quisieramos que fuera», declaraba. (¡Felizmente que el mundo no es como quisiera el dictador!). La prensa ha sido fiel a la consigna.

La diplomacia española seguirá trabajando y las otras fronteras socialistas se les abrirán con los dos brazos abiertos. En definitiva si el progreso de las relaciones con Moscú se ha estancado es por el problema del contencioso oro español llevado a la URSS.

La historia es muy triste a este respecto. Con la victoria de los Aliados sobre el fascismo italo-germano, las potencias occidentales, los países socialistas, los EE. UU. y algunos gobiernos de hispanoamérica aislaron a España sometiendo a un cerrado bloqueo. No se admite su representación en ningún organismo internacional.

Mientras tanto la represión sangrienta continuaba sobre obreros y republicanos y el pueblo diezmado se moría de hambre con el racionamiento sin que esto afectase a militares, burgueses, falangistas y clero. Antes bien, para muchos fue una época próspera y grandes fortunas tienen su origen en el «mercado negro» que hicieron en esa época.

Pero al afianzarse y consolidarse los militares en el poder y dar esa cínica sensación de paz que dura hasta nuestros días, basada en el terror y la represión policíaca, la burguesía reconstruyendo el país y enderezando la economía a costa del proletariado, que ha sufrido en sus carnes la más espantosa explotación

➔

IMAGINATIVA

Muerte del temible déspota



Tempranito despertó la madrugada a los tajantes marciales compases del Himno de Riego, difundidos al orbe entero por la pirenaica Radio Aretusa del republicano continente ibérico.

Aunque sin confirmación precisa, esta vez — y siempre por la gracia de Dios que lo ungiere con sus aceites de bendición — se daba cuenta de la muerte física y supresión total del caudillo y su nombre de la faz de la tierra.

En gran confusión de conjeturas, la noticia parecía haberse filtrado a través de los servicios del Pentágono y del Presidium para anunciarse públicamente luego en la capital de las Españas. Se abrían así ventanas a la primavera del mundo por la severidad y crédito que revisten estas poderosas magnas instituciones supranacionales.

Las agencias noticieras de radio y televisión se vieron de pronto impedidas de proseguir prestando información viva a sus públicos liberales y reaccionarios porque, con la sobrecarga informativa se fundieron los taponés de las emisoras energéticas y paralizaron los alambres telefónicos y telegráficos.

A los primeros resplandores del acontecimiento, árabes y judíos automáticamente hicieron un alto al fuego de sus tanques, aviones y carros blindados, en su batalla más cruenta del mundo, percatándose del nuevo deber histórico frente al ambiente mefítico que envenenó la atmósfera de paz internacional, azotado por casi ocho lustros de cruenta represión demoledora de la civilización imponiendo su libertad con bayonetas y fusiles. El Moisés de Miguel Angel apareció sobre el Sinaí portando sus tablas de la ley.

Los accionistas amigables componedores Kissinger, Gromyko y Duc Tho — genial arquitecto de la ruta Ho Chi Minh — con el asesoramiento de sus mariscales de campo en asuntos bélicos, políticos y económicos, vuelan hacia Londres para resucitar el edénico chamberliano Comité de No Intervención en la Cámara de los Lores, rápidamente de-

sempolvada a escobazos para recibir en caliente a tan solemnes dignidades, junto con los componentes de Francia, Italia y Alemania. Cada cual trae su programa de rescusión con nuevos grillos para encadenar los eventuales acontecimientos ibéricos antes de que pongan patas arriba las coordinadas empresas políticas occidentales y orientales.

El Comité de Seguridad de las Naciones Hundidas se reunió aceleradamente en sesión secreta con los miembros de la Junta Gubernativa del Banco Mundial para considerar el resguardo a ofrecer a los bienes que a través del Banco Nacional están velozmente siendo canalizados a varios países amigos del régimen, cubriendo particularmente Sudamérica, estimados en sumas multimillonarias, infinitamente superiores a las 500 toneladas de oro depositadas en Moscú por el anterior difunto régimen republicano y al producto saqueado en Alemania e Italia por la noble piratería nazi y fascista cuando el derrumbe de sus frentes de guerra por el empuje del enajenado comandante Patton, que a viva fuerza no esperaba detenerse hasta chocar con las murallas de los Urales.

Se ha solicitado a la Corte Internacional de La Haya que preste su asesoramiento jurídico acerca de la repercusión y responsabilidad que esta avalancha de dinero negro puede crear a regimenes democráticos mediterráneos del continente, si pueden ser admitidos como depósitos en tránsito y deben ser confinados, sabiendo que, como legítimo propietario, lo reclamará algún día. Entre tanto, no se pretende ser tan hipócritas como los banqueros ingleses que concedieron créditos a Hitler y Mussolini, como botes de miel, el armamento con que arrasarian a Europa, en una vorágine que solamente en soldados consumió 20 millones y 30 millones más de población civil.

Las flotas del Mar Negro y la Sexta Flota norteamericana están rondando el Mediterráneo y alijándose navíos de guerra desde el Atlántico al Báltico para proteger a la Península. Es su generosa intención cubrirla con un atmosférico techo de explosivo, no sea cuestión de que el audaz social pensamiento ibérico se atreva a enfrentar nuevamente el fascismo de las grandes y armadas democracias como hicieron antes cuando diariamente se oficiaban actos religiosos a los coronados dioses Hitler y Mussolini, amos de Europa.

En las ciudades y pueblos de España apareció un bando del primer Guerrero Blanco hablando de la reversión de hechos súbitamente ocurridos en la nación con la desaparición del temible déspota en la última semana y pone en pie a la generosa y pacífica población que besa la amada tierra desde que se arriaron las últimas banderas en la defensa de Madrid.

Otros detalles hacen saber que el fantasma fue sepultado sin honras fúnebres, como un enemigo público número uno perseguido por 40 millones de ánimas acusadoras de su persona y su reinado. Sin pompas regias ni otros homenajes como se tributaron a Santiago y el Cid, el cadáver, envuelto por serviles del régimen en negro sudario de Loyola, fue depositado, no en Burgos ni en Compostela, sino en anónima cripta del Valle de los Caídos, sin

embalsamar, por razones de asepsia política. Su propietario, el Opus Dei, considera prudente ocultarlo para no tentar la profanación de los maestros dinamiteros asturianos u otras cabezas destempladas. Dice el bando que es de buen gobierno prevenir actos como los ocurridos en situaciones delicadas de la episcopada santa Rusia comunista donde intentaron volar el monumento a Le-

nin, en la Plaza Roja de Moscú que guarda los restos mortales del tan amado Gengis Stalin Kan.

Diez kilos de cal viva fueron cariñosamente agregados dentro del cajón con la osamenta del gran jefe azul, para acelerar su desintegración terrenal en la oscuridad del averno, en tanto llega el día del juicio.

CAMPO CARPIO

NECROLOGICAS

JUAN MORROS

El 9 de octubre acompañamos a su última morada al compañero Juan Morros. Su entierro fue civil, como así fue la última voluntad del extinto. Un miembro de la Federación Local de Agde leyó, ante la tumba, unas cuartillas, recordando brevemente la vida del compañero Morros.

Desde muy joven, y al contacto con la dura vida del trabajo de la época y de la intransigencia patronal, Morros se reveló contra tal injusticia. Su afán de lucha y de emancipación no le abandonó nunca.

Este rudo compañero nació en Tarraza (Barcelona) el día 16 de abril de 1896. Su acción dentro de la Organización confederal la empezó desde muy joven, por lo que conoció épocas de clandestinidad.

Al empezar la sublevación fascista contra la República española pronto se puso en pie de lucha para defenderla.

En el curso de esta provocación sangrienta y ya constituida la Colectividad agrícola ingresó en ella como campesino que era, donde pocos le igualaron en el permanente desvelo y responsabilidad en el trabajo.

La muerte de este apreciado compañero nos ha sorprendido a pesar de sus 76 años de edad debido a que nunca estuvo enfermo merced a su fuerte constitución física. Pero, para sorpresa de todos el día 2 del corriente fuimos sabedores de que tuvo un ataque de parálisis, falleciendo seis días después.

El entierro fue muy acompañado, tanto de españoles como de franceses, ya que a Juan Morros le conocía todo el pueblo, toda vez que en los veintiséis años que fue vecino de este pueblo, mañanas y tardes, lejos o cerca salía y entraba, a pie, con su azada y su saqueta al hombro.

Los compañeros de la Federación Local de Agde se asocian al dolor de la familia que tenga en España, ya que este compañero era soltero.

La Federación Local (C.N.T.) de Agde

Nota de la Redacción. — Esta nota necrológica, recibida en octubre de 1972, había sido retirada por confusión. Un tiempo antes habíamos publicado otra nota parecida referente también a un compañero Morros, que resultó ser hermano de Juan. Aclarado nuestro error no tenemos inconveniente en dar cuenta del fallecimiento del compañero Juan Morros, con ruego a la F. L. de Agde de que nos dispense.

TERESA CANALES

Con pena esta F. L. informa a los compañeros y a la Organización del fallecimiento de la compañera Teresa Canales, muerta en el Hospital de Béziers el día 3-10-1973.

Su entierro, fue realizado en su pue-

por lo civil y envuelto el féretro con la blecito de residencia, Alignan du Vent, bandera roja y negra símbolo de sus caros ideales de emancipación total de la Humanidad.

Tanto fue de buena, comprensiva e inteligente, que se había ganado las simpatías y el respeto de la población, al extremo de que asistió a su entierro una gran parte del pueblo.

Descansa en paz, querida compañera, que en nosotros vivirá perennemente tu imagen y tu obra.

Sirva la presente de pésame a su familia, en particular al compañero Joaquín Canales.

La F. L. de Servian (Hlt.)

Ultima hora

Israel y Egipto han firmado un compromiso de alto el fuego. Sirviera para extinguir el fuego totalmente.

— 35 miembros de la Asamblea de Cataluña — de los 113 que hay detenidos en Barcelona — han sido multados con sumas que van de 200.000 a 350.000 pesetas. Como atraco no está mal.

— El semanario «Mundo Joven», dedicado a las artes, ha suspendido su publicación por inconvenientes interpuestos por las autoridades.

— La esposa de Salvador Allende, asesinado en Chile, durante dos horas de escala en el aeródromo madrileño de Barajas ha sido mantenida en secuestro por la policía española.

— Un diplomático español ha sufrido un intento de rapto en Bruselas.

— Huelga general de un día sostenida por los mineros asturianos con motivo de la muerte de seis compañeros víctimas de una explosión de grisú.

— Un autobús conduciendo trabajadores saltó al fondo de un barranco en Badarán (Logroño). Seis muertos y 49 heridos. Obreros, los hay de recambio.

— Explosión de un artefacto fascista en la librería P.P.C. de Barcelona. La policía, sorda y ciega de conveniencia.

Nuevo folleto:

LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA DE 1934

Interesante documento cenetista.

Un franco ejemplar. Pedidos al Fomento de la Cultura Libertaria, a «Espoir» y EL COMBATE SINDICALISTA.

por LIBERTO

y las jornadas más largas de trabajo de toda su historia moderna, las fronteras se le van abriendo al fascismo español, los organismos internacionales acogen su diplomacia y por último el marxismo estrecha la mano a la dictadura franquista.

Quiero terminar rindiendo homenaje de admiración al único pueblo que ha mantenido con honradez su repulsa al gobierno del Generalísimo, negándose obstinadamente a pesar de los intentos y esfuerzos desplegados por la diplomacia española, a aceptar el reconocimiento del Estado surgido en 1939.

A nuestros hermanos mejicanos que siguen reconociendo a la República española y que acogieron en su seno a buen número de nuestros compañeros que pudieron escapar a la matanza de los insurrectos caínes.



El compañero Florencio Sánchez



La personalidad del mayor dramaturgo que hasta ahora haya producido América (1875-1910) hay que dividirla, a nuestro objeto, en tres periodos: el primero, desde el nacimiento hasta el estreno de «M'hijo el doctor» (y su casamiento, por la Iglesia, con Catalina Raven-tós, 1903); desde ese momento, que consagró ante el gran público su nombre, hasta «El pasado», 1906; y desde esta obra, hasta su muerte — 7 de noviembre de 1910.

Naturalmente, anteceden a M'HD (1) meros ensayos: unos manchones escénicos — que no creemos que hayan subido a las tablas — «Los soplados», en Minas (1891); un diálogo producido y representado dentro del Centro Internacional de Estudios Sociales, «Puertas adentro», (1897), todavía hoy representado y no precisamente en medios anarquistas; y «Canillita» (en Rosario de Santa Fe, 1902), refactura de un ensayo que bajo el título de «¡Ladrones!» había sido premiado en el Centro.

El segundo periodo comprende las grandes obras de Sánchez: «La Grinca» (1904), «Barranca abajo», «En familia» y «Los muertos», en 1905.

«El pasado» es estrenada por la compañía española Serrador-Mari, el 22 de octubre de 1906. En este periodo aún entrega Sánchez a las tablas «La Tigra» y «Moneda falsa», sus aguafuertes (sainetes de tres cuadros) más logrados; pero lo más característico de este periodo son (si se exceptúa «Marta Gruni», 1908, en la que, no obstante, el lenguaje popular ya aparece deformado) obras en que el pueblo no interviene, obras de salón en las que Sánchez ha perdido la brújula que lo rumbeó en su producción más genuina — y a falta de ello vuelca su destreza de periodista — y en las que se pone a tono con el teatro europeo del momento, planteando temas sociales, sí, pero en términos literarios, e intelectuales, con pretensiones de universalidad. Sus máximos exponentes son «Nuestros hijos» y «Los derechos de la salud» (1907); no contamos «Un buen negocio» (1909), que sobre ser una mala variante de «La pobre gente» (1904) no agrega nada en cuanto a valores dramáticos, y pierde en los psicológicos y lingüísticos.

Pero como nuestro objeto no es estudiar la dramaturgia de Sánchez sino echar un vistazo sobre su comportamiento humano e ideológico, veamos otros detalles.

Florencio pertenecía a una familia blanca. Explicaré: la actitud o actuación política de los uruguayos desde 1836 se ha dividido entre «blancos» y «colorados»; no importa que total o parcialmente en determinados momentos se hayan unido, y aunque figuras eminentes de la política y el gobierno hayan luchado por la fusión o eliminación de ese bipartidismo; aún hoy, a grandes rasgos, y pese a la existencia de corrientes ideológicas ajenas a aquel agrupamiento dicotómico — y no olvido la situación porque estamos pasando —, decir «blanco» es indicar una posición o disposición conservadora, sustentada por la gente adinerada — y sus servidores — de la campaña ganadera, con

por NANO DE SABADELL

indefinidas veleidades nacionalistas, y más vagas nociones americanistas; y decir «colorados» es sobreentender una afiliación a ideas liberales europeizantes, cultivadas particularmente en la capital — único núcleo demográfico y edilicio de alguna consideración: un millón de habitantes —, donde hasta tiempos recientes se concentraba la producción industrial, único puerto internacional, y por ello cobijo de capitales extranjeros (2).

Florencio estuvo radicado, de niño, con sus padres, en el Interior: Treinta y Tres (1875 a 1882), y Minas (1882 a 1892). Aquí, en la ciudad serrana, es designado en 1888 (tenía poco más de trece años) como escribiente de la Junta Económico-administrativa local; pero en 1892 es destituido del cargo, porque desde un periódico local, «La Voz del pueblo» (blanco), fustiga a los gobernantes colorados; a este periodo y episodios pertenecen aquellos borradores dramáticos «Los soplados».

Trasladado a la Argentina, desempeña varias funciones y comienza formalmente su producción literaria. Pero en 1894 retorna a Montevideo, donde hace periodismo (crónicas policiales dialogadas, cuentos) en los diarios «El Siglo» y «La Razón»; concurre a reuniones del Partido nacional (blanco), y cuando Aparicio Saravía, el último caudillo blanco cimarrón, terrateniente en la frontera, alza pendón revolucionario, Florencio se alista en sus huestes. Pero algún prurito escéptico empieza a abrirle los ojos; por de pronto, excita su zumba: escribe un diario mural, «El Combate», donde la causa, sus figuras y hechos son tratados chacotona más que realísticamente; y a raíz de ello, antes de fracasar el movimiento levantisco, ha de pasar al Brasil. Aquí presencia los desmanes de otro caudillo cimarrón, João Francisco, que le brinda un material para una especie de reportaje: «El caudillaje criminal en Sud América». (1903).

Tras algunos tumbos retorna a Montevideo, y ahora concurre al Centro Internacional, de orientación anarquista, donde, mientras hace periodismo en «La Razón», se entrega en cuerpo y alma a una acción proselitista; no sólo en el teatro — actividad en la que, como hemos dicho, se consagra como actor y autor: «¡Ladrones!», «Puertas adentro» — sino como conferencista, en unas charlas en que deja como no digan dueñas a las autoridades; por esto ha de pegar algún brinco y hacer mutis por el foro...

Pasa a la Argentina, a Rosario, y actúa de secretario de redacción de un diario, «La República». Al cabo de dos años vuelve a Buenos Aires, y es cronista teatral de «El País». Sigue vinculado a los medios anarquistas (o izquierdistas, digamos), y Alberto Ghirardo le publica en «El Sol» (1900) tres «Cartas de un flojo», en donde denuncia la engañifa que son los partidos tradicionales uruguayos, «Cartas» que, en una escapada hasta Montevideo, lee en el Centro. En el mismo periódico publica una traducción de «Pero al-

(2) Para mayor y más precisa información sobre la condición de «blancos» y «colorados», léase el reciente libro de Carlos Machado, «Historia de los orientales».

guien desbarató la fiesta», comedia satírica en un acto de Louis Marsoilleau.

Al año siguiente retorna a Rosario; se reincorpora a «La República», como cronista policial, primero, y al poco tiempo como director. Pero no puede con su genio: se vincula a medios obreros — en ellos se publicaba, en italiano, un periódico «Demoliano» —, organiza sindicatos, es secretario del comité de huelga del Centro Socialista; y finalmente, en una huelga que los trabajadores de «La República» hacen a su propietario, un tal Schiffner, Sánchez se pone de parte de ellos, y, naturalmente, es despedido. Ni lerdito ni perezoso, funda otro diario, «La Epoca», donde inserta el 26 de junio de 1902 «La gente honesta», sátira contra Schiffner — que las iba de líder político —, tras saber que se prohibiría su representación; esa obra nunca ha subido a las tablas, que sepamos, pero Sánchez la rehizo en 1907 en Buenos Aires, mejorándola, bajo el título de «Los Curdas». El 1° de octubre de ese año estrena, como zarzuela, «Canillita», que luego será representada siempre como sainete. A todo esto, su vida se realizaba dentro de la más estricta bohemia — que suele ser un modo de decir miseria: por alimento, un café con leche; por techo, cualquier rincón algo mullido... —, de un deambular callejero sin objeto aparente.

Pero llegó la noche triunfal de M'HD (13 de agosto de 1903), y un mes y medio después casa con Catita, aunque recién en 1905 organiza un hogar permanente en Banfield (una barriada entonces de las afueras de Buenos Aires), dentro de las mejores formas de vida burguesa.

La serie de triunfos se va tejiendo con «Cédulas de San Juan», PG, LG en 1904; BA, «Mano Santa», EF, LM al año siguiente; «El Desalojo» y EP en 1906; LT, MF, NH y DS en 1907; MG el año siguiente; y BN — su última obra cronológicamente — en 1909.

Entretanto, además de algunos lapsos de periodismo profesional — como secretario de «Tribuna», en Buenos Aires, por ejemplo —, colabora en «El gladiador» y «La protesta humana» — cuya redacción por momentos fue de su exclusiva cuenta —, e interviene en los sucesos del 1° de mayo de 1909 en la capital porteña — atentado de Simón Radowitzky contra el coronel Falcón, jefe de policía.

En septiembre de ese año, tras penosas gestiones, es designado por el gobierno uruguayo — el motivo es lo de menos — para trasladarse a Europa a estudiar y producir — según su insistente respuesta a quienes le preguntaban qué hacía por allí. Toca tierra en Italia (13 de octubre); en Milán se encuentra con José Batlle y Ordóñez — ex y futuro Presidente del Uruguay; el estadista que puso en práctica un tímido socialismo de Estado —, con quien pasa quince días de asiduas tertulias, y quien le compromete a volver al suelo nativo para colaborar en su gobierno; Sánchez se declara «realmente entusiasmado» con la idea, pues cree que Batlle «hará una gran presidencia».

Entre Italia y Francia inició Sánchez una insólita aventura vital, que la muerte impidió reflejar en su obra — en realidad, no se conoce nada de lo que pudo producir en Europa —: «He vivido quince días una vida jamás vivida ni presentí-

da. Las cosas que me han pasado, las cosas que me han hecho, no son para descritas. He sido un poco Morgan y un poco apache; un momento artista, y un momento ruidoso «rasta [cuero]» porteño; tan pronto Don Juan como Rodolfo. He acompañado a madame X a un «diner» de la «régence» de Beaulieu, y he llevado a Mimi a comer en la Taverne Gothique; una princesa Antiguigne me tenía por caballero de la Redoute del Casino Municipal, después de haber danzado por la tarde en la playa Massena la «farandolle» con Lulú, cubierto de besos y de yeso; me he bañado en los chorros de Louise de Monte Carlo, y en los chorros de Champagne de chez Jean y la bella Meunière; he experimentado, en suma, la emoción jamás superada de sentir arrastrada mi alma virgen y simple por el torrente del alma caótica de esta cosmópolis única... De Niza bastará que le confiese que allí sentí por primera vez alegría sana y despreocupada!...

¡Pobre Florencio, alma virgen y simple! ¿Pensaba volver a la bohemia que produjo M'HD? Ahora otro habría sido el signo: Morgan de pacotilla, habría alcanzado a pergeñar siquiera BN... Porque, además, el Florencio que fue a Europa era ya un escombros físico; y cabe sospechar que él tenía conciencia de ello.

(Concluirá en el próximo número).

CALENDARIO

S.I.A.

PARA 1974

En edición lujosa, con papel escogido, con una portada en policromía, — simbolizando los horrores del fascismo, reproducción del primer «affiche» de S.I.A. al constituirse en Francia en 1937 — y en el interior, en la cabecera de los meses, con los colores rojo y negro, doce fotografías testimonio de la época, en que el fascismo impuso su sistema, que en nuestros días aún perdura en ciertas naciones. Y así, también, un resumen histórico en esperanto.

Su tema, el fascismo y sus métodos totalitarios, tratado y desarrollado con profusión de imágenes y datos históricos.

Ya puede ser servido a los compañeros, simpatizantes y amigos de S.I.A. Y a todos aquellos que son solidarios de su obra, de libertad y solidaridad.

Para pedidos, dirigirse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31000 Toulouse. Pagos CCP 1 230 50 S — Solidarité Internationale Antifasciste (S.I.A.) Toulouse.

Precio del Calendario: 6,50 francos. A partir de 10 ejemplares, 10 % de descuento.

6,50 francos

(1) Desde aquí designaremos las obras teatrales ya mencionadas, con su sigla.

El condominio ruso-americano

En julio próximo pasado se desarrolló en San Clemente (California), en la residencia de verano de Nixon, la mise en scène preparada cuidadosamente por Henry Kissinger y que tenía como objetivo principal el reparto de las zonas de influencia, es decir, un nuevo Yalta jugado mano a mano por las cabezas visibles de los dos super-grandes. Se llegó a lanzar a los cuatro vientos que los acuerdos secretos concertados en San Clemente eran una promesa de paz para el mundo entero.

Pero los acontecimientos que el mundo acaba de presenciar con estupor demuestran lo contrario. Y es en los primeros días del mes de octubre — día 6 — que estalla la guerra en el Medio Oriente que pasará a la historia con el nombre de guerra del Kippour, que es cuando los israelitas celebran la marcha de Moisés en el Sinaí y lo acompañan de un ayuno nacional.

Al parecer, los árabes aprovecharon este instante de naturaleza marcadamente religiosa para arremeter contra Israel. Eso es de tipo episódico, puesto que los árabes dicen que ellos fueron los agredidos. Todo ello no invierte los términos del problema puesto que israelitas y árabes han servido de marionetas a los americanos y a los rusos. Pero quien recoge el descrédito es la tildada C. Europea. La Europa de los Nueve, que con tantos cascabeles celebró en París su famosa reunión de jefes de estado europeo, ha quedado como paralizada ante la greña de árabes e israelitas, que se hacían matar porque americanos y rusos no han llegado todavía al final de su cambalacheo.

Esta Europa, que responde a la cifra 9, no ha podido intervenir en la contienda que ha tenido por teatro de operaciones el Mediterráneo, que es por antonomasia europeo. Pero es que esta Europa de capitalismo de Estado, o sea que está dominada por las grandes empresas multinacionales que tiene tentáculos en todas partes del mundo y que está saturada de miles de millones de dólares, está atada de pies y de manos ante Wall Street, ante la Casa Blanca y ante el Kremlin, que es el socio número 1 del Pentágono.

Es nada menos que la esquila mortuoria de esa Europa que ha tenido que contemplar que los puentes aéreos de material de guerra de rusos y americanos alimentasen el incendio en el Mediterráneo occidental, que no es ajeno a la orilla occidental del Mare Nostrum. Pero a pesar de que Mr. Pompidou, cuando habla de Europa trata de argumentar que Europa podría desprenderse de la influencia de los supergrandes, el Eliseo ha tenido que reconocer que la Alemania del socialista Willy Brandt, con su «socialismo a la alemana» está entregada al Tío Sam y que por añadidura Inglaterra conserva su tradicional alianza con los Estados Unidos y tiene la vista clavada en el Commonwealth. Ello lo confirma el ministro de Relaciones exteriores francés al manifestar que la contienda del Oriente Medio solamente la podían apagar Nixon y el Kremlin, que son precisamente quienes la provocaron.

El Viejo Continente se encuentra más que nunca prisionero de sus contradicciones y no es previsible que llegue a superar el particularismo de los Estados que se irrogan

una representación que es un puro sofisma.

Y así se explica la visita del príncipe del palacio de la Zarzuela, o sea Juan Carlos, custodiado por el opusdeista López Rodó, ministro de Relaciones exteriores, al Eliseo. El Estado francés se acerca cada día más al Estado fascista español ante una Europa que está haciendo aguas. Si Nortemérica estaciona su Sexta Flota en el Mediterráneo en vistas a intervenir, la flota rusa no le va la zaga.

La URSS, en 1967, después de la guerra de los seis días se instaló por primera vez en el Mediterráneo, que fue siempre el gran sueño de los zares. Y después del actual conflicto puede que Rusia obtenga la reobertura del Canal de Suez con la bendición de los americanos.

Se cuenta que en la Casa Blanca se produjo cierto nerviosismo al comienzo de la contienda al enterarse de que los familiares de los consejeros soviéticos destacados en Siria habían sido evacuados dos días antes de la conflagración. Nixon sospechó que Rusia no tenía en cuenta los acuerdos recaídos a raíz de la ida de Brejnev a Estados Unidos. Fue una falsa alarma puesto que al cabo de pocas horas reciben la noticia de que el ministro de Relaciones exteriores ruso no acogía con premura a los embajadores de los países árabes y como contraste a la primera sospecha se confirmó que Gromyko recibió a un amigo personal de Nixon, de una manera calurosa, y entretanto los embajadores árabes estaban sentados en la sala de espera. Funcionó el teléfono rojo e intervino el embajador ruso en Washington, que culminó en el viaje de H. Kissinger a Moscú y en el Kremlin se pastelea la Resolución 338 (guerra del Kippour) del Consejo de Seguridad de la ONU, feudo de los dos imperialismos. El pastel de Moscú se convierte después en Resolución 338. Se ha de añadir que el jefe del gobierno ruso aterrizó en El Cairo para convencer a Sadate de que debía terminar la disputa israelo-árabe con un dictado de los grandes. Es de remarcar que en noviembre de 1967, guerra de los seis días, la ONU elaboró la Resolución 242, que no se cumplió. Ya veremos lo que ocurre ahora.

Es evidente, pues, que el conflicto ha sido provocado por los grandes y son ellos quienes han alimentado el incendio con sus puentes aéreos que no pueden improvisarse. Y nos inclinamos a sospechar que el Kremlin tiene prisa en que se materialice la ayuda económica que le prometieron Nixon y Kissinger. Pero el Congreso norteamericano, que es pro-israelita, frena las promesas hechas a raíz del abandono del Vietnam por la URSS.

El Kremlin está esperando la ayuda técnica masiva americana. La explotación de las colosales riquezas naturales de Siberia, que será confiada a los americanos, y en la que pueden participar también los japoneses. Las cooperaciones industriales prometidas han quedado estacionadas en estado de proyecto. Hace un año que el Congreso americano rehusa de conceder a la URSS el trato comercial de nación más favorecida, concedido ya a cincuenta otros países. Obligaron a la URSS a soltar prenda en

Indochina y a acelerar la emigración judía.

No es de extrañar que el Kremlin se haya servido de los árabes para forzar la mano a los americanos. Tiende a confirmar lo que decimos de que el puente aéreo ruso que ha vertido millones de toneladas de material de guerra en Egipto y en Siria, a las pocas horas de iniciado el conflicto ha tenido que hacer escala en Titograd (Yugoslavia) y esto sólo es posible con el consentimiento adquirido de antemano. Los A.N. 22 gigantes aéreos soviéticos, procedentes de Kiev, han necesitado una larga preparación logística. Y los barcos rusos que descargaban los tanques en los puertos de Lattakíe o a Tartus no podían haber salido la vispera de sus puertos del mar Negro.

Exactamente podríamos decir de los norteamericanos puesto que sus aviones que hicieron escala en las islas Azores (base americana). Ya hacía tiempo que se rumoreaba que ante el desasosiego que motiva el petróleo, los Estados Unidos estaban entrenando miles de hombres en el desierto de Nevada con el objeto de intervenir en el Medio Oriente. La ocasión que les han brindado los rusos es magnífica, puesto que quizás la contienda se cierre al socaire de la ONU, con una ocupación soviético-americana.

Los países europeos se hallan divididos y la opinión pública también. Es presumible, pues, que Mr. Pompidou tienda a formar un bloque mediterráneo que se inició con la reciente visita de Mr. Leone, presidente de la República italiana, y con la llegada a París de Juan Carlos — estos días precisamente — acompañado de López Rodó, ministro español de Relaciones exteriores, opusdeista destacado que tendrá ocasión de devolver la visita hecha recientemente por Mr. Fovert a San Sebastián.

Volvamos al Kremlin y a Washington. Están acuciados por política autóctona. Nixon está al borde del precipicio y Brejnev está acuciado por los ultras que perdieron cuando los bombardeos del puerto de Haiphong y de Hanoi por los americanos y recuérdese que exigían intervenir.

El mariscal Gretchko ha publicado súbitamente un editorial ruidoso en «La Pravda», preconizando una actitud dura. Por añadidura el prestigio ruso empezó a enmohecerse cuando Egipto se sacó de encima los voraces consejeros soviéticos y Siria siguió después. Ahora con la complacencia de Estados Unidos podrá asentarse de nuevo sus pies en los países que estaban asqueados de la influencia soviética. Queremos hacer constancia de que por donde han pasado los rusos han saqueado a mansalva. La Europa Oriental es un botón de muestra y de ello se encarga el Comecón (simil de la C. Europea).

Pero los españoles también sabemos algo de eso. La presencia de Stalin en la España de 1936-1939 le sirvió a Stalin para preparar el pacto germano-soviético y la charra que nos mandaron se la cobró en demasía con el oro del Banco de España, los telares de las fábricas de la zona catalana y llegaron a vaciar las bodegas del champaña Codorniu en San Sadurn de Noia.

Es de imaginar que pagarán los árabes por los cohetes Sam 6

por JAIME BALIUS

y por los tanques, etc., etc.. La sangre no tiene precio. El costo de la guerra del Medio Oriente, hasta este instante se calcula en miles de millones de dólares, a los que hay que agregar los armamentos recibidos de 1967 a 1973. Esas cifras astronómicas, de haber sido empleadas en servicios sanitarios, públicos o bien escolares hubiesen abierto un surco de paz y de fraternidad.

Los árabes pagan a los rusos en productos de la tierra, textiles, petróleo y otras mercancías. Les costará caro.

Egipto y Siria cuentan con la ayuda financiera de todos los Estados árabes. Y por lo que respecta a los judíos pagan con bonos de guerra reembolsables y con los donativos de la Comunidad Internacional Judía. Ambos bandos quedarán profundamente quebrantados por un largo periodo.

Al parecer rusos y americanos están conformes con que la ONU mande simbólicamente fuerzas militares de países ajenos al chantaje o cambalacheo que comentamos.

Sea cual sea el desenlace, el problema de las «fronteras» seguirá en pie. Israel nace en 1948. La historia nos brinda el largo proceso de la mayoría de los Estados. Por ejemplo, Francia ha necesitado varios siglos para establecer las suyas. Italia hizo su unificación hace cien años. Y Alemania no ha cesado de ver variar su territorio en virtud del flujo y reflujo de la historia. Solamente las jóvenes generaciones árabes e israelitas se percatarán de que geográficamente están obligados a convivir y para ello tendrán que arrojar al capitalismo internacional del Medio Oriente instaurando un sistema socialmente justo y con un ambiente de libertad despojado del Corán y de la religión hebrea. Y el petróleo se convertirá en un producto de paz y al servicio de la humanidad. Esto será cuando la revolución social hermane a los contendientes de hoy y haga polvo las fronteras, las patrias y los racimos.

El regateo ruso-americano, tal como lo planteamos en este trabajo, ha servido para que Nixon trate de ahogar la repulsa del pueblo americano y de la Cámara de Representantes, por el enorme escándalo que ha provocado Watergate. Es un servicio más que le han prestado los soviéticos a cambio de la ayuda económica que es por lo que han sacrificado a los árabes, y en particular al pueblo palestino, que todavía vive atormentado por la horrible masacre de septiembre de 1970 practicada por el rey Hussein de Jordania.

El capitalismo internacional, bajo la batuta de Nixon y Brejnev, merece una réplica. Veremos cual será la respuesta.

«COMARCAL DE VALDERROBRES. Sus luchas sociales y revolucionarias»
Muy interesante. Pidase al COMBAT SYNDICALISTE.

Prosigue el éxito de la colección de poesías VIDAS TRUNCADAS, del compañero F. Roldán, con ilustraciones de la compañera M. L. Para adquirirlo dirigirse a LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue de Vignoles, 75020 Paris, o a «Espoir», 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

EDITORIAL

Ni pausas ni retrocesos

Los hombres pasan, la Idea queda, cada vez más sustanciada e imperiosa. El mundo burgués y comunista, estatal en suma, lejos de encontrar solución a los problemas de cada día, los complica y empeora, al extremo de que comentaristas adictos a lo que rige lo señalan y lamentan. Las disputas comerciales y raciales aumentan el tono, degenerando en guerras atroces; tan atroces, que debido al poder de las armas disolventes los gobiernos poseedores de ellas no se atreven, visiblemente, a emplearlas. No por humanismo, sino por miedo a la represalia, tan arrasadora como la acometida. En cuanto a la situación del alimento — preocupación caudal de la criatura humana — ella parece estabilizada, y aun superada, merced a los grands adelantos que en materia alimenticia la civilización registra. Sin embargo, en Etiopía y en el Africa seca mueren de hambre centenares de miles de personas. Pese a sutilezas y ficciones, la sociedad actual está incurablemente mal regida, siendo a raíz de ello que la Anarquía espera su hora.

Situación innegable que no implica que los anarquistas tengan — tengamos — que aguardar que el maná caiga de la Luna. No hay maná en ella, sino en la voluntad determinada de los hombres. Nada en bueno sale de las posiciones adormecidas, estáticas, catalépticas. A maldita parte se llega con cargamento de modorra, y en anarquista y en anarcosindicalista ello se sabe. La C.N.T. y el diario «Solidaridad Obrera» (y otros diarios) salieron de cero pesetas, emergiendo cabales, y en casos rollizos, de la decisión, de la vocación de los hombres. Sin convicción y arrojo nada se consigue, verdad que nuestros inmediatos precursores conocieron y cumplieron y nosotros igual y con mayor intensidad que ellos. Años y más años han transcurrido, y como si el exilio nos hubiese limitado. Aceptado el desgaste impuesto por el tiempo, la abulia, el dejar hacer es lo inaceptable. Y no obstante nos preciamos de «ser los mismos». Indudablemente lo somos — lo son — los activos, los permanentes, los inarredables. Indudablemente el edificio moral anarcosindicalista se mueve y justifica, hoy, por los invulnerables, los convencidos, «dos de siempre». Bien sabemos que sin estos adalides la causa no se perdería, no habría «cierre de tienda». Está probado. Cuando recién se alejaron de la C. N. T. exiliada los de la 3ª disidencia, otros que estaban apartados se reintegraron a nuestro elemento. Es prueba de que en torno a la Confederación existe un censo de incontrolados, de despegados, que, no obstante, no han perdido inclinación por la sindical ni por las ideas. Sin quererlos justificar en la posición de ausencia que mantienen, podemos creer que en casos



de reacción general esa fuerza dispersa se reintegraría a nuestras filas.

¿Por qué, pues, no vamos a su reconquista, ahora mismo? Si los ausentes sin acrimonia nos parecen anquilosados, ¿por qué en nuestro fuero interno los consideramos aplicables en casos de urgencia cenetista?

Pasemos en que haya defunciones y deserciones lamentables en nuestro seno; mas las oportunidades que pueden fortalecernos no debemos dejarlas de lado, por imprevisión o lo que sea. Hay que interesar al cenetismo que sigue siéndolo aunque sin carnet en faltriquera; hay que atraer a la juventud española que frecuenta el extranjero a centenas de miles. Algo de ello se hace, particularmente en Alemania, pero hay que hacer más, mucho más. HAY QUE HACER, pero todos, cada cual en lo que pueda. Salir del comodismo de que «ya lo harán los otros, los incansables, los comités». En las barricadas y las trincheras ninguno de nosotros cedia su fusil al compañero de al lado; cada cual se servía del mismo por sí propio, para contribuir directamente al rechazo del enemigo.

Reproduzcamos lo mismo; extendamos la prensa — que la tenemos —, divulguemos nuestros actos, sacudamos — cuando exista — la apatía; entusiasmemos, habida cuenta de que el entusiasmo esté en nosotros.

Es así como se consigue elemento nuevo que reemplace al viejo. Es así que se logrará en el exterior de España una leva de compañeros bisoños que impondrán — ¡que impondremos! — el derecho a la libertad sin descuento cuando regresemos a la tierra que consideremos nuestra.

El exilio es algo. Laboremos para que sea mucho más que ello.

Discos

En nuestro quedar o deambular por el mundo hemos conocido tipos curiosos, todos ellos compañeros. Varias veces nos hemos ocupado del pintoresco Antonio Trullols, no valiendo la pena insistir sobre el mismo.

Recordamos al rubio Torruella, ampurdanés que, despegado de la tierra del corcho, trabajaba, militaba y discutía por todo, de tal suerte, que nos lo hemos encontrado en Manresa, Barcelona, Rubí, Tarrasa, Sabadell, Mataró, etc., y en todos los Centros confederales de tales pagos. Amador del Campo, recorría el propio panorama que Torruella, mas en sentido inverso y con habla particularmente lenta («cuando trabajaba en la plaza de toro...»). Andrés del Campo (que no penetraba en el idem si no era para coger fruta a la luz de la luna) era otro trashumante de la misma especie que los anteriores. Levantaba un hombre más que el otro en signo de «¿quién me da trabajo?» Le deseo largos años de vida. Amador murió hospitalizado, y Torruella como si se hubiese evaporado.

En una capital de distrito observamos a un Batista muy atildado, vestido a lo Bruant, dedicado a la fotografía y a la plática sobre individualismo, por cuyo flaco se le conocía con el remoque de «Zaratustra». Otro individualista, éste sabadellés y que sólo conocimos por Magín, de tanto obseder por lo zaratrístico y vargasvileño acabó, lamentablemente, en la profesión de mendigo. Un conocido Pujol, de tanto exaltar su Yo y el atal necesito tal tomo», ingresó en la cárcel por una expropiación importando 25 pesetas. Mingo de Manresa era especialista del nada hacer, y cuando fue empleado para vigilar una obra, según su decir dormía de noche y de día.

Sombras arbitrarias que pasan. En todo caso risueñas, amables...

LIBROS Y FOLLETOS

CUYA LECTURA RECOMENDAMOS

«Colectivizaciones: La obra constructiva de la Revolución española», 10 F.

«Breve historia del movimiento anarquista en Estados Unidos de América del Norte», por Alberto Martín, Vladimiro Muñoz, Federica Montseny, 5 F.

«La Anarquía a través de los tiempos», por Max Nettlau, 25 F.

Aldous Huxley y el Anarquismo

(Continuación y fin)

Si el científico, digamos, humanista, debe hacer suyas todas estas premisas, deberá comprender que «no se puede adorar como un dios supremo a cualquiera de las cincuenta y pico de naciones a que pertenezcan». El científico, no será, pues, «nacionalista» y si mundialista. Y muy importante, recordará que el hombre está por encima de la ciencia: «La ciencia aplicada fue hecha para el hombre, y no el hombre para la ciencia aplicada». Puesto que en la realidad imperante: «Grandes masas de seres humanos han sido sacrificadas, una y otra vez, a la ciencia aplicada».

Pero aquí llegamos a la clave de la cuestión. Existen a no dudar científicos que desean trabajar pacíficamente para el bienestar y la paz de la Humanidad; pero, la sombra tutelar del Estado lo habrá de impedir: «Por supuesto, les agradaría que los dejaran en paz, seguir su propio camino; pero saben por triste experiencia que, en la dispensación actual, siempre habrá una minoría gobernante para mandarles, para acosarles y fastidiarles en nombre de la Nación divina, el Partido omnisciente, de los sagrados Principios de esta o aquella doctrina política». Inevitablemente, el científico que trate de trabajar por el bien de la Humanidad entrará en colisión directa con el nefas-

por Vladimir Muñoz

to Estado: «El poder es siempre corruptor, y no debe ser confiado, en gran cantidad o por mucho tiempo, a ningún ser humano o grupo de seres humanos».

Como los amigos lectores se habrán dado cuenta, la crítica que Huxley hace aquí a la sociedad autoritaria es netamente anarquista, aunque él de tal no la califique ni en su exposición haya una sola vez mencionado a la palabra anarquía. Esto nos demuestra y debe demostrarnos que hay mucho pensamiento anarquista en el seno del pensamiento universal; y que todo ser humano, estudiando serenamente a la realidad circundante, despojándose por un momento de toda enseñanza nefasta, inevitablemente se encamina por senderos anárquicos. Bien es verdad que Huxley, hallando formidable el aparato represivo del poder del Estado y, por consiguiente, débiles e inadecuadas las resistencias populares armadas que traten de contenerlo, acude con su llamamiento a los hombres de ciencia, para que ellos revolucionen a la sociedad, con toda paz, basándose en métodos gandhianos. Resumamos en dos palabras lo que quiere Huxley de los hombres científicos: **Conciencia y Ciencia**.

Pero, antes de terminar, digamos que el fu-

turo es imprevisible. El mismo Huxley nos lo ratifica: «Lo único que sabemos acerca del futuro, es que ignoramos por completo lo que ha de acontecer, y que en realidad sucede frecuentemente algo muy distinto a lo que habíamos anticipado». Podrá ser ello, posiblemente, y esto considerando todo el formidable aparato represivo que, bien sabido, cuenta el Estado actualmente, podía ocurrir, repetimos, otra no menos formidable **Gran Revolución**, más grande y eficaz que la que estudió nuestro gran teórico Pedro Kropotkin en memorable obra que, traducida por Anselmo Lorenzo, la Editorial Maucci de Barcelona publicó el año 1914 en dos voluminosos tomos.

En esta memorable obra, concluía el gran Kropotkin: «Lo positivo y cierto es que, sea cual fuere la nación que entre hoy en la vía de las revoluciones, heredará lo que nuestros abuelos hicieron en Francia. La sangre que derramaron, la derramaron por la humanidad. Las penalidades que sufrieron, a la humanidad entera las dedicaron. Sus luchas, sus ideas, sus controversias constituyen el patrimonio de la humanidad. Todo ello ha producido sus frutos y producirá otros aún, más bellos y grandiosos, abriendo a la humanidad amplios horizontes con las palabras Libertad, Igualdad, Fraternalidad, que brillan como un faro hacia el cual nos dirigimos».

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Fraternidad franquista - maoista

Si fuéramos nosotros, los anarquistas, quienes buscáramos el ir espigando detalles para evidenciar ciertos repugnantes amalgamas políticas, podría decirsenos, y sería cierto, que íbamos en pos de llevar el agua a nuestro molino. Lo chocante es que por parte de quienes no son de los **nuestros**, los detalles se nos ofrecen bien coordinados y precisos. ¡A nosotros solamente nos resta establecer y difundir una conclusión!

Al igual que con diversos países de inspiración marxista, empezando por Rusia, es sabido que la España fascista de Franco y compañía, tiene buenas relaciones con la China de Mao. Para nosotros, el que comunistas y fascistas se abracen y mutuamente se piropen no nos toma de sorpresa. Tenemos en cuenta aquello tan conocido de que los extremos se tocan. Y no ha de causar extrañeza el que un absolutismo tan brutal como el fascista concuerde y pueda unirse a un absolutismo tan brutal como el comunista. Pero quienes creyeron en el antifascismo de los devotos y seguidores de Lenin, es comprensible que se hayan considerado defraudados al percibir la excelente convivencia marxista-fascista.

Con minuciosidad de detalles, la revista española «Triunfo» ha dado cuenta de la celebración oficial, en Madrid, del veinticuatro aniversario de la Revolución China. El acto tuvo lugar en la Hotel Palace. Cua-

trocientos invitados asistieron. Entre ellos numerosos representantes diplomáticos de distintos países. En tanto que representación del régimen que atropella al pueblo español estaba el ministro de la Guerra, general Coloma Gallegos, así como su jefe de estado mayor, el general Fernández de Córdoba. Con ellos, evidentemente, no faltaría la flor y nata de los más allegados al régimen.

Son noticias de las que, como suele decirse, se comentan solas. De ahí la parquedad de comentarios (ya se hubieran bien guardado ellos!) por parte de «Triunfo», como en lo que afecta al diario «Le Monde», que ha recogido la noticia informativa. No obstante, se hace constar que al no verse la presencia de «gauchistas» en tan magno acontecimiento, cabe el deducir que al mismo no fueron invitados...

No faltan por ahí jovencetes, obreros y estudiantes, dispuestos a dejarse apalear, un librito rojo en la mano y en la mente el rostro mofletado de Mao, creyendo de buena fe en el espíritu revolucionario, encarnado en el citado **superhombre** mongol. Si tantas pruebas, expresando la realidad, como les han sido ofrecidas no son suficientes. Si tampoco vale la prueba de fraternidad fascista-maoista, es que ya los pobres están irremisiblemente perdidos. ¡Buenos para ingresar en cualquier manicomio!

La personalidad femenina

Al aparecer hace unos días un opúsculo de la escritora y periodista Françoise Parturier, amiga de Simone de Beauvoir, opúsculo titulado, en lengua de Molière «Lettre ouverte aux hommes», su lectura, una vez más nos ha inducido a meditar en torno a los problemas que singularmente afectan a la mujer, tanto en la vida social como en lo relativo a su vida hogareña; ya en un plan familiar, bien en el de una existencia asumiendo cierta independencia. A lo de enlazar comentario puede agregarse la impresión de la lectura, en el **magazine** «Paris-Match», de unas manifestaciones difundidas por la televisión alemana, relativas a una ama de casa, edad algo más de cincuenta años: Helga Goetze, casada y habiendo tenido siete hijos, defendiendo el derecho a la libre experimentación del goce sexual. Poniendo anuncios en revistas especiales, en plan de hallar amistades para un rato. Una y otra de las citadas mujeres, a través de su respectivo nivel de cultura, defienden lo que consideran como «derechos femeninos». Libertades que, en buena lógica, no pueden rehusarse a la mujer. Es cierto. Y nosotros, los libertarios, somos los que de mejor voluntad hemos batallado en favor de ello. Y dentro de nuestro campo ideológico hemos tenido compañeras de sólida preparación intelectual y de sensibilidad delicada para plantear los problemas en cuestión. El mencionar unas pocas, entre las ya desa-

parecidas, puede evidenciar lo dicho. Compañeras anarquistas como Emma Goldmann, Voltairine de Cleire, María L. de Moura, Clemen- cia Jaquinet, Antonia Maymón, Soledad Gustavo, Libertad Ródenas, Virgilia d'Andrea, Magdalena Vernet, Giovana Berneri... Enfocando, desde distintos ángulos apreciativos, y por uno u otro conducto, tales o cuales detalles con referencia al tema. Poco se ha de poder decir que ya ellas no hubieran expuesto y desarrollado.

El opúsculo de la Parturier, ya citado, a semejanza de lo que hace Simone de Beauvoir en su obra «Le deuxième sexe», expresa opiniones relativas a la psicología femenina en su relación con la del hombre. Analizan con agudeza ese tan asendereado **sentimiento de protección** en el hombre al respecto de la mujer. Analizan la resultante inhibitoria femenina si se concede sensible importancia a dicho factor, o sea, si la mujer, en vez de pugnar por su independencia, en todos los aspectos, prefiere dejarse llevar a compás de la voluntad ajena. Es sabido que no pocas manifestaciones y actividades de una u otra naturaleza que el hombre realiza, puede muy bien llevarlas a cabo la mujer. Pero en muchísimos casos se abstiene de hacerlas para que así resalte más, no quede atenuada la personalidad masculina. Descontando la bondad de la intención, el buen propósito que ello conlleva, por parte de la mujer, no cabe duda

que suele excluirla de manifestar su propia personalidad, ya se trate de inhibirse en favor del compañero, o esposo, del hijo, del amigo, del hermano, etc.

Ya situados en el ambiente de libertarios exiliados, hemos podido comprobar que llevados de un laudable fin de mejorar en todo lo posible la suerte de los hijos, han hecho la mayoría de los padres cuantiosos esfuerzos de orden económico para buscar el dar a sus familiares, chicos y chicas, una asegurada situación para el mañana. De ahí el que a muchos se les haya dado estudios universitarios, el que hayan podido cursar carreras de brillante perspectiva. Tenemos muy presente el hecho no lejano en que visitando localidades de Francia, bien en plan de conferencias, comicios, visitas de amistad, etc., algunos padres, muy ufanos, satisfechos, como es de comprender, nos presentaban a sus hijos. Ellas, las muchachas, habiendo ingresado en el Magisterio, o en especialidades de ingeniería, de la técnica en preparaciones químicas. Muchachas simpáticas, inteligentes, muchachas que prometían, como decían los padres, ya la piel curtida por los años: «Ellas han estudiado, no ven la vida como nosotros. ¡Van más allá!» Y nos alegraba que «pro-

metieran», que dieran inyecciones de cultura moderna a nuestras ideas anarquistas...

¿Dónde están ahora esas muchachas, (el tema es hoy femenino) que «prometían» y cuyo avance intelectual nos tenía que congratular? ¿Leen esas muchachas la prensa libertaria? ¿Qué ha sido de aquella curiosidad intelectual que las inducía a informarse acerca de libros y autores? ¿Cuál es su posición ante los problemas de la vida? ¿Qué opinan, ya al margen del sentir anarquista, de los escritos en torno a sociología feminista de las citadas Simone de Beauvoir y Françoise Nourrisier? ¿Es que se han casado, han tenido hijos, se han **estacionado** en la rutina de una prosaica vida conyugal, olvidando, como se olvida un ensueño trivial, los anhelos que demostraban tener, y las esperanzas que habían hecho nacer en sus progenitores?

El poeta Villon preguntaba con suave tono de melancolía: «¿Dónde están las nieves de antaño?» Recordando el aire sonriente y de vivaz inteligencia de tantas muchachas desarrolladas en tierras de Francia, mentalmente cabe preguntar: «¿Dónde quedaron aquellas promesas de vigorosa y libre personalidad femenina?»

Presencia de Pablo Casals

Ya, a su avanzada edad, era de contar que la noticia brotaría de un día al otro. ¡Un corazón tan cansado! Y no obstante la noticia del fallecimiento cayó como algo inesperado. ¿Ya no existe Casals? ¿Pablo Casals ha muerto? Así, de pronto, el concepto ofrece sensación de desolada ausencia. ¡Es la desaparición!...

Pero veamos: Un artista, un gran artista, ¿puede decirse que ya no está presente cuando nos queda el tesoro de su obra? ¡No, Casals es

algo más que un puñado de huesos depositados en aquél o en el otro cementerio! En el silencio de la modesta mansión las notas de un violoncelo subrayan la armonía de «Romanza a la estrella», de Wagner, luego la melodía del «Evening song», de Schuman. Después unas notas interpretando a Juan Sebastián Bach... ¡Casals está presente! La discoteca hogareña ofrece su presencia a nuestra voluntad.

Comunicados

F. L. DE HOUILLES - ARGENTEUIL

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 18 de los corrientes en el local y a la hora de costumbre.

REGIONAL CATALANA
Agrupación de París

Tendrá asamblea el sábado 17 de noviembre por la tarde.

En el temario: Cómo cumplimentar con la mayor eficacia los acuerdos del Pleno de Marsella. Nadie se quede en casa.

F. L. DE PERPINAN

La Comisión de Cultura y Propaganda organiza una Charla para el domingo 18 de noviembre a las 9 en la local social, 9, rue Duchalmeau en Perpiñán. El compañero Martínez desarrollará el siguiente tema: 'Sociedades tecnológicas y Acción Revolucionaria'.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

F. Local Drancy, 20 frs. Berthe et Jacques, Paris, 15; Allende, Antibes, 33; Grupo químicos, Ivry, 70; Leonor Alvarez, Peyrolles, 4; Antonio López, Mari-gnanne, 10. Total, 52 frs.

S. I. A. — SECCION DE ORLEANS

Convoca Asamblea para el domingo 18 del presente a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre, rue des Pensées.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS
33, rue des Vignoles, Paris (20)

Festival PACO IBANEZ en la 1ª o 2ª semana de diciembre.

El 31 del mismo mes: NOCHE BLANCA de fin de año.

En fecha subsiguiente: VARIEDADES presentadas por la Regional Catalana C.N.T. con fines solidarios.

El «C. S.» informará oportunamente de todo ello.

REGIONAL CATALANA

Los compañeros afiliados en París no descuidarán de entrevistarse con la compañera encargada de recoger las cotizaciones.

La suscripción pro España continuará abierta hasta cubrir la cantidad preñada.

«Terra Lliure» será bimestral a partir del primero de enero próximo.

Dentro de poco las Agrupaciones recibirán los números 4 y 5 del periódico «CNT» de España. — *Cult. y Prop.*

Les jeunes face à la civilisation des loisirs

(Suite)

Le sport

Incontestablement le sport gagne chaque jour en importance. C'est un fait social facile à constater. Les journaux y consacrent toujours davantage de place, la télé davantage de temps. Bien souvent il éclipse un fait politique ou social marquant; il mobilise la population (tour de France), et une défaite pour un pays peu constituer une véritable catastrophe nationale susceptible de provoquer combats de rues et sabotages. [plasticage au Brésil après la défaite de l'équipe de foot-ball de ce pays à la coupe du monde; 40 morts, 600 blessés à Kayseri (Turquie) dans un match de foot-ball le 17 septembre 67].

Ecartons tout de suite ce phénomène que personne ne veut défendre, mais que la majorité subit : le sport spectacle. Vingt-deux, trente joueurs sont sur un terrain et se donnent en spectacle, des gens ronds, bedonnants les suivent depuis les gradins du cirque, ou mieux dans la position relax depuis un fauteuil, face à la télé.

« Evidemment, lorsque quarante mille personnes regardent vingt-deux bonshommes jouer au ballon, ils ne posent pas de problèmes; pendant ce temps ils sont faciles à diriger. C'est pourquoi le sport est si utile à un gouvernement, ou à l'église. » (8)

Dire que le sport supprime les classes (9) crée un malentendu qui peut être dangereux. Si rien en effet ne distingue sous un maillot

(8) Jean Giono.

(9) Progreso Marin, « Cenit » n° 172, sep.-octobre 1966. « El deporte como arte y desarrollo ».

Calendrier SIA

1974

L'année 1974, notre Calendrier offrira à nos camarades et amis, une étude approfondie sur l'origine du fascisme dans les différents pays, jusqu'à l'époque actuelle, ainsi que des idées qui l'informent.

Jusqu'ici notre Calendrier avait plutôt un caractère eclectique, traitant de différents problèmes.

En cette année 1974, son texte est dédié à l'analyse du fascisme, des situations qui l'engendrent dans la société actuelle et des caractéristiques de son système.

Il n'y a pas de doute que tous les camarades désireux de s'instruire et d'acquérir une documentation sur le fascisme, en ce qui concerne l'Espagne, seront surpris d'apprendre qu'un des hommes qui a été le symbole de la « Croisade » franquiste, José Antonio Primo de Rivera, est découvert comme un agent à la soldé du fascisme italien.

Cette année, le Calendrier de SIA doit être diffusé partout par les camarades et amis qui s'intéressent à son œuvre. En même temps ils aideront à montrer le vrai chemin qui conduit à la liberté et à la solidarité, aidant nos vieux camarades et victimes de la terreur fasciste.

Pour toute commande s'adresser à SIA, 4, rue Belfort, 31000 Toulouse.

Fraternellement,

Le Conseil National

6,50 F.

un ouvrier d'un patron, il est inexact de dire qu'il y a suppression des classes. Il y a collaboration de classes, le voile momentanément qu'est venu apporter en l'occurrence le sport ne sert qu'à masquer la réalité gênante. Cela n'est pas particulier au sport. Gilbert Trigano, président du Club Méditerranée affirme, dans un numéro de Communauté Européenne : « qu'en slip il n'y a plus de patron, plus de cadre; plus d'ouvrier. »

L'homme jeune a besoin de courir, sauter, crier, chanter car c'est cela la vie. Oublions le professionnalisme et les sports de combat, qui ne font que canaliser l'agressivité, toujours plus grande de nos contemporains et leur culte, inavoué, bien sûr, pour la violence, et posons le problème : le sport permet-il d'atteindre un épanouissement ?

Dans sa conception actuelle je pense que non. Je crois que le sport devrait être l'instrument qui permette à l'homme d'entrer davantage en « communion » avec la nature.

Regardez un athlète en train de s'entraîner sur la pelouse d'un stade. Son œil est fixe, il est concentré, ses gestes sont mécaniques et précis, pas de faux mouvements, tout est huilé, graissé. Cela peut être beau, mais cela est froid. Sa nourriture sera calculée par un diététicien. Son entraînement sera programmé selon ses moyens et pour l'atteinte d'un but précis. L'entraînement fractionné (la taylorisation du sport) finira de le robotiser et d'en faire une simple machine à courir, à sauter, à lancer.

« Écoutons parler un sportif familial, à cette algèbre, c'est à fuir ! C'est à en avoir la boule d'angoisse dans la gorge. C'est à se demander où on va ! » (8)

Cette forme de sport implique l'abdication de la responsabilité, c'est plutôt un dressage qu'une détente. La notion de but ou de compétition qui nous est imposée (et que nous avons très bien assimilée) à tous les stades de notre vie (examens, concours, promotion sociale, etc.), nous pousse à admettre que cette notion là existe également dans le sport. Je pense que sport et but s'excluent mutuellement. Peut-il y avoir joie où il y a but ? La joie n'existera alors que dans la réussite mais non dans l'action elle-même. Et bien souvent la joie dans la réussite ne sera que de l'orgueil. Malgré toutes les déclarations apaisantes que l'on peut déverser sur le sport : camaraderie, esprit d'équipe, etc., le sport est pour les jeunes et dans sa conception actuelle, une école d'orgueil : il faut être le premier, le plus fort, le plus résistant, le leader de l'équipe. Combien de jeunes ont-ils été détruits physiquement et moralement par cet engrenage diabolique.

Pourquoi doit-il y avoir compétition envers soi ou envers les autres ? Pourquoi ce besoin de se vaincre, de se surpasser. Qu'entraîne-t-il ? Tristes résultats... Hier un coureur cycliste est mort victime du sport.

« Que de crimes fait commettre une certaine conception mystique du sport. Le dépassement de soi est certes le meilleur aliment de l'énergie, mais un dépassement à tout prix qui prétend franchir les limites que la nature assigne à la machine humaine constitue ce crime majeur que les anciennes religions appelaient ubris, et les nouvelles, péché d'orgueil... »

...On sait toutefois que les res-

sources de la mécanique humaine ont des limites qu'elle ne dépassera pas.

Au-delà de cette limite, il ne reste que le ridicule entêtement de la grenouille que voulant se faire plus grosse que le bœuf, et la cruelle, la

sauvage, la stupide acclamation de la foule qui sacrifie une victime à sa propre insatisfaction. » (10).

(A suivre)

(10) Robert Escarpit. « Le Monde », 18 juillet 1967.

LECTURAS

Notas de Fernando Ferrer

La tesis malatestiana continúa siendo — a más de medio siglo de distancia, — uno de los más atractivos pilares de la filosofía anarquista.

En «L'Anarchia», el pensador italiano explica detalladamente los puntos neurálgicos que vertebran sus conclusiones. La sencillez literaria que le personifica, facilita su comprensión.

Pequeño por su tamaño, este volumen es grande por su contenido. Más rico aún de enseñanzas gracias a las notas de Alfredo M. Bonanno, quien, sirviéndose de su vasto conocimiento de la filosofía sociológica, acota diversas partes del tema citando autores que, aunque alejados de los conceptos anarquistas, no pueden soslayar comentarios que podríamos suscribir. Por ejemplo, del liberal Einaudi: «... Donde no existan frenos contra la prepotencia de los partidos políticos, es probable que el sufragio de la mayoría sea obtenido por los demagogos que saben arreglárselas para agenciarse honores y riquezas, aunque con sus manejos perjudiquen mayorías y minorías.»

La experiencia histórica, de la que Bonanno sabe sacar provecho, muestra cuán acertado estaba Malatesta diciendo que los gobiernos dependen de muy otras fuerzas que la democracia, de la que se ciscan. El autor por su exposición y Bonanno con sus explicaciones, nos dan un libro indispensable para comprender fácilmente lo que es el anarquismo.

**

En materia de crítica religiosa, Enrico Arrigoni forma parte de los escritores ironistas y como ellos afila su pluma para, como lanza en ristre, y como escudo la sonrisa en los labios, atacar las estupideces bíblicas.

«Zuluito, el mini-misionario», genio infantil, predica las enseñanzas religiosas entre los animales de la selva. Su inocente ingenuidad despierta la socarronería de sus oyentes, quienes se atreven a comentar el compendio de barrabasadas del libro «sagrado».

La chacota respira por las páginas de Zuluito. Bien empleada, la ironía hiera y a veces mata mejor que piedra lanzada por honda colérica. Es un arma eficaz contra la plaga religiosa, en espera de poder erradicarla completamente.

Muy interesante el prólogo de Viola, escritor incansable, que atosiga continuamente a la religión en todos los aspectos.

**

Manuela Arsan utiliza el mismo estilo en su «Epístola a Pablo VI sobre la Pildora». En el mismo libro aparece una relación de «Los misterios del Papado», de C. Cassola. Interesantes notas. Permitásenos sin embargo señalar que, según da-



tos fidedignos, la presencia de la «papisa Juana», de la que tanto se habló en los medios anticlericales de nuestra mocedad y que se hubiera llamado Juan XXIII, no ha sido probada históricamente. La referencia que sobre el particular hace el Diccionario Racionalista continúa siendo formal, mientras no se presenten otras pruebas que demuestren lo contrario.

«Le Syndicat des Correcteurs»,
por Yves Blondeau

Acusamos gustosamente recibo de este voluminoso libro, verdadera crónica del Sindicato de dicha profesión, abarcando más de nueve décadas que van del 1881 al 1973, o sea un poderoso círculo de actividades en las cuales descuellan elementos anarcosindicalistas de la buena época entre los cuales Pierre Monatte, Charbit, Rosmer, Chambelain, y ahora Devriendt y en cierta manera Toublet.

Por lo visto Blondeau ha escrito su historia de la organización de los compañeros correctores en tesis universitaria veraz y copiosamente documentada. En el discurrir de los años el nexo sindical presentado no se ha ahorrado los altibajos, ora por influencias bakuninistas ora por influjo del sindicalismo johausiano devenido tibio y socialistoide obligado luego a ceder paso al marxismo comunista que nada o poco tiene que ver con el espíritu independiente de unos trabajadores del intelecto — los correctores de imprenta lo son — ayer, hoy y siempre más evolucionados que el resto de los trabajadores, en mayoría — francesa — susceptibles a la palabra «infalible» de los líderes escogidos por la F.S.M., de obediencia comunista.

Resalta del libro de Blondeau su imparcialidad en las presentaciones y los comentarios, cabiéndole al lector la apreciación personal de la ecuánime obra que le ha sido ofrecida.

Gracias al compañero Devriendt por haberse acordado de nosotros.— F.

ACABA DE LLEGAR:

«AYER, HOY Y MAÑANA»

por Jaime Más Torné

Precio: 12 Frs.

EL COMBATE SYNDICALISTA

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

- Le blocage des prix entraîne la grève des petits commerçants.
- La CGT et le PC se sentent des âmes de Poujadistes.
- D'ores et déjà on peut savoir qui trinquera : les ouvriers-consommateurs.

El régimen franquista es duro con los indefensos y débil con los fuertes

Acostumbrados a toda clase de injusticias perpetradas por el régimen del general Franco, parece que aún nos quedan reservas para reaccionar ante nuevas indignidades que en la política oficial concurren so pretexto de cumplir justicia.

Con motivo del apresamiento de más de cien catalanistas en una iglesia de Barcelona, la autoridad judicial, no satisfecha con mantener a todos los afectados en situación carcelaria, ha multado a treinta y cinco de ellos con cantidades que van de 200.000 a 350.000 pesetas. ¿No es ello una estafa característica, con las agravantes de empleo de la fuerza y abusando de la impunidad más completa? Porque, ¿cuál es el delito de esos 35 individuos procesados que no sea el de reunión, forzosamente clandestina puesto que por su índole democrática no podía ser autorizada? ¿No se trata de un delito inexistente en cualquier nación civilizada, pero de un ilegalismo fehaciente en país fascistizado como el nuestro? «Crea el delito y castiga al delincuente». Ya volvemos a estar en ello pese a las suposiciones de liberalización de España.

Pero hay algo más grave que la detención con multa y proceso de unos simples ciudadanos que cuando más exigen pugnan por la reválidación del Estatuto de Cataluña. Hay las condenas graves, infames, aplicadas por la jus-

ticia castrense española a unos muchachos (que dejan de serlo de tanto permanecer entre rejas), que por amor a la paz y horror al ejército rechazan convertirse en soldados. Aborrecen el cuartel, las armas les queman las manos, y se declaran una y otra vez, partidarios de la hermandad de los hombres. ¿Es ello delito? Civilizadamente, no. Pues en Las Palmas (Canarias) acababan de ser condenados (tras haber cumplido pena de cuatro años), a seis años y un día de prisión «por rechazo» reiterado de servir al Ejército, los ciudadanos Juan Fontes Ladrón, de Las Palmas; Julio López Sillero, Juan A. Fuster Doménech, Francisco Esteve Puigvert, de Barcelona, y José Santos Farfán, de Málaga, todos pertenecientes a la secta Testigos de Jehová. Lo insólito, lo bárbaro de estas condenas deja a cualquiera en la duda de si en España rige el ascendiente humano o si, por el contrario, impera la ley de la selva regida por la grey armada. Que unos jóvenes por un sentimiento laudable repugnen vestir de autómatas y empuñar instrumentos homicidas vean los mejores días de su vida (¡la juventud!) transcurrir y desvanecerse en la estrechez de una celda carcelaria, es algo inconcebible en país evolucionado.

Mas lo curioso, lo característico, es que esa plana de generales y gobernantes tan soberbios

e implacables con sus conciudadanos no conformistas, se achiquen ante una Gran Bretaña posesora por que sí de la Roca caspense; ante un rey moro que les apresa casi diariamente barcos de pesca faenando a más de cincuenta millas de las playas marroquíes; ante un mundo árabe que puede servir o negar petróleo, al cual hipócritamente adulan... sin dejar de citar que durante la guerra del 39 al 45 protegieron en España a 3.000 judíos sefarditas, para agradar a Washington.

No se comprende, o se comprende demasiado, que el orgullo español, la tan incienzada suficiencia española, dejen que en Filipinas el idioma hispano se extinga y que en Hispanoamérica el castellano se anglifique, igual que en la Península los modismos yanqui, galo y germano se vayan infiltrando en el idioma oficial sin reacciones notables del Poder ni de la Academia por aquello de que el turismo extranjero es portador de divisas y la omnipotencia dolariana manda en nuestra atribulada España.

No pedimos que la casta dirigente entre en humos de guerra con países extranjeros en cierto modo enojosos. Pedimos arreglo de todo, con dignidad compartida, y, sobre todo, respeto, humanidad y libertad para los españoles sojuzgados, obligados a soportar hasta el infinito un régimen tiránico que aborrecen.

De España y referente a España

Generación sacrificada

¿Las tienes presentes en la memoria compañero amigo y compañera buena? Como ababoles rojos y negros crecían los jóvenes en el campo libertario. Eran los lobeznos armados de la F.A.I., los hijos entrañables de la C.N.T. ¡Hostia, qué muchachada!; ¡y qué hombría la de aquellos hombres forjados en la lucha! ¡Su fidelidad a la idea era completa! ¡Oh, idea madre de la juventud primera!

La memoria no es larga como un mal camino ni breve como un suspiro cortado. Es honda como un pozo, profunda como el mar. Nosotros no podemos olvidar al inteligente Senderos, el primer director de «Juventud Libre», a Monterde, vigia de los estudiantes ácratas. Recordamos a Germinal Mingorance, mártir y símbolo de la idea. Y a Camacho que parecía un Dios griego. No es posible olvidar tampoco a Máximo Franco, el Durruti de nuestra generación, ni a Evaristo Viñuales, el más sabio de todos, a quien llamábamos en la intimidad el «Tato grande», ni a Francisco Ponzán, cariñoso y lleno de imaginación creadora. Paradigmas de las Juventudes Libertarias fueron Pedro Trufo Rúa, elegante como Lingg, el Lohengrin de la anarquía; Mariano Elmas carne de héroe y temple de León; los hermanos Carrato que pasaron a ser orientadores prematuros de la Específica aragonesa, riojana y navarra. Alfredo Martínez, asesinado por los comunistas durante los días trágicos de Mayo; Conejero, el bondadoso; Vicente Rodríguez «Viroga», sociólogo profundo; F. López, el idealista fusilado por el franquismo; Amador Franco, todo candor y sensibilidad; Raúl Carballeira, impaciente y soñador de inmensidades; Jacinto Rueda, muerto a culatazos y cuchilladas. Estos nombres gloriosos representan nuestros mejores años. Ellos son los hermanos puros que nunca ensuciaron sus labios, que jamás se ensañaron con nadie, ni con los enemigos.

Hombres para ser glosados por las plumas de Rabelais, Montaigne, Hugo y Goethe. Cariátides de la idea. Cuerpos segados en flor en las primeras líneas de fuego. Carne podrida en cárceles y presidios. Suicidados para no hablar con el enemigo. Héroes de un pueblo inmensamente grande que pedía un sitio de honor (que merecido tiene) en la ancha faz de la tierra. El mundo les venía pequeño a nuestras juventudes. Eran el Universo nuevo y entero. A vosotros, amigos y hermanos que no menciono, a los más modestos y desconocidos van los recuerdos más delicados, las palabras que por sublimes no serán nunca dichas. Sois la GENERACION SACRIFICADA. Raíz de la doctrina anarquista. Eclósión de lo que ha de ser el mañana por vosotros previsto. Si yo supiera escribir os diría algo así que a redactar no acierto: Vuestro sacrificio es la más alta consagración del HOMBRE.

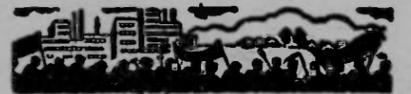
¡Loor a la generación sacrificada, gloria del anarquismo!

Poco se ha hablado de la cuarta generación de la C.N.T. La primera generación de los Lorenzo, Morago, Pellicer y Santiñón, ha pasado a la historia grande. La segunda simbolizada por Boal, Seguí, Pestaña y Peiró, está haciendo anales nuevos. La tercera que fue animada por Ascaso, Durruti, García Oliver, Fe-

derica Montseny, por no dar más nombres de hombres y mujeres, ha trascendido a todas partes. La cuarta generación, sacrificada despiadadamente, no ha sido glosada, salvo por algún libro escrito por los que nunca fueron compañeros y amigos. ¡Y lo que la «Historia de la C.N.T. en la Revolución Española» no dice ni menciona, para vergüenza del que no la haya perdido, comienza a ser glosada, tarde y con daño, por el

acaecer de los hechos que no pueden ser escamoteados por el odio, la envidia o lo que es peor, el olvido injusto.

Nadie puede usurpar el puesto de los jóvenes que es el de timoneles de la sociedad que alborea en el horizonte. Las revoluciones no mueren aplastadas por la tiranía ni los hombres se van sin dejar huellas empapadas de sudor y sangre. Una empresa juvenil como la que bos-



quejaron las Juventudes Libertarias es realmente revolucionaria.

(De Ramón Liarte en «Espoir»)

(Artículo divulgado en España mediante «CNT», órgano de la Regional Catalana del Interior).

En torno al atraco del Banco del Atlántico

Allá a primeros de abril leíamos en la prensa española la noticia según la cual, a finales de marzo, en plena Avenida de José Antonio madrileña, fue atracado el Banco Atlántico, sito en espléndido edificio de cristal azul de unos 10 o más pisos, entre las calles de Tudescos y de Silva, centro del Madrid moderno; cuya noticia informaba, además, que cuatro jóvenes, al parecer de 22 a 26 años, a cara descubierta, con aires de ciudad, visos de empleados u hombres de oficina, después de subir a pie unos, en ascensor otros, al noveno piso, habían logrado hacerse con la nómina entera de un mes de sueldo de 450 empleados en dicho Banco. La cual noticia informaba con detalle, que los «cacos» irrumpieron por sorpresa en dicho piso-oficina y que antes de apoderarse del botín pusieron contra la pared a tres cajeros que trabajaban en la confección de nóminas y en colocar el dinero en los sobres de pago. Los habían reducido al silencio e inmovilidad atándoles las muñecas y cerrándoles la boca con ancha banda de esparadrapo y que, introducida tranquilamente la cantidad robada (unos 5 millones de pesetas) en adecuado maletín, salieron con calma y, siempre a cara descubierta tomaron las de villadiego más tranquilos y frescos que «unas pascuas».

Día tras día el revuelo periodístico acerca del atraco en cuestión, considerado de eficacia operacional, indujo a conjeturas, sobre todo por haberse operado a cara descubierta, como si a los cacos les importara un bledo ser reconocidos o no por los empleados del Banco Atlántico. Las conjeturas se sumaron a las preguntas relativas a si los atracadores serían extranjeros o españoles; algunos empleados afirmaron que uno de los atracadores, mientras amenazaba con la pistola le había ordenado en perfecto castellano: «Esto es un atraco. Contra la pared y quietos». Pero se insistía en que los ejecutores del robo obraron con suma tranquilidad, a «cara descubierta», como si estuvieran segurísimos de no ser nunca identificados, o como si no les importara ser reconocidos, e incluso se extendió aquello tan insignificante que con tres palabras dice: «Hay gato encerrado».

Al curso de los días se dio en sospechar que este atraco «iba a traer cola», insinuándose, con marcado acento, que podría tratarse de un nuevo grupo o grupúsculo del subfondo político anclado a la derecha, o de lo actualmente en boga: «ultra-derecha». Y posteriormente, noticias al respecto, siempre de España,

confirmaban que la actuación de la Brigada Política Social, en colaboración con la Guardia Civil había dado por resultado el hallazgo y detención del «supuesto» jefe del grupo atracador, Fernando Alcázar de Velasco, promotor y director de la revista «Cruz Ibérica» y máximo inspirador de este semanario, cuyos locales de redacción, sitos en Atocha, 20, estaban cerrados desde hacía varias semanas sin aparecer la revista durante el lapso de tiempo señalado, al parecer (copiamos): «Poco más o menos, el tiempo que duró la planificación del atraco».

Lo cierto, pues, a creer lo que sobre el particular afirma la prensa hispana, es que el atraco de marras fue efectuado por el grupo ultra-derechista patrocinado por el director de «Cruz Ibérica», autotitulándose «Órgano de la Asociación para la Defensa del pensamiento Hispano». Revista «Cruz Ibérica» que, en todos sus números semanales continuamente aparecidos con «Depósito legal», reza el siguiente anatema: «Los clérigos, los ricos y demás personas que manejan cantidades de dinero deben sacudir su crónica y pecaminosa avaricia para colaborar al financiamiento de las actividades de propaganda, ya que sin su ayuda les espera el pelotón de ejecución o los campos de concentración, que aniquilan al clero y a la clase burguesa con el triunfo de la dictadura socialista del comunismo».

Hace meses, dicha revista, en su primer número, exponía así su «ideario»: «Aplicación de un máximo esfuerzo para el fortalecimiento físico y moral del soldado español. Supresión del interés bancario, y nacionalización de las fuentes de riqueza. Exterminio de la prensa jude-masónica. Extirpación de los círculos masónicos. Liberación de Gibraltar. Lucha contra los conceptos de estado de dominio sionista». Se confirma, por último, que la tantas veces nombrada revista, durante sus últimos meses era de contenido virulento, amenazante, ultra-extremista.

Bueno, si, el director de la revista «Cruz Ibérica» está detenido, inculcado o tenido por «presunto» jefe del grupo de ultra-derecha que tan a las claras y tan tranquilamente «birló» cerca de 5 millones de pesetas al B. A. La opinión general opuesta a los «ultras» es unánime o casi, en lo de que «presunto» debe pasar tácitamente a real. Oficialmente... nada se confirma ni desconfirma, y dudo sean detenidos el resto de los atracadores en cuestión,

y aplicándoles a éstos, junto con el ya detenido Fernando Alcázar de Velasco, jefe de aquellos y director de la revista «Cruz Ibérica» y todos ellos grupusculados en la «Ultra-derecha-extrema-fascista», dudo — repito — que les sean aplicadas las rígidas leyes franquistas en materia de «atracos a mano armada y expropiación de lo ajeno».

Justifico mi duda en el hecho «justiciero» decidido por el Juzgado de Orden Público nº 1. Explico: Como se sabe o se recordará, en la víspera del 1º de Mayo último, el sacerdote García de Cortázar, conciliario nacional de la J.O.C., a la salida de una iglesia madrileña, donde, bajo la presidencia de un Obispo-auxiliar de Madrid-Alcalá, se había celebrado un acto de «reconciliación» con el 1º de Mayo, fue dicho sacerdote brutalmente tratado y apaleado, como así lo fueron algunos sacerdotes más y varios paisanos militantes de Acción Católica, por un grupo ultra-derechista de los llamados «Guerrilleros de Cristo Rey».

Pues bien: El obispo de Madrid-Alcalá publicó una nota en la que asignaba a Mariano Sánchez Covisa como uno de los que componían dicho grupo de «G. de C. R.»; es detenido en el acto e inculcado aquél. El sacerdote E. G. de Cortázar presentó la correspondiente querrela; su abogado solicitó procesamiento y cuando se esperaba que «justicia sería hecha», el Juzgado de O. P. nº 1, durante las últimas semanas de julio pasado, dictó auto... por el que se deniega el procesamiento de «D. Mariano Sánchez Covisa, al que se le supone ser supuesto jefe de los Guerrilleros de Cristo Rey».

Y obispo, sacerdotes y demás heridos e insultados, mientras se quedan rechinando dientes, colmillos y muelas, piensan interponer el correspondiente recurso de reforma, convencidos de que Mariano S. Covisa debe ser «castigado» cual «merece» por delitos de asociación ilícita, lesiones y desórdenes públicos, pero, quizá sin pensar en ello o de buena fe, se olvidan que por estos «delitos» sólo se castiga implacablemente y pagan las más severas consecuencias excediendo el «pie de la letra» los trabajadores, los productores en general, los jóvenes obreros y estudiantes y todos los ciudadanos y ciudadanas que no acaten sumisos y no obedezcan con docilidad mansuna los rígidos e inflexibles dictados de las «Leyes Orgánicas» del Estado fascista español.

Alejandro LAMELA

Noticuario

Información de España

Noticuario

En Castellón de la Plana, tres guardias civiles y un chófer de camión muertos y un guardia herido en accidente de carretera.

— Siguen en auge los atracos que se cometen en Barcelona, Bilbao y Madrid, principalmente. El último acontecido en la capital de España ha reportado más de dos millones de pesetas a los atracadores. Lo particular es que las autoridades se revelan incapaces de terminar con esta clase de expropiaciones.

— Como es sabido, siete sacerdotes cumpliendo condena en la cárcel de Zamora se insubordinaron pegando fuego a su calabozo. Como por disposición de Madrid se les daba trato preferente al que sufren los presos laicos, los siete protestatarios reclamaron ser puestos a la par que sus compañeros. No deponiendo su actitud levantisca, los religiosos han sido castigados, y en solidaridad a ellos hay encierros numerosos y voluntarios y huelgas del hambre en numerosas iglesias de España.

— El cura de Foyos (Valencia) busca sacristán sin conseguirlo. Por lo visto, el oficio está de baja.

— El nuevo obispo de Gerona, Jaime Camprodón Rovira, ha visitado al caudillo del Pardo para rendirle pleitesia. Que conste en acta.

— En Cardedeu el pueblo ha conmemorado el centenario del asesinato de 19 hijos de la villa perpetrado en octubre de 1873 por la soldadesca carlista. Aún queda memoria.

— El 9 de noviembre Barcelona transcurrió bajo una consigna peticionaria: «Salvemos a la Cruz Roja».

Creíamos que la Cruz Roja debía salvarnos a nosotros.

— Por paros reiterados (y justificados) en el pozo «Ventura», de la Hunosa, 118 mineros han sido sancionados con descuentos por la empresa. Ello da que hablar, y dará que hacer.

— Igual pretende sancionar la Papelera de Navarra, de Pamplona-Cordivilla, a todos los operarios incurridos «en el delito de huelga» los días 6, 7 y 8 del corriente. Hablando claro, se trata de un conflicto en toda regla que no terminará, probablemente, hasta que sean satisfechas las reclamaciones obreras.

— Según encuesta, los barrios menos religiosos de Barcelona son Casa Antúnez, Pueblo Seco, Distrito V, Sans, Las Cortes, Horta, Verdún, San Andrés, Sagrada Familia, Meridiana, Camp de la Bota, Camp de l'Arpa, Guinardó, Clot-San Martín-Pueblo Nuevo, Ensanche Este, Plaza de las Glorias, e incluso el casco antiguo comprendiendo de la Plaza Real hasta Capitanía General. ¿Dóminos obiscuras? Amén.

— La policía «gris» entró violentamente en la Facultad de Derecho para arrancar carteles pegados por los alumnos. Estos hicieron constar su protesta por la intrusión de los errados con h.

— Secuestro del Suplemento número 40 de «Cuadernos para el Diálogo» a cargo de la autoridad. Pretexto: la publicación de un estudio de Alfonso Carlos Comín sobre «El trabajo en la sociedad española». En España la cultura es delito nefando.

— Por causa similar ha sido secuestrado por la policía el nº 134 de la revista de Vic, «Oriflama».

— Por haberle ocupado en Madrid unas tarjetas pro presos, el TOP ha condenado al ciudadano Virgilio Heras Calvo a un año de prisión con multa de 10.000 pesetas. Concepción Arenal ha quedado en olvido.

— Un botarate. El almirante Horacio Rivero ha declarado pomposamente en el Club Americano de Madrid que «El ingreso de España en la C.E.E. sería parte natural de la unificación europea.» Lo que no parece interesar a Rivero es la unidad interior de España a base del respeto, el derecho y la libertad de todos los españoles.

— Dos presos fugados de la cárcel de Vigo. La Guardia civil les ha echado un galgo que ha resultado podenco, puesto que de los fugitivos ni rastro.

— La voladura de un taller de pirotécnica de Zaragoza, ha comportado la muerte de cuatro trabajadores que procedían al secado de la pólvora. De ellos y del taller sólo queda el recuerdo. Se habla de imprevisiones del dueño del negocio.

— En lo que va de año cien mil emigrantes al interior español o al extranjero, sólo en Ciudad Real y su provincia. Ignoramos si ese magro viajar está incluido en el Plan de Desarrollo.

— Colón en polvo. Ahora lo sustituyen en porciones de 10 gramos en Nueva York a cargo de la entidad inglesa Sotheby Parke Bernet. Así se pulveriza a la historia.

— Arreglado el conflicto minero del pozo Somuño, de Hunosa, en el Nalón, tras un paro de picadores. Los precios del destajo han sido reajustados al coste de la vida.

En cambio, la huelga en el pozo Ventura prosigue.

El total de huelguistas en toda la cuenca es de 2.970.

— Timidamente, la jefatura de policía de Barcelona dice haber detenido a un supuesto incendiario de librerías.

— Disconformes con la última disposición de aumento de salarios concluida entre Empresa y Sindicato, los operarios de «Engranajes y Bombas Hugo», de Vitoria, sostuvieron huelga de ocho días, respondiendo a la empresa con el lock-out y el despido de varios huelguistas. El trabajo ha sido reanudado sin despidos y arreglo a medias. No obstante, las negociaciones prosiguen.

— Igualada. El Paseo de la ciudad está cruzado por ocho calles, todas transitadas. En lugar de convertir el tren en subterráneo se ha preferido colocar semáforos por resultar más barato. Recientemente el sistema semafórico ha sido inaugurado con atropello, por el tren, de una camioneta, con resultado de dos heridos graves. Así se empieza, señores.

— Méritos para entrar en el Mercado Común. Un profesor universitario y filósofo, Jordi Carbonell, ha sido torturado durante dos horas en la prisión central por negarse a responder en castellano a las preguntas de sus verdugos. Carbonell formaba parte del grupo catalán detenido por supuesta reunión clandestina en una iglesia de Barcelona.

— Los vecinos de La Floresta, barrio obrero de Tarragona, con razón se quejan. De noche no hay luz en las calles, no hay asistencias, y ciertos lugares sirven de vertederos. La Floresta huele mal en Tarragona.

DISCOS

A. S. R., amistad añeja.

Sabes que la alegría prolonga la existencia del individuo, que el humor permite salvar situaciones, además de aportar simpatías. La juventud de entonces se interesaba por el Grupo al verlo bullicioso y entero en sus componentes, aprendices de hombre. Se estaba entre el despegue de la infancia y el ingreso a la vida sería con serio cometido, cosa impropia — parecía — de nuestra corteza en años y pantalones.

Tuvimos adhesión de bisoños por no avergonzarnos la risa, que tal vez concláramos creando situaciones. Creo que nunca nos arrependimos de haber reído mucho sin estrépito de carcajada.

Por nuestra acción precisa, por nuestra franqueza abierta, por nuestra sonrisa sincera y fácil, los del Grupo ganamos pueblo, la mejor de las conquistas. Los animalismos de la Guardia Civil contra nosotros rubricaron el acierto de nuestra conducta. Humor y desprendimiento, puede ser lema.

Venuti criticaba nuestra «carencia de seriedad» desde sus 21 años. Ciertamente, alguna vez interrumpimos una lectura de Malatesta, o una conversación elevada, para sacar a baile a una joven bonita que otro hubiese cogido. El vivir tiene sus momentos, ¿se comprende? Lo incomprendible es la seriedad de los 70 años pegada a la faz de una persona imberbe.

Lo hemos transcurrido en brio juvenil alargado lo más posible. Con espontaneidad siempre. Otros filósofos a tal o cual muchacha en busca de varón, y la han aburrido. Y se han mutilado ahogando la risa, reprimiendo la visibilidad de un contenido íntimo, cual si fuera delito. Se han galvanizado la faz, se han acarcamalado, todo lo contrario a la anarquía, ese dechado previsto de naturalidad y alegría.

¿Por qué convocar la tristeza y la vejez cuando esas fealdades acudrán de sí propias, por desgracia?

Nunca la seriedad verdadera puede implicar la ridiculización del individuo.

DISCOBOLO

CALENDARIO

S.I.A.

PARA 1974

En edición lujosa, con papel escogido, con una portada en policromía, — simbolizando los horrores del fascismo, reproducción del primer «affiche» de S.I.A. al constituirse en Francia en 1937 — y en el interior, en la cabecera de los meses, con los colores rojo y negro, doce fotografías testimonio de la época, en que el fascismo impuso su sistema, que en nuestros días aún perdura en ciertas naciones. Y así, también, un resumen histórico en esperanto.

Su tema, el fascismo y sus métodos totalitarios, tratado y desarrollado con profusión de imágenes y datos históricos.

Ya puede ser servido a los compañeros, simpatizantes y amigos de S.I.A. Y a todos aquellos que son solidarios de su obra, de libertad y solidaridad.

Para pedidos, dirigirse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31000 Toulouse. Pagos CCP 1 230 50 S — Solidarité Internationale Antifasciste (S.I.A.) Toulouse.

Precio del Calendario: 6,50 francos. A partir de 10 ejemplares, 10 % de descuento.

6,50 francos

La verdad por correo

Valladolid, 9 de noviembre de 1973.

Amigo Lucas:

Te escribo nada más regresar de Asturias, donde he estado pasando unos días de descanso, puesto que no me encontraba nada bien. Cuando he venido me encontré con el grave problema de la construcción, un problema donde los obreros — no es un tópico —, como siempre, se están llevando la peor parte. Hoy he hablado con muchos obreros. Son hombres sufridos que están siendo vilmente, como tantos miles de españoles, escupidos en la misma cara. El rico únicamente tiene la razón. Ellos especulan con los hombres y con las tierras. Lo son todo, el humilde, el que se gana el pan de cada día con su sudor hecho ya de sangre, no es nada. Bueno, sí, es un pobre hombre al que le queda un hermoso consuelo: morir. Y mientras, nuestros «sublimes» sindicatos verticales van poniendo sus «notas oficiales», que nos dejan aturdidos. Son peor que una droga.

Por el momento no existe solución, puesto que los trabajadores de la construcción, con una valentía sublime, están aguantando «hasta que nos quedemos muertos de hambre». Total, lo que obtienen por su trabajo no da mucho para comer. El aceite se ha puesto por las nubes y se habla de racionar el azúcar, pero esto no es lo peor, para enero está anunciada la subida de todo. Si, amigo, de todo. En estos momentos en que te escribo se anuncia que se está firmando una convocatoria pidiendo a todo el pueblo de Valladolid que se agrupe para una manifestación «monstruo». Lo malo es que aquí existen muchos falangistas que viven de eso y... claro, es posible que la manifestación se quede en algo «poco». Yo estaré allí, puesto que creo que es mi deber.

En fin, amigo, la patria nuestra continúa siendo una cárcel, y qué triste y qué tremendamente mal suena, tener que decir esto cerca ya del siglo XXI.

Luis ROBLEDOS ARIAS

Les jeunes face à la civilisation des loisirs

Livres, Journaux, Revues, Illustrés

On assiste à une prolifération énorme de la presse de tous genres. La quantité des journaux est astronomique et permet de satisfaire en gros tous les goûts.

Considérons tout d'abord les quotidiens, la politique côtoie le sport, le cinéma, le théâtre, la spéléologie, etc. En première page des satellites, des savants, en page deux l'horoscope. Il faut bien que le journal se vende.

Le secret de la malle sanglante sur le point d'être percé ! Dans les rues de Calcutta trois cents indiens meurent de faim ! Tout est absorbé au même rythme avec un même coefficient de valeur. Très vite tout est digéré, rejeté, oublié. Penchons-nous sur des journaux vieux ne serait-ce que de cinq ans. Cela paraît presque impossible : tout se brouille et s'entremêle. Il n'y a pas eu prise de conscience de l'information. Il croule sous l'avalanche.

Ce sont les magazines (genre « Paris Match », « Elle ») qui ont connu le plus grand développement ces derniers temps. On s'occupe des grands mariages et des reportages sensationnels (ici encore on voit le rôle prépondérant joué par l'image).

« La France possédait jadis des journalistes mâles capables de dominer virilement l'opinion et l'histoire; de nos jours, ils les subissent, ils sont « dessous », ils s'occupent à des petits travaux de dames, à des potins, à du feuilleton. L'Histoire qui nous est imposée est une Histoire en culotte de nylon », (11).

L'étudiant type s'il aime feuilleter « Match », « Paris Jour », se défend avec force de les lire avec plaisir : ce n'est que pour tuer le temps. Lui se penche par goût vers une certaine presse.

« Ses lectures préférées restent la presse spécialisée qui orchestre la consommation des gadgets culturels; docilement, il accepte ses oukases publicitaires et en fait la référence standard de ses goûts. Il fait encore ses délices de « L'Express » et de « L'Observateur », ou bien il croit que « Le Monde », dont le style est déjà trop difficile pour lui, est vraiment un journal « objectif » qui reflète l'actualité. Pour approfondir ses connaissances générales, il s'abreuve de « Planète », la revue magique qui enlève les rides et les points noirs des vieilles idées. C'est avec de tels guides qu'il croit participer au monde moderne et s'initier à la politique. » (12).

A propos des hebdomadaires type « Nouvel Observateur », « Express », il faut remarquer, qu'ils ne servent qu'à mettre en place une sorte d'« intelligentia » dite de gauche ayant pour but essentiel de s'occuper « des problèmes des pauvres petits prolétaires. Feuilletons-clés. A côté d'un article sur la révolte des noirs d'Harlem nous trouvons de la publicité pour des croisières en Mer Rouge, des voyages organisés à Los Angelès; pour Madame les

nouvelles robes de chez Dior; « soixante pour cent des lecteurs de « L'Express » ont une voiture », « quarante pour cent sont des cadres », etc. Cela ne choque pas quand l'on sait que le patron de « L'Observateur » est aussi le patron de « Nouvel Adam » et le magnat d'un grand trust du sucre. La littérature douteuse se vend aussi bien que la littérature pseudo-révolutionnaire. Tout procure des dividendes. (12').

Quant aux bandes dessinées genre Tarzan, Tintin, Spirou, Cœur Vaillant et le dernier né Astérix destinés en principe aux enfants, elles sont lues de plus en plus par les adultes. On reste atterré de voir la quantité énorme d'étudiants et d'universitaires qui font de cette lecture leur livre de chevet.

« L'existence d'une presse enfantine de masse est le signe qu'une même structure industrielle commande la presse enfantine et la presse adulte. Ces signes de différenciation sont donc aussi des éléments de communication... Cette homogénéisation des âges tend à se fixer sur une note dominante : la dominante juvénile. » (13).

Les héros des bandes dessinées ont une force attractive et convaincante beaucoup plus grande que ceux d'un livre. On oublie un personnage de roman, on n'oublie pas Tintin, Zorro, Tarzan. Maintes études psychologiques ont été faites sur les illustrés; elles arrivent, grosso-modo, aux mêmes conclusions : derrière l'histoire elle-même transparaît en filigrane une idéologie (Bibi Fricotin est raciste, Astérix est gaulliste, etc.) qu'il est bien difficile parfois de saisir. La réaction de nombreux jeunes et de moins jeunes, face à certaines situations données, est terriblement influencée par ces lectures : la violence est admise comme quelque chose de normal, l'élimination pure et simple d'un adversaire également puisqu'on est dans le droit.

Pour les livres la multiplication des collections à bon marché (livres de poche, collection idées, Marabout, etc.) rend abordable pour toutes les bourses la consommation littéraire. Le principal acheteur est ici l'étudiant qui lit pêle mêle. « Trois essais sur la sexualité », « J'entretiens ma voiture », « Einstein et l'Univers »...

« La misère réelle de la vie quotidienne étudiante trouve sa compensation immédiate, fantastique, dans son principal opium : la marchandise culturelle. Dans le spectacle culturel, l'étudiant retrouve naturellement sa place de disciple respectueux. Proche du lieu de production sans jamais y accéder — le Sanctuaire lui reste interdit — l'étudiant découvre la « culture moderne » en spectateur admiratif. A une époque où l'art est mort, il res-

(12') Cette partie de l'article a été écrite avant que Jean-Jacques Servan-Schreiber (directeur de « L'Express ») ne se rende à Madrid au cours du mois d'avril. Les étudiants espagnols ont dénoncé ses manœuvres avec beaucoup de clarté, l'ont injurié et situé à sa vraie place dans le contexte social : le néo-capitalisme humaniste. Croyant récupérer les « futurs cadres » espagnols il a été démasqué et s'est couvert de ridicule... Que Monsieur Rothschild (et consorts) ait son âme.

(13) Edgar Morin.

te le principal fidèle des théâtres et des ciné-clubs, et le plus avide consommateur de son cadavre congelé et diffusé sous cellophane dans les supermarchés pour les ménagères de l'abondance... Il vérifie parfaitement les analyses les plus banales de la sociologie américaine du marketing : consommation ostentatoire, établissement d'une différenciation publicitaire entre produits identiques dans la nullité (Perec ou Robbe Grillet; Godard ou Lelouch...

Incapables de passions réelles, il fait ses délices des polémiques sans passion entre les vedettes de l'intelligence, sur des faux problèmes dont la fonction est de masquer les vrais : Althusser, Garaudy, Sartre... Humanisme, Scientisme, Cybernétisme... » (12).

Dans ce siècle de l'instruction (620.000 étudiants en France à la rentrée 1967; 33.000 uniquement pour l'Académie de Toulouse) on assiste paradoxalement à une crise de la culture. Crise qui n'est d'ailleurs qu'une des images du marasme général qui secoue le monde.

L'homme du XX^e siècle ne va plus qu'à la recherche d'une pseudo-culture. « Il veut avoir l'air de », « ne pas passer pour ».

Il n'y a pas approfondissement mais seulement augmentation de surface. Il n'y a pas participation effective du sujet donc pas d'intégration de l'homme à la culture. L'homme cultivé version 1967 se fait orgueil de références qui l'empêchent d'être naturel. Non la culture n'est pas cela, « la culture c'est ce qui reste qu'en on a tout oublié » comme le faisait fort justement remarquer Herriot. La culture est avant tout une forme de pensée, une forme de conduite.

En contre partie on assiste dans le monde du travail et de la recherche à une spécialisation très poussée des individus. Le spécialiste comme le disait Bernard Shaw est quelqu'un qui cherche de plus en plus sur quelque chose de plus en plus restreint; à la limite c'est quelqu'un qui sait tout sur rien ! Très souvent technicien et encyclopédiste fumeux coexistent dans le même individu. Ces deux formes essentiellement différentes de pensée font naître des conflits intérieurs chez l'individu. La recherche avide de connaissances dans des domaines très divers provoquent chez lui une insatisfaction constante : il n'arrivera jamais à tout connaître.

Je ne veux aller plus avant dans cette critique dans laquelle parfois je me reconnais. Certains peuvent estimer qu'elle est sévère, pourtant elle est symptomatique de notre époque où l'on ne se passionne plus, où l'on apprend à subir, où l'important est l'apparence. Les moyens mis à notre disposition ne sont pas utilisés comme des outils mais comme des facilités. Alimenté intellectuellement par une presse parfois infantile, parfois pseudo-sentimentale à tendance pornographique (« France-Dimanche », « Plexus ») le jeune garçon a tendance à percevoir l'Univers dans un système de référence à trois dimensions : Erotisme, argent et violence. Il souhaite « une belle situation peinarde qui rapporte ». L'individu ne peut plus s'intéresser à son travail en tant que tel. Dans les usines modernes il ne crée plus, ne s'affirme plus à travers son œuvre, tous les actes semblent inutiles et vides. Insensible, il pose un regard vide sur un monde absurde auquel il se sent étranger.



Replié sur lui-même, sans enthousiasme et sans passion il est déjà mort.

« L'homme est devenu l'outil de l'homme. A la guerre il meurt d'un seul coup. Dans le travail détesté ou même indifférent, il meurt à petit feu chaque jour. » (14).

N'accablons pas les jeunes, ils ne sont pas responsables. Ils ne sont que le produit de cette civilisation qui voue un culte aveugle au progrès. Culte qui va jusqu'à l'aberration : « Ne confiez plus votre avenir au hasard : pour trouver la femme de votre vie confiez-vous à l'ordinateur, il choisira pour vous entre dix mille cartes perforées. Plus de mariages ratés. » Les sentiments sont mis en boîte, programmés, codés. On ne sait si en rire ou en pleurer.

L'homme est réglementé dans son travail, son habitation, son sommeil et ses loisirs. « La science au service de l'Etat envahit tout. L'Etat envahit tout. Que devient l'individu ? que devient la pensée humaine ? »

Autre point important : l'adolescent ne choisit pas son métier or la société « a commis ce crime inexpiable : infliger à des milliers d'êtres un métier qu'ils ne peuvent aimer, auquel ils ne peuvent que s'habituer... Ici, point d'hypocrisie : le travail qu'on ne peut aimer n'est aimable sous aucun régime... » (14).

Divers facteurs déterminent l'adolescent dans son comportement : sa vie dans une certaine société, son milieu social, son caractère, son instruction et sa culture. Les loisirs s'ils ne permettent pas d'obtenir une libération totale de l'individu pourraient néanmoins, et au même titre que les éléments précédents, jouer un rôle important. Alors qu'ils ne sont qu'une résultante de ces facteurs ils pourraient être une composante de la vie.

(14) Morvan Lebesque.

CALENDRIER



1974

au sujet antifasciste

Il est paru.

SON PRIX : 6,50 Francs

(11) ... « Les lecteurs pour des cons » Morvan Lebesque.

(12) De la misère en milieu étudiant, considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier, par des membres de l'Internationale Situationniste et des étudiants de Strasbourg. Edition A. F. G. E. S.

El compañero Florencio Sánchez



(Continuación y fin)

Interesa el ciclo americano de la vida de Sánchez; del año y un breve pico que pasó en Europa, casi nada se conoce.

El título de este trabajo encierra, pues, el tema entre dos fechas: 1897 y 1909 — apenas doce años —; en la primera se integra Sánchez al Centro Internacional; en la segunda se encarga de «La Protesta», e interviene en los sucesos de un 1º de mayo porteño. En el interregno, ¿cómo se manifiesta su espíritu revolucionario? Más concretamente, ¿qué notas hay de ese espíritu en la obra dramática de Sánchez?

PA es, pese a su brevedad, una crítica despiadada de la moral burguesa; el signo positivo en la reivindicación del amor libre — reaparecerá en LM, LT, NH, MG —: Pepa pregunta, refiriéndose a su ama, «¿Por qué no es como nosotras, las que para amar no precisamos del vistobueno de la sociedad?... ¿Por qué es hipócrita?... ¿Por qué disimula?...»

En C la anécdota no deja ver la tesis que se va elaborando, y que recién se enuncia en las últimas palabras de la obra, cuando Don Claudio dice a Canillita, el mozalbate vendedor de diarios: «Preferible es que acabe mis días yo en un presidio, a que empecés los tuyos en una cárcel».

La conmoción pública que provocó M'HD podríamos decir que tiene tres fibras: el choque que va produciéndose en el mundo rioplatense al desaparecer el gaucho y contrastarse las costumbres camperas y las ciudadanas, de que son exponentes Olegario y Julio, y que confluye en un choque generacional, en el que una sofisticada (y falsa) teoría de amor libre encendió los ánimos públicos, e inspiró exaltaciones líricas en ciertos medios intelectuales y aun libertarios, sin caer en la cuenta de la falsedad del personaje; el primero que denunció esto fue sin duda Emilio Frugoni, hasta que un Giusti (1920) lo presenta tal como es: «un doctorcito pedante y egoísta, que no alcanza a encubrir la aridez de su corazón bajo la hojarasca de cuatro frases mal aprendidas».

LG es una proclama internacionalista adaptada a las circunstancias histórico - sociales que se vivían en el Río de la Plata; vino a ser un enfrentamiento al tradicionalismo chovinista, y por esto levantó grandes polémicas, escándalos y rechazos, y hubo que bajarla de cartel a los pocos días de estrenada; pero bien pronto se advirtió que, como dijo Frugoni, se elevaba a la categoría de símbolo de la idea expresada por Horacio al finalizar la obra: «¡Mire qué linda pareja!... (Victoria, hija de italianos; Próspero, hijo de un gaucho claudicante.) Hija de gringos puros..., hijo de criollos puros... De ahí va a salir la raza fuerte del porvenir...»

BA es otro exponente de la desintegración de la tradicional vida gauchesca; aquí se centra en la descalificación social; al policía que ha venido a llevarse preso a Zoilo, éste le dice: «Vamos a ver un poco: ¿No estás equivocado? ¿Vos sabés quién soy yo? — ¡Don Zoilo Carbajal! El vecino don Zoilo Carbajal». Y el interpelado replica: «Sí, señor, pero eso era antes, y perdone; ahora es el viejo Zoilo, como dicen todos». Y ante la exclamación sorprendida de éste, aquél insiste: «Sí, amigo, cuando uno se güelve pobre, hasta el apelativo le borran.»

MS es una burla de la superstición en el orden terapéutico. Estampa muy lograda, inclusive por representar pragmáticamente el es-

píritu científico por un muchacho linotipista, con retrato de Marx y otras alegorías socialistas en escena.

EF es una radiografía despiadada, simple fotografía de la descomposición de la clase media ciudadana, en lo espiritual antes que en lo económico, aunque esto es lo que provoca el drama.

LM presenta al desnudo la degradación moral a que conduce el alcoholismo; lo anecdótico de la obra, y la truculencia de su desenlace la han paseado por toda América, y aun llevado a escenarios europeos; pero Sánchez sabe aprovechar el episodio para lanzar una proclama feminista, que aún, desgraciadamente, vale en muchas partes del mundo. Al fin del primer acto dice Amelia a su esposo: «Estarías en tu derecho (de matarme), desde que sos el marido... A ustedes les permite todo la ley, la sociedad, y qué sé yo..., hasta la religión... El marido se irroga el derecho, amparado por la ley y la sociedad, de matar a la infeliz mujer que ha tenido el coraje de emanciparse... y reclamar su parte de dicha en esta vida...»; variante, se advierte, si no en palabras, si en conceptos, de la Nora Ibseniana, que más tarde retomará el señor Díaz de NH cuando observa a su hija que la moral burguesa quiere «que aguanten el malgosto de un marido por la fuerza, o el gesto sonriente de una bestia; que compartas la mesa de de un eterno malhumorado, que aguanten sus desaires y sus reproches, ya que no sus violencias...»

Bajo su aparente intrascendencia — sainete en un cuadro — ED es una sátira contra la hipócrita filantropía burguesa, pero Sánchez deja caer, al pasar, otra crítica certera: un viejo gaucho, inválido de guerra, declara: «Es lo único que me ha dao la patria: un vicio...»

Hemos dicho que con EP (1906) inicia Sánchez un estilo y tono de su teatro. Dos son las notas formales de las obras de esta época: trascurren en ambientes de clase media, y sus personajes emplean por lo general un lenguaje pulido, cuando no discursivo y retórico; a falta de modelos vivos, Sánchez echa mano de su destreza periodística. Lo que ganan en doctrina, estas obras lo pierden en naturalidad, en veracidad. Ello no obstante, Florencio todavía estrena LT, cuyo personaje femenino protagónico es de un realismo, fineza y nobleza enterredores; y MF, que se proclamó en seguida como fiel retrato físico y psicológico de personajes, ambientes y situaciones. En estas obras no aparece tesis o doctrina, como no sea en LT la reiteración del derecho de amar, y en ambas la denuncia de la injusticia social.

Asimismo debe computarse en las formas del verdadero teatro sanchiano MG, posterior en casi dos años a la iniciación del último «modo» de Sánchez. Drama, más que sainete o zarzuela — se estrenó con números musicales del maestro Dante Aragno; y aun en nuestros días se ha representado también con ilustraciones musicales —, es la realización dramática, entrelazada con otros hilos episódicos vitales, de la tesis que vimos sustentar ya a la Pepa de BA.

Con EP se inicia el último período de Sánchez. Es una variante moderna y local del manido tema del honor, con una contrastante reivindicación social, pero con caídas melodramáticas según el mejor estilo echegarriano.

En NH Sánchez se pone en escena (señor Díaz) y predica y apostrofa

voz en cuello; denuncia el fariseísmo de una sociedad en descomposición, y afirma el derecho natural (a la maternidad) por sobre todas las cosas. Lógicamente, entusiasmó a los espíritus libres, y esto impidió notar lo retórico de las peroratas del señor Díaz. La tesis de la obra es lo que aún hoy la hace tolerable por un público que mayoritariamente ha superado ciertos prejuicios.

Los DS, obra que sigue a NH a medio año de distancia, despertó también entusiasmos y críticas; pero unos ni otros no se refirieron al lenguaje, que sólo más tarde se advirtió que, más que retórico, era literario o periodístico. La verdad es que el nombre de Sánchez atenúa las críticas, exaltaba los entusiasmos. Hoy la obra no pasa de ser una exposición doctrinaria de cierta validez, aunque realizada sin habilidad y nervio de la mayoría del teatro sanchiano.

Tampoco fue feliz en su última obra conocida, BN. Es el mismo episodio de PG, colocado en ambiente próximo a la clase media; pero hay que reconocer que Ana María, correspondiente de la Zulma de PG, no tiene la dignidad de ésta — par de la de Jesusa de M'HD, de la Mecha de NH, y de Marta Gruni.

La mayoría de los textos no teatrales de Sánchez conocidos — sin referirnos al «Caudillaje criminal», a las «Cartas de un flojo» ni a su breve charla sobre el «Teatro Nacional» —, «Diálogos de actualidad» — en «Caras y caretas», de Bs. As. —,

páginas breves, etc., no más de una decena, comportan críticas más o menos profundas y tendenciosas — doctrinarias —, que no desmienten el Sánchez más radical. Dentro del relevamiento general de la producción periodística de Sánchez, no acometida por ahora, quedaría por determinar, además, las páginas o notas que escribió para la prensa anarquista específica: «El Sol», «La Protesta», «El gladiador». En algunos «diálogos» inclusive hallamos cierta afinidad con los de Rafael Barret.

Algo nos hará a los anarquistas admirar siempre a Sánchez: su sinceridad, su apasionamiento por la causa de los desvalidos. Ciertos detalles adjetivos — su matrimonio religioso, la aventura hedonista europea —, si quitan algún ápice a la integridad ideológico-vital que algunos pedimos para los mortales, no enturbian lo más mínimo la nitidez de sus ideas de reivindicación social y humana, su consecuencia a ellas a lo largo de los mejores años de su vida.

NANO DE SABADELL

Servicio de Librería

«Pablo Iglesias», Zuzagoitia	2 00	«Okrana», Wasiliev.	
«El constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jurjgar ...	7 50	«Jeremías», Zweig.	
«Economía e ilustración en la España de los Austrias», Ortiz	7 50	«La Eneida», Virgilio.	
«Crisis y decadencia en la España de los Austrias», Ortiz	7 50	«Su vida», Teresa de Jesús.	
«De Cánovas a la República», García Escudero	15 00	«El Anticuario», Scott.	
«Orígenes del pensamiento reaccionario español», Herrero ..	45 00	«Pata de la raposa», P. de Ayala.	
«Español e ideología en los orígenes de la España contemporánea», Terrón	35 00	«Avisos Históricos», Pellicer ..	7 50
«Literatura, historia, política», Llorens	12 00	«Problemas del Sur de España»,	
«Estudios de historia de España», Carande ..	7 50	«De Granada a Castelar», Azorin.	
«Historia del derecho español», Minguijón ..	20 00	«Cuentos populares rusos», Atanasiev.	
«Coyuntura económica y reformismo burgués», Vicens Vives	7 50	«A la découverte de Han Ryner	14 50
«Problemas del sur de España», Hermet	15 00	«Songes perdus» ..	12 00
«Derrota, agotamiento, decadencia en la España del siglo VII», Palacio Atard	112 00	«La Soutane et le Veston» ..	12 00
«El reformismo español», Gil Cremades	45 00	«Crépules» ..	9 00
«Ensayos sobre economía española, mediados siglo XIX», Banco de España	45 00	«Dans le mortier» ..	9 00
«España bajo los Borbones», Zabala y Lera ..	20 00	«El sindicalismo en Barcelona»,	
«La población española siglos XVI a XX», Nadal	15 00	Balcells ..	12 00
		«Voyages de Psychodore» ..	5 00
		«Jeanne d'Arc et sa mère» ..	12 00
		«Tour des peuples» ..	8 00
		«Face au public» ..	7 50
		«Aux Orties» ..	12 00
		«Un Art de Vivre» ..	16 00
		andaluzas», P. del Alamo....	10 00
		«Historia de la política económica-Silvain Roudés: «Para abrirse camino en la vida».	
		J. Salas Subirat: «La lucha por el éxito».	
		Dr. Paul Dubois: «La educación de sí mismo».	
		Yoritomo Tashi: «El sentido común».	
		O. Swett Marden: «La alegría de vivir».	
		J. Salas Subirat: «El secreto de la concentración».	
		Ralph Waldo Emerson, «El hombre y el mundo».	
		«Contribución a la historia del movimiento obrero español», Diego A. de Santillán, (3 vol.), 108,00 F.	
		«Obras completas de Rafael Barret», 3 vols. 25 F.	
		Giros y pedidos a Roque Llop.	
		CCP 1350756. Paris	
		33, rue des Vignoles (Paris 20e).	

Lo dicen otros

La última vez que vi a Viladrich fue con el triste motivo de asistir ambos a un velatorio. Acababa de pasar a mejor vida la madre política de un común amigo nuestro. En Barcelona, unos días antes del final de la guerra civil. Poco después Miguel Viladrich debió de regresar a Buenos Aires donde residía desde hacía varios años. Allí murió en 1956.

Viladrich se quedó velando a la difunta y yo me marché a casa a cenar — digámoslo así — para volver inmediatamente al trabajo.

Me pareció que Viladrich había envejecido mucho. Más de lo que biológicamente le correspondía con arreglo a su edad. Había perdido su característica vivacidad y casi todo el pelo. Detrás de los redondos cristales de sus sempiternas gafas con aros y patillas de alambre de plata, los ojos del gran artista pintor, se cuajaban inexpresivos. Preguntéme Viladrich, lacónicamente y en voz baja, por algunos conocidos nuestros, gentes de pluma o de pincel. Me tendió la mano y nunca más volvimos a encontrarnos.

He ido ordenando mis reminiscencias referentes a la epopeya de Miguel Viladrich. A su ondulante trayectoria vital, plétórica de muy singulares hechos, plagada de anécdotas y de genialidades.

Viladrich tenía bastantes años más que yo. Quizá por este desnivel generacional, en nuestra amistad hubo siempre cierta contención. Algo de protocolo. Pero fuimos amigos, no íntimos, pero sí cordiales y con mutuo entendimiento.

Fue Antonio Puch Ferrer, buen periodista, compañero mío en la Redacción de «El Día Gráfico», el diario de don Juan Pich y Pon, quien me presentó a Miguel Viladrich. Puch le sirvió de modelo a Viladrich, me parece que en Lérida, para su famosa tabla «El lego». Creo que aquella logradísima obra se halla colgada en la pinacoteca estatal de Nueva York.

Miguel Viladrich había nacido en un pequeño pueblo de Lérida, en Almatret.

Como yo entiendo muy poco de pintura — escuelas, técnicas y demás — me abstengo de divagar respecto al arte pictórico de Miguel Viladrich. Fui, y sigo siéndolo, un contemplador y sincero admirador de sus lienzos, tablas y frescos parietales, que poseen una bien conseguida luminosidad, un rotundo dibujo y un inmarcesible frescor, y que a mi me parecen perfectos y me gustan mucho.

Viladrich era un encarnizado trabajador, inasequible a la fatiga y al desaliento. Y, paradójicamente, un bohemio. Tal vez el último bohemio. Bueno, fueron dos los últimos bohemios: él y el escultor Julio Antonio.

Julio Antonio y Miguel Viladrich recorrieron casi toda España — a pie y sin dinero — buscando idóneos modelos para sus lienzos y sus esculturas. Julio Antonio murió prematuramente, muy joven.

Durante sus años de bohemia maldita los dos artistas, fraternales amigos, vivaquearon en un sotabanco de cierto rascacielos brotado como una seta en un páramo cercano a la Villa y Corte. Habitaban allí en convivencia con la flor y nata de la gitanería, con los más adventicios y

desorbitados personajes, que se presentaban con puntualidad para participar, cuando la había, de la olla de patatas cocidas.

En aquella altura sobre el nivel del mar soplaban constantemente el aguilón.

¡Cuánto le hubiese gustado a Henri Murger, autor de «Escenas de la vida bohemia» aquel trasunto de la abadía de Théleme, la del «vive como quieras»!

Para subir hasta el sotabanco había que pechar con cerca de cuatro mil peldaños. José María de Segarra, estudiante en Madrid, visitó a Viladrich y Julio Antonio en aquel séptimo cielo. Habla de la visita, con todo detalle, en su libro de Memorias.



Viladrich, muy dado a la facecia y a la mixtificación, le puso en canción a don Pío Baroja para que se presentase candidato diputado en

Cortes por la provincia de Huesca. El censo electoral de la villa de Fraga, según Viladrich, le votaría en masa. En la pintoresca aventura tomaron parte, acompañando a don Pío, el caricaturista Bagaría, Julio Antonio, Viladrich, el intelectual zaragozano Rafael Sánchez Ventura, el periodista ácrata Felipe Alaiz... Por dondequiera que anduvieron dejaron rayas hechas. Baroja escribió sobre todo aquello un gracioso reportaje que figura en su libro «Las horas solitarias».

De no mucha estatura, con cabeza casi esférica — típico braquicéfalo —, Viladrich hacía gala de su abundante pelo rubio y sedoso que le caía en melena sobre los hombros. Cuando transcurría por la vía pública, tenía que defenderse virilmente contra los contemporáneos gamberros que cerraban contra él y le ofendían con sus cuchufletas. Giraba en redondo y los ponía en fuga.

Reprodujo Viladrich en sus lienzos y en sus frescos murales — hay varios de éstos en el palacio del Ayuntamiento de Barcelona — aspectos y gentes de Fraga, un singu-

lar burgo mitad por mitad aragonés y catalán. Fraga le cedió el usufructo de un castillo feudal, en el que el pintor estableció su estudio.

Algunos sábados Viladrich se presentaba en Barcelona y paseaba por las Ramblas vestido de payés acomodado: calzas de velludo color paja, barretina roja, alpargatas abiertas... Colgando de un brazo portaba un cesto lleno de calaveras, de descarnados cráneos humanos, que intentaba regalarles a sus amigos. Les decía:

— Hay millares de estas calaveras en mi castillo fragatino de Urganda la Desconocida. Muchas noches me cruzo, en algún corredor, con el fantasma de Urganda. Lo peor es que no me dirige la palabra. — A. P. FORISCO!

(De «La Vanguardia», de Barcelona).

Este escrito, muy curioso y ciertamente veraz, deja sin embargo un punto sin aclarar. Efectivamente, el «periodista ácrata Felipe Alaiz» formaba parte del equipo electorero que «apoyaba» a Pío Baroja, si bien lo exacto del caso es que Felipe en cada pueblo frecuentado no hacía más que rogar a la gente que no votara a don Pío ni a nadie en beneficio moral del novelista y de ella misma.—F.

(Noticia recogida directamente de labios de nuestro amigo Alaiz).

LECTURAS. Comenta Fernando Ferrer

Leer «Referendo», de Carmelo Viola, — presentado excelentemente por Simonelli —, es aprender. Porque Carmelo es el hombre concienzudo al que no escapan los detalles cuando estudia un tema.

En otras ocasiones comentamos su «Dios Inaccesible» (traducido al castellano y en espera de ser editado); «Por qué soy naturalmente anarquista», y, comentado con muy especial cuidado su «No, a las armas nucleares!».

Ahora Viola denuncia los prejuicios religiosos dirigidos y alimentados por el vaticano, opositor nº 1 de toda manifestación liberadora de costumbres y leyes y, en última instancia, en materia matrimonial, negándose a ceder una pulgada de terreno para que en Italia se consolidara la ley del divorcio. Carmelo continúa golpeando la muralla gubernativa y clerical, diciendo su constante deseo de libertad en todos los órdenes de la vida. Porque sabe que «... el placer del dominio () se transforma en idiotéz de poder...», lo que no debe decirse «... porque la verdad es la primera enemiga del Poder...».

Sus ataques van dirigidos contra la oposición vaticanesca al divorcio en Italia. Oposición que muestra que la preocupación de la Iglesia no es la suma de sufrimientos humanos de pre-divorcio, sino el posible bien post-divorcio. Además, ¿en qué se mete esa desvergonzada? Sobre todo que no representa ninguna categoría de derecho, ni, desde luego, puede presentar ningún certificado «de legitimidad». Y Carmelo grita bien alto esa ridícula posición de los grupos humanos que no quieren comprender que la instauración del divorcio en Italia es considerada por la Iglesia como una ofensa «a los derechos de Dios».

Es una pequeña autopsia de la interpretación de sexo, familia y religión, palabras que sólo toman valor científico, es decir, libre, cuan-

do van opuestas a la reacción, que es oscurantismo y bribonería.

En nuestra época de referendos, el autor considera democrático el que podría hacerse referente a la NATO, para abolir la servitud militar, mientras que es antidemocrático el referendo anti-divorcio, porque tiende a abolir un derecho civil, cuya institución, en ninguno de los países en que está establecido, ha sido jamás motivo de ruina moral, ni generador de ninguna de las lacras que existen en los países domi-

nados por la reacción militar-eclésiástica.

Los españoles deberemos leer este libro en previsión del problema de mañana en España y que, en todo caso, se llegue a comprender que el amor no existe, si se le ata y que hay que terminar inclusive con las obligaciones del simple orden administrativo.

Todos los libros citados pueden solicitarse a la «Librería Franco Leggio», Via S. Francesco 238, 97100 Ragusa (Italia).

Administrativas

DONATIVOS PRO «COMBAT»

F. Local Dreux: Hernández, 20 frs; Landeira, 20. F. Local Thiais: Genique, 100; J. Rodríguez, 10; Alestruy, 10; B. Peralta, 10; T. M., 40. Un Maño, París, 20; Durand, París, 9; Enriqueta, Ermond, 50. F. L. Houilles: Máximo Andrea, 70; Federico Marín, 40. F. Local Dreux: Menéndez, 10; Francisco Miguel, Boudy, 50; Vicente Grau, París, 10; A. Ramos, id, 10; Anónimo, 9,80; Clemente, París, 10; R. Llop, 30; Carbó, 10. F. L. St. Denis, Nolla, 10; Anónimo, 10. F. L. de Garges: Montané, 20; Palacioc, 30; Bagés, 20; Isgleas, 20; Uno de St. Paulo (Brasil), 50. Total, 828,80 F.

SOLICITUD

Con motivo de poder conseguir de los compañeros que pudieran tener en su poder alguno de los periódicos que se publicaron en España, con el nombre de ACRACIA, y de NOSOTROS, les rogaria me fueran prestados, con motivo de sacar una completa información de texto, formato y grabados.

Inmediatamente les serían devueltos los mismos, más algunas de las publicaciones editadas en Australia, con esos dos nombres. Dirigirse a P. Gallego, P. O. Box 45, 3121 Melb. (Australia).

ADMINISTRATIVAS

Victor Santidrián, Pau. Rdo. giro 25 frs. Pago «C. S.» 2º semestre 73.

Martín, La Rochelle. Rda la tuya. De acuerdo cuenta Librería. Envío el número que te falta.

Valiente, F. Lo Mussidan. Recibido giro 62 frs. Según nosotros pagarais 2º semestre del 73, no el 1º del 74. Último giro 13-4-73, 66 frs. Aclara si entre esta fecha y el 26-10-73 hay otro pago.

Eduardo Franca, Laroque d'Olmes. Recibida la tuya. Arreglado caso. Seguiremos enviando. No te preocupes.

Pérez José, 19 Brive. Rda. la tuya. A su tiempo giro 60 frs. «C. S.» año 73 y 10 frs. pro «C. S.». Salió en listas. No se anotaron en Librería. De ahí nuestra carta. Nos excusamos.

Antonio Martín, Carcassonne. Rda. la tuya. De acuerdo saldo Librería.

Urrea, Nemours 77. Giro pago «C. S.» año 73, 20-12-72. Saldo al mismo tiempo. Carta Librería. Aclarado.

Valentín Cardona, Mouguió 34. Pago saldo año 73, 13-7-73. De acuerdo.

Landeira, Dreux. Rdo. giro. Distribución indicada en la tuya.

Los nuevos biblióforos

UNA RECTIFICACION

¿Tu verdad? No, la Verdad, y ven conmigo a buscarla. La tuya guárdatela.

Antonio MACHADO.

Amigos de España me han remitido un ejemplar del número 566 de **Triunfo** (4-VIII-73) en el que Antonio Elorza Domínguez publica una larga nota contra mi último libro **Antecedentes y desarrollo del movimiento obrero español (1835-1888). Textos y documentos**, Siglo XXI, Madrid, 1973, 499 pgr.

Todos sabemos que el valor de un libro no queda establecido mientras otros estudiosos no analicen con rigor sus posibles méritos y desaciertos, premisa que yo, como autora, comparto. Pero en este caso el reaccionista no solo ha aportado poco al estudio por mi abordado sino que, sin duda por apresurada lectura, esa nota adolece de múltiples inexactitudes. Para no abrumar al lector con una extensa lista de rectificaciones basten algunos ejemplos: A. Elorza toma por fragmentos lo que son artículos completos; califica como autónomo un libro que yo misma señalo que es un complemento de mi anterior **Anarquismo y revolución en la España del XIX** (Siglo XXI, Madrid, 1973, 334 págs.); invoca temas ajenos al marco histórico y cronológico de la obra aduciendo un sinfín de generalizaciones de incierto valor científico. Así, por abordar con precipitación un tema vasto que en parte no domina, sacrifica el todo a detalles en los que yerra a menudo.

Pero el mayor defecto de esta nota no reside tanto en su escasa altura intelectual sino en su carencia de rigor científico. Por ello, sin más explicaciones, califica de **inservibles** los testimonios documentales de los actores de una época; considera «persecución del simple hallazgo» y «fragmentos puramente suntuarios» los textos hasta ahora desconocidos de uno de los primeros socialistas españoles, Joaquín de Abreu; descarta con solo el calificativo de **errónea** la interpretación que sobre el primer socialismo (tema que, valga la aclaración, no es patrimonio de nadie) ha hecho Iris M. Zavala en artículos y libros de mérito reconocido y que yo he sustentado en mi libro anterior y en éste. Paso por alto, por no merecer comentario, las referencias a mi falta «de investigación» y «de criterio de selección» con las que su autor hace caso omiso de mi abundante uso de fuentes hasta ahora casi desconocidas y del **Propósito** de este libro (págs. XIII-XV). Por no alargar más estas líneas tampoco voy a subrayar las evidentes contradicciones lógicas en que incurre esa nota ni el caos sintáctico de su redacción; baste recordar que **le style c'est l'homme...** Es una lástima que en momentos en que en España se manifiesta un indiscutible auge historiográfico este tipo de crítica irreflexiva signifique un retroceso que no se justifica sino acaso, por motivos personales o administrativos que conciernen exclusivamente a su autor. Notas así, divulgadas en semanarios de gran difusión, eluden la difícil obligación de ayudar con rigor y altura a crear mejores historiadores, mejores críticos, mejores lectores y contribuyen, sí, a forjar en España nuevos biblióforos.

Ni por el tono ni por el lenguaje empleados merecerían esas colum-

nas una respuesta pero el sinuoso párrafo final con el que A. Elorza Domínguez cierra su nota me obliga a tomar la pluma. En él se me asocia tácitamente con la desaparición de tres números de **El Grito de Carteya** del Archivo de la Diputación de Cádiz, que yo consulté por primera y única vez antes del verano actual en 1967. A ese periódico y a su expediente hice referencia exacta en mi libro **Anarquismo y revolución**, pág. 25, nota 8. En cambio, por evidente error de siglas, dos de sus números figuran en la bibliografía final de **Antecedentes** como de mi colección particular. Al parecer, cuando A. Elorza visitó aquel Archivo en el otoño de 1972, cinco años después de mi, guiado precisamente por mi propia referencia (detalle que curiosamente omite mencionar), no encontró aquellos números y los dio por desaparecidos. Como no supuse que esto se debía a la acción alevosa de alguno de los múltiples investigadores que han pasado por ese Archivo en tantos años, imaginé sencillamente que se habrían traspapelado, como ocurre a menudo. Por ello, aprovechando mi estancia en Europa este verano me acerqué a Cádiz a buscarlos y retribuir así la cordialidad de los archiveros españoles. Estando allí la Directora me comunicó que esos números de **El Grito de Carteya** habían aparecido y estaban en sus manos a la disposición de los investigadores acreditados incluyendo, confío, a A. Elorza.

Concluyo estas líneas demoradas por causas ajenas a mi voluntad, advirtiendo que el único propósito que me movió a escribirlas ha sido mi deseo de rectificar embozadas insinuaciones contra mi integridad

personal y profesional, así como precisar mis reparos ante notas periodísticas que bajo una falaz apariencia de rigor científico apenas si encubren la escasa seriedad y dudosa intención de su autor.

Clara E. LIDA
Wesleyan University
Estados Unidos.

APOSTILLA DE REDACCION. — *Nuestra amiga, la profesora de historia hispano-americana, y escritora, Clara E. Lida, por su formación moral e intelectual, se halla desprovista de prejuicios dogmáticos, de pretensiones de signo exclusivista, unilateral. Por experiencia, sabemos que no ha rehuido el diálogo, si ha hecho falta, en torno a conceptos diferentes a los por ella sustentados. El trabajo que antecede fue enviado por la autora a la revista «Triunfo», en respuesta a lo manifestado por el señor Elorza. No obstante el tratarse de un caso de legítima defensa, el director rehúso dar cabida a la pertinente rectificación.*

Por supuesto, sabemos en que condiciones se editan en España periódicos, revistas, libros, etc. Pero en pugna con la cerrilidad fascista que caracteriza a los más directamente responsables del régimen, se percibe en un sentido ya muy generalizado el impulso hacia lo de esencia liberal, hacia horizontes abiertos al mundo del progreso con fundamentos de libertad cívica. Se nos ha dicho algunas veces que la revista «Triunfo» no es de las publicaciones que andan muy a la zaga en este sentido. Pero la actitud de su director en relación al escrito de Clara E. Lida nos demuestra que todavía quedan en algunas personas reminiscencias de conductas, de posiciones poco recomendables. ¡Cosa bien lamentable, señor director de «Triunfo»!

NECROLOGICA

JOAQUINA LLUMBIARRES

Esta Federación Local informa, que tras larga enfermedad y grandes padecimientos, dejó de existir la que en vida fue compañera Joaquina Llumbiarres viuda de Salvador; nacida en Barcelona el 15-V-1898 falleciendo a los 75 años de edad en la localidad de Figeac el 10 de septiembre de 1973.

El entierro fue civil al que concurrieron gran número de personas, tanto francesas como españolas, que nuestra buena Joaquina bien se merecía tal obsequio pues tenía cualidades excepcionales cuando de infundir ánimo a un desvalido o enfermo se trataba. Siempre estuvo presente. Sus familiares pueden estar satisfechos de haber contado entre los suyos una vida tan ejemplar como la de la compañera Joaquina, ahora en curso de desaparición. A cuyo dolor se suma esta F. L. en condolencias por tan irreparable pérdida. Que la tierra te sea leve, hermana Joaquina.

Federación Local de Figeac

PERET

No creo en la muerte de los amigos, no importa si ellos mueren. Esa cosa que hay que hacer una vez en la vida.

No creo en la desaparición de los amigos cuando la amistad anda de por medio. Al fin y al cabo, en la diáspora solemos meternos unos a otros centenas o miles de kilómetros de distancia, sumando lejanías, o ausencias físicas. Presencia, entonces, neutralizada, diríamos en entelequia. Pero presencia.

Peret Claramunt, el papelerero, el recadero capelladense, estaba conmigo en la circunstancia. El en Caracas, yo en Panamá. El correo solamente, nos enlazaba en lo empírico; en lo íntimo, la estima.

¿Cómo no estimarse gente conocida de siempre y que siempre estuvo en lo mismo? Peret era socio de la solidaridad de papeleros desde el año 1908. Hace días. Peret — con Castells, Quintana y varios más — eran discípulos de un inteligente anarquista, igualmente capelladense, pero pasado por el baño de la FORA argentina: José Rovira. Vio claro, Peret, el alumbrón barcelonés de 1909, y el asesinato legal de Ferrer Guardia lo afincaría en definitiva, a los medios libertarios.

Y lo dispararía, con otros compañeros, por caminos y torrenteras para animar la organización papelerera de la comarca del Anoia; de día, de anochecido, escogiendo atajos y travesaños para ahorrarse kilómetros y orillar a la Guardia civil, valedera de la burguesía. Decenas de años duró la epopeya, tan humilde como cierta, y por cuya sencillez no se ocupan los poetas.

Peret asumió el dolor del exilio como todos nosotros. Suspiró por su Capellades y buscando a ésa se encontró, bizarramente, con Venezuela, donde no hallar Capelló, sino tumba. Tres hijos que tenía, uno estaba en Cataluña, otro en Francia y otro más en América. La dispersión. La madre moriría de ello y Peret ha aguantado hasta la ochentena... con viaje a la canícula, tan poco resistible para edades mayores, y además europeas. Fenecido ¿quién recordará a Peret que no sean sus familiares?

Yo, por ejemplo, que no dejo morir a los amigos. — Ferrer de Igualada.

Comunicados

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rue des Vignoles, París (20)

Festival PACO IBÁÑEZ en la 1ª semana de diciembre.

El 31 del mismo mes: NOCHE BLANCA de fin de año.

En fecha subsiguiente: VARIADAS presentadas por la Regional Catalana C.N.T. con fines solidarios.

El «C. S.» informará oportunamente de todo ello.

S.I.A. — SECCION DE PERPIGNAN

Convoca asamblea para el sábado 1 de diciembre 1973, a las 3 de la tarde en su local social, 9, rue du Chalmeau. Dada la importancia del Orden del Día se ruega a todos los compañeros su presencia indispensable.

ATENEÓ IBERO-AMERICANO, PARIS

Sábado 24 de Noviembre, a las 6 de la tarde, el Sr. Sergio Vilar, escritor, autor del libro «Cuba, socialismo y democracia», disertará sobre «Cuba, hoy».

— Sábado 8 de diciembre, a las 6 de la tarde, el Sr. Pierre Vilar, profesor de la Universidad de París I, escritor y autor del libro «Historia de España», disertará sobre «I República Española (1873)» (Reflexiones sobre su historia y sobre su historiografía).

En el 5, rue Las Casas (Metro Solferino).

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo 9 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega asistencia y puntualidad.

A LOS COMPANEROS deseosos de recobrar (para la vejez) el tiempo que han estado trabajando en Compañías de Trabajadores Extranjeros, les ofrecemos este formulario que empieza la gestión:

(Nombre del pueblo de residencia)... (día y mes) de 1973.

Mr le Colonel commandant le B.E.A.M 64023. Pau.

Monsieur,

Je soussigné

Né le à

vous prie de bien vouloir me faire parvenir une attestation de mes services accomplis à la Compagnie de Travailleurs Espagnols du au aux lieux dits

En vous remerciant d'avance, recevez, monsieurs, l'expression de mes meilleurs sentiments.

(Firma)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

La sensibilidad del poeta

El amigo solía decir, poniendo en sus palabras un tono de firme convicción: «La poesía tiene la virtud de educar nuestra sensibilidad; de pulir nuestros sentimientos, en pos de elevarnos moralmente por encima de las vulgaridades de toda especie con las que se tropieza frecuentemente en el curso de la existencia». Y a sus palabras acompañaba el gesto de mostrar los tomos de poesía que se alineaban, junto con otros libros, en los estantes de su modesta biblioteca.

Lo expresado acude ahora a la mente al tener entre las manos, nueva edición, publicada en tierras de América, de un tomo en el que están contenidas las «Poesías completas», de Antonio Machado. Por su evocación del paisaje, que diríase toma el contorno de algo plástico, real; por la nobleza moral que contienen los versos de Machado, «el Bueno», (como se solía decir en España para diferenciarlo bien de su hermano, Manuel, siempre en funciones de escudero de los amos del cotarro fascista), están llamados a perdurar a través del tiempo, ya sean unas u otras las modas en literatura. Perdurables, como lo son las composiciones poéticas de autores que fallecieron hace ya siglos. Y queda su herencia espiritual porque reflejan características de la natura, como en versos de Fray Luis de León, o reflexiones acerca del destino humano, como en «La vida es sueño», de Calderón de la Barca. Poesía que ofrece facetas de la belleza, que es inmortal, o estados de

nuestra conciencia, de nuestros sentimientos, que son inherentes a la naturaleza humana.

De la música se ha dicho que amansa a las fieras. Es la convicción de que la armonía del sonido es susceptible de atenuar, de diluir la turbulencia pasional que nos domina en un momento determinado. Incluso el hombre rudo, tosco de carácter, (hemos podido observar algunos casos), diríase que suaviza sus instintos, sus rugosidades temperamentales, escuchando un concierto sinfónico. Algo parecido ocurre en lo que atañe a la poesía. El poeta suele tener una aguda sensibilidad. Estriba su valor, el mérito que le sea peculiar, en el arte que ponga, por medio de sus versos, en llenarnos la imaginación de imágenes que muestran o sugieren matices de uno y de otro orden, capaces de emocionarnos o de dilatar nuestro horizonte mental. De ahí que en el prólogo de uno de sus libros de versos dice A. Machado: «Inquietud, angustia, temores, resignación, esperanza, impaciencia que el poeta canta, son signos del tiempo, y al par, revelaciones del ser en la conciencia humana.»

La prosa del vivir cotidiano y el efecto deprimente que ella ocasiona, solamente la poesía puede conseguir aminorar sus efectos deplorables. A la diferencia de cierto hierático filósofo de la Antigüedad, que a los poetas les negaba el pan y la sal, nosotros, idealistas de siempre, no podemos desdeñar a los poetas.

La realidad y el buen deseo

Se ha dicho de nosotros, de los anarquistas, que somos soñadores, utópicos, ilusionados. Ello cuando no se ha hecho uso de los términos más peyorativos, más exageradamente infamantes. Pero cuando el concepto de la opinión pública ha ido resultando manifiesta aberración el hacernos pasar por alucinados, capaces de cometer las mayores barbaridades, incluso los más repugnantes delitos, repelentes a toda conciencia humana, se han ido atenuando los calificativos, hasta quedar ya solamente clasificados en la categoría, como se ha dicho, al principio de esta crónica, de elementos ilusionados, o sea alejados de la realidad. Nuestra conducta, y el peso de nuestros razonamientos han conseguido el ir desvirtuando no pocos absurdos. Pero como ya es harto sabido de siempre aquello de que no hay peor sordo que aquél que no quiere oír, de una o de otra naturaleza, es comprensible que traten, bien de un modo ya de otro, de desfigurar la fisonomía moral de nuestras convicciones quienes tienen como misión el justificar las estructuras sociales que nosotros combatimos, por ser las causas generadoras de las injusticias que prevalecen en el seno de la humanidad.

Al tildárenos de soñadores en verdad que no es cosa de sentirnos

muy ofendidos, puesto que propio del idealista es soñar, tender la imaginación hacia un porvenir mejor, hacia una convivencia social más agradable que la de ahora. Pero el mantener un anhelo opuesto a la realidad que se vive no significa dejarse llevar de puras ilusiones sin pisar con seguridad el suelo de la existencia. De ahí la importancia que tiene el enfocar las cuestiones de un modo objetivo y realista, en pos de ir hacia posibles soluciones de cuanto tenga contornos de problema no solucionado.

En el último número del órgano anarquista, «Le Monde Libertaire», correspondiente al mes de noviembre, lleva la primera página, en grandes titulares, las palabras que traduzco del francés: «La unidad de los proletarios impondrá la paz del mundo.» Luego, al pie de un grabado alusivo a la guerra, también en letras grandes se lee: «Los proletarios no tienen patria.» Cabe en torno al particular detenerse a hilvanar algunas reflexiones:

Que los proletarios y quienes, sin serlo, poseen un claro concepto de la dignidad humana, no tienen, no han de tener patria, es algo de un valor fundamental; una aseveración que puede y debe propagarse todo cuanto sea posible. Es indudable que a nuestros compañeros los anarquistas esperantistas les asiste

la razón cuando manifiestan el valor que a los afectos de una labor antipatriótica, anacionalista, tendría el hacer uso de una sola lengua. Pero de todas las maneras, si en cada país hubiera elementos decididos, dinámicos, propagando el hecho de que los enemigos de la libertad y de la justicia los tiene cada país, como en cada país hay y ha habido personas que en un orden cultural y humanitario se han elevado y se elevan por encima del criterio egoísta de fronteras y de razas, es indudable que con ello se desarrollaría un laudable empeño. ¿Se lleva a cabo lo que podría hacerse en este sentido por parte de quienes mantienen esta opinión?

A título de **slogan** nos parece perfecto que se diga en una de nuestras publicaciones que la unión de los proletarios impondrá la paz del mundo. No, nada de esto. He ahí el quid de la cuestión. Si hay guerras es porque millones de proletarios trabajan afanosamente fabricando el armamento más moderno para la destrucción del género humano. Y esos proletarios que fabrican armamento y toda suerte de materias tóxicas destinadas a la guerra, trabajan jornadas intensivas, horarios extraordinarios porque ello les permite alcanzar sueldos más elevados, con los que pueden admirar valiosos enseres y productos en pos de una vida hogareña confortable. Le permite disponer de

dinero para gastarlo con más prodigalidad de la que lo usaban los burgueses en el tiempo de sus abuelos... Saben que trabajan para la guerra; que su tarea alcanza finalidad demoledora, homicida. Pero se encogen de hombros. ¡Ellos no van al campo de batalla y pueden tranquilamente, bien sentados en un sillón frente al televisor, después de la jornada de trabajo, observar cómo mueren y matan los « otros », los que no se hallan en la privilegiada situación de ellos! ¿Son éstos los que han de imponer la paz? Confesemos que no llevan trazas de ello.

Nada de pesimismo, pero lo dicho es una verdad que se palpa por doquier. Es indudable que a los anarquistas importa el observar bien de frente la situación para usar el lenguaje adecuado, atacando ya no solamente a quienes declaran las guerras, y ellos mueren en la cama, tras de haber incitado a que los demás se mataran. Importa también desarrollar tenaces campañas contra el **embrutecimiento proletario**. Contra la **responsabilidad proletaria** ante la guerra. Los trabajadores, las organizaciones sindicales pueden demostrar que no falta trabajo en un plan de progreso real dentro de una civilización humanitaria al margen del criminal belicismo. ¡Es lo que importa demostrar con voluntad inquebrantable!

Retorno literario de Zola y de Anatole France

Ha sido en una de esas populares ediciones de bolsillo que se editan en Francia que hemos podido admirar de nuevo, como hace ya más de cuarenta años que las leíamos, por vez primera, dos pequeñas obras maestras de escritores renombrados: «Cuentos a Ninón», de Emilio Zola, y «Crainquebille», de Anatole France. El primero es un librito de cuentos dedicados por el autor de «Germinal», a Ninón, uno de sus amores juveniles allá en las tierras de la Provenza natal. Una evocación del amor puro, cuando todavía

la vida no nos ha zarandeado. Lo de Anatole France es un cuento de un humorismo incisivo, donde aparece un pobre hombre, vendedor ambulante de verduras que en un momento de azoramiento produce « embotellamiento » en uno de los barrios populares de París. Y desde un simple municipal hasta todo un señor juez, Anatole France pone al descubierto y ridiculiza todo lo que es la justicia histórica. Lo dicho, dos pequeñas obras maestras para leer y para releer.

Centro Confederal de París

33, rue des Vignoles, Métros Avron o Buzenval

El día 2 de diciembre, a las tres y media de la tarde

Paco Ibáñez

el más grande cantor de la poesía de avanzada española, nos obsequiará con un recital conteniendo sus más selectas composiciones.

La fiesta tendrá carácter solidario.

Que ningún compañero deje de acudir en compañía de sus familiares y amigos.

¡Una tarde de fraternidad y arte en perspectiva!

3428

B.D.I.C.

ELLE COMBATE SYNDICALISTE

C. N. T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

Tandis que:

- La Commune d'Athènes est écrasée dans le sang.
- La normalisation au Chili se poursuit.

En France:

- Mitterrand discutaille sur l'Europe.
- Marchais défie la démocratie.

La situación económica del obrero español

Parece ya un lugar común que cuantos regresan de un viaje a España tengan que decir que la situación económica del proletariado de allí es buena. La existencia veraz de trabajadores con coche y nevera induce a creer, a la frialdad turística, que en España los obreros «atan los perros con longanizas». Ciertamente, la clase obrera del país suele salir a la calle endomingada un día a la semana, y en día laborable lucir una que otra mancha de aceite casero en la camisa, prueba de que lo consume. Pero esto reza para las poblaciones industrializadas, no para las tierras en este aspecto desasistidas.

Lo malo es que toda impresión precipitada exija descuento, en ocasiones importante. Que un obrero arrastre a su familia en coche para ofrecerla un ágape extrafamiliar en una posada carretera o en un motel autorruetero, no indica condición privilegiada sino esfuerzo persistente y agotador del cabeza de familia — y a veces de allegados suyos — que soportan con grave daño de su persona, tanto por estrago físico como por embrutecimiento debido al mismo. Poseer atuendo moderno en casa para un obrero es factible a condición de trabajar 10 horas diarias como mínimo, y si el esfuerzo inconsiderado alcanza a medio día entero, mejor que mejor para la economía... cacharrera, no para la salud del individuo. Con la jornada corriente más las horas extras cobradas al 25 o al 50 por ciento, el hogar obrero puede dotarse de mobiliario moderno y cocina automática y reluciente e incluso de ollas silbantes, y para las afueras, coche de ocasión («la ocasión hace el automovilista», se dice), más un dinero de bolsillo para ir a consumir por esos caminos arro-

ces azafrañados, jamás aderezados y sabrosos como los caseros.

Considerado ese tren de vida a la ligera, el intruso que deambula por España y regresa eufórico a su nación de origen está incapacitado para comprender que la abundancia económica del obrero español es ficticia, que descansa sobre el vacío, pues bastaría la supresión de las horas suplementarias de trabajo o una enfermedad pertinaz recayente sobre el cabeza de familia, para que todo el tinglado de la comodidad de una familia — de una infinidad de familias expuestas al mismo caso — se derrumbara estrepitosamente. Ningún trabajador español, sujeto nomás a sueldo corriente, dispone de reserva bancaria, de «manzana para una sed» en caso de sequía... económica. Cada turista o aficionado a transitar por países desconocidos y que por imprecisión mal observa, arriesga encubrir una situación de fascismo que en generalidad y aciertos es enteramente nula. Si en tiempos anteriores a la guerra los trabajadores de Asturias, Vizcaya y Cataluña no hubiesen preferido ganar lo máximo laborando bien pero con horario mínimo, la ficción de bienestar económico que hoy se presume también la hubiesen conseguido. Pero ellos no eran así; ellos, si consumían su vida como bujía alumbrada punta abajo, era para noblezas, para culturizarse, dignificarse, emanciparse, no en solitarios, sino en colectivos. Los cachivaches caseros y rodantes que hoy parecen ser ideal sumo de bastantes obreros, para el productor consciente de aquellos años no eran más que bagatelas burguesas a las cuales no conceder importancia.

Ante la constancia en decir que la situación del proletariado español es equiparable a la del

pueblo trabajador de Francia, o de Suiza, o de Alemania o de Bélgica, no podemos reprimir un gesto de extrañeza al considerar que los trabajadores hispanos, industriales o no, emigran a centenares de miles hacia esas cuatro naciones, precisamente; sin contar los españoles que mantienen la tradición de emigrar hacia las Américas sin más preocupación, todos ellos, que la miseria y el hambre endémico abatidos sobre sus lugares en abandono.

Cerca del opulento Madrid consta una provincia: Guadalajara, que se desmembra rápidamente. Pueblos enteros quedan sumidos en un silencio de muerte, puesto que la gente emigra con cura y todo. Y quien dice Guadalajara dice Cáceres, Avila, Soria, Huelva, Huesca, etc., valiéndose el decir para los burgos de cada correjimiento. ¿Puede soñar esa España desnuda y en desconsideración eterna, en coches gasolineros y en útiles automáticos para cocinar el alimento del que se carece?

Los extranjeros y cuantos españoles extranjeros se hagan lenguas de la abundancia entrevistados en hogares modestos de España, hacen un flaco servicio al pueblo español, tan necesitado de comprensión y ayuda moral de las colectividades exteriores. Tanto política como económicamente, los productores de nuestro país sufren esclavitud totalitaria, y presentar tal realidad en forma invertida equivale a dar la razón a Hitler y a Mussolini, dos energúmenos que con tal de lograr adhesión y rebaño, posesión de coche y olla silbante también la permitían a las familias obreras.

¿Tanto les cuesta aceptar, a ciertas gentes cultas y europeas, que Generalísimo Franco equivale a herr Hitler y a duce Mussolini?

Actualidad española

En la calle de las Sierpes, de Sevilla, hubo manifestación sonada contra el precio exagerado que rige en la venta de turrónes. Las amas de casa practican el boicot a las golosinas turrónadas hasta que el agiotismo «azucarado» ponga fin al abuso del encarecimiento. En lo cual, Sevilla sigue la tónica de otras poblaciones importantes de España.

— En Bilbao, escandaloso fraude de carne muladar vendida como de ternera. Hay gente de «upa» implicada en tal delito y los sujetos procesados al efecto, suman 22. Algunos proveedores y veterinarios están acusados de haber expendido o permitido expender carne de vaca fenecida por enfermedad. El negocio carece de escrúpulos. Como no se trata de delincuentes de tercera, no hay ni un solo detenido.

— Los seis sacerdotes condenados y reclusos en la cárcel concordatoria de Zamora prosiguen la huelga de hambre hasta conseguir la anulación del establecimiento o perecer en el intento. Más de 200 eclesiásticos están voluntariamente reclusos en iglesias por solidaridad a los seis curas «zamoranos».

— Las elecciones para concejales desarrolladas en España el 11 de febrero alcanzaron la media de un 38 por 100 de votantes. La proporción más baja correspondió a Sevilla con un 22 1/2 por 100, y a renglón seguido, Bilbao, Barcelona y Madrid, también con número inferior de votos.

— Por tenencia ilícita de armas, asociación clandestina, supuesta rebelión militar y otras zarandajas, los ciudadanos Joaquín Berenguer y Antonio Ruiz fueron condenados a seis años de prisión y multa de 10.000 pesetas cada uno; Federico Sánchez a seis años, Miguel Inglés a cuatro años y dos meses, José Pérez y Máximo Arias a un año y cuatro meses de privación de libertad, y Martín Rodríguez a seis meses y un día de cárcel. Todo ello en café regalo del TOP a los procesados.

— Por el mismo TOP han sido condenados los compañeros anarquistas Andrés Ruiz Grima y Eduardo Varela Rey, el primero a 5 años de reclusión y pago de 10.000 pesetas, y el segundo a dos años y tres meses de la misma pena y abono de una multa de 20.000 pesetas, por «delito de asociación ilícita y falsificación de documentos». En total, dos delitos inexistentes en naciones más civilizadas que lo es la España de hoy. Los compañeros de España esperan que el exterior actúe en consecuencia ante esta nueva demostración de barbarie legalista.

— Una cuarentena de detenidos por lo de la Asamblea de Cataluña que iban a ser puestos en libertad provisional no han podido salir a la calle por haberse opuesto el gobierno a su excarcelación. Sólo han gozado de este privilegio, pero con multa, las mujeres implicadas en el proceso.

— La manzana de Gibraltar está verde. Según sir Alec Douglas Home ha declarado, «ningún gobierno de la Gran Bretaña, cualquiera que fuese su matiz político, abandonaría Gibraltar contra la voluntad de la población local.»

— Prosigue el movimiento huelguístico en la cuenca minera astu-

riana. Ahora hay paro en los pozos Mosquitera, Fondón, Modesta, Candín, Parambula y Samuño, todos pertenecientes a la tristemente célebre explotación Hunosa.

— En vista de que no se les libran los contratos de estancia en las casas administradas por la Obra Sindical del Hogar, dos mil familias se niegan a devengar la cantidad mensual asignada en tanto su derecho de inquilinato no esté formalizado. Ello en La Coruña.

— Por incapacidad del personal director impuesto por la gobernación y la C.N.S., la fábrica de azúcar de Burgos ha cerrado definitivamente sus puertas. Lo único que aguenta firme en la ciudad es la catedral.

— El salvajismo militarista que se abate sobre los objetores de conciencia españoles, ha encontrado eco adverso en diversas capas sociales. La enormidad de las penas impuestas recientemente por el tribunal castrense de Las Palmas contra siete resistentes al servicio militar, ha inducido a la institución Justicia y Paz a solicitar de las Cortes franquistas la modificación del proyecto de ley sobre el servicio a filas. En documento, dicha entidad señala que en dicho proyecto se ignoran las razones de conciencia.

— En la Facultad de Políticas y Sociología el personal numerario intentó celebrar una reunión profesional resultando vano su propósito debido a la irrupción de agentes de la Brigada de Investigación Social protegida por siete escuadrones de grises rodeando el edificio universitario. Ante la conminación de «desalojen, sino emplearemos medios contundentes», los reunidos decidieron abandonar la sala.

— En toda España se resiente la carencia de azúcar debido a maniobras agiotistas toleradas. Para paliar el mal efecto de tal penuria el gobierno anuncia la pronta llegada de varios barcos procedentes de América, transportando buen tonelaje de la dulce materia.

— Treinta músicos de Barcelona, que habían formado parte de la Orquesta Pau Casals en los años treinta, han publicado un sentido escrito dedicado al maestro que los tuvo bajo su batuta.

— El personal de Mevosa (Barcelona) solicita desde octubre: semana de 40 horas, 1.000 pesetas de aumento semanales, y vacaciones de 30 días al año. Desde el 30 de octubre hay paros intermitentes en la fábrica, manifestaciones en el interior de la misma, despidos, barullos, intervenciones de la policía, y en 18 de noviembre el conflicto continúa.

— Como en todo lugar de España, hubo convocación a quintas en Lérida. Con la particularidad de que uno de los quintos convocados fue una muchacha llamada Juana Torá. Juanita protestó de lo que consideró un abuso, pero el Registro de ciudadanos es entidad seria y no admite errores en su cometido. Sometida la muchacha a examen, sendos doctores proclamaron la condición femenina de Juana, a la cual erróneamente la administración llamaba Juan. La patria proporciona quebraderos de cabeza.

— El ministro de Educación y Ciencia ha abierto expediente contra varios catedráticos de la Univer-

sidad salamanquina, que publicaron una carta criticando la restricción de derechos autónomo - universitarios, con nombramiento de autoridades académicas al gusto del gobierno.

— Los 3.500 obreros de la Construcción de Valladolid volvieron al trabajo tras una huelga general de una semana amenizada con alguna manifestación importante en las calles de la ciudad. Regresaron sin ganancia a las labores, mas sin renunciar a las mejoras pedidas, una de ellas el salario mínimo de 3.000 pesetas semanales para los peones.

— Ha sido ordenada, en Palma de Mallorca, la destrucción del hotel Nuevas Palmeras, de diez pisos, levantado en la playa con autorización del Ayuntamiento. En total, cien millones de pesetas al aire.

— Ante la falta de alojamiento para los muertos, el gobierno ha ordenado que la exhumación obligatoria de cadáveres cementeriles se efectúe en el plazo de cinco años en lugar de diez como hasta ahora. Con buen acuerdo, el horno incinerador es insistentemente recomendado.

— En Oñate (Guipúzcoa), la Guardia civil procedió a la detención de 19 trabajadores, convictos y confe-

chos de antifranquismo y de creer en los derechos del obrero. Actualmente están excarcelados.

— Un intento de sabotaje con dinamita en la factoría de Oñate ha fracasado. La explosión no ha afectado los depósitos de gas propano, como parece era el propósito de los saboteadores.

— España en venta. Ahora le toca el turno al hermoso valle del Sobarbe, en el Pirineo aragonés, donde acuden compañías belgas, francesas y alemanas explotadoras del turismo comprando aldeas enteras.

— Leído en una pared de calle barcelonesa:

«La paloma de la Paz española Franco la guarda frita, la de Picasso está enjaulada en Moscú, la de Pau Casals anda libre por el mundo sin alpiste.»

— Galicia en el calvario. Los estudiantes galleguistas Luis Estévez, José Perfecto Abad, Joaquín Facal, Antonio Brandio y Rogelio Gómez han visto confirmada su pena TOP por el Tribunal Supremo. ¿Delito? El de consuetud: asociación ilegal y propaganda ilícita. El tiempo que cada uno transcurrirá en prisión es de un año y seis meses... si la vela de Franco no se apaga antes.

LA LECTURA

«LA FELGUERA EN LA REVOLUCIÓN ASTURIANA DE 1934»

Edición del Fomento de la Cultura Libertaria

He aquí un folleto que cae oportuno. En España y casi en el exilio la C.N.T. es olvidada, adrede, por tirios y troyanos. Sufre el complot del silencio, pese a su historia dominante de durante medio siglo. Los episodios machos de nuestra sindical proliferan en la historia moderna española y, para el conjunto opositor, como si no hubiesen tenido efecto.

En «La Felguera en la Revolución Asturiana» se habla de la revolución del 34, y más concretamente, del comunismo libertario implantado ya entonces en la villa metalúrgica de La Felguera, tradicionalmente anarquista. El relato, tan sencillo como ajustado a la circunstancia, precisa lo que fue la actuación briosa, decidida, de los hombres de la Confederación a pesar de no haber sido invitados a la revolución por socialistas y comunistas, explotadores al máximo de la sigla UHP. Gijón y La Felguera, baluartes, con Avilés, del movimiento cenetista en Asturias, acudieron al combate por decisión propia, por solidaridad proletaria, no importa si inconsiderados en armas y trato por los camisas rojas.

Y sin embargo, la C.N.T. acudió en socorro de la coalición marxista con armamento conquistado a pulso frente al enemigo, y con carros de combates propios que demostraron gran eficacia frente a los fortines militares de Oviedo. Los confederales en Asturias lo dieron todo, incluso lecciones de comprensión y humanismo. Ello no obstante, el compañero José María Martínez fue hallado muerto en terreno marxista al salir de una entrevista. La acusación no es terminante. El fra-

ticidio es entrevistado. Un misterio que a los compañeros astures, o no astures, nos sigue costando caro. Ningún compañero dejará de ingresar este opúsculo en su modesta o importante biblioteca. — Z.

CALENDARIO SIA PARA 1974

Lo hemos ojeado y nós ha convencido. Lo hemos leído de cabo a rabo y nos ha absorbido.

Contiene, este amigo de todo el año, una relación acabada de lo que fue y sigue siendo el fascismo. Las puntualizaciones son tan amenas como ilustrativas, habiendo arriesgado ser áridas como toda lección pragmática de historia. El compañero redactor, Balkanski, ha tenido caletre y mano. El peligro y la consecuencia del fascismo, en suma, del totalitarismo, aparecen tan evidenciados y convincentes, que al lector no le queda duda de la necesidad de atajarlo para siempre..., pese a que el tonto liberalismo lo dé por fenecido. ¡Hay tantos antifaces aptos para encubrir la fealdad fascista!

Compañero: Compra el SIA-1974 y te proporcionarás una compañía agradable.

LIBROS Y FOLLETOS CUYA LECTURA RECOMENDAMOS

«Colectivizaciones: La obra constructiva de la Revolución española», 10 F.

«Breve historia del movimiento anarquista en Estados Unidos de América del Norte», por Alberto Martín, Vladimiro Muñoz, Federica Montseny, 5 F.

«La Anarquía a través de los tiempos», por Max Nettlau, 25 F.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Ante la habilidad del enemigo

Para nosotros, esencialmente antifascistas, exiliados del país que nos vio nacer, ya es de comprender que el adversario más declarado y de influencia contraria más contundente, ha de ser el fascismo franquista. Es harto sabido que para combatir al enemigo con una mayor eficacia es menester el tener una clara idea de su desenvolvimiento, de cómo es y cómo actúa. El franquismo, para sus servicios de propaganda, de captación y de justificación, es comprensible que disponga económicamente de medios de abundancia. Pero importa señalar la habilidad y la tenacidad que en su cometido viene desarrollando. En pos de neutralizar la acción de los antifascistas españoles, siempre han llevado a cabo actividad adecuada a sus fines, pero seguramente ahora más que antes se viene acrecentando la actividad en cuestión.

En efecto, fuera de España el franquismo busca ir tendiendo sus redes de influencia. Hemos podido escuchar referencias, leer textos, enterarnos de realizaciones que comprueban ese acrecentamiento de lo que patrocina el fascismo franquista de cara a los españoles con residencia fuera de España. Se incrementa la creación de «Centros de Acogida», buscando el establecer relaciones y contactos entre ellos. Se hacen fiestas, en las que se obsequia con «vino español», se crean escuelas a tono con la enseñanza primaria de enfoque falangista que allí se usa, regalos de libros escogidos, suscripciones gratuitas al diario «Pueblo», de Madrid, que ya es sabido es el órgano

central de Falange: aducen que buscan tratar de resolver problemas de los emigrados concernientes a trámites legales, trabajo y alojamiento. Se busca, destacando acá o acullá elementos idóneos para estos menesteres, ir formando núcleos de «patria chica» con miras a un alejamiento de contactos con los antifascistas. Y lo sintomático del caso es que hallándose los españoles fuera de España en tanto que emigrados económicos radicados en países donde existen libertades cívicas, donde se respetan todas las ideas, existiendo libertad de expresión, para no enseñar la oreja, habida cuenta del rigorismo represivo existente en España contra todo lo que no anda al paso del régimen que allí se sufre, los servidores de aquello destacados en el extranjero, tienen la habilidad de decir que no pretenden, en los «centros de acogida» coartar la libertad de los miembros de ellos, poner trabas al criterio personal de cada uno de sus componentes. Cuestión de tratar de quedar bien. En realidad, las subvenciones otorgadas por el franquismo han de ser para que sean bien utilizadas...

El enemigo es hábil y pone empeño en su cometido. Está en su papel. A los antifascistas de ayer y de hoy, a los que no se hayan aburguesado tumbándose a la bartola, a cuantos mantienen enhiesta la dignidad, importa dejar las miserias pasionales que tanto excluyen y atomizan las energías, para buscar de aglutinar esfuerzos en pos de contrarrestar la obra de los reaccionarios.

El anarquismo entre los universitarios

Hemos podido leer estos días una crónica escrita por uno de los miembros del Grupo Tierra y Libertad, de Méjico, en la cual se pone de manifiesto, con abundancia de detalles, la influencia que en aquel país van tomando las ideas anarquistas en el ambiente universitario. Indudablemente, de ello hemos de congratularnos. Ha de complacernos que por parte de jóvenes estudiantes y también de profesores, las ideas anarquistas se vayan tomando en serio, y dentro de una ambientación ácrata se note predisposición para actuar. Es un hecho que notamos, por referencias, que toma cierto ascendiente en diversos países. Es una comprobación digna del mayor interés. Ha de complacernos que la actuación libertaria alcance diversidad de facetas y la mayor amplitud.

No se trata de valorizar en grado superlativo al sector intelectual, aminorando con ello lo que en sí representa el sector obrero propiamente dicho. Siempre hemos dicho que los manuales y los intelectuales, en tanto que valores sociales, se complementan. Incluso se ha indicado que resulta inadecuado el establecer a manera de importante

valla de separación entre unos y otros, puesto que lo manual y lo intelectual no pocas veces van aunados en las actividades humanas, pero tampoco podemos dejar de tener en cuenta el que, en ciertas funciones el esfuerzo mental, las características de matiz intelectual llevan una acentuada primacía.

Es de suma importancia la asimilación de las teorías libertarias por parte de los universitarios en general, ya que en la vida social, en virtud de las especialidades que desempeñan, alcanzan una más destacada influencia. Médicos, profesores, ingenieros, abogados, periodistas, escritores, artistas, etc., de una parte, tenemos que son escuchados, se les concede, en virtud de su profesión, acentuada atención. Luego, habida cuenta de los estudios prolongados y de amplitud cultural que han llevado a cabo, se encuentran en condiciones de poder dar las referencias, a la exposición de ideas, ya verbalmente o por escrito, una manifiesta solidez, una base de razonamientos de notoria envergadura. De ahí la importancia que supone el que por lo que afecta a la juventud universitaria, los intelectuales de mañana,

se nota predisposición en lo de asimilar las ideas anarquistas.

Pero en lo que se refiere a los militantes ácratas, con más o menos veteranía, que no han pasado por las aulas universitarias, los anarquistas que podríamos llamar de formación proletaria; aquéllos que han sido en las luchas reivindicadoras, en el taller, en la fábrica, en el campo, en la mina, se han ido formando, convendría, en tanto que anarquistas, efectuar algo así como un examen de conciencia. Tomar en consideración los conocimientos que se poseen, el por así decir nivel mental que se tiene, buscando en todo lo posible el estar al día, dentro de lo que cabe.

Se ha de tener en cuenta que la escuela de la vida ha sido dura para muchos que por un concepto de la dignidad, por sentimientos humanitarios, han asimilado las ideas anarquistas. El realizar muchas veces trabajos duros, en pos de ir a la conquista del pan, las persecuciones, las etapas de cárcel, han ofrecido escasa posibilidad para leer muchos libros y cultivar la inteligencia. Es indudable que siempre ha habido algunos autodidactas que, al gozar de una inteligencia un tanto excepcional, y por haber puesto en tensión una voluntad formidable, han adquirido una sólida base de conocimientos. Pero

se ha tratado de una exigua minoría. La mayor parte de libertarios formados en el ambiente obrero o sindical no puede decirse que posean una evidente solidez intelectual, fundamentada y extensa constitución doctrinal elaborada gracias al estudio.

No creo pueda negarse lo que antecede, sin embargo precisa tener en cuenta que es de un valor trascendental, supone el ser poseedor de una muy estimable virtud, el mantener una latente curiosidad por conocer, por saturarse de cosas que uno ha ignorado; curiosidad abierta a todo el que alcance valor de estimación para el idealista, sea una u otra la índole de ello. Importa no desdeñar, no desentenderse de cuanto pueda favorecer, abrir horizontes a las ideas que se tienen en estima.

Es menester que si elementos universitarios, si algunos intelectuales, simpatizando con el anarquismo, toman contacto con compañeros o militantes ácratas de origen sindical, no sufran la decepción de notar en algunos la ausencia, más que de cultura, de atención, de curiosidad, sin ansias de conocer, de observar, de comprender, que perciban una rutinaria despreocupación. Lo ideal ha de ser que puedan hermanarse la cultura y la experiencia de las luchas sociales.

El arte social y popular de Steinlen

Nos ha complacido que por lo menos durante unos días se haya sacado del olvido a un artista que, como Steinlen, supo reflejar al lápiz y al pincel la vida de los humildes, de los que vivieron sufriendo y trabajando. La exposición que ha tenido lugar en París ha puesto ante el público el estilo de un artista de «la belle époque» que unas veces reflejaba el dolor de los pobres y otras sabía ofrecer destellos

de rebeldía, o de sátira indignada, al respecto de los poderosos. Fue uno de los artistas cuyo arte era como un apostolado en favor de la justicia. El no perdía el tiempo, como muchos otros, en buscar la originalidad a base de trivialidades sin ningún contenido humanitario, sin ningún valor social. El no pintaba para distraer a los ociosos adinerados, pegados al snobismo.

Regional Catalana

AGRUPACION DE PERPINAN

De todos es sabido que nuestra Agrupación Catalana existe y funciona normalmente en Perpiñán y con la presencia del Comité Regional de Cataluña, se vio la necesidad de reforzar nuestros cuadros a base de los buenos militantes de la Confederación Nacional del Trabajo, procedentes de nuestra región. Muchos de ellos, dispersos en los pueblos y comarcas de nuestros dos departamentos y con los cuales esta Agrupación trata de establecer contacto con el fin de engrandecer nuestro movimiento. Para ello, todos los interesados y que sean militantes afiliados a la CNT de España en el exilio (condición indispensable) pueden dirigir sus cartas y toda correspondencia a la dirección siguiente: Vicente Soler, 16, rue Jean Bouin, Perpignan-66000, actual secretario de la Agrupación. Toda correspondencia será contestada y nos será grato a todos de acogerlos en el seno de nuestra Agrupación local.

Hoy más que nunca nuestra región tiene necesidad de la solidaridad de todos nosotros en el orden moral y económico. A medida que la organización se

extiende, las responsabilidades son mayores y la nuestra también. Nuestros jóvenes de allí necesitan el calor fraterno y libertario, al cual todos estábamos acostumbrados en nuestros años mozos. Tenemos que formar todos en conjunto, a 30 kilómetros de nuestra tierra, una gran Local que agrupe a todos los compañeros militantes que sentimos los problemas que nuestra regional catalana tiene todos los días y a cada hora que pasa. Esperamos vuestra respuesta. ¡Salud a todos!

NOTA: Existe una permanencia para cotizaciones e información todos los domingos, de 10 a 12 de la mañana en el local social de la CNT, rue Duchalmeau. Dirigirse al compañero Juan Montoliu, secretario de administración de la Agrupación Catalana.

Comité Local

ESTA EN VENTA:

«AYER, HOY Y MAÑANA»

por Jaime Más Torné

Precio: 12 Fts.

Les jeunes face à la civilisation des loisirs

(Suite)

QUE FAIRE ?

« Le monde où je vis me répugne, mais je me sens solidaire des hommes qui y souffrent. »

A. Camus.

Devant cette situation de fait c'est la question que nous nous posons tous. Pour cela nous devons procéder à une analyse et une critique globale de la société et ne pas nous en tenir à une étude purement intrinsèque des loisirs. On se heurterait alors à toutes les barrières auxquelles se sont heurtés grand nombre de sociologues contemporains. On étudie d'un côté la délinquance, d'un autre le machinisme, alors que les phénomènes sont liés entre eux, ont des interactions qui peuvent varier en importance et en intensité. Le monde, la vie est un tout, vouloir fragmenter l'analyse en étude psychologique, sociologique, économique (spécialisations universitaires) « nous fait commettre ce que Fourier appelait déjà une étourderie méthodique puisqu'elle porte régulièrement sur les questions primordiales, en ignorant le point de vue total de la société moderne. Le fétichisme des faits masque la catégorie essentielle et les détails font oublier la totalité. » (15).

Ce point fondamental acquis ne doit jamais être perdu de vue dans les activités que nous pouvons développer par la suite.

Les marxistes nous proposent de libérer matériellement l'individu pour le désaliéner dans ses loisirs. L'expérience montre que ce postulat est faux : dans notre société incontestablement, et malgré une progression en dents de scie, le niveau de vie croît, en contrepartie l'individu est de plus en plus prisonnier dans ses loisirs.

D'autres, pour qui la révolution n'est qu'une algèbre inhumaine et froide jonglent avec quelques axiomes idéologiques de base. Le jour où se produira la Révolution tous les problèmes seront résolus : plus de misère, plus d'exploitation, plus d'aliénation. Nous ne pouvons d'autre part, disent-ils, prévoir ce grand jour puisque nous sommes dans une société capitaliste et obligatoirement notre esprit raisonne d'après une axiomatique fautive. Ce raisonnement, par ailleurs très logique, nous confine par force dans l'inaction si nous ne voulons pas tomber dans le plus abject des réformismes; en effet quoique nous fassions nous faisons le jeu de la société en mettant en évidence certains de ses points faibles, les corrigeant nous renforçons le système en le rendant plus cohérent. A part cette conception délétère de la Révolution (comme Dieu la Révolution échappe à nos sens, comme Dieu elle résoudra tous les problèmes), ce raisonnement nous obligerait à prendre une attitude purement intellectuelle et abstraite. Nous devrions continuer à confronter des théories à produire une prose pseudo-intellectuelle (qui n'est intellectuelle que par son hermétisme) ne trouvant plus preneur. Ainsi, et sans nous en rendre compte, nous nous trouverions complètement coupés de la vie et de toutes ses manifestations.

Que pouvons-nous proposer ?

Notre but essentiel est de réveiller le maximum de jeunes aux idées li-

bertaires pour cela nous devons proposer dans le milieu dans lequel nous nous développons, certaines formes d'organisation, faire entendre notre conception de la vie et de la lutte qui se mène de pair sur le plan individuel et sur le plan collectif. Notre but n'est pas « l'activisme révolutionnaire (l'adversaire le plus redoutable de nos milieux) sans discernement et sans mesure qui donne au projet révolutionnaire une caricature qui parfois frise le ridicule et la déconsidère aux yeux des masses populaires » (16); ni uniquement, comme certains le préconisent, la création d'une situation révolutionnaire (ces situations, nous le voyons chaque jour dans les pays en crise de croissance, bénéficient par manque de maturité soit aux communistes du Kremlin soit aux fascistes).

Notre rôle est donc double. Créer certaines situations révolutionnaires certes mais parallèlement développer nos activités au maximum pour que le plus grand nombre d'individus soient prêts pour assumer consciemment leurs responsabilités dans ces situations. Pour que ces individus soient capables de réfléchir « critiquement » et ne fassent pas un bon troupeau fût-il révolutionnaire.

Où pouvons nous agir ? Essentiellement en deux domaines : dans le domaine du travail et dans le domaine des loisirs.

Sans nous étendre disons toutefois qu'un véritable syndicalisme est à créer, ou à recréer en France pour donner aux ouvriers l'outil capable de promouvoir un mouvement revendicatif véritable ayant des aspirations plus profondes que celles des syndicats actuels.

La situation se présente tout à fait différemment dans le domaine des loisirs. Ici nous devons faire face à des organisations jeunes et dynamiques. Pensons que les Auberges de la Jeunesse ont été fondées par Léo Lagrange en 1936 alors qu'il était sous-secrétaire d'Etat aux Loisirs et aux Sports, les Maisons des Jeunes et de la Culture réclamées par la gauche ont connu leur plus grand développement sous le ministère d'André Malraux; il ya vingt ans les clubs de jeunes n'existaient pas, ou si peu. Chaque année des adolescents participent à des chantiers de travail (pour le Service Civil International ou autres organismes) : aménagement de hameaux abandonnés, adductions d'eau, etc. L'intérêt porté par les adolescents à cette forme de vacances originales est un phénomène relativement récent et qui peut paraître surprenant. Face à ce développement prodigieux qui se produit dans les organisations de jeunes nous devons adopter une attitude et une attitude de positive : rejeter sans compromis ce qui nous éloigne et ce qui nous sépare des clubs « classiques », certes, mais nous devons dire aussi, clairement ce que nous voulons, les occasions pour cela ne manquent pas.

REFUSER L'INTEGRATION

L'Etat ne pouvait rester indifférent devant l'ampleur du phénomène (deux Maisons des Jeunes et de la Culture de 500 membres à Toulouse deux ans à peine après leur création, par exemple) et l'influence

grandissante qu'exercent certains clubs sur les jeunes.

Le quatrième Plan prévoyait déjà de 1962 à 1965 dans une première tranche la constitution de 20 Maisons de la Culture et de 645 Maisons de Jeunes. La Commission chargée d'étudier les besoins en équipements sportifs et socio-culturels du District a estimé souhaitable la création d'ici 1975 de 84 Maisons de jeunes pour la Seine et la Seine et Oise uniquement.

Suivant le même processus que pour les syndicats l'Etat cherche à intégrer les clubs dans son système. Pour arriver à ses fins il a mis en place un dispositif dont l'efficacité est démontrée chaque jour. Il se charge d'une part de la formation des animateurs permanents dans les clubs. Cette nouvelle profession est même sanctionnée par un diplôme officiel (l'arrêté du 9 septembre 1964, complété par une circulaire du 10-9-64 a institué un diplôme de conseiller d'Education Populaire, DECEP). Le dossier des candidats est examiné par un jury, un pourcentage seulement des candidats est alors admis à se présenter aux épreuves (17).

(A suivre)

(17) D'après « L'Animateur Culturel », janvier-février 1947, n° 43.

A titre indicatif nous extrayons certains passages des textes officiels.

Diplôme d'Etat de Conseiller d'Education Populaire.

Les conditions pour faire acte de candidature sont les suivantes :

1° Produire un dossier permettant au jury d'apprécier la valeur humaine du

candidat, ses connaissances, ses aptitudes, son expérience des activités de jeunesse et d'éducation populaire.

Art. 5. Le Jury chargé d'examiner les candidatures, de faire passer les épreuves et d'apprécier les résultats est composé comme suit :

— Le secrétaire d'Etat à la jeunesse et aux Sports ou son représentant : président.

— Inspecteur Général de la Jeunesse et des Sports.

— Un Administrateur civil.

— Un Inspecteur principal de la Jeunesse et des Sports.

— Un professeur de l'Ordre des Lettres des établissements de l'enseignement public.

— Un Inspecteur départemental de la Jeunesse et des Sports.

Trois Conseillers techniques et pédagogiques de la Jeunesse et de l'Education populaire.

Quatre représentants d'Associations agréées de jeunesse et d'éducation populaire. Deux pour leur compétence relative à la direction et à l'organisation des activités, les deux autres pour leur compétence relative à l'enseignement et à la formation des cadres en matière de jeunesse et d'éducation populaire.

... Les membres du Jury sont désignés par le Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports...

Art. 6. Les sujets des épreuves écrites sont choisis par le Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports.

Art. 7. Les épreuves de première partie du diplôme d'Etat de Conseiller d'Education Populaire sont les suivantes :

c) trois entretiens avec le jury : le 1^{er} à partir d'un texte court, le 2^e sur les problèmes des institutions de jeunesse et le 3^e sur un cas concret.

La grande prière franquiste

Oh, Isabelle de Castille, symbole de l'unité spirituelle de l'Espagne, si tu voyais ce que la trahison et la félonie ont fait de ce peuple, qui sous ton règne découvrit un nouveau continent et porta le nom de l'Espagne sa civilisation et sa culture par toute la terre !

Voyez, hommes libres et d'esprit démocratique, quelques traits authentiques du dictateur espagnol et de ses valets :

« ...Je suis prêt à passer par les armes la moitié de l'Espagne pour parvenir à mes fins... » — (Général Franco en 1936).

« ...La structure des régimes totalitaires suivra comme celle d'Italie et d'Allemagne. Elle endossera les formes corporatives pour lesquelles on trouvera dans notre pays les formules et nous en finirons avec les institutions libérales qui empoisonnent le peuple. Comme dans tout empire nous nous attacherons aux principes d'une hiérarchie. Nous suivrons, évidemment, les normes établies en Italie et en Allemagne... » — (Général Franco juillet 1937).

« ...Je m'associe de tout mon cœur au désir que le grand empire allemand puisse atteindre l'objectif de ses immortelles destinées, sous le signe de la glorieuse croix gammée et sous votre géniale direction. Heil Hitler ! » — (Télégramme de Franco à Hitler, février 1937).

« ...Les révolutions italienne, allemande et espagnole sont les phases

d'un même mouvement général des masses civilisées du monde contre l'hypocrisie et l'inefficacité des vieux systèmes. Quand la guerre prendra fin et que commencera la démobilisation, le destin historique de notre ère se mettra en pratique par la formule patriotique et spirituelle de l'Espagne où tout autre peuple fasciste offre au monde... » (Général Franco, 7 décembre 1942).

« ...Je vous félicite ainsi que l'armée impériale japonaise pour la prouesse que constitue la destruction de l'escadre nord-américaine à Pearl - Harbour... » — (Général Franco).

« ...Nous avons besoin d'un gouvernement nationaliste pour l'Espagne afin d'obtenir le minéral espagnol; c'est là une nécessité au-dessus de tout projet de collaboration internationale et d'organisation de la paix... » — (Adolf Hitler, Wertburg, juillet 1937).

« En terminant notre guerre avec la victoire de Franco, les démocraties ont connu une triple défaite : stratégique, politique et morale... » (Castiella, ambassadeur franquiste).

Paroles du marquis de Lozoya dans le « Correo de España » : « ...Tous les malheurs de l'Espagne proviennent du stupide désir des gouvernements d'apprendre à lire aux Espagnols. Apprendre à lire à un homme n'est rien d'autre que l'obliger à assimiler le poison qui sera la cause de son malheur et de celui de sa patrie... »

(15) Fourier. Cité par (12).

(16) Maurice Joyeux, « Le Monde Libertaire », 1967.

Lo dicen otros

Caminante, no hay camino...

Benévolo lector, esto es una elegía. He consultado el diccionario de la Academia para estar bien seguro de emplear el término sin abusar de la elasticidad que todo vocablo lleva generosamente consigo. Esto es una elegía en torno a un drama de unos cincuenta mil españoles...

La literatura española, tan rica en los diversos acentos de la poesía, apenas cuenta con un corto número de elegías verdaderas a lo largo de las centurias. Todos recordamos la elegía escrita por Jorge Manrique a la muerte de su padre:

«Recuerde el alma dormida...»

Es la elegía a la muerte de un caballero medieval de clarísimas virtudes y ejemplar talante humano. Inolvidable es la elegía que Rodrigo Caro, en la época del barroco, dedica a las ruinas de Itálica, la ciudad romana que se levantaba en las cercanías de la Sevilla actual. Sobre la muerte de su hijo, escribió Lope de Vega una elegía estremecedora. Hombre era Lope que no temblaba ante riesgos y vicisitudes ásperas, pero aquel hijo se le fue en una expedición que iba a buscar perlas a la isla de Margarita y barcos y hombres fueron tragados por el mar. Si honda fue la muerte del hijo del poeta, hondo fue el dolor del padre y hondo el patetismo de los versos elegíacos. Más tarde, ayer casi, un torero de recia apostura cayó mortalmente herido en el ruedo de Manzanares, en la Mancha quiotesca. Y un poeta que era su amigo escribe una elegía que hoy suena y resuena en todos los idiomas vivos. Espantado ante la sangre derramada, el poeta rompe en un alarida:

«¡Que no quiero verla!»

¿Otra gran elegía española? La que Antonio Machado escribe al conocer la noticia de que Federico García Lorca había sido asesinado. El título del poema machadiano dice la clase de muerte y el lugar de ella:

«El crimen fue en Granada»

Y ahora, nosotros, modestos cronistas, intentamos escribir una elegía. No nos dolemos de la muerte de un comendador ni lloramos contemplando las ruinas de una ciudad ilustre. No hemos visto caer fusilado a un poeta ni agonizar en la enfermería de la plaza de toros a un torero amigo. No. Nuestra elegía tiene un tema menor, un tema sin sangre. ¿Menor en realidad? Que el lector lo diga por sí mismo.

Se trata de que unos ochenta mil españoles

han de emprender por estos días una pesada marcha hacia Francia. Van a las viñas de la Francia meridional. Cuando viajamos por esa Francia sencilla y rural que acampa al norte de los Pirineos, maravilla al viajero la riqueza de aquellos campos favorecidos por la mano de dios. De ellos salen esos vinos fuertes y delicados a la vez que celebramos en la mesa familiar y a la hora, gustosa como pocas, de la reunión con leales amigos. Campos privilegiados, en ellos sobran el pan y el trabajo. Y en busca de uno y otro emprenden la marcha estos ochenta mil españoles que no encuentran ni trabajo ni pan en su tierra. ¿No es un verdadero drama que los españoles de la hora presente hayan de emigrar para trabajar y comer? ¿No es éste un tema para llorar sobre él, un tema elegíaco? Desde la dolorida pobreza que son hoy los campos de Castilla, de Galicia, de Extremadura, de Andalucía, estos cincuenta mil españoles van hacia esas regiones francesas de los cuatro grandes departamentos vinícolas de Sur-Gard, Aude, Hérault y Pirineos Orientales. Hombres y mujeres, porque la mujer española ha tenido que resignarse ya, ella también, al fatalismo de la emigración, dejan atrás su España natal para encontrar en Francia cuatro cosas que no conocen: el pan abundante, el trabajo noblemente remunerado, la libertad... y el idioma de Víctor Hugo. ¡Cuántas sorpresas a la vista! ¡Cuánta sensación nueva, insólita! ¡Qué mundo de luz aparecerá ante unos ojos acostumbrados a la tiniebla de una vida, como la española de los días presentes, en la que el pan es escaso, el trabajo es más sacrificio que beneficio y la libertad es un emigrado más al que obligaron a dejar la patria cuando la República que abría a España a los aires de Europa fue antes de tiempo y casi en flor cortada, como llora aquel cristalino endecasílabo del gran Garcilaso!

¿Es éste, benévolo lector, tema menor, o es, como nosotros pensamos, tema de dolor grande, tema de elegía? Porque esos ochenta mil españoles que abandonan España no son una excepción. Pregutad en las oficinas del Instituto de Emigración cuál es el número de emigrantes que ha abandonado España para vivir y trabajar en el extranjero y os darán una cifra que hiere: tres millones; es decir, el diez por ciento de la población nacional. Poned los ojos sobre el mapa de Europa y buscaréis en vano nación alguna que sufra infortunio semejante. De hecho, España escapa de la demarcación europea, donde civilización, progreso material y libertad política integran la atmósfera estimulante en la que se desarrolla existencia nacional, y cae de lleno en el mundo oscuro de la africanidad,

asentada todavía en la antesala de la civilización contemporánea. Mal que nos pese, mal que nos duela, aquel dicerio cruel de un gobernante de Francia según el cual África comienza en los Pirineos, ha pasado a ser una verdad terrible en los años que vemos correr.

Españoles en Francia. españoles en Alemania, españoles en Suiza, en Holanda, en Bélgica, en Dinamarca, españoles en todos los países americanos de idioma castellano. ¡Españoles de la emigración! Nunca a lo largo de su dura historia, España emigró tanto. Al español medio de nuestros días no le queda otro camino que el de la emigración: o emigrar o sucumbir a la desesperación de una vida sin realizaciones mínimas y sin horizontes nacionales. Sin caminos. Viene a la memoria el verso claro de Antonio Machado: **Caminante, no hay camino; se hace camino al andar.** Mas España no anda: paralizada, quieta, inmóvil — como lo ha señalado Julián Marías en admirable disertación — ha mineralizado su vividura colectiva hasta el extremo de parecer, al lado de las naciones latentes de Europa, un peñón sin latido. Su paz es la paz exánime de la catalepsia.

Hora llegará, sin embargo, porque el reloj de la historia las contiene todas, hora llegará que sea el reverso de la actual. En esa hora, cercana o lejana, pero fatal, todos esos vendimiadores, todos esos pastores, todos esos hortelanos y todos esos obreros españoles ahuyentados hoy hacia los confines borrosos y heterogéneos de la emigración, volverán a la patria de la que hoy escapan para vivir. Volverán a las viñas, a los huertos, a los hatos, a los olivares y a los talleres. Y a los hogares que hoy, entre otros muchos dolores y fatigas, saben del dolor de la ausencia, pendientes de la carta que llega con sello de Alemania, de Holanda, de Suiza, de Bélgica. Pero mientras llega esa hora de recuperación española, he aquí España destrozada y despedazada, es decir, hecha trozos y pedazos perdidos en los más diversos rincones del mundo.

Y ésta es, lector amigo, la modesta elegía que queremos escribir. Una elegía inspirada en esa marcha forzada que cincuenta mil españoles emprenden hacia las viñas francesas. Ahora estarán cruzando Castilla, ahora estarán llegando a los estribos del Pirineo, ahora estarán atravesando la agreste montaña. Y ahora estarán bajando del otro lado, abriendo mucho los ojos, abriendo un poco la esperanza, ante un país donde trabajo, pan y libertad están al alcance de todos. Pero un país, ay, que no es el suyo...

ANTONIO APARICIO

Caracas, agosto 1973.

URUGUAYANA

Raymon, Serrat

A raíz de la presentación de Juan Manuel Serrat en Montevideo, Viglietti hijo publicó en «Marcha» (24-VII-70) los fragmentos esenciales de una tertulia (grabada) de trasnoche en su (de Daniel; ¡ah, este idioma castellano!) casa.

En realidad, sobre Daniel declaro, y confieso que más de una vez me propuse escribir — a espera de poder hacerlo sobre las obras del padre Cédar —, a raíz de los festivales «Uruguay canta» o «Cantando a propósito», o de los discos «Canciones para el hombre nuevo» — ¡oh!, «¡A desalambrar!», y ese patético «Pedro Rojas» — o «Canto libre» — con «A una paloma», o la militante «Canción de Pablo» —; y claro está que ha de llegar el día. Entre tanto, esta actualidad de Serrat — que ha hecho más por la fama de la lengua catalana que todos los JJ. FF. habidos por estas tierras... —, nos lleva, de la mano de Viglietti, a mostrar un aspecto de la conciencia vigilante de América,

1. — Juego de palabras muy viglietiano — padre e hijo —: «los de arriba» son los de la cazuella y el paraíso, las galerías populares por excelencia, a donde pueden ir «los de abajo» en la estratificación económica del mundo capitalista.

2. — Otro que tal: ¿asimilación en el subconsciente, de Serrat y Bach?; pero al escribirlo, Daniel no lo hace tan inconscientemente...

3. — Muchachitas.

4. — Variante o derivado de «pituca»: niña «bien».

5. — Alusión a la intervención de Enseñanza Secundaria por el gobierno.

6. — Apócope de «fanáticos».

7. — Así fue, a pesar de hallarnos en pleno invierno.

8. — Myriam Dibarbouré, la compañera de Daniel.

9. — Se entiende: la policía.

10. — ¿Errata por «alineada»? De lo contrario, dice Daniel que también estaba chillado.

11. — Diario del P.C.

12. — Eufemismo dispuesto por el más irrisorio de los decretos de un gobierno con menos pies y cabeza que ningún otro, para designar a los «tupamaros», organización de acción directa.

13. — De la usina que provee de energía eléctrica a Montevideo, feudo de un vesánico, y antro de persecuciones.

14. — Referencia a las dos actuaciones que esa noche había tenido Serrat.

15. — Folclorista chilena, ha poco fallecida; pero los hijos suyos prosiguen su obra y su ejemplo.

16. — Astor Piazzola, bandoneonista y compositor de tangos, innovador revolucionario en la composición y la interpretación.

17. — La sede del gobierno.

18. — La de Artigas.

NANO DE SABADELL

CALENDARIO

S.I.A.

PARA 1974

En edición lujosa, con papel escogido, con una portada en policromía, — simbolizando los horrores del fascismo, reproducción del primer «affiche» de SIA, al constituirse en Francia en 1937 — y en el interior, en la cabecera de los meses, con los colores rojo y negro, doce fotografías testimonio de la época, en que el fascismo impuso su sistema.

Ya puede ser servido a los compañeros, simpatizantes y amigos de S.I.A. Y a todos aquellos que son solidarios de su obra, de libertad y solidaridad.

Para pedidos, dirigirse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31000 Toulouse. Pagos CCP 1 230 50 S — Solidarité Internationale Antifasciste (S.I.A.) Toulouse.

Precio del Calendario: 6,50 francos. A partir de 10 ejemplares, 10 % de descuento.

Causas y efectos de las conflagraciones

Los conatos del Medio Oriente

Los pocos días de álgidos combates en el Medio Oriente impusieron honda preocupación. La complejidad de ese conflicto hizo presentir una mayor irradiación a la que se le conoce, con inocultable temor a que se emplearan los elementos bélicos de última novedad. ¿Ha desaparecido ese tormentoso peligro?

El hecho de que se haya neutralizado y disminuido el fuego, no quiere decir que se ha terminado la guerra, o está en vías de terminación, entre árabes y judíos. En la existencia de esos antagonismos, en la zona donde los vemos ubicados, o en otras partes, están interesadas todas las estructuras sociales de fondo capitalista estatal.

¿Por qué no se han prolongado los combates en su fragor inicial? La problemática de esa tirantez tiene mayor dimensión que la que a simple vista se observa. Pensar que en esos conatos armamentistas se ventilan odios de raza solamente, o conquistas territoriales, significa no ver la magnitud de lo que hay en juego.

Al problema racial, innegable en los avatares de esos pueblos, van unidos otros muchos problemas, algunos de móvil imperialista, ajenos a quienes se enfrentan en las trincheras. No faltan pruebas, irrefutables, de que Egipto y otros países de la llamada Liga Árabe, están hipotecados hasta el extremo de ser determinados por una potencia que se les ofreció como protectora.

En el escenario de ese trágico teatro no se hacen ver los más interesantes en los acontecimientos bélicos; tampoco, los más relevantes motivos de éstos, han sido aquilatados por sus ordinarios observadores. La trama de múltiples circunstancias, que se coordinan y determinan la guerra, tienen un denominador común: La finalidad de conservar la sociedad actual.

Implícitamente, en ese propósito se agita el germen floreciente que culmina en las incompatibilidades de intereses nacionales, de mercados y estructuras gubernamentales. Acertado está Gumprowicz («La Lutte des Races», pág. 223) cuando dice: «Los hombres que dominan no conocen más que un solo interés: El de mantener el dominio.»

Entre los bastidores del teatro que en párrafo anterior hacemos mención se mueven los principales impulsores de la lucha armada; son los tradicionales de la voracidad, de la intriga diplomática, de las monstruosas matanzas guerreras. De esos servicios apocalípticos, destructores, hoy no hay por qué culpar sólo a los faraones de Wall Street y sus agentes; al mismo nivel de responsabilidad están el Kremlin y las pitufas que en «misión diplomática» esparce por el mundo.

¿Qué ocurre en el Medio Oriente? ¿Por qué ocurre? La razón de este fenómeno es fácil de comprender. Con poca variación de detalles, lo de esa zona es lo mismo que lo de Vietnam. Si no en la duración de tiempo, estos conflictos son líneas paralelas encauzadas a la misma finalidad. Las semejanzas de sus características externas son notorias para todos; las fundamentales no siempre tienen buenos y fieles intérpretes. Conjuntamente son conflagraciones previamente elaboradas, para reducir los stocks de elementos mortíferos que el ingenio maléfico va sustituyendo y superando, para producir estragos destructores a la humanidad.

Es desde tiempo inmemorial que existen esas normas; obedecen a dos

motivos esenciales que hasta hoy, no obstante las maravillas de la ciencia, moralmente el hombre no ha podido superar. En estas realidades dolorosas de la existencia humana, dondequiera que en los anales históricos pongamos la mirada, el mercader funesto, y los gobiernos, siempre estuvieron vinculados. Son partes complementarias de una moral negativa, de un sentido sombrío y trágico de nuestra existencia. Ahí, en esa órbita, en tiempos pretéritos, como actualmente, viven presentes y placenteras, las execrables mafias capitalistas a las que nada les importa el dolor humano.

¿De qué dimensión es la complicidad y responsabilidad de los Estados en estos crímenes? Es de primera instancia, por lo que son acreedores de mayor condena. La fabricación de artefactos destructores, el Estado, todos los Estados, cualquiera que sea el gobierno, la fomenta y fecunda exclusivamente en aras a su supervivencia. En las guerras que se declaran podrán eliminarse millones de vidas, destruirse riquezas artísticas y urbanas que los pueblos levantaron con grandes esfuerzos y sacrificios, incluso que el territorio patrio se reduzca o se pierda, pero a los promotores de esas conflagraciones lo que interesa es que continúen los negocios y se salve el Estado.

El patrimonio bélico de una nación, de un gobierno, en el que queda comprendido su ejército, no se mantiene solo en vistas a probables invasiones de la patria. Esta es la razón histórica que se esgrime, pero la evolución social de los pueblos ha planteado a los gobernantes otros menesteres predilectos. Ese contenido bélico, de armas y personal, arsenal de «defensa nacional», más que para otras circunstancias hoy se usa contra los pueblos que intentan subvertirse contra gobiernos opresores.

Mirárselo desde otro punto de vista es desconocer los datos históricos del autoritarismo, y la psicología de los grandes magnates del comercio armamentista internacional. Teniendo en cuenta los hechos reales del uso gubernamental (no las apariencias ni las instituciones jurídicas, que más que nadie vulneran los propios gobernantes), Nixon y Brejnev rivalizan en aspiraciones de dominio. Entre ellos hay divergencia en la tónica del verbo, pero convergen en las acciones de tipo político, diplomático y guerrero. Como ordinariamente se suele decir, son tal para cual.

Al malestar social que afronta la

humanidad, la fabricación, comercio y uso de las armas aporta gran tributo. Y de este marco de actividades que aporta muchas y grandes anomalías, que física, moral e intelectualmente deteriora enormemente a la humanidad, los mercaderes de esos instrumentos de destrucción, con alma de buitres, surgen robustos y opulentos. Ellos, con la complicidad y apoyo de los Estados modernos, llevan al hombre por caminos sangrientos y de perdición.

Una de tantas, de las muchas pruebas que en su favor pueden aportar quienes repudian la guerra, el militarismo y los Estados, es el curso de acontecimientos bélicos que están desarrollándose entre árabes e israelíes. Son dos pueblos creyentes, adoradores de la prepotencia divina. Y sin embargo, su credulidad, su fanatismo, no les hace ver que frente a la voracidad de armamentistas y generales, nada puede hacer en pro de la paz el fantasma divino.

¿La pugna racial ancestral? ¿La defensa del suelo patrio? No pueden desmerecerse estos datos como grandes motivos de querellas humanas, más el motivo principal, la causa inmediata y promotora de las horribles conflagraciones, estriba en que la producción armamentista ha de consumirse, renovarse y superarse para que los dividendos de esa funesta actividad dé lustre y ociosidad a sus magnates.

Por esa fundamental razón, cuyo móvil impulsor radica en la perversa formación humana que los hiperbólicos egoísmos imponen, el hombre camina sumergido entre tinieblas sin ver fin a su tragedia; todavía no ha llegado a comprender que para fomentar la paz, para llevar dicha y alegría a todos los seres, a todos los hogares, a todas las familias, salen sobrando Dios, los Estados y los Ejércitos; es la trilogía que desde siempre ha fomentado las más grandes tragedias que en su historia ha afrontado el hombre.

La guerra es «virtud» de los sistemas imperantes; es fondo y relieve de la civilización capitalista estatal. En estos momentos, de no tener vigencia en el Medio Oriente y Vietnam, los prohombres de los poderes gubernamentales, de acuerdo con los acaudalados avorazados, originarían reyertas sangrientas en cualquier otra parte del mundo. Y dondequiera que se den, las características que expresan esas agresiones entre los pueblos jamás las evitarán gobiernos y divinidades.

Tremólese en nombre de esas conflagraciones banderas naciona-

les, signos de religión, o estandarte de ideologías de marbete autoritario, lo que impulsa son los intereses privados y de secta; no podríamos precisar cuál de ellos es más pernicioso. El germen de todas esas violencias está en la médula de los sistemas que soportamos, floreciendo y marchitándose, sin extinguirse, sin que ello suponga es de condición e influencia eterna. La humanidad ansía la paz, el bienestar, y conseguirá esas sanas virtudes eliminando todo lo que a ellas se anteponga.

Severino CAMPOS

Discos

A Pedro Mateu, compañero hasta el infinito.

No voy a ocuparme de los tiempos en que, tras un túnel cadenero luengo de diez años o casi, te embriagabas de inmensidad y naturaleza junto con la hermosa muchachada libertario-catalana de anteguerra. Nombres acuden a borbotones sin que por drama de las desapariciones nos atrevamos a puntualizarlos.

Me referiré subrepticamente a José Gardeñas, hombre con razón vituperado por Medí Martí, por ejemplo, por baladronadas del sujeto.

Gardeñas hablaba por los codos y, extrañamente, con las manos hacia. Sé que malogró una evasión en una casa pálida de tu conciencia, pero completamente para tirar, Gardeñas no lo era; me consta, por haberlo visto actuar de muy cerca.

Con riesgo de repetirme, aseguro que en manos de compañeros de fuera la capital — sensatos hasta que se establecen en Barcelona — Gardeñas se hubiese centrado. Desgarbado incluso, poseía — ¡en bruto, verdad! — su dosis de sentimiento.

Cuando el vándalo «Pernales» y sus pistoleros escupieron a Seguí en un café del Paralelo en nombre del «Libre», unos días después «Pernales» era enviado al cielo por veinte disparos descerrajados por cinco compañeros, el destempleado Gardeñas — al parecer — entre ellos. Cuando en 1923 Seguí cayó asesinado en la calle Cadena, el que indentificó el cadáver fue el propio Gardeñas, con grandes gritos de dolor y dispuesto a matar y hacerse matar por incomprender ya el derecho a la vida. En la calle de San Pablo hirió con pistola a un cabo de la «Benemérita».

No siendo derribado a su vez, debía ir a presidio. Y para luengos años.

Donde proseguir el ciclo de desventuras y contradicciones.

No quiero ignorar la parte falsa del individuo.

Ni voy a desconocer que en la formación del individuo imperan las circunstancias, y a Gardeñas éstas le fueron esquivas. Me consta.

DISCOBOLO

Brisa marina

La carne es triste ¡ay! y todo lo he leído.

¡Huir! ¡Huir! Presiento que en lo desconocido de espuma y cielo, ebrios los pájaros se alejan.

Nada, ni los jardines que los ojos reflejan sujetarán este pecho náufrago en mar abierta.

¡Oh, noches! Ni en mi lámpara la claridad desierta sobre la virgen página que esconde su blancura, y ni la esposa con el hijo en el seno.

¡He de partir al fin! Zarpe el barco, y sereno meza en busca de exóticos climas su arboladura.

Un hastío reseco ya de crueles anhelos

aún suena en el último adiós de los pañuelos.

¡Quién sabe si los mástiles, tempestades buscando, se doblarán al viento sobre el naufragio, cuando perdidos floten sin islotes ni derroteros!

¡Mas oye, oh, corazón, cantar los marineros!

Stéphane Mallarmé

(Trad. Alfonso Reyes)

CUATRO NUEVOS FOLLETOS

A disposición de los compañeros para lectura y propaganda:

LA ANARQUIA (en español), E. Malatesta.

ANARQUISMO Y SOVIETISMO, R. Rocker.

LA LIBERTAD, Bernard Lazare.

ANARCOSINDICALISMO (documentos).

Un franco cada uno. Los dos primeros 2 F., si se prefieren encuadernados.

Dirigirse a esta Administración.

Jugadores de cartas

Vista la tercera carta de naipero Fegope, nuestra convicción contra «ellos» permanece. El uno escribe en majadero y el resto asiente y paga el gasto. El cura de Foyos sin ayudante que limpie iglesia y sueñe campanas, aquí lo encontraría.

Pena que un puñado de hombres que en más o en menos han tejido historia cenetista, se dejen amansar por un Don Nando que fatalmente les abocará al vacío.

Puede querer y amar a la C.N.T. quien la haya vivido y por ella se sacrificara. No el cenetero por azar, el compañero de mentirijillas, el ficticio, el «clenxes»; el ostentoso, el obstaculoso, el «penques». Se es líder, o liderito, en políticas; en la C.N.T. imposible. No hay en ella lugar para pavos reales. Por ello tales paveros reinventan la discordia. Por algo son discordantes por sistema.

Un día comen escisionistas y luego amerengan con ellos. Mas los constantes del divisionismo no consideran bien a los inconstantes, recién venidos. Los utilizan, y buenas noches.

Barajando naipes, escisio junior, Fegope, arremete contra la «inoperancia» ajena tras haber inoperado durante luengos años. En buen poltrón ha sabido guardar la poltrona de Montrouge, de la cual no despegara posaderas más que para yantar y yacer, y a las ideas que las pille el tren. Al buen rancho con buen gancho, «i als carlins que els mati Déu». Suerte que en el aguante confederal están los «inamovibles».

Cuando la fiebre activista ha vomitado de nuevo F.G.P. al palenque, ha sido para desconfederar de lo lindo, para agusar y derribar la C.N.T. inventando una cenetita en la que apoyar pudieran compañeros malogrados, o desechados, o deshinchados, o politizados, o acomodados, o rubiconeros, o personistas, o acartonados, o verdes, o etc., etc., que de todo hay en la huerta del desamor. Une c.n.t. que permita escribir sandeces, chismes de porteras y horteras, filosofías estableras, y acudir a cuantas partes mejor a fin de que el anticenetismo cunda. En el critiquedo, en la zapa, en el derribo del edificio confederal, gloria positiva de los trabajadores españoles, encuéntranse siempre el franquismo, el carrillismo, los blaspiños, el fegopismo. Nada dañoso se dice en Fegopia de un Juan López, de un Rosquillas Magriñá, de un Carrasquer. Se vocifera sí, a destajo, contra la C.N.T. y sus actuales aguantes. Ignoramos porqué los «recuperables» aguantan.

IGUA LADINO

F. L. HOUILLES - ARGENTEUIL

Celebrarán reunión el día 9 de diciembre a la hora y local de costumbre.

F. L. DE SAINT-DENIS

La F. Local de Saint-Denis convoca a los compañeros afiliados a esta Local, a la asamblea general que tendrá lugar el sábado día 8 de diciembre a las 16,30, en el lugar de costumbre. Se tratará del informe de nuestra delegación al último pleno de Núcleos. Recomendada la asistencia de todos los compañeros.

S.I.A. — SECCION DE PERPIGNAN

Convoca asamblea para el sábado 1 de diciembre 1973, a las 3 de la tarde en su local social, 9, rue du Chalmeau. Dada la importancia del Orden del Día se ruega a todos los compañeros su presencia indispensable.

Esperanta kroniko

Relevante estudio sobre el esperanto

Consideramos un deber el dar conocimiento de un muy interesante estudio, en francés, sobre la lengua internacional esperanto, aparecido recientemente en la Colección «Que sais-je?», editado por «Presses universitaires de France» con el n° 1511 de dicha Colección. Su autor es Pierre Janton, profesor en la Universidad de Clermont-Ferrand (Puy de Dôme) Francia, donde de manera oficial pero no obligatoria ya se enseña el esperanto, así como en la Universidad de Provence, en el departamento de Bouches du Rhône.

Creemos que todos quienes aspiran a un porvenir de fraternal intercomprensión entre pueblos y razas, y en particular a los libertarios, les será de gran interés la lectura e incluso la difusión de tal libro, que aunque no es muy extenso (128 páginas en formato 11 x 18 cm), se evidencian en él la importancia y riqueza de expresión del esperanto, a la vez que su lógica y clara construcción gramatical de la cual, así como de su natural evolución, se dan precisos detalles desde la página 49 hasta la 92 de tan excelente estudio.

En su obra «L'Esperanto», el profesor Pierre Janton demuestra sus extensos conocimientos de lingüista. Antes de poner de relieve la trascendente importancia de tal lengua auxiliar universal, hace historia de los muchos y diversos proyectos de lengua internacional, que fueron compuestos por autores de diferentes países, desde principios del siglo XVII hasta fines del siglo XIX, en que aparecieron, con pocos años de intervalo, los importantes lenguas internacionales: el volapük, obra de un sacerdote alemán, Johann Martin Schleyer, en 1879, y el esperanto, creación del doctor ruso-polaco Luis Lázaro Zamenhof, en 1887, año en que apareció el primer manual de esta lengua, después de largos años de intuitiva y genial labor. Zamenhof tenía entonces 28 años y conocía y hablaba varios idiomas, y entre ellos el polaco, el ruso, el alemán, el francés, el latín, el griego, el hebreo y el lituano.

El profesor Pierre Janton da en su libro interesantes detalles sobre la construcción básica de los principales proyectos de lengua universal, aparecidos desde el año 1650 hasta el presente. Ya en aquella época Descartes, Leibniz, John Wilkins, Jan Amos Komensky (Comenius) y otras personalidades del siglo XVII preconizan las principa-

les cualidades que debe tener una lengua auxiliar universal: que sea fácil de aprender, pronunciar y escribir, con gramática y vocabulario claros, precisos y a la vez con belleza de expresión. Dos siglos después, la American Philosophical Society (E. U. de América) se pronuncia por una lengua universal, que reúna las siguientes cualidades: ortografía fonética, vocales y alfabeto derivados del latín, gramática simple a la vez que precisa, vocabulario extraído de las lenguas indoeuropeas y en particular latinas (italiana, francesa, española, portuguesa, etc), a causa de su léxico fácilmente asimilable. El esperanto reúne estas cualidades, pero lo que más contribuye a su aceptación y popular difusión es lo que el propio Zamenhof llama el motor o idea interna del esperanto, es decir, «la idea sagrada, grandiosa, capital, que la lengua internacional contiene: la de fraternidad y justicia entre todos los pueblos.» — (De su discurso en el Congreso de Génova de 1906).

El esperanto dispone actualmente de un importante léxico científico distribuido en gran número de obras, que pocas lenguas nacionales pueden poner a disposición de la ciencia. Ya en 1924, 42 miembros relevantes de la Academia de Ciencias de París se pronunciaron por la adopción de la lengua esperanto en las relaciones internacionales, convencidos de que tal adopción tendría consecuencias de inmenso alcance en el progreso de las ciencias y sus aplicaciones.

Se ha traducido ya al esperanto una selección representativa de la producción literaria mundial, lo que representa un seguro progreso en dirección de una cultura universal. Como lengua de traducción el esperanto es, ciertamente, por su precisión y sintaxis, una de las que más fielmente traducen los matices de expresión de la obra o texto original.

Tanto en prosa como en poesía existen ya más de diez mil obras traducidas de otros idiomas al esperanto, o bien escritas directamente en tal lengua, lo que constituye la más vasta antología de la cultura universal emprendida al servicio de las masas populares. Casi la totalidad de glorias literarias del mundo entero figuran por lo menos con una de sus obras más destacadas en las grandes bibliotecas esperantistas, como son las de Viena, Rotterdam, Praga, Londres y Tokio. Más de cien publicaciones de importancia aparecen regularmente en espe-

ranto, sin contar las publicaciones más modestas, y 26 estaciones de radio de diversas naciones dan regularmente emisiones en esta lengua internacional. Además de los cursos organizados por diferentes asociaciones esperantistas, el esperanto se enseña oficialmente, aunque de manera no obligatoria, en treinta países y en 26 universidades.

Aunque el esperanto no se enseña aún en las escuelas como lengua auxiliar internacional (porque los gobernantes de cada nación sólo desean extender su propia lengua y cultura) no por eso los esperantistas cesan en su empeño de lograr tan noble y trascendente fin, que sería el principio de una era de más intercomprensión, justicia y fraternidad entre todos los pueblos y razas del mundo. Gracias a este esfuerzo continuo de los esperantistas se logró, en 1935, que 121 diputados franceses votaran una resolución invitando al gobierno a introducir la enseñanza del esperanto en los programas escolares, y en 1954 la Unesco «tuvo que tomar conciencia de la existencia del esperanto y de su alcance, ante una petición en favor del uso de esta lengua auxiliar en dicho organismo internacional firmada por 492 organizaciones representando 15.454.780 miembros y por 895.432 personas entre las que se hallaban 1.607 lingüistas.

(Terminará)

SERVICIO DE TURRONES

a beneficio de los compañeros ancianos.

Piezas a 7,00 frs. una:
Jijona, Mazapán, Yema, Alicante.

Panecillos piñoneros: a 0,90 pieza.
Lote especial, completo, con turron variado y panecillos, presentación excelente, 40,00 frs.

Efectuar los pedidos lo antes posible a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, 75020, Paris. Teléfono PYR 4686.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a la asamblea general que se celebrará el día 9 de diciembre, a las 9 de la mañana, en el lugar de costumbre. Interesantes puntos que tratar.

Todos los compañeros que lo deseen pueden pasar por casa del compañero Piñol, 5, rue du Petit Puits, junto al Mercado Nuevo, el primer domingo de cada mes, de las nueve hasta las 12 de la mañana, para cotizar y ponerse al corriente de la vida orgánica.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea general para el día 2 de diciembre en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE PERPIGNAN

Convoca Asamblea General para el domingo 9 de diciembre 1973, a las 9,30 de la mañana en el local social, 9 rue du Chalmeau. Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

CORREO DE REDACCION

Durante tres semanas Correos para el «C. S.» ha funcionado mal, y sin embargo nuestras ediciones han sido depositadas regularmente en la Administración de Choisy-le-Roi, como cada martes. En caso de nueva anomalía que cada cual reclame por escrito a su «Poste» respectiva.

M. F., Montpellier. Agradecida tu buena voluntad, pero no envíes más papel de ese. Es completamente inservible.

Comunicados

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS
33, rue des Vignoles, París (20)

Festival PACO IBÁÑEZ en la 1ª semana de diciembre.

El 31 del mismo mes: NOCHE BLANCA de fin de año.

En fecha subsiguiente: VARIEDADES presentadas por la Regional Catalana C.N.T. con fines solidarios.

El «C. S.» informará oportunamente de todo ello.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo 9 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega asistencia y puntualidad.

ATENEOS IBERO-AMERICANO, PARIS
— Sábado 8 de diciembre, a las 6 de la tarde, el Sr. Pierre Vilar, profesor de la Universidad de París I, escritor y autor del libro «Historia de España», disertará sobre «I República Española (1873)» (Reflexiones sobre su historia y sobre su historiografía).

En el 5, rue Las Casas (Metro Solferino).

CONFERENCIA EN PARIS

Siguiendo su curso de conferencias, Fabián Moro nos dará la 8ª sobre el tema: «Federalismo y centralismo en España».

Este acto tendrá lugar el sábado 15 de diciembre a las 5 de la tarde en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

Esperamos la mayor asistencia de público y en su puntualidad.

Pequeño catálogo de obras que pueden interesar

TITULOS	NOTICIA	A PRECIO ESTABLE
J. García Pradas: «La Revolución y el Estado»	sobre los autores que constan en el adjunto catálogo	«Pablo Iglesias», Zuzagotia 2 00
J. García Pradas: «La crisis del socialismo»	J. García Pradas — Escritor sindicalista madrileño residente en Inglaterra.	«El constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall», Jutglar 7 50
Gregorio Oliván: «Romancero de la Libertad» (poesías)	Gregorio Oliván . — Poeta aragonés, por contraste juez de carrera y anarquista vocacional. Murió en el exilio.	«Economía e ilustración en la España de los Austrias», Ortiz 7 50
José María Puyol: «Don Quijote de Alcalá de Henares»	Volga Marcos . — Excelente poeta y prosista.	«Crisis y decadencia en la España de los Austrias», Ortiz 7 50
Isabel del Castillo: «El incendio»	José M. Puyol . — Cervantista de gran estilo. Murió justificando en la CNT.	«De Cánovas a la República», García Escudero 15 00
Volga Marcos: «Preludio inmortal a García Lorca»	Isabel de Castillo . — Escritora, refugiada española adaptada a la vida gala.	«Orígenes del pensamiento reaccionario español», Herrero .. 45 00
Max Nettlau: «El anarquismo en las revoluciones»	Max Nettlau . — El historiador más sagaz y minucioso del anarquismo mundial.	«Sociedad e ideología en los orígenes de la España contemporánea», Terrón 35 00
Joan Ferrer: «De l'Ancioia al Sena sense pressa» (en catalán)	Joan Ferrer . — Prosista y poeta, en catalán y en castellano.	«Literatura, historia, política», Llorens 12 00
Joan Ferrer: «Garbuix poètic» (poesías en catalán)	Roc Llop . — Director de «Hispania», profesor y poeta catalán, Flor Natural en los Juegos Florales de 1965.	«Estudios de historia de España», Carande .. 7 50
Roc Llop: «Poemes de llum i tenebra» (en catalán)	Rafael Barret . — Pensador y ensayista sudamericano. Recio estilo.	«Historia del derecho español», Mingujón .. 20 00
Voline: «La revolución desconocida» (un tomo)	Voline . — Intelectual anarquista al servicio de la Revolución anarquista ucraniana, o maknovista. Versión francesa agotada.	«Coyuntura económica y reformismo burgués», Vicens Vives 7 50
Rodolfo Rocker: «Nacionalismo y cultura» (un tomo)	Rodolfo Rocker . — Anarquista alemán gran conocedor de la historia anarquista y de la literatura mundial. Pensador profundo, estilo ameno.	«Problemas del sur de España», Hermet 15 00
Mauricio Dommanget: «Historia del Primero de Mayo» (un tomo)	M. Dommanget . — Licenciado en sociología, de la escuela historiográfica del profesor Maitron.	«Derrota, agotamiento, decadencia en la España del siglo VII», Palacio Atard 112 00
Varios autores (60 en título): «El amor y la amistad», «Cultura y Civilización», «La Historia», «La Libertad». Cada tomo	José Viadiu . — Amigo íntimo del famoso Salvador Seguí (a) Noi del Sucre. Ex director del diario «Solidaridad Obrera», de Barcelona. Su relato es el mejor que sobre Salvador Seguí ofrecemos en este Catálogo.	«El reformismo español», Gil Cremades 45 00
Varios autores: «Salvador Seguí, su vida, su obra»	Luis Fabbri . — Puritano de la anarquía y propulsor de la misma. Prosa pasional, pero documentada. Gran polemista.	«Ensayos sobre economía española, mediados siglo XIX», Banco de España 45 00
Luis Fabbri: «Influencias burguesas en el anarquismo»	Felipe Alaiz . — Escritor cáustico, con léxico muy depurado. Fue escogido por Ortega y Gasset para formar parte de «El Sol», de Madrid. Dirigió también el diario «Solidaridad Obrera», de Barcelona. Bohemio inveterado. Murió exiliado en París.	«Le República federal en España», Hennessy .. 37 00
Felipe Alaiz: «Quinet»	M. Cranston . — Escritor libertario inglés muy concienzudo.	«Alonso XIII y la crisis «La Andalucía de Estébanez» 5 00
Felipe Alaiz: «Tipos españoles» (biografías), tomo I	Fabián Moro . — Carpintero burgalés, residente en París. Inclinado al individualismo ácrata, pero sin desdeñar la obra colectiva del anarcosindicalismo.	«La Andalucía de Estébanez de la Restauración», C. Seco 30 00
Felipe Alaiz: «Tipos españoles» (biografías) tomo II	Pedro Kropotkin . — El más destacado teórico internacional del anarquismo.	«La guerra de los agraviados», J. Torrás — 15 00
Mauricio Cranston: «Debate imaginario Marx-Bakunin»	Isaac Puente . — Médico alavés propagador del anarquismo. Ejercía desinteresadamente su carrera de médico en Maeztu. Murió en julio de 1936 por la causa que defendía.	«De las guerras coloniales a la guerra civil», M. Bastos 30 00
Fabián Moro: «Las Juventudes Libertarias en España»	Rodolfo González Pacheco . — Poeta y prosista argentino, muy influenciado por el romanticismo pampero. Su léxico es siempre dicente y precioso.	«La vida española en el siglo XVIII», Díaz Plaja 25 00
Fabián Moro: «Temas esenciales del anarquismo»	Eugen Relgis . — Escritor humanista, propuesto por el Japón para el Premio Nobel de la Paz. Rumano refugiado en el Uruguay.	«España hace un siglo», Sánchez Albornoz 20 00
Juan Ferrer: «Conversaciones libertarias»	Serafin Fernández . — Español argentinizado, arrojado en 1935 de la Argentina y en 1939 de España envuelto en los acontecimientos de la época. Español en Francia en espera de recobrar... la Argentina.	«Marco político de la desamortización», Valiente 7 50
Pedro Kropotkin: «A los jóvenes»	Han Ryner . — Filósofo anarquista-humanista conocido en Francia por el Príncipe de la Parábola.	«Las dos Españas», Madrazo 10 00
Isaac Puente: «El Comunismo Libertario»	José Carmona Blanco . — Pulcro escritor libertario, narrador atildado. Su «Ciudad caída» es fruto de la observación de la tragedia de 1936-1939 por un niño de 10 a 13 años. En 1948 Carmona se integró al exilio en Francia, pasando luego a residir en Sudamérica.	«Ocaso de la Inquisición», Tejada 15 00
Rafael Barret: «Obras completas» 3 tomos	Victor García . — Excelente escritor libertario siguiendo con fortuna las trazas de Eliseo Reclus en cuanto a geografía y a la vida social de los pueblos.	«Actas de las Cortes de Cádiz», Tierno Galván, 2 tomos 45 00
Fabián Moro: «Discurso del hombre libre»		«España y la revolución del siglo XVIII», Herrero 30 00
Rodolfo González Pacheco: «Tetro completo» (dos tomos)		«Elecciones y partidos políticos de España» (1868-1931), Cuadrado, 2 tomos 100 00
Rodolfo González Pacheco: «Carteles» (tres tomos)		
Euegn Relgis: «Humanisferio»		
Serafin Fernández: «Historia de la vida pampera»		
Serafin Fernández: «La Asociación Internacional de Trabajadores en el Continente americano»		
Serafin Fernández: «Perón en la ruta de las dictaduras»		
Eugen Relgis: «Historia sexual de la humanidad»		
Han Ryner: «La sabiduría riente»		
José Carmona Blanco: «Ciudad caída» (Barcelona)		
Victor García: «Escarceos sobre China»		

Giros y pedidos a Roque Llop.
CCP 1350756. París
33, rue des Vignoles. París 20^e

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rue des Vignoles

Metros : AVRON o BUZENVAL

Para el domingo 2 de diciembre, a las tres media de la tarde

Presentará al famoso Trío LOS ARGENTINOS y al mago de la canción PACO IBANEZ en fiesta fraternal y solidaria. Puertas abiertas a todo el antifascismo

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignes, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

Le jour où les ouvriers comprendront qu'ils sont plus puissants que le pétrole et qu'ils peuvent paralyser une économie... alors un grand pas sera fait.

El caos de ellos y la Anarquía nuestra

Según verán los compañeros lectores en otro lugar de este número, la prestigiosa Biblioteca Emilio Zola de Santa Fe, Argentina, ha sido incendiada por los vándalos. Reaccionarios, indudablemente. La quema de libros es marca indeleble, y perenne, de la Santa Inquisición. Al propio Vicente García (lo rector de Vallfogona) la Iglesia le ardió su producción más conspicua, pasando el cura sagaz y mordiente que fue García, a la categoría secular de escritor copista y suciero. Giordano Bruno fue incendiado de consuno con sus escritos y Galileo se salvó de la suerte por haber, fingidamente, abdicado de su racionalismo.

La aversión, el odio al libro son característicos de la Iglesia. La Biblia reformada o el Catecismo, y nada más. La humanidad ya tiene bastante con esa pobre cosa, con ese absurdo acopio de cuentos para dormir de pie.

Que la guerra sistemática contra el impreso progresista fuese cosa de «antes», podría merecer cierta dispensa debido a la cerrazón que en los tiempos de la Nana imperaba en las Academias, inevitablemente clericalizadas. Pero no: en la modernidad el odio contra el Libro persiste ahora en Grecia, en España, Chile y Argentina, amén de en otros lugares que en este momento no vienen a caso. Con la excusa de extirpar la propaganda comunista (en ciertos



aspectos extrañamente coincidente con la totalitaria del país que sea) la animalidad reaccionaria, militarista, de los dueños y explotadores de las patrias, se ceba, se refocila destruyendo la Obra del saber, la letra que dio origen e impulso al estado de Civilización que adorna — debiera adornar — al mundo moderno. Las cenizas de las bibliotecas privadas o públicas de los cuatro países mencionados lo atestiguan fehacientemente. Las colecciones dispersas, maltratadas, befas, propiedad de personas de amplio espíritu e incluso de Universidades, señalan fiera e insistentemente la supervivencia del Ancestro, de la animalidad más retardataria que sigue coleando en nuestro siglo XX, el

de las luces. ¿Qué luces? Tal vez las de los años 1870, que cuando la carlistada asaltaba un pueblo, antes de asesinar liberales ponía fuego en las bibliotecas ateneenses; la luz terrible de Hitler alumbrada en el Reichstag, en las piras de libros cenizados en la plaza pública; en las luces azules salientes de las chimeneas de los crematorios nazis eliminadores de millones de entidades humanas... en fabricación de almas.

Después eso de la quema peronista del Circo Ecuestre de Buenos Aires (más de 200 obras pictóricas incineradas, entre ellas treinta Goyas); el incendio atroz de la docta Biblioteca Emilio Zola; las piras enormes de libros sacrificados en 1939 y antes por el energumenismo falangista, y el ataque y destroce hispano-hitlerista de librerías, bibliotecas y enciclopedias, evidencian, una vez más, la raíz bestial de la idea de Orden con puñal y cerilla.

En 1936 la Revolución Española creó buenas bibliotecas con el contenido de estanterías abandonadas por gentes de la «cruzada». No incendió ni un solo centro cultural. Protegió las obras de arte. Companys salvó la biblioteca y la «virgen» de Montserrat. Ni Cristo salvó a Companys.

Nuestra Revolución no puede ser comparada, por su acendrado respeto al Saber, a esa deleznable y pretina cosa que fue la Cruzada.

Información de España

Según «el Noticiero Universal», de Barcelona, el historiógrafo del general Franco Bahamonde, Ricardo La Cierva, dijo recientemente en la ciudad condal que en diciembre de 1936 un sargento de aviación republicano, piloto del aparato que conducía a Franco a un campo improvisado cercano a Torrijos, intentó desviar hacia Barajas para entregar el «caudillo» a los defensores de la capital de España.

Puede ser o no ser verdad, pero hay el precedente del sargento mecánico viajando en el avión del general Mola y que fue con éste y ocho individuos más a aplastarse contra el suelo. El sargento en cuestión podría ser identificado. Compañeros de Ceuta lo tenían identificado como anarquista.

— Una profesora irlandesa de la escuela de la British Connort, Madrid, ha sido metida en la cárcel de Carabanchel por haber asistido a una «reunión ilegal».

La señora Pamela O'Malley Crist fue detenida por la policía secreta española el 5 de noviembre, y más tarde se le informó que se le había impuesto una multa de 1.400 libras esterlinas por haber asistido a una reunión de demócratas enemigos del régimen franquista. La señora Crist es prima en primer grado del antiguo ministro de Justicia del Eire, Desmond O'Malley. La pena de prisión que está cumpliendo se debe al hecho de no haber podido pagar la multa. Ha sido multada y encarcelada sin celebración de juicio alguno.

Pamela pasó tres meses en la cárcel en 1971 por no haber pagado otra multa que se le había impuesto por un supuesto «delito político».

— La Magistratura del Trabajo, de Zaragoza, ha declarado improcedente el despido del profesor Martín Rodríguez Rojo, del Colegio Montcayo de esta ciudad, donde impartía enseñanzas de Historia, Lengua y Geografía, en las que incluía el análisis de situaciones actuales, lecturas de diversos libros sobre el movimiento obrero y otros temas políticos y sociales.

— Ante el fracaso de las últimas elecciones (dirigidas) para concejales, el reaccionario «ABC», de Madrid, no ha podido evitar este comentario: «No ofrece el pulso político del país un tono suficientemente apreciable, a juzgar por las elecciones municipales celebradas ayer. El absentismo fue, como en experiencias anteriores, signo inequívoco y masivo de desinterés, de apatía.»

— Municipalerías. Leído en «El Diario Femenino»: «Los rumores sobre la elaboración de un nuevo proyecto de Ley de Bases de Régimen Local está en las Cortes y han sido presentadas más de 5.000 enmiendas. El rumor continúa diciendo que la autonomía no puede tener un contenido político porque se quebrantaría la soberanía y la unidad nacional. En el orden económico, en cambio, si puede hablarse de una autonomía funcional y jurídica reconocida por la Ley Orgánica del Estado. Al parecer el alcalde será elegido entre y por los miembros del Consistorio. Estos aspectos quedarían incluidos en el próximo proyecto de Ley de Bases de Régimen Local.

De todos modos, con Bases o sin ellas (como dijo el chusco del «C.S.» «aquí ay-untamiento».

— En Barcelona fueron detenidos

quince estudiantes de ambos sexos por repartir manifiestos anti-régimen por las calles.

— Inflación o hinchazón, o como salir del atolladero. Un conocido comentarista escribió en «La Vanguardia» barcelonesa el 13 de noviembre de este año, versando concretamente sobre el debatido tema de los precios:

«De lo que no cabe duda es de que la economía está al rojo vivo. Se puede argüir que en todas partes cuecen habas: el espectro de la inflación se eleva amenazante sobre casi todos los países. Lo malo del caso es que vamos destacados en el pelotón de cabeza. Y que la pura y triste realidad de puertas adentro, es que una peseta del año 1962 vale hoy menos de cincuenta céntimos, en términos del mismo poder adquisitivo. Parafraseando a Orwell puede decirse que todos los países están mal, pero unos están peor que otros. El tema se plantea en torno a cómo salir del atolladero sin provocar una grave crisis. Sobre todo cuando la fecha del 1 de enero de 1974 se está convirtiendo en el día clave para todo tipo de aumentos de precios hoy artificial y oficialmente retenidos, y cuando de dicho momento nos separa una época tradicionalmente inflacionista como es el período de Navidad-Reyes.

— Cupones de racionamiento de gasolina a la vista.

El maremágnum industrial dentro de las minas de carbón y en las centrales eléctricas está produciendo verdaderos estragos en el cuadrilátero económico en que se mueven los resortes de la economía nacional.

Como conclusión hay que añadir que los cupones de racionamiento de la gasolina están entregados en las administraciones de Correos, y se dice, en tono oficioso, que su distribución comenzará el próximo lunes. («Ya», 14-11-73).

— Incluso los no falsos monederos: Unos seiscientos treinta obreros pertenecientes a la plantilla de la Fábrica Nacional de Moneda y Timbre han dirigido un escrito al director de este organismo autónomo en el que solicitan diversas mejoras laborales y como reclamación previa a la vía judicial laboral.

— En apoyo a los sacerdotes protestatarios de Zamora ciento once personas asaltaron y permanecieron en la Nunciatura en Madrid durante toda la noche del 10 al 11 de noviembre, se cree que con anuencia del «embajador» del Vaticano, puesto que Franco ha protestado de ello.

— En Medina de Rioseco han circulado con buena aceptación un fotomontaje antifranquista y una hoja invitando a los vecinos a mirar ciertos balcones con barandas artísticas que son cunas de cementerio sustraídas por protegidos del régimen. El acabóse.

— En el juicio TOP contra los compañeros Eduardo Varela Rey y Andrés Ruiz Grima fue absuelta la compañera Rosario Pascual Miguel, igualmente procesada.

Recordamos que Andrés Ruiz fue condenado a cinco años de prisión y al pago de 10.000 pesetas, y Eduardo Varela a dos años y tres meses y multa de 20.000 pesetas, cantidades que agravan la pena de encierro.

— Se está construyendo un hotel submarino en Almería con capital alemán y sin participación española. Una vez más, la patria se vende o se alquila. ¿Quién ofrece más?

— La bodega española se despacholiza. Firmas potentes alemanas compran las bodegas riojanas de mayor prestigio. Por ahora han obtenido la Federico Paternina y las Franco-Españolas. ¿Guth?

— El Club Marítimo del Abra, en Bilbao, ha sido asaltado por seis enmascarados e incendiado. Un personal reunido en fiestas calculado en un centenar de individuos tuvo que evacuar ante la determinación de los atacantes. El Club ha ardidado totalmente, cifrándose las pérdidas en 200 millones de pesetas. La autoridad achaca el delito a ETA.

— Las catorce explotaciones mineras de la Hunosa en Nalón y Sama-Siero y una de Caudal siguen en paro. Inicialmente la huelga procede de los picadores. Huelguistas: Unos seis mil. La jerarquía sindical presiona para que se reemprenda el trabajo. La carestía de fueles y gasolinillas beneficia a los obreros.

— Huelga de brazos caídos en la fábrica de Neumáticos General, Industria Española del Caucho de Puente San Miguel y Torrelavega donde unos centenares de obreros están en huelga, primero de brazos caídos, y expulsados de las fábricas (dos) la prosiguen a la manera clásica. El comportamiento de los grises ha sido brutal.

— San Sebastián. Resuelto en bien el conflicto obrero de la Medasa, pero hay paros en las empresas Laborde Hermanos, Safa, Comac, Inftec, Vilobre y Plasencia de las Armas. Más de mil huelguistas, que lo son en protesta de la exigüedad de los salarios.

EL CAPITALISMO UN NUEVO

Para los últimos días de noviembre o primeros de diciembre el Estado quiere condenar a muerte a Salvador Puig Antich, y si puede a otros inconformistas.

Todos los libertarios tenemos que movilizarnos contra el consejo de guerra (otros consejos de guerra están previstos en Barcelona. La semana que viene se espera que pasen cuatro obreros de la construcción de la lucha de la Térmica del Besós, en la que cayó asesinado el obrero Fernández Márquez), sino contra la santa alianza entre la policía, fascistas y PENS con el gobierno, de no manifestarse el antioposdeísmo a cambio de que el joven revolucionario Salvador Puig sea ejecutado por el garrote vil. Es preciso denunciar el miedo de las izquierdas e izquierdismos de que el proceso contra estos rebeldes sea una movilización de masas por el retorno de la teoría y acción comunista - libertaria, pues no en vano los procesados reafirman que bregan tanto contra fascistas, derechas, izquierdas, demócratas e izquierdismo ful, por la emancipación de los trabajadores como obra revolucionaria de los trabajadores mismos y hacia una humanidad nueva sin restos del viejo mundo de clases, jerarquías y tratado asalariado. Este miedo de la izquierda, este pánico de los liberales y burócratas socialdemócratas y estalinistas está poniendo trabas a los trabajadores y los estudiantes se movilizan.

Ninguna diferencia ni opinión puede ser impedimento para luchar una vez más contra el capitalismo en defensa de los anarquistas pro-

La voz de los trabajadores vallisoletanos

Los trabajadores de Valladolid, una vez más se han levantado contra la inhumana explotación en la que les ha sumido el régimen franquista.

Los trabajadores vallisoletanos de la construcción han rechazado las condiciones agotadoras como los salarios de miseria, que además son acompañados de sistemáticas represiones para ellos; por estos motivos los trabajadores de la construcción se han lanzado con tesón contra esta situación inicua.

Valladolid se ha incorporado al movimiento de descontento nacional que el franquismo ha provocado a causa de su incapacidad en resolver los apremiantes problemas sociales de los españoles.

Tierra de campo, tierra de rebelión, tierra de Comuneros de Castilla, después de haber sufrido un pasajero letargo a causa de la inhumana represión en 1936 sin precedente en la historia de España, vuelve a tomar conciencia de su fuerza indomable y otra vez se enfrenta airoosamente contra los enemigos del pueblo laborioso.

En Valladolid el ramo de la construcción ha desarrollado un valiente movimiento de huelga reivindicativa exigiendo mejores condiciones de vida.

- 3.000 pesetas por semana como mínimo para el peón.
- 500 pesetas por cada hijo en edad escolar.
- Jubilación a los 60 años.
- Sueldo íntegro en caso de enfermedad o accidente.
- Seguridad Social a cargo de los empresarios.
- Mejores medidas de seguridad e higiene en el trabajo.

Sin embargo, ni el régimen franquista ni los empresarios de la construcción han cedido a estas justas reivindicaciones, recurriendo, es su costumbre, a represiones policíacas, llevando a siete trabajadores de la construcción a la cárcel.

La Confederación Nacional del Trabajo (CNT), como es de costumbre, ha estado en primera línea en este justo combate.

Los trabajadores de Valladolid de las diferentes ramas laborales, han tomado conciencia de la fuerza que representan en la vida social y continuarán dando la batalla en el terreno del trabajo hasta que los trabajadores se vean libres de la inicua explotación que siempre les ha agobiado. Adelante, compañeros.

Trabajadores vallisoletanos de la Confederación Nacional del Trabajo.



PREPARA HOMICIDIO

cesados en Barcelona. Estamos en el momento de dar una respuesta anarquista mundial a la nueva mascarada militar - capitalista contra Puig y demás compañeros. Que Barcelona y Cataluña sientan de nuevo la acción de la juventud libertaria, que Barcelona sea el punto de confluencia de la acción anarquista con motivo de este inmediato consejo de guerra.

Ahora que Franco muere, que desaparece el mito de Franco, en que la burguesía tiene graves problemas para realizar una necesaria reconversión económica - productiva, en que van a coronar a Juan Carlos como parche al Estado español, en definitiva, ahora que las masas trabajadoras saben que el comunismo libertario es la solución única y posible a la situación española, es preciso que salvemos a Puig y unir la lucha contra la explotación a la lucha por el fin de la explotación capitalista.

NO MAS BARBARIE

El auto de procesamiento de la jurisdicción militar en fecha 26-10-73 contra Salvador Puig Antich lo hace pasar por el actual jefe del equipo militar de una organización (parece que los militares no conocen su autodisolución en agosto para dar paso a otra concepción grupal) y cuya finalidad política es destruir por métodos directos y clandestinos la figura del Estado actual e implantar un régimen comunista (de verdad, señores militares, debe ser un comunismo de verdad, no el que tiene Estado y leyes como vosotros, que tiene de capitalista y reaccionario todo y de comunista nada, y si no preguntad cómo van los procesos contra los revolucionarios libertarios en Cuba, Rusia, China y Bulgaria).

En sus conclusiones, el auto de procesamiento que los hechos pueden ser los delitos tipificados y penados en los artículos 294 bis c) 294 bis b) del código de Justicia militar, ambos castigados con las penas de reclusión mayor a muerte y relacionados con los artículos 553, 573 y 699 del mismo código.

¡Evitémoslo!

CORRESPONSALIA DEL «C. S.» EN CATALUÑA

— Madrid. Por brabata judicial, los seis sacerdotes que sostuvieron una huelga del hambre han sido reintegrados a la cárcel concordataria de Zamora...

PARA ASEGURAR NUESTRA PRENSA

A partir del 1º de enero de 1974 los precios de suscripción que regirán para EL COMBATE SYNDICALISTA y «ESPOIR» serán como sigue:

Francia:
NUMERO SUELTO 1 50
Año 70 00
Semestre 36 00
Trimestre 18 00

Extranjero:
Año 84 00
Año, año 107 00
Australia, año 114 00

El encarecimiento general impone este reajuste de precios.

EL TERCER MUNDO

por Jaime BALIUS

Las regiones menos desarrolladas del mundo no cubren ni la mitad de sus necesidades mientras que ellas suman las dos terceras partes de la población mundial. Su progresión demográfica es más rápida que su expansión económica.

La diferencia entre países ricos y pobres no cesa de agravarse. La Tercera Conferencia de las Naciones Unidas celebrada en 1972, en Santiago de Chile fue un fracaso. De ella salió el proyecto de una jornada de información mundial relativa a los problemas que dependen exclusivamente de los Estados ricos, que condenan a los países en vías de desarrollo a la indigencia económica y por ende humana.

Para tratar de reducir la diferencia señalada varios países han constituido un comité de ayuda al desarrollo, que entre los años de 1967 a 1969 han aportado 74 mil millones de francos que representan 0,36 por 100 del producto nacional bruto. Esta ayuda es acordada con la condición de que los países beneficiados la utilicen para comprar productos manufacturados a los países donantes. A renglón seguido los créditos privados ocupan un lugar poderoso en fementida ayuda y se puede calcular que el crédito privado constituye el 60 por 100. Es decir, que los países que lograron desprenderse de las garras coloniales caen de lleno en el neocolonialismo.

El capitalismo internacional condena al monocultivo a grandes zonas con el objeto de suministrarse en materias primas. De ello tenemos pruebas evidentes. Tomemos por ejemplo, la América Latina. La caña de azúcar prefigura la economía cubana y de otros países del Nuevo Continente. El café, el tabaco, el cobre, el petróleo, el estaño, constituyen con el azúcar el contexto de la política intervencionista de Norteamérica en todos los países de la América Latina.

Tuvimos ocasión de constatar el sentir de los pobladores de la América Latina a raíz de la emigración salida de los campos de concentración en los años treinta. En la Re-

pública Dominicana los refugiados españoles éramos constantemente objeto de simpatía de parte de los naturales del país.

Esto se explica porque el español se compenetra con la gente del país; en cambio el anglosajón vive al margen de la población. En la República Dominicana los yanquis rodean de alambradas las residencias que ocupan en los campos del azúcar.

Nos dimos perfecta cuenta de lo que representaría una España libertaria. Es decir, del eco que desarrolla a la escala planetaria del entusiasmo con que sería acogida. Si en 1936 nos hubiese sonreído el triunfo es seguro que el eco de la gesta hispánica hubiera tenido más resonancia que la que tuvo la revolución francesa del siglo XVIII.

La lucha de clases, que es cada día más aguda en el seno de los países altamente industrializados, se desarrolla a la escala planetaria, dividiendo el mundo en Estados ricos y pobres. El capital de los Estados ricos emigra a los países pobres porque la mano de obra es más barata y el rendimiento del capital invertido es superior. Existe como contraste la exportación de la mano de obra de los países pobres que es explotada vilmente por el capitalismo internacional. Hoy la venta de negros tiene otras características, pero el calvario es parecido.

De todos es conocido que los **bidonvilles** y los tugurios infrahumanos son una conquista del siglo XX, voraz y criminal.

En esta era del progreso técnico y científico que debería traducirse por un alto nivel de la condición humana, ocurre todo lo contrario. El trabajador jamás ha conocido una explotación igual. Ya no se trata de hombres de la piel tostada, pues los blancos están plenamente incorporados en la venta de mano de obra.

En la propia Europa de los Nueve existen zonas subdesarrolladas que convierten el continente europeo en un gran mercado de esclavos.

En el propio París, más exactamente en la estación de Austerlitz, hemos sido embargados por la emoción al contemplar la llegada de grupos de trabajadores españoles, algunos de ellos con un saco cargado a la espalda. La tragedia de nuestro pueblo es un facsímil de lo que ocurre en toda Europa y todo el mundo, pues la explotación no se detiene en las fronteras ni hace hincapié en el color de la piel.

El Tercer Mundo, o sea la neocolonización, está caracterizado por la preponderancia de los regímenes dictatoriales, sean reyes o príncipes o bien repúblicas nuevas o usadas.

Se ha hablado mucho del no alineamiento, es decir, una postura de pseudo independencia, que en la práctica, es falsa. En cambio, es patente la venalidad respecto de un bando u otro. Existen zonas como la del dólar, de la libra esterlina y del franco, sin olvidar la del rublo. El propio «The Economist», de Londres, tan poco inclinado a llamar las cosas por su nombre, reconoce que los llamados Estados terceros se hallan seriamente comprometidos, sobre tal o cual asunto con las superpotencias.

Por añadidura buena parte se hallan entre sí en abierta guerra caliente o fría. Los árabes contra Israel. La India y Afganistán contra

el Faquistán. Togo y Costa del Marfil contra Ghana. Irak contra Arabia Saudita y Koweit, y así sucesivamente. Bujarba sintió cosquilleos neutralistas al ver que se le escurría de entre las manos el petróleo del Sáhara y se lo birlaban, más que los imperialistas, sus propios hermanos en Alá. (F.L.N.). Y quizás por presión de los imperialistas.

El reyezuelo sacerdote de Marruecos, Hassan II, porque no le permitieron apropiarse de la Mauritania, constituida en nación independiente o bajo los auspicios de compañías y gobiernos imperialistas, pero ni más ni menos que el caso de Marruecos. Y es por lo de Mauritania que Hassan II figura en los fementidos cónclaves de los terceros Estados.

Así se les podrían ir sacando los trapos sucios, uno a uno, a los Estados del Tercer Mundo; limpios no los tiene ninguno. ¿No han nacido la mayoría de ellos a la vida nacional con la protección de las principales potencias gracias a la complicidad rusoamericana?

Tal es la fementida Tercera Fuerza en que las aburguesadas españolas imitando a las aburguesadas europeas depositan su esperanza; se comportan igual que los terceros y se muestran incapaces de tomar una actitud revolucionaria frente a la situación que impera por doquier. Y por ese camino se va a la bancarrota, y quizás saquen ventaja los stalinistas ante la asamblea revolucionaria europea.

En nuestra calidad de revolucionarios, que continuamos combatiendo por la emancipación del proletariado y de la humanidad y por la idea sublime de la revolución social, que es ni más ni menos que el comunismo libertario, tenemos que decir que se engaña a los pueblos, induciéndoles a creer que existe una Tercera Fuerza constituida por pequeños y nuevos Estados. Pues la base común de todos ellos es la explotación y la dictadura más o menos encubierta. Representan al capital privado o estatal, y en manera alguna a las clases explotadas y humilladas. Y en tal calidad constituyen parte del mismo mundo que el imperialismo ruso y americano.

Ahora bien, frente a ese mundo que camina hacia la guerra y la dominación universal de los Dos Grandes, como fieles exponentes del capitalismo internacional, no existe ni puede existir otra Tercera Fuerza que la de los explotados en rebelión contra el capitalismo privado y estatal y sus respectivos gobiernos.

La Tercera Fuerza auténtica está extendida por todo el mundo: Trabajadores de todas clases, colores y nacionalidades. A los revolucionarios nos corresponde organizarla, empezando por nuestro propio país con el objeto de que España sirva de base para irradiar la Fraternidad Universal y la solidaridad humana.

TURRONES A BENEFICIO DE LOS COMPANEROS ANCIANOS

Panecillos, la pieza 0 90
Mazapán, la pastilla 7 00
Yema, la pastilla 7 00
Jijona, la pastilla 8 00
Alicante, la pastilla 8 00
Cofre con 4 pastillas turrón,

12 panecillos y membrillo (1) 43 00
Pedidos a «C. S.», Roque Llop, 33, rue des Vignoles, 75020 París. CCP n° 13 507-56.

(1) Precio rectificado por fuerte aumento de la casa suministradora.

LO DICEN OTROS

EMPAPELADOS

Vivimos en un mundo de papel, nos administramos por el papel. El periodismo y la burocracia son los dos grandes monstruos devoradores de papel. La burocracia ha inventado ahora la reprografía, y la multitud de la información, y saca copia de todo, con lo que el consumo de papel se duplica. La Administración necesita todo el papel para hacernos expedientes a los ciudadanos, que siempre somos culpables de algo. Se habla ya de tigres de papel y del parlamento de papel, y algunas señoritas usan prendas interiores de papel, que se dice que son más higiénicas. Esta es la era del papel y en la industria papelera mundial hay una gran crisis en estos momentos. Si quiero asentar las bases de mi vida, saber quién soy, legitimar mi existencia y mi nombre, sólo encuentro papel, papeles, carnets, certificados, partidas de nacimiento, pasaportes, libros de familia, instancias. Consisto en papel, tengo una identidad de papel y escribo en los papeles. Vivimos empapelados. El papel es ya piel del mundo. La burocracia, la Administración, el Estado moderno, nos ha robado el alma y, a cambio, nos ha dado un papel. — Francisco UMBRAL.

Producción y retribución del trabajo

por **Campio Carpio**

El trabajo, como factor económico en el libre juego de la producción y del consumo es la base del progreso en la sociedad humana. Todo está supeditado a esta actividad en cuantas civilizaciones pudo crear el hombre. El producto de esta riqueza organizada levantó cuanto existe sobre la tierra en orden material; creó artesanías e industrias; desarrolló el intelecto y aportó los materiales para las guerras tremendas en todas las épocas de la historia. El trabajo, que tiene su representación en estados de paz, encontró su equilibrio para salir victorioso de todas situaciones comprometidas. Los estados de violencia jamás constituyeron solución a ningún problema. Impusieron una voluntad, temporal simplemente. Pero el fondo de la cuestión se ha dirimido en periodos de paz cuando la razón trajo a la mesa de conferencias la verdad de su propia ley.

La sociedad contemporánea, en sus dos variadas acepciones político-económicas convirtió el trabajo en catapulta de su existencia. No podría ser de otro modo si no agravara la división de la explotación de esa actividad en términos que escapan a los procedimientos de la antigüedad y del régimen de organización medieval, habría impuesto un signo evolutivo en la conciencia de los siglos. Al proseguir las mis-

mas pautas para medir y regular el producto de esa fortuna y ahondando el precipicio de la desigualdad se condenó a sí mismo y creó en todo el sistema vicios que, por injustos y equívocos desarticulan su arquitectura. Manteniendo la acumulación de capital por un lado y la retribución mediante salario por otra, no agregan al estado gregario de todos los tiempos algo que defina y resuelva esta cruel desigualdad que, para beneficiarse de una actividad común acentúa artificialmente la división de castas y clases para proseguir la lucha milenaria de hombre a hombre. Evidentemente, esta situación no condice con el desarrollo evolutivo del hombre en la era espacial y consideramos que llegó el momento de encarar la solución desde otros ángulos.

En algunos países del mundo cada hombre produce bienes de riqueza hasta para veinte personas. Es un síntoma alentador, si bien ello se debe al alto grado de industrialización, cuyo privilegio es exclusivo no de muchas comunidades. De todas maneras, entre poblaciones pobres y ricas de una nación o de todo el orbe civilizado, cada individuo ha de trabajar para mantener la orga-

nización burocrática del progreso, para sostener a los que no pueden trabajar, a los que explotan desmesuradamente a las clases indefensas y para bastarse a sí mismo. El remanente de esta actividad crea el fondo común nacional o internacional. Desde cualquier lugar que situemos el problema no podremos salir de este movimiento circulatorio, no ya en la sociedad burguesa sino también en la denominada comunista, ambas regidas por un mismo sistema de economía capitalista. Esto indica que la misma ley nos atrapa en sus dientes y que la división geopolítica que nos presiona es un burdo engaño computado a favor de las clases privilegiadas.

El sistema irracional de explotación y división del trabajo mantiene perenne un conflicto histórico con todos los agravantes que de él se derivan, entre multitudes pobres económicamente y minorías que se resisten a perder privilegios de apropiación. Este estado de cosas, ordinariamente conocido como lucha de clases, tiene su campo de acción en cada organismo social donde actúen mancomunadamente dos personas, donde difícilmente puede estimarse una retribución justa a igual empleo de energías para la misma producción. La parte más fuerte, que presione con mayor vigor sobre la otra, es la que tiene mejores perspectivas de beneficio porque impone su decisión. Pero, tampoco adelantamos algo porque, encarando así la cuestión, sólo obtendremos soluciones provisionales, de carácter provisional. Se trasfiere al futuro impreciso una situación tan crónica como la historia de la humanidad.

El objeto fundamental de una justa participación del fruto del trabajo mediante un salario es aberrante. La consolidación económica para promover la estabilidad de la paz social, no puede arbitrarse fuera de la socialización. Todos los criterios técnicos y económicos que no respondan a este ideal están condenados al fracaso. Los intereses entre empleado y empleador no pueden catalogarse mediante salario. Reducido a esta cuestión es legalizar la división existente con su secuela de huelgas y rebeliones que trastornan las especulaciones mejor intencionadas en cualquier ámbito, sin salir de los cauces primitivos. Porque un salario como medida siempre es injusto y arbitrario; no incrementa la productividad por falta de estímulos heroicos. Los beneficios aparentes en determinado momento se diluyen en la inflación que provocan. Porque ha de saberse que un aumento de salarios se vuelve forzosamente en costos de producción y, por consiguiente, a la venta para el consumidor. No puede cargarse a la ganancia empresaria porque llegaría a absorber el beneficio. Una empresa no se organiza para crear pérdidas. Cualquier organización negativa encierra el problema de su disolución. Toda actividad humana se crea para el engrandecimiento común.

La economía en la sociedad moderna constituye una madeja de factores orgánicos ninguno de los cuales puede alterarse sin herir o amputar otros. Su mecanismo es complicado. Pero no incomprensible. Aun a riesgo de producir objetos no siempre esenciales, considerados de lujo o prescindibles, no podrá privar su desarrollo sin alterar en

alguna parte el sistema. Esto ocurre en cualquier área de la geografía mundial. Si no entran en juego fenómenos de solidaridad que contrarresten esta acción, no hay economía, por más liberal que se considere, capaz de resistir, en producción y distribución, la rotura que tal impacto provoca. La evolución ha de producirse de abajo hacia arriba y no por gravitación para que todo el peso descansa en el último sector humano, más numeroso y menos fuerte. Querramos o no, si admitimos sus soluciones, estamos colaborando con el sistema que desde hace milenios nos agobia.

Cuando estamos en contra de tales principios y los combatimos, también por principio, somos parte integrante de la sociedad. Participamos activamente en su evolución, aun a riesgo de conspirar contra su estabilización orgánica. Somos responsables, como parte, con nuestro silencio o aceptación. Nuestra existencia como entes activos es responsable ante todos los habitantes de la nación y del orden de las organizaciones sociales. Por mucho que nos esforcemos en negar nuestro apoyo a las determinaciones negativas, entramos en el juego del rumbo ordinario al no habernos opuesto a ciertas medidas que comprometan a los destinos individuales.

La distribución de la riqueza no puede medirse por salario, supeditado a dinero como medio de cambio, y expuesto a las múltiples contingencias económicas. Es preciso arbitrar medios que simplifiquen la cuestión; encontrar una fórmula que sirva de fundamento a la nueva sociedad que estamos viviendo. No se ha dicho la última palabra en materia de organización social. Apenas si nos estamos repitiendo a partir de Aristóteles y de los enciclopedistas. Establecer pautas que respondan a la necesidad cambiante de nuestra forma de vida, tan precisas que tengan aplicación por lo menos durante un siglo. Si no podemos desterrar los efectos de la política económica que responde a un capitalismo acumulativo, bien poco podremos ofrecer a las generaciones que nos están exigiendo un comportamiento definido y definitivo acorde con los predicados de nuestro idealismo. Tenemos que terminar con los equívocos criterios sociales que hacen del salario una retribución de bondadosa caridad por parte de mendaces agiotistas, mezquinos, indiferentes e insensibles.

Por fortuna ya hemos superado el período paternalista estatal; la libre empresa burguesa y el capitalismo ensayado por el comunismo en medio siglo de experimentaciones negativas cuya parte positiva recayó en el trasplante de una a otra clase privilegiada. La sociedad futura que estamos elaborando tiene que barrer con esa diferenciación entre hombres que se desgarran por intereses gregarios. El colectivismo del kibutz, el cooperativismo y la socialización pueden abrirnos caminos seguros para establecer y estabilizar un régimen que cierre para siempre el largo capítulo histórico de la explotación. Los ensayos de autogestión comunitaria han de permitirnos llegar, en este aspecto, a soluciones propias que condigan con nuestros principios de solidaridad humana. Dejaremos de ser testigos del siglo si cerramos los ojos y permitimos que otros nos lleven la delantera en conquistas que la tecnología reclama y cuyos beneficios comunes son estandarte en nuestro pensamiento.

La barbarie. Incendio de la Biblioteca « Emilio Zola », de Santa Fe

En la ciudad de Santa Fe, la decana de las bibliotecas públicas, la que fue respetada y estimada como una de las fuentes culturales más positivas y de noble existencia, fue destruida por los foragidos que actúan en el país. La biblioteca « Emilio Zola » resultó víctima del odio a la cultura bien entendida y mejor realizada. Fundada a comienzos del siglo, por trabajadores e intelectuales libertarios, fue baluarte y tribuna, que hicieron su divisa y tarea: «Dónea, extensa y profunda, de la axiomática sentencia socrática: «El mayor capital es el saber». Agregándole, como complemento enaltecedor y humanista, esta otra premisa dignificadora: «Aquí se cultiva el espíritu». Contra el saber y el espíritu se descargó toda la brutal criminalidad de los autores. Todos los observadores y conocedores de esa entidad, han sufrido la más tremenda consternación. La perplejidad, el asombro y la indignación frente al atentado, es general en la población y en todos aquellos sectores que de una manera u otra valoran y estiman la existencia, la actividad y el servicio noble y desinteresadamente prestado hasta ahora a toda la comunidad de Santa Fe. No vamos a narrar la historia de sus muchos años de labor, el desfile de los más grandes valores del saber, sin discriminación de ideas, credos, clases, etc., atentos a contribuir con su aporte cultural a una mejor y mayor capacitación del pueblo. Fundada y construida, por grupos de anarquistas y vecinos identificados con su obra, sobrevivió a todos los embates de las luchas sociales y a la acción abrumadora del tiempo y las fluctuaciones políticas del país. No tenía enemigos (no podía tenerlos de ninguna manera) fuera de aquellos que pretenden «degollar las

ideas» y aventar toda fuente de dignidad, de libertad creadora, de elevación del hombre, tal como lo vino haciendo la veterana institución, que ahora sólo cuenta con las cuatro paredes destruidas por las mesnadas de foragidos al servicio de la regresión. No tiene sentido lo hecho con la biblioteca «Emilio Zola»; la destrucción y quemazón de sus muebles, etc., no tiene otra explicación que la de poner en práctica un terrorismo, incriminado ya, como de enemigos enfermizos de toda conducta y labor moralizadora y cultural. Y suman muchos los hechos de esta naturaleza tenebrosa y criminal, que pasan inadvertidos para el común de la gente.

Las bibliotecas, los libros, todas las fuentes del conocimiento y de la inteligencia del hombre, son sacrificados por estos cultores de aquel monstruo sanguinario español que lanzó la sentencia catastrófica y macabra: «¡Muera la inteligencia!», «¡Viva la muerte!». Los aprendices, los alumnos de semejante maestro infernal, le acoplan un aditamento a la porteña, mal nacido en un momento crucial de nuestra desgraciada historia nacional: «Alpargatas, sí, libros no». Esta es la Argentina de hoy. ¿Y la de mañana?... La inmolación de la biblioteca «Emilio Zola», diagnóstica y pronostica lo que será. Y los que no lo entienden así, son cómplices pasivos y activos de los bárbaros en acción, y del regreso al Santo Oficio, a la Edad Media, a los autos de fe, al suplicio y la muerte de los herejes que no respondan al santo y seña de «Dios, Patria y hogar», o a la consigna del «socialismo nacional», o al sacramento «de la patria peronista».

(De «La Protesta», de Buenos Aires)

Trayectoria y episodios del movimiento forista en sus tiempos heroicos

Si el historial de los movimientos de influencia anarquista es deficiente en todos los países, pena da lo poco que al respeto se ha hecho en la Argentina. Pues lo de Santillán, «Historia de la FORA», lo considero un breve esbozo.

La Argentina, aun bajo el dominio español, fue un refugio para los perseguidos de otros países por sus ideas liberales. Debido a ello la revolución de la independencia tuvo un acentuado contenido social, frenado por la dictadura del general Rosas, de 1835 a 1851, pero no detenido. Y a la caída del tirano, por una era de liberalismo se abrieron las puertas a los perseguidos de otras tierras por sus ideas liberales o libertarias.

Anarquistas de acerado temple y amplio saber como Malatesta, contribuyeron a la organización y orientación del Movimiento obrero. En las universidades, anarquistas sin dobleces como Cache Leguizamón, Víctor Delfino, George Nicolai, desempeñaron altas magistraturas. En el teatro y otras profesiones liberales, los que en otros países no podían respirar, allí encontraron expansión. El fundador de lo que se llamó el teatro nacional, fue un anarquista, Florencio Sánchez, al que se le erigieron monumentos en Montevideo y Buenos Aires.

A pesar de su valioso aporte a la civilización, las profesiones liberales tuvieron que organizarse y luchar para mejores condiciones de vida. En sus luchas encontraron apoyo en la FORA y el proletariado de ésta en sus luchas tuvo el apoyo del estudiantado y profesiones liberales.

Por 1872, las sociedades obreras organizadas y orientadas por los anarquistas, por reivindicaciones declararon huelgas en la capital y ciudades del interior. En 1901 se fundó la FORA, la que, orientada por militantes de larga visión, pronto se extendió a todo el territorio. De 1920 a 1923, con huelgas en las que corrió mucha sangre, se doblegó a los terratenientes que en la Patagonia y el Chaco ejercían derechos feudales sobre los trabajadores.

La cantidad de publicaciones que agitaban y orientaban al proletariado, según informe que se dio en el Congreso de las agrupaciones anarquistas en 1924, era de 40. Exponer la variación de tonalidades de los 40 voceros no está a mi alcance. En la Patagonia salía «Vida Obrera» de de paliado forismo. En Resistencia, capital del Chaco, salía «Añan du Ti» (en español «El Hijo del Diablo») con artículos en quichú, idioma que aún se hablaba por aquellos andurriales, en el que se propagaba un anarquismo varonil y de largo saber. «Libre examen», que el doctor Torres y sus afines sacaban en Ciudad Bolívar, a 400 kilómetros de la capital, era la expresión de un humanismo que a los desesperados por llegar pronto nos parecía inofensivo, pero que no podíamos dejar de leer. «El Hombre», que salía en Montevideo, y que a pesar de su individualismo, era muy leído entre los organizadores.

«La Protesta» (más su Suplemento) era algo así como el patriarca, por ser escrito por militantes de amplia visión, y donde escritores de talento sin filiación trataban los problemas más difíciles. Leer las polémicas a que daban lugar las diferentes interpretaciones era un placer, porque salvo excepciones, en ellas se exponían razonamientos de buen alcance.

Con fines culturales, centros de estudios sociales, bibliotecas, conjuntos artísticos, escuelas modernas inspiradas por el Movimiento, desempeñaron una importante misión. En ello actuaban gentes de desarrollada cultura que no eran asalariados ni de filiación definida. Pequeños pueblos del interior han podido ver teatro porque allí lo llevaron aficionados afectos a la FORA.

Al organizarse las Federaciones anarquistas en diferentes países, para tratar el problema se las convocó a congreso en 1924. Al encontrarse las agrupaciones estudiantiles con sus reglamentarismos y las agrupaciones afines a la FORA con su amplio sentido finalista, más los semi-individualistas enemigos de toda organización articulada, algunos creímos que el Congreso terminaría en un riña de gallos, pero el buen sentido prevaleciente dispuso los temores, siendo el acuerdo que: en cuanto que la Federación Obrera Regional Argentina fuera consecuente con los principios del comunismo anárquico, no había razón para fundar una organización paralela. Reconociendo además que en el área del Movimiento en general

las agrupaciones afines tenían un importante papel que cumplir.

La experiencia favoreció el acuerdo. En 1907 unas agrupaciones anarquistas federadas apenas desempeñaron más actividades que patrocinaron la candidatura a diputado de Santiago Loccasio. Este era un intelectual afín al Movimiento. A pesar del mal paso, dicha agrupación siguió colaborando. En 1919 una serie de agrupaciones fundaron una Liga Libertaria, la que, después de mucho pensar en la misión a cumplir resolvió propagar la dictadura proletaria. Por 1935 se organizó otra Federación anarquista, hoy la FLA, la cual, a pesar de sus escasos efectivos contó con recursos para desarrollar gran actividad, tendente a desviar el Movimiento forista y anarquista de su acción revolucionaria y finalista.

El Movimiento de la FORA está jalonado por emocionantes episodios que ocuparon amplio espacio en los grandes rotativos. La fuga de Radovitzky de Tierra del Fuego, y la fuga de Ramón Silveira, por dos veces, de la Penitenciaría Nacional, pusieron en vilo la opinión pública. Violando todos los derechos de exi-

por Serafín FERNANDEZ

lio, Radovitzky fue devuelto por el gobierno de Chile y Silveira por el gobierno del Uruguay a las autoridades argentinas. Mas el Movimiento logró la libertad de Radovitzky con la huelga general declarada por la FORA, la más extensa que se ha producida en la Argentina y acaso en país alguno. Luego Silveira con su segunda fuga y para cuya captura se puso en pie de guerra todo el aparato policial bajo la dirección de un detective alemán con cientos de expertos policías, ansiosos de lograr un ascenso atrapando a Silveira con la foto de éste en una mano y la pistola en la otra. En pocas horas llenaron el departamento de policía con personas parecidas a Ramón Silveira, pero ninguna auténtica. En suma, que la historia de los Movimientos anarquistas, jalónada de heroicos hechos, disiparía la idea de que el progreso social se debe a los fabricantes de milagros y enseñaría a las juventudes de hoy y de mañana el camino a seguir para su emancipación.

LENGÜERIAS

por NANO DE SABADELL

Si caben en «C. S.» (5-7-73) notas como la del compañero Viadiu sobre unas declaraciones de prensa de Dámaso Alonso en Méjico — en las que se intercalan unas intrascendentes filológicas de Marañón (¿hemos olvidado ya su oficio de pelele de la burguesía y que una de sus últimas piroetas fue su cobarde afiliación a la CNT?) —, pienso que no desentonen unas especulaciones algo más intencionadas y concretas sobre evolución del lenguaje, de los idiomas.

Empleo de «evolución» correlacionado con «revolución» en la famosa obra de Reclus. De cualquier modo, los aspectos de tal evolución son vistos por la Academia y los academistas como revolucionarios. No importa; veamos en qué medida lo son desde un punto racionalista y humano.

Porque esto es lo que vale en el estudio de los fenómenos lingüísticos: en qué forma y profundidad responden en su plano a la transformación del mundo. Especular por especular sobre temas lingüísticos valdría tanto como divagar hasta el infinito. No se trata de eso — por lo menos no es mi intención —; pretendo pasar recuento de algunos hechos que se dan en el terreno lingüístico y que no se producen más categóricos y profundos por prejuicios técnicos (?) o trabas de eruditos y academicistas. Dicho más claro: creo que es posible simplificar y racionalizar muchos hechos de lengua, lo que facilitaría al hombre afirmar su calidad de tal.

En el caso de la lengua castellana comencemos por decir que sería fácil de resolver si nos atuviéramos al principio que estableció el primero que oficialmente — nótese el detalle — dictó normas en nuestro idioma, Nebrija (1495): *asi debemos hablar como escribimos, y escribir como hablamos*; o sea: sólo debemos escribir los sonidos que pronunciamos; esto es: aplicar el fonetismo estricto.

En este aspecto, y pese a todo, el castellano es aún hoy el idioma que más se aproxima a ese ideal natural, que inspiró a muchos nobles espíritus desde el maestro Gonzalo Correas (1627) en la Península, hasta Andrés Bello — también maestro — en tierras americanas, a

mediados del siglo pasado. ¿Por qué no se ha cumplido, por lo menos en mínima parte, ese desideratum? Por temor al *qué dirán*, y por reticencias clasistas. Ricardo Palma, un escritor enjundioso del Perú — académico correspondiente de la Española —, enrostró a ésta si proceder aristocráticamente; y tenía razón. La ortografía no se simplifica y racionaliza según el precepto nebrijano; no se mune al hombre de la calle de mejores medios de expresión, no se le brinda elementos de lectura sana porque a los que mandan no les interesa el Hombre, sino sólo preparar y disponer unas piezas en forma de hombre que les permita seguir explotándolo.

... Pero vamos cayendo en lo que no queremos; vengamos al caso; que es ver qué podríamos hacer para arreglar esa situación.

En principio, radicalizar, generalizar el proceso fonetista. Que a paso de tortuga se va cumpliendo, ciertamente; pero la Academia deja en el camino tantas contradicciones e incoherencias, que su guía no vale gran cosa; el resultado es que al fin hay que especializarse para escribir y leer bien; y para eso el trabajador no dispone de tiempo. Ni siquiera se ha llegado a aplicar, si no es en algunos países de América, la menor racionalización realista de Bello: escribir sólo *j* dondequiera que se pronuncie este sonido, e *i* cuando la *y* es vocal.

El propio Bello no llegó a propiciar la supresión de la *u* que no suena en las sílabas *que, qui, gue, gui*, ni a reducir a *b* este sonido — que es el que prácticamente en todo el mundo castellano parlante tiene la *b*; queda excluido, por razones obvias, el territorio de Valls, donde pronuncian, ellos sí, «vi vo i varato»... Se ha seguido conservando las deficiencias que señalaba Benot («Arte de hablar») a principios de siglo: letras sin sonido — la *h*, por ejemplo —; sonido sin letra (Benot ofrece cinco casos); sonido expresado por más de una letra (tres casos); letra con más de un sonido (cuatro casos). Si hoy ya nadie se acuerda de la *h* de «arriero» o «arpa», ¿por qué anotar «jabera» y «javera»? ¿por qué incorporar «viraró» y «vacaray» con *v*, que no se pronuncia en los países donde esas voces corren?

Claro: ahí está la etimología... Pero

¿cuántos etimologistas hay en el mundo? Ellos redactan sus tratados, a los que hay que acudir para escribir pulido; y a riesgo de dar algún tumbó en terreno tan resbaladizo, la verdad de todos los días los va derrotando, y su palabra sagrada de ayer es negada por la realidad académica de hoy... ¿Por qué unos y otros no cortan por lo sano, y escriben como hablan?... ¿A qué registrar dos formas para «septiembre», «octubre», «psicología», y cuatro para «transcrito», cuando nos entendemos tan bonitamente diciendo «setiembre, octubre, sicología, trascrito»?

Preciosismos de técnicos, ¿qué duda cabe! ¿Cuántos de nuestros compañeros podrían explicarlos? Desde luego que debemos aspirar a expresarnos — oral o escrituralmente — lo mejor que nos sea posible; pero en medio de la calle, ¿cuántos nos entenderían? Este es el triste destino que han tenido los academistas de todos los órdenes. ¿Quién, que no tenga afición por las bellas letras, lee hoy a Larra — y sus artículos son maravilla de frescura y vivacidad —, o a Rodó — cuyas divagaciones ético-estético-filosóficas no traspasaron los muros de su cuarto de estudio?

Bien hayan los preceptistas — incluida la Academia — que nos encarrilaron a decir «telegrama - mendigo - conclave», que están en el genio del idioma, en vez de «telégrama - méndigo - cónclave». Pero ¿por qué nos hacen sonsear prohibiendo pintar tilde en «construido», si en el oído suena como «contraído», con tilde? ¿Por qué escribir de distinto modo voces como las de esta expresión: «he oído un ruido»? Gramáticos y etimologistas tienen su explicación; pero el común de los mortales ¿tendrá a mano uno de los tales cuando tenga que escribir esas palabras?

Hagamos del idioma un instrumento efectivo de comunicación; al escribir y al leer; y también al hablar, claro está. Sin desmedro de su belleza; que, digan lo que digan los eruditos, no se pierde en boca del pueblo cuando dice verdad, cuando le mueve un sentimiento poético.

Les jeunes face à la civilisation des loisirs

(Suite)

Il se charge d'autre part de la mise en place de moyens financiers : en 1964 s'est créé une association appelée « Fonds de Coopération pour la Jeunesse et l'Education Populaire » (FONJEP) ayant pour but de gérer des crédits provenant de l'Etat et d'organismes semi-publics (Caisse Nationale de Sécurité Sociale, par exemple) et permettre aux organisations de jeunesse et d'éducation populaire de recruter, de former et de payer des animateurs socio-culturels professionnels (18). La Ligue de l'enseignement après quelques atermoiements, dus en grande partie à l'hostilité du syndicat national des instituteurs, a fini par adhérer au FONJEP. Le FONJEP coiffe d'ores et déjà les organismes suivants : Fédération Française des Maisons de Jeunes et de la Culture, la Fédération des Clubs de Loisirs Léo Lagrange, l'Union Française des Centres de Vacances et de Loisirs, Peuple et Culture, l'Organisation Centrale des Centres et Activités de Jeunesse, l'Union des Foyers de Jeunes Travailleurs, l'Association Cotravailleurs (19). C'est-à-dire à peu près tout. Gérés par des directeurs nommés par l'Etat, administrés par des cadres fournis par l'Etat, distribuant des programmes octroyés par un Centre de Diffusion Culturelle qui doit capitaliser les subventions de l'Etat, les clubs et maisons ne diffusent que la Culture officielle de l'Etat. Si les MJC sont aujourd'hui plus florissantes que tous les autres clubs s'est qu'elles admettent encore davantage l'intrusion de l'Etat dans leurs affaires (20). L'adolescent ne saisit pas bien les dangers qu'il y a d'accepter certaines subventions, certains avantages, il croit pouvoir rester indépendant et la tentation est grande; aussi ne faut-il pas s'étonner que cette intégration se fasse

(18) D'après « L'Animateur Culturel », juin-juillet 1967, n° 46.

(19) D'après « Le Monde Libertaire ». Après celle des syndicats l'intégration des organisations de loisirs et de jeunesse par le Groupe F. A. Nanterre, Mars 1966, n° 120.

(20) Chaque Maison des Jeunes et de la Culture dépend du Ministère des Affaires Culturelles et comprend :

— Un Conseil d'Administration composé de membres de droit (un représentant de la municipalité, un représentant de l'Inspection départementale de la jeunesse et des sports et un représentant de la Fédération des Maisons des Jeunes et de la Culture), de membres associés (personnalités choisies en fonction de leur compétence en matière sociale et éducative et représentants des associations locales de jeunesse, de sport ou d'éducation populaire), et de membres élus par les usagers, réunis en assemblée générale. Les membres élus sont au nombre égal à la totalité des deux autres catégories.

— Un Conseil de Maison composé de responsables de chacune des activités. Il s'occupe de la bonne marche journalière de la maison et prononce l'admission de nouveaux adhérents.

— Un directeur chargé d'administrer, d'animer et de contrôler les activités des jeunes qui fréquentent la maison. Il est formé pendant un an par la Fédération et payé par elle. Sa nomination est soumise à l'approbation du Conseil d'administration de la Maison qu'il doit diriger. Dans les Maisons importantes, notamment à Paris, le Directeur est assisté par plusieurs éducateurs.

sans heurts, d'autant plus que tout le monde la réclame à cor et à cri : « Là, se pose le problème des activités et plus précisément des animateurs. Car il faut poser comme principe que la présence d'un animateur est indispensable. » (21); pour le paiement du traitement des animateurs « l'animateur culturel » préconise comme solution le contrat de financement du poste à 100 %. La Fédération de la Gauche Démocrate et Socialiste préconise elle la formation de 3.000 animateurs par an et « l'attribution au FONJEP d'une importante dotation du Ministère de la Jeunesse et des Sports ».

« Obtenir le concours d'autres départements ministériels et de divers fonds publics et sociaux »

« Réserver des crédits prioritaires aux mouvements pour la formation de leurs cadres. » (22).

« L'Union Nationale des Centres de Plein Air (montagne et nautisme) COGEDEP pour les déplacements éducatifs, le FONJEP pour le financement des éducateurs permanents, sont d'indéniables réussites qui méritent d'être encouragées et développées à d'autres secteurs. » (22).

Face à tout cela qu'existe-t-il

Rien ou pas grand chose. Bien sûr nous ne faillirons pas à l'habitude de la presse libertaire qui en ces cas là cite le MIAJ (23), comme on applique un théorème pour hélas ! l'oublier quelques instants après.

Sa position est nette et sans ambiguïté :

« Le MIAJ malgré le monstrueux conditionnement mis en place par l'Etat, par le Profit et par la Religion, fait face. Sans chefs, sans cadres, sans bureaucrates, sans hiérarchie, les jeunes du MIAJ, vont au devant de la vie, en dehors des sentiers battus. » (24).

La tâche est ardue : vouloir intéresser des jeunes dont l'esprit critique s'est terriblement émoussé au contact de la civilisation à un mouvement de contestation vis-à-vis de l'extérieur, et autogestionnaire vers l'intérieur voilà qui peut choquer. Ils ne se bercent pas d'illusions et ne comptent pas doubler leurs effectifs du jour au lendemain. Leur travail constant et tenace peut paraître une lutte d'arrière-garde. Il est pourtant important que le MIAJ continue dans sa voie. Sa présence est encore une référence. Le grand nombre d'expériences, de confrontations qui se déroulent en son sein en font un creuset idéal de recherche et de décantation. Il permet encore à de nombreux jeunes de s'éveiller et de prendre conscience.

D'autres jeunes, eux, préfèrent se fondre dans la masse anonyme des adolescents et mener la lutte dans les organismes mêmes (MJC, Foyers,

(21) « Création et animation d'un Club de jeunes » par la Fédération des Œuvres laïques de la Haute-Garonne.

(22) « Pour la jeunesse » (F.G.D.S.) après la Convention Nationale de Suresnes, 11 décembre 1965.

(23) Le M.I.A.J. (Mouvement Indépendant des Auberges de la Jeunesse) est né en 1951, lors d'un Congrès tumultueux à Chosy-le-Roi, l'affrontement de deux conceptions et l'impossibilité flagrante de les concilier amenèrent une scission au Centre Laïque des Auberges de Jeunesse et de Plein Air (CLAPJA) et provoquèrent sa création. D'après « Regain » organe du MIAJ n° 33.

(24) Editio de « Regain ».

etc.). Ceux-là seront inexorablement écartés, exclus, dès que la nécessité s'en fera sentir ou quand la caution qu'ils amènent ne sera plus nécessaire. Il est pourtant incontestable que certains de ces organismes font un travail de prosélytisme et d'éducation important. Il vaut sans doute mieux voir un jeune fréquenter une MJC que de le voir traîner de flipper en flipper, de café en café. Pourtant ce qui devrait être éducation : « un développement libre et spontané des puissances émotives et intellectuelles des individus et des communautés. C'est-à-dire, le droit de connaître et choisir, de l'exprimer et de créer sans entraves » (25), n'est souvent qu'un dressage culturel. Les activités dépendent de la compétence de l'animateur et des crédits. La bonne foi et la volonté de cet animateur ne sont pas la plupart du temps à mettre en cause, ce qui rend d'autant plus ambiguë sa fonction. Certains de nos amis (26), fixant leur attention sur les seules réalisations vis-à-vis de l'extérieur de MJC admettent même qu'elles peuvent être un exemple et une voie à suivre. Je suis persuadé qu'ils changeraient radicalement d'opinion s'ils avaient la possibilité de vivre la vie interne d'une de ces maisons. En effet, je crois que nous sommes d'accord sur

(25) D'après Groupe d'Etudiants Libertaires de Rosario (Argentine).

(26) Fontaura, « Cenit », 1967.

un point primordial : ce ne sont pas les activités en elles mêmes qui ont de la valeur mais surtout ce qui peut en être retiré par le groupe, par l'individu, et par la façon dont ces activités sont menées au sein même du groupe.

Il serait injuste ici de passer sous silence le travail de certains groupes JL qui également arrivent à « récupérer » aussi un certain nombre de jeunes. Le processus est ici inverse : affirmation idéologique (purement formelle d'ailleurs) par la simple adhésion, formation réelle par la suite. A part ce cas où il y a déjà embryon d'organisation spécifique, ou dans le cas où il existe une organisation, genre CNTE (qui, soit dit en passant s'est toujours occupée d'une façon parallèle mais active, du problème des loisirs et de la culture populaire), on sent partout la tentative de l'Etat de bâillonner, de mettre au pas tout ce qui tend à s'organiser. Où que nous soyons, nous devons dénoncer clairement ces manœuvres. Rompre le cas échéant sans aucune vacillation, entraînant le maximum de personnes et créant postérieurement des noyaux vraiment libres de toutes entraves ou faveurs étatiques.

Avant d'en arriver à ce point de non retour nous pouvons proposer dans le cadre d'un club de jeunes une structure, une série d'activités qui soient en prise directe sur une vue libertaire des loisirs.

(A suivre)

Esperanta kroniko

(Viene del número anterior)

Una proposición a favor del esperanto como lengua auxiliar internacional fue también presentada ante las instancias responsables de la ONU, en 1966, apoyada por 920.954 firmas individuales, y las de 3.843 organizaciones, representando un adherentes.

total superior a 71 millones de

Aunque este esfuerzo de acción continua de tantos centenares de miles de convencidos esperantistas no ha logrado aún el éxito deseado, su acción noble y desinteresada lo logrará algún día, para bien de todos. Sería de desear que los compañeros libertarios y anarquistas apoyaran su actividad de propaganda en todo momento, tanto en favor de la inserción del esperanto en las escuelas como de su aceptación como lengua auxiliar internacional en la ONU, la UNESCO y otros organismos de carácter mundial. La manera más eficaz de ayudar la propaganda esperantista es, a nuestro parecer, la de aprender la lengua esperanto, cuya pronunciación es bastante parecida al español. Creemos de utilidad el recordar que una de las máximas incluidas en el carnet sindical de nuestra CNT dice así: «Tu patria es el mundo. Tu familia la humanidad». Sin un apoyo material y moral de los trabajadores de los demás países es muy difícil, en efecto, que nuestro ideal manumisor pueda triunfar en un solo país. Para desarrollar la conciencia solidaria entre los productores del mundo, el esperanto tiene pues una importancia primordial.

Para todos los informes acerca del esperanto escribir a

SAT-AMAKARO
67, avenue Gambetta
Paris 20^e
Francia

Para los cursos de esperanto en español, dirigirse a

Nereida Martínez
50, rue 4 Septembre
91430 Igny
Francia

ADMINISTRATIVAS

—Fco Zapater. Draguignan. Recibida la tuya y giro «C. S.» año 73. Seguirás recibiendo.

—Jean Valiente, F. L. de Mussidan. Recibida aclaración. De acuerdo, pabo primer semestre 1974 «C. S.»

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Carballeira, Paris, 30; F. L. de Drancy, 40; Berthe et Jacques, Paris, 10; Sahanuja de Vitry, 10; López Antonio, Marnagnane, 20; Redondo, St-Pierre, 10 F. Total: 120,00 francos.

PRO «COMBAT SYNDICALISTE»

Antonio López, Marnagnane, 10; Carrasco, Dreux, 10; Hernández, id, 10; Menéndez, id, 10; Landeira, id, 10; F. Local de Drancy, 60; Un Maño, Paris, 20; A. Ramos, id, 10; Carballeira, id, 20; Siles, id, 20; Antonio López, Marnagnane, (2a vez), 10; Cayetano Bascompte, Houilles, 10; Vicente Guitérrez, Andorra, 20; Alcón y compañeros, Méjico, 40; José Tur, Floirac, 100 F. Total: 360 francos.

NECROLOGICAS

JOAQUIN COSO IBARS

Fue en Alès, localidad que largos años le dio cobijo, donde el día 12 de octubre dimos sepultura al compañero Joaquín Coso Ibars. Tenía 62 años de edad y era más conocido por «Oso Srabi», contracción de sus apellidos. Al entierro asistió abundante representación de la colonia española de Alès y de pueblos limítrofes. Había destacados compañeros de región, como igualmente nutridísima asistencia de habla francesa, testimoniando todos la simpatía y consideración de que gozaba Joaquín.

El compañero J. Pérez, miembro de la Comisión de Relaciones, con conmovedoras palabras homenajeó al difunto, desmenuzando su vida de militante. En su narración nos dice: Nació en Mequinenza. Desde muy joven fue a Barcelona, Pueblo Nuevo, adhiere a la Confederación Nacional del Trabajo, y de esa fecha hasta su último suspiro militó activamente en ella.

Julio de 1936: De los primeros toma parte en la contienda y derrotado el fascismo en Cataluña se alista en la 153 Brigada; en el éxodo de 1939 viene a este país a sufrir humillaciones y penas y a rendir trabajo.

A la liberación de Francia (1945), la CNT de España en el exilio sale de la clandestinidad y con nuevo brío se lanza Coso a las actividades cenetistas.

En tanto que secretario general del Comité departamental del Gard, estuvo como delegado en el congreso de París, mayo 1945, en éste formó parte de la ponencia. Infatigable, dinámico, asistió a la primera conferencia anarquista europea.

Al celebrarse el congreso de Montpellier era secretario de la Comisión de relaciones interdepartamental del Hérault, Gard y Lozère; terminando su larga carrera de militante como secretario de la F. Local de Alès.

Pérez hizo elogio del altruismo y moralidad de Coso, para terminar con estas últimas palabras dichas en español: Compañero Oso Srabi, es con intensa emoción que nos despedimos de ti guardando para nosotros lo mejor de tus recuerdos.

Todos los compañeros de esta F. L. comparten el dolor de la compañera, hija, hijos y nietos de nuestro querido Joaquín.

F. L. de Alès.

ANTONIO MORALES GUZMAN

Los martirios, miserias o sinsabores que durante su vida de militante libertario sufrió en la cárcel, destierro o campos de concentración, han terminado con la vida del compañero Antonio Morales Guzmán, que falleció en el hospital de Roanne el 21 de julio a los 70 años de edad.

Militante destacado de la región andaluza, nacido en Málaga pero teniendo toda su actividad sindicalista y anarquista en Granada, Morales Guzmán fue uno de los fundadores de las Juventudes Libertarias a las cuales hasta el fin de su existencia ha guardado afecto e interés.

En el exilio, después de pasar por la atroz prueba de los campos de exterminio nazis (estuvo detenido 5 años en el campo de Mauthausen de triste memoria) entró de forma desinteresada al servicio de la Organización a la cual dedicó toda su existencia.

En París, Toulouse, donde ocupó un cargo en el S.I.; colonia Aymare o Roanne, última etapa de su vida, Morales estuvo siempre dispuesto a trabajar por las ideas libertarias hasta sus últimos años en que el agotamiento físico y mo-

ral no le permitía más que acudir a las reuniones de la F. L. de forma asidua y puntual, cada primer domingo de mes, fecha de la reunión. La silueta ya hecha pesada por los años, de Morales, era la primera que se apercibía en nuestro local a la hora convenida.

Viviendo solo, sin cuidado alguno para su persona, una grave enfermedad le obligó entrar en el hospital donde falleció.

A su entierro, civil, acudió una representación de los deportados franceses, y en nombre de la C.N.T. y de la Federación de deportados españoles el compañero Ruipérez dijo unas palabras retrazando su vida de militante libertario y evocando su martirio de deportado.

La F. L. de Roanne y la organización en general pierden con el compañero Morales Guzmán una parte de ellas mismas.

Descansa en paz, compañero.

F. L. de Roanne.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE MARSELLA

Por mediación de la presente nota queda convocada a asamblea general, todos los afiliados de nuestra Federación Local, para el domingo día 16 de diciembre en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, a las 9,30 de la mañana.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

La Comisión de Cultura y Propaganda de la Federación Local de la CNT organiza para el domingo 23 de diciembre 1973, a las 9 de la mañana en 9, rue Duchalmeau, en Perpiñán, una charla a cargo del compañero Vicente Galindo, que tratará el tema «La autogestión».

F. L. DE PERPINAN

Convoca Asamblea General para el domingo 9 de diciembre 1973, a las 9,30 de la mañana en el local social, 9 rue du Chalmeau. Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

CONFERENCIA EN PARIS

Siguiendo su curso de conferencias, Fabián Moro nos dará la 8ª sobre el tema: «Federalismo y centralismo en España». Este acto tendrá lugar el sábado 15 de diciembre a las 5 de la tarde en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el 16 de diciembre para revisión de cuentas y renovación de Comité. Presencia precisa.

S. I. A. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general para el domingo día 16 de diciembre a las diez horas de la mañana en el Café de la Comedia, (place du Théâtre), invitando a todos sus adherentes, secciones locales del departamento y amigos de S.I.A. Dada la importancia de los asuntos a tratar no dudamos que los compañeros tomarán interés en acudir a la misma.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo 9 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega asistencia y puntualidad.

F. L. HOUILLES - ARGENTEUIL

Celebrarán reunión el día 9 de diciembre a la hora y local de costumbre.

F. L. DE SAINT-DENIS

La F. Local de Saint-Denis convoca a los compañeros afiliados a esta Local, a la asamblea general que tendrá lugar el sábado día 8 de diciembre a las 16,30, en el lugar de costumbre. Se tratará del informe de nuestra delegación al último pleno de Núcleos.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a la asamblea general que se celebrará el día 9 de diciembre, a las 9 de la mañana, en el lugar de costumbre. Interesantes puntos que tratar.

Todos los compañeros que lo deseen pueden pasar por casa del compañero Piñol, 5, rue du Petit Puits, junto al Mercado Nuevo, el primer domingo de cada mes, de las nueve hasta las 12 de la mañana, para cotizar y ponerse al corriente de la vida orgánica.

ATENEIO IBERO-AMERICANO, PARIS

— Sábado 8 de diciembre, a las 6 de la tarde, el Sr. Pierre Vilar, profesor de la Universidad de París I, escritor y autor del libro «Historia de España», disertará sobre «I República Española (1873)» (Reflexiones sobre su historia y sobre su historiografía).

En el 5, rue Las Casas (Metro Solferino).

Libros para fiestas de fin de año

Henry Muller: «Clem», illustrations de J. Degenne, 17 frs.

Marie-Reine Sorel: «Les Petites Filles» Prix Guilde 1961, 17 frs.

Guido Piovene: «La Novice», Introduction de Guy Tosi, 17 frs.

Georges Bernanos: «Un Mauvais Rêve», 17 frs.

Michel Déon: «La Corrida», 4 illustrations, 17 frs.

John Steinbeck: «Tortilla Flat», 17 frs.

Emile Zola: «La Joie de vivre», 17 frs.

Aldous Huxley: «Le Meilleur des Mondes», 17 frs.

Julien Green: «Moira», 17 frs.

Victor Hugo: «Quatre-Vingt-Treize», 17,50 frs.

C. F. Ramuz: «Découverte du Monde», 12 illustrations, 17 frs.

Graham Greene: «Les Comédiens», 17 frs.

Pirandello: «Feu Mathias Pascal», 17 frs.

Arthur Koestler: «La Tour d'Ezra», traduit de l'anglais, 17 frs.

Aragon: «Les Cloches de Bâle», 17 frs.

Alba de Céspedes: «La Bambolona», 17 frs.

Jean Cau: «La Pitié de Dieu». Prix Goncourt 1961, 17 frs.

Henri Troyat: «L'Etrange Destin de

Lermontov». Vie romancée du célèbre écrivain russe, 17 frs.

Tchékhov: «L'Uniforme du capitaine», suivi de «Salle 6» et autres nouvelles, 17 francs.

Mauriac: «Le Désert de l'Amour», 17 francs.

André Gide: «Corydon». Préface d'Elisabeth Porquerol, 17 frs.

Claire Etcherelli: «Elise ou la Vraie Vie». Prix Femina 1967, 19 frs.

Isabel Alvarez de Toledo: «La Base», 19 frs.

Louis-Ferdinand Céline: «D'un Châtelet à l'autre», 19 frs.

Bernard Clavel: «L'Espagnol», 19 frs.

Gilbert Cesbron: «Voici le Temps des Imposteurs», 19 frs.

Colette: «La Vagabonde», 19 frs.

Frédéric Forsyth: «Chacal», 19 frs.

Soljenitsyne: «Le Premier Cercle». 576 pages, 28 frs.

Pearl Buck: «La Fleur cachée», 19 frs.

René Barjavel: «Le Grand Secret», 19 frs.

Patrick Modiano: «Les Boulevards de Ceinture», 19 frs.

Pedidos a esta Administración.

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20)

C.C.P., Paris 13 507 56.

PARIS. Exito en el Centro Confederal

Compañeros y compañeras han acudido puntuales a la cita. El festival PACO IBANEZ - LOS ARGENTINOS ha acuciado el interés de todos. Antes de empezar el espectáculo, la sala estaba llena hasta el desborde, quedando gente en el patio, a la sazón muy frío. Habrá que pensar en poner altavoces en la sala segunda y en la biblioteca. De constar esta garantía de cobijo, muchos concurrentes no se habrían retirado.

Roldán inauguró el acto con el donaire que le es característico. Dicharadero, y oportuno. Al hablar de consecuencia solidaria dispuso los bolsillos para la salida.

LOS ARGENTINOS, cálidos, emotivos y seguros. Más que folklórico, su género es protestatario. El tango clásico de 1920 ilustró un estilo, un decir del mar platense, pero no cabalgó sobre el resto del repertorio, vibrante, doloroso, triunfador por encima de la muerte. «No sólo igualdad en la muerte. También igualdad en la vida». Con ráfagas de belleza que coge: «Tristeza que se traduce en pajaritos...»; en exaltación de la lucha, no en grito de decadencia, que tal expresan los cinco cantos al-

tivos del «Cantato del gallo cantor», más la «Balada del hombre que se calló la boca». Mención así buena por la «Balada del traficante de diamantes».

Todos ellos — violinista, bandoneísta, banjo y guitarrista-cantor — muy acertados para el género, y con arte visible para toda expresión popular argentina.

PACO IBANEZ, ah, éste es de la colla. Su ascendencia confederal lo identifica ya de entrada con nuestro fraternal público. Poco le costaría cantar en mangas de camisa por lo de sentirse en casa. A su conjuero, los grandes de la poesía española, reviven como nunca. Los recita con música queda, rica, perfectamente cuajada al texto. Puso

en alto insignes estrofas de Quevedo, Góngora, Jorge de Manrique, Blas Otero, León Felipe, Pedro Josefe, Goytisolo... Resonaron inmejorables el «Rosal», «Por mi mala cabeza», «Me queda la palabra», «Ya no hay locos», y la preciosa traducción de «La mala reputación» de Brassens.

Se le aplaudió inmensamente, como a Los Argentinos.

Roldán cerró el espectáculo y el público no despedaba. Tan suya era la tarde que la quería toda, incluso un retal de noche. Otra vez será porque las puertas del Centro Confederal están abiertas al arte, a la fraternidad, y al sentimiento solidario que nos distingue a todos.

Próxima cita:

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rue des Vignoles, (Metro Avron o Buzenval)

NOCHE BLANCA de fin y 1º de año, de las 21 a las 5 y 1/2 mañana. Con lunch, música, espontáneos, película sorpresa y otras amenidades.

Comunicar vuestra asistencia personalmente en el Centro, o por teléfono: **PYR 46-86.** No acudir cenados.

Como de costumbre, el resultado de la velada será solidario, y el contenido de la fiesta fraternal. Acudan los compañeros con sus familias.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Miseria de la pedantería

Los ha habido siempre, los hay y los habrá. Indudablemente debe de ser una característica de la especie humana. Es posible que se nazca pedante, como se nace rubio, moreno o albino. En todas partes se encuentra el individuo entonado, pon aires de suficiencia, ya al cabo de la calle en todo lo habido y por haber, como pretendía aquel famoso Pico de la Mirándola. En España, y particularmente en Barcelona, habíamos podido conocer algunos especímenes de la fauna pedantesca. En reuniones, en tertulias, el fatuo solía llevar en la mano, o bien visible el título en un bolsillo de la chaqueta, un ejemplar de «La Nouvelle Revue Littéraire», o bien de «Les Nouvelles Littéraires». Aquello daba aires de intelectual. Mostraba una selecta formación mental. El pedante usaba un aire desdeñoso de superioridad y menosprecio para cuantos no podían codearse con él, que, naturalmente, eran todos los pobres mortales no alcanzando a leer publicaciones llegadas de Francia, adecuadas para cerebros privilegiados. Solamente se notaba una particularidad en la mayoría de tales notabilidades: la de que nadie sabía dónde diablos ponían el huevo de su sabiduría cada uno de los superhombres en cuestión. Era la suya una tremenda, una portentosa inteligencia que permanecía desconocida, inédita, un tesoro ignorado.

Concedores, en mayor o menor grado de las características del petulante, no nos causó la menor extrañeza la referencia que se nos ha dado en torno a las opiniones de Cirulo, que bien puede decirse encarna el modo de ser de los de su especie. Variedad que no puede

por menos que haberla en el exilio. Cirulo — dice el amigo — que teniendo en la mano un ejemplar de «Le Monde», aducía desde lo alto de su prestancia intelectual: «¡Bah, la prensa libertaria que se publica en el exilio no dice nada!» En el supuesto de ser así, ¿cómo es que no ofrece ejemplo, una sola muestra de su saber el notable elemento citado y de la misma categoría que otros? Hay publicaciones que están mal, al decir de algunos, como Cirulo; algunos que ya peinan canas. Lo elemental es patentizar una pregunta: ¿Cómo es que ni han dado ni dan ejemplo de su superioridad intelectual lumbreras de tan radiante magnitud? No, el mundo no alcanza a descubrir su elevada sabiduría si ellos no la dan a conocer...

El pedante, el engreído, necesita restar valor a los demás, ya sean hombres o cosas, para hacerse la idea de hallarse en el primer plano. Inconscientemente pone traba al propio conocimiento; su fatuidad, su petulancia, le impiden conocer detalles ignorados; le impiden progresar. Hombres de ciencia de un valor universal, como Einstein, como Bertrand Russell, eminentes escritores anarquistas como Reclus, Malatesta, Nettlau, nos dicen sus biógrafos que estaban bien lejos de ser pedantes. La pedantería escondida no pocas veces un complejo de envidia. En otros casos de engolada suficiencia, ella estriba en hablar o escribir de un modo retusado, pretendiendo hacer gala de originalidad, yendo por las ramas. ¡Lástima que los pedantes, que tanto saben, no alcancen a comprender la propia ridiculez!

un conjunto de compañeros deseosos de vigorizar la corriente anarquista en todos los sentidos. Compañeros amigos de la actuación y de la reflexión, anhelantes de que el anarquismo en todas sus facetas alcance un rango elevado.

De tomar una amplia predisposición internacional, el apoyo económico no sería de dificultades insuperables. Demostrada su importancia, el esfuerzo a realizar tendría plena justificación. Hemos podido notar cómo en ocasiones ha habido quienes han aportado una ayuda sustancial en lo que respecta a publicaciones ácratas de una u otra naturaleza. Un solo compañero que disponía de cierta holgura económica fue durante varios años el que sostuvo en lo material la revista «Solidaridad». Podríamos citar diversos ejemplos de un esfuerzo sustancial que ha permitido laudables realizaciones de orden editorial.

Al no tener el esperanto acusado ascendiente entre los anarquistas, lo que permitiría editar la esbozada publicación en la citada lengua internacional, haría falta tal vez

publicar la revista o boletín en dos o tres idiomas de los más en boga. No sería nada nuevo si tenemos en cuenta que hace años se publicaba en París la «Revista Anarquista Internacional», que se editaba en francés, español e italiano. Ello no sería problema de difícil solución, pues habría manera de que en un orden internacional los compañeros pudieran conocer y exponer opiniones traduciendo de los idiomas más corrientes los textos que importara fueran conocidos de anarquistas de Suecia y del Japón, en tanto que idiomas poco accesibles internacionalmente.

Que la fisonomía de tal o cual compañero escéptico esboce una sonrisa burlona puede darse por descartado. No es como para inmutarse de ello. Otra cosa sería si la iniciativa se creyera improcedente. No siéndolo, cabe el exponerla, como suelen, solemos poner de relieve, hallen o no franca acogida. Lo peor sería si el acogotamiento mental fuera tan pronunciado que ni siquiera tuviéramos energía para exponer proyectos.

Nuestro maestro Rudolf Rocker

Hay una inmortalidad real, bien diferente de la que han difundido y difunden las religiones: Es la inmortalidad de las obras que haya llegado a dejar a los demás quien en realizarlas puso todo su talento, toda su voluntad y una maestría ejemplar. Poco se ha hablado del centenario de Rudolf Rocker, que tuvo lugar hace ya unos meses. Había nacido en una ciudad alemana. Falleció en los Estados Unidos. Y su saber, las enseñanzas que prodigó las tenemos perennes en sus libros. He ahí la inmortalidad, el

cuantioso caudal de cultura que reflejan sus obras; la vasta perspectiva histórica del movimiento anarquista que revelan sus «Memorias». La agudeza de percepción de sus estudios biográficos, sus ensayos sociológicos; sus certeras apreciaciones de crítica literaria y filosófica en torno a escritores de renombre universal. En todo tuvo atisbos magistrales. Y sería ya un maestro del pensamiento libertario si solamente hubiera escrito una obra como «Nacionalismo y Cultura».

Las ideas en debate

Las apreciaciones que acoplan el fundamento y sentido de un ideal no pueden ser concepciones inamovibles, como los son los «textos sagrados» que encierran los postulados de una religión. Es ésta una apreciación harto sabida de los libertarios, pero sin que a ella se le dé el valor necesario. Haría falta que en un orden internacional el anarquismo contara con una publicación dedicada sola y exclusivamente a exponer y debatir cuantos problemas afectan al anarquismo. Se señala lo de sólo y exclusivamente porque de un modo parcial, fragmentario, en algunas publicaciones ácratas se exponen temas que hacen referencia al sentido de crítica alrededor de matices teóricos de las ideas. Tenemos por ejemplo, las revistas ácratas «Volontà» y «Reconstruir». También en algunos periódicos aparecen trabajos de la naturaleza aludida. Así los vemos en «La Protesta» y en «Umanità Nova». Ello al margen de algún que otro boletín de carácter interno, como el de C.R.I.F.A. y otros de alguna Federación Anarquista. Pero ello es obra de poco aliento, ya por lo esporádico, bien por tratarse algunas veces de trabajo hecho a la ligera, sin base fundamentada o por falta de continuidad.

Hace algún tiempo se les mani-

festó a las compañeras responsables de C.I.R.A., cuya relación con el anarquismo internacional es muy extensa, la iniciativa de efectuar una consulta a los compañeros de diversos países acerca de la posibilidad de una revista, o boletín, de importancia, dedicado al estudio y debate de temas en relación con el anarquismo. Las ocupaciones que llevan a cabo las compañeras en cuestión en el centro de que disponen en Lausana, labor de tipo bibliográfico adujeron que les impedía desarrollar una nueva actividad como la esbozada. Sin duda, tarea de la especie mencionada podría hacerla un grupo de compañeros con amplia visión del valor moral e intelectual que corresponde al anarquismo; compañeros con un despierto afán por estar al día en las corrientes del pensamiento contemporáneo. Ellos de una parte, y luego las colaboraciones internacionales que ofrecieran textos apropiados podrían de esta forma presentar una publicación digna de la mayor estima por su valor, por su mérito de documentación y estudio.

Obra de la importancia que se supone debería tener, tendría que contar con el asentimiento y la ayuda de los anarquistas que no han tomado las ideas de un modo simplista o superficial. Contar con

Discos

Seguí y Séguí, sindicalismo veraz y sindicalismo borrego. Seguí y Séguí, el todo y la nada, el manantial puro y el agua de borrajas, lo cristalino y lo turbio, lo macho y lo pendejo.

Séguí recibe órdenes del Partido y Seguí ni las recibía ni dio. Séguí ordena y ordeña al rebaño cegetista y Seguí se identificó con el espíritu libre cenetista.

Séguí podría rebautizarse y adoptar nombre hermafrodita.

Don Nando se miró al espejo y se encontró bonito. Felicitaciones.

Don Nando sufre hoy el concierto de loanzas a Pau Casals porque nadie se ocupa del Suplemento del Nando, que sacó, con meollo ajeno, un «Quijote» con comité de honor en el que constó «de finada» el gran Pau. La Historia no se ocupa de ello y malhaya la Historia esa.

Pero también hubo banquete de gracias para el quijotero Don Nando, de cuyo «hartazgo» tampoco la Historia se acuerda. Pero si mi menda, para desazón del individuo banqueteador.

Porque los autohomenajes no favorecen el tipo, si son mencionados.

El furor «revolucionario» de ahora (trotskismo, maoísmo, totlismo) se equivale al terror, horror y pavor de la

añeja acción lerrouxista. Lerroux terminó en reaccionario, Trotski en asesino de revolucionarios veraces, Mao en amigo de Franco, y Tótil, como siempre, facilitando risotera política a cada gobernante de turno.

Y las mesnadas agitando banderas y pegando berridos hasta el cansancio, o el aburguesamiento.

Todo lo cual en España es conocido desde hace la friolera de sesenta años.

CALENDARIO

S.I.A.

PARA 1974

En edición lujosa, con papel escogido, con una portada en policromía, — simbolizando los horrores del fascismo, reproducción del primer «affiche» de S.I.A. al constituirse en Francia en 1937 — y en el interior, en la cabecera de los meses, con los colores rojo y negro, doce fotografías testimonio de la época, en que el fascismo impuso su sistema.

Para pedidos, dirigirse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31000 Toulouse. Pagos CCP 1 230 50 S — Solidarité Internationale Antifasciste (S.I.A.) Toulouse.

Precio del Calendario: 6,50 francos. A partir de 10 ejemplares, 10 % de descuento.

3428

EL COMBATE SYNDICALISTA

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 797 46-86.

La journée de grève du 6 Décembre : illustration d'un syndicalisme bureaucratique et moutonnier dont le seul objectif est la canalisation du mécontentement de la classe ouvrière vers les urnes.

La rebelión de la Iglesia española

«Siete curas condenados sostienen huelga del hambre en una cárcel de Zamora.»

«Los obispos de Segovia, Bilbao y Barcelona se oponen a la conculcación de los derechos del ciudadano.»

«El clero joven en general adopta criterio anti-régimen.»

Anticlericales inveterados, irreligiosos incluso, no tenemos inconveniente en aceptar que actualmente la Iglesia española está en crisis evolutiva. Particularmente los curas que no vivieron la guerra del 36-39 tratan de lavar las manchas de lodo y sangre con que la Iglesia se maculó inspirando y sosteniendo la guerra mantenida contra el pueblo español por las castas capitalista y cuartelaria. El delito religioso por aquella sublevación fascista fue premeditado y concluyente, significando para la Iglesia la liquidación paulatina de su imperio mantenido a ultranza en España. El aborto político que viene a ser el franquismo, engendrado en sacristías y cuartos de banderas, puede significar la extinción morbosa de esa entidad eclesiástica, de no agarrarse al hierro candente del «cristianismo puro».

Vista la crueldad inenarrable de la «Cruzada» seguida de una consecuencia victoriosa merced al apoyo sustancial de dos locos — Hitler y Mussolini — que hace 29 años dejaron de primar y subsistir, ¿cómo aguantar su predominio espiritual sobre la población una Iglesia cuyos ministros llenos de maldad y cubiertos de ludibrio, entendieran prevalecer con orgullo enfermizo, por ley del ancestro, por encima de los derechos de un pueblo civilizado? Porque,

digase lo que se quiera, en el seno de la Iglesia abundan y pesan los sacerdotes que creen más en el castigo que en la gracia, en la pistola más que en el propio Dios que tanto invocan. Con la dominación onerosa de ese clero ruín y vengativo, las madres, las esposas, los hijos de los españoles muertos por el fuego, el hambre y el dolor deencadenados por la religión, el militarismo y la banca, no aceptarían jamás a la Iglesia y renegarían, evidentemente, de la misma; y no sólo los familiares de esos centenares de miles de personas que los «cruzados», los «movimientales», convirtieron en cadáveres: el pueblo español entero un día se levantaría — ¿un día se levantará? — contra una situación política roñosa, fascista, nazista, caducada, tremendamente pasada de moda, para restablecer la situación ciudadana que ha de favorecer la resurrección española. ¿O es que las banderas de Cristo Rey, de Hitler Redivivo, de Los Que Ganamos la Guerra, de la Legión del Puñal y la Cruz, han de seguir amenazando, incendiando y atracando por esos mundos, válidos del apoyo callado, pero vital, de los Franco, Carrero Blanco, militares y curas, obispos y arzobispos infernales?

No. La era de los Santa Cruz parece haber terminado. O la Iglesia se adapta a la Civilización moderna, o la presión evolutiva la enterrará para siempre. Los reaccionarios de todo el mundo juegan la carta española para salvar los intereses tradicionales del Santo Oficio, pero la Iglesia romana — la que nos afecta — naufragará globalmente con el clero español en último ahogado. Contra la ley del progreso no hay, a la larga, reticencia ni oposición que valgan. De ahí que el Vaticano practique el doble juego de la Iglesia ultramontana y de la

Iglesia neocristiana, la de los curas en sudor de indignidad y la de los jóvenes sacerdotes en olor de cristiandad. Sin dudar de la buena fe de los místicos encerrados en Zamora y otros, y la de los que no sufren — por ahora — el zarpazo de las autoridades ni las agresiones de los cernicalos a lo Blas Piñar, no podemos menos que interpretar los instrumentos de la diplomacia vaticana que, un poco tarde, se ahinca en hacerle olvidar al mundo el horrible crimen perpetrado por la Iglesia española contra un Pueblo que fue víctima escogida, y que treinta y siete años después aún prosigue siéndolo.

No hay que olvidar nunca que en toda ocasión los Sumos Pontífices de Roma encienden una vela a Dios y otra al Diablo. Para pornunciar su palabra de piedad el Padre Santo de 1909 aguardó a que Maura y Lacierva consumaran el fusilamiento del fundador de la Escuela Moderna, falsamente acusado de incendiario de conventos, no obstante, ese humanismo ineficaz por solamente voceado, que el propio Sumo premiara con una espada de honor al presidente y al fiscal del consejo de guerra que condenó a ser pasado por las armas al maestro Ferrer Guardia.

¿No fueron acaso las armas de Sanjurjo, Franco y Mola bendecidas por curas y obispos en jarras, con el visto bueno del Padre Santo de Roma?

Jóvenes sacerdotes españoles, salvar lo que queda de Iglesia en España es una tarea difícil y, a nuestro modo de ver, tan inútil como impropia. Como dijo el propio Cisco d'Allela: «la idea de Dios perdió la felicidad del hombre», y en ello estamos.

De España y para España. Información

En España, con la guerrera puesta

El Turismo

1. — Condiciones objetivas de contradicción política y de clase en el seno del Ejército.

España es un país en la actualidad en que «lo político» juega un papel fundamental, por la inestabilidad vista en base a la situación económica e ideológica, cuna por tanto de importantes controles políticos.

El Ejército en España no es un ejército en abstracto, es ni más ni menos que el sujeto de la victoria del 36-39. Sus cuadros son los de la «Cruzada» contra los «antifalangistas, judíos y masones», colección de insultos que encubren lo que en realidad son las fuerzas que plantean una opción política al régimen. Muchos de ellos ligados a la «División Azul».

Por todo ello, el Ejército, por sus características específicas en nuestro país y por la función específica de todo ejército (última salvaguarda del sistema), es en la actualidad el «niño consentido» del régimen, a pesar de la ineficacia en algunos aspectos.

Por otra parte, el Ejército, o en torno al Ejército, se reúnen las fuerzas políticas más «ultras» del régimen, aquéllos que en situaciones de inestabilidad posibilitan «volver a las fuentes», los incondicionales, nostálgicos, etc., de la «Cruzada».

2. — Contradicciones económicas

Varias son las causas relacionadas con el factor económico que suponen una contradicción en el seno del Ejército y en su relación con la sociedad.

Las necesidades políticas que suponen mantener a un Ejército que no tiene en absoluto ninguna función de defensa respecto al exterior, que analizada a fondo nos da la visión ridícula de este respecto, a este cometido, clara función de «Gran Gendarme». Lleva consigo la sangría económica que supone mantener dicho aparato para un país como el nuestro financiado con los impuestos que paga el mismo pueblo, o sea los sujetos de la «mili».

Por otra parte, y ahora más en concreto, el servicio militar supone marginar del proceso productivo a los jóvenes de 21-23 años para mantener aún con grandes sacrificios (para el país) este aparato político fundamental.

Más en concreto, y esta vez ya no en relación con la función social únicamente sino aquí también en el aspecto individual y colectivo de «los que hacen la mili». Estos son sometidos a una brutal explotación económica, que empieza desde el hecho de trabajar 15 meses con paga de 100 pesetas, con lo cual los gastos, creados por costumbre a veces, corren a cargo de la familia que al mismo tiempo tiene que prescindir del sueldo del hijo.

Estos gastos, en gran parte absorbidos por los cuadros del Ejército, o por el Ejército mismo (cantina, control negocios del pueblo, autocares, etc.). Asimismo algunos trabajos productivos realizados en el Ejército (P.P.E., granja), no son en absoluto remunerados sino al contrario, son otra fuente de financiación del Ejército o directamente de sus cuadros.

3. — Contradicciones políticas.

El Ejército, en este aspecto, juega como antes ya hemos indicado, el papel de mantenedor de los «valores eternos», «sin más», sin ningún tipo de justificación. ¿Para qué?, como una orden más, basada en el sacrosanto principio de autoridad única, base real del tinglado y ampliada siempre en múltiples situaciones-limite que se producen.

Por tanto, la mili, «gran rodaje», la aceptación de la más drástica autoridad arbitraria, punto de partida de la «serena» vida civil (sentada ya la cabeza), y reserva de autoridad en última instancia, autoridad sin principios (servilismo) hasta la médula. Por lo mismo, tremendamente represiva en cuanto no puede integrar a una tropa a la cual el «mito nacional» y de «Cruzada» no conviene ni interesa.

La mili «hace hombres», te sumerge en una sociedad hoscamente represiva y reaccionaria ante la cual la vida civil, a pesar de sus limitaciones aparece como «gloria». En fin, te prepara para que se te pasen las locuras de juventud y aceptes lo que te dan, que si no es lo que quieres, si es algo mejor que lo que has tenido en este período. Te hace mitificar la vida civil (matrimonio, familia, estabilidad económica...), vida de hombre responsable que habrás de asumir con alegría después de la licencia presentada como liberación total, casi redentora.

4. — Contradicciones en torno al factor ideológico.

La ideología es, en general, la explicación de una situación, de una manera de concebir el mundo, en el caso de que esta situación no se pueda explicar abierta y claramente por los factores que antes hemos dicho. Esta ideología se transforma en reaccionaria y su función primordial es justificar algo que de forma abierta es injustificable, o sea su función es la de intentar apuntar al «carro» a aquella gente que por su situación y sus intereses estaría en su contra.

He ahí dónde se encuentra una de las más importantes limitaciones del Ejército. Dificilmente con la base ideológica común de sus cuadros (básicamente comodones) y por las propias limitaciones de la ideología nacionalista carismática, consiguen dar un aspecto atractivo a la «Tarea Nacional», ese lugar común entre la oficialidad, al mismo tiempo que mantienen como último recurso un espíritu de «Cruzada» más espiritista que religioso, acompañado de una moral férrea en aquello que pueda ser resbaladizo, (familia, sumisión...).

En cuanto a su capacidad de maniobra en estos aspectos es necesario tener en cuenta que para ellos es importante justificarse, al menos en el plano ideológico, que son incapaces de establecer el más mínimo juego (maniobrar, integrar, etc.).

5. — Actuación y represión en las actuales costumbres.

Dado que no se consigue tener una integración de la tropa, el control se ejerce por medios represivos, como puede ser: anulación de pases,

permisos; arrestos, o por otro lado, y como complemento de lo anterior, la concesión de ciertos destinos o privilegios que no son otra cosa que unas concesiones muy mínimas, sobre todo si se comparan con la «putada» que representa la mili como tal y que todos nosotros seguimos sufriendo, y que son dadas a cambio de una total integración, si no ideológica por incapacidad, si «física» o de aceptación o sea consentimiento, como condición para mantener el «puesto».

En este aspecto, y referente a toda actuación, es importante sobre todo en un primer momento, tener en cuenta la correlación de fuerzas para evitar una represión en ciertos momentos totalmente aniquiladora.

El control autoritario se mantiene por falta de unidad y coordinación de la tropa, por falta de conciencia clara de la situación común y por una cierta «estratificación» que pasa desde los reemplazos (novatadas) hasta los destinos, como armas, aunque muy primarias, hasta ahora eficaces en cierto grado, por la falta total y absoluta de alternativa.

Estudio elaborado por unos soldados durante la mili en un cuartel del Estado español en 1973.

Bajo la firma de Carlos Zayas ha aparecido el siguiente Informe Especial, en «Cambio 16».

Folítica expresa del Gobierno hasta hace poco era la de alcanzar los 50 millones de turistas. El objetivo parece apocalíptico. Ha llegado el momento de reflexionar sobre el asunto, antes de que desaparezcan las playas o nos arruinemos construyendo hoteles y autopistas.

Hasta la mitad de los años sesenta las entrevistas decisivas para la marcha de su negocio las tenía el industrial español dedicado al turismo con los inspectores y los funcionarios del Ministerio de Información y Turismo. Con ellos trataba del nivel de precios y de la calidad del servicio del establecimiento hotelero de su dirección y propiedad.

Hoy las cosas han cambiado radicalmente. El momento o los momentos de la verdad llegan para el hotelero cuando tienen lugar las anunciadas y temidas visitas de los directivos de los mayoristas turísticos extranjeros para hacer los contratos para la próxima temporada. Acompañados quizá de un español, a veces el director de una agencia de viajes local que representa al operador extranjero, piden muy cortésmente al director del hotel los

NOTAS

— Se hallan en libertad provisional cuatro supuestos encubridores de los resistentes vascos José Zabarte Arregui y Manuel Michelena Loyarte. Estas cuatro personas, próximos parientes de ambos acusados, se hallan a su vez pendientes de consejo de guerra.

— Se asegura que para renovar contrato con las bases USA en país español, el gobierno pedirá al de Washington aumento de alquiler, aparte el derecho a asistencia armada en caso de conflicto con alguna otra potencia o con el propio pueblo de España.

— La Comisión de Defensa Nacional de las Cortes Españolas aprobó, con fecha de 21 de noviembre, castigar a los objetores que se nieguen a cumplir el servicio militar, con penas yendo de la mínima de tres años y un día de prisión, a la máxima de ocho años cumplidos.

— Aclaración a algo dicho: Una información de Madrid nos decía que los accidentes del trabajo ocurridos en España durante 1972 fueron 800.000, cuando en realidad la cifra de tan tristes ocurrencias fue superior a los dos millones, con 2.500 trabajadores muertos. De haber fallecido 2.500 jefes en accidentes de no hacer nada, el gobierno lo habría considerado catástrofe nacional.

— La casa Ford de automóviles se va a establecer en Almusafes (Valencia). Al efecto ha adquirido 173 hectáreas de terreno pagadas a 1.080.000 pesetas la hectárea de campo y a 1.500.000 la tierra plantada de mandarinos.

— Los curas que vuelven a practicar la huelga del hambre en la prisión concordataria de Zamora son:

Juan Cruz Amoriza Zarraindía, condenado a 10 años de presidio.

Julián Calzada Ugalde, condenado a 10 años y un día.

Juan Echabe Garitacelaya, condenado a 30 años de reclusión mayor y a otra pena de 20 años de reclusión menor.

Alberto Gubicagogeascoa Menchaca, con dos penas de seis meses y un día y 12 años de reclusión.

Jesús Naverán Naverán, condenado a 12 años de encierro.

Nicolás Tellería Mericaechevarría, a 10 años de prisión.

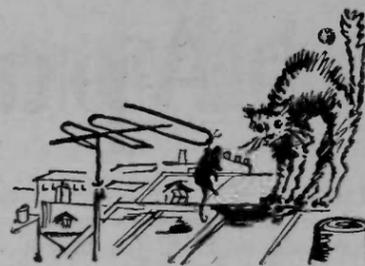
García Salvá. Pendiente aún de juicio del TOP, por «actividades ilegales» a la manera de los anteriores.

— Según el diario «Pueblo» (la Voz de su Amo), «todo trabajador español, con el tipo impositivo actual directo del 14 por ciento del rendimiento del trabajo personal, trabaja un día cada semana para el fisco. Calculando que la imposición indirecta grava otro tanto al trabajador, éste dedica al menos dos días a la semana a trabajar para el Tesoro Público.» Cuando ellos lo dicen...

— Las autoridades moras siguen apresando pesqueros españoles faneando en aguas supuestamente marroquíes. Últimamente han sido capturados dos pesqueros gallegos con base en Cádiz. Por su parte, las autoridades marítimas españolas han apresado en aguas de Bilbao tres barcas de pesca... españolas, por dedicarse a la recogida fraudu-

recibida del interior

en España, negocio extranjero



precios para la próxima temporada. Es el comienzo de un desigual regateo en el que el hotelero, que sabe que si no acepta se quedará con el hotel parcialmente vacío, va cediendo hasta conformarse con los términos que muy cortés pero firmemente le «sugieren» los extranjeros. Suelen éstos llegar provistos de una cartera tipo «ataché» y a veces hasta de un magnetófono. La cartera contiene, suponemos los españoles, una información completa no sólo respecto a la marcha del hotel en cuestión, sino de los de igual categoría, sitios en la misma zona. El grabador, suponemos también, sirve para completar la información obtenida durante la conversación hasta el más mínimo detalle.

Y es que el archivo más completo sobre la marcha real de los establecimientos hoteleros situados en zonas turísticas no está en poder de la Administración española, sino de los grandes operadores turísticos extranjeros. La Administración controla la anchura de las terrazas o la longitud de las bañeras, pongamos por ejemplo, pero el mayorista extranjero conoce la calidad del servicio prestado y el valor turístico del hotel en cuestión. El hotel ha sido «inspeccionado» regularmente por su delegado en la zona o por los guías encargados de ocuparse de los

clientes alojados, aunque de hecho dedicados a venderles excursiones en competencia con los conserjes del hotel. Sin embargo, la mejor inspección la realizan los centenares o millares de clientes de dicha agencia que se hospedan en el hotel durante una a cuatro semanas en el curso de la temporada. Si éstos no han hecho reclamaciones a la agencia y si se han mostrado contentos con su estancia, el mayorista extranjero estará dispuesto a renovar el cupo e incluso a ceder un par de duros en el regateo. No le importa demasiado el número de estrellas que el hotel tenga atribuidas oficialmente, si el personal es simpático y si la cocina, aunque sea un poco casera y no demasiado variada, es suficiente y no cansa a «sus huéspedes».

Los mayoristas extranjeros tienen su propia «guía de hoteles» particular y hacen sus propias clasificaciones de los mismos que, seguimos conjeturando como españoles, no se corresponden siempre con las oficiales. Es corriente el caso que hoteles de menos categoría dentro de la misma localidad estén cotizados más alto que los de categoría oficialmente superior.

«Pero quién es ese ente mitológico llamado operador turístico o mayorista, que fija los precios a los que

habrá de trabajar el hotelero la próxima temporada en fechas tan tempranas como marzo o abril, cuando todavía no ha empezado siquiera la presente temporada turística, considerada, hasta con ligereza, como la más importante del mundo?

DOS DOCENAS DE PULPOS

Existen en Europa dos docenas escasas de operadores turísticos «de peso», y entre ellos, a escala nacional, se llevan muy mal, pues, por fuerte nuestra, están todavía en ferroz competencia.

En estado puro constituyen una nueva organización, aunque en Alemania irónicamente los empiecen a llamar «fábricas de viajes». Su función básica consiste en recoger las reservas que les lleguen de los diversos puntos del país donde operan y llenar con ellas los aviones previamente fletados. Llegados éstos a su destino, distribuir los turistas entre los hoteles que habían elegido según el folleto de promoción y venta editado por la organización y con los que ésta tenía contratados cammas en los países de destino.

Pero no son organizaciones cualquiera hoy en día ya. Sus oficinas centrales sólo ocupan a veces hasta medio millar de empleados que mueven millones de personas y hacen cifras de negocios de decenas de miles de millones de pesetas. Algunos de ellos utilizan ya ordenadores gigantes con terminales en las ciudades más importantes que hacen la reserva instantáneamente y sólo son rentables al alcanzar la cifra de 700.000 al año. Durante meses tienen volando en exclusiva docenas de aviones jets, que transportan diariamente decenas de miles de centro y noreuropeos a hoteles más o menos próximos a playas y calas generalmente localizadas junto al que los latinos llamábamos Mare

Nostrum, pero cuya propiedad, vendida su ribera por parcelas, vamos perdiendo a pasos agigantados cada año.

Constituyen estas superorganizaciones lo que hoy, utilizando un vocablo de moda, denominaríamos las «empresas multinacionales del sector servicios». Las decisiones de sus gerentes tienen un impacto muy grande sobre las balanzas de pagos de nuestro país y de otros ribereños del Mediterráneo. Como es de todos conocido, nosotros necesitamos de las divisas producidas por el turismo para cubrir más de un tercio del exceso de nuestras importaciones. Es también un lugar común el que más de un millón de nuestros compatriotas obtienen su sustento del trabajo prestado en empresas y actividades conectadas con el turismo de masas que esas organizaciones controlan.

A partir de 1971, año decisivo, ha quedado dividido el mercado de cada país europeo entre unos pocos de los más de 250 operadores turísticos, que a principios de los años 60 todavía se llamaban agencias de viajes y que estaban en una abierta competencia. La concentración se ha producido mediante una concentración vertical, asociándose hacia arriba con compañías aéreas y hacia abajo constituyendo cadenas de hoteles propias. Horizontalmente también los pequeños operadores turísticos de la época pionera, cuando todavía era posible descubrir una nueva zona del Mediterráneo o promover un complejo turístico original, se han ido acercando gradualmente, primero para llenar conjuntamente los aviones contratados, luego para no competir en los precios. Por último, se constituyeron en grupo, para poder negociar más fuertemente con las compañías aéreas en demanda de vuelos «charter», así como con los establecimientos hoteleros de diversos países.

Informativas

lenta de percebes. ¡Cómo está la pesca, señores!

— Huelgas afectando las industrias Melasa, de San Sebastián; Sopa, Laborde Hermanos, Inquitex, Compsa, de Andoain; Geca, de Pasajes; «Herederos de Ramón Múgica, Sancheski, Luso-Española de Porcelanas, de Irún; Sagastibelga, de Tolosa; Bilore, de Villafranca de Ordizia, y la Fábrica de Armas de Plasencia. En total unos dos mil huelguistas y pico. Las de Asturias siguen agravándose.

— Les estalla la bomba en las manos. Tal les ocurrió a los muchachos Echevarría Sagastumo y José L. Pagazartandua al ir a tomar un coche en Bilbao. Ambos murieron al instante. Las autoridades suponen que ambas víctimas pertenecían a la ETA.

— Los países que modernamente practican la tortura física contra los detenidos políticos, según el diario «The Guardian» de Londres, son: España, Portugal, Grecia, Turquía, URSS, Irlanda del Norte, Uganda, África del Sur, Marruecos, Túnez, Vietnam, Indonesia, Ceilán, Brasil, Argentina, Uruguay y Bolivia.

— España estará presente, en 1974, en más de 90 ferias internacionales. Parece que presentará en ellas un determinado número de pasaportes diplomáticos.

— Se sigue especulando con el azúcar. La escasez de este producto persiste por obra de agiotistas protegidos. Málaga y Castellón son las provincias más afectadas, ahora, por carencia del producto.

— Américo Thomaz de Portugal y Franco de España han estado de caza en tierras de Ciudad Real. Las primeras piezas cobradas fueron los ciudadanos antifranquistas habitando en El Viso del Marqués y pueblos del contorno, los cuales fueron puestos en prisión preventiva. Los cazadores no gustan de ser — probablemente — cazados.

— El cura protestatario Carlos Jiménez de Parga ha ingresado en la cárcel de Madrid por no haber satisfecho la multa de 300.000 pesetas que el atraquismo oficial le impuso.

— Si no mediaran los crímenes de Estado, lo que sigue haría reír. El antiguo senador chileno, Sergio Díez de Urzúa, recién llegado al aeródromo de Barajas declaró a los periodistas que «el anteproyecto de nueva Constitución política de la República de Chile que estamos elaborando en cumplimiento de la misión que nos ha encomendado la Junta de Gobierno, prevé un régimen republicano y democrático representativo.» ¡Caramba con los verdugos!

— El conflicto de Neumáticos General de Torrelavega-Puente San Migue, ha sido favorablemente terminado en un 3/4 para los obreros. Estos holgaban desde el 23 de noviembre.

— Cosas de España. El experto y veterano montañero Ricardo Salsalvador, poseedor de títulos y de la medalla del Mérito Deportivo, se ha perdido en los montes próximos a Villasana de Mena (Bilbao). Le deseamos que se reencuentre.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Acaba de aparecer este órgano de la Regional Catalana, de buena aceptación en el Interior y no digamos en el exilio. Corresponde al último trimestre de 1970 y contiene el siguiente sumario: «Tabal i Barreja», «Pau Casals», «Cosos del llenguatge», «El Frente Nacional Español i ncsaltres», «Vent de l'Est», «Ambrosi Carrión», «Humorismo francés», «Notes d'actualitat», «Com està la bossa», etc.

El esfuerzo confederal que en realidad es este boletín merece ser sostenido por los compañeros. Se sirve gratis con solo pedirlo al 33, rue des Vignoles, 75020 Paris, Teléfono 797 46-86.

— El sacerdote Lluís Xirinachs, uno de los 113 catalanistas que fueron copados por la policía en una iglesia de Barcelona, ha iniciado la huelga del hambre en defensa de los derechos de expresión y reunión del ciudadano. Xirinachs está recluido en la Cárcel Modelo.

— Paros obreros en La Seda, en la Pirelli y en la Siemens de Barcelona, con repercusión en la Pirelli de Manresa. Sólo en esta última ciudad los huelguistas suman 2.000.

— Se considera que en la provincia de Barcelona hay 35.000 trabajadores moros en situación clandestina, más claro, indocumentados. ¿Es que el hambre no es un documento?

REGIONAL CATALANA C. N. T. DEL EXTERIOR

Prosigue sus trabajos para celebrar una fiesta fraternal y artística pro-España en el Centro Confederal de París. Por ahora se cuenta con cuatro números inscritos.

La suscripción especial pro Interior se va encaminando a la suma que la idea a cumplimentar requiere. Un esfuerzo por parte de quienes no han contribuido, y el objetivo será logrado. Hay compañero que ha aportado cien francos, pero la C. de RR. no exige tanto. Con que cada cual dé lo que pueda es suficiente. Oportunamente se dará cuenta del total recibido.

Recordamos nuevamente, para eliminar suspicacias, que esta Regional obra totalmente de acuerdo con el S.I. y con la auténtica Regional C.N.T. del Interior.

CORREO DE REDACCION

— Contra rumores y «chafardeos» de ciertos individuos, importa afirmar por una sola vez que las crónicas que el «C. S.» publica de España son directamente recibidas de nuestros correspondientes residentes en el interior de nuestro país.

— Recibimos mucho material publicable, desbordando el espacio de que disponemos. No iría mal que nuestros estimados colaboradores no fueran más allá de un número pertinente de cuartillas.

Apuntes para una llaga

Chile es un espinazo de alturas con vértebras estiradas en más de 4.500 kms. de largo por 300 de ancho. Al Este los Andes y al Oeste los escuadrones del Océano empujando playas y costas.

Sucesión de climas y paisajes vegetales, infiernos verdes. Civilizaciones hundidas durmiendo en la noche del tiempo, dédalo de fechas en el mosaico fratricida con páginas llenas de sangre en el diccionario de la historia.

Picos y crestas donde se peinan las nubes y se criba el viento, tomando la belleza y la muerte proporciones ciclópeas.

El blanco pincel de los Andes esboza contornos milenarios: Coronas gélidas, espejos del cielo, contrafuertes vertiginosos o dulces contornos en los verdes compuestos, como un cuadro permanente.

La geografía y los hombres parecen en el contraste. Son distancias en cómputo de distancias, desde la punta de los Lobos lindando al Perú, hasta el cabo de Hornos como si se disgregare el Continente en golfos, bahías, estrechos, cabos, ríos, itsmos, crestas, montañas y lagunas, en afluentes, hontanares, saltos de agua reventones buscando el mar. Tal es Chile de punta a punta, como de Finlandia al desierto Sáhara o de París a la Meca. Fascinadora visión aérea identificada a los hombres que allí viven. Altos y ricos hacendados despotas burgueses sin ninguna inteligencia, o pobres, miserios mineros condenados a callarse o a morir de asco y apatía. Tal es el contraste de las clases, como si los poderosos hubieran hecho lo posible para galvanizar a la masa con la superstición religiosa y el avasallamiento resignado. Esa miseria demoledora donde pone larvas el comunismo estatal o cualquier doctrina embaucadora.

Chile, mejor dicho, el pueblo chileno, aparece a nosotros como una leyenda araucana, aquellos indios invencibles que prefirieron la muerte a la sumisión primero a los conquistadores y después a los criollos de la independencia. Muchos de aquellos aborígenes quedaron dispersados como fantasmas de civilizaciones pasadas. Generaciones de hambre: Hambre de instrucción, de formación social, hambre de pan y de justicia.

Allí el latifundista orgulloso y soberbio y los desheredados de la ciudad y el campo; habitantes de barracas chozas y cabañas, en los suburbios inhóspitos sin agua ni luz, hombres sin trabajo, niños sin escuela, ambiente inmisericorde, sin derecho no más que al aire que se respira.

El indio es la ida sin vuelta de las generaciones sin esperanza. Seres dispersados en sus huasipungos; tristes y enigmáticos viviendo en diminutivo, sin futuro, no más que con el cruel presente; los indios que en 1535 Almagro no logró dominarlos con 600 arcabuceros y 15.000 peruanos, la religión y el miedo al in-

fierno han sido más fuertes que las armas haciendo de ellos bestias de carga. ¿Qué fue de Caupolicán? Muerto a flechazos lentos, como un bravo, tales ejemplos los ahogaron la superstición y el temor a lo que hay detrás de la muerte.

Chile, a pesar de las guerras fratricidas, ha sido tierra de promesas, más estable que otros países andinos; conoció el Frente Popular, ha tenido presidentes valederos como Pedro Aguirre, creyó en el bienestar proletario de los años, 1937-46, continuó su obra Juan Antonio Ríos 1942-46 conociendo un período estable.

El cáncer interior le iba royendo. El sufrimiento de la mina y el campo. Produciendo sangre, dolor, miseria, engendros de América. El mal social era general, produciéndose un gobierno popular, sin que éste lograra cortar el tumor maligno. Los

tentáculos se extendían, bloqueando los créditos y desvalorizando simultáneamente trabajo y producto. Chile, considerado durante 31 años como el más democrático de Hispano-América estaba expuesto a todos los regímenes imperialistas. Salvador Allende lo sabía y al entrar en funciones como Presidente constitucional el 24 de octubre de 1970, el torrente de la oposición fue creciendo día tras día. Se apoyó en el clero y el militar por no dar apariencias progresistas; pero la pústula política militar se iba ensanchando por medios eficaces: el estrangulamiento económico y vejatorio del país. Es muy fácil engañar las multitudes por sendas patrióticas y otros derroteros. Un socialismo castrista produce recelo, pero entonces se produce el fenómeno del fascismo en la burguesía acomodada y estómagos agradecidos. Cualquier miedo lleva la reacción siempre opuesta al pueblo, la verdadera víctima de las dictaduras.

Cuando Allende se hizo cargo de los destinos de Chile, el boicot de la economía llegó tan hondo en las mentes populares que la responsabilidad caía irreversiblemente sobre él. Por tanto la reforma agraria y la nacionalización de las minas de cobre le ponía al país en un plano completamente social, hostigando a unos, irritando a otros impacientes del progreso, descontentando a todos; porque las panaceas circunstanciales alargan el régimen pero no lo salvan de la caída.

La serpiente venenosa muerde, y en las promesas zumban las avispas. Todo se llena de avispas de palabras. Aguijoneando al burgués o llenando de inquietudes a todos los trabajadores de la mina, del campo y la ciudad.

La tierra prometida no llegaba nunca, a sabiendas que la tierra se toma y no se recibe. El Presidente elegido en las urnas, no tenía el poder; la gangrena católica y el ejército iban minando el régimen. Toda la reacción puso en obra la confusión, el patriotismo rancio, el anticomunismo justificado, la ruina del país, no faltaban esas personas cultas esotéricas hablando francés a los periodistas enviados de la T.V.F. deseando la «liberación» por los militares y justificando después los crímenes cometidos por las hordas de Pinochet.

Allende aumentó de 50 por ciento los salarios extremadamente miserios, pero el sabotaje económico iba haciendo sus estragos en el desdi-

chado país. El ganado era asesinado o transhumado fuera de las fronteras para desorganizar el suministro. Se constituían stocks clandestinos de mercancía para crear penuria artificial. Los americanos que controlan el organismo internacional fijando el precio del cobre bajan el curso en Wall Street. No importa que en los hogares el hambre, la enfermedad la desesperación y la muerte se dirijan desde la bolsa americana y que 4.500 kms. de llanuras, valles y montañas tengan que mascar la coca para pasar el hambre terrible que no conocen los pueblos yanquis. Lo esencial era crear el malestar, suprimir los créditos y preparar una buena guerra civil para dar argumento a los televisores, a la hora de comer.

En marzo de 1972 el super trust americano I.T.T. y la C.I.A. conspiran para derrocar el gobierno. Las

huelgas se organizan por los patronos camioneros, comerciantes, médicos, el grupo fascista «Patria y Libertad» sabotea los postes eléctricos, mientras que Salvador Allende aplica la Constitución.

El 11 de septiembre de 1973, el ejército chileno cometió el crimen, atacando con la más sanguinaria violencia el palacio de la Moneda donde murió Allende en las dimensiones de un héroe, antes que soportar la humillación de un proceso y una ejecución envilecida.

La continuación, la hemos seguido todos durante largas semanas, llegó la guerra de Israel con los países árabes. La guerra de David contra Goliath. Llegó la hora del más grande y generoso corazón de nuestro exilio, Pablo Casals, y en Chile la juventud democrática caía segada por los piquetes de ejecución. Chile quedó, repetimos, como algo que se contempla a la hora de las televisiones con el bocado entre dientes, con la comida en la boca.

La bestia militar ni tiene medida, los generales de América del Sur como los de Grecia y otros países autoritarios, no lucharán frente a frente como en el desierto del Sinaí o en el Golán a donde caen los hombres contra tanques o aviones; los generales de salón derriban a cañonazo limpio las libertades de sus pueblos respectivos, aterran las poblaciones, conducen a sus víctimas manos en la nuca a las prisiones, a los campos de concentración o en los estadios, y sin piedad ni por ellos ni las familias desamparadas, se les fusila sin rendir cuentas a nadie. Este ha sido el desenvolvimiento horroroso de los últimos meses del año y que el mundo olvidará para llenarse la tripa y emborracharse sin vergüenza alguna durante las vulgares fiestas de Navidad y San Silvestre.

Estas muertes las sentimos nosotros con escalofríos de zozobra, porque donde hay ideal no hay barriga. Chile se identifica con nosotros, en español se mata, en español se muere, y las lágrimas son idénticas a las del pueblo español. Los desgraciados trabajadores, mueren a tiros, linchados, de hambre, de asco o de humillación.

La muerte siniestra, gratuita a bulto, nos duele a nosotros porque tenemos motivo de conocer más que nadie al fascismo, a los ricos estúpidos e ignaros del mundo hispano, los hacendados intransigentes y malvados, los chivatos, delatores y paniaguados de la burguesía, el clero atascado y cerril que no compren-



de lo que ocurre en el corazón de los infelices, y los militares; del general al soldado, que no tienen más inteligencia que un asno.

América latina puede declinar hacia cualquier promesa ilusoria llena de espejismos sin ninguna mejora social. Es el flujo y reflujo que producen las violencias militares en la contextura del mundo actual. Las masas quedan galvanizadas, desorientadas, diezmadas o engañadas, cuando se emplea el arma de la calumnia para asesinar a los vivos y a los muertos, porque a los muertos se les entierra con el veneno de las palabras.

Al morir el presidente Allende como un personaje fuerte sin abandonar el puesto, su personalidad ha tomado proporciones ingentes de leyenda; su nombre no podrá nunca más disolverse en el laboratorio del tiempo. Hay cuerpos que al morir en la ráfaga del instante, siembran destinos al futuro, y por muy profundos que se entierren, se impregnan de inmortalidad y continúan viviendo al servicio del hombre. Son muertes escapatorias que los militares no pueden enterrar enteramente. ¿Qué poetas podrán contarlo? ¿Quién vestirá la muñeca de luto, si los poetas también viajan en el furgón que va a ninguna parte?

Neruda ha muerto en plena agonía de Chile. Se impregnó de esencias humanistas en la geografía de los altiplanos. La que suelta el condor de sus versos para anidarlos en el corazón de los hombres sin tierra. No reprochemos al poeta los elogios de quienes también saben asesinar con tanques, fusiles y palabras mordedoras. Neruda murió en ese paroxismo de muertes, y el pueblo, puño en alto, cantando rebeldías, lo acompañó rindiéndole todos los honores fúnebres, avanzando lento, doloroso por calles ocupadas por los militares dedo al gatillo, a punto de disparar, pueblo conmovido con el llanto en los ojos y la poesía espontánea en los labios como si la muerte impregnara el aire de endechas. Muchos de aquellos hom-tenían ya sus horas contadas. Es la Internacional que se paga cara, la más sincera. Neruda fue enterrado con el duende de la inspiración, en una pirámide de llantos para Chile, pasando con Allende y todas las víctimas del fascismo chileno, a ese nido de sombras, donde van cantando en silencio todos los muertos por la libertad.

Tardará en cicatrizar la llaga de aquel desdichado país en el que siempre suenan los versos de Ercicilla publicados en la Araucana en 1569:

«Muertos podemos ser mas no vencidos,
que ningún mal hay grande si es [postrero.]»

Entre tanto el Océano va embistiendo con sus cuernos de espuma, los 4.500 kilómetros de playas y costas, lamiendo sus páginas de piedra como leyenda permanente.

CALENDARIO

S.I.A.

PARA 1974

6,50 francos

A nuevas modalidades sociales, nuevas formas de lucha

Este buen artículo lo reproducimos de «Tierra y Libertad», por estima a su autor (gravemente enfermo) y para solaz de los lectores. — La Redacción

Pensamos que en lo actual el movimiento revolucionario no carbura, no está al día, puesto que no hay que confundir determinados conatos de violencia, ciertos actos convulsivos, con auténticas acciones revolucionarias. Pensamos que en los diversos sectores socializantes priva más el recuerdo de un ayer brillante que la actualidad erizada de espinas. Creemos que no basta el reiterar los conceptos filosóficos, teóricos y tácticos de antiguos predecesores y maestros. Ellos pueden servir de punto de partida, de norma para no olvidar ciertos cauces esenciales; pero lo importante es tener un pleno conocimiento de las realidades que nos envuelven, saber cómo funcionan los artilugios que mueven la sociedad de nuestros días.

Pensamos que en lo referente al aspecto social el principal defecto radica en la falta de cohesión, en la de no contar con enlaces que pongan en relación a los múltiples grupos dispersos e individualidades aisladas. Desde luego no pretendemos trazar programas ni normas conductas, sino simplemente, que juzgamos de alto interés conocer los medios en que se desenvuelven nuestros enemigos, los ambientes sociales y económicos que predominan, los anhelos personales y colectivos que existen en determinados puntos neurálgicos, lo cual podría dar mayor precisión a los objetivos a perseguir, lo que pudiera servir para dar impulso a la acción, con el fin de pasar de una fase retórica y esporádica al terreno de los hechos, de las realizaciones sociales.

Por ejemplo, ahí va una referencia concreta: El Grupo Tierra y Libertad tiene una abundante comunicación que abarca los más dispares países. La gran mayoría de cartas que se reciben tienen un carácter puramente administrativo, a lo que se refieren casi en concreto. Sin embargo, lo primordial sería, como hacen algunos corresponsales, que nos dan a conocer su pensamiento, sus normas de vida, la impresión que tienen del país en que viven; el fin de pasar de una fase retórica pudiera interesar a los demás lectores. Lo ideal sería que la cantidad de compañeros, simpatizantes y suscriptores de nuestras publicaciones trataran de superar el papel pasivo de lectores con el activo de colaboradores. No queremos decir con ello que se obliguen a escribir artículos quienes no reúnan condiciones para tal menester, pero sí, al menos, que emitieran su opinión, que nos informaran de cuanto ocurra y sepan de interés personal o del grupo, de su criterio sobre aspectos diversos, para así ampliar los horizontes de cuanto venimos exponiendo en nuestra prensa, vinculando nuestras inquietudes con cuantos se preocupan por la ideología ácrata. Nuestra insistencia en tonificar y dar vida a la CRIFA no tienen otra finalidad.

Siguiendo esta ruta informativa no creemos fuera un estorbo poder tratar con acierto y conocimiento de causa los cambios que viene teniendo la sociedad en conocer las relaciones que existen entre trabajadores y empresas en plan internacional, en estar al corriente de los adelantos científicos, en la evolución del tecnicismo y en cuáles son las novedades efectuadas en los sistemas financieros, productivos y

de intercambio, no como repercusión de una prensa alineada y sujeta a cartabones interesados de las capas dirigentes, sino por línea directa, como el caso de aquellos compañeros franceses que, con la descripción y las fotografías que nos ofrecieron, tuvimos una noción más exacta de lo ocurrido en Vietnam que en todas las prolongadas lecturas anteriores.

También opinamos que no sería empresa inútil penetrar en lo íntimo de las rivalidades armamentistas (en el robo, lodo y sangre que encubren) en las causas que motivan el hecho de que el Gigante del Norte tenga que racionalizar el uso de la gasolina, en conocer la raíz, los motivos que engendran la violencia por doquier, en saber hasta qué punto progresan las ideas totalitarias en Europa (fascismo y comunismo), en recorrer los vericuetos internos del Mercado Común Europeo en sus aspectos económicos, político y social, en poder apreciar el significado que tiene el Opus Dei como instrumento de dominio unido a la curia romana, en discernir la intimidad que motivan las luchas monetarias entre el dólar y las monedas europeas, en descubrir el «enigma» de que estos pueblos de América desvitalizada tengan cada vez más millonarios mientras van en marcha ascendente las insatisfacciones, el pauperismo y la miseria de las multitudes.

Todo ello y más deseáramos conocerlo al dedillo, no como un eco o una referencia, sino en su base, intrínsecamente, con el fin de interpretar en forma adecuada las luchas de este momento inquietante, de saber cuáles son las causas que agitan a la juventud, para así adoptar los medios más pertinentes a las necesidades actuales, para poner a su alcance todos los medios que pudieran facilitar una transformación total de esta sociedad aberrante en la que la vagancia tiene más valor que el trabajo y la corrupción más que la dignidad.

Ni que decir que tenemos plena conciencia de que en nuestros días ha pasado a ser un dato histórico aquello de cifrar el porvenir revolucionario en «Trabajadores del mundo entero, uníos», que va inserto al final del «Manifiesto comunista», y con él buena parte de la ideología de su época, ya que hoy, antes cabría preguntarse: ¿Qué clase de trabajadores son los que deben unirse? Entre ellos también hay clases; hay los infradotados, el peonaje, el campesino irredento, los sin trabajo, los auténticos parias que sólo figuran con un número para saber la cantidad de habitantes en un censo cualquiera. Enfrente de ellos figuran los que tienen coche a la puerta, refrigeradores, televisión, artefactos mecánicos de todo género, casa propia, y que viven en confort rayano al de la burguesía.

Estos, o sea los llamados sujetos de consumo ¿no se sentirían molestos si se les llamara proletarios?

¿No hacen mejores migas con la clase considerada superior? Socialmente hablando ¿no han de ser obreros para convertirse en clase media y como tales adictos a su mundo en aspiraciones, propósitos y finalidades, ya que su enfoque más generalizado puede resumirse en tener la pitanza segura, en pagar las letras de los compromisos contraídos, en emular al burgués y, si se puede, en ocupar su sitio?

Precisa considerar que la burguesía, o mejor, el supercapitalismo, ha capeado bastante bien el temporal creando unas supercapas sociales, de elementos más idóneos, que a fuerza de incentivos económicos han venido a convertirse en enemigos de sus propios compañeros de explotación. Aquí podría formularse otra pregunta: ¿Qué queda de la teoría marxista, que indica que el desarrollo productivo conlleva el empobrecimiento de quienes lo propician? ¿No es evidente que el resultado ha sido totalmente opuesto? ¿Qué alcance viene logrando la consigna, tan disputada antaño, acerca de la revolución permanente? El hecho indiscutible es que después de la Revolución española, o sea hace más de treinta años, que no se ha efectuado ninguna revolución de tipo social en los países más industrializados ni en parte alguna, ya que no pueden juzgarse de tales los conatos de independencia de algunos satélites rusos inspirados por intelectuales, ni los acontecimientos de París, en 1968, ya que fue una gesta estudiantil saboteada por los trabajadores sujetos a las directivas del comunismo.

Estos estados de desorientación, depresivos e inoperantes, igual que

por JOSE VIADIU

la violencia esporádica de algunas minorías, por lo general, son efectos de las orientaciones emanadas de ese que llaman marxismo-leninismo, que a pesar de alentar a cierto guerrillerismo, ha venido a reemplazar a la antigua socialdemocracia reformista en el sentido de que manipula a las multitudes, casi en exclusivo, como elementos electorales, amasándolas cuando ganan y hostigándolas si pierden. A la vez también influye el hecho de que las experiencias rusa y china han mostrado que en lo primordial privan los afanes imperialistas, el potencial armamentista, y que el cambio de poder económico, o sea el paso del capitalismo a la dictadura de un partido, no basta para transformar el modo de vida del proletariado. El hecho de sustituir a una burguesía voraz por una burocracia abusiva no altera en lo más mínimo el origen de toda lucha social, cuya base radica en la desigualdad y en la injusticia, mientras que en esta metamorfosis, los ataques de las víctimas, de todos los explotados, sólo cambian de dirección: antes contra los abusos de los poderosos, de las oligarquías dominantes, y ahora contra la empleomanía omnipotente que, por igual, engullen el esfuerzo de los productores en provecho de las nuevas castas.

Aquí también cabe reiterar: ¿Ha sabido aprovechar el anarquismo esta situación aumentando su haber con el logro de nuevos adeptos y colaboradores? ¿Ha prestado la debida atención a estos nuevos factores de agitación y protesta, representados en el descontento de la clase media, en las rivalidades del clero, en las pugnas nacionalistas, en el desespero de los famélicos, en la rebeldía permanente de los estudiantes?... ¿No sería hora de tratar de bifurcar los hechos vivos, los motivos que agitan a las multitudes, con el ferviente deseo de formar parte en la caravana de actores que encarnan el drama que viven los pueblos en este momento?

¿No serían éstas las inquietudes y los sentimientos de Bakunin, Malatesta, etc., si vivieran?

¿Y no podría ser la CRIFA el organismo internacional que ayudara a conseguir estos objetivos?

DISCOS

Dedicación fraternal a Miguel Foz.

Hay virtud en nuestra prensa; y eficacia, aunque socarrones inútiles lo nieguen.

Pedro Castellví, de Valderrobres, fue condenado a cadena perpetua por una muerte habida en Beceite. Castellví era inocente, pero pagaba su desafección al cacicazgo de la comarca. En hombre anónimo, Castellví transcurrió 18 años de su vida en los presidios españoles, donde frecuentó especialmente a los condenados sociales. En todas las protestas de éstos la firma del valderrobrense constaba.

La C.N.T. se interesó por el caso de nuestro hombre y levantó gran campaña de publicidad sostenida con datos y documentos que aportara Doménech, un compañero yerno del presidiario inocente. «Soli» diario (¿eran sus primeros tiempos!) no cesó un solo día de ocuparse del caso Castellví hasta que éste obtuvo interrupción de pena previa revocación... tardía de su condena. Castellví murió años después en compañía en Barcelona.

El anarquista Masachs, un solitario, agredió con un cuchillo al dictador Miguel Primo de Rivera en la capital catalana. Errado el golpe, Masachs fue castigado con la penúltima pena, aligerada también por una campaña de nuestra prensa.

Otro compañero, cuyo apellido no se nos ocurre en este momento, en una de las pasionales huelgas que se desarrollaban en la propia ciudad condal, fue implicado en un suceso del cual resultaron muertos tres enemigos del obrero. Total, pena de muerte. Nuestra prensa intervino, ruidosamente, y la pena extrema fue conmutada. Igual caso para la situación jurídica de muerte aplicada al dibujante Shum en plena represión centralista.

Con respecto al exilio, una firme campaña de este semanario, eficazmente secundada por un compañero italiano, consiguió arrancar de entre rejas a un compañero y poeta gaditano, «pudriendo» veinte años hacia en el fatídico caserón de Puerto de Sta. María.

Sólo por estos datos la existencia de nuestros portavoces queda justificada. ... Aparte otras labores altas y, seguro, imprescindibles. DISCOBOLO

Les jeunes face à la civilisation des loisirs

(Suite)

AUTOGESTION ET FEDERALISME

La cogestion proposée par les pouvoirs publics n'est qu'une solution « attrape nigauds » puisque la plupart du temps un tiers seulement du conseil d'administration est laissé aux mains des jeunes. C'est une solution de compromis qui fait une gestion de compromis.

Nous proposons, nous, l'autogestion dans le groupe. Il est primordial pour l'individu de prendre conscience qu'il a le droit d'avoir des responsabilités et ceci à tous les niveaux. Il doit être en mesure de prendre ces responsabilités dans les structures qui conditionnent une partie quelconque de sa vie.

Dans le groupe, à tout instant il lui est possible de se faire entendre, de susciter une discussion sur un problème quelconque : individuel, de fond, de structure. En un mot il participe effectivement à l'élaboration d'une attitude collective. Le groupe s'enrichit ainsi de l'avis et de l'expérience de chacun.

L'assemblée générale remplace l'animateur. Les décisions viennent d'en bas et ne sont pas paternellement suscitées. Les structures sont telles qu'il y a une multiplication des responsabilités à l'infini. Chacun se sent concerné à tout instant. Dans ce climat propice l'esprit de collaboration, la solidarité prennent très rapidement un sens réel et ne sont plus des mots vides de tout sens.

Cette forme d'organisation, comme tout autre n'est pas sans présenter certains dangers, les uns plus importants que les autres.

Si le groupe recherche en priorité l'efficacité dans sa tâche, sans s'occuper sérieusement de la libération de l'individu, il y a risque de réduire les initiatives personnelles au strict minimum. Le groupe prend le pas sur l'individu et tend à l'écraser.

Le phénomène inverse se produit aussi très fréquemment. Si nous n'avons plus d'animateur en titre, il se peut que certains de par leur caractère, de par leurs connaissances particulières en certains points, de par leur dynamisme, etc., deviennent des leaders. Dans les organisations, ce rôle est parfois joué par tout un groupe. L'ascendant que peut prendre le leader est parfois énorme et son influence est nettement plus néfaste que celle d'un chef facile, lui, à localiser par tout le monde. Le leader est difficile à

démasquer. Souvent il est lui même inconscient de son rôle. Habitué à commander, parfois de façon très fine et très subtile, aspirant à diriger il ne se rend pas toujours compte qu'il neutralise toutes les initiatives venant d'ailleurs que de lui. Il est l'animateur non en titre mais en fait. Il y a là un danger d'autant plus grave que le leader n'est pas imposé mais admis par l'ensemble. Deux leaders ne pouvant « cohabiter » ensemble bien longtemps l'apparition d'un second luron provoque inexorablement l'éclatement du groupe.

L'autogestion se trouve donc placée devant un double danger : subordination de l'individu au groupe ou vice versa. D'un côté nous tombons dans l'erreur du marxisme, de l'autre dans celle du personnalisme. Il faut trouver l'équilibre juste entre ces deux points, ne pas favoriser l'un au détriment de l'autre, tel est le problème. Cela nécessite une formation intense et permanente des individus pour qu'ils ne soient pas perméables à l'un ou l'autre des phénomènes. Le groupe doit analyser, remettre en question ses actions à travers son critère fondamental à savoir : favoriser la promotion collective des personnes sans gêner la promotion individuelle.

Bien sûr et malgré tout, certaines tensions naîtront entre individus. Le dépassement de petits problèmes internes montre la force et la valeur des personnes. On peut aller plus loin et affirmer que c'est dans la mesure où dans un groupe il y a naissance, analyse et dépassement d'un problème que le groupe raffermi son unité sur de vraies bases. En moment de crise le groupe doit obligatoirement remettre tout en question, préciser ses aspirations et ses buts, chaque membre sait alors de façon claire ce qu'il fait et pourquoi il le fait.

Toutefois cette vie en groupe ne peut à aucun moment être prise comme une fin en soi. On risquerait de remplacer l'égoïsme individuel par l'égoïsme du groupe ce qui n'est guère meilleur. Il faut sortir du particularisme et s'ouvrir à l'extérieur. Si d'autres groupes ont des aspirations analogues il faut se fédérer. Le passage se fera d'autant plus facilement que ce fédéralisme n'est qu'une extrapolation de ce qui est vécu dans le groupe. Chaque groupe reste indépendant mais maintient des contacts étroits avec les autres, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un comité de coordination ou d'un secrétariat. Ce rôle peut être joué par un groupe ou par des individualités de différents groupes. Les lignes de forces essentielles sont définies périodiquement par l'ensemble des membres. On m'excusera pour ce schéma sûrement très simpliste du fédéralisme. Pourtant rien ne sert d'élaborer des théories très érudites sur ce fédéralisme si on est incapable de le vivre réellement. On tombe souvent, d'ailleurs sans s'en apercevoir, dans une espèce de divertissement socio-intellectuel qui constitue une fin en soi et ne débouche sur rien.

Le jeune, lui dans le groupe découvre le fédéralisme d'une façon tout à fait pragmatique. Il peut soit l'accepter, car la gymnastique intellectuelle que le fédéralisme demande est logique et facile à assimiler, soit le rejeter, car il ne se sentira pas fait pour s'intégrer dans un tel système. De toute façon il saura sur le réel, sur le vrai, ce que cela vaut et il se déterminera en conséquence. Par la suite s'il le désire il pourra approfondir son sujet et par là même modifier ou corriger sa trajec-

De cómo el Ku-klux-klan se troca en

A finales de octubre pasado un conocido escritor francés que suele historiar de vez en cuando acontecimientos nacionales y mundiales en la televisión, describió documentadamente el decurso racista, fanático e irracional del Ku-klux-klan, sociedad secreta de tinte político norteamericana, fundada en 1866.

El historiador en cuestión finalizó su disertación señalando que sólo constaba el K-k-k hace unos años de unos 50.000 adherentes. Por falta de tiempo quizá, nada dijo acerca de lo que ha devenido esa sociedad secreta racista desde hace unos años hasta el año 1973. Al respecto, es aleccionador lo que está sucediendo en Texas (EE. UU.), y he aquí lo que ha sucedido y sucede ahora sobre el particular.

Hace unos años oficiaba en Texas el «Gran Dragón» del K-k-k local, denominado Frank Converse; desarrollaba extrema actividad para reclutar adherentes. Uno de éstos fue un «héroe» medallado de la fratricida guerra vietnamita, llamado Luis Beam, quien, regresado que hubo del frente de combate y deambulando un día por centrales calles de Houston, se dio de pleno con una manifestación pacifista. Beam, enfurecido, se enfrentó con los manifestantes de primera fila, y como trofeo de combate y de su «victoria» huyó llevándose consigo el criflama del Vietcong, que con particular entusiasmo enarbolaban los manifestantes dichos.

Frank Converse se entera de esta «heroicidad», contacta con Luis Beam y con acento misterioso informa a éste estarse organizando un vasto complot en los Estados Unidos tratando de instaurar el socialismo obrero revolucionario, siendo el Klan la única sociedad secreta como arma de combate contra el odiado socialismo. Beam, antiobrero, antisocialista y racista hasta el meollo, se adhiere acto seguido a la lucha, endosándose el disfraz completo de los altos dignatarios de los klans.

Semanas después bombas de regular fuerza destructora hacían considerables estragos en las sedes de los trabajadores socialistas y en el de Pacífica, estación de radio liberal (léase izquierda) sitas en Houston. Luis Beam es detenido, acusado, encarcelado como autor principal. Decepcionados, los «moderados» del Klan desertaron de las filas de éste. Frank Converse, también decepcionado ante el poderoso éxodo, dimite. Admiten la dimisión los «duros». Acto seguido se nombra en su lugar a un notorio activista del Partido nazi norteamericano. Reorganiza éste el Klan, embotándolo con ideas nazis. En la actualidad el K-k-k es activo y próspero debido al impulso del nuevo «Gran Dragón», así en Houston como en otras ciudades y pueblos de importancia.

Consciente de esta progresión klanista, el citado «Gran Dragón» impone su particular sentido nazi de lucha a muerte contra el liberalismo izquierdista. Numerosos policías son capturados y aceptan actuar como «klamens». El matiz nacionalista, absolutista y dictatorial, impregnado de fanatismo racista, llega incluso a querer catequizar a hombres y mujeres de color prometiéndoles

libertad cívica, emancipación individual y colectiva e igualdad de derechos y deberes, pero mujeres y hombres de color no olvidan el pasado; el bárbaro proceder del klan respecto a ellos, y huyen de los «klamens» como de la peste. No se desaniman los klanistas y prosiguen reclutando adherentes dispuestos a conseguir la «lucha final».

Los klanistas buscan nuevos rumbos de catequización, afirmando ser buenos cristianos protestantes y planean edificar un klan internacional. La idea, bien acogida, es puesta en práctica, al extremo de lograr crear varios klans en el extranjero con auspicios compulsivos de lucha cotidiana, feroz, contra las organizaciones obreras y partidos políticos de todo tinte y color socio-liberal-izquierdista.

Digo antes de continuar que, según la Comisión internacional de encuesta sobre criminales de guerra sita en Alemania Federal, existen, camuflados o no, unos 130.000 nazifascistas en varios países del mundo, sobre todo en América Latina y España. En los Estados Unidos informan existir una... centena. Bien, prosigamos diciendo que es revelador, digno de tener en cuenta con miras al presente y al futuro, el insólito hecho de que nuevas secciones klan-klamens existen y funcionan en Inglaterra, donde son capturados numerosos adherentes entre las minorías fascistas, neofascistas y racistas, «horrorizadas» ante el gran contingente de emigrados de color procedentes del Commonwealth británico. Existen klanens en crecido número en Italia, consiguiendo buen agostio entre los fascistas, y neofascistas, fáciles para la adaptación de las «doctrinas» del klan norteamericano modernizado por el actual «Gran Dragón» nazi, de nombre Robert Shelton. Existen también klans en Austria, en Alemania Federal, con reclutas venidos de los medios nazifascistas expresados.

En España es sabido existe el foco más importante de fascistas y nazis criminales de guerra e ídem civiles. Al respecto, es también aleccionadora la identificación con el klan en el reciente Partido nacionalsocialista español con sus grupúsculos denominados «5º de Hitler», «Acción Mussolini» para asaltos y devastación de librerías públicas, sitas en Barcelona, Madrid, Valencia y otras ciudades, sin ser molestados en nada ni por los del orden ni por los de la Brigada social y contando con el beneplácito y visto bueno de las autoridades superiores y locales.

Huelga mencionar las fechorías nazi-fascistas cometidas en Francia por los grupos de extrema derecha durante años y meses pasados; la reciente cometida por éstos en la ciudad de Béziers, consistente en embadurnar de pintura negra el monumento erigido en memoria del dirigente de la Resistencia contra las hordas hitlerianas invasoras en 1940, Jean Moulin, trazadas en la piedra blanca dos cruces gamadas e inscrita la palabra «nazi» al final; es asimismo aleccionador en cuanto a posible existencia de grupos «klamens» en país galo.

Terminando, el Ku-klux-klan y aun y manteniendo en uso y práctica su característico folklore interno (cruces en llamas, capuchones cubrecabezas y rostros) es evidente que ha encontrado eco propulsor en sus neccaballeros cruzados de estirpe antigua y moderna preparando un viraje de la política de entente U.S.A. con el Este europeo y entonces el klan, por mediación de sus fanáticos por doquier existentes, aparecer en escena nacional e internacional nazifascista.

toire. Il partira néanmoins avec un acquis vécu ce qui lui évitera d'échafauder des thèses très séduisantes mais qui s'écrouleraient au premier contact avec la réalité.

Le groupe et c'est là un de ses principaux mérites permet de vivre (en partie, certes) une vie communautaire qu'il est difficile de trouver ailleurs. (A suivre)

SIA - Calendrier 1974

Edition luxueuse sur papier choisi. Couverture en polychromie symbolisant les horreurs du fascisme. Reproduction de la première affiche réalisée par S.I.A. lors de sa constitution en France en 1937. En tête de chaque mois aux couleurs rouge et noir, douze photographies, témoignage de l'époque durant laquelle s'imposa le fascisme toujours présent de nos jours dans certains pays, et un résumé historique en Esperanto.

Son thème, le fascisme et ses méthodes totalitaires, traité et illustré à l'aide d'une profusion d'images et de données historiques.

Il est délivré dès maintenant aux camarades, sympathisants et amis de S.I.A. et à tous ceux qui sont solidaires de son œuvre de liberté et de solidarité.

Pour toute demande s'adresser à S.I.A. 4, rue Belfort, 31000 Toulouse. Paiements: C.C.P. 1230-50 S Toulouse — Solidarité Internationale Antifasciste (SIA).

Prix du calendrier : 6,50 F. A partir de 10 exemplaires, 10 % de réduction. Le Conseil National.

nazifascista

Mientras tanto el gran «Dragón Imperial» del K-k-k norteamericano se limita a disponer la «lucha» final, por el momento conformándose con saber que su fotografía adorna las oficinas o sedes locales de los nazifascistas de extrema derecha e instando a éstos a patrullar durante las noches en búsqueda de los anticristos izquierdistas y obreros socialistas, posiblemente rememorando aquella profecía a modo de sentencia que un «eminente» jefe nazi hitleriano pronunciara antes del derrumbamiento del bárbaro y racista régimen representado por Adolfo Hitler: «No descorazonéis, pese a la derrota sufrida. Seguid adelante fieles al jefe supremo y a sus y nuestras ideas, en la seguridad de que un día, en no importa qué lugar del mundo, volverá a resurgir más fuerte y con más brío el nazismo triunfador. Apoyo y dinero no nos faltarán.»

Alejandro LAMELA

FESTIVAL

Edgar Poe: «Histoires extraordinaires»

en cadeaux de Nouvel An

«Nouvelles Histoires extraordinaires», «Histoires grotesques et sérieuses». Traducción y notas de Charles Baudelaire. Frontispice. Reliure plein cuir gris perle, impression or, 32 frs.

La Bruyère: «Les Caractères». Introduction de J. Mercanton, 20 illustr. Reliure plein cuir vert empire, 32 frs.

Boccaccio: «Le Décaméron». 716 pages illustrées de 11 vignettes collées. Préface de Roger Judrin. Reliure de luxe plein cuir rouge, impression or. Edition numérotée. Gardes couleur, 42 frs.

Baudelaire: «Œuvres complètes». Préface, introductions et notes de Marcel Raymond. Illustrations. Reliure plein cuir rouge grainé, 69 frs.

LES TRETEAUX DU MONDE

Molière: «Théâtre complet». Introduction et notice de Jacques Mercanton. 2 volumes, 58 frs.

Alfred de Musset: «Théâtre complet». Préface, notices, chronologie, relevé des variantes par Roland Chollet. 1.424 pages, 51 frs.

Anouilh: «Théâtre». Présentation de Pol Vandromme. Les 2 volumes, 81 frs.

Racine: «Théâtre complet». Préface et notices de Jacques Mercanton. 940 pages, 44 frs.

Marivaux: «Théâtre complet». Préface et notices de Jacques Brenner. Les 2 volumes, 94 frs.

ARBRE-LYRE

Tolstoï: «La Guerre et la Paix». 1.200 pages. Edition intégrale, 32 frs.

Tolstoï: «Anna Karénine», suivi de «Résurrection». 1.176 pages, 32 frs.

Honoré de Balzac: «Le Père Goriot», «Illusions perdues», «Splendeurs et Misères des Courtisanes», (le cycle Vautrin). Préface de Jacques Mercanton, 912 pages, 32 frs.

Dostoïevsky: «Crime et Châtiment», suivi de «L'Éternel Mari», et «Les Pauvres Gens». 1.022 pages, 32 frs.

Homère: «L'Iliade» et «L'Odyssée». Traducción de Mario Meunier. Préface de J. Sulliger, 980 pages, 32 frs.

Jean Jacques Rousseau: «Les Confessions», «Les Réveries du Promeneur solitaire». Dialogues: «Rousseau, Juge de Jean-Jacques», «Lettres à Malesherbes», «Le Persifleur», «Ebauches des Confessions», «Le Testament» (œuvres autobiographiques). Préface de Jean Starobinski. 1.030 pages, 32 frs.

Un livre français

Montaigne: «Essais». Edition P. Villey, revue et augmentée par V.-L. Saulnier. 1.400 pages, 32 frs.

CONNAISSANCE ET POESIE

André Bonnard: «Civilisation grecque», de «L'Iliade» au Parthénon, période archaïque. 32 planches hélió, 16,50 francs.

André Bonnard: «Civilisation grecque», d'Antigone à Socrate, période classique. 32 planches hélió. Carte, frontispice de Hans Erni, 16,50 frs.

André Bonnard: «Civilisation grecque», d'Euripide à Alexandrie, période hellénistique. 36 illustrations, frontispice de Hans Erni, carte. Présentation Clairefontaine, 16,50 frs.

Voltaire: «Dictionnaire philosophique», 10 frs.

«Lectures et Figures», par Elisabeth Porquerol. Préface de Dominique Aury. Biographies et études critiques des auteurs de la Guilde 1935-1956, 19,50 frs.

Paul Eluard: «Derniers Poèmes d'Amour». Le dur désir de durer. Le temps déborde. Corps mémorable et Le phénix. Nombreuses illustrations, 24 frs.

«La Femme et l'Amour», poèmes et illustrations choisis par André Lejard. 78 illustrations dont 31 en couleurs, 280 pages, 32 frs.

LIVRES POUR ENFANTS

Andersen: La Reine des Neiges. Illustrations couleurs de Toma Bogdanovic, 8,50 frs.

«1, 2, 3, 4, 5 (Compter en s'amusant)». Photos de Robert Doisneau, texte et maquette d'Albert Plécy, 8,50 frs.

«La Maison», conte de Claude Roy. 12 illustrations couleurs, 12 frs.

«Conduite: Zero», un roman en images, 8,50 frs.

Pedidos a esta Administración.

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56.

LO DICEN OTROS

Mal vestido y peor alimentado, con ojos soñolientos de color de ajeno bajo una amplia frente, medio cubierta por el ala de chambergo astroso, de cuyo borde escapaban guedejas de minúscula melena, encuadrando un rostro pálido de nariz recta como una interjección, sobre unos labios delgadísimo que en gesto escéptico sostenían estrafalaria pipa, flotando sobre la escandalosa chalina de mariposa que ceñía un cuello de camisa blanda, dudosamente blanca, se presentó una noche Juan Amic, en la redacción de «Las Noticias» — magnífico diario, perdido lamentablemente para la prensa barcelonesa, por motivos misteriosos en que se confundieron circunstancias obligadas, sin tener en cuenta una historia prestigiosa — pidiendo dinero y ofreciendo talento. Rafael Guerrero — uno de los directores más avisados que he conocido — adivinó lo segundo, y amparó lo primero. Desde entonces, «Amichatis» firmó unos «Aguafuertes», no mayores de media columna, en aquel diario, llamando la atención de profesionales y profanos, por su intensidad, su brío y su perfecta factura.

Yo le conocí en «El Día Gráfico» cuando este periódico estaba en un recodo de la calle de la Boquería, en edificio propio de planta baja donde estaban las máquinas, y un solo piso en que ancho patio de cristales separaba la sala de redacción, de las oficinas administrativas con ventanas a la calle. Compartimos una mesa del fondo, y entablamos una sincera amistad. Amichatis era un hombre totalmente adaptado, que tenía «cosas». Sabido es que en este país y en esta época, las personas «que tienen cosas» están redimidas de toda disciplina, de toda constancia, y de toda congruencia. Amichatis venía al periódico cuando quería y como quería; para él no hubo jamás

«Amichatis»

horario fijo ni obediencia posible. Sobre aquella mesa le vi escribir artículos magníficos, y también pasar horas enteras sin coger la pluma, fumando su pipa. Luego íbamos al «Lyon d'Or», donde presidía una peña, por donde pasaron todos los bohemios, escritores y periodistas de Barcelona. Allí nacieron las primeras escenas de su obra «Los arlequines de seda y oro», que le abrieron las puertas del teatro, representándose con un éxito sensacional en el Apolo.

Dentro ya del teatro, su obra global — «La Borda», «Les dones de tothom», etc. —, fue escrita con pluma de bronce, rompiendo la monotonía, existente entonces, de una escena que se mecía entre lo cursi, lo flojo y lo picaresco. Amichatis recogió del arroyo su Musa, y cantando a la humanidad degenerada por injusticias o por los vicios, creó un teatro de tipo zolesco, pero con el garbo y la sensibilidad de un mediterráneo. Ni el honor, ni la conciencia, tenían sexo en sus temas; y el aroma de una poesía triste, pero elevada, se unía al hedor de las alcantarillas de la gran ciudad. Su aparición fue memorable; tan intensa, como pasajera. Ya he dicho antes que Amichatis entre sus «cosas» desconocía la importancia de la disciplina, y la constancia. Por eso su gloria fue episódica.

Sin embargo, Amichatis era un valor en disputa eterna con el ambiente que le rodeaba, por su espiritualidad soñadora y divagante.

Una noche nos dijo que se casaba con la ahijada de los conocidos actores Matilde Xatart y Joaquín Montero, y exteriormente modificó su aspecto y vestuario, pero el bohemio nato seguía vibrando en él y su canto solitario en defensa de los desherrados, de los desheredados de la fortuna, permaneció inmovible al mejorar personalmente de situación. Fue a Buenos Aires y desde allí me escribió una carta en que mostraba su ingenua sorpresa de haber hallado en los barrios de Boca, en los conventillos platenses y en los arrabales de la gran ciudad, tipos idénticos a los que él había reproducido en el escenario barcelonés. Como si la humanidad no fuera la misma en todas partes. Y me decía su indignación ante la mixtificación del tango, que conoció en su misma raíz, sangriento y viril, al verle en París elevado al frac y al escote enojado de los admiradores de Oscar Wilde y las discípulas de Safo.

De la Argentina fue a Madrid, donde murió sin apenas ser conocido. También es verdad que a Amichatis le tuvo siempre sin cuidado que se le tuviera en cuenta, a pesar de ser un gran periodista y un notable comediógrafo.

Personalmente, tuvimos entrañable amistad. Nos separaban ideologías y procedimientos de convivencia social, pero por mutua comprensión nuestro compañerismo se hizo inquebrantable, porque él puso respeto, yo puse tolerancia.

VILA SAN-JUAN

— El autor olvida decir que Amichatis se afilió a la C.N.T. y que en enero de 1939 se refugió en Francia, estando con nosotros, su pueblo, en el Campo de Argelés, desde el cual se fue a América.

Secretarios de Cultura y Propaganda:

El Fomento de la Cultura Libertaria os ofrece en condiciones económicas el folleto «LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA DE 1934», para su divulgación.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE MARSELLA

Por mediación de la presente nota queda convocada a asamblea general, todos los afiliados de nuestra Federación Local, para el domingo día 16 de diciembre en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, a las 9,30 de la mañana.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

La Comisión de Cultura y Propaganda de la Federación Local de la CNT organiza para el domingo 23 de diciembre 1973, a las 9 de la mañana en 9, rue Duchalmeau, en Perpignan, una charla a cargo del compañero Vicente Galindo, que tratará el tema «La autogestión».

CONFERENCIA EN PARIS

Siguiendo su curso de conferencias, Fabián Moro nos dará la 8ª sobre el tema: «Federalismo y centralismo en España».

Este acto tendrá lugar el sábado 15 de diciembre a las 5 de la tarde en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el 16 de diciembre para revisión de cuentas y renovación de Comité. Presencia precisa.

S. I. A. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general para el domingo día 16 de diciembre a las diez horas de la mañana en el Café de la Comedia, (place du Théâtre), invitando a todos sus adherentes, secciones locales del departamento y amigos de S.I.A. Dada la importancia de los asuntos a tratar no dudamos que los compañeros tomarán interés en acudir a la misma.

REGIONAL CATALANA - C.N.T.

Agrupación de Paris

Reunión general determinativa el sábado 22 de diciembre en 2ª convocatoria.

SUSCRIPCION PRO-LOCAL

Hernández, Dreux, 10; F. L. de Paris: Miguel de Bondy, 20; Ortola, 10; Vidal, 10; López, 10; La Justicia, 10; Cacho, 50; S. López, 10; F. L. de Thiais: J. Arcal, 10; L. Arcal, 10; Alastruey, 10; F. L. de Houilles-Argenteuil: Máximo Andreu, 60; F. Marín, 20; Amigos de SIA, Paris, 100; Carpintero, 150; Comisión Regional, SIA, 100; Antonio López, Marnane, 10; Allende, Antibes, 33 frs. Total: 733,00 francos.

SUSCRIPCION PRO-ESPAÑA

F. L. de Paris: J. Amela, 100; Gimeno, 10; Leunam, 15; Pérez, 15; Llop, 20; Ortola, 10; Leunam, 10; Vidal, 10; Buissan, 7; López, 10; Muzas, 50; P. Peralta, 11; Carballeira, 50; Una compañera, 30; Rodríguez, 10; Torralba, 10; Guitérrez, 30; S. López, 10; Mazalías, 10; F. L. de Dreux: Hernández, 10; Menéndez, 10; Landeira, 20; F. L. de Thiais: Genique, 6; Granados, 10; Rodríguez, 10; J. Arcal, 6; Alastruey, 10; B. Peralta, 10; F. L. de Drancy, 60; Madeleine, 100; A. Delgado, 20; J. Llop, Igny, 25; Allende, Antibes, 34; Berthe et Jacques, 15; Gómez, Paris, 10; F. L. de Drancy, 40; Beneficio Festival 2-XII-73 en Paris, 1.040,10; F. L. de St-Denis: Rodríguez, 5; Nolla, 10; Anónimo, 7 frs. TOTAL: 1.854,00 francos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Profetas del futuro

Cuando asoma diciembre y el año va finalizando, brotan por ahí abundantes los comentarios alusivos a la vida social en sus diversas manifestaciones. Unos lamentan las calamidades pasadas, las torpezas, los errores; todo lo que se estima ha ido mal habiendo podido ir mejor. Jeremiadas con las que ya no puede remediarse nada. Es caer en la sensación desolada del poeta al expresar lo de que «cualquier tiempo pasado fue mejor». Ya en el extremo opuesto, la «futurología», como vemos suele denominarse, por la mayoría, aparte algún que otro, como Cioran, que lo observan todo con antiparras oscuras, tiene un alcance optimista. ¡Y a la postre más vale así! ¡No conviene amargarse la existencia con presentimientos sombríos dada la brevedad de la vida!

Ojeando estos días uno de esos «magazines» en que alternan las opiniones de las personas sensatas con el criterio de los cerebros dados a la frivolidad, por aquello de contentar a todo el mundo, hemos podido leer unos curiosos comentarios, o casi vaticinios, al respecto de lo que será el año 2.000, que no está tan lejano para que no puedan alcanzarle más de cuatro cincuentones y hasta algunos sesentones, a poco que en su fuero interno conserven vitaminas de larga vida. Y ni que decir tiene, hijos y nietos de los hoy veteranos, no darán la menor importancia al hecho de poner la fecha de las cartas en el día y mes del año dos mil y tantos.

Según el eminente biólogo Jean Rostand, se podrá determinar a voluntad el sexo de los recién nacidos; habrá crios nacidos sin necesidad de padre; y se podrán crear

nuevos tipos de seres humanos. A criterio del profesor Allaines, de la Academia de Cirugía, se curará el cáncer; el corazón artificial permitirá acertadas intervenciones intercardiacas; y en abundancia estarán los órganos de recambio. Para F. H. Raymond, del Conservatorio Nacional de Artes y Oficios, el robot reemplazará al obrero que trabaja a la cadena; los cerebros mecánicos quitarán no pocas de las preocupaciones del individuo al evitarle el pensar... A juicio de Jean Lhermitte, de la Academia de Medicina, la cirugía compondrá a los mutilados de nacimiento; y conseguirá suprimir el dolor. L. Kowarki, del Comisariado de la Energía Atómica, cree que efectos derivados de factores radioactivos permitirán en medicina penetrar los secretos del cuerpo humano; habrá barcos, trenes, aviones, funcionando con motor atómico. Entre tantas notas esperanzadoras no podía faltar la de duda, de zozobra al respecto del porvenir. Así un dominicano, el R. P. Maydieu, señaló con el signo de interrogación: «¿Continuará siendo Roma asiento de la cristianidad?» Cabe dudarle si tenemos en cuenta que entre la gente de sotana se empieza ya a dudar de Dios y de su madre.

Indudablemente, en torno a lo que pueda acontecer en el año 2.000 ya hemos comprobado que caben las más atrevidas hipótesis. De ahí que no sea cosa ilusa, descabellada, imaginar que en el segundo milenario que se aproxima, los pueblos se decidan a vivir sin la explotación del hombre por el hombre, y emancipados de las tutelas estatales, que es harto sabido han hecho más mal que la peste.

El problema de la captación idealista

De la sabiduría popular oriental, en relación a los adagios, hay indudablemente motivos de reflexión. Vale la pena reflexionar, nosotros, los idealistas libertarios, lo de «si la montaña no viene a mí, he de ir yo a la montaña». Se habla, naturalmente, en razón de tomar las ideas en serio, esto es, de sentir las, como algo enraizado en el fondo de nuestra conciencia, como algo visceral, por así decir. Ello es bien diferente, puntualicémoslo bien, que mantener

las ideas a manera de un ligero e intrascendente snobismo, como se es miembro de un sociedad deportiva cualquiera, en plan de pasar el tiempo. Nos referimos a ciertos idealistas que lo son para intentar seguir guardando un tanto el aire de lo que en mayor o menor grado algún día fueron. En su conciencia les sienta mal que se diga que se han aburguesado, que ya no son nada. Hay un puntillo de honor, de amor propio. De ahí el que manifesten aquello tan conocido consistente en decir «¡Ah, yo soy siempre el mismo!», aunque nada en realidad les interese.

Hay un tipo de idealista cuya personalidad moral va en razón directa con su situación económica. Su fervor de militantes se diluye, o se desvanece, a medida que crecen sus posibilidades materiales. Claro está que tenemos la aversección harto simplista de que cada uno es como es. Idealistas los ha habido, bien lo sabemos, que han despreciado bienes de fortuna para defender las concepciones ácratas. Los que han sido maestros nuestros, casi en su totalidad se han hallado en este

caso. Citarlos equivaldría a nombrar a los escritores que han enriquecido el ideario anarquista. Y al margen están cuantos anónimamente, siendo poco conocidos, han hecho tanto como los primeros en probidad, desinterés y sincera consecuencia. El hecho de vivir en una «sociedad de consumo», de acrecentado aburguesamiento, no influye, afortunadamente, en muchos casos, para que puedan existir idealistas de verdad, que, por descontado, nada han de tener de común con el tipo del cantamañanas, del tarambana que se ríe de aquello que le falta: inteligencia de una parte, y manifiesta dignidad para poder alcanzar en el grado debido, independientemente del adjetivo que use para intentar demostrar que es algo.

Cuando se está habituado a hablar de ideas, de las propias concepciones libertarias en el reducido ambiente de grupo, diríase que resulta inadecuado manifestar que el mundo nos ignora. ¡Se está tan acostumbrado a contar, entre nosotros, hechos e ideas, repitiéndolo innumerables veces, que suele tenerse la ilusión de que los otros, los que viven al margen de nuestro ambiente, también lo saben! Y está bien lejos de ser así. A nuestras reuniones de grupo, o de federación local, acudimos los interesados, los miembros de nuestras fracciones, y no todos los componentes de ellas. Cabe decir también que algunas veces preferible es el que sea así, que no acudan quienes no nos conocen, ya que no siempre entre nosotros prevalece la comprensiva cordialidad.

Y se vuelve ahora a lo de antes: la montaña ni viene ni vendrá a

nosotros. De ahí la necesidad de que vayamos a ella. Lo que suele denominarse la masa, y que a veces se agrega lo de «amorfa», lleva su vida por delante de la manera que sabe. Vive, o vegeta, si se quiere, al margen de nobles postulados idealistas. De ahí que hemos de ser nosotros quienes busquemos la forma de captación más adecuada. Siempre se ha realizado así. Pero hoy menos que ayer existen los móviles de necesidad acuciante en el orden económico para que sea en los sindicatos obreros, en los baluartes de lucha por reivindicaciones económicas, donde sólo y exclusivamente quepa el hallar condiciones adecuadas. Conste, no obstante, que no se trata de minimizar para nada el valor del sindicato y de la obra sindical, pero tampoco cabe el echar en olvido el desinterés existente entre el ambiente popular al respecto de las posibles actividades sindicales. Veamos como botón de muestra lo que hacen la inmensa mayoría de los emigrados económicos españoles.

Medio de captación adecuado es el de que los libertarios creemos o tengamos notoria influencia en ateneos de tipo cultural y recreativo. Se dice, se sabe, pero se olvida bastante el llevarlo a cabo. En un ateneo se ofrecen distracciones de diversa naturaleza. Y con la distracción se puede ir poco a poco desarrollando tarea de proselitismo para las ideas; obra educadora, cultural. Es en el ambiente de los ateneos que puede acudir la juventud, la que tanta falta hace. Al tema puede dársele más extensión, pero lo dicho es ya bastante para incitar a la reflexión.

La desconcertante sinceridad de Péguy

Bien poco de nuevo nos dijo en la televisión el hijo de Charles Péguy al referirse a su padre en ocasión de su centenario. Hombre sincero en sus escritos, en sus obras y en su conducta. Sincero cuando estando en el seno del Partido Socialista censuraba, con demoledor estilo anarquista (actitud reconocida por amigos y por sus adversarios) el maquiavelismo y falsedad de la políti-

ca; sincero al atacar a la Iglesia y a sus destacadas jerarquías. Y sincero también, desinteresado, él, que tenía un talento excepcional y que con acierto singular había combatido los prejuicios sociales, se apartó de las ideas de antes, cantó en versos magníficos figuras de la Iglesia, y se dejó matar heroicamente en la guerra del 14. ¡Caso raro y desconcertador el de Péguy!

Para asegurar la vida de nuestra Prensa

A partir del 1º de enero de 1974 los precios de suscripción que regirán para EL COMBATE SYNDICALISTA y «ESPOIR» serán como sigue:

Francia:
NUMERO SUELTO 1 50
Año 70 00
Semestre 36 00

Trimestre 18 00

Extranjero:
Año 84 00
Avión, año 107 00
Australia, año 114 00

El encarecimiento general impone este reajuste de precios.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rue des Vignoles, (Metro Avron o Buzenval)

NOCHE BLANCA de fin y 1º de año, de las 21 a las 5 y 1/2 mañana. Con lunch, música, espontáneos, película sorpresa y otras amenidades.

Comunicar vuestra asistencia personalmente en el Centro, o por teléfono: PYR 46-86. No acudir cenados.

Como de costumbre, el resultado de la velada será solidario, y el contenido de la fiesta fraternal. Acudan los compañeros con sus familias.

TURRONES A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos, la pieza 0 90
Mazapán, la pastilla 7 00
Yema, la pastilla 7 00
Jijona, la pastilla 8 00
Alicante, la pastilla 8 00
Cofre con 4 pastillas turrón,
12 panecillos y membrillo (1) 43 00

Pedidos a «C. S.», Roque Llop, 33, rue des Vignoles, 75020 Paris. CCP n° 13 507-56.

(1) Precio rectificado por fuerte aumento de la casa suministradora.

ELLE COMBATE SYNDICATISTE

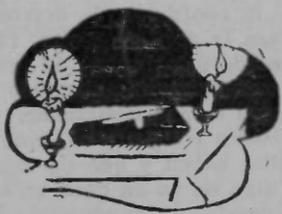
C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 370 46-86.

Les écoutes téléphoniques et les micros au « Canard Enchaîné » soulignent, si besoin en était, la montée et l'organisation d'un État policier en France.



Lo que le sobra...

A ningún buen observador se le escapaba que la terminación de la Segunda Guerra impondría grandes modificaciones geográficas y políticas. En ambos aspectos se cambiaron no pocas estructuras, sin que la suerte de los pueblos mejorara gran cosa. Los desgarros humanos, y el dolor soportado, después de tanto tiempo transcurrido, todavía no han situado al hombre en la línea de desenvolvimiento que más le conviene.

Como no pocos esperaban, no fue la última de las últimas; no se cumplieron los anhelos de Victor Marguerite y de otros notables pacifistas; no existe ni el diseño de aquella soñada «Patrie humaine». El mundo está fraccionado en naciones, en patrias que se combaten y con frecuencia se desgarran. Corolario de esos avatares, la humanidad continúa dividida en pueblos nacionalistas, en razas y clases que no cesan de hacer ostensibles las luchas armamentistas.

CAUSAS Y EFECTOS DE LAS CONFLAGRACIONES

Cuatro etapas de la guerra en 25 años

Cualquier motivo de interés absurdo aprovechan los rectores del mundo actual para producir la conflagración; hoy es aquí, mañana será allá; la actitud de protesta, con el aire y volumen que debería, el pueblo no la produce. Falta madurez de conciencia, dignidad que preserve la vida, arrojo para combatir las confabulaciones de los déspotas y magnates que originan las matanzas guerreras. Todo se hace en nombre de intereses patrióticos cuando no hay en función y defensa otra cosa que los bienes de los propietarios y acaudalados.

El 14 de mayo de 1948, las Naciones Unidas acordaron repartir el protectorado británico de Palestina. Seis meses después, en ese territorio quedaban constituidos un Estado Israelí y otro árabe. Desde el día siguiente, guerrillas y comandos pusieron en tensión constante la antigua área palestina y sus contornos.

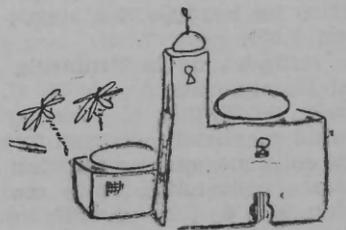
Con ese precedente no iniciaban ninguna independencia los pueblos del Medio Oriente; aunque de características diferentes a las luchas que

había sostenido antes, iniciaba una guerra intermitente que cubriría facetas agudas. Más que ninguna capa social, el rigor de esos antagonismos recaería en lo más humilde de los pueblos árabes.

La constitución del Estado hebreo robusteció el odio de sus vecinos;



Lo que le falta al Oriente Medio.



Lo que le sobra...

consideraban éstos, y siguen considerando más que nunca, que los pobladores de la nueva nación son «intrusos malévolos»; no los quieren; los viejos pobladores están juramentados en sostener conflicto permanente, con la finalidad de reconquistar el terreno que ocupa «una raza opuesta». ¿Qué porvenir labran, unos y otros? El problema es de difícil solución inmediata.

Frente a la población judía del nuevo Estado se ha fomentado una solidaridad que impone enormes sacrificios; los árabes están juramentados en triunfar. Los lazos establecidos no son de protección, tendentes a elevar su nivel de vida; la pasión, el odio racial, y las embriagadoras excitaciones militares, tienen la misión de hacer soportables las inclemencias guerreras. Para una finalidad incongruente, los poderosos del Medio Oriente han conjugado los narcóticos peores.

Causas y efectos de las conflagraciones

La unión convenida, el pacto establecido, como el juramento elevado, descansan en la finalidad de dejar sin hogar patrio a la raza judía. Todo el virus ancestral se ha suscitado en esta contienda; todo el humus destructor se agiganta cuando a la mente árabe acude la imagen judía.

Por ese pensamiento trágico, fúnebre, que de no tener ante sí el cuerpo del enemigo le basta la silueta para exaltarse, la guerra en Medio Oriente tenía que producirse y tener continuidad. En primera ocasión, la nueva nación fue atacada por los ejércitos de Egipto, Siria, Jordania, Líbano, Irak y Arabia Saudita. Los propósitos de esa ofensiva fueron desfigurados; al transcurrir algún tiempo, las causas que motivaron esos antagonismos sangrientos quedaron plenamente identificadas.

Dadas esas circunstancias, las Naciones Unidas optaron por mediar. Lo hicieron en nombre de la paz. Como resultado, el 7 de enero de 1949 se conviene alto el fuego y armisticio. Corolario de esa conclusión, y según acuerdo de las partes en litigio, el Estado Israelí ampliaría sus fronteras del área nacional con una tercera parte más de territorio que originariamente se le concedió.

En esa contienda, los hebreos tuvieron 4 mil muertos; los árabes no dieron cifras concretas, pero se calculó que el número de víctimas fue mucho mayor que el de sus enemigos.

La segunda etapa se dio en 1956. El 29 de octubre, después que Egipto nacionalizó el Canal de Suez, Israel, fuerzas francesas y británicas, en operación conjunta, invaden la Península del Sinaí. En cinco días de combate, el ejército israelí conquistó casi todo el territorio peninsular.

Nuevamente concurren, y presionan, las Naciones Unidas. También intervienen los Estados Unidos de Norteamérica. Previo acuerdo, el 7 de noviembre fueron retiradas todas las fuerzas invasoras, con el concurso de las llamadas unidades pacificadoras de las N. U. Total: 180 muertos los israelíes; los árabes tuvieron 1.000.

Ya retiradas de la Península del Sinaí las unidades de las N. U., a petición de Egipto, el malestar se agiganta y extiende; ocurren una serie de colisiones que no respetan las fronteras convenidas. Ante esa situación, el 5 de julio de 1967, los israelitas producen un ataque por sorpresa y, prácticamente, destruyen todas las fuerzas aéreas de Egipto.

Seis días después, cuando la lucha se paró, Israel había recuperado todo el Sinaí, conquistado mucho territorio de Siria y Jordania, incluyendo el Jerusalén árabe. Resultado: Los hebreos tuvieron 803 muertos; los árabes más de 10 mil.

La cuarta etapa es de reciente producción, está en curso. Hay poca confianza de que los trámites de arreglo tengan alguna efectividad pacífica. Los soldados no se han retirado de las trincheras; están en situación de alerta, arma al brazo, con los fusiles y ametralladoras dispuestas, esperando la voz de mando. Las baterías y la aviación de bombardeo continúan en su lugar.

Y mientras esto ocurre, ¿qué dicen y hacen las potencias erigidas en mediadoras de paz? Los hechos son más elocuentes que los buenos oficios de palabra. Omitiendo el más mínimo respeto a los trámites y parlamentos de concordia, Rusia continúa transportando enormes carga-

mentos de armas a los países árabes; lo mismo están haciendo los Estados Unidos de Norteamérica a Israel.

Aunque la conflagración actual del Medio Oriente, iniciada el 6 de octubre, llegue a extinguirse por el armisticio que se está tramitando, de esa zona demográfica están ausentes las verdaderas condiciones de paz. Los magnates de toda alcurnia, estatal y capitalista, tienen a sus pueblos envenenados. Unos y otros continúan haciendo acopio de artefactos destructores; y se consumarán en próximos conatos, que los prohombres de los gobiernos dirán cuándo y cómo.

Por el momento, suponiendo no hayan aumentado las estadísticas que poseemos, de los últimos combates habidos, que Israel termine de sepultar sus 3.500 muertos, y los árabes sus 15.000. Los médicos y enfermeras hartos tienen para ocupar sus servicios. Y los supervivientes, si continúan ebrios de furor combativo, por el estúpido sentimiento nacionalista o de odio racial, que esperan turno que pronto podrán suplantar a los caídos.

Severino CAMPOS

«LA VIE DE JESUS», de Robert Dalian, es un libro que debéis leer. Ilustrado por su autor hallaréis en él la ocasión de conocer los textos originales, comentados e ilustrados con la más rica sátira y la más agradable lógica que podáis imaginar.

Pedidlo en nuestra librería.

EDITORIAL

La unidad es un sentimiento, no un sonsonete

Cuando se habla — por los codos — del recobramiento de la Unidad, es que esa pobre doña fue puesta de patitas a la calle. Por lo visto y constatado, tras la rotura se impone la soldadura y si el objeto no queda deseablemente conseguido se ha logrado ocasionar tema; nada más que tema, y lo suficientemente baldío.

Cuando la fraternidad se ha desmentido una vez cuesta lo indecible volver a normalizarla. Ha habido palabras, han mediado palabrotas, que dejan rastro en el ánimo, en los ánimos. Ya no se es, en confianzas, lo que se era antes. Porque, además, otra desunión en ciernes alienta en el temor, o en el deseo, de unos u otros, quedando los primeros en el recelo de que el ideal se evapora y el compadrazgo cobra fuerza. Irrumpe ya la escisión bis o tri., y se vuelve a dejar pelo en el roce. Cada desarreglo de esos facilitos escapes a toda pierna, quien hacia la política, quienes hacia el sumidero de lo estrictamente esofágico. Miseria humana, en cada caso.

Lo que se aduce en todo estropeo colectivo es pobre y ridículo: que si Fulano es feo, que si Zutano corteja a la vecina de enfrente, que si Mengano podría ser infiel por dinero, que si Perengano esconde naipe jugando al tute. Fallecieran de pronto Fulano, Zutano, Mengano y Perengano, y los capitanes desconfederales quedarían huérfanos de argumento. Mas, con su maledicencia insensata, el argumento lo ofrecen caliente y rollizo al enemigo. Con libelos circulantes debajo sobaco y gacetas públicas como mujeres tales, ofrecen la sensación de que en la fábrica de esas cosas ideas no existen y si gana única de perder cuanto de Confederación y de acratismo queda. Los tales que se ocupan empeñadamente de una supuesta inacción ajena arrellanados ellos en la butaca sudada, pero muelle, de Criticón, dan derecho a creer que lo que exclusivamente les interesa es borrar una historia, destruir lo que otros reedifican, malbaratar el tesoro moral y futurista de la Confederación, ya vociferando ca-

De España

Testigo de cargo. Sólo una voz nos la voz de la CNT

La historia, en todos sus aspectos, es el testimonio vivo que carga a las espaldas de todos los gobiernos, mal a su pesar, que en todas las latitudes, gobernaron y gobiernan, con las justicias sociales que a través de los siglos se cometieron y siguen cometándose.

No hace falta que se refieran «históricamente» todos los hechos que lo confirman, basta con que nos paremos unos momentos a meditar lo que la historia nos relata con sus «heroicos hechos de armas» de estos últimos tiempos. Si la reflexión la iniciamos con la primera guerra mundial, comprobaremos que ésta y la segunda son ambos los engendros más congénitos del desarrollo industrial capitalista, heredero universal de todos los sistemas sociales y políticos anteriores que a su vez ha aumentado y corregido. En «su desarrollo» bilateral es inaludible la destrucción de los medios que ellos mismos hacen construir, y cuando las circunstancias no permiten esta destrucción bélica, entonces sus «hazañas» se dirigen hacia su consumidor; de ahí, de su exorbitante desarrollo económico financiero, nació y se creó lo que hoy conocemos con la denominación de «sociedad de consumo» cuya base es la necesidad real y también ficticia de las masas industriales y comerciales ubicadas en las grandes y pequeñas ciudades cuya característica fundamental es producir

infinidad de productos necesarios y otros no tanto, fabricándolos lo más perecederos posible, o sea limitando su duración de uso, lo que realmente han logrado, manteniendo así junto con el constante aumento «controlado» de los precios de todo en general el necesario desequilibrio económico sobre el pueblo trabajador y a toda la sociedad; los que poseen buenos medios económicos no tienen problema, pero a la clase obrera se la mantiene así, en la cuerda floja de la economía y necesidades del desarrollo del capital.

Actualmente, y dada la complejidad de los medios de producción cada vez más tecnificados ha aparecido una nueva clase social, llamada tecnológica que se extiende a todas las facetas de la producción y control de las mismas, incluido el campo de la oferta y la demanda como es natural, claro que en España aún no hemos llegado al nivel llamado europeo, y su efecto polarizador no es tan efectivo como lo es en Francia, por ejemplo; esta clase crea una confusa asociación con los capitalistas, que en todo caso sólo se puede analizar en cada caso concreto, pero de ella surgen nuevos elementos burgueses con ideas capitalistas, tratando de crear nuevas empresas, o ampliar las ya existentes con el mismo fin; de momento parece que está más próxima al imperio del capital que de los

lamidades, ya desorganizando aquí y en España (da grima comprobar lo que sádicamente se obstaculiza en España), sembrando la confusión, la desconfianza, introduciendo en casa la roca de Sísifo, favoreciendo cismas, envenenando relaciones... Si, compañeros «buenafeistas», extrañamente situados en la acera de enfrente: vuestros autodesignados jefes, percebes hinchados, critican e infectan lo que pueden en aras a lo que ellos saben y que no expresarán jamás en claro. Si algo no va en casa, es en casa mismo que ello se arregla, no exponiendo trapitos al sol, públicamente, para refocilar al enemigo. Ese empeño, ese tesón, ese derroche de dinero en publicar papeles particulares cuando antaño ciertos sujetos (que incriminamos) no soltaban ochavo en publicaciones formales, dá la medida del fin secreto que persiguen. Como al mendigo del cuento, «que dios se lo pague».

Eso de ser constante en el derribo de la obra común pretextando indumentarias y zapatos viejos en Fulano, Zutano, Merengano y Perengano, o incompetencias, infidelidades y ambiciones en los mismos, pero orillando constantemente y significativamente el tema constructivo e ideológico, a nosotros nos tiene lo suficientemente ilustrados sobre las intenciones de los campeones de la desunión que tanta unidad vocean.

¡Ay del día en que los 'cuatro individuos' repetidamente nombrados desaparezcan! ¿Qué argumentarán los capitanes escisionistas? Pobres querubines, ¡nada!

Porque lo más probable es que en la hora del entierro del «enemigo» ellos ya habrán puesto pie en el campo de Agramante, salidos por la estrecha puerta de escape que significa lo de «o me adueño de la casa o que se hunda ella con los vecinos dentro».

Y a la C.N.T. y al proletariado español que los parta un rayo.

para fuera de España

obreros, a pesar de su origen tan modesto como el de aquéllos; esta clase que se podría considerar como el escalón social más próximo a la cumbre social del capital, está mirada por éste, agudizando aún más el temible fenómeno de su diferencia de clases, que en su día puede ser más peligrosa tal situación general dada su dinámica evolutiva, para los que la miran, que lo es hoy para nosotros, pues todo ello lleva a una situación general económica conocida por el otro fenómeno, tanto o más temible que el anterior; la inflación, éste es el mal invisible del actual período supercapitalista; tal vez consigan soslayarle o atenuar sus desastrosos efectos, esto ya lo hacen, pero les será muy difícil por no decir imposible porque su causa más directa, la que más acelera su proceso y mayor dinámica le infunde es la competencia mutua que el desarrollo económico por ellos creado crea como base de este desarrollo. Puede decirse en síntesis que son víctimas de sus propios medios. Este proceso o ciclo ha venido repitiéndose desde que el capital tomó las riendas de las manos de los feudales para guiar o dominar el mundo. En su desarrollo logran ir venciendo todas las resistencias que en su camino se le han hecho y salta los escollos por así decirlo de los que considera y trata como enemigos, su dinámica agresiva en todo terreno, es ruda y feroz, sólo admite competencia en su propio terreno, de los que pretenden anularlo, éstos no le preocupan, como tampoco le preocupan los más temibles «competidores», o sea del campo del socialismo; ya se ha llegado a una «entente cordiale» entre comunistas y capitalistas. Esto último es tan histórico como todo lo demás. Para comprobarlo sólo es preciso comprar durante unos días, un par de semanas por ejemplo, aquí en Barcelona, «La Vanguardia», y creemos que el más lego se dará cuenta de que mi testigo de cargo se habla por sí solo, siempre que se lea con objetividad, y desde luego todas las noticias nacionales y extranjeras. Hoy mismo asistimos a una nueva confrontación entre árabes y judíos, cuyo fondo no es otro, a no dudarlo y reconocido por todo el mundo, que el petróleo, y hoy por hoy se puede decir sin temor, que el petróleo es la más alta expresión del capital, y asimismo de su debilidad. Ello podría traernos una nueva guerra, aunque sólo fuese convencional. Reconozco que los árabes en su trato con las compañías petrolíferas están en su derecho de mayor garantía y no ser afectados por la inflación. Hay desde luego motivos de reflexión y de temor, porque no olvidemos que están en juego los intereses de todo el capitalismo, que hoy domina el mundo, y esto es peligroso. Los árabes a escala nacional son víctimas propiciatorias, y nosotros los obreros somos víctimas de todo el sistema que rige el mundo, y recordamos que las armas sólo las construimos para destruir y está en todo su contexto en la gran sociedad de consumo actual. Nosotros los anarcosindicalistas, los anarquistas y libertarios nos toca la dura tarea de difundir lo más intensamente posible nuestras ideas, únicas hoy que pueden dar pauta a seguir para salir del atolladero en que está sujeta la humanidad. Para ello sólo es posible esta labor que no habrá que abandonar nunca, difundir cada vez más y mejor; desde estas líneas

Cerca de 90 de los 113 detenidos en una iglesia de Gracia (Barcelona) han sido puestos en libertad provisional. La detención de los 113 ocasionó un «aplec» de protesta en Vic y algún otro pueblo de la comarca, concurrido por más de diez mil personas, determinando la detención de otros cincuenta catalanistas. Por encima de todo, el comité de A. S. persiste en sus actividades.

— Pero el pueblo se pregunta: Reunirse en las iglesias, ¿no es un modo de ausentarse de la tierra? ¿No es una manera de eludir a medias los problemas a ras de suelo?

— De los dos mil huelguistas de la Seda, de Barcelona, unos 700 fueron a albergarse en la iglesia San Cosme y San Damián para ver si ambos santos les hacían ganar el conflicto. Siete horas después dichos obreros salieron del templo en vista de que San Cosme y San Damián les hacían caso omiso y la policía estaba a punto de entrar.

— Franco está en vísperas de cumplir 81 años. La gente se pregunta si llegará a los 82, en vista de su estado de semiausencia.

— En la Compañía Auxiliar de Ferrocarriles de Beasain hay 1.500 trabajadores en huelga. Que ganen.

— Uno de los siete curas de Zamora que observan la huelga del hambre, García Salve, tiene la salud muy quebrantada. Los médicos lo tratan en la enfermería de la cárcel.

— Un título falango-periodístico: «Las aguas de Gibraltar no pueden bañar una situación de colonia.»

Menos mal si el conflicto Madrid-Londres termina en agua de colonia.

— Al alcalde de Ceberio (Vizcaya) le ha estallado una bomba en el interior del automóvil, sin otra consecuencia que el destroce del vehículo.

— Al jesuita Díaz Alegría le decían que «en España no se respetan ni derechos del hombre ni derechos sociales» le ha costado 250.000 pesetas. Y eso que dijo media verdad; que si la dice entera, le hacen millonario... a la inversa.

— La policía de San Sebastián atacó una casa en la que, al parecer, se alojaban tres militantes de una organización vasca. Entablado combate, dos de los sitiados se rindieron, quedando en aguante el responsable Jesús Arceche, que murió de un disparo. Su resistencia duró ocho horas. Queda gente brava.

— Han obtenido comentario popular los números 6 y 7 de «CNT», órgano clandestino de la Confederación Regional del Trabajo de Cataluña. Para amplificar la propaganda esos compañeros reclaman del exterior más ayuda.

— También «Terra Lliure», boletín que se edita en Francia, cae como

hacemos un llamamiento a todo el mundo; que se considere la posibilidad, aunque sea a título experimental, de colaborar libremente con nosotros desde estas páginas o como sea, para bien de todos. Hora es de que unamos nuestro esfuerzo hacia el bien común; rompamos el cerco que desde que nacemos nos rodea. La CNT y la AIT ofrecen el camino que hemos de construir entre todos hacia el comunismo libertario.

LIBERATOR

(Del n.º 7 de «CNT», órgano de la Regional Catalana del Interior.)

INFORMACION

lluvia sobre secanos cuando llega a tierras catalanas. Su aporte en idioma catalán completa la misión de la CNT en Cataluña. La opinión de los que lo reciben es que este vocero publica los números en demasia espaciados uno de otro.

— Conclusiones de las IV Jornadas de Abogados Jóvenes celebradas en Palma de Mallorca. Fueron cinco, las más destacadas, el desacuerdo con el Proyecto de Ley de Colegios Profesionales; solicitar la abolición de la pena de muerte, y que no se lleve a cabo la reforma de la Ley de Enjuiciamiento Criminal en el sentido de dar amplios poderes a la policía.

— Pamplona. Los obreros de la Imenasa han reintegrado al trabajo en condiciones decepcionantes. El centenar de trabajadores de la casa Ingraf se ha librado a paros parciales, quedando a causa de la testarudez del despacho, apoyado por la Organización oficial. El conflicto de la Indecasa lleva su cuenta y siete días de curso y no se prevé la solución del mismo. En Magnesitas de Navarra hay huelga de canteros afectando la producción Eugeni.

— Un caso LIP en Vigo. Por falta del propietario del Consorcio Industrial del Miño (serigrafía industrial y comercial, pinturas, artes gráficas y otras actividades), trabajadores y empleados (unos 65) se han hecho cargo de las actividades de la casa, laborando sin interrupción y prosiguiendo el desarrollo comercial del negocio. Se trata de cubrir un «bache» monetario de 40 millones de déficit. Valientes si lo consiguen.

— Los obreros de Empresa Saponif, de Zaragoza, formularon la petición de aumento de salario en 3.000 pesetas mensuales para los hombres y 2.000 para las mujeres. El despacho negó y los peticionarios efectuaron un plante de varias horas. Consecuencia inmediata: el despido de 25 huelguistas, actitud burguesa que en la Saponif dará juego.

— La tragadera es grande. Según nota oficial que no ofrece duda, el 72,72 por 100 de la gasolina super va a parar directamente a las arcas del Estado, ganando éste el campeonato de los porcentajes petroleros en la Europa occidental.

— En una crónica aparecida en un diario barcelonés se afirma que una edición argentina de «Ética», de Kropotkin, fue traducida por los periodistas Eugenio Xammar, José Pla y Nicolás Tassin, en la capital de Alemania.

— En el programa nacional de restricciones del consumo de energía figuran, en lo oficial, el fin de las emisiones TVE a las 23,30; dos horas menos de calefacción en las oficinas públicas; ahorro del 50 por 100 del alumbrado a partir de las 11 nocturnas; limitación de velocidad para los autos que no van a parte alguna, por ejemplo, los afectados a asuntos oficiales.

— La explicación gubernamental sobre la escasez del azúcar es que faltan medios de transporte para acarrear el producto. Otra versión es que ciertos transportistas no han podido cargar el azúcar porque los stocks del mismo habían desaparecido subrepticamente de los almacenes. Y así andan las amas de casa sin poder endulzar lo debido la existencia de sus deudos, especialmente los crios.

— La revista «Asturias Semanal», que ve la luz en Oviedo, ha sido secuestrada por la policía por haber publicado un reportaje no agradable para la repuesta de minería Hunosa.

— El periodista «botifler», Manuel Aznar, ha sido condecorado con la Gran Cruz de etc., etc. Parece ser que esa cruz no es tan grande como la de Jesucristo. Ni lleva los clavos para clavar al individuo agraciado. Lástima.

— La Feria Iberoamericana que anualmente se celebra en Sevilla, en primavera, ha sido aplazada sine die. La gran reforma del parque expositivo no ha sido ni siquiera empezada. Los feriantes ya pueden ir pensando ir con los bártulos a otra parte.

— Perspectiva gasolinera en España: poco combustible y caro. El gobierno estudia el problema sin hallar solución al mismo. La plebeyez del Estado español con respecto a los gobiernos árabes no ha dado resultado favorable. Tal vez una entrevista de Dios con Alá podría influenciar en pro de la católica, apostólica y reumática España.

— Prosiguiendo su política de dar palos de ciego, la policía de San Sebastián ha detenido a catorce muchachos y los ha acusados de formar parte de «comandos ETA formos». De alguna manera la «bofia» franquista ha de justificar el sueldo.

— Los conflictos parciales de la Hunosa tienden a agravarse. El 7 de diciembre se agregó al paro el parsonal de los pozos Santiago y Mariana. El inconformismo minero gira en torno a la flojez de sueldos, la inseguridad en el trabajo y el orgullo de la dirección (gubernamental) de la empresa.

— Ha regresado a Madrid la comisión enviada por el gobierno al petrolífero país de la Arabia Saudita. Los comisionados han venido sobrecargados de optimismo, pero de petróleo, ni un solo litro.

— Un coche provocador de la policía ha sido apedreado en Madrid, Facultad de Ciencias, en la Complutense. Otras fuerzas de retén han tratado de penetrar en el edificio por la puerta de Matemáticas, oportunamente atrancada por los estudiantes. Derribada la puerta, los grises han penetrado furiosamente en el recinto universitario disolviendo a porrazos corros, circulaciones y clases. El catedrático Salinas y dos profesores que le acompañaban han sido apaleados por los agentes y el resto del profesorado se niega a proseguir la enseñanza en tales condiciones de brutalidad autoritaria.

— La reunión nacional de Padres de Familia proyectada en Oviedo ha sido prohibida por el gobernador civil, según orden recibida de Madrid. Como es sabido, eso de los «padres de familia» es una institución más cavernícola que cívica. La central nacional de Hijas de María (la más niña, 50 abriles) teme ser considerada por el gobierno tan «facciosa» como el organismo familiar papásico.

— Prosigue la fobia contra el libro. En la Universidad de Zaragoza existía una Biblioteca calificada de antigua, incomprensiblemente abandonada por el Paraninfo universitario. A esta venerable biblioteca, pues, se le ha puesto fuego voluntariamente, cargando el sambenito de incendiario a un triste mendigo. Las cruces gamadas se ocultan, por ahora.

El desafío árabe

Detrás de sus murallas ahí tenéis a Jerusalén cargada de historia, de símbolos y de mitos en donde cristianos, musulmanes y judíos poseen sus iglesias, sus cúpulas y sus mezquitas.

El rey Feyçal de Arabia Saudita, jefe espiritual del Islam, declara como tal, que hay que reafirmar el carácter árabe de Jerusalén.

En el coloquio árabe de Argel, que huele a regalías petroleras, se ha planteado la papeleta de la liberación de todos los territorios árabes ocupados por Israel e inclusive Jerusalén.

Retrocediendo en los anales de la historia nos hallamos en la Edad Media, que se caracterizó durante largo tiempo por las guerras auspiciadas por los cruzados contra los que ellos llamaban infieles.

La villa de Jerusalén (en donde coexisten los mitos de Jesús, José y María, con chillona lamentación de los judíos ante el muro llamado de la Lamentaciones y el ajetreo religioso de los árabes en sus respectivas mezquitas) no es una realidad que en Jerusalén se discuta el statu quo religioso de ese recinto histórico sino más bien el símbolo político que representa.

A través de Jerusalén el Islam quiere rehabilitarse, pretende borrar siglos de humillación y en cierta medida tomar la revancha sobre Occidente que para ellos está representado por Israel.

Las tres grandes religiones mono-teístas, o sea un solo Dios del Universo, es el punto de partida hacia el totalitarismo. Vista desde el Monte de los Olivos, Jerusalén tiene cierta semejanza con cualquier ciudadela inmortal, pero frágil. Para los cristianos de cualquier obediencia que sea, es la ciudad sagrada; para los judíos es la villa inolvidable donde el rey David edificó su capital; para los musulmanes es el recuerdo de las grandes conquistas que perpetúa la mezquita de Omar.

Todo lo que precede queda enmarcado en el marco histórico y en el de la mitología.

Echando por la borda todo cuanto huele a religión y a mito y de ello se han encargado la ciencia y la cultura, en general, árabes y judíos se han convertido en simples peones que maneja el capitalismo internacional a su gusto y antojo.

El drama judío en la Europa contemporánea es un producto del totalitarismo europeo, es decir, del fascismo. Los árabes se hallan, pues, ante el Estado sionista, que en resumidas cuentas es una avanzadilla del Occidente y más concretamente una cabeza de puente del capitalismo internacional.

El problema judío tenía un carácter marcadamente revolucionario cuando los judíos de Palestina luchaban empleando la violencia, contra los ingleses hasta el fin del mandato inglés.

La declaración de Balfour, que da vida al hogar israelita, es el prólogo del sionismo. El Estado israelita, como cualquier otro Estado, es expansionista y agresivo. El padre del hogar judío, o sea David Ben Gourion, abogó siempre por la restitución de los territorios árabes que hubiese podido simplificar la disputa.

Los árabes, que en un cuarto de siglo han perdido cuatro guerras contra Israel, aparecen como los aliados de la URSS. Pero el Kremlin necesita el apoyo del capitalismo internacional y no será de extrañar que cuando a los rusos les convenga por los compromisos que tienen con

Nixon, darán de lado a los árabes cortándoles la ayuda militar, suministrando petróleo ruso o los holandeses, es decir, a Rotterdam, puesto que Brejnev es compadre. Y parte integrante la URSS del sistema capitalista. Es del caso recordar que el carbón polaco sirvió para ahogar las huelgas de los mineros españoles. Si el Este comunista se solidariza con el fascismo español, no tendrá que sorprender a nadie que el petróleo ruso no acuda en socorro de las grandes empresas petroleras afincadas en Rotterdam y que irradian subproductos por todo el Occidente europeo.

La borrachera del petróleo ha desembocado en la grave crisis del momento que vivimos, que recaerá

oscurecerán. Las boîtes de nuit tenderán a minimizarse y los 250 millones de automóviles que hay en el mundo llegarán a marchar a paso de tortuga hasta que Alá disponga lo contrario.

Desde luego es presumible que los magnates árabes del petróleo forman parte integrante del sistema capitalista y que están atiborrados de divisas extranjeras que reabran los grifos del oro negro.

La crisis energética ha producido tal sobresalto que ha vuelto a hablarse del carbón, de las pizarras bituminosas, del petróleo sintético, de la energía nuclear, del automóvil eléctrico como soluciones de recambio. Pero no es presumible que el remedio a corto término esté ase-

La U.R.S.S., que gracias a su trayectoria contrarrevolucionaria ha salvado al capitalismo de la bancarrota en múltiples ocasiones, no dejará de hacerlo una vez más tal como lo hizo en Varsovia en el curso de la segunda guerra mundial y en la post-guerra sacrificando la revuelta griega acaudillada por Markos y como lo hizo en España retirando las Brigadas Internacionales, cuya presencia en suelo español impedía la conclusión del Pacto Germano-soviético.

Queremos remarcar, antes de dar fin a este trabajo, por considerarlo de sumo interés para el proletariado europeo y mundial, la ausencia de un movimiento obrero capaz de oponerse a las masacres provocadas por el capitalismo que hoy se desarrolla en el Oriente Medio que ayer se llamó Biafra, Bangla-Desh, etc.

La quiebra del capitalismo es evidente pero sus cómplices aparte de la U.R.S.S. y de la China del mandarín Chou-En-Lai, que ante la penuria de mercados en que se debate el capitalismo internacional, le ofrecen los mercados de las dos Mecas rojas; queremos señalar como los principales responsables a los líderes sindicales incorporados y agarrados al pezón de la ubre capitalista.

Hace falta más que nunca que llegue a estructurarse un movimiento libertario europeo que ha de ser la garantía de un mañana de libertad y de justicia.

Es muy posible que la España actual con su bregar incesante sea la aurora de un mundo mejor.

por Jaime BALIUS

de lleno sobre las espaldas de la clase trabajadora, puesto que la minoría de potentados asentados en el poder de los distintos Estados, sin exceptuar ninguno, no se resienten para nada de las altas y bajas de carácter económico.

Es verdaderamente chocante que los sabihondos que están al frente de los ministerios de Economía no hubieran previsto que el ritmo del consumo del petróleo era netamente superior a las reservas del oro negro. Ha sido preciso para ello que estallase la llamada guerra del Kippour y la consiguiente declaración de la guerra del petróleo a raíz de la cual los árabes han perturbado seriamente la economía de los países superindustrializados. Teniendo presente la dependencia de la economía mundial y de los factores sociales en juego, nos inclinamos a presumir que los jefes de los Estados árabes no querrán correr el riesgo de perder sus privilegios ante un posible estallido del sistema capitalista del que son parte integrante y servidores del mismo.

Situándonos en el terreno puramente económico, los años 40 fueron aquéllos de la gran escasez, que desembocaron en los años 50 y 60, que fueron los años de la expansión en la facilidad. Pero he aquí que en el curso de los años 70 reaparece la vuelta hacia los tiempos difíciles: el desarrollo va a amortiguarse, ciertas comodidades de la vida serán menos accesibles y vamos a trabar conocimiento, en ciertos sectores, con un fenómeno olvidado: la escasez.

El espíritu de lucha de los capitales de industria subestimó que los Estados asentados en la explotación del hombre no contaban con las materias primas necesarias para inundar el mundo de productos que no son de primordial necesidad, por ejemplo: un auto, una máquina para lavar la vajilla, un viaje a los trópicos, etc.

Era suficiente pedir y pagar. En todos los países desarrollados no se cesaba de inventar y de suscitar nuevas necesidades para dar ocasión de satisfacerlas.

En verdad tamaña expansión o locura no podía continuar eternamente. Las estadísticas revelan la imposibilidad matemática de mantener sin fin una cadencia infernal. Sin embargo no se presumía que los obstáculos fuesen para las actuales generaciones, pero el malhumor de los árabes ha acertado la carrera desenfundada de los Estados ricos y ha cambiado la faz de las urbes gigantescas. Las Villas - Lumière se

gurado. Lo que resta de los años 70 será difícil.

Los escollos que amenazan al capitalismo no son pocos: Se anuncia una grave crisis monetaria engendradora de una profunda crisis económica. Se habla también de una polución tal que puede poner en peligro la humanidad. Pero lo que más toma pie es la extinción de las materias primeras base de toda la economía de alocado consumo o sea de despilfarro. He ahí la dramática hora presente que ha de calificarse como tal, por la simple cuestión de estar en juego el puchero de los pobres — y nada más por ello — pues a los millonarios no les llegan las salpicaduras.

Paco Ibáñez y los

El día 2 de diciembre ha sido un domingo inolvidable que pasamos en el centro confederal, sala de espectáculos, donde se celebró un magnífico recital de canto a beneficio de las víctimas del fascismo español. El lugar estaba concurrido, a pesar del frío primerizo y las distancias que nos separan unos de otros, arrabaleños y parisenses. Nunca estuvo tan acariciado nuestro perro Tizón, perro de aguas o pastos, muy amigo de todos.

A nuestro director, a pesar de su reciente enfermedad, lo encontramos tan animado como siempre, seco como Alonso Quijano, llevando por estímulo el ideal. La fe inquebrantable, más de cincuenta años de lucha, inalterable y puro en sus razonamientos, preciso y escueto, a la vez lleno de conocimientos veteranos y un corazón joven anarquista en el metabolismo del tiempo. La edad no existe, sólo el hombre físico y moral, vulnerable a su hora está para precisarlo. En lo moral el hombre es inmortal.

..

Las puertas se abrieron por la tarde, los asientos se llenaron, una sala familiar animada por una multitud de jóvenes y menos, de ambos sexos. Los amigos de antaño y de siempre, el abrazo, la emoción, el cariño, revoltosillos, los fumaderos un poquito latosos, todos corazones del futuro para que nuestro ideal siga en la rodada de los años como

una bola de nieve cada vez más grande.

Cuando nuestro simpático amigo y compañero, Francisco Roldán, nos presentó el espectáculo, la sala estaba archillena, nos deslizó algunos chistosos cuentos para preparar al público. Roldán es el mago de la relajación y la risa como un artista más en el gracejo familiar de las circunstancias.

El primero de la canción fue un joven que cantó inglés, muy apreciado por los espectadores. El trío de Los Argentinos Cedro trajo a la sala el lenguaje sabroso del folklore hispanoamericano. El acento argentino en el llanto de la guitarra, el gemir del violín y la nostálgica acordeónica arrancando quejas al viento y cosechando meritorios aplausos. Ahogo profundo en forma de batallas sociales, humanistas, entrelazadas con las notas de la guitarra, historia de una mujer que perdió a su hijo por las torturas de la cárcel. Cinco guerrilleros asesinados en la Argentina. Sangre, mucha sangre, como una queja shakespeariana, en donde todo el contenido de un hombre se derrama por el cuerpo. Una emoción sostenida casi hasta el llanto, por la sangre de los fusilados.

«Nosotros no solamente queremos la igualdad en la muerte, queremos la igualdad en la vida.»

La sala recogía las impresiones en silencio comunicando hasta el

LO DICEN OTROS

Un gran poeta satírico de nuestro siglo



Eduardo Zamacois

Hace treinta años, en 1943, inicié mi tozuda campaña reivindicadora de una de las promociones literarias más interesantes y fecundas que ha tenido España. Y desde luego, ninguna otra, entre los siglos XV-XX más fecunda en menos años. Me refiero a la por mi bautizada como «Promoción de **El Cuento semanal**». La cual, sólo en dieciocho años, entre 1907 y 1925, no sólo fundó y mantuvo durante años treinta revistas exclusivamente dedicadas a la novela corta (más de cinco mil títulos), sino que los mismos promocionistas llenaron con su ingenio, su gracia, su amenidad, su imaginación, las páginas de cuantas revistas ilustradas dedicadas al gran público aparecieron en aquellos mismos años. Entre los maestros primeros, Trigo y Zamacois, y los últimos Retana y Borrás (este último aún militante) más de doscientos nombres, más de tres millares de novelas grandes, seis editoriales famosas, incontables libros poéticos, ensayos, obras de teatro en verso y prosa, biografías, historias críticas de la literatura...

Terminada la guerra española, los nombres de aquella promoción (salvo contados: Gómez de la Serna, Wenceslao Fernández Flórez, Julio Camba, Pérez de Ayala, Gabriel Miró...) quedaron en absoluto olvidado o desprecio. Los jóvenes escritores que saltaron a la palestra desde las trincheras o desde sus casas, juraban que entre ellos y los maestros «del 98», ¡nadie! Vana, injusta, ridícula pretensión. Nada procede a saltos, ni en literatura. Toda evolución está perfectamente eslabonada. Si se prescinde de un eslabón, queda sin posible eslabonamiento armónico la cadena, y disminuido en mucho su valor. Lo peor del olvido o del desprecio fue que los originaron el absoluto desconocimiento que los despectivos tenían de la fenomenal empresa cumplida con sinceridad y singulares méritos por los promocionistas de **El Cuento semanal**. Por fortuna, ya son varios los actuales críticos literarios (Entrambasaguas, Nora, Granjel, Iglesias Laguna, Dámaso Santos) que han reconocido la necesidad de una nueva valoración, tras un nuevo examen de aquéllos. Sino que estos críticos van examinando y valorando sin prisas y con harta tibieza. Sí, se clarea que algunos no han leído ni el veinte por ciento de las obras de los traídos a examen. En fin, algo es algo, y por algo se empieza.

Quiero recordar ahora que en la promoción de **El Cuento semanal** se contó el culto y exquisito fundador del actual teatro de arte español a escala internacional: Gregorio Martínez Sierra. Y que igualmente estuvieron encuadrados en ella unos críticos literarios admirables por su

cultura, su comprensión magistral, su espléndida prosa que aún no han encontrado en España sucesores de su jerarquía: Julio Cejador, Eduardo Gómez de Baquero «Andrenio», Enrique Diez-Canedo, Enrique de Mesa, Rafael Cansinos Assens, Andrés González-Blanco, José Aldina, López Prudencio... ¡Ah! y que los libros más vilipendiados de algunos de los novelistas (Trigo, Zamacois, Insúa, López de Haro, Belda, Retana...) resultan aptos para menores si se les compara con las novelas de los hoy flamantes Gala, Umbral, Torbado, Donoso, Vargas Llosa, Dario Fernández Flórez, y otra docena muy cumplida de narradores.

Pues bien, la promoción de **El Cuento semanal**, entre sus muchos humoristas tuvo un poeta satírico que, a mi juicio, no tiene par en lo que va de siglo: Luis de Tapia, cuyo centenario de nacimiento pasó sin otro comentario que el mío. Y cuyo nombre ilustre y copiosísima obra son totalmente desconocidos por los veinticuatro redactores del **Diccionario de la Literatura Española**, editado por la **Revista de Occidente**, ¡Increíble, irritante olvido! Pero por si algunos de cuantos leen esta crónica mía pusieran en tela de juicio mi competencia para refrendar altas calificaciones, voy a copiar el juicio magistral y categórico que acerca de Luis de Tapia escribió el inolvidable «Andrenio»: «Luis de Tapia es uno de los más completos cultivadores de la poesía epigramática que comenta los sucesos del día, o se inspira en ello; sátira de pies ligeros, que camina rápida, al compás de la actualidad; que gusta de hablar en metros menores, por ser los más veloces y breves, y que es a modo de rápida centella que un sucedido, un caso concreto, arranca al espíritu. En esta sátira, espontánea y popular, el maestro Luis de Tapia. Tiene para dominarla una gran facilidad métrica, cualidad que por sí sola no hace poetas verdaderos, pero da a los que lo son, como Luis de Tapia, una superioridad de forma, una soltura que no tiene aquél que produce las rimas con esfuerzo. Posee, además, el don de enfocar los asuntos y sacar de ellos el rasgo más expresivo, facultad sintética sin la cual no se logra el epigrama. Su ingenio no es exclusivamente mordaz; hay en él un fondo de sentimentalidad, una capacidad de emoción que templó la acidez de la sátira y la hace simpática. Un satírico frío, sin calor cordial, podrá ser corrosivo o ingenioso, pero no producirá una emoción honda. La sátira es atrevida por naturaleza. Entre sus virtudes no puede contarse el respeto, ni entre sus vicios tolera la pesadez; pero la de Tapia, con tener los atrevimientos de esta musa, no es venenosa; sabe más de donaires que de ofensas. La sátira política, en composiciones breves, como la que escribe Luis de Tapia, suple con ventaja a las antiguas gacetas de polémica, que hacían, en prosa, un comentario análogo de la actualidad, pero con menor eficacia, porque el verso tiene una voz más sugerente y se pega más al oído.»

¿Causas por las que este poeta satírico impar ha caído en el olvido (o en la rareza, pues sus libros no se reimprimen y son, hoy, piezas preciosas de bibliófilo)? La primera de ellas, acaso la única, haber sido siempre escritor de **izquierdismos**, implacable burlador de ideologías de derechas y de creencias apomáticas.

Son palabras de Galdós: «Al nacer a la vida del arte, Luis de Tapia



Luis de Tapia

trajo en su talento la marca de las visceras de la Madre España, bien claro lo dice su gracejo, su desenfado, su bravia sinceridad y el contento inefable con que ablandaron las durezas de la vida los grandes ingenios: el Arcipreste de Hita, Quevedo, Luis de Tapia...

Y son palabras de Pérez de Ayala: «Sagazmente se ha dicho que Luis de Tapia, burla burlando, venía, desde hace años, poniendo en verso la vida política de España. Y la historia social, porque en la dilatada obra de Luis de Tapia las costumbres contemporáneas están cristalizadas en breves y brillantes granos de sal ática; la sal que preserva de la corrupción...»

F. C. SAINZ DE ROBLES

Información de España

— Una comisión oficial de la Universidad chilena pretendió visitar la Facultad de Derecho de Madrid. Fueron recibidos hostilmente por el estudiantado, que exhibía pancartas con la efigie de Salvador Allende. Dicha comisión chilena fue empujada hasta la calle, donde los estudiantes sostuvieron refriega con la policía al intentar ésta proteger a los expulsados. Hay varios detenidos.

— Actitud digna de Camilo José Cela, quien ha rechazado el título de «Doctor honoris causa» que le concedía la Universidad chilena. Además ha publicado en sus «Papeles de Son Armadans» la razón de su rechazo: «A ti, Pablo, ya muerto, te digo: En recuerdo de que hace muchos años me diste la mano que no me retiraste jamás y en homenaje a tu memoria (quiero decir a tu enseñanza y a tu ejemplo), renuncio desde aquí y en este instante al doctorado «honoris causa» que me iba a dar la misma Universidad que a ti te lo diera. Esa Universidad ya no es la misma, aunque por fuera lo parezca y, en todo caso, tampoco ahora quiero aquel honor, Pablo, que no está el horno para bollos ni el ánimo para vanidades. Ya es tarde para casi todo menos para la ira y para el llanto.»

— A José Javier Clúa Domínguez, ingeniero politécnico y director de la firma constructora de automóviles «Seat», ha sido distinguido con la entrega de la llave de la ciudad de Barcelona. Como sea que Barcelona no tiene puerta, hará bien el señor Clúa de no perder la llave de su casa.

Cuatro Argentinos



duro debía de ser. Después, tañendo su guitarra con sorprendente facilidad e inspiración, nos puso la piel de gallina con «Las coplas a la muerte de su padre», de Jorge Manrique. «Me queda la palabra», de Blas de Otero. El «Riase la gente», letrilla de Góngora. «Poderoso caballero es don dinero», de Quevedo, y «La mala reputación», traducida de Brassens. Paco Ibáñez es un aeda de los tiempos modernos. Sus canciones despiertan el entusiasmo de una juventud sana. La que tarde o temprano nos traerá un mundo mejor. Sus discos salen de la rutina de los cancioneros modernos porque llevan un contenido humanista y una contestación patética y realista al mundo en que vivimos. No solamente Ibáñez es una estrella universal como cancionista y compositor, sino que es hijo del pueblo salido de nuestro mártir y valiente terruño ibérico, llevando en el mensaje de sus canciones el amor y la libertad para los oprimidos.

VOLGA MARCOS

Nuevo folleto:

LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA DE 1934

Interesante documento cenetista.

Un franco ejemplar. Pedidos al Fomento de la Cultura Libertaria, a «Espoir» y EL COMBATE SINDICALISTA.

fondo del corazón el dolor de un pueblo vernáculo, traducido por el llanto de la guitarra.

Cuando salió a escena Paco Ibáñez, todo sonrisa de niño bueno sin peinar, tal como es, como apareció en el gran teatro Olympia, de París, como un muchacho simplemente vestido, sencillo, afable, pero ecléctico de canciones en un repertorio de cinco siglos. Nos hace revivir las letrillas de don Luis de Góngora y don Francisco de Quevedo. Ser coetáneos de la Santa Inquisición sin ser quemados vivos era un milagro. Paco nos cantó la primera vascongada; algo picante y

Les jeunes face à la civilisation des loisirs

L'INDIVIDU ET LE GROUPE (27)

Après cet aperçu général du groupe, de son activité propre et vis-à-vis du milieu extérieur, entrons plus profondément dans sa vie intime. Nous nous placerons ici dans une optique plus particulière en cherchant à situer l'action du groupe sur l'individu.

Il est certain que l'homme tout en essayant de transformer les choses et la société se transforme lui-même. Il modèle son «moi» suivant un apport extérieur qui sera d'autant plus important qu'il agira davantage. Par ce biais il sera amené à sortir de sa carapace et à se frotter aux réalités de la vie.

S'il sait vaguement où il adhère, il est rare qu'il ait parfaitement conscience de ce qu'il veut. Cette prise de conscience est l'élément essentiel à une véritable intégration dans le groupe. Pour faire du bon travail il faut en effet qu'il y ait communauté d'objectifs, convergence entre les buts de l'ensemble et les buts de chacun. Toute la chaleur, toute l'ardeur que l'individu déploiera postérieurement dépendront de ce maillon essentiel.

Le dialogue est une notion particulièrement en vogue à notre époque, à tel point qu'une confusion extrême s'est créée autour de ce mot. Il n'est parfois qu'une démission ou parfois pire, il s'identifie à une trahison. Gardons-nous de l'employer dans ces sens la sachant pertinemment que le dialogue ne peut résoudre tous les problèmes (hélas!) Néanmoins dans le groupe c'est grâce à lui que la majorité des difficultés seront aplanies. Mais qu'est ce que dialoguer ?

Dialoguer c'est reconnaître a priori que tout individu peut avoir la même capacité, le même devoir à s'exprimer sur n'importe quel problème. C'est reconnaître que notre point de vue n'est pas obligatoirement juste, qu'il peut en exister plusieurs de valables sur un même sujet.

A chaque instant le dialogue doit surmonter les obstacles qui surgissent dans la vie des individus : intérêts, passions, volonté de puissance. Le dialogue implique un refus de violence au niveau même de la discussion. Refus aussi de la violence larvée que sous les apparences du dialogue est encore pire. Refus de la violence et refus d'un état de violence, voilà l'essence même du dialogue.

A aucun moment il ne suppose refus ni intégration de la pensée d'autrui, mais un double mouvement dans un objectif commun : approfondissement à deux d'un point déterminé.

C'est à travers ses affinitaires que l'individu prend conscience de la valeur du dialogue. En élargissant le cercle il aboutit logiquement à la nécessité de réunion d'ensemble. Autrement dit il se rend compte qu'à plusieurs nous sommes capables de formuler un jugement de valeur, plus équilibré, plus sain qu'un seul individu, aussi intelligent soit-il.

(27) Certaines idées concernant les rapports groupe-individu, individu-culture, individu-structures et monde extérieur que j'ai estimées intéressantes ont été relevées dans l'ouvrage de Maccio : « Animation des groupes ». Cet ouvrage ne sort pas néanmoins de la conception conformiste du groupe et rejette bien sûr comme utopique la notion du groupe sans animateur ou sans leader. Il envisage l'existence de plusieurs leaders complémentaires.

L'individu participe à la discussion honnêtement, au fur et à mesure qu'elle se présente, et quand il le juge nécessaire. Le défaut majeur que l'on rencontre dans cet ordre d'idées c'est l'intervention - conclusion. On se réserve pour clôturer, cédant à droite, cédant à gauche, mais en gardant une orientation bien déterminée. Cette tactique n'est qu'une des formes prises par un paternalisme directif contre lequel nous nous sommes élevés par ailleurs.

En résumé, dans une discussion nous devons essayer, d'être objectifs en essayant de repérer les idées de celui qui parle, sans arrière-pensées. Nous avons trop tendance à juger les paroles des autres en fonction d'un classement (souvent involontaire), des individus en certaines catégories. Nos réactions sont souvent commandées par ce schéma primaire sans qu'il y ait vraiment analyse objective de la réalité qui, dans le feu d'une discussion se trouve parfois reléguée très loin.

D'autre part, dans les discussions on apprend à écouter ce qui n'est pas la moindre des qualités. Il faut surtout s'efforcer d'écouter tout le monde de la même façon, même si

à priori nous avons plus d'estime pour certains.

Tout cela paraîtra à quelques-uns comme étant des vérités de La Palisse. Mais celui qui fait un effort d'analyse personnelle, celui qui a fréquenté un groupe, celui-là sait que ce sont des points primordiaux pour la vie même du groupe. C'est sur eux que viennent se briser toutes les tentations bien intentionnées mais trop vagues. Pour les résoudre il faut beaucoup de volonté et beaucoup d'honnêteté personnelle. Si cela demande un effort certain à l'individu, en contrepartie le groupe doit aussi à tout instant se remettre en question.

L'état d'esprit, le comportement affectif subissent eux aussi de profondes modifications. Les rapports entre garçons et filles perdent de leur embigüité et deviennent plus libres et plus naturels. C'est un des points les plus délicats car notre civilisation (que nous le voulions ou non) est toute imprégnée par vingt siècles de christianisme et par tous les interdits qu'il charrie avec lui. Sur ce point l'individu se confie difficilement et se montre réfractaire à aborder une discussion franche. Deux dangers : ou il se replie complètement sur lui-même ou il joue

les affranchis, ce qui en définitive revient sensiblement au même.

Amenés à collaborer ensemble, à avoir les mêmes buts garçons et filles arrivent à se connaître, à s'apprécier mutuellement et à leur vraie valeur. Cela n'exclut pas du tout la naissance de sentiments plus profonds entre membres du groupe, mais cela au même titre qu'il favorise parfois le dépassement de la camaraderie pour aboutir à l'amitié.

La vie en commun, la confiance en l'autre décapent le vernis qui recouvre pas mal de nos rapports. Certains thèmes comme la liberté sexuelle (pour ne parler que du plus connu) sont alors abordés plus facilement. S'ils n'en restent pas au stade de la pure spéculation intellectuelle, on peut arriver à un plus grand épanouissement individuel et à une plus grande émancipation collective.

L'émancipation totale que nous cherchons à atteindre résulte de bien d'autres facteurs. En particulier la culture, dans son sens le plus large, est un de ces facteurs. Facteur déterminant dans la marche en avant de la pensée et de l'individu. Grâce à la culture on entrevoit un pont entre l'intelligence et le corps, entre la pensée et l'action.

PARIS. Enriquecimiento de la Biblioteca del Centro Confederal

Se dice que el «libro» de la experiencia (esa afirmación de la vida), es el factor más decisivo y seguro para impulsar la Cultura, o sea el desarrollo intelectual del hombre. Una circunstancia reciente, a mí y al compañero Capellas nos lo ha demostrado de nuevo.

El hecho en cuestión nos ha confirmado también que el hombre vale por su línea de conducta, por esa constitución revolucionaria que día tras día se acumula en el individuo consciente, que a través de los años — de largos años en la persona que nos ocupa — y mediante lecturas bien digeridas logra afirmarse tanto individual como colectivamente.

Entrevistados nosotros dos con la estimada compañera Berta, ella nos confió que un compañero anciano de ella conocido deseaba ceder para el Centro Confederal su apreciable biblioteca. Conocido el lugar nos presentamos al mismo, donde encontramos al personaje en cuestión, un catalán de Figueras, ochentón, apellidado Safarés, quien nos recibe jovialmente pese a su edad, lo que no deja de sorprendernos agradablemente.

Convencido de que nos lleva a la posesión de un tesoro, Safarés nos sitúa frente a un armario vitrinado a través de cuyos cristales aparecen obras de autores cuales Montesquieu, Celine, Zola, Anatole France, Han Ryner, los Reclus, Sebastián Faure, Dostoievski, Máximo Gorki, Vargas Vila, Federico Urales y otros que mi memoria inexperta no retiene. Tal vez Capellas sea más afortunado en ello, buen conocedor que es del valor de la literatura, de autores incluso olvidados, de obras agotadas y por ello no circulantes, o desconocidas actualmente, y no por ello menos meritorias.

Safarés, el gironés que se instaló en París con su familia en edad adolescente, insiste en su presentación de lo que compañerilmente cede: «Aquí tenéis cuanto de bueno he

ido acumulando durante mi existencia. Libros que he leído y releído y que han fortalecido, de forma creciente, las ideas que sostengo.» Son, en síntesis, 200 libros seleccionados, puesto que Safarés no estima la paga.

Luego prosigue citando los contactos que ha tenido en París con compañeros conocidos y otros anónimos, pero igualmente estimables, concluyendo: «Tras meditación de lo que actualmente existe en compañerismo ácrata, he escogido a vosotros, los del Centro Confederal, para situar bien mi biblioteca, puesto que sé cierto que sus libros serán leídos, ayudando a forjar conciencias, que es la base para la formación de compañeros. En otro elemento mi donación no daría el mismo resultado.» A mí y a mi amigo nos asombró la clarividencia de este anciano compañero.

Claro que en su faz traslució una cierta melancolía al desprenderse de tanto libro que había sido el acodo moral de su vida. Pero Capellas le subrayó oportunamente sus propias palabras de sucesión, cediendo él a su empeño fraternal abrazándonos entre emocionado y satisfecho. Eramos, para Safarés, hijos espirituales suyos.

A esta altura se sitúan nuestros antiguos compañeros, en casos como el presente ignorados de nosotros. Ellos ejercieron en sus mejores días y nosotros aseguramos la continuidad. Desde su posición «lejana» nos observan sin embargo, y en el momento oportuno no dejan de aportar su óbolo a la causa de todos. Esta riqueza de textos caída en nuestras manos y pasada a la biblioteca del Centro Confederal serán una nueva facilidad para desarrollar las ideas libertarias, en Safarés iniciadas observando la conducta de su padre, figuerense de la estirpe de Monturiol y Suñer Capdevila, y que supo dar lecciones de dignidad respondiendo categórica-

mente a impertinencias del cuerpo clerical de Figueras.

Safarés y otros de su edad y con pareja moral, saben dar ejemplo a los compañeros menos viejos y a los jóvenes de ahora. Teniendo la suerte de descubrir esas existencias ignoradas que por ley natural se van apagando, una emoción saludable nos embarga; saludable, porque el gesto «final» de estos militantes de ayer nos hace cobrar más estímulo para la lucha, en la cual por ningún motivo se puede desfallecer puesto que la continuidad — por convencimiento, más que por obligación — ha de ser asegurada. La anarquía no es cosa episódica como lo son los partidos y las disgregaciones.

Compañero lector: lo ideal nuestro tiene un mérito intrínseco, en la sucesión y en la esperanza. Para el hombre convencido no hay obstáculo que se pueda considerar insalvable.

P. PERALTA

SACUDIENDO LA



ACLARO para dos amigos: FeGoPe de por sí desinteresa, por vacuo, hinchado y charlatan de la pluma; por abundante en ñoñerías, en dimes y diretes. No sale de este círculo vicioso, que no es su vicio, que es su entraña. Sin alguien que le rodee es poco, es nada, y lo poco sí, existe: el fegopismo, mini-humanidad en sombra que paga los papeles fegopinos y nos dedica anónimos. Se rechaza entonces, aquí, no la presencia de un santo vientre, sino a un conjuntillo que cizaña, deshace, enturbia. La defensa de la C.N.T. bien merece esta molestia. — J. F.

¿Qué pasa en Tailandia?

¡SIEMPRE LOS MILITARES!

La Radio francesa ha dicho que los militares de Tailandia habían entrado por la fuerza en el «campus» universitario de Bangkok, asesinando en el mismo a unos 200 estudiantes. A consecuencia de esta carnicería el gobierno presentó la dimisión. Se está, pues, en presencia de otro golpe de Estado fascista.

No extraña a nadie el suceso, ya que este recurso reaccionario del capitalismo internacional en próxima quiebra, ha sido aplicado en otros países, uno de ellos España. Cuando los gobiernos considerados Arzén, Allende, etc., se revelan incapaces de dar a cada pueblo la solución clara y precisa que la modernidad social exige, salta el tigre del fascismo que la internacional capitalista azuza y ya se tiene la tragedia desatada en el lugar escogido.

Se aducen crisis monetarias, impases económicos, y no. Es la falta de visión, el temor a pronunciar pasos decisivos que resienten los hombres - lumbrera de los partidos

dichos revolucionarios. Son sus doctrinas caducas que estancan en las ganas de hacer sin hacer nada, es lo del paso adelante y otro atrás, indecisión, pérdida de tiempo que aprovechan los políticos cavernícolas y militaristas. Luego de esa reacción, de cada retroceso, viene la guerra, ora por rencillas de frontera, ora por un mercado internacional, o por el uranio, por el petróleo, por lo que sea, pero guerras que sumen en perenne dolor a los pueblos que, previamente, los tunos engañan y luego embrutecen y safrican.

Una nube de siglas cubre el panorama político y social de las naciones, y entre tanta contradicción de entidades y pareceres de la política globalmente considerada, emerge el proletariado con toda su miseria, su incapacidad, su obligación de sacrificio para que otros, los escogidos, los jerifaltes, gocen a su antojo del dominio de la sociedad humana a títulos de nacionalismo, democracia y comunismo. Para un sojuzgamiento absoluto del pueblo que trabaja, los sistemas de la URSS, la China, de los USA, de España, de Grecia, etc., se equivalen.

Hasta que el mundo explotado despierte y se decida por un comunismo libertario internacional. En tanto no lo haga, tendrá por mucho tiempo que aguantar duras e infinitas calamidades.

José GINE FOLCH

MAS INFORMACION

— Tal parece el atraco, en Barcelona particularmente, una institución cotidiana. El último, efectuado en la Caja de Ahorros Provincial, sucursal Muntaner, ha reportado a los atacantes 380.000 pesetas.

— Los trabajadores de Valladolid-Fasa-Renault realizaron una manifestación pública para rechazar la política de represión que practica esa gerencia contra los trabajadores que hace días iniciaron un paro de advertencia en la casa para apoyar reclamaciones pendientes y jamás correspondidas. A la demostración pública se incorporaron numerosos vallisoletanos, no ocurriendo, sin embargo, incidentes dignos de mención.

— Gran revuelo en toda España acerca de la producción panadera. Oficialmente rige un precio determinado para barras de 250 y 450 gramos, mas los panaderos sólo producen panes de otros pesos no incluidos en la tasa. En consecuencia, la protesta de los consumidores se acrecienta en Valencia, Madrid, Barcelona, y suma y sigue.

— Una importante manifestación estudiantil «no autorizada» tuvo lugar el 4 de diciembre en Barcelona, calles Diputación y Villarreal, para protestar contra recientes expulsiones y detenciones de estudiantes. A su paso dejaron sembradas las aceras con prospectos antifranquistas.

Folletos utiles para la propaganda

- «DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN», M. Cranton, 1,00 F.
- «LA SOCIEDAD Y EL ANARQUISMO», P. Alonso, 1,00 F.
- «LOS BOLCHEVIQUES CONTRA LA REVOLUCION», 2,00 F.
- «LA ESPAÑA LIBERTARIA», 2,00 F.
- «A LOS JOVENES», P. Kropotkin, 1,00 F.
- «EL LUGAR DE LAS IDEAS LIBERTARIAS EN LA SERIE DE LIBERACIONES HUMANAS», Max Nettlau, 1,00 F.
- «LIBERTE ET AUTORITE», P. Kropotkin, 1,00 F.
- «TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO», Fabián Moro, 1,00 F.
- «LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA DE 1934», XXX, 1,00 F.

15 % de descuento en pedidos desde 10 ejemplares para arriba. En la Administración de EL COMBATE SYNDICALISTA.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

La Comisión de Cultura y Propaganda de la Federación Local de la CNT organiza para el domingo 23 de diciembre 1973, a las 9 de la mañana en 9, rue Duchalmeau, en Perpiñán, una charla a cargo del compañero Vicente Galindo, que tratará el tema «La autogestión».

F. L. DE PERPIGNAN

Sección C. y Propaganda

En Asamblea General de esta F. L. y por iniciativa de algunos compañeros, se tomó el acuerdo, de que todo suscriptor de nuestra prensa, que tenga posibilidad y deseo de anticipar el pago de un mes, del periódico, con el fin de que se pueda facilitar a las Administraciones del «Combate Sindicalista» y «Espoir» su desenvolvimiento económico, pues no debemos olvidar que nuestra prensa vive sólo de nuestro propio esfuerzo, siendo nuestro deber ayudar a que viva hoy más que nunca.

Para efectuar abonos dirigirse a nuestro local social, 9, rue du Chalmeau, Perpignan. o al compañero depositario, Arroyo.

NUCLEO DE PROVENZA

Invita a todos los compañeros y simpatizantes a la CONFERENCIA que se celebrará el domingo 20 de enero 1974 a las 10 de la mañana, tendrá lugar en la antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Academie, Marseille 1^{er}.

Correrá a cargo del compañero Vicente Llansola. Disertará sobre el tema: «Una opinión ante el contexto político y social de España».

TURRONES A BENEFICIO DE LOS COMPANEROS ANCIANOS

Panecillos, la pieza 0 90
Mazapán, la pastilla 7 00
Yema, la pastilla 7 00
Jijona, la pastilla 8 00
Alicante, la pastilla 8 00
Cofre con 4 pastillas turron,
12 panecillos y membrillo (1) 43 00

Pedidos a «C. S.», Roque Llop, 33, rue des Vignoles, 75020 Paris. CCP n° 13 507-56.

ATENCION AL TELEFONO

En adelante el teléfono de EL COMBATE SYNDICALISTA y el Centro Confederal de Paris es como sigue: 370 46-86.

ADMINISTRATIVAS

— Jaime López, Londres. Recibidas tus 7 L., cuenta «C. S.». No las han acreditado hasta ahora.

— Benedito Marcelino, Londres. Recibido giro 12440 frs. Distribución según la tuya, 2 L. Badia y 2 tuyas a «Terra Lliure», resto para tu pago de «C. S.».

— Landeira, F. L. Dreux. Giro de 130 frs. y carta distribución, 25 pro «Espoir» de Menéndez; 45 pro «C. S.»; 10 pro Local y 50 pro España. Todos ellos en listas a publicar.

— B. Rivas, Surrey (England). Recibida la tuya y envío cuenta Librería. Llegó todo bien.

— Castells, Auzat (Ariège). Cheque 25 frs. pagando 2° semestre 1973 «C. S.».

Ruego: Para los cambios de dirección rogamos se adjunte la banda correspondiente al último envío.

Nos devuelven ejemplares de «C. S.» números no recibidos ni indiquen cambio de dirección.

Advertencia: Puede que, al hacer las bandas, un cliché pase dos veces por descuido y que, al doblar, se doblen dos, también por la misma razón. En estos casos, mejor es dar el periódico a alguien que no esté suscrito (sin lugar a enfados ni hacer gastos escribiendo). Ahora bien: si la anomalía persiste, entonces si señalarla para que sea evitada. Los errores son humanos y hay que reconocerlos cuando se hacen. Es lógico se acepten.

Aprovechamos para rogar a los suscriptores que no hayan pagado el año 73, ni el 2° semestre del mismo, lo hagan para evitar retrasos, ni tener que hacer reclamaciones que son molestas cuando se reciben.

F. L. DE DREUX

Son convocados todos los compañeros y el Grupo Amigos de S.I.A. el domingo 6 de enero a la Asamblea de conjunto en el local acostumbrado a las 10 de la mañana.

S. I. A. — ORLEANS

Sen convoca a todos los afiliados de esta Sección a la Asamblea que se celebrará el día 6 de enero 1974, a las 10 de la mañana en la sala de la rue des Penées n° 25.

F. L. DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 27 de enero. Lugar y hora la de siempre.

Libros para fiestas de fin de año

CLASSIQUES

Ovide: «L'Art d'aimer». Préface et traduction de Roger Judrin. Avec le texte latin, 11,50 frs.

«Héloïse et Abélard, lettres». Préface d'Elisabeth Porquerol, 11,50 frs.

Machiavel: «Le Prince», préface d'Elisabeth Porquerol, 11,50.

«Lettres de la Religieuse portugaise». Préface de Dominique Aury, 11,50 frs.

Diderot: «La Religieuse», préface de Charly Guyot, 11,50 frs.

Diderot: «Les Bijoux indiscrets», préface de Jacques Brenner, 11,50 frs.

Crébillon: «Lettres de la Marquise de M... au Comte de R...», préface de Jean Rousset, 7,80 frs.

Bernardin de Saint-Pierre: «Paul et Virginie», préface de D. Aury, 7,80 frs.

Marivaux: «La Vie de Marianne», préface de D. Aury, 11,50 frs.

Benjamin Constant: «Adolphe», suivi du «Cahier rouge», préface de Dominique Aury, 7,80 frs.

Gérard de Nerval: «Les Chimères», «Sylvie», «Aurélia», préface de Dominique Aury, 7,80 frs.

Augustin Thierry: «Récits des Temps

mérovingiens», préface d'André Dhôtel, 7,80 frs.

Flaubert: «Mémoires d'un Fou», suivi de «Novembre», préface d'Henri Guillemin, 7,80 frs.

MUSICIENS DE TOUS LES TEMPS

Martine Cadieu: «Mozart», 8 illustrations, 15 frs.

Jean Witold: «Beethoven», 12 illustrations, 15 frs.

Claude Lehmann: «Bach», 14 illustrations, 15 frs.

Marcel Carnat: «Vivaldi», 9 illustrations, 15 frs.

Marc Vignal: «Haydn». 8 illustrations, 15 frs.

Jean-Marie Grenier: «Chopin». 8 illustrations, 15 frs.

Alfred Leroy: «Franz Liszt». 12 illustrations, 15 frs.

José Bruyr: «Schubert». 8 illustrations 15 frs.

Antoine Golée: «Debussy». 8 illustrations, 15 frs.

Michel Philippot: «Stravinsky». 8 illustrations, 15 frs.

Suzanne Demarquez: «Hector Berlioz», 8 illustrations, 15 frs.

Roger Tellart: «Monteverdi». 8 illustrations, 15 francs.

Pedidos a esta Administración.

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rue des Vignoles, (Metro Avron o Buzenval)

NOCHE BLANCA de fin y 1° de año, de las 21 a las 5 y 1/2 mañana. Con lunch, música, espontáneos, película sorpresa y otras amenidades.

Comunicar vuestra asistencia personalmente en el Centro, o por teléfono: 370 46-86. No acudir cenados.

Como de costumbre, el resultado de la velada será solidario, y el contenido de la fiesta fraternal. Acudan los compañeros con sus familias.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

Al regresar de Alemania

De una parte los jaleos derivados de la insuficiencia de petróleo, de otra el que la plétora de demandas en algunas ramas de la industria han ido amenguando, lo cierto es que algunos países en que se importaba mano de obra extranjera, han cerrado la puerta a nuevos contingentes de trabajadores. Incluso en algunos sitios ya se han producido despidos de personal, mandando a sus países respectivos a los obreros emigrados. Es el caso de Alemania, de donde han sido depuestos obreros españoles que desde algún tiempo trabajaban allí. Mohinos, desalentados, han tenido que regresar a la tierra de origen, en plan de rehacer un nuevo hogar. Para la mayoría de ellos el problema no es de poca monta: Alojarse en casa de familiares, buscar trabajo, y luego montar un nuevo hogar. Ciertamente, el regreso no ha sido como fue la ida: escualidos de cartera, bien modesto el vestir, denotando indigencia los sacos y maletas. Al regresar lo han hecho con mejor planta en lo físico, más bien vestidos, con buenas maletas y billetes en la cartera. Pero se les ofrece ahora una vida diferente, la misma, o peor, que la dejada cuando salieron de España.

Lo hemos dicho y es menester repetírselo a los emigrados: El ir en tanto que extranjeros a trabajar en aquel o en el otro país supone el no poderse hacer muchas ilusiones en cuanto a la estabilidad de una situación material mejorada. Sí, sí, se gana tanto y más, se gozan de esas y de las otras ventajas. Pero no hay que olvidar nunca que se es «extranjero», lo que supone que al presen-

tarse crisis económica en el país donde se ha ido a trabajar, de un modo tajante los gobernantes disponen que se vayan a su tierra los que de ella salieron para ganar más. Entonces no hay más remedio que emprender el regreso. ¡Y los ahorros obtenidos a fuerza de sudar durante horas y más horas, pronto se desvanecen!

Hay que repetirles a los emigrados económicos que no es buen proceder el de encogerse de hombros en torno a la situación político-social de España, pensando en hacer fortuna en otras partes. No, no, lo que interesa es que en **nuestra tierra** se pueda vivir. Lo que importa es que desaparezca un régimen de ignominia que obliga a muchos españoles a lo que supone muchas veces humillante: tener que ir a ganarse el pan, **exportados como mano de obra barata**: argelinos, turcos, portugueses, españoles. No van los franceses, los alemanes, los suecos, los ingleses, a trabajar a otras tierras, ya que en el país natal tienen lo que no han de recibir de otra parte. ¡Lo tienen, o luchan para ir conquistándolo!

Ante una realidad que se palpa: la inseguridad de los emigrados, ello en el sentido material, o económico, es menester que tengan en cuenta, quienes en ello no hayan reparado, que no solo de pan vive el hombre. Por dignidad, por amor propio, es menester estar contra, luchar contra quienes han hecho que en el conjunto de las naciones, España sea vergonzosamente de las naciones que van a la cola.

La historia, Bovio y los anarquistas

Al leer, hace algunos días, en un boletín redactado por libertarios, la tan conocida expresión de Juan Bovio, aduciendo que hacia la anarquía camina la historia, nos ha inducido a la reflexión, como otras tantas veces que hemos podido leerlo en nuestros medios, a manera de un slogan de resultado infalible. En efecto, el citado escritor italiano dijo en su obra «Dottrina dei partiti in Europa» lo siguiente: «Como las moléculas obedeciendo a las leyes de la afinidad y de la cohesión, se organizan entre ellas, así los hombres no tienen necesidad de ningún poder engañoso para vivir en sociedad... Anárquico es el pensamiento y hacia la anarquía va la historia... El pensamiento de cada hombre es autónomo, y todos los pensamientos de cada hombre se organizan en un pensamiento colectivo que mueve la historia.» El efecto literario, el tono de axioma de la frase, ha sido del gusto de los compañeros y la cita de Bovio se ha incrustado en escritos o en discursos de propaganda.

Uno de los compañeros que hemos tenido de mayor capacitado espíritu crítico ha sido Luis Fabbri. Su formidable estudio «Influencias burguesas en el anarquismo» es de los trabajos de crítica depuradora que no pueden olvidarse, como los de Mella, los de Prat, los de Nettlau,

los de Rocker, los de Faure, de Landauer, y de otros. Las ideas del anarquista se apartan, deben apartarse de lo que es artículo de fe indiscutible entre los creyentes de dogmas religiosos o políticos. El anarquista está muy puesto en razón que adopte sus convicciones previo un libre examen, comparando la realidad con los buenos deseos. El peor de los engaños quizás resulte el de engañarse a sí mismo: Un ideal vivaz, progresivo, ha de alimentarse de comprobaciones de todo aquello que denote veracidad, sin hueca altisonancia retórica.

Hace ya bastantes años, en el «Suplemento de La Protesta», que ya es sabido publicaban los compañeros argentinos, valiosas plumas del campo anarquista, con hondura de ideas y sagacidad analítica, difundían y analizaban lo relativo a las afirmaciones de índole anarquista. Uno de los elementos que con asiduidad contribuía a ese doble cometido de difundir y ahondar en la entraña del ideario era Luis Fabbri. En torno a las citadas afirmaciones de Bovio dedicó un extenso artículo. Con detenidos razonamientos se esforzaba en poner de manifiesto que no puede darse un aire de axioma, no puede dársele un valor definitivo a la expresión de que «hacia la anarquía camina la historia». No puede

afirmarse de un modo contundente que la historia marche hacia un fin determinado; que la historia tenga un prefijado objetivo. La historia la hacen los hombres, y según sean las circunstancias creadas, así han de ser los resultados históricos. Fabbri tenía razón al manifestar que si los anarquistas se encogen de hombros, se aíslan, se dejan llevar de un «dulce farniente», no es verosímil que la historia marche hacia rumbos prometedores de acracia.

Desde Hegel, Marx, y sus acólitos, hemos podido notar como a la historia se le ha querido conferir derivaciones envueltas en rigidez dogmática. Los años han pasado y todo el **cientifismo** engolado, profesoral, ha quedado reducido a fugaz engorro dialéctico. Un matemático y pensador de la categoría de Bertrand Russell, rehuyendo la contundencia de las aseveraciones de orden categórico, escribió uno de los libros de más enjundia poniéndole el título «El mundo que podría ser». En verdad que con los factores precisos para plasmar en la realidad un mundo nuevo, con las apetecibles perfecciones sociales, la humanidad viviría mejor. Pero de ello a creer que la historia ha de marchar acorde con nuestros anhelos de idealistas, media un buen trecho.

Uno de los pensadores hoy olvidados, amigo de hurgar en los entresijos de la historia, era Pompeyo Gener. Aducía que en los anales del tiempo podemos observar como la historia da un **paso atrás**, como el atleta que toma impulso para dar un brinco adelante. La comparación tal vez no sea exacta, pero no podemos olvidar, sin ir lejos en el recuerdo del pasado, que triunfante en Europa el totalitarismo italo-germano, parecía que todo el Occidente iba a hundirse en una sima de barbarie medieval. Tan pesimista se notaba el ambiente que la desesperación minaba el cerebro de hombres de inteligencia superior, como en el caso de Stefan Zweig, llegando a suicidarse, junto con la compañera de su vida, asqueado ante lo que consideraba hundimiento total de la cultura y progreso moral de los pueblos.

Sin caer en los extremos del pesimismo, ha de ser aconsejable que procuremos, en la medida de lo posible, como solía decirse antes frecuentemente, aportar nuestro «granito de arena» a la obra cimera de otra organización social superando a la presente, procurando enterarnos de la historia y **empujar, haciendo historia**, mientras quede un hábito de vida.

García Lorca y la Guardia Civil

Una vez más el poeta granadino ha sido evocado en la televisión francesa. Evocación del ambiente artístico de la ciudad del Darro y del Genil. La belleza y lo pintoresco que inspiraron al autor de «Mariana Pineda». Expresiones literales denotando su espíritu liberal; su predisposición en favor de las causas justicieras. Y lo que mayormente ha alcanzado trascendente realismo ha sido la traducción francesa de los versos que dedicó el poeta a reflejar el espíritu de los «civilones», de esos elementos «con el alma de

charol», «de plomo las calaveras», los que «por donde animan ordenan», los que ocultan en la cabeza «una vaga astronomía de pistolas inconcretas». Traducido el romance en francés, diríase que la adustez, la sequedad de corazón, el espíritu aferrado a los que mandan, la ausencia de ningún germen de piedad, su tradicional comportamiento reaccionario, se perciben con abrumadora elocuencia. Es posible que envuelto al «Romance de la Guardia Civil española» se hallara el misterio de una pena de muerte.

DISCOS

Un compañero de Madrid me dice estar yo obligado a pasar en escritos todo cuanto sepa por orden de existencia asaz vivida. Uno se va, y una lucecita histórica puede apagarse para siempre. Podré, tal vez, complacer al compañero de Madrid, para a la vez complacerme a mí mismo.

Roldán sabe cosas de la Columna Durruí porque la ha vivido de cabo a rabo y sabe contarlas con humor y verso que podrían fácilmente ser musicados. Roldán posee un tesoro de alegrías y tragedias entremezcladas que no habrá vergüenza confederal si no es, el tesoro, puesto en disco, en cinta, o en cassette. Sería un documento viril, histórico, atrayente, oportuno, musicado, eso precisamente que la modernidad exige. Historia ya no es sólo un libraco destinado al yantar de la polilla. Es, con veracidad y salero, con drama sostenido con sonrisa heroica puesto que ronda la muerte, página viviente por ritmos de humor y derechura, a mil leguas de las glorias gusaneras del Mio (del tuyo) Cid. No habrá vergüenza confederal si

el saber en coplas y veracidades del miliciano, del compañero Roldán, no pasa en disco, en cinta, en cassette. El folklore de la guerra, que no es jolgorio de plaza en fiestas, que es alegría y tesón en el deber a cumplir pese a la muerte que aletea, tiene ejemplo anticipado en «Zorba el Griego» y en una densa relación catalana circulada por estos pagos del exilio, mas con entrada difícil en la tierra de origen.

Insistimos en que hoy no todo es biblioteca. Hoy la verdad, el temple, la ironía se explican también con música. Y lo noble, agudo, original nacido en la barricada y en la trinchera, merece ser expuesto calurosamente y en rojinegro cual sabe hacerlo a maravilla el miliciano de la cultura libertaria que viene a ser: el compañero Roldán, que se explica sonriente para que la seriedad que nos conduce no vaya, con los muchos años, a galvanizarse.

Esta vez nos gustará ser oídos.

DISCOBOLO

EL COMBATE SINDICALISTA

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A. I. T.

Rédaction et Administration : 33, rue des Vignoles, 75020 PARIS - Tél. 370 46-86.

Carrero Blanco n'aura jamais plus mal aux dents. Un peuple s'est fait justice

En la España franquista

Un hombre va a ser condenado a muerte

Visto el gran estruendo que hace un par de meses hizo la prensa española acusando de atracadores y asesinos a una decena de jovencitos que se reclaman anarquistas, se llegó a temer que en lugar de una persona fuesen tres las que en el hinchado asunto arriesgaban ser condenadas a la última pena. Tal creyó la opinión pública (esa mayoría silenciosa) y tal pregonaron hojas clandestinas barcelonesas que llegaban en grito desesperado y agudo a redacciones publicitarias de muchos países, cayendo asimismo en la propia mesa de Redacción de EL COMBATE SINDICALISTA, nunca reacia en la defensa de causas justas y, por consiguiente, humanitarias.

Mas la verdad es que este género de propaganda defensiva para unos jóvenes comprometidos caídos en las garras de hierro de la policía española y de los jueces de la implacable jurisdicción castrense, hacía temer una seria agravación del peligro existente contra los encartados merced a la exaltación de supuestos delitos que se hacía en aquellas hojas escritas indudablemente por manos inexpertas. Tan grande era el afán de exhibir públicamente la existencia de «héroes populares», que varias acusaciones de la policía parecían ser aceptadas por esos ingenios defensores de Salvador Puig Antich, Javier Garriga Paituvi, José Pons Llobet y otros. De haberse divulgado tales «argumentos» en nuestra prensa, habríamos, entre

todos, hecho un flaco servicio a los jóvenes encausados. Clara se vio la tal imprudencia cuando el abogado defensor de Paituvi obligó a silencio a la prensa diaria española, que señalaba a su defendido como atracador consumado, cuando ningún juez, ni siquiera la policía, implicaba a Paituvi en delitos de toma de dinero. Paituvi sufre cárcel por delito de opinión, no por otra cosa.

Por otra parte, la prueba de que el perro de la acusación había sido hinchado por la policía secundada de grado o por fuerza por los diarios españoles, la ofrece, sin regateos, la reducción del proceso a tres acusados en lugar de la decena prevista. No es que pensemos que en días sucesivos el resto de jóvenes afectados no vayan a comparecer en algún tribunal, que podría ser ordinario, o el TOP a lo sumo. Pero por la acción jurídicamente ceñida de los abogados correspondientes, el asunto de la calle de Gerona ha sido reducido a consejo de guerra contra tres de los encartados, consejo — es verdad — en el que todas las furias, los odios militares, se van a desencadenar contra Salvador Puig Antich, José Luis Pons Llobet y la muchacha (casi niña) María Angustias Mateos Fernández, con excepción de las otras víctimas señaladas por la policía.

Claro que el peso mayor de la causa a juzgar por los militares recae sobre la muerte del inspector de policía Francisco Anguas Barragán (de cuyo suceso Pons Lobet y

María estuvieron ausentes) saliendo culpable de la misma Puig Antich por derecho de defensa y no «por vil y cobarde asesinato friamente premeditado» como aseguró la Jefatura de policía barcelonesa abusando de su poder sobre la prensa de la localidad y fuera de ella. Según el propio fiscal insinúa, Puig Antich fue derribado a culatazos de pistola a la cabeza por el inspector Barragán, hombre fornido y de sólo 24 años de edad. Caído y en trance de muerte porque los golpes de Barragán se repetían, Puig Antich sacó otra pistola y disparó repetidamente sobre el cuerpo de su agresor, matándole. Además, la fiebre partidista, parcial, injusticiera del fiscal acusador (cuyo nombre no consta en la requisitoria R. E. 1.580) le induce a incurrir en propagandas, contradicciones y parcialismos, mereciendo mención especial la de que un grupo de agentes «procedieron a su detención, a lo que ofrecieron los citados individuos (Puig Antich y Paituvi) gran resistencia, logrando los funcionarios introducirlos en el portal de la casa número 70 de la calle Gerona y arrebatar a Salvador Puig Antich la pistola «Kommer», que llevaba sujeta a la cintura en su parte izquierda, teniéndose sin embargo el procesado en su resistencia, siendo golpeado con la culata de una de las pistolas de la policía, lo que determinó que cayera al suelo, en cuyo momento, sorprendiendo a sus aprehensores que ya impedían com-

pletamente la huida, el procesado Puig Antich, PONIENDO EN PRÁCTICA LOS POSTULADOS DE EXTREMA VIOLENCIA DE LA ORGANIZACION A QUE PERTENECE (1), sacó otra pistola «Astra», del 9 largo, que llevaba y disparó a muy escasa distancia contra el subinspector de 1ª clase don Francisco Anguas Barragán que frente a él se encontraba...»

De cuya lectura interesada se deduce:

1º Que la resistencia de ambos acosados fue leve, puesto que no dispararon contra sus aprehensores.

2º Que empujarlos hacia una entrada de edificio con golpes a la cabeza contra un detenido significa agresión y no defensa de la policía.

3º Que habiendo sacado de la faltriquera de Puig Antich la pistola «Kommer» a los policías les dio la sensación de que el aprehendido quedaba desarmado e indefenso.

4º Que el agredido Puig se hallaba tirado al suelo y víctima de sañuda agresión, puesto que el fiscal se ocupa de derribo del individuo... pero no se acuerda de levantarlo para dar a suponer que al disparar con otra pistola contra Anguas Barragán se hallaba de pie.

5º Que se trata de un intento de muerte de la policía, particularmente Barragán, contra el muchacho Puig Antich, y que si éste disparó contra el agresor fue en defensa de su vida y no en comisión de asesinato.



TEXTOS DE «CNT» DEL INTERIOR

Sueltas

A tiempos iguales, actitudes idénticas. Por intuición, por lógica, por conclusión, uno llega a pensar que esa especie de ley natural es, naturalmente, valedera para todos los tiempos.

Hoy la situación es más esperanzadora que ayer, el fascismo está en declive, nuestro pueblo sigue aún bajo la bota del sátrapa, y esta cadena de informaciones nos impele a un análisis de la historia cercana y lejana de la actitud a tomar.

Si hoy a los trabajadores nos des gobiernan el militarismo y su alter ego el clero, ¿cuántas veces España se ha encontrado ante tales situaciones?

Veamos, por ejemplo, hacia 1917, los años, del segundo decenio un tanto convulsivos; tiempo en el que nuestros compañeros los trabajadores, entre ellos los anarquistas se aprestaban a sacudir letargos. Hubo motivos y hubo el manifiesto de las juntas militares porque siempre estos avechuchos han dado que hablar y han producido muchos sufrimientos.

Como ahora, el 17 los problemas de la colectividad nacional se presentaban agudos y perentorios. Como ahora un hondo malestar secaba al edificio político imperante. Como ahora, los partidos políticos en el poder se desmoronaban por consunción, corruptos. Tambalearon los caciquismos como ahora el trío de falangismo, clericalismo y militarismo.

Se observaba inquietud en el pueblo y el poder de la cerril burguesía estaba alarmado.

El anarquismo marcó una pauta consistente en ir codo a codo con todo elemento que sinceramente se oponía a la mala política de los poderosos. Codo a codo iban republicanos, socialistas, liberales y anarquistas; en aquel caso concreto, todos revolucionarios, puesto que todos luchaban contra la autoridad constituida y nada más anárquico que eso.

La consigna general fue: «A nuevos tiempos, hombres nuevos».

Sin embargo, no se obtuvo el resultado positivo que debía y podía haberse obtenido. ¿Por qué?

Reflexiona, examina, responde tú mismo, lector.

¡A ver si hoy acertamos más!

Martín LLAMAS

EN LA ESPAÑA FRANQUISTA Un hombre va a ser condenado a muerte

(Viene de la 1ª página)

La justicia franquista es de partido, y por tanto no merece garantía. El único asesinato que concurriría, de ser impuesto por el tribunal militar, sería la ejecución de un hombre que mató obligado por la defensa de su persona en trance de ser derribada a muerte a culatazos por un sañudo agresor.

El mundo antifascista debe concurrir a la defensa de Puig Antich para que no caiga inmolado por la fusilería fascista que priva en España.

(1) Subrayado nuestro.

El mundo descubre el anarcosindicalismo

No es sólo Noan Chomsky, con su libro «Dos Américas y sus nuevos mandarines» y después con la entrevista concedida a un redactor de «Le Monde», en la que se ha declarado anarcosindicalista el que abre a la juventud actual y al proletariado, de vuelta del reformismo sindical y del sindicalismo dirigido por los partidos comunistas, las nuevas perspectivas del anarcosindicalismo.

La palabra nació en España, pero hoy tiende a generalizarse. Chomsky no vacila en utilizarla, declarándose anarcosindicalista y diciendo que el anarcosindicalismo hizo un ensayo feliz en España, que hubiera sido todavía más afortunado si hubiera podido hacerse en un país extenso, rico y saturado de productos, capaz de bastarse a sí mismo, como es por ejemplo, los Estados Unidos.

Otras plumas y otros pensamientos se inclinan con curiosidad y simpatía sobre el estudio y análisis del anarcosindicalismo y lo que él consiguió realizar en España, creando y alimentando una central sindical única en su género, la CNT, y preparar a la clase obrera para el más importante ensayo de autogestión en régimen de economía socializada.

Desde 1968 se había notado un refloreimiento internacional del anarquismo, como idea filosófica, pero hoy es el aspecto práctico de la acción de los anarquistas en las organizaciones obreras, utilizando el arma formidable que ellas representan en la lucha contra el Estado y el capitalismo, de lo que toman conciencia muchos jóvenes y pensadores que, sin ya saberlo, ahora lo descubren, como el lingüista y pensador americano Noan Chomsky.

E inevitablemente, es hacia España, sus semejanzas y sus experiencias hacia donde se vuelven los ojos. Ello nos autoriza a decir, una vez más, que aun vencida, la revolución española da sus frutos.

El sacrificio de los centenares de miles de hombres que en ella y después de ella, víctimas de la espantosa represión de los años que sucedieron a la pérdida de la guerra

civil y de la República, no habrá sido inútil. Ya que su esfuerzo, la osadía con que se atrevieron a sentir los jalones de las realizaciones españolas, en pleno mundo amenazado por el fascismo, no han sido estériles. La curiosidad primero; la simpatía después, la adhesión, por último, abren al anarcosindicalismo perspectivas ilimitadas.

Lo descubren hombres y movimientos que antes ni lo habían sos-

pechado. Lo estudian jóvenes inteligencias, para las cuales el concepto y la práctica muestran caminos nuevos, hacia los cuales cada día se van dirigiendo más pasos.

Nada se pierde; ninguna lucha, ningún combate lleva a la derrota cuando representa el esfuerzo manumisor de hombres e ideas, con un pensamiento libre y una finalidad manumisora.

CATALUÑA

Actualidad vallisoletana

En Valladolid las luchas reivindicativas continúan.

El mes pasado, la huelga de la construcción, que duró varios días, en la que la policía de Franco mandó a la cárcel a siete trabajadores, ha dado paso, a otro movimiento obrero en lucha para conseguir mejores condiciones de trabajo y sueldos más adecuados a la inflación, que a pasos agigantados se acentúa, sin que los sueldos sigan la desmesurada subida de precios, que exprimen y atosigan las posibilidades económicas de los trabajadores, que cada día ven sus posibilidades reducidas a condiciones incongruas.

Ayer, la construcción, hoy la casa Renault, en la lucha por la existencia, han manifestado en marchas silenciosas contra las medidas disciplinarias adoptadas por la empresa contra los trabajadores de la sección de Montajes número 2, que habían observado un paro parcial en la semana anterior.

La situación, prodigando detenciones y represiones de costumbre.

En estas represiones resultaron varios trabajadores heridos de consideración, y un agente de policía con heridas leves, aunque el comunicado de la prensa franquista diga lo contrario.

Por la mañana del 5 de diciembre de 1973, los trabajadores de Montaje

número 2 y Entregas, de la factoría de Pozuelo, se dirigieron en marcha silenciosa, vigilada por la policía. Por la noche, varios millares de trabajadores del turno de tarde, se reunieron otra vez para iniciar una nueva marcha, que también tenía que ser disuelta violentamente por la policía.

Poco después, los trabajadores, con una combatividad cada vez más grande, se reagruparon de nuevo; los manifestantes, silenciosos, se dirigieron hacia el Poblado de Fasa, donde se produjo el enfrentamiento provocado por la fuerza armada; este enfrentamiento tomó cierta violencia en contestación a las pretensiones policíacas de disolver la manifestación silenciosa. En respuesta a estas provocaciones armadas, los trabajadores, con valentía, replicaron con palos y piedras, únicas «armas» a su alcance.

Como de costumbre, varios manifestantes de estas marchas silenciosas y reivindicativas han sido detenidos, y a otros se les ha retirado para momentáneas y futuras represiones, la Carta de Identidad nacional.

El movimiento reivindicativo de la empresa Fasa Renault, de Valladolid, como el movimiento de la construcción, tienden a conseguir:

Tres mil pesetas de aumento mensual para todos los trabajadores; cuatro pagas extraordinarias al año: quinientas pesetas de ayuda mensual para cada hijo en edad escolar; impuestos de rendimiento por trabajo personal, a cargo de la empresa; jornada semanal de 40 horas y 44 horas, según secciones; un mes de vacaciones en verano, respetando los cinco días que se vienen disfrutando por Navidad; reducción de trabajo y creación de los suficientes comodines para cubrir las necesidades de la plantilla, y colocación en los puestos de trabajo de fichas explicativas de las operaciones a realizar y tiempo en que debe hacerse.

He aquí las más que justificadas reivindicaciones que los trabajadores vallisoletanos han exigido en manifestaciones silenciosas que han degenerado en violencia por culpa de la policía al servicio, de empresarios y gobiernos que atosiga a los productores españoles.

A. MORENO

RECTIFICACION. En nuestro número anterior el artículo reproducido de «CNT» apareció con el título incompleto. Debía decir: TESTIGO DE CARGO. SOLO UNA VOZ NOS PUEDE GUIAR: LA DE LA CNT.

PAPIOL

La juventud Estrella del Norte

Las corrientes juveniles, que se manifiestan dentro de las fuerzas de oposición al régimen dictatorial, son más generosas y concordantes a secundar un Renacimiento del país que cierre el ciclo de la descomposición y la indignidad de que esa juventud no es culpable. Sensible sobre todo a la crisis de la cultura, a la creciente inmoralidad administrativa que alcanza su apoteosis con el famoso caso de Matesa, a los negocios escandalosos de los grandes usuarios del Estado unitario, y a la dramática opresión del pueblo, la juventud española, estrella de todos los rumbos, manifiesta ya activamente su oposición al poder opresor en las Universidades especialmente, ya que los medios de la cultura son los más susceptibles para captar y medir el envilecimiento nacional provocado por el gobierno despótico y totalitario.

Debe negarse la juventud a acep-

tar las creencias que le son impuestas. La libertad de criterio es inviolable. La inteligencia no se vende ni se corrompe. Cabe afrontar la lucha sin condiciones para trazar al futuro esplendores que nos reserva la vida nueva. Contra la oligarquía de la hora y la vieja plutocracia incapaz de incorporarse al destino venturoso y libre del pueblo español, la juventud debe ocupar el primer puesto del combate manumisor.

Ni un paso atrás. Se trata de triunfar, no de capitular. En la lucha por la libertad y la justicia siempre salen victoriosos los más capaces, unidos y dispuestos, que sirven al pueblo con heroísmo y desinterés, dándole todo y no exigiendo absolutamente nada, excepto algo sagrado para el hombre: la libertad, que vale tanto como la vida misma.



Información española



Prosiguiendo su andar en el fango del despotismo el gobierno de Franco-Carrero ha denegado permiso al Club Español de Amigos de la UNESCO para festejar el XXV aniversario de la Declaración de los Derechos humanos. Una constancia fascista más y una garantía de civilización menos.

— En la función (o comedia) religiosa en honor del Arma de Aviación en Madrid, asistió Carmen la Franca y no su esposo Francisco Franco. Desde los aterrizajes mortales de Sanjurjo, Mola y Ramón Franco, el Caudillo siente mareo por las cosas del aire. Ir al Cielo en avión no le interesa.

— La obsesión petrolífera. Fracados los sondeos de la zona Caspe 1 (Maella), prosiguen con desaliento los sondeos en la Caspe 2, el cual se orienta, si dios no rectifica, como en la 1: hacia el resultado 0.

— El tiro fácil, e impune. En la zona fronteriza de Irún la Guardia civil (alias la Benemérita) disparó a dar contra tres españoles que iban a pasar la línea demarcación sin mostrar pasaporte. Ignacio Sánchez Palacios ha resultado gravemente herido y sus dos compañeros, ilesos, no fueron alcanzados. Los guardias agresores serán distinguidos por la superioridad y Sánchez Palacios acusado de haber hecho gastar munición al Estado.

— Prosiguiendo su campaña de liberalización de los derechos de prensa, la autoridad administrativa ha hecho secuestrar el número de «Cuadernos para el Diálogo» correspondiente al mes de diciembre.

— Tremenda desgracia con cargo a los obreros. El taller de tapicería de los hermanos Bonafonte, sita en el 45 de la calle Rodrigo Rebolledo, cuadra en sótanos con una sola puerta de acceso, ardió con los obreros (29) dentro. Uno solo se salvó, 25 perecieron carbonizados y el resto fue retirado con quemaduras. La Cámara de la Propiedad lamentando la pérdida de casa y enseres, los curas mascullando padrenuestros, la Pilarica encogiéndose de hombros, las autoridades disponiendo «nuevas seguridades», y hasta otra catástrofe de las que nunca atrapan a los ricos.

— En Palma de Mallorca las librerías Dous y Libros Mallorca han sido amenazadas por el PENS, entidad nazi secreta para el pueblo y pública en las interioridades policíacas. Los «pens» se oponen a la venta y exhibición de libros marxistas, revolucionarios, «separatistas» y que se ocupen de Picasso y Pau Casals.

— El secretario de la Organización Sindical, Fernández Sordo, ha estado en Oviedo, donde ha recibido varias comisiones reclamatorias, que Fernández Sordo no ha oído.

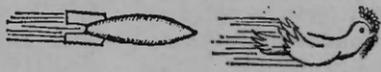
— Contra los precios inferiores en los destajos, huelgan en la cuenca del Nalón (Hunosa) y en las zonas de Pola de Lena y Mieres, más de 14.000 mineros. Los pozos de la Hunosa afectados son 23. Lo ridículo de esta entidad es que ha despedido a 6.250 trabajadores, que en caso de no reintegrarlos debería sustituir con jefes sindicales y procuradores de Cortes, cuya vocación no es de piqueta y vagoneta, precisamente.

— CONFIRMACION DE LA BARBARIE MILITARISTA ESPAÑOLA. Dicen de Madrid:

El Consejo Supremo de Justicia

militar ha confirmado una sentencia dictada en consejo de guerra ordinario, en la Región Militar de Canarias contra el objetor de conciencia Emilio Bayo Iníguez, al que se le condena a seis años y un día de prisión militar por un delito de desobediencia, con la agravante de reincidencia.

Emilio Bayo había sido condenado con anterioridad por otros tres delitos de desobediencia. El total de las penas es de veintiún años y cuatro días de privación de libertad, de los que se encuentra cumpliendo el undécimo año de prisión consecutiva. Está casado y tiene un hijo.



— Fraternidad árabe-franquista. El embajador de Burghiba en Madrid, Mongi Kooli, ha enviado un mensaje de felicitación colectivo al general Franco con motivo del cumpleaños de éste (81 años).

«Con motivo de sus cumpleaños tengo el honor de dirigir a vuestra excelencia en nombre de todos mis colegas los jefes de misiones diplomáticas árabes y en el mio propio, nuestras más calurosas felicitaciones y nuestros deseos de salud, así como nuestros sinceros votos para la prosperidad del noble y amigo pueblo español, con el que deseamos reforzar y desarrollar más las tradicionales relaciones de amistad existentes entre España y los países árabes.» Concluyente.

— Los Círculos José Antonio de Barcelona, Málaga y Toledo han sido suspendidos por el gobierno por considerarlos más papistas que el Papa. Entre lobos anda el juego.

— En vista de la frecuencia con que los Bancos de Barcelona son atacados, la autoridad ha constituido en el interior de los mismos una especie de somatén con derecho a tirar al bulto en presencia de reales o supuestos atracadores. Son, por ahora, 300. Como es de suponer, los ladrones legalizados (jefes, burócratas, agiotistas, explotadores, guardias propinistas, etc.) no sólo no serán atacados, sino mismamente protegidos.

— El deporte más sano sigue siendo el ajedrez. Durante un partido de balonpié sostenido por los equipos Riaza y Ayllón en Segovia, el árbitro fue agredido por un jugador en la cabeza, al extremo de que tuvo que ser internado en el hospital y el agresor en la cárcel. 350 asistentes al partido tendrán que declarar ante el juez como testigos...

— La exportación de libros en diez meses ha retrocedido en un 17 por 100 en peso, y el retraimiento de muchos libreros en vender libros «progresistas» por miedo a los asaltos de los gorilas nazifalangistas, han retraído asimismo en un 25 por 100 el número de compradores. En estas condiciones es normal que en España el gamberrismo y el cretinismo anden viento en popa.

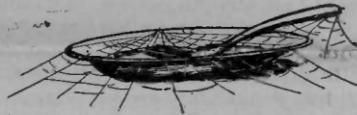
— El salvajismo militar no se detiene. Un consejo de guerra celebrado en un cuartel de Las Palmas (Canarias) ha condenado a seis años y un día de prisión mayor a los objetores de conciencia José L. Robles, José Rodríguez Parejo, José Moreno Castellano, Juan A. González Vizcaino y Miguel Mateo Saavedra, los cuales acababan de cumplir una anterior condena. Su compañero José Melle Domínguez fue condenado a un año de la misma pena.

— Por falta de calefacción han sido suspendidas las clases en dos grupos escolares bilbainos. Sus 2.600 alumnos habían protestado ruidosamente contra el frío... administrativo, que olvidó encargar el fuel-oil para alimentar las calderas.

— Los trabajadores de la Fasa-Renault manifestaron tumultuosamente en las calles contra el despido en represalia de cinco compañeros. La autoridad aporreó lo que pudo, la gente se defendió, pero en vista del cariz que tomaba el asunto la gerencia de la Fasa-Renault decidió readmitir a los cinco despedidos.

— En el consejo de ministros habido el 15 de diciembre, el gobierno dispuso «medidas de carácter excepcional en favor de las flotas pesqueras». Se ignora el contenido de tales medidas, pero se sabe que posteriormente al consejo ministerial los armadores de la industria pesquera de Algeciras han amarrado sus flotas en el puerto y despedido a 2.000 pescadores, y que las industrias conserveras próximas van a prescindir de mucha mano de obra por carencia de materia prima. El problema de la pesca cerca de las costas marroquíes en el litoral gibraltareño se considera de igual gravedad que la carencia actual de petróleo. «Alá nos ha pillado desprevenidos», dice la gente, con candidez aparente.

— La flota pesquera de Isla Cristina (Huelva) se halla igualmente paralizada por los mismos motivos que la de Algeciras.



— Cierre de la Universidad de La Laguna (Canarias). Un estudiante fue detenido y mantenido en secuestro por la policía, y habiéndose negado el rector a intervenir en favor del desaparecido, los estudiantes asaltaron la oficina rectoral causando destrozos en ella. Intervenida la policía se agravó el tumulto, originándose pelea entre alumnos y guardias, consecuencia de la cual hay cuarenta universitarios detenidos.

— Invierno con grave sequía en España, «incluida» Cataluña. Para remediar esa situación conducente al desastre, al cardenal-arzobispo de Barcelona se le ha ocurrido un recurso: «Creo que debemos pedir a Dios el agua que necesitamos y al mismo tiempo colocarnos en sus manos providentes.» Y luego a dormir de pie y tranquilamente.

— Se desmiente que los seis sacerdotes vascos que declararon la huelga del hambre para sostén de sus reivindicaciones hayan cesado en su heroica protesta. Contrariamente — prosigue el comunicado — continúa la huelga hasta el fin, favorable o desfavorable. Aunque los «alimentos» con inyecciones intravenosas...

— Cuidado con las armas. Estando de patrulla en un lugar de San Sebastián, a un guardia se le disparó el fusil, hiriendo gravemente a su compañero de pareja. Hubiesen llevado la gaita en lugar de instrumentos de muerte, tal suceso no hubiese ocurrido.

— España dejada de mano de la Providencia: bajan los embalses por carencia de lluvia, reduciendo la capacidad productiva de centrales eléctricas; conflictos en las minas y descenso del cupo de mineros, ahora que el carbón vuelve a ser estricta-

mente necesario; disminución de la pesca por mor de las exigencias cherifianas; Gibraltar alejándose cada vez más de España estando en ella; reducción del suministro de petróleo pese a la abyección franquista cerca de los árabes. Si la Providencia no se pone en jarras España está perdida.

— En Industrias subsidiarias de la Aviación, de Sevilla, los obreros iniciaron una demostración de desacuerdo con el nuevo convenio firmado por la Organización Sindical y la empresa al margen del personal de la casa. Avisada la policía por el despacho, ésta se presentó y obligó a los 500 trabajadores del turno a evacuar la fábrica cuando precisamente se reemprendía la labor después del bocadillo.

— Falleció en Madrid don Juan Castillejo Ussía, duque de San Miguel, conde de Florida Blanca y marqués de Mejorada del Campo. Tal vez en el campo hubiera mejorado de haberse en él establecido. Mas, por lo visto, tantos títulos aplastan.

— Dos muchachas barcelonesas, Carmen Farré Buisán y Mercedes Cañabate Durán han sido condenadas cada una a un año y medio de prisión firme y 10.000 pesetas de multa por haber repartido hojas trotskistas. Por cretinos los jueces trotskistas.

— «La renta per cápita de los españoles alcanza los 1.500 dólares en este fin de año.» Que lo pregunten a los pobres, a los «descapitados».

— En ocasión del llamado proceso «1.001» (CC.OO. y cura García Salve) ha habido intentos de huelga general en Madrid y diversas poblaciones españolas. La propaganda comunista es intensa y como contrarreplica el TOP parece dispuesto a sobrecargar las penas. En definitiva, política marxista e idem franquista. Nuestro deseo es el de que los encartados salgan indemnes de la prueba.

— En El Ferrol ha ingresado en la cárcel el profesor Manuel Monge González por no haber satisfecho la multa de 175.000 pesetas que la autoridad le impuso por «propaganda ilícita». Si esto no es un intento de estafa con violencia, que venga Mateta y lo vea.

— En un intento de atraco ocurrido en una Caja de Ahorros barcelonesa hubo un guardia y un asaltante heridos. Sin embargo, los delincuentes consiguieron huir.

— Disturbios y huelgas en Barcelona con motivo del juicio TOP contra dirigentes de las CC. OO. y el cura García Salve, de Zamora, señalándose paros parciales en Barcelona, Sabadell, Tarrasa, Manresa y Cornellá, y manifestación de 2.500 obreros en las vías Diagonal-Paseo de Gracia, con lío con la policía y desaparición de aquéllos visto el aparato de los armados.

— Nota valenciana: «El precio del pollo sube un duro por semana.» Y las ganas de comerlo (de granja) bajan en un 10 por 100 cada día.

— Dos conferencias que el director y el redactor jefe de la revista madrileña «Cuadernos para el diálogo» debían pronunciar en Alcoy y Alicante respectivamente, han sido prohibidas por la autoridad. Luego esa señora doña se ocupará enfáticamente de «conferencias ilegales».



Comentarios sobre Educación

A TODOS

No busquéis formas, buscad ideas
L. D'O

El presente estudio fue escrito hace años; algunas de las ideas y observaciones consignadas, han sufrido el natural cambio debido a la observación, experiencia y renovación mental necesaria en todo ser que no guste estacionarse, ni piense en el atavismo o misonéismo como factores de lucha. La falta de tiempo impide retocar esas diferencias que, por otra parte, ni son fundamentales ni alteran o desmerecen el trabajo; todo lo más que haré será introducir las anotaciones que considere convenientes.

1. — Es costumbre, en los tratados de esta naturaleza, encabezarlos con algún escrito de persona acreditada que tenga la galantería de presentar al público el autor del parto, y hacer de ambos, autor y crio, un diseño elogioso, claro, que acabe por convencer de sus bondades a los que apenas si terminarán el primer capítulo, pero que la opinión del prologuista les habilitará para hablar de la obra como cosa conocida. Yo no he buscado quien me sirviera de peldaño, a fin de no comprometer a nadie, ni seguir la rutina que conceptúo pedantesca e impropia de cosa seria, y conste que no deseo molestar a nadie con esta sincera opinión personal, ya que respeto siempre el pensar ajeno, doble más, teniendo en cuenta que en este particular se han trazado páginas y vertido ideas que de otro modo quizás hubiesen permanecido mudas o evaporándose por falta de oportunidad.

Pero si bien no me he hecho prologar, he, no obstante, considerado oportuno inaugurar estas páginas, adornar este cuadro, con un trabajo cuyo contenido es valiosísimo y que, sin duda, constituye el maró de más relieve que podía escogerse, ya que su autor, como ser humano, sintetiza, para mí, el ideal que tengo formado del hombre semiperfecto, del ser educado, del cual su vida, así pública como privada, debería servir de norma a cuantos blasonan de perfectos, conscientes, libres y despreocupados.

2. — Es sobradamente conocida la personalidad de Eliseo Reclus, y su ejemplar conducta como hombre de ciencia y literato es bien elocuente para que intente un esbozo de su individualidad moral, física e intelectual, y esto, precisamente, da otro valor a mi objeto ya que, a más de afianzar el propio criterio, despierta el interés por venir de una inteligencia tan preclara como la del laborioso geógrafo, sociólogo y moralista cosmopolita.

Dicho esto sin pasión alguna, sin ganas de endiosar al gran rebelde, de convertirlo en mito o en dogma para los pobres de inteligencia; sin perseguir un fin antropolátra del que abomino y protesto siempre, sino más bien para que sirva de ejemplo entre este caos de perversión y fablez, de lujo y petulancia, transcribo el trabajo que sigue y forma parte de la obra fundamental de Reclus: «El Hombre y la Tierra» (1) llegado a mis manos en el preciso momento de terminar estos comentarios y que constituye un

(1) E. Reclus: «El Hombre y la Tierra», tomo VI, capítulo XI. — Publicaciones de la Escuela Moderna.

resumen del más sobresaliente aspecto de los mismos. Helo aquí:

3. — « El arte de la educación, como todas las demás artes, es de invención prehumana. En todas las conquistas del ingenio, el hombre ha sido precedido por los animales, y ha seguido falsa vía siempre que se ha separado del ejemplo recibido. La educación, tal como se comprende por nuestros **hermanos inferiores**, ha conservado su carácter normal, eficaz, en tanto que entre los humanos ha degenerado frecuentemente en pura rutina, y a veces ha

conforta, del paseo en que se hace exposición de ideas. Pero en aquella época de la civilización las exigencias rompían ya la unidad primitiva de las familias y obligaban a colocar los hijos bajo la dirección de educadores especiales. Así nació la escuela. A lo menos el contraste que presentaba el tratamiento de los escolares en los diferentes países, indica qué naciones se hallaban en un período de progreso y que otras en una vía regresiva. Las esculturas y los cánticos representan a los niños griegos jugando, danzando, coronándose de flores, mirando gra-

la Iglesia o del Estado, sino a las necesidades y a las conveniencias de su desarrollo personal. Débiles y pequeños, los niños son por eso mismo sagrados para los mayores que los aman y los protegen. Las escuelas, escasas aún, en que ese principio de la Pedagogía se practica estrictamente, son lugares de alegría y fructífero estudio, merced a esa **reverencia extrema** a que el niño tiene derecho y le profesan sus maestros.

« A cada fase de la sociedad corresponde una concepción particular de la educación, conforme a los intereses de la clase dominante. Las civilizaciones antiguas fueron monárquicas o teocráticas, y su supervivencia se prolongó en las escuelas, porque en tanto que en la vida activa del exterior los hombres se desprenden de las opresiones antiguas, los niños, relativamente sacrificados, como las mujeres, en razón de su debilidad, han de sufrir por más tiempo la rutina de las prácticas antiguas. El tipo de nuestros manuales de educación existe hace ya miles de años, y se repiten aún casi en los mismos términos los preceptos **moralizadores** que en ellos se hallan. ¡Obedecer! Tal es en el fondo la única moral predicada en un libro del príncipe Phlah Hotep, redactado, quizás, solamente reproducido, al fin de la quinta dinastía, es decir, hace más de cincuenta siglos, conservado en la Biblioteca Nacional de París. En obedecer, para ser recompensado por una larga vida y por la benevolencia de los que mandan consiste toda la sabiduría, de lo que el mismo príncipe autor se ofrece como ejemplo: «Así he llegado a la ancianidad en la tierra; he recorrido ciento diez años de vida con el favor del rey y la aprobación de los ancianos, cumpliendo un deber con el rey en el lazo de su gracia», que es exactamente la misma moral reproducida después en el mandamiento puesto por Moisés en la boca de Dios: «Honra a tu padre y a tu madre, para que sus días sean prolongados sobre la tierra que el Eterno, tu Dios te da».

(Terminará en el próximo número).

por ALBAN ROSELL

obrado en sentido inverso de su objeto: no es raro que se convierta en verdadero embrutecimiento. Una avecilla enseña graciosamente a sus polluelos el arte de evitar a su enemigo y de buscarse el sustento; después, gorjeando, le recita lo que podríamos llamar **aires nacionales**, le enseña a sostenerse en el vacío aparente, le hace remontar su vuelo a distancias cada vez mayores de su cuna natal, y cuando ya nada puede enseñar a su progenitura y la igualdad es completa en fuerza, en destreza y en inteligencia, se retira, abdicando su función de educadora. Los animales en contacto con el hombre, como el zorro, el perro y el gato, dividen sus crías ejercitándoles en saltos y en juegos de fuerza y agilidad en los momentos en que los tiernos animalillos tienen a su disposición un excedente de energía que derrochar.

4. — « Pero esa excedencia enérgica se emplea siempre de la manera más seria, aunque con todas las demostraciones de la alegría, porque los juegos tienen por objeto consciente entre los padres, aunque inconsciente entre los hijos, acomodarlos a todas las obras y a la conducta de la vida que va a comenzar pronto con todo el séquito de trágicos peligros. Según la clasificación de Groos, los juegos consisten en el examen de las cosas, la observación de los movimientos que diferencian las especies diversas, la caza o la presa viva, muerta o imaginaria, la lucha, la construcción de las cabañas, la investigación de las actitudes y de las acciones de los adultos, que para la especie humana se reflejan principalmente en los cuidados que se aplican a la muñeca como símbolo del hijo futuro: lecciones todas que son para los pequeños un ensayo de la vida.

5. — « Así es la educación entre los primitivos. Los niños permanecen cerca de los padres, de quienes imitan el lenguaje, los ademanes y las acciones, haciéndose hombres sobre el modelo del padre, mujeres sobre el de la madre, pero siempre en plena naturaleza, en el mismo círculo de trabajo que habrán de ocupar cuando los viejos ya no existan. Todo progreso depende de su propio genio, de su más estricto talento de adaptación al ambiente que han de utilizar para la conquista del bienestar. La escuela es para ellos lo que fue para los hebreos libres, la hora del recreo y del reposo para los padres, el descanso de la tarea diaria y, por extensión el período de las agradables conversaciones, de la amistad que re-

vemente a las mujeres y a los ancianos, en tanto que los documentos egipcios muestran con insistencia el palo que el maestro hacía resonar sobre las costillas del alumno. También usaba mucho el vergajo el educador hebreo, y de él por mediación de los libros **santos**, nos viene el dicho tan funesto para tantas generaciones de niños: **Quien bien ama, bien castiga**.

« Durante el período histórico actual, tan notable por la amplitud del teatro en que se debaten los problemas vitales de la humanidad, se emplean a la vez todos los métodos de educación. La mayor parte ha admitido por punto de partida que el maestro reemplaza a los padres, especialmente al padre, que le delega todos sus poderes como director, maestro y propietario de su hijo. Pero el padre no es el único poseedor de su hijo: la sociedad, representada según la lucha de los partidos, sea por la Iglesia, sea por el Estado laico, se considera también como propietaria del alumno y manda que se le enseñe según el uso a que se le destine en el curso de su vida ulterior. Al fin, apoyada sobre reivindicaciones espontáneas de los mismos niños, comienza a vislumbrarse la idea de que son seres iguales en derechos a las personas mayores, y que su educación ha de corresponder, no a la voluntad del padre ni a las exigencias de

Breve noticia sobre Albán Rosell

Gran compañero, voluntad anarquista de toda la vida, nacido en Sabadell, condiscípulo escolar de Mateo Morral, con el cual compartió la merienda; pedagogo de vocación, maestro de la Escuela Moderna de Masnou, y de la de Sabadell hasta julio de 1909; uno de los colaboradores de F. Ferrer Guardia, al cual discutió en ciertos aspectos. Fundador del Grupo anarco-literario-teatral Avenir (nombre que dio a su hijo, nuestro estimado «Nano de Sabadell») junto con Felipe Cortiella y Simó.

Dirigió escuelas en Manacor, la región alicantina, Tarrasa, y otras. Escribió con profundo sentido sobre racionalismo, conducta, vegetarianismo, acratismo, con los seudónimos Laureano d'Ore, Frank Aube, Germina Alba, Palmira Luz, Antonio Roca y otros, quedando, o cuasi, impersonalizado en la prensa. Quienes ejercieron influencia en su persona fueron sin disputa Paul Robin y Eliseo Reclus. — J. F.



Les jeunes face à la civilisation des loisirs

GROUPE ET CULTURE

« La culture a deux infranchissables frontières : la servitude et la faim. » — A. Malraux (27).

La culture classique se développe en vase clos. C'est le privilège d'une classe qui se transmet l'héritage de génération en génération. C'est une culture figée dans le temps.

La néo-culture populaire, elle, est aux mains d'intellectuels dits de gauche, les uns plus abstraits que les autres. Elle n'a jamais été aussi loin du peuple. Il lui manque un cap. Obligé de se complaire dans des sujets qui ne sont pas les siens : problèmes politico-métaphysiques (certes laborieusement développés), ouvriérisme désuet, elle dérive, complètement coupée du monde.

Où que nous nous trouvions, nous ne voyons nulle part la culture être intégrée à la réalité quotidienne de l'individu. Elle lui reste étrangère. Pour lui elle n'est souvent que synonyme du costume et de la cravate qu'il faut mettre. Notre rôle est justement d'amener cette culture dans le groupe sans que personne la supporte mais qu'au contraire, tout le monde y adhère. Qu'est-ce que cela suppose ?

Une culture authentique comporte non seulement une compréhension du monde, des individus mais encore la capacité de se forger une opinion personnelle sur des faits ou des événements. Ceci est très loin de la « culture » gracieusement distribuée dans les universités. Loin aussi de la culture bourrage de crâne : télé, radio, presse, qui ne font que conditionner l'individu.

La culture n'est pas, bien sûr,

l'accumulation de connaissances, mais une assimilation de connaissances. Notre société a faussement attribué à la culture littéraire connaissances livresques, facilité de parole et de rédaction) une primauté qui de fait ne lui revient pas. On peut très bien concevoir un illettré parfaitement cultivé.

Cette compréhension du monde, cette capacité à se forger une opinion personnelle ne sont pas toutefois une fin en soi. Elles doivent s'accompagner d'une intervention constante dans la vie sociale et publique. Un effort de culture ne peut s'isoler de l'engagement et de l'action. Le groupe permet justement à l'individu de prendre conscience de l'esprit collectif de la culture. Il oblige, de par la pluralité des constituants, chacun à concevoir la culture non dans un cadre bien particulier et forcément restreint (littérature, détente, voyages, etc.), mais dans un ensemble général liant l'intellectuel et le corporel, l'individuel et le collectif. Nous sommes obligés d'ouvrir notre esprit à autre chose et c'est cela qui est important.

Le groupe, s'il favorise cette éclosion culturelle de l'individu, ne peut être considéré à aucun moment comme le seul bien où chacun trouve un satisfecit culturel. La culture n'a point de limites. Elle aiguise le sens de la liberté de pensée, développe l'esprit critique. Elle n'est pourtant pas l'apanage d'un groupe d'individus, aussi est-il impossible de l'enfermer, à moins de l'asservir, dans le cadre d'un groupe ou d'une organisation quelconque.

RETOUR A LA NATURE

« Le bonheur est dans le pré,
Cours y vite, cours y vite.
Le bonheur est dans le pré,
Cours y vite, il va filer. »

F. Fort

Après les grands ébranlements qui secouent périodiquement une partie de l'humanité, l'homme a tendance, par une sorte d'instinct d'autodéfense, à revenir dans son cadre naturel. C'est ainsi qu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale nous avons vu, jeunes et vieux « fréquenter » la campagne, la montagne, la mer. On partait avec rien, à pied, parfois à vélo. Le matériel, lui, était désuet..., et malgré tout on partait flirter avec la nature. Puis l'homme oublie l'homme, oublie la nature et le naturel. L'industrialisation, la vie concentrationnaire non contentes de le tenir à sa merci toute la semaine le conditionnent à tel point qu'il oublie de vivre. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui nous ne trouvons plus personne au détour d'un chemin le sac tyrolien sur le dos, la pâquerette aux lèvres. (Image idyllique paraissant complètement anachronique).

Pourtant l'homme a besoin de ce calme, de cette vie « sauvage » qu'il a quittés depuis trop longtemps, pour trouver l'équilibre intérieur qui le fuit. C'est dans cette vie qu'il s'épanouit le plus totalement. Hélas ! le fossé homme-nature grandit de jour en jour. Prenez un citadin, amenez-le à la campagne, aux bois. Il a peur ! Le craquement des branches, le vent dans les feuilles, l'enroulement d'un merle le font tressaillir. Il ne fait aucune différence, aucune

nuance dans les bruits. Il a perdu l'habitude d'écouter. Il ne voit rien. Il voyait la campagne vide et morne et voilà que tout tressaille, que tout vibre sur son passage.

C'est pourtant là que les tabous, les interdictions, les contraintes que nous impose la société tombent le plus naturellement et le plus facilement. En communion parfaite avec le milieu, l'homme très vite tend à devenir lui-même.

« Ce n'est pas si facile de devenir ce qu'on est, de retrouver sa mesure profonde. Mais à regarder l'échine solide du Chenoua mon cœur se calmait d'une étrange certitude. J'apprenais à respirer, je m'intéressais et je m'accomplissais... »

...Tout ici me laisse intact, je n'abandonne rien de moi-même, je ne revêts aucun masque; il me suffit d'apprendre patiemment la difficile science de vivre que vaut bien tous les savoir-vivre. » (28)

Ses rapports subissent eux aussi, des modifications en profondeur. L'homme perd de son agressivité et les échanges en sont d'autant plus facilités.

La discussion naît spontanément au détour d'un sentier, le soir, près du feu. Elle ne revêt pas le caractère artificiel de la ville : demain à neuf heures, nous parlerons de ceci ou de cela, alors qu'à cet instant précis notre esprit a envie de vagabonder ailleurs. Ici la discussion s'engage au gré des circonstances, du lieu, des personnes, des incidents; elle peut être longue, pro-

fonde, courte, superficielle. L'essentiel est qu'elle meurt comme elle naît. Elle ne vient à aucun moment contrarier nos désirs. D'autre part il est plus facile d'exprimer les idées ainsi entre copains : on n'est pas ici pour démolir l'argument d'un adversaire mais pour essayer de le comprendre. On ne sait trop comment ni pourquoi on aborde les sujets les plus divers. Sujets d'ordre social, scientifique, politique, individuel, etc. Et puis parfois le silence est plus éloquent que tout le reste. Etre réunis autour d'un feu, goûter en même temps aux mêmes plaisirs, fondre le « je » dans le tout,

créent des liens très forts. Chanter, courir, jouer librement sont des choses aussi importantes pour connaître l'autre que de longues heures de discussion. Cela contribue tout autant et sans doute mieux à nous révéler toutes les facettes de sa personnalité.

Cette vie plus saine et plus libre n'est pas un retour mystique sur un passé, ce n'est pas une tentative de sauvegarde d'un « monument classé » mais un des points essentiels à l'homme pour qu'il puisse trouver un bonheur et un équilibre chaque jour compromis davantage.

« LA VIE DE JESUS », de Robert Dalian, est un livre que vous ne devez pas manquer de lire. Illustré par son auteur vous y trouverez l'occasion de faire connaissance avec les textes originaux commentés et illustrés avec la plus riche typographie et la logique la plus agréable que vous pouvez imaginer.

Demandez-le à notre librairie.

SOLIDARITE INTERNATIONALE
ANTIFASCISTE

33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 25 177-36

Le CCP de l'Organisation a pour fonction exclusive l'envoi de l'argent destiné aux activités solidaires et humanitaires de la S.I.A.

Service de Librairie

HISTOIRE — EVENEMENT

Pierre Kropotkin: «Autour d'une Vie», «Mémoires d'un Révolutionnaire». 443 pages. Reliure pleine toile rouge, impression or, 25 frs.

Victor Hugo: «Histoire d'un Crime». Préface d'Henri Guillemin, avec un texte inédit de Juliette Drouet, 25 frs.

Victor Hugo: «Quatre-Vingt-Treize» (l'insurrection vendéenne de 1793). 25 francs.

Emmanuel d'Astier: «Sur Staline», suivi de «Après Staline», «Svetlana». Illustrations, carte, glossaire, 25 frs.

Benois-Méchin: «Lawrence d'Arabie ou le Rêve fracassé». 8 illustrations, carte, index, tableaux chronologiques, bibliographie. Reliure toile blanche, 25 frs.

Benois-Méchin: «Alexandre le Grand ou le Rêve dépassé». 16 illustrations, carte. Reliure pleine toile blanche, 25 francs.

«Cléopâtre ou le Rêve évanoui». 8 illustrations, carte. Reliure pleine toile blanche, 25 frs.

Benois-Méchin: «L'Empereur Julien ou le Rêve calciné» (Julien l'Apostat). 16 illustrations, carte. Reliure pleine toile blanche. Edition originale numérotée, 25 francs.

MUSICIENS DE TOUS LES TEMPS

Martine Cadieu: «Mozart», 8 illustrations, 15 frs.

Jean Witold: «Beethoven», 12 illustrations, 15 frs.

Claude Lehmann: «Bach», 14 illustrations, 15 frs.

Marcel Marnat: «Vivaldi», 9 illustrations, 15 frs.

Marc Vignal: «Haydn». 8 illustrations, 15 frs.

Jean-Marie Grenier: «Chopin». 8 illustrations, 15 frs.

Alfred Leroy: «Franz Liszt». 12 illustrations, 15 frs.

José Bruyr: «Schubert». 8 illustrations, 15 frs.

Antoine Golée: «Debussy». 8 illustrations, 15 frs.

Michel Philippot: «Stravinsky». 8 illustrations, 15 frs.

Suzanne Demarquez: «Hector Berlioz», 8 illustrations, 15 frs.

Roger Tellart: «Monteverdi». 8 illustrations, 15 francs.

LES GRANDS SIECLES FRANÇAIS LETTRES ET ARTS

Frédéric Boyer: «Le XVI^e Siècle ou la Renaissance française». 98 illustrations, 15 frs.

Jacques Roger: «Le XVII^e Siècle français». 88 illustrations, 15 frs.

Louis Forestier: «Le XVIII^e Siècle français». 103 illustrations, 15 frs.

Jacques Robichez: «Le XIX^e Siècle français». 107 illustrations, 15 frs.

Michel Decaudin: «Le XX^e Siècle français». 104 illustrations, 15 frs.

Jacques Feschotte: «Honegger», 8 illustrations, 15 frs.

LA PETITE OURSE

Camilo José Cela: «La Famille de Pascal Duarte». Frontispice, 7 frs.

Jean Cassou: «Harmonies viennoises». Frontispice, 7 frs.

Supervielle: «Le Voleur d'Enfants». Frontispice d'A.-N. Suter, 7 frs.

Jean Cocteau: «Le Grand Ecart». Frontispice, 7 frs.

Hemingway: «Les Neiges du Kilimandjaro». Frontispice de Pierre Monnerat, 7 frs.

Arthur Miller: «Les Misfits». Frontispice, 7 frs.

«La Petite Taupe et la Fusée», illustré en couleurs par Zoltan Miler, 8,50 frs.

Paul de Musset: «Monsieur le Vent et Madame la Pluie». Conte illustré par Alki, 6,50 frs.

L.-M. Alcott: «Rose et ses Sept Cousins». 10 illustrations, 8,50 frs.

J.-O. Curwood: «Les Chasseurs d'Or». 4 illustrations de J.-O. Bercher, 8,50 frs.

CLASSIQUES

Ovide: «L'Art d'aimer». Préface et traduction de Roger Judrin. Avec le texte latin, 11,50 frs.

«Héloïse et Abélard, lettres». Préface d'Elisabeth Porquerol, 11,50 frs.

Machiavel: «Le Prince», préface d'Elisabeth Porquerol, 11,50 frs.

«Lettres de la Religieuse portugaise». Préface de Dominique Aury, 11,50 frs.

Diderot: «La Religieuse», préface de Charly Guyot, 11,50 frs.

Pedidos a esta Administración.

Pedidos y Giros a Roque LLOP,
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P., Paris 13 507 56.

El abuelo Cantaclaro

(CUENTO DE NAVIDAD)

Cantaclaro era pequeño y pelirrojo, de mirada inquieta y escudriñadora de brujo o de picaro. Hablaba deprisa el español mezclado con francés, italiano, alemán..., y el francés embrollado con español italiano y portugués. Relataba su vida antes de que se le pudiera plazar una palabra. Buen republicano, se decía ser buen liberal, socialista, comunista, con algunos malabares acróaticos.

Era uno de esos navarros que gustan vivir y platicar con todo el mundo, amoldándose fácilmente a las tendencias tan variadas de la política. Hacía favores que divulgaba a cuatro vientos, nunca pagaba la bebida en el mostrador, sus ademanes eran más que elocuentes, y dejaba los gastos a su interlocutor. En 1943 tenía unos 40 años y vivía en una casa vetusta de la rue des Tournelles, entre la rue St Antoine y la Bastille. (En aquellos tiempos París estaba lleno de indicaciones en alemán).

A su vivienda se entraba por un patio hediondo de basuras, orines y meados de gato, los amos de aquellos habitáculos tenían en el mismo patio café, hotel y carbonería. No hablaré de otros establecimientos, de respetuosa frecuentación. Para subir al tercer piso había que tener una vista de lince, por no meter el pie en un bujero u otra cosa más blanda. Eran escaleras sin ángulos ni bordillos, entre muros leprosos y polvorientos telarañas: — **Ye lé truvé perdu sin boulot ni sweis**, decía a todo el mundo en su lengua especial. Para él todos los españoles iban perdidos en el Metro o los bulevares, nunca pude comprender qué clase de caza hacía, y por eso no le dimos nunca confianza ni lo presentamos a ningún compañero perseguido.

Su mujer, menuda, desconocida y parca de conversación. Sus hijos, Francisco y Verónica, de 5 y 3 años apenas se podían mover en la habitación cocina comedor dormitorio, separado en dos por una espesa cortina. Al cabo de unas semanas le fui tomando confianza con reticencia, por hablarme bien de todos los partidos y organizaciones, caso raro entre españoles sudetas o refugiados, mezclando en sus alabanzas hechos tan inverosímiles que costaba trabajo creerle su participación en no sé qué atentado contra Alfonso XIII y el envenenamiento de Primo de Rivera. Así, a fuerza de su cansada mitomanía se gastó su amistad entre los acontecimientos coetáneos de Europa perdiéndolo de vista por muchos años.

Pasó el tiempo, y en 1960, en los mismos corredores del metropolitano, estación Châtelet, en el mismo lugar indicado, donde el acordeón, la mandolina y la guitarra de los músicos furtivos o tolerados, sueñan unos aires populares para ganar algunas perras de los que pasan, topé milagrosamente con Antonio Cantaclaro, tan raro entre los millones de habitantes de la capital. No se puede decir que iba pobremente vestido, todos estábamos en la misma indigencia, siempre limpio, peinado, ni canoso ni calvo pero arrugado como una tortuga, de ojos siempre vivos, rebuscadores de almas y de conversación continua. Era Cantaclaro, que al verme, pobrecillo, me conmovió con un abrazo.

Al preguntar por los suyos apenas podía disimular sus viejas lágrimas. En 17 años, la Tierra dio muchas vueltas. La derrota nazi, la liberación de París, las convulsiones humanas han cambiado la geografía política con otras guerras, en Africa, Asia u otras partes del mundo, la sangre continuamente derramada de esas víctimas del poder autoritario y la violencia. 17 años, casi una generación más. Cantaclaro no sabía nada de las guerras chi-

cas, me hablaba sin cesar de su vida, tortuosa y complicada como una novela de Galdós.

La soledad le fue más abrumadora que todos los males físicos, como algo que se le cae encima, doblándole las piernas, corvándole el espinazo. Fobre Cantaclaro, ya no era el mismo. Al perder a su compañera, sus hijos tenían 15 años Francisco y 13 la niña. Los educó sin inmiscuencias de asistencias sociales, con muchos cuidados, preocupaciones, quebrantamientos de cabeza, enfermedades, disgustos y contratiempos de rigor. Todo iba de bien en mejor hasta marchar de mal en peor. El niño salió bachiller, su hermana secretaria contable, y entre tanto, Cantaclaro hizo de peón de albañil, carbonero, lavaplatos en un restaurante, obrero especializado en las cadenas de Citroen, mozo de cuerda en la plaza del Mercado, de París (Les Halles), compraba y vendía libros antiguos, era filatelista comercial, numismático de ocasión. Sus hijos, como buenos escolares, tampoco le aportaron fortuna, sino disgustos hasta el punto de reprochar al padre su condición laica y su ateísmo recalcitrante.

Cuando sus niños se casaron respectivamente, tomaron bautizo, comunión y nupcias a tono con la religión, a fin de ponerse a tono con las maneras del vulgo. Todo fue pasando, todo, en amargura y soledad.

A veces le iba a ver, pero su conversación era un molino. Había adquirido un don Quijote con cubiertas de cuero grabadas de oro, no sé de dónde sacaba estos libros que me enseñaba a cada visita, haciéndome tragar el polvo de cada volumen.

Cuando hablaba de su mujer se ponía a llorar como un niño. El cáncer se la llevó, los hijos se casaron, el mayor era patrón de un garaje con gasolinera cerca de Charentes en la carretera nacional nº 10, y tenía un bebé de 11 meses. La hija hizo mejor suerte todavía, casándose con el hijo de una sociedad de compras y ventas de casas, pisos y chalés, sociedades mobiliarias que hacen fortuna con ahorros ajenos. La niña vivía muy confortablemente en Viroflay, y además tenía en Bretaña otra veraniega que el abuelo Cantaclaro no vio más que en fotografía.

De vez en cuando venían los hijos con sus cónyuges y desdendencia a ver al padre, en París, pero las visitas cada temporada eran más breves, los dos hermanos quedaron reñidos por envidiarse la situación recíprocamente, hasta que al final convinieron de ver al padre por Navidad y más tarde aplazaron sus visitas por las Calendas griegas.

Sin embargo, a cada fiesta de Navidad Cantaclaro compraba juguetes para los niños, y al no venir, se le iban amontonando en un rincón del armario.

Pasaron los años transparentes y cada vez más duros de llevar, llenando una vida verdadera o engañosa..., los años son los años; el tiempo se precipita con su ritmo incontentible y caprichosas vueltas.

Nunca más hubiera pensado en Cantaclaro si por otras circunstancias de casos análogos, de hechos del día, en el mundo entero, ancianos decrepitos, mueren solos, completamente abandonados de los suyos, en esa bárbara expresión justificativa de que «los hijos no deben nada a los padres».

Existe o debe existir la solidaridad

humana creada para asistir a las personas en peligro, los desválidos, menesterosos, aquéllos olvidados a quienes la sociedad ha estrujado como un limón, y por diversas circunstancias no tienen ni pensión ni ingreso que pueda ayudarles a arrastrar los años en el postrero camino de la vida. Pensé en los viejitos españoles que pasaron veinte o treinta años en las prisiones franquistas, mutilados, inválidos de la guerra, viviendo de limosnas humillantes en las entradas de los cementerios o pórticos de las iglesias, quienes no benefician ni de los principios del evangelio porque éstos no se aplican en los países católicos como España.

Vejetes que desean morir porque sufren muchos incontinencia de orina, o reumáticos e impotentes para andar les parecen que son una carga para los suyos, otros, los de mejor suerte, cuando mueren en la cama de un hospital o clínica y una mano les cierra los ojos para que no miren al techo con las ventanas abiertas de la muerte.

¿Y el abuelo Cantaclaro? ¿Qué fue de él? Unas ondas incomprensiblemente telepáticas me lo traían en los sueños, en las sienas, como si su presencia espectral me reprochase el olvido. Por tanto, nunca tuve confianza en él, pero algo bueno debía de tener, un sentimiento noble que mereciera unas líneas.

Quería dedicarle un cuento, con la incertidumbre de hallarle viviendo con sus hijos y nietos. En este caso poder terminar este relato como los cuentos de Hans Christian Andersen, en los que hay que esperar siempre un final optimista en una justicia de equivalencias en la que el malvado sale siempre perdiendo.

Cantaclaro pasaría las Navidades jugando con sus nietecitos en una vejez tan feliz que todos los sufrimientos pasados quedasen en el olvido.

Hacia mucho frío. París se vistió con su traje de luces navideñas sin la magnificencia de otros años debido a la crisis del petróleo. Los almacenes y pequeñas tiendas exponían durante todo el mes sus juguetes astronómicos, prendas de vestir, y condumios que hacen saltar la vista y vaciar la bolsa.

Calles llenas de coches parados, conductores nerviosos de los que se apostrofan palabras censuradas.

En el tercer piso saldría Cantaclaro en alpargatas rotas asomándole los dedos de los pies como en un domingo lejano, chillando sin embages ni prejuicios aquella mezcla de español con cuatro idiomas, confundiendo presente y pasado en un tiempo detenido.

Ya no había carbonería, sólo quedaba el hotel, pasando primero por la portería. Cuando pregunté por el abuelo en el zaguán de la puerta, la portera, una joven me miró desconfiada, rebañándose de ojos, abrumándose más de lo que se callaba que de sus frases de compromiso.

— El viejo español tiene su piso arriba, no es del hotel, pero nos ha pagado siempre el alquiler del piso.

— ¿Le puedo ver? Soy un amigo, hace mucho tiempo que no sé cómo va.

La joven me dejó bajar los dos escalones de la portería, llamó a su madre, que me reconoció al verme. Me hizo sentar ante una mesa redonda, acercándose a mi un gato gris, un perrito a los pies, y una

niña de unos cuatro años llena de salud y simpatía.

Las dos mujeres no sabían por donde empezar la verdad. Me hablaron con mucha severidad de los hijos de Cantaclaro: «Tous des véritables dégoûtants». De todas las palabras de indignación, que no vale la pena traducir saqué en consecuencia, que los hijos habían dejado morir al padre como a un perro. Por tanto, quería escribir un relato de su vida, dije a las porteras. «El pobre pepère, me dijo la más vieja, necesita cuatro tomos. Si señor, un libro de cuatro tomos para escribir su vida».

Cantaclaro había muerto una semana antes, en el hospital St-Antoine. Desde principio de diciembre creyó que cada día era Navidad, y esperaba pacientemente a sus hijos y nietos sentado en la silla cubierto con una manta y la mesa con algunos juguetitos baratos para sus nietos.

La casa del abuelo estaba siempre limpia y ordenada. Se acostumbró a la soledad; se imaginó que los nietos serían mejores y vivió para ellos.

Soñaba que algún día los tendría con él, y cuando cobraba su jubilación acudía a comprar juguetitos que nunca vinieron a buscarlos. Contaba su vida a la ayuda social, a las asistentes de los seguros, a los viejitos que se sentaban frente a la entrada del Metro St-Paul, era archiconocido por su acento. En los grandes mercados recogía legumbres sueltas por el suelo, hasta 1969 que los Halles de París fueron trasladados a Rungis.

Por los títulos de libros en su biblioteca se notaba la continuación de sus contradicciones como «La inexistencia de Dios» y una «Historia de los Papas» y otras obras muy curiosas, notándosele una entereza por todo lo que él creyó relacionado en la defensa del obrero. Español emigrado de mucho antes de la guerra, no volvió nunca más a España y guardó esa dignidad como uno de tantos calificativos propios. Era sobrado de palabras y moderado en los vicios. Bebía mucho café para morir sano, y no vivir enfermo.

Cuando los hijos se apercibieron de la tremenda realidad, el padre estaba muerto y enterrado. El pobre viejo entregó sus ahorros a la portera para pagarse entierro, fosa y sepultura a fin de que su familia ni nadie tuviera gastos extraordinarios.

Cantaclaro les estuvo esperando, como los años precedentes. Tomó demasiado café para su edad, para estar desvelado. Día tras día, en su angustiosa espera, sin poder alcanzar el 25 de diciembre. No oyó ni gritos ni canturreos de nadie, vivía su Navidad antes de tiempo, codos en la mesa, con la muñequita para la niña, los juguetes para los niños, destinados al armario como los antecedentes.

Cantaclaro fue llevado al hospital en plena salud, como él decía, con los juguetes para sus nietos, por si venían a verle.

Murió con la muñeca en la mano, mirando hacia la puerta y hablando a sus nietos prendidos en la imaginación.

En la mitología de su vida, sufrió la realidad del presente. Sabía mentir pero no supo nunca odiar. La muerte inexorable le trajo a la palestra su laberíntica forma de pasar por la vida como un tránsito engañoso. El pobre abuelo Cantaclaro quedó incomprendido, colgando su Navidad postrera en el clavo de la eternidad.

VOLGA MARCOS

Paris, diciembre 1973.

Servicio de Librería

Calendario SIA para 1974

Mensual a doce hojas con textos e ilustraciones.

6 francos y medio

Libros de grandes autores extranjeros en sus obras completas, presentados en papel biblia y encuadernaciones de piel, en las colecciones «Obras eternas», «Joya», «Autores modernos», «Premios Nobel», «Crisol literario», «Literatura», «Obras de consulta», etc.:

Cervantes, «Obras completas», (2 vols.)	90 00
García Lorca, «Obras completas»	90 00
Blasco Ibáñez, «Obras completas», (3 vols.)	250 00
Pérez Galdós, «Episodios nacionales», (4 vols.)	360 00
Gracián, «Obras completas»	75 00
Mark Twain, «Obras completas», (2 vols.)	120 00
Shakespeare, «Obras completas»	75 00
Cervantes, «Don Quijote»	50 00
Dante, «La Divina Comedia»	30 00
«Cuentos viejos de la vieja España»	30 00
Dostoiévski, «Los hermanos Karamazov»	36 00
Góngora, «Obras completas»	36 00
M. A. Asturias, «Obras completas», (3 vols.)	180 00

Pirandello, «Obras escogidas»	60 00
Alberti, «Poesías»	75 00
Onetti, «Obras completas»	75 00
Celaya, «Poesías completas»	75 00
J. M. de Lera, «Novelas»	75 00
Valle Inclán, «Obras escogidas»	75 00
C. Alegria, «Los perros hambrientos»	18 00
Juan de la Cruz, «Poesías completas»	18 00
Calderón de la Barca, «La vida es sueño», etc.	18 00
A. Machado, «Poesías escogidas»	18 00
J. Valera, «Juanita la Larga»	18 00
Unamuno, «Andanzas y visiones españolas»	18 00
Valle Inclán, «Tirano Banderas»	18 00
J. R. Jiménez, «Platero y yo»	30 00
Valle Inclán, «La guerra carlista»	30 00
J. M. de Lera, «Hemos perdido el sol»	24 00
J. M. de Lera, «Tierra para morir»	24 00
J. M. de Lera, «Los olvidados»	18 00
R. Seco, «Gramática española»	21 00
M. Seco, «Diccionario de dudas»	48 00
M. Seco, «Gramática esencial de español»	30 00
Díez Echarrri «Historia de la literatura»	108 00
«Atlas de España»	60 00
«Atlas general básico Aguilar»	24 00
Giros y pedidos: Roque LLOP 33, rue des Vignoles, Paris (20) CCP, Paris 13 507 56	

Folleto útiles para la propaganda

- «DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN», M. Cranton, 1,00 F.
- «LA SOCIEDAD Y EL ANARQUISMO», P. Alonso, 1,00 F.
- «LOS BOLCHEVIKES CONTRA LA REVOLUCION», 2,00 F.
- «LA ESPAÑA LIBERTARIA», 2,00 F.
- «A LOS JOVENES», P. Kropotkin, 1,00 F.
- «EL LUGAR DE LAS IDEAS LIBERTARIAS EN LA SERIE DE LIBERACIONES HUMANAS», Max Nettlau, 1,00 F.
- «LIBERTE ET AUTORITE», P. Kropotkin, 1,00 F.
- «TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO», Fabián Moro, 1,00 F.
- «LA FELGUERA EN LA REVOLUCION ASTURIANA DE 1934», XXX, 1,00 F.

15 % de descuento en pedidos de 10 ejemplares para arriba. En la Administración de EL COMBATE SINDICALISTA.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rue des Vignoles, (Metro Avron o Buzenval)

NOCHE BLANCA de fin y 1º de año, de las 21 a las 5 y 1/2 mañana. Con lunch, música, espontáneos, película sorpresa y otras amenidades.

Comunicar vuestra asistencia personalmente en el Centro, o por teléfono: 370 46-86. No acudir cenados.

Como de costumbre, el resultado de la velada será solidario, y el contenido de la fiesta fraternal. Acudan los compañeros con sus familias.

COMUNICADOS

Para asegurar la vida de nuestra Prensa

A partir del 1º de enero de 1974 los precios de suscripción que regirán para EL COMBATE SINDICALISTA y «ESPOIR» serán como sigue:

Francia:	
NUMERO SUELTO	1 50
Año	70 00
Semestre	36 00

Trimestre 18 00

Extranjero:
Año 84 00
Avión, año 106 00
Australia, año 113 00

El encarecimiento general impone este reajuste de precios.

TURRONES A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos, la pieza	0 90
Mazapán, la pastilla	7 00
Yema, la pastilla	7 00
Jijona, la pastilla	8 00
Alicante, la pastilla	8 00
Cofre con 4 pastillas turrón, panecillos y membrillo	43 00
Pedidos a «C. S.», Roque Llop, 33, rue des Vignoles, 75020 Paris. CCP n° 13 507-56.	

S. I. A. — CONSEJO NACIONAL

Relación de los donativos recibidos de los compañeros para los necesitados, víctimas de la represión, Pro-España y casa de «Reposo y de Retiro»:
Compañero XYZ, 250; Amigos de Inglaterra, 4 frs.; Amigos de Belarga, 25; Amigos de Alemania, 4,80; V. M. de Burdeos, 200; Amigos de Evreux, 7,80; Amigos de Peage-Vizille, 18; Rose Vives, L. New York, 99; A. Gainzarain, 10; Artal, 20; Salvador Ripoll, 100; Amigos de Brive, 12; Santiago Ferraz, 20; J. Floristán, 50; Amigos de Alemania, 11,60; Salvador Ripoll, 40; C. Valiente, 100; Amigos de Hyères, 25; Rose Vives, (L.N.), 196,20 francos.
Total recibido para los necesitados y víctimas de la represión 1 196 40

Pro España, compañero XYZ	250 00
Para la casa de «Reposo y Retiro»: Santiago Ferraz	200 00
Vicente Ponz	50 00

Total recibido en estos aspectos 1 696 40
En el mismo periodo, se ha entregado a los necesitados y contra represión 559 20
Pro España 550 00
Total 1 109 20

EN ITALIA. — Los días del 22 al 26 del corriente la F.A.I. (italiana) celebrará Congreso en Carrara. Buen acierto.

F. L. DE HOUILLES-ARGENTEUIL
Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 27 de enero. Lugar y hora la de siempre.

ATENCION AL TELEFONO

En adelante el teléfono de EL COMBATE SINDICALISTA y el Centro Confederal de Paris es como sigue: 370 46-86.

NUCLEO DE PROVENZA

Invita a todos los compañeros y simpatizantes a la CONFERENCIA que se celebrará el domingo 20 de enero 1974 a las 10 de la mañana, tendrá lugar en la antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Academie, Marseille 1er.

Correrá a cargo del compañero Vicente Llansola. Disertará sobre el tema: «Una opinión ante el contexto político y social de España».

F. L. DE PERPIÑAN

Sección C. y Propaganda

En Asamblea General de esta F. L. y por iniciativa de algunos compañeros, se tomó el acuerdo, de que todo suscriptor de nuestra prensa, que tenga posibilidad de deseo de anticipar el pago de un mes, del periódico, con el fin de que se pueda facilitar a las Administraciones del «Combate Sindicalista» y «Espoir» su desenvolvimiento económico, pues no debemos olvidar que nuestra prensa vive sólo de nuestro propio esfuerzo, siendo nuestro deber ayudar a que viva hoy más que nunca.

Para efectuar abonos dirigirse a nuestro local social, 9, rue du Chalmeau, Perpignan, o al compañero depositario, Arroyo.

S. I. A., DE MONTPELLIER

La Sección de S.I.A., de Montpellier, organiza un «Loto» para el domingo, día 20 de enero de 1974, en el Café de L'Esplanade, a las 3 de la tarde.

S. I. A. — ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados de esta Sección a la Asamblea que se celebrará el día 6 de enero 1974, a las 10 de la mañana en la sala de la rue des Penées n° 25.

F. L. DE DREUX

Son convocados todos los compañeros y el Grupo Amigos de S.I.A. el domingo 6 de enero a la Asamblea de conjunto en el local acostumbrado a las 1º de la mañana.

Almirante Carrero Blanco ha perecido víctima de una deflagración. Sembró vientos opresivos y la tempestad provocada lo ha fulminado.

Dato, responsable del asesinato de 500 confederales, sufrió castigo semejante. La desaparición de Carrero ofrece otro «dato» para la historia de la libertad de España.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

FONTAURA

La energía y los viejos

«La persistencia, en el hombre de edad, de la curiosidad de espíritu y de la overtura al mundo, es un signo de juventud duradera.» — Konrad Lorenz. (Biólogo austriaco de fama mundial).

La vecina, madame Dubois, no es que haga alarde de su fortaleza física, de su empeño decidido. A sus ochenta y ocho años ¿quién puede extrañarse del hecho de verla lamentarse de vez en cuando de algún achaque? Lleva como puede el engorro de su avanzada edad. Pero evidencia que hay en su fuero interno aliento para vivir, y una curiosidad amplia y constante. Poca vista le queda ya a madame Dubois, pero ella mira en su reducido televisor lo que pasa por el mundo. Luego comenta, inquiera, discute inclusive. Pese a los achaques, no obstante el hallarse en la edad que suele decirse de la persona que «se va del mundo», ella no se da por vencida y acogotada, como esos viejos que toman el sol y que, como decía Gabriel Miró, parece que están meditando y posiblemente no piensan en nada.

¿A qué viene el hablar de una anciana como la aludida al comienzo de esta crónica? Simplemente al hecho de tener en cuenta que, en buena parte, el ser más o menos viejo, o joven, depende — se ha di-

cho muchas veces — de la inquietud mental, del talante de curiosidad, del incentivo puesto en conocer, en captar y establecer comparaciones. Consiste en tener tensa la voluntad; en no encoger la energía mental, renunciando a todo lo que no sea un simple vegetar caduco, senil.

Hombres viejos con energía juvenil, con inextinguible afán de avizorar el panorama de la vida; hombres que muy a pesar de haber experimentado serios percances en el curso de su existencia guardaron temple y firmeza los hemos conocido. Es el caso de Vallina y Lecoin. Elementos de espíritu vital no reblandecido por los años, lo fueron Bernard Shaw, Picasso, Casals... La lista de conocidos podría prolongarse. Mucho podría decirse, citándose nombres, de los que no han tenido relieve en cuanto a sus conocimientos, pero que igualmente mantuvieron en su edad proyecta una voluntad despierta, alerta.

Si en ciertos casos lo de «querer es poder» puede tomarse como axioma de sentido real, factible, nos parece que en lo que afecta al idealista ácrata ha de poder vencerse la tendencia a la inercia, acogotadora de inquietudes de orden mental. Ha de poder conseguir hacer vibrar la energía vital del comportamiento, logrando que encarne en todo lo que es de tono personal lo de «Genio y figura hasta la sepultura».

que atacara las dos fundamentales representaciones de la autoridad. De ahí que sea su obra «Dios y el Estado» la más conocida, la que más veces ha sido reeditada. Ello justifica que el autor del opúsculo haya prodigado las referencias y comentarios alrededor de las apreciaciones bakuninianas en relación a las apreciaciones relativas a los dos polos opuestos: libertad y autoridad. En esto estriba el valor perenne de las bases filosóficas definidas por aquel gigantón ruso, que aunaba la robustez física con la lucidez intelectual. Ayer como hoy el problema de la libertad, en su sentido general y vital (y ello, por supuesto, lo sabía Fromm al escribir su libro «El miedo a la libertad») es idéntico. De ahí que viendo en el anarquismo un claro enfoque del problema, haya quienes, decepcionados del marxismo (deificación del Estado) se acerquen al anarquismo y vean en Bakunin lo que es de un valor perdurable.

Ya se ha dicho que «Bakunin, hoy» concentra diversos aspectos en relación al pensar del autor de «Dios y el Estado»: su concepción voluntarista que, se nos dice, fue planteada más tarde por Malatesta, con mayor diaphanidad si cabe. En torno a «estrategia revolucionaria» habría materia para poder cambiar

impresiones puesto que los tiempos no son, en torno al particular, como cuando, (de un modo pintoresco lo describió Carlos Malato en «Las alegrías del destierro») el autor de «Entre campesinos», junto con otros compañeros, recorrían las campiñas italianas del Benevento en plan de levantamientos revolucionarios. Claro que en este sentido cabe aquello de llevar el «diablo en el cuerpo», como estimaba Bakunin que debía destacar la personalidad del revolucionario. Interesante es también el haberse puesto de relieve en la monografía el criterio bakuniniano con referencia al cooperativismo. Ya sabemos que particularmente en los comienzos de siglo, cuando Kropotkin veía inminente el «grand chambardement» de la revolución, se estimaba en los medios libertarios que tenía trazas de aburguesamiento la corriente de aburguesamiento, el desertar de la explotación burguesa. No era ésta la opinión de otro pensador libertario de fibra: Gustav Landauer (véase su «Incitación al socialismo») al estimar que una sociedad nueva debía ir creándose en el seno de la presente.

En suma, la monografía última que «Ruta» ha dado a luz interesa por lo que en ella se dice y por lo que sugiere.

Joan Baez y Paco Ibáñez en la canción inconformista

Es lo corriente ver en las emisiones de la televisión esos mozalbetes de voz lánguida y gestos amaricados, «vedettes» cantando insulseces con aire banal. De ahí que destaquen y alcancen aprecio artistas como la Baez y Paco Ibáñez, que a más de la perfección, el talento que ponen en sus interpretaciones, brota de su canción la protesta a

la corrupción de las estructuras sociales. Late en sus interpretaciones el desprecio a lo prosaico, a lo vulgar; la crítica emanando del arte musical y de la canción, a todos los convencionalismos que el aborregamiento de las masas tolera. Sus actuaciones representan una grata reacción a la chabacanería.

Bakunin y nuestro tiempo

La colección de monografías que viene editando «Ruta», de Caracas, se ha enriquecido esta vez con una interesantísima aportación, de la cual es autor Victor García. Se titula «Bakunin, hoy». Pese a la brevedad del opúsculo puede bien colegirse el interés que ha de ofrecer su lectura.

Sin que acentuemos una predisposición en lo de llevar el agua a nuestro molino, en tanto que anarquistas, el hecho es que por parte de casas editoras cuya finalidad, a la postre, ha de ser comercial, ya sea en lengua inglesa, francesa, italiana, española, alemana y otras, se viene diciendo que ven la luz textos que en su día fueron escritos por las plumas más descolantes del anarquismo. Ello, naturalmente, ha de congratularnos, puesto que evidencia la existencia, entre el público que lee, de una latente curiosidad puesta en conocer las ideas anarquistas. Y de entre los pensadores ácratas es Bakunin uno de los que alcanzan mayor audacia.

El autor del opúsculo citado ya sabemos que es pródigo en ofrecer referencias, puntos de apoyo de orden documental afianzando sus apreciaciones. Así son de estimar las sustanciosas notas que asesoran su texto al respecto de Bakunin en tanto que hombre y en función de teorizador. Es en este último matiz que muy en particular ha sido encuadrado el estudio aludido. Y tiene ello una cabal justificación si tenemos en cuenta que, como dice Víctor García, «Pensadores actuales

como Bertrand Russell, Martin Buber, Noam Chomsky, Erich Fromm, Karl Mannheim, que no se han enrolado en las siglas de organizaciones y partidos políticos en tanto que militantes de sus respectivos programas político - sociales, acuden repetidamente al pensamiento de Bakunin en su empeño de salvar al hombre, sea de la barbarie totalitaria, sea de la mecanización y la ciencia inmoral que tienden hacia la hecatombe de la humanidad.

El estudio «Bakunin, hoy», se halla encauzado en un plan de analizar las distintas facetas en relación con la obra del pensador escogido. Hay unas sintetizadas consideraciones en torno a su vida, su peculiar modo de ser; una esquematizada mención de sus trabajos, pasando a estudiar, con oportunas citas del propio Bakunin, sacadas de sus escritos, lo que fueron sus más relevantes opiniones sociológicas. Como ha demostrado la profesora Mathilde Niels, «Psychanalyse du marxisme») la concepción autoritaria, estatal, tiene su paralela complejidad, en tanto que influencia yuguladora, opresiva, con la estructura y la figura representativa de la religión. Habida cuenta que Bakunin es uno de los pensadores que en sus apreciaciones filosóficas (Henry Arvon ha publicado un estudio sobre nuestro autor en la colección francesa de libros que llevan el denominativo «Philosophes de tous les temps») con claridad de razonamientos ha defendido el sentimiento de libertad, es de razón el

DISCOS

Deambulando por esos mundos galos observamos nomenclaturas interesantes, por lo insospechadas. Durante la ocupación alemana ya hubo de sorprendernos una calle de Eliseo Reclus en el centro mismo de Burdeos. Cerca de un mercado cercano a la Bastilla, en París, dimos con el nombre callejero de Emilio Castelar, prestigio borrado por los «fachas» españoles de la mayor y mejor plaza de Valencia. En una avenida de Drancy podemos leer, cada vez que vamos a reunión confederal, los nombres hermanos de Sacco y Vanzetti. En una amplia vía de otro pueblo «banlieusard», remacha el gusto francés por la nomenclatura «exótica» de compañeros anarquistas. Trátase en este caso del pintor Paul Signac, que la ciudadanía de ese pueblo seguramente desconoce. A Paul Signac los comunistas que lo adoptaron para designar un paseo lo adjetivan de «amigo del pueblo» para no decir que era un anarquista definido, y además intransigente. Era del grupo de los Pissarro padre e hijo, y de Luce, y de Steinlen... Eliseo Reclus es el anarquista-humanista conocido de todos menos del

ayuntamiento de Burdeos, que lo deja en la categoría estricta de geógrafo. En cuanto al rótulo Sacco y Vanzetti puesto en lugar drancyniano por conspicuos comunistas, ello induce a error puesto que los hijos espirituales de Thorez estiman que Sacco y Vanzetti, asesinados por la justicia norteamericana en 1927, fueron los anarquistas que, ejecutados en 1886 en Chicago, originaron la gloria obrera del 1º de Mayo...

Gazapos aparte, es agradable ver por esas calles nombres de compañeros anarquistas. Con nombres de ese calibre en 1936 llenamos más de veinte calles del pueblo — entonces — de nuestra jurisdicción.

... Ese recordado pueblo, hasta el 18 de julio de tal año cuajado callejeramente de nombres de santos puestos a la carrera como si condujeran al Cielo, siendo lo exacto que al final del exagerado santoralicio te encontrabas en el lugar, también exacto, de los femers de Sant Agustí, o estercoleros de San Agustín, por decirlo en castellano.